I/TL

20-

37 VD

9 vols

1908-09

1911-1914 I

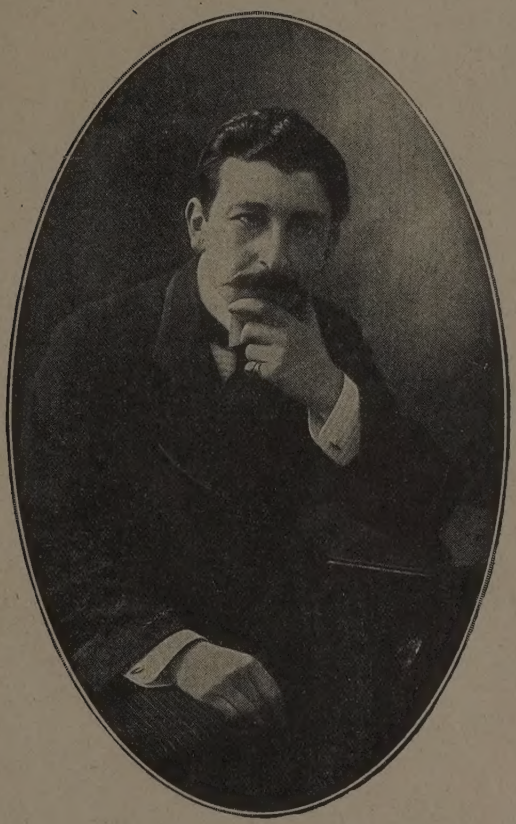
1919

LA FUGITIVE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

par

ANDRÉ PICARD



M. André Picard
Phot. H. Manuel.

La Fugitive *a été représentée pour la première fois le 13 décembre 1910, au théâtre du Gymnase.*

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES G. LARCHER

Copyright by André Picard, 1910.

PERSONNAGES

Georges Mariaud, 46 ans	MM.	Gaston Dubosc.
Léon Ourier, 33 ans		Claude Garry.
Edmond Denver, 25 ans		C. Dechamps.
Antoine Journand, 55 ans		Arvel.
Princet, 45 ans		Berthaud.
Préjean, 28 ans		Labrousse.
Un Domestique		Laferrière.
Marthe Journand, 42 ans	Mmes	J. Cheirel.
Antoinette Ourier, 20 ans		Y. de Bray.
Hélène Grouval, 21 ans		M. Barthe.
Mlle *Varinier*, 20 ans		Frévalles.
Mme *Liverdun*, 28 ans		Bl. Cuy.
Mme *Doublon*, 45 ans		Marquet.
Mme *Varinier*, 43 ans		L. Fleurie.
Mlle *Dutais*, 19 ans		Walzer.

Léon. Marthe. Antoinette.

SCÈNE PREMIÈRE. — Marthe : « *Les jeunes gens ont insisté, bien gentiment pour m'avoir...* »

LA FUGITIVE

ACTE PREMIER

A la campagne, aux environs de Versailles, un dimanche d'octobre. Un jardin-terrasse dominant une perspective de jardin assez profonde. A droite, le perron d'une riche villa; à gauche, un haut berceau garni de lierre qui masque le terrain du tennis. Table-buffet servie, au fond de la scène. Chaises de jardin, rockings, disséminés. Au lever du rideau, les visiteurs goûtent et bavardent.

Scène première

MARTHE, ANTOINETTE, HELENE, Mme LIVERDUN, Mme DOUBLON, Mme VARINIER, Mlle DUTAIS, LEON OURIER, EDMOND DENVER, PREJEAN, PRINCET.

Mme DOUBLON, grosse, commune, élégance riche, à Antoinette. — Alors, chère petite madame, vous avez été contente de votre voyage de noces?

ANTOINETTE, tranquillement. — Mais oui, madame.

LÉON. — C'est si beau, la Suisse!... Et les lacs italiens! Quelle poésie!... Dire qu'il y a cinq jours nous étions encore au bord du lac de Côme...

Mme DOUBLON, à Antoinette. — Et vous n'avez pas eu le temps trop long après votre chère mère?... (A Marthe.) Vous, chère madame, pendant ce temps-là, vous n'avez pas quitté Dinard, n'est-ce pas?... votre villa?

MARTHE. — Non, chère madame. Je suis arrivée seulement, il y a trois jours, rejoindre au débarqué ces jeunes gens qui ont insisté, bien gentiment, pour m'avoir.

LÉON, plaisamment, un peu lourdement. — Le bonheur d'avoir une belle-mère!... (Vivement.) Je plaisante!... Moi qui ai eu le chagrin de perdre mes parents de bonne heure, je retrouve en madame Journaud une seconde mère...

PRINCET, à mi-voix, à Mme Liverdun. — Je l'attendais, cette phrase-là! On la dit toujours les premiers temps.

Mme LIVERDUN, âge moyen, jolie, élégante. — On la répète toute la vie, à une belle-mère qui a un sac pareil.

PRINCET. — Un sac! un sac! N'exagérons pas.

Mme LIVERDUN. — Quoi! Son mari lui a laissé...

PRINCET. — Une maison en pleine prospérité, mais...

Mme LIVERDUN, souriant. — « La Beauceronne, le magasin le plus honnête et le moins cher de Paris !... »

PRINCET. — D'accord ! Mais il y avait un associé... très dur ! Il y a eu des procès, dont le dernier ne s'est terminé qu'il y a six mois. Et, dame ! les procès, vous savez ce que ça coûte !

Mme LIVERDUN, riant. — Vous, vous savez ce que ça rapporte. Vous êtes avoué, monsieur Princet !

PRINCET. — Je suis même celui de Mme Journand. Et je ne me suis pas enrichi, croyez-le bien, de tout ce qu'elle a perdu... Bref, s'il lui reste aujourd'hui un million, douze cent mille francs... Oh ! ce n'est pas laid, évidemment... (La regardant.) Mais, ce qu'elle a de mieux, ce n'est pas la fortune !

Mme LIVERDUN. — Oui, elle est charmante ! (A Hélène qui s'est rapprochée.) Nous parlons de votre mère, Hélène !

HÉLÈNE. — Ah !

Mme LIVERDUN. — Elle a une mine, aujourd'hui ! Elle est d'une jeunesse étonnante !

HÉLÈNE, pinçant les lèvres. — Maman a toujours été étonnante ! (Elle s'éloigne.)

Mme LIVERDUN. — Ma parole, on dirait qu'elle est jalouse !

PRINCET. — Elle peut.

Mme LIVERDUN. — Elle et son mari, ça fait déjà un couple de vieux. Il paraît qu'ils sont avares tous les deux. A leur âge !... C'est charmant !... J'aime mieux la cadette. (Elle montre Antoinette.) Pourquoi diable a-t-elle épousé ce garçon ? Je le trouve... ordinaire.

PRINCET. — Mais c'était un parti magnifique, voyons ! Une des premières études de notaire de Paris et qu'on se transmet dans la famille de père en fils ! Grosse fortune, belle situation ! Ourier pouvait prétendre à mieux, beaucoup mieux ! Il était très recherché !

Mme LIVERDUN, avec une moue. — Ah !

MARTHE, à Antoinette. — Il me semble, ma petite fille, que tu négliges un peu tes invités... (Montrant le groupe des jeunes gens composé de Mlles Varinier et Dutais, d'Edmond Denver et de Préjean.) Ces jeunes filles attendent peut-être que tu leur fasses les honneurs du goûter.

ANTOINETTE, docile. — Oui, maman. (Elle va vers les jeunes gens.) Cécile, Henriette, vous ne voulez rien prendre ?

Mlle VARINIER. — Merci, ma petite Antoinette, nous n'avons pas encore faim. Nous goûterons mieux quand nous aurons échangé encore quelques balles... (Montrant Préjean.) Il a un service terrible, le maître clerc de ton mari !

PRÉJEAN, rire satisfait. — Ah ! ah !

ANTOINETTE. — Le terrain est bon, n'est-ce pas ?

Mlle DUTAIS. — Epatant !... C'est merveilleux d'avoir une propriété pareille... et si près de Paris...

ANTOINETTE. — N'est-ce pas ?... Le jardin est très beau...

Mme VARINIER, à Marthe. — Quand nous nous sommes mariées, nous n'avons pas été gâtées pour notre installation comme ces petites filles, hein, ma chère ?

MARTHE, souriant. — Ma foi non. Je revois le petit cinquième de la rue Maubeuge où nous avons débuté, mon mari et moi, en arrivant à Paris... J'étais bien contente d'avoir une bonne à tout faire.

Mlle VARINIER, riant et protestant. — Oh ! madame...

MARTHE, gaiement. — C'est comme cela... Et à l'âge où vous cotillonnez de si bon cœur, moi, j'aunais des rubans, mes amies !... parfaitement !... j'aunais des rubans dans le magasin de mes parents, le plus grand magasin de nouveautés de Chartres, s'il vous plaît : « A la Mitre d'argent ». Je la revois, la mitre, en enseigne... secouée par le vent...

Mme VARINIER. — Et c'est là que vous vous êtes fiancée...

MARTHE, de même. — Mais oui... avec le premier commis.

Mme VARINIER. — Un premier commis qui a fait son chemin... hein ? (Avec attendrissement.) Ce pauvre M. Journand... comme il aurait été heureux de voir sa cadette mariée... et si bien mariée... à un homme sérieux, rangé !...

LÉON, s'inclinant. — Oh ! madame !

Mlle VARINIER, à Edmond. — Pas de danger, hein, qu'on vous fasse jamais de pareils compliments à vous ?

EDMOND. — Ça me dégoûterait profondément. Je ne tiens pas du tout à ressembler à Ourier, moi.

Mlle VARINIER. — Oui, vous préférez être un objet d'horreur pour nos familles. (A Mlle Dutais.) Ma chère, ça le flatte !

EDMOND, souriant. — Non, mais, quelquefois, ça m'amuse. (A Mlle Dutais.) Ainsi, tenez, votre mère... elle a la respiration coupée dès qu'elle me voit. Elle ne peut même pas prendre sur elle de me répondre quand je lui parle. Elle évoque aussitôt, malgré elle, le souvenir des sommes... fabuleuses !... que j'ai englouties... Ses yeux s'agrandissent, s'emplissent d'horreur ! Et elle est obligée de se détourner... Positivement !

Mlle DUTAIS, riant. — Pauvre maman ! Elle a été l'amie de vos parents quand ils vivaient... Et elle ne comprend pas. Elle vous croit fou.

EDMOND. — Voyez-vous ça !... Et dire que de nous deux c'est peut-être moi le plus raisonnable !

Mlle DUTAIS, sceptique. — Ça !...

PRINCET, à Marthe, continuant la conversation. — Et il ne se doutait pas, en fermant les yeux, le pauvre Journand, qu'il vous laissait à vous débattre dans les procès... des procès dont vous vous êtes tirée, ma foi, mieux qu'il ne l'aurait fait.

MARTHE, souriant. — Il paraît que j'avais la vocation...

LÉON, avec admiration. — Ah ! Je n'ai jamais vu une femme connaître comme mère les ressources du Code et de la procédure... C'est admirable !

Mme LIVERDUN, à Marthe, avec une moue. — C'est égal, vous n'avez pas dû vous amuser tous les jours.

LÉON. — Laissez donc ! Mère adorait cela !... (Légère protestation de Marthe.) Et puis, ce n'est pas moi qui maudirais des procès dont est sorti pour elle tant d'honneur... et pour moi tant de bonheur !... Mais oui. C'est dans mon étude que j'ai connu Mme Journand... et, rien qu'en la voyant, j'ai eu tout de suite envie d'épouser sa fille !

De l'autre côté de la scène :

Mlle VARINIER, riant. — Aimable pour Antoinette, ce qu'il raconte là !... (A Edmond.) Dites donc, je ne savais pas que vous étiez si bien avec le notaire... Il vous tutoie !

EDMOND. — Oh ! Il m'a connu enfant. Et il s'est toujours beaucoup intéressé à moi. Oui. Ainsi, tel que vous le voyez, il a la complaisance de s'occuper

activement de toutes mes affaires, figurez-vous... même des plus petites.

Mlle DUTAIS. — Oh! Mais, c'est gentil, ça!

EDMOND. — N'est-ce pas? (Froidement.) C'est mon conseil judiciaire!... (Les jeunes filles rient.) Et je vous prie de croire qu'il n'est pas large des entournures!

LÉON, qui s'est rapproché. — Qu'est-ce que tu racontes à ces jeunes filles, garnement?

EDMOND. — Qu'elles ont eu de la chance de ne pas vous épouser... car vous vous faites joliment tirer l'oreille chaque fois qu'on vous demande de l'argent.

LÉON. — Tiens! parbleu! Un gaillard qui a mangé presque toute sa fortune en moins de quatre ans, depuis sa majorité...

EDMOND, haussant les épaules. — Quelle blague!

LÉON. — Comment!... tu n'as pas?... depuis ta majorité?...

EDMOND. — Jamais de la vie!... Bien avant, j'avais commencé! Bien avant!... Sans reproches, vous devriez le savoir.

LÉON. — Le fait est... A dix-neuf ans, monsieur était propriétaire d'un yacht, d'une écurie de courses...

EDMOND. — Et directeur d'une revue littéraire, n'oubliez pas cela, s'il vous plaît.

LÉON. — D'une revue, parfaitement!... d'une revue abominable dans laquelle il publiait des articles contre la bourgeoisie!

EDMOND, riant. — C'est vrai. Je ne pouvais pas la souffrir... déjà!

LÉON. — Mais tu en es... petit malheureux! Et ton argent aussi l'était, bourgeois!

EDMOND. — C'est pourquoi je n'ai pas pu supporter de le garder.

LÉON, mi-riant, mi-furieux. — Toqué!... Polisson!

Il s'éloigne en haussant les épaules.

Mlle DUTAIS, riant, se rapprochant. — Et il n'a rien dit du jeu!

Mlle VARINIER, riant. — Ni des femmes!

EDMOND. — Eh bien, oui, eh bien, oui, mesdemoiselles! Et après? J'ai eu des curiosités et des convoitises. J'ai vécu, parbleu! Et j'ai vu un peu plus de pays que messieurs vos frères et cousins n'en découvriront jamais derrière leur Grand Livre. Aussi, je ferai un mari bien plus agréable!

Mlle DUTAIS, à Mlle Varinier. — Il ne te l'envoie pas dire!

EDMOND, gaiement. — Non. A présent, je fais mes commissions moi-même.

Il essaie de lui prendre la main à la dérobée.

Mlle VARINIER, vivement. — Prenez garde!... Maman...

EDMOND. — Cette brave Mme Varinier... Dire qu'elle aura pour moi la plus grande considération dès que j'aurai refait ma fortune! Ce qui ne tardera pas!

Mlle DUTAIS. — Ah! oui!... avec votre machin... Cécile m'a dit... pour gagner aux courses... votre système...

EDMOND. — Ma martingale, parfaitement! Une martingale de mon invention... Riez, riez, vous verrez... Notez que je méprise l'argent!... Mais j'en aurai quand je voudrai... tant que j'en voudrai!

Mlle VARINIER. — En attendant, vous ne feriez pas mal de faire la cour à Antoinette.

EDMOND. — A cette petite chipie! Et pourquoi?

Mlle VARINIER. — Pour qu'elle intervienne en votre faveur près de son mari, tiens!

EDMOND. — Nous n'avons jamais pu nous souffrir. J'ai horreur de ces petites demoiselles trop bien élevées... sournoises...

Mlle DUTAIS. — Le fait est qu'elle ne parle pas beaucoup.

Mlle VARINIER. — Crois-tu qu'elle soit heureuse?

ENMOND. — Demandez-lui! La voilà!

Antoinette, en effet, s'est approchée.

Mlle VARINIER. — Nous parlions de toi, ma petite Antoinette.

ANTOINETTE, sans curiosité. — Ah!

EDMOND. — Oui, on disait que le bonheur vous transfigurait, vous donnait une animation...

ANTOINETTE, froidement. — Je ne pense pas que j'aie changé d'expression, mais on peut être contente sans faire de tapage... (Le regardant.) surtout quand on n'a pas pour principal souci d'étonner les gens...

EDMOND. — Oh! Ce n'est pas si facile que cela de les étonner!

ANTOINETTE, le toisant un peu dédaigneusement. — C'est ce que je pense, monsieur!

Mlle DUTAIS, derrière eux, riant, à Préjean qui vient de la rejoindre. — Kss! Kss!... Prise de bec!...

PRÉJEAN, se précipitant. — Dites donc, mesdemoiselles, le soleil baisse... Si vous vouliez, nous pourrions...

Il fait un geste avec sa raquette.

Mlle VARINIER. — Mais oui, volontiers... A tout à l'heure, Antoinette!... (En se dirigeant vers le tennis.) Où est donc papa?

PRÉJEAN. — Au bridge, dans le salon! (A Mlle Dutais.) avec madame votre mère!

Ils sortent au moment où paraît Georges Mariaud, qui s'arrête au fond, cherchant des yeux... Marthe va aussitôt, et un peu trop vivement, à sa rencontre.

Scène II

LES MÊMES, moins Mlles VARINIER et DUTAIS, PREJEAN et EDMOND, plus GEORGES MARIAUD.

MARTHE. — Ah! Cher monsieur... que c'est aimable à vous...

GEORGES, cérémonieux. — Mais, pas du tout... Vous plaisantez...

Pendant que Marthe présente Georges à Mmes Varinier et Doublon.

Mme LIVERDUN, à Princet. — Vous connaissez?...

PRINCET, pincé. — Parbleu !... C'est le célèbre Georges Mariaud!

Mme LIVERDUN. — Ah! Ah! le patito de notre amie...

PRINCET, grognon. — Patito ?... Gigolo, vieux gigolo!...

MARTHE, à Antoinette. — Chérie, tu as remercié monsieur Mariaud de son joli cadeau?

GEORGES. — Le tout petit souvenir d'un ami trop récent.

ANTOINETTE. — C'était charmant.

GEORGES. — Je suis enchanté que cette bêtise vous ait plu.

PRINCET, à Mme Liverdun. — Voilà longtemps que ça chauffe, entre eux ! Et, cet été, à Dinard, Mme Journand s'est compromise avec lui... affreusement! Une femme sur laquelle il n'y avait jamais

rien eu à dire!... Et, pourtant, qu'est-ce qu'il a de remarquable? Il n'est pas beau...

GEORGES. — Tiens, Princet!... je ne vous avais pas vu.

PRINCET, allant à lui, très cordial. — Bonjour, cher ami!...

Princet, Marthe, Georges, Antoinette, causent en remontant vers le buffet Mme Liverdun a traversé la scène et est venue s'asseoir entre Mmes Varinier et Doublon.

Mme VARINIER, avec indignation. — Et allez donc!... Elle lui donne des rendez-vous ici, chez sa fille... C'est honteux!

Mme LIVERDUN. — Bah!... un flirt!

Mme DOUBLON, hochant la tête. — Oui!... Tra la la!

Mme LIVERDUN. — D'ailleurs, Mme Journand est veuve...

Mme DOUBLON, hargneuse. — Mais lui est marié! tout ce qu'il y a de plus marié... avec une femme qu'il a abandonnée, paraît-il, et qui, depuis, par vengeance, a toujours refusé de divorcer.

MARTHE, à Antoinette. — Chérie, dis donc à ton oncle Antoine, qui doit être au bridge dans le petit salon, qu'il vienne nous rejoindre ici s'il a un moment.

Antoinette sort à droite.

Mme VARINIER, dédaigneuse. — Qu'est-ce que c'est que cet homme-là! Qu'est-ce qu'il fait?

Mme LIVERDUN. — Archéologue... il paraît!

Mme DOUBLON, haussant les épaules. — Est-ce que c'est un métier, ça! (Marthe se rapproche. Un léger froid. Pour le rompre:) Vous allez séjourner longtemps ici, avec vos enfants, chère amie?

MARTHE, souriant. — Non, je ne crois pas... Figurez-vous que je suis sur le point d'entreprendre un assez beau voyage dont j'avais le désir depuis longtemps... Il s'agit d'une grande promenade sur le Nil!

Mme DOUBLON, estomaquée. — Sur le Nil!...

MARTHE, avec aisance. — Mais oui... Une société analogue à celle des Amis des Voyages dont vous avez peut-être entendu parler...

Mme VARINIER, sèchement. — Non!

MARTHE. — Elle est pourtant très connue... Organise de grandes excursions collectives sur des bateaux d'un confort inouï... On remonte le fleuve, jusqu'à... jusqu'à...

Elle se tourne vers Georges.

GEORGES. — La seconde cataracte!...

MARTHE. — J'emmènerai ma vieille amie, Mme Dutacq, qui est folle de joie à cette idée.

Mme VARINIER, à Georges. — Monsieur le fait aussi, ce voyage?

GEORGES, souriant. — L'Egypte est ma partie, madame... J'y vais presque chaque année faire des fouilles... Je me suis mis à la disposition de Mme Journand pour lui en faire les honneurs.

Mme DOUBLON, pincée, à Marthe. — Dans ces conditions, vous ne pouvez manquer de passer agréablement votre temps...

MARTHE, avec un fausse assurance, souriant. — J'y compte bien! (Voyant arriver Antoine: c'est un homme de cinquante ans, timide d'aspect, myope, l'air très bon.) Ah! Antoine! je vous ai appelé pour vous faire faire connaissance, comme vous me le demandiez, avec monsieur Mariaud...

Elle présente les deux hommes, l'un à l'autre. Pendant ce temps:

Mme VARINIER, suffoquée. — Ça, par exemple, c'est un comble!

Mme DOUBLON, avec indignation. — Moi, c'est bien simple! Si elle le fait, ce voyage, je ne remets plus les pieds chez elle!...

Mme LIVERDUN, vivement. — Taisez-vous!... Prenez garde! (Elle leur montre Léon qui a passé près d'elles, qui a tout entendu, et qui s'éloigne, les sourcils froncés.) Il a tout entendu!

Mme DOUBLON. — J'en suis bien aise... Je cherchais le moyen de faire savoir à Mme Journand mon impression...

Mme LIVERDUN, secouant la tête. — Vous n'en pouviez pas trouver de meilleur.

Elle hausse légèrement les épaules. Au milieu de la scène, Marthe cause avec Antoine et Georges.

MARTHE, gaiement. — Je vous laisse... Tâchez que je vous retrouve intimes... c'est mon plus grand désir.

Elle s'éloigne et va à Mmes Varinier, Liverdun et Doublon.

GEORGES, à Antoine. — Le mien aussi... Je sais ce que vous représentez aux yeux de votre belle-sœur!...

ANTOINE. — Nous sommes de vieux amis, confiants et fidèles... Elle m'a parlé de vous... Je lui dois d'avoir lu d'intéressants travaux...

GEORGES, souriant. — Oh! Travaux est un grand mot, cher monsieur Journand...

ANTOINE. — Vous êtes trop modeste... J'ai été frappé de la forme charmante de ces études...

GEORGES, riant. — Ah! ah! J'attendais cela... les érudits, les savants comme vous...

ANTOINE, protestant. — Oh!...

GEORGES. — ...me disent tous: « Vous êtes un poète! » En revanche, je vous prie de croire que les hommes de lettres me renvoient bien vite aux savants... Qu'importe! Qu'importe!... Je n'ai pas d'ambition... Je n'en ai jamais eu... C'est-à-dire: si. J'ai ambitionné, j'ambitionne encore le bonheur...

ANTOINE, les yeux baissés. — Je l'ai connu... Je vous le souhaite.

GEORGES, avec sympathie. — J'ai appris comme il vous a échappé à vous... que vous ne vous êtes jamais consolé de la mort d'une femme aimée... et que ce grand chagrin vous a laissé indulgent, plein d'une tendre bienveillance pour les autres...

ANTOINE, doucement. — Par chance, il ne m'a pas aigri.

GEORGES. — Monsieur Journand, vous me plaisez autant que je m'y attendais... J'espère que nous deviendrons très amis.

ANTOINE. — Rien ne s'y opposera, de mon côté.

Un temps.

GEORGES. — Et... vous êtes content du mariage de votre nièce?

ANTOINE, sans enthousiasme. — Mais oui... mais oui... J'espère que ces jeunes gens...

LÉON, paraissant au seuil de la maison. — Mon oncle, on vous réclame...

ANTOINE. — Vous m'excusez?

GEORGES. — Je crois bien.

Au moment où Antoine va pour entrer dans la maison, Marthe l'arrête.

MARTHE, à mi-voix. — Eh bien...

ANTOINE, souriant, doucement. — Il me paraît charmant.

Il sort.

Mme DOUBLON, se levant, à Marthe. — Chère madame... je suis forcée...

MARTHE. — Oh!... Déjà?...

LÉON. — Nous allons vous accompagner...

MARTHE. — Va, Antoinette!... Moi, je vous dis: au revoir...

LÉON, contrarié. — Vous ne venez pas, mère?...

MARTHE, montrant Georges. — Mais, Léon, je me dois à mon visiteur.

Mme LIVERDUN. — Nous allons revenir...

Ils sortent tous, à l'exception de Georges et de Marthe.

Scène III

MARTHE, GEORGES

GEORGES, faisant un pas vers elle. — Marthe!

MARTHE, l'arrêtant d'un geste suppliant. — Georges, mon ami!... N'avancez pas!

GEORGES, étonné et souriant. — Eh! mon Dieu!... Croyez-vous que j'oublie où nous sommes?... De quoi avez-vous peur?

MARTHE, d'une voix profonde et troublée. — De moi, Georges!... De me laisser aller dans vos bras, si vous m'approchez le moins du monde, tant j'en ai le désir.

GEORGES. — Marthe!

MARTHE, détournant la tête et fermant à demi les yeux. — Georges.

GEORGES. — Ainsi, à vous aussi, ces trois jours de séparation ont paru...

MARTHE, avec un grand geste. — Ah!... (Petit temps.) Georges, c'est effrayant!... Deux heures ont suffi pour que j'épuise toute la joie de revoir ma fille! Deux heures!... Depuis, entre elle et son mari, je me sens prisonnière et je leur en veux presque de m'entourer! Je rage de tous les moments de bonheur que nous perdons!

GEORGES, gaiement. — Et, vous savez, dans la vie, c'est comme dans les théâtres où il paraît qu'une recette perdue ne se retrouve jamais!... Alors, plus de relâches, hein?...

MARTHE. — Non!

GEORGES. — Demain, vous rentrez à Paris... Vos derniers préparatifs... essayages... Et vive l'Egypte!

MARTHE, songeuse, elle répète presque machinalement. — Vive l'Egypte... oui... (Tressaillant brusquement; sur un autre ton.) Ah! Tout de même, tout de même, il n'y a pas à dire, c'est effrayant...

GEORGES, souriant. — Quoi donc?

MARTHE. — Eh bien, ce... cette détermination!... Vous avez vu, tout à l'heure... les figures de ces dames...

GEORGES. — Bah!

MARTHE. — Toutes pareilles d'ailleurs à celle que j'aurais faite il y a quelques mois, si une de mes amies m'avait annoncé...

GEORGES. — Heureusement, depuis, vous avez fait du chemin...

MARTHE, soupirant. — Ah! oui... j'en ai fait... Je ne voudrais pas me trouver tout à coup nez à nez avec la femme que j'ai été si longtemps... (S'égayant brusquement.) Qu'est-ce que je prendrais?

GEORGES, gaiement. — Oh! Je serais là pour vous défendre!

MARTHE, secouant la tête. — Oui, oui, vous êtes toujours là, ça c'est une justice à vous rendre! pour me bouleverser toutes les idées... pour m'endoctriner, avec vos belles paroles... et... et... Mais s'il n'y avait eu que vos belles paroles pour me convaincre...

Elle secoue la tête.

GEORGES, doucement, souriant. — Il y a donc eu autre chose?

MARTHE, avec une tendresse violente. — Comme si vous ne le saviez pas, misérable!... Et ça ne date pas d'hier... Dès que je vous ai vu...

GEORGES. — C'était, ma foi, à une soirée de la présidence! Ah! si M. Fallières savait cela!

MARTHE, avec une honte sincère. — Aimer ainsi... avoir une vie cachée... un bonheur scandaleux... Moi, une mère... la mère de deux grandes filles mariées!

GEORGES. — Allons, bon!... Voilà que cela vous effraye, à présent!... Et c'est parce que l'une des deux ne l'était pas que vous m'avez résisté, résisté...

MARTHE, souriant, changeant de ton. — Dix-huit mois. C'était long!... Georges, mon Georges, que vous avez été bon de me comprendre, d'être patient, d'attendre...

GEORGES, baissant la voix et souriant. — 21 juillet!

MARTHE, de même, un peu confuse. — Trois jours après le mariage de la petite... J'ai été une belle-mère honnête pendant trois jours... (Baissant la voix.) Je n'en pouvais plus!

GEORGES, souriant. — Et voilà que déjà vous regrettez!

MARTHE, avec un sursaut brusque. — Ah! mais non, par exemple! Je ne dis pas cela! (Tous deux se regardent et se mettent à rire. Plus grave.) Je ne dis pas cela, mais je suis inquiète, troublée... Ai-je le droit de me faire une vie tellement à moi, tellement riche et abondante!

GEORGES, énergiquement. — Oui! je vous l'ai dit cent fois!

MARTHE. — Mais je n'ai aucune confiance en vous! Et, pourtant, je voudrais tant vous croire... Pourquoi ne suis-je pas tranquille?

GEORGES, avec autorité. — Parce que vous êtes emplie de craintes vaines, de scrupules et de préjugés d'un autre âge!

MARTHE. — Pourquoi est-ce qu'en partant avec vous pour quelques semaines je me fais l'effet de fuir?

GEORGES, de même. — Parce que vous avez perdu l'habitude de la liberté... tout simplement!... comme ces pauvres femmes qu'on a gardées longtemps en prison et qu'on met dehors tout à coup, avec leur baluchon... La route est devant elles, elles brûlent du désir d'y galoper; et elles ne font pas un pas! Elles ont le vertige...

MARTHE. — Mes enfants...

GEORGES. — Vos filles n'ont plus besoin de vous! Et, même, avant peu, vous serez sur le point de les gêner... (L'observant.) Ah çà! ma parole, on dirait que vous hésitez à présent...

MARTHE, léger haussement d'épaules. — Mais non, je n'hésite pas, mais non! (Un petit temps; la tête basse.) Seulement, je ne suis pas encore tout à fait décidée, voilà!

GEORGES. — Allons, bon! allons, bon! Mais c'est absurde!...

MARTHE, souriant. — Ne vous fâchez pas!

GEORGES. — De quoi s'agit-il, voyons!... D'un petit voyage de rien du tout!... d'une promenade!...

MARTHE. — Ah! de bien autre chose: de tourner définitivement le dos à mon ancien milieu... qui est un peu ennuyeux, ça, je vous l'accorde!... mais,

enfin, j'y ai toujours vécu!... De rompre en visière avec les idées, la morale et les principes de toute ma vie... oh! je sais bien que déjà il ne m'en reste plus grand'chose, mais... Non! ne dites rien!... Je ferai tout cela, c'est clair comme le jour, je le ferai! Je m'y vois sur ce bateau... près de vous... comme si j'y étais... tenez.

GEORGES, gaiement. — Bon!

MARTHE. — Parbleu!... J'en ai trop envie!... Mais n'exigez pas que tout cela... cette chose énorme, s'accomplisse sans que j'aie au moins un petit battement de cœur.

GEORGES, de même. — Allons, je suis raisonnable. Je vous passe le petit battement de cœur. Je vous le passe comme un luxe! Car cela n'est pas si terrible... mais non! je vous assure... et que la maternité n'est pas cet esclavage... Regardez plutôt la Nature, une bonne maîtresse d'école! et les bêtes... qui ne sont pas si bêtes!... Avez-vous jamais vu leur instinct maternel survivre d'une seconde aux besoins de leurs petits?

MARTHE, songeuse. — C'est vrai, pourtant... (Avec élan.) Et puis... et puis, j'ai besoin d'être heureuse!... Je n'avais pas vécu, moi. Longtemps, je ne m'en suis pas doutée. Je le sais à présent. (Avec ardeur et angoisse.) Georges, Georges, croyez-vous que vous pourrez m'aimer longtemps?...

GEORGES, avec une émotion profonde et grave. — Marthe, je ne me figure même pas que je pourrais cesser de vous aimer!

MARTHE, confuse. — Oh! Nous nous parlons comme des jeunes gens... Je suis sentimentale, hein?... Que voulez-vous? Toutes les grosses femmes sont sentimentales.

GEORGES, avec force. — Je vous défends de dire que vous êtes une grosse femme!

MARTHE, soupirant. — Ah! Si vous pouviez défendre à ma glace de me le répéter, chaque fois que je me regarde!... (Avec élan.) Georges, j'ai des préoccupations plus graves, mais je vous jure que c'est mon plus grand souci!

GEORGES. — Femme frivole!

MARTHE, gaiement. — D'un autre côté, je me dis que quand un paquet est bien bourré, ça empêche les plis... Regardez! Je n'ai pas de rides... Et puis... et puis, quoi! Je vous plais comme cela, n'est-ce pas?

GEORGES. — Au point qu'en maigrissant, fût-ce d'un quart de livre, vous me désobligeriez gravement.

MARTHE. — Alors, tout va bien! (Avec une joie contenue.) Mon Dieu! Comme nous allons être heureux, là-bas, seuls... loin de tous... sans danger d'être épiés par personne!

GEORGES. — Oh! pardon... du haut des pyramides, quarante siècles nous contempleront!... Ils sont là! Ils sont toujours là!... Il y en a même un de plus!

MARTHE. — Ce que je m'en fiche de vos quarante siècles!... Ce n'est pas eux qui iront répéter à mon gendre...

GEORGES. — Ah! oui... Ce jeune monsieur si grave...

MARTHE. — Mon ami, il a pour moi une estime... effrayante!... S'il savait... S'il soupçonnait seulement...

GEORGES, un peu assombri. — Oui, oui... Ah! Dire que tout aurait pu s'arranger simplement, facilement! si ma maudite femme...

MARTHE. — Chtt! Chtt!... A quoi bon revenir là-dessus puisque son refus est définitif et que j'en ai pris mon parti... J'ai un bonheur que je condamne. (Baissant la voix et se rapprochant de lui.) Mais c'est bon de se condamner par amour... Et le mystère aussi... c'est... c'est voluptueux parfois... J'aurais été fière d'être votre femme, mais je... je suis plus contente d'être ta maîtresse!

GEORGES, lui prenant la main. — Marthe...

MARTHE, tressaillant. — Prenons garde!

Ils s'écartent. Entrent Edmond Denver, M^lle Varinier, Préjean, M^lle Dutais.

Scène IV

LES MÊMES, EDMOND DENVER, M^lle VARINIER, PREJEAN, M^lle DUTAIS

PRÉJEAN, gaiement et grossièrement. — Bouffons! Bouffons énormément! Finissons le buffet! Vidons les soucoupes!

EDMOND, à M^lle Dutais. — Un peu de café glacé?

M^lle DUTAIS, à mi-voix. — C'est de la boue que vous m'offrez. (Haut.) Exquis. (A mi-voix.) Il est en eau.

M^lle VARINIER. — Cette Antoinette, j'étais sûre qu'elle ne saurait pas recevoir... Vous verrez, quand je serai mariée, quand vous viendrez me voir, chez moi...

EDMOND, corrigeant. — Chez nous!

M^lle VARINIER, doucement. — Chez nous... oui.

EDMOND, jetant un coup d'œil du côté de Marthe. — Dites donc, je crois que nous troublons des amoureux... Elle s'en paie, la mère Journand... On dirait qu'elle a envie de rattraper le temps perdu!

M^lle DUTAIS. — Oh! sa réputation!... Elle cachait bien son jeu! voilà tout...

M^lle VARINIER, rire étouffé. — Oui. Moi, je crois que papa...

PRÉJEAN, égayé. — Bah! Racontez-nous cela...

MARTHE, à mi-voix, à Georges. — Ils parlent de nous.

GEORGES. — Probable.

MARTHE. — Et ils en disent des choses épouvantables.

GEORGES. — Sûr!... N'oubliez pas que, d'âge en âge, de génération en génération, on est ennemi. C'est la loi. N'attendons rien d'eux que leur incompréhension et leurs railleries. D'ailleurs, moi, je les trouve pitoyables!

MARTHE. — Moi pas. Regardez comme cette petite Varinier est jolie!

GEORGES. — La blonde?... Vous croyez cela parce qu'elle est mince... Elle a des yeux aigus, le teint pas solide. Elle doit être ambitieuse et mauvaise, mauvaise comme le sont tous ces petits d'ailleurs. On est mauvais quand on est jeune, mauvais et bête: on tient trop à la vie, on a trop d'appétits, trop d'occasions; on ne se laisse même pas le temps d'être heureux; on piétine et on se fait piétiner. C'est l'époque du gâchis!... L'âge de l'amour, quoi qu'on en dise, ce n'est pas le leur, c'est le nôtre!

Pendant ces dernières répliques, les deux jeunes gens se sont écartés insensiblement des jeunes filles.

M^lle DUTAIS, à M^lle Varinier, montrant Edmond. — Alors, ça y est... Tu es décidée?... Tu l'épouses?...

M^lle VARINIER, riant. — Moi? Edmond?... Tu es folle!...

M^lle DUTAIS, un peu étonnée. — Mais...

Mlle VARINIER. — Et si maman me laisse flirter avec lui, c'est qu'elle est bien tranquille, va... J'épouserai tout tranquillement mon cousin Pierrard, l'ingénieur...

Mlle DUTAIS. — Dans ce cas, tu as peut-être tort de lui laisser croire...

Mlle VARINIER, riant. — Sans cela, il aurait vite fait de me lâcher!... Tu les connais!...

Mlle DUTAIS. — Mais je le crois sincère...

Mlle VARINIER. — Sans cela, où serait le plaisir?... C'est un emballé... Il est gentil... Mais ma petite dot, aussi, n'est pas pour lui déplaire!... Et qu'est-ce qu'il en ferait, grands dieux! de ma petite dot!...

Mlle DUTAIS. — A lui, il ne lui reste rien?

Mlle VARINIER, riant. — Juste de quoi garder son conseil judiciaire!

PRÉJEAN, se rapprochant. — Là, je suis restauré!... Il nous reste une partie à finir!

Mlle DUTAIS. — C'est ça!... Allons.

Mlle VARINIER. — Allons!

Ils sortent.

Scène V

MARTHE, GEORGES

GEORGES, à Marthe qui paraît distraite. — C'est le passage de ces jeunes imbéciles qui vous rend mélancolique?

MARTHE. — Oh! non... Je pensais à ce que vous venez de dire, à cette distance entre les jeunes et nous... même quand ces jeunes nous touchent de près... de si près... même quand ce sont nos petits, nos enfants... Je pensais à ce manque d'intimité entre moi et ma petite Antoinette... que j'aime tant cependant!...

GEORGES. — Oui, vous m'en avez parlé. Cela m'a étonné... souvent...

MARTHE. — C'est que vous ne la connaissez pas... Et aussi que vous ne vous représentez pas ce qu'a été ma vie depuis des années... Sans cesse dehors... toutes mes heures prises par des démarches, chez des gens d'affaires... (Songeuse.) La drôle de fillette!... Avez-vous remarqué, tout à l'heure, comme elle nous observait?

GEORGES. — Ma foi non!

MARTHE. — Ses yeux ne nous quittaient pas?... Que sait-elle de moi?... de nous? déjà!... Quels sont ses sentiments?... Mystère!... Quand ce parti s'est présenté, c'eût été une occasion pour nous de causer, de nous rapprocher un peu... Presque tout de suite elle s'est décidée... sans enthousiasme et sans discussions...

GEORGES. — Enfin elle est heureuse! Elle vous l'a dit?

MARTHE. — Oui... Mais pas comme il me semble que je le dirais, moi, si on me le demandait... N'importe! son mari est un brave garçon très droit, très bon, je crois. Et riche, ce qui ne gâte rien, car elle a toujours eu des goûts de luxe... Je suis sûre d'avoir fait tout ce que je pouvais pour son bonheur... Mais ses attitudes, ses façons d'être... Dieu qu'elle est singulière!... De nous deux, Georges, c'est moi qui me fais l'effet d'être la jeune mariée.

GEORGES. — C'est que vous êtes la plus jeune, Marthe. Vous êtes d'une jeunesse de cœur incroyable... touchante!... Tâchez seulement d'avoir l'égoïsme de sa jeunesse, à elle!

MARTHE, avec un grand soupir. — Ah! oui... oui, après tout! A l'âge que j'ai, les parents, avec leur reste de vie encombrant, n'ont plus le choix qu'entre deux égoïsmes: celui de se cramponner désespérément à leurs enfants ou de vivre avec frénésie pour eux-mêmes. C'est le second que je préfère.

GEORGES. — Et moi donc!

MARTHE. — Je vous adore, Georges.

GEORGES. — Hé! Je ne vous déteste pas non plus.

MARTHE, regardant une montre-bracelet qu'elle porte au poignet. — Oh! Georges, six heures... Je vous mets à la porte et sans regrets puisque nous nous verrons demain... Il ne faut pas que votre visite se prolonge... Dès que je serai à Paris, je téléphonerai, et...

Entre Léon.

Scène VI

LES MÊMES, LEON

MARTHE, apercevant Léon. — Ah! Léon, vous arrivez bien... Monsieur Mariaud désirait précisément prendre congé de vous...

GEORGES. — Et vous remercier de votre aimable réception.

LÉON, un peu froidement mais poliment. — Les amis de mère sont ici chez elle... Vous nous avez fait grand plaisir...

Un petit silence.

GEORGES. — Je pourrais saluer Mme Ourier?...

LÉON. — Elle est à deux pas... Je vais vous conduire.

GEORGES. — N'en faites rien... (A Marthe.) ni vous, madame... Je vois votre fille d'ici... Je vous en prie. (Il lui baise la main.) A bientôt, chère madame... (A Léon.) Au revoir, monsieur...

Il s'esquive rapidement.

Scène VII

MARTHE, LEON

LÉON, soupirant. — Ah!... Il commence à faire meilleur!... La journée a été chaude, ne trouvez-vous pas, mère?

MARTHE, distraitement. — Il fait délicieux à présent!...

Un temps.

LÉON. — Finies mes vacances... Demain, j'aurai réintégré mon étude...

MARTHE, souriant et toujours presque sans penser à ce qu'elle dit. — Tel que je vous connais, ce ne sera pas pour vous un devoir trop pénible...

LÉON. — On s'ennuie à la longue de ne rien faire... Il sera bien agréable pour moi de rentrer ici le soir, de retrouver ma femme, le bien-être de ma maison, après une journée de Paris et d'affaires... Il faut à tout le monde sa part de poésie... n'est-ce pas, mère?... même à un notaire!...

Il rit.

MARTHE. — Sans doute, Léon...

LÉON. — Toute cette fin de mois sera magnifique. Le baromètre est exceptionnellement haut... Ne voulez-vous pas nous faire l'amitié de prolonger votre séjour ici?...

MARTHE. — Vous êtes aimable de me le demander... Mais vous connaissez mes projets...

LÉON. — Ah! oui, ces projets de voyage dont vous parliez tout à l'heure...

MARTHE. — Je vous en avais déjà fait part ces jours-ci.

LÉON, sans enthousiasme. — Oui, oui... L'Egypte... (Il fait la moue.) Alors, ça vous chante tant que cela de voir l'Egypte...

MARTHE. — Mais oui... c'est un joli voyage... que je ferai dans des conditions agréables...

LÉON, de même. — Oui, oui... Est-ce qu'il n'est pas encore un peu tôt?...

MARTHE. — Il paraît, au contraire, que c'est un moment très bien choisi... avant l'affluence des touristes.

LÉON. — A votre place... oh! je comprends très bien que vous ayez envie de vous distraire, de voyager... moi, j'irais tout simplement cet hiver dans le Midi... ou en Italie... Vous ne connaissez pas bien l'Italie.

MARTHE. — Je vous demande pardon. J'y ai fait, au contraire, un voyage assez long avec mon mari, avant sa maladie.

LÉON, vivement. — Et l'Algérie?... Il paraît que c'est superbe... L'Algérie, la Tunisie... Il y a maintenant de grandes facilités de transport, des hôtels admirables...

MARTHE. — Ecoutez, Léon, je vous remercie... Mais je préfère mon plan qui est maintenant à peu près arrêté. Je partirai jeudi.

LÉON, un peu décontenancé. — Ah! bon... ah! bon!

MARTHE, se levant. — Ne voulez-vous pas que nous allions rejoindre votre femme... nos amis?...

LÉON. — Attendez!... Un instant!... Mère, vous, si clairvoyante, n'auriez-vous pas remarqué que votre projet me contrariait un peu...

MARTHE, ennuyée. — Mon Dieu... non!... Pourquoi?

LÉON. — Pas votre projet de voyage, (Appuyant sur les mots.) mais de voyage en Egypte... dans les conditions... spéciales... où vous allez l'entreprendre...

MARTHE. — Je ne vous comprends pas... Ces conditions sont très banales... N'ayant pas le goût de la solitude, je ferai partie d'une caravane...

LÉON. — Voilà... voilà... C'est précisément l'idée de la caravane qui me désoblige... me chiffonne un peu... (Marthe le regarde avec un étonnement joué.) Ah! tenez, mère, j'aime mieux aller droit au but... De vous-même, vous allez faire le deuil de votre projet, quand je vous dirai qu'ici même... parmi nos amis... j'ai surpris quelques propos... il fait déjà un peu jaser!

MARTHE. — Par exemple, je ne vois vraiment pas...

LÉON, vivement. — Moi non plus, moi non plus!... Ai-je besoin de vous dire que j'ai haussé les épaules en entendant également gloser de votre intimité... nouvelle... avec ce... ce M. Georges Mariaud... un homme certainement très agréable et fort bien élevé.

MARTHE. — Je vous prie de le croire!

LÉON, galamment. — Ne vous en prenez qu'à vous, mère, d'être restée physiquement et moralement si jeune, si exceptionnellement avenante, si...

MARTHE. — Oui, tout cela, mon cher Léon, est très joli, mais...

LÉON, vivement. — Mais vous voyez de quel effet serait pour tous un tel voyage où, dans une caravane...

MARTHE. — Nombreuse!

LÉON. — ...Aussi nombreuse qu'il vous plaira, votre nom serait accolé à celui de M. Mariaud. Or, comme je suis sûr que le premier de tous vos soucis est celui de votre réputation...

MARTHE, brusquement. — Eh bien, non, non, Léon, vous vous trompez!

LÉON, stupéfait et choqué. — Oh! mère, que me dites-vous là!

MARTHE. — Je vous dis et je vous répète que je suis, dès à présent, et en face d'une menace qui n'est certainement pas la dernière, bien décidée à préférer mon indépendance, ma tranquillité, mon bonheur, enfin, à une considération unanime qu'on n'a jamais absolument...

LÉON. — Je vous demande pardon... Vous l'avez eue jusqu'ici absolument.

MARTHE. — Jusqu'ici, ma vie s'est passée dans les tracas. On m'a fait une réputation de femme uniquement pratique dont je ne suis pas autrement fière ni jalouse...

LÉON. — Vous avez tort!

MARTHE. — Et que je n'aurai plus, en tout cas, l'occasion de maintenir, car, Dieu merci, c'en est fini pour moi, nos affaires arrangées et bien arrangées, du dégoût de cette existence d'âpres débats et de mornes chicanes!

LÉON. — Vous m'étonnez. Je croyais que vous vous y étiez adonnée de meilleur cœur, avec un intérêt véritable.

MARTHE. — Vous vous êtes trompé... A quoi bon se plaindre de l'inévitable!... Mais je me revois par des matins de printemps assise, sur une petite chaise, attendant dans l'ombre de quelque sordide étude d'avoué, empestée de la sale odeur des papiers timbrés... Et je me sentais transie de mélancolie, avec une révolte et une rage de ma jeunesse perdue, une soif de grand air, d'air vif, d'air libre, d'air pur!... (S'interrompant.) Pourquoi me regardez-vous avec cet étonnement?

LÉON. — Pardonnez-moi!... Je suis surpris, en effet!... Je n'étais pas préparé à découvrir en vous...

MARTHE. — Une femme... une femme comme toutes les autres, qui a longtemps étouffé en elle des aspirations bien légitimes... et qui voudrait bien, maintenant, se rattraper un peu, dans la limite du permis et du possible... Eh bien, oui, je suis cette femme-là, et je le proclame hautement!... Et aussi qu'un piètre souci des potins, des racontars absurdes et méchants par-dessus le marché, ne me retiendra pas dès mon premier élan vers de la joie, et de la joie tant espérée, tant attendue! Ah! non! Ah! non!

LÉON, l'observant. — Comme vous vous emballez, mère, comme vous vous emballez!

MARTHE. — Ah! Léon, avouez qu'il y a de quoi... Vous avez reconnu vous-même, tout à l'heure, à propos de la circonstance qui nous occupe, la stupidité et l'injustice des commentaires...

LÉON. — De ce qu'on réprouve une critique, il ne s'ensuit pas qu'on ne soit pas contraint de l'admettre. L'opinion ne vous demande en somme qu'un bien petit sacrifice.

MARTHE. — C'est le premier. Et je la connais, elle est insatiable.

LÉON. — Elle est cruelle aussi à ceux qui la bravent! Mère, je vous en prie, renoncez à ce voyage... (Hésitant.) et... et...

MARTHE. — Et?... Et?... Mais finissez donc! Et renoncez à cet ami...

LÉON, baissant la voix. — Voyez-le moins.

MARTHE, avec un accent de triomphe. — Allons donc!... C'est ce que je ne ferai pas!

LÉON. — Mère!

MARTHE. — Il n'y a pas de: mère!... Si M. Mariaud était un vieux bonhomme ennuyeux...

LÉON. — Il est certain qu'il serait moins compromettant. Pour le moment, il l'est extrêmement, d'autant plus que, marié, sans espoir de recouvrer sa liberté...

MARTHE, agacée. — Ah! Vous avez déjà pris vos petits renseignements...

LÉON. — Je n'ai eu qu'à ouvrir les oreilles.

MARTHE. — Je vous assure que je ne me soucie pas de l'épouser... Je veux vivre en femme indépendante et honnête... mais libre! libre!...

LÉON. — Songez à vos filles!

MARTHE. — Je n'ai songé qu'à elles jusqu'ici... (Avec agitation.) Léon, Léon, envisagez ma pauvre vie terne, dont les dernières années auront si vite fait de passer... Ne montrez pas un égoïsme, une dureté...

LÉON. — Je ne me crois pas dur. J'ai fait et je ferai toujours strictement mon devoir comme jusqu'ici vous avez fait le vôtre. Et j'avoue que votre explosion inattendue de... de sensibilité... de... de sentimentalité... n'est pas sans m'alarmer... Je trouve que vous mettez bien du cœur à défendre un simple voyage d'agrément.

MARTHE, se laissant aller à son émotion. — Je défends ma vie et mon bonheur!

LÉON, sursautant. — Réfléchissez-vous au sens de vos paroles?...

MARTHE, se reprenant. — Je veux dire que je peux tenir à une amitié profonde et désintéressée, à un compagnonnage intime et charmant, suffisants, mais nécessaires pour remplir le vide de ma vie!... Qui oserait condamner une si modeste satisfaction?

LÉON. — Le monde, qui ne croira jamais à tant d'innocence... Et comment pourrait-on l'en blâmer, quand moi-même qui vous écoute avec stupeur depuis un grand instant...

Il s'arrête.

MARTHE, fronçant les sourcils. — Eh bien, quoi?

LÉON, se dominant. — Rien... Mère, cette conversation nous est pénible à l'un comme à l'autre. Je sens de plus ce qu'elle a de choquant, de déplacé,... de nuisible... Abrégeons-la. Veuillez songer pendant quelque temps à la prière que je vous adresse de nouveau... très respectueusement!

MARTHE. — Mais...

LÉON. — ...Et que je suis sûr d'avance de vous voir bien accueillir!... Car vous ne voudrez pas qu'une telle divergence de vues vienne jeter du trouble entre nous, diminuer... si peu que ce soit... notre bonne harmonie!... Songez que je suis parti pour vous aimer comme un fils!

MARTHE. — Vous me parlez de votre affection dans une phrase qui contient en même temps une menace... (Amèrement.) Que dois-je comprendre?... Si je persiste dans mon projet, sera-ce la rupture entre nous?... Irez-vous, dans votre indignation vertueuse, jusqu'à m'empêcher de voir ma fille?

LÉON. — Vous êtes sur le point d'opter entre une existence de mère, que nous ferions tout pour vous rendre agréable, et une existence de femme isolée, aventureuse! Si vous préférez celle-ci, que me donnez-vous à croire? Qu'un intérêt de cœur violent, et je ne parle pas d'une amitié platonique, fait pencher pour vous le plateau de la balance!... Et, dans ce cas, quel besoin avez-vous de nous?... Certes, je n'aurai jamais l'inhumanité de vous empêcher de voir votre fille. Mais il ne saurait y avoir intimité véritable ou accord profond entre gens qui ont des idées et des genres de vie trop différents!

MARTHE, après avoir tressailli, redevenant impassible. — Bien. J'ai compris. Prévenez ma fille que je désire lui parler.

LÉON, un peu repentant et inquiet. — Mère, je ne voudrais pas que mes paroles...

MARTHE. — Vos paroles ont eu l'avantage de la netteté...

LÉON. — Mes sentiments pour vous...

MARTHE. — Je les connais. Priez Antoinette de venir.

Parait Hélène.

LÉON. — J'espère de toutes mes forces qu'elle saura mieux vous convaincre... Si des mots de moi vous ont blessée...

MARTHE, froidement. — Non!

LÉON, apercevant Hélène. — Voici Hélène.

Il sort.

Scène VIII

HELENE, MARTHE

HÉLÈNE, avec curiosité. — Que se passe-t-il donc, maman?

MARTHE. — Je te le dirai... plus tard...

HÉLÈNE. — Pourtant...

MARTHE. — Pourquoi le dissimuler, d'ailleurs?... Mon projet de voyage a le grand malheur de déplaire à mon gendre... ce garçon si respectueux, si soumis, si tendre... Il m'impose d'y renoncer. Voilà.

Un temps.

HÉLÈNE. — Est-ce mon opinion que tu demandes?

MARTHE. — Pas précisément... Mais, puisque l'occasion se présente de la connaître...

HÉLÈNE, tranquillement. — Je ne peux pas donner tout à fait tort à mon beau-frère.

MARTHE. — Bien! Je ne pouvais guère attendre autre chose de toi.

HÉLÈNE. — Maman, tu es injuste!

Parait Antoinette.

MARTHE. — Laisse-moi avec ta sœur, veux-tu?

Hélène sort.

Scène IX

ANTOINETTE, MARTHE

ANTOINETTE. — De quoi s'agit-il, maman?

MARTHE, la regardant avec émotion. — Ma petite... (Un temps.) Antoinette, te rends-tu compte que je t'ai toujours beaucoup aimée?

ANTOINETTE, sourire mince. — Quelle drôle de question...

MARTHE. — Réponds.

ANTOINETTE, tranquillement, sans élan. — Sans doute.

MARTHE. — Viens t'asseoir près de moi. (Antoinette s'assied près d'elle.) Je te demande cela parce que, peut-être, tu as pu t'y méprendre. Je n'ai pas eu

trop d'occasions de te le montrer... (Un temps.) Et toi, m'aimes-tu?

ANTOINETTE, de même. — Mais oui... comme tu es drôle, maman, aujourd'hui...

Marthe soupire.

MARTHE. — Tu es heureuse... n'est-ce pas?... tout à fait heureuse?...

ANTOINETTE. — Je n'ai pas, il me semble, lieu de me plaindre...

MARTHE, avec énervement. — Comme tu es peu confiante, peu expansive!

ANTOINETTE. — Je suis comme j'ai toujours été.

MARTHE. — En effet!... (Un petit temps.) Tu n'as pas, tu n'as jamais eu besoin de ta mère...

ANTOINETTE. — Il a bien fallu. Nous n'avons guère pu profiter de toi.

MARTHE. — Mais c'est parce que je m'occupais tant de vous que je vous voyais si peu.

ANTOINETTE. — Je sais, je sais... Est-ce que je t'accuse?

Un temps.

MARTHE, la regardant dans les yeux. — Antoinette, je me trouve en présence d'un projet de voyage transformé, étendu... Il s'agit peut-être d'une absence plus longue que je ne pensais... six mois... huit mois... peut-être même davantage.

ANTOINETTE, sans éclat, mais avec surprise. — Ah! (Un temps. Plus calme.) Ah!...

MARTHE. — Allons, je vois que je ne te porte pas un coup trop dur... et que cette perspective de séparation ne bouleverse pas ton cœur.

ANTOINETTE. — Je serai certainement peinée de ne pas te voir si longtemps... Mais, puisque tu me donnes toi-même l'exemple... puisque tu te résignes... (Comme malgré elle.) car rien ne te force à nous quitter.

MARTHE, avec un soupir triste. — Rien ne m'y forçait!... Du chagrin que tu m'aurais montré m'aurait peut-être fait renoncer à mon projet.

ANTOINETTE. — D'ailleurs, si tu as pensé de toi-même à ce long voyage, c'est que tu as tes raisons de le désirer...

MARTHE, avec force. — Oui... oh! oui... Maintenant, oui!...

ANTOINETTE. — Je n'aurai pas l'égoïsme de me cramponner à toi. (Lentement.) J'ai un mari, moi... une maison à installer... Toi... tu es libre... (Avec une imperceptible ironie.) Tu nous as fait déjà bien assez de sacrifices... (Un temps.) Ton départ n'est pas tout proche?...

MARTHE. — Tout proche, au contraire!

ANTOINETTE. — Ah!

Elle se rapproche involontairement de sa mère sur le banc. Mais Marthe, les yeux ailleurs, ne voit même pas ce mouvement. Alors, Antoinette, doucement, recule et reprend sa place. Entrent Léon et Hélène.

LÉON, anxieux. — Eh bien, mère?

MARTHE, d'un dur accent. — Je partirai jeudi!

RIDEAU

Marthe : « *Comme tu es peu confiante... peu expansive.* »

Edmond Denver. Marthe Georges Mariaud.

Scène VII. — Marthe : « *Un aimable compagnon de voyage...* »

ACTE II

Sept mois après le premier acte. Un salon meublé bourgeoisement, richement, un peu froid et sans intimité. Porte au fond, porte à gauche, donnant sur la chambre d'Antoinette. Au lever du rideau, la scène reste vide un instant. Le domestique entre et introduit Marthe, suivie d'Antoine.

Scène première

MARTHE, ANTOINE, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. — Madame ignorait absolument que Mme Journand devait revenir aujourd'hui... Du reste, elle ne va certainement pas tarder à rentrer. Madame désire-t-elle que je relève les stores?... (Marthe fait de la main un signe pour l'arrêter.) ... Alors je vais descendre tout de suite prévenir monsieur à l'étude.

Il sort.

MARTHE, se promenant de long en large. — Oh! par exemple, ça, c'est contrariant!

ANTOINE. — Oui. Vous qui espériez embrasser tout de suite votre fille...

MARTHE, souriant. — ...Et ne pas voir tout de suite mon gendre!

ANTOINE. — Il n'est peut-être pas mauvais que vous sachiez d'abord et tout de suite par lui-même à quoi vous en tenir...

MARTHE. — Mais, mon bon ami, sans reproches, nous n'avons pas perdu l'heure que je vous ai consacrée au débarqué. Vous ne m'avez pas laissée faire ouf! Et me voilà aussi au courant de ce qui s'est passé ici, durant ces sept mois, que si je n'étais jamais partie.

ANTOINE, compatissant. — Ma pauvre Marthe, je suis désolé...

MARTHE. — Ne vous excusez pas. Si j'avais quelque chose à vous reprocher, ce serait plutôt de m'avoir si longtemps caché... Pourquoi vous être décidé si tard à m'écrire, alors que, de moi-même, je bouclais mes malles pour revenir?

ANTOINE. — Savait-on comment les choses tourneraient ici... si elles ne s'arrangeraient pas toutes seules, d'un jour à l'autre?... Et alors, pourquoi venir vous inquiéter... vous troubler dans la plénitude de votre joie?... Peut-être je l'aurais dû. Je ne m'en suis pas senti le courage.

MARTHE, brusquement émue, le regardant; ton changé. — Ainsi donc, vous, Antoine, vous ne m'avez jamais... blâmée... condamnée?

ANTOINE, doucement. — Ne savez-vous pas encore, ma sœur Marthe, le grand respect que j'ai de la liberté d'autrui... et que mon amitié ne juge pas!

MARTHE, lui prenant la main, avec émotion. — Antoine... Antoine, vous êtes un homme admirable!

ANTOINE, secouant la tête. — Non... oh! non... Je suis un vieux bonhomme qui ai remué bien des regrets,

mais qui se souvient encore de ce que c'est que le bonheur. (La regardant amicalement.) Il me plaît de voir son reflet sur le visage de ceux que j'aime... je voudrais qu'il fût sur celui de notre petite.

MARTHE, avec conviction. — Il y sera!... Mais oui!... Si vous saviez quelle santé, quelle énergie, quelle force joyeuse je rapporte en moi. Il me semble que j'ai de quoi en distribuer à tout le monde. Ah! Je ne suis pas inquiète, allez!

ANTOINE. — A la bonne heure!

MARTHE, gaiement. — Je me sens de taille à faire des miracles, à... tenez, à galvaniser jusqu'à mon gendre!... (Léon paraît sur le seuil.) Ah! Justement... Bonjour, Léon, bonjour, mon ami.

Scène II

LES MÊMES, LEON, puis LE DOMESTIQUE

LÉON, de la porte. — Quelle surprise, mère!

MARTHE, rondement. — Oui, je sais, vous ne m'attendiez pas aujourd'hui. J'aurais pu vous télégraphier. Je ne l'ai pas fait. Exprès! J'ai préféré vous tomber du ciel comme un aérolithe. J'espère que vous voulez bien de moi tout de même!

LÉON. — Je suis très heureux de vous voir. (Il s'approche.) Vous permettez que je vous embrasse?

MARTHE. — Mais je crois bien. Faites donc! (Elle se laisse distraitement embrasser sur les deux joues; quand il a fini, elle répète machinalement:) Faites donc...

LÉON. — Antoinette sera désolée de n'avoir pas été la première à...

MARTHE, le coupant. — Je pense bien. Mais il paraît qu'elle va rentrer d'un instant à l'autre... n'est-ce pas?

LÉON, vaguement. — Sans doute!... Je crois...

MARTHE. — En tout cas, ne perdons pas de temps... Mon cher Léon, notre vieil ami m'a écrit pour me mettre au courant...

LÉON, tressaillant. — Ah!

ANTOINE. — Oui. J'ai cru bien faire.

MARTHE. — Mais Léon ne songe pas un instant à vous en vouloir. N'est-ce pas?... pour me mettre au courant d'une situation qui... Enfin il paraît que cela ne va pas ici tout à fait aussi bien qu'on pourrait le souhaiter...

LÉON. — Mais...

MARTHE. — Allons, allons! vous n'allez pas me faire de cachotteries, à moi!... et que, sans avoir contre votre femme aucun grief sérieux, vous vous plaignez cependant un peu...

LÉON, qui a écouté jusque-là, tête basse, la relève brusquement et avec un ton qui s'anime de plus en plus. — Je me plains... je me plains... Eh bien, oui, puisque vous voulez le savoir, je me plains de n'avoir pas du tout trouvé en elle la femme que j'espérais.

MARTHE. — Oh! Oh!

LÉON. — Ni la femme, ni la compagne, ni l'amie!... Je me plains de la voir s'écarter de moi chaque jour davantage avec une indifférence... blessante, une froideur que rien dans ma conduite ne justifie, et qui me rend... très malheureux.

MARTHE. — Voyons!

LÉON. — Mais oui, c'est ainsi. Et vous me connaissez assez pour être sûre que je n'exagère pas!... Dieu sait que je ne suis pas un emballé, que je ne cherchais dans le mariage ni la violence de la passion, ni le trouble, ni le... la... les bêtises enfin!...

MARTHE, protestant malgré elle. — Ce ne sont pas des bêtises!

LÉON, continuant. — Mais jamais, non jamais je n'aurais cru qu'il pourrait m'arriver de vivre un jour avec ma femme dans un tel... manque absolu d'intimité et de communion, comme... comme deux étrangers... Eh bien, cela, c'est... c'est désespérant et je ne peux plus le supporter, voilà! Comprenez-vous?

MARTHE, pensive. — Si je comprends!... Mais avant tout, êtes-vous bien sûr que seule, ma fille... Quand vous vous plaignez?... ou quand vous vous révoltez... qu'est-ce qu'elle répond?

LÉON. — Elle fuit la discussion, elle se dérobe. On dirait que vous ne la connaissez pas. Alors moi, n'est-ce pas, de mon côté, j'ai une certaine pudeur qui...

MARTHE, haussant les épaules. — Quelle bêtise!

LÉON. — Une timidité, si vous voulez... mettons une maladresse.

MARTHE. — Dites un orgueil, un orgueil absurde!... Enfin, bref, vous désirez que j'intervienne?...

LÉON, après une légère hésitation. — Oui. (Se laissant aller.) Oh! oui!... Et il y a longtemps que je vous l'aurais demandé, si vous aviez été près de nous!... Vous seule pourrez peut-être... Mère! Nous avons eu autrefois des... des façons différentes d'envisager la vie! et... je ne veux pas vous mentir... il s'en faut même encore que je sois revenu... (Mouvement de Marthe. Vivement.) Mais je vous rends justice, je sais ce qu'il y a en vous d'intelligence, d'énergie, de bonté active... (Suppliant.) Faites, dites... faites un effort... un grand effort pour...

MARTHE. — Mais oui, bien sûr, je ne vais pas vous laisser tous deux à être si bêtement malheureux.

LÉON, ému, lui prenant la main. — Merci... Ah! il est temps, je vous assure... Vous ne savez pas à quel point de découragement... (Le domestique est entré. Se tournant vers lui.) Quoi? Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. — Le petit clerc voudrait parler à monsieur...

LÉON, à Marthe. — Un instant. Vous permettez?...

Il sort, laissant la porte entr'ouverte.

ANTOINE, à mi-voix, à Marthe. — Pauvre garçon!

MARTHE, avec une légère grimace. — Oui... Mais comme il se laisse abattre... (Petit temps.) Et puis il est triste! C'est un triste! J'ai horreur des tristes!

Léon reparaît.

LÉON, à Marthe. — Pardonnez-moi, ma présence est indispensable à l'étude. Je suis forcé... Antoinette va rentrer d'un moment à l'autre; le domestique vient de me le répéter... M. Journand va vous tenir compagnie jusque-là. (S'arrêtant sur le seuil au moment de sortir de nouveau.) Au fait, bien entendu, mère, vous nous faites l'amitié de loger ici?

MARTHE. — Mais...

LÉON. — Voyons! Votre appartement est fermé. Je ne souffrirais pas que vous alliez à l'hôtel. Cela me chagrinerait beaucoup.

MARTHE. — Eh bien, soit... c'est entendu. Merci!

LÉON. — Alors, à tout à l'heure. (Il sort.)

Scène III

MARTHE, ANTOINE

MARTHE, qui a suivi des yeux Léon; après un silence. — Quelle drôle d'idée j'ai eue de marier ma fille à cet

homme-là! (Un temps.) Est-ce qu'il n'a pas beaucoup changé, depuis que je ne l'ai vu?

ANTOINE. — Il n'a pas changé du tout!

MARTHE. — Ah!... Alors, ce doit être moi. Cela vaut mieux, d'ailleurs!... Mais, dans ces conditions, puisqu'il n'a pas changé et puisque autrefois il ne déplaisait pas à Antoinette, je ne vois pas la raison... Et pourtant il y en a une!... Laquelle?.. (Antoine ouvre les bras sans répondre. Songeuse.) Ah çà! est-ce que par hasard?... (A Antoine, brusquement:) Dites-moi, vous qui êtes venu habituellement et souvent, vous avez dû vous rencontrer ici avec des gens...

ANTOINE, étonné. — Sans doute.

MARTHE. — Quelles gens?

ANTOINE, de même. — Je ne me rappelle plus... des amies de votre fille... quelques jeunes femmes...

MARTHE. — Seulement?...

ANTOINE, perplexe. — Ma foi... (Brusquement.) Ah! vous m'y faites penser: à plusieurs reprises, j'ai trouvé ici un garçon, assez gentil d'ailleurs... M. Denver... un parent de votre gendre, je crois.

MARTHE. — Pas du tout. Léon est son conseil judiciaire. C'est un petit imbécile. Et d'ailleurs, celui-là, Antoinette n'a jamais pu le souffrir.

ANTOINE. — Tiens! Ils m'ont semblé pourtant en assez grande familiarité. Ils riaient ensemble, se taquinaient...

MARTHE, surprise. — Ah!

ANTOINE. — Et je me souviens maintenant de les avoir rencontrés tous deux, il y a quelques semaines, sur les quais. Ils sortaient d'une exposition.

MARTHE, de plus en plus surprise. — Bah!

ANTOINE. — Ça n'a d'ailleurs rien de bien extraordinaire.

MARTHE. — Mon Dieu non!... (Un petit temps.) Tout de même, c'est assez curieux!... Et puis, d'ailleurs, voyez-vous, qu'il s'agisse de celui-là ou d'un autre... Mon cher ami, quand une jeune femme éprouve une aversion si prononcée pour un homme, cela s'explique généralement... je dis généralement... par un faible également marqué pour un autre!

ANTOINE. — Oh!... Oh! Oh!

MARTHE. — Il n'y a pas de oh! oh!... Mais oui, décidément, plus je réfléchis à tout cela... Et il ne s'est aperçu de rien, bien entendu, l'autre... l'autre grand dadais?

ANTOINE, interloqué. — Le grand?... Ah! Léon?... C'est Léon que vous voulez dire?

MARTHE, très simplement. — Mais oui, Léon! Naturellement Léon. Il n'a rien remarqué!... Tant mieux d'ailleurs!

ANTOINE. — Permettez-moi de vous faire observer que vous hasardez là une supposition...

MARTHE. — C'est entendu! Aussi, pour le moment, je n'affirme rien... il faudra examiner, vérifier, interroger adroitement... (Un temps. S'impatientant.) Mais pourquoi, d'abord, pourquoi ne rentre-t-elle pas?... (Elle regarde sa montre.) Quatre heures moins dix!... (Un cri.) Oh! (Avec un accent de vive contrariété.) Oh! Oh! Oh!

Elle se met à marcher avec impatience et énervement.

ANTOINE. — Qu'y a-t-il?... (Petit temps.) Qu'avez-vous, voyons?

MARTHE. — J'ai... j'ai que l'heure passe... que j'avais compté trouver la petite ici dès mon arrivée... et que... Enfin, j'avais promis... quelqu'un... quelqu'un qui va partir tout à l'heure et qui s'était inquiété naturellement des mauvaises nouvelles que je pouvais trouver ici m'avait fait promettre que je m'échapperais un instant, au bout d'une heure, et que je viendrais lui dire adieu, le rassurer... Son train est à quatre heures et demie... Jamais je n'y serai, jamais!... (Désolée.) Oh!...

ANTOINE, discrètement. — Il part... loin?

MARTHE. — A Lucerne... un congrès.

ANTOINE. — Ah! oui, je sais.

MARTHE, avec une certaine fierté. — Un congrès très important, n'est-ce pas? On a beaucoup insisté pour l'avoir.

ANTOINE. — Et vous deviez le rejoindre... bientôt?

MARTHE. — Je devais... naturellement, je devais!... Et maintenant, voilà ces complications, ces... (Soudain honteuse, s'interrompant:) Oh! Antoine! Comment allez-vous me juger?... J'ai honte devant vous...

ANTOINE, lui prenant les mains, avec affection. — Marthe! (Un temps. Baissant la voix.) Vous l'aimez... beaucoup?

MARTHE, le visage éclairé. — Ah!... Est-ce que ça peut se dire avec des mots!... Antoine, mon ami, mon vieil ami, j'ai passé des mois... ce n'est pas croyable!... Comme c'est étrange ce qui nous attendait... que nous soyons arrivés tous les deux à nos âges pour retrouver dans nos cœurs une jeunesse si abondante qu'elle nous stupéfie nous-mêmes... et nous émerveille. Et si vous saviez quel homme exquis, noble, charmant, profond!... Et si tendre! Si tendre!... (Changeant de ton.) Le terrible, c'est que, si je ne viens pas lui dire adieu, il est parfaitement capable de ne pas partir. Et il faut qu'il parte, c'est très important pour lui... Figurez-vous que là-bas, dans les fouilles, nous avons eu la chance de trouver des inscriptions... extraordinaires!

ANTOINE, souriant. — Vraiment?...

MARTHE, avec enthousiasme. — Georges a rédigé un mémoire remarquable... Il doit le lire là-bas... (Avec une brusque résolution.) Ah! tant pis, je vais lui écrire un mot. Je mentirai, vous comprenez... Je dirai que tout va bien ici, très bien... Alors il partira... peut-être. Ce n'est pas bien sûr! (Cherchant des yeux autour d'elle.) Où y a-t-il de quoi écrire?... Ah! voilà... (Elle va à un petit bureau placé à gauche et, tout en écrivant:) Naturellement, je resterai ici tout le temps qu'il faudra... il y a des devoirs qui... Mais tout ça peut s'arranger assez vite d'ailleurs... Qu'en pensez-vous?... Il suffira sans doute de quelques jours... (Silence d'Antoine.) N'est-ce pas?... (Elle relève la tête.) N'est-ce pas?

ANTOINE. — Je le souhaite, chère Marthe...

MARTHE, se remettant à écrire. — Cette petite... cette petite... (Avec indignation.) Ce serait un peu fort!... Un garçon dont son mari est le conseil judiciaire! Enfin, nous verrons, nous verrons... (Fermant sa lettre.) Là, j'ai fini... (Un peu timidement.) Antoine... en descendant, aurez-vous l'obligeance de faire porter... tout de suite... c'est à deux pas!

ANTOINE. — Mais certainement. Donnez.

Elle lui donne sa lettre. Double coup de sonnette au dehors.

MARTHE, avec une joie profonde. — Ah! la voilà... c'est elle... ma petite... ma petite...

Elle va vers la porte. Antoinette entre précipitamment.

Scène IV

LES MÊMES, ANTOINETTE

ANTOINETTE. — Toi, mère!

Elle l'embrasse avec une expansion vive et inattendue.

MARTHE, la serrant dans ses bras, très émue. — Ma chérie! Ma chérie!

ANTOINETTE. — Maman!

MARTHE. — Quelle joie pour moi, ma fillette. (S'écartant un peu d'elle.) Laisse-moi te regarder!... Mais tu as très bonne mine.

ANTOINETTE. — Toi aussi! (A Antoine.) Bonjour, oncle!

ANTOINE, affectueux. — Bonjour, petite!

ANTOINETTE, à Marthe. — Quelle surprise! Pourquoi n'as-tu pas télégraphié?

MARTHE, gaiement. — Mais justement... j'ai voulu te faire cette surprise... Ta sœur?

ANTOINETTE. — Je sors de chez elle... je vais lui téléphoner.

MARTHE. — Attends... un petit moment... (La caressant.) Bavarder toutes les deux d'abord...

ANTOINE. — Je vous laisse.

ANTOINETTE. — On te verra bientôt, oncle? Veux-tu dîner ce soir?

ANTOINE. — Mais volontiers...

Il sort avec un petit geste amical d'adieu aux deux femmes.

Scène V

MARTHE, ANTOINETTE

MARTHE, tendrement, en embrassant Antoinette de nouveau. — Cela m'a fait plaisir, petite fille, que tu m'aies sauté au cou de si bon cœur... un gros plaisir...

ANTOINETTE. — C'était bien naturel... après si longtemps...

MARTHE. — C'est égal, ça m'a fait plaisir... Et de te serrer comme ça en ce moment, ça me... ça me remplit le cœur... c'est bon!... C'est très bon... (Un petit temps. Elle se dégage voyant qu'Antoinette la dévisage.) Comme tu me regardes!... Tu m'avais oubliée?

ANTOINETTE. — Oh! non! Mais, vois-tu... c'est drôle... il me semble que... que tu n'es plus tout à fait la même!...

MARTHE, effroi comique. — Eh là! Mais c'est effroyable ce que tu me dis là... A mon âge!...

ANTOINETTE. — Oh! Tu as rajeuni!

MARTHE, un peu coquettement, une main à ses cheveux. — Tu dis ça maintenant.

ANTOINETTE. — Je t'assure... tu es fraîche... C'est inouï, c'est admirable.

MARTHE, gaiement. — Terriblement hâlée, hein?

ANTOINETTE, la regardant toujours. — Et puis, tes yeux sont si brillants, si gais...

MARTHE. — La joie de te revoir!... Oh! D'ailleurs, j'ai fait un charmant voyage, tu sais... J'ai vu des pays et des choses qu'on ne peut pas imaginer. C'était très amusant, très beau.

ANTOINETTE, avidement. — Raconte, raconte...

MARTHE. — Oh! Plus tard!... Pour le moment, c'est à toi, mon enfant chérie, de parler, de raconter... Tu dois en avoir à me dire...

ANTOINETTE. — Oh!... Pas tant que ça!

MARTHE. — Comment? Après huit mois?... une jeune mariée!

ANTOINETTE, un peu contrainte et d'un accent fatigué. — Je t'ai écrit.

MARTHE, reproche affectueux. — Ah! Parlons-en de tes lettres... des lettres écrites par devoir, comme des pensums! Et pour ce qu'elles contenaient!...

ANTOINETTE. — Que veux-tu que je te dise?

MARTHE. — Mais tout ce qui te passera par la tête et comme ça te viendra... tes grandes joies... ou tes petits chagrins... ta vie... ton mari... tes préoccupations de ménage... (Un petit temps, le regard fixé sur elle.) les amis que tu vois... (Riant.) C'est insensé!... Est-ce qu'il va falloir que je t'apprenne à parler pour la seconde fois?

ANTOINETTE. — C'est que, vois-tu, mère, je n'ai pas beaucoup l'habitude de ces conversations-là.

MARTHE, avec entrain. — Eh bien, il faudra la prendre, petiote, et vite! car c'est une maman terriblement indiscrète et curieuse qui t'arrive, je te préviens!...

ANTOINETTE. — Ah!

MARTHE. — Oui.

ANTOINETTE, avec une petite hésitation. — Ecoute, mère... je voudrais te dire une chose... mais promets-moi de ne pas te fâcher...

MARTHE, étonnée. — Quoi donc? Tu m'intrigues...

ANTOINETTE. — Eh bien, voilà... eh bien, voilà... Pendant ces sept mois que nous venons de passer loin l'une de l'autre, je me suis rendu compte, vois-tu, que je t'aimais beaucoup... mais beaucoup... Souvent tu m'as manqué... je ne peux pas te dire...

MARTHE, émue, rapprochée. — C'est vrai?

ANTOINETTE. — Oui, j'ai compris aussi que tu avais toujours été une maman très bonne.. très gentille... mais si pressée... (Mouvement de Marthe. Vivement.) Ne le sois pas aujourd'hui où nous nous retrouvons après si longtemps.

MARTHE, interloquée. — Mais...

ANTOINETTE, se serrant contre elle et l'embrassant; d'un ton suppliant. — Ne le sois plus jamais... veux-tu?.. Si tu ne m'avais pas toujours un peu bousculée... oh! par impatience tendre, et bonne... je crois que tu en saurais plus long sur moi, et peut-être... (Fermant doucement la bouche de sa mère avec sa main.) Non! ne me réponds pas, je t'en prie, et... pardonne-moi. (Changeant de ton.) Alors, c'est vraiment si beau, tous ces pays?... L'Egypte?

MARTHE, se remettant peu à peu. — ...Et la Grèce... Et la Sicile... un ciel tellement bleu... un air si doux... Si tu savais...

ANTOINETTE. — Oui, je me figure...

MARTHE, reprise d'enthousiasme. — Est-ce qu'on peut?... Il faut voir... il faut sentir cet air vous courir sur la peau... la lumière entrer en vous... (Grand soupir.) Ah!

ANTOINETTE, songeuse. — Oui. Cela doit être bon!

MARTHE. — Du reste, il faudra que tu le fasses, ce voyage.

ANTOINETTE, avec un élan soudain. — Ah! J'aimerais!...

MARTHE. — Eh bien, c'est très simple, il n'y a qu'à demander à ton mari...

ANTOINETTE. — A Léon!... (Soudain refroidie.) Faire ce voyage avec Léon!...

MARTHE. — Dame!...

ANTOINETTE, d'un ton las de nouveau. — Il n'aime pas les grands déplacements... (Un temps.) du reste, au fond, moi non plus.

MARTHE. — Mais, à l'instant, tu disais...

ANTOINETTE. — Oh! Je disais... Au fait, tu l'as vu?

MARTHE. — Qui? Ton mari?... Bien entendu!... Je... j'ai même été enchantée de le retrouver!

ANTOINETTE, lueur d'ironie dans les yeux. — Oui?

MARTHE, avec un entrain de commande. — Ce brave Léon!... Car, au fond, c'est un excellent garçon... plein de cœur... et... et très gentil... très... extrêmement sympathique... (Silence complet d'Antoinette. Riant d'un rire un peu forcé.) Oh! Je pense bien que ce n'est pas toi qui me donneras un démenti là-dessus, hein? (Se montant avec un effort de plus en plus sensible.) Si... si droit... si... si honnête... Si... avec ça, très bien de sa personne!... charmant!... charmant! (Petit rire d'Antoinette.) Quoi?

ANTOINETTE, tranquillement. — Allons, mère, ne te fatigue donc pas à dire des choses que tu ne penses pas.

MARTHE, interdite. — Mais, ma fille...

ANTOINETTE. — Ou alors, prends un autre ton... Léon est un homme de devoir... d'accord! Tu sais aussi bien que moi qu'il n'est pas... emballant!

MARTHE, déconcertée. — Mais, ma fille...

ANTOINETTE. — Et tu ne serais pas celle que tu es... de plus en plus... vive, gracieuse, allante, pleine d'entrain... si tu te sentais vraiment attirée par lui.

MARTHE. — Mais, ma fille, vraiment...

ANTOINETTE, haussant légèrement les épaules. — Puisque tu veux de la confiance entre nous, commençons par ne pas nous mentir.

MARTHE, dans un dernier effort. — Et moi je te dis... tu es très injuste, mon enfant. Sapristi! les qualités solides...

ANTOINETTE, d'un ton net. — C'est assommant, mère!

MARTHE. — Oh! C'est épouvantable de t'entendre parler ainsi de ton mari... Je suis... je suis saisie, ma fille... et peinée.

ANTOINETTE, haussant les épaules. — Ah ça, voyons, tu n'espérais tout de même pas me retrouver folle de lui...

MARTHE, agitée. — Folle, folle!... il ne s'agit pas de folie... D'abord, il n'est pas indispensable d'être folle de son mari!... Et puis, voyons, fillette, tu n'as jamais été une romanesque, toi! Tu t'es toujours montrée, au contraire, un peu... un peu...

ANTOINETTE, finissant pour elle. — Froide.

MARTHE. — Raisonnable!... Alors de quoi te plains-tu?

ANTOINETTE, d'un ton calme et las. — Mais je ne me plains pas, maman. Où prends-tu que je me plaigne? Je constate, voilà tout. J'ai le sort de beaucoup de femmes... mariées comme moi. Et je m'en arrangerai, comme elles.

MARTHE. — D'autant plus qu'on peut toujours l'améliorer, ce sort... Un mari, dans les premiers temps, ça se... ça se pétrit comme on veut.

ANTOINETTE, avec indifférence. — Oh! Ce n'est pas la peine...

MARTHE, vivement. — Mais si!

ANTOINETTE, de même. — Mais non, va! J'aime mieux m'occuper d'autre chose. (Sonnerie du téléphone.) Ah!

Elle se lève vivement et va à l'appareil.

MARTHE, précipitamment. — Ne dis à personne que je suis là, hein? Songe que je n'ai même pas encore vu ta sœur...

Inclinaison de tête d'Antoinette.

ANTOINETTE, à l'appareil, voix plus animée, plus gaie. — Oui... bonjour... il y a quelques minutes... oui... Non... n... n... non... pas seule... Mais certainement, j'y compte bien... dans une demi-heure? Si vous voulez... A tout à l'heure... (Elle raccroche le récepteur; redescendant vers sa mère, elle répond brièvement au regard interrogateur de celle-ci:) Un ami.

MARTHE. — Que je connais?...

ANTOINETTE. — Oui... tu vas être surprise...: Edmond Denver.

MARTHE, une légère moue. — Ah!...

ANTOINETTE, vivement. — Oh! il vaut beaucoup mieux que sa réputation. Tu peux m'en croire. Personne ne le jugeait plus mal que moi.

MARTHE, l'observant attentivement. — Et à présent?...

ANTOINETTE. — Je suis revenue sur son compte. Il a de la gaieté, du mouvement dans l'esprit... et plus de gentillesse que beaucoup d'autres!...

MARTHE. — En effet, je vois que tu l'apprécies... Mais... il est jeune...

ANTOINETTE. — Oh! oui... c'est même ce qu'il a de plus agréable.

MARTHE, surprise. — Cela te plaît tant que cela, la jeunesse?

ANTOINETTE. — Beaucoup. Maintenant.

MARTHE. — Ah!... Et tu as beaucoup d'amis de cet âge?

ANTOINETTE. — Est-ce qu'on a jamais beaucoup d'amis, de n'importe quel âge, maman?...

MARTHE. — Enfin, tu le vois... souvent?

ANTOINETTE, souriant doucement. — Mais, maman... c'est un interrogatoire?

MARTHE, se reprenant, d'un ton plus dégagé. — Tu es bête, chérie... nous causons... Si ce sujet te déplaît...

ANTOINETTE, tranquillement. — Pas du tout. Seulement, je ne croyais pas qu'il fût capable de tant t'intéresser.

MARTHE, se récriant. — Mais, un ami, un vrai ami, dans la vie d'une jeune femme, c'est intéressant, cela, et... et important! (Un temps.) Quand je faisais allusion tout à l'heure à sa jeunesse, je songeais... (Familièrement, caressant la main de sa fille.) Dis donc, fillette, tu n'as pas peur qu'un ami... comme celui-là... et surtout unique... ça fasse un petit peu jaser?

ANTOINETTE, s'animant brusquement. — Ah! Qu'on jase! Voilà qui m'est égal, par exemple!

MARTHE. — Mais...

ANTOINETTE, de même. — Ah! non, tu comprends, non... Je suis une jeune femme, un être jeune... Je ne sais pas si tu te représentes exactement ce que c'est!... Eh bien, je ne veux tout de même pas me claquemurer ici, me priver de toute distraction, de tout commerce avec les êtres vivants... et périr d'ennui!

MARTHE. — Oh!... mais ton mari...

ANTOINETTE, avec une soudaine violence. — Mais il m'assomme, maman, mon mari, je te l'ai déjà dit... il m'assomme!

MARTHE. — Antoinette!...

ANTOINETTE. — Je t'assure que je ne me fais plus beaucoup d'illusions sur ce qu'il y a à tirer de lui comme société, comme conversation, comme...

MARTHE. — Voilà le malentendu! C'est le malentendu!

ANTOINETTE. — Quoi? Quel malentendu?

MARTHE. — Lui aussi, j'aime mieux te le dire, se plaint de toi... et j'en sais assez à présent pour vous dire que vous avez tous les deux tort, mes

enfants... tu entends, tous les deux! Et dans ces conditions...

ANTOINETTE. — Eh bien, quoi? dans ces conditions?...

MARTHE. — Tout peut parfaitement s'arranger! En vérité, à t'entendre, on croirait... Mais enfin, sapristi, sapristi, avant de l'épouser, tu le connaissais, ton mari?

ANTOINETTE, haussant brusquement les épaules. — Mais non, je ne le connaissais pas! Et toi non plus!

MARTHE. — Pardon, pardon!

ANTOINETTE. — Je te dis que non. C'était le beau parti, le jeune homme vertueux et riche, sur lequel on a de magnifiques renseignements, que toutes les mères... tu vois que je ne t'accuse pas... brûlent de faire épouser à leurs filles et que celles-ci ont la bêtise d'accepter par soumission, par confiance dans le hasard... par impatience, ou par lassitude!... parce qu'elles ne savent pas, parce qu'elles ne savent pas! Et tout le monde s'imagine qu'elles font leur bonheur! Mais c'est fichtrement plus difficile que ça, le bonheur!

MARTHE, haussant les épaules. — Tu déraisonnes, allons, tu déraisonnes!

ANTOINETTE. — Mais non, et tu le sais très bien! et tu te mords les doigts, à cette seconde, ma pauvre maman, de me l'avoir fait faire, ce mariage-là!

MARTHE, se redressant avec une tranquillité feinte. — Pas du tout. Je suis enchantée! et pleine de confiance!... En somme, qu'est-ce qui te manque pour être heureuse dans ton ménage?... avec ton mari?...

ANTOINETTE.— Ce qui me manque?... Demande-toi ce qui te manquerait à toi-même. Car tu ne me connais pas. Et nous ne sommes pas si différentes que tu le penses!...

MARTHE. — Mais moi...

ANTOINETTE, avec autorité. — Toi... toi tu souffrirais comme je souffre d'avoir pour compagnon un être qui n'a ni flamme, ni passion, ni jeunesse, et dont la seule approche suffit à glacer toute celle qui est en moi... Tu souffrirais du manque autour de toi de toute allégresse et de toute légèreté... de toute vie un peu ardente et vive... et folle parfois, ne fût-ce qu'une seconde!... Et tu crierais... oui, tu crierais d'être si douloureusement privée de quelque chose de... je ne sais pas, moi... de... de... de lumineux et de... de poétique!

MARTHE, anéantie. — De poétique... tu dis?

ANTOINETTE. — Oui.

MARTHE, de même. — C'est effrayant!

ANTOINETTE. — Ose donc dire que tu ne me comprends pas!

MARTHE, de même. — C'est effrayant!... Tu avais raison, ma fille, je ne te connaissais pas!...

Entre le domestique, portant une lettre sur un plateau.

LE DOMESTIQUE, à Marthe. — Le concierge vient de monter cette lettre pour Mme Journand.

MARTHE, très surprise. — Pour moi?... Tiens! (Elle prend la lettre; petit tressaillement en reconnaissant l'écriture.) Oh!

Elle ouvre la lettre et la lit rapidement. On la voit troublée, hésitante.

LE DOMESTIQUE. — Le concierge attend la réponse.

MARTHE, troublée. — Eh bien, mais... certainement... Je recevrai ce monsieur... je le recevrai... (Le domestique sort. A Antoinette, avec la plus grande gêne.) Chérie, c'est un... un compagnon de voyage qui repart tout à l'heure pour très longtemps... Je l'avais chargé de quelques commissions... et alors, avant de s'en aller... il a cru devoir... tu comprends...

ANTOINETTE, qui n'a pas cessé de l'observer avec une curiosité aiguë. — Mais certainement, c'est tout naturel. Tu es chez toi. Je vais te laisser.

MARTHE, balbutiant. — Eh bien, c'est cela, ma fille... c'est cela... voilà... voilà...

Antoinette sort. Presque aussitôt, le domestique introduit Georges. Marthe qui, affairée, a été précipitamment tirer la portière sur la porte de la chambre d'Antoinette, vient directement à lui.

Scène VI

MARTHE, GEORGES

MARTHE, joignant les mains, avec un accent de reproche. — Georges! Vous êtes fou, complètement fou!

GEORGES. — Ne m'accablez pas. Vous ne m'en direz pas plus que je n'en pense...

MARTHE. — Venir ici... vous! C'est d'une maladresse... d'une sottise...

GEORGES. — ...de gamin, je le sais. Je me conduis comme un vieux gamin, c'est entendu! Mais, que voulez-vous? Votre mot m'a mis dans un tel état...

MARTHE, léger haussement d'épaules. — Il y avait bien de quoi! C'était si effrayant, ce qu'il disait?...

GEORGES. — Pas ce qu'il disait!... Ce qu'il ne disait pas... ce que j'ai aussitôt pressenti.

MARTHE. — Imaginé!

GEORGES. — Marthe, quand on s'aime comme nous nous aimons et qu'on se connaît tant, tout est révélateur, aussi bien le petit tremblement de l'écriture, quand on est troublé...

MARTHE. — Pressée, mon ami... pressée...

GEORGES, continuant et la regardant. — ...qu'un sourire rassurant accroché artificiellement sur les lèvres et qui ne va pas avec l'inquiétude du regard... Allons, Marthe, vite, qu'arrive-t-il?

MARTHE, s'efforçant de rire. — Et votre train, malheureux!

GEORGES. — Il y a beau temps qu'il est manqué! Et je m'en fiche! Qu'y a-t-il?

MARTHE, prenant brusquement son parti. — Ah! oui, tant pis! après tout. Il vaut mieux que vous sachiez. (Se laissant aller à son agitation.) Eh bien, il y a, Georges, qu'en effet cela ne va pas bien ici... plus mal même que nous ne le craignions... il y a que ma fille...

GEORGES, inquiet. — Quoi?...

MARTHE, sans élever la voix, mais avec éclat et sur le ton de la plus grande désolation. — Elle a besoin de poésie à présent!... de poésie, entendez-vous...

GEORGES, interloqué. — Eh bien, mais... je ne vois pas... (Vague sourire.) Ce n'est pas une catastrophe, il me semble...

MARTHE, se croisant les bras. — Et mon gendre?... Est-ce que vous vous imaginez qu'il en a, de la poésie? et vous figurez-vous ce qu'il peut représenter, ce notaire, aux yeux d'une jeune femme qui réclame de la jeunesse, de la fantaisie, de... (Geste désespéré.) Est-ce que je sais, est-ce que je sais, moi?...

GEORGES. — Ah! Je commence à comprendre... Oui... (Un temps.) Et... voyons... ces aspirations sont-elles encore... vagues?... ou déjà... s'est-il trouvé quelqu'un?...

MARTHE. — Mais oui. Naturellement.

GEORGES, entre haut et bas. — Diable!

MARTHE, vivement. — Oh! Rien de grave encore, ni de... trop vilain, j'en suis certaine... mais...

GEORGES. — Quelqu'un que vous connaissez?

MARTHE. — Trop!

GEORGES. — Et c'est?

MARTHE. — Ce que cela doit être! Un mauvais gamin... un écervelé... Ah! Je vous prie de croire que je n'ai pas mis longtemps à flairer le beau mystère... et depuis, je n'ai eu qu'à la voir, le visage éclairé, animé, dès qu'elle parle de lui, qu'à entendre sa voix changée tout à l'heure au téléphone quand elle causait avec lui...

GEORGES, relevant la tête. — Mais permettez!... Tout cela...

MARTHE, le coupant. — Et mon instinct!...

GEORGES. — Oh! Défions-nous...

MARTHE. — Et endormons-nous. Allons donc! Tout ce que j'apprendrai ne fera, j'en suis sûre — et ne gardons pas d'illusions là-dessus — que donner du corps à mon soupçon. Il est grandement temps que j'intervienne.

GEORGES, avec surprise. — Vous?... (Un temps.) Mais qu'est-ce que vous pouvez faire à cela, ma pauvre chérie?

MARTHE, saisie. — Comment?... Ce que je...

GEORGES. — Oui... Vous n'avez pas, je suppose, l'intention d'avertir le mari?

MARTHE, haussant les épaules. — Quelle bêtise!

GEORGES. — Bon. Et vous, personnellement, de quelle autorité disposez-vous sur elle, à présent?... Quelle prise avez-vous sur sa volonté?

MARTHE. — Mais... .

GEORGES. — Et d'ailleurs, quand même!... on ne maintient pas de force une femme dans le devoir, quand ce devoir lui est devenu insupportable... Car là... là, dans ce désaccord avec son mari, s'il est grave, s'il est profond... là est le véritable danger, la véritable menace...

MARTHE. — Ah! Croyez-vous que je n'en sois pas profondément angoissée?

GEORGE, secouant la tête. — Et là encore, qu'est-ce que vous pouvez?... dans ce mystère d'une fusion qui ne s'est pas faite entre deux êtres pour mille causes dont vous ne découvrirez peut-être jamais... et pas plus qu'eux-mêmes... les plus profondes, les plus décisives...

MARTHE, avec impatience. — Ah! Tout cela est bel et bon. Vous parlez en... spectateur, en... dilettante... en... en philosophe... mais... mais moi * (1) je ne suis qu'une femme restée, malgré tout, une bourgeoise, (Avec force.) et qui ne veut pas, entendez-vous, qui ne veut pas que sa fille ait un amant!... (Avec une révolte profonde.) Elle!... un amant!... Ah! fi!... Ah! fi!... quelle horreur!...

GEORGES, regarde autour de lui, petit geste de la main pour la calmer. — Chut! Chut!

MARTHE, plus bas, même accent. — Quelle horreur!

GEORGES. — Et croyez-vous qu'une vie gâchée, passée tout entière dans une morne soumission conjugale, ce ne soit pas là une horreur bien pire encore?... la pire!

MARTHE, malgré elle, d'instinct. — Non.

GEORGES, révolté. — Oh!... C'est vous qui dites cela, vous, un être intelligent et tendre et bon!... Vous qui vous êtes affranchie pourtant, qui avez renié tant de préjugés!

MARTHE, avec force. — Pas ceux-là! Pas pour ma fille! *

GEORGES. — Enfin, pourtant... avant tout, que voulez-vous?... Qu'elle soit heureuse?

MARTHE. — Oui... avec son mari!

GEORGES, haussant les épaules. — Parbleu! Belle malice!... Mais si c'est impossible?... (Marthe secoue la tête pour dire que ça ne peut pas être impossible.) Ah! Vous n'en savez rien tout de même!... Vous ne ferez pas de miracle! Alors?...

MARTHE, avec énervement. — Alors... alors quoi?... Où voulez-vous en venir? A me faire accepter?... Jamais!

GEORGES. — Mais non! J'essaie seulement de vous faire entrevoir les difficultés, les dangers aussi de la tâche que vous assumez. Je vous mets en garde contre les imprudences de votre bonne volonté, contre la tentation, bien compréhensible, que vous avez de jouer le rôle de destinée dans l'existence d'une autre...

MARTHE. — D'une autre! D'une autre!... Mais c'est de ma fille qu'il s'agit! Et mon devoir...

GEORGES, s'animant et se montant peu à peu. — Votre devoir n'est pas de vous ruer comme une calamité aveugle à travers la vie de votre enfant et d'y détruire peut-être... qui sait?... les fondations d'un nouvel avenir, meilleur, que vous ne pouvez ni entrevoir, ni soupçonner.

MARTHE. — Mon devoir est de la sauver!

GEORGES, de même. — Et qui vous dit qu'elle a besoin d'être sauvée? Que cet être jeune, honnête, et sain de nature, n'a pas en lui un instinct en éveil, des ressources de défense plus fortes que toutes celles que vous pouvez lui prêter!

MARTHE, haussant les épaules. — Parlez! Parlez! Dites tout ce que vous voudrez! ça m'est bien égal!... Vous ne m'empêcherez pas de remplir mon rôle de mère que je n'ai déjà — et je me le reproche à présent — que trop négligé...

GEORGES. — Ainsi, tout ce qu'on peut vous dire de sensé, de raisonnable et d'humain en même temps... La mère qui reparaît en vous, c'est la mère strictement, mesquinement bourgeoise, cabrée devant ce seul objet d'horreur: l'amant!... l'amant, l'ennemi de la famille... Et, au mépris de tout le reste, vous allez vous acharner à cette laide et cruelle et probablement vaine besogne de séparer deux êtres qui s'aiment peut-être en ce moment, tenez! comme nous deux nous nous aimons!... Eh bien, c'est monstrueux!...

MARTHE, irritée. — Monstrueux!... Par exemple, mais c'est vous qui êtes monstrueux!...

GEORGES, dans le feu de la discussion. — Et vous aveugle et insen...

Tous deux s'arrêtent et se regardent interdits.

MARTHE, avec une surprise peinée. — Oh! Georges.. nous nous disputons...

GEORGES, de même. — C'est vrai... pour la première fois, nous nous disons des mots... (Dans un élan vers elle.) Oh! Marthe... pardonne!

MARTHE, tendrement. — Te pardonner!... C'est ma faute... mon énervement.

GEORGES. — Et ma peur...

MARTHE. — Ta peur? De quoi as-tu peur?

GEORGES. — Je me rappelle le mal que j'ai eu

(1) Les passages marqués entre astérisques peuvent être coupés à la représentation.

autrefois à t'arracher aux liens qui te retenaient... Je les vois brusquement te ressaisir, et le piège...

MARTHE, avec reproche. — Le piège... oh!

GEORGES, d'une voix profonde. — Un piège de tendresse!... Mais pour une nature comme la tienne, il n'y en a pas de plus redoutable... Déjà il me semble que tu t'es éloignée, que je te sens moins à moi.

MARTHE, tendrement. — Oh! fou!... fou que tu es!... Et moi qui me reproche...

GEORGES. — Quoi?

MARTHE. — Tu veux le savoir?... Eh bien, d'être à cette heure critique plus préoccupée de toi, de nous, que de tout... et de faire de mauvais cœur à mon enfant le sacrifice de ces quelques jours que je lui dois.

GEORGES, ému. — Marthe! Oh! Marthe!

MARTHE, fermant les yeux, lentement, bas. — Car je suis à toi... tellement à toi... de tout mon cœur qui t'est si obscurément, si humblement dévoué... que j'ai honte... que j'ai honte... (Elle a baissé la tête; se ressaisissant.) Mais, je vous en prie, je vous en supplie, n'essayez pas de me détourner de ce que je crois bon et nécessaire!

GEORGES, apaisé. — Oh! Soyez tranquille à présent... D'ailleurs, je m'emballe, je m'emballe... mais en somme, moi je n'ai pas d'enfants, n'est-ce pas?... Alors, je ne sais pas... (Plus gaiement.) D'ailleurs, nous nous exagérons peut-être considérablement la gravité de la situation... Il est possible qu'ils ne s'aiment pas tant que cela, après tout, ces jeunes gens.

MARTHE. — Parbleu!... J'en suis sûre, moi!

GEORGES. — Ah! C'est égal, cela va être singulièrement émouvant et angoissant à suivre de près toute cette...

MARTHE, vivement. — Oh! Soyez tranquille. Dans chacune de mes lettres, je vous...

GEORGES, d'un ton extrêmement surpris. — Quelles lettres?... Mais je ne pars plus, vous pensez bien!

MARTHE, résolument. — Ah! Par exemple, cela, je vous garantis...

GEORGES.— Je vous dis que, si vous êtes forcée de rester, moi je ne pars pas.

MARTHE. — Et le congrès?

GEORGES. — Il se passera de moi! Un congrès se passe de tout le monde. (Imposant de force silence à Marthe.) Allons, vous ne vous doutez même pas de ce que c'est qu'un congrès. Il n'y a rien de si puéril!... Un congrès, c'est des dîners et des promenades... des promenades en Suisse, un pays que je déteste, justement!... On m'aurait peut-être forcé à faire une ascension!... Ma parole!... Ah! la joie que je vais avoir à déboucler mes malles tout à l'heure, à reprendre possession de mon chez moi...

MARTHE, mi-sérieuse, mi-souriante. — Mais, malheureux, j'y serai tout le temps alors, chez vous, vous sentant là... Et à quoi serai-je utile ici?... Et votre carrière, votre carrière?...

GEORGES. — Ah! bon! Si vous voulez rire... (Baissant la voix.) Ma carrière, c'est de t'aimer! et que tu m'aimes!

MARTHE, attendrie. — Mon Georges! (Elle se laisse aller contre lui. Soudain, se reprenant avec effroi.) Allons, bon! Voilà déjà les bêtises qui commencent! (Energiquement.) Je vous dis que vous allez partir! Pas aujourd'hui, naturellement...

GEORGES. — Et pas demain!

MARTHE. — Après-demain!

GEORGES. — C'est peu croyable!

MARTHE. — Vous verrez, vous verrez! (Marchant de long en large avec un geste de menace prolongé qui s'adresse à un personnage absent.) Mais par exemple, par exemple!...

GEORGES. — Eh là, mon Dieu!... A qui en avez-vous?

MARTHE, du même accent. — Ah! Je ne sais pas encore très bien comment je m'y prendrai pour y arriver... mais, ce que je vous garantis, c'est que, d'une manière ou d'une autre, il ne fera plus long feu ici, M. Edmond Denver!

GEORGES. — Ah! C'est lui, le soupirant?

MARTHE. — Oui. Et je vous prie de croire que je lui fournirai bientôt une occasion de soupirer. (Un temps.) Maintenant, Georges, il faut vous en aller!...

GEORGES, à regret. — Déjà!...

MARTHE. — Vous n'êtes resté que trop longtemps. Demain je m'échapperai d'ici une heure pour venir vous dire au revoir.

GEORGES. — Et le goûter!... Un si joli goûter qui vous attend aujourd'hui!... Voyons, ne pouvez-vous pas trouver tout à l'heure un prétexte...

MARTHE. — Misérable tentateur!... (Soupirant.) Moi qui meurs de faim, justement...

GEORGES. — Parbleu! Vous n'avez rien mangé dans ce train!

MARTHE, résolument. — Eh bien, non, non, non! Nous n'avons pas de temps à perdre, n'est-ce pas? Et je sais qu'il doit venir justement... ça ne serait pas raisonnable! A demain. (Georges saisit les deux mains de Marthe et les garde dans les siennes. Un long instant, ils restent ainsi l'un devant l'autre échangeant seulement des regards; d'une voix troublée:) Mon ami...

GEORGES, avec la même émotion. — Oui, je sais... je comprends, allez... (S'efforçant de rire.) Quelqu'un qui nous verrait en ce moment, je ne serais pas étonné qu'il nous trouvât ridicules... ça ne fait rien!

MARTHE, de toute son âme. — Oh! non!

GEORGES. — Rien du tout!

Brusquement, d'instinct, il l'attire contre lui.

MARTHE, se débattant. — Oh! Georges... ici, voyons... (Plus vivement.) Non... (Il l'entoure de ses bras, faiblement.) Georges...

A ce moment, la porte s'ouvre. Ils ont juste le temps de s'écarter l'un de l'autre.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — M. Edmond Denver.

MARTHE, avec colère et embarras. — Allons, bon! Me voilà bien maintenant, moi, pour faire de la morale!

Entre Edmond.

Scène VII

LES MÊMES, EDMOND

EDMOND, très surpris. — Oh!... madame Journand...

MARTHE, glaciale. — Oui. Bonjour, monsieur. Vous ne vous attendiez pas à me voir.

EDMOND. — Ma foi non... Je suis surpris... (Aimablement.) mais ravi!

MARTHE, de même. — Trop aimable! (Un petit silence. Les deux hommes, debout en face l'un de l'autre, se regardent. On voit que Marthe hésite à les présenter l'un à l'autre. Se décidant, avec embarras.) Monsieur Denver... Monsieur Mariaud, un aimable compagnon de voyage qui, avant de repartir, a tenu...

EDMOND, très expansif, très aimable. — Oh! Je connais très bien M. Mariaud, sinon personnellement, du moins par ses ouvrages...

GEORGES. — De bien frêles plaquettes.

EDMOND. — Elles m'ont donné plus que leur poids d'agrément!

MARTHE, avec étonnement, un peu radoucie. — Ah!... Vous avez lu...

EDMOND. — Certainement. J'admire beaucoup le talent de M. Mariaud.

GEORGES, souriant et prenant congé. — Alors je regrette doublement d'être obligé... Au revoir, chère madame...

MARTHE. — Au revoir, cher monsieur...

Elle fait quelques pas pour accompagner Georges.

GEORGES, du seuil, regardant Edmond; à mi-voix. — Pauvre petit diable!

Il sort.

Scène VIII

MARTHE, EDMOND

MARTHE, de nouveau très froide. — Ma fille s'est retirée dans sa chambre, monsieur. Je ne sais si elle pourra...

EDMOND. — Elle a dû être bien heureuse de vous embrasser... Et vous, madame, vous êtes contente de votre voyage?

MARTHE, très réservée, sans s'asseoir. — Merci... mais c'est surtout pour moi une joie très grande de retrouver aujourd'hui mes enfants dont j'ai été si privée... Je compte d'ailleurs me rattraper à présent, vivre très près d'eux, ne guère les quitter...

EDMOND, sans sourciller, souriant. — A la bonne heure!

MARTHE. — D'ailleurs, je m'installe ici.

EDMOND, de même. — C'est fort bien. J'aurai donc le très grand plaisir de vous y voir de temps à autre...

MARTHE, fronçant légèrement les sourcils. — J'ai appris en effet que vous veniez assez souvent...

EDMOND, gaiement. — Eh! Madame, ignoreriez-vous par hasard qu'il y a entre M. Ourier et moi des liens d'amitié qu'un paternel jugement du tribunal de la Seine a rendus encore plus étroits!

MARTHE. — Je crois en effet me rappeler que mon gendre est votre conseil.

EDMOND. — Conseil précieux, madame, et dont je ne pourrais plus me passer... (Soupirant.) même si je le voulais!... Eh bien, cet homme astucieux m'attire ici pour mieux me surveiller.

MARTHE. — Ah! vraiment... C'est lui qui...?

EDMOND. — Oui. Et ça donne d'ailleurs de très bons résultats! Ainsi, par exemple, votre fille et moi qui ne pouvions pas nous souffrir, Dieu sait pourquoi! voilà que nous sommes devenus une paire d'amis, figurez-vous! Elle me fait de la morale.

MARTHE, froidement. — Ah!

EDMOND. — Oui. (Il la regarde en souriant.) Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir!...

MARTHE. — Mais... D'abord, je trouve que ma fille est un peu jeune pour...

EDMOND, vivement. — Ne dites pas cela, madame! Moi, je ne peux supporter absolument que de la morale de jeune femme, de la morale... très légère!... D'ailleurs, elle s'en tire très bien... Grâce à elle, j'ai déjà beaucoup gagné. (Un geste involontaire d'indifférence échappe à Marthe. Souriant.) Oui, oh! naturellement, de cela, vous vous en fichez!

MARTHE. — Je ne dis pas cela...

EDMOND. — Vous ne le dites pas à moi, mais vous le diriez à toute autre personne qui se trouverait là!... Et je vous comprends. Vous n'avez aucune raison de vous intéresser à moi.

MARTHE. — Mais...

EDMOND. — Jusqu'à présent, je n'ai jamais fait que des bêtises... J'en ai même fait tant que cela a fini par me fatiguer. Et je suis décidé maintenant à faire des choses sérieuses, pour me reposer... Je suis sincère, madame!... Vous ne voulez pas me croire?...

MARTHE, un peu surprise, souriant légèrement. — Mais... mais si... Je me demande seulement pourquoi vous prenez la peine...

EDMOND. — Pourquoi? Mais parce que je tiens énormément à votre estime, parbleu! Si je me moque pas mal d'être jugé à tort et à travers par un tas de vieux bonzes et de bourgeoises que je méprise, ce n'est pas du tout la même chose lorsqu'il s'agit de vous... d'une femme comme vous.

MARTHE, sincère. — Moi? Mais que suis-je donc, sinon une de ces bourgeoises dont...

EDMOND. — Vous, madame? (Avec beaucoup de conviction et de déférence.) Oh! Vous... vous êtes une femme supérieure!

MARTHE, de même, vivement. — Mais pas du tout; je n'ai aucunement la prétention...

EDMOND, très déférent. — Je vous assure que je suis très capable d'apprécier à leur valeur la largeur d'intelligence et le courage moral de certains êtres... Mais je m'arrête, madame. Je ne veux pas avoir l'air de chercher à extorquer brusquement une sympathie que j'espère bien arriver à gagner peu à peu... en vous voyant davantage...

MARTHE, tressaillant. — Ah! oui...

EDMOND. — ...quand vous me connaîtrez mieux.

MARTHE, gênée, détournant les yeux. — Oui, oui...

EDMOND, frappé par son accent, la regardant. — Car j'espère bien que, tout de même, malgré vos préventions contre moi, vous n'avez pas le projet de m'écarter d'ici... n'est-ce pas?

MARTHE, avec embarras. — Mon Dieu... il n'est pas... D'ailleurs, ma fille est mariée, libre de ses actes...

EDMOND, se levant brusquement, et assez ému. — Oh! non, madame! Vous n'allez pas faire cela! ça ne serait pas bien!... pas chic!... pas digne de vous!...

MARTHE, interloquée. — Mais... mais... encore une fois...

EDMOND, agité. — D'abord, vous ne vous rendez certainement pas compte de la nature de mes rapports avec Mme Ourier...

MARTHE. — Mon Dieu, je me doute...

EDMOND, vivement. — Mais non, madame, vous ne vous doutez pas. Vous croyez probablement que je lui fais la cour... plus ou moins... Eh bien, pas du tout!... D'abord, elle me l'a défendu, ça l'assomme!... Oh! naturellement, je la trouve charmante, j'ai du plaisir à la regarder...

MARTHE. — Oui?... Eh bien, voilà précisément...

EDMOND, l'interrompant, gaiement, avec un léger rire. — Quoi, madame?... Quoi, madame?... Certainement, j'ai du plaisir à la regarder! Et après?... Où est le mal?... Comprenez donc que nous ne vivons plus aux temps romantiques où il était impossible à une jeune femme et à un jeune homme de se voir plus de trois fois avec plaisir, avec intimité, sans se croire obligés de tomber amoureux l'un de l'autre... et de

faire ensuite mille bêtises qui ennuyaient beaucoup les parents!...

MARTHE. — Il ne s'agit pas de parents... il ne s'agit pas de moi...

EDMOND. — Mais si!... Un peu. Et je comprends très bien qu'à votre retour l'intimité de votre fille avec un jeune homme, qui passe à tort ou à raison pour assez léger, vous ait alarmée. Vous êtes accourue précipitamment sur les lieux du sinistre... comme les pompiers!... et il n'y a même pas un feu de cheminée! (Sourire involontaire de Marthe.) Mais oui, madame Journand, riez! Vous pouvez rire! (Marthe cesse brusquement de sourire.) Oh!... J'ai eu tort de vous dire cela. (Marthe sourit de nouveau; il se rapproche d'elle; plus familièrement.) Sérieusement, je vous supplie de ne rien tenter pour me priver d'une amitié qui m'est... bonne, qui m'est... chère... et qui n'a peut-être pas été non plus tout à fait inutile à votre fille, car elle ne s'amusait pas beaucoup, voyez-vous, avant de me connaître.

MARTHE. — Permettez!

LÉON. — Mais, madame, vous n'en savez rien, vous n'étiez pas là pour en juger.

MARTHE, après un petit silence. — Ecoutez, monsieur... Certainement, je suis sensible à... à la confiance que vous me montrez... à... à... enfin, à vos procédés! Mais vous devez comprendre qu'en pareille matière une mère...

EDMOND. — Oh! Et puis, d'ailleurs, je suis bien bête de me tourmenter... (Tranquillement.) Il n'est pas possible qu'avec une nature comme la vôtre, avec les sentiments que je vous connais...

MARTHE, légèrement irritée. — Laissez donc mes sentiments. Ils n'ont rien à voir là dedans!

EDMOND. — Enfin, vous ne pouvez pas m'empêcher d'avoir confiance en vous?...

MARTHE, mécontente. — Non, je ne peux pas vous en empêcher, mais... (Elle secoue la tête.) j'agirai... j'agirai comme je croirai devoir le faire!

EDMOND, souriant; doucement. — Mais oui, madame, mais oui. C'est ce que je dis.

Entre Antoinette.

Scène IX

LES MÊMES, ANTOINETTE

ANTOINETTE, à Edmond. — Bonjour. Je vous ai fait attendre...

EDMOND. — En très bonne compagnie, comme vous voyez. (Ils échangent une poignée de main très franche, très cordiale.) Et, ma foi, je ne le regrette pas. J'en ai profité pour me présenter à votre mère... sous un nouveau jour!

ANTOINETTE. — Ah! oui... (Gentiment moqueuse, à Marthe.) Je suis sûre, maman, que si tu l'avais rencontré dans la rue, tu ne l'aurais pas reconnu, hein?

EDMOND. — Ne dénigrez donc pas votre œuvre! Au fond, d'ailleurs, vous en êtes assez fière!

ANTOINETTE, riant. — Ah! Je crois bien... Tu vois, maman, c'est moi qui, depuis ton départ, ai élevé ce petit garçon. Comment le trouves-tu?

EDMOND. — Votre mère qui est une femme sérieuse... elle!... demande à me voir davantage, pour se faire une opinion... (A Marthe.) N'est-ce pas?

ANTOINETTE, à Marthe. — Eh bien, mère... réponds!

MARTHE, ennuyée. — Oui... c'est-à-dire... enfin, oui.

ANTOINETTE. — Il prétend qu'il est en train de devenir raisonnable!...

EDMOND, protestant. — Comment, je prétends? Je donne des preuves!... Voyons, oui ou non, ai-je renoncé à faire ma fortune aux courses, avec mon système?

ANTOINETTE, haussant les épaules. — Un système idiot!

EDMODN. — Un système admirable!... ce sont les résultats qui étaient idiots!... contre toutes les règles du calcul!... De plus, ai-je accepté de travailler régulièrement?...

ANTOINETTE, riant. — Deux heures par jour... dans la matinée!

EDMOND, s'adressant directement à Marthe. — Je suis employé chez un agent de change, madame... dans une charge où votre gendre m'a fait entrer... (Avec fierté.) tout petit employé!... chez un tout petit agent!... Je gagne cent cinquante francs par mois. Et je n'ai aucun avenir dans la maison.

ANTOINETTE, vivement. — C'est un commencement.

EDMOND. — Oh! Je ne me plains pas. Cela va très bien comme ça. Je n'ai plus aucune ambition. J'accepte avec plaisir de végéter dans la carrière la plus modeste.

Cependant, il lisse sur son bras un superbe haut de forme.

MARTHE, souriant. — On ne vous en demande pas tant!

ANTOINETTE, gaiement. — Ah! mais, c'est que tu ne sais pas, mère... tu as devant toi un jeune homme que de grands chagrins d'amour ont détaché de tout!... un désenchanté!

EDMOND, sincère. — Moi? Par exemple!... Je n'ai jamais trouvé autant de goût à l'existence qu'à présent... et il me semble que je ne commence à vivre que depuis quelques mois.

Antoinette le regarde avec un sourire de satisfaction qu'elle ne peut réprimer. Un silence.

MARTHE, se levant brusquement et toussant. — Hum!... hum!...

Edmond, après avoir jeté un regard sur elle, se lève à regret.

ANTOINETTE. — Comment?... Pourquoi déjà?...

EDMOND. — Votre mère...

ANTOINETTE. — Oh! nous avons déjà causé longuement toutes les deux, vous savez! Sans quoi... Vous pouvez rester encore un moment.

EDMOND, hésitant, le regard tourné vers Marthe. — Mais...

ANTOINETTE, à Marthe. — Dis-lui donc, mère, qu'il ne nous gêne pas... et qu'il se rasseye!...

MARTHE. — Mais... si monsieur est forcé... s'il a quelque chose à faire...

EDMOND. — Moi?... (Vivement; se rapprochant.) Oh! rien du tout...

MARTHE. — Ah... alors!...

Elle fait un geste vague, qui peut être considéré comme une invitation à se rasseoir.

ANTOINETTE, riant. — Ma parole! On dirait que vous avez peur de maman... qu'elle vous intimide, cette femme que vous admiriez tant, dont vous me parliez avec enthousiasme!

EDMOND, vivement, à Marthe. — Ah! Vous voyez, je ne le lui fais pas dire!

ANTOINETTE, plus sérieuse. — Oui, il a pour toi beaucoup de sympathie... et de respect.

EDMOND. — Oh! mais de vrai respect, de celui

qu'on a pour les femmes jeunes... pas pour les vieilles!

MARTHE, un peu interloquée. — Eh bien... je vous remercie... (Comme à elle-même.) Que voulez-vous... Je n'ai pas autre chose à faire.

EDMOND, gaiement. — Ma foi, il me semble...

Antoinette se lève et sonne.

MARTHE. — Pourquoi sonnes-tu?

ANTOINETTE. — Mais, pour le thé, maman... il est l'heure.

MARTHE, mécontente. — Ah!...

ANTOINETTE, riant. — Est-ce que cela te déplaît?

MARTHE, de même, embarrassée. — Non... pas précisément, mais...

ANTOINETTE, à Edmond. — Il faut aussi que je vous rende votre livre... il m'a beaucoup intéressée. (Elle le prend sur une table et le lui tend.) Tenez...

MARTHE, vivement. — Pardon! Voyons. (Elle intercepte le livre. Avec stupeur.) Schopenhauer!... Schopenhauer!... Mais c'est un philosophe, si je ne me trompe...

EDMOND. — Vous ne vous trompez pas du tout... un rude!

MARTHE, elle tourne, retourne le livre avec un reste de défiance. — Vous lui prêtez des livres de philosophie!... Et... il n'est pas question d'amour là dedans?

EDMOND. — Oh! si...

MARTHE. — Ah!

EDMOND. — Schopenhauer en parle dans les termes les plus outrageants!

MARTHE, avec une indignation involontaire. — Oh! (Jetant le livre avec répulsion.) Je ne le lirai pas!

Le domestique entre, portant une table à thé.

EDMOND. — Oh! A la bonne heure!...

ANTOINETTE, à Marthe. — Je t'ai fait préparer le chocolat comme tu l'aimes... tu sais... mousseux...

MARTHE, s'écartant de la table. — Merci... ce n'était pas la peine.

ANTOINETTE. — Tu n'en prendras pas?

MARTHE, avec force. — Ah! non... non... (Entre les dents.) Non, par exemple! Il ne manquerait plus que cela!...

ANTOINETTE. — Pourquoi?

MARTHE, avec colère. — Je... je n'ai pas faim!

Elle va se jeter dans un fauteuil, le dos tourné.

ANTOINETTE. — Oh! C'est dommage!... J'avais fait chercher un de ces babas glacés que tu aimes tant!

MARTHE, avec dépit. — J'avais bien vu!

Elle se lève et se met à marcher de long en large, loin de la table à thé.

ANTOINETTE. — Toi qui étais si gourmande!... (A Edmond.) Il n'est pas trop fort, votre thé?

EDMOND. — Il est parfait!

Un long temps.

MARTHE, qui, attirée malgré elle, est venue se planter derrière Edmond; d'un ton brusque. — C'est bon ce que vous mangez là, ces... ces choses... ces petites galettes...

EDMOND. — Savoureux, madame, savoureux!...

MARTHE, éclatant. — Ah! tant pis... c'est trop bête... J'ai faim, moi! (A Antoinette.) Donne-moi du chocolat!

ANTOINETTE, empressée. — Mais je crois bien, maman... Assieds-toi, maman... assieds-toi là... entre nous!

MARTHE, rogue. — Entre vous! c'est cela... entre vous!

Elle a pris sa tasse de chocolat et s'assied entre les deux jeunes gens.

RIDEAU

Marthe : « *Entre vous!... C'est cela... entre vous!* »

Marthe. Léon. Antoine.

Scène II — Léon . *Antoinette n'est pas là...* »

ACTE III

Même décor qu'au deuxième acte. Douze jours après. Trois heures de l'après-midi. Au lever du rideau, Antoine est seul dans le salon. Presque aussitôt Marthe entre.

Scène première

MARTHE, ANTOINE

MARTHE. — On vient seulement de me dire que vous étiez là, Antoine... Bonjour! (Elle lui donne la main.) Je m'habillais.

ANTOINE. — C'est ce qu'on m'a dit...

MARTHE. — Oui, nous allons, Antoinette et moi, au Cours-la-Reine, à l'exposition d'horticulture!

ANTOINE. — Ah! Je ne savais pas... Oh! mais, alors...

Il prend son chapeau.

MARTHE. — Non! Rien ne presse. D'ailleurs, on doit venir nous prendre...

ANTOINE. — Ah! vraiment... Qui donc?

MARTHE, sans paraître l'entendre. Elle va à la fenêtre. — Quel temps merveilleux, hein?... Voilà enfin un été qui s'annonce...

ANTOINE. — En effet... Je vous demandais qui, sans indiscrétion, devait...?

MARTHE, de la fenêtre. — Ah! oui... le petit Denver... La vue est vraiment très agréable d'ici...

Elle laisse retomber le rideau et redescend en scène.

Un temps.

ANTOINE, il la regarde en souriant. — Eh bien... chère Marthe... Etes-vous contente? Je veux dire: voilà douze jours que vous êtes ici... trouvez-vous que les choses commencent enfin à prendre bonne tournure?

MARTHE. — Mais... mais, certainement... Antoinette est beaucoup plus en train, d'abord... Ne trouvez-vous pas?... d'une humeur...

ANTOINE. — Oui... (Hochant la tête.) mais qui contraste un peu avec celle de son mari...

MARTHE. — Oh! celui-là... Je me demande vraiment ce qu'il faudrait inventer pour le faire sourire... Savez-vous? Je finis par croire qu'il est neurasthénique! (Antoine secoue la tête.) En tout cas, c'est un homme qui répand l'ennui autour de lui avec une force... inimaginable! (Vivement.) Oh! bien entendu, je ne dirais pas cela devant ma fille!... Au contraire, chaque fois que l'occasion se présente, j'entonne sa louange, je dépense une éloquence... Oui! Oui!... Et, d'ailleurs, je ne m'en tiens pas là... Ainsi, à plusieurs reprises, j'ai essayé de lui donner, à lui aussi, des avis... des conseils...

ANTOINE. — Eh bien?...

MARTHE. — Eh bien!... Eh bien, il a été immédiatement scandalisé! Voilà! Alors, dame, que voulez-vous?... D'ailleurs, je m'aperçois que tout de moi le choque à présent, mes idées, mes paroles, mes manières... jusqu'à mes toilettes!... (Un temps.) Vous l'avez vu, aujourd'hui?...

ANTOINE. — A l'instant... entrevu...

MARTHE. — Tenez! grâce à moi... grâce à moi!... Antoinette s'est montrée beaucoup plus aimable avec lui à déjeuner. Elle a fait un effort considérable!... Eh bien! Je parie que, malgré cela, il n'était pas content!...

ANTOINE. — Il semblait surtout préoccupé, tourmenté... Il m'a parlé de ce jeune homme... que vous attendez précisément...

MARTHE, vivement. — Edmond?...

ANTOINE. — Il m'en a parlé... sans bienveillance!... (Mouvement de Marthe.) Ah! Souvenez-vous que vous-même, en arrivant ici...

MARTHE. — Oui, je sais bien, mais...! (Avec un peu d'énervement.) Enfin, enfin, Antoine, mettez-vous à ma place, est-ce que je pouvais le flanquer à la porte par les épaules, ce garçon qui... qui est très gentil, il n'y a pas à dire!... qui vaut beaucoup mieux que je ne le croyais... et dont les manières avec ma fille ne laissent absolument rien à reprendre... sous aucun rapport!... (Vivement.) D'ailleurs, vous le savez bien! Vous avez même été le premier, autrefois, à constater...

ANTOINE, gêné. — Oui, sans doute, autrefois... mais, depuis... je les ai observés... mes yeux se sont ouverts justement!... Et j'ai bien cru m'apercevoir... (Haussement d'épaules rassuré de Marthe.) Enfin, Marthe, jureriez-vous, jureriez-vous qu'il ne lui fait pas la cour?

MARTHE, tranquillement. — Non, je ne le jurerais pas! (Riant.) Mais je ne jurerais pas non plus qu'il ne me la fait pas à moi! Et cela a juste autant d'importance! Mais oui! Croyez-moi! Je ne m'aveugle pas et je suis parfaitement tranquille!

ANTOINE. — Ah!

MARTHE. — Antoinette le trouve agréable, amusant... il l'est d'ailleurs!... Elle a du plaisir à le voir! Et c'est tout! C'est tout!... Ne lui demandons pas l'impossible, voyez-vous... Et si nous voulons qu'elle s'accommode d'une existence conjugale... qui n'est pas toujours exquise... ne la privons pas des quelques petites compensations auxquelles elle a droit. Ce ne serait même pas... habile!... Tout cela n'empêche pas d'ailleurs que je l'aie engagée à voir moins ce garçon... Elle s'y met... elle s'y met peu à peu.

ANTOINE. — Mais, pour le moment...

MARTHE, un peu gênée. — Pour le moment... pour le moment... il vient encore, évidemment! (Vivement.) Par exemple, je suis là! (Un petit temps.) Enfin, je tâche d'être là... je suis presque toujours là! (Souriant.) Oh! Ce n'est pas la peine de jeter sur moi ce regard inquisiteur... Eh bien, oui, M. Mariaud n'est parti qu'hier... Il n'est guère raisonnable! Moi non plus... Oh! Nous ne nous sommes guère vus, allez! Ce n'était pas bien agréable!... Et à présent... (Petit soupir.) Il est loin!... (Changeant de ton.) D'ailleurs, avant de m'en aller moi-même, dans quelques jours, j'aurai avec la petite une conversation... définitive! Mais, dès à présent, je réponds d'elle, encore une fois! C'est un être d'une droiture!... incapable de la plus petite dissimulation, du moindre...

Entre Léon.

Scène II

LES MÊMES, LEON

LÉON. — Antoinette n'est pas là...

MARTHE. — Non, elle est dans sa chambre. Elle s'habille!

LÉON. — Ah!... Alors, je vais l'attendre.

Il s'assied.

MARTHE. — Vous avez à lui parler?

LÉON. — Oui. Je suis monté pour cela... (A Antoine qui s'est levé) Vous nous quittez?

ANTOINE. — Je suis forcé... (Il serre la main de Léon. A Marthe.) A bientôt.

Il sort.

Scène III

LEON, MARTHE

LÉON. — Un petit renseignement, mère! Est-ce qu'Edmond Denver ne doit pas venir, aujourd'hui?

MARTHE, légèrement interloquée par la brusquerie de cette question. — Mais... mais si... je crois justement...

LÉON, entre ses dents. — Naturellement!

MARTHE. — Que voulez-vous dire?

LÉON, nerveux. — Qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il vienne aujourd'hui, puisqu'il vient tous les jours, paraît-il... depuis quelque temps!

MARTHE. — Mais... ne lui aviez-vous pas vous-même...

LÉON. — Ouvert ma maison en me mariant!... Parbleu! A ce gamin que j'ai vu naître et dont j'ai accepté la tutelle... (Secouant la tête.) une jolie charge que j'ai prise là, entre parenthèses... Oui! Mais de là à supposer que tous les jours... Ah çà! vous me prenez donc pour bien bête?...

MARTHE. — Léon!

LÉON. — Je ne sais à quoi m'en tenir sur son... son assiduité que depuis quelques heures, depuis que j'ai été obligé de me renseigner sur ses façons de vivre... pour certaines raisons.

MARTHE. — Quelles raisons?

LÉON. — Je ne peux pas vous les dire. Excusez-moi. Mais ce sont des raisons... qui comptent!...

MARTHE, inquiète. — Et c'est à propos de lui que vous désirez causer avec Antoinette?

LÉON. — Oui... Oh! C'est d'ailleurs l'affaire de peu de mots...

MARTHE. — Raison de plus pour y prendre garde... Vous me paraissez un peu agité, mon ami. Si vous vouliez me permettre de vous donner un conseil...

LÉON.— Remettre... n'est-ce pas? Merci. D'ailleurs, ce que j'ai à lui dire ne la concerne pas directement... et ce n'est pas de nature à faire sur elle... du moins, je l'espère... grande impression!

MARTHE. — N'importe! Un mot entraîne l'autre... Songez à ne pas compromettre les progrès...

LÉON, sursautant. — Les progrès?... Quels progrès?... Ah çà!... Est-ce que vous trouvez, par hasard, que ça va mieux entre nous?

MARTHE. — Mais... mais certainement...

LÉON. — Eh bien... vous n'êtes pas difficile!... non, vraiment pas... Mais... mais... (Se contraignant.) Non, ne parlons pas de cela... n'en parlons pas du tout... parce que, voyez-vous, j'en aurais trop à dire!... et il faut que je garde tout mon calme! (Avec un violent effort, s'enjoignant à lui-même.) Oui... il faut... que je garde... tout mon calme!... (Entre Antoinette.) Ah!...

Scène IV

LES MÊMES, ANTOINETTE

ANTOINETTE, apercevant Léon. — Tiens, tu es là? (A sa mère qui s'est levée.) Où vas-tu, mère?

MARTHE. — Ton mari désire te parler...

Elle gagne la porte, lentement, avec inquiétude. En s'éloignant, elle fait à Antoinette de petits signes pour l'engager au calme. Léon se retourne. Elle lui adresse les mêmes signes et sort.

Scène V

LEON, ANTOINETTE

ANTOINETTE. — De quoi s'agit-il?

LÉON. — Voilà, ma chère... chère petite... J'ai appris... par hasard... qu'Edmond Denver venait ici souvent... très souvent... Est-ce exact?

ANTOINETTE. — Absolument. Mais...

LÉON, vivement. — Oh! Il va de soi que tu es parfaitement libre de recevoir qui tu veux et que je ne critique pas... bien que, cependant, des visites si fréquentes... mais passons!... Malheureusement, malheureusement... pour des motifs dont je ne puis te faire juge mais... très sérieux, je suis forcé de te prier désormais de changer d'attitude vis-à-vis de ce jeune homme et de... en un mot de briser toutes relations avec lui!

ANTOINETTE, stupéfaite. — Quoi?... Comment?... Je ne comprends pas... Je pense que tu plaisantes...

LÉON. — Oh! Pas du tout... Je suis même vivement contrarié d'être obligé...

ANTOINETTE, avec agitation. — Mais, c'est fou! C'est fou!... Voyons, réfléchis!... Il n'est pas possible que tu me demandes sérieusement de mettre à la porte... du jour au lendemain... un garçon dont les procédés ont toujours été irréprochables, que tu as fait toi-même entrer dans notre intimité... Et sous quel prétexte?... Il sera complètement ahuri... il n'y comprendra rien...

LÉON. — Si, si... rassure-toi, il comprendra très bien... mieux que tu ne le crois... J'ai, pour agir ainsi, des motifs... qu'il n'ignore pas!

ANTOINETTE. — Des motifs qui le concernent personnellement?

LÉON. — Oui!

ANTOINETTE. — Alors, donne-les!

LÉON. — Je n'en ai pas le droit!... Une impossibilité d'ordre professionnel...

ANTOINETTE, haussant violemment les épaules. — Allons donc! Allons donc!... Tu ferais bien mieux de me dire en face, franchement, brutalement que...

LÉON, avec une certaine violence. — Quoi?... Que je suis jaloux de lui, hein?... Eh bien, non, ce n'est pas cela qui m'a poussé... Mais, quand ce serait... quand, devant l'inattendue, l'incroyable agitation que tu montres à cette minute...

ANTOINETTE. — Il y a bien de quoi, je suppose! Ah çà! tu ne sens donc pas ce qu'il y a de blessant pour moi, d'humiliant dans ton injonction?

LÉON. — Je suis frappé surtout de ton débordement d'indignation! Comme tu es sortie brusquement de ton calme... de cette indifférence que je connais... que je connais tant... et que tu me réserves à moi tout entière, décidément!... (Antoinette se lève en haussant dédaigneusement les épaules. Energiquement.) Ah! non, pardon... je n'ai pas fini... Reste! Reste, je te dis.

ANTOINETTE. — Mais...

LÉON, plus doucement. — Reste. Si je t'ai offensée, je t'en demande pardon! Je ne suspecte ni tes actes, ni ta conduite... Mais, pour tes pensées, tes sentiments, j'ai bien le droit... malheureusement, je ne l'ai que trop... de m'inquiéter de ce qui se passe dans la tête et dans le cœur d'un être si peu à moi, si constamment, si impitoyablement étranger... (Avec une irritation douloureuse.) Pourquoi, voyons? Pourquoi es-tu ainsi?... Qu'est-ce que je t'ai fait?...

ANTOINETTE. — Oh!...

LÉON. — Tu me détestes donc bien?

ANTOINETTE, avec gêne et angoisse. — Voyons, Léon... le moment...

LÉON. — Le moment est bon. Je souffre, vois-tu... je souffre tant que cela me donne du courage. Je ne veux plus vivre ainsi. J'exige, j'exige de toi une explication. Qu'est-ce que tu me reproches?... Oh! d'ailleurs, je le sais... Ta mère, plus d'une fois, depuis qu'elle est là... Ma gravité, ma... ma raideur, n'est-ce pas?... Il paraît que je suis froid, cassant... et ci... et ça... Mais je n'y peux rien, c'est mon allure; je suis devenu comme cela parce que je suis timide, au fond... Je suis morose? Je ne ris pas souvent?... (Amèrement.) Parbleu!... Mais, combien de fois suis-je rentré ici, impatiemment... oui, impatiemment... et, dans la rue, je pressais le pas, je marchais, je marchais... les gens me regardaient... Et j'avais dans le cœur une allégresse... un besoin fou de la dépenser... Et puis, j'entrais... j'entrais ici... Et, dès ton premier regard jeté sur moi... un regard si vide de tendresse... même d'amitié... (Antoinette, un peu émue, a un léger geste de protestation.) oui, même d'amitié, du moindre intérêt!... je me sentais douché, paralysé... j'avais peur... peur de trouver dans tes yeux une moquerie si... si je m'abandonnais, si je me laissais aller... si... Alors, je redevenais... comme toujours... Et, à d'autres moments, j'en avais aussi, des élans, des expansions que par ta seule attitude tu refrénais... comme si tu ne voulais pas... Et, dans ces conditions... naturellement... (S'emportant brusquement.) Mais dis donc quelque chose, sapristi! Tu es là à me regarder, à m'écouter... tu sens bien mon effort, pourtant... l'effort de tout mon être pas habitué... pour la briser cette glace entre nous. Et tu ne fais rien, rien pour m'aider... (Avec une rage douloureuse.) C'est exaspérant!

ANTOINETTE, contrainte. — Que veux-tu que je fasse?... Certainement, je suis peinée... Ce n'est pas ma faute, à moi non plus, si je ne suis pas plus expansive de ma nature et si...

LÉON. — Toi! Allons donc!... Parfois, de l'antichambre, je t'entends rire, parler fort, gaiement... Mais, dès que j'entre... (Il secoue la tête.) Les autres ont toutes tes grâces, tous tes abandons... Et moi moi... (D'une voix fiévreuse.) Sais-tu... sais-tu... la nuit, je passe parfois des heures à te regarder dormir,... parce que, quand tu dors, il me semble... je ne peux pas expliquer cela... que tu es plus à moi... Ton visage est plus doux, meilleur... tu souris parfois... tu...

ANTOINETTE, avec gêne, s'efforçant de sourire. — Voyons, Léon, tais-toi... C'est absurde.

LÉON. — Non, ce n'est pas absurde, c'est... c'est naturel! Je prends de toi, je... je vole ce que je peux! Je suis là comme... comme un méchant mendiant, aux mâchoires serrées... (La tête baissée.) et j'aurais probablement de très mauvais yeux... s'il n'arrivait pas... de temps en temps qu'ils... qu'ils se remplissent de larmes!... (Avec une rage brusque et violente.) Non! non!... Cela ne peut plus durer ainsi... J'en ai assez! J'en ai assez, entends-tu... Je

te veux à moi, toute à moi, consentante, attirée... je veux... (Il l'a saisie violemment et va pour l'attirer, l'embrasser. Antoinette, qui s'est laissée prendre, a seulement un petit mouvement de tête instinctif pour éviter ses lèvres. Il s'arrête.) Pardon! Je ne sais pas ce qui m'a pris... (Il fait quelques pas. Avec un profond découragement.) A quoi bon tout cela? A quoi bon?

ANTOINETTE, avec un peu de pitié et de remords. — Léon...

LÉON. — Non! Je t'en prie... pas un mot! Ce que je te demande, ce n'est pas de la pitié. Je n'en ai nul besoin. J'ai... oui, j'ai exagéré!... Et, d'ailleurs, c'est de bien autre chose qu'il s'agit pour l'instant... Puis-je compter que tu auras égard à ma... à ma prière?

ANTOINETTE. — Ainsi, tu persistes à exiger...

LÉON. — Oui... de plus en plus!

ANTOINETTE, sèche de nouveau. — Et ta décision est... irrévocable?

LÉON. — Il ne remettra jamais les pieds ici!... Et je me charge de lui signifier...

A ce moment, la porte s'ouvre.

ANTOINETTE, vivement. — Non... dans ces conditions, ce sera moi.

LÉON. — Soit... mais alors... (Geste énergique.)

Le domestique introduit Edmond qui s'arrête, un peu interloqué, en voyant Léon.

Scène VI

LES MÊMES, EDMOND

EDMOND, à Léon. — Vous ici!... A cette heure...

LÉON, très froid. — Oui...

EDMOND, le regardant avec inquiétude. — Bonjour.

LÉON, sans s'avancer, sans lui donner la main. — Bonjour... J'ai reçu ce matin une visite qui te concerne...

EDMOND, troublé. — Ah!

Son regard va de Léon à Antoinette.

LÉON. — Fais-moi donc le plaisir de passer à l'étude vers cinq heures. Nous avons à causer tous les deux.

EDMOND. — C'est bon. J'irai.

LÉON, à Antoinette. — Dans quelques instants, Antoinette, nous reprendrons notre conversation.. interrompue.

Il sort.

Scène VII

ANTOINETTE, EDMOND

ANTOINETTE. — Qu'avez-vous donc fait pour qu'il soit, tout à coup, si monté contre vous?... (Soupir de soulagement d'Edmond.) Eh bien, répondez... répondez.

EDMOND. — Mais, rien... enfin, pas grand'chose!... Il y a entre nous de ces petits démêlés d'argent... comme il y en a eu souvent... Alors, il est... furieux contre moi?

ANTOINETTE. — A ce point qu'il vient de me défendre de vous voir désormais!

EDMOND, sans trop de surprise. — Oh! (Avec effort.) Eh bien, cela... cela, par exemple, c'est raide... (Petit temps.) Qu'allons-nous faire?

ANTOINETTE. — Mais...

EDMOND. — Car je suppose bien que vous n'êtes pas, tout de même, disposée à obéir à cette défense... stupide.

ANTOINETTE. — Que puis-je?... Il a le droit. C'est mon mari.

EDMOND, vivement. — Et moi, je suis votre ami, un ami qui n'a jamais eu, tant qu'en ce moment, besoin

Léon : « *Tu me détestes donc bien ?* »

de votre appui, de votre tendre intérêt... de votre bonne petite amitié vaillante...

ANTOINETTE, tressaillant. — Ah! Vous voyez bien que vous avez quelque chose... quelque chose d'autre que les difficultés ordinaires...

EDMOND, après une hésitation. — Eh bien, oui, là!

ANTOINETTE, anxieuse. — Vous avez joué... de nouveau?

EDMOND, vivement. — Oh! non! (Un temps.) Spéculé!... spéculé seulement... Oui, j'ai tenté une spéculation qui n'a... pas bien tourné... Je n'ai plus un sou vaillant, pas de métier!... Ah! Je vous assure que, pour l'instant, et quoique je ne me frappe pas facilement, je ne vois pas la vie en rose...

ANTOINETTE. — Voyons... ne vous laissez pas aller! ne vous...

EDMOND, relevant la tête. — Je ne me laisserai pas aller si vous me soutenez, si, pendant cette crise que je vais passer, je vous vois beaucoup, longtemps, tous les jours.

ANTOINETTE. — Mais, vous savez bien...

EDMOND, continuant. — Parce que, autrement, je sens très bien que je suis un homme fichu, voyez-vous...

ANTOINETTE. — Vous exagérez l'importance que je peux avoir...

EDMOND, la regardant en face. — Non. Je vous jure que non.

ANTOINETTE, troublée. — Nous sommes de bons camarades.

EDMOND. — Nous sommes autre chose!... Ah! Ce n'est pas l'heure de prononcer de fades paroles... Seulement, depuis que je suis dans cette mauvaise passe, sachez que ma pensée se concentre sur vous, s'accroche à vous... Et je sens que ce que je crains le plus... ce que je crains seulement, c'est de vous perdre...

ANTOINETTE, gênée. — Il ne s'agit pas de cela!

EDMOND. — Il ne s'agit que de cela!... Promettez-moi que vous me défendrez bien, en vous, dans votre propre pensée et que... quoi qu'on vous dise de moi...

ANTOINETTE, effrayée. — Mais, qu'avez-vous donc fait?...

EDMOND, vivement. — Oh! Rien de grave!... J'ai été imprudent... maladroit... dans l'emprunt que j'ai dû contracter... pour me procurer de l'argent... Je vous expliquerai... plus tard... en détails... Au plus pressé! Il s'agit d'aviser... de savoir, avant tout... où nous nous rencontrerons...

ANTOINETTE, avec répugnance. — Oh!

EDMOND. — Ah! Que voulez-vous?... C'est lui qui nous force... Ayez confiance en moi... Vous savez bien... Ecoutez...

ANTOINETTE, décidée brusquement. — Non. Inutile. Pas de rendez-vous en cachette. Je ne veux pas... Je viens d'y penser une seconde... Non! Non! Mon amitié...

EDMOND, s'irritant. — Ah! Parlons-en, de votre amitié... votre amitié sans dévouement et sans hardiesse qui se dérobe au premier obstacle...

ANTOINETTE, révoltée. — Oh!... Vous devinez bien ce qu'il doit m'en coûter, voyons. Mais je le dois, je le dois... malgré toute la peine que j'en ai, une peine égale à la vôtre!... pire que la vôtre!

EDMOND, secouant la tête. — Non... oh! non... Sans cela...

ANTOINETTE, avec une exaspération qui se fait jour et monte. — Mais vous ne vous rendez donc pas compte de ce que c'est que ma vie... quelle déception! quel vide!... Et si ce n'était que cela!... Mais un hérissement de moi-même à certaines minutes... une révolte de tout mon être irrité, presque haineux... Et ce n'est pas fini! ça va être pire, maintenant...

EDMOND. — Alors, pourquoi ne pas consentir?...

ANTOINETTE. — Pourquoi?... Parce que je suis arrivée à ce degré d'exaspération latente où on a peur de la moindre concession qu'on se ferait... parce que, depuis quelques jours, je ne me reconnais plus...

EDMOND, tressaillant. — Ah! Vous aussi!...

ANTOINETTE. — Parce que la stupidité et l'horreur de la vie que je me suis imposée, des devoirs que je remplis sans ombre de tendresse ou de complaisance, la rage devant un avenir si morne me jettent hors de moi... et qu'il y a des instants où la tentation me prend de tout planter là, comprenez-vous, et de me sauver, loin, loin... je ne sais où... au bout du monde... Oh! Je sais bien que ce sont des folies...

EDMOND. — Mais non! Ce ne sont pas des folies! Vous êtes à bout de forces pour supporter votre existence, à bout de résignation!... Tant mieux! Tant mieux!...

ANTOINETTE. — Tant mieux?...

EDMOND, avec fougue. — Mais oui!... tant mieux! Nous nous trouvons en même temps dans la même situation critique! Cela me remonte, moi, et me donne du courage... un courage de tous les diables!... Révoltons-nous ensemble!

ANTOINETTE. — C'est vite dit! Comment?

EDMOND. — Comment?... Comment font ceux qui ne veulent pas sacrifier leur bonheur à des conventions étroites, à des règles absurdes, cruelles?... Regardez autour de vous... pas loin! (Antoinette tressaille.) Qu'il y a de confiance et de gaieté dans le regard de ceux qui ont osé un acte décisif... Comme leur contact est réchauffant! Comme on se sent près d'eux plus ardent, plus résolu, plus jeune, de toute la jeunesse qu'ils remettent en vous!...

ANTOINETTE. — C'est vrai!

EDMOND. — N'est-ce pas?... Antoinette, c'est depuis quelques jours seulement que je me suis rendu compte de ce que vous êtes pour moi!... Je vous ai aimée à mon insu, sans le vouloir... comme on aime quand on aime pour de bon... et, maintenant, je vous le dis, ce que je viens de faire, ce qu'on me reproche, c'est pour vous, uniquement pour vous... parce que je vous voulais à moi, toute à moi...

ANTOINETTE, se récriant. — Mais vous n'aviez pas le droit... Jamais je n'ai prononcé un mot qui vous permît de croire...

EDMOND. — Que vous m'aimiez?... C'est la vérité!... Et, pourtant, j'étais sûr, plus sûr qu'après bien des paroles et bien des serments!... Oui, j'étais sûr de notre accord, de notre entente profonde. Et j'en suis sûr encore. Est-ce que je me trompe? (Antoinette lève les yeux, le regarde, va pour parler, puis baisse la tête sans répondre. Dans un élan.) Ah! Antoinette, Antoinette chérie!... Vous voyez bien qu'on n'a pas besoin de mots... Ecoutez, je n'ai pas grand'chose pour moi, je ne vaux que par la sincérité, par la bonne volonté... par la jeunesse aussi. Et je sens bien que la mienne est terrible parfois, mais, avec vous, je n'ai pas peur de l'avenir. Et je vous offre toute ma vie.

ANTOINETTE, se levant, un peu étourdie. — Quoi? Que voulez-vous dire? Que me proposez-vous?

EDMOND. — De vous suivre dans cette fuite dont vous avez eu l'idée la première...

ANTOINETTE, avec agitation. — Une idée comme il en passe mille par la cervelle... et que j'ai formulée pour la première fois... une sottise... une folie...

EDMOND. — Allons donc! La folie, c'est de gâcher

sa jeunesse... de mener votre existence misérable... quand vous pouvez...

Marthe entre. Ils s'écartent tous les deux à son entrée, mais restent l'un devant l'autre, un peu gênés.

Scène VIII

LES MÊMES, MARTHE

MARTHE, préoccupée, à Edmond. — Tiens! Vous êtes là, vous?

EDMOND. — Oui. Bonjour, madame.

MARTHE, de même. — Bonjour. Ah çà! que se passe-t-il donc? Qu'y a-t-il?

EDMOND. — Il y a... oh! c'est bien simple... il y a que M. Ourier a chargé votre fille de me mettre à la porte.

MARTHE, saisie. — Hein?... Quoi?... (Petit temps.) Ah!... (Léger haussement d'épaules. Malgré elle.) C'est ridicule.

EDMOND, vivement. — Je ne vous le fais pas dire.

MARTHE, se reprenant. — Je ne le dis pas non plus... Ou, si je le dis, j'ai tort!... Du reste, peu importe... Dans de telles conditions, vous n'avez, c'est clair, qu'à vous incliner tous les deux... (A Edmond.) Qu'est-ce que vous faites là?

ANTOINETTE. — C'est moi qui l'ai retenu à causer.

MARTHE. — Tu as eu tort! Mon gendre est le maître dans son ménage. Tu n'as qu'à lui obéir... Ah çà! je pense bien que, ni l'un ni l'autre, vous n'avez songé à enfreindre...

EDMOND, avec embarras, tournant son chapeau mollement. — Non, non... je m'en vais...

MARTHE, vivement. — Pardon! pardon!... A présent, je désire que vous restiez... encore un instant du moins!... (Les regardant, soupçonneuse.) Vous avez de drôles d'airs, tous les deux... Voyons, mes enfants... (Se reprenant.) ma fille, veux-je dire!... Vous n'avez pas fait de... de mauvais projets... Parle, mais parle donc!

EDMOND. — C'est dur, madame Journand... c'est bien dur d'être séparés aussi brusquement... aussi complètement...

MARTHE, avec une brusquerie voulue. — Allons donc! Je commence à me reprocher de ne pas m'y être employée plus tôt, moi... à vous séparer.

EDMOND, avec émotion. — Vous avez été bonne, madame Journand... très bonne...

MARTHE. — Trop!... Quinze mille fois trop... J'ai été stupide!

EDMOND. — D'une intelligence... supérieure!

MARTHE, agitée. — Oui?... Eh bien, l'intelligence supérieure, c'est de la bêtise. On prend du plaisir à raisonner à tort et à travers... et, finalement, on déraisonne!

EDMOND, protestant. — Oh! madame Journand...

MARTHE, se fâchant. — Ah! mais, vous m'ennuyez, vous!... Est-ce que vous me connaissez?

EDMOND, hardiment. — Oui!

MARTHE. — Non... Jurez-moi que vous n'avez pas donné de mauvais conseils à ma fille... que vous ne chercherez pas à l'entraîner hors du bon chemin.

ANTOINETTE, haussant les épaules. — Le bon chemin?... Où est-il, le bon chemin?...

MARTHE. — Mais...

EDMOND. — Oui! Est-ce celui qu'elle suit, misérablement, avec un mari indigne d'elle, incapable de l'apprécier, de l'aimer, de se faire aimer?

MARTHE. — Oh! (A Antoinette.) Eh bien!... Eh bien!... Tu acceptes qu'on dise cela devant toi?

ANTOINETTE. — Mais tu le penses autant que lui, cela?

EDMOND. — Encore plus que moi!...

MARTHE. — Mais non, monsieur, non... D'ailleurs, je me demande de quoi vous vous mêlez... Tout cela ne vous regarde pas... Ne vous occupez ni de moi, ni de lui, ni d'elle!

EDMOND, s'oubliant. — Est-ce que je peux m'en empêcher, quand tout mon cœur est rempli d'elle!...

MARTHE, alarmée et suffoquée. — Chû-û-ût!... Criez cela... non, mais, criez-le, je vous en prie!... Et c'est à moi... à moi que vous venez faire de pareilles confidences... Mais... mais... mais c'est monstrueux, entendez-vous!... Enfin, quelles sont vos prétentions?... Quelles folies avez-vous échafaudées, tous les deux... Antoinette, le temps presse, ton mari n'est pas loin... je suis mortellement inquiète, rassure-moi...

ANTOINETTE. — Ne m'interroge pas, maman!

MARTHE. — Comment?... que je ne t'interroge pas!... Je vous certifie que vous ne me quitterez pas, mes bons amis, sans m'avoir tout dit!

EDMOND. — Mais, madame Journand, nous ne demandons pas mieux... nous avons confiance en vous.. nous vous aimons...

MARTHE. — Nous!... nous!... Il s'agit de ma fille, monsieur!... Ce « nous » est scandaleux... Je me moque bien que vous m'aimiez, vous!

EDMOND, peiné. — Oh! madame...

MARTHE, se radoucissant un peu. — Evidemment... Comprenez... Vous êtes un fou... Je ne dis pas que vous êtes un fou méchant... mais, dangereux.

ANTOINETTE, protestant. — Oh! mère, tu n'as pas le droit de dire cela...

MARTHE. — Veux-tu te taire, toi!

ANTOINETTE. — Non, je ne veux pas... je ne me suis tue que trop longtemps... Trop longtemps j'ai supporté...

MARTHE, emportée. — Quoi donc?... Sapristi, est-ce que tu n'es pas mariée?

ANTOINETTE. — Bien mariée!

MARTHE. — Bien ou mal... le mariage est le mariage... On y est, on y reste!...

EDMOND. — Et pourquoi, madame?... Etes-vous donc plus sévère que la loi qui, elle, met près du mauvais mariage son remède: le divorce!

MARTHE, interdite. — Le divorce!

ANTOINETTE. — Mais oui... après tout... pourquoi pas, en somme? Je peux divorcer.

MARTHE. — Alors, voilà votre projet... votre plan!... Où vous en êtes!... (Elle va à la table, prend le chapeau d'Edmond, le lui met dans la main.) Allez-vous-en! Allez-vous-en immédiatement!... * Je vous défends d'adresser désormais une seule parole à ma fille!

EDMOND, reposant son chapeau. — Allons, madame Journand, qu'est-ce que ça veut dire?... Vous nous prenez pour des enfants...

MARTHE, avec force. — Mais vous êtes des enfants... des malheureux... de petits malheureux... Je rougis de discuter avec vous! Cette conversation est stupéfiante... inimaginable...

EDMOND, dans une résolution subite. — Madame Jour-

nand, j'aime votre fille de toutes mes forces... Je vous demande sa main...

MARTHE, à tue-tête. — Elle est donnée, monsieur, et depuis longtemps... heureusement!... à un homme sérieux!

EDMOND. — Il est beau, l'homme sérieux!

MARTHE, hors d'elle. — Plus beau que vous... qui êtes un polisson... un gamin enfin... un enfant!

EDMOND. — J'ai vingt-cinq ans!

MARTHE, haussant les épaules. — Est-ce que c'est un âge, cela!... Moi, je les aurai bientôt deux fois... Et, à chaque instant, je m'aperçois que je suis encore trop jeune... (Avec dérision, à Antoinette, montrant Edmond.) Ah! un fameux mari que tu aurais là!

ANTOINETTE. — Un mari qui serait jeune... et que j'aimerais!...

MARTHE. — Ah! cela, mais te voilà, ma parole, encore plus toquée que lui... Et moi... moi...

ANTOINETTE. — Toi, tu es une mère exquise... et pas si fâchée, au fond, que tu veux en avoir l'air...

MARTHE. — Pas si fâchée!... C'est-à-dire que je suis abrutie, entends-tu? entendez-vous?... abrutie de stupeur et de colère!

EDMOND. — Parce que je n'ai pas encore une situation... et que je n'ai plus de fortune...

MARTHE. — Eh! il s'agit bien de fortune!

EDMOND. — Mais, mari d'Antoinette, j'aurai du courage, je travaillerai! Je me ferai un nom dans... dans n'importe quoi! Le lendemain du mariage, vous m'adorerez...

MARTHE, épuisée. — Mes enfants... mes enfants... vous me désolez... vous êtes fous... vous êtes criminels...

ANTOINETTE, s'agenouillant près d'elle et l'embrassant. — Mère!... mère chérie!

MARTHE, se relevant, avec force. — Je vous dis que vous êtes fous... Mais, Dieu merci... Dieu merci... il y a quelqu'un au moins de raisonnable dans la maison... Va, ma fille, va trouver ton mari, fais-lui part de ta belle résolution... Je suis tranquille, tu seras reçue comme tu mérites de l'être.

ANTOINETTE. — J'y vais de ce pas.

MARTHE, énergiquement. — Antoinette!... Veux-tu rester ici... Imbécile!... Ma parole, elle y allait...

EDMOND. — Madame Journand, soyez avec nous!

MARTHE. — Jamais de la vie... Je suis avec mon gendre qui a joliment bien fait de vous mettre à la porte... qui rira au nez de sa femme quand elle prononcera le mot divorce... qui refusera heureusement... qui refusera... mordicus... jusqu'à la mort!... Et, tout de même, vous ne voulez pas le tuer...

EDMOND, s'oubliant. — Allons donc! Comme s'il n'y avait pas un moyen de le forcer...

MARTHE. — Quoi?... Quel moyen?... Eh bien, parlez! Est-ce que, par hasard, vous oseriez?... (Elle le regarde. Il détourne la tête. Avec éclat.) Ah!... Cette fois, c'est trop! (A Edmond.) * Si vous ne partez pas immédiatement... au risque de n'importe quoi... je fais prévenir mon gendre... Allons, allons... votre chapeau... là... vos gants... Allons... allons... Hop!

Elle bouscule Edmond vers la porte.

EDMOND, à Antoinette, s'en allant par force. — Antoinette... Madame... C'est ridicule, madame Journand... (A Antoinette.) Je vous téléphonerai... je vous écrirai.

MARTHE. — Sortez... sortez!... (Elle le pousse dehors et retombe, épuisée, dans un fauteuil.) Ah! terribles... terribles enfants! (A Antoinette qui veut lui parler; avec un petit mouvement de la main.) Non, je te prie... un instant... laisse-moi souffler... (Entre ses dents.) Voilà une histoire... Ah! bien! (Un temps, se redressant.) Là!... A présent, fillette... causons toutes les deux... causons sérieusement!

ANTOINETTE. — A quoi bon?... Vois-tu, mon parti est pris... Je vais...

MARTHE. — Tu vas aller t'enfermer dans ta chambre et y réfléchir... te calmer... (Antoinette secoue la tête.) Mon enfant, je l'exige... et j'ai le droit de l'exiger en échange de tout ce que j'ai fait... de tout ce que je suis encore prête à faire pour toi.. Obéis-moi... (Entre Léon. Avec force.) Obéis-moi. Va...

Antoinette, après avoir hésité un instant, sort. Léon, les sourcils froncés, regarde.

Scène IX

MARTHE, LEON

LÉON. — Voulez-vous m'expliquer... Pourquoi s'en va-t-elle?

MARTHE. — Parce que je l'ai exigé... et que j'ai... heureusement! heureusement!... plus d'autorité sur elle que sur vous!... Je vous félicite de votre adresse, mon cher!... Voilà, voilà donc ce que vous avez trouvé pour arranger les choses: trancher du seigneur et maître, vous improviser brusquement mari du moyen âge; au risque... au risque de...

LÉON. — Au risque de quoi?

MARTHE. — Au risque d'exaspérer cette enfant... de la pousser... à Dieu sait quels enfantillages!...

LÉON. — Lesquels? Mais lesquels? Parlez un peu net, je vous prie (Haussant les épaules.) Du reste, je ne sais pourquoi je perds mon temps à vous interroger, quand il est si simple...

Il va d'un pas décidé vers la porte de la chambre d'Antoinette

MARTHE, avec énergie. — Léon, arrêtez!... (Impressionné, il s'arrête et se retourne en regardant Marthe.) S'il vous reste une lueur de bon sens, écoutez, cette fois, mon conseil! Il est sage. D'un échange de mots, entre vous, à cette minute, il peut résulter des conséquences irréparables.

LÉON, revenant vers elle. — Soit... Alors, expliquez-vous!

MARTHE, cherchant à éluder. — Avant une heure...

LÉON. — J'entends savoir immédiatement de quoi je suis menacé... Parlez!... Sinon...

Il montre la porte de la chambre d'Antoinette.

MARTHE, haussant les épaules. — Ah! tant pis, à la fin!... Vous êtes par trop obstiné... Ma fille, puisque vous tenez tant à le savoir, ne songe à rien moins pour l'instant qu'à divorcer!

LÉON, anéanti de surprise. — A divorcer...

MARTHE, vivement. — Une lubie à laquelle il ne faut attacher aucune importance...

LÉON, avec une stupeur accrue. — A divorcer!... Voilà... voilà où nous en sommes... Divorcer... mais, pourquoi, pourquoi? sous quel prétexte? Qu'est-ce que je lui ai fait? (Avec violence.) Allons, allons,.. c'est de la démence!... Il faut la faire enfermer!...

MARTHE. — Léon!

LÉON, marchant de long en large avec fureur. — Mais oui!... Mais oui!... (S'arrêtant brusquement.) Ah çà! mais, j'y pense... A quel moment a-t-elle pu vous dire... Je viens de voir sortir ce petit, ce petit... enfin, celui qui était ici. Et je suppose bien tout

de même que ce n'est pas devant lui... (Il regarde Marthe gênée sous son regard.) Si?... Ah!... Ah! par exemple, ceci dépasse un peu les bornes!... Alors, quoi?... quoi?... Ce petit... ce petit misérable... il a été consulté... Il est peut-être... que dis-je? Il est sûrement... l'inspirateur de cette folie... (Avec une explosion de fureur.) Et vous... vous, tenez! vous étiez avec eux... avec lui!

MARTHE. — Non, non... de toutes mes forces, au contraire, je vous jure...

LÉON. — Allons donc! Voilà douze jours que vous êtes ici, sous mon toit. Allez-vous soutenir que vous n'aviez rien vu de ce qui s'y préparait...

MARTHE, avec effroi, se défendant. — Non, non!... Jamais je ne me suis rendu compte. Je me suis abusée... Je n'ai vu ni le mal, ni le danger...

LÉON, avec éclat. — Et, quand je pense, quand je pense que vous osiez me reprocher à l'instant ma brutalité!...

MARTHE. — Je vous la reproche encore.

LÉON, haussant furieusement les épaules. — Ah! tenez, vous me faites rire!... Bénêt... Oui, je l'ai été par ma patience, mon aveuglement, ma confiance en elle, ma confiance absolue! Mais tout a une fin. Et vous allez voir comme je saurai mâter la femme qui...

MARTHE. — Prenez garde, Léon!

LÉON. — A quoi? Si affolée qu'elle soit pour le moment, votre fille réfléchira, y regardera, je pense, à plus de deux fois, avant de se séparer d'un mari comme moi! Surtout quand elle saura... Et, quand même, moi, je ne veux pas divorcer, je hausse les épaules, j'oppose un refus catégorique. Alors, quoi! (Pressant Marthe.) Eh bien, répondez, répondez!

MARTHE. — Je réponds que vous pouvez obtenir beaucoup d'elle par de la douceur...

LÉON. — J'en ai assez, de la douceur!

MARTHE. — On ne mate pas une femme. On la jette hors d'elle-même... et tout devient possible!

LÉON. — Que voulez-vous dire? Vous la croyez capable d'un coup de tête?... Oh! Oh!... Et pour qui... pour qui... (Éclatant de rire.) Car voilà le plus beau!... Savez-vous ce que c'est que ce garçon que j'ai eu l'impardonnable sottise d'accueillir ici à bras ouverts et qui, à présent, essaie de me voler ma femme!... Voler, parbleu, c'est dans ses habitudes!...

MARTHE, terrifiée, protestant. — Oh!

LÉON, avec violence et autorité. — Il n'y a pas de oh! Je sais ce que j'avance. J'ai des preuves! Pour tenter une spéculation absurde, il a recouru à des manœuvres frauduleuses... Et il a conclu un emprunt qui, tous comptes faits, est une escroquerie, un abus de confiance... Entendez-vous!

MARTHE, épouvantée. — Le malheureux!

LÉON. — Et voilà mon rival heureux, l'homme que votre fille me préfère!

MARTHE. — Je suis atterrée!

LÉON, continuant. — ...Qui a peut-être pris sur elle déjà un tel ascendant, que cette révélation même ne la découragera pas!

MARTHE. — Oh!... Pouvez-vous croire...

LÉON. — Est-ce qu'on sait? Est-ce qu'on peut savoir... J'ai désintéressé les dupes avec le peu qui lui restait!... C'est arrangé, à présent, effacé!... Il parlera d'une folie, d'un coup de tête, de son inexpérience, de sa bonne foi... Et, quand une femme a perdu la tête... (Lui prenant les mains, fiévreusement.) Mère, mère, il faut empêcher cela, n'est-ce pas!... ce malheur...

MARTHE, avec pitié. — Mon pauvre garçon... vos mains brûlent!

LÉON. — Ne vous occupez pas de cela! Occupez-vous d'elle, seulement d'elle!... Faites, mère, faites tout ce qu'il faudra faire... moi, je n'y suis plus déjà!... seulement, empêchez... empêchez... n'est-ce pas?

MARTHE, émue. — Oui, mon ami, oui... calmez-vous...

LÉON, avec une violente émotion qui le transfigure à cet instant. — C'est que je l'aime, mère, voyez-vous... je l'aime très fort! Je n'ai pas su le lui montrer... mais je le sens... Vous ne vous figurez pas... A l'idée de la perdre... Elle, cette petite, s'en allant... s'en allant de moi, comme une ennemie... et vers quel avenir!

MARTHE, avec angoisse. — Oui! Oh! oui! C'est affreux!...

LÉON, continuant. — Car il recommencera!... Il fera pire encore! Au premier besoin d'argent, la tentation l'emportera!... (Avec ardeur.) Mère, défendez, protégez votre fille... Soyez avec moi pour elle!... sinon pour moi!

MARTHE. — Oh! croyez-vous qu'il soit nécessaire de me stimuler? Pour tous les deux!

LÉON. — Non. Pour elle! pour elle! Car, moi, vous ne m'aimez pas!

MARTHE, protestant. — Oh!

LÉON. — Non, vous ne m'aimez pas... Depuis que l'amour vous a prise... ah! comme j'ai eu raison de trembler dès que je l'ai senti près de vous, sur vous!... vous n'êtes plus qu'avec lui! qu'avec ceux qui le représentent, qui ont l'air de le représenter, quels qu'ils soient! d'où qu'ils viennent!...

MARTHE. — Oh! Léon!... De quelle complicité osez-vous m'accuser... quelle mère criminelle je serais si...

LÉON. — Je ne vous accuse pas... Mais je me rends compte. Vous avez pris l'habitude d'une atmosphère d'amour; elle vous est douce et nécessaire. Comment s'étonner de votre indulgence?... Quand on vient soi-même d'entendre des paroles ardentes...

MARTHE, tressaillant. — Mais, Léon, je vous affirme...

LÉON, baissant la voix. — Mère, je sais que M. Mariaud est revenu à Paris avec vous... que vous n'avez pas cessé un jour de le voir...

MARTHE, troublée. — En tout cas, ma conduite à moi...

LÉON, avec force. — Et l'exemple, mère! et l'exemple!... et la contagion!

MARTHE, se débattant. — Pendant huit mois j'ai été absente, loin de ma fille!

LÉON. — Croyez-vous que, pendant tout ce temps, elle ne songeait pas à vous?... n'imaginait pas... ne comparait pas?...

MARTHE. — Non, non! Ce que vous dites là est abominable... C'est faux! Je jure que c'est faux!... (Désespérément.) Oh! c'est exprès, exprès, que vous voulez m'accabler de ces responsabilités atroces! mais je me débats! Qu'on me juge! Que tout le monde me juge!... Une vie ne peut pas être tout entière de sacrifices! On peut être à la fois femme et mère!

LÉON, secouant la tête. — Non!

MARTHE. — Vous mentez!

LÉON. — Allons donc!... et vous le savez, à présent, autant que moi, plus que moi! Car, en vous, c'est sans cesse la femme et l'amante qui contrarient la mère, c'est l'amante qui s'aveugle, c'est l'amante

qui est complice. Et, tant que vous serez amante, vous ne serez pas mère!

MARTHE, avec douleur et colère. — Ah! de quelle rage vous vous ruez contre l'amour, contre mon amour!... Comme vous le détestez! Comme vous êtes mon ennemi!

LÉON. — Non, mère! non, mère!

MARTHE. — Méchant homme!... Méchant homme!... Comme vous essayez en ce moment de me l'arracher du cœur! Mais vous n'y parviendrez pas, je vous en défie, il est trop fort en moi!

LÉON. — Mère, je n'ai pas de mauvais desseins, je vous le jure... je suis un homme éperdu... malheureux... Je vous supplie, entendez-vous, je vous supplie! Rendez-moi... gardez-moi ma femme!... Qu'elle ne s'en aille pas!... qu'elle me reste! C'est tout ce que je demande!... Et, vous,... après...

MARTHE. — Tout ce qu'une mère peut humainement accomplir, je suis prête à le tenter pour le bonheur de ma fille... (Désespérément.) Mais, laissez-moi vivre aussi, moi, laissez-moi vivre!...

LÉON. — Je m'en remets à vous en confiance.

MARTHE. — Vous le pouvez.

Il sort. Presque aussitôt, Marthe va à la porte de la chambre d'Antoinette qu'elle ouvre.

Scène X

MARTHE, ANTOINETTE

MARTHE, appelant. — Antoinette! (Antoinette paraît.) Je viens de causer avec ton mari. Je n'ai pu lui cacher le danger qui menace son ménage...

ANTOINETTE, avec un grand soupir de soulagement. — Ah!

MARTHE, avec reproche. — Oh! Antoinette...

ANTOINETTE. — Il vaut mieux qu'il sache, que le coup soit porté puisque je suis décidée à présent... de plus en plus... absolument!

MARTHE. — Tu ne peux pas l'être. Avant tout, il faut que je te dise... Cet homme froid, maître de lui, je l'ai vu passer en un instant de la rage à la douleur... à un effondrement tel que j'ai été remuée de pitié profonde...

ANTOINETTE. — Mère, je savais que j'aurais des heures cruelles à passer... Mais voilà des mois que je vis avec la sensation d'être prisonnière. Maintenant, j'ai vu la possibilité de m'évader!... Rien ne m'arrêtera!

MARTHE, avec énergie. — Allons donc! Un mot suffira... L'homme que tu crois aimer est indigne de toi! C'est un petit misérable!

ANTOINETTE, d'un cri. — Ce n'est pas vrai!

MARTHE. — Mais si! c'est vrai, malheureuse enfant... Ton mari vient de m'expliquer...

ANTOINETTE. — Il ment! Il ment par colère, par rancune...

MARTHE. — Il a des preuves... Je suis prête à jurer que Léon a dit vrai!

ANTOINETTE. — Et moi, je jure que non!... Si Edmond était là, il s'expliquerait, se défendrait... Il est capable d'une étourderie, pas d'une bassesse!

MARTHE. — Et tu persistes...

ANTOINETTE. — De toutes mes forces!

MARTHE, s'emportant. — Ah! folle, folle que tu es... Mais quand on devrait t'attacher, vois-tu, pour t'empêcher... (Se dominant par un violent effort.) Non, je parle mal, je parle mal... Ce n'est pas cela qu'il faut te dire... Tu es exaltée, hors de toi... mais, dans quelques minutes, tu frémiras comme moi devant le danger, le danger de l'affreux malheur qui te menace!

ANTOINETTE. — Malheur! bonheur! Est-ce qu'on peut prévoir tout cela. Il m'aime, je l'aime... Pour le reste... Il faut risquer, vois-tu!...

MARTHE, avec terreur. — Pas cela!... Non, non! Ecoute... Ton mari te disputera ta liberté de toutes ses forces, de tout son droit... tu ne t'arracheras de lui que par la violence, l'éclat définitif!

ANTOINETTE. — J'y suis prête!

MARTHE, de même. — Tais-toi!... Tu ne sais pas... Ce garçon, au lendemain du scandale, te voilà à sa merci... Peux-tu... peut-il lui-même répondre de lui?... Et quand il ne serait encore que ce que nous le croyions hier?... cet enfant léger, incapable de se rendre compte de la responsabilité qu'il assume et qui en sera écrasé demain!... Ose me dire, ma fille, qu'il mérite ta confiance!

ANTOINETTE. — Je n'en sais rien! Quel que soit mon avenir, il en peut être pire que celui qui m'attend ici.

MARTHE. — Mon enfant, écoute ton accent! Toi-même, tu n'as pas confiance... Déjà tu doutes, tu doutes!

ANTOINETTE. — C'est que tu m'as fait trop apprendre la sagesse, la raison et la prudence... mais, heureusement, tu m'as mieux éclairée sans le vouloir. Et tes actes sont venus démentir, avec éclat, tes paroles.

MARTHE, tressaillant. — Antoinette! Que veux-tu dire?

ANTOINETTE. — A Dieu ne plaise, mère, que j'oublie le respect envers toi! Mais, espères-tu me faire aveugle et m'empêcher de voir sans cesse sur ton visage le rayonnement, le resplendissement qu'y a mis le bonheur!

MARTHE, avec honte. — Oh! Antoinette... ma fille... ma fille...

Elle se cache la figure dans ses mains.

ANTOINETTE, se rapprochant d'elle et l'entourant de ses bras. — Mère, mère chérie, ne te cache pas... n'aie pas honte!... et pardonne ma hardiesse... mes paroles m'épouvantent moi-même... il me semble que je suis un peu sacrilège en cette seconde... Et, pourtant... pourtant, il faut que je dise...

MARTHE, essayant de se lever. — Non... arrête-toi... tais-toi... Je t'en supplie!...

ANTOINETTE, se cramponnant à elle et chuchotant à son oreille. — Si, mère... on est une mère et une fille... et, tout de même, est-ce qu'il n'y a pas des moments où on est des sœurs?... parce qu'on est des femmes!... Quand je t'ai vu arriver ici, il y a dix jours, sais-tu que mon cœur s'est serré et oppressé... comme de... comme d'envie... oui, je l'avoue, comme d'une jalousie! En t'embrassant, j'ai goûté sur ta peau l'odeur des pays d'où tu venais. Je t'ai trouvée ravissante et riante, avec un visage clair! Et je me suis sentie vieille auprès de toi.

MARTHE. — Oh! Antoinette... ma petite fille!

ANTOINETTE. — Car la jeunesse, c'est d'être heureux, c'est d'aimer! On n'est pas jeune, avec un cœur qui se refroidit et se recroqueville. Et le froid qui vient de là, vois-tu... (Elle met la main sur son cœur.) vous coule par tout le sang et vous fait vieille avant l'âge. Je ne veux pas être vieille encore!... Je veux connaître le bonheur que tu as connu, que tu

connais... qui te transfigure... qui te rend jolie et bonne... qui t'a fait ouvrir si largement à ta petite fille un cœur qu'elle s'était cru fermé... Mère, c'est parce que je t'ai vue ainsi que je n'ai plus su me résigner!

MARTHE, balbutiante, atterrée. — C'est vrai?... parce que tu m'as vue... parce que tu m'as vue?...

ANTOINETTE. — Oui. Ton image seule proclamait le droit, le devoir d'être heureux.

MARTHE, accablée, sourdement. — Il avait raison... il avait raison...

ANTOINETTE. — Pourquoi essaies-tu de me retenir dans le plus triste des devoirs quand toi-même...

MARTHE, désespérément. — Mais, moi... moi, malheureuse enfant... puisque tu ne crains pas de faire une comparaison effroyable... puisque tu me forces à essayer de me justifier devant ma fille...

ANTOINETTE. — Oh! mère!

MARTHE. — Moi, je suis libre, indépendante!

ANTOINETTE. — Je peux être ainsi demain!

MARTHE, avec épouvante. — A quel prix!... Moi, j'ai acheté par des années de patience ce bonheur qui me devient brusquement si lourd... et il ne me reste plus que quelques années de femme avant la vieillesse...

ANTOINETTE. — A moi, si je demeurais ici, il ne m'en resterait plus! Et je sais que je ne retrouverai jamais ma révolte d'aujourd'hui, l'énergie qui me soulève!...

MARTHE, avec une rage désespérée. — ...et que je t'ai communiquée, moi, moi, ta mère...

ANTOINETTE. — Oui.

MARTHE. — Ainsi!... ainsi!... c'est ainsi!... Et pour avoir cherché, moi, mon bonheur, je ferai ton malheur à toi, ma fille...

ANTOINETTE, avec ardeur. — Non, mère, non!

MARTHE. — Si! C'est à ton malheur que tu cours! Je le vois comme s'il était là, devant moi, maintenant... Je la vois, l'épouvantable aventure où je t'aurai poussée, où j'aurai été ta complice... par aveuglement, par complaisance honteuse... parce que j'ai eu le remords de t'avoir mal comprise jadis... parce que je me suis mise soudain à trop t'aimer, à mal t'aimer!... Je vois ta vie en miettes avant peu de jours... je te vois en larmes...

ANTOINETTE, avec effroi. — Mère, mère! A ton tour, tais-toi!

MARTHE, avec emportement. — Comment me tairais-je quand je suis remplie tout entière de cette angoisse, de cette certitude... L'homme à qui je me suis confiée, crois-tu qu'il y en ait des centaines de semblables? Détrompe-toi, pauvre petite, la plupart des hommes sont méchants, faibles, égoïstes et lâches! Lui-même n'a pas toujours été ce qu'il est. Il a trompé, il a fait souffrir, et c'est un grand cœur... Regarde autour de toi, partout, comment finit l'amour! Ce sont toujours les femmes qui paient. Trahies, meurtries, abandonnées... des suicides et, pour le moins, des déchéances.

ANTOINETTE, essayant de lui fermer la bouche. — Oh! mère... mère...

MARTHE. — Et c'est à cet avenir que j'envoie ma fille. Demain, on aura le droit de me cracher cette insulte au visage. Et, toi-même, tu éclateras contre moi en reproches!

ANTOINETTE. — Non.

MARTHE. — Si. Et tu feras bien. Et je ne serai pas assez punie... (Avec énergie.) Ah! non, non, ce ne sera pas! Je me réveille et je me retrouve! Tu ne partiras d'ici qu'en me piétinant!

ANTOINETTE. — Mère!

MARTHE. — Je ne te quitte plus. Je m'accroche à toi. Partout tu entendras mes plaintes et le cri de mes remords... jusqu'à ce que je meure, que je meure de chagrin et de honte, car c'est moi qu'on perdra en te perdant... Antoinette, mon enfant adorée, nous nous sommes retrouvées, je me suis remise à t'aimer comme quand tu étais toute petite. Je te supplie, ne fais pas cela, ne fais pas cela!... Ce grand sacrifice de tes espérances, de tes ardeurs, de ta jeunesse avide de vivre, c'est moi, moi, ta mère, moi qui t'ai mise au monde, qui te le demande... qui te le demande, ma fille, ma fille chérie, à genoux!...

Elle va pour se laisser glisser aux genoux de sa fille. Antoinette l'arrête et la retient fortement dans ses bras.

ANTOINETTE, tremblante. — Oh! mère, mère, qu'allais-tu faire?

MARTHE. — Réponds-moi... réponds-moi... jure-moi!

ANTOINETTE, à bout d'émotion. — Je ne sais pas... je ne sais plus... Pourquoi!... Pourquoi?... (Elle éclate brusquement en sanglots.) Oh! mère, que je suis malheureuse.

Elle sanglote, la tête sur la poitrine de sa mère.

MARTHE. — Ma pauvre petite enfant...

ANTOINETTE. — Qu'est-ce que je vais devenir à présent?... Ah! je n'avais pas assez de courage...

MARTHE, la pressant contre elle, le visage éclairé. — Tais-toi! tais-toi!

ANTOINETTE. — Qu'est-ce que je vais devenir!...

MARTHE, mystérieuse, avec une expression de douleur. — Je t'aiderai... tu verras. (Antoinette relève la tête et la regarde. Avec fermeté et tendresse.) Tu verras!...

RIDEAU

Marthe. Léon et Antoinette.

Scène II. — Antoinette à Léon : *« Tiens, va-t'en, va faire quelques pas dehors... Tu remonteras dans une demi-heure. Je vais causer avec elle... »*

ACTE IV

Un mois plus tard. Un salon d'hôtel en Suisse. Deux portes à gauche donnant sur les chambres de Marthe et d'Antoinette. Une porte double à droite donnant accès du dehors dans l'appartement. Au fond, large fenêtre ouverte à deux battants sur un balcon. Le soir. Plafonnier allumé. Un maître d'hôtel dessert une table sur laquelle on vient de finir de dîner.

Scène première

MARTHE, LEON, LE MAITRE D'HOTEL

LÉON, de la fenêtre, se retournant. — Somme toute, elle va beaucoup mieux.

MARTHE. — Mille fois!... il n'y a pas de comparaison!

LE MAITRE D'HOTEL, qui a achevé de desservir avec l'aide d'un garçon. — Monsieur et madame n'ont plus besoin de rien?

MARTHE. — Non, merci, mon ami.

LE MAITRE D'HOTEL. — Faudra-t-il servir encore le déjeuner ici demain matin?

LÉON. — Qu'en pensez-vous, mère?

MARTHE. — Mon Dieu... un peu de distraction, d'allées et venues... Enfin, nous verrons! (Au maître d'hôtel.) On vous dira cela dans la matinée.

LE MAITRE D'HOTEL. — Monsieur... madame...

Il sort, emportant la desserte.

LÉON. — Il faudra que je prévienne au bureau de l'hôtel pour la note... Je crois que nous pourrions partir après-demain... le soir... à cause de la chaleur... le médecin a bien dit, n'est-ce pas?...

MARTHE. — Elle peut voyager sans aucun inconvénient... Oh! Naturellement... et il faut s'y attendre... elle restera nerveuse jusqu'au terme de sa grossesse... mais sans ces accidents, Dieu merci...

LÉON, soupirant. — Ah! oui, Dieu merci, Dieu merci... De quelle alerte nous sortons!... Au lendemain de... de tout ce qui vient de se passer... Dès le premier jour de ce voyage où nous l'entraînons...

MARTHE, avec une pitié affectueuse. — Mon pauvre garçon!

Elle va s'asseoir à gauche, devant une table-bureau, et se dispose à commencer une lettre.

LÉON. — Ne me plaignez pas! Je ne me porte pas mal du tout, ma foi... Et j'ai tiré presque du profit de ces secousses, de ces alarmes... D'abord, près d'une malade, on n'a pas de pensées irritantes... ni égoïstes...

MARTHE. — Vous avez un cœur excellent, Léon!... Et j'ai du remords, maintenant, de ne pas vous avoir toujours apprécié à votre valeur.

LÉON. — Laissez donc! Laissez donc! ça n'a pas d'importance...

MARTHE. — Depuis un mois que nous sommes cloués ici par cette vilaine crise de la petite, vous

avez montré un courage... même une bonne humeur... admirables!

LÉON, soupirant. — N'importe! Sans vous...

MARTHE. — Oh! moi, j'étais la mère! (Léger sourire.) Et vous avez vu qu'il y a des circonstances où la mère se retrouve tout entière... et sans distractions! (Mouvement de Léon. Vivement.) Ne me répondez pas! C'est une petite taquinerie... sans aigreur, je vous assure...

LÉON. — Je suis tranquille là-dessus!... Nous avons fait vraiment connaissance durant les heures d'inquiétude... Ce que ça rapproche une angoisse commune!

MARTHE. — Oh! oui... Et puis le meilleur sort de nous-même à ces instants. Enfin, c'est fini! Plus d'évanouissements, plus de ces yeux hagards... Nous retrouvons une petite personne normale...

LÉON, soupirant. — Encore bien abattue, parfois... bien triste...

MARTHE. — Elle se relèvera vite... Et l'essentiel, c'est qu'il y a déjà comme un abîme entre aujourd'hui et hier... cet hier d'il y a un mois!... (Songeuse et triste.) Un abîme, oui! Et pas pour elle seulement... Moi aussi, quand j'y songe, je vois tout cela... très loin déjà derrière moi!... de l'autre côté!... (Vivement.) Oh! C'est une impression...

LÉON, après un temps. — Il y a quelque chose que je voudrais vous demander, c'est... (S'interrompant.) Oh! pardon, je vous empêche d'écrire...

MARTHE, avec un mouvement d'épaules las. — Oh!... (Elle pose sa plume.) De quoi s'agit-il?

LÉON, avec un peu d'embarras. — Je compte télégraphier demain à Ragatz. Je voudrais savoir le... le nombre de chambres que je dois retenir... En d'autres termes, chère maman, je vous pose franchement une question que nous avons jusqu'ici tenue en réserve et qu'il faut bien cependant se décider à aborder: nous accompagnez-vous dans cette nouvelle étape de notre voyage? ou comptez-vous aller de votre côté?... Reprenez-vous votre liberté?...

MARTHE, songeuse, hochant la tête. — Ah! voilà... voilà...

LÉON, avec un peu de surprise. — Votre résolution n'est pas arrêtée encore?

MARTHE. — Non...

LÉON. — Pourtant...

MARTHE. — Antoinette n'a pas l'air de supposer, même un instant, que nous puissions nous séparer ici... n'est-ce pas?

LÉON. — Je n'en jurerais pas!... Elle affecte de n'avoir pas de doutes sur vos intentions, pour vous lier... tacitement... Comme elle s'est prise pour vous d'une passion frénétique...

MARTHE. — Oui... (Un temps.) Et vous... que pensez-vous?

LÉON. — Je pense que son état physique n'exige plus du tout votre présence constante, ni vos soins... Votre départ sera évidemment pour elle un petit déchirement... mais qu'elle aura très bien la force de supporter. Le vide qu'elle éprouvera, je ne peux pas me vanter... malheureusement... d'être à même de le combler. Mais enfin, de l'antipathie qu'elle ressentait pour moi, il me paraît certain qu'à l'heure actuelle, il ne reste rien... Elle me supporte volontiers près d'elle...

MARTHE. — Oh! mieux que cela, Léon... mieux... bien mieux...

LÉON. — Si vous voulez!... Enfin, je serai un compagnon de voyage... suffisant! Et je tâcherai de toutes mes forces, vous n'en doutez pas, de me rendre agréable!... Alors... dans ces conditions...

MARTHE. — Vous n'avez pas tout à fait compris le sens de ma question... Que penseriez-vous de moi... moralement... comment me jugeriez-vous si... si je m'en allais?...

LÉON. — Oh! là-dessus, je vais vous répondre... et nettement... Nous nous sommes vus de longues heures, silencieux, au chevet de votre fille. Ces derniers temps, surtout, quand elle dormait paisiblement, vos regards, souvent, après s'être reposés sur elle, s'en allaient loin, loin. Je devinais bien alors quelle préoccupation crispait votre visage. Et moi qui, de l'autre côté du lit, pensais aussi à l'avenir, avec quelle soif violente d'être heureux!... comment voudriez-vous que je sois resté l'ennemi de vos rêves et de votre bonheur à vous?... ma camarade des mauvais jours.

MARTHE, attendrie, émue. — Léon!

Elle lui tend la main.

LÉON. — Oui, oui, on a vite fait d'imposer aux autres leur part de sacrifice... sans se demander... Et puis les idées s'élargissent... on voit!... on voit!... Le bonheur, mon Dieu! c'est très nécessaire!... Et je trouve qu'il y a dans l'affection exaltée que vous montre Antoinette une part d'égoïsme un peu tyrannique que je n'approuve pas à présent... non, que je n'approuve pas... (Marthe a un mouvement vers lui. Il se détourne un peu ému et se lève.) Je vous laisse finir votre lettre, mère... Plus tard, vous me direz ce que vous avez décidé... en toute liberté!

Il remonte vers la fenêtre. Marthe reste un instant songeuse. Puis elle recommence à écrire. Cependant Antoinette est apparue sur le seuil de sa chambre: elle traverse le salon sur la pointe des pieds. A Léon qui s'est retourné, elle fait un signe impérieux de se taire, et, arrivée derrière sa mère, elle l'embrasse brusquement par surprise.

Scène II

LES MÊMES, ANTOINETTE

MARTHE. — Oh!...

Elle referme brusquement le buvard.

ANTOINETTE, fâchée. — Oh! comme tu es nerveuse, mère...

MARTHE. — Ah! écoute, chérie, c'est que... quand on ne s'attend pas...

ANTOINETTE. — Tu as refermé ce buvard si brusquement, que tu m'as fait mal... oui, au bras... regarde...

MARTHE. — Je suis désolée... je ne vois pas grand'chose...

ANTOINETTE, secouant la tête. — Oui... attends demain!... tu verras... une belle griffe!...

LÉON, riant. — Mère dénaturée!

MARTHE. — Un mouvement instinctif...

ANTOINETTE. — Crois-tu donc que je voulais lire, par-dessus ton épaule...

MARTHE, protestant. — Oh!

ANTOINETTE, boudeuse. — Rassure-toi. Je respecte tes secrets.

LÉON. — Antoinette, viens donc sur le balcon.

ANTOINETTE. — Pourquoi?

LÉON. — Il fait superbe... Il y a des étoiles et des étoiles!...

ANTOINETTE. — Elles sont trop. Elles m'ennuient. Je suis bien là.

Elle s'assied près de sa mère.

LÉON. — J'ai déjà empêché ta mère de finir ses lettres...

ANTOINETTE. — Elle a bien le temps.

MARTHE, timidement. — Mais non, chérie... Le courrier...

ANTOINETTE. — Il n'y en a plus!

LÉON. — Si... A dix heures, l'omnibus de l'hôtel emporte les lettres qui partent immédiatement...

ANTOINETTE. — Oh! naturellement... Toi, si tu ne connaissais pas les heures de tous les courriers.. (A Marthe.) Tes lettres ne sont pas si pressées, peut-être?

MARTHE. — Mais, chérie...

ANTOINETTE, avec rancune. — Oh! c'est bon! c'est bon! finis ta correspondance... Ecris-en des pages et des pages, d'une écriture illisible... Puisque ça t'amuse!... As-tu au moins envoyé un mot à ta couturière?... pour qu'elle te fasse suivre tes robes... là-bas, à Ragatz...

MARTHE, troublée. — Non... pas encore... je...

LÉON, intervenant. — Viens donc par ici, Antoinette... laisse ta mère.

ANTOINETTE. — Ne te mêle pas de cela!... Pas d'abus d'autorité, s'il te plaît... (A Marthe.) Je te laisse... de ma propre volonté... Dix minutes te suffisent?

MARTHE. — Oui.

ANTOINETTE. — Bon!... (Elle remonte vers son mari.) Qu'est-ce que tu me veux?

Marthe écrit. Léon et Antoinette causent au bord de la fenêtre sans élever la voix.

LÉON. — Qui t'a dit que ta mère venait avec nous à Ragatz?

ANTOINETTE, tranquillement. — Mais cela va de soi!

LÉON. — Elle n'a pas prononcé un mot à ce sujet!

ANTOINETTE. — Ni à d'autres. Donc elle reste avec nous.

LÉON. — Ce n'est pas sûr... Elle ne s'est pas engagée à passer tout l'été avec nous...

ANTOINETTE, hochant la tête. — Elle s'est engagée... elle s'est engagée à bien des choses...

LÉON. — Pas à ma connaissance!

ANTOINETTE, haussant les épaules. — A ta connaissance!... à ta connaissance!... Est-ce que tu as la prétention de tout connaître?

LÉON. — Oh! non... mon Dieu, non... mais...

ANTOINETTE, avec vivacité. — Ne te mêle pas de nos affaires à maman et à moi, je t'en prie!... Cela ne regarde que nous deux!

LÉON, souriant. — Ma petite Antoinette, sais-tu que tu es devenue une petite femme diablement impérieuse!...

ANTOINETTE. — M'aimais-tu mieux avant... passive en apparence, résignée à tout!

LÉON, vivement. — Non!... oh! non!...

ANTOINETTE. — Alors!... Parce que je suis plus familière, plus à l'aise avec toi... Décidément, il faut toujours que tu trouves à redire... D'ailleurs, dans l'état où je suis, toutes les femmes ont le droit d'être exigeantes. Et le devoir des maris, c'est de satisfaire avec empressement jusqu'à leurs caprices.

LÉON. — Il ne s'agit pas de moi, mais de ta mère...

ANTOINETTE. — C'est aussi le devoir des mères... D'ailleurs on croirait que je veux faire d'elle une victime... Mais passer des vacances près de sa fille et de son gendre... (Gentiment moqueuse.) d'un si bon gendre... est-ce que ce n'est pas un plaisir, une faveur... que bien d'autres envieraient...

LÉON. — Tu sais bien...

ANTOINETTE. — Je sais... je sais ce que je fais, entends-tu... Et ce qui m'étonne, c'est de trouver à cette occasion un adversaire en toi qui, jusqu'à présent...

LÉON. — N'ai-je pas changé en bien des choses?...

ANTOINETTE, railleuse. — Arrête-toi! Ça va être trop... Tu vas devenir... dépravé, corrompu!

LÉON, peiné. — Antoinette!

ANTOINETTE, vivement. — Oh! non, je t'en prie, pas cet accent dans la voix!... Ce n'est pas une taquinerie si cruelle!... Je ne suis pas bien méchante avec toi, depuis quelques jours!...

LÉON, vivement. — Ai-je dit cela!... (Il lui prend la main.) Mais, c'est justement, parce que je suis plus heureux moi-même... plus...

ANTOINETTE. — Oui... enfin, tu es jaloux de maman, de ma tendresse pour elle...

LÉON. — Oh! Antoinette... que tu me connais mal...

ANTOINETTE. — Allons donc! Tu es jaloux... et égoïste... égoïste comme tout le monde... comme moi... comme maman...

LÉON. — Ta mère...

ANTOINETTE. — Maman est très égoïste... je trouve inouï qu'elle pense à me quitter en ce moment, quand vous êtes à peine rassurés...

LÉON. — Tu vas très bien! Dieu merci.

ANTOINETTE. — Mais j'ai failli mourir.

LÉON. — Allons donc! Jamais de la vie.

ANTOINETTE, avec un mouvement têtu. — Maman me doit... me doit... bien des choses!

LÉON. — Moins que nous lui devons nous-mêmes, va! Et quand même, ne soyons pas des créanciers... trop exigeants!

ANTOINETTE. — Je suis sûre qu'elle est très heureuse comme cela... qu'elle ne regrette rien!

LÉON. — Tu en es sûre... Eh bien, regarde-la... en ce moment!

Marthe regarde devant elle dans le vide. Et son expression est tendue, soucieuse. En rencontrant le regard d'Antoinette, elle se force à sourire.

MARTHE. — Qu'est-ce qu'il y a... chérie?

ANTOINETTE. — Rien... rien... Ecris!... (A Léon.) Tiens, va-t'en! va faire quelques pas dehors... Tu remonteras dans une demi-heure. Je vais causer avec elle...

LÉON. — Si tu veux... Mais...

Il quitte la fenêtre.

ANTOINETTE, le retenant. — Un instant... Attends... Est-ce que, ce soir, tu m'aimes toujours autant?...

LÉON, avec trouble. — Antoinette... tu sais bien!...

ANTOINETTE, avec un accent railleur, un peu méchant. — Oui, mais... d'amour!...

LÉON, gêné. — Mais...

ANTOINETTE. — Alors, dis-le!... Dis-le un peu...

LÉON, de même. — Voyons...

ANTOINETTE, avec un petit rire mauvais. — Dis-le!... Ça m'amuse... parce que tu le dis si mal! (Brusquement changée.) Pauvre Léon... Je suis méchante, hein?... Ne me regarde pas avec ces yeux-là. (L'écartant nerveusement.) J'ai mal aux nerfs, ce soir, vois-tu... Va-t'en, va-t'en! (Il sort.)

Scène III

MARTHE, ANTOINETTE

ANTOINETTE, redescendant en scène. — Tu n'as pas encore fini d'écrire?...

MARTHE. — Mais si... Tu vois... justement...

Elle ferme sa lettre.

ANTOINETTE, elle a été se jeter sur le canapé. — A la bonne heure... alors, viens... viens près de moi... me prendre dans tes bras...

MARTHE, debout brusquement. — Qu'est-ce que tu as? Tu ne te sens pas bien?

ANTOINETTE, avec un petit soupir. — Pas très...

MARTHE, elle s'empresse vers elle. — Allons, bon! Allons, bon!

ANTOINETTE, souriant. — Oh! pas très mal non plus!... Ne t'alarme pas!

MARTHE. — Tu as des battements de cœur... de l'étouffement?

ANTOINETTE. — Non, non, pas du tout... Je suis un peu triste, seulement, voilà... J'ai besoin de faire la petite fille... et que tu me tiennes contre toi... et que tu me câlines... que tu me câlines... (Marthe l'a prise dans ses bras.) Comme cela... voilà... ça va aller mieux!... ça va déjà mieux!

MARTHE, la caressant. — Petite... petite... (Un temps; cherchant des yeux.) Où est-il donc passé, ton mari?...

ANTOINETTE. — Descendu faire quelques pas... Qu'est-ce que ça fait?... Ne t'occupe pas... Nous deux, nous deux bien serrées l'une contre l'autre... Un cercle autour. Ça suffit. Là est le bonheur!... n'est-ce pas?... (Insistant.) n'est-ce pas?

MARTHE. — Sans doute, mon enfant chérie, sans doute... Mais pourquoi un cercle... si étroit?

ANTOINETTE. — Parce que!... c'est comme cela!... Tu ne veux pas?

MARTHE. — Si, si... bien sûr... C'est très bon d'être aimée comme ça, par sa petite... Mais je ne suis pas jalouse. Et je ne voudrais même pas... pour ton bonheur,... tenir, dans ton cœur, la plus grande place... (Souriant.) D'ailleurs...

ANTOINETTE. — Quoi? D'ailleurs...

MARTHE. — D'ailleurs quelqu'un va venir me la disputer, cette place... m'écarter avec un égoïsme, un sans-gêne...

ANTOINETTE, comprenant; une moue. — Ah! oui... tu crois que je l'aimerai, ce petit-là?

MARTHE. — Si je le crois!... (Antoinette secoue la tête.) Bon! Bon! nous reparlerons de cela dans quelques mois...

ANTOINETTE, secouant la tête. — Je ne sens pas du tout que je l'aimerai!

MARTHE. — Que tu es bête, ma chère petite fille!

ANTOINETTE. — Il ne sera pas beau... il ne sera pas gai...

MARTHE, vivement. — Touche du bois... touche vite... vite... Elle est folle, ma parole, folle à lier!

ANTOINETTE, songeuse. — Dire que, quand je voulais partir, il était là déjà... sans qu'on l'ait su!

MARTHE. — Crois-tu, hein? crois-tu!... C'est terrifiant à penser...

ANTOINETTE, de même, un peu amère. — La chaîne était déjà fixée. Je ne la sentais pas...

MARTHE, mécontente. — La chaîne... Tu emploies des mots, mon enfant... Je croyais que nous nous étions mises d'accord, pas plus tard qu'hier, sur ce point que tu n'étais pourtant pas très à plaindre...

ANTOINETTE. — Pas à envier, non plus, tout de même, hein?

MARTHE. — Et pourquoi pas?... Léon... et c'est sans restriction, à présent, que je le dis... Léon a changé. Il est méconnaissable!

ANTOINETTE. — Oui, il a fait un grand effort!

MARTHE. — Il t'aime... avec une passion touchante... dont je le croyais incapable!

ANTOINETTE. — Je le lui rends, en affection... en reconnaissance... Il m'attendrit parfois... Tout cela ne fait pas de l'amour...

MARTHE. — Ça en fera peu à peu... En tout cas, de plus en plus tu t'attacheras à lui... Et ton enfant sera là!

ANTOINETTE, doucement, l'entourant de ses bras. — Et ma mère...

MARTHE, troublée. — Ta mère... ta mère aussi, naturellement... à sa place de mère qui se résigne d'avance être un peu repoussée en arrière et à en attendre le toi, bientôt, moins qu'elle ne te donnera...

ANTOINETTE. — Tu te résignes joliment... tu te résignes trop... Tant de résignation, sais-tu que ça ressemble pas mal à de l'égoïsme...

MARTHE. — Oh! ce reproche! de toi, chérie...

ANTOINETTE. — Oui, oui... je sais ce que tu vas dire... comme tu as été pour moi, tout ces temps-ci... ce que tu as fait... les nuits que tu as passées!... Je sais, je sais. Mais je voudrais que tu ne te sois pas tant dévouée, seulement à ton enfant malade... Bien portante...

MARTHE. — Bien portante, tu as ta vie normale à remplir. Et tu n'as plus tellement besoin d'aide... d'appui...

ANTOINETTE. — Qu'en sais-tu?

MARTHE. — Mais...

ANTOINETTE. — Qu'en sais-tu?... Tu t'imagines qu'un mois... un mois où j'ai été plus de la moitié du temps inconsciente... un mois ça suffit pour renouveler une femme de fond en comble, pour tuer en elle tout ce qui peut la faire souffrir dans sa vie présente: aspirations déçues... souvenirs... regrets...

MARTHE, vivement. — Regrets! regrets... Que peux-tu regretter? Une folie...

ANTOINETTE. — Ah! est-ce que ce sont les folies qu'on regrette le moins?

MARTHE. — On t'a ouvert les yeux, cependant... Tu sais ce qu'il valait maintenant, ton héros!

ANTOINETTE. — Il m'aimait... j'en suis sûre... il m'aimait sincèrement!

MARTHE. — Mais toi... tu l'as reconnu... à présent, tu n'es même plus sûre de l'avoir aimé...

ANTOINETTE. — Aimer... c'est un mot si grand... si vague!

MARTHE, haussant les épaules. — Allons donc!

ANTOINETTE, la fixant. — Tu ne crois pas, toi! que c'est un mot vague... (Un silence, puis:) Maman... je ne serai probablement jamais plus très malheureuse, mon ménage est en voie de devenir un ménage normal. Entre moi et Léon, il y a déjà cette intimité faite d'un tas de maux qu'on a soufferts ensemble ou près l'un de l'autre, et qu'on n'a pas pu se cacher. Tu as raison: sans doute, demain, quand il sera là, j'aimerai mon enfant... Mais de penser que tout va s'arranger ainsi, tant bien que mal, c'est de cela, vois-tu, que je souffre le plus pour le moment. Et ce qui n'est pas cicatrisé, je l'écorcherai volontiers, entends-tu, si je le pouvais, pour le sentir plus longtemps... le plus longtemps possible! Car, après,

après... (Un grand soupir.) j'aurai cessé d'être une jeune femme... je ne songerai même plus à cet horizon qui s'était ouvert devant moi un instant... si merveilleux... je dirai: « J'étais folle! j'étais folle!... » Je ne comprendrai plus... Il n'y a rien de plus triste que cela...

MARTHE, secouant la tête. — Mais non, mais non!... Laisse donc aller la vie...

ANTOINETTE, tristement. — Elle va, maman, elle va, sans me demander la permission!... Et jamais plus elle ne m'apportera un très grand bonheur...

MARTHE, soupirant. — Elle les fait payer si cher!

ANTOINETTE, ton changé. — Alors qu'au moins j'aie tout ce qui me compense d'avoir renoncé à en courir la chance!

MARTHE. — Une chance inexistante! Tu n'as rien perdu...

ANTOINETTE, continuant. — Tout ce qui m'est dû... (Un temps; sans regarder sa mère, mais d'une voix nette.) tout ce qu'on m'a promis!

MARTHE, avec un petit cri de douleur étouffé. — Ah!

ANTOINETTE, passionnément. — Mère, mère, tu ne sais pas comme tu m'es nécessaire... Mon amour pour toi, c'est tout ce qu'il y a en moi de plus vivant, de plus exalté... de... de... de passionné! Oui, c'est bizarre, mais c'est ainsi. Nos vies se sont mêlées, confondues en un instant. Et il me semble à présent qu'elles se touchent, qu'elles se tiennent...

MARTHE. — Mon enfant...

ANTOINETTE. — Je ne peux pas supporter l'idée que tu t'en ailles, que tu t'éloignes, pour vivre d'une vie que je ne connais pas... Mon mari, mon enfant, tout cela, c'est bien, si tu restes; et ce n'est rien si tu t'en vas... J'ai peur d'être seule, affreusement seule, j'ai peur de me désespérer... de regretter... de me dire qu'on m'a fait tort... que tu m'as fait tort...

MARTHE, avec douleur. — Tais-toi, mon enfant, tais-toi!... Tu en as assez dit, je t'assure... Et tu n'avais même pas besoin de tant de paroles. Je n'ai pas oublié celles que j'ai prononcées une fois et que tu as si bien comprises... et retenues... Je ne me marchande pas, va. Je suis à toi, comme tu voudras, tant que tu voudras!

ANTOINETTE, avec violence. — Mais, pas comme cela! pas comme cela!... Pas résignée; pas parce que tu t'es engagée... De toi-même... avec tout ton cœur...

MARTHE, la voix brisée. — Tout mon cœur!...

ANTOINETTE. — Parce que tu me préfères... parce que je te suffis...

MARTHE, la gorge serrée. — ...me suffis!

ANTOINETTE. — Avec joie!

MARTHE. — Avec j...

Elle détourne la tête et pleure.

ANTOINETTE, bouleversée. — Mère, mère, ne pleure pas! Oh! Je suis égoïste, je suis ingrate, je suis mauvaise! J'ai horreur et honte de moi!... Reprends ta liberté, reprends-la tout entière. Je te la rends. Sois heureuse, toi! Sois heureuse de ton plus grand bonheur... Maman, maman! pauvre maman...

MARTHE, qui l'a prise dans ses bras. — Fillette... chérie... voyons, ne pleure pas... c'est ridicule... ne pleurons pas...

Elles s'arrêtent de pleurer, se regardent avec des sourires forcés. Un temps, puis:

ANTOINETTE, embarrassée, avec un regard suppliant et un petit sourire timide. — Alors... est-ce que c'est demain... qu'on se quitte...

MARTHE, hésitante. — Demain... (Elle regarde sa fille.) Non... non!

Léon entre, visiblement agité.

Scène IV

LES MÊMES, LEON

LÉON, à Antoinette. — Comment, ma petite Antoinette, pas encore couchée?

ANTOINETTE. — Non!... Tu vois bien.

LÉON. — C'est absurde... c'est ridicule... Le médecin avait tant recommandé qu'à dix heures...

ANTOINETTE. — Mon Dieu... Mon Dieu... Il n'y a qu'un quart d'heure de plus... Ce n'est pas un scandale... Et je dors si mal!...

LÉON. — Ça ne fait rien... Couche-toi, couche-toi, tout de suite.

ANTOINETTE. — Oui, oui... c'est bon... Comme tu as l'air agité!...

LÉON. — Pas agité... mécontent...

ANTOINETTE. — C'est bon... c'est bon... Mon livre... là... Tu vas venir, mère...

LÉON. — Mais oui, mais oui... elle va venir... Va donc!

ANTOINETTE, avec une moue, le regardant. — Comme garde-malade, on ne fait pas plus grognon.

Scène V

MARTHE, LEON

MARTHE, nerveuse, anxieuse. — Qu'est-ce qu'il y a, Léon?...

LÉON. — Ah! vous avez deviné!...

MARTHE. — Oui... Vite...

LÉON. — M. Mariaud vient d'arriver... (Violent tressaillement de Marthe.) Oui, je sais que vous ne l'attendiez pas!... J'ai trouvé inutile qu'Antoinette soit mise au courant... Enfin, il est là... Vous n'avez qu'à sonner... Le garçon...

Il sort à droite par la deuxième porte. Marthe reste un instant comme suffoquée. Elle sonne. Puis elle va à la fenêtre, respire précipitamment comme une personne très oppressée. Un domestique introduit Georges. Un instant avant, elle a tourné le bouton commandant le plafonnier. Une seule lampe sur la table. La pièce presque dans la nuit.

Scène VI

MARTHE, GEORGES, puis ANTOINETTE

GEORGES, allant à Marthe d'un élan. — Marthe!

MARTHE, vivement. — Prenez garde! Ma fille est là... tout près... mon gendre aussi... (Elle tend ses mains à Georges qui les prend, les serre. Tous deux restent un long instant ainsi, se souriant avec effort, très émus.) Bonjour, Georges... mon cher... cher Georges.

Georges prend la lampe et veut l'élever jusqu'à la figure de Marthe. Mais elle l'arrête dans son mouvement en lui posant doucement la main sur le bras.

GEORGES. — Il fait si sombre... Je vous vois à peine.

MARTHE. — C'est bien ainsi, croyez-moi... croyez-moi... (Un temps.) Georges, pourquoi êtes-vous venu?

GEORGES. — Vous le demandez... (Avec beaucoup de

douceur et de fermeté en même temps dans la voix.) Marthe, je suis venu pour vous chercher...

MARTHE, dans un grand trouble. — Pour me... chercher...

GEORGES, s'animant. — Mais oui! Je n'y tenais plus, comprenez donc, je n'y tenais plus... Vos lettres plus vagues, chaque jour, éludant mes questions, évitant de me fixer une date, un délai... Voyons, voyons, puisque tout s'arrange, puisque votre fille va mieux, puisque... Alors, Marthe, Marthe, ma chérie, qu'est-ce qui vous retient encore ici?... Vous voilà libre de nouveau...

MARTHE, secouant la tête. — Je ne sais pas!

GEORGES, saisi. — Comment?... vous ne...

MARTHE. — Non, je ne sais pas... Je me suis crue libre, autrefois!... Vous m'aviez persuadée que je l'étais!... Je ne l'étais pas!... (Mouvement de Georges. Avec force.) Je ne l'étais pas... A quoi bon discuter!... Les faits sont là... Il y a eu des heures où nous n'avons pas été sûrs de la vie de mon enfant... Si elle était morte, je ne me serais jamais pardonnée... je ne vous aurais jamais pardonné!...

GEORGES, se débattant. — Mais, ce n'était pas moi, pas nous!... L'enchaînement des circonstances...

MARTHE. — Ma fille est là!... bien là! (Grand soupir.) Mais je n'ai pas oublié encore le frisson... le grand froid... A présent, je suis, voyez-vous, comme... comme une fugitive qu'on aurait rattrapée et reprise... si durement!... Ah! oui, quelle rude main s'est abattue! Depuis, je garde de tout cela un tremblement... J'ai peur... j'ai toujours peur. Voilà!

GEORGES, avec un entrain et une confiance grandissants. — Parbleu! vous restez sous l'impression du cauchemar! Mais comme il était temps que j'arrive pour vous tirer de là, mon amie! pour vous secouer! pour vous rappeler qu'il n'y a pas dans la vie que des dangers... et des malheurs... (Vaillamment.) Mais non! mais non!... Réveillez-vous, Marthe!... Allons! un petit effort!... Allons!... Et un autre encore tout petit... pour persuader un être charmant et bon, un peu gâté par vous ces derniers temps, qu'elle ne doit pas confisquer entièrement votre vie... pour la persuader... oh! doucement, tendrement... mais avec une tendresse un peu ferme... pour l'éclairer au besoin...

MARTHE, avec agitation et douleur. — A quoi bon!... Elle sait, elle sait... elle ne sait que trop... Et elle ne veut pas!

GEORGES, saisi. — Elle ne veut pas!

MARTHE, désespérément. — Non, elle ne veut pas!... Elle ne veut pas que je revienne à vous... Elle ne le veut pas, de tout son être cabré... jaloux...

GEORGES, indigné. — Mais c'est...

MARTHE, vivement. — C'est une petite fille malade... troublée par les nerfs à l'époque où la femme se possède le moins... c'est l'enfant qui m'a fait, dans les sanglots... à moi, à moi... un grand et dur sacrifice... et à qui j'en ai fait un autre... en échange.

GEORGES, tressaillant. — Un autre... Expliquez-vous! Vite!

MARTHE. — Ah! oui, il faut que vous sachiez et que je soulage enfin mon cœur... si lourd... Georges, pardonnez-moi. Dans l'instant où je l'ai forcée à renoncer à l'ombre de bonheur qu'elle poursuivait, ayant dans mes bras ma fille désespérée, qui pleurait tant... tant qu'il me semblait que jamais on n'arriverait à arrêter ses larmes...

GEORGES, pressant. — Eh bien... eh bien!

MARTHE. — J'étais si pénétrée de mes torts.. l'avenir m'apparaissait si fermé, sans lendemain... Et puis, cette pensée de lui mettre un jour sous les yeux le spectacle de mon bonheur à moi quand je venais... c'était si... si inique... si impossible!... Alors, alors...

Elle s'arrête.

GEORGES, haletant. — Mais, finissez! finissez donc... Vous m'avez...

MARTHE, très bas. Un souffle. — Oui.

GEORGES, anéanti. — Oh!... (Un silence. Il la regarde; puis:) Je ne croyais pas que vous auriez fait cela... (Secouant la tête.) Je ne le croyais pas... personne ne me l'aurait fait croire...

MARTHE, avec tendresse et douleur. — Georges, Georges... si vous saviez... si vous pouviez vous rendre compte...

GEORGES, relevant la tête qu'il a baissée. — Et, depuis... depuis, vous avez vécu dans cette pensée... que c'était fini... que vous m'aviez abandonné...

MARTHE, avec un cri. — Non, ah! non! car on peut être un instant héroïque...

GEORGES. — Féroce, vous voulez dire!...

MARTHE. — Après, on souffre, on se révolte, on se débat... et on attend, on espère...

GEORGES. — Quoi?... Une grâce?... La pitié d'un être qu'on a fait de son sang et qui... Mais, il ne compte pas, entendez-vous, votre engagement criminel, absurde... Absurde surtout! Car, est-ce qu'on aide quelqu'un à porter sa douleur en en créant pour soi une autre nouvelle? Comme s'il n'y en avait pas assez, grand Dieu, sur toute la terre!... Qui oserait profiter d'une parole ainsi échappée... Elle vous la rendra, votre fille, je vous le garantis... Il faudra bien qu'elle vous la rende.

MARTHE. — C'est fait. Elle me l'a rendue.

GEORGES. — Ah! vous voyez!... vous voyez.

MARTHE. — Mais, avec quelle peur que je ne la prenne au mot... et, tout de suite après, quelle prière instinctive dans le regard qui déjà rétractait... Et il y avait des jours qu'elle vivait de cette parole, qu'elle échafaudait dessus, plans, projets, espoirs...

GEORGES. — Oui! celui de vous accaparer, vous qu'on disputait à elle et dont demain... demain... Car vous ne vous faites pas d'illusion, je pense!... Laissons de côté le mari... mais, l'enfant!... l'enfant qui, à peine né, vous aura relégué... à quelle place?...

MARTHE, faiblement. — Alors... il sera temps...

GEORGES, furieusement. — Mais non! Il ne sera plus temps... Car, en quelques semaines, vous serez la vieille femme que vous êtes en train de vous laisser devenir... Ah! je ne vous mâche pas les mots! C'est maintenant. C'est tout de suite qu'il faut vous arracher à cette crise de renoncement qui vous envahit... et dont votre cœur n'a pas l'âge... qu'il faut secouer la torpeur qui vous gagne... qu'il faut retrouver dans mes bras votre jeunesse d'amoureuse...

MARTHE, avec un soupir. — Oh! nous ne nous en irions plus comme la première fois, si légers, avec tant de confiance...

GEORGES, énergiquement. — Allons-nous-en d'abord... et nous verrons bien...

MARTHE. — Loin de ma fille...

GEORGES. — Pas loin... à quelques heures!... Pour que vous puissiez accourir à son premier appel... un appel qu'elle ne poussera pas... Car ce n'est qu'une illusion, ce besoin de vous, si ardent... Le mari la distraira, l'avenir de l'enfant l'occupera...

MARTHE. — Attendez!

GEORGES. — Non.

MARTHE. — Patientez!

GEORGES. — Non! non! Marthe, nous n'avons plus l'âge où la vie fait crédit... C'est tout de suite, c'est demain que je veux vous emmener!

MARTHE. — Ma fille ne veut pas que je reste malgré moi... Moi, je sens que jamais je ne pourrai partir malgré elle.

* GEORGES, avec une colère soudaine. — Eh bien! Et moi! Et moi!... (Marthe le regarde.) Oui, moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela... dans cette lutte sublime entre une fille et sa mère...

MARTHE. — Mais...

GEORGES. — Moi, l'objet de ce sacrifice qu'on discute généreusement... qu'on propose, qu'on repousse... et dont la vie se débat tout simplement pendant ce temps-là... (Mouvement de Marthe.) Mais oui... la vie... la vie même... vous le savez bien!

MARTHE, émue. — Georges... mon ami...

GEORGES. — Je n'ai pas renoncé à vous, moi! Je suis incapable d'y renoncer... J'ai mis tout sur vous, en masse, sans réserve d'aucune sorte... de longues économies de tendresses, une confiance totale, aveugle... une affection sans bornes, un amour... fou... Sans vous, je suis, dans l'existence, comme un chien perdu... Vous n'êtes pas seulement ma femme, mais ma compagne de route, ma camarade, mon appui, ma confidente, ma sœur...

MARTHE, les larmes aux yeux. — Ah! Georges, Georges... Croyez-vous qu'à l'heure la plus désespérée j'aie pu renoncer aussi complètement... renoncer à être votre amie, infiniment dévouée... Mais ne pouvons-nous être cela sans...

GEORGES, révolté. — Allons donc! Est-ce qu'on cesse d'être des amants quand rien ne vous y contraint!... rien de fatal, rien de fort, rien de juste!... Quand on s'aime comme nous nous aimons... Rappelle-toi!... Des nuits pareilles à celle-ci, encore plus pures, encore plus chaudes, plus brillantes d'étoiles... tous les deux... seuls... loin... Nous ne nous parlions pas! A quoi bon?... Un même courant d'idées, de sentiments, de sensations allait de l'un à l'autre, et c'étaient les mêmes vagues de douceur qui nous baignaient... Et cela durait, durait... jusqu'à ce que ton corps fatigué penchât lentement, insensiblement... et je m'apercevais tout à coup que ta tête était tombée doucement sur mon épaule... Alors, je t'entourais... Rappelle-toi! Rappelle-toi!

MARTHE, faiblement. — A quoi bon... J'ai cessé d'être cette femme-là...

GEORGES, qui l'a entourée doucement sans qu'elle y prenne garde. — Mais non! Regarde... Te revoilà dans mes bras. Tu y as glissé tout naturellement, sans même y prendre garde... (Elle fait un mouvement pour se dégager.) Oh! non, reste... reste... dis...

MARTHE. — Crois-moi... J'ai vieilli...

GEORGES. — Tant mieux!... Tu t'apercevras peut-être moins que j'en ai fait autant!

MARTHE. — ...J'ai perdu des illusions!

GEORGES. — Hélas! Ce n'est pas moi qui les ai retrouvées...

MARTHE. — Je ne me sens plus libre! Toujours, désormais, je serai défiante, inquiète...

GEORGES. — Tu seras ce que tu seras... Tu auras les préoccupations que tu voudras... Je les partagerai!... Je te partagerai... Notre bonheur sera diminué... troublé... Mais il n'y a que les fous qui renoncent à tout plutôt que d'avoir moins... Et je t'aurai!... je t'aurai!... Tu seras là...

MARTHE, émue, troublée. — Ma fille... *

GEORGES, avec une soudaine colère jalouse. — Alors, il n'y a donc plus qu'elle qui compte... Rien ne t'émeut dans mes paroles... dans nos souvenirs!... Et, près l'un de l'autre, comme nous sommes, rien ne se réveille en toi?...

MARTHE, se rapprochant de lui et se serrant contre lui. — Ne dis pas cela!... Tais-toi! Tais-toi!... Tu ne sens donc pas que ton émotion, mais je la partage... à en mourir!... Mais je n'irai pas de là à là, tiens, tant je suis tremblante sur mes jambes et démolie... Et il me semble que tout moi, ce n'est plus qu'un cœur qui bat... qui bat...

GEORGES, les dents serrées. — Marthe! Demain... jure-moi que demain...

MARTHE, gagnée, faiblissant. — J'essaierai... je te promets...

GEORGES, impérieusement. — Jure-moi que demain..

MARTHE. — Pas demain... quelques jours... donne-moi quelques jours...

GEORGES. — Non... Je t'ai trop attendue depuis trop longtemps... je...

A ce moment, venu de la chambre de gauche, on entend un appel d'Antoinette: « Mère!... » Tous deux tressaillent et Marthe se dégage brusquement des bras de Georges. Ils restent anxieux, tendant l'oreille. Un nouvel appel d'Antoinette: « Mère! Mère... » La porte s'ouvre. Marthe a repoussé Georges vers le balcon ; elle-même l'y a suivi précipitamment. La pièce paraît vide, faiblement éclairée par une seule lampe. Antoinette entre. Elle est en déshabillé de nuit. Elle a le visage douloureux, crispé. Elle regarde de tous les côtés sans apercevoir Marthe et Georges. Au milieu de la pièce, elle s'arrête, pousse un soupir d'angoisse et rentre lentement dans sa chambre.

Après qu'elle est sortie, Marthe et Georges rentrent dans la chambre.

MARTHE, à Georges, à mi-voix. — Eh bien! Vous avez vu sa figure... l'angoisse de ses yeux...

GEORGES, atterré. — Marthe...

MARTHE. — Non, c'est inutile... Vous avez vu... Tout est inutile. Allez-vous-en, Georges... Plus tard, nous nous reverrons...

GEORGES, avec douleur, essayant de la retenir. — Marthe! Marthe!...

MARTHE, avec angoisse. — Elle souffre peut-être... Peut-être une rechute... Elle a besoin de moi... Laissez-moi... Laissez-moi... (Elle va précipitamment vers la porte de la chambre d'Antoinette, sans tourner la tête.) Me voilà, ma chérie! Me voilà!

Georges reste seul, sur place. Au moment où il va pour sortir à son tour par la porte de droite, le rideau tombe.

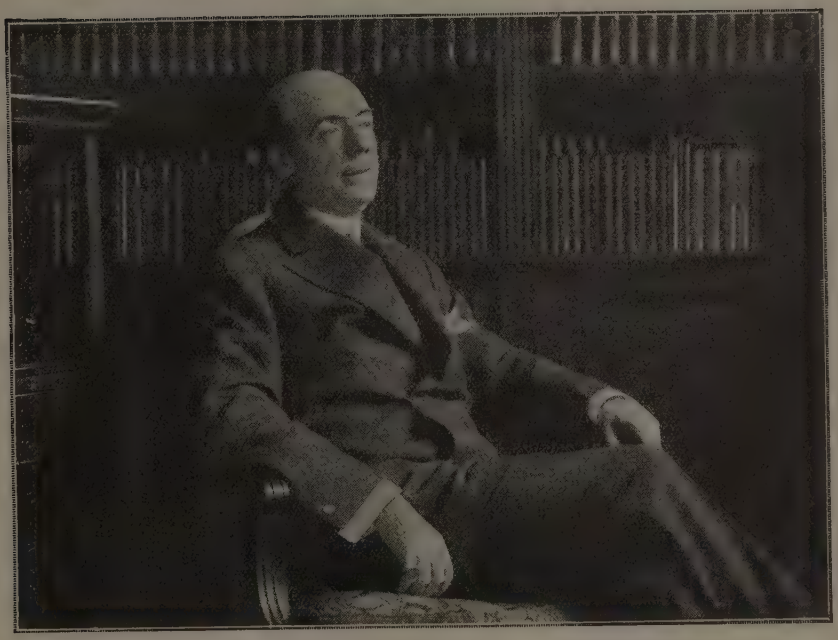
RIDEAU

LES MARIONNETTES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

par

PIERRE WOLFF



Phot. Dornac.

M. Pierre Wolff

Les Marionnettes *ont été représentées pour la première fois le 26 octobre 1910 à la Comédie-Française.*

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES A. BERT

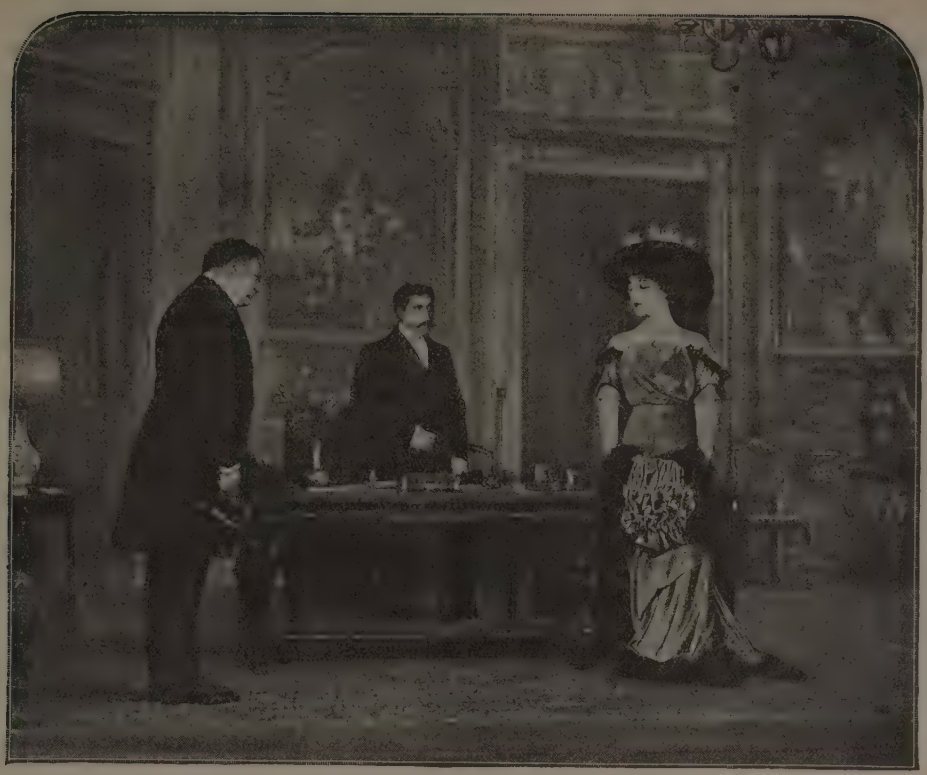
Copyright by Pierre Wolff, 1910.

PERSONNAGES

Ferney, oncle de Fernande, 62 ans	MM. De Féraudy.
Le Marquis Roger de Montclars, 32 ans	Grand.
Nizerolles, 56 ans	Léon Bernard.
Pierre Vareine, 29 ans	Alexandre.
Le Duc de Ganges	Grandval.
Bonnières	Numa.
Valmont	J. de Féraudy.
Langeac	Leroy.
Trévoux, 70 ans	Laffon.
La Marquise Fernande de Montclars	Mmes Piérat.
Mme de Jussy	Robinne.
Mme de Lancey	Provost.
La Baronne Durieu	Fayolle.
Mme de Valmont	Maille.
Mme Briey	Faber.

Un Valet de pied, etc.

Pour tout ce qui concerne la mise en scène, s'adresser à M. Balcou, à la Comédie-Française.



Nizerolles. Roger. Lucienne.

Scène II. — Nizerolles : « *Madame de Jussy... ravi de vous rencontrer ! Puis-je vous dire que vous n'avez jamais été aussi jolie ?* »

LES MARIONNETTES

ACTE PREMIER

Chez Roger de Montclars. Salon cabinet de travail très riche, meubles anciens. Au lever du rideau, M^me^ de Jussy est assise et tourne les pages d'un journal illustré. Quelques secondes s'écoulent, Roger entre.

Scène première

LUCIENNE, ROGER

ROGER. — Excusez-moi, chère amie, si je vous ai fait attendre, mais je descendais d'auto et j'étais gris de poussière.

LUCIENNE. — Vous êtes tout excusé.

ROGER. — Je suis heureux de vous revoir. Cela va bien ?

LUCIENNE. — Très bien.

ROGER. — Et vous partez toujours ce soir ?

LUCIENNE. — Toujours.

ROGER. — Resterez-vous longtemps absente ?

LUCIENNE. — Quinze jours... Peut-être trois semaines... tout dépendra du temps.

ROGER. — Vous allez directement à Montreux ?

LUCIENNE. — Directement. J'y retrouverai M^me^ de Lancey qui compte y rester jusqu'à la fin du mois.

ROGER. — Vous serez donc de retour dans les premiers jours d'avril ?

LUCIENNE. — A peu près.

ROGER. — Vous avez un chapeau délicieux.

LUCIENNE. — Il vous plaît ?

ROGER. — Beaucoup. Quelle femme élégante vous faites !

LUCIENNE. — Ma mise est cependant bien simple.

ROGER. — Simple, oui... mais si personnelle... si spéciale.

LUCIENNE. — Que de compliments, aujourd'hui ?

ROGER. — Ils sont sincères.

LUCIENNE. — Je vous crois si peu.

ROGER. — Vous ai-je déjà menti ?

LUCIENNE. — Si vous me mentiez, je saurais vite la vérité... Mais, voilà, on ne sait jamais si vous pensez vraiment tout ce que vous dites.

ROGER. — Vous êtes une femme exquise.

LUCIENNE. — Flatteur !

ROGER, sans conviction. — Et vous me plaisez infiniment.

LUCIENNE. — Oh ! que vous dites cela mal.

ROGER. — Comment diriez-vous ?

LUCIENNE, très tendre, en le regardant bien dans les yeux. — Et vous me plaisez infiniment.

ROGER. — Il y a la manière, en effet.

LUCIENNE. — Insolent ! Tenez, je me demande

pourquoi je vous ai aimé et pourquoi je vous aime encore. Vous êtes cruel, égoïste, renfermé, et d'une indifférence révoltante.

ROGER. — Si je n'avais eu que des qualités, vous n'auriez sans doute pas fait attention à moi.

LUCIENNE. — Peut-être! Ce sont souvent les défauts des hommes qui nous attirent.

ROGER. — Suis-je donc si imparfait?

LUCIENNE. — Encore une fois vous avez tout ce qu'il faut pour déplaire à une femme!... Vous êtes un homme dangereux.

ROGER. — Diable!

LUCIENNE. — Et je vous déteste.

ROGER. — Donnez-moi la main.

LUCIENNE. — Non! je vous en veux mortellement. (Un temps.) M'écrirez-vous au moins?

ROGER. — Je n'y manquerai pas.

LUCIENNE. — Quand je pense que vous êtes resté six grands mois à Montclars sans donner signe de vie! Que vous êtes rentré à Paris depuis huit jours et que ce n'est qu'hier seulement que j'ai eu de vos nouvelles.

ROGER. — Mon excuse est que je n'ai vu personne encore.

LUCIENNE. — Vous pouviez, ce me semble, faire exception pour moi. Enfin! Pourrai-je au moins saluer la marquise de Montclars avant de vous quitter?

ROGER. — Est-ce bien nécessaire?

LUCIENNE. — Cela vous ennuie?

ROGER. — Grand Dieu, non!

LUCIENNE. — Ne sommes-nous pas maintenant de très bons camarades?

ROGER. — Camarades seulement?

LUCIENNE. — Ne le faut-il pas?

ROGER. — Oui et non...

LUCIENNE. — Vraiment, je serais très heureuse de lui être présentée avant mon départ.

ROGER. — Je doute qu'elle soit rentrée.

LUCIENNE. — Demandez. (Il sonne le valet de pied.)

ROGER. — La marquise est-elle rentrée?

LE VALET DE PIED. — Non, monsieur le marquis.

ROGER. — C'est bon. (A Mme de Jussy.) Vous voyez.

Le valet de pied sort.

LUCIENNE. — Quelle heure est-il?

ROGER. — Six heures passées.

LUCIENNE. — Je me sauve. Ce sera donc pour mon retour.

ROGER. — Pourquoi riez-vous?

LUCIENNE. — Roger de Montclars marié! Vraiment, je ne puis me l'imaginer! Et cela sans bruit, sans même me prévenir, sans même vous donner la peine de m'écrire la dernière lettre!... Vous me la deviez, cependant, avouez-le.

ROGER. — Je préférais rester en compte avec vous.

LUCIENNE. — Pourquoi votre mariage a-t-il eu lieu là-bas dans le Morvan, et non à Paris?

ROGER. — Nous étions en plein mois d'août! Je tenais à ne déranger personne. Et puis, la petite église de Montclars n'étant séparée du château de ma mère que par une rangée d'arbres...

LUCIENNE. — Vous n'avez eu qu'un pas à faire.

ROGER. — Oui... comme de la prison à la guillotine.

LUCIENNE. — Charmant!... La marquise est orpheline, n'est-ce pas?

ROGER. — Oui, orpheline. Il ne lui reste qu'un oncle, M. de Ferney. Un brave homme, très simple, très fin, très bon, que j'aime beaucoup.

LUCIENNE. — Un vieil ami de votre mère, si j'ai bonne mémoire?

ROGER. — Très ancien. Il a toujours vécu là-bas à quelques kilomètres de Montclars. Il a bien voulu nous accompagner à Paris et descendre chez moi. Il compte rester quelques semaines avec nous. Voilà.

LUCIENNE. — En somme, vous êtes heureux. J'en suis ravie pour vous.

ROGER. — Vous êtes mille fois gentille.

LUCIENNE. — Et, dites-moi? Jolie, la marquise?

ROGER, qui ne veut pas répondre. — Ma mère, elle, a toujours eu Paris en horreur, et ne veut même pas en entendre parler. Elle est plus dévote que jamais et passe ses matinées, ses journées et ses soirées avec le vieux curé du pays. Il lui semble ainsi qu'elle a le bon Dieu à elle toute seule. Comme vous le voyez, elle ne se refuse rien.

LUCIENNE. — Je vous parle de votre femme, brune? blonde? grande? mince? Vous ne me dites rien?

Le valet de pied entre.

ROGER. — Qu'est-ce que c'est?

LE VALET DE PIED. — M. Nizerolles.

ROGER. — Qu'il entre vite.

LUCIENNE. — Suis-je sotte!... Cela me peine de vous savoir marié! Il y avait deux ans, Roger. Tenez, la vie est bête! Au revoir. Ecrivez-moi au moins.

ROGER. — Je ne vous oublierai pas.

Scène II

LES MÊMES, NIZEROLLES

NIZEROLLES. — Bonjour, cher ami!

ROGER. — La bonne surprise!

NIZEROLLES. — Madame de Jussy... ravi de vous rencontrer! Puis-je vous dire que vous n'avez jamais été aussi jolie?

LUCIENNE. — Vous le pouvez. Qu'êtes-vous donc devenu, mon bon Nizerolles?

NIZEROLLES. — J'ai fait le tour du monde.

LUCIENNE. — Du monde ou du demi-monde?

NIZEROLLES. — Comme vous me connaissez mal.

LUCIENNE. — Allons, au revoir.

NIZEROLLES. — Pourrai-je aller vous rendre visite, ces jours-ci?

LUCIENNE. — Je pars pour Montreux, ce soir... Dès mon retour, dans trois semaines, venez me dire bonjour... Vous me ferez plaisir...

NIZEROLLES. — Alors, à très bientôt?

LUCIENNE. — A très bientôt. (A Roger.) Au revoir!

ROGER. — Je vous accompagne. (A Nizerolles.) Je suis à vous.

Elle sort. Roger l'accompagne, puis revient.

Scène III

ROGER, NIZEROLLES

ROGER. — Arrivé depuis quand?

NIZEROLLES. — Hier soir.

ROGER. — Bon voyage?

NIZEROLLES. — Idéal. Vous n'avez pas vu Vareine?

ROGER. — Non. Pas encore.

NIZEROLLES. — Il m'avait donné rendez-vous chez vous.

ROGER. — Mais regardez-moi donc. Il me semble que vous avez fondu un peu.

NIZEROLLES. — De cinq kilos exactement.

ROGER. — L'œil est bon?

NIZEROLLES. — Tout ce qu'il y a de bon.

ROGER. — Heureux?

NIZEROLLES. — Très!

ROGER. — Quel âge?

NIZEROLLES. — En ce moment?

ROGER. — Oui.

NIZEROLLES. — Personne ne nous écoute?

ROGER. — Non.

NIZEROLLES. — Vingt ans.

ROGER. — Diable!

NIZEROLLES. — C'est que j'ai vu du pays, mon cher! Ah! voir d'autres ciels, d'autres hommes, d'autres femmes?

ROGER. — Et vous avez été?

NIZEROLLES. — Je n'en sais plus rien.

ROGER. — Comment, vous n'en savez plus rien?

NIZEROLLES. — J'ai rencontré sur ma route un petit être si charmant, si jeune, si joli, si remuant, si vivant... que je n'ai même pas eu le temps de retenir le nom des villes que je traversais.

ROGER. — Fichtre!

NIZEROLLES. — Elle a su me faire tout oublier! Et mes cheveux qui grisonnent! Et mes cinquante... et quelques années! Enfin, tout ce que je savais! Ah! mon cher Roger, comme je l'ai tendrement aimée, cette petite! Quelles joies ne m'a-t-elle pas données!

ROGER. — Et où l'avez-vous vue pour la première fois?

NIZEROLLES. — C'était à... attendez donc... c'était à Rome... non, à Florence... c'est cela, à Florence... elle se promenait un soir, toute seule, au bord du golfe...

ROGER. — Alors, c'était à Naples.

NIZEROLLES. — C'est cela, à Naples! Ah! quel paradis!... et, lorsqu'on y est, comme on se dit de jolies choses sans les chercher! Bref, au bout d'une heure, nous rêvions tous les deux, tout près l'un de l'autre, en regardant les étoiles!

ROGER. — Poète! Et peut-on savoir qui c'est sans indiscrétion?

NIZEROLLES. — Mon Dieu... vous le dire exactement me serait difficile... J'ai su qu'elle s'appelait Sonia et qu'elle était de nationalité russe.

ROGER. — Et puis?

NIZEROLLES. — Et puis, c'est tout.

ROGER. — Comment, vous n'avez pas eu la curiosité de lui en demander davantage?

NIZEROLLES. — Pourquoi faire? Elle était jolie, coquette, bien faite, distinguée, je ne lui déplaisais pas... Son petit nom m'a suffi. Et ce fut exquis!

ROGER. — Vous êtes revenus ensemble?

NIZEROLLES. — Oui... et on s'est séparé gentiment, à Paris, sur le quai de la gare.

ROGER. — Pour toujours?

NIZEROLLES. — Pour toujours.

ROGER. — Sans regrets?

NIZEROLLES. — Mille regrets, au contraire.

ROGER. — C'est stupide.

NIZEROLLES. — Pourquoi? c'était chose entendue entre nous... Et puis, n'est-ce pas charmant de se quitter ainsi lorsqu'on n'est pas encore las l'un de l'autre! se serrer la main, une dernière fois, en tremblant un peu... se dire adieu, tout bas, comme si l'on se mentait!... se regarder longuement et puis partir lentement, chacun de son côté... se retourner une fois... deux fois... trois fois... et puis plus rien, qu'un très joli souvenir.

ROGER. — Et elle, qu'a-t-elle dit?

NIZEROLLES. — Rien... Elle a ouvert son petit sac à main... s'est passé un peu de poudre de riz sur le nez, m'a demandé si elle n'en avait point trop mis... et ce fut tout... voilà.

ROGER. — Quelle drôle d'aventure! Vous serez donc toujours le même?

NIZEROLLES. — Hélas! non... car, fatalement, un jour ou l'autre, je finirai bien par avoir l'âge que j'ai!

ROGER. — D'ici là!

NIZEROLLES. — C'est vrai, ce que vous me dites là! Sincèrement, entre nous, ai-je l'air vieux?

ROGER. — Du tout.

NIZEROLLES. — Tant mieux, car, ça serait dommage, j'ai tant de jeunesse en moi, mon cher. Il y a tant de printemps là dedans! Tenez, il y a certains hommes qui ne devraient jamais vieillir.

ROGER. — Amant, va!

NIZEROLLES. — Merci. C'est le plus joli compliment que vous puissiez me faire. Ah! mon ami, si je pouvais l'être toute ma vie! Si les rides qui viennent n'étaient visibles que pour moi! Si je pouvais toujours dire: « Je vous aime! » à toutes les femmes!

ROGER. — Vous le pouvez, c'est facile.

NIZEROLLES. — Ne raillez pas... vous ne savez pas ce que c'est que l'amour... Vous avez été trop aimé et vous n'avez jamais souffert.

ROGER. — Souffrir! Pourquoi faire, mon Dieu?

NIZEROLLES. — Il y a certaines souffrances qui donnent de si grandes joies!

ROGER. — Mon pauvre Nizerolles! Vous en êtes là?

NIZEROLLES. — Ne me plaignez pas. Enviez-moi, au contraire. L'amour, croyez-moi, c'est encore ce qu'on a fait de mieux... et je m'y connais... Riez! Riez!... Quelle misère!... Avoir trente-trois ans et douter de la seule chose qui compte dans la vie!

ROGER. — Gamin!

NIZEROLLES. — Vieillard!

ROGER. — Emballé!

NIZEROLLES. — Mais soyez-le donc! Ne regardez pas la femme comme un bibelot ancien en vous demandant s'il est truqué ou non. Allez-y carrément, sans réfléchir, et dites-vous que, si les femmes sont parfois menteuses et infidèles, c'est que les hommes les premiers leur ont appris comment il fallait s'y prendre?

ROGER. — Vous ont-elles souvent trompé?

NIZEROLLES. — Entre nous, je crois que oui.

ROGER. — Quelles raisons avaient-elles?

NIZEROLLES. — Aucune... Mais j'avais peur de l'être, et cela se voyait. J'étais trop amoureux, trop tendre et trop méfiant. A force de leur dire mes craintes, j'éveillais en elles des idées qu'elles n'avaient pas.

ROGER. — Vous étiez jaloux, Nizerolles?

NIZEROLLES. — Je l'ai toujours été. C'est un mal que vous ignorez?

ROGER. — Jaloux! De qui? De quoi?

NIZEROLLES. — De tout.

ROGER. — Non, non, je ne l'ai jamais été et ne suis pas près de le devenir. Les femmes m'ont diverti souvent, je ne dis pas...

NIZEROLLES. — Diverti!

ROGER. — Oui, diverti. Mais pas une, vous entendez bien, pas une n'a été assez forte, assez adroite, assez rusée pour bousculer ma vie! Vous aimez les femmes, mon cher Nizerolles, vous les amusez... moi, les femmes m'amusent... C'est tout différent. M'ont-elles été fidèles ou infidèles, je l'ignore. C'est une question que je ne me suis jamais posée... Elles ont essayé de me faire croire qu'elles m'aimaient, je leur en ai su gré, trouvant déjà très gentil le petit effort qu'elles faisaient... Jaloux? Quel métier! Il faut laisser cela aux amants pauvres, mon cher, c'est leur argent de poche.

NIZEROLLES. — Voulez-vous vous taire?

ROGER. — Non, non, il faut prendre les femmes pour ce qu'elles sont en général, de petits êtres frivoles, inconscients, et ne pas leur demander surtout plus qu'elles ne peuvent donner. Vous avez toujours été un amant, Nizerolles; moi, je n'ai jamais été qu'un amateur, voilà la vérité.

NIZEROLLES. — Et cela vous suffit?

ROGER. — Et cela me suffit.

LE VALET DE PIED. — M^me^ la marquise est rentrée.

ROGER. — C'est bien, merci.

NIZEROLLES. — C'est ridicule et je suis inexcusable! J'arrive ici, je vous serre la main, je ne vous parle que de moi suivant mon habitude, et je n'oublie qu'une chose, la principale... vous dire combien j'ai été heureux lorsque j'ai appris la bonne nouvelle.

ROGER. — Quelle bonne nouvelle?

NIZEROLLES. — Votre mariage avec M^lle^ de Ferney.

Scène IV

LES MÊMES, FERNEY

FERNEY. — On ne vous dérange pas?

ROGER, très aimable. — Du tout! Entrez donc. (Présentant.) Un bon ami, monsieur Raymond Nizerolles; monsieur de Ferney, l'oncle de ma femme.

FERNEY. — Enchanté, cher monsieur.

ROGER. — Voyons, qu'avez-vous fait? On m'a dit que, depuis ce matin sept heures, vous étiez déjà dehors. Et vous rentrez seulement?

FERNEY. — C'est vrai. J'étouffe dans vos chambres. Remarquez que ce n'est pas une critique, mon cher Roger, vous y avez vos souvenirs, ceux de vos aïeux, mais, pour moi, c'est un peu sévère, un peu sombre. Je suis comme votre mère, ce qu'il me faut, c'est la plaine, c'est notre belle vallée, mes longues promenades, mes chiens... ma pipe... et mon lit à neuf heures du soir... Vos rues sont étroites, le pavé trop glissant et les gens trop pressés! Pour traverser, il faut faire sa prière! J'ai failli être écrasé vingt fois et j'ai été traité de vieux daim par un gamin parce que mon chapeau a roulé à terre. Non, décidément, Paris ne me vaut rien.

NIZEROLLES. — Vous aimez la campagne, monsieur de Ferney?

FERNEY. — J'y ai toujours vécu et ne m'en porte pas plus mal, comme vous voyez.

ROGER. — Et où avez-vous déjeuné, ce matin?

FERNEY. — Dans un petit café de l'autre côté de l'eau. Un petit café tout blanc, tout neuf. J'y ai été très bien servi.

ROGER. — Partir ainsi dès l'aube, ne pas rentrer à l'heure des repas... tout cela n'est pas clair... Je devine la raison de vos longues courses à travers Paris. Vous avez fait la conquête ou plutôt vous vous êtes fait conquérir par une petite demoiselle...

FERNEY. — Oh! mon cher Roger, les femmes à mon âge! Voyez-vous, si tous les hommes qui redoutent les désillusions avaient un peu de sagesse et de philosophie, ils se répéteraient à eux-mêmes comme une litanie, le matin en s'éveillant et le soir en s'endormant: « La dernière femme que j'aimerai est celle qui verra mon premier cheveu blanc. »

NIZEROLLES. — Oui... oui... et à partir de ce jour que doivent-ils faire, à votre avis?

FERNEY. — Les uns devenir fidèles, s'ils ont été volages; les autres tâcher d'être utiles et agréables à leurs semblables.

ROGER, en riant. — A quel âge avez-vous eu votre premier cheveu blanc, monsieur de Ferney?

Nizerolles se met à rire lui aussi.

FERNEY. — Le jour de la mort de ma femme que j'adorais.

Un silence.

NIZEROLLES. — La vie alors a dû vous paraître affreusement vide et triste là-bas.

FERNEY. — Pas trop. J'avais le souvenir de M^me^ de Ferney qui la faisait continuellement revivre près de moi, j'avais mes chers travaux... enfin j'avais... j'avais Fernande.

NIZEROLLES. — La marquise?

FERNEY. — Oui, ma nièce. Pensez donc, elle n'avait plus ni père ni mère, ni grands-parents! J'ai dû à moi tout seul lui tenir lieu de tout cela. C'était une occupation. Quand ma femme est morte, l'enfant était trop jeune pour que je puisse la mettre au couvent. Je l'ai donc gardée avec moi. Si vous saviez quel courage elle m'a donné! Pendant des heures entières, elle venait s'asseoir sur un petit banc, au pied de mon bureau, sa poupée dans les bras. Je la vois encore, petit tas de chair rose et blonde, immobile, sage et silencieuse, fixant sur moi ses grands yeux graves. Quand des pensées trop tristes m'accablaient, je lui parlais comme si elle avait dû me comprendre. Je lui disais: « Vois-tu, ma pauvre petite Nade, nous sommes deux isolés, nous devons être tout l'un pour l'autre. Pour l'instant, je suis ta force, quand je serai très vieux, tu seras la mienne. Il faudra donc nous aimer pour tous ceux qui ne peuvent plus le faire. » Elle me regardait, étonnée, son petit bec entr'ouvert, puis elle grimpait sur mes genoux et se blotissait dans mes bras. Moi, je continuais à parler et j'avais une joie infinie d'épancher ainsi mon cœur triste dans ce petit cœur pur et fidèle, et, régulièrement, elle s'endormait en souriant, sans se douter que c'était ma douleur qui l'avait bercée.

NIZEROLLES. — Quelle bonne maman vous deviez faire.

FERNEY. — Plus tard, elle m'aida dans mes recherches...

NIZEROLLES. — Vos recherches?

ROGER. — M. de Ferney prépare une long travail sur la vie des insectes.

NIZEROLLES. — Ah!

FERNEY. — Oui, je l'aurai terminé d'ici un ou deux ans, je l'espère. Il y a tant de choses à dire, à observer, sur tout ce petit monde de tisserands, de maçons...

NIZEROLLES. — Vraiment?

FERNEY. — Vous vous mordez les lèvres pour ne point rire?

NIZEROLLES. — Mais non, je vous assure.

FERNEY. — Quels beaux enseignements ils nous donnent, de science, d'art, de solidarité, de charité!

NIZEROLLES. — De charité?

FERNEY. — Mais oui. Cela vous étonne? Ce qu'on ignore étonne toujours, d'ailleurs. Si je vous disais que ce sont les insectes qui savent le mieux aimer.

NIZEROLLES. — Quelle plaisanterie!

FERNEY. — Que de jolis ménages j'ai vus!

NIZEROLLES. — Réguliers?

FERNEY. — Et irréguliers! Ainsi, les hannetons... mais c'est légèrement indécent... Je préfère de beaucoup que vous le lisiez. Je vais retrouver Fernande. A tout à l'heure!

Il sort.

Scène V

ROGER, NIZEROLLES

NIZEROLLES. — Quel brave homme! Tenez, c'est comme vous que j'aurais dû finir! Qui sait si je ne le regretterai pas plus tard. J'aurais peut-être fait un très bon mari. Avec un peu de patience et de bonne volonté, il est impossible qu'on ne puisse pas s'habituer à la même femme! N'importe, je suis ravi pour vous. La marquise, j'en suis sûr, saura vous donner le bonheur auquel vous croyez si peu.

ROGER. — Oui.

NIZEROLLES. — Votre mère doit être aux anges. Elle qui rêvait des petits enfants, la voilà satisfaite. Mais, dites-moi, tout cela a été très rapide?

ROGER. — Assez.

NIZEROLLES. — Comment cela s'est-il fait?

ROGER. — Oh! ce fut très simple. Ma mère m'avait prié de venir la voir à Montclars. J'arrive, et sans même me donner le temps de l'embrasser: « Mon fils, tu es ruiné, tu as dilapidé la fortune de ton père, tu as deux cent mille francs de dettes. Que comptes-tu faire? — C'est de vous que j'attends un conseil ou un ordre. — Je consens à liquider ton passif et à te servir une forte rente. — A quelles conditions? — Tu épouseras la jeune fille que j'ai trouvée pour toi! — Et si elle me déplaît? — Elle me plaît à moi, c'est l'essentiel. — Et si je ne l'aime pas? — Il n'est pas question d'amour, il est question de mariage, c'est-à-dire de fonder une famille sur des bases solides. La femme que je t'ai choisie n'est ni frivole, ni coquette, c'est une créature saine, honnête et pure. Elle te donnera de beaux enfants. Elle est pieuse, elle te convertira à la vie régulière que tu dois mener à ton âge. C'est une fille du pays; une Morvandiaute comme moi! Si tu acceptes, je te la ferai connaître dès demain... Si tu refuses, je te servirai une rente de deux cent cinquante francs par mois que tu emploieras à ton gré... »

NIZEROLLES. — Elle aurait pu aller jusqu'à trois cents!

ROGER. — Ma mère et moi, vous le savez, nous avons la même volonté violente et têtue! Cependant j'ai dû plier et je me suis soumis, je n'avais pas le choix. J'ai donc épousé une petite fille silencieuse, aux gestes étriqués, dont les regards ne se détachent de la terre, qu'elle semble mépriser, que pour s'élever vers le ciel auquel elle aspire.

NIZEROLLES. — Peut-être est-elle timide ou gênée de se sentir si différente de vous?

ROGER. — Taisez-vous donc! C'est une ambitieuse. Elle s'est emparée de l'esprit de ma mère par les seuls moyens qui ont prise sur elle: par des arguments d'église. Elle l'a doucement amenée à vouloir ce mariage en lui disant, probablement, qu'elle était désignée par Dieu pour arracher mon âme au diable!

NIZEROLLES. — Je vous trouve irrité... injuste. Pourquoi rendre votre femme responsable? Qui sait... elle vous aime peut-être.

ROGER. — Pourquoi m'aimerait-elle?

NIZEROLLES. — Pourquoi ne vous aimerait-elle pas?

ROGER. — Et que m'importe! Ah! mon cher ami, ces six mois passés à Montclars! Tenez, je revois encore cet immense salon! Ma mère, sévère et droite, dans son éternelle robe noire! Ma femme, immobile, épiant chacun de mes pas et de mes gestes. Aussi, quelle joie lorsque je m'échappais, lorsque je fuyais seul dans les bois! Mais il y avait le retour! Et je les retrouvais, toutes deux, assises à la même place! Et je me disais: « Tu vois cette femme, tu ne l'as jamais aimée, tu ne l'aimeras jamais, et cependant elle est la compagne forcée de toute ta vie! Où que tu ailles, quoi que tu fasses, elle aura le droit d'être à tes côtés, et tu n'auras pas, toi, celui de l'en empêcher. Tes actes, elle les jugera! Tes pensées ne seront plus secrètes pour ses yeux qui s'appliqueront à les deviner! A table, tu la verras devant toi aux mêmes heures. Chaque matin, chaque soir, tu entendras le bruit de ses pas, et lorsque tu rentreras, derrière la porte close, tu sauras qu'elle t'attend avec le même regard. Et si, un jour, une femme, une jeune fille passe, représentant pour toi le charme et le bonheur, tu devras y renoncer, parce qu'une autre, la première, aura pris la place de force! Cette femme sera la mère de tes enfants! Vos cœurs, vos âmes auront vécu en ennemis, et, cependant, vos lèvres devront se rencontrer, en souriant, sur la même tête blonde! Quelle misère! »

NIZEROLLES. — Je ne vous envie plus, mon pauvre ami, je vous plains. Qui sait pourtant si Mme de Jussy n'est pas un peu la cause indirecte...

ROGER. — Du tout. J'ai pour Mme de Jussy une affection sincère. Sa belle intelligence, sa grâce, son élégance, tout en elle m'a séduit, et, durant deux années, j'ai vécu des heures exquises, je l'avoue, mais Mme de Jussy n'est pour rien dans tout cela! Vous avez toujours été un peu mon confident, Nizerolles, je vous en donne encore une preuve, et vous savez que je suis incapable de vous cacher la vérité.

NIZEROLLES. — C'est vrai. Mais, dites-moi, ce bon M. de Ferney n'est donc au courant de rien?

ROGER. — Non. Devant lui, je fais bonne contenance. C'est un brave homme, je ne veux pas troubler son repos.

NIZEROLLES. — Et ne croyez-vous pas que la marquise...?

ROGER. — Elle n'a rien laissé voir. Elle a voulu ce mariage, elle ne se plaindra pas. D'ailleurs, elle a été élevée au couvent... elle sait avoir deux visages.

Entre Fernande.

Scène VI

LES MÊMES, FERNANDE

Elle entre, très simple, les yeux baissés, très timide, très craintive. Mise comme une petite bourgeoise.

FERNANDE. — Oh! pardon.

ROGER. — Entrez... entrez. (Présentant.) Un très vieil et très cher ami. Monsieur Raymond Nizerolles. La marquise de Montclars.

NIZEROLLES. — Madame...

Un silence. Roger semble visiblement gêné.

ROGER, pour dire quelque chose. — Vous avez été rendre visite à votre amie, M^me^ Lambrey?

FERNANDE, très timide. — Oui... mais je n'ai pas eu la chance de la rencontrer. Elle était sortie avec son mari. Je lui ai laissé quelques lignes sur ma carte, ainsi que la lettre que la mère supérieure m'avait remise pour elle, avant que nous quittions Montclars.

ROGER. — Nous partons toujours demain, n'est-ce pas?

FERNANDE. — Mais... comme il vous plaira.

NIZEROLLES. — A peine arrivés... et déjà en route!

ROGER. — Oui, Paris ne me dit rien en ce moment. Je trouve à ces murailles un air lugubre de cachot... Nous allons dans le Midi.

NIZEROLLES. — A Nice?

ROGER. — Non. Nous irons probablement du côté de la frontière italienne. C'est plus calme.

NIZEROLLES. — Et pour longtemps?

ROGER. — Trois semaines, un mois.

Un long silence.

NIZEROLLES. — Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon voyage.

ROGER. — Que faites-vous, ce soir?

NIZEROLLES. — Je dîne chez Langeac.

ROGER. — Que devient-il? Il m'a semblé, la dernière fois que je l'ai vu, triste, découragé et vieilli de quinze ans!

NIZEROLLES. — Aujourd'hui, vous ne le reconnaîtriez plus. Il a retrouvé sa belle gaieté de jadis.

ROGER. — Son oncle est mort?

NIZEROLLES. — Non, pas encore... mais son divorce a été prononcé.

ROGER. — La bonne nouvelle! J'en suis heureux pour lui. Faites-lui mes compliments.

NIZEROLLES. — Je n'y manquerai pas... (Saluant.) Madame...

ROGER. — Passerez-vous au cercle, vers dix heures?

NIZEROLLES. — Si vous y venez.

ROGER. — Alors, à tout à l'heure.

NIZEROLLES. — A tout à l'heure! Ah! si Vareine venait, voulez-vous lui dire que je l'attendrai chez moi à sept heures et demie.

ROGER. — Entendu...

NIZEROLLES. — Madame...

FERNANDE. — Monsieur...

Il sort.

Scène VII

FERNANDE, ROGER

ROGER, sonne, un valet de pied entre. — Le coupé pour sept heures.

FERNANDE. — Ne devions-nous pas dîner ici?

ROGER, très froid, très poli. — En effet... et je vous prie de m'excuser.

FERNANDE, vivement. — Oh! cela ne fait rien... Je dînerai volontiers dehors.

ROGER. — C'est que je ne puis vous emmener avec moi.

FERNANDE. — Ah!

ROGER. — Votre oncle, je l'espère, voudra bien vous tenir compagnie.

FERNANDE. — Quittant Paris si vite, j'aurais voulu vous demander quelques conseils.

ROGER. — Ce que vous ferez sera bien fait.

FERNANDE. — Ne pouvez-vous vraiment m'accorder cette soirée?

ROGER. — Non... j'ai des devoirs à remplir... des politesses à rendre.

FERNANDE. — Ne pouvons-nous les rendre ensemble?

ROGER. — Je dîne au cabaret avec quelques amis.

FERNANDE. — C'eût été une joie pour moi de vous accompagner.

ROGER. — Ce n'est pas votre place.

FERNANDE. — Avec son mari ne peut-on aller partout?

ROGER. — Non.

FERNANDE. — Je croyais...

ROGER. — Vous vous trompiez.

FERNANDE. — Cependant...

ROGER. — Je vous en prie.

FERNANDE. — Je vous demande pardon.

Un valet de pied entre.

LE VALET DE PIED. — Une dépêche pour madame la marquise.

FERNANDE. — Vous permettez?

ROGER. — Faites donc.

FERNANDE. — De votre mère, Roger. (Elle lit.) *Dites-moi, ma chère enfant, la date de votre départ, et dites-moi aussi vos projets.* (Parlé.) Que faut-il répondre?

ROGER. — Que nous quittons Paris demain soir et que nous lui télégraphierons, dès notre arrivée, où nous serons descendus.

FERNANDE. — Bien.

Elle sort. Roger reste seul quelques instants. Le valet de pied entre.

LE VALET DE PIED. — Monsieur Pierre Vareine.

Il laisse passer Vareine, puis sort.

Scène VIII

ROGER, VAREINE

ROGER. — Bonjour, Vareine.

VAREINE. — Bonjour, cher ami.

ROGER. — Vous n'avez pas croisé Nizerolles?

VAREINE. — Non.

ROGER. — Il sort d'ici. Il vous a attendu et m'a chargé de vous dire que vous alliez le prendre chez lui vers sept heures et demie.

VAREINE. — Merci.

ROGER. — Je vous y jetterai en passant si cela vous va!

VAREINE. — Mais avec plaisir.

ROGER. — Bon été?

VAREINE. — Mais oui. J'avais loué une jolie propriété en Touraine, loin du monde, loin du bruit, je m'y suis trouvé très bien.

ROGER. — Toujours rêveur, alors?

VAREINE. — Non... J'aime la solitude, voilà tout. Vous avez reçu mon petit mot?

ROGER. — Le jour même de mon départ de Montclars... et je vous en remercie.

VAREINE. — Permettez-moi de vous féliciter encore.

ROGER. — Vous êtes tout à fait gentil.

VAREINE. — Nizerolles vous a-t-il raconté ses campagnes?

ROGER. — La dernière, oui. Une femme exquise, dont il ignore le nom, et qu'il a aimée éperdument, paraît-il?

VAREINE. — Je ne me souviens pas qu'il ait jamais aimé autrement. Il le voudrait, d'ailleurs, qu'il ne le pourrait pas. A celle-ci, il jure que c'est pour toute la vie; à celle-là, qu'elle est son dernier amour, et le lendemain, ayant complètement oublié ses serments de la veille, il dit à la troisième qu'il aime enfin pour la première fois.

ROGER. — C'est un sincère!

VAREINE. — Mais oui. Son cœur contient mille petites cases, mille petits noms, mille petites souffrances, et aussi de très jolis souvenirs... Parfois, son cœur se serre, les noms s'embrouillent, les souffrances se confondent... Alors, ne sachant plus sur qui pleurer... il pleure un peu sur lui... et s'en va chercher de l'amour ailleurs. C'est un heureux.

ROGER. — C'est un fou.

VAREINE. — Qui sait!

ROGER. — M'accordez-vous cinq minutes?

VAREINE. — Je vous en prie.

ROGER. — Fumez, lisez, le temps de passer mon habit et je suis à vous.

Il sort. Vareine s'assied, prend un livre au hasard. Quelques secondes s'écoulent. Fernande entre. Elle tient un papier à la main.

Scène IX

FERNANDE, VAREINE

FERNANDE. — Dites-moi... j'ai ajouté sur la dépêche. (Vareine se lève vivement.) Oh! pardon.

VAREINE. — Veuillez m'excuser, madame, si je me permets de me présenter moi-même... Mais Roger m'ayant prié de l'attendre... Madame de Montclars, n'est-ce pas?

FERNANDE. — Oui, monsieur.

VAREINE. — Monsieur Pierre Vareine.

FERNANDE. — Monsieur. (Elle sonne le valet de pied.) Faites porter cette dépêche... (Elle va pour sortir, mais elle s'arrête et redescend.) Je vous demande pardon, monsieur... Je vais être très indiscrète... mais j'ai entendu votre nom si souvent, il m'est si familier qu'il m'a frappée, lorsque vous l'avez prononcé, comme un très vieux souvenir.

VAREINE. — Vraiment?

FERNANDE. — Je conçois que cela vous étonne... et j'ai peur de me tromper... cependant tout me dit que ce doit être vous, monsieur, dont Arlette Lambrey me parlait si souvent autrefois.

VAREINE. — Arlette... ma petite Yette!

FERNANDE. — Allons... c'était bien vous!

VAREINE. — Vous la connaissez, madame?

FERNANDE. — C'était, et c'est ma meilleure amie, monsieur. Nous avions douze ans quand nous étions ensemble au couvent. J'ai passé avec elle une partie de ma jeunesse!... C'était vous, monsieur! c'était vous qu'elle appelait si gentiment, si sérieusement: « Mon fiancé. » Le fiancé, c'était vous! Vous deviez avoir dix-huit ans, je crois?

VAREINE. — Oui, à peu près.

FERNANDE. — Comme elle vous aimait.

VAREINE. — J'étais son grand ami!

FERNANDE. — J'étais sa confidente. Je me rappelle qu'elle me relisait sans cesse une petite lettre que vous lui aviez écrite pour le jour de sa fête. Je la savais par cœur d'ailleurs, comme elle, et, souvent, je la lui récitais, y ajoutant pour lui faire plaisir, des mots qui ne s'y trouvaient pas.

VAREINE. — Que disait-elle, alors?

FERNANDE. — Rien. Elle m'écoutait et me répondait malicieusement: « Tu en as de la mémoire! »

VAREINE. — Comme tout cela est loin.

FERNANDE. — Comme tout cela est près... Tenez... asseyez-vous... Tenez, je revois encore notre mère supérieure, venant un jour, à nous, tandis que nous nous promenions à l'écart, nous confiant nos rêves d'enfant. Je l'entends dire à Arlette: « Petite, j'ai reçu des nouvelles de ta maman. Elle me demande si je suis contente de toi et si tu travailles bien? » Puis, avec mille précautions, elle lui apprit que vous étiez souffrant, très malade... et qu'il fallait qu'elle prie pour vous! Oui, je me souviens de tout cela très nettement. Je me souviens même que j'ai prié pour vous, moi aussi... sans vous connaître... et vous voilà!

VAREINE. — Je suis très touché, chère madame, et un peu ému, je l'avoue, de vous entendre me rappeler ces jolis souvenirs d'enfance. Et, comme c'est bizarre, je suis infiniment troublé, maintenant, au souvenir d'un pauvre petit roman qui cependant m'a laissé bien froid, jadis, alors qu'Arlette aujourd'hui en rit de tout son cœur et même s'en moque un peu.

FERNANDE. — Pourtant, elle vous aimait très fort.

VAREINE. — Et quel est le beau joujou qui lui a fait oublier ce grand amour?

FERNANDE. — Ne riez pas... A douze ans, on est déjà trop vieille pour que l'homme, le fiancé, soit remplacé par une poupée, et trop jeune aussi pour qu'il le soit par un autre pantin. C'est l'âge ingrat... même pour l'amour.

VAREINE. — Alors, qui donc m'a chassé du cœur de ma cousine?

FERNANDE. — Oh! un incident... moins que rien... des grandes dont nous avions entendu la conversation. L'une d'elle disait: « Tu sais, Pierre Vareine, le cousin de la petite Arlette, eh bien, il a voulu se tuer, par amour, oui, ma chère, pour une femme. » Arlette m'entraîna, brusquement, et très pâle: « C'est fini! Il en aime une autre, je ne veux plus penser à lui. »

VAREINE. — Alors?

FERNANDE. — Alors, pendant huit jours, par le seul fait qu'elle pensait à ne plus penser à vous, elle y pensa naturellement bien davantage.

VAREINE. — Et le neuvième?

FERNANDE. — Oh! le neuvième, vous fûtes complètement oublié! Elle avait d'ailleurs été tout étonnée de souffrir.

VAREINE. — A douze ans, on ne sait pas.

FERNANDE. — Oui... on n'a pas encore l'habitude... Et, dites-moi? C'était vrai, ce que disaient les grandes?

VAREINE. — J'avais dix-huit ans, madame. A dix-huit ans, n'est-on pas capable de toutes les folies!

Il y a des jeunes gens exaltés — et j'en étais — qui perdent bruyamment toutes leurs illusions. Et puis, on a une sorte de joie héroïque à se prouver qu'on est affreusement malheureux. Oui, j'aimais une femme. Je l'aimais parce que c'était ma première maîtresse! Je l'aimais surtout parce que la première aussi elle m'avait fait pleurer! J'étais naïf, ne connaissant pas la vie, et, en brave petit homme que j'étais, je m'imaginais que l'amour était quelque chose de très beau, de très noble et de très pur. Elle sut vite me prouver le contraire en détruisant lentement, et une à une, toutes mes jolies pensées! tout ce qu'il y avait de simple et de tendre en moi! Puis, un jour, ce travail accompli, elle m'adressa trois lignes m'apprenant, un peu tard, que j'étais décidément trop jeune pour elle. Elle ne se doutait pas que, par sa faute, j'étais déjà très vieux!

FERNANDE. — Et vous vouliez vous tuer?

VAREINE. — Quand nous sommes quittés par notre première maîtresse, il nous semble toujours qu'elle emporte avec elle notre dernier amour.

FERNANDE. — Oui... A cet âge, comme les hommes n'ont pas encore changé!... ils ne savent pas qu'ils sont changeants.

VAREINE. — Et nous pleurons la joie d'aimer!

FERNANDE. — Se retrouve-t-elle jamais?

VAREINE. — Infailliblement.

FERNANDE. — Pour les hommes, oui, sans doute, mais pour les femmes? Le premier amour de la femme, croyez-vous qu'il puisse renaître un jour?

VAREINE. — Non... mais un autre peut le remplacer... un autre différent, certes, mais souvent aussi fort, aussi puissant.

FERNANDE. — Vaut-il jamais le premier?

VAREINE. — Le premier, c'est celui dont on se souvient le mieux, voilà tout; d'ailleurs, tout passe, tout s'oublie...

FERNANDE. — Non.

VAREINE. — Mais si.

FERNANDE. — Après tout, je veux bien vous croire.

VAREINE. — Vous êtes en plein bonheur, madame...

FERNANDE, en s'efforçant de sourire. — C'est vrai.

VAREINE. — Vous ne pouvez pas juger.

FERNANDE, de même. — C'est encore vrai.

Roger entre, il est en habit. Il a son pardessus, son chapeau à la main.

Scène X

LES MÊMES, ROGER

ROGER. — Je vous demande pardon, mon cher Vareine, je vous ai fait attendre.

VAREINE. — Mais je ne m'en plains pas. Je causais avec la marquise.

ROGER. — Alors, je ne vous présente pas?

FERNANDE. — Inutile... Monsieur Vareine s'est présenté lui-même, et j'ai d'ailleurs été toute surprise de rencontrer ici le cousin de ma chère petite Arlette! cousin dont elle me parlait si souvent jadis!

ROGER, indifférent. — Tiens!...

VAREINE. — La marquise et moi nous venons de revivre un peu les années d'autrefois.

ROGER, de même. — Eh bien, mais c'est très gentil. (A Fernande.) A demain.

FERNANDE. — Ne vous verrai-je pas ce soir?

ROGER. — Non, car je rentrerai probablement fort tard.

FERNANDE. — Ah!

ROGER. — Vous venez, Vareine?

FERNANDE. — J'aurais voulu... j'aurais désiré vous demander...

ROGER. — Dites?

FERNANDE. — Etes-vous donc si pressé? Ne pouvez-vous vraiment m'accorder quelques minutes?

ROGER. — Non... car je devrais déjà être parti, et Vareine lui-même...

VAREINE. — Ne vous mettez pas en peine pour moi, cher ami.

FERNANDE. — Excusez-moi, monsieur.

VAREINE. — Je vous en prie, madame.

ROGER, sèchement. — Soit. Vareine, prenez donc ma voiture, faites-vous conduire chez Nizerolles, et renvoyez-la-moi aussitôt, voulez-vous?

VAREINE. — Entendu. Au revoir, madame.

FERNANDE. — Au revoir, monsieur. Encore toutes mes excuses, et à bientôt, j'espère.

VAREINE. — Vous êtes mille fois aimable. (Il s'incline, puis à Roger.) Au revoir, cher ami.

Il sort.

Scène XI

FERNANDE, ROGER

ROGER, très froid. — De quoi s'agit-il?

FERNANDE. — Roger... il s'agit de mon bonheur.

ROGER. — Je vous assure que ce n'est ni l'heure, ni...

FERNANDE. — Si, il faut que vous m'écoutiez. Que vous ne m'aimiez pas, soit! Le cœur ne se commande pas, mais que vous me traitiez ici en étrangère, non, vraiment, je ne puis plus le supporter, c'est au-dessus de mes forces et mes nerfs sont à bout. Depuis notre arrivée, je ne vis plus et je me demande parfois, si je n'ai pas rêvé que j'étais votre femme! Oui, je sais, devant mon oncle, comme devant votre mère, vous me faites la grâce de ne point paraître trop irrité... mais dès que nous sommes seuls, vous jetez votre masque. Eh bien, encore une fois, je n'en puis plus, non, je n'en puis plus! Je n'ai mérité ni tant d'indifférence, ni tant de cruauté.

ROGER. — Des mots! des mots! Laissons tout cela, pour Dieu! et songez plutôt à vos préparatifs. Allons, au revoir.

FERNANDE. — Non, Roger, vous partirez sans moi.

ROGER. — Parce que?

FERNANDE. — Je ne veux pas vous infliger ce nouveau tête à tête.

ROGER. — Après tout... comme il vous plaira...

FERNANDE. — Et vous vous êtes marié!

ROGER. — C'est vous qui l'avez voulu! Vous saviez pourquoi je vous épousais et cela ne vous a pas fait changer d'avis. Vous désiriez un titre et la possibilité de vivre à Paris... c'est fait... ne m'en demandez pas davantage.

FERNANDE. — Et c'est tout ce que vous avez vu en moi! Pas un instant, pas une minute, il ne vous est venu à l'idée que si vous m'épousiez, vous, pour obéir à votre mère, je devenais votre femme, moi, parce que je vous aimais.

ROGER. — Ne parlons pas d'amour, je vous en prie.

FERNANDE. — En effet, vous ne comprendriez pas.

Roger. Fernande. Vareine.

Scène X. — Fernande : *« J'ai été toute surprise de rencontrer ici le cousin de ma chère petite Arlette... »*

Ce que vous prenez pour tel est un sentiment sans noblesse qui a traîné partout!

Roger. — Je n'ai ni vos idées, ni vos manières de voir.

Fernande. — Je le regrette, vous m'auriez mieux comprise.

Roger. — Le mariage pour moi...

Fernande. — Est une formalité mondaine et non une tradition saine et sacrée, je le sais, vous me l'avez répété souvent.

Roger. — Alors, à quoi bon discuter?

Fernande. — Je ne discute pas. Je vous demande seulement de faire un petit effort! Je vous supplie surtout de ne pas me considérer comme votre ennemie. Je serai la femme que vous voudrez que je sois, Roger. Je me ferai toute petite... car je vous aime du plus profond de mon cœur! Je vous aime ardemment, passionnément... Il n'y a jamais eu en moi l'ombre d'un calcul, j'en fais le serment! Je vous ai aimé tout de suite! Vous étiez le premier homme qui passait dans ma vie et j'ai cru naïvement qu'étant choisi par moi, vous auriez fatalement mes idées et mes rêves!... Non, écoutez-moi, je vous en prie! J'ai déjà beaucoup souffert... et je n'en ai jamais rien dit... Laissez-moi vous parler... vous me connaissez à peine... vous n'avez pas voulu me connaître... J'ai tant de tendresse en moi, pour vous!... le mot vous choque, mais c'est le seul que je trouve... Il y en a si peu pour exprimer ce qu'on ressent!... Oui, je vous aime, Roger... je vous le dis très mal, sans doute... je serais si heureuse, si vous me le disiez même plus mal encore que je vous le dis!

Roger. — Tout à l'heure, Fernande, je regrettais que vous ayez fait naître cette explication. J'avais tort. Elle était nécessaire, en effet, et je vous félicite maintenant de m'avoir retenu. Soyez persuadée cependant qu'il m'est pénible au delà de tout d'être obligé de vous répondre. Mais je ne sais pas mentir! (Un temps.) Fernande, je ne vous aime pas. La phrase est dure, cruelle, j'aurais pu lui donner une autre forme... je vous l'ai dite comme elle est venue... Oui, tout en vous m'éloigne de vous! Et vos allures, et vos procédés, et vos airs de victime, et...

Fernande, douloureusement. — Assez... je vous en prie!

Roger. — Vous êtes devenue la marquise de Montclars par la volonté de ma mère, soyez satisfaite, mais restons-en là!

Fernande. — Ce qui veut dire?

Roger. — Que je veux que vous ayez le respect absolu de ma liberté. Un mariage comme le nôtre n'est possible que si on n'en sent pas les chaînes. Quoi que vous pensiez, je connais vos idées comme si vous me les aviez dites, toutes! Croyez-moi, vous eussiez mieux fait d'épouser un bon petit jeune homme qui n'ait pas encore quitté sa province.

Fernande. — Peut-être.

Roger. — Un homme comme moi n'est pas fait pour une femme comme vous.

Fernande. — Je regrette que nous soyons si dissemblables.

Roger. — Il est un peu tard pour vous en apercevoir.

Fernande. — J'espérais qu'à force de patience...

ROGER. — Vous n'espériez rien, car vous connaissiez mes sentiments à votre égard! Cependant, malgré mon attitude et mon peu d'empressement, vous avez forcé les portes et vous vous êtes installée à Montclars. Allons! j'ai vu clair dans votre jeu! Il a duré trois ans.

FERNANDE, avec force. — C'est faux! C'est faux! C'est faux!

ROGER. — Il a duré trois ans! Vous avez mis trois ans pour atteindre le but, et ma mère, à la longue, s'est laissée attendrir. Vous étiez sans fortune, mais vous étiez riche en vertu, et cela lui a suffi.

FERNANDE. — Pas à vous, paraît-il. Eh bien, je persiste à croire que la jeune fille qui a grandi, vécu loin de tout, près d'un brave homme qui lui a enseigné la simplicité, la pitié et l'indulgence — toutes ces vertus dont vous semblez faire fi — est dans la vérité. Elle arrive au mariage irréprochable, car elle apporte à son mari un cœur qui ne s'est pas effrité dans les amourettes multiples où on laisse toujours un peu de sa pureté.

ROGER. — Des phrases de roman.

FERNANDE. — Oui, je sais... plus une de mes paroles ne trouvera grâce devant vous!

ROGER. — Vous vous êtes trompée, Fernande!

FERNANDE. — Certes... car, à défaut d'amour, je croyais rencontrer en vous un peu plus d'indulgence! Je croyais surtout que le foyer vous rapprocherait de moi, quand même, petit à petit.

ROGER. — Vous vous trompiez encore... D'ailleurs, pas une fois je ne vous ai laissé entrevoir le bonheur possible. Tout en moi vous criait ce que je ne pouvais décemment vous dire! Mais vous ne vouliez pas voir! J'ai donc agi loyalement, honnêtement, avec vous. Je n'ai rien à me reprocher.

FERNANDE. — En effet, vous n'avez rien à vous reprocher. J'ai eu tort de vous aimer tout de suite et de croire que, le temps aidant, vous finiriez par m'aimer un peu. J'ai eu tort, j'ai eu tort, j'ai eu tort. Faites donc ce que bon vous semblera, Roger. Je ne vous demanderai plus rien, et je vous jure que plus un mot d'amour ne tombera de mes lèvres... C'est fini... bien fini... Et maintenant, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

ROGER. — Bonsoir.

Il sort. Elle se jette en sanglotant sur le canapé, la tête enfoncée dans les coussins. Ferney entre, la regarde, s'approche lentement.

Scène XII

FERNEY, FERNANDE

FERNEY. — Ton mari s'en va. Nous dînons tous les deux. (Il entend un sanglot.) Tu pleures? Fernande?... Fernande?... Ma petite Nade.

FERNANDE. — Mon oncle!

FERNEY. — Eh bien, ma chérie?

FERNANDE. — Prenez-moi dans vos bras, serrez-moi fort contre vous, comme lorsque j'étais toute petite... J'ai tant besoin qu'on m'aime en ce moment!

FERNEY. — Que t'arrive-t-il? Qui t'a fait du chagrin? Tu étais si gaie tout à l'heure! Mais je te défends de pleurer! Fernande... parle... je t'en supplie!... tu sais bien que tu me bouleverses... lorsque je ne te vois plus sourire.

FERNANDE. — C'est pour cela que je vous mens depuis six mois! Oui, je vous ai menti... comme je me suis menti à moi-même. Oui, j'ai lutté de toutes mes forces... et j'ai tout fait pour vous cacher mes larmes!

FERNEY. — Mais pourquoi?

FERNANDE. — Si vous saviez les semaines que je viens de passer et combien de fois j'ai sangloté seule dans ma chambre! Tous mes jolis rêves, mes beaux projets d'avenir, toutes mes espérances se sont envolées, une à une. Je n'ai que vingt-quatre ans et déjà il n'y a plus en moi la place pour une souffrance nouvelle!

FERNEY. — Tu es folle, voyons!

FERNANDE. — De m'être mariée, oui! d'avoir eu confiance en l'avenir! d'avoir cru surtout qu'il pourrait m'aimer.

FERNEY. — Mais il t'aime, j'en suis sûr!

FERNANDE. — Non, non! Ah! si vous l'aviez vu, l'œil méchant, les poings serrés comme s'il eût voulu me briser! Si vous l'aviez entendu me dire... Ah! tout ce qu'il m'a dit!... C'est l'intérêt seul qui m'a poussée vers lui, vous entendez, mon oncle? Tout n'a été que calculs de ma part! Ma bonté est factice et mes allures sont louches!

FERNEY. — Oh!

FERNANDE. — Oui, tout en lui se révolte! Non, non, il ne m'aime pas! Il me l'a crié de toute son âme, et je suis déjà trop femme pour ne pas sentir tout ce qui le sépare de moi!

FERNEY. — Et tu n'as rien dit! Tu as souffert en silence!... Fernande, tu n'as donc plus confiance en moi!

FERNANDE. — Mon oncle!

FERNEY. — Mon chéri!

FERNANDE. — Suis-je donc si laide?

FERNEY, tendrement. — Toi! Laide! Non, ça, il n'a pas pu te le dire! Souris, mon cher petit, et crois en ma vieille expérience. Il t'aimera parce qu'il découvrira un jour les mille petits riens qui font de toi un être délicieux! Il t'aimera parce que tu es la plus jolie!

FERNANDE. — C'est votre cœur qui me regarde.

FERNEY. — Oui... mais ce sont mes yeux qui te connaissent. Il t'aimera parce qu'il est impossible de ne pas t'aimer! Tout arrive... même l'amour! Ainsi, moi qui te parle, j'adorais ma femme, je n'existais que pour elle... et pourtant il se passa deux longues années avant qu'elle ne se rapprochât de moi.

FERNANDE. — Le cas n'est pas le même. Ce n'est pas de la haine que je sens en lui, mais ce qui est pire, une sorte de gêne... oui, il a honte de moi! Tout me le prouve. Il y a certains regards qui ne trompent pas, et certains gestes qui en disent plus que des paroles.

FERNEY. — Non! j'ai fait de toi, vois-tu, un petit être trop simple, trop pur et trop parfait, c'est ce qui le trouble. Ta modestie lui donne l'impression d'une tare, et ta candeur éclate comme un défaut. Tout cela est de ma faute... je t'ai trop bien élevée.

FERNANDE, de plus en plus nerveuse. — Vous vous trompez. J'ai fait un mariage d'amour, lui, un mariage de raison, les deux ne peuvent s'entendre. Je m'imaginais qu'à force de tendresse il verrait clair en moi... je me suis trompée... Il me l'a dit très nettement tout à l'heure. Ce qu'il désire, c'est sa liberté complète, définitive... et le droit d'aimer ailleurs que sous son toit!... Il veut bien être mon mari

à condition que je ne sois pas sa femme. Voilà la vérité. Non, non, je l'ai jugé et j'ai su lire en lui. Voyez-vous, mon oncle, il faut ressembler aux autres pour avoir l'air de ne ressembler à personne! Il avait donc raison: une femme comme moi n'était pas faite pour un homme comme lui! Et me voilà mariée! Et le prêtre qui nous a bénis nous a dit: « Soyez heureux! Il sera votre guide et vous enseignera la route qu'il faudra suivre. » Ah! la jolie route!...

FERNEY. — Nade, je t'en prie!

FERNANDE. — Folie! Folie! Et je l'aime malgré tout, malgré moi... mais j'en arrive à me demander si ce n'est pas souvent par la faute des hommes que les femmes, à un moment de leur vie, oublient leurs devoirs les plus sacrés, et tout ce qu'elles ont appris!

FERNEY. — Nade, tu es folle!

FERNANDE. — C'est ce qu'on dit toujours à toutes celles qui ne veulent plus souffrir.

FERNEY. — Alors, que vas-tu faire?

FERNANDE. — Je vais tâcher d'être heureuse!

RIDEAU

Ferney : *« J'ai fait de toi, vois-tu, un petit être trop simple, trop pur et trop parfait. »*

Mme de Lancey. Mme de Valmont. Bonnières. Nizerolles. Fernande. Mme Briey. Baronne Durieu. Mme de Jussy.

Scène V. — Bonnières : « *Marquise...* »

ACTE II

Une soirée chez Nizerolles. Salon. A droite, porte donnant sur une salle de billard. A gauche, petit salon, table de jeu, etc. Grande baie au fond. Escalier en fer à cheval descendant au rez-de-chaussée.

Scène première

VALMONT, BONNIERES

VALMONT. — Vous aimez ces jeux de patience?

BONNIÈRES. — Oui, je trouve cela assez amusant. Et puis, cela vous empêche de penser. C'est toujours cela de gagné.

VALMONT. — Vous pensez donc beaucoup?

BONNIÈRES. — Moi? je ne fais que cela!

VALMONT. — Diable!

BONNIÈRES. — Quand vient le soir, je me sens parfois littéralement mort de fatigue! J'ai une sacrée cervelle qui travaille, qui travaille... Passez-moi donc une jambe... là, devant vous le petit morceau rose. C'est cela, merci.

VALMONT. — Mais à quoi pouvez-vous penser? Vous ne faites rien, vous vivez de vos rentes.

BONNIÈRES. — Qui n'a pas ses petits soucis, ses petits découragements, ses heures tristes!

VALMONT. — Je ne vous ai jamais vu que souriant et gai.

BONNIÈRES. — Oui, c'est vrai, j'ai une nature plutôt heureuse. Avec cela, assez instruit, pas trop bête... Quoi?

VALMONT. — Je n'ai rien dit.

BONNIÈRES. — Joli danseur, séduisant, causeur aimable... Oui, on recherche assez ma société: les femmes surtout.

VALMONT. — Vous savez leur parler.

BONNIÈRES. — Je les connais si bien!

VALMONT. — Vous avez de la chance.

BONNIÈRES. — L'habitude, l'expérience. En regardant une femme dans les yeux, il est bien rare que je me trompe, je sais immédiatement les mots qu'il faut lui dire.

VALMONT. — Tiens!

BONNIÈRES. — Et je ne perds pas de temps. Je réfléchis quelques secondes...

VALMONT. — Tout de même.

BONNIÈRES. — Faut bien... et je pars. Ah! mon cher Valmont, que de secrets m'ont-elles déjà confiés, que de choses je sais sans qu'on s'en doute. Il est juste d'ajouter que je suis d'une discrétion à toute épreuve.

VALMONT. — Je le crois.

BONNIÈRES. — On me couperait la tête,.. que je ne dirais pas ça!

VALMONT. — Alors, dites-moi, mon cher ami, vous qui êtes au courant de tout... Mme de Jussy...?

BONNIÈRES, sans lui donner le temps de continuer. — Mme de Jussy est née le 1er janvier 1882. Fille unique de Charles-Philippe-Antoine de Laroche, ancien officier de cavalerie et chevalier de la Légion d'honneur. Se maria en 1899 avec Maurice de Jussy et divorça exactement en mars 1904. Eut comme premier amant le vicomte André de l'Hermitte avec qui elle resta six mois sans que personne ne le sût et six autres mois au su et vu de tout le monde. Séparation en février 1906. Repos. Second amant, le marquis Roger de Montclars, dont elle devint littéralement folle en avril 1907. Rupture en 1909. Repos. Reprise il y a un mois, succès, nature exquise et femme du monde dans toute l'acception du mot. Voilà!

VALMONT. — Quelle mémoire!

BONNIÈRES. — Ah! on connaît ses dates!

VALMONT. — Est-il vrai que Montclars est parti la rejoindre?

BONNIÈRES. — A Montreux. Exact. Je crois même qu'ils y sont encore.

VALMONT. — Elle le tient.

BONNIÈRES. — Non, elle le flatte!

VALMONT. — Et que dit la marquise de tout cela?

BONNIÈRES. — Je l'ignore. Je ne l'ai vue qu'une fois depuis un mois qu'elle est à Paris, et je n'ai pas assez causé avec elle pour connaître ses pensées.

VALMONT. — Quel genre de femme?

Entre Nizerolles.

Scène II

LES MÊMES, NIZEROLLES, puis Mme BRIEY

BONNIÈRES. — Tenez, demandez cela à Nizerolles.

NIZEROLLES. — Quoi donc?

BONNIÈRES. — Valmont voudrait des tuyaux sur la marquise de Montclars.

NIZEROLLES. — Mais c'est une femme charmante.

BONNIÈRES. — Exact... cependant elle aurait besoin d'un homme qui...

NIZEROLLES. — Eh bien, mais, vous êtes là, vous...

BONNIÈRES. — Oh! mon cher, je suis tellement pris... j'ai tant à faire... tant de liaisons cachées, tant de liaisons connues... et puis, non, elle n'est guère désirable.

VALMONT. — Ne doit-elle pas venir, ce soir?

NIZEROLLES. — Peut-être. (Entre Mme Briey.) Ah! chère madame Briey, je vous attendais avec une impatience!

Mme BRIEY. — Suis-je en retard? Bonjour, Valmont. Bonjour, Bonnières.

NIZEROLLES. — Nous commençons dans cinq minutes.

Mme BRIEY. — Tout votre monde est là?

NIZEROLLES. — Oui, à peu près.

Mme BRIEY. — Et le manuscrit?

NIZEROLLES. — Il est en bas, recopié, arrangé, très au point. Vous pourrez lire facilement.

Mme BRIEY. — Parfait!

NIZEROLLES. — Mais, surtout, ne nous bousculez pas. Des temps... et qu'on ne vous entende pas.

Mme BRIEY. — Soyez tranquille, je souffflerai comme ça...

NIZEROLLES. — A merveille, vous êtes un ange. (A Bonnières et à Valmont.) Je crois que cela va être très amusant.

VALMONT et BONNIÈRES. — Ah!

VALMONT. — Et de qui, la pièce?

NIZEROLLES. — De moi.

VALMONT et BONNIÈRES. — Ah!

BONNIÈRES. — Elle est bien?

NIZEROLLES. — Courte, c'est une saynète, mais charmante.

BONNIÈRES. — De l'esprit?

NIZEROLLES. — Pas mal. Est-ce vrai, madame Briey?

Mme BRIEY. — Beaucoup.

NIZEROLLES. — Je ne le lui ai pas fait dire. Et puis, c'est parisien, et très pris sur le vif.

VALMONT. — Combien de personnages?

NIZEROLLES. — Quatre: le mari, la femme, l'amant, et un vieil ami de la famille.

BONNIÈRES. — C'est original.

NIZEROLLES. — La situation aussi est nouvelle... Ainsi, à un moment donné...

Mme BRIEY. — Bavard... ils vont l'entendre tout à l'heure.

NIZEROLLES. — Vous avez raison.

VALMONT. — Et qui fait marcher les poupées?

NIZEROLLES. — Trévoux, sa femme, Langeac et moi.

BONNIÈRES. — Comment, ce sont des poupées?

Mme BRIEY. — Mais oui, c'est un guignol! Il y a des coulisses! une petite rampe électrique, des loges, un foyer! c'est un vrai théâtre.

BONNIÈRES. — Quelle drôle d'idée! Pourquoi ne pas avoir fait jouer cette saynète par des artistes en chair et en os?

NIZEROLLES. — Premièrement, parce qu'ils coûtent des prix fous; deuxièmement, parce qu'ils sont assommants, toujours en retard et jamais contents. Il y a un mois, avant de donner cette soirée, j'ai convoqué des artistes, je n'ai jamais pu m'entendre avec eux. Ainsi, de Langly, de la Comédie-Française, savez-vous ce qu'il m'a demandé? Cent louis et le rôle de l'amant; Duver, du Vaudeville, cinquante louis et le rôle de l'amant; Bourdier, de l'Odéon, quarante louis et le rôle de l'amant. Si je les avais écoutés, mon héroïne aurait eu trois amants au lieu d'un! Or, ce qui est possible à la ville, est impossible à la scène! Alors, j'ai acheté un guignol, des poupées et tout a marché comme sur des roulettes.

BONNIÈRES. — Et quel rôle jouez-vous?

NIZEROLLES. — Le rôle de l'amant.

BONNIÈRES. — Naturellement!

NIZEROLLES. — Langeac, le vieil ami, Trévoux, le rôle du chose... enfin, le rôle du mari.

BONNIÈRES. — Ça ne le changera pas.

NIZEROLLES. — Et sa femme... le seul rôle de femme. Voilà. Et, maintenant, allons-y. Vous venez, chère amie?

Mme BRIEY. — Je vous suis.

NIZEROLLES, à Valmont et à Bonnières. — Ne manquez pas le commencement.

VALMONT. — Soyez tranquille.

NIZEROLLES, en croisant la vieille baronne Durieu. — Baronne...

LA BARONNE. — J'arrive par les petites entrées.

NIZEROLLES. — Une place vous est réservée... premier rang...

LA BARONNE. — Je sais, merci, je redescends tout de suite.

Nizerolles et Mme Briey sortent.

BONNIÈRES. — La voilà. Allons-nous-en.

Et comme ils vont pour partir.

Scène III

BONNIERES, VALMONT, LA BARONNE, puis LE DUC DE GANGES

LA BARONNE, très excentrique, décolletée, couverte de bijoux. — Est-ce moi qui vous fais fuir?

VALMONT. — Vous plaisantez, baronne.

BONNIÈRES. — Certes!

VALMONT, comme si on l'avait appelé. — Oui... cher ami, je viens. (A la baronne.) Nizerolles m'appelle... excusez-moi.

Il sort vivement.

BONNIÈRES, à part. — Malin va!

LA BARONNE, pincée. — Un peu agité, ce bon M. de Valmont! Vous, au moins, mon cher monsieur Bonnières, vous êtes plus calme... Aussi, est-ce un plaisir de causer avec vous.

BONNIÈRES. — Vous êtes mille fois gracieuse.

LA BARONNE. — Hélas! les jeunes gens bien élevés se font rares, aujourd'hui. De mon temps, et ça n'est pas si vieux, ils avaient un peu plus d'éducation et un peu plus de savoir-vivre. Ils étaient galants et empressés. Tout change. C'est le progrès.

BONNIÈRES. — Eh! oui!

LA BARONNE. — Et c'est fort regrettable, avouez-le.

BONNIÈRES. — Je l'avoue.

LA BARONNE. — Les femmes elles-mêmes se sont transformées! Elles s'habillent Dieu sait comme et leurs maris trouvent cela très bien. Tout à l'heure, je les regardais. Quelle honte! Elles sont à moitié nues et c'est fort laid... Si encore elles étaient bien faites... mais non, chez la plupart, c'est un véritable désastre.

BONNIÈRES. — Vous, baronne, vous vous habillez divinement.

LA BARONNE. — Oh! moi, je n'ai plus de prétentions. J'ai un certain goût, je n'en disconviens pas, et, ce que je cherche surtout, c'est la simplicité.

BONNIÈRES. — Et comme vous avez raison.

LA BARONNE. — N'est-ce pas Mme de Lancey que j'aperçois, là-bas, avec ce cher M. de Valmont?

BONNIÈRES. — Et le duc de Ganges?... Oui... oui... c'est elle.

LA BARONNE. — C'est donc pour cela qu'il est parti si vite, tout à l'heure. Il n'avait point besoin de se donner tant de peine!... Mme de Lancey ne se sauve pas lorsqu'on court après elle, elle attend.

LE DUC, à Bonnières. — Ah! ah! jeune homme, je vous y pince!

LA BARONNE, au vieux duc de Ganges. — Eh bien, duc?

LE DUC. — Eh bien, mais je viens vous chercher, baronne, les trois coups sont frappés.

LA BARONNE. — Il ne fallait pas vous déranger, voyons.

LE DUC. — Nous sommes en plein flirt, à ce que je vois. D'ailleurs, ce Nizerolles sait recevoir comme pas un: toutes les jolies femmes de Paris se sont donné rendez-vous chez lui.

LA BARONNE. — Flatteur! (Au duc.) Votre bras, je vous prie. (A Mme de Lancey.) Vous venez, chère madame?

Mme DE LANCEY. — Je vous suis, baronne.

VALMONT. — Oui, oui... nous vous suivons.

LA BARONNE, à mi-voix. — Je les dérange.

Ils sortent.

Scène IV

VALMONT, Mme DE LANCEY

Mme DE LANCEY. — Elle va durer longtemps, cette petite pièce?

VALMONT. — Non... c'est très court.

Mme DE LANCEY. — Mme de Valmont est là?

VALMONT. — Oui... ma femme et moi, nous avons dîné ici.

Mme DE LANCEY. — Vous étiez nombreux?

VALMONT — Une quinzaine.

Mme DE LANCEY. — Qu'est-ce que vous regardez? J'ai quelque chose qui ne va pas? qui ne tient pas?

VALMONT. — Tout va très bien, au contraire.

Mme DE LANCEY. — Ma toilette vous plaît?

VALMONT. — Infiniment.

Mme DE LANCEY. — Je l'ai mise pour vous.

VALMONT. — Quand l'ôterez-vous pour moi?

Mme DE LANCEY. — Voulez-vous vous taire... Chut! N'approchez pas si près.

VALMONT. — Je suis myope.

Mme DE LANCEY. — Oui... mais, moi je vous vois venir de loin.

VALMONT. — Je suis très amoureux de vous.

Mme DE LANCEY. — Vous perdez votre temps.

VALMONT. — Je suis patient.

Mme DE LANCEY. — Et moi fidèle.

VALMONT. — Vraiment, vous n'avez pas un petit quelque chose pour moi?

Mme DE LANCEY. — Si... une affection profonde et même un peu de tendresse. Je vous trouve moins banal que les autres.

VALMONT. — Alors?

Mme DE LANCEY. — Mais ne m'en demandez pas davantage.

Un temps.

VALMONT. — Dites-moi. Vous n'avez jamais trompé votre mari?

Mme DE LANCEY. — Jamais.

VALMONT. — C'est curieux.

Mme DE LANCEY. — Naturel, voulez-vous dire.

VALMONT. — Vous l'aimez?

Mme DE LANCEY. — Je l'ai beaucoup aimé surtout.

VALMONT. — Et vous pouvez vivre ainsi, sans amour?

Mme DE LANCEY. — Oh! l'amour! c'est toujours la même chanson.

VALMONT. — Tout dépend de celui qui la chante.

Mme DE LANCEY. — Il y a tant d'hommes qui chantent faux.

VALMONT. — Moi, j'ai un joli talent d'amateur.

Mme DE LANCEY. — Vraiment?

VALMONT. — Je n'ai pas une voix à tout casser, certes... mais je fredonne assez agréablemnt. Quand voudrez-vous m'entendre?

Mme DE LANCEY. — Vous êtes fou!

VALMONT. — Vous avez une jolie main.

Mme DE LANCEY. — Laissez la!

VALMONT. — Je vous en prie.

Mme DE LANCEY, faisant semblant d'apercevoir Mme de Valmont. — Votre femme!

VALMONT, se retournant vivement. — Comme c'est malin!

Mme DE LANCEY. — Tenez, voulez-vous que je vous dise? Vous l'adorez, votre femme.

VALMONT. — Mais, je ne m'en cache pas! C'est une nature exquise! Et si fine! Si personnelle! Elle a mille qualités que personne ne soupçonne. C'est une amoureuse dans toute l'acception du mot.

Mme DE LANCEY, pincée. — Ah!

VALMONT. — Oui.

Mme DE LANCEY. — Alors, pourquoi la tromperiez-vous?

VALMONT. — Mais, je n'en ai nulle envie.

Mme DE LANCEY. — C'est vrai ce que vous dites là?

VALMONT. — Ma parole!

Mme DE LANCEY, vexée. — Et vous me faites la cour depuis un mois! Ah çà! quel jeu jouez-vous, mon cher Valmont?

VALMONT. — Aucun. Je vous fais la cour parce que vous êtes charmante, séduisante, et pleine d'esprit. Je vous fais la cour parce que je sais qu'avec vous cela ne tire pas à conséquence.

Mme DE LANCEY, pincée. — Tiens!

VALMONT. — N'ai-je pas raison?

Mme DE LANCEY, de même. — Mille fois raison!

VALMONT. — Vous ne m'en voulez pas?

Mme DE LANCEY. — Du tout. (Un temps.) Et dire que j'allais peut-être vous aimer!

VALMONT. — Mais non!

Mme DE LANCEY. — J'en fais le serment; j'ai été très troublée, ce soir, en vous apercevant.

VALMONT. — C'est vrai?

Mme DE LANCEY. — Oui, mais, maintenant, c'est fini, bien fini...

VALMONT. — Ecoutez-moi, je vous en prie.

Mme DE LANCEY. — Non... Eloignez-vous!

VALMONT. — Je vous aime.

Mme DE LANCEY. — Vous m'avez fait mal.

VALMONT. — Je vous adore.

Mme DE LANCEY. — Très mal.

VALMONT. — Je veux vous voir demain.

Mme DE LANCEY. — N'y comptez pas... ni demain, ni jamais.

VALMONT. — Si... il faut que je vous voie.

Mme DE LANCEY. — N'insistez pas... D'ailleurs, il m'est impossible de vous recevoir chez moi.

VALMONT. — J'ai un nid délicieux.

Mme DE LANCEY. — Je ne vous écoute plus.

VALMONT. — Du côté de Passy.

Mme DE LANCEY. — Taisez-vous!

VALMONT. — 14, rue Mozart.

Mme DE LANCEY. — 14, rue Mozart... N'insistez pas, je vous en conjure.

VALMONT. — Venez, je vous en supplie.

Mme DE LANCEY. — Ce serait un crime.

VALMONT. — Oui, mais un joli crime.

Mme DE LANCEY. — Encore une fois, éloignez-vous.

VALMONT. — A trois heures!

Mme DE LANCEY. — A trois heures... Ah! le fou! le fou!

VALMONT. — Oui, à trois heures!

Mme DE LANCEY. — Mais, mon pauvre ami, je ne suis jamais libre avant quatre heures!

VALMONT. — Alors, mettons quatre heures.

Mme DE LANCEY. — Tenez, vous me faites perdre la tête.

VALMONT. — Dites-moi que je peux compter sur vous!

Mme DE LANCEY. — Ah! Seigneur!

VALMONT. — Laissez le Seigneur tranquille, et répondez-moi que c'est entendu.

Mme DE LANCEY. — Mais non!

VALMONT. — Mais si!

Mme de Valmont entre avec Vareine.

Mme DE LANCEY, vivement. — Votre femme!

VALMONT, en riant et sans se retourner. — Ah! non, cette fois-ci...

Scène V

LES MÊMES, Mme DE VALMONT, VAREINE, puis BONNIÈRES, DE LANGEAC, Mme TREVOUX, Mme BRIEY, TREVOUX, ROGER, LA BARONNE, Mme DE JUSSY, FERNANDE, FERNEY, NIZEROLLES, LE DUC.

Mme DE VALMONT, désignant son mari. — Dites-moi, Jacques...

VALMONT. — Vous me cherchiez?

Mme DE VALMONT. — Mais oui. Vous avez disparu si subitement que j'ai cru que vous étiez souffrant.

VALMONT. — Du tout. Bonjour, Vareine. Mais j'étouffais, en bas.

Mme DE VALMONT. — Vous vous êtes plaint, cependant, que la salle n'était pas assez chauffée avant l'arrivée de madame de Lancey.

VALMONT. — C'est juste. On gelait.

BONNIÈRES, en entrant avec Langeac. — C'est un succès, et pour l'auteur, et pour les interprètes! Lorsque la poupée de madame Trévoux s'est déshabillée en scène et qu'elle a montré sa petite poitrine de bois, tous ces messieurs se sont levés comme un seul homme! Le vieux duc de Ganges avait les yeux hors de la tête.

LANGEAC, à Mme Briey. — Chère madame vous avez soufflé en grande artiste.

Mme BRIEY. — Moqueur!

Mme DE VALMONT, bas, à Valmont, très nerveuse, en parlant très vite. — Et de quoi causiez-vous, tout à l'heure, avec madame de Lancey? Allons, dites-le! Point n'est besoin de réfléchir si vous parliez de choses indifférentes! Peut-être ne vous disiez-vous rien. Lorsqu'on est si près l'un de l'autre, il est si facile de se comprendre sans échanger une parole. Mais oui, j'ai tort, et vous avez raison, comme toujours! Mais si... mais si... Ah! nos pauvres enfants!

VALMONT. — Nous n'en avons pas!

Mme DE VALMONT. — Heureusement! les pauvres petits! Vous seriez capable de jurer sur leurs têtes que je me trompe, que vous ne me trompez pas, et que vous êtes le modèle des époux! Et n'allez pas croire que je sois jalouse! Non, mon ami, non, je ne vous donnerai pas cette joie, mais j'ai horreur qu'on se moque de moi et qu'on me tourne en ridicule, entendez-vous? Mais, répondez donc quelque chose, parlez! Nous avons l'air de nous quereller. C'est stupide! allez... parlez... mentez, j'écoute...

Et comme Bonnières s'approche.

BONNIÈRES. — On potine? On casse du sucre?

Mme DE VALMONT, aimable et souriante. — Non, cher monsieur Bonnières. Jacques me proposait tout simplement d'aller passer une quinzaine à Florence. Est-ce vrai, Jacques?

VALMONT. — Oui... oui...

Mme DE LANCEY. — Monsieur Bonnières?

BONNIÈRES, à Mme de Valmont. — Pardon...

Il va rejoindre Mme de Lancey.

Mme DE VALMONT, à Valmont, en redevenant nerveuse. — A Florence! il faut être amoureux pour cela!

n'est-il pas vrai? Et vous ne l'êtes pas! et vous ne m'aimez pas, et vous m'agacez! et je ne sais pas ce qui me retient de vous casser cet éventail...

Entre Nizerolles.

LANGEAC. — Ah! voilà Nizerolles! Bravo! Nizerolles!

NIZEROLLES. — Ça a très bien marché. Ils ont envahi les coulisses et, maintenant, ils improvisent et s'amusent comme des enfants.

TOUS. — Bravo! Nizerolles!

Entre Roger de Montclars.

VAREINE. — Tiens, Montclars!

NIZEROLLES. — Bonjour, cher ami.

ROGER. — Bonjour, Nizerolles. Bonjour, Vareine! Mesdames...

Poignées de main.

CAUSERIE. — Bon voyage?
— Vous voilà revenu?
— Pas de pluie?
— Je vous inviterai dans huit jours!
— Toujours jolie! Heureux homme de posséder une telle femme!...

. . . . . .

NIZEROLLES, en entrainant ROGER. — Retour depuis quand?

ROGER. — Ce soir, à six heures.

NIZEROLLES. — Bon séjour?

ROGER. — Excellent!

NIZEROLLES. — La marquise ne vous a pas accompagné?

ROGER. — Non! je lui ai fait demander, dès mon arrivée, si elle pouvait me recevoir, elle m'a fait répondre qu'elle était lasse et qu'elle avait besoin de repos.

NIZEROLLES. — Il y a un mois que vous êtes parti?

ROGER. — Juste.

NIZEROLLES. — Savez-vous que la marquise a appris que vous étiez à Montreux et non à Nice?

ROGER, se défendant. — C'est une erreur!... j'arrive directement.

NIZEROLLES. — A moi, ne pouvez-vous pas tout avouer? D'ailleurs, on vous y a vu, cher ami... Tout le monde le sait.

ROGER. — Alors!... Et quelle est l'âme charitable qui s'est chargée de mettre Fernande au courant?

NIZEROLLES. — Tenez, elle vient vers nous avec son bon sourire des dimanches.

LA BARONNE, s'approchant. — Je vous croyais en voyage, mon cher marquis?

ROGER. — Je débarque, ma chère baronne.

LA BARONNE. — N'aurons-nous pas le plaisir de voir la marquise, ce soir?

ROGER. — Non... Elle est souffrante.

LA BARONNE, avec malice. — Et quel temps fait-il, dans le Midi?

ROGER. — Superbe!

LA BARONNE. — Que me dit ce brave Beaumont? Il m'écrit qu'il pleut à torrent depuis dix jours.

ROGER. — Tiens!

LA BARONNE. — A qui se fier?

Elle s'éloigne.

ROGER, à mi-voix. — La peste!

NIZEROLLES. — Oh! elle mordra jusqu'à sa dernière dent.

VALMONT, bas à Mme de Lancey. — 14, rue Mozart; n'oubliez pas!

Mme DE LANCEY, bas. — Mme de Valmont n'a rien deviné, au moins?

VALMONT, naïvement. — Rassurez-vous... ma femme est trop honnête pour se douter de quoi que ce soit.

Mme DE LANCEY, sèchement, en le quittant. — Merci.

VALMONT, qui n'a pas compris. — Pourquoi?

ROGER, à Nizerolles, à part. — Certes, nous nous sommes vus... mais, Mme de Jussy et moi, nous avons mis dans nos relations la discrétion voulue. Soyez certain, mon cher Nizerolles, que je saurai ne pas rendre la marquise ridicule.

NIZEROLLES. — Cela va de soi... mais quelle va être votre vie, maintenant?

ROGER. — Très simple. Nous avons eu, avant que je ne quitte Paris, une explication douloureuse, certes, mais nécessaire, très franche et très loyale. Tout se passera correctement et cordialement, soyez-en sûr. L'avez-vous rencontrée depuis mon départ?

NIZEROLLES. — Assez souvent, oui. Vareine et moi, nous avons été plusieurs fois lui présenter nos hommages et nous avons même fait, tous trois, de la musique ensemble. Savez-vous que la marquise est très bonne musicienne?

ROGER, indifférent. — Ah! j'ignorais!

Mme BRIEY. — Voilà Mme de Jussy.

Mme de Jussy entre.

LA BARONNE, à mi-voix, à Mme Briey. — Montclars étant là... elle ne devait pas être très loin...

Mme DE JUSSY, à Langeac. — Très bien. Je vous remercie. Et votre femme, comment va-t-elle?

LANGEAC. — Mon divorce a été prononcé il y a deux mois, ne l'oubliez pas.

Mme DE JUSSY. — Oh! pardon...

NIZEROLLES, allant au-devant d'elle. — Bonjour, chère madame. Que c'est gentil à vous d'être venue?

Mme DE JUSSY, à Montclars. — Bonjour, cher ami.

ROGER, en lui baisant la main. — Il y a un siècle que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer, chère madame.

LA BARONNE, à mi-voix, à Mme Briey. — Ils sont charmants! (S'avançant vers Mme de Jussy.) Bonjour, ma belle amie.

Mme DE JUSSY. — Ravie de vous voir.

LA BARONNE. — Bonne cure à Montreux?

Mme DE JUSSY. — Excellente!

Mme DE VALMONT, à Trévoux qui est entré depuis un moment. — Non, mon cher Trévoux, je n'ai ni vos idées, ni vos manières de voir. Je n'ai aucune confiance et je crains tout ce que je crois.

TRÉVOUX. — Vous avez tort.

Mme DE VALMONT. — Oh! vous, vous êtes un philosophe.

TRÉVOUX. — Non, je suis pratique, rien de plus. Il y a des gens qui ne se coucheraient pas sans avoir fait leur prière. Moi, je ne me couche jamais sans me dire ces trois mots: « Je le suis! »

Mme BRIEY et Mme DE VALMONT. — Oh!

TRÉVOUX. — Au moins, le jour où j'apprendrai que je le suis réellement, j'aurai la satisfaction de penser que c'est moi qui l'ai dit le premier.

Mme DE VALMONT. — Tenez, vous êtes cynique.

Elle le quitte.

Mme BRIEY. — Et vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites?

Mme DE JUSSY, bas à Montclars. — Suis-je à votre goût, ce soir?

ROGER. — Vous êtes exquise... comme toujours.

Mme DE JUSSY. — Quel joli mois passé, Roger!...

et comme je regrette que nous ayons été obligés de quitter cet endroit délicieux! Vous verrai-je, demain?

ROGER. — Oui.

Mme DE JUSSY. — Je vous aime.

Fernande entre. Elle est transformée. Elle n'a plus cet air timide, gêné, du premier acte. Toilette délicieuse, éclatante. Très décolletée. Tout le monde se retourne, les conversations cessent.

NIZEROLLES. — Que c'est aimable à vous! (Roger, étonné de cette transformation, la suit des yeux.) Vous connaissez, je crois, madame de Valmont, madame de Lancey?

FERNANDE. — Parfaitement!

BONNIÈRES, en s'inclinant. — Marquise!

FERNANDE, en lui tendant la main gentiment. — Bonjour, monsieur!

NIZEROLLES, présentant. — Madame Briey; la marquise de Montclars...

Salutations.

LA BARONNE. — Bonjour, ma chère enfant.

FERNANDE. — Bonjour, baronne.

BONNIÈRES. — Baronne, un petit bridge?

LA BARONNE. — Volontiers.

NIZEROLLES, présentant. — La marquise de Montclars; madame de Jussy.

Mme DE JUSSY. — Je suis enchantée, madame, de vous connaître. Monsieur de Montclars est un de mes bons amis, j'espère que nous aurons mille occasions de nous revoir.

FERNANDE, très aimablement. — Je l'espère aussi, chère madame! (A Roger.) Bonsoir, Roger!

Elle lui tend la main.

ROGER. — Bonsoir, Fernande.

FERNANDE, à Vareine. — Tout à l'heure, je vous gronderai, monsieur Vareine.

Vareine s'incline et lui baise la main.

VALMONT, bas à Mme de Lancey. — Mozart, 14.

M. de Ferney entre.

NIZEROLLES, à Fernande. — Nous souperons par petites tables. Me ferez-vous l'honneur de rester jusqu'à minuit?

FERNANDE. — Ce soir, je me coucherai volontiers très tard, vous pouvez donc compter sur moi.

NIZEROLLES. — Merci.

M. de Ferney entre.

FERNANDE, à Nizerolles. — Voici mon oncle, allons au-devant de lui, je vous en prie! Il n'osera jamais entrer tout seul!

Mme DE JUSSY, bas à Roger. — Vous êtes certain qu'elle a su que vous étiez à Montreux en même temps que moi?

ROGER. — Certain, oui.

Mme DE JUSSY. — Cela ne vous ennuie pas, au moins?

ROGER. — Mais non.

Mme DE JUSSY. — Pour une femme qui arrive du fin fond de sa campagne, elle n'est ni trop gauche, ni trop maladroite! Vous m'avez trompée. Cependant, vous devriez bien lui dire que, lorsqu'on s'appelle la marquise de Montclars... quel décolleté! C'est indécent.

Mme DE LANCEY. — En pleine campagne toute l'année?

FERNEY. — Mais oui, chère madame.

Mme DE LANCEY. — Et vous ne mourez pas d'ennui?

FERNEY. — Mais non. Aussi, je vous avoue que je ne me souviens plus quand j'ai été dans le monde pour la dernière fois. Ce n'est plus de mon âge. Ces fleurs, ces lumières, ces toilettes, ces parfums, tout cela me grise et me tourne un peu la tête, je vous le confesse. Et puis, un vieux bonhomme comme moi fait, j'en suis sûr, fort mauvaise figure au milieu de toute cette jeunesse.

Mme DE LANCEY. — Mais non! Vous êtes-vous arrêté au rez-de-chaussée avant de venir?

FERNEY. — Oui... mais je me suis sauvé bien vite. On danse, on crie, on s'écrase, et j'ai failli tomber, tant le parquet est glissant. Voyez-vous, chère madame, je ne sais plus marcher sur ce terrain-là. Il est dangereux pour les petits enfants et pour les vieillards, croyez-m'en.

Mme DE LANCEY. — Voyons... vous n'êtes pas si vieux!

FERNEY. — Si vieux... non... mais vieux, oui.

Mme DE LANCEY. — Voulez-vous me mener au buffet, cela vous changera les idées?

FERNEY. — Avec joie... quand vous m'aurez indiqué...

Mme DE LANCEY. — Je vais vous guider. Votre bras?

FERNEY.— Vous êtes la plus gracieuse des femmes. Mais je vous jure que je suis un bien triste cavalier.

Mme DE LANCEY. — Je vous enlève. Venez. Vous saurez flirter avant une heure.

FERNEY. — Flirter! moi!

Mme DE LANCEY. — Venez, Montclars!

Ils sortent.

Mme DE JUSSY, à Fernande. — Vous êtes délicieusement habillée. Le ton de votre robe est parfait.

FERNANDE. — Les couturiers ont tant de goût, aujourd'hui!

Mme DE JUSSY. — Votre taille est si mince qu'on pourrait la prendre ainsi entre les dix doigts.

FERNANDE. — Vous êtes indulgente!

Mme DE JUSSY. — Montclars peut être fier de vous.

FERNANDE. — Un mari est rarement fier de sa femme.

Mme DE JUSSY. — Croyez-vous? Vous ne l'avez pas accompagné dans le Midi?

FERNANDE. — Non. J'avais mille choses à faire. Et puis, Paris ne m'a pas encore fatiguée.

Mme DE JUSSY. — C'est si bon de vivre un peu loin. D'ignorer ce que devient Mme X... ou ce qu'on dit de Mme Z... Ah! les thés! les potins! les quatre à cinq, quels jeux de massacre!

FERNANDE. — Vraiment?

Mme DE JUSSY. — La femme la plus honnête est mise en miettes... il n'en reste plus rien à l'heure du dîner.

FERNANDE. — Il doit y avoir des exceptions?

Mme DE JUSSY. — Oh! de bien rares! Celles qui n'ont rien à se reprocher, et qui le disent, ont tout à craindre.

FERNANDE. — Oui... on se méfie souvent des femmes qui parlent trop de leurs vertus.

Mme DE JUSSY. — Aussi ai-je pris, depuis longtemps, le parti de laisser dire. Une femme seule, divorcée, pas trop laide, est forcément attaquée par les uns et fort peu défendue par les autres, n'est-il pas vrai?

FERNANDE. — Mais, je ne sais pas... D'ailleurs, une honnête femme a-t-elle vraiment besoin d'être tant défendue?

Mme DE JUSSY. — Le monde est si méchant, si chercheur de petites bêtes! Je ne serais nullement

étonnée si, déjà, on avait essayé de me noircir à vos yeux.

FERNANDE. — On ne m'a dit que des choses flatteuses sur votre compte.

Mme DE JUSSY. — Vraiment?

FERNANDE. — Vraiment.

Mme DE JUSSY. — Rien de plus?

FERNANDE. — Rien de plus.

LA BARONNE, en entrant. — Si vous avez perdu, c'est votre faute. Vous auriez dû demander sans atout.

BONNIÈRES. — Je n'ai pas osé.

LA BARONNE. — Vous n'osez jamais rien. Vous n'avez pas d'estomac.

BONNIÈRES. — Si vous en souffriez comme moi!

VAREINE, qui s'est rapproché de Fernande et de Mme de Jussy. — Oh! pardon!

FERNANDE. — Dites... Dites... Monsieur Vareine...

VAREINE. — Comme nous soupons, paraît-il, par petites tables, puis-je vous prier de vouloir bien me faire l'honneur de m'accepter à la vôtre.

FERNANDE. — Mais, avec plaisir.

LA BARONNE, à Bonnières. — Allez donc... allez donc...

BONNIÈRES, s'avançant. — Dansez-vous, chère madame?

FERNANDE. — Mais oui, lorsqu'on m'invite, cher monsieur.

BONNIÈRES. — Je serais ravi de bostonner avec vous.

FERNANDE, en se levant. — Quand vous voudrez...

BONNIÈRES. — Alors...

Il lui offre le bras.

FERNANDE, à Mme de Jussy. — Vous m'excusez, chère madame?

Mme DE JUSSY. — Je vous en prie.

BONNIÈRES, à Fernande, en sortant. — J'ai remporté mon second prix de danse en 1896... j'avais alors quinze ans... Cela ne vous ennuie pas trop ce que je vous raconte là?

FERNANDE. — Mais non.

BONNIÈRES. — En 1899...

Ils s'éloignent. Vareine sort derrière eux.

LA BARONNE. — Charmante, cette petite Mme de Montclars, n'est-ce pas?

Mme DE JUSSY. — Tout à fait!

Entre Nizerolles.

NIZEROLLES, à Mme de Jussy. — Je vous cherchais, à quelle table soupez-vous?

Mme DE JUSSY. — A la table de Montclars.

NIZEROLLES. — Et vous, chère amie?

LA BARONNE, pincée. — Mais, je ne sais... personne ne m'a encore fait l'honneur de m'inviter.

NIZEROLLES. — Le duc de Ganges vous demandait, tout à l'heure.

LA BARONNE, de même. — Vous ne connaîtriez pas quelqu'un de plus vieux? Non?

Mme DE JUSSY, en sortant, à Nizerolles. — Elle est terrible!

NIZEROLLES, qui va pour sortir avec Mme de Jussy, aperçoit Vareine qui semble chercher quelque chose. — Vous avez perdu quelque chose, cher ami?

VAREINE. — Non, c'est Mme de Montclars qui ne sait où elle a laissé son éventail.

Mme DE JUSSY. — Voyez donc sur le fauteuil.

VAREINE. — Ah! oui, je le vois.

Mme DE JUSSY, croisant Fernande qui entre. — Il a trouvé, votre éventail, chère madame.

Elle sort avec Nizerolles.

FERNANDE, à Mme de Jussy. — Merci. Ce M. Bonnières danse comme un fou, aussi l'ai-je prié tout de suite de s'arrêter. J'en suis encore tout étourdie.

VAREINE, en lui remettant son éventail. — Le voici!

FERNANDE, en s'éventant. — Merci. Ah! cela fait du bien! J'étouffais!...

VAREINE. — Asseyez-vous un moment.

FERNANDE. — Vous me regardez... je dois être toute décoiffée?

VAREINE. — Mais non... (Un temps.) Vous aimez la danse?

FERNANDE. — Beaucoup et, cependant, c'est ma première valse depuis ma sortie du couvent.

VAREINE. — En effet, là-bas, chez votre oncle, à la campagne, les occasions devaient manquer.

FERNANDE. — Oui, c'était une autre vie.

VAREINE. — Qui sait si vous vous en souvenez encore?

FERNANDE. — Je la regrette à certaines heures.

VAREINE. — C'est vrai?

FERNANDE. — Oui.

VAREINE. — Lorsque je vous regarde et que je me rappelle notre première rencontre, je fais mille efforts pour retrouver en vous la femme d'autrefois.

FERNANDE. — D'autrefois? il n'y a qu'un mois de cela.

VAREINE. — Qu'un mois seulement. C'est juste. Je vous revois encore, cependant, toute simple dans votre petit tailleur sombre et si timide, si craintive, si jeune fille, si j'ose dire!

FERNANDE. — Oui, j'étais tout cela!

VAREINE. — Aujourd'hui, vous voilà transformée, on dirait que la baguette d'une fée a passé par là.

FERNANDE. — Suis-je mieux?

VAREINE. — Vous êtes très bien.

FERNANDE. — Vous avez mal dit cela.

VAREINE. — Mais non.

FERNANDE. — Soyez sincère. Avouez que l'autre femme vous plaisait davantage.

VAREINE. — Faut-il dire la vérité?

FERNANDE. — Je vous y autorise.

VAREINE. — Alors... oui!

FERNANDE. — Vous m'étonnez... car, au fond, vous êtes un homme comme les autres.

VAREINE. — Peut-être... mais, vous, vous ne ressembliez à personne.

Et comme il respire la rose qu'elle a posée sur la table.

FERNANDE. — C'est une de vos roses, monsieur Vareine, mais promettez-moi de ne plus m'en envoyer.

VAREINE. — Pourquoi?

FERNANDE. — La première fois, j'ai été très touchée, très sensible; la seconde fois, elles m'ont fait plaisir; la troisième, elles m'ont un peu contrariée.

VAREINE. — Vraiment?

FERNANDE. — Oui.

VAREINE. — Pourquoi?

FERNANDE. — Parce que je connais le langage des fleurs.

VAREINE. — Les miennes n'ont dû vous dire que mon profond respect. Soyez persuadée que vous avez en moi l'ami le plus sûr et le plus dévoué. Ce ne sont ni vos secrets que je désire connaître, ni vos joies que je veux partager... ce sont vos peines que je vous prie de me confier... si jamais vous en avez une... Nous avons tous besoin, à certaines heures, d'être compris, consolés, et je voudrais que vous puissiez

vous dire: « Je puis compter sur celui-là, car il a pour moi une amitié profonde, oui, profonde. » Voilà tout ce que je vous demande. D'ailleurs, je ne crois pas avoir jamais prononcé un mot, un seul, qui ait pu vous blesser.

FERNANDE. — Les femmes n'ont rien à craindre de ceux qui parlent. Elles ont tout à redouter de ceux qui se taisent.

VAREINE. — Alors, je vais vous parler.

FERNANDE, très gaie. — Non. Et puis, après tout, vous avez raison. Dites-moi donc mille choses gentilles! Dites-moi ce que les hommes savent si bien dire à toutes les femmes! Que je suis la plus jolie et la plus séduisante! Dites-moi ce que vous avez dit hier à celle-ci et ce que vous direz demain à celle-là! Ayez l'air d'être sincère et, moi, j'aurai l'air de vous croire. Enfin, flirtons comme les autres, et, comme les autres, montons-nous la tête! La nuit, les mensonges se voient moins, et, quand le jour viendra, nous ne nous souviendrons même plus des phrases que nous aurons échangées. Ce sera la première fois que je permettrai à un homme de me parler de très près, et ce sera la première fois aussi que je l'écouterai sans révolte. Vous voyez que j'ai fait quelques progrès. Eh bien, allez, parlez, dites-moi des mots que vous ferez semblant de penser aujourd'hui et que vous oublierez demain...

VAREINE. — Non. Je me sens incapable de débiter toutes les frivolités que vous me demandez!... Je pourrais vous dire des paroles trop profondes ou trop graves... et vous ne me les pardonneriez pas.

FERNANDE. — Si, si, je vous pardonnerai tout, allez, allez!

VAREINE. — Excusez-moi, mais je ne sais pas faire mentir mon cœur. Si je vous disais tout ce qu'il contient, cela ne vous amuserait peut-être plus et vous m'écouteriez avec moins d'indulgence. Si je vous disais seulement ces trois mots: « Je vous aime! » si je vous les disais en tremblant, avec tant d'inquiétude dans la voix, qu'il me semblerait, à moi qui vous les dis, que je les prononce pour la dernière fois, qu'est-ce que vous me répondriez? Si je vous disais que je me sens comme perdu lorsque je ne vous vois pas, que vous êtes mon unique pensée et ma seule raison d'être? Si je vous disais enfin que je donnerais ma vie pour vous! Que répondriez-vous?

FERNANDE, en fermant les yeux, troublée. — Oui... oui... vous avez raison, ne me dites plus rien.

Bonnières entre en courant, décoiffé, très rouge, en nage.

BONNIÈRES, à M^me^ Briey. — Vous n'avez pas vu M^me^ de Lancey?

M^me^ BRIEY. — Non.

BONNIÈRES. — Merci. (A Vareine.) Dites-moi, Vareine... (A Fernande.) Je vous demande pardon, chère madame... (A Vareine.) Vous n'auriez pas vu M^me^ de Lancey?

VAREINE. — Non.

BONNIÈRES. — C'est affolant... je dois mener le cotillon avec elle...

VAREINE. — Mais vous allez éclater, mon pauvre Bonnières!

BONNIÈRES. — J'ai un peu chaud, oui.

Ils s'éloignent. Roger est entré; s'approchant de Fernande.

ROGER. — Dès mon arrivée, je me suis présenté chez vous, on m'a dit que vous étiez souffrante. Vous allez mieux?

FERNANDE, en se levant, assez froide. — Oui, très bien.

ROGER. — Excusez-moi si je ne vous ai pas demandé tout à l'heure de vos nouvelles, mais vous étiez si entourée...

FERNANDE. — Vous êtes tout excusé.

ROGER. — Nizerolles et Vareine m'ont fait mille compliments sur vous.

FERNANDE. — Ils ont été très aimables, très prévenants, durant votre absence, nous sommes déjà de très vieux amis.

ROGER. — Je suis ravi que vous ne vous soyez pas trop ennuyée.

FERNANDE. — Merci.

Un silence.

ROGER. — Votre oncle m'a dit qu'il avait l'intention de rester encore quelques semaines auprès de vous.

FERNANDE. — En effet, si sa présence ne vous gêne pas trop, je vous en serai très reconnaissante.

Elle prend sur un petit guéridon une cigarette et l'allume.

ROGER, en la lui retirant des lèvres. — Vous êtes folle!

FERNANDE. — Pourquoi donc? M^me^ de Lancey fumait bien tout à l'heure!

ROGER. — Peu m'importe ce que font les autres. Je ne m'inquiète que de ce que vous faites.

FERNANDE, froidement. — Depuis quand? (Un silence. Et comme Roger porte la cigarette à ses lèvres.) Tiens, vous fumez donc, maintenant? Je croyais que vous ne fumiez jamais?

ROGER, en la jetant. — C'était pour avoir le goût.

Le vieux duc de Ganges s'approche. Il tient à la main la petite poupée dont s'est servie M^me^ Trévoux pour jouer la pièce de Nizerolles. Sont entrés aussi M^me^ de Lancey et d'autres invités.

LE DUC, à Montclars. — Cher ami, je vous prie, présentez-moi à la marquise.

ROGER. — Le duc de Ganges; la marquise de Montclars.

Roger s'éloigne au bout de quelques instants.

LE DUC. — Je suis vraiment ravi de vous connaître, chère madame.

Nizerolles entre et s'approche.

FERNANDE. — Oh! la jolie poupée!

LE DUC. — C'est l'héroïne de la pièce de Nizerolles, est-ce vrai, cher ami? C'est la femme coupable.

NIZEROLLES. — En effet, c'est bien elle!

FERNANDE, en la prenant. — Elle a de bonnes petites joues, la femme coupable!

LE DUC. — N'est-ce pas? Malheureusement, pour lui faire remuer les bras, il faut, et c'est fort indécent, lui passer la main sous les jupes. (A la baronne qui s'approche.) Il paraît que nous soupons à la même table, belle amie?

LA BARONNE, sèchement, en s'éloignant à droite. — Mais non.

LE DUC, en s'éloignant à gauche. — Allons, tant mieux!

FERNANDE. — Elle est gentille, la femme coupable!

NIZEROLLES. — Tenez, j'ai justement dans ma poche le vieil ami de la famille. (Il sort sa marionnette. Le petit bonhomme a des cheveux gris.) Il est gentil, n'est-ce pas? (En faisant marcher la poupée.) Bonjour, madame.

FERNANDE, l'imitant. — Bonjour, monsieur.

Sans se regarder ni l'un ni l'autre.

NIZEROLLES, faisant parler la poupée. — Vous avez un sourire charmant.

FERNANDE, l'imitant. — Je suis confuse.

NIZEROLLES. — Quelle jolie poupée vous faites!

FERNANDE. — Vous me trouvez à votre goût?

NIZEROLLES. — Très... car vous êtes exquise.

FERNANDE. — Hélas! pourquoi suis-je de bois?

NIZEROLLES. — Hélas! pourquoi ai-je des cheveux gris?... Ah! si j'avais vingt ans de moins!

FERNANDE, comme si elle n'avait pas compris. — Que feriez-vous, petit bonhomme?

NIZEROLLES. — Rien de plus... mais j'oserais vous dire mille folies qui me passent par la tête.

FERNANDE, gaiement. — Bonjour, monsieur.

NIZEROLLES, tristement. — Bonjour, madame. Ah! si je pouvais m'animer, vous ne vous doutez pas...

FERNANDE. — Si, je me doute... mais nous ne sommes que de pauvres petits fantoches... Aussi, nous fait-on dire souvent des mots que nous devrions taire.

NIZEROLLES, en s'adressant à sa poupée. — Tu entends, mon « vieil ami de la famille », il te faudra maintenant penser à ce que tu dis et ne plus dire ce que tu penses.

FERNANDE, en regardant Nizerolles et très tendrement. — Donnez-moi la main... non, pas celle de la poupée... la vôtre.

NIZEROLLES, en la prenant. — Quel malheur que le cœur ne vieillisse pas!

A ce moment, une bande d'invités montent en courant l'escalier du fond et disparaissent. Ceux qui sont au salon suivent le mouvement. Nizerolles sort aussi. M. de Ferney s'approche de Fernande.

FERNEY — Tu t'amuses?

FERNANDE, très gaie. — Mais oui.

FERNEY. — Tu m'étonnes! Moi pas. Je les regardais tout à l'heure. Je les entendais surtout, je les trouvais sinistres. Leurs rires et leurs propos donnent envie de pleurer. Tiens, ils me font l'effet de leurs marionnettes. Ils ont la tête vide, comme elles, et, comme elles, ils parlent et s'agitent. On dirait qu'ils n'ont conscience ni des gestes qu'ils font, ni des mots qu'ils prononcent.

FERNANDE. — Nous sommes tous plus ou moins des marionnettes, mon oncle.

FERNEY. — Sais-tu que je ne te reconnais plus.

FERNANDE. — Qu'ai-je donc de changé?

FERNEY. — Tout! Quand je t'ai vue, ce soir, au milieu de tous ces hommes, allant, venant, riant, je me suis demandé si c'était bien là ma petite Fernande? Et cette toilette! Tu as pris soin, avant de partir, de jeter un grand manteau sur tes épaules... et tu as eu raison... car je t'aurais dit de ne point venir ici aussi peu vêtue que tu l'es.

FERNANDE. — On vous a dit que j'étais mal?

FERNEY. — Non.

FERNANDE. — Alors?

FERNEY. — Mais je ne puis m'habituer à ta transformation. Elle me fait l'effet d'un mensonge ou d'un défi.

FERNANDE. — Mon oncle, il faudra vous commander un habit.

FERNEY. — Laisse là mon habit.

FERNANDE. — Il est d'une autre époque.

FERNEY. — Il me suffit amplement.

FERNANDE. — Votre gilet n'est pas assez ouvert.

FERNEY. — Ton corsage n'est pas assez fermé.

FERNANDE. — Ne me grondez pas.

FERNEY. — Je voudrais bien savoir ce qui se passe dans cette petite tête... Je voudrais savoir aussi quel est ton but?

FERNANDE. — Je n'en ai aucun. Je veux essayer d'être heureuse par n'importe quel moyen.

FERNEY. — Tu te grises?

FERNANDE, gaiement. — Mais non. Je sors le matin, l'après-midi, le soir; on me fait la cour, je m'amuse follement.

FERNEY. — Lorsque tu prends ton air sincère, Fernande, c'est inouï comme on s'aperçoit que tu mens.

FERNANDE. — Soit.

FERNEY. — Pourquoi es-tu coquette?

FERNANDE. — Parce qu'il faut l'être. Pour plaire, une femme qui se respecte doit devenir une femme qu'on ne respecte plus.

FERNEY. — Et c'est toi qui parles ainsi?

FERNANDE. — Je ne suis plus votre petite élève, mon oncle. On m'a changée d'école et j'ai vite appris les leçons qu'on m'a données. Ce qui m'aurait écœuré hier, je le supporte fort bien aujourd'hui, et le sale regard des hommes qui descend de mes yeux à ma bouche ne me fait même plus rougir.

FERNEY. — Fernande...

FERNANDE. — Oui, je ne suis plus pareille. Et, cependant, j'apportais en me mariant une âme neuve, ardente et un cœur débordant d'amour. Ah! pourquoi faire tout cela? Voyez-vous, quand on ne peut pas faire sa vie selon son rêve, il faut faire son rêve selon sa vie. Il faut être parée aussi richement que possible pour se faire désirer et, si on veut de l'amour, le chercher ailleurs que sous son toit, dans une ou plusieurs aventures.

FERNEY. — Toi, tu aimes toujours ton mari.

FERNANDE, l'air sincère. — Oh! grand Dieu, non! J'en fais le serment! C'est loin, ça!

FERNEY. — Et tu n'aimes personne d'autre?

FERNANDE. — Pas encore... mais cela viendra.

FERNEY. — Fernande... Fernande... regarde-moi... non... regarde-moi bien en face.. et, maintenant, ma Nade, dis la vérité à ton vieil oncle.

FERNANDE, pleurant. — J'ai du chagrin.

Farandole. La bande des invités passe par le salon se tenant par la main. Mme de Lancey, qui est la dernière, prend en passant la main de Ferney et l'entraîne. Fernande s'élance en courant pour les suivre, mais Roger lui barre la route.

Scène VI

ROGER, FERNANDE

ROGER, galant. — Voyons, restez un peu avec moi.

FERNANDE. — Vous avez à me parler?

ROGER. — Cette soirée vous amuse donc beaucoup?

FERNANDE. — Oui.

ROGER. — Vous n'êtes point trop lasse?

FERNANDE. — Non, j'ai un peu chaud, voilà tout!

ROGER. — A quelle table soupez-vous?

FERNANDE. — A celle de M. Vareine.

ROGER. — Vous ne craignez pas que cela vous fatigue trop de ne rentrer qu'au petit jour?

FERNANDE. — Comme vous prenez soin de ma santé.

ROGER, un temps. — Quand je suis arrivé, tout à l'heure, j'avoue que j'ai eu une légère surprise.

FERNANDE. — Pourquoi donc?

ROGER. — J'étais habitué à vous voir si différente!

FERNANDE. — Je ne pouvais décemment aller en soirée en costume tailleur.

ROGER. — Je ne parle pas que de la toilette, bien que la vôtre soit un peu osée! Ne trouvez-vous pas?

FERNANDE. — Du tout.

ROGER. — Je le regrette.

FERNANDE. — Est-ce vous qui le regrettez ou ces dames qui la critiquent?

ROGER, sèchement. — J'ai pour habitude de ne consulter personne. Il n'est point de bon ton de se dévoiler ainsi... et je me permets de vous le dire.

FERNANDE, nerveuse en s'éventant. — Dieu qu'il fait chaud!

Un temps.

ROGER, galant. — Lorsque vous vous éventez, on a la sensation qu'il tombe des bouquets de violettes tout autour de vous. C'est exquis. (Un silence.) Cela ne vous ennuie pas, au moins, que je vous garde ainsi au lieu de vous laisser rejoindre cette bande de fous?

FERNANDE, indifférente. — Non... non...

ROGER. — On vous a fait fête, ce soir.

FERNANDE. — On a été poli.

ROGER. — Plus que poli... tous ces hommes avaient l'air de vous posséder.

FERNANDE, coquette. — Vraiment?

ROGER. — Et, d'ailleurs, cela ne paraissait point vous déplaire.

FERNANDE. — Si vous voulez!

ROGER, en souriant. — Rassurez-vous, je ne suis pas jaloux!

FERNANDE. — Je suis toute rassurée.

ROGER, en se rapprochant. — Votre robe a laissé une trace sur votre épaule.

Il lui touche l'épaule.

FERNANDE, se reculant. — Ça n'est rien.

ROGER. — Ai-je donc la main si rude?

FERNANDE. — J'ai été surprise.

ROGER. — Désagréablement. Vous êtes très jolie, ce soir!

FERNANDE. — Merci pour hier.

ROGER. — Pourquoi vous mordez-vous les lèvres?

FERNANDE. — Pour ne pas rire.

ROGER. — Suis-je donc si comique?

FERNANDE. — Non, vous êtes curieux.

ROGER, un peu nerveux. — Ne vous éventez pas, je vous en prie.

FERNANDE. — Cela vous gêne?

ROGER. — Non... mais votre parfum me tourne un peu la tête, et puis, vous avez une façon de respirer qui donne à tout votre corps...

FERNANDE. — Ne pas m'éventer, soit... mais ne pas respirer, vous m'en demandez trop.

Un temps.

ROGER. — Vous tenez beaucoup à ce souper?

FERNANDE. — Certes!

ROGER, se rapprochant. — Pourquoi ne pas rentrer maintenant?

FERNANDE. — Quelle idée!

ROGER. — Si j'insistais beaucoup?

FERNANDE. — Ce serait du temps de perdu!

ROGER, se rapprochant encore. — Vraiment?

Il la prend par la taille.

FERNANDE, se dégageant. — Ah çà! vous êtes fou!

ROGER. — Pourquoi donc?

FERNANDE. — Mais, parce que...

ROGER, se rapprochant. — Vous avez la taille d'une souplesse...

FERNANDE. — Laissez-moi je vous en prie.

ROGER. — Vous êtes nerveuse?

FERNANDE. — Et vous grotesque.

Un temps.

ROGER, se reprenant. — En effet, je viens de me conduire comme un gamin.

FERNANDE, entre les dents. — Comme une brute.

ROGER. — Excusez-moi et restez donc. Moi, je m'en vais. Amusez-vous bien.

FERNANDE. — Bonne nuit!

Il sort. Quelques secondes s'écoulent. Vareine entre.

VAREINE. — Je viens vous chercher. On se met à table.

Il lui offre le bras.

RIDEAU

SCÈNE V. — Nizerolles : *« Quelle jolie poupée vous faites ! »*

Fernande. Vareine.

Scène V. — Vareine : « *Jurez-moi que vous n'aimez plus ailleurs...* »

ACTE III

Le boudoir-salon de Fernande. Au fond, grande fenêtre, sorte de baie. Balcon-terrasse donnant sur le jardin des Galtelli. Porte à droite, ouverte. Porte à gauche, fermée. Piano. Un téléphone placé sur une petite table, dans l'angle de la pièce. Lorsque la toile se lève, il est onze heures du soir. La fenêtre est ouverte. On entend la musique. Les Galtelli reçoivent. Tout le monde est assis au lever du rideau, les uns sur la terrasse, les autres dans le salon. M. de Ferney dort dans un fauteuil. Silence.

Scène première

Mme BRIEY, LA BARONNE, FERNANDE, VALMONT, puis BONNIERES

Mme Briey. — On se croirait en plein mois d'août !

La Baronne. — Oui, il fait délicieux. Si le temps reste au beau, je quitterai Paris dans huit jours.

Mme Briey. — Avant le Grand Prix ?

La Baronne. — Surtout avant le Grand Prix !

Valmont. — Vous ne restez pas pour voir courir le cheval de Bonnières dans le prix des Etangs ?

La Baronne. — M. Bonnières a donc une écurie de courses ? Depuis quand ?

Valmont. — Depuis la semaine dernière. Il n'a qu'un cheval, mais ses écuries sont superbes.

Un silence.

La Baronne, à Fernande. — Vous comptez les étoiles, ma chère petite ?

Fernande. — Non, j'admire le jardin des Galtelli. C'est illuminé, c'est féerique !

La Baronne. — C'est vrai, vous allez tous, ce soir, à la soirée qu'ils donnent.

FERNANDE. — Non, pas moi, Roger non plus, je crois.

Mme BRIEY. — Ces Italiens sont charmants!

LA BARONNE. — Oh! Tous les Italiens sont charmants! Ceux-là sont fort riches, paraît-il?

VALMONT. — Follement. Ils ont un palais à Venise, un autre à Florence et ce merveilleux hôtel dont le haut des arbres frôle votre balcon.

LA BARONNE. — Vraiment, il est inouï de voir comme on se rue chez des gens qu'on connaît à peine.

Mme BRIEY. — Galtelli fait partie du cercle de ces messieurs.

LA BARONNE. — Je ne parle point pour vous, belle amie! Rassurez-vous, je n'ai nulle envie de dire du mal de ces marchands de soleil, que j'ignore complètement, et que j'ignorerai probablement toujours... (A Valmont.) Mme de Valmont vous laisse aller seul à cette soirée?

VALMONT. — Oui, elle est un peu souffrante.

Bonnières entre.

BONNIÈRES. — Il y a plus de deux mille badauds en bas, devant l'hôtel des Galtelli. La rue est noire de monde et il n'est que onze heures! Je crois que cela va être très amusant!

FERNANDE. — Que font ces messieurs?

BONNIÈRES. — Enfouis dans de larges fauteuils, ils fument en digérant l'excellent dîner que vous nous avez offert. Vareine est triste comme à l'ordinaire, et Montclars écoute Nizerolles qui raconte sans se lasser ses premières amours et sa dernière aventure.

LA BARONNE. — A quel âge Nizerolles se tiendra-t-il donc tranquille?

VALMONT. — Nizerolles n'a point d'âge!

LA BARONNE. — Il frise sa cinquante-sixième année, cependant.

BONNIÈRES. — Oui... mais il est tout de même plus jeune que nous tous.

LA BARONNE. — Le fait est qu'il est charmant, et fort séduisant encore. Il est de la vieille école.

VALMONT. — De la vôtre, baronne.

LA BARONNE. — La mienne, cher monsieur, était une école d'honnêtes femmes.

BONNIÈRES. — Combien y avait-il d'élèves?

LA BARONNE. — Vous avez trop d'esprit, mon petit Bonnières.

BONNIÈRES. — Ramassant chaque jour les miettes du vôtre, baronne, j'ai fini par en avoir une provision.

LA BARONNE. — Petit moineau, va!

BONNIÈRES. — Vous ne m'en voulez pas?

LA BARONNE. — Mais non, car, malgré vos défauts, vous êtes un très gentil garçon... et je vous aime bien. Or, vous le savez, je n'aime pas tout le monde.

BONNIÈRES. — C'est ce qu'on m'a dit.

Mme BRIEY. — Je crois que M. Ferney s'est endormi complètement.

FERNANDE. — Pauvre oncle! Je lui fais mener une telle vie depuis trois mois!

VALMONT. — En effet... Il a dû trouver un certain changement.

FERNANDE. — Pensez donc: il se mettait toujours au lit avant neuf heures et se levait dès que le coq chantait.

BONNIÈRES. — Quand compte-t-il repartir?

FERNANDE. — Il n'ose m'en parler. De temps à autre, il me dit timidement qu'il a écrit pour avoir des nouvelles de ses gens et de ses bêtes... mais il n'insiste pas et se contente de soupirer. Au fond, il doit m'en vouloir de le retenir aussi longtemps.

Scène II

LES MÊMES, NIZEROLLES, ROGER, VAREINE

NIZEROLLES, entre, suivi de Roger et de Vareine. — Mais non... cent fois non... mille fois non.

FERNANDE. — Qu'est-ce qu'il y a? Vous vous disputez?

NIZEROLLES. — Personne n'a connu ici Henriette de Brissac, cela va de soi?

LA BARONNE. — Henriette de Brissac, la fille du général de Brissac?

NIZEROLLES. — Aucun rapport. Henriette de Brissac était une simple cocotte.

LA BARONNE. — Qu'est-ce qu'elle faisait?

NIZEROLLES. — Comment ce qu'elle faisait? Je vous répète que c'était une cocotte.

LA BARONNE. — Ah! une cocotte... cocotte.

NIZEROLLES. — Oui, une cocotte... cocotte. Eh bien, Roger m'affirme qu'elle est restée deux ans avec le vicomte de Brie.

ROGER. — Si.

NIZEROLLES. — Non. Le vicomte de Brie était avec une danseuse de l'Opéra, et sa mère, qui était une fort jolie femme d'ailleurs, était elle-même avec un gros marchand de soiries de Saint-Etienne. Pas la mère du vicomte, naturellement, la mère de la danseuse. Il ne faut pas me raconter des histoires!... Je sais ce que je dis!

BONNIÈRES, ironique. — Très intéressant!

LA BARONNE, de même. — En effet, c'est passionnant!

NIZEROLLES. — Chère amie, vous ne pouvez pas comprendre.

ROGER. — Et, moi, je soutiens que René de Brie...

NIZEROLLES. — D'abord, il ne s'appelait pas René, il s'appelait François...

VALMONT. — Eh mais !... Attendez donc... j'ai connu jadis un certain Joseph de Brie...

BONNIÈRES. — Oh! non! Valmont! je vous en supplie!... Nizerolles, vous savez qu'il est onze heures et demie et nous chantons en costume.

NIZEROLLES. — Nous avons le temps, c'est pour minuit.

LA BARONNE. — C'est vrai, vous faites partie tous deux du chœur napolitain.

BONNIÈRES. — Oui, voilà ma musique, nous sommes douze hommes et douze femmes.

VALMONT. — Et de nos amies, parmi ces dames?

BONNIÈRES. — Oui, Mme de Lancey, Mme de Mirmande, la baronne de Gers, Mme de Jussy... (Nizerolles lui pousse le coude.) Quoi?

NIZEROLLES. — Rien.

BONNIÈRES. — Ah!... je croyais que vous me poussiez... Mme de Jussy et la petite bossue, la princesse de Revers...

LA BARONNE. — Vous serez très bien en napolitain.

BONNIÈRES. — Oui, je crois que j'aurai assez de chic.

LA BARONNE. — J'en suis sûre.

ROGER. — Valmont?

VALMONT. — Cher ami?

ROGER. — Soyez assez aimable pour dire à Mme de

Jussy qu'une forte migraine me retient à la chambre et qu'elle veuille bien m'excuser.

VALMONT. — Parfait!

NIZEROLLES. — Dites donc, Montclars?

ROGER. — Plaît-il?

NIZEROLLES. — Depuis ma dernière soirée, depuis un mois, par conséquent, c'est inouï le nombre de migraines que vous avez déjà eues.

ROGER. — Je ne comprends pas.

NIZEROLLES. — Je suis si bête... Eh bien, moi, l'autre soir, je vous ai très bien compris. Nous étions assis tous deux sur cette terrasse, dans l'ombre, et nous écoutions religieusement la marquise qui était au piano. Elle nous jouait du Mozart et nous en jouait si bien que nous n'osions bouger. Et puis, ce soir-là, elle était vraiment divinement jolie! La lampe qui l'éclairait jetait comme de l'or dans ses cheveux! De loin, sa bouche faisait l'effet d'une goutte de sang! Tout son corps frémissait, ses petits doigts semblaient courir les uns après les autres sur un ruban d'ivoire! Ils allaient si vite qu'on avait à peine le temps de les voir passer. Nous nous taisions. Il y avait comme de la poésie dans l'air! Et vous ne la quittiez pas du regard! Oh! ne vous en défendez pas!... je vous observais!... vos yeux si indifférents, si froids, à l'ordinaire, se fermaient à demi! Ils la caressaient en quelque sorte et disaient si clairement tout ce que vous pensiez... que j'entendais les mots que vous ne prononciez pas...

ROGER. — Vous avez l'ouïe fine...

NIZEROLLES. — Oui... j'entends assez bien lorsqu'on ne parle pas...

ROGER, en souriant. — Amoureux de Fernande? Moi!... Après tout ce que je vous ai dit! Quel drôle d'homme je ferais!

NIZEROLLES. — Vous ne seriez pas plus drôle que vous ne l'êtes.

ROGER. — Laissez-moi rire...

NIZEROLLES. — Vous riez mal.

Il s'éloigne.

FERNEY, à mi-voix, en arrêtant Fernande par la main. — Fernande!

FERNANDE, saisie. — Mon oncle!

FERNEY. — Oui... je ne dormais que d'une oreille seulement... J'ai entendu ce que M. Vareine te disait, je te supplie de ne plus écouter des paroles d'amour! Reste l'honnête petite femme que tu es et que tu as toujours été.

BONNIÈRES. — Allons, en route, Nizerolles.

NIZEROLLES. — J'y suis, cher ami! (Poignées de main.) Ma chère baronne...

LA BARONNE. — Amusez-vous bien, bébé.

NIZEROLLES. — Vous venez, Vareine?

VAREINE. — Oui, oui.

Nizerolles et Bonnières sortent.

FERNEY, appelant Roger à mi-voix. — Roger!

ROGER, souriant. — Vous m'appelez?

FERNEY, grave. — Oui.

ROGER, souriant. — Bon petit somme?

FERNEY, de même. — Très bon.

ROGER, de même. — De jolis rêves?

FERNEY. — Roger, il faut absolument que nous causions. L'instant est sans doute mal choisi... mais il y a si longtemps que je désire vous parler!... Et puis, demain, je n'oserais peut-être plus... et je m'en voudrais alors de ne point vous avoir prévenu.

ROGER. — Parlez.

FERNEY. — Roger... Faites attention.

ROGER. — A quoi?

FERNEY. — A tout.

ROGER. — Vous manquez de clarté.

FERNEY. — Oui, faites attention!... Trouvez dans ces deux mots tout ce que je n'ose vous dire.

ROGER. — Pourquoi n'osez-vous pas? Qui vous empêche d'être plus net, et pourquoi cet air mystérieux? De quoi s'agit-il?

FERNEY. — Il s'agit de vous, Roger... et de Fernande... de Fernande surtout.

ROGER, inquiet. — De Fernande?

FERNEY. — Oui... prenez garde.

ROGER, de même. — Prendre garde... à quoi?

FERNEY. — Il m'est très difficile de vous dire mes craintes... mais, voyez-vous, il est des heures dangereuses et je tremble que votre bonheur, le sien, soit compromis à tout jamais.

ROGER, nerveux. — Expliquez-vous... qu'a-t-elle fait? Parlez, précisez.

FERNEY. — Je n'ai rien à préciser... ce soir, je pense à votre avenir et j'ai peur, voilà tout.

ROGER, se reprenant, indifférent. — Quelle est cette comédie?... Et pourquoi ces sous-entendus?

FERNEY. — Il n'y a point là de comédie, je vous l'affirme. Il y a un vieux brave homme qui vous montre la route et les abîmes qui la bordent. Une femme va droit son chemin... jusqu'au jour où, lasse, découragée... elle tourne brusquement.

ROGER. — Fernande est honnête.

FERNEY. — Certes... mais, croyez-moi, Roger, la femme la plus honnête peut être vaincue malgré elle. Tout s'use, même le cœur! Une minute suffit et tout est oublié. Or, il y a certains hommes qui guettent cette minute là! Enfin, Fernande n'a que vingt-quatre ans, faites attention.

ROGER, en souriant.— Regardez-moi donc! Voudriez-vous me rendre jaloux, par hasard?

FERNEY. — Rendre jaloux ceux qui ne savent pas aimer est une tâche bien au-dessus de mes forces.

ROGER, froidement. — Que Fernande fasse ce que bon lui semble. Ne lui ayant pas donné d'amour, je n'ai pas le droit d'en exiger d'elle!

FERNEY. — J'aurai fait mon devoir.

ROGER. — Merci. Je n'ai nulle inquiétude. (Haut.) Valmont, je vous avais demandé tout à l'heure de vouloir bien m'excuser auprès de Mme de Jussy... n'en faites rien, je vous prie, je vous accompagne.

VALMONT. — Parfait, cher ami.

FERNANDE, simplement. — Vous allez à cette soirée?

ROGER. — Oui, décidément, j'y vais.

FERNANDE, souriante. — A votre aise.

Mme BRIEY. — Au revoir, chère amie, à très bientôt, j'espère.

FERNANDE. — J'irai vous voir ces jours-ci.

VAREINE. — Au revoir, chère madame. Quand me permettez-vous de venir vous rendre visite?

FERNANDE, résolue. — Venez quand vous voudrez.

LA BARONNE. — Qui me met en voiture?

FERNANDE. — Mon oncle, si vous le voulez bien.

LA BARONNE. — Je refuse. M. de Ferney doit être mort de fatigue.

FERNEY. — Du tout, chère madame.

LA BARONNE. — Eh bien, vous allez me mener jusque chez moi, et ma voiture vous reconduira, voulez-vous?

FERNEY. — Avec plaisir, j'ai besoin d'air.

LA BARONNE. — Au revoir, chère petite.

FERNEY. — Te reverrai-je, Fernande?

FERNANDE. — Oui, je vous attendrai.

FERNEY.— Profites-en pour répondre à cette lettre que tu as reçue.

FERNANDE. — C'est cela. (Au valet de pied.) Eteignez.

Ils sortent. Fernande va vers la terrasse, regarde quelques secondes, puis redescend. Elle veut lire, mais sa pensée est ailleurs. Elle laisse le volume. Elle aperçoit sur le piano le morceau de musique que Nizerolles a oublié. Elle le prend, se met au piano. Elle joue. Or, tandis qu'elle joue, Nizerolles entre.

Scène III

NIZEROLLES, FERNANDE

FERNANDE. — Oh! que vous m'avez fait peur!

NIZEROLLES. — Excusez-moi, mais j'avais laissé là ma musique.

FERNANDE. — La voici.

NIZEROLLES. — Merci.

FERNANDE. — Et votre costume?

NIZEROLLES. — Je vais aller le mettre. Entre nous, je crois que nous allons être tous assez ridicules... Il y a des petits Napolitains, il y en a des grands, il y en a des gras, il y en a des maigres... Ah! quand nous serons tous sur une même ligne, cela sera gentil! Bonnières prononce l'italien avec un parfait accent anglais... Trévoux est lugubre... Langeac chante faux...

FERNANDE. — Et vous?

NIZEROLLES. — Oh! moi, je n'ai aucun mérite... ma nourrice était Italienne et j'ai vécu deux ans avec une Napolitaine.

FERNANDE. — Vous souvenez-vous, au moins, du nom de toutes vos maîtresses?

NIZEROLLES. — Oui... à peu près. Et puis, j'ai chez moi, dans un joli petit coffret, tout parfumé d'iris, toutes leurs lettres d'amour!

FERNANDE. — Les relisez-vous souvent?

NIZEROLLES. — Non. Elles sont là, rangées par ordre alphabétique, et toutes cravatées de rose... mais je n'ai jamais osé en ouvrir une seule.

FERNANDE. — Il doit y en avoir de jolies, cependant.

NIZEROLLES. — Toutes étaient jolies à l'heure où je les recevais.

FERNANDE. — Vous deviez être très bon, très doux et très aimant.

NIZEROLLES.— Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je ne veux en relire aucune?... elles me rappelleraient ce que vous venez de me dire si gentiment... Voilà ce que tu as été... Voilà ce que tu ne peux plus être... Et ce sont des mots qui font mal.

FERNANDE. — Vous exagérez, Nizerolles.

NIZEROLLES. — Non... non... je sens fort bien que je ne peux plus plaire.

FERNANDE. — Mais si.

NIZEROLLES. — Et, cependant, tout est à mon avantage dans ce joli petit cadre!... une lumière très douce... qui fait qu'on m'aperçoit à peine... des fleurs qui embaument... un ciel d'Italie... et vous... vous, la plus jolie, la plus gracieuse et la plus femme des femmes. (Il lui prend la main.)

FERNANDE. — Sauvez-vous vite, vous allez être en retard.

NIZEROLLES. — Et vous restez là, toute seule!

FERNANDE. — J'y suis habituée... et puis, il est minuit bientôt...

NIZEROLLES. — Qui aimez-vous?

FERNANDE. — Sauvez-vous vite.

NIZEROLLES. — Qui aimez-vous?

FERNANDE. — Personne.

NIZEROLLES. — Dois-je dire à Roger...

FERNANDE, vivement. — Non, pas un mot, je vous en prie.

NIZEROLLES. — Vous ne savez même pas ce que je voulais dire.

FERNANDE. — Je ne veux pas le savoir.

NIZEROLLES, affirmatif. — Avouez-le... c'est lui que vous aimez?

FERNANDE. — Non.

NIZEROLLES. — Si! Il vous fait trop souffrir encore... pour que vous ayez le temps de penser à un autre.

FERNANDE. — Il y a longtemps que je ne souffre plus.

NIZEROLLES. — Vous dites cela en regardant la pendule.

FERNANDE. — Je dis cela en songeant au bonheur qui saura me faire oublier toutes les douleurs passées.

NIZEROLLES. — Allons, je m'en vais sur ce joli mensonge! Bonne nuit.

FERNANDE. — Merci.

NIZEROLLES, ému. — J'ai pour vous une profonde tendresse.

FERNANDE. — J'ai pour vous, mon bon ami, une amitié très tendre.

Il va pour sortir, Vareine entre.

Scène IV

LES MÊMES, VAREINE

VAREINE. — Eh bien, Nizerolles, je vous demande pardon, chère madame, on vous attend... on vous demande de tous côtés... Vous leur avez dit: « Je vais chercher ma musique », et vous ne revenez plus.

NIZEROLLES. — La voilà! Tous les Napolitains sont là?

VAREINE. — Oui, tous, dépêchez-vous, on va commencer le chœur sans vous.

NIZEROLLES. — Soyez tranquille, je les rattraperai. (En italien.) *Passate signore. Buanotti, signora.*

FERNANDE. — *Mille grazi.*

Ils sortent.

Scène V

FERNANDE, seule, puis VAREINE

Un grand silence. On entend la musique. Fernande va sur la terrasse, elle écoute. Dans le lointain, on entend le chœur napolitain. Vareine est revenu sur ses pas. Il est là depuis quelques secondes. Il n'ose avancer. Il se décide cependant. Fernande se retourne et l'aperçoit.

FERNANDE. — Pourquoi êtes-vous revenu sur vos pas... c'est mal!

VAREINE — Ne me grondez pas... mais, depuis que je suis parti... depuis que je vous ai quittée... je suis triste à mourir!... Et puis, je ne voulais pas de cet au revoir si froid que vous m'avez donné tout à l'heure, j'en voulais un moins banal, pour moi seul... et c'est pour cela que j'ai désiré vous revoir.

FERNANDE. — Quel grand enfant vous faites!

VAREINE. — Je voulais ce sourire que vous avez eu ce moment. Lorsque je vous ai aperçue d'en bas,

sur cette terrasse, je ne sais pourquoi, mais j'ai cru, ce soir, que je vous voyais pour la dernière fois! Tous les mots d'amour qui me venaient aux lèvres, j'avais envie de les crier dans la nuit.

FERNANDE. — Vous n'êtes pas raisonnable.

VAREINE. — Hélas! si je raisonnais, je ne vous en aimerais pas moins, alors, à quoi bon?

FERNANDE. — Il est minuit... et je suis seule chez moi... il faut que vous vous retiriez.

VAREINE. — Jamais peut-être je ne retrouverai cette minute-là. J'ai tant de choses à vous dire.

FERNANDE. — Vous me les direz plus tard.

VAREINE. — Plus tard n'est pas une date...

FERNANDE. — Donnez-moi la main gentiment, et retournez vite à cette soirée...

VAREINE. — Fernande!

FERNANDE. — Partez!

VAREINE. — Depuis que je vous connais, je ne vis plus!... Je vous aime éperdument!... Je vous supplie de me croire!

FERNANDE. — Je ne crois plus à rien.

VAREINE. — Et, moi, je crois follement depuis que je vous aime! Vous avez fait de moi un homme nouveau! Je ne savais plus souffrir, je souffre comme à vingt ans et toutes mes illusions sont revenues en foule!

FERNANDE. — Les miennes sont déjà si lointaines que je ne me souviens plus si j'en ai jamais eues.

VAREINE. — Mon cœur a su garder pour vous tant de trésors de tendresse qu'il les fera tous renaître sans que vous vous en doutiez. Fernande... vous êtes mon unique pensée...

FERNANDE, troublée. — Partez, partez!...

VAREINE. — Non, écoutez-moi... vous n'avez à craindre que des paroles d'amour!... Tous mes jours sont à vous! Je sais ce que vous faites! Je sais où vous allez! Toutes mes nuits sont à vous, car elles sont sans sommeil... et je vous écris des lettres que vous ne lirez jamais... Je n'ai qu'une idée, qu'une pensée! Vous, toujours! Je vous aime à la folie!

FERNANDE, plus troublée. — Taisez-vous!...

VAREINE. — Le soir, quand je suis seul chez moi, je vous attends comme si vous deviez venir! Oui, c'est vrai, par moment, je crois que vous êtes là... Je vous prends dans mes bras et vous dis mille fois, sans que vous l'entendiez : « Fernande, je vous aime! »

FERNANDE. — Taisez-vous... Taisez-vous...

VAREINE. — Vous m'en voulez?

FERNANDE. — Je devrais vous en vouloir... Ah! si vous saviez le désarroi dans lequel je me débats... La tête me tourne... Je n'arrive pas à mettre de l'ordre dans mes idées!... Je vous demande pardon de vous dire tout cela, mais j'étouffe, ce soir!...

VAREINE. — Fernande!

FERNANDE. — Pensez donc, j'ai rêvé, moi aussi! J'ai rêvé à la pression d'une main qui vous donne le frisson d'un baiser! J'ai rêvé à la joie de sentir son cœur battre éperdument, sans raison, tout simplement parce qu'un regard, en passant, a caressé vos yeux! J'ai rêvé follement, ardemment, à toutes les choses puériles, passionnées, énivrantes, que saurait me dire l'homme que j'aimerais! J'ai rêvé! J'ai rêvé! Et je l'ai rencontré, cet homme, et je l'ai habillé, ce mannequin de mes plus chères illusions! Et toutes sont tombées en loques!

VAREINE. — Tout passe, tout s'oublie.

FERNANDE. — Ah! si vous saviez la souffrance d'attendre, la gorge sèche d'anxiété, un mot de douceur et n'entendre qu'une phrase banale et indifférente! Si vous saviez le grand vide qui se fait alors en soi! Le mot d'amour qu'on espère toujours et qui ne vient jamais. Et j'ai souffert tout cela sans rien dire! J'ai tant de détresse en moi que je n'ai pas eu, tout à l'heure, la sagesse de vous imposer silence... Tous les mots que vous venez de me dire, je ne les ai jamais entendus....

VAREINE. — Je vous aime.

FERNANDE. — Alors, ils me grisent...

VAREINE. — Jurez-moi que vous n'aimez plus ailleurs.

FERNANDE. — Mes pensées se heurtent et s'embrouillent... je ne sais plus si j'aime... je ne sais plus si j'ai jamais aimé... je ne sais plus si j'aimerai jamais... je ne sais plus rien! Je ne sais plus rien! Je ne sais plus rien!

VAREINE. — Oh! je voudrais... je voudrais vous emporter loin d'ici! Ah! oui, partir tous deux vers des pays de soleil, de lumière et de joie! Serrés l'un contre l'autre, regarder avec les mêmes yeux! N'avoir qu'un cerveau et qu'un cœur! Vous voir vivre enfin! Fernande, partons, l'amour est la seule chose qui compte dans la vie!...

FERNANDE. — Ah! pour Dieu! ayez pitié de moi... de mes angoisses... de ma détresse...

VAREINE. — Un mot... un mot d'espoir...

FERNANDE. — Oui... non... partez... partez...

VAREINE. — Voyez, j'ai mes lèvres à la portée de vos lèvres et je n'ose les effleurer de peur de vous offenser.

FERNANDE, avec force. — Partez... je vous en supplie!

VAREINE, en se reculant. — Je vous adore!

FERNANDE, d'une voix éteinte. — Partez!

Il sort. Quelques secondes s'écoulent. Ferney rentre.

Scène VI

FERNANDE, FERNEY

FERNEY — Fernande.

FERNANDE, surprise. — Ah! c'est vous, mon oncle.

FERNEY. — Oui... (Un temps.) Dis-moi, n'est-ce pas M. Vareine que j'ai croisé? Je croyais qu'il était parti en même temps que nous, tout à l'heure?

FERNANDE. — Il était parti, en effet, mais il est revenu chercher la musique que Nizerolles avait oubliée.

FERNEY. — Pourquoi M. Nizerolles n'est-il pas venu la chercher lui-même?

FERNANDE. — Je ne sais pas.

FERNEY. — Il n'avait point de musique à la main... Es-tu bien sûre qu'il ne soit revenu ici que pour cela? (Fernande ne répond pas.) Voyons, Fernande.. quelle folie médites-tu?

FERNANDE, nerveuse. — Ah! comme vous avez vite fait de dire des grands mots! Oui, c'est vrai, je sens en moi une femme nouvelle! Une minute a su me faire tout oublier, je reviens à la vie! J'ai droit à l'amour, j'ai droit au bonheur!... Je veux être heureuse et je le serai.

FERNEY. — Calme-toi... je t'en prie.

FERNANDE. — Enfin, j'ai donc rencontré un cœur qui a su lire dans le mien! Et moi qui doutais de tout, qui me croyais mortellement blessée, me voilà guérie comme par enchantement! Ce cri d'amour,

Ferney. Fernande.

Fernande : « *Dictez-moi, comme lorsque j'étais toute petite...* »

ce cri qui jette de la lumière en vous, ce cri que j'attendais depuis si longtemps... il chante encore à mon oreille délicieusement et je ne me souviens même plus si j'ai jamais pleuré!

FERNEY. — Crois-tu?... Es-tu bien sûre que tu n'aimes plus Roger?

FERNANDE. — Oui, j'en suis sûre, c'est fini... bien fini!... Depuis trois mois, je n'ai pensé qu'à le chasser de mon cœur, et, ce soir, brusquement, il en est parti tout seul!

FERNEY. — Tu n'aimes plus ton mari?

FERNANDE. — Non.

FERNEY. — Tu me jures?

FERNANDE. — Je vous le jure.

FERNEY. — Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi.

FERNANDE. — Pourquoi?

FERNEY. — Parce que je prévoyais pour toi des peines nouvelles.

FERNANDE. — Ah!

FERNEY. — Oui... Je ne te les aurais certes pas racontées... mais, après tout ce que tu viens de me dire, je peux, je dois le faire. Cet incident ne te touchera guère, sans doute... mais il servira à libérer un peu plus ta conscience.

FERNANDE, inquiète. — Dites!

FERNEY. — Je dois t'avouer cependant que, depuis un mois, j'avais cru, j'avais espéré que Roger... je le trouvais changé à ton égard... Enfin, je m'imaginais qu'il t'aimait... Je me suis trompé... et je t'assure que je suis tombé de mon haut lorsqu'en sortant, tout à l'heure, je l'ai entendu dire au portier: « Il est inutile de m'attendre, je ne rentrerai que demain. »

FERNANDE, en poussant un cri et en courant sonner. — Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

FERNEY, en voulant l'arrêter. — Fernande!

Mais le valet de pied entre.

FERNANDE, très simple, très calme. — Il n'y a plus personne à l'hôtel, on peut fermer; il est inutile de veiller, je n'ai plus besoin de vous.

LE VALET. — C'est que M. le marquis n'est pas rentré, madame.

FERNANDE. — Est-ce que M. le marquis n'a pas prévenu qu'il ne rentrerait que fort tard?

LE VALET.— Non, madame la marquise, M. le marquis m'a donné l'ordre de l'attendre et m'a dit qu'il serait de retour dans une heure!

FERNANDE. — C'est bien, merci.

Il sort. Un long silence.

FERNEY, en baissant la tête. — Je te demande pardon. (Un temps.) Tu m'en veux, Fernande? Oui, je te demande pardon. Je sentais que je n'arriverais pas à te convaincre! Seule, tu étais capable de te prouver à toi-même que tu mentais... (Un temps. Fernande ne répond pas.) Ma petite Fernande, ne prends pas cet air grave et triste... Dis-moi que tu ne m'en veux pas? (Silence.) Je te le répète: Roger t'aime... j'en ai la conviction! (Fernande se tait.) Allons, c'est fini? Avoue que tu n'en veux plus à ton vieux bonhomme d'oncle? Non?.... Si?... (Il l'embrasse.) Ma chérie!... Allons, viens te reposer, maintenant, il se fait tard.

FERNANDE. — Non... je n'ai pas envie de dormir... et puis, je dois répondre à la mère de Roger.

FERNEY. — Comment, ça n'est pas encore fait?

FERNANDE. — Je vais écrire.

FERNEY. — C'est cela... va... je t'attends. (Elle va s'asseoir, prend du papier, une plume, et écrit. A peine a-t-elle tracé deux lignes qu'elle déchire.) Ça ne va pas?

FERNANDE. — Non. Venez vous asseoir là, près de moi, et dictez-moi comme lorsque j'étais toute petite. Je ne sais vraiment que lui dire. Cette femme que je hais, qui a fait mon malheur, si, si, mon malheur... puisqu'elle savait que Roger ne m'aimait pas. Elle m'embrasse, me questionne et me parle comme

si jamais je n'avais connu le bonheur avant d'avoir rencontré son fils! Comment taire tout l'écœurement qu'il y a en moi!

FERNEY. — Garde-toi bien de lui dire. Elle le répéterait à Roger et c'est ce qu'il ne faut pas. Pour conquérir le cœur de certains hommes, vois-tu — et Roger est de ceux-là — il faut savoir porter beau et sourire lorsqu'on souffre. Non, crois-moi, n'en fais rien, et, pour la première fois de ma vie, je te conseille le mensonge!

FERNANDE. — Alors, dictez-moi.

FERNEY. — Ecris. Tu permets? (Il sort un cigare.) Ça me donne des idées. (Il se promène un instant de long en large.) *Ma chère mère...* (Et comme Fernande le regarde.) Oui... ces trois mots tombent difficilement de ta plume! Je comprends cela. Donner ce titre à celle qui ne vous a ni élevée, ni gâtée, ni soignée, ni veillée... ça fait l'effet d'un vol!... Bah! écris tout de même, c'est l'intonation qui donne de la valeur aux mots. (Il dicte et bourru.) *Ma chère mère...* (Parlé.) Oui. comme ça c'est mieux... (Il dicte.) *Ma chère mère. Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu plus tôt, et laissez-moi vous dire que je vous suis reconnaissante de m'avoir donné de vos nouvelles, malgré les rhumatismes dont vous souffrez...*

FERNANDE. — Mais, cette fois, elle ne s'en plaint pas, mon oncle.

FERNEY. — Es-tu sûre?

FERNANDE. — Certaine... voici sa lettre...

FERNEY. — C'est vrai, elle ne s'en plaint pas. Tant pis! Alors, coupe les rhumatismes. C'est dommage, ça faisait bien. (Il dicte.) *...de vos nouvelles, un point. Ici tout est calme et la saison touche à sa fin...*

FERNANDE, répétant. — *...A sa fin...*

FERNEY, il dicte. — *...Aussi, je ne sais comment vous faire comprendre avec quel plaisir indescriptible je reprendrai le train qui me ramènera là-bas! Revoir mes champs, mes prairies, mes arbres et ma rivière! retrouver mon vieux Bob et ma bonne vieille pipe dont l'odeur vous incommode si fort!... quitter ce Paris...*

FERNANDE. — Mon oncle...

FERNEY. — Quoi donc?

FERNANDE. — Vous oubliez que c'est moi qui écris et vous me dictez ce que vous pensez.

FERNEY. — Je te demande pardon, mon enfant... en effet... je n'y étais plus. (Lui prenant la tête dans ses mains.) Ma petite!... C'est l'heure, vois-tu, qui ne vaut rien... Ah! mon Dieu! Tu devrais aller te reposer, Fernande...

FERNANDE. — Je vais essayer.

FERNEY. — Tu me le promets?

FERNANDE. — Je vous le promets.

FERNEY. — C'est cela, va, ma chérie, nous reprendrons cela demain. A demain. Bonne nuit.

FERNANDE. — Bonne nuit, mon oncle.

Ferney sort.

Scène VII

FERNANDE, seule, puis ROGER

Elle éteint et sort. On entend le timbre du téléphone. Elle revient et va à l'appareil. Elle écoute.

FERNANDE, en reconnaissant la voix de Vareine. — Comment, c'est vous! Vous avez osé!... Oui... oui... je comprends... Mais c'est d'une imprudence... mais si, mon ami, c'est fou... c'est fou... je ne suis seule que depuis quelques secondes à peine. (A ce moment Roger entre. Il reste sur le seuil de la porte et, les bras croisés, il écoute.) Oui... non... si... Ah! pour Dieu, si vous m'aimez vraiment, ne commettez plus de pareilles folies!... Oui... oui... je vous promets... j'ai confiance... je sens vos paroles sincères... (Elle écoute, puis répond.) Mais songez donc à ce que vous me dites... je ne puis partir ainsi, tout abandonner... laissez-moi réfléchir... Oui, c'est cela... plus tard... Au revoir... au revoir...

Roger se précipite. Fernande pousse un cri, il lui arrache le récepteur des mains.

Scène VIII

ROGER, FERNANDE

ROGER, en se contenant. — A qui parliez-vous? Je vous jure que je ne suis pas poussé par la jalousie... mais je veux savoir qui se permet de vous demander, à une heure du matin, chez moi? Quel est l'homme assez bête pour commettre une pareille sottise! Et, vous, comment ne vous êtes-vous pas dit que vous pouviez être surprise? C'est trop stupide, vraiment. (Un temps.) A qui parliez-vous?

FERNANDE. — Peu vous importe.

ROGER, plus nerveux. — Eh bien, je vous fais le serment que vous allez me le dire. (Il donne de la lumière.) Et n'allez pas croire que c'est parce que je crains le ridicule... du tout... mais je ne saurais admettre que la marquise de Montelars se conduise comme une aventurière.

FERNANDE. — Vos paroles ne me blessent pas.

ROGER, s'échauffant de plus en plus. — Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir été vite en besogne. Où sont-ils vos airs craintifs et vos yeux baissés? La petite fille sournoise que vous étiez n'a pu jouer son rôle jusqu'au bout! Il était trop pesant. Vous n'en pouviez plus! Moi, je vous avais devinée dès les premiers jours. Sous votre robe de pensionnaire, se cachait une petite âme perverse! Où les autres lisaient: « Vertu », moi je lisais: « Mensonge ». Pour tous, vous arriviez neuve et voilée comme une vierge. Le voile était trop lourd, vous étouffiez dessous.

FERNANDE. — Peut-être...

ROGER. — Pendant des mois vous avez su vous taire. Don admirable! Pas un mot, pas une plainte! Vous m'aimiez, disiez-vous...

FERNANDE. — Certes... je vous aimais...

ROGER. — Vous mentez... Le but était atteint, c'est tout ce que vous désiriez. En moins d'un mois, votre simplicité factice s'effondra, et, subitement, aux yeux étonnés de tous, on vous vit transformée! Le sourire aux lèvres, la gorge nue, vous alliez coquetant avec celui-ci, flirtant avec celui-là!...

FERNANDE. — Comme tant d'autres...

ROGER. — Il s'agit de vous, en ce moment, et non des autres. Il s'agit de mon honneur.

FERNANDE. — Alors, à cause de votre honneur, il faut que je laisse fuir mes plus belles années! A cause de votre honneur, toute joie m'est interdite. Je vis à vos côté, certes, et, parfois, vous daignez vous apercevoir que j'existe, et cela doit me suffire? Eh bien, non! D'ailleurs, nous ne comprenons pas l'honneur de la même façon.

ROGER. — L'honneur...

FERNANDE. — L'honneur, c'est le devoir et le respect de soi-même! Faire d'une jeune fille sa

femme, prêter serment, puis effacer de sa mémoire l'acte qu'on vient de signer... je me demande si c'est bien là l'honneur dont vous me parlez.

ROGER. — Lorsqu'on s'appelle la marquise de Montelars...

FERNANDE. — Lorsqu'on s'appelle le marquis de Montelars, lorsqu'on est aussi fier de son nom que vous l'êtes, on ne méprise pas aussi insolemment un amour naïf qui s'offre passionnément à vous. Vous m'avez donné l'exemple, j'ai été votre élève, et j'ai profité de vos leçons. Tant pis si je les ai bien apprises.

ROGER. — Vous allez me dire à qui vous parliez.

FERNANDE. — Je ne vous dirai rien.

ROGER. — Vous allez me dire à qui vous parliez.

FERNANDE. — Je ne vous dirai rien. Cet amour que vous avez refusé, j'avais le droit de le porter à un autre.

ROGER. — Ce droit où l'avez-vous pris?

FERNANDE, avec force. — C'est vous qui me l'avez donné... Ayez plus de mémoire. Et, cependant, durant des mois, j'ai lutté... car, quoi que vous pensiez, je vous ai follement aimé, je le jure devant Dieu...

ROGER. — Ah! ah!

FERNANDE. — Et je n'ai jamais menti. Durant des mois, j'ai subi, sans rien dire, vos reproches imméritées et vos humiliations. Vous en étiez arrivé à oublier que j'étais votre femme, et, devant vos amis, vous osiez parler de vos infidélités. Et pourtant, c'est vrai, j'ai eu le courage de me taire et de sourire. Vous auriez été trop heureux si j'avais pleuré devant vous et je ne voulais pas vous donner la joie de me voir souffrir. Eh bien, oui, sachez-le, j'ai souffert.

ROGER. — Vous mentez!

FERNANDE. — Oui, j'ai passé des nuits à vous attendre, ne m'endormant qu'au petit jour, lorsque je vous entendais rentrer.

ROGER. — Vous mentez! Vous mentez!

FERNANDE. — Oui, j'ai tout accepté, tout supporté, et j'ai été assez lâche pour ne pas me sauver d'ici, car je vous aimais malgré tout.

ROGER. — Ah! ah!

FERNANDE. — Lorsque, par hasard, vous me preniez dans vos bras, je fermais les yeux... pour vous voir tel que je vous désirais. Je me mentais à moi-même!... Voilà où j'en étais arrivée! De la jeune fille que j'étais, vous aviez fait de moi une femme qui ne savait déjà plus l'âge qu'elle avait. J'étais vieille avant d'avoir vécu.

ROGER. — Des phrases!

FERNANDE. — Mais, subitement, tout s'éclaira en moi! Et je me sentis revivre! Je compris enfin que je venais de vous juger.

ROGER. — Vraiment?

FERNANDE. — Oui. J'avais jugé l'être que j'aimais, je l'avais analysé... disséqué... Il n'en restait plus rien! En une seconde, je devins une autre femme! Tout me criait que j'avais été folle d'attendre et d'espérer! En vous regardant vivre et aimer, je me dis que j'avais le droit de vivre et d'aimer comme vous!

ROGER. — Taisez-vous.

FERNANDE. — Je me dis que j'avais un cœur et un cerveau comme vous! Et j'oubliai tout!... Vos départs, vos intrigues, et toutes les larmes que vous m'aviez fait verser! Vous m'avez brisée, meurtrie, déchirée, mais, ce que vous n'avez pas pu tuer en moi, c'est la femme! Voilà ce que je voulais vous dire. Je n'ai plus rien à ajouter. Adieu.

ROGER. — Restez! Vous allez rester là, vous ne sortirez pas avant de m'avoir tout dit. Allons, il était donc bien au courant de mes faits et de mes gestes pour vous demander à une heure pareille?... Comment savait-il que je n'étais pas là?... Du reste, j'aurais dû m'en douter... déjà votre oncle m'avait mis sur mes gardes... et, vingt fois, j'ai failli revenir sur mes pas!...

FERNANDE. — Il fallait revenir... Vous eussiez mieux fait.

ROGER. — Et vous parliez de partir, de réfléchir!... Non, non, ne croyez pas que vous vous sauverez ainsi. Je suis là! Et je vous garde! Non pour mon plaisir, car je vous hais, entendez-vous bien? Je vous hais car vous êtes venue dans ma vie alors que je ne vous désirais pas! Je hais toute votre petite personne faite de mensonge, de vices et de perfidie. (En la saisissant à la gorge.) Allons, avec qui m'avez-vous trompé? à qui vous êtes-vous donnée?... Et moi qui n'avais jamais senti comme ce soir... Parlez... je veux que vous me parliez!... Je ne sais plus si j'ai envie de vous prendre dans mes bras... ou si j'ai envie de vous tuer... Je vous défends de me regarder! fermez vos yeux qui me rendent lâche... Je ne veux plus vous voir... (En la repoussant.) Je vous hais!

Il sort.

FERNEY, entrant. — Que se passe-t-il?

FERNANDE. — Ce n'est rien, mon oncle... C'est Roger qui vient de me dire enfin qu'il m'aimait.

RIDEAU

Roger · « *Allons, avec qui m'avez-vous trompé?* »

Fernande et Roger Ferney.

SCÈNE V.— Ferney : *Je vais pouvoir enfin m'en aller !*

ACTE IV

Même décor. Onze heures du matin.

Scène première

ROGER, LE VALET DE PIED, NIZEROLLES

Roger va, vient, nerveux. La porte s'ouvre et le valet de pied entre.

ROGER. — Eh bien ?

LE VALET DE PIED. — M. Nizerolles me suit, monsieur le marquis.

ROGER. — Je ne recevrai personne d'autre.

LE VALET DE PIED. — Bien, monsieur le marquis.

ROGER. — Et, dites-moi, que mes malles soient prêtes pour sept heures. M. de Ferney n'est pas encore sorti ?

LE VALET DE PIED. — Non, monsieur le marquis.

ROGER. — C'est bon. Allez. (Nizerolles entre. Le valet de pied sort.) Ah ! bonjour, cher ami. Pardonnez-moi si je vous ai fait chercher de si bon matin.

NIZEROLLES. — Vous plaisantez ! Cependant je vous préviens que je dors encore debout. Cette petite fête ne s'est terminée qu'au petit jour et j'ai filé un des derniers. Vous ne me demandez pas avec qui ? Avec Mme Sainty-Parole ! Je l'ai déposée devant sa porte, elle m'a ramené chez moi, ensuite je l'ai redéposée chez elle... bref, nous avons fait trois fois le trajet. Nous avons vu le soleil se lever. C'était exquis. J'en suis très amoureux. Comment la trouvez-vous ?

ROGER. — Charmante, mais dites-moi...

NIZEROLLES. — Voyons, elle est mieux que charmante. Depuis deux ans que son mari est mort, c'est inouï ce qu'elle a embelli. Je l'ai d'ailleurs beaucoup connu, lui. L'animal ! Il se grisait tous les soirs comme un portefaix ! Elle m'a raconté qu'une heure avant sa mort il avait encore eu la force de demander une fine champagne 65. On la lui apporta et à peine l'eût-il goûtée qu'il brisait son verre contre le mur en s'écriant : ... « Une autre, celle-ci sent le bouchon. » Est-ce beau, hein ? Elle a des dents, mon cher, et des yeux et une bouche !... Mais puis-je savoir pourquoi vous m'avez prié de passer.

ROGER. — Asseyez-vous. Eh bien, voilà, je quitte Paris ce soir.

NIZEROLLES. — Vous quittez Paris ce soir ?

ROGER. — Oui.

NIZEROLLES. — Et vous allez ?

ROGER. — En Espagne d'abord, après je verrai.

NIZEROLLES. — En Espagne ! Comme cela, tout d'un coup ! Vous ne m'en avez pas soufflé mot hier, chez les Galtelli. Et c'est parce que vous partez ce soir que vous m'avez dérangé de si bon matin ? Quelle drôle d'idée !

ROGER. — Excusez-moi, mais j'ai un service à vous demander.

NIZEROLLES. — Alors vous êtes tout excusé, et si je peux vous être utile en quoi que ce soit...

ROGER. — Oui... tout à l'heure, j'abuserai sans doute de votre complaisance.

NIZEROLLES. — Je vous en prie. Et la marquise, part-elle avec vous?

ROGER. — Pourquoi me demandez-vous cela?

NIZEROLLES. — Ai-je été indiscret?

ROGER. — Du tout! (Un silence.) Nizerolles, pendant mon absence, pendant que j'étais à Montreux, il y a deux mois, qui avez-vous rencontré ici?

NIZEROLLES. — Quel rapport?

ROGER, nerveux. — Dites, parlez, ne me posez pas de questions... et répondez-moi.

NIZEROLLES. — Mon Dieu... je ne me souviens guère... je suis venu assez souvent... Vareine aussi... Bonnières.

ROGER, vivement. — Passez! Passez!

NIZEROLLES. — M^me^ de Valmont, la baronne Durieu, M^me^ de...

ROGER, même jeu. — Le nom des hommes... Le nom des hommes seulement...

NIZEROLLES. — Ma foi, vous savez, je ne me rappelle plus.

ROGER. — Hier au soir, vous êtes revenu ici?

NIZEROLLES. — Oui, chercher ma musique.

ROGER. — Que faisait Fernande? Où l'avez-vous trouvée?

NIZEROLLES. — Au piano! Ah çà! qu'est-ce qui vous prend?

ROGER, avec force. — Fernande a un amant. Et vous savez qui c'est.

NIZEROLLES. — Devenez-vous fou?

ROGER. — Je n'ai jamais été si lucide. En moins de quelques mois vous êtes devenu son ami le plus cher, et vous connaissez trop les femmes pour ne pas savoir tout ce qu'elles ne vous disent pas.

NIZEROLLES. — Tenez, je vais me recoucher. Vous êtes trop bête!

ROGER, l'arrêtant. — Oui, mais pas avant de m'avoir juré sur l'honneur que vous n'êtes au courant de rien.

NIZEROLLES. — Ah çà! voyons, est-ce moi qui ai mal dormi, ou est-ce vous qui n'êtes pas éveillé! Me faire jurer sur l'honneur... à onze heures du matin! C'est trop stupide, vraiment!

ROGER. — Croyez-moi, Nizerolles, je n'ai nulle envie de plaisanter.

NIZEROLLES. — C'est sérieux?

ROGER. — Très sérieux, et, pour la seconde fois, je vous prie de me jurer sur l'honneur...

NIZEROLLES. — Mais, je vous jure sur l'honneur, je vous jurerai tout ce que vous voudrez. Nous avons tous fait, plus ou moins, la cour à votre femme, en gens bien élevés que nous sommes, et moi-même, je ne m'en cache pas, je lui ai dit, comme tant d'autres, mille choses aimables...

ROGER. — Il ne peut être question de vous.

NIZEROLLES. — Votre confiance m'honore, tout en me blessant un peu.

ROGER. — Non, quittez cet air badin, je vous en conjure, et venez à mon aide si vous le pouvez.

NIZEROLLES. — Allons, allons, mon petit, vous battez la campagne! Votre femme, un amant! Qu'est-ce que vous allez chercher là?

ROGER. — J'en suis sûr! Hier au soir, j'ai quitté brusquement la soirée, et, lorsque je suis revenu, je l'ai surprise au téléphone, et j'en ai assez entendu pour être certain de ce que j'avance. Voyons, Nizerolles, mon bon Nizerolles, nous sommes de vieux amis, je sais l'amitié sincère que vous avez pour moi... dites-moi la vérité... il me la faut... j'en ai besoin, vous me la devez.

NIZEROLLES. — Encore une fois, je ne sais rien... et je me demande si c'est bien vous qui me parlez.

ROGER, nerveux. — Oui, c'est moi, c'est moi.

NIZEROLLES. — Je vous ai vu hier au soir si gai, si tranquille, et, permettez-moi de vous le dire, si indifférent...

ROGER, de même. — Eh bien, je mentais, là! Je mentais! Je ne voulais donner à personne le droit de connaître mes pensées!

NIZEROLLES. — Mon pauvre ami!... Si vous saviez comme il est difficile de déguiser son cœur et si vous saviez aussi, lorsqu'on aime, comme certains sourires ressemblent à des grimaces. Il y a longtemps que je vous avais deviné.

ROGER, de même. — C'est entendu!... Vous aviez compris que je l'aimais... alors que je l'ignorais moi-même! Vous voyez tout! Vous savez tout! Vous êtes le bon Dieu, là.

NIZEROLLES. — Calmez-vous.

ROGER. — Oui... Excusez-moi... pardonnez-moi. Je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais. Lorsque je l'ai surprise là, comment ne l'ai-je pas tuée, je me le demande encore! Je me suis sauvé d'ici comme un fou, et j'ai marché dans la rue, droit devant moi, au hasard; en rentrant, je croyais la trouver éveillée, et debout, elle aussi! Non! Elle dormait, entendez-vous, Nizerolles! Il faisait nuit dans sa chambre et sa porte était close. Oui, elle dormait, tandis que j'allais, que je venais, que je tournais dans cette pièce, comme une bête dans sa cage. Alors je me mis à fureter, à fouiller partout comme un gamin. Je vidai les tiroirs, forçai le secrétaire et j'attendis le jour, impatient de vous voir et de vous questionner. Et vous êtes là! Et je ne suis pas plus avancé qu'avant! Oui, voilà où j'en suis! Je ne vois plus clair. Je ne comprends plus... Je n'y suis plus... Voilà! Voilà!

NIZEROLLES. — Ecoutez-moi, Roger!

ROGER. — Ah! si c'est cela, l'amour! Que Dieu m'en préserve! Devenir grotesque et lâche, à l'occasion! Ah! non, non, pas cela! Elle parlait de partir, qu'elle parte donc! Peu m'importe, après tout, le nom de celui qui me remplace! Ce qui est fait est fait! Et la faute est commise! Ah! si je pouvais savoir, pourtant! Si je trouvais!.. Riez, Nizerolles, riez!... Mais si, riez donc, vous en mourez d'envie! Je ne suis plus qu'un pauvre être stupide et ridicule!

NIZEROLLES, tendrement. — Mais non... et je vous comprends si bien.

ROGER. — Et c'est ainsi depuis des semaines! oui, depuis des semaines, j'ai passé mes soirées ici, à ses côtés, sans oser lui parler! Tandis qu'elle lisait et que je faisais, moi, semblant de lire, mes yeux ne pouvaient se détacher des siens!... Tout en elle me révoltait jadis, tout en elle me bouleverse et m'attire maintenant. Cette femme dont la poignée de main seule me glaçait autrefois... aujourd'hui, lorsque je la frôle, cette main, il me semble que mon cœur s'arrête et je ne trouve plus un mot !... Je la fuyais !... Je la cherche !... Elle

ne m'aime plus, et voilà que je l'aime, à présent! Je me demande si j'ai toute ma raison et si je ne deviens pas fou!... J'ai envie de tout casser... de tout briser... et je souffre comme un enfant! Vous voyez, je vous avoue tout sans détours... je ne me cache pas!... je me montre à vous tel que je suis... j'ai mal... et je vous le dis!... Ah! Nizerolles, si vous vous doutiez de ce qui se passe en moi!

Il cache sa tête dans ses mains.

NIZEROLLES. — Si je m'en doute! Ah! mon cher petit, vous n'êtes qu'un débutant, et c'est votre première blessure!... Hier, vous étiez fort, sûr de vous, héroïque... Aujourd'hui, vous pleurez, vous n'êtes plus qu'un homme! Et cependant, je vous le jure, vous n'êtes pas ridicule.

ROGER. — Si.

NIZEROLLES. — Moi aussi, j'ai été lâche... et puis après? Quel est l'homme qui n'a jamais pleuré devant une femme? Qu'on me le montre et je lui dirai qu'il est plus à plaindre que nous! Ce qui était ridicule, c'était de ne pas aimer à votre âge!... Pleurez donc toutes les larmes que vous auriez dû verser depuis longtemps déjà... vous êtes en retard! Ah! que ne donnerais-je pas pour revivre ces heures-là!... (Un silence.) Voyons, dites-moi, qu'allez-vous faire?

ROGER. — Je ne sais pas. Mais, avant ce soir, j'aurai pris une décision.

Ferney entre.

Scène II

LES MÊMES, FERNEY

ROGER. — Qu'est-ce que c'est? Ah! C'est vous?

FERNEY. — Oui, c'est moi. Bien le bonjour, monsieur Nizerolles.

NIZEROLLES. — Bonjour, monsieur de Ferney.

Un silence.

FERNEY. — Je ne vous savais pas si matinal.

NIZEROLLES. — Lorsque je me couche tard, je me lève généralement très tôt.

FERNEY. — Tiens!

NIZEROLLES. — Oui. (Un silence.) Alors, voilà... je me sauve.

ROGER. — Avant de vous en aller, cher ami, puis-je vous prier de me rendre un léger service?

NIZEROLLES. — Mais, comment donc?

ROGER. — Quittant Paris ce soir...

FERNEY. — Vous quittez donc Paris?

ROGER. — Oui. (A Nizerolles.) Pourriez-vous déposer chez mon notaire la lettre que je vais vous remettre? Le temps d'y ajouter une ligne et je suis à vous.

NIZEROLLES. — Faites, faites... je vous attendrai.

ROGER. — Merci. D'ailleurs si vous voulez venir me rejoindre...

Il sort.

Scène III

NIZEROLLES, FERNEY

NIZEROLLES. — Alors, monsieur de Ferney?

FERNEY, sur le même ton. — Alors, monsieur Nizerolles?

NIZEROLLES. — Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas?

FERNEY. — Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

NIZEROLLES. — Excusez-moi, mais Roger vient de m'apprendre quelque chose que je ne peux pas, que je ne veux pas croire.

FERNEY. — Et quoi donc, monsieur Nizerolles?

NIZEROLLES. — Il est persuadé que sa femme le trompe! Pardonnez-moi de vous répéter la chose aussi brutalement... mais je vais aller le rejoindre, il veut partir, et je serais ravi de pouvoir lui affirmer...

FERNEY. — Je suis désolé de ne pouvoir vous répondre, monsieur Nizerolles, mais je ne sais rien de ce qui s'est passé entre Fernande et Roger depuis hier au soir. De ma chambre, vers une heure du matin, il m'a bien semblé entendre le bruit d'une querelle pendant quelques minutes... mais, tout étant rentré dans le silence, je ne me suis pas inquiété.

NIZEROLLES. — Alors, vous ignorez?...

FERNEY. — Tout, monsieur Nizerolles.

NIZEROLLES. — Voyons, monsieur de Ferney, mieux que personne, vous savez que votre nièce est incapable d'avoir commis cette vilaine action.

FERNEY. — Encore une fois je ne sais rien et ne veux rien savoir. Mon séjour ici a plus que suffisamment duré, aussi je n'aspire plus qu'au repos... Depuis que je suis à Paris, j'ai vieilli de quinze ans! L'air qu'on y respire est mauvais... oui, j'ai besoin de calme, de solitude... et je serais heureux surtout d'entendre parler d'autre chose que d'amour.

NIZEROLLES. — Vous ne pouvez cependant pas les laisser se séparer ainsi... Rapprochez-les! Questionnez-la!...

FERNEY. — Non, vraiment, je ne m'en sens pas le courage.

NIZEROLLES. — Si vous l'aviez vu comme je l'ai vu tout à l'heure, vous reviendriez sur votre décision, j'en suis certain.

FERNEY. — Non. Il a fait trop de mal à cette petite pour que j'aie pitié de lui!

NIZEROLLES. — C'est lui qui souffre le plus en ce moment, croyez-moi!

FERNEY. — Une enfant si pure, si droite... Tenez, je préfère ne pas y penser.

NIZEROLLES. — Alors?

FERNEY. — Alors, qu'il agisse à son gré, qu'il parte, qu'il reste, cela le regarde, mais ne me chargez de rien!

NIZEROLLES. — C'est bien.

FERNANDE, entre. — Tiens, bonjour Nizerolles.

NIZEROLLES. — Bonjour, chère amie. Au revoir, cher monsieur de Ferney.

FERNEY. — Au revoir, monsieur Nizerolles.

Nizerolles sort.

Scène IV

FERNANDE, FERNEY

FERNANDE. — Que se passe-t-il? Que faisiez-vous avec Nizerolles? Pourquoi ce bonjour si froid, et pourquoi est-il sorti si brusquement lorsque je suis entrée?

FERNEY. — Tu ne le devines pas? Mais parce que tout va bien, ma petite Nade.

FERNANDE, ravie. — Vraiment?

FERNEY. — Voyons, aurais-je l'air aussi gai, si ta victoire n'était pas aussi complète?

FERNANDE, de même. — Alors, parlez, dites vite!

FERNEY. — Eh bien, ton mari est plus que jamais persuadé que tu l'as trompé. Il est comme fou, il ne s'est pas couché de la nuit, il achève ses malles, et, dès ce soir, il veut quitter Paris! Oui, sois heureuse! Avant une heure, j'en suis sûr, il viendra

t'annoncer qu'il divorce! Ah! ma petite, ma petite, que je suis content pour toi!

FERNANDE. — Ah çà! mon oncle, vous perdez la raison! Vous ne pensez pas à ce que vous dites!

FERNEY. — Mais si.

FERNANDE. — Mais non... car je ne veux pas qu'il parte!

FERNEY. — Il ne s'en ira pas. Sois tranquille!

FERNANDE. — Pourquoi lui mentir plus longtemps?

FERNEY. — Parce qu'il t'aime!

FERNANDE. — Alors, pourquoi ne pas lui dire toute la vérité?

FERNEY. — Ah! ma pauvre enfant, tu vas reperdre tout le terrain que tu as si bien gagné.

FERNANDE. — Mon oncle, écoutez-moi.

FERNEY. — Mais écoute-moi donc, toi aussi! Ne sois pas folle! C'est en regardant les femmes, vois-tu, que j'ai appris à si bien connaître les hommes! Or, ton mari est de ceux qui ne s'en vont pas. Il t'a désirée d'abord parce que d'autres lui ont fait voir que tu étais désirable! Il t'a aimée ensuite à cause de ton indifférence et de tes attitudes! Il t'adore, maintenant, parce qu'il croit que tu lui échappes!

FERNANDE. — Mon oncle, je vous en prie, appelez-le; je vous jure, moi, qu'il partira! Dites-lui que j'ai menti, dites-lui...

FERNEY. — Va donc le lui dire toi-même! Oui... va le rejoindre, va te jeter à son cou et avoue-lui que tu n'as jamais cessé de l'aimer. Tu verras tout de suite l'effet de cet aveu! Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'il est donc difficile de faire le bonheur de ceux qu'on aime!... Et toi, toi qui m'as étonné par ta finesse, toi qui as su te transformer, tu vas en une seconde détruire tout ce qui lui plaît, tout ce qui l'attire et tout ce qui l'a rapproché de toi! Je t'en conjure, n'en fais rien! Tes façons que je blâmais jadis... je te supplie de les garder maintenant!... Hier au soir tu as été assez forte pour te taire... sois-le davantage aujourd'hui!... et laisse-le venir. Ah! Seigneur, quel métier tu me fais faire!

FERNANDE. — Si je suis vos conseils, je sens que je suis perdue!

FERNEY. — Si tu m'écoutes, au contraire, je te dis que tu es sauvée.

FERNANDE. — S'il me croit coupable, pourquoi voulez-vous qu'il revienne?

FERNEY. — Tais-toi! (Roger entre. Il va vers la table où se trouvent des journaux, des papiers. Il fait semblant de chercher quelque chose. Puis il sort.) Tu vois... il rôde déjà... Laisse-le venir! Tu joues tout ton bonheur, en ce moment, ma petite Fernande, ne va pas le gâcher par une imprudence! Tu tiens le fil de la marionnette, tiens-le bien, ou gare!...

FERNANDE. — Mon oncle, vos raisonnements me font peur!

FERNEY. — Et dire que vous êtes toutes les mêmes! Vous cessez d'être femme au moment précis où vous devriez l'être cent fois plus. Quelle misère!

FERNANDE. — Eh bien, je vous écouterai, dites-moi ce qu'il faut faire?

FERNEY. — Ce que j'ai fait moi-même. Gagne tes années de bonheur comme j'ai gagné les miennes! Défends-toi jusqu'à la dernière minute, et surtout ne faiblis pas lorsqu'il te serrera dans ses bras. Je comprends, j'ai l'air de te raconter des histoires de l'autre monde et tu penses que je suis bien vieux pour savoir encore comment il faut s'y prendre pour se faire aimer, hein? Tu te trompes. Les vieux cœurs, vois-tu, sont comme ces bons vieux chevaux qu'on attelle devant les plus jeunes pour leur apprendre leur métier! Ils les guident, les calment, les rappellent à l'ordre... et savent aussi leur éviter toutes les pierres du chemin... Ils sont si souvent tombés!

FERNANDE. — Mon oncle!

FERNEY. — Moi aussi j'adorais ma femme, et pourtant elle ne m'aimait pas. Le début de mon mariage fut donc semblable au tien... avec cette différence que je n'avais, pour me défendre, ni ta jeunesse, ni ta beauté. Je sus si bien la conquérir, cependant! Une pauvre petite lettre d'amour, écrite par moi, que je m'étais adressée, qui traînait sur ma table, il n'en fallut pas davantage pour qu'elle me trouvât tout de suite plus séduisant. Elle crut que je l'avais trompée, je le lui ai laissé croire, et ce ne fut que plus tard, lorsque je fus sûr d'elle, que je lui avouai la vérité.

FERNANDE. — Alors, vraiment, si je disais à Roger que je l'ai trompé...

FERNEY. — Non!... ne lui dis pas que tu l'as trompé.

FERNANDE. — Alors?

FERNEY. — Mais ne lui dis surtout pas que tu ne l'as pas trompé!

FERNANDE, ahurie. — Tenez, mon oncle, je n'y suis plus!

LE VALET DE PIED, en entrant. — M. le marquis fait demander si madame la marquise veut bien le recevoir. (Et comme elle hésite.)

FERNEY, bas. — Dis oui.

FERNANDE. — Oui.

Le valet de pied sort.

FERNEY. — Tu vois, il vient sans qu'on l'appelle. Tout ira bien, je te le promets. A tout à l'heure!

Ferney sort.

Scène V

FERNANDE, ROGER

ROGER, entre, il a l'air gêné. Il parle lentement, ne trouvant pas ses mots. — Pardonnez-moi... si j'ai troublé la conversation que vous aviez avec M. de Ferney... mais les heures passent... j'ai diverses choses à régler avant mon départ... car on a dû vous apprendre sans doute que je quittais Paris ce soir...

FERNANDE. — Oui.

ROGER. — ... Et je ne voudrais pas attendre la dernière minute... Tout d'abord, je vous prie de vouloir bien excuser mon emportement d'hier; j'ai perdu tout sang-froid, toute dignité, et ce n'est point dans mes habitudes. Et maintenant, avant de vous dire mes intentions, puis-je vous demander ce que vous comptez faire?

FERNANDE. — Mais je ne sais pas... Je n'ai pas encore réfléchi...

ROGER. — Ah! moi, j'ai eu tout le temps de penser. Nizerolles remettra à mon notaire une lettre que je viens d'écrire. Rassurez-vous, il n'est question dans cette lettre que de vos intérêts, non des miens; je lui annonce aussi mon idée arrêtée de me séparer de vous. Je parle d'incompatibilité d'humeur... jugeant inutile de lui donner la vraie raison... Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

FERNANDE. — Oui.

ROGER. — Merci. (Un temps.) Voilà... c'est tout ce

que je voulais vous dire... De votre côté, n'avez-vous rien à me demander?

FERNANDE. — Non!

ROGER, très ému. — Alors... Adieu, Fernande...

FERNANDE, très émue, elle aussi, et après une seconde d'hésitation. — Adieu... Roger...

Il se dirige vers la porte. Elle tend les bras vers lui comme pour l'appeler... mais il s'arrête et revient sur ses pas. Elle reprend son attitude première.

ROGER. — Ah! jusqu'à nouvel ordre, je ne préviendrai pas ma mère. Il sera toujours temps de lui apprendre cette mauvaise nouvelle. Voilà, voyons... je n'oublie rien? non, c'est tout. Pour nos amis, vous direz ce que bon vous semblera. Chargez-moi au besoin, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient... Et maintenant, je n'ai plus qu'à vous souhaiter du bonheur, de la joie... enfin, tout ce que vous désirez... Vous voyez que je ne suis pas très... comment dirai-je? que je ne suis pas un très mauvais homme. Un autre aurait tenu, malgré tout, à une explication... il aurait voulu savoir... Moi, je ne vous questionne pas... je trouve cela inutile, pénible et peu digne de moi. Vos réponses, d'ailleurs, ne changeraient rien à ce qui est, n'est-il pas vrai? (Et comme Fernande ne répond pas.) Mon seul regret, voyez-vous, est de vous avoir aimée au moment précis où vous ne m'aimiez plus... car je veux croire que vous m'avez aimé un peu.

FERNANDE. — Je vous ai follement aimé.

ROGER. — Ce que je vous reproche, c'est de m'avoir trompé sans élégance, sournoisement, lâchement. Il fallait me redemander votre liberté. On ne retient pas une femme de force, je vous l'aurais donnée. Après vous auriez agi à votre guise... Il ne fallait pas surtout me laisser me rapprocher de vous... car vous êtes trop femme pour ne pas avoir senti tout le trouble qui s'emparait de moi chaque fois que vos yeux se posaient sur les miens. Non, tout cela n'a pas été très joli, convenez-en!

FERNANDE. — Je ne voudrais pas, Roger, vous adresser le moindre reproche, et cependant rappelez-vous seulement toutes les paroles blessantes que vous m'avez dites dès notre arrivée à Paris. Certes, vous avez été plus brave que je ne l'ai été... moi je vous aurais préféré moins courageux, je vous le jure. Avec quelle franchise vous m'avez crié que vous ne m'aimiez pas, que vous ne m'aimeriez jamais! Avec quelle netteté vous m'avez fait comprendre tout ce qui vous éloignait de moi. Mais voilà... c'est vous qui frappiez... vous ne vous en souvenez plus.

ROGER, la tête basse et faiblement. — Oui... oui... tout cela est juste!

FERNANDE. — Et voilà que vous m'aimez maintenant.

ROGER, des larmes dans la voix. — Ah! Fernande, pourquoi faut-il que vous m'ayez trompé!

FERNANDE. — Pourquoi faut-il que vous m'ayez si peu comprise! Ah! Roger!

ROGER. — Parlez, maintenant. Vous voyez bien que je guette vos paroles! Je t'aime à la folie, entends-tu?... Et je sens que la lâcheté me gagne!

FERNANDE. — Ah! Roger!

ROGER. — A cette minute, j'ai besoin de savoir. Il faut que je sache; que vous soyez cruelle, peu m'importe! car seule la vérité me donnera le courage de m'éloigner de vous. Est-ce dans un moment de folie que vous m'avez trompé? Dites! Dites!

FERNANDE, luttant. — C'est fou! C'est fou!

ROGER. — Voyez, c'est moi qui pleure devant vous à présent; je me traîne à vos genoux, Fernande, parlez! Je vous en supplie! Dites-moi de partir, dites-moi que je n'ai pas le droit de rester.

FERNANDE. — Reste, Roger, je veux que tu restes.

ROGER. — Ah! si j'étais sûr que vous m'aimiez un jour.

FERNANDE. — J'essaierai. (Il l'embrasse. Ferney entre.) Ah! mon oncle!

FERNEY. — J'avais raison. Tu es heureuse?

FERNANDE. — Oui.

FERNEY. — Et moi aussi, parce que je vais pouvoir enfin m'en aller.

RIDEAU

Mlle Piérat (Fernande).

Phot. Nadar.

LE VIEIL HOMME

PIÈCE EN CINQ ACTES

par

GEORGES DE PORTO-RICHE

Représentée pour la première fois le 12 janvier 1911, au théâtre de la Renaissance.

Actes I, II et III

A Marcel G. de Porto-Riché,
toujours présent.
Son père,
G. de P.-R.

M. Georges de Porto-Riche
Phot. H. Manuel.

PERSONNAGES :

Michel Fontanet.....	M. Tarride.	*Thérèse Fontanet*, femme de Michel.....	Mmes Simone.
Augustin Fontanet, fils de Michel.....	Mlle Margel.	*Mme Allain*.....	Lantelme.
Chavassieux, père de Thérèse.....	M. Dubosc.	*Catherine Prat*.....	Liceney.
Virginie, femme de chambre		Mlle Vermell.	

De nos jours, à Vizille, près de Grenoble.

Pour les coupures nécessitées par la représentation, s'adresser au théâtre de la Renaissance.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES A. BERT

Copyright by Georges de Porto-Riche, 1911.

Thérèse Michel. M. Chavassieux.
Le décor des cinq actes.

LE VIEIL HOMME

ACTE PREMIER

Un salon transformé en cabinet de travail. A droite, une grande table à écrire; à gauche, une autre de même dimension ; une plus petite vers le milieu ; un piano ouvert. Plusieurs bibliothèques. Un cartonnier. Désordre dans la chambre. Des livres, des brochures, des papiers amoncelés partout, sur les sièges et sur les meubles. Tout indique l'activité et la vie intellectuelle. Au fond, une terrasse d'où l'on domine un jardin traversé par une rivière. De hautes montagnes à l'horizon. Cinq heures du soir en été. Au début de l'action. Thérèse est en train d'écrire. Catherine se tient debout près d'elle. Plus loin, Augustin corrige des épreuves avec nonchalance.

Scène première

CATHERINE, THERESE, AUGUSTIN

CATHERINE. — Reposez-vous, madame, vous travaillez trop.

THÉRÈSE.— Je travaille moins que vous, Catherine.

CATHERINE. — Moi, c'est différent. Je suis une employée de la maison.

THÉRÈSE. — Quelque chose de plus.

AUGUSTIN. — Tout le monde est laborieux ici.

THÉRÈSE. — Excepté mon petit Augustin.

CATHERINE. — Dépêche-toi de corriger tes épreuves.

Scène II

LES MÊMES, MICHEL

MICHEL, des lettres dans les mains. — Ces presses américaines sont vraiment prodigieuses.

THÉRÈSE. — Tu as toujours la même confiance dans l'invention de Robertson?

MICHEL. — N'ébranle pas ma foi... Si je n'étais pas certain de ma réussite, je n'aurais pas acheté son brevet.

CATHERINE. — La société ne sera pas longue à se former. Des souscriptions nous arrivent de tous les côtés.

MICHEL, parcourant son courrier. — Je l'avais prédit... Hachette, Emile-Paul, Ollendorff, Fayard... Les gros éditeurs viennent à nous.

THÉRÈSE. — Et Bussienne? As-tu de ses nouvelles?

MICHEL. — Il est toujours à Marlioz. Je ne serais pas fâché de connaître ses intentions.

THÉRÈSE. — En somme, le succès de l'entreprise dépend un peu de ce monsieur.

MICHEL, travaillant. — Beaucoup... (Se tournant vers Augustin.) Il est gentil, celui-là, dans sa blouse de typo.

AUGUSTIN. — Imprimeur... Le métier ne me déplairait pas.

MICHEL. — Hier, tu songeais à Polytechnique.

CATHERINE. — Et, ce matin, il rêvait d'écrire.

AUGUSTIN. — Je finirai par être éditeur comme toi.

THÉRÈSE. — Alors ne perds pas ton temps. Balzac s'impatiente.

CATHERINE, les considérant tous les trois. — La famille Elzévir!

MICHEL. — Je suis peut-être le père d'un Michelet.

AUGUSTIN, allant vers le fond. — Oh! le beau soleil couchant. Regarde, papa.

MICHEL. — Une minute. J'allume ma cigarette.

AUGUSTIN. — Le Moucherotte commence à changer de couleur.

THÉRÈSE, raillant. — Quand aimeras-tu l'aurore autant que le crépuscule?

AUGUSTIN. — Quand je saurai me lever de bonne heure.

MICHEL, lui offrant une cigarette. — Tu en veux une?

AUGUSTIN. — La fumée me fait tousser.

MICHEL. — Qu'est-ce qui m'a donné un garçon qui ne fume pas?

THÉRÈSE. — Contente-toi de ses défauts actuels.

MICHEL, à Thérèse. — On ne te demande pas l'âge que tu as.

THÉRÈSE. — Tant mieux.

CATHERINE. — Vous êtes pourtant assez jolie pour l'avouer, madame.

MICHEL. — Augustin a seize ans le mois prochain, calculez.

THÉRÈSE. — Et n'oubliez pas que toutes les femmes qui ont de grands fils se sont mariées à quinze ans, c'est la règle.

CATHERINE. — Quinze et seize...

MICHEL. — Plus quelques mois de réflexion.

CATHERINE. — Total: trente-deux.

AUGUSTIN. — Trente-deux ans, j'en étais sûr.

THÉRÈSE. — Moi, pas. Mais je m'en tiens là.

AUGUSTIN, des épreuves à la main. — Je monte à la composition.

THÉRÈSE. — Tu as fini?

AUGUSTIN. — Le premier paquet seulement.

THÉRÈSE. — Montre. Tes blancs sont mal répartis. (Elle heurte un verre contenant un petit bouquet.)

AUGUSTIN. — Prends garde. Tu vas renverser les cyclamens que je t'ai apportés.

THÉRÈSE. — Où les as-tu cueillis?

AUGUSTIN. — Sous les fenêtres du jardinier.

MICHEL. — Comment va-t-il, ce pauvre homme?

AUGUSTIN. — Pas fort.

THÉRÈSE. — L'enlèvement de sa fille l'a désemparé.

AUGUSTIN, tristement. — Les enlèvements sont démodés aujourd'hui.

THÉRÈSE. — Hein? Quel dommage?

AUGUSTIN. — Pour ma part, je regrette ces équipées.

MICHEL. — Console-toi. Il nous reste des plaisirs moins extravagants et tout aussi bons.

THÉRÈSE. — Est-ce qu'on a cliché *les Nouveaux Entretiens de Gœthe et d'Eckermann?*

CATHERINE. — Non, madame.

THÉRÈSE. — Il faudra recomposer.

Scène III

MICHEL, THERESE, CATHERINE

MICHEL. — Catherine s'y connaît, tu es très belle en ce moment.

THÉRÈSE. — En attendant, jamais personne ne me regarde. Jamais un homme ne m'adresse une de ces paroles dont un mari s'offenserait. Si j'étais femme, je serais joliment vexée. Mais je ne suis pas une femme, je suis ta femme.

CATHERINE. — Vous avez de la chance, monsieur Fontanet.

MICHEL. — Plutôt.

THÉRÈSE, allant vers le fond. — En vérité, l'heure est émouvante. Et tu ne m'invitais pas à ce magnifique coucher de soleil?

MICHEL. — Je te croyais absorbée par tes chiffres.

THÉRÈSE. — J'y retourne. L'échéance du cinq approche. J'ai un tas de comptes à vérifier.

MICHEL. — Au fait, combien avons-nous à payer?

THÉRÈSE. — Vingt-deux mille cinq cents francs.

MICHEL. — Mais nous en avons dix mille à recevoir.

THÉRÈSE. — Oui, les dix mille de papa.

MICHEL. — Ce prêt doit lui fendre l'âme.

THÉRÈSE. — Tu penses!

MICHEL. — Quand verse-t-il?

CATHERINE. — Demain matin.

THÉRÈSE. — Nous le verrons sans doute aujourd'hui.

CATHERINE. — M. Chavassieux est ponctuel.

MICHEL. — Comme tous les avares.

CATHERINE. — Voilà quinze jours qu'il n'a paru à l'imprimerie.

THÉRÈSE. — Pourvu qu'il ne soit pas malade.

MICHEL. — Entre nous, ton père ne te pardonne pas d'avoir renvoyé ta femme de chambre.

THÉRÈSE. — Il appréciait Claudine un peu trop.

CATHERINE. — M. Chavassieux n'aime pas beaucoup descendre à Vizille.

THÉRÈSE. — Il prétend que la trépidation des machines lui rappelle le bruit des fiacres de Paris.

MICHEL. — Sa malveillance ne sait qu'inventer.

CATHERINE. — Que dira-t-il au mois d'octobre, lorsqu'au lieu de deux linotypes, il en grondera peut-être vingt dans les ateliers?

MICHEL. — Alors, la société sera constituée. Et nous n'imprimerons pas seulement les livres et les journaux de la région, mais encore ceux d'une bonne partie de la France.

THÉRÈSE. — Où diable ai-je posé cette note que vous m'aviez préparée, Catherine? Je l'avais sous la main, il y a cinq minutes.

CATHERINE. — Quelle note, madame?

THÉRÈSE. — La liste détaillée de certaines maisons d'éditions.

CATHERINE. — Vous l'avez laissée là-haut sur un pupitre. Je vais vous la chercher.

THÉRÈSE. — Merci.

Scène IV

MICHEL, THERESE

MICHEL. — Un bruit de fiacres? Ce n'est pourtant pas si ennuyeux que ça.

THÉRÈSE. — Ta voix est mélancolique? Est-ce que Paris te manquerait, par hasard?

MICHEL. — Quelquefois, à la tombée de la nuit, de cinq à sept.

THÉRÈSE. — De cinq à sept? L'heure de la trahison, là-bas.

MICHEL. — Sérieusement, quand le jour baisse, j'éprouve un vague malaise, comme un peu de nostalgie.

THÉRÈSE. — Tu m'inquiètes.

MICHEL. — Si Bussienne ne se décide pas à venir ici, je serai peut-être forcé d'aller à Paris.

THÉRÈSE. — Puisqu'il est à Marlioz, va le rejoindre à Marlioz. Je serai privée de toi moins longtemps. Songe qu'en partant le matin tu peux être rentré le soir...

MICHEL. — Et dormir dans tes bras.

THÉRÈSE. — Tu n'as pas ouvert toutes tes lettres, je t'avertis.

MICHEL. — Décachète ce paquet

THÉRÈSE. — En voici une qui n'est pas une lettre d'affaires.

MICHEL. — Ouvre tout de même. Toi, c'est moi.

THÉRÈSE, examinant l'adresse. — Grenoble...

MICHEL. — De qui?

THÉRÈSE. — Du préfet.

MICHEL. — Que nous veut-il, celui-là?

THÉRÈSE. — Il te demande de chasser avec lui.

MICHEL. — Où? Quand?

THÉRÈSE. — Demain, dans les bois de Prémol.

MICHEL. — Chez son beau-père? Ma foi, non. D'abord je ne sais plus tenir un fusil, maintenant. (Rangeant un jeu de cartes.) A peine sais-je tenir une carte, aujourd'hui?... Je ne suis plus ni chasseur, ni joueur, ni mauvais mari...

THÉRÈSE. — Attendons.

MICHEL. — Il me semble que je n'ai jamais eu de défauts.

THÉRÈSE. — Tiens! Sa lettre est parfumée.

MICHEL. — Tu ne me surprends pas.

THÉRÈSE. — Si tu acceptais son invitation? Une journée d'air te distrairait peut-être un peu.

MICHEL. — Je ne me plais qu'à la maison. Et puis là, franchement, ce don Juan de province ne m'inspire aucune sympathie.

THÉRÈSE. — Je croyais que sa conversation t'amusait.

MICHEL. — Il a tout lu, tout vu, mais sa fatuité gâte ses agréments. Quel mystère! depuis que j'habite ces montagnes, je ne peux plus souffrir les hommes à bonnes fortunes.

THÉRÈSE. — Et moi qui allais entonner ses louanges.

MICHEL. — Où donc l'as-tu rencontré?

THÉRÈSE. — Chez les Borie, deux ou trois fois. L'affabilité de ses manières n'est pas sans charme. Il trouve toujours quelque chose d'agréable à vous dire.

MICHEL. — Voilà qui ne prouve rien! Qu'importe la grâce des paroles quand les actions sont méchantes! Jadis, tu étais grognon, et tu ne me faisais pas de mal. J'étais doux, et je t'en faisais.

Scène V

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE. — Un accident pareil à celui d'hier vient d'arrêter la plieuse Marinoni.

MICHEL. — Le mécanicien n'a donc pas livré ses écrous de sûreté?

CATHERINE. — Pas que je sache.

MICHEL. — Il faut le relancer sans perdre une minute.

CATHERINE, à Thérèse, lui tendant un papier. — Voici la liste en question.

MICHEL. — Que contient cette grande enveloppe?

CATHERINE. — Un article de tête pour *le Petit Dauphinois*.

THÉRÈSE. — De M. Tivolier?

CATHERINE. — Oui.

THÉRÈSE. — Il l'a apporté lui-même.

CATHERINE. — Naturellement.

MICHEL. — Réfléchissez, ma petite, avant de vous engager pour de bon; malgré tous les progrès de l'indépendance, le mariage demeure encore un acte grave. Pesez votre choix, mon enfant.

THÉRÈSE. — Choisir, choisir... on ne choisit bien que le mari qu'on n'aime pas.

CATHERINE. — M^me^ Fontanet doit avoir raison.

MICHEL. — Vous avez besoin d'un compagnon de route, très honnête, d'une droiture exceptionnelle. Je vous connais. Votre conscience s'accommoderait mal d'un bonheur indélicat.

CATHERINE. — Je ne cours pas ce risque.

MICHEL. — M. Tivolier s'occupe de politique, n'est-ce pas? Or, la politique entame presque toujours les scrupules d'un homme.

CATHERINE. — Tu exagères.

MICHEL. — On ne se présente pas à la députation sans mentir à beaucoup de gens.

CATHERINE. — Je serai là.

MICHEL. — D'abord, les mensonges publics. Ensuite, les mensonges privés.

THÉRÈSE. — Etes-vous sûre de son amour, seulement?

CATHERINE. — Je suis sûre du mien.

THÉRÈSE. — Eh bien! Marchez tout de même, et bonne chance.

MICHEL. — Ne l'écoutez pas. L'amour est une chose et le bonheur en est une autre.

THÉRÈSE. — Mais elles ne sont pas forcément incompatibles.

CATHERINE. — Témoin votre union.

MICHEL. — Nous reprendrons cette discussion. Voilà pour la mise en pages. Jetez un coup d'œil là-dessus avant de le donner.

CATHERINE. — Entendu.

MICHEL. — En revenant, j'entrerai peut-être à la Bicoque. Veux-tu m'y rejoindre avec Augustin?

THÉRÈSE. — Merci du plaisir. Les Borie ne me tentent guère.

MICHEL. — Le vieux Borie me plaît assez. Flaubert parle de lui dans sa correspondance. C'est une bonne note.

THÉRÈSE. — Si je sors, j'irai du côté de Mésage, chez Labourin.

MICHEL. — Pourquoi Labourin?

THÉRÈSE. — Je crois qu'il a envie des deux fermes qui nous viennent de maman.

MICHEL. — Comment le sais-tu?

THÉRÈSE. — Il en a causé avec le jardinier.

MICHEL. — Bravo.

THÉRÈSE. — Tu oublies tes clés.

MICHEL. — Fouille dans mes tiroirs, je t'y autorise.

THÉRÈSE. — J'ai passé l'âge.

MICHEL. — Tu seras peut-être encore là quand je rentrerai.

THÉRÈSE. — Dépêche-toi. Nous marcherons ensemble.

MICHEL, prêt à sortir. — Alors, je me sauve. Tu m'attends, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Mais va donc vite. Je t'attends déjà.

MICHEL, revenant sur ses pas. — Au fait, j'ai quelque chose d'important à t'apprendre.

THÉRÈSE. — Quoi?

MICHEL. — Je t'aime beaucoup.

THÉRÈSE. — Quel enfant!

Scène VI

CATHERINE, THERESE

CATHERINE. — M. Fontanet était plus sérieux tout à l'heure.

THÉRÈSE. — Croyez-vous qu'il est jeune, hein? Il a l'air d'avoir vingt ans de moins que moi.

CATHERINE. — M. Fontanet aura toujours vingt ans de moins que tout le monde.

Scène VII

LES MÊMES, CHAVASSIEUX

THÉRÈSE. — Ce n'est pas malheureux. Enfin.

CHAVASSIEUX. — Tu oublies que j'ai soixante-dix ans, ma fille, et que je demeure à trois lieues d'ici.

THÉRÈSE. — Allons, donne-moi ta canne et ton chapeau.

CHAVASSIEUX. — Je vous chasse, mademoiselle Prat?

CATHERINE. — On a besoin de moi dans les bureaux, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX. — Si j'étais M. Tivolier, vous ne vous échapperiez pas si vite.

CATHERINE. — Mais vous n'êtes pas M. Tivolier.

CHAVASSIEUX. — Je le regrette infiniment, mademoiselle.

Scène VIII

THERESE, CHAVASSIEUX

THÉRÈSE. — Tu as bonne mine.

CHAVASSIEUX. — Je ne t'en dirai pas autant.

THÉRÈSE. — Je me porte à merveille.

CHAVASSIEUX. — Je prévoyais ta réponse.

THÉRÈSE. — Permets que j'ôte ces dossiers. J'ai peur qu'ils ne dégringolent sur tes épaules.

CHAVASSIEUX. — Il n'y a jamais un fauteuil libre ici.

THÉRÈSE. — Les affaires ont pris une telle importance que les livres envahissent toute la maison.

CHAVASSIEUX. — Et il ne te reste pas le moindre coin pour souffler cinq minutes.

THÉRÈSE. — Si je veux me reposer, j'ai au premier une chambre assez confortable.

CHAVASSIEUX. — Ta journée finie, tu montes te coucher comme une servante.

THÉRÈSE. — Je suis contente de mon sort.

CHAVASSIEUX. — Chaque fois que j'arrive, je te trouve enfoncée dans tes écritures, ou trottant dans les ateliers.

THÉRÈSE. — L'activité me convient.

CHAVASSIEUX. — Je n'ai pourtant pas peiné cinquante ans pour que ma fille soit obligée de travailler.

THÉRÈSE. — Maman aussi t'aidait dans les magasins de la place Grenette.

CHAVASSIEUX. — Avec cette différence que ta mère et moi nous avions débuté par la pauvreté, tandis que vous, vous finissez par elle.

THÉRÈSE. — Tu récrimines, quand nous sommes à la veille de réussir!

CHAVASSIEUX. — Mais vous êtes toujours à la veille de réussir.

THÉRÈSE. — L'emploi de nos machines à linotypes donne déjà des résultats surprenants.

CHAVASSIEUX. — Tant et si bien que vous m'empruntez encore.

THÉRÈSE. — Je t'en prie, sois moins méchant ou garde les dix mille francs que tu nous a promis.

CHAVASSIEUX. — Ils frémissent là, dans mon portefeuille. Mais, je ne me leurre pas, ils rejoindront bientôt les trois cent mille que ton mari a mangés, depuis qu'il a fait notre connaissance.

THÉRÈSE. — Ces trois cent mille francs constituaient sa fortune personnelle. Tu n'as pas le droit de lui en demander compte. Tu omets que, grâce à ta parcimonie, je n'ai pas apporté à Michel un centime de dot.

CHAVASSIEUX. — Puisque ce monsieur t'aimait, il n'avait pas besoin de ton argent.

THÉRÈSE. — Alors, ne l'accuse pas éternellement.

CHAVASSIEUX. — Tiens, tu ne sais pas combien je maudis ton mariage. Jamais je ne redonnerai ma fille à un homme pareil.

THÉRÈSE. — Je te remercie, je ne suis pas encore veuve.

CHAVASSIEUX. — Sois tranquille, on n'en trouverait pas deux comme lui.

THÉRÈSE. — Je n'aurais pas souhaité d'autre existence que la mienne. Si Michel, autrefois, a montré quelque inexpérience dans la conduite de ses affaires, du moins n'a-t-il pas cessé un seul jour d'être un mari parfait.

CHAVASSIEUX. — C'est toi qui le dis, mais je ne suis pas forcé de te croire. Rien ne me prouve que tu n'as pas été la plus malheureuse des femmes. Il y a ce que tu me racontes et ce qui est; ce que tu sais et ce que je ne sais pas; ce que nous ne savons ni l'un ni l'autre, et ce que tout le monde sait.

THÉRÈSE. — Je t'interdis de continuer.

CHAVASSIEUX. — Soit.

THÉRÈSE. — Puisque tu n'es venu à Vizille que pour me tourmenter, tu aurais mieux fait de rester à Herbeys.

CHAVASSIEUX. — Sans le versement que j'avais à opérer, tu ne m'aurais pas vu ce tantôt, je te le certifie...

THÉRÈSE. — Je connais ton cœur.

CHAVASSIEUX. — Car je désapprouve l'existence qu'on mène ici, je blâme toutes vos actions.

THÉRÈSE. — Les bonnes comme les mauvaises.

CHAVASSIEUX. — Sans exception! D'ailleurs, vous avez pu le constater, cette saison je ne me suis guère accoudé à votre table.

THÉRÈSE. — Parce que j'ai changé de femme de chambre.

CHAVASSIEUX. — Claudine était une excellente domestique et vous avez mal agi en la congédiant. Je déteste les injustices.

THÉRÈSE. — Sa familiarité était devenue insupportable.

CHAVASSIEUX. — Ma bonne aussi est familière. N'empêche que voilà dix ans qu'elle est à mon service. Moi, j'aime beaucoup la familiarité.

THÉRÈSE. — Si tu savais ce qu'on rapporte sur elle et sur toi, tu la remplacerais probablement.

CHAVASSIEUX. — Je me moque de la médisance. On en dit bien d'autres sur M. le curé et sur sa gouvernante. En somme, je suis garçon, ma fille. (Lui tendant la joue.) Faisons la paix.

Un silence.

THÉRÈSE, l'embrassant. — Quels événements as-tu donc traversés pour être à ce point insensible!

CHAVASSIEUX. — Aucun. Je le suis de naissance.

THÉRÈSE. — Tu te vantes... (Un silence.) Serait-ce avec des idées de conquête que tu as endossé ta redingote?

CHAVASSIEUX. — Quand je descends en ville, je suis toujours sous les armes.

THÉRÈSE. — Prends garde, papa, songe à ton âge.

CHAVASSIEUX. — Je suis très prudent, je t'assure. En veux-tu la preuve?

THÉRÈSE. — Je t'en prie...

CHAVASSIEUX. — Eh bien! Je n'ai pas commis une seule bêtise depuis deux ans.

THÉRÈSE. — Je te dispense des détails.

Scène IX

LES MÊMES, VIRGINIE

CHAVASSIEUX. — Que désirez-vous, mon enfant?

VIRGINIE. — Je porte une carte à madame.

CHAVASSIEUX. — Comment vous appelez-vous?

VIRGINIE. — Virginie Brunot.

CHAVASSIEUX. — Virginie? (La considérant.) On a peut-être eu raison de renvoyer Claudine.

THÉRÈSE. — Cette dame est là?

VIRGINIE. — J'ai dit que tout le monde était sorti.

CHAVASSIEUX, prenant la carte de visite. — La petite Allain? dont le père était gantier à Grenoble? Brigitte?

THÉRÈSE. — Oui.

CHAVASSIEUX. — La drôle de consigne! Je l'aurais reçue, moi.

VIRGINIE. — Madame veut-elle être assez bonne pour me garder mon mois? J'ai peur de le dépenser.

THÉRÈSE. — Très volontiers. Comme elle est raisonnable, cette fille.

CHAVASSIEUX. — Vous aimez l'argent, Virginie?

VIRGINIE. — Plus que tout, monsieur.

CHAVASSIEUX. — Moi aussi.

AUGUSTIN, entrant. — Alors, vous pourrez vous entendre.

Scène X

LES MÊMES, AUGUSTIN

CHAVASSIEUX. — Pourquoi n'accours-tu pas, quand ton grand-père est là?

AUGUSTIN. — J'ignorais ta présence.

CHAVASSIEUX. — Tu musardais dans les ateliers.

AUGUSTIN. — Tu te trompes, je surveillais la mise en pages.

THÉRÈSE. — Tu as l'air fatigué.

CHAVASSIEUX. — De mon temps, le travail ne fatiguait pas.

AUGUSTIN. — Je ne me plains pas, mon grand-père.

CHAVASSIEUX. — Songes-tu au moins à faire ta position?

AUGUSTIN. — Pas encore. Je penserai plus tard à cette question ennuyeuse...

CHAVASSIEUX. — Pourquoi pas dès à présent?

THÉRÈSE. — L'année prochaine, quand ces joues-là auront un peu de duvet.

CHAVASSIEUX. — A douze ans, j'avais déjà des favoris et je gagnais mon pain.

THÉRÈSE. — Puisque nous parlons d'âge, je t'avertis que ton petit-fils aura seize ans dans quelques jours.

CHAVASSIEUX. — Je te félicite, mon garçon.

AUGUSTIN. — Que vas-tu me donner pour mon anniversaire?

CHAVASSIEUX. — Rien, cette année. Les fonds sont trop bas. D'ailleurs, pour moi, les anniversaires ne reviennent que tous les deux ans.

AUGUSTIN. — Vieil avare.

CHAVASSIEUX. — Tu ne m'offenses pas, au contraire. Je considère cette épithète comme un compliment.

AUGUSTIN, faisant résonner les poches de Chavassieux. — Alors, bon papa, ces belles pièces de cinq francs ne vont pas passer de ta poche dans la mienne?

CHAVASSIEUX, se levant. — La fortune est une chose personnelle, mon enfant.

THÉRÈSE. — Tu pars déjà?

CHAVASSIEUX. — J'ai rendez-vous à dix heures chez les Hourseau.

AUGUSTIN. — Je suppose que ce n'est pas Mme Hourseau qui t'attire.

THÉRÈSE. — La pauvre femme n'est guère séduisante.

AUGUSTIN. — Elle a une figure de bonne.

CHAVASSIEUX, vivement. — Tiens! Je n'ai pas remarqué.

AUGUSTIN, prenant un livre. — Ne t'attendris pas, bon papa.

CHAVASSIEUX. — Je m'arrête une seconde à la caisse et je regagne mon cabriolet.

THÉRÈSE. — Repasse par ici.

CHAVASSIEUX, à Augustin, avec reproche. — Je suis sûr que tu viens de prendre un roman.

AUGUSTIN. — C'est de l'anglais.

CHAVASSIEUX. — A la bonne heure, l'anglais est indispensable dans les affaires.

THÉRÈSE, regardant le livre. — *Roméo et Juliette.*

CHAVASSIEUX. — Au revoir, et courage, mon petit. Apprends, débrouille-toi, fais ta besogne. Et tu ne te repentiras pas de m'avoir écouté. D'abord, sache-le, il n'y a que deux joies en ce monde: le travail... et un autre plaisir que tu connaîtras plus tard, quand tu auras les cheveux blancs. (Il sort.)

Scène XI

THERESE, AUGUSTIN

AUGUSTIN. — Est-ce que tu crois, mère, qu'il me faudra attendre si longtemps?

THÉRÈSE, à sa table de travail. — Bon papa exagère. Quand tu auras rencontré une femme que tu aimes et qui t'aime, ce jour-là, tu auras l'âge requis.

AUGUSTIN. — Roméo est bien jeune quand il rencontre Juliette?

THÉRÈSE. — Il a vingt ans.

AUGUSTIN. — Tant que ça?

THÉRÈSE. — Contrôle... Et puis en Italie et au quinzième siècle...

AUGUSTIN. — Il y a des pays et des siècles privilégiés.

THÉRÈSE. — Quel jour du mois est-ce aujourd'hui?

AUGUSTIN. — Le 24... non, le 25... Tiens, papa a oublié ses clefs.

THÉRÈSE. — Ne mets pas d'ordre sur son bureau surtout.

AUGUSTIN. — Je reprenais mes épreuves.

THÉRÈSE, ouvrant et fermant des tiroirs. — Ton grand-père a raison, nous ne sommes pas riches.

AUGUSTIN. — Qu'est-ce que ça fait?

THÉRÈSE. — Je t'en prie, ne massacre pas cette brochure avec tes ciseaux.

AUGUSTIN. — C'est un vieux catalogue.

THÉRÈSE. — Je déteste cette habitude. Autrefois, quand ton père était contrarié, il découpait du papier par petits morceaux.

AUGUSTIN. — Quelle est cette personne que tu n'as pas reçue tout à l'heure?

THÉRÈSE. — Quelqu'un de Paris.

AUGUSTIN. — Qui?

THÉRÈSE. — M^me^ Allain.

AUGUSTIN. — Boulevard Poissonnière?

THÉRÈSE. — Tu te rappelles?

AUGUSTIN. — Oh! les bonnes tartines qu'elle faisait pour nous, moitié beurre, moitié confiture.

THÉRÈSE. — Ça t'amusait de jouer dans ce temps-là.

AUGUSTIN. — Je ne savais pas que la lecture existât.

THÉRÈSE. — Depuis, tu as pris ta revanche.

AUGUSTIN. — J'aimerais mieux être privé de pain que d'être privé de livres. En voilà une charmante nourriture, et dont on peut abuser sans inconvénient! On n'est pas plus gros, on n'est pas plus grand, on ne pèse pas un gramme de plus et on porte un monde en soi.

THÉRÈSE. — Et c'est tout cela qui vous empêche de devenir un homme d'affaires.

AUGUSTIN. — Il y en a tant, maman.

THÉRÈSE. — Beaucoup.

AUGUSTIN. — Hein, si j'allais devenir poète ou amoureux?

THÉRÈSE. — Méchant.

AUGUSTIN. — Si j'allais vous jouer ce mauvais tour.

THÉRÈSE. — En attendant, attrape-moi ce carton dont j'ai besoin. J'ai toujours peur sur cette échelle.

AUGUSTIN. — Celui-ci?

THÉRÈSE. — Non. Le vert. Prends garde.

AUGUSTIN. — Comme il est lourd!

THÉRÈSE. — Pas pour un homme.

AUGUSTIN. — Où faut-il le poser?

THÉRÈSE. — Là, sur cette table... (A elle-même.) Je ne me suis pas trompée?... Juin... Juillet... Non.

Un silence.

AUGUSTIN. — Tout de même, les choses sont drôlement arrangées. On se demande quelle carrière me conviendra le mieux: imprimeur, médecin, commerçant... et on ne pense pas que, si je suis heureux et honnête, mon sort sera fixé. Pourtant, la vie me semblait une occupation suffisante.

THÉRÈSE. — Je suis de ton avis. Mais nous avons tort l'un et l'autre, paraît-il. On dit que chaque être humain a pour premier devoir d'assurer son indépendance, et de faire donner à ses facultés tout ce qu'elles peuvent donner. J'accomplis ma tâche. Accomplis la tienne.

AUGUSTIN. — Alors, j'abandonne *Roméo* et je retourne à mes épreuves.

THÉRÈSE. — Ne flâne pas trop, Catherine doit les attendre à la composition.

AUGUSTIN. — As-tu remarqué comme elle est soucieuse depuis quelque temps, différente?

THÉRÈSE. — Je ne me suis aperçue de rien.

AUGUSTIN. — Tu ne veux pas causer de cela avec moi?

THÉRÈSE, à elle-même, écrivant. — Rivollin, Giraud... ces comptes sont terriblement embrouillés, je n'en sors pas.

AUGUSTIN, frappant sur la table. — C'est trop fort.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce qui te prend?

AUGUSTIN, avec exaltation. — C'est trop fort. On me défend d'aimer et tout me parle d'amour dans cette maison. Oui, tout, les choses et les gens. Un *Embarquement pour Cythère* est accroché au mur et m'invite à partir. *Lohengrin* est ouvert sur le piano. Shakespeare et Baudelaire s'étalent au premier rang de la bibliothèque, l'austère Catherine est en proie à un conseiller municipal; la fille du jardinier s'est sauvée avec son amant; bon papa, qui a soixante-douze ans, pleure encore la femme de chambre. Ma mère adorée a l'air d'une héroïne de roman, et, dans le regard de mon père, je lis toutes sortes de passions endormies! Et on ne veut pas que moi, le plus jeune, moi qui n'ai pas commencé la vie, on ne veut pas que j'aime! Je me révolte à la fin!

THÉRÈSE. — Révolte-toi, tu as raison. L'atmosphère que tu respires n'est pas propice aux conseils qu'on te prodigue.

AUGUSTIN. — Tu en conviens toi-même?

THÉRÈSE. — Nous avons peur que tu souffres, voilà notre excuse.

AUGUSTIN. — Mais on n'aime pas pour le bonheur que ça donne.

THÉRÈSE. — Hélas!... (Un silence.) Maintenant que nous sommes d'accord, viens t'asseoir à côté de moi.

AUGUSTIN. — Non.

THÉRÈSE. — Je m'ennuie dans ce coin.

AUGUSTIN. — Tout à l'heure.

THÉRÈSE. — A ton aise.

AUGUSTIN. — Tu pourrais m'y forcer au moins. (S'asseyant à côté de Thérèse et l'embrassant, avec effusion.) Tout mon cœur est à toi, tu sais. Tu es le plus clair de ma joie en ce monde. Et quelle chance, maman! Tu es le visage que je préfère. Je suis l'enfant que tu as créé, mais tu es bien la mère que j'aurais choisie.

THÉRÈSE. — Et puis, vois-tu, mon vieux, ta mère, c'est de l'amour sans souffrance.

AUGUSTIN. — Tu es mal assise, changeons de chaise.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas la peine.

AUGUSTIN, après lui avoir donné sa chaise. — Je mets près de toi ce petit bouquet qui te suit partout.

THÉRÈSE. — Tes cyclamens commencent à se faner.

AUGUSTIN. — Ce verre représente le jardin où tu ne descends jamais.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas une minute à moi, maintenant.

AUGUSTIN. — Pauvre maman.

THÉRÈSE. — Bientôt, j'aurai du temps pour jouir de mon bonheur.

AUGUSTIN. — Ce jour-là, je te conduirai en Italie.

THÉRÈSE. — Bon! Voilà que je n'ai plus d'encre.

AUGUSTIN. — Je cours t'en chercher.

THÉRÈSE. — Ne te dérange pas, la bouteille est là.

AUGUSTIN. — Tu vas te noircir les mains.

THÉRÈSE, se tachant les doigts. — Ça y est.

AUGUSTIN. — J'en étais sûr.

THÉRÈSE. — Bah!

AUGUSTIN, lui embrassant la main. — Chère main, à la voir si fine, si délicate, qui se douterait qu'elle a fait tant de choses! Et tant de choses pour moi!

THÉRÈSE, lui arrangeant les cheveux. — Elle t'a coiffé bien longtemps.

AUGUSTIN. — Ce qu'elle m'a apporté de joujoux et de potions. Hein! crois-tu, mère? Elle en a conjuré, des accidents.

THÉRÈSE. — Ce qu'elle t'a ouvert de portes et fermé de fenêtres, grand Dieu!

AUGUSTIN. — Va, j'aurai encore besoin de ton secours. La vie doit être dure. Tu auras souvent à me consoler.

THÉRÈSE. — Tu parles comme si tu étais voué au malheur.

AUGUSTIN, vivement. — Jamais on ne m'aimera autant que j'aimerai, moi, j'en suis sûr. Et puis, serai-je aimé seulement? nous n'en savons rien.

THÉRÈSE. — Quand changeras-tu de préoccupation!

AUGUSTIN. — Tout le monde n'a pas le prestige de mon père. Je n'ai pas ses dons irrésistibles...

THÉRÈSE. — Allons, ne recommence pas à t'exalter.

AUGUSTIN. — Ma destinée, à moi, sera d'être méconnu et trahi, je le pressens.

THÉRÈSE. — Est-ce que tu deviens fou?

AUGUSTIN. — Et c'est sans doute à cause des peines qui m'attendent que Dieu m'a donné une mère supérieure aux autres mères.

THÉRÈSE, se levant. — Puisque tu déraisonnes à plaisir, je te plante là. (On entend une cloche.) La cloche de l'atelier! Comment, déjà cinq heures?... Et je n'ai pas encore fini... Mâtin d'enfant!... Et il me reste plus de vingt lettres à expédier... Tu m'as mise en retard avec tes perplexités.

AUGUSTIN. — Ne te fâche pas, maman, je vais t'aider.

THÉRÈSE, revenant sur ses pas. — Eh bien, pointe avec moi les chiffres de cette feuille.

AUGUSTIN, s'installant. — Pourquoi, diable, te charge-t-on de cette besogne prosaïque?

THÉRÈSE, assise à côté de lui. — Pour que je sois moins romanesque. J'appelle: 6.732.

AUGUSTIN. — J'y suis.

THÉRÈSE. — 425.

AUGUSTIN. — D'accord.

THÉRÈSE. — 5.600.

AUGUSTIN. — 5.600.

THÉRÈSE. — 59,75.

AUGUSTIN. — Marche.

THÉRÈSE. — 227,40.

AUGUSTIN. — Parfait.

THÉRÈSE. — 2.100.

AUGUSTIN. — Halte-là, j'ai 2.900.

THÉRÈSE. — 2.900? Tiens... Montre un peu, que je vérifie... En effet... (A elle-même, tandis qu'Augustin reprend son livre et se met à lire.) D'où provient cette erreur? (Un silence.) Ah! je devine. On aura négligé de porter ces huit cents francs de la maison Barnoud... Ton chiffre est le bon. Continuons.

AUGUSTIN, sans quitter son livre. — Annonce.

THÉRÈSE. — 4.025.

AUGUSTIN. — 4.025.

THÉRÈSE. — 32,50, — 1,043, — 276, — 111,75. (S'arrêtant stupéfaite.) Eh bien?

AUGUSTIN, comme réveillé en sursaut. — Quoi?

THÉRÈSE. — Tu as repris ton livre?

AUGUSTIN, continuant. — Attends, mère?...

THÉRÈSE. — Augustin, tu as de l'aplomb.

AUGUSTIN. — Je croyais que tu recherchais ton erreur.

THÉRÈSE. — Et tu as des larmes dans les yeux!

AUGUSTIN. — Tu as dû pleurer aussi, la première fois.

THÉRÈSE. — A quel acte en es-tu, mon chéri?

AUGUSTIN. — Au cinquième.

THÉRÈSE. — Quand Roméo va se tuer?

AUGUSTIN. — Sur la tombe de Juliette.

THÉRÈSE, citant de mémoire. — « O mon amante, ma femme, la mort qui a bu le miel de ton haleine n'a pas eu de pouvoir sur ta beauté, tu n'es pas vaincue! »

AUGUSTIN. — Comme ta mémoire a retenu toutes les choses douloureuses!

THÉRÈSE. — « Chère Juliette, pourquoi es-tu si belle encore?... »

AUGUSTIN. — C'est le même texte.. Constate, la traduction est en regard.

THÉRÈSE. — Ce moment du drame est merveilleux!

AUGUSTIN. — N'est-ce pas, mère?

THÉRÈSE. — Ça, je suis obligée de l'avouer.

AUGUSTIN. — Et tu comprends qu'on en perde la raison?...

THÉRÈSE. — Ma foi, oui!... Et, cependant, j'aime peut-être encore mieux la scène du balcon.

AUGUSTIN. — Dans la chambre?

THÉRÈSE, citant de mémoire, s'animant. — « Que le sommeil descende sur tes yeux, et la paix dans ton cœur... »

AUGUSTIN, continuant. — « Le jour est prêt à poindre, je voudrais que tu fusses parti... »

THÉRÈSE. — Berlioz a écrit là-dessus une musique égale au poème... Si j'avais la partition sous la main...

AUGUSTIN. — Tu dois la savoir par cœur!...

THÉRÈSE. — Je ne m'en souviens pas.

AUGUSTIN. — Je t'en prie, maman...

THÉRÈSE. — Je t'assure... (S'asseyant au piano et chantant.) « Non, ce n'est pas l'alouette, mais le doux rossignol!... » (Se retournant et l'embrassant avec violence.) Je t'adore!...

AUGUSTIN, avec exaltation. — Oh! maman, maman, pourquoi l'amour n'est-il pas l'unique objet de la vie? Quand j'entends de ces phrases, quand je lis de ces livres, quand je pense à tout ce que tu dis ou n'oses pas dire, tout mon être est bouleversé, et je crois que j'ai trouvé ma vraie carrière.

THÉRÈSE. — Tu me feras mourir d'inquiétude.

Scène XII

AUGUSTIN, THERESE, MICHEL

MICHEL. — Je vous dérange?

THÉRÈSE. — Nous lisions de l'anglais.

AUGUSTIN. — Témoin Shakespeare.

MICHEL. — Complété par Berlioz.

THÉRÈSE. — Je lui jouais *Roméo et Juliette*.

MICHEL. — J'ai rencontré le mécanicien juste au moment où j'ouvrais la grille. Dès ce soir, la plieuse rotative pourra être remise en service.

THÉRÈSE. — Tant mieux.

AUGUSTIN. — Ces clefs t'appartiennent.

MICHEL. — J'ai aussi rencontré Chabert.

THÉRÈSE. — Lequel?

MICHEL. — Le cadet, l'agent de change de Grenoble. Les Thomson ont encore monté. A 800, je me débarrasse des miennes.

THÉRÈSE. — Et puis?...

MICHEL. — Et puis?... Rien.

AUGUSTIN. — Mère exige une confession complète.

MICHEL. — Les choses les plus indifférentes me sont douces à lui raconter.

THÉRÈSE. — Et papa, l'as-tu vu?

MICHEL. — Je l'ai aperçu de loin à la caisse. Il doit y être encore. Mais je n'ai eu garde d'approcher, tant il était solennel.

THÉRÈSE. — Pauvre papa, il est en train de s'exécuter.

MICHEL. — Nous sortons toujours?

THÉRÈSE. — Le temps de ranger ma table et je suis à toi.

MICHEL. — Ta manche est déchirée.

THÉRÈSE. — Déboutonnée seulement.

MICHEL, avec galanterie. — Lève ton bras... J'aime assez cette encolure.

THÉRÈSE. — Quand j'étais au piano, tout à l'heure, mes boutons se seront accrochés au clavier.

MICHEL, terminant. — ... L'accident est réparé... Je vous entendais du fond du jardin... (Attirant Augustin.) Voilà l'explication de ces mains fiévreuses, de ce visage tourmenté.

THÉRÈSE. — Gronde-moi aussi. J'ai manqué de raison.

AUGUSTIN. — C'est moi qui ai détourné maman.

MICHEL. — La faute est légère. En somme, Shakespeare et Berlioz ont bien le droit de nous troubler.

AUGUSTIN. — Retiens ceci, mère.

MICHEL. — Dieu me pardonne, on dirait qu'il a pleuré.

AUGUSTIN. — Je l'avoue.

MICHEL. — Ote-moi cet uniforme et viens marcher avec nous.

THÉRÈSE. — Un peu d'exercice rétablira l'équilibre de ton cœur.

AUGUSTIN. — Où m'emmenez-vous?

MICHEL. — Nous allons faire quelques pas sur la route de Mésage.

THÉRÈSE. — En passant, je vous laisserai à la Bicoque.

AUGUSTIN. — Chez les Borie? Je préfère rester à la maison.

THÉRÈSE. — Les fils te réclament depuis plusieurs jours.

AUGUSTIN. — Catherine est tellement surchargée de besogne que j'ai honte de l'abandonner.

MICHEL. — Ah! tu ne recherches pas les garçons de ton âge, toi.

AUGUSTIN. — Généralement, père, ils sont très ennuyeux.

THÉRÈSE. — Eh bien, à ton gré. Mets-toi à l'œuvre, puisque tu es en veine de travail.

AUGUSTIN. — Ne parle pas trop de moi, père. Les Borie n'ont pas besoin de savoir que j'ai pleuré en lisant *Roméo*.

MICHEL. — Tu crains donc beaucoup leur malveillance?

AUGUSTIN. — Ils sont si fermés à certaines pitiés! L'autre jour, Paul et François m'ont presque tourné en ridicule, parce que je m'attendrissais sur les infortunes d'André del Sarto.

MICHEL. — Je te promets de ne pas dénoncer ta sensibilité.

AUGUSTIN. — Ne plaisante pas, je t'en prie.

MICHEL. — Je respecterai tes impressions.

AUGUSTIN. — Comme tu attaches peu d'importance à des choses que moi je trouve si graves!

MICHEL. — Ai-je jamais trahi la plus petite de tes confidences? Ai-je jamais divulgué nos affaires personnelles, même à ta mère?

AUGUSTIN. — Oh! maman, elle est à part. Moi aussi, je lui rapporte tout ce qui me passe par le cœur ou par l'esprit; tout ce que je fais, tout ce que je pense, vous appartient à l'un et à l'autre. Je vous le donne, je vous le livre, mais à vous deux seulement.

THÉRÈSE. — Puisses-tu garder longtemps cette double confiance!

MICHEL. — Ame frémissante, tu t'en prépares des émotions. (Augustin l'embrasse.) Entre nous, si tu inquiètes le père, tu enchantes l'homme.

THÉRÈSE. — File, Augustin, ta présence est nécessaire à l'atelier.

AUGUSTIN. — Décidément?

THÉRÈSE. — Ton père énonce des propos dont le bénéfice est contestable.

MICHEL. — Ta mère a raison. Sauve-toi, mon trésor, car je n'ai que des imprudences sur les lèvres. (Le retenant tout à coup.) Veux-tu que je te dise, Thérèse? Ce petit te ressemble.

THÉRÈSE. — Je ne suis pas de ton avis.

MICHEL. — Et chaque jour m'en apporte une preuve nouvelle, sans réplique!

THÉRÈSE. — Ne le retiens pas davantage. Il me ressemblera aussi bien de loin.

AUGUSTIN. — Je te ressemble. Quel bonheur!

THÉRÈSE. — Pauvre enfant, je ne te le souhaite pas.

AUGUSTIN. — Il est trop tard.

MICHEL. — Tu n'y peux rien.

THÉRÈSE. — La constatation est au moins inutile.

MICHEL. — Qui ne serait faible à ma place! Quand je le vois là, de cette façon, près de toi, si pareil à sa mère, si différent des autres, je suis gagné par l'attendrissement, et ma sagesse de père s'évanouit.

THÉRÈSE. — Arrête-toi, Michel, tu ne sens donc pas la folie de ton exubérance?

MICHEL. — Je t'en prie, ne gâte pas mon plaisir, je serai raisonnable tout à l'heure.

AUGUSTIN. — Pourtant, père, si c'est mieux, il est préférable de t'interrompre.

MICHEL. — Une phrase dans ton genre. Il n'y a pas à dire, je te retrouve en lui. Tu as beau t'en défendre, il est signé, celui-là!

THÉRÈSE. — Il suffit.

AUGUSTIN. — Nous avons compris.

MICHEL. — Mais observe-le, sans partialité, et tu partageras mon inconséquence! Remarque; le mouvement de cette main qui s'impatiente n'est-il pas un de tes gestes familiers? N'est-ce pas ton regard qui me blâme au fond de ses yeux?

THÉRÈSE. — Je te blâme encore plus.

MICHEL. — Et quant à ton cœur, ce cœur difficile et complexe...

THÉRÈSE. — Laissons mon cœur tranquille...

MICHEL. — Ce cœur plein de scrupules, de flamme et d'anxiété, je le reconnais aux moindres actes de sa vie quotidienne.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas l'âme que tu te plais à définir, tu te trompes.

MICHEL. — Allons donc! De qui tiendrait-il, sinon de toi, cette peur des contacts vulgaires, et ce besoin de sécurité dans les attachements? Il n'est heureux qu'à ta manière. Ses froissements sont les tiens.

AUGUSTIN. — Dame, je suis forcé de l'avouer, maman et moi, nous sommes toujours d'accord.

THÉRÈSE. — Tu renchéris?

MICHEL. — Résigne-toi. Vous êtes bien tous les deux d'une essence identique. Il est bien ton fils.

AUGUSTIN. — Tu es bien ma mère!

THÉRÈSE. — Pas aujourd'hui.

AUGUSTIN. — Tu oses me renier?

MICHEL. — Quand il me recommande de ne pas répéter une chose, il me semble t'entendre. Vous détestez les mêmes gens, vous aimez les mêmes livres...

AUGUSTIN. — Dans toutes les langues!

THÉRÈSE. — Et ce petit qui se délecte à ces paroles!

MICHEL. — S'il me confie son émotion en regardant le soleil disparaître, je suis sûr que, cinq minutes après, tu me communiqueras une impression semblable.

THÉRÈSE. — Ah! l'insensé, l'insensé!

MICHEL. — Avant-hier, tu plaignais la destinée de Chatterton, et l'autre jour, paraît-il, cet enfant s'apitoyait sur André del Sarto.

THÉRÈSE. — As-tu fini de dire ce qu'il ne faut pas dire?

MICHEL. — La ressemblance est indéniable, émouvante, et faite pour exalter le possesseur de deux créatures aussi rares.

THÉRÈSE. — Il te sera difficile de gronder ton fils après un tel enthousiasme.

MICHEL. — Il a trop de conscience pour en abuser.

AUGUSTIN. — Bien parlé, père.

THÉRÈSE. — Vous voilà satisfaits l'un de l'autre.

MICHEL. — Réconcilions-nous.

THÉRÈSE. — Je te trouve impardonnable.

AUGUSTIN. — Mais enfin, maman, si tu n'occupais pas une place exceptionnelle dans le cœur de mon père, il ne se réjouirait pas tant de ma ressemblance avec toi.

MICHEL. — La vérité sort de la bouche des enfants. Sois juste. Mon enthousiasme pour lui émane un peu de mon adoration pour toi. Puis-je oublier que je dois à ta chère sensibilité la douceur de mon existence?

THÉRÈSE. — Admettons, bien que tu m'aies souvent reproché ma nature sentimentale.

MICHEL. — Jadis.

THÉRÈSE, à Augustin. — Crois-moi, mon adoré, malgré le prestige dont la revêt ton père, la sensibilité ne représente, les trois quarts du temps, que la faculté de souffrir davantage.

MICHEL. — Prends garde.

THÉRÈSE. — Si elle n'empêche pas fatalement le bonheur, et j'en suis la preuve, elle n'en réserve pas moins à presque tous ses élus beaucoup de larmes et de surprises.

AUGUSTIN. — Maman...

MICHEL. — A ton tour, domine-toi. La science que tu trahis n'est pas plus opportune que mon enthousiasme.

THÉRÈSE. — J'ai déployé tant d'énergie; et ton père autrefois m'a donné de si bons conseils... que j'ai triomphé de mon cœur exigeant. Imite-moi.

AUGUSTIN. — Je tâcherai.

THÉRÈSE. — Maintenant, va. Tu en as assez entendu.

Scène XIII

THERESE, MICHEL

MICHEL. — L'heure des reproches est en train de sonner pour moi. (Prenant son chapeau.) Est-ce qu'on se dispute ici ou sur la route?

THÉRÈSE. — Ma parole, il faut que tu aies perdu la raison pour t'extasier de la sorte sur la ressemblance de ce petit avec moi. Quelle nécessité de souligner devant lui sa façon de sentir, de penser et d'agir? Il s'analyse bien assez lui-même.

MICHEL. — J'ai beau faire, mes attendrissements sont toujours dangereux.

THÉRÈSE. — Quand tu es lancé, rien ne peut t'arrêter. Tu es comme une machine dont le frein ne fonctionne plus.

MICHEL. — Est-ce que tu n'es pas, quelquefois, la première à manquer de prévoyance? Lorsque tu joues *Roméo* à ton fils, tu flattes singulièrement ses penchants romanesques.

THÉRÈSE. — Je te prie de croire que, si quelqu'un m'avait avertie de mon imprudence, je me serais dépêchée de fermer le piano.

MICHEL. — Je n'en suis pas si sûr que ça... Tout à l'heure, à cette table, tu donnais à Catherine des conseils téméraires, et ma désapprobation ne t'a pas interrompue.

THÉRÈSE. — Catherine et mon fils sont deux choses différentes.

Un silence.

MICHEL, consultant un papier. — Le concert d'Uriage est engageant... Massenet Beethoven...

THÉRÈSE, s'exaltant peu à peu. — Parbleu! Je le sais bien qu'il me ressemble. Je le sais mieux que toi.

MICHEL. — Tu te rassieds?

THÉRÈSE. — Moi aussi, chaque jour, je le constate. Et depuis des années. Mais, moi, je m'en épouvante.

MICHEL. — Tu ne négliges aucune occasion de chagrin.

THÉRÈSE. — Ma clairvoyance quotidienne distingue des périls que tu n'aperçois pas.

MICHEL. — Eh bien, on s'appliquera à les conjurer, ces périls; calme-toi, mon amie, et sortons.

THÉRÈSE. — D'heure en heure, je vois monter dans son regard ce désir d'aimer et d'être aimé dont ma jeunesse fut hantée. Cette unique préoccupation dicte ses paroles et conduit ses habitudes. Hélas! pendant qu'il s'agitait en moi, et longtemps encore après sa naissance, j'ai enduré toutes les tribulations du cœur. Il ne pouvait pas être autrement. La nature est logique.

MICHEL. — Ne me punis pas de ma maladresse en réveillant mes remords.

THÉRÈSE. — Il est prédestiné, marqué.

MICHEL. — Je ne veux pas partager ton inquiétude.

THÉRÈSE. — Tout son être est si troublé par l'attente de l'amour que son apparence est presque celle d'un amant; à l'entendre, on le croirait ensorcelé par une inconnue. Oui, quelquefois son rêve semble réalisé. Généralement, on a une maîtresse avant d'avoir une passion. Lui, a une passion avant de savoir ce que c'est qu'une femme.

MICHEL. — Un prince de légende.

THÉRÈSE. — Tu t'extasies encore?

MICHEL. — Puisqu'il n'est pas là, mon admiration est sans inconvénient.

THÉRÈSE. — Garderais-tu la même insouciance si ton fils, au lieu d'être l'enfant d'une mère trop aimante, était l'enfant d'une mère phtisique? Est-ce que ton devoir, à toi comme à moi, ne te commanderait pas de le défendre contre l'hérédité?

MICHEL. — Dieu merci, le cas n'est pas si redoutable.

THÉRÈSE. — On meurt d'amour. Regarde les faits divers.

MICHEL. — Quand ton garçon sera épris d'une femme qui ne voudra pas de lui, il sera temps de nous désespérer.

THÉRÈSE. — Augustin a seize ans. Demain il sera un homme. La première venue, la première arrivée peut déchirer sa vie.

MICHEL. — Et qui te dit qu'il ne sera pas aimé? Il n'est pas indispensable qu'il ait une passion malheureuse.

THÉRÈSE. — Tu ne connais pas ton fils.

MICHEL. — Tu oublies sa jeunesse, la chance. Séduisant comme il est, et comme nous sommes, il affolera les plus sages.

THÉRÈSE. — Des âmes aussi douloureuses n'arrivent pas à s'appareiller.

MICHEL. — Quelquefois; j'en appelle à ta félicité présente. Va! le désir tenace du bonheur force la destinée. Tôt ou tard, on atteint son but.

THÉRÈSE. — A quel prix!

MICHEL. — Eh! mon Dieu, ma chère Thérèse, tout compte fait, il vaut peut-être encore mieux courir les risques d'une nature exceptionnelle que de tenir les certitudes d'un cœur médiocre. L'essentiel, tu dois le penser toi-même, n'est pas tant de réussir que d'être d'une qualité supérieure.

THÉRÈSE, violemment. — Comme tu acceptes facilement le malheur des autres. On voit bien que tu n'as pas souffert et que tu as torturé ton prochain.

MICHEL. — Thérèse? Est-ce toi qui me juges de la sorte? Tu ne songes pas à la sévérité de tes paroles.

THÉRÈSE. — Mais aussi pourquoi rouvres-tu les blessures d'autrefois?... (Elle pleure.) Comment ne pas redouter pour mon fils les épreuves que j'ai traversées?

Un silence.

MICHEL, avec douleur et gravité. — Fragilité des choses. Nous sommes à plus de cent lieues de Paris, il y a cinq ans de ces agitations, tu m'aimes et je t'aime; et au moindre désaccord notre bonheur est remis en question.

THÉRÈSE, à travers ses larmes. — Oh! ne dis pas que notre bonheur est ébranlé!

MICHEL, de même. — Ainsi, notre entente absolue, mes soins, ma sagesse, tant de jours courageux et tendres n'ont pas aboli le passé.

THÉRÈSE. — Le souvenir de mes chagrins n'est qu'accidentel. Jamais, je te l'affirme, jamais les mauvais jours ne m'ont paru plus lointains.

MICHEL. — Tu crois?

THÉRÈSE. — Tu en doutes?

MICHEL. — En attendant, je n'ai pas encore acquis le droit de parler à tort et à travers. Aucune liberté ne m'est permise sur un certain chapitre.

THÉRÈSE. — J'ai eu tort.

MICHEL. — Je ne peux pas être moi.

THÉRÈSE. — J'ai eu tort. Dorénavant tu n'auras pas besoin de surveiller tes paroles. Je consens à toutes tes maladresses.

MICHEL, la prenant dans ses bras. — Tu m'octroies cette permission avec des larmes dans les yeux. Pauvre enfant, ton cœur est trop sensible; je préfère avoir du tact.

THÉRÈSE, dans ses bras. — Tout de même, aujourd'hui, tu n'admets pas ma souffrance.

MICHEL, avec amour. — Oh! tout, mais pas ça.

THÉRÈSE. — Je blasphémais en t'accusant.

MICHEL. — Mon amour t'est bien dû.

THÉRÈSE, avec amour. — Hein, autrefois, quand j'étais malheureuse, si tu m'avais prise ainsi dans tes bras et questionnée paternellement?

MICHEL. — Je me demande comment j'ai pu regarder un autre visage que le tien.

THÉRÈSE. — Tu ne m'aimais pas dans ce temps-là.

MICHEL. — Quelle erreur! Malgré mes folies, je n'ai pas cessé un seul jour de t'adorer.

THÉRÈSE. — Seulement, tu oubliais de me le dire.

MICHEL. — Je ne comprenais pas. J'étais entraîné, détourné, et je m'accordais cette indulgence qu'ont toujours pour eux-mêmes les gens légers.

THÉRÈSE. — Oh! la légèreté!

MICHEL, ému. — De si grosses peines pour des plaisirs si contestables!

THÉRÈSE. — Ce qui a été sans importance dans ta vie a peut-être été le désastre de la mienne.

MICHEL. — Je t'ai profondément méconnue, je ne saurais trop en convenir.

THÉRÈSE. — Ne te charge pas trop, mon ami. Qui n'a pas ses imperfections? Moi-même, j'ai manqué d'intelligence à l'heure de mes tristesses, et, je le discerne aujourd'hui, mon exaltation maladive a dû souvent déformer les choses.

MICHEL, avec malice. — Le fait est que ton imagination a quelquefois exagéré mes fautes!

THÉRÈSE, gaiement. — Tu t'empares un peu vite de celles que je confesse.

MICHEL. — Allons, sois charitable. A cinq ans de distance, endosse une part de responsabilité.

THÉRÈSE. — Pour soulager ta conscience?

MICHEL. — Je t'assure, tu as été victime de ta jalousie autant que de ma faiblesse.

THÉRÈSE. — Tu voudrais intervertir les rôles.

MICHEL. — Nous avons été plus désunis par les apparences que par les faits.

THÉRÈSE, avec un peu de répugnance, s'écartant. — Ne me force pas à préciser.

MICHEL, la retenant. — Reste là, près de mon cœur.

THÉRÈSE. — Si je t'interrogeais, tu n'en mènerais pas large.

MICHEL. — Interroge, je serai franc.

THÉRÈSE. — Parole?

MICHEL. — Commence!

THÉRÈSE. — Malheureux! tu ne sais pas à quoi tu t'exposes? Je suis mieux renseignée que tu ne penses.

MICHEL. — Alors, tais-toi, et pardonne en bloc.

THÉRÈSE. — Que de fois tu as pris ma vaillance pour de la duperie!

MICHEL. — Admettons; et pourtant, si tes accusations ressemblent toutes à celles que tu formulais il y a cinq minutes, je ne te félicite pas de ta clairvoyance.

THÉRÈSE. — Que signifie cette insinuation?

MICHEL. — Je songe à Lady Wils...

THÉRÈSE, prête à souffrir. — Oh! ne prononce aucun nom.

MICHEL. — C'est elle que tu désignais, n'est-ce pas, quand tu rappelais tes premiers tourments?

THÉRÈSE. — Scrute tes souvenirs.

MICHEL. — Eh bien, tu te trompais, mon adorée, c'était faux.

THÉRÈSE. — Allons donc! Tu ne m'aurais pas laissé pleurer!

MICHEL. — Tu as mal interprété notre camaraderie.

THÉRÈSE. — Es-tu sincère en ce moment?

MICHEL. — Je te le jure sur ton bonheur présent, sur ma sagesse actuelle.

THÉRÈSE, convaincue. — Je te crois.

MICHEL. — Je t'adore.

Il l'embrasse longuement. Un silence.

THÉRÈSE, tout à coup, avec gaminerie. — Mais les autres?

MICHEL. — Quelles autres?

THÉRÈSE. — La théorie qui a défilé ensuite?

MICHEL. — Elles ne m'ont pas arrêté longtemps, va.

THÉRÈSE. — Excepté la femme d'un peintre?

MICHEL. — Quel peintre?

THÉRÈSE. — Cherche.

MICHEL, gaiement. — Tu désires beaucoup prolonger cette conversation?

THÉRÈSE. — Ce n'était pas faux, celle-là, tu en conviens.

MICHEL. — Je conviens de quelques préliminaires.

THÉRÈSE. — Suivis de réalisation.

MICHEL. — Pas le moins du monde.

THÉRÈSE, s'animant. — Pourquoi mentir, puisque je ne souffre pas?...

MICHEL, nerveusement. — Faut-il, pour te complaire, me targuer de crimes que je n'ai pas commis?

THÉRÈSE. — Voici la franchise annoncée. Ta tendresse m'invite à te questionner et, à la première interrogation, tu prends la tangente.

MICHEL. — Encore une fois, je te le déclare, je n'ai jamais échangé avec les femmes que ces propos frivoles, que cette menue monnaie d'amour dont se servent les cœurs imparfaits!...

THÉRÈSE. — Ou perfides.

MICHEL. — Si tu veux. Chaque chose a deux noms: l'un donné par la bienveillance, l'autre par la malveillance.

THÉRÈSE. — Réponds-moi donc nettement, au lieu de louvoyer de cette façon, ton hypocrisie me révolte.

MICHEL. — Tu réclames une loyauté difficile.

THÉRÈSE, s'exaltant. — Mon Dieu, mon Dieu! tu n'as donc pas changé? Dès qu'on est sur le terrain du plaisir, ton caractère originel reparaît. Tout de suite un mauvais sourire éclaire ton visage équivoque, et tu recommences les mensonges professionnels. Si le vieil homme n'est pas mort à présent, je me demande quand il mourra.

MICHEL, à bout. — Eh bien, soit, puisque tu y tiens. J'ai été l'amant de Mme Marcellin. C'est une affaire entendue. Maintenant, rends-moi mes baisers, et cessons de remuer tes chagrins imaginaires.

THÉRÈSE, éclatant. — Imaginaires, imaginaires? Je n'ai pourtant pas forgé les humiliations que j'ai subies? Dis-moi donc aussi que cette femme n'a pas existé, pendant que tu y es. Imaginaires, vos deux ans d'intimité et mon supplice quotidien?

MICHEL. — Tu t'indignes, quand je reconnais mes torts?

THÉRÈSE. — Tous les jours c'était une lettre d'elle, et tous les jours une visite de toi.

MICHEL. — Oui, l'été, à la campagne.

THÉRÈSE. — Et à Paris, et à Londres, et partout.

MICHEL. — Tu n'as jamais compris la liberté d'un homme.

THÉRÈSE. — Oh! ces petits bleus qui arrivaient chaque matin et qui décidaient de ta journée! Je les ai touchés, je les ai tenus.

MICHEL. — Ils traînaient ouverts sur ma table. Rien ne t'empêchait de les lire.

THÉRÈSE. — A quoi bon? Les papiers qu'on laisse traîner renferment des secrets, mais ceux-ci restent cachés entre les lignes!

MICHEL. — Est-ce ma faute à moi si ces billets étaient innocents.

THÉRÈSE. — En voilà une qui m'a coûté des larmes! J'en ai passé des soirées solitaires à cause d'elle! Avec quel art elle choisissait les heures qui font le plus pâtir une femme trahie. Aussi bien, toutes tes heures lui appartenaient. Quand on voulait rencontrer mon mari, c'était chez sa maîtresse qu'on devait monter. Et, naturellement, j'avais l'air d'une intruse dans sa maison.

MICHEL. — Tu n'avais qu'à t'y montrer plus souvent. Son salon ne t'était pas fermé.

THÉRÈSE. — Sauf les jours où tu étais seul avec elle et où je n'étais pas reçue.

MICHEL. — Cette incorrection ne s'est produite qu'une fois, et encore par la faute d'un valet de chambre.

THÉRÈSE. — D'un valet de chambre avisé.

MICHEL. — Que diable! Dans ces cas-là on force la porte et on se rend compte de la vérité. Si on dérange un entretien loyal, on s'en retourne consolée; et, si on dérange une trahison, on se révolte, ou l'on se résigne.

THÉRÈSE. — Tu raisonnes mathématiquement, je t'admire.

MICHEL. — Tu as toujours mieux aimé te plaindre que t'éclairer. Tu sais bien comment tu es. Puisque tu avais tant de soupçons, il fallait te renseigner davantage, surveiller mes allures. Il fallait me suivre ou me faire suivre.

THÉRÈSE. — Avec ça qu'une pareille entreprise m'aurait été facile! Tu oublies qu'à cette époque ton fils était à peine rétabli de sa fièvre typhoïde et que j'étais contrainte de partager sa vie de tous les instants.

MICHEL. — Otons mes paroles méchantes, et ne continue pas.

THÉRÈSE. — Quand on est prisonnière au chevet d'un enfant, comment sortir, comment épier, comment savoir? Sans parler de l'argent que représente cet espionnage, et qu'on ne possède pas toujours.

MICHEL. — Tais-toi, tu me couvres de honte.

THÉRÈSE. — Il y a des femmes qui peuvent surprendre leur mari. Moi je n'aurais pas pu m'offrir cet amer dédommagement. Te suivre ou te faire suivre? Mais il faut avoir de la liberté, du temps et de la fortune pour souffrir à sa guise. J'étais bien forcée

de me contenter de mes pressentiments et de me ronger dans la solitude. Ce n'est jamais que par mon cœur que j'ai appris les choses.

MICHEL. — Tu as raison, cent fois raison, mais sois généreuse, n'énumère pas toutes mes cruautés.

THÉRÈSE. — Ah! quel enfer! Etre liée par un devoir tyrannique et voir toujours partir celui qu'on aime. Redouter son départ, redouter son retour, interroger les gens, courir à la fenêtre et crever de jalousie sous le regard des domestiques. (Elle pleure.)

MICHEL, avec tendresse. — Je comprends que tu pleures. Aucun repentir de ma part, aucun bonheur présent ne saurait effacer une telle misère. Je n'avais pas le droit d'en réclamer l'oubli.

THÉRÈSE, sans colère, avec amitié. — Rappelle-toi. Tu partais le matin pour aller soi-disant à tes affaires et tu ne rentrais que le soir pour t'habiller à la hâte et te précipiter de nouveau chez cette femme.

MICHEL. — Je me souviens.

THÉRÈSE. — Tu traversais l'appartement comme un étranger, tantôt avec un air chargé de soucis matériels, tantôt avec un visage de rendez-vous, ce visage indiscret et glorieux des réussites. A peine si nous échangions quelques paroles. Deux ou trois questions à ton fils, un baiser sur mon front, au-dessus de mes larmes, et tu dégringolais l'escalier. Je te vois encore descendre d'un pas délibéré, la cigarette aux lèvres, et, dans les mains, tes lettres que tu décachetais en courant.

MICHEL. — Je me souviens! Tous les jours cependant n'ont pas dû être aussi sombres, aussi durs. Tu ne comptes pas les soirs très nombreux où je dînais avec toi.

THÉRÈSE. — Faute de mieux, par charité apparente.

MICHEL. — Par tendresse, peut-être.

THÉRÈSE. — Oh! ces dîners lamentables où ton regard fuyait le mien qui l'interrogeait. Ce n'était pas toi que j'avais pour compagnon, mais ton fantôme. Et mon délaissement réel n'était retardé que d'un quart d'heure.

MICHEL. — Avoue-le, tu ne tentais pas souvent de me retenir.

THÉRÈSE. — Je sais ce qu'il m'en coûtait quand, par hasard, j'essayais. Ma sensibilité te plaît, chez ton fils, parce qu'elle ne te gêne pas. Chez moi, elle était mal venue.

MICHEL. — Imbécile!

THÉRÈSE. — Généralement, dans ces cas-là, tu me reprochais de vouloir te priver de distractions que je ne pouvais pas prendre, ou d'ajouter par ma mélancolie à tes ennuis d'argent.

MICHEL. — Je trouvais commode de déplacer la question.

THÉRÈSE. — Tes ennuis! C'est avec ce mot que, d'ordinaire, tu me fermais la bouche. C'est avec cette lâcheté que tu bâillonnais mon prétendu égoïsme, et que par moments tu m'y faisais croire. Le souci des hommes n'empêche pas leur plaisir, mais il n'admet pas le chagrin des femmes.

MICHEL. — Ton âme de douleur a tout enregistré.

THÉRÈSE. — Je serais probablement morte de jalousie et d'abandon, si tes embarras tant de fois invoqués ne s'étaient pas tout à coup précisés et convertis en désastre, s'ils n'avaient pas emporté dans la même tourmente, tes contentements et mes tristesses.

MICHEL. — Dieu merci!

THÉRÈSE. — Pour mon salut et pour le tien, nos agitations particulières se perdirent dans une douleur commune.

MICHEL. — Et c'est moi, moi qui t'adore aujourd'hui, c'est moi qui te martyrisais de la sorte! Quelle est donc la justice qui permet le bonheur après tant d'actions mauvaises? Je t'ai infligé la jalousie, l'angoisse des attentes, la certitude des trahisons, et même la pauvreté.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que la pauvreté à côté des autres peines? Tu fus ma tristesse unique.

Un silence.

MICHEL. — Comme tu m'as aimé!

THÉRÈSE. — Tu ne sauras jamais à quel point.

MICHEL. — Et maintenant?

THÉRÈSE. — Je t'aime toujours.

MICHEL. — Mais pas de la même façon.

THÉRÈSE. — Je suis peut-être philosophe et je ne l'étais pas. Voilà la différence.

MICHEL. — L'expérience t'a profité.

THÉRÈSE. — N'est-il pas l'heure enfin de pratiquer l'indulgence; cette indulgence que réclame la faiblesse des hommes?

MICHEL. — Ne parle pas ainsi. L'heure de l'indulgence est le moment le plus triste de la vie d'une femme.

Un silence.

THÉRÈSE, allant à sa table. — Travaillons.

MICHEL. — Et notre marche sur la route de Mésage?

THÉRÈSE. — Regarde la pendule. Les affaires de l'imprimerie ne doivent pas être abandonnées à nos questions intimes.

MICHEL, s'exaltant. — Ta sagesse me consterne. Pour n'envisager désormais que des devoirs, faut-il que tu aies perdu toute espérance de bonheur.

Un silence.

THÉRÈSE. — Ne manque pas de répondre à Bussienne. Son adhésion est indispensable.

MICHEL. — Hélas! ton indulgence et ta philosophie sont l'œuvre de ma médiocrité. Quelle profanation j'ai commise en transformant ta nature! J'ai abîmé ton cœur. J'ai faussé et presque brisé cet instrument sensible qui frémissait à toutes les émotions délicates.

THÉRÈSE, gaiement, à travers ses larmes. — Tu pleures l'épouse incommode d'autrefois, et même de tout à l'heure.

MICHEL. — Oui.

THÉRÈSE. — Ne te lamente pas trop. Va. Mon scepticisme n'est probablement pas si solide que nous croyons.

MICHEL. — Vrai?

THÉRÈSE. — Je m'abuse sans doute, quand je m'attribue des qualités nouvelles.

MICHEL. — Je te préfère imparfaite.

THÉRÈSE, dans ses bras. — Je me prétends indulgente parce que tu es fidèle. Je me proclame philosophe parce qu'au fond de ce désert je me suppose à l'abri de tout danger. Mais, si demain nous habitions Paris, si tu redevenais l'être inquiétant d'alors, j'aurais vite l'âme désemparée.

MICHEL. — Conserve ta quiétude, le vieil homme est bien mort. Un homme nouveau est né en moi.

THÉRÈSE. — Qu'en sais-tu? Tu représentes peut-être encore beaucoup de chagrin pour une femme.

MICHEL. — Je t'appartiens tout à fait et je réponds de moi.

THÉRÈSE. — Alors tu ne regrettes pas trop Paris, ni le monde?

MICHEL. — Ni le bruit des fiacres?

THÉRÈSE. — Oh! Restons longtemps dans cette solitude et fermons soigneusement la porte. Nous n'avons changé ni l'un ni l'autre, hélas! et j'ai gardé la même peur de souffrir. Travaillons tous les deux, oublions nos peines, et tâchons d'engourdir nos cœurs qui ne veulent pas mourir. Pour ma part, je suis terriblement jeune encore, je le sens, je le resterai toujours, mais à présent je ne saurais plus être malheureuse. D'abord j'en ai perdu l'habitude.

MICHEL. — Ton martyre est fini.

THÉRÈSE. — Personne ne peut dire qu'il a versé toutes ses larmes.

Après avoir échangé un regard de tendresse profonde, ils s'écartent l'un de l'autre et se dirigent vers leur table respective. Thérèse s'installe à écrire. Michel se dispose à feuilleter une brochure.

MICHEL, trouvant par hasard une carte sur son bureau; avec indifférence, lisant. — *Mme Allain.*

A l'aide de cette carte, il coupe machinalement les pages de son livre.

Entre ces paroles, et celles qui vont suivre, cinq minutes tout au plus s'écoulent.

ACTE II

Thérèse est à sa table; Michel, assis sur un canapé, parcourt une brochure.

Scène première

CHAVASSIEUX. MICHEL, THERESE

CHAVASSIEUX, entrant brusquement. — Qu'est-ce que le jardinier me raconte? Tu songes à vendre les fermes de Sassenage?

MICHEL. — Vous êtes renseigné exactement, monsieur Chavassieux.

THÉRÈSE, timidement. — L'installation des presses dont je t'ai parlé, nous oblige à réaliser le plus d'argent possible.

CHAVASSIEUX. — Une telle vente est un sacrilège. Le bien de ta mère aurait dû rester à l'abri de vos spéculations.

MICHEL. — Quand nous aurons encaissé de gros dividendes, vous vous adoucirez, mon beau-père.

CHAVASSIEUX. — J'ai le temps de mourir, alors.

MICHEL. — A votre aise.

CHAVASSIEUX. — Monsieur Fontanet!

MICHEL. — Que diable, ajournez vos critiques jusqu'à plus ample informé. Voici, d'ailleurs, l'exposé de cette affaire que vous blâmez sans la connaître...

CHAVASSIEUX. — Je vous fais grâce de vos explications. Je ne tiens pas à être instruit de vos projets.

THÉRÈSE. — Tu le blesses en refusant de l'écouter.

CHAVASSIEUX. — Je préfère conserver mon ignorance.

MICHEL. — Mais il ne vous en coûtera pas davantage de m'entendre.

CHAVASSIEUX. — Ne déplaçons pas les questions, s'il vous plaît.

MICHEL. — Sapristi, puisque vous nous prêtez dix mille francs, il est indispensable que vous en sachiez l'emploi.

CHAVASSIEUX. — Je n'ai pas besoin de savoir comment je vais les perdre.

THÉRÈSE. — Papa...

MICHEL. — J'ai grande envie de vous les flanquer à la figure, mais vous seriez trop content.

CHAVASSIEUX. — Dame!...

Scène II

LES MÊMES, VIRGINIE

THÉRÈSE. — Qu'y a-t-il?

VIRGINIE. — La dame de tout à l'heure est là.

THÉRÈSE. — Mme Allain?

Virginie fait un geste affirmatif.

CHAVASSIEUX, vivement. — Cette fois-ci, j'exige qu'on la reçoive.

THÉRÈSE. — Tu l'exiges?

CHAVASSIEUX. — Comme tu es peu hospitalière!

MICHEL. — Qui est-ce, Mme Allain?

CHAVASSIEUX. — Il n'a jamais vu Brigitte?

VIRGINIE, à Thérèse, en lui remettant une pièce de cinq francs en argent. — Madame consent-elle à me garder encore ces cinq francs?

THÉRÈSE. — Mais vous m'avez déjà confié votre mois, ce matin.

VIRGINIE. — J'ai retrouvé cette pièce dans un vieux porte-monnaie.

CHAVASSIEUX, détournant la conversation. — Faites entrer, Virginie.

MICHEL, serrant la pièce dans un tiroir, d'un ton gouailleur. — Elle est toute neuve... Quand je serai grand-père, j'en aurai toujours de pareilles dans mes poches. On ne sait pas ce qui peut arriver.

CHAVASSIEUX, regardant Michel de travers. — Voilà un placement dangereux.

Scène III

THERESE, MICHEL, CHAVASSIEUX, Mme ALLAIN

Mme ALLAIN, gracieusement. — Vous ne m'en voulez pas de mon insistance?

THÉRÈSE. — Je vous en remercie.

CHAVASSIEUX. — Vous ne me remettez pas, madame.

Mme ALLAIN. — Mon Dieu...

THÉRÈSE. — Mon père...

Mme ALLAIN. — Monsieur Chavassieux?

CHAVASSIEUX. — Monsieur Chavassieux, ancien gantier, comme votre papa.

Mme ALLAIN. — Monsieur Chavassieux qui me donnait du chocolat quand j'étais petite?

CHAVASSIEUX. — Et de grosses tablettes de Menier encore!

Mme ALLAIN. — Je vous demande pardon de mon ingratitude.

CHAVASSIEUX. — J'eusse pourtant mérité d'être reconnu plus vite. Car c'est grâce à moi que vous êtes dans la place. On ne désirait pas vous recevoir.

THÉRÈSE. — J'avais un peu honte de ce costume de travail.

MICHEL. — Et moi du désordre de cette chambre.

Mme ALLAIN. — L'un et l'autre vous vont très bien.

THÉRÈSE. — Il faut que je vous présente mon mari. Vous ne le connaissez pas, je crois?

MICHEL. — Je ne me souviens pas d'avoir rencontré madame.

THÉRÈSE. — Madame Allain est la sœur aînée de ces fameuses petites Guiboiseau dont Augustin était toujours occupé, tu te rappelles?

MICHEL. — Annette et Marthe, si j'ai bonne mémoire?

Mme ALLAIN. — Vous y êtes.

THÉRÈSE. — Deux grandes jeunes filles, maintenant.

CHAVASSIEUX. — Deux femmes, peut-être?

Mme ALLAIN. — Elles n'ont pas encore trouvé de mari. (A Thérèse.) Le temps est loin où votre garçon venait jouer avec elles boulevard Poissonnière.

MICHEL. — Nous sommes des provinciaux depuis cinq ans.

Mme ALLAIN. — Est-ce qu'on ne va pas me le montrer, ce farouche Augustin?

THÉRÈSE. — S'il ne paraît pas, nous le ferons appeler.

Mme ALLAIN. — L'air des montagnes l'a transformé, paraît-il.

THÉRÈSE. — Pas beaucoup. Il est resté fragile, malgré le Dauphiné.

CHAVASSIEUX. — Dame, il pâlit sur les livres.

THÉRÈSE. — A votre tour, parlez-moi un peu de vos enfants.

Mme ALLAIN. — Pour le quart d'heure, ils sont en Bretagne, avec leur père, aux environs de Tréguier...

MICHEL, rêveusement. — Cher Renan!

CHAVASSIEUX, stupidement. — Quoi?

THÉRÈSE. — Chez votre belle-mère?

Mme ALLAIN. — Oh! je suis sûre qu'elle les soignera mieux que moi, rien que par méchanceté. C'est égal, je n'aime pas à me séparer d'eux et j'ai hâte de les sentir autour de moi.

CHAVASSIEUX. — Vous devez adorer votre progéniture?

Mme ALLAIN. — Mes enfants! Mais je n'ai jamais eu d'autre préoccupation, depuis que je suis au monde.

MICHEL. — Depuis votre naissance?

CHAVASSIEUX. — Sont-ce des garçons ou des filles que vous avez?

Mme ALLAIN. — J'ai de tout. Un fils de sept ans, et deux jumelles de quatre ans.

THÉRÈSE. — Deux jumelles?

Mme ALLAIN. — Que j'ai nourries.

CHAVASSIEUX. — Les deux à la fois?

Mme ALLAIN, désignant sa poitrine. — Dieu a pensé à tout.

MICHEL. — L'une d'un côté, l'autre de l'autre.

Un silence.

THÉRÈSE. — Vous ne vous ennuyez pas trop à Uriage?

Mme ALLAIN. — Mais je ne suis pas à Uriage.

THÉRÈSE. — Vous n'y prenez pas les eaux?

Mme ALLAIN. — Je suis de passage à Vizille pour affaires, tout simplement. J'ai honte à l'avouer, je viens recueillir une succession dans ce pays solitaire.

CHAVASSIEUX. — Il n'y a pas de honte à cela.

Mme ALLAIN. — Nous héritons de la Commanderie.

CHAVASSIEUX. — Moubonnot vous l'a léguée?

MICHEL. — Je me réjouis du voisinage.

Mme ALLAIN, à Chavassieux. — Vous êtes entré quelquefois dans la propriété?

CHAVASSIEUX. — Vous n'étiez pas encore inventée que je mangeais déjà des pêches de son potager.

Mme ALLAIN. — Monsieur Chavassieux, je vous enverrai des pêches de la Commanderie en échange du chocolat de mon enfance.

CHAVASSIEUX. — Et je bénirai comme vous votre cousin Moubonnot...

Mme ALLAIN, appuyant sur les mots. — Mon oncle Moubonnot. Ce magnifique testateur n'était pas mon cousin.

CHAVASSIEUX, vivement. — Je vous demande pardon, mon enfant.

Mme ALLAIN. — Je vous assure, monsieur Chavassieux, mon oncle était mon oncle.

CHAVASSIEUX, s'animant. — Vous êtes pourtant une Guiboiseau, madame!

Mme ALLAIN. — Oui, mais nous descendons des Grattier.

CHAVASSIEUX. — Par Virgile Marigot...

Mme ALLAIN. — Ma mère était née Louvat.

CHAVASSIEUX. — Tartavel.

Mme ALLAIN. — Louvat.

THÉRÈSE. — Tu confonds avec les Hourseau, papa.

Mme ALLAIN. — J'ai du sang des Borie, enfin!

MICHEL, jetant un gros livre sur la table. — Louvat, Tartavel et Marigot, faut-il l'Armorial du Dauphiné pour vous mettre d'accord?

Scène IV

LES MÊMES, AUGUSTIN

THÉRÈSE. — Voici mon petit sauvageon.

AUGUSTIN, reculant. — Madame Allain!

Mme ALLAIN. — Je te fais peur?

AUGUSTIN. — Non, mais...

Mme ALLAIN. — Tu n'es pas content de me revoir?

AUGUSTIN. — Oh! si, et même...

THÉRÈSE. — Plus que tu n'aurais cru.

AUGUSTIN. — Maman devine.

MICHEL. — Seulement, tu ne te trouves pas assez habillé pour une aussi jolie rencontre.

THÉRÈSE. — Excusez sa tenue, madame, il descend de la composition.

Mme ALLAIN, à Augustin. — Mais c'est très beau de travailler.

CHAVASSIEUX. — Tu entends, Augustin?

Mme ALLAIN. — Alors, tu veux être imprimeur?

AUGUSTIN. — La chose est décidée.

MICHEL. — Pas complètement.

AUGUSTIN. — D'une façon irrévocable.

CHAVASSIEUX. — Depuis quand?

AUGUSTIN. — Depuis tout de suite.

THÉRÈSE. — Ne l'écoutez pas.

Mme ALLAIN. — Laissez-le donc me confier son secret.

CHAVASSIEUX. — J'applaudis à ta décision.

Mme ALLAIN, à Augustin. — Et le dessin qui te passionnait?

AUGUSTIN. — J'y ai renoncé. Et vous, madame?

Mme ALLAIN. — Moi, j'ai continué. Je suis même devenue très forte, je t'avertis. Je décore toutes les maisons où je passe.

AUGUSTIN. — La peinture ne m'intéresse plus beaucoup, et, ma foi, puisqu'il faut prendre un métier, ma passion des livres me fait choisir l'imprimerie.

CHAVASSIEUX. — Imprime, mon garçon, mais ne lis pas. Tu t'enrichiras davantage.

MICHEL, à Chavassieux. — Savoir!

AUGUSTIN. — J'imprimerai et je lirai.

Mme ALLAIN, à Augustin. — Tu te rappelles les gros volumes dorés de ma bibliothèque?

AUGUSTIN, vivement. — Dire que je les ai à peine feuilletés! (Désignant une petite bibliothèque.) J'en cache là, derrière ce grillage, une vingtaine de précieux que mon père m'a donnés. Je vais vous les montrer.

THÉRÈSE, le retenant. — Une autre fois, Augustin.

AUGUSTIN, avec enthousiasme. — Vos livres, mes livres, tous les livres, je les chéris à présent! Je les fréquente pour leur apparence et pour ce qu'ils contiennent. J'aime à les manier, à les flairer, à les embrasser. Moi, quand je serai éditeur, je n'en vendrai pas un seul.

CHAVASSIEUX. — Ah! tu es bien le fils de ton père.

AUGUSTIN. — Ta fortune arrangera les choses, bon papa.

CHAVASSIEUX. — Vous serez très déçus à ma mort.

AUGUSTIN, lui présentant un livre. — Tenez, madame, vous voyez ce petit volume dont les empreintes sont décolorées. Eh bien, c'est un Ronsard imprimé par Estienne.

MICHEL. — Au seizième siècle.

THÉRÈSE. — Son père lui a appris à lire dedans.

Mme ALLAIN. — Quel présage!

AUGUSTIN. — Il a appartenu au cardinal Mazarin.

CHAVASSIEUX. — La belle avance!

Mme ALLAIN, à Thérèse. — Comme il a vos gestes, cet enfant.

THÉRÈSE. — En revanche, il a la voix de son père.

Mme ALLAIN. — Approche ici, petit poète, que je te considère.

AUGUSTIN. — Voilà.

Mme ALLAIN. — Je reconnais tes yeux magnifiques, mais ne les plante pas sur moi de cette façon, tu m'intimides... Duquel de vous tient-il ce regard interrogateur et un peu triste?

CHAVASSIEUX. — Le regard triste? Ça ne peut être que de ma fille.

AUGUSTIN, à Chavassieux, se jetant dans les bras de sa mère. — Nous sommes tous très heureux.

Mme ALLAIN. — Il vous adore.

THÉRÈSE. — A la folie.

Mme ALLAIN. — Mon fils aussi m'aimera beaucoup, je crois. Sans reproche, tu pourrais me demander des nouvelles de Paul.

AUGUSTIN. — Est-ce que votre sœur Annette a gardé ses airs romanesques?

Mme ALLAIN. — Est-ce que, par hasard, les jeunes filles t'occuperaient déjà?

AUGUSTIN. — Je remplis mon devoir de jeune homme.

THÉRÈSE. — Dis donc, Augustin, tu t'émancipes.

CHAVASSIEUX. — Il s'apprivoise.

MICHEL. — Enfin! (A Mme Allain, en allumant une cigarette.) Vous permettez, madame?

Mme ALLAIN. — Je fume aussi.

AUGUSTIN. — Donne-m'en une, père.

THÉRÈSE. — C'est la première, madame, je vous félicite.

Mme ALLAIN. — Nous en fumerons de meilleures, à bouts dorés, quand tu viendras me voir à la Commanderie.

AUGUSTIN, allumant une cigarette. — Vous allez donc habiter près de nous, madame?

Mme ALLAIN. — L'été prochain, pas à présent.

CHAVASSIEUX. — Madame Allain devient propriétaire du château.

AUGUSTIN. — Et vous ne vous installez pas séance tenante!

Mme ALLAIN. — Je voudrais bien. Malheureusement la maison est inhabitable cette année. L'inondation de la Romanche a saccagé toute la propriété.

AUGUSTIN. — La maudite rivière!

MICHEL, à Mme Allain. — Nous la connaissons. Elle passe aussi sous nos fenêtres et, à chaque instant, elle nous menace de calamités pareilles.

Mme ALLAIN. — Les dégâts sont considérables et ils vont même nécessiter des travaux d'assèchement qui pourraient nous mener loin.

THÉRÈSE. — Comme durée.

CHAVASSIEUX. — Et comme prix.

AUGUSTIN, hardiment. — Eh bien, madame, je vous engage à prendre là-dessus conseil de mon père. Vos réparations seront exécutées en un clin d'œil et sans bousillage, je vous le garantis.

THÉRÈSE, avec reproche. — Augustin!

AUGUSTIN. — Vous ne vous doutez peut-être pas que ce fabricant de livres cache un ancien ingénieur?

Mme ALLAIN, à Michel. — Vraiment, monsieur?

AUGUSTIN. — De l'école des Mines.

MICHEL, à Mme Allain. — Les questions de drainage sont assez délicates. Toutefois, je mets ma faible compétence à votre disposition.

Mme ALLAIN. — Voilà un voisin précieux. (A Michel.) Alors, je compte sur vous pour me préserver des entrepreneurs.

MICHEL. — Entendu.

Mme ALLAIN. — Je vous donne rendez-vous en octobre, quand on commencera les réparations.

MICHEL. — Va pour octobre.

AUGUSTIN. — J'aurais préféré juillet.

THÉRÈSE. — Tu t'avances beaucoup, Michel.

CHAVASSIEUX, désignant Michel. — Il aime toujours mieux le travail qui n'est pas le sien, celui-là!

AUGUSTIN. — Est-ce que vous quittez Vizille aujourd'hui, madame?

Mme ALLAIN. — Demain matin, mon petit.

AUGUSTIN. — Si vite?

Mme ALLAIN. — Je campe cette nuit dans une auberge quelconque et je reprends l'express à midi.

THÉRÈSE. — C'est dommage.

MICHEL. — On vous regrettera.

CHAVASSIEUX. — Le père Chavassieux aussi.

Mme ALLAIN. — Je suis même forcée de vous dire adieu maintenant.

AUGUSTIN. — Tout de suite? Vous n'y songez pas?

Mme ALLAIN, à Augustin. — Si fait, il faut que je m'en aille, mon ami.

Augustin. Thérèse. Mme Allain. Michel.

Scène IV. — Thérèse : « *Excusez sa tenue, madame, il descend de la composition.* »

Augustin. — Vous ne vous sauverez pas sans avoir goûté avec nous.

Michel. — Accordez-lui un sursis, madame?

Mme Allain, à Michel. — Son charme me retiendrait indéfiniment, si je n'écoutais que mon plaisir. Il le sait bien, du reste. Mais il est cinq heures et je suis convoquée pour cinq heures et demie chez Me Bardot.

Augustin. — Me Bardot attendra.

Chavassieux. — Un notaire! Est-ce que tu as perdu la raison, Augustin?

Michel. — Le téléphone est là sur ma table. On pourrait faire patienter Bardot.

Mme Allain. — J'aime l'exactitude. Ne me tentez pas, ni l'un ni l'autre. D'abord, indépendamment de Me Bardot, il y a aussi ma femme de chambre qui réclame ma présence. J'ai quelques instructions à lui donner.

Augustin. — Mon désir avant tout.

Mme Allain. — Despote, tu n'as pas passé la nuit en chemin de fer comme elle et moi, et tu n'es pas en quête d'un gîte. J'ai laissé la pauvre fille à la porte dans une voiture. Elle doit commencer à trouver le temps long.

Augustin. — Je vous défends de disparaître ainsi. Je vais appeler votre femme de chambre. Vous lui donnerez vos instructions dans la pièce à côté. Elle ira exécuter vos ordres, au besoin décommander le Bardot, et, pendant ce temps-là, vous prendrez une tasse de thé avec nous sur la terrasse. C'est dit, n'est-ce pas?

Mme Allain. — Comment te résister?

Augustin. — Je reviens.

Scène V

Mme ALLAIN, THERESE, CHAVASSIEUX, MICHEL

Chavassieux. — Comme il court!

Michel. — Vous opérez des miracles, madame.

Thérèse. — Le voilà tout à coup plus grand et plus petit.

Mme Allain. — Quel page effronté!

Chavassieux. — Je serais bien étonné s'il devenait pratique, ce polisson-là.

Mme Allain. — Ma foi, sans son père et son grand-père, je craindrais fort pour lui les difficultés de l'existence.

Chavassieux. — Je lui conseille nonobstant de travailler et de ne pas compter sur son prochain. Dans tous les cas, comme je le déclarais à la minute, il aurait tort de tabler sur mon décès.

Mme Allain. — Vous parlez sérieusement, monsieur?

Chavassieux. — Je ne suis pas un Moubonnot, moi, madame. Ils ne veulent pas me croire ici quand je leur répète que je suis pauvre. Que diable, je connais bien le chiffre exact de mes revenus.

Mme Allain. — Etes-vous sûr de ne pas vous tromper dans vos évaluations, monsieur Chavassieux?

Chavassieux. — Hélas! non, madame.

Mme Allain. — Vous m'affligez beaucoup. Nous sommes très liés avec M. Merlaud, votre agent de change de Paris, et, d'après les reports que vous faites chez lui, je vous gratifiais d'une fortune assez ronde.

Michel. — Patatras!

CHAVASSIEUX, prêt à sortir. — Décidément, il n'y a plus de secret professionnel.

THÉRÈSE, à Chavassieux. — Tu t'en vas?

CHAVASSIEUX, avec humeur. — Hourseau m'attend, je te l'ai déjà dit... Voilà un agent de change que je déchargerai du soin de mes intérêts...

Son portefeuille tombe par terre. Les papiers qu'il contenait s'en échappent.

Mme ALLAIN. — Vous laissez tomber quelque chose, monsieur Chavassieux...

CHAVASSIEUX, effaré. — Mon portefeuille.

THÉRÈSE. — Je vais te le ramasser.

Mme ALLAIN. — Ne vous baissez pas...

Tous se précipitent pour le lui ramasser.

CHAVASSIEUX. — Je n'ai pas besoin qu'on m'aide.

MICHEL. — Cette quittance vous appartient, mon beau-père.

CHAVASSIEUX. — Merci de votre obligeance.

THÉRÈSE. — Tiens, papa...

Mme ALLAIN, à Chavassieux. — Ceci est encore à vous. J'adore m'occuper des autres.

CHAVASSIEUX. — Et moi, je déteste qu'on me rende service.

Mme ALLAIN, lui remettant encore un papier. — Cette lettre est, je crois, la dernière, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX. — Vous êtes trop gracieuse, madame.

MICHEL. — Fermez les yeux, madame Allain, ce carré de papier mentionne peut-être le chiffre authentique de sa fortune...

CHAVASSIEUX. — Précisément...

MICHEL. — Et c'est là un mystère que personne n'a le droit de pénétrer.

CHAVASSIEUX, en fureur. — Bonsoir...

Scène VI

MICHEL, THERESE, Mme ALLAIN

THÉRÈSE. — Tu ne l'éclairciras jamais, ce mystère.

MICHEL. — Ton père est une vieille tirelire qu'il faudra casser.

THÉRÈSE. — Vous l'avez mis en fuite avec vos renseignements financiers.

Mme ALLAIN. — Je m'en suis aperçue.

MICHEL. — Le résultat est infaillible. Chaque fois qu'on lui parle de son argent, il se lève subitement comme mû par un ressort et prend la porte.

Mme ALLAIN, regardant du côté du jardin. — Mais il court plus vite qu'Augustin!

THÉRÈSE. — Pauvre papa!...

Scène VII

LES MÊMES, AUGUSTIN

AUGUSTIN. — Votre femme de chambre est là, madame.

Mme ALLAIN. — Je vais la retrouver.

MICHEL. — Qu'elle entre ici.

Mme ALLAIN. — Je vous fais grâce de notre entretien prosaïque.

AUGUSTIN. — Je vous montre le chemin, madame.

Mme ALLAIN. — Pourquoi as-tu retiré ta blouse?

AUGUSTIN. — Cherchez, madame.

Mme ALLAIN. — D'abord, il ne faut pas dire « madame ». Il faut dire madame Allain, comme autrefois.

AUGUSTIN. — Avec plaisir, madame Allain.

Mme ALLAIN, sur le seuil, au fond. — Je suis sûre que tu ne te souviens pas de mon petit nom.

AUGUSTIN. — Brigitte.

MICHEL. — Brigitte Allain.

Mme ALLAIN, se retournant. — Pour vous servir.

Scène VIII

MICHEL, THERESE

MICHEL. — Je pense à une chose.

THÉRÈSE. — Tu me fais peur.

MICHEL. — Qu'est-ce que tu t'imagines?

THÉRÈSE. — Tu voudrais offrir une chambre à Mme Allain, n'est-ce pas?

MICHEL. — Oui, eh bien?

THÉRÈSE. — Eh bien, je n'y tiens pas.

MICHEL. — La question est réglée.

THÉRÈSE. — Entre nous, je n'aime pas beaucoup ses allures. En somme, rien ne m'oblige à l'introduire davantage dans la maison. Il sera toujours temps de la fréquenter quand elle sera notre voisine.

MICHEL. — Je t'approuve.

THÉRÈSE. — Quand elle va revenir, tout à l'heure, ne lui persuade pas de dîner ici, hein?

MICHEL. — Rassure-toi, je ne serai pas galant.

THÉRÈSE. — Je te connais.

MICHEL, sincèrement. — Je ne me soucie guère de cette Mme Allain, je te prie de le croire. Si l'idée de la retenir m'a passé par la tête, c'est que je sais toute l'imperfection des hôtels de Vizille. Mais ton repos m'est plus cher que sa commodité.

Un silence.

THÉRÈSE. — Laisse-moi ton cœur, je l'ai bien gagné, tu l'as dit.

MICHEL, gravement. — En voilà une qui ne te vaut pas, je gage.

THÉRÈSE. — J'avais déjà toutes mes qualités, quand tu me trompais.

MICHEL. — Que peux-tu craindre d'une bourgeoise aussi équilibrée?

THÉRÈSE, tristement. — Je t'ai trouvé familier avec elle.

MICHEL. — Je ne m'en suis pas rendu compte, je te demande pardon.

THÉRÈSE. — Puisque nous avons abandonné Paris, empêchons-le de rentrer dans la maison.

MICHEL. — Tu es la sagesse même.

Scène IX

MICHEL, THERESE, AUGUSTIN

AUGUSTIN. — Elles sont en train de parler bagages et installation.

THÉRÈSE. — Où descend ta nouvelle amie?

AUGUSTIN. — Je lui ai indiqué l'hôtel Barnoud.

THÉRÈSE. — On est mieux chez Basset.

MICHEL. — Bah! Pour vingt-quatre heures!

AUGUSTIN. — Imagine-toi, mère, que Mme Allain est aussi aimable avec sa femme de chambre qu'avec nous. Elle met tant de grâce à ses explications matérielles que je serais resté là tout le temps, si je n'avais eu peur de paraître indiscret.

THÉRÈSE. — Tu as commandé le thé?

AUGUSTIN. — Virginie fait griller le pain. Je me réjouis de voir goûter cette créature confortable.

Elle croque à belles dents, je me rappelle, et sans se préoccuper de sa taille.

MICHEL. — Elle commence à avoir tort.

AUGUSTIN. — Je suis sûr qu'elle doit égayer les petites habitudes de la vie. On aimerait boire et manger en sa compagnie, flâner et travailler, faire des choses ordinaires.

THÉRÈSE. — Quel est cet Augustin-là?

AUGUSTIN. — Une journée complète de Mme Allain m'apparaît comme une suite de récréations plaisantes et naturellement ordonnées. Le spectacle de ses actions vaut un divertissement. Parions qu'elle est amusante dès le matin.

THÉRÈSE. — Elle te plaît beaucoup pour une personne si différente de nous trois.

AUGUSTIN. — On peut avoir des agréments et ne pas nous ressembler. Je ne sais si elle produit cet effet à tout le monde, mais je me sens bien portant à côté d'elle.

MICHEL. — C'est le plaisir qui lui a déjà donné cette mine.

AUGUSTIN. — Qu'elle reste seulement deux jours à Vizille, et je t'en montrerai une fameuse.

THÉRÈSE. — Console-toi, elle revient au mois d'octobre.

AUGUSTIN. — C'est égal, on aurait pu prolonger sa visite ici, lui imposer une promenade au bord de la rivière, la forcer à dîner avec nous.

THÉRÈSE. — Tu oublies les obligations de son voyage.

AUGUSTIN. — Tout à l'heure, comme elle me consultait sur le choix d'un hôtel, j'ai failli lui proposer une chambre dans notre maison, la chambre inoccupée du deuxième, mais je n'ai pas osé...

MICHEL. — Dame...

AUGUSTIN. — Je n'étais pas assez sûr de ton approbation et de son consentement.

MICHEL. — Tu as agi avec prudence.

AUGUSTIN. — Alors, père, tu ne serais pas d'avis de la retenir?

MICHEL. — Laissons-la s'installer à l'hôtel.

AUGUSTIN. — Et toi, mère?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas la peine de l'inviter, elle n'accepterait pas.

AUGUSTIN. — Essaie toujours, tu verras bien.

MICHEL. — Il vaut mieux ne pas la tenter, mon garçon.

AUGUSTIN. — Vraiment, tu trouves?

THÉRÈSE. — Nous sommes trop occupés en ce moment pour lui offrir l'hospitalité.

MICHEL. — Pour ma part, je me félicite des devoirs qui l'écartent de la maison.

AUGUSTIN. — L'imprimerie ne chômerait pas parce que tu prendrais un jour de vacances.

THÉRÈSE. — Nous sommes à la veille de l'inventaire, mon enfant.

MICHEL. — Et qui nous dit qu'elle partira si vite?

THÉRÈSE. — Ses affaires de succession peuvent traîner en longueur et nous ne serions plus maîtres de son départ.

AUGUSTIN. — Elle s'embarque demain à midi. J'ai vu le télégramme où elle annonce son retour; d'ici là, je me charge d'elle. Allons, mère, cède-moi. Tu ne m'as jamais rien refusé, ne commence pas...

THÉRÈSE, ébranlée. — Ne me demande pas ça.

AUGUSTIN. — Sauf à table, tu ne l'apercevras pas, je te le promets. Je sais ce qu'elle a à faire et je le ferai avec elle.

MICHEL. — Méfie-toi. Les choses médiocres ne sont pas toujours amusantes.

AUGUSTIN. — Avec elle, elles seront passionnantes. S'il le faut même, j'achèterai une couronne en perles pour l'oncle Moubonnot.

MICHEL. — Feu Moubonnot.

THÉRÈSE, désarmée. — Tu connais donc le programme de sa journée?

AUGUSTIN. — Tu ris, mère, tu ris.

THÉRÈSE. — Décidément, la fatalité s'en mêle.

AUGUSTIN. — Je sens que tu faiblis.

THÉRÈSE. — Qu'en dis-tu, Michel?

MICHEL. — Je n'ai pas d'opinion.

THÉRÈSE. — Dis toujours.

MICHEL. — Puisqu'elle part demain!...

THÉRÈSE, à Michel. — Qui sait? Elle le détournera peut-être un peu de ses préoccupations sentimentales?...

AUGUSTIN. — J'en prends l'engagement.

Scène X

LES MÊMES, Mme ALLAIN

Mme ALLAIN. — Maintenant, je suis toute à vous.

AUGUSTIN. — Vos recommandations sont faites?

Mme ALLAIN. — Mes ordres sont donnés.

THÉRÈSE. — Je vous attendais pour donner les miens.

Mme ALLAIN. — Vous m'intriguez?

THÉRÈSE. — Nous avons formé le projet ambitieux de vous garder ici jusqu'à votre départ.

Mme ALLAIN. — La proposition est aussi affectueuse que séduisante, mais je suis forcée de la décliner.

MICHEL. — Il faut concilier vos scrupules et nos désirs, madame.

AUGUSTIN. — Nous n'admettons aucune hésitation.

Mme ALLAIN. — Hélas! mon petit Augustin, je ne suis pas venue à Vizille pour me distraire et, d'autre part, je m'en voudrais de troubler la vie laborieuse de tes parents.

THÉRÈSE. — Vous aurez votre entière liberté.

MICHEL. — Nous continuerons à travailler afin de vous mettre à votre aise.

AUGUSTIN. — Assez de résistance.

Mme ALLAIN. — Ma parole, si mes bagages n'étaient pas déjà portés chez Barnoud, je serais tentée de me soumettre.

AUGUSTIN. — L'hôtel en question est une auberge indigne de vous.

Mme ALLAIN. — Je m'accommode de tout.

THÉRÈSE. — Raison de plus pour ne pas refuser la modeste chambre que je vous offre.

Mme ALLAIN. — Soit, j'accepte.

THÉRÈSE. — Je vais présider à votre installation.

MICHEL. — Et moi je dépêche un homme à votre hôtel.

Mme ALLAIN. — Je suis confuse de mon indiscrétion.

MICHEL, à Augustin. — Surveille notre prisonnière.

AUGUSTIN. — Sois tranquille, tant que je serai là, elle ne s'échappera pas.

Scène XI

AUGUSTIN, Mme ALLAIN

Mme ALLAIN. — Mais je n'ai pas la moindre envie de me sauver.

AUGUSTIN. — Vrai?

Mme ALLAIN. — Prends garde, tu t'assieds sur ma musique.

AUGUSTIN. — *Barbe-Bleue, la Belle Hélène,* qu'est-ce que c'est que ça?

Mme ALLAIN. — Des opérettes. J'ai rapporté ces morceaux pour ma petite nièce Hébert ; sais-tu danser au moins?

AUGUSTIN. — Non.

Mme ALLAIN. — A seize ans? Quand je reviendrai, à l'automne, je t'apprendrai... Qui joue de la guitare ici? J'en aperçois une accrochée au mur.

AUGUSTIN. — C'est papa qui l'a rapportée d'Italie, autrefois.

Mme ALLAIN, gaiement. — J'en pince assez bien. Nous nous amuserons plus tard, tu verras...

AUGUSTIN, regardant un livre appartenant à Mme Allain. — Courteline?

Mme ALLAIN. — L'histoire est désopilante.

AUGUSTIN, lisant. — Oh! ces caricatures de soldats!... Les drôles de figures!... (Il rit aux éclats.)

Mme ALLAIN. — Comme tu ris de bon cœur. Est-ce que tu ris souvent?

AUGUSTIN. — Quelquefois.

Mme ALLAIN. — Aussi joyeusement?

AUGUSTIN. — Je n'ai pas remarqué.

Mme ALLAIN. — Avec moi, on ne reste pas longtemps triste.

AUGUSTIN. — Vous me prêtez le livre?

Mme ALLAIN. — Je te le donne.

AUGUSTIN, allant à la bibliothèque. — Fourrons Shakespeare dans la bibliothèque, un peu de repos lui sera favorable. Quant à Wagner, voilà trop longtemps qu'il accapare le piano. Mettons M. Jacques Offenbach à sa place.

Mme ALLAIN. — Tu ne t'en repentiras pas.

AUGUSTIN. — Bon... Qu'est-ce qui nous dérange?

Scène XII

LES MÊMES, THERESE, puis MICHEL

THÉRÈSE. — C'est moi.

AUGUSTIN. — Oh! je te demande pardon, mère.

THÉRÈSE. — Le thé est sur la terrasse.

MICHEL. — Votre chambre est prête, madame.

Mme ALLAIN. — Déjà?

THÉRÈSE.— Elle est toute petite, je vous en avertis.

Mme ALLAIN. — Bah!

THÉRÈSE. — Si votre mari vous avait accompagnée, elle eût été inhabitable.

Mme ALLAIN. — On aurait ajouté un lit pliant, voilà tout.

AUGUSTIN, entraînant Mme Allain. — Allons goûter.

MICHEL, à mi-voix, à Thérèse. — Tu es sombre, à quoi penses-tu?...

THÉRÈSE, avec jalousie. — Quand les gens mariés font deux lits, ils ne sont pas éloignés d'en faire trois.

ACTE III

Trois semaines après. Même intérieur. Toutefois, les plafonds et les murs, fraîchement décorés, sont d'un ton plus clair, plus frivole. Les portes et les corniches semblent couvertes de figures et d'arabesques. Sur une table, un jeu de petits-chevaux. Sur une autre, une machine à coudre. Debout sur une échelle, Mme Allain est en train de peindre un dessus de porte. Michel et Augustin s'empressent autour d'elle. Huit heures du matin.

Scène première

Mme ALLAIN, AUGUSTIN, MICHEL

AUGUSTIN. — Prenez garde, vous allez tomber.

MICHEL. — Je la tiens.

Mme ALLAIN. — Ne regardez pas mes jambes.

MICHEL. — Je ferme les yeux.

Mme ALLAIN. — Passe-moi l'autre palette, Augustin.

AUGUSTIN. — La grande?

Mme ALLAIN. — Bon, voilà que je perds encore ma bague.

AUGUSTIN. — Elle a roulé sous la table.

MICHEL. — C'est votre alliance?

Mme ALLAIN, travaillant. — Elle glisse tout le temps de mon doigt depuis trois semaines.

MICHEL. — Depuis que vous me connaissez.

Mme ALLAIN. — Certainement, j'ai dû maigrir.

MICHEL. — Vous n'en avez pas l'air.

AUGUSTIN. — Vous n'aimez peut-être plus votre mari, madame?

Mme ALLAIN. — Veux-tu bien te taire, polisson, nous sommes très unis.

MICHEL. — Ce n'est pas précisément la même chose.

Mme ALLAIN. — En attendant, je ne lui ai jamais causé la moindre peine. D'abord, j'ai toujours fait le bonheur de ceux qui m'entourent.

AUGUSTIN. — Heureux mari! Qu'il soit aimé ou non, je suis jaloux de lui.

MICHEL. — Moi aussi.

AUGUSTIN. — Dire que vous appartenez à ce marchand de conserves alimentaires, et que d'un geste il peut vous rappeler.

Mme ALLAIN. — Cherche-moi donc mon alliance, au lieu de tourner en ridicule la profession de M. Allain.

MICHEL. — Bon père, bon époux et notable commerçant, tel...

AUGUSTIN. — Tu parles comme une épitaphe...

MICHEL. — Tel apparaît M. Allain.

Mme ALLAIN. — Je m'en arrange.

MICHEL. — Ne l'avouez pas.

AUGUSTIN. — Quelle horreur!

Mme ALLAIN, avec malice. — M. Allain a des qualités que vous ne soupçonnez pas.

MICHEL. — Il y a des gens qui ne devraient avoir aucune qualité!

AUGUSTIN. — Un homme qui vous empêche d'habiter auprès de nous doit être affligé de tous les vices.

Mme ALLAIN. — Je m'expliquerais ta malveillance si ma maison était prête. Mais la Commanderie est encore pleine d'ouvriers, tu ne l'ignores pas.

MICHEL. — Ce n'est pas faute que je les presse.

AUGUSTIN. — J'ai visité le premier étage, il est complètement installé.

MICHEL. — On pourrait y coucher demain.

Mme ALLAIN. — Et mes tracas de propriétaire dont vous ne tenez pas compte. On n'en finit jamais avec ces entrepreneurs. A propos, il paraît qu'hier un gros tuyau s'est rompu au-dessus de la terrasse.

MICHEL. — De quelle terrasse?

Mme ALLAIN. — De celle du coin, à droite, en entrant par la gauche, en bas.

AUGUSTIN. — On n'est pas plus précise.

MICHEL. — J'aime mieux m'en référer au plan.

Mme ALLAIN. — J'ai écrit au plombier de passer au château.

MICHEL. — Irez-vous tout à l'heure?

Mme ALLAIN. — Moi? Non, j'ai trop affaire aujourd'hui.

MICHEL. — Essayez.

AUGUSTIN, cherchant. — Décidément, votre bague est introuvable.

Mme ALLAIN. — As-tu regardé sous le piano?

AUGUSTIN. — Non.

Mme ALLAIN, descendant de l'échelle. — Attends.

MICHEL. — Ne vous interrompez pas.

AUGUSTIN. — Je la vois.

Mme ALLAIN, soulevant le piano. — Ramasse-la.

MICHEL. — Quelle force! Mazette.

AUGUSTIN. — Je ne voudrais pas me disputer avec elle.

MICHEL. — Tout de même.

Mme ALLAIN, s'appuyant sur Augustin. — Je regrimpe. Surveille le marche pied.

AUGUSTIN. — Appuyez-vous sans crainte.

Mme ALLAIN. — Mais tu as l'épaule solide.

AUGUSTIN. — J'ai de la force aussi.

Scène II

LES MÊMES, CATHERINE

MICHEL. — Si c'est une facture que vous m'apportez, je préfère ne pas causer avec vous.

Augustin allume une cigarette.

CATHERINE. — Rassurez-vous, monsieur. Je venais vous soumettre le faux-titre du Balzac, tout simplement.

Mme ALLAIN, se disposant à fumer. — Donne-moi du feu, Augustin.

MICHEL, examinant des papiers. — Un peu trop fin, ce caractère.

AUGUSTIN, avec autorité. — Il faudrait du huit, ici.

CATHERINE. — Je suis de l'avis d'Augustin.

MICHEL. — Et les lettres de Maupassant à Flaubert? Où en sommes-nous?

AUGUSTIN. — Ce travail me regarde, ne t'en préoccupe pas.

MICHEL. — Ta notice est-elle achevée?

Mme ALLAIN. — J'en connais une bonne partie.

AUGUSTIN. — Je me suis levé à cinq heures pour la terminer.

CATHERINE. — Quel progrès!

MICHEL. — Va me chercher ta copie, mon garçon.

CATHERINE. — Rapporte en même temps les épreuves du volume.

AUGUSTIN. — Bon.

MICHEL. — Augustin, puisque tu montes, prends dans ma chambre les plans de la Commanderie.

AUGUSTIN, gaiement. — Vous n'avez pas une quatrième commission?

Scène III

MICHEL, CATHERINE, Mme ALLAIN

MICHEL, à Catherine. — Avez-vous entrepris le dépouillement que je vous ai demandé?

CATHERINE. — Je l'établis en ce moment.

MICHEL. — Tâchez de me résumer en quelques pages les affaires que nous avons traitées avec Paris, depuis cinq ans.

CATHERINE. — Vous aurez ce soir votre relevé entre les mains, je vous le promets.

MICHEL. — Je voudrais pouvoir le communiquer à M. Bussienne aussitôt son arrivée.

CATHERINE. — Dans sa dernière lettre, il parle du dix-neuf comme date probable de sa visite.

MICHEL. — Mais, alors, il est capable de nous surprendre aujourd'hui.

CATHERINE. — Nous sommes le dix-huit, monsieur Fontanet.

Mme ALLAIN, du haut de son échelle. — Le dix-neuf, mademoiselle.

CATHERINE. — Au fait, vous avez raison, madame.

Mme ALLAIN. — Je sais toujours exactement le jour et l'heure.

MICHEL, consultant l'indicateur. — Regardons un peu les trains qui s'arrêtent à Vizille.

CATHERINE. — Nous en avons trois ou quatre l'après-midi.

Mme ALLAIN. — Ce monsieur est un de vos amis?

MICHEL. — Qu'il commence par être un gros actionnaire!

Mme ALLAIN. — Est-ce qu'il vient de Paris?

MICHEL. — Non, de Marlioz, près d'Aix. Pourquoi cette question?

Mme ALLAIN. — Parce que, momentanément, tous les trains sont interrompus sur la grande ligne.

MICHEL. — Qui vous a donné ce renseignement?

Mme ALLAIN. — La petite du garde-barrière avec laquelle j'ai causé ce matin. Un accident s'est produit au delà du tunnel de Moraz.

CATHERINE. — Un accident sérieux?

Mme ALLAIN. — Un simple affaissement de la voie.

MICHEL. — Personne n'a été blessé?

Mme ALLAIN. — Personne.

CATHERINE. — Tant mieux.

Mme ALLAIN. — Seulement, l'express de quatre heures ne partira qu'à sept heures aujourd'hui.

MICHEL. — Comme je ne m'embarque pas ce soir pour Paris, je n'y vois pas d'inconvénient.

CATHERINE. — L'essentiel est que M. Bussienne arrive sans encombre.

MICHEL, à Mme Allain. — Voilà une tête d'enfant qui ferait joliment bien sur une boîte de dragées.

Mme ALLAIN. — Moquez-vous de mon génie.

CATHERINE, à Michel. — Je vous conseille d'examiner la cote. Les Thomson ont encore monté avant-hier.

MICHEL. — Pas possible?

Mme ALLAIN, de son échelle. — Dites donc, monsieur Fontanet, est-ce que, par hasard, vous méditeriez quelque voyage à Paris?

MICHEL. — Dame, si le monsieur en question ne paraît pas, ou si je ne tombe pas d'accord avec lui, je serai peut-être forcé de m'absenter.

Mme ALLAIN. — Je vous défends de bouger tant que je suis chez vous.

MICHEL. — J'obéirai. (A lui-même, consultant la cote.) ...En effet.

CATHERINE, à Michel. — Il serait peut-être prudent de téléphoner à Chabert.

Mme Allain descend de l'échelle, traverse la chambre et se dirige vers Michel.

MICHEL. — Ce n'est pas la peine. J'ai rendez-vous au Lyonnais... En revenant, je m'arrêterai à son bureau... Les valeurs sont très fermes. (A Mme Allain.) Vous venez m'embrasser?

Mme ALLAIN. — Est-ce que vous devenez fou?

MICHEL. — Eh bien, quoi? C'est une idée comme une autre.

Mme ALLAIN, prenant une épingle sur le bureau. — J'avais besoin d'une épingle, rien de plus... Que voulez-vous que cette jeune fille pense de moi en vous voyant si familier?

CATHERINE. — Je connais le caractère de monsieur Fontanet.

Mme ALLAIN. — Sa fantaisie avant tout, n'est-ce pas? Malgré tout? Impitoyablement?

CATHERINE. — Je n'ai pas d'opinion.

Mme ALLAIN, remontant sur son échelle. — Vous avez peur de vous prononcer?

CATHERINE. — J'aime trop mes patrons pour les juger.

MICHEL. — Et si l'un d'eux agissait mal?

CATHERINE. — Ça ne durerait pas.

Scène IV

LES MÊMES, AUGUSTIN

AUGUSTIN, des papiers à la main. — Voici les choses demandées. J'ai été un peu long, n'est-ce pas?

MICHEL. — Je n'ai pas remarqué.

AUGUSTIN. — Une noce était en train de défiler sous tes fenêtres et, ma foi, je regardais le cortège.

Une musique résonne au loin.

Mme ALLAIN. — Il passe sur la route, on entend les violons.

CATHERINE. — Comment était la mariée?

AUGUSTIN. — Charmante.

Mme ALLAIN. — Brune ou blonde?

AUGUSTIN. — Fleur d'oranger... Elle marchait d'un pas résolu, le visage content, l'air robuste et raisonnable.

MICHEL, développant le plan apporté par Augustin. — Nous sommes loin de ton idéal.

AUGUSTIN. — Pas si loin que ça? Je souhaite peut-être un bonheur sans exaltation et sans anémie.

MICHEL. — Continue!

CATHERINE. — Tu as raison.

AUGUSTIN. — La vie me semble beaucoup moins compliquée que je ne croyais.

Mme ALLAIN. — Je te le répète tous les jours.

Catherine est au fond, Augustin se rapproche d'elle.

MICHEL, consultant le plan de la Commanderie, à Mme Allain. — Je ne trouve pas la terrasse dont vous parliez.

Mme ALLAIN. — Débrouillez-vous. Je n'ai jamais pu comprendre un plan.

MICHEL, de même. — Ah! Voici un terre-plein. Suivez mon doigt et vous allez vous y reconnaître...

CATHERINE, au fond, à Augustin parcourant des épreuves. — Cette épreuve est criblée de fautes.

AUGUSTIN, du fond. — Prenez-vous-en au correcteur.

Mme ALLAIN, à Michel. — Ceci est la salle à manger, n'est-ce pas?

MICHEL. — Vous confondez avec le salon.

Mme ALLAIN. — Et là, que représente ce carré?

MICHEL. — La grande chambre du premier étage.

Mme ALLAIN. — Celle qui fait le coin?

MICHEL. — En pan coupé.

Mme ALLAIN. — Mais, cette baie entre deux portes, à quoi sert-elle?

MICHEL. — Où?

Mme ALLAIN. — Dans la chambre même?

MICHEL, à voix basse. — Innocente, c'est l'alcôve.

Mme ALLAIN. — Ah!

MICHEL, à voix basse. — Et dans l'alcôve, ici, c'est le dodo. Et, dans le dodo, vous et moi, tout à l'heure.

Mme ALLAIN, offensée. — Pour qui me prenez-vous?

MICHEL. — Pour moi...

AUGUSTIN, survenant. — Papa...

Mme ALLAIN, froidement, à Michel. — Votre grand fils vous réclame.

Elle remonte sur l'échelle.

AUGUSTIN, à Michel. — Tu marches sur ma prose.

MICHEL. — Pardon, mon petit.

Augustin ramasse les papiers que Michel avait laissé tomber et les pose sur la table de son père.

Scène V

LES MÊMES, THERESE

Thérèse tient un paquet de fleurs entre les mains.

THÉRÈSE, du fond, à Mme Allain. — Déjà à la besogne?

Mme ALLAIN, de son échelle. — J'arrive.

THÉRÈSE. — Ne vous dérangez pas.

Mme ALLAIN, prête à descendre. — Votre main, monsieur Fontanet.

THÉRÈSE, à Augustin. — Comment, tu es debout, toi aussi?

AUGUSTIN. — J'ai frappé à sept heures à ta porte, mais tu ne m'as pas répondu.

THÉRÈSE, avec reproche. — Dans ce cas-là, on frappe plus fort.

AUGUSTIN, tendrement. — Bonjour, mère.

THÉRÈSE. — Je ne veux pas te dire bonjour.

AUGUSTIN, l'embrassant. — On peut bien s'embrasser sans se dire bonjour.

THÉRÈSE, lui rendant son baiser. — Tu fumes trop.

Mme ALLAIN, perdant un de ses souliers. — V'lan!

THÉRÈSE, se retournant. — Qu'est-ce qu'il y a?

Mme ALLAIN. — C'est mon soulier qui va se promener.

En descendant de l'échelle, elle s'appuie sur l'épaule de Michel. Augustin ramasse vivement le soulier de Mme Allain.

MICHEL, à Mme Allain. — N'ayez pas peur.

AUGUSTIN, fredonnant, le soulier à la main.

Il était un petit navire
Qui n'avait ja... jamais navigué.

THÉRÈSE, bas, à Catherine, avec ironie. — Avec ça.

Mme ALLAIN, se rechaussant. — Je perds tout, aujourd'hui.

MICHEL. — Gare à votre fidélité.

THÉRÈSE, à Catherine qui est prête à sortir. — Votre grand'mère vous inquiète encore?

CATHERINE, prête à sortir. — Moins qu'hier.

MICHEL, de loin, à Catherine. — N'emportez pas le Maupassant.

CATHERINE, sortant. — Ce sont de vieux bordereaux dont j'ai besoin.

Scène VI

MICHEL, AUGUSTIN, Mme ALLAIN, THERESE, puis VIRGINIE

Mme ALLAIN. — Vos œillets sont magnifiques.

Elle s'approche d'une petite fontaine accrochée au mur et se dispose à se laver les mains.

MICHEL. — Choisissez.

Mme ALLAIN, glissant deux ou trois œillets dans son corsage. — Merci.

THÉRÈSE. — Vous avez passé une bonne nuit?

Mme ALLAIN. — Je ne connais pas l'insomnie.

AUGUSTIN, à Mme Allain. — Vous avez une serviette à côté, madame.

Michel feuillette des papiers.

THÉRÈSE, à Michel. — Que lis-tu?

MICHEL. — Son étude sur Maupassant.

AUGUSTIN, de loin, à Michel. — Ne cherche pas d'élégance là dedans. Je me suis borné aux indications biographiques.

THÉRÈSE. — Anatole France a débuté par d'obscurs travaux de librairie.

Mme ALLAIN, de loin. — Flaubert aussi, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Pas le moins du monde.

MICHEL. — Douze pages...

AUGUSTIN. — Si je me suis trop étendu, ne crains pas de couper.

MICHEL. — Tu ne tiens pas à ton texte?

AUGUSTIN. — Pensons d'abord aux proportions du volume.

THÉRÈSE. — Pensons aussi à ta renommée.

Mme ALLAIN, de loin. — Est-il vrai que ce Flaubert était le plus grand écrivain de son époque?

AUGUSTIN. — Certes, et personne ne l'a remplacé.

Mme ALLAIN, se rapprochant de Michel et de Thérèse. — Ce bout de toilette n'était pas inutile.

MICHEL. — Puis-je vous offrir ma lime?

Mme ALLAIN. — Volontiers.

THÉRÈSE, à Mme Allain. — J'admire votre activité.

Mme ALLAIN. — Je suis impatiente de me débarrasser de ce panneau avant de sortir.

Virginie entre et dépose sur une table un plateau chargé de tasses et d'assiettes.

THÉRÈSE. — Vous déjeunez toujours en ville?

Mme ALLAIN. — Je déjeune chez les Rivollin, je goûte avec les Tartavel et je dîne chez les Picq.

AUGUSTIN. — Une vraie journée de trahison, quoi!

Mme ALLAIN. — J'appartiens à mon odieuse famille jusqu'à dix heures du soir.

THÉRÈSE. — Et vous serez sans doute en mouvement dès dix heures du matin.

Mme ALLAIN. — Je n'ai pas le choix.

AUGUSTIN. — Pourquoi si tôt?

Mme ALLAIN. — D'abord, j'ai besoin de passer à la poste. Ensuite...

MICHEL. — La poste, dans quelle intention?

Mme ALLAIN. — Rien de coupable. Je désire expédier en Bretagne ces deux paquets de camomille.

THÉRÈSE. — La camomille du Champrousse?

AUGUSTIN. — La panacée du pays.

Mme ALLAIN. — La petite du garde-barrière l'a cueillie là-haut exprès pour moi.

MICHEL. — Je peux charger un employé de votre envoi.

Mme ALLAIN. — J'aime bien faire mes expéditions moi-même. Ensuite, j'ai deux ou trois choses à m'acheter aux environs de l'église. Ces courses terminées, je rentre m'habiller en courant.

Virginie, qui était sortie, reparaît avec un autre plateau chargé de gâteaux.

THÉRÈSE. — A quelle heure, ce soir, vous faut-il la victoria à la porte des Picq?

Mme ALLAIN. — Ne vous occupez pas de moi, je reviendrai à pied avec un parent quelconque.

AUGUSTIN. — Ne prenez pas le chemin des écoliers surtout.

Thérèse dispose le contenu des deux plateaux sur une table.

Mme ALLAIN, à Michel. — Je n'ai pas osé vous l'avouer, mais hier, en traversant la vallée, je grelottais en voiture.

MICHEL. — Frileuse. La nuit était tiède cependant et nous avions une grosse couverture sur les jambes.

THÉRÈSE. — Vous verra-t-on à votre retour?

Mme ALLAIN. — J'y compte. Je tâcherai de me libérer de bonne heure et, pour me dédommager de mes plaisirs vertueux, je recommencerai une soirée avec vous.

THÉRÈSE, avec ironie. — Je m'attendais à cette aubaine.

AUGUSTIN. — Et on se grisera de punch comme hier.

MICHEL. — Nous jouerons aux petits-chevaux pendant qu'elle écrira.

Mme ALLAIN. — Mais si, de mon côté, j'ai envie de travailler, vous autoriserez ma machine à coudre?

MICHEL. — Peut-être, malgré son tapage.

AUGUSTIN. — Nos presses font encore plus de vacarme.

Thérèse, dont la jalousie est mal dissimulée, laisse tomber une assiette.

MICHEL. — Et cette assiette bien davantage.

THÉRÈSE. — J'ai la main malheureuse, aujourd'hui.

Mme ALLAIN, désignant sa machine à coudre. — J'ai promis une layette à la crèche de Vizille et, d'ici mon départ, j'ai tout juste le temps de tenir mes engagements.

MICHEL. — Ne prononcez pas le mot de départ, ou je vous mets à l'amende.

Mme ALLAIN. — J'ai honte de m'éterniser dans cette maison.

AUGUSTIN. — Maintenant que nous avons vécu de la même vie, il me semble que nous ne pourrons plus nous passer de vous.

Mme ALLAIN, croquant des petits fours. — Comment concilier les choses? J'ai beau me trouver bien chez toi, mes enfants finissent par me manquer.

MICHEL. — Tant qu'ils sont en Bretagne, vous n'avez aucune raison de rentrer à Paris.

AUGUSTIN. — Nous vous gardons jusqu'à la conclusion de vos affaires.

Mme ALLAIN. — Quand j'aurai reçu la procuration de mon mari, elles seront vite réglées.

THÉRÈSE. — Peuh! Rien ne dit que cette procuration entraînera votre départ. Vos questions d'héritage une fois résolues, il peut se présenter du côté de la Commanderie quelque réparation subite, inattendue, et qui vous force à prolonger votre séjour.

AUGUSTIN. — Espérons-le.

MICHEL. — Résignez-vous.

THÉRÈSE. — Certaines entreprises renferment souvent plus d'imprévu qu'on ne suppose. Le jour de votre arrivée, tout en mangeant des gâteaux à cette place, vous annonciez votre départ pour le lendemain. Trois semaines ont passé depuis, et vous n'avez pas encore fini de goûter. J'étais sûre, ce jour-là, que nous aurions la joie de vous posséder longtemps.

Mme ALLAIN. — Comme le hasard dispose de nous!

MICHEL. — Et comme le contentement creuse l'estomac!

Mme ALLAIN. — Ce petit repas du matin sera sans doute le meilleur de ma journée.

AUGUSTIN. — Il ne faut pas laisser refroidir les brioches.

Va-et-vient général ; Thérèse, Michel, Augustin, Mme Allain, se disposent à déjeuner.

Mme ALLAIN. — Ferme la fenêtre, mon vieil Augustin. Il fait un vent du diable. Les carreaux vont se briser.

THÉRÈSE. — Dépêche-toi. Tu es en plein courant d'air.

AUGUSTIN. — Je ne sens plus les courants d'air.

MICHEL, fermant la fenêtre. — Tiens! Le Taillefer se rapproche de nous; nous aurons de la pluie tantôt.

AUGUSTIN. — Ils ne s'en plaindront pas, dans le pays. Le soleil a rôti la campagne.

THÉRÈSE. — Avant, tu ne t'occupais que de la beauté des choses. Maintenant, tu ne songes qu'à leur utilité.

AUGUSTIN. — On devient bourgeois.

MICHEL. — Prends garde. Depuis quelque temps, tu ressembles moins à ta mère.

THÉRÈSE. — Si c'était vrai!

AUGUSTIN. — J'en serais désolé.

Mme ALLAIN. — Monsieur Fontanet est bon observateur.

THÉRÈSE. — Pas toujours... En cherchant bien.

Mme ALLAIN. — Je n'ai pas de chaise.

MICHEL. — Thérèse, apporte l'escabeau par ici.

THÉRÈSE. — Quel escabeau?

MICHEL. — Le Louis XIII, parbleu! le seul que nous possédions.

THÉRÈSE, apportant l'escabeau. — Suis-je bête? Mais, aussi, tout est déplacé dans cette maison. On ne reconnaît plus rien, ni les meubles, ni les gens, ni les âmes. Il me semble que je fais un voyage.

MICHEL. — Un voyage d'agrément.

THÉRÈSE. — Tu l'as dit.

AUGUSTIN. — En train rapide, hein?

THÉRÈSE. — Pourvu qu'il n'arrive pas d'accident!

MICHEL. — Rassure-toi.

Tout le monde est assis.

THÉRÈSE, à Mme Allain. — Qu'est-ce que je vous offre?

Mme ALLAIN. — Toujours la même chose.

AUGUSTIN, bruyamment. — Moi, je veux du chocolat.

Mme ALLAIN, prenant la cafetière. — Moi, quand je n'ai pas pris mon café au lait, je suis mal en train pour le reste de la journée.

MICHEL. — Doucement. L'anse est brûlante.

AUGUSTIN. — J'entame la galette.

THÉRÈSE. — Tu te sers largement.

MICHEL, à Mme Allain. — Etes-vous satisfaite?

Mme ALLAIN. — Ce feuilleté est délicieux. En vérité, chaque action de l'existence contient une parcelle de bonheur.

AUGUSTIN. — Vive la nourriture!

THÉRÈSE, à Michel. — Tu désires du jambon?

MICHEL. — Volontiers.

Mme ALLAIN, à Michel. — Comment! je vous fabrique des confitures et vous les dédaignez?

MICHEL, prêt à se servir. — Je vous recommande ce petit vin gris, madame Allain, il monte à la tête.

THÉRÈSE, écartant la bouteille. — Tu n'en as pas besoin en ce moment.

AUGUSTIN. — Je te verse du thé, papa.

MICHEL. — Du pain, s'il vous plaît.

Mme ALLAIN, se levant et coupant du pain. — On y va.

MICHEL. — Quelle grâce dans le service!

THÉRÈSE. — Et quelle diligence!

MICHEL. — Ce matin, à six heures, elle donnait à manger aux poules.

AUGUSTIN. — Et, maintenant, c'est le tour des coqs.

Mme ALLAIN. — Et des poussins.

AUGUSTIN. — Mieux que ça, madame.

MICHEL. — Un peu de tenue, Augustin.

THÉRÈSE, à Michel. — Laisse-le donc se divertir. (A Mme Allain.) Vous êtes la plus parfaite des amies, madame Allain, mais vous me feriez du mal que, vraiment, je vous pardonnerais presque, tant vous avez apporté de joie à cet enfant.

Mme ALLAIN. — Le plaisir engendre peut-être la raison.

AUGUSTIN. — La divine méthode!

MICHEL. — Elle a réalisé en quinze jours ce que nous n'avons pas su obtenir en quinze ans.

AUGUSTIN. — Ma foi, si quelqu'un m'avait prédit il y a trois semaines que, bientôt, j'absorberais mon chocolat tout habillé dans le cabinet de mon père, j'aurais haussé les épaules.

THÉRÈSE. — Tu vaux davantage.

Mme ALLAIN. — L'humanité se divise en deux catégories, vois-tu: les chocolats couchés et les chocolats debout. Ceux qui prennent leur chocolat au lit sont ceux qui n'arrivent jamais.

AUGUSTIN. — En attendant ma réussite, je m'administre un morceau de galette.

MICHEL. — Sans reproche, c'est le quatrième.

AUGUSTIN. — Au moins, tu ne pourras pas dire que je me repais de chimères.

Mme ALLAIN. — Ne circule donc pas de la sorte. Malgré ton bel appétit, nous ne parviendrons pas à t'engraisser avec ce système-là. Tu dépasses miss Multon en maigreur.

AUGUSTIN. — Elle dure encore, cette longue haridelle?

Mme ALLAIN. — Les enfants lui sont très attachés.

AUGUSTIN. — Et son nez, comment va-t-il?

Mme ALLAIN. — Il est toujours aussi rouge, aussi formidable qu'autrefois. Je crois même qu'il a grandi avec l'âge. Ce n'est plus une femme qui a un nez. C'est un nez qui a une femme.

Thérèse se lève de table. Les autres continuent à déjeuner.

MICHEL, à Thérèse. — Tu n'achèves pas ton café?

THÉRÈSE. — J'ai beaucoup à faire, ce matin.

Mme ALLAIN, à Thérèse. — Quand serez-vous délivrée de cet inventaire?

THÉRÈSE, debout, paperassant à son bureau. — Demain, je pense. J'ai encore de la besogne pour toute la journée et toute la soirée.

MICHEL. — Je t'offre mon après-midi.

THÉRÈSE. — J'allais te la demander.

AUGUSTIN. — Tu ne réclames pas la mienne?

THÉRÈSE. — Est-ce que tu n'es pas invité au concert d'Uriage?

AUGUSTIN. — J'ai rendez-vous, là-bas, avec les Bertagne; mais je ne me soucie point de les rejoindre. Du moment que je ne sors pas avec madame Allain, j'aime autant travailler.

Mme ALLAIN. — Diable!

MICHEL. — Mes compliments.

THÉRÈSE, allant à Augustin. — Alors, si madame Allain t'emmenait avec elle cet après-midi, tu m'abandonnerais sans vergogne?

AUGUSTIN. — Je le crains.

THÉRÈSE, tendrement. — Décidément, tu la préfères à moi.

Mme ALLAIN. — Je le distrais.

THÉRÈSE, tendrement. — Le temps est passé où tu me proclamais la plus jolie de toutes les femmes. Une autre me supplante; tu trahis ta vieille maman.

AUGUSTIN. — Quand elle sera partie, je me repentirai.

THÉRÈSE. — Tu me retrouveras.

AUGUSTIN, posant une tasse sur le bureau de Thérèse. — Ta tasse est là.

THÉRÈSE. — Merci.

AUGUSTIN, l'embrassant. — Jalouse.

THÉRÈSE. — Tant pis pour moi. En somme, tu as bien le droit de disposer de ton cœur.

MICHEL, à Mme Allain. — Il est libre.

AUGUSTIN. — Trop libre.

THÉRÈSE. — Profite de cette bienfaisante créature.

Mme ALLAIN. — J'entends ne désunir personne.

THÉRÈSE. — Un fils n'est pas un mari.

Mme ALLAIN. — Cette phrase sonne comme un reproche.

MICHEL, assis. — Comme un avertissement.

Mme ALLAIN. — Je me demande si je n'ai pas eu tort, hier au soir, en entraînant monsieur Fontanet à Uriage.

THÉRÈSE. — J'ai failli vous en vouloir. Justement, hier, c'était la fête d'Augustin, et d'habitude, ce jour-là, mon mari nous consacre sa soirée.

AUGUSTIN. — Moi, je te pardonne, père.

MICHEL. — Madame Allain n'est pas responsable de mon indifférence. Je l'ai suivie malgré elle.

Mme ALLAIN. — Il ment.

MICHEL. — Du reste, j'ai été puni de mon escapade.

Mme ALLAIN. — Le casino lui a coûté deux cents francs.

AUGUSTIN. — Les petits-chevaux de l'établissement sont moins obéissants que ceux-ci.

THÉRÈSE. — Tu joues à présent?

MICHEL. — Et, bientôt, je chasserai.

THÉRÈSE. — Tous ses défauts ressuscitent.

MICHEL. — Il faut que je me défie de ma gaieté.

AUGUSTIN. — Je m'explique pourquoi, tout à l'heure, on est venu nous proposer un chien à longs poils.

Mme ALLAIN. — Quelle race?

AUGUSTIN. — Un épagneul.

Mme ALLAIN. — Je possède toujours le mien, tu sais.

AUGUSTIN. — Comment s'appelle-t-il déjà?

Mme ALLAIN. — Fidèle.

THÉRÈSE. — Hélas! Ce n'est plus qu'un nom de chien.

Mme ALLAIN. — Passe-moi mon buvard, Augustin. (Augustin lui remet le buvard ; continuant.) J'ai là un instantané de lui, je vais te le montrer. (Cherchant.) Tiens! je ne le trouve pas.

MICHEL, prenant un portrait parmi des photographies. — Voilà mieux que le chien; qui est-ce, cette bohémienne?

Mme ALLAIN. — Vous ne me reconnaissez pas?

MICHEL. — En effet.

AUGUSTIN, à Michel. — Prête.

THÉRÈSE. — Vous permettez?

Mme ALLAIN. — Je portais ce costume au dernier bal des Saint-Cyriens.

MICHEL. — La jupe est un peu courte. Si j'étais jaloux...

Mme ALLAIN. — Vous n'auriez pas pu marcher sur celle-ci, hein?

MICHEL, à Thérèse. — Hier, en sortant du casino, je me suis entravé dans sa robe et j'ai failli tomber.

THÉRÈSE. — On a dû rire autour de vous?

MICHEL. — Nous étions seuls à ce moment.

Mme ALLAIN. — Ma dentelle est en lambeaux.

MICHEL. — Ne vous plaignez pas. Je vous ai dédommagée en vous faisant un cadeau séance tenante.

THÉRÈSE. — Quel cadeau?

Mme ALLAIN. — Cette boucle en vieil argent.

MICHEL. — Nous l'avons achetée sous les arcades du théâtre.

THÉRÈSE. — Elle est identique à celle que tu m'as donnée.

Mme ALLAIN. — Pas tout à fait. La vôtre est Louis XVI, la mienne est Louis XV.

MICHEL. — J'ai choisi exprès pour vous une époque plus corrompue.

Mme ALLAIN. — Merci de l'attention.

AUGUSTIN. — Autrefois, on portait ces boucles-là sur des souliers très hauts.

MICHEL, à Augustin, désignant Mme Allain. — Son complet du matin me plaît beaucoup.

THÉRÈSE, à Michel. — Et ma robe, à moi, tu ne m'en dis rien?

MICHEL. — Pas mal.

THÉRÈSE. — Elle est nouvelle, je t'en préviens.

MICHEL. — Je la trouve plus originale que... plus...

THÉRÈSE. — Tu as toujours des plus qui sont des moins.

Scène VII

LES MÊMES, CATHERINE

MICHEL. — Vous venez encore me tourmenter, vous?

THÉRÈSE. — De quoi s'agit-il?

CATHERINE. — Le vieux Boilou, le mari de la brocheuse, s'est endommagé l'épaule et je souhaiterais un peu d'argent pour lui.

MICHEL, gaiement. — Vos vœux seront exaucés.

AUGUSTIN. — Pauvre homme.

Catherine dépose des lettres sur la table de Michel.

THÉRÈSE. — Rien de Bussienne dans le courrier?

MICHEL. — Silence complet.

THÉRÈSE. — Pourvu que son indécision ne t'oblige pas d'aller à Paris!

MICHEL. — Par cette chaleur?
THÉRÈSE. — Cette lettre est pour moi?
MICHEL. — Tu te trompes.
THÉRÈSE. — Tu es certain?
MICHEL, agacé. — Constate.

Il tire des clefs de sa poche et se dirige vers son secrétaire.

Mme ALLAIN. — Moi, je ne touche jamais au courrier de M. Allain.
THÉRÈSE. — Ses actions ne vous intéressent sans doute pas.
Mme ALLAIN, à Augustin. — Est-ce que le père Boilou n'est pas le conducteur de la diligence?
AUGUSTIN. — Oui, madame.
CATHERINE. — L'orage l'a surpris au tournant des Quatre Seigneurs. Ses chevaux ont fait un écart et il a été projeté sur un tas de cailloux.
MICHEL. — Il devait être gris, selon son habitude.
CATHERINE. — Il serait tombé de l'autre côté de la route qu'il était perdu. A la descente, le précipice a cent mètres de profondeur.
Mme ALLAIN. — Voilà un chemin qu'il vaut mieux éviter.
THÉRÈSE, à Augustin. — Tu passes toujours par là quand tu vas chez ton grand-père. La prochaine fois que tu monteras à Herbeys contourne par la vallée.
AUGUSTIN. — Ça dépend. Si c'est un jour où j'aime la vie, je prendrai par la plaine. Si c'est un jour où elle me pèse, je prendrai par les crêtes.
MICHEL. — Au fond, il n'y a qu'un endroit de dangereux, et dont on ne parle presque pas.
THÉRÈSE. — Quel endroit?
MICHEL. — Le lit.
Mme ALLAIN. — Le lit?
MICHEL. — N'est-ce pas l'endroit où il meurt le plus de monde?
AUGUSTIN. — Sois sérieux.
MICHEL, continuant. — N'est-ce pas dans son lit qu'on s'éteint généralement?
Mme ALLAIN, cherchant ses gants. — Quelqu'un m'a volé mes gants.
MICHEL, à part, les lui montrant. — Ce n'est pas moi.

Jeu de scène. Michel montre à Mme Allain ses gants tandis que Catherine, Thérèse et Augustin forment un groupe au fond.

THÉRÈSE, à Catherine. — Ces épreuves sont corrigées.
MICHEL, à Catherine. — Ne vous éloignez pas. J'ai cent francs à vous remettre.

Il se dispose à ouvrir son secrétaire.

Mme ALLAIN, à Augustin. — Il a bon cœur, ton père.
AUGUSTIN. — Je m'en suis aperçu quelquefois.
MICHEL, se retournant. — Moi? Mais je voudrais faire le bonheur de tout le monde.
THÉRÈSE. — Songe au mien.
MICHEL. — La tâche est délicate.
THÉRÈSE, allant vers Catherine. — On ne peut contenter tout le monde, et sa femme.
CATHERINE, à Augustin. — Tu te charges de ce remaniement?
AUGUSTIN, avec ennui. — Des vers? Oh!...
Mme ALLAIN, à Michel. — Rendez-moi ce portrait.
MICHEL, serrant le portrait de Mme Allain dans son secrétaire. — Quand vous m'aurez prêté l'original, je vous restituerai la copie.
THÉRÈSE, s'approchant avec jalousie. — Qu'est-ce que tu serres?
MICHEL. — Les statuts de la nouvelle société.

Il prend des papiers sur sa table et les joint au portrait.

THÉRÈSE. — Ah!
MICHEL. — Oui.

Il referme le secrétaire.

THÉRÈSE. — Tu ôtes tes clefs?
MICHEL. — Je ne les emporte pas. (A Catherine.) Voici.
CATHERINE. — Vous me donnez cent francs de trop, monsieur Fontanet.
MICHEL. — Bah! gardez les deux billets.
THÉRÈSE. — Tu n'es pas raisonnable, Michel.
MICHEL. — De cette façon, j'efface peut-être quelques fautes.
Mme ALLAIN. — Passées ou futures?
THÉRÈSE, à Catherine. — Je tremble quand il est si généreux. Il a toujours l'air d'acheter un billet de confession.

Catherine s'apprête à sortir.

AUGUSTIN. — Où courez-vous, Catherine?
CATHERINE. — Je porte cet argent au père Boilou.
AUGUSTIN. — Laissez-moi le porter moi-même. Vous consentez, Catherine?
CATHERINE. — Avec plaisir, mon ami.
Mme ALLAIN. — Je t'accompagne, Augustin, Boilou m'a connue toute enfant, ma vue lui sera sûrement agréable.
MICHEL. — Et vos courses?
Mme ALLAIN. — Le père Boilou ne demeure pas au bout du monde.
THÉRÈSE. — Il habite en face de l'église.
MICHEL. — Près de la petite grille.
Mme ALLAIN. — En route! Il me restera bien assez de temps pour ma toilette et mes acquisitions.
AUGUSTIN. — Traversons le potager.
Mme ALLAIN. — C'est cela. Tu me diras le nom des plantes.

Scène VIII

THERESE, MICHEL, CATHERINE

THÉRÈSE. — Où vas-tu si vite?
MICHEL. — Jusqu'à la maison du jardinier.
THÉRÈSE. — Tu es pressé?
MICHEL. — L'épagneul en question a dû être amené chez lui. Je ne serais pas fâché d'y jeter un coup d'œil.
THÉRÈSE. — J'ai à te parler.
MICHEL. — Attends-moi.
THÉRÈSE. — J'ai besoin de te consulter à propos de ce manuscrit.
MICHEL. — Je suis là tout de suite. Attends-moi.
THÉRÈSE. — Attends-moi, attends-moi. Depuis quinze jours je les aurai entendus, ces mots.
MICHEL. — Tu ne m'accordes pas cinq minutes?
THÉRÈSE. — Je serais à l'agonie qu'il sortirait quand même. Il dirait: « Elle a l'habitude de m'attendre. Elle attendra bien pour mourir que je rentre. »
MICHEL. — Tu es drôle. Voyons ce manuscrit qui te préoccupe. (Feuilletant.) Fernand Widal... «Remarques sur la fièvre typhoïde...»
CATHERINE. — N'est-ce pas trop scientifique pour nous?
MICHEL. — Bah! Faites composer.

CATHERINE. — Faut-il débiter votre compte personnel des deux cents francs Boilou?

MICHEL. — Inutile de les mentionner. Voilà un pauvre diable qui mériterait bien d'être recommandé à votre ami Tivolier.

CATHERINE. — A votre disposition.

MICHEL. — Je suis sûr que votre conseiller municipal se démènerait en sa faveur.

THÉRÈSE. — Dame, en sa qualité de conducteur de la diligence, Boilou est un électeur influent.

CATHERINE. — J'écrirai tantôt à M. Tivolier.

THÉRÈSE. — Je vous l'interdis, Catherine. En reconnaissant votre écriture, M. Tivolier pourrait s'imaginer que vous pleurez sa disparition. Il est préférable de ne pas réveiller sa fatuité.

MICHEL. — Vous êtes déjà trahie?

THÉRÈSE. — On ne l'a pas vu au Clodis depuis quinze jours.

CATHERINE. — La maladie de ma grand'mère a suspendu nos relations.

MICHEL. — Dois-je vous plaindre?

CATHERINE. — Peut-être.

THÉRÈSE. — Ne flatte pas sa tristesse. Quant à moi, j'ai salué avec satisfaction la retraite de ce monsieur.

CATHERINE, à Michel. — On nous a rapporté de vilaines choses sur son compte.

MICHEL. — L'imperfection des gens n'empêche pas de les aimer.

THÉRÈSE. — Elle n'empêche pas non plus d'en souffrir.

CATHERINE. — Je le crois.

MICHEL. — Gardez-lui votre cœur.

THÉRÈSE. — Oubliez-le.

MICHEL. — Nous prêchons l'un et l'autre le contraire de ce que nous prêchions le mois dernier.

THÉRÈSE. — La différence des événements explique la mobilité des opinions.

CATHERINE. — Vous reviendrez à votre premier jugement.

MICHEL, à Catherine, rompant les chiens. — Il faudra tirer ces gravures sur papier de Chine.

CATHERINE. — Nous en manquons.

THÉRÈSE. — J'en demanderai aujourd'hui. Je vais justement à Grenoble, ce matin.

MICHEL. — Moi aussi.

CATHERINE, paperassant. — Je vous emprunte le Balzac.

MICHEL. — Mais n'enlevez pas de ma table le petit travail d'Augustin.

Scène IX

THERESE, MICHEL

MICHEL. — Elle t'aime beaucoup, cette brave Catherine. Son affection pour toi me touche infiniment.

THÉRÈSE. — Tu veux toujours que ce soient les autres qui m'aiment.

MICHEL. — Tu n'as pas changé d'idée? Tu descends à Grenoble, ce matin?

THÉRÈSE. — Dans un quart d'heure. Et toi?

MICHEL. — Avant le déjeuner.

THÉRÈSE. — Nous faisons route ensemble?

MICHEL. — Je suis forcé de m'arrêter à Pont-de-Claix, je t'avertis. En réfléchissant, cette promenade ne se combine pas très bien. Va de ton côté, je préfère.

THÉRÈSE. — Comme à Paris.

MICHEL. — Tu te montes trop la tête, mon enfant.

THÉRÈSE. — Pourquoi Pont-de-Claix?

MICHEL, agressif. — Tu es curieuse de le savoir?

THÉRÈSE. — D'ordinaire, nous nous communiquons les moindres faits.

MICHEL. — Et tu t'attaches plus que jamais au maintien de nos habitudes.

THÉRÈSE, s'animant. — Je n'ai pas les mêmes raisons que toi de les modifier. D'ailleurs, je suis naïve de te questionner. Maintenant, tu ne réponds que ce que tu as envie de répondre.

MICHEL. — Je ne te cache pas grand'chose.

THÉRÈSE. — Et tu altères le reste.

MICHEL. — Dans tous les cas, mes faussetés sont joliment innocentes.

THÉRÈSE. — Celle d'hier, entre autres.

MICHEL. — Précise...

THÉRÈSE. — Tu as négligé de me dire que tu étais rentré en victoria avec M^me^ Allain.

MICHEL. — Je ne te l'ai pas annoncé en ouvrant la porte?

THÉRÈSE. — Tu m'as déclaré que vous étiez revenus en tramway.

MICHEL. — Tu auras mal entendu.

THÉRÈSE. — J'ai bonne mémoire.

MICHEL. — Bah! C'est toujours une voiture.

THÉRÈSE. — Seulement, il y a vingt places dans le tram et la victoria n'en comporte que deux, toute la différence est là. Les pires mensonges sont peut-être ceux qui contiennent une part de vérité.

MICHEL. — J'ai eu tort de ne pas te raconter exactement ce retour, qui du reste était sans importance...

THÉRÈSE. — Pour toi!

MICHEL. — Si tu savais comme tes façons nouvelles engendrent la dissimulation.

THÉRÈSE. — Pendant cinq ans, tu n'as pas eu besoin d'hypocrisie.

MICHEL. — Sois moins ombrageuse, et je serai plus franc, et probablement plus soucieux de ton bonheur.

THÉRÈSE. — Tu as raison. D'ailleurs, la jalousie ne préserve pas de l'infidélité.

MICHEL. — Elle gâte le plaisir des gens, voilà tout.

THÉRÈSE. — Alors, elle a du bon.

MICHEL, un peu désarmé. — Pour aujourd'hui, je peux facilement être véridique. Pont-de-Claix représente deux roues motrices à commander chez Bertholet, et Grenoble, la vente de mes Thompson, par Chabert.

THÉRÈSE. — Ah! Tu es expansif sur le terrain des affaires!

MICHEL. — Puisque nous abordons ce chapitre, permets-tu qu'à mon tour je te pose une question?

THÉRÈSE. — Oh! moi, je suis toujours enchantée quand tu m'interroges.

MICHEL. — As-tu des nouvelles de Sassenage?

THÉRÈSE, affectueusement. — Aucune. Mais je crois Labourin à peu près décidé. Il achètera certainement les deux fermes.

MICHEL. — Qu'il aboutisse!

THÉRÈSE. — Bardot l'aura sans doute pressenti. Si j'entrais à l'étude en allant à Grenoble?

MICHEL. — Est-ce bien utile?

THÉRÈSE. — Nous serons fixés.

MICHEL. — Je te le déconseille.

THÉRÈSE. — Pour quel motif?

MICHEL. — Tu aurais l'air de marquer de l'empressement.

THÉRÈSE. — Et puis, en entrant chez Bardot, j'aurais peut-être la chance d'apprendre què les intérêts de Mme Allain sont enfin régularisés.

MICHEL, s'animant. — Tu es donc si impatiente que ça de la voir partir?

THÉRÈSE. — Tu t'en aperçois maintenant?

MICHEL. — Qui ne s'en apercevrait pas?

THÉRÈSE, avec colère. — Elle. J'ai beau lui souligner son importunité et sès manèges, elle a résolu de ne rien comprendre, et son intrusion continue.

MICHEL. — C'est égal. Tu pourrais envelopper davantage ta sincérité.

THÉRÈSE. — A quoi bon? L'ironie est une élégance perdue avec celle-là.

MICHEL. — L'hospitalité commande un peu de modération.

THÉRÈSE. — Franchement, puisque les Borie sont de sa famille, pourquoi n'est-elle pas descendue chez eux?

MICHEL. — Parce qu'elle les supposait en Italie.

THÉRÈSE. — Ils partent dans trois jours. Qu'ils l'emmènent et me débarrassent de cette femme accomplie.

MICHEL. — Moque-toi d'elle. N'empêche que beaucoup ne la valent pas.

THÉRÈSE. — Mauvaise tenue à part.

MICHEL. — Elle aime à rire; mais, tout considéré, elle s'acquitte assez bravement des tâches principales de la vie.

THÉRÈSE, éclatant. — Je la trouve intrigante et vulgaire.

MICHEL. — En attendant, elle n'est pas méchante.

THÉRÈSE. — Ça, non, elle n'est pas méchante. Elle est bonne pour ses enfants, bonne pour son mari, bonne pour ses amis, et bonne pour ses amants. Tu l'estimes à juste titre. En somme, elle remplit plus de devoirs qu'une autre.

MICHEL, désarmé. — Décidément, tu as le chagrin spirituel.

THÉRÈSE, essuyant ses larmes. — Il n'en est pas moins douloureux...

Un silence.

MICHEL, tendrement. — Calme-toi, voyons. Son séjour, à présent, ne peut guère se prolonger.

THÉRÈSE. — Si je n'ai que toi pour l'expédier...

MICHEL. — Elle s'en ira bientôt, je te le promets.

THÉRÈSE. — Elle trouvera le moyen de se cramponner encore.

MICHEL. — Je m'engage à t'en délivrer, puisqu'elle a le don de t'exaspérer.

THÉRÈSE. — Tu es incorrigible. Même au fond de ces montagnes, tu ne permets pas qu'on t'aime avec tranquillité.

MICHEL. — Embrasse-moi.

THÉRÈSE. — Pas maintenant. Tu m'agaces, quand tu me traites en enfant.

MICHEL. — Embrasse-moi, afin de rétablir le bon état des choses.

THÉRÈSE, l'embrassant. — Il faut toujours que ce soit moi qui crée l'atmosphère.

MICHEL, soulagé. — Ça va mieux.

Un silence. Ils sont assis à côté l'un de l'autre.

THÉRÈSE, gaiement, tout à coup. — Tu es son amant, n'est-ce pas?

MICHEL. — Est-ce que tu es folle?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas fait?

MICHEL. — Ce n'est ni fait ni à faire.

THÉRÈSE. — Tu ne peux nier que tu t'occupes d'elle, et d'une façon particulière?

MICHEL. — Oui et non. Elle m'amuse, comme elle amuse le petit, rien de plus.

THÉRÈSE. — Sois de bonne foi. Son arrivée ici t'a un peu tourné la tête?

MICHEL. — Est-ce que la maison n'est pas entièrement bouleversée par sa présence?

THÉRÈSE. — En effet. Depuis trois semaines, il souffle sur ce toit un vent de plaisir effronté.

MICHEL. — Cette existence, trop cynique à ton gré, n'a pas compromis la marche de l'imprimerie. Et, tu le remarquais tout à l'heure, Augustin lui doit une part de sa santé morale.

THÉRÈSE. — Je le reconnais.

MICHEL. — La bonne humeur te semble toujours sujette à caution, mon amie. Que diable, on éprouve quelquefois le besoin de rire, en vertu de son tempérament, sans agiter fatalement des idées de trahison. Tu as le bonheur mélancolique, tu sais?

THÉRÈSE. — Parce que je suis souvent tourmentée.

MICHEL. — Indépendamment de toute raison personnelle, tu es grave, très grave.

THÉRÈSE. — Que veux-tu? Je t'aime tellement que mon amour ne peut être que triste.

MICHEL. — Mais tout le monde est amoureux, et tout le monde n'est pas triste. Qu'est-ce qu'on deviendrait si l'univers n'était rempli que de cœurs torturés? Heureusement qu'on y rencontre par-ci par-là quelques cœurs élémentaires.

THÉRÈSE. — Beaucoup trop.

MICHEL. — Pour mon compte, je traverse en ce moment une crise de médiocrité. Je me précipiterais avec ivresse à des plaisirs inférieurs. J'ai envie d'être ordinaire. Et c'est uniquement ce désir-là qui m'entraîne vers Mme Allain.

THÉRÈSE. — Alors, mon affaire est claire.

MICHEL. — Si l'accident avait dû se produire, il se serait déjà produit.

THÉRÈSE. — Certains frôlements sont dangereux.

MICHEL, galamment. — J'ai mieux pour l'intimité.

THÉRÈSE. — L'une n'empêche pas l'autre.

MICHEL. — Elle n'est pas mon type.

THÉRÈSE. — Tu es peut-être le sien?

MICHEL. — Tu n'as donc pas regardé ses mains carrées?

THÉRÈSE. — Jamais aucune femme ne t'a plu complètement. Mais cette considération ne t'a guère retenu.

MICHEL. — Puisqu'elle va partir, sapristi!

THÉRÈSE. — Qu'elle prenne garde. Cette fois, j'ai l'intention de défendre mon bien. Mon fils n'a plus besoin de sa mère. J'ai le droit de penser à mon bonheur personnel.

MICHEL. — Pauvre Mme Allain.

THÉRÈSE. — Je suis lasse des transformations qu'elle opère ici, je te charge de l'en prévenir. Passe encore pour Augustin. Quant à mon mari, je n'admets pas qu'on me le change.

MICHEL. — Tudieu! Quelle exaltation! Tu seras donc éternellement meurtrie, mon enfant.. (L'embrassant sur le front.) Qui croirait que des cheveux blancs se cachent sous cette masse dorée?

THÉRÈSE. — Tant que tu seras assez jeune pour être aimé, je serai assez jeune pour souffrir.

MICHEL, charmé. — Tu es la séduction en personne.

THÉRÈSE. — A quoi ça sert avec un être aussi nomade?

MICHEL. — A l'enchaîner.

THÉRÈSE. — Deux ou trois jours... Ah! que ne suis-je toutes les femmes!

MICHEL, avec tendresse. — Tendre obstinée!... Je contestais tes griefs quand tu m'accusais, à la minute, mais, au fond, j'en sentais la justesse.

THÉRÈSE. — Tu en conviens?

MICHEL. — Ingrat que je suis, je t'inquiète à chaque instant; et, cependant, je sais d'avance ce qui est de nature à t'alarmer. Quoique méchant, je comprends tout.

THÉRÈSE.— Tu comprends tout, mais tu n'éprouves rien.

MICHEL. — Nous allons reprendre nos chères habitudes d'amour et d'amitié, et nous réaliserons ce recommencement, sans nous préoccuper de la présence ou de la disparition de Mme Allain.

THÉRÈSE. — Dans ce cas, je suis sûre de perdre immédiatement l'austérité que tu me reproches.

MICHEL. — Présomptueuse.

THÉRÈSE. — Peut-être même me viendra-t-il bientôt, comme par enchantement, quelques-unes des qualités de l'autre, de ces qualités horribles, qui communiquent la bonne humeur.

MICHEL. — Tu me fabriqueras des confitures.

THÉRÈSE. — Me vois-tu installée devant une machine à coudre ou fourbue par les soins du ménage?

MICHEL. — Pas précisément. Mais je consens à n'importe quoi, pourvu que tu ne cesses pas de m'aimer. Je tiens à ton amour. Par vanité, par plaisir et par intérêt. Ta passion n'est-elle pas la source inépuisable qui alimente mon pauvre cœur? Et puis, je ne conçois pas cette maison sans amour.

THÉRÈSE, très gaie. — Bienfaisante ou funeste, il nous en faut, pas vrai?

MICHEL, chantant.

Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde!

Thérèse, qui, depuis quelques minutes, était assise sur le tabouret du piano, entame la partition de *la Belle Hélène*.

THÉRÈSE, fredonnant.

Amours divins, ardentes flammes!
Vénus! Adonis! Gloire à vous!

MICHEL, debout à côté d'elle, continuant.

Le feu brûlant vos folles âmes,
Hélas! ce feu n'est plus en nous!

MICHEL et THÉRÈSE, chantant ensemble.

Ecoute-nous, Vénus la blonde,
Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde!

MICHEL, à Thérèse qui vient d'aborder un autre motif. — Quel est ce morceau-là?

THÉRÈSE, sans s'interrompre. — L'air d'Hélène.

MICHEL. — Au deuxième acte?

THÉRÈSE, au piano et chantant.

Avec vaillance, moi je lutte,
Je lutte et ça ne sert à rien...

MICHEL, debout à côté d'elle, continuant.

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader, cascader ma vertu?

Sur ce dernier vers, Thérèse s'interrompt.

MICHEL. — Ne t'arrête donc pas.

Thérèse se remet à jouer nerveusement. Après une sorte de variation improvisée elle attaque le galop de *la Belle Hélène*.

Scène X

LES MÊMES, AUGUSTIN, Mme ALLAIN

Mme ALLAIN, dansant et chantant.

Pars pour la Crète.

MICHEL, de même.

Pars pour la Crète.

AUGUSTIN, de même.

Pars, pars, pars, pars.

Thérèse, qui n'a pas cessé de jouer, arrive au troisième acte de la partition.

MICHEL, dansant et chantant.

Je suis gai, soyez gais, il le faut, je le veux.

THÉRÈSE, avec mélancolie, au piano, et chantant.

Il est gai!

Mme ALLAIN, dansant et chantant.

Soyez gais!

AUGUSTIN, de même.

Soyons gais!

MICHEL, de même.

Je le veux!
Et tsing, tsing, balaboum, balaboum!

AUGUSTIN, de même.

Balaboum poum, poum!
Lalaïtou, poum, poum!

MICHEL, à Mme Allain. — La jolie jambe.

Mme ALLAIN. — J'en ai une seconde toute pareille.

MICHEL, bas à Mme Allain, tandis qu'Augustin continue à danser et à chanter. — Sérieusement, si vous étiez bon garçon, vous vous arrêteriez ce matin à la Commanderie, et je vous y rejoindrais.

Mme ALLAIN. — Je suis bon garçon, mais pas jusque-là.

AUGUSTIN, à Thérèse. — Bravo, mère, continue.

MICHEL, à Mme Allain. — Seriez-vous de celles qui disent toujours non? Avant, pendant et après?

Mme ALLAIN. — J'entends ne causer de chagrin à personne.

MICHEL. — Comme ça se trouve! Justement je cherche une liaison qui ne rendrait pas ma femme malheureuse.

THÉRÈSE, au piano et chantant.

Elle vient, c'est elle.
Elle vient, la voici!

AUGUSTIN, chantant et dansant.

Mon Dieu, qu'elle est belle
Malgré son souci!

Il fait un faux pas et trébuche.

MICHEL. — Hé! Prends garde, Augustin!

THÉRÈSE, s'arrêtant. — Tu es tombé?

AUGUSTIN. — A moitié. Je n'ai pas le pied sûr, aujourd'hui!

MICHEL, à Thérèse. — Tu t'interromps?

THÉRÈSE, crispée, se levant. — J'en ai assez.

Mme ALLAIN. — Tant pis.

AUGUSTIN. — Je te succède.

Il succède à Thérèse au piano.

THÉRÈSE, prête à sortir, à Mme Allain. — A tout à l'heure.

Mme ALLAIN. — A ce soir.

MICHEL, au fond, à Thérèse. — Tu vas à Grenoble?

THÉRÈSE. — Oui, chez Breton.

AUGUSTIN, sans cesser de jouer. — Breton frères, papier sans colle, papier de Chine!

Mme ALLAIN, à Augustin. — Mais c'est *Carmen* que tu joues?

MICHEL, à Thérèse. — Et le notaire? Qu'as-tu décidé?

THÉRÈSE, avec ironie, prête à sortir. — Ne t'inquiète pas.

Mme ALLAIN, debout à côté d'Augustin et fredonnant.

Près de la porte de Séville,
Chez mon ami Lillas Pastia...

AUGUSTIN, sans s'interrompre, de loin, à Thérèse. — Veux-tu que je t'escorte, maman?

THÉRÈSE, avec amertume. — Reste avec eux, mon petit. Pourquoi serais-tu sage quand les grands sont si fous?

MICHEL, de loin, tandis que Thérèse disparaît et qu'Augustin joue bruyamment du piano. — Que diable! Je consens à ne pas pratiquer les défauts de Paris, mais encore faut-il que Paris ne vienne pas me relancer!

Thérèse sort, éperdue.

Scène XI

Mme ALLAIN, MICHEL, AUGUSTIN

Mme ALLAIN, debout près d'Augustin, chantant.

L'amour est enfant de bohème,
Il n'a jamais connu de loi.
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi!

Elle bondit sur une chaise et décroche la guitare accrochée au mur; à Michel, tout en accordant sa guitare.

Mme ALLAIN. — Est-ce que *la Périchole* est arrivée?

MICHEL. — Pas encore.

AUGUSTIN, toujours au piano. — Je vais secouer Choudens.

MICHEL, à Mme Allain. — Reprenez.

AUGUSTIN, à Mme Allain. — C'est pour le coup que vous avez l'air d'une gitana.

MICHEL. — J'ai rencontré à Grenade une tireuse de cartes qui vous ressemblait.

Mme ALLAIN, fredonnant.

Près de la porte de Séville.

Des fleurs se détachent de son corsage et tombent.

Mme ALLAIN, s'interrompant. — Tiens, mes œillets s'échappent.

MICHEL, lui jetant des roses sur la tête. — Voilà des roses pour les remplacer.

Mme ALLAIN. — Prenez garde, vous allez déranger mes bandeaux.

AUGUSTIN, sans cesser de jouer. — La grande affaire! Des boucles un peu désordonnées vous embelliraient davantage.

Mme ALLAIN, vivement, la guitare entre les mains. — Je ne suis pas de ton avis. Cette coiffure me sied parfaitement. Mon mari me le répète tous les jours.

MICHEL, indigné. — Je vous défends de citer son opinion. D'abord, il ne s'y connaît pas en matière de femmes. Il n'est pas du métier, tandis que, moi, je suis de la carrière.

Mme ALLAIN, bas. — Je vous croyais retraité.

MICHEL, de même. — Je reprends du service.

Augustin, toujours au piano, fredonne l'air du toréador de *Carmen*.

Mme ALLAIN, bas à Michel, tout en faisant résonner sa guitare. — Sans plaisanterie, vous courez?

MICHEL, de même. — Je ne cours pas, mais, à l'occasion, je marche encore.

Mme ALLAIN. — Vous avez bien tort.

MICHEL. — J'aime l'amour.

Mme ALLAIN, bas. — Quel plaisir surfait! Pouah!

MICHEL, de même. — Vous avez beau en dire du mal, vous n'en dégoûterez jamais personne.

Catherine paraît au fond et se dirige vers un cartonnier.

Scène XII

LES MÊMES, CATHERINE

AUGUSTIN, sans cesser de jouer. — Qu'est-ce que vous réclamez, Catherine?

CATHERINE, des papiers à la main. — J'ai tout ce qu'il me faut.

AUGUSTIN. — Alors, bonsoir.

CATHERINE, du fond, à Augustin. — Ton maître d'armes est là, je t'avertis.

AUGUSTIN, de même. — Je ne reconnais qu'un maître, c'est ma fantaisie!

Mme ALLAIN, tout en faisant résonner sa guitare. — L'épée est quelquefois aussi utile que le piano, tu sais.

AUGUSTIN, hésitant. — Vous croyez.

MICHEL. — Un jour, tu peux avoir une femme à défendre.

Mme ALLAIN. — Et même deux ou trois!

AUGUSTIN, fermant le piano. — Voilà une raison acceptable, je me résigne.

MICHEL. — Je t'approuve.

Mme ALLAIN, tout en faisant résonner sa guitare. — A ce soir.

AUGUSTIN. — Peut-être avant.

Mme ALLAIN. — Peut-être.

AUGUSTIN. — Ne soyez pas trop gais.

Il sort sur les pas de Catherine.

Scène XIII

MICHEL, Mme ALLAIN

MICHEL. — Maintenant, tirons les choses au clair.

Mme ALLAIN, elle tourne les talons tout en fredonnant un air du deuxième acte de *Carmen*. — La la la la...

Elle se met à danser, la guitare à la main.

MICHEL. — J'exige une explication.

Mme ALLAIN, de même. — La la la la... (Elle jette sa guitare et s'empare de deux morceaux de l'assiette cassée précédemment par Thérèse; à Michel.) Voilà qui va nous servir de castagnettes.

Chantant et dansant.

Je vais danser en votre honneur
Et vous verrez, seigneur,
Comment je sais moi-même accompagner ma danse...

MICHEL, prenant la guitare et la faisant résonner. — Résignons-nous.

Mme ALLAIN, dansant et chantant. — La la la la... (S'interrompant, à Michel.) Par pitié, tenez moins gauchement votre guitare.

MICHEL. — Je ne chante pas dans les cours.

Mme ALLAIN, dansant et chantant, des castagnettes à la main. — La la la la... (Allant à Michel et rectifiant la

Thérèse et Michel. Augustin et [mc] Allain.
Scène X. — Augustin : « *Soyons gais !* »

position de sa guitare.) Plus en travers... là... de cette façon...

Michel, l'embrassant. — Bon, j'y suis.

M[me] Allain. — Je ne vous ai pas prié de m'embrasser.

Michel. — Je vous demande pardon. J'ai besoin de familiarité pour bien comprendre. Quand je ne suis pas mal élevé, je ne suis pas intelligent.

M[me] Allain, dansant et chantant.

Je vais danser en votre honneur
Et vous verrez seigneur...

Michel. — Dire que j'ai possédé un tas de femmes et que je n'ai pas encore ébréché celle-là...

M[me] Allain. — Que voulez-vous, mon cher? On ne peut pas les faire toutes.

Michel, se précipitant sur elle. — Mais je me vengerai.

M[me] Allain, se défendant. — Halte-là, misérable. La porte est ouverte... Si la maman d'Augustin entrait, vous seriez joliment déconfit.

Michel. — Moi?

M[me] Allain. — Je vois d'ici votre figure.

Michel. — Je rirais. Ce que j'aime dans ma situation, c'est qu'elle est fausse.

M[me] Allain. — Il est détraqué, ma parole.

Michel. — Dame! Vos jambes dansent un peu dans ma tête.

M[me] Allain, prenant un miroir et s'y regardant. — Le fait est que je suis en forme, ce matin. Il n'y a pas à dire, je suis trop belle pour un seul homme.

Chantant et dansant.

L'amour est enfant de bohème...

Michel. — Mon Dieu, mon Dieu, que je m'amuse! Comme je devais m'ennuyer depuis cinq ans!

Scène XIV

Les mêmes, CHAVASSIEUX

Chavassieux, faisant irruption. — A la bonne heure!

M[me] Allain, gracieusement. — Monsieur Chavassieux!

Chavassieux. — Continuez votre rigodon, madame.

Michel, avec impatience. — Votre fille est sortie, mon beau-père.

Chavassieux. — Je viens de la rencontrer.

M[me] Allain, relevant ses cheveux. — Dans ces parages?

Chavassieux. — Devant la grille. Elle m'a même invité à déjeuner.

Michel. — Elle a prévenu mes désirs.

M[me] Allain. — Et, sans doute, elle vous a chargé de nous surveiller jusqu'à son retour?

Chavassieux. — La fine mouche! Elle est rusée comme une Dauphinoise.

M[me] Allain. — Votre mission ne sera pas difficile à remplir, cher monsieur. Je sors à la minute, et pour toute la journée.

Chavassieux. — Moi qui me réjouissais de manger un gratin à côté de vous.

M[me] Allain, se versant à boire. — Voulez-vous trinquer avec moi pour vous dédommager?

Chavassieux. — Avec plaisir.

M[me] Allain. — Je meurs de soif.

Michel. — Méfiez-vous, ce petit vin est dangereux.

M[me] Allain, à Michel. — Moins que son propriétaire.

Chavassieux. — Sans reproche, ma blonde éche-

velée, vous vous trémoussiez gaiement dans les bras de mon gendre.

Mme ALLAIN. — Il est si bon danseur.

MICHEL. — C'est Thérèse qui est responsable de vos entrechats.

Mme ALLAIN. — Elle s'est mise à jouer *la Belle Hélène*, et nous avons tous perdu la tête, Augustin compris.

CHAVASSIEUX. — Il y a un mois, quand ma fille s'asseyait au piano, personne ne songeait à danser. Mais vous êtes arrivée, madame, et ces murs sont devenus roses.

MICHEL. — La vie a changé de couleur.

CHAVASSIEUX, examinant la transformation des murs. — Peste! vous auriez pu gagner beaucoup d'argent.

Mme ALLAIN. — Ces peintures sont mon œuvre.

CHAVASSIEUX, avec admiration. — Les beaux fruits! On voudrait y mordre. Voilà un chérubin qui ne demande qu'à parler... Encore un autre!... Drôle de femme! Elle fait des enfants partout.

MICHEL, à Mme Allain. — Quel dommage que vous les fassiez seule!

CHAVASSIEUX. — Vous avez décidément la bosse de la maternité.

Mme ALLAIN. — Pas pour le moment, monsieur Chavassieux.

MICHEL. — Prenez garde, madame Allain.

Mme ALLAIN, à Chavassieux. — Vous n'avez commis qu'une fille, n'est-ce pas?

CHAVASSIEUX. — En tout et pour tout.

Mme ALLAIN. — Par économie?

CHAVASSIEUX. — Par avarice!

MICHEL. — Et, encore, il n'a pas réfléchi.

CHAVASSIEUX, gravement. — Moquez-vous de moi, monsieur Fontanet. Lorsque Augustin aura vingt ans, vous saurez ce que coûte l'éducation des enfants.

MICHEL, consultant un registre. — Huit cent dix francs soixante-quinze ne peuvent guère compenser vos sacrifices paternels, monsieur Chavassieux. Néanmoins, je vous rappelle qu'aujourd'hui vous avez cette modeste somme à toucher dans mes bureaux.

CHAVASSIEUX. — Je n'avais pas oublié l'échéance de mes intérêts. Le jour où je dois recevoir de l'argent n'est pas un jour pareil aux autres.

MICHEL, avec impatience, découpant des petits morceaux de papier. — La caisse est ouverte.

CHAVASSIEUX, s'asseyant. — Je connais les habitudes de la maison.

Mme ALLAIN. — Monsieur Chavassieux a largement le temps puisqu'il déjeune avec vous.

MICHEL, insistant. — Les fonds sont prêts et les ordres, donnés.

CHAVASSIEUX. — Tout à l'heure. Je ne suis pas pressé.

Mme ALLAIN, malicieuse, à Chavassieux. — Je le vois à votre bonne figure. Ma parole, vous avez presque un air généreux, ce matin.

CHAVASSIEUX, protestant. — Permettez...

Mme ALLAIN. — Et je ne serais pas autrement surprise si vous étiez descendu à Vizille avec l'arrière-pensée de refuser les intérêts de votre créance, et même de verser quelques billets de banque dans l'entreprise de votre gendre.

CHAVASSIEUX. — Pour le coup, madame, vous me jugez trop bien.

MICHEL. — C'est mal. Vous calomniez mon beau-père.

CHAVASSIEUX. — Oui, monsieur; je suis la rapacité en personne, un grippe-sou, un pleure-misère, le dernier des pince-mailles, et je ne tiens pas à entamer mon saint-frusquin.

Mme ALLAIN. — Excepté aujourd'hui. Car votre désir est transparent. Vous brûlez d'envie d'obliger monsieur Fontanet.

CHAVASSIEUX. — Quel est ce traquenard?

MICHEL. — Sérieusement, mon beau-père, vous songeriez à vous inscrire pour quelques actions?

Mme ALLAIN, à Michel. — Combien valent-elles, ces actions?

MICHEL. — Deux mille francs chacune.

Mme ALLAIN. — Il faut en prendre une ou deux, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX, rétrogradant. — Cette pression est de mauvais goût.

MICHEL. — Vous l'assassinez, madame Allain.

CHAVASSIEUX, à Michel. — Vous faites un joli métier, monsieur.

Mme ALLAIN, palpant la redingote de Chavassieux. — Voyons?... De quel côté est votre portefeuille?

CHAVASSIEUX, ému et furieux. — Ne me tâtez pas ainsi, vous me troublez, madame.

Mme ALLAIN. — Allégez-vous d'un billet de mille et je vous embrasse!

CHAVASSIEUX, reculant. — Cajoleuse!

MICHEL. — Moi aussi.

CHAVASSIEUX, repoussant Michel. — Je n'admets pas ces mœurs.

Mme ALLAIN, lui sautant au cou. — Je ne puis résister à ma tentation.

CHAVASSIEUX, bouleversé. — Oh! le dangereux baiser.

MICHEL, à Mme Allain. — Imprudente.

Mme ALLAIN, à Chavassieux. — Décidez-vous, et je recommence.

CHAVASSIEUX, reculant toujours. — Pas de bêtises. A mon âge, un second baiser serait fatal.

Il se sauve, épouvanté.

Scène XV

MICHEL, Mme ALLAIN

MICHEL. — Ouf! Nous en voilà délivrés.

Mme ALLAIN. — La manœuvre a réussi, mais, un instant, j'ai eu peur. Quand je l'ai embrassé, j'ai cru qu'il allait consentir et s'installer.

MICHEL. — Il a beau aimer les femmes, c'est encore l'argent qu'il préfère.

Mme ALLAIN. — Si je restais un mois de plus à Vizille, je me chargerais de l'apprivoiser, ce vieux ladre. Je lui ferais cracher cent mille francs dans votre coffre-fort.

MICHEL. — Vous vous intéressez donc à moi?

Un silence.

Mme ALLAIN. — J'ai beaucoup de sympathie pour vous.

MICHEL, excessif. — Quel bonheur! Oh! que je suis heureux!...

Mme ALLAIN. — A ce point?...

MICHEL. — Car la sympathie est un sentiment indéterminé dont on peut tout espérer...

Mme ALLAIN. — Oui...

MICHEL. — Une sorte d'inclination confuse qui annonce aussi bien les prémices de l'amour que celles de l'amitié. (Un silence.)

Mme ALLAIN. — Si vous vous contentiez de mon amitié?...

MICHEL. — Comment?

Mme ALLAIN, sincèrement. — Je vous le demande, sans pruderie, en camarade.

MICHEL. — Quelle est cette nouvelle chanson!

Mme ALLAIN. — Puisque l'irruption de votre beau-père a suspendu nos ébats, profitons-en pour demeurer tranquilles.

MICHEL. — Il est un peu tard, à présent. J'ai fait un rêve, et je ne serais pas fâché de le convertir en réalité.

Mme ALLAIN. — Alors, parce que j'ai été légère, et vous familier, nous sommes condamnés à une mauvaise action?

MICHEL. — Vous l'avez dit.

Mme ALLAIN. — Il fallait m'avertir quand je suis arrivée.

MICHEL. — Il fallait vous sauver tout de suite en me voyant fidèle.

Mme ALLAIN. — Tant que vous l'êtes encore, je décampe.

MICHEL, la retenant. — A quoi bon, maintenant? Votre disparition ne me rendrait pas les vertus dont votre présence m'a dépouillé.

Mme ALLAIN. — Vous croyez?

MICHEL. — Dame, à vous regarder vivre depuis trois semaines, je me suis rappelé que nous avions toutes sortes de bonheurs sous la main, et je sens que, désormais, je vais commettre mille extravagances.

Mme ALLAIN. — Vous allez ravager la contrée.

MICHEL, galant. — Je serais très triste de perdre la tête avec une autre.

Mme ALLAIN. — Est-il si indispensable de la perdre, mon ami?

MICHEL. — J'ai une envie folle de m'amuser.

Mme ALLAIN. — Moi aussi.

MICHEL. — Eh bien?

Mme ALLAIN. — Nous en sommes tous là. Mais il ne suffit pas d'avoir le désir de s'amuser pour s'arroger le droit de le faire. Si agréables que soient les plaisirs, on est bien obligé de compter avec les devoirs.

MICHEL. — Il vaut mieux prendre d'abord les plaisirs qui se présentent. Quant aux devoirs, on est toujours sûr de les retrouver.

Mme ALLAIN. — Votre morale est commode!

MICHEL. — Vous m'appartiendrez dans une heure ou je suis un homme perdu.

Mme ALLAIN. — Comment, débauché que vous êtes, vous oseriez par vice, encore plus que par dépit, vous oseriez désoler cette maison?

MICHEL. — Certainement.

Mme ALLAIN. — Ce vieux bureau tromperait cette bonne table de travail?

Elle désigne le bureau de Michel et la table de Thérèse.

MICHEL. — Ecoutez, ne soyez pas si gentille en me parlant, vous m'ôtez le peu de fidélité qui me reste.

Mme ALLAIN. — Jurez-moi d'abandonner vos vilains projets.

MICHEL, follement. — Je commence demain mes équipées.

Mme ALLAIN. — Je vous blâmerai du fond du cœur.

MICHEL. — Moi aussi, je me blâmerai, et sérieusement encore: mais sans m'interrompre. Que voulez-vous? On ne peut pas toujours tenir compte de sa conscience, et encore moins de l'opinion. D'abord, j'ai toujours été blâmé. A dix ans, à vingt ans, à trente ans, à tous les âges. Quand j'étais petit, plus tard, maintenant, je me suis sans cesse entendu répéter, on m'a éternellement corné aux oreilles: « Pourquoi as-tu dit ça? Pourquoi as-tu fait ça? » Mes parents, ma femme, mon fils, mes amis, jusqu'à mes domestiques, la terre entière, m'a fatigué de ce refrain. A quoi bon m'obstiner? Puisqu'il est dans mon tempérament de mal agir, je renonce à lutter. Depuis cinq ans, je commets une erreur indubitable, en essayant de m'assagir. Ce qui arrive aujourd'hui devait arriver. On ne change pas sa nature.

Mme ALLAIN. — J'admire votre résignation. Au moins, voilà un homme qui cultive ses faiblesses.

MICHEL. — Je serais le dernier des imbéciles de ne pas soigner mes défauts. Tout ce qui m'est advenu d'heureux en ce monde est sorti de mes imperfections.

Mme ALLAIN. — Vous n'aurez peut-être pas toujours la même chance. Quand vous pratiquiez cette théorie, vous aviez quelques années de moins. Aujourd'hui, vous avez un grand fils, la responsabilité d'une centaine d'ouvriers, une lourde affaire en perspective. Prenez garde, tant d'intérêts divers pourraient chavirer dans une de vos fantaisies.

MICHEL, follement. — Eh bien, après? Famille, argent, honneur, je donnerais tout pour vous obtenir!

Mme ALLAIN, avec ironie. — Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour dix minutes de cette femme?

MICHEL. — Dix minutes! Mais, vingt minutes, une heure, des heures, des jours; sans doute un mois, peut-être une saison.

Mme ALLAIN. — Je ferais l'été, et l'hiver serait réservé à votre femme.

MICHEL. — Eh! mon Dieu! pourquoi pas? (Tendrement.) En effet, je l'avoue, j'avais caressé l'idée d'un pacte sceptique entre vous et moi. On se serait enchaîné au printemps; on se serait délié à l'automne; et, si nous avions été contents l'un de l'autre, nous aurions recommencé l'année suivante. On aurait mis ensemble de la bonne humeur, des baisers, des promenades. Le plaisir engage quelquefois plus que les serments éternels.

Mme ALLAIN. — Le programme a de quoi séduire.

MICHEL. — Vous voyez, vous avez songé à quelque chose de semblable?

Mme ALLAIN, lui effleurant l'épaule. — Je vous ôte ce cheveu un peu trop long pour un homme.

MICHEL, arrangeant le corsage de Mme Allain. — Je consolide ce ruban que nous avons maltraité dans nos inconvenances.

Mme ALLAIN, ramassant des papiers froissés. — Pauvre plan! Il est chiffonné aussi.

MICHEL. — Je m'imaginais que, tout à l'heure, avant vos corvées de famille, vous consentiriez à faire escale à la Commanderie et que le pacte rêvé serait scellé ce matin.

Mme ALLAIN. — Bigre! Me voilà mal embarquée. J'ai plaisanté, j'ai ri, j'ai joué avec un homme dangereux, et je n'ai pas réfléchi que mes imprudences constituaient peu à peu un engagement dont il faudrait m'acquitter.

MICHEL. — L'échéance a sonné, exécutez-vous.

Mme ALLAIN. — J'aime mieux être malhonnête.

MICHEL. — Vous avez en face de vous un créancier impitoyable, je vous le déclare.

Mme ALLAIN. — Je demande du temps.

MICHEL. — Je veux être payé aujourd'hui même.

Mme ALLAIN, sérieusement. — Cessons cet amusement. D'abord, aujourd'hui, plusieurs entrepreneurs sont convoqués là-bas. Si tentée que je fusse, je ne pourrais pas profiter de votre présence; et votre visite me compromettrait inutilement.

MICHEL. — En ma qualité d'ingénieur, j'ai le droit de pénétrer partout.

Mme ALLAIN. — La médisance est trop clairvoyante.

MICHEL. — Allez devant, et je vous rejoindrai quand ils seront partis?

Mme ALLAIN. — Votre tête marche, marche, et vous ne vous rendez pas compte de la gravité de vos projets.

MICHEL, coupant des fleurs et les plaçant entre les mains de Mme Allain. — Tenez, prenez ces iris. Dès que vous serez seule, vous les attacherez à une persienne quelconque et j'entrerai.

Mme ALLAIN, refusant les fleurs. — Vous n'entendez donc pas?

MICHEL. — Justement la fenêtre du pan coupé a l'air d'attendre une aventure.

Mme ALLAIN. — Elle attendra bien encore.

MICHEL. — J'ai vaincu des cœurs difficiles. Je ne conçois pas votre résistance.

Mme ALLAIN. — Laissez-moi vous épargner des remords.

MICHEL. — Des remords? Mais c'est délicieux. Mais je ne demande pas mieux que d'en ressentir. Il y a si longtemps que je n'en ai pas eu!

Mme ALLAIN. — Qu'une autre vous en procure! Moi, je préfère vous donner des regrets.

MICHEL. — Alors, vous refusez?

Mme ALLAIN. — Décidément.

MICHEL, avec colère. — Ingrate!

Mme ALLAIN. — Quelle drôle d'injure! Ingrate! Une femme est toujours sûre d'entendre ce mot-là chaque fois qu'un homme lui offre tout et qu'elle n'accepte rien. (Un silence.)

MICHEL, assis. — J'ai beaucoup de chagrin.

Mme ALLAIN, s'approchant de lui, avec intérêt. — Vous plaisantez?

MICHEL. — Beaucoup.

Mme ALLAIN. — N'exagérons pas. A la rigueur, je peux vous rendre heureux; mais, malheureux, je n'ai pas tant de présomption.

MICHEL. — Parce que vous ne croyez pas à mon amour.

Mme ALLAIN. — Je crois surtout à votre impatience.

MICHEL, gaiement. — Que diable. L'ardeur n'est pas un crime. Et, si vous partagiez ma tendre ambition, vous n'en seriez pas diminuée à mes yeux.

Mme ALLAIN. — Au contraire.

MICHEL. — Pourquoi donc les affinités des corps ne seraient-elles pas aussi respectables que celles des âmes? Qu'a-t-on inventé de plus éloquent, de plus sincère, de plus loyal, que le désir? L'être physique, au moins, ne ment pas, lui, et je défie bien un homme de simuler certaine minute d'exaltation.

Mme ALLAIN. — Le cœur des femmes réclame autre chose.

MICHEL. — Croyez-en mon expérience. Ne la méprisez pas, cette minute passagère. Elle a déterminé souvent des ententes savoureuses et de longue durée. Les meilleurs bonheurs ont commencé par là. Qu'est-ce qui nous prouve que, tout à l'heure, en sortant de la Commanderie, je ne serai pas follement amoureux de vous?...

Mme ALLAIN, gagnée. — Si l'un de nous doit en revenir transformé, ce n'est pas vous, c'est moi.

MICHEL. — Vous?

Mme ALLAIN. — Mes sentiments sont peut-être plus sérieux que les vôtres.

MICHEL, avec joie. — Je vous ai convaincue?

Mme ALLAIN. — N'est-il pas téméraire de votre part de vous embarrasser d'une maîtresse aimante?

MICHEL. — J'en fais mon affaire.

Mme ALLAIN. — Réfléchissez. Comme amour profond, vous avez déjà votre femme, et, comme aventure, je crains à présent de mal tenir l'emploi.

MICHEL. — Vous ne parviendrez pas à m'effrayer.

Mme ALLAIN. — Méfiez-vous, je ne sais pas que rire, je suis capable de pleurer.

MICHEL, incrédule. — Avec cet air florissant?

Mme ALLAIN. — On peut très bien être grasse et sentimentale.

MICHEL. — Vous vous moquez de moi?

Mme ALLAIN. — Si je vous racontais?...

MICHEL, follement. — Non, non, ne me racontez pas. Le jour où vous souffrirez par moi, j'aime autant me croire votre première douleur.

Mme ALLAIN. — Vous êtes encourageant, vous! Ce jour-là vous paraît donc inévitable?

MICHEL, la serrant dans ses bras. — Nous serons fixés demain. Pour le quart d'heure, ne songeons qu'aux bonnes certitudes qui nous attendent à deux pas d'ici.

Mme ALLAIN, se débattant. — A bas les pattes! N'escomptons pas l'avenir!

MICHEL. — Bonheur, chagrin, caprice et passion, nous avons tout envisagé. Maintenant, il s'agit de contenter mon cœur, et le reste! Sacré nom d'un chien! Je ne suis pas encore à l'âge de l'amour parlé.

Mme ALLAIN. — Quel homme! Quel homme! Je n'en ai jamais rencontré de pareil!

MICHEL. — L'espèce a disparu. Il n'y a plus de vrais cochons, je suis le dernier.

Mme ALLAIN, avec effroi. — Dieu me pardonne! C'est moi qui ai bu et c'est lui qui est gris.

MICHEL. — Vous n'avez pas besoin de reculer. Je n'ai pas le dessein de profaner la maison.

Mme ALLAIN. — Je ne fuis pas, je monte m'habiller.

MICHEL, lui barrant la route. — Ah! ça, non, par exemple! Je ne vous permettrai pas de vous dérober.

Mme ALLAIN. — Je déjeune en ville, et jamais la province n'accepterait ce costume de laine.

MICHEL. — Et vos achats? Et les entrepreneurs? Et la poste?

Mme ALLAIN. — Je les remets à tantôt.

MICHEL. — Débarrassez-vous d'abord de vos courses, moi compris; et vous changerez de robe ensuite.

Mme ALLAIN, tentée. — Vous y tenez beaucoup?

MICHEL. — Ne montez pas. C'est si ennuyeux de se déshabiller quand ce n'est pas pour quelque chose de mal.

Mme ALLAIN. — Je n'ai plus le temps de sortir.

MICHEL. — Toujours des échappatoires! Comment, vous n'avez pas encore épuisé les formalités de la défense?

Mme ALLAIN. — Je balance. Je voudrais, je ne voudrais pas.

MICHEL. — Mon Dieu, mon Dieu, comme les femmes attachent de l'importance au don de leur personne! De combien de plaisirs elles se privent!

Mme ALLAIN, nettement. — Quelle heure est-il?

MICHEL. — Neuf heures.

Mme ALLAIN, mettant son chapeau. — Si tôt?... Où donc ai-je posé ma montre?

MICHEL. — Ici, mon amour, sur la cheminée.

Mme ALLAIN, le menaçant du geste. — Vous!

MICHEL, lui tendant sa montre. — Ce bijou de nickel n'a pas dû vous ruiner.

Mme ALLAIN, gravement. — Ne raillez pas ce cadeau de mon petit garçon.

MICHEL, avec enthousiasme. — Vous êtes une maman exceptionnelle, une maman!...

Mme ALLAIN, reprenant les fleurs qu'elle a refusées précédemment. — Vous me donnez ces iris?

MICHEL. — N'oubliez pas le signal convenu.

Mme ALLAIN. — Je vous défends de me rejoindre.

MICHEL, l'aidant à s'habiller. — J'obéirai. J'embrasse cette écharpe qui va protéger vos épaules. Que de séductions sous cette mousseline!

Mme ALLAIN, prête à sortir, se retournant subitement. — Hein? Qu'est-ce qui serait attrapé si maman n'était pas bien faite?

Scène XVI

MICHEL, AUGUSTIN

AUGUSTIN. — J'arrive trop tard.

MICHEL. — Trop tard, pourquoi?

AUGUSTIN. — Pour rencontrer Mme Allain.

MICHEL. — Elle me quitte à la seconde.

AUGUSTIN. — Si j'avais su!

MICHEL. — Tu n'aurais pas écourté ta leçon d'armes?

AUGUSTIN. — Est-elle déjà en route, ou encore dans sa chambre?

MICHEL, le chapeau sur la tête. — Tu m'en demandes beaucoup.

AUGUSTIN, troublé. — Tu sors?

MICHEL. — Je vais jusqu'au Lyonnais.

AUGUSTIN. — Tu n'as pas d'ordres à me donner?

MICHEL, impatient. — Aucun. Si tu vois Catherine avant moi, réclame-lui mon relevé.

AUGUSTIN. — Je ne comprends pas.

MICHEL. — Elle comprendra.

AUGUSTIN, sans raison. — Papa?

MICHEL. — Quoi?

AUGUSTIN. — Qu'as-tu fait de mon travail sur Guy de Maupassant? Je ne le retrouve pas.

MICHEL, de loin. — Je l'ai posé là, sur mon bureau. Tu n'as qu'à le prendre.

AUGUSTIN. — Où donc?

MICHEL, revenant sur ses pas. — Ce sont ces papiers... qui te crèvent les yeux.

AUGUSTIN. — Nullement. Ce sont les statuts de la nouvelle société.

MICHEL. — Me serais-je trompé? (Cherchant sur la table.) Tiens!... En effet.

AUGUSTIN. — Ne l'aurais-tu pas serré dans ton meuble, par hasard?

MICHEL, contrarié. — Tu es donc bien pressé de te relire? (Il tire ses clefs de sa poche et se dispose à ouvrir le meuble.)

AUGUSTIN, désireux de parler. — Puisque cette notice aura l'honneur d'accompagner les lettres de Maupassant, je ne saurais trop l'améliorer.

MICHEL, ouvrant le meuble. — Tu avais raison, ma foi.

AUGUSTIN. — A propos de ce livre, il ne faut pas que je néglige d'en porter les épreuves au père Borie.

MICHEL. — Je compte sur toi pour tenir ma promesse.

AUGUSTIN. — On n'oublie pas un homme qui a connu Flaubert.

MICHEL, lui restituant ses papiers. — Voici. Maintenant, corrige ta prose, puisque tu es pris d'une si belle ardeur.

AUGUSTIN. — Faute de mieux. Entre nous, ce matin, je me sens aussi déraisonnable que toi. (Michel qui était en train de fermer le meuble, s'interrompt et se retourne.) Si Mme Allain était encore là à danser, je ne songerais pas à mon devoir, je te le promets.

MICHEL, un peu honteux. — Je t'excuse, mon petit.

AUGUSTIN. — Comme cette chambre sent la violette! En voilà une fleur qui a perdu de sa modestie.

MICHEL. — Ouvre l'autre battant de la porte.

AUGUSTIN. — Je ne te retarde pas?

MICHEL. — Ça n'a pas d'importance.

Sans ôter son chapeau, il s'assied à demi sur le rebord d'une table, et, nerveusement, il agite la canne qu'il tient à la main.

AUGUSTIN. — Gare! Cette échelle ne tient guère sur ses jambes.

MICHEL. — Pousse-la contre le mur, veux-tu?

AUGUSTIN. — Qu'est devenu le portrait de Mme Allain?

MICHEL, gêné. — Elle l'aura sans doute emporté.

AUGUSTIN, gaiement. — Crois-tu qu'elle était fringante et lancée, tout à l'heure?

MICHEL. — Un peu trop, peut-être.

AUGUSTIN. — Bah! la hardiesse lui va si bien. On ne peut pas être plus le contraire de mon rêve et me plaire en même temps davantage.

MICHEL, allumant une cigarette, comme à lui-même. — L'esprit propose et le cœur dispose.

AUGUSTIN. — Je te vole une cigarette.

MICHEL. — A ton aise. (Il se lève et se dirige vers le meuble pour le fermer et en ôter la clef.)

AUGUSTIN. — Excepté autrefois, boulevard Poissonnière, je ne me rappelle pas avoir autant ri que ce matin.

MICHEL, spontanément, avec reproche. — Mais, sacripant, jadis, tu ne me parlais jamais d'elle.

AUGUSTIN. — Jadis, j'étais occupé des choses, et non des gens. Alors, Mme Allain n'était pas un plaisir pour moi.

MICHEL, gravement. — Petit ou grand, on ne s'arrête qu'à ce qui amuse.

AUGUSTIN, s'animant. — Quand je pense que j'ai passé des jours et des jours à côté d'elle, et que je n'ai presque pas de souvenirs. Que de moments précieux, dont j'ai dû être le témoin distrait et léger! Lorsqu'on est jeune, on ne sait vraiment pas le prix des regards et des paroles.

MICHEL, charmé. — Tu es délicieux.

Il revient sur ses pas, pose ses clefs sur sa table, embrasse Augustin et s'attarde volontairement.

AUGUSTIN, s'installant à demi sur les genoux de Michel. — Tu comprends, papa, dès que je débarquais chez Mme Allain, je n'avais qu'une idée, moi, c'était de jouer.

MICHEL. — Naturellement.

AUGUSTIN. — Les enfants m'accaparaient aussitôt. Je ne remarquais même pas la maîtresse de la maison.

MICHEL. — Tu n'étais pas encore le gamin rêveur que tu allais être, et que tu n'es déjà plus.

AUGUSTIN. — Heureusement. On jouait tout l'après-midi. (Avec emphase.) Tu as connu aussi les méprises du colin-maillard et les angoisses du cache-cache?

MICHEL. — J'en frémis encore.

AUGUSTIN. — Nous inventions mille extravagances. Nous mettions l'appartement à sac, de fond en comble, et Mme Allain ne nous grondait jamais.

MICHEL. — Sa tranquillité ne se dément pas facilement, hein?

AUGUSTIN. — On criait, on se poursuivait dans les couloirs, on s'embusquait sous les rideaux. Un jour, une grande personne est entrée et je suis resté prisonnier derrière une tapisserie. J'avais beau la soulever, je n'osais pas m'échapper... Je vois encore ce monsieur. Il tourmentait un livre entre ses doigts... Mme Allain arriva tout de suite.

MICHEL. — Et puis, alors?

AUGUSTIN. — Cinq minutes après, quand ils sortirent de la chambre, je me précipitai vers le livre en question qui était posé sur la table et je lus pour la première fois le nom de Beaudelaire.

MICHEL, gaiement. — Beaudelaire chez Mme Allain! Un amoureux seul pouvait avoir cette attention.

AUGUSTIN, troublé. — Pas nécessairement...

MICHEL. — Ces mâtines de femmes!

AUGUSTIN, suivant son idée. — Et pourtant le volume renfermait une lettre, je me rappelle.

MICHEL, vivement. — Est-ce que tu sais le nom de ce monsieur?

AUGUSTIN. — Je ne m'en doute pas.

MICHEL. — C'est égal, on apprend toujours plus de choses qu'on ne voudrait.

AUGUSTIN. — Jusqu'au soir, Mme Allain garda les yeux rouges.

MICHEL. — Tu ne l'as pas instruite de ta découverte, j'imagine?

AUGUSTIN. — Tu es le premier à qui je la révèle.

MICHEL, prêt à sortir. — A la bonne heure.

AUGUSTIN.— J'aurais rougi d'avouer à Mme Allain mon espionnage involontaire.

MICHEL. — N'exagérons pas.

AUGUSTIN. — Ne me vends pas surtout.

MICHEL, malgré lui. — Je ne vais pas voir ton amie.

AUGUSTIN. — Je préfère m'en remettre à ta discrétion plutôt qu'aux circonstances.

MICHEL, prêt à sortir. — Tu as ma parole.

Sur le seuil, chantant d'une voix nerveuse.

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi.

Il esquisse une vague menace avec sa canne et sort rapidement.

AUGUSTIN, seul, décontenancé. — Il y a quelques minutes, quand nous dansions là, sa voix était moins fébrile.

Scène XVII

AUGUSTIN, CATHERINE

CATHERINE. — Que regardes-tu avec tant d'attention?

AUGUSTIN. — La route.

CATHERINE. — La route qui mène à la Commanderie.

AUGUSTIN. — Je voudrais avoir vingt ans, Catherine.

CATHERINE. — Pourquoi cette impatience?

AUGUSTIN. — On ne prend pas les enfants au sérieux.

CATHERINE. — Porte ces imprimés à la mise en pages.

AUGUSTIN, revenant sur ses pas. — Une seconde. J'ai quatre lignes importantes à écrire, et j'ai hâte de les expédier.

Il s'assied et se dispose à écrire.

CATHERINE, s'écartant par discrétion. — Pardon.

AUGUSTIN, la retenant du geste. — Je demande une partition pour Mme Allain, tout simplement.

CATHERINE. — Tu n'as pas besoin de te presser. Aujourd'hui, le courrier ne partira pas avant sept heures.

AUGUSTIN, écrivant. — La raison?

CATHERINE. — On est obligé de réparer la voie entre Lyon et Grenoble. Le rapide de l'après-midi est supprimé momentanément.

AUGUSTIN. — Vous êtes toujours précise et bien renseignée.

CATHERINE. — Je répète ce que Mme Allain disait devant moi à ton père.

AUGUSTIN. — Elle doit ces détails à la petite du garde-barrière.

CATHERINE. — Justement, celle-ci est venue ce matin.

AUGUSTIN, absorbé. — D'habitude, mon père choisit le train de quatre heures, n'est-ce pas, quand il va à Paris?

CATHERINE. — Tu souhaites son départ?

AUGUSTIN, fermant sa lettre. — Pas du tout. (Rêveusement.) Quatre heures!...

CATHERINE. — Tu as terminé?

AUGUSTIN, prêt à sortir. — Voilà.

CATHERINE. — Pourquoi prends-tu par le jardin?

AUGUSTIN. — C'est plus long.

CATHERINE. — Ta paresse est revenue?

AUGUSTIN, sur le seuil. — Quand Mme Allain deviendra notre voisine, il faudra abattre ce bouquet d'arbres.

CATHERINE. — Tu as raison. Il masque la Commanderie.

FIN DE L'ACTE III

Les actes IV et V paraîtront dans le prochain numéro de L'*Illustration Théâtrale* (28 janvier).

LE VIEIL HOMME

Thérèse et Michel.

ACTE IV

Quelques heures après. Augustin, monté sur une échelle, classe des livres avec nonchalance. Catherine, toujours active, va et vient dans la chambre, prend des notes, consulte des dossiers...

Scène première

AUGUSTIN, CATHERINE

AUGUSTIN. — Je manque d'enthousiasme.

CATHERINE. — Courage... Allons...

AUGUSTIN. — J'ai l'échelle triste.

CATHERINE. — Ne regarde donc pas toujours du côté du jardin.

AUGUSTIN. — Dumas fils...

CATHERINE. — Charge-toi seulement des auteurs dramatiques. On ne t'en demande pas davantage.

AUGUSTIN. — Ibsen... Grenet-Dancourt... Il fait plus chaud en haut qu'en bas, vous savez. Entre nous, l'été est mal choisi pour une corvée de ce genre. (Descendant de son échelle.) Dans les autres maisons, on ne procède à l'inventaire qu'en décembre.

CATHERINE. — Sans doute, sans doute; mais la mise en actions de l'imprimerie exige dès maintenant une balance générale.

Thérèse entre; son visage est altéré.

Scène II

LES MÊMES, THERESE

THÉRÈSE, à Augustin, l'approuvant. — Voilà qui est parfait.

AUGUSTIN, triant des livres. — Chose promise, chose due.

CATHERINE. — Vous avez pensé à mon papier de Chine, madame?

THÉRÈSE. — Je ne viens pas de Grenoble...

CATHERINE. — Alors...

Thérèse se détourne et considère tristement le désordre de la chambre.

AUGUSTIN. — Inscrivez trois cents Théâtre d'Augier, Catherine.

CATHERINE. — Dresse toi-même ton catalogue.

AUGUSTIN, prêt à sortir. — Je vais voir ce qu'il nous en reste en magasin... Je suis là tout de suite.

CATHERINE. — A ton aise. Circule, mon petit, je ne m'occupe pas de ton département.

AUGUSTIN. — Ne touchez pas à cette liste.

CATHERINE. — Sois tranquille.

AUGUSTIN. — Ces épreuves m'appartiennent.

CATHERINE. — Je n'ai pas l'intention de te les corriger.

AUGUSTIN. — Ce sont les bonnes feuilles du Maupassant que mon père a promises à M. Borie. (Il sort.)

Scène III

CATHERINE, THERESE, puis VIRGINIE

Thérèse s'approche d'une petite table. A côté d'une carafe pleine, se trouve encore le verre dans lequel Mme Allain a bu tout à l'heure. Elle prend le verre, esquisse le geste de boire, puis dépose le verre sur la table avec répugnance.

CATHERINE. — Vous faut-il un verre, madame?

THÉRÈSE. — Ne sonnez pas, je ne veux rien prendre.

CATHERINE. — Vous êtes toute pâle.

THÉRÈSE. — Je suis un peu lasse.

CATHERINE. — Asseyez-vous.

THÉRÈSE, dissimulant. — C'est la faute de Labourin.

CATHERINE. — Vous l'avez rencontré?

THÉRÈSE. — En passant devant l'étude de Bardot, je suis entrée sans trop savoir pourquoi et je suis tombée sur lui. Quel paysan prolixe et madré!

CATHERINE. — Avez-vous terminé au moins?

THÉRÈSE. — Oui et non. (Elle s'approche de sa table habituelle et remarque un paquet déposé dessus.) D'où vient ce rouleau? (Ouvrant le paquet.) La Périchole?

CATHERINE, désignant un dossier. — J'ai préparé votre travail.

Virginie entre. D'une main, elle tient un paquet, de l'autre, une lettre.

THÉRÈSE. — Encore un paquet?

VIRGINIE. — Le facteur l'apporte à la minute.

THÉRÈSE. — Pour qui cette lettre?

VIRGINIE, lui tendant la lettre. — Elle est adressée à Mme Allain.

THÉRÈSE, examinant l'enveloppe. — De Bretagne.

CATHERINE. — Ses enfants la réclament peut-être.

THÉRÈSE, à Virginie, lui restituant la lettre. — Posez-la dans sa chambre.

VIRGINIE, remettant cinq francs à Thérèse. — Puis-je demander à madame de me garder ces cinq francs?

THÉRÈSE. — Volontiers.

CATHERINE, malicieusement, à Virginie. — M. Chavassieux est-il parti?

VIRGINIE. — Je ne sais pas, mademoiselle.

CATHERINE. — Vous ne l'avez pas aperçu?

VIRGINIE. — Je ne me souviens pas très bien.

THÉRÈSE. — Mme Allain est en haut?

VIRGINIE. — Mme Allain est sortie.

THÉRÈSE. — Vous emporterez ces tasses.

VIRGINIE. — Est-ce qu'on déjeunera ce matin dans la salle à manger ou sur la terrasse?

THÉRÈSE. — Dressez votre table ici.

VIRGINIE, frappée du désordre de la pièce. — Tiens! Le parquet est couvert de roses.

CATHERINE, la congédiant. — Vous arrangerez la chambre tout à l'heure.

VIRGINIE, désignant des livres entassés. — Et ces piles de livres, est-ce à présent que je dois les enlever?

CATHERINE. — On vous appellera.

THÉRÈSE. — Nous nous y mettrons tous. (Ouvrant le paquet.) Boissier?... Je n'avais pas revu cette marque depuis Paris... Mon mari redevient galant.

CATHERINE. — M. Fontanet n'a jamais cessé de vous gâter.

THÉRÈSE. — Le paquet est pour moi, mais les bonbons sont peut-être pour une autre.

CATHERINE. — Je vous conseille de les manger, sans en offrir à personne.

THÉRÈSE, s'asseyant à sa table. — Prêtez-moi ce dossier que vous avez établi. Quel monceau de factures!... Les gens libres ont de la chance.

CATHERINE. — Si M. Fontanet ne m'avait pas chargée d'une besogne supplémentaire, et aussi pressée, je m'installerais auprès de vous et je remplirais ces bordereaux.

THÉRÈSE. — Débarrassez-vous d'abord de l'affaire Bussienne.

CATHERINE, debout, des documents à la main. — J'avais songé à travailler chez moi cet après-midi; mais vous avez l'air si découragé que j'ai bien envie d'y renoncer.

THÉRÈSE. — Vous êtes trop soucieuse de l'état de votre grand'mère. Consacrez-lui le reste de votre journée.

CATHERINE. — Je suis convaincue qu'elle va mieux.

THÉRÈSE. — Je ne veux pas de vous aujourd'hui, en aucun cas; retournez au Clodis.

CATHERINE. — Soit, mais après le dîner, je vous rapporte ce relevé complètement fini.

THÉRÈSE. — J'accepte.

Virginie rentre et remet une carte à Thérèse.

VIRGINIE. — Ce monsieur est en train de parcourir les ateliers.

THÉRÈSE, examinant la carte et la montrant à Catherine. — André Bussienne?

CATHERINE. — Il s'est décidé.

THÉRÈSE, à Virginie. — Ceci regarde monsieur.

VIRGINIE. — Monsieur est absent, madame.

THÉRÈSE. — Il n'est pas dans les bureaux?

VIRGINIE. — J'en descends.

CATHERINE. — M. Fontanet doit être à Grenoble, au Crédit Lyonnais.

THÉRÈSE. — Voyez donc à la composition.

VIRGINIE. — J'ai cherché là aussi, madame.

THÉRÈSE. — Vous êtes montée chez lui?

VIRGINIE. — J'ai regardé partout.

THÉRÈSE. — Priez ce monsieur de patienter. (Avec jalousie, tandis que Virginie s'éloigne.) Il est sorti! il est sorti! Elle ne m'apprend rien, d'ailleurs! Hélas! Quand le cœur veut absolument douter, on se refuse même à l'évidence. Il faut que je sois folle pour questionner cette fille. Voilà une visite, ma bonne Catherine, qui va retenir mon mari dans sa province!

CATHERINE. — Peut-être pas, madame. Le concours de la maison Hachette n'est pas encore acquis.

THÉRÈSE. — Ce Bussienne apporte les capitaux que nous souhaitons, j'en suis persuadée.

CATHERINE. — Vous auriez tort de ne pas le recevoir, madame, quels que soient vos soucis.

THÉRÈSE. — En effet.

CATHERINE. — Je reviens.

THÉRÈSE. — Ne bougez pas, j'ai des instructions à vous donner. Qu'il arpente l'imprimerie en attendant M. Fontanet, ou qu'il s'en aille, si bon lui semble! Je n'ai pas la tête aux affaires, ce matin. Aussi bien, je ne vois pas pourquoi je m'occuperais de choses sérieuses, tandis que mon mari s'amuse. Parions qu'en ce moment il raconte toute sa vie à Mme Allain, sous les arbres de la Commanderie.

CATHERINE. — M. Fontanet est en ce moment à

Grenoble, madame, je vous le répète, au Crédit Lyonnais.

THÉRÈSE. — Ou ailleurs.

CATHERINE. — J'en suis certaine.

THÉRÈSE. — Tout à l'heure, en reconduisant Labourin à sa ferme, je me suis arrêtée une seconde devant le château de M^me^ Allain... Les fenêtres étaient ouvertes... La maison avait un air habitée.

CATHERINE. — On la répare, tout simplement.

THÉRÈSE. — J'ai même remarqué un gros paquet de fleurs soigneusement fixé à l'une des persiennes.

CATHERINE. — Dès qu'une maison est terminée, les maçons en signalent l'achèvement par un bouquet.

THÉRÈSE. — Ils attachent des fleurs sur la toiture, mais pas aux fenêtres...

Scène IV

THERESE, CHAVASSIEUX, CATHERINE, puis AUGUSTIN, puis VIRGINIE

Presque au début de cet entretien, Thérèse, Catherine, Virginie, Augustin, procèdent à l'inventaire de la maison. Tout en parlant, ils circulent, des livres dans les mains ; les changent de rayons, inscrivent leur titre, apparaissent, disparaissent : Chavassieux, lui-même, comme entraîné, participe à cette tâche : Augustin, qui va et vient continuellement, prend à peine part à la conversation.

CHAVASSIEUX. — Tu es de retour?

THÉRÈSE. — Je te supposais parti.

CHAVASSIEUX. — Je ne suis plus ton invité?

THÉRÈSE. — Comme tu avais disparu, je pensais que tu étais rentré déjeuner à Herbeys.

CHAVASSIEUX. — J'étais modestement à la caisse où j'avais dû fuir les turlupinades de ton mari.

AUGUSTIN. — Bon-papa ne peut être qu'à la caisse ou à la cuisine.

CHAVASSIEUX. — Deux endroits où l'on trouve d'excellentes choses, mon garçon.

CATHERINE. — Vous avez touché vos intérêts, monsieur Chavassieux?

CHAVASSIEUX. — Oui, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Tu es d'accord avec nous?

CHAVASSIEUX. — Pas complètement, car, faute d'instructions suffisantes, le caissier a refusé de me verser la commission consentie par vous, en dehors de mes cinq pour cent habituels.

THÉRÈSE. — Mais l'échéance de cette commission n'arrive qu'en fin d'année, papa.

CHAVASSIEUX. — Je te demande pardon. Elle tombe tous les semestres.

THÉRÈSE. — Détrompe-toi.

CATHERINE. — Je crois bien que M. Chavassieux a raison, madame.

CHAVASSIEUX. — D'ailleurs, si ma mémoire est fidèle, cette clause a été couchée sur le papier.

AUGUSTIN, survenant. — Et toutes les conventions de mon grand-père sont rédigées clairement. Consultez les actes au lieu de batailler.

CHAVASSIEUX. — Mon petit-fils aurait-il acquis une once de bon sens?

AUGUSTIN. — Nous avons tous progressé depuis trois semaines.

THÉRÈSE. — La pièce en question est au second, à la comptabilité.

CATHERINE. — Réclame-la en montant, Augustin.

CHAVASSIEUX. — J'en sais le texte sur le bout du doigt, mais je ne serais pas fâché de la relire en famille.

Augustin sort, en emportant des livres.

CATHERINE. — Nous allons être confondues, madame.

CHAVASSIEUX. — Je vous remercie de prendre ma défense, mademoiselle, je suis très honoré de votre appui.

THÉRÈSE, triant des livres. — Catherine se trompe rarement.

CHAVASSIEUX. — La justice d'abord, n'est-ce pas, mademoiselle?

CATHERINE, vivement. — Oui, monsieur, et sur tous les terrains.

CHAVASSIEUX. — Et tu voulais jeter une fille aussi parfaite dans les bras d'un Tivolier!

THÉRÈSE. — Moi?

CHAVASSIEUX. — Tu trouves qu'il n'y a pas assez de femmes malheureuses?

THÉRÈSE. — Tu me prêtes des projets que je n'ai jamais agités sérieusement.

CHAVASSIEUX. — Je vous félicite d'avoir échappé à ce mauvais sujet, mon enfant.

CATHERINE. — Vous êtes sévère, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX. — Moins que vous, mademoiselle.

CATHERINE. — Je ne comprends pas.

CHAVASSIEUX. — Rappelez-vous, vendredi soir? N'étiez-vous pas la première à taxer votre prétendu d'inconstance et de trahison?

THÉRÈSE. — Catherine ne s'est jamais promise à personne.

CHAVASSIEUX. — Promise ou non, elle ne le ménageait guère.

CATHERINE. — J'avais tort, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX. — Vous étiez dans le vrai.

CATHERINE. — J'exagérais.

CHAVASSIEUX. — Dites plutôt que votre opinion varie selon votre état d'esprit. La semaine dernière, vous étiez probablement jalouse et, bien entendu, vous fulminiez contre lui. Cette semaine, vous êtes tranquillisée, et vous voilà pleine d'indulgence.

CATHERINE. — Dans tous les cas, c'est aujourd'hui que je suis impartiale. La jalousie trouble le jugement.

THÉRÈSE, presque violemment. — Pas toujours.

CATHERINE. — Quand on est jalouse, on déforme les choses, madame. Les moindres apparences deviennent subitement criminelles.

CHAVASSIEUX. — Quelle finesse cache votre modération, mademoiselle! En vérité, je vous admire et je regrette de n'avoir plus cinquante ans.

THÉRÈSE, s'exaltant. — Je ne partage pas votre avis, Catherine. Je ne veux pas rechercher ce que votre changement d'idées renferme de juste à l'égard de votre ancien fiancé, ou de charitable envers une amie inquiète, mais je pourrais vous répondre...

CATHERINE, l'interrompant. — J'exprimais tout simplement ma façon de penser, madame.

THÉRÈSE. — Soit. Tenons le personnage pour calomnié, j'y consens. En revanche, ne venez pas ériger en principe que la jalousie obscurcit le jugement. Elle augmente notre lucidité, au contraire.

CHAVASSIEUX. — On apprend à tout âge.

THÉRÈSE, s'animant de plus en plus. — Croyez-moi, les trois quarts du temps, ceux qui sont en proie à cette pénible obsession ne se tourmentent pas sans motif.

CHAVASSIEUX. — Il y a motif et motif.

CATHERINE. — Il y a grief et grief.

THÉRÈSE. — On ne se méprend pas, on ne se

trompe jamais sur la signification véritable d'une parole ou d'un acte qui attente à notre bonheur. La jalousie est comme un instrument de précision qui détermine, enregistre et mesure tous les faits d'ordre sentimental.

CHAVASSIEUX. — Mon Dieu, ma fille, que tu es savante!

THÉRÈSE. — Et même on n'a pas besoin de la connaissance de ces faits pour être convaincue de son infortune... Le désarroi de l'âme suffit à nous fixer. Dès que la trahison commence, hélas! on commence à souffrir. Une détresse inattendue, une angoisse inexplicable et prophétique bouleverse brusquement notre être tout entier. Nous n'avons rien appris, nous n'avons encore rien remarqué, et nous savons déjà! Cet avertissement du cœur est plus décisif que toutes les constatations futures.

Augustin passe au fond, les mains surchargées de livres; il entend la fin de ces paroles et disparaît aussitôt.

CATHERINE. — Le cœur n'a pas les vertus magiques que vous lui prêtez, madame.

CHAVASSIEUX. — Quant au mien, il n'a jamais rendu d'oracles.

THÉRÈSE, allant et venant, des livres dans les mains. — J'attribue peut-être au cœur une prescience excessive, j'en conviens. Et pourtant, il n'y a pas à dire, ce triste cœur possède un certain pouvoir de divination.

CHAVASSIEUX. — Une bonne petite preuve matérielle me conviendrait mieux que toutes tes prédictions romanesques.

THÉRÈSE. — Est-ce que l'effroi que provoque en nous l'incident le plus futile en apparence ne démontre pas la gravité de cet incident? Dix fois, vingt fois, un homme regarde avec insouciance un autre homme, assis familièrement à côté de sa femme. Et puis un jour vient, un jour pareil aux précédents, où le mari est tout à coup choqué de ce voisinage, où cette camaraderie, hier si naturelle, lui semble tout à coup suspecte, inadmissible. Ce jour-là, je vous l'affirme, il a compris qu'on lui volait sa femme.

CATHERINE. — Le malheureux, le voilà jaloux.

CHAVASSIEUX. — Et nous allons assister à ses bévues.

THÉRÈSE, allant et venant. — Le voilà jaloux, et quinze années de confiance sont peut-être anéanties.

CHAVASSIEUX. — Eh bien, il ne lui en faut pas lourd à ce monsieur.

CATHERINE, prenant des notes. — Mais ce jaloux calomnie sans doute sa femme et son ami, madame.

CHAVASSIEUX, des livres dans les mains. — Qu'est-ce qui prouve qu'il ne s'abuse pas étrangement?

THÉRÈSE, sans interrompre sa tâche. — Si négligeables, si maladives que soient mes conjectures, vous ne nierez pas que lorsqu'on tient un peu au compagnon de sa vie, on discerne vite les premières dissimulations de son mari ou de sa femme, ses allures insolites, ses habitudes différentes, tous les indices précurseurs de l'abandon et de l'infidélité.

CHAVASSIEUX. — As-tu fini de te creuser la cervelle?

THÉRÈSE, s'exaltant. — Ah! Comme on voit monter et se dessiner la trahison prochaine! Comme on devine quand on n'a plus sa part! Comme on sent que le cœur est orphelin!...

CHAVASSIEUX. — Comme on ne sent pas qu'on est bête!

THÉRÈSE, avec jalousie, allant et venant. — Avant, celui-là ne sortait pas, et maintenant il sort tous les soirs. Il ne chassait pas, il chasse; il ne jouait pas, il joue. Il laissait traîner ses clefs, il les emporte. Il donnait ses lettres à ouvrir, il défend qu'on y touche. Il ne mentait jamais; et chacun de ses actes, chacune de ses paroles, chacun de ses regards, renferme un odieux mensonge. Hélas! il a mis le malheur en train; et, jour par jour, heure par heure, la victime de ses folies assiste à l'étalage de sa joie nouvelle.

CHAVASSIEUX. — Sac-à-papier! C'est l'inventaire de tes chagrins que tu fais, et pas celui de la maison!

THÉRÈSE. — Pauvre femme! Plus savante aux manœuvres dont elle pâtit que si elle les pratiquait elle-même, plus adroite que la plus perfide, elle suit les embûches qu'on lui tend. Ses yeux inquisiteurs et pleins de larmes ne perdent pas un geste; et sa lucidité ajoute encore à son amertume. Les chagrins d'autrefois ne servent à rien, tout est à recommencer.

CATHERINE. — Mais la femme dont vous parlez a tort de désespérer, madame. En somme, la trahison de son mari ne lui est pas démontrée.

CHAVASSIEUX. — On n'a pas le droit d'échafauder un désastre sur de simples préventions.

Augustin apparaît au fond, les mains surchargées de livres.

THÉRÈSE, violemment. — La douleur nous renseigne exactement, je l'ai dit, et je le maintiens.

AUGUSTIN, du fond. — Tu as raison, maman.

CHAVASSIEUX. — Tu connais le cœur humain, toi, n'est-ce pas?

AUGUSTIN, de loin. — Dame! J'ai là, à gauche, de quoi souffrir, comme les autres...

CHAVASSIEUX. — Et de quoi tracasser tout le monde. (Avec colère.) Jalousie du diable!

CATHERINE, allant et venant. — Pour ma part, quand je suis jalouse, j'écarte les soupçons. Il vaut mieux ne pas approfondir, madame, il vaut mieux ne pas savoir.

CHAVASSIEUX. — Pourquoi chercher? Pourquoi se ronger? du moment que la maison marche et que l'homme ne dépense pas?

THÉRÈSE. — J'attendais ça!

VIRGINIE, à Chavassieux, classant des livres. — Moi, si j'avais un mari qui me donnât tout ce qu'il me faut, je ne m'inquiéterais pas de ses frasques, et je vous promets que je lui resterais fidèle, aurait-il l'âge de Mathusalem.

AUGUSTIN, de loin, tout en portant des livres. — Salue, bon-papa: cette déclaration est pour toi.

CHAVASSIEUX, à Augustin. — Ramasse donc tes livres qui sont tombés, au lieu de t'occuper de mon avenir.

AUGUSTIN, ramassant ses livres. — Aidez-moi, Virginie.

CHAVASSIEUX. — Décampe, sacripant, ou je te déshérite.

AUGUSTIN, du fond. — Tu oublies que tu es pauvre, grand-père.

CHAVASSIEUX. — Au fait, je n'y songeais plus.

Augustin et Virginie sortent.

THÉRÈSE, triant des volumes. — Je préfère qu'il s'éloigne, et pourtant si sa jeunesse ne vous défendait pas de l'interroger, je suis certaine qu'il vous répondrait les mêmes choses que sa mère.

CHAVASSIEUX. — Malheureusement.

THÉRÈSE, avec une gaieté feinte. — Ma parole, à vous écouter l'un et l'autre, il faudrait attendre le flagrant délit pour être sûre de l'infidélité d'un homme.

CATHERINE, écrivant. — Le doute cependant doit profiter à l'accusé.

THÉRÈSE, continuant sa tâche. — La certitude? Mais qui est-ce qui la possède? Qui est-ce qui l'obtient? Mais il y a des amants qu'on pince; et presque dans un lit, et qui vous répliquent que c'est de l'amitié? Témoin la compagne de Georges Dandin ou celle de Boubouroche.

CHAVASSIEUX. — Deux Parisiennes, je gage.

THÉRÈSE. — Elles voyagent, les Parisiennes!

CHAVASSIEUX, des livres dans les mains. — Qu'est-ce qu'on deviendrait si tous les amants étaient découverts!

THÉRÈSE. — Le monde entier les absout.

CATHERINE. — Ceux-ci les espionnent, et ceux-là les protègent.

Augustin paraît au fond.

THÉRÈSE. — Tromper son mari ou tromper sa femme, c'est comme tromper la douane; et le plus honnête homme prête les mains aux fraudeurs.

AUGUSTIN, de loin. — L'amour doit inspirer des tours cruels, des tours extraordinaires.

THÉRÈSE. — Tu n'as qu'à parcourir cette bibliothèque, mon petit, et tu pourras y puiser toutes les ruses nécessaires.

CATHERINE, des livres dans les mains. — Molière, Beaumarchais, Marivaux, et nos vertueux classiques, sont impatients de compléter ton éducation.

AUGUSTIN, circulant. — Bénis soient le fauteuil de Chérubin et le paravent de Fortunio!

THÉRÈSE. — Une phrase indifférente cache souvent un signal, et renferme en même temps le désastre d'une vie.

CATHERINE. — Une bague changée de doigt signifie quelquefois: « Je viendrai. »

CHAVASSIEUX. — Un rideau qu'on agite agite aussi le cœur.

AUGUSTIN, de loin. — Oh! la torche d'Iseult dans la forêt de Cornouailles!

THÉRÈSE, dissimulant. — Que faire contre deux êtres qui ont juré de se rencontrer? Si pénétrants que nous soyons, les amants seront toujours plus forts que leurs victimes.

AUGUSTIN. — Une rose qui tombe, une phrase de Wagner, le parfum d'un mouchoir, un livre de Verlaine, voilà leurs intermédiaires, voilà leurs armes redoutables!

THÉRÈSE. — La nuit, les bois, les routes, les éléments et les circonstances, le progrès et la nature, ils utilisent tout pour se rejoindre impunément.

CHAVASSIEUX. — Les animaux eux-mêmes leur servent de complices.

VIRGINIE, à Chavassieux. — Dans mon ancienne place, le chien se gardait d'aboyer quand le monsieur de madame enjambait la clôture.

Elle sort emportant une pile de livres.

CHAVASSIEUX, renchérissant. — Tu te rappelles Mme Moultou, qui demeurait à l'angle du petit séminaire?

THÉRÈSE. — La femme du bijoutier?

CHAVASSIEUX. — Je lui ai plu dans ma jeunesse.

AUGUSTIN. — Jusqu'au crime, bon-papa?

CHAVASSIEUX. — Eh bien, c'est un canari que je lui avais donné qui facilitait nos rendez-vous. Les jours où je pouvais monter chez elle, la cage était accrochée dehors, à la fenêtre. Les jours où le mari était là, le serin chantait dans la maison.

THÉRÈSE, stupéfaite. — Tu plaisantes?

CHAVASSIEUX. — Pas le moins du monde.

THÉRÈSE, avec exaltation. — Ah! La drôle d'idée! L'amusant stratagème!

AUGUSTIN. — Scélérat de grand-père!

CATHERINE. — M. Chavassieux se vante, madame.

THÉRÈSE. — Alors, vraiment, la cage était accrochée à la persienne?

CHAVASSIEUX. — A la fenêtre du pan coupé.

THÉRÈSE. — Comme une fleur...

CHAVASSIEUX. — A la boutonnière.

THÉRÈSE. — Et aussitôt, tu bondissais dans l'escalier?

CHAVASSIEUX. — En ce temps-là, j'étais d'attaque.

THÉRÈSE, s'animant de plus en plus. — Je vois d'ici la fenêtre du coin, et le visage impatient de ta bonne amie.

CHAVASSIEUX. — Ah! l'aimable commerçante!

THÉRÈSE. — Et tandis que vous le dupiez, le mari débonnaire faisait sans doute sa manille au café?

CHAVASSIEUX. — Au Chariot d'Or.

THÉRÈSE. — Il n'était donc pas jaloux, l'imbécile! Comment ne s'est-il pas aperçu de votre manège? Pourquoi ne veillait-il pas sur son bien?

CHAVASSIEUX. — Je m'en chargeais.

THÉRÈSE. — Mais il aurait dû rôder autour de la maison, se blottir sous la porte et t'écharper au passage.

CHAVASSIEUX. — Tu aurais voulu qu'on tuât ton père?

AUGUSTIN. — Tu ne serais pas là, maman?

CHAVASSIEUX. — Heureusement, tout le monde n'a pas ta manie de la justice.

THÉRÈSE. — C'est égal, tu en conviendras, de si joyeuses perfidies mériteraient quelquefois une correction.

CHAVASSIEUX. — Ne sois pas plus conjugale que le mari, je t'en conjure.

AUGUSTIN. — Tu contribuais peut-être au malheur de quelqu'un, bon-papa?

CATHERINE. — Et vous n'aviez probablement pas l'excuse de l'amour, monsieur Chavassieux?

CHAVASSIEUX. — Comment? Vous aussi, vous m'entreprenez?

THÉRÈSE, avec égarement, presque à elle-même. — La fenêtre!... Je vois la fenêtre!

CHAVASSIEUX. — En voilà des juges! Au lieu de vous liguer tous contre moi, vous feriez mieux d'aller me quérir ce papier d'affaires que j'attends depuis une heure.

AUGUSTIN. — J'ai réclamé l'acte en haut, à la comptabilité. On m'a répondu qu'il se trouvait ici dans un de ces cartonniers.

CHAVASSIEUX. — Va tout de même te promener au deuxième étage. Je t'ai assez admiré!

AUGUSTIN. — Maman a besoin de moi.

CHAVASSIEUX. — J'ai à causer avec elle.

THÉRÈSE. — Résigne-toi, mon petit. (A tous, en cherchant des papiers.) Quelle brute que ce mari-là!... Les gens qui s'accoutument à de pareils affronts ne sont vraiment pas dignes de pitié. (A Augustin, en lui remettant un paquet d'épreuves.) Tiens.

AUGUSTIN. — Tu me renvoies?

THÉRÈSE. — Prends ces bonnes feuilles destinées aux Borie. Tu as le temps de les porter chez eux avant le retour de ton père.

AUGUSTIN. — Tu l'exiges?

CATHERINE, à Chavassieux. — Je vous remets à l'instant le contrat demandé.

CHAVASSIEUX. — Ne vous donnez pas cette peine, mademoiselle, je parviendrai bien à le dénicher.

THÉRÈSE, à Catherine. — Ne vous préoccupez pas, j'aiderai mon père.

CATHERINE. — Soit.

THÉRÈSE, à elle-même. — Une cage... des fleurs... la différence n'est pas grande.

CATHERINE, à Augustin. — Passe devant, Augustin.

Scène V

CHAVASSIEUX, THERESE

THÉRÈSE, avec violence. — Ton exemple est sans réplique... Grâce à toi, je suis éclairée.

CHAVASSIEUX. — Domine-toi, voyons. Tu retombes dans ta frénésie.

THÉRÈSE. — Je te suis reconnaissante, et du fond de l'âme.

CHAVASSIEUX. — D'habitude, tu ris des frasques de ton père.

THÉRÈSE. — Tu as raison de le proclamer. Toutes les divinations du cœur ne valent pas le plus petit fait matériel, le fait le plus vulgaire.

CHAVASSIEUX. — Qu'est-ce que le canari de Mme Moulton peut bien avoir de commun avec les escapades de ton mari? Je ne comprends pas.

THÉRÈSE. — Parce que tu n'aimes pas assez ta fille.

CHAVASSIEUX. — Je t'aime beaucoup, cependant.

THÉRÈSE. — Moins que l'argent.

CHAVASSIEUX. — Dame!... Mais plus que tu ne crois, et sincèrement je me reproche d'avoir provoqué ce nouvel accès de désespoir.

THÉRÈSE. — Tu aurais cherché que tu n'aurais pas trouvé mieux pour me démontrer l'évidence de mon infortune.

CHAVASSIEUX. — Explique-toi, enfin. Je ne comprends toujours pas.

THÉRÈSE. — Tout à l'heure, en passant devant la Commanderie, j'ai aperçu des fleurs attachées à une fenêtre.

CHAVASSIEUX. — Eh bien, après?

THÉRÈSE. — Eh bien! Ces fleurs ont été accrochées là à l'intention de mon mari.

CHAVASSIEUX. — Pour ton mari?

THÉRÈSE. — Pour l'attirer dans la maison.

CHAVASSIEUX. — Et voilà pourquoi tu mets toute une famille à l'envers?

THÉRÈSE. — En ce moment, ils sont là-bas ensemble. T'en faut-il davantage?

CHAVASSIEUX. — Tu es folle d'établir un rapprochement entre l'histoire que je t'ai racontée et ces fleurs de la Commanderie. Un oiseau n'est pas un bouquet.

THÉRÈSE. — Mais un signal est un signal.

CHAVASSIEUX. — Mme Allain demeure sous ton toit. Si elle avait les intentions que tu lui prêtes, elle n'aurait pas besoin de transporter ses charmes à deux lieues d'ici.

THÉRÈSE. — Tu ignores les délicatesses de la trahison.

CHAVASSIEUX. — Et ils iraient se cacher dans une bâtisse ouverte aux quatre vents, et remplie d'ouvriers?

THÉRÈSE. — Le premier étage est parfaitement clos.

CHAVASSIEUX. — Est-ce que ton mari ne perd pas tous les jours son temps à la Commanderie? Pourquoi serait-il plus coupable aujourd'hui qu'hier?

THÉRÈSE. — Hier, Mme Allain n'était pas sa maîtresse. Elle l'est aujourd'hui.

CHAVASSIEUX. — Tu n'en sais rien.

THÉRÈSE. — Je le sais tout de même.

CHAVASSIEUX. — De par ta satanée double vue sans doute? Car tu condamnes ton mari et cette femme en vertu de tes soupçons et non en vertu de la moindre preuve.

THÉRÈSE. — Ces fleurs, à cette place insolite, confirment leur entente.

CHAVASSIEUX. — Tu fondes ta certitude sur une observation enfantine.

THÉRÈSE. — Si insignifiante qu'elle te paraisse, elle corrobore et justifie mes défiances.

CHAVASSIEUX. — Je voyais bien que tu suivais ton idée quand tu nous prodiguais tes théories. En somme, les opinions générales ne servent jamais qu'à exprimer un sentiment particulier.

THÉRÈSE, désignant un seau de cuivre. — En attendant, ces iris que j'ai cueillis ce matin sont pareils aux iris que j'ai remarqués à la Commanderie.

CHAVASSIEUX. — Tous les iris se ressemblent.

THÉRÈSE. — Ceux de là-bas ont été dérobés à ce vieux seau de cuivre.

CHAVASSIEUX. — C'est bientôt dit.

THÉRÈSE. — Evidemment, je ne les ai pas entre les mains, et je ne peux pas les comparer avec ceux-ci.

CHAVASSIEUX. — Alors, on n'affirme pas.

THÉRÈSE. — Mais, si ce sont des preuves concluantes, palpables, que tu exiges, je n'ai que l'embarras du choix. Ces tiroirs en sont pleins, et ce meuble surtout...

Elle se précipite vers un meuble.

CHAVASSIEUX, lui barrant le chemin. — Ne fouille pas là-dedans. Ton mari ne te le pardonnerait pas.

THÉRÈSE. — Tout m'est égal.

CHAVASSIEUX. — Dieu merci, le meuble est fermé.

THÉRÈSE. — Je m'en moque. Je sais où prendre la clef. (Elle se précipite vers un autre meuble.)

CHAVASSIEUX. — On doit le respect à une serrure.

THÉRÈSE. — Rien... Qu'a-t-il fait de ses clefs? Depuis quinze jours il les emporte avec lui ou les cache.

CHAVASSIEUX. — Il a joliment raison.

THÉRÈSE. — Hier, je les avais découvertes sous ce flambeau. (Furetant.) Où sont-elles?... Peut-être ici... dans quelque coin... Peut-être derrière ces volumes... ou tout simplement les a-t-il sur lui.

CHAVASSIEUX. — Pardine, elles sont dans sa poche.

THÉRÈSE. — Ce matin, comme il serrait des lettres dans cette crédence, il s'est aperçu que je le regardais, je me rappelle. De là sans doute ce surcroît de précautions.

CHAVASSIEUX. — Avoue qu'il a eu bon nez.

THÉRÈSE, cherchant. — Ah! Ces clefs! je les veux, je les aurai, il me les faut.

CHAVASSIEUX. — Renonce à cette perquisition ridicule.

THÉRÈSE. — Je n'arriverai donc pas à les voler!

CHAVASSIEUX. — Tu pleures de ne pas les trouver et tu pleureras davantage si tu les découvres.

THÉRÈSE. — J'accepte le supplément de chagrin qu'elles vont m'apporter.

CHAVASSIEUX. — Je t'interdis de les chercher.

THÉRÈSE, les trouvant. — Je les tiens!

CHAVASSIEUX, lui barrant la route. — Je ne serai pas complice de ton inconvenance!

THÉRÈSE. — Puisque tu refuses de me croire, ne m'empêche pas de t'édifier.

CHAVASSIEUX. — A ton aise, après tout, je m'en lave les mains.

THÉRÈSE, s'élançant, puis s'arrêtant. — Eh bien!...

CHAVASSIEUX. — Tu hésites?

THÉRÈSE, revenant sur ses pas. — Pourquoi les avait-il posées là, sur sa table, en évidence, et comme à dessein? Mon inquiétude ne lui suffit donc pas? (Elle replace les clefs sur la table.) Craint-il que j'ignore l'immensité de ma ruine?

CHAVASSIEUX. — Tu changes d'idée?

THÉRÈSE. — Quel est son but? Aurait-il résolu de m'apprendre de force la vérité?

CHAVASSIEUX. — Commence par te renseigner, tu épilogueras ensuite.

THÉRÈSE, reprenant les clefs et se précipitant vers le meuble. — A la grâce de Dieu!... Au moins je serai fixée... (Reculant.) J'ai peur... Il vaut mieux ne pas savoir, me disait Catherine à l'instant... et Catherine est une amie raisonnable...

Elle s'élance vers le perron en brandissant les clefs.

CHAVASSIEUX. — Qu'est-ce que tu agites en l'air?

THÉRÈSE, jetant les clefs. — Je préfère son conseil honnête à l'invitation perfide de ces clefs.

CHAVASSIEUX. — Tu les as jetées?

THÉRÈSE. — Oui.

CHAVASSIEUX. — Imprudente!

THÉRÈSE, avec douleur. — Oui, je les ai jetées, comme une folle, comme une malheureuse... Elles sont maintenant au fond de la rivière... et je ne connaîtrai pas ce que je désirais tant connaître... Pourquoi me suis-je désarmée?

CHAVASSIEUX. — Tu regrettes toujours quelque chose.

THÉRÈSE, se cramponnant aux vêtements de son père. — Songe qu'il va tabler sur mon ignorance pour m'appliquer de nouvelles tortures, pour me trahir sans scrupule. C'est le droit de continuer que je viens de lui laisser prendre... Et, tout à l'heure, quand je me plaindrai, il m'accusera d'injustice.

CHAVASSIEUX. — Je ne suis pas un prunier, tu me secoues trop fort.

THÉRÈSE, s'exaltant de plus en plus. — Et pourtant ma douleur, encore plus atroce que les autres jours, ne peut pas se tromper. Mes yeux ont vu ce qu'ils ont vu, et le désordre de cette chambre est bien un désordre d'amour.

CHAVASSIEUX. — Je ne trouve pas, moi.

THÉRÈSE, courant éperdue dans la pièce. — Des preuves? Mais je n'ai qu'à faire un geste pour en ramasser... Mais ce gant que voici n'est-il pas une preuve?

CHAVASSIEUX. — Un gant! La belle affaire!

THÉRÈSE, folle de rage, brandissant le gant. — Tu en as tellement vendu que tu souris de mon indignation. Il n'en est pas moins vrai que ce chiffon l'explique, et aussi ce parquet souillé de roses, et aussi ce goûter interrompu, et ce plan de la Commanderie à moitié déchiré, et cette table à la dérive, et tout, et tout autour de nous.

CHAVASSIEUX. — Ne galope pas de cette façon, j'ai peine à te suivre.

THÉRÈSE, heurtant les meubles, renversant les bibelots, jetant des livres par terre. — Je n'ai pas besoin d'ouvrir ce meuble, non. Sa trahison m'environne, je la respire. Elle s'impose à moi en dehors de ma volonté. Le parfum qui court dans cet endroit maudit est le parfum de cette drôlesse. Il dénonce son passage. Il s'accroche aux menus objets de notre intimité.

CHAVASSIEUX. — Tu vas démolir la maison.

THÉRÈSE, saisissant son père par le bras. — Elle a regardé ce livre, dérangé mon travail. Il s'est penché sur elle, elle s'est dérobée. Il l'a rejointe près de ce paravent. Je connais l'homme. Elle s'est débattue, et les fleurs de sa poitrine se sont effeuillées sur mon fauteuil habituel.

CHAVASSIEUX. — Tu me tords le poignet.

THÉRÈSE. — Cependant il est permis de conclure que l'entreprise n'a pas dû marcher assez vite au gré de Michel, car ces papiers qu'il a découpés par petits morceaux, selon sa manie, attestent sa mauvaise humeur. Voilà les ciseaux, du reste. Et ces deux chaises demeurées face à face, annoncent un repos dans la lutte. Il a fallu plaider, convaincre, il a débité ses mensonges ordinaires. Naturellement la bourgeoise s'est refusée une seconde fois, mais elle est tout de même partie avec lui par cette porte, ou plutôt par ici. Ce mouchoir de poupée indique encore sa trace, et maintenant, ils sont d'accord.

CHAVASSIEUX, hors d'haleine. — D'accord, d'accord... peut-être moins que tu ne l'imagines... Il y a des coquettes qui vous faussent compagnie au moment capital.

THÉRÈSE. — Pas à lui.

CHAVASSIEUX. — Même quand la couverture est faite. Tu crois toujours ton mari irrésistible.

THÉRÈSE, avec déchirement. — Je te dis qu'il est son amant, son amant, à la minute où je te parle. Ma jalousie traverse les murailles et m'inflige toutes les images... sa chance est complète, et les souffrances de ma chair dépassent celles de mon âme.

CHAVASSIEUX. — Dans tous les cas, il n'aime pas cette femme, il ne peut pas l'aimer, et cette conviction devrait engendrer ton mépris.

THÉRÈSE. — Qu'importe qu'il l'aime ou non, le bonheur qu'elle lui procure suffit à mon désespoir.

CHAVASSIEUX, choqué. — Thérèse, je suis ton père.

THÉRÈSE. — Mais il n'entend donc pas que tout mon être l'appelle? Comment son cœur n'est-il pas remué de loin? Comment ose-t-il réaliser un plaisir qui me coûte tant de larmes?... Hélas! ma désolation ne l'empêche pas d'être heureux... J'ai beau lui crier que je l'adore... je ne suis pas celle qu'il écoute, je ne l'intéresse plus... Elle le tient dans ses bras, et les miens dédaignés n'étreignent que le vide.

CHAVASSIEUX. — Ma pauvre fille, comme tu me causes des émotions!

THÉRÈSE, avec déchirement. — Dieu des vaincus, Dieu des miséricordes! si vous avez pitié de moi, rendez-moi le doute. Mon malheur est au-dessus de mes forces... Je ne veux pas de la vérité... Refaites de moi une misérable espionne... Je n'accepte pas mes larmes d'aujourd'hui, elles sont trop cuisantes... Je redemande mon supplice d'hier... Qu'on bannisse de mon cerveau les choses que je sais... qu'on y ramène l'incertitude... Je veux douter, je veux douter encore.

Elle sanglote.

CHAVASSIEUX, attendri. — Thérèse, ma petite Thérèse, surmonte ta douleur, reviens à la raison.

THÉRÈSE. — A quoi bon? Plus j'ai de raison, plus j'ai de chagrin.

CHAVASSIEUX. — Comment ai-je fabriqué un enfant pareil?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas seulement un enfant que tu as créé. C'est une femme, et une femme avec toutes ses faiblesses, avec toutes ses haines.

CHAVASSIEUX. — Tu n'as pas honte à ton âge d'aimer un homme à ce point-là?

THÉRÈSE. — Tu ne connais que les cœurs de bonnes, toi!

CHAVASSIEUX. — Si prodigieux que soit ton mari, il ne représente pourtant pas à lui seul la somme de tes joies. Ton fils, ta maison et même ton vieux père comptent peut-être aussi dans ton existence. Considère ce qui te reste encore.

THÉRÈSE. — Et toi, il y a un quart d'heure, quand tu te lamentais pour une contestation de quelques cents francs, songeais-tu aux rentes que tu possèdes?

CHAVASSIEUX. — D'abord, je n'ai pas de rentes.

THÉRÈSE. — Songeais-tu à tes autres biens, à tes terres, à tes vignes, à tes fermes? Eh bien! ta fille te ressemble. Je me soucie de ce que je perds et non de ce que je garde.

CHAVASSIEUX, éclatant. — Mais de mon temps, saprelotte, on ne faisait pas tant d'histoires autour d'une infidélité. Un ménage n'était pas détruit par un coup de canif.

THÉRÈSE, avec épouvante. — Et si je suis en face d'un amour qui commence? Si sa fantaisie devient un attachement? Si demain, aujourd'hui, il part avec elle?

CHAVASSIEUX. — Calme-toi, je t'en supplie. Epargne mes soixante-dix ans.

THÉRÈSE. — M^me^ Allain est délibérée, sans scrupules. Elle peut très bien lui suggérer une folie.

CHAVASSIEUX. — Les sentiments de ton mari sont moins fougueux que les tiens.

THÉRÈSE. — Qu'en savons-nous? Ce qui est certain, c'est qu'il devrait être là depuis une heure et qu'il n'est pas encore rentré. Pourvu qu'ils ne s'échappent pas ensemble!

CHAVASSIEUX. — Ma parole d'honneur, tu as l'esprit malade. Autrement tu n'irais pas supposer qu'un père de famille, et dont les tempes sont déjà grises, abandonne avec cette désinvolture sa compagne, son enfant et sa maison de commerce.

THÉRÈSE. — Il ne serait ni le premier, ni le dernier.

CHAVASSIEUX. — On s'amuse, mais on ne part pas. On ne commet pas cette bévue, lui surtout. On ne sacrifie pas à une femme qui passe sa probité de négociant, une industrie en pleine transformation et qu'un commanditaire ingénu va peut-être convertir en pactole.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que la fortune à côté d'une passion?

CHAVASSIEUX, indigné. — Malheureuse! Tu oublies que ton mari est mon débiteur.

THÉRÈSE, éperdument. — Et le mien? Crois-tu qu'il ne l'est pas? Il me doit davantage qu'à toi. Je lui ai donné ma jeunesse, ma fidélité, mon intelligence. Je lui ai prodigué les pardons. Il m'a coûté quinze ans de larmes. Et pour tous ces biens jetés à ses pieds, je ne lui demande en échange qu'un peu d'effusion tardive et la sécurité de l'arrière-saison. Moi aussi, je désire être payée.

CHAVASSIEUX. — Oh! tu le seras certainement avant moi. Car, j'en ai la certitude, les convulsions de votre ménage anéantiront bientôt vos chances de réussite. Et comme toujours, je serai la victime de votre effervescence. Il n'y a pas à dire, la légèreté de ton mari et ta constance incurable paralysent la prospérité d'une maison.

THÉRÈSE, avec jalousie. — Que tu aies tort ou raison, Michel n'est pas encore là.

CHAVASSIEUX, avec colère. — Quand on accorde tant d'importance à l'amour, d'une façon ou de l'autre, on ne se met pas dans les affaires, on ne signe pas des traités, on n'emprunte pas à Pierre et à Paul, on commence par être riche. Jadis, je ne pensais à la bagatelle qu'à sept heures du soir, une fois le magasin fermé, ou le dimanche. Ce n'est pas avec des trahisons et des jalousies qu'on rembourse ses créanciers.

THÉRÈSE, indignée. — L'argent, ton argent, voilà ce qui t'obsède, pendant que je me désespère. D'ailleurs, sans ton avarice, je ne serais pas si torturée en ce moment.

CHAVASSIEUX. — Tu m'accuses?

THÉRÈSE. — Ce qui arrive est ta faute.

CHAVASSIEUX. — Tu as du toupet.

THÉRÈSE. — Ce matin, quand je t'ai rencontré à deux pas de la grille, tu m'as promis de t'installer ici jusqu'à mon retour et de surveiller les allures de Michel et de M^me^ Allain.

CHAVASSIEUX. — J'ai tenu ma promesse.

THÉRÈSE. — Bien mal. Vu qu'au bout de cinq minutes tu t'es empressé de les laisser en tête à tête.

CHAVASSIEUX. — Je ne m'entends pas avec ton mari.

THÉRÈSE. — Parce que tu songes toujours à ton porte-monnaie. Tu auras sans doute eu peur de quelque nouvelle saignée, et tu auras détalé par prudence.

CHAVASSIEUX. — J'ai presque été victime d'une extorsion.

THÉRÈSE. — Pourquoi n'es-tu pas resté davantage auprès d'eux? Pourquoi ne m'as-tu pas sacrifié une heure de ton temps inutile? Une heure de plus, et la chance tournait peut-être en ma faveur, le caprice de Michel s'évanouissait peut-être en fumée... une heure... une heure... et l'imprévu de la vie me conservait ma félicité.

CHAVASSIEUX. — Tu appelais ça ta félicité!

THÉRÈSE, avec désespoir. — Appelle ça le malheur, la duperie, l'imbécilité, si bon te semble. Je m'en contentais, j'étais heureuse. (Avec amour.) Depuis cinq ans, à force d'adresse et de courage, j'avais pris possession de son cœur inoccupé, je remplissais l'intervalle de ses fautes. Sans doute, il ne m'aimait pas comme j'avais rêvé de l'être. Mais il me laissait l'idolâtrer, et de ce bonheur partiel, j'avais fait un bonheur complet.

CHAVASSIEUX, embrassant Thérèse. — Mon pauvre mignon, je finis par te plaindre.

THÉRÈSE, sanglotant. — Pourquoi me l'a-t-elle volé? Puisqu'elle ne cherchait que du plaisir, tous les hommes pouvaient la satisfaire, tandis que lui seul pouvait combler mon ambition.

CHAVASSIEUX, avec mélancolie. — Ah! ta mère était moins amoureuse!

THÉRÈSE, se ressaisissant. — Je veux le revoir, il m'appartient, j'ai besoin de lui, je le disputerai.

CHAVASSIEUX. — Bravo, je te préfère ainsi. Essuie tes yeux et reconquiers ton mari.

THÉRÈSE. — Si cette femme ne me le rend pas, je te jure que je la tue.

CHAVASSIEUX. — Pas si haut. Le charpentier d'en face va croire qu'on assassine quelqu'un.

THÉRÈSE. — Ah! La gueuse, l'intrigante. Elle a eu raison de déjeuner dehors. Je lui conseille de ne pas reparaître ici.

CHAVASSIEUX. — Ton explosion est légitime, et je l'approuve, pourvu toutefois qu'elle ne mette pas M. Bussienne en fuite.

THÉRÈSE. — Je me fiche du monde entier.

CHAVASSIEUX. — D'une commandite?

THÉRÈSE. — Quand elle rentrera, elle trouvera ses malles dans la cour. Je lui défends de s'asseoir sur une chaise. Elle ne franchira pas cette porte, ou je l'étrangle de ces mains travailleuses, et plus énergiques que celles d'un homme.

CHAVASSIEUX. — Réfléchis, le scandale peut tourner contre toi. Tu parviendrais mieux à tes fins, en lui disant vertement son fait et en la priant de décamper dans les vingt-quatre heures. Cette marge est suffisante à la conclusion de ses affaires.

THÉRÈSE. — Elles sont réglées depuis longtemps, ses affaires. J'ai vu ses titres de propriété. Les actes sont préparés et n'attendent que sa signature.

CHAVASSIEUX. — Elle a la procuration de son mari?

THÉRÈSE. — La procuration est arrivée. Bardot me l'a déclaré ce matin. Elle mentait en affirmant le contraire.

CHAVASSIEUX. — Pourquoi n'as-tu pas demandé au principal d'envoyer les actes chez toi, afin qu'elle les signe et déménage aussitôt?

THÉRÈSE. — L'idée ne m'en est pas venue. Mais Bardot est un vieil ami à toi. Cours chez lui et fais le nécessaire.

CHAVASSIEUX. — Que je coure chez Bardot, moi, dans l'état d'épuisement où tu m'as mis?

THÉRÈSE. — Tu n'as pas ta voiture?

CHAVASSIEUX. — Permets que je souffle un peu; je suis malade d'émotion, et ma gastralgie de Grenoble est en train de me tirailler.

THÉRÈSE. — Te voilà bien. Pour une fois que je m'adresse à ton cœur, tu me répliques par ton estomac.

CHAVASSIEUX. — Ne te fâche pas, ma petite. Je causerai avec Bardot cet après-midi, je te le promets. Je vais même passer tout de suite à son étude, et j'espère que demain tu seras délivrée de cette gourgandine.

THÉRÈSE, avec rage. — Demain? Est-ce que tu deviens fou à ton tour? Désires-tu que Michel reste un jour de plus son amant? Mais d'ici demain, j'ai le temps de mourir de jalousie. Il faut qu'elle parte aujourd'hui, tantôt, dans une heure, dans cinq minutes; il faut qu'elle débarrasse le plancher. Elle ne s'imposera pas davantage. Je la chasse, je la chasse, je la chasse!!...

Scène VI

LES MÊMES, AUGUSTIN

AUGUSTIN, maîtrisant son émotion. — Qui veux-tu chasser, maman?

CHAVASSIEUX. — Nous parlions de Catherine.

AUGUSTIN. — Comment! De Catherine?

CHAVASSIEUX. — Ta mère lui trouve des allures un peu trop romanesques et elle a résolu de la congédier.

THÉRÈSE. — N'écoute pas les absurdités de ton grand-père.

AUGUSTIN. — Pourquoi pleures-tu, alors?

CHAVASSIEUX. — Parce qu'elle est folle, parbleu! D'ailleurs, la maison de tes parents est une maison d'aliénés.

AUGUSTIN. — Ce n'est peut-être pas le moment de le dire.

CHAVASSIEUX. — Un mot de plus, et je le crie par la fenêtre.

THÉRÈSE. — Où vas-tu?

CHAVASSIEUX. — Tu le sais bien.

THÉRÈSE. — Chez Bardot?

CHAVASSIEUX. — Naturellement.

THÉRÈSE. — Tu reviens déjeuner?

CHAVASSIEUX. — Ne compte pas sur moi.

AUGUSTIN. — Tu l'abandonnes?

CHAVASSIEUX. — J'aime mieux passer pour égoïste que d'assister à des chagrins que je désapprouve.

AUGUSTIN. — Mauvais cœur.

CHAVASSIEUX. — Et puis, ça ne me réussit jamais, quand je déjeune dehors.

Scène VII

THERESE, AUGUSTIN

AUGUSTIN, d'une voix tremblante. — Maman?...

THÉRÈSE. — Tu as vu les Borie?

AUGUSTIN. — Je n'ai rencontré personne. Ils sont tous partis ce matin pour Florence.

THÉRÈSE. — Sans prévenir?

AUGUSTIN. — Quelqu'un de la famille est mort là-bas.

THÉRÈSE. — Sans doute un frère de M. Borie.

AUGUSTIN. — J'ai à te parler, mère.

THÉRÈSE. — Tu as rapporté les bonnes feuilles?

AUGUSTIN. — J'ai laissé le paquet au jardinier.

THÉRÈSE. — Il le fera parvenir.

AUGUSTIN. — A Florence?

THÉRÈSE. — Ou ailleurs.

AUGUSTIN. — Mère, c'est vraiment de Catherine que tu veux te séparer?

THÉRÈSE. — Tu as entendu ton grand-père?

AUGUSTIN. — Tu m'as conseillé de ne pas l'écouter.

THÉRÈSE. — Il a une telle façon de s'attaquer aux gens qu'il vous donne tout de suite envie de les défendre.

AUGUSTIN. — Sois franche, maman. Catherine est étrangère à ton émotion.

THÉRÈSE. — Je n'ai plus d'émotion.

AUGUSTIN. — La chose est donc bien grave?

THÉRÈSE. — Ne m'interroge pas davantage.

AUGUSTIN. — Je suis digne pourtant de connaître la vérité.

THÉRÈSE. — Comme tu es pâle!

AUGUSTIN. — Comme tes mains sont brûlantes!

THÉRÈSE. — Bientôt, je te dirai.

AUGUSTIN. — Maintenant.

THÉRÈSE. — Non.

AUGUSTIN. — Nous ne nous cachons rien d'habitude?

THÉRÈSE. — Viens aider ta mère à travailler.

AUGUSTIN. — Tout à l'heure. Quand tu m'auras expliqué le motif de ta peine. Que se passe-t-il chez nous, pour que tu éludes, pour que tu mentes, toi, pour que tu t'associes aux calomnies de mon grand-père?

THÉRÈSE. — N'as-tu pas été le premier à t'apercevoir combien Catherine semblait préoccupée?

AUGUSTIN. — Ne continue pas, je t'en prie. Tu n'arriveras pas à me donner le change.

THÉRÈSE. — Augustin!...

AUGUSTIN. — Je ne suis pas un enfant, voyons, et tu me feras difficilement admettre que cette fille si méconnue, si misérable elle-même, et d'ailleurs si loyale, puisse te causer la moindre inquiétude personnelle. Tu souffres par une autre, plus heureuse, et plus aimée peut-être? Allons, avoue-le-moi, maman!

THÉRÈSE. — Tu es fou d'avoir une pensée pareille?

AUGUSTIN, avec désespoir. — Mais tu dois te tromper, tu te trompes, j'en suis sûr. Ah! maman, puisque tu m'adores, je t'en supplie, ne la chasse pas!

THÉRÈSE, épouvantée. — Mon petit Augustin!

AUGUSTIN. — L'heure que tu redoutais est venue.

Un long silence.

THÉRÈSE. — Et tu tiens beaucoup à sa présence?

AUGUSTIN. — Je ne veux pas être privé d'elle. Et pourtant si tu as raison de souffrir, il faudra bien que je meure.

THÉRÈSE. — Toi!

AUGUSTIN. — Je ne pourrai pas supporter certaine préférence. (Un silence.)

THÉRÈSE. — Je te jure que j'ai tort de souffrir, et que celle dont tu es épris ne songe pas à qui tu crois.

AUGUSTIN. — Tu étouffes ta douleur pour apaiser la mienne. Je te connais, maman.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas de tristesse importante, je te l'affirme. Et rien ne m'autorise à précipiter le départ d'une personne qui ne m'a fait aucun mal.

AUGUSTIN. — Je prévoyais ton sacrifice.

THÉRÈSE. — Mais je n'ai jamais pensé sérieusement à limiter son séjour.

AUGUSTIN. — Ton désespoir pourtant n'était pas simulé.

THÉRÈSE. — Mes paroles n'avaient pas la signification que tu leur attribues. Ce n'était pas le chagrin qui les dictait, c'était l'irritation, la colère.

AUGUSTIN. — Un autre sentiment.

THÉRÈSE. — L'injustice, mon petit ami, l'injustice humaine. En toute sincérité, je rougis de mon égarement, et, si je t'en révélais la cause véritable, tu sourirais, malgré ton désarroi, tant elle est insignifiante.

AUGUSTIN. — Tu vas encore forger une histoire.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas besoin de bâtir un roman, je t'assure, la réalité suffit. Va, elle est très ordinaire, la cause de mon irritation.

AUGUSTIN. — Je sens que tu me leurres.

THÉRÈSE. — Veux-tu que je te dise? Il faut l'imputer à mon surcroît de besogne, ou plutôt à l'inconséquence actuelle de ton père.

AUGUSTIN. — Parle vite, si tu ne me trompes pas.

THÉRÈSE. — Ce matin, devant toi, il m'avait promis de m'aider à dresser l'inventaire, tu te rappelles? Et il m'a encore manqué de parole, comme hier, comme tous les jours depuis trois semaines. A mon retour de la vallée, je comptais le trouver ici, installé à sa table... au lieu de cela...

AUGUSTIN. — Eh bien?

THÉRÈSE. — Eh bien, en constatant son absence, j'ai été déçue, contrariée, j'ai dissimulé mon dépit le plus longtemps que j'ai pu. Mais, une fois seule avec ton grand-père, ce dépit, habilement exploité par lui, s'est répandu en menaces, en récriminations ombrageuses...

AUGUSTIN. — Ombrageuses?...

THÉRÈSE. — J'ai vu nos intérêts compromis, mon énergie impuissante, j'ai supposé un tas de choses. Bref, j'ai perdu la tête. Voilà l'exacte vérité.

AUGUSTIN. — La vérité complète? Et tu t'imagines que je suis dupe de cette invention nouvelle? Ma pauvre maman, je ne suis pas devenu soudain un paysan borné, un fils moins sensible que les autres. Tous ces détours ne servent qu'à m'effrayer davantage.

THÉRÈSE. — Comment ne pas ruser avec un être aussi exalté?

AUGUSTIN. — Un peu de franchise me calmerait sur-le-champ.

THÉRÈSE. — Tu me dois ta confiance, quoi que je dise ou que je taise.

AUGUSTIN. — Il faut que tu t'expliques, j'ai trop soif de certitude. Puisque la vérité était si simple, pourquoi ne pas l'avoir articulée tout de suite? Quel besoin d'appliquer à notre chère Catherine l'attitude équivoque dont tu es encore frémissante? Car, tu as beau prétendre le contraire, si cette femme qui bouleverse la maison ne s'en était pas prise à ton bonheur, l'idée de la mettre à la porte, comme une intruse, ne t'aurait même pas effleuré le cerveau.

THÉRÈSE. — J'ai eu tort.

AUGUSTIN. — Non, tu n'as pas eu tort. En ce moment, tu cherches à me consoler, voilà tout.

THÉRÈSE. — On n'a pas touché à mon bien, je te le jure.

AUGUSTIN. — Tu es le bon sens et l'équité en personne. Tu ne saurais être injuste, fût-ce une seconde.

THÉRÈSE. — Je ne suis pas à l'abri d'un instant de faiblesse, et j'ai pu me laisser émouvoir par la malveillance de ton grand-père.

AUGUSTIN. — Par ses insinuations.

THÉRÈSE. — La méchanceté est souvent avisée.

AUGUSTIN. — Enfin! Tu avoues donc quelque chose de vrai.

THÉRÈSE. — Mais je n'ai rien à avouer, rien absolument. N'est-ce pas son rôle habituel de travestir en faute la moindre apparence de gaieté? Quitte à tourner les talons dès qu'il a constaté le résultat de sa médisance. Voilà quinze ans qu'il pratique ce système, et tu en as presque été témoin tout à l'heure.

AUGUSTIN. — Sa médisance de ce matin était peut-être fondée.

THÉRÈSE. — Que diable! Il est bien permis à un homme de concilier sa tendresse intime et son droit à la galanterie, sans compter que l'entrain d'une femme, son air facile, ses provocations même, ne présagent pas nécessairement sa défaillance.

AUGUSTIN. — Mme Allain n'aime pas son mari.

THÉRÈSE. — Que d'épouses affectent ce détachement, qui sont contentes de leur bonheur régulier! Quoi qu'il en soit, le caractère sceptique et maternel de notre amie semble défier toute entreprise.

AUGUSTIN. — Si quelqu'un de dangereux, de plus dangereux que les autres, s'occupe d'elle, elle ne pourra pas rester indifférente.

THÉRÈSE. — Ce malheur n'arrivera pas.

AUGUSTIN. — Il est peut-être arrivé.

THÉRÈSE. — Je suis sûre de ton père.

AUGUSTIN. — Admettons, ma mère adorée, admettons, je veux te croire. Toujours est-il que ce matin, mon grand-père n'était pas là quand tu suggérais à Mme Allain d'abréger son séjour.

THÉRÈSE. — Parce qu'on perd son temps depuis qu'elle est à la maison. Le souci du devoir l'emporte quelquefois sur la courtoisie.

AUGUSTIN. — Et pour elle celui d'un mauvais dessein passe avant l'éducation.

THÉRÈSE. — Tu lui fais trop d'honneur. Mme Allain songe aux distractions présentes. Uniquement.

AUGUSTIN. — Comme elle esquivait tes conseils avec la connivence de ton entourage, et sans s'occuper de tes angoisses! Sois de bonne foi, maman, tu n'as pas attendu l'hostilité de ton méchant père pour commencer à souffrir.

THÉRÈSE. — J'ai pâti dans mes occupations, dans nos intérêts, pas une minute dans mes attachements.

AUGUSTIN. — Allons donc! Dès l'apparition de M^me^ Allain, tu as changé de figure et tu t'es tenue à l'écart de nos extravagances, moins par désir de travail que par méfiance et désapprobation.

THÉRÈSE. — Mon Dieu! Quel juge d'instruction tu fais!

AUGUSTIN. — Tes soupçons sont vieux de trois semaines, et tu n'as plus la force de les étouffer.

THÉRÈSE. — Ne me traque pas ainsi, je t'en prie.

AUGUSTIN. — A tel point que réduite à feindre, mais impuissante à te maîtriser, tu les trahissais à l'instant, malgré toi, sous le voile trop clair d'une thèse amoureuse.

THÉRÈSE. — Tu connais assez mon goût pour ce genre de problèmes.

AUGUSTIN. — Ton affolement était visible.

THÉRÈSE. — Il ne faut pas confondre les sentiments et les idées.

AUGUSTIN. — Combien tes raisons sont pauvres, à côté de ton exaltation de tantôt! Je ne savais pas d'où venait l'orage, et quoique mal à l'aise, je t'écoutais avec candeur.

THÉRÈSE. — Reprends ta crédulité.

AUGUSTIN. — Ce matin pourtant, plusieurs interrogations bizarres sur les faits et gestes de M^me^ Allain m'avaient déjà troublé; mais, pour démêler les choses, j'étais trop loin de toi, semble-t-il. Ton cri de désespoir, ton triste appel devait seul nous rapprocher.

THÉRÈSE. — Chère âme exagérée.

AUGUSTIN. — Ce cri, vois-tu, je l'entendrai jusqu'à mon dernier souffle. Hélas! Hélas! En même temps qu'il me renseignait sur l'état de ton cœur, il me révélait le secret du mien.

THÉRÈSE. — Je maudis mon emportement.

AUGUSTIN. — Car, je m'en rends compte à présent, sans ta détresse, j'ignorerais peut-être encore que je suis amoureux.

THÉRÈSE. — Voilà mon œuvre.

AUGUSTIN. — J'étais bien sûr que le jour où j'aimerais, mon amour sortirait d'un désastre.

THÉRÈSE. — Ne pleure pas, mon petit Augustin, je te le répète, il n'y a pas de désastre dans la maison et tu auras ta part en ce monde.

AUGUSTIN. — Dis-moi de souffrir avec toi, mais ne me dis pas d'être heureux.

THÉRÈSE. — Je me charge de ta destinée. Je le jure sur ta tête éperdue, aucun fait, aucun événement ne justifie ta désolation.

AUGUSTIN. — Aucun fait? Tout à l'heure, à cette place, tu déclarais que nos inquiétudes nous instruisaient mieux que toute espèce de preuves.

THÉRÈSE. — Eh! Je ne supposais pas que je préparais ton chagrin.

AUGUSTIN. — J'ai profité de ta leçon trop vite, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Qui pouvait le prévoir?

AUGUSTIN, tragiquement. — Ah! maman! maman! Notre supplice est pareil. Moi aussi, je pleure à cause de lui.

THÉRÈSE. — Tais-toi, je ne veux plus savoir ce que tu penses.

AUGUSTIN. — Moi aussi, je me demande où il est, ce qu'il fait, ce qu'il dit, et pourquoi il ne rentre pas.

THÉRÈSE. — Il sera là bientôt, et tu regretteras ton injustice.

AUGUSTIN. — Il ne rentrera pas.

THÉRÈSE. — Et moi, je t'affirme qu'il est en route.

AUGUSTIN, tombant aux pieds de sa mère. — Mais, qu'est-ce que ma jalousie d'une heure, quand je songe au martyre de ton existence?

THÉRÈSE. — Je ne connais pas les tourments dont tu me gratifies.

AUGUSTIN. — Je ne te crois pas.

THÉRÈSE. — La bonté de ton père m'a préservée de toutes les épreuves.

AUGUSTIN. — Je ne te crois pas.

THÉRÈSE. — Ma vie, ma vie? Est-ce que chaque jour tu n'en remarques pas toi-même l'accord intelligent et fraternel, la perfection romanesque?

AUGUSTIN. — A présent, peut-être.

THÉRÈSE. — A présent et jadis.

AUGUSTIN. — Tu mens, ma mère infortunée. Tu mens sans cesse et par abnégation. Tout à l'heure, tu mentais pour me consoler, et maintenant, tu mens pour l'absoudre.

THÉRÈSE. — Comment oses-tu accuser ton père qui te défend toujours?

AUGUSTIN. — On a méconnu ton dévouement.

THÉRÈSE. — Jamais.

AUGUSTIN. — On a froissé ton orgueil, on a trahi ton adoration.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas vrai. Tout ce que j'ai donné me fut payé de retour. Je n'ai rencontré ni la méconnaissance, ni l'ingratitude. Et, je t'assure, beaucoup de femmes ont envié mon sort.

AUGUSTIN. — Tu peux multiplier les démentis et les serments, tu ne réussiras pas à me convaincre, il n'est plus temps.

THÉRÈSE. — J'ai donc perdu ton amitié?

AUGUSTIN. — Je viens d'acquérir une subite expérience, et mon cœur à présent est aussi vieux que le tien.

THÉRÈSE. — Il est trop tôt pour toi.

AUGUSTIN. — Je comprends maintenant, je comprends tout.

THÉRÈSE. — N'achève pas. Tu vas te tromper encore.

AUGUSTIN, avec religion. — Pauvre maman, si nécessaire et si belle. L'habitude du malheur n'a pas diminué ta tendresse, et tu trembles comme au premier jour.

THÉRÈSE. — Tu as tort de fouiller dans mes sentiments.

AUGUSTIN. — C'est bien l'âme en peine d'autrefois qui erre dans la maison depuis l'arrivée de cette femme.

THÉRÈSE. — Ta pitié s'égare.

AUGUSTIN. — Je le reconnais maintenant, ce visage altéré. Je le regardais d'en bas quand j'étais petit, quand je ne savais pas.

THÉRÈSE. — Tu ne sais pas davantage!

AUGUSTIN. — Oh! ta chambre de Paris et tes stations près de la fenêtre!...

THÉRÈSE. — Je t'en supplie, n'interroge pas tes souvenirs.

AUGUSTIN. — Je m'explique à présent nos tête-à-tête solitaires et, du fond de mon enfance, j'entends la voix infidèle de celui qui devrait être là.

THÉRÈSE. — Je te défends de le juger.

AUGUSTIN. — Que de fois, maman, nous l'avons attendu ensemble! Que de fois tes larmes ont roulé sur mon front, tandis que tu me pressais dans tes bras!

THÉRÈSE. — Ta mémoire te sert mal.

AUGUSTIN. — Plus imprudente encore que tout à

l'heure, tu ne te doutais pas que ce triste baptême me consacrait à l'amour.

THÉRÈSE. — Mais l'amour ne fait pas toujours pleurer.

AUGUSTIN. — Oh! comme il avait raison de proclamer que tu m'avais créé à ton image! La ressemblance pourtant n'était pas complète. Il me fallait pâtir de la même douleur que toi pour te ressembler tout à fait. Me voilà ton vrai fils, l'enfant de ta misère.

THÉRÈSE. — L'enfant de mon bonheur. Reste incrédule si tu veux, soit. Toute ton aberration n'empêche pas que ce bonheur existe, et qu'il ne soit indestructible.

AUGUSTIN. — Tu le cries, mais tu ne le penses pas.

THÉRÈSE. — Aussi bien, tes souvenirs seraient-ils exacts et tes pressentiments, légitimes, je n'en serais que plus ardente à te protéger.

AUGUSTIN. — C'est à moi de te protéger. Qu'importent mes chagrins! Je préfère ma tristesse à la tienne. Puisque je suis si pareil à toi, eh bien! j'aurai ton héroïsme. Il ne sera pas dit que ton petit Augustin aura contribué à ta peine en réclamant la présence d'une ennemie de ton repos. M^me^ Allain peut s'en aller.

THÉRÈSE. — Je ne t'infligerai pas cette douleur inutile.

AUGUSTIN. — Ta tendresse me dédommagera vite d'une inclination que je désavoue déjà.

THÉRÈSE. — Tu te l'imagines.

AUGUSTIN. — Est-ce que tous les enchantements ne sont pas réunis dans ton cœur?

THÉRÈSE. — Mais c'est le visage d'une autre qu'il te faut.

AUGUSTIN. — Je saurai m'en passer.

THÉRÈSE. — Pauvre petit!

AUGUSTIN. — La souffrance ne me fait pas peur!

THÉRÈSE. — Tu parles de chagrins que tu n'as pas éprouvés.

AUGUSTIN. — Dans tous les cas, je peux attendre, moi, pour être heureux. J'ai seize ans, c'est-à-dire mille chances de félicité en perspective, tandis que toi, tu joues ta dernière partie.

THÉRÈSE. — Tes paroles sont les plus charitables que j'aie jamais entendues.

AUGUSTIN. — Vois-tu, l'idée de te sauver de quelque chose abolit mes regrets.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas besoin de compassion, et pourtant ta pitié m'est très douce.

AUGUSTIN. — Tu sais, maman, je ne l'aime pas tant que ça!

THÉRÈSE. — Nous ne sommes trahis ni l'un ni l'autre, mon Augustin.

AUGUSTIN. — Assez de pieux mensonges! Si quelqu'un jadis a dévasté ta vie, moi je t'épargnerai. Aucune déception ne te viendra de mon côté.

THÉRÈSE. — Heureuse ou malheureuse, j'ai maintenant un ami.

AUGUSTIN. — Qu'elle parte, cette femme qui a failli m'écarter de ma mère! Je te reviens, maman. Et je te demande pardon de mon ingratitude, de mes trahisons, de toutes mes complicités. Crois-moi, c'est avec une nature différente de la mienne que je me suis montré si joyeux et si dur. Mais c'est avec mon vrai moi, le moi dont je te suis redevable, que je reprends ma tristesse habituelle et que je te rapporte mon cœur pour toujours.

THÉRÈSE. — Je savais bien que je pouvais compter sur toi. Merci, mon adoré, merci de préférer ta mère à l'espérance et peut-être au bonheur. Je te bénis, je t'admire et je suis fière de t'avoir donné la vie. Seulement, cesse de répéter que je te ressemble, ton âme de héros est plus forte que la mienne.

AUGUSTIN. — Tu verras, je te défendrai.

THÉRÈSE. — J'accepte ta sauvegarde, ou du moins, entendons-nous, je m'engage à la réclamer si jamais je cours le danger que tu appréhendes. Pour l'instant, ta vaillance n'a pas son emploi, car ce danger n'est qu'une chimère de ton inquiétude.

AUGUSTIN. — Quelle puissance de dissimulation peut engendrer le dévouement!

THÉRÈSE, prenant un grand parti. — Veux-tu la preuve de ma bonne foi, une preuve irrécusable? Je vais te faire un aveu que d'habitude une mère ne fait pas à son fils. Tu prétendais à la minute que j'avais été malheureuse, et je le niais de toutes mes forces. Eh bien, tu avais raison, mon petit, et je ne protestais que parce qu'il m'en coûtait de diminuer ton père.

AUGUSTIN. — Je ne me trompais pas?

THÉRÈSE. — J'ai supporté des heures très dures.

AUGUSTIN. — Ma pauvre maman!

THÉRÈSE. — Et pourtant, je n'aurais pas échangé mes angoisses contre la tranquillité des autres.

AUGUSTIN. — Voilà un motif de plus pour t'adorer; mais pourquoi étais-je si jeune alors? Je t'aurais secourue.

THÉRÈSE. — Bien souvent, tes caresses m'ont rendu mon courage. Tu m'as aidée sans le savoir.

AUGUSTIN. — Plaise à Dieu!

THÉRÈSE. — Quand tu parles de mes tristesses, tu oublies toujours les joies que tu m'as données.

AUGUSTIN. — Je t'idolâtre depuis que je te connais.

THÉRÈSE. — D'ailleurs, mon chagrin dura moins longtemps que tu ne supposes. Paris était pour beaucoup dans ces souffrances-là. Aussitôt arrivés à Vizille, ton père n'a plus aimé que nous deux.

AUGUSTIN. — Oui.

THÉRÈSE. — Ma franchise à propos de ces événements lointains n'est-elle pas une garantie de ma sincérité sur les choses présentes? Quand je te demande de croire à la douceur de mon existence, tu dois te laisser convaincre.

AUGUSTIN. — Je tâche.

THÉRÈSE. — Evidemment, je suis restée un peu endolorie de ce passé. Mais, tu comprends, mon petit Augustin, et mieux que personne puisque tu me ressembles, lorsqu'on a souffert de cette façon au début de sa vie, on garde dans le bonheur une âme inquiète, ombrageuse. J'ai beau être une mère très sage, je n'en suis pas moins une femme déraisonnable. Pour un cadeau fait à une autre, pour une promenade en voiture en compagnie d'une invitée quelconque, pour une injustice de cinq minutes, j'ai la tête aux champs. J'imagine un monde de perfidies. Les distractions les plus naturelles de ton père me semblent toujours des commencements de chagrin. Tu vois, je te confesse mes défauts.

AUGUSTIN. — Ne suis-je pas ton meilleur ami?

THÉRÈSE, violemment. — Une telle faiblesse est indigne de moi, et je m'en veux de troubler ainsi la paix de toute une maison. Car, si explicable que soit ma sensibilité, elle ne me confère pas le droit d'incriminer la gaieté d'un homme, les allures d'une amie accidentelle, et surtout de meurtrir le cœur de mon fils.

AUGUSTIN, fou de joie. — Alors, tu ne vas pas la chasser?

THÉRÈSE. — Mais non, et tu pourras la voir tous les jours, tant que tu voudras, selon ton bon plaisir. Au besoin même, je m'arrangerai pour qu'elle ne parte pas trop vite.

AUGUSTIN. — Malgré moi, je suis bien content.

THÉRÈSE. — En revanche, tu me promets d'être courageux, lorsqu'elle nous quittera?

AUGUSTIN. — Au fait, c'est vrai, son départ est imminent.

THÉRÈSE. — On ne lui rendra sa liberté qu'à la fin de la semaine.

AUGUSTIN. — Mais après?

THÈRÈSE. — Après? Elle passera l'hiver à Paris, et le beau temps te la ramènera.

AUGUSTIN. — Et jusqu'à son retour, je te fatiguerai de mon chagrin; et, quand elle habitera dans notre voisinage, je serai peut-être encore plus malheureux.

THÉRÈSE. — On croit cela!

AUGUSTIN. — Je ne me fais pas illusion, va! Pour elle aussi, je ne suis qu'un enfant. Que n'ai-je un peu de l'héroïsme que tu m'accordes! Je n'écouterais pas tes raisons séduisantes et je brusquerais moi-même son départ, comme j'y étais résolu tout à l'heure.

THÉRÈSE. — Et si nous partions l'un et l'autre?

AUGUSTIN. — Maman...

THÉRÈSE. — Ce soir, sans le dire à personne? Si tu emmenais ta mère en Italie, dans une Venise très triste, et qui comprendrait ta peine?

AUGUSTIN. — Tais-toi, je ne pourrais pas... Autant souffrir à côté d'elle.

THÉRÈSE. — Tu ne veux donc pas guérir?

AUGUSTIN. — N'agitons plus aucun départ, je t'en prie, ni le nôtre, ni celui de Mme Allain.

THÉRÈSE. — Réfléchis.

AUGUSTIN. — Pardonne-moi, maman, mais je ne serais pas ton fils si je renonçais déjà.

THÉRÈSE. — Comment te reprocherais-je ta faiblesse, moi qui ne suis pas encore affranchie?

AUGUSTIN. — Tiens! Mes yeux n'auraient pas dû se tourner vers le bonheur, puisque tu m'avais communiqué ton âme douloureuse. Je tremble maintenant.

THÉRÈSE. — Je suis là. (Elle l'embrasse.)

Scène VIII

LES MÊMES, Mme ALLAIN

Mme ALLAIN, posant à demi, sur le bras d'un fauteuil, un lourd panier rempli de fruits et de feuillages. — Ouf! Il était temps!

AUGUSTIN. — Maman...

Mme ALLAIN. — Eh bien, Augustin, tu ne m'aides pas?

AUGUSTIN, courant à elle et l'aidant à poser son panier sur une table. — Je vous demande pardon, madame.

THÉRÈSE. — En voilà une récolte!

Mme ALLAIN. — Le jardinier apportera des pêches tout à l'heure, mais je les destine à monsieur votre père.

THÉRÈSE. — Je les enverrai aussitôt à Herbeys.

Mme ALLAIN, se tamponnant le front et les joues avec son petit mouchoir. — Mon Dieu!... Comme il fait chaud!... On ne pourra pas dire que je mets de la poudre.

AUGUSTIN. — C'est du plein vent.

Mme ALLAIN. — Je les ai cueillis moi-même à la Commanderie.

THÉRÈSE. — Toute seule?

Mme ALLAIN. — En compagnie de M. Fontanet.

En entendant prononcer le nom de son père, Augustin, qui tenait des abricots, les laisse échapper de ses mains.

THÉRÈSE. — Il était donc là-bas?

Mme ALLAIN. — Est-ce que les entrepreneurs n'ont pas toujours besoin de le consulter?

Elle prend une pomme dans le panier et y mord à pleines dents.

THÉRÈSE. — Le fait est que les gens de Vizille ne savent plus se passer de lui.

Mme ALLAIN. — Prends garde, Augustin, les abricots dégringolent.

AUGUSTIN. — Il n'y a pas d'autre pomme?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas le moment.

Mme ALLAIN. — Celle que je croque est verte, je t'en réponds.

AUGUSTIN. — J'attendrai l'automne.

Mme ALLAIN, sans coquetterie, lui offrant sa pomme. — La veux-tu?

AUGUSTIN. — Non.

Mme ALLAIN. — Tu peux goûter, va. C'est moins dangereux qu'au paradis.

AUGUSTIN. — Sans doute, mais...

THÉRÈSE. — Bah! ça n'a pas d'importance.

AUGUSTIN, acceptant. — Je vous remercie beaucoup.

Il porte la pomme à ses lèvres, consulte sa mère du regard, puis se ravise, et dépose lentement le fruit sur la table.

Mme ALLAIN. — Tu n'oses pas la manger?

AUGUSTIN. — Madame Allain...

Mme ALLAIN, mettant son écharpe, prête à sortir. — Pendant que tu réfléchis, je grimpe m'habiller.

THÉRÈSE. — Il y a une lettre pour vous dans votre chambre.

Mme ALLAIN. — Vraiment?

AUGUSTIN. — Une lettre? Je ne savais pas.

THÉRÈSE. — Elle est arrivée au moment où tu sortais.

Mme ALLAIN. — Est-ce qu'elle vient de Paris?

THÉRÈSE. — Je n'ai pas regardé.

AUGUSTIN. — Pourvu que ce ne soit pas une lettre qui vous fasse partir.

Mme ALLAIN. — Nous verrons bien.

THÉRÈSE. — Ne t'émeus pas d'avance.

AUGUSTIN. — On va vous dire de partir demain, j'en suis sûr.

Mme ALLAIN. — Je n'obéirai pas.

AUGUSTIN. — Et s'il le fallait absolument?

Mme ALLAIN. — Dans ce cas, je te donnerais ma journée d'aujourd'hui.

AUGUSTIN. — Sérieusement?

Mme ALLAIN. — Tout entière.

THÉRÈSE. — Je te le promets.

Mme ALLAIN. — Tu ne supposes pas, mon petit, que je sois impatiente de voir manger Mme Rivollin, ou de causer avec M. Tartavel?

AUGUSTIN. — Oh! Je ne vous fais pas cette injure.

Mme ALLAIN. — Je leur en veux trop de me priver de ces bons amis et de cette bonne maison.

AUGUSTIN, lui barrant la route. — S'il en est ainsi...

Mme ALLAIN. — S'il en est ainsi?

AUGUSTIN. — Mère!...

Un silence.

THÉRÈSE, l'invitant à rester. — Commencez par lui donner votre journée, et ne lisez pas votre lettre à présent.

Mme ALLAIN. — Vous l'exigez?

THÉRÈSE. — Tous les deux.

Mme ALLAIN, revenant sur ses pas. — Eh bien, je me laisse faire.

THÉRÈSE, à part. — Pour ne pas changer.

Mme ALLAIN. — Au diable la famille!

AUGUSTIN. — Bravo!

THÉRÈSE, à Mme Allain. — Vous êtes toujours compatissante.

Virginie paraît au fond, sur la terrasse, des assiettes dans les mains.

AUGUSTIN, gaiement, à sa mère. — Tu me sauves la vie!

Mme ALLAIN, se dirigeant vers la terrasse. — Virginie, vous remettrez mon couvert.

AUGUSTIN, à Virginie. — Mme Allain reste.

VIRGINIE, du fond, à part. — Je l'aurais parié!

Mme ALLAIN, du fond, à Augustin. — Tu vas être gentil et courir chez les Rivollin.

AUGUSTIN. — Arrangeons d'abord la table. Après, je me charge de toute la tribu.

Mme ALLAIN. — Nous n'avons pas besoin de toi ici.

Fredonnant.

L'amour est enfant de bohème,
Il n'a jamais connu de loi.

Augustin prend le panier posé sur une table et se dirige vers la terrasse.

THÉRÈSE, bas, à Augustin. — Es-tu un peu consolé?

AUGUSTIN. — Je te trahis déjà.

THÉRÈSE. — Je suis contente aussi.

Mme ALLAIN, sur la terrasse, fredonnant.

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi.

A Virginie.

Allez me chercher la lettre qu'on a posée dans ma chambre.

Virginie sort.

AUGUSTIN, cherchant dans le panier. — Jusqu'à des noisettes! Quelle chance! (Déclamant.) « Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches... »

THÉRÈSE. — « Et puis voici mon cœur... »

AUGUSTIN, se précipitant vers sa mère. — « Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour toi. »

Mme ALLAIN, du fond. — A mon tour d'être jalouse.

Michel entre brusquement et gaiement.

Scène IX

LES MÊMES, MICHEL

MICHEL, à quelqu'un dans la chambre voisine. — Je reviens. Le temps de vérifier la date sur mon copie de lettres, et je suis à vous.

THÉRÈSE. — Enfin, c'est toi.

MICHEL, cherchant des papiers sur son bureau. — Pourquoi diable Catherine n'est-elle pas à la maison? J'avais justement besoin du dossier qu'elle a emporté.

THÉRÈSE. — Elle doit le rapporter tantôt avec le travail dont tu l'as chargée.

MICHEL. — Tantôt, tantôt. Ce n'est pas à présent. Ce mémoire était destiné à Bussienne et je ne peux pas le lui soumettre.

THÉRÈSE. — Michel, je voudrais causer deux minutes avec toi.

MICHEL, sans l'entendre. — Il me faut Catherine ou mes documents.

Mme ALLAIN, intervenant. — Allons, ne vous mettez pas à bousculer tout le monde.

MICHEL, sans s'interrompre. — Tiens! vous êtes encore là, vous?

THÉRÈSE. — Ne t'impatiente pas. Augustin aurait vite fait de te ramener Catherine.

AUGUSTIN. — Père, je suis à ta disposition.

MICHEL. — Ne te précipite pas. Voici un ancien relevé qui va sans doute me tirer d'embarras... (A lui-même.) Non... Si... tout de même.

Mme ALLAIN. — Et moi, puis-je être bonne à quelque chose?

MICHEL, allant et venant. — Allez donc vous habiller, puisque vous déjeunez dehors, et laissez-nous tranquilles.

Mme ALLAIN. — Je déjeune chez vous et je ne m'habille pas.

MICHEL. — Vous avez changé d'idée?

Mme ALLAIN. — Par faiblesse.

AUGUSTIN. — Nous l'avons retenue...

Mme ALLAIN. — Pour la journée...

THÉRÈSE. — Comme elle dit.

MICHEL, circulant toujours. — Soit, mais à la condition que je ne vous verrai pas. J'appartiens à mes chiffres jusqu'à ce soir.

Mme ALLAIN. — Augustin me suffit.

AUGUSTIN. — Pendant ce temps-là, nous irons peut-être nous promener ensemble.

Mme ALLAIN. — Du côté de Prémol.

MICHEL, à Augustin. — Non, mon vieux. Tu ne t'échapperas pas avec elle aujourd'hui. J'ai de la besogne à te donner.

THÉRÈSE. — Mais il est invité au casino d'Uriage.

AUGUSTIN. — Les Bertagne comptent sur moi.

MICHEL. — Le devoir avant tout.

Mme ALLAIN. — Quel ingrat!

MICHEL. — Ah! ça oui, par exemple!

THÉRÈSE. — Michel, il faut absolument que je te parle.

MICHEL, consultant ses dossiers. — Plus tard, ma petite.

THÉRÈSE. — A l'instant même.

MICHEL. — Ne sois pas enfant, voyons. Ce monsieur m'attend.

Mme ALLAIN. — Pourquoi donc êtes-vous si méchant avec nous?

MICHEL. — Parce que Bussienne est arrivé, parce qu'il me couvre d'or, parce que j'ai toutes sortes de chances depuis que je suis levé. Mon plaisir prend la forme du mécontentement, voilà tout. Chacun sa façon de sentir.

THÉRÈSE. — La tienne est commode.

MICHEL, à Mme Allain et à Thérèse. — Si vous n'avez jamais vu un homme satisfait, regardez-moi.

Mme ALLAIN. — Mes compliments.

MICHEL. — Et maintenant, cet homme vous demande pardon.

Il prend simultanément la main de Thérèse et celle de Mme Allain et les baise tour à tour.

AUGUSTIN, avec une admiration mélancolique. — Il n'a pas son pareil.

MICHEL, cherchant dans son portefeuille. — A propos, qui est-ce qui me prête de l'argent? J'ai quatre-vingts francs dans ma poche et trois cents me sont indispensables.

Mme ALLAIN. — A qui voulez-vous les donner?

MICHEL. — Décidément, vous commencez à me connaître.

Mme ALLAIN. — Voici toujours cent francs.

MICHEL. — Je désire que mes employés participent à ma joie.

THÉRÈSE, ouvrant un tiroir. — J'ai là de quoi compléter la somme.

MICHEL, prêt à sortir. — A merveille.

THÉRÈSE. — Tu t'en vas déjà?

MICHEL. — Je te rapporte ton mari dans une seconde.

Virginie paraît au fond.

AUGUSTIN, à Virginie. — Qu'est-ce que c'est?

Mme ALLAIN, à Augustin. — Rien. Ma lettre que j'avais demandée.

Elle se dirige vers la terrasse, suivie d'Augustin et de Virginie.

MICHEL, revenant sur ses pas. — Sapristi, j'oublie les statuts de la nouvelle société. Les aurais-je encore une fois égarés?

THÉRÈSE. — Tu les as serrés dans ton secrétaire, avant de sortir.

Mme ALLAIN, au fond, jetant un coup d'œil sur sa lettre, presque à elle-même. — Les enfants vont bien. Je lirai le reste tantôt.

MICHEL, à Thérèse. — Suis-je bête! Je les tiens dans la main.

THÉRÈSE, cherchant à le retenir. — Michel!

MICHEL, tendrement. — Tout ce que tu voudras, quand Bussienne sera parti.

AUGUSTIN, au fond, à Mme Allain. — Est-ce qu'on vous réclame?

Mme ALLAIN. — Pas le moins du monde!

AUGUSTIN, au fond. — Vive la France!

MICHEL, les mains chargées de paperasses, à Augustin. — Tu as raison, mon petit. Vive la France !... La France est le pays des bons fruits, et des belles femmes. En attendant, monte à la gravure me chercher deux ou trois photographies de nos presses américaines.

AUGUSTIN. — J'y cours.

Mme ALLAIN, du fond. — Ne flâne pas, car les Rivollin ne sont pas encore prévenus.

AUGUSTIN. — Les Picq non plus.

MICHEL. — Ni les Tartavel, probablement.

THÉRÈSE, à Augustin. — Charge donc un prote de la commission de ton père, et fais celle de Mme Allain.

MICHEL. — Approuvé.

Mme ALLAIN, au fond, à Virginie. — Vous avez failli renverser le sel.

VIRGINIE. — Dieu m'en préserve!

Augustin sort.

Scène X

LES MÊMES, moins AUGUSTIN

Thérèse se rapproche vivement de Michel. Au fond, Mme Allain et Virginie continuent à disposer le couvert. De temps en temps, Mme Allain s'interrompt, cueille des fleurs aux arbustes de la terrasse, puis les arrange avec soin sur la table. Loin d'elle, Thérèse et Michel s'expliquent avec animation.

THÉRÈSE. — Puis-je te saisir enfin?

MICHEL. — Tu es fâchée?

THÉRÈSE. — Tu m'obliges à te traquer.

MICHEL. — Je n'ai pas l'ombre de méchanceté dans l'esprit, je t'assure. Mets-toi là et raconte, puisque tu as si peu de patience. Je t'écoute d'un cœur pacifique et débonnaire.

THÉRÈSE. — Eh bien?

MICHEL. — D'abord, que je t'explique à quel point je suis content. Notre fortune est faite, mon cher amour. Bussienne souscrit déjà pour cinq cents actions.

THÉRÈSE. — Tu m'entretiendras de ces choses à un autre moment.

MICHEL. — A un autre moment?

THÉRÈSE. — Oui, je suis trop pressée de te dire...

MICHEL, avec effroi. — Oh! non, je t'en prie, ne me dis pas... Je démêle suffisamment sur ton visage la nature de tes pensées. Tu n'as pas besoin de me les communiquer.

THÉRÈSE. — Je parlerai.

MICHEL, regardant du côté de la terrasse. — Pas de bêtise. Laissons dormir tes jalousies jusqu'à demain. Nous entamerons ce chapitre après le départ de mon bienfaiteur. Attends que j'aie signé...

THÉRÈSE. — Michel...

MICHEL. — D'ici là, je te supplie de m'épargner...

THÉRÈSE. — Vraiment, tu as de l'aplomb.

MICHEL. — Ma petite Thérèse...

THÉRÈSE. — Tu viens de me tromper indignement.

MICHEL. — Moi? Quelle est cette histoire saugrenue? C'est faux.

THÉRÈSE. — Il y a une heure, tu étais à la Commanderie avec cette aventurière.

MICHEL. — Allons donc. J'arrive du Lyonnais.

THÉRÈSE. — Tu l'as rejointe là-bas.

MICHEL. — Tu es folle.

THÉRÈSE. — Elle-même me l'a rapporté.

MICHEL. — Alors, vous êtes deux folles au lieu d'une.

THÉRÈSE. — Mais j'ai à t'annoncer quelque chose de plus intéressant que mon propre malheur.

MICHEL. — Quoi encore?

THÉRÈSE. — Ton fils est amoureux de ta maîtresse.

MICHEL. — Je n'ai pas de maîtresse.

THÉRÈSE. — Eperdument amoureux.

MICHEL. — Tu te moques de moi.

THÉRÈSE. — Et, si tu n'y prends garde, ton équipée peut entraîner une catastrophe.

MICHEL. — Ta jalousie invente.

THÉRÈSE. — A la minute, le pauvre enfant me confiait sa peine.

MICHEL. — Il t'a dit qu'il aimait Mme Allain?

THÉRÈSE. — Il me l'a avoué en pleurant.

MICHEL, regardant du côté de la terrasse. — Augustin épris d'elle? Ce n'est pas possible. Je ne te crois pas.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas l'habitude de mentir.

MICHEL. — Si tu ne mens pas, tu exagères.

THÉRÈSE. — Pas davantage.

MICHEL. — Dans ce cas, tu auras mal interprété les confidences de ce petit.

THÉRÈSE. — Je connais le cœur d'Augustin.

MICHEL. — Ton roman ne tient pas debout. Une toquade d'adolescent, passe encore, mais une passion sérieuse, jamais de la vie. D'ailleurs, cet enfant est trop gai pour être amoureux.

THÉRÈSE. — Est-ce que tu n'es pas gai, toi?

MICHEL. — Moi, je n'ai pas d'amour en tête, quoi que tu prétendes.

THÉRÈSE. — Quant à ton fils, il n'est plus le garçon joyeux que tu supposes. Son insouciance s'est changée en désespoir.

MICHEL. — Il n'y a pas longtemps, car ce matin, ses gambades étonnaient la maison... Etrange amour qui éclate tout à coup, pareil à un incendie!

THÉRÈSE. — Qu'est-ce qui te prouve qu'il ne couvait pas depuis trois semaines? Pour bouleverser

un être, est-ce que la nature rusée ne prend pas tous les détours? Cette fois, elle a pris le chemin du plaisir comme elle aurait pu prendre celui de la mélancolie. Et toute ma vigilance de mère n'a pas pu empêcher mon fils de tomber dans son piège. J'ai été aussi surprise que toi.

VIRGINIE, au fond, à Mme Allain qui circule sur la terrasse en coupant des roses. — Gare aux épines, madame.

Mme ALLAIN, à Virginie, en lui jetant des fleurs. — Tendez votre tablier.

Elles disparaissent.

MICHEL, à Thérèse. — Je n'arrive pas à partager tes alarmes. Tu as beau étayer des craintes de considérations générales, je demeure sceptique.

THÉRÈSE. — Tu trouves plus commode de douter?

MICHEL. — Tu vois de l'amour partout, ma pauvre amie. Tu t'abuses autant sur les sentiments de ton fils que sur les miens ou sur ceux d'autres personnes, car j'insiste là-dessus, je proteste absolument contre tes accusations.

THÉRÈSE. — Pense ce que tu voudras de mes tristes découvertes, et parlons seulement d'Augustin. Est-ce que de telles appréhensions, même un peu grossies, ne doivent pas suspendre un instant ton égoïsme?

MICHEL. — J'adore mon fils, tout le monde le sait.

THÉRÈSE. — Eh bien, puisque tu l'aimes tant que ça, voici le conseil que je te donne: après le déjeuner, prétexte une affaire imprévue et va passer huit jours à Paris.

MICHEL. — Comment?

THÉRÈSE. — Je te dis que ton fils ne peut pas rester davantage le spectateur de ton intimité avec cette femme.

MICHEL. — Tu me demandes d'aller à Paris pour relancer Hachette, quand son représentant est dans la chambre à côté? Décidément, tu déraisonnes.

THÉRÈSE. — Que vient faire là-dedans le nom de Hachette? Je te demande de partir, tout simplement.

MICHEL. — Comme j'avais raison de ne pas vouloir causer avec toi!

THÉRÈSE. — Tu consens, n'est-ce pas?

MICHEL, regardant du côté de la terrasse. — Ne t'agite pas tant.

THÉRÈSE. — Par affection pour Augustin?

MICHEL. — Par égard pour ta jalousie?

THÉRÈSE. — Va où bon te semble. Au besoin, va te divertir ailleurs. J'accepte tout, pourvu que tu disparaisses.

MICHEL. — Mais, sacré nom d'un chien, je n'ai pas envie de voyager. Je me trouve très bien ici.

THÉRÈSE. — Malheureux, tu ne comprends donc pas que cet enfant est capable de se tuer, si par hasard il découvre ce que tu ne prends même pas la peine de dissimuler.

MICHEL. — En admettant que tes affirmations soient exactes?

THÉRÈSE. — Tu sais mieux que moi combien elles sont fondées.

MICHEL. — Mon Dieu! Mon Dieu! Quelle algarade! Un jour pareil! Quand tout me réussit! Voilà ce qui t'occupe à l'heure où notre fortune se réalise? Le diable emporte les femmes!... Franchement, avec la meilleure volonté du monde, un homme n'abandonne pas ainsi ses affaires: d'autant que les miennes sont assez compliquées en ce moment.

THÉRÈSE. — Je t'ai suppléé cent fois.

MICHEL. — Va-t'en plutôt à ma place. Emmène ton fils. Rien ne te retient à la maison.

THÉRÈSE. — Au contraire, j'empêche le plaisir de chacun.

MICHEL. — Lorsqu'une femme appréhende un tel danger, elle se sauve avec son enfant, sans se préoccuper des escapades de son mari.

THÉRÈSE. — Naturellement... Si tu crois que je n'ai pas envisagé cette solution, tu te trompes, mais j'ai reculé devant la douleur d'Augustin.

MICHEL. — Il abuse un peu, celui-là!

THÉRÈSE. — Je ne peux pas le séparer aussi brusquement de Mme Allain.

MICHEL. — On ne meurt pas d'amour à seize ans!

THÉRÈSE. — Tu n'as pas, comme moi, assisté à sa désolation.

MICHEL. — Ne fais pas de moi un mauvais cœur, je t'en prie.

THÉRÈSE. — Sa jalousie est plus à redouter que la mienne.

MICHEL. — N'insiste pas, ou je le flanque au collège.

THÉRÈSE. — Est-ce que tu perds la raison? Tu n'as pas l'air de te rappeler quel enfant est ton fils.

MICHEL. — Quoi! Quoi!... Je ne dénie pas les égards qui lui sont dus. Aussi bien, ma combinaison offre justement le double avantage de le soustraire à la présence dangereuse de Mme Allain et de lui épargner les certitudes que tu redoutes. De plus, l'occasion est unique de vous calmer l'un et l'autre, et l'un par l'autre.

THÉRÈSE. — Tu t'imagines qu'on aime à ta façon.

MICHEL. — Au fond, tu ne l'avoueras pas, mais tu ne te soucies guère de me laisser derrière toi, en conversation avec une femme charmante.

THÉRÈSE. — Tu es méchant.

MICHEL. — Tu travailles pour ton compte, en plaidant pour ton fils.

THÉRÈSE. — Si ma conduite n'était pas déterminée uniquement par un sentiment pur, j'aurais commencé par mettre ton amie à la porte lorsqu'elle est revenue de son rendez-vous; en me résignant à la subir et en te conjurant de t'en aller, je ne songe qu'à protéger Augustin; je te demande seulement quatre ou cinq jours de répit, le temps d'expédier cette voleuse et de convaincre ce pauvre petit de l'extravagance de son rêve.

MICHEL. — C'est tout?

THÉRÈSE. — Oui, c'est tout.

MICHEL, prêt à sortir. — Eh bien, nous verrons après le déjeuner.

THÉRÈSE. — Tu ne trouves pas autre chose à me dire?

MICHEL. — Déjeunons d'abord, je me déciderai ensuite.

Mme ALLAIN, de loin, à Virginie, du fond du jardin, sans être vue. — Ah! Voilà mon jardinier...

VIRGINIE, de même, à Mme Allain. — Avec un panier de pêches.

THÉRÈSE, à Michel, poursuivant. — Vas-tu partir ou non? Tu dois le savoir.

MICHEL. — Je ne sais pas du tout ce que je vais faire. On ne reçoit pas une pareille tuile sur la tête sans rester étourdi quelques minutes. A mon tour, je réclame un peu de répit.

THÉRÈSE. — Si cette femme ne rôdait pas autour de nous, tu consentirais bien vite.

MICHEL, prêt à sortir. — A tout à l'heure. J'ai besoin du visage utile de M. Bussienne pour recouvrer mon équilibre.

THÉRÈSE. — Ne t'échappe pas encore.

MICHEL. — Ce monsieur croque le marmot depuis longtemps. Trop de désinvolture de ma part risquerait de l'indisposer.

THÉRÈSE. — Que t'importe! puisque tu as conclu avec lui.

MICHEL. — Pas complètement.

THÉRÈSE. — Lorsque tu cours à ton plaisir, tu t'inquiètes moins de tes intérêts.

MICHEL. — Faut-il aussi que je fasse faillite parce que ma femme est jalouse?

THÉRÈSE. — Tu parles exactement comme mon père.

MICHEL. — Ton père est d'excellent conseil.

THÉRÈSE. — Tu joues l'homme raisonnable, à l'heure où tu t'engages dans la plus criminelle des folies.

MICHEL. — J'ai toujours été un homme raisonnable, même sur le terrain des folies. Et puis, et puis, en voilà assez. Je suis fatigué de tes remontrances. Après m'avoir tourmenté de ton amour d'épouse, tu veux me tourmenter de ton amour de mère? Je n'accepte pas cette nouvelle persécution.

THÉRÈSE. — Ne prends donc pas de colère artificielle...

MICHEL. — Comment n'as-tu pas honte de gâter mon consentement?

THÉRÈSE. — Lequel?

MICHEL, rompant les chiens. — Bonsoir. Nous réglerons nos différends plus tard.

THÉRÈSE. — Mais je n'ai pas fini de t'expliquer...

MICHEL, s'éloignant. — Pour l'instant, je désire la paix.

THÉRÈSE. — Tu ne vois donc pas que je suis désespérée?

MICHEL, reculant. — La paix! La paix!

THÉRÈSE. — Michel, une dernière fois...

MICHEL, revenant sur ses pas. — Au fait, j'ai de l'argent à distribuer... Il ne faut pas que mes ouvriers soient lésés, parce que...

THÉRÈSE. — Je te reconnais là. Tu es bon pour les victimes de la société, mais pas pour celles que tu fais.

MICHEL, prenant de l'argent sur son bureau. — Continue, sans moi. (Il se dispose à sortir.)

THÉRÈSE. — Suis ton instinct, soit. Je prie Dieu que tu n'aies pas à t'en repentir.

MICHEL, se retournant tout à coup. — Tu voudrais me rendre triste? Eh bien, je ne serai pas triste... Je ne serai même pas contrarié. D'ailleurs, on n'a pas le droit d'être susceptible quand on a un chèque de cent mille francs dans sa poche... (Il se dispose à sortir.)

THÉRÈSE. — Un enfant peut mourir!

MICHEL, allant à elle. — Tout ceci ne m'empêche pas de t'aimer, tu sais! J'ai beau te trouver difficile à vivre, je tiens à toi.

THÉRÈSE, se précipitant sur ses pas. — Moi aussi, je suis persuadée que tu m'aimes, et je suis certaine que bientôt...

MICHEL, faisant claquer la porte. — A tout à l'heure.

THÉRÈSE, seule. — Mauvais homme, mauvais père.

Scène XI

THÉRÈSE, Mme ALLAIN

Mme ALLAIN.— Que se passe-t-il, madame Fontanet?

THÉRÈSE, affolée. — Ce qui se passe? Eh bien, mon fils vous aime, et à cause de ce malheur, il faut que mon mari s'en aille.

Mme ALLAIN. — Je ne comprends pas.

THÉRÈSE. — Supposons que vous compreniez.

Mme ALLAIN, se dirigeant vers la porte. — Que je comprenne ou non, ma place désormais n'est plus chez vous.

THÉRÈSE. — Je ne pense pas de cette façon.

Mme ALLAIN. — Je le regrette profondément, mais vos inquiétudes et vos accusations ne me permettent pas de rester ici.

THÉRÈSE, lui barrant la route. — Il y a assez de chagrin dans cette maison. Ce n'est pas la peine de la désoler davantage par un départ imprévu.

Mme ALLAIN. — Que voulez-vous de moi?

THÉRÈSE. — J'ai besoin de votre aide.

Mme ALLAIN. — J'attends.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas beaucoup d'orgueil, vous le voyez.

Un silence.

Mme ALLAIN. — Etes-vous sûre que cet enfant m'aime?

THÉRÈSE. — Il n'a rien de caché pour moi.

Mme ALLAIN. — Cet amour n'est pas mon œuvre, je vous le jure.

THÉRÈSE. — La question n'est pas là.

Mme ALLAIN, prête à sortir. — Vous doutez de ce que j'affirme?

THÉRÈSE. — Ne soyons offensées ni l'une ni l'autre, je vous en prie, et causons.

Mme ALLAIN. — Je vous plains de tout mon cœur, madame.

Un silence.

THÉRÈSE. — Plaignez-moi seulement du chagrin de mon fils. C'est l'unique souffrance que je ne puis supporter. (Un silence.) Je ne vous retiendrais pas en ce moment, je vous assure, je me serais même déjà sauvée avec Augustin sans la démence où le précipite la seule idée de vous perdre... Et cependant, Dieu sait les risques de votre présence tant qu'un autre en sera troublé comme lui!

Mme ALLAIN. — Mon départ me semble toujours la meilleure des solutions.

THÉRÈSE. — Parce que vous êtes moins préoccupée de cet enfant que de vous-même. Je crains tout de sa détresse si on le sépare de vous brusquement, et je crains davantage encore si, trop près de vous et de son père, il prend pour de l'amour l'amitié que celui-ci vous témoigne.

Mme ALLAIN, émue. — Pauvre petit.

THÉRÈSE. — J'ai confié à mon mari la nature de mes appréhensions et je l'ai supplié de partir sous un prétexte quelconque; mais il m'a éconduite, en se moquant de moi.

Mme ALLAIN. — M. Fontanet aime pourtant son fils!

THÉRÈSE. — Soit qu'il n'ait pas cru au chagrin de cet enfant, soit qu'un concours de réussites ait doublé son insouciance, il n'a rien voulu entendre.

Mme ALLAIN. — Ce refus est trop déraisonnable pour être définitif.

THÉRÈSE. — Vous devinez maintenant le service que je réclame de votre pouvoir momentané. Je viens vous demander d'obtenir de mon mari ce que, moi, je n'ai pas su obtenir.

Mme ALLAIN. — Je vais tâcher de vous satisfaire.

THÉRÈSE. — La vie d'Augustin est dans vos mains.

Elle s'incline légèrement et se dispose à sortir. Un silence.

Mme ALLAIN, la rappelant. — Pardon... Est-ce que M. Fontanet est toujours là?

THÉRÈSE, de loin, presque sur le seuil. — Il discute encore avec ce monsieur.

Mme ALLAIN, un peu troublée. — Dès qu'il ouvrira la porte, j'aborderai la question, et loyalement, je vous le promets.

THÉRÈSE. — Je vous laisse.

On entend sonner une horloge.

Mme ALLAIN. — Mais voilà midi qui sonne. Peut-être vaut-il mieux remettre cette conversation à tantôt.

THÉRÈSE, de loin. — Décidez vous-même.

Mme ALLAIN. — Alors, après le déjeuner?

THÉRÈSE. — Si vous le préférez.

Mme ALLAIN. — Quoi qu'il en soit, d'une manière ou de l'autre, j'espère que bientôt j'aurai diminué les douloureuses conséquences, toutes les conséquences de mon passage ici.

THÉRÈSE, avec amertume, prête à sortir. — Ça!...

Mme ALLAIN, anxieuse. — Souhaitons que je ne me heurte pas, comme vous, à une obstination impitoyable.

THÉRÈSE, du fond. — Je suis tranquille.

Mme ALLAIN, de plus en plus troublée. — A vrai dire, je ne suis pas sans inquiétude.

THÉRÈSE, allant à elle. — Vous ne parlez pas sérieusement?...

Mme ALLAIN. — Je ne sais pas pourquoi, mais les difficultés de ma tâche m'apparaissent tout à coup. Malgré moi, je me sens gauche, déconcertée.

THÉRÈSE, vivement. — Rassurez-vous. Autant l'homme qui était, à cette place, il y a cinq minutes, me marquait de sécheresse et de résistance, autant celui que vous allez rencontrer se montrera facile et compatissant.

Mme ALLAIN. — Croyez-vous?

THÉRÈSE. — Vous n'avez pas perdu subitement votre influence dans cette maison?

Mme ALLAIN, humblement. — Je vous en prie.

THÉRÈSE. — Exercez-la tout à l'heure, cette influence, et je vous en réponds, M. Fontanet reconnaîtra vite l'impossibilité de trop de contentement à côté d'un enfant malheureux.

Mme ALLAIN, presque à elle-même. — Oh! je compte plus sur ses sentiments de père que sur toute autre considération... D'ailleurs, au fond, je ne m'explique pas ma timidité... En somme, il n'est pas dit que j'échouerai... Je peux réussir...

THÉRÈSE. — Vous auriez tort de douter de vous.

Mme ALLAIN. — Oui, je réussirai, j'en suis sûre... Quand j'aurai démontré à M. Fontanet le danger de son obstination, il cédera...

THÉRÈSE. — J'en ai la certitude.

Mme ALLAIN. — Il faut qu'il parte aujourd'hui même, à tout prix. Je m'en charge, dussé-je faire appel à ses défauts...

THÉRÈSE. — Vous revoilà prête à l'affronter...

Mme ALLAIN. — Au besoin, s'il s'entête, rien ne m'empêche d'employer l'adresse, de lui mentir un peu, en lui signalant les bienfaits d'une séparation provisoire qui arrange le présent et réserve l'avenir.

THÉRÈSE, avec jalousie. — Est-il bien nécessaire de le gagner par de fausses promesses?

Mme ALLAIN, avec prière. — Serait-ce un crime d'acheter son consentement par une espérance illusoire?...

THÉRÈSE. — Pas cela.

Mme ALLAIN, avec prière. — Permettez-moi, cependant, de lui donner à entendre qu'une fois cette crise terminée, nous pourrions, les uns et les autres, nous rencontrer à Paris cet hiver, ou voisiner ici l'été prochain, quand je m'installerai à la Commanderie... L'intérêt d'Augustin autorise peut-être cette infraction à la délicatesse...

THÉRÈSE. — Réussissez comme il vous plaira, mais ne me dites pas de quelle façon.

Mme ALLAIN, vivement. — Vous vous méprenez sur mes desseins. Je préférerais décliner toute espèce de démarche, plutôt que d'agir à l'encontre de vos idées.

THÉRÈSE. — A la bonne heure.

Mme ALLAIN, s'animant. — Au surplus, M. Fontanet n'est pas démuni de qualités, loin de là. J'ai beau redouter sa légèreté incorrigible, fondamentale, je reste confiante dans son amour paternel...

THÉRÈSE. — Persistez.

Mme ALLAIN. — Quant à son irritation, je commencerai par la laisser s'exhaler. En général, ses accès de brusquerie et même de résistance ne sont pas longs, vous avez pu le constater.

THÉRÈSE, à bout. — Sa nature n'est pas difficile à démêler.

Mme ALLAIN. — D'habitude, aussitôt après, tout naturellement, à moins qu'on ne le contrarie, il a des retours de faiblesse et de sensibilité dont une femme intelligente doit tirer parti. Et ma foi, puisque vous m'attribuez quelque influence en ce moment, je me fais fort de...

THÉRÈSE, éclatant. — Mais je comprends, que diable! Je comprends. Vous n'avez pas besoin d'insister de la sorte. Vous serez plus habile que moi, je n'en doute pas.

Mme ALLAIN. — Vous sollicitez mon intervention et vous me reprochez déjà de réussir.

THÉRÈSE. — Je blâme votre assurance.

Mme ALLAIN. — Ma certitude n'est qu'apparente, je vous assure. Je me monte afin de jouer utilement mon personnage, voilà tout.

THÉRÈSE. — Je ne vous ai pas demandé de me servir aussi bien.

Mme ALLAIN. — Vous oubliez la gêne où m'a jetée votre proposition.

THÉRÈSE. — Si votre gêne avait été sincère, elle durerait encore. Vous n'oseriez pas vous prévaloir d'un tel ascendant sur mon mari. Vous n'auriez pas l'audace, vous qui n'êtes qu'une de ses passades...

Mme ALLAIN. — Madame!...

THÉRÈSE. — Vous n'auriez pas l'aplomb de le connaître mieux que moi qui l'aime depuis vingt ans! Vous croyez donc qu'une heure de plaisir vous rapproche davantage d'un homme que toute une vie d'adoration?

Mme ALLAIN. — Vous allez m'insulter longtemps?

THÉRÈSE. — Ma parole d'honneur, cette confiscation est plaisante.

Mme ALLAIN. — Je n'ai pas l'outrecuidance que vous m'accordez, et, je vous le déclare, j'éprouve autant de surprise que de chagrin à me voir mêlée à de si graves événements.

THÉRÈSE. — Pour le coup, vous devenez trop modeste.

Mme ALLAIN. — Pouvais-je supposer que ma bonne humeur, mes talents domestiques, mes habitudes journalières et jusqu'à mon appétit déchaîneraient de pareilles tempêtes.

THÉRÈSE. — Voilà bien comme vous me l'avez pris cependant! C'est avec ces vertus-là que vous avez débauché le père et presque tenté le fils.

Mme ALLAIN. — Je vous défends de me calomnier à propos d'Augustin.

Catherine (Mlle Liceney).

Virginie (Mme Vermell).

THÉRÈSE. — J'offense votre délicatesse maternelle.

Mme ALLAIN. — Je n'ai pas le remords d'une parole, ni d'un regard, ni même d'une pensée.

THÉRÈSE. — Avec ça que vous n'êtes pas femme à cueillir le premier trouble d'un jeune homme!

Mme ALLAIN. — Encore une fois, je vous le jure, je ne me suis pas aperçue du mal que je lui faisais.

THÉRÈSE. — Vous étiez si attentive à celui que vous me faisiez.

Mme ALLAIN. — Et votre mari alors? Vous ne le rendez responsable de rien? M. Fontanet est pourtant l'instigateur de toutes les folies de la maison.

THÉRÈSE. — Dites-moi donc aussi qu'il a profité de votre inexpérience.

Mme ALLAIN, s'excusant. — Que je me sois mal défendue, je n'en disconviens pas. En revanche, l'importance de mon adversaire et son habileté auraient eu raison de la plus récalcitrante. Votre mari, madame, n'est pas un homme ordinaire.

THÉRÈSE. — Et voici pourquoi vous tenez à revenir l'année prochaine?

Mme ALLAIN. — Où prenez-vous cela?

THÉRÈSE. — Dans vos paroles. Après l'honnête invitée, l'accueillante voisine!

Mme ALLAIN. — Prêtez-moi tous les manèges!

THÉRÈSE. — En vérité, j'admire cet esprit pratique qui organise déjà son plaisir futur, à la faveur d'un devoir présent.

Mme ALLAIN. — Si vous dénaturez les moindres phrases, quand je n'ai pas encore causé avec M. Fontanet, de quoi ne m'accuserez-vous pas tout à l'heure?

THÉRÈSE. — Préparez votre retour, je ne vous en empêche pas. Mon mari se chargera lui-même de me venger.

Mme ALLAIN. — Je ne songe qu'à disparaître, je vous prie de le croire.

THÉRÈSE. — Six mois d'absence réservent des surprises, avec un professionnel. Vous comptez sans son cœur variable.

Mme ALLAIN. — Je ne l'aime pas assez pour en souffrir.

THÉRÈSE. — Dans tous les cas, vos bontés de la Commanderie ne l'enchaîneront pas longtemps, je vous en préviens. J'en ai vu passer quelques-unes comme vous, vous n'êtes qu'un chiffre dans un nombre, pas autre chose. L'homme que vous divertissez est un de ces malfaiteurs dont aucune admiration, aucune vertu, aucun charme, aucun vice ne saurait fixer l'instabilité. Si de tels amants étaient capables de constance, j'avais plus de titres que personne à retenir celui-là.

Mme ALLAIN. — Vous n'avez pas eu de chance.

THÉRÈSE. — J'ai eu, j'aurai des heures que vous ne connaîtrez jamais!...

Mme ALLAIN, se précipitant vers la porte. — Eh bien, débrouillez-vous ensemble!

THÉRÈSE, avec calme, lui barrant la route. — Non, vous ne partirez pas ce matin.

Mme ALLAIN. — Vous perdez la raison.

THÉRÈSE. — Dans deux ou trois jours, quand j'aurai repris un peu d'empire sur mon fils... pas avant.

Mme ALLAIN. — Mais encore!

THÉRÈSE. — D'ici là, vous accomplirez ce que je vous demande, et comme je vous le demande... de point en point... Je n'entends pas que mon fils pâtisse de ma colère.

Mme ALLAIN. — Vous parviendrez à le consoler.

THÉRÈSE. — Constatez mon bouleversement. Je suis résolue à tout, si vous n'entrez pas complètement dans mes vues.

Mme ALLAIN. — Soit. J'ai pitié de vous tous.

THÉRÈSE. — Votre consentement me suffit.

Scène XII

LES MÊMES, MICHEL, puis VIRGINIE, puis AUGUSTIN

MICHEL, sur le seuil, considérant Thérèse et Mme Allain. — A la bonne heure. En vérité, vous êtes charmantes, à côté l'une de l'autre.

Thérèse se lève et s'écarte de Mme Allain.

Mme ALLAIN. — Votre homme est-il enfin parti?

MICHEL. — Je dois le revoir après le déjeuner.

THÉRÈSE. — Vous êtes toujours d'accord?

MICHEL. — Presque trop. Si je l'écoutais, il ferait main basse sur toutes les actions et nous expulserait de l'imprimerie.

Mme ALLAIN. — Alors, vous voilà riches.

MICHEL. — L'affaire est dans le sac. Nous aurons terminé tantôt.

Mme ALLAIN. — Décidément, vous tenez la veine.

VIRGINIE, du fond, à Thérèse. — Les artichauts sont sur la table.

THÉRÈSE, à Virginie. — M. Augustin n'est pas rentré?

VIRGINIE. — Je l'entends, madame.

Augustin paraît et se dirige vers Mme Allain.

MICHEL, à Thérèse. — Que dis-tu de cette chance inespérée?

THÉRÈSE. — J'en suis très heureuse pour toi.

MICHEL. — Tu n'as pas l'air convaincue.

AUGUSTIN, à Mme Allain. — Vos affreux parents sont avertis.

MICHEL, à Thérèse. — Tu as beaucoup de qualités, ma chère Thérèse. Mais, au fond, vois-tu, tu as un petit défaut.

THÉRÈSE. — Lequel?

MICHEL. — Tu n'es jamais contente en même temps que tout le monde. (Brusquement, à Augustin.) Eh bien?

AUGUSTIN, les yeux dans les yeux. — Eh bien?...

Michel s'arrête interdit.

Augustin. Mme Allain. Thérèse. Michel.

Michel : « *Tu as beaucoup de qualités, ma chère Thérèse. Mais au fond, vois-tu, tu as un petit défaut.* »

ACTE V

La même chambre. On vient de déjeuner. Il est environ deux heures.

Scène première

THERESE, Mme ALLAIN, AUGUSTIN

Thérèse est en train d'écrire. Augustin et Mme Allain jouent aux petits chevaux.

AUGUSTIN. — Encore la casaque rouge.

Mme ALLAIN. — J'ai gagné.

AUGUSTIN. — Ces deux francs vous appartiennent. (Remettant les petits chevaux en mouvement.) Marchons.

Mme ALLAIN. — Prends ta revanche.

THÉRÈSE, écrivant. — Pas si fort. Tes chevaux sont insupportables.

Mme ALLAIN. — Mon pauvre Augustin, tu arrives bon dernier.

AUGUSTIN. — Décidément, mes couleurs n'ont pas de chance.

Mme ALLAIN. — Console-toi avec le dicton: heureux au jeu, malheureux en amour.

AUGUSTIN. — Hélas ! la réciproque n'est pas vraie.

Scène II

LES MÊMES, MICHEL

MICHEL, bruyamment. — Cette fois la chose est conclue.

THÉRÈSE. — Il a signé?

MICHEL, lui tendant un papier. — Jette un coup d'œil là-dessus.

THÉRÈSE. — Je t'admire.

MICHEL. — Il a signé des deux mains. Et c'est content de lui et de moi qu'il regagne son hôtel. Eh bien, tu ne félicites pas ton père, Augustin?

AUGUSTIN. — Je t'écoutais.

MICHEL, tendrement. — Allons, secoue-toi un peu.

AUGUSTIN. — Nous n'avons pas ta jeunesse.

Mme Allain s'installe devant sa machine à coudre.

MICHEL, à Thérèse. — Tu remarqueras que je conserve la direction de l'imprimerie et que je demeure le principal actionnaire de la société.

THÉRÈSE. — Enfin, la souscription est close.

MICHEL. — Dieu merci... Le capital se trouve amplement formé avec Bussienne, moi et quelques autres.

AUGUSTIN, à Thérèse. — Quand commences-tu à te reposer?

THÉRÈSE. — Pas aujourd'hui.

MICHEL, à Augustin. — Demain. (A Mme Allain.) Vous me pardonnez ce langage intéressé, madame?

Mme ALLAIN, raillant. — Et vous êtes doublé d'un homme d'affaires!

MICHEL, tendant des papiers à Augustin. — Augustin, procure-moi une expédition de ce rapport.

AUGUSTIN. — Bon.

MICHEL. — Au galop. Dans six mois, mon petit, tu seras millionnaire.

AUGUSTIN. — Et peut-être habiterai-je Paris?

MICHEL. — Pendant l'hiver.

THÉRÈSE. — Dans un an.

MICHEL. — Ça dépend.

Augustin sort.

Scène III

LES MÊMES, moins AUGUSTIN

THÉRÈSE. — Quand repart ton associé?

MICHEL. — Ce soir.

THÉRÈSE. — Il rentre à Paris?

MICHEL. — Directement.

THÉRÈSE. — Sans repasser par Marlioz?

MICHEL. — Sa cure est terminée.

Mme ALLAIN. — Vous ne l'accompagnez pas, monsieur Fontanet?

MICHEL. — Vous prétendez m'exiler?

Mme ALLAIN. — Dame, si vos intérêts l'ordonnent.

MICHEL. — D'aucune façon. J'ai tout simplement à remettre à ce monsieur les documents qu'on est en train de lui copier, plus deux ou trois comptes que Mlle Catherine s'est appropriés ce matin. Ceci exécuté, je l'ignore jusqu'à l'automne.

Mme ALLAIN. — Je n'exigeais pas ces détails.

THÉRÈSE, travaillant, à Michel. — Aussitôt ce mémoire collationné, je cours chez Catherine et je te rapporte le dossier dont tu as besoin.

MICHEL. — Si j'y courais moi-même?

THÉRÈSE. — La montée de Clodis est trop dure pour toi. D'ailleurs, j'ai quelques éclaircissements à réclamer de Catherine.

Thérèse et Mme Allain échangent un regard d'intelligence.

Mme ALLAIN, à Michel. — Elle a travaillé depuis l'aube. Une heure de marche lui sera bienfaisante.

MICHEL, à Mme Allain. — Vous aussi, vous êtes laborieuse. (Considérant sa machine à coudre.) Que fabriquez-vous là?

Mme ALLAIN. — Un petit bonnet pour les orphelins de Vizille.

MICHEL. — Ce qu'on est maternel dans cette maison!

Mme ALLAIN, gravement. — On ne se préoccupe jamais trop des enfants.

Elle se lève et cherche quelque chose.

MICHEL, à Mme Allain. — De qui, cette lettre étalée à mon intention?

Mme ALLAIN. — Vous joignez l'effronterie à la curiosité.

MICHEL. — Je reconnais l'écriture commerciale de votre mari.

Mme ALLAIN. — Cherchez-moi donc le patron de cette brassière, au lieu de vous inquiéter de ma correspondance... Qu'en ai-je fait?

THÉRÈSE, se levant et allant à Mme Allain. — Le voici.

Mme ALLAIN, à Thérèse. — Il ne fallait pas vous interrompre.

MICHEL, jetant un coup d'œil sur le courrier de Mme Allain. — Comment? Il parle de vous relancer ici?

THÉRÈSE, à Michel. — Tu es sérieux?

Mme ALLAIN, rassurant Thérèse. — Pas avant quelques jours.

MICHEL, résigné. — Rien ne dure.

Mme ALLAIN, à Thérèse. — En attendant, il me recommande de ne pas négliger mes parents de Vizille.

MICHEL. — Louvat, Tartavel et Cie.

Mme ALLAIN. — Sans préjudice des Borie que vous méprisez moins.

Scène IV

LES MÊMES, AUGUSTIN

AUGUSTIN, à Michel. — Les trois cents francs que tu as distribués ont réjoui l'atelier. L'allégresse est générale.

MICHEL. — Je sais bien, moi, que je suis bon.

AUGUSTIN. — Je n'ai constaté qu'un seul mécontentement.

THÉRÈSE. — Celui de Colombel?

AUGUSTIN. — Je viens de l'apercevoir, les bras croisés devant ses planches; il maugréait de n'avoir pas encore reçu son papier de Chine.

MICHEL. — Ces Breton sont toujours inexacts.

Augustin s'assied et prend un livre.

THÉRÈSE, à Michel. — N'accuse personne que moi. En sortant, ce matin, je suis entrée chez Bardot et je m'y suis tellement attardée que je n'ai pas fait Grenoble.

MICHEL. — Bah! Augustin n'a qu'à sauter dans le tram et, d'ici le dîner, Colombel pourra facilement nous soumettre deux ou trois eaux-fortes.

Mme ALLAIN. — Tu ne te remues pas, Augustin?

AUGUSTIN. — J'ai entendu.

MICHEL. — Quand il a envie de lire, celui-là...

Scène V

LES MÊMES, VIRGINIE

VIRGINIE, à Mme Allain. — Le maître clerc de Me Bardot demande à vous parler, madame.

THÉRÈSE. — Le clerc de Bardot?

VIRGINIE, à Thérèse. — Il réclame la signature de madame Allain.

MICHEL, à Mme Allain. — Quelle lubie a pris à Bardot de vous dépêcher son clerc?

Mme ALLAIN. — La procuration de mon mari lui est sans doute parvenue.

THÉRÈSE, prête à sortir, à Mme Allain. — Je vais le remettre à un autre jour, ne vous dérangez pas.

AUGUSTIN, essayant de la retenir. — Maman!...

Mme ALLAIN, sortant. — Autant m'en débarrasser tout de suite.

MICHEL, à part. — Il doit y avoir du Chavassieux là-dessous.

Mme Allain sort.

Scène VI

MICHEL, THERESE, AUGUSTIN, VIRGINIE

VIRGINIE. — Quand faut-il envoyer les pêches à M. Chavassieux, madame? L'omnibus de Villeneuve est en train de gravir la côte. Le conducteur se chargera bien de la commission.

MICHEL, gaiement. — Vous allez grimper dans la diligence, Virginie, et vous poserez le panier sur vos genoux; mon beau-père trouvera les pêches meilleures, si vous les lui apportez vous-même.

VIRGINIE, à part. — Probablement. (A Thérèse.) Que décide madame?

THÉRÈSE. — Monsieur plaisante toujours.

AUGUSTIN, sans quitter son livre. — Pas sur ce chapitre.

THÉRÈSE. — Nous verrons tout à l'heure.

Virginie sort.

MICHEL, avec humeur, à Thérèse. — Bardot t'a entretenue du départ de Mme Allain?

THÉRÈSE. — Nullement. Quand je suis entrée dans son cabinet, Labourin était présent et la conversation n'a roulé que sur la vente de Sassenage.

MICHEL, allant à son bureau. — Je te crois.

THÉRÈSE, avec empressement. — Labourin offre quarante mille francs de la ferme d'en haut, et quinze mille de celle qui s'adosse aux gorges du Furon.

MICHEL. — Trop tard. Nous n'avons plus besoin de son argent.

THÉRÈSE. — Je lui écrirai que tu as changé d'idée.

MICHEL. — Ne prends pas cette peine, je l'aviserai tantôt.

THÉRÈSE. — Et nos Thomson?

MICHEL. — Je vais donner contre-ordre à Chabert; à moins qu'elles ne soient déjà vendues.

AUGUSTIN, à Michel. — Tu n'oublies rien.

Thérèse, absorbée dans sa tâche, écrit, se lève, circule, range des livres au fond, sans participer à la conversation de Michel et d'Augustin.

MICHEL, examinant le livre que tient Augustin. — *Werther!* hum! voilà une lecture bien mélancolique.

AUGUSTIN. — Que veux-tu, père, quand on est triste, il n'y a encore que les choses tristes qui peuvent consoler.

MICHEL. — Bon Dieu! quelle amertume! un tel découragement est funeste, et je te l'interdis.

AUGUSTIN. — Je serai peut-être plus gai ce soir.

MICHEL, s'installant à son bureau. — J'en accepte l'augure. (Lui tendant des papiers.) Tiens, classe-moi ces lettres.

AUGUSTIN. — Par ordre de date?

MICHEL, tendrement, sans se lever. — Tu n'as pas de chagrin, je suppose?

AUGUSTIN, avec ironie. — Et si j'en avais?

MICHEL, gaiement. — Mais non, mais non, tu n'en as pas. Je connais ton cœur mieux que toi. Tu es simplement victime de ta vocation sentimentale, ou d'une fausse interprétation des faits.

AUGUSTIN, triant des lettres. — Je ne comprends pas.

MICHEL, à sa table, sans oser le regarder. — De certaines allures, on tire quelquefois des conséquences inexactes, et, partant, douloureuses. Au surplus, à ton âge, on se leurre souvent sur la nature véritable de ses impressions.

AUGUSTIN, posant les lettres sur le bureau. — Ceci est trié.

MICHEL. — Dans ces cas-là, il faut bannir de son esprit toutes les conjectures pénibles...

AUGUSTIN. — Tu as raison.

MICHEL. — Et renoncer héroïquement à ses inclinations chimériques.

AUGUSTIN. — Tu as raison encore, mais ça fait de la peine.

MICHEL, se levant. — On s'arme d'énergie, que diable! et de scepticisme. On se domine. Et, peu à peu, bientôt, la bonne indifférence arrive. On oublie. Que de choses j'ai oubliées, moi, si tu savais!

AUGUSTIN. — Sans effort, je parie?

MICHEL. — Moque-toi de ton père. Puisse Dieu t'envoyer son insouciance!

AUGUSTIN. — Tu étais si fier de ma sensibilité!

MICHEL. — J'avais tort. (Avec emportement et tendresse.) Oh! quand je vois cette pauvre petite figure, je suis contrarié... ému, très ému... et n'importe quel sacrifice me semblerait léger...

AUGUSTIN. — Malheureusement, dans une heure, cette pauvre petite figure ne sera pas sous tes yeux.

MICHEL. — Elle me trouble à tel point en ce moment qu'elle ne sortira plus de ma mémoire... Je refuserais volontiers toutes les aubaines de ce monde pour diminuer son anxiété.

AUGUSTIN, gagné. — Papa...

MICHEL, inconsciemment. — En l'espèce, je n'aurais pas grand mérite à me sacrifier. D'abord, et ceci t'explique la rapidité de mes oublis, je n'ai jamais tenu à rien.

AUGUSTIN. — Ni à personne?

MICHEL. — A personne.

AUGUSTIN. — Tu as de la chance.

MICHEL, désignant Thérèse et Augustin. — Exception faite de vous deux.

AUGUSTIN. — Naturellement.

MICHEL, avec embarras, allant et venant. — Sacré mâtin, comme l'agrément de chacun est difficile à concilier!... Tu n'imagines pas, mon petit, combien, par instant, l'existence est compliquée! (Tendrement.) N'empêche que tu m'es cher entre des millions d'êtres. Et je suis résolu à te défendre contre tous, fût-ce contre moi-même. Car, journellement, sans le vouloir, par faiblesse, par égoïsme, nous meurtrissons des cœurs précieux. Qui sait si, déjà, je ne dois pas assumer une part de ton chagrin? (L'embrassant.) Que j'en sois responsable ou non, pardonne-moi ta peine d'aujourd'hui.

AUGUSTIN, sceptique. — Et de demain?

MICHEL, déconcerté. — Tu souris? Pourquoi me considères-tu avec ces yeux nouveaux? Tu me juges; tu ne crois plus en moi; on m'a changé mon fils!... Que t'a-t-on dit? Que supposes-tu?... Mes paroles ont l'air de tomber dans le vide... Me prends-tu pour un écervelé féroce, pour une sorte de pantin criminel? Allons, desserre les dents, réponds-moi quelque chose?

AUGUSTIN. — Est-ce qu'à présent je peux aller chez les Breton?

MICHEL. — Va, puisque tu as envie de me quitter... (Gaiement.) Personne ne m'aime depuis le déjeuner... Je suis puni.

Scène VII

LES MÊMES, Mme ALLAIN

Mme ALLAIN, à Michel. — Vous avez deviné. C'est à M. Chavassieux que je dois la visite de ce clerc.

MICHEL. — Les prévenances de mon beau-père tombent toujours à propos.

THÉRÈSE, au fond, à Augustin. — Tu demanderas une pâte très fine.

AUGUSTIN, prêt à sortir. — Deux rames, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Pas trop jaunes.

AUGUSTIN. — Maïs.

Mme ALLAIN, affectueusement. — Et, surtout, reviens vite. Car, ne l'oublie pas, ma journée est à toi.

MICHEL. — A lui?

Mme ALLAIN. — A lui seul.

MICHEL, à Augustin. — Quels sont vos projets?

AUGUSTIN. — Les siens.

Mme ALLAIN. — Nous irons dans les bois.

MICHEL, s'approchant de la fenêtre. — Si le temps le permet.

AUGUSTIN, sortant, à Michel, avec ironie. — Il commence à se couvrir, ne désespérons pas.

MICHEL, à Augustin. — Méchant! (A Mme Allain.) Jadis, sa mère ne s'exprimait pas autrement.

Augustin sort.

Scène VIII

Mme ALLAIN, THERESE, MICHEL

THÉRÈSE, près de la fenêtre. — Mais non, le ciel sera pour lui.

Mme ALLAIN, sincèrement. — Je le souhaite.

MICHEL. — Et puis, à défaut de la montagne, il vous reste Uriage et la musique de Berlioz.

THÉRÈSE. — Est-ce que les jeunes Bertagne ne l'attendent pas, tout à l'heure, au Casino?

Mme ALLAIN. — Baste!

THÉRÈSE. — *Roméo* est inscrit au programme.

MICHEL. — C'est son affaire.

Mme ALLAIN. — Pour ma part, je l'avoue, les coteaux de Prémol m'attirent davantage. Je me contenterai de la musique des oiseaux.

MICHEL. — Berlioz est pourtant votre pays.

THÉRÈSE. — Si vous montez à Prémol, je vous engage à pousser jusqu'à la Roche Béranger. De la Baraque, on découvre toutes les cimes qui entourent le Bourg-d'Oisans.

MICHEL. — Quand je chasse là-haut, en compagnie du préfet, je regrette vraiment d'habiter en plaine.

Mme ALLAIN, à Michel. — Je n'ai qu'à prendre à droite, en sortant, n'est-ce pas?

MICHEL, à Mme Allain. — Il ne faut pas toujours prendre à gauche.

THÉRÈSE, prête à sortir, à Mme Allain. — Je laisse mon mari vous indiquer le bon chemin.

MICHEL. — File au Clodis, je ne bouge pas.

THÉRÈSE. — Entendu.

MICHEL, à Thérèse. — Au fait, j'ai envie de donner la clef des champs à tout le monde, cet après-midi.

THÉRÈSE. — En quel honneur?

MICHEL. — Pour célébrer le couronnement de ma fortune.

THÉRÈSE. — A tous les employés?

MICHEL. — Sans exception.

THÉRÈSE. — Soit.

MICHEL. — Entre à l'imprimerie, et fais le nécessaire.

Mme ALLAIN. — C'était bien la peine d'expédier ce pauvre Augustin à Grenoble.

THÉRÈSE, à Mme Allain. — Dans le cas où vous le reverriez avant moi, je vous le confie.

Mme ALLAIN. — Partez tranquille.

Thérèse sort.

Scène IX

Mme ALLAIN, MICHEL

MICHEL. — Votre accord est édifiant.

Mme ALLAIN. — Je ne l'ai pas recherché.

MICHEL. — Donc, ma chère alliée, vous voilà passée à l'ennemi!

Mme ALLAIN. — Comme je vous le disais à la minute, on ne se préoccupe jamais trop des enfants; et le vôtre devrait vous inquiéter davantage.

MICHEL, incrédule. — Il est malade?

Mme ALLAIN. — Non, il est malheureux.

MICHEL, ému. — Vous en êtes sûre?

Mme ALLAIN. — Je vous l'affirme.

MICHEL. — Qu'est-ce qui a formé votre conviction, soyez franche? Sont-ce vos remarques personnelles, les confidences d'Augustin, ou le désarroi de sa mère?

Mme ALLAIN. — J'ai simplement causé avec Mme Fontanet.

MICHEL, haussant les épaules. — Alors!...

Mme ALLAIN. — Aussitôt, ma religion fut éclairée.

MICHEL. — Comment! cette histoire est sérieuse?

Mme ALLAIN. — Absolument.

MICHEL, ému. — Mon pauvre petit. (Avec insouciance.) S'il en est ainsi, la fête est terminée et nous pouvons nous serrer la main.

Mme ALLAIN. — Vous m'avez comprise.

MICHEL. — Nous ne sommes pas moraux, mais nous avons du cœur.

Mme ALLAIN. — Je l'espère. (Un silence.)

MICHEL. — Quand pensez-vous partir?

Mme ALLAIN, surprise. — Moi? bientôt. Dans trois ou quatre jours. Dès que les circonstances auront modifié l'état de la maison et que, grâce à ce changement, Augustin aura repris un peu de sa gaieté.

MICHEL. — Je ne saisis pas très bien, mais, du moment que je ne vous perds pas aujourd'hui, j'approuve. J'avais peur d'être abandonné ce soir.

Mme ALLAIN. — On ne vous quitte jamais, mon cher. Il est écrit que c'est toujours vous qui quitterez les autres. Puisque vous avez du cœur, vous allez préparer une valise quelconque, et décamper sur-le-champ.

MICHEL, avec humeur. — Vous plaisantez?

Mme ALLAIN. — Votre départ immédiat est préférable au mien.

MICHEL. — Traduction libre: vous adoptez le plan de ma femme.

Mme ALLAIN. — Non. Seulement, elle a peut-être raison de redouter pour son fils les conséquences de ma disparition trop rapide; et elle a raison, cent fois raison, de vouloir lui épargner le spectacle barbare de votre réussite.

MICHEL. — Mais, mon éloignement n'empêchera pas ce collégien de vous aimer.

Mme ALLAIN. — Sans doute, mais, vous absent, le danger principal est écarté; et nous n'avons plus qu'un chagrin naturel à combattre...

MICHEL, interrompant. — Nom d'un chien!...

Mme ALLAIN. — Quelques jours me suffiront sans doute à l'endormir...

MICHEL. — Savoir!...

Mme ALLAIN. — Et quand mon tour sera venu de m'en aller, sa mère fera le reste...

MICHEL. — On ne peut donc pas me laisser tranquille?

Mme ALLAIN. — Je conçois votre ennui. Si j'osais, je dirais que je le partage. En revanche, l'imminence de mon départ doit rendre votre sacrifice moins pénible.

MICHEL. — Vous me donnez ce conseil, vous?

Mme ALLAIN. — En toute conscience.

MICHEL, radouci. — Soit, soit. Puisque vous m'en démontrez la nécessité, je m'embarquerai ce soir. Je me soumets, nom d'un chien!

Mme ALLAIN. — Je vous remercie de capituler, et de capituler sans conditions.

MICHEL. — Qu'est-ce que je désire, en somme?... que ce petit ne souffre pas. Je l'aime, cet enfant... Maintenant que j'ai obtenu tout ce que je souhaitais, je ne demande pas mieux que d'être bon. Je suis coulant, n'est-ce pas?

Mme ALLAIN. — Je redoutais votre résistance.

MICHEL. — Ma femme divague tellement quand elle croit son fils menacé; et elle est si jalouse, grâce à vous, pour son propre compte, que j'avais haussé les épaules à chacun de ses arguments. (Tendrement.) Comme ces mêmes arguments sont persuasifs dès qu'ils passent par une bouche aimée!

Mme ALLAIN. — Soyons d'honnêtes gens.

MICHEL, galamment. — Qui sait? on se reverra peut-être à Paris.

Mme ALLAIN. — Pour le quart d'heure, occupons-nous de votre départ.

MICHEL. — Au fait, il s'agit de l'exécuter. Quel prétexte alléguer?

Mme ALLAIN. — Cherchez.

MICHEL. — Me voilà tout à coup embarrassé.

Mme ALLAIN. — Vous n'êtes pas à un mensonge près, j'imagine?

MICHEL. — Non, mais, quand je mens sans bénéfice, je mens mal.

Mme ALLAIN. — Inventez une histoire, la première venue.

MICHEL. — J'y songe, je peux me servir de Bussienne.

Mme ALLAIN. — Ou de n'importe qui. Votre femme sera plus crédule aujourd'hui que les jours où vous mentez bien.

MICHEL. — Evidemment, puisque c'est elle qui vous a chargée de m'expédier.

Mme ALLAIN. — Pas le moins du monde.

MICHEL. — Allons donc! vous n'auriez pas eu cette idée toute seule. Votre intervention est son ouvrage, avouez-le.

Mme ALLAIN. — Peut-être, mais ne me vendez pas.

MICHEL. — Je vous plains de l'avoir affrontée. Car la conversation entre vous deux a dû plutôt être orageuse.

Mme ALLAIN. — Le nom seul d'Augustin a été prononcé.

MICHEL. — Elle n'a point parlé de nous?

Mme ALLAIN. — Elle a côtoyé la question, mais, à travers son désespoir maternel, j'en distinguais facilement un autre qu'elle n'articulait pas.

MICHEL. — Elle a deviné, parbleu!

Mme ALLAIN. — Avant nous.

MICHEL, riant aux éclats. — Son cœur est de la police.

Mme ALLAIN. — Pas si haut.

MICHEL. — Vous avez raison. Les femmes mûres ont des oreilles.

Mme ALLAIN. — Cet à peu-près est indigne de vous.

MICHEL. — Mais pas de l'Académie.

Mme ALLAIN. — Et puis, vous êtes injuste. Malgré ses trente-cinq ans, Mme Fontanet a des grâces particulières que je ne possède pas.

MICHEL. — Hier, je le croyais encore. Depuis ce matin, je ne le crois plus.

Mme ALLAIN. — Vous le croirez demain.

Elle s'assied.

MICHEL, tendrement. — J'ai beaucoup de peine de cette solution inattendue.

Mme ALLAIN. — Taisez-vous. Votre mélancolie serait capable de me gagner. Et, pourtant, j'en ai la certitude, si, tout à coup, une autre femme était là à ma place, vous lui débiteriez les mêmes banalités, tant vous avez l'habitude mécanique de ces sortes de crises.

MICHEL, lui caressant la main. — Vous me jugez bien.

Mme ALLAIN. — On substituerait en ce moment une autre main à la mienne que vous continueriez le même geste galant. Tenez, il ne s'aperçoit pas que j'ai retiré mon bras, et il caresse le fauteuil.

MICHEL. — Je caresse un projet surtout.

Mme ALLAIN. — Vous me faites trembler.

MICHEL, avec reproche. — Car, enfin, vous m'aviez promis une saison, et vous ne m'avez accordé qu'une matinée.

Mme ALLAIN. — J'étais de bonne foi, je vous assure.

MICHEL, s'exaltant. — Comment n'ai-je pas pressenti, tout à l'heure, que j'allais devenir si vite un étranger pour vous? Ah! certainement, j'eusse été plus prodigue dans mes témoignages d'amitié.

Mme ALLAIN. — Consolez-vous. Une seconde expérience gâte souvent la première.

MICHEL. — Laissons les vieillards répandre ce bruit.

Mme ALLAIN. — Vous avez quarante ans.

MICHEL. — Vous trouvez?

Mme ALLAIN. — Vous êtes tout de même à cet instant de la journée où le chasseur un peu las commence à compter ses cartouches.

MICHEL, se versant du café. — Vous me connaissez mal.

Mme ALLAIN. — Fichtre!

MICHEL. — Que diable! Lorsqu'on dit adieu à quelqu'un, on s'exprime d'une façon différente que lorsqu'on lui dit au revoir, ou simplement bonjour.

Mme ALLAIN. — Ce café est froid. Inutile d'en reprendre. D'ailleurs, vous avez assez de vitalité sans en chercher davantage.

MICHEL. — Je vous en conjure, ne me persécutez pas de votre hygiène. Vous n'arriverez pas à me communiquer votre tempérance. Je ne suis pas comme vous, ma chère : un canard ne me suffit pas.

Mme ALLAIN. — Allons, ne répétez pas vos extravagances de ce matin. On ne sait jamais où elles peuvent conduire.

MICHEL. — Mais, à la Commanderie.

Mme ALLAIN. — Encore?

MICHEL. — Pourquoi pas?

Mme ALLAIN. — Vous avez déjà oublié le chagrin de tout le monde?

MICHEL, sans l'écouter. — Je vous propose une combinaison.

Mme ALLAIN. — Gardez-la pour vous...

MICHEL. — C'est de passer ensemble un moment incomparable avant mon départ?...

Mme ALLAIN. — Vous perdez votre temps. D'abord, je monte à Prémol avec Augustin.

MICHEL. — Ne parlons pas de lui.

Mme ALLAIN. — Vous ne rêvez donc que plaisirs et cruautés?

MICHEL. — Rien de plus commode puisqu'on ignore ici l'accident arrivé sur la ligne, et le renvoi à ce soir de l'express de l'après-midi...

Mme ALLAIN. — Vous êtes trop dangereux, on devrait vous arrêter...

MICHEL. — Je vais leur annoncer que je pars avec Bussienne, et, tantôt, vers l'heure habituelle de mon train, je prendrai la route de la Commanderie au lieu de prendre celle de la gare...

Mme ALLAIN. — Vous trouverez la porte fermée.

MICHEL. — Vous l'ouvrirez vous-même, car vous m'attendrez là-haut, après vous être libérée de votre promenade.

Mme ALLAIN. — Vous ne m'obligerez pas à décevoir cet enfant.

MICHEL. — Vous m'attendrez, le cœur ému. Et je vous interdis de m'objecter un empêchement quelconque. Avec cette lettre de votre mari, vous pouvez vous évader dans les cinq minutes, en prétextant des visites de famille.

Mme ALLAIN. — Votre ingéniosité est superflue. J'aimerais mieux me sauver au bout du monde plutôt que de retourner à cette maison de folies.

Elle fait un pas pour sortir.

MICHEL. — Heureusement qu'une pitié maternelle vous retient parmi nous.

Mme ALLAIN, s'arrêtant, avec colère. — Que de tourments j'aurai subis pour une matinée de distraction.

MICHEL. — Et moi donc! Je n'entends que des cris de douleur autour de moi. En ce moment, je le voudrais, que je serais bien ennuyé, mais je suis déterminé à rester gai.

Mme ALLAIN. — Malgré tant de désolation?

MICHEL. — A quoi la gaieté servirait-elle si on n'en usait pas aux heures de tristesse?

Mme ALLAIN. — Vous êtes renversant.

MICHEL. — Il dépend de vous que cette bonne humeur persiste et que je disparaisse avec docilité.

Mme ALLAIN. — Vous ne comprenez donc pas que mon explication avec votre femme a créé entre elle et moi un pacte, dont la violation serait la dernière des perfidies?

MICHEL. — Je ne connais que le pacte conclu entre nous deux, sur l'oreiller. Et celui-là, Dieu me damne, vous impose plus de devoirs envers moi qu'envers ma femme.

Mme ALLAIN. — Mon seul devoir est de prévenir un malheur.

MICHEL. — Alors, imitez-moi, puisque vous êtes si dévouée. Immolez-vous à l'intérêt général.

Mme ALLAIN. — Je ne commettrai pas de nouvelle trahison.

MICHEL. — Quelle ardeur de néophyte. Calmez-vous, je vous en prie. Votre droiture excessive compromettrait les meilleures causes... A mesure que vous me résistez, mon départ me semble moins facile, et j'ai peur de changer d'idée.

Mme ALLAIN, épouvantée. — Vous n'avez pas le droit de revenir sur votre décision. J'ai votre consentement. Ce qui est acquis est acquis.

MICHEL. — Ne vous effarez pas. Je suis tout disposé à m'en aller, mais j'entends m'en aller satisfait.

Mme ALLAIN. — Ainsi, c'est un chantage?

MICHEL. — Un chantage amoureux.

Mme ALLAIN. — Vous seriez cet homme-là?

MICHEL, avec folie. — Et bien d'autres!... Ah! vous vous liguez tous contre moi! Ah! madame Allain, vous êtes du complot! Ah! bourgeoise pudibonde, vous avez résolu de m'expédier à Paris! Eh bien, je ne m'embarquerai que si vous me portez à la Commanderie le viatique nécessaire à ce triste voyage.

Mme ALLAIN. — Je n'accepte pas le marché.

MICHEL. — Qui veut la fin, veut les moyens. Donnant, donnant.

Mme ALLAIN. — Vous désirez qu'on pleure davantage?

MICHEL. — Après moi, le déluge. Vous et le chemin de fer, je prendrai les deux. Sinon, il n'y a rien de fait.

Mme ALLAIN, carrément. — Transigeons.

MICHEL. — De quelle manière? Que m'offrez-vous?

Mme ALLAIN. — Partez aujourd'hui, sagement, comme il est convenu, et nous nous verrons à Paris la semaine prochaine.

MICHEL. — Vous, vous cherchez à vous dérober.

Mme ALLAIN. — Nullement. Rendez tout à l'heure la quiétude aux vôtres par une bonne action et je vous récompenserai bientôt, d'une façon inoubliable.

MICHEL. — Pourquoi pas maintenant, sapristi?

Mme ALLAIN. — Un peu de patience. Deux ou trois jours sont vite passés.

MICHEL. — Si la récompense précédait les bonnes actions, on apporterait plus d'empressement à les accomplir.

Mme ALLAIN. — Je rentre samedi soir et je vous invite aussitôt.

MICHEL. — Qu'est-ce qui me prouve qu'en ce moment vous ne me tendez pas un piège?

Mme ALLAIN. — Vous êtes fou.

MICHEL. — Afin de vous débarrasser de moi!

Mme ALLAIN. — Je vous jure que non. Ce n'est pas mon genre. Je tiendrai ma promesse, quoi qu'il advienne, quels que soient mes sentiments. Les affaires sont les affaires.

MICHEL. — Je n'ai pas confiance.

Mme ALLAIN. — Vous avez tort, j'ai la mémoire du cœur. L'amour m'a toujours fait des amis, et je sais ce qu'on doit à l'amitié. Mais, avec moi, mon cher, on ne rompt jamais complètement.

MICHEL. — Jamais?

Mme ALLAIN. — Guère.

MICHEL. — Mazette! la confession est précieuse.

Mme ALLAIN. — Insolent.

MICHEL, très gaiement. — C'est égal, voilà une philanthropie qui défriserait un amoureux. Est-ce que vous agissez de même avec tous ceux qui vous ont détournée?

Mme ALLAIN. — Vous êtes trop curieux.

MICHEL. — Si, demain, à l'improviste, vous trouviez sur votre chemin un ami d'autrefois. Tenez, par exemple, cet homme cultivé qui vous fournissait de Baudelaires, est-ce que vous seriez aussi généreuse qu'envers moi, ce matin?

Mme ALLAIN. — Quelle est cette histoire de Baudelaires que vous me déterrez là?

MICHEL. — Une histoire ancienne et véridique.

Mme ALLAIN. — Où l'avez-vous pêchée? Je ne la comprends pas.

MICHEL. — Je l'ai ramassée dans un souper, il y a sept ou huit ans, et je me demande pourquoi elle me revient aujourd'hui à la mémoire.

Mme ALLAIN. — Probablement par délicatesse. Au surplus, ce bavardage est inexact.

MICHEL. — Je le crois authentique, et, soit dit sans vous offenser, ma certitude est moins basée sur mes souvenirs que sur la mauvaise opinion que j'ai de vous.

Mme ALLAIN. — On n'est pas plus galant.

MICHEL, avec folie. — Mais cette mauvaise opinion n'exclut pas chez moi l'estime de vos charmes. Au contraire, elle me monte l'imagination, et je vous supplie de faillir une seconde fois, au nom de toutes les faiblesses que je vous attribue, de tous les crimes dont je vous pare, au nom même de votre mission maternelle; et, bien entendu, sans préjudice de vos bontés futures.

Mme ALLAIN. — Vous voilà reparti.

MICHEL. — Au diable votre invitation de Paris et vive mon chantage! Un tien vaut mieux que deux tu l'auras.

Il se précipite sur elle.

Mme ALLAIN. — Asseyez-vous donc un peu. Vous avez une façon de bondir qui m'épouvante.

MICHEL. — Dame, j'ai faim, moi.

Mme ALLAIN. — Ah! vous avez encore déchiré ma robe.

MICHEL. — Elle me semble toujours inutile.

Mme ALLAIN. — Deux jours de suite. Etes-vous maladroit!

MICHEL. — Maladroit? Ça dépend des heures. Vous pensiez autrement avant le déjeuner.

Mme ALLAIN. — On dit tant de choses dans ces minutes-là.

MICHEL. — Je me rappelle vos paroles reconnaissantes.

Mme ALLAIN. — Méfiez-vous, mon cher. On prend quelquefois son contentement personnel pour celui de sa voisine.

MICHEL. — Nous dissiperons bientôt ce malentendu.

Mme ALLAIN. — La semaine prochaine...

MICHEL. — Aujourd'hui...

Mme ALLAIN. — A Paris.

MICHEL. — En attendant, recevez cette avance.

Il l'embrasse.

Mme ALLAIN, cherchant à se dégager. — Vous m'ennuyez à la fin.

MICHEL. — Voilà un baiser qui vous fait changer de couleur.

Mme ALLAIN, troublée. — Il ne faut pas m'embrasser avec cette science. Vous m'ôtez ma force morale.

MICHEL. — Qui ne serait encouragé par mes découvertes de ce matin et mes surprises imminentes...

Mme ALLAIN, se débattant. — Vous êtes infernal...

MICHEL. — Sans compter la mollesse de votre âme et la fermeté de son enveloppe.

Mme ALLAIN. — Mon Dieu, que la vertu est malaisée. Pour une fois que je repousse un homme qui me plaît, je n'ai pas de chance.

MICHEL. — Résignez-vous.

Mme ALLAIN. — La belle victoire! Quand je vous céderais par lassitude! Je vous demande un peu ce que ce nouvel exploit pourrait vous apporter d'extraordinaire. En somme, ce sont toujours les mêmes sacrements.

MICHEL. — Vous savez bien que non.

Mme ALLAIN. — La curiosité assouvie, qu'est-ce qu'il reste?

MICHEL. — Le bonheur.

Mme ALLAIN. — Lorsqu'on s'aime. Mais, sur le terrain du plaisir, l'imprévu seul est divertissant.

MICHEL. — Quelle aberration! Apprenez que les meilleures délices sont les délices déjà pratiquées. Un mets est d'autant plus savoureux qu'on en connaît par expérience toute la délicatesse. L'imprévu ne fut inventé que pour les palais affadis ou incompétents. Ah! Brigitte, succulente Brigitte, pourquoi n'êtes-vous pas de cet avis?

Mme ALLAIN. — Je ne veux pas... je ne dois pas... A quoi servirait votre départ si dès maintenant j'en détruisais les bienfaits par une équipée inexcusable?... Un enfant malheureux peut tout découvrir.

MICHEL. — Bah! le destin qui me comble depuis quelques jours me protégera bien encore.

Mme ALLAIN, avec résolution. — Je préfère ne pas jouer cette partie et tenir ma promesse envers Augustin.

MICHEL. — Vrai?

Mme ALLAIN. — Vrai.

MICHEL, rompant les chiens. — Eh bien, hâtez-vous de sortir avec lui et bonne promenade! (S'asseyant.) Pendant que vous le consolerez, je vais m'enfermer ici à double tour et me livrer à la volupté du travail, puisque vous ne m'en laissez pas d'autre.

Mme ALLAIN. — Vous refusez de partir?

MICHEL. — Je vous ai prévenue.

Mme ALLAIN. — Votre générosité n'aura pas duré longtemps.

MICHEL, s'installant à sa table. — Prêtez-moi des idées criminelles, ne me prêtez pas d'idées méchantes.

Un silence.

Mme ALLAIN. — Il sera là dans un instant; et j'aurais voulu commencer mon œuvre, (Michel se met à fredonner.) car il est jaloux, très fragile, vous ne l'ignorez pas, et d'une sensibilité interdite à son père.

MICHEL. — Oublieuse!

Mme ALLAIN. — Je me proposais de le sermonner et de le distraire. Tout en marchant, je l'aurais entretenu de sujets étrangers à sa peine. J'aurais attiré son attention sur les problèmes sérieux de l'existence. Enfin, j'aurais entrepris de le rassurer par le désaveu de mes sentiments réels, et par une sorte de prédilection mensongère.

MICHEL. — Mêlée de sincérité.

Mme ALLAIN. — Admettons.

MICHEL, railleur, allant à elle. — Tenez, ce projet vous ressemble! Ma parole, quand je constate votre sagesse, je maudis presque la fatalité qui vous a conduite sur mon chemin. Votre cœur s'est trompé d'adresse, madame Allain. Tant de mesure et de clairvoyance étaient faites pour un débutant.

Mme ALLAIN. — Je vous défends de continuer.

MICHEL. — Plaisanterie à part, entre nous, hein? Croyez-vous que le hasard serait intelligent si de pareils dons se dirigeaient demain vers un jeune homme de l'âge, de l'apparence d'Augustin? Quelle magnifique préparation à la vie qu'une première maîtresse de votre mérite! Et quelle sécurité dans une famille!

Mme ALLAIN. — Vous êtes un impie.

MICHEL. — Celui-là connaîtrait bientôt la juste valeur des choses. Vous lui démontreriez l'importance du travail, les inconvénients du rêve, et, grâce à vous, sans péril, avec honneur, il franchirait le tourment dangereux des forces encore pures.

Mme ALLAIN. — Votre cynisme est révoltant.

MICHEL. — Ne vous choquez pas. Vous avez été créée et mise au monde pour ce genre d'éducation. Je vous vois près de cet adolescent, je vous entends. Il passerait de la fatigue aux tartines, au chocolat; de l'étude à la récompense; du latin au bonheur; et, comme Jean-Jacques aux Charmettes, dans ses exercices les plus passionnés, il vous appellerait maman... Ah! Mme de Warens, Louise de Warens que vous êtes, vous venez de manquer un petit Rousseau!

Mme ALLAIN, révoltée. — J'admire votre ingratitude et votre inconscience. Comment avez-vous le courage de plaisanter dans un moment si grave, et de cette façon! Je vous méprise et je vous déteste.

MICHEL. — Je ne l'ai pas volé.

Mme ALLAIN. — Non pas que je sois autrement indignée de votre opinion sur mon compte. Je m'en moque. Et, même, si vous voulez toute ma pensée, j'estime qu'en principe il n'y a pas plus de déshonneur à devenir la première maîtresse d'un novice que la vingtième d'un débauché.

MICHEL. — Votre fureur m'amuse.

Mme ALLAIN. — Mais je vous trouve abominable, comme père et comme homme, d'associer, par un rapprochement équivoque, ma faiblesse à votre égard et le chagrin de votre fils.

MICHEL. — Tudieu! la fibre maternelle vous rend éloquente!

Mme ALLAIN. — Faut-il que le plaisir soit votre règle unique, pour que ce chagrin ne désarme pas votre égoïsme? Croyez-vous donc que, moi, je ne m'impose aucun sacrifice en vous suppliant de partir et en rebutant votre fantaisie? Il se présente encore des cas, je vous assure, où des amants se séparent et se résistent, sans cesser de s'aimer. Ce n'est pas quand je m'efforce à réparer le mal dont je suis responsable que vous devez augmenter ma peine et rabaisser mon caractère.

Elle fond en larmes.

MICHEL. — Vous pleurez?

Mme ALLAIN. — Vous vous trompez.

MICHEL. — Vous m'aimez donc vraiment?

Mme ALLAIN. — Mon caprice est passé si le vôtre ne l'est pas.

MICHEL. — Ces larmes que vous étouffez attestent le contraire.

Mme ALLAIN. — Vous vous réjouissez trop vite. Je ne pleure pas d'amour, je pleure de colère et de désenchantement, voilà tout.

MICHEL, sincèrement. — Je vous prie de me pardonner.

Mme ALLAIN. — Est-ce qu'on aime quand on est ce que je suis? Vous oubliez votre jugement de tout à l'heure. Je ressemble de point en point à la femme que vous avez décrite. Je suis cette bourgeoise à la fois raisonnable et facile...

MICHEL. — Ne vous calomniez pas comme je l'ai fait.

Mme ALLAIN. — Cette maîtresse accommodante, un peu cousine, un peu maman, mais dont personne n'a pu troubler le cœur.

MICHEL. — Jusqu'à présent.

Mme ALLAIN, avec ironie. — Je prévoyais le mot!

MICHEL, avec regret. — Allons, ne prenez pas au tragique mes déductions fantaisistes. Je vous ai mal jugée, je le confesse, et je m'en veux d'avoir cru que votre modération, votre aménité, votre enjouement, impliquaient une indifférence fondamentale et le mépris de toutes les barrières. J'ai commis là une bévue inqualifiable et nul dépit ne saurait l'excuser.

Il se met à genoux et lui baise la main.

Mme ALLAIN, émue. — Ne devenez pas sincère.

MICHEL. — Et, pourtant, vous en conviendrez, vos refus répétés, à la minute précise où vous mouriez d'envie de tomber dans mes bras, étaient de nature à m'exaspérer. En ce moment, je me domine, mais je ne suis pas calmé.

Mme ALLAIN. — Si vous vous mettez à être bon, je suis perdue.

MICHEL, revenant à son idée. — Je ne m'expliquais pas, et je ne m'explique pas encore votre résistance inflexible devant un départ décidé, en présence de ma soumission, de notre ardeur réciproque et même de votre sécurité. Car, rappelez-vous, on est parfaitement tranquille dans votre chambre de là-bas...

Mme ALLAIN. — Ne déplaçons pas la question.

MICHEL. — En somme, vous me demandez une

chose extraordinaire, et celle que je vous demande est toute simple.

Mme Allain. — Plus un mot là-dessus.

Michel. — Quand vous aurez consenti!

Mme Allain. — Je voudrais bien agir. Soyez généreux, ne m'en empêchez pas. J'ai tant d'incertitude.

Elle fond en larmes.

Michel. — Je vous défends de pleurer.

Il prend son mouchoir et se dispose à lui essuyer les yeux.

Mme Allain. — Laissez-moi. Je n'ai pas besoin de votre grand mouchoir... Allez donc plutôt sécher les larmes de votre femme. Sa tristesse est plus émouvante que la mienne.

Michel. — Peut-être, peut-être, mais, vous comprenez, la sienne, j'y suis accoutumé; tandis que sur la vôtre je ne suis pas blasé.

Mme Allain. — Vous avez toujours de l'esprit, quand il faut avoir du cœur.

Michel. — Comme l'amour vous embellit!

Mme Allain. — On me l'a souvent dit.

Michel. — Effrontée!

Mme Allain. — Ne me bousculez pas encore... Quelle poigne! Diantre! Qui donc vous a donné cette habitude?

Michel. — Je suis si tendre!

Mme Allain. — Regardez. Le bas de ma jupe est décousu. Vous allez me faire tomber.

Michel. — Je ne rêve que ça.

Mme Allain. — Doucement! J'ai beau être infidèle, je tiens tout de même à ma réputation.

Michel. — Nous sommes née Guiboiseau, ne l'oublions pas.

Mme Allain. — Toujours est-il que si ma tante Grattier vous apercevait tantôt aux environs de la Commanderie, elle ne manquerait pas de le colporter partout.

Michel. — Vous avez donc résolu de m'y recevoir.

Mme Allain. — Elle serait d'autant mieux disposée à la médisance que vous n'ôtez jamais votre chapeau lorsque vous la rencontrez.

Michel. — Excusez-moi, je ne reconnais que les femmes que je désire.

Mme Allain. — Mlle Prat était là, n'est-ce pas, quand je vous ai annoncé que le départ de l'express était renvoyé à sept heures?

Michel. — Catherine ne reparaîtra pas de l'après-midi.

Mme Allain. — Mais votre femme est chez elle en ce moment et Mlle Prat peut la renseigner.

Michel. — Catherine sait d'avance ce qu'il faut dire ou ne pas dire.

Mme Allain. — Pourvu que Mme Fontanet n'ait pas l'idée de vous accompagner à la gare!

Michel. — Qu'à cela ne tienne, je la chargerai d'un travail pressé.

Mme Allain. — Et si votre fils vous exprime le même désir?

Michel. — Je m'arrangerai.

Mme Allain. — J'ai honte des pensées qui m'agitent.

Michel. — Allons, du courage. Paris vaut bien une messe, et surtout célébrée à ma façon.

Mme Allain. — Sacripant!

Michel. — Vous consentez?

Mme Allain. — Vous étiez un si brave homme tout à l'heure.

Michel. — C'est mon dernier jour de légèreté.

Mme Allain. — Je ne sais à quoi me résoudre...

Michel. — Dépêchez-vous donc de me céder, j'ai un train à prendre.

Mme Allain. — Allez toujours commencer vos malles. Un peu de recueillement m'est indispensable.

Michel, prêt à sortir. — Soit, mais, songez-y, donnant, donnant.

Mme Allain, souriant. — Je sonne Virginie pour qu'elle vous aide.

Michel. — Virginie doit être en ce moment sur la route de Villeneuve, avec votre panier de pêches.

Mme Allain, vivement. — La mâtine est capable de tuer votre beau-père.

Michel. — Je la couvre d'or si elle me rend ce service.

Chavassieux entre.

Scène X

Les mêmes, CHAVASSIEUX

Chavassieux. — Je vous pince une seconde fois.

Michel, goguenard. — Je suis meilleur garçon que vous, mon beau-père. Quoi! je vous adresse Virginie, à Herbeys, avec mission de vous distraire un peu; et vous, sans l'ombre de gratitude, vous me députez un clerc de notaire pour brusquer le départ de cette amie irréprochable.

Chavassieux. — Mon âge et nos liens de famille ne me permettent pas de m'associer à ce genre de plaisanteries. Au surplus, je n'ai pas aperçu le moindre tablier blanc sur la côte.

Michel. — Votre cabriolet se sera peut-être croisé avec la diligence qui vous apportait Virginie?

Mme Allain. — On a confié à celle-ci le panier de pêches que je vous avais promis.

Chavassieux. — Je vous remercie de la demoiselle et des comestibles. Quant au principal de Me Bardot, je me déclare absolument étranger à sa démarche intempestive.

Mme Allain. — Je l'aurais parié.

Michel. — Mais, alors, comment savez-vous que l'homme qui s'est présenté chez moi tout à l'heure était précisément le principal de Me Bardot?

Chavassieux. — Je connais les us de l'étude.

Michel. — Simple divination.

Chavassieux. — Quoi qu'il en soit, madame, je serais personnellement affligé, je vous l'affirme, si le zèle d'un vieux gratte-papier marquait le terme de votre séjour à Vizille. Votre baiser brûle encore mes pommettes, et je ne désire pas être privé de vous.

Mme Allain. — Je suis sensible à votre galanterie, cher monsieur.

Michel. — C'est de moi que vous allez être privé, mon beau-père, et non pas de notre invitée.

Chavassieux. — Cessons de badiner.

Michel. — Une affaire impérieuse exige ma présence à Paris; et, selon toutes probabilités, je m'éclipserai tantôt...

Mme Allain. — Et madame Allain ne partira qu'à la fin de la semaine, monsieur Chavassieux.

Chavassieux. — Je ne m'attendais pas à cette double joie, madame.

Mme Allain. — On a toujours des surprises, même lorsqu'on tient le fil des événements.

Chavassieux. — Drôle de maison!

Michel. — Vous pouvez le dire.

Chavassieux. — En somme, vos combinaisons ne

me regardent pas. (A Mme Allain.) Pour ma part, j'aime autant que le plus méchant s'en aille.

MICHEL. — Réjouissez-vous donc. Demain matin, je me réveillerai sans doute en sleeping.

CHAVASSIEUX. — Je suis si content du bon hasard qui vous éloigne que je serais tenté de pourvoir à votre voyage.

MICHEL. — Je n'ai pas besoin de votre argent, mon beau-père.

CHAVASSIEUX. — Voilà une phrase que j'entends pour la première fois.

Mme ALLAIN. — A l'heure actuelle, votre gendre a près de trois cent mille francs dans ses caisses.

CHAVASSIEUX. — Lui? Il en est incapable.

Mme ALLAIN. — Un autre a fait ce que vous aviez refusé de faire.

CHAVASSIEUX. — M. Bussienne?

MICHEL. — En personne.

CHAVASSIEUX. — Qu'est-ce que vous me chantez là? Je ne vous crois pas.

MICHEL. — Courez à l'hôtel du Parc et questionnez mon commanditaire.

CHAVASSIEUX. — Je ne vous crois pas. Vous me contez cette histoire pour m'extirper un nouveau prêt, et par un moyen que je ne démêle pas encore.

MICHEL. — Si je vous étalais sur la table tout ce que je vous dois, seriez-vous convaincu?

CHAVASSIEUX.— Vous songeriez à me rembourser?

MICHEL. — Sur-le-champ.

CHAVASSIEUX. — Vous vous jouez de moi?

MICHEL. — Passons dans les bureaux.

CHAVASSIEUX, prêt à sortir. — Je verrai cela, de mon vivant?

MICHEL, bas, à Mme Allain. — Grigou!

Mme ALLAIN, à Michel. — Pourquoi prenez-vous cette figure lugubre?

MICHEL, bas à Mme Allain. — Je ne sais rien de plus triste que de rembourser un avare.

Quelque chose tombe de sa poche.

Mme ALLAIN. — Qu'est-ce qui glisse de votre poche?

MICHEL, se baissant. — Rien de précieux. Le calepin où j'inscris mes courses.

Mme ALLAIN, le ramassant. — La bonne odeur de cuir de Russie.

MICHEL, le lui laissant. — Respirez-la en pensant à moi.

Mme ALLAIN. — Quand j'aurai fait un point à ma robe.

Michel sort, suivi de Chavassieux.

CHAVASSIEUX, tendrement. — Après vous, mon cher fils.

Mme Allain prend un dé, une aiguille et du fil. Elle pose le pied sur un tabouret, relève un peu sa robe et se dispose à coudre.

Scène XI

Mme ALLAIN, puis AUGUSTIN

Augustin entre précipitamment, tenant un rouleau sous le bras. A la vue de Mme Allain, il s'arrête interdit sur le seuil, et contemple longuement l'attitude audacieuse de celle-ci.

Mme ALLAIN, avec surprise, en ramassant son dé. — Tu étais là?

AUGUSTIN. — J'arrive.

Mme Allain laisse retomber sa robe, se rassied, et se remet à coudre d'une façon réservée.

Mme ALLAIN. — On dirait que tu as couru?

AUGUSTIN. — Seulement depuis la station du tram.

Mme ALLAIN, lui essuyant le front avec son mouchoir. — Imprudent.

AUGUSTIN. — Vous m'aviez recommandé d'aller vite.

Mme ALLAIN. — On n'aurait pas dû t'envoyer si loin. Cinq minutes plus tôt, tu m'aurais entendu reprocher à ton père sa tyrannie.

AUGUSTIN. — Qu'importe, puisque me voilà près de vous.

Mme ALLAIN. — A quoi bon ce rouleau, maintenant que les ateliers sont fermés?

AUGUSTIN. — Fermés?

Mme ALLAIN. — Tu peux t'en assurer en faisant le tour de la maison. L'imprimerie est déserte.

AUGUSTIN. — Pourquoi?

Mme ALLAIN. — Ton père a donné congé à tout le personnel.

AUGUSTIN. — Quelle fantaisie lui a pris?

Mme ALLAIN. — Il a tenu à fêter largement la venue de M. Bussienne.

AUGUSTIN. — Encore?

Mme ALLAIN. — Par contre, ce monsieur l'emmène à Paris.

AUGUSTIN, maitrisant sa joie. — Mon père s'en va?

Mme ALLAIN. — Pour quelques jours.

AUGUSTIN. — Et quand part-il?

Mme ALLAIN. — Tantôt.

AUGUSTIN. — Aujourd'hui?

Mme ALLAIN. — Ce départ te dispense de ta besogne.

AUGUSTIN. — Il s'en va... Je ne m'attendais guère à cette nouvelle.

Mme ALLAIN. — Elle m'étonne autant que toi.

AUGUSTIN, se dirigeant vers la porte par où Michel est sorti. — Il faut que je l'embrasse avant de sortir.

Mme ALLAIN, le retenant.— Commençons par monter à Prémol. Tu l'embrasseras tout à l'heure, quand nous reviendrons. D'ailleurs, en ce moment, il est en conférence avec ton bon-papa.

AUGUSTIN. — En effet, j'ai vu la voiture de grand-père à la porte.

Mme ALLAIN. — On est en train de le rembourser.

AUGUSTIN. — Diable! ne troublons pas son émotion.

Mme ALLAIN, gaiement. — Je t'engage à ne pas le déranger.

AUGUSTIN. — Vous avez raison; allons nous promener d'abord.

Mme ALLAIN, cousant. — J'ai presque fini. (Lui désignant un escabeau.) Mets-toi sur ce tabouret. (L'invitant à se rapprocher.) Ici. (Sans coquetterie, lui donnant sa robe à tenir.) Et tiens le bas de ma jupe que je fronce mon volant.

Une pause.

AUGUSTIN, avec anxiété. — Ma mère ne vous a pas demandé de me gâter un peu?

Mme ALLAIN, tendrement. — Si.

AUGUSTIN, frappé. — Ah!...

Mme ALLAIN, tout en cousant. — Sans insister autrement. Du reste, pour te gâter, je n'ai qu'à suivre ma pente naturelle.

Une pause.

AUGUSTIN. — Ça ne vous ennuie pas de sortir avec moi?

Mme ALLAIN. — Je sors avec toi, parce que j'en ai envie.

AUGUSTIN. — Uniquement?

Mme ALLAIN. — Par plaisir.

AUGUSTIN, avec malice. — Vous consolez très bien.

Mme ALLAIN, éludant. — Ramasse mes ciseaux... Je te sacrifie seulement mes devoirs de famille.

AUGUSTIN, vivement. — Alors, je n'ai pas de scrupules.

Mme ALLAIN, désignant une lettre ouverte. — Pourtant, si tu parcourais ces longues pages de M. Allain, tu frémirais de ses remontrances.

AUGUSTIN. — M. Allain, c'est moins grave.

Mme ALLAIN, regardant du côté du jardin. — Pourvu que ce brouillard se dissipe!

AUGUSTIN. — Voilà bientôt huit jours que nous ne sommes sortis ensemble.

Mme ALLAIN. — Trois jours, ingrat.

AUGUSTIN. — Quatre.

Mme ALLAIN. — Tu oublies notre promenade en barque, sur le lac de Laffrey.

AUGUSTIN. — La belle matinée!

Mme ALLAIN. — N'est-ce pas?

AUGUSTIN. — Vous ramez ferme!

Mme ALLAIN, montrant la paume de ses mains. — Mes ampoules ne sont pas guéries.

AUGUSTIN. — Vous ne souffrez pas?

Mme ALLAIN, maternellement. — Non. Tu te rappelles? en rentrant, nous avons aidé un charretier à dételer son cheval qui était tombé...

AUGUSTIN. — L'homme et la bête descendaient de Saint-Jean avec une voiture chargée d'anthracite...

Mme ALLAIN, gaiement. — Et, à ce propos, tu m'as infligé un discours sur la formation de la houille et l'âge de la terre.

AUGUSTIN. — Vous m'en avez gardé rancune?

Mme ALLAIN. — Au contraire. Je sais maintenant que l'anthracite sert à la fabrication des bûches économiques.

AUGUSTIN. — Vous vous moquez de moi?

Mme ALLAIN. — Tu te trompes. Ces détails m'intéressent toujours.

AUGUSTIN, tristement. — L'étude et la connaissance des choses sont parfois salutaires, je vous assure; surtout à certaines heures de la vie. Ainsi, tenez, moi, depuis quelque temps, je suis possédé d'un impérieux désir de travail.

Mme ALLAIN. — Et de raison?

AUGUSTIN. — De raison aussi. J'entends m'assagir complètement. Je veux devenir un garçon sérieux...

Mme ALLAIN. — Tu parles d'or...

AUGUSTIN. — Je crains les rechutes de ma sensibilité...

Mme ALLAIN, vivement. — Je me réjouis de tes résolutions. Et, même, te le dirai-je? tu préviens les conseils que je me disposais à te donner. Conserve ces idées-là, mon petit Augustin. Le travail engendre l'équilibre, le succès, la domination, et, de plus, il nous démontre l'infériorité des affaires sentimentales.

AUGUSTIN, l'interrompant. — Madame Allain...

Mme ALLAIN, continuant. — A vingt ans, tu te trouveras pourvu de scepticisme et de bon sens; et, quand le moment des femmes sera venu, tu t'en iras légèrement à un rendez-vous comme à une autre distraction.

AUGUSTIN, éclatant. — Un rendez-vous, madame Allain, un rendez-vous! Comment osez-vous prononcer un mot pareil avec indifférence? Vous ne songez donc pas à tout ce que représente cet instant prodigieux?

Mme ALLAIN, stupéfaite. — Qu'est-ce qui te prend?

Elle s'empare du calepin laissé par Michel et le tourne dans ses mains.

AUGUSTIN. — Je me connais, madame Allain, et, pour moi, un rendez-vous serait fatalement une minute grave où j'apporterais toute ma religion et toute mon espérance.

Mme ALLAIN, émue. — Tu aurais tort.

AUGUSTIN, avec enthousiasme. — Un jour, elle sonnera cette minute. Il faut bien qu'une femme adorée franchisse aussi mon seuil...

Mme ALLAIN. — Ah! tu n'es pas long à te contredire...

AUGUSTIN, avec folie. — Un rendez-vous! Oh! moi, j'arriverai toujours le premier, et je partirai toujours le dernier. J'attendrai humblement, embusqué près de la fenêtre, aux aguets, le front contre la vitre. Un roman de d'Annunzio sera sur la cheminée. J'attendrai qu'elle apparaisse au détour de la rue, disparaisse sous la grande porte. J'attendrai qu'elle frappe. Seul, heureux et malheureux, j'arpenterai la chambre. Je penserai: Elle va venir... elle ne vient pas... elle ne viendra pas... Son mari a sans doute appris notre histoire? Pourvu qu'il ne la tourmente pas!... Elle ne m'aime plus... Je suis oublié... Mes souffrances ne sont pas finies. C'est elle... Ce n'est pas elle... Si... Non... la voilà.

Mme ALLAIN, émue. — Qui t'enseigna ces choses?

Elle regarde la porte par où Michel est sorti.

AUGUSTIN, avec folie. — Elle entrera, et, tout d'abord, nous nous tairons. Et quand elle se sera donnée et redonnée; après les serments, les pardons et les caresses, quand elle me quittera, je regarderai ma victoire s'en aller. J'entendrai décroître dans l'escalier, marche à marche, le bruit de son talon plus alerte. Et, maintenant, je penserai: Demain, elle frappera encore. Et les semaines qui vont succéder la ramèneront. Ce rendez-vous sera suivi d'innombrables rendez-vous. Un éternel rendez-vous est en train de commencer. Elle ne m'a pas fait l'aumône de quelques heures de sa journée ou de sa nuit. Je suis l'unique intérêt de son existence. Elle est ma maîtresse et je suis un amant!

Mme ALLAIN, dissimulant son émotion personnelle, et comme attirée vers la porte par laquelle Michel est sorti. — Si c'est cela que tu appelles être sérieux!

AUGUSTIN, presque avec reproche. — Et il y a des créatures qui reculent devant cette minute extraordinaire! Devant cette clémence de la destinée, il y a des êtres qui raisonnent, qui tergiversent, qui s'embarrassent de scrupules...

Mme ALLAIN, avec peur. — Tais-toi...

AUGUSTIN. — Il y en a qui sont retenus par des devoirs, des pitiés, des lois divines ou humaines, je ne sais quelles considérations. Il y a des insensés qui disent: Pas ce soir. Et il y en a de plus insensés encore qui disent: Jamais...

Mme ALLAIN, respirant l'odeur du calepin laissé par Michel. — Ceux-là ont raison.

AUGUSTIN. — Manquer un rendez-vous! Repousser cette ivresse! La voilà, la vraie faute. C'est cette prudence qui constitue l'erreur et la cruauté. C'est ce renoncement qui va susciter le désespoir et le remords...

Mme ALLAIN, se maîtrisant. — Au contraire...

AUGUSTIN. — Mais ce rendez-vous que vous refusez est peut-être le seul qu'on a résolu de vous accorder. Ce qui est possible aujourd'hui ne le sera peut-être pas demain. Demain, celle qui s'offre au-

jourd'hui se sera peut-être reprise. Elle sera peut-être infidèle. Son mari l'aura peut-être emmenée en voyage. Enfin, on n'aura pas connu sa possession!

Mme ALLAIN, bouleversée. — Ne défends pas si bien l'amour.

AUGUSTIN, de plus en plus exalté. — Que tout à l'heure, ou bientôt, dans trois mois, dans six mois, une lettre m'arrive et me convie à cette félicité...

Mme ALLAIN. — Une lettre?...

AUGUSTIN, follement. — Une lettre du ciel... Je n'hésiterai pas, moi, je vous en réponds. Je me précipiterai, je saisirai ma chance...

Mme ALLAIN. — Tais-toi, tu ne comprends pas le danger de tes paroles...

AUGUSTIN. — Est-ce qu'on s'occupe des conséquences d'un tel événement? Qu'importe la douleur des autres! Je voudrais avoir une femme à trahir, de vieux parents à méconnaître, des enfants à sacrifier pour courir à ma joie!

Mme ALLAIN, à part. — Il me fait songer à la mienne.

AUGUSTIN. — Quel est le triomphe qui ne coûte pas de victimes? Chaque fois qu'un bonheur se réalise, on peut toujours s'écrier: Qui est-ce qui en souffre? Qui est-ce qui est trompé? Qui est-ce qui en meurt?

Mme ALLAIN, dissimulant. — Eh bien, tu en as de l'enthousiasme, du fanatisme... et de l'intuition... A quinze ans!...

AUGUSTIN. — Seize...

Mme ALLAIN. — Tu promets...

AUGUSTIN, timidement. — Je ne vous ai pas déplu?

Mme ALLAIN, presque à elle-même. — Sais-tu bien que ta véhémence risquerait fort de perdre une créature indécise entre son devoir et ses sentiments? Je m'étais juré de te convertir à mes idées, et me voici presque troublée par les tiennes.

AUGUSTIN. — Vous pensez comme moi, maintenant?

Mme ALLAIN, éludant. — Ferme la porte, le vent commence à fraîchir.

AUGUSTIN, lui offrant son écharpe. — Enveloppez-vous de votre écharpe.

Mme ALLAIN, avec embarras. — Laisse-la sur ce fauteuil.

AUGUSTIN. — Je pose votre ombrelle à côté.

Mme ALLAIN. — Merci.

AUGUSTIN, revenant vers elle après avoir fermé la porte, tendrement. — Méfiez-vous. Je n'oublie pas que nous sortons.

Mme ALLAIN, contrainte. — Ni moi non plus.

AUGUSTIN. — D'abord, nous n'avons pas tout dit sur ce beau chapitre de l'amour, et je me propose de vous troubler davantage, pendant notre promenade.

Mme ALLAIN, dissimulant. — Tu as un genre de sagesse qui t'est particulier.

AUGUSTIN, posant devant elle son chapeau et ses gants. — Allons, dépêchez-vous.

Mme ALLAIN, cherchant à gagner du temps. — Tu m'autorises à boutonner mes gants?

AUGUSTIN. — Vous les boutonnerez en route.

Mme ALLAIN, ouvrant un petit sac. — Mais j'ai la permission de vérifier mon sac?

AUGUSTIN, se dirigeant vers la chambre voisine. — Le temps d'entrevoir mon père, et nous décampons.

Mme ALLAIN. — Que sont devenues mes épingles à chapeau?

AUGUSTIN, entr'ouvrant la porte de la chambre. — Hum! bon-papa est toujours là. Je n'ose pas entrer.

Mme ALLAIN, le dos tourné, s'apprêtant. — Comment! ils n'ont pas encore terminé?

AUGUSTIN. — Ils sont assis tous les deux et fument tranquillement.

Mme ALLAIN, continuant à s'apprêter. — Tu m'étonnes, surtout quand je consulte cette horloge. Ton père dispose de très peu de minutes, puisqu'il part à quatre heures.

AUGUSTIN. — A quatre heures?

Mme ALLAIN, sans le regarder. — Je te répète ce qu'il vient de m'apprendre.

AUGUSTIN. — Si tôt?

Mme ALLAIN. — Dame, il prend l'express ordinaire.

AUGUSTIN. — Vous êtes sûre?

Mme ALLAIN. — Absolument.

AUGUSTIN. — Il vous l'a déclaré?

Mme ALLAIN. — Lui-même, à la seconde.

AUGUSTIN, atterré. — Quatre heures!... En effet, c'est l'heure habituelle.

Mme ALLAIN, tout à coup, avec une surprise simulée, examinant sa robe. — Diable! Qu'est-ce que je découvre?... Nous avons mal réparé ma robe.

AUGUSTIN. — Vous vous rasseyez?

Mme ALLAIN, assise. — Passe-moi ma corbeille à ouvrage... Je m'aperçois que je n'ai pas suffisamment arrêté cette valencienne.

AUGUSTIN. — Elle s'est découSue?

Mme ALLAIN, cousant. — Comme le jour est gris. On ne se croirait jamais au mois d'août. (Regardant sa montre.) Trois heures...

AUGUSTIN, tristement. — Déjà!

On entend sonner l'heure à l'église.

Mme ALLAIN. — Ecoute... Ma montre et le clocher marchent toujours ensemble, et cette petite montre est scrupuleuse... (S'interrompant de coudre.) Mais on n'y voit pas dans ta maison.

AUGUSTIN. — Approchez-vous de la fenêtre.

Mme ALLAIN, assise près de la fenêtre, tout en considérant le temps qu'il fait. — Bon! si maintenant le brouillard se met à descendre, ce sera l'obscurité complète...

AUGUSTIN, vivement. — Et nos projets d'excursion seront renvoyés à la semaine prochaine.

Mme ALLAIN, tout en cousant, avec hésitation. — Qu'est-ce qui nous empêche de les réaliser cet après-midi?... Il est vrai que ce pâle soleil n'invite guère à la promenade.

AUGUSTIN, tristement. — Je suis de votre avis.

Mme ALLAIN, renchérissant. — Mon Dieu, sans la crainte de ta peine, j'aurais peut-être accordé cette fin de journée à ma famille.

AUGUSTIN, vivement. — Ne vous occupez pas de moi.

Mme ALLAIN, lui désignant une lettre étalée sur la table. — Tu as lu la lettre de mon mari?

AUGUSTIN. — Je n'ai pas regardé.

Mme ALLAIN, sans cesser de coudre. — Constate. Mes parents de Vizille sont indignés de mon indifférence, et les Borie plus que les autres...

AUGUSTIN. — Les Borie?

Mme ALLAIN, avec volubilité, continuant à coudre. — Ce matin, je les ai rencontrés avant le déjeuner, et ils m'ont reproché si affectueusement de les négliger que je leur ai promis d'entrer chez eux tantôt.

AUGUSTIN, stupéfait. — Vous avez rencontré les Borie?

Mme ALLAIN. — Place de l'Eglise.

AUGUSTIN. — Toute la smalah?

Mme ALLAIN. — Le mari et la femme.

AUGUSTIN. — Voilà un engagement qui tranche la question.

Mme ALLAIN. — J'hésite.

AUGUSTIN, résigné. — Bah! tenez votre promesse envers eux, puisque le ciel est hostile, puisque la fatalité ne vous permet pas d'être bonne avec moi.

Mme ALLAIN, se levant, rompant les chiens. — Soit. Mais, demain, on se promènera tous les deux.

AUGUSTIN, avec fatalisme. — Que votre volonté soit faite.

Il prend son chapeau et se dispose à sortir.

Mme ALLAIN. — Où vas-tu?

AUGUSTIN, presque gaiement. — La montagne est restée claire du côté d'Uriage, et, si je me presse un peu, j'aurai certainement la chance, oh! la chance modeste, d'entendre quelques mesures de *Roméo*.

Mme ALLAIN. — Berlioz est redevenu ton musicien?

AUGUSTIN, avec folie. — Ses paroles d'amour seront plus émouvantes, mais elles ne seront pas plus sincères que celles que je vous aurais dites en marchant près de vous...

Mme ALLAIN. — Qu'est-ce que tu inventes encore?

AUGUSTIN, éperdument. — Car, puisque vous m'échappez, et pour jamais sans doute, il faut que je vous le confesse, madame Allain, je vous aime. Je vous aime, et c'est mon être tout entier que je jette dans ce premier et dernier aveu...

Mme ALLAIN. — Tu es décidément dans un jour de démence...

AUGUSTIN. — Oh! l'enfant qui vous parle n'est pas un amoureux qu'on redoute. Je m'en rends compte aussi bien que vous, allez. Vous n'avez devant vous qu'un apprenti, mais son cœur est héroïque, fermé à l'espérance, et plein de cette désolation que lui transmit sa mère...

Mme ALLAIN, prête à sortir. — Si touchée que je sois, tu vas me contraindre à disparaître...

AUGUSTIN, lui barrant la route. — Pourquoi cette cruauté, lorsque je ne demande rien? Je vous offre mon obscure adoration, voilà tout. Et je vous donne peut-être davantage en cette seule minute que le plus fameux des hommes, de sa jeunesse à ses vieux jours...

Mme ALLAIN. — Je te supplie de t'interrompre, mon tendre ami.

AUGUSTIN. — Non, non, je ne me tairai pas. Et, vous l'avouerai-je, je bénis presque votre défection d'aujourd'hui. Sans elle, vous n'auriez pas connu l'importance de mon secret. Sans elle, vous ne sauriez pas avec quelle folie je m'abandonne aux délices de votre présence, et combien je vous fais la cour dans mon âme, quand vous n'êtes pas là.

Mme ALLAIN, avec chagrin. — Ah! je n'aurais pas voulu cette révélation!

AUGUSTIN. — Vous êtes tout ce que je désire, tout ce que je regarde, tout ce que j'admire et tout ce que je regrette. Vous êtes le mobile de toutes mes actions. Vous êtes mon bien et mon mal, mon principe et ma vie. Je vous aime malgré moi et avec mon assentiment. Hélas! depuis trois semaines, au seuil de toutes mes pensées, votre visage tranquille se substitue au visage éploré de ma mère. Je vous aime, et il n'est pas de malheur présent, ou de bonheur futur, qui puisse abolir ce grand événement. Ce qui est arrivé est arrivé. (Il se dispose à sortir.)

Mme ALLAIN. — Augustin!

AUGUSTIN. — Adieu, madame Allain.

Mme ALLAIN. — Maudit soit ce moment cruel! J'assiste à ton désespoir et je n'ai pas le droit d'accepter ton amour magnifique.

AUGUSTIN. — Ne me retenez pas.

Mme ALLAIN. — Crois-le bien. Je ne méprise pas l'offrande de ton âme. Je suis glorieuse, au contraire, d'inspirer une telle dévotion. J'ai quelquefois entendu des aveux, mais personne ne m'a jamais parlé de cette façon.

AUGUSTIN. — Ceux qui sont aimés n'ont pas besoin d'éloquence.

Mme ALLAIN, tendrement. — Ne sommes-nous pas d'accord l'un et l'autre pour juger ton rêve insensé?

AUGUSTIN. — J'en conviens.

Mme ALLAIN. — Comment te consoler? De quelles paroles me servir sans augmenter ta peine? Je ne sais vraiment pas.

AUGUSTIN. — Epargnez-moi votre charité...

Mme ALLAIN, le retenant. — Je t'en prie, mon cher Augustin, considère mon âge et la voie différente que nous suivons. Redis-toi avec sagesse ce que tu viens de dire avec exaltation, et tu comprendras mon embarras. En fin de compte, je suis une mère de famille. Je ne suis ni jeune, ni libre, ni même indépendante de mes actes, ou de mes sentiments...

AUGUSTIN, fondant en larmes. — N'expliquez pas davantage, et laissez-moi partir.

Mme ALLAIN. — Ne pleure pas, voyons. Qu'as-tu fait de la raison que je t'avais donnée? Est-ce qu'on gaspille tant de chagrin et d'extravagance en faveur d'une bourgeoise pratique? Est-ce qu'on dissipe un pareil trésor en l'honneur d'une créature aussi terrestre? dont les questions de ménage absorbent l'intelligence, dont les enfants accaparent la tendresse? En réalité, je n'appartiens qu'à ces petits, et, très souvent, j'apaise leurs larmes, comme j'apaise les tiennes.

Elle l'embrasse purement sur le front

AUGUSTIN, bouleversé. — Brigitte Allain...

Mme ALLAIN, avec un tendre reproche. — Ne prends pas cette voix romanesque. Je suis maternelle, sois filial. Au moindre mot, ta fièvre se rallume. Je t'interdis de penser à moi de cette manière. Et je vais plus loin, je t'ordonne presque de penser à une autre de cette manière-là.

AUGUSTIN, amèrement. — A une autre?

Mme ALLAIN. — Pas tout de suite, naturellement. J'anticipe. Mais bientôt. Je n'admets pas que tu restes malheureux longtemps.

AUGUSTIN. — Ne formez pas de vœux pour moi.

Mme ALLAIN. — Tu as beau t'y opposer, l'avenir te réserve des joies.

AUGUSTIN. — J'ai rempli ma destinée.

Mme ALLAIN. — A seize ans? Bêta! Ta vraie vie n'a pas seulement commencé. Retiens ceci : on s'attache, on se détache, et on se précipite à de nouvelles tentations. Tu aimeras encore, et plusieurs fois, et sans mesure, en dépit de mes conseils. Attendons. Et tu raconteras à madame Allain tes conquêtes, et ces rendez-vous que tu dépeins si bien d'avance.

AUGUSTIN. — Trop bien peut-être.

Mme ALLAIN, gravement. — Pour ma part, quelle que soit l'existence que tu adoptes, désordonnée ou régulière, je te souhaite avant tout et surtout une amie fidèle, éprise aveuglément, et dont tu seras la première, la première émotion. Car, avec ta nature

exclusive, tu pâtirais autant de ses faiblesses d'autrefois que de ses trahisons d'aujourd'hui...

AUGUSTIN. — Le mal serait moins grave.

Mme ALLAIN. — La confiance et la certitude te seront toujours nécessaires, même dans le passé. Si, par mégarde, un jour, tu trouvais dans les tiroirs de ta maîtresse une déclaration fanée, ou l'image d'un compagnon disparu, tu ne saurais que pleurer. Ce n'est pas toi qui plaisanterais à propos de tel ou tel livre de poète offert jadis par un amant à la femme que tu posséderais.

AUGUSTIN, brusquement. — A quel poète pensez-vous?

Mme ALLAIN, négligemment. — A aucun, d'une façon précise. Choisis celui que tu voudras, Musset, Verlaine ou Baudelaire...

AUGUSTIN. — Baudelaire plutôt...

Mme ALLAIN. — Tu n'as pas tort. Justement, ces jours-ci, quelqu'un mêlait son nom à certaine histoire... dont je préfère ne pas me souvenir.

AUGUSTIN, amèrement. — Quelqu'un?

Mme ALLAIN. — Quelqu'un.

AUGUSTIN, résolu. — Allons, adieu, madame Allain. Adieu pour de bon.

Mme ALLAIN. — Où cours-tu?

AUGUSTIN. — Je vous l'ai annoncé.

Mme ALLAIN. — A Roméo...

AUGUSTIN, avec ironie. — Oui, Roméo... Vous direz à mon joyeux père, vous direz à mes parents que je me suis enfoncé dans les bois que voici.

Mme ALLAIN. — Quelle idée! Le meilleur chemin qui mène à Uriage est celui du vallon.

AUGUSTIN, avec exaltation. — C'est la route ordinaire des voyageurs sans amour. Je ne tiens pas à la prendre. Mais je vais me hâter, et j'aurai bientôt fait d'arriver là-bas. En moins de cinq minutes, j'aurai franchi les herbages. J'entrerai sous les châtaigniers. Et, de là-haut, sur la colline la plus fleurie, comme à vos pieds, dans une sorte de rendez-vous suprême, je vous crierai mon désespoir et ma gratitude une seconde fois. Et, si lointaine, si absorbée que vous soyez, il n'est pas possible que le vent, les parfums et ma volonté, ne vous apportent pas quelque lambeau de mes effusions dérisoires.

Il se sauve, éperdu.

Mme ALLAIN. — Augustin!

AUGUSTIN. — Adieu, ma chère aventure.

Mme ALLAIN. — Augustin!

AUGUSTIN, allant à elle et lui couvrant les mains de baisers. — Adieu, les battements de mon cœur.

Mme ALLAIN. — Mon petit Augustin.

AUGUSTIN. — Adieu, mon désir éternel.

Mme ALLAIN. — Tu perds la tête.

AUPUSTIN. — Adieu, mes larmes préférées!

Scène XII

LES MÊMES, CHAVASSIEUX, MICHEL

CHAVASSIEUX, à Michel. — J'en conviens, ma fille est insupportable.

Mme ALLAIN, rappelant Augustin. — Augustin!

AUGUSTIN, du fond, à Mme Allain. — Adieu, ma misère et ma joie!

CHAVASSIEUX, à Mme Allain, sans entendre Augustin. — Je suis remboursé.

MICHEL, à Mme Allain, sans entendre Augustin. — Avec les intérêts.

Mme ALLAIN, sans les écouter, rappelant toujours Augustin. — Augustin, voici ton père.

AUGUSTIN, revenant sur ses pas. — Ah!

Chavassieux s'approche de Mme Allain, Michel se dirige vers Augustin.

Mme ALLAIN, à Chavassieux, tandis que celui-ci compte des billets de banque. — Mais vous tenez une fortune entre vos mains!

CHAVASSIEUX, bas, à Mme Allain. — Inutile d'apprendre à Virginie que j'ai touché cet argent.

MICHEL, à Augustin. — Où courais-tu?

AUGUSTIN. — A Uriage.

MICHEL. — Et votre fameuse excursion?

Mme ALLAIN. — Elle est remise à demain.

AUGUSTIN, à son père. — Tu vas à Paris?

MICHEL, avec embarras. — Je pars à quatre heures.

AUGUSTIN, feignant de le croire. — Comme d'habitude.

CHAVASSIEUX, à l'écart, tout en épinglant ses billets de banque. — Le compte est exact.

MICHEL, à Augustin. — Je serai là dans quelques jours.

AUGUSTIN, prêt à sortir. — Alors...

MICHEL, achevant. — Embrasse-moi.

AUGUSTIN, à Michel, prêt à l'embrasser. — Adieu.

CHAVASSIEUX, survenant. — Adieu? Que diable, d'ici quatre heures, vous avez le temps de vous revoir, à moins qu'Augustin ne prolonge indéfiniment sa promenade.

MICHEL, avec embarras. — Monsieur Chavassieux a raison.

AUGUSTIN. — Mon grand-père oublie qu'Uriage est à plusieurs kilomètres de Vizille.

Mme ALLAIN, s'adressant à Michel et à Chavassieux. — Mais, au fait, je réfléchis, sa voiture pourrait bien t'y déposer.

AUGUSTIN, vivement. — Je ne voudrais pas le détourner de son chemin.

Mme ALLAIN, avec empressement. — Vous acceptez votre petit-fils, n'est-ce pas, monsieur Chavassieux?

CHAVASSIEUX, avec ennui. — Avec joie, madame.

MICHEL, à Augustin. — Voilà un moyen d'abréger ton absence.

AUGUSTIN, se résignant. — Soit.

Michel, qui semble inquiet, se rapproche de Mme Allain. On entend résonner les grelots d'un cheval.

CHAVASSIEUX, à Augustin, se disposant à sortir. — J'entends ma bête qui secoue son collier. Pressons-nous. Je n'aime pas beaucoup traîner dans la montagne, quand j'ai des fonds sur moi.

AUGUSTIN, prêt à sortir. — Tu es capon, grand-père.

CHAVASSIEUX. — Très capon, mon enfant, et c'est sans doute à ma lâcheté que je dois d'avoir vécu si longtemps.

MICHEL, à Mme Allain. — A quoi pensez-vous?

Mme ALLAIN, bas à Michel, se dominant. — A rien.

AUGUSTIN, bas à Chavassieux. — Écoute, puisque tu as peur dans la montagne, tu m'abandonneras près d'Augonnes, au bas des Quatre Seigneurs; je continuerai à pied; et tu prendras par le plus court pour rentrer à Herbeys.

CHAVASSIEUX, bas à Augustin. — On verra.

AUGUSTIN, bas à Chavassieux, désignant Michel et Mme Allain. — Chut!

CHAVASSIEUX, prenant congé de Michel et de Mme Allain. — Au plaisir.

Mme ALLAIN, à Chavassieux, avec insistance. — Je vous recommande de garder ce petit avec vous jusqu'à Uriage.

CHAVASSIEUX. — Je vous le promets.

MICHEL, à Chavassieux. — Veillez bien sur mon trésor.

CHAVASSIEUX, à Michel. — Soyez tranquille. J'ai la main sur mon portefeuille.

MICHEL, à Chavassieux. — Je parlais d'Augustin.

AUGUSTIN, du fond, prêt à sortir, à Mme Allain, significativement, avec une gaieté feinte. — Je disparais.

Mme ALLAIN, appuyant sur les mots. — A ce soir.

MICHEL. — A tantôt.

AUGUSTIN, à Michel. — Peut-être. Dans tous les cas, bon voyage.

MICHEL. — Bonne route.

AUGUSTIN, sur le seuil, à Michel. — Oh! moi, j'aurai atteint mon but avant toi.

Mme ALLAIN, rappelant Augustin. — Augustin!

Augustin et Chavassieux disparaissent. On entend résonner les grelots d'un cheval.

Scène XIII

Mme ALLAIN, MICHEL

MICHEL, brusquement. — Pourquoi le rappelez-vous encore?

Mme ALLAIN, troublée. — Vous n'avez pas remarqué son attitude singulière?

MICHEL, un peu troublé à son tour. — Sa voix tremblait en me disant adieu.

Mme ALLAIN. — Pourvu...

Elle s'arrête.

MICHEL. — Pourvu... quoi?

Mme ALLAIN. — Pourvu qu'il n'ait pas trop de chagrin.

MICHEL. — Alors, sérieusement, vous lui avez trouvé un air étrange?

Mme ALLAIN, rassurée. — Sa façon de partir m'a un peu surprise, vous l'avez vu; mais cette impression n'était sans doute pas fondée. Elle commence d'ailleurs à se dissiper; elle est même complètement dissipée.

MICHEL. — Vous me l'affirmez?

Mme ALLAIN, avec amour. — Je ne pense qu'à vous, maintenant. Le désordre où m'a jetée votre réapparition domine tous mes autres sentiments.

MICHEL. — Et si je n'étais pas la cause principale de votre anxiété?

Mme ALLAIN, sincèrement. — Je n'éprouve aucune inquiétude, je vous le jure; et je peux obéir à vos désirs fantasques... sans remords véritable. (Avec amour.) Je peux garder toute ma puissance d'émotion pour enrichir cette minute que vous m'avez demandée.

Elle se dispose à sortir.

MICHEL, avec indifférence. — Sauvez-vous.

Mme ALLAIN, s'apprêtant. — Je m'arrête un instant chez une amie de ma famille, et, dans un quart d'heure, je suis là-bas.

MICHEL, légèrement inquiet. — Pardon... Quelle sorte d'explication avez-vous eue avec lui?

Mme ALLAIN, prête à sortir. — Plus tard, je vous raconterai.

MICHEL, sans amour. — Soit. Devancez-moi.

Mme ALLAIN. — Comme ce matin?

MICHEL. — Ma femme va rentrer. Autant qu'elle ne vous rencontre pas.

Mme ALLAIN, revenant sur ses pas. — Je suis sûre que vous n'avez jamais dû arriver le premier à un rendez-vous.

MICHEL. — J'entraîne d'abord, et l'on m'entraîne ensuite. Ma vie entière est là dedans.

Mme ALLAIN, tristement. — Déjà vous m'aimez moins.

MICHEL, l'engageant à partir. — Nous perdons du temps.

Elle sort. Un long silence. Michel se promène un peu soucieux.

Scène XIV

MICHEL, THERESE

THÉRÈSE, avec un faux empressement. — Voilà ce fameux dossier.

MICHEL, avec embarras. — A l'instant même, Bussienne me demandait à le consulter.

THÉRÈSE. — Ce monsieur est revenu?

MICHEL, balbutiant. — Pour préciser une question secondaire sur laquelle nous divergeons... Oublieuse Catherine... son absence m'a désorienté.

THÉRÈSE. — Elle sera ici dans une heure ou deux, peut-être avant.

MICHEL. — Bah! maintenant que je possède ces pièces, je n'ai plus besoin d'elle ni de personne. D'ailleurs, dans une heure ou deux, je roulerai sans doute en wagon, et sur le chemin de Paris.

THÉRÈSE, se maîtrisant. — Tu pars?

MICHEL. — Avec Bussienne.

THÉRÈSE. — Sérieusement?

MICHEL. — Il m'emmène.

THÉRÈSE. — Tu resteras longtemps là-bas?

MICHEL. — Fort peu de jours j'espère.

THÉRÈSE. — Tu avais prévu ce voyage?

MICHEL. — Nous le redoutions l'un et l'autre.

THÉRÈSE. — Je vais préparer tes affaires.

MICHEL. — Rien ne presse. Nous sommes loin de quatre heures.

THÉRÈSE. — Augustin est encore là?

MICHEL, sans la regarder, tout en feuilletant des papiers. — Non.

THÉRÈSE. — Il est déjà sorti avec Mme Allain?

MICHEL, de même. — Oui.

THÉRÈSE. — Tu as dit au petit que tu partais?

MICHEL. — Naturellement.

THÉRÈSE. — Ah!

MICHEL. — Je viens de l'embrasser.

THÉRÈSE, posant des papiers sur sa table. — Je crois que tu ferais bien d'emporter ces papiers.

MICHEL. — En effet... (Balbutiant.) C'est un désaccord avec Bussienne, un désaccord inattendu et relatif à l'application de notre traité qui me force à t'abandonner.

THÉRÈSE. — Vous résoudrez cette difficulté sur place, à Paris.

MICHEL. — Je présume.

THÉRÈSE. — A coup sûr.

MICHEL, vidant ses poches. — Je ne suis pas en peine... (Lisant.) Près de vingt pages... Diable! Je reconnais ta main. A quel moment as-tu dressé ce bilan provisoire?

THÉRÈSE. — Hier, dans la soirée.

MICHEL, un peu honteux. — Pendant que j'étais au casino? Tu as trop de conscience.

THÉRÈSE. — Ce carnet renferme quelques indications nécessaires. Je le pose à côté de ta montre.

MICHEL. — Et ces relevés que tu es en train de caser dans ma serviette, dois-je les prendre aussi?

THÉRÈSE. — Je te le conseille.

MICHEL, lisant. — Encore ton écriture. Mais, hier au soir, quand je suis rentré, ces comptes n'étaient pas en état. Tu les as donc vérifiés cette nuit?

THÉRÈSE. — J'ai travaillé assez tard, je l'avoue.

MICHEL. — Tiens!

THÉRÈSE. — La maison dormait.

MICHEL, attendri. — Tes soucis personnels ne t'ont pas empêchée d'accomplir ta besogne. Charmante créature!

THÉRÈSE. — Occupons-nous de ta valise, veux-tu?

MICHEL. — Mais, j'y songe tout à coup, mon train ne part qu'à sept heures.

THÉRÈSE. — Tu ne te trompes pas?

MICHEL. — Non, non. Je suis si troublé que je l'oubliais. Je ne sais plus quel accident est arrivé sur la ligne. Toujours est-il qu'on a déplacé l'heure de l'express.

THÉRÈSE. — Alors?

MICHEL. — Alors, nous avons largement le temps de dîner ensemble.

THÉRÈSE. — A ton gré.

MICHEL. — Au fait, non. Je réfléchis. Je préfère dîner à l'hôtel du Parc avec Bussienne. Nous ne serions pas seuls comme tu le souhaiterais, comme avant.

THÉRÈSE. — Merci.

Un silence.

MICHEL. — Quand tu m'écriras de revenir, je reviendrai.

THÉRÈSE. — Bien.

MICHEL, sincèrement. — Et, tout ce qu'il me reste d'intelligent, d'un peu juste et d'humain, je jure de l'employer à ton contentement.

THÉRÈSE. — Ne fais pas de promesses.

MICHEL, insistant. — Jusqu'à mon dernier jour.

THÉRÈSE. — Pourquoi me proposer un bonheur éternel que tu vas peut-être anéantir dans cinq minutes?

MICHEL. — Je conçois ta défiance.

THÉRÈSE, fondant en larmes. — Malgré mon scepticisme, je ne m'attendais pas à tant de chagrin.

MICHEL. — Thérèse!

THÉRÈSE, se dérobant. — A ton retour.

MICHEL, la prenant dans ses bras. — Je t'en prie.

THÉRÈSE. — Non.

MICHEL, tendrement. — Si misérable que tu sois, c'est encore sur mon cœur infidèle que tu trouves quelque douceur à pleurer.

THÉRÈSE, dans ses bras. — C'est là que ma vie a commencé, et c'est là que j'aurais voulu la terminer.

Un silence.

MICHEL. — Tu penseras à moi?

THÉRÈSE, tristement. — Comment ferais-je pour ne pas penser à toi? Quand je pense à toi, je pense à moi-même.

MICHEL, presque gaiement. — Sans ton pardon, je ne serais pas parti, tu sais? Ton pardon m'était indispensable.

THÉRÈSE. — Pour dormir en wagon.

MICHEL, rompant les chiens. — Assez d'explications mélancoliques. (Avec amour.) La paix est rétablie, signée, indestructible. Installons-nous chacun à notre table et revivons notre paisible existence.

THÉRÈSE, attendrie. — Augustin manque.

MICHEL. — J'ai consolé la mère. A toi de consoler le petit!

THÉRÈSE. — Je m'en charge.

MICHEL. — On n'a jamais été désunis, n'est-ce pas? Je n'ai pas été coupable, et tu n'es pas malheureuse.

THÉRÈSE. — Tu m'en demandes beaucoup.

MICHEL. — Tu m'aimes, tu crois en moi et tu vas souffrir uniquement de mon absence... Mon Dieu! Que je suis enfant! Je dis toutes les folies que je voudrais voir s'échapper de tes lèvres et, à force de les répéter, je m'imagine que c'est toi qui les as dites.

THÉRÈSE. — Ta mobilité me déconcerte.

MICHEL, assis à sa table. — Je suis content, Thérèse. Et toi?

THÉRÈSE, assise à sa table. — Moi aussi.

MICHEL. — J'ai l'horreur de ces dissentiments, qu'ils soient latents ou déclarés.

THÉRÈSE, à elle-même. — Où donc est mon copie de lettres?

MICHEL. — Je ne supporte pas d'être fâché avec toi.

THÉRÈSE, à elle-même. — Il faut avoir l'esprit plus clair pour débrouiller une pareille correspondance.

MICHEL. — Tiens, on a touché à ma plume.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas moi.

MICHEL, se levant. — Je devine.. Tout à l'heure, en dansant, M^me^ All... (Mouvement de Thérèse.) ...on l'aura fait tomber.

THÉRÈSE, assise. — Décidément, le temps se gâte.

MICHEL, debout près d'elle. — J'en prends une à toi.

THÉRÈSE. — La boîte est sur ce dictionnaire.

MICHEL. — Bah! Ce n'est qu'une averse.

THÉRÈSE. — Compliquée de brouillard, la promenade d'Augustin me paraît compromise.

MICHEL, allant et venant, ramassant les débris de fleurs qui jonchent le parquet et les déposant avec soin dans une coupe. — Drôle de femme! Mazette! Quel numéro!

THÉRÈSE. — Pourquoi ramasses-tu ces fleurs une à une?

MICHEL. — Dame, j'ai peur de glisser.

THÉRÈSE, railleuse. — Encore!

MICHEL. — Dieu m'en garde! Mais, je te le garantis, tout le monde m'aurait accordé des circonstances atténuantes.

THÉRÈSE. — Ne parlons plus de cette histoire.

MICHEL. — Qu'importe, à présent, puisque nous avons liquidé cette perfection, puisque je suis en train de l'oublier?

THÉRÈSE. — Tu le crois?

MICHEL. — Ma parole, la loi devrait défendre l'introduction de ces anges-là dans les familles.

THÉRÈSE. — On irait les chercher.

MICHEL. — Ouf! Le bon débarras! Nous pouvons respirer.

THÉRÈSE. — Un instant.

MICHEL, avec admiration. — A-t-on jamais vu malmener les pianos de cette façon? Grimper sur les échelles avec cette désinvolture? Je défie bien une danseuse d'avoir l'agilité de cette boulotte. Ah! Je comprends son appétit.

THÉRÈSE, gravement. — Qu'est-ce que tu prépares en arpentant la chambre?

MICHEL, éludant. — Mon voyage.

THÉRÈSE. — Seulement?

MICHEL. — Sans plaisanterie, j'ai hâte de quitter Vizille.

THÉRÈSE. — Tu n'es donc pas sûr de toi?

MICHEL. — Hé! Hé!

THÉRÈSE. — Ne ris pas.

Un silence.

MICHEL, replaçant la guitare détachée par M^me^ Allain.

— Est-ce que tu étais déjà sortie quand elle a décroché la guitare et qu'elle s'est mise à chanter *Carmen*?

THÉRÈSE. — L'enjôleuse!

MICHEL, renchérissant. — D'accord, et je t'affirme qu'avec un homme moins clairvoyant, plus neuf, ce n'est pas une crise passagère qu'elle aurait déchaînée sous ce toit, mais bien plutôt une révolution complète d'existence. Heureusement qu'elle est tombée sur un gaillard expérimenté.

THÉRÈSE, assise. — Heureusement pour toi.

MICHEL. — Tout de même, il y a trois semaines, lorsqu'elle a franchi notre porte, je ne me suis pas douté une minute du péril que j'allais courir. La première, tu as flairé le danger.

THÉRÈSE. — La belle avance.

MICHEL. — D'ailleurs, tu distingues toujours avant moi la femme qui est susceptible de me plaire ou que je suis capable d'intéresser. Toc! Tu changes de visage. Je me retourne, je regarde, et je me rends compte que, si je m'en donnais la peine, je... je... (L'embrassant.) Je t'adore.

THÉRÈSE. — Je préférerais que tu m'aimes un peu.

MICHEL, retournant à sa table. — Ah! Voilà le soleil qui revient.

THÉRÈSE. — Tu as pensé à Chabert?

MICHEL, assis. — Non, mais je vais lui écrire. (D'un ton de prisonnier.) La bonne lumière.

THÉRÈSE. — Débarrasse-toi aussi de Bardot, pendant que tu tiens la plume.

MICHEL, distrait. — Bardot?

THÉRÈSE. — A propos de Labourin?

MICHEL. — Alors, nous ne vendons pas?

THÉRÈSE. — Puisque tu l'as décidé.

MICHEL. — Bardot, Bardot. (Consultant sa montre.) Mon Dieu, j'ai deux ou trois heures devant moi, je peux y passer.

Il se lève et prend son chapeau.

THÉRÈSE. — Tu sors?

MICHEL. — Le temps s'est remis. Par la même occasion, j'abattrai Chabert. Sans compter que j'ai de l'argent à prendre au Crédit Lyonnais.

THÉRÈSE. — De l'argent? Quand nous avons plus de deux cent mille francs à la maison?

MICHEL. — Eh bien, je les déposerai.

THÉRÈSE. — Je t'en prie.

MICHEL. — Tu me barres la route?

THÉRÈSE, avec jalousie. — Consacre-moi ton dernier après-midi.

MICHEL. — Je te promets une conversation de ton goût, une fois ces quelques points réglés.

THÉRÈSE. — Fais tes courses par téléphone, et viens t'asseoir à côté de moi.

MICHEL. — Quand j'aurai terminé. Actuellement, il me serait impossible de rester cinq minutes en place.

THÉRÈSE. — Diable!

MICHEL. — D'autre part, en dehors de Chabert ou de Bardot, j'ai à voir Bussienne.

THÉRÈSE. — Toujours!

MICHEL. — Je ne t'ai point caché avec quelle impatience il attendait ces comptes.

THÉRÈSE. — Je vais dire à Virginie de les porter.

MICHEL. — Mais Virginie est montée à Herbeys.

THÉRÈSE. — Bah! Charge un employé de cette mission.

MICHEL. — Tu oublies que nous avons donné campos à tout le monde, même au jardinier.

THÉRÈSE. — Conclusion: tu remettras ces documents à M. Bussienne quand tu seras en chemin de fer avec lui.

Elle fait un geste pour s'emparer des papiers que tient Michel.

MICHEL, nerveusement. — Ne me les arrache pas des mains, voyons. Ton insistance est ridicule à la fin.

Un silence.

THÉRÈSE. — L'heure des ménagements est passée.

MICHEL. — Tu conviendras que, pour un homme qui a tous les torts, je me suis montré de bonne composition.

THÉRÈSE. — En effet, tu m'as pardonné.

MICHEL. — Que diantre, ces paperasses qu'on nous réclame ne sont pas chimériques.

THÉRÈSE. — Elles le seront bientôt.

MICHEL. — En quoi cette simple visite à un confrère peut-elle abriter quelque chose de galant ou de frauduleux?

THÉRÈSE. — Je m'en rapporte à toi.

MICHEL. — Si tu redeviens l'être inquisiteur de jadis, notre désaccord est irrémédiable.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas moi qui avais changé, c'étaient les événements.

MICHEL. — Tant pis alors.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce qui me prouve que tu cours chez ce monsieur? Qui sait? Tu médites peut-être un projet auquel tu avais renoncé par pitié pour moi, et auquel tu es revenu parce que tu me supposais tranquillisée.

MICHEL. — J'admire ta subtilité.

THÉRÈSE. — Dès que ça marche, tu recommences.

MICHEL. — Ainsi, tu crois que je vais rejoindre M^me^ Allain?

THÉRÈSE. — Son cœur doit battre dans le voisinage.

MICHEL. — Dis plutôt sur la montagne. Nous nous sommes quittés d'une façon très loyale, apprends-le. Et, en ce moment, de son petit pied gras, elle escalade les rochers de Prémol.

THÉRÈSE. — En compagnie d'Augustin.

MICHEL. — Sans doute.

THÉRÈSE. — A moins que tu ne m'aies menti, et qu'il ne soit pas avec elle.

MICHEL. — Autre histoire, maintenant.

THÉRÈSE. — Tout à l'heure, en traversant le pont de la Romanche, j'ai croisé la voiture de papa. Il conduisait. La capote de son cabriolet était relevée car il pleuvait déjà, et, dans le fond, à côté de lui, une forme jeune, presque identique à celle d'Augustin, semblait se profiler.

MICHEL. — Tu as eu la berlue, ma chère enfant.

THÉRÈSE. — Je suis en train de me le demander.

MICHEL. — Allons, tu as rêvé.

THÉRÈSE. — Les nuages qui commençaient à descendre sur la route et la rapidité de cette rencontre ne m'ont pas permis d'en distinguer davantage, il faut bien l'avouer.

MICHEL. — Tu le confesses?

THÉRÈSE. — Mais, depuis quelques minutes, malgré moi, peu à peu, au fur et à mesure de ton impatience, l'image d'Augustin se précise dans mon esprit. Si c'était lui?... Si je ne m'étais pas trompée... pourvu que je me trompe...

MICHEL, prêt à sortir. — Tu as trop d'imagination. Au revoir.

THÉRÈSE. — Prends garde.

MICHEL. — C'est un homme qui m'attend, ce n'est pas une femme.

THÉRÈSE, s'animant. — Prends garde, mon ami. Puisque tu es assez généreux pour disparaître aujourd'hui, sois-le assez pour ne pas renouveler l'aventure de ce matin et ne pas nous perdre tous dans cette équipée.

MICHEL. — Alors, il ne te suffit pas de m'expédier à Paris. Tu prétends me séquestrer jusqu'à l'heure de mon départ.

THÉRÈSE. — Que t'importe une bonne fortune de plus ou de moins? Tu retrouveras toujours des gloires de ce genre. Pourquoi gagner une partie dont la mort de ton fils est peut-être l'enjeu?

MICHEL, violemment. — Tais-toi, ta jalousie dépasse les bornes. On n'a pas le droit de se servir de ces arguments-là... Par bonheur, Augustin est en sécurité... sinon...

Il est pris d'une peur superstitieuse.

THÉRÈSE, s'excusant. — Pardonne-moi.

MICHEL, renonçant à sortir. — Soit, je t'obéis.

THÉRÈSE. — Merci.

MICHEL, se rasseyant. — Te voilà satisfaite.

THÉRÈSE. — Tu m'en veux?

MICHEL. — Tu n'as donc de joies que celles que tu soutires?

THÉRÈSE. — Je n'ai pas le choix.

Un silence. Elle s'écarte de lui, tournant le dos à la fenêtre. Un éclair sillonne la chambre. On entend le tonnerre.

MICHEL, avec inquiétude. — Dieu, quel éclair!

THÉRÈSE, se retournant. — Je n'ai pas vu.

MICHEL. — Il était formidable.

THÉRÈSE, étonnée. — Tu es tout pâle?

Michel parcourt la chambre avec agitation.

MICHEL, touchant avec émotion le livre qu'Augustin feuilletait tout à l'heure. — Werther... (Avec effroi.) Werther! (Avec une colère feinte, prêt à sortir.) Non, non, ton despotisme est trop intolérable et je ne le subirai pas davantage.

THÉRÈSE. — Tu te ravises?

MICHEL, dissimulant sa peur. — Si j'agitais les combinaisons que tu m'attribues, je comprendrais. Mais Dieu m'est témoin que je suis hanté de préoccupations différentes.

THÉRÈSE. — Tu ne sortiras pas.

MICHEL. — Un peu de sagesse. Le soin de mes affaires s'accommode mal avec celui de ta jalousie.

THÉRÈSE. — Reste, je t'en supplie. Tes affaires sont suffisamment réglées.

MICHEL. — J'en suis le seul juge.

THÉRÈSE. — Rien de capital, rien d'impérieux, ne t'oblige à t'absenter.

MICHEL. — Qu'en sais-tu?

THÉRÈSE. — Précise.

MICHEL. — Je ne dois d'explications à personne. Quel que soit le mobile de mes sorties, je n'entends pas que tu les entraves.

THÉRÈSE. — Je défendrai mon bonheur ou les débris de ce bonheur.

MICHEL. — En l'espèce, d'ailleurs, il s'agit moins d'un fait particulier que de l'exercice légitime de ma liberté.

THÉRÈSE. — Tu as de l'aplomb.

MICHEL. — Quoique ma visite à ce monsieur ne soit pas absolument sans utilité, Bussienne ne se doute pas du renvoi à ce soir de son train, et l'éducation la plus élémentaire me commande de l'avertir.

THÉRÈSE. — Je ne t'ai jamais vu aussi correct.

MICHEL. — Puis-je décemment l'exposer à m'attendre à la gare, surtout quand je pars avec lui?

THÉRÈSE, déterminée. — Tu ne sortiras pas.

MICHEL. — Tu me lasses.

THÉRÈSE. — Tu n'iras pas retrouver cette femme.

MICHEL. — Mme Allain m'est totalement indifférente.

THÉRÈSE. — Assez de trahisons.

MICHEL. — Justifiées ou non, mes allées et venues ne te regardent pas.

THÉRÈSE. — Si tu ne disputes que ton indépendance, pourquoi tant te presser?

MICHEL. — Parce que...

THÉRÈSE. — Laisse passer l'orage.

MICHEL. — Non.

THÉRÈSE. — Tu n'as pas de rendez-vous fixe avec ce monsieur?

MICHEL. — Que t'importe?

THÉRÈSE. — Cette rafale peut bien te retenir une seconde.

MICHEL. — Au contraire.

THÉRÈSE. — Comment? Au contraire?

MICHEL. — Je ne sais plus ce que je dis. Que diable! J'ai encore le droit de sortir quand bon me semble, quelque temps qu'il fasse.

THÉRÈSE. — Ça dépend.

MICHEL. — Quel homme ne perdrait pas la tête, aux prises avec une telle défiance?

THÉRÈSE. — Et quelle femme ne la ressentirait pas? Quelle femme à ma place n'établirait pas un lien entre l'heure tardive de ton départ, ton silence initial à propos de cette heure et l'apparition d'Augustin aux côtés de mon père?

MICHEL. — Mais tu n'as pas rencontré Augustin, je te le certifie.

THÉRÈSE. — Hélas!

MICHEL. — Tu as été le jouet d'une hallucination. Tu n'as vu que ce que le désarroi t'a suggéré.

THÉRÈSE. — Si, je l'ai vu, je l'ai reconnu. Il avait sa petite veste en velours de chasse et sa tête était penchée comme d'habitude. Maints détails dont je me souviens à présent reconstituent son apparence.

MICHEL. — Tu divagues.

THÉRÈSE. — Tu l'as confié à mon père, n'est-ce pas? Conviens-en, cette femme et toi, vous vous êtes débarrassés de lui dans le dessein de vous rejoindre une dernière fois, et en complète sécurité?

MICHEL. — Mme Allain n'existe plus pour moi, je te le répète.

THÉRÈSE. — Serais-tu aussi agressif, aussi fébrile, aussi opiniâtre, si elle ne t'attendait pas aux alentours de la maison?

MICHEL. — Tu te méprends sur la nature de mon trouble.

THÉRÈSE. — Allons donc! Tu es impatient de recevoir le prix de ta soumission. Du reste, elle m'avait annoncé ce marché, et je ne suis pas autrement surprise de votre nouvelle fourberie.

MICHEL, bouleversé. — Tu ne sais pas, Thérèse, tu ne peux pas savoir combien tu es injuste et presque coupable, en ce moment. Puisque je pars ce soir même, et avec tant d'obéissance, pourquoi me marchander quelques minutes de crédit et de liberté? Pourquoi cette rébellion, pourquoi ce mépris? Quand je suis déchiré par le regret de mes actions mauvaises, et plus encore par le besoin superstitieux de les réparer.

THÉRÈSE. — Tes mensonges sont usés.

MICHEL. — Tu crois donc que le plaisir est le seul but de mes pas?

THÉRÈSE. — L'unique objet.

MICHEL. — Pas aujourd'hui.

THÉRÈSE. — Je te connais.

MICHEL. — L'accent de ma voix n'est donc pas sincère?

THÉRÈSE. — Elle a toujours un son loyal.

MICHEL. — Je te jure qu'à cette heure où je suis si calomnié et peut-être si malheureux, je te jure à deux genoux que toutes les forces de mon être, tout le torrent de mes pensées se précipitent uniquement vers mon fils et sa mère.

THÉRÈSE, émue. — Michel!

Un éclair sillonne la chambre.

MICHEL, avec inquiétude. — Ah! La tragique tempête!

THÉRÈSE. — Pourquoi as-tu crié?

MICHEL. — Moi?

THÉRÈSE. — A la seconde, quand cet éclair nous a séparés?

MICHEL. — Pour rien... par simple effroi naturel.

THÉRÈSE. — Tu mens.

MICHEL. — Ne me retarde pas.

THÉRÈSE, affolée. — Tu mens, c'est en songeant au petit que tu as jeté ce cri d'épouvante?

MICHEL. — Je t'en prie, ne te mets pas en travers de la porte.

THÉRÈSE. — Je te somme de t'expliquer.

MICHEL, sur le point de tout dire. — Eh bien... eh bien... Je... je... (S'arrêtant par pitié.) Non... non...

THÉRÈSE. — Achève.

MICHEL, revenant sur ses pas. — Allons, allons, rassemblons nos idées l'un et l'autre. Reste une femme jalouse. Ne deviens pas une mère effarée.

THÉRÈSE. — Comment?

MICHEL. — La vérité est assez lamentable. Ce n'est pas la peine de la déformer.

THÉRÈSE. — Tu combines un nouveau mensonge.

MICHEL. — Quelle inquiétude. Augustin peut-il bien m'inspirer?... Que risque-t-il puisqu'il n'est pas seul dans la montagne?

THÉRÈSE. — Tu trembles en parlant de lui.

MICHEL. — Je n'éprouve aucune inquiétude, je te le répète. Et si, par extraordinaire, j'étais tourmenté... de la moindre angoisse paternelle, la pluie et le tonnerre y seraient étrangers.

THÉRÈSE. — Tu dois mentir encore.

MICHEL, prêt à sortir. — Augustin ne court pas plus de danger sur les coteaux de Prémol que je n'en vais courir en traversant la ville.

THÉRÈSE. — Quelle est ta peur, alors? Car tu as peur, la chose est indéniable. Tu as peur pour Augustin, et cette peur est maintenant l'unique motif qui t'attire hors de la maison... (Éperdue.) Qu'as-tu fait de mon fils?...

MICHEL. — Ton fils n'est pas en cause.

THÉRÈSE. — Je ne te crois pas.

MICHEL. — Cherche ailleurs. Le mobile de ma hâte est moins pur, moins généreux que celui que tu redoutes. Je t'assure qu'il ne trouble pas mon cœur de père.

THÉRÈSE. — Je ne peux pas te croire.

MICHEL. — Me croirais-tu si je t'éclairais sur mes contradictions, sur mes réticences, sur la valeur de mes serments? Si je te démontrais la justesse de tes soupçons? Enfin, si je te révélais que j'aime encore cette femme et que je me dispose à la revoir?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas vrai.

MICHEL. — Il n'est pas vrai que tu as croisé Augustin sur la route?

THÉRÈSE. — Je ne sais plus.

MICHEL. — Tu ne t'es pas trompée. Elle et moi, nous l'avons confié à ton père et nous avons résolu de nous rencontrer pendant qu'il le conduirait à Uriage.

THÉRÈSE. — Lâches que vous êtes!

MICHEL. — Elle attend à deux pas, dans la châtaigneraie. Ce qui t'explique le saisissement dont je n'ai pu me défendre quand l'orage a redoublé.

THÉRÈSE. — Pour une fois que tu essaies d'être charitable, il faut que tu me tortures.

MICHEL. — Tu m'y forces.

THÉRÈSE. — A quoi bon, puisque tu ne me convaincras pas? J'ai croisé Augustin et tu as donné rendez-vous à cette coquine? Admettons. Mais, à l'heure qu'il est, tu renies tes pratiques. Tu voudrais bien que ton fils soit dans la maison et que cette femme n'y soit jamais entrée.

MICHEL, dissimulant. — Je la rejoindrai bientôt.

THÉRÈSE. — Tu ne penses qu'à ton fils.

MICHEL. — Je n'aime qu'elle au monde.

THÉRÈSE. — Je ne suis plus jalouse.

MICHEL, désignant le meuble du fond. — Vas-tu me réduire à te torturer davantage pour te prouver à quel point je fus ému par elle?

THÉRÈSE. — Je ne suis plus jalouse.

MICHEL, frappant sa poitrine. — En attendant, son portrait n'a pas quitté ce portefeuille.

THÉRÈSE. — Et, moi, j'affirme que nous partageons la même anxiété.

MICHEL, jetant le portrait de M^me^ Allain sur la table. — La voici, les épaules nues.

THÉRÈSE. — Je ne suis plus jalouse.

MICHEL, désignant le meuble. — Sais-tu bien que ces tiroirs sont pleins de nos souvenirs?

THÉRÈSE. — Je ne suis pas jalouse et tu n'es pas amoureux.

MICHEL, allant au meuble. — Ce meuble t'apprendra l'importance de nos liens.

THÉRÈSE. — N'en cherche pas la clef, je l'ai jetée dans la rivière.

MICHEL, heurtant le meuble. — J'en briserai les portes.

THÉRÈSE, éperdue, tandis qu'il force le meuble. — Je te mets au défi de me rendre jalouse. Je te mets au défi de substituer une douleur personnelle à ma douleur désintéressée. Imprudent qui m'a passé son angoisse et qui s'imagine me l'ôter à sa guise!

MICHEL, à Thérèse. — J'y parviendrai!

Il brise le meuble.

THÉRÈSE, éperdue. — Il est trop tard. Défonce, fouille, exhume. Que m'importe à présent! Je brave tes trahisons, je les brave toutes, celles d'hier et celles d'aujourd'hui, celles que tu étales et celles que tu caches. J'immole à mon fils mes désespoirs de femme et le souvenir de mes joies premières. Ton règne est terminé. Je ne veux plus souffrir que pour lui et par lui. Tu es vaincu par ta victime et nous voilà deux contre toi.

MICHEL, ouvrant le meuble et y prenant différents objets, dont un paquet de lettres. — Je les tiens.

THÉRÈSE, poursuivant. — Aussi bien, tu n'étais qu'une infirmité de mon âme. Et je ne me plains pas d'être enfin guérie. Je regrette seulement de payer si cher la délivrance de mon mal... Pauvre petit, quel danger le guette? (Appelant.) Virginie! Colombel!

MICHEL, hébété, tenant ses lettres à la main. — Mais ils sont tous sortis...

THÉRÈSE, déchaînée. — Eh bien! Tu les as trouvées, tes reliques? Montre-les. Qu'attends-tu pour détailler tes prouesses? Qui t'empêche de remuer cette poussière d'amour, et même de me lire ces papiers néfastes? Je regarderai sans trembler, je te le déclare, et je me sens capable d'écouter avec indifférence.

MICHEL. — Tu en es là?

THÉRÈSE. — Je te hais, je te hais.

MICHEL. — Pas cela.

THÉRÈSE. — Je te rejette de mon cœur et demain tu seras sans doute effacé de ma mémoire. Tu n'es qu'un étranger qui m'a prise et qui m'a fait un enfant. Mon fils est le fils d'un passant que je ne connais plus.

MICHEL. — Thérèse, je t'en supplie, épargne-moi.

THÉRÈSE, douloureusement. — T'ai-je assez préféré cependant? Ai-je assez lésé, assez frustré cet enfant à ton bénéfice? De combien de soins et de caresses il fut privé par l'infortune et l'aveuglement de sa mère! Que d'heures je t'ai prodiguées qui lui étaient dues!

MICHEL. — Je te défends de t'accuser.

THÉRÈSE. — Hélas! Je t'ai tellement préféré à ce bon petit ami que si, par miracle, il entrait, s'il était témoin de mes larmes, il ne pourrait pas croire que je pleure pour lui.

Elle fond en larmes.

MICHEL, avec bonté. — Ne t'affole pas de la sorte, voyons. Passe encore ton indignation, mais ta détresse est injustifiée.

THÉRÈSE. — Tu continues à me leurrer.

MICHEL. — Qu'Augustin soit en compagnie de ton père ou de Mme Allain, à quel péril est-il exposé?

THÉRÈSE. — A tous.

MICHEL. — Pour mon compte, je te le réitère, son absence ne me donne aucune appréhension, aucune. Sans quoi je serais parti depuis longtemps à sa recherche. Je ne serais pas là, assis à cette place, en train de discuter.

THÉRÈSE. — Evidemment, tu es là, et ta présence engourdirait les perplexités d'une autre femme. Moi, je la suspecte. Elle m'a l'air d'une ruse de plus, et je la classe avec ta férocité de tout à l'heure.

MICHEL. — Pardonne-moi ma démence.

THÉRÈSE, s'exaltant. — Car je n'arrive pas à concilier les vilenies dont tu te glorifiais et l'insouciance que tu affectes. Un homme exempt de craintes n'aurait pas proféré tant de vérités abominables. D'abord, tes façons habituelles de faire souffrir sont moins loyales. Tu n'as été si véridique qu'afin de détourner mon inquiétude et peut-être d'étourdir la tienne.

MICHEL. — Soyons rassurés tous les deux. Notre Augustin se dirige tranquillement vers Uriage et ta désolation le surprendrait beaucoup.

THÉRÈSE. — Plaise au ciel qu'il n'ait pas découvert ton nouveau rendez-vous et n'ait pas quitté son grand-père en route! Je frémis en songeant à sa clairvoyance. (Avec désespoir, avec égarement.) Je ne veux pas le perdre, entends-tu? Je l'adore, je l'adore, et tu avais raison à la minute quand tu me reprochais de m'accuser. Jamais je n'ai failli à mon devoir de mère, j'ai toujours aimé mon fils avec fidélité, je l'ai toujours protégé de mon idolâtrie et de mon angoisse infatigables. Toujours je fus aussi tremblante qu'en ce moment.

MICHEL, tendrement. — Je l'atteste.

THÉRÈSE. — Tu le reconnais?

MICHEL. — Je le proclame.

THÉRÈSE, de même. — N'est-ce pas que, malgré mes aberrations, il n'a pas cessé d'être un jour la chair de ma chair et l'âme de mon âme?

MICHEL. — Je le jure!

THÉRÈSE, s'exaltant de plus en plus et comme à elle-même. — Non, non, sa naissance n'a pas tranché le lien qui l'unissait à moi. Ce lien physique existe, il saigne, nous n'avons pas été séparés l'un de l'autre, il me semble que je le porte encore.

L'orage continue Un éclair sillonne de nouveau la chambre.

MICHEL, avec épouvante. — Mais ce tonnerre ne se taira donc pas?

THÉRÈSE, hors d'elle, se ruant sur lui. — Mon fils, misérable, mon fils, meurtrier? Mon fils, mon fils, mon fils! Rends-le-moi. Je le veux; que sais-tu?

MICHEL, balbutiant. — Ne m'interroge pas, je n'ai plus rien à t'apprendre...

THÉRÈSE, de même. — Tu vois bien que je ne m'abusais pas? qu'Augustin seul te préoccupe et que cette tempête n'est pas étrangère à tes alarmes?

MICHEL. — Que te sert d'approfondir?

THÉRÈSE. — Conviens qu'elle te communique une espèce de crainte religieuse. Tu penses avec justesse que, pour un enfant de la race du nôtre, la fureur des éléments peut paraître une invitation au suicide, un appel de la mort?

MICHEL, avec égarement. — Il y a des malheurs qui n'arrivent pas.

THÉRÈSE, implacable. — Toujours est-il que tu dérobes ton regard effaré et que tu piétines avec épouvante. Parle, scélérat. Ce n'est pas l'attente d'un rendez-vous qui te remplirait d'une émotion semblable. Je t'enjoins de t'expliquer. Une dernière fois, que sais-tu? Confesse-moi ta peur.

MICHEL, balbutiant, presque à genoux. — Eh bien, oui, j'ai peur. Et tu l'as deviné, mon inquiétude est la tienne.

THÉRÈSE. — Après?

MICHEL, balbutiant. — Je me demande comme toi si ce petit n'a pas démêlé mon dessein criminel, si, tout à l'heure, exprès, il n'a pas quitté ton père en route, si l'égoïsme de celui-ci n'a pas prévenu son désir... et si ce malheureux enfant n'a pas imaginé quelque accident volontaire.

THÉRÈSE. — Mon Dieu!

MICHEL. — Mais ce pressentiment terrible ne repose sur aucun fait, et l'incertitude où je demeure n'interdit pas l'espérance.

THÉRÈSE, avec désespoir. — Il est mort, il est mort!

MICHEL. — Ne prononce pas ce mot.

THÉRÈSE, déchaînée. — Voilà le résultat de tes odieux triomphes! Tes chances ordinaires, si nombreuses pourtant, ne te suffisaient pas. Il te fallait ton fils.

MICHEL. — Oh! ne me condamne pas si vite! En somme, il ne s'agit que de suppositions. La montagne, peut-être, ne l'a pas encore pris, et nous le reverrons. Tiens! Déjà le soleil compatissant lui conseille de vivre. Il reviendra.

L'orage a complètement cessé. Le soleil illumine la chambre. On entend résonner au loin la musique joyeuse qui accompagnait une noce quelques heures auparavant.

THÉRÈSE. — Nous le reverrons.

MICHEL. — Il reviendra!

THÉRÈSE. — Il reviendra, j'en suis sûre. La nature de Dieu ne sera pas complice d'un attentat pareil. Je lui ai donné la vie. Est-il plus difficile de la lui conserver?

Rumeurs. Bruit de foule au dehors.

MICHEL, terrifié. — Ah!

THÉRÈSE. — Non, non, ce n'est pas possible.

Scène XV

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE, accourant. — Madame...

THÉRÈSE. — Il est mort, n'est-ce pas? Il est mort?

MICHEL. — C'est vrai?

CATHERINE. — Ne désespérez pas, madame, il n'est sans doute que blessé.

MICHEL. — Gardez-la, Catherine, elle devient folle.

Il sort, éperdu.

Scène XVI

CATHERINE, THERESE

THÉRÈSE. — Ils ont tué mon fils! Ils ont tué mon fils!

CATHERINE, lui barrant la route. — Augustin est seulement évanoui, madame.

THÉRÈSE. — Vous mentez.

CATHERINE. — J'étais là quand on l'a rapporté des Quatre Seigneurs, et je vous certifie...

THÉRÈSE. — Je vous dis qu'il est mort.

CATHERINE. — Vous vous trompez.

THÉRÈSE. — Je veux le voir.

Scène XVII

LES MÊMES, MICHEL, AUGUSTIN

MICHEL, portant Augustin dans ses bras. — Tiens, voilà ton fils.

THÉRÈSE. — Augustin!

MICHEL, déposant Augustin sur un canapé. — Tu as raison, je suis un meurtrier.

THÉRÈSE, se précipitant sur Augustin. — Augustin, qu'as-tu fait?

MICHEL. — Il respire.

AUGUSTIN, rouvrant les yeux. — Maman... pauvre maman.

Il expire.

THÉRÈSE. — Mort.

MICHEL, saisissant des ciseaux et se frappant la poitrine. — Je me détruirai!

CATHERINE, le retenant. — Monsieur Fontanet!...

THÉRÈSE, près d'Augustin. — Mon Augustin!

CATHERINE, au fond. — Humble petit amant... chère hostie...

MICHEL, avec désespoir. — Adieu, Thérèse, tu n'entendras plus parler de moi.

THÉRÈSE, après une longue hésitation, considérant tour à tour Augustin et Michel. — Adieu? (L'arrêtant du geste.) Non. (Avec honte.) Je ne peux pas.

ICI SE TERMINE LE DRAME QUI SE PASSA CHEZ LES FONTANET

Thérèse sur le cadavre d'Augustin. Michel.

Michel : « *Adieu, Thérèse, tu n'entendras plus parler de moi.* »

La Femme et le Pantin

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par

PIERRE LOUYS et PIERRE FRONDAIE

Représentée pour la première fois, le 8 décembre 1910, au Théâtre Antoine (direction Gémier).

Mlle RÉGINA BADET (rôle de Concha).

D'après un pastel de M. Edouard Morerod.

PERSONNAGES

Don Mateo Diaz	MM. GÉMIER.	*Concha Perez*	Mmes REGINA BADET.
Philippe Ferger	ROUYER.	*Bianca Romani*	DERMOZ.
Un Banderillero	SAILLARD.	*Mme Perez*	BADE.
Un Marin français	LLUIS.	*Mercédès*	NOIZEUX.
Un Marin français	MARCHAL.	*Pipa*	I. FUSIER.
Le Morenito	PIERRE MAUDRU.	*La Gitane*	ZERKA.
Un Marin anglais	DUMONT.	*Femme de Séville*	MIRANDA.
Un Marin allemand	PRÉVAL.	*Femme de Cadix*	BATIA.
Don Ramon	H. MARQUET.	*Cigarière*	DEMARSAO.
Un Paysan	MAUPAIN.	*Miguel*	LOIRE.
Homme de Cadix	CAILLOUX.	*Un Pêcheur*	DUJEU.
Pablo	TANNEUR.	*Le Guide*	NOEL.
Un Anglais	MÉRET.	*Tonio*	LANSON.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES G. LARCHER

Copyright by Pierre Louys and Pierre Frondaie, 1910.

La gitane. Concha. Don Mateo.

SCÈNE II. — Concha : « *Je n'ai besoin que de mes ongles pour lui crever les prunelles !* »

LA FEMME ET LE PANTIN

ACTE PREMIER

La promenade de Las Delicias, à Séville. Arbres, massifs, allées, chaises, bancs. Scène de carnaval. Foule de promeneurs se lançant des coquilles d'œufs remplies de papelillos (confetti); masques, costumes, travestis; quelques-uns cachés dans les arbres lancent des serpentins qui retombent sur les passants et s'enroulent au hasard des groupes. Beaucoup de passants en habits de ville et en vêtements populaires.

Scène première

BIANCA ROMANI, DON RAMON, FERGER, MASQUES et PASSANTS

DON RAMON. — Mademoiselle, n'allons pas plus loin. Ici, à l'abri de ces arbres, nous aurons un peu de répit.

BIANCA. — Mais don Mateo? Où est don Mateo?

PLUSIEURS MASQUES, passant et lançant des œufs.

— Holà! Ho!

— A vous!

— Bing!

— Pan!

— Madame! tous nos hommages!

— Un de plus!

— A vos pieds!

— Pan!

— Sur votre cœur!

BIANCA. — Par pitié...

FERGER. — Mademoiselle, c'est ce qu'on nomme un instant de répit.

DON RAMON, à des masques. — Eloignez-vous, messieurs.

1er MASQUE. — Non pas sans avoir dit à madame qu'elle est belle à damner mon âme de dévot.

BIANCA. — Je n'ai que faire de vos hommages. Allez, je vous prie.

2e MASQUE. — En enfer, pour un baiser de vous.

1er MASQUE, à genoux. — En paradis, si vous daignez me sourire.

BIANCA, s'échappant. — Ah! que toutes ces fadeurs m'excèdent! Je ne suis pas Sévillane. Je n'aime pas les compliments. Laissez-moi! Laissez-moi! Ne touchez pas ma jupe!

FERGER, s'avance, souriant, mais décidé. — Moi non plus, je ne suis pas Sévillan. Vous disiez, messieurs?...

Rumeurs. Les masques s'écartent.

BIANCA. — Mais où est don Mateo? Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! J'ai peur. J'avais bien dit que dans une pareille foule nous finirions par nous perdre.

1er MASQUE, d'un peu plus loin. — Qu'avez-vous perdu, madame? Votre petit chien? Nous l'avons trouvé! (Il aboie, siffle et appelle un chien imaginaire.) Ici! Ici!

BIANCA. — Quels fous!... Oh! je voudrais rentrer. Il n'y a plus de carnaval à mes yeux si don Mateo n'en est pas. Je n'y allais que pour lui.

1er MASQUE. — Madame, s'il ne s'agit que de votre mari, le plus sage est d'en changer, du moins pour ce soir.

BIANCA. — Taisez-vous!

1er MASQUE. — Tout fait craindre qu'il ait changé de femme...

BIANCA, furieuse. — Ah! mais enfin...

1er MASQUE. — En quoi il a prouvé qu'il était homme de goût. (Il s'enfuit.)

BIANCA, sans écouter. — Je ne peux plus rester ici. Où est don Mateo? Rien ne me plaît quand il n'est pas là. Cette fête me devient odieuse. Je me sens épuisée. (Un œuf l'atteint à la poitrine.) Ah! encore un projectile!... Non, c'est trop!... Regardez mon corsage! dans quel état ces gens l'ont mis! Je suis couverte de papelillos et de poussière... Mon chapeau ne tient plus, mon petit éventail est brisé, mon soulier me fait mal. Oh! nous n'aurions pas dû quitter la voiture. (Elle s'assied.)

DON RAMON. — En voiture on nous bombarderait bien davantage encore.

BIANCA. — Mais, du moins, j'avais Mateo. Et qui sait maintenant si nous le retrouverons?

FERGER. — En promettant quelques offrandes à saint Antoine de Padoue...

BIANCA. — Oh! ne plaisantez pas! L'heure est mal choisie, je vous assure... Et puis vous ne pouvez pas comprendre, vous avez un cœur de Français, vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer. Moi, je suis Napolitaine et j'aime mon amant comme on croit en dieu. Vous me voyez auprès de vous, je suis là-bas, où il est, je ne sais où, mais avec lui...

UN MARCHAND D'ŒUFS. — Des œufs! Des œufs! A quatre sous la douzaine!

Des acheteurs s'empressent autour du marchand.

FERGER. — Je crois qu'on renouvelle les munitions.

BIANCA. — Ah! mon Dieu! mais c'est intenable!

DON RAMON, au marchand. — Voici un douro. Allez-vous-en aussi loin que possible et ne revenez plus.

LE MARCHAND. — Merci, monseigneur.

Il sort suivi par une partie de la foule.

FERGER, prenant l'éventail brisé de Bianca. — Ouf! Quelle chaleur effroyable! Les éventails se plient comme des bâtons de cire, les fleurs artificielles se fanent sur les chapeaux, et les œufs éclosent au soleil, pleins de petits poulets d'amour déchirés mille et mille fois.

BIANCA. — Ne dites pas cela. Je suis superstitieuse.

FERGER. — Prenez-vous ces œufs pour des salières?

BIANCA. — Non, mais vous parlez de lettres déchirées, cela me donne un frisson. Dès que je serai rentrée, je regarderai les miennes dans le secrétaire de Mateo, pour voir si elles sont intactes.

FERGER. — On ne déchire pas les lettres, mademoiselle. On les rend!

BIANCA. — Ah! bien, vous êtes rassurant, vous! Ah! vous êtes gai! « On les rend! » Voilà tout justement la réponse qu'il me fallait pour me tirer d'inquiétude! « On les rend! » Je n'attendais pas cette phrase, mais elle me suffit. (Geste de Ferger.) N'essayez pas de vous défendre. Je devine trop bien la vérité. Il ne m'aime plus, n'est-ce pas? Il ne m'aime plus? Ne croyez pas que je sois la dernière à m'en apercevoir.

FERGER. — Il vous aime. Mais voyons...

BIANCA. — S'il m'aimait, il serait ici.

FERGER. — Au contraire! Et la poésie de l'absence, les joies amères de la séparation, la douceur d'espérer, la volupté de revenir... Comment goûterait-on la volupté de revenir, mademoiselle, si l'on ne partait pas?

BIANCA. — Vous n'êtes pas sérieux. Je souffre. Depuis deux ans que je suis amoureuse, je souffre tous les jours de ma vie. Si je vous racontais mes peines, mes tourments...

FERGER, qui en a assez. — Non, non...

BIANCA. — Mes tristesses solitaires dans cette immense villa...

FERGER. — Je devine.

BIANCA. — ...Dans ce parc sans fin où je ne sais jamais comment le retrouver.

FERGER. — N'insistez pas. Cela vous fait mal.

BIANCA. — Si je vous disais... Mon Dieu! Voici don Mateo.

Scène II

LES MÊMES, DON MATEO DIAZ

BIANCA, allant rapidement au-devant de lui. — Où étiez-vous, mon ami? Je ne vivais plus depuis un quart d'heure.

DON MATEO. — Moi? J'étais à dix pas d'ici. Je ne vous ai point perdue de vue...

BIANCA. — Mais que faisiez-vous? J'étais si inquiète!

DON MATEO. — Oh! je sais. Je ne puis vous quitter pour un instant sans que vous m'imaginiez dans une catastrophe.

BIANCA. — Je m'inquiète parce que je vous aime.

DON MATEO, froidement. — Je sais aussi que vous m'aimez. (Il se dirige vers les deux hommes.) Ferger, si vous m'en croyez, vous renoncerez à votre projet; vous n'irez pas à Triana.

FERGER, souriant. — C'est dangereux?

DON MATEO. — Presque pas. Mais c'est inutile. Je viens d'interroger un de mes amis, qui est, mieux que moi, au courant de ces curiosités spéciales. Eh bien...

FERGER. — Il n'y a plus de gitanes, n'est-ce pas?

DON MATEO. — Il n'y en a plus qui sachent danser.

FERGER. — Voilà bien ma chance. Je vais à Naples: il n'y a plus de Santa-Lucia. En Bretagne: plus de pêcheurs d'Islande. En Egypte: plus de crocodiles. En Andalousie: plus de gitanes. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

DON RAMON. — Eh! vous en verrez tant qu'il vous plaira; mais il n'est de vraies danseuses que les Andalouses. Les gitanes sont des étrangères.

DON MATEO. — Si vous y tenez absolument, on vous mènera sous bonne escorte de guides et de policiers dans une case de Triana, où une horrible créature...

BIANCA. — Oh! oui! ces filles sont affreuses!

DON MATEO, continuant. — ...essaiera devant vous quelques pas, quelques mesures de castagnettes, sans art, sans flamme, sans caractère, et elle cessera de danser au bout de trois minutes, pour gagner le plus tôt possible les deux douros que vous lui aurez promis. La moindre petite fille de la rue saurait

vous donner le même spectacle, avec plus d'instinct peut-être, et plus de talent, n'en doutez pas.

FERGER. — Mais ce ne sera pas chez Lillas Pastia! Moi qui rêvais de boire du manzanilla sur les remparts de Séville.

DON MATEO. — Aimez donc le charme de Séville pour lui-même, sans demander aux légendes de se réaliser. Quelle magnifique journée que celle-ci! Jamais ma terre natale ne m'a paru plus belle. Vous rappelez-vous cette place, où nous avons passé, cette place toute vibrante de vie et de soleil, avec ses maisons peintes de couleurs claires, ses ornements de fête, ses jeunes filles poudrées...

BIANCA. — Vous aimez trop Séville. C'est votre plus chère amie.

DON MATEO, continuant. — ...Et ici même, où la joie est parfois brutale ou indiscrète, quelle franchise dans cette gaieté saine, et comme la lumière du ciel transfigure tous ces oripeaux! Tenez! voici un cortège qui passe. Regardez s'il a de la couleur!

Une troupe carnavalesque passe au dernier plan, à peine visible derrière les buissons et les arbres. Les trois hommes remontent vers le fond.

DON RAMON. — Ce sont des enfants qui brandissent une loque au bout d'un bâton et qui vont conquérir la ville.

FERGER. — Je voudrais être ce petit Arlequin de douze ans qui s'est fait un costume avec des chiffons.

BIANCA. — Pourquoi ce vœu?

FERGER. — Pour mériter le sourire de cette petite Isabelle au jupon troué, qui porte un loup de papier vert et un grand chapeau de carton bulle.

DON MATEO. — Elle est jolie.

BIANCA, elle soupire et dit à demi-voix. — Don Mateo... Don Mateo, parlez-moi, je vous en prie.

DON MATEO, il revient avec elle au premier plan, tandis que don Ramon et Ferger restent au fond. — Qu'y a-t-il?

BIANCA, presque en larmes. — Mateo, m'aimez-vous encore un peu?

DON MATEO. — Ne sauriez-vous demeurer une heure, Bianca, sans me poser cette question?

BIANCA. — Je l'ai toujours dans la pensée.

DON MATEO. — N'y ai-je pas répondu cent fois?

BIANCA. — Depuis un mois, Mateo, vous n'y répondez plus.

DON MATEO, sèchement. — C'est que j'ai quelque raison de vous croire suffisamment éclairée sur mes sentiments à votre égard, et que ce doute perpétuel est injurieux pour moi.

BIANCA, à demi-voix et doucement. — Vous ne m'avez jamais parlé sur ce ton.

DON MATEO. — Si vous avez un reproche à me faire, accusez-moi, je vous écoute. Quelle faute ai-je commise, que j'ignore? Vous êtes jalouse? De qui? J'ai une autre maîtresse? Laquelle? Nommez-la-moi. Je ne la connais pas.

BIANCA. — Mateo! Je ne peux pas entendre cette voix que vous prenez maintenant pour me répondre. Ce n'est pas la vôtre. Elle me fait mal.

DON MATEO, s'animant jusqu'à la violence. — Je ne saurais changer ma voix comme un de ces Arlequins grime son visage. Vos soupçons me blessent. Je le pense et je vous le dis. Vous me connaissez trop pour ne pas savoir que je ne *trompe* personne; que j'ai d'ailleurs une sorte d'aversion pour tout ce qui ressemble aux amours faciles, furtives, clandestines, sans lendemain. Je n'ai jamais eu — jamais — une femme que je n'eusse passionnément aimée, et si de chaque amour j'avais gardé une bague, je n'en aurais pas assez pour les cinq doigts de ma main. Vous savez cela comme moi, comme Dieu, et, chaque jour de ma vie, vous me demandez qui j'aime.

BIANCA. — Vous ne cherchez pas de maîtresse aujourd'hui, Mateo; mais vous en trouverez une demain.

DON MATEO. — Oh! si vous m'accusez maintenant de l'avenir que vous me prêtez...

BIANCA, la main sur les yeux. — C'est notre passé qui m'épouvante. J'ai peur qu'il ne recommence, mais cette fois contre moi.

DON MATEO, ne comprend pas. — Notre passé?

BIANCA. — Oui. Notre premier soir... notre première nuit... J'arrivais à Séville, avec cette troupe d'opéra italien... Je dansais *Faust*... Vous étiez au balcon... Vous êtes venu dans ma loge... Souvenez-vous de cette heure-là... Vous étiez fou... Ni sourires, ni promesses, rien ne vous contentait... Pas même un jour d'attente, mais tout de suite, tout de suite... vous m'avez enlevée comme une captive, et presque par les poignets... Pourtant il y avait alors dans Séville une femme qui se croyait aimée de vous... Vous aviez une amie, Mateo, et vous l'avez chassée comme une... (Cri étouffé) Ah!

DON MATEO, froidement. — C'est vous qui l'avez exigé.

BIANCA. — Comme on l'exigera de vous pour vous arracher à moi. (Geste de don Mateo.) Non, je n'ai rien dit... N'écoutez pas... Je suis triste et nerveuse, ce soir... Consolez-moi... Souriez-moi... Ne regardez pas ainsi du côté de vos amis... C'est Ferger qui m'a dit tout à l'heure un mot de mauvais augure et dont j'ai conservé des pressentiments... Tournez vos yeux vers les miens... Laissez-moi croire que vous éprouvez encore un peu de plaisir, si peu que ce soit, quand je vous dis tout bas: « Je vous aime. »

DON MATEO, plus doucement. — Bianca, j'aimerais mieux le deviner une fois que de l'entendre mille.

BIANCA. — Je vous le dis trop?... Je vous ennuie?... Non. Vous m'avez regardée d'un meilleur visage... Taisez-vous. Vous n'êtes plus fâché... La réponse de vos yeux me suffit... Ne vous en allez pas si vite... Encore un instant à moi... Savez-vous pourquoi je vous dis si souvent ce mot... qui vous agace un peu?... C'est que j'ai une peur affreuse que vous ne vous mépreniez sur mes sentiments... Vous avez beaucoup trop de fortune pour croire à un amour sincère. Vous devez imaginer que la moitié de ma passion s'adresse à vos villas, à vos parcs, à vos cadeaux... Ah!... (S'animant.) Mateo, ne me donnez rien, ni chapeaux, ni robes, ni bijoux. Laissez-moi nue, mais ne me quittez pas. C'est tout ce que je prétends vous demander, et, s'il faut vous ouvrir le fond de ma pensée, je voudrais de tout mon cœur que vous fussiez ruiné, pour vous suivre sur les routes.

DON MATEO, souriant jaune. — Vous êtes aimable.

BIANCA. — Certes, je le suis!

Ici des promeneurs reviennent par groupes. La scène se remplit peu à peu d'une foule moitié civile et moitié masquée.

1er MASQUE, à Bianca. — Madame, nous avons découvert monsieur votre petit chien. Il vogue sur le Guadalquivir, les quatre pieds en l'air et la queue vers le fond.

DON MATEO, prenant le masque par l'épaule et lui faisant faire demi-tour. — Un mot de plus et je vous envoie retrouver le caniche dans le fleuve.

1er Masque. — Je ne savais pas, monseigneur, que ce fût un deuil de famille. (Il s'esquive.)

Le Marchand d'œufs. — Qui veut des œufs, des œufs, des œufs! à quatre sous la douzaine!

Bianca. — Allons-nous-en, Mateo. Il devient impossible de rester ici.

Don Mateo, sans répondre. — Ferger! Ferger!

Ferger. — Me voilà.

Don Mateo. — Ferger, mon ami, vous vouliez voir des gitanes. En voici une de la race la plus pure.

Ferger. — Cette iroquoise?

Don Mateo. — Oui, cette fille au foulard jaune. Elles ont des têtes de Peaux-Rouges; mais c'est une vraie bohémienne d'Egypte, une petite fille de Carmen et peut-être de Lillas Pastia. Vous voulez connaître leurs talents? Gageons que je la fais danser.

Ferger. — Essayez.

Don Mateo, mettant un douro dans la main de la gitane. — Mademoiselle, nous savons que vous êtes une artiste. Voulez-vous danser pour nous?

La Gitane. — Danser? Je ne peux pas danser sans musique.

On découvre Concha assise au coin d'un banc. Elle tape dans ses mains rythmiquement et entonne un refrain espagnol très connu.

2e Masque, montrant Concha. — Tiens donc! Voilà un petit orchestre!

La Gitane. — Toi, la Chiquilla? Je ne te connais pas.

Concha. — J'ai deux castagnettes dans les mains et deux guitares dans la gorge. Va donc! Danse! Danse! *Anda! Salero!*

Elle chante une chanson amoureuse, d'abord très sagement, puis avec des mimes.

Bianca. — Oh! une danseuse! Allons voir!

Don Mateo. — Elle est bien ordinaire!

Ferger. — La gitane, sans doute. Mais la petite! Regardez la petite qui chante! (Il rit.) Regardez-la, don Mateo, elle est étonnante, cette gosse-là.

Don Mateo regarde et ne répond pas.

La Foule. — Bravo, la petite! Olé! Olé!

Concha, désignant ironiquement la gitane. — Bravo pour madame.

Elle commence une seconde chanson. Après avoir hésité, la gitane danse de nouveau. Dans la voix de Concha, la chanson prend un sens railleur qui fait rire la foule entière.

Une Femme, dans la foule. — Mais, écoutez-la, ne dirait-on pas qu'elle se moque de la danseuse?

Don Mateo. — Evidemment.

Ferger. — C'est une scène inouïe.

La Femme. — Cette enfant est d'une impudence...

Ferger. — Je m'amuse! Je m'amuse!

La Foule. — Olé! la Chiquilla! Olé!... Ah! ah! ah!... Olé! Encore!

La Gitane, vexée. — Je ne danse plus.

Ferger, à ses compagnons. — Ah! mais non! Cela ne fait pas du tout notre affaire. Il faut qu'elle continue; nous nous amusions trop. (A la gitane.) Dansez, je vous en prie.

Don Ramon. — Dansez donc.

La Femme. — Ne vous faites pas prier.

Don Mateo. — Vous avez trop de talent.

Concha, sérieuse. — Vous êtes trop belle.

Elle recommence à battre des mains, et chante:

Belle fille aux vingt amoureux...

La gitane voit le chant s'interrompre; puis, brusquement, elle reprend sa danse.

Concha, recommençant.

Belle fille aux vingt amoureux,
(Vingt et un avec moi, ma chère),
Si tous te voient avec mes yeux,
Tu resteras célibataire.

La Foule. — Ah! ah! ah!... Bravo!... J'allais le dire.

Ferger, enthousiaste. — Elle est admirable, cette petite.

Don Mateo. — Il faut savoir son nom.

La Gitane, au comble de la fureur. — Ton nom, je te le ferai rentrer dans la gorge avec tes deux guitares et tes castagnettes, enfant de chienne!

Concha, noblement, avec un geste à l'assistance. — Dieu m'est témoin que je ne suis pas la fille de madame.

Elle montre la gitane.

La Gitane, elle se précipite, retenue par des gens. — Je t'arracherai les yeux...

Concha. — Tu gagneras au change.

Ferger. — Ça, oui! Elle a les plus beaux yeux de Séville, cette enfant-là!

La Gitane. — Si je te prends par les cheveux...

Concha. — Tu t'en feras une perruque...

La Gitane, toujours retenue par des gens. — Je te tuerai! Je te tuerai!

Concha, tout à fait calme. — Gare à moi!

La Gitane, jurant, avec un violent effort pour se dégager. — Ah! par Dieu, par la Vierge et par tous les saints à cent lieues autour de Jésus...

Concha, d'une voix douce. — Gardes! Qu'on me fournisse deux chulos! Le taureau va m'embrocher.

Elle dénoue son foulard rouge et fait des passes de muleta devant la gitane au milieu de la foule en délire.

La Gitane. — Comment! pour une petite fille...

Concha, blessée, entrant en colère. — Petite fille?... Petite fille?... Je suis une femme, entends-tu? (Elle frappe ses seins.) Mais laissez-la donc, vous autres! (Elle met ses deux mains en griffes.) Je n'ai besoin que de mes ongles pour lui crever les prunelles.

A cet instant s'avance un garde civil qui, sans mot dire, prend Concha par le haut du bras et la bouscule avec violence en la menaçant de sa main ouverte, et vraisemblablement des foudres de la loi. En même temps, on entend dans la coulisse des accords de marche. La bataille des œufs a recommencé. La foule se retourne dans un grand mouvement vers la gauche par où va entrer un défilé de musiciens en costume.

Don Mateo, marchant avec autorité vers le garde civil. — Laissez cette enfant. (Le garde hésite.) Laissez cette enfant. Je suis don Mateo Diaz. Je vous l'ordonne, au nom de mon frère l'alcade.

Entrent douze hommes costumés en grenadiers de 1812 et jouant la Marche de Cadiz sur des instruments de fanfare. La foule entière se porte à leur rencontre. La gitane se perd dans la multitude. Cris. Acclamations. Tous accompagnent les musiciens et sortent par la droite. Concha reste seule en scène, l'air indifférent à ce qui se passe. Don Mateo, près de sortir le dernier, se retourne, s'arrête, puis se dirige vers Concha.

Scène III

CONCHA PEREZ, DON MATEO DIAZ

Don Mateo, protecteur. — Comment t'appelles-tu?

Concha. — Qu'est-ce que cela vous fait?

DON MATEO. — Je croyais vous avoir prouvé que j'avais plaisir à vous défendre.

CONCHA. — Me *défendre?* Je ne vous ai pas demandé de me *défendre.* Il y a plus de quinze ans que je me défends toute seule et que je n'ai besoin de personne.

DON MATEO. — Je ne m'attendais pas...

CONCHA. — Oui. Vous avez été gentil pour moi, tout à l'heure, et, maintenant, vous venez pour que je vous dise merci. Mon Dieu!... J'allais me souvenir de vous et vous faites ce qu'il faut pour vous faire oublier.

DON MATEO. — Vous avez raison de protester que vous n'êtes plus une petite fille. Cela s'entend à vos réponses.

CONCHA, haussant les épaules. — Il n'y a pas besoin d'avoir vingt ans pour comprendre ce que vous me voulez.

DON MATEO. — Oh! vous vous trompez bien, ma petite enfant. J'étais là, dans la foule qui vous applaudissait. Il est évident que vous êtes fort jolie. On vous l'a dit peut-être... Mais, si vous n'étiez que jolie, je ne me serais pas approché de vous. Non. Je vous ai saluée parce que vous chantiez avec esprit, que vous répondiez avec audace et que vous étiez prête à vous battre avec un beau petit courage. Avant de rejoindre mes amis, je voulais vous dire tout cela et vous demander votre nom; mais vous êtes libre de vous taire.

CONCHA. — Je m'appelle Concha. Concha Perez. Je suis cigarière à la Fabrica. Vous pouvez m'interroger. Je n'ai rien de caché dans ma vie.

DON MATEO. — Cigarière... Enfin, vous chantez aussi?

CONCHA. — Jamais. Je sais des petites chansons. Je les chante pour moi toute seule ou pour me moquer des autres.

DON MATEO. — La gitane qui était là, vous ne la connaissiez pas du tout?

CONCHA. — Pas du tout. (Elle rit.) Ah! quelle bringue! Laissez-moi rire! Sont-elles bêtes, ces femmes de Bohême! Vous avez vu comme elle dansait, (Elle imite la gitane.) avec ses jambes de picador et ses bras en anses de cruche?... Moi, si je voulais me mêler de danser, je m'en tirerais autrement qu'elle! (Elle tourne un pas de danse, très élégamment, et s'arrête court.)

DON MATEO. — Fort bien. Mais, dites-moi, petite Concha, si vous savez chanter, danser, si vous avez appris tant de choses, pourquoi restez-vous cigarière?

CONCHA. — Parce que ça me plaît. C'est une raison, n'est-ce pas? Ça me plaît, aujourd'hui. Demain, je ferai autre chose, peut-être. L'an dernier, j'étais au couvent. L'an prochain, je serai où Dieu voudra.

DON MATEO. — Qu'est-ce que vous gagnez à la Fabrica?

CONCHA. — Quinze sous par mille cigares ou par mille paquets de cigarettes. Cela fait quinze ou vingt sous par jour.

DON MATEO. — Vous avez vos parents?

CONCHA. — Ma mère.

DON MATEO. — ...Qui gagne de son côté?

CONCHA. — Rien. C'est moi qui travaille pour deux.

DON MATEO. — Et vous vivez à deux avec vingt sous par jour?

CONCHA. — Pourquoi pas?

DON MATEO, après un silence. — Mon enfant, je vais vous dire adieu et ne vous reverrai sans doute jamais. Avant de vous quitter, je n'ajoute qu'un mot. Hier, vous étiez cigarière, vous le serez demain, soit; mais, aujourd'hui, vous avez chanté. Je vous ai écoutée comme au théâtre et, quand je vais au théâtre, je n'accepte jamais de billets de faveur. Laissez-moi m'acquitter de ma place au parterre.

Il tire une pièce d'or et la lui tend.

CONCHA, ton bref, sans réplique. — Non.

DON MATEO. — J'y tiens absolument.

CONCHA, elle rit, un peu nerveuse, puis avec un sourire à la fois indulgent et hautain, un temps après chaque phrase. — Non... vous n'y êtes pas... Ce n'est pas ça... Pas ça du tout... Vous vous êtes trompé... (Gentiment.) Gardez ça pour vos pauvres... Je n'en suis pas...

Elle rit plus fort.

DON MATEO. — Voici deux fois que je vous blesse en m'intéressant à vous. Parlez. Dites-moi vous-même ce que vous attendriez d'un inconnu comme moi, qui n'entend pas du tout vous importuner, mais qui ne voudrait pas cependant vous quitter sans vous avoir été agréable. Que désirez-vous?

CONCHA, doucement. — Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne désirais rien. Vous m'avez demandé, tout à l'heure, pourquoi je restais cigarière au lieu de danser... Voulez-vous savoir pourquoi?... C'est que je suis honnête. Je vous étonne? Oui. Je vois ça.

DON MATEO, simplement. — Comment avez-vous fait pour rester sage avec vos yeux?

CONCHA. — Comme je viens de faire avec vous. Ce n'est pas difficile, vous voyez. Quand on sait dire... « non »... on se fait comprendre.

DON MATEO. — Ainsi, vous ne rêvez ni d'amour ni d'argent. Vous êtes donc très heureuse?

CONCHA. — Heureuse quand je le veux. Malheureuse à mes jours; mais cela ne dépend pas des hommes.

DON MATEO. — C'est au couvent que vous avez reçu de si bons principes?

CONCHA. — Non, monsieur. Je suis pieuse, mais je n'ai pas fait de vœux.

DON MATEO. — Alors, c'est votre mère...

CONCHA, riant. — Ma mère?... Non, non, je me suis élevée toute seule. Ma mère n'aurait pas su. Je suis sage et elle s'en vante, mais, que je m'accoude à la fenêtre et que j'appelle un jour les passants, on verra maman joindre les mains en disant : « Comme elle est gentille! » Je fais tout ce qui me plaît du matin au soir.

DON MATEO. — Vous avez donc du mérite...

CONCHA. — A ne pas quitter ma mère du soir au matin. Car ce n'est pas elle qui me retiendrait.

DON MATEO. — Ainsi, jeune personne, quand un amoureux sera candidat, c'est à vous qu'il devra parler?

CONCHA, roide. — C'est à moi. Vous en connaissez?

DON MATEO, intimidé. — Non.

CONCHA, elle regarde en silence don Mateo, puis s'assied brusquement sur ses genoux. — C'est vrai? (Et avant qu'il ait pu répondre, elle lui baise la bouche, l'étreint dans ses bras, puis se dégage avec la même vivacité.) Assez!... Non!... non!... Allez-vous-en!

DON MATEO, égaré. — Avec toi!

CONCHA. — Comment, avec moi! Ah! Par exemple! Vous ne me connaissez guère. (Don Mateo la reprend dans ses bras; mais elle se dégage encore.) Ne me touchez pas! ou j'appelle. Et, alors, jamais vous ne me reverrez plus.

DON MATEO, très troublé. — Concha, Concha, ma petite, tu es folle... Comment, je te vois pour la première fois, je te parle comme à une étrangère; tout à coup, tu te jettes dans mes bras et, maintenant, c'est moi que tu accuses?

CONCHA. — Je vous ai embrassé... parce que je vous aime. Mais, vous, vous ne m'embrasserez pas sans m'aimer.

DON MATEO. — Et tu crois que je ne t'aime point, enfant? Tu l'as trop bien compris dès mes premiers mots. Je ne le savais pas moi-même et tu l'avais déjà vu. Invinciblement, je suis revenu parce que ton regard m'obsédait. Et, maintenant que j'ai senti ta bouche, il y a entre nous un lien que tu ne briserais plus par un caprice.

CONCHA. — Vous? M'aimer? Allons donc! Je vous plais; je vous amuse, mais je ne suis pas la seule, n'est-ce pas, caballero? Il y a bien d'autres chevelures brunes comme la mienne autour de mes joues? Il y a d'autres yeux noirs dans Las Delicias?

DON MATEO. — Oh! pas les tiens!

CONCHA. — Trente mille jeunes filles.

DON MATEO. — Il n'y en a plus qu'une.

CONCHA. — Allez, allez à la Fabrica! Vous en trouverez d'autres aussi jolies que moi et qui se le laissent dire. Faites ce que vous voudrez avec elles. Je vous donnerai des noms si vous en demandez. Mais, moi, c'est moi, et il n'y a qu'une moi de Séville à Triana. Ne croyez pas que vous pourrez m'acheter comme une poupée au bazar. (Elle rit.) Don Mateo Diaz, vous n'êtes pas assez riche. Si jamais je suis à vous, c'est que je me serai donnée.

DON MATEO, lui saisissant l'épaule. — Je te prends.

CONCHA, se dégageant. — C'est ce que nous verrons.

Scène IV

LES MÊMES, BIANCA, DON RAMON, FERGER

FERGER, du fond de la scène. — Eh bien, don Mateo! Vous êtes resté là?

DON RAMON. — Nous vous cherchions.

FERGER. — M^lle^ Romani était désespérée.

DON MATEO. — Je vous rejoins. (Bas à Concha.) Dis-moi vite, vite. Où puis-je te revoir?

CONCHA, elle jette un regard vers la jeune femme et répond simplement à don Mateo. — Adieu!

RIDEAU

ACTE II

La cour intérieure d'une maison populaire. Linges aux couleurs violentes. Ils sèchent sur des cordes. Au fond, le logement de Concha Perez.

Scène première

MIGUEL, LE MORENITO, M^me^ PEREZ, PIPA, MERCEDES

La scène est vide. Entre par la porte de la rue, Miguel, le domestique de don Mateo.

MIGUEL. — Quel sale quartier! Ce n'est pas la peine d'être valet de chambre dans une grande maison pour faire des commissions pareilles! Et personne pour vous répondre! Ces cigarières sont d'une paresse. (Il appelle.) Holà! Ho! quelqu'un, voyons! Il me semble que j'attends!

D'une petite porte qui n'est pas celle des Perez, sort un jeune homme d'une quinzaine d'années: Le Morenito.

LE MORENITO. — Ne criez pas comme ça, vous allez réveiller la maison.

MIGUEL. — Réveiller la maison à onze heures et demie, est-ce que vous êtes fou!

LE MORENITO. — Onze heures et demie! Ah! misère! Mes sœurs ne seront jamais à la Fabrica avant midi. On ne les laissera plus entrer.

MIGUEL. — Çà, par exemple, je m'en moque! Ce n'est pas mon affaire. Je veux parler à M^me^ Perez.

LE MORENITO. — La porte au fond! La porte au fond!

Il part en courant pour réveiller ses sœurs.

MIGUEL. — Quel sale crapaud! (A la porte de son logement parait M^me^ Perez.) Ah! voilà la vieille!

Celle qu'il désigne ainsi, une femme flétrie avec encore des souvenirs de beauté, s'approche un peu.

M^me^ PEREZ. — Qu'est-ce que vous voulez, vous?

MIGUEL. — Voilà. Je viens vous dire, de la part de don Mateo Diaz, qu'il m'a envoyé payer toutes les petites dettes que vous aviez dans le quartier. Voilà les factures.

M^me^ PEREZ. — Chut! Chut! Plus bas, si ma fille entendait.

MIGUEL. — Votre fille! Ah! parlez-en de votre fille. Une jolie idée que mon patron a eue de la rencontrer au carnaval. Depuis trois mois il est comme fou. Enfin ça ne me regarde pas. Mais ce qu'il a changé!... Et sa maîtresse, la señora Bianca Romani, en voilà une qui vous bénit, maintenant! Pauvre femme!

M^me^ PEREZ. — Mais, de quoi vous mêlez-vous, mon ami?

MIGUEL. — De ce qui ne me regarde pas, c'est entendu! Tout de même, je vous le dis: être Concha Perez, une méchante petite danseuse de rien du tout, et mépriser, faire souffrir un grand seigneur comme don Mateo Diaz, c'est avoir plus de courage que de mérite. Si j'étais à la place de mon maître...

M^me^ PEREZ. — Vous n'y êtes pas... Où sont les factures?

MIGUEL. — Voilà. Et qu'elles vous portent bonheur, puisque c'est de l'argent bien acquis. Sans au revoir, ma jolie dame.

Il sort furieux.

M^me^ PEREZ, seule. — Canaille! En voilà un qui ne traînera pas chez don Mateo... En attendant, je cache les factures... Concha se fâcherait. Elle est si bizarre.

Revient Le Morenito, suivi de ses deux sœurs.

LE MORENITO. — Vite, vite, dépêchez-vous, il est midi moins le quart!

PIPA, s'étirant. — Ah! ce qu'on dormait bien.

MERCÉDÈS, même jeu. — Vivement ce soir!

PIPA, à M^me^ Perez. — Est-ce que Concha est prête?

M^me^ PEREZ. — Concha ne va plus à la Fabrica, mes petites chattes.

MERCÉDÈS. — Tiens, pourquoi?

Mme PEREZ. — Je ne veux plus. Il y a trop de mauvais exemples là-bas. On entend trop de vilains mots. Quand douze ouvrières sont huit heures ensemble elles parlent de ce qu'il ne faut pas pendant sept heures trois quarts, et le reste du temps elles se taisent.

MERCÉDÈS. — Si on ne fait que parler, il n'y a pas grand mal.

Mme PEREZ, dogmatique. — Qui donne le menu donne la faim!

PIPA. — Enfin, c'est votre affaire! Viens, Mercédès.

MERCÉDÈS, bâillant. — Ah! là! là! Quand donc qu'on ne travaillera plus.

Elles sortent.

LE MORENITO, d'un air sournois, à Mme Perez, avant de rejoindre ses sœurs. — A moi, ce n'est pas la peine de me raconter des blagues! J'ai entendu parler de don Mateo, vous savez! Bonsoir, madame!

Il lui rit au nez et s'en va.

Mme PEREZ. — Petit sagouin, va. Il faut que je me méfie, il tourne toujours autour de Concha... Au fait, je n'ai rien à craindre puisqu'elle ne veut même pas de don Mateo! Elle l'aime pourtant... je n'y comprends rien.

Scène II

Mme PEREZ, BIANCA, puis CONCHA PEREZ

Entre Bianca. Elle regarde autour d'elle avec un mélange de gêne et de décision. Elle avise la mère de Concha Perez.

BIANCA. — Madame, je cherche une demoiselle Concha Perez... on m'a dit qu'ici même je la trouverais?

Mme PEREZ. — Concha Perez, la créature du bon Dieu, c'est ma fille.

BIANCA, méprisante. — Ah! vous êtes!...

Mme PEREZ, loquace. — Sa mère!... Je suis sa mère et je m'en félicite à chaque heure du jour.

BIANCA, même jeu. — Avec raison sans doute. Mais où la voir et quand?

Mme PEREZ. — A l'instant... si vous daignez rentrer chez nous. (Elle appelle.) Conchita, ma pastille sucrée, c'est une belle dame qui veut te voir.

LA VOIX DE CONCHA, railleuse et polie. — Quoi? Par tout ce soleil qui brûle la route, venir exprès! Cela n'est certainement pas d'une Espagnole; elle aurait découvert qu'il est inutile de se promener sans raison dans les rues. Enfin, je vais la voir, puisque tu dis qu'elle est si belle?

Mme PEREZ, à Bianca. — Elle aime à rire! Vous la jugerez bien, si vous entrez, señora!

Et elle désigne la porte du petit logement.

LA VOIX DE CONCHA. — Non, non, surtout qu'elle n'entre pas, cette dame!... Je suis bien capable d'aller vers elle, la civilité me l'ordonne. (Elle paraît sur le seuil de la porte.) Mille grâces, señora... Je me suis fait attendre, pardonnez-moi. Je voulais ne pas être trop laide pour vous recevoir. Mais vous êtes seule? Maman, dis au caballero qui accompagne madame de venir tout de suite. Laisser son novio dans la rue! Cela encore n'est pas d'une Espagnole!

Mme Perez se précipite vers la porte de la rue.

BIANCA, nerveuse. — Inutile. Aucun homme n'attend dehors. Je suis venue seule et votre fille le sait bien.

Mine interrogative de Mme Perez à sa fille.

CONCHA, narquoise. — Tiens, tiens... il paraît que je le sais bien? par quel miracle de la Madone? (A sa mère.) Toi, rentre au logis, prépare-moi une collation de grenades mûres. Madame veut me parler seule, je le devine. C'est un duo qu'elle désire.

Mme PEREZ, obéissante. — Ah! Señora! Quand je vous le disais qu'elle aime à rire! Une fille comme Conchita, on n'en trouve pas deux, en Espagne. Je vous laisse ensemble. Vous serez tout de suite des amies pour sûr.

Elle est rentrée dans son logement.

Scène III

CONCHA PEREZ, BIANCA

Bianca, émue, bouleversée ; Concha très maîtresse de soi-même, énigmatique.

CONCHA. — Asseyez-vous là, près de la treille. Mangez les raisins tout en parlant. Moi, je fume une cigarette... Quand j'allais à la Fabrica, j'en savais rouler d'excellentes.

BIANCA. — Vous n'allez donc plus à la Fabrica?

CONCHA. — Non, pourquoi faire?

BIANCA, ironique. — Mais gagner votre vie donc!

CONCHA, avec un soupçon de bravade. — Je suis riche... (Bianca qui s'était assise se lève brusquement.) Mais asseyez-vous donc.

BIANCA, se dominant mal. — Non, merci. D'ailleurs ne raillons pas davantage, je vous en prie. Je ne viens ici ni pour m'asseoir, ni pour manger du raisin, mais pour défendre ma vie et la défendre contre vous.

CONCHA, brusquement levée, avec une sorte de pas de danse, un claquement des doigts dans la main levée. — Olé!

BIANCA, interdite. — Vous dites?

CONCHA, redevenue très simple. — Rien, rien... Continuez.

BIANCA, perdant l'empire sur soi-même. — Toute votre attitude me prouve combien j'ai raison. Avant ce maudit jour de carnaval où je vous ai rencontrée, j'étais heureuse, et l'homme de mon cœur n'appartenait qu'à moi.

CONCHA, vivement, l'air innocent. — L'homme de votre cœur! Comment est-il? Quel âge a-t-il? Dites-moi son nom? Tout ce qui vous touche m'intéresse.

BIANCA, même jeu. — Vous le connaissez trop bien, son nom. Votre victoire a de l'insolence. Don Mateo Diaz vous aime, Concha Perez, et sans doute vous l'aimez aussi.

CONCHA, riant. — Moi, moi! Aimer don Mateo Diaz! Vous avez des vapeurs, madame, ou des visions!... Est-ce lui qui vous envoie pour me faire part de son amour? Ah! Ah! Ah! qu'il le garde!

BIANCA. — Hélas!

CONCHA, même jeu. — Lisez-vous dans mon cœur et m'allez-vous apprendre si j'aime ou non votre galant? Est-il donc si beau pour qu'on s'y intéresse! Oui, de vue, je me le rappelle. Un grand brun, sec, plein de morgue et de fierté. Cela se comprend: l'orgueil de vous avoir pour maîtresse!... Moi, il me déplaît fort... Dites-le-lui, je vous y autorise, et ne craignez rien de ma part... Des hommes comme lui j'en ai connu cent prêts à s'affoler pour moi... Je les ai toujours laissés aux autres femmes, je suis plus difficile que ça.

BIANCA, ironique. — Vous l'êtes trop...

CONCHA, sèchement. — C'est mon affaire.

Elle fait quelques pas.

BIANCA, avec toute l'angoisse de l'incertitude. — Peut-être après tout êtes-vous sincère et ne l'aimez-vous pas. Vous êtes une étrange fille incompréhensible même aux femmes.

CONCHA, éclatant de rire. — Et aux hommes donc!

Elle esquisse, une seconde, un pas de danse.

BIANCA. — Mais lui vous aime! C'est affreux pour moi ce qu'il a changé! Il a été si tendre. C'est un homme d'amour, et supérieur aux autres mâles, dont l'instinct se plaît au changement, il sait être fidèle — il a su du moins, car maintenant!... Ah! Concha Perez, est-ce possible que vous ne soyez pas volontairement coupable du mal qu'il me fait? Cependant vous n'êtes pas plus belle que moi! Et tant de nuits passées me joignent à don Mateo Diaz! Tant de souvenirs et de tendresse.

CONCHA, jalouse. — Vraiment? Je suis bien heureuse de l'apprendre. Mais, alors, que craignez-vous? Si j'avais été aimée si longtemps par un homme, il serait à moi sans recours. Je ne pense pas qu'une autre femme me le prendrait... Comment, lui et vous, ensemble, vous avez eu des heures étonnantes, de ces heures qui mangent le sang à ce qu'on dit, et vous n'êtes pas sûre de votre homme? Ah! bien, que je cesse un jour d'être vierge et l'on verra! Mais votre don Mateo Diaz, avec tous ses souvenirs!... Au fait, pourquoi venir me trouver, moi Conchita la Sevillane? Pour me raconter vos nuits d'amour? Est-ce que c'est une mode d'Italie? Les femmes d'Espagne n'en voudraient pas.

BIANCA. — Vous n'avez jamais souffert, pour vous railler ainsi de la douleur.

CONCHA, radoucie. — Pardonnez-moi, il se peut que je souffre un jour. Mais, pour l'instant, mon cœur est tranquille comme un enfant dans son berceau.

Elle paraît sincère.

BIANCA, avec une lueur d'espoir. — Ah! Si vous n'aimiez pas don Mateo Diaz, je pourrais vous parler sans détour. Mon amant s'est affolé; seule, je lutte en vain, la passion m'aveugle et paralyse ma pensée. Je sens qu'il m'échappe d'heure en heure. Donnez-moi conseil! Que dois-je faire?

CONCHA, méchante à nouveau. — Comment! Vous avez un tel cortège de voluptés derrière vous et c'est à moi que vous demandez conseil? C'est à croire que sur les routes le soleil ronge les cerveaux et qu'en venant vous avez été frustrée de votre raison! Encore une fois, madame, je me moque des amours des autres. Votre amoureux s'est fatigué, s'est ralenti, qu'est-ce que cela me fait? Cherchez dans le passé, fouillez-le comme un sac, vous y trouverez certainement quelque bon tour, quelque piège irrésistible... Mais, j'y pense, quelle heure est-il?

BIANCA. — Pourquoi?

CONCHA. — Je vous en prie.

BIANCA. — Trois heures sonnaient quand j'ai traversé les Delicias.

CONCHA. — Alors, c'est sûr: avant cinq minutes, il sera là.

BIANCA. — Qui?

CONCHA. — Ne vous troublez pas. Il s'agit d'un docteur, une espèce de sorcier, qui vient souvent nous voir, pauvres femmes. Il sait toutes choses et ses conseils sont d'un or pur. Attendez-le. Lui seul peut vous aider aujourd'hui. S'il le décide, don Mateo Diaz est à vous pour toujours!... Ne me regardez pas ainsi... je suis un peu folle, l'esprit taquin, mais bonne au fond, très bonne, et je veux vous faire plaisir: au nom de l'amour! (Elle court à la porte extérieure, regarde dans la rue et revient battant des mains.) Le voici déjà au coin de la rue! Juste il levait les yeux, il m'a surprise guettant son arrivée. C'est la première fois. Il doit rayonner à présent. Je le devine, hâtant le pas. Surtout ne vous troublez pas à sa vue. Il peut vous rendre don Mateo Diaz! Hein! Quelle joie!... Je me cache, qu'il vous voie d'abord.

Ce qu'elle dit, elle le fait. D'ailleurs depuis une minute, elle a l'air d'une pile électrique; elle ne se tient plus en place. La voilà derrière un multicolore rideau de linge tendu. Elle pouffe; Bianca, toute désorientée, fixe la porte de la rue. Don Mateo Diaz entre.

Scène IV

LES MÊMES, DON MATEO DIAZ

BIANCA, dans un cri. — C'est lui! C'est lui! Et depuis trente heures je ne l'avais pas vu!

DON MATEO, très gêné, très fâché de la trouver là. — Vous! Pourquoi? Qu'est-ce que vous faites ici?

BIANCA, désespérée. — Ce que je fais? Je viens vous y surprendre, indigne et traître!

DON MATEO. — Où est Concha Perez?

BIANCA, avec emportement. — Pas assez loin pour que je ne la tue pas.

DON MATEO, faisant un pas. — Vous oubliez que je suis là et qu'au besoin...

Concha se montre.

CONCHA, froidement. — Je vous en prie. Ne me mêlez pas à vos querelles de ménage. Je n'y suis pour rien.

Elle va s'accroupir comme un petit sphynx et ne bouge plus, regardant les autres.

DON MATEO, sentant Concha hostile et s'en prenant à Bianca. — Je n'admets, Bianca, ni votre visite, ni votre intervention. Suis-je libre ou non?

BIANCA. — Non, vous n'êtes pas libre; on ne l'est pas quand on a rendu amoureuse une femme. Il fallait ne pas mêler ma vie à la vôtre! Je ne vous connaissais pas, moi, quand vous êtes venu.

DON MATEO. — J'ai tenu plus que mes promesses; jamais il ne fut convenu que nous serions des amants éternels.

CONCHA, de sa place. — Emmenez-le, madame, emmenez-le; il me fatigue et c'est votre amant.

BIANCA, se retournant. — Vous...

DON MATEO, presque brutalement. — En voilà assez! En venant ici sans ma permission, en m'espionnant, vous avez rompu nos derniers liens, déjà si frêles. Retirez-vous. Je vous rejoindrai. Nous réglerons notre séparation le mieux possible pour vous.

BIANCA, tombant assise en pleurant. — Notre séparation! Alors, c'est fini! Mon Dieu, c'est fini!

DON MATEO, honteux. — Allons, je vous en supplie, soyez digne, Bianca. Vous me faites souffrir de vous voir ainsi. Je suis entraîné par une volonté plus forte que moi.

CONCHA, même jeu. — Mais emmenez-le donc, madame, emmenez-le donc!

BIANCA, se levant à travers ses larmes. — Je n'en peux supporter davantage. Si vous ne m'aimez plus, don Mateo, épargnez-moi du moins. Venez avec moi. Rentrons et, dans une heure, si vous persistez dans votre barbarie, je saurai me résigner! Mais, pour l'instant, au nom de mille souvenirs, au nom de deux années d'amour, venez!

DON MATEO, ému. — Bianca, vous me troublez par vos larmes. Je voudrais tant ne pas vous voir

souffrir. (Malgré lui, du regard, inquiet, il consulte Concha.) Je vais faire ce que vous désirez, Bianca.

BIANCA. — Oui, oui, venez, venez! Vous voyez, je ne menace plus! Je ne crie pas. Je supplie.

CONCHA, comme plus haut, mais debout brusquement. — Bravo! Enfin! Vous le tenez par les cornes! Un coup brillant d'estocade et la bête est à vous! Ollé!

DON MATEO, brusquement repris, ne s'attendrissant plus; avec une colère sourde. — Eh bien, non, Bianca, je ne vous suis pas: je reste. — Pensez ce qu'il vous plaira, je vous en donne le droit; mais regardez-moi bien, voyez mon attitude, mon regard, ils sont désormais d'un homme décidé, n'est-ce pas?... (Bianca veut parler, il poursuit violent.) Allez-vous-en. Je prends fermement la décision d'être lâche. Je change ma vie délibérément. Allez-vous-en!

La voix indique que rien en lui ne peut plus rien. C'est l'heure fatale où sa deuxième existence doit commencer.

BIANCA, se traînant presque vers la porte. — Je m'en vais! Je m'en vais!... Mais cette minute de votre vie, cette minute qui me brise est grosse pour vous de douleurs et de désastres. Je suis femme et je lis votre destin dans les yeux de celle-là! Adieu! Puisse le ciel confondre ma prédiction, malheureux que vous êtes.

Elle sort tragique et brisée.

Scène V

CONCHA PEREZ, DON MATEO DIAZ

Concha Perez n'a pas bougé. Don Mateo demeure une seconde accablé.

DON MATEO, à soi-même. — Il y a une heure dans la vie où la chance tourne! (Haut.) Vous voyez, Concha, c'est vous que j'ai choisie.

CONCHA. — Vous êtes comique. Est-ce que je vous en ai prié? Courez vite: elle est au coin de la rue. Votre choix — comme vous dites — je m'en soucie comme de ça.

Dans sa petite main nerveuse, elle tient une orange. l'écrase, la jette.

DON MATEO. — Est-ce que pour vous la douleur des autres a si bon goût, Concha? Celle de cette femme vous est indifférente, mais la mienne, à moi, quand je fais preuve de tant d'amour...

CONCHA, sincère cette fois. — Ah! oui! Quel bel amour! Un amour qui a traîné partout! Cette femme, comme vous dites, m'en a raconté sur vos souvenirs et sur vos joies passées: ce n'est plus un parc, votre amour, c'est un jardin public. Le mien est neuf, tout neuf, vous l'oubliez.

DON MATEO, avec mélancolie. — Mais je n'ai plus ton âge; j'ai vécu, j'ai cru connaître l'amour.

CONCHA. — Sans le connaître?

DON MATEO. — Certes. Je n'en ai goûté que l'ombre, mâché que l'illusion sans cesse. En vérité, on n'aime qu'une seule fois; un seul être vous est destiné vraiment...

CONCHA, sardonique. — Ainsi moi pour vous?

DON MATEO, émouvant. — Si tu ne le crois pas encore, c'est que ton cœur est vide, vide à désespérer.

CONCHA, se rapprochant de lui. — Rassurez-vous, mon cœur n'est pas vide. Je sais aimer. Mais je ne confie pas mon secret aux paroles, aux mots que tout le monde emploie: les mots sont trompeurs. Il faut me deviner, trouver l'énigme de mes yeux. Vous m'avez dit qu'ils sont profonds? Moins que la passion qui me brûle peut-être!

DON MATEO, la regardant comme presque fou. — Ah Concha, si je pouvais, là, briser ton front, prendre dans mes mains ton petit cerveau de femme et puis lire, lire, comme dans un livre satanique, tout ce que tes pensées y ont inscrit! Je marcherais au crime pour la seule joie de te connaître enfin, de te comprendre, ne fût-ce qu'une minute...

CONCHA, venant tout près de lui, et câlinement, tragiquement provocante. — Eh bien, me voici, essayez... (Elle rit.) Mais non, malgré tant d'expériences, enfant que vous êtes, vous n'avez pas appris à lire!... Tuez Concha Perez, pour voir si vous n'assassinerez pas l'amour.

Et cette fois, il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien, dans son geste, dans sa voix, de la passion qui passe.

DON MATEO, s'affolant. — Voyons, voyons, est-ce que tu comprends bien ce que tu dis, Conchita! Est-ce que c'est possible? L'amour t'a visitée?...

CONCHA, ardente. — L'amour? Je suis sa plus chère demeure.

DON MATEO, insistant avec fièvre. — Et c'est moi que tu aimes, c'est moi? C'est bien ce que tu veux dire?

La seconde est brûlante, ils sont tous deux proches l'un de l'autre, Concha regarde don Mateo comme prête à s'abandonner à lui; puis brusquement, d'un ton calme, presque sec.

CONCHA. — Je ne veux rien dire: je dis ce que je dis. On me comprend ou l'on ne me comprend pas, voilà tout. (Il y a entre eux un déclanchement. Don Mateo, sans répondre, s'assoit, se laisse tomber plutôt dans un fauteuil. Plus douce.) Allons, ne vous désolez pas... Mais aussi quelle étrange nature vous avez? Vous n'êtes pas amoureux, vous êtes inquiet... Pourquoi? Est-ce que votre seule présence ici, auprès de moi, ne prouve pas mes sentiments? Il est inutile que j'exprime sans cesse le plaisir que vous me donnez.

DON MATEO. — Tu es contente de me voir?

CONCHA. — Heureuse.

DON MATEO, fiévreux. — Alors quel besoin avons-nous d'attendre encore? Si tes vœux sont pareils aux miens, profitons de notre rencontre.

CONCHA, simple. — N'en profitons-nous pas? Pour ma part je ne désire rien. Mes jours coulent, filtrés par vos soins de tous leurs ennuis. Une chose qui m'arriverait aujourd'hui, une chose nouvelle serait la malvenue, tant je me sens contente ainsi. A chaque instant vous venez me voir. Je suis heureuse chaque fois davantage — et le temps passe... Coiffer ma chevelure, m'étendre sur la chaise longue dans une pièce aux stores baissés, rêver... Une natte fraîche, deux coussins sous la tête, un troisième sous les reins, un ami comme vous! Le ciel me préserve du changement.

DON MATEO, douloureusement. — Chacune de tes paroles me troue le cœur, tant elle révèle d'indifférence. Ainsi, depuis que je t'ai rencontrée, depuis que tu es entrée dans ma vie, tu n'as rien souhaité d'autre?

CONCHA, le regardant au fond des yeux. — Rien d'autre, sinon que cela dure toujours et que vous en soyez aussi heureux que moi.

DON MATEO. — Ironie ou inconscience! Tu n'as donc jamais regardé sous ma paupière le feu qui brûle, Concha? Tu n'as donc jamais vu ma pâleur quand tu me frôles de trop près? Je t'aime et tu n'es pas à moi... comprends-tu ce que cela veut dire?

Et il veut, cette fois, la saisir, l'étreindre.

CONCHA, se dérobant. — Certes, et je vous attendais

là, don Mateo. Mais n'espérez pas que j'obéisse si vite. Je serai folle, jusqu'où Dieu voudra, mais pas jusqu'où le voudront les hommes!

DON MATEO, même jeu. — Alors, jamais?

CONCHA. — Je ne sais. En tout cas, pas encore!

DON MATEO, atteint dans son désir, son orgueil, sa confiance en soi-même. — Quelle misère! Toute ma jeunesse est morte. Il y a des affronts que j'eusse évités dix ans plus tôt. C'est bien, c'est bien, j'ai compris. (Il s'éloigne d'elle.)

CONCHA, presque alarmée, charmante, soudain. — Mon cœur, ne peux-tu donc aimer ce que je te donne de moi-même? Tu as mes lèvres, mes cheveux odorants et mes bras souples autour de ton cou. Ce n'est donc pas assez tout cela? Alors ce n'est pas moi que tu aimes, mais seulement ce que je te refuse. Toutes les femmes peuvent te le donner. Pourquoi me le demandes-tu à moi qui résistes? Est-ce parce que je suis vierge? Il y en a d'autres, même à Séville. Je te le jure, Mateo, j'en connais. *Alma mia! Sangre mia!* Aime-moi comme je veux être aimée, peu à peu. Je me garde pour toi seul. Que veux-tu de plus, mon cœur.

DON MATEO, ardemment. — Je veux ne plus souffrir, et ne pas espérer trop longtemps. Ah! Concha! Concha! Comme je t'aime!

CONCHA, coquette. — Tant que ça! Les hommes sont terribles, m'a-t-on dit; il ne faut pas trop les croire. Quand je serai moins jolie, et vieille, tout à fait vieille, m'aimerez-vous encore? Dis-le-moi, mon cœur, quand même ce ne serait pas vrai. Sinon, je n'aurai jamais la force d'être à toi. Je ne sais même pas si tu me mérites! Tu as su t'y prendre et me rendre folle de toi. Si je me trompais, il me semble que toute ma vie en serait perdue. Je ne suis pas de ces filles qui vont chez Juan, chez Miguel, et de là chez Antonio. Après toi, je n'en aimerai plus d'autre, et, si tu me quittes, je serai comme morte. (Elle se mord la lèvre avec une plainte oppressée, en fixant les yeux dans le vide, puis le mouvement douloureux de sa bouche s'achève en sourire.) J'ai grandi depuis six mois. Déjà je ne peux plus agrafer mes corsages de l'été dernier. Ouvre celui-ci, ouvre. Tu verras si je suis belle.

Et cette fille qui vient de se refuser, puis de se promettre pour plus tard, beaucoup plus tard, offre aux yeux de don Mateo son corsage ouvert et gonflé.

DON MATEO. — Ah! Concha! Concha!

Elle est dans ses bras; un baiser les unit, une étreinte folle.

CONCHA, tout d'un coup, se séparant de lui. — Plus! Plus! Assez! (Elle passe sur sa tête, sur son visage, une main tremblante.) Ah! Mateo, je suis folle de vous. Je serai votre maîtresse après-demain. (Il veut la ressaisir.) Non. Aujourd'hui je suis plus noire de péchés qu'une gitane; je ne veux pas devenir femme dans cet état de damnation. J'irai d'abord au confesseur, et je prierai pour être heureuse. Après-demain, dimanche, vous me trouverez ici, tard dans la nuit. Mais vous allez me promettre auparavant que jamais vous ne parlerez à ma mère et qu'au matin vous me quitterez avant l'heure où elle s'éveille. Ce n'est pas que je craigne d'être vue: je suis maîtresse de moi, vous le savez, mais je n'ai besoin de ses conseils ni pour vous, ni contre vous. C'est un serment juré.

DON MATEO. — Soit.

CONCHA. — C'est bien. Soyez lié par ceci.

D'un bond, elle est sur lui, le baise aux lèvres, puis brusque, déconcertante, elle se sauve dans son logement et disparaît.

DON MATEO, seul. — Ah! Concha! Concha!

Il se dit, à lui-même, ces deux mots, comme en extase, presque sans voix. La mère de Concha Perez sort du logement.

Scène VI

DON MATEO, Mme PEREZ, puis CONCHA, puis LE MORENITO

Mme PEREZ, s'approchant, presque obséquieuse. — Eh bien, monsieur, je n'ai pu vous voir encore... Votre santé?... Ah! tout à l'heure avec cette autre dame, tout ce bruit que j'entendais! Je mourais de frayeur, sans oser me montrer, à cause de Concha qui se serait fâchée. Elle est si indépendante!... Pourtant je suis sa mère, et j'ai bien le droit de la surveiller, n'est-ce pas?

DON MATEO. — Que fait Concha?

Mme PEREZ. — Elle s'est étendue sur la natte, sans rien me dire. Elle rêve et mange des grenades. Je venais de les préparer. En désirez-vous? Entrez...

DON MATEO, l'interrompant. — Madame, j'aime votre fille, vous le savez! Elle est devenue ma propre raison d'être, ma vie.

Mme PEREZ. — Mais... elle ne m'a jamais rien dit... ni vous non plus d'ailleurs...

DON MATEO. — Je sais, je sais! C'est un tort. S'il ne s'agissait que d'un caprice, d'un désir qui passe, il serait vilain, mais légitime, de nous cacher des yeux maternels. Rassurez-vous: mes intentions sont plus grandes. Je vais vous dire... Je ne peux pas encore, pour des raisons de situation, pour des raisons mondaines, avouer la liaison que je désire avec Concha. Mais cela viendra, je vous le promets. En attendant, je veux absolument que vous m'aidiez, que sans en avoir trop l'air vous persuadiez à votre fille mon grand amour. Je crois qu'elle se méfie encore de moi. Vous qui connaissez la vie, ayez confiance... Tenez, pour gage de ma sincérité, prenez ces billets que j'avais préparés exprès... C'est pour elle et pour vous, en attendant mieux. Mais surtout ne lui dites rien, ne lui dites rien.

Mme PEREZ. — C'est promis. Je vous suis tout acquise, monsieur. Vous me rappelez mon pauvre mari qui fut ingénieur de l'Etat! Un bien bel homme aussi.

Elle prend les billets. A ce moment précis, Concha Perez sort du logement; elle voit tout le manège et se recule vivement avec un geste de dépit.

DON MATEO. — Je vous répète que j'aime votre fille et que je saurai faire tous les sacrifices pour elle.

Concha s'approche de don Mateo. Mme Perez s'éloigne.

CONCHA, à don Mateo. — Je vous aime!... Avez-vous tenu votre promesse de rien dire à ma mère?

DON MATEO, gêné. — Que lui aurais-je dit qui l'intéresse la pauvre femme?

CONCHA. — Bien. Je vois que vous gardez votre parole, don Mateo. Aussi je vous récompenserai selon votre désir. Mais ne vous attardez plus. Des gens vont revenir bientôt, que nos secrets ne regardent pas.

DON MATEO. — A dimanche soir...

CONCHA. — Oui, quand onze heures sonneront. D'ici là, je ne veux pas vous voir. D'ailleurs, après-demain, ce n'est pas loin... Allez, mon amour; va, mon cœur, je tiendrai ma promesse et tu m'auras toute dans tes bras.

DON MATEO, prêt à partir. — Tu m'aimes, Concha, tu m'aimes!

CONCHA, l'embrassant. — Ingrat!... Je te le prouverai mieux encore. (Puis, le poussant vers la sortie.) Va vite et sois-moi fidèle... Va, je suis folle d'amour à présent. (Don Mateo, charmé, sort après une dernière caresse; Concha le suit des yeux une seconde, puis elle se retourne, le visage changé, elle appelle.) Maman. (Mme Perez paraît.) Mets vite dans un paquet ton châle et ton rosaire. Nous partons.

Mme PEREZ, stupéfaite. — Qu'est-ce que tu dis?

CONCHA. — Je te dis que nous partons, tout de suite — et pour ne jamais revenir!... Vite, vite... Si don Mateo revenait sur ses pas, je serais désespérée qu'il me retrouve.

Mme PEREZ, agitée. — Pourquoi, mon Dieu, pourquoi?

CONCHA. — Parce que cela me plaît.

Mme PEREZ, obéissant. — Elle est folle, pour sûr, elle est folle!

Elle rentre dans le logement, on la voit s'agiter frénétiquement; rentre Le Morenito, venant de la rue.

CONCHA. — Ah! c'est toi!

LE MORENITO. — Oui, Concha. Les sœurs sont encore loin. Je suis revenue pour te trouver seule. Je guettais dans la rue. J'ai vu ton galant s'en aller... Tu me plais, tu sais, et si tu veux...

Il veut la saisir.

CONCHA. — Pour qui me prends-tu?... (Elle lui donne un grand soufflet, nerveuse.) Allons, maman, cette maison devient intolérable.

LA VOIX DE Mme PEREZ. — Mais je n'ai pas encore tout...

CONCHA. — Qu'importe! Laisse le reste, nous avons de l'argent! (Au Morenito.) Toi, Morenito, puisque tu guettes mon galant dans la rue, si jamais tu le rencontres, dis-lui ceci de ma part: « Concha Perez est partie, vous ne la reverrez jamais plus. Soyez sans crainte pour elle: elle sait vendre des bananes, tricoter un châle, tresser des pompons de jupe, composer un bouquet, danser le flamenco et la sevillana! Elle n'a besoin de personne. Mais surtout elle n'est pas à vendre! Quand on veut d'elle, on attend qu'elle se donne. » Au revoir, Morenito. N'oublie pas ma commission!... Viens, maman, viens... Il faut se défendre dans la vie!

Mme Perez sort avec un paquet dans chaque main. Concha est déjà dans la rue.

RIDEAU

Le Morenito. Concha. Mme Perez.

Concha : « *Pour qui me prends-tu?*

Scène VII. — Toute la salle : « *Bravo! Concha! Conchita! Bravo!* »

ACTE III

A Cadiz. La grande salle du « Baile » pleine de consommateurs. Tables. Chaises. Au fond, une grande porte donnant sur la rue. Dans un des coins de la salle, une estrade pour les danseuses et, derrière cette estrade, une petite porte donnant sur de vagues coulisses. Il est neuf heures du soir.

Scène première

MERCEDES, PIPA, LE MORENITO, Pêcheurs, Hommes du peuple de Cadiz

Au lever du rideau, une vingtaine d'hommes sont diversement attablés. Une danseuse se fatigue en vain pour eux; ils la regardent à peine. C'est Pipa. Sur le devant de la scène, Mercédès et son frère Le Morenito. Mercédès est en costume de danseuse. Musique.

Un Banderillero, d'une voix indifférente. — Olé, Pipa.

Un Pêcheur. — Pff! je ne dis pas olé pour si peu. Ma vieille barque danse mieux sur la mer que cette femme-là sur son estrade.

Un Paysan. — Chaleur!

Autre Paysan. — Quarante-sept jours depuis la dernière pluie.

1er Paysan. — Le maïs pousse des brins comme des allumettes.

2e Paysan. — On en ferait du feu plutôt que de la farine.

1er Paysan, très haut. — Voilà ce que c'est que d'avoir changé les reliques de chapelle! Je l'avais bien dit que le saint se vengerait.

Approbation aux tables voisines.

Mercédès, sur l'estrade, frappant dans ses mains. — Olé! olé! olé! olé! olé! olé! olé! olé! olé! olé! olé!

Spectateurs, ironiquement et à mi-voix. — Oui, oui!

2e Paysan. — Tout ça, c'est la faute du nouvel évêque. Avec celui de l'an dernier...

1er Paysan. — Il pleuvait.

2e Paysan, sombre. — Il pleuvait!

Mercédès. — Olé! olé! Quoi? Criez donc!

Le Pêcheur. — Nous sommes enroués.

1er Paysan, continuant sa conversation. — Les cours sont hauts!

2e Paysan. — A quoi ça sert, puisqu'on n'aura rien à vendre?

Pipa, furieuse, descendant de l'estrade. — Pas moyen de danser si personne ne crie!

Le Banderillero. — Allons, Pipa, viens t'asseoir.

Pipa. — Je n'ai pas besoin de Xérès, j'ai besoin de bravos. Je ne suis pas une marionnette pour danser devant une salle de bois.

Elle s'assied quand même.

Mercédès, s'asseyant à la même table. — Laisse donc.

Un Jeune Homme, d'une voix aiguë et ironique. — Bravo, Pipita!

Rires.

Pipa, le coude sur la table et le menton dans le poing. — Si c'était votre Concha, mon Dieu! A la bonne heure, ça en vaudrait la peine, pas vrai?

MERCÉDÈS. — Ils l'ont dans la peau Je ne sais pas pourquoi elle danse; avant qu'elle ait fait un pas, on lui crie déjà bravo!

PIPA, amère. — Nous sommes ses suivantes

MERCÉDÈS. — Mais oui. Ne te fatigue donc pas.

LE PÊCHEUR. — Conchita va danser?

MERCÉDÈS. — Oui, monseigneur. L'inimitable Conchita. Profitez-en, si vous voulez la voir. Vous ne la verrez pas cet été.

LE BANDERILLERO. — Allons donc! C'est la fortune du bal. Si vous croyez que le patron la laissera partir...

Scène II

LES MÊMES, PABLO

PABLO, qui est entré depuis trois ou quatre répliques. — La laisser partir? Jamais de la vie. Depuis cinq mois qu'elle danse ici, la maison est la première de Cadiz. Elle a doublé la clientèle.

PIPA. — Nous sommes arrivées huit jours après elle.

PABLO. — Dès le premier soir, elle a empaumé tout le monde.

Entre une bande de marins; les uns en uniforme français, les autres en uniforme anglais; quelques-uns en uniforme allemand.

Scène III

LES MÊMES, plus LES MARINS ETRANGERS

PABLO. — Entrez, les enfants, entrez. On vous a réservé vos tables. Les marins français par ici; les anglais par là.

UN MARIN FRANÇAIS. — Mais non, la vieille, tous ensemble, n... de D..., pour applaudir la Conchita.

UN MARIN ANGLAIS. — *Well. All together. Come along, you, old french.*

UN MARIN ALLEMAND. — *Ich hoffe die Conchita wird bald kommen.*

Tous les marins riant, se poussant, s'assoient à deux ou trois tables, au hasard.

UN SECOND MARIN FRANÇAIS. — Et à boire!

UN MARIN ANGLAIS. — *Yes. Quick, quick.*

On allume des pipes, des cigarettes.

PABLO, à un garçon de service. — Allons, vite! du manzanilla! du cognac!

UN MARIN FRANÇAIS. — Et du petit bordeaux, la vieille.

UN MARIN ALLEMAND. — *Wird die Conchita bald kommen?*

PABLO, à Mercédès et à Pipa. — Allons, vous, dansez! la salle est pleine. Et toi aussi, Le Morenito!

Ils se lèvent tous trois.

UN MARIN FRANÇAIS. — Ah! non! Pas ceux là! La Conchita!

UN AUTRE. — Pour sûr! Ou sinon, ça ne vaut pas la peine de descendre à terre. Surtout que Cadiz est une satanée ville; ce n'est plus l'Espagne. Toutes ces maisons étrangères, aux sales teintes. On se croirait en Allemagne!

UN MARIN ALLEMAND, furieux. — *Was sagst du Rothose! Es lebe Deutschland. Donner Wetter noch einmal!*

LE MARIN FRANÇAIS. — Tu l'as dit. Mets-y un pavé! N'empêche que ce sont tes compatriotes qui rebâtissent la ville. Ah! quel sirop!

Ils se regardent, menaçants, les autres s'agitent.

PABLO. — Allons, pas de dispute. Je vais dire à Concha Perez qu'elle se dépêche. Elle s'habille! Tiens, voilà sa mère.

En effet, par la grande porte, entre M^me^ Perez.

Scène IV

LES MÊMES, M^me^ PEREZ

LE MARIN FRANÇAIS, tapant sur l'épaule de l'Allemand. — Chic! voilà celle qui a fait le chef-d'œuvre! Allons, ma vieille choucroute, sans rancune!... et un ban pour la mère de l'enfant.

LE MARIN ALLEMAND, subitement hilare. — *Ia wohl!*

Tous se mettent à frapper un ban pour M^me^ Perez, et ils terminent en criant comme des fous.

M^me^ PEREZ, ravie. — Sont-ils gentils! Ils m'adorent! Ah! si Concha ne m'avait pas!

Éclats de rire.

PABLO. — Dites-lui de se dépêcher; la salle est bientôt pleine.

M^me^ PEREZ. — Je la ramène! Je la ramène!

Elle sort par la petite porte qui est derrière l'estrade.

LE MARIN FRANÇAIS. — Quelle taupe!

UN MARIN ANGLAIS. — *What an old bitch!*

Ils boivent, fument et continuent à parler entre eux.

Scène V

LE MORENITO, MERCEDES, PIPA, à la table où ils sont assis.

LE MORENITO, à Mercédès. — Pourquoi as-tu dit tout à l'heure que Concha Perez allait s'en aller?

MERCÉDÈS. — A cause d'une rencontre que j'ai faite.

LE MORENITO. — Explique.

MERCÉDÈS. — Demande à Pipa, elle était avec moi.

PIPA. — Cet après-midi, sur le port, nez à nez, don Mateo.

LE MORENITO. — Non?

MERCÉDÈS. — Si. J'en ai poussé un cri de surprise. Il nous a très bien reconnues.

PIPA. — Cent mètres après, je me suis retournée. Il nous suivait. Justement, nous venions ici; il nous a vues entrer.

LE MORENITO. — Il cherche Concha Perez!

PIPA. — Naturellement, depuis six mois.

MERCÉDÈS. — Tu te rappelles bien, à Séville, après son départ? Il était comme fou. Mais, quand nous sommes partis, à notre tour, huit jours après, j'ai bien cru que c'était fini. On ne le voyait plus.

PIPA. — Souviens-toi, on nous a raconté qu'il avait failli mourir d'une fièvre! Ah! ah! c'est drôle! Il la cherche dans toute l'Espagne.

MERCÉDÈS. — Cette fois, il l'a retrouvée.

LE MORENITO. — Si on prévenait Concha?

PIPA. — Jamais de la vie. Pour sûr qu'il va venir ici, ce soir; il aura pris des renseignements. Si elle ne sait rien et qu'elle l'aperçoive tout d'un coup, ce sera drôle.

LE MORENITO. — Ça m'ennuie. Elle va s'en aller. (Mercédès le pince au bras.) Ah! Tu me fais mal. Pourquoi me pinces-tu?

PIPA. — Elle a raison. Tiens!

Elle le repince au bras.

LE MORENITO, se frottant. — Ah!

PIPA. — Ça t'apprendra à dire: « Ça m'ennuie, elle va s'en aller. » Pour ce que ça te profite qu'elle soit là! Elle sait à peine que tu existes. Si tu espères quelque chose d'elle, tu peux attendre.

LE MORENITO, s'éloignant avec dépit. — Je le sais bien.

LES MARINS, impatients. — Conchita! Conchita! Conchita!

Scène VI

LES MÊMES, Mme PEREZ

Mme PEREZ, se montrant et montée sur l'estrade. — Voilà; ma fille est prête. Dans deux minutes, elle vous dansera le flamenco.

UN MARIN. — Non, non, tout de suite. Va la chercher.

Mme PEREZ. — Elle se fâchera si j'y retourne... Je suis sa mère. Je la connais... Elle est nerveuse comme un chevreau.

UN PÊCHEUR DU PORT. — Et toi, fatigante comme une vieille bique... Au loup! Au loup!

Mme PEREZ, excessivement choquée. — Eh bien! On me manque de respect.

TOUS, amusés, matelots, pêcheurs, hommes des faubourgs. — Au loup! Au loup!

Mme Perez disparaît. Grands éclats de rire. Mercédès et Pipa se mêlent aux consommateurs.

Scène VII

LES MÊMES, DON MATEO, FERGER, puis CONCHA

Ils entrent tous les deux, s'assoient à une table éloignée de la porte, sur le devant de la scène.

FERGER. — Drôle d'endroit, moitié bal, moitié bouge à matelots. Vous aimez ça? Je me demande vraiment pourquoi vous avez tenu à venir ici. Depuis plusieurs mois que vous êtes mon guide à travers l'Espagne, vous ne m'avez guère habitué à ces fantaisies-là.

DON MATEO, sans répondre, gravement. — Est-ce qu'en France on croit vraiment au hasard, mon cher Ferger?

FERGER. — Pourquoi?

DON MATEO. — Répondez-moi.

FERGER. — Mon Dieu, pour ma part, j'y crois assez... Pas vous?

DON MATEO. — Non. Le Hasard n'existe pas. La Fatalité s'affirme partout. (Un temps.) J'en suis sûr; il était écrit que je viendrais ce soir ici, sans doute pour m'y replonger dans la pire aventure du monde, pour m'achever.

FERGER. — Au diable, si je comprends.

DON MATEO. — Regardez.

En effet, la petite porte derrière l'estrade s'ouvre. Paraît Concha Perez en danseuse.

TOUTE LA SALLE. — Ah! Bravo! Concha! Conchita! Bravo!

FERGER, à don Mateo. — Mon pauvre ami!

Don Mateo s'est levé, tout pâle.

DON MATEO, à Ferger. — Voilà six mois que je la cherche. Vous m'avez cru guéri parce que je me taisais. Vous avez un cœur français. Tandis que vous regardiez en artiste, moi, j'espérais en amant. Je fouillais ces villes que vous visitiez. Ce soir, j'ai retrouvé Concha Perez. Je crois que vous poursuivrez seul votre voyage.

Pendant ces mots qu'il dit rapides, l'air froid pour ceux qui ne savent pas, Concha Perez, du haut de l'estrade a, d'un coup d'œil, reconnu son public. Son œil se fixe sur don Mateo. Elle ne bronche pas et commence sa danse. Pendant qu'elle danse, un homme, habitué de l'établissement, un banderillero, s'approche de ta table où sont assis don Mateo et Ferger.

LE BANDERILLERO, touchant le bord de son chapeau devant les deux amis. — Etrangers à la ville, n'est-ce pas? Pour la première fois vous voyez le flamenco de Concha Perez. Quelle danse, messieurs, quelle tragédie! C'est toute la passion en trois actes: désir, séduction, jouissance! Regardez! Elle est incomparable! Ce n'est pas l'expérience! C'est la divination!... (Concha danse, mimant le désir, puis la séduction. Le banderillero, enthousiaste.) Vous voyez l'amoureuse et l'ingénue! Voici maintenant la tragédienne! (En effet, Concha danse la troisième partie. Brusquement, elle s'arrête au milieu d'une grande clameur. Toute la salle est debout. Les chapeaux volent sur la scène. « *Salero! Qué guapa! Que bonita esta noche! Olé Chiquilla! Olé! Olé! Otra vez!* » Elle salue, encore essoufflée, avec un petit sourire de triomphe et de mépris. Le banderillero, à don Mateo.) Ah! Caballero! Je vois que vous comprenez cette splendeur de danse! Vous en êtes tout pâle! Il faut avoir seize ans pour mimer la première partie. Il faut avoir trente ans pour jouer la fin du drame. La Rubia, malgré ses rides, y est encore excellente. Mais, Concha Perez! Vous êtes peut-être le seul ici à ne pas être affolé d'elle. Si vous revenez, tonnerre, vous ne sauriez lui échapper!

Concha est descendue de l'estrade. Maintenant, elle traverse la salle, arrêtée, happée au passage par tous les consommateurs; le banderillero s'est avancé vers elle.

UN MARIN FRANÇAIS, à Concha. — Bravo, Concha! Une gosse comme toi, quel sous-marin!

Il lui baise la main. Elle sourit et passe.

UN HOMME DE CADIZ, avec emphase. — Toute la sueur est sur tes seins comme la rosée du soir sur les oranges. Veux-tu boire? Tiens!

Il lui tend un gobelet; elle y boit, lente et simple.

FERGER, à don Mateo. — Vous avez tort de rester ici. Sortons avant d'être vus et quittons la ville cette nuit même.

DON MATEO. — Je ne peux pas sortir, c'est impossible. D'ailleurs, elle m'a vu, j'en suis sûr. Regardez-la passer de main en main. C'est un manège infernal.

Concha Perez est maintenant devant le marin allemand qui lui tend une fleur rouge, en riant, d'un rire épais. Elle la prend et la place dans ses cheveux.

FERGER, à don Mateo. — Alors, elle feint de ne pas vous voir. Quand elle sera devant nous, elle criera de surprise.

DON MATEO. — Je crois que vous la connaissez mal.

Le Morenito est à présent devant Concha Perez, à peine à deux mètres de la table où sont assis don Mateo et Ferger.

CONCHA, au Morenito, lui pinçant l'oreille. — Eh bien, Morenito, tu n'es pas monté sur l'estrade. Nous aurions dansé ensemble.

LE MORENITO, à mi-voix. — D'habitude, tu ne veux pas.

CONCHA. — Aujourd'hui, j'aurais voulu. Tu es appétissant comme un fruit.

LE MORENITO. — Je te plais?

CONCHA. — Oh! (Elle feint le frisson et passe. La voilà à la table même de don Mateo, elle s'y assied sans manifester

la moindre surprise, et, frappant dans ses ses mains.) Tonio, une tasse de café.

Puis, avec une tranquillité exquise, elle attend.

Scène VIII

CONCHA, DON MATEO, FERGER

DON MATEO, à voix presque basse. — Tu n'as pas peur que je te tue?

CONCHA, froidement. — Allons donc! Ce n'est pas vous qui me tuerez! Vous ne toucherez jamais un seul cheveu de ma tête et vous ferez bien car je ne vous aime plus.

DON MATEO. — Tu oses dire que tu m'as aimé?

CONCHA. — Croyez ce qu'il vous plaira, vous êtes seul coupable. J'étais à vous déjà, par la promesse; j'allais, le dimanche même, me livrer tout entière quand vous avez commis votre lâcheté.

DON MATEO. — Ma lâcheté?

CONCHA. — Parbleu! vous ne la soupçonnez même pas, tant vous avez d'innocence! Comment, dès que vous êtes seul avec ma mère, vous allez lui dire que vous me voulez pour la maîtresse; vous êtes indiscret; vous ouvrez toutes grandes les portes d'une propriété dont vous n'êtes pas encore le maître et vous trouvez étonnant que je m'indigne! Vous faites mieux! Votre mépris se traduit par un don en papier monnaie. Je me donne et vous prétendez m'acheter! Vous me prenez, mon ami, pour une de celles que vous avez lâchées! Moi, à vendre! Vous êtes mal tombé! J'ai eu raison de m'enfuir loin de vous; nous ne sommes pas faits pour nous comprendre et je me demande par quelle faiblesse, en vous retrouvant ici, je viens m'asseoir à votre table.

DON MATEO. — Je devais m'y attendre. C'est de bonne guerre. C'est toi qui me fais des reproches après m'avoir laissé cinq mois sans nouvelles, après m'avoir obligé à fouiller la moitié de l'Espagne pour te retrouver.

CONCHA. — J'avais juré de ne jamais vous revoir. Cinq mois ne vous ont pas suffi pour réfléchir sur vos torts. N'en parlons plus.

Elle va pour se lever.

DON MATEO, la retenant. — Pourquoi ne m'avoir pas fait ce reproche tout de suite au lieu de fuir? Si tu as voulu me donner une leçon, pourquoi ne m'avoir pas écrit, quelques jours après?

CONCHA. — Il ne m'a pas plu, voilà tout. Je n'ai pas d'explications à donner. D'ailleurs, je savais très bien que vous me chercheriez. Quand on est si riche, on retrouve facilement une femme.

DON MATEO. — Plus facilement encore quand elle fait la joie d'un bal public! Il suffit d'être le premier matelot venu, le premier portefaix de Cadix. J'ai secouru ta mère. Voilà ce que tu me reproches quand je vois ici la vie que tu mènes et les hommes qui passent dans ton lit!

CONCHA, se levant, la colère aux yeux. — Cela n'est pas vrai! Je vous défends de dire cela, don Mateo! Je vous jure, sur la tombe de mon père, que je suis vierge comme une enfant et aussi que je vous déteste parce que vous en avez douté.

Elle s'éloigne, rapide, et sort par la petite porte, derrière l'estrade. Depuis quelques instants, la salle se vide; solitaires ou par groupes, les consommateurs s'en vont de telle façon que leur départ soit naturel et par conséquent à peu près inaperçu.

Scène IX

DON MATEO, FERGER

FERGER, pensif. — Etrange fille!

DON MATEO, très troublé. — Croyez-vous qu'elle...

FERGER. — Que sais-je!

DON MATEO. — C'est le sphinx. Il se peut qu'elle soit la plus perdue des femmes; il se peut aussi qu'elle soit pure, — mais oui, ne souriez pas, pure!... je veux dire: intacte! Elle est défendue par un extraordinaire orgueil! Ce n'est pas une raison suffisante que de vivre ici...

FERGER. — Pour avoir « perdu tout le soin de sa gloire! » Peut-être! Après tout, c'est possible.

DON MATEO. — En ce cas-là, je l'ai deux fois outragée; je ne l'ai pas comprise, et sa férocité à mon égard s'explique.

FERGER. — Oh! N'exagérez pas! Un homme comme vous n'outrage pas Concha Perez!

DON MATEO. — Mais si. Je commence à le croire, et je suis peut-être coupable vis-à-vis d'elle. Je l'ai traitée un peu en objet qu'on achète.

FERGER. — Vous voilà bien décidé à vous trouver des torts!

DON MATEO. — Je cherche à comprendre. Si Concha Perez n'est qu'une rouée coquine, je le saurai bientôt. Alors, adieu! Sinon se garder honnête dans un milieu pareil mérite une estime sans borne.

FERGER, philosophe, souriant. — J'allais vous le dire! Mon cher ami, excusez-moi; je rentre seul à l'hôtel. Permettez-moi de ne pas être en tiers entre l'amour et vous. Je pars demain pour Alicante; si vous ne m'accompagnez pas, je repasserai par ici dans dix jours; je souhaite vous y retrouver heureux.

DON MATEO, lui serrant la main. — Merci. Je n'en sais rien... Peut-être. (Sort Ferger.)

Scène X

LES MÊMES, moins FERGER

Il n'y a plus maintenant dans la salle que quatre ou cinq consommateurs obstinés; Tonio, le garçon, ramasse la monnaie sur les tables et se fait payer par les derniers clients.

PABLO, très haut. — Il va falloir s'en aller, mes enfants. Nous avons encore du travail, nous-mêmes, avant de dormir. Une répétition de danse nouvelle.

UN CLIENT, se levant. — A huis clos! Compris! En route, les frères... D'ailleurs, il est tard.

PABLO. — Bientôt minuit.

Les hommes sortent, laissant la porte ouverte.

Scène XI

PABLO, DON MATEO, puis CONCHA

DON MATEO, à Pablo. — Je croyais, monsieur, que votre établissement restait ouvert.

PABLO. — A l'ordinaire, oui, monsieur. Mais, ce soir, justement, nous allons répéter une danse nouvelle, un ensemble de mes artistes, et, tant qu'elles ne sont pas sûres d'elles-mêmes, elles préfèrent s'exercer seules. (Paraît Concha à la petite porte.)

DON MATEO. — Ne pourrait-on faire une exception en ma faveur?

PABLO, hésitant. — Je ne sais trop si je dois. Vous êtes étranger.

CONCHA, vivement. — Non! non! Il est impossible que ce monsieur reste. (Elle s'avance vers don Mateo.) Partez, mon ami, excusez-moi: tout à l'heure, j'ai été mauvaise. Je vous en voulais depuis longtemps! Au fond, je suis contente de vous retrouver. Revenez demain soir, nous causerons.

DON MATEO. — Pourtant, ce soir!...

CONCHA. — Non. J'ai besoin de réfléchir, d'être seule. A demain. Soyez sage. Obéissez. Je vous promets que vous serez content de moi. Je réparerai mes torts. J'oublierai les vôtres...

DON MATEO. — Soit. A demain. Et songe que...

Il n'achève sa phrase que par un regard de passion.

CONCHA, avec une inflexion douce. — J'y songe!

Don Mateo salue et sort.

Scène XII

CONCHA, PABLO, TONIO, puis TROIS ANGLAIS, puis DON MATEO

PABLO. — Qu'est-ce qu'il voulait, ce bonhomme-là? Il a l'air riche. Il aurait payé pour rester.

CONCHA, sèchement. — C'est un ami. Sa présence me déplaisait. Faites vite entrer les autres. Ça ne m'amuse pas, cette corvée supplémentaire.

PABLO. — Oh! oh! Tu m'as l'air d'être amoureuse, ma petite. Prends garde. (Concha ne répond rien. Pablo, à Tonio.) Ferme la porte de la rue. Je vais chercher les Anglais. (Elle sort par la petite porte. Concha, seule, commence à se déshabiller, elle reste demi-nue. Pablo entre avec trois Anglais, ceux qu'on a vus partout: les infatigables voyageurs classiques. Ceux-là sont plutôt âgés. Ils restent couverts. Un guide d'hôtel les accompagne. Pablo, à l'un des hommes.) C'est vingt douros!

L'ANGLAIS. — *Well.* (Il paie.)

PABLO. — Asseyez-vous. (Le trio s'assied d'un seul mouvement. Le long du mur se tiennent Mercédès, Pipa, Le Morenito.) A toi, Concha!

Et Concha commence une danse lascive.

LE GUIDE DE L'HOTEL, satisfait. — Ça va! Ça va! Ils seront contents!

Brusquement, des coups violents, venus du dehors, ébranlent la porte du fond. Peu résistante, elle cède, livrant passage à cet ouragan: don Mateo. Devant le soudain spectacle de Concha impudique, il reste un instant immobile comme une pierre. Les Anglais se sont levés, effarés. Ce sont des « *Aoh! What does he want this man! What a scandale!* » Pablo est affolé; Concha Perez calme.

DON MATEO, se maitrisant, la voix brève, à Concha. — Suis-moi. Ne crains rien, je ne te ferai pas de mal; mais ne résiste pas, ou prends garde.

CONCHA, adossée au mur, les bras étendus de chaque côté. — Qu'est-ce que c'est? Pas plus que le Christ ne partit de la croix, moi je ne partirai d'ici. (Don Mateo semble vouloir s'élancer, elle continue.) Et tu ne me toucheras pas parce que je te défends d'avancer plus loin que la chaise. (Don Mateo s'arrête, frémissant, sa main s'est emparée de la chaise que désigne Concha. Il la dresse. Concha, à Pablo.) Laissez-moi, monsieur. Allez-vous-en, vous, les autres. Je n'ai besoin de personne. Je me charge de lui.

Pablo et les Anglais obéissent, rapides comme des ombres. Dans la grande salle de danse, Concha Perez et don Mateo sont à présent seuls; elle, debout contre le mur, les mains croisées derrière le dos, la poitrine bombée et les pieds réunis, toute droite; lui, à trois pas, près de la chaise.

Scène XIII

DON MATEO, CONCHA

DON MATEO. — Eh bien, qu'est-ce que tu vas dire? Voyons! Invente! Défends-toi! Mens encore! Tu mens si bien! (Presque à part.) Fille!

CONCHA, furieuse. — Comment? Tu oses! Ah! par exemple, voilà qui est superbe! C'est moi qu'il accuse, ce fou furieux. Il entre ici, comme un voleur, en brisant tout; il me menace; il trouble ma danse; il force mes amis à quitter la salle; il va peut-être me faire chasser de cette maison où je gagne ma vie, et c'est à moi de répondre! C'est moi qui ai tort, n'est-ce pas? C'est moi qui ai fait le mal? Tiens, laisse-moi, tu es trop bête.

Elle saisit une serviette éponge et, sans plus se soucier de don Mateo, essuie la sueur de sa danse.

DON MATEO. — Voilà... voilà la femme que j'aime! voilà ton métier! Comme tu as su habilement me berner, tout à l'heure! Je m'en allais, crédule une fois de plus. Heureusement, dans la rue, un de vos habitués, un de vos clients, m'a renseigné sur les « répétitions particulières de Concha Perez » et sur la jolie boue dont vous êtes pétries, les unes et les autres!... Je suis rentré. J'ai vu... J'ai vu!...

CONCHA, haussant les épaules. — Innocent! Tu n'en savais rien?

DON MATEO. — Moi?

CONCHA. — Mais non! C'est bien cela! Tous les Espagnols le répètent; on le sait de Paris à Buenos-Ayres! Des enfants de douze ans, à Madrid, vous disent que les femmes dansent toutes nues dans le premier bal de Cadiz. Mais, toi, toi qui n'es pas marié, toi qui as quarante ans, tu ne savais rien, ou ne t'avait rien dit? Jocrisse!

DON MATEO. — J'avais oublié.

CONCHA, ricanant. — Ah! ah! vraiment! Il avait oublié! Ecoutez-le! (Directe, la voix brève et nette.) Alors, quand je t'ai renvoyé, ça ne t'a rien dit? Cherche bien! Pour se débarrasser d'un homme qui la gêne, quel moyen ne prendrait pas une femme! Ce n'est pas la première fois, j'imagine, qu'une créature de mon sexe éprouve le besoin de te voir partir.

DON MATEO. — Tais-toi, Concha; tu me fais mal affreusement.

CONCHA, féroce. — Tant mieux! Et ce n'est pas fini. Je me vengerai de ce qui m'arrive ce soir par ta jalousie stupide et ta méchanceté. D'abord, de quel droit ce scandale? Je ne t'ai pas vu depuis six mois! Es-tu mon père? Non. Es-tu mon mari? Non. Es-tu mon amant?

DON MATEO, en pleine passion. — Oui, je suis ton amant! Oui, je le suis!

CONCHA, éclatant de rire. — Vraiment? Tu te contentes de peu!

Quelques secondes de silence.

DON MATEO, très pâle. — Tu en as un autre?... Réponds-moi!... Tu as un amant?... C'est pourtant facile à dire: « Oui. »... Tu ne me reverras plus jamais... Tu as un amant?

CONCHA. — Je suis à moi et je me garde. Je n'ai rien de plus précieux que moi, Mateo. Personne n'est assez riche pour m'acheter à moi-même.

DON MATEO. — Pourtant, ces hommes, ces deux hommes qui étaient là?

CONCHA. — Encore! Est-ce que je les connais, ces imbéciles? Voyons, réfléchis, regarde: est-ce que c'est

une chambre, ici? Tu les as vus, habillés comme des mannequins, le chapeau sur la tête et le menton sur la canne. Ils sont venus précédés d'un guide. Ils partent demain pour Tanger. Tu es fou, je te dis, de faire un bruit pareil. Même si j'étais ta maîtresse, je n'aurais pas un reproche à recevoir de toi.

DON MATEO, dans l'angoisse. — Tu dis vrai?... Tu parles... comme si tu disais vrai... Mais, Le Morenito? Je l'ai vu, ce soir, si près de toi, avec son vilain air de vice! Voyons, sois loyale, Concha... dis-moi s'il y a quelque chose... Concha... ma petite enfant!... Concha...

CONCHA, très simple. — Le Morenito?... Il était dans mon lit ce matin. (Don Mateo a un réflexe terrible. Ses bras s'ouvrent, il étreint Concha avec égarement, comme s'il voulait l'étouffer ou la ravir à quelqu'un d'imaginaire. Concha, riant, sans méchanceté cette fois.) Eh bien, eh bien, Mateo... Lâche-moi! Veux-tu me lâcher? Tu es dangereux pour une minute! Quel homme! Il me prendrait de force dans un accès de jalousie. (Elle se dégage.) Bien, maintenant, reste où tu es! Je vais t'expliquer... Mon pauvre ami! Il n'y a pas de quoi trembler comme tu le fais, je t'assure.

DON MATEO, frémissant. — Tu crois?

CONCHA. — Mais oui. Le Morenito habite avec ses deux sœurs... Tu les connais bien?... Mercédès et Pipa? Elles sont pauvres. Pour elles et leur frère, il n'y a qu'un lit, et qui n'est pas large. Dormir serrées quand il fait chaud, ce n'est pas drôle, surtout après huit heures de danses: elles envoient le petit aux voisines. Cette semaine, maman fait l'adoration perpétuelle à la paroisse; elle n'est pas là quand je suis au lit... Alors, j'ai pris Le Morenito avec moi, pour rendre service à Mercédès.

DON MATEO, ricanant. — Et à Pipa.

CONCHA. — Naturellement! Pourquoi ricanes-tu comme ça? Tu crois que... Ah! mon pauvre ami, sois tranquille. Je ne lui cède pas plus que ses sœurs. C'est à peine s'il m'embrasse quatre ou cinq fois avant de dormir, et puis je lui tourne le dos,... comme si nous étions mariés... comme si j'étais avec toi.

Don Mateo s'approche d'elle. Il est malheureux à pleurer. Il la prend sur ses genoux, s'étant assis. Elle le regarde et le laisse faire.

DON MATEO. — Ecoute-moi, Concha, mon enfant. Je ne peux pas vivre ainsi que je le fais depuis un an, avec cette hantise de toi que j'ai dans le cœur et dans le sang. Il faut que tu me parles en toute franchise... pour la dernière fois. Je souffre abominablement. Si tu restes encore un jour dans ce bal, je me tuerai peut-être... En tout cas, tu ne me reverras plus jamais. Est-ce bien ce que tu veux?

CONCHA, mettant sa petite main sur la tête de don Mateo et avec une voix tendrement sincère. — Don Mateo, vous ne m'avez jamais comprise. Vous avez cru que vous me poursuiviez et que je me refusais à vous, quand, au contraire, c'est moi qui vous aime et qui vous veux pour toute ma vie. Souvenez-vous du jour où vous m'avez connue; je vous ai désiré tout de suite. Si j'ai répondu méchamment, c'est à cause des mots que vous disiez, mots protecteurs d'homme trop riche, habitué à l'obéissance des femmes. Mais, quand vous m'avez suivie, je vous aurais dépisté — c'était trop facile — si déjà je n'avais tremblé de vous perdre. Là-bas, à Séville, vous veniez tous les jours et j'étais folle de joie. Seulement, je me méfiais, j'avais peur de n'être pour vous qu'un jouet de passage. Tenez, don Mateo, je me rappelle une fois, cinq minutes avant ce vilain geste d'argent qui m'a fait fuir, vous m'avez saisie dans vos bras comme à présent, vous m'avez mordu la bouche, et, dans ce baiser-là, j'ai senti fondre en moi le plaisir pour la première fois de ma vie. C'est alors que je me suis promise et que je me serais donnée si vous n'aviez manqué à votre serment.

DON MATEO, captif, les larmes aux yeux. — Ah! Conchita! ma vie! Est-ce possible? Non. Tu ne m'aimes pas!

CONCHA. — Je n'ai jamais aimé que vous, d'abord parce que vous êtes beau, et puis, parce que vous êtes bon. Je me suis sauvée par dépit, parce que je ne veux pas souffrir. Je n'accepterai jamais de n'être heureuse qu'à moitié. J'ai prié chaque soir pour vous retrouver et recevoir de vous le bonheur.

DON MATEO. — Mais je t'appartiens tout entier, tu le sais bien. Est-ce que je me rappelle seulement si je vivais avant de t'avoir connue? Tu ne peux pas savoir... Ah! mon enfant, viens vite. Allons-nous-en d'ici. Je n'ai plus que toi au monde. Je te... Je t'épouserai demain si tu le veux.

Concha quitte brusquement les genoux de don Mateo.

CONCHA, l'air très troublé. — Pourquoi dites-vous cela? Pourquoi me faire ainsi de la peine? M'épouser? Est-ce que c'est possible encore, après ce qui s'est passé?

DON MATEO. — Il ne s'est rien passé.

CONCHA. — Mon Dieu! que je suis malheureuse! Vous, prendre pour femme Concha Perez! la femme qui a fait rire et frissonner les matelots du port, qui a dansé nue dans l'horrible bouge où nous sommes! Est-ce que c'est possible? Je serais maudite si j'acceptais cela.

Elle éclate en sanglots, farouche et désolée.

DON MATEO. — Concha, mon enfant, ne pleure pas ainsi, calme-toi. Je t'aime. Je ferai ce que tu voudras.

CONCHA. — Hélas! Je ne vous demande pas grand'chose. Jurez seulement de me garder toujours, en secret. Une petite maison à moi, quelque part, près de vous et de quoi vivre sans souci pour vous aimer. Je resterai ainsi heureuse et cachée toute ma vie.

DON MATEO. — Tout ce que tu désires, tu l'auras à l'instant. Je savais bien que ton âme étrange valait ton visage et ton corps chéri. Va, je t'aime tant que, si tu voulais...

CONCHA, dans une obstination ardente. — Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas souiller votre nom par le mien. Certes, j'irai en paradis avant bien des femmes mariées, car je suis amoureuse et chrétienne. Je vaux mieux que ma vie ; je vous apporte un amour éternel et ma virginité que j'ai gardée contre tous, que j'ai gardée pour vous. (Sanglotant.) Ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas digne, malgré tout, d'aller à votre bras devant Dieu et devant l'alcade.

DON MATEO, grave et se découvrant. — Je vous demande pardon de ce que j'ai fait, Concha. Les hommes se savent pas. Je vous respecte autant que je vous aime: de toute mon âme.

RIDEAU

Mercédès. Pipa. Concha. Mme Perez. Le Morenito.

Concha : « *Bonjour, Pipa; bonjour, Mercédès...* »

ACTE IV

PREMIER TABLEAU

Le soir va tomber sur une rue mauve et jaune. Rue ombreuse et tranquille. Le fond du décor, assez proche de la rampe, représente la façade d'un riche hôtel privé. Au milieu, sur deux marches, une large grille à travers laquelle on voit le patio; cour intérieure d'une architecture très ornée, avec une fontaine bruissante, des dalles et des plantes vertes.

La grille est ouverte. Jour assez effacé déjà. Arrivent Le Morenito avec ses deux sœurs Mercédès et Pipa.

LE MORENITO, montrant la grille. — Vous croyez que c'est là?

PIPA. — J'en suis sûre. Je connais un ouvrier du tapissier. Il me l'a dit.

LE MORENITO. — C'est beau!

MERCÉDÈS, jalouse. — En a-t-elle de la chance cette Concha Perez!

PIPA. — On n'a pourtant pas besoin de faire une lieue dans le désert pour trouver des femmes mieux qu'elle.

MERCÉDÈS. — Pour sûr.

PIPA. — Ce don Mateo, faut-il qu'il soit riche! En huit jours installer une danseuse dans un palais! Les meubles, les robes, l'argent! Il n'a rien refusé à Concha. Elle demande une chaise, elle en reçoit douze. Voilà. Je le sais comme je le dis.

MERCÉDÈS. — Et elle n'est pas même sa maîtresse.

LE MORENITO. — Maîtresse de personne.

PIPA. — Ça ne durera pas. Il la tient maintenant. Je suis bien renseignée. Ils vont vivre ensemble. C'est pour ce soir les noces.

LE MORENITO, s'approchant un peu plus de la maison. — Le patio est joli! Et la grille!... Regarde la grille... Est-elle belle!

PIPA. — Je n'ose pas m'avancer. On a beau avoir été camarades avec Concha Perez. Maintenant qu'elle est riche!...

MERCÉDÈS. — Elle qui était déjà si insolente!

LE MORENITO. — Passons devant la maison, comme par hasard. Elle nous apercevra peut-être. (Ils passent devant la grille. Par la droite, encombrée de paquets et suivie d'une domestique, arrive Mme Perez. Elle est somptueuse. Le Morenito, l'air tout à fait étonné.) Mme Perez!

PIPA et MERCÉDÈS, ensemble. — Seigneur! Jésus! Comme vous voilà belle, madame Perez!

Le domestique s'arrête et s'immobilise.

Mme PEREZ, expansive. — Ah! mes jolis enfants! Quelle rencontre heureuse! Vous allez bien, mes petites pastilles? Vous avez vu Concha?

PIPA, vivement. — Concha! Est-elle donc par ici, madame Perez?

Elle ment très bien.

MERCÉDÈS, l'air affectueux. — Qu'est-ce qu'elle de-

vient cette petite orange sucrée? On ne l'a pas vue depuis huit jours. Depuis que ce don Mateo, je crois... a fait son grand scandale.

PIPA, avec compassion. — Ça lui aura tourné les sangs, pour sûr! Etait-il méchant et furieux, cet homme-là!

LE MORENITO. — Vous savez qu'il m'a fait peur, madame Perez!

Mme PEREZ. — Peur! Voyez-vous le cher poltron! (Elle lui caresse la joue.) Mais vous n'y êtes pas, mes oiseaux chéris! Il y a du nouveau, beaucoup de nouveau. (Au domestique, de très haut.) Tenez, portez ces paquets à ma fille. Vous restez planté là! (Le domestique entre dans la maison. Mme Perez, avec dédain.) Mal stylé, ce domestique! C'est celui de don Mateo. Du temps de mon pauvre mari, j'avais l'habitude d'être mieux servie. Ce n'est plus du tout l'Espagne de jadis. Le socialisme, vous comprenez? De la canaille de Barcelone!

LE MORENITO, MERCÉDÈS, PIPA, ensemble. — Alors, madame Perez? Du nouveau? Dites-nous vite!

Mme PEREZ, importante. — Voilà. Je me suis laissée attendrir, j'ai consenti à ce que Conchita reçoive don Mateo!

LE MORENITO, MERCÉDÈS, PIPA, ensemble. — Pas possible! Ah! Vraiment!...

Mme PEREZ. — Je le lui ai permis.

A ce moment, sort du patio Concha Perez.

CONCHA. — Bonjour, Pipa; bonjour, Mercédès; te voilà, Morenito! Je suis contente de vous voir. Eh bien, maman, voyons, qu'est-ce que tu attends? Dépêche-toi.

Mme PEREZ, obéissante et scandalisée. — Voilà, Conchita, ma petite grenade, voilà! Comme tu parles à ta mère, aujourd'hui! Oh! l'Espagne se transforme de plus en plus! Et puis tu restes là sur la grille! Avec ta nouvelle situation ce n'est pas du tout ce qu'il faut faire.

CONCHA, impatiente. — Tu ne vas pas me fournir de conseils, hein, maman? Me crois-tu plus bête, parce que je suis plus riche? Allons, va vite. Donne ton coup d'œil, puisque ça te fait plaisir. Mais, don Mateo sera là dans cinq minutes, il est inutile que tu le rencontres.

Mines sournoises et impertinentes des autres.

Mme PEREZ, matée. — Oh! Oh! C'est bien! Je t'obéis! Mais quel ton! Quel ton!

Elle entre, très vexée, dans la maison. La nuit gagne rapidement.

CONCHA. — Maman habite encore près de la Plaza.

PIPA, tendancieuse. — Nous ne savons rien, mon cœur. Nous avons fait un détour, par hasard, en allant au Baïle; nous avons rencontré Mme Perez.

MERCÉDÈS. — Tous nos compliments, ma petite Concha. Tu as été merveilleuse, et d'une adresse!... Un homme comme don Mateo, qui a eu tant d'aventures, n'était pas facile à garder.

CONCHA, dressant l'oreille. — Vraiment!

PIPA, perfide. — Pour sûr. Il n'est plus tout neuf. On ne s'ennuïerait pas dans son cœur, si les souvenirs d'hier se mettaient à parler.

MERCÉDÈS. — Qu'est-ce que ça fait. Il est si riche! Tu es bien heureuse, Concha; et je t'approuve.

LE MORENITO. — On ne peut pas tout avoir...

PIPA, audacieuse, dans un sourire. — C'est pour ce soir?

CONCHA, sur la défensive. — Quoi, pour ce soir? Qu'est-ce que tu veux dire?

PIPA, gentiment cynique. — Tu me comprends bien! Ah! Tout de même, c'est beau d'être homme! Il suffit d'avoir de l'argent: on achète une maison, on y met la femme qu'on veut, elle vous attend. On n'a plus qu'à choisir son heure.

CONCHA, furieuse, mais se contenant.— Vous croyez ça?

PIPA. — La preuve!... Mais va, pour la femme aussi, c'est beau: plus de soucis. Ce n'est pas cher!

MERCÉDÈS. — Ah! don Mateo comprend la vie, pour sûr.

A ce moment précis sort de la maison Mme Perez.

Mme PEREZ, elle embrasse sa fille. — Là, tout va bien! Don Mateo sera content! Je m'en vais, mon petit œillet. Vous m'accompagnez?

MERCÉDÈS et PIPA, vivement. — Oui, oui, madame Perez. Nous sommes déjà en retard. (Mme Perez s'éloigne à droite.) Au revoir, doux sachet. A bientôt. Nous penserons à toi... tout à l'heure.

Elles embrassent Concha furieuse, et sortent.

LE MORENITO, qui s'éloigne aussi. — Bonsoir, Concha.

CONCHA, brusquement. — Non. Reste là, veux-tu, Morenito. J'ai besoin de toi.

LE MORENITO, placide. — Ah! (Il crie à ses sœurs.) Allez, allez, je vous rejoindrai...

Concha et Le Morenito tout seuls maintenant.

CONCHA, nerveuse. — Tu aimes les pièces d'or, toi?

LE MORENITO. — Toujours.

CONCHA. — Alors rentre dans le patio, sans te faire voir.

LE MORENITO. — Pourquoi faire?

CONCHA, péremptoire. — Ça ne te regarde pas. Je te le dirai. Va vite. Et cache-toi bien. (Le Morenito obéit juste à temps pour ne pas être vu par le domestique de don Mateo qui descend et allume une grande lanterne dans le patio. Ainsi toute la partie derrière la grille se trouve éclairée ainsi que la grille elle-même. La rue est sombre, dans la nuit. Concha, à elle-même, pendant que le domestique allume.) Ah! ah! C'est trop fort. Elles m'ont mise dans une colère. « Il suffit d'avoir de l'argent... on achète une maison... on y met la femme qu'on veut... elle vous attend... on n'a plus qu'à choisir son heure... » Ah! ah! nous verrons bien!... Avec Concha Perez, ça ne se passe pas comme ça, mes petites!... Je ne serai jamais l'esclave d'un homme. Ça le changera, puisqu'il a eu tant de bonnes fortunes! (Au domestique, brusquement.) Eh bien, allez-vous-en; qu'est-ce que vous faites?

LE DOMESTIQUE. — Don Mateo devrait être là! Il m'avait dit de l'attendre, mademoiselle.

CONCHA, même jeu. — Eh bien, moi, je vous le défends. Je lui dirai que je vous ai renvoyé. Bonsoir.

Le domestique s'incline et s'en va. Seule, Concha Perez ferme les deux battants de la grille, en même temps elle rentre dans la maison, puis elle retire la clef. Pendant ce temps, elle fredonne:

Y si à mi no me diese la gana
De qué fuéras del brazo con el?
— Pués me iria con él de verbéna
Y à los toros de Carabanchel!

Elle s'interrompt; elle tend l'oreille. Dans la rue, maintenant noire et solitaire, se rapproche un pas. Concha, en pleine lumière, derrière la grille, rentre précipitamment dans une des ombres latérales du patio. A partir de ce moment précis, jusqu'à la fin du tableau, on percevra des accords lointains, puis proches, de mandolines gaies. Arrive don Mateo, enveloppé d'un manteau.

DON MATEO. — Que fait-elle?... Mon cœur bat comme celui d'un enfant... C'est doux d'arriver ainsi aux premières étoiles, chez sa maîtresse. (Il sonne à la grille.) Il y a de la musique dans la ville ce soir. Ne dirait-on pas que c'est pour moi?

Derrière la grille, venue du patio, et bien dans la lumière, paraît sans hâte Concha Perez.

CONCHA. — C'est vous, don Mateo?

DON MATEO. — Oui, mon cœur, c'est moi; ou plutôt non, car je me reconnais à peine tant je suis heureux.

CONCHA. — Tant que ça!

DON MATEO. — Ecoute ce bruit nerveux et fort, sous mon manteau; c'est celui de mon cœur qui bat.

CONCHA. — Pour moi! Jamais, alors, il n'a battu de pareille sorte ce cœur-là?

DON MATEO. — Jamais! Jamais. Ouvre vite cette grille, Concha. Mes lèvres tremblent.

CONCHA. — Patience. Baisez mes mains d'abord... Là! Là! A présent, baisez le bas de ma jupe et le bout de mon pied sous ma mule.

DON MATEO, souple, comme une esclave. — Puisque je t'aime, je peux bien t'adorer.

CONCHA. — C'est bien. Maintenant allez-vous-en.

Don Mateo recule d'un pas.

DON MATEO, la voix tremblante d'angoisse. — Conchita, ma fille... Tu ris, n'est-ce pas... Dis-moi que tu ris?

Conchita éclate de rire.

CONCHA. — Ah! oui, je ris! Je vais te le dire, tiens! s'il ne te faut que cela. Je ris! Je ris! Es-tu content? Je ris de tout mon cœur, écoute, écoute, comme je ris bien. Ah! Ah! Ah! Je ris comme personne n'a ri depuis que le rire est sur les bouches! Je me pâme, j'étouffe, j'éclate de rire! On ne m'a jamais vue si gaie. je ris comme si j'étais grise. Regarde-moi bien, don Mateo, regarde comme je suis contente.

Elle lève ses deux bras, fait claquer ses doigts dans un geste de danse.

DON MATEO, doutant de lui-même. — Voyons, je ne suis pas fou, voyons.

CONCHA. — Non, tu n'es pas fou, pauvre homme... Tu me vois comme je suis. Regarde... Libre! Je suis libre de toi! libre pour toute ma vie! Maîtresse de mon corps et de mon sang! (Don Mateo saisit la grille à pleines mains.) Oh! n'essaie pas d'entrer, la grille est solide. Mais ne t'en va pas encore. Reste là! J'étoufferais si je ne pouvais pas te dire ce que j'ai sur le cœur. (L'accent féroce dans sa victoire.) Don Mateo! J'ai l'horreur de toi. Je ne trouverai jamais assez de mots pour te dire combien je te hais. *Qué asco!* J'ai communié sept fois depuis le dernier hiver pour que tu meures le lendemain du jour où je t'aurais ruiné! Qu'il en soit de toi comme Dieu voudra! Je ne m'en soucie plus, je suis libre! Va-t'en, Mateo; j'ai tout dit. (Don Mateo reste immobile comme une pierre.) Va-t'en! Tu n'as pas compris? (Don Mateo ne lâche pas la grille, une espèce de râle vient sur ses lèvres. Concha comme folle de furie à son tour.) Tu ne veux pas t'en aller? Tu ne veux pas t'en aller? Eh bien, tu vas voir! (Elle appelle.) Morenito! (Le Morenito paraît sortant de l'ombre, Concha le saisit dans ses bras nus.) Le voilà mon amant! Regarde comme il est joli! et comme il est jeune, Mateo! Je l'adore! Il ne m'a rien donné! Je l'adore... Mon petit cœur, prends ma bouche... encore... Ah! qu'elle est douce, ma vie! Viens, viens!

Elle l'entraîne dans le patio, on ne les voit plus. Don Mateo s'est affalé sur les marches comme un mort. Les accords de mandoline et de guitare qu'on entendait se sont rapprochés et les joueurs d'instruments, deux matelots, deux femmes, entrent en jouant et en chantant. Ils ont des lampions.

UNE FEMME, s'amusant beaucoup. — Encore le même air! encore!

UN MARIN. — Oui! Le même air! Il est si gai!

Guitares. Mandolines.

LA FEMME, apercevant don Mateo. — Regarde celui-là. Il est soûl de xérès.

LE MARIN, à don Mateo. — Allons, lève-toi, danse avec nous.

Il saisit la main de don Mateo et le fait mettre debout.

LA 2e FEMME, éclatant de rire. — Ma parole, il ne se tient pas! Un verre de plus, il était mort!

Ils l'entourent deux secondes d'une ronde bruyante.

LA FEMME, à ses compagnons. — Allons! laissez-le! Il n'a pas même l'air de nous voir.

LE MARIN, à don Mateo. — Au revoir, camarade. Va te coucher, va... La liqueur était trop forte pour toi.

Ils continuent leur route, aux sons de leurs instruments. Don Mateo est resté debout, sans un geste.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Chez don Mateo Diaz. Une sorte de fumoir dont les meubles sont des divans. Pièce intime, discrète. Par une large fenêtre ouverte sur un jardin, pénètre le soleil d'une belle matinée.

Scène première

DON MATEO DIAZ, seul, puis FERGER

Il marche à travers la pièce, pâle, fatigué, fumant peut-être sa centième cigarette depuis la veille. Il parle seul, comme dominé par une douleur et une colère intense.

DON MATEO. — Le Morenito! Ah! si cette grille n'avait pas si bien résisté... Tous les deux... je les aurais tués tous les deux... Pas ensemble... Non... Lui le premier... Elle ensuite. (Il passe devant une glace et se contemple avec effroi.) Vingt ans de plus qu'hier!... C'est irrémédiable. Je suis un homme fini. (Il se laisse tomber sur un divan... puis brusquement, à voix basse.) Quelle garce!

Il a un geste violent qu'il réprime, il recommence sa promenade à grands pas. Silence. Un domestique

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, c'est l'ami de monsieur, M. Ferger. Il insiste pour être reçu.

DON MATEO, lointain. — Reçu? C'est impossible, je ne veux voir personne... personne!... (Le domestique s'incline et sort. Don Mateo, seul.) Qu'est-ce qu'il veut, à cette heure-ci!... (Il s'arrête, fait un effort de réflexion.) Si pourtant, cela peut-être vaudra mieux! (Il va à la fenêtre et appelle Ferger qui traverse le jardin.) Ferger, mon ami! Je vous demande pardon. Montez vite. Pour vous, je suis là.

LA VOIX DE FERGER, qui s'en allait. — Ah bien! J'étais désolé, vous savez.

Don Mateo va à la porte du fond, l'ouvre; paraît Ferger.

DON MATEO, tendant la main. — Vous allez bien?

FERGER, même jeu et entrant. — Très bien. Mais vous?

DON MATEO, navrant. — Oh! moi,... moi... Quelle question, mon ami. Regardez-moi.

FERGER. — Qu'y a-t-il? Vous m'effrayez? (Avec une sympathie sincère.) Don Mateo, je ne vous reconnais plus.

DON MATEO. — Vous ne savez rien. J'en suis à ne plus discerner ce que je veux ou non. Ainsi j'ai refusé de vous recevoir, puis une seconde après je vous ai appelé. Je suis un homme perdu, mon ami.

FERGER. — Mais non. Un homme comme vous n'abdique pas si facilement, que diable! Vous êtes jeune encore, riche, aimé...

DON MATEO, avec un sourire triste à mourir. — Il s'est passé du nouveau depuis notre dernière rencontre. Vous ne pouvez pas savoir.

FERGER. — Je vous demande pardon, je sais, — même la scène d'hier soir derrière la grille. C'est pourquoi je suis venu ce matin. Je vous l'avoue, j'avais presque peur.

DON MATEO. — Peur? Oui, je me serais tué cette nuit, vraiment, si la colère ne m'avait soutenu. C'est la *pire* des femmes, vous m'entendez bien? la pire des femmes de la terre. Je n'ai plus qu'un espoir, qu'une consolation au cœur: c'est que, le jour de sa mort, Dieu ne lui pardonnera pas.

FERGER. — Vous l'aimez encore!...

DON MATEO, sombre. — Oh! non, je vous le jure! Je vois clair dans son jeu. Une âme de rouée et de coquine par laquelle j'ai vécu les heures les plus lamentables... Mais celle d'hier... (Avec une explosion de fureur.) Ah! celle-là!...

Il se domine.

FERGER. — Celle-là vous guérira des autres. Puisque toute une nuit est passée déjà, vous êtes sauvé, je suis tranquille; le plus dur est souffert.

DON MATEO, suivant une idée. — Peut-être. Mais, voyons, qui vous a si bien renseigné? Je m'étonne.

FERGER. — Je n'aurais rien su de l'aventure si, par hasard, hier je n'étais retourné au baïle voir quelques danses. Cadiz ne vaut pas Séville, on s'y ennuie. J'étais là depuis une heure, il allait être la mi-nuit. Je dois dire qu'on parlait de Concha Perez. Les habitués se plaignaient fort qu'elle leur fût enlevée, on vous maudissait sans vergogne. Les autres danseuses, nulles, ou peu s'en faut. Tout à coup la porte s'ouvre, paraît Le Morenito très en train, faisant sonner des pièces d'or, les vôtres, sans doute. On s'étonne, on l'entoure; d'où vient cette fortune? Ses sœurs bondissent de joie. Il parle. Il raconte toute l'affreuse scène, comment vous étiez derrière la grille, comment Concha Perez s'est frottée sur lui. Bref, il n'oublie aucun détail. Toute la salle éclate de rire. Moi, je me lève, je cours chez vous, personne!

DON MATEO, d'abord calme en apparence, puis serrant les poings. — Oui, j'ai erré dans la nuit, longtemps. Je ne suis rentré que vers l'aube. Et, pendant que j'allais ainsi dans ma douleur, on la moquait au fond d'un bouge à matelots! Cela, d'ailleurs!... Je n'en suis plus à compter les affronts, maintenant. Comment n'ai-je pas tué cent fois cette coquine? C'est bien le signe suprême de la toute-puissance féminine que cette immunité dont nous cuirassons les femmes. L'une d'elles vous insulte à la face, elle vous outrage, saluez. Elle vous frappe: protégez-vous, mais évitez qu'elle se blesse. Elle vous ruine: laissez-la faire. Elle vous trompe: n'en révélez rien, de peur de la compromettre. Elle brise votre vie: tuez-vous s'il vous plaît! Mais que jamais par votre faute la plus fugitive souffrance ne vienne endolorir la peau de ces êtres exquis et féroces pour qui la volupté du mal surpasse presque celle de la chair. Les Orientaux ne les ménagent pas comme nous, eux qui sont les grands voluptueux. Je les admire.

FERGER. — En attendant, qu'allez-vous faire?

DON MATEO, froid tout d'un coup. — Continuer à vieillir, commencer à pourrir, et puis...

FERGER. — Halte-là! Comme vous y allez! Eh! mais j'ai bien fait de venir, moi. Je rentre en France dans huit jours. Vous êtes mon ami et votre Espagne est si belle, elle m'a donné parfois tant d'émotion... il faut que je rende à un de ses enfants le bien qu'elle m'a fait! Permettez-moi d'agir en vieux camarade, qui voit clair et qui conseille. Pour vous, Concha Perez doit être morte. Il n'en faut plus parler. Le carnaval revient dans trois semaines, voici plus d'un an que vous subissez le pire amour,... eh bien, rayez cette année-là; elle ne compte pas; dites que vous avez fait une maladie de douze mois et que vous êtes guéri.

DON MATEO. — Facile à dire... Mon amour pour Concha Perez s'est changé en mépris, en rancune, peut-être en haine, mais il me tient. Vous me connaissez à l'ordinaire calme et froid, n'est-ce pas, Ferger? Eh bien, aujourd'hui des sentiments tumultueux sont en moi. Je fus tellement le jouet de cette... Tenez, au musée de Madrid, la toile de Goya: quatre femmes en jupe espagnole, sur une pelouse de jardin, tendent un châle par les quatre bouts et y font sauter, en riant, un pantin grand comme un homme... Cet homme, c'est moi.

FERGER. — C'est moi aussi. C'est nous. C'est l'homme. Qu'est-ce qu'une histoire d'amour: la femme et le pantin. Nous sommes tous pendus à la même ficelle. Mais vous, sauf de l'aventure dernière, ne vous plaignez pas trop. Je connais votre histoire. Peu d'entre nous furent aimés davantage. Voyons... voyons... Bianca Romani; celle-là vous adorait. Entre nous, vous avez été cruel pour elle, injuste.

DON MATEO. — Je me le suis reproché souvent. C'était une maîtresse facile et douce.

FERGER. — Elle vous aime toujours, vous savez. Ne secouez pas la tête. A l'heure présente, Bianca Romani vous serait nécessaire. Elle habite une villa dans le faubourg. Vous êtes la destinée de cette femme; elle vous suit partout; elle attend son heure. Voulez-vous que j'aille la chercher? Elle viendrait à l'instant même, j'en suis sûr.

DON MATEO. — A quoi bon?

FERGER. — Elle vous aime. Elle vous sera tendre et fidèle. Oui, oui, je sais, dans les premiers temps, ça vous changera. Mais vous vous y ferez, mon pauvre ami. Une idée! Venez avec elle et moi en France. Ça vous calmera. Puis tous les deux vous partirez pour l'Italie. Dans le pays où elle est née, elle sera deux fois plus belle. Ce sera une autre Bianca. Et puis l'Italie a la volupté douce; vous y prendrez un bain de fadeur, Espagnol que vous êtes. Allons, est-ce dit? Je vais la chercher.

DON MATEO. — Je ne l'aime plus.

FERGER. — Je crois qu'elle s'en doute. Mais c'est une créature fidèle, un vrai caniche sentimental.

Soyez seulement affectueux; ayez l'air content de la revoir. Elle saura s'y prendre, vous finirez bien par l'aimer un peu.

DON MATEO, avec amertume. — Ce sera la femme de mes cheveux gris.

FERGER. — Elle vous teindra. J'y vais?

DON MATEO, subissant, plus qu'il ne décide. — Allez, mon cher ami; je ne suis guère en état, moi, de prendre une décision.

FERGER. — J'ai ma voiture. Avant une demi-heure je vous ramène Bianca Romani. Mais promettez-moi du moins que pour Concha Perez...

DON MATEO. — Ah! Celle-là! C'est fini.

FERGER, sortant déjà. — Je le souhaite... A présent vous pouvez lui échapper encore. Mais demain!... Dans ces maladies-là, rien n'est terrible comme la deuxième rechute. On n'en revient pas.

DON MATEO, lui serrant la main. — Je vous attends avec Bianca, si elle veut bien vous suivre.

FERGER, souriant. — Soyez tranquille.

Il sort.

Scène II

DON MATEO, seul.

DON MATEO, pensif, puis s'exaltant. — Bianca Romani!... Je voudrais vivre seul pour toujours. Je voudrais aller sous les fenêtres de l'autre et guetter... Elle m'a tué! Elle en tuera d'autres... Si je voyais un amant s'en approcher, j'irais à lui, sans le connaître, je lui parlerais comme à un frère en danger: « Retournez sur vos pas! Si vous ne voulez pas que le jour où nous sommes partage votre passé d'avec votre avenir en deux moitiés de joie et d'angoisse, n'approchez pas Concha Perez! Si vous n'avez pas encore éprouvé jusqu'à l'extrême la folie qu'elle peut engendrer et maintenir dans un cœur humain, n'approchez pas cette femme! fuyez-la comme la mort! laissez-moi vous sauver d'elle! ayez pitié de vous, enfin! »

Au fond paraît Concha Perez. Sa toilette est celle, à peu près, d'une jeune Française élégante. Elle est claire et gaie.

Scène III

DON MATEO, CONCHA PEREZ

CONCHA, entrant. — Bonjour.

DON MATEO. — Toi.

CONCHA. — Tu as l'air surpris? Pas tant que moi. J'étais venue savoir comment tu étais mort. Je croyais que tu m'aimais davantage, et que tu te serais tué dans la nuit. (Avec une moue de dédain.) Il paraît que tu es lâche. (Elle s'assied. Don Mateo ferme la fenêtre. Concha, qui vient négligemment de goûter au chocolat, presque à elle-même.) Mais quelle mine tu me fais? Pourquoi? Tu n'as pas l'air gai... Moi, j'ai été heureuse toute la nuit... Il est joli, le Morenito. Voyons, tu l'as vu, tu le sais bien. Il a des yeux brillants avec de longs cils; cela fait le regard profond. Et puis, il n'a pas encore de moustaches, sa bouche est bien faite, ses dents blanches... Toutes les femmes se passent la langue sur les lèvres quand elles le voient si gentil... Il dort en ce moment, il se repose... C'est bien naturel, il ne m'a pas quittée depuis hier... (Pendant qu'elle parle ainsi, l'air provoquant, don Mateo s'est éloigné de la fenêtre close par lui, il s'est dirigé vers la porte du fond et l'a fermée. Alors il est revenu, pâle, vers Concha Perez; il est près d'elle aux derniers mots qu'elle dit. Une colère folle flambe dans ses yeux. Son bras se lève. Concha Perez reçoit le soufflet. Silence. Concha Perez, se reculant affolée d'abord, puis furieuse.) Toi... toi... Mateo... tu me fais cela... Sois tranquille! Tu ne me toucheras pas deux fois.

Elle se baisse, fouille dans sa jarretière où tant d'Espagnoles cachent une petite arme; mais déjà don Mateo, étreignant ses poignets de la main gauche, l'a fait tomber à genoux.

DON MATEO, penché sur elle. — Ecoute bien, Concha Perez! tu m'as fait souffrir au delà de toute patience humaine, tu as inventé des tortures morales pour le seul homme qui t'ait passionnément aimée. J'ai tout supporté comme un esclave imbécile. En voilà assez. Je te déclare que je vais te posséder par la force et que... (Elle pousse un cri horrible.) Mais crie donc! Tu peux crier!

CONCHA, se débattant. — Jamais! Jamais je ne serai à toi! Tu me fais horreur! Je te hais comme la mort. Je te hais plus qu'elle. Assassine-moi donc. Tu ne m'auras jamais.

Don Mateo, en silence, complètement égaré, commence à la frapper à grands coups réguliers comme un paysan qui bat au fléau. Longtemps, Concha Perez ne crie plus. Elle pleure comme une petite fille. Quand il cesse, elle est à genoux, les mains près des joues, les yeux levés vers don Mateo. Ses lèvres tremblent au point qu'elle ne peut parler.

DON MATEO. — Moi! J'ai battu une femme! J'ai battu une femme!

CONCHA, d'une voix comme un souffle. — Oh! Mateo! Comme tu m'aimes! (Elle s'approche, toujours sur les genoux, et murmure:) Pardon, Mateo... Pardon, je t'aime aussi... Regarde-moi, je t'en supplie. Pardon pour tout ce que je t'ai fait. Je ne savais pas... Je puis te le dire, maintenant. J'étais folle... Tu as donc bien souffert pour moi?... Pardon, pardon... pardon, Mateo!

DON MATEO. — Pardon? Quand es-tu sincère? Hier? Aujourd'hui? Comment te croire?

CONCHA. — Aide-moi à me lever, mon cœur... La scène de la grille n'était qu'une comédie pour te faire mal... des filles stupides m'avaient exaspérée contre toi. Je puis te le dire maintenant. J'étais jalouse, et je t'en voulais d'avoir connu d'autres femmes. Et surtout, et surtout... je ne voulais pas t'aimer parce que, toi, tu m'aimais... Alors j'inventais pour te faire souffrir. Mais j'étais bien trop orgueilleuse pour prendre un Morenito. Je l'ai renvoyé avec des pièces d'or et j'ai pleuré ton départ. Je te le jure, Mateo. Je suis à toi. Je serai ta femme ce matin si Dieu le veut. Je n'ai jamais dit cela... qu'à toi.

DON MATEO. — Je suis épouvanté. Je ne sais plus ce qui se passe, ce que je vois, ce que j'entends.

CONCHA. — Essaye de voir clair dans ma pauvre petite âme. Moi, je m'y perds. J'en suis sûre, c'est un démon qui me poussait à faire le mal. L'amour, c'est une guerre, tu comprends? (A ce moment, ses regards se fixent plus loin que la fenêtre, sur un point du jardin.) Qui est-ce qui vient là-bas? Cet homme?

Sa voix déjà s'est durcie.

DON MATEO, à part. — Ferger... Il précède Bianca sans doute...

Il a perdu toute volonté.

CONCHA, brève. — C'est une visite? Tu vas recevoir?

DON MATEO, ferme et honteux. — Non, non, personne. (Le domestique paraît. Mateo, au domestique.) Je ne reçois plus avant nouvel ordre. Si l'on insiste, dites que je suis parti en voyage, à l'instant même... pour longtemps, et qu'il est inutile de revenir. Allez.

CONCHA, méchamment. — Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là? te donner de mauvais conseils, contre moi, peut-être?

DON MATEO, la tête basse. — Non. D'ailleurs, maintenant...

CONCHA. — Maintenant, nous avons l'amour!... L'amour que je ne connais pas! que j'ai refusé à tous! que je te donne à toi!... Mon beau Mateo!... Mon amant!... Que tu m'as bien battue, mon cœur! Que c'était doux! Que c'était bon!... Tu m'aimeras? Dis-le-moi de ta bouche?... Et, quand tu m'aimeras, tu me battras encore? Promets-le-moi! Tu me battras bien! Tu me tueras! Dis-moi que tu me tueras!

RIDEAU

Concha. Don Mateo.

Don Mateo : « *Moi! j'ai battu une femme! J'ai battu une femme!* »

LE VEILLEUR DE NUIT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

SACHA GUITRY

A OCTAVE MIRBEAU
S. G.

M. SACHA GUITRY
dans le *Veilleur de nuit* (rôle du peintre).

Le Veilleur de nuit *a été représenté pour la première fois le 2 février 1911 au Théâtre Michel.*

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR A. BERT. — PORTRAITS PAR E. BROD

Copyright by Sacha Guitry, 1911.

PERSONNAGES

Elle	Mme Madeleine Dolley.
Monsieur	M. Harry Baur.
La bonne	Mme Charlotte Lysès.
Jean	M. Sacha Guitry.
Invités	Mmes Rose Grane, Vernières, Miss Bennett, Charmoy.
	MM. Prad, Cornely, Davry, *etc.*

La bonne. Elle.

La bonne, téléphonant : « *Je ne puis que confirmer à Monsieur le chose... Madame dort du sommeil de l'innocence...* »

LE VEILLEUR DE NUIT

ACTE PREMIER

Le rideau s'ouvre sur le grand salon d'un hôtel particulier, à Paris, au cours d'une soirée que la maîtresse du logis offre à ses amis. Dans l'éblouissement des lumières, on chante, on danse, on joue aux cartes, on bavarde...

Parfois un bout de dialogue, une phrase, un mot, passent la rampe...

UN INVITÉ. — Ah! Oui, elle est jolie!

UN AUTRE. — Où est-elle donc, en ce moment?

UNE GRANDE FEMME MAIGRE. — Elle a emmené Georgette dans sa chambre pour la recoiffer!

UN GROS GARÇON BLOND. — Dieu, qu'il fait chaud!

UNE PETITE BRUNE. — Vous connaissez son amant?

UNE BLONDE FANÉE. — Non. Je sais seulement qu'il est âgé et qu'il est riche.

LA PETITE BRUNE. — Ça se voit!

LA BLONDE FANÉE. — Ça se voit trop!

LA GRANDE FEMME MAIGRE. — Gaston, vous chantez faux!

LA BLONDE FANÉE. — Elle doit coucher avec tout le monde, car je ne lui connais aucun amant de cœur.

UN JEUNE HOMME. — Oh! Que vous êtes méchante!... Si elle trompait le vieux, je le saurais!

LA PETITE BRUNE. — Elle vous l'aurait dit?

LE JEUNE HOMME. — Non, elle me l'aurait prouvé.

LA BLONDE FANÉE. — Vous aussi, vous êtes amoureux d'elle?

LA PETITE BRUNE. — Tous, ma chère, tous!

LA BLONDE FANÉE. — Je ne connais pas une fille plus apprêtée, plus chichi, plus maniérée...

LA PETITE BRUNE. — Et ce doit être pourtant une fille naturelle!

ELLE, entrant. — Oh! mon Dieu, mon Dieu... trois femmes ensemble... qui causent chez moi... je suis perdue!...

TOUS. — Oh!...

ELLE. — Vous ne disiez pas de mal de moi?

UN INVITÉ. — Oh! non...

ELLE. — Vous avez donc tout dit déjà!

LA BLONDE FANÉE. — Eh bien, si... on a dit que vous étiez maniérée, apprêtée, chichi,... on a ajouté que vous étiez une fille naturelle, et que vous deviez avoir un grand nombre d'amants, puisqu'on ne vous en connaissait aucun!

ELLE. — Qu'elle est drôle, cette Lucie...

LA PETITE BRUNE. — Dites-moi, qu'est-ce que c'est que ça?

Elle désigne du doigt une fresque inachevée qui se trouve à droite du spectateur.

ELLE. — Ah! vous n'étiez pas là, c'est vrai, quand j'ai expliqué ce que c'était que ça... bon, je vais recommencer pour vous. Ceci est un panneau, une sorte de fresque, que je fais exécuter par un artiste de grand talent... voilà! Je n'aurais pas voulu recevoir avant que le panneau fût complètement achevé... mais, comme l'habitude est prise de venir ici tous les huit jours... ma foi, je vous ai laissés venir!

LA GRANDE FEMME MAIGRE. — Ces petites fêtes sont d'ailleurs charmantes...

La sonnerie violente du téléphone interrompt brusquement les conversations.

ELLE. — C'est le téléphone!

UN INVITÉ. — J'y vais!

ELLE. — Vous êtes fou... Chut... Tous... je vous en prie, silence...

LA BLONDE FANÉE. — C'est le vieux qui téléphone!

LA PETITE BRUNE. — On va rire!

Une femme de chambre paraît alors. C'est une femme de chambre, mais elle a tout à fait l'air d'une bonne. Elle est hideuse, elle a l'accent bordelais et elle tient en ses bras l'appareil téléphonique qu'elle balade au bout du fil.

LA BONNE. — Voilà monsieur!

TOUS. — Quoi?

LA BONNE. — A l'appareil!

ELLE. — Qu'avez-vous répondu?

LA BONNE. — J'ai dit que madame dormait...

ELLE. — Et alors?

LA BONNE. — Monsieur a dit qu'il fallait m'en assurer. Eh bien, je m'en assure... je vois que madame dort profondément, je vais le dire à monsieur... je n'ose pas ajouter que madame est en train de rêver qu'elle a une soirée chez elle...

ELLE. — Non, il vaut mieux pas!... Répétez seulement à monsieur que je dors!

LA BONNE, téléphonant. — Allô, allô... monsieur, je viens d'entr'ouvrir la porte de la chambre à coucher de madame et je ne puis que confirmer à monsieur la chose... madame dort du sommeil de l'innocence... Bien, monsieur. Monsieur avait-il quelque chose de grave à dire à madame?... C'était seulement pour lui dire bonjour... Ce n'était pas extrêmement grave, comme on dit chez nous... J'espère que monsieur est en bonne santé... Monsieur n'avait pas très bonne mine hier... Monsieur ferait peut-être bien de prendre un médicament que le journal indiquait l'autre matin... un flacon à peu près grand comme ça... Monsieur voit...

ELLE. — Assez! en voilà assez!

LA BONNE. — Bien, madame... Oh! pardon, monsieur, je vous ai appelé madame sans le faire exprès... A aujourd'hui même, c'est cela, monsieur, et je signe: votre servante dévouée, Félicie! (Elle raccroche le récepteur.) Pourquoi ne pas faire les choses correctement!

LA PETITE BRUNE, à part. — Ce vieillard est un fou... il téléphone à sa maîtresse pendant la nuit, pour lui dire bonjour!

ELLE, à la bonne. — Félicie, vous devriez être couchée déjà.

LA BONNE. — Je cause à l'office, avec les chauffeurs de ces dames!

LA BLONDE FANÉE. — J'espère qu'ils se tiennent bien, eux?

LA BONNE. — Hélas!

Elle sort.

UN INVITÉ. — Quelle est cette effroyable personne?

LA PETITE BRUNE. — C'est la bonne, mon cher! c'est l'unique bonne... c'est la confidente. Elle a toute la confiance de notre amie! Elle est ici depuis dix ans! Tout lui est permis.

LA GRANDE FEMME MAIGRE. — Elle a une touche!

LA PETITE BRUNE. — On ne peut pas tout avoir!... En voilà une qui pourrait nous renseigner sur les amours de notre belle hôtesse...

UN INVITÉ. — Ah! oui?

LA PETITE BRUNE. — Dame!

LA BLONDE FANÉE. — Je saurai tout ce soir par mon chauffeur!

UN JEUNE HOMME. — J'irai vous voir demain!

UN INVITÉ. — Il ne faut pas nous le dissimuler, ce coup de téléphone imprévu a jeté un petit froid...

ELLE, descendant. — Mais non, mais non!

UN INVITÉ. — Si, resplendissante beauté... ce coup de téléphone a jeté un petit froid! Mais... il nous a fait souvenir qu'il existait dans votre vie un monsieur riche et âgé... que ce monsieur riche et âgé possédait pour maîtresse la plus belle des créatures et que, vraiment, le partage s'imposait!

ELLE. — Chut! Chut! voyons...

LES HOMMES. — Il a raison! Il a raison!

LE GROS GARÇON BLOND. — Cette existence ne peut plus durer! Nous vous adorons tous les trois...

LA PETITE BRUNE. — Ah! Le fait est qu'ils en sont insupportables! Ça devient même grossier pour nous!

LES HOMMES. — Oh!

LA BLONDE FANÉE. — Oui, oui, grossier!

LA GRANDE FEMME MAIGRE. — Nous sommes complètement dédaignées! Il faut absolument que ça finisse!

ELLE. — Comment cela peut-il finir?

LA PETITE BRUNE. — Comment? Il n'y a qu'un moyen... il faut que vous choisissiez l'un de ces messieurs...

ELLE. — Et que je devienne sa maîtresse?

TOUS. — Oui! Oui! Oui!

ELLE. — Ah! mais non...

TOUS. — Pourquoi?

ELLE. — Mais parce que j'ai dix amoureux fervents... or, le jour où l'un des dix sera devenu mon amant... ce sera fini!

LA BLONDE FANÉE. — Quoi, fini?

ELLE. — Ils ne me feront plus la cour! Celui qui sera devenu mon amant ne me fera plus la cour, parce qu'il n'aura plus rien à obtenir de moi, et les neuf autres cesseront de m'adorer parce que je les aurai délaissés! Non! non! non!... je ne dis pas: « jamais... », je dis: « non! »

UN INVITÉ. — Même pas moi ?

TOUS. — Oh!

L'INVITÉ. — Quoi?... je suis de la classe, moi... il y a six mois que j'attends...

ELLE. — Ce n'est pas une raison!

TOUS. — Ah!

LA PETITE BRUNE. — Alors, dites-nous celui qui a le plus de chance?

L'INVITÉ. — C'est l'ancien!

LA BLONDE FANÉE. — On vous a déjà dit que non!

LE GROS GARÇON BLOND. — Moi, j'ai des raisons de croire que je suis désigné...

ELLE. — Eh bien, non... celui qui me plaît le plus, c'est ce gosse...

TOUS. — Oh!

UN JEUNE HOMME. — Moi?

UN INVITÉ. — Oh! C'est honteux! C'est la première fois qu'il vient!

ELLE. — Oui, mais il m'a dit tout à l'heure une chose très gentille...

TOUS. — Quoi donc?

ELLE. — Il m'a dit: « Je suis vierge! »

LA BLONDE FANÉE. — Il m'a fait ce coup-là il y a un an!

TOUS. — Oh!

ELLE. — Je vous permets tout de même de m'embrasser dans le cou...

Le jeune homme s'approche d'elle, mais un violent coup de cloche l'arrête. Stupeur générale. Grand silence.

LA PETITE BRUNE. — Si c'était le vieux...

LA BLONDE FANÉE. — Ce serait trop beau!... Quelle rigolade!

ELLE. — On monte... ne bougeons pas!

LA PETITE BRUNE. — Comme vous êtes pâle!

ELLE. — Dame!

LE JEUNE HOMME. — J'allais juste l'embrasser... c'est pas de veine!

ELLE. — On vient par ici... Oh! mon Dieu...

La porte s'ouvre et Jean entre. Jean doit avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, il porte un costume de velours, un grand chapeau, de longs cheveux, et il a le sourire. Etonnement de tous.

JEAN. — Je vous demande pardon...

ELLE. — Qui êtes-vous, monsieur?

JEAN. — Qui je suis, madame?... Je suis le peintre qui travaille à ce panneau dont vous avez accepté l'esquisse.

ELLE. — Ah! parfaitement!... Je n'avais pas encore eu le plaisir de vous rencontrer. Vous avez donc oublié quelque chose?

On rit.

JEAN. — Non, madame... je crois avoir sur moi tout ce dont j'ai besoin pour plaire et pour me défendre...

ELLE. — Je vous demandais si vous n'aviez rien oublié, chez moi...

JEAN. — Non, madame!

ELLE. — Alors, qu'est-ce que vous venez faire?

JEAN. — Je viens travailler au panneau que vous m'avez commandé.

On rit de nouveau.

ELLE. — A cette heure-ci?

JEAN. — Mon Dieu, oui, madame...

UN INVITÉ. — Vous peignez donc pendant la nuit, monsieur?...

JEAN. — Quelle nuit, monsieur?...

L'INVITÉ. — Cette nuit-ci!

JEAN. — Elle est morte, monsieur...

ELLE. — Qui ça?

JEAN. — La nuit, madame! Il n'est pas, je le vois, aussi tôt que vous croyez.

ELLE. — Quelle heure est-il donc?

JEAN. — Huit heures trente-cinq du matin, madame!

On a ouvert les rideaux qui laissent passer un jour éblouissant. On éteint les lumières. Consternement général.

TOUS. — Oh!

JEAN. — Je suis un peu moins ridicule maintenant que nous sommes deux, le jour et moi! Je viens ici pour travailler, madame, à l'heure convenue... mais si ces messieurs n'ont pas achevé leurs travaux...

L'INVITÉ. — Vous êtes bien arrogant, monsieur...

JEAN. — Oh! Monsieur, regardez-moi et regardez-vous... vous êtes blanc comme votre chemise et moi je sors de mon lit et j'ai le sang fouetté par l'air frais du matin... la lutte serait inégale!... Dois-je rester, madame?...

ELLE. — Oui, monsieur... au revoir... au revoir... au revoir...

Elle accompagne ses amis qui s'en vont penauds, gênés, vexés et blêmes. Resté seul, Jean ouvre sa boîte de couleurs et prépare ses pinceaux. Elle rentre.

JEAN. — J'ai interrompu votre fête, madame... je vous demande pardon...

ELLE. — Mais pas du tout, pas du tout... voyons, vous plaisantez!... J'étais honteuse,.

JEAN. — De quoi, madame.

ELLE. — De cette rencontre du travail et de l'oisiveté...

JEAN. — Mais pourquoi?

ELLE. — Je vous assure, j'en étais gênée...

JEAN. — Oh!

ELLE. — Nous devrions être couchés à cette heure-ci!

JEAN. — Nous, madame?

ELLE. — Non, je dis: « nous »... mes amis et moi!

JEAN. — Ah! oui! Je vous demande pardon!

ELLE. — Ça va faire très bien, n'est-ce pas, votre peinture, là...

JEAN. — Mais, je l'espère, madame... je ne saurais trop l'espérer!

ELLE. — Votre esquisse est ravissante... c'est une chose à la fois délicate et originale...

JEAN. — Je vous remercie, madame...

ELLE. — Mon architecte m'en avait déjà communiqué plusieurs, que j'avais refusées... la vôtre m'a plu du premier coup!... J'aurais voulu pouvoir vous féliciter de vive voix... vous dire que je l'acceptais... et vous recevoir ici... mais, chaque fois, vous êtes venu à des heures impossibles...

JEAN. — Le matin!

ELLE. — Eh oui... il a fallu, pour que nous nous rencontrions, cette coïncidence...

JEAN. — ... que je bénis!... En effet, je suis venu, ce matin, un peu plus tôt que de coutume.

ELLE. — Généralement, vous venez travailler?...

JEAN. — A neuf heures!

ELLE. — A neuf heures! Vous pensez... c'est fou... je suis déjà couchée à cette heure-là!

JEAN. — Si j'avais su! (Un temps.)

ELLE. — Si je me couchais tous les matins à neuf heures... je ne pourrais pas résister...

JEAN. — A quoi, madame?

ELLE. — A la fatigue, pardi!...

JEAN. — Ah! Vous êtes fatiguée en ce moment, madame?...

ELLE. — Mais oui... ça vous surprend?

JEAN. — Oui et non... c'est-à-dire que... il m'est arrivé de passer des nuits blanches... et j'ai eu chaque fois l'impression que la fatigue se fatiguait d'attendre et qu'elle s'en allait vers trois heures ou quatre heures du matin... pour ne reparaître que plus tard! Et je crois que, entre le départ et le

retour de la fatigue, on jouit d'une exceptionnelle lucidité...

ELLE. — Peut-être... oui...

JEAN. — Vous ne vous sentez pas nerveuse, madame... en ce moment?...

ELLE. — Je n'y pensais pas...

JEAN. — Vous n'avez pas l'impression que vous feriez facilement... comment dirais-je... un effort...

ELLE. — Oui... oui...

JEAN. — N'est-ce pas?... L'insomnie développe d'une façon passagère, mais indiscutable, le goût, l'odorat, le toucher!... Sentez cette fleur, madame... vous allez voir.

ELLE. — C'est exact!...

JEAN. — Et, en somme, madame... nous devons être, à peu près, dans le même état... moi, parce que j'ai dormi... et vous, parce que vous n'avez pas dormi!...

ELLE. — C'est possible!...

JEAN. — Je le souhaite...

ELLE. — Pourquoi le souhaitez-vous?

JEAN. — Parce que je me sens très bien, en ce moment... moi!... (Un temps.)

ELLE. — Vous n'avez pas soif?

JEAN. — Non, madame, merci!

ELLE. — Moi, oui...

JEAN. — Moi aussi, alors...

ELLE. — Tenez... Non, non, ne vous dérangez pas...

Elle va lui porter un verre de champagne.

JEAN. — Merci!...

ELLE. — Est-ce que vous n'êtes pas du Midi, comme moi?

JEAN. — Non...

ELLE. — Ah!

JEAN. — Mais ça ne fait rien... nous sommes tout de même du même pays... La France!... Pourquoi limiter à une province la joie de se retrouver!

ELLE. — Oui, mais enfin, c'est moins extraordinaire que nous soyons tous les deux Français... que si nous étions de la Gascogne... ou du Poitou...

JEAN. — Tout ça dépend, madame... tout ça dépend du désir qu'on a de se lier... vous allez voir... Ainsi, tenez... on peut très bien dire: « Comment, vous êtes Française, madame!... mais, alors, vous connaissez de nom Angers... et Bordeaux?... »

ELLE. — Mais oui...

JEAN. — Vous devez connaître aussi Edmond Rostand...

ELLE. — Naturellement...

JEAN. — Et l'Arc de triomphe... et la place de la Concorde et la ville de Dieppe...

ELLE. — Mais oui...

JEAN. — Oh! madame, quelle joie de se retrouver... oh! Permettez-moi de vous baiser la main...

ELLE. — Mais... oui... (Il lui baise la main.)

JEAN. — Eh bien, voilà.. nous sommes beaucoup plus intimes qu'il y a cinq minutes!

ELLE. — ?...

JEAN. — Vous n'êtes pas fâchée, madame, de ce que je viens de me permettre de...

ELLE. — Non, mais ça m'étonne...

JEAN. — Oh! madame, ça, il ne faut pas que cela vous étonne...

ELLE. — Pourquoi?

JEAN. — Parce qu'on ne peut pas se fâcher avec moi.

ELLE. — Pourquoi donc?

JEAN. — Je n'en sais rien... mais c'est indiscutable!... Je peux ne pas plaire physiquement... mais pour ce qui est d'être sympathique... je ne crains personne!... Et, d'ailleurs, tenez... je crois que je suis l'homme le plus plein de qualités qui existe, moi... Ah! oui... Je suis courageux, travailleur, honnête...

ELLE. — Modeste...

JEAN. — Oui, madame, modeste, très modeste, parfaitement, vous l'avez remarqué vous-même tout de suite! Je ne me connais pas de défaut... c'est comme ça, c'est comme ça... Je ne suis même pas menteur...

ELLE. — Vous devez être très malheureux d'être parfait?

JEAN. — Pas plus qu'un autre d'être imparfait et pas moins!... De même que les paresseux essaient en vain de travailler... mois j'essaie en vain de ne rien faire! C'est la même chose!... C'est comme pour le courage... je n'y peux rien! J'ai déjà sauvé la vie à quatre personnes...

ELLE. — C'est très bien.

JEAN. — Oui!... Je n'en ai retiré ni profit ni honneur...

ELLE. — Vous n'avez pas cherché à avoir une décoration?

JEAN. — Non, je vous dis que je n'ai pas de défaut!

ELLE. — Et, en amour?

JEAN. — Oh!

ELLE. — Vous êtes parfait aussi?

JEAN. — Alors, là, madame, ça devient fou!

ELLE. — Quoi donc?

JEAN. — Je suis affligé d'une délicatesse telle que mes aptitudes physiques doivent s'incliner, si j'ose dire, devant elle.

ELLE. — C'est-à-dire?

JEAN. — C'est-à-dire, madame, que le jour où j'en aurai assez de cette implacable perfection, je deviendrai l'homme le plus lâche, le plus infâme, et je fabriquerai de la fausse monnaie...

ELLE. — Allons donc!

JEAN. — Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, madame, que de servir d'exemple... vous ne savez pas ce que c'est que de s'entendre dire: « Ah! ce n'est pas toi qui aurais fait ça! » Il paraît que je ne peux rien faire de mal... ni prendre la femme d'un ami, ni boire un verre de trop, ni parcourir une lettre qui ne m'est pas adressée... il paraît que je ne peux même pas me coucher tard, madame!...

ELLE. — Est-ce que vous pouvez parler longtemps?

JEAN. — Je sais très bien me taire avec les imbéciles!... (Un temps.) Et puis, alors... il y a une chose... que je fais... admirablement...

ELLE. — Quoi?

JEAN. — L'amour...

ELLE. — Ah! oui?

JEAN. — Oui!

ELLE. — C'est amusant!

JEAN. — Ça peut être bon à savoir...

ELLE. — Pour qui?

JEAN. — Pour... heu... Vous devez avoir des amies?

ELLE. — Vous vous vendez?

JEAN. — Oh! Ça, je peux pas! Dites-leur... je voudrais, tiens, pardi... mais je peux pas... non, je me donne!

ELLE. — Ah! ça, c'est bien, c'est magnifique...

JEAN. — Je dirai plus, madame, c'est grand!

ELLE. — Ah?

JEAN. — Oui!

Ils se regardent dans les yeux assez longtemps.

La bonne. « *Tenez... ne vous dérangez pas.* »

ELLE. — Il vous faudra combien de temps pour peindre le panneau?

JEAN. — Le temps que vous voudrez, madame!

Un temps.

ELLE. — Je tombe de fatigue!

JEAN. — C'est très fatigant!

ELLE. — A demain, peut-être, si je suis déjà levée... ou pas encore couchée...

JEAN. — A demain, madame... (Elle sort lentement. Il est seul. Il est remonté au haut de son échelle.) Pourquoi plutôt demain???

ELLE, rentrant. — Pouvez-vous finir le panneau dans votre journée?...

JEAN. — Au besoin, madame... oui...

Un temps.

ELLE. — De cette façon, vous n'aurez pas à revenir...

JEAN. — Bien, madame...

ELLE. — J'aime mieux ça!

JEAN. — Moi aussi!

Elle sort.

JEAN. — Ça va être commode de travailler dans l'état où je suis...

La bonne entre.

LA BONNE. — Bonjour, peintre!

JEAN. — Bonjour, femme de chambre!

LA BONNE. — Eh bien, mais dites donc... comme on dit chez nous: ça avance!

JEAN. — De quoi parlez-vous?

LA BONNE. — De votre peinture!

JEAN. — Ah! oui! Ça avance, comme on dit chez vous! Ça avance lentement, ainsi qu'il est de règle dans la confection des œuvres artistiques dont la base fondamentale est subordonnée à l'élévation proportionnelle et à la graduation systématique des corps étrangers qui la composent et qui diminuent, de ce fait même, avec une régularité qu'on pourrait appeler de l'auto-subdivision!

LA BONNE. — Oh! Ce qu'il parle bien!

JEAN. — Pensez-y et vous verrez que j'ai raison!

Un temps.

LA BONNE. — Il doit tout de même falloir un certain coup de main pour faire des choses comme ça..

JEAN. — On ne peut pas le nier!

LA BONNE, à part. — Bel homme!... Bel homme et beau gars! Hein? Il est solide... comme on dit chez nous...

JEAN, à part. — Quel pou!

LA BONNE. — Vous n'avez pas soif?

JEAN. — Non, merci... Elle me prend pour le frotteur!

LA BONNE. — Moi, je la crève...

Elle se sert à boire.

JEAN. — Moi aussi, alors! Je crève de soif!

LA BONNE. — Tenez... non... ne vous dérangez pas...

Elle lui a rempli un verrre de champagne et elle le lui porte.

JEAN. — Merci!... (A part.) Elle me monte à boire, comme l'autre!... Elle était mieux tout à l'heure!

LA BONNE. — Dites donc...

JEAN. — Quoi?

LA BONNE. — Est-ce que nous ne sommes pas du même pays?

JEAN. — Ah! Non... pas vous!

LA BONNE. — Pourquoi pas moi?

JEAN. — Vous devez être de Dunkerque, vous?

LA BONNE. — Eh! non... Je suis de la Teste de Buck, près Bordeaux...

JEAN. — Non?

LA BONNE. — Mais si!... C'est bien simple... tu sors d'Arcachon...

JEAN. — Comment le sais-tu?

LA BONNE. — Tu prends le train, le matin...

JEAN. — Non, je prends le chocolat, le matin... Laissez-moi travailler!

LA BONNE, à part. — Beau gars... mais un peu bête... (Jean fredonne.) J'ai compris!

JEAN. — Quoi?

LA BONNE. — J'ai compris!... J'y vais!

JEAN. — Adieu!... (La bonne va doucement s'asseoir au piano et elle se met à chanter: *Je suis l'amant de la nature!*) Oiseau!... Divin oiseau... Est-ce bien utile?

LA BONNE. — Je chante!

JEAN. — J'entends bien!... Mais, est-ce bien utile?

LA BONNE. — Je vous gêne?

JEAN. — Vous me troublez!

LA BONNE, se levant et venant à lui. — Vraiment?

JEAN. — Non... Je plaisante... Je plaisante... (La bonne regarde Jean et lui envoie un baiser avec ses lèvres.) Oh! N... de D... (Elle avance à petits pas vers l'échelle.) Oh! Chantez, dites, chantez... ne montez pas... chantez... vous chantez comme un gant...

Elle retourne au piano.

LA BONNE. — Bon... Bon... Bon... C'est un mélomane!...

JEAN. — J'aime mieux qu'elle chante... ça réveillera peut-être l'autre!...

LA BONNE. — Eh bien, non... j'ai une idée... Voulez-vous que je pose pour vous?

JEAN. — Quoi?

LA BONNE. — Oh! Pas la figure... je n'ai pas de prétentions... mais le corps...

JEAN. — Allons! Est-ce que vous êtes folle!

LA BONNE. — Pourquoi?

JEAN. — Vous n'iriez pas vous déshabiller dans le salon de votre maîtresse?

LA BONNE. — Elle dort!

JEAN. — Elle peut se réveiller...

LA BONNE. — Pas avant onze heures...

JEAN. — Je n'ai pas besoin de modèle... laissez-moi travailler tranquillement!

LA BONNE. — Bien!... Je vais me faire une réussite!

JEAN. — Elle dort! Elle dort!... Je la vois... elle a une jambe par là... l'autre par là... et les deux mains croisées sous la nuque... ce qui est très mauvais pour le cœur, je le lui dirai... elle a la bouche entr'ouverte et elle sourit...

LA BONNE. — J'ai déjà mes quatre as...

JEAN. — Qu'est-ce qu'elle fait, la folle?

LA BONNE. — Voilà mon roi de pique...

JEAN. — Elle fait une réussite.. elle la fait pour moi sans le savoir!... Cette femme qui dort, sera-t-elle jamais à moi?... Voilà la dame de cœur qui sort... peut-être...

LA BONNE. — Aïe... non!... Voilà...

JEAN. — Le valet... oui... là...

LA BONNE. — Là...

JEAN. — Là...

LA BONNE. — Là...

JEAN. — Là...

LA BONNE. — Là...

JEAN. — Là... (A chaque « là... » il a descendu un échelon et, quand il arrive en bas, la réussite est terminée et réussie.) Je l'aurai!...

LA BONNE. — Mais oui, vous m'aurez, les cartes l'ont dit!

Ils se trouvent nez à nez... Jean recule et veut se sauver... la bonne l'a précédé sur l'échelle.

JEAN. — Ce n'est pas ça qu'elles ont dit!

LA BONNE. — Mais si, la dame de cœur est restée avec le valet de cœur...

JEAN. — Mais vous n'êtes pas la dame de cœur!

LA BONNE. — Vous ne le sentez donc pas?

JEAN. — Oh! Si!

LA BONNE. — Nous avons deux heures devant nous...

JEAN. — Et toute la vie!...

LA BONNE. — Vous aimeriez avoir un enfant?

JEAN. — Les hommes ne peuvent pas avoir d'enfant!

LA BONNE, à part. — Il ne comprend rien!

JEAN. — Où est la chambre à coucher?

LA BONNE. — La mienne?

JEAN. — Non, la sienne!

LA BONNE. — Au-dessus, juste au-dessus... (Jean lève le nez.) Oh! vous ne la verrez pas!

JEAN. — Hélas!

LA BONNE. — Vous voudriez savoir si elle dort?

JEAN. — Oui...

LA BONNE. — Pourquoi?... Dites-le... je crois le comprendre...

JEAN. — Ça ne m'étonne pas!

LA BONNE. — Je vous aime!

JEAN. — Prouvez-le-moi?

LA BONNE, s'abandonnant. — Oh! Prenez-moi de force!

JEAN. — Non!

LA BONNE. — Si!

JEAN. — Non!... Allez tout doucement jusqu'à la chambre de votre maîtresse...

LA BONNE. — Afin de voir si elle dort?

JEAN. — Oui, afin de voir si elle dort!

LA BONNE. — J'ai compris... et si elle dort?...

JEAN. — Ah! Si elle dort... Allez!... Allez!... (La bonne sort pleine d'espoir.) Ah! Si elle dort, si elle a pu s'endormir... après ce que je lui ai dit... me sachant là... Si elle s'est endormie... je fous le camp de cette maison...

Elle a ouvert sans bruit la porte et elle est près de lui.

ELLE. — Et si elle ne peut pas dormir...

JEAN. — Alors, qu'elle vienne me chercher... car je ne peux pas travailler...

ELLE. — Ce qu'on va faire est fou!

JEAN. — Oui, mais on va le faire!...

ELLE. — Je le crois!... On va le faire comme des bêtes...

JEAN. — Oh! Ça... on le fera comme vous voudrez, c'est bien simple...

Ils sortent

ET LE RIDEAU SE FERME

Jean : « *C'étaient des plaisirs malsains ! Malsains pour la santé et plus encore pour ton moral !...* »

ACTE II

Le rideau s'ouvre sur sa chambre à coucher, à elle. Petits meubles légers, gravures galantes, dentelles.. Elle est au lit Jean s'habille.

JEAN. — Oh !

ELLE. — Je te jure, mon chéri, que c'est la vérité ! Je ne te considérais pas comme un artiste, je croyais que tu étais un peintre en bâtiment.. plus doué que les autres, voilà tout !

JEAN — C'est gai !

ELLE. — Cela ne m'a pas empêché de me relever et d'aller te chercher...

JEAN. — La pensée que tu te couchais avec un ouvrier ne devait pas te déplaire?

ELLE. — C'était nouveau pour moi !

JEAN. — Je l'espère bien !... Et, en somme, tu as eu une sorte de déception lorsque..

ELLE. — Ah ! non... tout de même !... Et puis, si tu avais été un ouvrier, nous ne nous serions jamais revus...

JEAN. — Je voudrais cependant savoir à quoi tu t'attendais, la première fois que tu m'as fait monter ici...

ELLE. — Oh ! ce sont de petits détails !... Tu m'avais terriblement énervée, n'est-ce pas, alors je m'étais couchée en pensant à toi et je me disais:

« Il doit être brutal... un peu vulgaire dans ses caresses... il ne doit pas porter de caleçons... et son corps musclé doit sentir le velours à dix-neuf sous! »

JEAN. — Eh bien, au moins, je t'avais produit une jolie impression!

ELLE. — Et puis, pas du tout... tu as été plus voluptueux que brutal... beaucoup plus délicat que vulgaire... tes dessous étaient soignés et ton corps sentait bon...

JEAN. — Et ce n'était pas préparé... Je ne m'attendais vraiment pas...

ELLE. — Un homme devrait toujours s'y attendre!... Oh! mon amour, dire que ça fait un mois aujourd'hui!... Tu m'aimes?

JEAN. — J'en ai vaguement l'impression...

ELLE. — Ah! C'est bien simple... tu as transformé mon existence!

JEAN. — Tu regrettes tes relations?

ELLE. — Oh! non!...

JEAN. — Tu regrettes tes soirées?

ELLE. — Oh! non...

JEAN. — Tant mieux! C'étaient des plaisirs malsains! Malsains pour ta santé et plus encore pour ton moral!... Tu recevais n'importe qui... et ils s'amenaient les uns les autres! Ils profitaient de ta cave et de ta beauté... sans rien te donner en échange!... En plus, ils devaient tous se vanter de coucher avec toi...

ELLE. — Et pourtant!... Tu as la preuve, là, mon chéri, que je me rendais bien compte de leur nullité... car, tu sais, ils peuvent tous le dire qu'ils ont couché avec moi... Ah! non, aucun... jamais! Je me laissais faire la cour...

JEAN. — Oui, oh! c'est bien plus terrible!...

ELLE. — Pour qui?

JEAN. — Pour moi!

ELLE. — Pour toi?

JEAN. — Oui, les femmes ne se rendent pas compte ce que c'est pour l'homme qui les aime que de connaître ce penchant qu'elles ont presque toutes à se faire faire la cour!... C'est-à-dire à se faire embrasser... là... et tout autour...

Il montre son avant-bras.

ELLE. — Tu ne l'as jamais fait à une femme?

JEAN. — Jamais! J'ai horreur de ça!

ELLE. — Tu n'as jamais fait la cour à une femme?

JEAN. — Si... quand j'étais sûr que je deviendrais son amant!

ELLE. — Alors... avec moi, tu étais sûr?

JEAN. — Oui!

ELLE. — Pourquoi?

JEAN. — Je n'en sais rien... mais enfin, je ne me suis pas trompé?... Mais amener une femme dans un coin... lui dire des saletés, tout bas... lui presser les mains en lui jurant qu'on aime la musique... quand on sait que ça n'ira pas plus loin... que ça ne peut pas aller plus loin... ça, ça me dégoûte!... Ça me dégoûte de la part de la femme parce qu'elle risque de tomber sur un brave homme sincère et naïf et de lui faire énormément de peine... Et ça me dégoûte de la part de l'homme parce que c'est un signe d'impuissance! D'ailleurs, le manque de pudeur est signe d'impuissance!... Il y a toute une catégorie d'hommes qui ne font la cour qu'aux femmes fidèles... et qui seraient bien embarrassés si les femmes disaient: « Allons-y! »

ELLE. — Toi, tu n'as pas été embarrassé quand je t'ai dit: « Allons-y! »

JEAN. — Avec moi, tu allais à coup sûr, si j'ose dire!

ELLE. — Oh! Ce que je t'aime!...

JEAN. — Tu m'aimes parce que la place que j'ai prise ici était libre... et que je suis resté à cette place!...

ELLE. — Ta force a été de me créer une existence parallèle à l'autre...

JEAN. — Mais indépendante de l'autre et qui ne se rencontre jamais avec elle. La plupart des existences doubles, comme la tienne, meurent de ce qu'elles s'entre-croisent et finissent par se confondre! Ce que nous devions éviter c'était l'escalier de service et le placard! Le placard dans lequel on se comprime et qui vous diminue!... Ce que nous devions éviter aussi c'était de me faire faire des économies...

ELLE. — Oui, oui... c'est très juste!... Quand un homme profite d'une femme... il faut qu'il le fasse avec allure, superbement...

JEAN. — Il faut qu'il lui prouve tout...

ELLE. — De force même!

JEAN. — Ce n'était pas mon genre!

ELLE. — Hélas!

JEAN. — A qui le dis-tu!... Et ce que nous devions éviter surtout, c'était de parler de lui... de monsieur!... Je suis heureux, vois-tu, parce que je ne connais pas son nom!... Je sais qu'il est de l'Institut, qu'il est très riche et qu'il est vieux! Ça me suffit!

ELLE. — C'est un grand homme!

JEAN. — Ça m'est égal!

ELLE. — Tout de même, un jour, je te raconterai comment je l'ai connu...

JEAN. — Non! Non! Je ne veux pas!... Je te jure que je suis très heureux comme ça!

ELLE. — Mais, moi aussi!... Ah! Le fait est qu'on l'a bien organisée, notre existence...

JEAN. — Et le panneau de ton salon...

ELLE. — Qui ne sera jamais fini...

JEAN. — Nous a rendu de grands services!

ELLE. — Et puis, aussi, la régularité des visites de...

JEAN. — De Monsieur... J'avoue qu'il est discret!...

ELLE. — Tu ne peux pas savoir à quel point.

La bonne est entrée.

LA BONNE. — Est-ce que je peux servir le déjeuner de madame?

ELLE. — Quelle heure est-il donc?

LA BONNE. — Une heure et demie!

ELLE. — Déjà!

LA BONNE. — Dame...

ELLE. — Quoi, dame?

LA BONNE. — Dame madame qui s'était levée de bonne heure, comme d'habitude, depuis un mois... a cru bon de se recoucher, comme d'habitude, depuis un mois... quand le peintre est arrivé...

ELLE. — Je vous a déjà prié de ne pas appeler monsieur, le peintre.

LA BONNE. — Je ne peux cependant pas dire « Monsieur » en parlant de monsieur... parce que si je disais « Monsieur » en parlant de monsieur... madame ne saurait pas si je parle de « Monsieur... » ou de monsieur...

JEAN. — Il est beaucoup plus simple que vous ne parliez pas de moi et que vous ne me parliez pas!

LA BONNE. — Oh! ça, avec grand plaisir!

ELLE. — Voulez-vous répondre autrement, Félicie, voyons!

LA BONNE. — Que madame m'excuse... mais, vraiment, madame s'est mise dans une situation... qui est très délicate pour tout le monde, surtout pour ceux qui n'y ont pas d'intérêt!

ELLE. — Ne compliquez pas les choses... je ne vous demande que d'être discrète.

LA BONNE. — Et puis aussi de traiter le peintre...

ELLE. — Voulez-vous ne pas dire « le peintre! »

LA BONNE. — Je ne vois pas ce qu'il y a de grossier là dedans!

ELLE. — Ce n'est pas que ce soit grossier, mais...

LA BONNE. — Puisqu'il est peintre, je peux bien dire qu'il est peintre... S'il n'était pas peintre, je ne dirais pas qu'il est peintre...

ELLE. — Puisque je vous demande...

LA BONNE. — Je sais aussi bien que n'importe qui comment il faut parler des gens... j'ai été éduquée...

ELLE. — Mais je ne prétends pas...

JEAN. — Mais pourquoi discutes-tu avec cette fille?... Elle ne veut pas faire ce que tu veux, tu n'as qu'à la foutre à la porte!

LA BONNE. — Quoi? quoi? quoi?

ELLE. — Chut! Chut!... Allons! Allons! Pas de colère... Vous êtes des enfants...

LA BONNE. — Madame pourra chercher une autre femme de chambre!... La maison est devenue impossible! La place était bonne, mais dans ces conditions-là...

ELLE. — Ne dites pas de bêtises, Félicie... Monsieur plaisantait... Calmez-vous et allez vite me chercher mon déjeuner...

LA BONNE. — Me foutre à la porte?... Eh ben, nous allons voir ça...

Et la bonne sort en faisant claquer la porte.

JEAN. — J'espère que tu vas la foutre à la porte, aujourd'hui même?...

ELLE. — Mais non, mon chéri, mais non! Ce serait une maladresse épouvantable. Rends-toi compte que cette fille a notre bonheur entre les mains!... Si je la mettais à la porte, elle irait immédiatement tout dire à mon ami... et, alors, que deviendrions-nous?

JEAN. — Je n'en sais rien! Mais on vivrait tout de même!... Si cette créature a conscience du pouvoir que tu lui reconnais... tu es perdue! Elle va empoisonner ton existence!

ELLE. — Peut-être!... Mais crois-tu que je sois capable de vivre sans luxe?

JEAN. — Tu peux toujours essayer!

ELLE. — Et même si un jour je dois essayer, si je dois le quitter... je veux le faire tout doucement... et je ne veux pas que ce soit une bonne qui lui apprenne la vérité!...

JEAN. — Soit! Soit!... Seulement, jusqu'à ce jour-là, évite de nous mettre en présence, cette horreur et moi!

ELLE. — Mais, au contraire, mon chéri, il faut que vous fassiez la paix...

JEAN. — Ah! Je t'en prie...

ELLE. — Je ne te demande pas de lui faire des excuses...

JEAN. — C'est encore heureux!

ELLE. — Mais fais-lui comprendre adroitement que tu m'aimes... et que notre union est ce qui pouvait m'arriver de meilleur...

JEAN. — Tu es folle...

ELLE. — Je t'assure... elle est la plus forte.

JEAN. — Veux-tu me permettre de te dire...

ELLE. — Elle peut me faire perdre ma situation d'un jour à l'autre!... Tiens, je l'entends qui monte...

JEAN. — En bougonnant!

ELLE. — Que veux-tu, elle a ses petits défauts, comme tout le monde!... Dis-lui quelque chose...

JEAN. — *La Grève des forgerons?*

ELLE. — Crois-moi, mon chéri, crois-moi... fais-le pour notre bonheur!... Je me lève... et je vous laisse seuls, exprès.

Elle s'est levée en effet, elle a discrètement passé son peignoir et elle est sortie par la porte qui est à gauche du lit.

JEAN. — C'est incroyable tout de même! (La bonne est rentrée avec un plateau chargé de mets, elle dépose le plateau sur la commode.) Eh bien, vous êtes calmée? (La bonne regarde Jean fixement.) Qu'est-ce que vous avez?... Vous êtes muette?... Vous ne voulez pas me répondre?... A votre aise!

La bonne commence à réparer le désordre du lit.

ELLE, entr'ouvrant la porte par où elle est sortie. — Eh bien?

JEAN. — Je lui parle, elle ne me répond pas!

ELLE. — Oh! que c'est embêtant!

JEAN. — Je ne peux cependant pas me jeter à ses genoux.

ELLE. — Non, bien sûr!... Qu'est-ce qu'elle fait en ce moment?

JEAN. — Elle refait le lit!

ELLE. — Donne-lui un coup de main!

JEAN. — Quoi?

ELLE. — Donne-lui un coup de main... oui, aide-la à retaper le lit...

JEAN. — Oh! écoute...

ELLE. — Je t'en supplie...

JEAN. — Tu es sûre que tu ne pourrais pas vivre sans luxe?

ELLE. — Pas encore!... Fais ce que je te demande!

JEAN. — Oh! ça... alors! (Elle a refermé la porte. Jean tend lentement le bras vers le lit et rabat un coin de couverture. Puis machinalement il aide la bonne qui feint de ne pas s'en apercevoir. Pendant qu'ils bordent, chacun d'un côté, la bonne attrape la main de Jean sous le matelas.) Voulez-vous lâcher ma main, voyons...

LA BONNE. — Je suis jalouse...

JEAN. — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

LA BONNE. — Ecoutez...

JEAN. — Quoi?

LA BONNE. — Embrassez-moi une fois, c'est tout ce que je vous demande!

JEAN. — Mais jamais de la vie!

LA BONNE. — Vous ne voulez pas?

JEAN. — Vous me jurez que, si je vous embrasse, vous me ficherez la paix...

LA BONNE. — Je le jure... Croix de bois, croix de fer, si je mens j'vais en enfer!... (Jean, pour en finir, ferme les yeux et embrasse la bonne sur la joue.) Maintenant... là!

Elle montre du doigt sa bouche.

JEAN. — Ah! non!... Ça, jamais!...

LA BONNE. — Méfiez-vous!

JEAN. — C'est du chantage!

LA BONNE. — Vous ne voulez pas?

JEAN. — Non!... Tant pis!... Non, je ne veux pas...

LA BONNE. — Bon!... C'est bon!... Vous allez voir!...

Elle sort vivement dans un état de fureur épouvantable.

JEAN. — Ah! Zut, quoi, tant pis!... Elle finirait par me demander le reste!... La cuisinière s'y mettrait à son tour... et puis la couturière... et puis toutes les

bonnes du quartier... Ah! Non, vraiment, même pour lui conserver sa situation...

ELLE, apparaissant. — Eh bien?

JEAN. — Tu peux rentrer.

Elle rentre et se recouche.

ELLE. — Eh bien? Eh bien? Comment ça va?

JEAN. — Mieux!

ELLE. — Vraiment?

JEAN. — Oui, vraiment.

ELLE. — Vous avez fait la paix?

JEAN. — Presque!... Elle est partie en me faisant un gentil sourire.

ELLE. — Ah! tant mieux... Ça m'avait coupé l'appétit!... Mais pourquoi est-elle comme ça avec toi! Qu'est-ce qu'elle veut?...

JEAN. — Ce qu'elle veut?... Je n'en sais rien!... (A part.) Je ne vais pas lui dire ce qu'elle veut... elle serait capable de m'y pousser... (Haut.) Tiens... voilà ton déjeuner...

Il lui porte le plateau que la bonne avait déposé en rentrant.

ELLE. — Et le tien?

JEAN. — Je l'ai, dans mon veston.

ELLE. — Toujours, alors?

JEAN. — Toujours!

Il va à son veston et en sort un petit paquet et un demi-litre.

ELLE. — Qu'est-ce que c'est, ce matin?

JEAN. — La même chose qu'hier!

ELLE. — Une côtelette de porc froid!

JEAN. — Eh! mon Dieu, oui! Un œuf dur, un bout de gruyère et une demie médoc... Et toi?

ELLE. — Un œuf cocotte à la crème... du pâté de faisan...

JEAN. — Tu sais que ça te fait du mal.

ELLE. — Oui, mais c'est si bon!

JEAN. — Alors, bois de l'eau de Vichy!

ELLE. — Oh! Non, c'est mauvais...

JEAN. — C'est possible, mais, tant que tu auras mal à l'estomac, ne bois pas de vin!

ELLE. — Tu es gentil!... tu es gentil, mais tu es bien mal installé!

JEAN. — Non, je suis très bien!

Il s'est allongé sur un petit canapé qui est au pied du lit.

ELLE. — Pourquoi ne te mets-tu pas à côté de moi?

JEAN. — Parce que j'ai mes souliers!

ELLE. — Enlève-les!

JEAN. — Non! Laisse-moi manger!... Dieu, que tu m'as énervé avec ta bonne!

ELLE. — C'est fini, va!

JEAN. — Oui, mais ça m'a fichu la migraine!

ELLE. — Vraiment?

JEAN. — Ça me tient tout le côté, là...

ELLE. — Pauvre chéri!... Ça fait si mal!...

JEAN. — Ce n'est pas grave!... J'aime mieux ça qu'une tache sur ma chemise ou une guerre avec l'Allemagne!

ELLE. — Veux-tu prendre quelque chose?

JEAN. — Non... j'ai déjà mangé mon œuf!... Oh! et puis, moi, quand j'ai la migraine, rien ne me soulage...

ELLE. — Il doit y avoir des cachets spéciaux... je te saurai ça!

JEAN. — Comment?

ELLE. — Je te saurai ça.

On sonne au téléphone.

JEAN. — Ah! le téléphone...

ELLE. — N'y vas pas, surtout!

JEAN. — Mais n'aie pas peur!... (Il appelle.) Félonie!... Félonie...

ELLE. — Comment l'appelles-tu?

JEAN. — Félonie! Je trouve que ça lui va mieux que Félicie!

ELLE. — Ça va la froisser!

JEAN. — Alors, sonne-la.

ELLE. — Je préfère la sonner le moins possible.

Elle sonne tout de même.

JEAN. — Ça la vexe?

ELLE. — Les domestiques n'aiment pas ça.

JEAN. — Alors, mets une robe décolletée et va la chercher!

La bonne entre.

LA BONNE. — On m'a appelée?

ELLE. — Voyez vite au téléphone... Ça ne doit pas être lui à cette heure-ci... mais enfin on ne sait jamais...

LA BONNE, à l'appareil. — Allô! Allô!... Oui, monsieur!... (A elle.) C'est monsieur!... (Jean se lève.) Allô!...

ELLE. — Dites que je suis sortie!...

LA BONNE. — Allô! Oui, monsieur... bien, monsieur... je vais demander à madame...

ELLE. — Je vous avais dit de dire que j'étais sortie...

LA BONNE. — Je n'avais pas entendu!... Monsieur fait demander si madame sort aujourd'hui?

ELLE. — Non!... Bien sûr, maintenant!

LA BONNE. — Allô! Non, monsieur, madame ne sortira pas de la journée!... Bien, monsieur... A tout de suite, monsieur...

Elle raccroche le récepteur.

ELLE. — Est-ce que vous êtes devenue folle?... Comment, je vous dis que je suis sortie... et, bêtement, vous allez répondre à monsieur que...

JEAN. — Chut! Chut!... Fais attention!

LA BONNE, en allant vers la porte. — Tout ça est bien compliqué aussi!... Je ne suis pas faite pour faire ce genre de service-là, moi!

Elle sort.

JEAN. — Veux-tu que je vous laisse seules, pour que vous fassiez la paix à votre tour?...

ELLE. — Oh! ne blague pas!... Tu vois! Tu vois, elle n'a pas été longue à se venger!... Ah! je prévois un malheur pour tantôt!

JEAN. — Mais non! mais non! n'exagérons pas les choses!... Elle avait quelque chose sur le cœur... elle s'est vengée, comme tu dis... elle a écourté notre journée... elle ne fera plus rien maintenant si nous sommes sages!...

ELLE. — Finis ta côtelette de porc, mon chéri!

JEAN. — Je l'ai finie!

ELLE. — Mais non...

JEAN. — Je l'ai finie, tout de même... et je vais rentrer tranquillement chez moi...

ELLE. — Ah! non!

JEAN. — Cependant...

ELLE. — Non! Non!... Je veux que tu restes... Dès que sa voiture s'arrêtera devant la porte, tu descendras au salon et tu travailleras à ton panneau pendant le temps qu'il restera ici.

JEAN. — J'aime mieux pas!

ELLE. — Oh! je t'en supplie!... Je veux te savoir là, près de moi!

JEAN. — Pourquoi?

ELLE. — Parce que si, par hasard, Félicie lui

disait tout... je ne voudrais pas me trouver seule avec lui dans l'hôtel! Je ne l'ai jamais vu en colère... il serait peut-être capable de vouloir me tuer!

JEAN. — Oh!

ELLE. — Enfin, je veux que tu restes!

JEAN. — Jusqu'à quelle heure?

ELLE. — Oh! pas longtemps, va! Il ne peut jamais s'éloigner de chez lui plus de vingt ou vingt-cinq minutes, avant six heures!

JEAN. — Oui, mais, enfin... s'il venait pour autre chose... je préférerais ne pas être dans la maison!

ELLE. — Oh! pour ça, tu peux être tranquille, va!... Je te jure sur ma tête que...

JEAN. — Ça va bien... ça va bien! (Un temps.) Tu as lu le bouquin que je t'ai apporté l'autre jour?

ELLE. — Heu... oui...

JEAN. — Où est-il?

ELLE. — Il est là, sur ma table de nuit...

JEAN. — Tu l'as lu?

ELLE. — ... Mais... oui...

JEAN. — Lis-le tout de même!

Un temps. Jean va à la fenêtre.

ELLE. — Est-ce que tu as encore tes parents?

JEAN. — Oui... mais pas tous! Et je n'ai aucun bisaïeul pour le moment...

ELLE. — Non, mais tu as ton père?

JEAN. — Pas sur moi... mais je l'ai! Qu'est-ce que ça peut te faire?

ELLE. — Je viens de me rappeler que je ne te l'avais jamais demandé!

JEAN. — Quel effroyable oubli!

ELLE. — Qu'est-ce qu'il fait, ton père?

JEAN. — Résident de la République.

ELLE. — Tu es le fils de Fallières?

JEAN. — Mais non... Résident de la République... dans une petite ville de l'Algérie.

ELLE. — Ah! bon!

JEAN. — Tu aurais été contente, hein? si j'avais été le fils du président de la République.

ELLE. — Peuh... Ç'aurait été rigolo...

JEAN. — Ç'aurait été rigolo?

ELLE. — Oui!

JEAN. — Oui?...

ELLE. — Oui...

JEAN. — Eh bien!... oui, là...

ELLE. — Quoi?

JEAN. — Tu avais bien entendu... je suis le fils du président... je suis le fils de M. Fallières.

ELLE. — Non?

JEAN. — Non!

ELLE. — Oh! que tu es bête!

JEAN. — Pas tant que toi... qui m'écris tous les jours.

ELLE. — Tu pourrais avoir changé de nom!

JEAN. — M. Fallières serait content s'il t'entendait.

ELLE. — Mais je...

JEAN, qui est retourné à la fenêtre. — Ah! voilà une voiture!...

ELLE. — Avec des roues jaunes?

JEAN. — Oui.

ELLE. — C'est lui, file! (Elle sonne.) Je fais monter Félicie pour qu'elle ne puisse pas lui parler dans l'escalier...

JEAN. — Pourvu qu'il n'entre pas au salon?

ELLE. — Il n'y va jamais... vite un bec...

Il l'embrasse. La bonne est entrée.

LA BONNE. — Madame, je vais chercher monsieur pour l'accompagner...

ELLE. — Il connaît le chemin! Émile va lui ouvrir?...

LA BONNE. — Je pense que oui!

ELLE. — Bon!... Toi, emporte ton os de côtelette...

JEAN. — Et ma demie médoc...

ELLE. — A tout à l'heure... va vite... (Jean sort par la petite porte de gauche.) Pourvu qu'il n'ait rien laissé! Mais, aussi, qu'est-ce que l'autre vient faire à cette heure. (A la bonne.) Donnez un coup au fauteuil. (La bonne donne un coup au fauteuil.) Retapez-le un peu, voyons!

LA BONNE. — Madame me dit de donner un coup au fauteuil. Je n'ai pas de raison de faire plus qu'on ne me demande!

ELLE. — Ça va bien... Voilà monsieur... allez!... (Monsieur est entré. C'est un gros vieux bonhomme énorme et vouté. Il est habillé n'importe comment, il a de gros lorgnons d'écaille, la rosette de commandeur de la Légion d'honneur et l'air extrêmement intelligent. La bonne est sortie.) Bonjour!

MONSIEUR. — Bonjour!

ELLE. — Bonjour! Comment allez-vous?

MONSIEUR. — Je vais mal.

ELLE. — Vraiment?

MONSIEUR. — Non!... Mais j'arrive chez vous à l'improviste, et, comme je déteste ça... je suis d'une humeur déplorable!

ELLE. — Eh! Pourquoi, mon Dieu?

MONSIEUR. — Parce que je vous aime!

ELLE. — Et alors?

MONSIEUR. — Alors je suis malheureux!

ELLE. — Jaloux?

MONSIEUR. — Mais non! Ce n'est pas de la jalousie, et le sentiment qui me tourmente est bien plus obsédant...

ELLE. — Quel est-il?

MONSIEUR. — Vous ne le comprendriez pas!

ELLE. — Je suis donc bien bête?

MONSIEUR. — Oui!

ELLE. — Oh!

MONSIEUR. — Qu'est-ce que ça peut vous faire?

ELLE. — Mais pardon!... D'abord je ne suis pas bête...

MONSIEUR. — Si!

ELLE. — Pourquoi est-ce que je suis bête!

MONSIEUR. — Parce que vous m'êtes fidèle!

ELLE. — Mais...

MONSIEUR. — Choisissez!

ELLE. — On peut vous être fidèle et être intelligente...

MONSIEUR. — Non!

ELLE. — Pourquoi?

MONSIEUR. — Chut! N'insistez pas!

ELLE. — Asseyez-vous tout de même et dites-moi ce qui vous tourmente, nous allons bien voir si...

MONSIEUR. — Je suis tourmenté parce que je suis inquiet... je suis inquiet parce que je vous aime... et je vous aime parce que vous êtes toutes mes joies dans la vie!... Or il est arrivé que je vous aime maintenant plus que je ne devrais! C'est une obsession constante et que je ne peux plus supporter!

ELLE. — Que faire contre ça?

MONSIEUR. — Deux choses. Nous quitter... brusquement...

ELLE. — Oh!

MONSIEUR. — Et je m'y refuse... Ou bien...

ELLE. — Ou bien?

MONSIEUR. — Ou bien vivre complètement avec vous...

ELLE. — Oh...

MONSIEUR. — N'ayez pas peur! Le destin s'y refuse! Et la fatalité! Pensez donc. Je travaille huit heures par jour à mon âge parce que mes travaux ont été reconnus d'utilité publique! Ce qui leur enlève à mes yeux toute espèce de charme! Je suis l'esclave de ce qu'ils appellent mon génie... Je travaille pour le bien de l'humanité... je n'ai pas le droit de m'arrêter... ce serait une affreuse lâcheté... et je travaillerai jusqu'à la dernière minute... et si je veux que ma gloire soit complète... il faudra que je laisse des choses inachevées! Voilà quelle est ma vie!... Je ne dois pas vivre avec vous... et je ne peux pas vivre sans vous!

ELLE. — Pourquoi?

MONSIEUR. — Pourquoi, quoi!

ELLE. — Oui, pourquoi ce besoin subit de me voir davantage...

MONSIEUR. — Mais...

ELLE. — Vous n'avez pas besoin de me voir si souvent que vous le croyez! Vous me l'avez assez répété, je suis un délassement pour vous... pas autre chose! Et je ne dois pas être autre chose!... Alors, qu'est-ce qui se passe?... Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui à une heure qui n'est pas la vôtre... pourquoi?... Voyons, soyez franc!... Avez-vous appris quelque chose de moi qui vous ait déplu... vous a-t-on fait entendre...

MONSIEUR. — Rien! Rien! Je ne sais rien!... On ne m'a rien appris... On ne m'a rien fait entendre...

ELLE. — Alors?

MONSIEUR. — Rien n'est plus abominable, voyez-vous, que des inquiétudes, qui ne sont pas fondées!... Je suis inquiet... sans cesse... et horriblement... et je n'ai rien à vous reprocher!

ELLE. — Qu'est-ce que je pourrais faire pour...

MONSIEUR. — Il faudrait que vous me trompiez pour que je fusse un peu tranquille!

ELLE. — Vous demandez l'impossible!

MONSIEUR. — Je ne vous le demande pas, grands dieux!... mon joujou... mon beau joujou...

ELLE. — Oui, c'est ça... appelez-moi votre joujou... je suis votre grand joujou...

MONSIEUR. — Je ne veux pas qu'on m'abîme mon joujou...

ELLE. — Qui songe à vous l'abîmer?

MONSIEUR. — Vous!...

ELLE. — Moi!

MONSIEUR. — C'est peut-être votre amant qui a mangé l'œuf dur dont je vois à terre les écailles... et ça... cette croûte de pâté... et pas d'eau de Vichy!... Voilà ce qui me tourmente! Vous n'allez pas gâcher votre santé, j'espère!

ELLE. — Non, je vous jure!

MONSIEUR. — Et ne mangez pas trop!... Ça a besoin d'être gouverné comme un enfant de cinq ans!... Vous ne soupez pas, au moins?

ELLE. — Avec qui, mon Dieu... Je ne vois personne...

MONSIEUR. — Ça, encore, ce n'est pas naturel...

ELLE. — Je ne vois absolument personne!... Vous ne me croyez pas?

MONSIEUR. — Je vous crois... Mais je ne peux pas le croire!...

ELLE. — Ne vous tracassez donc pas!

MONSIEUR. — Oh! Ce sourire!... Si vous saviez tout ce que ce sourire peut obtenir de moi...

ELLE. — Mais je sais, je sais...

MONSIEUR. — Non!

ELLE. — Tant pis! Je n'ai envie de rien!

MONSIEUR. — Il ne manquerait plus que vous n'ayez pas tout!... Mais si vous demandiez avec ce sourire-là de prendre un amant...

ELLE. — Eh bien?

MONSIEUR. — Je vous dirais : « Malheureuse! Vous êtes folle! Vous voulez donc me tuer! » et je me mettrais à pleurer... mais non pas sans avoir hésité une seconde.

ELLE. — Que vous êtes drôle.

MONSIEUR. — Non! Je ne suis même pas drôle! Et ma célébrité m'empêche d'être ridicule!... Je n'ai rien pour moi... je n'ai surtout rien pour vous... pour vous plaire... Je ne suis ni beau, ni jeune, ni élégant, ni spirituel...

ELLE. — Avez-vous fini de débiner mon amant?... Moi, je vous aime tel que vous êtes... J'aime votre simplicité... votre intelligence! Et je suis fière aussi d'être la maîtresse d'un homme comme vous!... Savez-vous bien que je vous haïrais pour tout l'argent que vous me donnez si vous n'étiez pas un homme admirable et charmant!

MONSIEUR. — Alors je peux partir tranquille?

ELLE. — Partir?... Pour où?... Quand?...

MONSIEUR. — Je dois présider mardi un congrès international de savants à Berlin...

ELLE. — Partez! oui, et partez tranquille! Votre joujou sera intact quand vous reviendrez... même si c'est dans deux ou trois ans...

MONSIEUR. — C'est pour quatre jours seulement!

ELLE. — Ça ne fait rien... C'est déjà ça!

MONSIEUR. — Qu'entendez-vous par « déjà ça? »

ELLE. — Ça veut dire qu'en quatre jours, déjà, je pourrai vous prouver ma fidélité...

MONSIEUR. — Bon!

ELLE. — En tout cas, ne vous inquiétez pas d'avance... profitez des minutes si brèves que vous passez ici.

MONSIEUR. — Comment?

ELLE. — Voulez-vous vous allonger près de moi... un instant...

MONSIEUR. — Oh! Quelle horreur!

ELLE. — Quelle horreur?

MONSIEUR. — Pour vous!

ELLE. — En voilà une idée...

MONSIEUR. — Oui... en voilà encore une que je me suis fourrée dans la tête!... Je suis sûr que mes caresses vous sont insupportables!...

ELLE. — Mais ne croyez donc pas ça!...

MONSIEUR. — Je me le suis tout de même fourré dans la tête!

ELLE. — Depuis quand?

MONSIEUR. — Depuis un mois... à peu près...

ELLE. — Quelle folie!

MONSIEUR. — Oui... ça fait un mois!... Que voulez-vous, je me sens maladroit, déjà maniaque et sans agrément!... Tenez, cette nuit, je regardais, de mon lit, mon pauvre caleçon de laine blanche pendu à la clef de mon armoire à glace... et si je n'ai pas ri, c'est que j'ai pensé à vous!... Je suis gêné par mon inélégance.

ELLE. — Mais vous êtes très bien!...

MONSIEUR. — Je suis affreux! Mais je devrais

m'en moquer... et je ne m'en moque pas, c'est ça qui me fait peur!... D'ailleurs... il n'y a rien à faire!... Tenez, je vais vous avouer quelque chose.

ELLE. — Quoi donc?

MONSIEUR. — Je me suis fait faire un complet jaquette... à la mode!...

ELLE. — Non!...

MONSIEUR. — Si... Pour voir!

ELLE. — Eh bien?

MONSIEUR. — J'ai vu! C'est effrayant!... Je l'ai sur moi...

ELLE. — Oh! Montrez-le!

MONSIEUR. — Jamais!

ELLE. — Pourquoi?

MONSIEUR. — Jamais! Jamais!

ELLE. — C'est pour ça, j'en suis sûre, que vous avez gardé votre pardessus?

MONSIEUR. — Bien entendu!... Je me suis dit: « Comme ça, je ne serai pas tenté de retirer mon pardessus et le reste... et ce sera une journée de gagnée pour elle!... »

ELLE. — Encore!... Mais je ne veux pas que vous supposiez une chose pareille!

MONSIEUR. — Je la suppose tellement que... ma foi, après ça, je vous aurai tout dit... Depuis plus de trois semaines je... comment dirais-je...

ELLE. — Vous me trompez?

MONSIEUR. — Chaque fois que je dois venir vous voir!

ELLE. — Avant de venir?

MONSIEUR. — Bien entendu!... Et avec n'importe qui!

ELLE. — Mais je ne veux pas que vous fassiez ça... C'est outrageant pour moi!

MONSIEUR. — Et ce n'est pas amusant pour moi.

ELLE. — C'est inacceptable! Et je ne l'accepte pas!... Vous rendez-vous compte que vous me traitez, en agissant de la sorte, comme la plus basse des créatures!... Vous supposez donc que mon intérêt est placé au-dessus de mon goût?... Mais si vous me dégoûtiez, mon ami, je ne pourrais même pas vous serrer la main... et je vous tends mes bras...

Elle tend ses bras.

MONSIEUR, allant vers elle. — Je vous adore!

ELLE. — Laissez-moi finir!... Je veux que vous ayez confiance en moi, de toutes les façons... comme je le mérite! Et je vous ordonne, oui, je vous ordonne désormais de venir di-rec-te-ment chez moi... là...

Un temps.

MONSIEUR. — Eh bien, tenez... cette fois-ci, je suis venu directement chez vous!

ELLE. — Ah...

MONSIEUR, allant vers elle. — Oui!

ELLE. — Alors?

MONSIEUR. — Alors...

Il la regarde longuement, puis il fait « non » avec la tête.

ELLE. — Non?

MONSIEUR. — Non!

ELLE. — Je n'insiste pas.

Elle sonne.

MONSIEUR, à part. — Tant pis!... Cette fois-ci, j'irai après!...

La bonne entre.

ELLE. — Donnez-moi un peignoir.

La bonne sort.

MONSIEUR. — Vous vous levez?

ELLE. — Il le faut... il est deux heures et demie!...

MONSIEUR. — Deux heures et demie!!! Oh!... Je retourne vite au travail...

ELLE. — Ah! Je voulais vous demander...

MONSIEUR. — Quoi donc?

ELLE. — Pour une forte migraine qui tient tout le côté... là...

MONSIEUR. — Vous avez la migraine?

ELLE. — Non... Mais, au besoin... pour savoir...

MONSIEUR. — Eh bien?

ELLE. — Qu'est-ce qu'il faut prendre?

MONSIEUR. — N'importe quoi... un cachet de quelque chose... au choix...

ELLE. — Bon!

La bonne est rentrée avec le peignoir.

MONSIEUR, regardant l'esquisse du panneau de Jean qui est posé sur la commode. — C'est joli, ça... Qu'est-ce que c'est?

ELLE. — Ah! Ben... c'est l'esquisse du panneau que j'ai commandé... par l'entremise de mon architecte... à un garçon qui a certainement du talent...

MONSIEUR. — Certainement!...

ELLE, bas à l'oreille de la bonne. — Allez dire à M. Jean qu'il s'en aille... tout de suite... tout de suite... et qu'il revienne vers minuit...

LA BONNE. — Bien, madame!...

La bonne sort.

MONSIEUR, qui n'a pas cessé d'examiner l'esquisse. — Oui, ça me paraît très joli...

ELLE. — Je vous laisse en contemplation et je vais passer une robe!

MONSIEUR. — C'est ça!... Est-ce que ce peintre travaille en ce moment?

ELLE. — Oh! Non!... il doit être parti, maintenant...

MONSIEUR. — Eh bien!... Pendant que vous vous habillez... je vais aller regarder son travail...

ELLE. — Oh! non, non...

MONSIEUR. — Pourquoi?

ELLE. — Laissez-moi vous le montrer moi-même... ça me fera plaisir!...

MONSIEUR. — Soit!

ELLE. — Et restez dans ma chambre, je veux vous savoir près de moi!...

MONSIEUR. — Je reste, je reste! (Seul, Monsieur retire son pardessus et examine sévèrement dans la glace l'effet que produit sa jaquette.) Oh! Mon Dieu... ça ne fait pas si mal que ça... Voyons avec le chapeau... (Il met son chapeau.) Ah! Non... impossible. (Il retire son chapeau.) Mais, sans chapeau, ça peut aller... tout de même!... J'ai vu l'autre jour dans la rue un jeune homme qui cambrait les reins en marchant et qui tenait ses bras comme ça... oui... c'est ça... comme ça...

Jean est entré et il regarde, étonné, Monsieur qui grimace devant la glace. Monsieur voit Jean dans le miroir et il s'arrête de sautiller.

JEAN. — Je vous demande pardon, monsieur, je vous dérange...

MONSIEUR. — Du tout, monsieur, du tout... Vous êtes sans doute l'artiste chargé de peindre le panneau du salon?...

JEAN. — En effet, oui, monsieur!... La femme de chambre est venue me dire de monter... elle a ajouté... qu'on m'attendait...

MONSIEUR. — Ah!... Ce doit être une erreur!...

JEAN. — Sans doute! Monsieur...

Il va pour sortir.

MONSIEUR. — Ah! Tout de même, monsieur, je

Elle. Jean. Monsieur

Elle : « *Comment se fait-il que monsieur soit dans ma chambre* »

tiens à vous féliciter... Je ne sais pas comment sera le panneau, mais l'esquisse est ravissante.

JEAN, qui perd un peu contenance à chaque réplique. — Je vous remercie, monsieur.

MONSIEUR. — Je parle d'une chose qui m'est étrangère, hélas!

JEAN. — Oh! Hélas?... Ne regrettez rien, mon Dieu, quand on est l'homme que vous êtes...

MONSIEUR. — Vous me connaissez?

JEAN. — Non, monsieur, du tout!

MONSIEUR. — Alors, qu'est-ce qui vous fait supposer que je sois l'homme que je suis.

JEAN. — Heu... rien! ou plutôt, ce qui revient au même, tout! Oui, monsieur, tout... je veux dire... votre visage... la sûreté pénétrante de votre regard... et puis, tout de même, cette rosette.. sur un vêtement plus que simple.. démodé...

MONSIEUR. — Démodée? Ma jaquette? Déjà?... C'est une jaquette neuve!...

JEAN. — Oh!...

MONSIEUR. — C'est charmant!

JEAN. — Oh! oui, c'est charmant!... Et puis, enfin, ce n'est pas niable... on a l'air d'un grand homme... quand on est un grand homme! De même qu'il y a des gens... vous avez dû certainement le remarquer... il y a des gens qui ont « l'air connu »!... On ne les a jamais vus.. on les rencontre et on se dit: « Tiens! Voilà un homme connu! » Vous, monsieur, vous n'avez pas l'air d'un homme connu, mais...

MONSIEUR. — Mais j'ai l'air d'un grand homme?

JEAN — C'est du moins l'impression que j'ai eue en entrant ici!

MONSIEUR. — Et si votre impresion était mauvaise?

JEAN — Je n'en mourrais pas

MONSIEUR. — Evidemment!

JEAN. — Et puis, si vous n'étiez pas un grand homme... ce n'est pas vous qui me le diriez!

ELLE, cachée. — Avec qui parlez-vous donc?

MONSIEUR. — Avec le jeune artiste... avec votre peintre...

ELLE. — Quoi? (Elle paraît.) Mais... heu... comment se fait-il que monsieur soit dans ma chambre?

MONSIEUR. — C'est votre femme de chambre qui vous l'a envoyé!

ELLE. — Mais c'est une erreur! Cette fille est vraiment d'une bêtise...

JEAN. — Je ne suis pas responsable, madame...

ELLE. — Non, bien entendu...

JEAN. — Et je me retirais...

MONSIEUR.— Et c'est moi qui l'ai retenu! Habillez-vous, ma chère amie... et laissez-nous causer, monsieur et moi...

ELLE. — Mais...

MONSIEUR. — Allez vite! Allez vite!... (Elle est sortie en fermant tout doucement la porte.) En tout cas, si j'ai l'air d'un grand homme... vous, vous n'avez pas l'air d'un mauvais garçon!

JEAN. — Mais je ne suis pas un mauvais garçon!

Jean, pour dire cela, a jugé nécessaire de mettre ses mains dans ses poches, mais il les retire bientôt. Monsieur le regarde par-dessus ses lorgnons.

MONSIEUR. — Un peu timide, peut-être?

JEAN. — Comme tout le monde...

MONSIEUR. — Je vais être indiscret...

JEAN. — Si je veux!

MONSIEUR. — Est-ce que vous travaillez pour vivre?

JEAN. — Oui! Et je vis presque pour travailler...

MONSIEUR. — Quel âge avez-vous?

JEAN — J'aurai vingt-six ans aux petits pois!

MONSIEUR, qui n'a pas ri. — C'est le bel âge!

JEAN. — Pour moi...

MONSIEUR. — Oui, pour les autres, c'est pas très bon, en effet!

JEAN. — Je vais aller me remettre au travail...

MONSIEUR. — Dites-moi... jeune homme... votre panneau est commencé depuis?

JEAN. — Un mois...

MONSIEUR. — Environ?

JEAN. — Non, exactement!

MONSIEUR. — Ah!... (Un temps.) Est-ce que vous n'avez pas la migraine, aujourd'hui?

JEAN. — Si!

MONSIEUR. — Qui vous tient tout le côté, là?...

JEAN. — Oui...

MONSIEUR. — Ah!

JEAN. — Pourquoi?

MONSIEUR. — Pour rien!

JEAN. — Ça doit se voir! J'ai les yeux tirés, sûrement...

Il va vers la psyché.

MONSIEUR, oppressé tout à coup. — Dites-moi, monsieur...

JEAN. — Quoi donc, monsieur...

MONSIEUR. — Je voudrais que vous ayez l'amabilité de terminer votre panneau rapidement...

JEAN. — Ah! Bon!

MONSIEUR. — En quarante-huit heures! Est-ce possible?

JEAN. — C'est possible... oui...

MONSIEUR. — Parce que je dois quitter Paris ce soir... et, pendant mon absence... j'aimerais assez que vous travailliez chez moi... plutôt... à un dessus de porte... dans mon bureau...

JEAN. — Nous pourrons en parler, monsieur...

MONSIEUR. — Votre prix sera le mien!... Je vous demanderai seulement de travailler très vite... je resterai absent de Paris quatre jours... et je désirerais trouver le dessus de porte complètement fini en rentrant...

JEAN. — Quatre jours... c'est peu...

MONSIEUR. — Vous ne bougerez pas de chez moi, voilà tout!... Hein?... Et, je vous le répète, votre prix sera le mien!

JEAN. — Bien! Bien!

MONSIEUR. — Pas?... Allons! Allez vite travailler à l'achèvement du panneau! D'ailleurs, quand je partirai d'ici, je vous ferai signe et nous sortirons ensemble, nous irons jusque chez moi...

JEAN. — Oui, c'est ça... oui, oui... (A part.) Pauvre bonhomme!

Il sort.

MONSIEUR, seul. — Ça y est! Ça y est!... Oh... oh... oh... Chut... du calme, du calme... je ne crois pas que quelque chose ait eu lieu entre eux, déjà!... Elle doit le trouver bien... amusant... et ce côté rapin ne doit pas lui déplaire... mais rien de grave encore... non!... Seulement... évidemment... elle ne voit personne... alors ce jeune homme... dans sa maison... ça doit l'affoler... oh! que j'ai eu une bonne idée en lui disant de venir travailler chez moi... ça, c'est pas bête!... Ce jeune artiste ne voit qu'une chose, lui, gagner de l'argent!... Les femmes, il s'en fiche... il doit en avoir tant qu'il en veut!... Je vais le boucler chez moi pendant mon absence... comme ça, je serai tranquille!... D'ailleurs, au bout de quarante-huit heures, elle l'aura oublié! (Il a marché de long en large et il se trouve à présent devant l'esquisse.) C'est pas mal tout de même.

ELLE, rentrant prête à sortir. — Félicie est une imbécile! Elle n'aurait pas dû faire entrer le jeune homme dans ma chambre...

MONSIEUR. — Il est charmant, ce jeune homme!

ELLE. — Oui, mais, enfin, ce n'est pas une raison!

MONSIEUR. — Il n'est pas laid...

ELLE. — Je vous le donne!

MONSIEUR. — Il est à vous?

ELLE. — Oh! Dieu, non!... Pauvre garçon!

Un temps. Monsieur prend sur la table de nuit le livre dont elle et Jean ont parlé tout à l'heure.

MONSIEUR. — Ce livre-là, chez vous?... C'est bien, ça... il faudra le lire...

ELLE. — Il paraît...

On entend plusieurs coups de sonnette violents.

Elle (Mlle Dolley).

MONSIEUR. — Oh! la! la!... Qu'est-ce qui se permet de sonner comme ça chez vous?

ELLE. — Je me le demande!... En voilà des façons!...

MONSIEUR. — Mais, on chante dans votre escalier...

ELLE. — Mais oui... c'est ma foi vrai... Félicie est devenue folle!...

MONSIEUR. — Mais, ce n'est pas la voix de Félicie...

ELLE. — Je crois que si...

La porte s'ouvre brusquement et deux jeunes gens, vus à la soirée du premier acte, paraissent sur le seuil.

1er JEUNE HOMME. — Salut! Demeure chaste et pure!

ELLE. — Dites donc, en voilà des façons, où vous croyez-vous, ici?

2e JEUNE HOMME. — Mais, Beauté adorée, depuis un mois on ne peut plus vous voir... alors on venait vous demander des explications...

Monsieur s'est dissimulé dans un coin de la pièce.

ELLE. — Je vous prie de vous retirer!

2e JEUNE HOMME. — Depuis votre dernière soirée... qui fut magnifique d'ailleurs...

ELLE. — Je vous prie de vous retirer.. je ne suis pas seule!...

1er JEUNE HOMME, apercevant Monsieur. — Oh! n.. de D...!

Elle les pousse dehors et fait claquer la porte. Monsieur n'a pas bougé de place. Un temps. Puis tout à coup, elle éclate.

ELLE. — Eh bien, là... ça y est... j'écoute!... allez-y! allez! allez!... Traitez-moi de tout ce que vous voudrez... tant pis... Zut! après tout!... Ça ne pouvait pas durer toute la vie... c'était trop beau!... Eh bien, oui, j'ai fait ça!... J'ai reçu des gens ici... sans vous le dire! Oui, j'ai donné des soirées pour me distraire un peu!.. Ah! Evidemment, ce ne sont pas des cerveaux.. des êtres remarquables... ce sont peut-être des crétins... mais, si j'avais reçu des gens de l'Institut et de la Sorbonne, vous l'auriez su tout de suite! Je suis une menteuse... une saleté... une grue, si vous voulez... mais, quoi... d'un autre côté, ayez un peu de pitié de moi... je suis une femme, moi, je ne suis pas une sainte! Je ne suis même pas une femme intelligente, vous me l'avez dit vous-même tout à l'heure. A une imbécile, plaisirs d'imbéciles!... On n'a pas le droit de demander aux gens plus qu'ils ne peuvent vous donner! Mais mon Dieu, ces fêtes... ces fêtes... ces soirées... que vous me reprochez si durement... eh! quoi, ce n'étaient pas des messes noires, ni des bacchanales... c'étaient des petites soirées de rien du tout... histoire de rire un peu... de se distraire! Et, vraiment, je ne vois pas le grand mal que j'ai commis! Ce n'est pas un crime, enfin, que de vouloir s'amuser un petit peu... Je ne pouvais cependant pas me cloîtrer toute ma vie! (Elle commence à pleurer.) Comme une pauvre malheureuse! Je n'ai pas encore l'âge de me retirer du monde!.. Oh! je suis coupable, évidemment.. J'aurais peut-être mieux fait de vous l'avouer franchemnt au lieu de mentir.. oui, vous dites ça, maintenant.. Oh! je ne cherche pas à diminuer ma faute à vos yeux... mais, tout de même, ça ne vaut pas d'être accusé ainsi et traitée comme ça!.. Et, remarquez une chose, remarquez que j'ai attendu pendant des mois et des mois avant de recevoir ici qui que ce soit... je ne voulais pas, par respect pour vous... Mais, un beau jour, n'y tenant plus d'ennui... j'ai invité deux amis à dîner! On a vu des choses plus terribles que ça!... Le lendemain, j'en ai invité trois... et puis, enfin, un soir, j'ai donné une soirée... puis une autre... puis d'autres... J'ai fini par prendre l'habitude de donner des soirées... et j'en ai donné tous les huit jours. Il n'y a pas de quoi se tuer pour ça, voyons... tout de même...

Elle s'effondre en sanglotant.

MONSIEUR, après un grand temps, et d'une voix très douce. — Pourquoi n'avez-vous pas donné de soirées depuis un mois?

ELLE. — Mais...

MONSIEUR. — Je ne vous demande pas autre chose... Pourquoi n'avez-vous pas donné de soirées depuis un mois?

ELLE. — Je... je ne... me souviens plus!

MONSIEUR. — Bon. Mais vous vous souvenez peut-être du jour où a été commencé le panneau du salon...

ELLE. — Je...

MONSIEUR. — Répondez!

ELLE. — Il y a un mois... à peu près!

MONSIEUR. — Bien!... Votre voiture est en bas?

ELLE. — Oui.. je crois...

MONSIEUR. — Allez faire un tour au bois de Boulogne...

ELLE. — Mais je...

MONSIEUR. — Allez! Vous venez d'être énervée... ça vous fera du bien de prendre un peu l'air...

ELLE. — Mais, vous?

MONSIEUR. — Ne vous occupez pas de moi!

La bonne est rentrée.

ELLE. — Mon chapeau noir!

MONSIEUR. — Et puis, sitôt que madame sera sortie, vous prierez le monsieur qui est au salon et qui peint de bien vouloir monter jusqu'ici...

ELLE. — Oh!...

MONSIEUR. — Chut... allez...

Elle a mis son chapeau et la bonne est sortie.

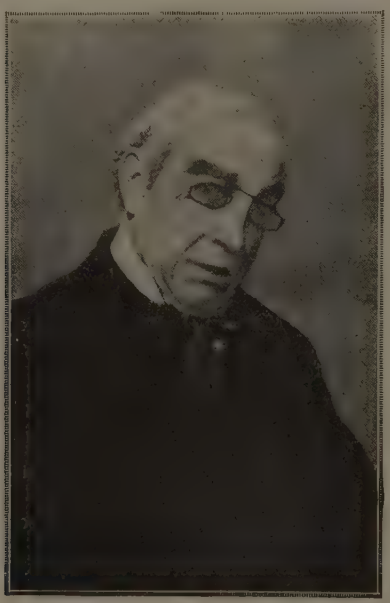
ELLE. — Je voudrais vous dire...

MONSIEUR. — Non, rien...

ELLE. — Laissez-moi tout de même vous expliquer... je vous en prie... laissez-moi vous dire..

MONSIEUR. — Plus rien!... Allez... N'ayez pas peur... (Il l'accompagne jusqu'à la porte.) Allez... allez... (Elle est sortie, persuadée qu'un grand malheur va arriver. Monsieur, seul à présent, fait quelques pas dans la chambre en répétant:) Evidemment! Evidemment!... (Il va à la fenêtre et il envoie un baiser à sa maîtresse qui monte en voiture. Il redescend à l'avant-scène. Il semble avoir pris une résolution. Dos au public, il fouille dans sa poche-revolver. La porte s'ouvre. Jean, très pâle, paraît sur le seuil... Monsieur a retiré son mouchoir de sa poche-revolver et il s'éponge le front, puis il ouvre les bras et dit:) Vous!... C'est vous!... Sauvé!... Asseyez-vous... asseyez-vous...

ET LE RIDEAU SE FERME



Monsieur M. Harry Baur.

Au naturel.

Dans le rôle de « la bonne ».

Mlle Charlotte Lysès.

ACTE III

Le rideau s'ouvre sur le décor du premier acte, sur le salon. Jean est seul en scène. Il travaille à son panneau qui semble achevé. La bonne traverse le salon.

Jean. — Est-ce que madame est rentrée?

La Bonne. — Boui!

Jean. — Voulez-vous me répondre plus poliment, je vous prie!

La Bonne. — Monsieur me demande si madame est rentrée, je lui réponds qu'oui!

Jean. — Vous êtes décidé à me parler sur ce ton-là?

La Bonne. — Je suis au service de madame.

Jean. — Vous n'allez pas y rester longtemps!

La Bonne. — Ça!

Jean. — Ça?... Ecoutez-moi bien... votre amour, je l'ai supporté... votre rage, je l'ai tolérée; mais votre grossièreté, ça, non... Je vous préviens tout de suite que je ne l'encaisserai pas! Ah! vous avez la prétention de gouverner ici...

La Bonne. — Oui.

Jean. — Oui? Eh bien, je vous conseille de filer droit!

La Bonne. — Je n'ai pas besoin de vos conseils!

Jean. — Vous continuez?

La Bonne. — Vous ne serez pas le plus fort!

Jean. — Non?

La Bonne. — Non... Et ce n'est pas la peine de faire de grands gestes et de crier! Peut-être vous arriverez à me faire mettre à la porte... mais, alors, vous partirez en même temps que moi!

Jean. — Vous le croyez?

La Bonne. — Je le crois, oui!

Jean. — Eh bien! Je vais me payer ça!

La Bonne. — Monsieur rentre aujourd'hui...

Jean. — Et vous, vous filez dans une heure!

La Bonne. — Je...

Jean. — Vous allez faire votre malle, et vous allez filer immédiatement!

La Bonne. — Je ne le crois sincèrement pas!

Jean. — Et cependant, je vous ordonne de vous en aller!

La Bonne. — Je verrai ce que j'aurai à faire quand madame me l'aura dit.

Elle entre.

Jean. — Madame va vous le dire!

Elle. — Qu'est-ce que j'entends?... On se dispute?...

Jean. — Veux-tu dire à ta femme de chambre qu'elle est mise à la porte et qu'elle doit s'en aller à l'instant même!

Elle. — Encore...

Jean. — Oh! Mais non, je ne plaisante plus, j'en ai assez!

Elle. — Pardon... pardon... pardon...

Jean. — Eloigne-la!

Elle. — Donnez-nous du thé, je vous prie.

La Bonne. — Certainement, madame... mais il veut toujours me mettre à la porte!

La bonne sort.

Jean. — Ma chérie, il ne peut y avoir aucune discussion entre nous au sujet du départ de la bonne... elle est mise à la porte!

Elle. — Veux-tu me permettre...

Jean. — Mais non, mais non... il ne faut pas que je te donne à choisir entre elle et moi!

Elle. — Oh!

Jean. — Je ne conteste pas l'agrément d'avoir une femme de chambre alcoolique...

Elle. — Mon chéri, je vais te répéter ce que je t'ai dit... nous sommes perdus si je la flanque à la porte!

Jean. — Oui. Eh bien, tant pis!

Elle. — Comment, tant pis?... Tu es fou! Il faut que nous fassions très attention, il faut que nous soyons très prudents...

Jean. — Oui, bien entendu...

Elle. — Tu n'en as pas l'air convaincu?

Jean. — Mais si, mais si... seulement, je pense que

tu dois profiter de ce qu'il est absent de Paris pour opérer ce renvoi...

ELLE. — Tu sais qu'il peut revenir aujourd'hui même ou demain matin?

JEAN. — Donc, il n'y a pas une minute à perdre! Règle son compte et dis-lui que dans cinq minutes il faut qu'elle soit partie....

ELLE. — Nous faisons une folie, mon amour... réfléchis encore!

JEAN. — Trop tard, j'ai sonné!

ELLE. — Oh! Mon Dieu, mon Dieu...

LA BONNE, qui entre avec le thé qu'elle dépose. — Madame a sonné.

ELLE. — Oui, ma bonne Félicie, j'ai sonné... j'ai sonné pour vous dire qu'il ne m'est pas possible de vous garder chez moi...

LA BONNE. — Ah!

ELLE. — Oui! Je ne vous renvoie pas... seulement je pars en voyage... alors, vous comprenez...

LA BONNE. — Je comprends que le peintre a été le plus fort!

ELLE. — Chut! Chut! Et, dans ces conditions-là, comme il me serait pénible de passer huit jours encore avec vous... vous allez faire votre malle tout de suite, bien gentiment... et vous allez vous en aller!

LA BONNE. — Aujourd'hui même?

ELLE. — Aujourd'hui même!

Un temps. La bonne ne bouge pas. Elle mord ses lèvres, son menton remue et elle se met à pleurer. Jean fait signe à sa maîtresse qu'elle doit éloigner la bonne, qui sanglotte à présent.

JEAN. — Finissons-en!...

Les sanglots de la bonne redoublent.

ELLE. — Ecoute, mon chéri... si elle promettait qu'à l'avenir elle sera extrêmement polie avec toi... extrêmement respectueuse...

JEAN. — Allons! Allons... Je veux bien essayer...

LA BONNE. — Oh! Monsieur... Monsieur sait devenir bon!

JEAN. — Et vous, sachez rester bonne! (Coup de timbre.) Et de plus, allez ouvrir!... Je vous autoriserai peut-être à m'embrasser le dimanche matin...

LA BONNE. — Oh!... et c'était hier dimanche!...

La bonne sort.

ELLE. — Elle a reconnu ton autorité...

JEAN. — On a sonné, tu attends quelqu'un?

ELLE. — Oui, le coiffeur! Quelle heure est-il?

JEAN. — Cinq heures.

ELLE. — C'est lui.

JEAN. — Est-ce qu'il aime le thé fort?

ELLE. — Grosse bête... goûte tranquillement, je me fais juste donner un coup de fer...

JEAN. — Soit!...

Elle l'embrasse et sort par la baie à gauche. Jean reste seul un instant, il se sert une tasse de thé, puis la porte du fond s'ouvre et monsieur paraît.

MONSIEUR. — Bonjour...

JEAN. — Ah!... Bonjour, monsieur...

MONSIEUR. — Vous êtes seul?

JEAN. — Oui, elle est là-haut...

MONSIEUR. — Bon!... Je suis arrivé de Berlin il y a vingt ou vingt-cinq minutes... enfin le temps de venir de la gare!... Ce qui m'importait le plus, c'était de savoir comment ça allait ici!

JEAN. — Vous avez fait un bon voyage, monsieur?

MONSIEUR. — Oui... sans incidents et sans gaieté... Offrez-moi une tasse de thé, voulez-vous?

JEAN. — Certainement...

Jean, qui sortait, redescend et sert une tasse de thé qu'il passe à monsieur.

MONSIEUR. — Et, maintenant, parlez-moi un peu de vous?

JEAN. — De moi?

MONSIEUR. — De vous deux! Et, dites-moi, sa santé?

JEAN. — Excellente!

MONSIEUR. — Bravo!... il n'y a pas eu de visites?

JEAN. — Aucune, aucune!

MONSIEUR. — Et, en somme, calme parfait.

JEAN. — Voilà!

MONSIEUR, très bas. — Elle ne se doute absolument de rien?

Jean le lui fait répéter.

JEAN. — De rien... (Un temps.) Je vais lui faire dire, en partant, que vous êtes là...

MONSIEUR. — En partant?... Mais vous ne partez pas?

JEAN. — Si...

MONSIEUR. — Oh! non, je vous en prie, restez... je suis venu seulement pour vous dire bonjour à tous les deux, mais il faut que je passe au Collège de France... Asseyez-vous et dites-moi... vous n'avez pas quitté Paris pendant mon absence?

JEAN. — Non... Pourquoi?

MONSIEUR. — Vous auriez pu l'emmener à Fontainebleau pendant quarante-huit heures, ça lui aurait fait du bien.

JEAN. — Je n'y ai pas pensé...

MONSIEUR. — Eh! Mais... il me semble que votre panneau avance bien vite...

JEAN. — Je le finirai demain...

MONSIEUR. — Nous allons en faire un autre...

JEAN. — Peut-être....

MONSIEUR. — Comment, peut-être?... Il le faut! Sans quoi, comment expliquerai-elle à mes yeux votre présence ici!

JEAN. — Nous allons voir ça!

Elle, qui vient d'entrer, reste stupéfiée de voir monsieur et Jean qui bavardent.

MONSIEUR. — La voilà!... Bonjour, mon amie; que je suis content de vous revoir!

ELLE. — Oh! Bonjour... Et ce voyage?

MONSIEUR. — Ce voyage s'est très bien passé. J'ai eu même, à ce congrès, un des plus beaux résultats de ma carrière.

ELLE. — Ah! que je suis heureuse! Ce que vous me dites-là me fait infiniment plaisir...

Quelques secondes de gêne...

MONSIEUR. — Vous ne prenez pas de thé?

ELLE. — Non, merci.

MONSIEUR. — Voulez-vous de moi à dîner?

ELLE. — Mais, voyons, je pense bien.

MONSIEUR. — Jouez-vous au bésigue? Eh!... Jeune homme, jouez-vous au bésigue?

JEAN. — Non, merci...

MONSIEUR. — Je vous apprendrai, après le dîner!... Je le joue à huit jeux... on peut faire le 13.500 et le 2.000 d'as...

JEAN. — C'est superbe!...

ELLE, à part, — Oh!... (Elle fait signe à Jean qu'il vient de lui venir une idée merveilleuse.) Oh! Mais, vous ne savez pas...

MONSIEUR. — Quoi donc?

ELLE. — Notre charmant artiste est amoureux...

MONSIEUR. — Quoi?

ELLE. — Mais oui, il est amoureux d'une jeune fille délicieuse et il est question qu'il l'épouse...

Monsieur interroge Jean du regard, et Jean lui fait signe que ce qu'elle a dit est inexact.

MONSIEUR. — Ouf!...

ELLE. — Voilà une nouvelle, hein?

MONSIEUR. — Eh! Oui!... Cette tasse de thé m'a un peu réchauffé... et ça m'assomme d'aller au Collège de France, cet intérieur fait de douceur et de jeunesse m'a complètement ravi... je reste! Seulement, il faut que je téléphone...

ELLE. — Je vais vous chercher l'appareil...

MONSIEUR. — Où est-il?

ELLE. — Dans ma chambre!

MONSIEUR. — J'y vais...

ELLE. — Non, je...

Jean la retiens par le bras pour qu'elle laisse sortir monsieur.

MONSIEUR. — Je tiens à me passer un peu les mains à l'eau... je reviens!... Charmant... tout cela est charmant... oh...

Il s'en va par la baie.

ELLE. — Je suis affolée!

JEAN. — Il y a de quoi!

ELLE. — Qu'est-ce qu'il y a?

JEAN. — Il y a!... Il y a!... Il y a!... Il y a que je n'en puis plus! C'est un grand homme... il a peut-être du génie... mais, moi, je n'en peux plus!

ELLE. — Explique-toi!

JEAN. — Ecoute... Non, non, assieds-toi et écoute!... Le jour... le jour que nous appelons « le fameux jour »...

ELLE. — Oui...

JEAN. — Eh bien, « le fameux jour », je t'ai menti!

ELLE. — Oh!

JEAN. — Et depuis quatre jours je te mens!

ELLE. — Oh!

JEAN. — Et c'est parce que ça déborde, que tu vas enfin connaître la vérité!

ELLE. — Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

JEAN. — Chut!... « Le fameux jour », quand tu es rentrée du bois de Boulogne, je t'ai juré que notre conversation courtoise avait roulé sur la peinture au dix-septième siècle et sur l'influence de Manet...

ELLE. — Oui.

JEAN. — J'ai menti!... Le lendemain, inquiète, soupçonneuse, et pour cause, tu m'as fait jurer encore... j'ai rejuré... j'ai rementi!

ELLE. — Il sait tout?

JEAN. — Il sait tout!... Il savait tout!...

ELLE. — Ça me paraissait fou, aussi...

JEAN. — Pas trop, puisque tu m'as cru!

ELLE. — Alors? Alors?...

JEAN. — Voilà ce qui s'est passé entre nous!... Je suis entré et il m'a sauté au cou...

ELLE. — Oh!

JEAN. — Presque! Et il m'a dit: « Vous! C'est vous! Sauvé! »

ELLE. — Oh!...

JEAN. — Tout d'abord, j'ai cru à un piège... ou à un accès de folie...

ELLE. — Il t'a dit: « Vous! Sauvé! » Mais qu'est-ce que ça voulait dire?

JEAN. — Ça voulait dire: « Puisqu'il faut que je sois trompé... puisqu'il faut que je partage mon bien... je préfère le partager avec vous qui êtes un brave et honnête garçon, avec vous qui l'avez déshabituée déjà de l'existence néfaste qu'elle menait en compagnie de noceurs imbéciles qui étaient en train de me l'abîmer! »

ELLE. — Oh!... Il t'a dit ça?

JEAN. — Pas comme je le répète, bien sûr... mais, il l'a dit!... Et il savait très bien ce qu'il disait!... Et il a dû parler avec infiniment d'adresse, car, enfin, je ne me suis pas révolté! Et, mon Dieu, j'ai même fini par accepter cette situation exceptionnelle qu'il m'offrait, en me persuadant, une fois de plus, que la fatalité accompagnait mes pas, tout simplement, et que mes actions, toujours, seraient de belles actions!... et que le fait, enfin, de tromper cet homme te sauvait d'un malheur fatal!... Oui, je l'ai écouté... je me suis laissé convaincre, le désir que j'avais, moi aussi, de te garder, facilitait sa tâche, et bientôt je lui promettais de veiller sur toi, à chacune de ses absences. Je m'engageais à te guider, dans la vie, vers des aspirations plus élevées... j'étais pris par le charme de ce vieux bonhomme... par le côté régénérateur de mes nouvelles fonctions... je m'enorgueillissais de la confiance qu'on avait en moi... j'étais perdu!

ELLE. — Mais pourquoi perdu, au fait?... En t'écoutant j'ai eu, comme toi, ce premier mouvement fait de surprise et d'un peu de gêne... mais, en y pensant... vraiment, mon chéri... ce n'est pas si bête!...

JEAN. — Fichtre, non! Mais...

ELLE. — En somme, quoi... il a vu très juste ce vieux bonhomme, comme tu dis!... Si je ne t'avais pas rencontré... si le hasard mystérieux ne t'avait pas mis sur ma route... le surlendemain du jour où je t'ai connu je devenais la maîtresse d'un jeune homme que j'aimais si peu... si peu, mon Dieu! que j'ai tout à fait oublié son nom! Et ce jeune homme, comme tous ceux que je fréquentais alors, aurait eu sur moi la plus déplorable des influences!... Tu es arrivé... tu m'as sauvée...

JEAN. — Oui, soit! Seulement, cet homme...

ELLE. — Il ne pouvait pas mieux tomber!

JEAN. — Je ne te contredirai pas sur ce point, mais... cette situation nouvelle qui semblait, qui devait même nous apporter le calme et la tranquillité... cette situation était seulement supportable en son absence! En effet... depuis quatre jours tu ne m'as pas vu soucieux ni agacé?

ELLE. — Non... Et, au contraire, je t'ai trouvé très à ton aise... très libre... enfin!... tu as presque exigé le départ de Félicie...

JEAN. — Oui! Eh bien, cette situation m'est devenue intolérable depuis dix minutes... depuis qu'il est rentré!

ELLE. — Oh! Pourquoi?

JEAN. — Est-ce que je sais!

ELLE. — Si, tu sais! Dis... dis, pourquoi?

JEAN. — Que veux-tu que je te dise... il n'a pas de tact...

ELLE. — Parce que, tout à l'heure, il a...

JEAN. — Oui! Oh! Et puis, il n'y a rien à faire... il ne sait pas!

ELLE. — Mais, que s'est-il donc passé avant mon arrivée?

JEAN. — Oh! C'est bien simple... il a ouvert la porte... il m'a vu seul... et il est entré! voilà!... J'ai voulu lui céder la place... il m'a retenu!... voilà!... Il faut qu'il me parle! Et il faut surtout qu'il me parle de toi!... Il n'éprouve aucune gêne à me de-

mander des renseignements sur ta santé... sur ce que tu fais... Que veux-tu! moi, je ne m'étais jamais trouvé dans une semblable situation... et je suis bouleversé...

ELLE. — Oh!

JEAN. — Mais oui... bouleversé, mais oui! Chacun a son caractère! Je ne peux pas!... Je n'ai pas de fortune... je n'ai pas de volonté... je ne dois pas avoir beaucoup de talent... Qu'on me laisse au moins être un brave homme, si ça me fait plaisir!

ELLE. — Calme-toi, mon chéri, nous allons arranger tout ça...

JEAN. — Arranger! arranger!... Il n'y a rien à arranger avec un homme comme ça!... Il est fou de joie... jamais il n'a été aussi heureux... Ça te fait rire?

ELLE. — Pauvre vieux!

JEAN. — Mais non, pas « pauvre vieux! » Moi aussi, j'ai dit « pauvre vieux... » mais ce n'est pas du tout un pauvre vieux!... C'est un vieux malin qui a organisé toute son affaire... qui a profité de son malheur... et qui nous a fichu dedans tous les deux!

ELLE. — Mais non!

JEAN. — Mais si! Mais si! Rends-toi compte! Pour lui, tu es l'agrément, le plaisir... tu es, comme il me l'a dit, son grand joujou... Il avait uniquement peur qu'on lui prît son joujou!... D'autre part, il est intelligent, il se voit très bien tel qu'il est et il se dit: « J'ai mon plaisir avec elle et elle a son plaisir avec lui... » Ce qui fait que, dans cette combinaison-là, moi, je suis chocolat!

ELLE. — Pourquoi donc?

JEAN. — Parce que je t'aime!... Or, nous en sommes arrivés à ceci: il n'est pas jaloux de moi... et moi je suis jaloux de lui!... C'est le comble!... Quand il est près de toi, il est content... Quand il est loin de toi, il est tranquille... il sait que j'y suis!... Ce n'est pas supportable!

ELLE. — Alors, que faire?

JEAN. — D'un autre côté,... nous venons de passer quatre jours merveilleux... et je n'envisage pas... la possibilité... de nous quitter...

ELLE. — Oh! mon Dieu...

JEAN. — Quoi?

ELLE. — Oh! Il faut que tu l'envisages tout de même pour en parler!... Nous séparer?... Tu y avais pensé?

JEAN. — Eh bien, oui... là... je l'avoue, mon amour... j'y avais pensé et j'y pense encore!

ELLE. — Oh! Jean, voyons, ce n'est pas possible... nous séparer?... Tu y penses...

JEAN. — Mais, au lieu de t'affoler... réfléchis... qu'est-ce que tu veux qu'on fasse?

ELLE. — On peut peut-être...

JEAN. — Rien! Rien! On ne peut rien!

ELLE. — Eh bien, alors, moi, je plaque tout et je file avec toi!

JEAN. — Mais non... mais non... je n'ai pas le sou, je n'en gagne pas encore et tu ne peux pas vivre sans luxe...

ELLE. — Mais si! Je me passerais très bien...

JEAN. — Tu pourrais te passer de ton luxe?

ELLE. — Oui!

JEAN. — Toi?... quand, moi, j'ai l'impression que j'aurais du mal à me passer du tien!

ELLE. — Oh!...

JEAN. — Ah! Mais... il ne fallait pas m'y habituer, que diable!... Et, à présent, vois-tu, à présent que j'y ai goûté, au luxe... je sais ce que c'est et j'aimerais mieux crever plutôt que de te faire partager ma demi-misère!... On fait mal l'amour quand on n'a pas de feu!... Non! non! un homme n'a pas le droit de profiter de l'amour d'une femme et de son aveuglement pour lui faire monter la côte! Tu m'aimes, je t'aime... on s'aime... c'est magnifique, c'est superbe mais ce n'est pas tout! Il faut vivre... il faut manger!

ELLE. — Tu ne me connais pas!

JEAN. — Si... je sais... tu pourrais te passer du nécessaire... mais tu ne pourrais pas te passer du superflu...

ELLE. — Oh! Comment peux-tu dire ça!

JEAN. — Je ne dois pas me tromper! Notre aventure a commencé par un béguin physique, mutuel et spontané, — et ça ne pouvait pas mieux commencer! Au bout de huit jours, ça c'est transformé... c'est devenu du goût... maintenant, nous sommes tout à fait amoureux l'un de l'autre... Eh bien, il faut se séparer... d'un coup sec...

ELLE. — Oh!

JEAN. — Ou bien, alors, on s'embarque pour un grand voyage!

ELLE. — Je veux m'embarquer...

JEAN. — Je le voudrais aussi... mais je n'ai pas de navire... je n'ai pas de munitions... je n'ai rien!

ELLE. — Et l'autre qui a tout!

JEAN. — Mais...

ELLE. — Nous ne pouvons pas nous quitter!

JEAN. — Et je ne veux pas accepter la vie à trois...

ELLE. — Que faire... que faire...

MONSIEUR, entrant. — Oh! ce n'est pas commode!

ELLE et JEAN. — Vous!

MONSIEUR. — Oh! Non, ce n'est pas commode! Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé tout de suite?

JEAN. — Mais...

MONSIEUR. — Nous allons en parler tout tranquillement, sans nous mettre en colère...

JEAN. — Non, monsieur, pas devant vous...

MONSIEUR. — Pourquoi?

JEAN. — C'est impossible.

MONSIEUR. — Vous allez voir ça! Laissez-moi faire... Je vous demande deux minutes de franchise...

ELLE. — Mais, notre pudeur...

MONSIEUR. — Mais votre pudeur ressemble étrangement à de l'hypocrisie, mes enfants...

JEAN. — D'abord, monsieur, je vous prie de bien vouloir ne pas dire « mes enfants! » en parlant de madame et de moi!... Je ne suis pas votre enfant!

MONSIEUR. — Vous pourriez l'être!

JEAN. — Oui, mais, enfin, c'est trop tard!

ELLE. — Mon ami, puisque vous voulez discuter avec nous, voici quelle est notre actuelle et pénible situation...

MONSIEUR. — Oh! je la connais... c'est toujours la même!... Il y a une dame, un homme âgé qui a de l'argent et un jeune homme qui n'en a pas!

ELLE. — En effet, comme ça, ce n'est pas compliqué... mais, généralement...

MONSIEUR. — Généralement quoi?

ELLE. — Généralement, le monsieur âgé ignore l'existence du jeune homme!

MONSIEUR. — Parce que, généralement, la dame a assez d'adresse pour ne pas la révéler au monsieur âgé!

ELLE. — Ah! je vous jure que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous la cacher.

MONSIEUR. — Mais je ne vous fais aucun reproche... A ce propos, vous ai-je fait un reproche, la moindre observation?

ELLE. — Non, c'est vrai!... il faut le reconnaître... vous avez été extraordinaire...

JEAN. — Extraordinaire est le mot!

MONSIEUR. — Pourquoi?

JEAN. — Mais parce que, monsieur, parce que, lorsque le monsieur âgé apprend la trahison de sa maîtresse... il la chasse! Ou bien il chasse l'amant! Voilà ce qu'il fait, le monsieur âgé.

MONSIEUR. — Parce qu'il est idiot!

ELLE. — Pardon!

MONSIEUR.— Pardon! vous même! Si j'avais jeté... d'abord, je n'aurais pas pu, mais, enfin, admettons-le... si j'avais jeté ce jeune homme par la fenêtre... il serait rentré une heure après par la porte!

JEAN. — Oh!

MONSIEUR. — Je l'espère pour vous!... Et c'eût été fatal! Et si je vous avais chassée, vous... n'en eussé-je pas été le premier puni? Voyons... voyons...

JEAN. — C'est possible, monsieur, mais, comme je le disais tout à l'heure à madame, il fallait y mettre... je vous demande pardon de vous dire ça... une certaine discrétion!

MONSIEUR. — Vous n'avez donc pas le courage de vos actes?

ELLE. — Il y a tout de même des choses qu'on ne fait pas les uns devant les autres et qui sont cependant naturelles et qui ne sont pas blâmables.

MONSIEUR. — Oui, c'est entendu!... Je ne suis pas un monstre et, pourtant, je n'éprouve aucune honte à parler des choses que je fais! J'estime que, puisque je les fais, ces choses, ce sont des choses qui se font!... Et je pense qu'il n'est pas plus laid d'aimer la même femme...

JEAN. — Que de porter le même pardessus, évidemment! Mais il convient de le porter chacun à son tour!

MONSIEUR. — Vous trouvez que j'ai agi d'une façon extraordinaire, parce que je n'ai pas poussé de cris... parce que je n'ai rien cassé...

JEAN. — Mais non... monsieur... mais non!... Je n'ai pas dit ça, non, non... Je pense même qu'une certaine complaisance de votre part n'eût pas été... mon Dieu... scandaleuse! Puisqu'un concours malheureux de circonstances vous avait appris l'infidélité de madame, puisque vous n'ignoriez plus... vous pouviez feindre d'ignorer encore... Vous pouviez tolérer ma présence... mais il était inutile de me sauter au cou... au lieu de me sauter à la gorge!... Or, ma présence ici, elle n'est pas tolérée... elle semble être la réalisation d'un désir!

MONSIEUR. — Mais elle l'est en réalité.

JEAN. — Eh bien, ne me le dites pas.

MONSIEUR. — Mais ma reconnaissance pour vous...

JEAN. — Mais je n'en veux pas.

MONSIEUR. — Pourquoi?

JEAN. — Mais parce que votre reconnaissance deviendrait vite de l'amitié... et, de l'amitié à l'affection, il n'y a qu'un pas.

MONSIEUR. — Nous le franchirons.

JEAN. — Non, monsieur! jamais!... Je ne veux pas devenir votre ami.

MONSIEUR. — Quel mal vous ai-je fait?

JEAN. — ... aucun.

MONSIEUR. — Alors?

JEAN. — Madame nous sépare.

MONSIEUR. — Elle nous lie, au contraire! Jeune homme, pourquoi vous refusez-vous la joie des entretiens charmants que nous aurions! Songez que déjà nous avons les mêmes goûts en amour. Et vous n'empêcherez pas qu'il y ait entre le mari et l'amant quelque chose de commun... le principal! Ils ont l'un pour l'autre de la haine ou de l'amour... c'est-à-dire, en tout cas, une sorte d'estime. Et puis, je pense qu'on n'est pas trop de deux hommes pour donner à une femme la somme d'amour dont elle a besoin! Le mari et l'amant ont des goûts identiques... ils se complètent tous les deux, le mari était insuffisant, puisque la femme a jugé nécessaire de prendre un amant... Et vous voudriez empêcher ces deux hommes-là de s'adorer?

JEAN. — Je ne discute pas...

MONSIEUR. — Vous voudriez m'empêcher de vous trouver charmant?

JEAN. — Oui.

MONSIEUR. — Impossible! Et vous ne m'empêcherez pas d'avoir pour vous de la reconnaissance!... Mais si, maintenant, vous partiez pour ne plus revenir, mon existence redeviendrait ce qu'elle était avant votre miraculeuse intervention! Je me retrouverais seul pour lutter contre les penchants déplorables de madame.

ELLE. — Oh!

MONSIEUR. — Laissez-moi parler! Je vous disais qu'à Berlin, il y a deux jours, au congrès international, j'avais été extrêmement brillant... et c'est la vérité! Eh bien, monsieur, je vais encore vous froisser, mais je n'irai pas par quatre chemins, l'éclat de mon discours, c'est à vous que je le dois! C'est à la tranquillité d'esprit que me donnait votre présence auprès de qui vous savez! Jeune homme, vous avez tout simplement entre les mains la fin de ma carrière.

JEAN. — Oui. Eh bien, monsieur, je vous répondrai que, moi, artiste, rapin, habitué aux liaisons les plus frivoles et les moins légitimes — traitez-moi de bourgeois si vous voulez — je décline l'hommage de votre affection et je vous déclare que la conversation que nous avons en ce moment me révolte!. Madame, je vous en prie... soutenez-moi.

ELLE. — Moi... il y a une chose qui me dépasse!

MONSIEUR. — Laquelle?

ELLE. — Il est impossible que la pensée que je ne vous appartiens pas à vous seul... il est impossible que cette pensée ne vous soit pas odieuse?

MONSIEUR. — Je regrette infiniment... mais vous n'arriverez pas à me convaincre que je suis malheureux.

JEAN. — C'est insensé, tout de même.

MONSIEUR. — Lorsque j'avais la certitude que vous ne me trompiez pas... j'étais inquiet... soucieux sans cesse... préoccupé du danger que je courais... car je courais ce danger d'être trompé par vous... Tout homme, le plus adoré même, court le danger d'être trahi... mais, maintenant que ça y est... je ne peux plus être inquiet... je ne peux plus être soucieux... je ne cours plus aucun danger.

ELLE. — Donc, vous étiez malheureux quand je vous étais fidèle...

MONSIEUR. — Je pensais qu'une trahison de vous bouleverserait ma vie et nuirait à ma santé... et puis, pas du tout...

ELLE. — Vous êtes très heureux! Mais, alors, c'est bien simple, vous ne m'aimez pas.

MONSIEUR. — Si je ne vous aimais pas, est-ce que je continuerais à combler tous vos vœux?

ELLE. — Oui, oui... mais si vous m'aimiez vraiment...

MONSIEUR. — Si je pouvais vous aimer vraiment comme vous le dites... j'aurais trente ans de moins!... Et si j'avais trente ans de moins... j'aurais peut-être déjà tué cet homme-là!... Que voulez-vous, je vous ai rencontrée trop tard.

ELLE. — Vous n'êtes pas jaloux?

MONSIEUR. — Mais de quoi?

JEAN. — C'est une grossièreté!

MONSIEUR. — De quoi?... Pourrais-je le remplacer?... Non! Alors? Je ne peux pas en être jaloux! Et il ne m'empêchera pas de le trouver charmant...

JEAN. — Je vous en prie, monsieur...

MONSIEUR. — Ne vous fâchez donc pas... et comprenez-moi... (A Jean.) Comprenez-moi... (A Elle.) et vous, tâchez de me comprendre... et, en m'écoutant, n'oubliez pas que je suis un vieux professeur. Je vais vous dire pourquoi je ne suis pas jaloux... pourquoi je suis heureux de vous voir vous aimer tous les deux... Depuis quarante ans, je constate, j'étudie et je combats les ravages que fait l'amour dans l'âme des vieilles gens. Eh bien, à force de donner des conseils aux autres on finit par les suivre soi-même. Je suis en train de suivre mes conseils. Je ne me suis pas contenté d'écrire sept volumes de psychologie, je les ai lus. Je ne vous conseille pas d'en faire autant... ils sont ennuyeux. Mais ils m'ont été utiles le jour où, vous offrant cette maison, je me suis engagé à vous y rendre heureuse. Voyez-vous, il est encore plus difficile de terminer sa vie que de la commencer. D'abord, ça va en montant... c'est dur... mais on est jeune, et puis, on a un but... on sait où l'on va... Ensuite, la route est toute droite, on est dans la force de l'âge... c'est superbe! Puis... tout à coup, ça descend. Là, c'est dangereux, c'est très dangereux! la pente est rapide et on n'en voit pas la fin. Moins on est encombré, moins on descend vite. Moi, je descends déjà depuis quelques années... et si je descends lentement, c'est que je n'ai pas de fardeaux. J'avais une charge mais... vous m'aidez à la porter! J'ai les mains vides... je me rattrape, le long de la route, à mes derniers travaux... tout va bien. Je suis content de moi parce que, ne m'étant pas marié, je ne trouve pas, le soir, en rentrant, une dame qui a mon âge et des bigoudis en plus... Je suis content de moi parce que je ne souffre pas de voir s'aimer les autres... Je suis content de moi parce que...

LE RIDEAU TOMBE LENTEMENT

Elle. Monsieur. Jean.

Monsieur : « *Je suis content de moi parce que...* »

La Gamine

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

par

MM. PIERRE VEBER ET HENRY DE GORSSE

Phot. Dornac.

MM. PIERRE VEBER ET HENRY DE GORSSE

La Gamine *a été représentée pour la première fois, le 24 mars 1911, au théâtre de la Renaissance.*

(DIRECTION ABEL TARRIDE)

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNE PAR A. BERT.

Copyright by Pierre Veber and Henry de Gorsse, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PERSONNAGES

Colette	Mmes	Lantelme.
Nancy Vallier		Laugier.
Aglaé		Cécile Caron.
Hortense		Delys.
Léonie		Vermell.
Mlle Suberville		I. Perrot.
Julia		Gravier.
Mlle Martinlys		Guizelle.
Olga Slawinska		E. Carlovna.
Mme Pichu		Favrel.
Mme Pingois		Cardin.
Mlle Cotte		A. Morgane.
Maurice Delanoy	MM.	Candé.
Simoneau		Bullier.
Pierre Sernin		Capellani.
Vergnaud		A. Dubosc.
Alcide		V. Boucher.
M. le Curé		Berthier.
M. Pingois		Cognet.

Le premier acte à Pont-Audemer.

Le deuxième et le troisième à Paris.

Le quatrième au Cap-Martin.

M. Pingois. Aglaé Hortense. M. le Curé. Mme Pingois. Aloïde.

Scène XV. — Aglaé : « *Ah, mon Dieu! Lisez!* »

LA GAMINE

ACTE PREMIER

Une grande salle, dans une vieille maison de province. Intérieur modeste. Porte d'entrée à gauche, deuxième plan. Au fond, grande fenêtre donnant sur la place de Pont-Audemer. A droite, au premier plan, porte donnant sur un jardin, et, au deuxième plan, l'amorce d'un escalier qui monte à l'étage supérieur. A gauche, au premier plan, porte de la chambre des demoiselles Auradoux. Au milieu de la pièce, une grande table à manger avec un couvert ; près de là, un fauteuil. Au mur, rangés, des chaises et des fauteuils. A gauche, un grand dressoir. Le parquet, avec, çà et là, de petits disques de cordes devant les chaises.

Scène première

LEONIE, puis MAURICE

Au lever du rideau, Léonie, servante, debout sur le pas de la porte, hèle un personnage à la cantonade.

LÉONIE. — Arrivez vite!... Non, ne vous pressez pas! Est-ce sérieux de prendre son petit déjeuner à deux heures de l'après-midi?

Elle rentre en scène et arrange le couvert.

MAURICE, entrant, artiste arrivé, plus très jeune, la rosette, un ancien joli garçon ; il porte un pinchart, un pliant, une boîte à couleurs, dans le bras gauche; du bras droit il tient une petite toile. — Léonie aux bras blancs, je parie que je suis en retard?

LÉONIE. — Un peu!...

MAURICE. — Ça n'a pas d'importance! Le matin, je ne prends qu'un bol de lait!

LÉONIE. — Ces demoiselles ont déjeuné sans vous, à cause des vêpres.

MAURICE, se débarrassant. — Je tenais à faire une étude de l'entrée de Pont-Audemer! Regardez-moi si c'est enlevé! Ça se tient! Ça y est un peu!

LÉONIE. — Oh! moi, je ne m'y connais pas en peinture!

MAURICE. — Les critiques non plus, ça ne les empêche pas de la juger. (Il s'assied pour déjeuner.) Où est Mlle Colette?...

LÉONIE. — La gamine? Elle est partie avec sa boîte à couleurs.

MAURICE. — Dites-moi, superbe Léonie, il n'est pas venu de lettre?

LÉONIE. — Si, une dépêche, de ce matin.

MAURICE. — De ce matin!... Tout Pont-Audemer est là dedans... Donnez-moi ça vite!

LÉONIE, fouillant dans sa poche. — Aussi, est-ce qu'on reçoit des dépêches!...

MAURICE, qui a lu. — Ah!... Léonie, ne grondez plus, vous allez être débarrassée de moi.

LÉONIE. — Tiens! Vous ne me gênez pas!... Vous partez?

MAURICE. — Tantôt... Mon ami Simoneau me télégraphie qu'il viendra à trois heures me prendre avec sa Coralie pour m'emmener à Paris.

LÉONIE. — Qu'est-ce que c'est que ça, sa Coralie Encore quelque fille perdue?

MAURICE. — Non. C'est son automobile, une 24 H. P. qui file comme une duchesse! Vous ne connaissez pas Simoneau, splendide Léonie?

LÉONIE. — Non.

MAURICE. — Simoneau est un sculpteur qui aurait eu du génie s'il n'avait pas eu de fortune! Il passe son temps à rêver de monuments immenses en fabriquant de toutes petites choses. C'est un être délicieux. Bourru, toujours en rogne, mais très bon, il croit qu'il a une mission dans la vie: me dire la vérité. Et il en abuse pour me lancer un tas de choses désagréables dès qu'il m'aperçoit. C'est un ami, quoi!...

LÉONIE. — Faut-il annoncer votre départ aux demoiselles Auradoux?

MAURICE. — Certes! Je n'ai plus l'âge de déménager à la cloche de bois! Du reste, voici une de mes propriétaires...

Il se lève. M^lle Hortense, vieille fille, paraît à l'escalier.

Scène II

LES MÊMES, HORTENSE

HORTENSE. — Bonjour, monsieur Delanoy.

MAURICE. — Mademoiselle Hortense, je m'excuse d'avoir manqué le déjeuner. Mais je voulais profiter du soleil. Et quand un peintre tient le soleil, il ne connaît plus la civilité.

HORTENSE. — C'est à nous de nous excuser. Le dimanche, nous sommes pressées par les heures des offices.

MAURICE. — Je suis désolé, mademoiselle... Aussi bien, je ne vous encombrerai plus longtemps... Je pars aujourd'hui. On vient me prendre tantôt.

HORTENSE. — Déjà!

MAURICE. — Allons, voilà un « déjà » très gentil. J'ai été votre pensionnaire pendant un mois; près de vous, j'ai mené une vie exquise, de travail, de santé et d'apaisement. Je resterai toujours votre obligé.

HORTENSE. — Nous avons été très fières d'avoir sous notre toit un artiste aussi célèbre!...

MAURICE. — Vous êtes trop bonne!... Voyons!... (Tirant son portefeuille.) Je vous dois pour le petit pavillon du jardin et la pension... Nous avons dit: cinq cents francs?... Les voici, plus cent francs que je vous prie de distribuer à vos pauvres.

HORTENSE. — Monsieur Delanoy, c'est bien, ce que vous faites là!... Ah! si vous aviez seulement un peu de religion!...

MAURICE. — Je serais parfait! Il ne faut pas qu'un homme soit parfait! Ça découragerait les autres. A tout à l'heure, mademoiselle Hortense. Je vais emballer mes toiles... (Il sort par le jardin en glissant de l'argent à Léonie.) Tenez, radieuse Léonie.

LÉONIE. — Oh! grand merci, monsieur Delanoy...

Delanoy s'éloigne.

HORTENSE. — Ce monsieur vous a donné quelque chose?

LÉONIE. — Oui... Soixante francs.

HORTENSE. — C'est beaucoup trop!

Aglaé, autre vieille fille, entre de gauche.

Scène III

LEONIE, HORTENSE, AGLAE

AGLAÉ. — Je suis toute prête pour l'église; je n'ai plus qu'à mettre mon bonnet.

Elle le pose sur la table.

HORTENSE. — Tu sais, Aglaé, il y a du nouveau. M. Delanoy part tantôt.

AGLAÉ, revêche. — Bon débarras! Il a réglé son compte?...

HORTENSE. — Oui. Et il m'a donné cent francs pour tes pauvres.

AGLAÉ. — Cent francs qui échappent au Malin!

HORTENSE. — Moi, ça m'ennuie de le voir partir. Il était si gai.

AGLAÉ. — Je ne regrette pas ce bohème.

HORTENSE. — Bohème! Un membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur!

AGLAÉ. — C'est tout de même un irrégulier!...

HORTENSE. — Alors, pourquoi l'as-tu accueilli?

AGLAÉ. — Parce que notre pavillon ne trouvait pas preneur! Et puis, tu m'as poussée à l'accepter.

HORTENSE. — Il n'y a pas grand mal!

AGLAÉ. — Que si! Il a rendu folle notre nièce Colette! Et, Dieu sait, la petite ne demandait qu'à devenir tout à fait toquée!... Depuis que M. Delanoy habite ici, Colette n'est plus la même! Elle s'est découvert un talent de barbouilleuse, elle s'est mise à étaler des couleurs sur des toiles; elle emploie toutes ses journées à ça!

HORTENSE. — C'est vrai!

AGLAÉ. — Avec ça, elle a des théories!... Ou plutôt, c'est ce Delanoy qui les lui souffle! Sous prétexte de lui donner quelques leçons de peinture... (A Hortense.) C'est encore toi qui as autorisé ces fameuses leçons!

HORTENSE. — J'avais peur que Colette ne s'ennuyât!

AGLAÉ. — Allons donc! Une jeune fille bien élevée ne s'ennuie jamais!

On sonne à la grille du jardin.

LÉONIE, à la fenêtre. — Le fils du notaire vient par ici.

HORTENSE. — M. Alcide Pingois?

AGLAÉ. — C'est vrai! Nous sommes au trente du mois.

Entre Alcide, petit jeune homme provincial, timide et ridicule. Léonie se retire.

Scène IV

LES MÊMES, ALCIDE

ALCIDE. — Mesdemoiselles, je m'excuse de vous déranger.

HORTENSE. — Mais, pas du tout, monsieur Pingois.

ALCIDE. — Je viens pour déposer à vos pieds, avec l'expression de mon profond respect, les arrérages de votre rente pour le mois d'août.

AGLAÉ. — Asseyez-vous, monsieur Pingois.

HORTENSE. — Vous ne désirez pas prendre quelque chose?

ALCIDE, s'asseyant. — Merci, mademoiselle, ma mère me défend de rien boire entre mes repas.

AGLAÉ. — Madame votre mère se porte bien?

ALCIDE. — Pas mal, sauf ses varices qui la travaillent.

HORTENSE. — Et votre père? Je ne l'ai pas aperçu avec vous à la grand'messe.

ALCIDE. — Mon père prend sa messe à sept heures, été comme hiver.

AGLAÉ. — Comme M. le curé a bien prêché sur le sixième commandement de Dieu!

ALCIDE. — Oui. « Luxurieux point ne seras qu'en mariage seulement! »

AGLAÉ. — Mais non ! « Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement. »

ALCIDE, vivement. — Oh ! je vous demande pardon ! C'est vrai !... Luxurieux dans le mariage !...

HORTENSE. — Je vous regardais. Vous écoutiez les yeux fermés, comme pour mieux vous pénétrer de la sainte parole.

ALCIDE. — Je rentrais en moi-même.

AGLAÉ. — Ah ! si tous les jeunes gens vous ressemblaient !

HORTENSE. — Vous donnez le bon exemple à vos camarades.

ALCIDE. — Dame ! Rien d'étonnant ! Je suis enfant de Joseph !

AGLAÉ. — Votre père a su faire de vous un homme... Vous êtes réservé, discret, bien élevé !...

ALCIDE. — Je vous en prie, vous allez me faire rougir !...

AGLAÉ. — Décidément, monsieur Alcide, vous êtes charmant.

ALCIDE, modeste. — Mademoiselle Aglaé...

HORTENSE. — Si ! Si ! Ma sœur a raison ! Vous êtes accompli !

ALCIDE, de même. — Mademoiselle Hortense...

HORTENSE. — Et, avec cela, rangé... On n'a jamais jasé sur vous.

ALCIDE. — Grâce à Dieu, j'ai gardé ma pureté ! Maman m'a fait jurer que j'arriverais intact au mariage !

HORTENSE. — L'état de virginité est le seul qui conserve l'âme... Ainsi, nous...

AGLAÉ, sévère. — Ma sœur !...

Un petit temps.

ALCIDE. — M^lle Colette n'est pas là ?

AGLAÉ. — Non ! Elle est sortie en promenade.

ALCIDE. — Je pensais la rencontrer. Voulez-vous lui dire que j'ai été désolé...

AGLAÉ. — Vous désiriez lui parler ?

ALCIDE. — En effet. Mon père donne une cloche à la paroisse ; je voulais prier M^lle Colette d'être marraine avec moi : ce sera une cérémonie très imposante.

AGLAÉ. — Ne doutez pas que Colette ne soit flattée.

Un petit temps.

ALCIDE, se levant. — Mesdemoiselles, il faut que je prenne congé de vous. Voulez-vous être assez bonnes pour me signer un reçu des trois cent quatre-vingt-dix-neuf francs quarante ?...

Il aligne l'argent.

AGLAÉ. — Avec plaisir, monsieur Alcide. Ah ! un timbre !

Elle en prend un dans un tiroir et le colle.

ALCIDE, qui n'a pas vu. — J'en ai toujours sur moi. (Il veut aussi coller son timbre sur le papier qu'il a tendu à Aglaé, mais il aperçoit celui qui y est déjà.) Ah ! vous avez déjà ?...

Il garde son timbre sur son pouce. Hortense est allée prendre un encrier.

AGLAÉ, signant. — A toi, Hortense.

HORTENSE, même jeu. — C'est en règle !... (Elle rend le papier à Alcide.) Merci.

ALCIDE, serrant le papier dans son portefeuille et gardant toujours sur son doigt son timbre qui l'embarrasse énormément. — Au revoir, mesdemoiselles, et mes respectueux hommages. Ne m'oubliez pas auprès de M^lle Colette.

HORTENSE, le reconduisant. — Nos amitiés à vos chers parents.

Alcide se retire.

Scène V

HORTENSE, AGLAE, puis LEONIE

AGLAÉ. — Dieu ! que ce garçon est bien élevé !

HORTENSE. — Et qu'il a l'air comme il faut !

LÉONIE, qui vient d'entrer et enlève l'encrier. — Il a l'air d'une andouille ficelée, oui.

AGLAÉ. — Léonie, vous parlez inconsidérément !

HORTENSE. — M. Alcide vient de nous avouer qu'il était vierge !

LÉONIE. — Et il s'en vante ! Il n'y a pas de quoi ! Ce n'est pas sa faute ! Aucune fille n'en voudrait !

HORTENSE. — Sa famille est très honorable.

AGLAÉ. — Les Pingois ont une grosse fortune.

LÉONIE. — Ça n'empêche pas que le fils a l'air d'une andouille.

AGLAÉ. — Ah ! Léonie, finissez ! (Léonie s'éloigne en bougonnant.) A-t-on jamais vu !

M^lle Suberville, autre vieille fille, entre en coup de vent.

Scène VI

LES MÊMES, M^lle SUBERVILLE

HORTENSE, empressée. — Mademoiselle Suberville !... La bonne surprise !...

Elle avance une chaise.

M^lle SUBERVILLE, tombant effondrée. — Ah ! mes bonnes amies ! Mes chères amies ! Quel scandale !

AGLAÉ, effrayée. — Seigneur ! Qu'avez-vous, mademoiselle Suberville ?

M^lle SUBERVILLE. — J'ai couru pour vous annoncer ça... Je suffoque...

Elle s'éponge.

AGLAÉ. — Qu'y a-t-il donc ?

HORTENSE, vivement. — On a surpris la femme du receveur avec M. Bouju ? Ça devait arriver !

M^lle SUBERVILLE. — Non. C'est Colette !

AGLAÉ, vivement. — Qu'est-ce que vous dites ?

M^lle SUBERVILLE. — C'est Colette qui vient de faire une chose... une chose !

HORTENSE, très inquiète. — Je vous en prie ! Parlez !

M^lle SUBERVILLE, se levant. — Eh bien, voilà !... Pour venir aux vêpres, comme tous les dimanches, je passais près de mon verger. A ma grande surprise, j'observe que la porte était tout contre, je la pousse et qui est-ce que j'aperçois au milieu des pommiers ? Votre nièce en train de faire le portrait d'un homme tout nu ! Vous entendez ? Tout nu !

AGLAÉ. — C'est affreux !

HORTENSE. — C'est épouvantable !

AGLAÉ. — Cette petite est perdue.

M^lle SUBERVILLE. — Je le crains.

AGLAÉ. — Comment n'avez-vous pas ordonné à Colette de cesser ?

M^lle SUBERVILLE. — Moi ! M'approcher d'un homme tout nu ! Quelle horreur !

HORTENSE. — Quel âge avait-il, cet homme ?

M^lle SUBERVILLE. — Cinq ou six ans !

AGLAÉ. — Ah ! je respire !

HORTENSE. — Mais vous êtes bien sûre que c'était un homme ?

M^lle SUBERVILLE. — Oh ! Il n'y avait pas à s'y tromper ! C'était le fils du berger de M. Sauge.

HORTENSE. — Petit-Louis ?

M^lle SUBERVILLE. — Oui. Je me suis sauvée comme si j'avais vu le diable. Vous connaissez mon amitié pour vous ! J'ai pensé qu'il fallait vous avertir sans retard !

AGLAÉ. — Je vous remercie. Je cours chercher Colette.

HORTENSE. — Tu n'auras pas cette peine. Elle rentre.

Apparaît Colette, seize ans, robe claire. Grand chapeau de paille. Elle porte un tout petit attirail de peintre.

Scène VII

LES MÊMES, COLETTE

COLETTE, entrant. — Ah! me voilà, moi! (Elle se débarrasse de son attirail.) Ouf! Il fait une petite chaleur! (Embrassant Hortense.) Bonjour, maman. (Embrassant Aglaé.) Bonjour, papa! (A part et étonnée de leur froideur.) Qu'est-ce qu'il y a? (Apercevant Mlle Suberville.) Ah! Mademoiselle Suberville! Pourquoi vous êtes-vous sauvée tout à l'heure?

AGLAÉ. — Tu le demandes, petite malheureuse!

HORTENSE. — Mon enfant! Comment as-tu osé faire une chose pareille?

Mlle SUBERVILLE. — Et surtout un dimanche! Jour du Seigneur!

COLETTE. — Qu'est-ce que j'ai fait? J'ai manqué la messe?

AGLAÉ. — D'abord!... Et puis, tu as peint un homme tout nu!

COLETTE, riant. — Un homme tout nu! Le petit Louis? Elle est bonne! Pauvre gosse! Il est haut comme trois pommes. Et il était joli comme un ange dans ce verger! Il a gagné six sous. Il était ravi! Et j'ai bien travaillé, va! M. Delanoy sera content de moi.

AGLAÉ. — Enfin, Colette, tu ne comprends donc pas ce qu'il y a de déplacé, d'immoral même, pour une jeune fille, dans l'acte de peindre une personne d'un autre sexe, sans vêtements, dans un verger?

COLETTE. — Petit-Louis n'a pas de sexe. Il est trop petit!

Mlle SUBERVILLE. — Il n'est pas si petit que ça! J'ai vu, de mes yeux vu!...

COLETTE. — Et puis, qu'est-ce qu'il y a d'immoral à cela? Les statues sont nues!

Mlle SUBERVILLE. — Elles ont tort!

COLETTE. — D'abord, le nu est chaste! Le nu est réconfortant! Si les gens ont mis des vêtements, c'est qu'ils avaient honte de leur corps. Adam et Eve étaient nus dans le Paradis Terrestre!

Mlle SUBERVILLE. — Elle blasphème!

COLETTE. — Pardon! C'est dans l'Ecriture, et ils ne peignaient pas, eux!... L'art ennoblit tout!

AGLAÉ, à Hortense. — Tu retrouves les principes de M. Delanoy!

COLETTE. — Parfaitement! Et M. Delanoy, qui est de l'Institut, doit s'y connaître en morale! Il dit que les artistes ont le droit de tout faire.

Mlle SUBERVILLE, se levant. — Je ne peux pas entendre des folies pareilles! Je me mettrais en colère, et je compromettrais mes vêpres! Je vais demander à M. le curé de venir, après le service, exorciser mon verger. Sans adieu!

Elle sort, accompagnée par les demoiselles Auradoux.

COLETTE, seule. — La sale bête qui a cafardé!

Les demoiselles Auradoux reparaissent.

Scène VIII

LES MÊMES, moins Mlle SUBERVILLE

AGLAÉ. — Alors, tu es satisfaite?

COLETTE. — De quoi, papa? De ma toile?

AGLAÉ. — De ta conduite et de ton attitude?

COLETTE. — Bon, vous allez encore me gronder! (A Hortense.) Maman, défendez-moi!

HORTENSE. — Colette, ta tante a raison... Depuis quelque temps, tu es la fable de Pont-Audemer.

COLETTE. — Je ne vois pas ce que je fais de mal.

AGLAÉ. — Récapitulons... Tu es d'une coquetterie inouïe... Tu te frises...

COLETTE. — Non. Je m'ondule. J'ai les cheveux trop raides. Je répare l'erreur de la Nature.

AGLAÉ. — Tu te mets des rubans. Tu souris aux hommes. Si, si, l'autre jour, tu as rendu son salut au fils Pigoche, avec un sourire! Tu mets des robes courtes! Tu portes de grands chapeaux, tu as des fleurs à ton corsage, tu chantes, tu lis des livres frivoles, des journaux de modes, et des poésies! Tu dis tout ce qui te passe par la tête. Enfin, ma pauvre petite, tu t'attires la réprobation universelle.

COLETTE. — C'est tout?

AGLAÉ. — C'est plus qu'il n'en faut.

COLETTE. — Eh bien, mon cher papa, je ne trouve pas tout ça très grave.

HORTENSE. — Seigneur!

COLETTE. — Je suis coquette parce que je mets des rubans et des fleurs? C'est que je ne suis pas trop vilaine et que je le sais. La femme est faite pour plaire aux hommes.

AGLAÉ. — Tu l'entends, Hortense?

HORTENSE. — Est-ce que nous avons cherché à plaire aux hommes, nous?

COLETTE. — Je porte des robes courtes parce que c'est plus commode pour courir, et que j'ai un petit pied. J'ai de grands chapeaux parce qu'ils m'abritent du soleil et qu'ils sont à la mode. Je mets des fleurs à mon corsage parce que je n'ai pas encore toute ma poitrine. Ça meuble!

AGLAÉ. — Une jeune fille ne doit pas avoir de poitrine. C'est indécent.

HORTENSE. — Regarde ta tante. Est-ce qu'elle en a, elle?

COLETTE, riant. — C'est vrai, je ne vois pas papa avec de la poitrine!... Je chante parce que j'ai le cœur gai. Je dis ce que je pense et je pense ce que je dis. Tant pis si ça déplaît à Pont-Audemer! Enfin, si j'ai souri au fils Pigoche, c'est qu'il est bon garçon, et un peu moins bête que les autres Pont-Audemarins. Voilà!...

AGLAÉ. — Mais cela ne se fait pas. Nous vois-tu sourire, nous?

COLETTE. — Oh! vous me citez toujours votre exemple! Mais pourquoi voulez-vous que je soie comme vous? Pourquoi voulez-vous m'empêcher d'être moi? Vous êtes des saintes, c'est entendu, mais quelle existence avez-vous menée? Vous vous êtes privées de toutes les joies et vous croyez que je pourrais vous imiter? Je ne devrais rien lire, je ne devrais rien dire, je ne devrais rien regarder. Il me faudrait rester les yeux baissés. Je ne devrais même pas penser! Mais j'ai envie de voir, au contraire! J'ai envie de regarder le monde bien en face, d'apprendre tout ce que je ne sais pas et que je devine! Je veux me développer librement, devenir plus forte, plus savante, plus heureuse chaque jour! J'ai besoin de vivre, entendez-vous?... de vivre!

AGLAÉ. — Tu ne vis donc pas, ici?

COLETTE. — Ici? Mais je sèche! Je m'étiole! J'étouffe!

HORTENSE, effrayée. — Ne crie pas comme ça, on t'entend de la rue.

COLETTE. — Est-ce qu'on respire dans cette maison éternellement fermée?... (Elle va ouvrir la fenêtre.) De l'air, mon Dieu! De l'air!

HORTENSE, vivement. — N'ouvre pas! Ça fait entrer la poussière!

AGLAÉ, même jeu. — Et les passants espionnent chez nous!

HORTENSE, se précipitant. — Justement, les demoiselles Blot qui traversent la rue!

COLETTE. — Quand les demoiselles Blot m'espionneraient, où serait le mal? (Hortense referme la fenêtre.) Vous voyez, la prison se referme, la cage est close! Et j'ai beau lutter contre la tristesse, contre l'ennui, je les sens qui m'envahissent peu à peu!

AGLAÉ, émue. — Tu es donc bien malheureuse près de nous, qui avons pris soin de toi quand tu es devenue orpheline?...

COLETTE, les embrassant tour à tour. — Vous vous êtes montrées très bonnes et je vous en suis bien reconnaissante. Votre tendresse m'a sauvée de l'existence d'aventure à laquelle j'étais destinée. Aussi, je vous aime bien fort et vous m'êtes aussi chères que si vous étiez vraiment mon papa et ma maman. Mais, je vous en prie, n'essayez pas de me plier à l'étiquette de Pont-Audemer... Je ne pourrais pas... Je casserais!

AGLAÉ, avec énergie. — C'est ce que nous verrons.

HORTENSE, vivement. — Chut!... Nous reparlerons de cela plus tard. M^lle^ Suberville ramène M. le curé.

COLETTE. — Merci, je ne veux pas les voir. Je rentre dans ma chambre.

Elle sort par l'escalier, mais laisse sa toile.

AGLAÉ. — Pourvu que l'histoire du verger ne s'ébruite pas!

HORTENSE, préparant un fauteuil pour le curé. — Tu peux compter que la Suberville va crier ça sur les toits.

AGLAÉ. — Attention! L'abbé Mouillère!

Scène IX

HORTENSE, AGLAE, M^lle^ SUBERVILLE, LE CURE

LE CURÉ, entrant. — Bonjour, mesdemoiselles.

AGLAÉ, allant à la porte. — Oh! Monsieur le curé, quel honneur vous nous faites!

LE CURÉ. — J'ai rencontré M^lle^ Suberville, tandis que je me rendais à l'église.

M^lle^ SUBERVILLE. — J'ai mis monsieur le curé au courant.

AGLAÉ. — Nous n'attendions pas moins de votre amitié. (Au curé.) C'est inouï, n'est-ce pas?

LE CURÉ, s'asseyant. — Mes bien chères sœurs, je compatis à votre affliction. Il est certain que cette pauvre petite est sur une mauvaise pente.

M^lle^ SUBERVILLE. — Il n'est que temps de l'arrêter.

LE CURÉ. — Heureusement, Colette n'a pas une mauvaise nature... On peut encore la ramener dans la vraie voie.

AGLAÉ. — Il ne serait pas trop tard?

LE CURÉ. — J'en réponds... Et c'est pour cela que j'ai fait un petit détour avant mes vêpres, afin de vous apporter un mot de consolation.

HORTENSE. — Comme vous êtes bon, monsieur le curé!

AGLAÉ. — Ainsi, selon vous, il y a un moyen de sauver Colette?

LE CURÉ. — Oui, c'est de la marier.

HORTENSE. — Nous n'y avions pas pensé.

M^lle^ SUBERVILLE, pointue. — Ça ne sera pas commode. Elle n'a pas de dot.

AGLAÉ. — Malheureusement, quand nous l'avons recueillie, notre bien était déjà en rentes viagères.

LE CURÉ. — Cela n'importe pas. J'ai peut-être un mari pour elle et un bon!

M^lle^ SUBERVILLE, même jeu. — Un ouvrier!

LE CURÉ. — Mieux que cela, bien mieux!... Le fils Pingois.

AGLAÉ, surprise. — M. Alcide? Le fils du notaire!

LE CURÉ. — Le fils! J'avais cru m'apercevoir de l'attention que cet enfant témoignait à votre nièce, je l'ai interrogé, il a fini par m'avouer qu'il avait pour M^lle^ Colette une sympathie très vive, bien que retenue par la décence. J'ai aussitôt formé le projet de préparer une union qui fût agréable à Celui qui voit tout, et profitable à vous. Colette a beaucoup de qualités. Alcide est un garçon sérieux, pondéré. Je pense que vous n'avez pas d'objection à présenter?

M^lle^ SUBERVILLE, aigre. — Ces demoiselles seraient bien difficiles! Le plus beau parti de la ville!

AGLAÉ, très émue. — Monsieur le curé, vous nous voyez flattées!...

HORTENSE, même jeu. — Ravies!... Je m'étais bien aperçue que M. Alcide demandait souvent des nouvelles de Colette.

AGLAÉ. — Il venait lui-même nous payer nos rentes pour la rencontrer.

LE CURÉ. — Aimable subterfuge!

M^lle^ SUBERVILLE. — Mais si le scandale de tantôt s'ébruite?

LE CURÉ. — Il faut brusquer les choses. (On entend sonner le premier coup des vêpres. Il se lève.) Je vais tout à l'heure, après les vêpres, faire appeler à la sacristie M. et M^me^ Pingois, et là, je leur ferai quelques ouvertures. Si tout marche à souhait, comme je l'espère, je les amènerai chez vous prendre le thé. Et nous célébrerons les fiançailles séance tenante.

AGLAÉ. — Oh! Monsieur le curé! Que de reconnaissance!

LE CURÉ. — Je ne fais que suivre l'inspiration d'en haut! Allons, à tout à l'heure, mes bien chères sœurs!... A tout à l'heure! (Il sort.)

HORTENSE. — Quel homme charmant!

M^lle^ SUBERVILLE, de plus en plus pointue. — Peuh! Je n'aime pas beaucoup les prêtres qui font des mariages! A bientôt! (Elle sort.)

HORTENSE. — Tu as entendu? Quelle vieille piegrièche!

AGLAÉ. — Elle est furieuse quand une jeune fille se marie.

HORTENSE. — Elle rage parce que Colette aura une position splendide.

AGLAÉ. — Attends! Rien n'est encore décidé!...

HORTENSE. — Oh! puisque M. l'abbé Mouillère l'a dit, c'est comme si ça y était!

AGLAÉ. — Dieu veuille que cela soit!

HORTENSE, appelant à la porte de l'escalier. — Colette! Colette!

VOIX DE COLETTE. — Qu'y a-t-il?

HORTENSE. — Descends! Nous avons quelque chose d'important à te dire!

Colette paraît en haut du petit escalier.

Scène X

HORTENSE, AGLAE, COLETTE, puis LEONIE

COLETTE, paraissant. — Me voilà! Ah! les personnages de distinction sont partis?

AGLAÉ. — Oui, ils venaient nous pressentir à ton sujet.

COLETTE. — Ils s'occupent de moi! Ils sont bien bons!

HORTENSE. — Reste un instant tranquille!

COLETTE. — Oui, maman!

AGLAÉ. — Et attends-toi à une grande joie. Nous avons décidé de te marier!...

COLETTE, gaiement. — Me marier?... C'est ça que vous appelez une grande joie?... Entre nous, il y a mieux! Mais c'est plus cher!

HORTENSE. — Comment!... Tu n'es pas aux anges?

COLETTE. — Non! C'est drôle, je ne me vois pas en dame : Madame Colette : seize ans et des jupes courtes!

AGLAÉ. — On se marie à quinze ans!

COLETTE. — Ce n'est pas une raison... Chez les nègres, on se marie à huit!... Et, sans indiscrétion, à qui me destinez-vous?

AGLAÉ. — Au fils de M. Pingois, le notaire.

COLETTE, effarée. — Hein? Alcide Pingois? Ce petit niais? Ce cornichon confit dans l'eau bénite?

HORTENSE. — Il est très bien.

COLETTE. — Pas pour moi! Je n'en veux à aucun prix!

AGLAÉ. — Tu n'as pas réfléchi! C'est le plus beau parti de Pont-Audemer.

COLETTE. — Je n'en prive pas les autres.

HORTENSE. — Il est fils unique.

COLETTE. — C'est heureux que ses parents n'en aient fait qu'un de ce modèle-là!

AGLAÉ. — Il sera très riche.

COLETTE. — Voilà qui m'est égal! Je ne l'aime pas, je peux même dire que je le déteste.

AGLAÉ. — Ma chère enfant, tu n'as pas à faire la petite bouche. Tu n'as pas de dot.

COLETTE. — Je le sais, mais je ne désire pas me marier.

HORTENSE. — Le mariage est la seule position sociale possible pour une femme.

COLETTE. — Alors, vous n'avez pas de position sociale, vous?

AGLAÉ. — Nous vivons en dehors du monde. Mais, quand nous ne serons plus là, tu te trouveras sur le pavé.

HORTENSE. — Que deviendras-tu?

COLETTE. — Je ne me laisserai pas écraser. Je saurai bien m'en tirer. Et puis, j'ai le temps.

AGLAÉ. — Non, tu n'as pas le temps... Et, surtout, tu ne retrouveras plus une telle occasion.

COLETTE. — Ce n'est pas une occasion, c'est un laissé pour compte.

HORTENSE. — Oh!

COLETTE. — Le fils Pingois, vous n'y songez pas!

AGLAÉ. — Nous y songeons si bien que les parents viendront tout à l'heure avec M. le curé pour les fiançailles!

COLETTE. — Comme ça? Sitôt pris, sitôt pendu!

HORTENSE. — Ce jeune homme t'aime!

COLETTE. — Lui?... Il est trop bien élevé pour éprouver un sentiment violent. Il cherche une victime pas trop laide, pas trop bête, qu'il réduira en servitude. Vous ne pensez pas que j'accepterai ça?

AGLAÉ. — C'est conclu avec M. le curé.

COLETTE. — Eh bien, tant pis! Vous direz à M. le curé que votre dinde de nièce refuse.

AGLAÉ. — Tu ne refuseras pas!

COLETTE. — Qui m'en empêchera?

AGLAÉ, avec autorité. — Moi! Je t'ordonne d'épouser M. Pingois.

COLETTE. — Oh! Si tu le prends ainsi, papa, non, je ne serai pas Mme Pingois!

AGLAÉ. — Tu me désobéirais?

COLETTE. — Pour ça, oui, carrément!

HORTENSE. — Voyons, Colette!

AGLAÉ, furieuse. — Laisse, Hortense... (A Colette.) Ecoute-moi, mon enfant, tu m'as poussée à bout par tes extravagances, mais cette dernière lubie dépasse toutes les autres. Tu oublies ce que tu nous dois : nous t'avons recueillie, nourrie, élevée, quand tu es restée orpheline.

COLETTE. — Oh! ma tante! Vous me le reprochez!

AGLAÉ. — Je ne te reproche rien, mais je ne supporterai pas que, par caprice, tu renonces à une alliance pareille. Ainsi, je te donne à choisir : tu épouseras M. Pingois, ou bien tu iras au couvent.

COLETTE, terrifiée. — Au couvent!

AGLAÉ. — Et tu y resteras jusqu'à ta majorité!

COLETTE, en détresse, vers Hortense. — Oh! maman, défendez-moi!

HORTENSE, émue. — Après tout, cette petite a peut-être raison... Nous n'avons pas le droit de la forcer...

AGLAÉ, furieuse. — Hein?... Quoi?... Qu'est-ce que tu racontes?... Voilà que tu te mets de son côté maintenant?... Ah! il ne manquait plus que ça!... Si je suis aussi obligée de lutter contre ma sœur!...

HORTENSE. — Bien, bien... Du moment que ça te contrarie!...

AGLAÉ. — A la bonne heure!... (A Colette.) Tu as compris? Le mariage ou le couvent! C'est à prendre ou à laisser... Je te donne une heure pour méditer là-dessus...

COLETTE, se ressaisissant. — Une heure! Oh! c'est trop! J'ai choisi. J'aime mieux le couvent!

AGLAÉ. — Non, je te connais!... Le couvent, pour toi, c'est la prison. Tu préféreras le mariage.

Sonnerie de cloches.

HORTENSE. — Voici le second coup de vêpres!

AGLAÉ, mettant son bonnet. — Oh! il ne nous manquerait plus que de perdre nos vêpres à cause d'elle!... Allons à l'église!... (Appelant.) Léonie!

LÉONIE, paraissant. — Mademoiselle Aglaé?

AGLAÉ. — Vous préparerez le thé pour trois heures... Nous avons du monde... Quatre personnes... Viens, Hortense. (Sur la porte, à Colette.) Réfléchis!

Elle sort avec Hortense.

Scène XI

COLETTE, LEONIE

COLETTE, fondant en larmes. — Mon Dieu, que je suis malheureuse!

LÉONIE, allant vivement vers elle. — Qu'est-ce que tu as, ma jolie? On te fait de la peine?

COLETTE. — On veut me marier.

LÉONIE. — Tu es bien la première fille qui pleure parce qu'on veut lui donner un mari!

COLETTE. — Tu ne connais pas le mari! L'enfant Pingois.

LÉONIE. — L'andouille?

COLETTE. — Oui. Elles ont comploté ça tout à l'heure avec l'abbé et la Suberville!

LÉONIE. — Ah!... (Un petit temps.) Après tout, il est possible, le fils Pingois! Et puis, un homme, c'est un homme!...

COLETTE, vivement. — Mais tu n'y penses pas! Etre obligée de vivre toute la vie avec cet individu! L'embrasser! Me laisser embrasser par lui! Pouah!

LÉONIE. — Oh! Il ne me revient guère. Au surplus, tu es la maîtresse de ton corps! On ne peut pas te marier malgré toi!

COLETTE. — Si je refuse, on me met au couvent!

LÉONIE. — Qui a dit cette horreur-là? M^lle Hortense ou M^lle Aglaé?

COLETTE. — C'est papa!

LÉONIE. — Oh! si c'est M^lle Aglaé, c'est sérieux! Cette femme-là, c'est un homme manqué; il est vrai que ce n'est pas non plus une femme réussie!... Et c'est pour les Pingois qu'on m'a commandé le thé. On va traiter la chose, tout à l'heure, en buvant, comme une vente de bestiaux?

COLETTE, navrée. — Je suis perdue!... Qu'est-ce que je peux, toute seule, contre tout le monde?...

LÉONIE. — Voyons, ma rose, ne te désespère pas! Tu n'es pas seule... Je suis là, moi, ta bonne Léonie qui t'aime bien.

COLETTE. — Et puis, il y a M. Delanoy.

LÉONIE. — Ah! non! Il doit partir tantôt!

COLETTE, vivement. — Comment! Il s'en va?

LÉONIE. — Il est en train de fermer ses malles.

COLETTE, désolée. — Ah! Tout m'abandonne!

VOIX DE MAURICE. — Léonie!

LÉONIE. — Il a fini ses paquets. Parle-lui, il te donnera peut-être un conseil.

Apparaît Delanoy, en costume de voyage.

MAURICE, entrant par la porte du jardin. — Obligeante Léonie, vous préviendrez le garçon de l'hôtel de Paris qu'il vienne me donner un coup de main pour les bagages.

LÉONIE, sortant. — Bien, monsieur. (Bas, à Colette.) Vas-y. C'est un brave homme!

Elle sort.

Scène XII

COLETTE, MAURICE

COLETTE. — Bonjour, monsieur Delanoy.

MAURICE, l'embrassant. — Ma petite Colette. Tu es sortie de bonne heure, ce matin?

COLETTE. — J'étais allée faire une étude.

MAURICE. — Montre-moi ça.

COLETTE. — Je n'ose pas, c'est trop mauvais!

MAURICE. — Qu'est-ce que ça fiche? Montre toujours.

COLETTE. — Vous vous moquerez de moi. Enfin!...

Elle lui apporte la toile qu'elle avait posée dans un coin, en entrant.

MAURICE, regardant à la lumière. — Voyons! Qu'est-ce que c'est que ça?

COLETTE. — Un enfant nu dans un verger.

MAURICE. — Ah! oui!... (Un temps.) Bon Dieu, que c'est moche!

COLETTE, navrée. — Vous trouvez?

MAURICE. — C'est on ne peut plus moche. Tu ne sais pas le premier mot de ton métier.

COLETTE, navrée. — Quel malheur! Moi qui m'étais tant appliquée!

MAURICE. — Il n'y a pas à dire, ce n'est ni fait, ni à faire, mais c'est épatant!

COLETTE. — Ah!

MAURICE. — C'est d'une franchise, d'une sincérité que je t'envie. Tiens, ces deux valeurs-là, c'est surprenant de hardiesse, et c'est très juste aussi. La petite tache de soleil, sur les pommiers!... Ce sont bien des pommiers?

COLETTE. — Ça veut être des pommiers!...

MAURICE. — Eh bien, la tache, c'est un détail, mais il y a tout là dedans. Evidemment, ton étude ne vaut rien, mais c'est mieux que si c'était très bien! C'est vu! C'est senti! Et puis, tu as cette chose rare, unique, le sens de l'effet!

COLETTE. — Qu'est-ce que c'est?

MAURICE. — « L'effet! » Mais c'est l'âme même du paysage, c'est la minute précise où il se donne dans sa poésie intime, dans son éclairage; c'est la minute où l'on doit le saisir, tout vivant, tout vibrant. La nature est comme une femme; il faut s'en emparer au moment où elle s'offre. Si on hésite, si on attend, il est trop tard, elle se reprend. Le moment est passé!... (Un temps.) Je te dis un tas de boniments que tu ne peux pas comprendre.

COLETTE. — Si, si, je vous comprends toujours.

MAURICE. — Ben! L'effet y est, dans ta toile, il y est!

COLETTE. — Comme vous me rendez heureuse! Vous pensez vraiment ce que vous dites?

MAURICE. — Si je le pense! Mais tu as des dons admirables, petite cruche!

COLETTE, ébahie. — J'ai des dons admirables!

MAURICE. — Ah! comme je voudrais te tenir sous ma coupe! Je te flanquerais un travail du tonnerre de Dieu! Mais je ferais de toi une grande artiste! (Regardant la toile.) Sacrée gamine! Elle a un œil d'impressionniste!

COLETTE, fondant en larmes. — Oh! oh! oh!

MAURICE, surpris. — Qu'est-ce qui te prend? Ça te vexe que je te traite d'impressionniste?

COLETTE, en larmes. — Non, au contraire!

MAURICE. — A la bonne heure! Alors, pourquoi fonds-tu en eau?

COLETTE, pleurant. — On veut... me... marier!

MAURICE, abasourdi. — Te marier, toi! Mais tu n'es qu'une gosse! Ce ne serait pas un mariage, ce serait un détournement de mineure! C'est pour rire, hein?

COLETTE. — Vous voyez bien que c'est pas pour rire!

MAURICE. — Et qui a pondu cette riche idée-là?

COLETTE. — Mes tantes!

MAURICE. — Il faut les faire enfermer, ces braves demoiselles!

COLETTE. — Et si vous saviez à qui elles me destinent! A un clerc de notaire, Alcide Pingois!

MAURICE. — Quand on s'appelle Pingois, s'appeler Alcide par-dessus le marché, c'est trop! Je crois que je l'ai rencontré, ton Alcide! Un jeune coco béni? (Assentiment de Colette.) Je vois ça, un bon jeune homme à sa mémère, et qui a la tournure d'un saucisson en redingote! (Lui tendant la main pour l'attirer à lui.) Ah! ma pauvre petite, ma pauvre petite!

COLETTE. — Pauvre petite! Vous pouvez le dire! Monsieur Delanoy, comment empêcher ce mariage?

MAURICE. — Eh! Ne te laisse pas faire, voyons! Si tu épouses cet individu, c'est ta vie manquée! C'est l'existence de province dans toute son horreur! L'existence mesquine où l'on tourne dans un petit cercle de potins, d'ennui morne, de résignation. Tu te dessécheras, tu deviendras pareille à tes tantes, à M^lle Suberville, à M^me Pingois la mère! Ah! non! Il ne faut pas gâcher dans la banalité les années où l'on devient quelqu'un, où l'esprit s'ouvre, où l'on va comprendre enfin toutes les belles choses qui nous entourent, toutes les forces de l'univers. Il ne faut pas qu'un petit être comme toi, plein de tendresse et d'ardeur, tout frémissant de sensibilité, s'enlise dans le train-train médiocre de Pont-Audemer!... Ce serait renier, avec le bien du Seigneur, auquel je ne crois guère, la bonté de la Nature, à laquelle je crois mieux!

COLETTE. — Que ferai-je alors?

MAURICE. — Ça te regarde! Cherche! Je t'ai rendu la confiance en toi-même! Je te le répète, il y a en toi une artiste qui veut vivre, ne la tue pas! Si tu savais comme c'est beau, comme c'est exaltant, de peindre, de créer! Quelle fierté on ressent de la difficulté vaincue et de la tâche accomplie, quand on se dit: « Mon œuvre est telle que je l'ai voulue. » Quelle gloire de fixer un de ces moments de la fête éternelle que nous donne la lumière, de conserver la grâce fugitive d'un corps, d'un visage, d'une harmonie de couleurs! Ah! ma petite! Je suis, à présent, un vieux peintre arrivé, j'ai le macaron rouge, et je suis de l'Institut! Mais tout cela ne vaut pas la joie superbe que j'ai ressentie, il y a trente ans, quand j'ai découvert qu'il y avait en moi un artiste, un vrai!

COLETTE, enthousiasmée. — Monsieur Delanoy, vous me dites des choses, des choses! Tenez, vous m'avez transformée! J'aurai du courage maintenant, je lutterai. Et je serai une artiste!

MAURICE. — A la bonne heure! Et tu sais, tu peux toujours compter sur moi! Va essuyer tes yeux, mets-toi un peu de sucre sur la gaufre et emporte ton petit navet! (Il prend la toile et la lui tend.) Sacrédié, que c'est mauvais!... Mais dire qu'un jour tu regretteras cette sincérité-là!

COLETTE, prenant la toile. — Merci, monsieur Delanoy, je n'oublierai jamais vos encouragements... Là!... Je monte me faire une beauté! A tout à l'heure, mon cher maître!

MAURICE. — Je te défends de m'appeler cher maître!

COLETTE. — Comment faut-il vous appeler?

MAURICE. — Appelle-moi vieux serin!...

COLETTE. — Ah! bon, mon cher maître!

Entre Léonie.

Scène XIII

LES MÊMES, LEONIE, puis SIMONEAU, puis HORTENSE et AGLAE

LÉONIE, entrant de la rue. — Monsieur Delanoy, il y a là un ours à lunettes qui vous réclame.

MAURICE. — Un ours à lunettes! (A la porte.) Ah! c'est Simoneau! Entre donc!

Simoneau entre. Il est en pelisse.

SIMONEAU. — Je ne dérange pas?

MAURICE. — Du tout. Colette, je te présente mon bon ami Simoneau, mon voisin d'atelier, un sculpteur qu'il faut encourager parce qu'il ne sculpte pas. Ma petite élève, M^lle Colette Auradoux.

COLETTE, saluant. — Monsieur!

SIMONEAU, s'inclinant. — Mademoiselle!

MAURICE. — Mademoiselle Colette, que tu vois, va se marier bientôt.

COLETTE, bas. — Oh! Méchant!

SIMONEAU. — Tous mes compliments, mademoiselle!...

COLETTE, furieuse. — Je vous remercie, monsieur, il n'y a pas de quoi!

Elle s'éloigne.

SIMONEAU, à Maurice. — Elle paraît furieuse? Qu'est-ce qu'elle a?

MAURICE. — Rien. Je la plaisante.

SIMONEAU. — Même fâchée, elle est bougrement gentille.

MAURICE. — Ne te monte pas l'imagination, vieux satyre! C'est encore un bébé!

SIMONEAU. — J'aimerais bien bercer ce bébé-là. (Haut.) Allons, es-tu prêt? Il faut arriver à Paris avant la nuit.

MAURICE. — Gracieuse Léonie, mes bagages?

LÉONIE. — On les charge dans l'auto.

MAURICE. — Bien! J'ai mon manteau, ma casquette, mes lunettes fumées... Je vais voir le paysage au bitume!...

Aglaé et Hortense rentrent du dehors avec des paquets et s'arrêtent en voyant Simoneau et Maurice.

MAURICE, aimablement. — Mesdemoiselles, je vous laisse la place libre. Je pars avec mon ami Simoneau que je vous présente...

SIMONEAU, saluant. — Mesdemoiselles!...

MAURICE. — ... un de ces sculpteurs qu'il faut encourager parce qu'ils...

SIMONEAU, furieux. — Ah! laisse-moi tranquille!

COLETTE, à Maurice qui s'approche d'elle. — Vous êtes bien gai! Vous êtes donc content de me quitter?

MAURICE, un peu ému. — Non, ma chère petite. Je ris comme cela, quand j'ai le cœur serré. Rappelle-toi que j'ai une grosse affection pour toi. Je n'oublierai jamais Pont-Audemer que ta grâce a parfumé de jeunesse et de gaieté. De ton côté, n'oublie pas trop vite ton vieil ami... Et plus tard, j'irai voir si le notariat te va bien! Hein?

COLETTE, avec reproche. — Oh! Monsieur Delanoy!

MAURICE. — Allons! Allons! Sois raisonnable. Du courage, Colette! Et adieu! (Il lui serre la main.)

COLETTE. — Au revoir, monsieur Delanoy.

Elle se détourne.

MAURICE. — On part! Mademoiselle Aglaé, mademoiselle Hortense, priez pour moi qui vais être piloté par un sculpteur!

HORTENSE. — Bon voyage!

Maurice et Simoneau sortent.

Scène XIV

LES MÊMES, moins MAURICE et SIMONEAU

AGLAÉ. — Bon débarras!

LÉONIE, allant à Colette. — Ma petite Colette, tu as du chagrin?

COLETTE. — Oui, j'ai du chagrin. Il était si bon pour moi.

AGLAÉ. — Bah! Il ne pense déjà plus à nous.

HORTENSE. — Nous avons vu M. le curé. Il avait parlé aux Pingois. L'affaire se présente bien. Les Pingois acceptent notre thé.

AGLAÉ. — Tu entends, Colette?

COLETTE, froide. — J'entends. L'affaire, comme vous dites, est en bonne voie.

HORTENSE. — J'ai acheté des biscuits, des gâteaux, des meringues. Vite, Léonie, dressez la table.

LÉONIE, bourrue. — Oh!... Il y a le temps!...

HORTENSE. — Il faut qu'ils aient une bonne impression. Je vais couper des roses.

Elle sort à droite.

AGLAÉ, à Colette. — Va mettre une robe longue.

COLETTE. — Oui, ma tante.

AGLAÉ. — Surtout, pas de rubans dans les cheveux, pas de fleurs au corsage!

COLETTE. — C'est entendu!

AGLAÉ. — Et tu tâcheras d'être aimable. Il s'agit de conquérir M^me Pingois.

COLETTE. — Je ferai tout ce que vous voudrez!

Elle remonte l'escalier et sort.

LÉONIE. — A la bonne heure! Elle est bien douce, la pauvre chérie!

AGLAÉ. — Au fond, on en fait ce qu'on veut. (A Léonie.) Sept tasses, n'est-ce pas? Et vous mettrez dans la théière une cuillerée de thé par tasse... Le carafon de rhum pour M. le curé... des tranches de citron... la crème...

HORTENSE, reparaissant avec des roses. — J'ai coupé tout ce qui était fleuri. Donne-moi le pot bleu.

AGLAÉ. — Voilà!

HORTENSE, arrangeant les fleurs. — Qu'est-ce que dit Colette?

AGLAÉ. — La menace du couvent l'a mâtée.

HORTENSE. — Je vais voir si elle est prête.

AGLAÉ. — Non. Les Pingois tournent le coin. Aide-moi à les recevoir.

Entrent M. le curé, M. Pingois, Mme Pingois et leur fils. Mlle Suberville. Alcide a un bouquet à la main.

Scène XV

HORTENSE, AGLAE, LEONIE, PINGOIS, Mme PINGOIS, ALCIDE, Mlle SUBERVILLE, LE CURE.

LE CURÉ, entrant. — Mesdemoiselles, nous sommes de parole!

AGLAÉ, s'empressant. — Oh! Madame Pingois! Monsieur! Comme c'est aimable à vous d'avoir accepté ce petit goûter improvisé!

Mme PINGOIS. — Nous ne sommes pas indiscrets?

LE CURÉ. — J'ai pris la liberté d'amener Mlle Suberville, qui porte tant d'intérêt à votre famille.

HORTENSE. — C'est trop naturel. (A Léonie.) Ajoutez une tasse.

LÉONIE, bas. — Il n'y aura pas assez de gâteaux. Elle dévore!

AGLAÉ, de plus en plus empressée. — Mais asseyez-vous donc, monsieur le curé, prenez le fauteuil.

LE CURÉ, s'asseyant. — Je suis heureux, après cette journée fatigante, de me reposer un peu chez vous, mes chères filles.

HORTENSE. — On sert le thé dans un instant.

Mme PINGOIS, faisant signe à son fils. — Alcide?

ALCIDE. — Maman?

Mme PINGOIS. — Offre tes fleurs.

ALCIDE, bas. — A laquelle?

Mme PINGOIS, bas. — Aux deux.

ALCIDE, bas. — Il n'y a qu'un bouquet.

Mme PINGOIS, bas. — Va... mais va donc...

ALCIDE, allant à Hortense. — Mademoiselle Hortense... (Se ravisant.) Non! (Allant à Aglaé.) Mademoiselle Aglaé... (Se ravisant.) Mesdemoiselles... qu'il me soit permis en ce beau jour de vous offrir ces humbles fleurs qui sont l'hommage d'un cœur sincère et prêt à vous chérir.

M. et Mme PINGOIS, se regardant. — Bien.

LE CURÉ. — Joliment tourné.

AGLAÉ, admirant le bouquet. — Oh! les ravissantes fleurs!

HORTENSE. — Nous n'avons pas cette espèce-là!

AGLAÉ. — Du reste, nous ne sommes pas favorisées cette saison.

PINGOIS. — L'année n'est pas bonne pour les roses.

ALCIDE. — A cause des pucerons! Mais papa a un remède... Il fume une pipe sous chaque rosier.

AGLAÉ. — Ce n'est pas à notre portée. Je ne nous vois pas, ma sœur et moi, avec une pipe...

LE CURÉ. — Il n'y a jamais eu autant de pucerons que depuis la République.

PINGOIS, vivement. — Monsieur le curé, pas de politique le dimanche.

Un petit temps.

ALCIDE. — J'espère que Mlle Colette est rentrée?

AGLAÉ. — Certainement, elle est dans sa chambre. Léonie, allez prévenir mademoiselle.

Elle sort par l'escalier.

Mme PINGOIS. — Cette chère enfant va bien?

AGLAÉ. — Tout à fait bien. Elle a une santé splendide.

PINGOIS. — C'est une jeune fille accomplie.

LE CURÉ. — Je la cite en exemple à toutes mes enfants de Marie.

ALCIDE. — Monsieur le curé le disait tout à l'heure à papa: « Elle est tout à fait en enfant de Marie ce que je suis en enfant de Joseph! »

LE CURÉ. — Il est charmant!

AGLAÉ, intervenant. — Ah! ne flattez pas trop notre nièce, monsieur le curé. Elle n'a qu'une qualité, la modestie.

Mme PINGOIS. — J'estime qu'elle sera une épouse parfaite.

AGLAÉ, vivement. — Vraiment? C'est votre avis?

Mme PINGOIS. — C'est mon avis. (Regardant Alcide qui baisse les yeux.) Et je crois que je ne suis pas seule de cette opinion...

ALCIDE, minaudant. — Oh! maman!...

AGLAÉ. — Madame Pingois, je ne sais comment vous exprimer... (A Léonie qui reparait.) Eh bien?

LÉONIE. — Mlle Colette n'est pas dans sa chambre.

HORTENSE. — Elle doit être dans le jardin en train de cueillir quelques pêches. Monsieur Alcide, allez donc par là.

ALCIDE. — Bien volontiers!... (A Mme Pingois.) Je peux, maman?

Mme PINGOIS. — Va, mon enfant. Et mets tes gants!

ALCIDE. — Bien, maman.

Il sort à droite.

LE CURÉ. — Profitons de l'absence d'Alcide. Parlez, Pingois.

PINGOIS. — Mesdemoiselles, monsieur le curé a dû vous révéler la raison de notre démarche. Notre fils a été touché du charme de votre chère nièce. Il nous a chargés de vous demander sa main.

AGLAÉ. — Monsieur Pingois, nous sommes infiniment flattées, ma sœur et moi, de l'honneur que vous nous faites, et nous acceptons avec le plus grand plaisir.

PINGOIS. — La jeune fille consent?

HORTENSE. — Elle est ravie.

LE CURÉ. — On pourrait alors fiancer les jeunes gens tout de suite? N'est-ce pas, mesdames?

Mme PINGOIS. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

AGLAÉ, à Alcide qui rentre. — Vous avez trouvé Colette?

ALCIDE. — Non, mademoiselle... J'ai fouillé tout le jardin... Je n'ai vu personne!

Étonnement général.

HORTENSE. — C'est trop fort!... Où est-elle passée?

Trois heures et demie sonnent.

LÉONIE. — Voilà une lettre que je viens de trouver sur la table de ma cuisine...

AGLAÉ, lisant la suscription. — De l'écriture de Colette!... « *Pour remettre à mes tantes à trois heures et demie, pas avant!!!* » (Avec inquiétude.) Qu'est-ce que ça signifie?... (Ouvrant la lettre en tremblant et la passant au curé.) Ah! mon Dieu! Lisez!

LE CURÉ, lisant. — « *Mes chères tantes, je ne me sens pas le courage d'épouser le fils Pingois!* »

Mme PINGOIS, vivement. — Il y a ça?

LE CURÉ, continuant. — « *...Aussi, je prends le train de trois heures vingt-cinq pour une destination que je préfère garder inconnue. Pardonnez-moi et conservez-moi votre affection. Colette.* »

TOUS. — Oh!

AGLAÉ, affolée. — La malheureuse! Elle s'est sauvée!

ALCIDE, s'évanouissant. — Maman! maman!

Mlle SUBERVILLE, les bras au ciel. — Quel scandale! Quel scandale!

Tout le monde est affolé. M. et Mme Pingois s'empressent autour de leur fils évanoui. Tableau d'effarement provincial.

RIDEAU

ACTE II

Un atelier très élégant. Grande porte au fond, donnant sur l'antichambre. A droite, premier plan, une petite porte d'entrée pour les modèles. A gauche, deuxième plan, une porte donnant dans la salle de billard. Un grand escalier, à droite, monte jusqu'à une galerie sur laquelle ouvrent deux portes dont l'une donne sur la chambre de Delanoy. A gauche, un petit coin avec divan, sièges, tables, des X à cartons, des toiles retournées, un paravent plié, etc. Du plafond tombe un lustre électrique. Çà et là des chevalets, une commode à couleurs. Ameublement un peu anglais. Pas de turqueries. A gauche, au mur, des toiles.

Scène première

MAURICE, SIMONEAU, NANCY VALLIER Mlle COTTE, VERGNAUD, SERNIN, Mme PICHU.

C'est le soir. Delanoy et ses invités prennent le café. Mme Pichu, la concierge, vient de servir. Brouhaha de conversations.

MAURICE. — Je vous en prie, un peu de silence! Buvez votre café avec recueillement.

VERGNAUD. — Le fait est que ce café est excellent.

SIMONEAU. — Peuh! Il est buvable!

MAURICE. — Il est supérieur! Madame Pichu, vous avez un beau talent sur le café.

Mme PICHU, confuse. — Oh! Monsieur Delanoy.

MAURICE. — D'ailleurs, Mme Pichu est ma Providence. Depuis huit jours que je suis revenu de vacances, je n'ai pas de service organisé. C'est Mme Pichu, ma concierge, qui veut bien s'occuper de moi. Sans elle, je ne mangerais pas, je ne dormirais pas et je vivrais dans la saleté la plus repoussante.

NANCY. — Alors, nous avons dû vous embarrasser beaucoup, mon amie et moi, en acceptant votre dîner?

MAURICE, offrant cigares et cigarettes. — Non, chère mademoiselle Nancy Vallier! Vous m'avez fait grand plaisir. Je suis si heureux de me retrouver chez moi, avec mes amis, et de reprendre nos bonnes soirées du samedi.

VERGNAUD. — Et tu nous as fait la plus charmante surprise en invitant ces dames.

NANCY. — Dites qu'il nous a enlevées! Nous sortions du Théâtre-Français où j'avais répété toute la journée. Delanoy nous a forcées à l'accompagner!

Mlle COTTE. — Il n'y a pas eu moyen de lui résister.

SIMONEAU. — Sans vous, mesdames, le dîner aurait été plutôt morne.

MAURICE. — Ça, c'est un rien, c'est jeté! C'est une fleur!

SIMONEAU. — Tu aurais parlé tout le temps peinture! Et encore de « ta » peinture!

MAURICE. — D'abord, elle est très bien, ma peinture! N'est-ce pas, Sernin?

SERNIN. — Oui, maître!

MAURICE. — Ah! je ne le lui fais pas dire!...

SIMONEAU. — Parbleu! Sernin est ton élève! Il ne peut pas être franc avec toi! Tandis que moi, je suis le seul qui ne te ménage pas la vérité!

NANCY. — Prenez garde, monsieur Simoneau! Ne dites pas de mal de M. Delanoy devant moi! Il doit dès demain commencer mon portrait.

SIMONEAU. — Votre portrait? (A Delanoy.) Tu te lances dans le portrait de dame à présent?

MAURICE. — Et je ne pouvais mieux commencer.

Mlle COTTE. — Ça, c'est vrai!

SIMONEAU. — Ça va être joli! Après tout, ce sera peut-être bien! Tu as une âme de modiste!

NANCY. — Ce sera très bien. J'aurai ma robe du troisième acte de *Répudiée*.

VERGNAUD. — Ah! vous êtes splendide là dedans! C'est vous qui faites le succès de la pièce.

MAURICE, à Simoneau. — Enfin, crois-tu qu'avec un modèle pareil, je ne puis pas avoir du génie?

SIMONEAU. — Tout arrive! Et si tu ne t'es pas trop rouillé pendant tes vacances!

MAURICE. — Rouillé! Moi? Tu n'as pas vu ce que j'ai rapporté de là-bas?

NANCY. — Oh! oui... Montrez! Montrez!

SERNIN. — Ce sont des études extraordinaires! D'une liberté, d'une intensité! Et avec ça d'une jeunesse!

SIMONEAU. — Passez-moi la jeunesse sur un plat! Il a cinquante ans, votre vieux maître!

MAURICE. — Pas encore! Je vais les avoir. Et après?

SIMONEAU. — Après, tu en auras soixante!

MAURICE. — Ah! Tu m'embêtes!

Mlle COTTE, à Simoneau. — Vrai, ce que vous êtes méchant!

MAURICE, aux autres, montrant des toiles. — Tenez! Regardez-moi ça! Et ça! Ça y est-il?

NANCY. — Merveilleux! Magistral!

Mlle COTTE. — Renversant!

VERGNAUD. — Mon vieux, je trouve ça épatant!

NANCY, montrant un carton. — Et qu'est-ce qu'il y a dans ce grand carton?

MAURICE. — Vous pouvez regarder, ce sont des croquis pour ma grande toile du ministère de l'Agriculture.

SIMONEAU. — Ah! Tu fournis aussi les ministères?

NANCY, tirant une sanguine du carton. — Oh! la jolie

tête! Mâtin! La personne qui vous a posé ça était gentille!

Mlle Cotte. — Plutôt!

Maurice. — C'était Colette!

Nancy. — Qui ça, Colette?

Maurice. — La nièce des terribles demoiselles Auradoux, mes propriétaires de Pont-Audemer. Ah! cette Colette! Une gamine pas ordinaire! Vive, intelligente, jolie comme un cœur et, vous savez, une véritable artiste! Un œil d'impressionniste! Elle m'amusait beaucoup. Du reste, Simoneau l'a vue. Et il en a été presque aimable pour la première fois de sa vie! Pas, vieux Sim?

Simoneau. — C'est vrai. Elle est charmante.

Sernin, qui a pris la sanguine. — Et c'est tout à fait elle!

Maurice. — Vous la connaissez donc, Sernin?

Sernin. — Si je connais la petite Colette Auradoux! Elle m'a donné assez de taloches! Et elle m'a chipé des billes!

Maurice. — Il y a longtemps, alors!

Sernin. — Certes! Quand j'avais dix ans! Je suis de Pont-Audemer, moi aussi. J'ai été élevé avec Colette. Puis, je suis venu à Paris et j'ai perdu de vue ma camarade! Elle doit être grande?

Maurice. — Ce sera bientôt une jeune fille. Que deviendra-t-elle?

Simoneau. — Une jeune femme, probablement!

Maurice. — C'est dommage! J'aurais eu cette petite sous ma direction, j'en aurais fait quelqu'un!

Il referme le carton. Neuf heures sonnent.

Vergnaud, vivement. — Neuf heures! Bon Dieu de bois! Il faut que j'aille à mon bureau, je n'y ai pas mis les pieds aujourd'hui!

Maurice, à Nancy. — C'est vrai, je ne vous ai pas dit. Mon ami Vergnaud est commissaire de police aux délégations judiciaires.

Vergnaud. — Hélas, oui! Je suis de la Rousse! Et il faut que je me dépêche d'aller prendre mon service.

Maurice. — Tu vas encore relâcher quelqu'un, je parie!

Vergnaud. — J'espère qu'il n'y aura personne d'arrêté.

Maurice, à Nancy. — Cet excellent Vergnaud est un commissaire pas banal. Il passe son temps à relâcher les gens qu'il arrête.

Nancy. — C'est la preuve d'un bon naturel, ça.

Vergnaud. — Ou d'une déplorable faiblesse. Je suis trop sensible et aussi trop scrupuleux. Par le temps qui court, rien ne ressemble à une fripouille comme un honnête homme. J'ai toujours peur de me tromper. Alors, dans le doute...

Nancy, riant. — Vous relâchez les fripouilles!

Vergnaud. — Voilà! J'ai été sévère, une fois, au début de ma carrière. Ça ne m'a pas réussi! La première personne que j'ai arrêtée, une ivrognesse, a été condamnée à quinze jours de prison pour insultes aux agents. Savez-vous ce qu'elle a inventé pour se venger de moi? Aussitôt libérée, elle est allée se jeter dans le canal, près de mon commissariat.

Nancy. — C'est affreux! Elle est morte?

Vergnaud. — Nullement! On l'a repêchée et on l'a portée à mon bureau! Cette expérience m'a suffi. Depuis, j'ai toujours peur d'un drame analogue. Aussi, je préfère relaxer! Qu'ils aillent se faire pincer ailleurs par mes collègues!

Maurice. — Tiens, tu étais bâti pour faire un commissaire comme Simoneau pour faire un sculpteur! Vous devriez échanger vos professions.

Simoneau. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

Vergnaud. — Malheureusement, il n'est plus temps! Ah! je file!

Mlle Cotte. — Moi aussi! (A Vergnaud.) Vous m'emmenez?

Vergnaud. — C'est que...

Mlle Cotte. — J'ai mon auto en bas.

Vergnaud. — Oh! alors, avec joie! (A Nancy.) Madame, je suis ravi de vous avoir été présenté. Bonsoir, Maurice! Bonsoir, messieurs!

Maurice, les raccompagnant. — Au revoir! A samedi! (Vergnaud sort avec Mlle Cotte. Maurice redescend.) Simoneau, prends un autre cigare.

Simoneau. — Merci! (A Sernin, en voyant que Delanoy s'est mis à flirter avec Nancy.) Jeune homme, est-ce que l'on joue toujours au billard à l'Ecole?

Sernin. — Un peu. Je ne suis pas très fort.

Simoneau. — Je vous fait cent points. Delanoy possède un billard excellent. C'est même ce qu'il a de mieux dans le caractère.

Sernin, montrant Nancy. — Mais...

Maurice. — Allez! Allez! On ne se gêne pas, ici! Moi, je reste avec Mlle Vallier.

Simoneau. — Passez devant, jeune homme.

Maurice, en accompagnant. — On vous portera de la bière tout à l'heure!

Sernin et Simoneau sortent.

Scène II

MAURICE, NANCY

Maurice, à Nancy. — Je suis enchanté qu'ils nous laissent en tête à tête! Je pourrai causer un peu avec toi.

Nancy. — Oh! Je vais me retirer.

Maurice. — Tu ne feras pas ça ici!

Nancy. — Je t'ai prévenu! J'ai promis à des amis de les rejoindre à la répétition générale du Vaudeville.

Maurice. — C'est pas la peine. Tu as déjà manqué le début du premier acte. On manque toujours le premier acte.

Nancy. — Non, vraiment, je suis engagée!

Maurice. — Ah! Pardon! Si ce sont des amis... amis, je n'insiste pas!

Nancy. — Que tu es bête! D'abord, ce ne sont pas des amis-amis... Et, quand même, ce ne serait pas une raison! Pour toi, je ferais attendre.

Maurice. — Oh! ça, c'est gentil!...

Nancy, riant. — C'est jeté, c'est une fleur! (Un petit temps.) C'est vrai, j'ai gardé de toi un souvenir qui n'est pas médiocre!

Maurice. — Sans reproche, tu as mis le temps à me le rapporter! Dix ans!

Nancy. — C'est vrai, mon Dieu! Il y a déjà dix ans!

Maurice. — Tu t'appelais Lison dans ce temps-là!

Nancy. — Et je posais l'ensemble pour les messieurs peintres.

Maurice. — Tu étais d'une timidité! Quand tu es entrée pour la première fois dans cet atelier, tu étais rouge comme une aurore!

Nancy. — Pense donc! J'avais l'honneur de poser pour le célèbre Delanoy, je me sentais émue!

Maurice. — Tu as repris bientôt de l'aplomb!

Nancy. — Naturellement. Tu m'as mise tout de suite... à ton aise!

Maurice. — Au bout de deux séances, tu étais chez toi!

NANCY. — Seulement... tu ne travaillais plus!

MAURICE. — J'approfondissais mon sujet. J'avais pourtant commencé une toile de toi. Ah! ces journées où l'on s'aimait et où je peignais quand même!

NANCY. — Pendant les repos!

MAURICE. — Quand j'étudiais les jeux de lumière sur ton corps exquis je pensais à un tas de choses qui me donnaient une fougue, une ardeur!

NANCY. — Ce n'était pas la toile qui en profitait!

MAURICE. — Qu'importe! J'étais pris d'une sorte de sensualité artistique! Je possédais mon tableau, et je peignais mon plaisir! Ça dura un mois!... Je commençais à être pincé, mais là, pincé jusqu'aux sens! Quand, un triste matin, tu partis et je ne t'ai plus revue!

NANCY. — Ça n'était pas chic de ma part!

MAURICE. — C'était boueux!

NANCY. — Que veux-tu? J'avais fait la connaissance d'un élève du Conservatoire, d'un jeune premier! Je m'étais toquée de lui, mon cher! Ah! la sale bête! Il t'a bien vengé!

MAURICE. — Je ne tenais pas à être vengé! Tu l'adorais!

NANCY. — Non, il me battait! Il était égoïste, et bête, ah! bête comme son emploi. Mais je voulais déjà faire du théâtre. Avec lui, j'ai appris un peu, en lui serinant ses rôles. Puis, je me suis présentée au Conservatoire, il paraît que je n'étais pas tout à fait une gourde. J'ai eu de la chance, et me voilà!

MAURICE. — Très longtemps, j'ai ignoré que ma petite Lison fût devenue la célèbre Nancy Vallier, de la Comédie-Française! Quand je pense que j'ai fait poser une sociétaire!* Je te revois sur la table à modèle! Tu étais à peine femme, un peu mince, avec des jambes!...

NANCY. — Un peu frêles, les jambes!

MAURICE. — Oui, mais d'une ligne, d'une élégance! Et la peau, la peau!... D'un ton nacré, d'un orient si pur! Et le je ne sais quoi d'un peu pervers, d'un peu inquiétant qu'il y avait en toi! Comme j'ai été bête de ne pas fixer cela! J'aurais peut-être fait un chef-d'œuvre une fois dans ma vie!

NANCY. — En somme, tu m'en veux de t'avoir plantè là, devant ton tableau commencé!

MAURICE. — Franchement, non. Ce que je regrette surtout, c'est la joie que tu me donnais, l'espèce de frénésie qui me transportait, quand j'étais près de toi! Je n'ai jamais retrouvé ça! Lison, ma petite Lison! Quand je te vois là, je revis ces minutes merveilleuses, où l'on perdait la tête, où l'on s'étreignait comme deux chats qui se battent, où le plaisir trop intense touchait à la douleur. On était fou!... Cela devenait invraisemblable, exténuant.* Je n'ai jamais oublié ça!

NANCY. — Moi non plus! Mais il ne faut pas le rappeler!

MAURICE, plus près d'elle. — Pourquoi?

NANCY. — Parce que... ça me trouble un peu!

MAURICE. — Où est le mal?

NANCY. — Tu commences à avoir tes yeux d'autrefois, tes yeux drôles que tu faisais quand... enfin, quand tu avais envie de saisir la nature corps à corps, comme tu disais!...

MAURICE. — Oh! loin de moi la pensée!...

NANCY. — Si, si... elle est tout près de toi, la pensée!

MAURICE. — Eh bien, soit, j'avoue! Dis, ma petite Lise? Si Nancy Vallier n'allait pas à la répétition générale du Vaudeville?

NANCY. — Je t'assure, je ne peux pas!

MAURICE. — Ah! S'il y a des raisons graves!

NANCY. — Aucune! Je suis ma maîtresse.

MAURICE. — J'ai la priorité! Je t'en supplie!

NANCY. — Non!

MAURICE, triste. — Lison n'est plus!

NANCY, confuse. — Hélas, si! Elle dormait, tu l'as réveillée!

MAURICE, tout près. — Si nous la recouchions?

NANCY. — Nous ferions tous les deux une bêtise! Qui sait où ça nous mènerait!

MAURICE. — Ça nous mènerait dans ma chambre!

NANCY. — Et après? Si nous sommes repincés?

MAURICE. — On le verra bien!

NANCY. — Et si tu t'emballes à faux? Ce n'est pas moi que tu aimes, c'est la petite Lison de jadis!

MAURICE. — C'est la petite Lison plus femme, plus désirable. Allons, laisse-toi convaincre! L'aventure passe, saisissons-la! Qu'est-ce qu'on risque? D'être heureux! C'est dit? On part?

NANCY. — Eh bien, je consens.

MAURICE, l'embrassant. — Ah! Lison! Lison! (Un temps.) Songe comme ce sera commode! Demain, pour ton portrait, tu n'auras pas besoin de faire le voyage!

NANCY, riant. — Je n'avais pas pensé à ça!

MAURICE. — Tu vois comme tout s'arrange!

NANCY. — Seulement, il faut que je passe d'abord au Vaudeville! Non! Ne fais pas ta méchante figure. Je dois honorer de ma présence la loge de Browner, le secrétaire aux Beaux-Arts. J'intrigue pour mes deux derniers douzièmes. Tu te monteras l'imagination en m'attendant!

MAURICE. — Si je te laisse partir, tu ne reviendras pas!

NANCY. — Je te jure que je reviendrai après le deuxième acte. Tiens!... Je te le jure... sur mes deux douzièmes!

MAURICE. — Ça, c'est sacré! Regarde, j'ai confiance, je te laisse filer.

Il va prendre le manteau de Nancy et le lui tend.

NANCY. — Brigand! Tu es sûr de moi! Je suis trop curieuse pour ne pas tenter l'aventure! (Passant le manteau.) Merci!... Mon petit sac? Là!... (Se poudrant.) Je n'ai pas trop l'air d'une femme qui va faire une bêtise à onze heures?

MAURICE. — Tu es ravissante!

NANCY, prenant son sac. — Là, je suis prête...

MAURICE. — Et maintenant... va te battre!

On sonne.

NANCY. — Qu'est-ce qui sonne? Encore un invité?

MAURICE. — C'est à la porte des modèles. Quelque pauvre fille qui vient me taper de cent sous pour payer sa chambre. Dépêche-toi!

NANCY. — A tout à l'heure, mon grand!

MAURICE. — A tout à l'heure, ma Lison retrouvée. (Nancy sort.) Elle est encore plus jolie qu'il y a dix ans!... Pourvu qu'elle ne rencontre pas en chemin un autre élève du Conservatoire. Je vais toujours expédier Simoneau et Pierre Sernin! (On resonne.) Ah! le modèle! Je l'oubliais! (Ouvrant la porte.) Vous demandez?

Apparaît Colette, avec un petit baluchon, sac et valise.

Scène III

MAURICE, COLETTE

COLETTE, entrant. — M. Delanoy, s'il vous plaît?

* Le passage entre astérisques a été coupé aux représentations.

MAURICE, très surpris. — Colette! Toi! A Paris?

COLETTE. — Oui, c'est moi!

MAURICE. — Qu'est-ce que tu fiches dans les rues, à cette heure-ci?

COLETTE. — Ah! C'est toute une histoire! Vous permettez que je m'asseye un instant?

MAURICE. — Comment donc! Mets-toi là, et pose ton paquet. (Elle pose à terre son sac et sa valise.) Qu'est-ce qui t'arrive?

COLETTE, assise. — C'est bien simple: je me suis sauvée.

MAURICE. — Hein? Ça, par exemple!

COLETTE. — Le jour où vous avez quitté Pont-Audemer, j'ai pris un parti héroïque. J'ai fait ma valise, et j'ai filé pendant que les Pingois attendaient leur victime. J'ai pris un billet pour le Havre, à mi-chemin, je suis descendue, et j'ai pris un autre billet pour Paris. Vous vous étiez montré si bon pour moi, je me suis dit: « J'irai le trouver et je lui demanderai de m'aider. Il m'a déclaré que je pouvais compter sur lui, il ne me repoussera pas. » Mais j'ai perdu ma belle assurance, dès que je me suis trouvée dans la cour de la gare Saint-Lazare! Je n'ai plus osé venir vous voir. Je craignais d'être grondée.

MAURICE. — Il y avait des chances!

COLETTE. — J'ai loué une chambre à trois francs dans un petit hôtel aux environs de la gare, et j'y suis restée huit jours. Je sortais de très bonne heure pour faire mes provisions, et je rentrais vite m'enfermer.

MAURICE. — Tu es restée là huit jours toute seule?

COLETTE. — Bien sûr! J'avais de quoi m'occuper! Je réfléchissais sur ce que j'allais faire. Je serais même restée plus longtemps parce que, je puis bien vous l'avouer, je ne trouvais pas ce que j'allais faire! Oh! mais, pas du tout! Par malheur, on me questionna, à l'hôtel. On a découvert que j'étais mineure et on a refusé de me garder!... Il paraît que c'est défendu d'être mineure!

MAURICE. — Les hôteliers sont pleins de préjugés! Alors?

COLETTE. — Alors, j'ai pris mon courage à deux mains, et j'ai pensé: « M. Delamoy me grondera peut-être, au premier moment... »

MAURICE. — Sûr, que je te gronderai!

COLETTE. — « ...mais il a bon cœur, il m'aime bien, et il me pardonnera! » Et je suis venue!...

MAURICE. — Comme ça! La canne à la main! Tu trouves ça tout naturel?

COLETTE. — Bien sûr!

MAURICE. — Tu tombes chez moi comme un aéroplane sans te demander seulement si je peux te recevoir? Si même je suis là? Et tu crois que c'est tout simple?

COLETTE. — Monsieur Delamoy, je n'ai pas le choix. Il m'est interdit de retourner à Pont-Audemer.

MAURICE. — Pourquoi ça?

COLETTE. — Parce que mon départ a dû faire un tintamarre insensé! Je ne pourrais plus sortir dans les rues. Et vous entrevoyez ce que serait la vie, avec mes tantes. L'enfer, tout bonnement. Non! C'est impossible! Tout, sauf ça! Je ne suis plus mariable, je ne suis plus montrable. Je suis une fille perdue, quoi!

MAURICE. — Diantre! Je n'avais pas songé à ça!

COLETTE. — D'un autre côté, je ne puis pas rester seule à Paris! Je suis aussi mineure qu'hier, et je le serai encore pendant trois ans! Où voulez-vous que je dorme? Sous les ponts? Enfin, je vous livre mon secret. Je suis partie de là-bas avec toutes mes économies: cinquante-six francs trente-cinq centimes. (Se levant.) Il me reste trois sous, et encore il y en a un de percé! Or, comme je ne veux accepter d'argent de personne, pas même de vous! Comme, d'un autre côté, vous me repoussez, je n'ai plus qu'une chose à faire...

MAURICE, inquiet. — Colette! Qu'est-ce que tu dis là?

COLETTE. — La vérité! Je suis une jeune fille bien élevée, c'est-à-dire que je ne suis bonne à rien qu'à me marier. J'ai brisé mon avenir: il ne me reste plus que le plongeon!

MAURICE, ému. — Colette! Ce n'est pas sérieux?

COLETTE. — Lisez les journaux demain, vous verrez! Au revoir, monsieur Delanoy!

Elle reprend son sac et sa valise et va vers la porte.

MAURICE, la retenant. — Eh! Attends un peu! Sacrée mâtine! Toute du premier mouvement! Allons, assieds-toi là, que l'on cause!

COLETTE. — Oh! j'ai le temps! La Seine ne ferme pas!

MAURICE. — Si je me doutais! Moi qui espérais que tu étais devenue raisonnable!

COLETTE. — Et fiancée? Merci, je préfère la rivière!

MAURICE. — Allez donc discuter avec un oiseau pareil!

COLETTE. — Ne prenez pas cette figure-là, monsieur Delanoy! Ça ne vous fait donc pas plaisir de revoir votre petite élève?

MAURICE. — Pardieu, si! Dans d'autres circonstances, j'aurais été ravi!

COLETTE. — M'auriez-vous oubliée déjà?

MAURICE. — Moi? Tiens, il n'y a qu'un instant, je parlais encore de toi, avec des amis. Je leur disais combien tu étais gentille et douée, et artiste! Positivement, je leur faisais ton éloge!

COLETTE. — Puisque je suis si parfaite, pourquoi ne me gardez-vous pas? C'est dit? Vous me gardez?

MAURICE, faiblissant. — C'est très grave! Excessivement grave!

COLETTE. — Vous n'allez pas m'objecter, vous aussi, que je suis mineure?

MAURICE. — Ne plaisante pas! Je suis très embêté! Tu me demandes là une chose insensée! Un homme de mon âge, de ma situation, donner asile à une fillette qui a pris la clef des champs! Mais c'est énorme, mon enfant! C'est pharamineux! Tranchons le mot: c'est impossible!

COLETTE. — Bref, vous ne voulez pas?... Une fois, deux fois?...

Elle reprend de nouveau son sac et sa valise et refait mine de s'en aller.

MAURICE, la ramenant vivement. — Je n'ai pas dit ça! Reste tranquille! Que j'étudie un peu la question! (Elle repose ses bagages.) Il y a peut-être un moyen de se tirer de là!

COLETTE. — Je ne pense pas. Voilà huit jours que je l'étudie, la question! Je suis fixée: vous ou bien la Seine!

MAURICE, ennuyé. — Nom de nom de nom de nom! (Brouhaha à côté.) Ah! Ils ont fini leur cent points? Bon! (A Colette.) Ecoute, je vais réfléchir, consulter des amis qui sont là! Toi, monte dans ma chambre. (Elle reprend son sac et sa valise.) La porte à droite, en haut de l'escalier. La manette de l'électricité est à gauche de la porte. Tu t'assiéras sagement, et tu attendras que je t'appelle.

COLETTE, montant l'escalier. — Je veux bien! Moi je ne suis pas pressée!

Sernin. Simoneau. Maurice.

SCÈNE IV. — Maurice : « *Je l'ai mise en pénitence là-haut!* »

MAURICE. — Va, va vite!

COLETTE. — Voilà! Voilà! Je suis la docilité même!

MAURICE. — C'est entendu! (Colette sort.) Il n'y a pas, je ne peux pas la renvoyer.

Simoneau et Sernin reparaissent.

Scène IV

MAURICE, puis SIMONEAU et SERNIN

SIMONEAU, entrant. — Je viens de battre Sernin d'une façon magistrale.

SERNIN. — Oh! je me suis bien défendu! (A Maurice.) Tiens, M^lle^ Vallier est partie?

MAURICE, préoccupé. — Oui... Elle avait une soirée.

SIMONEAU. — C'est pour ça que tu prends un air de penseur?

MAURICE. — Non! Ah! mes amis, il m'arrive une histoire! Vous savez, la petite Colette Auradoux, dont je vous parlais après dîner?

SERNIN. — Eh bien?

MAURICE. — Elle s'est sauvée de chez elle, pour ne pas épouser le fils Pingois. Elle est arrivée, il y a un instant.

SERNIN. — Elle est là?

MAURICE. — Oui! Et devinez ce qu'elle vient me demander! Elle me prie de lui donner asile.

SIMONEAU. — Pas possible!

MAURICE. — Comme je vous le dis!

SIMONEAU, vivement. — Tu ne vas pas garder cette fillette?

MAURICE. — Voilà le plus beau! Si je ne la garde pas, j'ai peur d'un malheur, elle se jetterait à la Seine!

SIMONEAU. — Ouiche! On dit ça!

SERNIN. — Colette en est bien capable!

MAURICE. — Eh! je le sais bien!

SIMONEAU. — Ta, ta, ta! J'ai connu un type qui ne pouvait pas rester deux minutes avec vous sans vous annoncer qu'il allait se suicider le lendemain. Il est mort centenaire. Il a fallu le tuer!

MAURICE. — Et si elle met son idée à exécution? Ça arrive, ces choses-là! Tu as entendu Vergnaud tout à l'heure?

SIMONEAU — Dans ce cas, renvoie-la vite à ses tantes!

SERNIN. — Colette a beaucoup de bon sens; elle comprendra qu'elle ne peut pas vous causer un tel embarras.

MAURICE, vivement. — Sernin, mon ami, vous avez plus de jugeote à vous seul que tout Simoneau réuni! En tout cas, je ne puis jeter cette petite dehors, à dix heures du soir. Nous verrons demain!

SIMONEAU. — C'est du joli! Héberger chez soi, la nuit, une jeunesse de seize ans!

MAURICE. — Ça ne t'est donc jamais arrivé?

SIMONEAU. — Oui, mais moi, je... dormais avec! C'était plus moral!

MAURICE. — Tu n'es qu'une brute avinée et sans délicatesse!

SERNIN. — Où est Colette?

MAURICE. — Je l'ai mise en pénitence là-haut! Mon petit Sernin, vous seriez bien gentil de descendre et de prévenir ma Pichu de concierge qu'elle vienne immédiatement. Nous installerons Colette chez elle tant bien que mal.

SERNIN. — J'y cours, cher maître. (Il sort.)

SIMONEAU. — Dans quel guêpier t'es-tu fourré, mon pauvre garçon!

MAURICE. — C'est merveilleux! Est-ce que je suis allé chercher cette enfant?

SIMONEAU. — Tu ne l'as pas éconduite! Résultat: tu vas bouleverser tes habitudes, ta tranquillité!

MAURICE. — Bah! pour une soirée!

SIMONEAU. — Qui sait? Quand une femme s'incruste chez vous, on ne l'arracherait pas avec des tenailles. En outre, tu auras tous les embêtements du monde!

MAURICE, énervé. — Tant pis, je les aurai.

SIMONEAU. — Les tantes te rendront responsable.

MAURICE. — Eh! tu m'agaces à la fin!

SIMONEAU. — Je t'avertis! Je fais mon devoir d'ami.

MAURICE. — C'est bon! Je renverrai Colette demain à la première heure! Veux-tu la voir?

SIMONEAU. — Merci! Je ne veux pas être mêlé à cette histoire-là! Ça peut te conduire en cour d'assises, tu sais?

MAURICE. — Oh!

SIMONEAU. — Enfin, je t'apporterai du tabac, quand tu seras en prison!...

MAURICE, à bout. — Fiche-moi le camp! (Simoneau sort par le fond.) C'est qu'il a raison! Ça peut très mal tourner!... Baste! Voyons venir. (Appelant.) Colette! Colette!

Scène V

MAURICE, COLETTE

COLETTE, paraissant en haut de l'escalier, toujours avec son sac et sa valise, et descendant. — Présente! Ah! le concile a terminé ses opérations! Quel est le résultat?

MAURICE. — Eh! tu le sais d'avance! Je te garde!

COLETTE, joyeuse et lâchant ses bagages. — Quel bonheur! Ça, c'est gentil! Il faut que je vous embrasse!

Elle lui saute au cou.

MAURICE, se défendant. — Eh là! Un instant! Je te garde pour cette nuit seulement.

COLETTE. — Pourquoi pour une nuit? Oh! gardez-moi tout à fait, dites?

MAURICE. — Ça, c'est une autre affaire!

COLETTE. — Mais non! Vous verrez, je serai bien sage, je ne vous dérangerai pas!

MAURICE. — Non, au contraire!

COLETTE. — Je serai comme un petit animal familier dont on ne s'occupe pas. Quand vous voudrez me voir, je me montrerai; sinon, je me cacherai dans un petit coin. Je ne ferai pas plus de bruit qu'une souris. Vous ne saurez même pas si j'existe!

MAURICE. — Ma petite Colette!

COLETTE. — Et puis, je pourrai vous être utile! Je sais faire un tas de choses! Tenez, je sais faire la cuisine!

MAURICE. — J'ai une cuisinière; elle arrive demain.

COLETTE. — Je ferai vos comptes. Je m'occuperai de vos affaires.

MAURICE. — J'attends un valet de chambre.

COLETTE. — Ça ne fait rien! Je trouverai bien le moyen de me rendre nécessaire. Je vous égaierai quand vous serez triste; je vous tirerai les cartes! Oh! Je tire les cartes à la perfection!

MAURICE. — A la bonne heure! C'est de première nécessité, ça!... Sacrée petite gamine! Il n'y a pas moyen de rester fâché avec elle!

COLETTE. — Vous n'aurez pas la cruauté de me chasser après m'avoir recueillie?

MAURICE. — Nous verrons, là! Nous verrons!

COLETTE. — C'est tout vu! Oh! que vous êtes chic! Il n'y a pas! Faut que je vous embrasse encore!

MAURICE. — Vas-y. (Elle l'embrasse.) Ah! saprelotte! Tu me dévisses la tête!

COLETTE. — C'est la joie! Songez donc! Je reviens de loin! De la Seine!

MAURICE, vivement. — Ah!... C'est bien vrai, que tu aurais?...

Il fait le geste de plonger.

COLETTE. — Très vrai!

MAURICE, entre ses dents. — Idiot de Simoneau! Brute! Sculpteur!

COLETTE, ôtant son chapeau et son manteau qu'elle pose à droite. — Mais maintenant je ne pense plus du tout à ces choses-là! C'est drôle, il me semble que c'est tout naturel d'être ici! Que j'y ai toujours vécu! Je me figurais votre atelier tel qu'il est. Voulez-vous que je vous dise? Il n'y manquait qu'une Colette! A présent, c'est complet!

MAURICE. — Complet, je l'espère! Je n'attends plus personne! Me voilà père de famille malgré moi!

Pierre Sernin reparaît.

Scène VI

MAURICE, COLETTE, SERNIN

SERNIN, entrant. — Maître, c'est fait! M^me^ Pichu monte derrière moi.

COLETTE, surprise. — Pierre Sernin! Mon vieux Pierre!

SERNIN. — Mademoiselle Auradoux!

COLETTE. — Non, pas mademoiselle! Colette tout court! Vous allez bien?

SERNIN. — Pas mal, et vous?

COLETTE. — Moi, ça va mieux! Vous savez que je me suis sauvée!

SERNIN. — M. Delanoy m'a mis au courant.

COLETTE. — Vous trouvez que j'ai eu tort?

SERNIN. — Heuh!

COLETTE. — Je ne pouvais pas épouser le fils Pingois, voyons!

MAURICE. — Elle ne le pouvait pas!

COLETTE. — Ah! (A Sernin.) Je suis installée ici! M. Delanoy veut bien de moi!

MAURICE. — Une riche acquisition!

SERNIN. — Maître, vous êtes la bonté même!

COLETTE. — Ça, vous pouvez le dire! Et il ne s'est pas trop fait tirer l'oreille! Oh! que je suis contente! Voilà que je retrouve un camarade d'enfance! Tout ça s'arrange très bien!

Elle s'assied.

MAURICE. — On ne peut mieux! Vous voyez, Sernin, elle est déjà chez elle.

COLETTE. — Oh! moi! Je suis comme les chiens; je fais mon trou, je me roule en boule et je suis heureuse. Mon vieux Pierre! Il y a sept ans au moins qu'on s'est quittés. (A Maurice.) Il est votre élève?

MAURICE. — Oui.

COLETTE. — Il vous donne de la satisfaction?

MAURICE. — Beaucoup.

COLETTE. — Ça m'étonne! Quand il était petit, il n'aimait pas le travail. Il me faisait même manquer la classe pour m'emmener à la maraude.

SERNIN. — C'est exact.

COLETTE. — Nous grimpions aux arbres, je déchirais mes robes et j'étais grondée!

SERNIN, s'asseyant aussi. — Et quand vous êtes tombée dans la rivière?

COLETTE. — Oh! quelle histoire! Et les vendanges dans la vigne de M. Sauge!

SERNIN. — Et la fête!

COLETTE. — La fête! Monsieur Delanoy, cet homme-là m'a payé les chevaux de bois!

SERNIN. — Vous n'oseriez plus y grimper aujourd'hui!

COLETTE. — Pourquoi pas?

SERNIN. — Vous êtes devenue une grande personne.

COLETTE, riant. — Moi? Chez qui?

SERNIN. — Mais si! Et une jolie personne!

COLETTE. — Oh! Pierre qui me débite des fadaises! Je ne suis encore qu'une gosse!

MAURICE. — C'est juste! Et à cette heure-ci, dans mon pays, les gosses dorment sur leurs deux oreilles!

COLETTE, navrée. — Il faut se coucher? Déjà?

MAURICE. — Il est dix heures et demie.

SERNIN, se levant. — Je me retire. Je suis bien content d'avoir retrouvé une payse.

COLETTE. — Au revoir, mon pays! Il faudra venir souvent... tous les jours... (S'arrêtant, confuse.) Oh! pardon!

MAURICE. — Ne t'excuse pas, puisque tu es chez toi!

SERNIN, sortant. — Bonsoir, maître!

MAURICE. — Bonne nuit, Sernin!

SERNIN. — Bonsoir, mademoiselle.

COLETTE. — Oh! Mademoiselle!

SERNIN. — Bonsoir, Colette.

Sernin sort.

Scène VII

COLETTE, MAURICE, puis Mme PICHU

COLETTE. — C'est un bon garçon, vous savez!

MAURICE. — Je sais. Parlons de choses sérieuses. Tu dois avoir faim?

COLETTE. — Non. J'ai dîné.

MAURICE. — Vrai de vrai?

COLETTE. — Et dîné d'autant mieux que je croyais que ce serait mon dernier repas.

MAURICE. — Voilà une question réglée. Passons à une autre. Où vais-je te caser?

COLETTE. — N'importe où! Je ne suis pas douillette!

Mme Pichu entre.

Mme PICHU. — Vous m'avez demandée, monsieur Delanoy?

MAURICE. — Oui, ma bonne madame Pichu, nous avons une pensionnaire.

COLETTE, saluant. — Bonjour, madame!

Mme PICHU, de même. — Mademoiselle!

MAURICE. — Il faut loger cette jeune personne. Voyons, vous avez une petite chambre, près de votre loge?

Mme PICHU. — Oh! c'est bien petit.

MAURICE. — Cela suffira. (A Colette.) Il ne te faut pas le palais de Versailles?

COLETTE. — Oh! un matelas par terre, un placard!... Ce qu'il y aura!

Elle remonte et admire l'atelier.

MAURICE. — Madame Pichu, vous avez entendu?...

Mme PICHU, à mi-voix. — Ecoutez, monsieur Delanoy... je ne peux pas...

MAURICE. — Pourquoi?

Mme PICHU. — Mon mari aime trop les femmes, il a cinq ans de moins que moi et la petite demoiselle est trop jolie!

MAURICE, riant. — Bah! vous avez peur pour votre époux?

Mme PICHU. — Dame! il ne faut pas tenter Dieu! Encore moins les hommes qui ont moins de résistance!

MAURICE, lui montrant Colette. — Voyons, madame Pichu, regardez donc! C'est une fillette!

Mme PICHU, vivement. — Mais moi, à son âge, j'avais déjà...

MAURICE, vivement. — C'est bon, c'est bon! Sapristi! (Cherchant.) Où vais-je la mettre, alors?

Mme PICHU. — Chez vous!

MAURICE. — La salle de billard est trop froide, la salle à manger, tout le monde y passe!...

Mme PICHU. — Pourquoi pas ici?

MAURICE. — Ça m'embête, j'attends une dame à onze heures.

Mme PICHU. — La dame vous emmènera chez elle.

MAURICE. — Tiens! c'est une idée!... Mais il faudra tout de même que je la reçoive! Elle verra la petite!...

Mme PICHU. — Je placerai le paravent. On mettra un matelas sur le divan...

COLETTE, revenant. — C'est fini, la messe basse?

MAURICE. — On te dressera un lit ici!

COLETTE. — Quel bonheur!... Je dormirai au milieu de vos œuvres! Elles me donneront de beaux rêves!

MAURICE. — Rêve que je les ai vendues!

Mme PICHU. — Aidez-moi, monsieur Delanoy!

COLETTE, vivement. — Mais je suis là, moi!

MAURICE. — Non, pas toi, tu es fatiguée, va t'asseoir.

Il aide Mme Pichu à préparer le lit.

COLETTE. — J'en ai de la veine d'avoir mon lit dressé par un membre de l'Institut!

MAURICE. — Si mes collègues me voyaient!

COLETTE, admirant les tableaux au mur. — C'est de vous, tout ça?

MAURICE, tout en aidant Mme Pichu. — Oui, c'est le piège pour le riche amateur.

COLETTE. — C'est tout à fait bien. Vous avez rudement du talent! Oh! la petite pochade! Très bien, la petite pochade! Et ce carton? Je peux risquer un œil?

MAURICE. — Tu peux, mais ne dérange rien.

COLETTE. — Ayez pas peur! (Elle porte le carton sur la table.) Oh! que c'est beau!

MAURICE. — Peuh! c'est pour mon panneau de l'Agriculture!

COLETTE, admirant les études. — Y a pas, ça y est!... Et ça!... Et ça!... Oh! ça! Quelle intensité, quelle vie! Vrai, vous en avez de la patte!

MAURICE. — Simoneau n'est pas de ton avis!

COLETTE. — Oh! Encore celle-là! C'est à peine esquissé, et ça vit, ça chante, ça gueule!

MAURICE, s'approchant. — Allons, ne t'emballe pas! Tu ne dormirais plus.

COLETTE. — Je suis si heureuse, si heureuse! Et je vous admire tant! Songez au bonheur que j'aurai d'être près de vous, à vous regarder créer des choses pareilles! Et puis, vous m'avez promis de m'accepter pour élève!

MAURICE. — J'ai promis ça, moi?

COLETTE. — A Pont-Audemer! Le fameux jour! J'entends encore vos paroles: « Toi, si je te tenais sous ma coupe, je ferais de toi une artiste. »

MAURICE. — Je ne m'en dédis pas.

COLETTE. — Et vous verrez, vous n'aurez pas à rougir de moi! Je travaillerai, je bûcherai ferme!

Mme PICHU, qui a achevé de faire le lit. — Là, c'est prêt!

MAURICE. — Ah! maintenant, grande artiste, à ce dodo!

COLETTE. — On y va!... Merci, madame.

Elle passe derrière le paravent.

Mme PICHU, à Delanoy. — Elle est gentille et bien polie, la petite demoiselle.

MAURICE. — Alors, madame Pichu, vous ne me blâmez pas?

Mme PICHU. — Il faudrait être une bête féroce pour laisser une fillette pareille à la rue.

On sonne.

MAURICE, bas. — Sapristoche! C'est déjà Nancy!

COLETTE, derrière le paravent. — Je n'y suis pour personne.

MAURICE. — Allez voir, madame Pichu! (Mme Pichu sort.) Toi, ne bouge pas!

VOIX DE VERGNAUD, dans l'antichambre. — M. Delanoy est là?

MAURICE. — Tiens, c'est Vergnaud!

Il remonte.

VOIX DE VERGNAUD. — Il faut absolument que je lui parle.

MAURICE, au fond. — Entre!

Vergnaud entre, Colette passe sa tête par-dessus le paravent.

Scène VIII

LES MÊMES, VERGNAUD

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a? Tu as oublié quelque chose?

VERGNAUD. — Mon vieux, je suis très embêté. En rentrant au bureau, tout à l'heure, j'ai trouvé un ordre de perquisitionner chez toi!

MAURICE. — Elle est forte! Je suis suspect au gouvernement?

VERGNAUD. — Si ce n'était que ça! Je dois voir s'il ne se cacherait pas, par hasard, dans tes murs, une fillette: précisément celle dont tu nous parlais après le dîner.

La tête de Colette disparaît.

MAURICE. — Colette?

VERGNAUD. — Colette Auradoux.

MAURICE. — Elle n'est donc plus à Pont-Audemer?

VERGNAUD. — Figure-toi que la mâtine a décampé, il y a une semaine, sans tambour ni trompette!

MAURICE. — C'est heureux! Songe, si elle avait décampé avec un tambour ou un trompette!

VERGNAUD. — N'importe! Elle va bien, la jeunesse! On la recherche partout!

MAURICE. — Même dans mon domicile?

VERGNAUD. — En désespoir de cause, les tantes se sont avisées de te la réclamer.

MAURICE. — Quelle idée, c'est idiot! Qu'est-ce que cette petite viendrait faire chez moi? Non, mais me vois-tu, moi, un membre de l'Institut, hébergeant une gosse en rupture de ban? C'est bouffon!

VERGNAUD. — En effet... Elle est trop jeune pour toi! Tu les aimes plus charnues, plus tétonnières!

MAURICE, toussant pour couvrir les paroles. — Hum! Hum!

VERGNAUD. — Qu'est-ce que tu as?

MAURICE. — Un peu de rhume! Allons, je vais te montrer les caves et le grenier.

VERGNAUD. — Inutile, puisque tu n'as pas l'objet perdu!... (Tirant un papier de sa poche.) Tiens, voici son signalement!

COLETTE, à quatre pattes derrière le paravent. — Oh! Mon manteau!... Il va voir mon manteau!... (A mi-voix à Maurice.) Asseyez-vous dessus!...

VERGNAUD, se retournant, à Maurice. — Tu dis?

MAURICE. — Rien, rien!...

VERGNAUD, s'asseyant, et lisant le signalement. — Taille, petite. Yeux noirs. Nez petit, un peu relevé. Bouche moyenne. Cheveux, blond foncé. Un signe sur la joue droite. Le jour de son départ, la personne était habillée de gris... (Colette sort à quatre pattes de derrière le paravent, et va tirer le bas du pantalon de Maurice qui lui fait vivement signe d'aller se recacher.) ...avec un mantelet écossais et un chapeau de paille claire, garni de coquelicots rouges.

MAURICE, apercevant le chapeau et le manteau que Colette a laissés à droite. — Sapristi!

VERGNAUD, repliant le papier. — Va donc retrouver quelqu'un avec un signalement aussi vague!... (Apercevant tous les vêtements de Colette.) Oh! par exemple!...

Il va les prendre et les regarde, tandis que Colette se recache vivement derrière le paravent.

MAURICE, à part. — Pincés!

VERGNAUD, avec reproche. — Oh! Delanoy! Alors, tu m'as promené en bateau, toi, mon vieil ami!

MAURICE. — Ces vêtements sont à moi!...

VERGNAUD. — A toi?... Tu sors avec des vêtements pareils!... Allons, cesse de te moquer de moi!

MAURICE, très ennuyé. — Mon bon, je t'assure! Cette petite s'est réfugiée tout à l'heure ici. Je ne pouvais trahir sa retraite.

VERGNAUD, sévèrement. — Allons, c'est bon! Va me chercher la jeune personne.

MAURICE. — Ah! que c'est embêtant! (Appelant.) Colette! Viens, ma pauvre petite!

COLETTE, paraissant, se jetant aux pieds de Vergnaud. — Monsieur! Monsieur! Je vous en supplie, ne m'emmenez pas! Ne m'emmenez pas!

VERGNAUD. — Je suis désolé, mademoiselle. J'ai un mandat formel.

COLETTE. — Je vous en conjure.

VERGNAUD. — Relevez-vous. (Il la fait se relever.) Je dois vous reconduire à vos tantes qui sont folles d'inquiétude.

COLETTE. — Vous me ramènerez à Pont-Audemer? Oh! Non, dites! C'est affreux! Tout, sauf ça!

VERGNAUD. — Je n'ai pas à discuter un ordre! Je l'exécute.

Il remonte prendre les affaires de Colette.

MAURICE, bas à Colette. — Vas-y du suicide.

COLETTE, ne comprenant pas. — Du?

MAURICE. — Du suicide!...

COLETTE, résolue. — Ah bien! Compris! (A Vergnaud.) C'est bien!... Je vais vous suivre!

VERGNAUD. — A la bonne heure!

COLETTE. — Mais je vous préviens: je me tuerai!

VERGNAUD. — Hein?

MAURICE, bas à Colette. — Très bien, très bien! Vas-y!

VERGNAUD, reposant vivement les vêtements de Colette. — Qu'est-ce qu'elle a dit?

COLETTE. — Je me tuerai!

VERGNAUD. — Bon! Autre chose, à présent! Maurice, tiens-la que je la fouille!

COLETTE. — Oh! je n'ai pas d'armes. C'est là-bas que je me tuerai!

VERGNAUD. — On saura bien vous en empêcher.

MAURICE, bas à Colette. — Ça prend, hardi!

COLETTE. — On n'empêche pas les gens résolus.

VERGNAUD. — Vous dites ça pour m'effrayer.

COLETTE. — Nullement! Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie, c'est que vous avez l'air d'un brave homme. Vous aurez ma mort sur la conscience.

VERGNAUD, affolé. — Mais je ne veux pas! Je ne veux pas!

MAURICE. — Bah! Une de plus ou de moins.

VERGNAUD. — Vous me rendrez fou! Voyons! Tu crois qu'elle est capable?...

MAURICE. — Je ne crois pas, j'en suis sûr! Allons, emmène ta victime.

VERGNAUD. — Ma victime? Non! C'est inouï! On n'a pas idée de torturer un commissaire de cette façon-là!

MAURICE. — J'ai fait mon possible pour t'éviter cet ennui.

VERGNAUD. — Tu restes froid, toi, ça ne t'émeut pas!

MAURICE. — Si, mais puisque tu as une consigne!

VERGNAUD. — J'ai une consigne! Oui! Pourtant, je ne veux pas être la cause d'un malheur! Ah! sacristi de sacristi! Quel métier! Que faire...?

On sonne. Ils restent tous interdits et inquiets, se regardant. Mme Pichu apparaît à la porte de l'antichambre.

Scène IX

LES MÊMES, Mme PICHU, ALCIDE

Mme PICHU, entrant. — Monsieur... il y a là un jeune homme qui demande monsieur.

MAURICE, à mi-voix. — Un jeune homme! Qui ça? Fermez la porte!

Mme PICHU, refermant la porte. — Il dit que monsieur le connaît.

COLETTE. — Sauve qui peut!

Elle ramasse ses vêtements, aidée par Vergnaud, tout à fait affolé, et se précipite vivement vers le paravent.

MAURICE. — Je ne reçois pas.

Mme PICHU, à la cantonade. — Monsieur n'est pas là.

ALCIDE, forçant la porte. — Mais si, mais si! Il me recevra.

Il entre.

COLETTE. — L'enfant Pingois!...

Elle se cache derrière le paravent, devant lequel Vergnaud monte la garde.

MAURICE, sévèrement. — Ah çà! monsieur, que signifie?

ALCIDE. — Bonjour, monsieur Delanoy!... Vous allez bien?... Vous ne me reconnaissez pas?... Pingois... Alcide Pingois... le fils du notaire!... Vous m'avez surnommé Coco Béni...

MAURICE. — En effet, mais...

ALCIDE, tendant la main. — Ça va bien?...

MAURICE. — Oui... (Il lui serre la main.) Qu'est-ce qui vous amène?

ALCIDE. — Oh! Une histoire... Vous savez que la petite Auradoux s'est échappée?...

MAURICE. — Pas possible?

ALCIDE. — Vous l'ignoriez?

MAURICE. — Parole!...

ALCIDE. — Ah! Eh bien, le jour de nos fiançailles, elle a pris la clef des champs. Ça en a fait un potin dans Pont-Audemer... Tout le monde s'est moqué de moi!...

MAURICE. — Allons donc!...

ALCIDE. — On m'appelait de tous les noms!... Les enfants de Joseph me blaguaient... J'ai dû donner ma démission de zélateur... Mes parents sont navrés.

MAURICE. — Il y a de quoi!

ALCIDE. — Maman dit que je ne trouverai plus à me marier!...

MAURICE. — Vous êtes compromis, quoi!...

ALCIDE. — Tout juste!... On sait que la petite Auradoux s'est sauvée à cause de moi. Alors, on se dit: « C'est pas possible. Il doit avoir une infirmité cachée! » Je suis déprécié!...

MAURICE. — En effet, c'est très grave!

ALCIDE. — Aussi, papa et maman m'ont envoyé à Paris pour retrouver ma fiancée, coûte que coûte! Je suis arrivé ce soir à huit heures, et me voilà!... J'ai pensé que vous, son professeur de dessin, vous pourriez peut-être me dire l'endroit où elle se trouve.

MAURICE, ennuyé. — Mais je ne sais pas, moi!... Ce n'est pas parce que je lui ai donné quelques leçons...

Colette passe sa tête au-dessus du paravent. Vergnaud lui fait vivement signe de se cacher.

ALCIDE. — Vraiment, vous n'avez aucune nouvelle d'elle?

MAURICE. — Aucune!

ALCIDE. — Moi qui espérais la retrouver chez vous!

MAURICE. — Mais je ne suis pas une nourrice sèche. Adressez-vous aux objets perdus.

ALCIDE, vivement. — C'est ce que j'ai fait. En arrivant, je suis tout de suite allé à la Fourrière. On m'a dit que ce n'était pas là. Alors, je suis allé à la préfecture de police.

VERGNAUD, s'avançant. — Ah!

ALCIDE. — J'avais une recommandation de notre député, M. Sionnaire. Vous connaissez peut-être?...

VERGNAUD. — Oui!... Et après?

ALCIDE. — M. Sionnaire m'adressait à un commissaire de ses amis! Un nommé Vergnaud! Ah! Parlons-en! Un joli fumiste que ce M. Vergnaud!

VERGNAUD, intéressé. — Bah!

ALCIDE. — On ne l'avait pas vu à son bureau depuis vingt-quatre heures!... Tenez, les voilà, les magistrats de la République, les voilà!... Quelle pitié!

VERGNAUD. — Ah! quelle pitié! Eh bien, c'est moi, M. Vergnaud...

ALCIDE rit d'abord, puis regardant tour à tour Delanoy et Vergnaud, et voyant qu'ils sont très sérieux. — Ah!

VERGNAUD. — Parfaitement! Et je vous apprendrai à respecter le régime sous lequel vous vivez, mon petit monsieur!

ALCIDE. — Oh! Je suis désolé!... Croyez que si j'avais pu me douter...

VERGNAUD. — Pendant que vous m'insultiez... je travaillais pour vous... J'étais ici où je venais perquisitionner.

ALCIDE. — Eh bien, nous allons le faire ensemble!

Colette qui passait sa tête se recache.

VERGNAUD. — Inutile. J'ai cherché partout, entendez-vous, partout! Je n'ai trouvé trace de personne!

ALCIDE. — Cependant!...

VERGNAUD, se fâchant. — Ah çà! Est-ce que vous allez m'apprendre mon métier, à présent?... Vous devenez singulièrement crispant, mon petit bonhomme!...

ALCIDE. — Oh! Toutes mes excuses, monsieur le commissaire.

VERGNAUD. — C'est que ça pourrait mal tourner pour vous, je vous en préviens.

ALCIDE. — Ne vous fâchez pas, monsieur!... Vous

saisissez !... Il faut absolument que je retrouve Mlle Auradoux !... Que je la ramène à Pont-Audemer !... Qu'on me voie avec elle, une ou deux fois, à la musique ou sur le cours...

MAURICE. — Vous tenez donc toujours à l'épouser ?

ALCIDE, vivement. — Ah ! Non ! Après ce qu'elle a fait !... Eh bien, mon compte serait bon !... Je serais trompé, pour sûr !...

COLETTE, à part. — Le mufle !

ALCIDE, à Maurice. — Vous dites ?

MAURICE. — Rien.

ALCIDE. — J'avais cru entendre !... Non, je n'épouserai pas Colette, mais je veux qu'elle me rende ma réputation, là !

VERGNAUD, agacé. — Enfin, je vous répète qu'elle n'est pas ici !... Rentrez vous coucher, ça vaudra mieux !

ALCIDE. — C'est que... je n'ai pas d'hôtel !... (A Maurice.) Vous n'auriez pas un petit coin, pour me loger ?

MAURICE. — Impossible !... Mille regrets !... C'est complet partout !

ALCIDE. — Vous n'auriez pas une adresse, alors ?

MAURICE. — Si !... A Montparnasse !... Hôtel du Nègre et de Mme de Sévigné réunis.

ALCIDE. — Bon... le Nègre et Mme de Sévigné réunis... J'y vais... Merci !... (Revenant.) Ah !...

VERGNAUD. — Quoi encore ?

ALCIDE. — Il n'est que dix heures... Je voudrais bien, à Paris, ne pas me coucher si tôt !... Vous ne connaîtriez pas un théâtre où un jeune homme comme il faut, un enfant de Joseph, puisse se distraire sans risquer de mauvaises rencontres ?

VERGNAUD. — Tenez... Voilà des billets pour le Moulin-Rouge !...

ALCIDE. — Le Moulin... Vous me répondez que c'est un endroit convenable ?

MAURICE. — Très convenable !

ALCIDE. — J'y vais... (A Vergnaud.) Et dès demain... nous nous mettrons à la recherche de Mlle Colette. Au revoir !

Il va pour sortir dans la direction du paravent.

VERGNAUD, le rattrapant au vol. — Pas par là !... Pas par là !...

ALCIDE, s'arrêtant. — Dire que nous la cherchons si loin et qu'elle est peut-être là, tout près !...

MAURICE. — Oui, c'est curieux, n'est-ce pas ?...

ALCIDE. — C'est même drôle, ce Paris est si grand !

MAURICE, excédé. — Oui, mais j'ai sommeil !

ALCIDE. — Ah ! bien !... Au revoir, monsieur Delanoy. Au revoir, monsieur le commissaire.

Il sort.

Scène X

LES MÊMES, moins ALCIDE, puis Mme PICHU

COLETTE, sortant de sa cachette. — Croyez-vous ?... Quel petit crétin ! Et dire qu'on voulait me coller ça !

MAURICE. — Mais il n'est pas si bête qu'il en a l'air !... Il avait deviné juste ! Un peu plus, il te retrouvait !

COLETTE. — Heureusement que M. Vergnaud était là pour me protéger !

VERGNAUD. — Moi ?

MAURICE, vivement. — Mais, en effet, te voilà maintenant notre complice !...

VERGNAUD, sursautant. — C'est vrai ! Et complice d'un détournement de mineure ! Moi ! Un commissaire de police ! C'est gracieux ! C'est coquet !

MAURICE. — Tu réhabilites ta profession.

VERGNAUD. — Et je compromets mon avenir !

MAURICE. — Rassure-toi, tu n'as aucun avenir ! Soigne plutôt ton passé.

COLETTE, à Vergnaud. — Alors, vous renoncez à m'emmener ?

VERGNAUD. — Par force !

COLETTE. — Oh ! que vous êtes gentil !

MAURICE. — Prends garde ! Elle va t'embrasser !

VERGNAUD. — Ça vaut bien ça.

COLETTE. — Tenez !

Elle lui saute au cou et l'embrasse.

VERGNAUD. — Après tout, ça peut s'arranger, à la rigueur !

MAURICE. — Et même sans rigueur !

VERGNAUD. — Seulement, il faut que je sois sûr de votre discrétion !

COLETTE. — Je ne montrerai pas le bout de mon nez.

VERGNAUD. — Je vous le conseille ! La police fouille tous les hôtels en ce moment. (A Delanoy.) Es-tu sûr de tes domestiques ?

MAURICE. — Oui... je n'en ai pas !... (Appelant.) Madame Pichu ?

Mme PICHU, entrant. — Monsieur ?

MAURICE. — Pour des raisons particulières, il faut que tout le monde ignore la présence de Mlle Colette ici ! N'en soufflez mot à âme qui vive !

Mme PICHU. — C'est compris, monsieur !

MAURICE. — Vous me donnez votre parole ?

Mme PICHU. — Je vous jure mon grand serment !

MAURICE. — Merci, madame Pichu. (A Vergnaud.) Eh bien ? Tu es rassuré ?

VERGNAUD. — Tout à fait. Prenez beaucoup de précautions et vous n'aurez rien à craindre. Les gens de ma profession sont si bêtes ! Moi, tout le premier !

COLETTE. — Ça !... (Vivement.) Oh ! pardon !... (A Vergnaud.) C'est drôle, monsieur... monsieur ?...

VERGNAUD. — Vergnaud.

COLETTE. — Monsieur Vergnaud, on ne vous prendrait pas pour un commissaire.

VERGNAUD. — Ah !

COLETTE. — Quand vous êtes entré j'ai cru que vous étiez un artiste.

VERGNAUD, flatté. — Vraiment ? (A Maurice.) Elle est très gentille, ta protégée.

MAURICE. — Et pas bête !

VERGNAUD, à Colette. — Il ne me reste plus qu'à m'excuser de la peur que je vous ai causée.

COLETTE. — Ce n'est rien ! Il faut que je m'habitue aux émotions !

VERGNAUD. — Au revoir, mademoiselle ! Dormez bien !

COLETTE. — Merci, monsieur ! On tâchera !

Vergnaud remonte

MAURICE. — Attends, je t'accompagne.

VERGNAUD. — Ah ! là ! là !... Ce que vous me faites faire !... Si Louis savait ça !...

MAURICE. — Qui ça, Louis ?

VERGNAUD. — Lépine ! S'il savait ça !

Il sort, accompagné par Maurice. Colette reste seule avec Mme Pichu, et, aidée par elle, commence à se déshabiller.

Scène XI

COLETTE, Mme PICHU, puis MAURICE

COLETTE, tout en dégrafant son corsage. — Eh bien, c'est un brave homme que ce M. Vergnaud !

Mme PICHU, l'aidant à se déshabiller. — Ah! vous avez de la chance d'être tombée sur ce commissaire-là!

COLETTE. — Du reste, tous les amis de M. Delanoy sont de braves gens.

Mme PICHU, lui nattant les cheveux. — C'est une si bonne pâte d'homme.

COLETTE. — Pour sûr! Tenez, madame Pichu, je l'aimais beaucoup! Je vais l'adorer!

Mme PICHU. — Vous pouvez!... Alors, comme ça, vous allez demeurer avec nous?

COLETTE. — Je le désire.

Mme PICHU. — Bah! c'est certain! Le plus dur est fait! A la bonne heure, vous mettrez un peu de gaieté. D'ailleurs, nous nous entendrons très bien. Vous m'allez!

COLETTE. — Tant mieux, madame Pichu!

Mme PICHU. — Mettez donc la robe de chambre de M. Delanoy.

COLETTE, passant derrière le paravent. — Elle est préparée sur mon lit.

Mme PICHU. — Une recommandation! Faudra que vous apprivoisiez M. Simoneau! C'est un père bougon. Au fond, il n'est pas méchant!

COLETTE. — Je le dompterai. (Reparaissant avec la robe de chambre de Maurice.) Là, me voilà prête!

Mme PICHU. — Vous êtes mignonne tout plein, comme ça! Hein! Dire qu'avec cette petite tête d'ange, ça s'est trotté de chez soi.

COLETTE. — On voulait me marier malgré moi!

Mme PICHU. — Oh! alors, je vous approuve!

Maurice reparaît.

MAURICE, entrant. — Pauvre Vergnaud! Il ronchonne, mais il est ravi!

Mme PICHU. — Monsieur n'a plus besoin de moi?

MAURICE. — Non! Vous pouvez descendre.

Mme PICHU. — Bien le bonsoir, monsieur, mademoiselle.

Elle sort.

Scène XII

COLETTE, MAURICE, puis NANCY

COLETTE, se carrant dans un fauteuil. — Ah! qu'on est bien!

MAURICE. — Ne te réjouis pas trop vite! (Tout en prenant une cigarette dans son étui.) Ma petite, tu as dû comprendre la gravité de la situation! Il ne s'agit plus d'une simple escapade! Aussi, tu partiras demain matin!

COLETTE, pour détourner la conversation. — Tiens! Le joli étui à cigarettes!...

MAURICE, vivement. — N'essaie pas de détourner la conversation! Colette, c'est sérieux. Il faudra dès demain rentrer au bercail!

COLETTE. — Oh! Ne me faites pas penser à ça ce soir! Ce serait méchant! Ce soir, je me sens si heureuse près de vous!

MAURICE. — Mais, je te répète...

On sonne deux coups.

COLETTE, surprise. — On sonne encore?

MAURICE, à part. — Cette fois, c'est Nancy!

COLETTE. — Qui a sonné?

MAURICE, embarrassé. — C'est une dame!

COLETTE, frappée. — Une dame?

MAURICE. — Oui! Une dame que j'attends, là!... Une parente... Une cousine!

COLETTE. — Ah! Une cousine!

MAURICE. — Attends! Je vais ouvrir!

COLETTE, courant à son petit lit. — Mettez le paravent! Je ne veux pas qu'elle me voie!

MAURICE. — Oh! Ça n'a pas d'importance!

COLETTE, farouche. — Je ne veux pas la voir.

MAURICE. — A ton aise. (Il l'embrasse, puis pousse le paravent.) Bonsoir!

COLETTE, à part, derrière le paravent. — Une cousine!... A cette heure-ci!... Ce n'est pas une cousine!...

Maurice sort, en éteignant le lustre et les appliques. Obscurité. La scène n'est plus éclairée que par une petite lampe-veilleuse à droite. Colette repousse le paravent de façon à ce qu'on puisse la voir de la salle; elle se met debout sur le lit pour épier. Delanoy entre avec Nancy.

NANCY, entrant. — Eh bien, tu as mis du temps à m'ouvrir!

MAURICE, vivement. — Chut! Plus bas!

NANCY. — Quoi, il y a des malades?

MAURICE. — Je t'expliquerai...

NANCY. — Tu vois, je n'ai pas attendu la fin du deux! J'avais trop hâte de te retrouver! Tu ne m'embrasses pas?

MAURICE. — Tout à l'heure. Dis donc... il vient de me tomber une parente, une cousine...

NANCY. — Ah!... (Montrant le paravent.) Elle est là?

MAURICE. — Oui...

NANCY. — Présente-moi.

MAURICE. — Chut!... Elle dort!... Nous allons chez toi?

NANCY. — Impossible!... Chez moi... il y a quelqu'un qui m'attend... mais qui ne t'attend pas!

MAURICE, ennuyé. — Aïe!... (Un petit temps.) Ma foi, tant pis... montons là-haut!... Mais ne fais pas de bruit!

NANCY. — Non.

MAURICE. — Va! Va vite, ma chérie, je t'en prie!

Ils disparaissent dans la chambre. Colette sort de derrière son paravent, gagne le milieu de la chambre, regarde longuement la porte de celle où sont entrés Maurice et Nancy, puis tombe en pleurant au pied de l'escalier.

RIDEAU

Mlle Lantelme dans Colette.
Phot. Reutlinger.

Maurice. Simoneau. Sernin. Colette.

SCÈNE XVI. — Maurice : « *Ah! misérable!... misérable drôle!* »

ACTE III

Même décor, mais un peu modifié. Des fleurs, des étoffes claires ont égayé l'élégance un peu trop correcte de l'atelier. A mille détails se révèle la présence d'une femme : ouvrage oublié, chapeau posé sur un chevalet, ombrelle contre un meuble. Une petite estrade à modèle est installée dans un coin. C'est le matin.

Scène première

COLETTE, LEONIE

Au lever du rideau, Colette, en peignoir de bain, travaille devant un chevalet; elle peint avec une attention concentrée. Léonie entre, portant un plateau et deux tasses.

LÉONIE. — Comment, ma jolie, tu es déjà levée à huit heures et demie?

COLETTE. — Moi? Je suis au travail depuis deux bonnes heures.

LÉONIE, posant le plateau sur le guéridon. — Si c'est raisonnable! A Pont-Audemer, tu ne te levais jamais avant huit heures. Il fallait la fanfare pour te sortir du lit.

COLETTE. — Léonie, j'ai mis dans ma tête que je deviendrais quelqu'un. Et je deviendrai quelqu'un coûte que coûte! (Montrant sa toile.) J'ai fait des progrès surprenants, depuis deux mois que je suis ici. Regarde!

LÉONIE, regardant. — Oh! que c'est fouillis! Ça représente un bœuf couché dans un pré?

COLETTE. — Mais non! C'est deux personnages qui s'embrassent sur le divan.

LÉONIE. — Moi, je vois un bœuf! Comme si tu ne ferais pas mieux de prendre le grand air au lieu de fabriquer des horreurs semblables!

COLETTE. — Que je sorte, pour qu'on me reconnaisse et qu'on me ramène à mes tantes? Merci!...

LÉONIE. — Pauvres femmes! Elles doivent s'en faire un sang! Depuis le temps qu'elles te cherchent! Avec ça que je les ai quittées, moi aussi!...

COLETTE. — Tu regrettes de m'avoir rejointe?

LÉONIE. — Tu m'avais écrit, je ne pouvais pas te refuser. Mais ce que j'ai dû mentir pour m'en aller! C'est égal! Si on découvrait le pot-au-roses!

COLETTE. — Ça en ferait un chichi! (Lavant sa palette.) Là! c'est fini!

LÉONIE. — Alors, prends ton chocolat qui refroidit.

COLETTE, allant à la petite table. — Merci! J'ai une faim! (Elle boit.) Oh! que c'est bon!

LÉONIE. — Je vais porter celui de M. Delanoy dans sa chambre. (Elle prend le plateau et va monter.) Il doit être éveillé!

COLETTE. — Il va descendre... Dis donc, Léonie! Une question?...

LÉONIE. — Quoi, ma rose?

COLETTE. — Crois-tu qu'un homme de quarante-neuf ans puisse aimer une femme de seize ans?

LÉONIE. — Oui, mais il a tort.

COLETTE. — Comment, il a tort?

LÉONIE. — Dame, ça fait plus de trente ans de différence. Il pourrait être le grand-père de sa femme, en s'y prenant jeune!

COLETTE. — Léonie, tu es bourrée d'idées fausses! Un homme n'a que l'âge qu'il paraît! Regarde M. Delanoy! On lui donnerait trente-huit ans!

LÉONIE. — Avec les cinquante qu'il a, ça lui en ferait quatre-vingt-huit.

COLETTE. — Ma bonne, tu es stupide! Il est très bien, M. Delanoy! Il est même beau!

LÉONIE. — Moi, pour mon goût, j'aimerais mieux Pierre Sernin.

COLETTE. — Oh! Pierre est un moutard!... Tandis que M. Delanoy est un homme, lui! Il est supérieur! Il domine tout le monde. Comme une femme serait heureuse de se confier à un être fort et bon tel que lui!

LÉONIE, vivement. — Eh là! Ma jolie! Mais tu t'emballes! Tu t'emballes! Ma parole, tu ne vas pas tomber amoureuse. (Colette cache sa tête.) Bon sang de bon sort! Nous sommes perdues! Ça y est!

COLETTE, contrite. — C'est pas de ma faute! Ça m'a prise dès qu'il est arrivé chez nous, là-bas! Mais je ne m'en suis aperçue qu'ici. Je croyais que je l'admirais seulement, parce qu'il était au-dessus de tous les autres. Et puis, un jour, je suis tombée jalouse! C'était le premier soir, il me croyait endormie, il a fait entrer ici une femme et il est monté avec elle dans sa chambre. Alors, j'ai souffert! Comme tu dis, ça y était!...

LÉONIE. — Jalouse! C'est le bouquet! Et de qui?

COLETTE. — De cette grande bringue, blonde, fardée, qui vient tout le temps! Quand elle arrive, il s'enferme avec elle! Il lui fait son portrait, soi-disant! (Furieuse.) Je la déteste! Je la déteste!

LÉONIE, vivement. — Ma Colette! Ça ne peut pas durer comme ça! Tu finirais par faire des bêtises!... Mieux vaut nous en retourner toutes les deux à Pont-Audemer.

COLETTE, se levant. — Le quitter? Jamais! Je suis trop heureuse d'être malheureuse près de lui! (Allant tomber sur un divan.) Ah! ma bonne! J'ai un chagrin! Un chagrin de grande personne!

LÉONIE. — Voilà le restant de nos écus!...

COLETTE, vivement. — Prends garde! Il descend! Ne renverse pas son chocolat!

Maurice paraît au haut de l'escalier.

Scène II

LES MÊMES, MAURICE

MAURICE, en veston de flanelle. — Bonjour, tout le monde! (Il descend.)

COLETTE, allant à lui. — Bonjour, monsieur Delanoy.

MAURICE. — Debout avant moi! Je parie que tu as encore travaillé?

COLETTE. — Je voulais terminer mon esquisse.

MAURICE, l'embrassant. — Je ne veux pas de surmenage! Déjà tu es forcée de vivre cloîtrée. J'ai peur que tu ne pâlisses comme une laitue en cave. Léonie, mon chocolat?

LÉONIE, montrant la table. — Il vous attendait. Il est froid, à cette heure!

MAURICE. — Je l'aime comme ça! (A Colette.) Tiens! On dirait que tu as les yeux un peu gonflés? Tu as pleuré?

COLETTE, vivement. — Non! Non! J'ai mal dormi. Pourquoi aurais-je pleuré? Je suis si heureuse ici!...

MAURICE. — Il ne t'en faut pas beaucoup!... Ah!... Léonie, soignez le déjeuner! Nous aurons M. Simoneau.

LÉONIE. — Bien, monsieur. (Delanoy se met à déjeuner. Bas à Colette, en sortant.) Je t'assure! Dis-lui qu'on va retourner là-bas!... Ça vaudra mieux!

COLETTE, bas. — Non!

LÉONIE. — Ah! sacrée tête de bretonne!

Elle sort.

Scène III

MAURICE, COLETTE, puis LÉONIE

COLETTE. — Voulez-vous voir ma petite toile?

MAURICE. — Certainement! Ah! sapristi! Tu bûches, toi!... A la bonne heure!

COLETTE. — Attendez! Voilà mon dernier-né.

Elle prend la toile sur le chevalet et l'apporte à son maître.

MAURICE, regardant. — Eh! ce n'est pas mal du tout! Encore quelques gaucheries, mais tu es en très bonne voie! Ça se tient!

COLETTE, penchant la tête près de l'épaule de Delanoy. — C'est que je me suis appliquée.

MAURICE. — Tu n'as pas tort, mais il faut te laisser aller un peu plus à ta nature.

COLETTE. — Ah! Il faut me laisser aller?

MAURICE. — Quand on ressent une impression, il faut la traduire franchement, sans hésiter. Il faut dire ce qu'on pense!

COLETTE. — Même si ce qu'on pense ne doit pas être bien accueilli?

MAURICE. — Certes! Une œuvre d'art, c'est une confession publique! Il n'y a qu'en amour que la dissimulation soit permise, et, quelquefois, recommandée!...

COLETTE. — Ah! j'aurais pensé le contraire! Ainsi, supposez que j'aime un homme!

MAURICE. — Garde-toi de le lui dire! S'il est assez bête pour ne pas le deviner, c'est qu'il est idiot, et, s'il est idiot, il est indigne de toi.

COLETTE. — Vous croyez?

MAURICE. — Du reste, tu n'as pas encore l'âge de penser à tout ça. Dans deux ou trois ans, nous en reparlerons. (Au tableau.) Ta petite toile est gentille, mais ne te lance pas trop vite dans le tableau. Fais du morceau, du nu! Justement, j'attends un modèle, Julia!...

COLETTE. — Une Italienne? Je la connais! Elle a un ton de peau très amusant!...

MAURICE. — Ce sera une étude excellente pour toi.

COLETTE, rangeant le chevalet. — Tout de même, vous n'êtes pas trop mécontent de moi?

MAURICE. — Je suis ravi!

COLETTE, s'approchant. — Alors, la récompense?

MAURICE, l'embrassant sur le front. — Voilà.

Il remonte.

COLETTE, à part. — Toujours sur le front!

Léonie entre.

LÉONIE. — Monsieur Delanoy, il y a là M. Simoneau et M. Vergnaud.

MAURICE. — Introduisez-les avec tous les honneurs dus à leur rang.

Léonie sort.

COLETTE, courant à l'escalier. — Et je suis encore en peignoir de bain!... Je cours m'habiller.

Apparaissent Vergnaud et Simoneau; le premier porte une gerbe de roses et le second un sac de bonbons.

MAURICE, riant. — Trop tard!

Scène IV

LES MÊMES, VERGNAUD, SIMONEAU

SIMONEAU. — Bonjour, Maurice.

VERGNAUD. — Bonjour, Colette.

COLETTE. — Ne me regardez pas! J'ai l'air de la poupée du diable! Eh bien, l'oncle Sim? On n'embrasse pas sa nièce?

SIMONEAU, embrassant Colette. — Mais si!

MAURICE. — Il ne le mérite pas!

SIMONEAU, à Maurice. — Si on n'avait que ce que l'on mérite, tu ne serais pas de l'Institut!

COLETTE, gaiement. — Voyons, qu'est-ce qu'on m'apporte, ce matin?

VERGNAUD, offrant ses fleurs. — Hier soir, vous avez demandé des roses...

COLETTE. — Oh! qu'elles sont belles! Elles embaument! Et l'oncle Sim?

SIMONEAU, montrant son petit sac. — Des marrons glacés! Vous les aimez toujours?

COLETTE. — Je ne me nourris que de ça!... (Avec joie.) Vrai!... Vous êtes tous gentils pour moi! C'est à qui me gâtera!... Ah! la maison est bonne! J'y reviendrai!... J'enverrai du monde!...

VERGNAUD. — Petit phénomène, va!

COLETTE. — Là! Je vais mettre tout ça dans l'eau!

Elle monte l'escalier.

VERGNAUD, vivement. — Ne vous trompez pas! Les marrons, c'est pour manger!

COLETTE. — Merci du conseil! Allons, à tout à l'heure, ma famille!...

Elle sort par la porte du palier, suivie du regard par les trois hommes.

Scène V

LES MÊMES, moins COLETTE

MAURICE, radieux. — Est-elle gaie! Quelle insouciance! Quelle joie de vivre!

VERGNAUD, vivement. — Ne t'emballe pas, mon vieux! Il nous tombe une tuile!...

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a?

VERGNAUD. — Rien de bien gai! Je t'apportais ce journal. (Il tend un journal à Maurice.) Lis!

MAURICE, lisant. — « *On est toujours sans nouvelles de M^lle Colette Auradoux, cette jeune fille qui se sauva de chez elle, il y a deux mois.* » Eh bien! Tout va pour le mieux! Puisqu'ils n'ont pas de nouvelles, bonnes nouvelles!

SIMONEAU. — Continue.

MAURICE, lisant. — « *Aussi, les parents de la personne se sont décidés à promettre deux mille francs de récompense à quiconque les mettra sur la voie.* » Eh bien, je perds une belle occasion de gagner cent louis!

VERGNAUD, vivement. — Ah! ne plaisante pas! Tant qu'il n'y avait que la police officielle à ses trousses, elle ne risquait rien! Quand la police découvrira quelque chose, il fera chaud! Mais si les détectives amateurs s'en mêlent, nous sommes tous très menacés! Ces gens n'ont pas de méthode comme nous! Alors, ils peuvent tomber juste par hasard. Sincèrement, Delanoy, le jeu n'a que trop duré.

SIMONEAU. — C'est aussi mon avis.

MAURICE. — Oh! ton avis, ton avis!... C'est celui du dernier qui parle!

VERGNAUD, à Maurice. — Je t'assure que tu n'as pas le droit de garder en prison une jeune fille, à l'insu de sa famille! Ça ne se fait pas!

MAURICE. — Puisqu'elle s'y trouve bien, en prison! Et qu'elle ne gêne personne!

SIMONEAU. — Je te l'avais prédit! Elle s'est incrustée!

MAURICE. — Nullement! Elle a su gagner tout le monde, toi le premier!

SIMONEAU. — Oh! moi!...

MAURICE. — Mais oui, toi!... Tout désagréable que tu es, tu raffoles de Colette. Elle t'a déclaré que tu étais un génie incompris, et ça a suffi! Et toi, Vergnaud, l'incorruptible, si tu viens deux fois par jour me rendre visite, c'est surtout pour voir cette mioche que tu m'as aidé à sauver.

VERGNAUD. — Je l'avoue! J'ai été faible comme toi, j'ai protégé sa retraite. (Indigné.) Non! Ce que j'ai pu conter de craques au préfet de police! C'est inimaginable!

MAURICE. — Tu es la honte du commissariat!

VERGNAUD. — Et si ce n'était que ça! Mais je me demande parfois si je n'ai pas rendu le pire des services à Colette! Car, enfin, elle mène une vie de recluse!...

MAURICE. — Rassure-toi! La recluse s'évade très souvent. Quand il fait beau, le soir, je la mène prendre le frais au Bois. Trois fois par semaine, nous partons dès l'aube, en automobile, nous allons très loin nous promener dans les champs. On s'arrête, nous esquissons une petite étude. Si quelque curieux s'approche, Colette baisse son voile et met ses lunettes d'auto. Comme elle dit, elle fait son « masque de fer »!... Et nous rentrons à la nuit tombée, grisés de grand air, avec des gerbes de fleurs plein les bras!

VERGNAUD. — Enfin! Si j'étais sûr que Colette fût heureuse!

MAURICE. — Elle n'a pas la mine d'une victime. Elle est gaie. Elle se porte bien. Elle chante toute la journée. Elle a tout ce qu'elle désire. Elle mène une vie plus intelligente que celle de Pont-Audemer. Et vous voudriez la priver de tout ça?

SIMONEAU, vivement. — Mais c'est pour ton bien, ce que nous en disons.

MAURICE, un peu ému. — Dans ce cas, je vous prie de me la laisser! Elle anime la maison de sa présence continuelle, elle réjouit mes yeux comme une jolie fleur!... Grâce à elle, je n'ai plus ce poids affreux de la solitude, qui vous écrase, qui vous ôte toute énergie. Je me suis attaché à cette petite créature, comme si j'étais son père. J'avais, jusqu'ici, vécu pour moi tout seul, ainsi qu'un imbécile. Colette est venue, et je l'ai aussitôt chérie de toute mon affection contenue, inutilisée. Elle m'est devenue nécessaire. Il me semble que, sans elle, je mourrais de tristesse, de lassitude. Je vous en supplie, ne me privez pas de Colette!...

VERGNAUD. — Conclusion: Je vais continuer à me payer la tête de mes supérieurs! Dès ce soir, je signale M^lle Colette Auradoux à Saint-Sébastien.

MAURICE. — Merci, Vergnaud! A bientôt!

VERGNAUD. — A ce soir, parbleu!

Il sort.

Scène VI

SIMONEAU, MAURICE

MAURICE, redescendant. — Cet animal de Vergnaud! Avec sa conscience! Il m'a fait une peur!

SIMONEAU. — Il était dans son rôle d'ami en t'avertissant.

MAURICE, de mauvaise humeur. — Oh! tu sais, toi, le gâcheur de terre glaise, tu ne vas pas continuer. On ferme!

SIMONEAU. — Moi, je ne ferme jamais!... (Un petit temps.) Il y a une chose que je n'ai pas voulu te dire devant Vergnaud. Tu joues avec le feu, mon bonhomme.

MAURICE. — Quel feu?

SIMONEAU. — Tu vas bondir, mais ça m'est égal. Bien que tu soies l'être le plus odieux que la terre ait porté, j'ai la faiblesse de t'aimer.

MAURICE. — Toi, je parie que tu me lâches encore une rosserie?

SIMONEAU. — Tu ne te doutes pas, mon pauvre garçon, que tu es en train de devenir amoureux fou de Colette!

MAURICE. — Non! Ce n'est pas une rosserie! Ce n'est qu'une sottise! Moi, amoureux de Colette! (Riant.) Il faut que tu soies tombé sur la tête pour dire ça!

SIMONEAU. — Ne ris pas, ce n'est pas drôle! Et c'est très dangereux! Quand on aime à ton âge, on n'aime pas à moitié, en égoïste, comme il convient! On ne se console pas! On souffre! Si l'on est aimé, c'est l'inquiétude perpétuelle de penser: « Ça ne durera pas! Elle s'apercevra vite que je joue au jeune homme. Avec qui me trompera-t-elle? » Si l'on n'est pas aimé, c'est la douleur de savoir que l'on ne peut forcer l'amour! Ah! la rage impuissante de vieillir! C'est la pire des détresses! J'ai passé par là, il y a quelques années, et cela m'a gâté jusqu'à mes souvenirs! Cela m'a rendu hargneux et maussade à jamais. Prends garde, Delannoy! (Un temps.)

MAURICE. — Simoneau, je ne me fâcherai pas; mais ce que tu viens de faire est très mal! Oui, très mal! Je te le jure, j'ai pour Colette une affection toute paternelle, et je puis, en toute tranquillité, la garder près de moi. Ni elle ni moi ne courons le moindre risque.

SIMONEAU. — Orgueilleux!

MAURICE. — Je te répète qu'il n'y a pas le moindre danger. D'ailleurs, je suis immunisé. J'ai une amie exquise.

SIMONEAU. — Nancy Vallier?

MAURICE, avec enthousiasme. — Quelle femme, Simoneau! Quelle femme! Vibrante! Vivante! Et quelle allure! Ah! on ignore tout ce qu'on doit à la Comédie-Française!...

SIMONEAU. — Tu m'épates! Comment! A ton âge!

MAURICE, vivement. — Mon âge! Je n'ai que quarante-cinq ans.

SIMONEAU. — Tu en as quarante-neuf bien tassés. Nous sommes tous les deux de la même année, mon bonhomme! Tu cherches à te rajeunir!

MAURICE. — On ne peut pas causer avec toi! (On sonne.) Ah! c'est à la porte des modèles. Je vais ouvrir!

Maurice ouvre. Julia entre.

Scène VII

LES MÊMES, JULIA, puis SERNIN

JULIA, accent italien. — Bonzour, messieurs.

MAURICE. — Ah! c'est Julia! Tu es en retard, petite peste.

JULIA. — Ne vous *fassez* pas, *cer* maître!... C'est mon bon ami qu'il est très paresseux. Il ne voulait pas me laisser lever. Alors, pour le faire tenir tranquille, j'ai été obligée de... (Elle s'arrête.) Ça m'a mise en retard.

MAURICE. — Oui! Et tu vas être fraîche pour poser avec ces yeux-là!

JULIA. — Quoi? C'est *ioli*. Ça donne la *morbidezza*.

MAURICE. — Ça donne plutôt la *flemma!* Aussi bien, je ne suis pas en train de travailler. Tiens, voilà ta séance. (Il lui donne cent sous.) Tu repasseras demain.

JULIA. — Merci, *cer* maître! Mais c'est *enouieux*. Il est dix heures! Qu'est-ce que *ze* vais faire?

MAURICE. — Va retrouver ton bon ami, le cerneur d'yeux.

JULIA. — Non! Quand *ze* ne *souis plous* là, il n'est *plous* paresseux. Il a *dôu* partir.

SIMONEAU. — Allons! Je te prends! J'ai besoin d'une heure de séance à peine... Montre tes jambes?... Oui, ça ira!... Va chez moi, en face, la clef est sur la porte! Et allume le poêle.

JULIA. — Bien, *cer* maître!

MAURICE, riant. — Ah! lui aussi, *cer* maître?

JULIA. — Tous ceux pour qui *ze* pose sont des *cers* maîtres.

On sonne de nouveau.

MAURICE. — Ce doit être Sernin. Je ne l'ai pas vu depuis un mois. Je lui ai écrit de passer ici. (Entre Sernin.) Bonjour, Sernin.

SERNIN. — Maître, j'ai reçu votre carte ce matin. J'accours!

JULIA, à Simoneau. — C'est le *mossié* qu'il est amoureux de la petite...

SIMONEAU, vivement. — Qu'est-ce que tu dis?

JULIA. — C'est le *mossié* qu'il est amoureux de la petite!

SIMONEAU. — Ah! ah!

JULIA, à Simoneau. — Oh! le *ioli* garçon!

SIMONEAU, la poussant vers la porte. — C'est bon, ne t'excite pas et va vite allumer le poêle! Je te rejoins.

JULIA. — Bien. (A Maurice, en sortant.) Salut, *cer* maître. (Elle passe en lançant un regard à Sernin.) *Diecchi anni della mia vita per un baccio della tua bocca!*

Elle sort.

Scène VIII

LES MÊMES, moins JULIA, puis COLETTE

MAURICE, riant. — Eh bien!

SIMONEAU. — Qu'est-ce qu'elle a dit?

MAURICE. — Elle a dit en italien: « Dix ans de ma vie pour un baiser de ta bouche! » Sernin, vous avez fait une conquête!

SERNIN. — Je n'en profiterai pas.

SIMONEAU. — Vous avez tort, monsieur Sernin. Cette jeune pintade n'est pas dégoûtante!

MAURICE. — Mais tu ne connais pas Sernin! C'est le plus rangé de tous mes élèves! Une véritable demoiselle! Pas de liaison, pas d'amourette!

SIMONEAU, étonné. — Non?

SERNIN. — Que voulez-vous, monsieur Simoneau! Ça ne m'intéresse pas!

SIMONEAU. — Après tout, je ne vous blâme pas! Au moins, quand vous aimerez, ce sera pour de bon!

SERNIN. — Je le crains.

SIMONEAU, avec intention. — Tiens, tiens! Est-ce que ce serait déjà fait?

MAURICE. — Simoneau, tu vas être indiscret! (A Sernin.) Je vous ai fait venir parce que j'étais inquiet de vous!... Quatre semaines sans donner de vos nouvelles! Vous n'étiez pas malade?

SERNIN. — Non, maître, je travaillais.

MAURICE. — Même le soir?

SERNIN. — Même le soir.

MAURICE. — Enfin, personne, ici, ne vous a froissé, ni déplu?

SERNIN, vivement. — Oh! personne! C'est moi qui me suis laissé aller à un petit accès de neurasthénie.

MAURICE. — Il ne faut pas! Que diable, on réagit! Ce sont les faibles qui se laissent abattre; quand on a de la volonté, on surmonte tous les chagrins.

SERNIN, un peu tristement. — Pas tous!

MAURICE. — Si, tous! Quand j'avais votre âge, j'eus un jour une grande peine, j'étais tout près de faire des sottises, celles qui ne se réparent point. Un ami m'a dit ces simples mots: » Avant tout, t'es peintre! » Et ça m'a remonté! Avant tout, vous êtes peintre!

SERNIN. — Je vous remercie, maître, je tâcherai de prendre le dessus.

MAURICE. — Et venez nous voir plus souvent! (Apercevant Colette qui reparaît au haut du petit escalier.) Ah! voici Colette!

COLETTE. — Bonjour, tout le monde! (Etonnée.) Tiens! Vergnaud est parti?

Elle descend.

MAURICE, à Simoneau. — Regarde, si ce n'est pas le Printemps en personne naturelle, et qui vient à nous.

SIMONEAU, bas. — Prends garde, Delanoy!

MAURICE. — Oh! tu m'embêtes!

COLETTE, apercevant Sernin. — Et Pierre Sernin qui est revenu! Il boudait?

SERNIN. — Mais non, je vous assure, mademoiselle.

COLETTE. — Il a la manie de m'appeler mademoiselle. Je suis Colette, voyons! Colette!

SIMONEAU. — Seize ans, haute comme une poule à genoux! Ça fait une belle demoiselle!...

COLETTE, à Simoneau. — Je ne suis pas si petite que ça! J'ai beaucoup plus d'importance que vous ne le croyez! (A Sernin, tandis que Maurice et Simoneau vont examiner le portrait de Nancy Vallier.) Alors, ça marche, le boulot?

SERNIN. — Comme ça!

COLETTE. — Du portrait?

SERNIN. — Non! Un plafond de salon pour l'hôtel du romancier Blache.

COLETTE. — Ah! faut traiter ça largement. Quel sujet?

SERNIN. — Une figure de la Médisance.

COLETTE. — La Médisance! Tiens, c'est drôle pour un salon d'écrivain! Je vois ça, une figure de femme avec l'air un peu perfide? (Regardant à la dérobée Maurice, et agacée.) J'ai votre affaire: M^lle Nancy Vallier!...

MAURICE, se retournant, et fâché. — Colette!

COLETTE. — Oh! j'oubliais! Il ne faut pas toucher à Nancy, notre vieux bastion de l'Est! C'est sacré, c'est *tabou!*.

MAURICE. — Tu jacasses à tort et à travers, tu n'as pas le sens commun.

COLETTE. — Merci pour mes pauvres!

Maurice et Simoneau redescendent.

MAURICE. — Diable! Dix heures et je ne suis pas habillé!

SIMONEAU. — Et mon modèle qui cuit devant le poêle. Je vais travailler. Je reviendrai déjeuner avec vous.

Il sort.

MAURICE, qui monte l'escalier. — Sernin, attendez-moi. J'ai un service à vous demander.

Il entre dans sa chambre.

Scène IX

COLETTE, SERNIN

COLETTE, un peu rageuse. — Hein! Croyez-vous qu'il en pince pour sa Vallier? Chaque fois que j'en parle, il me saboule!...

SERNIN. — Aussi, vous en parlez avec une tendresse!

COLETTE. — Pensez-vous que je vais me gêner? Je la déteste! D'abord, elle n'est pas si jolie que ça! Vous la trouvez jolie, vous?

SERNIN. — Elle a de la ligne.

COLETTE. — De la ligne à pêcher! Une grande perche! Avec ça, elle a l'air mauvais! Elle a les yeux bleus, c'est signe de fausseté. Elle le rendra très malheureux, vous verrez!

SERNIN. — Il n'est pas nécessaire d'être mauvais pour rendre les gens malheureux!

COLETTE, surprise. — Comme vous dites ça! Vous êtes malheureux?

SERNIN. — Mais non. Je plaisantais.

COLETTE. — Pas du tout! Je ne vous avais pas regardé. Vous avez une mine affreuse, les traits tirés! Vous avez une grosse peine!

SERNIN. — Pas l'ombre d'une!

COLETTE. — Et, naturellement, c'est une peine de cœur! (Gaiement.) Oh! contez-moi donc ça!...

SERNIN. — Je vous affirme que vous vous trompez. Parlons d'autre chose!

COLETTE. — Non, je veux savoir! Oh! je suis très mal élevée, je sais! Mais je suis votre payse, votre amie; j'ai le droit de vous consoler.

SERNIN. — Vous ne pourrez pas.

COLETTE. — Essayons! C'est une femme qui est méchante avec vous, je parie.

SERNIN. — Pas méchante! Cruelle! Mais c'est à son insu.

COLETTE, vivement. — J'y suis! Vous l'aimez, et elle ne sait pas que vous l'aimez?

SERNIN. — Voilà!

COLETTE. — La dinde! Et elle s'est toquée, sans doute, d'un imbécile!

SERNIN. — Je n'ai même pas cette consolation. Elle aime quelqu'un qui m'est bien supérieur.

COLETTE. — Et elle ne voit pas que vous souffrez pour elle?

SERNIN. — Non, elle ne le voit pas!

COLETTE. — Il faut le lui dire.

SERNIN. — A quoi bon, puisque son cœur est pris!

COLETTE, pensive. — C'est vrai! Le mal est sans remède! Eh bien, mon vieux Pierre, c'est très drôle! Je connais un cas tout pareil au vôtre.

SERNIN. — Ah!

COLETTE. — J'ai... une amie qui aime comme ça un homme! Elle vit tout près de lui, elle en est folle! Et il ne s'aperçoit de rien!

SERNIN. — Je plains votre amie.

COLETTE. — Vous pouvez! Elle est malheureuse!

Elle ne peut pas sauter au cou de ce monsieur comme une vieille médaille et lui crier: « Je vous aime! Je suis à vous! » Du reste, le monsieur est pris ailleurs, et vous savez, la femme dont il est entiché ne me vaut pas!... (Se reprenant.) Que je suis bête! Je veux dire: ne vaut pas mon amie!

SERNIN. — J'en suis persuadé.

COLETTE. — Alors, qu'est-ce que vous lui conseillez de faire, à mon amie?

SERNIN, avec effort et émotion. — Ce que... je lui conseille? (Après un temps.) Comme le monsieur qu'elle aime est digne d'être heureux par elle! Comme elle sera très heureuse par lui, je lui conseille de mépriser tous les préjugés, toutes les fausses hontes, d'aller franchement à cet homme et de lui avouer la vérité. Ils auront réalisé cette merveille unique, devant laquelle on doit s'incliner: le bonheur parfait! Tant pis pour ceux que cela meurtrira! On est toujours heureux aux dépens de quelqu'un!

COLETTE. — Oh! ça m'est bien égal de meurtrir Nancy Vallier!... Ce ne sera qu'un prêté rendu! (Se levant.) Eh bien, je vous remercie, mon vieux Pierre! Je transmettrai vos conseils à mon amie, et je vous réponds qu'elle les suivra!

SERNIN, aux abois. — Elle les suivra?... (Vivement, car il a un regret soudain de ce qu'il vient de faire.) Ecoutez, Colette! Colette!

COLETTE. — Taisez-vous! Voilà le patron!

Maurice, qui est entré depuis deux répliques, descend. Il est devenu soudainement maussade.

Scène X

LES MÊMES, MAURICE

MAURICE, soupçonneux. — J'interromps votre conversation?

COLETTE. — Pas du tout. Nous jacassions à tort et à travers. (Bas.) Attrape!

MAURICE. — Ah! (Un temps.) Sernin, vous seriez bien aimable de me faire une commission.

SERNIN. — A votre service, maître.

MAURICE. — Prenez un taxi-auto et allez au ministère de l'Agriculture demander pour moi l'autorisation de mettre mon panneau de la grande salle. Je me suis trompé dans les mesures...

SERNIN. — Bien, maître.

MAURICE. — Vous me rapporterez la réponse.

SERNIN. — C'est compris! A tout à l'heure!

Il sort.

Scène XI

MAURICE, COLETTE

MAURICE, après un temps. — Qu'est-ce qu'il te racontait, Sernin, quand je suis descendu?

COLETTE. — Des histoires sans importance.

MAURICE. — Alors, pourquoi avait-il l'air si ému?

COLETTE. — Il m'entretenait de ses chagrins.

MAURICE. — Je n'aime pas ça! Il n'a pas le droit de prendre pour confidente un petite fille comme toi.

COLETTE. — Oh! Pierre est mon pays! Il est si bon garçon!

MAURICE. — Sans doute, c'est un gentil garçon, pas méchant pour deux sous. Il n'est pas assez intelligent pour ça, d'ailleurs. Mais il est un peu bellâtre et ses façons de commis voyageur élégiaque ne me plaisent guère.

COLETTE, à part. — Mon Dieu! Est-ce qu'il serait jaloux de Pierre! Quel bonheur!

MAURICE. — Au demeurant, il n'a pas grand talent ni grand avenir.

COLETTE, à part, joyeuse. — Ça y est! (Haut.) Ah! je suis bien contente!

MAURICE. — Parce que je démolis ton camarade?

COLETTE. — Oui! Si vous voulez, je ne le verrai plus.

MAURICE. — Je n'ai pas dit ça! Evite seulement d'être familière avec lui.

COLETTE, à part. — C'est le moment de me déclarer. Allons-y!... (Haut.) Monsieur Delanoy...

MAURICE, qui a regardé sa montre. — Nancy Vallier ne tardera pas! Il faut pourtant que je l'achève, ce fameux portrait! (A Colette.) Tu disais?

COLETTE, soudain glacée. — Rien, rien?

MAURICE. — Mais si, tu avais commencé comme pour un discours: « Monsieur Delanoy. » Continue.

COLETTE. — Ce n'est pas la peine.

MAURICE. — Drôle de petite fille! Elle saute d'une idée à une autre comme une bergeronnette de perchoir en perchoir!... Allons, qu'est-ce que tu voulais?

COLETTE, sombre. — Rien, là!

MAURICE. — Et te voilà de mauvaise humeur, à présent!... Viens ici et parle, ou je suis fâché pour de bon!

COLETTE. — Eh bien, je voudrais vous demander un sacrifice... un gros sacrifice.

MAURICE. — Lequel?

COLETTE. — Au lieu de faire, pour le Salon, le portrait de M^lle^ Nancy Vallier, de la Comédie-Française et autres lieux, je voudrais que vous fissiez celui de M^lle^ Colette Auradoux!

MAURICE, vivement. — Ton portrait? Ah çà! mais tu es piquée!

COLETTE, vexée. — C'est vrai, je suis si vilaine! Je n'ai pas trente ans, moi! Je n'ai pas les cheveux décolorés, moi! Je n'ai pas d'allure, ni de race, moi! Parlez-moi de la race de M^lle^ Nancy Vallier, dont le père était grand cordon dans une loge de concierge!...

MAURICE. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu es très jolie, au contraire, et tu ne l'ignores pas. Mais pense à ce que tu me demandes! Exposer ton portrait, alors qu'on te cherche partout, ce serait malin! Ce serait astucieux!...

COLETTE, étourdiment. — On ne me reconnaîtra pas!

MAURICE. — Comment! On ne te reconnaîtra pas!

COLETTE. — Vous savez bien qu'on ne reconnaît jamais les gens que vous peignez!

MAURICE, vexé. — Non, mais dis donc!

COLETTE, se reprenant. — Parce que vous les interprétez! Vous leur donnez une signification supérieure qui transforme leur pauvre figure.

MAURICE, flatté. — Ah! comme ça, c'est mieux!

COLETTE, câline, près de lui. — Alors, dites? Vous ne voulez pas?

MAURICE. — Quand tu as une idée en tête, toi!

On sonne.

COLETTE, à part. — Flûte!

Elle se dégage.

MAURICE. — C'est M^lle^ Vallier... Léonie n'est pas là... Va ouvrir.

COLETTE, vivement. — Moi, ouvrir à cette femme! Jamais de la vie!

MAURICE. — Bon! J'y vais moi-même.

Colette prend un ouvrage et s'assied.

COLETTE, rageuse. — Ah! s'il n'y avait que moi,

elle pourrait bien rester sur le palier jusqu'à demain !...

LA VOIX DE NANCY, dans l'antichambre. — Bonjour, vous !...

COLETTE, l'imitant. — Bonjour, vous !

Nancy entre, très élégante. Colette affecte avec rage de broder.

Scène XII

LES MÊMES, NANCY

NANCY, entrant. — Je ne suis pas en retard ?

MAURICE, lui baisant la main. — D'une demi-heure à peine.

NANCY, apercevant Colette. — Ah ! la jolie mademoiselle Colette ! Bonjour, jolie mademoiselle Colette !—

COLETTE, sèche. — Bonjour !

Elle continue à broder.

NANCY, à Colette. — Vous brodez, jolie mademoiselle Colette ?

COLETTE. — Oui, madame... Je ne peux pas rester inoccupée, moi !

NANCY, regardant l'ouvrage de Colette. — Ah ! C'est joli, ce que vous faites !

COLETTE. — C'est de la frivolité. Vous connaissez ça, madame !

NANCY. — J'en ai fait, quand j'étais gamine.

COLETTE, entre ses dents. — Gamine ! C'est pour moi, ça ! Attends un peu !

NANCY, allant à Maurice. — Qu'est-ce qu'elle a donc ?

MAURICE. — Elle boude !... Ça n'a pas d'importance !...

NANCY. — C'est comme un fait exprès !... M^lle^ Colette boude toujours quand j'arrive !...

MAURICE, préparant le chevalet. — Ah ! mettons-nous tout de suite au travail !

NANCY. — D'autant que je suis un peu pressée !... J'ai rendez-vous chez Labille sœurs pour mes robes de la nouvelle pièce !

MAURICE, à Nancy. — Vous permettez ? (Il lui ôte son manteau. Elle est en grand costume.) Vous êtes splendide ainsi !

COLETTE, entre ses dents. — Faut bien vivre !...

MAURICE, admirant. — Cette robe a un chic !... Du reste, dans votre dernière création, elle vous donnait une allure !...

COLETTE. — Et un talent !...

NANCY. — Mademoiselle Colette est critique ?...

COLETTE. — D'ailleurs, c'est toujours facile d'habiller les grandes femmes !...

NANCY, qui commence à être agacée. — Dame, évidemment, je suis un peu plus grande que vous, mademoiselle Colette !...

COLETTE. — Oh ! moi, madame, je n'ai pas fini ma croissance !

MAURICE, à Nancy, en lui montrant la table à modèle. — Allons, allons ! Sur le plateau, chère madame !...

NANCY, s'installant. — Là !... J'ai la pose ?

MAURICE, rectifiant la pose. — La tête un peu plus à droite !...

COLETTE, à part et l'imitant. — C'est ça, une pose bien simple !...

MAURICE. — Le bras moins raide... le pli de la jupe !... C'est ça !... N'est-ce pas, Colette ?

COLETTE, gouailleuse. — Il manque le sourire... le fameux sourire de M^lle^ Vallier... Dix centimes la carte postale !

MAURICE, vivement. — Colette !... Voyons !...

NANCY, gentiment. — Laissez !... Laissez !... Pauvre petite !...

COLETTE, furieuse et à part. — Pauvre petite !... Attends !... Attends !...

MAURICE, commençant à peindre. — Qu'est-ce qu'il chantait, Simoneau ? Il est très bien, ce portrait... N'est-ce pas, Colette ?

COLETTE, s'approchant — Oui... Un peu théâtral... et trop ressemblant !

MAURICE, étonné. — Comment, comment ?

COLETTE, montrant le portrait. — Dame, il faut que l'art embellisse la nature ! Un artiste a le devoir de flatter le plus qu'il peut son modèle. Vous ne flattez pas assez !... Tenez, l'œil ! L'œil n'y est pas !

MAURICE. — Tu crois ?

COLETTE. — Oh ! non ! C'est tout à fait le petit œil de madame ! (Saisissant le pinceau, que lui arrache vivement Maurice.) Il faudrait l'allonger un peu, l'œil ! Quant à la bouche, il faudrait la rapetisser ! Celle-là est trop... trop pareille à celle de madame. Rapetissez, rapetissez... Quant au nez, je ne sais pas, mais il me semble que M^lle^ Vallier a le nez... moins court !

MAURICE, furieux. — Ah ! Tu es insupportable ! Laisse-nous travailler !

COLETTE. — Bon !... Bon !... (Revenant à sa chaise.) On me demande mon avis, je le donne !

MAURICE, admirant, à Nancy. — Oh ! que c'est frais de couleur ! Vous n'avez pas idée de ce que vous êtes jolie... dans cet éclairage !

NANCY. — Vraiment ?

MAURICE. — Vous avez un ton d'épaules !...

COLETTE, à part. — Voyez crème !

MAURICE. — Une chair nacrée... lumineuse !

COLETTE, même jeu. — Voyez poudre !...

MAURICE. — On jurerait un Fragonard !...

COLETTE. — Comme c'est poli pour madame de la comparer à un vieux tableau !

MAURICE, exaspéré. — Ah ! à la fin, écoute !

COLETTE. — Bien, on la ferme !

MAURICE. — C'est heureux !... (A Nancy.) Ah !... Il y a là un rayon qui vous enveloppe !... Qui met comme une gloire autour de vous ! Vous n'imaginez pas comme vous êtes belle, dans cette flambée de soleil !

COLETTE, déclamant.

O soleil, toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont !

NANCY, de plus en plus agacée, mais se contenant. — Charmant ! Vous en avez encore beaucoup comme ça, mademoiselle Auradoux ?

COLETTE, aimable. — C'est du Rostand, madame !

MAURICE, à Nancy. — Ne faites pas attention !... Surtout, ne bougez pas !... Je tiens mon effet... Je sens que je vais avoir du génie ! (Avec un enthousiasme d'artiste.) Oh ! cette lumière sur vos épaules !... Ça rit !... Ça chante !... Je n'ai jamais rien vu de plus beau ! (Colette va vivement baisser le store. Maurice, bondissant.) Colette !... Ah çà !... Tu es folle !... Et mon effet ?

COLETTE, revenant à sa place. — J'avais le soleil dans l'œil !

MAURICE, furieux. — Va relever le store tout de suite !

COLETTE. — Non !...

MAURICE. — Tu ne veux pas ?...

COLETTE. — Non.

MAURICE. — C'est bien !... J'irai moi-même !

NANCY, bas à Maurice. — Mais enfin, qu'est-ce qu'elle a, ce matin ?

MAURICE, même jeu. — Je ne sais pas...

NANCY. — Renvoie-la donc !...

MAURICE, même jeu. — Attends! Je vais l'expédier!...

COLETTE, à part. — Je les gêne! Chic!

Haut, en chantonnant.

Ah! qu'il fait donc bon, mamzelle Thérèse,
Au Bois de Bayeux,
Quand on est deux!...
Mais quand on est trois...

MAURICE, agacé. — Colette!

COLETTE, très gentiment. — Quoi, monsieur Delanoy?

MAURICE. — Tu me gênes pour travailler!

COLETTE. — Ah! vous êtes sûr? C'est pour travailler que je vous gêne?

MAURICE. — Oui...

COLETTE. — Bon! Je me tais!... Puisqu'on ne peut plus chanter quand madame est là!...

NANCY, qui est descendue de l'estrade. — Oh! mais dites donc, mademoiselle Colette!... On n'est guère aimable, ce matin!

COLETTE. — En effet, ce n'est pas le jour, madame!

NANCY. — Ah!... Et savez-vous ce qu'on fait chez nous aux enfants qui ne sont pas aimables?

COLETTE. — Je serais désireuse de l'apprendre, madame.

NANCY. — Eh bien, mademoiselle Colette, on les couche!

COLETTE, se levant. — Ah! Eh bien, à Paris... ce n'est pas les enfants qu'on couche, à cette heure-ci!... C'est les sociétaires!

NANCY, vivement. — Qu'est-ce qu'elle a dit?...

MAURICE, furieux. — Colette!... Dans ta chambre tout de suite!... A l'instant!

COLETTE, remontant. — Oui! Je crois que je ne trouverai pas mieux!... (Sortant.) Madame, votre servante! (A part.) Va donc, douzième provisoire!

Elle monte l'escalier et rentre dans sa chambre.

Scène XIII

LES MÊMES, moins COLETTE

MAURICE, furieux. — A-t-on vu ça?... (A Nancy.) Ma chérie, je te demande pardon pour cette petite sauvage!...

NANCY, très vexée. — C'est tout naturel! Elle me déteste!...

MAURICE. — Oh! pourquoi te détesterait-elle, la pauvre enfant?

NANCY. — C'est facile à trouver! Elle est jalouse de moi!

MAURICE. — Jalouse! Allons! Tu rêves!

NANCY. — Elle sait que je suis ta maîtresse!... Et comme elle t'aime!

MAURICE. — Qu'est-ce que tu me chantes!... Ah çà! vous êtes tous malades, aujourd'hui!... Tout à l'heure, c'était Simoneau qui me disait... qui me disait des absurdités!... Et, maintenant, voilà qu'à ton tour tu vas t'imaginer des choses! Non, c'est ridicule!

NANCY. — Ta, ta, ta! Je te répète que Colette t'aime! D'ailleurs, comment ne serait-elle pas en adoration devant toi! Son maître! Son sauveur! Son Dieu! (Se montant peu à peu.) Moi, je suis la rivale de cette petite! Aussi, tu vois comme elle me reçoit! Mes compliments!... Il te les faut toutes!...

MAURICE. — Allons, tu te moques de moi! Colette, il n'y a pas longtemps, jouait encore à la poupée!...

NANCY. — Hé! Il n'y a pas tant d'intervalle entre l'âge où l'on jouait à la poupée et celui où l'on joue au poupon!

MAURICE. — Absurde!

NANCY, remettant son chapeau. — Non! non! Les fillettes deviennent femmes brusquement, sans prévenir.

MAURICE. — Colette n'en est pas encore là, Dieu merci!...

NANCY. — Nous en reparlerons un autre jour! Donne-moi mon manteau. Il est temps que je me sauve!...

MAURICE. — Déjà?

NANCY, tout en mettant son manteau. — Je ne tiens pas, en restant davantage, à me faire griffer par cette petite!... Et puis, il ne faut pas que j'oublie les sœurs Labille! Mon essayage!... Allons, au revoir, Maurice!

MAURICE. — A demain?

NANCY, évasive. — Oui... peut-être... Je verrai.

MAURICE. — Je te reconduis jusqu'à ta voiture.

Il sort avec Nancy. Dès qu'il est parti, Colette reparaît et descend l'escalier avec précaution.

Scène XIV

COLETTE, MAURICE, puis LEONIE

COLETTE, montrant le poing au portrait. — Toi! Toi! Je t'exècre! Sale bête! Horreur! Vilaine femme! (Elle prend un pinceau enduit de blanc et barbouille la toile à grands traits.) Tiens! Tiens! Tiens! (S'arrêtant soudain, terrifiée.) Oh! qu'est-ce que j'ai fait? Ça va fumer, pour sûr! Tant pis! Ça va mieux!

Elle retourne le tableau, regrimpe l'escalier à moitié. Maurice rentre, soucieux, et elle n'a que le temps de se baisser pour ne pas être vue.

MAURICE. — Si cette femme-là remet les pieds ici, j'aurai de la chance. Enfin! encore une séance de fichue! Evidemment, je ne serai jamais prêt pour le Salon! Evidemment!... (Allant au chevalet.) Je terminerai de chic! (Apercevant le dégât.) Oh! par exemple!... Tout mon travail gâché!... Qui est-ce qui s'est permis? Eh! Colette, parbleu! Ça ne peut être que Colette! Ah! nous allons voir!

COLETTE, cachée. — Ça fume!

MAURICE, appelant. — Colette! Colette!

COLETTE, passant craintivement la tête au-dessus de la rampe. — Vous me demandez, monsieur Delanoy?

MAURICE. — Tu es là? Descends, je te prie.

COLETTE, peureuse. — Voilà! Voilà!

MAURICE. — Plus vite que ça! C'est toi qui as barbouillé cette toile?

COLETTE. — Mais...

MAURICE. — Ne mens pas! C'est toi!

COLETTE, résolue. — Eh bien, oui! C'est moi!

MAURICE. — Pourquoi?

COLETTE. — Parce que je hais cette femme!

MAURICE. — Elle ne t'a rien fait!

COLETTE, éclatant. — Ah! vous trouvez? Elle ne m'a rien fait? Quand elle vous accapare! Quand elle vous prend à moi! A cause d'elle, vous ne m'aimez pas! Vous ne m'aimerez jamais! Voilà ce qu'elle m'a fait!

MAURICE, abasourdi. — Je ne t'aime pas, moi?

COLETTE. — Oh! Si! d'amitié! Mais ce n'est pas comme ça que je veux que vous m'aimiez, vous entendez! Je veux que vous m'aimiez comme elle, mieux qu'elle! Vous savez tout, maintenant!

MAURICE. — Ah! je tombe de mon haut! C'est

Colette qui parle! Heureusement que tu ne comprends pas le sens de tes paroles!

COLETTE. — Je le comprends parfaitement! Je vous aime d'amour, moi! Ça m'étouffait, fallait que ça sorte! Oh! je suis ridicule de vous faire une déclaration comme ça! Tant pis! J'ai un poids de moins! Car voilà trois mois que je vous aime comme une petite bête et que je n'ose pas vous le dire! Et voilà deux mois que je suis jalouse, jalouse à mourir! de cette femme que vous embrassez, que vous choyez! Quand vous vous enfermez avec elle, le bruit de la porte me retentit au cœur! Je souffre, là! Je souffre à crier!... Ça ne pouvait pas durer!

MAURICE. — En voilà assez! Tu es absurde! Et tu ne sens pas combien ta conduite est déplacée! Regarde-toi dans la glace! Tu n'es qu'une gamine! Une sale petite gamine qui mérite tout au plus le fouet!

COLETTE, rageuse et se mordant les lèvres. — Une gamine? Ah! je ne suis qu'une gamine?

MAURICE. — Je le répète! Une méchante petite gamine!

COLETTE. — C'est bien. Puisqu'il en est ainsi, je vais partir!

MAURICE. — Pour aller où?

COLETTE. — Ça, c'est mon affaire!

Elle veut remonter vers la porte.

MAURICE, lui saisissant la main. — Tu ne vas pas faire de bêtises, hein? Tu vas rester?...

COLETTE. — Vous n'avez pas de droits sur moi! Je suis libre!

MAURICE. — De la révolte, à présent! Tu resteras je le veux! Je l'ordonne!

COLETTE, baisse la tête, domptée. — Oui, monsieur Delanoy.

MAURICE. — Dis-le mieux que ça!

COLETTE. — Je resterai, monsieur Delanoy.

MAURICE. — Et tu ne penseras plus à toutes ces insanités?

COLETTE. — Je tâcherai, monsieur Delanoy.

MAURICE, lui lâchant la main. — Allons! Tu n'es qu'une gosse!

COLETTE, entre ses dents. — Une gosse!

MAURICE. — Maintenant, rentre dans ta chambre! Et n'en bouge pas que je ne t'appelle! (Colette, soumise, va vers l'escalier et s'assied sur la table à modèle, la tête dans ses mains.) Ah! il fallait cette histoire-là pour me mettre de bonne humeur!

LÉONIE, entrant. — Qu'est-ce qu'il y a donc?

MAURICE. — Rien! C'est mademoiselle qui fait la mauvaise tête! Ah! je vais voir si je peux travailler un peu avec Julia, pour ne pas perdre tout à fait ma matinée. (Sortant.) Nom d'un chien de nom d'un chien!

Il sort au fond.

Scène XV

COLETTE, LEONIE

LÉONIE. — Qu'est-ce que tu as encore fait?

COLETTE, navrée. — Je crois que j'ai fait une gaffe.

LÉONIE. — Quelle gaffe?

COLETTE. — Je ne peux pas te la raconter, j'ai trop de honte.

LÉONIE. — En tout cas, il t'a chanté une aubade de première classe, ton chéri bien-aimé! Je l'entendais de ma cuisine.

COLETTE. — Crois-tu! Il m'a traitée de gamine! Ça m'a été plus pénible que tout! Je ne suis pourtant pas une gamine. Comment lui montrer que je ne suis pas une gosse?

LÉONIE. — Ecoute, ma perle, si tu m'en croyais, tu lâcherais ce Paris et son Delanoy.

COLETTE. — Non, je ne veux pas en avoir le démenti.

LÉONIE. — Ah! tête de bois, va!

Elle s'éloigne.

Scène XVI

COLETTE, puis SERNIN, puis MAURICE et SIMONEAU

COLETTE, fondant en larmes. — Il me déteste! J'ai tout gâché! Je ne serai jamais aimée de lui! Je n'ai plus qu'à mourir! Oh! que j'ai mal!

SERNIN, entrant. — La commission est faite. (Apercevant Colette.) M. Delanoy n'est pas là?

COLETTE, en larmes. — Il... vient... de sortir!...

SERNIN, allant à elle. — Comment, Colette! Vous pleurez?

COLETTE. — J'ai un gros chagrin! Aussi, c'est vous qui êtes cause de tout!

SERNIN. — Moi? Par exemple!

COLETTE. — J'ai suivi vos conseils, je lui ai tout dit! Ah! il est joli, le résultat! D'abord, il s'est moqué de moi, il a refusé de me prendre au sérieux!... Je me suis rebiffée!... Et il s'est fâché tout rouge! Vous devinez qu'après ça il me renverra chez mes tantes. Je ne le verrai plus.

SERNIN. — Je vous plains du fond du cœur.

COLETTE. — Je suis affreusement malheureuse! Et ce n'est pas juste! J'ai le droit d'être aimée. Enfin, Pierre, croyez-vous que je puisse être aimée, aimée comme une femme?

SERNIN, très ému. — Si je le crois!... Vous ne voyez donc pas que je vous aime, moi?

COLETTE, abasourdie. — Vous m'aimez?... Ce n'est pas possible!

SERNIN. — Je vous l'ai encore avoué là, tout à l'heure, et vous ne m'avez pas entendu! Dès que je vous eus retrouvée, je me suis senti pris par la grâce de votre jeunesse!... Jusqu'ici, je m'étais écarté des femmes qui s'offrent à tous. J'attendais celle à qui je me donnerais complètement, pour la vie! Vous êtes venue! Du premier moment, je vous ai aimée si profondément que je me suis senti perdu! Vous ne faisiez pas attention à moi... J'ai essayé de me guérir... Je me suis éloigné... Quand j'ai dû revenir, appelé par lui, j'ai retrouvé toute ma douleur qui m'attendait au seuil de cette maison.

COLETTE. — Mais... mais alors... la personne dont vous me parliez ce matin, la dinde qui ne comprenait pas, c'était moi?

SERNIN. — La cruelle, l'indifférente, c'était vous!

COLETTE, avec émotion. — Ah! mon pauvre Pierre, comme j'ai dû vous torturer, sans le vouloir! Et vous avez eu le courage de me pousser à l'aveu!...

SERNIN. — J'espérais que vous, du moins, vous seriez heureuse! Je ne prévoyais pas qu'un autre refuserait le don qui m'eût comblé de joie!

COLETTE. — Hélas!

SERNIN. — Je n'ai pas de chance! Je manque même le bonheur des autres!...

COLETTE. — Nous étions tous les deux destinés à la même tristesse!... On ne nous a pas compris!... Dire que c'était vous que j'aurais pu aimer!

SERNIN. — C'était trop beau! J'avais rêvé de

faire de vous ma femme. Pour vous, j'aurais réalisé toutes mes ambitions. A présent, je n'ai plus de courage!...

COLETTE. — Mais si! Ne vous laissez pas abattre! Si vous vous laissez abattre, qui donc me consolera?

SERNIN. — Ah! mes consolations valent mes conseils!...

COLETTE. — Ne dites pas cela! Nous pleurerons ensemble, ce sera très bon! J'ai tant besoin de pleurer!

Elle fond en larmes sur son épaule.

SERNIN. — Colette! Ma petite Colette! Je ne peux pas vous voir désolée comme ça!... Vous me brisez le cœur!

COLETTE, sanglotant. — Si... ça fait du bien!

SERNIN, la prenant dans ses bras. — Ne pleurez pas! (Colette laisse tomber sa tête sur l'épaule de Sernin.) Je vous en supplie! (Il l'embrasse sur le front.) Mon aimée! Mon aimée!...

Pris de vertige, il l'embrasse sur les lèvres. Juste à ce moment, Maurice rentre avec Simoneau.

MAURICE. — Ah! misérable!... (Sernin et Colette se sont séparés vivement, il bondit sur Sernin et le saisit à la gorge.) Misérable drôle!

SERNIN, se défendant. — Monsieur!...

SIMONEAU, intervenant. — Voyons, Delanoy, tu es fou!... Allons!... Allons!... (Il les sépare. A Sernin.) Partez!... Partez!...

SERNIN. — Mais, monsieur!...

SIMONEAU. — Allez-vous-en! Allez-vous-en! (Impérieusement.) Allez-vous-en!...

SERNIN, après une courte et douloureuse lutte. — Soit! Adieu, Colette!

Il sort, accompagné par Simoneau.

MAURICE, allant à Colette, qui s'est effondrée, la tête dans ses mains. — Ma chérie, que s'est-il passé?

COLETTE, égarée. — Je ne sais pas! Je ne sais plus!...

MAURICE. — Parle! Qu'est-ce que tu as?

COLETTE, ne voulant pas se laisser toucher par lui. — Laissez-moi, monsieur Delanoy! Laissez-moi! Laissez-moi!

Elle s'enfuit dans sa chambre.

MAURICE, tout interloqué, puis se passant la main sur le front. — Qu'est-ce qui m'a pris? C'est fou! C'est stupide! Oh!... Oh! (Il va à son chevalet et essaie de travailler. Mais cela lui est impossible et il se parle à lui-même par gestes, puis finit par jeter palette et pinceau.) Ah! Simoneau avait raison! Je suis amoureux fou de cette petite! Et je m'en aperçois quand il est trop tard! Je suis un homme fichu!

RIDEAU

ACTE IV

Le jardin d'une villa, au Cap-Martin. Au fond, sous les sapins, une esplanade avec un mur bas dominant la mer. A gauche, la grille d'entrée donnant sur une allée d'arbres. A droite, premier plan, la villa, praticable, avec un perron. Au deuxième plan, l'amorce d'une allée. En scène, une table de jardin, des chaises. Plein soleil, mais les arbres ombragent la scène.

Scène première

MAURICE, COLETTE, VERGNAUD, puis LEONIE

Au lever du rideau, à droite, devant la maison, Vergnaud écrit sur une petite table de jardin; près de lui, Maurice fume dans un rocking-chair.

COLETTE, sortant de la maison avec un petit attirail de peintre qu'elle pose sur une chaise. — Eh bien, cousin Vergnaud, avez-vous fini votre correspondance? Il est bientôt deux heures, et le facteur va passer.

VERGNAUD. — Voilà! Voilà!

MAURICE. — Dépêche-toi! Au Cap-Martin, nous n'avons que deux courriers par jour.

COLETTE, allant à Vergnaud. — C'est pas possible! Vous écrivez à votre chérie!

VERGNAUD. — Non! A mon secrétaire. Pensez donc!... Je suis parti hier soir de Paris aussitôt mon congé signé, sans même prendre le temps de donner mes instructions. Et Dieu sait si j'avais à faire! Deux satyres, un complot politique, une vieille demoiselle coupée en morceaux!... Mais que voulez-vous!... Depuis quatre mois que je ne vous avais pas vue!

COLETTE, étonnée. — Tiens! Ça fait seulement quatre mois, depuis notre départ?

MAURICE, grave. — Oui! Ça fait déjà quatre mois!...

VERGNAUD. — Ah!... j'ai une joie de collégien à me retrouver près de vous, dans ce beau pays... En ce moment, à Paris, c'est le mois de janvier, le froid, la neige, la boue!... Ici, le soleil, l'azur, la Méditerranée!

MAURICE. — Et la flemme!

VERGNAUD. — Non, non!... Je vais travailler... J'ai apporté...

COLETTE. — Des dossiers?...

VERGNAUD. — Non!... Ma boîte à couleurs!... Bien que policier, je vais vous flanquer de ces marines... un peu là!...

MAURICE. — La Grande Bleue par la Grande Rousse!

Il se lève.

COLETTE, à Vergnaud. — Maintenant que vous êtes loin de Paris, sommes-nous toujours en sûreté?

VERGNAUD. — Mais oui!... Je vous ai déjà dit, au déjeuner, qu'elle était classée, l'affaire Auradoux! Et classée par moi!... Je l'ai fourrée dans un carton où on n'ira pas la chercher, je vous en réponds.

MAURICE. — Quel carton?

VERGNAUD. — Celui des Affaires courantes!

COLETTE. — Je crois, en effet, que mes tantes ont renoncé à me retrouver. On ne viendra pas nous

dénicher dans ce petit coin... Nous sortons à peine... Pourtant, l'autre jour, nous avons eu une peur!... Figurez-vous qu'une auto est passée près de nous...

MAURICE. — Et le chauffeur, en passant, nous a crié: « Bonjour! »

VERGNAUD. — Diantre! mais c'est inquiétant, cela!...

MAURICE. — Probablement un de nos amis qui m'a reconnu au passage.

VERGNAUD. — Et qui a pensé que tu étais ici en bonne fortune!

COLETTE, furieuse. — Comment, en bonne fortune?

MAURICE, furieux. — Quoi? On s'imaginerait? Par exemple!

VERGNAUD. — Ça, ça n'a aucune importance! Ce qui est grave, c'est qu'on vous appelle couramment: « M. et M^me^ Delanoy ». Comme j'ai eu raison de classer cette affaire!

LÉONIE, sortant de la maison. — V'là le facteur!... Je viens de l'apercevoir de ma cuisine!

Elle va à la grille.

COLETTE. — Dis-lui d'attendre... M. Vergnaud a du courrier pour Paris.

Léonie sort par la grille.

VERGNAUD, comptant ses lettres. — Tenez, ma petite Colette! Une, deux... et trois!...

COLETTE, les prenant. — Merci!

Elle court à la grille et sort un instant.

VERGNAUD. — Drôle de petite bonne femme! Mais qu'est-ce que tu m'écrivais donc! Elle n'est pas plus malade que toi et moi!

MAURICE. — Aujourd'hui, elle est contente de te revoir. Ça lui a rendu un peu d'entrain. Mais depuis le jour... enfin, le jour où j'ai chassé de chez moi cet individu qui avait osé...

VERGNAUD. — Oui... Enfin?...

MAURICE. — Eh bien, Colette n'a plus été la même... Je m'en rends compte. Elle est tombée dans une sorte de tristesse et d'ennui qui m'inquiètent... J'ai voulu la dépayser, l'arracher à Paris. Nous avons fait ce voyage d'Italie qui ne l'a même pas distraite. Elle est restée indifférente à tout! Au retour, j'ai découvert cette retraite!... J'ai demandé à Colette: « Veux-tu que je loue? » Elle m'a répondu: « Si vous voulez! » Et voilà son mal: tout lui est égal!

VERGNAUD. — Bah! avec l'air de la mer, du quinquina, des viandes rouges et surtout ma présence, elle se remettra vite!

MAURICE. — Chut! Tais-toi! La voilà!

COLETTE, entrant avec Léonie. — Il n'y avait pas de lettres! Voilà les journaux! (Elle les donne à Maurice.)

VERGNAUD. — Comment! Comment! Tu reçois le *Figaro* et le *Gaulois* à ton nom! Mais, mon ami, c'est de la démence!

MAURICE, tendant un prospectus. — Et ce prospectus! Lis!

VERGNAUD. — « Maillod, ex-agent de la sûreté: recherches privées, dans l'intérêt des familles. » Ah!... ça, c'est un comble!

COLETTE. — Vous le connaissez, ce Maillod?

VERGNAUD. — Et comment!... C'est moi qui l'ai flanqué à pied!... Il avait un flair, cet animal-là!... Il a fallu à toute force s'en débarrasser!... Maillod qui a votre adresse!... C'est inouï!... C'est affolant!

COLETTE, riant. — Allons, ne vous frappez pas, cousin Vergnaud! Et venez faire une étude!

VERGNAUD. — Volontiers!... Léonie, ma boîte!... (Léonie rentre dans la maison.) Tu viens aussi, Maurice?

MAURICE. — Le temps de parcourir ces journaux et je vous rejoins.

COLETTE, à Vergnaud. — Vous verrez, il y a là-bas, au bout du sentier, un massif de mimosas! C'est superbe!

VERGNAUD. — Oh! vous savez, le mimosa, c'est pas ma fleur! Il y a un tas de petits points jaunes qu'il faut faire un à un!... Ça m'énerve!

LÉONIE, reparaissant. — V'là la boîte à couleurs!

VERGNAUD. — Parlez-moi des cactus! Quatre coups de pinceau et ça y est!

COLETTE, riant. — Il y a une place à prendre! Le maître du cactus!

VERGNAUD. — Je veux en peindre un tout de suite, et je l'enverrai à Simoneau.

COLETTE. — Oui, c'est assez son emblème!

Colette et Vergnaud sortent après avoir pris leur attirail de peintre. Maurice les suit un moment du regard.

MAURICE, après un temps. — Et vous, Léonie, comment trouvez-vous la petite, aujourd'hui?

LÉONIE. — Mais... comme tous les jours!

MAURICE. — Comme tous les jours, oui!...

LÉONIE. — Elle est un peu pâlote!... Mais, en somme, elle n'est pas malade. Elle se languit seulement!... Puisqu'elle n'est pas malade, on ne peut pas la soigner, et puisqu'on ne peut pas la soigner, il n'y a pas moyen de la guérir!

Bruit de trompe.

MAURICE, étonné. — Comment? Une auto dans notre sentier?

Le bruit de l'auto se rapproche.

LÉONIE. — Bah! des gens qui se trompent sans doute. (A la grille.) Mais non! Elle s'arrête! Les v'là!...

MAURICE, étonné. — Tiens! Voyez donc, Léonie!

Apparaissent à la grille, Nancy Vallier et deux autres dames.

Scène II

LES MÊMES, NANCY, OLGA, M^lle^ MARTINLYS, puis ALCIDE

NANCY, apparaissant à la grille. — Monsieur Delanoy, s'il vous plaît?

LÉONIE, revêche. — C'est pas ici!... Il est sorti!...

MAURICE. — Oh!... Nancy!... Entre donc!...

LÉONIE. — Si c'est comme ça qu'il se cache, bonsoir!...

Elle rentre dans la maison.

NANCY, entrant. — Bonjour, toi!... (Montrant deux dames qui l'accompagnent.) Tu m'excuses? Je suis avec des amies.

MAURICE, un peu ennuyé. — Ah! c'est que... (Saluant.) Mesdames!

Les dames s'inclinent.

NANCY, présentant. — Monsieur Delanoy, de l'Institut!... Mademoiselle Olga Slawinska, de l'Opéra de Bucarest; mademoiselle Martinlys, premier prix de piano du Conservatoire de Paris qui vient d'être engagée à l'Odéon!

MAURICE. — Asseyez-vous, mesdames, je vous en prie.

On s'assied.

MARTINLYS, admirant. — Oh! que c'est joli, chez vous!

OLGA, fort accent roumain. — Quel beau décor pour *l'Africaine!*

NANCY. — Très bien, Olga!... Presque plus d'accent!

OLGA. — Vous trouvez, chère?

NANCY. — Mon amie Olga vient en France pour perdre son accent et pouvoir chanter à Monte-Carlo!... Elle prend des leçons!

MAURICE. — De qui?

OLGA. — De M. de Max!... Il m'a tout fait perdre!

MAURICE. — J'entends!... Mais comment se fait-il que vous m'ayez découvert?

MARTINLYS. — Nous faisions de l'auto, l'autre jour, avec mon ami, lorsque nous vous avons croisé sur la route, là, au bout de ce sentier... C'est mon ami qui vous a crié: « Bonjour », en passant.

MAURICE. — Ah! c'est votre ami qui... Mais pardonnez-moi, mademoiselle, qui est-ce donc, votre ami?...

MARTINLYS. — Un type très rigolo dont j'ai fait la connaissance au jeu!

NANCY. — Il devait nous emmener à Cannes...

OLGA. — Mais, au moment de partir, il a brusquement changé d'avis!

MARTINLYS, vexée. — Oui!... Il paraît qu'il avait quelque chose de tout à fait urgent à vous annoncer. J'ai eu beau lui demander de quoi il s'agissait, il n'a jamais voulu me le dire!... A moi, son amie!

MAURICE. — Mais enfin, qui est ce monsieur?

ALCIDE, paraissant à la grille. Il a tout à fait changé d'allures: air dégagé, costume élégant, monocle. — C'est moi!...

MAURICE, stupéfait. — Alcide Pingois!...

ALCIDE, descendant. — Ah! ça vous étonne, hein? J'en jette un peu, à présent! (A Martinlys.) Il en est comme deux ronds de flan!... (Allant à Maurice.) Mais oui, c'est moi!... Alcide Pingois, ex-Coco Béni! (Tendant la main.) Ça va bien?... Et, ce que je suis devenu, c'est à vous que je le dois!... A vous et à ce cher M. Vergnaud!...

MAURICE. — En effet! Quelle transformation!

ALCIDE. — Vous vous rappelez, le soir où je suis venu chez vous? M. Vergnaud m'a donné des billets pour le Moulin-Rouge!...

MAURICE. — Oui...

ALCIDE. — Eh bien, ç'a été le point de départ de ma carrière!... J'ai rencontré là une dame tout à fait charmante qui m'a invité séance tenante à souper chez elle... Mais vous la connaissez sûrement... Mlle Clara Bardin?...

MARTINLYS, furieuse. — Comme c'est délicat de parler de cette grue devant moi!

ALCIDE, à Martinlys. — Mais, ma chérie, c'est le passé!... Toi, tu es le présent!... Et même l'avenir!... (A Maurice.) Vous ne connaissez pas Clara Bardin? Dans l'intimité, on l'appelle Pot-à-Tabac!

MARTINLYS. — C'est du propre!

Elle le pince.

ALCIDE. — Aïe! (A Maurice.) Vous ne voyez pas?

MAURICE, cherchant. — Non! Je ne vois pas!

ALCIDE. — Ça m'étonne! Elle connaît tout le monde!... Après le souper, je veux rentrer chez Mme de Sévigné...

MARTINLYS. — Encore une grue!

Elle le pince de nouveau.

ALCIDE, faisant la grimace. — Oh!... Si on peut lire! C'est le nom de l'hôtel que l'on m'avait indiqué: « L'hôtel du Nègre. » Du Nègre réuni! (A Maurice.) Eh bien, monsieur, Pot-à-Tabac... (Se reprenant.) Mlle Bardin a absolument tenu à me garder chez elle!...

NANCY. — Toute la nuit?

ALCIDE, flatté. — Oui. L'hospitalité écossaise!...

OLGA, riant. — Oh! écossaise!...

MARTINLYS. — Jambes nues!...

Elle repince Alcide.

ALCIDE. — Aïe! tu m'as fait mal!... Elle a la rage de pincer!

NANCY. — Mimi Pinson!

Tout le monde rit, sauf Alcide, qui ne comprend d'abord pas, puis, quand il a compris, se met à rire plus bruyamment que tous les autres.

ALCIDE. — Ah! oui! Mimi Pinçon! (A Martinlys.) Tu comprends! C'est parce que tu m'as!... (Aux autres.) Elle n'a pas compris! (Continuant.) Enfin, voilà! Le lendemain j'étais dessalé!... Vous pensez si j'avais envie, après ça, de rentrer chez maman... Mes parents m'ont coupé les vivres!... Mais Pot-à-Tabac... Clara m'a présenté à des messieurs très bien qui m'ont prêté de la galette!...

MARTINLYS. — A vingt pour cent!

ALCIDE. — Non, à vingt-cinq, sur l'étude de papa. J'ai acheté une auto... et je suis venu à Monte-Carlo!...

MAURICE. — En effet, vous avez fait du chemin!...

ALCIDE. — Heureusement, car ça va me permettre de vous rendre un de ces services!... Mais voilà... C'est confidentiel...

MARTINLYS, vexée. — Alors, c'est ça! Nous sommes de trop! Quel grossier personnage!

ALCIDE. — Mais, ma chérie...

OLGA, intervenant. — Oh! ne vous disputez pas!

NANCY, se levant aussi. — Nous irons devant, au restaurant du Cap! C'est à deux pas. Vous nous rejoindrez.

ALCIDE, à Nancy et à Olga. — Ça ne vous ennuie pas? Je vais dire au mécano de vous conduire!

MAURICE, aux dames. — Je suis désolé de vous voir partir si tôt.

OLGA. — Du tout, maître. Nous sommes trop heureuses de vous avoir été présentées!

MARTINLYS, furieuse, à Alcide. — Si c'est ça que tu appelles une promenade, je te retiens, tu sais!...

ALCIDE. — Ma chérie!

MARTINLYS, de même. — Oh! Et puis, c'est bien simple! Le premier gigolo que je rencontre, tu n'y coupes pas.

OLGA. — Elle a raison.

ALCIDE. — Oh! si vous vous en mêlez aussi!...

MARTINLYS. — Sale petit crevé, va!...

Martinlys et Olga sortent avec Alcide.

NANCY, qui est restée en arrière. — Mon vieux Maurice... je suis bien contente de t'avoir revu!

MAURICE. — Et moi, donc, ma chère Nancy!

NANCY. — Hein?... Tu m'appelles Nancy, maintenant! Je ne suis plus Lison? Enfin!... Tu es heureux?

MAURICE. — Très!...

NANCY. — Tu n'en as pas l'air... Tu as changé, tu sais! Tu as beau dire, tu as du chagrin!...

MAURICE. — Pas le moindre!

NANCY. — Si, si!... Lison t'a connu autrefois cette figure-là?... Enfin, rappelle-toi qu'elle est toujours là, Lison!... Toujours prête à te tendre la main et à te consoler!...

MAURICE. — Tu es une bonne fille!...

NANCY. — Tu verras!... Les femmes savent très bien consoler les peines qu'elles n'ont pas faites!... Allons, au revoir, Maurice!

MAURICE. — Au revoir, Nancy.

Bruit du moteur à la cantonade.

ALCIDE, reparaissant. — Mademoiselle Vallier, on donne le départ!

NANCY. — Me voilà!... (Sur le seuil, à Maurice.) Tu te rappelleras?

MAURICE. — Oui... Au revoir, Lison!

On entend l'auto démarrer dans une sonnerie de trompettes à plusieurs notes.

ALCIDE, avec satisfaction. — Ma trompe!... C'est artistique, hein?

Il reste seul avec Maurice.

Scène III

ALCIDE, MAURICE, puis VERGNAUD

ALCIDE. — Maintenant que les rainettes sont parties, passons aux choses sérieuses!...

MAURICE. — C'est vrai!... Vous avez à me parler?...

ALCIDÉ. — Au fond, ça n'a pas grande importance. Voici: il y a une heure, au moment où nous allions partir de Monte-Carlo pour Cannes, qui est-ce que j'aperçois, attendant le tramway du Cap-Martin? Les demoiselles Auradoux!...

MAURICE, sursautant. — Comment? Les demoiselles Auradoux?

ALCIDE. — En personne!... Et vous pensez que, si ces petites folles ont fait ce déplacement et villégiature, ce n'est pas pour des dattes! Elles ont sûrement reniflé votre présence ici... et elles vont s'amener d'un instant à l'autre...

MAURICE, marchant avec agitation. — Mon Dieu!

ALCIDE, le suivant. — D'autant plus que j'ai omis de vous dire! Je suis crevé!

MAURICE. — Oui... je sais!... J'ai entendu!...

ALCIDE. — Non, je veux dire... J'ai crevé en route... D'où retard de trente minutes!...

MAURICE. — Mais c'est affolant, ce que vous me dites là.

A ce moment, reparaît Vergnaud.

VERGNAUD, entrant. — J'ai oublié mon parasol! Et il y a un coquin de soleil!

MAURICE. — Ah! Vergnaud!... La catastrophe!... Le désastre!...

ALCIDE. — Le tremblement de terre!

VERGNAUD, très surpris. — Comment! Vous ici, monsieur!... Vous vous êtes permis?...

MAURICE. — M. Pingois m'annonce que les demoiselles Auradoux sont ici!...

VERGNAUD. — Patatras!

ALCIDE. — Elles voudront nous ramener, Colette et moi!... (A Vergnaud.) Oh! vous, monsieur, qui êtes de la police, sauvez-moi!

VERGNAUD. — Il n'y a qu'un moyen... Filer! Filer tout de suite!...

MAURICE. — C'est ça... (A Vergnaud.) Fais faire les malles!... Je vais chercher une voiture!

Il se précipite vers la grille.

VERGNAUD. — Oui, oui!... (A Alcide.) Venez m'aider! (Courant avec Alcide vers la maison.) Vite, Léonie, les malles!

MAURICE, à peine arrivé à la grille, revenant vivement. — Elles!... C'est elles!...

VERGNAUD, revenant avec Alcide. — Qui?... Les demoiselles Auradoux?...

MAURICE. — Oui!

Quelques secondes d'affolement. Puis les demoiselles Auradoux, très dignes, poussent la grille et entrent. Vergnaud est caché par Maurice; Alcide, par Vergnaud.

Scène IV

LES MÊMES, AGLAE, HORTENSE, puis LEONIE

AGLAÉ. — Bonjour, monsieur Delanoy!... Vous ne vous étonnerez point que nous forcions ainsi la porte de votre demeure?... Vous estimerez, je pense, que c'est notre droit!...

HORTENSE. — Et notre devoir!

MAURICE. — Asseyez-vous, mesdemoiselles, je vous en prie!

AGLAÉ, refusant. — Merci. (Apercevant Vergnaud.) Ah! monsieur Vergnaud, le commissaire qui est ici!

HORTENSE, apercevant Alcide. — Et M. Alcide Pingois!

AGLAÉ. — Avec un monocle!

ALCIDE, vivement. — Il n'est pas à moi! Il n'est pas à moi!

LÉONIE, apparaissant sur le perron. — Quelle malle faut-il préparer?

HORTENSE, l'apercevant. — Et Léonie!

AGLAÉ. — Qui était soi-disant dans son pays!

LÉONIE, se sauvant. — Oïe... ces demoiselles!

Elle rentre vivement dans la maison.

AGLAÉ. — Je vois décidément que tout le monde s'entendait pour se moquer de nous! (A Vergnaud.) N'est-ce pas, monsieur le commissaire?

VERGNAUD, assez piteux. — Vous nous le rendez bien!...

AGLAÉ. — Heureusement que nous nous sommes adressées à la police privée... à l'agence Maillod!

VERGNAUD, à part. — Maillod!... Je l'aurais parié!...

AGLAÉ, à Maurice. — Colette est ici, n'est-ce pas?

HORTENSE, à Vergnaud. — N'est-ce pas?

VERGNAUD, vivement. — Mais pas du tout, pas du tout!

ALCIDE. — Vous faites erreur, mademoiselle!

MAURICE, très net. — Il est inutile de mentir plus longtemps.

ALCIDE. — Ah! bon... bon!

MAURICE. — Oui, M^lle^ Colette est ici!

HORTENSE et AGLAÉ. — Ah!

Les deux demoiselles s'asseyent.

AGLAÉ. — Je pense, monsieur, que vous ne nous forcerez pas à recourir aux moyens violents pour reprendre notre nièce?

MAURICE. — Non, mademoiselle, rassurez-vous! Vous partirez avec Colette, si vous l'exigez...

VERGNAUD. — Cependant...

AGLAÉ. — Cependant?

VERGNAUD. — Je ne vous conseille pas d'employer la manière forte!

ALCIDE, avec énergie. — Ni avec elle! Ni avec moi!

AGLAÉ, à Vergnaud. — Et pourquoi, s'il vous plaît?

VERGNAUD. — Parce que M^lle^ Colette paraît décidée à tout plutôt que de retourner à Pont-Audemer.

MAURICE. — Oh! ne croyez pas que je la retienne malgré elle. Mais je vous avertis: contrainte de rentrer là-bas, elle fera un malheur.

VERGNAUD. — Elle le fera!

ALCIDE. — Moi aussi!

MAURICE. — Ce n'est pas ce que vous voulez, n'est-ce pas?

ALCIDE. — D'ailleurs, en ce qui me concerne...

AGLAÉ. — Silence, petit malheureux!... (A Maurice.) Vous avez donc pris un tel ascendant sur cette pauvre enfant?

MAURICE. — Non, mademoiselle!

HORTENSE. — Ah! Monsieur! Il est une question que nous n'osons vous poser!

MAURICE. — J'y répondrai. Vous me prenez pour un triste monsieur, n'est-ce pas? Vous vous trompez. Je n'ai jamais cessé de traiter Colette comme ma fille. Je vous en donne ma parole d'honnête homme. Et Vergnaud pourra vous dire que l'on peut s'y fier!

VERGNAUD. — Je vous le certifie...

Les deux demoiselles Auradoux tombent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassent.

AGLAÉ. — Je vous remercie, monsieur... Alors je comprends de moins en moins pourquoi cette petite refuserait de nous suivre.

MAURICE. — Je vous le répète, elle a peur de vous... Peur de retomber dans cette vie dont elle s'est évadée!...

ALCIDE, à part. — Oh! comme je la comprends!

AGLAÉ. — Nous sommes prêtes à tout lui pardonner, à lui éviter l'humiliation du retour. Nous avons résolu de quitter Pont-Audemer, et de nous installer ailleurs avec elle!

HORTENSE, regardant Alcide. — Du reste, il ne peut plus être question, maintenant, de certain mariage!...

ALCIDE. — Ecoutez, mademoiselle, je vais vous dire... Je suis collé... (Se reprenant vite.) Je ne suis plus libre!

AGLAÉ, sévère. — Plus tard, nous causerons, monsieur Alcide!

ALCIDE, entre ses dents. — Je n'y tiens pas!

AGLAÉ, à Maurice. — Enfin, monsieur, je vois que Colette ne vous quittera pas, si vous ne le lui ordonnez?...

MAURICE. — C'est probable!...

AGLAÉ. — Et... vous n'êtes pas disposé, bien entendu, à nous seconder? Vous préférez qu'elle reste dans la position fausse où elle se perd?

Un petit temps.

MAURICE. — Vous avez raison, mademoiselle. Cela ne peut durer ainsi. Il faut prendre une décision.

AGLAÉ. — Ah!

MAURICE. — Et je vous promets que je vais faire de mon mieux pour vous donner satisfaction.

HORTENSE. — A la bonne heure!

MAURICE. — Je ne vous demande qu'une chose... à laquelle je tiens fermement. Vous me laisserez Colette une heure encore.

AGLAÉ. — Pourquoi?

MAURICE. — Il faut que je l'avertisse avec ménagement. Sans être souffrante, elle n'est pas assez forte, et je redoute pour elle la moindre émotion. Ne craignez pas que je la fasse évader! Je vous jure que vous la retrouverez ici, quand vous reviendrez.

HORTENSE. — Ne pourrions-nous la voir?

MAURICE. — Elle n'est pas là... Vous la verrez tout à l'heure.

Les deux demoiselles se concertent quelques secondes.

AGLAÉ, à Maurice. — C'est bien, monsieur, nous vous accordons ce délai.

ALCIDE, à Vergnaud. — Chouette! Elles se trottent. Je vais retrouver les duchesses!

AGLAÉ. — Monsieur Alcide va venir avec nous!

ALCIDE. — Ah!... Moi?... Je?...

AGLAÉ, d'un ton qui n'admet pas de réplique. — Parfaitement!

ALCIDE. — C'est gai!...

AGLAÉ. — Ensuite, nous irons attendre au restaurant du Cap!

ALCIDE, vivement. — Ah! non! non! pas là! pas là!

HORTENSE. — Pour quelle raison?

ALCIDE. — C'est... c'est très mal fréquenté!... Y a des rainettes... (Se reprenant.) des dames!...

AGLAÉ. — C'est bien. Passez devant, petit débauché, enfant perdu!

Hortense, Aglaé sortent en emmenant Alcide.

Scène V

MAURICE, VERGNAUD, puis COLETTE

VERGNAUD, navré. — C'était bien la peine de se donner tant de mal pour aboutir à ça!

MAURICE. — Mon pauvre ami, ton dévouement devenait trop dangereux pour toi!

VERGNAUD. — Moi, je ne compte pas! Mais je pense à la petite! Tu vas la rendre à ces deux vieilles bigotes?

MAURICE. — Peut-être pas! Cela dépendra de Colette!

VERGNAUD. — Ah! tu as encore un espoir?

MAURICE. — Bien faible! Ah! si j'avais seulement quinze ans de moins!

VERGNAUD, surpris. — Qu'est-ce que tu as? Tu parais tout triste?

MAURICE, mélancolique. — Simoneau me l'avait prédit! J'ai un mal qui ne pardonne pas: la rage impuissante de vieillir!

VERGNAUD. — Laisse donc! Tu es très jeune, au contraire!... On te donnerait à peine quarante ans!...

MAURICE. — C'est cinq ans de plus qu'il ne m'en faudrait!... Enfin, sois sincère: tu estimes que je puis encore faire illusion... aux lumières?

VERGNAUD. — Et même sans lumière!

MAURICE, insistant. — Tu ne me mens pas par bonté d'âme? C'est très grave, tu sais!

VERGNAUD. — Je t'assure que tu es étonnant!

MAURICE. — Tu ne te doutes pas du bien que tes paroles me font!... Tu me rends l'énergie. Je lutterai quand même!... Elles ne l'auront pas, ma Colette! Personne ne l'aura!... Ni elles... ni d'autres!

VERGNAUD, voyant paraître Colette au fond. — Ah! la voilà!

MAURICE, bas. — Ne lui souffle pas mot des vieilles.

COLETTE, reparaissant, et à Vergnaud. — Eh bien, l'artiste?... On lâche donc les cactus?... Je vous préviens, la lumière baisse... et comme vous dira le maître, quand on tient l'effet, il ne faut pas le laisser échapper!

MAURICE, d'un ton grave. — C'est vrai!... Il ne faut pas!...

VERGNAUD. — Ah!... Je retourne travailler.

COLETTE. — Moi aussi!...

MAURICE, vivement. — Non... Non! Reste, Colette... J'ai à te parler.

COLETTE. — Ah!... Eh bien, excusez-moi, cousin Vergnaud!

VERGNAUD, s'en allant par le fond. — A tout à l'heure!

Il s'éloigne.

Scène VI

COLETTE, MAURICE

COLETTE. — Qu'est-ce qu'il se passe donc?... Vous paraissez contrarié? Vous n'avez pas une mauvaise nouvelle à m'annoncer, au moins?

MAURICE. — Si!

COLETTE. — C'est à propos de moi?

MAURICE, embarrassé. — Tes tantes ont déniché notre retraite. Elles vont arriver d'un moment à l'autre.

COLETTE. — Ah!... elles feraient un pareil trajet!...

MAURICE. — Ecoute, j'aime mieux tout te dire... Elles sont dans le pays... Je les ai vues.

COLETTE, vivement. — Elles sont venues pour m'emmener?

MAURICE. — Hélas!... Elles sont décidées à tout!

COLETTE. — Mais je ne veux pas vous quitter.

MAURICE. — Je n'ai pas le droit de te retenir.

COLETTE. — Oh! après six mois! Il y a prescription. Je leur déclarerai très doucement que je reste près de vous.

MAURICE. — Elles s'adresseront au commissaire... pas à Vergnaud, à un autre! Et celui-là n'hésitera pas à requérir les gendarmes!...

COLETTE. — Nous verrons bien! D'abord, je veux rester. Et moi, quand je veux quelque chose!... (S'asseyant.) Tenez, je ferai la malade!

MAURICE. — Colette, crois-moi! Tu seras forcée de les suivre.

COLETTE, navrée. — Oh!

MAURICE. — A moins que...

COLETTE. — Ah! vous voyez! Il y a un: « A moins que ». J'étais sûre que vous en trouveriez un!

MAURICE. — Attends! Mon moyen ne te plaira peut-être pas! Ma chérie, j'aurai le droit de te garder, si...

COLETTE. — Si?...

MAURICE. — Si je t'épouse!

COLETTE, se levant. — Ah!...

Un silence.

MAURICE, navré. — J'en étais sûr! Tu ne veux pas?

COLETTE. — Je n'ai pas dit ca!

MAURICE. — Tu n'as rien dit! C'est plus cruel!

COLETTE. — Mon grand ami, vous ne comprenez pas. Je me demande si, moi, j'ai le droit d'accepter votre grand sacrifice.

MAURICE. — Un sacrifce?... Mais je te supplie de faire le bonheur de ma vie! Tu sais que je t'aime de toutes mes forces, et qu'il ne me sera pas possible de vivre loin de toi. (Un petit temps.) Il n'y a qu'une chose qui pourrait nous séparer. Réponds-moi en toute franchise. Un jour, dans une minute d'exaltation, tu m'as dit que tu m'aimais. Alors, je n'ai pas voulu te croire!...

COLETTE. — J'étais très sincère.

MAURICE, presque tremblant. — Et... tu m'aimes encore?

COLETTE. — Je vous aime bien.

MAURICE. — Tu m'aimes « bien », mais tu ne m'aimes plus. Comme un fou, j'ai laissé passer la minute et tu t'es reprise!

COLETTE. — Si!... Je vous aime, je vous assure, et je vous aime mieux. J'ai beaucoup réfléchi, je prévoyais le moment où cette explication serait nécessaire. Si elle m'avait déplu, je ne serais pas restée près de vous.

MAURICE. — C'est vrai!... Prends garde!... C'est si grave!

COLETTE. — Si... si... je serai très heureuse d'être votre femme et je tâcherai de vous rendre un peu du bonheur que vous m'avez donné.

MAURICE. — Tu es bien sûre de toi?

COLETTE. — Très sûre! Je ne suis plus une gamine!

MAURICE. — Pardonne-moi si j'insiste... Tu es bien sûre de ne pas garder tout au fond du cœur une pensée que tu me cacherais... que tu te cacherais à toi-même?

COLETTE. — Quelle idée! Est-ce que vous douteriez de ma parole?

MAURICE. — Non... Cependant...

COLETTE, vivement. — C'est vous qui me cachez votre pensée...

MAURICE. — Eh bien, oui... Il y a un secret que j'ai gardé. A plusieurs reprises, j'ai failli t'en parler. Et puis, je me suis tu. Après tout, tu étais libre, je n'avais pas de droits sur toi, et maintenant même, je n'en ai pas plus qu'avant.

COLETTE. — Je vous en prie, parlez.

MAURICE. — Il y a près d'un mois, en cherchant des croquis dans un carton, j'ai trouvé cette lettre. (Il tire un papier de sa poche.) J'ai reconnu ton écriture, j'ai lu.

COLETTE. — Ah!

MAURICE, lisant. — *Pierre, je suis trop malheureuse, venez me chercher.* (Colette tombe assise.) Tu as écrit cela?

COLETTE. — Oui, j'ai écrit cela. Mais vous avez eu tort de ne pas m'en parler plus tôt. Mon pauvre grand ami, je vous jure que je n'ai à rougir de rien. Je vais vous torturer en vous rappelant des choses qui sont déjà lointaines, mais il ne faut pas de malentendu entre nous. Je veux que vous voyiez vous-même que je ne suis coupable d'aucune duplicité.

MAURICE. — Tu pensais toujours à lui!

COLETTE. — C'est vrai! J'ai pensé à lui, j'ai cru que je l'aimais, j'ai cru qu'il m'aimait et j'ai voulu me sauver de vous! C'était très mal! Et c'est alors que j'ai écrit ces lignes. Et puis, je me suis ressaisie, j'ai eu honte de mon action, et je n'ai pas envoyé la lettre. Il ne reste *plus rien* de tout cela, je vous en donne ma parole.

MAURICE. — Tu ne sais pas comme j'ai souffert!

COLETTE. — Mon ami, ç'a été mon dernier enfantillage, et je n'ai même pas à le regretter. Grâce à lui, j'ai compris combien je vous aimais. Non! Ne déchirez pas cette lettre, elle vous prouve que je n'ai pas pu me séparer de vous.

MAURICE. — Colette!... Mon aimée! Ma femme!

Il l'embrasse sur le front.

COLETTE. — Seulement, c'est mes tantes qui vont en faire une figure! Elles croyaient ne trouver ici qu'une nièce et voilà que je leur offre un neveu par dessus le marché! Car vous allez être le neveu des demoiselles Auradoux!

MAURICE. — Brrr! Elles fumeront!... Si elles me refusaient leur consentement?

COLETTE. — Elles seront trop heureuses de me voir mariée... Sapristi! Vous valez bien le fils Pingois!

MAURICE. — Du moins, je l'espère!

COLETTE. — On va tout de même les prévenir.

MAURICE. — Tu as raison, il vaut mieux leur annoncer ça par écrit. Elles attendent au restaurant du Cap.

COLETTE, s'asseyant à la table et prenant du papier. — Voyons, je commence: *Mon cher papa, ma chère maman... J'ai été heureuse d'apprendre que vous étiez au Cap-Martin. Je me réjouis de vous voir...*

MAURICE. — Tu vas un peu loin...

COLETTE. — Attendez!... *J'ai en effet une grande*

nouvelle à vous annoncer, une nouvelle qui m'a comblée de joie et qui vous... Qui vous, quoi?

MAURICE. — Qui vous intéressera.

COLETTE. — Non, c'est froid... *qui vous transportera d'enthousiasme...*

MAURICE. — Non. Je t'assure que tu exagères.

Simoneau paraît à la grille.

Scène VII

LES MÊMES, SIMONEAU

SIMONEAU. — On peut entrer?

MAURICE, joyeusement surpris. — Bah! C'est Simoneau!

Simoneau entre.

COLETTE, se levant. — L'oncle Sim!... Quel bonheur!

MAURICE. — Ah! Tu t'es décidé à nous retrouver, vieux sauvage?

SIMONEAU. — Mais oui... Ma petite Colette, que je vous embrasse!... (Colette se jette dans ses bras.) Oh! mais c'est une grande personne!

COLETTE. — C'est ce que le cousin Vergnaud me disait tout à l'heure.

SIMONEAU. — Comment! Vergnaud est au Cap-Martin?

COLETTE. — Et mes tantes aussi!

SIMONEAU. — Aïe! Elles vous ont dénichés?

MAURICE. — On te contera ça et bien d'autres choses encore... Qu'est-ce qui t'amène?...

SIMONEAU. — Le plaisir de vous voir. Et puis, j'ai envie de faire un peu de peinture!

MAURICE, surpris. — Toi? Mais tu la détestais, la peinture! Tu prétendais que c'était du trompe-l'œil!

SIMONEAU. — J'ai changé d'idée. (A Colette.) Alors, ça va bien?

COLETTE. — Tout à fait bien!

SIMONEAU. — Heureuse?

COLETTE. — Très heureuse.

SIMONEAU. — Allons, tant mieux!

COLETTE. — Il faut que je vous montre votre chambre.

SIMONEAU. — J'ai le temps, je me repose un peu au grand air. Quand je dis: « Je me repose », je suis venu de l'hôtel en voiture. Ma guimbarde est là qui m'attend.

MAURICE. — Tu vas la renvoyer. On te garde.

SIMONEAU. — Nous verrons ça...

MAURICE. — Du tout! Tu es notre prisonnier. On aura besoin de toi. (A Colette.) Faut-il lui dire?

COLETTE. — Certes!... Moi, pendant ce temps-là, j'irai finir ma lettre. A tout à l'heure, oncle Sim...!

Elle entre dans la maison.

Scène VIII

MAURICE, SIMONEAU, puis LEONIE

SIMONEAU, s'asseyant. — Elle est pâlotte, l'enfant!

MAURICE. — Ce n'est rien!... Elle a eu un peu de fièvre! Les événements de ces derniers mois l'ont secouée, mais elle se remet.

SIMONEAU. — Tout de même, elle a beaucoup changé.

MAURICE. — Tu trouves?

SIMONEAU. — Elle est devenue plus grave, plus sérieuse... enfin, plus femme.

MAURICE. — C'est vrai. Aussi, j'ai pris une grande résolution. Mon vieux Sim, j'épouse Colette!

SIMONEAU. — Ah!

MAURICE. — Je sais que tu me désapprouves. Je t'en prie, ne me blâme pas. Je sais par avance tout ce que tu me diras. Je me le suis dit à moi-même. Mais que veux-tu? Je l'aime de toutes mes forces, et si elle n'est pas ma femme, je crois que je mourrai de chagrin. J'ai donc proposé à Colette de l'épouser, elle a bien voulu. Je suis au comble du bonheur. Et tu n'auras pas la cruauté de me gâter cette joie!

SIMONEAU, se levant. — Soit! Je ne dirai rien! Adieu!

MAURICE, surpris. — Où vas-tu?

SIMONEAU. — Je reprends ma voiture, je n'ai plus rien à faire ici.

MAURICE. — Simoneau, ce n'est pas possible!

SIMONEAU. — C'est comme cela. Si tu ne commettais qu'une folie, je ne te désapprouverais pas, mais tu commets une mauvaise action. Alors, je m'en vais.

MAURICE. — Une mauvaise action?

SIMONEAU. — Je sens que je vais être brutal, que je vais te faire de la peine. Il vaut mieux que je parte!...

MAURICE, vivement. — Non, Simoneau, je veux que tu me dises toute ta pensée. Tu me connais assez pour me juger incapable d'une vilenie. Si je n'étais pas sûr que Colette fût heureuse avec moi, j'aurais renoncé à elle. Mais elle m'a juré qu'elle acceptait sans regret l'existence que je lui offrais.

SIMONEAU. — Elle a pour toi une grande affection. Tu l'as recueillie, sauvée. Elle n'a qu'un moyen de s'acquitter: se dévouer à ton bonheur. Elle se dévoue!

MAURICE. — Simoneau!... C'est affreux ce que tu imagines là! Ce n'est pas vrai, voyons, ce n'est pas vrai!... Je suis sûr que ce n'est pas vrai!

SIMONEAU. — Pardonne-moi, mon pauvre garçon. Je suis dur et cruel, mais je ne pouvais te laisser faire le malheur de deux personnes... Je suis sûr de ce que je te dis: Colette ne t'aime pas.

MAURICE. — Qu'en sais-tu? Tu te rappelles pourtant tout ce qui s'est passé, sa jalousie de Nancy et son propre aveu?

SIMONEAU. — C'était la gamine qui parlait!... La gamine n'est plus!... Pour éveiller la femme, il a suffi d'une seconde, d'un baiser!... Colette est une femme, à présent. Elle aime, elle souffre!... Et elle se dévoue bravement...

MAURICE, inquiet. — Elle aime... l'autre?

SIMONEAU. — Oui!

MAURICE, vivement. — Allons donc! Elle ne pense plus à l'autre. Elle me l'a juré! Et puis, elle l'oubliera!...

SIMONEAU. — Elle l'oubliera!... Delanoy, c'est toi qui as dit ce mot d'égoïste? Allons, c'est abominable! Tu sais que deux êtres s'aiment et qu'ils sont séparés à cause de toi, tu sais qu'ils se sacrifient pour toi, et tu acceptes? Tiens, je pensais bien du mal des hommes, mais je croyais qu'il y en avait deux de propres et de droits! Je commence à croire qu'il n'y en a plus qu'un!...

Un temps.

MAURICE. — Si tu te doutais de l'affreuse douleur que tu m'as apportée, tu aurais plus de pitié!

SIMONEAU. — Un être tel que toi n'a pas droit à la pitié!... Il accueille la douleur, en maître, brave-

ment. Ecoute, je ne t'ai pas tout avoué. Je ne suis pas venu seul ici. Pierre m'accompagne.

MAURICE. — Il est là?

SIMONEAU. — Il m'attend à l'hôtel du Cap. (Mouvement de colère de Maurice.) Oh! ne t'emporte pas! Il m'a juré que si j'échouais, il repartirait avec moi. Colette ne saura même pas qu'il est venu. Réfléchis. Voilà le dur moment!

MAURICE, désespéré. — Simoneau... Je ne peux pas! Je ne peux pas!...

SIMONEAU. — Allons, du courage! Du courage! Je te laisse!...

Il remonte.

MAURICE reste quelques secondes immobile, réfléchissant, puis il tire de sa poche la lettre de Colette, qu'il relit lentement, tout haut. — « *Pierre, je suis trop malheureuse, venez me chercher.* »

On voit qu'il lutte contre sa peine et hésite à prendre une décision. Colette ressort de la maison.

Scène IX

LES MÊMES, COLETTE, puis LEONIE

COLETTE, une enveloppe à la main. — Là... Ma lettre est finie! Ça n'a pas été sans peine. (A Simoneau.) Eh bien, oncle Sim, vous avez appris la grande nouvelle?

SIMONEAU, assez gêné. — Oui... mes compliments.

COLETTE. — Ça n'a pas l'air de vous enthousiasmer?

SIMONEAU. — Oh! moi, j'ai l'esprit biscornu! Le bonheur des autres me rend triste!

COLETTE. — Il faudra vous faire une raison! Du reste, vous serez mon premier témoin!...

SIMONEAU, regardant Maurice. — Peut-être... je ne dis pas non!

COLETTE. — J'envoie Léonie porter mon épître à papa et maman.

MAURICE, vivement. — Non. Confie-la-moi!... Je descend avec Simoneau jusqu'à la mer! Nous rentrerons par le bois.

COLETTE, lui donnant la lettre. — Voilà le poulet!

MAURICE. — Merci... (Désespéré.) Colette!

COLETTE, étonnée. — Quoi, mon ami?

MAURICE, se reprenant. — Rien... rien... Viens, Simoneau!

Il sort avec Simoneau.

COLETTE. — Ne vous attardez pas! Il est bientôt quatre heures! (Elle reste seule en scène quelques secondes, les regardant partir, puis appelle Léonie.) Léonie! Léonie!

LÉONIE, ressortant de la maison. — Qu'y a-t-il, mamzelle?...

COLETTE. — Il faut soigner le dîner! Je tiens à me montrer bonne maîtresse de maison.

LÉONIE. — Pourquoi?

COLETTE. — Parce que... j'ai une grande nouvelle à t'annoncer: je me marie avec M. Delanoy.

LÉONIE, abasourdie. — Pas possible?... Alors... je ne comprends plus!

COLETTE. — Qu'est-ce que tu ne comprends plus?

LÉONIE. — Rien... C'est bizarre!... Enfin, tu es contente?

COLETTE. — Très contente.

LÉONIE. — Tu ne penses plus à...

COLETTE, vivement. — Tais-toi!... (Un temps.) Et va surveiller ton dîner!

LÉONIE. — Bon... (A part.) Qu'est-ce qui peut bien se mijoter?

Elle entre dans la villa.

Scène X

COLETTE, puis PIERRE

Colette, restée seule, réfléchit, accoudée sur la table, la tête dans ses mains. Bruit de voiture qui se rapproche et s'arrête à la grille. Colette relève la tête. Pierre paraît.

COLETTE, se levant. — Pierre!... Pierre!... Vous, enfin!

Elle se jette éperdument dans ses bras.

PIERRE, l'étreignant. — Colette! Je savais bien que vous m'aimiez!

COLETTE. — Si je vous aime!

PIERRE. — Ma Colette! Je suis fou de bonheur!... J'ai tant souffert pendant les quatre mois où je croyais vous avoir perdue!... Mais, maintenant, toute ma douleur est oubliée!... Je vous retrouve! Je vous aime!... Vous allez être ma femme!

COLETTE. — Votre femme! (Se dégageant brusquement.) Mais ce n'est pas possible!... Ce n'est plus possible!

PIERRE, vivement. — Que dites-vous?... Non, non; cette fois, on ne vous arrachera pas à moi!... Je vous garde!

COLETTE. — Taisez-vous, Pierre, taisez-vous! Je n'ai plus le droit de vous écouter...

PIERRE. — Colette!...

COLETTE. — Et je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même de ce qui arrive!... J'ai laissé croire à M. Delanoy que je l'aimais... alors que je n'éprouvais qu'une jalousie de gamine... Il a souffert... Je n'ai plus vu clair en moi!... Il m'a suppliée d'être sa femme!... J'ai consenti... Et maintenant, c'est fini!.. Il est trop tard!...

PIERRE. — Non, il n'est pas trop tard. Sans cela vous ne m'auriez pas appelé...

COLETTE, surprise. — Je vous ai appelé?

PIERRE, lisant la lettre. — « *Pierre, je suis trop malheureuse... Venez me chercher...* »

COLETTE. — Ma lettre! (Prenant l'enveloppe et regardant la suscription.) Ah!

PIERRE. — Qu'avez-vous?

COLETTE. — Pierre, je ne puis être à vous. Je ne serai jamais à vous!

PIERRE. — Colette!

COLETTE. — Ce mot, je l'ai écrit, il y a un mois! Pensant que vous ne m'aimiez plus, je ne l'ai pas envoyé... M. Delanoy l'a trouvé et c'est lui qui vient de vous le faire tenir... Vous figurez-vous sa douleur quand il a écrit votre nom sur cette enveloppe?

PIERRE. — Il a fait cela?

COLETTE, tombant assise. — Oui, c'est beau, n'est-ce pas?

PIERRE. — Très beau! Trop beau, même, puisque son sacrifice, vous ne l'acceptez pas!

COLETTE. — Je ne puis l'accepter!

PIERRE. — Allons donc! Il n'est plus temps de vous reprendre!... Vous l'avez essayé, et vous n'y êtes pas arrivée!... Vous êtes à moi!... Je le sais!... Et je n'aurai jamais le courage de renoncer à vous... Vous m'aimez... Je vous aime... C'est la seule chose qui doive compter!

COLETTE. — Vous m'aimez pour vous, comme je vous aime pour moi. Lui, il m'aime sans espoir et il a voulu nous réunir!

PIERRE. — Et c'est ce beau geste qui nous séparerait?

COLETTE. — Oui, je n'abandonnerai jamais celui qui m'a accueillie! Je ne serais plus digne de vous,

de lui, si j'agissais autrement. (Lui tendant la main sans oser le regarder.) Partez, Pierre... Partez sans une plainte, sans un reproche.

PIERRE. — Colette!

COLETTE. — Qu'il ne se doute même pas que vous êtes venu!... Partez pendant que j'ai encore le courage de vous renvoyer!... Je sens que tout à l'heure je serais lâche... que, si je vous écoutais davantage, je céderais à l'appel de cette joie que j'ai connue dans vos bras, et que je n'oublierai jamais, je vous le jure. Partez, Pierre... Il le faut!...

Au même moment apparaît Maurice, suivi de Simoneau.

Scène XI

LES MÊMES, MAURICE, SIMONEAU, puis ALCIDE, puis HORTENSE et AGLAE

MAURICE, entrant. — Non, restez!...

COLETTE. — Monsieur Delanoy!

MAURICE, à Colette. — Je ne veux pas de ton sacrifice.

PIERRE. — Oh! maître, pardon!

MAURICE. — Je vous ai pardonné, Pierre. A votre tour, pardonnez-moi de vous avoir séparé d'elle. Il ne faut pas m'en vouloir. Vous verrez, plus tard, comme c'est tenace, la jeunesse qui ne veut pas mourir!...

COLETTE, dans les bras de Maurice. — Mon grand ami!

Elle va à Maurice, qui la repousse doucement.

MAURICE, la donnant à Sernin. — Maintenant, elle est à vous!...

Au même moment, à la grille, reparaît Alcide.

ALCIDE. — Me revoilà!...

COLETTE. — L'enfant Pingois!

ALCIDE. — Mais oui, c'est moi, c'est encore moi!... (Tendant la main à Colette.) Ça va?

MAURICE. — Qu'est-ce qui vous ramène donc?

ALCIDE. — Voilà, j'ai réfléchi, et je vais vous tirer d'embarras... J'ai semé en route les demoiselles Auradoux, et je viens vous faire une proposition qui arrangera tout!

MAURICE. — Ah! Laquelle?

ALCIDE. — Malgré ce qui s'est passé, je consens à me dévouer pour le bien général et à épouser Mlle Colette! (Stupeur générale.) Ah! c'est une bonne idée, hein?

SIMONEAU, qui est au fond. — Voici les demoiselles Auradoux!

ALCIDE, à Maurice. — Qu'est-ce que vous en dites?

MAURICE. — Vous allez le savoir. (Allant vers la grille.) Entrez, mesdemoiselles!

ALCIDE, à part. — Oh! zut! Les petites folles!

Les demoiselles Auradoux entrent.

AGLAÉ. — Monsieur, nous venons prendre votre réponse.

MAURICE, s'efforçant d'être gai. — Chère mademoiselle Aglaé, Colette ne restera pas avec moi... Elle ne restera pas non plus avec vous. Comme le veut la Loi, elle suivra son mari que je vous présente.

HORTENSE, surprise. — Pierre Sernin!

COLETTE. — Papa! Maman! Vous consentez?

AGLAÉ. — Avec joie, ma chère petite.

HORTENSE. — Oh! comme l'abbé Mouillère va être content!...

MAURICE, à Simoneau, en lui montrant le groupe que forment Colette, Pierre et les demoiselles Auradoux. — Eh bien, Simoneau, es-tu content de moi?

SIMONEAU, tendre. — Mon pauvre grand! Tu souffres, hein? Rappelle-toi: avant tout, tu es peintre!...

MAURICE. — Non... Je suis peintre, après tout!

RIDEAU

Sernin. Colette. Hortense. Aglaé. Maurice. Alcide. Simoneau.

SCÈNE XI. — Maurice . « *Chère mademoiselle Aglaé, Colette ne restera pas avec moi..* ».

PAPA

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

MM. ROBERT DE FLERS ET G.-A DE CAILLAVET

Papa a été représenté pour la première fois, le 11 février 1911, au théâtre du Gymnase.

A Félix HUGUENET,
Ses amis,
R. DE FLERS, G.-A. DE CAILLAVET

M. G.-A. DE CAILLAVET. M. ROBERT DE FLERS.

PERSONNAGES

Le Comte de Larzac	MM. F. HUGUENET.	*Georgina Coursan*	Mmes Y. DE BRAY.
Jean Bernard	LOUIS GAUTHIER.	*Colette Toury-Melcourt*	L. BIGNON.
L'Abbé Jocasse	G. DUBOSC.	*Jeanne Aubrin*	L. PACCITI.
Charmeuil	A. LEFAUR.	*Lucy*	R. CORCIADE.
Aubrin	P. BERT.	*Jeannine*	BL. GUY.
Pierre	BERTAULT.	*Catherine*	CLAUDIA.
Le Père Bigorre	COSSERON.	*Le Brigadier de gendarmerie*	M. LABROUSSE.

PORTRAITS DE WALERY. — PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES DE G. LARCHER

Copyright by Robert de Flers and G.-A. de Caillavet, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Aubrin. Jeanne. Larzac. Charmeuil.

Scène VI Jeanne : « *C'est mon père, monsieur...* »

PAPA

ACTE PREMIER

Une salle basse dans un petit château du Languedoc. Intérieur très rustique. Grande cheminée. Plafond à poutres brunes. Large baie au fond — en oblique — donnant sur un chemin creux en contre-bas. Au delà du chemin, on aperçoit, par-dessus une grande vallée, des collines et, au delà encore, les Pyrénées. Mobilier très simple en chêne brut. Aux murs, deux fusils suspendus. Quelques trophées de chasse. Têtes de loup et de sanglier, une vierge en bois peint.

Scène première

JEAN, seul, puis LE PERE BIGORRE

Jean est en scène, le dos tourné au public, et il nettoie un de ses fusils On entend la chanson d'une flûte rustique. La chanson d'abord lointaine se rapproche, accompagnée des sonnailles des chèvres, et l'on aperçoit jusqu'à mi-corps un vieux chevrier, coiffé d'un béret basque, qui passe sur le chemin.

LE PÈRE BIGORRE. — Bonsoir, m'sieur Jean.

JEAN. — Bonsoir, père Bigorre, vous rentrez vos chèvres de bien bonne heure, aujourd'hui?

LE PÈRE BIGORRE. — Dame, monsieur Jean, c'est que je les mène ce soir à Luchon pour la saison des baigneurs, comme à l'habitude. On voyagera la nuit, à la fraîche.

JEAN. — Bon courage, père Bigorre. La route est belle et le ciel est clair. Il ne vous manquera pas une étoile.

LE PÈRE BIGORRE. — Merci, monsieur Jean... Vous êtes un bien bon homme.

Il reprend sa chanson qui s'éteint au loin. Jean, seul, reprend en le sifflotant l'air du chevrier. Un gendarme passe sur le chemin.

Scène II

JEAN, LE BRIGADIER, puis AUBRIN

LE BRIGADIER. — Bonsoir, monsieur Jean.

JEAN. — Bonsoir, brigadier.

LE BRIGADIER, s'arrêtant. — Ah! puisque j'ai l'avantage de vous trouver, monsieur Jean, il faut que je vous avertisse. Les deux frères Cazemajou, qui se querellent pour leur bornage, vont vous demander d'être arbitre entre eux.

JEAN. — Ma foi, s'ils veulent.

LE BRIGADIER. — Je pense bien que vous pourrez

les concilier; vous êtes un homme si estimé, si juste...

JEAN. — Je tâche... Je n'y ai pas de mérite.

LE BRIGADIER. — Oh! tout de même.

JEAN. — Mais non. C'est très facile d'être juste quand on est heureux. Voyez-vous, brigadier, si le roi Salomon avait eu des ennuis d'argent ou des histoires de femmes, peut-être qu'il aurait été aussi injuste que... je ne sais pas, moi... que notre juge de paix!

LE BRIGADIER. — Et c'est pas peu dire! Adieu, monsieur Jean.

JEAN. — Bonsoir, brigadier. (Le brigadier continue sa route et disparaît, Jean siffiote un instant, puis va à la porte de gauche.) Hé, mon père Aubrin! Arrive ici. (Aubrin entre. Il parle avec l'accent du Midi d'une voix rude et gaie.) J'irai à l'affût aux palombes tout à l'heure. Envoie tout de suite le gamin placer les appeaux. Viens-tu avec moi?

AUBRIN. — Hé non!

JEAN. — Mais si, viens donc!

AUBRIN. — Oh! merci à vous... Mais suis pas d'humeur bien courageuse aujourd'hui.

JEAN. — Pourquoi ça?

AUBRIN. — Eh! la Jeanne...

JEAN. — Ta fille? Quoi? On s'est disputé?

AUBRIN. — Hé, elle me donne du mécontentement plus que j'en ai besoin, surtout cette année où il y a déjà la maladie sur les vignes...

JEAN. — Mais qu'est-ce qu'elle a, cette petite?... Elle se porte bien... Elle est jolie fille, instruite. Elle fait tout marcher à la ferme, y compris toi. Ça fera une rude femme. Tu la marieras quand elle voudra.

AUBRIN. — Hé, justement, c'est qu'elle ne veut pas. Elle a refusé plus de cinq partis qui étaient bien honorables, et à ce matin encore, savez-vous qui...

JEAN. — Non...

AUBRIN. — Le chef de gare! Et vous comprenez que ça me convenait, hé?

JEAN. — Tant que ça!...

AUBRIN. — Dame, un monsieur qui a une casquette, un monsieur devant qui tous les trains s'arrêtent, enfin quelqu'un de très conséquent! Faut avoir perdu le jugement pour refuser un chef de gare... Ça n'est pas dans la nature. Alors, je voudrais bien que vous lui causiez un peu et que vous m'en disiez votre sentiment.

JEAN. — Eh bien, envoie-la-moi.

AUBRIN. — Je vais vous l'envoyer... Je te remercie, monsieur Jean.

Scène III

JEAN, puis JEANNE

Jean, resté seul, se met à préparer ses cartouches. Jeanne entre. Elle est coiffée du mouchoir des Béarnaises. Elle tient un panier de raisin qu'elle pose sur une table, et elle s'en retourne sans rien dire. Jean l'arrête au moment où elle va sortir.

JEAN. — Dis donc, Jeanne.

JEANNE, elle aussi, a un léger accent. Elle chante un peu les mots qu'elle dit. — Monsieur Jean?

JEAN. — Qu'est-ce que tu as?

JEANNE. — Mais je n'ai rien, monsieur Jean.

JEAN. — Allons, viens là.

JEANNE, s'approchant. — Voilà, monsieur Jean.

JEAN, lui tapotant le front. — Qu'est-ce qu'il peut y avoir là... sous ce petit foulard?

JEANNE. — Je ne sais pas, monsieur Jean.

JEAN. — C'est étonnant tout de même! Les femmes vous racontent tout lorsqu'on ne leur demande rien — mais pour se rattraper, elles ne vous racontent rien lorsqu'on leur demande quelque chose... Ecoute, ma petite Jeanne. Tu sais que je t'aime beaucoup, comme un grand frère. Tes parents m'ont servi de famille, puisque je n'en ai pas et que je n'en ai jamais eu. Ils vivent à côté de moi sur mon domaine comme s'il était à eux. Eh bien, je ne veux pas que ces braves gens aient de la peine, là.

JEANNE. — Moi non plus.

JEAN. — Pourtant, tu leur en fais.

JEANNE. — Moi! Comment ça?

JEAN. — En refusant de te marier.

JEANNE, d'une voix têtue. — Oh! ça!...

JEAN. — Enfin, si tu ne te maries pas, qu'est-ce que tu comptes faire?

JEANNE. — Eh bien, j'aime mieux vous le dire... Je pense à m'en aller...

JEAN. — Où ça?

JEANNE. — N'importe... à la ville... à Toulouse, où j'ai une tante, la sœur de maman.

JEAN. — Ah! Tu veux voir les Toulousains?... Eh bien, ma petite, dans ce cas-là... ce n'est pas à Toulouse qu'il faut aller, c'est à Paris. Ils y sont tous... dans les places... dans le gouvernement. Tu ne sais donc pas qu'en France, ce sont les Toulousains qui ont succédé à l'Empire?

JEANNE. — Oh! vous pouvez rire.

JEAN. — Allons, c'est un caprice... Ça passera.

JEANNE. — Mais non... Je l'ai cru aussi que ça passerait... Et puis, ça ne passe pas... Je suis bien décidée... Je vous en prie, laissez-moi partir le plus tôt possible sans rien me dire. C'est triste de partir, faut point en parler.

JEAN, gravement. — Ma petite, c'est bête ce que tu veux faire là, et c'est mal. (Il l'entraîne vers le fond et lui montre la vallée.) Regarde ce pays-là... C'est ton pays... Ecoute-le... Si tu ne l'entends pas, tant pis pour toi... Tiens, le vent a tourné... Voilà les nuages qui filent. Toutes les feuilles bougent, elles sont contentes. Les petits toits rouges de Lannemezan se reposent autour du clocher, comme des perdreaux dans un sillon! Et le ciel, comme il est léger! Comme il est gai!... Vois-tu, Jeanne, un ciel comme ça... il n'y en a pas ailleurs...

JEANNE. — Mais vous n'y avez jamais été, ailleurs?...

JEAN. — Ça ne fait rien, j'en suis sûr. Et là-bas, derrière les saules du Pré Mouzu, regarde... quelque chose qui luit... C'est un ruisseau pas plus large que ça... Nous le passions d'un saut quand nous étions petits. C'est la Garonne!

JEANNE. — Oui, monsieur Jean, mais dites donc, elle s'en va, la Garonne, elle s'en va à Toulouse.

JEAN. — Oui, il paraît... Mais aussi, en fait-elle des tours et des détours avant de quitter son val... Elle prend par le plus long, elle gagne du temps. Elle voudrait bien rester ici... elle ne peut pas... Toi, tu peux. Crois-moi, Jeanne, reste ici.

JEANNE. — Non, monsieur Jean, non... Ça me remue quand vous me parlez... enfin quand vous me parlez de ces choses-là. Il ne faut pas me remuer, monsieur Jean.

JEAN. — Mais mauvaise petite fille, tu ne songes pas au vide que fera ton absence ici... dans cette maison où tu travailles comme une abeille.

JEANNE, tristement. — Vous vous figurez ça, monsieur Jean; mais vous ne remarquerez même pas mon départ.

JEAN. — Allons donc!... Et puis, tu ne partiras pas!

JEANNE, doucement. — Si!...

JEAN. — Tu es plus têtue qu'une mule d'Espagne.

JEANNE. — Que voulez-vous?... Il faut que je me change les idées...

JEAN. — Tu en as donc?

JEANNE, vivement. — Non... non...

JEAN, lui prenant la main et la regardant dans les yeux. — Comment s'appelle-t-il?

JEANNE. — Quoi?

JEAN. — Parbleu! Tu es amoureuse.

JEANNE. — Moi! Oh! non, par exemple!... Je ne veux pas que vous me disiez ça... Je ne veux pas que vous croyiez ça... Vous!

JEAN. — Enfin, écoute-moi, le jour où il y aura mari sous roche, je mettrai dans ta corbeille mon moulin de Cantaou, avec les deux jolis champs qui y tiennent.

JEANNE, durement. — Merci... Je ne veux pas.

JEAN. — Pourquoi?

JEANNE. — Parce que...

JEAN. — Tu es fière.

JEANNE. — Des fois...

JEAN. — A ton aise...

Elle remonte.

JEANNE. — Voilà le panier de muscat que vous aviez dit de préparer.

JEAN — Ah! Bien.

JEANNE. — J'ai cueilli le plus beau moi-même. J'ai prévenu Piarou de se tenir prêt pour le porter ce soir chez M^lle^ Coursan.

JEAN. — Je ne t'avais pas dit que c'était pour elle.

JEANNE, dont la figure s'illumine de joie sans que Jean la voie. — Ah! Je pensais. C'est pas pour elle?

JEAN. — Mais si, c'est pour elle...

JEANNE, redevenant sombre. — Voulez-vous voir...

Elle retire les feuilles qui recouvrent le panier et le montre à Jean.

JEAN. — C'est très bien.

JEANNE, replaçant les feuilles. — Elle est jolie, M^lle^ Coursan. Est-ce qu'elle va bientôt retourner chez les sauvages?

JEAN. — Quoi?

JEANNE. — Enfin, chez elle.

JEAN. — Tu es bête, ma petite Jeanne. M^lle^ Georgina est née au Mexique, dans le pays de sa mère, mais son père était de la contrée.

JEANNE. — Il paraît même qu'il a mené une existence, M. Coursan. On dit qu'il a mangé plus de cinq cents moutons avec des femmes.

JEAN. — Et les fermes, et les bois... et le reste... Il n'a laissé à sa femme et à sa fille que le petit château de Labarraque et bien juste de quoi vivre... C'est des gens à plaindre.

JEANNE. — Qui est-ce qui n'est pas à plaindre?

JEAN. — Mais moi.

JEANNE. — Vous avez de la chance. Au revoir, monsieur Jean.

Elle sort.

JEAN. — Bonsoir, mauvaise tête.

Scène IV

JEAN, puis GEORGINA

JEAN, seul, allant à la porte. — Hé, Catherine, ma soupe, un peu vite. (Il va à la fenêtre.) Hé, Piarou, détache-moi Stop. Nous partirons dans un moment. (Il va prendre des cartouches pour les ranger dans sa gibecière.) C'est mal serti, ça. Pour une fois que je ne les fais pas moi-même...

Catherine entre, portant un bol de soupe.

JEAN, humant. — Hum! Ça, c'est de la belle soupe. (Il s'attable et se met à manger.) Pour sûr, j'ai de la chance!

Catherine sort. Jean mange. Georgina apparaît sur le seuil, en costume de bicyclette.

GEORGINA, entrant. Elle parle avec un très léger accent roumain. — Bonjour, mon voisin.

JEAN, se levant. — Mademoiselle Georgina! Du diable si je m'attendais à vous voir aujourd'hui par ici! Et même j'allais vous envoyer ce beau panier de muscat.

GEORGINA. — Oh! tant de fois merci... J'aime parce que le muscat c'est du raisin de France, mais on dirait qu'il a gardé un goût... enfin, comme un accent étranger. Il est comme moi.

JEAN. — Je lui en fais bien mes félicitations.

GEORGINA. — Oh! ne soyez pas thuriféraire... Les compliments j'ai en grippe. Dites, je ne vous dérange pas?

JEAN. — Pas du tout... Je mangeais ma soupe...

GEORGINA. — Parce que je viens vous demander quelque chose. (Elle regarde l'écuelle.) Oh! cela semble une pâtée!

JEAN. — Dame, la cuiller doit tenir debout dans l'écuelle. Sans cela, la soupe n'est pas bonne.

GEORGINA, plantant la cuiller. — Elle est bonne! Alors, vous ne voulez pas me donner une chaise?

JEAN. — Oh! pardonnez-moi. D'où arrivez-vous?

GEORGINA. — De Saint-Bertrand. (Elle s'assied.) Ouf!... Je suis cuite, je suis une pauvre petite chose cuite.

JEAN. — Aussi, on ne pédale pas sur les routes par un soleil comme ça!

GEORGINA. — Il fallait bien. Nous avions réunion à la Côte avec le couvreur et le charpentier pour le toit de notre grange qu'il faut refaire. J'ai mesuré et disputé avec eux une heure, et alors je viens pour vous montrer le devis qu'ils m'ont fait. J'ai peur qu'ils nous volent. Oh! pas beaucoup, c'est des braves gens, mais enfin qu'ils volent un peu comme volent les braves gens. Regardez.

Elle lui tend un plan.

JEAN. — A votre service... (Il lit.) *Démolition... Charpente...*

GEORGINA. — Il y a deux chevrons à remplacer.

JEAN. — Cent trente francs. Rien à dire.

GEORGINA. — Mais les tuiles, regardez. Le couvreur est implacable pour les tuiles. Faut-il vraiment si terriblement de tuiles?

JEAN. — C'est exagéré. On peut en utiliser beaucoup de vieilles... Voulez-vous que nous allions regarder cela ensemble?

GEORGINA. — Oh! oui. Cela me sera si serviable! Je fais ce que je peux, mais, je vous assure, je ne suis pas au bal avec ma petite métairie sur les bras. Enfin, il faut...

JEAN. — Vous, vous êtes une brave petite personne.

GEORGINA. — Oui, mais qui a si soif!

JEAN. — Je vais envoyer à la source.

GEORGINA. — Non, je ne sais pas attendre. Donnez l'alcarazas.

JEAN. — Attendez... Un verre.

GEORGINA. — Non... Ah! que vous êtes complexe! Je sais boire comme les dames de la campagne. (Elle boit et s'inonde.) Ah! Je suis toute mouillée. (Pour

s'essuyer elle ôte la rose qui est à sa ceinture et la jette sur la table.) Que vous êtes maladroit!

JEAN. — Comment, moi?

GEORGINA. — Oui, vous êtes plus maladroit qu'une tortue.

JEAN. — Une tortue?

GEORGINA, riant. — Ne vous étonnez pas. La maman dit toujours comme ça.

JEAN. — Et comment va-t-elle, la maman?

GEORGINA. — Oh! Elle est contente! Elle a reçu de Bucarest un grand panier rempli de confitures faites avec les roses de son pays. Alors, elle est depuis trois jours enfermée dans sa chambre, les rideaux fermés, avec des bougies et des éventails... Elle fume des cigarettes, elle chante des prières et elle mange des confitures de roses. Je l'aime bien.

JEAN. — Pauvre femme!

GEORGINA. — Ne dites pas... Elle est très heureuse à cause d'une chose: elle dort presque tout le temps.

JEAN. — Vraiment?

GEORGINA. — Oh! Elle a toujours dormi presque tout le temps. Autrefois, quand nous étions riches, en Roumanie, que nous avions des jardins, des chevaux, et toujours au moins dix invités à dîner, elle dormait. Et alors, elle était aussi heureuse que si elle avait été pauvre. Maintenant que nous sommes médiocres, seules toutes les deux dans notre petite maison, elle dort encore. Alors, elle rêve et elle est aussi heureuse que si elle était riche...

JEAN — Et pendant ce temps, vous courez au soleil, vous vérifiez des comptes... Savez-vous, c'est très joli quand on est si petite d'être énergique comme ça!

GEORGINA. — Oh! Je le suis aujourd'hui, hier aussi j'étais et mardi... Mais lundi j'étais un chiffon... un chiffon triste.

JEAN. — Pas possible!

GEORGINA. — C'est qu'il y a des moments où j'aimerais posséder encore des jardins, des musiques, des lumières, comme autrefois... et où, ma foi, pour les ravoir, il me semble que je serais capable de faire des choses... des choses pas du tout recommandables!... Oh! mais c'est des petits moments, des tout petits moments.

Elle se lève et traverse la scène.

JEAN. — Vous êtes comme votre mère, de temps en temps vous auriez envie de faire un beau rêve...

GEORGINA. — Oui, mais sans dormir.

JEAN. — Oh! Vous êtes ambitieuse... C'est dangereux... Il ne faut pas.

GEORGINA. — Vous croyez? Alors, vous qui êtes si sage, conseillez-moi pour la vie comme pour les tuiles. Comment faut-il être?

JEAN. — Vous m'embarrassez beaucoup. Je suis une espèce de paysan, moi. J'ai toujours vécu ici, parmi des gens qui sont presque aussi simples que des choses. La personne avec qui j'ai le plus causé c'est mon chien... Mais il y a une chose dont je suis sûr.

GEORGINA. — Laquelle?

JEAN. — C'est qu'il faut être content!

GEORGINA. — Content?

JEAN. — Oui, il faut être bons amis avec la vie. Elle n'est pas si méchante qu'on dit. Il y a du vilain temps, bien sûr, mais il y a des éclaircies. C'est à ce moment-là qu'il faut aller se promener. Seulement, la plupart des gens ont la manie de sortir quand il pleut. Alors, ils se mouillent. C'est de leur faute. Chaque chose en son temps, chaque homme à sa place. On doit faucher le foin quand il est haut, le blé quand il est mûr et accoster le bonheur quand il passe par là.

GEORGINA. — Et s'il ne passe jamais?

JEAN. — Il passe toujours.

GEORGINA. — Mais comment savoir que c'est lui? Si, comme vous dites, je l'accoste et puis que ce soit quelqu'un d'autre... Enfin, ce jour-là, je viendrai vous demander.

JEAN. — Et je vous dirai mon sentiment droit comme je le pense.

GEORGINA. — Je le crois. J'ai une grande quantité d'estime pour vous. Vous êtes un brave homme sans détours, sans corridors.

JEAN. — Merci.

GEORGINA. — Et pourtant, quelquefois, j'ai pensé qu'il se cachait en vous une mystérieuse chose.

JEAN. — Mon Dieu, peut-être, mais, si vous le voulez bien, n'en parlons pas. J'aime mieux.

GEORGINA. — C'est une tristesse?

JEAN. — Ah! non!

GEORGINA. — Vrai?

JEAN. — Si c'était une tristesse, il me semble que je vous la dirais.

GEORGINA. — Ce n'est pas. Tant mieux! Je ne demande pas plus. L'amitié vraie n'est pas curieuse. Et je suis votre amie.

Elle lui tend la main.

Scène V

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE, entrant. — Je vous demande pardon, monsieur Jean... Piarou vous fait dire quil est temps de partir, ou bien que la palombe sera branchée.

GEORGINA. — Qu'est-ce que c'est, la palombe?

JEANNE, sèchement. — C'est un oiseau de chez nous, mademoiselle.

GEORGINA. — Oh! Allez, je ne veux pas abîmer votre chasse. Moi aussi, je pars. Je vais me promener jusqu'à Saint-Bertrand. Maintenant, il fait frais sur la route. Et déjà, tenez, je commence à suivre votre conseil.

JEAN. — En quoi?

GEORGINA. — Je suis contente. A bientôt?

JEAN. — A bientôt. (Elle sort.)

JEAN. — A bientôt. (Elle sort. Jean va à la fenêtre et siffle son chien.) Hé là! Stop! Arrive!... (Le chien saute par la fenêtre. Jean prend son fusil, sa gibecière, et remonte.) Viens-nous-en, mon vieux. N'est-ce pas que la vie n'est pas mauvaise? En route. Bonsoir, Jeannette.

Il sort. Jeanne le regarde partir, va à la fenêtre, puis se met à ranger la pièce. Sur la table, elle trouve la rose qu'y a laissée Georgina. Elle la regarde, fait un mouvement vif pour la jeter, puis s'arrête, va prendre un verre, le remplit d'eau et y met la fleur qu'elle pose sur la table. On entend au dehors le bruit d'une automobile qui s'approche et s'arrête. Elle va à la fenêtre. On entend les chiens aboyer. Larzac et Charmeuil entrent. Costumes d'auto très élégants.

Scène VI

LARZAC, CHARMEUIL, JEANNE

Charmeuil, sitôt entré, s'écroule sur une chaise.

LARZAC. — Bonjour, ma petite. M. Jean Bernard, je vous prie?

JEANNE. — C'est bien ici, monsieur.

LARZAC. — Il est là?

JEANNE. — Non, monsieur.

LARZAC. — Ah!... Diable... Non, j'aime mieux ça... Quand rentrera-t-il?

JEANNE. — Ah! pas avant trois heures d'ici. Il est allé à l'affût.

LARZAC. — Trois heures! Diable, c'est embêtant. (A Charmeuil.) Hein, Charmeuil?

CHARMEUIL. — Oh! moi, mon vieux...

LARZAC, à Jeanne. — Mais, dites-moi, il y a bien ici un régisseur, un homme d'affaires. Comment s'appelle-t-il donc?

JEANNE. — Aubrin.

LARZAC. — C'est ça.

JEANNE. — C'est mon père, monsieur. Justement, le voilà.

Aubrin entre. Jeanne sort, emportant l'écuelle.

Scène VII

LARZAC, CHARMEUIL, AUBRIN

LARZAC. — Bonjour, mon brave ami. C'est vous le père Aubrin, le frère de l'ancien curé de Lannemezan?

AUBRIN. — Oui, monsieur, c'est même lui qui m'a fait entrer ici. Il y aura dix ans à la Saint-Roch qu'il est défunt.

LARZAC. — Ah! Et comment s'appelle son successeur?

AUBRIN. — L'abbé Jocasse, monsieur.

LARZAC. — Dites-moi, votre maître est en bons termes avec lui?

AUBRIN. — Oh! M. Jean a de bons termes avec tout le monde, bêtes et gens. Le curé et lui, c'est une paire d'amis.

LARZAC. — Parfait!... (A Charmeuil.) Hein?

CHARMEUIL. — Oh! moi, mon vieux...

LARZAC. — Mon ami, vous allez me rendre un service. Le presbytère n'est pas loin d'ici, je crois?

AUBRIN. — Oh! nous sommes mitoyens par le jardin.

LARZAC. — Eh bien, voulez-vous avoir l'obligeance de prier M. l'abbé Jocasse de venir ici tout de suite?

AUBRIN. — Bien, monsieur, j'y vais. Je le trouverai sans doute à sa vigne. Il y est aussi souvent qu'à l'église.

LARZAC, lui donnant un louis. — Tenez, mon brave, pour votre peine.

AUBRIN. — Merci, monsieur... (Il remonte en regardant dans sa main. A part.) Un louis de vingt francs pour aller chercher un curé! Et dire qu'il y a des gens qui veulent les supprimer!

Il sort.

Scène VIII

LARZAC, CHARMEUIL

LARZAC. — Au fond, j'aime beaucoup mieux ça, beaucoup mieux... Pas ton avis?

CHARMEUIL. — Oh! moi, mon vieux...

LARZAC. — Quoi? Oh! moi, mon vieux! Tu ne sais plus dire que ça!

CHARMEUIL. — Oh! Ecoute, Fernand, tu ne tiens pas assez compte de l'état où je suis... En ce moment, mon vieux, tu me demanderais le nom du président du Jockey, je ne pourrais pas te répondre. Je suis claqué!

LARZAC. — Quoi... pour une promenade en auto?

CHARMEUIL. — Tu appelles ça une promenade, huit cent cinquante kilomètres, presque d'une traite! Et ce soleil! Fernand, tu ne tiens pas assez compte du soleil.

LARZAC. — Quelle loque!

CHARMEUIL. — Non! Quand je songe à ces deux journées, c'est effrayant! Avant-hier, à deux heures du matin, tu arrives au club. Je te dis: « D'Epernon vient de lever trois mille louis à la première table. Il passe la main. Il y a une suite admirable à prendre. » Tu me réponds: « Je m'en fous, va faire ta valise; nous partons dans trois heures pour le Languedoc. » Je ne savais pas où c'était, moi, le Languedoc! Je croyais que c'était tout près de Paris. Et puis, va te promener! C'est en Espagne!

LARZAC. — Eh bien, il ne fallait pas venir.

CHARMEUIL. — Est-ce que je pouvais? Moi, je te suis dans la vie. Voilà vingt ans que je te suis... Tu n'es plus d'un âge où je puisse changer mes habitudes.

LARZAC. — Pauvre vieux... Je te remercie tout de même... Tu es un ami... Tu m'as toujours donné la moitié de tes joies. En échange, je t'ai toujours donné la moitié de mes embêtements. Ça ne s'oublie pas.

CHARMEUIL. — C'est vrai. Allons, je ne t'en veux plus. Je me résigne... Seulement, je me demande à quoi je vais passer mon temps ici.

LARZAC. — Tu te promèneras. Tu apprendras le patois. Ça renouvellera ta conversation.

CHARMEUIL. — Charmant! Enfin, promets-moi, au moins, que nous ne nous éterniserons pas.

LARZAC. — Je te le promets... Mais je t'assure que j'avais besoin de t'avoir ici, près de moi, au seuil de tout ce qui se prépare.

CHARMEUIL. — N'aie pas peur... Je ne te quitte pas.

LARZAC. — Merci. Ah! voilà le curé. Fiche-moi le camp.

CHARMEUIL. — Hein?

LARZAC, le forçant à se lever. — Oui. Je tiens à être seul avec lui.

CHARMEUIL. — Mais, où aller?

LARZAC. — N'importe où: sur la route!

CHARMEUIL. — Je vais m'ennuyer!

LARZAC. — Mais non... Tu ne seras pas seul, il y a des moustiques. Allons, va-t'en.

Le curé apparaît.

CHARMEUIL, sortant. — Je n'aime pas le Languedoc.

Il salue le curé et sort.

Scène IX

LE CURÉ, LARZAC

LARZAC. — Entrez, monsieur le curé. Entrez.

LE CURÉ. — Oh! je vous demande pardon. Je ne pensais pas avoir affaire à un monsieur aussi... monsieur; je n'ai pas pris le temps de me rapproprier. J'étais dans mon cellier à faire un coupage...

LARZAC. — Comment, monsieur le curé, vous tripotez votre vin?

LE CURÉ. — Oh! je ne le tripote pas, monsieur, je l'arrange. Et puis, ne faut-il pas que le vin de la cure soit le meilleur de la commune? C'est l'intérêt du bon Dieu. Mais je vous fais perdre votre temps. A quoi dois-je l'honneur?

LARZAC. — A vrai dire, monsieur le curé, c'est M. Jean Bernard que je viens voir. Mais il est absent en ce moment.

LE CURÉ. — Ah! C'est regrettable.

LARZAC. — J'arrive de Paris, tout exprès, pour lui parler de choses graves.

LE CURÉ. — C'est un grand voyage. Vous êtes sans doute de ses amis?

LARZAC. — Je ne le connais pas.

LE CURÉ. — Alors?

LARZAC. — C'est mon fils.

LE CURÉ, effaré. — Oh!

LARZAC, d'une voix plus émue. — Je vous demande pardon, monsieur le curé... mais c'est la première fois que je prononce ce mot-là. Alors, n'est-ce pas?... Enfin, vous comprenez?... (Avec beaucoup d'émotion.) C'est mon fils.

LE CURÉ. — Vous êtes donc?

LARZAC. — Le comte de Larzac, oui, monsieur le curé... Je vois que vous êtes au courant... C'est par lui?

LE CURÉ. — Oh! non. M. Jean n'a jamais prononcé votre nom devant moi. Je ne crois pas qu'il l'ait prononcé devant personne.

LARZAC. — Pas une seule fois?

LE CURÉ. — Pas une seule fois.

LARZAC. — Ah!

LE CURÉ. — Si je connais votre nom, monsieur, c'est que mon prédécesseur a cru devoir m'en confier le secret. J'ai appris également que M. l'abbé Aubrin était un ancien ami de votre famille, que vous lui aviez donné la mission de veiller sur Jean, de l'élever, que, d'après vos ordres, il avait acheté pour lui ce beau domaine. Voilà tout ce que je sais, monsieur... tout ce que j'avais à savoir...

LARZAC. — Oui, je vois... Monsieur le curé, soyez sincère: avouez que je vous dégoûte.

LE CURÉ, effaré. — Mais, monsieur...

LARZAC. — Avouez que je vous dégoûte.

LE CURÉ. — Que dites-vous là, monsieur? Mais pas du tout!

LARZAC. — Allons donc!... Vous dites cela par indulgence, par politesse, parce que vous vivez dans la société des saints, des séraphins, un milieu très correct.

LE CURÉ. — Oh! monsieur...

LARZAC. — Mais oui... Mais si vous descendez un peu en vous-même, monsieur le curé, vous direz certainement, en remontant: « Ce bonhomme-là est peut-être un bon bougre, mais c'est une espèce de polichinelle! »

LE CURÉ. — Mais...

LARZAC. — Et si vous ne vous le disiez pas, monsieur le curé, c'est que vous n'auriez pas pour deux sous de jugement, car c'est précisément ce que je suis: un bon bougre et une espèce de polichinelle.

LE CURÉ. — Monsieur, je ne me permets pas de juger mon prochain. Comme ça je puis toujours l'aimer. Donc, si vous le voulez bien, je ne vous juge pas, et je vous aime...

LARZAC. — Merci, mais, enfin, vous avez bien une opinion sur moi?

LE CURÉ. — C'est un peu tôt, monsieur. Tout au plus exprimerai-je le regret respectueux que Jean ne soit pas le fruit d'un légitime mariage.

LARZAC. — Evidemment, ce serait plus simple. Il aurait été plus simple aussi que je n'aille pas le 22 janvier 1877 à l'Elysée...

LE CURÉ. — A l'Elysée?... La demeure du gouvernement?

LARZAC. — Oui. Nous y allions dans ce temps-là. Un soir, le maréchal avait convié à dîner l'élite de la société royaliste. M^lle^ Lucienne Pavie, de la Comédie-Française, vint ensuite jouer un acte des *Jeux de l'amour*... Ah! si vous l'aviez vue, monsieur le curé, dans les *Jeux de l'amour!*

LE CURÉ. — Il y a peu d'apparence, monsieur, qu'un pareil spectacle eût pu m'être offert.

LARZAC. — Quelle grâce! Quelle allure! Quel coup d'éventail! Elle était dans le Marivaux comme chez elle. Moi, j'avais vingt-deux ans... Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que j'étais à vingt-deux ans. A la fin de la soirée, M. le duc Decazes me dit, comme avec un regret: « Jeune homme, la République vous charge de reconduire M^lle^ Pavie jusque chez elle. » J'obéis. Je lui tendis son manteau. Elle me tendit un sourire. Je l'accompagnai jusqu'à sa voiture. J'y montai. J'y suis resté quatre ans! Quatre années délicieuses... Voilà ce que c'est que d'aller à l'Elysée. N'y allez jamais, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Oh! je n'en ai guère envie...

LARZAC. — Ce fut une passion folle et charmante... Mon plus joli souvenir... Celui-là, le temps n'en a rien fané... Ah! J'en souhaite un comme cela à tous vos paroissiens.

LE CURÉ. — Je vous en prie, monsieur, ne leur souhaitez rien!

LARZAC. — Je dois vous dire, monsieur le curé, que j'essayai de me conduire en honnête homme. Après la naissance de Jean, je proposai à sa mère de l'épouser...

LE CURÉ. — Excellente proposition, monsieur.

LARZAC. — Ce ne fut pas son avis. Elle avait de la raison jusque dans l'amour. Elle me répondit par un billet, un petit billet que je vois encore, et qui ne contenait que cette phrase: *Vous m'offrez le mariage, mon ami, vous ne m'aimez donc plus?*

LE CURÉ. — En vérité, je ne comprends pas très bien.

LARZAC. — Vous ne comprenez pas? Voyons, monsieur le curé, vous connaissez la vie, pourtant?

LE CURÉ. — Oh! je connais la vie de Lannemezan.

LARZAC. — Evidemment, ce n'est pas tout à fait la même.

LE CURÉ. — Et cette dame, n'est-ce pas, mourut...

LARZAC. — Lorsque le petit avait deux ans. J'eus un très grand, un très profond chagrin, et, quoi qu'il m'arrive dans la vie, je n'en aurai jamais qui vaille celui-là...

LE CURÉ. — Voilà de bons sentiments. Vous en avez, je le vois. Ils sont mêlés avec d'autres, mais lorsqu'on trouve de bons sentiments, même mêlés avec d'autres, il faut encore bénir le Seigneur. Pourtant il y a une chose qui me tarabuste bien de votre part: comment, monsieur le comte, avez-vous pu rester vingt-deux années sans revoir votre fils?

LARZAC. — Parbleu! Vous avez bien raison de me demander cela! Ce sont les circonstances qui l'ont voulu. A vingt ans, j'étais attaché d'ambassade. En ce temps-là, la diplomatie jouait encore un rôle, elle servait à quelque chose, elle pouvait provoquer une guerre... Nous n'étions pas des inutiles... Quelques semaines après la mort de Lucienne, j'acceptai un poste à Tokio. Avant de partir, je confiai l'enfant à l'abbé Aubrin et j'assurai son avenir. Je restai huit ans sans rentrer en France. Puis, j'occupai d'autres fonctions, ne faisant que traverser Paris, bousculé, affairé. Je n'y revins définitivement qu'il y a treize ans...

LE CURÉ. — Eh bien, n'auriez-vous pu, à ce moment-là, reprendre l'enfant?

LARZAC. — Qu'est-ce que vous dites, monsieur le curé? C'est vous qui m'auriez conseillé de mêler ce petit à une vie d'inconduite et de libertinage?

LE CURÉ. — Dieu m'en garde! Mais, cependant, vous auriez peut-être pu ne pas mener ce genre d'existence... Etait-il indispensable?

LARZAC, avec conviction. — Indispensable, monsieur le curé! N'en doutez pas, j'ai pris le parti le plus sage, en tenant jusqu'ici mon fils à l'écart de ma vie.

LE CURÉ. — Jusqu'ici, dites-vous? Votre intention serait donc, désormais...?

LARZAC. — Oui, monsieur le curé... J'ai décidé de reprendre Jean auprès de moi et d'être pour lui le meilleur et le plus respectable des pères.

LE CURÉ. — Ah! monsieur, voilà une bonne parole... Combien je vous félicite!... Mais, cependant...

LARZAC. — Quoi?

LE CURÉ. — Vous ne craignez donc plus pour votre fils les dangers de votre exemple?

LARZAC. — Pour qui me prenez-vous? Je suis très moral, comme la plupart des débauchés. Si j'ai arrêté la décision dont je viens de vous faire part, c'est qu'il vient de se produire dans ma vie un fait considérable.

LE CURÉ. — Lequel?

LARZAC. — Je dételle.

LE CURÉ, sans comprendre. — Vous dételez?

LARZAC. — Oui, monsieur le curé. Je renonce aux femmes, à toutes les femmes, d'une façon irrémédiable, définitive.

LE CURÉ. — Ah! Quelle bienheureuse nouvelle!... Pardonnez-moi... Je ne vous avais pas compris tout de suite: « Je dételle », parce que je ne suis pas très familier avec le patois de Paris. Ah! Je suis heureux, profondément heureux... Et je ne vous dirai qu'un mot, monsieur le comte: *Hosanna!*

LARZAC. — Si vous voulez.

LE CURÉ. — Et vous êtes bien sûr de votre fermeté?... L'esprit de sacrifice est bien en vous?

LARZAC. — Il y est comme chez lui, monsieur le curé. Voyez-vous, pour un homme de ma sorte, ce qui est difficile, et ce qu'il convient de soigner, c'est la sortie. Je m'étais toujours juré que je la réussirais. J'avais ma parole. Je la tiens. Une belle retraite, c'est une dernière victoire. Et je resterai digne de la vie admirable qui a été la mienne.

LE CURÉ, avec réserve. — Admirable!... C'est-à-dire...

LARZAC, avec autorité. — Je vous demande pardon, monsieur le curé! Ce n'est pas le moment où je la quitte que je choisirai pour en dire du mal.

LE CURÉ. — Enfin, il n'importe, puisque la Providence est enfin intervenue.

LARZAC. — Oui, samedi dernier, à six heures...

LE CURÉ. — Quelle précision!

LARZAC. — A vrai dire, elle intervint sous l'apparence imprévue et charmante d'une petite femme... une petite femme ravissante, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Quoi?

LARZAC. — La Providence sait tout. Elle savait donc que c'était le seul moyen d'entrer chez moi...

LE CURÉ. — Mais je ne comprends pas bien...

LARZAC. — C'est un peu délicat à vous expliquer, mais je ne peux plus rien vous cacher, moi, qu'est-ce que vous voulez? Je vous aime beaucoup. Je ne vous connaissais pas il y a une heure, et maintenant il me semble que vous êtes mon meilleur ami. Voilà ma nature, tenez, la voilà. Et ça vous expliquera bien des choses... C'est effrayant ce que je m'emballe. Sur vous, évidemment, c'est pain bénit. Mais fichtre! Je ne suis pas toujours si bien tombé.

LE CURÉ. — Vous m'honorez, monsieur. Je vous remercie... Vous m'intimidiez beaucoup tout à l'heure... Mais, moi aussi, je me sens maintenant tout à fait à l'aise... Vous disiez donc que cette... cette petite... dame...?

LARZAC. — Je l'avais rencontrée aux courses... Une taille cambrée, des yeux gais, un joli pied, enfin... la petite femme!... Je la montre à Charmeuil, en lui disant: « Est-ce que? » Il me répond: « Parbleu! » Je la suis, n'est-ce pas?

LE CURÉ. — Oh!

LARZAC. — Je lui donne rendez-vous pour le lendemain. Elle arrive à cinq heures. Elle ôte son écharpe. Je l'embrasse dans le cou. Qu'est-ce que vous auriez fait, à ma place? (Tête du curé.) Et alors, savez-vous ce qui se passe? Cette petite mâtine se met à rire! Elle ne s'arrêtait plus. Je lui demande ce que ça signifie. Au lieu de répondre, elle me prend par la main, elle me conduit à la cheminée et, me montrant ma tête dans la glace, elle me dit: « A votre âge! » Et le terrible, c'est qu'elle m'a dit cela avec gentillesse, avec douceur, comme avec regret... C'est cela qui m'a fait comprendre qu'elle avait raison. J'ai fait rire une femme, monsieur le curé, je n'en ferai pas rire deux.

LE CURÉ, attendri. — Mon pauvre monsieur.

LARZAC. — Le soir de ce jour-là, je sortis seul. J'entrai aux Ambassadeurs, j'allumai un cigare. Une grosse dame déferla sur la scène et se mit à chanter: *Nous avons tous eu vingt ans.* Je me sentis sombrer dans cette mélancolie affreuse qui est l'attrait irrésistible du café-concert. Je me levai. Mon cigare était éteint. Je ne le rallumai pas. La vie me semblait vide et sans goût. Le refrain que je venais d'entendre m'obsédait. Comment une chose si bête a-t-elle pu me causer un tel trouble?... Je pensai à mes vingt ans... puis je pensai à ceux d'un autre qui les avait eus loin de moi, sans moi, un autre que j'avais quitté, un pauvre petit, et qui était devenu un pauvre grand! Le lendemain, je partais pour Lannemezan. Ah çà! pourquoi pleurez-vous, monsieur le curé?

LE CURÉ. — Et vous, monsieur?

LARZAC. — Moi?

LE CURÉ. — Oh! n'en ayez pas de honte, monsieur. Votre histoire me prouve une fois de plus que les voies de la grâce sont impénétrables et que Dieu est sur tous les chemins.

LARZAC, avec émotion. — Parlez-moi de Jean.

LE CURÉ. — Bien volontiers.

LARZAC. — Il doit être grand, maintenant.

LE CURÉ. — Mais, monsieur... il a près de vingt-cinq ans.

LARZAC. — C'est vrai... Je vous demande pardon... Seulement, pour moi, n'est-ce pas, il a... il a...

LE CURÉ. — Il a trois jours.

LARZAC. — Avant tout, une chose: est-il heureux?

LE CURÉ. — Très heureux.

LARZAC. — Vraiment?

LE CURÉ. — Vraiment!...

LARZAC. — Oh! quelle joie vous me donnez là, monsieur le curé... J'avais si peur d'être obligé d'avoir des remords... Et ça m'embêtait! Parce que moi, qu'est-ce que vous voulez... Je ne suis pas doué pour les remords.

LE CURÉ. — Jean vit ici d'une façon très simple... C'est l'homme le plus loyal, le plus droit que je connaisse... Tout le pays l'aime, le respecte, l'écoute...

LARZAC. — Mais alors, il pourrait être député s'il voulait?

LE CURÉ. — Oh! il vaut mieux que ça, monsieur...

LARZAC. — Mais dites-moi... comment est-il?

LE CURÉ. — C'est un fort bel homme...

LARZAC. — Est-ce qu'il me ressemble?

LE CURÉ. — Oh! pas du tout!

LARZAC. — C'est bien fait pour moi.

LE CURÉ, après un temps. — Que tout cela est singulier, monsieur!

LARZAC. — Quoi donc?...

LE CURÉ. — Notre conversation! Un père demandant à un étranger de lui décrire l'aspect de son fils! Quand je pense que vous auriez pu le rencontrer sur la route — que vous l'avez peut-être rencontré — que vous auriez pu lui demander le chemin de sa maison sans savoir que c'était lui...

LARZAC. — Oui, en effet... Mais sapristi, c'est très triste, monsieur le curé, ce que vous me racontez là. Qu'est-ce qui vous prend? Maintenant... un point plus délicat... les femmes?

LE CURÉ. — Les femmes?

LARZAC. — Oui... Les femmes et Jean?... Sa vie sentimentale?

LE CURÉ. — Je ne sais rien sur ce sujet, monsieur.

LARZAC. — Allons donc... Ne me faites pas de cachotterie.. Il a bien dû vous confier un tas de petites choses... Quand ce ne serait qu'en confession...

LE CURÉ, se levant, épouvanté. — Que dites-vous là? D'ailleurs, à mon grand regret, Jean n'est point pratiquant.

LARZAC. — Ah! Je n'aime pas ça... Tel que vous me voyez, monsieur le curé, j'ai toujours eu de la religion... Je n'ai jamais manqué la messe... Il m'est arrivé d'y entrer à sept heures du matin, après une nuit blanche, complètement décavé, en habit, un peu fripé, c'est possible, mais toujours croyant.

LE CURÉ. — Dieu vous en tiendra compte à votre dernière heure, monsieur.

LARZAC. — J'en suis sûr! (Il serre la main du curé.) Passons... C'est curieux, monsieur le curé, j'aurais bien parié que ce garçon-là... avait quelque chose comme un sentiment...

LE CURÉ. — Oh! je suis certain du contraire.

LARZAC. — Pas moi.

LE CURÉ. — Qu'est-ce qui peut vous donner à croire?

LARZAC. — Presque rien...

LE CURÉ. — Quoi?

LARZAC. — Cette rose...

LE CURÉ. — Cette rose?

LARZAC. — Oui, cette rose... toute seule dans ce vase...

LE CURÉ. — Oh! monsieur le comte, qu'est-ce que cela prouve? Il m'arrive à moi-même de recevoir d'un de mes paroissiens et d'avoir sur mon humble table un bouquet dans un vase...

LARZAC. — Il y a un abîme, mon cher curé, un bouquet c'est un cadeau... une fleur c'est un souvenir... Vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'il y a de l'amour autour de cette fleur-là. Enfin, nous verrons bien. (Le coucou sonne.) Six heures déjà...

LE CURÉ. — Il ne tardera pas à rentrer.

LARZAC, se promenant avec agitation. — Oui... oui... Oh! je ne suis pas fier, allez. Je passe pourtant pour avoir de l'estomac... Mais quand je pense que, dans un instant, mon fils va entrer là, que je vais le voir pour la première fois, qu'il va... naître pour moi... J'éprouve une émotion... une émotion... Tenez, monsieur le curé, avez-vous jamais pris une banque de mille louis?

LE CURÉ. — Quoi?

LARZAC. — Oui, évidemment. Dans vos réunions de curés vous ne pouvez prendre que de toutes petites banques. Enfin, tout ce que j'ai ressenti jusqu'ici n'est rien à côté de ce que j'éprouve en ce moment... Ma parole, il me semble que j'ai peur.

LE CURÉ. — Moi aussi, j'ai peur.

LARZAC. — Vous dites?

LE CURÉ. — Oui, je ne puis m'empêcher de redouter cette rencontre si soudaine... si imprévue...

LARZAC. — Ah!

LE CURÉ. — Ce heurt, cette surprise, c'est incertain, c'est dangereux. Que va-t-il se passer? Un mot de trop... ou un mot de pas assez, peut compromettre tout l'avenir.

LARZAC. — Oui, peut-être... Mais alors, que faire?

LE CURÉ. — Eh bien, si j'osais... Je vous donnerais un conseil.

LARZAC. — Donnez.

LE CURÉ. — Ce serait de ne pas courir ce danger...

LARZAC. — Comment cela?

LE CURÉ. — En me laissant le soin de lui annoncer votre retour et votre résolution. Il est fort possible qu'il accepte tout cela très simplement. C'est ce que j'espère. Mais il peut en être tout autrement. Et, alors, laissez-moi le temps de l'éclairer, de l'adoucir... Je vous en prie, fiez-vous à moi... Repartez pour Paris. Il ira vous rejoindre dans trois jours, au plus tard, je m'y engage.

LARZAC. — Mais, songez à ce que vous me demandez?

LE CURÉ. — J'y songe. Pardonnez-moi d'insister. Je crois, je sens qu'il le faut. Votre fils, monsieur le comte, est bien différent de vous. Il n'a pas votre esprit séduisant et un peu... hâtif. Et puis, vous ne quittez, monsieur, que des choses qui, déjà, vous ont un peu quitté elles-mêmes. Vous ne renoncez qu'à une existence de plaisir. Lui doit renoncer à une existence de labeur. On s'y attache davantage. Croyez-moi, mon conseil est sage. Allez attendre Jean à Paris.

LARZAC, après un temps. — Eh bien, oui, monsieur le curé, vous avez raison. Je vous obéirai, mais c'est long, trois jours...

LE CURÉ. — Vous trouvez?

LARZAC. — Oui, je trouve... maintenant!

LE CURÉ. — Tant mieux. Je vais aller au devant de lui. Nous reviendrons ensemble. Je lui parlerai de vous en descendant la vallée. Le soir tombe. C'est une bonne heure. Il y a de la douceur dans les âmes.

LARZAC. — Vous êtes un brave homme, monsieur le curé. Voyez-vous, je ne vous remercierai jamais assez... Vous venez de me rendre une jeunesse.

LE CURÉ. — Ciel!

LARZAC. — Rassurez-vous, ce n'est pas la mienne... Tenez, monsieur le curé, il faut que je vous embrasse.

Il l'embrasse au moment où il sort.

LE CURÉ. — Adieu, monsieur...

Il sort.

LARZAC redescend, et regarde autour de lui avec une émotion croissante. Il va à la cheminée, caresse le vieux fusil qui y est suspendu, touche la veste de chasse usée qui pend à un clou. — Pauvre petit! (Puis il revient à la table. Il ouvre machinalement un agenda qui s'y trouve et il lit.) *Dépenses de la ferme, Dimanche 27 juin. Rentré les foins du Pré Mouzu. Loué trois journaliers à cinquante sous, deux chevaux de renfort à trente-cinq sous.* (Il s'interrompt et referme le livre.) 27 juin... C'était le Grand Prix... Pauvre petit! (Il va à la porte et appelle au dehors.) Charmeuil... Charmeuil!... Es-tu prêt?

Scène X

LARZAC, CHARMEUIL

CHARMEUIL, arrivant avec la tête d'un homme réveillé en sursaut. — Quoi? quoi? qu'est-ce qu'il y a?

LARZAC, allant à la fenêtre. — Dépêche-toi, nous repartons.

CHARMEUIL, apparaissant. — Quoi, nous repartons? Comment, nous repartons? Pour où repartons-nous?

LARZAC. — Pour Paris.

CHARMEUIL. — Pour Paris? Mais c'est bouffon, c'est sinistre!

LARZAC. — Dis à Justin de faire son plein d'essence tout de suite.

CHARMEUIL. — Non. Ecoute, Fernand, tu ne tiens pas assez compte des limites de la résistance humaine.

LARZAC, il lui donne les cartes. — Tiens, prends tout ça.

CHARMEUIL. — 840 kilomètres qu'il va falloir refaire un à un. C'est épouvantable, ce qui m'arrive. D'autant que maintenant, qu'est-ce qui me prouve qu'en arrivant boulevard Malesherbes tu ne me diras pas: « Nous repartons dans cinq minutes pour le Languedoc. » Et maintenant je sais où c'est, le Languedoc! C'est ici...

LARZAC. — C'est bien, je pars sans toi.

CHARMEUIL. — Non, non...

LARZAC. — Alors, prends les cartes, les couvertures, les sacs... Tiens! Ah! et prépare la route pour ne plus te tromper à chaque instant.

CHARMEUIL. — Ah! oui... il y a encore ça... Moi ça m'affole toutes ces petites lignes arbitraires...

LARZAC. — Et puis aide Justin à revoir le carburateur. Vite... vite...

CHARMEUIL. — Eh bien, oui... oui... je vais faire tout ça... parce que je veux voir jusqu'où ça ira. Ah! décidément je n'aime pas le Languedoc!

Il sort.

Scène XI

LARZAC, AUBRIN, puis JEANNE

AUBRIN, entrant. — Et voilà donc que vous repartez, monsieur?

LARZAC. — Oui, mon brave...

AUBRIN. — A votre aise. Et qu'est-ce qu'il faudra lui dire à M. Jean?

LARZAC. — Rien... non, rien. (Fausse sortie.) Vous l'aimez bien, votre maître?

AUBRIN. — Pensez donc! depuis vingt-cinq ans...

LARZAC. — C'est vrai. Vous l'avez vu tout petit, vous l'avez vu jouer...

AUBRIN. — Dame!

LARZAC. — Et puis vous l'avez vu grandir.

AUBRIN. — Tè... forcément.

LARZAC. — Oui, forcément... (Il serre la main d'Aubrin avec une grande émotion.) Adieu, mon ami.

Il sort brusquement.

AUBRIN, seul. — Eh! povre. Ils s'en sont venus de ce Paris tout exprès pour parler à M. Jean... et ils fichent le camp sans même l'avoir vu...

JEANNE, entrant. — Tu viens souper, père?

AUBRIN. — Eh! oui. Mets un peu d'ordre par là auparavant. (On entend le bruit de l'auto qui part.) Tè, les voilà partis... Ces Parisiens, ils me font rigoler. En fait de bourdes, ils savent y faire.

Il sort. Jeanne remet les meubles en ordre. Au moment où elle va s'en aller, Georgina entre.

Scène XII

JEANNE, GEORGINA, puis JEAN

GEORGINA. — Bonsoir, mademoiselle Jeanne. C'est moi encore. En revenant, je pensai que je pouvais prendre le panier de muscat. Vous voulez bien me le donner.

JEANNE. — Oui, mademoiselle. Il est là.

Elle le prend et y replace les feuilles de vigne.

GEORGINA. — Vous serez bien aimable de dire qu'on l'attache sur ma bicyclette, au guidon.

JEANNE. — Bien, mademoiselle.

Elle cherche dans le bahut un bout de ficelle.

GEORGINA, regardant le raisin. — Oh! comme il est beau!

JEANNE. — Oh! vous avez dû en voir du plus beau encore chez M. de Vaujours.

GEORGINA. — Pourquoi vous me parlez de ce monsieur?

JEANNE. — Parce qu'on a dit comme ça que vous alliez souvent chez lui l'an passé.

GEORGINA. — Mais oui, j'allais. Il est un homme très poli, très charmant.

JEANNE. — Oui, on disait ça aussi. (Elle regarde par la baie.) Hé! Voilà M. Jean qui s'en revient, vous allez être contente.

GEORGINA. — Oui, mais vous n'avez guère l'air de l'être, vous?

JEANNE. — Oh! moi, je n'ai pas le temps, mademoiselle!

Elle sort brusquement.

GEORGINA, allant à la fenêtre et appelant. — Oh! monsieur Jean, monsieur Jean! Il ne m'entend pas, il parle avec le curé. Monsieur Jean! Eh bien, qu'est-ce que vous rêvez? Vous ne m'écoutez pas? (Jeanne regarde vers la fenêtre, puis sort.) Oh! accourez plus que cela si vous voulez me voir, je dois m'échapper vite.

JEAN, entrant. — Ne vous échappez pas, j'ai à vous parler.

GEORGINA. — A moi?

JEAN. — Oui, si vous n'aviez pas été là, j'aurais été chez vous après souper.

GEORGINA. — Pourquoi?

JEAN. — Pour vous dire adieu.

GEORGINA. — Comment, vous partez donc?

JEAN. — Oui.

GEORGINA. — Quand?

JEAN. — Demain.

GEORGINA. — Pour où?

JEAN. — Pour Paris.

GEORGINA. — Et vous m'avez caché cela tout à l'heure?

JEAN. — Tout à l'heure, je l'ignorais, mais il est venu ici quelqu'un qui veut que j'aille le rejoindre tout de suite.

GEORGINA. — Et pourquoi lui obéir ainsi comme un enfant?

JEAN. — Parce que c'est mon père.

GEORGINA. — Votre père! Mais jamais vous ne m'avez parlé?

JEAN. — Non.

GEORGINA. — Pourquoi?

JEAN. — Eh bien, voilà: c'est que... c'est que... c'est mon secret... Mais aujourd'hui, il faut bien que je vous le dise...

GEORGINA. — Oui, donnez-le-moi... comme un cadeau.

JEAN. — Voilà... Mon père est pour moi pas comme les autres pères... Enfin, il n'était pas le mari de ma mère. Je suis un enfant naturel.

GEORGINA. — Vous?

JEAN. — Oui.

GEORGINA, le regardant avec des yeux agrandis. — Ah!... Vous auriez dû m'avouer cela plus tôt... Je vous aurais consolé.

JEAN. — Me consoler! De quoi? Ce n'est pas triste.

GEORGINA. — Oh! si. Cette situation...

JEAN. — Mais non. Ce qui est triste, c'est d'être malheureux, mais puisque je ne le suis pas.

GEORGINA. — Oh! vous l'êtes!

JEAN. — Pas du tout.

GEORGINA. — Oh! vous êtes sûr?

JEAN. — Certainement.

GEORGINA. — En tout cas, vous devez être bouleversé aujourd'hui?

JEAN. — Bouleversé? Non.

GEORGINA. — Moi je suis. Jamais je n'avais vu un enfant trouvé.

JEAN. — Mais je ne suis pas un enfant trouvé, je suis un enfant naturel!

GEORGINA, avec enthousiasme. — C'est presque aussi beau! Voyons? vous n'avez pas été transporté de joie en apprenant la visite de votre père?

JEAN. — Non.

GEORGINA. — Ah! Je comprends, c'est que vous avez eu une grande colère contre lui.

JEAN. — Non plus... Ce n'est peut-être pas normal, pas selon les habitudes... mais j'ai beau réfléchir... je ne me trouve pas plus heureux qu'hier ni moins... Je vous jure, il ne me semble pas que ce qui vient de m'arriver ait une énorme importance.

GEORGINA. — Oh! Comment pouvez-vous dire! C'est une chose immense... vous êtes un autre pour moi! Subitement vous êtes pareil à un principal personnage de roman anglais...

JEAN. — Ah? vous êtes bien aimable...

GEORGINA. — Oh! C'est trop fort!... Une chose telle! Et vous, vous êtes là tout simple, avec la même figure... comme d'habitude.

JEAN. — C'est drôle, mademoiselle, que vous veuillez absolument faire tout à coup de moi un homme extraordinaire. Je sais bien que vous avez une petite déception. Je vous demande pardon, ce n'est pas de ma faute.

GEORGINA. — Je ne peux pas croire... A l'instant où vous avez appris comme un coup de tonnerre que votre vie allait changer... il y a bien une pensée nouvelle qui a sauté en vous.

JEAN. — Oui.

GEORGINA. — Laquelle?

JEAN, gravement. — Que j'allais vous quitter.

GEORGINA. — Qu'est-ce que vous dites là?

JEAN. — Je vous en prie, tâchez de comprendre ça... ne me forcez pas à dire les mots... Les mots et moi nous nous gênons. Et puis, c'est si nouveau... Je ne le sais que depuis un moment. Tout d'un coup, j'ai songé que demain et les autres jours Je ne vous verrais pas... ni ici, ni sur la route, ni dans le village... Alors je n'ai plus songé qu'à ça... je ne m'en doutais pas, moi... Voilà... voilà!... Oh! Si vous saviez comme je souffre de me sentir si maladroit... de ne pas pouvoir... de ne pas savoir vous dire... ce que...

GEORGINA, doucement. — Vous l'avez dit.

JEAN. — Non?

GEORGINA. — Si.

JEAN. — Pardon...

GEORGINA. — Il n'y a pas de quoi.

JEAN. — Vous n'êtes pas fâchée?

GEORGINA, avec un gentil sourire. — Pas du tout fâchée...

JEAN. — Vraiment?

GEORGINA. — Oui. Parce que, maintenant, je suis sûre que bientôt vous reviendrez.

JEAN. — Vous le désirez donc?

GEORGINA. — Oui.

JEAN. — Vous ne m'aimez pas, pourtant?

GEORGINA. — Quand je vous rencontre dans les champs et que vous avez l'air triste, j'ai envie d'avoir aussi de la peine. Quand je trouve que vous avez l'air heureux, je me dis: « Il ne lui manque donc rien? » Quand je suis sur le chemin qui conduit ici, j'ai plus de plaisir que quand je suis sur tous les autres chemins. Est-ce ça?

JEAN. — Pas tout à fait.

GEORGINA. — Et puis aussi, depuis que je vous connais, les soucis que j'ai eus me paraissent moins soucieux... et beaucoup plus petits et beaucoup plus loin... et il me semble que l'on vit plus doux dans la petite maison que nous habitons, maman, le singe, les perruches et moi.

JEAN. — Eh bien, Georgina, le jour où vous voudrez venir habiter celle-ci, vous la rendrez bien heureuse. Elle sera toute changée, tout embellie, elle sera plus claire que le jardin...

GEORGINA. — Oh! mon ami, j'ai tant d'émotion... Une émotion que rien ne m'a jamais donnée.

JEAN, avec une tendresse grave. — Il ne faut pas en avoir, Georgina, et il ne faut pas que vous me répondiez maintenant. Nous autres, à la campagne, nous n'aimons pas les choses qui se décident vite. Il faut les voir venir. Les récoltes grandissent petit à petit, le soleil ne se lève pas tout d'un coup, c'est le ciel de la veille qui annonce celui du lendemain. Et je sens qu'avec vous, si vous voulez, il fera beau toute la vie.

GEORGINA, très émue. — Jean...

JEAN. — Alors vous allez réfléchir dans votre cœur, aussi longtemps que vous voudrez... Je vais partir. Quand vous serez décidée, vous m'écrirez... rien qu'un mot: non... ou oui... Ça suffira.

GEORGINA. — Je le ferai.

JEAN. — Et maintenant, allez-vous-en, sans rien me dire. Adieu, Georgina.

GEORGINA. — Adieu, Jean.

Elle va pour sortir.

JEAN. — Mais tout de même... Puis-je être un peu content?...

GEORGINA. — Je crois...

JEAN. — Ne me dites plus rien... partez... partez...

Elle sort.

Scène XIII

JEAN, puis JEANNE

JEAN, appelant. — Aubrin... Aubrin...

Il va s'asseoir à sa table.

JEANNE. — Le père est aux champs, monsieur Jean...

JEAN. — Ah! Eh bien, écoute, toi... (Il prend son carnet.) Je vais m'absenter.

JEANNE. — Ah!

JEAN. — Oui. Tu vas envoyer prévenir les hommes de la batteuse qu'ils viennent me parler demain matin à cinq heures, et le forgeron aussi.

JEANNE. — Mais où allez-vous donc?

JEAN. — A Paris... Fais le compte de la laiterie ce soir. Je te laisserai de quoi tout régler.

JEANNE. — Mais ce n'est pas pressé.

JEAN. — Si... parce que je pars demain.

JEANNE. — Demain? Pour combien de temps?

JEAN. — Peut-être pour longtemps.

JEANNE. — Ah!

Jeanne fond en larmes et pleure sans bruit, la tête dans son tablier.

JEAN. — Mais qu'est-ce qui te prend, Jeanne... Pourquoi pleures-tu?... Parce que je t'ai dit que je m'en allais... (Jeanne, sans parler, fait signe que oui.) Tu es folle... voyons... Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire, puisque tu quittes la maison et que tu vas à Toulouse?

JEANNE. — Non!

JEAN. — Tu as changé d'avis!

JEANNE, sanglotant. — Maintenant... Ce n'est plus la peine que je me sauve puisque vous vous en allez.

JEAN. — Comment! C'était pour moi... (Jeanne fait signe que oui.) Mais non... mais non... voyons... Ça n'a pas le sens commun... Je suis comme ton frère... C'est de l'amitié que tu as pour moi.

JEANNE. — Non.

JEAN. — Mais si... mais si... Est-ce que je suis un homme dont on puisse être amoureux, moi?

JEANNE, pleurant toujours. — Oh! oui.

JEAN, avec joie. — Vrai?... On peut m'aimer? On peut m'aimer?... (Se reprenant.) Ah! que tu es gentille... Tu ne peux pas savoir. Allons, allons, ne pense plus à ça et viens m'embrasser comme une brave petite sœur.

JEANNE. — Non!

Elle sort en courant.

JEAN, seul. — Pauvre petite! (Il va à la fenêtre, regarde le paysage. On entend au loin le flûtiau du chevrier et la sonnaille des chèvres qui s'en vont. Plus loin encore un *Angelus.)* Demain, quand le soleil tombera là... je serai loin...

RIDEAU

ACTE II

Un salon chez le comte de Larzac. Mobilier très élégant. Décor accueillant. On doit sentir que le mobilier est comme le maître de la maison et qu'il a envie de plaire. Une porte au fond. Deux autres portes.

Scène première

LARZAC, sur le seuil de la porte du fond, achève de prendre congé de JEANNINE

LARZAC. — Voilà!...

JEANNINE. — Oui, voilà... Ah! ça n'est pas gai, une rupture.

LARZAC. — Je vous assure... il ne faut pas m'en vouloir... C'est la sagesse... Vous vous consolerez vite. Vous voilà maintenant à l'Odéon. Vous y aurez de grands succès, ma petite Christiane.

JEANNINE. — Non, Jeannine!

LARZAC. — C'est vrai, pardon... C'est la tristesse... Je suis sûr que nous nous souviendrons l'un de l'autre comme d'un joli voyage.

JEANNINE. — Oui... oui... On a raison de dire...

Les souvenirs d'amour ont l'odeur d'un sentier
Où le vent balaya des roses...

LARZAC. — Ah! c'est joli, ça. Vous êtes très gentille. Ecoutez, je vais vous charger d'une commission.

JEANNINE. — Pour qui?

LARZAC. — Je ne sais pas. N'oubliez pas de dire à tous ceux que vous aimerez qu'il y a quelque part un homme qui les envie et qui sait joliment pourquoi.

JEANNINE. — Ah! que vous êtes bien élevé.

Il lui baise la main et elle sort.

Scène II

LARZAC, PIERRE

LARZAC, sonne et regarde sa montre. — Ouf! Dans trois quarts d'heure, il sera là!... Pierre... c'est fini, il n'y a plus personne, n'est-ce pas?

PIERRE. — Si, monsieur le comte, la dame du fumoir... Mlle Lucy Ramsey... C'est la dernière.

LARZAC. — Faites-la entrer.

Scène III

LARZAC, LUCY

LARZAC. — Bonjour, ma petite Lucy... Je vous ai demandé de venir me voir parce que...

LUCY. — Mon cher Fernand, ne prenez pas votre élan... c'est inutile. Je suis au courant... Fini nous deux.

LARZAC. — Comment avez-vous deviné?

LUCY. — Pas difficile. Vous m'avez envoyé, ce matin, un admirable diamant qui est clair comme de l'eau de roche... Vous autres, vous n'êtes aussi généreux avec une femme que pour l'avoir ou pour la quitter.

LARZAC. — Vous connaissez les hommes.

LUCY. — Quelques-uns... Je vous ai beaucoup aimé, vous savez...

LARZAC. — C'est du joli passé!

LUCY. — C'est vrai!

LARZAC. — Ah!...

Les souvenirs d'amour ont l'odeur d'un sentier...

LUCY, poursuivant.

Où le vent balaya des roses...

LARZAC. — Comment, vous savez?...

LUCY. — J'écoutais à la porte.

LARZAC. — C'est gai!

LUCY, soupirant. — Non, ce n'est pas gai!

LARZAC. — Merci pour ce petit air de mélancolie qui me flatte et qui vous va délicieusement.

LUCY. — Je le garderai au moins jusqu'à l'été.

LARZAC. — Oui, c'est ça, c'est ça, jusqu'à Trouville... Il y aura le plus grand succès!

LUCY. — J'espère... Vous y viendrez?

LARZAC. — Non, plus de Trouville pour moi, ma chère. Nous n'irons plus aux planches...

LUCY. — Et votre villa?

LARZAC. — Elle est à louer.

LUCY. — Tiens? Quel prix?

LARZAC. — Ne nous attendrissons pas... Adieu, et que tous les amours vous gardent.

Il lui baise les mains.

LUCY. — Adieu.

Elle sort.

LARZAC, seul. — Elle était très gentille. (Lucy rentre.) Vous avez oublié quelque chose?

LUCY. — Oui.

LARZAC. — Quoi?

LUCY. — J'ai oublié de pleurer.

Elle fond en larmes.

LARZAC. — Voyons, Lucy... ma petite Lucy... je vous en prie.

LUCY. — Oh! non... non... ça, je ne partirai pas sans pleurer, j'y tiens beaucoup.

LARZAC. — Mais, mon petit chou... c'est fou... gardez ces larmes-là... pour quelqu'un, et à qui elles feront plaisir... Là... là... (Il lui essuie les yeux.) C'est fini?

LUCY. — C'est fini. Au revoir.

Elle sort.

Scène IV

LARZAC, PIERRE, puis CHARMEUIL

LARZAC. — Encore une demi-heure... Pierre... Tout est prêt dans la nouvelle chambre?

PIERRE. — Oui, monsieur... J'ai tout arrangé... C'est très gentil.

LARZAC. — Merci, Pierre... je vous remercie... beaucoup. (Sonnerie au téléphone. Larzac, à l'appareil.) Qui est-ce? Ah! de chez le notaire... C'est vous, Me Verviers... Bonjour... Oui, je vous attends à trois heures et demie précises... Vous avez fait toutes les démarches... Tout est prêt?... Parfait. Merci. (Avec émotion.) Merci. (Il raccroche. Petit tintement à l'appareil.) Quoi? (Avec chaleur.) Oui, mademoiselle, merci, c'est fini.

Il raccroche l'appareil puis regarde sa montre.

PIERRE. — J'oubliais de dire à monsieur: M. Charmeuil est là.

LARZAC. — Où ça?

PIERRE. — J'ai pris sur moi de le faire attendre dans la chambre de monsieur, mais M. Charmeuil a pris sur lui de s'étendre sur le lit de monsieur. Il dort profondément.

LARZAC. — Réveille-le brutalement.

PIERRE. — Bien, monsieur.

Il sort laissant la porte ouverte.

LARZAC. — Eh bien, voyons, Charmeuil! Ah çà! mon vieux, il y a une heure que j'attends... Allons, ouste!

CHARMEUIL, entrant, en costume de voyage, totalement ahuri. — Ah! moi, mon vieux... tu sais...

LARZAC. — Oh! que tu es embêtant!

CHARMEUIL, s'écroulant. — Ecoute, Fernand, tu ne tiens pas assez compte des circonstances. Nous sommes revenus mardi de Toulouse en auto. Le soir, je vais au cercle pour me reposer un peu. Je te retrouve... Tu me dis: « Il est onze heures vingt. Tu prends le train de minuit et quart pour Angers. Tu y seras à dix heures. Tu te rendras aussitôt chez la directrice de l'Œuvre du Relèvement moral de l'Ouest... et tu rompras avec elle de ma part... »

LARZAC. — Parfaitement. En lui réclamant mes lettres.

CHARMEUIL. — Les voilà.

Il lui tend une liasse.

LARZAC. — Merci, mon vieux. Ce sont les dernières. J'ai brûlé toutes les autres ce matin... Ça a fait une fumée... Ça brûle très mal, les lettres d'amour...

CHARMEUIL. — Et Christiane... et Jeannine... et...

LARZAC. — Fini... Parties... Soldées... Oubliées... J'ai fait maison nette.

CHARMEUIL. — Et c'est définitif? Tu en es sûr?

LARZAC. — Ah! mon vieux, depuis huit jours, je n'ai embrassé qu'une seule personne et c'est un curé! Je suis libre... libre! Songe donc! Quand je sortirai, ce ne sera plus pour aller chez une femme!... Quand j'aurai du chagrin ce sera du vrai chagrin, ce ne sera plus du chagrin pour des femmes. Plus de petits moyens, de petites ruses, je vais pouvoir être loyal, sincère... Enfin, je ne mentirai plus qu'à des hommes. Ah! mon vieux Charmeuil! Je suis heureux comme un roi qui viendrait de perdre sa couronne.

CHARMEUIL. — Quel enthousiasme! Tout de même je me méfie.

LARZAC. — De qui? De moi?

CHARMEUIL. — Non.

LARZAC. — De Jean?

CHARMEUIL. — Non plus. Du fils naturel en général... C'est un personnage insupportable..., prétentieux, ténébreux, déclamatoire... Il se venge d'avoir été naturel au moment de sa naissance, en ne l'étant plus pendant tout le reste de sa vie. Il pose à la victime... Il maudit la destinée, énumère ses griefs, déblatère contre les lois... Sans compter qu'il s'est précipité dans la littérature. Ce qu'il nous en a valu de pièces sublimes et de romans grognons. Fichtre, il est possible que la société ait désobligé le fils naturel, mais ce qu'en revanche le fils naturel a pu embêter la société... Sapristi! il s'est bien vengé. Ah! mon pauvre vieux, je te plains!

LARZAC. — Tu m'embêtes!

CHARMEUIL. — Sans compter que ton cas à toi est particulièrement inquiétant.

LARZAC. — Pourquoi ça?

CHARMEUIL. — Parce que ce garçon t'arrive de sa tanière. Ce doit être une espèce de jeune premier sauvage...

LARZAC. — Imbécile, c'est mon fils! Va, je ne te demande pas trois semaines, tu entends, pour en faire un homme du monde accompli. C'est-à-dire un homme qui sache aussi bien se tenir dans un salon que dans une écurie.

CHARMEUIL. — Pas commode.

LARZAC. — Peuh! C'est l'affaire de mon expérience, d'un tailleur... et d'une femme, surtout d'une femme.

CHARMEUIL. — Tu en as une en vue?

LARZAC. — Pas encore, mais j'y songe. Tu comprends, une comédienne l'affolerait, une femme du monde lui coûterait trop cher... Non, je veux chercher dans la bonne bourgeoisie, éclairée, conservatrice. Tu vois ça d'ici, un nom à trait d'union, une femme qui trompe son mari, mais tout en restant famille.

CHARMEUIL. — La liaison de tout repos.

LARZAC. — Pauvre petit!

CHARMEUIL. — Est-ce que tu nous l'amèneras, ce soir, à l'Opéra?

LARZAC. — Tu es fou! Nous resterons ici tous les deux... Songe donc... nous avons deux existences à nous raconter. Nous en avons trop à nous dire, trop!

CHARMEUIL. — Bigre, il faudra tout l'été.

LARZAC. — Mais oui.

CHARMEUIL. — Ah! dis donc, tu veux toujours louer ta villa de Trouville?

LARZAC. — Toujours.

CHARMEUIL. — Je crois que j'ai ton affaire: mon architecte, un homme très bien, bonne situation, et une femme délicieuse...

LARZAC. — Comment s'appelle-t-il?

CHARMEUIL. — Toury-Melcourt.

LARZAC, à part. — Tiens, un trait d'union. (Haut.) Jolie, cette petite femme?

CHARMEUIL. — Charmante! Sentimentale, cambrée, blonde, d'ailleurs assez accessible, je crois.

LARZAC. — Tiens, tiens... Eh bien, que cette dame vienne me voir... nous voir... Je lui donnerai tous les renseignements sur la villa.

CHARMEUIL. — Parfait. Son mari sera ravi. Je vais, tout de suite, lui écrire un mot que je déposerai en passant. Tu permets?

LARZAC. — Oui, oui. (Charmeuil s'assied à la table de gauche et se met à écrire. Larzac, regardant sa montre.) C'est incroyable, il faut que ce train ait du retard... Voyons, c'était bien deux heures quarante.

CHARMEUIL. — Oh! comme tu es nerveux!

LARZAC. — Oh! si tu savais avec quelle impatience j'attends ce moment. Oh! oui, je suis nerveux!

Il va à droite et feuillette un indicateur, tournant le dos à la porte. A ce moment, la porte du fond s'ouvre sans qu'on l'entende. Jean apparaît, il regarde les deux hommes, hésite, puis se décide et va à Charmeuil.

Scène V

JEAN, LARZAC, CHARMEUIL

JEAN. — Mon père!...

CHARMEUIL. — Hein! Mais...

LARZAC. — Mais... c'est moi!

JEAN, décontenancé. — Oh! pardon, je... (Il regarde les deux hommes.) J'aime mieux ça.

LARZAC, ravi. — Ah!

JEAN, à Charmeuil. — Excusez, mais c'est parce que j'avais trouvé que vous aviez l'air d'être un peu plus âgé que... que... monsieur.

CHARMEUIL, vexé. — Merci.

LARZAC, gêné. — C'est Charmeuil, mon vieil ami, qui était resté pour te... pour vous voir.

JEAN. — Ah! c'est bien aimable.

CHARMEUIL. — Mais, pas du tout... Eh bien... je...

LARZAC. — Oui... oui... tu as à faire.. Je ne te retiens pas. (Il va à lui.)

CHARMEUIL. — A bientôt!

JEAN. — Au revoir... (Il cherche le nom à lui donner et ne le trouve pas.) Au revoir...

LARZAC, bas, à Charmeuil. — Excuse-moi, mais, évidemment, il vaut mieux... nous avons tant de choses à nous dire.

CHARMEUIL. — Naturellement.

LARZAC. — Reviens donc dans une heure, tu nous trouveras dans les bras l'un de l'autre. Tu dîneras avec nous.

CHARMEUIL. — Au restaurant?

LARZAC. — Non, non, ici, en jaquette... Va t'habiller.

Il sort.

Scène VI

LARZAC, JEAN

LARZAC, un peu gêné. — Nous voilà tous les deux seuls... enfin.

JEAN, timidement. — Oui.

LARZAC. — Asseyez-vous.

JEAN. — Oui.

LARZAC. — Est-ce que t... vous avez fait un beau voyage?

JEAN. — Oh! oui... seulement c'est long.

LARZAC. — Surtout avec cette chaleur.

JEAN. — Bien sûr.

Un temps.

LARZAC. — Est-ce que vous ne voulez pas prendre un peu de thé?

JEAN. — Oh! non, merci, je me porte bien... merci.

LARZAC. — Le temps était beau, là-bas?

JEAN. — Oui... quoique... enfin ce n'est pas un bel été.

LARZAC. — Non... on ne peut pas dire ça.

Depuis un moment, Jean tourne machinalement son chapeau. Un temps.

JEAN. — Pourtant, nous avons eu un diplôme pour les vignobles.

LARZAC. — Ah! nous avons eu...

JEAN. — Oui... (Il va pour fouiller dans sa poche, pose son chapeau sur le guéridon, et, en le posant, renverse une statue en terre cuite qui tombe par terre et se brise.) Oh!

LARZAC. — Ça ne fait rien. Ça ne fait rien.

JEAN, ramassant les morceaux. — Oh! quel malheur... Je suis bien contrarié... Je vous demande pardon.

LARZAC. — Non... non, il ne faut pas me demander pardon... c'est très bien comme ça.

JEAN. — Comment?

LARZAC, hésitant, puis avec éclat. — Mais oui... parce que... parce que... parce qu'il y a vingt ans que tu aurais dû tout casser ici. Viens donc m'embrasser, imbécile. (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.) Ah! mon petit Jean! mon petit Jean.

Il s'essuie les yeux.

JEAN. — Non... faut pas vous faire du chagrin... voyons... Je ne suis pas venu pour ça, moi... Et puis, ça m'en fait aussi.

LARZAC. — Oui, tu es un brave petit. Ah! maintenant que je te tiens là, devant moi, je pense à tout, à tout ce que j'ai perdu de toi, à tous les enfants que tu as été et que je n'ai pas connus, au petit mioche, au petit collégien avec ses livres, au petit soldat rouge et bleu... Je songe à tes bêtises, à tes gamineries... à toutes les taloches que je t'aurais données, à tous les desserts dont je t'aurais privé...

JEAN. — Mais c'est des punitions... tout ça...

LARZAC. — Oui, c'est vrai... c'est des punitions... ça aurait été délicieux...

JEAN. — Oui, mais, moi, vous comprenez, je ne peux pas les regretter autant que vous...

LARZAC. — C'est vrai... c'est vrai, mon cher petit... Ecoute... avant tout... Ce brave curé t'a dit... t'a expliqué... Tu as compris?

JEAN. — Oh! très bien...

LARZAC. — Et tu ne m'en veux pas?

JEAN. — Pas du tout.

LARZAC. — Vraiment?

JEAN. — Il faudrait que je sois fou. On en veut aux gens parce qu'ils vous ont fait du mal ou de la peine. Vous, vous ne m'avez fait ni mal ni peine... puisque vous ne vous êtes pas occupé de moi.

LARZAC, tristement. — Hélas!

JEAN. — Il ne faut pas vous attrister pour ça, il n'y a vraiment pas de quoi.

LARZAC. — Tu es gentil... mais, enfin, l'abandon où je t'ai laissé pendant si longtemps...

JEAN. — Oui, évidemment; mais, tout de même, ça avait son bon côté... Vous savez, j'étais bien tranquille.

LARZAC. — Comment, tu étais bien tranquille?

JEAN. — Dame. Si j'avais vécu avec vous, vous auriez fait comme tous les parents. La semaine, vous m'auriez envoyé à l'école quand j'en avais pas envie. Le dimanche, vous m'auriez forcé à prendre des distractions ennuyeuses. Plus tard, vous m'auriez dit: « Choisis une carrière, celle que tu voudras », et puis, vous m'auriez obligé à suivre celle que vous vouliez, et ainsi de suite. Au lieu de ça, j'ai vécu à ma fantaisie, pas d'obligations, pas de lettres à écrire, pas de devoirs envers personne, aucune affection à redouter. Au fond, je vous assure, je trouve que j'ai été dans une situation privilégiée.

LARZAC. — Alors, vraiment, tu n'as jamais envié les autres enfants?

JEAN. — Oh! non, par exemple. Et, tenez! Quand je réfléchis à ce que leur naissance représente de contrats, d'actes sur papiers timbrés, d'entrevues, de discussions pénibles, de dîners de famille, de curés, de maires, de notaires, vraiment, je vous assure, les enfants légitimes, ils me font l'effet d'espèces de fonctionnaires.

LARZAC. — C'est un point de vue... Enfin, sois tranquille: tout ce que je veux, maintenant, c'est ton bonheur. Je me rattraperai de t'aimer si tard en t'aimant mieux.

JEAN. — Vous êtes bon. Ça, je sens que vous êtes bon.

LARZAC. — Quelle joie de t'installer ici! Ta chambre est là. Tu verras comme tu seras bien.

JEAN. — Oh! je ne suis pas difficile, il n'y a qu'une chose que je voudrais vous demander...

LARZAC. — Laquelle?

JEAN. — A quelle heure est-ce que le courrier arrive à Paris?

LARZAC. — Mais il en arrive toute la journée.

JEAN. — Comme c'est drôle!... Ma foi, tant mieux.

LARZAC. — Pourquoi?

JEAN. — Pour rien.

Pierre entre.

LARZAC. — Qu'est-ce que c'est?

PIERRE. — Me Verviers.

LARZAC. — Ah! bien... Dans un instant. Je sonnerai.

Pierre sort.

JEAN. — Je vous laisse à vos affaires.

LARZAC. — Non, non! Reste.

JEAN. — Mais...

LARZAC. — Reste. Il s'agit de toi autant que de moi. Ah! mon petit, je n'aime pas les grands mots, mais tout de même, le moment qui vient est assez solennel pour nous deux. Je crois que tu vas être heureux, très heureux.

Il a sonné. Pierre introduit Me Verviers.

Scène VII

Me VERVIERS, LARZAC, JEAN

Me VERVIERS. — Monsieur le comte. Monsieur...

LARZAC, présentant. — Mon fils. Maître Verviers, notre notaire.

Jean salue avec méfiance.

Me VERVIERS. — Vous permettez que je m'installe. (Il s'assied à la table et ouvre sa serviette.)

LARZAC. — Vous avez l'acte?

Me VERVIERS. — Le voici.

LARZAC. — Voulez-vous nous en donner lecture... Assieds-toi, Jean... Ah! je suis très ému...

Me VERVIERS, lisant. — *Par-devant Me Verviers, notaire à Paris, en présence des témoins instrumentaires, a comparu Marc-Henri-Fernand, comte de Larzac, demeurant à Paris, 16, avenue Gabriel, lequel a par ces présentes reconnu pour son fils Fernand-Jean Bernard, né le 18 novembre 1882, à Paris, inscrit sur les registres de l'état civil comme étant né de Mlle Lucienne Pavie, artiste dramatique, sociétaire de la Comédie-Française, et de père inconnu. En conséquence, Marc-Henri-Fernand, comte de Larzac, consent que M. Fernand-Jean Bernard ajoute à son nom celui de Larzac, de manière à porter à l'avenir ce nom patronymique de Fernand-Jean-Bernard, vicomte de Larzac. Pour faire mentionner ces présentes partout où besoin sera, notamment en marge de l'acte de naissance dudit enfant, tous pouvoirs sont donnés au porteur d'une expédition de ces présentes. Dont acte fait et passé à Paris, le 27 juillet 1910. Après lecture, le comparant a signé avec le notaire.* (Il tend la plume à Larzac.) Voulez-vous signer, monsieur le comte?

LARZAC. — De tout mon cœur. (Il signe. Le notaire signe. Pendant ce temps il prend Jean dans ses bras.) Mon petit. (Le poussant vers la table.) Tiens, à toi.

Me VERVIERS. — Non, non, monsieur n'a pas à signer.

LARZAC. — Comment?

Me VERVIERS. — Non, non, ça ne le regarde pas.

LARZAC. — Quoi?

Me VERVIERS. — Je veux dire que, légalement, cet acte ne le regarde pas. Son consentement est absolument inutile.

LARZAC. — Tiens, c'est bien curieux.

Me VERVIERS. — C'est la loi française.

JEAN, stupéfait. — Oui? Mais c'est tout de même curieux.

Me VERVIERS. — Avant de me retirer, messieurs, permettez-moi de me féliciter hautement d'avoir eu à rédiger cet acte par lequel un père reconnaît son fils. Il sera fécond en heureuses conséquences. Grâce à lui votre situation réciproque vient d'être totalement transformée. Elle vous crée à tous deux des devoirs nouveaux. (A Jean.) A vous, monsieur, celui du respect filial, de la déférence, de la soumission en toutes choses.

LARZAC. — Certainement.

Me VERVIERS, à Larzac. — A vous, monsieur, celui de la direction morale, de la haute autorité du père de famille.

LARZAC, qui pendant ces derniers mots a pris une attitude. — Certainement, mon cher maître.

Me VERVIERS. — Excusez-moi, je suis obligé de prendre congé... On m'attend pour la lecture d'un acte autrement périlleux.

LARZAC. — Quoi donc?

Me VERVIERS. — Un contrat de mariage. (Il salue.) Monsieur le comte... Monsieur le vicomte...

Jean ne bouge pas.

LARZAC. — Jean? C'est toi!

JEAN, surpris. — Oh! pardon...

Il salue le notaire.

LARZAC. — Au revoir, mon cher maître, à bientôt, et merci encore! (Il redescend et revient à Jean.)

Scène VIII

LARZAC, JEAN

LARZAC. — Enfin, tu es mon fils, mon vrai fils! (Il lui prend les deux mains.) Tu es content?

JEAN. — Bien sûr... bien sûr...

LARZAC. — Tu peux l'être... Maintenant, ton avenir me regarde. J'en fais mon affaire. Tu n'as plus à t'inquiéter de rien. Tu n'as plus qu'à obéir.

JEAN, surpris de ce brusque changement de ton. — Ah!

LARZAC, avec une grande autorité. — Commençons!

JEAN. — Mais je...

LARZAC, le coupant. — Ah! écoute-moi, mon enfant! Tu vas mener désormais une existence toute nouvelle. Ah! quel plaisir je vais avoir à t'y préparer, à te former...

JEAN. — Ah?

LARZAC. — Voyons... Je ne sais pas par où commencer. Tiens, prends d'abord ceci. C'est mon livre d'adresses. Là, sous ce dossier. (En prenant le livre, Jean fait tomber un objet.) Prends garde! Tu renverses tout ici. C'est assommant. Voyons, voyons...

JEAN. — Pardon.

LARZAC. — J'ai passé, hier soir, deux heures à marquer au crayon bleu les noms de mes amis les plus intimes qui vont devenir les tiens. Dès demain, tu commenceras à déposer des cartes chez eux.

JEAN. — Ah!... Ça leur fera plaisir?

LARZAC. — Non.

JEAN. — Mais c'est que vous savez, à moi, ça ne me fera aucun plaisir non plus.

LARZAC. — Evidemment.

JEAN. — Alors, à qui ça fera-t-il plaisir?

LARZAC. — Mais à personne.

JEAN. — Alors, pourquoi faut-il le faire?

LARZAC. — Parce que c'est l'usage.

JEAN. — Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est bête?

LARZAC. — Mais non! Mais non! Que tu es drôle... Autre chose. Tu vas te présenter au club.

JEAN. — Bien. J'irai demain.

LARZAC. — Tu es fou! On n'y va pas comme ça! Je veux dire que je veux te présenter au suffrage des membres du comité.

JEAN. — Ah! Qui est-ce, ces gens-là?

LARZAC. — Comment, ces gens-là! Des gens très bien posés... Il y en a quelques-uns de charmants, mais ils ne viennent jamais. Il y a aussi quelques raseurs terribles, ce sont les plus importants! Un général tout à fait fini... une douzaine de snobs... plusieurs sourds et puis deux ou trois tapeurs acharnés que je te signalerai.

JEAN. — Oh! Et c'est là dedans que vous désirez me faire entrer?

LARZAC. — Naturellement... Il faut que tu sois dans l'annuaire, que tu perdes un peu d'argent au jeu.

JEAN. — Je n'y tiens pas.

LARZAC. — Moi, j'y tiens... et, aussi, que tu te mettes tout de suite à l'escrime.

JEAN. — Pourquoi?

LARZAC. — Mais pour le cas où quelqu'un te marcherait sur le pied.

JEAN. — Oh! Je ne m'y laisse pas marcher.

LARZAC. — J'entends bien. Mais il faut te rendre compte, mon enfant, que, maintenant, tu vas avoir un honneur à défendre.

JEAN. — J'en avais déjà un!

LARZAC. — Bien entendu, mais ce n'est pas le même.

JEAN. — Il y en a donc deux?

LARZAC. — Mais oui... mais oui... Oh! sapristi, il y a à faire! Enfin, je suis tranquille. J'arriverai à te mettre au point. Et je sais bien qui m'y aidera.

JEAN. — Qui ça?

LARZAC, riant. — Ta première maîtresse.

JEAN, se levant. — Ah! pardon.

LARZAC. — Oui, oui... le mot t'effarouche... Parbleu, tu arrives de la campagne et, à la campagne, l'amour est une chose grave... parce que ce n'est pas commode... D'abord, il y a très peu de femmes et puis, il y a les distances, il y a les voisins...

JEAN. — Et, à Paris, il n'y a donc pas de voisins?

LARZAC. — Si, mais ils sont occupés à faire la même chose que vous, alors, ils vous laissent tranquilles.

JEAN. — C'est possible. Mais, vous savez, moi, je suis un sauvage.

LARZAC. — Ça te passera quand je t'aurai présenté aux femmes de mes amis... Tu leur feras la cour... tu seras... un peu entreprenant... enfin, ce qu'une femme du monde demande à un jeune homme.

JEAN. — Ah! elles demandent ça, les femmes du monde?

LARZAC. — Parbleu.

JEAN. — Et les autres, alors?

LARZAC. — Elles demandent la même chose.

JEAN. — Alors, quelle différence y a-t-il?

LARZAC. — Parbleu! Que des unes sont mariées et que les autres ne le sont pas.

JEAN. — Et si les maris s'aperçoivent?

LARZAC. — Ils font semblant de ne pas s'apercevoir.

JEAN. — Eh bien, c'est de jolis messieurs.

LARZAC, impatienté. — Mais pas du tout, ce sont des garçons charmants! Et puis, mon petit, il ne faut pas m'interrompre comme ça tout le temps avec des questions, des observations. Je suis ton père, mon enfant, il faut que tu le sentes!

JEAN. — Oh! je le sens bien!

PIERRE, entrant avec une carte. — Cette dame demande si monsieur peut la recevoir.

LARZAC. — Non, je n'y suis pas. (Il lit.) Madame Toury-Melcourt. Ah! si, si, faites entrer.

PIERRE, sortant. — Bien, monsieur.

JEAN. — Je me retire.

LARZAC. — Non, non, fichtre... Au contraire... Je veux que tu restes. Je veux qu'on te voie chez moi.

JEAN. — C'est que moi, je...

LARZAC, paternellement. — Laisse-moi donc faire... (Il sonne, puis s'approche de Jean, arrange un peu sa cravate.) Il faut te civiliser un peu, que diable!

Scène IX

JEAN, LARZAC, COLETTE

Colette entre.

LARZAC, avec un coup d'œil de connaisseur, à part. — Bigre! (Haut.) Madame...

COLETTE. — Monsieur.

LARZAC, très galant. — Mon ami Charmeuil m'avait annoncé votre visite, madame; mais je ne me doutais pas à quel point je serais charmé de la recevoir.

COLETTE. — Je suis confuse, monsieur. La villa dont m'a parlé M. Charmeuil me plaît beaucoup.

LARZAC. — Vous lui plairez davantage. Mais

Jean. Larzac. Colette.

Larzae : « *Ce grand garçon a longtemps habité le Midi...* »

d'abord, voulez-vous me permettre, madame, de vous présenter mon fils?

Jean salue sans rien dire.

COLETTE. — Monsieur...

LARZAC, lui montrant un fauteuil. — Je vous en prie, madame. (Elle s'assied, lui aussi. Il fait signe à Jean d'en faire autant.) Ce grand garçon a longtemps habité le Midi, et maintenant il vient tenir compagnie à son vieux bonhomme de père.

COLETTE. — Oh! vous voulez des compliments, monsieur...

LARZAC. — Vous êtes trop gracieuse, madame... Mon fils dirigeait une grande exploitation agricole... (A Jean.) N'est-ce pas? (Silence de Jean.) avec beaucoup de compétence et de succès.

Il fait signe à Jean de parler.

JEAN, se levant. — Oui... oui...

Il se rassied.

COLETTE. — Oh! J'adore la campagne... L'été dernier, nous avons passé un mois charmant à Aix-les-Bains. Où se trouve votre propriété, monsieur?

JEAN. — A Lannemezan.

COLETTE. — Je ne connais pas.

JEAN, avec un peu de mélancolie. — Ah! Tiens!... c'est bien joli, allez...

LARZAC. — Oh! oui, une nature superbe... une foule d'excursions très intéressantes...

COLETTE. — Vous y avez habité?

LARZAC. — Oui... (Jean le regarde avec surprise.) Pas très longtemps, un tout petit séjour! Quels horizons, quelle couleur, quelle poésie!

COLETTE. — Ah! Moi, j'adore la poésie, surtout en voyage.

LARZAC. — Mon fils vous parlera mieux que moi de ce beau pays. (Tout bas, à Jean.) Mais va donc... va donc!

JEAN. — Qu'est-ce que vous dites?

LARZAC. — Rien... rien...

JEAN. — Moi non plus.

COLETTE, riant. — Ah!

LARZAC. — Allons, tu es encore un peu effaré. Il vient à peine d'arriver à Paris.

JEAN, déconcerté. — Oui, ça c'est vrai... Je viens d'arriver. Alors, comme de juste, je vous demande la permission de m'en aller.

LARZAC. — Mais...

JEAN. — Madame... bien des compliments.

Il sort.

LARZAC, mécontent, à part. — Ah!

COLETTE. — Je suis désolée d'avoir mis M. votre fils en fuite.

LARZAC. — C'est moi, madame, qui suis confus... et qui vous fais toutes mes excuses, toutes ses excuses.

COLETTE. — Il n'y a pas de quoi... Voulez-vous me permettre de revenir à notre villa? Je voudrais vous demander...

LARZAC. — Ce que vous voudrez... Tout est accordé d'avance.

COLETTE. — Vraiment?

LARZAC. — Mais certainement. Ah! Je ne puis pas vous dire à quel point je suis contrarié de la timidité de ce garçon. Si vous saviez comme il est gentil, seulement, ce qui vient d'arriver est bien de ma faute.

COLETTE. — De votre faute?

LARZAC. — Parbleu!... Il débarque de sa province et tout de go, je le mets en face d'une des plus jolies

femmes de Paris... Alors, il est ébloui... J'aurais dû graduer.

COLETTE. — Ah! cher monsieur. Je reconnais bien là une galanterie qui est célèbre.

LARZAC. — Oh! célèbre!...

COLETTE. — Oh! on m'en a rebattu les oreilles.

LARZAC. — Qui cela?

COLETTE. — Tout le monde, d'abord, et puis une de mes amies que vous avez rencontrée quelquefois, je crois.

LARZAC. — Qui donc?

COLETTE. — Mme Raimbert.

LARZAC. — Thérèse!...

COLETTE. — J'en étais sûre!

LARZAC, gêné. — Mais ne croyez pas que j'aie jamais été pour Mme Raimbert autre chose que...

COLETTE, l'interrompant. — Qu'un amant parfait... Rassurez-vous, j'en suis certaine.

LARZAC. — Vous vous moquez de moi... N'importe, le souvenir de Mme Raimbert me sera désormais tout à fait précieux.

COLETTE. — Pourquoi?

LARZAC. — Mais parce que ce que le souvenir d'une femme peut faire de plus gentil, c'est de nous rapprocher d'une autre.

COLETTE. — Vous leur faites faire un joli métier, aux souvenirs!...

LARZAC. — Je suis sûr que ça les amuse.

COLETTE, souriant. — Vous croyez?

LARZAC. — Ah! que vous avez un joli sourire!

COLETTE. — Merci pour lui.

LARZAC. — Oh! il a dû en faire penser du bien de vous, ce sourire-là!... Et ce qu'il a dû en faire dire du mal!

COLETTE. — Ce qu'on pense de moi — et ce qu'on en dit — me laisse bien indifférente.

LARZAC. — Vraiment!

COLETTE. — Oh! je vous assure... Je m'en moque comme de ma première voilette...

LARZAC. — Tiens, c'est gentil, ça, très gentil... Je la vois d'ici, votre première voilette... blanche, légère, innocente.

COLETTE. — Oui, avec de tout petits pois... Comment l'avez-vous deviné?

LARZAC. — Parbleu! Les premières voilettes sont toujours comme ça. Puis elles épaississent peu à peu. Les petits pois profitent. Les voilettes cessent d'être légères quand les femmes le deviennent...

COLETTE, souriant. — Quel homme étonnant vous êtes...

LARZAC. — Ah! non, non... Encore ce sourire... Ça n'est pas de jeu... Ah! quel imbécile...

COLETTE. — Qui donc?

LARZAC. — Mais mon fils! S'il était resté, s'il avait assisté à ce sourire-là, il se serait apprivoisé du coup et il vous aurait dit...

COLETTE. — Quoi?

LARZAC. — Ce qu'on ne peut pas ne pas vous dire.

COLETTE. — Mais quoi?

LARZAC. — Que vous êtes charmante, que quand on vous regarde, ma parole, on ne sait où donner des yeux, que votre bouche a l'air cueillie du matin sur un rosier du jardin... Que votre taille...

COLETTE, souriant. — Mais...

LARZAC. — Quoi?

COLETTE. — Il me semble que votre fils me fait la cour...

LARZAC. — Vous croyez? J'en étais sûr... C'était forcé, je vous avais prévenue.

COLETTE. — Ça, c'est vrai.

LARZAC. — Et encore, il vous la fait mal. Il est trop jeune, ce garçon... Il y a des choses qu'il n'a pas su remarquer.

COLETTE. — Mais quoi donc?

LARZAC. — Mais mille choses... Cette nuque... et ce pied... et cette ligne... étonnante, la ligne, et cette main... cette main que je prends et que d'ailleurs vous me laissez prendre. (Elle la retire.) Et tout le soleil, tout l'été qu'il y a dans vos cheveux. Ah! que c'est joli, les femmes!

COLETTE. — Oh!... Vous n'êtes pas un ingrat!

LARZAC. — Oh! non. Je n'oublierai jamais que je leur dois tout! Et je ne parle pas seulement de mon bonheur et de ma joie. Tenez, si j'ai eu quelquefois un peu de bonté, un peu de générosité, un peu de pitié, c'est qu'à ce moment-là, j'aimais une femme. Si j'ai de temps en temps échappé à mon égoïsme, si j'ai été meilleur que moi-même, c'est que j'aimais une femme.

COLETTE. — Une autre?

LARZAC. — Naturellement. Oui, j'en suis sûr, tout le bien que j'ai pu faire, c'est à cause des femmes, et le mal que j'ai fait, je l'ai fait tout seul. Et dire que j'ai renoncé à tout ça!

COLETTE. — Renoncé?

LARZAC. — Hélas! (Changeant de ton.) Quel jour recevez-vous, chère madame?

COLETTE. — Le jeudi.

LARZAC. — C'est le plus joli jour de la semaine. Me permettrez-vous d'aller vous voir jeudi prochain?

COLETTE. — Oui, mais à une condition, que vous ne me parliez plus comme vous venez de le faire. Car moi aussi, cher monsieur, je ne suis qu'une femme. C'est promis?

LARZAC. — C'est promis. Mais si je manquais à ma promesse il faudrait me pardonner... Vous savez, je ne suis qu'un homme.

COLETTE. — Ce sont tout de même de bien jolies carrières! Monsieur...

LARZAC. — Madame...

Il lui baise la main. Elle sort. Larzac l'accompagne. Pierre entre par la droite, tenant un plateau et des lettres. Il pose les lettres sur la table, sauf une, et va frapper à la porte de gauche.

VOIX DE JEAN. — Qu'est-ce que c'est?

PIERRE. — C'est une lettre pour monsieur.

JEAN, sortant. — Donnez.

Pierre sort. Jean traverse la scène sans oser ouvrir la lettre, puis la décachette brusquement. Son visage s'épanouit. Larzac rentre. Jean cache la lettre dans sa poche.

Scène X

JEAN, LARZAC

LARZAC, rentre très gai et aperçoit Jean. — Ah! te voilà revenu, toi!

JEAN. — Oui... Je vous demande pardon. Je n'ai pas été bien poli avec cette dame...

LARZAC. — Evidemment, si tu avais été plus poli, je n'aurais pas été obligé de faire autant de frais... Enfin... je les ai faits. Ça va bien... Ça n'a aucune importance...

JEAN. — Enfin, je ne voudrais pas que vous me preniez pour un nigaud. Comme on dit chez nous: les femmes ce n'est pas toujours nuisible!

LARZAC. — Fichtre non!

JEAN. — Si je me suis conduit comme ça... c'est que j'avais une raison, une bonne, une belle raison!

Il reprend sa lettre dans sa poche.

LARZAC. — Laquelle?

JEAN. — Je suis... C'est drôle... Ça me gêne un peu de vous dire ça, parce que nous ne sommes pas encore bien habitués l'un à l'autre.

LARZAC. — Parle.

JEAN. — Je suis... Vous allez rire... Je suis amoureux.

LARZAC. — Toi aussi?

JEAN. — Quoi?

LARZAC. — Enfin, je veux dire, comme tout le monde... Sapristi!... Mais raconte, raconte!... J'ai un fils et il est amoureux! Tiens! Je t'aime encore plus depuis que tu m'as dit ça. Mais pourquoi me l'avoir caché?

JEAN. — Ah!... C'est que j'attendais...

LARZAC. — Quoi?

JEAN. — Une réponse... Je viens de la recevoir... Tenez.

LARZAC. — Une lettre d'amour?

JEAN. — Quasi... Vous pouvez lire.

LARZAC, lisant. — *Oui.* C'est tout?

JEAN. — C'est tout.

LARZAC. — C'est bien tourné, mais c'est court.

JEAN. — Moi, ça me suffit.

LARZAC, cherchant à lire la signature.— Et c'est signé?

JEAN. — Georgina.

LARZAC. — Gentil, le nom.

JEAN. — Ah! oui.

LARZAC. — Elle est jolie?

JEAN, avec feu. — Oh! elle est... Mais je ne veux pas vous parler d'elle, je l'abîmerais.

LARZAC. — Fichtre! (Il regarde la lettre et la relit.) *Oui.* Mais oui, quoi? Qu'est-ce que ça veut dire?

JEAN. — Ça veut dire qu'elle veut bien devenir ma femme.

LARZAC, avec un haut-le-corps. — Hein? Te marier? Tu veux te marier?

JEAN. — Oui.

LARZAC. — Oh! oh! Mais tu vas un peu vite, mon garçon. Ce n'est pas sérieux.

JEAN. — C'est très sérieux.

LARZAC. — Diable! Et comment s'appelle-t-elle, cette demoiselle?

JEAN. — Georgina Coursan.

LARZAC. — Coursan?

JEAN. — Elle habite pas loin de chez nous une petite maison pas bien belle...

LARZAC. — Coursan... Est-ce que par hasard ce serait la fille de Georges Coursan?

JEAN. — Oui.

LARZAC. — Celui de Bucarest?

JEAN. — Oui... Vous l'avez connu?

LARZAC. — Si je l'ai connu! Ah! tu tombes bien!... Ça, par exemple, c'est extraordinaire... Sais-tu ce que c'était que Georges Coursan?

JEAN. — Non.

LARZAC. — Eh bien, mon pauvre enfant, c'était bel et bien un chevalier d'industrie.

JEAN. — Quoi?

LARZAC. — Oh! élégant, séduisant, de l'abatage. Nous l'avons tous connu autrefois dans les tripots. A cette époque, ce n'était qu'un tapeur vivant d'expédients. Et puis, un jour il a monté une soi-disant affaire de mines, dans les Balkans, des mines qui n'existaient pas, comme d'ailleurs la plupart des mines... Il est arrivé à faire souscrire deux millions par un choix d'imbéciles — j'en étais — et il est parti pour l'Orient où, pendant des années, il a mené à nos frais une vie de pacha, entremêlée des aventures les plus louches. Et si le scandale n'a pas éclaté, c'est qu'il a eu le bon esprit de mourir au moment où il allait être arrêté... Voilà l'histoire de ce monsieur...

JEAN, très calme. — Ah! Tiens!...

LARZAC. — Tu vois que tu ne peux pas épouser sa fille...

JEAN. — Pourquoi?

LARZAC. — Comment, pourquoi?

JEAN. — C'est très malheureux pour M. Coursan, ce que vous venez de me raconter, mais moi, ça m'est égal.

LARZAC. — Ah! ça, tu es fou?

JEAN. — Georgina est droite et loyale, je n'ai rien d'autre à savoir. Mon idée n'a pas changé, je veux me marier.

LARZAC. — Sacrebleu! Si tu y tiens tant, nous te marierons! Mais laisse-moi faire, je te la chercherai moi-même, mon petit, je te la trouverai, la femme qu'il te faut. Pour moi, je n'ai peut-être pas toujours été assez difficile, mais pour toi je le serai, je t'en réponds. Je la vois d'ici, souple, fine, élégante, fringante, avec de jolis yeux clairs.

JEAN. — Vous connaissez donc Georgina?

LARZAC. — Moi?

JEAN. — Dame, c'est son portrait que vous venez de faire...

LARZAC. — Mais tu m'embêtes avec ta Georgina... Tu ne me parles que d'elle... Tu la vois partout... Sapristi!... Comment n'as-tu pas assez d'une femme à qui tu penses aussi souvent!... Va, va, n'aie pas peur, tu l'oublieras.

JEAN. — Non.

LARZAC. — Tu te l'imagines parce que c'est encore une des choses qui te manquent. On ne t'a pas appris à oublier. Moi je te l'apprendrai. Tu verras. C'est charmant.

JEAN. — Vous n'y réussirez pas. Nous ne sommes pas pareils, voyez-vous.

LARZAC. — Justement! Et c'est pour ça que je vois clair. Cette petite et toi, vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre. Elle n'est ni du milieu que tu quittes, ni du monde où tu vas entrer. Elle est en marge. Nom d'un chien! Tu ne peux pourtant pas songer à donner à M^lle^ Coursan le nom que nous portons depuis sept cents ans!

JEAN. — Oh! moi, vous savez, je ne le porte que depuis une demi-heure.

LARZAC. — Raison de plus pour ne pas le diminuer.

JEAN. — Rien ne vaut que je renonce à mon bonheur.

LARZAC. — Est-ce que tu crois que j'y renonce, moi? Ton bonheur, c'est maintenant la seule chose qui m'intéresse au monde, et je le ferai, va, je le ferai. Aie confiance en moi. Tu verras quelle vie délicieuse, mouvementée, nous mènerons tous les deux! Je te lancerai, je te distrairai, je te ferai tout connaître, le théâtre, les courses, le jeu, le demi-monde, l'amour! Sacrebleu, tu as la veine inouïe de tomber sur l'homme de Paris qui connaît le mieux les femmes et qui en connaît le plus, et cet homme-là, c'est ton père! Car, enfin, je suis ton père! Voilà ce que tu oublies trop vite, mon enfant, je suis ton père! Tu me dois le respect et l'obéissance. J'ai envers toi des devoirs sacrés. Je n'y faillirai pas. Je ne te laisserai pas gâcher ta vie en épousant cette demoiselle.

JEAN. — Oui... Vous voulez bien me permettre de placer mon mot?

LARZAC. — Parle! Voilà une heure que je t'écoute.

JEAN. — Eh bien, il y a seulement huit jours, je pouvais me marier avec Mlle Coursan sans que personne y trouve à redire. Moi, j'étais un déclassé parce que je n'avais pas de père; elle, elle était une déclassée parce qu'elle en avait un. C'est drôle, mais enfin c'est comme ça. Nous étions appareillés. C'était très convenable.

LARZAC. — C'était, en tout cas, possible!

JEAN. — Alors, maintenant, parce que votre notaire est venu, parce que vous m'avez reconnu, parce que vous avez endossé votre uniforme de père, toute ma vie est renversée, perdue, saccagée, comme par la grêle! Ah çà! mais c'est donc une catastrophe d'avoir de la famille?

LARZAC. — C'est monstrueux, ce que tu dis là!

JEAN. — C'est peut-être monstrueux, mais ça m'a l'air bougrement vrai!

LARZAC. — Ainsi, rien n'existe pour toi, ni la société, ni la tradition, ni l'autorité paternelle... Ah! nous vivons à une jolie époque! Et la peine que tu me fais, ça ne te touche pas non plus? Ça t'est bien égal.

JEAN. — Non, non. Ne croyez pas ça.

LARZAC. — Alors?

JEAN. — Qu'est-ce que vous voulez? Pardonnez-moi de vous le dire, mais, pour que je puisse vous sacrifier comme ça toute ma vie, il aurait fallu des choses qui ne sont pas, qui n'ont pas été. Il aurait fallu que je vous aie vu quand j'étais tout petit, quand j'étais malade, enfin que je vous aie aimé avec mes yeux d'enfant.

LARZAC. — Imbécile! Aime-moi avec ces yeux-là.

JEAN. — Ce ne sont plus les mêmes.

LARZAC. — Alors, voilà où nous en sommes. Tout ce que j'avais rêvé, notre union, notre affection, tout notre avenir à nous deux, tout cela est par terre, parce que tu t'es laissé chambrer par un intrigante!

JEAN. — Ah! Je ne veux pas que vous disiez des mots comme ça!

LARZAC. — Allons donc! Si c'était une brave fille, est-ce qu'elle t'aurait caché le passé de son père?

JEAN. — Elle ne le connaît pas.

LARZAC. — Tu crois ça?

JEAN. — J'en suis sûr!

LARZAC. — Elle t'a menti...

JEAN. — Je vous dis que non.

LARZAC. — Eh bien, alors, je me charge de le lui apprendre, ce joli passé-là...

JEAN. — Oh! vous ne ferez pas ça!

LARZAC. — Qui m'en empêchera?

JEAN. — Moi!... Parce que, demain, je serai retourné là-bas, auprès d'elle, et alors, je n'ai plus peur de vous.

LARZAC. — Tu veux me quitter pour cette aventurière?

JEAN. — Vous ne voulez pas me permettre d'épouser Georgina?

LARZAC. — Jamais!

JEAN. — Alors, je repars. Je repars à l'instant pour le pays. Il l'a dit, ce notaire: ce qui s'est passé ici, tout à l'heure, ne me regardait pas. Ça s'est fait en dehors de moi. Vous m'avez reconnu pour votre fils. Mais, moi, je ne vous ai pas reconnu pour mon père. Adieu.

LARZAC, exaspéré. — Eh bien, soit!... Pars. Tu es libre!... Fiche-moi le camp! Fiche-moi le camp!

Jean sort.

Scène XI

CHARMEUIL, LARZAC

CHARMEUIL, entrant. — Déjà? Eh bien, mon vieux, c'est ça la chère intimité?

LARZAC. — Ah! si tu savais! C'est inouï! C'est effrayant... effrayant!

CHARMEUIL. — Mais quoi?

LARZAC. — Il est tombé dans les pattes d'une petite gourgandine, et il veut l'épouser...

CHARMEUIL. — Non?

LARZAC.— Sais-tu qui c'est?... La fille de Coursan.

CHARMEUIL. — Coursan-les-Mines?

LARZAC. —Parfaitement! Oh! mais ça ne se passera pas comme ça! Tu le sais bien, toi qui me connais, que ça ne se passera pas comme ça. Je vais réfléchir, consulter mon avoué, mon notaire, mon avocat...

CHARMEUIL. — Oh! je sens que je vais faire des courses ennuyeuses.

LARZAC. — Et pour commencer, je vais lui écrire, à cette demoiselle.

CHARMEUIL. — Qu'est-ce que tu vas lui écrire?

LARZAC. — Que son père était un coquin et que je m'oppose formellement au mariage. Nous verrons ce qu'elle répondra.

CHARMEUIL. — Elle ne répondra pas.

LARZAC. — Comment?

CHARMEUIL. — Elle dira qu'elle n'a pas reçu la lettre.

LARZAC. — Tu as raison. Ce n'est pas le moment d'épargner sa peine. Il faut y aller.

CHARMEUIL. — Evidemment.

LARZAC. — Tu prendras ce soir l'express de Toulouse.

CHARMEUIL. — Moi?

LARZAC. — Et tu remettras ma lettre en mains propres.

CHARMEUIL. — Ah! non, Fernand, ça, non!

LARZAC. — Charles!

CHARMEUIL. — Non!

LARZAC. — Ne refuse donc pas, ça nous fait perdre du temps et tu sais bien que tu iras.

CHARMEUIL. — J'ai une déveine!

LARZAC, qui s'est mis à son bureau. — Voyons... (Il écrit.) *Mademoiselle...*

CHARMEUIL. — Ecoute, Fernand, c'est tout à fait inutile, ce voyage... Elle ne me recevra pas. Elle se défilera, je n'arriverai jamais à la joindre...

LARZAC. — Tais-toi!

CHARMEUIL. — Bon!

LARZAC, écrivant. — *Mademoiselle... J'irai droit au but! Je ne vous connais pas... mais jamais...*

La porte s'ouvre, Georgina paraît. Elle est en tenue de voyage, très simple, un petit sac à la main.

Scène XII

LES MÊMES, GEORGINA, puis PIERRE

LARZAC, l'apercevant. — Qu'est-ce que c'est?

GEORGINA. — Pardon, monsieur...

LARZAC. — Mais comment êtes-vous entrée ici, madame?

GEORGINA. — La porte de l'escalier était ouverte, monsieur... Je n'ai trouvé personne à qui m'adresser, j'ai entendu parler, alors je suis entrée... Je vous demande bien pardon.

LARZAC. — Comment, Pierre n'est pas là!... Qu'est-ce que vous désirez?

GEORGINA. — Je voudrais beaucoup parler à M. le comte de Larzac.

LARZAC. — C'est moi, madame... mais je suis occupé... Tout à l'heure... Veuillez attendre dans l'antichambre.

GEORGINA. — Bien, monsieur.

LARZAC. — C'est inouï... ces domestiques. (Il sonne.) On n'est plus chez soi. Où en étais-je? (Il se remet à écrire.) *Mademoiselle, je ne vous connais pas... mais jamais je ne consentirai à ce que mon fils épouse la fille de Georges Coursan, qui fut un homme taré et un financier sans scrupules... Si vous ignoriez le passé de votre père, je regrette d'avoir à vous l'apprendre.*

Il signe.

CHARMEUIL. — C'est dur!

LARZAC. — Tant pis!

Il met sous enveloppe la lettre. Pierre entre, portant le thé.

PIERRE. — C'est pour le thé que monsieur a sonné?

LARZAC. — Mais non! Qu'est-ce que ça veut dire? Vous avez laissé la porte du palier ouverte.

PIERRE. — Ce n'est pas moi, monsieur, je préparais le plateau. C'est sans doute M. le vicomte en s'en allant.

LARZAC. — Ah! il est parti?

PIERRE. — Oui, monsieur, il y a un quart d'heure.

LARZAC. — Bon voyage. Il y a une dame dans l'antichambre, demandez-lui qui elle est.

Pierre sort.

LARZAC, il écrit rageusement l'adresse et tend la lettre à Charmeuil. — Tiens!

CHARMEUIL. — C'est épouvantable, ce qui m'arrive!

PIERRE, rentrant. — Voici la carte de cette dame.

LARZAC. — Bien, je sonnerai. (Pierre sort. Regardant la carte.) Oh!

CHARMEUIL. — Quoi?

LARZAC. — Lis.

CHARMEUIL, lisant. — Oh! (Puis s'épanouissant.) Ah!

LARZAC. — Qu'est-ce que tu as?

CHARMEUIL. — Ce que j'ai? J'ai que je reste... J'ai une veine!

LARZAC. — Rends-moi ça. C'est moi-même qui vais la lui remettre. Et si elle a besoin d'explications, elle les aura.

CHARMEUIL. — Je te laisse.

LARZAC. — Non, reste, je tiens à ce que tu me voies la flanquer à la porte. (Il sonne.) Quel toupet! Ça n'a pas de nom.

Scène XIII

LARZAC, GEORGINA, CHARMEUIL

GEORGINA, entrant. — Monsieur!

LARZAC, tenant la lettre à la main. — Mademoiselle.

GEORGINA. — Je vous dis merci, monsieur, d'avoir bien voulu me recevoir...

LARZAC. — Il n'y a pas de quoi, mademoiselle.

GEORGINA, très gentille. — D'abord, tout de suite, je voudrais bien voir partir monsieur!

LARZAC, après avoir regardé Georgina, à Charmeuil. — Va-t'en!

CHARMEUIL. — Comment, tu...

GEORGINA. — Monsieur, il ne faut pas me détester.

CHARMEUIL. — Oh!

LARZAC, traversant et allant à Charmeuil. — Pardon, mademoiselle...

CHARMEUIL. — Dis donc, elle est jolie.

LARZAC. — Evidemment. Je ne me la figurais pas du tout comme ça. Reviens dans une demi-heure, elle sera loin. N'oublie pas que tu dînes avec moi.

CHARMEUIL. — Oui, ici.

LARZAC. — Non, au restaurant, en habit. Va t'habiller.

CHARMEUIL. — Bon.

Il sort.

Scène XIV

LARZAC, GEORGINA

LARZAC. — Mademoiselle, je ne m'attendais certes pas à vous voir chez moi. Pourtant, je souhaitais vivement vous rencontrer. Il s'agit de choses graves, très graves.

Il tient sa lettre à la main.

GEORGINA. — Ah! Moi aussi, monsieur, j'ai à dire. Laissez-moi passer devant, voulez-vous?

LARZAC. — Soit!

GEORGINA. — Je suis partie cette nuit de Lannemezan, parce qu'il fallait que je vous voie tout de suite, vous seul, tout seul. Il y a une heure seulement, je descends du chemin de fer. Et maintenant je suis si fatiguée... Voulez-vous me permettre de m'asseoir?

LARZAC. — Je vous en prie, excusez-moi.

GEORGINA. — Avant tout, je vous supplie de ne pas dire à votre fils mon voyage. Vous promettez?

LARZAC. — Volontiers...

GEORGINA. — Voilà! Je lui ai écrit hier pour accepter d'être sa femme, j'ai eu tort.

LARZAC. — Ah!

GEORGINA. — Sitôt ma lettre partie, je m'en suis aperçue. Je ne devais pas répondre, je n'avais pas le droit.

LARZAC. — Tiens!

GEORGINA. — Je n'avais pas le droit, parce que je ne suis pas sûre d'être une honnête fille.

LARZAC. — Quoi?

GEORGINA. — Je dis je ne suis pas sûre du tout d'être une honnête fille.

LARZAC. — Et c'est à moi que vous venez raconter ça, à moi? C'est fantastique!

GEORGINA. — Pas du tout. Si je ne l'avouais pas ce secret à vous, à qui est-ce que je l'avouerais? Dites-moi à qui?

LARZAC. — Mais je n'en sais rien, moi, mademoiselle.

GEORGINA. — Jean, je lui ferais trop de peine. Ma mère aussi. Et ils m'aiment trop tous les deux, alors ils ne peuvent pas juger. Vous, vous pouvez.

LARZAC. — Moi?

GEORGINA. — Oui, vous pouvez, parce que vous ne m'aimez pas. Quand vous aurez écouté, vous déciderez ce que je dois faire. Et je ferai.

LARZAC. — Allons donc!

GEORGINA, très gravement. — Je jure!

LARZAC, un peu ému par ce ton. — Ah! Eh bien, mademoiselle, je vous écoute.

Il remet la lettre dans sa poche.

GEORGINA. — Il faut que vous me connaissiez bien. Je n'ai pas eu une vie toute plate. J'ai été heureuse autrefois, et puis malheureuse après. Ça ne s'est pas bien arrangé... Il aurait mieux valu le contraire, n'est-ce pas?... Il y a cinq ans, quand notre situation a été renversée, quand il nous est arrivé notre héritage de pauvreté, nous sommes venues, maman et moi, habiter à Lannemezan, la petite maison

de ma grand'mère... C'était dans le mois de juin... il y avait du soleil, des fleurs partout, le long des murs. Le jardin montait jusque sur la maison... Alors, on n'était pas très pauvre. Vous comprenez?

LARZAC. — Oui, oui.

GEORGINA. — Et j'étais très courageuse. Cela m'amusait beaucoup, d'abord, d'être très courageuse. Mais c'est difficile de l'être toujours... Est-ce que vous l'êtes toujours, vous?

LARZAC. — Moi? Mais non.

GEORGINA. — Eh bien... je ne l'ai plus été du tout quand est venu l'automne et puis l'hiver... Au lieu du soleil, c'était la pluie qui passait à travers le toit... Oh! comme c'est ennuyeux, la pluie, surtout quand elle tombe dans la chambre. Ici, elle ne tombe pas... C'est joli chez vous.

LARZAC. — Oui... après?

GEORGINA. — Nous vivions toutes les deux, bien étroit, bien modeste. Nous avions des toutes petites rentes, juste de quoi être un peu plus gênées que les gens qui n'en ont pas du tout. Enfin, ça suffisait pour le boulanger, le boucher et les cigarettes de maman, mais pas pour payer tout à fait les autres factures.

LARZAC, se défendant contre son émotion. — Ah!

GEORGINA. — Et j'ai vécu comme cela jusqu'au moment où... où j'ai connu M. de Vaujours.

LARZAC. — Hein?

Il reprend la lettre à la main.

GEORGINA. — C'était un monsieur très gentil, qui avait un château dans le pays, un monsieur presque pas vieux, enfin, un peu comme vous... Il était marié avec une femme très charmante, très convenable et qui allait tous les mardis à Tarbes, à cause d'un capitaine de cavalerie très gentil aussi. M. de Vaujours est venu nous voir... Il était si poli avec maman que j'ai bien compris qu'il voulait me faire la cour... Je me disais: ça va venir... C'est venu... Et je ne lui ai pas répondu des injures comme doit le faire une jeune fille. Il nous faisait énormément de visites. Une fois, il ma trouvée très triste parce qu'il faisait beaucoup de brouillard et que j'avais une envie furieuse d'avoir une splendide robe verte avec beaucoup de fourrures très chères. Vous savez, il y a des méchantes gens à Paris qui vous envoient des catalogues.

LARZAC. — Pauvre petite!

Il remet la lettre dans sa poche.

GEORGINA. — Et ce jour-là — c'est ça qui devient grave — ce monsieur m'a offert de l'argent.

LARZAC. — Vous l'avez refusé?

GEORGINA. — Non, j'ai accepté.

LARZAC. — Oh!

GEORGINA. — Même plusieurs fois. Oh! il était très respectueux. Seulement, tous les lundis il me disait: « Faites-moi donc le grand honneur de venir me voir demain. »

LARZAC. — Vous n'y êtes pas allée?

GEORGINA. — Si!

LARZAC, avec regret. — Ah! pourquoi avez-vous fait cela?

Il remet la lettre à la main.

GEORGINA. — Vous vous intéressez donc à moi?

LARZAC, presque avec colère. — Mais oui.

GEORGINA. — Qu'est-ce que vous voulez? J'étais si lasse, si abandonnée. Je ne connaissais pas encore Jean. Oh! je ne voulais pas, d'abord... j'ai essayé de m'empêcher... j'ai fait des prières, j'ai fait des réussites... Et, tout de même, un après-midi, je suis partie en courant et j'ai été chez lui.

LARZAC. — Sacrebleu!... Vous ne saviez donc pas à quoi vous vous exposiez?

GEORGINA, très franchement. — Si, je le savais! Oh! je ne vous cache pas cela, j'avais réfléchi, j'étais décidée à tout. Je suis entrée, il m'a accueillie comme une reine, il m'a fait visiter tout le château... C'était beau, tout ce luxe... Ça me mettait dans une espèce d'ivresse... Lui, il s'agitait... il s'énervait... il bredouillait...

LARZAC. — Naturellement! Et après?

GEORGINA. — Après, il m'a menée dans le fumoir. Tout autour, il y avait des portraits d'ancêtres... Ça a eu l'air de le rassurer... Il est redevenu très grand seigneur... et il s'est mis à m'embrasser dans le cou, comme un fou!

LARZAC. — Quel goujat!

GEORGINA. — N'est-ce pas? Vous, vous n'auriez pas fait ça?

LARZAC. — Moi? Continuez!

GEORGINA. — Tout à coup, il m'a pris la taille... et il a commencé à m'entraîner... Alors, à ce moment, par hasard, j'ai aperçu dans une glace sa figure contre la mienne. Il était rouge, très affreux, les yeux ronds, décoiffé... avec pas beaucoup de cheveux... Et, être décoiffé avec pas beaucoup de cheveux, c'est la chose la plus ridicule dans le monde... Alors, il s'est passé une chose incroyable. Je me suis mise à rire... mais à rire...

LARZAC, frappé. — Ah!

GEORGINA. — Sans plus pouvoir m'arrêter... Et je riais... je riais...

LARZAC. — Très bien!

GEORGINA. — Il a d'abord été étonné, puis vexé, puis furieux...

LARZAC. — C'est bien fait!

GEORGINA. — Il me disait : « Mademoiselle!... Mademoiselle!... Mademoiselle!... » comme s'il ne savait plus que ce mot-là... Et je riais encore... et je riais toujours... A la fin, j'ai sauté sur mon chapeau...

LARZAC. — Et vous vous êtes enfuie?

GEORGINA. — De toutes mes jambes.

LARZAC. — Bravo!

GEORGINA. — Et j'ai galopé jusqu'à la maison... Et je riais... et je riais... Je suis arrivée, je suis montée dans ma chambre, j'ai fermé la porte et, une fois là, je me suis mise à pleurer...

LARZAC. — Ah! ma petite, quelle peur vous m'avez faite.

GEORGINA. — Voilà ce qui m'est arrivé. J'ai été repêchée, pas par de la vertu, pas par des principes, mais seulement par hasard, parce que j'ai ri. Et cela, je le sais, vous ne pourrez jamais le croire.

LARZAC. — Eh bien, vous vous trompez. Vous avez la chance de tomber sur le seul homme qui puisse le croire... Et vous n'avez jamais revu ce monsieur, je pense?

GEORGINA. — Non! mais j'ai joliment pensé à lui.

LARZAC. — Ah!

GEORGINA. — Dame! A cause des trois mille francs qu'il m'avait donnés.

LARZAC. — Il faut les lui rendre.

GEORGINA. — Oh! je les lui ai rendus.

LARZAC. — Comment?

GEORGINA. — Nous avons vendu une petite prairie, et puis, on a travaillé: on a peint des éventails, des sachets, vous savez, toutes ces choses ridicules qu'on donne dans les bals et qui sont faites par des femmes qui n'y ont jamais été... Enfin, on s'en est tirées.

LARZAC. — Vous avez fait ça, vous, avec ces petites mains-là...?

GEORGINA. — Oui.

LARZAC. — Ah! quel dommage que...

GEORGINA. — Quoi donc?

LARZAC. — Rien, rien.

GEORGINA. — Si... vous vouliez me parler tout à l'heure, quand je suis entrée... Vous avez dit que c'était une chose délicate, très grave...

LARZAC. — Ça ne l'est plus... ça ne l'est plus...

Il remet la lettre dans sa poche.

GEORGINA. — Vous ne dites pas vrai... j'ai le droit de savoir. Je veux...

LARZAC. — Eh bien, mon Dieu, peut-être... ai-je pu avoir certaines préventions.

GEORGINA. — Contre moi?

LARZAC. — Oh! non, non... pas contre vous!...

GEORGINA. — Contre qui, alors?

LARZAC. — Mais...

GEORGINA. — Taisez-vous... je devine!... Contre mon père...

LARZAC. — Mais non!...

GEORGINA. — Oh! ne prenez pas la peine... je sais... On a dit du mal de lui parce qu'il a fait de mauvaises affaires... C'est ça?

LARZAC. — Peut-être... mais...

GEORGINA. — Il avait beaucoup d'ennemis... des jaloux, parce qu'il était si bon, si généreux... si chic. Je l'aimais tant... Oh! il a peut-être été imprudent, léger... mais pas autre chose... j'en suis sûre... n'est-ce pas... n'est-ce pas?

LARZAC. — Oui.

GEORGINA. — Oh! si je pensais qu'il a fait quelque chose de coupable, de défendu, cela me rendrait plus malheureuse que tout... Quand je pense qu'il y a des gens qui peuvent croire ça, voyez-vous... Ça me fait peur... ça me fait mal...

LARZAC. — Mais, voyons, voyons... Voulez-vous bien ne pas pleurer... Voilà qu'elle pleure, maintenant...

GEORGINA. — Pardon, ce n'est pas de ma faute.

LARZAC. — Mais je ne veux pas. Je ne veux pas. Il n'y a pas de raison.

GEORGINA. — Oh! si!

LARZAC. — Mais non... mais non... Je l'ai connu, moi, votre père... C'était un garçon charmant, intelligent... sympathique... Je l'aimais beaucoup... mais ne pleurez pas... je l'aimais énormément... mais ne pleurez donc pas... je l'aimais de tout mon cœur.

GEORGINA. — Ah!... Vrai?

LARZAC. — Et si jamais des imbéciles viennent vous en dire du mal, vous n'avez qu'à me les envoyer... Ah! Ah! ils trouveront à qui parler!

Il sort la lettre de sa poche, la déchire, et la jette violemment.

GEORGINA. — Oh! monsieur, vous venez de me faire cadeau du plus grand bonheur de ma vie.

LARZAC. — Et vous, ma petite, vous venez de me donner une émotion délicieuse, une émotion que je n'avais jamais ressentie. Je croyais que les femmes ne m'apprendraient plus rien, je n'étais qu'un sot. Je ne sais que depuis un instant ce que c'est qu'une jeune fille... Et, ma foi, c'est adorable!

Il la regarde longuement, jusqu'à lui faire baisser les yeux.

Georgina (Mlle Yvonne de Bray).

GEORGINA. — Oh! monsieur.

LARZAC. — Ecoutez, nous allons retourner là-bas, je vais vous ramener à Jean... (*Georgina fait un geste de surprise.*) Je vous dirai... je vous expliquerai... vous serez contente... Tous les chagrins sont finis, toutes les larmes sont séchées... Mettez-vous là... (*Il la fait asseoir sur le canapé.*) Vous allez prendre une tasse de thé...

GEORGINA. — Je veux bien.

LARZAC. — Un morceau... deux morceaux?

GEORGINA. — Ça m'est égal.

LARZAC. — Je suis très content, très content.

GEORGINA. — Moi aussi.

LARZAC. — Un peu de lait?

Scène XV

LES MÊMES, CHARMEUIL

CHARMEUIL, *entre et aperçoit ce tableau.* — Hein! Un peu de lait?

LARZAC. — Oh! c'est toi.., Mademoiselle, je vous présente mon meilleur ami. Mon vieux, je te présente la fiancée de mon fils.

GEORGINA. — Oh!

CHARMEUIL. — Qu'est-ce que ça veut dire?

LARZAC. — Ça veut dire qu'il est six heures vingt, que tu vas aller ôter cet habit ridicule, mettre ton costume de voyage...

CHARMEUIL. — Encore!

LARZAC. — Et que nous repartons à huit heures quinze pour Lannemezan.

CHARMEUIL. — V'lan! Ça y est! Le Languedoc!

Jean. Larzac. Georgina.

SCENE IV. — Larzac : *« Là, ça y est ! Ça a un chic ! Est-elle gentille !... »*

ACTE III

Même décor qu'au premier acte, transformé. Meubles anglais. Confort. Des fleurs partout. Une frise peinte décore le haut des murs. La vieille cheminée est ornée d'un bandeau de tapisserie. Dans le fond, la terrasse est toute fleurie. Un téléphone est posé sur une petite table.

Scène première

AUBRIN, LE CURE

Aubrin entre en scène, trainant un fauteuil très élégant. Il est en garde-chasse, uniforme bleu à revers jaunes.

AUBRIN. — Ils appellent ça un fauteuil... Moi, je n'oserais seulement pas m'y asseoir !

LE CURÉ. — Bonjour, père Aubrin...

AUBRIN. — Bonjour, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Ces messieurs ne sont pas là ?

AUBRIN. — M. Jean est aux champs. M. le comte est sans doute allé au devant de M^lle^ Georgina, comme il fait tous les jours.

LE CURÉ. — Ah ! Elle doit venir, M^lle^ Georgina ?

AUBRIN. — On l'attend avec sa maman.

LE CURÉ. — C'est sans doute pour cela que M. Jean m'a prié de monter. On va, je l'espère, fixer enfin le jour des noces.

AUBRIN. — Ah ! Il se fait temps ! Depuis sept semaines qu'ils sont débarqués de leur Paris, un beau matin, monsieur le comte, la demoiselle et ce grand mirliton de M. Charmeuil, on ne s'en occupe guère du mariage.

LE CURÉ. — Monsieur le comte souhaitait terminer auparavant l'aménagement de cette maison, Pourtant il me semble que maintenant...

AUBRIN. — Eh ! Ça ne finira jamais. Ils trouvent tous les jours d'autres bricolages. Regardez-moi ces foutaises qu'ils ont peintes là-haut. Ils appellent ça une fresque. S'ils croient m'épater... ils se trompent. Sans compter cette machine diabolique qui frétille depuis ce matin.

LE CURÉ. — Ah ! oui, le téléphone. J'en ai beaucoup entendu parler.

AUBRIN. — Eh ! Monsieur le curé... Si ça vous amuse... voulez-vous dire un mot à Paris ?

LE CURÉ. — A Paris, moi ?... Oh ! non... Je n'oserais pas. J'ai ma vieille soutane... Alors, puisque ces messieurs ne reviennent pas, je vais dire mon bréviaire sur la route. A propos, Aubrin, je vous signale

une belle compagnie de perdreaux à la Pierre Plantée. Je les ai fait lever tout à l'heure.

AUBRIN. — Vous avez de la chance. Moi... depuis qu'on m'a colloqué ce travestissement, je n'en approche plus la queue d'un. Ils foutent le camp sitôt qu'ils me voient... Voilà ce que c'est de m'avoir habillé comme ça... J'ai l'air d'une cocotte!

LE CURÉ, avec reproche. — Aubrin... voyons, voyons!... A tout à l'heure...

Il sort.

Scène II

JEAN, AUBRIN

AUBRIN, remporte le fauteuil. — Allons, viens-t'en, pauvre vieux.

JEAN, entrant. — Qu'est-ce que tu fais?

AUBRIN. — J'amène ce vieux... C'est M. le comte qui me l'a commandé.

JEAN. — Ah! mon pauvre fauteuil!... Il était le dernier ici avec qui j'étais à l'aise... Il m'a connu plus petit que lui... C'était un ami... Allons, emporte-le.

AUBRIN. — Je me l'emporte. Ah! voilà le compte des métayers que vous m'aviez demandé.

JEAN. — Merci.

Aubrin sort.

Scène III

JEAN, puis GEORGINA

Georgina est habillée d'une robe de mousseline très simple, mais très jolie, et coiffée d'un chapeau de paille orné d'un bouquet de roses.

GEORGINA. — Bonjour, Jean.

JEAN. — Bonjour, Georgina.

GEORGINA, avec gaieté. — Je suis contente de vous voir.

JEAN, avec amour. — Oh! moi aussi... Votre mère n'est pas avec vous?

GEORGINA. — Non. Elle ne viendra pas.

JEAN. — Oh! je regrette... nous avions à causer tous ensemble pour la date de notre mariage. Il me tarde à moi...

GEORGINA. — Oh! oui, c'est ennuyeux... Mais figurez-vous... maman était toute préparée et si bien conservée avec son joli chapeau bleu et rose... Non, c'était le vert et rouge. Elle allait partir. Et puis, dans l'antichambre, elle s'est endormie...

JEAN. — Pauvre dame... Oh! je suis contrarié...

GEORGINA. — Il n'y a pas matière Comme vous êtes souvent contrarié depuis quelques jours. Qu'est-ce que vous avez?...

JEAN. — Mais je n'ai rien... Je n'ai rien du tout.

GEORGINA. — Si... si, souvent, vous vous amusez à être triste.

JEAN. — Comment le savez-vous, puisque c'est quand vous n'êtes pas là?

GEORGINA. — Alors, il faut rester davantage avec moi... Mais vous ne voulez pas, vous émigrez chaque jour dans les champs pour regarder pousser des bêtises... Hier encore...

JEAN. — Hier, vous étiez à Luchon.

GEORGINA. — Oh! oui. Votre père a été si amusant. Il est tellement aimable, cet homme... Il ressemble à une petite soirée. Vous, pourquoi n'être pas venu avec nous?

JEAN. — Je ne pouvais pas... J'étais obligé d'aller dans les métairies pour trier le blé des semailles.

GEORGINA. — Quel caprice! A quoi cela sert?

JEAN. — Ah! Je veux que la récolte qui viendra soit la plus belle que j'aie jamais moissonnée.

GEORGINA. — Pourquoi?

JEAN. — Parce que c'est vous qui mangerez le pain de l'année prochaine.

GEORGINA. — Oui. Vous m'offrez de la farine comme d'autres m'offrent des fleurs... Enfin, c'est sympathique.

JEAN. — Vous vous moquez de moi...

GEORGINA. — Non... Je vous aime bien.

JEAN. — Oh! moi aussi... Allez!... Ça, moi aussi...

GEORGINA. — Vraiment! Eh bien, dites-le-moi... mieux... plus... j'ai besoin... dites-moi des choses douces... des choses tendres... des choses... enfin des choses...

JEAN, cherchant. — Oui... Oui... Heu!... heu... Je vous aime bien...

GEORGINA. — Ça, je sais... mais dites-le d'autre manière...

JEAN. — Il n'y en a qu'une...

GEORGINA. — Oh! je ne crois pas... S'il n'y en avait qu'une, on ne le dirait pas depuis si longtemps.

JEAN. — C'est que... moi...

GEORGINA. — Enfin, vous chercherez...

JEAN. — Voilà que vous êtes fâchée...

GEORGINA. — Oui... je vous en veux un peu d'une chose...

JEAN. — Quoi donc?

GEORGINA. — Vous ne m'avez pas regardée...

JEAN. — Oh! si!...

GEORGINA. — Eh bien, regardez-moi encore... et dites... Que remarquez-vous?...

JEAN. — Mais... vous êtes très jolie...

GEORGINA. — Ce n'est pas ça... épluchez mieux... Vous n'observez toujours rien?

JEAN. — Non.

GEORGINA, dépitée. — Tant pis!

Scène IV

LES MÊMES, LARZAC

LARZAC. — Bonjour!... Oh! c'est un délice!

JEAN. — Quoi?

LARZAC. — Mais cette nouvelle robe... et ce chapeau neuf qui a fleuri ce matin. Oh!... C'est ravissant, ma petite!...

GEORGINA, à Jean. — Eh bien, voilà!

LARZAC. — Ça, c'est une surprise!...

GEORGINA. — J'étais si contente de vous la faire à tous les deux!... Alors, ça vous plaît?... A moi aussi beaucoup! Mais j'ai le sentiment qu'il y manque encore quelque chose... J'ai cherché une heure, sans pouvoir découvrir...

LARZAC. — Attendez... Attendez une seconde. J'y suis... (Il va prendre trois roses dans un vase, les lui pose à la ceinture. A Jean.) As-tu une épingle?

JEAN. — Non.

LARZAC. — J'en ai une. (Il retire la perle qu'il a à sa cravate, puis recule pour juger l'effet.) Là, ça y est! Ça a un chic! Est-elle gentille!... Ah! mon petit Jean, va!

Il frappe sur l'épaule de Jean.

GEORGINA, se regardant dans une glace. — Oh! oui, oui, c'est juste ce qui manquait. (A Jean.) N'est-ce pas?

JEAN. — Oh! oui, ça fait très bien!

LARZAC. — C'est ce que nous autres, vieux mora-

listes, nous appelons un rappel de ton... Quand une femme a des roses à son chapeau et n'en a pas à son corsage, son corsage en veut à son chapeau, et alors on ne sait pas où on va...

GEORGINA, revenant à la glace. — Ah! comme disent les paysans d'ici: vous savez y faire.

LARZAC. — J'aime ça... C'est moi qui vous dessinerai votre robe de mariée.

GEORGINA. — C'est ça... et beaucoup d'autres!... Oh! comme je serai coquette, dès que je pourrai... Ce n'est pas mal, dites?...

LARZAC. — Mais non, c'est charmant... Mais c'est un devoir pour une femme... Et c'est une tradition... Savez-vous quel fut le premier mot d'Eve quand elle ouvrit les yeux?

GEORGINA. — Non.

LARZAC. — D'abord, elle s'étira, se cambra, puis se regarda dans la source voisine, et, sans transition, elle dit à Adam: « Mais, mon ami, je n'ai rien à me mettre! » Voilà comment la mode fut créée cinq minutes après la femme.

GEORGINA. — Comme vous êtes content, aujourd'hui.

LARZAC. — Je suis très content.

GEORGINA. — D'où venez-vous donc?

LARZAC. — De vous regarder... J'étais sur le coteau. Je vous ai vue arriver. J'ai trouvé convenable de vous laisser à tous les deux trois quarts d'heure de tête à tête et, ce délai écoulé, je suis venu vous rejoindre.

GEORGINA. — Trois quarts d'heure? Oh! menteur, il n'y a que cinq minutes que je suis là.

LARZAC, regardant Jean. — Non?

JEAN. — Si.

LARZAC. — Ça, c'est incroyable... Et pourtant le temps file ici avec une rapidité... Savez-vous ce que Charmeuil m'a appris tout à l'heure?... C'est étonnant ce qu'il est informé cet animal-là! Il va y avoir deux mois que nous sommes arrivés ici.

JEAN. — Oui... deux mois après-demain...

LARZAC. — Ah! le joli retour!

GEORGINA. — Ah! comme j'avais dormi bien, dans le wagon.

LARZAC. — Et comme je vous avais bien regardée dormir... (A Jean.) Une enfant, mon petit: quelquefois, aux stations, elle se réveillait et, avec une toute petite voix de sommeil, (A Georgina.) vous me demandiez: « Où est-on? » Moi, je ne savais pas au juste, parce que je pensais à autre chose, et je vous répondais de chic: « Limoges, Lyon, Nantes, Quimper... » Ça vous suffisait, et vous vous rendormiez pleine de confiance dans la géographie... Une enfant, je te dis.

JEAN. — Ça, vous avez été bien bon pour nous...

GEORGINA, riant. — Oh! Oh! Je pense encore à la figure si pathétique que Jean a faite, en vous voyant descendre de voiture.

JEAN. — Dame, je ne pouvais pas croire... C'est difficile, vous savez, de croire à son bonheur...

LARZAC. — Mais saperlipopette!... Ne parle donc pas de ton bonheur avec cet accablement!

GEORGINA. — C'est ça! Ksss! Ksss!... Attrapez-le aussi! Jean, moi je veux que vous soyez gai, que vous ressembliez à ce monsieur, que vous disiez des bêtises!...

LARZAC. — Comment, je dis des bêtises, moi!

GEORGINA. — Tout le temps. Savez-vous ce que pense de vous M. le curé? Il m'a déclaré l'autre jour: « M. le comte est dissipé comme un enfant de chœur! »

LARZAC, mélancolique. — Mais c'est exactement ce que je suis, ma petite: un vieil enfant de chœur!

GEORGINA. — Quel âge avez-vous?

LARZAC. — Ah! ça, je ne vous le dirai pas!

GEORGINA. — Pourquoi?

LARZAC. — Parce que je ne mens jamais.

GEORGINA. — Ah çà! je n'en crois pas une miette. Vous avez eu trop d'aventures.

LARZAC. — Alors, je ne vous inspire pas confiance.

GEORGINA. — Aucune.

LARZAC. — Ça, c'est gentil!

GEORGINA. — Dites?... Comment étiez-vous quand vous étiez amoureux?

LARZAC. — Comme ça.

GEORGINA. — Est-ce que quelquefois vous avez souffert?

LARZAC. — J'ai eu cette chance.

GEORGINA. — Vraiment souffert?

LARZAC. — De tout mon cœur.

GEORGINA. — Vous en avez donc un?

LARZAC. — Ah! Je vous jure!...

GEORGINA. — Alors, je pense qu'il doit être fait avec de la gomme à effacer...

LARZAC. — Non, mais tu l'entends, Jean! Tu l'entends!

JEAN. — Oui.

LARZAC. — Elle ne me respecte pas du tout!

GEORGINA. — Oh! non!...

LARZAC. — Vous avez bien raison.

GEORGINA. — Dites aussi: est-ce que vous serez encore amoureux?

JEAN. — Georgina!

LARZAC. — Laisse-la donc! C'est un joli jeu! Et puis, c'est si gentil de causer comme ça tous les trois.

GEORGINA. — Répondez-moi: « Est-ce que vous serez encore amoureux? »

LARZAC. — Qu'est-ce que vous en pensez?

GEORGINA. — Je pense que oui, parce que vous êtes un très méchant homme!

LARZAC. — Eh bien! Si ça m'arrive, je viendrai vous le raconter.

GEORGINA. — Ça, non, je ne veux pas! A moins que vous ne soyez très malheureux, très trompé.

LARZAC. — Pourquoi?

GEORGINA. — Parce que, alors, ça me fera plaisir.

LARZAC. — Merci bien.

GEORGINA. — Oui. Ça me fera beaucoup plaisir que vous soyez puni, et vous le serez, vous le serez!

LARZAC. — Peut-être. Qui sait? Il y a un autre philosophe qui a dit avant vous: « Le châtiment des hommes qui ont trop aimé les femmes, c'est qu'ils les aimeront toujours. »

GEORGINA. — Vous voyez!

LARZAC, avec émotion. — Je ne suis pas de cet avis: moi, je trouve que c'est leur récompense.

GEORGINA. — Oh! Comme vous avez dit cela! Quel étrange homme! Vous êtes léger, voltigeant, vous riez de tout, et, chaque fois que vous parlez de l'amour, vous devenez presque grave, et vous avez des larmes sur le bord des yeux.

LARZAC. — Oui... Et pourtant, je ne l'ai peut-être jamais rencontré. (Un temps. Larzac regarde Georgina avec une émotion contenue, puis rompant brusquement le silence.) Dis donc, Jean, nous devons aller demain matin, Georgina et moi, à la cascade du Tourmalet. Cette fois-ci, il faut que tu viennes avec nous.

JEAN. — Oh! C'est impossible, mon père. J'ai rendez-vous pris pour marquer une coupe.

LARZAC. — Remets ça à plus tard,

JEAN. — Je ne peux pas, mon père.

LARZAC, avec humeur. — « Mon père !... Mon père ! » Pourquoi ne m'appelles-tu pas papa?

JEAN. — Mais...

LARZAC. — Tu ne m'as jamais donné ce nom-là!

JEAN. — Je vous demande pardon!

Scène V

LES MÊMES, CHARMEUIL

CHARMEUIL, entrant. — Je vous annonce M. le curé qui monte la côte... Mademoiselle, mes hommages... Eh bien, beau-père!

GEORGINA. — Oh! Je ne veux pas que vous le nommiez comme ça! Moi, je ne pourrai jamais!

LARZAC. — C'est gentil, ça.

CHARMEUIL. — Pourtant, quand on se marie, il faut bien avoir un beau-père!

GEORGINA. — C'est vrai. Eh bien, ce sera vous, parce que vous avez la tête et l'âge.

CHARMEUIL. — Charmant! Ah! est-ce qu'on ne m'a pas encore appelé au téléphone?

JEAN. — Non.

CHARMEUIL. — J'ai demandé Paris. Je voudrais parler au Cercle, avoir quelques nouvelles.

LARZAC. — Paris te manque? C'est inouï! Ce que je m'en passe, moi!

CHARMEUIL. — Eh bien, moi, je voudrais bien savoir quand nous y rentrerons.

LARZAC. — Je ne sais pas... Nous avons une masse de projets, de projets délicieux. J'ai promis à Georgina de la mener la semaine prochaine à Tarbes pour le concours hippique.

GEORGINA. — Oh! Oui!

LARZAC. — Et le 15 à Biarritz, et, de là, à Saint-Sébastien, pour les courses de taureaux.

GEORGINA. — Que ce sera amusant!

JEAN. — Sans compter que moi aussi il faut que je la conduise...

LARZAC. — Où ça?

JEAN. — Mon Dieu! à la mairie et à l'église... Faut penser à ça, monsieur Charmeuil.

GEORGINA. — Monsieur Charmeuil, vous ne pensez à rien.

LARZAC. — C'est vrai, tu ne penses jamais à rien.

CHARMEUIL. — Si! Si! Je pense... Je pense que voilà octobre... décembre... la neige, les loups... Charmant!

GEORGINA. — Oh! que vous êtes impopulaire!

LARZAC. — Oh! çà, il est impopulaire!

CHARMEUIL. — Excusez-moi, mademoiselle, mais le Languedoc m'aigrit.

LE JARDINIER, entrant du fond. — Monsieur, il y a quatre caisses d'hortensias qui viennent d'arriver.

LARZAC. — Oh! nos hortensias!... C'est pour la terrasse.

LE JARDINIER. — Qu'est-ce qu'il faut faire?

JEAN. — J'y vais.

GEORGINA. — Allons les voir. Venez, venez!

Ils remontent et sortent.

CHARMEUIL. — Ils s'intéressent à des choses dérisoires.

Scène VI

CHARMEUIL, LE CURE, puis LARZAC

LE CURÉ. — Monsieur, je vous donne le bonjour. Jean n'est pas là?

CHARMEUIL. — Non, mais il va revenir. Asseyez-vous donc, monsieur le curé. Je suis ravi de vous voir. Vous avez la mine fleurie.

LE CURÉ. — Vous êtes trop bienveillant, monsieur.

CHARMEUIL. — Et quoi de neuf dans le pays? S'est-on bien amusé au petit bal que Larzac a donné dimanche, sur le mail, en l'honneur de nos fiancés?

LE CURÉ. — Très bien amusé, monsieur Charmeuil. Trop bien amusé. Car, après ces réjouissances, il arrive que les garçons et les filles se donnent mutuellement plus de preuves d'estime qu'il ne conviendrait. Dimanche, M. le comte les a fait trop boire.

CHARMEUIL. — C'était votre vin, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Hé! mon vin est trop bon... La prochaine fois, je sais bien ce que je ferai.

CHARMEUIL. — Quoi donc?

LE CURÉ. — J'y mettrai un peu plus d'eau.

Sonnerie au téléphone. Larzac apparaît au bord sur la terrasse et donne des ordres au jardinier pour disposer les pots d'hortensias.

CHARMEUIL, allant à l'appareil. — Ah ! Enfin !... Allô!... Allô!... Vous permettez?... C'est Paris?... Oui... le 113-05. — Ah! Allô!... allô! Le cercle?... (Avec épanouissement.) C'est le cercle... C'est monsieur Charmeuil. C'est vous, Benoît?... (Avec béatitude.) C'est Benoît... Pas mal. Merci... Hélas!... Enfin, j'espère rentrer bientôt. Quoi de nouveau? Pas beaucoup de monde. Naturellement... Petite partie. Oui... Et les potins?... Ah! oui... ah! oui... Non? Ah çà! je n'en reviens pas. (Appelant Larzac, mais sans lâcher le récepteur.) Fernand! Fernand! Francœur a plaqué Ponette!

LARZAC, se retournant. — Quoi? Qu'est-ce qu'il dit?

LE CURÉ. — Francœur a plaqué Ponette.

LARZAC. — Ah! dix louis que c'est pour Totoche!

CHARMEUIL. — Qu'est-ce qu'il dit?

LE CURÉ. — Dix louis que c'est pour Totoche!

CHARMEUIL. — Oh! ce serait trop drôle... Je les tiens, monsieur le curé. (Au téléphone.) Pour qui? Pour qui? Ça y est. C'est bien ça. Ah! par exemple! A bientôt! (Il raccroche le téléphone.) Monsieur le curé, vous avez gagné.

LE CURÉ. — Gagné?

CHARMEUIL. — C'était pour Totoche. Voilà vos dix louis.

Il les lui donne.

LE CURÉ. — Hé! Je veux bien, moi! Ça sera pour mes pauvres.

Scène VII

LES MÊMES, GEORGINA

GEORGINA, entrant. Elle apporte le courrier. — Voilà le courrier qui vient d'arriver.

CHARMEUIL. — Donnez, donnez!

GEORGINA. — Non, non. Je veux éparpiller moi-même. (Elle distribue les lettres.) *Monsieur Charmeuil. Monsieur le comte de Larzac.* (Elle regarde le papier, flaire le parfum de la lettre.) Oh! oh! Une dame! *Monsieur de Larzac.* (Même jeu.) Une dame. *Monsieur Charmeuil. Monsieur Charles Charmeuil. Comte de Larzac.* Une dame. (Un peu sèchement.) Mes compliments!

LARZAC. — Peuh! des invitations!

GEORGINA. — A quoi?

LARZAC. — Mais...

GEORGINA. — Je ne vous demande rien. Ça ne

me regarde pas. Venez voir le tennis, monsieur le curé. Je vais vous montrer. Venez.

LE CURÉ. — Volontiers. Je suis curieux de connaître ce jeu. On m'a assuré qu'il ne blessait en rien la morale.

LARZAC. — Vous oubliez votre ombrelle, Georgina.

GEORGINA, sèchement. — Merci.

Elle sort, suivie du curé.

Scène VIII

LARZAC, CHARMEUIL

LARZAC. — Qu'est-ce qu'elle a?

CHARMEUIL. — Ça, elle n'a pas été aimable. Moi, ça m'a amusé. Mais elle n'a pas été aimable!

LARZAC. — Qu'est-ce que je lui ai fait? Tu n'as pas remarqué que j'aie rien dit qui pût la contrarier.

CHARMEUIL. — Toi, mais, malheureux enfant, tu es à ses pieds!

LARZAC. — Je n'y comprends rien.

CHARMEUIL. — Je ne vois qu'une explication.

LARZAC. — Laquelle?

CHARMEUIL. — Qui sait, les femmes ont un tel instinct. Elle a peut-être deviné ce que contient la lettre que je viens de lire.

LARZAC. — Quelle lettre?

CHARMEUIL. — Une lettre de femme... J'en reçois, moi aussi.

LARZAC. — Quelle femme? Tu m'embêtes à la fin!

CHARMEUIL. — M^me^ Toury-Melcourt.

LARZAC, évasif. — Ah! comme c'est loin!

CHARMEUIL. — Elle se plaint de t'avoir attendu vainement tous les jeudis, depuis deux mois, et elle te consacre, en outre, un petit post-scriptum que je te recommande. Lis!

Il lui tend une lettre.

LARZAC lit à voix basse, puis éclate. — Ah!

Scène IX

LES MÊMES, LE CURE

LE CURÉ. — Je viens quérir monsieur Charmeuil. M^lle^ Georgina le réclame pour essayer le tennis.

CHARMEUIL. — J'y vais! Tu viens?

LARZAC. — Non... Va, va!

Charmeuil sort. Larzac marche avec agitation.

LE CURÉ. — Qu'avez-vous, monsieur le comte, vous paraissez tout ému.

LARZAC. — Ah! monsieur le curé, il y a vraiment de vilaines gens!

LE CURÉ. — Que se passe-t-il donc?

LARZAC. — Tenez, lisez, là, ce post-scriptum.

LE CURÉ, lisant avec peine. — *Tout s'explique. J'ai rencontré tout à l'heure, sur les planches, Prémail qui arrivait de Luchon. Il y a aperçu M. de Larzac en compagnie de sa nouvelle petite bonne amie. Elle doit être charmante, car Prémail a ajouté: « Où ce vieux lascar va-t-il donc dénicher d'aussi jolis numéros! »* Qu'est-ce que cela signifie?

LARZAC. — Tout simplement qu'on m'a vu avec Georgina et qu'on la croit ma maîtresse!

LE CURÉ. — Oh! la mauvaise pensée!

LARZAC. — Je vous trouve indulgent! C'est une infamie!

LE CURÉ, relisant la lettre. — Et, alors, c'est vous, monsieur le comte, que l'on désigne sous le nom de vieux lascar?

LARZAC. — Oh! ce qu'on peut dire de moi, monsieur le curé, je m'en moque! Je ne mérite ni estime ni respect, moi! Mais, qu'on touche à cette petite, si fraîche, si claire, si chic, je ne le permettrai pas.

LE CURÉ. — Vous avez raison.

LARZAC. — Je lui dirai deux mots, moi, à Prémail!

LE CURÉ. — Je devine lesquels: vous lui rappellerez que la calomnie est un péché mortel.

LARZAC. — Oui, en lui flanquant un bon coup d'épée.

LE CURÉ. — Oh! monsieur le comte!

LARZAC. — Enfin, il faut bien que je fasse taire ces gens-là, pourtant!

LE CURÉ. — Je ne vois qu'un moyen.

LARZAC. — Lequel? Dites?

LE CURÉ. — Ce serait de fixer enfin la date du mariage de Georgina et de Jean et de le célébrer dans le délai le plus bref.

LARZAC. — Parfaitement. Vous avez mille fois raison. Parbleu! Pourquoi avons-nous tant tardé, je me le demande? D'ailleurs, laissez-moi vous le dire, c'est un peu votre faute, monsieur le curé. Vous êtes toujours fourré dans votre vigne, dans votre cellier. On ne peut jamais mettre la main sur vous. On ne se marie pas sans curé, sapristi!

LE CURÉ. — Oh! monsieur le comte, comment pouvez-vous?... N'est-ce pas vous, au contraire, qui, à plusieurs reprises, avez désiré remettre... différer...

LARZAC, s'énervant. — Moi?... Où avez-vous pris cela, monsieur le curé? Pourquoi? Il aurait fallu une raison. Quelle raison aurais-je pu avoir? Voyons, voyons! c'est le bon sens!

LE CURÉ. — Enfin, peu importe... puisque vous approuvez ma proposition.

LARZAC. — Oui, oui, brusquons le mariage. C'est le seul moyen, le seul... Vous n'en voyez pas d'autre?

LE CURÉ. — Non.

LARZAC. — Alors, c'est parfait! Je vais parler à Jean. A tout à l'heure, monsieur le curé.

Il sort.

LE CURÉ, seul, ouvre son bréviaire et lit. — « Sur la montagne de Génézareth il y a deux figuiers, l'un est vieux, l'autre est jeune. Mais tous deux portent les mêmes fruits. »

Jean entre par la gauche.

Scène X

LE CURE, JEAN

LE CURÉ. — Ah! vous voilà, Jean. Je vais vous annoncer une bonne nouvelle. Votre père vous cherche. Il veut décider immédiatement avec vous le jour de votre mariage.

JEAN. — Tiens!

LE CURÉ. — Et le fixer à une date aussi rapprochée que possible. Allez vite le rejoindre.

JEAN. — Pas tout de suite.

LE CURÉ. — Pourquoi?

JEAN. — Parce que, auparavant, il y a des choses qu'il faut que j'éclaircisse.

LE CURÉ. — Ah!

JEAN. — Ecoutez-moi, mon vieil ami, et répondez-moi, — pas en curé, simplement en homme, en honnête homme. Quand on n'a pour but que de bien agir... comme on doit... et que, pour ça, il faut se rendre compte de certaines choses... a-t-on le droit de mentir?

LE CURÉ. — Oh! que vous me posez là une question ennuyeuse.

JEAN. — Répondez-moi.

LE CURÉ. — Eh bien, Jean... faites selon votre conscience et, s'il y a péché, je le prendrai à mon compte... Je n'ai pas peur, parce que vous êtes un brave garçon.

JEAN. — Je vais tâcher... (Georgina apparaît au fond.) Laissez-moi seule avec elle.

LE CURÉ. — Oui. Je reviendrai.

Scène XI

JEAN, GEORGINA

GEORGINA, elle tient une raquette à la main. — Ah! Jean... Où est votre père?

JEAN. — Je ne sais pas.

GEORGINA. — Je venais le chercher. Il n'est pas bien vif à nous rejoindre.

Elle va pour s'en aller.

JEAN. — Georgina, voulez-vous venir un instant? J'ai à vous parler.

GEORGINA. — De quoi?

JEAN. — De nous...

GEORGINA. — Je veux bien.

JEAN. — Voyons, Georgina... je vous demande ça de très bonne amitié... Est-ce que vous ne trouvez pas que nous ne sommes plus tout à fait ensemble comme nous étions?

GEORGINA. — Quand ça?

JEAN. — Autrefois... quand vous veniez ici, en passant, me dire bonjour... en camarade... quand vous entriez pour me demander un conseil et que vous oubliiez une rose... Il me semble qu'alors vous me regardiez plus gentiment, vous me parliez plus gaiement. Tenez, en ce moment, je me souviens du jour où, dans cette salle, j'ai essayé de vous dire que je vous aimais... Ah! elle était plus belle qu'aujourd'hui.

GEORGINA. — Eh bien, trois jours plus tard, librement, ne vous ai-je pas répondu oui?...

JEAN, souriant. — Ah! mais, c'est qu'à ce moment-là, il faut bien que je le reconnaisse, je vous avais un peu éblouie, j'avais un grand prestige.

GEORGINA. — Quel?

JEAN. — J'étais un fils naturel... une espèce de héros, et le plus intéressant de tous les héros, un héros à plaindre! Ça, c'était une situation admirable! Maintenant, je suis comme tout le monde. J'ai un père, un nom, je suis rentré dans la société; j'y suis d'ailleurs horriblement mal. Mais, enfin, j'y suis, et peut-être bien que j'ai perdu tout ce qui vous plaisait en moi.

GEORGINA. — Ah! Jean, que vous êtes intempestif!

JEAN. — Enfin, pardonnez-moi de vous dire ça. Je me demande quelquefois si vous ne m'aimiez pas plus quand vous ne m'aimiez pas.

GEORGINA. — Pourquoi causer ainsi absurdement avec vous-même? Je suis surexcitée contre vous.

JEAN. — Ne soyez pas. Je comprendrais si bien que vous n'ayez pas pour moi ce que j'avais cru. Ça serait si naturel!

GEORGINA, nerveusement. — Mais pourquoi?

JEAN. — Dame! Je me rends bien compte, je ne suis ni bien plaisant, ni bien flatteur... Je n'ai pas de jolis souvenirs à raconter, moi! Je ne sais pas tourner un compliment. Quand j'essaie, les phrases que je dis ont l'air endimanché. Je ne sais pas arranger une partie, choisir une étoffe, remarquer une robe neuve. Je ne sais pas voir le côté amusant des choses.

GEORGINA. — Oh! Jean, comme vous êtes injuste contre vous-même. Depuis quand avez-vous ces idées méchantes?

JEAN. — Eh bien, mon Dieu, depuis que j'ai vu comment mon père s'entend à rendre autour de lui la vie légère et jolie.

GEORGINA, avec un sourire très tendre. — Ah! oui, il sait!

JEAN. — Vous voyez! Alors, j'ai peur que tout vous semble bien terne et bien monotone quand il ne sera plus là.

GEORGINA. — Mais il sera toujours... Il me l'a promis.

JEAN. — Tout de même, ce n'est pas certain.

GEORGINA. — Si.

JEAN. — Non. Sa vie est là-bas. Il peut être forcé, et la preuve, c'est que ça vient d'arriver.

GEORGINA. — Quoi?

JEAN. — Il est rappelé à Paris.

GEORGINA. — Quand?

JEAN. — Tout de suite.

GEORGINA. — Ah! je devine. Ces lettres, qu'il a reçues tout à l'heure, c'est ça, n'est-ce pas, c'est ça?

JEAN. — Oui... peut-être... Enfin, il est obligé...

GEORGINA, nerveuse et contenue. — Alors, il faut qu'il parte. Il faut le laisser partir, puisqu'il n'a plus besoin de nous, puisqu'il nous aime si peu... Il est libre. Nous non plus, nous n'avons pas besoin de lui. Nous serons très heureux... J'ai tant d'estime, Jean, tant de confiance en vous. (S'efforçant de contenir ses larmes.) Vous verrez, nous serons très heureux... très heureux...

JEAN. — Georgina...

GEORGINA. — Il faut que je retourne... On m'attend. A tout à l'heure.

Elle se sauve pour ne pas éclater en sanglots.

Scène XII

JEAN, seul.

Un temps.

JEAN. — Eh bien, voilà! Je sais ce que j'ai voulu savoir... (Un temps.) Qu'est-ce que je vais faire?

Il réfléchit un moment, secoue la tête et remonte à la fenêtre.

Scène XIII

JEAN, JEANNE

JEANNE, entre, elle tient à la main un paquet de tabliers, de dentelles et de foulards de tête. Elle entre sans que Jean l'entende. Elle s'arrête au milieu de la scène. Jean se retourne et se trouve en face d'elle. — Je ne vous dérange pas?

JEAN. — Pas du tout. Qu'est-ce qu'il y a, ma petite Jeanne?

JEANNE. — Voilà. Tout à l'heure, on m'a donné de la part de M. le comte ces belles choses qu'il a fait venir de Paris. C'est bien de la bonté. Mais je voudrais que vous les lui rendiez.

JEAN. — Tiens, pourquoi?

JEANNE, souriant. — C'est pas des affaires pour moi. Oh! c'est pas pour l'offenser, bien sûr, mais j'aime mieux rester comme je suis.

JEAN. — Ah!

JEANNE. — C'est mon idée.

JEAN, après un assez long regard. — C'est vrai, tu n'as pas changé.

JEANNE. — Non.

Elle tourne ses yeux vers lui et le regarde avec un sourire doux et tendre.

JEAN. — Dis-moi... Tu ne penses plus, n'est-ce pas, à t'en aller à Toulouse?

JEANNE. — Oh! non.

JEAN. — Promets-le-moi.

JEANNE. — Je vous le promets, monsieur Jean.

JEAN. — Dis-moi encore une chose: tu ne m'en veux pas?

JEANNE. — Oh! de quoi donc?

JEAN. — Dis-moi seulement que tu ne m'en veux pas.

JEANNE. — Je ne vous en veux pas, monsieur Jean.

JEAN. — Je... vous remercie.

Leurs yeux se rencontrent. Un temps.

JEANNE. — Pourquoi vous?

JEAN, très ému. — Va... va...

Larzac paraît au fond.

Scène XIV

JEAN, LARZAC

LARZAC. — Ah! Je te cherchais. J'ai à te faire part d'une nouvelle imprévue.

JEAN. — Ah!

LARZAC. — Oui, je ne m'attendais pas du tout, on vient de m'apporter une dépêche... Je suis rappelé à Paris. Enfin, je pars...

JEAN. — Vous partez?

LARZAC. — Oui.

JEAN. — Ah! C'est très heureux que cette dépêche ne soit pas arrivée hier, que vous soyez encore là, parce que, moi, j'ai aussi à vous annoncer une chose très importante.

LARZAC. — Quoi donc?

JEAN. — Voilà: j'ai beaucoup réfléchi, mon père, depuis quelques jours, et surtout depuis une heure. Je l'ai fait bien loyalement, bien sérieusement, et, maintenant, je ne peux plus douter d'une chose: c'est que Georgina et moi, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

LARZAC, stupéfait. — Qu'est-ce que tu dis?

JEAN. — Oh! je ne me suis point décidé à la légère. Moi, je pense un peu comme on laboure, lentement; mais, quand ma résolution est prise, elle est bien prise: je n'épouserai pas Georgina.

LARZAC, violemment. — Ah çà! est-ce que je rêve? Tu deviens fou! Il n'y a pas autre chose à dire: tu deviens fou!

JEAN. — Jamais je n'ai été si raisonnable. Voyons, vous vous rendez bien compte de l'existence que je mène et de celle qu'il faut à Georgina: une vie de mouvement, de plaisir, de surprise; une vie qu'elle a connue autrefois et que vous lui avez rendue. Moi, je ne pourrais pas la lui donner, je ne pourrais pas.

LARZAC. — Mon petit Jean, écoute. C'est vrai: il y a peut-être eu des malentendus dont je suis la cause et dont je te demande pardon. Je me suis trop souvent placé entre vous, je l'ai trop distraite de toi. Je voulais qu'elle fût tout de suite très heureuse, tu comprends. Il ne faut pas m'en vouloir; je l'aime beaucoup, cette petite, vois-tu, je l'aime très tendrement. Mais maintenant, j'ai compris, sois tranquille, j'ai compris. Et tiens, je peux bien te l'avouer, cette dépêche, ce n'était pas vrai... Mais j'ai senti qu'il fallait que je vous laisse seuls l'un à l'autre. Et c'est pour ça que je pars, ce soir.

JEAN. — Oh! je suis bien content que vous m'ayez fait ce mensonge-là!...

LARZAC. — Tu es content? Tu vois, tu souris. Allons! Allons! C'est fini, tes idées de tout à l'heure. Nous n'en parlerons plus jamais, n'est-ce pas? Je t'ai convaincu?

JEAN. — Non. Vous m'avez convaincu de votre bonté, voilà tout. N'insistez pas, je vous assure; je sais ce qu'il me faut à moi pour être heureux.

LARZAC. — Toi! Toi! Tu ne penses qu'à toi! Il n'y a pas que toi, il y a elle!... Ah! je te croyais plus de cœur, mon garçon. Comment, tu es fiancé à Georgina, tout le pays le sait et tu reprendrais ta parole! Tu ne songes donc pas au tort que tu lui feras, à tout ce qu'on inventera contre elle... Mais c'est une malhonnêteté! Et qu'est-ce qu'elle deviendra? Elle est jolie... elle est pauvre... elle est seule... Alors, c'est clair... On lui fera la cour, on la lui a déjà faite... On ne se gênera plus... On aura le droit de tout lui dire, de tout lui proposer... Elle sera à la merci d'une faiblesse, d'une aventure, et, un jour de découragement, elle tombera peut-être dans les bras du premier venu... (S'exaltant.) Et tu acceptes ça? Et tu ne bondis pas et tu n'es pas jaloux... Quand il s'agit d'elle, de ce petit être unique... si gracieux... si frémissant... si touchant... Ah! non! Ah! non! Je ne le permettrai pas... Je ne veux pas que tu la perdes... Je ne veux pas que nous la perdions...

JEAN. — Eh bien, il y a peut-être un moyen... C'est que moi je la perde et que vous, vous ne la perdiez pas.

LARZAC. — Qu'est-ce que tu dis?

JEAN. — Mon père, voulez-vous que nous parlions, le cœur ouvert? L'important, voyez-vous, c'est de savoir où vont nos routes et de suivre chacun la nôtre. Je vous jure que je suis sans amertume... presque sans regret... Si j'ai la gorge un peu serrée, ce n'est pas que je pense à vous... C'est votre émotion qui tremble dans ma voix... Mon père, vous aimez Georgina...

LARZAC, avec violence. — Jean... Je te défends... Tais-toi! Tu n'as pas le droit de dire ça... Tu n'as pas le droit de le penser... J'ai pour elle une affection profonde, mais pas autre chose, pas autre chose...

JEAN. — Mon père, n'essayez pas de vous abuser. Ecoutez-moi, je vous en prie, et ne me répondez pas à moi. Répondez-vous tout bas à vous-même. Est-ce que, depuis que vous connaissez Georgina, la vie ne vous paraît pas toute neuve? Est-ce que chaque matin vous n'avez pas une espèce de confiance joyeuse dans la journée qui commence? Est-ce que, quand elle arrive, la petite tache blanche que sa robe fait au loin sur la route ne vous paraît pas plus émouvante que tout au monde? Est-ce que vos mains ne tremblent pas quand vous attachez des fleurs à sa ceinture? Est-ce que, quand vous m'embrassez le plus tendrement, ce n'est pas toujours parce qu'elle va venir? Oh! mon père, comme vous l'aimez!

LARZAC. — Jean, je t'en supplie.

JEAN. — Vous l'aimez, vous l'aimez!

LARZAC, avec un éclat douloureux. — Eh bien, il ne fallait pas me le dire... Il fallait me laisser me tromper... me mentir à moi-même... J'aurais peut-être fini par me croire... et puis j'aurais fini par vieillir, et alors je l'aurais aimée comme je dois l'aimer. Et, au lieu de ça, tu m'as mis de force en présence de ce que je ne voulais pas voir... Tu m'as crié mon secret. Pourquoi as-tu fait ça? C'est mal! C'est mal! C'est mal!

Il s'effondre la tête dans ses mains en sanglotant.

JEAN, s'approchant de lui et avec une grande bonté. — Allons! Allons! Ne vous faites pas de chagrin... Tout est bien ainsi... Je pense à vous... mais je pense aussi à elle... Je tiens beaucoup à son bonheur. Vous seul vous pouvez le faire.

LARZAC. — Oh! ne dis pas ça, mon petit Jean, je t'en conjure, ne dis pas ça...

JEAN. — Laissez-moi vous conduire... Je suis un bon conseiller... C'est connu... On m'estime pour ça dans le pays. Allez, mon père... il faut me croire quand je vous dis: tout ce que j'ai deviné en vous... je l'ai aussi deviné en elle...

LARZAC. — Non... Non... Tu as cru... tu t'es trompé, j'en suis sûr. Mais jamais, tu le sais bien, je ne lui ai dit un mot qui pût faire croire... Jamais...

JEAN. — Oh! Vous n'avez pas besoin de ça, vous... Vous n'êtes pas de ceux à qui on demande une déclaration; dans toutes les phrases que vous dites, même les plus indifférentes, il y a toujours de l'amour qui traîne...

LARZAC. — Songe donc... Qu'est-ce que je lui apporterais?

JEAN. — Vous lui apporterez votre gaieté... votre grâce... votre facilité à être heureux... et puis le prestige de tout ce qui vous est arrivé. Moi, je n'aurais pu lui donner que l'amour que j'avais pour elle; vous, vous lui donnerez tout l'amour qu'on a eu pour vous.

LARZAC. — Oh! mon Dieu... Si c'était vrai... Mais non... non... je ne peux pas admettre que tu t'effaces ainsi... Je n'en ai pas le droit.

JEAN. — Pourquoi donc? Entre les parents et les enfants, il faut toujours que les uns se sacrifient pour les autres... C'est ça qui fait qu'on s'aime... à l'ordinaire ce sont les parents qui se sacrifient pour les enfants... Cette fois-ci c'est le contraire... Mais ça ne fait rien... ça revient au même.

LARZAC. — Jean... mon petit Jean...

JEAN, se jetant dans les bras de son père. — Papa! (Ils s'embrassent longuement, très émus tous les deux.) A présent, je suis content. Je crois que j'ai bien travaillé et j'ai comme une idée que tout le monde sera heureux.

LARZAC. — Tout le monde?

JEAN. — Mais oui. Moi aussi. Peut-être un tout petit peu plus tard que vous, mais pas beaucoup. Et ce sera le bonheur qu'il me fallait, du bonheur d'ici... de mon pays. Vous verrez, je vous le promets... Maintenant, je vais chercher Georgina.

LARZAC. — Mais si je lui avoue que je... je sais bien ce qui arrivera... elle rira...

JEAN. — Non.

LARZAC. — Mais si, toi, tu ne peux pas comprendre, mais moi je sais... (Il va à la glace.) Elle rira. Je te dis qu'elle rira! C'est sûr. Oh! mes cheveux gris!

Il se regarde dans la glace.

JEAN. — Oh! vous vous croyez vieux parce que je suis là. Mais je m'en vais tout de suite, (Il remonte.) et dès que je serai sorti, regardez-vous encore dans la glace, et vous verrez comme vous serez jeune.

Il sort.

Jean (M. Louis Gauthier).

Scène XV

LARZAC, seul, puis LE CURE

Larzac retourne à la glace et s'y regarde avec inquiétude. Le curé entre.

LE CURÉ. — Je venais prendre congé de vous, monsieur le comte.

LARZAC, l'apercevant. — Ah! monsieur le curé. Venez, venez. Je suis heureux de vous voir. Vous êtes un si brave homme, un si saint homme; j'ai confiance en vous.

LE CURÉ. — Oh! monsieur!

LARZAC. — Je vais vous demander de me rendre un service considérable.

LE CURÉ. — Tout à vos ordres, monsieur le comte.

LARZAC. — Regardez-moi bien... (Il se campe, puis fait quelques pas.) Je vous en prie, monsieur le curé, regardez-moi avec toute votre conscience.

LE CURÉ. — Je vous regarde, monsieur le comte.

LARZAC. — Croyez-vous que je puisse encore être aimé?

LE CURÉ. — Quelle question me posez-vous là, monsieur le comte?

LARZAC. — C'est dans un but louable... Je vous en supplie, répondez-moi.

LE CURÉ. — Mon Dieu, monsieur le comte, je suis bien mauvais juge... A moi, vous me plaisez beaucoup.

LARZAC. — Alors, dites-moi, si un jour je venais dans votre église avec une jeune fille vous demander de nous unir, est-ce qu'en nous donnant la bénédiction nuptiale vous pourriez garder votre sérieux?

LE CURÉ — Moi, monsieur le comte? Mais je serais transporté de joie.

LARZAC. — Malgré mon âge?

LE CURÉ. — Votre âge? Oubliez-vous que, lorsqu'il épousa Ruth, Booz venait d'entrer dans sa cent seizième année!

LARZAC, lui serrant la main. — Enfin, je vous remercie tout de même!

LE CURÉ. — Et tenez, je puis vous dire quelque chose qui vous rassurera tout à fait. Hier matin, vous êtes passé à cheval devant la cure en compagnie de M^lle^ Georgina.

LARZAC. — En effet.

LE CURÉ. — Je travaillais au jardin avec ma servante. Et, en vous apercevant, elle s'est écriée : « Ah ! quel bel homme que M. le comte. »

LARZAC. — Vraiment ! Ah ! mon cher curé, vous donnerez dix louis de ma part à cette brave femme.

Il porte la main à son portefeuille.

LE CURÉ. — Et Angélique peut s'y connaître, car elle n'a pas moins de soixante-douze ans.

LARZAC, portant la main à son gousset. — Ah ! voilà deux louis pour elle, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Combien je vous remercie. Il faut que je me hâte. Voici le moment de *l'Angelus* du soir. *L'Angelus* c'est une belle prière, je vais le sonner pour vous.

LARZAC, lui serrant la main. — Au revoir, monsieur le curé. (Le curé sort.)

Scène XVI

LARZAC, GEORGINA, JEAN, puis CHARMEUIL

Larzac remonte au fond. Jean apparaît tenant Georgina par la main.

JEAN. — Nous voilà...

GEORGINA. — Jean m'a dit de venir vous trouver. Que c'était utile pour le bonheur de tout le monde. Il m'a dit que de tout son cœur il était d'accord avec vous, que vous aviez un mot à me dire et que ce n'était qu'un mot. Alors, je suis venue.

L'Angelus sonne pendant les dernières répliques.

LARZAC, dans un grand trouble. — Oui, Georgina... je... (A part.) Elle va rire... (Haut.) Ce mot-là, voyez-vous, j'en ai fait un si mauvais usage, je l'ai tellement gaspillé, gâché, abîmé, je l'ai tellement dit sans le penser que maintenant... maintenant que je le pense si fort, je ne peux pas le dire... Non ! Je ne peux pas !

JEAN. — Georgina, mon père vous aime et c'est mon père que vous aimez.

Georgina, sans répondre, cache sa figure dans ses mains.

LARZAC, s'élançant vers elle. — Elle rit !... elle rit !... (Il saisit les mains de Georgina, les écarte, et démasque ses yeux pleins de larmes.) Elle pleure !... (Georgina se laisse tomber dans ses bras et cache sa tête sur son épaule.) Ma petite, ma petite...

JEAN, avec un tendre sourire. — Vous voyez bien !

LARZAC, lui tendant la main. — Oh ! merci... papa !...

CHARMEUIL, entrant en costume de voyage. — Je suis prêt !

JEAN. — Vous ne partez plus, vous restez.

CHARMEUIL. — Longtemps ?

LARZAC. — Toujours !

RIDEAU

Jean. Larzac. Georgina.

Larzac : *« Oh ! merci... papa !... »*

Les Frères Karamazov

DRAME EN CINQ ACTES

par

MM. JACQUES COPEAU et JEAN CROUÉ

D'après **DOSTOÏEVSKI**

Représenté pour la première fois, le 6 avril 1911, au Théâtre des Arts.

Phot. Dornac.

M. JEAN CROUÉ M. JACQUES COPEAU.

PERSONNAGES

Feodor Pavlovitch Karamazov	MM. HENRY KRAUSS.
Ivan Feodorovitch Karamazov	DUREC.
Dmitri Feodorovitch Karamazov	ROGER KARL.
Alexeï Feodorovitch Karamazov (Alioscha)	LAUMONIER.
Smerdiakov	CHARLES DULLIN.
Le Père Zossima	DENNEVILLE.
Grigori Vassiliev	FERNAND LIESSE.
Moussialovitch	L. BLONDEAU.
Vroubleski	MARCEL MILLET.
Trifon Borisitch	JEAN GUYON.
Le Cocher André	ESCANDRE.
Le Chef de la police	BILLARD.
Le Père Païssi	SIMONIN.
Le Père Joseph	FERNOT.
Katherina Ivanovna Verkhovtsova	Mmes VAN DOREN.
Agrafena Alexandrovna Svetlov (Grouchenka)	JULIETTE MARGEL.
Une Servante	CHARLOTTE BRÉCILLY.
Arina	LESTRANGE.
Stepanida	RENÉE ROGER.

Hommes et Femmes du peuple. Musiciens. Soldats.

DÉCORS ET COSTUMES DE M. MAXIME DETHOMAS. — PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES DE BERT

Copyright by Jacques Copeau and Jean Croué, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Dmitri. Ivan. Alexeï. Père Zossima. Feodor. Smerdiakov.

Scène X. — Dmitri : « *Pourquoi ?... Pourquoi ?...* »

LES FRÈRES KARAMAZOV

ACTE PREMIER

L'ermitage d'un monastère, aux environs de Moscou. La scène représente un parloir attenant à la cellule du Starets Zossima. Au fond règne une galerie ouverte qui laisse apercevoir les jardins du monastère, tout fleuris. On y descend par un escalier de bois. A gauche, l'entrée d'une chapelle. A droite, une porte conduisant à la cellule du père Zossima. La fin du mois d'août, par une belle matinée chaude et claire.

Scène première

LE PERE ZOSSIMA, ALIOCHA

Au lever du rideau, la scène est vide. Mais, dans le jardin, paraît le père Zossima. C'est un vieillard, petit de taille, maigre et légèrement voûté. Il marche très lentement, avec peine, et s'appuie à l'épaule d'Aliocha. Tous deux gravissent l'escalier. Parvenu à la dernière marche, le père Zossima s'arrête pour reprendre haleine. On perçoit, dans l'éloignement, des voix qui chantent un cantique.

Aliocha, prêtant l'oreille aux chants. — Tous ceux qui sont venus vers vous, pleins de trouble, s'en vont apaisés, satisfaits.

Zossima. — S'il est permis à un homme, à un pécheur, de réjouir ainsi le cœur de ses frères, que n'attendrons-nous pas de Dieu lui-même!

Aliocha. — Père! Comment pouvez-vous accomplir ces choses merveilleuses?

Zossima. — Tout vient de Dieu, mon fils. (Il fait quelques pas vers sa cellule et s'arrête encore.) Aliocha, mon enfant, je ne pèse pas trop sur ton épaule? Vois-tu, de jour en jour mes forces m'abandonnent. Je vais bientôt mourir. (Aliocha pose silencieusement son front sur la poitrine du vieillard.) Eh bien... ne pleure pas. La mort doit nous réjouir!

Aliocha. — Me laisserez-vous seul au monde?

Zossima. — La vie commencera pour toi. Il est temps...

Aliocha. — Je vous croyais mieux aujourd'hui. Votre visage est souriant.

Zossima, se remettant à marcher. — Cette femme, qui a fait six verstes à pied avec son enfant sur les bras, pour m'apporter son offrande, elle m'a fait plaisir! L'homme est créé pour le bonheur, Aliocha. Sois gai, sois gai comme les enfants, comme les oiseaux du ciel. Il suffit d'aimer sans cesse, d'aimer tout le monde...

Ils sont parvenus au seuil de la cellule. Aliocha lève ses yeux qu'il tenait baissés.

ALIOCHA. — Auprès de vous, tout m'était facile. Sans vous, c'est l'angoisse et les ténèbres!

ZOSSIMA, souriant. — Eh bien, tu t'en iras vers les ténèbres, après ma mort...

Aliocha s'incline et baise la main du Starets qui le bénit puis entre dans la cellule.

Scène II

ALIOCHA, puis DMITRI

Aliocha, seul, reste un instant debout devant la porte de la cellule, puis il se dirige à pas lents vers l'escalier, en descend quelques marches, mais les remonte précipitamment en apercevant Dmitri.

DMITRI. — Aliocha! Je te fais peur?

ALIOCHA, redescendant une marche et lui tendant la main. — Dmitri...

DMITRI, le saisissant aux épaules. — Mon petit!

Les chants des pèlerins s'élèvent de nouveau, plus lointains.

ALIOCHA, avec une exaltation qui va grandissant. — Ecoute... Ce sont les pèlerins qui se retirent. Il en vient de toute la Russie. Nous avons eu, ce matin, deux miracles! D'abord une possédée... J'ai vu le père Zossima lui poser son étole sur la tête. Elle s'est aussitôt apaisée. Ah! frère, c'est le plus haut des hommes sur la terre, et j'habite sa maison, j'assiste à sa gloire...

DMITRI. — Il y a tant d'humiliés, Liocha, parmi les hommes. Oui, dans l'humiliation, l'homme souffre beaucoup sur la terre. Je ne pense qu'à cela!

ALIOCHA. — J'aime les hommes.

DMITRI. — Mais tu les fuis!

ALIOCHA. — Je crois en eux. J'ai fui les tentations et les souillures.

DMITRI. — Oui, les souillures de ta famille.

ALIOCHA. — Ne raille pas, Mitia. J'ai pu m'effrayer de moi-même.

DMITRI, durement. — Et tu t'es occupé de ton propre salut, petit moine!

ALIOCHA. — Il est dit: « Partage tout et suis-moi si tu désires la perfection. » Je veux vivre pour l'immortalité.

DMITRI. — C'est juste! Il nous fallait un saint pour racheter les Karamazov.

ALIOCHA, baissant les yeux. — Je suis, comme toi, un Karamazov.

DMITRI. — Et tu es encore vierge, à vingt ans! (Aliocha se détourne.) Liocha, mon pigeon, ne te détourne pas. Laisse-moi te presser dans mes bras, car, dans le monde entier, je n'aime, vraiment, que toi! (Il étreint Aliocha, puis relève la tête et le considère.) Je t'aime, parce que tu es parfaitement pur, et que tu dis toujours la vérité... Alexeï, homme de Dieu, toi que nous aimons tous, ne sais-tu pas que nous avons tous besoin de toi?

ALIOCHA. — Ivan n'a besoin de personne. Il cherche quelque chose... Ma jeunesse et mon ignorance le font sourire. Et de toi, frère, je me disais: « Il est sauvé! » Quand j'eus appris tes fiançailles avec Katherina Ivanovna...

DMITRI. — Oui, en quittant l'armée, je croyais revenir à la maison avec ma fiancée, pour entourer de soins la vieillesse de mon père... et je n'ai trouvé qu'un sale débauché, un ignoble histrion!

ALIOCHA. — Mitia... c'est le père!

DMITRI. — Un père sans entrailles et sans pudeur, qui a fait mourir ma mère, et puis la tienne, de honte et de chagrin; un Esope, un pierrot, un coureur de jupons....

ALIOCHA. — Nous devons le plaindre, et pardonner.

DMITRI. — On ne peut pas pardonner un être pareil. Ivan lui-même me l'a dit: « Tu n'as pas à pardonner. »

ALIOCHA. — N'écoute pas Ivan.

DMITRI. — Pourquoi?

ALIOCHA. — Ivan est une énigme.

DMITRI. — Une énigme, oui...

ALIOCHA. — L'esprit toujours occupé de pensées difficiles, on ne sait de quelles pensées...

DMITRI. — Il devait tout arranger entre le père et moi. Et maintenant il m'excite à le haïr, ce qui ne l'empêche pas de faire avec lui bon ménage.

ALIOCHA. — Cela est étrange.

DMITRI. — Tout est obscur, effrayant, incompréhensible. Liocha, tu m'éclaireras; je veux me confesser à toi. Regarde: n'es-tu pas épouvanté de mon visage?

ALIOCHA. — J'y vois de la terreur... et de la joie.

DMITRI. — Je voudrais commencer ma confession par l'hymne de Schiller: *A la joie!* Et pourtant je n'ai jamais été plus bas. Mais, que je sois ignoble et maudit, je suis encore ton fils, Seigneur! Et je t'aime, et la joie est en moi!

ALIOCHA

Gloire à l'Eternel dans le Ciel...

DMITRI

Gloire à l'Eternel en moi!

Viens... Assieds-toi là, que je te voie! Ne dis rien. C'est moi qui parlerai. Mais tout bas, il faut que je parle tout bas... que personne ne puisse m'entendre. Ah! Liocha, pourquoi dès ce matin et tous ces jours derniers désirais-je te voir? C'est que tu m'es nécessaire. Il faut qu'une âme sublime me pardonne... A toi seul je veux tout dire, et tu m'écouteras sans rire. Demain, une vie nouvelle va commencer pour moi...

ALIOCHA. — Oui, frère, Katherina Ivanovna...

DMITRI. — Tu connais ces rêves où l'on se sent tomber dans un précipice? Eh bien, en ce moment, c'est ainsi que je tombe, sans rêver. Oh! je n'ai pas peur... C'est-à-dire, oui, j'ai peur, mais cette peur m'est douce... Ou plutôt, non, pas douce, mais c'est de l'ivresse. Est-ce cela la Beauté, l'Idéal? Quelles énigmes! J'y ai beaucoup réfléchi, tu sais: pour un Karamazov, il y a de la beauté jusque dans la honte. Dieu, l'idée seulement de Dieu me fait souffrir... Et puis, qu'importe! Vois le beau soleil, le ciel pur, les arbres verts. Nous sommes en plein été. Il fait calme... Qu'est-ce que je voulais dire? Je ne sais plus.

ALIOCHA. — Ta fiancée...

DMITRI, doucement, avec détresse. — Ah oui, Katherina... Elle me tourmente, Aliocha. Je veux en finir avec elle.

ALIOCHA. — Tu veux abandonner Katherina Ivanovna?

DMITRI. — Ne la plains pas! Elle fait ce qu'elle veut. Un autre l'épousera, quelqu'un de meilleur que moi.

ALIOCHA. — Un autre?

DMITRI. — Ivan, peut-être.

ALIOCHA. — Tu es fou!

DMITRI. — Je crois qu'il l'aime... Tant mieux. Qu'il me délivre!

ALIOCHA. — Oh! frère...

DMITRI. — Bon! tu ne sais rien encore, et tu te

mets à me mépriser ! Crois-tu que je me sois détaché d'elle sans déchirement ?... J'ai voulu, moi aussi, m'élever. Toute ma vie j'ai souffert de cette soif de noblesse. J'avais, comme toi, mon innocent, un cœur avide de beauté ! Si tu voyais mon cœur...

ALIOCHA. — Dmitri, je sais que tu me diras toute la vérité.

DMITRI. — Tu la veux toute ? Va ! je ne me ménagerai pas... Tu sais que j'étais sous-lieutenant dans un bataillon de ligne. On m'accueillait extraordinairement bien dans ma petite ville de garnison. Je semais l'argent partout. On me croyait riche ; d'ailleurs je croyais l'être... Lors de mon entrée au bataillon, il n'était bruit dans toute la ville que de l'arrivée prochaine de la seconde fille du colonel. Elle venait d'achever ses études dans une pension aristocratique de la capitale... Oui : Katherina Ivanovna. Elle passait pour une beauté parfaite... Un soir, chez le commandant de la batterie, comme je m'approchais d'elle, elle me toisa du regard. Oh... je ne pus supporter sa petite moue méprisante !

ALIOCHA. — Tu l'aimais déjà ?

DMITRI. — Je te jure que je la sentais tellement au-dessus de moi ! J'avais compris que Katherina n'était pas une gamine, qu'elle avait du caractère, de l'orgueil, une vertu solide, surtout beaucoup d'intelligence et d'instruction... A cause de cela, peut-être, je voulais la punir de n'avoir pas compris quel homme je suis.

ALIOCHA. — Tu la détestais donc ?

DMITRI. — Je ne savais comment toucher, inquiéter cette femme trop pure et trop hautaine. J'ai pressenti tout de suite le mal que j'allais lui faire ; et je ne pouvais pas m'empêcher de le faire... Or, à ce moment, j'avais reçu du père six milles roubles. Et, presque en même temps, j'appris, par l'indiscrétion d'un ami, que notre colonel, le père de Katherina Ivanovna, était soupçonné de malversations... Je m'arrangeai pour rencontrer la sœur de Katherina Ivanovna et pour lui dire, comme ça, dans la conversation : « Si par hasard on demandait des comptes à votre père et qu'il ne pût les rendre, au lieu de le faire passer au conseil et pour lui épargner la dégradation, envoyez-moi seulement votre sœur : j'ai de l'argent, je lui donnerai la somme, et personne n'en saura rien... » Il s'agissait de quatre mille cinq cents roubles... La petite m'insulte, mais elle rapporte mon propos à Katherina. C'est tout ce que je voulais... Là-dessus arrive un nouveau major pour prendre le commandement du détachement. Moi, j'attendais... (Un silence.) Liocha, deux jours après, chez moi, le soir tombait. J'allais sortir quand, tout à coup, la porte s'ouvre et, devant moi, dans ma chambre, apparaît Katherina Ivanovna... Personne ne l'avait rencontrée. Cela pouvait rester secret entre nous... Elle entre ; son regard brillait de résolution, d'insolence même, mais je vis que ses lèvres tremblaient... « Ma sœur m'a dit que vous donneriez quatre mille cinq cents roubles si je venais les chercher moi-même... Me voici ; donnez. » Elle n'en put dire davantage ; sa voix s'éteignit brusquement... Aliocha, écoutes-tu ? on dirait que tu dors...

ALIOCHA. — J'écoute.

DMITRI. — Ma première pensée fut celle d'un Karamazov. Je dévisageai Katherina... Elle est bien belle, mais à ce moment il y avait en elle quelque chose qui surpassait sa beauté... Elle venait se sacrifier pour son père... et à moi ! Elle était corps et âme entre mes mains. Entends-tu ? Elle me bravait !... Je faillis ne pouvoir me maîtriser. La méchanceté bouillonnait en moi. Plus je me sentais indigne d'elle, plus j'avais envie d'accomplir l'action la plus vile dont je fusse capable. Pendant quelques minutes, je l'examinai avec une haine affreuse !

ALIOCHA. — Achève, achève...

DMITRI. — Je m'approchai de la fenêtre, j'appuyai mon front sur la vitre glacée. Il me semblait que le froid me brûlait... Puis, me retournant, je pris dans mon tiroir cinq mille roubles, silencieusement je les lui montrai, les pliai, les lui remis,... j'ouvris la porte moi-même, et je saluai très bas... Elle tressaillit, me regarda fixement, pâlit, pâlit... et tout à coup, sans parler, mais avec un doux élan, elle se prosterna devant moi, le front à terre.

ALIOCHA, ne contenant plus son enthousiaste émotion. — Frère, frère...

DMITRI. — Puis elle se releva vivement et s'enfuit... Et moi, quand elle fut partie, je tirai mon sabre du fourreau pour me tuer, sans même savoir pourquoi,... par enthousiasme ! Tu comprends, dis, qu'on puisse se tuer par enthousiasme ?

ALIOCHA. — Frère, en cet instant, tu t'étais élevé plus haut qu'elle-même, et tu l'avais vaincue !

DMITRI. — Pas mal, novice ! Tu as dit le mot : oui, dans cet instant, rien qu'un instant, moi, un goujat d'officier, je l'avais vaincue, la demoiselle ! Et c'est cela, vois-tu, qu'elle ne me pardonnera jamais, car elle est orgueilleuse. Depuis, son père est mort, elle m'a payé sa dette. Mais ce n'est pas assez. Elle a résolu, par reconnaissance, de me sacrifier sa vie. Ce qu'elle appelle sa reconnaissance, c'est un besoin de dominer, c'est une soif d'infini dont elle est altérée. Elle me ressemble, Aliocha ; rien ne pourra l'arrêter !

ALIOCHA. — Quand elle t'a quitté, ce jour-là, tu l'aimais ?

DMITRI. — J'aimais surtout ma belle action. Et elle, elle était humiliée.

ALIOCHA. — Pourtant vous vous êtes fiancés ?

DMITRI. — Trois mois après, devant les saintes images... Ah ! que ne puis-je effacer ce jour de ma vie. Le jour, Aliocha, le jour où elle m'a dit qu'elle m'aimait, où elle me l'a écrit... J'ai gardé sa lettre ; je ne la quitterai jamais ; je veux qu'on m'enterre avec. Tu la liras. Je suis indigne, avec ma voix souillée, de répéter ces paroles. Elles m'ont fait une blessure inguérissable !

Il penche la tête et pleure.

ALIOCHA, tendrement. — Mitia, tu es malheureux, mais tu ne dois pas désespérer.

DMITRI. — Pourquoi ai-je remis mon sabre au fourreau ? J'aurais dû me tuer, ce soir-là, puisque j'allais retomber... J'ai tâché de lui expliquer cela dans une lettre, à l'époque de nos fiançailles... Cela, et bien d'autres choses... Elle n'a pas voulu comprendre. C'est alors que je lui ai envoyé Ivan. J'ai cru que, mieux que moi, il saurait lui persuader que c'était folie de nous engager l'un à l'autre...

ALIOCHA. — Mais tu m'as dit...

DMITRI. — Oui. Ivan s'est épris d'elle. Elle l'aime aussi, j'en suis sûr, bien qu'elle ne dise rien. Elle a subi son charme. Comment ne s'aimeraient-ils pas ? Elle si pure, lui si intelligent. Il le faut !

ALIOCHA. — Mais toi, que feras-tu ?

DMITRI, avec colère. — Je rentrerai dans ma boue !

Un silence.

ALIOCHA. — Mon pauvre frère...

DMITRI. — Tais-toi. Ne me plains pas !

ALIOCHA, avec autorité. — Tu aimes Katherina... En renonçant à elle, en te sacrifiant, je suis sûr que tu te punis d'une faute, qui n'est peut-être pas irréparable. Cesse de te défendre contre moi. Tu ne m'as pas encore tout dit.

DMITRI. — Je veux m'éloigner d'elle; voilà tout.

ALIOCHA. — Tu pleurais, tout à l'heure.

DMITRI. — Bêtises! Je suis fort, car j'ai pris une résolution.

ALIOCHA, avec angoisse. — Mitia?...

DMITRI. — Oh! ne crains rien, petit; je ne me tuerai pas. Je n'en ai pas la force, maintenant. Plus tard, peut-être. Mais pas avant d'avoir... Assez! Je ne dirai plus rien. Je pars. Quelle heure est-il?

ALIOCHA. — Onze heures, je pense.

DMITRI. — Adieu... Ne prie pas pour moi. C'est inutile. (Dmitri fait quelques pas pour sortir, mais il s'arrête, revient en arrière, prend les mains de son frère entre les siennes et le regarde en silence.) Pourras-tu m'aimer encore, Alexeï?... J'ai des passions féroces; je suis violent, sensuel, j'aime la débauche et sa cruauté. Mais quoi que j'aie fait et puisse faire encore, rien n'égale l'infamie que je porte maintenant, là, sur ma poitrine... Dis, croyais-tu que Dmitri Karamazov pût être un voleur, un sale petit voleur?... Avant-hier, Katherina Ivanovna me pria mystérieusement, je ne sais pourquoi, d'expédier à sa sœur Agafia, à Moscou, trois mille roubles qu'elle me remit... J'étais sans un kopeck. Katherina le savait. Pourtant elle m'a confié cet argent maudit. Elle souriait en me le tendant. Pourquoi souriait-elle?... Je l'ai pris! Je suis allé jusqu'au bureau de poste. Je n'y suis pas entré...

ALIOCHA, hors d'haleine. — Qu'est devenu l'argent?... Dmitri! qu'est devenu l'argent?

DMITRI, à mi-voix, se frappant la poitrine. — Il est là. Je le porte là, cousu dans un sachet, sur ma poitrine. Je n'y ai pas touché. Pas encore. C'est cela qui est atroce, Liocha; je ne suis pas encore un voleur, puisque je n'ai pas encore dépensé l'argent. Mais je ne pourrai pas m'en empêcher. A moins d'un miracle, je ne pourrai pas!

ALIOCHA, violemment. — Donne-moi cet argent!

DMITRI. — Mon père m'a frustré de plus de six mille roubles sur l'héritage de ma mère. Qu'il m'en donne trois mille, et je le tiens quitte. Il faut qu'il les donne! Sinon, je suis perdu. Je ne peux pas en sortir autrement. Je ferai n'importe quoi!... Dmitri Karamazov a conçu ce bas calcul: trois mille roubles, coûte que coûte. Si le vieux les donne, bon! je reste un honnête homme. S'il les refuse, je garde l'argent de Katherina et je suis un voleur. Et me voilà suspendu sur l'abîme... Serai-je précipité dans la nuit de la honte, ou monterai-je dans la lumière et dans la joie? C'est intéressant, hein? Bah! je suis déjà damné, puisque j'ai eu cette pensée...

ALIOCHA. — Pourquoi as-tu eu cette pensée? Pourquoi as-tu gardé ces trois mille roubles?

DMITRI. — Pourquoi! Pourquoi!... Il le fallait. Ne suis-je pas une méchante punaise, le digne fils de mon père? Dans notre famille, la sensualité va jusqu'à la folie... Adieu. Tu sauras tout plus tard. L'abîme, la nuit, inutile de t'expliquer... La boue et l'enfer! ne m'interroge plus, adieu! Plus rien de pur devant moi. Sors de mon chemin... Laisse-moi partir! (Il se retourne vers le jardin et aperçoit Smerdiakov au bas de l'escalier.) Eh! le laquais... Smerdiakov! Qu'y a-t-il?

Il se précipite à sa rencontre.

Scène III

DMITRI, ALIOCHA, SMERDIAKOV

SMERDIAKOV, l'échine basse. — Monsieur, je vous salue.

DMITRI. — Qu'est-il arrivé? Pourquoi as-tu quitté ton poste?

SMERDIAKOV. — Monsieur, excusez-moi. Je savais vous trouver ici.

DMITRI. — Trêve de cérémonies! Les nouvelles?

SMERDIAKOV. — Puis-je vous entretenir un instant en particulier?

DMITRI. — Parle devant mon frère.

SMERDIAKOV. — Je ne sais si je dois. Ce sont, monsieur, des nouvelles confidentielles.

DMITRI. — Reste, Aliocha.

SMERDIAKOV. — Des nouvelles de grande importance.

DMITRI. — Parleras-tu, puant laquais?

SMERDIAKOV. — Oh! si monsieur se met en colère...

DMITRI, le saisissant par l'épaule. — Je te briserai les os!

SMERDIAKOV. — Ahi! ahi! Monsieur, ne me faites pas de mal; monsieur, ne me faites pas peur. Voici, voici...

DMITRI. — Tu fais exprès de m'irriter.

SMERDIAKOV. — Eh bien, monsieur, je crois, j'ai, hélas! de fortes raisons pour croire que monsieur votre père est sur le point de l'emporter... (Geste violent de Dmitri.) Attendez au moins la fin de mon rapport, Dmitri Feodorovitch, et ne me lancez pas de ces regards effrayants... Je dis qu'un danger vous menace. Grouchenka qui, hier encore, semblait à votre égard dans les meilleures dispositions, s'est brusquement retournée en faveur de Feodor Pavlovitch.

DMITRI. — Elle te l'a dit?

SMERDIAKOV. — Ce matin, mon maître a reçu de Grouchenka une lettre... Il fallait voir le sang monter à la tête de monsieur votre père pendant qu'il la lisait.

DMITRI, crachant. — Saleté!

SMERDIAKOV. — Je ne sais par quels moyens il a pu vaincre sa résistance et décider ses hésitations, mais il est certain que, sans lui donner une assurance formelle, Grouchenka, par cette lettre, permet à votre père d'espérer qu'elle viendra chez lui, ce soir même.

DMITRI. — A quelle heure?

SMERDIAKOV. — Minuit.

DMITRI. — Tu as lu la lettre?

SMERDIAKOV. — Je l'ai lue.

DMITRI. — C'est toi qui m'as trahi, vermine!

SMERDIAKOV. — Viendrais-je ensuite vous avertir?

DMITRI. — Le vieux, que fait-il?

SMERDIAKOV. — Feodor Pavlovitch se dispose à recevoir la demoiselle. Je l'ai entendu supplier votre frère Ivan de partir ce soir pour sa propriété de Tchermachnia afin d'y effectuer, dit-il, une vente de bois. C'est, en réalité, pour n'être pas gêné par sa présence... Bien plus: il a préparé tout à l'heure un paquet de trente billets de cent roubles, lié d'un ruban rouge et scellé, sur lequel il a écrit: « A mon ange Grouchenka, si elle daigne venir. »

DMITRI. — Tu as vu l'argent?

SMERDIAKOV. — Trois mille roubles. Monsieur votre père me les a montrés, avant de les cacher sous son matelas.

DMITRI. — Le vieux matou séduit des filles avec

l'argent qui m'appartient! (Se retournant vers Aliocha.) Ah! ah! tu es là, toi, les yeux écarquillés! Comprends-tu, maintenant?... Cette Grouchenka, que mon père cherche à me souffler, c'est avec elle que je veux partir, c'est pour elle que je veux de l'argent... A mon retour du régiment, on m'avait raconté que mon père, amoureux de cette fille, voulait en faire son héritière et qu'il me refusait, à cause d'elle, l'argent qu'il me doit. J'ai couru chez Grouchenka... J'y allais pour la battre!

ALIOCHA. — Tu l'aimes?

DMITRI. — Crois-tu que j'aie rien obtenu d'elle? Pas ça!... Le vieux non plus, d'ailleurs. Il ne la tient pas encore. Elle est glissante comme une couleuvre.

ALIOCHA. — Pourtant... Si Grouchenka va chez le père, ce soir?...

DMITRI. — J'entrerai de force et j'empêcherai!

ALIOCHA. — Et, si?...

DMITRI. — Si?... Je... je ne supporterai pas cela!

ALIOCHA. — Mitia!

DMITRI. — Je ne sais pas... je ne sais pas ce que je ferai! Je crains son visage maudit. Son double menton, son nez, son sourire effronté me dégoûteront tellement que je ne pourrai pas me retenir!

SMERDIAKOV. — Ah! monsieur, que dites-vous là?

DMITRI. — Si tu la laisses entrer chez mon père, sans m'en prévenir, je te tuerai le premier!

SMERDIAKOV, s'esquivant. — Pas de danger pour le moment. Monsieur votre père et votre frère Ivan arrivent au couvent derrière moi.

DMITRI. — Au couvent? Pourquoi faire?

SMERDIAKOV. — Feodor Pavlovitch s'est mis en tête de soumettre au révérend père Zossima la querelle qui vous divise au sujet de l'héritage de feu votre pauvre mère Adélaïda Mioussov. Il prétend que la situation et la personnalité du religieux sont de nature à imposer un accord.

DMITRI. — Quelle est cette nouvelle bouffonnerie?

ALIOCHA. — Frère, je crains quelque scandale!

Smerdiakov est sorti.

Scène IV

DMITRI, ALIOCHA

DMITRI. — Il veut m'intimider: soit! Je lui parlerai devant le religieux. Il faudra bien qu'il cède. Et puis, je cours chez Grouchenka; je l'enlève. Nous serons heureux, loin de tout. Toi, frère, tu iras chez Katherina...

ALIOCHA. — Vas-y toi-même et rends l'argent.

DMITRI. — Et si, tantôt, Grouchenka me dit: « Prends-moi, je suis tienne? »

ALIOCHA. — Il faut tout avouer à Katherina. C'est ton salut...

DMITRI. — Pour qu'elle me pardonne, n'est-ce pas? pour qu'elle me tienne sous son talon? Je ne veux pas de ses sacrifices! Qu'Ivan l'épouse! Ils sont dignes l'un de l'autre et tout rentre dans l'ordre. Je les bénis... Mais Grouchenka! ma Groucha devenir la proie de ce vieux bouc!... J'aime Groucha. C'est une vraie femme. Elle ne m'en veut pas de mes vices. Nous nous battrons. Mais nous nous aimerons. Il n'y a qu'elle que je puisse aimer. Je veux épouser Groucha. Je ne puis vivre sans elle.

ALIOCHA. — Tu te perds, Mitia! Mais Dieu connaît ton cœur; il voit ton désespoir; il ne permettra pas que des choses atroces s'accomplissent. Tu ne trahiras pas des engagements sacrés...

Au début de cette dernière réplique, Ivan, suivi de Smerdiakov, paraît en haut de l'escalier.

Scène V

DMITRI, ALIOCHA, IVAN, SMERDIAKOV

IVAN, interrompant Aliocha. — Bravo, novice! Tu prêches bien.

ALIOCHA, rougissant. — Tu te moques toujours, Vania.

IVAN. — Sans rancune, petit frère. J'aime à te taquiner un peu. Cela m'amuse de voir étinceler tes yeux... Bonjour, Mitia. Toujours farouche?

DMITRI. — Bonjour, Ivan, cher frère. Sois heureux.

ALIOCHA. — Ivan, tu savais tout, et tu ne m'as rien dit.

DMITRI. — Il est secret comme la tombe!

ALIOCHA, à Ivan. — Tu t'écartes de nous?

IVAN. — Je vous laisse causer.

DMITRI. — Ecoute... Si deux êtres parviennent à s'élever au-dessus des choses terrestres,... sinon tous deux, au moins l'un d'eux: celui qui va disparaître vient à l'autre et lui dit: « Fais pour moi ceci ou cela... » des choses qu'on ne demande que sur le lit de mort: celui qui reste pourra-t-il refuser d'obéir, s'il est un ami, un frère?

IVAN. — Quel langage! Où veux-tu en venir? Parle plus clairement.

DMITRI, luttant contre son émotion. — Tout à l'heure, en sortant d'ici, va chez Katherina Ivanovna, salue-la de ma part et dis-lui qu'elle ne me verra plus jamais.

IVAN. — Perds-tu l'esprit?

DMITRI. — Ne sois pas dur. Je parle solennellement. Tu connais Katherina. Tu sais ce qu'elle vaut. Tu sais ce que je suis. Elle t'estime pour ton intelligence, elle te respecte pour la pureté de ta vie. Elle a confiance en toi, tu as de l'empire sur elle... Fais-lui comprendre, une fois pour toutes, qu'elle n'a pas le droit de gâcher son existence entière sous prétexte de reconnaissance, que cela est absurde!

IVAN. — Porte-lui ton message. Ou bien prends Aliocha pour ton ambassadeur.

DMITRI. — C'est toi que je désigne, Ivan... Tu lui diras: « Dmitri m'envoie... » Elle comprendra.

IVAN, se détournant. — Quelle comédie!

On entend Feodor causer et rire dans le jardin.

ALIOCHA. — Voici le père.

DMITRI. — L'entends-tu rire? Viens, Aliocha.

ALIOCHA. — Entrons dans la chapelle. A tout à l'heure, Ivan.

Aliocha et Dmitri sortent à gauche.

Scène VI

IVAN, SMERDIAKOV

Smerdiakov, pendant toute la scène précédente, s'est tenu à l'écart, mais il écoutait.

IVAN. — Eh bien, que fais-tu là?

SMERDIAKOV. — Rien, monsieur. Je pense.

IVAN. — Peut-on savoir à quoi?

SMERDIAKOV. — Mais... à tout cela.

IVAN. — Et... tu en penses?

SMERDIAKOV. — Ah! Monsieur votre père et monsieur votre frère me donnent de l'inquiétude. Les

voilà nez à nez dans cet étroit sentier. Sauront-ils se retenir?

IVAN, entre ses dents. — Nous verrons.

SMERDIAKOV. — C'est pitié, monsieur, qu'un jeune gentilhomme comme votre frère Dmitri abandonne ainsi sa fiancée... Sans compter que Katherina Ivanovna est riche maintenant. Sa tante de Moscou l'a dotée.

IVAN, regardant de côté. — Tu sais cela aussi?

SMERDIAKOV. — Soixante mille roubles. Monsieur, cela n'est pas vilain pour un garçon qui n'a rien. C'est un beau parti, vous savez! (Baissant un peu la voix.) Et sur un signe de Grouchenka, votre frère renoncerait à tout...

IVAN. — Est-ce que cela me regarde?

SMERDIAKOV. — Il courrait à sa perte!

IVAN. — Et tu t'en affligerais, bon chrétien?

SMERDIAKOV. — N'en seriez-vous pas vous-même affligé?

IVAN. — Dmitri est mon frère.

SMERDIAKOV. — Je me crois un peu de la famille... Savez-vous qu'étant ivre, la semaine passée, Dmitri Feodorovitch se proclamait indigne de sa fiancée Katherina en pleine taverne? Il finira par la lasser. (En confidence.) Elle hésite déjà...

Scène VII

IVAN, SMERDIAKOV, FEODOR, LE PERE PAISSI, LE PERE JOSEPH

FEODOR, au fond, s'adressant aux deux moines. — Encore un signe de croix, messieurs, à tout hasard! (Il fait avec affectation de grands signes de croix devant les icônes, puis se retourne.) Eh! cher Ivan! C'est une vallée de roses qu'ils habitent, ces moines!

IVAN, à mi-voix. — Mon père, je vous en préviens, si vous ne vous tenez pas, je vous laisse, et tout de suite!

FEODOR. — Qu'est-ce que je dis de mal? Pour un libre penseur, tu m'as l'air joliment tourmenté par tes péchés. As-tu peur que le saint liseur de pensées ne déchiffre dans tes yeux ce qui se passe derrière ton front?

Il rit. Ivan remonte en haussant les épaules.

SMERDIAKOV, s'approchant de Feodor. — Monsieur... Votre fils Dmitri est ici. Chut!... Je ne sais comment il a eu vent de cette réunion. Il faut craindre un esclandre. Du calme, monsieur, je vous en prie... de la dignité!

FEODOR. — Ne me quitte pas.

SMERDIAKOV. — Soyez tranquille.

Les deux moines sont sortis à droite pour annoncer les visiteurs. Aliocha rentre par la gauche, venant de la chapelle.

Scène VIII

IVAN, FEODOR, SMERDIAKOV, ALIOCHA

FEODOR. — Ah! le voici, le voici! (Il court embrasser Aliocha.) Cher et bon enfant, dans mes bras! Mon pigeonneau, je veux te donner ma bénédiction paternelle... Non: je vais seulement te signer... là! Mon Aliocha! Es-tu heureux ici? T'amuses-tu? Il n'y a pas de femmes, je pense. Oh! oh!... Au moins, as-tu bien prié pour nous autres, pécheurs? Nous péchons beaucoup ici-bas, tu sais. Je me disais toujours: « Qui donc priera pour moi? » Car, vois-tu, cher garçon, je ne suis pas fort là-dessus, non! Ça ne m'empêche pas d'y penser quelquefois, — pas toujours... Oh! oh! oh! je te scandalise, pauvre pigeon? Crois-tu que je voulais te chagriner? Va, va, mon petit, reste dans ton couvent. Tu y seras toujours mieux qu'avec un vieil ivrogne et un tas de fillasses; quoique rien ne te tache, toi: tu es un ange!... Et avec ça, tu n'es pas bête, tu as choisi la meilleure part! Dis donc, si jamais tu trouves ici la vérité, viens me la dire, hein? Le départ pour l'autre monde me sera plus facile quand je saurai sûrement ce qui s'y passe. Je n'ai trouvé personne encore pour me renseigner... Allons, tu brûleras, tu t'éteindras, tu guériras, et un jour tu reviendras vers l'infortuné vieillard que personne n'aime... (Pleurnichant.) Et moi je t'attendrai, car tu es le seul au monde qui ne m'ait pas blâmé, mon cher garçon...!

ALIOCHA. — Mon père...

FEODOR, ravalant ses larmes. — Bien, c'est fini... Où est-il, ton révérend père? Nous sommes tous venus nous prosterner devant lui... y compris Smerdiakov! Tu as reconnu notre délicieux Smerdiakov? Il a toujours sa jolie figure et sa distinction d'ennuque, eh? Et quelle élégance: des bottes vernies!... Il étudie la philosophie, à présent, tu sais? Oui, Ivan lui donne des leçons. C'est le disciple d'Ivan! (Plus bas, lui désignant, au fond, Ivan et Smerdiakov qui causent ensemble.) Tiens, regarde le joli couple qu'ils font. Et cet Ivan, quel œil il me jette! Aliocha, il ne faut pas aimer Ivan...

IVAN. — Cessez d'outrager mon frère..

FEODOR. — Ivan n'est pas des nôtres. Il n'a pas notre âme.

ALIOCHA. — J'ai vu Dmitri, tout à l'heure.

FEODOR. — Ton Dmitri! Je le ferai craquer sous ma pantoufle comme un cafard!... Je sais que tu l'aimes. Mais ça ne m'inquiète pas. Si Ivan l'aimait, alors j'aurais peur. Heureusement, Ivan n'aime personne. Ivan n'est pas un homme comme nous...

Les deux moines reparaissent, à droite, sur le seuil de la cellule.

ALIOCHA, dans un grand trouble. — Mon père, mon père, le père Zossima va venir... Je voulais vous demander... vous prier... Il faut considérer son grand âge et sa faible santé, la sainteté du lieu, la gravité des circonstances...

FEODOR. — Mais certainement! la sainteté... Evidemment que je considérerai... Me crois-tu méchant?

ALIOCHA. — Je ne vous crois pas méchant, mais vous n'êtes pas maître de vous. (Le père Zossima paraît. Ivan et Smerdiakov se sont rapprochés. Aliocha à Ivan.) Frère, j'ai confiance en toi.

Il s'approche du père Zossima.

Scène IX

LES MÊMES, LE PERE ZOSSIMA, LE PERE PAISSI, LE PERE JOSEPH

Les deux moines saluent le père Zossima qui leur rend leur salut. Appuyé sur Aliocha, le religieux s'avance. Ivan, Feodor et Smerdiakov derrière eux, à distance, s'inclinent.

FEODOR, après un silence, s'inclinant de nouveau et balbutiant. — Saint vieillard! quelle émotion...

ZOSSIMA. — Asseyez-vous, messieurs.

FEODOR, saluant et murmurant. — Merci... Merci... Un bien grand pécheur, certes! bien indigne...

ZOSSIMA. — Ne vous inquiétez pas de cela.

FEODOR. — Non, non, je me tais... avec reconnaissance... (Sursautant.) Non sans avoir, au préa-

lable, néanmoins, éclairci certain doute: est-il vrai, père vénérable, que l'habitude de confesser les hommes vous ait donné le pouvoir extraordinaire de deviner au premier coup d'œil les tortures morales dont ils sont affligés?... Non, n'est-ce pas?... exagéré? très exagéré!... Mon fils Ivan, tout à l'heure, semblait prendre au sérieux cette légende et, ma foi, s'en effrayer!... (A Ivan qui vient de lui dire par-dessus l'épaule quelque chose qu'on n'a pas entendu.) Quoi?... non? ça n'est pas vrai?... Bien. Bon. Ainsi soit-il! Je n'ai rien dit... (Avec feu.) Hélas, maître! vous avez devant vous un bavard, un vrai bouffon: c'est comme tel que je me présente!

ZOSSIMA. — N'ayez pas honte de vous-même: le danger vient de là.

FEODOR. — Très juste! Il me semble toujours, quand j'entre quelque part, que je suis plus vil que tous les autres et qu'on doit me prendre pour un bouffon. Alors... je bouffonne!... Très juste! Mais, avec ce tempérament-là, j'ai bien peur de ne parvenir jamais à la vie éternelle...

ZOSSIMA. — Vous y parviendrez peu à peu. Il faut laisser les bouteilles, tenir votre langue, être chaste et n'aimer pas trop l'argent. Avant tout, ne mentez pas...

FEODOR, se jetant à genoux et se frappant la poitrine. — Je suis le mensonge, et le père du mensonge, et le fils du mensonge... Mais vous m'avez illuminé!

ZOSSIMA. — Levez-vous: ceci est encore un geste menteur.

FEODOR, complètement décontenancé. — Pardonnez-moi, saint père, excusez mon trouble... C'est que, voyez-vous, j'ai un peu douté, ces derniers temps. Mon cher fils Ivan, depuis qu'il me fait l'honneur d'habiter sous mon toit, se plaît à agiter devant moi certaines questions...

IVAN. — Je n'ai jamais agité devant vous de questions.

FEODOR. — Soit! Je dirai donc qu'il ne les agite pas, mais il les pose, ces questions, comme des charades, des énigmes. Et puis il se récuse et fait le philosophe, il joue avec mon pauvre esprit...

ZOSSIMA, à Ivan. — Je vous plains, monsieur.

IVAN, souriant, avec politesse. — Pourquoi me plaignez-vous?

ZOSSIMA. — Parce que vous n'avez pas encore résolu le problème et qu'il veut être résolu.

IVAN, même jeu. — Y a-t-il une solution?

ZOSSIMA. — Puisse Dieu vous la dicter à temps! Qu'il vous aide et bénisse vos nobles souffrances...

FEODOR. — En attendant... avec toutes ces idées qui circulent... Il faut l'avouer, la foi tranquille n'habite plus mon foyer (Désignant Aliocha.) depuis que cet ange l'a quitté! On pense trop, autour de moi, ça me trouble... Oui, jusqu'à mon laquais! Ce jésuite ne vient-il pas me demander comment la lumière n'a été créée que le quatrième jour, puisque les étoiles datent du premier?... Alors, ma foi, qui n'était pas très solide, périclite d'heure en heure. Je le jure! cette question de laquais a été l'origine et la cause de tout mon abaissement moral... (A Ivan qui, hors de lui, se dirige vers la sortie.) Eh! mon cher fils, que faites-vous? ne vous en allez pas! J'ai fini... J'en viens à la question qui nous amène ici... Ah... voici: saint père, soyez juge... Dmitri Feodorovitch, mon fils irrespectueux, la honte de ma vieillesse, me réclame trois mille roubles. On m'accuse d'avoir caché l'argent de mes enfants dans mes bottes et de leur refuser leur dû. Mais j'ai de quoi répondre. J'ai tous les documents établissant ce que possédait ce jeune homme, ce qu'il a dépensé et ce qu'il lui reste... Tout le monde a beau être contre moi, Dmitri n'en reste pas moins mon débiteur, et non d'une bagatelle!

Dmitri, sortant de la chapelle, est en scène depuis un instant. Il s'avance, avec calme, le chapeau à la main, vers le père Zossima.

Scène X

LES MÊMES, DMITRI

DMITRI, au père Zossima, respectueusement. — Pour moi, je n'ai jamais rien compris aux comptes que me fournissait mon père. Mais j'affirme...

FEODOR. — Croira-t-on sur parole un pareil vaurien? On ne parle dans toute la ville que de ses débauches. Là-bas, au régiment, il dépensait des mille et deux mille roubles à la fois pour séduire d'honnêtes filles!

DMITRI, se contenant. — Vous agissez mal envers moi, mon père. Je sais quel sentiment vous pousse...

FEODOR. — N'a-t-il pas été ensorceler une demoiselle de bonne famille, la fille de son ancien colonel? Il l'a déshonorée. Et maintenant...

DMITRI. — Je ne vous laisserai pas calomnier en ma présence la plus noble femme du monde... Et je ne veux être pour rien dans le scandale que vous soulevez en un lieu et devant des personnes si vénérables. J'aime mieux me retirer...

FEODOR. — Ah! Mitia, Mitia, que feras-tu si je te donne à emporter ma malédiction paternelle, que feras-tu?

DMITRI, du seuil, élevant la voix. — C'est moi qui vous maudis!

FEODOR. — A son père! à son père!

DMITRI, marchant vers Feodor. — Tout le mal nous est venu de vous. Vous avez infecté notre âme et notre vie... Je jure, messieurs, que je n'aurais pas dit un seul mot contre lui. Mais, puisqu'il m'insulte, je vais vous dévoiler ses turpitudes, bien qu'il soit mon père!

FEODOR. — Dmitri Feodorovitch, si vous n'étiez pas mon fils, je vous provoquerais en duel, à trois pas, à travers un mouchoir!

ALIOCHA, à Ivan. — Frère, empêche-les...

DMITRI. — Votre fils! M'avez-vous jamais traité comme un fils? A peine ma mère était-elle morte — je n'avais pas deux ans — vous m'avez « oublié » chez votre concierge où j'étais dévoré par les poux. Et depuis... Ivan, Alexeï, si vous l'ignorez, j'ai vu, moi, cet homme amener chez lui des prostituées, et y organiser des orgies sous les yeux de Sophia Ivanovna, votre mère!

ALIOCHA, se cramponnant au bras d'Ivan. — Ivan... Ivan...

DMITRI. — Tenez... (Avisant Smerdiakov, il le saisit et l'amène terrifié sur le devant de la scène.) Cette poule malade, cette grenouille épileptique... je vous présente Smerdiakov, mon frère, oui: le propre fils de Feodor Pavlovitch, dont il a fait son laquais. Il l'a eu de la Puante, une mendiante idiote qu'il a souillée pendant qu'elle dormait, dans un fossé de la route!

LES MOINES, murmurant. — Assez, assez... intolérable!

DMITRI. — Passe encore qu'il soit mon frère, à moi. Je ne vaux rien. Mais toi, Ivan, qui as de grandes aspirations,... toi, Aliocha, qui cherches Dieu: ce Smerdiakov est votre frère: regardez-le!

Il lâche Smerdiakov qui, tout tremblant, remonte au fond.

FEODOR, le poing tendu vers Dmitri. — Chassez-le! chassez-le!

DMITRI. — Ah! vous couronnez bien votre existence, mon père. Plutôt que de lâcher un kopeck, vous aimeriez mieux que votre fils en fût réduit à voler.

FEODOR. — Je ne te dois rien, rien.

DMITRI. — Et vous outragez de vos désirs la femme que j'aime. Voús vous flattez de m'enlever Grouchenka, n'est-ce pas? Vous l'attendez ce soir?

FEODOR, reculant. — C'est moi qu'elle a choisi. Je l'épouserai s'il me plaît.

DMITRI. — Taisez-vous!

FEODOR. — Garde ta Katherina! tu la trouveras docile à ton caprice: ces jeunes filles tendres et pâles, ça n'aime que les débauchés et les coquins. (Dmitri, sans répondre, se jette sur son père, le poing levé.) Défendez-moi, défendez-moi! il va me tuer!

Feodor se sauve en criant. Dmitri court après lui.

IVAN, intervenant enfin et barrant la route à Dmitri. — Arrête, fou!

DMITRI, frémissant sous la main de son frère. — De quoi sert la vie d'un être pareil? (Tout le monde est debout. Le geste de Dmitri est suivi d'une stupeur générale. Dmitri lui-même reste comme hébété Le père Zossima s'avance vers lui lentement, et, soudain, se prosterne à ses pieds, le front contre terre. Dmitri, épouvanté, se couvre le visage de ses mains, puis il regarde autour de lui.) Pourquoi? Pourquoi?... Maintenant, tout est fini... allons, tout est fini! (Il recule vers l'escalier, puis revient sur ses pas et interpelle Ivan.) Ivan! N'oublie pas Katherina. Aujourd'hui même, tu la salueras... tu la salueras...

Il descend l'escalier en courant.

FEODOR, au fond, parlementant avec les moines. — C'est bien, messieurs, c'est bien, je pars, je me retire... Je suis peut-être un bouffon, mais je suis un gentleman...

Il sort. Les moines le suivent.

Scène XI

LE PERE ZOSSIMA, ALIOCHA, IVAN, SMERDIAKOV

Le père Zossima est toujours agenouillé. Aliocha se penche sur lui. Ivan se tient à droite. Smerdiakov se rapproche de lui.

SMERDIAKOV. — Monsieur, que signifie ce salut jusqu'à terre?

IVAN. — Je ne me casserai pas la tête à deviner des énigmes.

SMERDIAKOV. — Si vous ne l'aviez pas retenu, monsieur, il l'aurait tué.

IVAN, remontant. — Qu'importe! Une canaille mangera l'autre. Ils auront ce qu'ils méritent.

ALIOCHA, qui a dressé la tête aux derniers mots d'Ivan, l'arrêtant d'un geste au passage. — Frère, crois-tu qu'un homme ait le droit de décider si un autre homme est digne de vivre ou non?

IVAN, avec hauteur. — Comme tu interroges!

ALIOCHA. — Tu dois répondre, Ivan.

IVAN. — A quoi bon mentir? Si l'homme est ainsi fait, qu'y puis-je? si tous les désirs sont permis?

ALIOCHA. — Tous les désirs...

IVAN. — Oui. Qui n'a le droit de désirer?

ALIOCHA. — Même la mort d'autrui?

IVAN, avec impatience. — Me crois-tu capable, comme Dmitri, de tuer le vieux, hein?

ALIOCHA. — Que dis-tu, Ivan? Ni toi, ni Dmitri! je n'ai jamais cru...

IVAN. — Alors, pourquoi rougis-tu? (Lui effleurant la joue.) Calme-toi, petit. Je défendrai toujours le père, comme j'ai fait tout à l'heure.

ALIOCHA. — Ah...

IVAN. — Quant à mes désirs... je leur laisse toute liberté.

Il sort, précédé de Smerdiakov.

Scène XII

LE PERE ZOSSIMA, ALIOCHA

Pendant les dernières répliques de la scène précédente, le père Zossima s'est levé. Il considère Aliocha avec une émotion profonde qui l'empêche de parler. Puis il le presse contre sa poitrine, en silence.

ZOSSIMA. — Ta place n'est plus ici, mon fils... Il est temps d'aller près de tes frères... non de l'un d'eux, mais de tous deux... Pourquoi trembles-tu?

ALIOCHA. — J'ai peur. Ce salut... devant Dmitri?

ZOSSIMA. — J'ai salué sa grande souffrance à venir... Hâte-toi!

ALIOCHA, craintivement. — J'aimais ce calme monastère. Je vous aime, mon père...

ZOSSIMA. — Aliocha, ton cœur s'est assez dépensé dans l'extase. Adieu... car non seulement mes jours, mais mes heures sont comptés.

Tout en parlant, le père Zossima a doucement entraîné Aliocha vers l'escalier. Il le détache de lui.

ALIOCHA, baisant les mains du religieux. — Adieu, adieu...

Aliocha commence à descendre les marches, le visage tourné vers le père Zossima qui se penche.

ZOSSIMA, au dernier instant, descendant une marche, les mains tendues vers Aliocha, et d'une voix basse, comme en confidence. — Aliocha... si jamais tu peux prendre sur toi le crime d'un autre... souffre pour lui et laisse-le partir sans reproche... Va, mon fils, Christ est avec toi. Va, mon fils chéri, va...

Aliocha, tout en larmes, s'éloigne. Le père Zossima le bénit et, quand il est dans le jardin, le suit encore longtemps des yeux, en s'appuyant à la balustrade.

FIN DU PREMIER ACTE

Katherina. Grouchenka. Alexeï. Ivan.

Scène IV. — Grouchenka : « *Chère demoiselle ! Quelle charmante petite main !...* »

ACTE II

L'après-midi du même jour, vers le soir. Chez Katherina Ivanovna. Un boudoir élégamment meublé. Fenêtre à gauche. Porte au fond sur le vestibule; portes à droite sur un salon et à gauche sur la chambre de Katherina.

Scène première

IVAN, KATHERINA

Ils sont en scène au lever du rideau. Katherina, vêtue de noir, est assise auprès d'une table à laquelle elle s'accoude, le front dans la main, l'air buté, très pâle. Ivan va et vient. On devine qu'une conversation, entre eux, vient d'être interrompue par la violence d'Ivan. Celui-ci, s'arrêtant, regarde Katherina. Il s'approche d'elle et se penche par-dessus la table qui les sépare.

Ivan, d'une voix basse et frémissante. — Il est triste, Katherina, que vous ne sentiez pas le besoin d'être heureuse.

Katherina, secouant la tête. — Je connais quelque chose de plus impérieux que le bonheur.

Ivan, se redressant, avec un sourire. — Le devoir !

Katherina. — De supérieur au devoir, et qui m'attire...

Ivan. — L'amour du danger, la curiosité du hasard !... Tout ce qui blesse votre cœur semble exalter votre volonté. Vous ne vous sentez vivre qu'au défi de la vie.

Katherina. — Parce que la vie n'est pas assez belle.

Ivan, revenant sur elle. — Vous ne pouvez savoir encore combien elle est puissante. Elle vous entraînera.

Katherina. — Je prierai Dieu qu'il m'assiste.

Ivan. — Votre Dieu !... On ne peut faire ce qu'il demande, à moins de posséder des dons épouvantables.

Katherina. — Toutes les épreuves me trouveront prêtes et ne pourront que me réjouir.

Ivan. — Tant que vous attendrez je ne sais quelle récompense ! Mais s'il n'y a pas de récompense ? S'il n'y a pas de but ? On ne sait rien.

Katherina. — On peut croire.

Ivan. — Soit. Je crois, j'admets... Et *en attendant ?* C'est votre vie qui passe, votre vie... le bonheur et la joie sur terre !

Katherina, presque durement. — Vous ne savez pas souffrir.

Ivan. — Le saurez-vous encore longtemps ?... Et s'il vous faut dix ans, quinze ans, pour user votre inhumaine résistance, pour accepter vos véritables sentiments ; si vous vous avouez — trop tard ! — que mieux vaut la vie telle qu'elle est ; si vous vous retournez vers elle... Ah ! Katherina, vous aurez consumé votre jeunesse, le plus beau temps, alors que tout était encore possible ! Vous l'aurez dépensée... dans une lutte de parade, avec ce fanfaron, avec ce fou !

Katherina, se levant. — Je vaincrai Dmitri, bientôt.

Ivan. — Vous vous perdrez avec lui.

Katherina. — Je m'emparerai de lui, par la constance de mon amour.

IVAN. — Il a refusé votre amour.

KATHERINA. — J'forcerai son admiration. Il ne pourra pas se détacher de moi. Je me le suis juré le jour où, me tenant à sa merci, il m'a si généreusement épargnée. Moi seule l'ai vu dans cet instant, le plus beau de sa vie; moi seule je sais ce qu'on peut attendre de lui...

IVAN. — Ainsi l'impression d'un instant, un enthousiasme fugitif vous ont dicté la règle de toute une existence. Et vous prenez pour de l'amour ce devoir éternel. Voilà votre folie!

KATHERINA. — Me croyez-vous capable d'en guérir?

IVAN. — Katherina! Vous n'aimez donc pas votre jeunesse? Vous n'êtes donc pas avide... je ne parle pas du bonheur, mais de... d'une plénitude... de l'emploi de vos forces! Songez... si l'amour d'un égal, d'un homme digne de vous... si les belles pensées, les fougueux efforts que vous gaspillez aujourd'hui, trouvaient à s'épanouir, s'ils portaient leurs fruits!

KATHERINA, très émue. — Peut-être... oui, songer qu'il existe peut-être... celui dont vous parlez! Cette pensée me plaît... mais ne saurait me séduire.

IVAN. — Vous n'osez pas la regarder!

KATHERINA. — Ou, plus elle me séduit, plus je me sens glorieuse en aimant Dmitri!

IVAN. — Même infidèle!

KATHERINA. — Je veux bien qu'il soit faible.

IVAN. — Vous acceptez qu'il aime une autre femme?

KATHERINA. — Il croit l'aimer!

IVAN. — C'est un luxurieux. En contrariant ses désirs vous ne ferez que l'irriter.

KATHERINA. — Il y a quelque chose de noble en lui à quoi je saurai m'adresser.

IVAN. — Vous envenimerez les blessures de son âme, vous exaspérerez dans son âme un affreux combat, où ce qu'il a de noble ne l'emportera peut-être pas sur ce qu'il a d'infâme!

KATHERINA. — Vous n'avez jamais parlé ainsi.

IVAN. — Epargnez-moi de me faire, devant vous, l'accusateur de mon frère.

KATHERINA. — Vous ne m'avertirez de rien que je n'aie d'avance pardonné... Depuis trois jours, je l'attends. Où qu'il soit, je sais qu'il pense à moi. Quoi qu'il ait fait, il faut qu'il me revienne. Quand il s'accusera, je lui dirai: « Je le savais. » Si longtemps qu'il tarde, je ne l'attendrai pas avec moins de confiance...

IVAN, coupant court. — Katherina... c'est Dmitri qui m'envoie.

KATHERINA, dont le visage s'altère. — Pourquoi vous envoie-t-il? Qu'a-t-il dit? Je veux savoir exactement...

IVAN, l'observant bien en face. — Il m'a ordonné de vous saluer... et de vous dire qu'il ne viendrait plus jamais.

KATHERINA, faisant bonne contenance. — Et puis?

IVAN. — C'est tout.

KATHERINA. — Toujours le même! Me saluer... C'est bien le mot dont il s'est servi?

IVAN. — Il a même insisté sur ce mot.

KATHERINA. — Il était donc exalté, hors de lui, peut-être?

IVAN. — Je n'en sais pas davantage.

KATHERINA. — Il était effrayé de sa décision. En soulignant le mot, il a voulu souligner la bravade.

IVAN. — C'est possible.

KATHERINA. — Croit-il me laisser sans réplique, avec son salut?

IVAN. — J'attends bien, au contraire, que vous lanciez à cette bravade votre plus glorieuse réplique!

KATHERINA. — Vous ne me croyez pas sincère?

IVAN. — Oh! jusqu'aux pires excès; sincère jusque dans le mensonge!

Une servante paraît.

Scène II

LES MÊMES, UNE SERVANTE

LA SERVANTE. — Alexeï Feodorovitch Karamazov demande si mademoiselle peut le recevoir?

KATHERINA. — C'est votre frère, Ivan. Je suis ravie qu'il soit venu. (A la servante.) Introduis-le.

LA SERVANTE. — Il y a aussi cette dame, que mademoiselle...

KATHERINA. — Bien, bien... Qu'elle entre au salon. Je la verrai dans un instant. (La servante sort. Katherina, se rapprochant d'Ivan.) Ivan Feodorovitch, si vous voyez clair en moi — avec ces yeux perçants que vous avez — je vous supplie... si vous êtes bien celui que j'ai cru, celui que j'admire et qui m'a tant de fois secourue... je vous supplie de continuer à me soutenir dans la voie que je me suis tracée. J'ai souffert beaucoup. Je m'apprête à souffrir encore. Il se peut qu'un jour je me reproche de vous avoir désobéi. Mais je veux aller jusqu'au bout. J'ai besoin de toutes mes forces. Et, sans vous, que deviendrais-je?

Ivan et Katherina sont debout à droite, tout près l'un de l'autre. Ivan baisse la tête et de la main s'appuie à une petite table. Katherina, en parlant, a posé sa main sur celle d'Ivan. Aliocha, en entrant, les enveloppe d'un regard.

Scène III

IVAN, KATHERINA, ALIOCHA

ALIOCHA, à mi-voix, saluant. — Dieu soit avec vous.

KATHERINA, allant vivement à lui. — Alexeï Feodorovitch... Aliocha, — vous me permettez de vous appeler ainsi? Je suis si heureuse de vous voir!

ALIOCHA, regardant alternativement Ivan et Katherina. — Excusez-moi, mademoiselle. Je sens ce que ma visite a peut-être de déplacé. Mais je suis tellement inquiet de mon frère Dmitri, le danger qu'il court est si grand... Sans doute, mon frère Ivan vous aura dit déjà...

KATHERINA. — Que Dmitri ne veut plus me voir, oui.

ALIOCHA. — Je suis accouru vers vous parce que je croyais que vous seule pouviez le sauver.

KATHERINA. — Asseyez-vous, Aliocha... Vous allez me dire franchement, sans souci de m'épargner, ce que vous pensez, vous, de ses dispositions, après... tout ce qui s'est passé, ces derniers jours.

ALIOCHA. — Oh!... Je n'entends pas grand'chose à ces sortes d'affaires.

KATHERINA. — Votre parole est la plus pure que je puisse recueillir.

ALIOCHA. — Mon frère a commis bien des fautes. Mais il sait qu'il pèche. Il n'est pas mauvais. Il aime Dieu... Il vous aime. Vous êtes entrée dans son cœur, profondément, comme un trait qu'il ne pourra plus arracher. Il vous aime... et cependant je crois que

vous lui faites peur. Vous êtes sa meilleure pensée... et cette pensée le tourmente.

KATHERINA. — Voyons, vous a-t-il parlé d'une somme d'argent, de trois mille roubles?

ALIOCHA. — Ah! Vous savez?

KATHERINA. — J'avais deviné qu'il ne la ferait pas parvenir! En la lui confiant, je l'éprouvais...

IVAN. — Voilà le jeu que vous jouez!

ALIOCHA. — C'est ainsi que vous cherchez à l'humilier?

KATHERINA. — Je voulais lui faire honte, et qu'il vînt à moi, comme à Dieu, et qu'il apprît enfin que je suis capable de tous les pardons.

IVAN. — Eh bien, il n'est pas venu!

KATHERINA. — Il ne me connaît donc pas encore?

ALIOCHA. — Et maintenant qu'il a perdu l'honneur, tout lui est égal.

KATHERINA. — Qu'il vienne! Je l'accueillerai, je le consolerai.

ALIOCHA. — Même sachant... pourquoi il a gardé l'argent?

KATHERINA. — Pour me tromper avec cette Grouchenka, pour s'enfuir avec elle, n'est-ce pas? Et vous croyez que je vais abandonner la lutte parce que Dmitri subit un entraînement passager? Car ce n'est pas de l'amour, entendez-vous? Il ne peut pas l'aimer!

IVAN. — Pourtant...

KATHERINA. — Grouchenka est une sirène! C'est cela que vous allez me dire. Une femme irrésistible; et je ne soutiendrai même pas son regard?

ALIOCHA. — Elle est perfide et dangereuse.

KATHERINA. — Nous allons bien voir si cette petite fille de plaisir a plus de décision et de force que moi, si ses charmes mieux que mon amour sauront retenir un noble cœur, ou si je saurai, moi, lui faire lâcher prise de ce cœur... (Désignant la porte à droite.) Grouchenka est ici. Vous allez faire sa connaissance.

IVAN. — Katherina Ivanovna, je n'assisterai pas à cette scène. Souffrez que je vous dise adieu.

KATHERINA, impérieuse. — Restez, Ivan Feodorovitch. Je le désire.

IVAN, ricanant. — Au fait, vous allez dompter cette bête fauve!

KATHERINA. — J'ai fait des choses plus difficiles, croyez-moi. (Elle ouvre la porte à droite.) Agrafena Alexandrovna, nous sommes impatients de vous voir.

GROUCHENKA, avant d'entrer, d'une voix trainante. — Me voici, mademoiselle. J'attendais qu'on m'appelât.

Scène IV

LES MÊMES, GROUCHENKA

Grouchenka est en grande toilette. Son visage est souriant, d'une expression naïve et presque enfantine. Elle glisse plutôt qu'elle ne marche, avec de petits signes de tête timides.

KATHERINA, présentant. — Ivan Feodorovitch... (Grouchenka fait une révérence. Ivan salue à peine.) Alexeï Feodorovitch... (Grouchenka le regarde avec curiosité et fait un signe de tête. Aliocha s'incline. Katherina, ayant fait un geste pour inviter Grouchenka à s'asseoir, la considère un instant, puis, un peu contrainte, mais avec dignité.) Vous n'aurez pas mal interprété, j'espère, l'étrangeté de ma démarche: je voulais vous connaître... Je vous remercie d'être venue.

GROUCHENKA, avec affectation. — Oh! me remercier... Oh! c'est moi, mademoiselle, qui vous dois de la reconnaissance parce que vous ne m'avez pas dédaignée.

KATHERINA, se forçant. — Je ne crois pas que vous soyez souvent dédaignée, avec ce visage-là... (A Ivan.) Vous avez vu les beaux cheveux?

GROUCHENKA, souriant. — Vous me rendez confuse. Mais prenez garde: si vous me flattez ainsi, je vais me méfier.

KATHERINA, dont la voix tremble un peu. — Je ne souhaite entre nous qu'une explication loyale.

GROUCHENKA, avec un geste brusque de la main. — Chut!... (Désignant la porte à gauche.) On a marché, là...

Elle se lève d'un bond.

KATHERINA. — C'est la servante.

GROUCHENKA. — Vous en êtes sûre? On n'écoute pas derrière la porte?

KATHERINA. — Mais qu'avez-vous?

GROUCHENKA. — Chut!... (Elle a collé son oreille à la porte et écoute.) Je suis bête! J'ai cru que c'était Dmitri Feodorovitch... En venant ici, deux fois il m'a semblé l'apercevoir. Je ne puis faire un pas sans qu'il m'épie. Oh! j'en ai peur! Vous me promettez qu'il ne viendra pas?

KATHERINA. — Voyons...

GROUCHENKA. — Alors, je suis contente... Il ne faut pas qu'il me trouve! Depuis trois jours je lui échappe. S'il apprenait maintenant que j'ai menti... Ah! tout serait perdu! Tant de choses se sont passées qu'il ne doit pas savoir... Voilà pourquoi vous me voyez nerveuse. On aurait pu me tendre un piège...

La servante parait. Elle porte un plateau avec du chocolat, des gâteaux, des confitures.

KATHERINA. — Vous accepterez une tasse de chocolat... des gâteaux? A moins que vous ne préfériez le champagne? Du champagne... oui?

GROUCHENKA. — J'aime le chocolat.

La servante sort. Katherina emplit les tasses.

KATHERINA. — Et des confitures, vous les aimez aussi?... Je vous servirai moi-même.

GROUCHENKA, riant de bon cœur. — C'est trop, c'est trop!

KATHERINA. — Des cigarettes?... (On allume les cigarettes.) Et... me sera-t-il permis de demander quelles sont ces... choses dont vous faites si grand mystère à Dmitri?

GROUCHENKA, se renversant dans son fauteuil en battant des mains. — Ah! voilà... Voilà... Vous êtes curieuse! Je savais bien vous intriguer. Et si je m'amusais à vous faire languir, à présent?... (A Aliocha.) Cela vous intéresse aussi? Mais ce ne sont pas des choses à raconter devant un novice!

KATHERINA. — Vous le faites rougir...

GROUCHENKA. — C'est bien fait! Il a détourné les yeux, tout à l'heure, en me dépassant sur l'escalier. J'ai deviné que c'était lui, et j'étais furieuse, parce que j'ai cru qu'il me méprisait... (A Aliocha, qui la regarde, en souriant.) Vous n'êtes pas fâché? (Aliocha secoue la tête négativement.) Voulez-vous me tendre la main? (Aliocha lui tend la main.) Je vous faisais peur?

ALIOCHA. — Non, ma sœur.

GROUCHENKA. — Comme il a dit cela!... Je ne sais pourquoi je suis moi-même si contente de vous voir...

KATHERINA, se rapprochant de Grouchenka. — Nous voilà entre amis.

GROUCHENKA, regardant toujours Aliocha. — Son frère m'avait souvent parlé de lui. Moi qui suis vile je pensais: « Comme un tel homme doit me mépriser! » Mais je n'ai jamais vu de regard aussi bon que le

sien... (Gaiement.) Moi aussi, je suis bonne aujourd'hui. (A Katherina.) Profitez-en, chère demoiselle; et dépêchez-vous, car je m'apprête à m'envoler!

KATHERINA, lui prenant la main, gauchement. — Mon cœur m'avait bien dit qu'à nous deux nous arrangerions tout.

GROUCHENKA. — Je ne veux plus faire de mal à personne. Si je vous en ai fait, je vous promets de le réparer.

KATHERINA, lui baisant la main. — Ah! vous êtes généreuse!

GROUCHENKA. — Pensez-vous me rendre confuse, chère demoiselle, en baisant ma main devant Alexeï Feodorovitch?

KATHERINA. — Vous rendre confuse? Moi!

GROUCHENKA. — Ne vous effrayez pas... Jadis, j'étais mauvaise parce que je souffrais.

KATHERINA. — Vous avez souffert?

GROUCHENKA. — Il y a cinq ans de cela! Tout est oublié, puisqu'il est revenu.

KATHERINA. — Revenu, qui?

GROUCHENKA. — Moussialovitch... C'est vrai! Vous ne savez pas qui est Moussialovitch?... C'est mon amoureux... oui, le premier, un officier polonais. J'avais dix-sept ans, pas plus, quand il m'abandonna pour se marier. Ah! quelle misère! Je me serais jetée à l'eau si, à cette époque, le vieux marchand Samsonov ne m'avait recueillie.

KATHERINA. — Il vous a sauvée!

GROUCHENKA. — Vous êtes trop indulgente.

KATHERINA. — Il vous a consolée, protégée...

GROUCHENKA. — Je ne le trompais pas, vous savez. Je pensais bien à cela!... Pendant cinq ans, je me suis nourrie de mon amour, de ma rancune. Je me cachais de tout le monde, et je sanglotais des nuits entières en pensant: « Où est-il maintenant? Sans doute, il se moque de moi avec une autre femme. Je me vengerai! » Et je pleurais jusqu'au lever du soleil.

KATHERINA, lui baisant la main. — Je vous comprends... Comme je vous comprends!

GROUCHENKA. — Et puis je me suis mise à amasser de l'argent; j'ai été sans pitié; je suis devenue forte... Pourtant je ne suis pas devenue plus raisonnable et, souvent, la nuit, serrant les dents, je pleure comme pleurait, il y a cinq ans, la petite abandonnée.

KATHERINA. — Vous l'aimez toujours, le bel officier, vous n'avez jamais aimé que lui!

GROUCHENKA. — Vous le défendez trop vivement, chère demoiselle, vous allez un peu vite... Peut-être n'aimais-je que ma rancune... Mais, tout à coup, je reçois une nouvelle, une petite nouvelle bénie! Moussialovitch est devenu veuf. Je n'aurai pas vainement attendu, pleuré, ragé pendant cinq ans! Il est veuf. Il arrive. Il veut me voir: « Seigneur, pensais-je, vais-je ramper vers lui? Suis-je donc si lâche? » Et je m'en voulais!... C'est alors que je me suis servi de Dmitri...

KATHERINA. — Vous vous êtes servie de Dmitri?

GROUCHENKA. — Par méchanceté... Pour me distraire, pour me retenir de me précipiter chez l'autre. (Katherina échange un regard avec Ivan. Grouchenka le surprend, mais elle poursuit.) Le vieux Feodor me poursuivait aussi. Et je m'amusais d'eux... Il fallait entendre les conseils de Samsonov: « Si tu dois choisir entre les deux, me disait-il, choisis le vieux, sous la condition qu'il t'épouse et qu'il donne de l'argent. Ne te lie pas avec Dmitri, il n'y a rien à en tirer! » C'était vrai. Mais, l'argent, je m'en moque. J'en ai. Et Dmitri me plaisait souvent... Il est beau, il est farouche, c'est un cœur ardent. Ah! je vais le regretter!... Moussialovitch m'attend à l'auberge de Mokroié...

KATHERINA. — Vous partez ce soir même?

GROUCHENKA. — Est-il l'heure, déjà?... Ah! qui peut savoir ce qui se passe en moi! J'ai mis ma plus belle robe pour le rejoindre... Mais Dmitri, s'il savait que je pars... Pauvre Mitia naïf! Que va-t-il devenir quand je l'aurai quitté, quand je l'aurai laissé... Et pourquoi?... Est-ce que je l'aime, Aliocha, ce Polonais? Faut-il pardonner?

ALIOCHA. — Vous avez déjà pardonné.

GROUCHENKA. — Alors, j'y vais?... Si ce n'est par amour, ce sera par vengeance. Je le séduirai, je l'affolerai, et puis je le planterai là pour qu'il pleure à son tour!

Elle se laisse aller sur un divan et pleure, la tête dans les coussins.

KATHERINA, venant s'asseoir auprès d'elle et la prenant dans ses bras. — Non, petite Grouchenka. Vous oublierez le mal et vous serez encore heureuse... Là, là... essuyons nos beaux yeux... Là, rendez-moi ces douces petites mains, ces jolies mains potelées que je veux baiser encore parce qu'elles m'ont apporté de la joie... Non, Groucha, mon oiseau, nous n'écouterons plus notre tête fantasque, nous suivrons le droit chemin, c'est dit: nous serons bonne et généreuse.

GROUCHENKA. — Je suis mauvaise et non pas bonne. J'ai rendu Dmitri amoureux de moi pour me moquer de lui. Je l'ai désespéré...

KATHERINA. — Mais vous le sauvez maintenant.

GROUCHENKA. — Parce que je disparais?

KATHERINA. — Vous le détromperez, vous lui ferez comprendre...

GROUCHENKA. — Qu'il vous aime?

KATHERINA, résolue à la patience. — Que vous en aimez un autre, que tout cela n'était qu'un jeu.

GROUCHENKA. — Oh! chère demoiselle, ce sera lui faire tant de chagrin! Voulez-vous qu'il souffre, notre Mitia? Me croyez-vous assez cruelle?...

KATHERINA. — Cependant, vous m'avez promis...

GROUCHENKA. — Ah! non, non, je n'ai rien promis. Ne dites pas que je vous ai promis. C'est vous, Katherina Ivanovna, qui avez arrangé tout cela dans votre tête...

KATHERINA. — Je ne vous ai donc pas comprise? Vous avez dit tout à l'heure...

GROUCHENKA. — Qu'est-ce que j'ai dit?

KATHERINA. — Que vous répareriez...

GROUCHENKA. — Bon, bon... Je veux bien vous avoir, tout à l'heure, promis je ne sais quoi... Mais je me rappelle, à présent, que Dmitri me plaisait. Le goût qu'on a d'un homme comme lui ne passe pas facilement. Il m'a plu, certain soir, pendant une heure entière. Et s'il allait me plaire encore?... Je suis si inconstante, si capricieuse. (Katherina se détourne avec dépit. Grouchenka, la rejoignant, avec douceur.) Mon cœur est tendre, vous savez. Quand je pense à tout ce que le pauvre garçon a déjà par ma faute enduré... Et si j'ai pitié de lui, qu'y faire?

KATHERINA, n'y tenant plus. — Attendez-vous que je m'humilie davantage?

GROUCHENKA. — Ah! voilà que vous n'allez plus m'aimer, vous qui êtes si bonne! Je vous demande pardon... (Elle lui prend la main. Katherina, complètement déconcertée, se laisse faire.) Donnez-moi votre chère petite main. Vous avez trois fois baisé la mienne; c'est trois cents fois qu'il me faudrait baiser la

vôtre pour être quitte envers vous... Alors, nous voulons qu'on fasse notre volonté, sans promesses ni conditions? Cela nous rendrait bien heureuse qu'on nous laisse notre Dmitri, et qu'on nous débarrasse, hein? Chère demoiselle! Quelle charmante petite main!... Eh bien, savez-vous, mon ange, savez-vous?... Je ne veux pas baiser votre main!

Elle laisse brusquement retomber la main de Katherina.

KATHERINA, remontant, à Aliocha. — Alexeï, emmenez-la...

GROUCHENKA. — Vous garderez ce souvenir, Katherina Ivanovna: que vous avez baisé ma main et que je n'ai pas baisé la vôtre.

KATHERINA. — Insolente!

GROUCHENKA. — Ah! vous pensiez me tenir! On avait arrangé cela. Vous prétendiez me séduire avec votre chocolat! (Eclatant de rire.) Je raconterai l'aventure à Dmitri. Il va bien rire!

KATHERINA. — Sortez, créature à vendre!

GROUCHENKA. — A vendre? Dites donc, ma petite mère, vous qui faites la jeune fille, n'êtes-vous pas allée, seule, un soir, chez un bel officier, offrir votre virginité pour quatre mille roubles? (Katherina fait un geste violent vers Grouchenka. Ivan la retient. Grouchenka, riant.) Dans un cabaret, un soir qu'il était ivre, Dmitri m'a conté vos amours!

ALIOCHA, l'entrainant. — Partez, tout de suite!

GROUCHENKA, à Aliocha. — Hein, mon mignon? J'ai bien joué ma scène. Elle voulait une représentation, la demoiselle; elle l'a eue! Et, maintenant, je pars pour Mokroïé! Ah! dans une ivresse! Adieu, tous... Aliochetchka, le bonjour à Dmitri... Je n'oublierai pas que tu m'as appelée: ma sœur... Dis au lieutenant que Grouchenka ne l'a aimé qu'une heure, mais qu'il s'en souvienne toute sa vie!

Elle sort.

Scène V

KATHERINA, IVAN, ALIOCHA

IVAN, à Katherina. — Voilà vos imaginations de pensionnaire, vos équipées sentimentales! Eh bien. vous l'avez vue, cette petite fille? Elle vous a narguée. Vous êtes jalouse!

KATHERINA, la tête dans ses mains, sans larmes, avec un râle. — J'ai honte... (Ivan et Aliocha la regardent en silence. Un temps.) Allez-vous-en, mes amis. J'ai honte affreusement... (Ivan et Aliocha reculent vers le fond.) Non, restez... (Elle se lève.) Je ne sais même plus si je l'aime... (Aliocha fait un mouvement pour parler.) Mais j'ai pris une résolution. La voici: quoi qu'il arrive, même s'il épouse cette créature, je ne l'abandonnerai pas, jamais, jamais! Je le suivrai des yeux, je veillerai sur lui. Il saura enfin ce que je vaux. Voilà tout. Et ce sera toute ma vie... (Sans regarder Ivan, et d'une voix qui se brise.) Mon cher Ivan, j'espère... que vous m'approuvez?

Son menton s'abat sur sa poitrine et des sanglots silencieux la secouent. Ivan s'est détourné.

ALIOCHA. — Katherina Ivanovna, en vous disant tout à l'heure que vous deviez le sauver... je me trompais, je ne savais pas... Vous souffrez trop... Cela n'est pas possible!

KATHERINA, se maitrisant. — Ce n'est rien, ce n'est rien... Un peu de fatigue... Les nuits sans sommeil... Cela va passer... Avec deux bons amis, comme vous et votre frère, je me sens forte...

IVAN, d'une voix un peu étranglée. — Malheureusement, je pars pour Moscou, ce soir même.

KATHERINA, bouleversée, mais se contenant. — Ce soir, pour Moscou?

IVAN. — C'est irrévocable.

KATHERINA. — Vous ne m'aviez pas dit... Cela est un peu brusque...

IVAN. — Je ne puis m'attarder plus longtemps...

KATHERINA. — Vous ne me devez pas d'explication, mon ami... Du moment que votre décision est prise... Mais quand pensez-vous revenir?

IVAN. — Je ne sais pas.

KATHERINA. — Eh bien, alors... adieu.

Il y a un silence. Aliocha regarde Ivan et Katherina sans oser rien dire. Katherina est immobile à gauche. Ivan s'approche d'elle lentement.

IVAN. — Adieu, Katherina... Je vous laisse à vos devoirs difficiles, à vos exercices de conscience. (Plus âprement.) Usez votre existence dans la contemplation de vos vertus. Puissiez-vous en tirer une gloire assez belle pour vous sentir, à la fin, consolée... de tout le reste.

KATHERINA, se raidissant, les lèvres tremblantes. — Bonne chance, Ivan Feodorovitch... J'espère atteindre, sans vous, le but de mon existence... Car j'ai, moi aussi, une volonté qui ne plie pas.

Ivan fait quelques pas pour sortir.

ALIOCHA. — Ivan, ne pars pas! Tout cela est faux... Tu ne dois pas partir!

IVAN. — Je n'ai plus rien à faire ici.

ALIOCHA. — Laisse à Katherina le temps de se reprendre.

IVAN. — N'as-tu pas entendu qu'elle a pris une résolution?

ALIOCHA. — Mais c'est un mouvement passager.

IVAN. — Ses moindres mouvements l'engagent à jamais.

ALIOCHA. — Parle-lui...

IVAN. — J'ai tout dit et je pars pour toujours...

ALIOCHA, désespérément, à Katherina. — Le laisserez-vous partir ainsi?... Ivan, Katherina, je vous conjure... Voulez-vous donc user vos forces à vous combattre sans merci? N'accepterez-vous pas la vérité?

KATHERINA, cabrée. — La vérité?

ALIOCHA. — Depuis que je suis ici, je la cherche sur vos visages. Vous vous débattez contre elle. Il faut que quelqu'un la dise, enfin! Ecoutez... Je sais que je m'exprime mal... Je suis incapable de décider dans un cas pareil et de vous assigner à chacun votre conduite... Je sais que je vais vous blesser... Mais ne vaudrait-il pas mieux que Dmitri prît la main d'Ivan, puis la vôtre, et qu'il les joignît?... Il me semble, Katherina, que vous n'aimez pas Dmitri, et que celui que vous aimez... c'est lui!

KATHERINA, avec colère. — Vous êtes fou!

ALIOCHA. — Vous vous faites violence, vous vous torturez pour aimer Dmitri. Et vous faites souffrir Ivan parce que vous l'aimez...

IVAN. — Tu te trompes. Katherina ne m'a jamais aimé. Elle ne tient même pas à mon amitié qu'elle implorait tout à l'heure. Elle m'avait là sous la main, vois-tu, pour se venger sur moi des outrages que Dmitri lui inflige depuis leur première rencontre. Elle ne cessait de me parler de cet amour!

KATHERINA, torturée, tendant les mains vers Ivan. — Ivan!

IVAN. — Non, je ne prendrai pas votre main, parce que je ne saurais vous pardonner en ce moment: vous m'avez trop consciemment tourmenté... Car vous aimez Dmitri! Il vous est nécessaire comme une preuve de votre esprit de sacrifice, de votre

force morale. Plus il est humilié, plus vous vous sentez grande. Chacun de ses crimes est un profit pour vous. C'est ainsi que vous l'aimez, ou plutôt votre orgueil!

KATHERINA, plaintivement. — Ivan...

IVAN. — Mais vous passerez la mesure de vos forces et des siennes. Et ce sera ma vengeance!

ALIOCHA. — Oh! frère...

IVAN. — Plus un mot! Viens...

Il sort.

Scène VI

KATHERINA, ALIOCHA

ALIOCHA. — Ah! maintenant, il ne reviendra pour rien au monde! C'est ma faute. J'ai soulevé sa colère. Pardonnez-moi. Il a été injuste et méchant. Pardonnez-lui, Katherina. Pardonnez à mes deux frères. Ils ont en eux comme un instinct frénétique et sauvage, d'où l'esprit de Dieu est peut-être absent: c'est l'âme des Karamazov!... Ne vous vengez pas. N'entreprenez rien contre eux. Je vais les retrouver, leur parler. J'empêcherai que le désespoir n'entre dans leur cœur!... Courage, Katherina, courage. Dieu vous garde!

Il sort.

Scène VII

KATHERINA, seule. LA SERVANTE

Katherina est demeurée immobile pendant toute la scène précédente. Quand Aliocha est sorti, elle porte les mains à son visage et reste ainsi quelque temps. Puis elle se dirige lentement vers un divan et s'y assied, les coudes aux genoux, le menton reposant sur les paumes. La servante paraît. Elle dessert la table, sort, puis rentre avec les lampes, tire les rideaux, sort enfin pour ne plus reparaître. On entend sonner. Katherina tressaille, sans bouger. Une porte claque, un pas précipité dans l'antichambre. Dmitri, presque courant, paraît. Katherina s'est dressée. Dans la pénombre, Dmitri tout d'abord ne l'a pas aperçue. Il cherche autour de lui. Il traverse le boudoir pour gagner une autre pièce. Il se trouve devant sa fiancée. Alors il recule en baissant la tête.

Scène VIII

KATHERINA, DMITRI

DMITRI, sourdement. — Où est Grouchenka?

KATHERINA. — Misérable! Voilà le plus laid de tes crimes... Dans un cabaret, à cette fille, tu as tout dit, tous nos secrets!

DMITRI, avec une profonde contrition. — J'étais ivre... Les bohémiennes chantaient... Mais, en parlant, je sanglotais... Grouchenka aussi pleurait...

KATHERINA. — Tu as souillé les souvenirs... du plus beau jour. Oh! je maudis ce jour!

DMITRI. — Je le maudis aussi.

KATHERINA. — Ainsi tu m'as toujours méprisée parce que j'étais allée chercher l'argent chez toi... Tu n'as rien compris, tu ne peux rien comprendre de noble... Je voulais supporter tes trahisons. Ce matin encore, j'étais résolue à te pardonner tout... mais pas ton mépris, pas ton mépris, c'est au-dessus de mes forces!

DMITRI, avec une joie sauvage. — Enfin! Sois mon ennemie!

KATHERINA. — Prends garde... Tu ne sais pas ce que je t'ai sacrifié...

DMITRI. — Qu'as-tu fait de Grouchenka?

KATHERINA. — Mitia, choisis — il en est encore temps — choisis pour nous deux... le bien ou le mal...

DMITRI. — Je ne peux pas choisir. Assez de combats! Je veux me reposer dans la honte... Aie pitié de moi, Katia, je suis à bout... Depuis ce matin j'ai couru les prêteurs, pour l'argent... Tous me refusent... Mais je te rendrai tes trois mille roubles, dussé-je aller en Sibérie. J'aime mieux le bagne que ton amour. Je te les rendrai... Et puis adieu, femme colère; adieu aussi, mon amour! Je me serai perdu pour n'avoir pas à supporter ton orgueil et pour ne plus t'aimer... Ne méprise pas Dmitri. Plains-le. Tu vois, j'embrasse tes pieds... Dis-moi où est Grouchenka. Pendant que je courais, elle s'est échappée. Je la cherche partout. Tout le monde me trompe. Elle est venue ici, je le sais. Qu'avez-vous tramé ensemble contre moi?

KATHERINA, grinçant des dents. — Elle m'a outragée, elle m'a bafouée.

DMITRI. — Ah! ah! la diablesse, la reine de l'insolence! Tant pis pour toi: tu faisais l'importante!... Est-elle encore ici? Réponds! (Katherina se tait.) Où est-elle? Je te supplie, au nom de Notre-Seigneur, dis-moi où elle est? (Silence.) Elle est partie? (Katherina secoue la tête affirmativement.) Chez mon père? Elle est allée chez le vieux chercher ses trois mille roubles? Oui? Elle l'a dit? Elle s'en est vantée? Je sais qu'il l'attendait ce soir... (Katherina se tait obstinément. Dmitri, la voix altérée, dans une angoisse affreuse.) Ah! implacable!... Mais tu n'es point fausse... Dis-moi seulement un mot... Bien que tu sois mon ennemie, j'ai foi en toi, Katherina, j'ai confiance en ta parole... Dis, crois-tu Grouchenka capable d'aller chez le vieux, pour gagner trois mille roubles?

KATHERINA, après un combat intérieur, avec effort, mais fermement. — Je la crois capable de tout...

DMITRI, bondissant. — Merci... J'y vais!

Il sort en courant et referme la porte derrière lui.

KATHERINA, prenant brusquement conscience de ce qu'elle vient de faire. — Dmitri!... (Elle rouvre la porte et se précipite au dehors. On l'entend crier: « Dmitri! Dmitri! » puis elle rentre, le visage bouleversé, se tordant les mains.) Oh!... Il veut tuer! Il veut tuer!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

Ivan. Smerdiakov. Feodor.

Scène VII. – Feodor : « *Je vais te dire l'étrange aventure d'Elisabeth Smerdiatchaia...* »

ACTE III

Le soir du même jour. Chez Feodor Pavlovitch Karamazov. Un grand salon blanc et or. Mélange de luxe et de délabrement. Une petite lampe brûle devant l'icône. A gauche, premier plan, une fenêtre; second plan, une porte donnant sur le jardin. Au fond, porte conduisant à l'office. Porte à droite, second plan, sous la cage d'un escalier aboutissant à une galerie de bois sur laquelle s'ouvrent les chambres.

Scène première

DMITRI, SMERDIAKOV

Au lever du rideau la scène est vide. La porte de gauche s'ouvre brusquement. Dmitri traverse le salon en courant et disparaît par la porte de droite. On l'entend parler fort et vite avec Smerdiakov avant qu'ils n'entrent en scène.

Dmitri. — Me diras-tu où elle se cache?

Smerdiakov. — Je vous jure, monsieur, que Grouchenka n'est pas ici. Vous le voyez vous-même.

Dmitri. — Est-elle venue?

Smerdiakov. — Non.

Dmitri. — Quand viendra-t-elle?

Smerdiakov. — Pas avant minuit. Il faut vous en aller...

Dmitri. — Où la recevra-t-il?

Smerdiakov. — Ici... Feodor Pavlovitch ne peut tarder. S'il vous trouvait...

Dmitri. — Elle entrera par la grille?

Smerdiakov. — Oui.

Dmitri. — Elle frappera au carreau?

Smerdiakov. — Je vous l'ai déjà dit. De grâce, monsieur, partez!

Dmitri. — Deux coups espacés, suivis de trois coups précipités? C'est bien cela?

Smerdiakov. — C'est cela, oui. Passez par la cuisine, et sauvez-vous par la petite porte.

Dmitri, sortant au fond. — Jusqu'à minuit je guette!

Smerdiakov le pousse devant lui. Il reparaît au moment où Ivan entre par la gauche.

Scène II

SMERDIAKOV, IVAN

Ivan traverse la scène sans rien dire. Il évite Smerdiakov et va monter l'escalier.

Smerdiakov. — Ma position est affreuse, Ivan Feodorovitch! Je ne vis plus. Votre frère est capable de tout. Il vient d'entrer ici, comme un fou, bousculant les meubles, furetant dans les chambres, et me menaçant d'un pistolet.

Ivan. — Pourquoi t'en es-tu mêlé?

Smerdiakov. — C'est lui qui m'y a mêlé. Je gardais le silence, n'osant le contredire. Il a fait de moi son confident.

Ivan. — Tant pis pour toi.

Smerdiakov. — Tout le monde n'a pas votre prudence.

Ivan. — Je te défends!

Smerdiakov. — Et du matin au soir votre père

me tourmente. Si Grouchenka ne vient pas cette nuit...

IVAN. — Elle ne viendra pas.

SMERDIAKOV. — Comment le savez-vous?

IVAN. — Je le sais. Bonsoir. Je ne souperai pas.

SMERDIAKOV. — Eh bien, demain matin, ça va recommencer: « Pourquoi n'est-elle pas venue? Quand viendra-t-elle? » Comme si c'était ma faute... Ah! tous deux vont s'exaspérer de jour en jour et me rendre la vie tellement insupportable que, parfois, je pense à me tuer, pour en finir.

IVAN, disparaissant dans sa chambre. — Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

A peine Ivan a-t-il fermé sa porte, on entend au dehors la voix de Feodor.

Scène III

SMERDIAKOV, FEODOR

FEODOR, du dehors. — Smerdiakov! (Il entre précipitamment.) Smerdiakov... il est là... Dmitri!... derrière la haie. J'ai vu sa tête entre les branches... il guette...

SMERDIAKOV. — Asseyez-vous, monsieur, vous êtes tout hors d'haleine.

FEODOR, se laissant aller dans un fauteuil. — Ferme la porte... Cours chercher Grigori. Appelle-le! va!

Smerdiakov sort. Feodor s'épouge et geint dans son fauteuil.

Scène IV

SMERDIAKOV, GRIGORI, FEODOR

FEODOR, d'une voix faible. — Ah... ah... te voilà, mon vieux Grigori, mon bon Grigori. Approche.

GRIGORI. — Ne craignez rien, maître.

FEODOR. — Donne-moi la main, mon brave Grigori, mon solide Grigori, mon garde du corps, eh! eh! Je n'ai pas peur quand tu es là, chien fidèle... (Grigori rit d'un bon rire silencieux.) Regarde-moi...

GRIGORI. — Oui, maître.

FEODOR. — Comment me trouves-tu, toi qui connaît ma figure?... Je n'ai pas l'œil rouge, l'œil droit?

GRIGORI. — Non, maître!

FEODOR. — Rien d'anormal, alors?

GRIGORI. — Rien, maître.

FEODOR, rassuré, montrant à Smerdiakov les petits paquets qu'il tenait en entrant et qu'il n'a pas quittés. — Tu vois, ce sont de petits cadeaux pour ma bichonnette. Il y a du chocolat, des pralines, des dragées à la liqueur... (Repris d'une angoisse, à Grigori.) Ah! je n'étais pas bien, la nuit dernière, mon petit père. Je me suis éveillé tout à coup. Je ne sais pas ce que j'avais. Mon âme me tremblait dans la gorge. J'ai eu peur. C'est que je veux vivre, tu sais!

GRIGORI. — Vous aviez peut-être un peu trop mangé. Il faudrait vous purger, maître. Je fais cela quelquefois...

SMERDIAKOV. — Grigori Vassiliev, il est impie de se purger. La prière suffit au bon chrétien pour guérir tous les maux. Ou bien vous croyez mal.

Feodor réprime mal un rire.

GRIGORI. — Il faut battre ce coquin, maître. Il ne respecte rien.

FEODOR. — Bon, oui... Parbleu! tu n'entends rien au bel esprit! C'est comme l'autre vieux, là-bas, au monastère: « Ne mentez pas » qu'il dit!... Pouah! il faudrait anéantir ces couvents et leur mysticisme pour rendre l'intelligence aux sots. D'ailleurs... quelle saleté que la Russie... ou plutôt ses vices... oh! la Russie aussi. Tout ça c'est de la cochonnerie... Je vais me tremper la tête dans l'eau... Prépare le souper, Smerdiakov... Quant à Dmitri, la canaille! je le ferai arrêter. C'est mon droit... il m'a menacé en public... il y a des lois...

Tout en grommelant, il a monté l'escalier, et il entre dans sa chambre.

Scène V

GRIGORI, SMERDIAKOV

GRIGORI. — Que s'est-il donc passé, ce matin, au monastère?

SMERDIAKOV. — Peuh!... des mômeries, du scandale.

GRIGORI. — Ainsi, le saint vieillard ne les a pas réconciliés!

SMERDIAKOV. — Feodor ne cédera pas. Dmitri ne sera retenu par rien. Ça sent le crime, ici, Grigori Vassiliev... Ivan n'attend que cela. Il se moque d'eux et va se régaler à leurs dépens. Celui-là n'est pas bête.

Tout en parlant, il a tiré de sa poche un petit nécessaire, et il passe un peigne dans ses cheveux.

GRIGORI, se signant. — Tais-toi, vermine!

SMERDIAKOV, entre ses dents. — Il me traite en laquais... Je le connais mieux qu'il ne me connaît.

GRIGORI. — Parce que tu as fait ton apprentissage à Moscou, tu te prends pour quelqu'un. Tu fais le monsieur, avec de la pommade et du linge blanc. Un lâche! voilà ce que tu es...

SMERDIAKOV, commençant à dresser le couvert. — J'aurais été un autre homme, si j'eusse été autrement élevé.

GRIGORI. — Autrement élevé!... le fils d'une puante!

SMERDIAKOV, tressaillant. — Vous l'avez raconté à tout le monde, n'est-ce pas?... Je le sais bien que je suis le fils d'une puante. Me l'a-t-on assez jeté à la figure, à Moscou! Et ici, au marché, on raconte tout haut, devant moi, que ma mère avait deux archines de haut et que ses cheveux étaient toujours coagulés par de la boue.

GRIGORI. — Ça te fait de la peine?

SMERDIAKOV. — Ça ne me fait pas de peine. Ça me fait honte... Je le sais bien que je suis un Smerdiakov... Pendant toute mon enfance on m'a battu.

GRIGORI. — Tu n'avais de plaisir qu'à pendre des chats pour les enterrer ensuite en grande cérémonie...

SMERDIAKOV. — Vous, Grigori Vassiliev, vous me donniez des soufflets...

GRIGORI. — Tu discutais l'évangile!

SMERDIAKOV. — Je soulevais des objections raisonnables, auxquelles vous étiez incapable de répondre... C'est à la suite d'une de ces corrections que j'ai eu ma première crise d'épilepsie... Je le sais bien que je ne suis qu'un épileptique, un laveur de vaisselle... (Il joue avec un couteau qu'il enfonce dans la table. Et, tout à coup, poussant un profond soupir:) Ah! si j'avais en poche une certaine somme...

GRIGORI. — Que ferais-tu?

SMERDIAKOV. — Il y a longtemps que j'aurais déguerpi.

GRIGORI. — Et puis?

SMERDIAKOV. — J'ouvrirais un café-restaurant

à Moscou, et personne ne serait capable de faire une cuisine comme la mienne.

FEODOR, de sa chambre. — Le souper est prêt?

SMERDIAKOV, à Grigori. — Allez-vous-en. Le maître ne veut être servi que par moi.

Il sort à gauche.

FEODOR, descendant, à Grigori. — Tu es encore là, à pleurnicher, vieux? Nous le battrons ce Smerdiakov, je te le promets!

Grigori sort en grommelant. Smerdiakov rentre portant un pâté.

Scène VI

FEODOR, SMERDIAKOV

FEODOR, s'approchant de la table. — Oh! oh! un pâté de poisson! Voilà qui met le comble à ma joie et double mon appétit. Car tu es un véritable artiste, Smerdiakov, pour le pâté de poisson... Eh bien, et l'autre... Ivan? descendra-t-il?

SMERDIAKOV. — Non. Il ne descendra pas.

FEODOR. — Tant mieux.. Va donc voir là-haut, par le trou de la serrure, ce qu'il fait dans sa chambre. (Smerdiakov monte doucement et regarde par la serrure.) Eh!

SMERDIAKOV, redescendant. — Rien. Il est assis sur une chaise et il regarde devant lui.

FEODOR. — Il médite, il calcule, il se ronge... parce que rien ne s'arrange à son gré. Ira-t-il à Tchermachnia?

SMERDIAKOV. — Je l'ignore.

FEODOR. — Je crève de faim. Découpe!... (Admirant le pâté.) Qu'il est doré! Qu'il est juteux! (Il commence à manger.) C'est bien: à minuit, qu'elle disait dans sa lettre, ma Groucha? Oui?... A boire... Tu me regardes?... Je suis décati, hein?... Bah! avec mon nez busqué et mon double menton, je ressemble à un vieux Romain de la décadence... Et puis, je me suis acheté un foulard neuf... Je lui ouvrirai moi-même. Elle entrera, comme ceci, un peu confuse... « Me voici, Feodor Pavlovitch... vous m'attendiez? » Si je l'attends! J'en suis amoureux comme un chat!...

SMERDIAKOV. — A propos, monsieur... les trois mille roubles? l'enveloppe aux trois mille roubles? où est-elle?

FEODOR. — Sous mon matelas.

SMERDIAKOV. — Mauvaise cachette!

FEODOR. — Tu crois?... Grimpe et rapporte-moi le paquet. (Smerdiakov obéit. Feodor, lui désignant la porte d'Ivan.) Chut... doucement... (Smerdiakov redescend et passe l'enveloppe à Feodor.) Là... Et maintenant, où? Dans ce fauteuil?

SMERDIAKOV. — Pourquoi pas derrière l'icône?

FEODOR. — Bravo! Ah! ça, par exemple, c'est admirable. Derrière l'icône! Ah! Ah! Si Dmitri va jamais les chercher là... Et Grouchenka va bien rire quand je lui sortirai son petit cadeau de dérrière l'icône! Voilà... souffle les lampes. On les rallumera cette nuit. C'est pour y voir clair que je brûle de l'huile, et non pour honorer les dieux... Ah! Ah! Ah!

Il boit et s'étrangle bruyamment.

SMERDIAKOV. — Qu'avez-vous, monsieur? vous vous ferez mal...

FEODOR, au milieu des hoquets. — Rien... avalé de travers... si drôle... ah! ah! ah! derrière l'icône! (Il rit à crever, si fort, si longtemps, qu'Ivan, attiré par le bruit, paraît sur le seuil de sa chambre. Feodor, interdit, cesse de rire.) Quoi? qu'est-ce que tu désires, hein?

IVAN. — Rien. Je vous ai entendu rire. Voilà tout.

Scène VII

FEODOR, IVAN, SMERDIAKOV

FEODOR. — Tu veux souper?

IVAN. — Je n'ai pas faim, merci. Mais je vous tiendrai compagnie, si cela ne vous déplaît pas.

FEODOR, entre ses dents. — Comme tu voudras. (Ivan s'assied en face de Feodor qui, devenu muet, se bourre.) Tu ne dis rien.

IVAN. — J'admire votre appétit.

FEODOR. — Smerdiakov! j'ai fini!... (A Ivan, tandis que Smerdiakov dessert.) Crois-tu qu'Aliocha soit fâché? Je regrette d'avoir un peu manqué de tenue, ce matin, devant son religieux.

IVAN. — Vraiment?

FEODOR. — Tu ne me crois pas? Je vois ça à ton air. Tu me prends pour un bouffon... Tiens, voici l'âne de Balaam qui revient chargé de liqueurs. (Smerdiakov dispose sur la table fioles et verres, puis se retire un peu à l'écart, l'air absorbé.) Tu prendras bien un verre de mon vieux cognac? Je sais que tu l'aimes. Tu n'es pas, toi, de ces sots buveurs d'eau. Pour aimer le cognac, il faut avoir de l'esprit. Et nous sommes gens d'esprit, nous autres, n'est-ce pas, Ivan? Et toute notre vie nous continuerons à nous chauffer le dos, à nous emplir le ventre, et à boire du cognac. C'est Dieu lui-même qui a dû arranger cela...

IVAN. — Parbleu!

FEODOR, s'accoudant. — Ivan!... tout cela me tourmente, toutes ces questions... Ne te moque pas du vieil infirme. Tu ne m'aimes pas et tu n'as aucune raison de m'aimer... Mais, voyons, dis-moi, là, entre nous, sérieusement : Ivan, Dieu existe-t-il, oui ou non ? (Ivan vide son verre sans répondre.) J'ai besoin de savoir, mon fils...

IVAN, s'accoudant et regardant son père en face. — Non. Dieu n'existe pas.

FEODOR. — Bien vrai ? Aliocha prétend qu'il existe... (Apercevant Smerdiakov qui, immobile, ne perd pas un mot de la conversation.) Vas-tu filer, jésuite? (Smerdiakov se retire au fond du théâtre mais ne sort pas.) Il resterait là, à nous écouter. C'est probablement toi qui l'intéresses. Que lui as-tu donc fait?

IVAN. — Rien. C'est un air qu'il se donne.

FEODOR. — Et alors... l'immortalité? existe-t-elle?

IVAN. — Non.

FEODOR, avec une sourde allégresse, qui se contient. — Tu en es sûr, mon petit Ivan? Tu ne te moques pas de moi. Tu ne voudrais pas tromper un pauvre homme qui n'a plus longtemps à vivre, hein? et qui veut vivre selon la vérité, hein?... Pas d'immortalité, pas le plus petit bout d'immortalité?

IVAN. — Rien.

FEODOR. — C'est-à-dire... un zéro absolu, ou une toute petite fraction d'unité? Même pas une fraction de fraction?

IVAN. — Le zéro absolu.

FEODOR, ne se tenant plus. — Mais alors... mais alors... Ivan, tout est permis?

IVAN. — Oui, tout est permis, mon père.

FEODOR. — Chut!... Ne le disons pas. Gardons ça pour nous, mon enfant... A ta santé! (Ils trinquent.) Cher Ivan, je suis content de te voir assis là, en face de moi, et que nous buvions ensemble, comme deux amis.

IVAN. — Oui.

FEODOR, un pied sur la table. — On pourrait être si heureux, sur la terre!...

IVAN, avec effort. — Oui.

FEODOR. — Je suis encore un homme, tu sais, mon compère, et je prétends continuer à l'être pendant une vingtaine d'années. Seulement, je vieillirai, je deviendrai de plus en plus répugnant, et elles ne voudront plus venir chez moi aussi volontiers, les petites chattes... Alors, j'aurai besoin de tous mes kopecks.

IVAN. — Naturellement.

FEODOR, complètement ivre. — C'est pourquoi je veux que vous sachiez, mon cher fils Ivan, que je n'ai amassé et n'amasse encore que pour moi seul. Je veux vivre dans ma fange, et le plus longtemps possible. On est très bien dans la fange... Je ne veux pas, moi, aller dans le paradis d'Aliocha, à supposer qu'il existe; ce n'est pas la place d'un homme d'esprit...

Il porte la main à la bouteille.

IVAN. — Vous avez assez bu.

FEODOR. — Psst! Laisse ça là. Encore un petit verre, rien qu'un. Je ne crèverai pas d'un petit verre. (Il tend son verre qu'Ivan remplit lui-même.) Connais-tu l'histoire de von Zohn, qui fut assassiné chez des filles?

IVAN. — Je ne tiens pas à la connaître.

FEODOR. — Bon. Alors je vais te dire l'étrange aventure d'Elisabeth Smerdiatchaia, la puante !... Figure-toi qu'elle courait les chemins sans autre vêtement qu'une simple chemise, ce qui ne manquait pas d'un certain... bien qu'elle fût d'une saleté... Vois-tu, mon petit cochon, de ma vie je n'ai trouvé une femme laide. Chacune a son charme: voilà ma règle. Et le fait seul du sexe est déjà énorme... Quand tu iras à Tchermachnia, je t'indiquerai une fille: elle va pieds nus, mais... Or donc, un soir d'été, je rentrais d'un dîner avec quelques joyeux compagnons, et voilà que, contre une haie, couchée dans les orties, et complètement endormie, nous apercevons Elisabeth Smerdiat...

Aveuglé par l'ivresse, Feodor n'a pas pris garde qu'au nom d'Elisabeth Smerdiatchaia, Smerdiakov a dressé l'oreille et s'est mis à descendre vers la table, à pas de loup. Ivan observe le laquais. En suivant son regard, Feodor se retourne lentement, avec frayeur, et voit derrière lui Smerdiakov penché, l'écume aux lèvres, les membres agités d'un tremblement d'épileptique. Il s'arrête net. Un sourire idiot erre sur son visage. Ivan regarde le plafond en se balançant sur sa chaise. Silence.

SMERDIAKOV, dont l'expression haineuse dégénère en un ricanement plaintif. — Il est onze heures, monsieur...

FEODOR. — Eh bien, mais... mon garçon... oui...

Smerdiakov sort lentement par le fond.

Scène VIII

IVAN, FEODOR

FEODOR, avec fureur, à Ivan. — Pourquoi ne m'as-tu pas arrêté?

IVAN. — Je voulais voir jusqu'où vous iriez.

FEODOR. — Par méchanceté! Tu viens me mépriser dans ma propre maison.

IVAN. — Je m'en vais. C'est le coguac qui parle.

FEODOR. — Il ne fallait plus m'en verser. Enlève-le, tout de suite!... Tes mauvais yeux me regardent. Ils m'épient, me soupçonnent. Tu as une arrière-pensée... Dis-la! (Ivan lève les épaules avec mépris.) Oui, tu te tais, comme toujours. Tu ne sais que te taire et te moquer des autres en silence. C'est avec ça que tu te donnes des airs de savant. Ou, si tu parles, tu fais des grimaces... Tu n'as pas le droit de me juger! Tu ne vaux pas mieux que moi, mon camarade...

On sent monter chez Ivan un dégoût inexprimable. A ce moment, Aliocha paraît à gauche.

IVAN. — Aliocha...

Scène IX

IVAN, FEODOR, ALIOCHA, puis SMERDIAKOV

FEODOR, à Aliocha. — Pourquoi es-tu venu? Je n'invite personne.

ALIOCHA, allant à lui. — Comme vous êtes irrité, mon père...

FEODOR, bas, à part. — Mon cher fils unique! Sois mon bon ange. Emmène-le... Il me fait peur, encore plus que l'autre.

ALIOCHA. — Il souffre. Ménagez-le.

FEODOR, tournant les talons. — Pfft!... Smerdiakov, viens m'habiller! (Il monte l'escalier, suivi de Smerdiakov. Feodor, à Ivan, radouci.) Je t'en prie, Ivan, pars ce soir pour Tchermachnia... Je t'en prie... (Ivan, qui marche fiévreusement de long en large, fait: non, de la tête.) Non? Tu refuses?... Tu veux monter la garde ici? Tu veux savoir combien je donnerai à Grouchenka quand elle viendra me voir?... Et tu pousses Dmitri à s'enfuir avec elle pour t'emparer de Katherina Ivanovna, qui est riche. Voilà tes pensées et ton calcul, vaurien!... Eh bien, sache que j'épouserai Grouchenka à l'instant même, s'il me plaît. Quant à Katherina, tu ne l'auras pas, entends-tu? tu ne l'auras pas... je t'en défie!

Il entre dans la chambre, suivi de Smerdiakov.

Scène X

IVAN, ALIOCHA, par instants SMERDIAKOV

Quand Feodor a disparu, Aliocha porte son regard sur Ivan qui continue d'aller et venir en silence. Puis il baisse les yeux, comme pris de gêne, de honte, de crainte. Puis il va parler. De loin, en agitant la main, Ivan lui fait signe de se taire.

IVAN, comme à soi-même. — Je suis resté une heure de trop. Je n'aurais pas dû rentrer ici, dans cette odeur... revoir ce vieux... Je n'aurais pas dû! La haine va me gâter l'allégresse du départ.

ALIOCHA. — Ainsi, tu pars?

IVAN. — Dans une heure, je serai loin d'ici.

ALIOCHA. — Que vas-tu faire, Ivan?

IVAN. — Vivre pour moi-même, et que tout aille au diable!... Vivre en homme d'esprit, comme dit mon père... (S'arrêtant et frappant du poing sur la table.) Si tu savais ce que j'ai supporté, là!... Il me clignait de l'œil, me frappait sur l'épaule. Il a cinquante-sept ans, et j'en ai vingt-trois. Est-ce entre nous toute la différence? S'appuyer ainsi sur sa luxure, c'est ignoble!... Ah! Liocha, à trente ans j'aurai jeté la coupe, dégoûté d'y boire. Mais, jusqu'à trente ans, qu'écouter, sinon ses désirs?... à moins d'être un homme ferme, comme toi, qui connaît son but et sait y tendre droit. J'aime les hommes fermes. Et toi, Liocha, m'aimes-tu?

ALIOCHA. — Oui, je t'aime. Il y a une chose que j'ai comprise en toi: c'est que tu es aussi naïvement jeune que les autres jeunes gens de vingt-trois ans.

IVAN. — Oui.

ALIOCHA, souriant. — Un tout frais jeune homme.

IVAN. — Oui, Aliocha. Devenir un homme est

affreux. Je ne veux pas mûrir. Je voudrais rester un adolescent, comme toi,... et qui se sent vertueux tant qu'il se croit insatisfait... En sortant de chez elle, tantôt, je me disais: ma jeunesse vaincra tous les obstacles; quand toutes les horreurs de la désillusion, de la trahison viendraient me frapper, je voudrais vivre. Pour éteindre en moi la passion de vivre, il n'est pas de désespoir assez fort.

ALIOCHA. — De quel désespoir parles-tu?

IVAN. — Ne cherche pas. Je me suis détaché de tout, je te le jure. Ah! je ne croyais pas que cela fût si facile. En une minute, j'ai effacé six mois de ma vie. A notre âge, on est riche. Et tout vaut mieux qu'absorber une injure.

ALIOCHA. — Alors, tu n'aimais pas Katherina.

IVAN. — Peut-être... Vois-tu, rien n'a sur moi de prise tyrannique. Je suis vivace. Je n'ai pas le temps d'attendre et de me tourmenter... Tant pis! je recommence...

ALIOCHA. — Katherina t'aime.

IVAN. — Ça se peut.

ALIOCHA. — Pourquoi lui as-tu dit qu'elle ne t'avait jamais aimé?

IVAN. — Je l'ai dit exprès.

ALIOCHA. — Pour la faire souffrir?

IVAN. — Qu'elle souffre!

ALIOCHA. — Frère, as-tu songé qu'affolée de douleur Katherina pouvait se venger sur Dmitri?

IVAN. — Suis-je le gardien de mon frère?

ALIOCHA. — C'est la réponse...

Smerdiakov, portant à l'office les habits et les souliers de Feodor, traverse la scène de droite à gauche et sort. Les deux frères se taisent pour le laisser passer.

IVAN. — La réponse de Caïn, n'est-ce pas?... Mais puis-je passer ma vie à surveiller ces fous? Je ne veux plus regarder derrière moi. J'entends n'agir qu'à ma guise et ne dépendre de personne... J'ai rompu, j'ai quitté. Comprends-tu? Je peux faire n'importe quoi...

ALIOCHA, *tristement.* — Ah! oui... tous les désirs sont permis, n'est-ce pas?

IVAN. — Soit, je ne m'en dédis pas: tout est permis... Aliocha, je suis libre,... je veux fêter ma liberté, boire à ma liberté!

ALIOCHA. — Non, frère, ne buvons pas. Je suis si triste. (Un silence.) Le père Zossima est mort.

IVAN, *avec un sourire étrange.* — Voici que tu nous es rendu, petit Karamazov.

ALIOCHA. — Il m'envoie dans le monde.

IVAN. — Et c'est vers moi, le premier, que tu viens...

ALIOCHA. — Il me l'avait commandé.

IVAN. — Avec tes beaux yeux gris qui, depuis trois mois, m'interrogent. Tu voudrais savoir... Je t'ai vu me regarder, depuis trois mois, si plein d'attente... Moi aussi, mon chéri, avant de partir pour toujours, j'aurais voulu faire connaissance avec toi. Il est trop tard. Pourquoi n'avoir pas fait un signe, dit la première parole?

ALIOCHA. — Pourquoi n'ai-je pas osé? Tout cela, peut-être, ne fût pas arrivé.

IVAN. — Il n'est rien arrivé, Liocha... Des pensées... de mauvais rêves, tout au plus.

ALIOCHA. — Tu veux t'échapper encore! Je ne laisserai plus ton secret en repos, Vania... De quoi es-tu mécontent? Dis-le, dis-le. N'y a-t-il rien dont je puisse te soulager, mon frère? De quoi souffres-tu? Je voudrais te prendre ta souffrance.

IVAN, *haussant les épaules.* — Novice! Je te montrerais ma souffrance, que tu ne la connaîtrais pas encore. Et, la connaissant, qu'y ferais-tu? On ne peut pas aimer... malgré tout l'amour qu'on a en soi, on ne peut pas. Il y a une impossibilité physique, un empêchement. Quant à comprendre la souffrance d'autrui!

ALIOCHA. — Quelle que soit ta souffrance, Ivan, je sais qu'elle n'a pu te corrompre. Et si quelque chose reste visible en toi, c'est la noblesse de ton âme...

IVAN. — A jamais emplie de tourment, dans l'embarras, dans la lutte; et si neuve pourtant!... Ne me demande pas d'expliquer. Toutes les raisons, je l'ai compris, ne servent qu'à masquer en moi un horrible instinct. Toutes les raisons sont lâches. Je n'en veux plus... Que je vive! cela me suffit. Le ciel bleu, le printemps et ses fleurs nouvelles me contentent. Nous avons devant nous la vie. Elle finira bien par nous porter quelque part, où nous aborderons... Tu comprends?

ALIOCHA, *baissant les yeux.* — Oui...

IVAN. — Eloigne-toi, va; je ne suis plus un homme bon à interroger. Déjà je ne peux plus montrer toutes mes pensées.

ALIOCHA. — Frère, je n'ai pas peur! Ne crois pas que je craigne l'esprit qui est en toi, même si c'est... la révolte.

IVAN. — Pas la révolte! On ne peut pas vivre dans la révolte. Et je vis, en dépit de tout. Pas la révolte, oh! non... Mais le désespoir, ou plutôt... l'indignation, oui: un refus! Voilà: je n'accepte pas le monde!

ALIOCHA, *doucement.* — Tu l'aimes, pourtant, Vania...

IVAN. — Je n'ai pu guérir de l'aimer.

ALIOCHA. — Le ciel bleu, le printemps et ses fleurs nouvelles...

IVAN. — Jusqu'à trente ans.

ALIOCHA. — Même jusqu'à trente ans, comment vivre avec un tel enfer au cœur et dans la tête?

IVAN. — Voilà mon grief, voilà ma rancune contre Dieu: qu'il ait mis en moi cette ferveur, cette intrépidité qui me jettent dans la vie et qui m'opposent à elle; qu'il m'ait infligé cette soif de vivre, cette impatience invincible... plus forte, plus invincible que mon dégoût... Non, non, pas de révolte, mais une méchanceté féroce. Je ne veux pas vivre selon les principes de ma nature, et je vis... mais la rage dans le cœur. Il me faut une vengeance!

ALIOCHA. — Je te la souhaite, Ivan, je te la souhaite prochaine, et qu'elle te consume, comme le grain, dans la terre, meurt et se défait, afin qu'il porte tous ses fruits... Tu avais raison, frère: je suis trop faible, hélas! pour te soulager de tes maux. Dieu t'en déchargera!...

Ivan baisse un peu la tête sous la parole d'Aliocha. Smerdiakov traverse lentement la scène de gauche à droite.

IVAN, *à Smerdiakov, avec une soudaine fureur.* — Cesseras-tu d'espionner? (A Aliocha.) Il avait encore l'oreille à la porte. (Bousculant Smerdiakov.) Va-t'en! (A Aliocha.) Il me suit partout comme une ombre.

ALIOCHA. — Calme-toi.

IVAN. — Je ne peux plus supporter son abjecte familiarité. Qu'ai-je à faire avec lui? Ah! qu'un pareil vaurien puisse à ce point m'inquiéter!... J'ai mal à la tête, Liocha. J'ai du chagrin. Je voulais être si joyeux, ce soir! J'ai du chagrin. Ça me pèse. J'espérais, en m'en allant, laisser au moins un ami. Et voici que de cette dernière rencontre tu garderas

un souvenir amer. Ne me prends pas pour un scélérat...

Aliocha s'est levé et, se penchant sur son frère, il l'embrasse.

ALIOCHA. — Ivan, te souviens-tu de notre enfance?

IVAN. — Je me souviens de tout, Aliocha... Et, maintenant, il faut nous séparer.

ALIOCHA. — Et les autres?... Et Katherina?... Que vont-ils devenir?

IVAN. — Fais comme moi: n'y pense pas.

ALIOCHA. — Qu'as-tu? Tu sembles respirer difficilement.

IVAN. — Cela va passer tout à l'heure, au grand air.

ALIOCHA, hochant la tête. — Tu te crois débarrassé de tes pensées...

IVAN. — Je vais t'éclairer, mon petit frère.

Il prend la lampe et conduit Aliocha jusqu'à la porte.

ALIOCHA. — Comme ton visage est dur... et que je l'aime!

IVAN. — Embrassons-nous encore une fois... Là... Adieu.

Ils se séparent.

Scène XI

IVAN, SMERDIAKOV

Smerdiakov était allé s'asseoir sur une marche de l'escalier, l'air accablé, la tête dans ses mains. Il reste là, pendant que les deux frères échangent leurs dernières répliques au fond du théâtre. Après avoir quitté Aliocha, Ivan se dispose à regagner sa chambre. Il commence à monter l'escalier et, dans la pénombre, trouve Smerdiakov devant lui, bouchant le passage. Il s'arrête, semble hésiter, attendant que le laquais se dérange. Celui-ci le regarde en-dessous avec un sourire vague.

IVAN. — Laisse-moi passer.

Sans se lever, Smerdiakov se recule un peu sur la marche, de manière qu'en passant Ivan le frôle. Ivan gravit deux marches, puis, comme involontairement, se retourne vers Smerdiakov qui le suivait des yeux avec le même sourire.

SMERDIAKOV, détournant les yeux, à mi-voix. — Vous m'étonnez, monsieur.

IVAN, fronçant le sourcil. — Qu'est-ce qui t'étonne?

SMERDIAKOV. — Pourquoi n'allez-vous pas à Tchermachnia?

IVAN. — Tu vas m'interroger aussi, toi?

SMERDIAKOV. — Feodor Pavlovitch lui-même vous en supplie...

IVAN. — Le diable t'emporte! Parle plus clairement.

SMERDIAKOV. — Oh! ça n'a rien de bien important; c'était plutôt pour dire quelque chose.

Il se tait, soupire, se met à trembler.

IVAN, prêt à entrer dans sa chambre. — Comme tu claques des dents...

SMERDIAKOV, tout frissonnant. — Je suis sûr, monsieur, que j'aurai bientôt, peut-être cette nuit, une longue, une très longue crise d'épilepsie.

IVAN, revenant vers lui. — Comment, très longue?

SMERDIAKOV. — Oui, ça dure plus ou moins longtemps, plusieurs heures, un ou deux jours.

IVAN. — Comment peux-tu prévoir que tu auras une crise... cette nuit? Quand tu as eu ta grande crise, tu étais tombé du grenier.

SMERDIAKOV. — J'y vais chaque jour, au grenier. Et si je ne tombe pas du grenier, je tomberai dans la cave où mon service m'oblige d'aller à toute heure.

IVAN, le faisant descendre devant lui. — Est-ce que je te comprends? Tu te proposes de feindre, cette nuit, un accès d'épilepsie et de le faire durer trois jours, hein? Tu souris?

SMERDIAKOV. — Admettons que je puisse feindre un accès... N'en ai-je pas le droit pour sauvegarder mon existence menacée? Si Grouchenka vient chez Feodor Pavlovitch, votre frère ne pourra tout de même pas s'en prendre à un homme malade de ne l'avoir pas prévenu.

IVAN. — Et pourquoi me parles-tu de ça, à moi?

SMERDIAKOV. — Pour avoir votre conseil, Ivan Feodorovitch.

IVAN. — Je t'ai dit que Grouchenka ne viendrait pas!

SMERDIAKOV. — Mais, s'il arrive que Dmitri Feodorovitch commette quelque sottise sur le père, je ne tiens pas à passer pour son complice!

IVAN. — Pourquoi te prendrait-on pour son complice?

SMERDIAKOV. — A cause des signaux.

IVAN. — Quels signaux?

SMERDIAKOV. — Puisque vous vous intéressez à la situation, je vous avouerai, monsieur, que dans le cas où elle se déciderait à une visite nocturne, Grouchenka doit frapper, à la fenêtre que voici, d'abord deux coups espacés, suivis de trois coups précipités. Feodor Pavlovitch nous croit seuls avertis de ces signaux, Grouchenka, lui et moi. Or, voici que votre frère les connaît!

IVAN. — Comment as-tu osé les lui enseigner?

SMERDIAKOV. — Par terreur, pour le convaincre de ma fidélité.

IVAN. — Si tu le vois en user, ne le laisse pas faire.

SMERDIAKOV. — Et si j'ai ma crise?

IVAN. — Préviens Grigori. Qu'il veille!

SMERDIAKOV. — Depuis trois jours il couche dans le petit pavillon des communs. Si Dmitri saute la palissade ou passe à travers la haie, il peut tourner la maison sans que Grigori l'entende.

IVAN. — Alors, pourquoi me conseilles-tu d'aller à Tchermachnia?... Je veux connaître ta pensée...

SMERDIAKOV, hors d'haleine. — Qu'importe ici ma pensée?

VOIX DE FEODOR, appelant, de sa chambre. — Smerdiakov!

SMERDIAKOV, attirant Ivan vers le fond du théâtre, et parlant plus bas, d'une voix pressante. — Je parle par intérêt pour vous. Vous savez bien que je vous suis entièrement dévoué... A votre place, je ne voudrais pas courir le risque d'être mêlé dans une telle histoire... Vous comprenez trop bien tout pour ne pas comprendre cela, Ivan Feodorovitch...

Ivan, sans pouvoir s'empêcher d'écouter jusqu'au bout, s'est plusieurs fois dégagé du laquais qui lui posait la main sur le bras. Maintenant il gravit l'escalier, automatiquement. Toute sa personne est agitée d'une sorte de rire qui ne peut pas éclater. Parvenu au premier palier, il se penche par-dessus la balustrade.

IVAN. — Si tu veux le savoir, je pars pour Moscou dans une heure.

SMERDIAKOV, blême. C'est le mieux que vous puissiez faire...

VOIX DE FEODOR, appelant, de sa chambre. — Smerdiakov!

IVAN, qui a tiré sa malle sur le palier. — Aide-moi.

SMERDIAKOV. — Monsieur votre père m'appelle.

IVAN, lui chargeant la malle sur l'épaule. — Allons! Dépose-la dans le jardin. J'enverrai le cocher...

Smerdiakov obéit. Ivan rentre dans sa chambre pour prendre son pardessus, puis il descend. Au pied de l'escalier, il semble hésiter un instant.

SMERDIAKOV, rentrant. — Ne prendrez-vous pas congé de M. votre père?

IVAN, regardant sa montre et se dirigeant vers la porte. — Le train de Moscou part à minuit cinquante. La gare est loin. A peine si j'ai le temps de l'attraper... (Prêtant l'oreille.) C'est lui qu'on entend marcher, là-haut?

SMERDIAKOV. — Oui... Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur?

IVAN. — Et toi?

SMERDIAKOV. — J'ai parlé plus que vous.

IVAN. — Tu ne croyais pas, hein, que je partirais?...

SMERDIAKOV. — On a raison de dire qu'il est toujours bon de causer avec un homme d'esprit... Vous accompagnerai-je, monsieur?

IVAN. — Laisse-moi!

Il le repousse et ferme la porte. Smerdiakov reste collé contre la porte, à écouter. Puis il regarde au carreau. On entend Feodor appeler d'en haut. Alors, sans bruit, Smerdiakov souffle la lampe et sort furtivement à droite en refermant la porte derrière lui.

Scène XII

FEODOR, seul

FEODOR sort de sa chambre, un bougeoir allumé à la main. Il a fait toilette: robe de chambre claire, foulard rouge et jabot de dentelles. Il appelle encore. — Smerdiakov! (Il consulte sa montre et dit.) Eh! eh! minuit moins le quart!... Tu es là, mon petit Smerdiakov? (Il descend l'escalier. Ses gestes à mesure que dure le silence, se font de plus en plus fiévreux. Il va à droite, à gauche. Visiblement, l'inquiétude le gagne. Il ouvre la porte de gauche, puis celle de droite, appelant, jurant. Enfin, il monte vivement à la chambre d'Ivan, frappe à la porte, l'ouvre, entre, en ressort et murmure, en redescendant l'escalier.) Parti... parti?... Est-ce qu'ils vont me laisser?... (Il va sorti à la recherche de Smerdiakov, quand, dans le silence, on entend nettement à la fenêtre de gauche retentir le signal: deux coups espacés, suivis de trois coups rapprochés. Feodor s'arrête, change de visage, pose la bougie et s'approche de la fenêtre. L'émotion étrangle sa voix. Il dit.) Grouchenka, est-ce toi? (Le signal est répété. Il ouvre doucement la fenêtre et se penche pour voir au dehors, disant:) Est-ce toi? Approche! Où es-tu, ma petite chérie, mon petit ange? (Le silence pèse. Entre le premier et le second signal, Smerdiakov est rentré par la droite, à pas de loup, se dissimulant derrière les meubles. Il observe Feodor, il attend, il est tourmenté d'impatience. Feodor à la fenêtre, continue à parler.) Groucha... Pourquoi ne veux-tu pas me répondre? Je suis seul... Ah! diablesse, je saurai bien te dénicher.

Feodor sort à gauche. Alors, Smerdiakov, qui était accroupi derrière un fauteuil, se redresse, dans l'ombre traverse rapidement le salon et va se cacher derrière le pilier auquel l'icône est accrochée. Rideau.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

A Mokroïé, la nuit. Le premier étage de l'auberge. Un vaste cabinet aux murs tendus d'un papier bleu déteint. Alcôve dont les rideaux, à demi tirés, laissent voir un lit bas. Au fond, une grande baie vitrée ouvrant sur un balcon de bois qui domine la cour de l'auberge. Au premier plan, à droite, contre le mur, un divan bas surmonté d'une glace; une table devant le divan; un fauteuil près de la table.

Scène première

MOUSSIALOVITCH, VROUBLESKI, GROUCHENKA

Moussialovitch, à demi étendu sur le divan, fume sa pipe dont il tire d'épaisses bouffées. Vroubleski, de l'autre côté de la table, fait une réussite. Grouchenka est assise auprès de Moussialovitch, l'air absent. La table est éclairée par deux flambeaux. Silence lourd d'ennui.

GROUCHENKA, s'écartant de Moussialovitch qui se penche vers elle. — Ne pourriez-vous laisser votre pipe?

MOUSSIALOVITCH, posant sa pipe. — J'admirais...

GROUCHENKA. — Je suis belle, n'est-ce pas? C'est en votre honneur.

MOUSSIALOVITCH. — Ce bijou ne vaut pas moins de mille roubles.

GROUCHENKA. — Vous vous y connaissez. (Le silence retombe. Grouchenka soupire. Elle se lève et traverse la chambre en s'étirant. De loin, elle observe avec dégoût Moussialovitch qui se verse à boire et chuchote quelque chose à l'oreille de Vroubleski, lequel approuve de la tête. Grouchenka, à mi-voix.) Cinq ans de ma vie!

MOUSSIALOVITCH, se levant. — Que dis-tu, ma mignonne?

GROUCHENKA. — Je dis: cinq ans...

MOUSSIALOVITCH, allant vers elle. — Sais-tu, ma chère, qu'en cinq ans tu as embelli d'une manière...

GROUCHENKA. — Je ne suis plus cette petite maigriotte... Nous avons changé tous deux. Vous étiez si caressant, si gai...

MOUSSIALOVITCH, galant. — Mais...

GROUCHENKA, l'arrêtant, la main tendue. — Vous ne m'avez rien dit de mes bagues. Sont-elles à votre goût?

MOUSSIALOVITCH. — Magnifiques.

Il lui baise la main.

GROUCHENKA, se contenant à peine. — Tâtez encore le tissu de ma robe. Voyez ce que je vaux...

MOUSSIALOVITCH. — Je ne comprends pas...

GROUCHENKA, allant s'asseoir à l'écart. — Jadis, vous me chantiez des chansons qui me semblaient si jolies. N'en savez-vous plus aucune?

MOUSSIALOVITCH. — Oh! des chansons... Ma foi, non.

GROUCHENKA. — Tant pis. J'aurais aimé, comme autrefois...

Elle fredonne un air et s'interrompt aussitôt pour s'essuyer furtivement les yeux.

MOUSSIALOVITCH. — Tu es triste?... (Se penchant.) Ma bien-aimée...

GROUCHENKA. — Ne m'appelez pas votre bien-aimée.

MOUSSIALOVITCH, pincé. — Faut-il vous appeler « ma sœur » ?

GROUCHENKA. — Quelqu'un de bon, quelqu'un de pur m'a appelé « ma sœur », aujourd'hui. J'en rougis. Mais cela m'a bouleversé le cœur. Pour la première fois on a eu pitié de moi, on m'a pardonné, on m'a aimée malgré ma honte, et pour autre chose que ma honte. Et j'ai eu envie d'arracher cette parure, de rendre tout l'argent que j'ai, et puis de me mettre servante !

MOUSSIALOVITCH. — Voyons, voyons, Groucha, qu'est-ce que toutes ces divagations ?... Tu es un peu fatiguée, sans doute. Il faut prendre du repos. Viens. Je vais te conduire...

Il la prend par le bras.

GROUCHENKA, se dérobant. — Laissez-moi. Il est tard. Plus d'une heure du matin. Je vais partir...

MOUSSIALOVITCH, avec un regard à Vroubleski qui contemple la scène. — Partir ?... Tu ne songes pas à partir à cette heure ?

GROUCHENKA, prenant son manteau. — A l'instant même.

MOUSSIALOVITCH. — L'hôtelier doit dormir.

GROUCHENKA, s'habillant. — Je le réveillerai.

MOUSSIALOVITCH. — Pourquoi donc es-tu venue ?

GROUCHENKA. — Pour vous voir. Je vous ai vu. Adieu.

MOUSSIALOVITCH.— Ah ! c'est ainsi ! Vous accourez à mon appel...

GROUCHENKA. — A ton appel, oui, comme un chien. Tu sifflais : j'ai rampé. Un lâche cœur que le mien. Moussialovitch : quelqu'un m'aime. Je l'ai désespéré pour toi.

MOUSSIALOVITCH, prêt à se fâcher. — Je ne te demande pas de confidences...

On entend dans la cour un grand bruit de grelots secoués.

GROUCHENKA. — Une voiture ! J'ai de la chance. Vite...

Elle fait vivement quelques pas vers la porte de droite.

MOUSSIALOVITCH, devant la porte. — Mais, mais... ma petite, je ne te laisserai pas partir comme ça...

GROUCHENKA. — Tu ne me laisseras pas partir ?

MOUSSIALOVITCH. — Non !

GROUCHENKA. — Vous n'allez pas me retenir de force ? Si c'est de l'argent qu'il vous faut, je vous en donnerai... Lâchez-moi, ou je crie... Chut !

Des voix se font entendre au dehors. A travers la cloison vitrée du fond on aperçoit l'hôtelier, Trifon Borisitch, une lanterne à la main. Il indique à Dmitri, qui le suit, le cabinet où sont les Polonais. Dmitri s'approche un instant de la vitre, puis il se dirige vers l'entrée.

VROUBLESKI. — Quel est ce bruit ?

MOUSSIALOVITCH. — Je ne sais pas, nous pourrions peut-être passer dans la chambre voisine...

Il entraine Grouchenka vers la sortie au moment où Dmitri se présente sur le seuil.

Scène II

MOUSSIALOVITCH, VROUBLESKI, GROUCHENKA, DMITRI

A l'entrée de Dmitri, Grouchenka pousse un cri perçant.

DMITRI. — Je pars... ne craignez rien...

MOUSSIALOVITCH. — Qu'est-ce que... ?

GROUCHENKA, dans un souffle. — C'est toi !...

DMITRI. — Pour un instant... auprès de vous... rien que vous voir. (S'avançant à grands pas jusqu'à la table derrière laquelle se sont barricadés les Polonais.) Je suis un voyageur, messieurs... je passe... Voulez-vous bien permettre à un voyageur de rester avec vous jusqu'à demain matin, pour la dernière fois ?

MOUSSIALOVITCH. — Monsieur, nous sommes ici à l'hôtel, et il y a d'autres cabinets.

DMITRI. — Je vais tout vous expliquer, monsieur. Je suis venu à bride-abattue... pour une heure de mon dernier jour, dans cette chambre... et puis, je vous débarrasserai de moi. C'est juré...

MOUSSIALOVITCH, à Grouchenka. — Vous connaissez monsieur ?

GROUCHENKA. — Lieutenant Dmitri Feodorovitch Karamazov... (Présentant.) Lieutenant Moussialovitch...

DMITRI, saisissant la main de Moussialovitch. — Ah ! lieutenant !... (Saluant Vroubleski.) Monsieur ?...

VROUBLESKI. — Vroubleski.

DMITRI. — Monsieur Vroubleski... enchanté !

GROUCHENKA. — Allons, vous me faites rire... Assieds-toi, Dmitri, et ne parle plus.

MOUSSALIOVITCH. — Puisque ma reine le désire...

DMITRI. — Monsieur, je vous suis reconnaissant... (Le cocher André, suivi de Trifon Borisitch, vient d'entrer, portant de volumineux paquets. Dmitri, au cocher :) Pose ça ici... des victuailles ! Tiens, André... quinze roubles pour ta course et cinquante de pourboire, parce que tu m'as bien mené. Et souviens-toi de monsieur Karamazov qui te remercie de ta bonté.

ANDRÉ. — Monsieur, vous me faites peur. Je me contenterai de cinq roubles.

DMITRI, lui jetant l'argent. — Que le diable t'emporte !

ANDRÉ, s'en allant, bas à Trifon. — Trifon Borisitch, tu es témoin...

DMITRI, revenant à Moussialovitch. — Reprenez donc votre pipe, monsieur. Je ne veux déranger personne. Cet imbécile de Mitia ne dérangera plus personne. C'est fini... Voyez en moi un pauvre, messieurs, un mendiant. J'ai tout perdu. J'avais tout, je n'ai plus rien...

Ce disant, il tire de sa poche une liasse de billets qu'il pose à côté de lui, sur la table.

VROUBLESKI, mettant le doigt sur le paquet de roubles. — Vous appelez ça rien ? Au moins trois mille roubles !

DMITRI, empochant vivement son argent. — Je ne parle pas d'argent. Au diable l'argent ! Je parle des femmes.

Il a tiré de sa poche un pistolet qu'il s'apprête à charger.

MOUSSIALOVITCH. — Vous chargez un pistolet, maintenant ?

DMITRI. — Mon Dieu, oui, je charge un pistolet.

MOUSSIALOVITCH. — Et vous en examinez la balle ?

DMITRI. — Elle m'intéresse...

MOUSSIALOVITCH. — Vous dites ?

DMITRI, remettant le pistolet dans sa poche. — Des absurdités, mon cher Moussialovitch. Tout n'est qu'absurdités... (Brusquement, à Vroubleski.) Vous, monsieur, sauriez-vous vous retirer ?

VROUBLESKI, interloqué. — Comment cela ?

DMITRI. — Vous retirer, disparaître, laisser la voie libre à l'être que vous chérissez et à celui que vous haïssez... et leur dire : « Que Dieu soit avec vous, passez... et moi, assez ! »

Il saisit à pleines mains le dossier de la chaise et éclate en sanglots.

GROUCHENKA. — Voilà comme il est... Pourquoi

pleures-tu? C'est honteux... S'il y avait seulement de quoi...

DMITRI. — Je... je ne pleure pas... Vis ma joie!

GROUCHENKA. — C'est ça, sois gai. Je suis contente que tu sois venu, très contente, entends-tu, Mitia?... Je veux qu'il reste avec nous et, s'il s'en va, je m'en irai aussi, voilà...

MOUSSIALOVITCH. — Ce que veut Groucha, c'est la loi. Monsieur, soyez le bienvenu parmi nous.

DMITRI. — Buvons en amis, messieurs. Ohé! Trifon, le champagne!

GROUCHENKA. — Tu as bien fait d'apporter du champagne. Mais, ce que tu as apporté de mieux, c'est encore toi-même. On s'ennuyait ici!... Tu es venu faire la fête, hein?

MOUSSIALOVITCH, à Vroubleski. — Quelle heure est-il?

Vroubleski fait signe qu'il ne sait pas.

DMITRI. — Vous n'avez pas de montre? Deux heures vingt.

MOUSSIALOVITCH. — Tard pour faire la fête.

GROUCHENKA. — Allez vous coucher, messieurs les Polonais, mais laissez au moins les autres s'amuser.

DMITRI, à Trifon qui apporte le champagne. — As-tu déballé les paquets? Il y a du foie gras, du poisson fumé, du caviar... Ecoute: aurons-nous des tziganes?

TRIFON. — Plus de Bohémiens ici. Les autorités les ont fait chasser. Mais les juifs musiciens nous restent. Voulez-vous qu'on aille les chercher?

DMITRI. — Qu'on y aille! qu'on y aille! Réveille tout le monde: les hommes, les femmes. Comme la première fois. Ils s'en souviennent, je pense? Il y aura deux cents roubles pour le chœur. (Lui tendant deux billets.) Tiens... prends ça.

MOUSSIALOVITCH. — Vous traitez les billets de banque comme des ordures, ma parole.

TRIFON. — Pour ce prix-là tout le village se lèverait. Mais allez-vous dépenser tant d'argent pour des pouilleuses et faire fumer des cigares à ces rustres qui puent? Je vais vous chasser du lit mes propres filles, et à coups de pied dans le cul, encore! Elles chanteront pour vous.

Il sort.

DMITRI, l'accompagnant. — Hourrah! je veux un vacarme, un tonnerre, une noce dont on se souviendra longtemps! (Frappant sur sa poche.) Il y a de l'argent!

GROUCHENKA, qui ne le quitte pas des yeux, passant derrière lui, lui dit bas. — Ta manche...

DMITRI. — Hein?

GROUCHENKA, même jeu. — Retrousse ta manche.

DMITRI, regardant le poignet de sa chemise et le dissimulant aussitôt sous sa manche. — Allons, bon... (Revenant vers la table.) Vous ne buvez pas, messieurs? (A Vroubleski qui arpente la pièce de long en large.) Monsieur... Comment s'appelle-t-il donc?

VROUBLESKI. — Vroubleski.

DMITRI. — Qu'est-ce que vous avez donc à marcher comme ça, monsieur Vroubleski? Prenez votre verre... A la Russie, messieurs, et soyons frères!... (Ils boivent et reposent les verres.) Maintenant, qu'allons-nous faire, en attendant les filles? (Avisant les cartes sur la table.) Eh, parbleu, une banque!

MOUSSIALOVITCH. — Je suis à votre service, monsieur.

DMITRI. — Eh bien, commencez. Prenez la banque, tenez les cartes. Je veux que vous gagniez beaucoup d'argent, monsieur.

VROUBLESKI. — A vos places...

DMITRI. — Qu'avez-vous en banque?

MOUSSIALOVITCH. — Ce que monsieur voudra: cent, deux cents roubles.

DMITRI. — Allons, dix roubles sur le valet.

VROUBLESKI, souriant, à Grouchenka. — Et moi je mets un rouble sur la dame de cœur.

Ils jouent.

DMITRI. — Paroli!

VROUBLESKI. — Je mets encore un rouble.

DMITRI. — Perdu... Autant sur le sept... Encore perdu!

GROUCHENKA, bas à Dmitri. — Assez!

DMITRI. — Sur le sept! sur le sept!

MOUSSIALOVITCH. — Monsieur perd deux cents roubles. Double-t-il encore?

DMITRI. — Comment? j'ai déjà perdu deux cents roubles? Tant pis: je double!

GROUCHENKA, posant les deux mains sur les cartes. — En voilà assez!

DMITRI. — Pourquoi?

GROUCHENKA. — Parce que. Je ne veux pas, tu ne joueras plus. Crache plutôt!

MOUSSIALOVITCH. — Vous plaisantez, ma chère?

GROUCHENKA. — Ah! taisez-vous... Quelle honte! Seigneur, qu'est-il devenu?

DMITRI, regardant Grouchenka. — Est-ce que?...

GROUCHENKA. — Deux fois, je l'ai vu filer la carte.

MOUSSIALOVITCH. — Madame, je suis un gentilhomme!

GROUCHENKA. — Et moi qui ai pleuré pendant cinq ans... Un voleur!

VROUBLESKI. — Je ne permettrai pas...

GROUCHENKA. — L'autre aussi... Secoue sa manche!

VROUBLESKI, battant en retraite. — Sale garce!

Dmitri bondit sur lui, l'empoigne et va le jeter dans l'escalier.

GROUCHENKA, battant des mains. — Comme un paquet! Comme un paquet!

MOUSSIALOVITCH. — J'étais venu pour pardonner, pour épouser, mais je trouve une personne tellement effrontée...

GROUCHENKA. — Va-t'en là d'où tu viens!

DMITRI, rentrant. — Je l'ai déposé un peu fort... (Il rit. A Moussialovitch.) Je vous en prie, monsieur...

Il lui désigne la porte.

MOUSSIALOVITCH. — Vraiment, vos amants me surprennent...

DMITRI. — Je n'ai jamais été son amant!

GROUCHENKA. — Laisse-le.

DMITRI. — Va-t'en!

TRIFON, accouru au bruit. — Mon petit père, vous ne lui reprenez pas l'argent qu'il vous a volé?

DMITRI. — Qu'il le garde, pour sa consolation.

GRUCHENKA. — Bravo, Mitia! Bon garçon!

TRIFON. — Les musiciens sont là, monsieur, ils vont monter... (Il sort.)

Scène III

DMITRI, GROUCHENKA

DMITRI, ferme la porte, puis il se retourne vers Grouchenka, farouche et gai. — Groucha, enfin! je te retrouve, mauvaise!

GROUCHENKA, lui ouvrant ses bras. — Tu me délivres!

DMITRI, bas, en se tordant les mains. — Oh!...

GROUCHENKA. — Si tu savais comme tu m'as fait peur, en entrant... Comment m'as-tu trouvée? Qui t'a dit?...

Grouchenka. Dmitri. Moussialovitch. Vroubleski.

Scène II. — Dmitri : « *Mon Dieu, oui, je charge un pistolet...* »

Dmitri. — Ta servante. Elle m'a tout expliqué.

Grouchenka. — Fénia? Tu as été chez moi?

Dmitri. — Deux fois. La première fois, Fénia n'a rien voulu me dire. Elle avait peur. Ah! si elle avait parlé, tout de suite... ça ne serait pas arrivé. C'est seulement après, quand il était trop tard... Je pleurais en te cherchant, je pleurais comme un petit enfant.

Grouchenka. — Où m'as-tu cherchée?

Dmitri. — Partout.

Grouchenka. — Oui, je te sentais derrière moi, sur ma piste...

Dmitri. — J'ai couru chez Katherina Ivanovna. Tu étais partie. Alors, plus de doute... Smerdiakov m'avait dit que mon père t'attendait...

Grouchenka. — Tu croyais me trouver chez Feodor Pavlovitch?

Dmitri. — Pardonne-moi... Oui... J'ai surveillé la porte pendant une heure...

Grouchenka. — Et puis, tu es entré?

Dmitri. — Je suis entré.

Grouchenka. — Dmitri... là, sur ta manche... c'est du sang, n'est-ce pas?

Dmitri. — Du sang... du sang humain... Et Dieu! pourquoi fut-il versé? (Le chœur des filles de Mokroïé éclate au dehors. Dmitri, se redressant:) Ah! les chanteurs! (Il court à la terrasse, au fond. On l'acclame.) Montez! Montez!

Scène IV

DMITRI, GROUCHENKA, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE

Dmitri, accueillant la foule sur la terrasse. — Bonjour!... Eh bien, oui, c'est Dmitri Karamazov, encore une fois! Vous me reconnaissez? Je viens vous voir, faire la fête avec vous. Il y a du champagne, tenez... (Il distribue des bouteilles.) du cognac, du rhum. J'ai pensé à toi, Vassiliev... Bonjour, Grégor. Voilà des cigares: si tu ne les fumes pas, mange-les! (Rires.) Et il y aura du punch... Trifon, fait flamber un punch! On va servir à manger dans toutes les chambres... Bon! voilà les musiciens... (Entrée des juifs musiciens portant luths, violons et cithares.) Boris, entre donc! (Il serre ses mains.) Bonjour, bonjour... S'il y a de l'argent? Ah! ah! trois cents roubles pour les musiciens, tenez, tenez... (Il agite sa liasse de roubles.)

Grouchenka, bas. — Mets donc ton argent dans ta poche.

Dmitri, bas. — Oui, c'est honteux. J'ai honte, Groucha. Mais la joie d'être là!

Grouchenka. — Amuse-toi, va...

Dmitri. — Demain je m'en irai, je saurai m'en aller... Déballez ce qui reste. Il y a des bonbons, du sucre candi... Eh, musiciens, dormez-vous? (Il chante l'air qu'il veut qu'on joue.) Vous allez danser, faire les fous. Les filles avec les garçons, allons! (A deux filles qui entrent.) Eh! Arina, Stepanida! Montrez-vous donc, mes belles, qu'on vous voie! (A Grouchenka.) N'est-ce pas qu'elles sont jolies?

Grouchenka. — Embrasse-les, fou! Les fous comme toi me plaisent...

Dmitri saisit tour à tour les deux filles et les embrasse. Les violons jouent. Il esquisse un pas de danse. La flamme du punch illumine la cour. Tous crient: « Le punch! voilà le punch!... » Et ils se précipitent vers l'escalier.

Dmitri, se mêlant à la foule qu'il accompagne. — Allez boire! Et de la gaieté, du bruit. Je veux que tout le monde soit saoul à l'aurore; je veux qu'on s'en donne jusqu'à demain matin! (Il rentre dans la chambre, un peu chancelant, et s'arrête sur le seuil, murmurant.) Jusqu'à demain matin... et tout sera fini...

Grouchenka. — Mitia! reviens... Tu m'oublies?

Je vois que tu es triste. Pourquoi? Entends-tu la musique?... Oh! Mitia, Mitia, dire que je l'ai tant aimé pendant cinq ans!... En venant, je me demandais comment nous nous regarderions, quel serait notre premier mot. Et quand je l'ai vu... il m'a semblé qu'un seau d'ordures me tombait sur la tête... Je n'en parlerai plus, Mitia; ne t'en va pas, mon pigeon, j'ai quelque chose à te dire. Ecoute: j'aime quelqu'un ici. Dis-moi qui c'est...

DMITRI, se débattant contre son bonheur. — Non.

GROUCHENKA. — Quelqu'un est entré ici, tout à l'heure, et la joie le suivait! Et mon cœur m'a dit: « Sotte! voilà donc qui tu aimes!... » Mitia, ne pense qu'à moi... Mitia, j'aime quelqu'un ici. Sais-tu qui c'est? Je vais le dire...

DMITRI, se bouchant les oreilles. — Non, non. Ne le dis pas! Je ne pourrais plus... Tout ce que j'ai fait ne comptait pas, tout ce que j'ai fait c'était bien, tant que j'ai cru t'avoir perdue... Comprends-tu?... Quand je suis entré ici, après cette course... oh! l'air frais sur mon visage, la nuit pleine d'étoiles... oui, la joie me suivait! C'est-à-dire... mon âme était déchirée, mais j'étais... presque content, satisfait, oui... parce que tout était fini... te revoir, seulement te revoir, et puis en finir, j'étais résolu! Je ne sentais pour toi qu'un amour tendre, un amour tout nouveau, plein d'abnégation... Non, point de jalousie, point de haine contre cet homme. C'était ton premier amant. Tu l'avais attendu, aimé pendant cinq ans. Je croyais que tu l'aimais encore. Je te croyais heureuse, Groucha. Je n'avais plus besoin de la vie. La vie, pour moi, n'avait plus aucun sens, aucun prix. Ah! je m'avançais vers la mort. Et maintenant, maintenant... voici que tu m'ouvres tes bras...

GROUCHENKA, l'étreignant. — Mitia, je t'aime! Me pardonneras-tu tes souffrances, mon Mitia? Aime-moi!... Je ne suis plus la même aujourd'hui, j'ai compris... Personne ne m'avait aimée comme tu m'aimes...

DMITRI. — Mais le sang!...

GROUCHENKA. — Embrasse-moi. Ne m'écoute pas... Il m'embrasse, et puis il me regarde et m'écoute. Pourquoi m'écoutes-tu? Embrasse-moi! Plus fort. Plus fort. C'est cela. Quand on aime!

DMITRI, fortement. — Tant pis!

GROUCHENKA. — Oui: tant pis!

DMITRI. — Pour cette minute, j'aurai donné ma vie. Je ne veux plus penser à rien. Je n'ai plus de pensées... Groucha, je suis heureux!

GROUCHENKA. — Buvons!

Elle emplit les verres.

DMITRI. — Ah! que mon cœur soit assez fort pour tenir sa joie! Que la nuit dure encore assez longue pour qu'à l'aurore puisse être enfin désaltérée cette soif de joie!

GROUCHENKA, renversée sur un fauteuil, lui tendant son verre. — Mitia, je suis ivre et tu ne l'es pas...

DMITRI. — Je suis ivre de bien autre chose que de vin!

GROUCHENKA. — Ils dansent encore en bas.

DMITRI. — Viens les voir.

GROUCHENKA. — Je veux danser aussi. (Ils sont devant la fenêtre ouverte.) Ah! la nuit... le ciel blanchit déjà... (Elle chancelle. Dmitri la soulève dans ses bras.) Emporte-moi, oui... (Dmitri la pose sur le lit. Ses baisers se font plus pressants.) Non, non... ne me touche pas, pas encore. Epargne-moi, Mitia, je t'en supplie... Mon Mitia, oui, je suis à toi, mais pas ici, à côté de ces gens...

DMITRI, à genoux. — J'obéis. Pas même la pensée...

GROUCHENKA. — Je sais... tu es une bête féroce, mais ton cœur est noble, ton cœur est doux. Vois-tu, c'est notre dernière folie, cette nuit... Il faut que ce soit honnêtement désormais, honnêtement toujours. Pas ta maîtresse, ta femme. Aliocha m'a dit aujourd'hui des paroles que je n'oublierai de ma vie... Reste ainsi. Ne bouge plus. (Sa voix va faiblissant.) Je suis ta femme. Tu m'emmèneras, loin... Un traîneau nous attend, Mitia... Ah! voilà que nous partons... comme on va vite... c'est tout blanc... il y a de la neige... j'aime tant la neige... On n'entend presque plus rien. Il semble qu'on n'est plus sur la terre... Je suis bien, je suis lasse... Mitia... Mitiengka... (Elle s'assoupit. Dmitri, un instant, la regarde dormir, puis il se lève. Son regard erre autour de la chambre. Les bougies se consument. Il s'approche de la fenêtre. Les chants se sont tus. Un grand silence règne. Le jour naît. Dmitri frissonne, peu à peu il se ressaisit. Puis brusquement il tire de sa poche un pistolet, vient l'armer à la lueur d'un flambeau. De nouveau il s'approche de Grouchenka endormie et la regarde. Enfin il élève lentement le pistolet à son front. Grouchenka, s'éveillant.) Mitia, j'ai froid... où es-tu? qu'est-ce que tu fais?

Elle saute du lit et rejoint Dmitri.

DMITRI. — Il fait jour... Je ne peux plus vivre. Je me le suis juré!

GROUCHENKA, lui arrachant le pistolet. — Pourquoi veux-tu mourir? Tu as peur?

DMITRI. — Je n'ai pas peur. J'ai honte, honte!

GROUCHENKA. — A cause du sang?

DMITRI. — Le sang n'est rien... mais l'argent!

GROUCHENKA. — Quel argent?

DMITRI. — L'argent de Katherina que je portais depuis huit jours sur ma poitrine... je l'ai jeté à ces filles, à ces musiciens... je suis un voleur!

GROUCHENKA. — Nous le lui rendrons son argent! Je te donnerai ce qu'il faut. Maintenant tout ce qui est à moi est à toi. Nous irons demander pardon à la demoiselle, et puis nous partirons. Rends-lui l'argent, mais n'aime que moi!... Si tu l'aimes je l'égorgerai... je lui crèverai les yeux!

DMITRI. — Je n'aime que toi! Je t'aimerai en Sibérie...

GROUCHENKA. — Nous travaillerons, nous ferons pénitence. Dieu nous pardonnera. Je sais encore prier Dieu... Aliocha dit qu'il faut travailler. Je travaillerai pour toi, je te serai fidèle, je serai ton esclave.

DMITRI. — Oui. On peut vivre en Sibérie. Là-bas, on peut aimer et souffrir. Je n'ai pas peur. Là-bas, ma bien-aimée, sous la terre, au fond des mines, dans la souffrance, nous chanterons un hymne au dieu de la joie!

GROUCHENKA. — Ah! Mitia, nous allons vivre... Si mauvais qu'on soit, il fait si bon vivre!...

DMITRI. — Près de toi!

Il la presse contre son cœur. Silence.

GROUCHENKA, en sursaut, la voix étranglée. — Qui est-ce qui nous regarde, là?

Dmitri suit la direction de son regard et, se retournant, voit un homme debout sur le seuil, à droite. Il bondit vers lui.

LE CHEF DE LA POLICE, d'une voix basse et ferme. — Venez avec nous, s'il vous plaît.

Dmitri fait un pas. Le chef de la police s'efface et démasque la porte ouverte. Dmitri aperçoit alors la terrasse remplie d'une foule de moujicks et de soldats.

DMITRI, criant. — Ah!... je comprends!

Il s'affaisse sur un siège.

LE CHEF DE LA POLICE. — Monsieur le lieutenant en

retraite Karamazov, j'ai à vous faire savoir que vous êtes accusé du meurtre de votre père, Feodor Pavlovitch Karamazov, assassiné cette nuit.

DMITRI, bondissant. — Jamais! Je ne suis pas coupable! Pas ce sang-là! De ce sang-là, je ne suis pas coupable! Je n'ai pas versé le sang du père!

GROUCHENKA. — Dieu merci!

DMITRI. — Oui, j'ai voulu le tuer. Mais je ne l'ai pas tué. Ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi!

GROUCHENKA. — Il dit la vérité... croyez-le... (A genoux devant Dmitri, étreignant ses genoux.) Je te crois, moi, je te crois!

Le chef de la police fait un signe. Les soldats entrent dans la chambre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

Chez Feodor Pavlovitch. Le salon. Même décor qu'au troisième acte. Deux mois après. C'est le commencement de l'hiver. Dans la matinée.

Scène première

GRIGORI, SMERDIAKOV

Grigori entre le premier. Sa tête est enveloppée d'un bandage.

GRIGORI, retournant sur ses pas jusqu'à la porte. — Eh bien... tu n'entres pas?

Smerdiakov entre avec une imperceptible hésitation. Il tient à la main un petit paquet de vêtements. Son visage est pâle et ravagé. Ils descendent la scène en silence. Grigori s'assied, la tête entre les mains.

SMERDIAKOV. — Vous souffrez toujours?

GRIGORI. — Ç'a été un coup effrayant... Et toi, comme tu es changé!

SMERDIAKOV. — Depuis deux mois, j'ai eu crise sur crise. On croyait, à l'hôpital, que je ne m'en tirerais pas. (Nouveau silence. Smerdiakov regarde autour de lui.) C'est ici qu'on l'a trouvé?

GRIGORI. — Là, devant l'icône, étendu.

SMERDIAKOV. — Mort?

GRIGORI. — Oui. (Un silence.) On dit que, depuis sa condamnation, Dmitri Feodorovitch est devenu un autre homme, qu'il pleure sur ses péchés.

SMERDIAKOV. — Vingt ans de Sibérie, c'est dur.

GRIGORI. — Le malheureux!... Moi qui le lavais dans sa petite baignoire quand il était enfant... il a osé! Ah! quand j'ai aperçu la fenêtre de monsieur grande ouverte, tout de suite le pressentiment m'a saisi. Je m'étais réveillé brusquement, vers minuit, et, me souvenant de n'avoir pas fermé à clef la grille du jardin, j'étais sorti. Au même instant, je vois une ombre, à quarante pas environ, qui filait rapidement. Je m'élance pour lui couper la route, et j'attteins la palissade juste au moment où Dmitri Feodorovitch l'escaladait. Ah! je l'avais bien reconnu! Je l'empoigne par la jambe en criant... Mais il me déchargea sur la tête un coup si furieux que je lâchai prise et roulai à terre, inanimé. Quelques heures plus tard, on l'arrêtait à Mokroïé.

SMERDIAKOV. — Qui donc avait donné l'alarme?

GRIGORI. — Ma femme. Ne me voyant pas rentrer, elle est sortie à son tour; elle a crié; des gens sont venus. C'est alors qu'ils ont découvert le cadavre du maître... Et toi, le lendemain seulement, on t'a trouvé dans la cave, évanoui, l'écume aux lèvres, en proie à une effroyable crise d'épilepsie.

SMERDIAKOV. — C'est ce qu'on m'a dit à l'hôpital. Je ne me rappelle plus rien, rien.

GRIGORI, les mains jointes. — Quel malheur, mon Dieu!

SMERDIAKOV. — Et Ivan?

GRIGORI. — Ivan Feodorovitch n'est revenu de Moscou que deux jours après l'enterrement. Depuis le procès, il n'a pas bougé d'ici.

SMERDIAKOV. — Et... que dit-il?

GRIGORI. — De quoi?

SMERDIAKOV. — De la condamnation.

GRIGORI. — Rien. Toujours renfermé, toujours sombre. Il ne peut supporter personne. Aliocha vient rarement. Il ne quitte guère la prison. Seule, Katherina Ivanovna...

SMERDIAKOV. — Ils se voient souvent?

GRIGORI. — Très souvent.

SMERDIAKOV. — Ici?

GRIGORI. — Oui.

SMERDIAKOV, entre ses dents. — Cette sombre tragédie pourrait bien finir par un mariage. (Un silence.) Il n'a jamais demandé de mes nouvelles?

GRIGORI. — Qui?

SMERDIAKOV. — Ivan.

GRIGORI. — Jamais.

SMERDIAKOV. — Il me croit mort, peut-être.

Scène II

IVAN, SMERDIAKOV

Ivan entre par le fond. Il ne dit rien. Grigori hésite à lui adresser la parole, mais le visage fermé d'Ivan lui en ôte l'envie. Il y a un assez long silence On sent qu'Ivan ne peut pas parler et que Smerdiakov ne peut pas s'en aller.

SMERDIAKOV. — J'ai quitté l'hôpital ce matin.

IVAN. — Tu vas reprendre ton service ici?

SMERDIAKOV. — C'est mon intention.

Grigori sort à droite. Il y a un nouveau silence.

IVAN. — Tu savais donc?

SMERDIAKOV. — Je crois que vous êtes malade aussi. Pourquoi vos yeux sont-ils si jaunes?

IVAN. — Laisse ma santé, et réponds à ma question.

SMERDIAKOV. — Comment n'aurais-je pas su? Tout était sûr d'avance.

IVAN. — Même ta crise?

SMERDIAKOV. — Demandez des éclaircissements sur ma maladie aux médecins de l'hôpital. Que voulez-vous que je vous dise?

IVAN. — Tu avais précisément indiqué la cave.

SMERDIAKOV. — Parce que j'avais peur dans cette cave où je me sentais loin de tout secours. Je me disais toujours: « Ça va venir. Vais-je tomber? » Et c'est effectivement à cette pensée que le spasme m'a saisi, et que je suis tombé. Je l'ai dit aux médecins et au juge d'instruction. Ils ont été de mon avis.

IVAN. — Ah?

SMERDIAKOV.— Pourquoi mentirais-je? Est-ce que j'ai quelque chose à craindre?

IVAN. — Tout cela n'explique pas pourquoi tu tenais tant à me voir partir pour Tchermachnia?

SMERDIAKOV. — Je sentais le malheur. La maison n'était pas sûre. J'ai voulu vous en éloigner.

IVAN. — Tu voulais m'éloigner du crime?

SMERDIAKOV. — Vous ne l'aviez pas deviné?

IVAN. — Je serais resté!

SMERDIAKOV. — J'ai compris que vous aviez peur et que vous vous sauviez.

IVAN. — Me crois-tu donc aussi lâche que toi?

SMERDIAKOV. — Excusez-moi. Je le croyais.

IVAN, après une hésitation. — Dmitri t'a formellement accusé devant les juges.

SMERDIAKOV. — C'est tout ce qu'il pouvait dire avec les charges qui pesaient sur lui. Il cherchait à se sauver. Vous voyez qu'il n'a pas pu. (Ivan se tait. Smerdiakov s'approche de lui et lui touche le bras.) Voyons, Ivan Feodorovitch, si j'avais eu de mauvais desseins sur le père, croyez-vous que j'eusse été assez bête pour aller vous raconter tout ce que je vous ai raconté?

IVAN. — Je ne t'accuse pas. Il serait ridicule de t'accuser.

SMERDIAKOV. — J'ai confiance en vous comme en Dieu... Puis-je monter à ma chambre?

IVAN. — Va.

Smerdiakov monte à l'étage supérieur. Ivan le suit des yeux. En se retournant, il aperçoit sur le seuil, à gauche, Katherina Ivanovna. Il court à elle et la reçoit dans ses bras.

Scène III

IVAN, KATHERINA

KATHERINA, se dégageant un peu. — Tu as la fièvre... Tu me brûles.

IVAN, la ressaisissant. — Chaque jour, je me demande si tu viendras. Tu viens, mais pour me résister.

KATHERINA. — Il faut attendre.

IVAN. — Quoi?

KATHERINA. — Laisse-moi m'apaiser.

IVAN. — Je te désire.

KATHERINA. — Sois plus patient... Puisque me voici dans tes bras... Puisque je suis heureuse dans tes bras!

Elle laisse aller sa tête sur l'épaule d'Ivan et pleure.

IVAN. — Oh!... N'est-ce pas, tu souffres?

KATHERINA. — Ne doute pas de mon amour, Ivan.

IVAN. — Je t'ai connue plus joyeuse, quand tu n'y cédais pas.

KATHERINA. — Je n'ai plus que mon amour, Ivan! Tu m'as dépossédée du reste...

La porte de gauche s'entr'ouvre. Grouchenka paraît.

Scène IV

IVAN, KATHERINA, GROUCHENKA

IVAN, se retournant, brutalement. — Qui est-ce?

GROUCHENKA, faisant un pas. — Aliocha n'est pas ici? Il doit venir en sortant de la prison. Je vais m'asseoir dehors et l'attendre. (Elle va pour sortir.)

KATHERINA, faisant un pas vers elle. — Madame... Vous voyez quelquefois Dmitri dans sa prison?

GROUCHENKA. — Tous les jours.

KATHERINA. — Sait-il déjà que... son frère et moi, nous avons résolu de le faire évader?

GROUCHENKA. — Comment? Vous voulez...

IVAN. — Il le faut. Tout est prêt. J'ai l'argent. Le chef de l'étape a promis son concours.

GROUCHENKA. — Et Dmitri consent?

IVAN. — Aliocha s'est chargé de le pressentir.

KATHERINA. — Sa réponse?

IVAN. — Je l'attends.

Grouchenka fait mine de se retirer.

KATHERINA. — Madame... Vous l'avez vu aujourd'hui même?

GROUCHENKA. — Ce matin.

KATHERINA. — Que fait-il?

GROUCHENKA. — Il parle! Il parle!

KATHERINA. — Que dit-il?

GROUCHENKA. — Souvent des choses que je ne comprends pas, mais si belles que je ne puis m'empêcher de pleurer.

KATHERINA. — Triste?

GROUCHENKA. — Non. Gai, plutôt. Mais quand il se met à marcher dans sa cellule en se fourrageant les cheveux, je vois bien que quelque chose le travaille.

KATHERINA. — Oui?...

GROUCHENKA. — Un secret. L'imbécile! Je le connais, son secret... (Baissant les yeux.) Il ne m'aime pas! Il pense à vous, Katherina. Il me parle de vous!

KATHERINA, avec une sourde exaltation. — Oui, j'ai blessé son âme, il a blessé la mienne, et pour toute la vie!

GROUCHENKA. — Il répète que si vous refusez de venir, alors il sera toujours malheureux. Entendez-vous? Il ose me dire ça, à moi! (Plus bas.) Il faut que vous veniez...

KATHERINA. — Je ne peux pas. Il me regarderait. Non...

GROUCHENKA. — N'aurez-vous pas pitié?

KATHERINA. — Grouchenka, de ma part... voulez-vous lui baiser la main?... Dites-lui que notre amour est mort, mais qu'il me reste cruellement cher. Oh! qu'il ne cesse pas de m'aimer! Dites-le-lui...

Grouchenka, pliée en deux, fait non de la tête.

KATHERINA, avec une révérence. — Dites-le-lui, et... pardonnez-moi...

GROUCHENKA. — Nous sommes méchantes toutes les deux, ma petite mère. Vous n'avez pas besoin de mon pardon, ni moi du vôtre. Mais sauvez-le, et je vous vénérerai toute ma vie. (Aliocha entre à gauche.)

Scène V

IVAN, KATHERINA, GROUCHENKA, ALIOCHA

IVAN, à Aliocha. — Eh bien?

ALIOCHA — Il refuse. Le convoi des déportés part dans une heure pour la Sibérie.

IVAN. — Pourquoi refuse-t-il?

ALIOCHA. — « On m'offre la liberté sans croire à mon innocence. Je n'en veux pas! » Voilà sa réponse. Il m'a dit encore: « Je ne veux pas me dérober à la purification. » Il est plein de force et joyeux.

IVAN. — C'est toi qui l'as détourné d'accepter.

ALIOCHA. — Non, frère. Mais Dieu l'a visité et il a soif de souffrance. Il veut aller au bagne pour le salut de tous... Pauvre Mitia! Toujours téméraire... Sans doute, pour un tel martyre, il n'est pas encore prêt. Dans la prison, le tutoiement de ses gardiens le révoltait déjà. Là-bas, si quelqu'un le frappe, il n'acceptera pas l'offense. Et c'est alors qu'il tuera.

IVAN. — Tu dis: « C'est alors qu'il tuera? »

ALIOCHA. — Oui.

IVAN. — Comme s'il n'avait pas tué déjà?

GROUCHENKA. — Ce n'est pas lui!

ALIOCHA. — Dmitri n'a pas tué notre père. Non, Ivan.

IVAN. — Vous avez des preuves?

ALIOCHA. — La parole qu'il m'a donnée. Je ne peux pas douter de lui.

GROUCHENKA. — Dmitri est incapable de mentir.

IVAN. — Est-ce là tout ce que vous opposez à la sentence des juges?

ALIOCHA. — Ils ne pouvaient pas ne pas le condamner. Tout l'accablait. Tout ce qui peut s'expliquer s'expliquait contre lui: plus que des présomptions, presque des preuves.

KATHERINA. — Sa haine contre le père.

ALIOCHA. — Il n'était pas seul à le haïr.

IVAN. — Il ne cessait de proclamer son dessein de le tuer.

ALIOCHA. — Les faits hurlent. Mais, pour les sentiments, c'est autre chose.

IVAN. — Le matin du crime, au couvent, il l'eût assommé si je ne l'avais retenu. A huit heures du soir, il quitte Katherina comme un furieux, se rendant chez le père.

ALIOCHA. — Parce qu'il pensait y rencontrer Grouchenka. Elle ne s'y trouvait pas.

IVAN. — Voyons, voyons... Une heure après, il entre ici, fouille la maison, va s'embusquer derrière la haie. Depuis ce moment, il guette. La nuit même on trouve le père assassiné et, dans le jardin, Grigori presque assommé. Dmitri avoue qu'il a frappé Grigori, et vous niez qu'à la même heure, dans le même lieu, la même main ait commis ce double assassinat!

ALIOCHA. — Pour qui d'entre nous, Ivan, refais-tu ce réquisitoire? J'aurais voulu te voir mieux accueillir, en faveur de notre frère, la moindre présomption d'innocence... Tu as oublié, cependant, l'accusation de vol qui pèse aussi sur Dmitri. Est-ce parce qu'elle te paraît moins fondée? Feodor Pavlovitch gardait chez lui trois mille roubles, sous une enveloppe cachetée. Après le crime, il fut impossible de retrouver l'enveloppe ni l'argent.

IVAN. — Et les trois mille roubles que Dmitri se vantait de dépenser à Mokroïé?

ALIOCHA. — Tu sais comme moi d'où lui venaient ces trois mille roubles. Depuis trois jours il les portait sur sa poitrine, cousus dans un chiffon.

KATHERINA. — J'ai dit aux juges qu'ils pouvaient représenter la somme par moi remise entre ses mains et qu'il s'était appropriée.

ALIOCHA. — Oui, vous l'avez dit loyalement, à sa décharge.

GROUCHENKA. — C'est ce que Dmitri appelle votre trahison!

ALIOCHA. — Hélas! mon frère se fût senti moins perdu d'honneur pour avoir assassiné que pour avoir commis cette indélicatesse. Il la considérait comme le pire de ses crimes.

KATHERINA. — La plus cuisante de ses humiliations!

ALIOCHA. — Aussi, jusqu'à l'audience, refusait-il de s'expliquer sur ce point. Après votre révélation, n'avez-vous pas vu, Katherina, qu'il cessait de se défendre, et même qu'il se chargeait?

KATHERINA. — Oui, pour avoir le dernier mot, pour me laisser le remords de l'avoir perdu, pour m'écraser de sa supériorité!

GROUCHENKA. — Je vous ai vue blêmir à cet instant! Ah! la réplique ne s'est point fait attendre. Avec quelle fureur vous avez crié au tribunal que Dmitri, le soir du crime, vous déclarait: « Je te rendrai tes trois mille roubles, dussé-je aller en Sibérie!... » Si le moindre doute avait pu subsister dans l'esprit des jurés, cet argument-là l'emportait. C'était fini...

ALIOCHA. — Quoi? Vous luttiez encore!

GROUCHENKA. — C'est la demoiselle qui a tout fait. C'est elle qui l'a perdu; c'est elle!... Vous aviez besoin de sa condamnation!

IVAN. — Tant que vous n'apporterez pas de preuves...

ALIOCHA. — Ne disputons plus sur les preuves. A quoi bon? Dmitri part dans une heure pour la Sibérie... Que l'expiation soit juste pour lui, malgré que soit injuste la sentence, je l'admets. Seul le malheur devait le maîtriser. Il aurait pu tuer. Mais, au moment suprême, Dieu l'a vu, Dieu a touché cette âme d'enfant. Il s'est enfui. Ce n'est pas lui!

IVAN. — Alors, qui? (S'approchant d'Aliocha, à voix plus basse.) Qui donc est l'assassin, selon toi?

ALIOCHA, doucement. — Tu le sais bien toi-même.

IVAN. — Quoi?

ALIOCHA. — Tu sais bien qui.

IVAN. — J'attends que tu le dises.

ALIOCHA. — Ce n'est pas toi... Voilà tout ce que je puis dire.

IVAN, le secouant par la manche. — Allons, allons, explique...

ALIOCHA. — Ivan, tu t'es dit plus d'une fois que c'était toi l'assassin.

IVAN, un peu égaré. — Mais quand donc? J'étais à Moscou. Je n'en ai pas parlé.

ALIOCHA. — Tu te l'es dit maintes fois, quand tu étais seul, pendant ces deux terribles mois. Tu t'accusais et tu avouais... Mais ce n'est pas toi l'assassin; tu te trompes, entends-tu? Ce n'est pas toi. Dieu m'a inspiré de te le dire, quand tu devrais me haïr à jamais...

IVAN. — Alexeï Feodorovitch, je n'ai de goût ni pour les voyants, ni pour les ambassadeurs divins, sachez-le. Dès cet instant je romps avec vous pour toujours et je vous prie de me quitter sur-le-champ!

ALIOCHA. — Mon frère! S'il t'arrive quelque chose aujourd'hui, souviens-toi de moi, avant tout!... Dmitri m'a dit ce matin: « Ivan nous est supérieur à tous, c'est à lui de vivre!... » Souviens-toi aussi de cette parole.

IVAN. — Tu pars?... Où vas-tu, Iocha?

ALIOCHA. — Là-bas, dans les mines. J'accompagnerai Dmitri pas à pas. Ses maux sont de ceux qu'il est possible de partager. Et, s'il ne peut supporter jusqu'au bout sa peine, il y aura près de lui quelqu'un... qui pourra répondre pour lui. Allons...

Grouchenka, qui était assise, se lève et le rejoint avec allégresse.

KATHERINA. — Et Grouchenka?

ALIOCHA, prenant la main de Grouchenka. — Grouchenka sera du voyage, elle aussi. Elle accepte sa croix. Nous nous dévouerons ensemble.

KATHERINA. — Pas Grouchenka!

ALIOCHA, avec un salut de la main. — Adieu...

Il sort, tenant Grouchenka par la main.

KATHERINA, s'élançant à leur suite. — Pas...

IVAN, criant. — Katherina!

Katherina s'arrête, debout contre la porte, se mordant les poings et suivant du regard Aliocha et Grouchenka qui s'éloignent dans le jardin.

Scène VI

IVAN, KATHERINA

IVAN, tout près de Katherina, par-dessus son épaule. — Tu voudrais les suivre?

KATHERINA, se retournant et jetant ses bras autour du cou d'Ivan. — Tu vois bien que je t'obéis... (Elle relève la tête.) Mais n'as-tu pas entendu ce qu'ils viennent de dire? C'est moi qui l'ai trahi, c'est moi qui l'ai perdu. Je me suis trahie moi-même!

IVAN, avec découragement. — Tu appartiens encore à cet assassin.

KATHERINA. — Comme tu parles de lui!

IVAN, avec une violence soudaine, un subit égarement. — Toi non plus, tu ne crois pas que c'est un assassin?... Tu ne crois pas que c'est lui l'assassin!... Tu écoutes ce que disent les autres... Pendant que je te parle, moi, tu te dis à toi-même: « Qui? » Tu marches dans la rue et tu as des rêves... et tu penses: « Ce n'est peut-être pas un rêve... » Tu dors, et tu vois... Tu t'éveilles et tu écoutes une voix qui te dit: « Qui, qui donc, qui est-ce? » Je l'ai dit tout à l'heure... Tu étais là? J'ai dit: « Qui donc? »

KATHERINA. — Qu'as-tu, Ivan?

IVAN. — Alors, alors... si ce n'est pas Dmitri qui a tué... (Il se tait.)

KATHERINA. — A quoi penses-tu?

IVAN. — Je ne pense à rien. Je ne pense pas... Il y a quelque chose dans ma tête... qui pense. Tu ne sais pas ce que c'est? Tu ne sais pas ce que sont les pensées des hommes: comme l'ivresse du vin, comme le désir de l'amour... on ne peut pas les arrêter... L'homme qui pense, que ne pense-t-il pas?,..

KATHERINA. — Tu délires!

IVAN, faisant effort pour se ressaisir. — Non, non, je ne délire pas. Reste auprès de moi... Je sais où je suis. Je vois les objets. J'entends... L'entends-tu, là-haut? Il s'installe.

KATHERINA. — Qui donc?

IVAN. — Smerdiakov. Il est rentré ce matin. Nous avons à causer ensemble. Je vais lui dire un mot. Laisse-nous, Katherina. Un instant. Entre là. Je vais bien. Va. Je t'appellerai. Va, va, va. J'aurai bientôt fait... (Il pousse Katherina, qui sort au fond.)

Scène VII

IVAN, SMERDIAKOV

Ivan monte à la chambre de Smerdiakov. La porte en est fermée. Il la secoue.

IVAN, à mi-voix. — Ouvre, Smerdiakov. C'est moi.

VOIX DE SMERDIAKOV, de sa chambre. — Que voulez-vous encore?

IVAN, élevant la voix. — Ouvre!

SMERDIAKOV, entr'ouvrant la porte. — Je suis malade, monsieur. Laissez-moi en repos, je vous prie.

IVAN, le saisissant. — Je ne te laisserai pas. Tu parleras. (Il le pousse devant lui sur l'escalier.) Descends... Tu parleras! Je te forcerai bien...

SMERDIAKOV, descendant devant Ivan. — Pourquoi vous tourmenter ainsi?

IVAN. — Je veux savoir pourquoi tu souhaitais mon départ?

SMERDIAKOV. — Encore cette question! Je la croyais résolue, pour un homme intelligent.

IVAN. — Je ne te permettrai pas de te jouer de moi! Quel lâche sous-entendu t'es-tu permis tout à l'heure? Oui. Quand j'ai dit qu'il serait ridicule de t'accuser, pourquoi m'as-tu répondu: « J'ai confiance en vous comme en Dieu? »

SMERDIAKOV. — Vous désirez donc bien que nous parlions à cœur ouvert?... Une explication?

IVAN. — Suis-je de mèche avec toi pour te craindre?

SMERDIAKOV. — Vous n'avez pas plus à craindre de moi que moi de vous. S'il vous arrivait de m'accuser et que je révèle, à mon tour, l'entretien que nous eûmes, ici, une heure avant le crime, tout le monde se douterait de vos mauvais sentiments, et peut-être... d'autre chose.

IVAN. — Qu'est-ce que c'est encore que cette « autre chose »? Parle, bête puante!

SMERDIAKOV. — Mais... mais... si par hasard vous aviez désiré la mort de votre père... (De toute sa force, Ivan frappe à l'épaule Smerdiakov qui chancelle et gémit.) Il est honteux à vous, monsieur, de battre un homme faible. (Il sanglote dans son mouchoir.)

IVAN. — Assez! Assez donc! Ne me pousse pas à bout!... Tu me croyais d'accord avec Dmitri pour cette chose?

SMERDIAKOV. — Je ne connaissais pas vos sentiments. C'est pour les connaître que je vous ai arrêté sur l'escalier.

IVAN. — Quoi? Connaître quoi?

SMERDIAKOV. — Précisément si vous désiriez que votre père fût tué.

IVAN. — Par Dmitri?

SMERDIAKOV. — Naturellement. Dmitri assassin perdait tous ses droits. Sa part d'héritage vous revenait par moitié, ce qui vous faisait soixante mille roubles. Je ne parle pas de vos autres désirs.

IVAN. — Ecoute, misérable. Si j'avais compté sur quelqu'un, c'est sur toi que j'aurais compté, et non sur Dmitri. De ta part on pouvait prévoir quelque saleté...

SMERDIAKOV. — Vous voyez bien... Vous voyez bien... Et, malgré ce pressentiment, vous êtes parti.

IVAN. — Je n'ai pas eu de pressentiment. Non, je jure que non!

SMERDIAKOV. — Non? Vous n'attendiez rien de moi?

IVAN. — Rien!

SMERDIAKOV. — Comment?... Vous refusez d'aller à Tchermachnia, malgré les supplications de votre père. Et tout à coup, sur mon conseil, à moi, après tout ce que je vous avais dit, vous m'annoncez votre départ pour Moscou!

IVAN. — Je n'ai jamais cru que la chose fût possible.

SMERDIAKOV. — Mais vous aviez cette pensée, vous l'aviez... Est-ce qu'un bon fils ne m'aurait pas livré à la police et fait fouetter pour mes paroles? Mais non... vous m'écoutez complaisamment, vous faites bien gentiment tout ce que je vous dis... Que pouvais-je conclure?

IVAN. — Assez! je ne te crains pas... je n'ai jamais eu cette pensée!

SMERDIAKOV, s'approchant de lui. — Qu'importe... puisque vous ne courez aucun risque. Je vous dis qu'il n'y a pas de preuve. Voyez comme vos mains tremblent. Pourquoi?... Allez dormir en paix. Ce n'est pas vous l'assassin.

IVAN. — On me l'a dit, déjà. Je le sais bien!

SMERDIAKOV, martelant les syllabes. — Vous le savez?

IVAN. — Parle donc, serpent! Dis tout!

SMERDIAKOV. — Vous n'avez pas encore compris?... Allons, nous sommes ici tête à tête. Pourquoi nous jouer la comédie l'un à l'autre?

IVAN. — La comédie? Quelle comédie? Je ne joue pas la comédie... (Le regardant avec effarement.) Fantôme!

SMERDIAKOV. — Vous êtes malade. Il n'y a point de fantôme ici. Il n'y a que vous, moi, et encore un autre, entre nous deux.

IVAN. — Qui? Quel autre?

SMERDIAKOV. — Dieu. Dieu est ici, près de nous.

IVAN. — Tu mens! C'est toi qui joues la comédie. Tu ne cesses de mentir pour m'embrouiller, pour m'égarer. On ne comprend rien à ce que tu dis. Tout cela est inventé. Ou bien tu es fou, ou tu t'amuses à m'exaspérer. Oui... tu es fou, tu es fou! Je ne veux plus t'entendre. Va-t'en. Tu es fou! (Il recule si précipitamment qu'il se heurte le dos au mur et reste là, cloué sur place, regardant Smerdiakov avec terreur.)

SMERDIAKOV, regardant Ivan avec une haine folle. — Attendez un peu... (Il retrousse son pantalon sur sa jambe gauche, découvre un bas blanc, déboucle une jarretière et plonge la main dans son bas.)

IVAN, balbutiant. — Fou! fou! (Smerdiakov tire de son bas une liasse de billets qu'il pose sur la table.)

SMERDIAKOV, à mi-voix. — Voilà.

IVAN. — Qu'est-ce que c'est que ça?

SMERDIAKOV. — Daignez regarder. (Ivan s'approche de la table. Il prend les billets qui s'échappent de ses doigts.) Allez-vous vous évanouir?... Ils y sont tous... trois mille roubles. Vous n'avez pas besoin de les compter.

IVAN, assis, avec une espèce de sourire. — Tu me fais peur.

SMERDIAKOV. — Alors, vraiment, vous ne le saviez pas?

IVAN, après un silence, bas, les yeux perdus, la voix atone. — Tu étais seul... ou avec mon frère?

SMERDIAKOV. — Je n'ai tué qu'avec vous, Ivan Feodorovitch! Dmitri est complètement innocent... C'est vous qui m'avez inspiré le crime. Je n'ai fait que l'accomplir.

IVAN, écrasé. — J'ai donc eu cette pensée... je l'ai eue... Dieu! pour une pensée!

SMERDIAKOV. — Il faut cacher cela... (Il dissimule la liasse sous un livre.) Vous qui aviez tant de courage... (Avec colère, regardant autour de lui.) Ne tremblez donc pas comme ça!

IVAN, presque soumis. — Assieds-toi. Et dis-moi tout.

SMERDIAKOV. — Comment la chose s'est passée? Mais de la manière la plus naturelle... Vous étiez parti. Je me suis caché, j'ai attendu. J'étais sûr que Dmitri franchirait la clôture à minuit pour se renseigner lui-même sur ce qui se passait ici.

IVAN, relevant la tête. — Et s'il n'était pas venu?

SMERDIAKOV. — Alors, rien ne serait arrivé.

IVAN. — Dieu! Dieu!... Parle sans te presser. N'oublie aucun détail.

SMERDIAKOV. — Il ne pouvait pas ne pas venir. Je l'avais si bien préparé, durant les derniers jours...

IVAN. — Arrête! Pourquoi as-tu tué?

SMERDIAKOV. — Les paroles que vous aviez prononcées...

IVAN. — Laissons mes paroles! Mais le mobile, l'intérêt qui t'a poussé?

SMERDIAKOV. — Par dégoût, par vengeance. Et aussi pour l'argent.

IVAN. — Mais, si Dmitri avait tué, il aurait pris l'argent.

SMERDIAKOV. — Il ne l'aurait pas trouvé. Je lui avais dit que l'enveloppe était cachée sous le matelas. Elle était derrière l'icône. Le coup fait, je m'emparais de la somme, et tout passait sur le compte de Dmitri.

IVAN. — Continue...

SMERDIAKOV, lentement. — Continuer? Soit... J'attendais donc, dans le silence, dans la nuit. Votre père s'agitait, m'appelait. Je ne bouge pas. Tout à coup... le signal. J'étais sorti de ma cachette... Feodor Pavlovitch ouvre la fenêtre, se penche, appelle... La fenêtre est basse: « Il va le frapper du dehors », pensais-je. Mais rien. Le temps dure, mon cœur bat. J'allais manquer de patience quand votre père, croyant sans doute que Grouchenka l'attend à la petite porte, prend la lampe et sort. Il est resté dehors, peut-être une, peut-être deux minutes. Le sang me montait à la tête, la respiration me manquait... Et enfin! venant du fond du jardin, j'entends un grand cri. C'était la voix de Grigori... Tout de suite, j'ai compris que Dmitri, pris de peur, avait fui, que Grigori, veillant, l'avait rejoint, qu'une lutte entre eux venait d'avoir lieu... Si je n'avais pas le courage, la force de profiter des circonstances et d'accomplir moi-même la besogne, tout était à recommencer!... Au cri poussé par Grigori, Feodor Pavlovitch, épouvanté, rentrait ici précipitamment. Moi j'étais caché, là, derrière le pilier... Le vieux n'avait pas fait trois pas que, m'étant élancé, j'avais saisi le presse-papier en fonte... tenez... celui-ci... cela pèse trois livres... et je lui assénai de toutes mes forces un coup sur la tête... Cela entra par le coin. Il ne jeta même pas un cri et s'affaissa. Je le frappai, une seconde, une troisième fois. Je m'aperçus alors qu'il avait le crâne fracassé. Il était tombé à la renverse, tout couvert de sang... J'essuyai le presse-papier, je le remis à sa place, je pris l'argent derrière l'icône, puis je sortis en tremblant. Dans le jardin, je m'approchai du pommier qui a une cavité, vous souvenez-vous? Je l'avais remarqué depuis longtemps, j'y avais même préparé un torchon et un papier. J'enveloppai les trois mille roubles dans le torchon, le torchon dans le papier, et je fourrai le paquet tout au fond. Il y est resté pendant deux mois. Je ne l'ai retiré que ce matin, en rentrant... Enfin je courus à la palissade, et trouvai Grigori inanimé, gisant à terre. Dmitri était donc bien venu, et Grigori, qui respirait encore, pourrait témoigner de son passage et l'accuser à la fois, par conséquent, du crime et du vol. J'étais rassuré...

IVAN. — Et... alors?

SMERDIAKOV, souriant. — Alors... j'ai eu ma crise.

IVAN. — Une vraie crise, ou bien si tu feignais?

SMERDIAKOV. — Evidemment, je feignais. Je suis descendu dans la cave, et je m'y suis étendu tranquillement jusqu'à ce qu'on vînt me ramasser, le lendemain...

IVAN. — Le lendemain, tu simulais encore?

SMERDIAKOV. — Pas du tout. Dès le lendemain matin, j'ai été pris d'une véritable crise, la plus forte que j'aie eue depuis des années. J'ai été deux jours sans connaissance.

IVAN. — Bien, bien! Après?

SMERDIAKOV. — C'est fini.

IVAN. — Je ne vois pas, dans tout cela, pourquoi tu avais besoin de mon consentement?

SMERDIAKOV. — Si par hasard les soupçons étaient tombés sur moi, vous m'auriez défendu...

IVAN, les dents serrées. — Tu voulais me torturer pendant toute ma vie! et t'assurer ainsi l'impunité... Mais... cette impunité, tu l'avais; alors, pourquoi m'as-tu fait cette confession? Je vais aller te dénoncer!... Tu pouvais te taire, tu pouvais nier...

SMERDIAKOV. — C'est ma haine qui est la plus forte, Ivan Feodorovitch... je n'ai pu résister: c'est le besoin de vengeance. Je vous hais depuis si long-

temps. Vous n'avez jamais compris ma valeur... parce que j'étais un laquais... vous m'insultiez, moi qui vous admirais tant, qui m'efforçais de mériter à vos yeux, qui vous imitais en tout... Je n'ai pu supporter que vous échappiez. Je hais toute la Russie, monsieur,... mais c'est vous surtout que je hais...

IVAN, soulevant le livre qui couvre la liasse de roubles. — Tu m'as montré cet argent pour me convaincre?

SMERDIAKOV, d'une voix tremblante. — Cet argent, prenez-le... Je n'en ai plus besoin... J'avais pensé qu'avec cet argent je commencerais une vie nouvelle, à Moscou... vous parliez toujours d'une vie nouvelle!... ou mieux encore à l'étranger, après avoir complété mon instruction. Je pensais voir, moi aussi, ces heureux pays de l'Europe... C'était mon idée. Je me disais que tout est permis... (Levant les yeux sur Ivan.) Vous m'avez appris cela, car vous m'avez appris bien des choses... Si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de vertu, car elle serait inutile. Cela me semblait vrai...

IVAN. — Et maintenant, tu crois, puisque tu rends l'argent?

SMERDIAKOV. — Non. Je ne crois pas! (Sa voix s'étrangle. Il fait un geste désespéré.) Pourquoi donc disiez-vous que tout est permis? Et maintenant, pourquoi êtes-vous si pâle et fléchissez-vous sur vos jambes? (Avec un indicible mépris.) Vous ne supportez même pas que j'aie fait ce que vous n'avez pas osé faire. Vous n'oseriez même pas me tuer. Vous n'osez rien, ancien audacieux!... Et vous allez peut-être, pour me perdre, vous accuser lâchement? (Avec angoisse.) Non! vous ne ferez pas cela, Ivan Feodorovitch. Cela ne se peut pas. Vous êtes trop intelligent, trop orgueilleux. Vous aimez les femmes, l'indépendance, le luxe. Vous ne voudrez pas gâter votre vie. De tous les enfants de Feodor Pavlovitch, vous êtes celui qui lui ressemble le plus. C'est la même âme. (Ivan pousse un rugissement de terreur.) Allons, mon ancien maître, prenez l'argent...

IVAN. — Quel argent? ah! oui...

Il saisit la liasse et la fourre dans sa poche.

SMERDIAKOV. — Attendez... Montrez-le-moi encore une fois... (Ivan sort la liasse de sa poche et la tend à Smerdiakov qui la contemple avidement sans la toucher.) Allez, maintenant... Ivan Feodorovitch!... Adieu!

Il se sauve et grimpe l'escalier en courant avec effort.

Scène VIII

IVAN, seul.

IVAN, s'éloignant pour sortir, et comme s'il répondait encore à Smerdiakov. — A demain... oui, j'irai, parce que telle est ma volonté, non pas à cause de tes menaces et de ton défi... Demain, j'irai leur cracher au visage à tous! Demain seulement... Remettons tout à demain... (Ricanant.) et, d'ici à demain... (Se retournant.) Quoi? tu ricanes? parce que tu reconnais ta pensée dans mes paroles?... Ah! ah! non, ne t'assieds pas, va-t'en!... D'ailleurs, tu peux rester, ça m'est égal. Tu n'existes pas... Non, tu n'existes pas. Toi, c'est moi. Tu es ma maladie, mon hallucination, l'incarnation de mes pensées et de mes sentiments les plus laids... tu n'es que moi sous une autre forme, cette forme de laquais! Comment mon esprit a-t-il pu t'engendrer?... Rassieds-toi tout de suite! Tu me fais horreur. Non! je résisterai! on ne me conduira pas à la maison des fous!... Va-t'en! Va-t'en donc! (Il saisit sur la table un verre qu'il lance à sa vision. Le verre se brise.) Ah! ah! ah! (Appelant.) Katherina! Katherina...

Scène IX

IVAN, KATHERINA

KATHERINA, accourant par le fond. — Ivan!

IVAN. — Viens, viens... Oh! sais-tu comment on devient fou? Crois-tu qu'on puisse s'apercevoir soi-même qu'on est en train de devenir fou?

KATHERINA. — Ivan, malheureux!

IVAN. — Mon amour... (La repoussant.) Je suis un assassin, c'est moi!

KATHERINA. — Tu te laisses abuser par un rêve.

IVAN. — Non, non, non, ce n'était pas un rêve. Il était assis là, sur le divan. Je lui ai lancé un verre à la tête... en voici les morceaux... Il était sur le divan... (Riant.) Il est terriblement bête...

KATHERINA. — De qui parles-tu?

IVAN. — Le diable! Il me hante; mais il ment. Ah! vois-tu, l'esprit ne fait pas tout.

KATHERINA. — Où est Smerdiakov?

IVAN, montrant le presse-papier. — Avec ça... trois coups! Une pensée, une seule, a suffi... pour nous mettre d'accord. Katherina, chère, crois-moi, je ne suis pas encore fou! Je dis la vérité. (Lui tendant la liasse de roubles.) Tiens...

KATHERINA. — Quoi?

IVAN. — La preuve!

KATHERINA. — L'argent ne prouve rien! Ivan, écoute-moi, réfléchis... Smerdiakov s'accuse par méchanceté. Il a profité du crime, sans l'avoir accompli. Il a tout préparé, favorisé. Mais il n'a pas eu le courage...

Sur le visage d'Ivan, tandis qu'il écoute avidement Katherina, paraît une dernière lueur d'espoir. Il lui baise la main passionnément, en murmurant: « Oh!... Katherina!... » Puis, bondissant jusqu'à la chambre de Smerdiakov, il en pousse violemment la porte. Il recule en poussant un cri épouvantable.

IVAN. — Pendu!... là... je le vois... il s'est pendu à un clou! (Katherina s'élance pour rejoindre Ivan, qui l'arrête du geste.) Non, attends... (Ivan pénètre dans la chambre. Il en ressort bientôt, tremblant de tous ses membres, mais son visage rayonne d'une espèce de joie.) Ça n'est pas une vision... j'ai touché son corps... (Un doigt aux lèvres, il commence à descendre l'escalier en trébuchant.) Chut... Katherina, n'appelle pas. Il est mort. (Il s'arrête pour rire doucement.) Ah! ah!... un débarras! Qu'il emporte avec lui tout le mal! Je savais bien qu'il n'était pas moi... tout à fait...

KATHERINA. — Dmitri... Dmitri!

IVAN. — Qu'il pourrisse au bagne! Je ne veux pas servir un Dieu auquel je ne crois pas!... J'étouffe...

Il chancelle. Katherina le soutient. Il descend l'escalier en s'appuyant sur elle.

KATHERINA. — Viens, viens, appuie-toi sur moi.

IVAN. — Katia... Katia...

KATHERINA, l'entraînant vers le divan. — Ici... couche-toi...

IVAN, s'accrochant à elle. — Pas la mort... pas la mort... Katia...

KATHERINA. — Je suis près de toi...

IVAN. — Ton mépris, soit... Pas la mort!... Je ne peux plus dire... je ne peux plus... penser... Même ta haine, Katia, et toutes les tortures de l'autre monde... pourvu que je vive encore... pourvu que je vive...

Katherina le tient entre ses bras. Elle le berce comme un enfant.

FIN DU CINQUIÈME ACTE

L'Enfant de l'Amour

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par

HENRY BATAILLE

Mme RÉJANE ET M. ANDRÉ BRULÉ
(Acte IV. — Scène VI)

L'Enfant de l'Amour *a été représenté pour la première fois le 27 février 1911 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin.*

PHOTOGRAPHIES LARCHER

Copyright by Henry Bataille, 1911.

PERSONNAGES

Liane Orland	Mmes	Réjane.
Aline		Sylvie.
Nellie Rantz		Frévalles.
Gaby		Fonteney.
Myrtille		Lavergne.
Maloute		Peri.
Nathalie		Frédérique.
Marie		Florent.
Augustine		Clasis.
Joséphine		Launier.
Petit Raoul		Petit Debray.
Maurice Orland	MM.	André Brulé.
Rantz		Dumény.
Raymond		J. Coquelin.
Lorédan		A. Bour.
Chef de cabinet		Gouget.
François		Fabre.
Bowling		Barklett.
Dédé		J. Aymé.
Le Prince		Saint-Mars.
Jean		Person.
Sténographe		Mernet.
		Danequin.
Déménageur		Totah.
Le Portier		Rey.

Rantz. Lorédan. Liane.

Scène IX. — Lorédan : « *Nous ne permettrons pas que vous vous déchiriez comme ça...* »

L'ENFANT DE L'AMOUR

ACTE PREMIER

La scène représente un salon de l'hôtel particulier de Liane. A la place de tentures murales deux grandes fresques, l'une de Chéret, l'autre de Forain. Buste de la maîtresse de maison. Beaucoup de meubles. Sur le piano, une corbeille lumineuse. En somme, une pièce luxueuse, mi-masculine, mi-féminine. Des grenouilles en faïences de couleur, par-ci par-là, sur les tables. Une plus grosse que les autres, sur un coussin d'or, par terre. Au lever du rideau, un maître d'hôtel, en habit, change les ampoules électriques des lampes et des appliques. Un moment se passe. Liane Orland entre, en se frottant les ongles avec un petit polissoir.

Scène première

LIANE, RAYMOND,
puis LA FEMME DE CHAMBRE

Liane. — Oui, vous avez raison de changer les lampes, Raymond. On n'y voit rien du tout. Des dix-huit bougies.

Raymond. — C'est ce que je fais, madame. Des dix-huit bougies partout. Faut-il en mettre au petit salon?

Liane. — Non, aussitôt arrivées, ces personnes vont partir pour le théâtre avec moi. Mais demain. Quelle heure est-il?

Raymond. — Il est huit heures et demie. Elle va juste. Madame n'a pas d'ordres pour demain matin?

Liane. — Pourquoi?

Raymond. — Je vais porter le costume gris de monsieur qu'il a laissé il y a quinze jours. Il l'a réclamé.

Liane. — Quinze jours!... dites un mois... au moins!

Raymond. — Mon Dieu, madame, depuis seize ans que je porte les costumes de monsieur, je ne fais plus attention aux dates. J'ai tant de fois été chercher la valise jaune et la correspondance du matin.

La Femme de chambre, entre. — Madame, M. Maurice est là; il demande si ça ne dérange pas madame de le recevoir une seconde?

Liane. — Non... si. (Se reprenant.) Non, qu'il entre. J'ai quelques minutes. Où est-il?

La Femme de chambre. — A la cuisine, madame. Il est monté par le service.

Liane. — Vous m'apporterez de la veloutine. Cette poudre nouvelle ne tient pas du tout.

La Femme de chambre. — Bien, madame.

La femme de chambre sort.

Liane, continuant à se parfaire les mains. — Dites-moi, Raymond, vous saviez que M. Maurice était là?

Raymond. — Du tout, madame, il doit venir d'arriver.

Liane. — Sans doute.

Scène II

LES MÊMES, MAURICE

Maurice entre.

MAURICE. — Bonjour, maman, ça va bien?

LIANE. — Bonjour, mon petit. Qu'est-ce que tu es venu faire?

MAURICE. — Rien de particulier. Je passais, alors... Bonjour Raymond.

RAYMOND. — Bonjour, monsieur Maurice, vous allez bien?

MAURICE. — Très bien. Il y a longtemps que je n'avais eu de tes nouvelles, alors comme nous passions devant tes fenêtres — je conduis la gosse à la foire de Montmartre — je me suis dit: « Tiens, je vais prendre des nouvelles de maman. » Si tu avais eu du monde, je ne serais même pas entré, naturellement... Rassure-toi, d'ailleurs, je suis passé par l'escalier de service.

LIANE. — Tu es avec ta petite amie? Elle est là?

MAURICE. — Mais oui, elle est là.

LIANE. — Va la chercher.

MAURICE. — Oh! nous ne voulons pas te déranger.

LIANE. — J'ai un quart d'heure. Je vais avec des gens au théâtre. Je ne demande pas mieux que de recevoir ton amie. J'ai quelques petites choses à lui donner. Va. (Il sort en appelant tout haut Aline.) Mon Dieu, comme il fait du bruit! (A Raymond, qui arrange toujours les lampes.) C'est curieux ce que vous me dites pour le costume. Quand monsieur vous a-t-il donné cet ordre?

RAYMOND. — Mais la dernière fois qu'il est venu, madame, avant-hier en passant dans l'antichambre.

LIANE. — C'est curieux... Comme il savait déjà qu'il devait passer ici la soirée aujourd'hui, cela prouve qu'il n'a pas l'intention de rester; sans quoi il aurait eu tout le temps, demain matin, de vous donner cet ordre. (La femme de chambre rentre de droite avec la boîte de poudre.) D'ailleurs, ça n'a qu'une importance relative. (A la femme de chambre.) Merci.

Elle commence à se poudrer les bras nus.

Scène III

LES MÊMES, ALINE

Maurice rentre avec Aline.

ALINE. — Oh! madame, vous êtes trop aimable. Je suis confuse de vous déranger.

LIANE, continuant de se passer la houppe. — Du tout, mon enfant. J'ai cinq minutes. Ce petit chapeau vous va à ravir.

La femme de chambre est ressortie.

ALINE. — C'est moi qui l'ai fait, madame.

LIANE. — Je voudrais bien que vous en fassiez d'aussi jolis chez Mme Simone. Je ne suis pas du tout, oh! mais pas du tout, contente de mes chapeaux.

ALINE. — C'est vrai?

LIANE. — J'ai lâché Reboux pour votre patronne, sur la recommandation de Maurice, mais je crois que je reviendrai à Reboux. (Lui passant la houppe.) Tenez, voulez-vous avoir l'obligeance de m'en mettre ici.

ALINE, tout en poudrant les épaules de Liane. — Oh! cependant, madame, le dernier que je vous avais essayé moi-même vous allait si bien: vous savez, avec les plumes blanches?

LIANE. — Oui, encore celui-là! (Reprenant la houppe.) Merci. Vous êtes bien aimable.

MAURICE, donnant une tape à la grenouille de faïence sur son coussin d'or. — Bonjour, Benoît!... Il n'a pas changé, Benoît. (A Aline.) Je te présente un vieil ami de la maison, le fétiche!

Il embrasse Benoît et le passe à Aline.

LIANE, riant. — Alors vous vous aimez toujours tous les deux?

MAURICE. — On s'adore. Elle est si gentille!

LIANE. — Vous êtes deux vrais gosses, tenez! Ç'a l'air de devenir tout à fait sérieux?

MAURICE. — J'en ai peur. Où vas-tu au théâtre ce soir? Probablement à la répétition des Fol.-Berges.

Il abrévie l'expression en argot du boulevard.

LIANE. — Oui.

MAURICE. — Avec qui y vas-tu?

LIANE. — Rantz.

MAURICE. — Naturellement, ça ne se demande pas.

LIANE. — Mais si, ça se demande, maintenant. Et puis Lorédan.

MAURICE. — Il me semble que tu deviens de plus en plus intime avec ce sale journaliste. Il te cite tout le temps dans ses articles.

LIANE. — Je le reçois. Il est l'ami intime de Myrtille Deneige. Mais pourquoi ces indiscrétions? Qu'est-ce que ça peut te faire tout cela?

MAURICE. — Rien. Simple curiosité. Tu sais qu'elle a failli être lâchée par le petit prince.

LIANE. — Myrtille?... Comment sais-tu cela?

MAURICE. — Dame! aux courses. Au bar!... on parle...

LIANE, à Aline. — Mon Dieu! comme il est au courant. Comme tu sors!

MAURICE. — Oh! maman, très peu. Nous vivons au contraire retirés. Mais n'est-ce pas, tout de même, les bruits du dehors... Et puis, ce sont des choses de notoriété publique... Sans quoi, justement, nous avons plutôt le goût de l'intérieur. Ah! s'il n'y avait pas sa mère! Il faut que je la raccompagne tous les soirs chez elle.

LIANE, avec un soupir. — Aimez-vous! aimez-vous pendant que vous êtes jeunes. Il n'y a que ça de vrai! et le reste n'a aucun intérêt dans la vie. Vous allez à Montmartre?

MAURICE. — A la foire, histoire de distraire la gosse qui est un peu souffrante.

LIANE, elle sort d'un petit sac, sur la table, deux billets. — Tiens, voilà deux cents francs pour vous amuser.

MAURICE. — Oh! merci, maman. Tu es mille fois trop bonne. Mais je ne venais pas pour te taper, tu sais?... Non, non, je te jure... Tu peux me croire... J'ai encore un peu d'argent de mon mois. Je te remercie tout de même.

LIANE. — Ça ne comptera pas sur le mois. (Il lui saute au cou. Liane, reculant un peu la tête.) Et ça ne vaut pas cette effusion. Mademoiselle Aline, voulez-vous que nous montions toutes les deux là-haut dans ma chambre? J'ai deux robes neuves de chez Callot. Je ne les ai jamais mises, et je ne les mettrai probablement jamais. Elles vous iront à merveille, bien mieux qu'à moi. Ce sont des robes droites, les retouches seront faciles. Tenez, montez. (Se retournant vers son fils.) Maurice, si on sonnait pendant ce temps, n'est-ce pas?

MAURICE. — Oui, n'aie pas peur!... Aline, tu me rejoindrais au fond, hein!... je t'attendrais.

Elles sortent. Raymond, qui continuait dans la galerie de mettre des ampoules, se rapproche et entre tout à fait dans le salon.

Scène IV

RAYMOND, MAURICE

RAYMOND. — Qu'est-ce que tu as pris?

MAURICE. — Pour demain? Pour les Drags?

RAYMOND. — Oui.

MAURICE. — *Protocole I^er^*, placé.

RAYMOND. — Malgré ce que je t'ai dit, crétin! malgré les tuyaux de *Smiths*? Combien as-tu mis?

MAURICE. — Cinq louis.

RAYMOND. — Bougre d'âne! J'avais le tuyau sûr. *Smiths* est de chez Ephrussi et puis j'ai entendu le patron à déjeuner, l'autre jour, qui parlait de *Protocole* avec un clin d'œil!

MAURICE, lui poussant le coude. — Oh! les tuyaux de Rantz! tu sais, j'en suis revenu; je me méfie.

RAYMND. — Et moi? Est-ce que je suis une poire? Ce n'est pas moi qui t'ai fait gagner deux cents louis avec mon tuyau sur *Radium*, peut-être! Il fallait prendre *Savonnette*. (Il sort de sa poche le journal le *Sport*.) Le *Sport* donne *Savonnette*.

MAURICE. — J'aime mieux risquer le paquet. Je voudrais faire le gros coup, tu comprends.

RAYMOND. — Pourquoi? T'as besoin d'argent?

MAURICE. — Bien sûr que je ne cale pas le pied des chaises avec des billets de mille! Et d'abord ça m'embête de vivre toujours aux crochets de maman. Je voudrais vraiment commencer à gagner ma vie.

RAYMOND. — C'est bien pensé.

MAURICE. — Et puis, je voudrais me meubler gentiment. Mon petit cinquième n'est pas large; mais enfin j'ai envie d'un meuble de salle à manger que j'ai vu quelque part. Et si je peux un jour m'installer avec la gosse...

RAYMOND. — La folie des grandeurs, quoi! (En disant cela, il ouvre sur la table une boîte de cigares, prend quelques cigares dans la main et les offre à Maurice.) Ils sont bons.

MAURICE, rougissant. — Tu es fou! J'ai passé l'âge où l'on chipe des cigares à sa mère.

Raymond lui en met plusieurs dans la poche du veston.

RAYMOND. — Prends toujours, va. Elle croira que c'est moi.

Un temps.

MAURICE, gêné, baissant un peu la voix. — Dis?... Quelle est cette nouvelle figure que j'ai vue en passant à la cuisine?

RAYMOND. — Ah!... la nouvelle deuxième femme de chambre que j'ai engagée.

MAURICE. — C'est elle qui m'a ouvert. Est-ce qu'elle ne va pas trouver extraordinaire que je passe comme cela par l'escalier de service?

RAYMOND. — Ne te frappe pas! Elle est très intelligente. Elle sait qu'il y a vingt ans que je dirige la maison, que nous sommes de vieux copains, toi et moi. On lui a tout expliqué, que tu as plutôt vécu ici de notre côté qu'au salon. Et c'est une femme qui a de l'existence!... Elle comprend très bien que tu ne peux pas arriver ici à l'improviste, chez ta mère, ni te montrer quand il y a du monde... A propos, tu as eu du flair de venir aujourd'hui... J'allais passer chez toi demain!...

MAURICE. — Pourquoi?

RAYMOND. — Quelque chose encore à te remettre.

MAURICE. — A moi?

RAYMOND. — Tu ne devines pas? Hier, madame m'a envoyé déposer une lettre chez le patron. Il n'était pas là... La fillette m'a encore passé un petit poulet pour toi.

MAURICE. — Encore! Zut! Non, non!... Assez!...

RAYMOND. — Ben, quoi? Ce n'est pas de ma faute si tu as une jolie figure et des succès dans tous les mondes.

MAURICE. — Mais celui-là je m'en passerais... c'est très embêtant, très, horriblement!... D'abord, cette histoire ne peut aboutir à rien... Je veux l'arrêter tout de suite... Une jeune fille de dix-huit ans qui est la fille de l'ami de ma mère!... Je sais bien que je suis très poli de ma nature, mais vraiment la politesse ne peut pas m'amener à des bêtises de cet acabit! (Il sourit.) Par respect hiérarchique, j'ai été déférent et courtois, mais maintenant... Zut!... Tout le monde descend! Eh bien, je vois maman!...

RAYMOND. — Moi je suis bien obligé de te remettre les petits poulets. Et puis c'est plutôt pour en rigoler!...

MAURICE. — Mais qu'est-ce qui lui a pris de se fourrer ça dans la caboche?... Je ne l'ai pas rencontrée plus de cinq ou six fois dans ma vie... Quand on était petit on s'était adressé quelques sourires, par la fenêtre... ou dans la rue.

RAYMOND. — Ça lui a suffi...

MAURICE. — C'est la cinquième lettre, en six mois, plus deux coups de téléphone chez moi, cette semaine... J'ai été stupide à l'appareil! Je lui ai dit des choses vagues; nous avons parlé anglais!... Dieu, que c'était bête! J'ai envie de refuser la lettre.

RAYMOND. — Non. Tu aurais l'air d'attacher de l'importance à des gamineries... Tu es assez roublard pour t'en tirer sans rien casser. Si tu voyais comme elle rougissait encore en me donnant la lettre: « Mon petit Raymond, voulez-vous bien de nouveau vous charger... » Comment, tu la mets dans ta poche sans la lire?

MAURICE. — Curieux!

RAYMOND. — Oh! moi, ce que j'en dis...

MAURICE, décachetant la lettre. — *I am ashamed.*

Il s'interrompt.

RAYMOND. — Qu'est-ce que c'est?

MAURICE. — Elle m'écrit en anglais...

RAYMOND. — Des sucreries?...

MAURICE, lisant. — Boum! Boum!... Gnan-gnan!... Rêve de jeune fille. Elle dit qu'alors elle va accepter le parti que lui propose son père. Eh bien, marie-toi, bonne affaire. « Je veux avant mon mariage vous parler. Rencontrons-nous où vous voudrez... J'irai chez vous si vous voulez. » (Interrompant.) Ça y est, ça y est! j'en étais sûr. Jamais de la vie... Eh bien elle m'en procurerait des ennuis!... Je vois la tête de maman si elle savait ça... et de Rantz donc!... Quel chambard!... J'aime beaucoup mon petit chou d'Aline, et je me suis interdit tous les flirts... Sans quoi, depuis deux ans, trois ans, tu n'as pas idée des béguins que j'ai faits. Je dois être très en forme!...

Il rit avec crânerie.

RAYMOND. — Parbleu! Tu as vingt-deux ans et tu es blond...

MAURICE, baissant la voix. — Si j'avais voulu,... Myrtille Deneige qui vient ce soir, eh bien, si j'avais voulu, en cachette de maman, rien n'était plus facile. Elle m'a fait des avances très nettes, aux courses...

RAYMOND. — Tu as rudement bien fait de ne pas marcher. Surtout celle-là!... Quelle bavarde!... Ta mère l'aurait toujours su... Alors, qu'est-ce que je vais répondre de ta part à la petite?

La deuxième femme de chambre vient d'entrer.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame n'est pas là? Elle m'a sonné mes trois coups.

RAYMOND, *impératif et hautain.* — Voyez dans sa chambre, là-haut. Ce n'est pas la sonnette d'ici!... Vous devriez regarder le tableau!...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien.

Elle traverse la pièce et sort par l'autre porte.

MAURICE, *avec humeur.* — Vraiment, tu pourrais faire attention de ne pas me tutoyer devant les domestiques!

RAYMOND. — Je ne l'avais pas vue entrer. Autrement, je te prie de croire que j'aurais fait attention... Est-ce que je t'ai jamais tutoyé devant ta mère ou devant des invités?

MAURICE, *avec précaution.* — Raymond, ne crois-tu pas qu'il vaudrait peut-être mieux, pour faciliter, que nous prenions l'habitude de ne plus nous tutoyer du tout?

RAYMOND. — Quoi? Tu voudrais que je t'appelle « monsieur », entre nous deux, quand nous sommes seuls? Ah! ça, je t'avertis que je ne pourrai jamais!... Je te vois venir, tu rougis de tutoyer le maître d'hôtel de ta mère!...

MAURICE, *tout de suite.* — Mais non, mon vieux, mais non.

RAYMOND. — Allons donc, je vois bien. Il y a déjà plus d'un an que ça t'embête. D'abord je te ferai observer que je ne t'ai jamais manqué de respect devant personne. Ou alors il ne fallait pas, oui, il ne fallait pas qu'on te garde pendant tant d'années avec nous, à l'office; c'est une affaire de cœur. Si tu ne le comprends pas, c'est malheureux pour toi! Est-ce que tout petit, quand on te cachait des journées entières, ce n'est pas moi qui te faisais ta vie, pas moi qui te promenais au Jardin d'Acclimatation, qui te réservais les meilleurs morceaux de la table?

MAURICE, *battant en retraite.* — Mais oui, bien sûr.

RAYMOND. — C'est pas ta mère qui t'a soigné pendant ta typhoïde, n'est-ce pas?

MAURICE. — Mais, mon vieux Raymond...

RAYMOND. — Et ce n'est pas moi, peut-être, moi et ma femme qui t'avons élevé à la campagne quand ta mère a filé avec le Tcherkoff à Pétersbourg, et quand...

MAURICE. — Mais ne t'emballe pas comme ça, mon vieux! ne t'emballe pas!... Je n'ai pas voulu te froisser. J'ai beaucoup d'affection pour toi.

RAYMOND. — On ne le dirait pas. Tu me traites avec une hauteur!

MAURICE. — Je n'oublie pas, Raymond, que tu m'as aidé dans les grandes et les petites choses.

RAYMOND. — Comment veux-tu que je t'appelle, alors?... Monsieur Maurice?... eh bien, monsieur Maurice, tu me fais de la peine! voilà! C'est tout ce que je paie.

MAURICE, *prenant le bras de Raymond.* — Tu ne m'as pas compris.

RAYMOND. — Dans ce cas, tais-toi... Et prends *Savonnette,* placée.

MAURICE. — Tu y tiens? Soit! Je perdrai dessus vingt-cinq louis dont j'ai un fichu besoin, mais je les perdrai pour te prouver que j'ai du cœur.

RAYMOND, *faisant mine de lui allonger une taloche.* — Ah! si tu m'achètes, par-dessus le marché, morveux!... Bouchon!... voilà ta mère. (*Revenant, bas.*) Et vite donc! qu'est-ce qu'il faut répondre à la petite? Je la vois demain.

MAURICE. — Tu lui diras... Rien... Qu'elle me téléphone chez moi.

RAYMOND, *haut, pendant que Liane entre.* — Oui, monsieur Maurice, madame a fait donner son congé à la deuxième femme de chambre et...

Scène V

LES MÊMES, ALINE, LIANE

Aline et Liane reviennent en causant.

ALINE. — ...Je ferai prendre ces robes demain, madame...

LIANE. — Inutile, ne vous en occupez pas... C'est moi qui les ferai porter chez vous.

MAURICE, *puisant des bonbons dans une coupe sur la cheminée.* — Fameux! Où prends-tu cela?

LIANE. — Chez Rump... (*Elle s'arrête brusquement au milieu du nom du fournisseur.*) Je ne sais pas. (*Bas, à Aline en la tirant.*) Ah! puisque vous allez à Montmartre, une recommandation... Vous me comprendrez, parce que vous êtes très délicate. Faites en sorte que, dans les établissements, Maurice ait un peu de discrétion,... enfin,... qu'il ne se nomme pas à tout bout de champ, comme il a l'habitude de le faire. Ça part d'un sentiment très gentil... mais quelquefois il manque de tact!...

ALINE, *souriant d'un petit air complice.* — Oui, oui, madame, je comprends ce que vous voulez dire... J'y veillerai, sans en avoir l'air.

LIANE. — C'est surtout... à cause de M. Rantz... Et puis... mon Dieu...

ALINE. — Enfin, madame, soyez sûre que je ferai de mon mieux pour comprendre la situation.

LIANE, *lui donnant une chiquenaude amicale sur la joue.* — Soyez pour lui une bonne petite femme rangée et je vous assure que je vous en aurai de la reconnaissance.

On entend sonner. Maurice, qui était resté au fond gauche, comme subitement mu par un ressort.

MAURICE. — Maman, on a sonné.

LIANE, *vivement.* — On a sonné?... Alors, vite, mes enfants, filez, filez...

MAURICE, *se précipitant, culbutant tout.* — Viens, Aline.

ALINE, *se bousculant aussi.* — Mais, ça y est! Quoi... ça y est...

LIANE, *frappant des mains et d'une voix autoritaire.* — Dépêchez-vous, allons, ne lambinez pas... (*A son fils.*) A droite, hein?

Elle montre du geste le couloir.

MAURICE. — Bien sûr. Au revoir, m'man!...

LIANE. — Au revoir, mon petit. A un de ces jours!

MAURICE. — C'est ça, téléphone-moi. (*Sur la porte.*) Et merci pour nous deux.

LIANE. — Il n'y a pas de quoi... vite, vite!

Ils sortent.

Scène VI

LIANE, LOREDAN

Liane reste seule, se met vivement au piano quelques secondes. Raymond introduit Lorédan.

LIANE. — Vous arrivez bon premier, Lorédan... Personne n'est là, vous voyez, et d'ailleurs la revue ne commencera pas avant dix heures.

LORÉDAN, lui embrasse la main. — Tiens! Vous avez changé de coiffure! Ça n'est pas mal!... Vous ressemblez à une Porcia, un buste de romaine... Voyons sous la lumière. Toujours belle!

LIANE. — Toujours est de trop...

LORÉDAN. — Oh! chez moi, c'est une locution sans importance. Tous les matins je me réveille étonné de ne pas être beaucoup plus vieux que la veille.

LIANE. — On l'est d'un jour. C'est suffisant. Mais, moi, je m'en fiche!...

LORÉDAN. — Liane!... il n'y a qu'un seul drame dans la vie qui compte, celui du temps.

LIANE. — C'est pourquoi vous vous teignez et pourquoi vous vous mettez du bleu aux yeux. Vous en avez trop mis ce soir. Ça coule... Essuyez-vous, Lorédan.

LORÉDAN, se regardant dans la glace. — Il faut bien nous truquer, ma chère.

LIANE. — Parlez pour vous, vieille vipère chérie!...

LORÉDAN. — Au fait, une femme truque toute la vie.

LIANE. — Petite jalouse, va.

LORÉDAN. — Lianon... je suis l'homme terrible à qui vous ne pouvez pas cacher votre âge. Je n'en abuserai pas. Rassurez-vous. Il n'est pas assez considérable. J'attends. Pour le moment, vous êtes une femme de trente-neuf ans quatre-vingt-quinze. Vous savez, comme dans les grands magasins, trente-neuf quatre-vingt-quinze, pour ne pas dire...

LIANE, l'interrompant. — Oui! Vous avez, pour vous rappeler mon âge, en effet, un point de repère que n'ont pas les autres; un souvenir de mufle qui vous est bien personnel, celui du premier article où vous m'avez éreintée, car vous éreintiez les femmes... et vous les éreintez encore.

LORÉDAN. — Hum! hum!

LIANE, riant. — Enfin, on les éreinte comme on peut. (Elle offre les cigares.) Vous pouvez fumer!

LORÉDAN. — Vous m'en voulez à plus de vingt ans de distance!... C'est flatteur!

LIANE. — Quand je pense que c'est dans le propre journal de Rantz que vous m'avez éreintée!

LORÉDAN. — Il me l'a pardonné. Nous ne pouvions pas deviner votre liaison future... Vous étiez alors la courtisane somptueuse qui fait trembler les mères de famille et soupirer les khédives en voyage!... Fleur de chic!... Du reste, il me l'a très bien pardonné, Rantz. Je crois même me souvenir qu'il m'a augmenté.

LIANE. — Soyez sûr que ce n'était pas pour cela.

LORÉDAN. — Qui sait!... Il est si parisien! (Il lui prend la taille en gloussant.) Ah! ma chère, ma chère!...

LIANE. — Eh bien, qu'est-ce qui vous prend!... Tenez, vous m'avez griffée avec une de vos cent bagues!

LORÉDAN. — Ça vous portera bonheur. Ma pierre de lune.

LIANE. — C'est vrai? Bon. J'ai besoin de fétiche en ce moment. Je vous l'achète cinquante louis.

LORÉDAN, avec vivacité. — La voilà. Elle vaut la moitié moins. Pourquoi? Pas heureuse!

LIANE. — Peut-être!

LORÉDAN. — Il ne vous trompe pas?

LIANE. — Il n'en a pas même l'envie, c'est pire. Oh! je ne me plains de rien, positivement. Je préciserais difficilement. Enfin, il vient moins, il ne reste plus. Depuis trois jours il n'a pas mis les pieds ici... il paraît qu'il ne quitte pas la Chambre.

LORÉDAN. — Laquelle?... Ah!... l'autre! celle des députés. Oui, il y a les grèves des postiers.

LIANE. — Puis il marie sa fille. Il va la caser, à ce qu'il paraît.

LORÉDAN. — Bon débarras pour vous. Ça vous rapprochera peut-être...

LIANE. — Peut-être.

LORÉDAN. — Et puis l'amour après tant de temps! Pourvu qu'il vous reste!

LIANE. — C'est ce qui vous trompe. Le roman n'est pas lu pour moi, Lorédan! Il est de ces hommes qui, dès le premier regard, vous jettent un voile sur le cœur pour le reste de vos jours. Est-ce que j'ai hésité à tout quitter pour lui? Il n'avait pourtant pas encore perdu sa femme à cette époque. Je ne pouvais même pas espérer une liaison durable, eh bien, je me suis retirée du jour au lendemain de la galanterie. J'ai vendu mon hôtel, j'ai vendu mes bijoux.

LORÉDAN. — Il vous les a tellement rachetés depuis!

LIANE, avec un grand soupir. — Ah! il a racheté tous mes bijoux et tous mes péchés.

LORÉDAN. — Tout de même, si vous n'aviez pas rencontré ce Messie galetteux, je songe à l'admirable courtisane que vous auriez faite... Quelle perte pour Cythère!...

LIANE. — Moi! Allons donc! j'étais bête comme les lapins que j'ai montrés au cirque! C'est lui seul qui m'a faite!...

LORÉDAN. — Exigez qu'il vous épouse.

LIANE. — Je ne peux pas lui demander des choses irréalisables.

LORÉDAN. — Tout homme qui n'a pas donné son nom à une femme ne lui a rien donné.

LIANE. — Célibataire, va!... Alors, dites... votre pierre de lune va faire qu'on ne se disputera plus...

LORÉDAN. — Que quand vous le voudrez!

LIANE. — Dieu vous entende!...

LORÉDAN. — Je suis sûr que vous commencez souvent la première.

LIANE. — Quelquefois!... Il faut bien.

LORÉDAN. — Et pourtant vous avez changé de coiffure cette semaine, pour lui plaire.

LIANE. — Ah! ça, c'est autre chose! On se défend comme on peut, mon petit! Vous vous mettez bien du bleu aux yeux.

LORÉDAN. — Moi, je n'ai plus la prétention d'être encore un article de trente-neuf quatre-vingt-quinze. Ah! dame, je ne pourrais pas être votre fils!... (Avec une rosserie affable et distraite.) Tiens, au fait, on n'y pense jamais à ça, mais qu'est donc devenu ce petit moutard qu'on vous voyait autrefois?

LIANE. — Mon fils? Il fait ses classes.

LORÉDAN. — Il doit avoir déjà...

LIANE. — C'est ça... une quinzaine d'années. Je n'ai pas compté.

LORÉDAN. — Il fait ses classes, où cela?

LIANE. — A Ménières, en Normandie. Très bon collège.

LORÉDAN. — Mais attendez, attendez donc. Au journal... ne m'a-t-on pas dit qu'il avait gagné un match de billard. Attendez... un match de billard à un café de la porte Maillot... je ne sais pas quoi... devant mille personnes!

LIANE, vivement. — Mille personnes! ce n'est pas lui!

LORÉDAN. — Dame, s'il est à Ménières!...

LIANE. — C'est-à-dire, il sort bien de temps en temps, il vient à Paris, mais ce n'est sûrement pas lui dont on vous a parlé. On le confond quelquefois

avec le fils de Liane de Rancy, nos deux prénoms de Liane, n'est-ce pas?

LORÉDAN, riant. — Ce doit être ça... Il y a Liane et Liane.

LIANE. — Elle a un grand fils qui va partir pour son service militaire, en Algérie, je crois, et...

On entre.

Scène VII

LES MÊMES, MYRTILLE DENEIGE, LE PRINCE CATARDI, puis GABY

MYRTILLE. — Bonjour, chérie bleue... Pas en retard?

LIANE. — Au contraire.

MYRTILLE. — Le zouave n'est pas là?

LIANE. — Oh! le jour où il ne sera pas en retard d'une demi-heure, celui-là!

LE PRINCE. — Il y a peut-être eu une longue séance à la chambre. Bonjour!

LIANE. — Oui!... C'est vrai!... Des interpellations... aujourd'hui... Le gâchis!...

MYRTILLE, tendant la main à Lorédan. — La main, mon maître!

LORÉDAN, poussant de nouveaux gloussements. — Ho! C'est inouï d'oser cela! Où allons-nous vraiment? les robes, cette année, sont folles! On se dirait rue du Caire!

MYRTILLE. — On vient de me l'apporter cet après-midi,... n'est-ce pas, c'est assez violent?... une combinaison de tons à moi. Je trouve qu'on ne s'inspire jamais assez de la nature. En passant l'autre jour en auto devant Potin, j'ai vu à l'étalage des morues sèches. C'était délicieux!... J'en ai acheté une. Je l'ai portée de suite chez Dédé. Il a assorti ça avec un vert exquis. Voyez: morue et peau d'amande.

LORÉDAN, évanescent. — Oh! morue et peau d'amande... On dirait un titre de conte de Grimm ou d'Andersen! J'adore ça! « La Princesse Morue et la Petite Peau d'amande! »

LIANE, montrant les boissons. — Voulez-vous boire?

GABY, entrant, la main tendue, gracieuse. — Bonjour, cochon! Bonjour, salaud! Bonjour, mes chéris!...

LORÉDAN, s'esclaffant devant la robe. — De plus en plus fort!... Quelle entrée sensationnelle nous allons faire tout à l'heure. Si j'allais me coucher?...

LIANE. — Je paraîtrai une affreuse bourgeoise, moi, à vos côtés!

LORÉDAN, entraînant Gaby sous une lampe. — Venez! Permettez! Voyez-vous, il faut baisser un peu votre ferronnière... là... comme ça... et le turban... là... Et le sein gauche plus à droite, si vous pouvez...

GABY. — Essayez!... Non, mais, est-il bête!...

LIANE. — Dédé va d'ailleurs pouvoir juger sur place de ses créations... car il doit venir nous rejoindre.

MYRTILLE, au prince, sur un canapé. — Ça va, Minon... Plus mal à la tête?

LIANE, considérant Myrtille qui tient la main du petit prince batave. — Vous vous promenez à la ville, toujours la main dans la main?

LE PRINCE. — Toujours, on ne se quitte pas une seconde, Myrtille et moi.

Ils s'embrassent simultanément la main.

MYRTILLE, au prince. — Oh! chevreau, ramassez ces pétales de roses par terre! Si on piétinait dessus, ça me ferait grincer les dents!...

GABY, bas, à Lorédan en buvant à la table préparée. — A quelle heure qu'on la couche? Mon cher, votre littérature nous l'a gâtée complètement. A dîner on a mangé du kangourou à la sauce mauve! Elle doit avoir un nombril ciselé par Lalique, cette femme-là!...

MYRTILLE. — Ah! tant pis, je n'y tiens plus, j'ai une soif! Je me décide à être rouge pour toute la soirée. (Elle se verse de l'eau dans un verre sur le plateau. A Gaby qui boit.) Tu n'as pas peur de rougir, toi?...

GABY, cligne de l'œil à Lorédan. — Moi! Je ne rougis jamais!... Je n'ai jamais rougi que deux fois.

LE PRINCE, avec une nuance. — Lesquelles? grand Dieu!...

GABY. — La première fois où j'ai demandé de l'argent à un homme, et ensuite la première fois où je lui en ai donné!

Et elle passe, triomphante, au piano.

LIANE. — Gaby! Gaby!... (A Lorédan.) Est-ce qu'elle va être comme ça toute la soirée? Rantz qui ne peut déjà pas la sentir! Elle n'est plus invitable! Votre élève, au moins, elle se raffine.

LORÉDAN. — Myrtille?... Regardez-la, tenez. Elle boit dans n'importe quel verre, un verre où l'un de nous avait déjà bu. Je peux lui apprendre tous les raffinements, il restera toujours la prostitution des lèvres.

GABY, au piano, chantant une valse. — *Je suis lâche avec toi...*

Entre un monsieur très barbu et très élégant, M. Dédé, couturier.

Scène VIII

LES MÊMES, M. DEDE

LIANE. — Ah! voilà Dédé!

LORÉDAN. — M. Dédé! comme il a une jolie barbe, M. Dédé!...

DÉDÉ. — Je suis venu directement. Je n'ai pas voulu attendre le théâtre pour vous féliciter.

GABY, continue de chanter à tue-tête et d'une voix aigue. — *Mon amour est pour toi sans excuse...*

LIANE. — Qui féliciter?...

DÉDÉ. — Vous, chère madame.

LIANE. — Pourquoi?... Tais-toi, Gaby... tu es assommante!

DÉDÉ. — Allons, allons, est-ce un si grand mystère? Il ne faut pas le dire? Je suis très heureux, très heureux pour M. Rantz.

GABY, chantant. — *Tu m'avais juré que tes lèvres...*

LIANE. — Mais qu'est-ce qu'il veut dire? (A Gaby.) Assez! assez! toi!... Qu'est-ce qu'il y a, Dédé?... Voyons, voyons!...

On conspue Gaby. Elle se tait.

DÉDÉ. — C'est la femme du ministre de l'Agriculture elle-même, qui me l'a appris tout à l'heure, pendant qu'elle essayait un fond de jupe.

LIANE. — Mais allez, allez donc! vous me faites bouillir! quoi?

DÉDÉ. — Que pour arrêter le scandale des Postes et Télégraphes, pour conjurer la grève et l'interpellation qui devait avoir lieu aujourd'hui, le président du Conseil avait décidé de rétablir un sous-secrétariat des Postes. On a offert le sous-secrétariat à deux ou trois présidents de groupes différents, et finalement à M. Rantz... qui accepte.

LE PRINCE. — Non!...

GABY. — Bing!

MYRTILLE. — Ah! par exemple!

LIANE. — Il a accepté, lui? Vous dites? Hein?

DÉDÉ. — Enfin, il y a quelque chose de plus cer-

tain encore, c'est l'article de l'*Intransigeant* ce soir... si j'avais su que vous pouviez ignorer cette nouvelle, j'aurais apporté un numéro.

MYRTILLE. — Envoyez-le chercher. Il faut savoir.

LIANE. — Mais enfin, qu'est-ce qu'on y dit?

DÉDÉ. — Ça... avec des commentaires... que ce n'est pas encore officiel, mais que ce le sera demain. C'est M. Rantz qui a proposé une réorganisation des bureaux, je crois... un système...

LIANE, haussant les épaules, nerveuse. — Mais c'est impossible, Dédé! Je le saurais, il m'aurait avertie... J'aurais reçu un télégramme ce matin... Je n'apprendrais pas ça par les journaux, ni par les amis...

MYRTILLE. — Mais oui, Dédé, c'est un projet en l'air.

LE PRINCE, parisien. — Une combinaise!

DÉDÉ. — Enfin, la femme du ministre de l'Agriculture!

LIANE. — Il faut que j'envoie chercher le journal. Ah çà! par exemple!

Elle va à la sonnette.

LORÉDAN, l'arrêtant d'un geste doux. — Ecoutez, il n'y a rien d'étonnant qu'il ne vous ait pas encore prévenue, ma chère Lianette... Songez, ces choses-là se font très rapidement.

DÉDÉ. — Si le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, madame, vous savez ce que c'est, il n'aura même peut-être pas pu venir chez vous.

LIANE. — J'aurais reçu au moins un coup de téléphone! N'est-ce pas, Myrtille, c'est invraisemblable!

MYRTILLE. — Mais épatant!...

LIANE. — Il ne va pas se présenter ici en habit, pour aller tranquillement aux Folies-Bergère, sans que j'aie été informée qu'on le flanque sous-secrétaire... de quoi?

LORÉDAN. — Des Postes et Télégraphes.

LIANE, pouffant. — Et puis des Postes! Qu'est-ce qu'il peut aller faire là dedans? lui!...

LORÉDAN. — La réorganisation des bureaux, on vous dit.

LIANE. — Lui! Lui! il est aussi fait pour réorganiser les bureaux... que moi pour...

LORÉDAN. — Mais c'est ce qui vous trompe, Liane, c'est un organisateur admirable. Rappelez-vous dans quel état il a pris son journal.

LIANE. — Mais je le connais mieux que vous, Lorédan, il ne peut seulement pas régler le livre de son chauffeur! Et puis, lui qui se vantait d'être le député le plus inactif de France!... Je suis suffoquée, mes enfants... Mettez-vous à ma place.

DÉDÉ, embarrassé devant le tumulte de Liane. — Mon Dieu, madame!... Mon Dieu, madame...

Un froid.

LIANE, enfilant son manteau. — Allons, nous n'avons plus qu'à filer aux Folies, mes enfants.

GABY. — Ah! oui... Aux Fol.-Berg!...

LIANE. — Car, si c'est vrai, il ne viendra pas. Il ne peut pas, après une journée comme celle-ci, s'être mis en habit tranquillement... après dîner...

On entend sonner trois coups.

GABY. — Bing... Hé!... Psstt!...

LIANE, radieuse. — Trois coups! c'est lui... Vous voyez bien que ce n'était pas vrai!... (A Dédé.) Elle a rêvé dans son fond de jupe, votre ministresse!

Elle hausse les épaules.

MYRTILLE. — Mais ne t'agite pas ainsi, Liane, tu dois être contente.

LIANE. — Oui, oui, très contente, très satisfaite, je jubile... (Tout le monde se précipite vers la galerie. Liane, tout à coup, fait un geste impérieux.) Non!... Chut!... Ne bougeons pas!... (On s'arrête. On attend.) Regardez, regardez... Il ne se presse pas,... il devrait déjà être ici...

MYRTILLE. — Ecoute, il ne peut pas courir dans l'antichambre, mon bichon.

GABY. — Je le connais, nous allons voir ça à son entrée. S'il est en veston, c'est que c'est vrai.

DÉDÉ. — S'il est en jaquette?

GABY. — C'est douteux.

LORÉDAN. — Et en habit,... rien de fait!...

La porte s'ouvre. Rantz entre. On crie: « Il est en habit! »

Scène IX

LES MÊMES, RANTZ

RANTZ. — Non! en smoking!... Que de monde!...

ENSEMBLE
GABY. — Il est en habit!
DÉDÉ. — Eh bien?
LORÉDAN. — Homme du jour?...
DÉDÉ. — Ça y est-il?
GABY. — Faut-il, faut-il pas?

LIANE. — Est-ce vrai, Paul?

RANTZ. — Ça se sait déjà ici?... Je regrette qu'un journal du soir ait divulgué!...

Exclamations de tous.

LORÉDAN. — Hein! Qui avait raison?

LIANE. — Alors, c'est vrai, Paul! Non, ce n'est pas possible... Tu plaisantes...

RANTZ. — Je ne puis rien dire encore!... Secret... pressenti... réserve... Bonjour.

Il serre les mains. On le félicite. On crie des « bravos ».

LIANE, émue. — Tu acceptes, tu vas accepter?

RANTZ, évasif et spirituel. — Réserve... pressenti... secret... Bonsoir, prince...

LIANE. — Je parle sérieusement, Paul... Comment, j'apprends une pareille chose à la seconde, ça me sort sous les pieds comme une bombe et il paraît que tout Paris est au courant, ça se dit chez les couturiers, ça s'écrivait dans les journaux et, moi, moi, je suis là, comme une gourde, à ignorer ce dont tout le monde parle!...

RANTZ. — D'abord, rien n'est fait. Je dois donner demain ma réponse au président du Conseil... Je vais réfléchir... Et puis, ça n'a pas cette importance!...

LIANE. — Tu ne pouvais pas me téléphoner de la Chambre, en en sortant?

RANTZ. — J'en suis sorti à sept heures et demie. Bonjour, Gaby... Le temps de me laver un peu les mains et d'accourir... Alors, tout ce monde pour une loge?... Je croyais te trouver seule!...

LORÉDAN. — Deux autos pleines...

LIANE, sans écouter. — C'est trop fort!... Il est vrai que je ne compte pour rien dans ton existence! Je ne suis pas même une camarade, tu as peut-être oublié que j'étais ta matresse...

RANTZ. — Allons, allons, du calme.

LIANE. — Toi qui t'étais soi-disant retiré, qui vivais dans la paix et la tranquillité! Tu vas t'embarquer sur cette galère!...

MYRTILLE. — Mais il a raison, notre zouave!... C'est très bien d'apporter un peu de beauté, mon cher, un peu de chic à un gouvernement qui en manque totalement.

RANTZ. — C'est un point de vue: j'y réfléchirai.

LIANE, bas à Myrtille. — C'est intelligent ce que tu viens de dire!

GABY. — Alors, vous allez devenir un membre important?

RANTZ. — Comme vous dites: à perte de vue!

GABY. — Vous voilà bon à peloter, alors?

RANTZ. — C'est bien notre tour, avouez, Gaby... Vous nous devez bien ça.

DÉDÉ, avec énergie. — Monsieur Rantz, permettez-moi de vous dire qu'après l'attitude des postiers, qui a été vraiment scandaleuse, après les paroles du président de la C. G. T....

RANTZ, qui depuis quelques instants ne perd pas de vue Liane, l'interrompant. — Oui, oui, tout à l'heure. Pour l'instant, je m'en fous... (A Lorédan, bas.) Un mot, je voudrais dire un mot à part à Liane.

LORÉDAN. — Mais voulez-vous que nous passions dans le salon à côté...

RANTZ. — Pas le moins du monde, une seconde, une petite seconde, un mot. Occupez-les simplement.

LORÉDAN, appelant Myrtille qui essaie dans un coin d'apaiser Liane. — Myrtille!... Venez... Gaby va nous faire des accords de septième-seconde pendant ce temps.

GABY, saisissant la grenouille qui est sur le coussin. — Emmenons Benoît. Viens, mon vieux Kroumir... Qu'est-ce que tu dis de ça, toi?...

Rantz va à Liane pendant que Gaby, dans le fond, attaque une valse inexpérimentée : les autres sont groupés autour d'elle.

LIANE, voyant s'approcher Rantz. — Oui, parle-moi, enfin! Parle!... Je t'assure... J'en ai besoin.

RANTZ. — Tu ne m'avais pas dit que tu invitais ces deux volailles. Je croyais qu'il n'y avait que Lorédan. (Nettement.) Je ne peux pas aller avec ça au théâtre.

LIANE. — Tu ne peux pas y aller, pourquoi?

RANTZ. — D'abord, regarde leur tenue!... Si justement, ce soir, on me voyait avec elles... Enfin, il faut éviter... C'est une affaire de tact... Et puis, ce couturier!...

LIANE, suffoquée. — Et c'est tout ce que tu trouves à me dire! C'est tout! J'attends un mot de toi, une explication de ton attitude à mon égard, au moment d'un événement aussi important, et tu me dis que tu ne peux pas aller au théâtre avec ces volailles et un couturier que tu as fait décorer!...

RANTZ. — Je comptais t'apporter ce soir cette surprise... Ayez donc des attentions!... J'arrivais tout flambant... Et, d'ailleurs, ma chère Liane, il suffit de t'entendre parler depuis deux minutes pour comprendre les sentiments qui m'ont incité à te tenir à l'écart de ma décision. En fait de conseil, celui des ministres avait plus d'importance et plus de poids que le tien. D'autres seraient satisfaites, flattées de mon changement de situation, mais, toi...

LIANE. — Tu te trompes. Qu'en sais-tu? Je t'aurais écouté. Je t'aurais approuvé peut-être. Je comprends, en tout cas, que les honneurs te tentent. Ce n'est pas la décision que tu prends qui me révolte, c'est que tu n'aies pas même daigné m'y mêler. Tu as voulu éviter notre tête-à-tête et tu arrives exprès... je te connais... à cette heure-ci... avec ton sourire détaché...

RANTZ. — Mais, sapristi, ce matin encore, à dix heures, je ne savais rien moi-même! De toute façon, nous avons le temps d'en parler, n'est-ce pas, à satiété!... Ce que je voulais te dire, c'est que, si on me voyait ce soir avec cette exhibition charnue...

LIANE. — Pourtant, tu savais que nous n'allions pas seuls au théâtre, que j'avais lancé des invitations.

RANTZ. — J'ai eu bien d'autres choses à faire, je te prie de le croire, qu'à m'informer des personnes qui nous accompagnaient aux Folies-Bergère.

LIANE. — Tu ne pensais pourtant pas que j'avais invité le pape!

RANTZ. — Ç'aurait été encore plus mal vu en haut lieu!

LIANE. — Oh! pas d'esprit, pas d'esprit, mon cher! Ce n'est vraiment pas l'heure; ne m'accable pas de ton petit sourire sardonique! Rachète, je t'en prie, ce que ton attitude a eu de blessant, en te montrant ce soir avec moi, comme tu en avais l'intention... Puisque tu as pris la peine de passer un habit... que je sois un peu à la gloire, à tant faire!...

RANTZ. — Oui, si tu étais seule!... J'avais bien, tu le vois, l'intention de t'accompagner cinq minutes, je me serais d'ailleurs enfui pendant un acte, car j'ai de l'écriture pour jusqu'à trois heures du matin, tu t'en doutes... mon programme... mes chefs de cabinet... mais il n'y a pas qu'une question officielle, il y a aussi le mariage de ma fille... Je t'ai déjà dit, des gens très bourgeois, des bijoutiers. Déjà mon ménage irrégulier les effare un peu, ces gens, et je dois éviter de m'afficher, ce soir... (Mouvement de Liane.) pas avec toi, mais encadré comme nous allons l'être... de deux femmes aussi antiparlementaires.

LIANE. — Cela te va bien de me le reprocher! Ce n'est pas toi qui as toujours voulu, par fierté d'homme à femmes, que nous ayons l'air d'un ménage rigoureusement irrégulier?... que nous conservions cet aspect d'amant et maîtresse?... Tu as voulu que je fréquente des artistes et des cocottes, eh bien, je fréquente des artistes et des cocottes! Si tu devais redevenir officiel, mon cher, il fallait... il fallait...

RANTZ, l'interrompant, catégorique. — Oh! pas de scène de ménage! (Il crie aux autres.) Fini l'aparté! Je suis à vous!

LORÉDAN. — Mon cher Rantz, quelqu'un d'épaté, littéralement épaté, c'est moi...

RANTZ. — Il y a des gens qui vont être plus épatés que vous, Lorédan, je vous le promets! Ce sont mes électeurs. Vingt ans que je suis député de mon département!... un député honoraire. Mes électeurs n'avaient pas osé ne pas me renommer, cette fois-ci, de peur de me faire de la peine; c'est le département le plus sentimental de France!...

LE PRINCE, offrant son étui. — Cigarette? Quel département représentez-vous déjà?

RANTZ. — Un tout petit département, très peu connu.

DÉDÉ. — Vous prépariez votre rentrée dans l'ombre.

RANTZ. — Que vous êtes peu au courant, monsieur! Ça se fait automatiquement. L'autre jour, au groupe radical-socialiste, j'ai exposé l'idée que je me faisais de la réorganisation des bureaux et de l'unité administrative; ils ont eu l'air de trouver ça renversant!... Eh bien, je ne suis pas fâché qu'on m'essaie. Huit ans que je ne faisais plus rien! Ça ne pouvait pas continuer. J'avais la nostalgie de l'odeur d'encre d'imprimerie; si je n'avais pas eu celle des aisselles parlementaires pour me consoler, je ne sais pas ce que je serais devenu!

LIANE. — Allons donc! Tu avais la paix, la paix, enfin! Depuis ces années trop courtes, on vivait tranquilles; je ne sais pas ce qui te manquait vraiment! Maintenant, je ne vais même plus te voir une minute. J'espère bien que tu ne vas pas déménager dans un ministère quelconque?

RANTZ. — Je n'y coucherai pas, c'est tout ce qu'il te faut, n'est-ce pas? (On rit.)

LORÉDAN, bas à Liane. — Et la vie officielle, ma chère amie, qu'est-ce que vous en faites?

LIANE. — Mais je n'en suis pas, moi, de la vie officielle, j'en suis bannie! (Elle lui pousse le coude. Bas à Lorédan.) Dites comme moi, voyons, espèce d'idiot! Tenez, je vous la rends, votre bague!

RANTZ, entouré et gesticulant. — C'est vrai, c'est vrai, j'étouffais, je me rongeais!... Qu'est-ce que je suis, depuis quelques années? Plus rien, plus rien, moins qu'un ancien président de la République.

LIANE. — Comme c'est fin!

LORÉDAN. — Vous étiez resté une chose: l'homme le plus spirituel de Paris!

RANTZ. — C'est idiot!... Je ne suis pas spirituel.

GABY. — En ce moment!

RANTZ. — Ce sont des réputations toutes faites, comme Paris en consacre à la légère... Non, je suis un homme d'action, uniquement. Ah! ça va me faire du bien, je vais respirer! (Il lève les bras.)

LIANE. — Tu vas être attaqué effroyablement! Oui, surtout toi! C'est-à-dire que nous n'allons plus vivre, voilà le mot. Alors, il va falloir recommencer à lire tous les matins, dans les journaux, des horreurs sur ton compte? il va falloir que je t'entende traîner dans le ruisseau, accuser de toutes les infamies? Moi, ça me bouleverse, qu'est-ce que tu veux, je ne peux pas vivre dans cette vie-là!

RANTZ, qui a ponctué de « oui » énergiques. — Moi, j'en ai besoin, j'en ai besoin! C'est ma santé.

LIANE. — Tu as besoin d'être injurié, tu as besoin d'être traité, quarante-cinq fois par semaine, de forban? Rappelle-toi la campagne qu'on a faite contre toi, il y a dix ans, dans ces sales journaux de chantage?... Tu en as besoin!

RANTZ. — Oui, oui. Il n'y a qu'une sorte d'homme qui peut vivre dans la solitude, loin du bruit de la mêlée et l'odeur de la boue, c'est l'artiste... Je ne suis pas un artiste, moi!

LORÉDAN. — Mais si! Tout de même!

RANTZ. — Vous savez bien que non, Lorédan! Ce bas journalisme, cette basse politique, mais ce n'est pas un obstacle pour moi... c'est ma vie! Ç'a été toujours ma vie!

LIANE. — Sa vie? Sa santé! Vous l'entendez!... (Elle prend tous les autres à témoin.) Tenez, passez-moi mes gants.

RANTZ, qui a cassé une cigarette et en fait une, lui-même, d'un geste habituel de vieux fumeur. — Les ai-je assez tenus dans ma poigne, pendant dix ans et plus! J'ai joué avec eux en riant... pas avec l'élite ou le flambeau, grand Dieu! mais avec ce qu'il y a de plus amusant, de plus vivant, les vieilles fripouilles du journalisme parisien, ces vieux forbans de la politique; tout ce que j'ai remué à la pelle, les bas insulteurs, les domestiques de la gloire, les plats pipelets du pouvoir, les vieux pamphlétaires livides qui ne sont plus que des cadavres prostitués, les beaux marchands de vertu, les aboyeurs, les chiens qui sifflent, tous! tous!... Qu'ils y viennent! Tout ça, mais ça se roule comme du scaferlati entre deux doigts, mon cher! Allez! j'ai de l'entraînement; je suis comme les chiens qui ont besoin de courir après le gibier de campagne, de mordre dans du lapin, dans du perdreau, dans de la bidoche faisandée!... (Montrant ses dents à Lorédan.) Regardez, mon vieux, j'ai encore de belles dents.

GABY, se levant de son coussin. — Ah! le beau gars!.. Vive la République!... Allons aux Fol.-Berg.! Pas de politique!

LIANE, secouant, indignée, sa lorgnette de théâtre et son sac. — Oh!... oh!... Alors, tout ce que tu me disais, cet été encore, à la campagne, dans le repos, dans le calme...

RANTZ. — A la campagne! A la campagne! Tu ne sais pas ce que je m'y suis rasé, à la campagne!...

LIANE. — Quoi?... Hein?...

RANTZ.— Il n'y avait qu'un moment de bon, tiens... et je ne te le disais pas!... C'est quand, au bout du jardin, sortaient les moutons de la ferme,... ces troupeaux qui font un bruit d'assemblée politique, un bruit de 14 juillet lointain... Je dressais l'oreille, il me semblait que c'était l'émeute, une réunion d'actionnaires, une journée d'élections, et j'entendais de là-bas, dans les vagissements des moutons: « A bas Rantz, crapule, renégat, vendu! » C'était le seul bon moment de la journée!

LORÉDAN. — Il s'entraîne, le patron, il fait des poids! Patron, allez, vous êtes trop intelligent pour faire un bon politicien...

RANTZ. — Erreur! La politique, depuis des années, est, autant que l'art, l'expression d'un tempérament; regardez Clemenceau, Briand... On me demande quelques mois de virtuosité, j'y cours!

GABY. — S'il pouvait faire au moins marcher mon téléphone!

LIANE, éclatant. — Dans les Postes et Télégraphes! quelle virtuosité!...

RANTZ, redescend vers elle. — C'est idiot, c'est idiot ce que tu dis là. Et tu te crois drôle!... Est-elle assez bornée! Est-elle assez stupidement femme?...

LIANE. — Va donc!... Accuse-moi, ça te complète!

MYRTILLE et LORÉDAN. — Ne vous attrapez pas ainsi!...

RANTZ, se dégageant des bras qui essaient de le calmer. — C'est toi qui as toujours été l'ennemie de mon activité, c'est grâce à ton influence que j'ai balancé successivement mon journal, mon écurie et mes relations.

LIANE. — C'était tout un!... Laisse-moi, Myrtille.

RANTZ. — Tu voulais m'étouffer, oui, m'étouffer, pour m'avoir plus à toi. Tu as manœuvré pour me faire abdiquer, pour me chambrer...

LIANE. — Ce n'est pas vrai, mais, quand je t'aurais voulu plus libre et plus à moi, le beau crime d'avoir placé notre amour dans une atmosphère plus saine en t'enlevant à cette boue misérable... Toi qui, devenu riche, pouvais vivre indépendant! Je pensais à ton bonheur, notre bonheur... Mais, va! je n'ai pas eu l'influence que tu me reproches!...

GABY. — Oh! Je vais dire un gros mot, si ça continue!...

LORÉDAN. — Allons, allons, mes amis, ne vous disputez pas, ce n'est pas le moment, que diable!...

MYRTILLE. — Oui, vous devez, au contraire, tous deux, vous réjouir de ce qui vons arrive et vous rapproche.

RANTZ. — Vous la voyez, vous la voyez, n'est-ce pas? Je ne trouve ici que l'ennemie de moi-même.

LIANE. — Il tient à ce titre!...

RANTZ. — Parfaitement. Tu viens de te plaindre que je ne te traite pas en associée. Tu n'as jamais été l'associée. Il est temps que je me retrouve, je fonds, je fonds littéralement, je fonds!...

Il montre désespérément le parquet.

MYRTILLE, cherchant avec Lorédan et le prince à entraîner Rantz. — Rantz!... faites la paix!

LIANE. — Moi qui a été ta compagne dévouée, moi qui t'ai entouré de tous mes soins!

RANTZ.— Oui, oui, je le sais; tu l'as assez crié par-dessus les toits! Ah! comme dit l'autre: « Que Dieu ne te récompense jamais du bien que tu m'as fait! »

GABY. — Oh! mais je vas m'asseoir sur le piano!

Et elle le fait comme elle le dit. Le piano retentit.

LIANE. — Dix-sept ans! tenez, dix-sept ans, je me suis employée au bonheur de cet homme!

RANTZ. — Oh! Assez, assez, pour Dieu! change de chiffre, pour l'amour de Dieu; dix-sept ans!... je n'entends que ça! Pas besoin de le crier par-dessus les toits, ça ne te rajeunit pas!

LIANE. — Mufle!

RANTZ. — Tu dis mufle, eh bien, toi, d'un mot, d'un seul!... caractéristique...

On couvre obligeamment leurs voix.

LORÉDAN, se met entre eux deux et les tire par le bras. — Mes enfants, c'est honteux, voyons, à la fin!... On ne peut pas entendre des choses pareilles, voyons, embrassez-vous...

LIANE. — Ah! nous embrasser!

RANTZ, criant. — Tout en elle a été une désillusion!

LIANE. — Répète, répète-le; si tu ne veux pas que, devant ces gens, je dise ce que je sais de toi, ce que...

ENSEMBLE

LORÉDAN. — Nous ne permettrons pas que vous vous déchiriez comme ça, nous ne le permettrons pas.

GABY. — Benoît! au secours!...

MYRTILLE. — N'employez pas les mots irréparables.

LIANE. — Ah! les mots irréparables! nous en avons épuisé le vocabulaire! Nous en cherchons tous les jours de nouveaux et de plus forts, nous n'en trouvons plus.

RANTZ. — Plains-toi, larmoie! Voilà ce que je trouve ici! voilà, tenez!

LIANE. — Sale être!

RANTZ. — Sale...

Il s'arrête. Brouhaha. On s'interpose, sérieusement, cette fois. Gaby fait une gamme chromatique.

LORÉDAN, vivement. — Prenons nos chapeaux et partons tous!... Rantz, vous allez trop loin.

MYRTILLE, de son côté. — Liane, tu n'es pas raisonnable!...

On entend la voix de Rantz dominer.

RANTZ. — Non, non, j'en ai assez, oh!...

LIANE, qu'on entoure. — Lâche! C'est un lâche!

LORÉDAN, à Rantz qui se dirige vers la porte.— Voyons... vous n'allez pas nous plaquer ainsi... Où allez-vous? Où passerez-vous votre soirée...

RANTZ. — Ah! Je ne sais pas, chez le président du Sénat où chez Marguerite de Bourgogne, mais pas ici, n... de D..., pas ici!

Il sort en claquant la porte.

LIANE, se retourne et se précipite. — Voilà! Voilà ce qu'il voulait!... Partir!... Le pleutre... Tenez, c'est ce qu'il voulait! Il l'a eue, sa scène!... il l'a eue. (Elle éclate en sanglots de rage.) Il ne cherchait qu'un prétexte pour déguerpir!...

LE PRINCE. — Comme tout cela est malheureux!... Calmez-vous, chère madame...

LORÉDAN.— Liane... vous êtes vraiment peu habile.

MYRTILLE. — Et dire qu'au fond ils s'adorent!...

LIANE, à Lorédan qui lui prend la main. — Allez-vous-en tous, tous! Laissez-moi, je ne suis pas en état d'aller au théâtre! Je veux rester seule ici, je n'irai pas aux Folies-Bergère. (Elle parle bas à Myrtille.) Faites tous partir,... qu'ils s'en aillent; dis-leur que je les rejoindrai tout à l'heure, quand je serai calmée...

Elle se cache derrière le piano, de dos aux autres. Un silence respectueux et gêné s'établit.

MYRTILLE, bas à chacun. — Elle va vous rejoindre. Devancez-nous au théâtre... Je vais rester cinq minutes avec elle... Je l'amènerai... Mais partez, sans commentaires... L'avant-scène sept...

LORÉDAN, au prince. — Ah! les ménages irréguliers, voilà où ça mène! C'est affreux, mais, au fond, c'est très moral.

MYRTILLE, au prince. — Pars, chevreau... (A M. Dédé qui veut prendre congé de Liane.) Je vous en supplie, laissez-la! Je crois que ce serait une torture pour elle de vous donner des explications.

GABY. — Mon écharpe, Lorédan!... Ils sont gais, nos amis!

DÉDÉ, à Lorédan. — Pensez-vous que ce soit sérieux, monsieur? Je n'ai pas bien l'habitude du ton de la maison.

LORÉDAN. — Mais non, mais non, ils sont « mithridatés... », tout s'arrangera. Et ce n'est encore rien, maintenant. Si vous l'aviez connu avant Liane! quand il était le femmier par excellence! au temps où on l'appelait le « Rantz des vaches! »... Oh! ce n'est pas fort, mais on n'était pas aussi spirituel à Paris que maintenant!...

Ils sortent discrètement, dans un sourire amorti.

GABY, bas à Myrtille, en s'habillant. — Quelle barbe!... Tu viens de toutes façons, hein? Pas de blague!... Ne nous plaque pas!

MYRTILLE. — Oui... Dès que je pourrai...

GABY, à Myrtille, de la porte. — Ce qu'il a un air chameau, cet homme-là! Mais ce qu'il est bien, quand il est en colère!... Je vais en rêver toute la nuit!... Ah! nos amants, ma chère, nos amants!...

Restent seules Myrtille et Liane.

Scène X

MYRTILLE, LIANE

Myrtille s'approche.

LIANE, sursautant. — Non, non, va-t'en! va-t'en, toi aussi!...

MYRTILLE. — A la minute, mais, écoute, tu as été particulièrement maladroite. Tu as accumulé gaffe sur gaffe... Dans une circonstance pareille!

LIANE. — Tu ne peux pas deviner. Je sais, moi, pourquoi il est venu exprès quand il y avait du monde... Je sais pourquoi il a recherché cette nomination... et pourquoi j'ai raison de tout craindre. C'est la débâcle qui commence pour moi!...

MYRTILLE. — Ma grande bleue, peut-être aussi... n'y mets-tu pas assez du tien. Ça fend le cœur d'entendre des choses aussi affreuses, des choses dont vous ne pensez pas, tous les deux, le premier mot.

LIANE. — Oui, nous sommes humains dans la tendresse, grotesques dans la colère... Des caricatures! Ah! quelle horreur, Myrtille, à l'heure où l'on réalise sa vie, ses rêves, ses aspirations, à l'heure où il ne devrait plus y avoir entre soi que la douce émotion d'en être arrivés là, cette levée de boue qu'on ne peut pas retenir... toute la vase accumulée en soi... on dégorge tout ça, et la vie devient un baquet! Va, va aux Folies, explique-leur, n'est-ce pas, dis que ce n'était rien, que je vais mieux... Je me fie à toi... Replâtre la façade, si possible...

MYRTILLE. — Je vais surtout tâcher de museler les potins! Il n'y a que Lorédan...

LIANE, agitée, pressée que Myrtille ait disparu. — J'ai besoin d'une solitude complète devant ce papier à lettres, car je vais lui écrire une lettre carabinée... Veux-tu dire, en sortant, à la femme de chambre qu'elle monte même se coucher. Je vais passer ma nuit ici.

MYRTILLE. — Tu vas te faire du mal, encore, à remuer les souvenirs!

LIANE. — Laisse, je n'en puis plus...

MYRTILLE. — Et donne-moi un coup de téléphone, demain, chérie bleue...

LIANE. — Oui, oui, c'est ça. (Myrtille l'embrasse trois, quatre fois, abondamment.) Ne cherche pas un mot de la fin, tu n'en trouverais pas... Amusez-vous, vous qui le pouvez... (Myrtille sort. Liane, qui l'a poussée jusqu'à la porte, éteint le lustre, tire les rideaux de la galerie puis va au secrétaire, allume une petite lampe et se précipite sur sa plume.) A nous deux!... (Elle s'installe. Elle écrit fiévreusement. On l'entend murmurer.) Ce n'est pas assez, ce n'est pas assez! « Monsieur... » (Elle rejette la plume et mord son bracelet. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvre discrètement. Maurice entre sur la pointe des pieds. Elle sursaute. Elle a cru que c'était Rantz. Avec humeur.) Ah! ce n'est que toi! Qu'est-ce que tu fais ici... De quel droit?

Scène XI

LIANE, MAURICE

MAURICE, interloqué. — Je te demande pardon de te déranger. Ne fais pas attention. Raymond m'avait dit que tu étais partie au théâtre avec les autres... Figure-toi que la petite, dans sa précipitation, a laissé sa bourse, son sac...

LIANE, reprenant la plume et sèchement. — Eh bien, prends, prends, dépêche-toi, et file vite... Tu es revenu de Montmartre pour ça!...

MAURICE, il cherche en parlant autour de lui. — Aline a été un peu souffrante en route... toujours son point de côté, je crois une menace d'appendicite, je l'ai ramenée chez sa mère, vite, en auto. Elle m'a dit de venir reprendre... son sac pour demain... Je te croyais partie, sans quoi, je ne me serais pas permis de monter... Ah! voilà! (Il prend le sac sur le piano.) Ne te dérange pas. Adieu, maman...

LIANE. — Bonsoir... (Au moment où Maurice franchit la porte sur la pointe des pieds.) Ah! au fait! J'y pense... Toi aussi, tu es délicieux! Il paraît,... c'est le comble!... il paraît, malgré mes recommandations, que tu t'es affiché dans un café, à un match de billard, à la Porte-Maillot, est-ce que je sais!... de façon à ce que cent personnes t'aient vu!...

MAURICE. — Oh! maman, c'était une petite poule, je me suis laissé entraîner...

LIANE. — Voilà tes attentions, tes délicatesses, quand on te demande quelque chose, aussi, à toi!... Tous pareils, les hommes!... les hommes! du premier au dernier!...

Et son poing généralise sur la table ce qu'elle pense du genre humain.

MAURICE. — Je te demande pardon... Je ne recommencerai plus... Qu'est-ce que tu as, maman, tu souffres?... Tu parais dans un état...

LIANE. — Je me demande ce que ça peut bien te faire, grand Dieu!...

MAURICE. — Ça dépend comment tu l'entends...

LIANE. — Que j'aie du chagrin... que je crève! Ah bien, oui!... pourvu que je serve à tout le monde! (Elle a dit cette phrase dernière de toute sa fureur.)

MAURICE. — Tu es injuste, maman... Je ne sais ce qui peut te bouleverser ainsi, et je ne me permettrais pas de te le demander, mais sois sûre que cela me fait peut-être plus de peine que tu ne l'imagines. Je ne te demande rien. Je ne me permets pas de te poser une question pas plus que je me suis permis jamais de t'en poser, mais sois sûre que si tu n'es pas aussi heureuse que je le croyais...

LIANE, l'interrompant en éclatant. — Heureuse!... Naturellement! Parce que je ris... J'ai toujours été comme ça: je ris... c'est de la façade... On ne peut pas savoir... J'ai toujours eu à défendre mon bonheur, au contraire. Je l'ai toujours senti menacé, et avais-je raison!... Ah! ce qu'il faut se défendre, dans l'existence! Il faut lutter contre tous! personne ne vous aime! D'abord, je n'ai jamais eu de veine dans ma vie!...

MAURICE, avec un sourire. — Maman!...

LIANE, exaspérée, se lève. — Oui, toi aussi, bien sûr. Ils sont étonnants! Tu me crois une veinarde parce que j'ai eu du luxe, parce que je vivais avec l'homme que j'aime. On juge ça du dehors, en passant, mais si on voyait l'intérieur, ce qui se passe. Mon Dieu! mon Dieu!... J'ai un chagrin... c'est injuste, ce qui m'arrive, c'est injuste!... (Elle éclate cette fois en larmes sur le piano. Un temps. Puis durement.) Allons!... décampe...

MAURICE, hésitant à s'en aller. — Je ne sais que te dire, maman!... Dans ton chagrin perce, à mon égard, je ne sais quel vague reproche!...

LIANE. — Peuh! C'est dans le tas! Pas d'importance! Bonsoir!

MAURICE, insistant avec une petite expression rancunière et têtue. — Si, un reproche d'exploitation un peu aigre, contre lequel je suis complètement désarmé. Je ne sais que te dire, mais peut-être y a-t-il en moi des sentiments à ton égard qu'il m'est bien difficile de te montrer. En tous cas, c'est la première fois que tu sembles, oh! je ne dis pas les réclamer, mais même y faire allusion. Avoue que, si j'avais eu l'envie de te les montrer... Tu m'as tenu toute ta vie en dehors de tes plaisirs et de tes peines...

LIANE. — Parbleu!... Et comment voudrais-tu qu'il en soit autrement?

MAURICE. — Mais je ne réclame rien!... C'est toi qui, à la minute, me dis que ton chagrin m'est indifférent... car tu ne me l'as pas envoyé dire. Je te réponds simplement, sans bien savoir ce qui t'arrive en ce moment, que ce n'est pas vrai... voilà tout... bien moins vrai, bien moins que tu ne peux le croire...

Il lui prend la main qui traîne sur un coussin, hésite, et la lui embrasse. Elle le regarde, étonnée, comme si une goutte d'eau lui était tombée sur la main.

LIANE. — Pourquoi m'embrasses-tu la main? Tu peux bien m'embrasser comme d'habitude!

MAURICE. — C'est vrai!... C'est maladroit. J'ai voulu te donner un baiser qui ne soit pas comme les autres, et, alors, je t'ai pris la main... C'est idiot!... (Il reste ainsi gêné, rouge, souriant.) Voilà, je m'en vais, maman. Ne te fais pas trop de misère, va... Je suis sûr que ça passera... c'est rien! c'est rien!

Il va se retirer. Elle l'appelle.

LIANE. — Maurice!

MAURICE, revenant gêné. — Quoi?

LIANE, le regardant attentivement. — Alors,... tu penses quelquefois à moi? Je ne te suis pas indifférente? Dis-le-moi... ça me fera peut-être du bien.

MAURICE, avec un geste, mais vite réprimé. — Ah! maman, si je pouvais parler!... Mais il vaut mieux pas.

LIANE. — Si, parle, au contraire, je l'exige... Parle...

MAURICE, secoue la tête. — Non. Il ne faut pas se laisser aller à dire des choses, nous le regretterions après...

LIANE. — Pourquoi?

MAURICE. — On est dans le vrai quand on ne parle pas, toujours. Ce soir, tu es malheureuse, crispée... mais... après, on se souvient, ça gêne, ça dérange l'existence. Non, il vaut mieux pas! Je sens déjà que j'en ai trop dit!

LIANE. — Mais tu te trompes, Maurice. Tu ne sais pas, au contraire, comme ça peut faire du bien d'entendre, à certaines heures, des paroles inattendues. Alors, tu as de l'affection pour moi?... Non, ce n'est pas ce que je veux te dire, je sais bien que tu as de l'affection, mais, enfin, n'est-ce pas? je te croyais plutôt...

MAURICE. — Plutôt sec, n'est-ce pas?

LIANE, gênée. — Pas absolument, mais...

MAURICE. — Si, dis-le donc!... Enfin, je venais plutôt ici, comme ce soir, n'est-ce pas? où tu as certainement pensé que c'était pour te taper...

LIANE. — Voyons, Maurice, ce n'est pas en question.

MAURICE, avec une décision énergique, et, comme s'il prenait un parti. — Ça m'ennuie beaucoup, ces échéances, je suis enchanté, même, que tu m'en aies parlé sur ce ton... Que veux-tu, ce n'est pas tout à fait de ma faute si je suis un cancre? je n'ai pas eu une éducation assez suivie... ça m'ennuie beaucoup de ne pas avoir une position, de rester un raté. Je n'y puis rien! Cependant...

LIANE. — Qu'est-ce que tu vas imaginer là? C'est bien la moindre des choses. Je suis trop heureuse de subvenir à tous tes besoins. Ta vie me regarde. C'est moi, ta mère, qui dois me charger de ce soin. Evidemment, nous devrions nous voir plus souvent, et pour d'autres occasions que ce côté matériel, mais tu sais bien que la maison t'est cependant ouverte, dans la mesure du possible.

MAURICE. — Mais oui, mais oui!

LIANE. — Evidemment, je ne peux pas non plus t'associer, te mêler à une vie qui est plus dure que tu ne penses à organiser. Tu sais bien, toi-même, que les convenances s'y opposeraient.

MAURICE. — Mais oui. Je sais qui je suis.

LIANE. — Je ne me dirige pas comme je veux. Ce n'est pas commode, va!... avec un homme comme Rantz...

MAURICE. — Mais oui, je sais bien que je ne peux agir qu'avec beaucoup de discrétion. Je t'ai montré que je comprenais. Je crois m'être toujours tenu à ma place. Pourtant, maman, entre nous deux, ne dis pas seulement les convenances... il y a autre chose qui nous a toujours séparés, et qui, depuis quelques années, a fait de moi presque ton ennemi.

LIANE. — Quoi donc?

MAURICE, haussant les épaules et souriant. — Eh bien, voyons, maman, mon âge!

LIANE. — Voyons...: Tu es fou!... Quelle idée!... C'est faux.

MAURICE. — Et puis, c'est forcé, c'est naturel et pas bien nouveau. D'ailleurs, maintenant, voilà une autre période qui s'ouvre pour moi... mais les quelques années qui viennent de s'écouler, ç'a été quelquefois un peu dur!

LIANE, se retournant. — Oh! Tu es injuste, à ton tour... Est-ce que je ne t'ai pas gâté, quand tu étais tout petit? est-ce que...

MAURICE. — Jusqu'à huit ans, parbleu, oui!... Mais, même dès cet âge-là, je n'avais pas été long, va, à deviner l'ennemi que j'avais en moi-même, avec ma taille qui poussait trop vite... Les enfants sentent très bien ces choses-là. Ils prennent aussi très bien l'habitude de n'en pas parler... Tiens! La première fois que tu m'as fait couper mes cheveux longs, j'avais déjà compris, rien qu'à la façon dont tu regardais ma coiffure en brosse. Tu m'as mesuré, de la tête aux pieds, d'un seul regard, mais d'un regard!...

LIANE. — Quoi? Qu'est-ce que tu vas chercher là, maintenant?... Si tu as éprouvé cette appréhension, enfant, tu t'es trompé, voilà tout...

MAURICE. — Oui? Et la dernière fois où tu m'as pris au théâtre, car ç'a été la dernière fois... j'avais douze ans... c'est beaucoup!... Je te tenais le bras, dans un couloir de l'Opéra-Comique... il y avait une glace au fond, et tu nous regardais avancer tous les deux dans la glace, en marchant. Je t'arrivais à la taille, et toi, tu levais la tête. Tu jugeais la situation. Alors, instinctivement, moi, je me baissais un petit peu pour me rapetisser. On sent très bien le danger quand on est gosse! Tu m'as lâché le bras, tu t'es recoiffée un peu, mais je n'ai pas oublié ton regard posé sur moi... dur, sec, presque méchant...

LIANE. — Je ne sais vraiment pas ce que tu vas imaginer et rechercher, Maurice. Il faut tenir compte qu'à ce moment-là j'étais une femme extrêmement libre, ayant besoin de sa liberté, de sa jeunesse, aussi, de sa coquetterie...

MAURICE. — Voyons, maman, c'est trop naturel, c'est tout simple. Mais, tu me demandes de parler! alors je te dis qu'il y a dix ans que je comprends la situation à fond... mais que mon silence n'est pas aussi... borné que tu crois!... Je ne suis pas un échantillon bien rare, va!... Nous sommes beaucoup, dans la vie de Paris, comme ça. Dans les bars, dans les endroits où l'on traînasse, nous sommes beaucoup qui avons une mère dont il ne fallait troubler ni la vie, ni le luxe, ni la beauté, à aucun prix... Nous avons vécu loin d'elle parce que c'était forcé, et ça ne demande même pas d'explication... On monte chez elle, le dimanche matin... ou, par-ci par-là, à minuit, entre deux portes... Nous devons vivre dans votre ombre... nous devons respecter cette beauté et cette vie qui nous est fermée. Ah! oui, nous sommes plus d'un, et nous nous connaissons... nous nous rencontrons dans les mêmes endroits. Il y a le fils de Liane de Rancy, il y a le fils d'Odette de Vanvres; il y a... à quoi bon les énumérer, hein? Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'échanger avec vous, quand vous passez en voiture, un petit sourire, de vous envoyer, de loin, un petit salut discret. Oh! je ne voudrais pas même que tu croies à des reproches... Seulement, tu demandes pourquoi on ne se parle pas, alors qu'on a dans le cœur des tas de choses qui voudraient peut-être bien en sortir... L'habitude du silence... une pudeur... on voudrait... et puis impossible... c'est plus fort que moi!

LIANE. — Eh bien, mais, il fallait, il fallait,... Par moments, au contraire, je te croyais un enfant renfermé, grognon, même, car tu étais maussade...

MAURICE. — Ah! c'est que, enfant, si on ne comprend pas bien tout, en revanche, on voit... Je suis entré, un jour, quand tu as eu une rupture, je crois, avec un jeune homme que tu aimais beaucoup, celui qui était alors le petit Bechetal...

LIANE. — C'est exact...

MAURICE. — Tu devais souffrir, parce que, quand je suis entré, ce jour-là, tu étais près de lui, à genoux, et tu pleurais, et tu lui tenais les mains, et tu l'embrassais... tu pleurais tellement que ça t'était bien égal que je sois là ou que je n'y sois pas! Tu ne faisais pas plus attention à moi, que si je n'existais pas. Je suis resté contre la porte, et j'entendais les mêmes mots que ceux que tu me disais: « Mon petit, mon chéri, mon amour adoré... » Et ces mots, qui étaient dits à un autre que moi, et ces baisers pour un grand, qui étaient les mêmes, avec des pleurs en plus, tout ça, ce sont des coups immenses, des bouleversements dans les petites têtes... Le lendemain, je n'ai plus jamais osé t'embrasser de la même façon!

Un grand silence.

LIANE. — Mais c'est triste, ce que tu me dis là, Maurice, c'est triste comme tout!... Evidemment, des femmes dans ma situation devraient faire plus attention qu'elles sont mères, mais c'est incompatible avec l'exigence de la vie qui vous entraîne! Si j'ai eu peut-être des torts irréfléchis, ils sont lointains maintenant; je n'ai plus ni les mêmes raisons de me cacher, ni toi les mêmes raisons d'avoir honte!

MAURICE, fièrement et gaiement. — Oh! mais, je n'ai pas honte de toi, maman, ne le crois pas! Ce n'est pas ça... C'est des questions personnelles de toi à moi, sans quoi, je ne me pose pas en fils honteux, ou en fils martyr!... Je suis très fier de toi!... Les amants de ma mère!... Eh bien, quoi... quoi?... Après tout!... Hein? Et d'abord je n'y pense plus! Ta vie avec Rantz m'a mis à l'abri de tous les ennuis que je pourrais éprouver dans cet ordre d'idées. Et puis, même, ça m'est bien égal! Quand j'en rencontre un, de tes anciens amis, je m'en tire très bien. Tiens, il y a ce Smiloff, qui m'a connu petit, ici, qui a toujours été très gentil avec moi; ma foi, je suis resté en très bonnes relations avec lui. Il n'y a que ce prince d'Erimberg qui m'insupporte. Il a un petit ton odieux, quand il me rencontre; il me tape sur l'épaule, avec une familiarité un peu méprisante, aux courses ou ailleurs, et puis, il affecte tout haut de me dire, en faisant sonner l'*r*: « Et votre mère, elle est toujours avec la RRRépublique?... »

LIANE. — Maurice!...

MAURICE. — Eh bien, tout ça m'est égal... Je suis fier de toi... parfaitement. Si j'ai souffert, peut-être, parce que la vie t'avait faite jolie, j'en étais, aussi, très fier. Je suis heureux encore, quand on parle de toi, même dans les journaux... Ça me fait plaisir, je suis joyeux de voir ton nom cité par Lorédan, dans les comptes rendus de première.. Je suis heureux de tout, parce que c'est toi.

LIANE. — Maurice, comme c'est gentil, ce que tu me dis là!

MAURICE. — Et ce qui me prive, ce qui me prive réellement, c'est de ne pas être un peu de ta vie. Tu comprends, j'ai eu une demi-enfance; mon enfance s'est arrêtée net. Alors il y a un arriéré.

LIANE. — Mais, Maurice, mon enfant, as-tu vraiment été privé? Ecoute, tu me troubles, infiniment, tu m'ouvres des aperçus... qui me jettent tout à coup dans une perplexité infinie... Je me demande...

MAURICE, s'exaltant. — Si je n'avais pas été choyé du tout, je n'y penserais pas, tandis qu'encore maintenant, maintenant que je suis grand, un homme, je sens en moi comme une enfance ratée, un besoin de tendresse qui n'est pas de mon âge. Il me semble que je n'ai pas eu mon compte. On m'a fait passer du salon à la cuisine, ce salon où je rentre en étranger maintenant, sur la pointe des pieds, et où je me vois encore, en robe, là, courir, avec des nœuds bleus dans les cheveux, entre les meubles... Tiens, ce fauteuil, où je me suis cogné, enfant...

LIANE, vivement. — Mais non, mais non, Maurice, ces privations, tu crois les avoir eues... ces choses-là, tu ne les sentais pas, enfant, c'est maintenant, avec ton intelligence que tu les crées...

MAURICE. — Je ne les sentais pas! Ah! par exemple! J'ai tout senti, va! Je sentais que tout allait m'échapper! Mon cœur ne battait pas, non!... Quand je me couchais, le soir, j'avais le pressentiment qu'on ne voulait pas de moi et que j'allais démarrer. Et je voulais me raccrocher... Ainsi, un matin que tu m'appelais, en haut de l'escalier, j'avais douze ans,... que je me suis blessé dans l'escalier, tu te rappelles?

LIANE. — Mais oui, je me rappelle, tu avais un trou au front, tu saignais!...

MAURICE. — Eh bien, c'est parce que j'avais entendu ta voix, et j'avais trop couru pour être plus vite près de toi.

LIANE. — Maurice!... mon petit!... (Elle lui prend la tête. Elle l'embrasse avec émotion. Ils s'étreignent.) Mais je t'aime bien, tu sais, je t'aime! Tu as eu raison de parler. Embrasse-moi...

MAURICE. — Comme un gosse! Que c'est bon! Que c'est bon! Comme un gosse, la tête sur ton épaule, maman!...

LIANE. — C'est bien mieux d'avoir parlé, nous allons nous comprendre, maintenant, nous serons des amis... nous en avons besoin. Moi aussi, va, j'ai des chagrins, je souffre d'inquiétude, j'ai toujours été inquiète; tu comprends, nous autres, nous ne dépendons que de la valeur de notre beauté, de ce qui en reste, même. Alors, bien sûr, on lutte avec ses armes. Puis Rantz ne t'aime pas, naturellement! C'est compréhensible, mais tout cela peut s'arranger. Je serai très différente, maintenant. Ainsi, cette maison dont tu parles, ce salon, ta chambre, là-haut, eh bien, puisque tu dis que tu souffres de n'y être jamais revenu autrement qu'en visite, eh bien, ça te ferait-il plaisir d'y rester, ce soir, de coucher ici?

MAURICE. — Coucher ici?... Moi?...

LIANE, gaiement. — Mais oui, chez moi! dans ta chambre blanche d'enfant, comme autrefois, là-haut! A moi, ça me ferait un grand plaisir, parce que, justement, ce soir, tu ne peux pas savoir, j'ai une impression de solitude, d'abandon, glaciale! La pensée qu'après avoir bavardé je ne serai pas toute seule, que tu respireras dans ta chambre, comme autrefois, eh bien, tout à coup, ça me fera une douceur, ça me calmera, il me semble que je dormirai mieux!... Oui, reste, reste!...

MAURICE. — Tu veux bien!... Tu veux bien!... Ah! Tu ne peux pas savoir la joie que ça va me faire! Si j'accepte?... Je crois bien! Que tu es gentille! Tiens, je suis presque ravi de t'avoir trouvée ce soir, en larmes, et que tu m'aies attrapé, parce que ça a permis des mots qui ne seraient jamais sortis autrement!... Dans mon propre lit! Ah! Quelle bonne idée!... Tiens, c'est peu, c'est bête, mais tu ne sais pas la joie que tu vas me faire!... Dix ans que je n'ai pas couché ici!...

LIANE, le regardant s'exalter avec un sourire joyeux et encore étonné. — Mon Dieu! ce n'est pourtant pas grand'chose! La femme de chambre n'est pas montée sans doute. On va te faire ton lit...

MAURICE. — Ah! non, je te jure bien que je n'en céderai la joie à personne! Je veux le faire moi-même... Ça, c'est comme à la chambrée!... Je te jure que je saurai retourner le matelas, je n'ai besoin que d'une paire de draps et d'un traversin. (Il ouvre la porte et appelle de toutes ses forces:) Raymond! Etes-vous là?... (Il se retourne vers sa mère.) Tu vas voir ça!...

Il sort en appelant: Raymond! Elle rit, se lève et dit.

LIANE. — Ah! C'est bon... c'est bon!... (Elle va au bureau où elle écrivait la lettre. Elle murmure:) Bah! demain!... J'ai bien le temps!... (Elle hésite encore, jette la plume, et prend la lettre à la main comme pour la plier. La porte de la galerie s'ouvre, Rantz entre. Elle sursaute:) Toi!...

Scène XII

LIANE, RANTZ, puis RAYMOND

RANTZ. — Oui, moi. Qu'est-ce que c'est que ce bruit dans la maison?

LIANE, vivement. — Rien, rien.

RANTZ. — Je pensais bien que tu ne serais pas allée au théâtre. Je me suis dit que nous ne pouvions pas rester sur une impression aussi fâcheuse... et je suis revenu. (Liane alors va précipitamment à la sonnette près de la cheminée, et sonne.) Il m'a semblé que les mots de tout à l'heure n'étaient pas ceux qui devaient clôturer cette soirée...

Elle déchire définitivement les derniers morceaux de la lettre qu'elle tenait dans la main. Raymond entre. Elle va précipitamment à lui.

LIANE. — Ah! tant mieux si tu t'en es aperçu.

RANTZ. — Qu'est-ce que tu fais?

LIANE. — Rien, un ordre que je finis de donner. Raymond...

RANTZ. — D'ailleurs, tu m'écrivais?

LIANE. — Oui, oui... je t'écrivais. (Avec volubilité, et bas, à Raymond.) Raymond, vite, prévenez M. Maurice à qui j'ai dit de rester, qu'il s'en aille, qu'il s'en aille tout de suite. Ce n'est pas possible, aujourd'hui. Monsieur reste, monsieur va rester... Expliquez-lui, n'est-ce pas? Ce sera pour une autre fois. Dépêchez-vous! Passez par là!...

Elle montre l'autre porte par où est sorti Maurice.

RAYMOND. — Bien, madame! (Il sort.)

RANTZ. — Dès que j'ai été dehors, dans la rue, j'ai eu nettement l'impression que nous venions de commettre, vis-à-vis de nous-mêmes, en public, une espèce d'attentat moral, très déplaisant, vilain, à un moment important de notre existence, un jour justement sérieux, où je n'ai agité que des choses raisonnables, des idées d'équilibre. Il me serait pénible de penser que nous allons nous coucher sur une situation aussi fausse... Ce n'est pas ton avis?

LIANE, métamorphosée déjà. — Mais si, Paul, je ne demande pas mieux, Paul, que de réparer...

RANTZ. — Tu as eu tort, tu as eu tort... d'abord ces invitations, et puis, ensuite, d'attaquer très mal notre colloque... Enfin, ne revenons pas là-dessus, c'est fait...

LIANE, les mains presque jointes, humble. — Je crois que c'est réparable, de mon côté, je suis prête à...

RANTZ. — Oh! réparable!... Il y a entre nous, Liane, des dissentiments profonds, il y a plus que des dissentiments, il y a des abîmes. Nous n'avons plus la même conception de la vie. On dirait que nous sommes deux rails qui ont côtoyé le même chemin, et puis qui, tout à coup... (Silence.)

LIANE. — Je me disais bien que ton calme faisait présager des paroles peut-être plus terribles que celles de tout à l'heure...

RANTZ. — Non, Liane, je t'assure, n'interprète pas mon mouvement, qui m'a fait revenir ici, dans un sens qui n'est pas celui qui me l'a dicté. Je suis venu tout simplement te tendre la main, pour que notre séparation de ce soir soit plus digne de nous...

LIANE, se lève en sursaut, comme si elle revenait à la réalité. — Tu ne restes pas, alors?

RANTZ. — Non... J'ai d'abord mille choses à faire... De la correspondance jusqu'à trois heures du matin... Demain matin, je te l'ai dit, il faut que je sois chez le président du Conseil, et puis à l'Elysée...

LIANE, les yeux implorant. — Cependant, maintenant que nous sommes seuls, Paul, tu ne juges pas qu'il serait bon d'essayer de dissiper, peut-être, ce malentendu? Et puisque tu vas accepter ce poste...

RANTZ. — Oh! non... plus tard... Surtout, pas de paroles... Comprends-moi, nous abîmerions, au contraire, par de vaines et désagréables réflexions, ce que notre geste aura de bien et de réparateur. Ne parlons ni affaires, ni sentiments. Plus tard, nous nous interrogerons et j'espère, pas sur le mode injurieux, mais sur le mode grave que comportent les circonstances. Pour l'instant, laissons, au contraire, toute sa concision à ce retour réciproque; disons-nous bonsoir en amis et d'une façon enfin digne de nous.

LIANE, suppliante. — Mais, Paul, peut-être... au contraire...

RANTZ, l'interrompant. — Je t'en prie, nous ne sommes pas en état de nous dire autre chose. N'abîmons pas par une maladresse la signification de cette simple poignée de mains que je suis venu te donner... qui est bien, très bien, je t'assure... (Il lui prend la main, la lui serre.) Allons! au revoir.

Il va lentement à la cheminée, secoue son cigare. Elle est assise sur le canapé. Elle fait un geste vague: « Au revoir! » Il sort. A peine est-il sorti qu'elle se lève, légère, hâtive, et se précipite sur la porte opposée.

LIANE, appelle à voix basse. — Raymond!... Raymond!... Raymond!...

Elle revient dans le salon, épie la porte opposée comme elle craignait maintenant que Rantz revienne. Une seconde. Raymond arrive précipitamment.

Scène XIII

LIANE, RAYMOND

LIANE. — Ecoutez, non, je me suis trompée. Rien de changé, monsieur ne reste pas. Dites vite à M. Maurice que rien n'est changé... qu'il ne s'en aille pas surtout... Faites-lui sa chambre comme il l'a dit.

RAYMOND, interloqué. — Mais, madame...

LIANE. — Eh bien?

RAYMOND, avec hésitation. — Mais, madame, M. Maurice est parti... (Silence.)

LIANE. — Ah!... Il est...

RAYMOND. — Oui, madame m'avait donné l'ordre... alors...

LIANE, détourne la tête. — Et... Qu'est-ce qu'il a dit quand vous lui avez annoncé...

RAYMOND. — Rien... Il a dit: « Ah!... C'est bien! » Il a pris son chapeau.

LIANE. — Et c'est tout? Il n'a rien dit d'autre?

RAYMOND. — Non, madame... Il est parti...

LIANE. — C'est bien... Allez.

Raymond sort. Restée seule, elle regarde les deux portes, elle baisse la tête. Elle pleure.

FIN DU PREMIER ACTE

Maurice. Bowling. Raymond. Maloute. Aline.

SCÈNE I. — Bowling : « *Je parle toujours sérieusement...* ».

ACTE II

Le décor représente un appartement mansardé sur le jardin du Palais-Royal. Plafond bas. Deux portes-fenêtres donnant sur la balustrade du Palais-Royal. Au lever du rideau, à une table, buvant des cocktails avec de grandes pailles, et fumant, Maurice, Raymond et le jockey Bowling jouent aux cartes. Au premier plan, Aline et Maloute causent à voix basse, près de la salamandre allumée. La pièce, toute rose, a un air de garçonnière. Mélange de meubles dépareillés, les uns chics, cadeaux sans doute de Liane Orland, les autres hétéroclites. Tabourets de bar ; au mur, gravures de sports, têtes de biches. Du désordre. Fournitures d'Aline, cartons, les chapeaux traînent un peu partout.

Scène première

MAURICE, RAYMOND, LE JOCKEY BOWLING, ALINE, MALOUTE

LE JOCKEY, suçant sa paille. — *Shut up! Shut up!*

ALINE. — Flûte!

RAYMOND abat une carte. — J'ai compris. Ça veut dire: « Ta boîte! » en espagnol... Du manillon, pan!

ALINE se lève. — Ils ne vont pas avoir bientôt fini leur partie! C'est assommant. Maurice n'a pas l'air de s'amuser plus que cela. Il est joli, hein?

MALOUTE. — Il est épatant!

ALINE. — Et gentil, si tu savais! Tu ne le connaissais pas?

MALOUTE. — Je l'avais vu t'accompagner une ou deux fois à la porte du magasin.

ALINE. — Alors, tu me comprends?

MALOUTE. — Si je te comprends! On ne fait pas mieux.

ALINE. — Seulement, je ne vis pas, non, je ne vis pas. On se l'arrache de tous côtés. Tu ne lui feras pas la cour?

MALOUTE. — Oh! moi, les amis des autres, c'est comme l'argent des pauvres: c'est sacré.

RAYMOND, tout à coup. — Ah! bougre de n. de D.! Mes enfants! Quelle chaleur il fait chez vous. Vous chauffez à blanc! Une seconde. Permettez que j'enlève ma veste? (Il se met en manches de chemise.)

MALOUTE. — Il est plutôt mal embouché, votre M. Raymond. Qu'est-ce que c'est exactement?

ALINE. — C'est... (Elle hésite.) Il n'a pas de situation sociale bien définie. Enfin, c'est un ami de la mère de Maurice.

MALOUTE. — Ah! bien, pourquoi se fait-il une tête de larbin?

ALINE. — Pour ressembler à un magistrat! On ne le voit pas souvent, mais il est utile à Maurice parce qu'il connaît un tas de bookmakers... C'est lui qui a invité Bowling afin d'avoir des tuyaux sûrs... pour demain, au prix du Conseil municipal.

On frappe à la porte.

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a? Ne nous dérangez pas. La paix!

On entend la voix de la bonne derrière la porte.

NATHALIE. — Monsieur, c'est un bouquet.

MAURICE. — Un bouquet? Eh bien, entrez, entrez!

ALINE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

La bonne entre.

MAURICE. — Vous permettez, mes enfants, une seconde. (Il se lève.) Il n'y a pas de réponse?... Tiens, Aline.

NATHALIE. — On est reparti.

ALINE défait l'enveloppe du bouquet. — Il y a une carte... (Elle lit.) *Myrtille Deneige.* Ah ! ça c'est trop fort, par exemple !... Non, c'est trop fort !... On t'envoie des bouquets, maintenant... Comme à une femme, comme à une grue... Et c'est cette esthète de beuglant !

Elle lance le bouquet dans les bras de la molle petite blonde.

MAURICE. — Allons, allons, du calme. Est-ce que j'y peux quelque chose, moi ?

ALINE. — Tu vois, tu vois que tu me trompes !...

MALOUTE. — Aline...

MAURICE. — Mais, mon chéri, je te jure que je tombe des nues. Ça n'a aucun sens. Je ne sais pas ! Elle m'envoie ce bouquet parce que c'est une tourte... et sur réputation... Je ne la connais pas. Je lui ai parlé deux fois au pesage, n'est-ce pas, Raymond ?

ALINE. — Tu la vois chez ta mère !

RAYMOND. — Ah ! la, la ! chez sa mère !

MAURICE. — Je te jure bien que non, par exemple ; ce serait le dernier endroit du monde.

RAYMOND. — Je la connais, moi, Deneige. C'est une femme qui s'excite sur photographie !

MALOUTE, riant. — Ah ! Monsieur Orland ! Si vos photos étaient aux étalages...

On rit.

ALINE. — Oui, vous pouvez tous regarder ! Le voilà, c'est bien lui ! Je vous dis qu'on lui fait la cour comme à une femme ! Tiens, tu m'écœures ! Et puis demain, ce sera un autre bouquet, et puis ce sera encore un autre... Et je trouverai encore des lettres dans tes poches... et dans tes paquets de tabac... Ah ! ce n'est pas une vie !

MAURICE, la cajolant avec un geste tendre. — Mais je suis désolé, mon chouchou adoré, je suis désolé. C'est de la folie de se mettre dans des états pareils... Ne pleure pas, voyons ! Je te jure que je ne répondrai pas à l'envoi romanesque de ce bouquet. Je te jure que je me moque de Myrtille Deneige comme de n'importe quelle autre femme. Je n'aime que toi. Embrasse-moi, embrasse-moi vite...

ALINE. — Il ne peut pas sortir sans récolter le suffrage de toutes les femmes !... S'il ne vivait pas retiré, ah ! tu as raison, Loute, quelle célébrité il deviendrait !

RAYMOND. — Vous n'avez qu'un moyen, mademoiselle Aline, c'est de lui flanquer une bouteille de vitriol par la figure... si le cœur vous en dit !

Dans le Palais-Royal, on entend les cris des vendeurs de journaux.

LE JOCKEY, lâchant Maloute, avec laquelle il flirtait de près. — Hé là !... Hé là !... Vous entendez ?... Journaux du soir !... Envoyez la bonne chercher un numéro ; il faut absolument voir le discours de papa Rantz !

Il imite un bruit de bouteille débouchée en signe d'Evohé.

MAURICE. — Nathalie ! Descendez acheter les journaux du soir tout de suite ! Vite !... Petite gourde, va ! Regarde-moi. C'est fini, tu me crois ?

ALINE. — Si tu m'aimes !

MAURICE. — Et tu m'aimes ?

ALINE. — Si tu m'aimes !

MALOUTE. — Sont-ils mignons !...

MAURICE. — Alors, qu'est-ce qu'on va faire de ce bouquet ?

ALINE, le prenant sur le canapé. — Il faut le flanquer par la fenêtre.

Elle se précipite vers la fenêtre.

MAURICE. — Hé là ! Il tomberait dans le Palais-Royal. Contravention !

Ils ont couru après elle.

ALINE. — Tu ne vas pas le conserver ! D'abord, il n'y a pas de porte-bouquet assez grand ici.

MAURICE. — Non ! Et ça ? (Il montre le gramophone.) Dans la gueule du gramo. Attends !... (Il le plante dans la bouche du gramophone.) Le gramo que m'a donné maman pour mes étrennes !...

ALINE. — Passe ton mouchoir, Maloute. Regardez-moi, maintenant, je suis jolie ? Ça me retourne le sang, des choses pareilles ! (Elle empoigne Maurice par les cheveux et l'embrasse.) Ah ! ta sale petite figure ! Ta sale petite figure !...

NATHALIE, rentrant et apportant le journal. — Voilà, monsieur.

On se précipite.

RAYMOND. — *Discours de M. Rantz à la Chambre...*

LE JOCKEY, mâchonnant son cigare. — Vieux rosse ! Vieux rosse !

MAURICE empoigne le journal et s'assied sur un tabouret haut, les autres écoutent. — Le titre, voyons : *L'apaisement.* Les postiers ont capitulé. Discours de M. Rantz, là, dans le bas de la page : *Messieurs, je suis heureux d'apporter à la Chambre la certitude de l'apaisement. A la demande d'arbitrage que les délégués des postiers avaient proposée au gouvernement, celui-ci a cru devoir répondre en faisant valoir les garanties que leur donnerait la création d'un sous-secrétariat d'Etat. Le programme de réorganisation, que j'ai moi-même eu l'honneur d'exposer...*

RAYMOND. — Et voilà pourquoi je suis orléaniste !

MAURICE. — *...Les agents des postes, grâce à la sagacité et à la modération dont nous avons fait preuve... (Une voix, à l'extrême droite.)*

LE JOCKEY. — Vieux rosse !

RAYMOND. — Allez ! Allez ! C'est rasant ! Nous n'en finissons plus. Lisons ensemble.

Pendant que les hommes lisent, appuyés sur la table, Maloute et Aline rangent une corbeille à ouvrage.

MALOUTE. — Mais qu'est-ce qu'il a à en vouloir comme ça à ce M. Rantz ? Il le boufferait !

ALINE. — Tu n'as pas entendu, tout à l'heure, tout ce qu'il a dit ?

MALOUTE. — Si tu crois que j'ai écouté !... Je n'y comprends rien !

ALINE. — Tu n'as pas vu comme il s'emballait ?

MALOUTE. — Ah ! si, j'ai bien vu, parce que c'est le seul moment où il m'a lâché le pied sous la table.

ALINE. — Il paraît qu'il a aidé Rantz dans un coup douteux, autrefois. Rantz a failli être disqualifié, mais il a échappé, parce qu'il est très puissant. Mais c'est un des premiers qui a fait du dopping. On a fermé les yeux, mais le jockey, depuis lors, n'a pas pu courir en France. Maintenant, il est entraîneur seulement, et grainetier... Mets le paletot du chien...

Elles prennent le chien bull qui passe sur le balcon.

MAURICE. — Ça y est !... C'est le triomphe, après ça !

RAYMOND. — Combien de majorité ?

MAURICE. — Ecrasante... quatre cent cinquante voix !

LE JOCKEY. — Il y a pas un qui s'est levé pour crier : « A Auteuil ! »

MAURICE. — Bah ! On a oublié tout cela. A Paris, on n'est jamais déshonoré. Et puis, il n'y a pas eu de preuve certaine, n'est-ce pas ?

RAYMOND. — Il n'y en a pas eu, mais il n'a tenu qu'à Bowling...

LE JOCKEY. — Si Bibi avait voulu : couic !

Il sape quelque chose dans l'air.

MAURICE, remêlant les cartes. — Reprenons notre jeu et la conversation de tout à l'heure... Alors... Quelles preuves ?

LE JOCKEY, s'asseyant sur le coin de la table. — C'est Bibi qui a été chercher à Liverpool le cheval qui a été substitut !

RAYMOND. — Ah ! non, non ! Un cheval magistrat, pas possible ! Il n'a pas été substitut !... Subs... titué... tué !

LE JOCKEY. — Oh ! tué !... Oui... Ça ne fait rien ! Rantz a prétendu que moi seul ai fait le coup... Il m'a laissé disqualifier.

MAURICE. — Mais vous avez quelque chose en votre possession ? Quoi ? La preuve de la vente du cheval abattu... Des lettres...

LE JOCKEY. — J'ai mieux que ça !

RAYMOND, appelant Maurice. — Dis donc ! Dis donc ! Ferme. J'espère que ce n'est pas pour avoir des tuyaux sur le singe que tu m'as prié d'amener Bowling !

MAURICE. — Je complète mon histoire de France, quoi ! Le règne de mon beau-père !

RAYMOND tire Maurice par la manche. — Blague à part, tu raconteras tes machines une autre fois. Regarde l'heure : cinq heures ! Si tu veux avoir le temps de faire un courant d'air pour chasser l'odeur du tabac, il n'y a que le temps de dévisser tout le monde !

MAURICE. — Sois tranquille, je ne pense qu'à ça ! Mais, tu m'as dit qu'elle ne serait en bas qu'à cinq heures et demie ?

RAYMOND. — Oui.

MAURICE. — Eh bien, il reste une demi-heure.

RAYMOND. — Ah ! si tu étais amoureux, tu serais plus pressé.

MAURICE. — Voyons... Qu'est-ce qu'il est convenu entre vous deux ? Répète voir !...

RAYMOND. — A cinq heures et demie tapant, elle doit traverser le jardin du Palais-Royal. Elle portera un corsage rouge ; si la voie est libre et si elle peut monter sans crainte, je ne ferai que la saluer avec le charmant sourire que tu ne me connais pas, quand je passe les poires crassanes. (Il fait le geste.) Sinon, abordage, et je lui fournis des explications.

MAURICE. — Tu es le protocole lui-même. Reste avec moi, bien entendu. Je vais faire déguerpir les autres, tu as raison.

RAYMOND. — Mais ça ne va pas paraître bizarre à Aline ?

MAURICE. — Du tout. J'ai dit à Aline que nous avions à parler de maman tous les deux... et du Zouave, donc !...

Il se retourne. Le jockey est en train de faire, près du balcon, des démonstrations mimées aux deux femmes. Il montre en riant Maloute, il témoigne par le geste qu'elle a une belle performance.

LE JOCKEY. — Solide ! Beaux nichons !

MAURICE. — Mes enfants, je vous demande pardon, mais les affaires sont les affaires. Nous avons à parler et à arranger quelque chose, cet homme et moi.

Le jockey se verse à boire et trinque avec Maloute.

ALINE. — Je ne partirai que si tu me jures, mais jurer, ce qui s'appelle jurer, que tu ne me trompes pas. Donne une preuve !

MAURICE, l'embrassant. — Tu ne crois pas toi-même à ce que tu dis !

ALINE. — C'est vrai, j'ai confiance, mais ça n'empêche pas d'avoir peur !...

MAURICE. — Non, tu n'as pas peur, non, tu es sûre de moi, parce que j'ai pour toi une affection profonde, oui, profonde ! Je n'ai aucun mérite à te rester fidèle, mon petit chouchou ! Embrasse-moi encore !

ALINE. — Je veux bien, à condition que, quand j'aurai mis mon chapeau et ma voilette, on relèvera la voilette.

MAURICE. — Oui, mais vite... Car j'ai à causer très sérieusement de maman avec Raymond ; ça ne va pas du tout, du tout, les affaires, là-bas !

ALINE. — Ne te fais pas de mauvais sang pour ta mère. Alors... à lundi, puisque tu vas demain à Longchamp.

MAURICE. — Entendu, à lundi.

ALINE, se retournant vers Maloute. — Prends nos chapeaux sur la table de la salle à manger.

Raymond et Maloute se précipitent sur le chapeau.

MAURICE, au jockey. — Psstt !... (Ils parlent bas.) Ecoutez bien... parlez bas... Est-ce que je peux vous voir demain matin, neuf heures, chez vous ?

LE JOCKEY. — Neuf heures, oui.

MAURICE. — Nous finirons la conversation. Ici, pas commode !... Vous me montrerez ce qui concerne le maquillage du canasson... Ça m'intéresse... Et on parlera sérieusement.

LE JOCKEY. — Je parle toujours sérieusement.

MAURICE, voyant Raymond qui les regarde. — Nous verrons, chut !...

LE JOCKEY. — Oui, *shut up!*

MAURICE. — Surtout, pas un mot à Raymond. (Haut.) En route, mauvaise troupe. Monsieur Bowling, on vous confie les deux dames.

LE JOCKEY. — A moi ? Bon !

Il prend le bull-dog sous son bras et boit encore quelques gorgées, puis il prend de l'autre main Maloute à la taille et esquisse un pas de danse.

MALOUTE, se débattant. — Mais qu'est-ce qu'il a ? Mais qu'est-ce qu'il a ? Il est complètement dring !... Il me secoue comme un caillou dans une brouette ! (Elle se dégage.) Au revoir, monsieur Orland.

MAURICE. — Au revoir !

ALINE. — A lundi.

Maurice serre la main au jockey d'une façon appuyée et le jockey répond.

LE JOCKEY. — *Certainly!*

Aline et Maurice se bécottent encore en riant. Bowling prend les deux femmes par le bras et se dirige vers la porte de droite.

RAYMOND donne un coup de pied au chien. — Dégrouille, cabot d'écurie !

LA VOIX DE MAURICE, qui les accompagne dans l'antichambre. — Au revoir, petite arpette de mon cœur.

Bruits de voix, claquement de porte.

Scène II

MAURICE, RAYMOND, puis NATHALIE

RAYMOND, seul. — De l'air ! Ça pue le tabac !

Il ouvre grandes les fenêtres.

MAURICE, rentrant. — Tu n'as pas idée comme je l'aime, la gosse ! Chaque jour, je lui suis plus attaché. Je lui découvre toutes les qualités que j'aime chez une femme !

RAYMOND, se rapproche de Maurice. — Voyons ! Depuis une minute que j'y réfléchis, ça me paraît louchard ! Pourquoi cette précipitation à me faire inviter chez toi le même jour, et à la suite l'un de l'autre, Bowling et la petite Rantz ?

MAURICE, rangeant la table. — Aucun rapprochement, mon vieux... Et puis, c'est le comble ! Quand ce n'a été qu'à ta prière et à contre-cœur que je me suis décidé à accorder cette entrevue !... La petite Rantz et toi l'avez fixée vous-mêmes !... Par conséquent, ne perds pas ton temps en salive et va me chercher dans ma garde-robe mon smoking d'intérieur, tu sais, mon smoking havane ? Bien que je me fiche de cette petite comme de Colin-Tampon...

RAYMOND. — Tu as raison. Fais-toi beau pour le principe !

Il entre par la gauche. Resté seul, quelques secondes, Maurice se regarde dans la glace, ajuste sa cravate et crie.

MAURICE. — Thalie ! Thalie ! (La bonne entre.) Voulez-vous ranger ? Enlevez-moi ces verres ! Fourrez-les dans la salle à manger. Au trot !

NATHALIE. — Bien, monsieur.

Elle prend les verres. Raymond entre avec trois ou quatre vestons sur le bras.

MAURICE. — Oh ! pas tout ça ! Pas tout ça !

RAYMOND. — J'ai pris le stock. (D'un geste sacramentel de domestique, il lui retire son veston et lui passe un des smokings.) Tout de même, ça me trotte !... Si ça t'embête tant, pourquoi as-tu accepté de la faire venir ?... Par politesse ?

MAURICE. — Ce sera la première et la dernière fois... Elle se marie et je ne pouvais vraiment lui refuser une explication qui sera en même temps un adieu très net. J'aurais eu l'air d'un imbécile, à la fin ! Puis, elle l'a demandé si délicatement, dans une dernière lettre...

RAYMOND. — Oui, demain, officiellement, commencent ses fiançailles Les parents viennent. Petite cérémonie... Ton pli, ton pli... (Il donne un coup de main net au pli du pantalon à Maurice.) C'est mal rangé, mal brossé !... Ah ! là ! là !...

MAURICE, continuant. — De plus, j'ai mes raisons... Celles-ci, mon vieux : je tiens absolument à lui remettre et sans la froisser les lettres qu'elle m'a écrites... C'est avant tout pour ça que je l'ai fait venir !... Passe-moi l'épingle. Quelquefois, les lettres sont de vieux remords... C'est jeune, ça ne sait pas encore... Plus tard, elle pourrait s'inquiéter... Nous serons, peut-être, par la suite, dans des termes suffisamment hostiles...

RAYMOND. — Pourquoi, hostiles ?

MAURICE. — Eh bien, si tu trouves que la situation est belle ! Ça va assez mal à la maison, et je crois que s'il arrivait ce grand malheur que Rantz rompe avec maman, nos deux familles ne seraient pas dans des termes à s'inviter à leurs fêtes... Alors, je voudrais que cette petite, qui a été très gentille après tout, si délicate... et avec laquelle j'ai été tenu de rester plus qu'évasif... ne garde pas un souvenir équivoque de moi. C'est ma coquetterie ! J'ai eu si peu l'occasion, hélas ! de me présenter à mon avantage, dans la vie...

RAYMOND. — Eh bien, dans ce cas, astiquons ta paire de souliers !... Parce que, vrai !... (A la bonne qui range les verres.) Nathalie, un linge, s'il te plaît, ma grosse... (Il est à genoux par terre, prend un bout de la serviette que lui passe Nathalie et le passe sur les souliers vernis de Maurice qui se laisse faire.) D'abord, ne te fais pas de mousse pour ta mère !... Je connais le patron, c'est la deuxième fois qu'il joue le grand jeu à Madame. Encore quelques jours de chichi, tout s'arrangera.

MAURICE, entr'ouvrant son veston. — Je ne sais pas.

RAYMOND. — Tout de même, comme je t'ai dit, il y a eu une de ces scènes, depuis le soir que tu es venu !... Oh ! mais, terrible !... La pauvre femme était à ramasser à la cuiller...

MAURICE. — Je sais !... J'ai mes renseignements personnels... Passe-moi l'autre, tiens, je le remets, décidément.

Raymond lui remet le premier veston en lui enfilant les manches.

RAYMOND, lui passant le veston. — Mais un coup que le ministère sera consolidé, un coup qu'il se sera embêté quinze jours rue de Grenelle... et un coup que...

MAURICE, l'interrompant. — Dans quel état était maman, ce matin ?

RAYMOND. — Elle n'a rien mangé. Une pomme de Canada, une tasse de café...

MAURICE. — Elle était déjà partie quand tu es venu ici ?

RAYMOND. — Oui, oui ! Elle a pris l'auto. Peut-être qu'elle a été à la séance de la Chambre ?

MAURICE, songeur. — Je ne crois pas. Ça ne ressemblerait pas à maman !... Enfin, on verra... Ça va mal, en tout cas !...

RAYMOND, prenant les vestons. — Je range ?

MAURICE. — Donne à Nathalie.

RAYMOND. — Nathalie !... J'ai toujours envie de l'appeler Naphtaline, ta bonne... (Il lui remet les vestons. Il regarde sa montre, il renifle.) L'heure approche.

MAURICE. — C'est risqué de l'avoir fait venir ici, hein ?

RAYMOND. — Oh ! avec elle !... Elle est sage, mais c'est la fille de Rantz, tout de même... On la laisse plutôt libre... Bride sur le cou...

MAURICE. — Nous avons commencé par fixer le rendez-vous à la Pâtisserie royale... puis dans une allée du Bois... et, en fin de compte, ça nous a paru plus simple et plus secret, ici même...

RAYMOND. — Et c'est ce qu'elle préférait !... Elle me l'avait dit. (Il rit.) Ah ! la graine d'aujourd'hui !... (Il est allé sur le balcon.) Oh ! ce point rouge, là-bas, près des arcades !... Ce doit être elle, avec un renard autour du cou. Elle est en avance d'un quart d'heure ! Ah ! la mâtine ! Ce que c'est roublard, ces petites filles !...

MAURICE, se rapprochant vivement. — C'est elle ?

RAYMOND. — Je ne crois pas me tromper !... Regarde.

Ils se penchent tous les deux sur la balustrade.

MAURICE. — Bien. Alors, va, descend. Inutile de la faire poser jusqu'à l'ouverture du guichet...

RAYMOND. — Ousque j'ai mis mon galurin ? (Il le prend sur le buste de la cheminée.) J'ai tout à coup un vague sentiment de ma responsabilité, dans toute cette histoire...

MAURICE, ironique. — Ah ! bah !

RAYMOND. — Dis donc, pas de blague, avec la petite ?

MAURICE. — Et toi, pas de plaisanterie de ce genre ! Ça suffirait à me faire regretter...

RAYMOND. — Ce que j'en dis, ce n'est pas pour Rantz, qui n'est pas mon patron... c'est pour ta mère et toi... Sans quoi !... (Avec un mauvais sourire.) s'il lui

arrivait un embêtement de ce genre... eh bien, je connais quelqu'un qui serait enchanté.

MAURICE. — Tu lui en veux donc?

RAYMOND. — Peut-être...

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il t'a fait?

RAYMOND, mettant son chapeau sur l'oreille. — Ce qu'il m'a fait?... Un jour, à dîner, il a dit tout haut devant moi: « Un tel... il a une âme de domestique! »

MAURICE, riant. — Ça ne rate jamais!

RAYMOND. — Tu comprends, hein?

MAURICE. — Je comprends!

RAYMOND, sur le pas de la porte. — C'est tout de même rigolo de penser que, pendant ce temps, il tire la République du pétrin...

MAURICE. — Parbleu!

RAYMOND sort, puis passe la tête. — Mais, pense à ce que ce serait encore plus rigolo, si c'avait été sa femme!...

MAURICE, pousse la porte. — Va donc, bavard! (Maurice, resté seul, réfléchit quelques instants.) Oui, ça sent encore le tabac. (Il prend sur un petit meuble un flacon de lait d'iris et asperge légèrement le tapis. Il regarde à la fenêtre en sifflotant. Il murmure:) Bon. (Il revient devant la glace, tire de sa poche un petit peigne dans un étui, arrange une mèche de cheveux sur le front en chantonnant machinalement:)

Il va pleu-pleu! Il va voi-voir!
Il va pleu-pleu! Il va voi-voir!

(Cela fait, il appelle Nathalie. Nathalie entre.) Nathalie, voulez-vous ouvrir la porte de l'escalier?

NATHALIE, montrant du doigt la porte à droite et la porte à gauche. — Duquel? Celui-là ou celui-là?

MAURICE. — Du grand, naturellement!... Et laissez la porte ouverte, de façon que la personne qui va monter n'ait pas à sonner. Vous avez compris?...

NATHALIE, d'un air entendu. — Oh! très bien!

MAURICE. — Attendez, attendez!... Ce n'est pas tout. Vous aurez soin de vous tenir dans votre cuisine et de n'entrer ici sous aucun prétexte.

NATHALIE. — Oui, monsieur.

Ils échangent un sourire.

MAURICE. — Voilà, Thalie... Maintenant, allez ouvrir et... nik!... disparaissez!

Nathalie sort en laissant la porte de droite ouverte. On l'entend ouvrir la porte d'entrée. Maurice, sans bouger, lui fait signe de la main d'entrer dans sa cuisine. Ensuite, il va à nouveau sur le balcon, jette un coup d'œil, et se poste, attentif, écoutant les pas qui montent dans l'escalier. Il demeure un temps dans cette attitude, puis on le voit sourire à quelqu'un, tendre les deux mains en avant pour signifier: « Entrez! » Il va au-devant de Nellie et revient la précédant... hâtif, empressé. Nellie entre sans précipitation, elle baisse la tête. Elle a un grand chapeau, une voilette hermétique de dentelle. On ne distingue d'elle aucun trait, aucune forme.

Scène II

MAURICE, NELLIE

MAURICE. — Soyez sans crainte aucune, mademoiselle, personne ici... Et personne ne peut vous avoir vue monter... (Il désigne un fauteuil. Elle refuse du geste.) Je vous attendais. Je suis très, très... très heureux de vous recevoir... (Il sourit gauchement. Silence.) C'est un peu haut, n'est-ce pas? Voulez-vous que je ferme la fenêtre?... Oui, oui, ne dites rien, nous avons tout le temps. (Il ferme la fenêtre et revient.) Peut-être boire quelque chose?... (Sans mot dire, elle fait signe que non.) Au moins votre manteau... Votre voilette! (Il fait glisser le manteau noir.) Ah! si, j'y tiens.

Il lui enlève doucement la voilette. Elle se laisse faire. Elle apparaît blonde, puérile.

NELLIE. — Je suis... un peu suffoquée... Les étages... J'ai monté vite!

MAURICE. — Ah! votre voix!... Comme au téléphone... pareille... Oui, c'est vrai, il n'y a pas d'ascenseur... J'habite une vieille maison, ainsi que toutes les maisons d'ailleurs sur le Palais-Royal. Je vous voyais très bien de là, du balcon, avec le signalement que m'avait donné Raymond.

NELLIE. — C'est triste.

MAURICE. — Oui, c'est triste un petit peu chez moi. Seulement, au printemps, c'est plus gai. On a les enfants qui crient: « Pouce! », les calicots à midi dans le jardin, le kiosque avec son citron sur la bouteille de coco, et puis il y a les moineaux...

NELLIE. — Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce n'est pas votre appartement qui est triste, c'est ce qui se passe ici en ce moment...

MAURICE. — Ah! bon, je ne comprenais pas. Pourquoi? Mais, au contraire, quoi de plus simple, de plus naturel...

NELLIE, nettement. — Ne riez pas, je vous prie.

MAURICE. — Ah! il ne faut pas?... Ecoutez! vous me déconcertez!... Moi qui m'imaginais qu'on allait se parler à la bonne franquette, en vieux amis, déjà. Vous m'avez dit: « Un conseil, j'ai un conseil à vous demander avant mon mariage. » Alors, je pensais qu'on allait se débonder un peu... Et j'avais droit de compter sur cette intimité que nous créent quatre ou cinq lettres, quelques communications téléphoniques... et les souvenirs de nos rencontres d'enfants, autrefois, dans la rue Margueritte, aux chèvres des Champs-Elysées... Vous vous rappelez?...

NELLIE. — Vous n'êtes pas ému. Vous avez de la chance!... Ça se voit suffisamment et c'est un peu cruel pour moi!

MAURICE. — Mais...

NELLIE. — Vous n'êtes même pas intimidé!... Si vous me trouviez jolie, vous le seriez... Vous n'auriez pas ce petit ton dégagé.

MAURICE. — Vous croyez ça, vous?...

NELLIE. — J'en suis sûre! Devant les êtres beaux, on est toujours sans courage. (Un temps. Pour la première fois elle le regarde et baisse vivement les yeux.) Je le certifie.

On la dirait à bout de souffle.

MAURICE. — Eh bien, c'est ce qui vous trompe justement. Je vous regarde attentivement ; vous m'aviez dit: « Vous verrez, de loin vous m'avez crue passable, de près je ne suis pas bien du tout, j'ai une petite moustache sur la lèvre. » Or, j'ai beau regarder, il n'y a pas du tout de petite moustache.

NELLIE. — Oh! surtout, par grâce, ne parlez pas de moi. Vous me feriez des compliments et ce serait encore plus affreux que tout... (Elle se dégage et, regardant au mur.) Tiens, vous avez aussi cet Helleu?

MAURICE. — On a toujours un Helleu!

Nellie marche lentement, jette un coup d'œil circulaire. Elle va à la cheminée, caresse de la main les monnaies du pape dans un vase, puis s'accoude et regarde de près une photographie.

NELLIE. — Elle est jolie.

MAURICE. — C'est une humble!... Une petite modiste... Vous ne l'avez jamais vue, pourtant.

NELLIE. — Mais je n'ai pas hésité à la reconnaître.

MAURICE, lui désignant un fauteuil, gêné. — Voyons...

NELLIE. — Le dernier numéro de *Femina!* Vous m'avez vue là-dedans?

MAURICE. — Non, mais je sais que vous êtes très sport !... que vous avez gagné toutes sortes de coupes...

NELLIE, froissant le journal. — Mais oui. Je suis, vous le voyez, une jeune fille très libre... J'ai reçu une éducation moderne... Vous pouvez croire des tas de choses sur moi... Et pourtant, s'il en est ainsi, vous vous trompez du tout au tout... Je peins, je golfe, je suis les cours de la Sorbonne, j'ai tous les brevets, même celui de chauffeur; mais, à dix-huit ans, je suis pourtant plus sentimentale qu'on ne l'est à douze!... Et la preuve, c'est que je suis ici... J'ai vu qu'il y avait de l'eau dans la pièce à côté. Voulez-vous m'en chercher un verre? Ça n'a d'ailleurs aucun rapport...

Elle fait de la main un geste vague d'excuse.

MAURICE. — Mais comment donc!

Maurice passe dans la salle à manger dont la porte reste ouverte. Elle va vivement contre un des battants de la porte et se tasse derrière le rideau de cretonne, dont elle s'enveloppe presque.

NELLIE, la main froissant le rideau. — Ne rentrez pas! Je vais vous dire quelque chose à travers la porte, et puis nous n'en reparlerons jamais plus. Seulement, j'ai très bien senti que je n'aurais pas le courage de vous le dire face à face... Oh! ce n'est pas nouveau, allez! C'est ce que je vous ai dit par lettres. Seulement, je voulais que vous l'entendiez... ici... de ma propre voix, près de vous... dans la solitude... Je voulais vous dire cela, qu'il y a plus de trois ans que je pense à vous... que je ne pense qu'à vous!... que je vous ai aimé infiniment. J'ai commencé petite... peu à peu... vous avez eu toutes mes pensées de jeune fille... de vraie jeune fille... Et c'est pour ça que je suis venue vous donner un grand adieu... de tout mon cœur. Voilà. Oh! ce n'était pas grand'chose!... Je vous remercie tout de même d'avoir accepté une entrevue qui m'aura permis cette audace... A présent, vous allez rentrer; nous parlerons de tout ce que vous voudrez, mais vous ne me ferez pas une allusion, pas une, n'est-ce pas? à ce que je viens d'avoir le courage de vous dire, car je vous jure qu'il faut pas mal de courage! (Elle s'arrête comme exténuée et soulagée.) Maintenant, vous pouvez rentrer.

Et, de dos à la porte, elle se dirige à pas lents vers la table. Un temps.

MAURICE entre, apportant sur un plateau un verre et des bouteilles. — Je n'ai pas voulu vous apporter de l'eau pure à boire. Tenez, essayez ce petit mélange. Un peu de ce sirop avec une goutte de ça.

NELLIE, faiblement. — Merci.

MAURICE. — Et puis de l'eau. Ah! il en faut plus, jusqu'au bord... Là! Buvez, vous verrez, ce n'est pas très bon, ce n'est pas très mauvais... c'est une recette... J'adore les mélanges.

NELLIE. — Oui, ce n'est pas mauvais.

MAURICE. — Vous auriez peut-être préféré du thé?

NELLIE. — Non.

Un temps.

MAURICE. — Alors, vous avez gagné beaucoup de coupes?

NELLIE. — Mais oui.

MAURICE. — Eh bien, si, si, parlons-en, parce que rien n'est plus admissible...

NELLIE, recule avec effroi. — Ah! je vous en prie...

MAURICE, la rattrapant. —Si, je vous assure. Rien n'est plus simple ni plus plaisant... Ne croyez pas que je sois indifférent... que je ne sois pas même touché, mais mon devoir est de ne vous dire que des paroles raisonnables. Tout nous interdit d'être plus que des camarades d'un jour. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas?

NELLIE. — Je suis absolument de votre avis... Parlons d'autre chose, vite... vite...

MAURICE. — Pourquoi? Parlons-en au moins naturellement, très posément, comme s'il s'agissait d'un autre que moi et d'une autre que vous. (Il s'assied sur le canapé, à côté d'elle qui demeure debout.) Alors, il y a réellement tant de temps que vous pensez à moi? Nous nous sommes si peu vus, pourtant...

Elle se décide à sourire, un peu rassurée, et découvre la pointe de son regard.

NELLIE. — Et encore, vous savez, je mens pour ne pas avoir l'air d'être trop bête, car c'est encore plus ancien! Je n'ai même jamais osé vous l'avouer dans les lettres... Oui... vous habitiez avec votre mère rue Margueritte, tout près de chez nous, après la mort de ma mère à moi. Vous aviez, je crois, une quinzaine d'années, vous portiez encore des petits cols rabattus; vous voyez l'âge que je pouvais avoir, n'est-ce pas? Je vous voyais passer, sortir avec un stick à la main. Je savais que vous étiez le fils... le fils, songez donc! Car déjà si jeune, sans bien comprendre, j'avais deviné tant de choses!... Ma bonne m'avait déjà laissé entendre où mon père se rendait quand il sortait de chez nous. On est précoce quand on est triste!... Je me souviens qu'à l'heure où vous passiez sur le trottoir, je jetais un coup d'œil... Je voulais aller vous rejoindre, vous regarder jouer aux Champs-Elysées... Je devais déjà vous aimer!... Comme c'est bête, n'est-ce pas? Vous n'avez pas eu de premier amour, vous?

MAURICE. — Ah ! si je vous disais lesquels ?... J'aime mieux ne pas y repenser!

NELLIE, simplement. — Pas ça... Je veux dire une toute petite première affection... comme quand on est enfant, vous savez!... Vous n'avez jamais écrit de vers pour personne?

MAURICE. — Volontairement, jamais!... Un joli premier amour, ce doit être en effet agréable à se rappeler. Affaire de veine... hélas!

NELLIE. — J'aurai cette supériorité sur vous.

MAURICE. — C'est justement pour que vous puissiez plus tard vous reporter sans déplaisir à ce souvenir insignifiant qu'il ne faut pas l'entacher le moins du monde. C'est pour ça qu'il importe que ce début d'aventure n'ait aucune suite. Mon Dieu, que je m'exprime bêtement, grossièrement, mademoiselle! Je n'ai pas l'habitude de parler à une jeune fille du monde... du vrai monde!

NELLIE, avec une moue sceptique. — Oh! du monde!... Celui qui nous entoure et qui nous a faits.

MAURICE, continuant avec véhémence. — Et pourtant je sais très bien ce que je veux dire. Ma réserve n'est pas, comme vous pouvez le croire, du dédain ou de la prudence, mais, au contraire, de la sympathie, parce que vous valez d'être respectée... Oui, vous avez beau être une jeune fille très libre, qui dîne seule chez ses amis et prend des autos sans sa femme de chambre, on sent fort bien que c'est la première fois que vous osez ce que vous venez d'oser aujourd'hui, avec plus de timidité que d'aplomb.

NELLIE. — C'est vrai.

MAURICE. — J'en étais sûr.

NELLIE, le regardant. — Ça me fait beaucoup de plaisir que vous le croyiez. Merci.

MAURICE. — Mais oui, votre démarche, on la sent franche et saine. Votre mari sera enviable et très heureux!

NELLIE. — Hum! Je n'en mettrais pas ma main au feu!

MAURICE, se lève. — Si, quand cette folle et absurde idée vous sera passée... Car qu'est-ce qui vous a pris? Qu'est-ce qui vous a pris, grand Dieu!... Pourquoi moi?... si loin de vous, un être si vague!

NELLIE. — Vous trouvez ça absurde?

MAURICE. — Absurde, sans raison, fou!...

NELLIE. — Eh bien, moi, je trouve ça, au contraire, très logique.

MAURICE. — Je voudrais bien savoir en quoi!

NELLIE. — D'abord, il y a peut-être une raison primordiale!

MAURICE. — Laquelle?

NELLIE, balance son sac à main. — Interrogez votre glace... elle vous répondra...

MAURICE. — Oh! non, non!... Ne parlons pas de cette raison-là, je vous prie! C'est gênant, vous n'avez pas idée comme c'est gênant!

NELLIE. — Ce n'est pas un compliment, d'ailleurs, que je veux vous faire. J'ai rencontré des gens qui vous valaient.

MAURICE. — Bien sûr!... La, la!...

NELLIE. — Mais il y a sur votre figure, dans toute votre physionomie, un pouvoir incontestable... (Elle sourit, gamine.) M. Fouillée, à son cours de la Sorbonne, dirait: une fatalité.

MAURICE, levant les bras. — Ça y est... Je suis fatal!... Ce sont des mots à la mode qui ne veulent rien dire...

NELLIE. — Pas sûr. Raymond m'a beaucoup parlé de vous, vous savez!

MAURICE. — Raymond!... Quelle autorité!... Et quel coupable, celui-là!...

NELLIE. — Je sais pas mal de choses de votre existence. Puis, j'ai entendu aussi les femmes parler de vous...

MAURICE, tout de même flatté. — Ah!

NELLIE. — Eh bien, que vous vous en rendiez compte ou non, il y a, il y aura sur vous, cette espèce de... prestige!

MAURICE, comiquement. — La fatalité, quoi!...

NELLIE, sans le regarder, très douce, et le corps légèrement incliné vers lui, comme vers une attraction. — Mais oui... de l'amour... Si vous ne vous en rendez pas compte clairement aujourd'hui, vous vous en rendrez compte plus tard, et alors vous serez... (Elle s'arrête.) Vous avez deux voies... Ou vous serez un garçon très bien... ou vous serez...

Et elle lève les yeux, les épaules, de l'air de dire!...

MAURICE, l'interrompant en riant. — Allez-y... ne vous gênez pas!... Une crapule! C'est possible! J'en ai peur!... J'ai même idée que je serai une crapule lamentable... Mais, vrai, s'il n'y a que cette fatalité qui vous a poussée vers moi!...

NELLIE, d'un ton sérieux et plus agité. — Il y en a d'autres!... Ne sommes-nous pas leurs enfants!... Leurs enfants!

MAURICE, grave à son tour. — Ah! oui, leurs enfants... Comme c'est vrai!

Il soupire.

NELLIE. — Ne pas penser à vous! Mais j'avais toutes les raisons! Mais votre mère n'a-t-elle pas été tout de suite l'ennemie? Celle qui prenait la place de ma mère à moi... l'étrangère... là-bas, de l'autre côté de la rue... Est-ce que je n'avais pas les yeux toujours fixés sur cet intérieur? C'est à votre mère que j'ai dû peu à peu l'abandon de papa... toutes mes solitudes d'enfant... avec mes bonnes...

MAURICE. — Et moi, c'est à votre père que j'ai dû les miennes!

NELLIE. — Avec ça que la première fois que nous nous sommes vraiment rencontrés... avant que je vous écrive... un jour, sur le trottoir où Raymond, qui vous accompagnait, a abordé ma femme de chambre... avec ça que nous ne sommes pas restés rougissants, émus, et que nous ne nous sommes pas dit: « C'est nous, nous v'là! »

MAURICE. — Bah! Croyez-vous?...

NELLIE. — Mais oui... Et la meilleure preuve c'est que vous avez baissé les yeux pour que je vous regarde et qu'immédiatement après j'ai baissé les miens, pour que vous puissiez me regarder... (Et elle baisse encore les yeux et il la regarde.) Et au fond, c'est très naturel que nous soyons là à nous parler ainsi, à nous raconter un peu notre vie derrière nos parents, sans qu'ils le sachent, parce que songez comme ils seraient furieux s'ils pouvaient deviner!... J'en ris de plaisir!

MAURICE. — Et moi donc! (Ils rient aux éclats comme des enfants en escapade. Puis, plus sérieux.) Nos enfances ont pensé l'une à l'autre!... Nous avons eu les mêmes chambres solitaires, les mêmes confidents... et, vraiment, cette petite intimité soudaine en cachette, c'est assez drôle et pas sans charme! Nous nous serons connus, un peu interrogés, plus et mieux que par des lettres ou des sourires... une minute et, pfutt! fini... envolés!... Vous mariée et moi casé. (Les mains dans l'entournure du gilet, fièrement.) Oui... je vais entrer dans une maison d'automobiles!... Je garderai, en tout cas, mademoiselle, un souvenir exquis de cette journée qui ne se renouvellera pas, où nous aurons pu nous apprécier avant de devenir les ennemis que nous deviendrons sans doute un jour... un jour très proche...

NELLIE, étonnée. — Pourquoi, les ennemis?

MAURICE. — J'en ai le pressentiment, j'en ai même comme qui dirait la certitude!... Ce n'est pas nous qui l'aurons désiré... mais cette haine de maison viendra peut-être de quelqu'un qui vous est proche...

NELLIE, hochant la tête. — Mon père?

MAURICE, vivement. — Oh! ne parlons pas d'eux, surtout! Peut-être n'êtes-vous pas bien au courant de ce qui se passe? Mais je me suis juré de ne parler que de nous, uniquement. Si nous ne devenons pas des ennemis — souhaitons-le! — nous serons en tout cas séparés, nous devons l'être, et vous verrez que par la suite la vie gâchera le joli souvenir de cette journée. Je le sens si bien, je suis si sûr que c'est une question de jours... d'heures comptées... que je vous ai laissée venir aujourd'hui... afin que vous ne conceviez pas de doute plus tard sur mes sentiments... Quoi qu'il arrive, je veux que vous puissiez penser: « Il était gentil malgré tout, ce garçon! » C'est pourquoi aussi j'ai tenu absolument à vous rendre vos charmantes lettres...

Il se lève et va ouvrir un petit meuble.

NELLIE, à voix basse. — Gardez-les. Vous me ferez plaisir.

MAURICE, prenant les lettres. — C'est impossible.

NELLIE. — Vous ne voulez pas me faire ce plaisir?

MAURICE. — Je vous répète que c'est impossible.

Je ne peux pas les conserver... J'ai mes raisons pour cela, des raisons... très sérieuses... Vous verrez, plus tard... vous comprendrez... et vous m'approuverez...

NELLIE. — C'est plus cruel que tout, tenez, ce que vous faites là. C'est bon, donnez...

Elle les prend. Pendant qu'elle les met dans son sac à main, il est passé derrière elle.

MAURICE. — Il ne faut pas être triste. (Il pose la main sur son épaule, alors elle incline la tête du côté de la main et avec un soupir y laisse reposer sa joue d'abord, puis le coin de ses lèvres. Il lui relève la tête, et, sans se hâter, l'embrasse sur le front. Changeant subitement de ton.) Vous verrez, tout cela s'arrangera très bien, très bien! Il faut vous marier sans regret...

NELLIE. — Il faut?... Alors, c'est bien sûr?...

MAURICE. — Mais oui... Vous allez me raconter tout... Votre fiancé... comment il est... Vos projets... (Il s'interrompt.) Vous avez votre soirée libre, n'est-ce pas? Vous vous êtes arrangée pour vous rendre libre?

NELLIE, pudiquement. — C'est-à-dire... ça s'est arrangé tout seul. Mon père ne rentrera pas avant minuit, une heure du matin... Alors, je dîne chez une amie intime à moi.

MAURICE, riant. — Parfait. Eh bien! Savez-vous ce que nous allons faire? Moi aussi, je suis libre. Voulez-vous que nous allions, le soir tombé, en bons amis, en bons petits camarades, dîner dans un endroit où on ne pourra pas vous rencontrer... dans la banlieue? A cette époque, il n'y a personne. Un petit restaurant pas connu et un peu purée... Vous me raconterez... je vous raconterai... Puis, bras dessus, bras dessous, je vous accompagnerai à onze heures, jusqu'à votre porte... Et on se dira adieu... et bonne chance!... Ça ne vous effraie pas?... Ça ne vous paraît pas trop vulgaire?...

NELLIE. — Je ferai ce que vous voudrez.

MAURICE. — Descendons-nous tout de suite?

NELLIE, se levant. — Pourquoi pas?

MAURICE. — Vous n'avez pas à prévenir l'amie chez laquelle vous dînez? M^lle Machin?

NELLIE, souriant. — Non.

MAURICE. — Nous sommes lestés. Ma canne, un chapeau mou... Mou? faut-il? (Il le pose sur l'oreille.) Non, melon... c'est moins crapule. (Il rit et prend l'autre chapeau. On frappe à la porte.) Qui est là?

LA VOIX DE NATHALIE. — Moi, monsieur.

MAURICE. — Je vous ai dit que je n'y étais pas!

NATHALIE. — Quelque chose de pressé, monsieur.

MAURICE. — Et elle insiste, encore!... Entrez, entrez, allez!... Oh! les bonnes!...

Nathalie entre et fait signe qu'elle voudrait parler bas à monsieur.

NATHALIE, bas à Maurice. — Monsieur, je crois que c'est grave... c'est M^me votre mère.

MAURICE. — Maman!

NATHALIE. — Je lui ai dit que monsieur semblait très occupé. Elle a répondu qu'elle ne s'en irait pas, qu'il fallait prévenir monsieur coûte que coûte. Elle m'a paru dans un état!...

MAURICE. — Où est-elle?

NATHALIE. — Là, monsieur, dans l'antichambre.

MAURICE. — Un instant. (*A Nellie.*) Voulez-vous me donner quelques minutes?

NELLIE. — Je vous en prie.

MAURICE. — Ce n'est autre chose qu'une visite urgente, je ne vous demande que cinq minutes. (Il lui montre la salle à manger. Il se ravise.) Non, plutôt, n'entrez pas là.

NELLIE, avec intention, en désignant la photographie d'Aline. — Je pourrais entendre, n'est-ce pas?

MAURICE. — Ce n'est pas du tout qui vous croyez. Voulez-vous me devancer un peu de la façon suivante, si vous ne trouvez pas que c'est agir avec vous trop librement... (Il s'approche de la fenêtre.) Regardez. Voyez-vous, en bas, ce petit café, tout en verre, au milieu du Palais-Royal? c'est le café de la Rotonde.

NELLIE. — Oui, j'ai vu tout à l'heure.

MAURICE. — C'est la solitude la plus complète à cette époque. Baissez votre voilette, demandez *L'Illustration*, je vous rejoins tout de suite et en avant, bras dessus, bras dessous... pour les caboulots lointains! D'ailleurs, le café est tout à claire-voie et du petit coin, là, à droite, vous voyez, nous pouvons même nous faire signe.

NELLIE, gênée. — Je vous assure que je sens que je vous gêne. Je peux très bien m'en aller.

MAURICE. — Pas de plaisanterie et ne vous moquez pas. Je tiens absolument et autant que vous à cette soirée. Venez vite avec moi par ici... vous allez descendre par l'autre escalier.

NELLIE, ironique. — Ah! bon... Il ne faut pas croiser la personne qui est dans l'antichambre!

MAURICE. — Pas le moins du monde. Seulement, le petit escalier donne sur le Palais-Royal et l'autre donne sur la rue de Valois. (Il se tourne vers Nathalie.) Vous pouvez faire entrer la visite. (Mais il fait un signe qui a l'air de dire: « Sans vous presser. » Il prend les mains de Nellie.) Venez, que je vous passe en contrebande.

NELLIE. — C'est *L'Illustration* qu'il faudra demander?

MAURICE, souriant. — Voyez-vous, ma petite enfant, les garçonnières, c'est toujours petit et encombré... je ne vous souhaite pas d'en faire plus tard l'expérience... mais, malgré ses inconvénients, la vie de garçon a son charme. On y est très vite camarades... et... (La voix se perd, la scène reste vide quelques secondes. Par la porte opposée, Nathalie fait entrer Liane.)

NATHALIE. — Monsieur arrive tout de suite.

Nathalie se retire. Liane reste debout, le visage bouleversé. Elle finit par s'accouder à la table, les mains au menton. Elle a lancé fébrilement un manchon au hasard sur un meuble. Elle porte une robe d'intérieur éclatante et froufroutante sur laquelle on devine qu'elle a jeté hâtivement un manteau de fourrure. Elle a même des mules aux pieds. Maurice entre.

Scène IV

MAURICE, LIANE

MAURICE. — Qu'est-ce que tu as? Que signifie cette figure?

LIANE. — Ça y est!

MAURICE. — Quoi? Que veux-tu dire?

LIANE. — Ça y est... Je suis venue te l'annoncer... La rupture!

MAURICE. — Allons donc!... Je m'y attendais, mais pas si tôt! Ah! non, pas si tôt!... Je ne pensais pas que ce fût une affaire d'heures. Mais, maman, une rupture simulée comme il y a deux ans!

LIANE. — Non, non. Ça y est, cette fois, en plein! J'ai reçu ce matin par la poste une lettre... ah! quelle lettre!... prenant prétexte, tu vois ça d'ici, de nos huit jours de scènes... dissentiments, situation nouvelle, nécessité, etc., tout!... Une demi-heure après, j'ai reçu — c'est le bouquet! — j'ai reçu une visite... son notaire!

MAURICE. — Non !

LIANE. — Porteur d'un chèque de cinq cent mille francs. Tu vois, il est généreux !... Il fait bien les choses... Comme à une grue !... Comme si c'était autrefois ! C'est beau, hein, c'est beau ?

Elle pleure.

MAURICE. — Voyons, ne te laisse pas aller, ne te laisse pas aller, surtout. Il faut lutter...

LIANE. — Contre quoi ? Il faut se flanquer dans la Seine, oui !

MAURICE. — Une autre. Pas toi, maman. Ah ! que non ! Il ne faut pas abandonner la partie...

LIANE. — Jamais je n'aurais cru... jamais ! Plaquée comme une fille... Ah ! il a tenu à me le faire bien comprendre !... Dix-sept ans, mon petit, dix-sept ans... Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que dix-sept ans d'amour ! Je te souhaite de ne jamais le savoir.

MAURICE. — Mais la raison foncière, fondamentale ? Est-ce bien votre dissentiment ? Ne peut-il plus te sentir ?... Ou bien donne-t-il des raisons officielles et officieuses...

LIANE. — Le paquet ! Il a été heureux de se jeter à corps perdu dans la politique, comme un prétexte pour poser une barrière. Chez lui, rien n'est combiné ; il a un instinct de femme ! Il ne se demande pas ce qu'il fait... il le fait et ça lui réussit !... Il paraît que je ne peux plus être sa maîtresse, tant du moins qu'il aura son portefeuille. Alors, n'est-ce pas, il espère que nous resterons en bons termes, excellents amis... l'avenir décidera... Tu vois... Toute la lyre ! Tout ce qu'on se dit ! Tout ce qu'on écrit quand on n'en pense pas un mot !... Il va s'installer rue de Grenelle, naturellement.

MAURICE. — Ça, tu le prévoyais !

LIANE. — Déménagement complet... Changement de situation... maison nette ! Il case sa fille en même temps !... Ah ! Est-ce assez beau !...

MAURICE. — Vois-tu, maman, tu as mal conduit ta barque ! Tu aurais dû te faire épouser quand tu le pouvais... il y a plusieurs années déjà !

LIANE. — Oui... bien sûr... On me l'a assez répété !... J'aurais dû !... Mais j'étais si confiante... Ce qu'on est crédule !... Comment veux-tu ?... Je considérais que ne pas lui demander le mariage c'était une délicatesse, de ma part, dont il serait reconnaissant. Et puis, tu n'as pas idée... Je l'aimais trop pour ne pas avoir en moi cette chose folle, la confiance !... Au fond, je ne sais pas calculer !... Et comme on a tort de ne pas savoir !... Ah ! le plus mauvais des calculs, c'est d'aimer !... Parce qu'au bout du bonheur on est toujours roulée ! D'abord, nous sommes toujours toutes roulées !...

MAURICE. — Qu'est-ce que tu as fait depuis tout à l'heure ?...

LIANE. — J'ai sauté dans l'auto... Je n'ai même plus idée... J'ai été à la Chambre des députés... Je suis montée comme une brute là-haut... J'ai écouté dans le brouhaha... Je suis redescendue... J'ai été chez Myrtille ; elle n'y était pas... et puis, enfin, je me suis postée à attendre au tournant de chez lui...

MAURICE. — Ah !

LIANE. — Dans un taxi, pour voir s'il allait rentrer après la Chambre... J'ai entendu crier les journaux... J'ai vu son nom sur la manchette du journal : *Discours de M. Rantz.* C'était pour moi comme le nom d'un étranger, déjà !... Rantz ! Il me semblait que c'était déjà loin, loin !...

MAURICE. — Après, après.

LIANE. — Il est arrivé, il est descendu... Il fumait tranquillement un cigare... Il est monté...

MAURICE. — Eh bien, tu es montée derrière lui, je pense ?

LIANE. — Naturellement... cinq minutes après. J'ai sonné... « Monsieur n'y est pas. »

MAURICE. — Tu as bien le droit d'entrer chez lui, pourtant !

LIANE. — Alors j'ai donné des ordres vagues au cocher... Je suis passée devant la Seine... J'ai regardé l'Arc de Triomphe avec envie...

MAURICE, se levant, stupéfait. — Maman !... Mais je ne te reconnais pas là ! Toi, si forte !

LIANE. — Oui... c'est moi... ça... c'est moi ! (Observant un mouvement de Maurice vers la fenêtre.) Je te gêne, n'est-ce pas ?

MAURICE. — Mais non... tu n'y penses pas !...

LIANE, debout. — Je te gêne... Mais je n'en ai pas pour longtemps à te gêner, sois tranquille...

MAURICE. — Allons donc !... Assieds-toi là... au contraire... sur le canapé.

LIANE. — Seulement je n'ai pas d'amis !... Aucune espèce d'amis !... C'est lui qui les a tous pris, les amis... Il a cette force-là... Il attire... Alors, je suis venue à toi qui m'as ouvert ton cœur l'autre jour.

MAURICE. — C'est la première fois ! Je suis très heureux que tu aies senti le besoin de venir ici... me dire ton chagrin !

LIANE. — Dix-sept ans !... Je répète tout le temps ça en marchant... Dix-sept ans ! C'est effrayant ! Comment est-ce possible, ces choses-là !... On ne veut pas les croire, évidemment, parce que sans quoi il y a longtemps que j'aurais dû avoir la certitude du lâchage... Seulement, on a beau se jeter à la tête les pires injures, remuer toute la vase... on se regarde dans les yeux, et il semble que les yeux s'aiment encore... Comme quand on bat son chien, et qu'on lui dit : « Va-t'en, va-t'en, je ne t'aime plus ! » le chien vous regarde et, lui, il ne vous croit pas !... Et puis aussi, on est si bête dans ces scènes ! Tout ce qu'on dit sonne faux... Il y a quelque chose de si lamentablement puéril, alors il semble que c'est d'autres personnes qui parlent... pas vous ! Et surtout, je l'aimais tant, cet homme-là ! Je l'aimais à pouvoir en être heureuse cent ans !... Je n'osais même pas le lui avouer. Aussitôt qu'il avait passé la porte, j'avais envie tout de suite de courir après lui, de lui jeter les bras autour du cou... de ne plus rien lui dire qu'éternellement : « Mon chéri... mon chéri ! » Oh ! j'ai dû être maladroite !... J'ai dû ne pas savoir lui faire comprendre mon amour ! Autrement, ce ne serait pas possible... Il n'oserait pas...

MAURICE. — Allons donc, ma pauvre maman ! Tu te casses la tête contre des chimères ! Ne refais donc pas ta vie : tu as tout exprimé, tu as tout dit et il a tout compris... C'est un formidable égoïste, voilà tout... Il y a longtemps qu'il devait chercher tous les moyens de te plaquer...

LIANE. — Ah ! oui, c'est vrai ! Tu as raison. Maintenant, tout me revient... Tant qu'on n'a pas trouvé la clef de l'individu, n'est-ce pas, on interprète très mal... Oui, oui, oui, oui... Mardi dernier... ce qu'il m'a dit, là-bas, sur le pont d'Auteuil... (Nouveau sursaut.) Et l'autre soir, donc ! Oh !... Et puis, tiens... quelque chose encore qui me revient à propos de Gaby... Figure-toi, déjà, il y a un an, un jour où nous déjeunions chez Ledoyen, tout à coup... sans raison... il m'a dit cette phrase...

Elle agite ses mains fiévreuses avec volubilité.

MAURICE, l'interrompant avec force. — Ne te torture donc pas!... C'est fait!... Et puis c'est fait!

LIANE, la voix plus basse, les yeux fixes, roulée dans son manteau. — Il y a certains détails qui ne devraient pas permettre qu'on se trompe, pourtant... des choses abominables... Il n'y a pas quinze jours, il est entré dans ma chambre à une heure du matin... il croyait que je dormais... je n'ai pas bougé... exprès... je faisais semblant. Alors, il s'est assis, il m'a regardée... il m'a regardée dormir... A travers les cils, je voyais son expression de regard... C'était terrible... Je le lui ai dit plus tard. Sais-tu ce qu'il a répondu, ce qu'il a osé me répondre et que j'ai pris pour une plaisanterie? Il m'a dit: « Eh bien, c'est peut-être le moment où je t'aimais le plus! »

MAURICE. — Ah! le voyou!...

LIANE, progressivement, des hoquets lui montent à la gorge, d'abord doux, puis rauques, plaintifs. — Non... non... c'est trop! On m'en a trop fait! J'en ai assez! Je n'en peux plus... (Elle égratigne le cuir du canapé, elle tape avec rage.) Ah! tous... tous... ce qu'ils m'ont fait avec leur muflerie, leur cynisme! Je les vomis... Je les hais, tous ces hommes!... Du premier au dernier! (Dans un cri de désespoir.) Mais celui-là, en qui j'avais tellement foi, une confiance aveugle, folle!... Comme les autres!... Ah! ah!... Ce que je les aurai entendus, leurs supplications, leurs ricanements, leurs injures et leurs tendresses... leurs sales baisers et leurs pleurnicheries: « Console-moi, j'ai de la peine! » (Subitement, elle hurle.) Tas de salauds!... Tas de salauds!...

Et, sans plus s'inquiéter de son fils, toute sa rancœur s'exhale en une longue plainte haineuse de bête forcée.

MAURICE, effaré, ne sachant plus où donner de la tête. — Je t'en supplie, maman, je t'en supplie! Ne te laisse pas aller!...

LIANE, le repoussant. — Laisse-moi... Ça me fait du bien... Je voudrais crier, je voudrais crier plus fort... Je voudrais qu'ils soient tous là... Ah! si j'avais au moins une fille, belle comme toi, une fille à laquelle j'aurais pu léguer mon expérience et à qui j'aurais dit: « Fais-les souffrir... Sois rosse... Pas de pitié. Ne te laisse pas prendre comme ta mère... Venge-nous... Prends leur argent, laisse leur cœur, et tâche de mourir jeune pour qu'ils n'aient même pas la joie de te voir crever!... »

Et sa nuque de jolie fille roule sur le canapé... et des bijoux tremblent en scintillant sur cette douleur écrasée.

MAURICE. — Il n'y a pas que lui sur la terre... Tu peux encore aimer! Tu dois être encore heureuse!...

Il parle, au hasard, la voix mal assurée.

LIANE. — Ah! non! Bien fini! Ma vie s'arrête là. Non, je ne suis pas de celles qui recommencent ce voyage-là, pas de celles qui traînent les petits jeunes gens à leur suite jusqu'à l'âge de la dernière ride... Et puis recommencer... souffrir tout cela, et pour quelle fin!... Non, non!... Je ne t'imposerai pas cette mère-là!

MAURICE. — Mais si. Il faut vivre. La vie est belle. Ah! que de fois je te l'ai entendu dire... (Il serre dans ses mains un peu épaisses les petites mains fardées de sa mère. On voit qu'il cherche, qu'il construit des hypothèses.) Je ne t'ai jamais demandé ce que tu avais comme fortune?

LIANE. — D'autres se seraient mis une belle petite fortune de côté; moi, rien. J'ai mon hôtel, j'ai mes bijoux... Il a connu mon désintéressement. La meilleure preuve, c'est ce chèque de ce matin... Ce chèque... une heure après sa lettre!...

Nouveaux cris. Nouveaux sursauts.

MAURICE. — Ne retire pas ta main, maman... Raisonne. La muflerie avec laquelle il a agi doit te donner justement le courage...

LIANE. — Non, Maurice! Tu ne peux pas comprendre... Tu ne sais pas, toi. Tu n'es qu'un enfant... Tu ne connais pas ma vie... elle était là, et pas ailleurs...

MAURICE, avec une irritation jalouse dans la voix. — Certainement, toi seule peut évaluer ta vie!... Mais, sans bien savoir, il me semble, sapristi, maman, que son prestige ne s'est pas, tout de même, étendu sur ton existence entière!... Il n'en est pas moins vrai qu'avant de le connaître tu as profondément aimé, rappelle-toi, c'est sûr; mais oui, tu as profondément aimé... Jacques Béchetal.

LIANE, reniant son passé d'une dénégation violente. — Non, ne le crois pas. Ce n'est pas vrai. On te l'a dit. Je l'ai peut-être cru, parce que je ne savais pas ce que c'était qu'aimer! Jamais... Personne... que lui! lui!... lui!...

MAURICE. — Tu crois ça! Tu as eu des heures heureuses... Tu m'as dit qu'autrefois tu avais aimé...

LIANE. — Qui?

Silence. Maurice hésite tout à coup.

MAURICE, timidement. — Mon père.

Il a prononcé le mot inusité presque bêtement, comme étonné de sa sonorité. Un temps.

LIANE. — Ah! ça, mon petit... ça, c'était à dix-huit ans! Redonne-moi cet âge-là! Redonne-moi ces printemps! Redonne-moi ces étés de banlieue! Redonne-moi l'automne à Thomery!... Je n'étais rien, je débutais, je venais de quitter mon magasin... je n'avais pas de parents! Rien sur la terre... Ah!

Et le geste envoie promener là-bas l'automne, le printemps, la banlieue, la jeunesse.

MAURICE, avec une hésitation nouvelle, mais se décidant à parler. — Maman... Ce n'est pas le moment de te poser une question pareille, évidemment... mais enfin, nous avons si peu parlé intimement dans notre existence!... Une question... peux-tu y répondre?... (Tout bas.) Mon père? Je sais bien... qui c'était... mais que faisait-il?...

LIANE, arrêtée net dans sa douleur, a, à son tour, une hésitation, puis brusquement. — Que t'importe, Maurice! Puisque tu parles d'amour, contente-toi de savoir que tu es né d'un beau moment d'amour! Contente-toi d'être beau, sain et robuste. Dis-toi que tu portes mes vingt ans sur ton front et laisse-moi pleurer, laisse-moi pleurer toute ma vie ratée... tous les mensonges de la vie... toute la boue dont on m'a couverte... (Elle se rejette la face dans les coussins.)

MAURICE passe la main sur son front et avec résolution. — Oui... plus de passé! Il ne faut plus réfléchir au passé! Mais, par exemple, accroche-toi au présent et de toute ta force! Ne te laisse pas faire... Lutte! Il ne faut pas qu'il te sente découragée tout de suite, du premier coup. Tu aurais dû monter! tu aurais dû faire du bruit chez lui. Lui as-tu téléphoné?

LIANE. — Non. A quoi bon?

MAURICE. — C'est inouï d'entendre ça: à quoi bon!... C'est inouï!...

LIANE. — Il ne répondra pas!

MAURICE, dans un tohu-bohu. — N'importe! Est-ce qu'on sait! Téléphone sous un autre nom. Il faut que tu le voies aujourd'hui même...

Il prend nerveusement l'appareil et sonne.

LIANE. — Tout est vain!... Je connais cet homme-là... Plus tard!...

MAURICE, haussant les épaules. — Allô!... 649-36.

LIANE. — Tu sais le numéro?

MAURICE. — Oui. Je l'ai retenu. Allô, allô... (Il tend l'appareil portatif à sa mère.) Tiens, prends. Il ne faut pas que ce soit une voix d'homme... en tout cas...

LIANE. — Inutile!... Il ne viendra pas, je te dis!... C'est absurde, ce que tu me fais faire... (Ils sont debout, lui soutient l'appareil, elle est aux récepteurs.) Allô, allô, 649-36?... M. Rantz... (Changeant sa voix.) Voulez-vous lui dire de venir à l'appareil, tout de suite, pour une chose pressée... C'est vous, François? Oui, c'est madame... Non, non... inutile de mentir... je sais qu'il est là. François, voulez-vous aller dire tout de suite à monsieur qu'il vienne à l'appareil... c'est pour le notaire... il comprendra. Dites-lui que s'il ne vient pas, ce sera très grave pour lui. Faites. (Bas, à Maurice.) Il ne viendra pas! C'est sûr...

MAURICE. — Chut!... Ne parle pas. Attendons...

Un temps. Ils ont chacun un récepteur. Ils attendent.

LIANE. — Allô... C'est toi, Paul?... C'est toi. (Elle chancelle presque sous l'émotion. Maurice la fait asseoir et lui passe le second récepteur. Il s'assied sur un siège à côté d'elle.) Voyons, voyons, ce n'est pas possible!... Dis-moi que ce n'est pas vrai, que je n'ai pas reçu cet affreux papier ce matin... Non, non, je ne crierai pas... Ecoute, ne raccroche pas, je te promets que je ne crierai pas... Voyons, on ne peut pas se séparer comme ça... c'est impossible. Reçois-moi, je ne te dirai que des choses sensées, plausibles, tu verras... il y a sûrement moyen de s'arranger, j'en suis persuadée... Seulement, que je ne trouve pas ta porte fermée... (Elle tient l'appareil sur les genoux.) Allô! tu as quelqu'un dans la pièce à côté?... Qu'est-ce que ça fait? Il n'entend pas ma voix, n'est-ce pas?... Eh bien, parle, parle, j'écoute, oui... (Long silence.) Ah! par exemple, ah! non, ne me dis pas ça... (Elle pousse des exclamations indignées et, ne voyant plus en son fils que le confident, le mâle protecteur, elle lui fait signe de prendre le récepteur.) Entendre une pareille chose, et l'entendre de si loin! Ah! si tu voyais mes yeux, tu n'aurais pas le cœur de me dire ces choses-là! (Elle a le visage tuméfié de larmes. Maurice dépose le récepteur et du revers de la main lui caresse tristement le visage. Nouveau silence.) Ah! c'est trop fort!... Tu crois ça, toi?... Canaille, va!... Ah! ça ne te portera pas bonheur! Tu verras ce qu'on dira dans tout Paris!... On te jugera, tu verras, quand on apprendra ma fin... Oh! oui, pense tout ce que tu voudras!... Pense que ce sont des menaces... canaille!... Avec un cœur pareil tu iras loin, c'est moi qui te le dis... Bandit!... (Elle s'interrompt, avec effroi, tout à coup.) Non! Non! Ne t'en va pas encore, je t'en supplie! Tout, mais ne t'en va pas! (Elle prend le téléphone à deux mains comme si elle retenait quelqu'un par le cou, et elle le serre presque contre sa poitrine.) J'ai tort, là, Paul, mon petit Paul... ce n'est pas vrai qu'on ne se verra plus?... Comment veux-tu que je vive maintenant? Je t'en supplie, je t'en supplie! Tu ne sais pas ce que je souffre! Tu ne sais pas! Je croyais que nous étions ensemble pour la vie! (Le visage contre la plaque, elle susurre.) Mon petit gars! Mon petit gars! Il faut avoir pitié d'une femme comme moi. Je sens que, si je pouvais seulement t'embrasser, tu ne me laisserais pas ainsi... Tu as peur de moi et de mes larmes... Ecoute, écoute! parle-moi, parle!... Je vais me taire, mais parle donc! Allô... allô... allô... Parle donc! Tu es toujours là, voyons?... Allô! Rien! (Elle se redresse.) Il a raccroché le récepteur!

MAURICE, bas. — On a peut-être coupé!

LIANE. — Non, non, je le connais... Tout est inutile.

Elle laisse retomber l'appareil comme une chose morte sur les genoux de son fils. Maurice le prend, se lève et va le poser sur une console.

MAURICE, avec force. — Inutile?... Pas tout!... (Changeant de ton.) Et puis, d'abord, il faudrait être bien naïf pour ne pas voir que c'est une manœuvre. Il veut mettre quelques jours, quelques heures de répit, entre votre dernière explication et celle qui va suivre. Peut-être vaut-il mieux accepter ce silence... Tout homme qui rompt emploie de ces moyens-là. Voyons, maman, tu le sais bien. Rappelle-toi, il y a deux ans, il avait essayé. C'est de la façade, c'est du chiqué. Dans quelques jours, passées les craintes du bruit que tu pourrais faire et qui le gênerait dans ses affaires officielles ou autres... Voyons, maman, réponds. Oh! il n'y a pas à répondre, je sais bien. Enfin, ne fais pas ces yeux-là! Dis quelque chose. Ah! c'est désolant, c'est affreux de te voir ainsi! Je te croyais plus de résistance. Entends-tu seulement ce que je te dis? Je t'assure que je le pense, je t'assure que j'en suis très convaincu. Pour moi, c'est du bluff, regarde-moi. (Il lui tourne la tête vers lui.) Ah! je n'aime pas ces yeux fixes! Je préfère cent fois quand tu pleures, maman! Ah! je ne peux pas te laisser seule dans cet état. Tu ne rentreras pas chez toi ainsi... J'ai en bas un camarade qui m'attend, à qui j'avais donné rendez-vous. Je l'ai prié de patienter. Je vais le faire prévenir par la bonne que nous nous reverrons plus tard, ou qu'il s'en aille, à sa guise... Je ne veux pas te laisser ainsi... Une minute.

Il sort, après lui avoir de la main caressé les cheveux. Liane est restée les yeux fixes, immobile, atone. Dès qu'il est passé dans l'antichambre, elle se lève, furtive, prend son sac d'or, et rapidement, dans un élan, elle va vers la porte de la salle à manger. Elle y entre et on l'entend refermer la porte à clef. C'est une porte à petits carreaux, avec des brise-bise.

MAURICE, rentrant. — Voilà! C'est fait! Je suis maintenant tout à toi!... Où es-tu? (Il regarde sur le balcon, vivement il va à la porte, et, dressé sur la pointe des pieds, regarde par les carreaux.) Qu'est-ce que tu fais là? (Il comprend, crie, essaie d'ouvrir la porte, n'arrive pas à la faire céder; alors, avec le poing, il brise un carreau, passe la main à travers, ouvre intérieurement la porte fermée et se précipite dans la pièce. On entend un bruit de verres heurtés. Il a empoigné solidement sa mère par les deux bras et, dans une lutte à la fois terrible et légère, il l'a poussée et la jette violemment sur un fauteuil, près de la porte.) Tu es folle!... Tu es folle!... Où as-tu mis le flacon? Donne-moi ça!... (Il lui arrache de la main droite le flacon qu'elle veut, d'un geste vain, retenir encore. Il le jette au loin. De la main, il constate que les lèvres de sa mère ne sont pas mouillées.) Tu en étais là!... Tu en étais là!... C'est horrible!... Tu n'as rien bu, au moins?... Rien. Non, le flacon était plein... Dire que si j'étais arrivé une minute plus tard... Oh! maman! Comment oses-tu une pareille chose?... Tu étais venue te tuer chez moi!... (Elle a une crise de sanglots éperdue, une crise de réaction. Il est à genoux près d'elle, épouvanté, bouleversé, devant ce drame si nouveau pour lui, si inattendu. Il la couvre de caresses.) Ma pauvre maman, tu verras!... Tu verras, on te sauvera!... Non seulement on te sauvera, mais tu seras heureuse. C'est moi qui te le promets, ma grande chérie! Regarde-moi, dis! Regarde-moi! Regarde ton bébé. Puisque c'est à ce point-là, eh bien, aux autres à te rendre ce que tu n'as pas la force toi-même de dé-

fendre!... Maman!... Quelle peine pour moi, quelle peine horrible!... (Il est assis à terre et comprime son cœur de la main. Ils demeurent un long temps silencieux, suffocants, sans se regarder. La mère, abattue, continuant de sangloter, et lui, tout pâle de l'émotion ressentie. Il met la tête dans ses mains comme pour reprendre haleine. Après ce long silence, il se lève lentement.) Tout n'est pas perdu... On va s'y employer, bien que tu viennes de me donner la preuve la plus épouvantable que je ne suis rien dans ta vie et que tu ne m'aimes pas!...

LIANE se redresse faiblement. — Maurice, ne dis pas ça!

MAURICE, fermement. — Je le dis et je ne pourrais pas dire autre chose. Si tu m'aimais, jamais tu n'aurais pu penser à disparaître!

Alors elle a une exclamation immense, un cri maternel s'échappe de ses lèvres, elle ouvre les bras.

LIANE. — Bébé! Mon petit! (Il accourt à elle, et quand il est sur sa poitrine, elle le serre éperdument.) Mon pauvre petit! Pardon! Pardon!... Oui, je voulais mourir, mais je t'aime... C'est parce que je souffre trop!... Ton reproche me fend le cœur... Cher petit!... Si je dois vivre, c'est à toi que je me raccrocherai... à toi seul! Seulement, en aurai-je la force? Deux jours que je me promène avec cette fiole!... Je n'étais pas venue en finir chez toi... c'est subitement... ce coup de téléphone... ce néant... Une fois déjà, il y a quelques années, j'avais tenté de me tuer... à cause de lui... Mais maintenant... maintenant...

MAURICE. — Maman! Ne fais plus jamais ce que tu viens de faire!

LIANE. — J'essayerai, au moins. Je te le promets. Je te le dois... Peut-être que, si je sens ta tendresse nouvelle, j'en aurai l'énergie... J'étais née plus amante que mère, mais il suffit d'une chose comme celle qui vient de se produire pour nous rapprocher. Déjà, l'autre soir, je l'avais senti. (Elle parle à mots entrecoupés en ne lâchant pas son fils de ses bras) Ah! dans notre terrible et incertaine vie, l'enfant, tu le sais, tu me l'as dit tendrement, c'est l'horloge qui marque le temps, l'heure qui avance... c'est celui qui, aux yeux de l'homme qu'on aime et qui vous fuit, marque plus que tout le reste la mort de notre beauté. Mais voilà, tout à coup, quand la vie fait table rase de l'amour, en une seconde, alors l'enfant, c'est tout autre chose!... Je viens de le sentir... oui... oui... je le sens tout à coup à ton cri de reproche... Oui, c'est l'appui! Je suis déjà ta vieille maman à laquelle tu vas prêter ton bras... Embrasse-moi bien! Que veux-tu? On se cherche dans le bonheur! On se trouve dans la souffrance.

MAURICE. — Ah! que c'est bon d'entendre ces paroles-là, après l'horrible chose de tout à l'heure! Tiens! mets la main sur ma poitrine et sens! Mais c'est fini! Voilà, tout de suite, tu viens de trouver les mots qu'il fallait dire! Ma petite maman!... Je t'aime, va, sans te le dire! Tu as tant souffert que ça?... Est-ce possible?... Je ne pouvais pas deviner que c'était à ce point... Ah! mais maintenant, c'est fini. Tu vas voir... Oui, tu ne pouvais pas, bien sûr, te servir de moi, t'appuyer sur moi, mais maintenant, je te jure que tu seras heureuse, je te le jure. tu entends! Traite-moi en homme et en ami, tu verras!... Mais le vilain geste que tu viens de faire, jure-moi, par exemple, que tu ne le feras plus, jure-le-moi...

LIANE. — Je te jure d'essayer! Je souffrirai s'il le faut la torture la plus effroyable, mais j'essaierai de la souffrir pour toi!...

MAURICE. — Aie bon espoir!... Tout n'est pas perdu!... Je le sais!... J'en suis sûr. Tu seras peut-être un jour heureuse.

LIANE. — Qu'est-ce que tu veux dire par là? Plus d'espoir, plus!...

MAURICE, l'interrompant du geste, on voit qu'il réfléchit, qu'il s'efforce de rassembler ses idées. — Chut! ne parle pas. Je réfléchis... Je viens, il me semble, de juger la situation d'un coup d'œil, avec une clairvoyance, une logique... Je ne sais pas si je me trompe, mais elle m'apparaît claire, toute tracée...

LIANE. — Toute tracée, que dis-tu?

MAURICE. — Nous sommes en plein désarroi, mais, avant tout, il ne faut pas perdre de temps... C'est à ceux qui t'aiment à s'intéresser à toi puisque tu as mis toute ta vie dans cet homme et que tu viens d'en donner cette preuve affreuse!

Il ouvre les bras comme devant une constatation définitive, irrémédiable.

LIANE. — Qu'y pourrez-vous les uns et les autres? Où je me suis brisée...

Elle murmure en gémissant des paroles confuses de désespoir.

MAURICE, interrompt sa méditation et prend une résolution violente. — Ecoute. Je vais te demander une chose colossale qui va t'étonner par sa brusquerie. Mais ne me pose aucune question!... Malgré l'envie que nous avons l'un et l'autre de demeurer ensemble dans cet instant, je vais te demander de rentrer chez toi, immédiatement, sans tarder, de me laisser seul ici. Il ne faut pas que je laisse passer cette minute, je dis cette minute et pas une autre. Qui sait même s'il n'est pas trop tard!

LIANE. — Quelle idée t'a traversé l'esprit?... Nous sommes de grands naïfs, va, toi et moi!

MAURICE. — Pas un mot là-dessus, maman... plus tard, plus tard. Sois sûre en tout cas que je ne vais plus avoir qu'une pensée fixe: toi, toi seule. Mais, dans ton intérêt même, il faut que tu me laisses immédiatement. Je vois que ma décision, mon ton d'autorité subite te suffoquent... Mais accepte-le tel quel... Compte sur moi, désormais. Tu vas te calfeutrer dans ta chambre, tu vas pleurer tout ton saoul, tu vas remuer tous les mauvais souvenirs que tu voudras, mais tu ne bougeras pas de chez toi, et demain, demain, aussitôt après le déjeuner, je viendrai, et alors nous causerons utilement...

Il prend le manteau de fourrure.

LIANE. — A ton tour, tu radotes Maurice!... Je n'interroge pas ta folie... Mais rien que de t'entendre parler, avec tes yeux clairs et ta voix sérieuse, tu me donnes un peu d'apaisement. Ah! il n'y a que la jeunesse ou l'enfance pour vous communiquer un pouvoir d'illusion pareil! (Elle se laisse aller contre son épaule, suppliante.) Tout, mais qu'il ne s'en aille pas... qu'il ne s'en aille pas de moi!...

Elle frissonne encore, secouée, apeurée.

MAURICE. — Du courage, maman.

LIANE, avec tendresse. — Tu viens de m'en donner.

MAURICE. — Je peux avoir une confiance absolue?... Tu ne recommenceras plus cette infamie?... Attends demain! Vite, maintenant... Vite!... Le temps presse... Tu ne te sens pas faible?

LIANE. — Du tout. Physiquement, pourquoi? Tiens, rien que pour lui avoir téléphoné tout à l'heure, il me semble que j'ai de la peine un peu à quitter cette chambre, comme s'il restait de sa voix

dans cet appareil! Comme si l'espoir pouvait encore venir de là! On est fou!... On est fou!...

Docile, maintenant, avec des poses ployées de courtisane soumise aux désespérances comme aux consolations des hommes, elle se laisse entraîner par son fils.

MAURICE. — Que l'espoir te vienne d'un côté ou de l'autre, qu'importe, s'il vient... Tu ne sors pas de chez toi, n'est-ce pas?... Espère, ma petite maman.

LIANE, en sortant et s'appuyant à son fils dans un élan de tout l'être qui signifie qu'elle accepte tous les secours. — Oui... oui... une illusion! une illusion pour vivre!... Ah! je serais si peu exigeante maintenant, je ne demanderais plus le bonheur. (Elle sort accompagnée de Maurice qui la tient par la taille, et répète comme machinalement.) ...seulement un petit peu! un petit peu!...

La scène reste vide quelques instants, on entend claquer la porte d'entrée. Maurice rentre hâtivement.

MAURICE. — Eh bien, Nathalie!...

Il prend sa canne et son chapeau et allume une lampe à pied, la nuit était presque venue.

Scène V

MAURICE, NATHALIE

NATHALIE, entrant. — Monsieur?

MAURICE. — Répondez... Qu'est-ce que vous a dit la personne?

NATHALIE. — Quand je suis descendue, elle m'a dit qu'elle attendrait le temps qu'il faudrait, mais qu'elle ne voulait pas partir sans avoir vu monsieur, qu'elle n'était nullement pressée.

MAURICE. — Parfait! Alors, elle est toujours en bas au café de la Rotonde?

NATHALIE. — Je pense, monsieur.

MAURICE, il s'approche de la fenêtre, l'ouvre et va au balcon. Les lumières du Palais-Royal sont allumées. — Ah! on a éclairé. Oui, elle est en bas. Je la vois derrière la vitre. Elle regarde par ici, mais elle ne peut probablement pas me voir, parce que la nuit est presque complètement tombée. (La bonne allume l'électricité.) Passez-moi la bougie électrique, là. (Elle tire le fil lâche d'un candélabre. Il prend la lumière, s'approche de la fenêtre et s'éclaire le visage... puis on le voit faire des signes, et même il souligne d'un murmure de paroles machinal, malgré la distance: « Montez, oui. », puis il pose la bougie.) Nathalie, puis-je avoir une confiance absolue en vous? Vous m'avez déjà d'ailleurs rendu quelques petits services discrets et vous êtes une brave fille!

NATHALIE. — Oh! monsieur peut me demander n'importe quoi. Monsieur est si bon!

MAURICE, cherchant, lentement, ses idées. — Voici, écoutez bien... Tout à l'heure, à l'instant, je vais ou vous remettre un télégramme, ou bien je ne vous remettrai rien du tout.

NATHALIE. — Bien, monsieur.

MAURICE. — Si je vous remets un télégramme, vous aurez soin de n'en pas souffler mot à qui que ce soit.

NATHALIE. — Bien, monsieur.

MAURICE. — Ce télégramme, vous le copierez de votre propre écriture sur un papier quelconque... un papier de télégramme à la poste, par exemple.

NATHALIE. — J'ai compris.

MAURICE. — Vous mettrez cette copie de télégramme dans une enveloppe pneumatique. Ensuite, vous mettrez sur l'enveloppe l'adresse que je vous aurai donnée... et vous la jetterez à partir de neuf heures et demie, ce soir... pas avant, n'est-ce pas?

NATHALIE. — C'est entendu.

MAURICE. — Comprenez bien pourquoi. Il faut que ce télégramme soit remis demain matin seulement, mais à la première heure.

NATHALIE. — Parfaitement.

MAURICE. — On n'a pas sonné à cet escalier?

NATHALIE. — Je ne crois pas, monsieur.

Il s'éloigne. Silence.

MAURICE, reprenant. — Ah! vous ne la jetteriez pas dans le quartier. C'est important. Vous la jetteriez dans une poste de votre côté, à Montrouge ou ailleurs.

NATHALIE. — Ce soir même.

MAURICE. — Maintenant, comme je vous dis, il est possible que je ne vous remette rien du tout. (On sonne.) Enfin, plus un mot là-dessus, n'est-ce pas? Et ouvrez, voulez-vous?...

Elle va ouvrir à l'escalier de service à gauche. Maurice a posé prestement son chapeau et sa canne. Il va au-devant de Nellie.

Scène VI

MAURICE, NELLIE, puis NATHALIE

MAURICE. — Oh! comme je vous demande pardon, je suis absolument désolé de ce contretemps!...

NELLIE, froide. — Vous m'aviez bien fait signe de monter, n'est-ce pas? J'ai cru comprendre.

MAURICE. — Oui... figurez-vous... mais je m'excuserai tout à l'heure de mon retard impardonnable... Un rendez-vous d'affaire... Pour l'instant, répondez-moi très franchement. Il est tard... il pleut à verse... écoutez... Qu'est-ce que nous irons faire dans cette banlieue, bien inutilement? On peut toujours nous rencontrer... Ça vous serait-il égal de passer, en bons camarades, la soirée ici?... Voulez-vous prendre chez moi un verre de porto et quelques sandwichs? On lunchera,... on aura du feu... (Il sourit.)

NELLIE. — Mais je ferai ce que vous voudrez.

MAURICE. — Répondez-moi encore plus franchement... Vous n'êtes pas pressée?... Rien ne vous appelle chez vous?

NELLIE, un peu ironique. — Je vous ai déjà dit, je crois, que j'avais arrangé toute ma soirée...

MAURICE. — Nous la passerons très gentiment à bavarder ici... Vous voulez bien?... vraiment?

NELLIE. — Mais...

Leurs yeux se fixent. Nellie, immobile, soutient longuement le regard.

MAURICE. — Réfléchissez!

Elle hésite, puis ferme les yeux, attend une seconde et répond à voix étouffée, en baissant la tête.

NELLIE. — Je ferai comme vous voudrez.

Elle se tient, confuse, contre la table.

MAURICE. — Bien. (Comme Nathalie passe pour fermer les rideaux des fenêtres, il dit à voix basse à la petite.) Je vais donner l'ordre à la femme de ménage de disparaître... S'il vous plaît de passer dans cette pièce... (Il montre la salle à manger.) Enlevez votre chapeau, votre voilette... vous voyez, c'est très en désordre... il y a même des verres cassés, je crois, mais le verre blanc, ça porte bonheur! (Elle entre dans la pièce. Il pousse la porte et fait un signe à Nathalie qui a fermé les rideaux. Précipitamment il écrit sur la table... Nathalie a posé une lampe près de lui, elle attend; quand il a fini, il déchire la page du bloc-note sur lequel il vient d'écrire et lui donne le télégramme.) Voilà, neuf heures et demie, n'est-ce pas? De votre écriture.

NATHALIE. — Neuf heures et demie, monsieur...

MAURICE. — A une autre poste!... Copiez sans faute...

NATHALIE, en s'en allant, s'arrête sous la lampe à pied, et lit, à mi-voix, les mots écrits au crayon. — « R.A.N.T.Z, avenue des Champs-Elysées, 70. »

MAURICE. — Oui...

NATHALIE. — « A l'heure où vous recevrez ce télégramme entrez dans la chambre de votre fille... la... »

Elle s'arrête, lisant mal.

MAURICE, vivement, se rapproche. — « ...constatation que vous y ferez ne sera pas sans vous causer une douce surprise!... » Allez!... Et pas de signature, n'est-ce pas?

NATHALIE. — Naturellement.

Elle sort. Alors Maurice va à la cheminée, allume deux lanternes japonaises suspendues qui achèvent d'éclairer la pièce. Nellie, gamine, a passé la tête, puis sur la pointe des pieds s'est glissée, et elle attend contre le rideau.

Scène VII

NELLIE, MAURICE

Maurice se retourne. Elle est sans chapeau, toute blonde, et prend, gênée, mais coquette, une pose un peu photographique. Il l'aperçoit.

MAURICE. — Oh! c'est joli!... avec votre chapeau, je vous imaginais bien moins blonde... Comme vous avez raison d'être blonde! Tenez, asseyez-vous là!... Regardez-moi bien encore, sans rien dire, que je lise ce qui se passe dans votre petite tête! (Il a poussé le fauteuil contre la salamandre, elle s'est assise, il lui lève le menton avec un doigt et la considère.) C'est bien!...

NELLIE, troublée de ce regard plus scrutateur. — Vous ne me regardez plus de la même façon que tout à l'heure!... On dirait qu'il y a quelque chose de changé.

MAURICE, tristement. — Il y a quelque chose de changé, en effet... Tout va si vite dans la vie... beaucoup plus vite qu'on ne croit!... (Il s'assied familièrement à côté d'elle à califourchon sur une chaise.) Oui, nous allons passer la soirée ici, ensemble, et ce sera très gentil, très calme... Ecoutez la pluie au dehors!...

NELLIE. — J'adore ce bruit-là!...

MAURICE. — Je souhaite qu'il pleuve longtemps ainsi... Nous resterons près du feu... nous causerons, nous fumerons... Et puis, si vous vous sentez fatiguée, ma petite amie, alors vous fermerez les yeux, et très fraternellement, mais oui, très chastement, je vous porterai sur mon petit lit de garçon, vous dormirez, et moi, pendant ce temps, je bouquinerai, je rêvasserai... je... (Il s'arrête.) Oui, je sens que vous ne comprenez pas très bien. Je vous devine à la fois étonnée... confiante... et un peu craintive...

NELLIE. — Je ne cherche pas à comprendre. Je vous ai dit tout à l'heure que je vous obéirais!

Elle a détourné encore la tête, honteuse de sa phrase répétée, avec un tremblement dans la voix. Et elle a un geste confus et pudique.

MAURICE, se lève brusquement. — Je vous assure que c'est émouvant. Maintenant, pour la première fois, je comprends que vous êtes venue à moi sans restriction... vous laissant aller au hasard des choses, des événements... et vous êtes à la merci de ma volonté, avec, seulement, le cœur un peu battant...

NELLIE, fondant en larmes. — Je vous aime! voilà tout! je vous aime!... (Elle s'est complètement caché le visage contre le bois de la bergère.)

MAURICE, ému. — Eh bien, non! vous serez ma petite sœur... Ce sera très chaste, et nous dirons des choses amicales et peut-être aussi des choses graves... (Il est accoudé contre le dossier du fauteuil de Nellie.) Car la vie, vraiment, ce n'est pas toujours très joli! et pas à la hauteur de ce qu'on voudrait... (Avec une grande amertume.) Ah! oui, parfois, dans cette sale vie, on voudrait faire des choses bien, des choses chic!... au-dessus de nous!... Et puis, va te faire fiche!... pas moyen!...

Il brise la cigarette qu'il triturait dans ses doigts.

NELLIE, relève la tête. — Comme votre voix est devenue grave... c'est curieux... Vous avez vraiment changé depuis tout à l'heure...

MAURICE, et sa voix a un accent sincère, désolé. — Mon enfant, il suffit de cinq minutes, quelquefois, pour changer, non seulement les voix, mais toutes les pensées, mais toutes les résolutions... Bah!... qu'importe!... (Il fait un geste de rage et de regret, puis il essaie de rire vite et de recréer l'atmosphère.) On est ce qu'on est et ne nous frappons pas!... Soyons résolus, mais gais!... Ce petit dîner sera décidément très gentil... Et vous ne mourrez pas autant de faim que vous le croyez!... Venez voir mes provisions de célibataire...

Le plus gaiement possible, il va à l'armoire du fond et l'ouvre.

NELLIE, qui l'a suivi. — Oh! mais, c'est très bien. Voulez-vous que je mette le couvert tout de suite?...

MAURICE. — A nous deux, si vous voulez!... Tenez, nous allons manger là, près de la cheminée, c'est là où je mange quand je suis tout seul...

Il revient près de la cheminée et déplie une petite table.

NELLIE. — Alors, je prends les assiettes... les couverts.

MAURICE. — Attendez, je vais vous aider...

NELLIE. — Du tout! Du tout... Ça, c'est la corbeille... et là... c'est...

Il l'aide, il s'empresse.

MAURICE. — Mais auparavant, une seconde encore... il faut que je donne un coup de téléphone.

NELLIE. — Faites comme chez vous... Pendant ce temps je mettrai le couvert!... Il me semble que je fais du camping dans les Alpes!...

MAURICE. — N'est-ce pas?... Tout à fait!... Allô! allô!... 530-24. Vous trouvez tout ce qu'il vous faut?...

NELLIE, amusée. — Tout!... Vous allez voir... en deux minutes, ce sera dressé... Je ne m'occupe pas des vins! Vous avez l'air muni!... (Elle déplie une nappe.) Oh! la petite nappe à thé. En revanche, comme vous avez de grandes assiettes!...

MAURICE. — C'est pour mieux manger, mon enfant! (Il regarde mélancoliquement cette enfant qui va et vient dans la chambre. Vivement.) Allô! qui est là? Ah! c'est toi, maman... (Il paraît soulagé.) Tu rentres à la minute, et tu vas te mettre au lit tout de suite?... C'est bien... Tu as raison... Non... je voulais seulement avoir de tes nouvelles... (Avec intention.) Je sais que tu as été souffrante, ces temps-ci... Oui, j'ai quelqu'un, une visite, dans la pièce à côté.

NELLIE, riant, tout en mettant le couvert, près du feu, légère et sans bruit. — Oh! à côté!

MAURICE, avec tendresse. — Comment te sens-tu?... Ah! voilà de bonnes paroles... C'est tout, je voulais être rassuré, ce soir, avant la nuit. Est-ce que tu crois que tu vas un peu dormir?... Mais oui, évidemment... tu vas passer une nuit blanche... Et moi aussi... Ce sera même tout à fait ce qu'on appelle une nuit blanche. Parle-moi, dis-moi quelque chose qui me rassure... Là, c'est très bien. Partons tous deux

pour notre insomnie!... Si tu souffres, pense à moi! Ma pensée n'est pas loin de toi. C'est tout... Allons, un baiser... Que je l'entende. A mon tour. (Il donne un baiser dans l'appareil.) Au revoir, m'man. Tâche de dormir! A bientôt!...

Il ferme l'appareil.

NELLIE, s'exclame, moqueuse, étonnée, en s'interrompant d'achever le couvert. — C'est attendrissant! J'avoue que je ne vous voyais pas sous ce jour-là!

MAURICE. — Et moi donc!

NELLIE. — Alors, vous aimez tant que ça votre mère?...

MAURICE. — A un point que vous ne soupçonnez pas!

NELLIE, le menaçant du bout du doigt, mutine, coquette. — Qu'est-ce que je disais... pas bien terrible... Vous êtes un bon petit boy... un agneau...

MAURICE, lui, la considère fixement, les bras croisés. — Hem! Hem!... ou le loup!

NELLIE. — Ce coup de téléphone ne trompe pas. Quand je vous le disais, tout à l'heure, que vous étiez un bon garçon, très gentil... très...

MAURICE, l'interrompant. — Ou une crapule, une terrible crapule!... Vous m'avez donné le choix... Serai-je une crapule? Qui sait? Peut-être... Je n'en sais rien! Qui peut savoir?... Personne... C'est la vie qui nous l'apprendra!... (Il pousse encore un soupir, puis, d'un mouvement rageur, autoritaire et sec, il avance les deux chaises contre la table maintenant apprêtée.) En attendant, allons-y! On verra après! Plus de préoccupations, envoyons promener tous les embêtements! En avant! Beaucoup de lumières!

NELLIE. — Beaucoup!...

Elle pose un candélabre sur la table.

MAURICE. — Asseyez-vous là,... parfait! Qu'est-ce qui manque?... Est-ce qu'on n'est pas cent fois mieux que dans un infect caboulot quelconque?... On se dirait en plein été... Qu'est-ce qui manque?... Des fleurs?... Allons donc!... en voici!... Des fleurs, comme s'il en pleuvait!... (Il saisit dans le gramophone le bouquet de roses de tout à l'heure; il les éparpille facétieusement, sur la table.) Voilà,... sur la table, sur vous! (Il en jette un peu partout.) par terre!... (Il en écrase dans les cheveux blonds de la petite, il en éparpille sur sa jupe, sur les assiettes. Gagnée, elle se risque à rire.) Quoi encore?... les tziganes?... Oh! nous avons mieux que ça!... A nous, l'Italie!... A nous, Caruso!... (Il va au gramophone et le déclanche. Le gramophone se met à hurler.) Ça y est! En avant la musique!... Piango, Paillacci!... (Il appelle, en tapant dans ses mains.) Garçon, servez! (Il prend un plat et le passant au bout du poing.) Tenez, piquez-moi d'abord une tranche de ce jambon de Yorkshire. C'est une recette du duc de Bragance donnée en 1868 au cuisinier de la Païva, lequel l'a transmise au cuisinier de ma mère, lequel...

La petite rit d'un rire jeune, oublieux, mais toujours un peu timide cependant; elle secoue les pétales de fleurs agrippées à ses cheveux, sa tête sensuellement rejetée en arrière. Le gramophone dévide ses nasillements bêtes de guinguette printanière.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

Le grand cabinet de travail dans l'hôtel de Rantz. Vastes boiseries. Escalier intérieur en bois, accédant à un palier. Verrière au plafond, mais voilée par une grande étoffe des Indes à ramages, qui forme plafond. Au fond, à côté de l'escalier, une petite fenêtre à larges caissons donnant sur un balcon qui domine la cour intérieure de l'hôtel. Grande porte d'entrée, ancienne. A droite et à gauche, les portes de deux petits salons.

Scène première

RANTZ, DEUX STENOGRAPHES, puis FRANÇOIS

Rantz, debout, dicte à deux sténographes, hommes.

RANTZ. — Non, messieurs, le progrès n'est plus conforme à l'idée que les encyclopédistes et Condorcet s'en faisaient autrefois. Nous devons bannir l'idée du régent laïque et géométrique.

1er STÉNOGRAPHE. — Pardon... géo...

RANTZ. — Géométrique... organisant un mécanisme spécial. Nous retrouverons aux suggestions de la majorité une illumination gouvernementale. (Il s'interrompt.) Dites-moi quelle est l'expression que je vous ait dit tout à l'heure de mettre en provision.

2e STÉNOGRAPHE, lit. — *Renvoi I. Conceptions confessionnales...*

RANTZ. — Non, ça ne peut pas servir là... Ce sera pour plus loin... Et l'autre renvoi?...

LE STÉNOGRAPHE, lisant. — *Les volontés individuelles, familiales, municipales, sont les témoins énergiques de la vie qui...*

Il fait signe qu'il n'y a plus rien.

RANTZ. — Oui... de la vie... qui... s'efforce... d'embellir la face de l'Etat!... (On frappe à la porte.) Qu'est-ce que c'est? (La porte s'entr'ouvre. Entre un domestique affairé.) Ah! vous, François!... (Aux sténos.) Une seconde, messieurs. Passez dans la pièce à côté. Tout à l'heure, je vous rappellerai. Nous en restons à quoi?

1er STÉNOGRAPHE. — Illumination gouvernementale, monsieur.

Les sténographes se retirent par une porte à droite.

Scène II

RANTZ, FRANÇOIS, AUGUSTINE, puis UNE DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE

RANTZ — Et alors?

FRANÇOIS. — Rien, monsieur... aucunes nouvelles. J'ai été chez Mme de Vernioles d'abord et puis ensuite chez Mlle Durieux, comme monsieur m'avait dit. On n'a eu aucunes nouvelles de mademoiselle. et...

RANTZ. — Et Augustine, où est-elle? Où est-elle?...

FRANÇOIS, montrant la porte ouverte. — Elle est là, monsieur, elle arrive.

RANTZ, criant. — Allons donc!... Augustine, entrez... Eh bien?

AUGUSTINE. — Monsieur, j'ai vu Mlle Sorbier.

Elle n'a même pas entendu parler de mademoiselle... Elle devait pourtant bien venir hier soir... Mlle Sorbier avait reçu un télégramme le matin, l'avertissant que mademoiselle dînerait chez eux. On l'a attendue jusqu'à huit heures et demie. Mlle Sorbier avait pensé à un contretemps possible, surtout à cause des affaires de monsieur en ce moment, au ministère.

RANTZ. — Enfin! rien, rien, voilà le résultat!

AUGUSTINE. — Si, pourtant... la marchande de journaux du coin prétend avoir aperçu mademoiselle prendre un fiacre en face de chez elle.

RANTZ. — Ah! C'est déjà quelque chose! Pourquoi un fiacre?...

AUGUSTINE. — Elle a reconnu le corsage rose et un chapeau noir... une toque...

RANTZ. — C'est énorme, ça, c'est énorme!

L'autre femme de chambre entre, un corsage rose à la main.

2e FEMME DE CHAMBRE. — Hélas! non, monsieur... La marchande de journaux s'est trompée. Voilà le corsage rose et le chapeau que je viens de trouver.

RANTZ. — C'est épouvantable!... Et puis la marchande de journaux ne devrait pas être au courant. François, souvenez-vous que je vous recommande à tous la discrétion la plus absolue dans le quartier.

FRANÇOIS. — Ah! oui, monsieur... autant que possible...

RANTZ. — A tous. (Bas, à François.) J'ai fait venir aussi Raymond, pas à cette occasion, d'ailleurs... Mais je vous prie, quand il viendra, de ne pas faire la moindre allusion à la disparition de mademoiselle?

FRANÇOIS. — C'est entendu, monsieur... Cependant, Raymond a parlé hier, comme je l'ai dit, une demi-heure avec mademoiselle... Evidemment il ne pourrait pas en savoir plus long que nous, mais on pourrait lui poser quelques questions sans avoir l'air.

RANTZ. — Et alors, exactement, qu'est-ce que M. Boucard a dit ce matin, quand vous avez apporté le mot de contre-ordre?

FRANÇOIS. — Oh! je répète à monsieur qu'ils ont paru plutôt embêtés!

RANTZ. — Je ne vous demande pas d'appréciations... Les faits.

FRANÇOIS. — M. Boucard a dit: « Comme c'est contrariant! Madame s'habillait, mon fils devait venir nous prendre à une heure pour aller chez M. Rantz... Nous allons lui transmettre le contre-ordre... » Alors, il s'est enquis de la santé de mademoiselle.

RANTZ. — Et vous n'avez pas fait de gaffe. Qu'avez-vous dit?

FRANÇOIS. — Que mademoiselle avait 39° de température... Qu'on redoutait un commencement de fièvre typhoïde.

RANTZ. — C'est suffisant. Voyons, il faut penser à tout... Avez-vous téléphoné au château... à Marly...

FRANÇOIS. — Dès ce matin, monsieur. Le jardinier n'a vu personne... Nous avons tout visité, monsieur le pense bien. Les greniers de l'hôtel... la cave.

RANTZ, impatienté. — La cave! Ça n'a pas le sens commun! Qu'est-ce que vous me chantez avec votre cave!... Enfin, bref, vous n'avez aucune idée?

FRANÇOIS. — Ah! pour une idée, si, monsieur!

RANTZ. — Laquelle?

FRANÇOIS. — C'est un coup des grévistes, ça... C'est du sabotage...

RANTZ. — Oui, eh bien, ces idées-là, gardez-les pour vous! (A la femme de chambre.) Restez, vous, j'ai à vous parler. (A François.) Les personnes qui viendront, envoyez-les toutes au ministère, où je serai à quatre heures... Du reste, non... annoncez, c'est préférable... je verrai si je peux recevoir ou non; et préparez ma valise. Ah! n'oubliez pas les bretelles de l'habit... vous entendez?

FRANÇOIS. — Monsieur part tout de même?

RANTZ. — Je n'en suis pas encore sûr, mais préparez la valise.

François sort. Il reste seul avec Augustine.

Scène III

RANTZ, AUGUSTINE

RANTZ. — Allons, vous savez quelque chose.

AUGUSTINE, avec dénégation. — Moi, monsieur!... Oh! je jure bien que non!

RANTZ. — Voyons, voyons, ce n'est pas possible!... Je ne vais pas vous cuisiner, mais enfin, depuis trois ans, vous êtes dans les confidences et les petits papiers de mademoiselle...

AUGUSTINE. — Mais, monsieur, je n'ai reçu aucune confidence... aucune... Je ne sais pas ce que monsieur veut dire.

RANTZ. — Elle ne connaissait personne?... Elle ne s'est jamais rendue à aucun rendez-vous...

AUGUSTINE. — Oh! monsieur aurait tort de chercher de ce côté-là. Ça, jamais! Mademoiselle!...

RANTZ. — Cependant, elle sortait... Elle avait toute sa liberté!... Je l'ai laissée toujours sans surveillance...

AUGUSTINE. — On voit bien que monsieur ne connaît pas sa fille. (Elle se reprend vivement devant un mouvement de Rantz.) Je veux dire que, si monsieur supposait une pareille chose, il se tromperait du tout au tout. Mademoiselle me parlait encore hier avec plaisir de son mariage!...

RANTZ. — Evidemment! évidemment!... Je pense comme vous... Seulement, il faut bien que j'envisage toutes les éventualités!... Je m'y perds. Je finis par conclure à un enlèvement de force!... une séquestration!... d'abord cette dépêche très explicite... D'un autre côté c'est elle-même qui avait choisi ce jour officiel de fiançailles... Si ce mariage ne lui avait pas convenu, elle n'avait qu'à me le dire!... Je ne l'ai pas forcée à le conclure. Je l'ai toujours laissée maîtresse de ses actes... Je n'aurais pas fait une objection, au cas où elle m'eut dit: « Non. » Elle le savait... Alors? Alors?...

Il se promène, agité.

AUGUSTINE. — Mademoiselle paraissait si contente, si heureuse de ce mariage...

RANTZ. — Jamais ma fille n'a quitté la maison la nuit, n'est-ce pas?... Et puis, c'est folie!... En admettant les pires aberrations, elle serait revenue... elle ne me laisserait pas sans nouvelles, en proie à toutes les inquiétudes... Et enfin il n'y aurait pas ces menaces... cette dépêche haineuse.

AUGUSTINE. — Mon Dieu!... pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur à mademoiselle!

RANTZ. — Nous sommes en droit de nous livrer à toutes les inquiétudes, toutes... Ah! ça tombe bien, d'ailleurs!... Ça tombe bien!...

AUGUSTINE. — Mais que va faire monsieur?...

RANTZ. — Tout, vous pensez bien! A quatre heures ou à cinq, si je n'ai pas de nouvelles, je mobi-

lise le préfet de police. J'ai heureusement, sous mes ordres, tous les services... (Il prend la dépêche sur la table.) Trois hypothèses, pas une de plus... Fuite, séquestration, enlèvement... Je m'adresserai au service des ports en cas de fuite... au service des garnis en cas de...

FRANÇOIS, frappant à la porte et paraissant. — Monsieur le chef de cabinet.

Scène IV

RANTZ, LE CHEF DE CABINET

RANTZ. — Entrez, entrez, entrez, mon cher! Augustine, faites-moi apporter un sandwich, je meurs de faim. Avec tout ça, je n'ai pas déjeuné! N'importe quoi, un sandwich, du pain.

Augustine sort.

LE CHEF DE CABINET. — Monsieur le ministre, j'arrive de l'Intérieur.

RANTZ. — Eh bien?...

LE CHEF DE CABINET. — Comme vous me l'avez recommandé. Je suis également passé chez M. Paulin Delval.

Le chef de cabinet lui passe des pièces qu'il signe tout en parlant.

RANTZ. — Qu'a dit le président du Conseil?...

LE CHEF DE CABINET. — M. le président du Conseil vous supplie de partir ce soir par le train de huit heures quinze. La désillusion à Grenoble serait effroyable. Il vous le dira lui-même, dans son cabinet, tout à l'heure. Il va même vous le téléphoner.

RANTZ. — Et si je ne peux pas! Et si je ne peux pas!

LE CHEF DE CABINET. — Tout est préparé à la salle du Skating, à Grenoble. Tous les maires du département sont venus, ils n'y seront plus le soir. Vous n'aurez personne à votre banquet: ce serait un désastre... Et votre discours, sans les délégations ouvrières, sans...

RANTZ. — Si je m'étais cassé la jambe, pourtant!... Ce que je demande n'est pas colossal! la transformation du déjeuner de demain matin en dîner. Les fleurs des arcs de triomphe se faneront, voilà tout!

LE CHEF DE CABINET. — Et les concours que vous devez présider! Et les récompenses que vous devez distribuer et dont les titulaires ne seront plus là! M. le président du Conseil affirme que ce serait très grave, ce banquet républicain du Commerce et de l'Industrie étant surtout le prétexte de votre discours sur la grève, et sur la nouvelle politique d'apaisement.

RANTZ. — Ah! Ah! mon discours! mon discours!... Je n'arrive même pas à le finir... Il sera propre, mon discours!...

LE CHEF DE CABINET. — Je n'irai pas, monsieur le ministre, jusqu'à vous offrir mes services...

RANTZ, haussant les épaules. — Ah! mon cher! J'ai là deux sténographes. Ils me suivent partout, du cabinet de toilette dans l'escalier, de l'escalier dans... Ce ne sont plus des sténographes, ce sont des coureurs!... (Se reprenant.) Du reste, ça n'a aucune espèce d'importance. Je le finirai dans le train!... Seulement il faudrait pouvoir le prendre, ce train!... Et s'il n'y avait que ça, Dieu de Dieu!... Vous ne pouvez pas imaginer la série de tracas qui m'arrivent en ce moment, mon cher... C'est comme un fait exprès! Enfin je m'en sortirai... La fatalité est réactionnaire!...

LE CHEF DE CABINET. — Rappelez-vous, monsieur le ministre, qu'à quatre heures, au ministère, vous recevrez la délégation de l'Amicale des téléphones.

François est entré.

RANTZ. — Et puis quoi? Qu'est-ce que c'est que ça? Du bouillon froid?... Oui, oui, ça va. Et un sandwich... Bien... Délégation des téléphones?

LE CHEF DE CABINET. — A cinq heures, vous recevrez M. Paulin Delval, que vous avez convoqué... Puis les signatures...

RANTZ. — Et si je demandais un train spécial, la nuit... si j'ai besoin de ma soirée?

LE CHEF DE CABINET. — Oh! ce serait... ce serait...

RANTZ. — Népotique!... vous avez raison... Pour quelqu'un qui réorganise les bureaux! (Il mastique et boit.) Ça me rappelle le collège, tenez! deux sous de crottes de chocolat et une saucisse froide! Enfin, je mangerai aussi dans le train. Partez, mon cher, et recevez...

LE CHEF DE CABINET, ahuri. — Quoi! Monsieur le ministre. Moi?

RANTZ. — Oui.

LE CHEF DE CABINET. — Mais... je ne peux pas!... C'est vous, monsieur le ministre...

RANTZ. — Si, vous pouvez très bien...

LE CHEF DE CABINET. — Mais, qu'est-ce qu'il faudra dire à ces gens-là?... à la délégation...

RANTZ. — Allez donc! J'arriverai, mais je ne sais pas quand. Qu'ils attendent... Taillez une bavette!...

LE CHEF DE CABINET. — Monsieur le ministre! Mais qu'est-ce que vous avez?

RANTZ. — Ce que j'ai?... Ah! (Il referme violemment la porte sur le chef de cabinet. Dans les dents il grommelle en traversant la pièce.) Rompre avec sa maîtresse! Perdre sa fille le jour où on la marie!... Ecrire un discours... prendre le train... qu'est-ce qu'il manque encore?

Il ouvre brusquement la porte aux sténographes.

Scène V

RANTZ, LES STENOGRAPHES, puis FRANÇOIS

RANTZ. — Allez! Oust, vous autres. Allons-y. Qu'est-ce que je disais? Quoi? Quoi?... Eh bien, quoi?...

UN STÉNOGRAPHE. — Monsieur le ministre, vous en étiez resté à: embellir la face de l'Etat.

RANTZ, s'apaisant. — Ah! oui. (Il reprend.) C'est en légiférant pour des qualités, et non pour des quantités seulement, que nous arriverons... à organiser avec sagesse les... forces du syndicalisme social. (On entend un bruit dans l'appartement. Rantz ouvre la porte, furieux.) Qu'est-ce que c'est encore? Qu'est-ce que c'est?

On entrevoit François et un déménageur qui porte une caisse dans le couloir.

FRANÇOIS. — Mais, monsieur, je commence à faire enlever les premières caisses pour l'emménagement, rue de Grenelle, comme monsieur l'a dit...

RANTZ. — Il s'agit bien de déménager!... Est-ce que je vais déménager? Renvoyez-moi tout ça, renvoyez... On a bien le temps!... crénom!

Un autre domestique accourt.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il y a Raymond que j'ai fait attendre comme monsieur m'avait recommandé.

RANTZ. — Bien!... (Le domestique sort. Aux sténos.) Messieurs, décidément, pas de chance. Je ne peux pourtant vous faire courir comme ça indéfiniment... Finissons-en. Montez dans mon fumoir... par là... oui... (Il montre l'escalier du fond.) Copiez... amusez-vous pendant ce temps... J'arriverai bien un jour ou l'autre.

Ils montent l'escalier et s'en vont au trot.

Scène VI

RANTZ, RAYMOND, puis FRANÇOIS

RANTZ, ouvre la porte du salon d'attente, et changeant de ton, très maître de lui. — Entrez, Raymond. (Raymond entre.) Ce sont des adieux, Raymond.

RAYMOND, en splendide veston havane. — Ah! monsieur ne peut pas se douter du chagrin que ça me fait! Je ne puis pas m'habituer à l'idée que monsieur va quitter madame.

RANTZ. — C'est pourtant ainsi. Je vous ai fait venir, car, bien que vous n'ayez jamais été attaché à mon service, j'estime que vous m'avez été toutefois très fidèle et je ne veux pas me séparer de vous sans vous donner une gratification.

RAYMOND. — Oh! monsieur est trop bon! Je ne sais si je dois accepter... (Rantz va à la table, sort d'un tiroir un portefeuille et met sous enveloppe quelques billets: il tend l'enveloppe. Raymond s'avance, puis hésite.) Tout réfléchi, je ne crois pas devoir accepter.

RANTZ. — Prenez donc... c'est la moindre des choses. (Il jette l'enveloppe sur la table.)

RAYMOND, la prend, la glisse dans sa poche avec un geste de désespoir, puis il cherche une larme. — Monsieur ne peut pas se douter, non, monsieur ne peut pas se douter de la peine que cela me fait...

RANTZ. — Quoi, Raymond?... cette gratification?

RAYMOND. — Non, pas la gratification, je ne vais pas jusque-là!... Mais je n'aurais pas pensé, véritablement, qu'un jour on en arriverait là, et encore maintenant, je me permets d'espérer que monsieur reviendra, que monsieur...

RANTZ. — Non, Raymond, c'est irrémédiable. Vous avez trop assisté au spectacle de notre intimité, depuis quelques mois, pour n'être pas fixé...

RAYMOND. — Monsieur ne se figure pas le chagrin qu'a madame. Si monsieur l'avait vue encore ce matin!... Nous étions tous auprès d'elle; on l'entendait crier jusque...

RANTZ, l'interrompant. — Je vous en prie, Raymond, assez!... Je me rends compte de tout, et c'est pour moi une peine immense. Il me faut une énergie extrême pour supporter, moi aussi, les circonstances actuelles... Cette séparation est particulièrement douloureuse, mais madame rendait toute vie impossible depuis plusieurs années!... C'est aussi bien pour elle que pour moi que j'ai dû en arriver à cette extrémité. Toutes les séparations sont pénibles, et ceux qui y assistent, comme vous, ceux qui en sont les témoins journaliers, peuvent seuls se rendre compte de ce que les étrangers ne soupçonnent même pas!... Il était temps, il était nécessaire, pour le bonheur de madame elle-même, que nous en arrivions là. Enfin... nous voilà au bout du chemin... Adieu, Raymond.

RAYMOND. — Mais, monsieur, si je compte bien, ça fait la troisième fois que monsieur quitte la maison, et...

RANTZ. — Cette fois, c'est la bonne! Non, Raymond, pas un mot de plus. Je vous donne les explications que je crois devoir vous donner, mais n'abusons pas. (Avec intention.) Toute insistance de madame serait vaine!... Cette brusque séparation est terrible, mais nécessaire pour l'instant... Plus tard, dans quelques mois, nous nous reverrons; il n'est pas impossible que vous m'ouvriez la porte d'entrée et que je revienne même de temps à autre passer la soirée, en ami, avenue de Wagram. Bonne chance, Raymond! J'ai été très satisfait de vous et soyez sûr que je vous garderai de la reconnaissance, si vous veillez sur madame avec le plus grand soin.

RAYMOND. — Oh! monsieur n'a pas besoin de me le recommander!... (Au moment de sortir.) Est-ce que je puis dire adieu à mademoiselle? Elle a été si gentille à mon égard que ça me ferait un chagrin de m'en aller sans...

RANTZ. — Elle n'est pas là.

RAYMOND. — Je le regrette. (Il va sortir.)

RANTZ, après avoir réfléchi. — Raymond?

RAYMOND. — Monsieur?

RANTZ. — Peut-être, après tout, pourriez-vous m'apporter un renseignement, un indice... Vous avez vu hier, ici, mademoiselle?

RAYMOND. — Oui, monsieur, hier matin, quand je suis venu remettre à monsieur la lettre de madame!

RANTZ. — Voyons!... (Après une dernière hésitation, il se décide.) Pouvez-vous garder strictement pour vous ce que je vais vous dire, sans en parler, même à madame?

RAYMOND. — Certainement... Il suffit que monsieur me le demande.

RANTZ. — Je suis très inquiet... Mademoiselle n'est pas rentrée depuis hier soir.

RAYMOND, avec un haut-le-corps. — Qu'est-ce que monsieur me dit là?

RANTZ. — Et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

RAYMOND. — Ah! bougre!... Ah! l'anim... Eh bien...

RANTZ. — Quoi? Quoi?...

RAYMOND, bafouillant. — Je dis... Ah! quelle histoire!...

RANTZ. — Je sais que ma fille vous traitait avec sympathie... On m'a informé que vous aviez passé une demi-heure ici.

RAYMOND. — Oui, monsieur... Mademoiselle m'a fait arranger des fleurs dans sa chambre... Je lui ai montré une recette pour les conserver.

RANTZ. — Aucun mot ne vous a frappé, dans votre conversation d'hier, qui pourrait me servir actuellement d'indice?

RAYMOND, reprenant son sang-froid. — Aucun, monsieur.

RANTZ. — Elle ne vous a pas dit par hasard où elle devait aller hier soir?

RAYMOND. — Non, monsieur... non.

RANTZ, alors, affecte la plus grande insouciance. — D'ailleurs, je vous demande cela par acquit de conscience, car, au fond, je me doute très bien de l'endroit où se trouve ma fille en ce moment.

RAYMOND, ironique. — Ah! Monsieur sait...

RANTZ. — Oui, oui, oui...

RAYMOND, souriant. — Alors, si monsieur sait...

Il balance son chapeau melon, et jette sur Rantz un regard jovial et sournois.

RANTZ. — Oui, elle doit être chez la supérieure du couvent où elle a été élevée. Elle avait manifesté plusieurs fois cette intention d'aller passer là-bas un jour ou deux.

RAYMOND. — Evidemment, monsieur. Elle ne peut être que dans un endroit de ce genre!... Evidemment...

La porte s'ouvre.

FRANÇOIS, se rapprochant, bas, à Rantz. — Monsieur, c'est madame.

RANTZ, bas. — Madame? Ici! Vous avez laissé... (Se retournant.) Attendez, Raymond.

Raymond s'écarte.

FRANÇOIS, bas. — Madame est entrée brusquement... elle a refermé la porte, j'ai eu beau dire que monsieur n'était pas là, elle a répondu: « Ça m'est égal, j'attendrai indéfiniment, je ne sortirai pas d'ici... » Que faire? J'ai peur d'un esclandre.

RANTZ. — Sapristi! C'est le comble!... Vous deviez l'empêcher d'entrer.

FRANÇOIS. — Comment l'aurais-je pu?... Je l'ai laissée avec Adrien dans l'antichambre... et je suis vite venu demander, à monsieur, ce qu'il fallait faire. Elle veut écrire, dit-elle, un mot à monsieur... sur son bureau... Si monsieur donne des ordres contraires...

RANTZ. — Non... maintenant que la bourde est faite!... Que c'est contrariant!... Je vous avais assez prévenu, pourtant... (Il prend un parti.) Tant pis!... je vais monter au fumoir et voilà tout... Laissez-lui le champ libre ici, qu'elle fasse ce qu'elle voudra, et tant qu'elle le voudra... Seulement je ne veux pas la voir, sous aucun prétexte, vous entendez, aucun!... Surveillez-la discrètement, avec la plus grande correction... Moi, je m'enferme là-haut... J'emmène Raymond, car je ne veux à aucun prix qu'il la croise dans l'antichambre ou la galerie.

FRANÇOIS. — Alors, si elle veut entrer dans le cabinet de monsieur?

RANTZ. — Laissez... (Avec intention et fermeté.) Mais restez. Ordre de ne pas vous éloigner. (Le domestique sort.) Venez, Raymond... J'ai encore quelque chose à vous dire et une lettre à vous faire porter...

Il monte l'escalier.

RAYMOND, grimpant derrière lui et répétant. — Monsieur ne peut pas se douter de la peine que...

Rantz referme la porte du haut à double tour. Quelques instants après, le domestique rentre, constate que la pièce est vide, et introduit Liane.

Scène VII

LIANE, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — Si madame veut se donner la peine d'entrer. (Il va au bureau.) Il y a des plumes et du papier à lettre. Madame peut écrire.

LIANE, jetant à terre la plume que lui tend François. — Avec votre permission, François!... J'en suis là! Il faut que je subisse l'humiliation de la domesticité!... Si vous l'aviez osé tout à l'heure, vous auriez repoussé la porte du genou pour m'empêcher de passer. J'ai vu le mouvement.

FRANÇOIS. — Oh! madame s'abuse...

Elle n'est plus semblable à ce qu'elle était à l'acte précédent. C'est une femme d'aspect résolu maintenant. Elle a un grand manteau drapé, de couleur vive et riche. La figure est très faite, le fard a effacé toute trace des ravages de la veille.

LIANE. — La maison m'est fermée comme à une quémandeuse, maintenant! Il faut que je subisse l'insulte et la gouaillerie de l'office!... Ah! ah! nous verrons bien, par exemple! Dites à monsieur que je veux le voir, et que je le verrai coûte que coûte...

FRANÇOIS. — Je répète à madame que monsieur est sorti; il est au ministère.

LIANE. — Ce n'est pas vrai.

FRANÇOIS. — Si, madame.

LIANE. — Parfait! je vais donc voir l'appartement.

Elle se dirige vers l'escalier.

FRANÇOIS. — Je ne crois pas pouvoir autoriser madame...

LIANE. — Vous avez des ordres?...

FRANÇOIS. — Nullement... Madame doit bien voir qu'elle peut entrer, aller et venir, comme il lui plaît, au rez-de-chaussée. Je ne pense pas que madame ait à faire dans les pièces du haut.

LIANE. — Quelle joie vous mettez à dire ça!... Quelle joie à humilier celle que vous avez enfin le droit de toiser... celle qui n'est plus la patronne... Ce que j'ai dû vous faire souffrir sans le savoir!... Eh bien, non, ce sera comme d'habitude, François... vous faites erreur... Je vais m'installer là... Oh! j'attendrai tout le temps nécessaire, comme autrefois, comme toujours, je patienterai, je lirai les journaux... Je fumerai... Allez-vous-en! (Elle s'est assise sur le grand canapé, face au bureau, déplie des journaux, ouvre négligemment une boite à cigarettes. Le domestique ne bouge pas. C'est un grand larbin en livrée, aux gestes sobres, la bouche terminée en rictus, aux regards de côté. Il demeure avec une correction froide, pire que l'insolence.) Je vous ai dit de vous en aller!... Vous avez peur?... De quoi avez-vous peur?... Que je force les tiroirs? Que je casse les meubles? C'est possible, d'ailleurs, je ne réponds pas de moi!... Mais vous sortirez tout de même. Non?... Je vous chasse, entendez-vous?... J'ai à écrire et je ne veux pas de ce gardien qu'on a chargé de me surveiller. (Elle rejette les journaux et va au bureau. Avec hauteur.) Eh bien, vous n'êtes pas encore sorti?... (Avec une grande dignité, sans fausse attitude, elle attend, droite. Intimidé, le domestique hésite, puis sort lentement... Restée seule, elle a une détente de tout le corps. Elle a l'air de s'installer, comme si vraiment elle allait écrire, puis ses yeux se perdent au loin.) Le lâche!... les lâches! (Elle ouvre le salon de droite, s'assure qu'il n'y a personne, monte ensuite l'escalier, essaie d'ouvrir la porte, constate que le double tour est donné.) Naturellement!... (D'abord doucement, puis plus fort.) Paul! Paul!... Ah! Je te connais pourtant. Tu es là quelque part, tu me vois peut-être!... Je connais ta manière! Dire qu'il est là, peut-être, derrière un trou de serrure. (Elle se baisse et inspecte la serrure.) Derrière une vitre, en face... comme nous faisions... pour surveiller... (Elle ouvre la fenêtre qui est près de l'escalier au fond. Elle va sur le balcon. On voit la cour intérieure de l'hôtel. Elle s'appuie de dos à la grille du balcon, regarde à l'étage supérieur, inspecte les fenêtres du regard et crie.) Paul! Où es-tu? Où es-tu? Je te dis qu'il faut que tu descendes... Tu vas venir, ou prends garde!... (Probablement des domestiques sont accourus dans la cour, car on la voit baisser ses regards et faire des gestes en parlant dans la direction du rez-de-chaussée.) Oui, regardez-moi, vous autres, les larbins!... Parfaitement, j'appellerai, parfaitement!... Je vais faire du vacarme!... Pourquoi pas?... Ah! ah! ça commence. Voilà les fenêtres qui s'ouvrent là-haut!... Toute la meute sur pieds!... Je veux voir votre maître et je le verrai... (Elle tape du poing sur

le fer du balcon, elle les apostrophe. La porte s'ouvre. Le domestique de tout à l'heure accourt et se précipite au balcon.) Oh! ne me touchez pas, vous... je suis encore votre maîtresse! (Le domestique referme la fenêtre derrière elle.) Et vous n'êtes que des larbins!... Vous ne m'empêcherez pas!... Vous n'empêcherez rien!... Je ferai chez moi ce que je voudrai!... (Elle prend un vase sur la table, le jette à terre. Il se brise. Puis devant l'inanité du geste et devant l'impassibilité absolue du domestique, elle se ressaisit.) Je suis ridicule, c'est vrai!... Vous avez raison de sourire avec mépris... Une femme comme moi ne sait même pas souffrir... C'est misérable!... (Elle hausse les épaules.) D'ailleurs... j'ai compris... Il suffit de jeter un coup d'œil sur vous... d'écouter le silence de l'hôtel... Tout est concerté... Bien... (Le domestique ne répond pas.) Je ne le verrai pas, je ne le verrai plus!... Restez, François, gardez-moi à vue... Vous allez donc me voir écrire... Vous n'aurez même plus le mal de me surveiller... (Elle s'assied au bureau.) Ramassez la plume.

FRANÇOIS, se baisse, prend la plume qu'elle a jetée tout à l'heure et la lui tend. — Voilà, madame.

Elle écrit. De temps en temps, elle s'arrête pour réfléchir, comme si elle regardait quelque chose devant elle. Gêné de ce regard, le domestique s'écarte un moment. Elle s'en aperçoit.

LIANE. — Oh! ce n'est pas vous que je regardais... c'était derrière! derrière!... (Elle se remet à écrire. Le domestique plie les journaux, puis astique machinalement un bouton de son costume. Quand elle a fini, elle parle en cachetant la lettre.) Vous serez témoin que j'ai écrit cette lettre sans une larme... N'oubliez pas de le lui dire!... Maintenant, écoutez. Voici ce sac. Je le pose là. Je mets la lettre dessus. Vous direz vous-même à monsieur ce que je ne lui dis pas dans la lettre. Ceci: que j'espérais pouvoir lui remettre moi-même ce que contient ce sac, ce que j'y ai mis et que je ne pouvais confier à personne. Ce sont des choses de la plus haute importance pour monsieur; il y en a de moins importantes, mais qu'il cherche dans le paquet... il trouvera.

FRANÇOIS. — Bien, madame.

LIANE. — Mon ambition était de les lui remettre moi-même... j'étais venue dans cet espoir... C'était trop demander! Il faudrait pour cela attendre bien longtemps!... trois, quatre, cinq jours peut-être avant qu'il me reçoive... C'est trop!... (Puis elle se redresse, comme si elle pensait tout à coup à la personnalité de l'interlocuteur.) N'oubliez pas, François, de dire cela... Sans une larme!

Elle a prononcé encore cette phrase en fixant le domestique avec orgueil.

FRANÇOIS. — Je n'oublierai pas, madame.

LIANE. — C'est tout, je n'ai plus rien à rendre... Ah! si...

Elle défait son collier de perles; elle le met sur le sac et la lettre. Elle enlève ensuite un bijou du corsage et ses deux pendants d'oreilles. Dans ce geste de la courtisane qui se dépouille, qui rend le prix de son souvenir, la parure de son corps, il y a quelque chose de rituel et de naïf à la fois. Une à une elle enlève les bagues de la main gauche. Elle s'attarde spécialement à en regarder une; elle hésite à l'enlever... Puis elle se décide; elle la place sur la table avec un certain respect et de l'émotion évidente. Puis, satisfaite, elle se dirige vers la porte.

FRANÇOIS, qui pendant ce temps tenait le bouton de la porte. — Si madame veut bien...

LIANE. — Chut!... Taisez-vous! (Elle écoute, elle éclate.) Ah! je le savais bien! je le savais bien qu'il était là à me guetter. J'ai entendu sa voix.

FRANÇOIS. — Mais non, madame, mais non.

LIANE. — J'ai entendu sa voix, je vous dis!... Je le verrai! Je le verrai!... Je ne veux pas mourir sans le voir, sans lever cette interdiction abominable! (Elle se précipite à l'escalier, monte et s'acharne à la porte par où est sorti Rantz.) Paul, ouvre-moi! Je le veux!

FRANÇOIS, du bas de l'escalier. — Je vous en prie, madame. Que madame se calme! (Il a ouvert la porte d'entrée et il appelle à son tour à voix basse.) Adrien!... Augustine.

LIANE, de là-haut. — Vous ne vous sentez pas de taille! Vous avez besoin de secours! Il vous faut du renfort...

Scène VIII

LES MÊMES, AUGUSTINE, ADRIEN

Adrien et Augustine entrent précipitamment et s'arrêtent sur le seuil.

FRANÇOIS, bas, à Augustine. — Allez demander à monsieur ce qu'il faut faire. Je ne sais plus, moi!...

Augustine sort. L'autre domestique demeure.

LIANE. — Appelez donc tout le bataillon de l'office pendant que vous y êtes! Contre une femme!... Lâches!... (Elle descend. Elle veut aller à la fenêtre encore une fois, mais immédiatement un des deux domestiques se met devant elle.) Chiens!... (Elle recule.) Oh! mais je deviens folle! Je ne sais plus ce que je vais faire, s'il ne descend pas, s'il n'arrive pas! Qu'est-ce que j'ai? Oh! qu'est-ce que j'ai? (Elle se retient cramponnée au canapé.) Il faut qu'il vienne!... Dieu, que je suis malheureuse!... Mon Dieu, comme on peut être malheureuse!

Elle glisse à terre, les bras serrant le bois du canapé.

AUGUSTINE, revenant, bas, à François. — Monsieur fait dire qu'il est essentiel que ce bruit cesse, à cause des gens du ministère qui peuvent aller et venir. Il dit qu'il faut tâcher de la reconduire avec une très grande politesse, mais arriver tout de même à la faire partir de son cabinet de travail.

FRANÇOIS, fait signe aux domestiques. — Mettez-vous là... ici... (Il leur indique leur place, puis, s'approchant de Liane.) Madame... Je suis désolé d'insister!... Mais madame ne peut pas rester ici... Je vais la reconduire à sa voiture... Que madame prenne mon bras...

LIANE. — C'est une manière de prendre le mien!... Ne me touchez pas! (Elle se relève avec horreur tout seule et d'un trait. Elle regarde les trois domestiques postés.) Ah! j'ai compris! C'est lui qui vient de vous faire donner l'ordre. La femme de chambre est sortie et rentrée... C'est lui qui veut qu'on me chasse! Je ne veux pas m'en aller!... Je m'accrocherai.

FRANÇOIS. — Madame, plus bas, plus bas... On peut venir... Il y a des gens...

LIANE. — Je ne veux pas!... N'approchez pas!... Ne me touchez pas de vos mains!...

Deux domestiques, sans en avoir l'air, la font reculer vers la porte du fond. François seul ose lui toucher légèrement l'épaule. Elle recule avec horreur.

FRANÇOIS. — Je vous en prie, madame, tout le monde peut entrer ici...

LIANE. — Paul! Paul! C'est toi qui me fais chasser... Paul!... Et tu m'entends peut-être!... Paul!...

Quand elle gagne le seuil en reculant pour se garer du contact des valets, François passe devant elle. Et, brus-

Liane. François.

Scène VIII. — François : « *Madame... je suis désolé d'insister...* »

quement, les deux domestiques, l'homme et la femme de chambre, referment la porte sur eux. On entend encore sa voix dans la galerie. Un dernier « Paul! » affaibli. La femme de chambre réentr'ouvre la porte, écoute, puis s'en va. L'autre domestique reste en scène, collé contre la porte. Au haut de l'escalier, on entend le bruit de la serrure qui s'ouvre. Rantz apparaît. Il fait signe au domestique de disparaître.

Scène IX

RANTZ seul, puis FRANÇOIS

Resté seul, il écoute encore, puis va contre les rideaux de la fenêtre qu'il soulève pour regarder ce qui se passe au dehors. On l'entend murmurer: « Il faut bien, tout de même! Il faut bien! » Il considère avec émotion les objets brisés, mais il n'a pas encore été à la table. François rentre précipitamment, essoufflé.

Rantz. — Eh bien? Eh bien?

François. — Elle arrive à comprendre, monsieur. Oh! je ne me suis pas permis de la brutaliser.

Rantz. — Je l'espère bien!

François. — Monsieur, elle vient de se calmer. Je suis sûr qu'elle est calmée... Elle s'en va.

Rantz. — Est-ce qu'elle a son auto?

François. — Oui, monsieur, elle a son auto. Il m'a semblé, en tout cas... une auto les stores baissés.

Rantz. — Une auto verte?

François. — Il m'a semblé.

Rantz. — C'est la sienne.

François. — Monsieur, elle a dit...

Rantz, en proie à la plus grande intensité contenue. — Laissez-moi!... Qu'est-ce que ça peut me faire, ce qu'elle a dit?

François. — Cependant, monsieur...

Rantz, l'interrompt. — Je m'en vais au ministère. La valise est faite?

François. — Je n'ai pas encore eu le temps.

Rantz. — Aucune nouvelle... de mademoiselle... naturellement? Le petit est-il rentré du collège?

François. — Non, monsieur, M. Raoul n'est pas rentré. Il n'est pas quatre heures, sa classe ne doit pas être encore terminée... mais que monsieur me permette de dire pourtant, cela paraît important, que madame a écrit...

Rantz. — Où est sa lettre?

François. — Là! (Rantz prend la lettre et aperçoit le sac.) Madame a dit que dans ce sac il y avait des choses importantes pour monsieur, des choses qu'elle rendait. Je n'ai pas très bien compris.

Rantz. — Je n'ai pas besoin d'explications. Ecoutez... (Ils écoutent tous les deux.) Non! Plus rien! Fini! Assurez-vous que l'auto est partie. Fermez l'hôtel... Descendez à l'office distribuer les ordres que je vous ai donnés tout à l'heure. Qu'on me laisse tout à fait seul ici. Apportez-moi mon pardessus tout de suite, mon chapeau... Je sortirai quand je voudrai. Qu'on ne me parle plus!... Allez! (Le domestique sort. Au bout d'un instant Rantz décachette la lettre et se met à la lire immobile. Le domestique rentre à pas de loup, pose sur le canapé le chapeau, la canne et le pardessus, puis il ressort sans mot dire. Rantz lit la lettre, puis il croise les bras. Il passe la main sur ses cheveux avec un mouvement d'orateur. Il prend le sac, l'entr'ouvre à peine et rejette cet objet féminin sur la table. Il glisse les bijoux dans le tiroir de sa table, ferme le tiroir à clef. Lui aussi a regardé longuement la bague de Liane, puis il saisit dans sa poche la dépêche et la relit. Il regarde l'heure, angoissé.) Nellie... Du courage. Reprenons-nous!... (Il prend les feuillets recopiés laissés par les sténos. Il commence à murmurer à voix très basse, les phrases du discours d'un air absent.) *C'est en légiférant pour des qualités et*

non pour des quantités seulement que nous arriverons à organiser avec sagesse les forces du...

Il est à la table, les deux poings sur les tempes, attentif, prostré et perdu dans une réflexion. Au bout de quelques instants, la porte s'entr'ouvre légèrement. Quelqu'un entre presque de dos, le chapeau baissé sur les yeux, et referme la porte immédiatement derrière lui.

Scène X

RANTZ, MAURICE

RANTZ. — Qui est-ce qui se permet?...

MAURICE. — Moi, monsieur.

RANTZ. — Qui êtes-vous?

MAURICE se retourne, retire son chapeau et se montre de face. — Ce qui serait drôle, c'est que vous ne me reconnaissiez pas!...

RANTZ. — Qu'est-ce que vous venez faire chez moi?

MAURICE. — J'étais dans l'auto, en bas. J'avais accompagné ma mère. Je l'attendais. Pendant qu'on la ramenait à moitié évanouie et comme folle, j'ai pu me dissimuler et, au milieu de la surexcitation de votre maison, je me suis glissé... J'ai jeté un nom ministériel au concierge, dans la cour... je suis monté... Personne... J'entre... Pardon.

RANTZ. — Que venez-vous faire? Du scandale? Du bruit, comme votre mère? Je vous en avertis, vous comme elle, je suis décidé à ne pas le subir.

MAURICE. — Non, monsieur, non, c'est très simple. Ma mère vous a remis dans un sac à main, je crois bleu, tous les souvenirs qui vous sont personnels et qu'elle tenait à vous rendre, plus, m'a-t-elle dit, des récépissés de titres... Vous avez dû regarder?

RANTZ. — Non, monsieur, je n'ai pas regardé.

MAURICE, d'un air détaché et très courtois. — Or, elle a complètement oublié, en vous laissant ce sac, qu'il y avait dedans deux ou trois lettres à moi... Oh! des papiers sans importance... mais que je ne me soucie pas de vous laisser. Elle aurait dû les retirer. Elle a oublié. Je vous demande la permission de reprendre ce qui m'appartient. Soyez sûr que je ne prendrai pas autre chose.

RANTZ. — Reprenez, monsieur, reprenez tout ce que vous voudrez.

Il pousse le sac au coin de la table et se lève.

MAURICE. — Ce ne sera pas long. (Pendant que Maurice ouvre le sac, Rantz affecte de s'éloigner. Il va à un petit pupitre et, debout, annote et pagine. Maurice, lui, inspecte le sac, sort des papiers, en choisit plusieurs sans se presser, puis referme le sac et le repose sur la table. Maurice glisse dans la poche de son veston les papiers qu'il vient de prendre.) Enfin! Ah! j'ai eu peur. Maintenant, j'ai mon lest. Ça y est! Mais je l'ai échappé belle. (Il boutonne son veston.) Savez-vous, monsieur, ce que cette femme que vous accusez de scandale et de coup monté venait de faire sans mon assentiment? Je vais vous le dire. Depuis dix heures, ce matin même, j'avais acquis — vous voyez que c'est récent — deux ou trois petits documents relatifs à votre personne.

RANTZ. — Plaît-il?

MAURICE. — Et je ne m'en serais pas dessaisi désormais pour un empire!... Il y a une heure environ, je me suis rendu chez ma mère et je lui ai montré ces papiers. Elle m'avait supplié de les lui remettre, elle avait exigé de moi que je ne m'en serve pas, au moins momentanément, et de peur que je ne puisse résister à une impulsion, il avait été convenu qu'elle les mettait dans un tiroir... comme un dépôt. Or, en venant ici, en voiture, elle m'a avoué qu'elle les avait glissés dans ce sac au moment où nous étions partis de chez elle... A son tour, elle voulait vous les montrer, oh! de loin, disait-elle, histoire de vous les mettre sous le nez... Après quoi, elle devait me les rapporter... J'étais si sûr qu'elle ne vous verrait pas ici que je l'ai laissée faire sans crainte; je ne me suis pas trompé, vous le voyez!... Mais l'idée, par exemple, ne m'était pas venue que ma mère allait, malgré cela, vous laisser tout son reliquaire!... Voyez!... Vous êtes justement en train de l'accuser, monsieur, alors, qu'envers vous qui la chassez d'ici — et comment! — elle vient de se conduire d'une manière généreuse, admirable même, à mon avis. Elle se dépossédait de bien des choses, vous le verrez, et elle me dépossédait aussi de papiers graves dont je vais vous rafraîchir la mémoire... Maintenant, ma mère est loin, jetée à la porte honteusement... horriblement... Où? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir!... Je ne veux pas penser à ce qu'elle peut faire en ce moment, dans son désespoir!... Moi, je suis monté en proie à la plus vive émotion, je suis venu reprendre ces papiers... Maintenant que je les ai (Il respire fortement.) ça va bien!...

Durant ce temps, Rantz s'est maîtrisé, a haussé les épaules, a continué de crayonner. Quand Maurice a terminé, Rantz relève la tête négligemment.

RANTZ, glacial. — Je vous ai laissé parler. Puisque aussi bien vous aviez pris la peine de vous introduire ici subrepticement. Mais cette petite et trop longue histoire, monsieur, est pour moi dénuée de toute espèce d'intérêt...

MAURICE. — Croyez-vous?

RANTZ. — J'en suis sûr!

MAURICE a une hésitation, puis. — Non... J'ai quelque chose de plus important encore à vous dire avant tout.

RANTZ. — Et c'est?...

MAURICE. — Monsieur, vous ne pouvez pas abandonner ainsi ma mère... Il faut que vous l'épousiez...

RANTZ, les épaules secouées d'un rire. — Ah! ah! cette injonction est admirable!... (Changeant de ton subitement.) Je ne veux pas m'indigner, mon petit bonhomme. Sachez que je n'ai pas de comptes à vous rendre. Votre irruption spontanée dans ces règlements de cœur est, je l'avoue, inattendue. (Cassant.) En voilà assez, hein!... Si c'est pour ça que vous vous êtes faufilé dans mes escaliers (Il montre la porte.) donnez-vous donc la peine de redescendre.

MAURICE, hochant la tête tranquillement. — Mais si, monsieur, mais si, vous l'épouserez. Vous allez l'épouser!... Ce n'est pas possible que vous agissiez autrement. Vous auriez dû le faire depuis très longtemps déjà. C'était votre vraie compagne. Et sans qu'on vous y force, sans...

RANTZ. — Ah! pas de plaisanterie, mon garçon... Un conseil: ne vous mêlez pas plus longtemps de l'existence de votre mère. Restez à votre plan et à votre place. (Le doigt menaçant.) Et ne vous le faites pas dire deux fois.

MAURICE. — Vous ne l'épouserez pas? Vous en êtes sûr?... Vous avez tout pesé.. tout prévu?

RANTZ a un mouvement de colère, puis il s'avance vers lui et, posément. — Je ne puis pas épouser votre mère et je répète que je n'ai pas à vous rendre compte de mes actions... Je vous ai peu parlé, quoique m'étant intéressé à votre éducation, et vous ne m'avez

pas assez approché pour me connaître... Aujourd'hui, si vous n'étiez pas entré sur ce ton impératif et douteux, à la fois, j'aurais peut-être consenti à causer avec vous de cette séparation cruelle, douloureuse, qui a l'air de vous affecter si considérablement... Vous avez rendu la chose impossible.

Cette fois, il brise définitivement et montre encore la porte. Un temps.

MAURICE. — Alors, je suis au regret... mais... je n'ai pas d'autre moyen. (Il ouvre son veston, sort les papiers de tout à l'heure, et les montre de loin à Rantz.) Voyez-vous çà? C'est: 1° le reçu fait par l'éleveur au jockey Bowling du cheval substitué à Orthez pour le Derby de 1900; 2° une dépêche de vous assez dangereuse; 3°...

RANTZ, ne le laissant pas achever. — Ah! les manœuvres de chantage! Il fallait s'y attendre. Vous êtes un joli coco!

MAURICE. — Evidemment, il y a mieux, mais c'est plus cher!... Je poursuis. Ce n'est pas du chantage, ce sera, si vous m'y forcez, une vengeance! Demain, ce soir même, peut-être, ça dépend de vous, ces documents seront livrés à un important journal. Je suis tranquille, une interpellation viendra, et vous serez déboulonné.

RANTZ, dans un rire sonore. — Ah! ah! votre naïveté juvénile l'emporte encore sur votre malpropreté! Ces documents ne signifient rien! Ils ne peuvent entacher ni ma conduite ni ma vie, et aux mains des misérables qui s'en servent et qui s'en serviront, ils ne peuvent prouver qu'une chose...

MAURICE, l'interrompant. — C'est que, légèrement, vous avez extorqué au public gogo de trois à quatre cent mille francs. Votre puissance a amorti jadis le coup. Vous êtes sorti blanc, mais cette petite tache dans votre passé devait vous inquiéter quelquefois. On ne prend pas le pouvoir dans ces conditions. Ce n'est pas criminel, soit! Mais c'est suffisant pour qu'un cabinet, qui a fait appel imprudemment peut-être à vous, vous débarque (Il fait le geste.) et vous...

RANTZ. — Essayez, jeune fripouille... et vous en serez pour votre fripouillerie! En deux mots, je ferai justice de ce bas chantage .

MAURICE. — Non! Vous ne le pourrez pas. Oh! je connais le turf! On ne me la fait pas, à moi! Uitt... Je m'y connais en matière de courses!... Ceci paru dans un journal, vous êtes touché!

RANTZ court à la sonnette de son bureau. — Allez-y, mais pour le moment je vais sonner mes gens pour qu'on vous foute à la porte.

MAURICE, croisant les bras et le regardant dans une provocation de gosse faubourien. — Comme la mère!... N'êtes-vous pas assez fort pour le faire vous-même?

RANTZ. — Mais vous n'êtes pas à toucher avec des pincettes, mon bonhomme!... Ah! ah! c'était prévu et c'est vraiment admirable! Le petit coup des documents! Si vous épousez, je déchire! Pour qui me prenez-vous, imbécile! Pour un des vôtres? (Tout à coup.) Vous vous êtes mis à deux pour cette belle manœuvre!

MAURICE, sans comprendre. — A deux?

RANTZ. — Vous voulez recommencer le coup de la publication de « Son Excellence M. Merlou ». Votre mère .était complice!... C'est affreux, c'est affreux à penser.

MAURICE. — Ma mère?

RANTZ. — Victime, croit-elle, de ma montée sociale, elle veut l'attaquer de plein-pied, elle veut...

MAURICE, criant. — Non, monsieur, ma mère, je vous le jure, n'y est pour rien!... Pour rien!

RANTZ. — Ce n'est pas possible!

MAURICE, il montre le sac. — Vous en avez la preuve! Généreusement, cette femme, qui est peut-être en train de se casser la tête contre un mur, vous apportait, et malgré moi, la preuve la plus éclatante du contraire.

RANTZ, tapant du poing sur un fauteuil. — Non, non! Ceci ne peut pas se faire pourtant sans la complicité ou l'assentiment de votre mère. Vous êtes de connivence!

MAURICE. — Et c'est lorsqu'elle vient de faire cette chose pitoyable...

RANTZ. — Alors, vous prenez le coup à votre compte? Vous endossez?

MAURICE. — Et de bon cœur encore!

RANTZ. — Et vous avez la naïveté de croire, de penser que vous allez m'extorquer un contrat de mariage par cette scélératesse!... Vous m'avez l'air doué, jeune gouape, d'un petit sens moral plutôt falot... mais qui se porte bien tout de même! (Brusquement.) Filez vite à votre besogne, et plus vite que ça. Allez, allez, allez!

Il va à la porte. On voit qu'il va le jeter dehors.

MAURICE. — Je reconnais que ce n'est pas très glorieux; mais ce que vous avez fait autrefois était-il beaucoup plus beau?

Il montre la poche où il a mis les papiers.

RANTZ. — Ah ça! voulez-vous déguerpir! Allez rejoindre votre clique et vos pareils. Cette histoire a assez duré! Hop!... Dehors!

Ils parlent et gesticulent ensemble. Rantz a ouvert la porte.

MAURICE. — Attendez, attendez. Minute!... Ce n'est pas fini, alors!... Oh! c'est encore beaucoup plus drôle! (Il s'appuie au bureau de Rantz, et, tranquillement, mais blême affreusement, sûr de son effet, sans même regarder son interlocuteur.) Ecoutez bien ça... Votre fille... (Il s'arrête.)

RANTZ referme la porte. — Ma fille?

Alors, Maurice retourne la tête vers lui, ricane et fait un geste gamin de la main.

MAURICE. — Attendez!... Attendez!... Pas si vite! J'suis pas pressé, moi! (Il se campe bien d'aplomb, dévisage Rantz, muet, terrible, prêt à fondre, la respiration retenue.) Votre fille que vous cherchez probablement depuis ce matin... (Il prend encore un temps.) Eh bien, elle est chez moi et je la garde!

RANTZ se précipite sur lui, l'empoigne sous le menton et l'accule contre son bureau. — Saleté!... Abominable coquin!...

MAURICE, hoquetant sous l'emprise, avec des exclamations de triomphe. — Hein!... C'est drôle... et ça... ça vous porte un coup... (Rantz le secoue par la gorge.) Ce n'est pas tout... attendez... votre fille m'aime...

RANTZ. — Taisez-vous!

MAURICE, suffoquant. — Elle m'aime!

RANTZ le lâche tout à coup, mais il reste sur lui, les mains levées, prêt à le happer de nouveau. — Non, parlez, parlez, petit misérable! L'avez-vous souillée?

MAURICE. — Oh! rassurez-vous!.. Elle est intacte, ça je vous le jure! Intacte! (Rantz recule. Un silence. On les entend respirer fortement tous deux. Maurice, redressé.) Jusqu'à présent du moins.

Il a dit cela d'un air fanfaron encore, mais maladroit, en rattachant son col défait.

RANTZ a de nouveau le mouvement de se précipiter sur lui, il se ravise et, avec une moue écœurée. — Ah! vous

êtes complet... (Silence d'angoisse.) N'importe! Si ce que vous dites est vrai, si ma pauvre enfant est encore sauve, le reste ne sera rien, rien, plus rien!

MAURICE. — Attendez! Attendez...

Rantz, debout, la voix blanche d'émotion, regarde droit devant lui. On voit qu'il essaie de comprendre ce qui s'est passé... de reconstituer

RANTZ. — J'ignore dans quelle aventure s'est galvaudée ma pauvre petite Nellie, j'ignore (Avec force.) mais je réponds bien d'une chose sans le savoir, c'est qu'à l'heure actuelle, même si elle a été folle ou imprudente, elle ignore quel instrument de vengeance elle est dans vos mains. De ça je suis sûr! (Il redresse la tête avec un orgueil paternel.) Et lorsqu'elle va le savoir... car elle sera ici dans une heure, maintenant j'en réponds... ah! quel dégoût de vous elle éprouvera, monsieur, quel dégoût! (Maintenant il éclate, rassuré.) Non, c'était trop bête, vraiment! Qu'espériez-vous?... C'est ingénu! Vous aviez peut-être la possibilité de vous venger hideusement... ignoblement... Mais si vous avez différé cette lâcheté, dans l'espoir de me faire chanter en prenant ma fille pour otage, ah! mon bonhomme! il faut être fou, vraiment! Qu'espériez-vous?... Un tour de clef à votre porte, maintenant, et tout est dit!... Allons! Allons!... Négociez vos petits papiers à votre aise. Vous êtes libre... Mais, pour le reste, vous avez parlé trop tôt, mon garçon! Coup paré!... Vous ne savez pas encore votre métier!...

MAURICE, essoufflé encore, tapi dans un coin, l'a laissé parler, en ponctuant de sarcasmes. Il se relève. — Ah! C'est là que je vous attendais! Vous vous croyez malin, n'est-ce pas? Non, non... Ça n'a pas été un guet-apens comme vous le supposez... Au contraire!... C'est votre fille qui est venue à moi!...

RANTZ, révolté. — Ce n'est pas vrai!

MAURICE. — Je ne vous raconterai pas comment! Mais, lorsqu'elle est venue hier chez moi, oh! je l'affirme, j'étais décidé... c'était ma fierté... à me conduire de la façon la plus chevaleresque, la plus correcte...

RANTZ. — Chevaleresque!...

MAURICE. — Brusquement, une circonstance terrible, la détresse de ma mère, en une minute, a fait chavirer les meilleures intentions du monde!...

RANTZ. — C'est beau!... J'admire!...

MAURICE. — Ah! on ramasse les armes qu'on peut! Quand on est ce que je suis, faut pas être difficile! Il n'y a pas de crève-cœur qui tienne!... N'importe, nous avons pu causer, votre fille et moi, de longues heures, très simplement, dans une intimité et un accord parfait... Elle ignore ce qui se passe, c'est vrai...

RANTZ, avec un cri de joie. — Parbleu! J'en étais sûr!...

MAURICE. — Mais elle me connaît aussi, maintenant, elle connaît un tout autre homme que celui qui vous parle et qui n'est pas, comme celui-ci, un homme de fortune, né de l'occasion et de la haine. Ah! vous triomphiez!... Vous croyiez que j'avais abattu le jeu pour rien. Eh bien... regardez votre pendule... Il est quatre heures... et votre fille n'est pas encore là. Elle sait pourtant que vous l'attendez ici dans l'anxiété! Comprenez-vous ce que ça prouve? Qu'elle est consciente de ses actes, que ce n'est pas un caprice d'enfant, mais que le choix de sa vie est fait à l'heure actuelle, qu'elle ne reculera devant aucun scandale si je le veux!... Elle accepte ma vie et court ma chance!... A l'heure actuelle, elle est même en train de vous l'écrire... Allez, faites ce que vous voudrez, je suis tranquille! Et voyez jusqu'où va ma confiance! Je relève le défi!... Ramenez votre fille, racontez-lui le boniment... Empêchez-la de partir avec moi... Je suis sûr que ce ne sera pas pour longtemps!...

Et les mains dans les entournures du gilet, il attend.

RANTZ. — Je vous regarde parler. Vous êtes un beau spectacle, vraiment!

MAURICE. — N'est-ce pas?

RANTZ marche sur lui, les mains dans les poches, et le regarde de la tête aux pieds, avec dégoût. — Vous avez la tête de l'emploi, d'ailleurs! Celle d'un petit mec douteux, aux mœurs inavouables. Vous passez du ruisseau au trottoir! C'est logique et c'est moral! Ah! vous tenez bien ce que vous promettiez; je vous avais deviné tout petit... J'avais prévu votre mentalité depuis longtemps, noble rejeton d'une illustre famille!

MAURICE. — Pour vous servir, monsieur!

RANTZ, laissant tomber de toute sa hauteur le mot qui cingle et cravache. — A vingt ans, vous séduisez déjà les jeunes filles! Vous les chambrez pour faire casquer les parents... C'est savoir vous servir tôt d'un visage d'Adonis pour cocottes!

MAURICE, les dents serrées. — Causez toujours!... Ça vous va bien, vous, l'enflé d'orgueil, le parvenu! Allons, allons!... finie, cette morgue! Ça va être la panne maintenant. Ah! le beau-père du petit Orland, c'est embêtant! Hein? Bien plus embêtant encore qu'un barbottage de trois cent mille francs!

RANTZ. — Insultez! Bavez! Vous êtes hideux!... Vos ricanements de basse pègre qui se retrouve!... C'est le souteneur qui fait ses premiers pas...

MAURICE. — J'encaisse! J'encaisse! Vous ne me ferez pas sortir de mes gonds. Je me le suis promis. Vous ne me faites pas peur, allez!

RANTZ. — Et vous donc! Si vous vous voyiez!... Vous êtes blême... mais blême de sérénité candide, gamin vicieux, campé dans un veston du bon faiseur, payé par papa Rantz, car je ne vous fournis pas seulement vos cravates mauves et vos souliers vernis avec quoi on séduit les dames! Si je ne m'abuse, c'est moi qui vous nourris et vous entretiens depuis votre si tendre enfance? Je n'ai pas fait votre compte, mais vous devez émarger pas mal au gouvernement!

MAURICE. — Eh bien, après? C'était bien le moins! C'était votre devoir. Que l'argent vienne de ma mère ou de vous, qu'est-ce que ça fait? Est-ce que j'ai à le savoir? Glorifiez-vous donc, je vous le conseille, de ne pas m'avoir laissé crever dans un trou de campagne! Vous avez payé mon collège et mes culottes? Comme c'est beau!... Quelle reconnaissance je dois au Mécène qui m'a fait une si belle éducation, qui a encouragé ma paresse, mon obscurité, mes mauvais instincts, moyennant un peu de galette!... Je vis aux frais du prince?... Allons donc! Je vis surtout de jeux, de courses, de tapages par-ci par-là, et j'en ai souffert assez cruellement, allez!

RANTZ. — Blagueur!

MAURICE, s'exaltant de plus en plus. — Glorifiez-vous de mes jaquettes et de mes cravates! Et appelez ma mince reconnaissance pour vous sauver, car vous allez sauter!

RANTZ, haussant les épaules et riant aux éclats. — Ah! ah!

MAURICE. — Car demain vous serez un ministre démissionnaire... le moment est venu... et c'est jus-

tice ! Si vous plaquez comme une fille... la compagne dévouée de votre vie, la...

RANTZ. — Et en avant les grands sentiments ! Trémolo ! Que c'est beau, la piété filiale ! C'est grand comme un monde ! Le fils s'instituant vengeur, se faisant forban, maître-chanteur et détourneur de mineures par amour pour sa mère !

MAURICE. — Parfaitement, je suis ignoble ! Parfaitement, j'emploie les moyens les plus vils ! Je le sais bien ! Je n'ai pas le luxe de me dégoûter moi-même !

RANTZ. — Et allez donc !

MAURICE. — Quels moyens voulez-vous que j'emploie, moi, le raté, fils de cocotte, l'enfant inavoué, le déclassé, cancre ou raclure, comme vous voudrez !

RANTZ. — On se connaît !

MAURICE. — Les beaux sentiments, c'est pour vous, l'honneur, le rachat et tout le tralala pour les richards, les heureux de la vie !

RANTZ. — Je l'attendais !... Nous y sommes ! Complet partout !

MAURICE. — Ceux qui ont eu comme vous les honneurs, les richesses et aussi toutes les tendresses ! Veinards que vous êtes, car vous pouvez faire les plus sales actions sous le couvert de l'honneur, de la puissance et de l'argent !... Moi, pas mèche !... J'aurais pu valoir quelque chose, qui sait ? Maintenant je suis de ceux qui ne peuvent même pas faire leurs bonnes actions avec les moyens de tout le monde. Ce qu'il y a de meilleur est encore taré ! Quand je sens en moi quelque chose de propre, de bien...

RANTZ. — De propre, en effet !

MAURICE. — Oui, de bien... Ce qui m'agite depuis huit jours, une grande douleur, des impulsions, des tendresses de toute espèce, ce qui bouillonne là, en moi, eh bien, je n'ai pas la possibilité de le sortir !... Alors, comme il faut bien agir tout de même, se porter au secours de ceux qu'on aime, je me sers des armes que la vie me donne... Bast ! faut pas être fier !... Et tant pis si la cause est bonne ! Parce qu'il me semble tout de même qu'il y a une chose qui m'absout, c'est que ce n'est pas pour moi, ce que je fais là... Vous comprenez ?... Pour moi, je n'oserais pas ! Je sens qu'il y a là des élans qui veulent sortir, qui me poussent... Alors, je vais, je vais... j'avance, je fonce dans le tas... Je saisis l'occasion qui passe. Je voudrais faire parler ma voix, me faire comprendre... je voudrais...

RANTZ. — Et pour cela vous criez, au besoin vous hurlez, vous forcez les portes et les tiroirs... Vous tirez de vous la bassesse innée de l'homme qui se dégrade !... Allons donc ! Bas le masque ! Si vous étiez sincère, et si vous aviez une once d'ardeur morale, vos actes seraient plus désespérés encore, peut-être, mais ils seraient plus nobles et plus crânes... A toutes les faiblesses il y a des excuses, il n'y en a pas à l'infamie !...

MAURICE. — Infamie ! Quel beau mot ! Ah !

A cet instant, la porte s'est ouverte, le petit Raoul, avec son cartable sur le dos, vient d'entrer.

RANTZ. — Taisez-vous donc ! Pas devant mon fils !...

Le petit reste interdit sur le seuil.

MAURICE, l'écume aux lèvres, forcené. — Votre fils ! En voilà un qui ne sera pas infâme, lui !

RANTZ. — Je vous défends d'insulter celui-là !

MAURICE. — Ecarquillez vos yeux, petit bourgeois cossu, fils de bourgeois !

RANTZ. — Va-t'en ! Va-t'en ! C'est un fou ! Tu vois bien que j'ai affaire à un fou ! (Il repousse son fils, ferme la porte, et vient, menaçant, sur Maurice.) Avez-vous fini, cette fois, ou je vous clos le bec d'un coup de poing. Dans votre rage maintenant vous vous en prenez jusqu'aux miens.

MAURICE. — Parfaitement, au fils ! Un fils comme moi, qui ne vaut pas mieux !

RANTZ. — Ah ! maintenant, petite crapule, vous jouez à jeu complètement découvert ! L'anarchiste se découvre... Vous irez jusqu'au bout... jusqu'au bout !...

MAURICE. — Oui, jusqu'au bout !...

RANTZ. — Vous avez de qui tenir, d'ailleurs... Vous êtes bien le fils d'un garçon de café de Thomery !... (Maurice a un bondissement de tout l'être. Blême, il se retourne vers Rantz, et, dans un tremblement éperdu, il tend les poings comme s'il allait se jeter sur lui.) Allez-y donc ! Ne vous gênez pas !... Retroussez vos manches, comme monsieur votre père, pendant que vous y êtes ! Vos biceps blancs ne sont pas à la hauteur, mon garçon !... Vous ne voyez pas que je vous écraserais d'une chiquenaude !

MAURICE, les larmes aux yeux. — Ah ! c'est vous le misérable et le coquin...

Il s'élance.

RANTZ. — Allez-y donc !... (Les poings sur les hanches, calme et dédaigneux.) Frappez !... J'attends !

MAURICE a le bras levé sur Rantz, mais maintenant sans vigueur. La parole de Rantz l'a subitement dégrisé, et le mot qui lui a révélé sa naissance résonne encore sans doute à son oreille... Il mollit... L'œil perd son assurance... Il regarde autour de lui, comme s'il se sentait tout à coup gêné, petit, sans autorité... Il est là, hésitant, se raidissant de toute sa volonté pour reprendre pied, devant un abime. — Je ne sais plus ce que je fais !... Je suis fou !... La colère m'a emporté... J'ai voulu tout sauver et je sens que je viens de tout perdre ! (Il essuie son front du revers de la main.) Voyons, voyons... où en suis-je, mon Dieu ?... C'est que j'ai été tellement secoué ces jours-ci... Voyons, voyons, je n'y suis plus, moi ! Je vais à tort et à travers... je bats de l'aile !

RANTZ. — De l'aile !...

MAURICE a encore un dernier sursaut, mais il se laisse aller, lamentable, tassé contre le coin de la table. — Je n'ai pas dit un mot de ce que je voulais vous dire !... Pas un !... Les phrases me sont venues malgré moi... et m'ont emporté... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Je sens bien que j'aurais beau aller jusqu'au bout de mon courage, ce sera pour rien !... Je n'arriverai pas à la sauver !... Je viens peut-être de la perdre à tout jamais !... Ah ! j'aurais tant voulu pourtant !... C'est que j'ai trop éprouvé de chocs ces jours-ci, je me suis trop débattu dans des agitations de toutes sortes... si nouvelles pour moi !... Alors, je ne sais plus ! J'ai vu tellement se débattre la pauvre femme... souffrir !... Et c'est si affreux !... Je l'ai eue entre mes bras prête à se tuer !... Et ses pauvres larmes, le timbre de sa voix que je ne connaissais pas !... (Il pleure comme un enfant, maintenant, avec rage.) Je ne veux pas qu'elle meure, cette femme-là !... Je ne veux pas qu'elle soit si désespérée... C'est maman, n'est-ce pas ? Malgré tout, c'est maman à moi... Et je l'aime beaucoup !... Elle est si seule maintenant !... Ecoutez... je ne demande plus rien !... J'ai cru bien faire... je ne suis pas de taille... Tout de suite, je m'étais dit que je n'arriverais à rien ; seulement j'avais commencé, n'est-ce pas ?... je me suis raidi et maintenant je suis désespéré !... Oh ! je ne demande plus qu'une chose, alors, qu'une pitié... mais je la demande de

toutes mes forces, c'est que vous alliez la voir... simplement ça!... C'est pas beaucoup!... Parlez-lui. Je suis sûr que cela seulement l'empêchera de se faire du mal!... J'en suis sûr!... Vous lui direz n'importe quoi... ce que vous voudrez... mais vous lui mettrez la main sur le front... et alors, je la connais, ça suffira sûrement... Vous pouvez bien, dites? Je l'ai entendue ces jours-ci, monsieur, parler de vous, malgré tout, d'une façon si tendre, si délicate... si jolie!... Elle vous aimait tellement, vous, monsieur!... (Il pleure.) Faites ça, dites! Moi, ne vous occupez pas de moi, ça ne compte pas! Vous avez raison... je suis un misérable. J'ai tenté une résistance acharnée... absurde d'ailleurs... folle!... Oui, vous avez raison... un sale bonhomme!... Tenez, je ne ferai plus rien! Voici la clef de chez moi. Voici les lettres... (Il jette tout sur la table et désespérément.) Mais allez trouver maman, dites?... Allez vite!... Empêchez-la de se tuer. Et pour vous, monsieur, pardon

Il est presque à genoux, la voix étranglée. Depuis un moment, on lit sur le visage de Rantz une transformation d'attitude et d'anxiété intérieure. Il a même dû lutter contre une émotion instinctive, qui lui vient de cette clameur désespérée, car il se mord les lèvres, fait quelques pas, silencieusement, lourdement, sans regarder Maurice. Puis tout à coup il a un hoquet brusque, une sorte de sanglot, on ne sais pas au juste, et il empoigne son chapeau et son pardessus qu'a rapportés le domestique tout à l'heure.

RANTZ. — Venez! (Maurice a un cri de joie. Rantz, ouvrant la porte et bourrument, à Maurice.) Passez devant, monsieur, passez, passez!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

Le boudoir blanc de Liane, au deuxième étage de son hôtel; la pièce où la maturité de Liane se complaît. Aux murs des portraits, pastels et autres, à des âges divers, de la maîtresse de la maison. Une psyché, autour de la psyché un onglier, des meubles à fards ; la chaise longue ornée de dentelles. Rotonde très intime. Fourrures, divans surchargés de coussins brillants, tentures blanches, hermétiques. Portes à gauche. Porte à droite. Au lever du rideau, on entend des éclats de rire. Rantz est assis sur la chaise longue, Liane, en un déshabillé très souple et savant, est couchée sur des coussins, à ses pieds.

Scène première

LIANE, RANTZ

LIANE, riant à tue-tête. — Dieu que c'est drôle! Dieu que c'est drôle!...

RANTZ. — Et alors, le préfet s'est levé; seulement il était tellement myope qu'il ne voyait même pas la carafe, et, comme on lui avait dit que j'étais très grand, ses yeux se portaient inlassablement sur les corniches de la salle des fêtes. C'était une chose horrible! Pour lui faciliter sa tâche et ne pas le rendre ridicule, je me haussais sur la pointe des pieds. Pendant vingt-cinq minutes qu'il a parlé, j'avais la sensation que la République était à un mètre cinquante au-dessus de ma tête...

LIANE. — Dieu que c'est drôle, ce que tu dis là!... Il n'y a que toi pour avoir des idées pareilles! Comme je voudrais te voir dans ces fonctions! Les femmes des ministres ne les accompagnent jamais dans ces petites fêtes?

RANTZ. — Ça dépend. Aux funérailles des fonctionnaires morts pour la patrie tu pourras venir.

LIANE, avec tendresse. — Tu n'as pas froid?

RANTZ. — Ni froid ni chaud. Bon.

LIANE. — Ça veut dire que tu as froid, je te connais. Attends. (Elle se lève avec précipitation.) Oh! ces domestiques qui ne viennent jamais.

RANTZ. — Par délicatesse.

LIANE va à la porte. — Joséphine! Voyons, je vous sonne depuis une heure... Monsieur meurt de froid.

RANTZ. — Tu exagères. Ce n'est pas encore la retraite de Russie.

LIANE. — Oh! puis le thé! J'oubliais complètement. Suis-je bête! Il va être trop fort, maintenant. (Joséphine entre.) Joséphine, à quoi pensez-vous? Il n'y a plus de bûches.

RANTZ, souriant aimablement. — Bonjour, Joséphine.

JOSÉPHINE. — Bonjour, monsieur. Monsieur va bien? Monsieur a fait un bon voyage? J'ai lu dans les journaux...

RANTZ. — Je vous remercie. (Joséphine sort.) Tu vois, tout le monde a le sourire.

LIANE, se blotissant contre lui. — Ah! Paul! Ce que j'aurais donné pour une heure comme celle-ci, il y a quelques jours! Est-ce vrai, mon amour chéri, que tu es là, après toutes ces horreurs? Il me semble que j'ai été folle, que j'ai été internée quelque part. J'ai dû avoir la camisole de force, la camisole de force du malheur. Ça serrait de tous les côtés, la tête, la poitrine! Et, maintenant, maintenant, tout est si doux! Je suis là... je peux regarder par en dessous ton regard clair, trop bleu... Et le contact de ta peau! Je peux glisser ma main dans ta manchette comme autrefois... Non, non, c'est trop de bonheur!... Il va m'arriver encore quelque tuile! Le bonheur et moi nous nous accordons si peu! Je ne peux pas croire à tout ce que tu m'as dit.

RANTZ. — Il faut le croire.

LIANE. — Encore, il y a quatre jours, quand j'allais me jeter par la fenêtre et que Maurice t'a ramené ici, tout à coup, ça tenait du prodige... mais c'était encore dans le domaine des choses possibles! Je pensais: « Il n'exécutera pas la moitié de ses promesses, c'est une réconciliation de principe, il part tout à l'heure... et, quand il reviendra, va te faire fiche!... » Pas du tout. Tu es revenu et à l'heure où je m'attendais de nouveau à toutes les catastrophes... l'apothéose!...

RANTZ. — Voilà comme je suis. Les femmes ont toujours eu raison de ma raison.

LIANE. — Ah! va, je ne serai pas une maîtresse bien encombrante, mais ce que je serai, par exemple, de tout mon cœur, de toutes mes forces, c'est ta femme! Ta femme!... En voilà un bon mot! Ah! celui qui l'a fabriqué!

RANTZ. — Femme, maîtresse! Il n'y a qu'un seul mot qui compte en amour: chérie!... Tant qu'on peut encore le prononcer!

LIANE. — Tiens, ce que tu dis là, avec ton sourire de turco au bivouac, comment veux-tu que je ne pense pas que ce soit à la blague? C'est du roman, tu dictes un roman! Quand les bouches se sont profanées d'une façon aussi horrible, entendre tout à coup: chérie!... Ç'a l'air d'une fleur sur du fumier.

Joséphine rentre avec un panier de bois, recouvert d'étoffe bleu ciel. Elle met les bûches dans la cheminée.

RANTZ. — Et Raymond? Je n'ai pas dit bonjour à Raymond.

LIANE, bas à Rantz, gênée. — Comment! Tu veux voir aussi Raymond, après ce qu'il a fait?

RANTZ. — Mais pourquoi pas? Il faut être généreux!... C'est une bonne grosse canaille, ce qui vaut encore mieux qu'une canaille tout court... Je serais enchanté de le revoir! Dites-moi, Joséphine, n'oubliez pas de dire à Raymond de monter dans un quart d'heure, n'est-ce pas?

JOSÉPHINE. — Certainement, monsieur.

Elle sort.

LIANE, lui apportant le thé. — Ah! les domestiques! Quelle plaie! Ils en auront joué un rôle dans notre existence! Tantôt ils sont nos confidents, tantôt nos ennemis...

RANTZ. — Et à cinq minutes de différence.

LIANE. — Si tu avais vu l'autre jour leurs sales têtes, leur joie, quand il m'ont flanquée dehors!... Ce François! Moi qui ne lui ai fait que du bien.

RANTZ. — Est-ce qu'ils t'ont brutalisée, par hasard? En tous cas, ils t'ont laissée bien libre, car j'ai trouvé par terre des débris incontestables de ta liberté!

LIANE, riant, en prenant sa tasse de thé. — Le pot blanc!

RANTZ. — Pourquoi ris-tu?

LIANE. — Je ris maintenant, tu ne sais pas pourquoi? Figure-toi que sur la tablette, dans ma colère, j'avais pris un grès noir, ton Delaherche...

RANTZ. — Il y est encore.

LIANE. — Figure-toi, j'ai eu la présence d'esprit de le remettre sur la table et de prendre un pot blanc pour le casser.

RANTZ. — Pourquoi?

LIANE. — Parce que le blanc ça porte bonheur.

RANTZ. — Ça, par exemple, est-ce assez femme!

Ils rient tous deux bruyamment.

LIANE. — Ah! Quelle misère, Paul! Quelle misère que l'on puisse rire après de ces choses qui vous ont conduit presque jusqu'à la mort!... que l'on puisse prendre à la légère ce qui a été toutes vos larmes, toute l'énormité de votre douleur! Et c'est l'amour qui peut produire de pareilles métamorphoses!

RANTZ. — Mais oui, c'est sa puissance!

LIANE. — C'est son horreur aussi... sa puissance et son infirmité!

RANTZ. — Et puis, nous éprouvons la réaction, la réaction nécessaire de tant de drames. Nous rions un peu bêtement, nous rions trop, c'est vrai! Moi aussi, moi comme toi. On a besoin de ne plus penser! Nous venons de prendre un immense parti, parti dangereux, formidable de conséquences, mais salutaire et salubre. Alors nous détendons nos nerfs, nous étirons nos bras, devant ton feu de bois, nous nous reprenons. Mais ne soyons pas dupes même de notre rire, de notre joie, de nous retrouver intacts l'un devant l'autre. Il faut que nous refassions notre vie, Liane, et sur des bases complètement nouvelles, tu entends, complètement nouvelles! Il faut que tu te fies à l'intelligence du pilote. Obéis, non en esclave, mais en femme aimante.

LIANE. — Ordonne, puisque je suis persuadée que ce que tu dis est vrai, que tu reviens un peu par un reste d'affection (Avec crainte.) car... me permets-tu, non d'en douter... mais de te poser cette question avec encore un peu d'angoisse. La raison de ton retour à moi? Est-elle dans une vieille réserve d'affection que tu ignorais toi-même, dans de la pitié... je m'en contenterais,... dans...

RANTZ. — Tout, sauf dans l'intimidation, voilà ce que je veux que tu saches bien... Ton fils a d'ailleurs abandonné sa sotte et lamentable manœuvre de chantage: donc tu aurais, s'il le fallait, la preuve que mon retour est délibéré, sans contrainte aucune... du moins sans autre contrainte que celle de mes propres sentiments. Nous étions arrivés à un point de discorde tel qu'il n'y avait plus qu'à nous séparer à tout jamais, ou à recommencer littéralement notre vie, revenir au point de départ. Nous nous sommes arrêtés, stupéfaits, à deux pas de la mort... Devant le terrible choix que tu me donnais, j'ai cédé, mais à une condition seule, par exemple, *sine qua non*, c'est que notre vie sera modifiée de fond en comble. Plus d'irrégularité, plus de cette pourriture de parisianisme... Un ménage nouveau, rigoureusement social, retrempé dans de nouveaux devoir. Ces êtres veules et tragi-comiques que nous avons été, à la face de Paris, vont devenir des personnages normaux, graves... ce n'est pas assez... officiels!... Tant pis pour les gouailleries! Je tiendrai tête, puisqu'il en est ainsi. J'accepte cette tentative sur des fondements nouveaux. De toi dépend, de toi seule, le miracle de notre régénérescence...

LIANE. — Mais c'est l'idéal! Le ciel! Le paradis!... La réalisation de mon plus grand rêve!... Ah! tu vas voir, par exemple!... Dieu que je suis contente! Je me renouvellerai toute... Tu verras... Je serai ta femme aimante, obéissante... Tu n'auras plus à me reprocher une discussion, une aigreur...

RANTZ. — Le pourras-tu?... Tu te reformeras?... Tu te soumettras?... Tu ne referas plus ta vie tous les matins!

[LIANE. — Puisque tu l'auras comblée!... Mais... dis, dis, rassure-moi encore... les deux sous d'amour, est-ce qu'ils sont dans la balance?

RANTZ. — Liane, soyons francs, nous avons perdu l'habitude de l'amour! Je ne demande pas mieux que de la reprendre, mais il y aura du travail! Nous avons contracté une autre habitude, celle de nous haïr pendant des années, ou d'arriver presque à le croire, à nous le dire et à nous juger avec une cruauté et une sévérité sans pareilles. C'est d'ailleurs absurde. Quand on est ensemble depuis dix-sept ans, il ne faut plus se juger, il ne faut pas se dire tous les matins: est-elle satisfaisante, ou est-il tolérable?... Il faut savoir se laisser métamorphoser par l'existence, sans protester. Du reste, c'est facile... Prenons enfin l'habitude d'être polis,... d'être unis, et, par le fait seul du mariage, nous serons forcés de vivre complètement tous les instants ensemble. C'est là le meilleur du mariage... Depuis quelques années, nous vivions trop séparés... Les gens qu'on voit tous

(*) Le texte placé entre deux astérisques est supprimé à la représentation.

les jours de très près, même une maîtresse, même un amant, on perd l'habitude de les juger; on manque de recul pour le faire; mais, si l'on s'éloigne, c'est absolument comme lorsqu'on voit apparaître sa maîtresse au détour d'une rue et qu'on la regarde avancer... tout à coup l'œil acquiert une nouveauté et une sévérité qu'on n'avait pas tout à l'heure quand on lui donnait le bras.

LIANE. — Ce qui revient à dire?...

RANTZ. — Ce qui revient à dire, mon petit, que l'amour n'est pas aveugle comme on le prétend, il est presbyte; il voit mal ce qui est près, il voit terriblement ce qui est loin. Eh bien, recourons vite l'un à l'autre; serrons-nous d'encore plus près; retrouvons-nous dans ce champ visuel rapproché où les défaites s'atténuent, s'effacent presque, mais faisons-le d'une façon définitive, au moyen de ces chaînes que les hommes ont appelées le mariage.

LIANE. — Ah! Je te retrouve là avec ton terrible scepticisme! Ça vous donne des frissons, ces paroles-là! Crois-tu, Paul, que le blé puisse repousser dans un terrain aussi ingrat, aussi desséché?

RANTZ. — Pour me servir de ta comparaison, le blé ne repousse pas des années de suite impunément dans le même champ. Tout amour qui dure finit par être un affadissement de la personnalité. De la terre dégénérée dans laquelle il vivait, transplantons-le dans de la bonne terre de bruyère et nous verrons bien.

LIANE. — Mais, Paul, la récolte peut-elle être aussi belle qu'autrefois?

RANTZ. — Ce sont aussi les paysans qui disent en vieillissant, avec mélancolie: « La terre ne produit plus comme autrefois. » Si les printemps de maintenant ne rendent plus ce que rendaient les autres, contentons-nous-en tout de même, Liane, et à l'ouvrage. Cultivons notre jardin... comme dit l'autre!...

LIANE. — Je te comprends. Tu ne jettes pas en vain tes feux de brillant causeur. Tu vois que j'ai trop de joie et tu veux sur ma joie jeter la cendre de ton ironie... me faire sentir ce qu'il y a de sacrifice dans ta générosité... Eh bien, non, ton scepticisme ne peut même pas me gâter ma joie... Je t'ai... Je t'adore... Je te garde pour la vie!... Alors, flûte, chenapan, chenapan adoré!... Je dis flûte à ton énigme... Je n'ai jamais pu te comprendre à fond... toi et ton maudit sourire... mais tant pis!... Prends-nous tout entières!

RANTZ. — Que signifie ce pluriel?

LIANE. — Oui... toutes, nous avons un homme comme toi, un mâle, qui nous domine, que nous expliquons difficilement, mais auquel nous faisons le sacrifice de notre vie!... Prends-moi... Rends-moi heureuse. Je te jure que je ferai le miracle, tous les miracles, en riant, de bon cœur. Je me sens capable d'avoir vingt ans... si tu le souhaites!... Ordonne! Commence. J'obéirai.]*

Elle l'embrasse avec passion.

RANTZ. — Et d'abord, il faut que notre mariage se fasse immédiatement, ne tardons pas à régulariser. Faisons-en une question de jours et d'heures.

LIANE, riant. — Veine!... Mais est-ce qu'il y a déjà eu des ministresses dans mon genre? J'ai la frousse!

RANTZ. — Je ne suis que sous-secrétaire d'Etat... Et d'ailleurs, ça s'est vu plus d'une fois... même dans ce ministère-ci... Il y a un précédent à la Marine... Dès maintenant, dès aujourd'hui, je veux te présenter comme ma femme. Je veux te traiter comme telle. Commençons dès aujourd'hui. J'ai donc tenu à te présenter officiellement à mes deux enfants, comme leur belle-mère.

LIANE. — A Raoul et à Nellie?

RANTZ. — A Raoul et à Nellie. Je les en ai avertis ce matin à déjeuner. Je leur ai annoncé mon mariage et que dans un mois nous vivrions sous le même toit.

LIANE. — Diable! Comment ont-ils supporté la nouvelle?

RANTZ. — Mon Dieu!... Le petit Raoul n'est pas encore en âge de bien se rendre compte...

LIANE. — Et elle? Elle a accepté?...

RANTZ. — Ah! elle!... Quoique nous ayons évité de traiter ce sujet, Liane, inutile de te cacher que la malheureuse enfant est dans un état effroyable et que nos rapports à tous les deux ont une apparence plus que froide... Elle a repris sa place à la maison... avec une dignité froissée... Elle ne desserre pas les dents, que pour en laisser échapper certaines paroles. (Il s'interrompt.) Enfin, nous causerons de Nellie, si tu veux, mais pour l'instant c'est secondaire... Je veux, dis-je, te présenter mes enfants.

LIANE, étonnée. — Ici?... Tu aurais pu ne pas les obliger à se rendre chez moi, surtout après ce qui s'est passé!... Qu'est-ce qu'elle a dit, Nellie, quand tu lui as annoncé ce projet de visite?

RANTZ.— Rien. Motus. Deux minutes après elle s'est levée de table. Elle est montée dans sa chambre... Mais n'importe... n'importe... Liane, je suis sûr, je suis sûr que tu aimeras mes enfants comme si tu étais leur propre mère.

LIANE. — Tu verras! Je ne te promets pas seulement de les aimer, de les chérir... je te promets de me faire peu à peu aimer d'eux. Quand les as-tu convoqués? Car, enfin, c'est pour moi une grosse émotion!

RANTZ. — Aujourd'hui. Tout à l'heure. Cela ne te va pas?

LIANE, troublée. — Si, si... A quelle heure?...

RANTZ. — Mais avant le ministère, tout à l'heure. J'ai tenu à ce qu'ils te fassent une visite, je le répète, en quelque sorte officielle.

LIANE, le fixant avec une inquiétude. — Tu n'as pas une pensée de derrière la tête?

RANTZ. — Aucune! Pourquoi? Cette présentation n'aura rien de guindé. Mais je ne tolérerai pas d'ambiguïté. Je t'épouse! Que ce soit alors une régularisation complète, un mariage d'étroite union... Il faut sortir de ces situations équivoques. Je veux que Nellie oublie le fils pour ne plus songer qu'à ses devoirs vis-à-vis de celle qui va être ma femme... Nellie est aussi coupable dans cette mésaventure... Que son imprudence, sa légèreté fassent amende honorable en t'apportant d'abord l'hommage d'un respect qu'elle te doit. Voilà ce que j'ai voulu lui imposer... Mais inutile, n'est-ce pas, de te dire qu'elle ne se résoudra pas à cette visite? Donc, seul, le petit Raoul viendra me chercher, c'est plus que probable. Je ressortirai après que tu l'auras embrassé. Et voilà. Raoul sera amené ici à la sortie du collège, à cinq heures...

LIANE. — Comme ça... tout de suite... si vite... C'est que...

RANTZ. — Enfin, qu'y a-t-il qui te gêne là dedans?

LIANE. — Je ne prévoyais pas ta visite d'aussi bonne heure... à cause du ministère.

RANTZ. — Alors?

LIANE, avec hésitation. — Alors, j'avais donné rendez-vous...

RANTZ. — A qui?

LIANE. — A Maurice.

RANTZ. — Ah! Ah! Ton fils doit venir?...

LIANE. — Mais je le renverrai.

RANTZ. — Non, non, au contraire, ne le renvoie pas. C'est parfait. C'est parfait!

Un long silence. Il arpente la chambre, les mains derrière le dos.

LIANE, angoissée, déjà heureuse. — Que veux-tu dire, par ces paroles : « C'est parfait! » Je n'ose leur donner un sens. J'ai peur de me tromper.

RANTZ. — Liquidons toute la situation d'un seul coup; nous avons évité de toucher à ce sujet scabreux, solutionnons-le.

LIANE, avec espoir. — C'est-à-dire...

RANTZ se retourne et, sur un ton sévère. — Ton fils s'est conduit vis-à-vis de moi de la plus abominable façon. Il a été abject, il a été impardonnable!

LIANE. — Eh oui... mais, Paul, ce qu'il a fait... c'était...

RANTZ, sur le même diapason. — Et je le répète, il n'est pour rien dans cette réconciliation! Pour rien! S'il y a été pour quelque chose, c'est bien dans le sens inverse! Il a failli rendre tout irréparable... en me prenant ma fille... en osant... (Il s'arrête.) Enfin, je me tais... Eh bien, Liane, je fléchis... Je me maîtrise. (Il s'assied à califourchon et, sur un ton, tout à coup, bonhomme.) Il faut faire à ce garçon si étrangement moral, une situation... une très belle situation, qui l'empêchera de tomber dans d'autres égarements.

LIANE, avec joie. — Ah! voilà ce que j'attendais de toi!

RANTZ, soufflant sur le verre de son monocle. — Il n'a aucune aptitude. Je reconnais qu'il n'a d'ailleurs pas reçu d'éducation suffisante pour les développer. Il n'est pas employable; mais peut-être pourra-t-il se perfectionner tout de même. Eh bien, puisque nous sommes dans un jour heureux, un jour de lessive blanche, lavons, effaçons... de belle humeur... Je lui fais une position du jour au lendemain.. écoute... de vingt-huit mille francs.

Il tapote la chaise en souriant.

LIANE. — De vingt-huit mille francs?... De capital?...

RANTZ. — De rente.

LIANE, avec élan. — Oh! c'est trop beau! Que tu es bon! C'est bien trop!

RANTZ. — Je souhaite qu'il comprenne la valeur de mon geste. (Il répète.) Vingt-huit mille francs de rente!... J'espère qu'il travaillera!

LIANE. — Mais quelle position peut valoir une pareille rémunération?

RANTZ. — Tu connais mes mines d'anthracite aux environs de Chicago? Je t'en ai parlé... elles constituent une jolie source de revenus d'ailleurs pour moi.

LIANE. — Où sont-elles?

RANTZ allume une cigarette. — En Amérique.

LIANE. — En... Amérique?

RANTZ. — Tout marche par soi-même avec un roulement d'ingénieurs étrangers très convenable. Mais une surveillance française ne messiérait pas... Je t'expliquerai pourquoi... En tous cas, si, dans les premières années, ton fils ne peut pas être d'un apport bien considérable, je le reconnais, il ne nuira pas à une exploitation dont il ignore le premier mot, et c'est déjà quelque chose! Il aura tout le temps désirable, ensuite, pour apprendre son métier... Hein?... C'est féerique!... C'est féerique!... Ah! il a de la veine d'être tombé sur moi... à bras raccourcis, mais enfin...

LIANE, timide. — Et il faudra qu'il y vive tout le temps, en Amérique?

RANTZ, riant. — Ecoute, mon chou, tu ne voudrais tout de même pas qu'il touche de pareils émoluments et qu'il continue à faire la noce à Paris!

LIANE. — Ce n'est pas ce que je veux dire, Paul. Mais enfin, dans la circonstance présente, peut-être y a-t-il de ma part — oh! pas de la tienne! — quelque chose d'un peu...

RANTZ. — D'un peu... Achève?

LIANE. — Je ne sais pas comment dire... D'un peu...

RANTZ, vivement. — Je voudrais bien voir qu'il ne soit pas ravi... Mais, ma Lianon, je le tire du pétrin!... Je fais à ce garçon dévoyé une situation superbe, inespérée. Je lui mets un métier dans les mains... J'en fais un homme, un homme actif... Je l'arrache à la gabegie de Paris qui a été sa perte... Je l'arrache, enfin, à lui-même... Eh bien, merci!... Remarque que je ne parle là, avec délicatesse, que des intérêts de ton fils, car, enfin, si tu veux entendre dire que cet éloignement est indispensable pour ma fille, je vais te le dire, et sans gêne encore! Je redoute tout... tout, s'il reste! Je ne réponds plus de rien!... J'ai le droit d'arracher ma fille à l'épouvantable fiasco auquel elle s'est réservée si elle ne réagit pas, si nous ne réagissons pas pour elle... La voilà maintenant qui refuse obstinément le mariage qu'elle avait accepté... un très beau mariage!... Après cette terrible leçon, j'espérais qu'elle aurait les yeux ouverts sur la valeur morale du garçon... Eh bien, j'ai peur... d'elle... maintenant que nous nous rapprochons par la vie commune... et de lui, s'il reste à Paris... Elle a été littéralement fascinée. Ah! c'est joyeux! Note que si j'envoyais ton fils par représaille, en expédition lointaine, je comprendrais ta résistance... Mais je te répète que c'est de la féerie! Je lui crée, et de bon cœur, une situation insensée, je le tire de tous les embarras, d'un état social par trop imprécis.

LIANE. — Oui, mais il ne me verra plus... Il...

RANTZ. — Ah ça! mais avais-tu la prétention... ceci aurait été inconcevable... avais-tu la prétention d'introduire ici, au milieu de nous, au milieu de mes enfants, au même foyer, rue de Grenelle, en plein ministère, ton enfant illégitime et qui s'est permis... (Sèchement.) Dans ce cas, ma chère, il fallait me prévenir! Je ne serais pas ici! Ah! non!

LIANE, timide. — Je n'allais pas... jusque-là, ce serait inadmissible... en effet...

RANTZ. — Eh bien, alors, quoi, Liane?... Cet enfant que tu as tenu éloigné de toi pendant une vingtaine d'années, dont tu te souciais comme d'une pomme... voilà que maintenant, à l'âge où il se fait homme, où il n'a justement plus besoin des siens, tu réclamerais sa présence? Ce serait plutôt paradoxal!...

LIANE. — C'est que tant de choses se sont passées!... Oh! je ne réclame pas sa présence... Je songe à lui...

RANTZ. — Ce n'est plus un bébé, ton fils... C'est un bonhomme qui ne vit plus dans les jupes de sa mère, j'en sais quelque chose. S'il vit dans des jupes, ce n'est certainement pas dans celles-là! Non, non, après les basses canailleries qu'il a commises, je crois que peu d'hommes feraient ce que je fais aujourd'hui. C'est à prendre ou à laisser. D'ailleurs, ceci dit, tu te leurres complètement, mais complètement. Dès qu'il va apprendre cette générosité, à laquelle

il n'est fichtre pas en train de s'attendre, tu ne te doutes pas de l'accueil qu'il lui réservera...

LIANE. — Tu crois?

RANTZ. — J'en suis certain... Sacristi, mais je ne ferai pas cette situation à mon fils!... Mais il n'aura pas ça... Il n'en aura pas la moitié... en turbinant, et dur!... Je te le garantis!... Il n'y a pas de fils de famille qui débute dans la vie avec une situation assurée de vingt-huit mille francs. Répète en toi-même le chiffre... Et à ton fils tu n'auras pas besoin de le répéter. Tu verras son sourire.

LIANE. — C'est peut-être possible!... C'est probable, même!... Oh! je ne demande pas mieux, tu penses bien... Et, en effet, c'est moi qui dois me forger des idées... des appréhensions qui ne tiennent peut-être pas debout...

RANTZ. — Mais absolument.

LIANE. — C'est, comme tu le dis, peut-être une admirable carrière qui s'ouvre pour lui... Si elle lui sourit...

RANTZ. — Allons, cesse un peu, même dans le bonheur, de rester les deux sourcils froncés! Tu as toujours l'air d'un lapin dressé qui attend le coup de fusil!

LIANE. — Dame!

RANTZ. — Embrasse-moi, tiens!

LIANE. — Ah! de tout mon cœur, de toutes mes forces!

RANTZ. — Où nous marions-nous?

LIANE. — Ça m'est égal! Même à l'église, si tu veux!

RANTZ. — N'exagérons pas. Voilà ce que je propose. Si le ministère tient, nous le saurons dans huit jours. Nous nous marierons réglementairement à la mairie du seizième; si nous tombons avant la publication des bans, eh bien, nous irons nous marier chez moi, à Marly-le-Roi.

LA FEMME DE CHAMBRE entre et apporte une lettre à la main. — Madame, une lettre qu'un domestique a apportée.

LIANE. — Il n'y a pas de réponse?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je ne sais pas, madame.

LIANE. — Tu permets?

Elle s'avance près de la coiffeuse.

LA FEMME DE CHAMBRE, bas, à Liane. — Je suis entrée, surtout pour avertir madame que M. Maurice était là.

LIANE, bas. — Il y a longtemps?

LA FEMME DE CHAMBRE, bas. — Non, il arrive seulement. Que faut-il lui dire?

LIANE. — Qu'il repasse dans une heure; je serai seule.

RANTZ, du fond de la pièce. — Du tout, inutile. Qu'il entre.

LIANE. — Que veux-tu dire?

RANTZ. — J'ai une très bonne oreille! J'entends de loin. C'est ton fils! Qu'il entre! Mais si, je t'assure!... Il vaut bien mieux que tu lui parles tout de suite. Joséphine, allez... Ou plutôt, quand madame sonnera, vous ferez entrer M. Orland directement ici.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, monsieur. (Elle sort.)

RANTZ. — Ne te contracte pas ainsi, allons... C'est simple comme bonjour. Je vais te laisser avec lui... Pose-lui la question en toute simplicité, mais, par exemple, sans aucune littérature, sans aucune question préalable. Dis-lui, voilà ce qu'on t'offre... et tu verras. Je tiens le pari.

LIANE. — Ah! dans ces conditions, si cet avenir lui sourit... J'offre de ta part, n'est-ce pas?

RANTZ. — Parbleu! Je ne m'en vais pas d'ailleurs de chez toi. Je descends simplement au rez-de-chaussée, je vais en profiter pour faire comparoir mon vieil ami Raymond, pendant ce temps. Il s'attend à une bûche terrible!

LIANE. — Quelles sont tes intentions? Tu sais qu'il m'est très utile...

RANTZ. — Ce que je vais faire? Je vais l'augmenter!

LIANE. — Quel homme!

RANTZ. — N'est-ce pas?

LIANE. — Tu as bien le sourire le plus communicatif, le plus entraînant que je connaisse. Quel admirable général tu aurais fait!

RANTZ. — Allons, bon! Ministre ne lui suffit plus, je passe à l'armée! Hélas! je ne suis pas plus né pour être général que ministre! Je suis né amant et je mourrai sans doute amant! Pas même Napoléon... Boulanger!... Donne-moi tes mains!... Amis! Amants! Amis?...

LIANE. — Les deux! Je veux tout... et encore plus!...

Il lui embrasse la main.

RANTZ. — A tout à l'heure! Si tu as besoin de ma présence, n'hésite pas à m'appeler. (Il montre le bouton.) Ma sonnerie habituelle... ma fanfare de zouave, ou viens me rejoindre en bas. (Il se retourne.) Et tu vas voir le sourire épanoui de ton fils! Prépare-toi. (Il sonne pour appeler la femme de chambre.) Il y avait longtemps que je n'avais parlé à ce bon Raymond! Ça me manquait!... J'ai même rapporté de Grenoble une montre en or émaillée ancienne... que je destinais à mon secrétaire... Je vais la coller à Raymond. (Il sort. Liane reste seule.)

Scène II

LIANE, puis AUGUSTINE

Au bout de quelques instants, la femme de chambre entre par l'autre porte.

LIANE. — Oui, oui, faites entrer.

La femme de chambre ressort. Liane s'installe à la coiffeuse, se met activement du rouge, de la poudre, s'avive les ongles, pour que son fils la trouve dans une occupation naturelle.

Scène III

MAURICE, LIANE

MAURICE, entrant, gaiement. — Bonjour, maman! Eh bien, comment va?

LIANE. — Très bien. (Il l'embrasse sur le front, durant qu'elle se poudre.) Rantz est là, tu le sais?

MAURICE. — Je sais... Eh bien, vite! dis-moi, vite... C'est décidé? Il ne revient pas sur sa décision?

LIANE. — Non, Maurice. Il est sincère. Nous nous marions.

MAURICE. — Ah! que je suis content, que je suis content! Tu n'as pas idée de la joie que j'éprouve! (Il lui saute au cou.) Enfin! Voilà le rêve réalisé, ma chère petite maman! Tu vois bien qu'on y est arrivé tout de même, et c'est fini des mauvais jours, et c'est fini de la tristesse!... Tu vas avoir de beaux yeux clairs, reluisants! Des yeux bien astiqués, comme autrefois. (Il lui parle en la regardant dans la glace de la coiffeuse.) Mais tu es sûre qu'il n'y a pas maldonne?

LIANE. — Certaine, Maurice! Il est sincère. Mais oui, mais oui, il est sincère... Ah! Je comprends que

tu en doutes un peu!

MAURICE. — Et pour cause! On est toujours inquiet avec lui! Il n'essaie pas de gagner du temps?

LIANE. — Oh! non, Maurice. Ce que je garantis, c'est que son parti est pris!... Dieu sait, je ne veux pas l'excuser, bien au contraire! Il a eu les torts les plus graves... Seulement, au fond, ce n'est pas un mauvais homme. Sa nature l'entraîne sans que sa volonté le conduise. Je le connais; il fait des détours, et puis il revient au point de départ.

MAURICE, la regardant avec surprise. — Le détour est quelquefois un peu long! Enfin, je comprends que maintenant tu ne veuilles pas le juger.

LIANE. — Je ne juge pas. Je constate, voilà tout. C'est que je le connais tant! Oh! je pensais tout ce que je te disais de lui ces jours-ci... tout et encore pis... Mais, depuis... je l'ai entendu. Je t'affirme qu'il y a des choses très excellentes en lui... Il ne sait pas se faire valoir... Il a des mouvements plus irréfléchis qu'on ne le pense... Ainsi, une chose certaine, et qui fait d'ailleurs que je peux lui pardonner bien des erreurs, c'est que, s'il revient à moi, c'est spontanément... Oui... Je ne crois pas qu'il y ait eu chez lui la moindre peur, qu'une crainte quelconque l'ait déterminé à capituler... Dieu sait que c'est grâce à toi, mon cher petit, et à ton secours que je dois que les événements se soient ainsi précipités...

MAURICE, regardant la poignée de sa canne. — Pourquoi? Oh! ce n'est pas sûr, ce n'est pas sûr du tout!

LIANE. — Si... Bien que nous ayons eu, l'un et l'autre, certaines maladresses qui auraient pu compliquer les événements, au lieu de les arranger! Mais regarde, justement, ces maladresses (Mouvement de Maurice.) ou du moins, je m'exprime mal, cette tentative un peu... hardie, n'a rien gâté!... Et, tiens, il vient, figure-toi, de s'exprimer tout à l'heure sur ton compte d'une façon qui n'aurait pas fait changer tes sentiments à son égard, bien entendu, mais enfin, qui aurait atténué tes raisons de rancune et de défiance.

MAURICE. — Ah!... Je suis très heureux, je suis très heureux qu'il en soit ainsi... (Brusquement.) De toutes façons, l'essentiel n'est-il pas que tu aies réalisé ton rêve, et je crois que cette fois le voilà bien réalisé, n'est-ce pas?

LIANE. — Oui, oui, je le crois fermement... Il s'est fait une idée équitable de la situation. Cette crise a déterminé en lui des notions de justice... oui... Il désire un apaisement général... Et même je suis chargée de te demander quelque chose à ce sujet. Je vais te le demander sans préliminaire aucun. Tu jugeras toi-même. Je ne suis chargée, bien entendu, que de te soumettre l'idée, le principe. Je t'assure que je n'ai vu dans sa proposition qu'un effort sincère pour tout arranger...

MAURICE, fronçant les sourcils. — Quoi? J'attends...

LIANE. — Tu es entièrement libre d'accepter ou de ne pas accepter. Tu penses, mon cher petit, que ce que tu décideras sera toujours excellent à mes yeux... et je respecterai ta volonté...

MAURICE. — Ne tergiverse pas!... Qu'est-ce que c'est?... Il s'agit de moi?

LIANE, posant ses accessoires de toilette et le regardant. — Que penserais-tu si tu te trouvais du jour au lendemain à la tête d'une situation de vingt-huit mille francs de rente?

MAURICE. — De vingt-huit mille francs de rente! Qu'est-ce que tu dis, maman?... Tu te moques de moi... Voyons, voyons! Tu veux me faire une fausse joie...

LIANE. — Je ne dis que la vérité... Vingt-huit mille francs de rente assurée... Une situation inespérée!

MAURICE. — Incroyable!

LIANE. — Il t'offre de te mettre à la tête de la surveillance de ses mines d'anthracite aux environs de Chicago... Te souviens-tu? Je t'en ai parlé, je crois...

MAURICE. — Ah! bien... Très bien!... Oui... oui...

LIANE. — Réponds sincèrement!... Maurice, réponds!... Dis-moi toute ta pensée, comme tu l'éprouves. Je me baserai sur elle. Quel premier effet ça te fait-il... De but en blanc?

Un long silence. La figure de Maurice s'est détournée. Il balance sa canne un grand moment... puis il regarde Liane avec un hochement de tête et un sourire.

MAURICE. — Eh bien, mais ça me paraît admirable... admirable!...

LIANE. — Ah!... Vraiment?

MAURICE. — Tiens, parbleu! Vingt-huit mille francs! Bougre! Ça n'est pas à dédaigner!... C'est une superbe position!

LIANE. — N'est-ce pas?... C'est ce qu'il me semblait aussi... Mais comme je n'y connais rien...

MAURICE. — A mon âge. Songe donc!... Et puis, l'Amérique, c'est très bien, l'Amérique! (Un temps.) Je vivrai, naturellement, les douze mois de l'année là-bas?

LIANE. — Ça, je ne sais pas... J'ignore!... Mais tu voyagerais évidemment!... Tu irais et tu viendrais...

MAURICE. — Oui, oui, bien sur, j'irai... je viendrai... (Il balance toujours méditativement sa canne.) Eh bien, mais ça ne me paraît pas mal du tout!

LIANE. — Tu dis ça d'un air bizarre.

MAURICE. — Moi?... Pas le moins du monde! Je t'affirme le contraire! Pourquoi donc? Je réfléchis seulement à cette situation... inattendue... J'essaie, d'un coup d'œil, d'envisager... (Un temps.) Après ce qui s'est passé et ce que j'ai fait, il se conduit admirablement...

LIANE. — Il me semble, n'est-ce pas?

MAURICE. — En somme, il pourrait s'en tirer avec beaucoup moins de générosité... (Changeant de ton, tout à coup, rapide, bref.) Il n'y a qu'une seule chose, une seule... Voilà le point... mais je peux en avoir le cœur net, tout de suite, d'ailleurs... car j'en fais pour moi une condition sans réplique.

LIANE. — Laquelle?

MAURICE. — Je veux savoir si ma petite amie consent à aller vivre avec moi, là-bas... Si Aline m'accompagne, oh! alors, je pars tout de suite, je pars quand on voudra... Autrement, n'est-ce pas, si brillante que soit l'affaire, ce serait tout de même un peu dur... Mais je répète que je peux en avoir le cœur net, de suite. La petite est très franche, très rapide dans ses décisions...

LIANE. — Mais tu as tout le temps, mon enfant, tu as tout le temps!

MAURICE. — A quoi bon?... Il faut régler ça tout de suite: c'est si facile!... Elle est là, elle est restée à... enfin... à la cuisine... Je descends la trouver, et je lui pose la question. Selon ce qu'elle répondra, je te dirai oui ou non...

LIANE. — Mais veux-tu bien! Reste là!... Je veux que tu la fasses monter... Si, si... Par exemple!... Ça ne se traite pas entre deux portes, ces choses intimes. Je vais la faire venir, vous laisser ensemble, vous causerez, tout à l'aise... (Elle sonne.)

MAURICE. — Il est préférable, en effet, que tu ne sois pas mêlée à cette conversation. Laisse-moi deux minutes.

La femme de chambre entre.

MAURICE et LIANE, ensemble. — Voulez-vous dire à Mlle Aline...

MAURICE, à sa mère, en souriant. — Fais.

LIANE, continuant. — ...qu'elle vienne ici... que M. Maurice l'attend.

La femme de chambre sort.

MAURICE. — Elle m'aime, mais sais-je jusqu'à quel point?... Elle peut très bien ne pas se soucier de quitter la France. Elle a encore sa mère. Alors... (Il s'interrompt, gêné de sa phrase.) Enfin, je vais me rendre compte... Je te rappellerai sitôt après. Je vais avoir au moins une impression très nette... Va, maman, qu'elle ne te trouve pas là. C'est inutile.

LIANE. — Je ne vais rien dire à Paul; c'est entre nous... Ce sont des affaires de sentiment...

MAURICE. — Comme tu le dis... A tout à l'heure.

LIANE. — A tout à l'heure, mon petit. (De la porte.) Prends tout ton temps. Vous avez du thé, des gâteaux... Veux-tu que je lui fasse monter autre chose?

MAURICE. — Non, merci, maman, ça va très bien. (Il sourit.) A tout à l'heure.

Elle s'en va. Maurice reste seul. La porte de l'autre côté s'ouvre. Aline entre.

Scène IV

ALINE, MAURICE

ALINE, étonnée. — C'est toi qui me fais demander?

MAURICE. — Oui.

ALINE. — Qu'est-ce qu'il y a donc? Tu es seul?

MAURICE. — Oui.

ALINE. — Pourquoi? Que se passe-t-il?

MAURICE. — Aline, viens ici. Donne-moi ta main. Tu vas répondre à la question que je vais te poser, mais immédiatement, sans réfléchir.

ALINE. — Vas-y!... Quoi?...

MAURICE. — C'est pour avoir ta première impression, mais en toute sincérité, comme nous avons l'habitude de le faire, d'ailleurs, tous les deux, dans les grandes occasions.

ALINE. — Parle...

MAURICE, d'une traite. — Si nous avions vingt-huit mille francs de rente, consentirais-tu à venir vivre tout de suite et pour de longues années avec moi en Amérique... Vite, réponds! Vite, vite, sans réfléchir...

ALINE. — Mon petit Maurice, écoute bien ça... Avec deux francs cinquante par jour, où tu voudras... quand tu voudras.

MAURICE, lui empoignant la main et en fermant les yeux. — Merci. Tu ne sais pas le bien que peut faire une bonne parole comme celle-là.

ALINE. — Mais, maintenant que je t'ai répondu, veux-tu m'expliquer, parce que je n'y comprends goutte!... Ou plutôt il me semble que je comprends trop bien... Maintenant qu'on n'a plus besoin de toi, maintenant que tu es parvenu à faire le bonheur de ta mère, ça y est, on te congédie. Et c'est ta mère qui consent à ça?

MAURICE. — L'idée vient de lui.

ALINE. — Mais c'est elle qui accepte! Tu veux mon impression?... Je trouve ça infect, je ne peux pas te dire comme je trouve ça infect!... Je suis révoltée!...

MAURICE, insistant, en la regardant bien. — Mon Dieu, ma chérie, il y a vingt-huit mille franc de rente à la clef... C'est un chiffre...

ALINE. — Oui, Rantz pourrait plus mal faire... Et puis il a ses raisons et ses motifs. (Avec éclat.) Mais ta mère!

MAURICE. — Chut!... Tais-toi, je t'en prie, tais-toi!... Tout ce que tu pourrais me dire, je le sais... Ne l'accuse pas; cherche-lui des excuses, au contraire, si tu veux me faire plaisir. Elle en a... Elle a tellement souffert! Elle l'aime tant! Et puis, mon dieu... elle croit peut-être que c'est pour mon bonheur!

ALINE. — Non, non! Ce n'est pas là son mobile.

MAURICE. — Tais-toi, alors... si tu le penses... Je viens d'avoir un très grand serrement de cœur. Il ne faut pas que j'entende tout haut ce que je n'ose pas encore me dire tout bas... En tout cas, si j'ai éprouvé une forte peine, par contre je viens de recevoir la plus grande compensation que je pouvais espérer!... Car non seulement toi, avec ton petit cœur, tu as trouvé le premier élan, mais tu viens de faire encore mieux: tu n'as pas pensé à toi une seconde, tu n'as pas pensé à cet argent inespéré qui nous tombe du plafond, à ton changement de situation... Non, tu as pensé à moi, dans ton premier mouvement! Tu as deviné ma peine de cœur... Tu n'as vu que ça, toi!... Eh bien, c'est très beau, Aline, et tu ne sais pas tout ce que ça peut effacer!...

Il lui prend les deux mains. Elle se jette à son cou et lui relève la tête.

ALINE, avec une grande tendresse. — Pleure donc pas, voyons, mon gosse adoré! Pleure pas!

MAURICE. — Ah! oui, gosse!... Hein, crois-tu?... A mon âge, attacher de l'importance à des sentimentalités de ce genre! Suis-je assez godiche?...

ALINE. — Sans compter que c'était sûr! Je le savais tellement, qu'une fois qu'elle n'aurait plus besoin de toi...

MAURICE. — Ne crois pas à un calcul de sa part, ne le crois pas! C'est la force des choses!... Si j'avais senti que je pouvais être quelque chose pour elle, est-ce que je n'aurais pas cherché à l'amener un peu à moi? Je ne l'ai même pas tenté... Seulement, tous ces événements nous avaient malgré tout rapprochés, quand je l'avais vue souffrir ainsi! Ç'avait été pour moi une si grande révolution! Je m'étais mis à l'aimer tellement de toute cette tendresse refoulée qu'il me semblait qu'en se raccrochant à moi, d'une façon si désespérée et parfois si tendre, elle trouvait en même temps son amour!... Et m'apercevoir par trois mots, là, que c'était tout de même du néant... c'est très cruel, va!... Voilà... maintenant c'est comme avant... La vie nous avait serrés l'un contre l'autre, une seconde... Il en était sorti des choses admirables... mais condamnées à l'avance, parbleu! Je la perds comme autrefois, plus peut-être, car il y aura entre nous le souvenir de trop de paroles dites! Et demain, quand elle sera heureuse avec lui, elle me portera peut-être de la rancune au fond de son cœur, pour avoir osé toucher à son idole!... Ah! la machine humaine! Il faut la prendre comme elle est, et se dire que, ce coup de cœur... c'était une chose puérile... puérile... à quel point!... Et il n'y a rien de plus grotesque au monde qu'un homme qui pleure parce qu'il a encore besoin de sa maman.

ALINE, le tirant à elle sur la chaise longue. — Comment peux-tu dire une chose pareille! C'est tellement toi, ce cri-là... et c'est tellement pour ça que je t'aime! (Elle lui prend la tête et l'appuie à son épaule.) Nous

Scène IV. — Aline : « *Maurice, c'est moi qui serai ta maman*

ne nous sommes jamais dit de choses bien graves... On bétifie tant dans la vie ! Mais, au fond, nous nous comprenons tellement !... Nous savons pourquoi nous nous aimons, n'est-ce pas, mon petit Maurice ? Tu as toujours eu besoin d'être dorloté... Tu as toujours eu du regret... Eh bien, toute ta vie, maintenant, toute ta vie, Maurice, c'est moi qui serai ta maman, va !... moi qui te donnerai le courage... et tu verras qu'on pourra être très heureux. (Ils sont là, sur le bout de la chaise longue, tout petits et serrés l'un contre l'autre. Maternellement elle le cajole et le berce presque.) Et puis, c'est peut-être une affaire de temps ! Quand sa colère à lui sera calmée... C'est sans doute surtout à cause de sa fille qu'il t'éloigne ; il a peur ! (Souriant avec fierté.) Il ne te connaît pas, il a tout cru, lui !...

Maurice. — Non, non, c'est un bulletin d'exil que je vais signer, d'exil doré et voilà tout ! Il le dissimulera à ma mère, mais il me hait, il me haïra toujours d'une haine atroce, définitive... Quand deux hommes se sont colletés, comme nous, se sont vomi ce qu'ils avaient sur le cœur, c'est fini. On n'efface pas ces paroles-là, ni les paroles ni les actes ! Il dissimulera certainement, sous ses dehors élégants, mais jamais il ne pardonnera l'humiliation à laquelle je l'ai contraint, jamais !... Crois-tu que je ne vois pas son jeu ? Il se venge d'avoir été contraint ou amené à ce mariage, en le faisant immédiat, et en formant tout de suite un nouveau foyer, pour rendre ma situation ici impossible !

Aline. — Car c'est bien ton impression, n'est-ce pas, il est revenu et il l'épouse contraint et forcé ?

Maurice. — Ma mère prétend le contraire ! Elle préfère le croire... Elle a peut-être raison, qui le sait ?... Qui peut savoir au juste ce qui se sera passé dans cet homme ?... J'ignore ce que j'y ai déterminé : la pitié ?... Peut-être ! On n'est pas d'une seule pièce ! Mais, en tout cas, une chose sûre, c'est que, s'il ne revient pas la rage au cœur, il revient tout de même, parce que j'ai été là... Sans moi, maman serait morte, à l'heure actuelle... En tout cas, il ne serait plus jamais revenu ! J'ai bien fait de faire ce que j'ai fait ! Tout !...

Aline. — Oui, Maurice... tout, même ce qui n'est pas bien.

Maurice. — Et c'est tout de même chic de penser que son effort n'a pas été vain... qu'on a bien fait de s'atteler à la charrue et de pousser de toutes ses forces ! Ce sera une fichue consolation pour moi, Aline, de pouvoir me dire de loin que tout le bonheur qu'elle aura, elle me le doit !... Ça, vois-tu, c'est chic !...

Aline. — Ah ! oui... Et rudement encore !... Et elle peut se vanter d'avoir eu de la veine de trouver

un fils comme toi... C'est égal, ils n'auront pas été longs à te débarquer, mon gros!

MAURICE. — Débarquer!... Peuh! Pas même! Je reprends mon rang, voilà tout! Je rentre dans l'alignement. C'est le reste qui n'était pas normal. Je suis l'enfant pas désiré, je suis celui qui est venu en trop! Suis-je même un enfant?... Je suis le souvenir d'un baiser... On m'a acheté, toujours, plus ou moins cher, le renoncement à ce titre d'enfant... Et ça continue, regarde... Seulement, ce que j'ai augmenté!... Vingt-huit mille francs!... Fichtre!... Au prix où est le beurre, ce n'est pas donné!...

ALINE. — Mais tu vivras, au contraire, Maurice! Tu peux devenir quelqu'un!

MAURICE. — Quelqu'un?... Ah! ma pauvre Liline! Il faudrait avoir sur soi une éducation, une conduite et autre chose avec...

ALINE. — Te voilà malgré tout à la tête d'une situation, et, là-bas, tu te feras une autorité, un nom!

MAURICE. — T'es pas folle! Je me ferai entretenir encore, un point c'est tout! Comment veux-tu? Est-ce que je comprendrai un mot à l'emploi auquel on me destine? Je suis envoyé là-bas pour ne rien faire. Pense à la tête de ces gens, qui vont me voir tomber comme un bolide au milieu d'eux! Je vais n'inspirer que du dégoût!

ALINE, indignée. — Du dégoût! Par exemple! Je voudrais bien voir...

MAURICE. — Mais naturellement! De bonne foi, qu'est-ce que tu veux qu'ils disent devant ce fils à maman qui s'aboule avec sa maîtresse... En anglais ou en français, ce sera toujours cette phrase: « Vrai, il a bien une tête de maquereau, ce type-là! »

ALINE. — Maurice, veux-tu ne pas parler ainsi!

MAURICE, se levant avec rage. — Et ils auront raison, ils auront raison! C'est injuste, mais il faut avouer qu'ils auront raison!

ALINE. — Ah! par exemple! Quand on te connaît comme je te connais, toi qui es si fin, si sensible... toi qui viens encore d'en donner cette preuve... Mon gros, ne pleure pas?

MAURICE. — Non... je pense à ça... à l'avenir... et puis au passé! A tout! Comme c'est drôle, hein? Je revois toute ma vie, là, sur le tapis !... depuis le début... maman... mes seize ans... ma typhoïde... le collège Gerson, et puis... et puis!... Et tout ça parce que le baiser de ma mère et d'un amoureux de vingt ans n'a pas été stérile!... Comme c'est bête! L'amour m'a pris en passant... alors, il faut se laisser aller comme au hasard... comme le vent! Ah! heureusement il y a le remède à côté du mal, car il existe de petits êtres exquis comme toi...

Ils se serrent encore plus l'un contre l'autre.

ALINE. — Et qui se comprennent comme nous deux.

MAURICE. — Car toi aussi, au fait, mon bichon, tu es une enfant de l'amour! Pas de père, à peine une mère qui te laissera partir sans dire ouf, pourvu qu'on lui envoie de l'argent.

ALINE. — Ne pleure pas! Ne pleure pas, coco adoré, puisque je suis là!

MAURICE. — Oh! ce n'est pas sur moi que je pleure, c'est à cause de celle-là... qui a eu tout mon cœur... (Il montre la porte, puis il relève la tête avec énergie.) Demain, ce sera fini. J'aurai du courage. Demain je serai un homme. Ne fais pas attention, c'est un peu de jeunesse qui s'en va! (Il l'embrasse brusquement.) Ah! puis qu'importe, après tout? Il faut être au-dessus de toutes ces pauvretés... nom d'un chien! Nous ne sommes pas des enfants désirés, c'est vrai, mais regarde-toi voir dans la glace, regarde!... (Il l'appelle devant le psyché de Liane.) Nous avons une consolation, tu ne trouves pas? S'ils nous ont fait sans penser à nous, nous avons tout de même la consolation de nous dire que nous sommes beaux. C'est le proverbe qui a raison! Regarde le couple!

ALINE, s'appuyant à lui. — C'est vrai! Nous faisons bien.

MAURICE. — Il n'y a pas à dire, nous sommes signés!... (Il fait claquer sa langue et en riant il lui prend les mains.) Maintenant, fini! On va partir, mon petit, et puis on va tâcher d'être heureux tout de même!

ALINE. — Pour les embêter!

MAURICE. — Même pas!... Ça leur est si égal! Tâchons d'être heureux pour nous-mêmes, pour nous faire plaisir, et je vais le leur annoncer, ça ne va pas être long! File, ne reste pas une seconde de plus ici.

ALINE. — Mon manchon.

MAURICE, le lui jetant au visage. — Voilà ton manchon, fous le camp! Et en bas sur le trottoir, dans dix minutes je suis à toi, et je t'embrasse!

ALINE. — Mais tu viens de le faire, et très bien.

MAURICE. — Pas du tout. Je ne t'ai pas encore embrassée. Ici, c'est pas possible... Dehors, je t'embrasserai pour la première fois!

ALINE. — Je suis fière de toi! Tu es épatant!

MAURICE. — Je te l'ai dit, nous sommes des beaux!

ALINE. — Et ne te bile pas!...

MAURICE, avec un geste crâne. — On va essayer...

Elle sort. Quand elle a disparu, il se dirige avec précipitation à la porte par où est sortie sa mère. Il va appeler: « Maman! »

* Scène V

MAURICE, RAYMOND

A ce moment il se retourne, c'est Raymond qui lui fait signe de la porte par où est sortie Aline.

RAYMOND, dans l'entre-bâillement. — Hé! Pstt! Une seconde! Je guettais la sortie de la petite... Quelque chose à te remettre... très important. Empoche!

MAURICE, la main sur le bouton de la porte. — Fais vite... Il n'y a rien d'important maintenant!

RAYMOND. — Une auto vient de s'arrêter devant la porte. On m'a fait appeler discrètement; c'était la petite Rantz... Elle m'a remis une lettre pour son père qui, paraît-il, l'avait convoquée ici...

MAURICE. — Déjà!

RAYMOND. — Et comme j'ai ajouté que tu étais là... elle est devenue toute blanche... elle m'a dit ainsi que toi: « Déjà! »

MAURICE. — Comme elle se trompe!...

RAYMOND. — Dans l'auto, sans se presser, elle a griffonné cette autre lettre. Elle a écrit: « Urgent. » Il est peut-être indispensable pour toi que tu saches tout de suite de quoi il s'agit... Avant de remettre l'autre lettre au père, j'ai pensé...

MAURICE décachette la lettre vivement. Il lit tout haut. — *Adieu, monsieur. Mon père m'a fait part de la nouvelle maison qu'il allait fonder, et de la nouvelle*

(*) Cette scène doit être supprimée à la représentation. La scène IV s'enchaine à la scène VI, Maurice appelant de suite sa mère dans l'escalier, et revenant en scène, quelques secondes, seul, avant l'entrée de Liane.

famille qu'il nous donnait. Je ne sais quelle place vous comptez y prendre, mais je sais une chose, c'est que ni de près, ni de loin, je ne veux, moi, en faire partie. C'est ce que je viens d'écrire à mon père et à votre mère elle-même. Quant à vous, monsieur, je vous dois la plus grande désillusion de ma vie. Je ne vous en veux que de vous être cruellement servi de mon amour et de l'avoir mortifié d'une façon si affreuse! Je ne vous en veux que de cela!... Le reste m'est égal! Je vous aimais vous savez comment! Je sors de là blessée, humiliée, mais fière encore! Soyez heureux, monsieur. La seule façon de vous prouver que je vous pardonne peut-être, c'est de vous annoncer que je vais désormais rester fidèle à la peine immense que vous m'avez faite, en refusant toute espèce de mariage. Je perds une illusion, en même temps que je perds une famille. Je voyagerai, je tâcherai de m'armer pour la vie, et j'aurai, pour m'y fortifier, toute l'amertume de votre souvenir! Soyez heureux de votre côté, c'est tout le mal que mon cœur vous souhaite. — NELLIE. (Avec émotion.) Pauvre fille!... Bah! Elle aussi supportera le contre-coup! Il en faut pour tout le monde! Tirons chacun de notre côté. Bonne chance, Nellie! (Il froisse rageusement la lettre, la met dans sa poche et court à la porte. Il crie.) Maman! Maman!

RAYMOND, gagnant l'autre porte. — Et moi, mon vieux, je viens d'en avoir une avec le zouave! Ah! là, là! Je te le donne en mille! Tu ne sais pas ce qu'il a fait?... Il m'a flanqué une gratification de cinq cents francs. J'en suis bleu! Et ce n'est pas tout! Il m'a augmenté!

MAURICE. — Toi aussi!

RAYMOND, sans comprendre. — Hein?... (Tirant une montre de sa poche.) Et pige-moi ce chrono...

MAURICE. — Le père prodigue!

RAYMOND, remettant la lettre dans sa poche. — Du coup, je consens à l'appeler : « M. le ministre! »

MAURICE, à la porte. On entend une voix. — La voilà! (Il se retourne. A Raymond.) Va-t'en! Va-t'en vite! (Raymond sort. Maurice, à la porte.) Viens-tu, maman?

Scène VI

MAURICE, LIANE

Liane entre.

MAURICE. — C'est fait, maman. Elle sort d'ici. Je viens de lui parler. Tout lui va, admirablement! Elle est dans le ravissement.

LIANE. — C'est vrai?

MAURICE, prenant sa canne et son chapeau. — On ne peut plus contente! Dès lors, tu vois que, moi aussi, je n'ai plus d'obstacle! Je serai très heureux de l'annoncer moi-même à Rantz... (Il rit d'un rire forcé.) *Ecco!...* Comme on dit en Italie!

LIANE, surprise. — Alors, je suis, moi aussi, de mon côté, bien contente. Si tu envisages les choses de cette façon-là! Mais vraiment?... Tu as bien réfléchi? Il est vrai que tu as tout le temps de revenir sur ta décision.

MAURICE. — Inutile... C'est résolu...

LIANE. — Cependant, Maurice, tu ne me regardes pas d'une façon très franche.

MAURICE, détournant la tête. Moi? Quelle idée!...

Il cherche ses gants.

LIANE. — Pourquoi évites-tu de me regarder?

MAURICE. — Tu plaisantes, je crois.

LIANE. — On dirait que tu as les yeux rouges?

MAURICE. — Je n'ai pas les yeux rouges du tout. J'ai les yeux comme d'habitude.

LIANE lui prend tout à coup la tête à deux mains. Il balbutie, il se trouble. — Ah! mauvaise que tu es! Mauvaise! Tu ne vois donc pas que ton fils souffre de ce départ! Qu'attends-tu pour dire : « Non, non, il ne partira pas! »

MAURICE. — Qu'est-ce que tu dis? Quoi? Quelle nouvelle folie?

LIANE. — Maurice! Je suis une mauvaise mère!

MAURICE. — Mais ce n'est pas vrai! Je proteste de toutes mes forces! Tu te trompes! Je ne souffre pas!

LIANE. — Et le pire, dans ma lâcheté, c'est que je me mentais à moi-même... Je suis lucide, parfaitement lucide... Je me révolte, à la fin, je vais refuser tout!... Je vais le lui dire. Tu ne quitteras pas Paris, Maurice. Tant pis si mon mariage casse, tant pis si tout s'écroule! Il faut que tu restes!

MAURICE. — Et que je sois de la maison, n'est-ce pas?... De la famille! Et puis quoi encore? Extravagance! Extravagance!

LIANE. — Ah! cet amour! Enlève-le-moi donc du cœur une bonne fois, cet amour qui a été la plaie de ma vie, cet amour qui a tout étouffé, tout ce qui n'était pas lui! J'aurais pu être une mère!... Il a tout pris! Il a tout aspiré!... Maurice! Maurice! Je t'en conjure, il faut m'empêcher de continuer! Voici le moment venu! Il faut m'arracher à cette servitude. Tu me rendras un service inouï en me contraignant... Je suis ensorcelée par lui! Tu l'as vu, n'est-ce pas, tu l'as vu, c'est la mort quand il n'est plus là! Je l'ai dans la peau et dans l'âme! S'il fallait me mutiler pour lui, je me mutilerais... pour un peu j'abandonnerais jusqu'à mon fils!... Il n'y a plus de place pour rien... pour personne... Délivre-moi, Maurice!!

MAURICE. — Tâche au contraire de te raccrocher de toutes forces à cet amour, puisque tu l'as obtenu, puisqu'on te l'a rendu, enfin!

LIANE. — Mais ce n'est pas cela qu'il faut me dire, Maurice!... Dis-moi que c'est pour mon malheur et pour le tien! On ne me l'a jamais assez dit! On ne m'a pas éclairée... Dis-le-moi parce que tout à l'heure il va parler... Il va parler encore, et je vais être crédule, éblouie, et je ne saurai même plus ce que je pense! Tu vois, je m'avoue dans toute ma laideur devant toi... Je suis une courtisane, je n'ai eu que l'amour autour de moi... l'amour toujours! L'amour! (Elle a un cri de tout l'être.) Oh! donne-moi de l'air!... Force-moi, par pitié... Empêche! Empêche!

Elle est criante, aux genoux de Maurice.

MAURICE. — Allons!... Cette fois, nous sommes en plein délire! A toutes ces paroles de femme, j'opposerai au contraire un sens pratique, sain et robuste. Tu me dis : « Empêche! » Et moi, ton fils, je te dis : « Laisse! Laisse! »

Il veut s'arracher à cette étreinte.

LIANE. — Ah! ne dégage pas tes mains de mes mains. Serre-moi... Laisse-moi te les serrer... Je t'aime bien, toi aussi, mon enfant... mon petit chéri... Depuis trois jours nous étions si unis, nous avons palpité ensemble... (Elle se dresse tout à coup.) Allons, du courage! Fais ton devoir... C'est ton enfant, ça, c'est ton petit... c'est...

MAURICE, l'interrompant, avec force. — Pour l'amour de Dieu, ne te donne pas du cœur à l'ouvrage! Trop tard! Trop tard, maman... Il y a dix, quinze ans,

peut-être! Maintenant, je ne suis plus le reste d'un enfant, je suis un homme, et toi, maman, tu n'es plus que le reste d'un amour! (Durement.) Et puis, tais-toi, tu ne prononces que des paroles qui brûlent... Quand on a ce foyer-là dans le cœur, il ne faut pas lutter contre lui!... Je te jure que je parle clair, que je sais ce que je dis, et que je vais le redire à voix haute, tout de suite, devant lui.

Il va à la sonnette et appuie plusieurs fois sur le timbre.

LIANE. — Non, tu ne feras pas ça... C'est moi qui vais lui crier le contraire. C'est moi qui vais lui dire que je n'accepte pas ce marché. Maurice!... Réfléchis. Laisse-moi seule avec lui.

MAURICE. — Tout retard serait une erreur. Comme tu l'as dit: de l'air, de l'air! J'en ai soif! Je veux sortir moi aussi de cette atmosphère où j'étouffe!

LIANE. — Je t'empêcherai de parler! C'est moi qui vais parler!... (Avec emphase.) Tu n'arrêteras pas le cri de mon cœur!

MAURICE. — Nous verrons bien!... (Liane s'accroche à lui.) Laisse-moi, maman, voyons. Le voilà. Laisse-moi, que nous ne nous querellions pas devant lui.

La porte s'ouvre.

Scène VII

LES MÊMES, RANTZ

MAURICE, tout de suite. — Monsieur, ma mère vient de me mettre au courant de vos propositions. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je vous remercie, que j'accepte avec reconnaissance la proposition que vous me faites.

LIANE. — Mais... Maurice...

MAURICE, vivement. — C'est de votre part très généreux. Je l'accepte sans arrière-pensée, et je tâcherai de me rendre digne de la situation qui m'est faite.

LIANE, d'une voix mal assurée. — Maurice... c'est à moi, ta mère...

MAURICE, doucement. — Tais-toi, maman, n'interromps pas! Laisse monsieur Rantz me répondre.

RANTZ va à lui la main tendue. — Je souhaite que l'avenir efface toutes les causes et tous les ressentiments. Tâchez de trouver dans la nouvelle voie que je vous ouvre, et que je maintiendrai, des raisons nouvelles pour devenir un homme, dans toute l'acception du terme. Je le souhaite.

LIANE, n'essayant déjà plus que vaguement d'intervenir. — J'ai droit à donner mon sentiment. Je suis la première à devoir...

MAURICE, l'interrompant. — Mais oui, maman, mais oui. Nous sommes tous d'accord, et nous devons également nous féliciter de ce qui arrive et de ce que nous devons à M. Rantz. J'ai deux mots à vous dire en particulier, permettez-vous, monsieur? Deux mots au point de vue technique seulement. Ne te retire pas, maman, reste là... (Rantz et Maurice s'approchent sur le devant de la scène. Liane reste accalée, à demi pleurante, inquiète, timide et honteuse, près de la coiffeuse. Maurice, bas à Rantz, à l'écart.) C'est donc entendu, monsieur, je disparaîtrai. Vous voudrez bien me donner un rendez-vous. Vous m'expliquerez alors ce que je dois faire, quelle est ma participation dans le travail de vos usines, car je compte prendre mon rôle au sérieux.

RANTZ. — C'est ainsi que je le conçois, monsieur. Je vous donne les moyens de vous trouver vous-même. J'ouvre la cage! L'avenir ne dépend plus que de vous.

MAURICE. — Je partirai donc tranquille et résolu. Je serai sage, monsieur, si ce que je laisse derrière moi... (Il désigne sa mère du regard.)

RANTZ. — Ce que vous laissez derrière vous est en de bonnes mains... Allez, jeune homme! Apprenez la vie. Apprenez aussi à être heureux, en apprenant à faire votre devoir.

MAURICE. — C'est déjà fait.

RANTZ. — Eh bien, vous apprendrez à le mieux faire encore...

MAURICE, levant la tête avec un peu de fierté. — Ce n'est pas sûr!

RANTZ. — Si, car vous voyez qu'à tout âge, même à un âge avancé, on progresse (Avec une voix contenue plus humble et une pointe d'émotion.) et on s'améliore. La plus belle vertu, c'est de faire son devoir et...

MAURICE. — Non, monsieur. La plus belle vertu, c'est le courage. (Tout haut, brusquement.) Adieu, maman!

LIANE. — Mais ne t'en va pas encore! Tu as le temps. Qu'est-ce qui te presse?

MAURICE. — Tout de suite, au contraire... J'ai à faire...

LIANE. — Mais tu vas revenir, ce soir... demain, sûrement... Tu viens demain, n'est-ce pas?... Je t'attends...

MAURICE. — Sûrement.

LIANE. — Je veux que tu sois là aussitôt après le déjeuner! Nous sortirons ensemble... N'y manque pas? Paul? N'est-ce pas... Il faut qu'il vienne... dis-lui qu'il le faut...

RANTZ. — Mais tant qu'il voudra!... Parbleu!

LIANE. — Tu vois bien, Maurice.

MAURICE. — Oui, maman, c'est entendu. Adieu! Au revoir!

LIANE. — Maurice, écoute...

MAURICE, tournant le dos brusquement. — Trop pressé! (A Rantz.) A quelle heure et où puis-je vous voir demain pour les renseignements?

RANTZ. — A mon cabinet, rue de Grenelle.

MAURICE. — Convenu.

RANTZ. — Mais, encore une fois, votre mère vient de vous dire que vous pouvez...

MAURICE, l'interrompant. — Et je suis bien content d'être venu constater, maman, que tu avais bonne mine... excellente... c'est vrai... (Avec tristesse.) Tu verras dans quelques jours, maman, il n'y paraîtra plus... plus rien... Au revoir, maman... A demain, monsieur... (Pendant cet instant il ouvre la porte de droite pour sortir, il recule en disant:) Ah! quelqu'un!...

RANTZ, s'avançant. — Qui?

MAURICE, regardant. — Je ne sais pas. (Dans l'entrebâillement de la porte apparaît le petit Raoul.) Ah!

RANTZ, vivement. — Pas maintenant! pas maintenant! Voyons! J'avais complètement oublié de prévenir en bas... Non... Tout à l'heure, faites redescendre, voyons.

Il fait des signes dans la direction du couloir. Liane s'est levée, anxieuse.

MAURICE. — Mais pourquoi donc? (Sur le seuil, il laisse passage au petit Raoul et, montrant la chambre.) Entrez, monsieur!

FIN

LE

Martyre de Saint Sébastien

MYSTÈRE EN CINQ ACTES

par

GABRIELE D'ANNUNZIO

M. GABRIELE D'ANNUNZIO

Phot. H. Manuel.

Le Martyre de Saint Sébastien *a été représenté pour la première fois le 21 mai 1911 au théâtre du Châtelet.*

(Grande saison de Paris. — Direction Gabriel Astruc.)

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Copyright by Calmann-Lévy, 1911.

La mère douloureuse et les jeunes sœurs suppliantes, devant les frères jumeaux, Marc et Marcellien liés aux colonnes avant le supplice.

(SCÈNE DE LA PREMIÈRE MANSION)

Types de Gentils et de Juifs, d'après les dessins de M. Bakst.

LE
MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

LE MESSAGER commence:

Le Dieu qui fict le firmement
Et volsist naistre purement
De la noble Virge Marie
Veuillie garder la compagnie.

Au Nom de Dieu omnipotent
Et des martyrs ensemblement
Entrepris auons le mistayre
Du pieux chiuallier debonayre
De saincte vie et bon maintien
Qui fust vray martir sans le tayre
Cest Monsieur Sainct Sebastien
Duquel par son tressaint moyen
Verres jouer en ceste place
De sa vie tout lentretien
Moyen de Jesuschrist la grace.

L'YSTOIRE DE MONSEIGNEUR SAINCT SEBASTIEN jouée par les habitants Lanlevillar l'année courant M. V. LXVII au moys de may.

LA PREMIÈRE MANSION

LA COUR DES LYS

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

LA MERE DOULOUREUSE.
LES FRERES JUMEAUX MARC ET MARCELLIEN.
LES CINQ VIERGES EPIONE, FLAVIE, JUNIE, TELESILLE, CHRYSILLE.
LES QUATRE COMPAGNES DE CES VIERGES.
LES NEUF COMPAGNONS DES JUMEAUX.
THEODOTE.
LE PREFET.
SON FILS VITAL.
L'AFFRANCHI GUDDENE.

LES ARCHERS D'EMESE.
L'ARCHER AUX YEUX VAIRONS.
LA FEMME MUETTE.
LA FEMME AVEUGLE.
LE GREFFIER.
LES APPARITEURS, LES HERAUTS, LES BOURREAUX.
LES SACRIFICATEURS, LES VICTIMAIRES, LES JOUEURS DE FLUTE.
LES GENTILS, LES CHRETIENS, LES JUIFS.
LES ESCLAVES.

LES SEPT SERAPHINS.

On aperçoit un portique intérieur, peint d'étranges peintures par des Gentils, avec le carmin, l'outremer et l'or, entre les bêtes de l'entablement bas et les feuillages des chapiteaux lourds, qui se mirent dans les dalles polies. Par les sept arcades du fond ouvertes sur des jardins bleus, on aperçoit de grandes gerbes de lys, dont les tiges semblent serrées en faisceau autour de de la plus haute comme autour de la hache les verges des licteurs. Un autel de marbre, consacré aux Idoles, se dresse dans l'enceinte, avec ses têtes de boucs et ses guirlandes de fruits sculptées, avec ses rainures rougies par l'écoulement du sang et du vin, avec les orges, les aromates, les huiles apprêtées pour l'offrande.

Une couche épaisse de charbons et de tisons couvre les dalles, au centre, en forme de parallélogramme, semblable à ces rangées de raisins ou de figues qu'on fait cuire au soleil sur des nattes de roseau. Des appariteurs tout autour, avec des soufflets et des barres, rallument et remuent de temps en temps la braise qui pâlit.

Les deux frères jumeaux, Marc et Marcellien, sont liés avec des cordes aux deux colonnes de la même arcade, l'un en face de l'autre. Le Préfet est assis dans son siège, sur une sorte d'estrade carrée; et près de lui se tient le greffier, avec ses tablettes enduites de cire. Devant lui sont les engins de torture, les ongles de fer, le chevalet, le carcan, les ceps, et les bourreaux. Accablé par la graisse, il halette et sue, tandis que des esclaves accroupis bercent ses pieds énormes déformés par la podagre. Parfois, d'un mouvement de colère soudaine secouant sa somnolence, il frappe avec sa verge d'ivoire leurs dos nus.

Sébastien, revêtu d'une armure légère, appuyé sur son grand arc, regarde en silence les jeunes martyrs. Les archers d'Emèse se tiennent derrière lui, avec des pennes d'aigle à leurs casques lisses et de longs carquois couverts de peau de panthère contre leurs reins cambrés.

Une tourbe de plus en plus nombreuse et houleuse envahit le lieu de l'audience. Le chant des jumeaux domine le sourd grondement.

Attachés aux colonnes, face à face, pâles et enivrés, ils renversent la tête pour chanter vers le ciel.

CANTICVM GEMINORVM

Frère, et que sera-t-il le monde
allégé de tout notre amour?
Dans mon âme ton cœur est lourd
comme la pierre dans la fronde.

Je le pèse; au delà de l'Ombre
je le jette vers le Grand Jour.
Frère, que sera-t-il le monde
allégé de tout notre amour?

J'étais plus doux que la colombe,
tu es plus fauve que l'autour.
Toujours, jamais! Jamais, toujours!
Fer ne t'effraie, feu ne me dompte.
Beau Christ, que serait-il le monde
allégé de tout votre amour?

LES GENTILS

— Andronique, ils chantent leur hymne!
— Ils louent leur roi supplicié!
— Ils raillent ta faiblesse!
— Etouffe
le chant dans leur gorge!
— Ils se jouent
de toi, somnolent.
— Ils méprisent
l'édit du très saint Empereur,
et leurs dents ne sont pas brisées!
— Ils louent la charogne au gibet!
— Mais, s'ils chantent, ils reconnaissent
Apollon.
— Qu'ils sacrifient donc
au Délien.
— Eveille-toi,
Jule Andronique, éveille-toi!
— Il dort dans sa chaire d'ivoire
laissant dorloter sa podagre
par ses esclaves délicats.
— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste, sois témoin!
— C'est lui qui faiblit. Ils persistent.
— Il n'a pas encore versé
une goutte de leur sang vil,
ni même roussi leurs aisselles!
— Il aime les lys et les truffes.
— Mais tous ces lys nous empoisonnent.
On suffoque.
— Il mâche sa langue.
— Non, il n'en a pas.
— Il n'est pas
loquace, vraiment: aujourd'hui
il n'a pas mangé des cigales
pour se donner de l'appétit.
— Ni des têtes de perroquets
non plus.
— Il n'est pas foudroyant:
il garde les pierres de foudre
pour en saupoudrer les lentilles
à la mode d'Elagabale.
— Par les Dioscures, tu aimes
ces gémeaux qui n'ont pas d'étoile,
Jule Andronique.
— Tu les aimes,
tu les aimes.
— Tu les ménages.
— Il ne suffit pas qu'on en fasse
des colonnes caryatides
pour les regarder.
— Maintenant,
qu'ils passent par tous les supplices!
— On n'a pas suivi l'ordre juste.
— Au chevalet, d'abord; et puis
aux fléaux garnis d'osselets;
et puis au carcan et aux ceps,
et jusqu'au quatrième trou...
— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste, sois témoin!
— Qu'ils sacrifient ou bien qu'ils meurent.
Il est temps.
— Ces entrepreneurs
de jeux les réclament, après
la sentence, pour les combats.
— Qu'on le note sur les tablettes.
— Tu n'as pas ton style, greffier?
— Greffier, toi aussi, tu somnoles.
— Persée! Persée!
— Est-il chrétien?
— Il songe à ses ancêtres rois,
au triomphe de Paul-Emile.
— Qu'est-ce qu'on attend? des prodiges?
Qui va venir?
— Qu'ils sacrifient
ou qu'ils périssent!
— On sanglote.
— C'est Cordule l'aveugle, c'est
la femme d'Attale, qui pleure.
— Elle beugle, Alcé la muette,
Alcé, la femme de Venuste
le dépensier.
— Elles sont folles.
— Je vous dis que tous ces esclaves
cachent des rouleaux dans les plis
de leurs saies.
— Quelqu'un va venir?
Le soir approche, le soir tombe.
— Ne devaient-ils donc pas marcher,
pieds nus, sur la braise? Il est temps.
— On temporise. On contrevient
à l'édit impérial.
— Honte!
— Le très saint Empereur t'ordonne
d'être sans merci, Andronique.
— Il est temps.
— Les charbons s'éteignent
— Soufflez! Soufflez!

LES HERAUTS

— Silence!
— Silence!
— Silence!

LE PRÉFET

Je vais sévir. Appariteurs,
Resserrez leurs liens! Je veux
que l'un après l'autre on les hausse,
qu'on les suspende aux deux colonnes,
que leurs pieds joints n'aient plus d'appui

UNE VOIX

Leurs pieds sont joints comme les pieds
des Anges.

LES GENTILS

— Quelle est cette voix?
— Qui a parlé?
— Qui a crié?
— Il y a des chrétiens ici.
— Qu'on cherche!

LES HERAUTS

— Silence!

LE PREFET

Bourreaux,
apprêtez les ongles de fer

pour leur labourer la poitrine;
apportez des ciseaux, coupez
leurs chevelures, puis rasez
la peau de leurs crânes, posez
sur elle des charbons ardents...
Non. Attendez. Ils sont tout pâles.
Et j'ai pitié de leur jeunesse.
Je veux dissiper leur démence.
Ils vont fléchir.

LES GENTILS

— Il a pitié! Il a pitié!
— Et jusqu'à quand, ô Andronique,
auras-tu pitié? jusqu'à quand?
— Es-tu Galiléen?
— Demande
donc au Guérisseur qu'il guérisse
ta podagre noueuse!
— Vite,
vite! Interroge!
— Le soir vient.
Il retarde pour interrompre
le jugement.
— Qu'on le dénonce
à César!
— Qu'on l'accuse auprès
du Maître!
— Et il mâche sa langue!
— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste, sois témoin!
— On veut éluder.
— Qu'ils fléchissent
donc, ou qu'ils brûlent!
— Un seul mot:
Sacrifie!

LES HERAUTS

— Silence!
— Silence!

LE PREFET

Jeune homme, celui de vous deux
qui est moins forcené, jeune homme,
veux-tu obéir aux préceptes
divins? es-tu prêt à offrir
une victime et à manger
la viande immolée, à boire
le vin des libations, comme
l'ordonne le Maître immortel?
Réponds au juge.

MARC

Non, juge. Par le Dieu vivant,
non, je ne veux pas obéir.
Je n'offrirai pas de victime,
ni ne mangerai de viande,
ni ne boirai de vin maudit.
Mais je prie de toute mon âme,
afin que par toute ma chair
lacérée, mutilée, broyée,
dissoute dans la gueule rouge
et de la bête et de la flamme,
je devienne un seul sacrifice
au Dieu vivant.

LE PREFET

Tu délires. Mais réponds-tu
en ton nom? au nom de ton frère?
Vous êtes deux.

MARC

Nous sommes un. Tu vois. Nous sommes
un visage, un regard, un chant,
un amour. Nous sommes un cœur
trempé sept fois.

LE PREFET

Sacrifie. Pense à ta jeunesse,
à tes longs jours.

MARC

Je pense à mon éternité.
Car je suis en face du ciel
comme devant la mer vernale
au lever des Pléiades belles.
Et le gouvernail d'espérance
est dans mon poing.

LE PREFET

C'est ta fièvre chaude qui chante.
Sacrifie, sacrifie, jeune homme,
si tu veux vivre.

MARC

Je ne veux que mourir en Dieu.
Je cherche Celui qui pour nous
est mort et je cherche Celui
qui pour nous est ressuscité.
Je hais ta viande et ton vin.
Je mangerai le pain de Dieu
qui est la chair de Jésus roi
né de la race de David.
J'aurai pour breuvage son sang,
qui est l'amour incorruptible.
Je n'ai que cette faim, je n'ai
que cette soif.

LE PREFET

Eh bien, je te ferai mourir.
Mais n'espère pas que je t'aime
assez pour t'enlever la vie
d'un seul coup, fils de Théodote.
N'attends pas la mort par le glaive,
la bonne mort.

MARC

La pire sera la meilleure,
pour plaire à Dieu.

LE PREFET

Fol, tu t'imagines sans doute
que des femmelettes viendront
la nuit chercher ton corps exsangue,
l'embaumer dans les baumes rares,
l'envelopper dans les lins purs
et le célébrer dans les hymnes.
Je te détruirai par la flamme
ou par la bête.

MARC

Si je suis le froment de Dieu,
ô vieillard, il faut que je sois
moulu par la dent de la bête
pour devenir pain éternel.
Et si je suis le témoignage
de la Parole neuve, il faut
que la pureté de la flamme
me réduise en cendre innombrable
pour être épars à tous les vents
qui portent les bonnes semences
aux droits sillons.

Ici le jeune fils du préfet, Vital, s'approche de la colonne.

VITAL

O mon égal, écoute-moi.
Tu es imberbe, tes cheveux
sont bouclés, tes muscles sont fiers.

A la lutte, dans la palestre,
tu m'as vaincu.

MARC

Tu es le fils de l'égorgeur.
T'ai-je renversé dans l'arène?
Mais je suis l'athlète du Christ.
C'est maintenant que je combats
le bon combat.

VITAL

Ecoute. Il est doux d'être né.
Il est doux de voir la lumière,
d'attendre les soleils nouveaux.
On va te crever les deux yeux,
tes yeux si grands.

MARC

Mon âme en a mille, semblable
à l'aile ocellée du Cherub,
pour regarder sans battements
la forge de tous les soleils.
Tu es aveugle.

VITAL

Tu chantais, d'une voix sonore.
On va te broyer les mâchoires,
faire de ta bouche une vaste
plaie taciturne.

MARC

Ma voix chantera toute nue,
aux sommets les plus bleus du ciel,
avant l'aurore, avant le cri
de l'alouette.

VITAL

Regarde ton frère. Il est pâle.
Il craint la souffrance et la mort.
Il va pleurer.

MARC

Il est pâle comme l'attente.
Il ne craint que le vain délai.
Il va sourire.

VITAL

Vous n'avez donc pas de sœur douce
qui tisse avec des fils de pourpre
vos vêtements?

MARC

Non, nous n'avons pas de sœur douce
qui tisse avec des fils de pourpre
nos vêtements.

VITAL

Vous n'avez pas de père triste
qui chancelle sous les douleurs
et les années?

MARC

Nous n'avons pas de père. Seuls
nous sommes, seuls, tout seuls avec
un seul amour.

VITAL

Et celle qui, pour chaque goutte
de lait qu'elle vous donna, verse
trois larmes lourdes?

MARC

Nous n'avons pas de mère. Seuls
nous sommes, seuls, tout seuls avec
un seul amour.

VITAL

Et qui sont donc ceux qui, la tête
voilée, pleuraient pour vous, hier,
ô mes égaux?

MARC

Nous ne les connaissons point. Mais,
s'ils ont pleuré, s'ils pleurent, Dieu
s'en souviendra.

Ici on voit couler le sang de la main gauche de Sébastien qui, appuyé sur son arc, dans une sorte de ravissement, regarde le jeune martyr.

L'AFFRANCHI GUDDENE

Seigneur, seigneur, tu perds du sang!
Entends-moi. De ta main ton sang
dégoutte le long de ton arc,
et tu n'en as cure. Entends-moi,
maître! Tu saignes.

UNE VOIX

Archer, je vois une lueur
autour de ton casque. Déjà
tu t'illumines!

GUDDENE

La corne de la coche perce
la paume de ta main. Si fort
tu t'appuyais, seigneur! Comment
ne sentais-tu pas la blessure?
Quel est ton songe?

LA VOIX

Que Dieu perpétue ton céleste
ravissement!

LES ARCHERS D'EMESE

— Seigneur, tu t'es blessé! Tu souffres?
— Ton arc t'a percé, ton arc même!
— Femmes, femmes, donnez des lins
pour étancher le sang qui coule.
— La fleur de ta veine est plus belle
que l'anémone d'Adonis.
— Donnez le dictame idéen!
— Sur le fût de ton arc les gouttes
brillent comme des escarboucles.
— Femmes, n'avez-vous pas de baume?
— Il a dans le creux de sa main
les anémones du Liban
et les larmes de la déesse.
— Femmes, donnez des lins! Parmi
vous n'y a-t-il pas une esclave
de Syrie? pas une Crétoise?
— Qui t'apportera le dictame?
— Tu es plus fort que la douleur.
— Nous t'aimons, Seigneur, nous t'aimons.
— Chef à la belle chevelure,
tes archers t'aiment.
— Tes archers
t'aiment.
— Tu es beau.
— Tu es beau
comme Adonis.

LE SAINT

Archers, laissez couler mon sang.
Il faut qu'il coule. Pas de lin,
femmes, pas de baume. Laissez
couler mon sang.

Ici une femme, la tête voilée par le pan de son manteau, s'approche. D'un geste rapide, elle trempe un morceau de lin dans le sang de Sébastien; et elle s'efface, en silence.

LES GENTILS

— On ne respire plus, ici!
— On étouffe! On étouffe!
— Où sont
les magiciens qui opèrent
ces prestiges?
— On renouvelle
les sortilèges du Sorcier
aux Trois Clous.
— Andronique, ordonne
que tous ici, l'un après l'autre,
passent devant l'autel et jettent
l'encens au feu des sacrifices.
— Il y a des chrétiens partout,
ici. Tu pourras les compter.
— On étouffe! On étouffe comme
dans l'étuve.
— Greffier, la cire
de tes tablettes fond, et tout
s'efface.
— Et cette odeur de lys!
Et cette odeur de lys!
— Brisez
donc les tiges! Fauchez les gerbes!
— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste tu es seul
à verser du sang.
— La sueur
coule, la cire fond; et tout
s'efface.
— On suffoque, on halette
dans une vapeur fauve.
— Crie
plus fort!
— La folie du Solstice
va éclater comme un orage.
— Archers, archers, bandez vos arcs
et faites un carnage.
— L'œil
des esclaves est chaud de meurtre.
— Et cette odeur de lys!
— Fauchez
les gerbes!

Ici on entend venir, du fond des portiques, les appels de la mère infortunée.

— La mère! La mère!
— C'est elle!
— Elle vient.
— Elle accourt.
— Ecartez-vous!

LA MERE DOULOUREUSE

Mes fils! Mes fils! Mes fils chéris!

Elle s'élance. Elle s'abat contre les colonnes. Anxieuse, elle palpe les corps des captifs pour reconnaître qu'ils sont encore sains.

Enfants, enfants de mes entrailles,
vous êtes sains, vous êtes saufs
encore! Il n'y a pas de sang
sur vous. J'entends le battement
de vos cœurs. On n'a pas encore
meurtri vos chairs, brisé vos os.
Que je vous touche, que je sente
la vie de ma vie! Mais je n'ai
que deux mains faibles; et vous êtes
l'un de l'autre distants. Je n'ai
que deux pauvres bras, qui ne peuvent
pas vous ravoir dans une même
étreinte, ô vous qui avez bu
au même sein. Et mon amour
se déchire entre vos deux peines,
ô mes gémeaux!

MARC

Ne me touche pas ainsi, femme.
Ne parle pas. Ne pleure pas.
Détourne tes yeux. Laisse-moi
immoler, pendant que l'autel
est prêt. Laisse-moi recevoir
la vraie vie. Ne viens pas corrompre
ma volonté d'être à Dieu. Femme,
détache tes mains de mon corps.
Je veux renaître.

LA MERE DOULOUREUSE

O cruel! Et c'est toi, c'est toi!
On peut entendre ces paroles
sans expirer. Qui comblera
la mesure de la douleur?
et qui comblera la mesure
des larmes? Oui, oui, mon enfant,
mes mains ont senti que les cordes
s'enfoncent dans ta chair. Je suis
liée comme toi. J'ai partout
des sillons livides, des veines
étranglées. Ta souffrance est mienne,
en moi, comme si tu étais
encore avec ton frère un nœud
palpitant dans la profondeur
de mon espoir. Je suis ta mère,
ta mère. Je te porte encore.
Oui, je suis à nouveau chargée
de vos poids. Je tressaille encore
de vos sursauts.

MARC

O Christ, je souffre pour ton nom!
Mais tu l'as dit: « Si quelqu'un vient
à moi et ne hait pas son père,
sa mère, ses frères, ses sœurs,
plus encore, sa propre vie,
il ne peut être mon disciple. »
Seigneur Christ, je suis ton disciple.
Je suis ton hostie. Je suis prêt.
Exauce-moi!

LA MERE DOULOUREUSE

Il l'a dit! Ce Dieu, qui vous frappe
de démence, vous a donné
ce commandement! Ah, je sais.
Il a pris sur lui tous les crimes
et toutes les infirmités
du monde. Il est affreux. Il boit
le sang des enfants et des vierges.
Il a saisi les sept enfants
de Symphorose, les sept autres
de Félicité, puis les sept
vierges d'Ancyre...

MARC

Tais-toi! Tu blasphèmes. La mère
criait: « Mes enfants, regardez
en haut, combattez pour vos âmes.
La mort est vie. »

LA MERE DOULOUREUSE

Ah, ce n'est pas vrai! On vous trompe,
on vous affole, on vous abreuve
de je ne sais quel noir breuvage.
Il y a des Thessaliennes
qui mêlent des philtres atroces
à l'écume de la cavale,

pour la fureur inguérissable.
De quelles herbes souterraines,
de quels fruits lugubres, de quelles
racines arrachées au fond
des paludes mornes où croissent
les pavots du sommeil sans yeux,
et de quels poisons, et de quelles
larmes, et de quelles sanies
on broie le philtre qui vous donne
cette ivresse de la douleur,
cette rage de la torture,
cette frénésie de la mort?
Qui vous a tendu le calice
dans les ténèbres?

MARCELLIEN

Mon frère, mon frère, je tremble.
Hélas! J'ai peur.

LA MERE DOULOUREUSE

Je vous épiais dans ma chair,
de toute ma force attentive,
comme mon prodige incertain.
Parfois les vieux Lares sourirent
de mon ombre, sous leurs guirlandes
neuves, en songeant à la gousse
qui cache le fruit géminé.
Pour vous faire beaux, je mirais
dans le temple et sous le portique
les images belles des dieux.
Quand je sentis le double cœur
battre dans mon âme, je vis
les feux blancs des Gémeaux célestes
éclairer mon âme et la nuit.
Ils brillaient au bout de mes songes
comme sur les mâts des navires,
quand pour vos bouches trop avides,
enfants, le sommeil regonflait
mes seins taris.

MARCELLIEN

Mon frère, mon frère, je tremble.
Mon cœur se fond.

MARC

O Christ, je te loue. Sauve-moi!
Garde mon âme, Christ Seigneur,
que je ne sois pas confondu!
Exauce-moi!

LA MERE DOULOUREUSE

O Marcellien, tu es doux.
Tu étais la sœur de tes sœurs.
La déesse berceuse ornait
ton berceau de fraîche aubépine
pour éloigner les rêves sombres.
Pour suspendre ta bulle d'or
à la poitrine des vieux Lares,
te souvient-il? tu dérobas
la bandelette virginale
qui rattachait le lin docile
à la quenouille de Chrysille.
Nous vîmes derrière la porte
rire les marmousets espiègles
dans leurs niches bleues. Tout à coup
tu rougissais comme l'ourlet
de ta toge prétexte. Pense:
tu viens à peine de quitter
ta dépouille candide! Ils flairent,
tes chiens tachetés, ils te cherchent
dans les coins de ta chambre peinte,
et gémissent. Ils m'interrogent
de leurs prunelles pâles comme
la fumée. Dans la maison triste,
on n'a plus tourné les clepsydres.
La poussière tombe. O enfant,
tu reviendras.

MARCELLIEN

Mère, mère douce, aie pitié!
C'est Dieu que je perds, si je perds
ce combat. Je veux être à Dieu.
Je veux mourir.

Ici paraît Théodote, porté par ses serfs, la toge ramenée sur son visage, sans mot dire.

LA MERE DOULOUREUSE

Honte sur nous! Honte sur nous!
Regarde ce vieillard infirme
qui se traîne aux bras des esclaves,
la tête voilée. C'est toi, toi
qui le courbes, toi qui l'écrases.
Regarde-le; car jamais plus
il n'osera lever son front
pour regarder homme vivant.
Tu l'as ployé vers le sépulcre.
Et il aura ses funérailles,
son linceul, ses baumes, sa tombe;
il aura son repos, là où
même le jeu des vents est mort
autour des morts sans nom ni nombre.
Mais vous, mais vous, sans sépulture,
larves noires et tourmentées,
vous errerez sur le rivage
du fleuve noir, dans l'éternelle
nuit, à jamais...

MARCELLIEN

Frère, je crains. Mon âme fuit.
Tu es muet. Dieu m'abandonne.
Et la terreur la plus lointaine
revient à moi. Je ne vois plus
ta face, ô Christ!

LA MERE DOULOUREUSE

Mes fils, mes fils, voilà vos sœurs,
vos cinq sœurs chéries, les cinq doigts
de la main qui porte la rose;
et les compagnes de leurs jeux;
et vos égaux; et les offrandes
pour les dieux saints: le vin, le lait,
l'huile, le miel, les fruits, les orges,
les aromates, les guirlandes;
et le bélier tout blanc, sans tache;
et la chèvre blanche, sans tache;
et aussi des fioles pleines,
des fioles comme des doigts,
pleines du sel divin des larmes,
tièdes de larmes.

Les cinq sœurs paraissent suivies de quelques compagnes, en un chœur de neuf voix. Elles sont si jeunes que la dernière est presque une enfant. Légères et vives comme des oiseaux, pleines de grâces suppliantes et d'étonnements ingénus, elles apportent dans leurs mains et dans leurs yeux toutes les images de la vie belle.

Un autre chœur de neuf jeunes hommes survient, traînant des hosties vivantes: un bouc aux cornes dorées, une chèvre ceinte d'une branche de peuplier.

Les deux chœurs novénaires s'approchent en chantant, et entourent les deux colonnes où les pieds des captifs sont joints comme les pieds des Anges.

CHORVS VIRGINVM

LA PREMIERE

Par les bandelettes
qui serrent nos seins,
par l'or qui nous ceint,
les lins qui nous vêtent,

gémeaux, gémeaux, faites
l'offrande aux dieux saints,
par les bandelettes
qui serrent nos seins!

Voici l'huile prête,
le lait et le vin;
et le jonc marin
pour ceindre vos têtes;
et les bandelettes.

LA SECONDE

A toi, Proserpine,
le fuseau bien tors,
la lampe à rebord
qui trois fois crépite,

le fil qu'on dévide
en songeant aux sorts,
la poupée de cire
que je berce encor,

la claire clepsydre,
la navette d'or,
tout ce que j'ai! Fors
mon heur, mon délice:
ma perdrix novice.

LA TROISIEME

Fors ma sauterelle
qui vit, sans regret
des amples guérets,
dans sa claie si grêle,

tout ce que j'ai, belle
Reine qui soumets
nos âmes si frêles,
je te le promets:

le miroir, les peignes
d'or, les osselets
d'argent, le filet,
le bandeau, l'ombrelle.
Fors ma sauterelle.

LA QUATRIEME

Par les têtes noires
des grands pavots roses
que le Fleuve arrose
d'une eau sans mémoire,

ne laisse pas boire
ces lèvres écloses
d'enfants doux qu'égare
la douleur sans cause,

ô Fleur du Tartare,
Vierge qui exauces
les vierges moroses,
par les têtes noires
des grands pavots roses!

LA CINQUIEME

Et par la grenade
et par les neuf grains
tombés de l'écrin
sur le noir rivage,

détourne ces âmes
du Portail d'airain,
et par la grenade
et par les neuf grains,

Epouse trop pâle
du Roi souterrain,
ô toi qui étreins
dans ta main trop pâle
la sombre grenade!

LA SIXIEME

Voici pour l'offerte
la grâce du mois:
l'amande et la noix
à l'écale verte,

la figue entr'ouverte
et le cône étroit.
Voici pour l'offerte
la grâce du mois.

J'ai, dès l'aube, experte
du suc et du poids,
cueilli de mes doigts
frais, en nymphe alerte,
neuf fruits pour l'offerte.

LA SEPTIEME

Voici des gâteaux
au miel de l'Hymette,
sur une tablette
en bois de bouleau.

J'ai fait le gruau
d'une main bien nette.
Voici les gâteaux
au miel de l'Hymette.

J'ai pour le fourneau
quitté la navette.
Et sur ma tablette
bien lisse, tout chauds,
voici mes gâteaux.

LA HUITIEME

Et voici la coupe
que vous verserez,
de vin soutiré
sans remuer l'outre;

le ligustre souple
et l'anet des prés
pour ceindre la coupe
que vous verserez;

la résine rousse
et le miel doré,
pour vous desserrer
la bouche qui boude
au bord de la coupe.

LA NEUVIÈME

La flûte d'agate,
dont le son reluit,
je l'ai dans l'étui
bien clos qui la cache.

J'ai celle des Panes,
aux tuyaux enduits
de cire tenace
que mon air bleuit;

et celle d'enfance,
à deux trous, en buis,
dont je joue la nuit,
couchée dans la paille,
pour tromper la caille.

CHORVS JUVENVM

LE PREMIER

Des flûtes, des flûtes
pour danser en rond!
Et nous traînerons
par la corde rude

le bélier hirsute
qui cosse du front.
Des flûtes, des flûtes
pour danser en rond!

Entre orteil et nuque
l'âme est un arc prompt.
Et nous traînerons
la chèvre camuse.
Des flûtes, des flûtes!

LE SECOND

O dieux! Qu'on égorge
le taureau puissant
et le bouc qui sent,
hosties à l'œil torve!

Que l'autel déborde
de vin et de sang!
Qu'il soit une forge
de feu rugissant!

Qu'il crépite d'orges,
qu'il fume d'encens!
Que les dieux présents
reçoivent la force
jaillie de cent gorges!

LE TROISIÈME

Par la pendaison
de cet esclave ivre,
qu'il est doux de vivre
près de l'échanson!

O roue d'Ixion,
ô roc de Sisyphe,
grandeur du lion,
beauté du supplice!

Par la pendaison
de cet esclave ivre,
qu'il est doux de vivre
au vent des chansons!
Salut, Ixion.

LE QUATRIÈME

Que la vie est belle!
Que les dieux sont beaux!
Voici le Feu, l'Eau,
l'Air, l'Ame, la Terre.

Il y a l'arc, l'aile,
les jeux, les travaux,
Que la vie est belle!
Que les dieux sont beaux!

O douleur nouvelle,
éteins les flambeaux,
ouvre les tombeaux,
ceins-toi d'asphodèle.
Que la vie est belle!

LE CINQUIÈME

Venez au gymnase,
gémeaux, voir sourire
le dieu palestrite
coiffé du pétase.

On lutte. On se rase,
avec la strigile
courbe, la peau grasse
de sueur et d'huile.

On verse, du vase
délicat d'argile
qui pend, vin d'Egine
bien frais dans la tasse.
Et on se délasse.

LE SIXIÈME

Vous êtes gémeaux.
Tels les Tyndarides
aux belles cnémides
dompteurs de chevaux.

Ah, prendre aux naseaux
l'étalon numide
tout blanc, dont la peau
est un feu humide;

ceindre du fronteau,
tenir par la bride
cette flamme lisse
à quatre sabots;
bondir au garrot!

LE SEPTIÈME

Il y a la gloire.
On dompte les hommes.
On hume l'arome
du laurier qu'on froisse.

Et des reines noires
suivent le Triomphe.
On les apprivoise
comme des lionnes.

L'or de la Victoire
creuse ta main moite.
Une immense angoisse
gonfle ta gorgone.
Io! C'est la gloire.

LE HUITIEME

Il y a l'ivresse,
de profonds celliers.
On peut tout lier,
plier par un geste.

Il y a l'ivresse,
la fleur du pommier,
des amours qu'on tresse
en dansant nu-pieds;

la fleur de la fève,
le col du ramier;
l'Ourse, le Bouvier,
Orion; les rêves;
le tranchant du glaive.

LE NEUVIEME

Tu vois luire l'aube
comme ta lueur,
Rosée, fraîche sœur
de la larme chaude!

Des marchands de Rhodes
t'apportent, par cœur,
de nouvelles odes
comme du bonheur.

Tu attends aux môles
d'Ostie, le soir, leurs
nefs qui ont la Fleur
sur la proue très haute.
Tu flaires leurs baumes...

Ici le courage des jeunes prisonniers commence à mollir. Marc lutte encore, fermant les paupières, serrant les lèvres, retenant son souffle, de peur qu'il ne lui échappe quelque parole qui puisse le perdre. Mais Marcellien incline vers ses sœurs son visage tout humide de larmes; il les regarde, il les nomme par leurs noms si chers. Et elles cherchent à dénouer les nœuds rudes, se haussant sur la pointe des sandales, allègres et prestes.

MARCELLIEN

Chrysille, Télésille, sœurs
douces! Junie, Flavie! Mes sœurs,
que faites-vous? que faites-vous?
Otez de mon front la guirlande!
On ne peut pas nous délier,
on ne peut pas, on ne peut pas.
Ote ta guirlande, Epione,
je te prie! Mes sœurs, mes sœurs douces,
que faites-vous?

LE PREFET

O jeunes hommes inculpés,
Marc et Marcellien gémeaux
de Théodote, voulez-vous
enfin obéir au clément
Empereur? Réponds, Marc. Réponds,
Marcellien. Voulez-vous donc
sacrifier aux dieux de Rome,
aux douze dieux grands de l'Empire
et à l'effigie de César?
Greffier, écris.

Ici, tout à coup, Sébastien rompt son immobilité vigilante. Et le son inattendu de sa voix frappe de stupeur et de frayeur les hommes, comme l'éclat soudain du tonnerre.

LE SAINT

Athlètes du Christ, répondez!
Répondez la parole forte!
Dardez la réponse de fer!
Je prends entre mes doigts le rouge
cœur nu de votre foi, mes frères,
puisque vos poignets sont liés;
et je le hausse vers le haut
ciel où la couronne éternelle
est suspendue pour votre gloire.
Je vous adjure, par le sang
qui dégoutte de cette paume
percée comme la paume sainte
contre la barre de la Croix!
Dieu vous entend.

Ici les jumeaux tournent vers le juge leurs fronts raffermis, et crient de leurs voix claires.

MARC

Jamais. Je confesse le Christ.

MARCELLIEN

Jamais. Je confesse le Christ.

MARC

Jamais.

MARCELLIEN

Jamais.

Ici la tourbe païenne se soulève en tumulte.

LES GENTILS

— La voûte s'écroule!
— Les pierres
se fendent!
— Tout est renversé.
— Avez-vous entendu?
— Tout est
souillé, foulé.
— Sébastien,
Sébastien, quelle démence,
quelle rage s'empare aussi
de toi?
— Le chef des sagittaires,
l'ami d'Auguste, est infidèle
à son maître!
— Regardez-le!
Il est debout dans le délire.
— Lui, l'ami d'Auguste, il exhorte
les coupables à mépriser
l'édit!
— Ils fléchissaient déjà,
les jeunes gens.
— Ils étaient prêts
au sacrifice.
— Il les enivre
par la vue de son sang.
— Il laisse
couler son sang pour simuler
la crucifixion de l'Homme
à tête d'âne.
— Il a percé
sa main gauche par artifice.
Et il a invoqué la croix.
Avez-vous entendu?
— J'entends,
j'entends, moi, claquer les fouets
des bestiaires. Aux lions!
Aux lions!
— Non, ce n'est pas vrai.
Il est hors de lui-même. Il porte

un maléfice. N'avez-vous
pas vu se rapprocher de lui
soudain cette femme étrangère
et tremper le lin dans la plaie?
Il porte un maléfice occulte.
— Regardez-le! Regardez-le!
— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.
Toi, toi, bel Archer, toi, si beau!
Toi, plus beau que l'adolescent
de Bithynie, le Bien-aimé
d'Hadrien, le divinisé
d'Egypte!
— Il ressemble à Mercure
souterrain qui hante la route
inévitable.
— Il a bondi
du socle, frère des statues
divines.
— Il a fait un songe.
Il se réveille.
— Secoue-toi!
Tu es trop beau. Renie, renie
ton sacrilège.
— Viens! Allons,
allons immoler des brebis
à Cérès qui porte les lois,
au Soleil qui voit l'avenir.
— Il faut boire, et frapper la terre
d'un pied libre.
— Va-t'en! Va-t'en!
— On étouffe! On étouffe comme
dans l'étuve.
— Et la puanteur
des lys!
— Et ce relent lugubre
des offrandes non présentées!
— Crie fort!
— Les oreilles bourdonnent
de murmures magiques.
— Tous
ces esclaves puent, sentent pis
que le bouc.
— Et ne tracez pas
des mots magiques sur les dalles.
— Et ne parlez pas bas aux dieux
infernaux.
— O Chef, Chef cruel,
tu nous as trahis, tu nous as
trahis pour cet Asiatique
mort au gibet!

Sébastien reste debout et inébranlable, sans répondre. La mère des confesseurs s'élance contre lui, désespérée.

LA MÈRE DOULOUREUSE

O maudit, maudit, tu m'arraches
mes fils malheureux, mes enfants
égarés. Tu me les arraches
quand ils allaient tendre leurs bras
déliés vers toutes mes larmes
souriantes, que je sentais
refluer à mon sein aride
comme le lait de ma douleur!
Qui es-tu? qui es-tu, si jeune
et si terrible, mâle avec
ce beau visage de Furie?
Qui es-tu qui offres de rouges
cœurs à tes autels et promets
des couronnes d'astres à ceux
que tu traînes là-bas dans l'ombre
où tout finit?

Sébastien lui parle avec une impérieuse douceur.

LE SAINT

Je suis l'esclave de l'Amour.
Je suis le maître de la Mort.
Femme, et je te connais. Je sais
que je toucherai le cœur rouge
au fond de ta poitrine aride
qu'enfle le lait de la douleur.
Je te connais, femme. Tu es
marquée du sceau mystérieux.
Tu auras un jour ton martyre,
ta couronne et ton allégresse.
Il te regarde.

LA MÈRE DOULOUREUSE

Qui me regarde? Tu m'effraies.
Le frisson me traverse toute,
comme une épée.

LE SAINT

Il t'a choisie déjà. Tu trembles.
Tu es élue.

LA MÈRE DOULOUREUSE

Tu m'effraies. Non, je ne veux pas!
Que fais-tu de moi? que fais-tu
de mon âme? O mes fils, mes fils,
vous me voyez, vous me voyez.
Quelqu'un m'entraîne.

LE SAINT

C'est Lui, c'est Lui. Car du haut ciel
Il fond et saisit, comme l'aigle
foudroyant. Il saisit, soulève,
emporte, dans les battements
de sa grandeur.

LA MÈRE DOULOUREUSE

Où est-il? où est-il? J'ai peur.
J'ai peur de me retourner. Laisse,
oh, laisse-moi reprendre haleine!
Tu me vois: je suis pantelante.
Mes fils, m'avez-vous appelée?
Dois-je venir? J'entends des cris,
les cris de cet aigle, les cris
du ravisseur. Il vous saisit,
il vous soulève, il vous emporte.
Faut-il venir? Faut-il mourir?
Me voici prête.

Effarées, agitées, ses filles tendent vers elle leurs bras nus.

LES CINQ VIERGES

O mère, mère!

LE SAINT

Tu as proféré la parole!
Femme, Il a parlé par tes lèvres.
Martyrs, avez-vous entendu?
Le ciel rayonne.

LES CINQ VIERGES

— O mère, mère, qu'as-tu dit?
— Tu nous déchires.
— Tourne-toi!
— Oh, regarde-nous! Tourne-toi
vers tes filles épouvantées!
— Qui s'empare de toi? Quel mal
te possède?
— Regarde-nous!
— Du dos de ta main tu essuies

ta bouche qui s'emplit d'écume
comme la bouche des sibylles.
— Ressaisis ton âme. Tu es
la proie de l'Enchanteur.
— Nous sommes
toutes tremblantes.
— O malheur!
— O mère, mère!

LA MERE DOULOUREUSE

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Oh, non,
ne tremblez pas! Je vous regarde.
Vous êtes toutes pâles, comme
l'évanouissement des choses
que nous tenions. Vous n'avez plus
en vos mains les offrandes. Vous
me touchez avec vos mains vides.
Vous n'avez plus ni fleurs ni fruits,
ni les vases, ni les corbeilles.
Vous avez tout abandonné.
Et les offrandes non offertes
gisent là, sur les dalles, comme
des ordures. Mes dieux, mes dieux,
où êtes-vous?

CHRYSILLE

Mère, mère douce, rentrons,
rentrons. Tu les retrouveras
près de la porte. Laisse-toi
ramener. Ta litière est prête.
Mère, tu souffres.

LA MERE DOULOUREUSE

Et vous les abandonnerez
là, eux aussi, comme les orges
et les huiles? Voyez, voyez
les yeux de vos frères, voyez-
les grands ouverts, qui nous regardent!
Est-ce que je leur avais fait
des yeux si grands?

Sébastien lui parle avec une impérieuse douceur.

LE SAINT

Femme, tu ne rentreras pas
dans ta maison.

LA MERE DOULOUREUSE

Est-ce que je leur avais fait
des yeux si grands?

LE SAINT

Tu ne franchiras pas ce soir
ton seuil de pierre.

LA MERE DOULOUREUSE

Ah, si grands que toute l'horreur
en sort et tout le ciel y entre.
Voyez, voyez!

LE SAINT

Jamais plus tu ne reverras
les Lares derrière ta porte.
Tu le savais.

Ici les filles éclatent en pleurs.

LA MERE DOULOUREUSE

C'est vrai, c'est vrai. Je le savais.
Je n'ai plus tourné la clepsydre.
Je n'ai plus mesuré le temps
que par les gouttes très amères.
J'ai pris dans l'âtre une poignée
de cendre et je l'ai répandue
sur mes cheveux. Salut, foyer!
Et vous, filles infortunées,
qui étiez pareilles aux doigts
de la main qui porte la rose,
vous serez les cinq doigts béants
de la main qui laisse l'empreinte
ineffaçable sur le mur
fidèle afin qu'on se souvienne
du meurtre. Adieu.

Ici les filles s'élancent pour la retenir et l'enlacent.

LES CINQ VIERGES

— Non! Non!
— Où vas-tu? où vas-tu?
que feras-tu?
— Entourez-la,
entourez-la de vos bras, sœurs!
Elle est démente, elle est démente.
— Pour t'enlever, il faut qu'on tranche
nos poignets, qu'on coupe nos bras
jusqu'aux aisselles.
— O sœurs, sœurs,
soyez fortes pour l'entraîner.
— O Bonne Déesse, redouble
la force de notre amour.
— Non,
non, tu n'iras pas! Aie pitié!
— Aie pitié! Comment pourrais-tu
nous jeter ainsi à la honte
et au deuil infini?
— Reviens,
reviens avec nous au foyer!
— Rien ne pourra nous séparer
de toi, dans le nombre des jours.
Je t'en fais serment!
— Je t'en fais
serment!
— Et moi aussi!
— Et moi
aussi!
— Toujours nous resterons
nubiles, pour l'amour de toi,
mère douce, auprès de ton âtre,
auprès des Pénates voilées.

Tenant d'une main leur mère égarée, elles ramènent de l'autre leurs voiles sur leurs têtes et prononcent à voix basse la parole de la consécration.

— Je me dévoue.
— Je me dévoue.
— Je me dévoue.
— Je me dévoue.
— Je me dévoue.

LE SAINT

Vierges, vierges, ne pleurez pas.
Celui qui garde le foyer
inextinguible a recueilli
ces vœux. Vous aurez vos couronnes,
en mangeant le doux fruit de vie
d'entre les lèvres de la mort.
Il n'y a pas d'autre douceur.
Je vous le dis.

La mère se tourne vers lui, dans l'horreur d'une vaine révolte.

LA MERE DOULOUREUSE

O Archer, Archer sans merci,
et tu les prends, et tu les prends!
Je sais. Je traîne à mes épaules
une grappe lourde de vies
condamnées. Elles crient déjà

comme des victimes qu'étouffent
mes voiles. Je suis Niobé,
je suis du sang noir de Tantale,
avec toute ma géniture,
Archer, sous tes traits invisibles.
Repais-toi de mes infortunes
et rassasie-toi de mes deuils.
O fécondité lamentable!
La mort, la mort, de toute part
la mort. L'amour de toute part
l'affronte. C'est moi qui vous traîne,
filles, c'est moi.

LE SAINT

Il ne tue pas. Il vivifie.
Qu'il te souvienne de la veuve
de Tibur qui, par fer et feu,
criait: « Mes enfants, regardez
en haut, combattez pour vos âmes.
La mort est vie. »

LES CINQ VIERGES

— Non, nous ne voulons pas mourir!
— Laisse-nous vivre, laisse-nous
respirer encore!
— Aie pitié
de notre jeunesse.
— Tu vois,
tu me vois, comme je suis jeune,
ô mère. Je suis ta plus jeune.
Je ne veux pas mourir. J'ai peur,
j'ai peur.
— Aie pitié! Laisse-nous
à la lumière!
— Il est si doux
de voir la lumière, de voir
le soleil; et nos dieux sont bons,
nos dieux sont beaux!

LA MÈRE DOULOUREUSE

Je ne peux plus les invoquer,
je ne sais plus les implorer.
Tout croule. Tout s'évanouit.
Et mon cœur défaille, mon âme
est éperdue.

Ici, d'une voix grave et ferme, son fils Marc l'exhorte, dressant sa tête de l'affaissement de son corps qui n'a plus de soutien sous les pieds liés.

MARC

Mère, nous sommes en silence.
Notre amour est crucifié.
Sois avec elles.

LA MERE DOULOUREUSE

Je viens, je viens. Je suis à vous.

Par une volonté plus qu'humaine, elle s'arrache à l'étreinte de ses filles, qui poussent un cri unanime. Elle marche seule vers les deux colonnes vivantes.

Je suis à vous. Me voici prête,
mes fils. J'entends le battement
de vos cœurs. On a retiré
les soutiens de dessous vos pieds
joints. Et j'entends le craquement
de vos coudes, de vos genoux,
de vos épaules. Je vous porte.
Je suis chargée de vos deux poids.
Où faut-il monter? où faut-il
descendre? Je saurai sourire.
Je saurai chanter. Me voici.
J'ai votre faim, j'ai votre soif.
J'enfoncerai profondément
ma bouche dans la plénitude
de la mort. Hommes!

Ici elle se tourne vers les magistrats, les assesseurs, les bourreaux.

Hommes, je confesse le Christ.
Je suis chrétienne. Qu'on me lie,
qu'on me frappe. Je sais souffrir.
Je veux mourir.

Ici les cinq vierges se couvrent entièrement la tête, en se serrant l'une contre l'autre, près de leur père toujours enveloppé dans sa toge et taciturne.

LE SAINT

Gloire, ô Christ roi!

La multitude accrue s'agite, vocifère, alterne les imprécations et les invocations, les louanges et les outrages, les menaces et les prophéties, diverse et discordante. L'air s'assombrit. Des sacrificateurs jettent sur l'autel des poignées d'aromates. On entend parfois, dans une pause, des femmes sangloter.

GENTILS ET CHRETIENS, QUELQUES JUIFS, LES ARCHERS ET LES ESCLAVES, HOMMES ET FEMMES, TOUT LE TUMULTE.

— Sébastien, ami d'Auguste,
tu travailles pour le pressoir!
— Tu travailles pour le charnier!
—O Archer impudent, tout oint
de maléfices!
— Maintenant
on va les entendre chanter
des paroles magiques, comme
Ptolémée, comme Astion,
pour te résister et te vaincre,
ô somnolent!
— Il est malade,
il est endormi dans la graisse,
de la nuque jusqu'au talon.
— Puisque tout est dit maintenant,
qu'on les tourmente.
— Niobé!
Niobé!
— Et suspendez-la,
entre ses gémeaux, au sommet
de l'arcade, par une seule
main!
— Voyez Andronique. Il mâche
sa langue bovine.
— Il savoure
la sueur salée qui ruisselle
dans les rides de ses fanons.
— Allons! Qu'on le secoue! Esclaves,
pincez-le fort aux jambes, vous
qui lui dorlotez sa podagre.
— N'avez-vous pas honte, pourceaux?
— Debout, debout les serfs! Debout
les serfs! Les temps sont révolus.
— Mère des martyrs, sois louée!
— Non sur la cire des tablettes,
mais ton nom est écrit déjà
au livre de vie.
— O sort humble
et magnifique!
— Je me courbe
et je baise la terre, en signe
de ton ventre, mère admirable.

— Ils sont fous, ils sont fous. Des sacs,
des sacs d'ellébore!
— On étouffe.
Tous les foins coupés du Solstice
sont mis ici à fermenter?
— En avez-vous, du foin, aux cornes!
— Si c'est le Solstice, prenez
les faucilles et moissonnez.
— Ne tracez pas de mots magiques
sur les dalles.
— Levez les dalles,
si vous osez, levez les dalles.
Les morts vont surgir du charnier
de César.
— Et que les Romains
sachent qu'ils ne sont que des hommes,
rien que des hommes.
— Criez fort,
car votre Sauveur entendra.
Est-il ivre ou somnolent comme
ce bon juge, que son courroux
ne se déchaîne contre nous?
— O insensés, il était dieu
et il est mort comme un larron.
— On l'a souffleté.
— Il avait
une tunique sans couture.
Les soldats l'ont jouée aux dés.
— Taisez-vous! Taisez-vous! Le seul
genou de Jésus se dressant
du saint sépulcre vaut tout l'orbe
de l'Empire.
— Il faut un carnage.
— On ne comprend plus rien.
— Nous sommes
tous enveloppés dans les rets
de la mort.
— Va-t'en! Je te frappe.
— Ils font des onctions magiques.
Prenez garde.
— Tous ces esclaves
cachent des rouleaux dans les plis
de leurs sayons.
— Il faut attendre.
Le bois du gibet va fleurir.
— Tuez! Tuez! Tuez!
— Il faut
la lourde épée ibérienne
qui fatigue le baudrier.
— Ardez-les ou bien ils vous ardent.
— Un Phrygien a mis le feu
à trois temples.
— Qui crée, sinon
le feu?
— C'est la douleur qui crée.
— Ah, c'est trop attendre. Pourquoi,
pourquoi n'abrèges-tu pas l'heure?
— Dieu viendra du Midi. Le Saint
descendra du Mont Pharan.
— Juif
du Transtévère, tu pourras
nous fournir des vitres cassées.
— O Archer, je veux te bénir!
— Archer de la vie, je bénis
ton œil, ta main, ton arc, tes traits.
— O Chef, Chef, tu nous as trahis,
tu nous as trahis.
— Tu seras
sculpté dans le basalte noir,
comme Antinoüs.
— O divin!
— Ton parfum est mort, Adonis.
— Divin meurtrier, toi qui tues
et suscites!
— Qu'on lui arrache
l'arc et le carquois!
— Puisqu'il est
maintenant marqué à la paume
comme un larron, qu'on tranche aussi
ses pouces!
— Archer, n'aurais-tu pas
Apollon pour complice?
— Il porte
le premier stigmate.
— Il a fait
le serment militaire. Il porte
un autre stigmate. Il est traître.
— Nul jour ne sera plus ce jour.
— Ce n'est qu'un rêve.
— Je m'en vais.
Ma force est à bout.
— O Beauté,
Beauté, vivre et mourir pour toi!
— Mangeons les offrandes qu'on laisse
par terre, ces figues sabines.
— On ne respire que des rêves,
les rêves qu'enfantent les fièvres.
— Sus! Que les buccins recourbés
soufflent la bataille!
— O Archers,
bandez vos arcs et rangez-vous!
— Les Niobides!
— Minotaure,
Minotaure d'Asie, gorgé
de vierges et d'adolescents!
— Elles suivront. On l'a écrit:
« Une multitude de vierges
suivra ses pas. »
— Elles sont douces
comme ce lait caillé.
— O vierges,
vierges, que ne puis-je vous faire
mourir d'amour!
— Et des bourreaux
dans les prisons ont violé
des vierges mortes!
— Vous mordrez
la cendre.
— Il faut que tout autel
surnage au sang des adorants.
— Où est le Paradis?
— Ouvrez
vos portes, ouvrez donc vos portes;
et le Roi de gloire entrera.
— Dieu viendra du Midi. Le Saint
descendra du Mont Pharan.
— Juif
de la porte Capène, viens
nous vendre tes morceaux de verre.
— Qu'on les écorche vifs avec
des tessons de pots!
— O dieux, dieux
renversés, brisés, effacés
en un jour!
— Soufflez sur le feu!

Attisez les charbons !
— Va-t'en.
Je nie.
— Rome n'est que la truie
qui se vautre.
— Sur ce charnier
fumant l'Empire pourrira.
— Debout, les forts, les purs, les bons !
— Hâtez le temps ! Souvenez-vous !
— Petit grec, petit grec, je suis
ton maître.
— O serf, ouvre ton âme
pour voir, et tes poignets sont libres.
— Les voies de l'immolation
sont les plus sûres et le sang
est inépuisable.
— Oh, l'horreur,
l'horreur de l'immortalité !
— Mangeons les offrandes. Mangeons
ce raisin sec et ces olives
en saumure.
— Un fromage rond,
un fond d'amphore, des gâteaux.
— Regarde comme la denture
de l'Ethiopien reluit !
— Les sacrifices vous engraissent
et le vin des libations
vous fait trébucher.
— Que le vin
vous sorte des narines !
— Jule,
castrat de la Grande Déesse,
qu'est-ce que tu fais sur l'estrade ?
N'as-tu pas même le fouet
du Galle, garni d'osselets ?
— Il n'est malade que de crainte,
il n'est ivre que de massique,
stupéfié que par les truffes.
— Appariteurs, soufflez, soufflez !
— Attisez les charbons !
— Qui donc
le premier foulera la braise ?
— Voyez, voyez ! Une des vierges
voilées va rejoindre sa mère.

Une des cinq vierges voilées se détache du groupe et marche lentement vers les colonnes vivantes.

— Elle veut se perdre.
— Epione,
sois louée devant l'Eternel !
— Mais ils connaissent des formules
d'incantation qui préservent
de la douleur.
— Il faut les oindre
de graisse vile pour détruire
leurs charmes.
— Voilà la seconde !
— Sois louée par le chœur des Anges,
ô Flavie !
— Elles étaient belles
comme les yeux sont beaux avant
de pleurer.
— O dieu Minotaure !
— L'homme a-t-il plus de larmes ou
plus de gouttes de sang ?
— Amour,
Amour sauve-nous !
— Mais c'est toi,
Sébastien, qui les enchante,
qui les enivre.
— Et tu seras
sculpté dans le basalte noir,
ô Archer, comme Antinoüs
l'Inconsolable.
— Il est très beau.
Regardez-le ! Regardez-le !
— Et la troisième se détache
et suit les autres.
— Sois louée
par les Trônes et les Ardeurs,
Junie !
— L'étoile des Gémeaux
culmine, ô frères.
— Honnie soit
la chienne et toute sa portée !
— Que ta langue ne se détache
plus de ton palais ulcéré !
— Non, vous n'allez pas prévaloir !
— Jetez-les dehors ! Jetez-les
dehors ! Ils puent.
— Nous forcerons
vos portes avec la cognée.
— Aux tourments ! La braise est à point.
— Appariteurs, appariteurs,
tout est donc prêt.
— Et nous dirons :
« Jamais assez ! Jamais assez ! »
— La douleur est inépuisable.
— Le son du Verbe fut semé
dans la fertilité du meurtre.
— Violences sur violences !
— Jamais assez ! Jamais assez !
— Qui donc le premier foulera
la braise vive ?

Ici, comme Sébastien est debout, près du feu bas, il s'offre.

LE SAINT

Moi le premier.

La multitude ondoie. Les archers entourent leur chef aimé.

LES HERAUTS

— Silence.
— Silence.
— Silence.
Le juge parle.

Jule Andronique fait un geste vague. Les attestations des Asiatiques dominent la rumeur confuse.

LES ARCHERS D'EMESE

— Chef, tu ne peux pas !
— Qu'on l'empêche,
qu'on l'empêche !
— Il est libre encore.
On ne l'a pas jugé. Personne
encore ne peut le soumettre
aux tourments ; car il est un Chef,
il est le Chef de la cohorte
d'Emèse, il est l'ami d'Auguste.
— Il faut qu'avant on le dénonce
à l'Empereur.
— Il faut qu'il soit
jugé par César.
— Et il faut
qu'il soit dépouillé des insignes.
— Qu'on l'empêche de se livrer
à son délire.

LE SAINT

Archers d'Emèse, archers d'Emèse,
je le ferai.

LES ARCHERS D'EMESE

— Entendez le son de sa voix.
On en tremble. Tout cœur tressaille.
— Il est sacré par la Manie.
— Il est hors de lui-même. Il porte
un maléfice.
— Il est la proie
d'un rêve sauvage.
— O Chef, Chef,
rentre en toi-même!
— Voyez-le.
Comment pourrait-il se souiller
de ce méfait, étant si beau?
— Tu ne peux pas!

LE SAINT

Archers, si jamais vous m'aimâtes,
je le ferai.

Ici un jeune homme à la voix harmonieuse lui adresse la suprême déprécation.

L'ARCHER AUX YEUX VAIRONS

Tant que tu portes à ton poing
l'arc d'Emèse garni d'ivoire
et d'or, grand, doublé, à deux cornes,
pur comme la lune nouvelle
et criard comme l'hirondelle,
(ô Sébastien intrépide,
Chef à la belle chevelure,
écoute-moi) tant que tu portes
suspendu comme la cithare
par la bande pourpre, plus haut
que l'épaule gauche, le long
carquois oblique à dix-huit dards,
recouvert de peau de panthère,
(ô Sébastien intrépide,
Chef à la belle chevelure,
écoute-moi) tant que tu portes
dans le carquois à dix-huit dards
neuf et neuf vies d'hommes certaines
de ta certitude, seigneur,
tu ne peux pas.

LE SAINT

O Sanaé, voici mon arc.
Je le serre dans cette main
que perce un invisible clou.
Il est doublé. Mais le tendon
de bête, qui s'ajuste au fût
et qui s'y colle de façon
à ne faire qu'un avec lui,
n'est pas inséparable comme
ce filet de sang qui s'y fige,
tu vois, de l'une à l'autre coche
sans se noircir.

L'ARCHER AUX YEUX VAIRONS

Nous demanderons aux devins
et aux mages ce qu'un tel signe
montre, seigneur.

LE SAINT

Je le sais. Or, toi, considère
la figure de l'arc, archer,
puisque tu es marqué par Dieu
qui t'a fait les deux yeux divers,
l'un bleu, l'autre noir, comme jour
et nuit. Tu clos un peu le noir
quand tu vises le but, afin
que ton regard soit tout pareil
à l'air que traverse le trait.
Je t'ai vu. Regarde. Cet arc
figure la Trinité sainte.
Le fût est le Père, la corde
est l'Esprit, la flèche empennée
est le Fils qui donna son sang.
Et il n'y aura plus de taches,
sauf la tache du sang tombé
des mains et des pieds du Seigneur.
Or cet arc je te le commets,
et le témoignage vermeil
qui rabaisse l'ivoire et l'or.
Mais je veux lancer ma dernière
flèche, ô Elus de la cohorte
d'Emèse. A qui?

Il prend le dard du carquois, par-dessus son épaule. Un profond frémissement se propage dans la multitude entassée. On s'écarte, on recule.

DES VOIX

— A qui?
— A qui?
— Ecartez-vous!
— Qui va-t-il viser?
— Andronique,
Andronique, prends garde!
— Archer
vairon, ôte-lui l'arc!
— Ils ont
peur, ils ont peur.
— Or qui va-t-il
tuer?
— Non! « Tu ne tueras point. »
Il a dit: « Tu ne tueras point. »

La quatrième des cinq vierges se détache de Théodote, auquel il n'en reste plus qu'une seule.

— Sois louée par tous les Archanges,
ô Télésille!

Sébastien, ayant bandé l'arc et encoché la flèche, se place entre les deux colonnes que charge la passion des deux frères. Il plie un genou à terre, la face vers le ciel.

LE SAINT

Si je suis digne de servir
Ton Fils, le Martyr des martyrs;
si j'ai par ma flamme exalté
sur le feu bas Ta vérité;
si j'ai reçu du Christ Seigneur
ce stigmate de Sa douleur
dans ma main qui en est plus forte,
Adonaï, Dieu des cohortes
invincibles, Dieu des combats
sans merci, ô Toi qui abats
le cheval et le cavalier
dans la mer, Toi qui sans bélier
brises les murs des villes fausses,
Dieu de la foudre, exauce, exauce
cette prière qui s'aiguise
au fer du dernier trait!

Ici il ajuste le trait; puis, renversant le corps en arrière et soulevant tout le bras gauche, il tire de toute sa force la corde jusqu'à la grande veine du cou.

Je vise.

Il vise, les empennes contre l'œil.

Mon Dieu, je te demande un signe,
si je suis digne.

Il décoche le trait vers le ciel pâle, entre les deux colonnes vivantes, au-dessus des lys splendides. Et il regarde, encore à genoux.

Des hommes, des femmes accourent, se pressent, se tendent dans les entre-colonnements, en grande anxiété. Et tous ils regardent si la flèche ne retombe pas.

DES VOIX

— On ne voit plus la flèche!
— Oui,
je la vois, je la vois.
— Non. Elle
va très haut, très haut, disparaît.
— On ne la voit plus.
— Attendez.
— Silence!

Ils retiennent leur souffle.

— Elle va retomber!
— Attendez!
— Silence! Silence!

Ils retiennent leur souffle.

— Non, elle ne retombe pas!
— La flèche ne retombe pas!
— Rien ne retombe!

LE SAINT

Gloire, ô Christ roi!

Ici il se lève et se retourne.

Et maintenant je me désarme!
Je suis l'Archer certain du but.
Sanaé, Sanaé, voici
l'arc double, le carquois fourni
de dix-sept sagettes ailées
et le brassard où est gravée
la figure zodiacale
du Sagittaire criblé d'astres.
Je te les commets. Je les offre
à mes élus de la cohorte
d'Emèse. Voici.

Il donne à Sanaé l'arc, le carquois, le brassard. Une claire allégresse l'illumine. Tous les regards dans l'éblouissement sont fixés sur sa face. Il ne sent que l'ébriété de l'élection certaine.

Je suis libre!
Souvenez-vous. Je suis la Cible!
Souvenez-vous de ce terrible
espoir, et que jé serai digne
de demander à Dieu des signes
plus éclatants.

LES ARCHERS D'EMESE

Sébastien! Sébastien!
Sébastien!

Derrière les appels des hommes on croit entendre d'autres voix, des voix chantantes, des divins échos épars dans l'espace lointain, diffus dans l'immensité du miracle céleste. Tout ici, l'effluve des lys, la fumée de l'oliban, la chaleur de la braise, l'anxiété des âmes, le silence de Vesper, tout devient mélodie mystérieuse.

LE SAINT

Mes frères, mes frères, j'entends
le bruit des chaînes qui se brisent,
le choc de la hache, l'éclat
de la foudre, les quatre vents
pleins de semences et de cris,
le levain de l'espoir terrible!
Mes frères, mes frères, j'entends
la mélodie du saint combat,
le chœur divin des sept fléaux,
l'annonciation des astres,
et la marche du nouveau dieu
à côté de l'homme nouveau,
et les lisières de la terre
frémissantes comme les bords
d'une bannière qu'on déplie,
et le tonnerre qui relie
dans les tombes, l'âme des morts
aux os des morts!

DES VOIX PARTOUT ÉPARSES

Sébastien, Sébastien,
tu es témoin!

Il semble que l'invocation du nom admirable soit portée par un chœur angélique, de près, de loin. Soutenu par ses esclaves, accompagné de la dernière de ses enfants, Théodote va rejoindre le groupe dévoué, entre les colonnes saintes.

UNE VOIX

Sois louée par les Chérubins,
ô toi, la plus jeune, Chrysille!
Toi, par les Dominations,
ô Théodote, sois loué
dans le haut ciel!

Maintenant la mère douloureuse, le vieillard infirme et les cinq vierges occupent l'entre-colonnement et relient par la chaine de leurs corps les deux âmes patientes. La force même du feu possède sauvagement l'Archer désarmé.

LE SAINT

Soufflez de près, soufflez de près,
vite, avec des soufflets de forge!
Agenouillez-vous; et poussez
vos haleines. Agenouillez-
vous; appuyez-vous sur vos coudes,
enflez vos joues, crispez vos lèvres,
poussez tout le vent de vos âmes
sur les tisons noirs. Que la flamme
jaillisse, que les étincelles
s'envolent comme des abeilles
ivres, que l'ardeur en devienne
sept fois plus ardente, ô Archers,
Archers, si jamais vous m'aimâtes!
Que votre amour je le connaisse
enfin, à mesure de feu!
Otez-moi grèves et cuissards,
genouillères et solerets.
Que je sois nu-pieds et nu-jambes,
comme le vendangeur agile
qui s'apprête à fouler les grappes
rouges dans la cuve fumante!
Apportez les sarments, les ceps,
les branches, les racines mortes,
les écailles des pins et tous
les roseaux de tout le midi
poudreux de soleil, pour la flamme
soudaine, ô frères; et couvrez
d'un grand bûcher les noirs tisons.
Je danserai plus haut, plus haut
que la flamme, sept fois plus haut.
Je vous le dis.

On lui ôte les solerets, les genouillères, les grèves, les cuissards. Il reste avec les pièces du tronc et des bras sur la nudité de ses longues jambes sveltes.

Tueurs, voici, je me désarme.
J'ai renoncé mon arc, lancé
ma flèche dernière, quitté
mon bon harnois. Et cependant,
voyez, je brûle d'allégresse
comme au début de la bataille
quand les esprits dans le cœur tintent
comme les dards dans le carquois

et que le nerf tendu de toute
force jusqu'au coin blanc de l'œil,
jusqu'à la veine de la tempe
chaude, crie comme l'hirondelle
qui se souvient du sang de Thrace,
ô meurtriers.

Ici il s'avance vers les charbons embrasés. A chaque angle du parallélogramme un couple d'esclaves éthiopiens se tient accroupi pour soutenir sur la voussure du double dos noir et huileux le grand soufflet de forge à bec de griffon. La rougeur de la braise empourpre tout le portique; mais déjà le soir tombe sur les jardins, qui en deviennent plus bleus. Les arcades se remplissent d'azur. Dans le sombre azur, les hautes gerbes de lys commencent à resplendir d'une candeur surnaturelle, comme si leurs faisceaux étaient serrés autour d'un esprit céleste.

Tout à coup des cris éclatent, la multitude ondoie et gronde.

DES VOIX JUBILANTES

— Miracle!
— Miracle!
— L'aveugle,
l'aveugle, la femme d'Attale!
— Miracle!
— Miracle!
— La femme
de Venuste, Alcé la muette!
— Ecartez-vous!

LA FEMME MUETTE

Tu es saint! Tu es saint! Je parle.
Je te rends grâce.

LA FEMME AVEUGLE

Tu es saint! Tu es saint! Je vois.
Je te rends grâce.

LES VOIX JUBILANTES

— Miracle!
— Miracle!
— Miracle!
— O guérisseur!
— Libérateur!
— Tu prévaudras.

Sébastien ne tourne pas la tête, ne semble pas entendre. Il est au bord de la braise comme à la lisière d'une prairie.

LE SAINT

Me voici prêt, me voici prêt!
Mes pieds sont nus pour la rosée
du Seigneur, et nus mes genoux
pour l'alternance merveilleuse.
O gémeaux, accord de la double
flûte, bras de la grande lyre,
chantez la gloire du Christ roi,
et notre amour! Chantez une hymne
qui arde jusqu'à leurs oreilles
scellées, jusqu'à leurs cœurs inertes!
Frères, que serait-il le monde
allégé de tout notre amour?

Il entre dans le parallélogramme de feu. Et les premiers mouvements de la danse extatique allègent ses pieds comme si les Anges avaient noué à ses chevilles des talonnières invisibles.

O doux miracle, doux miracle!
Les lys! Les lys!

Les engins de bois, de cuir, de fer et de vent accompagnent la danse avec une sorte de respiration titanique. Les jumeaux entonnent leur hymne. Les femmes et les esclaves sont entraînés dans le vertige de la douleur et de l'allégresse. On entend toujours le nom admirable invoqué par des voix humaines et surhumaines.

LES VOIX

Sébastien, Sébastien,
tu es témoin!

CANTICVM GEMINORVM

Hymnes, toute l'ombre s'efface.
Dieu est et toujours sera Dieu.
Célébrez Son Nom par le feu.
Le Soleil terrible est Sa face.

Il vient. Il séchera la race
vile, comme un marais boueux.
Hymnes, toute l'ombre s'efface.
Dieu est et toujours sera Dieu.

Chantez les œuvres de Sa grâce,
louez Ses œuvres, en tous lieux.
Semez Son Nom mystérieux
dans les poussières de l'Espace.
Hymnes, toute l'ombre s'efface!

Ici la mère se découvre, le vieillard se découvre; et ils regardent, ravis. Les cinq vierges apparaissent hors des voiles avec des visages illuminés. Elles haussent la gorge comme des colombes, pour chanter le chant de leurs frères.

LE SAINT

Je danse sur l'ardeur des lys.
Gloire, ô Christ roi!
Je foule la blancheur des lys.
Gloire, ô Christ roi!
Je presse la douceur des lys.
Gloire, ô Christ roi!

Ce que son âme crée, ses pieds l'effleurent. Il semble s'alanguir comme dans la danse ionienne, et tout à coup il se renverse et se retourne comme le guerrier qui dans la pyrrhique frappe du javelot le bouclier.

J'ai les pieds nus dans la rosée!
J'ai les pieds sur le blé qui pousse!
Je bondis comme l'eau des sources!
Je t'aime, Roi.

Dans une ineffable ambiguïté, le délire alterne avec l'extase, l'ardeur avec la liesse, la saltation guerrière avec la jubilation nuptiale. Toutes les fraîcheurs qu'engendre le printemps de son âme, il les éprouve avec sa chair empourprée par le reflet de la braise. Mais dans les entre-colonnements les sept gerbes de lys ont l'aveuglant éclat des lumières séraphiques. Une mélodie indistincte semble surgir derrière l'hymne des sept enfants voués.

C'est comme si j'avais une âme
faite avec des feuilles de saule,
comme si mes veines étaient
faites de musique et d'aurore!
C'est comme si je secouais
un givre d'étoiles sonore!
Je t'aime, Roi.

Il n'y a plus que le délire et l'extase. Il n'y a plus que la rougeur des feux bas et la candeur des hauts lys. Maintenant la salutation séraphique surmonte l'hymne terrestre.

CHORVS SERAPHICVS

Salut, ô Lumière,
Lumière du Monde,
Croix large et profonde,
Très-haute Bannière,
Hampe tutélaire
et Verge fleurie,

Signe de victoire
et Palme de gloire
et Arbre de vie!

LE SAINT

J'entends venir un autre chant.
J'entends les sept luths éternels.
Les lys font toute la lumière.
Ils font toute la mélodie.
Vous les fauchez, et ils renaissent.
Vous les grisez, ils sont debout.
Ils ont la tige impérissable.
Voyez, voyez! Ils me regardent
comme des Anges couverts d'yeux
pour l'épouvante.

Le rayonnement des grandes gerbes paradisiaques a vaincu la force des feux bas. Tous ceux qui voient, tous ceux qui entendent sont frappés de stupeur et de terreur. Et la transfiguration s'accomplit. Sept Séraphins, sept Lumières de la hiérarchie lumineuse, surgissent des gerbes et s'avancent dans les entre-colonnements. Ils chantent: l'immensité de leurs voix semble la porte ouverte du Ciel.

Voici les sept Témoins de Dieu,
les Chefs de la Milice ardente.

Les femmes, les esclaves, les magistrats, les soldats, les bourreaux, tous ceux qui voient, tous ceux qui entendent, sont tombés, la face contre les dalles. Mais les jumeaux semblent faire un seul corps et une seule clarté avec les colonnes unanimes qui soutiennent le portique du Nouveau Jour.

Tout le ciel chante!

EXPLICIT

PRIMVM SANCTI SEBASTIANI SVPPLICIVM INCRVENTVM

LA SECONDE MANSION

LA CHAMBRE MAGIQUE

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES.

LES SEPT MAGICIENNES:
PHOENISSE.
ILAH.
HASSUB.
JARDANE.
ATRENESTE.
PHERORAS.
HYALE.

L'AFFRANCHI GUDDENE.
L'ACOLYTE PHLEGON.
LE LECTEUR EUTROPE.

LES CATECHUMENES ADOLESCENTS:
HERMYLE.
GORGONE.
ATHANASE.

LES ZELATEURS:
THEODULE.
CYRIAQUE.
NARCISSE.
BASILE.

L'EUNUQUE ZACHLAS.
L'INTENDANT HELCITE.

LES ESCLAVES:
DEBIR.
MENES.
PANTENE.
LUCIPOR.
CORDULE.
ALCE.
NADAB.
LE DECAN.

LE COCHER DU CIRQUE.

LA TOURBE DES ESCLAVES, DES AFFRANCHIS, DES NEOPHYTES, DES ZELATEURS.

LA VOIX DE LA VIERGE ERIGONE.

LA VOIX DE LA VIERGE MARIE.

On aperçoit une voûte en ellipse, d'une matière si polie qu'elle renvoie toutes les images, à la façon d'un miroir concave. Une porte rectangulaire à deux vantaux, vaste comme le portail d'un temple, est fermée dans la paroi du fond. On y monte par sept degrés peints des couleurs planétaires, comme les sept étages de Ninive, les sept enceintes d'Ecbatane. Deux idoles solaires, deux colosses entièrement vêtus de spires serpentines jusqu'aux pieds onglés et ailés, tenant dans les deux mains deux clefs symétriques, supportent le linteau monolithe où est gravée une inscription chaldéenne. La face du Soleil et la face de la Lune brillent sur les vantaux de bronze aux gonds énormes.

A droite et à gauche, percées dans la courbe extrême de la voûte qui retombe et s'appuie sur les dalles, deux issues basses, noires d'ombre, semblent les bouches de deux longs couloirs dédaléens.

Des chaînes d'or enchaînent à sept cippes triangulaires sept femmes coiffées de mitres et habillées de robes traînantes. Chacune dans la cavité de chaque cippe entretient le feu coloré de chaque planète. Et, comme elles se penchent sur les creusets occultes, leurs visages se colorent diversement entre leurs tresses tordues en cornes de bélier. La magicienne de Saturne a le visage livide, presque noir; la magi-

cienne de Jupiter l'a rouge clair; la magicienne de Mars, rouge sombre; la magicienne de Mercure, bleu; la magicienne de Vénus, changeant; la magicienne de la Lune, argenté; la magicienne du Soleil, tout or. A leurs pieds gisent des coffrets, des corbeilles, des urnes, des fioles, des coupes, des tablettes. Et, penchées, elles épient les fusions sublimes, à travers leurs masques planétaires qui tour à tour s'avivent et pâlissent en dégradant par d'indicibles nuances.

Comme la sirène qui souffle dans la nacre de la conque torduc, chacune chante profondément dans le charme de la pierre creuse.

PHŒNISSE

Un nouveau Signe est dans l'espace.
Un royaume trouve son roi.
Le jour tremble. La nuit s'efface.

ILAH

O Temps, ô Temps, sable fugace
et goutte d'eau pâle qui choit!
Un nouveau Signe est dans l'espace.

HASSUB

O Rêve, entre la vie qui passe
et la mort qui dure, isthme étroit!
Le jour tremble. La nuit s'efface.

JARDANE

Ame frêle dans la chair lasse,
ivre d'espoir, folle d'effroi.
Un nouveau Signe est dans l'espace.

ATRENESTE

Il paraît. Qui est-ce qui lace
la sandale de son pied droit?
Le jour tremble. La nuit s'efface.

PHERORAS

Il monte. Son front est la place
de la lumière, qu'Il accroît.
Un nouveau Signe est dans l'espace.

HYALE

Les mers sont les bords de sa tasse,
l'aube est une perle à son doigt.
Le jour tremble. La nuit s'efface.

PHŒNISSE

Dans l'amour est toute la grâce.
Le sourire est la seule loi.
Un nouveau Signe est dans l'espace.
Le jour tremble. La nuit s'efface.

L'ombre qui tombe de la voûte est éclairée par les sept figures immobiles des Voyantes, comme par sept lampes magiques. Ici, soudain, éclate l'appel de Sébastien dans l'obscurité du dédale.

LE SAINT

A moi, Guddène! A moi, Phlégon!
J'ai trouvé l'issue. Entends-tu
ma voix, Guddène? Les détours
sont douteux. Ne t'égare pas!

Il s'élance. Il a l'aspect farouche du destructeur. Un marteau pesant est à son poing, le marteau du tailleur de pierre, à deux têtes dont l'une armée de pointes pour entamer le bloc. Comme il découvre la grande porte, il monte impétueusement les marches de l'escalier.

La porte! La porte! Je vais
t'arracher de tes gonds scellés.

Il frappe avec son marteau le vantail retentissant. Les femmes aux chaines, sans détourner du cippe le visage illuminé, jettent un cri d'effroi.

Qui êtes-vous?

Il est debout sur le septième degré, s'adossant au vantail du Soleil qui semble porter dans son disque la tête juvénile pareille au chef du Baptiste dans le plat d'or suspendu.

LES MAGICIENNES

Qui es-tu? Qui es-tu?

LE SAINT

Vous êtes
enchaînées à l'œuvre des charmes,
magiciennes.

Elles sont toutes frémissantes dans la fixité de leur vision, comme des arbustes feuillus qu'un vent bas agiterait sans mouvoir la fleur de la cime.

LES MAGICIENNES

Nous avons vu, nous avons vu
la grande image.

PHERORAS

Mais nous ne pouvons pas encore
nous détourner, seigneur, si même
tu es un dieu.

LE SAINT

Qui êtes-vous?

HASSUB

Observe nos faces penchées.
Nous gardons les feux des planètes.
Vois-tu les aspects des métaux
qu'elles engendrent aux couleurs
de nos faces?

La reverbération du feu secret dans la cavité du cippe devient de plus en plus forte, suivant le rythme incantatoire. Une anxiété croissante exalte ou rompt la voix de celle qui évoque les aspects de l'avenir.

Je suis Hassub.
Je suis gardienne de Nabou,
que les Latins nomment Mercure.
Ne suis-je pas bleue comme l'ombre
de l'âme où la pensée repose
pareille à un éclair voilé,
comme l'ombre où lente mûrit,
pareille au saphir solitaire,
la parole qui changera
le monde et vaincra le tombeau?
Mais d'où viens-tu? Quel dieu, quel maître
apprit à tes lèvres si jeunes
les blasphèmes impérissables?
Qui est contre toi? Tout l'azur
rayonne. Lumière! Lumière!
Lumière! Tu te tiens debout,
cambré comme l'arc de tes lèvres
dans le sourire. Tu parais
hérissé de rayons. Tu portes
la couronne d'or et la palme.
Ah, qui es-tu?

Le feu s'éteint, la figure s'éteint comme les pierreries de la mitre. Semblable à une larve morne, la femme s'affaisse sur la dalle, contre le cippe, dans ses propres chaines; et elle y reste accroupie, silencieuse, près des coffrets, des corbeilles, des urnes, des fioles, des coupes, des tablettes.

PHŒNISSE

Je suis Phœnisse, la gardienne
de Dilbat qu'on nomme Vénus
la déesse mère de Rome,
la fleur de la vague fleurie,
volupté d'hommes et de dieux.
Tu la dédaignes! Ses statues

s'écroulent. Regarde, regarde
mon visage changeant! Mon cœur
malade ondoie dans la mer chaude
de Phénicie. L'écume est comme
la bave des pleureuses lasses
de crier leur désir. J'entends
des lamentations des femmes
qui déchirent tous les nuages
du soir et du benjoin. Je vois
le bel Adolescent couché
sur le lit d'ébène. Une fraîche
blessure est sur sa cuisse blême.
Les femmes s'acharnent. Des roses
naissent du sang, des anémones
naissent des larmes. Il est mort,
le Bien-aimé!

Elle renverse la tête en arrière, éteinte. Elle s'écroule comme un monceau de cendres. Elle reste au pied du cippe, avec ses chaines, comme l'esclave morte de fatigue qui s'abat au pied de la meule sans quitter la sangle.

PHÉRORAS

De l'or! De l'or! Je vois de l'or
qui resplendit, de l'or qui tombe,
de l'or qui couvre et qui étouffe;
des colliers, des anneaux, des torques,
sans nombre, sans nombre; des choses
étincelantes et pesantes
sans nombre, le poids du trésor,
le supplice du métal jaune;
car je suis Phéroras, gardienne
de Jupiter. Et l'Empereur
te regarde, vers toi s'incline,
halette. Tu as dans ton poing
sa victoire d'or. Mais tu souffres,
tu souffres. Sur toi le tonnerre
triomphal des buccins résonne.
Tu appelles ton dieu, tu nommes
un seul dieu devant tous les dieux.
Des hommes crient au sacrilège.
Orphée! Orphée!

Elle n'a plus de couleur. Toute blême, elle tend ses bras enchaînés; puis, elle semble se casser comme la tige du pavot frappé par la verge. A terre, elle incline la tête sur ses genoux soulevés.

JARDANE

Apollon! Apollon! On coupe
les cordes à la lyre, comme
une chevelure tendue.
On la tient par l'une des cornes
d'ivoire, comme une victime,
pour la mutiler. On entend
des cris. Tu es impie, tu es
impie. Tu offenses mon dieu.
Je suis Jardane, la gardienne
du grand luminaire Samas,
nommé par les hommes Soleil,
Paian, Lyre-d'or, Arc-d'argent.
La lyre heptacorde, figure
des sphères chantantes, est-elle
un gibet? Pourquoi étends-tu
les deux bras, joins-tu les deux pieds,
comme les esclaves en croix?
Tu pourrais encore être un dieu,
avoir ton temple. Pourquoi donc
veux-tu mourir?

Elle s'abandonne sur le cippe éteint comme la pleureuse sur la stèle funèbre. Elle s'y accoude; elle appuie son front sans rayons sur ses poignets croisés.

ILAH

Tu ne meurs pas, tu ne meurs pas
de cette mort. Je sais mieux voir.
Je vois jusqu'au plus obscur coin
des douze lieux. Je suis Ilah.
Je forge la lame de plomb.
Je suis gardienne de Saturne,
de la planète meurtrière.
Les crimes rougissent les pieds
vains du Temps qui foule sans bruit
de gros caillots rouges et mous
comme tes anémones. Suis-je
livide, du menton au front,
comme la violette ou comme
la meurtrissure? Tu me troubles,
tu me troubles. Les profondeurs
tressaillent. Des ombres surgissent
pareilles aux feuillages morts
d'un arbre noir chassés de tombe
en tombe par le vent stérile.
Tu es resplendissant de plaies.
Tu es comme criblé d'étoiles.
Autour de toi des ailes battent.
Tu as la couronne et la palme.
Ah, qui es-tu?

Obscurcie, elle palpite encore sur la dalle froide. Puis, elle compose en rond son long corps souple, comme le lévrier qui s'endort après la chasse.

ATRENESTE

Que de fer! Que de fer! C'est Mars
qui l'engendre, nommé Nergal
outre mer. Je suis Atreneste,
qui garde l'astre destructeur.
J'ai dans une gaine une épée
qui embaume des deux tranchants,
parce qu'elle a coupé les herbes
dans le jardin de Proserpine.
Et tout le reste est sang et rouille.
La nuit tombe. L'arbre est sans fleur.
Et toute ton âme est sur toi
comme de la pourpre sans plis.
Pour quel amour, pour quel espoir,
pour quelle éternité meurs-tu?
Qui met son souffle entre ton cœur
et tes lèvres? Je vois des fers
aiguisés, des fers empennés.
Le premier te frappe au genou,
se fixe en tremblant dans le nœud
de l'os; mais le dernier te perce
d'outre en outre la veine chaude
où le cou se joint à l'épaule...
Tu souris! Tout le ciel vivant
est suspendu comme un regard
entre la larme de Vesper
et ce sourire.

Décolorée comme son charme, elle vacille et tombe sur ses genoux. Puis elle s'assied sur ses talons et demeure, les bras allongés sur ses cuisses, comme inanimée, semblable à ces vases funéraires dont le couvercle est une tête divine.

HYALE

Ils dressent, ils dressent le corps
vivant sur leur autel de pierre
comme la statue sur le socle!
Il n'a plus de sang, il est pur;
car même les veines des dieux
charrient la rougeur du désir
plus salée que l'eau de la mer.

Il n'a plus de sang, il est pur.
Il est plus divin que le marbre,
plus doux que la perle sculptée,
plus pâle que toutes les choses
les plus pâles. Je suis Hyale,
la gardienne du luminaire
exsangue que les mortels nomment
Lune. Et à mes yeux sont connues
toutes les pâleurs de la Terre,
de la Mer, du Ciel, de l'Hadès,
et des rêves,

Lentement, lentement, dans le cippe cave, le métal lunaire se refroidit, bleuit, faiblit.

de tous les rêves
qui renaissent, de tous les rêves
évanouis...

La gardienne de Sin semble s'écouler le long de la pierre comme une nappe d'eau silencieuse et lisse. Une lueur vague hésite encore sur sa figure entourée de tresses violettes, semblable à la lueur des méduses marines. Elle reste ainsi effacée dans les plis de sa robe, les paumes creuses comme celles où l'on s'abreuve aux bords du Léthé.

La voûte s'emplit de nuit souterraine. Le Jeune Homme, enveloppé de songes et de sorts, est encore debout contre la porte de bronze. Et, soudain, un chant pur se lève au delà du seuil infranchissable.

ERIGONEIVM MELOS

Je fauchais l'Epi de froment,
oublieuse de l'asphodèle;
mon âme, sous le ciel clément,
était la sœur de l'hirondelle;
mon ombre m'était presque une aile
que je traînais dans la moisson.
Et j'étais la Vierge, fidèle
à mon ombre et à ma chanson.

C'est le cristal doré d'une voix virginale, qui se courbe sur l'âme comme un ciel d'août. Anxieux, le Jeune Homme écrase sa joue contre le vantail. Les Voyantes soulèvent leur tête grave de sommeil et l'inclinent vers la mélodie. Elles murmurent en rêve.

HYALE

Elle est Erigone, la Vierge.

PHOENISSE

Elle est Erigone.

ATRENESTE

La Vierge
à l'Epi d'or!

LE SAINT

Gardienne de la porte close,
créature d'enchantement,
écoute-moi, femme ou démon,
écoute! Je veux que tu m'ouvres,
femme ou démon.

ERIGONE

Enfant d'un mortel, qui es-tu?
Je te vois à travers l'airain
sonore. Je te vois. Tu es
beau dans ta fleur, comme le dieu
qui m'aima, le dieu bondissant
porteur de thyrse.

LE SAINT

Entends-moi! Je veux que tu m'ouvres,
femme ou démon.

ERIGONE

Tu as les yeux noirs et la longue
chevelure du dieu cruel
qui pressa sur ma nuque rose
les trois grappes de la douleur,
l'une après l'autre.

LE SAINT

Fantôme, fantôme de charmes,
je te conjure.

ERIGONE

L'incantation de Setar
me force. Je suis prisonnière.
J'ai volé parmi les étoiles
du Lion, portant mon épi
d'or et mes larmes.

LE SAINT

Fantôme, j'abattrai la porte;
et le Roi de gloire entrera.
Au secours, frères!

Il descend les degrés et court vers l'issue noire, en brandissant le marteau.

A mon aide!
Où êtes-vous?

Ici les lueurs des flambeaux éclairent l'issue. On entend des pas, des voix. Et l'affranchi Guddène, l'acolyte Phlégon, le lecteur Eutrope, les catéchumènes adolescents Hermyle, Gorgone, Athanase, d'autres briseurs d'idoles, Théodule, Cyriaque, Narcisse, Basile, armés de marteaux et de massues, font irruption dans l'ombre que les lueurs troubles agitent. Des esclaves les suivent, s'arrêtent, hésitants; d'autres surviennent, effrayés ou enivrés. On plante les flambeaux dans les poings de fer qui font saillie hors de la pierre.

GUDDENE

Seigneur, seigneur, d'autres idoles,
d'autres idoles, en grand nombre,
découvertes dans la muraille
double! Nous avons renversé
les dieux d'airain, brisé les dieux
de marbre, brûlé ceux de bois,
arraché les plaques d'ivoire,
écrasé les couronnes d'or,
souillé toutes les bandelettes.
Or il n'y a plus une idole
chez Jule Andronique. Nous sommes
las, seigneur. Nous mourons de soif.
Nous avons tué tant de dieux,
tant de démons!

HERMYLE

Aucuns étaient beaux.

GORGONE

Des regards
sortaient de l'airain et du marbre.

ATHANASE

J'ai vu couler du sang, des larmes.

PHLEGON

C'était le vin, c'était le miel
des offrandes.

EUTROPE

Il ne faut pas
les regarder.

GUDDENE

Je détournais
les yeux, assenant les coups.

LE SAINT

Voyez la porte !

HERMYLE

Il y a des femmes couchées
sur les dalles.

ATHANASE

Avec des mitres.

GORGONE

Elles ne remuent pas.

ATHANASE

Sont-elles
enchaînées ?

HERMYLE

Des magiciennes.

LE SAINT

Il faut abattre cette porte.

GUDDENE

Elle est d'airain.

EUTROPE

Elle est massive.

PHLEGON

Elle a des gonds inébranlables.

BASILE

On ne distingue pas le joint
des deux vantaux.

NARCISSE

Ni la serrure.

PHLEGON

Qui a la clef ?

GUDDENE

Où est la clef ?

EUTROPE

Qu'on appelle Zachlas l'eunuque !

PHLEGON

Qu'on appelle Helcite !

GORGONE

Sait-on
ce qu'elle cache ?

BASILE

Un labyrinthe.

THEODULE

Le laraire des dieux honteux.

CYRIAQUE

Un cellier, peut-être.

NARCISSE

Un trésor.

GORGONE

Un tombeau.

ATHANASE

Des monstres.

HERMYLE

Un rêve.

EUTROPE

Voilà le Syrien !

LE SAINT

Helcite !

On voit ici l'intendant de Jule Andronique percer la tourbe des serfs qui, de plus en plus épaisse, encombre les issues. Il est jaune et onctueux comme la cire, mince et flexible, avec de beaux yeux de lièvre agrandis par le fard et par l'angoisse.

Donne la clef de cette porte.
Ouvre, toi-même.

HELCITE

O seigneur, mon maître est mourant.
Il gémit dans sa couche. Il nomme
ton nom. Il t'appelle, il t'adjure,
seigneur. N'avais-tu pas promis
de le guérir s'il te laissait
briser les images des dieux
dans ses maisons, dans ses portiques,
dans ses jardins ? Tu es venu
seul, à la tombée de la nuit ;
et, plus tard, d'autres destructeurs
sont venus avec des marteaux
bien plus lourds. Tu as renversé
les statues, les autels. Tu as
chargé d'épouvante et de crime
la nuit. Nous sommes tous tremblants.
On voit des larves, on entend
des sanglots. Les esclaves hurlent
dans l'ergastule, ou se rebellent,
ou invoquent le changement.
Nous avons perdu tous nos dieux,
en vain. Mon maître, dans les nœuds
de la douleur, t'appelle, toi
qui as guéri l'aveugle, toi
qui as consolé la muette,
toi qui sur cette chair souffrante
as fait pacte de délivrance
sans le remplir !

LE SAINT

Il est dans les nœuds de la fraude.
Il est tout noué de mensonges.
La Peur d'un côté de sa couche
se tient, et la Ruse de l'autre.
Tu vois, tu vois. Il me cachait
les incantations, les charmes,
les sortilèges et les philtres,
et toutes ses magiciennes
impures, avec tous ses rites
impies. Tu vois.

Il indique au Syrien les femmes abattues près des cippes.

GUDDENE

Nous avons trouvé dans les niches,
derrière les statues, des livres
et des tablettes.

PHLEGON

Un esclave nous a montré
tout à l'heure dans une chaise
du maître, en levant une planche
d'ivoire, un amas de rouleaux
magiques ; puis des calcédoines
gravées d'images et des chiffres ;
puis, des mains en argent, des têtes
d'argile crue...

LE SAINT

Et ces sept femmes enchaînées ?
Réponds, Helcite.

HELCITE

Seigneur, elles sont des captives
de Sidon qui seules possèdent

le secret des teintes en pourpre,
réservées jadis aux grands prêtres
et aux voiles du Temple. Il faut
qu'on les enchaîne.

LE SAINT

Homme, tu mens. Or, si ton maître
veut se délivrer de ses maux,
qu'il manifeste ce qu'il cache.
Il me faut détruire avant l'aube,
ici, toute œuvre des démons.
La nuit est brève.

HELCITE

Il y a des jardins, je pense,
des jardins suspendus avec
ces arbres odorants d'où coule
ce baume qu'on nomme sarran,
plus doux que tous les aromates.
Et personne autre n'a joui
de ces arbres, fors le seigneur.
Jamais je n'ai franchi ce seuil.
Et je ne sais. Mais toi, peut-être,
tu sais, Zachlas.

L'Egyptien est debout, enveloppé d'un pagne bleu, un pied en avant, les deux mains ballantes.

LE SAINT

Homme. tu mens.

ZACHLAS

Ni moi non plus, je n'ai franchi
ce seuil. Je sais qu'il n'y a pas
de dieux, pas d'images divines,
mais des merveilles comme l'orgue
hydraulique de l'empereur
Néron, rétabli par Eunoste.
Et, quand Jule était en Egypte,
un homme de Phylace vint
et dit qu'il voulait lui montrer
le monstre disparu qu'on nomme
Hippocentaure chez les Grecs,
embaumé dans du miel. Je doute
que cette merveille ne soit
enfermée là...

EUTROPE

Frappe-le donc, au nom du Christ,
frappe-le cet adorateur
du Chien et du Bœuf. Frappe fort!
Il ose se jouer de toi.
Qu'on le châtie!

Des affranchis de la famille surviennent, l'un après l'autre, essoufflés, effarés.

LES AFFRANCHIS

— O Helcite, Helcite! Zachlas!
— Comment ne revenez-vous pas?
— Il est à bout.
— Seigneur, seigneur,
il t'appelle. Viens le guérir.
Tu l'as promis.
— Viens l'arracher
aux affres de la mort!
— Son fils
Vital te supplie, te conjure.
— Comment pourrais-tu le trahir?
— Tu as accompli la ruine.
Or accomplis donc la promesse.
— Partout est l'horreur et l'effroi.
On ne marche plus. Les statues
renversées encombrent les seuils.
Des bûchers brûlent. Les esclaves
se pressent, traînant leurs malades.
Les femmes pleurent. Les enfants
crient. Tous les détours sont bouchés
par cette masse lamentable
que rien n'arrête ni repousse.
Que feras-tu?

LE SAINT

Laissez qu'ils viennent. Le Royaume
des cieux est semblable au levain
que la plus humble de ces serves
cache dans trois muids de farine
jusqu'à ce que toute la masse
lève et fermente.

UN DES AFFRANCHIS

Mais que feras-tu de ton hôte,
ô destructeur?

LE SAINT

Que cet homme, chef de maison,
tire de son trésor des choses
nouvelles et ne cache pas
les anciennes. Le dieu nouveau
le guérira.

HELCITE

Or il veut qu'on ouvre la porte
d'airain. Or il veut tout détruire.
Allez et portez le message
à Vital, qu'il vienne et résolve.

LES AFFRANCHIS

— Tu veux détruire le prodige
de Setar, la Chambre magique!
— On a dépensé des milliers
de sesterces, pour l'établir.
— Et de l'or, du cristal, du bronze,
des verreries, des pierreries,
sans nombre.

HELCITE

Tais-toi! Tais-toi!

LES AFFRANCHIS

C'est
le Zodiaque circulaire,
comme celui de Cléopâtre.
— Et l'ordonnance des planètes,
les cercles de la géniture,
les cycles des cieux.
— O seigneur
très saint, et comment pourrais-tu
la détruire, cette merveille
des merveilles?
— Elle simule
la lyre heptacorde d'Orphée.
— On peut tout prédire et connaître
par les tables des mouvements,
par les combinaisons des signes.

ZACHLAS

Taisez-vous! Taisez-vous!

LES AFFRANCHIS

— Seigneur,
non, tu ne la détruiras pas!
— Elle contient les domiciles
planétaires et les trigones
et les décans, d'après les listes

de Démophile.
— Et le quadrant
vital, avec les horoscopes
aphètes de Ptolémée.
— Sois
juste! Sois clément!
— On y trouve
le Thème du Monde et de Rome,
les domaines des Douze Signes,
et les Douze Sorts hermétiques.

— Parfois l'incantation force
la Figure zodiacale
à descendre, et la tient captive
dans l'or, le cristal et l'airain.
— La Vierge à l'Epi d'or, la femme
couchée sur le cercle, la tête
en avant, est bien ta patronne,
seigneur. Pourrais-tu la frapper?

— Elle protège les Chrétiens.
— Peut-être, elle est la sœur des Anges
révélateurs de l'Avenir.
— Déjà tes Patriarches sont
dans le Zodiaque, tes Anges
dans les planètes.
— Samael
est l'Ange de Mars; Anael,
l'Ange de Vénus; Gabriel,
l'Ange de la Lune.
— Setar
le Mage, le grand astrologue
théurge de la descendance
de Bérose, a fondé cette œuvre
dans la pierre et l'airain. Comment,
comment pourras-tu la détruire,
seigneur?

LE SAINT

Je détruirai cette œuvre
de démons. Je vaincrai la pierre
et l'airain. J'abattrai la porte.
Et le Roi de gloire entrera.

UN DES AFFRANCHIS

Seigneur, trois Mages, cependant,
se trouvèrent à la naissance
du Christ. Dieu se servit d'un astre
pour les avertir. Et, afin
que le présage fût compris,
ne dut-il pas observer toutes
les Règles?

LE SAINT

L'étoile des Mages
vint annoncer la royauté
nouvelle et la fin des démons.

L'AFFRANCHI

Elle était un signe horoscope.

LE SAINT

Elle fut clouée par mon Dieu
au cœur vivant du Ciel, en gage
de la parole radieuse
parlée par la bouche de l'Oint.
Tu la sauras.

Par tous les détours du dédale, à la double issue, se prolonge la clameur du troupeau. Des malades paraissent, aux bras de leurs parents, agités, illuminés d'espoir.

LES ESCLAVES

— A toi, nous venons tous à toi,
seigneur!
— Nous sommes tous à toi!
— Nous t'avons attendu, berger!
Berger, nous sommes ton troupeau.
Garde-nous!
— Nous avons veillé
toute la nuit dans les ténèbres
pour attendre le changement.
— Plusieurs d'entre nous ont marqué
l'heure d'attente avec les gouttes
les plus tristes de leurs ulcères.
— Nous avons crié, sangloté
vers toi, pour que tu nous rachètes
et nous délivres, vers toi, maître,
pour que tu nous guérisses et
nous consoles.
— Si nous pleurons,
serons-nous consolés?
— Tu vois:
nous moulons le blé; mais la force
nous broie, comme du blé mauvais,
entre deux pierres.
— Nous avons
saigné, nous aussi, sous les verges,
sous les lanières.
— Si les dieux
marchent sur les hommes, les hommes
marchent sur nous, avec l'os dur
de leur talon.
— Jamais un dieu
n'a rien fait pour nous soulager,
ni jamais un homme. Celui
que tu annonces, homme et dieu,
que fera-t-il pour notre faim
et pour notre soif, pour nos cœurs
et pour nos poignets?
— Apprends-nous
le cri qui sera écouté,
seigneur!
— Apprends-nous la prière
qui sera exaucée!
— Tu as
descellé les yeux de la femme
d'Attale. Or elle te regarde.
— Et tu as délié la langue
d'Alcé, la femme de Venuste.
Or elle te loue.
— Nous voici,
seigneur. Ne guéris pas le maître,
mais guéris les serfs.
— Si tu veux,
seigneur, tu peux.

LE SAINT

— Hommes, m'avez-vous vu toucher
de mes doigts les yeux de l'aveugle?
Ai-je donc touché de mes doigts
les lèvres d'Alcé? L'une a vu,
l'autre a parlé; mais leur foi seule
les a guéries. Votre foi seule
vous guérira.

LES ESCLAVES

Seigneur, nous voulons voir un signe
de toi!
— Un signe!
— N'est-il pas

le Guérisseur, celui dont tu
nous apportes le témoignage?
— N'est-il pas le Consolateur?
Et ne viens-tu pas en son nom?
— Tu as renversé les statues
d'Asclépios, de Télesphore,
d'Hygie, dispersé les offrandes
votives, foulé les couronnes,
brisé les tables de prodiges.
Et tu veux nous laisser nos fièvres,
nos plaies, nos ulcères, nos veines
relâchées, nos os fléchis, tous
nos maux et toutes nos souffrances!
— Ton dieu n'est-il pas plus puissant
que le petit dieu qui grelotte
sous son capuchon?
— Moi, je suis
de Titane, et je suppliais
Alexanor.
— Et moi, je suis
Macédonien, et j'offrais
à Darrhon mes vœux.
— Mais ton dieu
n'est-il pas le dieu des miracles?
— Tu as renversé Apollon
qui tue et qui guérit. Le tien
ne tue jamais, guérit toujours.
— Debir, Ménès, parlez, parlez,
vous qui cachez dans vos poitrines
les Ecritures roulées.
— Toi,
Pantène.
— Lucipor de Thrace,
et toi.
— Car on lit sous la lampe
mourante, jusqu'à l'aube claire,
toutes ses guérisons.
— La femme
d'Hur, courbée comme la glaneuse
aux champs, qui n'avait jamais pu
se redresser.
— Et ce lépreux
surgi tout blanc dans le soleil,
quand Il venait de la Montagne.
— Et ces hommes qui descendirent
par l'ouverture faite au toit
le paralytique étendu
sur le grabat.
— Et, aux pays
des Gadaréniens, les deux
démoniaques bondissant
des sépulcres.
— Et, quand déjà
les joueurs de flûte venaient
avec les pleureuses au deuil,
l'enfant de Jaïre saisie
par la main, tirée du sommeil.
— Et, dans la contrée de Sidon,
l'enfant de la Cananéenne,
possédée de l'Esprit impur.
— Et, sur la mer de Galilée,
cette multitude sans pieds,
sans mains, sans yeux, sans voix.
— Et l'homme
qui amena le lunatique
fasciné par l'eau et le feu,
disant: Aie pitié de mon fils.
— Et, aux portes de Jéricho,
le fils aveugle de Timée.
— Et dans la ville de Naïm,
le fils de la veuve porté
en terre, quand Il s'approcha,
toucha le cercueil, et soudain
le mort se dressa.
— La main sèche
fut saine.
— Dans la Samarie,
les dix lépreux ensemble furent
purifiés.
— L'homme malade
depuis trente-huit ans, à la Porte
des Brebis, toujours en attente
sur la piscine, se leva
et s'en alla.
— Dans la maison
du Pharisien, l'hydropique
fut allégé de ses eaux tristes,
soudain.
— La femme hémorroïsse,
exsangue depuis douze années,
n'eut qu'à le suivre et à toucher
sa robe de lin.
— Souviens-toi!
Souviens-toi!
— Toujours au coucher
du soleil, près des sources, près
des citernes, sur les chemins,
sur les rivages, sur les places
publiques, on lui amenait
des tourbes de démoniaques
et d'infirmes. Il suffisait
qu'ils disent: Aie pitié de moi!
— Il crachait à terre, formait
de la boue avec sa salive.
— Qu'il te souvienne de Lazare,
Ménès, toi qui as lu!
— Lazare,
l'homme de Béthanie!
— Seigneur,
et tu ne veux pas nous donner
des signes!
— Mais Thomas lui dit:
« Il y a une seule chose.
Nous voulons voir des morts couchés
au fond des tombeaux, que tu aies
ressuscités: et cela comme
signe. »
— L'apôtre demandait
un signe!
— Thomas lui disait:
« Nous voulons voir des ossements
qui se sont disjoints, comment ils
se réuniront l'un à l'autre,
en sorte qu'ils puissent parler. »
— Que répondit-Il?
— Quelle fut
sa réponse?
— « Thomas, » dit-Il,
« viens avec moi. Les os disjoints
se réunissant de nouveau,
je te les montrerai. Viens donc,
viens jusqu'à Béthanie, Didyme,
viens. Je te montrerai les yeux
de Lazare qui sont vidés
par la pourriture. Didyme,
viens avec moi. Les lèvres blêmes,

déjà dissoutes sur les dents
de Lazare, tu les verras
remuer, tu les entendras
parler. Viens avec moi, Didyme,
jusqu'à Béthanie, si tu veux
voir et entendre. »

Sébastien bondit, dans un emportement soudain. Le Copte s'interrompt; et son teint de cuivre jaune semble se décolorer sous les cheveux noirs et frisés, tandis que sa lèvre charnue tremble.

LE SAINT

Esclaves, esclaves, oui, cœurs
épaissis! Ménès, tu as lu,
tu as bien lu, avec tes yeux
ronds d'oiseau nocturne, oui, oui,
je te le dis en vérité,
tu as bien lu. « Viens avec moi,
Didyme, » le Maître disait
« si tu cherches à voir des os
se rejoindre les uns aux autres,
se dresser, marcher vers la porte
du tombeau. Tu cherches des mains
qui s'étendent, qui se soulèvent.
Viens, je te montrerai les mains
de Lazare liées de leurs
bandelettes. Mon doux ami,
viens avec moi; car je désire
ce que tu as pensé. Les sœurs
m'attendent. » Et ils s'en allèrent.
Ils furent devant le tombeau.
Et alors Didyme pleura.
Mais Jésus avait une voix
joyeuse comme une amertume
puissante de songe et de vie.
Saurez-vous jamais, ô esclaves,
laquelle, de cette tristesse
et de cette allégresse, était
la plus amère? Et Il disait:
« Doux ami, ne t'afflige pas.
Tu veux le signe. Ote la pierre,
et je ferai sortir celui
qui est mort. Ne t'afflige pas.
Enlève la pierre, Didyme.
Regarde bien, regarde bien
le mort comme il dort. Viens et vois
les ossements comme ils reposent.
Regarde bien celui qui dort,
comme il est composé. Regarde
chaque tache dans tous ses linges,
Didyme, avant que je ne jette
l'appel qui le fera surgir.
As-tu bien vu? » Thomas voyait
à travers les pleurs et la honte.
Tel le nouveau-né dans ses langes,
tel le mort dans ses bandelettes.
Et toute la vie paraissait
blême. « Lazare, viens dehors! »
Le genou surgit le premier.

La voix semble rendre présent le prodige dans l'ombre chaude d'haleines. La tourbe des suppliant tressaille, saisie de terreur.

Et toute la vie était comme
toute la mort.

La tourbe frissonne et recule, devant la vision blanche du Ressuscité dans son linceul.

LES ESCLAVES

— Seigneur, seigneur, tu nous effraies!
— Nous avons vu.
— Nous avons vu.
— Nous avons vu.

LE SAINT

O misérables, attachés
à la vie comme les tourteaux
des olives à la couronne
de la meule qu'ils souillent, comme
dans le cellier froid les limaces
à l'anse de l'amphore qu'elles
engluent, pourquoi vous guérirais-je
si, étant confesseurs du Christ,
vous êtes les serfs de la peine,
vous êtes voués aux métaux,
aux bûchers, aux bêtes, aux pires
tourments? Croyez-vous que les crocs
léonins sauront reconnaître
les infirmités de vos os?
J'épie vos cœurs.

UN ESCLAVE

Pourquoi donc as-tu délié
la langue d'Alcé la muette,
seigneur? pourquoi?

LE SAINT

Pour qu'elle puisse confesser,
avec la parole mûrie
dans l'affliction du silence,
le dieu nouveau.

L'ESCLAVE

Pourquoi donc as-tu descellé
les yeux de la femme d'Attale,
seigneur? pourquoi?

LE SAINT

Pour qu'elle puisse regarder
le bourreau bien en face et voir
sur la nativité de l'âme
l'éclat du sang.

L'ESCLAVE

Tu nous enseignes à souffrir
et à mourir.

LE SAINT

A renaître.

L'ESCLAVE

Où renaîtrons-nous?

LE SAINT

Dans le Royaume.

L'ESCLAVE

Et où est-il,
le royaume?

LE SAINT

Il est hors du monde.

L'ESCLAVE

Montre-le-nous.

LE SAINT

Et votre foi?

L'ESCLAVE

Donne-nous un signe visible.

LE SAINT

Le sourire.

L'ESCLAVE

Mais quel sourire?

LE SAINT

Hier, dans le prétoire, un serf
comme toi, Cloanthe, pleurait
sans bruit, sous les ongles de fer.
On lui dit: « Tu pleures, Cloanthe. »
Il répond: « Je ne pleure pas
sur ma vie: mais mon corps est boue,
et il en suinte des gouttes. »
Quelqu'un n'a pas pleuré; c'est peu,
il n'a pas répondu; c'est peu,
il n'a pas remué; c'est peu,
il a souri: des yeux, des lèvres,
du front, de toute l'âme libre,
de toute sa félicité
immortelle, a souri, souri
vers les cieux qui divinement
furent pâles de ce sourire
humain, comme d'une aube neuve,
tout pâles de cette douleur
souriante comme d'un jour
surgi de plus loin que la Mer,
d'une profondeur plus profonde
que l'Orient!

Sa parole est comme le brandon qui allume les chaumes, quand le vent souffle.

ALCE

— Seigneur, seigneur, nous sourirons
quand il faudra mourir.

CORDULE

Seigneur,
comme je te vois, que je voie
face à face le Dieu vivant!

LES ESCLAVES, LES BRISEURS D'IDOLES, LES ZELATEURS, LES CATHECHUMENES

— Guerrier, nous sommes tous à toi,
pour ta guerre!
— Prends-nous, et sains
et malades, avec nos forces
et nos plaies.
— Que nous soyons
les dalles du chemin de gloire!
— A l'aube nous ne connaîtrons
plus nos visages.
— Connais-tu
nos cœurs profonds?
— Sébastien,
archer du Christ, ô le plus beau
entre les enfants des mortels,
perce nos cœurs de ton regard.
Voici. Nous t'ouvrons nos poitrines
meurtries par la sangle des meules.
— La mort est vie. Que nous soyons
moulus comme froment de Dieu,
pressés dans le pressoir de l'Oint!
— Que nous soyons les affranchis
du Christ.
— Que nous puissions Le voir
face à face!
— Ah, c'est trop attendre!
— Nous ne pleurons que dans l'attente.
Mais nous rirons quand il faudra
combattre.
— Abrège pour nous l'heure
du saint combat!
— C'est trop attendre.
— Mais Il est terrible!
— Il n'habite
que les cœurs qu'Il déchire.
— Toute
votre chair immonde est en faute
devant Lui qui porte l'annonce
des béatitudes célestes.
— Il a dit: « Je suis doux. Mon joug
est doux, mon fardeau est léger. »
— Seigneur, puisque tu as brisé
tous les dieux de sang et de fange,
dresse devant nous Son image,
pour que nous puissions L'adorer!
— Est-Il beau? plus beau qu'Apollon?
— Il apparaissait aux disciples.
T'est-Il apparu?
— Parle! Parle!
— Réponds, seigneur!

Le Jeune Homme est assis sur la plus haute marche de l'escalier septénaire qui monte à la porte. Une mortelle angoisse étreint son âme, étouffe sa voix.

LE SAINT

Sa face est cachée, tout Son corps
est voilé.

LES MEMES

— Tu trembles, seigneur.
— N'oses-tu pas Le découvrir?
— N'as-tu pas l'Image cachée
dans ta poitrine?
— Ecoute, écoute,
seigneur: par la pierre brisée,
par l'airain tordu, par le bois
fendu, par ton impitoyable
marteau, par ton bras destructeur,
par le fer, par le feu, par cette
nuit de vengeance, je t'adjure.
Il n'y a plus un dieu debout,
devant nous. Dresse devant nous
Son image, que nous puissions
Le connaître, que nous puissions
L'adorer, et que nous puissions
Lui dire aussi: « Fils de David,
ô Jésus, aie pitié de nous! »

LE SAINT

Il n'a plus de corps. Il n'a plus
de sang. Il a donné Son corps
et Son sang pour les créatures.

Les plus proches soufflent sur l'angoisse leur sombre ardeur. Les voix sont contenues mais frémissantes. Il semble que le vent oriental des apparitions courbe les têtes des néophytes, dans cette ombre qui est semblable à l'ombre des arénaires et des catacombes. Quelqu'un des plus jeunes, parfois, se retourne avec un sursaut de frayeur, comme Jean sur la route d'Emmaüs.

LES MEMES

Comment donc est-Il apparu
aux disciples avec Son corps
et Son sang?
— Il vint et se tint
au milieu d'eux; Il leur montra
Ses mains et Son côté.
— Ils virent
les meurtrissures.
— Il souffla
sur eux.
— Ils dirent à Thomas:
« Nous L'avons vu. »
— Didyme alors

répondit: « Si je ne mets pas
le doigt dans la marque des clous
et si je ne mets pas la main
dans Son côté... »
— Jésus revint
alors et dit: « Mets donc ton doigt
ici, Didyme. Mets ta main
dans mon côté. »
— Seigneur, seigneur,
ah, pourquoi veux-tu nous cacher
Sa figure?
— Il dit: « Touchez-moi.
Un Esprit n'a ni chair ni os,
comme vous voyez que j'ai. »
— Parle,
seigneur, réponds. Quel est ton trouble?
— N'est-ce pas vrai qu'Il demanda
quelque chose à manger?
— Il prit
le pain, le rompit. Il eut d'eux
un morceau de poisson grillé.
Et Il le prit et le mangea
devant eux.
— N'est-il pas vivant?
Il est vivant. Tu l'as bien dit.
— Il entra chez les Onze, quand
la porte était fermée. Seigneur,
dis, ne pourrait-Il pas entrer
par cette porte?

Des regards se lèvent comme si les paupières étaient renversées par les battements de l'attente.

LE SAINT

Je mourrai, demain je mourrai.
Je Le verrai. Si vous voulez
Le voir...

LES MEMES

— Hélas, seigneur, hélas,
tu nous abuses! Ne vois-tu
pas nos cœurs?
— Comment pourrais-tu
L'aimer de cet amour? Comment
pourrais-tu fermer les yeux, être
si blême, et dans toutes tes veines
trembler d'un tel amour, si tu
n'avais jamais connu Sa face?
Car tu trembles.

Tel le jet de la veine coupée, ou le débordement des pleurs, tel l'éclat de l'angoisse insoutenable.

LE SAINT

Je tremble parce qu'en mon âme
je porte le poids de l'opprobre.
Ils L'ont frappé à coups de poings,
ils L'ont tout meurtri de soufflets,
ils ont craché sur Lui. Sa face
est défigurée. Sur Ses joues
coulent les crachats et le sang.
Sa bouche est livide et gonflée.
Ses dents sont toutes ébranlées.
Et Ses paupières, et Ses yeux,
hélas, hélas!

Il est suffoqué par les sanglots. Il couvre de ses paûmes sa pâleur d'agonie.

Il est pire que le lépreux,
Il est pire que le rebut
du peuple, que le ver de terre
qu'on écrase sous le talon.
Hélas! Hélas!

L'émoi serre la gorge des néophytes. Ils se regardent entre eux, éperdus.

LES MEMES

— Est-ce vrai!
— Seigneur, est-ce vrai!
— Est-ce donc vrai que Son aspect
effraie et repousse, qu'Il est
hideux à cause de nos crimes
et de nos maux?
— Est-ce donc vrai
qu'Il est sans beauté?
— La parole
du Prophète s'est accomplie:
« Il s'élèvera devant Lui
comme le rejeton qui sort
de la terre sèche. » Est-ce vrai?
« Il est sans beauté, sans éclat.
Nous L'avons vu sous le mépris,
plus vil que le dernier des hommes:
Homme de douleurs, de langueurs,
expert en souffrances: Visage
caché... »
— Tu pleures!
— Est-ce vrai?
« Comme une brebis qui ne bêle
pas devant celui qui la tond,
Il n'a pas desserré la bouche
dans Sa douleur. »
— Mais n'est-Il pas
redevenu Rayon de gloire
comme Il était sur la montagne
avec Moïse, avec Elie
et les torrents?
— N'était-Il pas
blanc et vermeil, beau entre mille,
lorsque la divine Marie
Le nourrissait?

Cordule, Alcé, d'autres femmes, s'élancent.

— Je te supplie,
Seigneur. Montre-nous la figure
de la Vierge céleste!

Les Voyantes tressaillent au pied des cippes triangulaires. Quelques-unes se dressent et prêtent l'oreille comme si la mélodie d'Erigone traversait de nouveau les silences de leurs songes.

— Dis,
dis: n'est-elle pas la couleur
du Printemps?
— N'est-elle pas mère
de toutes choses ineffables?
— Ne vient-elle pas sur la route
des planètes, domptant d'un pied
léger les constellations
funestes, comme une poussière
dorée?
— Quelles sont les offrandes
qu'elle aime?
— Seigneur, si tu dresses
ses images, elles seront
toujours fleuries.
— O femmes, femmes,
comme l'Autre est née de l'écume,
elle est née de la douleur.
— Vierge,
elle n'avait que sang et larmes.

Et, vierge, n'ayant pas de lait,
elle ne donna que la fleur
de son âme.
— Le Fils a dit
de la Mère: « Celui qui t'aime
aime la Vie. »
— Et Il a dit:
« Salut, mon vêtement de gloire
dont je suis vêtu venant
dans le monde. »
— Or il est écrit
au Livre: « Chacun Le verra
portant la chair qu'Il a reçue
de Marie la Vierge sans tache. »
— Ah, qu'importe qu'Il soit meurtri?
Qu'importe qu'Il soit tout sanglant
et souillé? Combien doit-Il être
beau toutefois, seigneur, si tu
L'aimes d'un tel amour!

Un esclave de la Mésopotamie s'approche, les sandales de sparterie dépassant à peine sa longue tunique violette. Et il parle bas, dans sa barbe exacte qui adhère à sa lèvre comme les tuyaux d'une syrinx d'ébène.

— Seigneur,
je suis de la terre nourrie
par les deux Fleuves. A Edesse,
je le sais, on pouvait encore
voir la statue que les légats
d'Abgar rapportèrent au roi.
— Tu l'as vue, Nadab!
— Elle était
enfouie dans l'herbe sauvage,
parmi les décombres.
— Nadab,
tu l'as vue!
— Sa figure était
polie par les ans et les eaux,
semblable aux galets de la mer.

Un catéchumène, cocher du Cirque, aux braies bigarrées, s'approche et parle bas.

— Seigneur, je le sais. Une femme
de Galaad, nommée Safan,
vendeuse de baumes, a dit
avoir vu de ses yeux l'empreinte
de la Face au milieu du linge
dont se servit l'Hémorroïsse
quand elle essuya la sueur
et le sang de Jésus montant
au Calvaire.

Un décan aveugle, chauve et débile, s'approche et parle bas.

— Sébastien,
tu peux me croire. Je suis sauf
pour glorifier le Christ roi
et ses Martyrs. Je me trouvais
dans l'arénaire de la Voie
Appienne, quand on boucha
le souterrain avec des pierres
et du sable. Les enterrés
vivants purent voir deux images
d'or que l'Acolyte porteur
des saintes espèces disait
avoir reçu du martyr grec
Hadrias. Mais je suis aveugle.
L'une représentait Jésus;
et l'autre, Orphée...

Ici, à l'une des issues, la tourbe s'agite. Des cris éclatent. On voit un mouvement d'hommes qui cherchent à entraîner une créature farouche. L'angoissé bondit et regarde, les yeux brûlés de larmes.

— Sébastien,
Sébastien, elle est ici,
elle est ici, je te l'amène,
la fille malade des fièvres!

Des zélateurs accourent, des femmes s'élancent.

— Qui est-elle?
— Magdalâwit!
— Mariamme!
— On ne connaît pas
son nom véritable.
— Elle change
toujours.
— On l'appelle la Reine
malade des fièvres.
— O Reine!
— Descends-tu des rois d'Idumée?
— Elle descend de cet Hérode
qui vint à Rome avec la fille
d'Aristobule.
— Elle descend
d'Athronge, de ce roi berger
qui par le légat de Syrie
fut mis en croix avec deux mille
rebelles.
— Sébastien, c'est
elle qui trempa le suaire
dans le sang de ta main percée
par la corne de l'arc, le jour
de ta gloire!
— Elle se débat.
Elle veut s'échapper.
— Répète
au seigneur ce que tu as dit!
— Elle l'a dit. J'ai entendu.
— Ah, sauvage, sauvage! As-tu
des griffes?
— Seigneur, la voilà,
la Reine malade des fièvres!

Ils poussent devant eux une créature inconnue qui, se dégageant, s'arrête au milieu du cercle tumultueux. Elle y demeure, ployée comme une flamme basse sous la rafale. De sa voix sourde, elle semble encore résister.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES
Je ne veux pas être guérie.

Elle est couverte d'une robe de pourpre flétrie comme une botte de pavots coupés. Elle porte une bandelette de pourpre autour de sa crinière noire et bleue.

BASILE
Dis la chose! Dis cette chose!

PHLEGON
Mais elle est folle.

ATHANASE
On croit qu'elle est
une Larve.

LE SAINT
Parle, ma sœur.

Elle met une paume contre ses lèvres pour les empêcher de trembler.

BASILE
Seigneur, elle a dit: « Je possède,
moi, le linceul du Christ. »

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

— Non, non,
je ne l'ai pas dit. C'est un rêve.
J'ai dit : « Il n'y a point de paix. »

LE SAINT

Sœur, je connais ta voix. Où l'ai-je
entendue ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Je suis une voix,
seigneur ; et mon cri se leva
avant le jour pour t'annoncer.
« Archer de la vie, je bénis
ton œil, ta main, ton arc, tes traits. »
Ce fut mon cri. Et je t'apporte,
dans un cristal d'azur, un baume
de Galaad.

LE SAINT

Quel baume, sœur ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Un doux baume de Galaad.
Or quelqu'un va dire : « Pourquoi
ne pas avoir vendu ce baume ?
Il vaut trois cents deniers. »

LE SAINT

Ma sœur,
tu es malade.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Chaque jour
mes tempes sont prises par une
fièvre nouvelle. Est-ce une honte,
si ma vie brûle pour l'amour
de l'Amour ?

LE SAINT

Tes yeux sont fardés,
tes ongles sont peints.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Ah, seigneur,
j'effacerai, j'effacerai
tout cela. Mais ne fut-il pas
un Ange, Azaël, qui montra
l'antimoine et le fard pour teindre
les paupières ? L'un de ces Anges
qui choisirent des filles d'hommes
et se souillèrent avec elles...
Et il n'y aura plus de paix
ni plus de pardon pour des veines
qui charrient un sang si mêlé.
Et j'ai entendu les reproches.
Et j'ai vécu dans mon sommeil
ce que je dis avec ma langue
de chair. J'ai vu les sept planètes
enchaînées, les astres qui ont
transgressé le commandement
de la Lumière à leur lever...
Cela me revient de très loin.
J'effacerai, j'effacerai
par mes pleurs le fard de mes yeux.

Ici elle s'arrête et semble se figer. Puis, d'un accent si étrange que tous les cœurs en tremblent, elle prononce les paroles qui font présente sa vision.

Il était couché sur le lit
bas, du côté de la fenêtre.
Les ombres croisées du grillage
tombaient sur Sa robe rayée.
Lazare trempait un morceau
de pain dans des herbes amères,
mais sans le porter à sa bouche
qui gardait le goût de la mort...

Ici Sébastien se rapproche d'elle et la regarde de près. Il parle bas, comme s'il craignait de la réveiller.

LE SAINT

Un Esprit l'habite. Un Esprit
en elle parle. On sent partir
d'elle la chaleur de sa fièvre
comme une vertu. Qu'on l'écoute
en silence.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Il était dans l'ombre
de la mort, déjà solitaire.
Bien qu'il y eût quelques doux fruits,
Il flairait l'odeur de la terre
et le remugle de la nuit
dans la chevelure trop sombre
de Lazare. Et j'étais sans voix ;
car j'avais découvert la croix
que sur Son front la ride droite
faisait avec les deux sourcils.
Et mes yeux s'étaient obscurcis
dans le fard des paupières. Moite
j'étais et froide, dans ma fièvre,
tour à tour comme dans l'écume
et dans la cendre. Entre mes lèvres
blêmes j'avais Son amertume
et ma soif. Et, bien que mon sang
dans mes tempes et dans ma gorge
fût comme un tonnerre incessant,
j'entendais le bruit de la meule
en moi-même, comme si seule
mon âme vive, et non cette orge,
était broyée par le granit.
« Je n'entends plus cette hirondelle,
Marthe, qui avait fait son nid
dans la chambre haute. » Ombre d'ailes,
ombre d'ailes sur Ses mains pures !
Je respirai les fleurs futures
dans Sa voix. Mais Il regardait
toujours Lazare, Il regardait
toujours l'homme vivant et mort,
cet œil morne sous la paupière
jaune. Comme devant la pierre,
soudain « Lazare, viens dehors ! »
Il cria de nouveau, tout pâle,
devant la face sépulcrale
courbée sur le triste repas.
Lazare ne répondit pas,
mais se retourna dans sa place.

Et ils pleurèrent, face à face.

Tous à l'entour palpitent, attentifs au souffle de l'Inspirée. La voix de Sébastien tremble, dans la profondeur des croyances.

LE SAINT

O fiévreuse, où les as-tu vues,
ces choses ? Elles ne sont pas
dans le Livre. Avec quel Esprit
as-tu communié ? Qui t'a
donné l'âme qui t'illumine
à travers ta faiblesse ? Es-tu
revenue du sommeil des siècles
morts, dans ton aspect de sibylle
tournée vers ce qui ne peut pas
mourir ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

O Saint, regarde-moi
bien, regarde-moi de plus près,
comme on tend les mains pour atteindre.
Je suis le but qui est frappé
et je suis le trait qui le frappe.
Je sais des choses. J'ai appris
des mystères. Et je connais
ma faiblesse. Ils tremblaient d'effroi.
Et Il leur dit: « Ne craignez rien,
c'est moi. N'avez-vous pas connu
votre faiblesse, maintenant? »
A Simon Pierre, Il apparut
sous l'aspect de la flamme; et Pierre
s'enfuit. A Jean Il se montra
sous la forme du cristal blanc,
car Jean était vierge. A Philippe,
sous l'aspect de la mer; à Jacques,
sous l'aspect d'une épée tranchante;
a Nathanael, sous l'aspect
d'une colombe. Sous la forme
d'un bœuf, à Thomas; à Matthieu,
d'un enfant candide; à Thaddée,
d'un épi plein. A Jacques fils
d'Alphée, sous l'aspect de l'éclair.
Hommes, ne demandiez-vous pas
Ses images?

Elle s'avance très lentement, les deux poignets croisés sur sa poitrine. Sébastien parle bas à son affranchi punique.

LE SAINT

Guddène, apporte
une torche pour éclairer
sa face.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Et cet arbre qu'on prit
pour crucifier le Sauveur,
d'où vint-il? Un aigle, un grand aigle
le déracina du jardin
sis à l'orée de l'Orient,
que vit Hénoch fils de Jared.
Très haut il monta, de très haut
le jeta dans Jérusalem.
Et par cet arbre...

Guddène a arraché l'un des flambeaux plantés dans les poings de la muraille; et, se rapprochant, il incline tout à coup la flamme sur le front de l'Inspirée, qui tressaute d'une frayeur subite.

Ah, tu reviens,
Arédrôs, Arédrôs, avec
ton brandon terrible! Pourquoi
reviens-tu? Ne m'as-tu donc pas
assez profondément brûlé
la poitrine, jusqu'au sommet
du cœur? N'as-tu pas fait la place
assez profonde pour la sainte
relique?

Sous la rougeur de la flamme, elle recule éperdument, les bras croisés de toute sa force contre sa gorge. Mais l'Archer, la saisissant par les poignets, défait la croix de chair et d'os.

LE SAINT

O possédée, quel nom
invoques-tu? Quelle est, quelle est
ta terreur? Je veux que tu parles;
je veux, je veux que tu me livres
ton secret.

Il la secoue et l'entraîne, avec une sauvage véhémence, se courbant sur la face convulsée qu'éclaire la torche ardente au poing de l'affranchi punique. Toute la tourbe, anxieuse et ivre de mystère, est tendue vers la lutte sacrée.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Ah, laisse-moi! Lâche
mes poignets! Ne sépare pas
mes bras de ma gorge! C'est toi,
je le savais, c'est toi, c'est toi
l'Ange exilé. Tu me retrouves.

LE SAINT

Que caches-tu dans ta poitrine?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Non, tu ne vas pas ressaisir
ce que tu as scellé. Je sens
le clou à travers ta main gauche.
Ce n'est pas ton heure, Arédrôs.

LE SAINT

Je ne suis pas l'Ange exilé.
Regarde-moi. Je suis l'Archer
de Dieu. Et le Seigneur m'inspire.
Ce que tu me caches, c'est Lui
qui me l'envoie. Si tu résistes,
il faut que je te force.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Il faut
que tu me tues, que tu me cloues
contre l'arbre, que tu m'arraches
le cœur avec la chose sainte.

Une angoisse soudaine rompt les coudes au ravisseur. Il desserre la prise. L'inconnue croise de nouveau les poignets meurtris.

LE SAINT

O Christ Seigneur, serait-il vrai?
O Seigneur Dieu, serait-il vrai?
Mon âme défaille, mes os
se disjoignent, mes yeux se voilent.
Jésus, la force m'abandonne.
A mon aide!

La femme est immobile, la tête renversée en arrière, le feu de son âme entre ses dents. De nouveau, il la saisit.

Ah, tu es brûlante
comme le fer rougi. Dis-moi,
créature de Dieu, dis-moi:
serait-il vrai ce que ces hommes
ont cru entendre de ta bouche
en feu?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Toute ma honte, toute
ma honte se transfigura,
blanche, en un miracle d'amour.

LE SAINT

Réponds! Tu l'as sur toi? Réponds!

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Car ma bouche avait retrouvé
l'éponge aride mais encore
toute amère de myrrhe; et cette
éponge était encore au bout
du roseau qui avait frappé
la tête sainte.

LE SAINT

Tu cherchais
au pied de la Croix...

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

J'étais seule,

j'étais seule. Ils étaient partis,
tous. Pierre l'avait renié.
Jacques d'Alphée s'était caché
dans la ravine du Cédron;
Philippe et Matthieu, dans la ville,
pour sortir la nuit en secret;
Barthélemi, avec Rakub
le fils de sa sœur, et Didyme
s'étaient éloignés sur un char.
André avait fui par la porte
du Fumier... J'étais revenue,
seule. J'avais laissé mourante,
près du suaire, Bérénice
la femme guérie de la source
de sang...

LE SAINT

Le linceul, le linceul!
Tu vis Joseph d'Arimathie
et Nicodème envelopper
le Corps...

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

C'était du lin d'Egypte
léger comme du bysse.

LE SAINT

Ici,
dans ta poitrine, tu le caches!

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Laisse-moi, laisse-moi, si tu
n'es pas l'Ange!

LE SAINT

Frères, mes frères,
je le vois à travers la pourpre
resplendir.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Mais quelles mains d'homme
pourraient y toucher?

LE SAINT

Seigneur Dieu!

Envahi par la terreur sacrée, il lâche pour la seconde fois les poignets de la créature pantelante. Il tremble dans tout son corps et vacille, devant la certitude redoutable. Effrayée, enivrée, la tourbe couve de tous ses yeux l'étrange larve de pourpre qui renferme la révélation. Au pied des cippes, les gardiennes des feux éteints écoutent, se trainant sur les genoux, de toute la longueur des chaines.

Et tu le portes sur ta chair
moite de fièvre!

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Je ne suis qu'une plaie divine.
Et Galaad n'a pas de baume
pour moi qui L'oignis. Ma poitrine
est au Seigneur, comme ta paume.

J'étais près du sépulcre cave.
Le Vigilant vint dans la nuit.
C'était l'un des Anges esclaves.
Je ne tremblais pas devant lui.
Je n'étanchais pas mes pleurs. Toutes
les eaux du monde étaient amères
de moi. La vie semblait dissoute
dans les fleuves de mes paupières.
Les étoiles des cieux tremblants
venaient s'éteindre à ma figure.
Ma douleur était la ceinture
du monde, comme l'Océan.
Or les lins gisaient sur le sable.
Et l'Ange dit: « Je te salue,
ô Pleureuse. Tu es élue,
car ta source est inépuisable.
Pour garder ce qui de Lui reste
ici, tu es élue. J'atteste
le Dieu qui m'exile et me lie
dans tous les liens de la terre
pour tous les âges. » Sa folie
le tachait comme une panthère
aux taches de feu. « Mais n'espère
pas de pitié. » Contre la roche
funèbre j'étais accroupie,
sans parole. « Il faut que j'expie
tes larmes! » Il était tout proche.
Et le brandon des incendies
flamboyait très haut dans son poing.
Il m'atterra. « J'atteste l'Oint
que tu es impure. » Raidie
de tous mes os, de tous mes nerfs,
j'attendais et mon châtiment
et ma gloire. Ses doigts de fer
découvrirent alors ma gorge
drue, comme les doigts d'un amant
qui veut, d'un bourreau qui égorge.
Et j'attendais. « O fille d'homme »,
il cria « je te mortifie,
te purifie, te glorifie,
avec le brandon de Sodome. »
Et le Déchu, qui par la faute
connaissait la douceur des seins
pâles, me marqua de son seing
brûlant ma chair jusques aux côtes.

Je ne criai ni ne mordis.
Quand le feu toucha le sommet
de mon cœur, seul mon cœur bondit
vers le feu. Muette, immobile,
respirant l'horrible fumet,
j'attendais. Et il dit: « Jubile;
car la chose sainte a son lieu.
Et tu auras le diadème
royal, la pourpre de Sidon,
et ta fièvre. » Il prit le sindon
vide où Joseph et Nicodème
avaient posé le Fils de Dieu.
Il le plia sur ma poitrine.
Et il dit: « Tu le garderas ».

Hommes, sous la croix de mes bras,
je ne suis plus qu'une plaie divine.

Elle se consacre. Elle semble avoir parlé par sa plaie même comme par une bouche plus vive et plus profonde. Encore une fois la mélodie du saint combat a frappé les fronts, a percé les cœurs des néophytes. Guddène, qui derrière la révélatrice tenait le flambeau soulevé, maintenant le renverse et l'étouffe.

Sébastien grandit dans la prière. Et quand il s'agenouille, il semble qu'il s'exhausse.

LE SAINT

Messagère inconnue, créée
ou non créée, que tu sois faite
de tes fièvres ou de tes larmes,
que tu portes en toi des forces
qui te sauvent ou qui te damnent,
larve de ce qui fut ou songe
de ce qui jamais ne put être,
je ne veux pas te conjurer

et je ne veux pas te connaître.
Dans ton mystère je ne vois
qu'une seule chose, une seule,
hors de ton souffle et de ta pourpre:
le sein terrible de la Foi.
Je te salue. Je me prosterne.
J'atteste mon Espoir, j'atteste
l'éternel Amour. Par le sang
qui teint, par la larme qui lave,
et par toutes ces âmes libres
et par tous ces hommes esclaves,
à genoux, je te prie. Descelle
la croix de tes bras et révèle
les empreintes du Divin Corps.

Ici elle ouvre les bras, admirable.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Voici ma vie. Voici ma mort.

Et de ses doigts elle écarte les plis de la pourpre sur sa poitrine, se couvrant d'une pâleur mortelle.

Tandis que Sébastien se lève et s'approche, toute la tourbe, d'un mouvement irrésistible, entoure les deux personnes sacrées. On n'entend que la pesante haleine de l'angoisse. La vaste voûte est pleine d'ombre. La face du Soleil et la face de la Lune reluisent sur les vantaux d'airain. Les sept Voyantes se tiennent debout, avec toutes leurs chaînes tendues par l'anxiété de leurs âmes nouvelles. Et il semble que les assaille la puissance du Roi annoncé par leurs chants et par leurs charmes.

« *Il monte. Son front est la place*
de la lumière, qu'Il accroît.
Un nouveau Signe est dans l'espace. »

La tourbe s'allonge, entre l'une et l'autre issue, avec un frémissement d'horreur sainte. Et, comme les échines des esclaves se courbent et que les genoux des zélateurs se plient, on aperçoit le Saint et l'Inspirée dans l'acte de dérouler et d'étendre le long Linceul du Christ. Eux aussi, ils s'agenouillent, chacun tenant par les deux mains le bord extrême. Et une lueur mystique éclaire tous les fronts penchés; parce que, peu à peu, des empreintes laissées par les membres sanglants et par les aromates funéraires, se forment les deux images du Corps divin et s'avivent en lignes et en saillies de lumière. On entend de sourds gémissements, des sanglots étouffés, qui entrecoupent les paroles alternes, dites par l'âme de souffle plus que par la langue de chair.

LA SAINTE

Voyez Son corps ensanglanté,
voyez l'horreur de Son supplice!

LE SAINT

Voyez la plaie de Son côté,
le sang qui coule sur Sa cuisse.

LA SAINTE

Voyez la trace des fléaux
armés de plombs sur Son échine.

LE SAINT

Voyez sur Son front les grumeaux,
là où mordirent les épines.

LA SAINTE

Voyez Ses cheveux sur Son cou
mouillés par la sueur sanglante.

LE SAINT

Voyez la blessure du clou
qui Lui transperça les deux plantes.

LA SAINTE

Voyez sur l'épaule de l'Oint
marqué le poids de l'arbre infâme.

LE SAINT

Voyez sur l'œil le coup de poing
dont le valet scella son blâme.

LA SAINTE

Hélas, Temple de la sublime
Tristesse, où la Honte a craché!

LE SAINT

Hélas, pleurez, pleurez vos crimes!
Il est meurtri par nos péchés.

LA SAINTE

Dieu, rends-nous pareils à ton corps!

LE SAINT

Dieu, retrempe-nous dans la mort!

LA SAINTE

Amour, que je sois assouvie!
Seigneur Amour, voici ma vie.

Elle défaille, elle se renverse et tombe, dans un grand soupir. Et soudain, la porte étant encore close, un chant se lève au delà du seuil infranchissable. Ce n'est plus le chant d'Erigone, la mélodie de la Vierge fille d'Icare « qui volait, parmi les étoiles du Lion, portant son Epi d'or et ses larmes. » C'est le chant ineffable de la Vierge sans tache, de la Tige de Jessé, de la Mère du Sauveur.

VOX CŒLESTIS

Qui pleure mon Enfant si doux,
mon Lys fleuri dans la chair pure?
Il est tout clair sur mes genoux,
Il est sans tache et sans blessure.
Voyez. Et dans ma chevelure
tous les astres louent Sa clarté.
Il éclaire de Sa figure
ma tristesse et la nuit d'été.

On entend, tout à coup, tomber les chaînes qui enchaînaient aux cippes les sept magiciennes planétaires. Les vantaux de la porte d'airain s'entr'ouvrent, laissant échapper une lumière éblouissante. Hassub, Jardane, Ilah et Phéroras montent les degrés aux sept couleurs et poussent les vastes vantaux qui sur leurs gonds résonnent comme une multitude de cymbales et de sistres. Dans une lumière éblouissante, la Chambre magique apparaît, avec tous ses signes, tous ses cercles, tous ses orbes, comme le simulacre fabuleux du nouveau Firmament et de l'antique Éther. Le Zodiaque tourne à la rencontre des planètes, chargé d'animaux, de monstres et de jeunesses. Le Bélier aux cornes torses est accroupi, morose, le mufle vers l'Occident; et le Taureau, tronqué à mi-corps, le front bas, semble lui être soudé, à la façon de ceux géminés de la Perse. Les Gémeaux imberbes, le couple fraternel des enfants du Cygne, sont assis ensemble, les pieds en avant, chaussés de hauts brodequins aux courroies entrelacées; et Pollux se détourne du Cancer à la carapace énorme, qui dans les marais de Lerne mordit l'orteil d'Hercule. Le Lion, celui que l'Alcide étouffa entre ses coudes à Némée, s'avance farouche, dans le sens du mouvement diurne. Le Scorpion, celui qu'Artémis envoya contre le chasseur fils de Neptune, ouvre ses serres cruelles vers la Balance qui penche. Le Sagittaire, déployant à son épaule d'homme sa nébride comme une aile, tend son arc grec et se cabre sur ses jarrets de cheval. Le Verseau gracieux, semblable à l'échanson Ganymède, se détourne du Capricorne à la queue trifide et renverse l'urne pleine, du côté des Poissons.

Mais ce n'est plus Samas qui conduit les planètes et domine tous les domaines bleus. On aperçoit dans l'éblouissement les pieds divins de la Vierge mère du Sauveur posés sur le croissant de la Lune, et les bords étoilés de son manteau d'azur.

On n'entend pas résonner la lyre heptacorde des Sphères accompagnant la Voix céleste; mais on se perd dans l'harmonie des myriades, dans le chœur infini des rayons. La lumière est nativité, béatitude et musique.

Ravi par la Voix, comme dans un songe sans commencement et sans fin, le Saint monte les degrés, franchit le seuil; et, la tête renversée, les yeux levés vers le Croissant, s'abime dans l'extase circulaire.

Alors Jardane, Hyale et Phœnisse soulèvent le corps inerte de la créature errante qui garda dans la plaie inguérissable de sa poitrine la relique du Christ ressuscité: Atreneste par les épaules, Hyale par les pieds, Phœnisse par la ceinture, à la façon des Anges quand ils transportent dans les airs les dépouilles des jeunes Martyres. Et elles montent les sept degrés, avec leur mystique fardeau. Puis, inclinant leurs mitres qui flamboient, elles déposent sur le seuil de bronze la Fiévreuse couverte de pourpre et ceinte du bandeau royal.

EXPLICIT
SANCTAE SINDONIS INVENTIO

LA TROISIÈME MANSION

LE CONCILE DES FAUX DIEUX

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

L'EMPEREUR.

LES FEMMES DE BYBLOS.
LES CITHAREDES.
EURYALE.
NICANOR.
LES ORPHIQUES.

LA TOURBE DES PRETRES, DES SACRIFICATEURS, DES VICTIMAIRES, DES AUGURES, DES MAGES, DES DEVINS, DES ASTROLOGUES, DES GRAMMAIRIENS, DES EUNUQUES.
LES ARCHERS ASIATIQUES.
LES ESCLAVES DE COULEURS DIVERSES.

CHORVS SYRIACVS.
VOX SOLA.

On aperçoit le vaste laraire de l'Auguste, formé d'une salle pentagonale dont une paroi se creuse comme une sorte d'abside à la voûte lisse profondément dorée.

Au centre du plafond à lacunars bleus, une ouverture circulaire qui se ferme au moyen d'un bouclier rond comme ceux des Curètes, manœuvré par des chaines, laisse échapper la fumée des aromates. Les autres parois sont revêtues de planches d'ivoire versatiles, qui recouvrent les niches où sont cachées les théogonies sublimes et les conjonctions ineffables. Dans l'hémicycle la multitude multiforme des dieux se dresse comme une cohorte exsangue en rangs serrés, faite de marbres, de métaux, de bois, d'argiles, de pierres fulgurales, de pâtes inconnues. Aux douze grands dieux de Rome, aux mille petits dieux latins des demeures, des carrefours, des étuves, des vergers, des celliers, des champs, des ports, des navires, et de tous les actes et les aspects et les instruments de la vie, et de tous les rites et les mystères de la mort, des funérailles, de la sépulture, se mêlent les déités énormes des Ptolémées et des Achéménides, les Baals ardents de Syrie, les idoles raides à oreilles pointues, à bec, à museau, les sphinx, les apis, les cynocéphales transportés de la vallée du Nil par les Empereurs superstitieux, les Couples et les Triades farouches venus d'outre mer avec les esclaves, les courtisanes, les marchands et les soldats.

On découvre l'Ephésienne toute noire, hérissée de mamelles, avec l'éclat blanc de l'émail dans ses orbites, avec des lions sur ses épaules et des abeilles au pied de la gaine qui lui serre les jambes comme l'écorce d'un tronc enraciné. La Grande Mère de l'Ida couronnée de tours est assise, non sur son char, mais sur le navire qui remémore sa navigation triomphale à la bouche du Tibre. Le Zeus solaire de Doliché, qu'une tribu de forgerons créa des étincelles du fer rouge, debout sur un taureau, armé de la hache à double tranchant, porte l'armure du légionnaire romain.

Mâ, la Bellone cappadocienne, abreuvée de sang dans les gorges du Taurus et sur les bords de l'Iris, rapportée comme un butin sacré par Sylla vainqueur de Mithridate, est couverte de taches rougeâtres, telle qu'elle apparut en songe au Dictateur. Isis aux cornes de vache, en robe de byssе, allaite l'enfant Horus sur ses genoux rigides; et entre les deux cornes une plaque ronde en forme de miroir imite la Lune. Un haut boisseau ombrage la chevelure massive d'Osiris. Mithra, le Médiateur, le seul, le chaste, le saint, que premièrement connurent les trirèmes de Pompée en guerre contre les pirates ciliciens, enfonce le couteau dans le poumon de la victime abattue.

Et voilà Dusarés, venu du fond de l'Arabie; et Daltis, venu de l'Osrhoène au delà de l'Euphrate; et Balmarcodès, le Seigneur des danses, venu de Béryte; et Marnas de Gaza, le Maître des pluies; et Maïoumas qui souffle le parfum du printemps oriental dans la fête nautique sur le rivage d'Ostie.

Voilà Aziz, le « dieu fort » semblable au sidéral Lucifer fils de l'Aurore; et Malakbel, le « messager du Seigneur »; et le Hadad révéré par Antonin le Pieux; et ce Bêl, un dieu de Babylone, émigré à Palmyre, qu'Aurélien emmena à Rome avec la reine merveilleuse pour orner de l'une son triomphe et pour faire de l'autre le protecteur de ses légions.

Voilà toutes les déités d'outre mer, les Agitateurs et les Consolateurs d'Asie; qui savent la mort et la résurrection, les baptêmes et les pénitences, les promesses et les commandements, et la vie nouvelle et la vie éternelle, et l'ébriété de la douleur et la puissance du sang versé, et les liturgies des semaines saintes à l'équinoxe du printemps. Les esclaves chrétiens dans leur cœur anxieux reconnaissent la Colombe eucharistique auprès de l'Astarté infâme, et le saint Poisson auprès de l'Atargatis de Bambyce emportée par des prisonniers de guerre vendus à l'encan.

Devant la multitude divine, des supports en bronze soutiennent

l'Horoscope de l'Empereur, figuré sur un grand bas-relief représentant une conjonction de planètes dans le Lion. On y voit l'ordre des luminaires disposé sur les membres de l'animal, la Lune en croissant sur le poitrail, et sur le champ les trois planètes qui doivent leur force à leur chaleur, ainsi nommées: Πυρόεις Ἡρακλέους, Στίλβων Ἀπόλλωνος, Φάεθων Διός. Le long des parois lambrissées d'ivoire poli, une tourbe de prêtres, de sacrificateurs, de victimaires, de mages, de devins, d'astrologues, de grammairiens, d'eunuques se presse en silence, les yeux tournés vers le César. Il y a des Galles à la tunique blanche bordée de rouge, castrats aux joues fardées, aux cheveux nattés, aux yeux peints. Il y a des Isiaques en robe de byssc éclatante, avec des chaussures en feuilles de palmier, la tête rase et le haut du crâne plus luisant que les plaques d'ivoire. Il y en a d'autres vêtus de l'étole olympiaque peinte d'animaux de toutes sortes, avec des griffons sur les épaules et un diadème végétal en forme de rayons. Des pastophores soutiennent sur leurs bras des chapelles sacrées; des dadophores portent des torches; des hymnodes ont la flûte traversière avançant du côté de l'oreille droite; des ornatrices, chargées d'habiller les statues divines, ont entre leurs mains les ustensiles de toilette. Un prêtre est chargé du poids des deux autels appelés « les secours »; un autre soulève un bras gauche à la paume ouverte; un autre, un van d'or plein d'aromates; un autre, un vase arrondi en forme de mamelle pour les libations de lait; un autre, l'urne au long bec et à l'anse ample où s'enroule l'aspic dressant la tête écailleuse et le cou gonflé: l'urne inimitable qui contient l'eau sainte du Nil. Tous ils regardent l'Empereur.

Derrière le siège du Tout-Puissant, neuf citharèdes grecs et le conducteur Euryale, debout, attendent le signal, tous en une seule ligne comme les colonnes doriques d'un propylée, les plis droits de leurs chitons étant pareils aux cannelures. Puisque les bras recourbés des grands heptacordes surmontent les figures et les guirlandes, chaque musicien ressemble à la tisseuse devant le métier vertical où sont tendus les fils de la chaîne. Tous ainsi, à travers les sept nerfs, ils regardent l'Empereur.

Et il y a des Mithriastes, des Adoniastes, des Orphiques. Il y a beaucoup d'esclaves syriens, bruns et huilés comme les olives mûres pour le pressoir. Il y a des femmes d'Antioche, de Byblos; des archers de Tyr, d'Emèse, de Damas, de la Mésopotamie, de la Commagène, de l'Ituréе: l'odeur même du sachet de myrrhe chauffé entre les mamelles stériles; l'odeur des arbustes roux qui craquent et fument à la lisière du Désert foulé par le désespoir de la princesse incestueuse; l'odeur du Liban rayé par les gommes coulantes, par les larmes de la veuve divine et par les eaux rouges du sang d'Adonis. Le désir de l'aridité lointaine, l'attente obscure d'une réapparition mystique, le souffle chaud de l'infatigable Astoreth semblent les troubler. Et tous, avec des yeux sombres, ils regardent l'Empereur.

Le Maître est assis sur le siège insigne au très haut dossier orné de deux Victoires d'or. Sébastien se tient debout, devant lui, muet.

Et les grandes acclamations rythmées se suivent, prononcées à l'unisson par tous les assistants.

TOUTES LES VOIX

— César Auguste, que les dieux
te conservent!
— César Auguste,
Empereur très saint, que les dieux
te gardent éternellement!
— Que de toutes nos vies les dieux
augmentent ta vie!
— Bienheureux,
bienheureux, sois toujours vainqueur,
sois triomphateur à jamais!
— Tu es le plus grand, le plus fort,
le plus saint!
— Puissions-nous mirer
ta face pour notre bonheur
éternel!
— Puissions-nous entendre
ta parole pour notre joie
sans terme!
— Mais délivre-nous
des chrétiens, ô César Auguste!
— Empereur, mais délivre-nous
des chrétiens!
— Très saint Empereur,
mais délivre-nous des chrétiens!
— Venge nos dieux!
— Venge nos feux!
— Venge nos temples!

L'EMPEREUR

Salut, beau jeune homme! Salut,
sagittaire à la chevelure
d'hyacinthe! Je te salue,
chef de la cohorte d'Emèse,
qu'Apollon aime, en qui le dieu
Porte-Lumière s'est complu!
Par mon laurier, Sébastien,
je t'aime aussi. Je veux, avant
que tu ne parles, qu'on t'acclame.
Je veux qu'on t'acclame. Vous tous
à la louange infatigable,
criez en rythme: « Que les dieux
justes conservent ta beauté
pour l'Empereur, Sébastien! »
Criez en rythme.

TOUTES LES VOIX

Que les dieux
justes conservent ta beauté
pour l'Empereur, Sébastien!

Ici l'Archer se voile de sa chlamyde.

L'EMPEREUR

Tu te voiles de ta chlamyde!
Tu te voiles comme la vierge
qu'on outrage ou celle qu'on va
égorger. Or je ne veux pas
t'égorger. Découvre ta tête!

Ici l'Archer se découvre.

Je veux te couronner, devant
tous les dieux.

LE SAINT

César, j'ai déjà
ma couronne.

L'EMPEREUR

On ne la voit pas.

LE SAINT

Tu ne peux pas la voir, Auguste,
bien que tu aies des yeux de lynx.

L'EMPEREUR

Et pourquoi?

LE SAINT

Parce qu'il faut d'autres
yeux, armés d'une autre vertu.

L'EMPEREUR

Où sont-ils les magiciens
qui t'aident dans tes artifices
et qui t'enseignent tes prestiges?

LE SAINT

Je n'ai d'autre art que la prière.

L'EMPEREUR

Est-il vrai que tu as dansé
sur des charbons ardents?

LE SAINT

César,
non: sur une jonchée de lys.

L'EMPEREUR

Quand tu florissais dans ta grâce,
je m'en souviens, tu dansais mieux
que tout autre entre des épées
nues. Parfois on lançait des flèches
sous tes pieds bondissants. Aucune
ne t'atteignit.

LE SAINT

Je ne crains pas
le fer.

L'EMPEREUR

Tu étais le Seigneur
des danses venu de Béryte
marine!

Il le contemple et il songe.

Est-il vrai qu'au solstice
tu as blessé le ciel?

LE SAINT

Le ciel
m'a blessé.

L'EMPEREUR

Femmes de Byblos,
mais fut-ce au solstice d'été,
ou à l'équinoxe d'automne,
que le dur sanglier blessa
Adonis? Ne ressemble-t-il
pas, cet Archer, à votre jeune
dieu, femmes?

Les Syriennes répondent ensemble d'une voix douce et voilée.

LES FEMMES DE BYBLOS

Il est beau, César.

L'EMPEREUR

Je ne crois pas, je ne veux pas
croire aux délits dont on t'accuse,
chef de ma cohorte légère.
Tu es trop beau. Et il est juste
qu'on te couronne, devant tous
les dieux. Je ne veux pas savoir
si tu fais des rêves. Je t'aime.
Tu m'es cher. Dis: ne t'ai-je pas
comblé d'honneurs, de bénéfices,
d'ornements, d'heures glorieuses
et de belles armes? Tu mènes
mes archers d'Emèse, plus sveltes
et plus dorés que ceux qui vinrent
avec Elagabale aux cils
peints suivant le char de la Pierre
noire traîné par les panthères
odoriférantes. Ils sont
les sagittaires du Soleil,
qui est le seigneur de l'Empire.
Comme nerfs à leurs arcs ils ont
des cordes de cithare; ils portent
des rayons dans leurs longs carquois.
Tu les mènes. Je t'ai donné
mes plus belles Aigles. Je t'ai
envoyé tuer des Barbares
sur le Danube. Tu as eu
des combats et des jeux. Toujours
j'ai tourné vers toi le plus clair
de mes visages.

LE SAINT

Oui, tu m'as été libéral,
seigneur.

L'EMPEREUR

Je ne veux pas savoir
si tu fais des rêves étranges
autour d'un roi de Saturnales,
d'un esclave en tunique rouge,
monarque d'un jour, qu'on immole
sur l'autel de Saturne. Si
je te nomme l'Enfant aux rêves,
ce n'est pas pour t'égorger.

Ici il quitte son siège; il marche vers le Jeune Homme; il le touche de sa main à l'épaule.

Vois.
J'ai là tous mes dieux.

Il pousse un peu le Jeune Homme, le force à se retourner vers l'abside et à regarder la multitude des idoles.

Vois. Regarde.
Dans tous les marbres, les métaux,
les bois, les argiles, les verres,
et dans les pierres fulgurales
qui sont les messages des nues,
et dans les pâtes inconnues
semblables aux ambres, aux nacres,
aux labyrinthes les plus vains
de la mer, j'ai les simulacres
de tous les dieux; car le Divin,
s'il rompt les peuples et les damne
au carnage, au ban, à l'encan,
s'il ceint les rois de son carcan,
Antipater ou Epiphane,
s'il pille les temples, profane
les vases, défonce les vans,
il redresse les Immortels
d'entre les colonnes brisées,
allumant de nouveaux autels
au feu des villes embrasées.

Il presse encore de sa main puissante l'épaule du Jeune Homme.

Vois. Regarde la multitude
des Formes, la forêt des Forces.
Choisis. Il y en a de rudes
comme les souches, les écorces,
les racines. Il y en a
de flexibles comme les feuilles,
les fleurs, les tiges; car les fleurs
les plus belles sont nées de leurs
joies, de leurs tristesses, de leurs
vengeances. Et Coré les cueille
toujours dans la plaine d'Enna.
Tu peux choisir pour ton offrande
un dieu farouche, une déesse
molle, du sang, du miel. Qu'on tresse
d'anémone et de laurier-rose,
sans bandelettes, deux guirlandes.
Je veux ceindre l'Enfant morose
et me ceindre avec lui.

LE SAINT

César.
sache que j'ai choisi mon dieu.

L'EMPEREUR

Le Soleil? Et je te ferai
pontife du Soleil, au temple
du Quirinal. J'ajouterai
d'autres dépouilles aux dépouilles
de Palmyre.

LE SAINT

Celui, celui
que tu nommes l'esclave rouge,
le monarque d'un jour, le roi
sanglant, je l'ai choisi de toute
mon âme, au delà de mon âme.

La colère de l'Auguste mêlée de ralleric est stridente comme un feu sous la grêle.

L'EMPEREUR

Il veut du sang, il veut du sang,
cet éphèbe pâle, du sang,
des souffrances et des ténèbres!
Nous en avons, nous en avons.
J'ai des dieux qu'on remplit de sang
noir jusqu'à la couronne, comme
on remplit de vin les amphores
jusqu'au bord. Sur le Palatin
et ici, j'ai des Phrygiens
qui ululent, qui se flagellent
avec des lanières armées
de plombs, qui s'entaillent les bras
à grands coups de glaive et de hache,
qui s'évirent avec des pierres
tranchantes, et même qui boivent
la liqueur chaude longuement.
En veux-tu? Qu'on l'initie donc
au taurobole! Qu'on le couche
dans la fosse, sous le plancher
à mille fentes; qu'on égorge
au-dessus de lui le taureau;
et qu'il reçoive la rosée
vermeille, jusqu'à la dernière
goutte, sur tout son corps impur,
comme le myste de Cybèle.
Et tu seras rassasié!

LE SAINT

Rassasie de cette souillure
tous ces prêtres aux tambourins.
Fais-les crier comme Thyades
qui bondissent sur les collines
déchirant leurs propres enfants!
Je ne veux pas de ton bétail
ni de tes bouchers, Empereur.
Sur mon corps impur j'ai reçu
un autre baptême: un baptême
de rayons.

L'EMPEREUR

Le dieu rayonnant
est un seul: Apollon Soleil!

LE SAINT

Il est éteint comme un tison
qu'on a plongé dans l'eau lustrale.
Seul le Christ rayonne, l'Unique!
Il régit dans sa main la force
du ciel creux, comme le marin
serre l'écoute de la voile.
Entre vous et le jour, Il est.
Entre vous et le soleil mort,
Il est, Unique.

Dans l'emportement de la fureur, l'Auguste se tourne vers les joueurs de lyre, invoque le coryphée, dominant de son tonnerre le tumulte des prêtres.

L'EMPEREUR

Cithares, cithares, cithares,
faites la lumière, aveuglez
l'impie! Euryale, Euryale,
entonne l'hymne!

Il marche vers son siège; et il se rassied, dans l'attitude de l'Olympien, dont il a joint le nom à son nom.

LES CITHAREDES

Paian, Lyre-d'or, Arc-d'argent,
Seigneur de Délos et de Sminthe,
beau Roi chevelu de lumière,
ô Apollon...

Telle une bande de lumière soudaine vibre à travers les tiges des blés et transmue en or glorieux leur sécheresse, tel le premier rayonnement de l'Ode semble parcourir la longue ordonnance des cithares et enflammer d'un même éclair toutes les cordes.

LE SAINT

Cessez!

D'un signe, il a interrompu les chanteurs qui renversaient la tête pour invoquer le nom du prophète delphien.

Cessez, ô citharèdes,
d'un démon qui n'a plus de char,
ni plus de traits, ni plus de nerfs
à la lyre et à l'arc, ni plus
de diadème sur la honte
de son front. Silence! Silence!

Une sorte d'annonciation mélodieuse, légère comme un murmure d'abeilles, semble se répandre dans le pentagone d'ivoire. L'Empereur assis, appuyé sur le coude, regarde le Jeune Homme, assemblant la stupeur et la fureur entre ses sourcils froncés.

O vous qui me voyez inerme,
je suis l'Archer certain du but.
Je suis l'esclave de l'Amour.
Je suis le Maître de la Mort.
J'ai, d'un signe, étouffé le chant
dans votre gorge et engourdi
vos doigts. Ecoutez l'autre lyre!
Je vous adjure, au nom du Christ,
par l'ombre de la Croix sanglante,
par cette ombre qui vous recouvre.
Vous en avez déjà la bouche
pleine jusqu'aux poumons, chanteurs,
vous qui vous haussiez sur l'orteil
pour mâcher la lumière d'or.
Broyez cette ombre.

L'Empereur bondit.

L'EMPEREUR

Egorgez-le!

Des sacrificateurs s'élancent comme des bourreaux.

Non. Je veux rire.
Je cherche des façons nouvelles.
J'invente des modes nouveaux.
Le long du palus pestilent
où chantent les grenouilles noires,
ce soir même, tu vas rejoindre
ton Guérisseur de Galilée.

Il rit; puis il s'emporte.

Mais ne regarde pas ton maître!
Tu es l'esclave des esclaves.
Cache tes yeux peints de nuit bleue.
Voile du pan de ta chlamyde
ta pâleur phrygienne.

Le Saint fait l'acte de s'envelopper le visage comme dans le rite de la consécration.

Non.
Donnez-lui, sacrificateurs,
une robe blanche, entourez
de verveine et de bandelettes
sa chevelure de joueuse
de flûte; et qu'il ait pour compagne
au sacrifice une colombe
d'Amathonte.

Les ordres du Maître et les mouvements des exécuteurs sont comme les éclairs et les foudres. Personne n'hésite ni ne réfléchit. La main souveraine semble les saisir comme des armes ou des outils, prêts à frapper ou à besogner. Le monosyllabe les arrête, les fige.

Non. Des couronnes,
des couronnes et des colliers,
des couronnes rouges, de lourds
colliers, des torques de Gaulois,
des anneaux de soldats sabins,
les boisseaux d'Annibal remplis
de bagues sanglantes, sans nombre,
sans nombre, pour l'ensevelir
vivant sous les fleurs et les ors
comme Brennus fit de la vierge
d'Ephèse, comme ces vainqueurs
de Naxos firent de la vierge
Polychrite après le carnage
nocturne.

Il atténue son emphase menaçante dans la similitude ingénieuse; et il regarde de côté ses rhéteurs et ses grammairiens qui arrondissent la bouche et soulèvent les bras pour témoigner à l'Erudit leur émerveillement unanime. Il sourit, se rassied et contemple le héros imberbe, avec un étrange feu dans ses prunelles aiguës.

Mais comme il est beau!
Il est trop beau. Je veux qu'il chante,
qu'il chante son extrême chant,
tel le cygne hyperboréen,
s'il a brisé l'essor de l'hymne
à la syllabe la plus sainte.
O Euryale, porte-lui
la plus vaste de mes cithares
pour qu'après tu puisses clouer
contre les deux cornes sonores
le sacrilège ivre de myrrhe.
C'est ce que je veux. Obéis.
Que la cithare délienne
soit le gibet de cet éphèbe.
Car il est beau.

Le conducteur du chœur s'avance, soutenant par la caisse une grande cithare chryséléphantine, belle et solennelle comme les simulacres gardés dans les Trésors des temples. Sept gemmes de couleurs diverses sont enchâssées, comme dans des chatons, dans les sept attaches des cordes sur la branche transversale en forme de joug; et une pure bandelette est attachée au côté droit comme à la tempe d'une Muse vivante. Elle propage, dans son parcours, des ondes sombreuses. Tel le cygne fluvial, de sa poitrine gonflée par le même souffle qui ouvre en corolle ses ailes, émeut l'eau qui tout autour s'harmonise.

LE SAINT

Je suis mon sacrificateur.
Je vous le dis.

Il prend la cithare, il l'appuie sur sa hanche gauche: et, la tenant par l'une des cornes comme une victime, il la mutile avec le petit couteau des Agapes, qu'il avait caché dans les plis de son vêtement. On entend gémir les cordes coupées. Des imprécations, des implorations, des invocations surgissent de la tourbe fluctuante. L'Empereur reste assis, le torse tendu en avant, le regard fixe, dans une sorte de ravissement farouche, transporté par son âme avide de prodiges et de songes.

LES ORPHIQUES

— Orphée! Orphée! Fils d'Apollon!
— Fils de Calliope, tu vois:
avec le couteau de l'Agape
il vient de trancher les sept cordes!
— Par les larmes des sept Pléiades,
tuez l'impie!

DES VOIX ÉPARSES

— Tronquez son chef!
— De l'Hèbre au Tibre!
— Donnez le supplice de Thrace
à l'impie!
— Liez par les tresses
de ses cheveux son chef exsangue
au joug de la Lyre! Mettez
son tronc en lambeaux!
— Jetez-le
au Tibre!
— Au Tibre!
— A la Cloaque!
— A la Cloaque!

LES ORPHIQUES

— Orphée, Orphée, approche, inspire
ceux qui enseignent tes mystères,
fils d'Apollon!

Dans le laraire l'ombre devient effrayante. Des flaminès jettent des poignées d'aromates sur la braise des autels. Les lueurs se reflètent dans la voûte dorée, sur la multitude divine. On voit briller les plaques, les disques, les croissants, tous les emblèmes, et les regards inflexibles des yeux d'émail. Des esclaves ont apporté des corbeilles remplies de couronnes et des boisseaux remplis de colliers. La cithare mutilée est étendue sur les dalles, au pied du Jeune Homme intrépide.

LE SAINT

César, écoute l'autre lyre.
Je ne chanterai pas mon hymne.
Ah, j'ai trop d'amour sur mes lèvres
pour chanter; et mon cœur m'étrangle
jusqu'à ce que je ne l'oye plus.
Mais — qu'il t'en souvienne, César! —
mais de la hampe de mon dard
les Messagers du nouveau dieu
ont fait leurs plectres invincibles.
Ecoute, écoute. La forêt
de métal, de cèdre et de pierre,
la forêt drue de tes idoles,
va se courber, va s'écrouler
sous le vent de la mélodie.
César, César aux yeux de lynx,
je danserai, je danserai,
si je suis le Seigneur des danses
venu de Béryte marine
avec tes cargaisons d'épices,

avec ta pourpre, avec ton bysse,
avec tes parfums et tes vins.
Pour tes mages et tes devins
je danserai la Passion
de ce Jeune Homme asiatique,
de ce Prince supplicié;
car la feuille de ton laurier
est comme le fer de la lance
qui lui perça le flanc anxieux.
De la profondeur de tes yeux
regarde. Ecoute, et puis regarde.
Ne tremble pas.

Il recouvre de sa chlamyde la cithare mutilée. L'Empereur semble s'enivrer de chacun de ses gestes. Il se tend vers l'imberbe, il lui parle d'une voix soumise et ardente.

L'EMPEREUR

Sois un dieu. Je te ferai dieu.
Tu auras des statues, des temples.
Je t'aimerai.

DES VOIX EPARSES

— Il apprête l'enchantement.
— Il compose un charme lugubre.
Il est beau, cependant, César.
— César, plus la victime est belle,
plus elle est agréable aux dieux.
— Jetez la torche entre ses pieds.
— Scellez sa bouche avec le feu.
— Il a dans le creux de ses paumes
la terre qui comble les tombes
et les larmes de l'oliban.
— Seigneur des danses!

LE SAINT

César, regarde. Et souviens-toi
de l'étoile qui fut clouée
au cœur vivant du Ciel, en gage
de la parole radieuse
parlée par la bouche de l'Oint.
Tu la sauras.

L'EMPEREUR

Dis la parole. Sois ce dieu.
Je veux appeler de ton nom
la plus lointaine des étoiles,
ou la plus proche.

LES FEMMES DE BYBLOS

— Comme il est beau! Comme il est beau!
— Ses boucles sur son front têtu
sont les grappes de la douleur.
— Son regard est comme l'effluve
du sommeil, la nue du benjoin.
— Il sort du lit élyséen
avec des pavots dans ses mains.
— Tu es beau, tu es beau, Seigneur,
semblable à l'anémone en fleur,
pareil à l'Archer du Liban.
— Seigneur des danses!

Par ses pas, ses gestes, ses attitudes, les aspects de sa face douloureuse, l'angoisse de ses paroles étouffées, le Confesseur exprime le haut drame du Fils de l'homme autour de la chlamyde étendue, comme autour d'une dépouille sanglante. Par intervalles, les esprits de la musique le surmontent et le ploient comme le fleuve ploie le roseau et le saule. Il reste ainsi, courbé ou renversé, immobile comme un enfant de Niobé, tandis que la mélodie seule atteint les sommets indicibles. Après, il se redresse et se transfigure. Il est plus pâle que les marbres et les ivoires, plus resplendissant que la lune sur le front d'Isis. Le métal de sa voix est transmué par la flamme du cœur profond.

LE SAINT

Avez-vous vu celui que j'aime?
L'avez-vous vu?

Un frisson merveilleux court dans toutes les chairs humaines. Les prêtres, les mages, les musiciens, les archers, les esclaves, ne sont qu'un seul regard allumé à la cime d'une seule attente. Et les femmes moites de malaise, la gorge aride, semblent défaillir.

Tout à coup, un grand silence plane sur l'ardeur de la vie. Celui qui apporte le témoignage des choses cachées est seul, sous l'espèce de l'Eternel. Sa voix est celle même de l'agonie sublime.

Il dit alors: « Mon âme est triste
jusqu'à la mort. Restez ici
et veillez. » Et il se prosterne
et dit dans sa prière: « Ecarte
cette coupe de moi, Seigneur.
Toutefois, non comme je veux
mais comme tu veux. » Sa sueur
tombe comme gouttes de sang.
trempe la terre.

La sueur mortelle et le sang noir et les sursauts du supplice et les battements du flanc transpercé et le profond soupir, et les larmes de l'inconsolable amour, et le corps embaumé dans le linceul, et toutes les ténèbres: ces choses il les contient, semblable au grain que verse le Van mystique, où tout est contenu. Or le souffle lugubre semble venir de loin, de la lointaine Asie desséchée, des côtes de la Phénicie, des gorges du Liban, des confins de l'Euphrate, des oasis du Désert. Les femmes syriennes tressaillent comme par la présence de leur dieu androgyne.

LES FEMMES DE BYBLOS

Ah! Tu pleures le Bien-Aimé!
Tu pleures l'Archer du Liban.
O sœurs! O frères!

Elles reçoivent le fleuve rougi par le sang du chasseur divin, et les catafalques funéraires dressés aux abords des Temples, et l'image du dieu mort enveloppé dans les baumes et les linges, et le cercueil orné d'anémones et de roses; et les cheveux épars, les ceintures dénouées, les robes déchirées, les larmes versées sur le seuil des portes ou le long des murailles saintes.

Hélas! Tu pleures Adonis!
O sœurs! O frères!

Et les autres femmes s'émeuvent; et toutes les veines de la même race palpitent; et les bras se tendent, et les bouches se gonflent, et le Chœur se forme et gémit.

CHORVS SYRIACVS

Hélas! Tu pleures Adonis!
Il se meurt, le bel Adonis!
Il est mort, le bel Adonis!
Femmes, pleurez!

Voyez le bel Adolescent
couché dans la pourpre du sang.
Donnez les baumes et l'encens,
femmes! Pleurez!

Voyez le sang couler de l'aine,
le sang noir sur la cuisse blême.
Mêlez à l'huile syrienne
vos pleurs! Pleurez!

Pleurez, ô femmes de Syrie,
criez : « Hélas, ma Seigneurie ! »
Toutes les fleurs se sont flétries.
Criez, pleurez !

Le Chœur s'éteint. Et une voix solitaire semble surgir d'une profondeur infinie, ayant traversé toute la masse de la souffrance comme le souffle traverse le poumon.

VOX SOLA

« Je souffre », gémit-il. Ecoute !
« Je souffre. Qu'ai-je fait ? Je souffre
et je saigne. Le monde est rouge
de mon tourment.

Ah, qu'ai-je fait ? Qui m'a frappé ?
J'expire, je meurs. O Beauté,
je meurs mais pour renaître impérissablement. »

CHORVS SYRIACVS

Il se meurt, le bel Adonis !
Il est mort, le bel Adonis !
O Vierges, pleurez Adonis !
Garçons, pleurez !

Et vous, et vous, dans les couronnes
rougissez de deuil, anémones !
L'Epoux descend à Perséphone.
Eros, pleurez !

Il descend vers les Noires Portes.
Tout ce qui est beau, l'Hadès morne
l'emporte. Renversez les torches,
Eros ! Pleurez !

Pleurez, ô femmes de Syrie !
Il va dans la pâle Prairie.
Toutes les fleurs se sont flétries,
hélas ! Pleurez !

Le Chœur s'éteint. L'Archer est haletant, éperdu. Il secoue sa chevelure, comme pour en faire tomber les anémones vénéneuses. D'une voix trouble qui passe à travers toute sa chair, il augmente sa propre frayeur.

LE SAINT

Quel est ce jeune homme tout blanc
assis à l'entrée du sépulcre ?
« Vous cherchez le crucifié.
Et pourquoi cherchez-vous parmi
les morts celui qui est vivant ? »
Or Il est là, debout. Il dit :
« Ne pleurez plus. »

Il est là, debout, lui-même. Il est le Ressuscité de la tombe rupestre. Descend-il du Golgotha ? descend-il du Liban ? Il est beau comme un dieu est beau. Une chaude et fauve lueur l'enveloppe comme si un nuage en feu était venu de l'occident se mirer dans le bouclier soulevé qui laisse fuir par le soupirail la fumée des aromates.

VOX SOLA

Cessez, ô pleureuses ! Le monde
est lumière, tel qu'il l'annonce.
Il renaît dieu, vierge et jeune homme,
le Florissant !

Il est debout, le Désirable.
Ses mains sont pleines de semences.
Il va ramener dans ses danses
chastes l'Absent.

Il renaît, il se renouvelle.
O frère des Saisons jumelles,
debout ! La mort est immortelle,
dieu, par ton sang.

LES FEMMES DE BYBLOS

Le dieu ! Le dieu ! Voilà le dieu !
Il est debout.

L'EMPEREUR

Il est un dieu, il est un dieu !

Il bondit, ivre de prodige, de songe et de création. Ce cri fulgurant, jailli de sa poitrine oppressée, couvre toutes les voix, les éteint. Il s'approche de l'Etre mystérieux. Il lui parle dans le silence que les profondes haleines font pareil au silence des rivages. Maintenant il semble que la multitude exsangue des idoles soit plus vivante que la tourbe des humains.

Tu es un dieu. Je te fais dieu,
moi, le Maître de l'Univers,
qui ai joint à mon nom le nom
du Tonnant. Moi, je te fais dieu.
Tout est licite à l'Empereur.
Hadrien a déifié
le Jeune Homme de Bithynie
à la bouche mélancolique.
Je veux te consacrer un temple,
un temple sur le Viminal,
avec des trésors et des prêtres.
Tu auras des autels toujours
fumants, des offrandes opimes,
des louanges harmonieuses ;
et on parfumera de rose
le marbre de tes simulacres
comme à Délos.

Le Jeune Homme est ébloui, vacillant, perdu dans une immense lumière vertigineuse comme la lumière du Désert embrasé où vibre le crissement des sauterelles. A-t-il, lui aussi, jeûné pendant quarante jours et quarante nuits ? Il parle comme en songe, comme dans le délire de la faim.

LE SAINT

Je souffre, je souffre. Les cieux
s'évanouissent. Une main
m'a pris par les cheveux. Quelqu'un
a crié : « Béni soit le Roi
qui vient au nom d'Adonaï ! »
Adonaï ! Adonaï !
Ai-je entendu ?

Les bêtes sauvages se sont enfuies dans les sables, les Anges se sont évanouis dans le soleil. Le Tentateur se rapproche.

L'EMPEREUR

Tu vas, cette nuit, apparaître
aux yeux du peuple, dans les rues
arrosées de safran punique,
parmi la clameur des cohortes,
au milieu de torches nombreuses
comme mes désirs, sur un char
traîné par des éléphants blancs,
si haut qu'on abattra les Arcs
de Triomphe sur ton passage,
on ouvrira dans les murailles
des brèches pour que tu n'inclines
point ta tiare.

Le Jeune Homme parle comme en songe, comme dans le délire de la soif.

LE SAINT

Quelle splendeur sort de mes os?
Suis-je lumière? « Qui me voit,
voit celui qui m'a envoyé. »
L'a-t-Il dit? Je souffre, je souffre.
« Tu es mon fils, le Bien-Aimé.
En toi je prends plaisir. » Peut-être,
nous sommes un. Tout s'obscurcit.
Les cieux s'évanouissent. Suis-je
au faîte du Temple? au sommet
du Mont, avec le Tentateur?
« Si tu es le fils d'Elohim,
jette-toi en bas. » O vertige!
Il m'a saisi par les cheveux.
« Maintenant mon âme est troublée
et que dirai-je, que dirai-je? »
Ma vie s'évanouit. Les Anges
sont loin, loin. J'entends d'autres voix.
« Je te donnerai tout cela,
si tu m'adores. »

L'Empereur a enlevé l'une des deux Victoires d'or qui ornent le haut dossier de son siège. Et, dans sa main tendue vers le Déifié, il serre le globe qui soutient le pied léger de la déesse très désirable.

L'EMPEREUR

Prends la Victoire impériale
dans ton poing fort et décharné
comme la griffe de mes aigles.
Ce globe est l'orbe de la Terre
et la pomme des Hespérides.
Or tu es dieu, tu es César,
tu es Prince de la Jeunesse:
tu as la puissance et la joie,
la merveille tissée des songes
pour vêtir ton corps ambigu,
les perles et le laurier-rose
pour tes tempes étincelantes.
Tu auras tout, tu auras tout.
Je te donnerai les butins
de toutes mes guerres d'Asie,
de mon Asie profonde et chaude
comme la gueule du lion
et comme le cœur d'Alexandre.
Moi vivant, je te léguerai
l'empire. Tu seras le maître.
Etant dieu pour rester lointain
dans tes silences, tu seras
empereur pour te rapprocher
et pour t'agiter. Tu feras
verser du sang, fonder des villes,
ployer des rois, sécher des mers,
chanter des poètes, mourir
des héros, surgir des aurores
inconnues du fond des douleurs
inexpugnables. Tu auras
le monde tremblant dans le creux
de ta main comme l'alouette
dans le sillon avant le jour.
Ah, qui donc, des choses plus belles
que toutes ces choses, qui donc
te les donnera? Tends le poing,
prends la Victoire!

Lentement, lentement, comme en un songe, le Déifié tend son bras droit vers le donateur; et il reçoit dans la paume le simulacre de la déesse qui « seule rompt l'incertitude du combat ». Il serre le globe entre ses doigts endurcis par le nerf de l'arc; et, renversant le front têtu qu'alourdissent les grappes de la douleur, il mire de dessous ses larges paupières l'Or triomphal dressé au bout de son bras rigide. L'Auguste s'abandonne à sa démence magnifique.

L'EMPEREUR

Chantez! Bondissez! Exultez!
Que tous les marbres, tous les bronzes
divins bondissent eux aussi
comme le thiase d'Evan;
car ce dieu renaît de l'abîme
de mon cœur, avec mille noms,
avec mille noms ineffables,
et seul je ravis aux Puissances
noires pour toujours sa beauté!
Que, toute la nuit, le tonnerre
triomphal des buccins résonne
au sommet des saintes collines,
jusqu'à ce que les joues éclatent,
jusqu'à ce que tout l'éther soit
un bouclier de Corybante,
jusqu'à ce que ma Rome entende
hurler vers les hauts Dioscures
la Louve aux mamelles d'airain!
Et vous, tracez le temple, Augures:
annoncez l'étoile future
au ciel romain!

Le Déifié a tendu l'autre bras aussi; et il serre maintenant la Victoire impériale entre ses deux mains, si fort qu'on croirait entendre le métal craquer. Seul les soulèvements de sa poitrine indiquent la violence du combat invisible. Les lèvres sont ouvertes, comme la déchirure même de son âme vivante, sur ses dents fermées. Autour de lui, dans les fleurs, dans l'or, dans les parfums et dans la flamme, au son des cithares et de flûtes, les Adoniastes semblent mener l'orgie divine comme dans le temple de Byblos après le septième des jours funèbres, quand les femmes descendaient au port pour y recueillir la tête de papyrus jetée dans la mer par les Alexandrines et poussée par le courant jusqu'à la ville phénicienne.

SEMICHORVS I

Io! Io! Adoniastes!
O sœurs, ô frères, exultez!
Le Seigneur est ressuscité!
Il conduit la danse des astres.

Io! Déliez vos cheveux,
dénouez vos ceintures, femmes!
Du noir Hadès où sont les âmes
il nous revient, le Bienheureux.

SEMICHORVS II

Tu es beau, tu es beau, Seigneur!
Io! Salut, ô Bien-aimé!
Tour à tour tu renais et meurs,
Enfant de l'Immortalité.

Donnez la rose et l'anémone,
sang et larmes, au Florissant!
Ceignez-le des mille couronnes
germées des larmes et du sang!

CHORVS

O neuve jeunesse du monde!
Couronnez Cypris, couronnez
Eros invaincu, couronnez
trois fois Cybèle la profonde!

Couronnez Pan au thorax bleu,
le roi Pan aux deux cornes torses!

Io, Pan! Pour toutes les forces,
io, couronnez tous les dieux!

Le cri soudain et terrible du Ressuscité domine le chœur orgiastique.

LE SAINT

Jésus, Jésus, Jésus, à moi!
Au secours, Seigneur! A mon aide,
ma force, ma flamme, mon Roi!

De toute la hauteur de ses bras, il élève en l'air la Victoire, et la lance contre la mosaïque luisante, aux pieds de l'Auguste. Tous les bruits tombent. La voix du Confesseur a l'éclat des buccins.

César, maudit, j'ai dans mon poing
mon âme nue, victorieuse,
splendide, aux six ailes de feu.
J'ai brisé ton idole, j'ai
brisé ton or, comme toi-même
tu seras brisé, tu seras
foulé. Tous tes os se séparent.
Je vois le signe de la lèpre
sur ton front de bouc. La nuit vient.
L'entends-tu? La nuit rugit comme
une lionne, déchirant
les rets de ses nuages noirs.
La Louve a peur.

L'EMPEREUR

Renversez-le! Renversez-le!
Scellez sa bouche avec la torche!
Faites de sa face une plaie
fumante!

Des hommes obéissent si vite qu'on entend la crépitation des flammes allongées par la véhémence du geste.

Non!

Il semble ronger de ses yeux voraces la figure du Jeune Homme. Il dompte sa fureur. Le Saint ramasse la chlamyde et s'enveloppe la tête comme dans le rite de la consécration. La cithare mutilée reluit à terre, découverte.

DES VOIX ÉPARSES

— Auguste, Auguste, souviens-toi!
— O Divin, venge ta cithare!
— Venge Apollon!

LES ORPHIQUES

Orphée! Orphée, caché, sonore,
viens à ce sacrifice, Maître
des visions!

L'Auguste a dompté sa fureur. Il est grave comme un pontife quand il s'avance vers le Saint et le découvre, tirant la chlamyde par le bord.

L'EMPEREUR

Euryale, et toi, Nicanor,
étendez-le sur la cithare.
Ainsi. Ainsi. Mais doucement.

Le Saint ne résiste pas; car son âme est transportée hors d'elle-même.

Femmes de Byblos, les plus belles,
venez le composer. Ainsi:
entre les deux cornes d'ivoire,
la tête contre le joug d'or;
et sur sa poitrine le plectre.
Ainsi. Ainsi. Très doucement.
Et enroulez ses belles boucles
autour des sept cordes coupées,
très doucement.

Le Saint ouvre les bras et joint les pieds comme le Crucifié.

LE SAINT

En vérité je vous le dis,
si des frères secrets m'écoutent
parmi les esclaves honteux
qui doivent gémir sous les verges
et attendent le changement:
Jésus veut me glorifier.
Moi et le Christ, nous sommes Un.
J'ouvre les bras. Nous sommes Un,
pour les Clous, la Lance et l'Eponge.
Voici. J'ai soif; mon côté saigne;
mes mains et mes pieds sont cloués.
Gloire éternelle!

L'EMPEREUR

Ne le touchez plus de vos doigts!
L'art de sa démence est sublime.
Le son de sa faute est divin.
Certes, c'est la divinité
de ma cithare, qui lui donne
une fin si mélodieuse.
Il meurt dans le mode dorique.
Ne le touchez plus de vos doigts!
Ne touchez pas à sa pâleur.
Je ne veux pas ouvrir ses veines,
bien qu'il se dise tout sanglant.
Je songe à la vierge d'Ephèse,
à cette fille naxienne...
Mais il est pâle, Adoniastes,
plus que vos images de cire
après l'équinoxe d'automne,
sur vos lits d'ébène, à Byblos.
Il renaissait, et il se meurt.
O pleureuses, pleurez encore!
Il se meurt, l'Archer du Liban!
O sagittaires chevelus,
ô mes sagittaires d'Emèse,
de Damas, de la Commagène,
de Palmyre et de l'Iturée,
il se meurt, le bel Adonis!
Pleurez, pleurez!

Dans un ton très bas la lamentation adonienne recommence. Des flammes jettent des poignées d'aromates sur la braise des autels. Les dadophores soulèvent leurs torches vers les idoles innombrables qui vont recevoir le sacrifice. Les plaques, les disques, les croissants, tous les emblèmes, et les regards inflexibles des orbites d'émail, étincellent sous la voûte d'or; tandis que l'Empereur s'incline vers le Saint silencieux, pour le tenter.

Par le haut Soleil invaincu,
ô mourant, écoute l'Arbitre.
Tout ce que j'ai voulu t'offrir,
je le tiens dans ma main encore.
Tu pourrais encore être un dieu,
avoir ton temple.

LE SAINT

Le Christ règne! Tu n'es que fange.
La mort est vie.

L'EMPEREUR

Etouffez-le sous les couronnes,
étouffez-le sous les colliers,
sous les fleurs, l'or et la musique,
sous les songes, l'or et les plaintes,
car il est beau.

On vide les corbeilles, on vide les muids. On ensevelit le Saint

sous les colliers, comme la vierge d'Éphèse; on l'étouffe sous les couronnes, comme la vierge de Naxos. Les esclaves syriens renversent les flambeaux. Les archers d'Emèse, en commémoration de la Flèche qu'on ne vit pas retomber, plient un genou et bandent leurs grands arcs vers l'œil du ciel qui reluit, par la baie circulaire, à travers la fumée de l'oliban.

CHORVS SYRIACVS

Il descend vers les Noires Portes.
Tout ce qui est beau l'Hadès morne
l'emporte. Renversez les torches,
Eros! Pleurez!

EXPLICIT
SECVNDVM SANCTI SEBASTIANI SVPPLICIVM INCRVENTVM

LA QUATRIÈME MANSION

LE LAURIER BLESSÉ

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

SANAE.

LES ARCHERS D'EMESE.
LES ADONIASTES.

LE BON PASTEUR.

LES TROIS COUVEUSES DE CENDRES.

CHORUS SYRIACUS.

On aperçoit les antiques lauriers du bois d'Apollon, sur une colline ronde comme une mamelle. Ils sont drus et touffus à l'entour, sombres et immobiles comme leurs images votives de bronze offertes dans les sanctuaires. Leurs troncs, hérissés de feuilles aiguës comme les pointes des lances, surgissent contre le ciel latial où fument les longues traînées sulfureuses du jour fuyant. Ils entourent la clairière sainte qu'un autel triangulaire de pierre occupe, rongé par les années et les pluies, sans feu dans l'ombre. Trois femmes sont assises sur les monceaux des vieilles cendres, silencieusement enveloppées dans leurs manteaux noirs, les genoux entre leurs bras et la tête entre leurs genoux. Sont-elles les Parques filles de l'Erèbe, sans quenouille, sans fuseau, sans ciseaux? Sont-elles les Furies filles de la Terre, sans leurs fouets de couleuvres et sans leurs torches tartaréennes? Sont-elles les Grâces filles du Soleil, devenues décrépites et lugubres, couveuses de cendres? Comme des Sibylles ou comme des Suppliantes, elles semblent sommeiller ou être accablées de fatigue et de malheur.

De hautes tombes sont éparses dans la plaine latine; des aqueducs interminables chevauchent vers la cité et vers la nuit.

On a dépouillé le Martyr pour l'attacher au tronc d'un grand laurier avec des cordes de sparte. Debout, les pieds nus sur les racines noueuses, il repose sur la tige svelte de sa jambe droite le poids de son corps lisse comme l'ivoire; et, les poignets liés au-dessus de sa tête, il ressemble au beau diadumène qui se ceint du bandeau.

C'est aux Sagittaires d'Emèse que l'Auguste a ordonné de venger par les flèches le Soleil seigneur de l'Empire. Ils sont éperdus d'amour et de crainte. Sanaé, l'archer aux yeux vairons, est parmi eux. Il épie la plaine.

SANAE

Ils sont loin, ils sont déjà loin!
On n'aperçoit plus les chevaux
de la turme. Une croupe blanche
disparaît au détour, derrière
les Tombeaux: le décurion.
Il n'a jamais tourné la tête.
Seigneur, nous allons maintenant
te délier.

LE SAINT

O Sanaé,
tu ne te souviens plus! Tu as
tout oublié. Que t'ai-je dit?
« Souvenez-vous. Je suis la Cible. »
Où est mon arc?

SANAE

Nous t'avons sauvé, nous t'avons
sauvé, seigneur, quand tu mourais
étouffé sous l'or et les fleurs.
Nous t'avons soustrait et caché,
risquant nos têtes. Et tu as
voulu de nouveau l'affronter,
le Lion! Tu as de nouveau
cherché le danger et la mort.
Et le morne Hadès fait toujours
ton envie.

LE SAINT

Hélas, Sanaé,
je t'avais élu, je t'avais
élu!

SANAE

Nous t'aimons, nous t'aimons,
seigneur. Tu pouvais être un dieu.
Mais tu es le dieu de nos songes,
et le songe de nos jeunesses:
car tous les nuages qui naissent
de la mer nous sont des navires
mystérieux pour t'enlever,
pour t'emporter, pour faire voile
avec tes sorts vers ton empire,
vers ta fable, vers ta Colchide.
Et nous voulons, ô déicide
ivre d'immortalité, tendre
à ta soif une pleine coupe
de nepenthès et d'amaranthe
pour qu'il ne te souvienne plus
des douleurs et des épouvantes

qui assiègent ton âme. Ecoute, seigneur.

LE SAINT

Pourquoi me trahis-tu?
Je t'avais sacré. Tu étais
marqué par Dieu, du double signe.

SANAE

Ecoute, écoute. Le soir tombe.
Le fleuve est proche. Des rameurs
sont prêts. Tu trouveras des voiles
ciliciennes à Ostie.

LE SAINT

Les voiles de Paul?

SANAE

Et tu vas
choisir ceux de nous qui viendront
avec toi. Mais nous viendrons tous,
après. Nous ne voulons servir
que tes sorts, dans notre patrie
qui est la tienne, dans la terre
qui couve les songes des Rois
et les promesses des Voyants.

LE SAINT

O Sanaé, comment peux-tu
espérer de troubler mon âme,
si tu sais ce que j'aurais pu
être?

SANAE

Un dieu prisonnier.

LE SAINT

Tendez,
tendez vos arcs.

SANAE

Rien qu'un esclave
dieu.

LE SAINT

Je meurs de ne pas mourir,

SANAE

Rien qu'un simulacre lointain.
Mais, si tu es sauf, si tu es
libre, si tu es fort, si tu
es pur, avec tout ton visage
divin tourné vers l'Orient,
vers l'héritage de ton âme,
vers l'héritage de ton dieu,
n'auras-tu pas une plus sainte
guerre et une victoire plus
grande que cette insatiable
mort?

LE SAINT

Je meurs de ne pas mourir.

SANAE

César a dit: « Amenez-le
au bois d'Apollon; liez-le
au tronc du plus beau des lauriers;
puis décochez contre son corps
nu toutes vos flèches jusqu'à
ce que vous vidiez les carquois,
jusqu'à ce que son corps nu soit
pareil au hérisson sauvage. »

LE SAINT

Oui, Sanaé, oui, mes archers,
c'est ce que je veux. Ce sera
beau.

SANAE

Mais César a dit: « Ensuite
coupez sa belle chevelure
et déposez-la sur l'autel,
en expiation; coupez
au laurier funeste un rameau
flexible pour me l'apporter,
pour que j'en fasse une couronne
et que, sous son ombre, je pleure.
Et livrez son cadavre aux femmes
de Byblos, aux Adoniastes;
puisque l'équinoxe d'automne
vient avec le deuil relevant
le catafalque du dieu mort.
Peut-être il va revivre encore
une fois, s'il est comme Hérile
roi de Préneste, qui avait
eu de sa mère les trois âmes
et les trois armures qu'Evandre
lui arracha. » Tu vas revivre,
tu vas revivre!

LE SAINT

Oui, je vais
revivre.

SANAE

Or il suffit qu'on coupe
une chevelure de femme
et qu'on apporte à l'Empereur
le rameau de laurier.

LE SAINT

Je vais
revivre, Sanaé. J'atteste
mon souffle et le ciel que je vais
revivre; car il est devin,
l'Empereur. Il a deviné.
J'ai eu de ma mère trois âmes
et trois armures, comme Hérile
roi de Préneste. Attendez-moi.
Demain, à l'heure de Vesper,
au bord du fleuve attendez-moi,
et je me montrerai à vous.
Je vous montrerai mon visage
tourné vers l'Orient. Alors
vous serez prêts. Nous trouverons
des voiles, des voiles gonflées
par les vents certains, et des proues
aiguisées comme le désir
de la vie belle.

SANAE

Nous serons
avec toi, libres avec toi.
libres avec toi sur la mer
glorieuse!

LE SAINT

Mais pour revivre,
ô Archers, il faut que je meure,
il faut que je meure.

LES ARCHERS D'EMESE

O Aimé,
Aimé!

LE SAINT

Il faut que mon destin

s'accomplisse, que des mains d'hommes
me tuent.

LES ARCHERS D'EMESE

Seigneur! Seigneur!

LE SAINT

Vos mains.

LES ARCHERS D'EMESE

O Aimé!

LE SAINT

Vos mains fraternelles.

SANAE

Nous brisons nos arcs.

LE SAINT

Tendez-les!
Où est votre amour? Vous m'aimez,
vous brûlez de servir mes sorts,
et vous empêchez que mes sorts
s'accomplissent, que cet anneau
de mon éternité se ferme.
Vous m'aimez, et vous n'exaltez
pas mon mystère. Je vous dis
que je vais revivre. N'ayez
aucune crainte. En vérité
je vous le dis.

SANAE

Seigneur, nous allons donc tuer
notre amour!

LE SAINT

Il faut que chacun
tue son amour pour qu'il revive
sept fois plus ardent. O Archers,
Archers, si jamais vous m'aimâtes,
que votre amour je le connaisse
encore, à mesure de fer!
Je vous le dis, je vous le dis:
celui qui plus profondément
me blesse, plus profondément
m'aime. Sanaé, souviens-toi!
Souvenez-vous, Elus d'Emèse!
Je vous avais commis cet arc
où le fil de mon sang s'incruste
de l'une à l'autre coche et luit.
Voyez. Je sens que dans la paume
de ma main le stigmate brûle,
se rouvre et saigne.

Un pasteur est apparu entre les branches des lauriers. Il porte une brebis autour de son cou, sur ses épaules, tenant deux pieds de la bête dans chacune de ses mains. Il reste debout, immobile, en silence, les yeux fixés sur le Martyr.

O tremblement
de mon âme! Je sens mon âme
et l'arbre trembler jusqu'au bout
des racines les plus cachées.
Ne voyez-vous pas les trois femmes
noires sursauter?

SANAE

Quelles femmes,
seigneur? Tu nous effraies.

LE SAINT

Les trois
femmes voilées qui sont assises
au pied de l'autel.

SANAE

Il n'y a,
seigneur, que des monceaux de cendres.
Il n'y a que les vieilles cendres
accumulées des sacrifices.

LE SAINT

Elles tressaillent. Je les vois.

SANAE

Tu te trompes. Quelle épouvante
te blanchit!

Soudain, le Martyr a rencontré le regard du pasteur.

LE SAINT

Parle bas. Ce n'est
pas l'épouvante. Parle bas.
Il est là, le Pasteur. Regarde

SANAE

Où est-il? Quel pasteur?

LE SAINT

Il porte
la brebis autour de son cou,
sur ses épaules. Le vois-tu?

SANAE

Seigneur, seigneur, quels sont tes rêves?

LE SAINT

Il n'est plus là.

L'apparition s'évanouit; mais l'ombre du Crucifié s'étend sur le laurier fatidique. Et l'ivresse du sang durera jusqu'au dernier soupir.

Mon sang commence
à couler, dans l'ombre qui croît.
Les lauriers sont comme les lances
hérissées autour de la Croix.
Des profondeurs, des profondeurs
j'appelle votre amour, Archers!
Des profondeurs, des profondeurs
je vous appelle! Rapprochez-
vous. La nuit tombe. Il faut qu'on mire
de près, de près, pour frapper juste.
Lequel voudrai-je encore élire
d'entre vous? Celui qui ajuste
mieux que tout autre le plus âpre
de ses dards et qui le décoche
de telle force (son haleine
toute entre ses dents, les empennes
contre l'œil, le pouce à la tempe)
qu'il blesse l'écorce de l'arbre
me perçant de toute la hampe.
Celui-là, certes, je saurai
qu'il m'aime, qu'il m'aime à jamais.

Chaque archer, la main tremblante, tire de dessous son épaule une flèche de son carquois.

Sanaé, tu as mon arc. Viens,
frère. Presse-le sur ma bouche,
avant de le tendre. Qu'il touche
mes lèvres et mon âme. Viens.

Sanaé s'approche et tient soulevé devant le Chef l'arc où ce fil de sublime pourpre luit comme l'ivoire et l'or.

Souviens-toi! Souvenez-vous! L'arc
figure la Trinité sainte.
Le fût est le Père, la corde
est l'Esprit, la flèche empennée
est le Fils qui donna son sang.
Et il n'y aura plus de taches.

sauf la tache du sang tombé
des mains et des pieds du Sauveur.

Il tend les lèvres; et l'archer vairon lui donne la poignée à baiser. Les lèvres pures s'attardent comme si elles buvaient à longues gorgées un plein calice. Or sa voix n'est qu'une flamme vertigineuse.

Des profondeurs, des profondeurs
j'appelle votre amour, Elus!
Chaque flèche est pour le salut,
afin que je puisse revivre.
Ne tremblez pas, ne pleurez pas!
Mais soyez ivres, soyez ivres
de sang, comme dans les combats.
Visez de près. Je suis la Cible.
Des profondeurs, des profondeurs
j'appelle votre amour terrible.

On entend le chœur des Adoniastes, qui monte par la colline à travers les lauriers.

Eperdument, un des archers, sous le regard qui le force, tire la corde et décoche. Le dard se fixe au genou, dans le nœud de l'os.

Béni soit le premier! Bénie
soit l'étoile première!

Une sorte de subite démence semble s'emparer des Asiatiques, par la vertu de cette voix d'ivresse.

Encore!

De leurs lèvres blêmes buvant leurs larmes, ils ne visent pas le corps mais ils lancent leurs flèches vers la voix.

Votre amour! Votre amour!

Ils poussent des cris rauques et rompus, comme des dormants agités dans un combat aveugle contre un rêve monstrueux.

Encore!

Quelques-uns, tout à coup, laissent tomber leurs arcs, se plient sur leurs genoux; et sanglotent, le front contre la terre.

Encore!

D'autres, tout à coup, se renversent dans une convulsion d'épouvante qui agite leurs mâchoires comme le rire sardonien.

Encore!

D'autres ont vidé leurs carquois sur l'herbe et, tenant le faisceau des dards sous le pied gauche, s'abaissent d'un mouvement rapide et continu pour les prendre l'un après l'autre. Et ils tirent désespérément, comme s'ils n'avaient pas devant eux un corps lié à un arbre mais une multitude de cavaliers à renverser avant qu'ils n'arrivent et ne les écrasent sous les sabots de leurs étalons.

Encore!

Cette voix demandera-t-elle du fer toujours? Ils lancent toujours du fer, désespérés, hors d'eux-mêmes, dans une sorte d'étourdissement farouche, comme s'ils avaient sur leurs têtes, non le silence des feuilles, mais l'horreur d'une tour de siège incendiée sur les roues tonnantes.

Amour
éternel!

C'est le râle dans la gorge transpercée, le dernier soupir, le dernier sourire, le suprême appel. La belle tête s'incline sur l'épaule polie comme le marbre cynthien frotté de parfum: les ailerons d'un dard vibrent encore à l'aisselle. Le corps admirable s'affaisse, étirant les bras retenus par les liens.

LES ARCHERS D'EMESE

— Seigneur!
— Bien-aimé!
— Seigneur!
— Bien-aimé!
— Bien-aimé!

Ils appellent à grands cris leur amour expirant. Ils jettent leurs arcs, ils se tordent de désespoir, ils se traînent sur l'herbe jusqu'aux deux pieds inanimés, qu'ils baisent. Leurs chevelures s'accrochent aux empennes des hampes enfoncées dans les jeunes muscles.

Et le chant des Adoniastes s'approche toujours. Maintenant le soir est céruléen comme le verre de Phénicie coloré par l'ocre bleue de Chypre. Des raies fauves le divisent; les noirs lauriers l'entaillent. On voit paraître les femmes de Byblos, les cheveux épars, les ceintures dénouées, les robes déchirées, traînant une litière d'ébène et de pourpre violette.

CHORVS SYRIACVS

Il se meurt, le bel Adonis!
Il est mort, le bel Adonis!
O Vierges, pleurez Adonis!
Garçons, pleurez!

Pleurez, ô femmes de Syrie,
criez: « Hélas, ma Seigneurie! »
Toutes les fleurs se sont flétries.
Criez, pleurez!

D'autres femmes accourent. Elles portent des draps de pourpre rouge, des lins, des bandelettes, des vases d'onguents, des couronnes de cyprès, des « jardins d'Adonis ». Elles entourent le laurier, elles s'empressent à défaire les nœuds des cordes. La lamentation se prolonge. Les couveuses de cendres ont disparu; et au pied de l'autel ne restent que les monceaux noirâtres.

LES ADONIASTES

Hélas, ma Seigneurie! Hélas,
ma Seigneurie!

LES ARCHERS D'EMESE

— Hélas!
Hélas!
— Qu'avons-nous fait!
— Qu'avons-nous fait!

SANAE

Nous avons tué notre amour!

LES ARCHERS D'EMESE

— Il va revivre.
— Il va revivre.
— Femmes, doucement, doucement.
— Il faut le délier.
— Il faut
le détacher de l'arbre.
— Femmes,
doucement.
— Il respire encore.
— Ne pleurez pas!
—Voyez, voyez
comme sa poitrine se gonfle!
— Il respire, il soupire.
— Femmes,
ne pleurez pas. Il va revivre.
— Il va revivre. Il nous l'a dit.
— Il nous l'a dit.
— Donnez des baumes,
donnez des lins!

Les cordes sont dénouées. Les bras retombent. La lamentation se prolonge.

CHORVS SYRIACVS

Pleurez, ô femmes de Syrie!
Il va dans la pâle Prairie.
Toutes les fleurs se sont flétries,
hélas! Pleurez!

Tout à coup, les femmes qui reçoivent le corps dans leurs bras voient les flèches s'évanouir comme des rayons dans les blessures. C'est le tronc du laurier d'Apollon qui maintenant est hérissé de tout ce fer.

LES ADONIASTES

— Prodige!
— Prodige!
— Prodige!
— Son corps se détache, laissant
tous les dards au tronc du laurier!
— Il n'a plus de flèches! Les hampes
ont disparu dans les blessures
comme un évanouissement
de rayons!
— Elles restent toutes
dans l'arbre!
— Prodige! Voyez:
le laurier en est hérissé.
— Voyez!
— Seigneurie, Seigneurie,
tu revivras, tu revivras!
— Tu reviendras!

SANAE

Archers, Archers, Elus d'Emèse,
qu'on soulève le corps du Chef
sur les fûts des arcs détendus
et croisés. Qu'on le porte ainsi,
sous les étoiles.

Les femmes de Byblos ont déjà reçu sur leurs bras le corps divin enveloppé dans la pourpre. Elles marchent lentement vers la litière. Au delà de la colline sainte, dans la profondeur du soir, une clarté de perle se répand, semblable à celle qui précède le lever de la pleine lune.

LES ADONIASTES

— Archers d'Emèse, nous avons
notre litière, la litière
d'ébène, la couche funèbre
de nos Adonies.
— Sanaé,
le très saint Empereur accorde
à la confrérie de Byblos
d'enlever le corps, de dresser
le catafalque pour le deuil.
Et nous le coucherons dans notre
litière, et nous l'emporterons,
aux sons des flûtes, dans la nuit.
Faites escorte.
— Qu'on allume
les torches de pin! Qu'on dispose
l'ordonnance funèbre! Et vous,
aulêtes, rangez-vous auprès
de la litière.

Les femmes placent le cadavre dans la couche, en gémissant. La lamentation du chœur n'a pas de pauses.

CHORVS SYRIACVS

Il descend vers les Noires Portes.
Tout ce qui est beau, l'Hadès morne
l'emporte. Renversez les torches,
Eros! Pleurez!

Dans le ciel du soir la clarté insolite s'élargit comme si un astre précipité du firmament s'approchait pour incendier la plaine. Un grand cri se lève. La lamentation s'interrompt. L'ordonnance funèbre s'arrête, et demeure immobile devant le gouffre de la lumière ineffable. Les Portes du Paradis sont ouvertes à l'âme de Sébastien.

EXPLICIT
EXTREMVM SANCTI SEBASTIANI SVPPLICIVM INCRVENTVM

LA CINQUIÈME MANSION

LE PARADIS

C'est le jardin des clartés et des béatitudes, à l'orée de l'Orient qui produit tous les levers du soleil. Parmi les arbres du jardin, il y en a qui ressemblent à la grêle transparente, d'autres qui ressemblent à un vent ondoyant, d'autres qui ressemblent aux grappes des eaux vives. On y trouve toutes sortes de belles choses, que l'œil n'a jamais vues et que l'oreille n'a jamais entendues, qui ne montent pas au cœur de l'homme, et que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. On y voit des tabernacles de pyrope, des vêtements de lumière, des diadèmes de beauté. Il y a aussi des lances flamboyantes, des boucliers étincelants, des épées, des javelots et des dards de rais, des haches et des frondes de feu. Là aussi sont les croix lumineuses, les ostensoirs et les encensoirs d'or, de saphir, de jaspe, de calcédoine, de topaze, d'améthyste et de sardyon. On n'y distingue les Bienheureux que par le nombre et la couleur des étincelles qui s'envolent d'eux quand ils ouvrent la bouche pour louer le Très-Haut. On y découvre, au nombre des ailes et au son des parlers, les diverses sortes des Anges. Les premiers sont les Anges de la Face, qui seuls peuvent soutenir l'éclat de la Face de Dieu; ensuite viennent les Anges du service divin, les Trônes, les Dominations, les Seigneurs, les Ardeurs, les Puissances, les Myriades, les Princes, et bien d'autres. De même leurs louanges sont différentes. Il y en a trois sortes qui disent: « Saint », trois qui disent: « Loué », trois qui disent: « Béni » et trois qui disent ce que ne peut entendre l'oreille d'un mortel.

CHORVS MARTYRVM

Gloire! Sous nos armures
flamboyez, ô blessures!
Qui est celui qui vient?
Le Lys de la cohorte.
Sa tige est la plus forte.
Louez le nom qu'il porte:
Sébastien!

CHORUS VIRGINVM

Tu es loué. L'étoile
de loin parle à l'étoile
et dit un nom : le tien.
Dieu te couronne. Toute
la nuit comme une goutte
à ton front est dissoute.
Sébastien.

CHORVS APOSTOLORVM

Tu es saint. Qui te nomme
verra le Fils de l'Homme
(sur son cœur Il te tient)
sourire de ta grâce.
Jean t'a donné sa place.
Tu boiras dans sa tasse.
Sébastien.

CHORVS ANGELORVM

Tu es beau. Prends six ailes
d'Ange et viens dans l'échelle
des Feux musiciens
chanter l'hymne nouvelle
au Ciel qui se constelle
de tes plaies immortelles.
Sébastien.

ANIMA SEBASTIANI

Je viens, je monte J'ai des ailes.
Tout est blanc. Mon sang est la manne
qui blanchit le désert de Sin.
Je suis la goutte, l'étincelle
et le fétu. Je suis une âme,
Seigneur, une âme dans ton sein.

CHORVS SANCTORVM OMNIVM

Louez le Seigneur dans l'immensité de sa force.
Louez le Seigneur sur le tympanon et sur l'orgue.
Louez le Seigneur sur le sistre et sur la cymbale.
Louez le Seigneur sur la flûte et sur la cithare.
Alleluia.

EXPLICIT MYSTERIUM

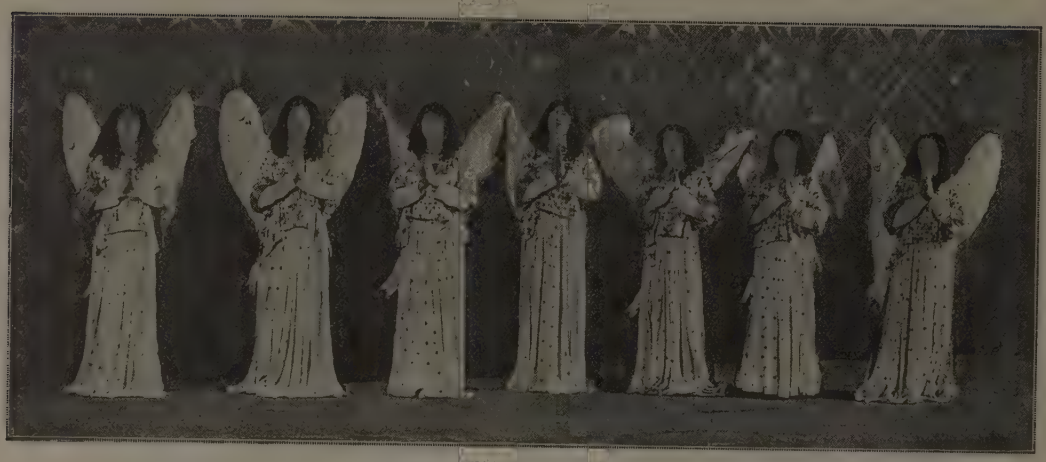
Le groupe des archers d'Emèse.
(PREMIÈRE MANSION.)

L'Empereur (M. Desjardins). Le Saint (Mlle Ida Rubinstein)

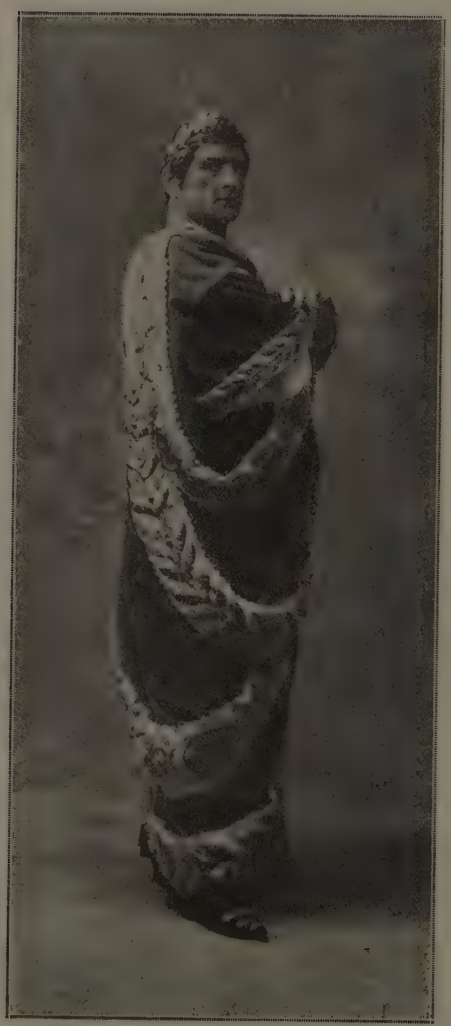
L'Empereur : « *Vois, j'ai là tous mes dieux...* »

Le Saint coupant les sept cordes de la cithare.

(SCÈNES DE LA TROISIÈME MANSION)



Les sept séraphins.



L'Empereur (M. Desjardins).

Un archer.

LE TRIBUN

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

PAUL BOURGET

Bourdelot. Portal. Mme Portal. Georges.

ACTE II. — SCÈNE XI. — Portal : *« C'est chez moi, parmi ces objets témoins de toute une vie de labeur et de dévouement que s'est conclu l'infâme marché.. »*

Le Tribun *a été représenté pour la première fois, le 15 mars 1911, au théâtre du Vaudeville.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Paul Bourget, 1911.

PERSONNAGES

Portal	MM. L. Guitry.
Georges Portal	H. Lamothe.
Bourdelot	Lérand.
Moreau-Janville	Joffre.
Mayence	J. Dax.
Claudel	Mosnier.
Brunel	Baron fils.
Saillard	M. Luguet.
Justin	Vertin.
Le Procureur	Chanot.
Charlier	Guilton.

Mme Claudel	Mmes H. Roggers.
Mme Portal	Grumbach.
Anna	Ellen-Andrée.
Amélie Binet	Terka Lyon.
Baronne Vincent	Thomerey.

Georges. Portal. Bourdelot.

Scène VI. — Portal à « ... *Dur! trop dur! trop cassant, beaucoup trop!... à refaire.* »

LE TRIBUN

ACTE PREMIER

Dans le salon de Portal. Mobilier simple. Aspect sévère. Par la fenêtre, on voit des jardins et le dôme du Val-de-Grâce.

Scène première

LA BARONNE VINCENT, GEORGES

GEORGES. — Je vous assure, Mélanie, que mon père n'y est pas.

LA BARONNE. — Et moi je vous répète qu'il y est, Georges, et que c'est fou de sa part de ne pas me recevoir. Si je tiens à ce que Portal vienne chez moi en ce moment, ce n'est pas par vanité d'avoir à table un premier ministre. C'est que je suis sûre de lui être utile, en ce moment, j'y insiste. Je le réunirai à des gens qu'il n'aurait aucune occasion, aucune possibilité de rencontrer. Cette boutade de mon pauvre papa : « Les affaires d'Etat ne se règlent utilement qu'au café », veut dire quelque chose. Je le lui offre, ce café, ma maison. S'il promet de venir déjeuner chez moi jeudi, je verse cinquante mille francs... (Mouvement de Georges.) Oui, oui. Je verse cinquante mille francs pour sa Maison du Peuple.

GEORGES. — C'est heureux qu'il ne vous entende pas. Vous venez de dire justement la parole la plus faite pour le brouiller avec vous davantage encore. Voyons, Mélanie, vous le connaissez pourtant, lui aussi. Il n'a pas changé depuis l'époque où votre père vous amenait ici passer les soirées avec nous. Il est président du Conseil, garde des Sceaux. Il pourrait habiter les splendides appartements de la place Vendôme, et il a conservé son logis du Val-de-Grâce. Il y demeurait quand il était professeur de philosophie à Louis-le-Grand. Il y est resté comme député. Il y est comme ministre. Il pourrait se faire voiturer par des automobiles de grandes marques, avec des chauffeurs à cocardes tricolores, et il roule dans les plus modestes taxis. Qui est-ce qui vous a ouvert la porte tout à l'heure? La vieille Anna ou son mari, le ménage de province qui nous sert depuis vingt-

cinq ans. Vous, vous avez un magnifique hôtel au Cours-la-Reine et cinq cent mille francs de rentes. Vous êtes devenue baronne. Jamais il ne déjeunera chez vous.

LA BARONNE. — Oui, oui. Je sais. C'est Anacharsis Clootz, Danton et Robespierre à la fois.

GEORGES. — C'est Claude Portal, tout simplement, un philosophe devenu tribun pour servir ses idées, et dont le socialisme n'est pas une simple étiquette électorale. N'insistez pas pour l'avoir.

LA BARONNE. — Je veux qu'il me le dise lui-même. Je vais l'attendre.

GEORGES. — Ne faites pas cela, Mélanie.

LA BARONNE. — Je le ferai.

GEORGES, après une hésitation. — Eh bien! C'est vous qui m'y aurez forcé. Quand on vous a annoncée tout à l'heure, c'est vrai, il était ici avec Saillard, le ministre des Postes. Il a passé dans son bureau. Il ne veut pas vous recevoir.

LA BARONNE. — Avec Saillard? Qui venait lui offrir sa démission? J'espère qu'il ne l'a pas acceptée. Ce n'est pas la peine de faire le discret avec moi, Georges. Il y a un complot que je connais, vous entendez, et la preuve, c'est que je savais cette démarche de Saillard. Elle est escomptée. Si Portal, lui, savait ce que j'ai fait pour la cause! Il y a trois jours, j'étais à Venise. J'apprends par dépêche que le ministère va tomber. Je saute dans le train. Je cours de la gare chez Sandoz. « Qu'est-ce qu'il y a? » — « Il y a que Delattre, Moreau-Janville et Mayence ont leur non-lieu, ou c'est tout comme. On n'a rien trouvé. Delattre va interpeller. La majorité ne pardonne pas à Portal cette instruction sur les fournitures de la marine. Il se brasse autour de cela une immense intrigue de couloirs. » — « Vous en êtes? », lui dis-je. Il avoue: « Qu'est-ce que vous voulez! Portal prétend nous mener à la cravache... » J'ai pensé tout de suite: il faut qu'ils se voient. Et j'ai organisé ce déjeuner pour jeudi, avec tous les chefs de groupes... Il m'en veut donc toujours autant de mon mariage?

GEORGES. — Toujours autant.

LA BARONNE. — Mais puisque je ne l'ai fait que pour mettre toute cette fortune au service de la cause? Puisque je n'ai pas cessé d'avoir toutes les idées de papa? Quand on est la fille d'Armand Duplay et qu'on a été élevée par lui, on est socialiste pour la vie. C'est ce que je prouverai à Portal, malgré lui, puisqu'il ne veut ni m'entendre ni même me recevoir. Oui. Je le lui prouverai. Je sauverai le cabinet. Seulement, c'eût été plus sûr, s'il avait consenti à venir à ce déjeuner.

GEORGES. — N'insistez pas, c'est inutile.

LA BARONNE. — Je ne vous demande qu'une chose: que vous lui répétiez notre conversation, mot pour mot. Vous me le promettez?

GEORGES. — Je vous le promets.

LA BARONNE. — Allons, au revoir, Georges. Embrassez votre mère pour moi... A moins qu'elle aussi... Ah! ils sont durs!... Et ils ont bien tort! Pas pour moi. Pour la cause. Voulez-vous regarder par la fenêtre si mon auto est revenue?... Je croyais rester plus longtemps. Je l'ai envoyée porter une lettre.

GEORGES, ouvrant la fenêtre et regardant. — Une grosse limousine? Capot rouge et valet de pied chamois?

LA BARONNE. — Oui. (Elle pousse un soupir) Au revoir, mon petit Georges.

GEORGES. — Au revoir, Mélanie. J'aurais voulu vous recevoir autrement. Ce n'est pas ma faute. (Il la reconduit, rentre en scène et va à la porte de droite.) Elle est partie, papa.

Scène II

GEORGES, PORTAL, SAILLARD

PORTAL, entrant. — Tu me feras le plaisir de la consigner, chez la concierge, une fois pour toutes. Je ne veux pas que cette créature mette les pieds dans cette maison.

GEORGES. — Je le lui ai dit vingt fois.

PORTAL. — Une suffirait, si tu y avais mis le ton.

GEORGES. — Elle m'a connu enfant, et c'est une bonne femme, je t'assure.

PORTAL. — C'est une intrigante et une grue. Elle est notre honte, comme elle a été celle de son père. Pauvre Duplay! Il est mort à temps.

GEORGES. — Elle n'a pourtant pas commis de crime, et, tout à l'heure encore, elle me disait...

PORTAL. — Qu'elle s'est fait épouser par un brigand de finance, devenu gâteux, pour servir notre cause. Nous n'en voulons pas de ce malpropre argent, nous autres... Mais assez parlé de cette personne. Laisse-nous. (Georges sort.)

Scène III

PORTAL, SAILLARD

PORTAL. — Et, maintenant, à nous deux. Je n'accepte pas votre démission, mon cher Saillard. Votre présence dans le cabinet est nécessaire. Nous avons besoin de votre groupe. Il n'y a pas deux mois que nous sommes aux affaires et notre majorité est déjà terriblement taraudée.

SAILLARD. — J'en sais quelque chose. (Sortant de sa poche un journal qu'il froisse à moitié.) Cet immonde journal qui parle du départ de ma femme avec ce misérable, il est à Sandoz qui votait avec nous. Il a donc renoué avec Delattre.

PORTAL. — Mais oui. C'est un coup monté. Et par qui? Par Delattre. Son calcul est simple: je vous fais venir, je vous demande votre démission à cause du scandale. Il faut vous remplacer. J'ai déjà la présidence du conseil et les Sceaux. Je ne peux pas y joindre les Postes. Vingt candidats surgissent. J'en choisis un. Les dix-neuf mécontents, avec vous et vos amis, voyez ce que ça fait. A la première occasion le cabinet est par terre, et nos successeurs sont bien forcés de passer au bleu la concussion Delattre, pour avoir son groupe. Nous nous en fichons, nous, de son groupe. Nous nous en fichons, nous de Delattre et de ses mamelucks. Nous l'avons prouvé en déposant cette demande en autorisations de poursuites contre lui. Il faut qu'elle aboutisse. Il faut que ce monsieur nous dise les marchés qu'il a passés quand il était président du Conseil et qu'il avait la Marine. Nous tombés, c'est l'étouffement, le non-lieu immédiat, et une honte de plus sur le régime. Vous me direz qu'il n'en est plus à les compter. Oui, la République bourgeoise. Pas la nôtre. Si le premier cabinet, résolument socialiste, fait banqueroute à ses engagements dès le premier jour, où allons-nous? Saillard, vous voyez bien que vous devez rester. Vous le devez à notre cause.

SAILLARD. — Je me suis dit tout cela. Portal. Mais il n'y a pas que la cause. Il y a l'homme. Il y a que j'ai de l'orgueil. Il y a que cette boue rejaillit sur moi. Je n'ose plus ouvrir un journal par épouvante d'y trouver une allusion à cette déshonorante histoire.

PORTAL. — Vous avez peur des journaux? Nous avons le moyen de les faire taire.

SAILLARD. — Pas tous.

PORTAL. — Quand la presse n'est pas vénale, elle est passionnée, donc partiale, donc injuste. Et ses attaques ne comptent pas. De vous à moi, une question, mais, là, brutale: aimez-vous votre femme?

SAILLARD. — Je l'ai aimée. Mais c'est bien fini.

PORTAL. — Alors, qu'est-ce que ça vous fait? Parce que, pour lever le pied, elle a choisi un cabot, vous auriez préféré un duc? Un vieux démocrate comme vous, c'eût été affreux... Pardon, mon cher ami, si je vous fais mal. Je suis le chirurgien et je vous opère. Vous ne vous en irez pas. Il ne s'agit pas seulement de la stabilité de notre ministère et de mon amitié pour vous. Il s'agit de l'Idée.

SAILLARD. — Je ne vois pas en quoi...

PORTAL. — En quoi? Oui ou non? Sommes-nous des révolutionnaires? Voulons-nous édifier? Il faut d'abord démolir. Oui ou non, nous séparons-nous de l'ancien monde en affirmant que l'unité sociale c'est l'individu et non pas la famille? Si oui, est-ce qu'un mari, dans notre thèse, est responsable de sa femme? Evidemment non. Pas plus qu'un père n'est responsable de son fils et un fils responsable de son père.

SAILLARD. — Vous en parlez bien à votre aise! Votre femme est une merveille de dévouement. Votre fils, c'est votre bras droit. La preuve: il était votre secrétaire, vous en avez fait votre chef de cabinet. Je voudrais bien voir...

PORTAL. — Que l'un des deux commît une action que je jugerais condamnable. Vous me verriez les exécuter comme je vous demande d'exécuter M^me^ Saillard. Je ne les connaîtrais plus!... Comment? Notre ministère a trois grandes lois dans son programme: l'élargissement du divorce jusqu'à ne plus faire du mariage qu'un contrat de louage en attendant l'union libre, la suppression radicale du contrôle des parents en matière d'éducation, la suppresion de l'héritage ou presque... Que signifie ce projet draconien que j'ai déposé sur les successions, auquel vous avez collaboré? Autant d'anneaux rompus dans cette chaîne de fer qui liait l'époux et l'épouse, le père, la mère et l'enfant. Et parce que votre femme vous quitte, vous parlez de boue qui rejaillit, d'histoire déshonorante?... Quelle boue? Quelle histoire déshonorante?... Mais ayons donc le courage de regarder bien en face notre programme: c'est la guerre déclarée à la famille. Pourquoi? Parce que la famille, je vous le répète, c'est tout l'ancien monde. Si le mari est responsable de sa femme, elle lui doit obéissance, et c'est le mariage d'autrefois. Si le père est responsable de son fils, c'est l'autorité paternelle reconnue, et, du même coup, le droit de l'élever à sa convenance, le droit de lui transmettre des acquisitions... Mais voyez donc où vous allez sur ce chemin-là. Toute l'iniquité de la société actuelle tient dans ce seul mot: la famille, toute!... Vous donnez aujourd'hui votre démission à cause de votre femme. Vous vous en reconnaissez donc solidaire. Je vois d'ici l'article que nos plus redoutables ennemis, les intellectuels de la contre-révolution, écriront demain. Voulez-vous que je vous le fasse?... « La vérité traditionnelle est si intimement gravée dans la nature de l'homme que ses pires adversaires lui rendent hommage par leurs actes, dans toutes les crises où il ne s'agit plus de leurs sophismes, mais d'eux-mêmes. On a beau s'appeler Saillard, figurer dans un cabinet Portal, être parti en guerre contre le mariage, professer le dogme de l'union libre, celle qui porte votre nom vous trahit, et vous sentez peser sur vous la honte de sa faute. Ah! C'est que les paroles de l'Ecriture sont éternellement justes: *Itaque, non sunt duo, sed una caro...* » Est-ce leur style? Eh bien, non, messieurs, vous n'aurez pas cette joie. Le camarade Saillard vit comme il pense. Il estime que toutes les erreurs sont individuelles. Il se moque de votre honneur bourgeois parce qu'il en a un autre: celui d'un ouvrier de justice qui travaille à la grande œuvre de l'émancipation humaine et qui ne lâchera son poste de combat que le jour où il aura commis une faute personnelle... Et il n'en commet pas!

SAILLARD. — Ah! mon cher Portal, que vous êtes bien nommé « le Tribun »! Etes-vous éloquent! L'êtes-vous... Tenez, vous m'avez remis d'aplomb... C'est vrai, je dois rester et je resterai... Mais ma lettre de démission?

PORTAL. — Nous allons la rattraper... Vous l'avez remise à votre secrétaire pour la porter à l'Elysée, ce qui est une incorrection, — entre parenthèse, mon ami. Vous deviez me la remettre à moi, le chef du cabinet... Mais passons... — en même temps que vous sortiez pour venir chez moi?

SAILLARD. — Oui.

PORTAL. — Pour peu que votre jeune homme ait traîné, il est encore en route. Vous avez une auto en bas? (Geste de Saillard.) Nous allons. Si nous arrivons avant lui, nous l'attendons. Vous reprenez la lettre. Tout est dit. S'il l'a remise, nous voyons le Président. Nous lui expliquons que vous avez voulu me mettre en présence d'un fait accompli et que je vous ai retourné. (Il appelle.) Georges! — Et comme je ne veux pas que vous me claquiez dans la main...

SAILLARD. — Oh! à présent...

PORTAL. — Ta! Ta! Ta! Vous êtes un impulsif et un influençable. Je ne vous quitterai qu'après avoir déchiré moi-même ce papier. Et silence absolu sur votre démarche ici, n'est-ce pas? Ce serait trop que la bande à Delattre soupçonnât que vous avez tremblé une minute devant cette saleté. (Il repousse le journal de la main. Appelant de nouveau.) Georges!

Georges vient de l'autre pièce, tenant des papiers.

PORTAL. — Tu as fini tes lettres? Recopie-les sur la machine, que je n'aie plus qu'à les signer sans avoir à les refaire, surtout! Je les verrai à mon retour. J'attends Bourdelot. Tu lui diras que je rentre dans un quart d'heure... Vous venez, Saillard?

Saillard et Portal sortent.

Scène IV

GEORGES, puis M^me^ PORTAL, ANNA, JUSTIN, et enfin BOURDELOT

Georges resté seul regarde un moment une des lettres et y fait une correction, debout, avec son stylographe, en haussant un peu les épaules. Entre M^me^ Portal, en costume de ville, accompagnée d'Anna et de Justin

qui portent des fleurs envoyées du Midi dans un panier d'osier. Pendant toute la scène, Mme Portal et les deux domestiques disposent ces fleurs dans des vases.

Mme PORTAL. — Tu es seul? J'entendais parler ton père?..:

GEORGES. — Il est sorti avec Saillard.

Mme PORTAL. — Saillard était ici? Je regrette de ne l'avoir pas su. Il est venu à cause du départ de sa femme... Je l'aurais félicité d'être débarrassé de cette drôlesse.

GEORGES. — Le mot est dur, maman.

Mme PORTAL. — Il est encore trop doux pour cette vicieuse.

GEORGES. — Et si elle aime?

Mme PORTAL. — Allons donc! J'ai la prétention d'être ce qu'on appelle une très honnête femme, mon petit, et, en même temps, affranchie de tous les préjugés. J'ai le respect de la passion. Mais je ne la confonds pas avec le dévergondage.

GEORGES. — Parce que Pressoir est un comédien? C'est un très grand artiste. Et pourquoi Mme Saillard ne l'aimerait-elle pas d'un véritable amour? Elle quitte tout pour lui, remarque.

Mme PORTAL. — Mais ce qu'elle aime, c'est le débraillé des coulisses, la bohème dorée avec son tapage et son luxe. Pressoir gagne cent cinquante mille francs par an. C'est dix fois ce qu'avait son mari avant d'être ministre, dix fois ce qu'il aura demain quand il ne le sera plus. Une fille entretenue par un Pressoir, ce n'est pas une drôlesse? Il ne lui restera plus qu'à l'épouser comme notre ancienne amie Mélanie Duplay, ce bandit de Vincent... Va me chercher mes gants, Anna... Encore une qui a été perdue par le luxe. Ah! je bénis le sort de m'avoir fait grandir dans ce milieu universitaire, de vie si simple, les snobs diraient si médiocre! Les filles y apprennent à devenir ce que je suis, fière d'avoir été pour mon mari, une compagne d'idée qui sait en même temps être une femme de ménage. Et, là-dessus, je vais de l'autre côté de l'eau, dans un magasin de fruits dont on m'a donné l'adresse, acheter de bons raisins pour ton père. C'est sa seule gourmandise, à ce cher homme, les fruits. Il faut bien qu'il ait un peu de plaisir, il travaille tant!... Et vous, Justin, allez vous promener, prendre un peu l'air. Vous en avez besoin.

JUSTIN. — Ah! Madame, je suis remis et suis tout à fait solide maintenant.

Mme PORTAL. — C'est entendu. Profitez-en pour sortir et marcher au soleil. Voilà quarante ans que vous travaillez, vous avez droit à un peu de repos.

JUSTIN. — Je remercie madame. Je vais aller au Jardin des Plantes fumer une pipe ou deux.

Mme PORTAL. — Si vous croyez que c'est bon pour votre asthme de fumer tant que ça!

JUSTIN. — Ah! ben, à ce compte-là, on ne ferait jamais rien!... Et puis c'est une pipe (Il la tire de sa poche.) que M. le censeur, défunt le père de madame, m'a donnée quand j'ai débuté comme garçon de classes au lycée de Bourges. Je crois que je l'aurai au bec quand je mourrai!

ANNA. — Madame est bien bonne de s'occuper de lui!... On n'en obtient rien. Il fume sa pipe en mangeant sa soupe. C'est vrai, il est comme ça. (Elle fait le geste de fumer et de manger.) C'est à ne pas croire.

(On sonne, elle lui prend le panier de fleurs des mains.) Donne-moi ça. Va ouvrir, et file ensuite.

Entre Bourdelot.

Mme PORTAL. — Ah! c'est vous, Bourdelot? Nous dînons ici, ce soir, en famille, dans notre vrai chez nous. Ça ne nous arrive pas souvent, hélas! depuis que Portal est ministre. Voulez-vous être des nôtres?

BOURDELOT. — Excusez-moi, ma chère amie, je...

Mme PORTAL. — Je... quoi?

BOURDELOT. — Je ne suis pas libre, j'ai invité un camarade.

Mme PORTAL. — Naturellement. Vous préférez manger une choucroute à la brasserie, boire des bocks et fumer des pipes. Cette existence vous réussit. Vous en avez, une mine! Savez-vous comment vous finirez? Dans les bras de Justin et au même café... Tenez, je vous laisse, je vous dirais vos vérités. Et à quoi bon? Je vous les ai toutes dites.

Elle sort brusquement.

Scène V

GEORGES, BOURDELOT

BOURDELOT. — Je n'arrive pourtant pas trop tard?... Ton père?...

GEORGES. — Il va rentrer et te prie de l'attendre. Qu'est-ce que tu cherches?

BOURDELOT, s'approchant de la glace. — Ça: une glace! (Il rit.) C'est bête! Quand on vous dit que vous avez mauvaise mine, ça vous fait toujours une impression.

GEORGES. — Maman a été un peu vive avec toi, mon vieux Bourdelot. Seulement, tu sais...

BOURDELOT. — Qu'elle m'aime bien... Oui! mais elle a une si vieille habitude de me faire de la morale, ta maman! Elle a commencé en 1882, quand nous sortions de Normale, ton père et moi, et que nous entonnions aux potaches de Bourges, lui de la philosophie, moi de l'histoire, et nous sommes en 19... et tant... Ça ne me rajeunit pas!... Je nous vois encore, Portal et moi, faisant les cent pas sur la terrasse de l'Archevêché, avec l'espérance de rencontrer, comme par hasard, M. le censeur Barlet, ton futur grand-père, et sa fille, ta future maman. J'avais déjà une solide réputation d'être un pilier de café, méritée, mon petit. Et déjà Mlle Barlet trouvait le moyen de me laver la tête. Oh! ce n'était pas le vigoureux schampoing d'aujourd'hui... Une jeune fille!... Mais l'intention y était, et si amicale! Et je ne lui en voulais pas plus que maintenant...

GEORGES. — Et tu ne l'écoutais pas davantage. Tu avais tort. Tu t'en aperçois à ton estomac.

BOURDELOT. — Peuh! Avec du bicarbonate de soude... J'en ai toujours un flacon sur moi. (Il montre un flacon.) Après la choucroute et les bocks, une cuillerée de cette poudre dans un peu d'eau et je m'en tire. Je ne dis pas que ça ne me brûle pas un peu là (Montrant son estomac.) ni que j'aie le réveil très frais le matin...

GEORGES. — Et l'endroit, la compagnie?... A ton âge, avec ton talent, ta pensée, cette vie de vieil étudiant!

BOURDELOT. — Mais, mon petit, c'est cette vie qui me l'a gardée, ma pensée!... Si j'en avais mené une autre, je me connais, j'aurais eu toutes les faiblesses, fait toutes les concessions. Qu'est-ce que tu veux?

Je suis une poire molle. Je n'ai pas de caractère.

GEORGES. — Je ne te laisserai pas dire ça, Bourdelot. Pas de caractère, toi qui n'as jamais demandé ni honneurs, ni places, ni argent!... Tiens, en ce moment, tu es l'ami intime du président du Conseil, le premier rédacteur de son journal. En as-tu profité pour te faire attribuer seulement une bibliothèque?

BOURDELOT. — Je ne serais même pas capable de donner un ordre à un garçon de salle. Va, je me connais bien, mon petit. Je suis totalement inapte à l'action. Tenir tête à quelqu'un, même dans les plus petites choses, poser ma volonté contre la volonté d'un autre, combattre, enfin, je ne peux pas. Mais donne-moi un coin de table, du papier, une plume, de l'encre. J'ai tous les courages. Il y a deux hommes en moi: l'animal extérieur, celui qui va, qui vient, une loque... Et puis l'autre (Montrant son front), ma doctrine, ma pensée, comme tu dis. J'ai fait ce diagnostic-là tout jeune, à moi tout seul. Et j'ai résolu les contrastes de ma nature par cette existence en partie double. J'ai les qualités de mes défauts: aucune ambition, aucun besoin de bien-être et de luxe. Avec mon traitement de professeur de lycée, j'étais gavé. Les huit cents francs que je gagne à Paris, aux *Droits nouveaux*, c'est le Pactole. Et alors, pas de concession, pas de compromis. Qu'est-ce que tu veux qu'on vienne offrir à un Bourdelot, entre sa pipe et sa chope, qui lui vaille le plaisir d'écrire ce qu'il croit vrai? Il y a du Diogène en moi. Dans l'antiquité, j'aurais été un cynique. Mais mon cynisme a sa secrète poésie. L'endroit, la compagnie? Si tu savais ce que c'est bon d'être là dans un coin de brasserie, à jouer le « matador » avec un camarade, et de songer: il n'était pas mal, mon papier d'aujourd'hui!... Encore un joli petit coup de pioche donné dans la vieille bâtisse sociale de souffrance et d'iniquité. Elle finira bien par crouler. Et j'aurai été un bon ouvrier de sa chute. Quand avec ses décombres on aura construit la cité de justice, — et nous l'aurons, mon petit, ça va vite, ça va vite, — je pourrai me dire comme le maçon qui passe en blouse devant un hôtel princier des Champs-Elysées: « Il y a un peu de ma sueur dans ces palais-là. »

GEORGES. — Tu trouves que ça va vite, toi? Tu n'es pas difficile. Sois fier de tes articles, tu as raison. Depuis Proudhon, personne n'a eu ta verve, ta logique, ta vibration. Mais qu'il y ait quelque chose d'ébranlé dans la vieille société, c'est une autre affaire. Vous n'avez rien détruit, vous n'avez rien construit! Rien! Rien! Rien!

BOURDELOT. — Rien? Ça n'est rien, ça, ton père chef de cabinet, un collectiviste déclaré qui ne reculera devant aucune des destructions inscrites sur son programme: monopole de l'enseignement, suppression de l'héritage, suppression du mariage, guerre implacable aux capitalistes? Et il le prouve, je pense. Ce sera une date, vois-tu, cette séance où Portal est monté à la tribune et où il a dénoncé le marché passé entre Moreau-Janville et Delattre pour les fournitures de la marine. Ah! Moreau-Janville se croyait bien à l'abri, lui le haut baron des Forges et Chantiers de la Rochelle, dans son donjon de millions! Delattre se croyait bien à l'abri derrière ses déclarations patriotiques: la défense nationale, six cuirassés demandés à la Chambre, au lieu de deux, parce qu'il avait eu des conversations avec un diplomate étranger que la raison d'Etat lui défendait de nommer! Ce n'est rien qu'on ne puisse plus bluffer avec ces boniments-là? Et ce vote de la Chambre mettant Delattre en minorité et ton père appelé à l'Elysée? Ça n'est rien? Et l'instruction ouverte sur ces fournitures? Et Delattre inculpé? Et Moreau-Janville avec lui, et Mayence, l'agent de cet immonde trafic?

GEORGES. — Tout ça finira par un non-lieu, tu le sais bien. L'ordonnance est déjà rendue peut-être.

BOURDELOT. — J'ai des tuyaux qui me font croire le contraire, mon petit. Et puis, quand les preuves manqueraient pour une condamnation judiciaire, politiquement, ces gens-là sont nettoyés. Le coup de pompe dans les écuries d'Augias, ça n'est rien non plus?

GEORGES. — Rien, Bourdelot, rien! Un capitaliste qui abuse de ses capitaux est condamné. Qu'est-ce que ça fait, s'il y a toujours des capitalistes, après comme avant? Mon père et toi, vous êtes de la génération des programmes. Moi, je suis de la génération du réel. Et je te dis: « Vous n'avez rien fait, rien, pour ce qui était le réel de votre programme: l'émancipation de l'individu. » Prenons l'ouvrier. L'individu ouvrier est-il moins esclave qu'autrefois? Il l'était du patron, il l'est du syndicat. Quelle est la différence?... Prenons la femme. Est-ce que l'individu-femme peut vivre librement sa vie? Oui, elle peut divorcer. Et toutes celles qui n'ont pas divorcé la méprisent. Si tu avais entendu, tout à l'heure, maman traiter M^me^ Saillard de drôlesse, et de quel accent, et cette pauvre Mélanie Duplay!... Parce qu'elle a épousé un homme d'affaires véreux, disent-ils. Mais non, c'est parce qu'il était divorcé et qu'elle a d'abord été la maîtresse de Vincent. Que demain, moi, leur fils, je me mette en ménage avec une femme mariée à un autre, tu verras si elle et mon père admettront mon droit individuel à l'amour et au bonheur? Et pas eux seulement, mais tous vos amis. Non! non! ça ne va pas vite. Vous avez peint en rouge les murs du cachot. Le cachot est toujours là, et les murs aussi épais et l'individu pris dedans.

BOURDELOT. — Mais c'est un résultat que les jeunes gens de ton âge, mon petit, pensent ce que tu me dis là, et un très joli résultat. Quand je me rappelle la jobarderie de nos palabres dans la cour de la rue d'Ulm et la peine que nous nous donnions pour justifier nos critiques de la société bourgeoise! Nous n'aurions fait que cela: vous mettre dès la vingtième année à cet état de révolution aigu, nous n'aurions pas perdu notre temps. Nous pouvons dire comme Voltaire en nous frottant les mains: « Nos petits-neveux verront de belles choses. »

GEORGES. — Cite La Fontaine pendant que tu y es : « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage... » Et tu te crois révolutionnaire? Tu n'es qu'un traditionaliste, Bourdelot. Comme papa, d'ailleurs, et tout votre parti, chefs et soldats. Mais oui. A quoi nous invitez-vous? A travailler pour la génération à venir, au nom de la Solidarité... Qu'est-ce que c'est donc qu'une tradition, si ce n'est pas ça: le sacrifice de l'individu actuel à l'individu futur? L'individu actuel, c'est moi, Georges Portal, qui suis né en 1886 et qui ne serai plus, en 1986, qu'un peu de chaux dans du bois. Et en 1950 je ne vaudrai pas beaucoup mieux. Toute la question est de savoir ce que vous avez fait pour cet individu-là. Et je te le répète: Rien! Rien! Rien! puisque, où qu'il aille, il rencontre la loi, loi sur la propriété, loi sur

l'amour, loi sur le service militaire, loi sur le contrat de travail.

BOURDELOT, après un silence. — Mon petit Georges, il y a une femme là-dessous.

GEORGES. — Non.

BOURDELOT. — Alors, qu'est-ce qui s'est passé entre ton père et toi?

GEORGES. — Rien. Pourquoi?

BOURDELOT. — Parce qu'en soutenant les idées qui lui seraient les plus désagréables avec cette âpreté, cette amertume, tu soulages une rancune. Ce n'est pas la première fois que tu me sers ces paradoxes. Ils ne m'étonnent pas, moi. Encore un avantage du café... Quand il y a une pile de soucoupes hautes comme ça... (Geste.) sur la table de marbre et qu'il s'agit de la payer, l'appel à la dynamite arrive toujours. Toi, tu n'as pas bu. Ce n'est pas l'alcool qui t'excite les méninges. C'est un autre poison.

GEORGES. — Tu te trompes. Je suis parfaitement bien avec mon père en ce moment. Il est tellement absorbé par l'affaire Delattre et les préparatifs de son grand discours sur les successions qu'il ne me regarde même pas. Je suis à côté de lui, là, une plume, une machine à écrire.

BOURDELOT, autre silence. — Alors tu crois qu'il ne t'aime pas?

GEORGES. — Pas beaucoup.

BOURDELOT. — Grand sensible, va! Mais si, mon ami, il t'aime comme il m'aime, moi. Et pourtant, si je venais lui raconter les petits tracas de ma vie, — j'en ai, moi aussi — il ne m'écouterait même pas. Qu'est-ce que tu veux? Il a une œuvre à faire à laquelle il se donne tout entier.

GEORGES. — Et nous par-dessus le marché!

BOURDELOT. — Parfaitement. Quand on se trouve en présence de l'une de ces personnalités comme la sienne, que j'oserai appeler historiques, c'est une joie que de se dévouer à elle. Et regarde-moi: c'est encore une des poésies de ma vie, ça. Je suis passionnément reconnaissant à ton père de ce qu'il existe, de ce qu'il est le verbe et l'action des idées auxquelles je crois... Mais tu l'admires, toi aussi. Tu as la même foi que lui. Ton individualisme exaspéré, c'est du socialisme encore. Tâche donc de passer par-dessus de petits heurts. Et surtout ne lui raconte pas les sophismes avec lesquels tu fais poser ton vieux Bourdelot. Il les prendrait au sérieux. Et il n'a pas le sourire, lui. C'est son seul défaut. Dans tout ancien professeur de philosophie, il y a de l'apôtre. Et les apôtres ont l'âme tragique. Ils ne vont pas assez au café. Le voici. Sois tranquille, tu ne m'as rien dit.

Scène VI

LES MÊMES, PORTAL

PORTAL. — Je te demande pardon, Bourdelot, de t'avoir fait attendre. Imagine-toi que Saillard...

BOURDELOT, avisant le journal qui est resté sur la table. — Je comprends. Il s'est ému de cet article. Il est le seul.

PORTAL. — C'est ce que je lui ai démontré. Il avait envoyé sa démission à l'Elysée!

Geste de Bourdelot.

BOURDELOT. — Tu lui as fait retirer sa lettre, j'espère?

PORTAL. — Oui. Nous l'avons interceptée en route. Enfin, c'est réglé, tu me donnes bien encore quelques instants?

BOURDELOT. — Tous ceux que tu voudras.

PORTAL. — Tes lettres sont prêtes, Georges?

GEORGES, tendant un papier. — Pour Claudel.

BOURDELOT. — Ah! ah! le camarade bijoutier a-t-il retrouvé son voleur? Ça me ferait plaisir mais ça m'étonnerait.

PORTAL. — Non, lis, Georges.

GEORGES, lisant. — « Mon cher Claudel. L'inspecteur Girard, que la place Beauvau m'a désigné, et qui s'est chargé d'une contre-enquête particulière sur le vol dont votre maison a été victime, m'informe que ses recherches n'ont pas abouti. Il n'entrevoit même pas une piste. Je suis bien aux regrets de vous donner une aussi mauvaise nouvelle, mais je crois vraiment qu'il vous faut renoncer à toute espérance de retrouver le collier de perles. Si vous le désirez, cependant, je donnerai l'ordre à Girard de continuer son enquête. »

BOURDELOT. — Autant vaudrait chercher une pièce de dix sous dans la mer!... Il y a beau temps que le collier a été défait et les perles vendues une à une. Et puis, sur quels indices marcher? C'est le coup classique du rat d'hôtel qu'on a fait à Claudel. Quand il réussit, il est imbattable. Seulement on ne comprend pas qu'il réussisse et qu'un joaillier parisien s'y laisse prendre, et ils s'y laissent prendre tous les jours. Comment, voilà un monsieur qui débarque chez M. Claudel, bijoutier-orfèvre, établi faubourg Saint-Honoré, de père en fils, avec le titre de marquis de Nancy, et M. Claudel ne devine pas le filou rien qu'au nom! Et il envoie à l'hôtel où ce monsieur est descendu un employé avec un collier de perles de cent cinquante mille francs! Et cet employé, quand l'autre lui dit: « Je vais dans la chambre voisine montrer le collier à la marquisse qui est un peu souffrante », ne crie pas au voleur! Il donne le collier, là, tranquillement, et attend comme un béjaune que monsieur le marquis revienne! Et ce n'est qu'une demi-heure après qu'il a l'idée de descendre au bureau pour apprendre que M. de Nancy vient de partir. M. de Nancy!... Jamais, jamais Claudel ne reverra son collier, et ma foi, s'il ne s'agissait pas de lui, je dirais que c'est bien fait.

PORTAL. — Oui, mais il ne faut pas dire que c'est bien fait. Cette vente pouvait sauver Claudel, ce vol le perd et nous le perdons, nous. Nous perdons en lui le Partisan, type admirable comme il y en avait tant sous la Révolution, comme il y en a si peu aujourd'hui. C'est lui qui, sur cette table, il y a seize ans, m'alignait quatre cent mille francs, — il venait d'hériter de son père, — pour faire des élections socialistes et envoyer sept des nôtres à la Chambre. Cela s'est su et du coup la clientèle de sa maison s'est empressée de le boycotter. Avec cela, un inventeur et qui a perdu des sommes énormes dans des tentatives d'art nouveau! Ajoute à ça de mauvais placements. Bref, il est ruiné. A l'heure présente, tous les gros bijoux qu'il a chez lui sont engagés à des banquiers qui lui ont prêté de l'argent et qui vont exécuter le gage. Il va être forcé de vendre et il se propose de partir pour le Transvaal, avec sa femme et leur petit garçon, comme agent d'une société de mines diamantifères. Il fait ce sacrifice à sa probité. Ne plus devoir, c'est son idée fixe. Ah! le brave homme! (Un soupir.) Envoie la lettre, mon ami.

GEORGES, lui tendant une autre lettre. — Voici la lettre à l'évêque d'Agde.

PORTAL, la lisant. — Oh! oh! oh! oh! Il faut rédiger ça autrement, mon garçon. Trop de fleurs. Je suis le président du Conseil en face d'un suppôt de Rome en révolte permanente contre la loi.

GEORGES. — J'avais pensé que vos anciennes relations...

PORTAL. — Il n'y a pas d'anciennes relations en politique.

BOURDELOT. — Qu'est-ce qu'il te veut, ce monseigneur Guerrois, notre ancien collègue de Bourges? Il était déjà un fanatique, alors!...

PORTAL. — Qu'on ne lui ferme pas sa faculté catholique. Qu'il se mette en règle. (Déchirant la lettre.) Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi je lui réponds. Ça regarde la rue de Grenelle. Tu feras tenir la lettre de l'évêque tout simplement à Brunel, mon collègue de l'Instruction publique. Que reste-t-il?

GEORGES, lui tendant une autre lettre. — La réponse aux délégués des grévistes du Nord.

PORTAL, lisant. — Oh! dur! trop dur! trop cassant, beaucoup trop!... A refaire. Les grévistes sont des malheureux, des victimes du capital. Si le chef d'un ministère socialiste leur écrit de la même encre que ferait le chef d'un ministère radical et bourgeois, que penseront-ils? Que la farce continue. Va me récrire cette lettre. (Georges sort. Portal a un geste d'humeur.) Bourdelot, il faut que tu me trouves un secrétaire.

BOURDELOT. — Mais Georges?

PORTAL. — Je ne suis pas content de lui. Tu as vu tout à l'heure. Sur trois lettres, il y en a deux à refaire. Il ne comprend pas. Je n'ai pas le temps de récrire moi-même toute ma correspondance. Je suis puni de t'avoir écouté. La logique voulait que pour chef de cabinet je choisisse le plus méritant. Et j'ai pris mon fils.

BOURDELOT. — Mais Georges est très intelligent mon ami. Il sait écrire. Il a trouvé moyen de passer sa licence ès lettres tout en faisant son droit.

PORTAL. — C'est un titre de professeur, comme je voulais qu'il le fût, et il le sera. D'ici à quinze jours, s'il ne me contente pas davantage, je demande à Brunel qu'on me le nomme dans un collège où il préparera son agrégation et ses thèses, comme si son papa était resté lui-même simple professeur de philosophie. Je n'ai pas la fortune de lui ouvrir un cabinet d'avocat à Paris. Il ira en province, gagner sa vie. Ce sera d'un bon exemple. Et je tâcherai de trouver quelqu'un sur qui je puisse au moins me reposer.

BOURDELOT. — Tu ne feras pas ça, Portal. Ce serait une grosse humiliation infligée à ton fils, et gratuite. Stimule plutôt son zèle par l'affection... Tu es peut-être trop raide avec lui... Qu'il sente en toi moins de mécontentement et plus de tendresse... Montre-lui que tu l'aimes.

PORTAL. — Je me le défends, au contraire, de le lui montrer. Je te l'ai dit souvent. J'ai l'horreur du sentimentalisme. C'est de ça que la France crève, et notre parti comme les autres. Nous sommes toujours à nous émouvoir, à détendre la rigueur des principes en faveur des personnes. C'est le vieux virus chrétien, l'éternel conflit entre la grâce et la justice. Je suis pour la justice, et absolue, dans la vie privée comme dans la vie publique. Toute ma force est là, d'être resté, depuis seize ans que je suis à la Chambre, aussi inflexible dans l'application de mes doctrines, que si j'étais toujours le théoricien de l'Ecole normale et du lycée de Bourges. Si j'ai une prise sur le peuple, si j'ai pu tenir des dix mille auditeurs vibrants sous ma parole, c'est à cette intransigeance que je le dois. Ce dont les foules ont besoin, c'est de l'Idée. Et si j'ai mérité ce nom de Tribun, que l'on me donne, et que j'aime, c'est que j'ai toujours ramené toutes les questions à l'Idée. Et l'on m'a suivi. Dans le cas de Georges, l'Idée veut que je ne sois pas un père vis-à-vis d'un fils. Je suis un homme chargé d'un service public. Et il est, lui, l'un des collaborateurs de ce service public. S'il continue à gâcher sa besogne, il sera sacqué. (Presque avec colère.) Et ne m'en parle plus, n'est-ce pas?

BOURDELOT. — Je suis bien de ton avis. (A part.) Ah! non, je n'en ai pas de caractère. Ce que je me dégoûte...

PORTAL. — Tu voulais m'entretenir de l'affaire Delattre, m'as-tu écrit? Il y a du nouveau?

BOURDELOT. — Oui. Je m'étonne même que tu ne sois pas au courant déjà.

PORTAL, haussant les épaules. — Le non-lieu? On t'a raconté?... En effet, nous avons failli l'avoir ce matin même. Je te prie de croire que le juge d'instruction a ramassé quelque chose pour son petit déjeuner.

BOURDELOT. — Tu l'as vu? (En insistant.) Ce matin?

PORTAL. — Lui? Non. Mais le procureur de la République. Je lui ai dit: « Je veux la cour d'assises, et nous l'aurons. » Comment? En décembre, Delattre, ministre de la Marine, arrive avec un premier projet de budget qui comporte la construction de deux cuirassés seulement. Quinze jours après il nous présente un budget rectificatif, qui en comporte six. Une différence de plus de deux cents millions. Là-dessus il est établi que la maison Moreau-Janville, Forges et Chantiers de la Rochelle, qui doit être chargée de la commande, a fait une campagne d'argent pour presser sur l'opinion. Nous avons le témoignage du directeur d'un journal socialiste à qui Mayence, l'agent avéré de Moreau-Janville, a proposé la forte somme. Nous avons les épreuves de ces deux articles parus à quelques jours de distance dans une feuille à Delattre, le premier contre, le second pour la construction de six cuirassés et corrigées de la main même de Delattre. Et cet imbécile de procureur qui me répond que ce ne sont là que des présomptions, que nous avons tout de même quatre cuirassés de plus, que Delattre peut avoir changé d'avis de bonne foi, et qu'après tout il y a eu vote.

BOURDELOT. — Oui, mais il s'agit de savoir comment il a été obtenu, ce vote.

PORTAL. — Parbleu!... Je lui ai dit: « Les Forges de la Rochelle font ce qu'elles veulent à la Marine. Pour la fourniture en question, qui assure un énorme dividende à leurs actionnaires, il fallait un vote. On l'a obtenu en achetant députés et sénateurs. A celui-ci quatre-vingt mille, à cet autre trente, à cet autre cinq, à cet autre cent mille. » Eh bien, en voilà assez! C'est écœurant, c'est immonde. Le pays demande à être lavé à grande eau. C'est pour procéder à ce nettoyage que j'ai pris le pouvoir. Je ne veux plus de ces marchandages répugnants, de ces achats de vote, de ces pots-de-vin. Je ne veux plus de cet éternel sou du franc, de cette basse et malpropre cuisine. Personne n'en veut plus. Tout le monde en a le dégoût. La France entière en a mal au cœur. C'est le coup de Panama qui recommence. On ne me la

fera pas, à moi. J'ai dit au procureur: « Cherchez, vous trouverez », et il cherche et il trouvera.

BOURDELOT. — Alors, il perquisitionne?

PORTAL. — Tu parles!... La condamnation des puissants, des Moreau-Janville et des Delattre, c'est l'antisepsie des révolutionnaires comme nous. Nous avons de grosses opérations à pratiquer sur le corps social. Et il en est du corps social comme du corps humain. Il n'y faut toucher qu'avec des outils et des mains propres.

BOURDELOT. — Je t'ai laissé aller. Et je suis convaincu, maintenant, que ton procureur ou ton juge d'instruction, peut-être tous les deux, sont vendus.

PORTAL. — Je le voudrais presque... Tailler dans la gangrène de la magistrature et dans celle du Parlement en même temps, ça ferait deux nettoyages d'un coup. Tu accuses? Tes preuves?

BOURDELOT. — Ecoute bien ça... En tournant et en retournant cette affaire Delattre, je me suis fait le petit raisonnement suivant: « On n'achète pas quelqu'un sans tenir à garder une preuve de ce marché. Si Mayence, comme nous le supposons... »

PORTAL. — Comme nous le savons.

BOURDELOT. — « ...a payé des députés et un ministre pour le compte de Moreau-Janville, il a dû garder par devers lui des pièces. »

PORTAL. — Non. Cela s'est fait de la main à la main, à cause du Panama précisément. Il y a eu là des talons de chèques par trop instructifs. Mayence n'a rien gardé.

BOURDELOT. — Qu'est-ce qui t'a dit cela? Ton procureur?

PORTAL. — Oui.

BOURDELOT. — Bon!... L'histoire des procès nous apprend que les coquins se font toujours prendre par les mêmes imprudences, parce qu'ils n'ont pas le choix des moyens. Mayence s'est dit: « Si je ne leur fais pas accepter un chèque, comment les tenir? » Et eux se sont dit, comme toujours: « Qui ne risque rien n'a rien. » Bref, il existe un carnet à souches de Mayence où sont inscrites, avec noms et dates, tous les sommes distribuées pour le compte de Moreau-Janville dans cette affaire des cuirassés. Ce carnet existe, tu m'entends? Et il a été remis hier — écoute bien ça — au procureur de la République, au juge d'instruction, ou à toi. Ce n'est pas à toi. Donc, c'est au juge d'instruction ou au procureur!...

PORTAL. — Voyons! Voyons! Tu l'as eu entre les mains, ce carnet?

BOURDELOT. — Pas moi, mais la petite femme de Royer.

PORTAL. — Le soiriste de chez nous?

BOURDELOT. — Parfaitement. Je vais t'expliquer. Mayence a une maîtresse au théâtre, une certaine Micheline Arnaud qui est folle de lui, et, écoute bien ça, jalouse! Micheline a un coffre-fort au Crédit Lyonnais. La petite femme de Royer est une amie intime de Micheline. Or, Royer a su, par cette amie de Micheline, qu'au lendemain de la séance de la Chambre, Mayence — écoute bien ça — avait confié une liasse de papiers à Micheline pour être enfermés dans son coffre-fort, son coffre-fort à elle, Micheline. N'hésitons pas à nous répéter pour être clairs. Mayence, — écoute bien ça, — Mayence trompe Micheline avec Diane de Poitiers. Pas l'autre. Une de maintenant. Micheline l'a su, et, furieuse, a juré de se venger. Il y a deux jours, elle a dit textuellement à son amie, la petite femme de Royer, en lui montrant le carnet: « Mayence ne couchera pas ce soir chez Diane. Il sera bouclé, je vais livrer à la justice ce petit carnet de chèques où il y a tous les noms. » Et la preuve qu'elle l'a livré, ce carnet, c'est que, depuis ces quarante-huit heures, elle est comme folle de désespoir de ce qu'elle a fait. Donc, elle l'a fait.

PORTAL. — Alors, selon toi, elle aurait livré ce carnet?...

BOURDELOT. — Au procureur de la République ou au juge d'instruction. Oui.

PORTAL. — Et l'un des deux l'aurait étouffé?... Il faut que je cause avec Royer, et le plus tôt possible. Sais-tu où il est?

BOURDELOT. — Au café... Je te l'enverrai, ce soir, vers neuf heures. Tu dînes ici, m'a dit ta femme?

PORTAL. — Oui. C'est effrayant ce que tu viens de m'apprendre. Mais tu es bien sûr qu'il y a quelqu'un qui a vu le carnet?

BOURDELOT. — Oui, la petite femme de Royer.

PORTAL. — Et elle en témoignera?

BOURDELOT. — Ce ne sera pas commode.

PORTAL. — Et Royer?

BOURDELOT. — Lui, certainement.

PORTAL. — Ça suffit. Delattre est...

Geste d'étranglement.

BOURDELOT. — Je l'espère bien.

PORTAL. — Et, alors, c'est la majorité sûre et notre programme voté. Ah! la joie que j'aurai si ces trois lois passent! (On frappe à la porte.) Entrez.

ANNA, annonçant. — C'est M. et Mme Claudel.

PORTAL. — Bon, je vais les recevoir. (A Bourdelot.) Eh bien, va à ton café, mon ami, et envoie-moi qui tu sais. Sors par là, tiens, et prie Georges de venir avec la lettre pour Claudel.

Scène VII

PORTAL, CLAUDEL, Mme CLAUDEL, puis GEORGES

PORTAL. — Bonjour, Claudel. Vous venez me faire des reproches. Je ne les mérite pas. Madame, je suis votre serviteur. (Georges arrive avec la lettre que son père lui prend des mains.) Vous voyez que je ne vous avais pas oublié. Vous alliez recevoir cette lettre ce soir.

CLAUDEL. — J'étais bien sûr de vous, mon cher président. Demandez à ma femme ce que je lui disais encore hier.

Mme CLAUDEL. — Mais oui, monsieur Portal, il s'en voulait de vous avoir pris votre temps pour de petits ennuis personnels, quand vous êtes occupé à des choses aussi importantes que l'affaire Delattre et vos projets de loi.

PORTAL. — Eh bien, vous, madame, demandez à Georges quel chagrin j'ai eu de vous faire écrire cette lettre. Est-ce vrai, Georges?

GEORGES. — C'est vrai...

CLAUDEL, rendant la lettre. — N'en ayez plus de chagrin, mon cher président, et dites à Girard qu'il arrête ses recherches. Mon voleur s'est repenti.

PORTAL. — Il a rendu le collier?

CLAUDEL. — Non, mais presque. Ah! c'est une aventure inouïe. Je la lirais dans un roman que je ne la croirais pas. Imaginez-vous que, ce matin, par le premier courrier, il m'est arrivé une lettre recommandée d'une taille et d'une épaisseur peu ordinaires. (Il tire de sa poche et tend à Portal une grande en-

veloppe de toile blanche.) Jugez-en vous-même. L'adresse, comme vous voyez, était écrite à la machine. Je parafe le livre du facteur en me disant: « Ce sera quelque dessinateur qui m'envoie des projets de bijoux, il prend bien son temps. » Portal, je devais signer mon acte de vente, cet après-midi, je ne le signe plus. Mon échéance est faite.

PORTAL. — Vous nous restez? Ah! mon cher ami, que je suis content! Mais, allez! allez!

CLAUDEL. — J'ouvre l'enveloppe. Et qu'est-ce que j'y trouve? Cent billets de mille francs. Vous entendez? Cent.

PORTAL. — Comme ça? Par la poste? Dans cette enveloppe?

CLAUDEL. — Oui, avec la lettre ci-jointe.

PORTAL, prenant la lettre et lisant. — *Restitution partielle de votre voleur repentant qui vous demande par charité de ne pas chercher à savoir qui il est. Il restituera le reste plus tard.* C'est inouï, en effet... Puisqu'il s'est décidé à une restitution, pourquoi n'a-t-il pas rendu le collier?

CLAUDEL. — Son billet le laisse deviner. Il l'a vendu.

PORTAL. — Mais vos perles valaient plus de cent mille francs.

CLAUDEL. — Il n'en a trouvé que cette somme et c'est même étonnant. Ça n'a pas dû être commode. Reste à savoir à quel mobile il a obéi.

PORTAL. — Qu'est-ce que ça vous fait?... Vous êtes bien certain que personne autre que votre voleur n'a pu vous envoyer cet argent. Vous l'avez. Il vous tire d'affaire. Ne cherchez pas à savoir qui est ce malheureux, puisqu'il vous le demande et qu'il se repent, quoique le procédé soit bien étonnant de la part d'un aventurier de cette sorte.

Mme CLAUDEL. — C'est la preuve qu'en dépit des apparences, il n'était pas un aventurier, ni un voleur professionnel. Ce sera un fils de famille, un vrai, qui se sera trouvé acculé par des pertes de jeux, par une passion pour une femme. Que sais-je? Et, alors, il a tenté un coup désespéré sous un faux nom, dans une crise d'égarement. En y réfléchissant, c'était enfantin, son procédé. Il a réussi, par une chance extraordinaire. Qu'importe, d'ailleurs? Ce qui importe, c'est ce que te dit monsieur Portal, mon ami. Il y a un homme qui se repent et il faut respecter cela. Tu seras bien avancé quand tu sauras son véritable nom. Ce sera pour lui une honte affreuse, le suicide peut-être, surtout si tes soupçons se trouvaient, par impossible, justifiés.

PORTAL. — Vous avez enfin une idée sur la personnalité de votre voleur?

Mme CLAUDEL. — Il en a toujours eu une, mais qui est folle.

PORTAL. — Enfin, vous avez vu de vos yeux ce faux marquis de Nancy et vous ne pouvez pas avoir de doute...

CLAUDEL. — Sur sa réalité, non. Mais s'il a eu un complice?

PORTAL. — Et qui?

CLAUDEL. — Massieux, mon employé.

PORTAL. — Celui qui a porté le collier? Vous-même avez dit tout de suite que c'était un garçon irréprochable.

Mme CLAUDEL. — Mais il le pense toujours. Il l'a toujours pensé. C'est un scrupule morbide qui le tourmente. Il ne se pardonne pas d'avoir, une fois, comme nous envisagions toutes les hypothèses possibles, laissé échapper cette phrase: « Tout de même, Massieux a été bien léger. S'il en était, pourtant?... »

CLAUDEL. — Je ne te l'ai dit qu'une fois, et je n'ai pas cessé de le penser. Il n'y a pas que cette légèreté à se défaire du collier. Il y a le fait d'avoir attendu une demi-heure avant de prendre et de donner l'alarme. Il y a le changement de physionomie de Massieux, depuis le vol. Ce garçon se ronge. Je sais. Je sais. (Sur un geste de Mme Claudel.) Tout cela s'explique également par l'innocence. Il ne s'est pas défié. Moi non plus. Il se le reproche, comme je me le reproche, et d'autant plus qu'au premier moment, devant son désespoir, je n'ai eu pour lui que des mots d'affection. Et puis, un jour, le soupçon m'a traversé l'esprit, et je l'ai regardé. Ses yeux ont croisé mes yeux, et il a compris. Coupable ou innocent, ça s'explique aussi également. Il y a six semaines de ce regard, et, pas un instant, ce soupçon ne m'a quitté, ni ce doute. Pas un instant non plus, quand nous avons été en présence, cet homme n'a cessé de lire ce soupçon dans ma pensée. Souvent je le vois qui a sur la bouche ces mots: « Mais accusez-moi donc ouvertement! » et qui ne les prononce pas... Parce qu'il est innocent? Parce qu'il est coupable? Je ne sais plus. S'il est coupable, en rendant l'argent, il a réparé. S'il est innocent, j'estime que je lui dois de savoir la vérité et de lui faire des excuses, pour lui avoir infligé, pendant six semaines, un affront quotidien. Car je le lui ai infligé, et dans ma pensée et dans mon attitude, puisqu'il m'a deviné. Ai-je raison, Portal? Suis-je dans la justice, oui ou non?

PORTAL. — Oui, Claudel, et je retire ce que j'ai dit au premier moment.

CLAUDEL. — J'en étais sûr et je comptais bien que vous m'aideriez dans mon enquête.

PORTAL. — Mais comment?

CLAUDEL. — En faisant faire d'autres recherches. D'abord, pour savoir si Massieux, ces temps-ci, n'a pas eu des allures singulières, vu des gens suspects. Si c'est lui qui restitue, c'est qu'il a été chargé par l'autre de vendre le collier. Ses relations lui rendaient la négociation facile. Il l'a vendu et il s'est repenti... Et puis, il y a ça.

PORTAL, regardant l'enveloppe. — Ça? Mais ces enveloppes de toile se vendent partout. Le papier de la lettre est quelconque. Des caractères de machine à écrire. (Il compare avec la lettre de Georges.) Tenez. Ce sont les mêmes que ceux-ci. Il y en a des centaines et des centaines de cette marque dans Paris. Une lettre recommandée et non chargée. Pas de cachets.

CLAUDEL. — Il y a eu, tout de même, un employé pour la recevoir, cette lettre.

PORTAL. — Vous voudriez l'interroger?

CLAUDEL. — Oui.

PORTAL. — Rien de plus facile... Georges, Saillard doit être rentré à son ministère. Veux-tu lui téléphoner que je le demande. Je vous ferai remarquer aussi, mon cher Claudel, qu'on les recommande par centaines, les lettres, dans les bureaux de postes.

On entend Georges qui parle dans l'autre pièce, dont la porte est restée ouverte.

GEORGES. — Le ministère des Postes, s'il vous plaît? Cabinet du ministre.

CLAUDEL, à Portal. — Les lettres, oui. Mais les paquets comme celui-là... A tout hasard, j'ai apporté la photographie de Massieux. Qu'est-ce que je risque de la montrer à cet employé des postes?

PORTAL. — Pas grand'chose. Eh bien, Georges?

GEORGES, rentrant. — On ne répond pas.

PORTAL, sortant de la pièce et allant prendre l'appareil à son tour. — Le ministère des Postes. Oui, oui, oui. Dites que c'est le président du Conseil qui veut parler au ministre lui-même. (A Georges, par la porte ouverte.) Qu'est-ce que tu disais? Tu ne sais pas même téléphoner, maintenant?... (Téléphonant.) C'est vous, Saillard? (A Claudel.) Donnez-moi l'enveloppe. (Téléphonant.) Pouvez-vous m'envoyer immédiatement, si c'est possible, l'employé du bureau de l'avenue Duquesne, celui qui était au guichet des recommandations, à la septième distribution, hier?... Comment?... Oui. Parfaitement! Eh bien, je l'attends. (Revenant aux autres.) Voici, mon cher Claudel, Saillard me dit que ce sont des indications un peu vagues, mais qu'il croit pouvoir nous envoyer l'employé qui a reçu le paquet. Si ce n'est pas celui-là, nous verrons bien. En tous cas cet employé nous dira, d'après cette enveloppe, quel est celui de ses camarades qu'il faut que nous interrogions. Saillard me dit que cet employé sera ici dans un quart d'heure. Voulez-vous l'attendre, ou préférez-vous me laisser la photographie, que je la lui montre?

CLAUDEL. — J'aime mieux l'attendre. Et puis, je vous apporte la liste des souscripteurs que j'ai recrutés parmi les commerçants du quartier pour notre Maison du Peuple, trois cents!

PORTAL. — C'est magnifique. Donnez-moi cette liste. Il faut que je leur réponde individuellement. Allons dans mon bureau, Claudel, n'ennuyons pas madame avec notre politique.

Ils sortent.

Scène VIII

GEORGES, Mme CLAUDEL

GEORGES, allant vers elle après avoir écouté la porte se fermer. — Ah! tu ne pars pas! Tu me restes. D'ailleurs, je ne t'aurais pas laissée partir. Jamais! Jamais! Te quitter, c'était trop dur! (Il l'étreint dans ses bras.) Je t'aime!

Mme CLAUDEL. — Prends garde, mon Georges... Ils sont là!

GEORGES. — Toujours ta prudence!

Mme CLAUDEL, lui prenant la main. — Ma prudence? Non. Mais ce que je t'ai dit, dès le premier jour. Oui, je te reste. Et moi aussi je t'aime! Crois-tu que ce n'était pas trop dur aussi pour moi? Te perdre!... (Elle le serre contre elle sauvagement et l'embrasse.) Mais oui! J'allais te perdre pour toujours peut-être! Nous devions rester des années là-bas. Quand je serais revenue, j'aurais été une vieille femme. Et toi...

GEORGES. — Oh! moi, j'aurais trouvé le moyen d'aller te rejoindre.

Mme CLAUDEL. — Tu n'aurais pas pu. Et le temps aurait fait son œuvre. Ah! te perdre! Quand cette idée me venait, je me disais: « Non, je ne partirai pas! » Puis, je regardais mon fils. Je le voyais s'en allant avec son père, là-bas, tout seul ou bien avec une autre mère, car enfin si je quittais mon mari en lui disant tout, comme je voudrais tant pouvoir le faire, la loi lui donnerait son enfant. Il aurait le droit de refaire sa vie en le gardant. Alors je trouvais de la force. Je me disais: « Mon devoir envers le petit est de partir avec le père, je partirai. » Et cette affreuse douleur que j'éprouvais à l'idée de ne plus te voir, de ne plus être à toi, je m'y roulais, je m'y abîmais. Ça me faisait sentir combien je t'aime. En même temps, il me semblait que je m'y lavais du mensonge. C'était comme une expiation. Enfin, j'ai été folle! Qu'est-ce que tu veux? C'est presque monstrueux, je le sais, d'avoir un amant, de tant l'aimer et de rester tellement mère. Mais c'est mon cœur. Il est ainsi. Ce matin, quand Claudel m'a montré cette lettre de restitution, et qu'il m'a dit: « Ma maison est sauvée, nous ne partons plus », j'ai eu un tel saisissement de joie!...

GEORGES. — Ah! Merci!

Mme CLAUDEL. — J'ai cru qu'il allait comprendre. Et puis, j'ai voulu venir, avec lui, chez vous, pour voir ton bonheur. Montre-le-moi aussi, ton bonheur. Laisse-moi le regarder dans tes yeux, m'y perdre. (Long regard.) Est-ce que je t'ai déplu en quelque chose, mon amour?

GEORGES. — Comment pourrais-tu me déplaire en me disant des mots dont chacun me prouve que tu m'aimes?

Mme CLAUDEL. — Alors, pourquoi reste-t-il un arrière-fond triste dans ton regard, un point que je ne peux pas pénétrer? Je te connais si bien! (Comme effrayée.) Tu as quelque chose... quelque chose en dehors de nous.

GEORGES. — Je n'ai rien... rien, je t'assure... que l'émotion de cette surprise... La joie ne fait pas seulement peur... Quelquefois, elle fait mal.

Mme CLAUDEL, le regardant profondément. — Tu ne me dis pas tout. Je suis sûre que tu as de nouveaux ennuis avec ton père.

GEORGES. — Aucun autre que ceux que j'ai tous les jours. Et je t'assure qu'ils ne pèsent guère en regard du sentiment que j'ai pour toi.

Mme CLAUDEL. — Tu dis cela. Tu le crois. Mais là encore, je te connais bien. Je sais comme tu souffres aisément par lui et par ta mère. Sans qu'ils s'en doutent, et c'est la pire tristesse. Raconte-moi: que s'est-il passé de nouveau entre ton père et toi? Je tiendrai mon rôle de grande amie, de conseillère. Tu sais bien que ç'a été le commencement, la sympathie que j'ai eue pour ta solitude.

GEORGES, sombre. — C'est vrai que si je ne t'avais pas dans ma vie, je serais bien seul. Je n'ai rien eu de nouveau avec mon père. Mais ce sont des heurts à propos de tout: une lettre qui n'est pas rédigée à sa convenance, un mot que je lui réponds. Si ce n'était pas pour rester à Paris auprès de toi, je lui demanderais tout de suite de ne pas me garder comme chef de cabinet. Tu parles de mensonge? C'en est un, et si pénible, de collaborer, dans une intimité quotidienne, avec quelqu'un dont on ne partage plus les idées, et qui ne le sait pas, à qui on ne peut pas dire ce que l'on pense. Non, je ne peux pas lui dire ce que je pense! Je ne peux pas. Sa personnalité est si forte, si impérieuse. La mienne plie devant lui, sans cesse... Et ma mère?... Tiens, si j'étais à une heure tragique de ma vie, s'il n'y avait, entre une catastrophe et moi, que leur pitié...

Mme CLAUDEL. — Tu les trouverais, mon ami. En tout cas, tu me trouverais, moi. Mais pourquoi t'exaltes-tu sans cause? Tu n'es pas, nous ne sommes pas menacés d'une catastrophe.

GEORGES, moins sombre. — Est-ce qu'on sait jamais?

Mme CLAUDEL. — Que veux-tu dire? Tu crois que ton père et ta mère soupçonnent?...

GEORGES. — Non. Ce sont mes nerfs qui ont été

ébranlés, ces derniers jours, et qui sont plus forts que ma volonté. (Anna entre avec une carte à la main.) Qu'est-ce qu'il y a?

ANNA. — C'est pour votre père.

GEORGES, à mi-voix et pendant qu'Anna passe dans l'autre pièce. — Dis-moi quand je te verrai, mais vraiment, chez nous? J'ai besoin de tout oublier dans tes bras.

Mme CLAUDEL. — Eh bien?... Jeudi.

GEORGES. — A notre heure?

Mme CLAUDEL. — Oui. (Il va pour l'embrasser.) Laisse-moi. On vient.

Anna reparait.

GEORGES, à Anna. — Qu'est-ce que c'était?

ANNA, à la porte. — C'est une jeune dame, monsieur Georges. Elle a dit qu'elle est envoyée à M. le président par M. le ministre des Postes, Mlle Amélie Binet. C'est pour la lettre recommandée.

Elle sort.

Mme CLAUDEL. — Si je pouvais lui parler d'abord?

GEORGES. — Lui parler? A cette employée? Pourquoi?

Mme CLAUDEL. — Mais pour la supplier, si c'est Massieux le voleur, de ne pas reconnaître sa photographie. Si c'était lui, mon Dieu, qu'arriverait-il?

GEORGES. — Il n'arrive jamais que ce qui doit arriver.

Il sort brusquement à la minute où Portal entre avec Claudel.

PORTAL. — Eh bien, vous voyez, Claudel. Nous allons savoir à quoi nous en tenir sur votre homme. Vous avez la photographie et l'enveloppe?

CLAUDEL. — Les voici.

PORTAL. — Georges!... Il n'est pas là? Où est-il allé? Comment, madame, il vous a laissée seule!... Et il ne pense même pas que je peux avoir besoin de lui. Voilà mon chef de cabinet, mon cher Claudel...

Scène IX

PORTAL, CLAUDEL, Mme CLAUDEL, AMELIE BINET

PORTAL, à Amélie qui entre. — Madame...

AMÉLIE, toute troublée. — Mademoiselle... Mais ça ne fait rien... Le receveur de mon bureau m'envoie... Je vous demande pardon, monsieur le président de la République...

PORTAL. — Je ne suis pas...

AMÉLIE. — Pardon, du conseil. Je suis si émue, monsieur le président... Je suis une timide...

PORTAL. — Nous sommes tous des timides. Mais rassurons- nous. Je vous ai fait venir, mademoiselle, pour vous demander un simple renseignement.

AMÉLIE. — A vos ordres, monsieur le président.

PORTAL. — A quelle heure étiez-vous de service hier, dans votre bureau, au guichet des recommandés?

AMÉLIE. — De six heures à neuf heures du soir, monsieur le président.

PORTAL, lui tendant la grande enveloppe. — C'est vous qui avez enregistré cette lettre?

AMÉLIE. — Oui, monsieur le président. J'ai même hésité un moment, parce qu'au toucher, il m'a semblé qu'elle contenait des billets de banque. Je l'ai fait remarquer à l'expéditeur qui m'a dit que c'étaient des dessins de parures sur papier de bijoutier.

PORTAL. — Alors, vous avez échangé quelques mots avec le monsieur?

AMÉLIE. — Avec cette personne, monsieur le président. Car je n'ai même pas le droit de dire: ce monsieur.

PORTAL. — Vous la reconnaîtriez?

AMÉLIE. — Oui, monsieur le président. Mais je ne peux pas en causer davantage, même avec vous. Rapport au secret professionnel.

PORTAL. — Ah!

CLAUDEL, qui tient en main la photographie de Massieux. — Et si je vous demandais, en vous montrant cette photographie...

AMÉLIE. — Non, monsieur le ministre.

CLAUDEL. — Je ne suis pas ministre. Je suis simplement le destinataire de cette lettre, et j'aurais bien voulu savoir...

AMÉLIE. — Ça, c'est impossible. C'est le secret professionnel.

PORTAL, à Claudel. — Mademoiselle a raison...

CLAUDEL. — Sans doute, si la chose devait avoir des conséquences... Mais, mademoiselle, je soupçonne, à tort probablement, un de mes employés de m'avoir joué un tour. Il m'est pénible de le soupçonner. Vous me délivreriez d'un réel tourment si vous me disiez que ce n'est pas lui.

AMÉLIE, détournant la tête. — Je le reconnaîtrais, monsieur, que je vous dirais tout de même que ce n'est pas lui.

CLAUDEL. — Alors, voyez, voyez, j'y tiens.

AMÉLIE, regardant le portrait et vivement. — Ce n'est pas lui, et alors là il n'y a plus de secret professionnel: ce n'est pas lui. Je peux me retirer, monsieur le président?

PORTAL. — Oui, mademoiselle. Mais j'y pense... L'expéditeur n'est-il pas obligé de remplir un bulletin de dépôt pour tout pli recommandé qu'il envoie?

AMÉLIE. — Oui, monsieur le président, c'est un règlement tout nouveau.

PORTAL. — La personne a-t-elle accompli cette formalité?

AMÉLIE. — Naturellement.

PORTAL. — Comprenez-moi bien : a-t-elle, sous vos yeux, rempli de sa main ce bulletin?

AMÉLIE. — Oui.

PORTAL. — Ce n'était pas rédigé à l'avance? C'est ce que je voulais savoir. Et le bulletin est au bureau?

AMÉLIE. — Oui.

PORTAL. — Merci, mademoiselle, et au revoir.

AMÉLIE. — Je l'espère de tout mon cœur, monsieur le président.

Elle salue et sort.

Scène X

LES MÊMES, moins AMELIE

PORTAL. — Claudel, faites-moi tenir de l'écriture de votre Massieux. Nous aurons celle du bulletin de la poste et nous comparerons. Vous serez fixé, quoique l'attitude de cette jeune fille devant la photographie...

Mme CLAUDEL. — Mais oui, mon ami, elle était sincère en disant que ce n'est pas lui.

CLAUDEL. — Elle nous avait prévenus que ce serait sa réponse dans tous les cas.

PORTAL. — Hé bien, Saillard ne me refusera pas la communication du bulletin. C'est un peu incorrect, mais inoffensif. Demain, vous aurez la certitude complète, puisque vous la désirez.

CLAUDEL. — Oui, je la désire, mon cher Portal, dans un sentiment de justice. Vous savez que c'est ma maladie, la justice.

Mme CLAUDEL. — Il faut laisser le président travailler, mon ami. Tu lui as déjà pris trop de temps.

PORTAL. — Je ne vous retiens pas. En effet, j'ai à travailler. Pourvu que mon secrétaire soit là!

Salutations. Georges rentre dès que M. et Mme Claudel sont sortis.

Scène XI

GEORGES, PORTAL

PORTAL. — Où étais-tu?

GEORGES, il montre une feuille de papier. — J'étais allé dans ma chambre remettre au point ce projet de lettre aux délégués des grévistes, que tu m'as donnée à refaire... J'ai pensé que ma présence était inutile ici, pendant que...

PORTAL, l'interrompant avec sévérité. — C'était à moi d'en juger. (Prenant la feuille de papier.) Mais voyons la lettre. (Il la lit.) Ce n'était vraiment pas difficile de trouver cette rédaction-là du premier coup... Maintenant, à mon discours... Tiens, mets-toi là. Je vais te jeter quelques autres notes... Le début est recopié? Donne!.. (Il parcourt rapidement les feuillets pendant que Georges s'assied à sa table.) « Hé, messieurs, je le sais bien que l'hérédité existe, qu'une transmission fatale des déchéances descend sans cesse du père aux enfants. Mais qu'est-ce que le monde social, sinon une conquête de la nature, et irons-nous demander à celle-ci des leçons d'iniquité? Quand tout notre effort est de libérer l'individu, pour l'organiser dans la vérité et la justice, hésiterons-nous devant cette dernière idole: la famille? Non, messieurs. » Ecris, maintenant: « La famille, cette idole de l'ancien monde!... »

RIDEAU

Mme Claudel. Claudel. Portal. Amélie.

SCÈNE IX. **Portal** : *« C'est vous qui avez enregistré cette lettre? »*

Moreau-Janville. Mayence. Portal.

Scène VIII. — Portal : *« Allez-vous en, Monsieur, allez-vous en! »*

ACTE II

Dans le cabinet de travail de Portal. Murs revêtus de livres. Quelques portraits. Bureau encombré de dossiers. Un plateau avec une cafetière et des tasses de café est resté sur une petite table.

Scène première

MOREAU-JANVILLE, MAYENCE, puis ANNA et AMELIE BINET

Moreau-Janville. — Fermez donc la fenêtre, Mayence. Il fait un froid de tonnerre de chien.

Mayence. — Je voulais voir si la bonne remettait bien à votre chauffeur la lettre pour Portal.

Moreau-Janville. — D'ici au Luxembourg, aller et retour, c'est dix minutes? Nous allons savoir si le père et le fils sont de mèche... Si l'auto le ramène...

Mayence. — Mais ils sont de mèche, monsieur Moreau-Janville.

Moreau-Janville. — Et les perquisitions?

Mayence. — Du battage.

Moreau-Janville. — Battage ou non, c'est intolérable! Et le contre-coup, là-bas, dans mes usines, est odieux. Mes ouvriers bougent; chaque incident de cette sorte est téléphoné aussitôt de Paris aux mineurs; on escompte mon arrestation. Encore un coup, c'est intolérable! J'ai besoin du non-lieu et aujourd'hui. Si le père et le fils sont de mèche, il faut le savoir tout de suite et, dans ces conditions, peser sur eux brutalement. Je veux l'ordonnance de non-lieu, ce soir. Quand on pense que nous l'avions avant-hier!

Mayence. — Vous parlez de vos usines? Vos usines, je les aime bien, mais j'aime encore mieux ma peau, et je vous dis que nous les tenons. Vous me voyez calme, n'est-ce pas? Ne vous affolez pas, monsieur Moreau-Janville. L'affaire est simple et elle se place comme suit. Voilà son horaire: Journée du 14, neuf heures du matin. Portal part pour Melun où il inaugure une statue. Il ne rentrera qu'à quatre heures. Retenez bien ceci: il ne rentrera qu'à quatre heures. Dix heures, cette grue de Micheline débarque ici avec son carnet; elle ne voit pas Portal, mais son fils. Retenez bien ceci encore. Elle lui remet l'objet sous enveloppe pour son père. Midi, Micheline, l'idiote, arrive chez moi, se roule par terre, mord mes tapis, sanglote et me dit: « Sauve-toi, je t'ai livré, j'ai remis ton carnet de chèques chez Portal, sous enveloppe, à son fils; le ministre l'aura à quatre

heures. » Je pense tout de suite: « Bruxelles, rapide, midi quarante », et je m'apprête à filer. Après réflexion, à midi et demi, je m'amène ici, rue du Val-de-Grâce, dans cette pièce même. Je trouve le fils et je lui dis: « Une dame vous a remis pour votre père, sous enveloppe, un petit paquet. » Il sort l'enveloppe de sa poche et me dit: « Ceci? » Je lui dis: « Justement! » Alors j'ajoute bravement: « Monsieur, voici mon nom et mon adresse, j'attends des nouvelles de pied ferme, et, si on m'apporte avant quatre heures le petit paquet que contient cette enveloppe, je le paie cent mille francs. » Je me dis: « M. Moreau-Janville trouvera que c'est salé, mais la cour d'assises, c'est aussi salé. » Je regarde mon bonhomme, il ne tique pas. Je rentre chez moi à une heure, ayant raté mon train. Je trouve encore Micheline en sanglots, je la flanque dehors et je reste là en me disant : « Mon vieux Mayence, tu es peut-être bien foutu! » Deux heures, trois heures, quatre heures... Je dis: « Le président du Conseil rentre en ce moment, on lui remet le bibelot, mon affaire est bonne. » ... Cinq heures, un coup de sonnette. Je dis: « C'est les flics. Je suis soldat. » C'était le jeune homme avec mon carnet. Retenez bien ceci, surtout, monsieur Moreau-Janville, cinq heures, — une heure après le retour du président! Alors, ça, c'est une autre musique. Il a fallu chercher cent billets de mille francs. Toutes les banques fermées. J'en avais trente sur moi. J'en ai eu trente autres chez Paquin, vingt chez Cartier, vingt chez Paillard. A sept heures l'affaire était dans le sac et le jeune homme est parti bien content. Donc, entre quatre et cinq heures, le père et le fils avaient fait leur affaire, et, à sept heures et demie, je vous donne ma parole d'honneur que le pain fourré au jambon et le verre de porto que j'ai avalés ont été les bienvenus, monsieur Moreau-Janville.

MOREAU-JANVILLE. — Qu'est-ce que vous voulez? Il me semble impossible qu'un père emploie son fils à une semblable besogne.

MAYENCE. — Pourquoi impossible?

MOREAU-JANVILLE. — Il est vrai que cent mille francs...

MAYENCE. — Oui, ça commence à compter... et puis, monsieur Moreau-Janville, si j'avais reçu la visite du jeune homme à trois heures, je croirais à la pureté du tribun. Si je l'avais reçue à quatre heures précises, je dirais: c'est bien juste. Mais à cinq heures, je n'y crois plus. Et puis, pur ou non, lui avec son fils, ou son fils tout seul, nous tenons le bon bout, et je serai fixé dès les premiers mots de l'entretien. S'il fait le méchant, je le zigouille. Il ne croit pas tout de même que nous allons nous laisser bouffer sans rien dire. Nous avons acheté des députés, c'est possible, mais lui, il en a volé la preuve. Entre corrupteur et voleur, il y a tout de même une différence.

MOREAU-JANVILLE. — Ne criez donc pas vos titres comme ça.

MAYENCE. — Pas de prison, voilà ma devise.

MOREAU-JANVILLE. — Oui, mais vous me ferez le plaisir de ne pas le zigouiller comme vous dites.

Geste de Mayence.

MAYENCE. — On y mettra de la vaseline, monsieur Moreau-Janville, si ça vous chante. Ça m'étonne de vous, qui êtes pour la poigne.

MOREAU-JANVILLE. — Je suis pour ne jamais prononcer de paroles irréparables, quand elles sont inutiles. De tous les hommes que j'ai rencontrés devant moi, depuis que je me bats pour défendre la grande affaire française dont je suis le chef, Portal est le plus remarquable. Il écrit admirablement. Il parle mieux. Je l'ai cru sincère. S'il ne l'est pas, il est encore plus fort... Si on pouvait l'avoir à soi, hein, Mayence? Je sais, je sais, ça vous fait sourire quand je parle de défense sociale...

MAYENCE. — Oh! moi, monsieur Moreau-Janville, je ne comprends que la politique fin de mois.

MOREAU-JANVILLE. — Dites fin de classe, fin de pays, fin de tout. Si nous, les possédants, nous n'allons pas chercher l'énergie, là où elle est, même dans la Révolution, nous serons mangés. Mes chiens de garde, je les fais avec des loups. Je ne suis venu que pour voir celui-là bien en face.

Bruit de trompe au dehors.

MAYENCE. — Ecoutez, voilà l'auto.

MOREAU-JANVILLE. — Il ramène Portal?

MAYENCE, regardant par la fenêtre. — Non.

MOREAU-JANVILLE. — Alors il faut descendre...

MAYENCE. — Sa bonne, en remettant au chauffeur la lettre pour Portal, a dit au concierge de monter la réponse dès que l'auto serait rentrée.

ANNA, paraissant, une lettre à la main. — Monsieur, voici la réponse.

MAYENCE, décachetant la lettre et lisant. — *Le président du Conseil recevra Mr M... et Mr M.-J... tantôt, entre quatre heures et quatre heures et demie, à son domicile particulier, rue du Val-de-Grâce...* Ce n'était pas une blague, il est au Sénat.

MOREAU-JANVILLE. — M... M.-J... Pourquoi les initiales seulement?

MAYENCE. — Parce qu'ils sont de mèche et qu'il a peur des noms! C'est un enfant.

MOREAU-JANVILLE. — Eh bien, allons.

MAYENCE. — Vous avez cent francs?

En ce moment Anna rentre, accompagnée d'Amélie Binet qu'elle introduit.

ANNA. — Entrez, mademoiselle.

MOREAU-JANVILLE, à Anna. — Merci, madame, nous serons là à quatre heures.

ANNA, ne l'écoute pas et se met à chercher sur la table. — Mais où est donc cette enveloppe? (Pendant qu'elle remue les papiers, Moreau-Janville a donné cent francs à Mayence. Celui-ci les met dans la main d'Anna au moment où elle a trouvé l'enveloppe. Anna regardant le billet.) Mais non... mais non... gardez ça... Je n'en veux pas. Je n'en veux pas. Je n'en veux pas. En voilà des manières.

Elle les reconduit. Geste de Mayence reprenant l'argent. Anna revient à Amélie.

Scène II

ANNA, AMELIE

ANNA, lui tendant l'enveloppe. — Vous pouvez lire?

AMÉLIE, lisant. — Mademoiselle Amélie Binet... Oui, c'est bien pour moi.

ANNA. — Il y a là dedans une carte que vous n'avez qu'à présenter pour voir monsieur dans les couloirs du Sénat. C'est au Luxembourg.

AMÉLIE. — Oui, oui, je sais. J'y vais. Merci, madame.

ANNA, reprenant l'enveloppe. — Mais, c'est bien vrai, au moins, que vous êtes Mlle Amélie Binet?

AMÉLIE. — Mais oui, voyons.

ANNA. — Et que vous venez pour ce papier de la poste que monsieur attend?

AMÉLIE. — Je le lui apporte.

Elle montre une autre enveloppe qu'elle a dans son sac à main.

ANNA. — C'est qu'il y a tant de farceurs.

AMÉLIE. — Vous ne me reconnaissez pas? Vous m'avez vue hier.

ANNA. — Ah oui! Je vous remets, maintenant. (Elle lui rend la carte de Portal.) C'est qu'on en voit tant et tant!

Georges parait. Amélie sort. Georges n'a vu Amélie que de dos.

Scène III

GEORGES, ANNA

GEORGES. — Quelle est cette personne?

ANNA, après avoir refermé la porte. — C'est pour votre père. Quelqu'un de la poste. La dame d'hier, quoi! Elle apporte un reçu... Ah! quand donc qu'il sera plus ministre? On n'a seulement pas le temps de desservir!

Elle va pour prendre le plateau sur la petite table.

GEORGES. — Quel reçu?

ANNA. — Celui de la poste que monsieur attend, ce papier pour une lettre recommandée. Ah! je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas!... (Elle se sauve en coup de vent. Elle revient et dit à Georges tout d'une traite.) Elle venait pour monsieur qui avait laissé une carte pour elle. Je lui ai donné la carte, elle est partie au Sénat pour voir monsieur et lui remettre ce reçu... Ouf! Quelle maison! Bon, on sonne! (Elle sort puis revient.) C'est Mme Claudel, monsieur Georges, qui demande après madame.

GEORGES. — Je vais avertir maman.

ANNA. — A vos aises, monsieur Georges... (Elle introduit Mme Claudel et emporte le café en disant:) C'te malice!

Scène IV

GEORGES, Mme CLAUDEL

GEORGES. — Ah! C'est toi?

Il la prend dans ses bras et la regarde, comme épouvanté.

Mme CLAUDEL. — Voyons, Georges. Laisse. Il faut avertir ta mère. Et tout de suite. Sinon, elle trouverait étrange...

GEORGES. — Ma pauvre amie, nous n'en sommes plus là...

Mme CLAUDEL. — Comme tu as dit ce mot! Tu as l'air si ému! Que se passe-t-il?

GEORGES. — Il se passe que tu coures un immense danger, à cause de moi. En ce moment, j'en ai la certitude, mon père a entre les mains le bulletin de la poste qu'il a promis à ton mari de lui procurer.

Mme CLAUDEL. — Celui de l'envoi de la lettre recommandée? Et après?

GEORGES. — Mais ce bulletin... (Il hésite.) ce bulletin est de mon écriture.

Mme CLAUDEL, saisie. — De ton écriture?... (Un temps.) C'est toi qui a envoyé à mon mari les cent mille francs?

GEORGES, cherchant ses mots. — Oui, pour t'empêcher de partir!... J'avais joué à la Bourse... J'avais gagné... Tu étais venue m'annoncer votre départ... l'angoisse de ton mari, ses dernières démarches... Je me suis dit: « Si je pouvais prêter à Claudel ces cent mille francs, il ferait face à ses échéances... il ne vendrait pas sa maison... Il n'emmènerait pas Gabrielle. » Mais comment les lui prêter? Et qu'aurait dit mon père à me savoir cette somme entre les mains?... Il y avait ce vol du collier de perles... Alors j'ai imaginé cette soi-disant restitution...

Mme CLAUDEL. — Et tu n'as pas calculé que la moindre recherche nous découvrirait?

GEORGES. — S'il n'avait pas soupçonné Massieux, ton mari n'aurait rien cherché. Ç'a été une fatalité! Ah! mon amie, pardonne-moi.

Mme CLAUDEL. — Et tu es sûr que ton père a ce bulletin?

GEORGES. — Oui, sûr, et à cette minute. L'employée des postes est venue ici, d'abord. D'ici, on l'a renvoyée au Luxembourg.

Mme CLAUDEL. — Voyons, voyons... Tu as déguisé ton écriture?

GEORGES. — Comment veux-tu?... J'étais à un guichet, entouré de gens impatients. L'employée me tend un papier en me disant: « Remplissez cette fiche. » Je demande si je dois absolument signer, elle me dit que, si je ne veux pas, je n'ai qu'à écrire ces mots: « Je désire garder l'anonyme... » Et cette explication durait, durait!... J'ai écrit: « Je désire garder l'anonyme » d'un trait.

Mme CLAUDEL. — Mais ton père va montrer ce bulletin à mon mari. Il était déjà si jaloux de toi. Je ne te l'ai jamais dit. A quoi bon? Cet envoi d'argent sera pour lui la preuve.

GEORGES. — De quoi? Si je t'aime, est-ce que cela prouve que tu m'aimes? J'aurai envoyé cet argent dans un moment d'égarement pour t'empêcher de partir, à ton insu... Voilà ce qu'il faut que tu dises à ton mari.

Mme CLAUDEL. — Et qu'il ne croira pas.

GEORGES. — Pourquoi?

Mme CLAUDEL. — Parce qu'il est jaloux, je te répète. Non, il ne croira pas cela... Mais rien que la date de cet envoi d'argent, comment l'expliquer?... Quand as-tu mis l'argent à la poste?

GEORGES. — Avant-hier soir, à six heures.

Mme CLAUDEL. — Le timbre seul de l'enveloppe démontre donc que tu étais au courant de ses projets, alors qu'il ne les avait dits qu'à moi... Sais-tu ce qu'il croira? Que je suis ta conseillère dans cette affaire des cent mille francs, que je l'ai combinée avec toi, que je te les ai demandés, que tu es mon amant... Il est mon mari. J'aurais fait donner de l'argent à mon mari par mon amant!... Voilà ce qu'il croira. Je l'entendrai me dire cela... Je ne le supporterai pas. Il a des soupçons trop dégradants, trop salissants... Je ne te reproche rien, mon Georges. Ce que tu as fait, tu l'as fait par amour pour moi. Mais tu aurais dû sentir que, cet envoi d'argent, c'était un trop grand outrage à cet homme. Et qu'il m'en croie la complice, vois-tu, ah! c'est trop horrible!

Elle se laisse tomber sur une chaise, accablée. On sonne.

GEORGES. — Quelqu'un?... Ce n'est pas mon père, il a sa clef... (Soulagé.) Ah! Bourdelot!

Scène V

LES MÊMES, BOURDELOT

BOURDELOT, à Mme Claudel, qui va pour sortir. — Madame, restez. J'allais chez vous au sortir d'ici... (A Georges.) Ton père m'envoie pour que tu l'attendes. Il n'a pas pu quitter le Sénat. On l'interpelle. Il sera ici dans vingt minutes. Il veut te demander une explication. Tu devines sur quoi... (A Mme Claudel.) Ah! madame, qu'avez-vous fait faire à cet enfant?

Mme CLAUDEL. — Monsieur!...

GEORGES. — Je te défends...

BOURDELOT. — Tu me défends?... Ah! Je vais mettre des gants pour te parler! Tu ne sais donc pas ce qui t'arrive? Ton père a le bulletin de la poste qui prouve que tu es l'expéditeur des cent mille francs reçus par Claudel avant-hier. Ose me dire, à moi, que madame n'était pas au courant de cette affaire? Et vous, madame, pour que tout à l'heure je puisse défendre un peu, devant son père, ce pauvre petit, avouez que c'est vous qui l'avez entraîné! Et c'est bien mal, bien mal. Car, enfin, comment s'est-il procuré cet argent?

Mme CLAUDEL. — Qu'est-ce que je vous ai dit, Georges? Ce que pense M. Bourdelot, comment voulez-vous que mon mari ne le pense pas?

GEORGES. — Mais elle ne savait rien, Bourdelot, il y a un quart d'heure, de ce que j'ai fait. J'ai agi tout seul, à son insu, je te le jure.

BOURDELOT. — Si c'était vrai...

GEORGES. — Mais oui, c'est vrai! Regarde-la!

BOURDELOT. — Ce serait pire. Si tu n'as pas cette circonstance atténuante, que dire, tout à l'heure, à ton père pour toi, quand il sera ici?

Mme CLAUDEL. — Que c'est moi qui l'ai entraîné, vous avez raison, monsieur Bourdelot.

GEORGES. — Oh! Ça, jamais, jamais!

Mme CLAUDEL. — Si, Georges. Du moment que l'on doit me croire votre complice dans cette affaire d'argent, — vous voyez bien que M. Bourdelot le croit toujours, — il faut au moins que cette accusation injuste et dont je ne pourrai pas me laver vous serve à vous. Quand votre père saura que vous avez joué à la Bourse (Geste de Bourdelot.) dans la position que vous occupez auprès de lui, il aura contre vous une telle colère! Elle sera moins forte si elle n'est pas contre vous tout seul.

BOURDELOT, très ému. — Alors, c'est à la Bourse... Madame, je vous fais mes excuses... oui... de vous avoir parlé comme quelqu'un qui... Vous savez, un vieux bohème comme moi, ça n'est pas gâté dans ses amours... Alors ça croit plutôt le mal que le bien quand il s'agit d'une femme... Mais je me suis trompé, je le sens, je le vois. Et, encore une fois, je vous en fais mes excuses.

GEORGES. — Ah! merci, Bourdelot. Ce que tu viens de dire à Mme Claudel il faut que tu le dises à mon père, qu'elle n'est pour rien dans cet envoi d'argent, et alors qu'il n'a pas le droit, lui qui est juste, de la livrer aux soupçons de son mari.

BOURDELOT. — Ce n'est pas une question de justice, cela, c'est une question de sentiment, et Portal n'est pas de ceux qui reculent, devant un devoir, pour des raisons de sentiments. S'il considère comme de son devoir de parler à Claudel, il parlera.

Mme CLAUDEL. — Alors, tout est perdu!

BOURDELOT, nerveux et cherchant sa pensée à travers ses mots. — Non, madame, non... J'entrevois un moyen... Il faudrait que votre mari, tout en sachant que le bulletin est de l'écriture de Georges, crût que cet argent n'est pas de lui.

GEORGES. — Mais c'est impossible!

BOURDELOT. — C'est possible. Je te répète que j'aperçois le moyen!... Il faut que ton père ne cherche pas comment tu te l'es procuré, cet argent. Je le sais, moi, à présent. Et je suis trop heureux que tu l'aies eu à la Bourse. Lui ne penserait pas comme moi. Il faut qu'il croie, lui aussi, que tu n'as été qu'un intermédiaire. Je l'ai, mon moyen.

GEORGES. — Un intermédiaire? Mais de qui?

BOURDELOT. — De Mme Vincent.

GEORGES. — De Mélanie Duplay?

BOURDELOT. — Oui. Si j'étais allé lui dire — j'en ai eu l'idée, hier —: « Claudel est dans l'embarras, il va être obligé de vendre sa maison. Il importe à la cause qu'il ne quitte ni Paris ni son commerce. Aidez-le sans qu'il en sache rien... » Crois-tu qu'elle m'aurait refusé?

GEORGES. — Non.

BOURDELOT. — Tu vois. Il paraîtra donc tout naturel à ton père que j'aie fait cette démarche. Et je vais lui dire que je l'ai faite, que Mélanie m'a prêté cent mille francs pour Claudel, que je les ai envoyés par toi... — tiens, — parce que tu avais une machine à écrire et pour que l'envoi restât tout à fait anonyme...

GEORGES. — Mais si Claudel, une fois averti par mon père, court chez Mélanie la remercier?

BOURDELOT. — J'y aurai passé avant. En sortant d'ici.

GEORGES. — Tu lui raconteras?

BOURDELOT. — Rien, rien. Je trouverai, je trouverai.

Mme CLAUDEL. — Et si elle refuse?...

BOURDELOT. — De se prêter à cette complaisance?... Elle! Non, non. C'est Claudel, lui, qui ne voudra plus garder ces cent mille francs quand il croira qu'ils viennent d'elle. Il me les rendra, et moi, je les rendrai à Georges.

Mme CLAUDEL. — Ah! C'est tout ce que je désire, qu'il n'ait plus cet argent!...

BOURDELOT. — Maintenant, madame, il ne faut pas que Portal vous trouve ici. Je vous ferai savoir demain matin le résultat de ma visite chez Mélanie. D'ici là, dominez-vous. Si Portal a déjà prévenu votre mari, — c'est possible, — la moindre imprudence vous perdrait. S'il ne l'a pas prévenu, il faut que le soupçon ne l'effleure même pas. Georges, reconduis madame, et pour qu'elle me pardonne mon intervention, dis-lui un peu quel ami je te suis.

Mme CLAUDEL. — Je le sais, monsieur Bourdelot, et je vous remercie pour lui et pour moi.

Elle lui tend la main, que Bourdelot baise gauchement.

Scène VI

BOURDELOT, GEORGES

BOURDELOT, après un silence, regardant Georges qui rentre après avoir reconduit Mme Claudel et qui est visiblement gêné sous ce regard. — Alors, tu as joué à la Bourse?

GEORGES. — Oui.

BOURDELOT. — Dans la position que tu occupes auprès de ton père! Tu as vu? Ça a été le premier

sentiment de Mme Claudel... Et par qui as-tu joué à la Bourse?

GEORGES. — Comment, par qui?

BOURDELOT. — Oui. Tu as employé un agent, un coulissier. Dis-moi son nom.

GEORGES. — Pourquoi?

BOURDELOT. — Pour que je sache entre quelles mains tu t'es mis. On ne fait pas gagner cent mille francs comme ça à quelqu'un sans avoir de grands services à lui demander, et tu n'en peux rendre... que de politiques.

GEORGES. — N'insiste pas. De quel droit me poses-tu ces questions?

BOURDELOT. — Du droit de quelqu'un qui va couvrir ce que tu as fait, et qui, par conséquent, doit tout savoir.

GEORGES. — Tu ne couvriras rien. Accepter que tu te substitues à moi, vis-à-vis de mon père et de Claudel, c'est m'obliger, en effet, à répondre à toutes les questions. Et je ne veux pas y répondre. Il n'y a pour moi qu'un intérêt: préserver Mme Claudel. Tu m'as dit que rien n'empêcherait mon père d'apprendre à son mari la vérité sur le bulletin de la poste. Soit! Ce que je te demande à toi, c'est simplement d'attester à mon père, pour qu'il l'atteste au mari, ce que tu sais, ce que tu as vu, que Mme Claudel a été étrangère à cet envoi d'argent, qu'elle ignorait absolument que j'en étais l'auteur.

BOURDELOT. — Tu n'es pas sûr que ton père me croira. Si ton père me croit, tu n'es pas sûr que le mari croira ton père. Ce plan, c'est donc le risque. Au lieu que mon plan à moi, c'était le salut certain. Tu aimes cette femme passionnément et tu préfères qu'elle coure ce risque plutôt que de me dire le nom d'un coulissier? Allons donc! Ce n'est pas ce nom que tu me caches, c'est autre chose. Malheureux! Tu n'as pas joué à la Bourse!

GEORGES. — Eh bien, non. J'ai dit ça à Mme Claudel, parce que...

BOURDELOT. — Parce que tu ne pouvais pas lui dire l'action abominable que tu as commise et que je devine, entends-tu? que je devine. Tout est clair, maintenant pour moi. Et pour ton père aussi, tout va l'être clair. Il est déjà sur la trace. Si je ne la couvre pas, cette action, c'est ton déshonneur. Si je la couvre, c'est le mien!... Mentir à ton père, et là-dessus! M'associer à ce que tu as fait!

GEORGES. — C'est justement ce que je ne veux pas, Bourdelot. Oui, j'ai commis une action terrible. En la commettant, j'ai regardé bien en face la possibilité qu'elle fût connue. Elle l'est, puisque tu l'as devinée. Par conséquent tu as des indices... Alors, tout change... Je ne t'entraînerai pas dans mon naufrage. Porte ton témoignage pour Mme Claudel. Et laisse-moi sombrer seul, Bourdelot. Quand on a de ça, (Il se frappe la poitrine.) on peut toujours choisir la façon...

BOURDELOT. — C'est logique! Aller à sa passion par tous les chemins, ne tenir compte de rien, ni de personne, prendre la vie comme une partie à quitte ou double et, quand on perd, se faire sauter comme au tripot! Ces affreuses théories de nihilisme et de crime, tu les pensais donc vraiment? Se faire sauter? Si on ne faisait sauter que soi! Et ton père? et ta mère? et Mme Claudel? et moi? Nous sommes tous atteints en toi, quoi qu'il t'arrive. Et tu crois que je te laisserai sombrer seul, toi, le petit, moi le grand frère? Non, non! Moi vivant, il ne t'arrivera pas ça.

Portal paraît.

Scène VII

LES MÊMES, PORTAL

PORTAL, allant droit à Georges. — Qu'est-ce que c'est que ces cent mille francs? D'où ça sort-il?

BOURDELOT, se mettant entre Portal et son fils. — Voilà, Portal, je n'ai pas pu te dire tout à l'heure au Sénat. On t'appelait à la tribune. Puis, la chose est compliquée. Ce que Georges a fait dans cette affaire Claudel, il l'a fait... pour moi, en mon lieu et place. C'est un service que je lui ai demandé.

PORTAL. — Qu'est-ce que c'est encore que ça? Ces cent mille francs viennent de toi?

BOURDELOT. — Je vais t'expliquer. Claudel parti, c'était un grand vide laissé dans nos rangs, tu l'as dit toi-même. Alors, j'ai cherché de l'argent pour lui, et j'en ai trouvé.

PORTAL. — Tu en as trouvé? Toi? Comment?

BOURDELOT. — Je vais te dire... Je voulais que Claudel eût cet argent sans en connaître la provenance. Alors, Georges a dactylographié la lettre pour moi. Et il s'est chargé de la recommander. J'avais exigé de lui le secret, même vis-à-vis de toi.

PORTAL. — Comment t'es-tu procuré cet argent?

BOURDELOT. — Je l'ai eu de... Tu vas bondir... Je l'ai eu de Mélanie Vincent.

PORTAL. — Tu as demandé à Mélanie cent mille francs pour Claudel?...

BOURDELOT. — Oui, et, quand elle a su le motif, elle les a très généreusement donnés.

PORTAL. — Tu es allé demander de l'argent à cette abominable intrigante? Pour Claudel? Pour un homme dont tu sais qu'il l'a en horreur, qu'il la méprise? Tu n'as pas fait cela, Bourdelot, ce n'est pas vrai.

BOURDELOT. — Si... Mais si... Il y avait urgence... Et puis, tu sais que je n'ai jamais cessé de la voir. Et je ne suis pas le seul parmi nos amis.

PORTAL. — Et moi je n'ai jamais cessé de te le reprocher. Il y a tout de même une différence entre aller fumer sa pipe dans les salons d'une fille — c'en est une — et prendre son argent pour le compte d'un autre qui n'en sait rien. L'une de ces choses est une veulerie, dont, malheureusement, je te sais capable. L'autre est une aberration. Je ne peux pas croire cela de toi, Bourdelot. Ce n'est pas vrai.

BOURDELOT. — Si, Portal, c'est vrai.

PORTAL. — Ta parole?

BOURDELOT. — Ma parole.

PORTAL, après un silence et durement. — Alors, c'est toi qui va prévenir Claudel. Ce sera ton châtiment. Assieds-toi là et écris.

GEORGES. — Mon père...

PORTAL. — Toi, Georges, tais-toi. Tu es aussi coupable que lui de t'être prêté à cette saleté et de ne m'avoir pas prévenu. Tu n'es ici ni mon fils, ni l'ami de Bourdelot. Tu es mon chef de cabinet. Tu ne le seras plus longtemps. (Anna paraît à la porte. Il se retourne.) Qu'est-ce qu'il y a?

ANNA. — Ce sont ces deux messieurs de tout à l'heure qui demandent monsieur.

PORTAL. — Ah! oui, c'est vrai. Je leur avais donné rendez-vous pour quatre heures. (A Bourdelot et à Geor-

ges.) Vous, laissez-moi cinq minutes, j'expédie ces gens et je vous rappelle. Va écrire ta lettre à Claudel.

Scène VIII

PORTAL, MOREAU-JANVILLE et MAYENCE

Moreau-Janville et Mayence entrent. Salutations. Portal, coup de tête très sec. Moreau-Janville de même. Mayence obséquieux.

MAYENCE, bas à Moreau-Janville. — Alors, patron, c'est moi qui attaque?

MOREAU-JANVILLE, même jeu. — Oui, allez!

MAYENCE. — Vous voudrez bien excuser, monsieur le président du Conseil, la liberté que nous avons prise, M. Moreau-Janville et moi.

PORTAL. — Pas de phrases, monsieur. Vous venez me parler de l'affaire Delattre?

MAYENCE. — Oui, monsieur le président du Conseil.

PORTAL. — Vous avez à me donner quelques éclaircissements?

MAYENCE. — Oui, monsieur le président du Conseil.

PORTAL. — Je le pensais. Voilà pourquoi je vous reçois. J'ai dit à la tribune de la Chambre que je voulais faire la lumière complète sur cette affaire Delattre. J'en saisirai donc toutes les occasions.

MAYENCE. — Nous vous en apportons une, monsieur le président du Conseil.

PORTAL. — Tant mieux. Seulement, l'affaire Delattre est entrée dans le domaine judiciaire. Elle n'en sortira pas. Vous êtes bien avertis. Tout ce que vous me direz ici, tout, sera rapporté exactement au juge d'instruction. Et comme vous avez été en rapports avec lui, hier et ce matin, vous auriez pu vous épargner cette visite.

MAYENCE. — Ce sont précisément ces récents rapports avec le juge d'instruction qui feront l'objet de l'entretien que nous avons désiré, M. Moreau-Janville et moi, avoir avec vous, monsieur le président du Conseil. Nous sommes persuadés que vous ne pouvez y être pour rien, dans ces nouvelles perquisitions pratiquées à nos domiciles respectifs. Outre qu'elles sont injustifiées, elles nous font le plus grand tort, à M. Moreau-Janville, dans ses usines; à moi, dans ma modeste banque. Encore une fois, monsieur le président du Conseil, nous sommes persuadés qu'elles ont été faites sans votre agrément. Après le sacrifice qui nous a été demandé, imposé même, et que nous avons consenti très volontiers, nous avions le droit...

PORTAL, le regardant fixement. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

MAYENCE, répétant. — Après le sacrifice...

PORTAL. — J'ai entendu, mais mal compris...

MAYENCE. — Pourtant, c'était clair...

PORTAL, se levant à moitié. — Alors, vous avouez qu'à propos de l'affaire Delattre, il vous a été demandé de l'argent et que vous en avez versé?

MAYENCE, arrogant. — Vous ne le saviez pas, monsieur le président du Conseil?

PORTAL, marchant sur lui. — Moi! (Terrible.) Allez-vous-en!

MAYENCE. — Mais, monsieur le président.

PORTAL. — Allez-vous-en, monsieur, allez-vous-en.

MOREAU-JANVILLE. — Mayence, M. Portal vous dit de sortir, sortez.

Mayence les regarde. En ce moment, Portal va et vient à travers la chambre. Moreau-Janville accompagne Mayence à la porte. Mayence sort.

Scène IX

PORTAL, MOREAU-JANVILLE

PORTAL, ayant marché dans la pièce, se retourne. — Et vous, qu'est-ce que vous attendez pour prendre le même chemin que votre agent?

MOREAU-JANVILLE. — De vous avoir fait des excuses, monsieur. Oui, pour l'insinuation que M. Mayence s'est permise à votre égard. M. Mayence est venu ici avec une idée préconçue. Il n'a pas su comprendre, à votre accent, ce que j'ai compris, moi, tout de suite qu'en dépit des apparences, (Il souligne.) vous êtes absolument étranger à la petite opération à laquelle il a fait allusion. Encore une fois je tenais à vous en avoir fait toutes mes excuses. Je vous les ai faites, adieu, monsieur.

PORTAL. — Ah! Non, cette fois, vous, je vous garde. Votre agent tout à l'heure, vous maintenant, lui, sous une forme que je n'ai pas pu accepter, vous, d'une manière plus correcte et plus perfide, vous venez de me faire entendre que mon nom se trouve mêlé à un sale trafic autour de cette sale affaire Delattre. Nous allons nous en expliquer, et tout de suite.

MOREAU-JANVILLE. — Non, monsieur, je ne vous expliquerai rien.

PORTAL. — Alors, vous vous expliquerez devant le juge d'instruction. Ça ne traînera pas.

Il va à son bureau pour écrire.

MOREAU-JANVILLE. — N'écrivez pas cette lettre, monsieur, du moins pas avant d'avoir fait une petite enquête par vous-même. Nous vous en avons assez dit, M. Mayence et moi, pour que vous commenciez à le comprendre: le trafic qui vous indigne s'est fait dans votre entourage, et le bénéficiaire vous touche de près, de trop près. (Portal repose la lettre qu'il vient d'écrire et regarde.) Je pourrais vous dire cela en en triomphant, je vous le dis, avec une émotion qui vous prouve que je ne suis pas celui que vous croyez. J'ai l'horreur de la corruption et de la vénalité autant que vous, monsieur Portal. Ce n'est pas ma faute, si je les ai rencontrés en travers de toutes mes entreprises. Ce n'est pas ma faute si, croyant à mon pays, comme vous à vos idées, et voulant contribuer à lui donner une flotte que je lui sais nécessaire, j'ai été rançonné à tous les coins des commissions, des journaux, du Parlement et ailleurs. Aussi, je ne saurais vous dire le respect que j'éprouve pour tous ceux — et ils sont rares — dont je sens qu'ils ont conservé toutes les fiertés, toutes les probités d'une conscience intransigeante. Et, quand je suis forcé de les frapper pour me défendre, j'en souffre et je les plains.

PORTAL, debout. — Je n'ai que faire de votre pitié, monsieur. De ce que vous m'avez dit, je ne retiens qu'une chose: vous avez commis, M. Mayence et vous, un nouveau délit de corruption, et vous vous croyez couverts par la personnalité de votre complice. Vous coucherez tous les trois au dépôt, ce soir même.

MOREAU-JANVILLE. — Je ne le crois pas, monsieur. Vous êtes trop juste. Vous hésiterez avant de briser la vie de quelqu'un qui est bien jeune et qui est peut-être une victime de vos idées. Quant à moi, j'ai bec et ongles, et je vous attends.

Il sort.

Scène X

PORTAL, ANNA

PORTAL, écoute un moment la porte se fermer, puis il appelle. — Anna. (Anna parait.) Ces deux messieurs sont déjà venus?

ANNA. — Le plus jeune seulement, pas l'autre.

PORTAL. — Quel jour?

ANNA. — C'est le jour où mon mari était à Melun avec monsieur. Il a demandé M. Georges.

PORTAL. — M. Georges l'a vu?

ANNA. — Oui, monsieur.

PORTAL. — Merci, Anna... Anna?

ANNA. — Monsieur?

PORTAL. — Il ne vient pas de femmes ici voir M. Georges, quand madame et moi nous n'y sommes pas?

ANNA. — Non, jamais, monsieur.

PORTAL. — Ma pauvre fille, tu ne sais pas mentir. Ces jours derniers, rappelle-toi.

ANNA. — Monsieur ne veut pas dire Mme Claudel?

PORTAL. — Ah! Mme Claudel vient... souvent?

ANNA. — Quand elle a rendez-vous avec madame, si madame n'est pas là, M. Georges lui tient compagnie quelques minutes; comme tout à l'heure, avant que M. Bourdelot arrive. Ah! monsieur ne va pas se mettre ces idées-là en tête!

PORTAL. — Il ne s'agit pas de Mme Claudel. Une autre femme est venue certainement... l'air pas comme il faut.

ANNA. — Ah! Oui. Une autre... Ah! C'est qu'il faut en avoir une tête ici!... Mais elle n'a fait qu'entrer et sortir. C'était pour remettre un paquet cacheté qu'elle n'avait jamais voulu me confier. C'est encore le jour que monsieur était à Melun.

PORTAL. — Elle est venue, avant ou après le monsieur qui sort d'ici?

ANNA. — Je ne me rappelle plus. Une fois, je faisais le salon. Une autre fois, M. Georges était à table... Attendez... Quand je faisais le salon, c'était la dame... M. Georges s'est levé de table pour le monsieur... Oui, oui, oui, oui, je me rappelle.

PORTAL. — La femme a apporté le paquet le matin et l'homme est venu à midi?

ANNA. — Oui, midi, midi et demi.

PORTAL. — C'est bien, va.

Anna sort.

Scène XI

PORTAL, Mme PORTAL

PORTAL, appelant sa femme. — Françoise! (Mme Portal parait.) Françoise, il s'agit d'une chose très grave. Pas de questions, toi. Réponds-moi. Georges est l'amant de Mme Claudel?

Mme PORTAL. — Tu n'y penses pas, mon ami! Georges n'aime personne, pas même nous, et Mme Claudel ne fait pas plus attention à lui... S'il y avait quoi que ce soit entre eux, je l'aurais deviné, et je te prie de croire que je ne l'aurais pas supporté.

PORTAL. — Eh bien, ma pauvre amie, tu vas voir ce qu'il y a entre ton fils et cette femme. (Appelant.) Bourdelot! Georges!

Scène XII

LES MÊMES, GEORGES, BOURDELOT

BOURDELOT, tendant un papier à Portal. — J'ai fini la lettre à Claudel, mon ami.

PORTAL, prenant le papier qu'il déchire. — Assez de mensonges, Bourdelot. Je sais tout. Je sais que les cent mille francs envoyés par Georges à Claudel viennent de Mayence et de Moreau-Janville. Ils sortent d'ici et ils me l'ont dit. Tu avais été exactement renseigné: Micheline Arnaud a bien livré dans un accès de jalousie les talons de chèques de Mayence.

BOURDELOT. — Mais, à qui?

PORTAL. — A lui! A lui! Et, tout de suite, épouvantée de ce qu'elle avait fait, elle est allée le raconter à Mayence. Mayence est venu ici. Et lui, il a vendu le carnet! Et c'est chez moi, parmi ces objets témoins de toute une vie de labeur et de dévouement, que s'est conclu l'infâme marché. Ces cent mille francs, c'est le prix de sa félonie!... Ah! malheureux!

Mme PORTAL. — Mais ce n'est pas vrai, Portal! Ce n'est pas possible. Ton fils ne t'a pas fait ça, à toi, son père! Et quel père! Mais défends-toi, Georges, il y a un malentendu épouvantable, une erreur!... Ecoute-le, père!... Laisse-le s'expliquer!... Parle, Georges! Mais parle...

GEORGES. — A quoi bon?

Mme PORTAL. — Alors, c'est vrai?

GEORGES. — C'est vrai.

Mme PORTAL. — Mais comment? Mais pourquoi?

PORTAL. — Pour empêcher Mme Claudel de partir, parce qu'il est son amant. (Geste de Georges.) Il a voulu la garder, et, devant son abjecte passion, rien n'a tenu, ni la probité dont je lui ai toujours donné l'exemple, ni un dernier scrupule envers cet honnête homme à qui il avait déjà volé sa femme, ni le respect de mon œuvre à moi!... Ça, c'est le pire! Tu savais, toi qui travailles avec moi, ce qu'est cette affaire Delattre: le cas unique, la leçon de chose accessible à tous, le capitalisme pris en flagrant délit de collusion avec les politiciens... Tu savais ce que nous en ferions — ce que nous en ferons sortir — les bureaux de la Marine nettoyés, le plus grand flibustier de la haute industrie exécuté, le bloc des parlementaires véreux entamé, et par cette brèche nos grandes lois de réforme et de solidarité passant enfin — tu savais cela! Tu le savais!... Et aussi contre quoi nous nous heurtons: dans la presse, au Conseil même, à la Chambre, au palais, toutes les forces de réaction coalisées!... L'affaire Delattre, c'est la ferme de Hougoumont, le cimetière d'Eylau, le petit point de terre grand comme cela sur la carte. Une fois pris, c'est la bataille gagnée, une conquête immense. Tu le savais! Tu as eu là notre victoire entre les mains. Et tu l'as vendue! Tu l'as vendue à un brigand, à un Mayence, qui, tout à l'heure, ici, essayait de me faire chanter, moi, à cause de toi! Toi! Mon fils, mon fils, mon fils!... Et toi, Bourdelot, mon ami de trente ans, en qui je croyais comme dans un frère, tu te fais son

complice en couvrant son crime, car tu le connaissais. Ton visage criait sa honte, tout à l'heure. Je comprends, tu as voulu le sauver. Il n'y a que la justice. Et je vais la faire!

Mme PORTAL. — Qu'est-ce que tu veux dire, mon ami?... Tu ne veux pas?...

PORTAL. — Le faire arrêter. Si... Et de ce pas, pour crime de forfaiture. Il a fait son droit, il sait où cela mène, il ira.

Mme PORTAL. — Mais, mon ami...

PORTAL. — Tu vas te mettre avec lui, contre moi, toi aussi?

Mme PORTAL. — Non, mon ami, je suis avec toi. Je l'ai toujours été, depuis que je suis ta femme. Je t'ai toujours soutenu. Ta foi est la mienne, tu le sais bien. Mais en ce moment, qu'est-ce que tu veux? pendant que tu parlais, la mère a tressailli en moi, trop fortement!... Tu ne peux pas envoyer ton fils aux assises, en prison. Mais ce n'est pas lui qui a fait ce crime, ce n'est pas lui!... Il n'a été qu'un instrument. C'est cette femme qui l'a conseillé, suggestionné... La justice, c'est de frapper la vraie coupable... Pas lui, pas lui, qui n'a été que faible!... N'est-ce pas, mon petit, que c'est elle qui t'a entraîné? Mais avoue-le, avoue-le à ta mère.

GEORGES. — Non, maman. Je ne peux pas avouer ce qui n'est pas. Je suis seul coupable, seul.

Mme PORTAL. — Ne le crois pas, Portal. Tu vois bien qu'il se sacrifie!

GEORGES. — Non, mon père, je ne me sacrifie pas, je dis la vérité. Et toi, Bourdelot, tu ne vas pas permettre qu'on accuse une femme dont tu sais l'innocence.

BOURDELOT. — Oui, Portal, Mme Claudel ignorait tout de cette affaire, il y a une heure. Quand tu m'as envoyé ici du Sénat, elle était là. J'ai assisté à son désespoir indigné, lorsqu'elle a su que c'était Georges qui avait envoyé cet argent à son mari.

PORTAL. — C'était une comédie. Et vous avez été sa dupe. Bourdelot. Je l'ai bien été, moi, pendant des années.

BOURDELOT. — Non, Portal, ce n'était pas une comédie. Il y a des cris du cœur qui ne trompent pas.

PORTAL. — Assez! Le crime de Georges est le même, que Mme Claudel le lui ait conseillé ou non. Chef de cabinet d'un ministre, il a détourné et vendu des papiers d'instruction criminelle. Je suis averti, moi le ministre, je le dénonce... C'est mon devoir. (A Mme Portal qui veut parler.) Plus un mot là-dessus, mon amie. Si je ne le dénonçais pas, qui serais-je? Ce marché autour de ce document est une preuve aussi forte que le document même. En l'étouffant, je serais un traître comme lui. Je mériterais que l'on me dît, à moi, toutes les paroles de mépris et de dégoût que je lui ai crachées à la figure tout à l'heure. Tu les as trouvées justes, elles l'étaient. (A Bourdelot qui veut l'interrompre.) Qu'est-ce que tu veux, toi? Après ce que tu as fait, ton témoignage est ruiné. Je ne t'estime plus.

BOURDELOT. — Mais ce que j'ai fait, pour qui l'ai-je fait? Pour toi d'abord, et puis pour nos idées...

PORTAL. — Pour nos idées? Tu oses?...

BOURDELOT. — Oui, je savais qu'aussitôt la vérité connue, ta première pensée serait de livrer Georges à la justice. Et après?... Après, c'est l'effondrement de Delattre, oui. Mais c'est aussi l'effondrement de Portal. Crois-tu que tu resteras au pouvoir vingt-quatre heures après que tous les camelots de Paris auront crié d'un bout à l'autre de la ville l'arrestation du fils du président du Conseil?

PORTAL. — Allons donc! Je ne tomberai pas. Il n'y aura pas une majorité à la Chambre pour voter, à la face du pays, qu'un président du Conseil doit sacrifier l'intérêt public à l'intérêt privé et épargner la corruption parce qu'elle est dans sa famille. Eh bien, tous les camelots de Paris crieront l'arrestation du fils du président du Conseil. Mais la France entière saura que le président du Conseil l'a voulue, cette arrestation. Crois-tu que si ce malheureux n'était pas mon fils, je n'aurais pas déjà déposé ma plainte chez le procureur de la République? Je vais l'appeler.

Il marche à son bureau. Georges se met devant lui.

GEORGES. — Je t'en supplie, père, une minute. (Allant à sa mère.) Maman, Bourdelot, laissez-moi seul avec lui. Il s'agit de la vie de plusieurs personnes peut-être.

Mmes Portal et Bourdelot se consultent et sortent, pendant que Portal feuillette un annuaire du téléphone et prend l'appareil.

Scène XIII

PORTAL, GEORGES, puis ANNA

PORTAL, au téléphone. — 638-23. Oui... Allô! Le procureur de la République, M. Kampff... Priez-le de venir à l'appareil... Président du Conseil... Oui... Monsieur Portal... J'attends... Monsieur?... Oui, c'est moi. Merci... Monsieur le procureur de la République, pouvez-vous venir jusque chez moi, à mon domicile privé, 17, rue du Val-de-Grâce, d'urgence?... Oui, d'urgence... Grave, très grave, même... Oui... Oui... Oui... Oui... C'est ça, je vous attends tout de suite... Oui... C'est ça. (Il raccroche l'appareil et va à son fils et lui dit.) Tu seras arrêté dans un quart d'heure.

GEORGES. — Mon père...

PORTAL. — Il n'y a plus de père et de fils, ici. Il n'y a qu'un criminel qui a avoué et un témoin qui va déposer. Tais-toi.

GEORGES, va pour se retirer, puis il revient, et, se redressant, il frappe de son poing la table. — Oui, j'ai avoué, et je n'ai pas l'intention de me justifier. Je pourrais te dire à toi, l'apôtre de l'individu, que j'ai mené ma vie individuelle comme j'ai pu. Le droit au bonheur, c'est le droit de chacun à son bonheur. Mais il ne s'agit pas de moi, il s'agit de Mme Claudel. Je ne veux pas, entends-tu, je ne veux pas qu'elle soit compromise, interrogée. Je ne veux pas qu'on prononce son nom. Elle est innocente de ce que j'ai fait, Bourdelot te l'a dit. Tu feras de moi tout ce que tu voudras. Je reconnaîtrai avoir vendu les documents à Mayence, et tu auras ainsi la preuve que tu cherches. Mais je ne veux pas que Mme Claudel soit mise en cause. Tu feras ta déposition sans la nommer. Tu le peux, tu le dois.

PORTAL. — Je la nommerai. Je dirai tout, parce qu'un témoin doit tout dire. Il n'y a de justice que dans la vérité. (Hors de lui.) Et puis, qu'est-ce que c'est que ces « je ne veux pas »? Moi, je veux... Si tu as peur pour cette femme, il fallait y penser avant; il est trop tard...

GEORGES, après un silence, et d'un ton effrayant de calme et de résolution. — Papa, faut-il que je me tue?

Portal reçoit le coup en pleine poitrine, regarde son fils, détourne les yeux, tremble de tout son corps, les sanglots montent à sa gorge. Après un instant, il arrache sa cravate et son col, va à la fenêtre, l'ouvre toute grande, respire fortement, longuement, s'appuie pour ne pas tomber... Un temps assez long s'écoule... on entend sa respiration qui ressemble à un râle. On frappe à la porte... Encore un temps assez long.

PORTAL, d'une voix étranglée. — Entrez.

Il tourne le dos.

ANNA, entre une carte à la main. — Ce monsieur est là.

PORTAL, lisant la carte. — M. Kampff, procureur de la République... Alors il est là?

ANNA. — Monsieur est malade?

PORTAL. — Non. Il est là?

ANNA. — Le procureur? Oui, monsieur.

PORTAL. — Qu'il attende!

Il va à une carafe d'eau, s'en verse un grand verre, boit en claquant des dents, s'essuie le menton et les vêtements, reboutonne son col, noue sa cravate, se redresse.

ANNA. — Mais, monsieur est malade?

PORTAL. — Non. Non. Non. Tais-toi... fais entrer.

Scène XIV

PORTAL, GEORGES, LE PROCUREUR

PORTAL. — Monsieur le procureur, je vous ai demandé pour... Voici de quoi il s'agit: des faits particuliers se rattachant à cette affaire Delattre m'ont amené à... concevoir... un projet de loi... pour l'élaboration duquel votre concours me serait précieux.

LE PROCUREUR. — A vos ordres, monsieur le président.

PORTAL. — Merci... (Il va prendre des papiers sur un pupitre haut et les feuillette.) C'est curieux. Je croyais être en possession des éléments que j'avais donné ordre de réunir... et je m'aperçois...

LE PROCUREUR. — Mais quand il vous plaira, monsieur le président... quand vous aurez ces copies...

PORTAL, posant les papiers. — C'est que je suis confus de vous avoir fait venir d'urgence pour...

LE PROCUREUR. — Ce n'est rien! Je serai toujours trop heureux et trop fier de pouvoir vous aider dans vos admirables travaux, monsieur le président.

PORTAL. — Alors, vous voulez bien m'excuser?

LE PROCUREUR. — Oh! Monsieur le président...

PORTAL. — Je vous remercie.

LE PROCUREUR. — Puisque nous parlons de cette affaire Delattre, j'ai le regret de vous informer, monsieur le président, que le juge d'instruction n'a de nouveau rien trouvé et que le non-lieu suspendu depuis avant-hier pour supplément d'instruction risque d'être rendu dans la soirée.

PORTAL. — Ah!

LE PROCUREUR. — Oui... Il n'y a vraiment rien qui nous permette d'inculper...

PORTAL. — S'il n'y a rien...

LE PROCUREUR. — N'est-ce pas, monsieur le président... Si vous le permettez, monsieur le président, je retournerai au Palais, car des affaires pressantes m'y appellent.

PORTAL. — Faites, monsieur le procureur de la République. Pardon, et encore merci.

Portal reconduit le procureur, puis revient.

Scène XV

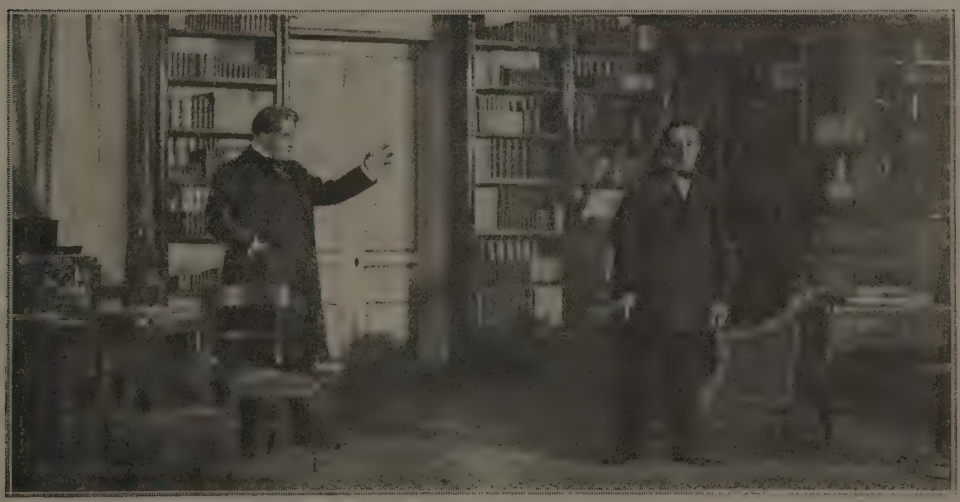
GEORGES, PORTAL

GEORGES. — Père, après ce...

PORTAL, sans le regarder et l'interrompant d'un geste de douleur. — Rentre dans ta chambre... (Au moment où Georges va disparaître, Portal tressaille, regarde son fils et lui dit:) et attends mes ordres.

Georges sort. Portal pleure.

RIDEAU



Portal : *« Rentre dans ta chambre... et attends mes ordres.*

Mme Portal. Mme Claudel.

Scène III. — Mme Portal : « *C'est la dernière fois aujourd'hui que vous aurez passé notre seuil* ».

ACTE III

Même décor qu'au premier acte: le salon de Portal.

Scène première

PORTAL, SAILLARD, CHARLIER, puis BRUNEL

Portal. — Vous comprenez, Saillard?

Saillard. — Tout à fait.

Portal. — Si vous ne comprenez pas, dites-le franchement; ça vaudra mieux que de me faire une gaffe.

Saillard. — J'ai compris le mieux du monde.

Brunel, entrant en coup de vent. — Je suis en retard; je vous demande pardon. J'arrive de Poitiers. J'ai voulu passer rue de Grenelle.

Portal, à Charlier. — Donnez donc votre place à Brunel. Saillard, mettez-le au courant.

Saillard. — Voici : les perquisitions Delattre, Moreau-Janville et Mayence n'ont rien donné. Le non-lieu a été rendu ce matin. A la séance de tantôt, Delattre questionne. Notre président répondra. Il veut que la question soit transformée en interpellation, mais par l'un des nôtres.

Brunel. — Pour gratter Delattre, dont c'est la tactique. Bien joué.

Saillard. — Il faut à notre président trois répliques...

Portal. — Quatre.

Saillard. — Une du centre...

Portal. — Deux du centre!...

Saillard. — Et deux de droite.

Portal. — Mais non, mais non, rien de droite.

Saillard. — Je sais, je sais, mais je m'entends, de la droite du centre.

Portal. — Je tremble.

Charlier. — Et d'extrême-gauche?

Portal. — Oh! rien. Pas besoin de les pousser! Ils marchent tout seuls et trop... (Montrant une main de papier.) Voilà mon discours.

Saillard. — Il est magnifique.

Portal. — Qu'en savez-vous?

Saillard. — J'en suis sûr.

Portal. — Ne dites donc pas de bêtises, mon petit. Ecoutez-moi. (A Charlier qui s'est mis à dessiner.) Vous, passez-moi votre bloc...

Brunel. — Hé, les colonies!... Du papier...

Portal, il feuillette son discours. — Après ceci... « la conscience nette et les mains propres », je veux un

énorme: « Et le non-lieu? » Et un: « Oui, au fait, parlez-nous du non-lieu. » Par qui allez-vous nous faire envoyer ça?

SAILLARD. — Poiret.

PORTAL. — Je veux un gars, vous m'offrez un avorton.

SAILLARD. — Machebœuf, Fabius Machebœuf?

PORTAL. — Oh! non! Mastodonte, celui-là... Et puis, Marseille! Il m'enverra un « non-lieu » (Il imite l'accent du midi.) avec l'éclat de rire de toute la Chambre.

BRUNEL. — Templier?

PORTAL. — Très bien. Et l'autre?

BRUNEL. — La Roche.

PORTAL. — Parfait. Notez-les. Vous comprenez, ils m'aident à rebondir. Maintenant, à une autre réplique: « Nous en avons la volonté, nous en aurons le courage... » Là, faites-moi faire n'importe quoi. Oui... dites-leur de m'envoyer n'importe quoi. Ou plutôt, non, il faut un texte. Ecrivez ce que je vais vous dire, parce que, si on leur dit de faire n'importe quoi, ils font vraiment n'importe quoi, et c'est la boue. « Nous enregistrons cette parole; c'est un engagement, monsieur le président... » Vous avez noté?

SAILLARD. — Oui, oui, c'est fait.

BRUNEL. — Moi aussi.

PORTAL. — Eh bien, alors, à la fin... (Il feuillette.) « Et le non-lieu obtenu contre nos intérêts, c'est la preuve que le juge a toujours eu les mains libres! » Là, tapage, pupitres, violentes interruptions. Je repars et je mets la Chambre en demeure de dire si le gouvernement qu'elle a devant elle et dont le programme reste entier doit l'appliquer, ce programme, ou si elle veut qu'il s'en aille et ses projets de lois avec lui. Je pose la question de confiance sur des idées et non sur des personnes. Enfin, je marche à fond. Vous verrez... Vous verrez... Et maintenant, filez. (Prenant Saillard à part.) Saillard, mon ami Saillard, n'oubliez pas qu'une gaffe peut tout chavirer. Nous sommes sur un fil. Et puis, je vous en supplie, ne parlez plus de votre femme! N'en parlez plus à personne! Vous piétinez là dedans.

SAILLARD. — Monsieur le président, je n'en ai pas ouvert la bouche.

PORTAL. — Si, vous n'arrêtez pas. N'en parlez plus. Vous serez bien avancé quand je vous aurai dit qu'hier le Sénat se fichait littéralement de vous. On rapportait vos mots, et... c'était dommage! Soyez trompé, en silence.

CHARLIER. — Et moi... Qu'est-ce que je fais là-dedans?

PORTAL. — Vous, comme je voudrais vous savoir à Versailles pour toute la journée!

CHARLIER rit confusément, prend la main dont le congédie Portal, remonte pour sortir avec Saillard et lui dit tout bas. — Vous ne trouvez pas, tout de même, qu'il va un peu loin, le tyran?

SAILLARD. — Un petit peu.

BRUNEL. — Qu'est-ce que vous disiez?

SAILLARD. — Nous disions que le tyran allait un peu loin.

BRUNEL. — Il me semble.

BOURDELOT, entrant. — Vous partez?

BRUNEL. — Oui. Nous viendrons le chercher tout à l'heure pour son discours.

Saillard, Brunel et Charlier sortent.

Scène II

PORTAL, BOURDELOT, puis Mme PORTAL

BOURDELOT, s'arrêtant devant Portal qui se tait. — A la bonne heure, tribun, tu t'es repris depuis hier! Ah! quelle joie j'aurai à t'entendre donner de la voix tout à l'heure. Fais voir ton masque romain de dictateur. Toujours cette ride au milieu du front, efface-la. Tu vas parler. Tu vas triompher. Tu es guéri.

PORTAL. — Moi? J'agonise.

BOURDELOT, saisi. — Est-ce que Georges?...

PORTAL. — Non. Il vit. Il vivra. Tout le monde vivra.

BOURDELOT. — Alors, qu'y a-t-il?

PORTAL, éclatant. — Il y a que je ne peux pas accepter ce que j'ai fait. J'ai eu un criminel entre les mains, je ne l'ai pas dénoncé, parce qu'il est mon fils. Je ne le dénoncerai pas. Je ne suis plus un honnête homme.

BOURDELOT. — Tu es un homme, tout simplement.

PORTAL. — Tu vois, toi-même ne peux pas affirmer...

BOURDELOT. — Que tu as bien agi? Mais je l'affirme. Dans une situation pareille, le devoir commande d'être un homme d'abord. Un père qui donne à son fils le choix entre la Maison centrale et le suicide, ce n'est pas un honnête homme, c'est un barbare.

PORTAL. — Et un président du Conseil qui a demandé une enquête et des poursuites pour faire la lumière sur une concussion avérée et qui l'étouffe, cette lumière, quand il l'a entre les mains, qu'est-ce qu'il est? Et quand ce président du Conseil est un socialiste qui s'est toujours donné pour intégral et qu'il reste au pouvoir après cette forfaiture, — car c'en est une, — qu'est-ce qu'il est? Qu'est-ce qu'il est? Réponds.

BOURDELOT. — Qu'est-ce qu'il est? Mais un père qui a eu pitié de son fils...

PORTAL. — Non, un politicien comme les autres, et tout à l'heure, avec eux, j'en préparais la sale cuisine. En ne faisant pas la justice quand je peux la faire, je commets une grande faute, quoi que tu dises. En restant premier ministre, j'en commets une seconde, et pire, pire!... Oui, je monterai à la tribune, tout à l'heure, et, malgré ce que je te dis, j'y retrouverai cette sorte d'ivresse de la parole et de la lutte que je connais bien: et pourquoi? Ah! l'abjection! Oui. Pourquoi l'aurai-je, cette ivresse? Parce que je sauverai mon fils?... Mais non. Parce que je sentirai que je garde le pouvoir, et que le pouvoir, je l'aime, entends-tu, depuis que j'y ai goûté. Commander, être obéi, agir au besoin, dilater sa personnalité sur tout un pays, c'est une jouissance de force et d'orgueil inouïe et que je ne connaissais pas! Ma conscience me crie: « Tu dois t'en aller! tu ne peux t'estimer encore que si tu te punis toi-même; va-t'en! » Et une autre voix me répond: « Alors, ce sera fini. » Et je ne peux pas supporter l'idée que ce soit fini, que je ne sois plus le maître, car, à cette heure, je suis le maître de la France. Je le resterai, à quel prix? Je le prononcerai, ce discours, tu as raison. J'aurai mon grand coup de gueule des beaux jours. Le remords dont je me sens bourrelé me donnera du talent, j'en suis sûr! Je verrai Delattre et Sandoz s'effondrer devant moi, et je me dirai:

« Portal, tu es une canaille, et tu ne vaux pas mieux qu'eux! » Je trouverai des arguments pour retourner la Chambre. J'en suis sûr. Je me sens si fort. A la façon dont je tiendrai le coup, ils penseront tous: « Il n'est pas seulement un tribun, il est un homme d'Etat. » Ils le crieront tout haut, et moi, je penserai tout bas que je ne suis plus un honnête homme.

BOURDELOT. — C'est en t'en allant que tu ne serais plus un honnête homme!

PORTAL. — Ah! ça, par exemple?

BOURDELOT. — Mais oui, en abandonnant ton parti, tes idées.

PORTAL. — Mes idées!

BOURDELOT. — Oui, tes idées. Je te jure, Portal, que, en ce moment, la douleur te fait perdre la perspective exacte des choses.

PORTAL. — Cette douleur m'a fait faire des réflexions telles que je n'ai plus même le prétexte de ces idées pour me justifier, à mes propres yeux, de garder le pouvoir maintenant.

BOURDELOT. — Quelles réflexions? Tu parles comme si tu doutais?...

PORTAL. — Eh bien, oui, je doute, et c'est ma pire torture! La nuit que je viens de passer sera une date dans mon existence. Quelque chose a été touché en moi que je ne retrouverai plus: cette foi totale, complète, absolue dans ma doctrine. Ah! quelle nuit! J'étais seul, j'allais et venais dans cette chambre. J'écoutais le bruit de mes pas dans le grand silence et je regardais bien en face l'action que j'avais commise en ne livrant pas mon fils au procureur de la République que j'avais appelé pour cela. Je me disais: « Il est encore temps. Dès la première heure, je vais le rappeler. » Je me supposais de nouveau en face de lui, et, en face de lui, je le sentais, je serais aussi incapable que la veille de lui livrer mon enfant. Et pourquoi cette impossibilité? Parce qu'il y a entre un père et un fils un lien de chair et de sang indestructible, celui que tu invoquais, toi-même, il y a cinq minutes. (Geste de Bourdelot.) Laisse-moi parler. Si la famille est ce fait de nature irréductible, fondamentale, indestructible, j'y insiste, que devient notre doctrine à nous qui voulons construire la société sur l'individu et contre la famille?

BOURDELOT. — Oui, au nom de la justice.

PORTAL. — Et si cette solidarité entre les fils et les pères était la loi même de la vie? Si c'était la justice? Si, en essayant de lutter contre, nous tentions l'impossible? Et pas seulement l'impossible, le monstrueux?

BOURDELOT. — Quelle solidarité? Entre le crime de Georges et toi, il n'y a rien de commun, vous êtes deux consciences autonomes et indépendantes, tu n'en es pas responsable.

PORTAL. — Si, j'en suis responsable. Et la preuve, quand il m'a dit: « Faut-il que je me tue? » c'est comme s'il m'avait crié: « Au secours! Je suis ton fils, tu dois me sauver, car c'est toi qui m'as fait! » Et je l'ai sauvé, parce que je l'ai fait, et que j'en suis responsable. Il y a un mot d'un élève de cet affreux de Maistre qui m'a hanté toute cette nuit: « Les pères ont des enfants qui ressemblent au fond de leur pensée. » Qu'il est vrai, horriblement vrai! Le crime de mon fils me ressemble. Bourdelot, c'est un acte de dominateur qui veut que tout lui cède et pour qui rien ne compte au monde que sa personnalité... Cette passion du pouvoir que je viens de te montrer et qui fermentait en moi depuis des années, qu'est-ce que c'est donc? C'est la même chose. Cette passion, je la lui ai transmise et j'en suis responsable... Nous ne sommes pas devant un fait particulier, nous sommes en présence d'un fait universel de tous les temps et de tous les pays. Tous les pères ont été, sont et seront ainsi toujours devant tous les fils. Si ce cri du sang a raison, c'est que nos idées ont tort. Essaie de sortir de là, Bourdelot. Moi, je n'en sors pas. Quand ce tressaillement de la fibre paternelle me secoue jusqu'à la racine de mon être, comment veux-tu que je ne me méprise pas d'aller dire à la Chambre, car c'est tout l'esprit de mon programme, cela: « Supprimez l'héritage, qu'il n'y ait plus rien de commun entre les générations successives. Elargissez le divorce. Installez au foyer l'individualisme absolu. L'école à l'Etat. Plus de groupe intermédiaire entre la société et la personne humaine. » Et pendant ce temps-là, quand il s'agit de moi, j'aurai tout sacrifié, mon parti, l'Etat, la justice, à quoi? à l'esprit de famille!... Et je ne peux pas même me dire que j'ai tort. Je ne peux pas... Je ne peux pas... (Avec désespoir.) Mais dis-moi donc qu'avec ce doute et ce que j'ai fait je dois démissionner, que je serais criminel de défendre des lois auxquelles je ne crois plus. Tu ne comprends donc pas que, si je me confesse à toi, le compagnon de toute ma jeunesse, le témoin de toute ma vie, c'est pour que le cri de ta conscience me donne la force d'obéir à la mienne, et ce cri, tu ne le pousses pas?

BOURDELOT. — Eh bien, le cri de ma conscience à moi, c'est que tu dois rester au pouvoir... N'essaie pas de m'entraîner dans ton malsain vertige. Ma foi socialiste est la seule fierté de ma vie manquée, son rachat. Ne me l'enlève pas, ce serait trop mal. (La porte s'ouvre.) Ta femme, heureusement... je vais...

PORTAL, lui saisissant le bras. — Pas un mot à Françoise, Bourdelot. Elle a bien assez de son chagrin de mère. (A Mme Portal.) Qu'est-ce que tu m'apportes là, mon amie?

Mme PORTAL, lui tendant un télégramme. — Lis. C'est de Durand, notre notaire de Bourges.

PORTAL, lisant. — « Trouverai immédiatement hypothèque: quarante-cinq mille francs, sur terre Plainpied. Attends instructions. » Ah! ma chère femme! C'est pour la restitution?

Mme PORTAL. — Oui, ç'a été ton premier cri: Comment rendre ces cent mille francs à Mayence? Car nous les lui devons. Et puis, il y avait Claudel à qui nous ne pouvons pas laisser garder l'argent de Georges. Je me suis dit: « Mais, si Mayence est remboursé, ce sera comme si c'était nous qui avions donné les cent mille francs à Claudel. C'est un virement de fonds et secret, voilà tout. » Alors, j'ai agi sans te parler. Tu avais tant d'autres soucis en tête. Ces cent mille francs, je les ai trouvés. Pas toute seule. Avec Bourdelot. Il nous donne trente-cinq mille francs, toutes ses économies.

PORTAL, serrant la main de Bourdelot. — Mon vieil ami, que je te prive, moi, du pain de tes vieux jours!

Mme PORTAL. — Mais ce n'est qu'un prêt, bien entendu.

BOURDELOT. — Laissez! Laissez! Tant que j'aurai une plume, de l'encre et du papier, je gagnerai toujours bien de quoi fumer ma pipe et boire mes bocks...

Mme PORTAL. — Trente-cinq et quarante-cinq font quatre-vingt. Restaient vingt mille francs. La mai-

son que Georges a héritée de sa tante à Bourges les vaut.

PORTAL. — Je n'en veux pas... (Geste de Bourdelot.) Ce n'est pas de toi qu'il s'agit, Bourdelot. Je prends tes trente-cinq mille francs. Je te les rembourserai, et vite. (A Mme Portal.) Nous vendrons la terre de Plainpied, mon amie, grevée de cette hypothèque. C'est le plus simple et j'y pensais déjà. Les derniers vingt mille francs, je les aurai ce soir. On m'a fait des offres pour une grande affaire de librairie. Je signerai le traité aujourd'hui même. Mais l'argent de Georges, je n'en veux pas. D'ailleurs, il va lui être nécessaire.

BOURDELOT. — Nécessaire?... Il ne va plus vivre avec vous?

PORTAL. — Je le chasse.

BOURDELOT, à Mme Portal. — Et vous consentez, Françoise?

Mme PORTAL. — Il faut qu'il s'en aille. L'avoir là, tous les jours, à toute heure, serait trop douloureux pour Portal. Sa présence constante lui rappellerait trop ce que cet enfant a fait. Ce heurt quotidien ne laisserait pas la blessure se fermer. Seulement, Bourdelot, n'est-ce pas qu'avant ce départ il devrait tout de même consentir à revoir son fils?

BOURDELOT. — Tu ne veux pas le revoir?

PORTAL. — Non. Je lui ai dit d'attendre mes ordres. J'ai chargé sa mère de les lui transmettre. Je lui ai donné cette matinée pour faire ses préparatifs. Nous justifierons ce départ du ministère par des raisons de santé. Il aura quitté la maison à midi, et la France, ce soir, s'il m'obéit

Mme PORTAL. — Il t'obéira. C'est ce qu'il voulait te proposer lui-même, de s'en aller. Seulement, vous ne pouvez pas vous quitter ainsi. Il faut qu'il s'explique. Je l'ai trouvé si fermé, si muet, avec une lueur si fixe dans les yeux! Il n'avait pas dormi. Son lit n'était pas défait. A quoi a-t-il pensé toute cette nuit? Quelles résolutions a-t-il prises?... Il fait sa malle... C'est une toute petite chose, — elle m'a déchiré le cœur —: il n'emporte ni ton portrait, ni le mien. Ils sont toujours accrochés au mur. La place où était celui de cette femme est vide. Dire que je trouvais naturel qu'il eût ce portrait, là, et que je ne me suis doutée de rien!... Enfin, j'ai peur. Il m'a bien répété qu'il ne se tuerait pas, qu'il t'avait promis de vivre... Mais comment?... Dans quel état moral?... Je n'ai pas su le lui faire dire. J'étais trop émue. Toi, mon ami, confesse-le. Tu le peux. Tu le dois... Ah! tant pis!... L'heure est trop grave. Non, nous ne pouvons pas le laisser partir ainsi. Nous avons trop à réparer vis-à-vis de lui.

PORTAL. — Nous?

Mme PORTAL. — Oui, nous... Demande à Bourdelot.

BOURDELOT. — Françoise, vous m'aviez promis...

Mme PORTAL. — Je sais, Bourdelot. Mais c'est le seul moyen qu'il revoie son fils. Et puis cela diminue tout de même un peu le crime de cet enfant. Dites-lui ce que vous m'avez dit hier, ces confidences de Georges, ces malentendus...

BOURDELOT. — C'est vrai, Portal, vous ne lui avez pas assez montré que vous l'aimiez. Tu étais trop pris par la politique. Ta femme partageait toutes tes idées. Elle t'admirait. Elle croyait avoir une mission auprès de toi. Elle s'y absorbait tout entière. Ce n'est pas seulement excusable. C'est très beau... Seulement le petit, lui, n'a pas bien compris. C'est très difficile à dire. Les mots manquent pour expliquer cette susceptibilité du cœur, cette jalousie qui lui a fait penser un jour: « Pour mon père, il n'y a que ses idées. Pour maman, il n'y a que papa. Moi, je ne compte point... » Il s'est senti isolé, dénué. Alors, quand il a aimé, toutes ses réserves de tendresses se sont portées sur son amour. Sur le point de le perdre, cet amour, il a commis ce crime. Ne te fais pas de remords, mon ami. Ç'a été un malentendu douloureux, tragique, qui ne le justifie pas, mais qui, en effet, atténue peut-être sa responsabilité, sans que tu sois coupable.

Mme PORTAL. — Si, nous le sommes. Et la preuve, c'est son attitude. Quand un enfant est très malheureux, quel est son refuge naturel? Les bras de son père et de sa mère. Si son premier geste n'est pas de s'y jeter, c'est de leur faute.

PORTAL. — Ou de la sienne. Je ne discute pas avec toi, ma pauvre femme. En ce moment, tu ne te connais plus. Mais toi, Bourdelot, qui es de sang-froid, peux-tu me dire quand j'ai eu des torts envers lui comme père? Des faits, des faits! Un enfant qui ne nous a jamais quittés! Qu'est-ce qui lui a manqué quand il était petit? Il a été interne au collège comme toi et moi. Il y a eu une différence. Toi et moi, nous donnions des leçons, à dix-sept ans, pendant les vacances, pour ne pas coûter un sou à nos parents. Lui, je l'ai gardé ici à faire son droit, sans qu'il gagnât rien. Je l'ai fait entrer comme rédacteur judiciaire au journal, sans qu'il gagnât rien. Je l'ai pris comme chef de Cabinet... Je ne l'ai pas assez aimé! Mais si je mérite un reproche, c'est d'avoir été trop père avec lui. Et maintenant encore, qu'est-ce que je fais? Je lui sacrifie mon parti, mon honneur, notre fortune, tout... A cause de lui, parce que je n'ai pas pu supporter l'idée de le voir mort, trente années de ma vie s'abîment. Et lui?... Tu l'as constaté toi-même, ma pauvre amie: il pense à s'en aller en emportant un portrait de femme!

Mme PORTAL. — Mais tout ce que je te demande, mon ami, c'est de lui répéter ce que tu viens de me dire là. Qu'il s'en aille, sachant combien tu l'aimes, combien tu souffres.

PORTAL. — Pour qu'il me joue la comédie du repentir! Il l'a vu hier, ce que je souffre. Et il n'a pensé qu'à cette femme. Non! Non! Non! Je ne veux pas le voir. Je ne veux pas. (On frappe.) Entrez.

Justin paraît.

JUSTIN. — C'est Mme Claudel qui...

PORTAL. — Je t'ai dit que je condamnais ma porte.

JUSTIN. — Aussi, je ne l'ai pas fait entrer, monsieur. Mais elle insiste. Elle dit qu'elle veut parler à madame, qu'elle a quelque chose de très important à lui dire.

PORTAL. — Dis-lui que madame n'est pas là.

Mme PORTAL. — Mon ami, laisse-moi la recevoir. Nous ne voulons plus que cette femme vienne ici. Il y a là une situation à régler. Laisse-moi la régler.

BOURDELOT. — Ne vaudrait-il pas mieux, chère amie, que ce fût moi qui...

PORTAL. — Non, Bourdelot. Viens. Françoise a raison. Tu es une femme brave, ma femme!

Ils sortent.

Scène III

M^me^ PORTAL, M^me^ CLAUDEL

M^me^ CLAUDEL. — Ah! ma chère amie!

M^me^ PORTAL, l'écartant d'un geste. — Madame, je vous ai reçue parce que vous m'avez fait dire que vous aviez quelque chose d'important à me communiquer. J'ai pensé qu'il s'agissait de mon malheureux fils. Moi aussi j'ai une communication importante à vous faire, et, si vous le permettez, nous commencerons par là. Madame, vous êtes la maîtresse de Georges. Reçue dans cette maison comme la femme d'un des plus chers amis de mon mari, vous avez abusé de notre confiance. Vous avez entraîné un pauvre enfant dans la honte et le crime. Vous nous avez enlevé son cœur. C'est la dernière fois aujourd'hui que vous aurez passé notre seuil. Mais il y a votre mari qui a été pour le mien un ami parfait. Nous ne voulons rien faire qui puisse l'atteindre par contre-coup. Vous trouverez un prétexte à notre brouille. Quel qu'il soit, nous l'acceptons d'avance. Maintenant, dites-moi ce que vous prétendez avoir à me dire. Et vite.

M^me^ CLAUDEL. — Vous n'êtes pas juste pour moi, madame... Oh! non!... vous n'êtes pas juste! Mais il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de mon mari, en effet, et de votre fils... Ah! Il m'est difficile de vous parler maintenant. Je vous parlerai tout de même... Ce matin, il s'est produit un événement qui peut avoir des conséquences terribles, et qu'il faut que vous sachiez. A neuf heures, il y a deux heures de cela, l'inspecteur Girard nous a téléphoné que le collier a été retrouvé. Le faux marquis de Nancy a été arrêté, hier, à la gare du Nord, dans le train de Boulogne, et parmi les bijoux trouvés sur lui il y avait nos perles.

M^me^ PORTAL. — Alors Claudel sait?...

M^me^ CLAUDEL. — Que les cent mille francs envoyés anonymement ne sont pas une restitution? Oui.

M^me^ PORTAL. — Et il soupçonne Georges?

M^me^ CLAUDEL. — Pas encore. Il était si bien persuadé que les cent mille francs étaient réellement une restitution, qu'au premier moment il n'a pas cru que ce collier fût le sien. Il est parti pour le greffe du dépôt, me laissant dans un état d'épouvante que notre entretien à son retour a encore augmenté: « C'est prodigieux. Ce collier est bien le mien. Mais qui donc alors m'a envoyé ces cent mille francs, et pourquoi? » Il a fait, devant moi, vingt hypothèses, sans que la pensée de Georges, ça, j'en suis sûre, ait traversé, un instant, son esprit. Mais il a conclu: « Il faut absolument que je voie l'écriture de ce bulletin de la poste, que Portal a dû demander. C'est même étonnant qu'il ne m'ait encore rien fait dire là-dessus. Je vais au bureau moi-même. » Il est parti pour l'avenue Duquesne et moi j'ai couru chez vous tout droit.

M^me^ PORTAL, vivement. — Mais le directeur refusera...

M^me^ CLAUDEL. — S'il refuse, mon mari cherchera tout de suite à voir le vôtre. Je sais que M. Portal est ici. Il faut, madame, que vous le préveniez. Il faut qu'il dise à mon mari que ce bulletin était d'une écriture inconnue. Il faut qu'il le détruise. C'est la seule trace indiscutable.

M^me^ PORTAL, après avoir réfléchi. — Je peux faire cela... Mais si le directeur du bureau de poste n'a pas refusé? S'il a montré le bulletin?

M^me^ CLAUDEL. — Dès les premiers mots de mon mari, M. Portal le saura. Et alors, il n'y a qu'un moyen...

M^me^ PORTAL. — Lequel?

M^me^ CLAUDEL. — Celui que M. Bourdelot avait imaginé : obtenir de Mélanie Vincent qu'elle dise que les cent mille francs venaient d'elle. Elle les aura donnés à Bourdelot pour mon mari. Bourdelot les aura envoyés par Georges, pour être plus sûr de l'anonymat. J'obtiendrai cela d'elle, qu'elle se prête à cette complaisance. Seulement obtenez, vous, de M. Portal, qu'il donne, le premier, à mon mari cette explication. Je sais. Je sais. Elle est bien fragile, mais si M. Portal parle dans ce sens à Claudel, Claudel le croira. Il a pour votre mari une telle vénération... Il n'acceptera pas de garder l'argent, et ce sera toujours un remords de moins... (Suppliant.) Dites que vous obtiendrez de M. Portal qu'il accepte cette combinaison. Promettez-le.

M^me^ PORTAL. — Je peux essayer cela encore. Je vous le promets. Adieu, madame.

M^me^ CLAUDEL. — Adieu. (Elle va pour sortir et revient.) Mais non. Il m'est impossible de m'en aller sur les paroles que vous m'avez dites tout à l'heure. Je ne les ai pas méritées. Vous m'avez traitée comme une corruptrice, comme une intrigante. Je n'en suis pas une. Je suis tout simplement une femme que la pitié pour un jeune homme qu'elle voyait malheureux a conduite plus loin qu'elle n'aurait dû. Je ne vous ai pas enlevé votre fils. C'est lui qui était en détresse, et qui est venu à moi. Que vous ne vouliez plus me voir, maintenant, vous en avez le droit. Vous n'avez pas le droit d'outrager un sentiment qui a été profondément sincère, je vous jure, en parlant de honte et de crime... Quelle qu'ait été ma faute, ces mots sont durs et ils la dépassent peut-être.

M^me^ PORTAL. — Ce n'est donc pas un crime, l'acte qu'il a commis à cause de vous? Cet abominable abus de confiance?

M^me^ CLAUDEL. — Un abus de confiance?... Georges est incapable...

M^me^ PORTAL. — Ne me jouez donc pas cette comédie, puisque je suis au courant de tout. Je vous répète: de tout. On a apporté ici le carnet des talons de chèques de Mayencé. Et Georges a vendu ce carnet à Mayence pour vous avoir ces cent mille francs. Voilà ce que vous lui avez fait faire.

M^me^ CLAUDEL. — Il a fait cela?... Lui?... Georges?... Ah! Mon Dieu! Mon Dieu!... (Elle se laisse tomber sur une chaise, puis éclate en sanglots. M^me^ Portal, debout près d'elle, la regarde. Long silence, puis se reprenant:) Je vous demande pardon, madame. Je n'ai pas pu me dominer. J'ai eu trop mal... Il a fait cela?... Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez parlé comme vous m'avez parlé. A ce que je souffre, je sens ce que vous avez souffert... C'est affreux qu'il ait fait cela! Mais ce n'est pas lui, cette action. Je vous jure que ce n'est pas lui. Lui, il est si délicat, si tendre, si fier! Oui. C'est moi qui suis la cause de tout. Il m'a trop aimée. Je me rends compte maintenant. C'est pour cela qu'il avait les yeux si tristes, ces derniers jours. C'était sa conscience... Pardon encore, madame. Je ne sais plus ce que je dis. Je suis trop malheureuse. (Elle a mis son

visage dans ses mains. Tout d'un coup elle relève la tête:) Et son père?

Mme PORTAL. — Son père sait tout.

Mme CLAUDEL. — Il va le dénoncer?

Mme PORTAL. — Non. Il le chasse.

Mme CLAUDEL. — Georges est parti?

Mme PORTAL. — Il part tout à l'heure. Et le plus affreux c'est qu'il s'en va sans que Portal ait consenti à le revoir. Pourquoi? Parce que depuis ces vingt-quatre heures, depuis que son crime a été découvert, Georges n'a pas montré un repentir, un regret! Il n'a pas eu un mouvement du cœur, pas esquissé un geste vers nous! C'est comme s'il ne se doutait pas de ce qu'il nous a fait, de ce qu'il a fait à son père.

Mme CLAUDEL. — Mais c'est qu'il n'a pas osé, soyez-en sûre.

Mme PORTAL. — Non. C'est qu'il n'a pensé qu'à vous... Ecoutez, Gabrielle, si vous avez été sincère, tout à l'heure, et vous l'avez été, vous devez comprendre que cet amour de Georges pour vous est son malheur. Parce qu'il vous aimait, hier, il s'est rendu coupable d'une faute qui pèsera sur toute sa vie. Parce qu'il vous aime, il méconnaît l'énormité de cette faute. Sa passion pour vous l'empêche de regarder autour de lui, dans ce pauvre intérieur qu'il a ravagé. Parce qu'il vous aime, quand il aura quitté la maison, il voudra rester à Paris contre la volonté de son père. (Anxieusement.) Car je ne pense pas que vous vous en irez avec lui. Dites-moi que vous ne vous en irez pas avec lui?...

Mme CLAUDEL. — Jamais je ne quitterai mon enfant, jamais!

Mme PORTAL. — Eh bien! Au nom de votre enfant, rendez-moi le mien! Laissez-moi lui dire que je vous ai vue, que je vous ai appris ce qu'il avait fait, et qu'à cause de cela, tout est fini entre vous... Mieux encore! Ecrivez-le-lui! Tenez, là, tout de suite! Puisque vous l'aimez, faites cela pour lui, Gabrielle, pour lui! Il s'est déjà rapproché un peu de moi. Pas assez... Le chagrin de vous perdre le rejettera tout entier à sa mère. Alors moi je saurai bien ramener mon mari. Vous et moi, à nous deux, nous l'aurons sauvé. Ecrivez, Gabrielle, écrivez...

Tout en parlant, Mme Portal a conduit Mme Claudel jusqu'à la table, a préparé du papier, lui a mis un porte-plume dans la main. Mme Claudel a commencé d'écrire. Violemment elle repousse le papier.

Mme CLAUDEL. — Pas cela! Non! Pas cela!

Mme PORTAL. — Alors vous ne voulez pas?...

Mme CLAUDEL. — Si, je veux, mais pas comme cela!... Ah! Ecoutez-moi à votre tour. Tout ce que vous venez de me dire, je me le suis dit, hier, cette nuit, ce matin, en venant chez vous. Je me suis rendu compte tout de suite que M. Portal et vous, une fois au courant de l'envoi par Georges des cent mille francs, vous voudriez le séparer de moi, l'éloigner de Paris. Et je ne savais pas comment il les avait eus! Je croyais qu'il les avait gagnés à la Bourse! Je m'en rendais compte ainsi: ou bien il refuserait d'obéir à son père parce qu'il ne voudrait pas me quitter, ou bien il me demanderait de m'en aller avec lui. Et j'étais bien résolue à n'accepter ni l'une ni l'autre chose, ni qu'à cause de moi, il se révolte, lui, contre son père, ni qu'à cause de lui, moi, j'abandonne mon enfant. C'était donc la rupture. J'en avais regardé en face la possibilité.

Mme PORTAL. — Dites le devoir.

Mme CLAUDEL. — Eh bien! Oui, le devoir!... Mais il est si obscur quelquefois, le devoir! Vous ne pouvez pas comprendre cela. Vous qui êtes irréprochable. Quand une femme a deux existences à côté l'une de l'autre, quand elle aime en dehors de son foyer, et que cependant elle le garde, ce foyer, elle est dans le mensonge, oui, mais un mensonge qui lui sert à défendre deux vérités. Et comme on le sent que c'est deux vérités, quand elles entrent en conflit, et qu'on doit choisir. Et maintenant, vous avez raison, oui, je dois choisir. J'ai choisi... Mais tout de même, je ne peux pas quitter Georges comme vous me demandez. J'ai le devoir de vous le rendre. Ça, c'est vrai. J'ai aussi celui de respecter en lui cet amour qui l'a égaré, mais qui avait, de sa part, tant de générosité, tant de dévouement, tant de noblesse. Rompre avec lui ainsi, par une lettre, sans le voir, sans lui parler, quand il est si malheureux, c'est une cruauté... Et puis que voulez-vous? Je veux bien me sacrifier, moi, et tout le bonheur qui me venait de lui. Je ne peux pas accepter de lui flétrir mon souvenir. Croyez-moi, ce ne serait pas un bien pour lui... Ayez confiance en moi. Je vous le rendrai. Je vous le jure. Je romprai avec lui, aujourd'hui, tout de suite, je vous le jure. Mais laissez-moi lui parler.

Mme PORTAL, après un silence. — Vous allez le voir... (Solennellement.) Seulement, si vous manquez à cette parole-là!

Mme CLAUDEL. — Je n'y manquerai pas.

Mme PORTAL, allant appeler à la porte. — Georges!

Elle sort.

Scène IV

Mme CLAUDEL, GEORGES

Mme CLAUDEL. — Mon pauvre petit! Qu'est-ce que tu as fait là?

GEORGES. — Ma mère t'a tout dit? Tant mieux! Elle m'a épargné un aveu que je n'ai pas osé te faire et dont la seule idée m'était un supplice pire que le reste. Et le reste, pourtant, c'est quelque chose! Mais rien n'existe plus, du moment que je ne te fais pas horreur. Tu n'as pas dans les yeux ce mépris que j'ai tant redouté d'y voir! Tu ne l'as pas! Et tu me les donnes, tes yeux, ta pitié, ton amour!

Mme CLAUDEL. — Oui, je t'aime. Mais ne vois-tu pas que je suis au désespoir, oui, au désespoir que tu aies fait cela, à cause de moi?

GEORGES. — Mais ne l'aie plus, ce désespoir. Tu verras, je te montrerai tant de dévouement, tant de passion, que tu seras bien obligée de me pardonner de t'avoir aimée jusqu'au crime.

Mme CLAUDEL. — Tu parles comme si tu ne venais pas toi-même, par ce crime, de creuser un abîme entre nos deux destinées...

GEORGES. — Quel abîme? Une fois cette porte franchie, je suis libre. Mon père prétend m'obliger à quitter Paris et la France, il me l'a fait dire par ma mère, pour me séparer de toi, évidemment... Je resterai à Paris. Nous nous verrons quand tu le pourras. Toute mon existence sera suspendue aux minutes que tu pourras voler à ta vie pour me les donner.

Mme CLAUDEL. — Non, Georges, tu ne resteras pas à Paris. Et, si tu y restes, je ne te verrai plus. Rester, désobéir à ton père, en ce moment, ce serait lu

dire : « Je ne me repens pas. » Mais comprends donc, mon pauvre enfant, comprends donc!

Un temps.

GEORGES, d'un accent changé. — Si j'obéis, Gabrielle, est-ce que ce sera aussi la rupture?

Mme CLAUDEL, de même. — Comment veux-tu que ce ne soit pas la rupture? Regarde-moi jusqu'au fond de l'âme. Jamais, jamais, je ne t'ai aimé plus profondément qu'à cette minute où je te dis: « Il faut nous séparer. Laisse-moi. »

GEORGES. — Te laisser?

Mme CLAUDEL. — Oui, pour ne plus penser qu'à guérir la blessure qui saigne dans le cœur de tes parents et dans le mien.

GEORGES. — Je ne t'ai rien fait, à toi!

Mme CLAUDEL. — Tu m'as fait mépriser un amour dont j'étais si fière. C'était mal à moi de t'aimer, je l'ai toujours su, puisque je n'étais pas libre, puisque j'avais de tels devoirs en dehors de toi. Mais notre amour était si sincère, si élevé même dans la faute, que j'en avais la religion. Maintenant...

GEORGES. — Maintenant... Achève: tu me méprises.

Mme CLAUDEL. — Non! Non! Pas toi!... Mais notre amour, oui. J'en ai honte.

GEORGES, avec désespoir. — Alors, tout est fini!...

Mme CLAUDEL. — Tout est fini. Vois-tu, Georges, quand on est dans la faute, il y a toujours une heure où il faut payer. Et le geste noble, le geste propre, c'est de se soumettre, c'est d'accepter, c'est de payer. Et, moi, en ce moment, en te disant adieu, est-ce que tu crois que je ne paie pas tous les bonheurs que j'ai eus par toi et que je ne devais pas avoir? Et j'accepte, j'accepte tout ce qui peut arriver. (S'exaltant.) Tu ne sais pas sous quelle menace je suis. J'étais venue dire à ta mère que le voleur du collier est arrêté, que mon mari cherche d'où lui viennent les cent mille francs, qu'il est parti pour la poste, demander ce papier où il y a de ton écriture.

GEORGES. — Tu es en danger? Et tu me parles de te laisser, de m'en aller? Mais si ton mari découvre tout?

Mme CLAUDEL. — J'accepterai cela aussi. Je ne me défendrai pas. Je me mettrai entre ses mains comme une chose. Je trouverai des mots pour qu'il ne m'enlève pas mon fils. Georges, si tu m'aimes, tu en trouveras, toi, qui te rendront à ton père...

Elle s'arrête. Elle vient d'entendre le bruit de la voix de Claudel dans l'antichambre.

GEORGES. — Ton mari? Tu ne m'empêcheras pas de te défendre.

Scène V

LES MÊMES, CLAUDEL

CLAUDEL, s'arrête un moment à la vue de sa femme et de Georges. Puis, d'un accent où l'on devine une résolution réfléchie et douloureuse. — Tu es ici, naturellement. Rentre à la maison...

Mme CLAUDEL. — Non, mon ami, je ne rentrerai pas avant de t'avoir dit...

CLAUDEL. — Tais-toi, ne mens pas, c'est inutile. Pourquoi s'abaisser encore?... J'ai toutes les preuves que m'ont livrées son imprudence et la tienne. J'arrive de la poste où j'ai vu le bulletin. J'ai trouvé et lu les lettres que tu conserves. Rentre à la maison.

Mme CLAUDEL. — Non, mon ami, pas avant de t'avoir dit ici ce que je veux que tu saches, ce que je lui disais à lui-même tout à l'heure. Je ne veux plus vivre que pour obtenir mon pardon. Ce pardon, je te le demande devant lui, je te le répète. Une femme ne peut pas faire davantage. Je sais que j'ai démérité, que je ne suis plus digne d'être une mère. J'en suis une pourtant. Rappelle-toi, quand tu as voulu quitter Paris, t'expatrier, nous emmener. Est-ce que j'ai hésité à vous suivre, toi et le petit? C'est la preuve pourtant que l'enfant a toujours compté pour moi plus que tout le reste. J'ai été coupable, je n'ai pas été dénaturée; je te jure sur la tête de l'enfant que jamais plus je ne le reverrai, (Elle montre Georges.) que je ne lui écrirai pas, que je n'ouvrirai pas ses lettres, s'il m'écrit. Et, lui-même, il ne cherchera plus à me revoir, il ne m'écrira pas. Il n'a qu'à regarder autour de nous. Il verra que nous avons fait assez de ruines. Il essaiera de réparer ce qu'il peut réparer. Mais quoi qu'il fasse, il est mort pour moi. Tu aimes la justice. Tu as devant toi un pauvre être humain qui est tombé, qui veut se relever. Si tu ne l'y aides pas, il tâchera tout seul. Mais aide-le. Au moins donne-lui tes ordres.

CLAUDEL. — Rentre à la maison.

Mme Claudel sort.

Scène VI

CLAUDEL, GEORGES, puis PORTAL
Mme PORTAL, BOURDELOT

Claudel va et vient dans la chambre sans regarder Georges. Celui-ci attend, immobile, dans l'attitude qu'il avait pour écouter Mme Claudel, les poings fermés, les yeux fous. Claudel parle enfin, toujours sans regarder Georges.

CLAUDEL. — Je voudrais voir M. Portal.

GEORGES, marchant sur lui. — Quoi qu'il arrive, monsieur, il est bien entendu que je reste à votre disposition.

CLAUDEL, comme s'il ne l'avait pas entendu. — Je voudrais voir M. Portal.

GEORGES, après une hésitation, va vers la porte du bureau de son père. — Mon père, M. Claudel te demande.

Entrent Portal, Mme Portal et Bourdelot. Claudel tire de sa poche une liasse de billets de banque qu'il jette sur la table.

CLAUDEL. — Je suis venu, Portal, vous rapporter cet argent, et vous poser une question. Oui ou non, avez-vous eu et dès hier la certitude... la preuve... enfin, saviez-vous que cet argent venait de votre fils?

PORTAL. — Oui, je le savais.

CLAUDEL. — Vous l'avouez? Ainsi, depuis vingt-quatre heures, vous saviez qui m'a envoyé ça, et pourquoi? Et vous vous taisiez? Et vous acceptiez que je me salisse les mains, sans le savoir, à cet argent donné par l'amant de ma femme? Quel homme êtes-vous donc, Portal?

GEORGES, s'élançant. — N'insultez pas mon père, monsieur, il n'y a que moi ici qui...

PORTAL, l'écartant. — Il n'y a que toi ici qui n'aies pas le droit de parler, après ce que tu as fait.

CLAUDEL. — Et dont vous vous êtes rendu complice, Portal. Ne me dites pas que vous avez voulu m'épargner. Pour l'homme de conscience que je suis, et je vous ai tant prouvé que j'en étais un,

la plus grande douleur c'est d'être atteint dans sa probité. C'est cela que vous auriez senti, Portal, si vous aviez été mon ami, comme j'étais le vôtre. Depuis six mois j'ai traversé des moments bien durs. Je me suis vu au bord de la faillite. J'ai eu la perspective de m'en aller là-bas au fond de l'Afrique, vivre médiocrement avec ma femme et mon fils. Tout à l'heure, à la poste, quand j'ai vu cette écriture, ça été un coup de couteau. Et puis il y a eu ma rentrée chez moi, quand on m'a dit que ma femme était sortie. J'ai su tout de suite que c'était pour venir ici. Et puis il y a eu le soupçon, ces lettres que j'ai cherchées, ce meuble que j'ai forcé, l'évidence. Là, j'ai vu rouge. Et si mon petit garçon n'était pas venu m'embrasser!... C'est une chose horrible aussi de ne pouvoir se faire justice, parce qu'on frapperait du même coup un innocent... Eh bien, jusqu'à ce matin, je me disais: « Mon cher Portal me reste », et maintenant, il faut que je me dise: « Portal aussi m'a trahi. » Je vous mettais si haut! Vous étiez pour moi le génie et la conscience, l'homme en qui l'on croit, à qui l'on est heureux de se dévouer; le chef dont on est si fier d'être le soldat! Et vous avez été déloyal envers moi. Ça, voyez-vous, c'est la déception suprême. Je vous aimais tant, Portal!

PORTAL. — Oui, Claudel, je devais vous avertir. Vous allez savoir pourquoi je ne l'ai pas fait. Mais, d'abord, lavons-nous tous de cette boue. (Il va pour prendre les billets de banque et s'arrête.) Prends ces billets de banque, Bourdelot, mets-les dans une enveloppe et va les porter à Mayence tout de suite.

BOURDELOT. — Sois tranquille, Portal. Où qu'il soit, je le trouverai. (A Claudel, en s'en allant.) Mais comprenez donc, Claudel, qu'il est aussi malheureux que vous.

PORTAL. — Oui, Claudel, voilà pourquoi je me suis tu, parce que celui-ci (Il montre Georges.) a eu ces cent mille francs de Mayence. Le non-lieu Delattre est le prix de cet ignoble marché.

CLAUDEL. — Et vous ne l'avez pas dénoncé!

PORTAL. — Dénoncez-le vous-même.

CLAUDEL. — Moi? Vous voudriez?... Pour que tout le monde sache...

PORTAL. — Vous voyez bien qu'on ne peut pas toujours tout faire.

CLAUDEL. — Vous ne l'avez pas dénoncé, et vous êtes encore ministre!

PORTAL. — Je ne le suis plus.

CLAUDEL. — Depuis quand?

PORTAL. — Depuis cet instant même. Dans une heure, j'aurai envoyé ma lettre de démission. J'hésitais. Vous venez de m'éclairer sur mon devoir... Et maintenant, vous allez me juger, Claudel. Non, je n'ai pas dénoncé ce malheureux. J'ai reculé, moi aussi, devant une honte publique, devant autre chose encore. Je suis père, j'ai été comme vous quand vous avez embrassé votre petit garçon. Je n'ai pas pu livrer mon fils, même à vous. Vous m'avez arraché l'affreux secret par cette plainte de votre amitié que la mienne n'a pas supportée. Ne doutez pas de moi, Claudel, n'en doutez jamais. Nous reverrons-nous maintenant? Je ne sais plus. Mais, avant de quitter cette maison, regardez-moi bien en face, Claudel, et entendez-moi dire: « Jamais je n'ai trahi l'amitié que je vous porte depuis tant d'années. » Dites-moi que vous me croyez, Claudel.

CLAUDEL. — Oui, Portal, je vous crois...

Il fait le geste de s'approcher de Portal pour lui prendre la main. Puis il regarde Georges, et il sort sans avoir pu achever son mouvement.

Scène VII

M^me^ PORTAL, PORTAL, GEORGES

PORTAL. — Il m'aura coûté même cet ami. Ah! qu'il s'en aille! Je suis à bout.

GEORGES, s'avançant. — Mon père! (Portal le regarde sans répondre.) Mon père, c'est vrai, je suis bien coupable. Et je ne peux même pas prendre sur moi toutes les conséquences de ma faute. Me dénoncer, ce serait te déshonorer et déshonorer une autre personne encore. Je t'ai vu insulté tout à l'heure à cause de moi. Et tu m'as refusé le droit de te défendre. Maintenant, à cause de moi encore, c'est ta carrière brisée, l'œuvre de ta vie interrompue. Oui, je suis bien coupable. Mais je suis aussi bien malheureux. Cette femme que j'aimais passionnément, je l'ai vue s'en aller d'ici, tout à l'heure, en s'échappant de moi comme d'un malfaiteur. Je l'ai perdue. Tout ce qu'un homme peut souffrir sans mourir, je le souffre depuis hier. Je ne me suis pas tué pourtant, parce que j'ai compris que tu voulais que je vive. Je vivrai, pour racheter. Dis-moi seulement comment tu veux que je rachète, mon père. Dicte-moi mon devoir. Si pénible qu'il soit, je l'accomplirai.

Silence de Portal.

M^me^ PORTAL. — Tu ne lui réponds pas, mon ami? Les conséquences de ce qu'il a fait sont terribles. Mais il ne les a pas voulues. Si jamais il y eut un crime passionnel, c'est le sien. Il n'y a rien de bas dans ses mobiles. Les crimes passionnels, je t'ai toujours vu donner raison aux jurés qui les acquittaient. Sois juste pour ton fils, c'est moi qui te le demande. Impose-lui une épreuve. Mais ne le laisse pas partir ainsi.

Silence de Portal.

GEORGES. — Si, maman, je dois partir, et comme il veut que je parte. Je lui fais horreur, tu le vois. Et c'est ça qui est juste. Je lui obéirai. Je quitterai la France. Je travaillerai. Je lui prouverai que l'homme de responsabilité est né en moi. (A sa mère.) Demande-lui seulement qu'il me permette d'espérer que, si je fais ce que je dis, dans un an, dans cinq ans, dans dix ans, il m'appellera de nouveau son fils. (Silence de Portal.) Il ne me dit rien?... Adieu, maman!... (Ils s'étreignent.) Sois forte pour que je sois fort. Tu vois bien que je ne peux pas rester!

Il marche vers la porte.

PORTAL. — Georges! (Georges se retourne. Portal lui tend les bras.) Embrasse-moi. (Il l'embrasse, puis sauvagement.) Et va-t'en!

Scène VIII

PORTAL, M^me^ PORTAL, puis BOURDELOT

Georges sort. Portal et sa femme restent longtemps immobiles sans se regarder. Le silence est interrompu par l'arrivée de Bourdelot. M^me^ Portal en le voyant lui fait un signe de désespoir et quitte la pièce.

BOURDELOT. — Il est parti?

PORTAL. — Oui.

BOURDELOT. — Portal, est-ce possible?

PORTAL, l'interrompant d'un geste. — Mayence a l'argent?

BOURDELOT. — Oui. Je l'ai trouvé à sa banque. C'est fait. Mais Georges?

PORTAL, allant à son bureau. — Tu veux donc m'ôter mon calme? J'en ai besoin pour écrire ma lettre de démission.

BOURDELOT. — C'est décidé? Tu démissionnes?

PORTAL. — Oui.

BOURDELOT. — Mais ensuite?

PORTAL. — Comment, ensuite?

BOURDELOT. — Oui, demain, après-demain, que vas-tu devenir?

PORTAL. — Je ne sais pas. Je voyagerai avec ma femme. Cette affreuse crise est dénouée dans les faits. Elle ne l'est ni dans mon cœur, ni dans ma pensée. Il y a mon fils et il y a ma doctrine. Pour Georges, je ne peux rien qu'attendre. Pour ma doctrine, pour ce qui a été la foi de ma vie, c'est autre chose. Il faut que j'y voie clair en moi, que je sache si je n'ai traversé qu'un drame d'émotion, ou si vraiment, en me heurtant à la famille, j'ai rencontré une vérité que j'avais méconnue.

BOURDELOT. — Et alors?

PORTAL. — Alors, si c'est une vérité et que je l'aie méconnue, je le dirai hautement. C'est notre héroïsme à nous, les hommes d'idées, de les aimer assez, les idées, pour oser crier quand nous nous sommes trompés: « Je me suis trompé! » Mais laisse-moi écrire. (Il écrit pendant que Bourdelot le regarde.) « Monsieur le Président de la République... »

RIDEAU

Portal. Georges. Mme Portal.

SCÈNE VII. — Portal : « *Embrasse-moi... Et va-t'en!* »

OCCUPE-TOI D'AMÉLIE !

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

Avec la mise en scène complète et conforme à la représentation

par

GEORGES FEYDEAU

PHOTOGRAPHIES A. BERT

M. Georges Feydeau

Occupe-toi d'Amélie *a été représenté pour la première fois, à Paris, le 15 mars 1908, au Théâtre des Nouveautés.*

PERSONNAGES

Pochet	MM. Germain.	*Amélie*	Mmes Armande Cassive.
Le Prince	Decori.	*Irène*	Suzanne Carlix.
Marcel Courbois	Marcel Simon.	*Charlotte*	Gisèle Gravier.
Etienne	Baron fils.	*Yvonne*	J. Morgan.
Van Putzeboum	Girier.	*Palmyre*	Ogelly.
Koschnadieff	Landrin.	*Virginie*	Jenny Rose.
Adonis	Paul Ardot.	*Gaby*	Germaine.
Bibichon	Berthelier.	*Gismonda*	Dorigny.
Le Commissaire	Bourgeotte.	*Paquerette*	Delaunay.
Mouilletu	Gaillard.	*La Petite Fille*	La petite Leroy.
Le Maire	Grelé.		
Valcreuse	Faure.	*2e Photographe*	MM. Versy.
Boas	Lamare.	*Valery*	Raucourt.
1er Photographe	Mayral.	*Cornette*	Prosper.

Mouchemolle M. Roux.

NOTA. — Cette pièce faisant l'objet de conventions particulières. MM. les Directeurs sont avisés qu'ils ne pourront la monter sans une autorisation spéciale de l'auteur ou de son représentant. M. l'Agent-général de la Société des Auteurs.

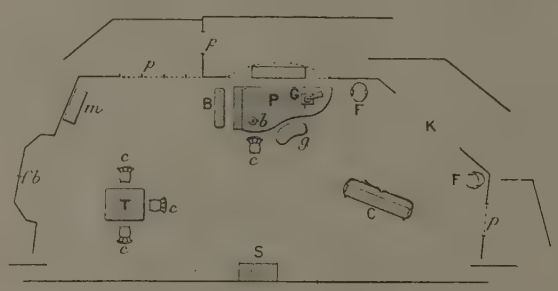
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Copyright by Georges Feydeau, 1911.

OCCUPE-TOI D'AMÉLIE !

ACTE PREMIER

LE SALON D'AMÉLIE

Premier plan, fenêtre à quatre vantaux et formant légèrement bow-window. Deuxième plan, un pan de mur. Au fond, à gauche, la porte donnant sur le vestibule. Toujours au fond, occupant le milieu de la scène, une glace sans tain qui permet de distinguer la pièce contiguë. On aperçoit, par cette glace, l'envers de la cheminée voisine ainsi que sa garniture. — A droite, en pan coupé, grande baie ouverte donnant sur un petit salon. A droite, premier plan, porte donnant dans la chambre d'Amélie. Au fond, contre la glace sans tain, un piano demi-queue, le clavier tourné vers la gauche. Sur le piano, une boîte de cigares, un bougeoir, une boîte d'allumettes ; ceci sur la partie gauche du piano. Sur la partie droite, un gramophone et des disques ; dans le cintre du piano, une petite « table-rognon » ou un petit guéridon. Sur cette table, un service à liqueurs. Contre le piano, dans la partie qui est entre le clavier et le cintre, une chaise. Devant le clavier du piano, une banquette. A droite, au milieu de la scène, placé de biais, un canapé de taille moyenne. A gauche, en scène, une table à jeu, avec cartes à jouer, cendriers, trois verres de liqueurs, une bouteille de chartreuse, une tasse de café. Une chaise au-dessus de la table, face au public ; une chaise de l'autre côté, dos au public ; une chaise à droite. Petit meuble d'appui contre le pan de mur immédiatement après la fenêtre. Autres meubles, bibelots, tableaux, plantes, objets d'art ad libitum. *Bouton de sonnette électrique au-dessus du piano, contre le mur, près de la baie.*



PLANTATION DU DÉCOR — ACTE PREMIER

B, banquette. — C, canapé. — F, fauteuils. — G, gramophone. — K, baie. — P, piano. — S, souffleur. — T, table à jouer. — *b*, bougeoir. — *c*, chaises. — *fb*, fenêtre-bow-window. — *g*, petit guéridon. — *m*, meuble d'appui. — *p*, portes.

Scène première

AMELIE, BIBICHON, PALMYRE, YVONNE, VALCREUSE, BOAS, puis ETIENNE.

Au lever du rideau, Amélie est debout, près du piano, en train de faire entendre le gramophone à ses invités. Bibichon, un cigare à la bouche, est assis sur le canapé entre Palmyre (1) et Yvonne (3). Palmyre est assise sur le bras du canapé. Valcreuse dos au public, et Boas face au public, sont assis à la table à jeu, en train de faire une partie de cartes. Le gramophone est en marche exécutant un grand air chanté par Caruso. On écoute religieusement avec des dodelinements de tête extasiés. (Le morceau chanté par Caruso est l'air d'*Il Trovatore: Di quella pira...* enregistré par la Société des gramophones. Mettre le disque en mouvement, le rideau encore baissé, et ne lever qu'à la fin de la huitième mesure de chant après la ritournelle, à *Marse avvanpo.*)

YVONNE, sur un port de voix à effet de Caruso à la treizième ou quatorzième mesure. — Oh ! Epatant !...

PALMYRE, en extase. — Ah !

AMÉLIE. — Hein ! Croyez-vous !

TOUS, avec délice. — Ah !

On écoute.

BIBICHON, à la dix-septième mesure du morceau. — Qui est-ce qui gueule comme ça ? C'est Caruso ?

AMÉLIE, descendant un peu. — « Qui gueule » ! On t'en donnera des « Qui gueule » !

BIBICHON, pendant que le disque continue à tourner. — Enfin, qui chante. C'est une façon de dire ! Dieu sait que je serais mal venu...! Ah ! le bougre, il a vraiment une voix !

YVONNE, qui veut écouter. — Eh ! bien oui, tais-toi !

PALMYRE. — Tais-toi, voyons !

BIBICHON. — ...une voix bénie de Dieu !

TOUS. — Chut donc !

BIBICHON. — Oui ! (Silence religieux. Les femmes sont au septième ciel. Arrive une note tenue à gros effet de Caruso, vers la vingt-neuvième ou trentième mesure ; tout le monde reste comme suspendu aux lèvres du ténor absent. Yeux blancs, airs pâmés, tant que dure la note. Une fois la fameuse note finie, continuant avec Caruso, comme les spectateurs qui se croient obligés de chantonner avec l'artiste à l'Opéra.) Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

TOUS, le conspuant. — Ah ! non !... non, pas toi !

BIBICHON. — Ah ?

YVONNE. — Tu ne l'as pas, toi, la voix bénie de Dieu.

PALMYRE. — Caruso, suffit !

BIBICHON. — Bon, bon ! Moi, ce que j'en faisais, c'était pour corser.

YVONNE. — Oui, eh bien, ne corse pas, veux-tu, et laisse-nous écouter.

BIBICHON. — Mais je ne vous empêche pas d'écouter, mes petites.

YVONNE et PALMYRE. — Oui, oui, assez !

TOUS. — Oh !

BIBICHON. — Je chantonnais discrètement, je ne pensais pas que...

TOUS. — Oh ! Oh !

Parler ainsi *ad libitum* jusqu'à la fin du morceau.

YVONNE. — Mais tais-toi donc ! (N'entendant plus le gramophone. A Amélie.) Eh ben ?

AMÉLIE, enlevant le disque et le remplaçant par un autre pendant ce qui suit. — Mais ça y est, c'est fini !

PALMYRE, se tournant vers Bibichon. — Là ! voilà, c'est fini ; et on n'a écouté que Bibichon !

BIBICHON. — Mais en chair et en os au moins !

AMÉLIE. — Ah ! bien, ça n'est pas encore ce qu'il y a de mieux.

VALCREUSE, à Amélie. — Tu n'as pas un Delna ?

AMÉLIE. — Non ! mais j'ai le récit de Théramène par Sylvain.

TOUS, d'un seul cri. — Non !

AMÉLIE. — Bon, adjugé !

BIBICHON, se levant, et tout en gagnant vers le piano (côté du clavier) pour aller chercher un cigare. — Ah ! c'est tout de même une invention admirable, ce gramophone ! penser que dans cent ans nous pourrons entendre des gens qui ne seront plus depuis des années !

PALMYRE, riant. — Oh ! dans cent ans... !

BOAS. — Toi surtout !

BIBICHON, tout en choisissant un cigare. — Oui, je serai un peu tapé !

Il met son cigare aux lèvres et prend du feu à la bougie qui est allumée dans le bougeoir sur le piano.

AMÉLIE, voyant ce jeu de scène. — Oh ! encore un ! Ecoute, Bibichon, c'est pis qu'une cheminée ! On ne respire déjà plus ici.

BIBICHON, tout en allumant son cigare. — Le dernier ! Le dernier !

Il souffle la bougie.

AMÉLIE. — Tenez ! écoutez ça ! vous allez me dire si vous connaissez ?

TOUS, curieusement. — Ah ! qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

AMÉLIE, gaiement mystérieuse. — Ah ! voilà !

YVONNE. — Laissez donc ! Laissez donc ! on va essayer de deviner.

BIBICHON, gagnant la droite au-dessus du canapé. — Oh ! moi, je me connais ! je ne devinerai pas !

Amélie a mis le disque en mouvement. On entend la musique de *la Marseillaise* par la garde républicaine.

TOUS, riant et conspuant le disque. — Oh ! assez.

BIBICHON, redescendant par l'extrême droite. — Ah ! non, non, pas ça ! Je suis royaliste, moi ! *La Marseillaise*, merci ! C'était bon sous l'Empire !... quand j'étais républicain !

YVONNE. — T'es de l'Empire, toi ?

BIBICHON, devant Yvonne. — Oh ! un peu... très peu !

PALMYRE, naïvement. — T'as connu Napoléon I^er^ ?

BIBICHON. — Non ! non, mon petit ! non ! c'est pas le même !

En ce disant il donne une tape amicale sur la joue de Palmyre et gagne le milieu de la scène.

VALCREUSE, tout en jouant aux cartes. — Qu'est-ce que tu fais avec nous, alors, si t'es de l'Empire ?

BOAS. — C'est vrai ! Pourquoi n'es-tu pas avec ceux de ta génération ?

BIBICHON, avec des dandinements de coquetterie. — Oh ! vous ne voudriez pas !

BOAS. — Pourquoi ?

BIBICHON, avec un geste de dédain. — Ils sont vieux !

AMÉLIE. — Ah ! bébé, va !

BIBICHON. — Ben, tiens !...

VOIX D'ETIENNE, à la cantonade droite. — Ah ! Zut alors ! zut !

YVONNE, à Amélie. — Ah ! la voix de ton fol amant !

TOUS. — Etienne !

A ce moment paraît Etienne sortant de droite. Il est en pantalon d'officier et en manches de chemise (pas de col à la chemise). Il tient sa tunique sur le bras.

ETIENNE *, passe au-dessus du canapé et descend milieu de la scène. — Amélie !... je crois ! je crois encore !...

AMÉLIE. — Hein ! En quoi ?

BIBICHON. — En Dieu ?

ETIENNE, montrant son pantalon trop court de trois ou quatre centimètres. — Non ! en mon pantalon ! j'ai encore grandi.

On rit.

AMÉLIE. — Ah ! bon !

ETIENNE. — Tiens ! regarde ! Au moins cinq centimètres depuis ma dernière période.

AMÉLIE. — Mais, c'est positif.

BIBICHON, blagueur. — Tu pousses encore, mon chéri ?

ETIENNE, montrant son pantalon. — Mais tenez ! heureusement que j'ai eu l'idée d'essayer !... Si j'étais parti ce soir comme ça pour mes vingt-huit jours, ça aurait été chic pour me présenter demain au corps ! (A Amélie.) Tu vas me faire rallonger ça, hein ?

AMÉLIE. — Oui ! et tu ferais bien d'essayer aussi la tunique pendant que tu y es.

ETIENNE. — Tu parles ! Ah ! ce que ça infecte le vieux cigare, ici !

Il gagne le fond droit et pendant ce qui suit passe sa tunique.

AMÉLIE. — Ah ! je ne suis pas fâchée ! Je vais faire ouvrir la fenêtre.

Elle sonne.

BIBICHON, vivement, tout en relevant son collet. — Ah ! non !... ou alors on passe à côté ; j'ai pas envie d'attraper la mort.

Tout en parlant, il est descendu devant le canapé.

ETIENNE. — Douillet !

BIBICHON. — Tiens ! sur la digestion, merci ! et à moins que je ne me colle Palmyre dans le dos et Yvonne sur l'estomac !...

En ce disant, il s'est laissé tomber sur le canapé entre Palmyre, contre qui il colle son dos, en même temps qu'il attire Yvonne sur son estomac.

YVONNE et PALMYRE, le repoussant. — Ah ! non, alors !

BOAS, blagueur ; de sa place, tout en jouant aux cartes. — Oui, eh ! bien, Palmyre, si tu veux ; mais Yvonne, tu peux te fouiller !

BIBICHON, sans changer sa position, et sur un ton modulé.

---

* Boas et Valcreuse toujours assis, Bibichon (3) debout près de la table à jeu ; Amélie (4), Etienne (5), Palmyre (6), Yvonne (7).

— Mon petit Boas! on ne te demande pas l'heure qu'il est.

BOAS, sur le même ton modulé. — Désolé! mais c'est ma maîtresse.

BIBICHON, sur le même ton. — Mon petit Boas, c'est peut-être ta maîtresse, ce qui n'empêche pas qu'elle est majeure...

YVONNE, vivement, lui envoyant un violent coup de coude. — Mais non!

BIBICHON. — Enfin, elle est d'une émancipation telle que ça vaut une majorité; donc si elle est ta maîtresse, elle l'est aussi de ses actes... (Sur un ton sautillant.) sans compter d'un tas de gens que nous ne connaissons pas.

YVONNE, moitié riant, moitié fâchée. — Ah! mais, dis donc!

BIBICHON, à Yvonne. — Chut! (A Boas.) Donc mon petit Boas tu n'as pas voix au chapitre.

BOAS, gaiement, à Valcreuse. — Il est insupportable!

Scène II

LES MÊMES, ADONIS

ADONIS, livrée de valet de pied, l'habit croisé à boutons d'or. — Madame a sonné?

AMÉLIE, au fond avec Etienne. — Oui! Ouvrez la fenêtre! et puis enlevez ces tasses et ces petits verres qui traînent!

BIBICHON, se levant d'un bond et se précipitant sur son petit verre laissé à moitié plein sur la table à jeu. — Eh! là, pas le mien! j'ai pas fini. (Il le vide d'un trait, le repose sur la table, puis donnant une petite tape sur la joue d'Adonis.) Là!... Va-z'y! Bouffi!

Adonis va ouvrir la fenêtre pendant ce qui suit, puis ramasse les verres qui trainent.

AMÉLIE, aux invités. — Allez! vous y êtes?

TOUS. — On y est.

Tout le monde se lève sauf Boas qui achève de ranger les cartes. Valcreuse remonte par l'extrême gauche pour aller retrouver les autres par le fond.

BIBICHON, à Boas toujours assis. — Tu viens, Gueuldeb?

BOAS, étonné de cette appellation. — Quoi?

AMÉLIE. — Comment tu l'appelles?

BIBICHON, le plus naturellement du monde. — Gueuldeb.

AMÉLIE, répétant sans comprendre. — Gueuldeb?

BIBICHON, sur le ton de quelqu'un qui résoudrait un problème. — Il s'appelle Boas! je l'appelle Gueuldeb. (Voyant que personne ne comprend. Sur un ton ravi.) Gueuldeb... boas.

TOUS, riant. — Ah! très drôle! Ah! pas mal!

BOAS, vexé. — Oh! que c'est spirituel!

BIBICHON, l'air ravi. — Non, c'est idiot! c'est ce qui en fait le charme! Allez! Viens, Gueuldeb!

BOAS, se laissant entraîner. — Oh! très drôle! Oh! très drôle!

AMÉLIE, riant. — Ah! ah! ça lui restera!

TOUS. — Ça lui restera.

Conversation générale pour la sortie. On commente le mot de Bibichon tout en sortant par la baie de droite. Adonis, près du piano, achève de ranger sur le plateau tasses et petits verres ramassés un peu partout. Aussitôt que tout le monde est sorti de scène, de la main droite il prend la bouteille de chartreuse, la débouche, regarde si personne ne peut le voir, remplit de liqueur un petit verre qu'il tient de la main gauche, repose la bouteille, puis faisant deux pas en avant, bien face au public, il avale le contenu du petit verre.

AMÉLIE, qui revient pour chercher un mouchoir qu'elle a laissé tomber par mégarde en sortant, paraissant juste à ce moment pour surprendre Adonis. — Oh!

Sans quitter des yeux Adonis, elle ramasse son mouchoir.

ADONIS, qui ne l'a pas entendue entrer, se frottant l'estomac après avoir bu. — Ah! bon, ça!

AMÉLIE, saisissant Adonis par le haut du bras gauche, le faisant virevolter face à elle et lui appliquant une maîtresse gifle sur la joue gauche. — Oui? Eh! bien, et ça?

ADONIS, faisant un bond en arrière. — Oh!... (Du tac au tac envoyant de sa main droite une gifle sonore et à toute volée sur la joue d'Amélie.) Chameau!

Rapidement il pose le verre qu'il tenait de la main gauche sur le plateau et file vers l'avant-scène gauche.

AMÉLIE, qui en a vu trente-six mille chandelles. — Oh!

TOUS LES INVITÉS (Etienne, Palmyre, Bibichon, etc.), qui ont paru dans l'embrasure de la baie juste au moment où Amélie recevait la gifle. — Oh!

ETIENNE, bondissant sur Adonis et le saisissant à bras le corps. Il est suivi dans son mouvement par Boas et Valcreuse. — Qu'est-ce que tu as fait? Qu'est-ce que tu as fait?

AMÉLIE, presque en même temps qu'Etienne. — Il m'a giflée, Etienne. Il m'a giflée!

PALMYRE et YVONNE. — Oh!

ETIENNE. — Voyou!

BOAS. — Polisson!

VALCREUSE. — Gibier de potence.

Ils veulent le sortir.

ADONIS, se débattant dans leurs bras, et montrant le poing à Amélie par-dessus l'épaule d'Etienne. — Oui, eh bien, ça lui apprendra, à cette volaille!

AMÉLIE. — Il m'a appelée volaille!

TOUS. — Oh!

ADONIS, même jeu. — Oui, volaille! oui, volaille!

ENSEMBLE
PALMYRE. — C'est impudique!
ETIENNE. — Ah! saligot!
BOAS. — Apache!
VALCREUSE. — Voyou!

AMÉLIE. — Mais sortez-le; sortez-le donc!

ADONIS, entraîné par la masse vers le vestibule et se débattant. — Voulez-vous me lâcher! tas de lâches! tas de lâches!

Ils sortent tous en paquet suivis par Amélie qui les exhorte.

YVONNE, qui est à l'avant-scène droite. Une fois tout le monde hors de scène. Avec calme. — Il est gentil, ce petit!

BIBICHON, qui a suivi les autres comme s'il allait prendre part à l'action générale, mais en réalité dans le but égoïste d'aller fermer la fenêtre. — Ce qu'ils sont embêtants avec leur fenêtre ouverte!

Il ferme la croisée puis descend à gauche pour s'asseoir par la suite à la place occupée précédemment par Valcreuse à la table à jeu. A ce moment, irruption et descente de tous ceux qui viennent d'expulser Adonis. Tout le monde parle à la fois.

AMÉLIE, redescendant la première. — C'est odieux! C'est abominable!

ETIENNE, très nerveux. — Ah! je ne sais pas ce qui m'a retenu de lui casser les reins!

AMÉLIE, qui est allée s'asseoir sur le canapé (1) près d'Yvonne (2). — Non, mais avez-vous vu! vous avez vu ça? Volaille!

PALMYRE, debout derrière la gauche du canapé. — Et lever la main sur toi!

TOUS. — Oh !

Boas est descendu en passant par le fond jusqu'à l'avant-scène droite.

ETIENNE, arpentant rageusement la scène; les mains dans les poches de son pantalon, remuant nerveusement l'argent et autres objets qu'elles peuvent contenir. — Aussi, ça t'apprendra à engager à ton service n'importe quelle gouape ! Je suis sûr que tu n'as pris aucun renseignement !

AMÉLIE, sur un ton agacé, haussant les épaules. — Mais si ! mais si !

ETIENNE, sans cesser d'arpenter; avec des petits arrêts, au moment de lancer ses phrases. — Oui, oh ! comme tu fais tout... à la flan !

AMÉLIE. — Naturellement, ça va être de ma faute.

PALMYRE. — Ah ! ma chère, c'est qu'il faut se méfier, par ce temps d'apaches !

AMÉLIE. — Mais, ma bonne amie, tu penses bien que si je l'ai engagé, n'est-ce pas...?

ETIENNE, même jeu. — Qui? qui te l'a recommandé?

AMÉLIE. — Des gens !... en qui je pouvais me fier.

ETIENNE, presque crié. — Qui?

AMÉLIE, agacée. — Sa famille !

ETIENNE, haussant les épaules et remontant nerveusement. — Oui, oh ! ça doit être quelque chose de propre.

AMÉLIE, vivement. — Mais oui !

ETIENNE, tout en arpentant, s'arrêtant un instant pour s'adresser à Valcreuse debout à droite de la table à jeu. — Ah ! il a de la chance d'être un domestique, ce qu'il aurait reçu mes témoins ! (Il descend extrême gauche).

VALCREUSE. — Ça !

Valcreuse gagne vers le canapé.

ETIENNE (1), à Bibichon (2). — Ah ! Il a de la chance de n'être qu'un gamin ! (Il passe n° 2).

BIBICHON, en train de faire une patience, sans se retourner. — Oui !... ça surtout.

ETIENNE, se retournant vivement vers Bibichon. — Pourquoi, « surtout » ?

BIBICHON, se retournant à demi. — Tiens ! Parce que je voudrais pouvoir en dire autant.

ETIENNE, haussant les épaules. — Ah ! là !... (A Amélie.) Je pense bien que tu ne vas pas garder ce polisson une heure de plus.

AMÉLIE, se levant et nerveusement faisant quelques pas dans la direction du vestibule. — Ah ! celui-là !... il ira passer la nuit sous les ponts, à l'hospitalité de nuit, c'est son affaire ! mais pas ici ! Le recueillera qui voudra !

YVONNE, à Boas, bien ingénument. — Dis donc ! on pourrait peut-être le prendre chez nous?

BOAS, avec conviction. — Ah ! non !... merci !

YVONNE. — Le pauvre petit, on ne peut pourtant pas le laisser sur le pavé de Paris.

AMÉLIE, redescendant, à Yvonne. — Non mais, hein ! tu le veux?

BOAS. — Donne-lui ton lit tout de suite !

YVONNE, bien niannian. — Oh ! non, voyons ! toi tu vas immédiatement à l'extrême.

A ce moment la porte donnant sur le vestibule s'ouvre vivement, et Pochet paraît.

Scène III

LES MÊMES, POCHET

POCHET, s'arrêtant sur le pas de la porte, et d'un ton coupant. — Eh ! ben, quoi donc?

TOUS. — Ah ! Monsieur Pochet !

Tout le monde se rapproche du centre.

AMÉLIE. — Papa, tu arrives bien !

POCHET, descendant entre Amélie et Etienne. Sèchement. — Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce que tu as encore fait à Adonis?

AMÉLIE. — Moi !

POCHET. — Je l'ai trouvé tout en larmes. Il paraît que tu l'as giflé devant tout le monde?

TOUS. — Oh !

AMÉLIE. — Oh ! bien, celle-là, par exemple !...

ENSEMBLE

ETIENNE. — Mais c'est lui qui a levé la main sur Amélie !

PALMYRE. — Ah ! bien, monsieur, si vous aviez été là, vous auriez vu !

VALCREUSE. — C'est un petit voyou, on devrait le faire arrêter !

BOAS. — C'est une honte ! c'est lui qui a frappé Amélie.

En parlant tous à la fois, tout le monde s'est rapproché de Pochet.

POCHET, écartant tout le monde, et sur un ton qui ne souffre pas de réplique. — Ah ! je vous en prie ! (Tout le monde se tait. — Un temps. — A Amélie, très catégorique.) Lui as-tu, oui z'ou non, octroyé une calotte la première?

AMÉLIE. — Il sifflait les liqueurs.

POCHET *, impératif. — C'est pas ce que je te parle ! (Un temps.) L'as-tu calotté la première, oui z'ou non?

AMÉLIE, geste des bras évasif. — Ah ! évidemment.

POCHET, catégorique. — *Sufficit !* en matière de duel, le règlement est péremptoire : c'est celui qu'il a reçu la première gifle qu'il est l'offensé ! le reste ne compte pas.

ETIENNE. — Oh ! permettez !...

POCHET, sur un ton de commandement. — Ah ! et puis ne répliquons pas ! (Un temps.) Je suis approximativement, que je me suppose, aussi déversé que vous sur les matières de l'honneur ! ancien brigadier de la paix, ex-prévôt de régiment, vous comprenez que vous n'allez pas m'en remontrer ! Eh ! bien, il a reçu la calotte, et, de plus, on l'a passé à tabac... c'est lui qu'il est l'offensé.

AMÉLIE. — Non, mais dis tout de suite que j'ai eu tort.

POCHET. — Péremptoirement !

TOUS, indignés. — Oh !...

POCHET. — Sans compter qu'une femme ne bat pas un homme ! c'est antistatutaire !

ETIENNE. — Enfin, quoi ! Vous n'attendez pas qu'elle lui fasse des excuses?

POCHET, hautain. — Et pourquoi pas?

TOUS, dans un même élan vers Pochet. — Oh ! mais enfin, voyons...!

POCHET, écartant tout le monde à la façon d'un gardien de la paix. — Ah ! Circulez, mesdames, je vous en prie ! Messieurs, circulez !

TOUS. — Oh !

POCHET, à Amélie. — Il n'y a pas de duel possible, n'est-ce pas? Eh bien, quand on a z'eu tort, y a pas d'honte à le reconnaître.

ETIENNE, se révoltant. — Oh ! c'est trop fort !

POCHET, qui, par Amélie, est séparé d'Etienne, se penchant vers ce dernier et sur un ton pincé. — Monsieur Etienne, je cause à ma fille; veuillez donc avoir la chose de

* Bibichon (1), toujours assis; Etienne (2), Pochet (3), Amélie (4), Valcreuse (5), Palmyre (6), Yvonne (7), Boas (8).

ne pas vous insérer dans nos discussions intestinales. Quand vous avez une scène avec Amélie, j'ai celui de ne pas y mettre mon mot, n'est-ce pas? eh! ben, veuillez avoir celui d'en faire autant.

ETIENNE, rongeant son frein. — Oh!

POCHET, à Amélie, avec bonhomie. — Allons, Amélie! laisse-toi aller! dis-z'y un mot?

YVONNE, qui est (5) à côté de Pochet (4), intervenant. — Moi, si j'étais toi...!

POCHET, se retournant vivement vers elle et sur un ton coupant. — Ah! je vous en prie, madame!

YVONNE, interloquée. — Mais non, j' dis comme vous!

POCHET. — Ah?... Ah! Bon! Allez-y, alors!

Tout en parlant il fait passer Amélie et remonte légèrement.

YVONNE. — Va, dis-z'y un mot!

POCHET, redescendant (3). — Là, écoute-la!

AMÉLIE. — Ah! non, non, tout de même!...

ETIENNE, n'y tenant plus. — Ah! tu ne vas pas faire ça!

POCHET, se retournant vers Etienne. — Enfin, monsieur...!

ETIENNE, descendant extrême gauche. — Mais, sacristi! j'ai le droit de donner mon avis!... Je suis quelqu'un ici!... c'est moi qui paie!

POCHET. — Eh! bien, ça suffit! Contentez-vous de ça.

ETIENNE, écumant. — C'est trop fort! (A Bibichon qui, indifférent à la scène, fait toujours sa patience.) Enfin, voyons?

BIBICHON, avec un geste d'insouciance. — Oh! moi, tu sais...! j' suis d' la classe!

ETIENNE. — Oh! naturellement!

Il remonte par l'extrême gauche, pour s'arrêter (2) au fond.

POCHET, à Amélie. — Alors? c'est compris?

AMÉLIE. — Allons, soit, papa! puisque tu me le demandes.

ETIENNE, exaspéré. — Ah! non, non!... j'aime mieux m'en aller.

Il sort par la baie.

POCHET, pendant qu'il s'en va. — Eh! bien, allez-vous-en! (Gagnant la gauche tout en maugréant.) Ce manque de tactique! (A Amélie.) Je t'envoie Adonis, hein?... pas d'excuses, naturellement... non!... dis-z'y un mot.

AMÉLIE. — Oui.

POCHET, qui est remonté en parlant, arrivé sur le pas de la porte, se retournant au moment de sortir et de loin à Amélie. — Dis-z'y un mot.

Il sort. A peine a-t-il refermé le battant de la porte sur lui que Boas, Palmyre et Valcreuse, qui n'ont pas dit un mot jusque-là, se précipitent vers Amélie, parlant tous à la fois.

PALMYRE. — Ah! ben, tu as de la bonté de reste!

BOAS. — Ah! bien, c'est pas moi qui ferais ça.

VALCREUSE. — Ah! ben, tu es vraiment bonne fille.

PALMYRE. — Ah! oui, alors.

AMÉLIE, tout en les dirigeant vers la baie de droite. — Oh! ben, qu'est-ce que vous voulez! C'est papa!

TRÈS QUE ENSEMBLE

YVONNE. — Elle a parfaitement raison!...

BIBICHON, qui s'est levé. — Au fond, tout ça n'a aucune espèce d'importance.

AMÉLIE. — Un instant! Je vous demande un instant. (Tout le monde sort. — Un temps. — Amélie est près du piano sur lequel elle met machinalement un peu d'ordre. On frappe à la porte du vestibule.) Entrez!

Scène IV

AMELIE, ADONIS

AMÉLIE, sur un ton détaché, en voyant entrer Adonis. — Ah!... c'est toi?...

ADONIS, qui est descendu un peu plus bas que le piano. Il est face au public. — Maussade, sans regarder Amélie. — Madame m'a fait demander?

AMÉLIE, descendant un peu. — Hein? Oui!... (Petit temps.) Allons, viens! (Adonis, à contre-cœur, fait un pas vers elle, l'air renfrogné et boudeur, l'œil obstinément fixé face au public, dans le vide.) Alors quoi!... on m'en veut?... (Adonis ne répond que par une secousse d'épaule témoignant de sa mauvaise humeur; cela, sans regarder Amélie davantage. Celle-ci, s'asseyant sur la chaise qui est contre le piano.) Je t'ai fait mal, tout à l'heure?...

ADONIS, toujours sans la regarder. — Oh! si ce n'était que ça!

AMÉLIE. — Alors?... (Silence d'Adonis.) Allons, voyons, boude pas! (Silence d'Adonis.) Je t'ai fait de la peine? (Avec élan, l'attirant à elle.) Allons, viens donc, grand dadais!

Il tombe assis sur ses genoux.

ADONIS, sur les genoux d'Amélie. — Oh! tu m'as profondément humilié!

AMÉLIE, bonne fille. — Grosse bête, va!...(Adonis la regarde, hésite, puis, pris d'un élan subit, se plonge dans le cou d'Amélie en sanglotant.) Mais tu sais bien que je t'aime bien!

Elle l'embrasse tendrement, le bras droit passé autour de son cou, du bras gauche lui retenant les deux jambes. A ce moment, à la baie de droite, paraissent Etienne, Palmyre, Bibichon, etc.

Scène V

LES MÊMES, ETIENNE, PALMYRE, YVONNE, BOAS, BIBICHON, VALCREUSE, puis POCHET.

ETIENNE, qui paraît le premier, avec un sursaut d'ahurissement en apercevant Adonis sur les genoux d'Amélie. — Oh!

TOUS, comme un écho avec le même sursaut. — Oh!

ADONIS, en voyant Etienne, pivotant sur les genoux d'Amélie et cherchant à se dégager de ses bras. — Laisse-moi! laissez-moi! (Il file à l'extrême gauche.)

AMÉLIE, sans se lever, du ton le plus naturel. — Eh! ben?... quoi?

TOUS, estomaqués. — Oh!

POCHET, paraissant à la porte du fond. — Eh! ben, ça y est?

ETIENNE, furieux, descendant en scène, à Pochet (2). — Tenez, monsieur, soyez content! je viens de trouver madame avec son domestique sur les genoux!...

POCHET *, ravi. — Ah! parfait!... la paix est faite alors? C'est très bien!

* Adonis (1), Pochet (2), Amélie assise (3), Etienne (4), Bibichon assis (5) sur le côté gauche du canapé, Palmyre (6), Yvonne (7), Valcreuse (8), Boas (9), ces quatre derniers debout derrière et sur les côtés du canapé.

Adonis et Amélie. Etienne.

SCÈNE V. — Adonis : « *Laisse-moi ! Laisse-moi !* »

TOUS. — Hein ?

ETIENNE. — Elle couche avec le valet de pied, parbleu ! elle couche avec le valet de pied !

ENSEMBLE { AMÉLIE, se dressant, indignée. — Qu'est-ce que tu dis ?
ADONIS, bondissant en avant. — Qu'est-ce que vous dites ?

POCHET, avec un sursaut d'indignation. — Malheureux ! (D'un geste digne, il reboutonne sa redingote, fait à froid deux pas jusqu'à Etienne, puis théâtralement :) C'est son frère !

TOUS, ahuris. — Hein !

AMÉLIE et ADONIS, faisant instinctivement chacun un pas vers Pochet et sur un ton de reproche. — Papa !

POCHET, revenant se placer (2) entre Adonis (1) et Amélie (3). Ils forment ainsi une ligne en sifflet, face à Etienne qui est debout à gauche du canapé. — Ah ! Et puis, zut ! quoi ! c'est lâché. J' vois pas pourquoi je cacherais une chose qu'est chic à Amélie !... (Une main sur l'épaule d'Amélie.) Quand il s'agit de sa famille — au moins elle ! — elle n'a pas les pieds nickelés !... comme tant d'autres ! Elle s'est dit : (Martelant chaque phrase en l'accompagnant d'une légère tape de la main sur l'épaule d'Amélie.) « J'ai un frère ; j'ai des devoirs ! » Et, elle l'a pris chez elle !... comme domestique !

AMÉLIE. — Voyons, papa !

POCHET. — Si, si ! Je tiens à z'y leur dire ! (Aux autres.) Eh ben ! combien que vous en trouvez qui auraient fait ça ?

TOUS, échangeant entre eux leur impression. — Ah ! oui, oui !... ça oui !... ah ! évidemment !

POCHET, sans lâcher Amélie de sa main gauche, prenant la tête d'Adonis de la main droite. — Mon pauvre petit, va ! De quoi on te supposait capable ! (Il l'embrasse. Après quoi, allant à Etienne.) J'espère qu'après ça, monsieur, vous ne refuserez pas d'obtempérer au retrait de vos allégations suppositoires...

ETIENNE, l'air gouailleur et le ton un peu faubourien. — Quoi ?

POCHET, le dos à demi tourné au public, et en plein nez à Etienne. — ... et pornographiques !

Il remonte pour redescendre au n° 2.

AMÉLIE, faisant un pas vers Etienne et gentiment, indiquant Adonis. — Va !... donne-lui la main !

ETIENNE, avec hauteur. — A lui ?

BIBICHON, lui envoyant une petite tape sur le haut de la jambe. — Quoi !... c'est ton beau-frère !

ETIENNE, protestant. — Oh !... de la main gauche.

AMÉLIE. — Eh ! bien, donne-lui celle-là ! On n'est pas à un côté près !

Elle pousse Adonis vers Etienne.

ETIENNE, très ennuyé, hésite un instant, jette un regard comme à regret sur sa main qu'il retire de sa poche, puis, prenant son parti, lui tend cette main, qu'il tient basse et à distance. — Dédaigneusement, la tête tournée du côté opposé à Adonis : — Soit ! Allons ! (A Adonis, lui tendant la main.) Ça... ça va bien ?

ADONIS, bon enfant, lui serrant la main. — Mais, pas mal ! Vous aussi ?

ETIENNE. — Pas mal, merci ! (A Amélie.) Là, est-tu contente ?

Il remonte au fond, près du piano. On sonne.

AMÉLIE. — Adonis, on a sonné ! Embrasse ta sœur,

mon chéri! (Adonis saute à son cou comme un gamin.) Et va ouvrir!

ADONIS. — Oui!

Il court en sautillant jusqu'à la porte du fond et sort.

BIBICHON, le regarde sortir, puis sur un ton d'admiration comique. — C'est beau, la famille!

ETIENNE. — Qui est-ce qui peut venir à cette heure-ci? Tu attends du monde?

AMÉLIE, remontant vers le piano. — Non, personne.

YVONNE, esquissant le geste de se retirer. — Ecoute! si tu as du monde!...

PALMYRE, à l'imitation d'Yvonne. — Nous allons te laisser.

AMÉLIE, les retenant. — Ah! non, ne me lâchez pas! Vous allez m'attendre par là!... (Elle indique la baie.) Ce ne sera pas long! (A Adonis qui revient.) Eh! bien?...

ADONIS, avec un petit sourire bête. — C'est une dame qui demande à te parler en particulier!

ETIENNE, horripilé. — « A te parler en particulier »! (A Amélie.) Non! Ecoute, choisis!... Si c'est ton domestique, qu'il ne te tutoie pas! Si c'est ton frère, enlève-lui la livrée.

AMÉLIE. — Oh! ne rase pas! (A Adonis) Qui est cette dame?

ADONIS, bien bêta, toujours souriant. — J' sais pas!

AMÉLIE. — Comment, tu ne sais pas.

ADONIS. — Elle n'a pas voulu dire son nom!

AMÉLIE, à ses amis. — Oh! mauvais!... (A Adonis.) C'est une femme bien?

ADONIS, faisant prouter ses lèvres. — Pfft! (Avec dédain.) Ça a l'air d'une femme du monde.

ETIENNE. — Vous êtes gentil pour les femmes du monde.

ADONIS, descendant un peu en scène et sur un ton gavroche. — Enfin, elle n'a pas le chic d'Amélie! Elle est habillée sombre!

BIBICHON, toujours assis sur le canapé. — Monsieur aime le tape à l'œil.

ADONIS. — Tu parles!

BIBICHON. — Hein!

AMÉLIE et POCHET, le rappelant à l'ordre. — Adonis!

ETIENNE, le rappelant à l'ordre. — Eh ben!

ADONIS. — Oh! pardon! Ça m'a z'échappé!

AMÉLIE. — Ça doit être quelque quêteuse. Les femmes du monde ne viennent jamais chez vous que dans ces cas-là. (A Adonis.) Fais-la entrer, nous verrons bien.

Adonis repart en gambadant et sort par le fond.

ETIENNE, sur le seuil de la baie. — A Amélie. — Nous t'attendons par là.

TOUS, le suivant. — C'est ça!

BIBICHON, qui pendant ce qui précède s'est levé et est remonté par la droite du canapé. — A Boas, en le saisissant par le bras. — Allez! viens, Gueuldeb!...

BOAS, entraîné par Bibichon. — Ah! Bibichon, la barbe!

Ils sortent.

Scène VI

AMELIE, ADONIS, IRENE

ADONIS, entrant et s'effaçant pour livrer passage à Irène. — Si madame veut entrer!

Irène entre. Tenue correcte et sévère. Un voile épais, arrêté au ras du nez, cache son visage.

AMÉLIE, très courtoise. — Entrez, madame!

IRÈNE, avance de deux pas. — C'est bien à madame Amélie d'Avranches que...?

AMÉLIE. — C'est moi, madame.

Elle lui indique le canapé et, pendant qu'Irène passe, va chercher près du piano la chaise qu'elle descend à proximité gauche du canapé. Pendant ce temps, Adonis est sorti. Une fois dehors, à travers les vitres de la porte, au-dessus des brise-bise, on voit sa tête apparaître pour jeter un dernier regard moqueur du côté d'Irène; après quoi il disparaît.

IRÈNE, à peine assise. — Ah! madame! la démarche que je tente près de vous est d'un ordre tellement délicat!... Aussi l'émotion...!

AMÉLIE (1), accueillante. — Remettez-vous, madame, je vous en prie!

IRÈNE. — Voilà! Il s'agit de... (Vivement comme se reprenant.) d'une amie.

AMÉLIE, s'asseyant. — Ah!

IRÈNE, la lorgnant à travers son face-à-main. — Mais, pardonnez!... Je vous regarde!... il me semble... c'est curieux! que vos traits ne me sont pas inconnus.

AMÉLIE, le faisant à la femme du monde. — Mon Dieu, c'est possible, madame! Je... je fréquente beaucoup.

IRÈNE, avec hésitation. — Non, non! mais... est-ce qu'avant d'être ce que... enfin, est-ce que vous avez été toujours... euh!...

AMÉLIE, comprenant ce qu'Irène n'ose dire. — Oh! non, madame!... (Avec importance.) Fille d'un ancien fonctionnaire de la République...

IRÈNE, lui coupant la parole. — Ah! non! non! Alors non! Excusez-moi, c'est une ressemblance.

AMÉLIE. — Il n'y a pas de mal! Et vous disiez alors que vous veniez?...

IRÈNE, vivement et en appuyant sur le mot. — Pour une amie, oui! (Insistant.) Une de mes bonnes amies!... Je me suis chargée... Ah! l'amitié crée quelquefois de ces obligations! Excusez-moi de ne pas vous dire le nom de la personne...

AMÉLIE, avec bonhomie. — Oui, madame, oui.

IRÈNE, se croyant obligée de donner des détails. — Mais c'est une femme mariée, vous comprenez! Et vis-à-vis d'un mari, n'est-ce pas? on ne doit pas oublier qu'on a des devoirs.

AMÉLIE, vivement. — Oh! Serait-ce au sujet de son mari que...?

IRÈNE, très naturellement. — Non, non! c'est au sujet de son amant.

AMÉLIE, un peu interloquée. — Ah?... Ah?

IRÈNE, avec chaleur. — Ah! Madame, si vous saviez!... Si vous saviez comme elle l'aime!

AMÉLIE, avec un petit hochement malicieux de la tête, puis: — Votre amie?

IRÈNE, interloquée. — Hein? mon... mon amie, oui! C'est son premier amant, pensez donc!

AMÉLIE, sans façon. — Oh! pauvre femme!

IRÈNE. — Et vous ne vous figurez pas ce que c'est pour une femme mariée, « le premier amant »! ce que ça représente de choses exquises! d'hésitations! de lutte! de remords de conscience!

AMÉLIE, moitié souriante, moitié mélancolique. — Oui, madame! oui!

IRÈNE, avec une sorte d'extase. — Ah! la première faute! (Brusquement et gentiment.) Mais, madame, vous devez avoir connu ça?

AMÉLIE, sur un ton légèrement espiègle. — Dame... oui!

IRÈNE. — Eh! bien, rappelez-vous!

AMÉLIE, mélancolique, avec du vague dans le regard. — Oui!... moi, ce fut un Danois!

IRÈNE, avec un sursaut de stupéfaction. — Hein !... Un chien ?...

AMÉLIE. — Quoi ?... Oh non ! un homme du Danemark.

IRÈNE. — Ah !... (Corrigeant.) Un Danois.

AMÉLIE, très souriante. — C'est ce que j'ai dit...

IRÈNE, un instant interloquée, récapitulant, puis s'inclinant devant l'évidence. — Ah !... Ah ! oui ! Oui, en effet, un... un Danois.

AMÉLIE, avec un geste d'insouciance. — Depuis, tant d'eau a passé sous le pont !

IRÈNE, s'emballant peu à peu. — Ah ! oui, mais pas pour elle, pas pour mon amie ! Pour elle, c'est le premier, c'est l'unique !... Ah ! si elle devait le perdre, ah ! ce serait horrible !

AMÉLIE, qui l'écoute d'un air malicieux, avec des dodelinements de tête. — Brusquement et gentiment. — Vous l'aimez donc bien ?

IRÈNE, s'enferrant carrément. — Oh ! follement !

AMÉLIE, sur le même ton et avec le même sourire. — Vous êtes charmante.

IRÈNE. — Hein ! (Toute confuse, se levant.) Oh ! Madame, madame ! Qu'est-ce que vous m'avez fait dire ! Non, non, c'est... c'est mon amie.

AMÉLIE, qui s'est levée instinctivement en la voyant se lever — sympathiquement. — Vous vous méfiez donc bien de moi ?

IRÈNE, toute honteuse. — Oh ! Madame.

AMÉLIE, sur un ton badin. — D'ailleurs, je ne vous connais pas, par conséquent !... (Changeant de ton.) Et puis, la discrétion est notre devoir professionnel.

IRÈNE, brusquement. — Ah ! et puis, tant pis ! il faut avoir le courage de ses actes ! Eh ! bien, oui, madame ! C'est moi !

Elle se rassied.

AMÉLIE, sur un ton rieur. — Si vous croyez qu'il m'avait fallu tant de temps pour deviner !

IRÈNE. — Oh ! madame ! alors, dites-moi que ce n'est pas vrai, ce que j'ai appris. Oh ! ce serait si mal ! Vous qui pouvez en avoir tant que vous voulez ! Et moi, moi qui n'en ai qu'un, songez donc !... L'univers entier, tout le reste des hommes, je vous l'abandonne ! Mais pas lui ! Laissez-le-moi !

AMÉLIE, se levant. — Mais quoi ! quoi ?...

IRÈNE. — Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, qu'il doit vous épouser ?

AMÉLIE. — Hein ? Qui ?

IRÈNE. — Marcel Courbois ?

AMÉLIE. — Marcel Courbois ! Moi ! Moi ! (Eclatant de rire.) Ah ! Ah ! Ah !

Elle remonte vers la baie en riant.

IRÈNE, se levant et suivant Amélie machinalement et par un mouvement arrondi qui lui fait prendre le n° 1. — Eh ! bien, où allez-vous ?

AMÉLIE, la voix coupée par le rire. — Laissez ! (Appelant.) Etienne ! Etienne !

VOIX D'ETIENNE. — Quoi ?

AMÉLIE. — Viens ! Viens un peu !

Elle redescend près du canapé. Irène a gagné jusqu'à la table à jeu.

Scène VII

LES MÊMES, ETIENNE, puis plus tard tous les personnages qui étaient avec Etienne dans la pièce voisine

ETIENNE, arrivant et s'arrêtant à hauteur d'Amélie, mais au-dessus du canapé. — Qu'est-ce qu'il y a ?

AMÉLIE, à moitié suffoquée par son rire. — Voilà madame qui... ah ! ah ! ah !

ETIENNE, s'inclinant. — Madame !

AMÉLIE. — ...qui vient tout affolée me demander...

IRÈNE, vivement. — ...au nom de mon amie !

AMÉLIE, pour lui donner satisfaction. — ...d'une de ses bonnes amies...

ETIENNE. — Aha !

AMÉLIE. — ...s'il est vrai que j'épouse Marcel Courbois.

ETIENNE, étonné et amusé. — Marcel !

AMÉLIE. — L'amant de mad... (Corrigeant vivement sur un geste d'Irène.) de l'amie de madame.

ETIENNE. — Marcel ! toi ! toi ! Ah ! ah ! ah ! ah !... Ah ! que c'est drôle !

AMÉLIE, se laissant tomber sur le canapé. — Hein ! crois-tu !

Ils se tordent de rire.

IRÈNE, moitié riant, moitié pleurant. — Ah ! vraiment ? Oui ?... C'est... c'est si drôle que ça ?

LES DEUX, se tordant. — Ah ! oui !... Oui !

IRÈNE, de même. — Que je suis contente ! Vous ne sauriez croire combien je suis contente !

ETIENNE. — Vraiment ?

IRÈNE, de même. — Je ne comprends pas ce qui vous fait rire ; mais je vois que vous riez et... et ça me fait du bien.

ETIENNE, la considérant avec un sourire édifié et sympathique. — Malicieusement. — Ah ! madame ! que vous aimez donc bien M^me^ votre amie.

IRÈNE, pataugeant. — Hein ! oui... non !... je...

AMÉLIE, avec bonhomie. — Vous voyez, ça ne trompe personne.

IRÈNE, avec décision. — Ah ! et puis, maintenant, j'en ai pris mon parti !

Tout en parlant, elle a gagné jusqu'à la chaise descendue par Amélie près du canapé.

ETIENNE. — Marcel Courbois ! Mais qui a pu vous faire supposer ?

IRÈNE, s'asseyant sur la chaise près d'Amélie assise sur le canapé. — Eh ! bien, voilà : C'est ce matin. Comme c'était dimanche, j'étais allée à la messe de onze heures.

ETIENNE. — Ah ?

IRÈNE. — ...la passer chez lui.

ETIENNE, assis sur le bras gauche du canapé. — Ah ! bon !

IRÈNE. — Dame ! Vous comprenez : étant mariée, on n'est pas libre comme on veut !... Alors, comme il s'habillait...

ETIENNE, corrigeant malicieusement. — Se « rhabillait », sans doute, vous voulez dire.

IRÈNE, très ingénument. — Non !... Il n'était pas encore levé, quand je suis arrivée...

ETIENNE. — Ah ! ah !... Vous m'en direz tant.

IRÈNE. — Alors, histoire de passer le temps, j'ai fouillé un peu dans ses papiers.

ETIENNE. — Ben... naturellement !

IRÈNE. — ...et j'ai trouvé une lettre !... Ah ! cette lettre ! ou plutôt le brouillon d'une lettre que Marcel avait écrite à son parrain et dans laquelle il lui annonçait son prochain mariage avec M^lle^ Amélie d'Avranches.

AMÉLIE, à Etienne. — Moi ! Crois-tu ?

ETIENNE. — C'est insensé ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

AMÉLIE, avec un geste d'ignorance. — Ça !

ETIENNE, se levant. — Vous n'avez pas demandé à Marcel?

IRÈNE, se levant également et comme saisie de peur à cette idée. — Oh! non, non! J'aurais eu trop honte!... Songez donc, si la chose avait été vraie!... Et puis, étant donné la façon dont j'avais surpris la chose!

AMÉLIE, se levant. — Vous avez préféré vous adresser à moi.

IRÈNE, bien gentiment, bien franchement. — Oui!

ETIENNE. — Tout ça est incompréhensible! (Gagnant la gauche tout en parlant.) Ecoutez, madame, je ne suis pas en mesure de vous donner la clef de ce rébus. Quand je verrai Marcel, je lui demanderai. En tout cas, tranquillisez-vous! Je vois que vous vous intéressez à Marcel...

IRÈNE, tandis qu'Amélie remonte lentement de façon à arriver n° 2. — Si je m'y intéresse!...

ETIENNE, malicieusement. — Oui!... Vous me diriez le contraire que je ne vous croirais pas! Eh! bien, je vous garantis que vos appréhensions sont sans objet. Je connais Marcel à fond; c'est mon meilleur ami...

IRÈNE, lui coupant la parole, — avec émotion. — Ah!

ETIENNE, comme preuve de ce qu'il avance. — Je suis son confident, comme il est le mien. Et le seul fait qu'Amélie est mon amie, suffit pour que...

IRÈNE, le couvant des yeux. — Vous êtes son confident!

ETIENNE. — Toutes ses pensées, il me les confie.

IRÈNE, radieuse. — Mais alors... vous me connaissez...

ETIENNE, interloqué, avec hésitation. — Moi?... Mais... non, madame!

IRÈNE, navrée. — Ah?... Oh! Il ne m'aime donc pas alors?

ETIENNE. — Pourquoi donc?

IRÈNE. — Mais qu'il n'a pas éprouvé le besoin...!

ETIENNE. — Mais ce n'est pas ça, madame! mais son devoir de galant homme...

IRÈNE. — Justement! Quand on aime vraiment, il y a au-dessus du devoir de galant homme, le besoin d'avoir un confident pour parler de l'être qu'on aime. Mais moi, monsieur! moi, madame! j'ai une amie qui a un caractère odieux!... Je ne l'ai que pour parler de lui!... Celui qui peut rester confiné dans son devoir de galant homme, n'aime pas sérieusement!

AMÉLIE. — Comme c'est vrai!

ETIENNE. — Allons, madame, je vois que j'ai tort de le faire à la discrétion! Eh! bien, oui, je vous connais!... Je vous connais, (Avec intention.) madame la comtesse!

IRÈNE, radieuse. — « Madame la comtesse »! Il vous a mis au courant! (Tout en gagnant vers le canapé.) Ah! c'est bien! C'est bien ça! C'est bien!

Elle tombe assise tout émue sur le canapé.

AMÉLIE, frappée par la phrase d'Etienne. — « Madame la comtesse »? (Brusquement, tout en gagnant vers Irène.) Mais oui, j'y suis! J'écoutais votre voix depuis un instant... Je me disais: « Je connais ce timbre! » Mais voilà! « Madame la comtesse », ça m'éclaire!... Ne seriez-vous pas madame la comtesse de Prémilly?

IRÈNE, relevant son voile. — Hein! Vous me connaissez!

AMÉLIE, entre la chaise et le canapé. — Mais vous-même, madame, tout à l'heure, ne me reconnaissiez-vous pas?

IRÈNE, la lorgnant avec son face-à-main. — Ah! mais alors, c'était bien ça! Je ne me trompais pas: Amélie!

AMÉLIE, achevant sur le même ton qu'Irène. — ... Pochet!

IRÈNE, de même. — ... mon ancienne femme de chambre.

AMÉLIE, avec une révérence. — Elle-même.

IRÈNE, sur un ton de compassion. — Oh! ma pauvre enfant!

ETIENNE, qui s'est rapproché d'Amélie. Avec une légère tape sur le bras. — Tu as été femme de chambre, toi!

AMÉLIE, se retournant vers Etienne. — Ah! zut! Je ne pensais plus que t'étais là! (A Irène, en se mettant la main sur la bouche.) Oh! pardon, madame!

IRÈNE. — Quoi?

AMÉLIE, gentiment confuse. — J'ai dit: « Zut! »

IRÈNE, avec un geste d'insouciance. — Oh!... (La considérant à travers son face-à-main.) Comment, c'est vous!... Oh! il me semblait bien! seulement j'hésitais, n'est-ce pas?... Ce changement de situation!... Ce cadre tout autre!... Sans compter les cheveux, qui étaient d'une autre couleur.

AMÉLIE, bien ingénument. — Oui! ils ont éclairci; je ne sais pas pourquoi?

IRÈNE, malicieusement. — Moi, non plus!... Et puis enfin, « Amélie d'Avranches », vous que j'avais quittée « Pochet » tout court!

AMÉLIE, avec une moue. — « Pochet », c'était pas un nom pour la galanterie... (Faisant la petite bouche.) Et puis, pour mon père! (Debout, à demi penchée près d'Irène, les coudes serrés au corps et une main dans l'autre.) Et... et madame va bien, oui?... Et monsieur? Oui?

IRÈNE. — Monsieur va bien, merci, Amélie... Il a été un peu souffrant, le pauvre homme.

AMÉLIE. — Oh! ce pauvre monsieur.

IRÈNE. — Mais ça va, maintenant.

AMÉLIE. — Oh! tant mieux! tant mieux!

IRÈNE, avec une condescendance toute mondaine. — Mais asseyez-vous donc!

AMÉLIE, confuse. — Oh! devant madame!...

IRÈNE. — Mais voyons!...

AMÉLIE, s'asseyant sur l'extrême coin droit de la chaise qui est contre elle. — C'est trop d'honneur!... (Ne sachant que dire dans son trouble.) Ah! ben... si je m'attendais jamais!

IRÈNE, souriant. — N'est-ce pas?... Et je vous avoue que je me félicite dans cette circonstance! pénétrant dans un monde que je connais pas, m'y trouver comme ça en monde de connaissance!...

Etienne approuve de la tête en souriant.

AMÉLIE. — Ah! oui?

IRÈNE, sur un ton de commisération. — Alors vous êtes devenue...

AMÉLIE, très naturellement. — Cocotte, oui, madame.

IRÈNE. — Oh!... mais comment avez pu tomber à...

AMÉLIE, geste vague de la main, puis: — L'ambition!... J'avais ça dans la tête... Je n'étais pas faite pour le métier de femme de chambre.

IRÈNE. — C'est dommage! Vous aviez un bon service.

ETIENNE, qui (1) écoute depuis un instant debout, un peu derrière Amélie, s'asseyant malicieusement contre elle sur le petit coin de la chaise que sa personne n'occupe pas. — Elle l'a toujours.

AMÉLIE, envoyant du coude un renfoncement dans la hanche d'Etienne, et sévèrement. — Etienne!

ETIENNE, se relevant. — Pardon!

Il gagne la gauche et écoute la suite adossé au coin de la table à jeu.

IRÈNE. — Mais c'est vrai : vous étiez coquette. Vous adoriez les rubans, les colifichets.

AMÉLIE, approuvant d'un hochement de tête, sur un ton moitié rieur, moitié contrit. — Oui.

IRÈNE. — Vous aimiez à vous parfumer.

AMÉLIE, même jeu. — Oui.

IRÈNE, malicieusement. — Avec mes parfums !

AMÉLIE, gentiment, en manière de justification. — Avec mes gages, je ne pouvais m'offrir que ceux de madame.

IRÈNE. — Il vous arrivait de m'emprunter mes robes sans me le dire.

AMÉLIE, vivement. — Oh ! mais je les remettais.

IRÈNE, approuve d'un petit hochement de tête malicieux, puis : — Moi aussi. Enfin, vous ne pensiez qu'à votre coiffure ; vous vouliez être ondulée, comme les dames. (La tançant du doigt.) C'est même ça qui vous a fait renvoyer.

AMÉLIE, prenant l'air comiquement contrit. — Oui ! le jour où j'avais pris les gousses de vanille pour m'en faire des bigoudis !

ETIENNE, riant. — Non ?

IRÈNE, de même. — Si !

AMÉLIE, à Etienne. — Les gousses de vanille ! tu vois ça !

IRÈNE, riant. — Avouez que ça dépassait les bornes !...

AMÉLIE. — Ça dépassait, madame ! Ça dépassait.

IRÈNE, avec un soupir. — Ah ! tout de même, malgré tous ces défauts je vous ai souvent regrettée.

AMÉLIE, touchée. — Madame est bien bonne !

IRÈNE, se levant et descendant extrême droite. — Quand on voit la peine qu'on a à trouver une bonne femme de chambre aujourd'hui !

AMÉLIE, qui s'est levée presque en même temps qu'Irène. Voulant le faire à la femme du monde : — Ah ! ne m'en parlez pas, madame ! quelle engeance ! Il n'y a plus moyen d'être servie !

IRÈNE, qui en se retournant vers Amélie aperçoit dans l'embrasure de la baie tous les invités d'Amélie. Baissant vivement sa voilette. — Oh ! du monde pour vous !

AMÉLIE, se retournant. — Pour moi ?...

YVONNE, du seuil de la baie. — Chut !... c'est nous !

AMÉLIE. — Oh ! pardon ! (A Irène.) Madame permet ?

IRÈNE. — Faites donc ! faites donc !

Pendant ce qui suit elle gagne l'extrême gauche.

ETIENNE, tout en suivant Amélie qui va vers ses invités. A Irène. — Pardon, madame !

AMÉLIE. — Eh bien, quoi qu'est-ce qu'il y a ?

PALMYRE, à voix basse. — Ne te dérange pas, nous partons.

BOAS, même jeu. — Oui, au revoir.

VALCREUSE, même jeu. — Au revoir !

ETIENNE, même jeu. — Vous vous en allez ?

BIBICHON, même jeu. — On file à l'anglaise.

AMÉLIE, allant à eux. — Bon. Alors, au revoir.

ETIENNE. — Je vous dis : à dans vingt-huit jours, puisque je pars ce soir pour Rouen.

Tout ceci très rapidement, dans un chuchottement général.

TOUS. — A dans vingt-huit jours !

ETIENNE. — A dans vingt-huit jours !

AMÉLIE. — C'est ça, c'est ça !... Au revoir ! Excusez-moi de ne pas vous reconduire... Papa, veux-tu ?

POCHET, qui est avec les invités. — Entendu ! Entendu !

AMÉLIE, qui déjà redescendait vers Irène, remontant vivement vers la baie dont tous les invités ont disparu. — Et bien des choses à Caroline !

YVONNE, déjà dans la coulisse. — Je n'y manquerai pas !

TOUS. — Au revoir, au revoir... (Ils disparaissent.)

AMÉLIE, tout en redescendant vers Irène, avec des mines d'importance. — C'est... c'est sa sœur, Caroline !

IRÈNE, indifférente. — Ah ?

AMÉLIE, même jeu. — La sœur de la blonde.

IRÈNE, même jeu. — Oui, oui. (A ce moment on voit, à travers la glace sans tain, traverser tous les personnages qui viennent de sortir de scène. Ils font, en passant, des signes de la main à Amélie. Irène, qui, plus bas en scène qu'Amélie et tournée vers cette dernière, a par conséquent son regard dans la direction de la glace sans tain, apercevant le jeu de scène et se détournant vers le public. — Tenez, ils vous disent adieu.

AMÉLIE, avec désinvolture. — Ah ! oui, oh !... (Leur répondant de la main, — très par-dessous jambe.) Oui ! Au revoir ! au revoir !

ETIENNE, sur le seuil de la baie. — Au revoir ! au revoir ! (Il descend en scène.)

AMÉLIE, qui est allée à Irène qui est près de la table à jeu. — Ah ! je ne saurais dire à madame combien je suis heureuse !... Je suis si dévouée à madame !

Elle gagne la droite pour aller prendre près du canapé la chaise qu'elle remonte pendant ce qui suit à sa place primitive contre le piano.

IRÈNE. — Oui ?

ETIENNE, à Irène, près de laquelle il est descendu. — Pourquoi est-ce toujours quand ils ne sont plus à votre service que les domestiques commencent à vous être dévoués !

AMÉLIE, qui est en train de reporter la chaise. — Oh ! comme c'est gentil ce que tu dis là !

IRÈNE, souriant. — Oh ! Il y a un peu de vrai ! (A Etienne.) Mais, si je ne me trompe, monsieur, vous devez être...

AMÉLIE, qui est près du piano. — Mon ami.

IRÈNE, s'inclinant légèrement. — Oui, ça...! (A Etienne, tandis qu'Amélie redescend (3). Non, mais... — le confident et le meilleur ami de Marcel... — Vous êtes monsieur Etienne de Milledieu.

ETIENNE (2), un peu au-dessus d'Irène. — Aha ! je vois qu'il vous a parlé de moi.

IRÈNE, tournée du côté d'Etienne, par conséquent presque dos au public. — Et pas en mal, je vous assure !... (Lorgnant Etienne avec son face-à-main.) Seulement, il ne m'avait pas dit... (Indiquant son uniforme.) Ah ! vous avez embrassé là une belle carrière !

ETIENNE, sans conviction. — Oh !...

IRÈNE. — Vous êtes quoi ?...

ETIENNE. — Remisier !... à la Bourse.

IRÈNE, interloquée. — Ah ? Ah ?... Je ne savais pas qu'on eût un uniforme.

ETIENNE, jetant vivement un coup d'œil sur sa tenue qu'il avait oubliée et comprenant. — Ah !... ah ! oui... Il n'y en a pas encore, en effet. Ça, c'est pour mes vingt-huit jours.

IRÈNE, riant. — Ah ! bon ! dites-moi ça !...

Scène VIII

LES MÊMES, POCHET, puis ADONIS

POCHET, paraissant à la baie et entrant franchement en scène. — Voilà !... la bande est expédiée... (S'arrêtant interdit à la vue d'Irène.) Oh ! pardon !

Il fait mine de se retirer.

AMÉLIE (3). — Va, reste! (Présentant de sa place.) Papa!

POCHET, entre piano et baie, s'inclinant, l'air décontenancé. — Madame!...

IRÈNE, de sa place, lorgnant Pochet avec son face-à-main. — Ah! parfaitement! Je remets très bien.

AMÉLIE. — Tu ne reconnais pas madame? (Geste vague de Pochet.) Mme de Prémilly!

POCHET, changeant complètement de ton et les deux mains croisées derrière le dos sous les pans de sa redingote, gagnant, avec force petits saluts, vers Irène. — Oh! par exemple! Mais je crois bien!

IRÈNE. — Vous veniez souvent chez moi voir votre fille... Vous rappelez-vous? Vous étiez alors gardien de la paix.

POCHET. — Oui, euh... enfin, brigadier!... Si je me rappelle! Ah! ben, je crois bien! Ah! ben!... Ah! ben!... Et... ça va bien?

Il tend la main à Irène.

IRÈNE, qui évite de voir ce jeu de scène, en affectant d'être plongée dans l'examen de son face-à-main. — Merci! très bien.

POCHET, voyant qu'Irène ne lui donne pas la main, reste un instant coi, regarde sa main comme ne sachant qu'en faire, jette un coup d'œil du côté d'Amélie et Etienne, puis, remettant sa main dans sa poche, — tout ce qu'il y a de plus aimable: — Eh bien, j'espère que madame a vieilli! A la bonne heure!

IRÈNE, ahurie. — Hein?

AMÉLIE (3), vivement, à Pochet. — Papa!

ETIENNE. — Eh bien, vous en avez de bonnes!

POCHET, passant successivement dos au public devant Amélie et Etienne, tout en donnant ses explications, cela de façon à arriver successivement (3) puis (4). — Hein?... Ah! non! non! Madame comprend comme je l'entends! Je ne veux pas dire pour ça que madame a vieilli. Ah! bien! qu'est-ce que je dirais, moi (arrivé n° 4)! Seulement, en ce temps-là, madame avait l'air d'une gosse, positivement! On avait envie de la prendre sur les genoux! Maintenant, madame est une femme.

AMÉLIE. — Oh! bon, tu fais bien de t'expliquer.

ETIENNE. — Oui.

Il remonte au-dessus du canapé.

IRÈNE. — Oh! il n'y a pas de mal, allez!... Il faut bien s'attendre à vieillir comme les autres; et je n'y mets pas de coquetterie. (A Amélie.) Mais, si je me souviens, vous aviez un petit frère?

AMÉLIE. — Je l'ai toujours.

POCHET, s'asseyant sur le canapé. — Nous l'avons toujours.

IRÈNE. — Il doit être grand, maintenant! Qu'est-ce que vous en avez fait?

AMÉLIE. — Je l'ai chez moi.

IRÈNE. — Est-ce qu'il est resté aussi joli? Il était ravissant comme enfant.

AMÉLIE. — Eh! pas mal.

POCHET. — C'est moi... en mignon!

AMÉLIE, esquissant le mouvement d'aller vers la sonnette. — Si madame veut le voir...

IRÈNE. — Avec plaisir.

AMÉLIE, allant sonner à droite du piano. — Ce n'est pas difficile. (Redescendant.) Nous verrons s'il reconnaîtra madame.

ADONIS, arrivant par la baie. — Madame a sonné?

AMÉLIE. — Oui, viens! (Adonis descend à gauche du canapé.) et dis bonjour à madame.

ADONIS, par obéissance et bien benêt. — Bonjour, madame!

IRÈNE, toujours contre la table à jeu, lorgnant Adonis. — Hein! Quoi? C'est lui? Mais... c'est lui qui m'a ouvert tout à l'heure!

AMÉLIE, bonne fille. — Ah! bien, oui, au fait! (A Adonis.) Tu ne reconnais pas madame!

ADONIS, avec un sourire bêta. — Non.

AMÉLIE. — C'est madame! Madame chez qui tu allais quelquefois quand tu étais petit.

Adonis avance le menton pour indiquer qu'il ne se souvient pas.

IRÈNE. — Vous ne vous rappelez pas? La dame qui vous a donné une montre en argent!...

ADONIS, très gamin, en se donnant une joyeuse tape sur la cuisse. — Ah! oui! Même que je l'ai échangée avec un camarade de la mutuelle... contre une seringue.

AMÉLIE. — En voilà une idée!

ETIENNE. — Pourquoi une seringue?

ADONIS. — Tiens! Parce que, avec une seringue, je pouvais seringuer les gens, tandis qu'avec une montre...!

AMÉLIE. — Mais c'est idiot!

ADONIS, descendant jusque devant le canapé. — Oh! je l'ai regrettée depuis! parce que, pour savoir l'heure, une seringue...!

IRÈNE. — Alors, vous me reconnaissez?

ADONIS, avec un rire bêta. — Pas du tout!

AMÉLIE, en manière d'explication. — Eh ben! c'est madame.

ADONIS, qui n'est pas plus avancé qu'auparavant. — Avec son même rire bête. — Ah!

L'œil toujours fixé sur Irène, il se laisse tomber de son haut sur le canapé, à côté de Pochet.

AMÉLIE. — Madame le trouve changé?

IRÈNE. — Dame! C'est aujourd'hui un homme et j'avais laissé un enfant.

Elle le lorgne avec son face-à-main.

ADONIS, étalé (4) sur le canapé à côté de son père (5), en se faisant un écran de sa main gauche contre la bouche. — Comment qué s'appelle?

POCHET, bas. — Mme de Prémilly!

ADONIS, même jeu. — Ah! oui! Celle qui a fichu Amélie à la porte à cause des bigoudis!

POCHET, lui repoussant affectueusement la tête du plat de la main. — Chut! voyons!

IRÈNE, tandis qu'Adonis la regarde en riant sous cape et en sautillant sur son derrière, les deux mains serrées entre ses genoux, les jarrets tendus. — Qu'est-ce qu'il dit comme ça tout bas?

POCHET. — Il est en train de remettre madame.

IRÈNE. — A la bonne heure!

ETIENNE, au-dessus d'eux, derrière le canapé, — à part, montrant Adonis et Pochet. — C'est gentil, ce petit tableau de famille!

On sonne.

ADONIS, se levant d'un bond et courant en sautillant comme un gamin vers la porte du fond. — Ah! on a sonné.

AMÉLIE. — Où vas-tu?

ADONIS, sans s'arrêter. — Eh bien, je vais ouvrir donc!

AMÉLIE. — Ah! bon, va! (Remontant vivement et à Adonis déjà sorti.) Eh! Dans le petit salon! Fais entrer dans le petit salon!

Cri lointain d'Adonis à la cantonade: « Oui! »

IRÈNE, remontant par un mouvement arrondi de façon

à prendre le n° 2. — Eh bien, moi, ma bonne Amélie, je vous laisse.

AMÉLIE (1), désappointée. — Madame s'en va?

IRÈNE. — Bien, oui... Vous avez du monde, n'est-ce pas...?

Amélie est à gauche de la porte du fond, Irène à droite; Etienne (3) et Pochet (4) ont accompagné la fausse sortie d'Irène.

ADONIS, entrant vivement et se collant contre le chambranle gauche de la porte du fond. — C'est M. Courbois!

IRÈNE, sursautant affolée. — Marcel!...

MARCEL, qui a surgi à peine l'annonce d'Adonis achevée. — Bonjour les enfants! (Se trouvant nez à nez avec Irène.) Ah!

Sortie d'Adonis.

IRÈNE, qui a reculé jusqu'à l'extrémité du clavier du piano. — Mon ami, je...

MARCEL, ne revenant pas de sa surprise. — Hein! toi!... Vous?... Vous ici! (Bien bêtement sur le même ton pour donner le change.) ...Madame!

ETIENNE (4). — Oh! que ce « madame » est donc bien dit!

MARCEL (2), descendant un peu, ainsi que tous les autres à son exemple. — Mais qu'est-ce que vous faites là? Votre place n'est pas ici!

AMÉLIE. — Ah bien, dis donc...!

MARCEL. — Mais absolument!

Il dépose son chapeau sur le piano.

IRÈNE (3). — Mon ami, je vous expliquerai...

ETIENNE. — Oui, mais d'abord à toi! à toi de nous expliquer...! Qu'est-ce que c'est que ces histoires de mariage? Tu épouses Amélie, maintenant?...

MARCEL. — Hein?

POCHET. — Il épouse Amélie? Vous épousez Amélie?

MARCEL. — Mais non! mais non. Quoi? Comment? Qui est-ce qui vous a dit?

IRÈNE (3), confuse. — Pardonnez-moi! c'est moi, mon ami...

MARCEL, ahuri (2). — Comment?

IRÈNE. — Par une lettre que j'ai lue...

MARCEL. — Vous!

ETIENNE (4), avec un sérieux ou perce l'ironie. — Oui, par erreur!... par erreur!...

MACEL, à Irène. — Comment! tu f... (Se reprenant.) Vous fouillez ma correspondance?

ETIENNE, à la blague. — Oh! Va donc! Si c'est pour nous, ne change pas tes habitudes! Tu peux lui dire tu.

MARCEL. — Et alors!... et alors, tu as douté de moi?

IRÈNE, redescendant un peu. — Ah! bien, on douterait à moins.

AMÉLIE. — Enfin, pourquoi? pourquoi ce mariage?

MARCEL. — Eh! « pourquoi »! Parce que, si vous voulez le savoir, j'ai des emm...bêtements par-dessus la tête, et que ce mariage est pour moi le seul moyen d'en sortir.

Tout en parlant il passe devant tous ceux qui sont à sa gauche et gagne le n° 5 jusque devant le canapé.

IRÈNE, emboitant le pas derrière lui. — Hein! Mais alors... tu l'épouses?

TOUS. — Oui?

MARCEL. — Mais non! Je fais semblant de l'épouser.

TOUS. — ... Semblant?

IRÈNE (4). — Pourquoi?

MARCEL, se laissant tomber sur l'extrême droite du canapé, le coude gauche sur le dossier, la tête dans la main. — Eh! parce que j'en ai assez de la mouise où je me débats depuis un an!

IRÈNE, qui ne comprend pas. — La « mouise »?

AMÉLIE (1). — Oui, c'est-à-dire la purée.

IRÈNE, même jeu. — La purée?

ETIENNE (2). — La débine.

IRÈNE, même jeu. — La débine?

POCHET (3), très gentiment. — La crotte.

IRÈNE, répétant machinalement. — La cr... Oh!

MARCEL, sans se lever, se retournant vers Irène. — Je n'ai plus le sou, quoi! Je n'ai plus le sou, voilà!...

IRÈNE, s'asseyant vivement près de lui et lui mettant affectueusement les mains sur les épaules. — Oh! mon pauvre chéri! c'est vrai?... Oh! si je pouvais...!

MARCEL, avec dignité, se levant d'un trait. — Tais-toi!... Tu pourrais que moi je ne pourrais pas!

AMÉLIE. — Oh! le préjugé!...

IRÈNE, qui s'est levée presque en même temps que Marcel; à Amélie. — N'est-ce pas?

En ce disant elle descend n° 5.

MARCEL, gagnant jusqu'à l'extrême-gauche du canapé. — Alors, ma foi, je me suis dit: « A la fin, c'est trop bête! Quand on a à soi douze cent mille francs...! »

ETIENNE. — Mais c'est vrai, au fait: tu as douze cent mille francs!...

IRÈNE, se rapprochant vivement de Marcel. — Tu as douze cent mille francs?

AMÉLIE. — Douze cent mille francs!

POCHET, comme attiré par un aimant vers Marcel. — Vous avez douze cent mille francs!

MARCEL, le plus simplement du monde. — J'ai douze cent mille francs.

POCHET, lui collant une main sur l'estomac, l'autre dans le dos, pour le faire asseoir sur le canapé. — Oh! mais asseyez-vous donc!

ETIENNE, vivement et ironiquement. — Pas la peine! il ne peut pas y toucher.

POCHET, du même mouvement, relevant Marcel au moment où celui-ci est près d'être assis. — Ah?... alors!...

Etienne remonte près du piano et s'assoit pendant ce qui suit, à califourchon, sur la chaise remontée par Amélie.

MARCEL, répondant à la remarque d'Etienne. — Mais oui! c'est ce qui m'enrage! C'est encore une de ces idées de mon pauvre père! Ah! je l'aimais bien! Mais ce qu'il pouvait voir de travers! Ne s'imaginait-il pas qu'un jeune homme ne pouvait être à même de diriger sa fortune, sans se la faire manger par des cocottes!

AMÉLIE. — Oh! que c'est coco!

POCHET, remontant légèrement avec un geste dans la direction de la porte du fond, par laquelle Adonis a fait sa dernière sortie. — Mon pauvre Adonis! Ah! ça n'est pas moi qui...!

AMÉLIE, sur le ton moqueur. — Non! ça!... et pour cause!

Elle gagne légèrement vers Marcel.

MARCEL. — Alors, conséquence : Il m'a laissé juste de quoi ne pas crever de faim : six mille livres de rentes! la purée, quoi!

AMÉLIE. — Et comment!

POCHET, redescendant n° 1. — Eh! mais...! je n'avais pas ça à la préfecture!

MARCEL. — Et quant aux douze cent mille, il les avait remis en fidéicommis...

AMÉLIE, IRÈNE. — En quoi?

MARCEL, répétant. — En fidéicommis.

ETIENNE, se levant et descendant (3) entre Amélie et Marcel. — ...Oui, ça veut dire: remis à la bonne foi. C'est un capital que l'on confie de la main à la main à un tiers, avec mission de le remettre à une personne à qui il est destiné.

AMÉLIE. — Ah! oui! C'est comme qui dirait Bibichon, quand je lui remets un louis pour qu'il me prenne un cheval au book ou au pari mutuel.

ETIENNE, blagueur. — Tu y es! Ça n'a aucun rapport, mais c'est tout à fait ça.

MARCEL. — ...En fidéicommis à mon parrain, à charge par lui de me les verser le jour où je me marierai.

IRÈNE. — Ah! mais alors, je comprends! Ce mariage...!

MARCEL. — L'expédient du désespoir; ça réussira ou ça ne réussira pas; je risque le paquet.

ETIENNE, moitié figue, moitié raisin. — C'est ça! et tu as annoncé à ton parrain que tu épousais Amélie!

MARCEL. — Comme tu dis.

ETIENNE, avec un rire un peu jaune, remontant. — Elle est bonne! Elle est bien bonne!

MARCEL. — M^lle Amélie d'Avranches, jeune fille d'une excellente famille!

AMÉLIE, avec une dignité comique. — Eh! bien, mais...!

POCHET, avec la même dignité. — Ancien brigadier de la paix!

Etienne est redescendu (4).

MARCEL. — Et j'ai joint à l'envoi, la photographie de la jeune personne annoncée à l'intérieur.

AMÉLIE. — C'est ça! Je te ferai encore cadeau de ma photographie.

MARCEL. — Ah! Qu'est-ce que tu veux? Quand on craque (prononcer chaque fois « *quan-hon* »), c'est pas comme quand on craque pas. Il faut donner des choses probantes. Je n'avais que toi sous la main, je t'ai envoyée.

AMÉLIE, s'inclinant gentiment. — T'es bien gentil! (Avec des balancements de pavane, gagnant l'extrême-gauche 1^e 1.) Voilà! Je me balade en Hollande, moi!

POCHET, suivant sa fille avec la même démarche. — Comme un fromage!

ETIENNE, redescendant (3). — Eh bien, mon vieux, tout ça me paraît bien combiné; ça va tout seul.

MARCEL. — Eh! bien, non; justement, ça ne va pas! Ça ne va pas du tout! et c'est pour ça que je suis là.

TOUS. — Quoi?

MARCEL. — Mon parrain n'a pas voulu se contenter de la lettre; il a tenu à s'assurer par lui-même, et il est venu.

TOUS. — Non!

MARCEL. — Il a débarqué chez moi, il y a une heure, et il m'a dit: « C'est moi, filseke »!... Parce qu'il est d'Anvers! « C'est moi, filseke... » Il habite la Hollande, mais il est d'Anvers. « C'est moi, filseke! Que je te faïe la surprise! »

ETIENNE. — Oh! la charmante surprise!

MARCEL. — Tu parles! (Reprenant.) « Il faut que tu me présentes une fois à la jeune fille, donc! »

AMÉLIE (2), riant. — Ah!... Et c'est moi la jeune fille?

ETIENNE, sur le même ton. — C'est toi la jeune fille.

POCHET, hautain. — Eh! bien, quoi? Elle n'est pas mariée, que je suppose?

ETIENNE, s'inclinant. — Non! Pour ce qui est de ça, non!

MARCEL. — Tu penses que je ne me le suis pas fait dire deux fois; j'ai pris mes cliques et mes claques pour vite aller vous prévenir... et me voilà!

AMÉLIE et ETIENNE. — Et alors?

MARCEL. — Eh! ben, alors, quoi, mes enfants! y a pas!... Il ne s'agit plus de blaguer! Nous jouons le tout pour le tout. Le parrain veut voir la fiancée; il faut que je lui présente la fiancée.

ETIENNE, la trouvant mauvaise. — Amélie? Ah!... Ah! non, tu sais, non! Ah!

En parlant il remonte avec des brimbalements de tête d'homme contrarié.

MARCEL, le suivant dans un mouvement un peu arrondi. — Oh! voyons, Etienne!... Etienne, tu ne vas pas...! (Allant à Amélie.) Amélie, voyons, dis! tu ne vas pas me laisser en plan, hein?

AMÉLIE. — Comment, il va falloir...! Oh!

MARCEL, persuasif. — Douze cent mille francs! tu ne me feras pas manquer ça?

IRÈNE, qui s'est rapprochée de Marcel et d'Amélie. — Amélie, ma fille! vous ne pouvez pas lui faire manquer ça.

AMÉLIE. — Tout de même, voyons...!

POCHET, intervenant en faveur de Marcel. — Non! Tu ne peux pas! tu ne peux pas!

MARCEL, tenant les mains d'Amélie. — Douze cent mille francs, songe donc! Tu penses que je te ferai un beau cadeau!

AMÉLIE. — Eh! ton cadeau! ton cadeau! Je n'en veux pas, de ton cadeau!

POCHET, vivement. — Mais si!... Mais si!... (Comme pour corriger ce que ce cri du cœur peut avoir d'intéressé.) Il ne faut pas dire ça!... c'est désobligeant!

AMÉLIE. — Oui, enfin!... Avant tout, il y a toi!... Et puis Madame!... à qui je suis profondément dévouée.

MARCEL, regardant Irène, — étonné. — A toi! Tiens!...

IRÈNE. — Oui, c'est un secret entre nous.

MARCEL, à Amélie. — Allons, ma petite Amélie, hein?

AMÉLIE. — Soit, quoi! Je ferai de mon mieux!

MARCEL. — Ah! merci, Amélie.

Il lui serre la main et cède la place à Irène en passant au-dessus d'elle.

IRÈNE, serrant la main d'Amélie. — Merci, ma bonne Amélie!

MARCEL, qui est allé à Etienne qui est à l'extrême-droite. — Merci, toi!

ETIENNE, maugréant. — « Merci, merci »! Bien oui, mais... et le mariage?... Il verra bien qu'il n'y a pas de mariage.

TOUS. — Ah! oui.

MARCEL. — Tais-toi! ç'a été ma première crainte! Dieu merci! tout va bien. Il part pour deux mois en Amérique; tu penses si je me suis dépêché de fixer la date de mon prétendu mariage dans le courant de cette période. Alors, il m'a dit: « Ecoute, filseke!... » parce qu'il est d'Anvers! « Ecoute, filseke... » — Il habite la Hollande...

TOUS, achevant pour lui. — Mais il est d'Anvers.

MARCEL. — Ah! vous savez?...

TOUS. — Oui, oui, nous savons!

MARCEL. — « Ecoute, filseke! je suïé déïsolé!. je ne saurai pas être là pour la cérémonie! mais, si ça t'est quifquif, alors, aussitôt marié, je te ferai par-

venir le montant de ta fortune. » Comment, si ça m'est quifquif ! Tu parles !

Irène remonte un peu, dégageant Amélie qui remonte aussi légèrement, dégageant à son tour Pochet. Ils sont ainsi tous trois un peu en sifflet.

ETIENNE. — Allons ! Parfait ! tout va comme sur des roulettes.

AMÉLIE, tendant la main. — Monsieur mon fiancé, voici ma main.

MARCEL, allant avec un zèle comique prendre la main qu'elle lui tend. — Ah !... mademoiselle !

Il lui baise la main.

POCHET, écartant les bras. — Mon gendre dans mes bras !

MARCEL, passant devant Amélie et donnant l'accolade à Pochet. — Beau-père ! vous me comblez !

ETIENNE. — Et quand doit-il venir, ton parrain ?

MARCEL, le bras droit autour des épaules de Pochet. — Mais je ne sais pas ! aujourd'hui !... tout à l'heure !... tout de suite !... (Sonnerie.) Le voilà !

Il lâche Pochet et va vers Etienne, extrême-droite.

IRÈNE, pivotant sur les talons et gagnant vers la baie. — Oh ! là, là, je m'esquive, alors, moi !

AMÉLIE, remontant suivie de Pochet à la suite d'Irène. — Alors cette fois tout de bon, madame part ?

IRÈNE, tout en marchant. — Mais oui, ma fille ! Je n'ai que faire dans cette entrevue de famille !

Amélie, Pochet, Irène, sont entre le piano et la baie; Etienne est remonté par la droite, Marcel est devant le canapé.

MARCEL, à Adonis, qui paraît à la porte du vestibule. — Eh ! bien ?... C'est mon parrain ?

ADONIS, annonçant. — Le général Koschnadieff !

TOUS, comme si on leur parlait chinois. — Quoi ?

MARCEL. — Ah ?... c'est pas lui !

Il remonte vers le groupe par la gauche du canapé.

AMÉLIE. — Qu'est-ce que c'est que ça, Koschnadieff ?

ADONIS. — J' sais pas !

ETIENNE. — Qu'est-ce qu'il veut ?

ADONIS, avec son rire benêt. — J' sais pas !

AMÉLIE. — Eh ! bien, va lui demander !

ADONIS, même jeu. — Oui !

Il sort.

IRÈNE, prenant congé. — Allons, ma bonne Amélie...!

AMÉLIE (1). — Ah ! madame, je ne saurais dire combien j'ai été heureuse...!

IRÈNE (3). — Vous êtes une brave fille.

AMÉLIE. — Si jamais madame a besoin de moi... ou de mon père...

POCHET (2), au-dessus des deux femmes. — Oh ! Tout dévoué !

IRÈNE. — Merci, ma bonne ! Merci, Pochet !

ADONIS, rentrant. — Eh ! bien, voilà : il dit que c'est pour une entrevue diplomatique !

AMÉLIE. — Quoi, « diplomatique » ?

ETIENNE. — Oh ! ben quoi !... Reçois-le ! tu verras bien.

AMÉLIE. — Fais-le entrer... Je suis à lui tout de suite.

ETIENNE, à Marcel, qui près d'Irène cause avec elle. — Pendant ce temps-là, je vais me remettre en bourgeois !... Tu viens, Marcel ?

MARCEL. — Tu parles !... (A Irène:) Alors, au revoir, ma petite Irène... tu rentres tout de suite, hein ? Au revoir !

IRÈNE. — Au revoir, Marcel ! Au revoir, Amélie !

AMÉLIE. — Oh ! mais, nous reconduisons madame.

POCHET. — Ah ! bien, comme de juste !

IRÈNE, à Etienne. — Monsieur !

ETIENNE. — Madame, très heureux ! (A Marcel.) Viens, toi !

Marcel et Etienne sortent par la droite, premier plan.

AMÉLIE. — Tenez par ici, madame.

Pochet, Irène, Amélie, sortent par la baie; on les verra passer par la suite à travers la glace sans tain.

Scène IX

ADONIS, KOSCHNADIEFF

ADONIS, introduisant le général. — Si monsieur veut entrer ?

KOSCHNADIEFF, en redingote, rosette d'ordre étranger à la boutonnière. Il descend (2), au milieu de la scène. — Parlé saccadé, brusque; accent slave. — Ah !... Très bien ! (Jetant un rapide regard circulaire.) Mais quoi ?...

ADONIS, descendant près de la table à jeu. — Monsieur ?

KOSCHNADIEFF, ne voyant pas Amélie. — La maîtresse de céans done !

ADONIS. — Elle va venir, monsieur, je l'ai prévenue.

KOSCHNADIEFF. — Ah ! très bien ! (Adonis remonte.) Ah !... dites-moi !... valet !

ADONIS, redescendant. — Monsieur ?

KOSCHNADIEFF. — Quelle femme ?... des amants ? beaucoup ? un ? combien ?

ADONIS, regarde Koschnadieff d'un air étonné, puis. — Qui ?

KOSCHNADIEFF. — La maîtresse de céans ?

ADONIS, sur un ton froissé. — Mais, monsieur, je ne sais pas !... que monsieur lui demande lui-même.

KOSCHNADIEFF, cassant et brute. — Ah ?... Oh ! stupide ! allez !

ADONIS, à part, en considérant le général, tout en remontant. — C't une casserole !

KOSCHNADIEFF. — Hep !... Valet !

ADONIS, redescendant. — Monsieur ?

KOSCHNADIEFF, tirant un louis de son gousset. — Prenez ce louis...

ADONIS, ravi. — Ah ! Merci, monsieur !

Il remonte comme pour sortir.

KOSCHNADIEFF. — Hep ! (Adonis redescend.) ... Et faites-moi la monnaie, je vous prie !

ADONIS, désappointé. — Ah ?...

KOSCHNADIEFF. — Oui !

ADONIS. — V'là tout ?

KOSCHNADIEFF. — V'là tout.

ADONIS, à part, tout en remontant. — Sauvage, va ! (Apercevant à travers la glace Amélie qui revient du vestibule.) Ah ! voilà madame !

Il sort fond gauche.

Scène X

AMELIE, KOSCHNADIEFF

AMÉLIE, paraissant à la baie et descendant par la droite du canapé. — Monsieur ?

KOSCHNADIEFF, s'inclinant et se présentant. — Général Koschnadieff ! (Amélie lui indique le canapé pour l'inviter à s'asseoir près d'elle; du geste il décline respectueusement cet honneur et, allant jusqu'au piano sur lequel il dépose son chapeau, il prend la chaise qu'il descend près du canapé. Se présentant à nouveau.) Général Koschnadieff, pre-

mier aide de camp de Son Altesse Royale le prince Nicolas de Palestrie.

Sur un nouveau signe d'Amélie, il s'assied sur la chaise qu'il a descendue.

AMÉLIE. — Oh! Général, très honorée, mais...?

KOSCHNADIEFF. — C'est Son Altesse qui m'envoie vers vous.

AMÉLIE, étonnée. — Son Altesse?

KOSCHNADIEFF. — Le prince est donc très amoureux de vous.

AMÉLIE. — De moi?... comment? mais Son Altesse ne me connaît pas.

KOSCHNADIEFF. — Je vous demande pardon! Vous étiez bien une fois au gala du Français, lors de la dernière visite officielle du prince à Paris?... aux fauteuils de l'orchestre?

AMÉLIE. — En effet, mais...

KOSCHNADIEFF. — Eh! bien, le prince vous a remarquée.

AMÉLIE, très flattée. — Moi! non vraiment? oh!

KOSCHNADIEFF. — Certes!... Il a même demandé au Président de la République qui vous étiez!

AMÉLIE, n'en croyant pas ses oreilles. — Non!

KOSCHNADIEFF. — Mais le Président n'a pas pu le renseigner.

AMÉLIE. — Ah?

KOSCHNADIEFF. — Non!

AMÉLIE. — Tiens!

KOSCHNADIEFF. — Alors, nous avons délégué un attaché de l'ambassade, qui s'est mis en rapport avec la police, laquelle, le lendemain, nous a fait parvenir une fiche.

AMÉLIE, estomaquée. — Une... une fiche!

KOSCHNADIEFF, confirmant de la tête. — Une fiche. C'est comme cela que le prince a eu la joie d'apprendre qui vous étiez.

AMÉLIE, aimable, mais vexée. — Ah! c'est... c'est d'un galant!

KOSCHNADIEFF. — Oh! Son Altesse est très éprise! Elle a le pépin... comme vous dites! (Rapprochant sa chaise d'Amélie, et confidentiellement, presque dans l'oreille.) Je crois que si elle est revenue incognito, c'est beaucoup pour vous.

AMÉLIE. — A ce point!

KOSCHNADIEFF, hoche la tête affirmativement, puis. — A ce! Son Altesse est arrivée ce matin... En ce moment, elle fait visite au Président, qui la lui rendra un quart d'heure après; après quoi, elle sera débarrassée!

AMÉLIE. — Oui, le fait est que ces petites cérémonies...!

KOSCHNADIEFF. — Qu'est-ce que vous voulez? c'est le protocole! (Revenant à ses moutons.) Si je vous disais que la première chose que le prince m'a dite en s'installant à l'hôtel — sur l'honneur! — c'est une parole d'amour pour vous.

AMÉLIE, sur un ton légèrement langoureux. — Le prince est donc sentimental?

KOSCHNADIEFF, élevant la main au-dessus de sa tête pour exprimer l'immensité de la chose. — Très!... (Comme à l'appui de son dire.) Il m'a dit: « Koschnadieff, mon bon! Cours chez elle et arrange-moi ça, hein? Sur toi je compte! »

AMÉLIE, un peu estomaquée. — Ah?... Ah? comme ça?

KOSCHNADIEFF. — Positivement.

AMÉLIE, entre chair et cuir. — Eh! ben, mon colon!

KOSCHNADIEFF. — Oh! il est très amoureux! (Changeant de ton.) Et alors, voilà, je fais la démarche.

AMÉLIE, interloquée. — Ah?... Ah! Alors c'est vous qui...?

KOSCHNADIEFF, étonné de la surprise d'Amélie. — Quoi?... on dirait que je vous étonne?...

AMÉLIE. — Du tout, du tout; seulement, n'est-ce pas...?

KOSCHNADIEFF. — Oui, je comprends! c'est un peu délicat!... Vous n'êtes peut-être pas habituée à ce genre de démarche!

AMÉLIE. — Oh! c'est pas ça!... Vous pensez bien, n'est-ce pas? que tous les jours...? Seulement, tout de même, ordinairement, c'est pas un général.

KOSCHNADIEFF. — Vraiment?... Tiens, tiens, tiens!

AMÉLIE. — Non.

KOSCHNADIEFF. — Comme c'est curieux!

AMÉLIE. — Ah?

KOSCHNADIEFF, avec fierté. — En Palestrie, c'est moi que j'ai l'honneur d'être chargé!... (Comme raison de cette charge:) Je suis l'aide de camp de Son Altesse!

AMÉLIE, s'inclinant avec un peu d'ironie. — Evidemment! évidemment!

KOSCHNADIEFF, se levant comme mu par un ressort, et les deux mains sur les hanches, bien en face d'Amélie. — Alors!... dites-moi-quoi? voyons!... quand?

AMÉLIE, se levant, également. — Quoi, quand?

KOSCHNADIEFF, très à la hussarde. — Quelle nuit voulez-vous?

AMÉLIE, avec un sursaut d'effarement. — Hein? Ah! non, vous savez? vous avez une façon de vous coller ça dans l'estomac!... Mais je ne suis pas libre, général! J'ai un ami!

KOSCHNADIEFF, de même. — Ah! ah!... et alors?...: qu'est-ce qu'il veut?... une décoration, peut-être? commandeur de notre ordre, est-ce ça?

AMÉLIE. — Mais non, monsieur, mais non! Je suis fidèle à mon amant.

KOSCHNADIEFF. — Bon!... Alors, grand officier?... avec plaque?... ça fera peut-être l'affaire?

AMÉLIE, passant devant le général et gagnant la gauche. — Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit!

KOSCHNADIEFF, sur un ton scandalisé. — Alors, donc, quoi? C'est un refus?... vous éconduisez Son Altesse?

AMÉLIE, vivement. — Je ne dis pas ça.

KOSCHNADIEFF. — Qu'est-ce qui vous arrête?

AMÉLIE, hésitante. — Ah! mais, tiens...!

KOSCHNADIEFF, qui est remonté derrière Amélie et tout contre elle et lui glissant les mots à l'oreille comme le démon tentateur. — Songez qu'il s'agit d'une Atesse Royale!... et, tromper son amant avec une Altesse Royale, ce n'est donc déjà positivement plus le tromper.

AMÉLIE, déjà hésitante. — Oui, évidemment, ça...! (Se tournant vers le général.) Surtout qu'on n'est pas obligé de lui raconter.

KOSCHNADIEFF, reculant un peu à droite. — Eh! par Dieu le Père, non!

AMÉLIE. — Justement, mon amant qui part faire ses vingt-huit jours à Rouen!

KOSCHNADIEFF, très large. — Là! vous voyez, comme le Seigneur fait les choses!

AMÉLIE. — Et une Altesse Royale!

KOSCHNADIEFF, presque murmuré, dans l'oreille d'Amélie. — Le prince est très généreux!

AMÉLIE. — Oh! mon amant me donne tout ce dont j'ai besoin!

KOSCHNADIEFF, vivement. — Je ne doute! (Plus lentement.) mais à côté de tout ce *qu'*on a besoin...

Irène. Amélie. Adonis. Etienne. Pochet.

SCÈNE. VIII. — Etienne : « *C'est gentil, ce petit tableau de famille !* »

AMÉLIE, achevant sa pensée. — Il y a tout ce dont on n'a pas besoin !

KOSCHNADIEFF. — Qui est énorme !

AMÉLIE, tourne la tête vers le général, l'œil dans son œil, puis, articulé seulement avec les lèvres, sans aucun son de voix. — Enorme !

KOSCHNADIEFF, avec sa brusquerie de sauvage. — Oui !... Eh ! bien, donc, alors, quoi ?

AMÉLIE, l'œil fixé sur la rosette du général avec laquelle elle joue machinalement de la main. — Eh ! bien, alors... je ne sais pas !...

KOSCHNADIEFF, cavalièrement. — Très bien !

Pan ! une tape dans le dos.

AMÉLIE, au reçu de la tape. — Oh !

KOSCHNADIEFF. — Nous sommes d'accord. (Il fait mine de remonter chercher son chapeau, puis redescendant.) Ah ! Je n'ai plus qu'une chose à vous dire : Son Altesse a l'habitude, après chaque visite, de donner dix mille francs.

AMÉLIE, relevant le nez. — Dix... dix mille francs !

KOSCHNADIEFF, les yeux dans ceux d'Amélie. — Dix mille !

AMÉLIE, avec un petit sifflement d'admiration. — Fffuie !

KOSCHNADIEFF, martelant chaque membre de phrase. — C'est donc une somme de NEUF mille francs que j'aurai à vous remettre !

AMÉLIE, qui écoutait les yeux à terre, relevant le nez à ce moment. — De... de neuf ?

KOSCHNADIEFF, sans se démonter. — De neuf.

AMÉLIE, saisissant. — Ah ! parce que vous...

KOSCHNADIEFF. — Quoi ?

AMÉLIE, vivement. — Non... non ! rien ! ça va bien ! de neuf ! de neuf ! de neuf !

KOSCHNADIEFF, sur un ton de conclusion. — Nous sommes d'accord !

Il remonte chercher son chapeau.

AMÉLIE, à part. — Eh ! ben, mon lapin !

Scène XI

LES MÊMES, POCHET

POCHET, arrivant du pan coupé droit. — Je vous demande pardon !... Voilà la monnaie de vingt francs qu'on a demandée à Adonis.

AMÉLIE, remontant. — Qui ça ?

KOSCHNADIEFF (2). — Ah ! oui ! C'est moi !... pardon !

POCHET (3). — Voici ! une, deux, trois, et cinq pièces de vingt sous qui font vingt.

KOSCHNADIEFF. — Je vous rends grâces.

AMÉLIE, présentant. — Mon père !... Le général... euh !... je vous demande pardon ?

KOSCHNADIEFF. — Koschnadieff !

AMÉLIE. — C'est ça, Kosch... Enfin, comme monsieur dit ! premier aide de camp du prince de Palestrie.

POCHET, avec un sifflement admiratif. — Fffuie !... Mazette !

KOSCHNADIEFF. — Très heureux !... positivement !... (Il accompagne cette déclaration d'un geste auquel se méprend Pochet ; croyant que le général lui tend la main, il va pour la lui serrer, mais le geste de Koschnadieff s'est continué dans la direction d'Amélie pour la phrase suivante qui achève sa pensée ; Pochet reste en plan avec sa main tendue, jette sur elle un regard déconfit, fait « hum ! » et refourre sa main philosophiquement dans sa poche. Ce jeu de scène dure l'espace d'une seconde.) Vous avez une fille, en vérité !... Si cela peut vous être agréable d'être commandeur de l'ordre de Palestrie !...

POCHET, radieux. — Hein ! moi !... Oh !... Oh ! mais certainement... croyez bien que... oh !... Seulement, à quel titre ?

KOSCHNADIEFF. — Services exceptionnels ! (Comme justification de ces services exceptionnels.) Son Altesse a le béguin pour madame votre fille.

POCHET, se mordant les lèvres. — Aha !

KOSCHNADIEFF. — Alors, mon maître m'a chargé de la démarche pour!... si vous n'y voyez pas d'inconvénients...?

POCHET, lui coupant la parole, et sur un ton pincé et digne. — Pardon!... pardon!... Est-ce pour un mariage?

KOSCHNADIEFF, avec un rire gras. — Mon Dieu! pas positivement!

POCHET, très pointu, tout s'écartant à reculons du général. — Oh! alors, je vous prie!... pas à moi!... pas à moi!

KOSCHNADIEFF, un peu étonné. — Ah?

POCHET. — Ma dignité de père...!

Il est descendu extrême droite au bout du canapé.

KOSCHNADIEFF. — Bon! Bon! Très bien!... (Indiquant Amélie.) Alors, c'est entre nous deux! (A Amélie.) Madame! j'aurai donc l'honneur d'accompagner tout à l'heure Son Altesse...

POCHET, dressant l'oreille. — Hein?

KOSCHNADIEFF. — ...qui viendra vous présenter ses hommages, aussitôt qu'elle en aura fini avec l'Elysée.

POCHET, dans tous ses états, passant devant le canapé et remontant entre lui et la chaise. — Le prince! le prince ici?

KOSCHADIEFF. — Positivement!

POCHET, ne sachant plus ce qu'il fait dans son trouble, avançant la chaise dans la direction du public, comme s'il la présentait à un être imaginaire. — Oh!... Asseyez-vous donc!

KOSCHNADIEFF, au-dessus de lui, et toujours près du piano. — Merci!

POCHET, se retournant du côté du général. — Non! Je parle au prince! Oh! Est-il possible! Quoi! Il nous ferait l'honneur!... Mon Dieu, mon Dieu!... et rien pour pavoiser!... pas de drapeaux! rien.

KOSCHNADIEFF, vivement. — Oh! non, je vous prie! pas de chichis! le prince désire l'incognito.

POCHET, très agité, redescendant vers le canapé. — Ah? ah?... je regrette!... Ça aurait fait bien pour les voisins!

Scène XII

LES MÊMES, MARCEL, puis ADONIS et VAN PUTZEBOUM

MARCEL, en coup de vent entrant de droite premier plan, et gagnant le n° 3 en passant au-dessus du canapé. — Amélie! Amélie! (S'excusant auprès du général dans lequel il a été presque donner.) Oh! pardon, monsieur!

KOSCHNADIEFF. — Je vous prie!

MARCEL. — Le voilà! le voilà! je viens de l'apercevoir à travers la fenêtre!

AMÉLIE. — Qui?

MARCEL. — Mon parrain! Van Putzeboum!

POCHET, avec une envie de rire à l'audition du nom. — Quoi?

MARCEL, riant aussi. — Bien oui!... c'est de naissance.

POCHET, répétant le nom en riant. — Putzeboum.

MARCEL. — Van! Van! (Sonnerie.) Là! voilà, c'est lui!

AMÉLIE. — Eh bien, mon grand, quoi? va le recevoir.

MARCEL, vivement. — C'est ça! C'est ça! (A Koschnadieff.) Monsieur, encore pardon!

Il sort rapidement par la baie. Pendant ce qui suit on verra à travers la glace sans tain Adonis introduire Van Putzeboum, et celui-ci embrasser Marcel tandis qu'Adonis se retirera.

KOSCHNADIEFF, prenant congé. — Oh! mais alors bien donc, madame! je vous présente mes devoirs.

AMÉLIE, remontant dans la direction de la porte. — Au revoir, général, et très reconnaissante.

Elle ouvre la porte et passe devant pour montrer le chemin au général.

KOSCHNADIEFF. — Oh! je vous prie!... (A Pochet qui est remonté (3) à la suite du général.) Monsieur le père...!

POCHET, s'inclinant. — Général! (Ne perdant pas le nord.) Et alors, n'est-ce pas? pour la petite croix de commandeur...

KOSCHNADIEFF. — Entendu! Entendu!

Il sort.

POCHET, sur le pas de la porte. — Et quand je dis « petite », vous savez, même au besoin une grande...!

Il sort. En même temps qu'ils sortent d'un côté, paraissent Marcel et Van Putzeboum par la baie de droite.

MARCEL, précédant Van Putzeboum. — Par ici, parrain!

VAN PUTZEBOUM, passant son bras gauche autour des épaules de Marcel et descendant avec lui en scène. — Eh! te voilà, filske!... Eh! bien, me voilà, moi! A la bônne heure! on sent ici que tu deviens un homme sérieux... dans ce foyer familial, n'est-ce pas?

Il lâche Marcel et va poser son chapeau sur la table à jeu.

MARCEL. — Mais oui, mon parrain!

AMÉLIE, revenant de l'antichambre, suivie de Pochet, et descendant entre Van Putzeboum et Marcel, tandis que Pochet descend par l'extrême gauche, entre la table et la fenêtre. — Oh! je vous demande pardon, cher monsieur!

VAN PUTZEBOUM, avec satisfaction en voyant Amélie. — Ah!

MARCEL (4), voulant faire la présentation. — Mon parrain, je vous présente...

VAN PUTZEBOUM (2), vivement. — Attends!... attends, fils, que je devine!... (Le regard dans les yeux d'Amélie, l'index en avant et sur un ton inspiré.) Mademoiselle Amélie d'Avranches... ça est vous!

AMÉLIE (3), souriant. — C'est moi!

VAN PUTZEBOUM, radieux. — Ah!... J'aïe deviné!

POCHET. — Qu'il est fort!

AMÉLIE, très jeune fille du monde. — Monsieur Marcel nous avait annoncé votre venue et nous vous attendions avec impatience!

VAN PUTZEBOUM, flatté. — Tiens?

AMÉLIE, à Pochet. — N'est-ce pas?

POCHET. — Ah!... *Comme l'avenue de Messine!*

VAN PUTZEBOUM. — Ah! bien ça, ça est gentil, savez-vous!... Gotferdeck, petit, je te félicite! Ça est un beau brin tout de même!

AMÉLIE, baissant les yeux. — Oh! monsieur.

VAN PUTZEBOUM. — Oui, oui! je dis comme ça est!

MARCEL. — N'est-ce pas?

VAN PUTZEBOUM. — Eh! sûr donc! (Se tournant vers Pochet.) N'est-ce pas, monsieur?

POCHET, modeste. — Ben... c'est ma fille.

VAN PUTZEBOUM. — Ouyouyouye! oui? Eh! bien, je te complimente!... Vous savez faire, savez-vous.

POCHET, même jeu. — On s'est mis deux, vous savez!

VAN PUTZEBOUM, avec un gros rire. — Ouie, ça je pense!... On s'est mis deux! (Se tournant inconsidérément vers Amélie.) On s'est mis d... (S'arrêtant, interdit, et bas à Pochet.) Oh! oh! devant elle... Gotferdom!

POCHET, sur le même ton que Van Putzeboum. — Oh! oui, oui! c'est juste!

VAN PUTZEBOUM, à Pochet. — Monsieur d'Avranches, n'est-ce pas?

POCHET. — Hein? Pochet!

Amélie et Marcel lui font vivement des signes d'intelligence dans le dos de Van Putzeboum.

AMÉLIE. — Hum!

POCHET. — Euh! Pochet... d'Avranches! Pochet, d'Avranches, oui, oui!

VAN PUTZEBOUM. — Très heureux, monsieur. (Lui tendant la main.) Votre main donc? (Après avoir serré la main de Pochet, se tournant vers Amélie.) Mademoiselle! ça est un viel habitant de la Hollande qu'il a fait tout exprès le voyage pour vous apporteï tous seï vœux de bônheur.

AMÉLIE, jouant l'émotion. — Ah! mon... mon parrain!

VAN PUTZEBOUM, radieux et lui tendant les bras. — Ouie, c'est ça!... nommez-moi le parrain! ça raccourcit les distances donc! (Au moment d'embrasser Amélie, à Marcel.) Tu permets que je la bise?

MARCEL, tournant un visage ahuri vers Van Putzeboum, puis. — Quoi?

VAN PUTZEBOUM, les épaules d'Amélie entre les mains, répétant. — Que je la bise!... « Une bise!... » Tu sais pas ça qu'est-ce que c'est une bise?

MARCEL, comprenant, et avec un rire contenu. — Ah!... (Poussant légèrement Amélie contre Van Putzeboum.) Bisez, parrain! bisez!

VAN PUTZEBOUM, à Amélie, gentiment. — Est-ce que je saïe vous embrasser?

AMÉLIE. — Comment « si vous savez? » Mon Dieu! il me semble que vous êtes plus à même que moi...

MARCEL, blagueur à froid. — Non! Non! il demande s'il peut.

AMÉLIE. — Ah!... Comment donc!

Marcel remonte au-dessus du canapé.

VAN PUTZEBOUM, l'embrasse sur la joue gauche; puis. — Ah! cette joue virginale (Il l'embrasse sur la joue droite, puis à Pochet, tandis qu'Amélie va s'asseoir sur le canapé.) Il me semble que je bise sur un bouton de rose! (Allant se camper au milieu de la scène, face à Amélie, tandis que Pochet remonte près de Marcel, derrière le canapé.) Eh! bien, mademoiselle Amélie! vous êtes contente que vous mariez mon fileul?

AMÉLIE, très Comédie française. — Certes!... J'aime... (Prononcer « j'eimme ») J'aime monsieur Marcel et je suis heureuse de devenir sa femme.

VAN PUTZEBOUM. — Tu entends ça, filske?

MARCEL (4), se penchant vers Amélie dont il imite le ton. — Ah! Toute ma vie! toute! pour cette parole d'amour!

Il fait mine de l'embrasser.

AMÉLIE (3), le repoussant en lui mettant la main sur les lèvres et minaudant. — Ah! mon ami! pas avant l'hyménée!

MARCEL, avec humilité. — Je vous demande pardon!

VAN PUTZEBOUM, ému d'admiration. — Ah! Chaste jeune file! Ça est pur comme de l'ôr.

MARCEL. — Et c'est rare par le temps qui court!

POCHET. — Quoi? l'or?

MARCEL. — Non, la pureté.

POCHET. — Eh! ben, et l'or donc!

VAN PUTZEBOUM, fouillant dans les poches des basques de sa jaquette. — Et, maintenant, permettez-moi...! je vous ai apporté...! vous devez aimer les bijoux?

AMÉLIE, étourdiment. — Tu parles!

MARCEL, lui envoyant une bourrade rapide. — Hum!

VAN PUTZEBOUM. — Comment?

AMÉLIE, vivement. — Non, je dis: (Parlant comme avec une pomme de terre trop chaude dans la bouche.) U-arles, eu-orles, eu-erles, é-erles, des perles... (Répétant, en appuyant sur le mot.) Des perles... des diamants, ça n'est pas pour les jeunes filles.

VAN PUTZEBOUM, allant s'asseoir (2) sur le canapé à côté d'Amélie (3). — Oui, ça est vrai; mais maintenant que vous mariez Marcel, ça est changé donc! Est-ce que vous ne savez pas porter des diamants?

AMÉLIE. — Oh! si, si, je sais!

POCHET, jovial. — Non, mais essayez un peu, pour voir.

VAN PUTZEBOUM. — Oui? Ça est bien, alors permettez que vous acceptez ce petit souvenir. (Il présente un écrin qu'il a tiré de sa poche et qu'il ouvre.) Je l'ai fait monter juste expressément pour vous.

AMÉLIE. — Pour moi! (Etourdiment.) Oh! qu'il est bath!

Marcel lui donne vivement une tape sur le gras du bras.

VAN PUTZEBOUM. — Comment?

AMÉLIE. — Hein! non! non! c'est une expression.

VAN PUTZEBOUM. — Tiens?

AMÉLIE. — Oui, ça veut dire : « Ah! qu'il est chic! Ah! qu'il est beau! »

VAN PUTZEBOUM, se répétant l'expression à lui-même. — Bath! Bath, oui!

AMÉLIE. — Ah! tenez, vous aussi vous êtes chic, il faut que je vous embrasse.

Elle l'embrasse sur les deux joues.

VAN PUTZEBOUM, se tordant. — Ah! ah! quelle gâmine, donc! (Il se lève et gagne à gauche.)

AMÉLIE, se levant de même et gagnant également à gauche. — Regarde, papa! Marcel!

MARCEL et POCHET. — Voyons! voyons!

MARCEL (4). — Oh! superbe!

POCHET (2). — Merveilleux!

AMÉLIE (3). — Quelle eau!

POCHET, ne trouvant pas d'autre terme pour exprimer son admiration. — Oh!... On dirait du cristal!

AMÉLIE. — Quoi? Ah! non, on t'en donnera du cristal! Oh! Vois-moi ces feux...

POCHET. — Oh!... Ça vaut au moins, ça...!

AMÉLIE, sur un ton choqué. — Papa, voyons! ça ne nous regarde pas.

POCHET. — Oh! non, non! Mais c'est pour dire!... parbleu j'ai pas l'intention de le payer! non! seulement... Ah! il est épatant!

VAN PUTZEBOUM, sur un ton assez satisfait. — Oui, il n'est pas mal! (Ravi de placer l'expression.) il est bath!... il est bath!...

TOUS, riant. — Il est bath! Il est bath! Ah! Ah! Ah!

AMÉLIE. — C'est-à-dire qu'il est admirable!

POCHET. — Et conséquent!

VAN PUTZEBOUM, d'un air un peu détaché. — C'est un solitaire.

POCHET. — Ah! oui!... oui! Eh bien, tenez! voilà peut-être son seul défaut!

VAN PUTZEBOUM. — Je l'ai choisi entre mille, savez-vous! Les brilants, ça est ma partie, n'est-ce pas?

AMÉLIE et POCHET. — Ah?

VAN PUTZEBOUM. — Oui, en Hollande, (Prononcer: en Nollande.) je faïe dans les diamants.

POCHET, qui à ce moment a les yeux fixés sur la bague d'Amélie, relève la tête à ce mot, regarde Van Putzeboum, puis Amélie; après quoi, fixant son binocle sur le bout de

son nez, il gagne le n° 1 en décrivant un demi-cercle respectueux autour de Van Putzeboum qu'il considère de haut en bas avec déférence. Il a en passant un sifflement d'admiration qui fait retourner Van Putzeboum à droite et à gauche. — Ffffuie!... (Une fois au n° 1.) Quel luxe!

VAN PUTZEBOUM. — Eh bien, sans que je me vante : ça est une pièce de collection!

POCHET, plaisantin. — Il ne reste plus qu'à faire la collection!

VAN PUTZEBOUM. — Ah! Oui! Oui! Mais ça je n'en peux rien! pour ça, son mari est là, hein donc? Pas vrai, filske?

MARCEL. — Mais, comment!

VAN PUTZEBOUM. — Maintenant qu'il va toucher la grosse fortune!

MARCEL, vivement. — Ah! quand?

VAN PUTZEBOUM. — Mais aussitôt que tu auras passé sur l'hôtel de ville, donc!

MARCEL. — Sur l'hôt...?

VAN PUTZEBOUM. — Oui donc, le bourguemestre! le mariage!

MARCEL. — Ah! le... (A part.) Rien à faire!

AMÉLIE, faisant jouer les feux de sa bague. — Ah! non, ce qu'elle est chic. (A Van Putzeboum.) Ah! tenez, il faut que je vous réembrasse.

VAN PUTZEBOUM. — Alleï! Alleï! Ne te gêne pas, petite! (Elle l'embrasse.) Je crois que vous êtes contente, hein?

AMÉLIE. — Oh! là! là! c'est moi qui aime mieux ça que les fleurs.

VAN PUTZEBOUM. — Ah! mais... je pense que vous avez reçu aussi ma corbelle?

AMÉLIE. — Votre *corbelle*, non... Tu as vu une *corbelle*, toi, papa?

POCHET. — J'ai pas vu de *corbelle*.

VAN PUTZEBOUM. — On n'a pas apporté une corbelle! Ah! bien, celle-là!... Mais qu'est-ce qu'ils font, ces animaux?... Ah! bé!... Vous n'avez pas le téléphon que j'y leur flanque un peu une savônnâde.

AMÉLIE. — Mais si, nous l'avons.

VAN PUTZEBOUM. — C'est chez le fleuriste, là, boulevard de la Mâdéléne, qui vend des bouquets de mariage... et des couronnes môrtuhères.

MARCEL. — Landozel!

VAN PUTZEBOUM. — Si, oui, me semble!... Ils sont bêtes, savez-vous, dans cette maison. Je leur dis: « C'est pour M^lle Amélie d'Avranches, la jeune file qui marie M. Courbois; vous devez la savoir? » Ils me répondent « Non! d'Amélie d'Avranches, on ne sait que la d'Avranches qu'elle est avec M. de Millédieu! »

ENSEMBLE
MARCEL, à part. — Sapristi!
AMÉLIE. — Oh!
POCHET. — Hum!

VAN PUTZEBOUM. — « Alleï! Alleï! Mais qu'est-ce que tu chantes donc? Ça, ça n'est pas du tout! Ça est la jeune file du monde, M^lle d'Avranches, qui marie M. Marcel Courbois! » Ils vous prenaient pour une côcôtte! (Confus en s'apercevant qu'il parle à Amélie, qui, elle, tournée vers Van Putzeboum, n'a pas bronché.) Oh! Oh! pardon! Je dis des expressions devant vous...!

Il lui prend la main.

AMÉLIE, sans baisser les yeux et sur le ton le plus ingénu. — Oh! mais je n'ai pas compris, monsieur!

VAN PUTZEBOUM. — Oh! ingéïnuité!... Quel trésôr! (Presque dans l'oreille d'Amélie, en lui prenant les épaules entre les deux mains.) Votre mari vous expliquera plus tard. (Il passe au n° 3.) N'est-ce pas, filske?

Il envoie une bourrade à Marcel et passe au n° 4.

MARCEL, à Amélie. — Oui, c'est pas pour les jeunes *files!*

AMÉLIE, l'air soumis. — C'est bien, mon ami! Je ne demande pas à savoir.

Scène XIII

LES MÊMES, ETIENNE

ETIENNE, sortant de droite, premier plan. — Là, je me suis changé!

TOUS. — Oh!

MARCEL. — Nom d'un chien!

Il saisit Van Putzeboum, l'envoie sur Amélie, qui l'envoie sur son père, qui l'envoie à l'extrême gauche.

VAN PUTZEBOUM, roulant de l'un à l'autre. — Aïe! mais quoi donc? mais quoi?

MARCEL, voulant éviter une gaffe. — Monsieur... Monsieur...

AMÉLIE, vivement. — Monsieur... Chopart!

MARCEL. — Paul!... Paul Chopart!...

ETIENNE, ahuri. — Quoi?

MARCEL, bas, vivement. — Oui, chut, tais-toi! Pas de gaffes.

AMÉLIE. — Mon cousin!

MARCEL. — Son cousin.

POCHET. — Le cousin d'Amélie!

VAN PUTZEBOUM. — Tiens!

ETIENNE, à part. — Son cousin?

VAN PUTZEBOUM (1), de sa place, s'inclinant légèrement. — Ah! Monsieur, mes compliments!

ETIENNE (5). — Trop aimable! (A part, vexé.) Son cousin! Ah! zut!

POCHET, présentant Van Putzeboum. — Monsieur Van Badaboum!

VAN PUTZEBOUM, rectifiant. — Putz!... Putzeboum.

POCHET, rectifiant à son tour. — Putz-c'est ça-boum! Putzeboum!

ETIENNE. — Enchanté!

VAN PUTZEBOUM, se dirigeant vers Etienne. — Oh! mais... Attends un peu! (A Marcel, qui cherche discrètement à l'arrêter au passage.) Laisse donc! (Arrivé n° 4, à Etienne n° 5.) Je connais un Chopart à Rotterdam!

ETIENNE, que cette confidence laisse assez froid. — Ah?... Vous êtes bien heureux!

VAN PUTZEBOUM. — Emile Chopart, oui!... qui faïe dans l'anisette.

ETIENNE. — Non?... Oh! le sale!

VAN PUTZEBOUM. — Vous n'êtes pas parents, pour une fois?

ETIENNE. — Non!... Non, je n'ai pas de parents qui fassent dans l'anisette.

VAN PUTZEBOUM. — Ah! bônne, très bônne anisette! Je vous la recommande!

ETIENNE. — Merci! Après ce que vous m'en avez dit!...

VAN PUTZEBOUM. — Vous avez tôrt! Elle est meilleure comme les autres.

ETIENNE. — Eh! bien, tant mieux!... Tant mieux pour elle! (Il remonte par l'extrême droite.)

VAN PUTZEBOUM, aux autres. — Eh bien, si vous permettez, je vais une fois téléphoner pour les fleurs.

AMÉLIE. — Mais très volontiers! (A Pochet.) Papa, veux-tu conduire... le téléphone est dans ma chambre.

POCHET, passant devant Van Putzeboum tandis que Marcel remonte un peu et gagne la gauche. — Tenez, par ici!

VAN PUTZEBOUM, tout en se dirigeant vers la chambre de droite, précédé par Pochet et suivi par Amélie, qui l'accompagne jusqu'à la porte, riant. — Aha! non, ça! avec ce M. de Millédieu!

ETIENNE, qui cause avec Marcel, se retournant à l'appel de son nom. — Quoi? (Marcel le retient vivement par le bras et le retourne face à lui.)

VAN PUTZEBOUM. — Non, rien! Je ris en pensant à tout ça! ce M. de Millédieu!

ETIENNE, même jeu. — Comment, il rit!

MARCEL, le retournant face à lui. — Allons, voyons!

VAN PUTZEBOUM, en sortant. — Quelle brute!

ETIENNE, même jeu. — Ah! mais dites donc!

MARCEL, le retournant toujours face à lui. — Mais tais-toi donc!

Scène XIV

LES MÊMES, moins POCHET et VAN PUTZEBOUM

ETIENNE. — Enfin, pourquoi se fout-il de moi en me traitant de « quelle brute »?

MARCEL. — Mais la brute, c'est pas toi!

ETIENNE. — Ah?

AMÉLIE, vivement. — C'est le fleuriste!

ETIENNE. — Quel fleuriste?

AMÉLIE. — Celui à qui il a commandé la corbeille.

ETIENNE. — Quelle corbeille?...

MARCEL. — Mais la corbeille pour Amélie!

AMÉLIE. — Mais oui! Tu ne comprends donc rien?

ETIENNE. — Ah! ben, enfin!...

AMÉLIE. — Cet imbécile de fleuriste a eu la maladresse de lui parler de M^lle^ d'Avranches qui est avec M. de Millédieu.

ETIENNE. — Eh! ben?

AMÉLIE. — Eh! bien, tu comprends que dès lors je ne pouvais plus te présenter...

ETIENNE. — Pourquoi?

MARCEL. — Mais parce que la fiancée de Marcel Courbois ne peut pas être la maîtresse de M. de Millédieu!

ETIENNE. — C'est ça! Et alors je suis devenu Chopart!

TOUS LES DEUX. — Voilà!

ETIENNE, remontant et sur un ton un peu maussade. — Vous en avez de bonnes!

MARCEL. — Oh! bien, mon vieux! C'est l'affaire de quelques jours; une fois lui parti, tu reprendras ton nom.

ETIENNE, redescendant. — Tu es bien bon de me le rendre.

Scène XV

LES MÊMES, POCHET

POCHET, paraissant sur le pas de la porte droite, premier plan. — Dis donc, Amélie, veux-tu venir? Il n'y a pas moyen d'avoir la communication.

AMÉLIE. — Voilà! Voilà! (Elle fait mine d'aller à Pochet et, revenant aussitôt à Etienne.) Oh! dis donc! je ne t'ai pas montré la belle bague qu'il m'a donnée!

ETIENNE. — Oui, oh!

AMÉLIE. — Regarde un peu la belle bague qu'il m'a donnée.

POCHET. — Allons, viens, voyons! Ne nous fait pas *alanguir*.

AMÉLIE, faisant mine d'aller à son père. — Oui, voilà! (Revenant à Etienne.) Elle est chic, hein?

ETIENNE. — Très chic! très chic!

POCHET, allant chercher sa fille et l'entraînant par le poignet. — Ah çà! vas-tu venir?

AMÉLIE, se laissant entraîner tout en faisant scintiller, le bras tendu, sa bague dans la direction d'Etienne. — Elle est chic, hein? Elle est chic?

ETIENNE, comme Amélie disparaît, entraînée par son père. — Mais oui, mais oui!

Amélie sort entraînée par Pochet.

Scène XVI

MARCEL, ETIENNE

MARCEL, après un temps. — Ecoute, je suis désolé, mon vieux, de t'embêter comme ça.

ETIENNE, faisant contre fortune bon cœur. — Mais tu blagues! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse après tout?... D'autant que je pars tout à l'heure, par conséquent...!

MARCEL. — Ah! bien, alors!

ETIENNE. — Et même, au fond, tiens! ça m'arrange très bien! Je voulais justement te demander un service; or, il découle tout seul de la situation.

MARCEL, empressé. — Ah! parle! quoi?

ETIENNE. — Eh bien, voilà! Tu sais entre nous combien je tiens à Amélie... Ah! si j'avais pu l'emmener avec moi là-bas!... Mais j'ai réfléchi qu'une ville de garnison... avec des supérieurs hiérarchiques, quand on a une jolie maîtresse... c'est pas prudent!

MARCEL. — Mais Amélie t'est fidèle!

ETIENNE, peu convaincu. — Oui!... je ne dis pas!... jusqu'à preuve du contraire!... D'autre part, la laissant à Paris toute seule, elle va s'embêter!... Il y a bien les copains! Mais au fond, je les connais! C'est des cochons!

MARCEL, péremptoire. — C'est des cochons!

ETIENNE. — Mon vieux, il n'y a que toi! Toi, tu es mon meilleur ami; j'ai confiance en toi comme en moi-même; Amélie te porte de l'affection... Eh! bien, rends-moi ce service : pendant que je ne serai pas là (Très scandé.), occupe-toi d'Amélie!

MARCEL. — Moi?

ETIENNE. — Oui, balade-la! Mène-la au théâtre, déjeune, dîne, soupe, marche!...

MARCEL, étonné. — Aussi?

ETIENNE, confirmant sans réfléchir. — Aussi. (Vivement.) Hein! Ah! non, eh! là! non!... C'est une expression! Ça veut dire, marche, vas-y : fais-la dîner, souper!...

MARCEL, riant. — Ah! bon!

ETIENNE. — Ah! non, merci! C'est justement pour l'empêcher d'avoir des velléités que...

MARCEL, tendant amicalement la main à Etienne. — Compris!... et entendu! Tu peux te fier à moi.

ETIENNE, avec chaleur, en lui serrant la main. — Mais je sais bien!

MARCEL, très scandé, comme Etienne précédemment. — Je m'occuperai d'Amélie!

D'une poussée amicale de la main gauche sur l'épaule d'Etienne, il fait passer celui-ci au n° 1.

ETIENNE, gagnant la gauche, tandis que Marcel remonte un peu au fond. — Merci, mon vieux!

Scène XVII

LES MÊMES, VAN PUTZEBOUM, POCHET, AMÉLIE

VAN PUTZEBOUM. — Non, il n'y a pas moyen, savez-vous! J'aurai plus vite fait pour y aller moi-même...

AMÉLIE, confuse. — Oh! vraiment, parrain...!

VAN PUTZEBOUM. — Si! Si! Si! (A Marcel.) Tu viens avec, filske?

MARCEL. — Où ça?

VAN PUTZEBOUM. — Chez le fleuriste, donc! J'ai en bas un *taquessique-auto*.

On se regarde étonné.

MARCEL. — Un quoi?

VAN PUTZEBOUM. — Un *taquessiqu'auto*.

MARCEL, répétant sur un ton ironique qui échappe à Van Putzeboum. — Ah! un taquessique-auto! Oui, oui, oui!

VAN PUTZEBOUM. — On sera revenu avant que de partir.

MARCEL. — Oui! Oui!

Il va prendre son chapeau sur la table à jeu, puis remonte aussitôt (3) vers Marcel (2).

VAN PUTZEBOUM. — Tu viens?

MARCEL, prenant son chapeau sur le piano. — Volontiers!

POCHET *, venant de la pièce de droite et gagnant, en passant au-dessus du canapé, jusqu'au clavier du piano. — Il n'y a pas eu mèche d'avoir la communication!

VAN PUTZEBOUM. — Non! J'étais greffé sur une espèce de *menneken* insupportable à qui j'avais beau dire: « Mais alleï-vous-en!... » Il voulait absolument que je lui donne M. de Milledieu!

ETIENNE. — Moi?

VAN PUTZEBOUM, se méprenant au « moi » d'Etienne. — Non! moi!... Comme si je l'avais en poche!

Et, ce disant, il passe son bras gauche sous le bras de Marcel et fait mine de sortir.

ETIENNE, courant (3) à Van Putzeboum et le faisant pivoter en le saisissant par le gras du bras gauche. — Non, mais... Qui? Qui demandait M. de Milledieu?

VAN PUTZEBOUM. — Ah! ça qu'est-ce que moi j'en sais, hein? Qu'est-ce que ça peut une fois vous faire? Est-ce que vous croyez que je lui ai demandé?

AMÉLIE, qui, pendant ce qui précède, a gagné près du piano, saisissant le bras d'Etienne et le faisant passer au n° 5. — Mais oui, mais oui, qu'est-ce que ça peut te faire?

VAN PUTZEBOUM. — Alors, à tout à l'heure, hein?

AMÉLIE. — A tout à l'heure! (A Pochet.) Accompagne, papa!

Van Putzeboum sort, accompagné de Marcel et de Pochet.

Scène XVIII

AMELIE, ETIENNE, puis POCHET

ETIENNE, une fois les trois personnages sortis. — C'est ça! il me coupe mes communications! Ah! non, tu sais, celle-là, je la trouve raide! Cette façon d'envoyer dinguer mes amis! (Il est descendu devant le canapé, sur lequel il s'assied avec humeur.)

AMÉLIE, du seuil de la porte du fond. — Ah! là!... Tu dois partir dans un quart d'heure et voilà de quoi tu t'occupes : du téléphone!... (Descendant vers Etienne.) au lieu de consacrer ces quelques minutes à ta petite Amélie.

Elle s'assied (1) sur le canapé, près d'Etienne (2).

ETIENNE regarde Amélie un instant comme un enfant boudeur, puis peu à peu son visage s'éclaircit et, prenant soudain son parti. — Eh! tu as raison, après tout! D'autant que depuis ce matin nous n'avons pu être l'un à l'autre un instant!

AMÉLIE. — Ah! il n'est pas trop tôt que tu t'en aperçoives!

ETIENNE, souriant, avec l'œil émoustillé. — Alors?... hein?

AMÉLIE, baissant les yeux. — Eh! bien, alors...!

ETIENNE. — Pendant vingt-huit jours, ça va être l'abstinence!

AMÉLIE. — Le jeûne!...

ETIENE. — Et, quand on va se quitter pour si longtemps, on se serrerait la main, et voilà tout?

AMÉLIE, avec conviction. — Ah! non!

ETIENNE, presque murmuré à l'oreille. — On ne se dirait pas un dernier bon petit adieu?

AMÉLIE, souriant en baissant les yeux. — Ben dame...!

ETIENNE, même jeu. — Là! bien intime?

AMÉLIE, même jeu. — Dame!

ETIENNE, clignant de l'œil du côté de la chambre et presque murmuré. — Tu as vu comme elle est jolie, ta chambre?

AMÉLIE, se défendant pour la forme. — Allons, voyons!...

ETIENNE, se levant et prenant Amélie par le poignet. — Viens voir ta chambre comme elle est jolie.

AMÉLIE, sans conviction. — Oh! Etienne!... Etienne!

ETIENNE, entraînant Amélie. — Viens voir comme elle est jolie, ta chambre!

AMÉLIE, se laissant entraîner. — Oh! canaille!

POCHET, paraissant au fond au moment où ils vont entrer dans la chambre. — Eh! bien, où allez-vous?

ETIENNE. — Rien, rien! On va téléphoner!

Sonnerie dans le vestibule.

ETIENNE et AMÉLIE, en chœur et en martelant chaque syllabe. — On-va-té-lé-pho-ner!

Ils sortent de droite.

POCHET. — Eh! ben, on le dit! (Au public, en haussant les épaules.) Ils n'auront jamais la communication.

Pendant que Pochet remonte on entend des voix dans l'antichambre. Soudain, Adonis fait irruption et tire aussitôt les ferrures de la porte de façon à l'ouvrir à deux battants.

Scène XIX

POCHET, ADONIS, puis MARCEL, VAN PUTZEBOUM, DEUX GARÇONS FLEURISTES, portant une magnifique corbeille toute en fleurs blanches, puis KOSCHNADIEFF et le PRINCE NICOLAS.

ADONIS, parlant à la cantonade. — Par ici! par ici!

Il se précipite sur la table à jeu qu'il recule en même temps que les chaises dans la direction de la fenêtre.

POCHET. — Qu'est-ce que c'est?

ADONIS, tout en faisant son ménage. — C'est des fleurs! et des belles! (Remontant.) Entrez, les hommes!

VAN PUTZEBOUM, introduisant, suivi de Marcel, les deux porteurs. — Là! Entrez! prenez garde que vous abîmez!

Les deux hommes entrent, tenant la corbeille chacun par un côté; ils vont se ranger devant le côté droit de la table à jeu.

POCHET, admirant la corbeille. — Mazette!

VAN PUTZEBOUM. — Figurez-vous, n'est-ce pas! en arrivant en bas, nous nous sommes cognés contre la corbèle qu'on apportait!

POCHET. — Voyez-vous ça!

Nouvelle sonnerie.

ADONIS, qui est au fond. — Tiens, on sonne!

Il sort vivement.

* Etienne (1) devant la table à jeu, Marcel au fond (2) ainsi que Van Putzeboum (3), Pochet (4). Amélie devant le canapé (5).

Le Prince. Koschnadieff. Pochet. Adonis. Van Putzeboum. Marcel.

L'entrée de S. A. R. le prince Nicolas de Palestrie chez Amélie d'Avranches.

VAN PUTZEBOUM, aux fleuristes. — Posez ça une fois là, hein? (Il indique la table à jeu sur laquelle les porteurs posent la corbeille face aux personnages en scène. A Pochet.) Mais où c'est la fiancée qu'elle est donc?

POCHET. — Là, dans sa chambre, en train de téléphoner.

VAN PUTZEBOUM. — Ah! le téléphon! oui! oui!

Il gagne suivi de Marcel le milieu de la scène.

ADONIS, accourant, affolé. — Ah! par exemple, celle-là!...

POCHET. — Qu'est-ce que c'est?

ADONIS. — Le prince!... Le prince de Palestrie!

POCHET, subitement dans tous ses états. — Ah! nom d'un chien! et tu le laisses dans l'antichambre?

ADONIS. — Non! y monte.

POCHET, bousculant Van Putzeboum et Marcel, qui causent dans l'espace compris entre le canapé et le piano. — Allez! rangez-vous, vous autres! Rangez-vous!

VAN PUTZEBOUM et MARCEL, ahuris, reprenant leur équilibre. — Qu'est-ce qu'il y a?

POCHET, tout en courant vers les deux porteurs qui encadrent la corbeille. — Le roi! C'est le roi! (Aux porteurs, en les repoussant derrière la table.) Allez, derrière les arbres! derrière les arbres... (Courant jusqu'au piano.) Mon Dieu! et pas de candélabre! (A Adonis.) La bougie! allume la bougie!

ADONIS. — Mais pourquoi?

POCHET. — Mais parce que! Quand on reçoit des rois!... (A Van Putzeboum et Marcel, tandis qu'Adonis allume la bougie.) Allez! pas de rassemblement! Circulez! Circulez!

VAN PUTZEBOUM, bousculé. — Oh! mais une fois savez-vous...!

POCHET, à Adonis. — Là! introduis... Ah! la musique! la musique! (Pendant qu'Adonis sort, il actionne le gramophone qui joue *la Marseillaise*. — Un temps. — Pochet, la bougie allumée à la main, va se poster à proximité de la porte, un peu en deçà du piano. Le prince enfin paraît suivi de Koschnadieff. Tout le monde s'incline. Pochet, la bougie haute, l'échine courbée.) Sire!...

LE PRINCE, le chapeau sur la tête, descendant suivi de Koschnadieff. Accent slave. — Oh! que de monde!... (Frappé soudain par le son de *la Marseillaise*.) Oh! l'hymne national!

Il se découvre. Tout le monde reste un bon instant la tête inclinée.

KOSCHNADIEFF, après un temps, descendant entre le prince et Pochet. — Je présente à Votre Altesse le père de M^lle^ d'Avranches.

LE PRINCE. — Oh! très bien! je vous complimente!... (Avec intention.) monsieur le Commandeur!

POCHET, l'échine pliée, prenant de la main gauche la main que le prince tend de son côté et la baisant. — Oh! sire.

LE PRINCE, considérant le bougeoir allumé que Pochet tient au-dessus de sa tête, presque sous le nez du prince. — Mais que vois-je? vous alliez vous coucher, peut-être?

POCHET. — Mais non, sire! c'est pour vous!

LE PRINCE, passant devant Pochet en descendant en scène. — Oh! mais je n'en ai que faire!

POCHET, interloqué. — Ah? Ah?

Adonis profite de cette descente pour traverser par le fond et aller rejoindre le groupe formé par Van Putzeboum et Marcel.

LE PRINCE, jetant un rapide coup d'œil autour de lui. — Et... votre délicieuse fille n'est pas là?

POCHET, empressé. — Elle va venir, Sire! Mais... si je puis la remplacer...?

LE PRINCE, vivement et avec conviction. — Oh! non!... Non!

POCHET, décrivant, dos au public et face au prince, un demi-cercle avec révérences de cour pour passer devant lui. — Je vais la chercher, Sire! je vais la chercher! (A part en se dirigeant vers la porte droite, premier plan.) Mon Dieu, et l'autre! son Milledieu, qui n'est pas encore parti!... (Il ouvre carrément la porte qu'on lui referme brutalement sur le nez.) Oh!

Ensemble { VOIX D'AMÉLIE. — On n'entre pas!
VOIX D'ETIENNE. — Mais foutez-nous la paix!

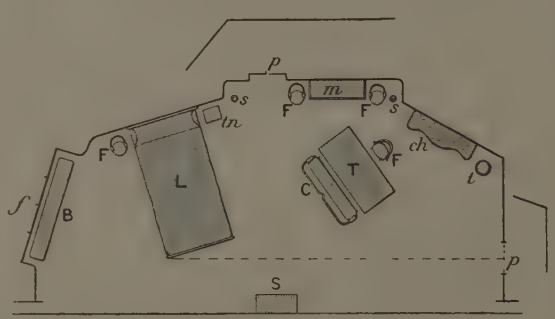
POCHET, descendant presque à l'avant-scène droite. — On met le verrou, que diable! on met le verrou!... (Remontant vivement vers le prince qui cause avec Koschnadieff.) Par ici, Altesse! par ici, mon prince!... (Il le précède à reculons et remonte de la sorte, toujours son bougeoir allumé à la main dans la direction de la baie. Il va donner ainsi du dos contre le groupe Van Putzeboum, Adonis, Marcel. Se retournant et les poussant les uns contre les autres de façon à déblayer la place.) Allez! Allez, circulez! circulez vous autres! (Se retournant aussitôt vers le prince et comme précédemment:) Par ici, monseigneur! Par ici!

RIDEAU

ACTE II

CHEZ MARCEL COURBOIS

Sa chambre à coucher, de construction et d'ameublement anglais. A gauche, large fenêtre à caissons et à quatre vantaux, très élevée de soubassement, ce qui permet de mettre une large banquette à dossier en dessous sans gêner la manœuvre des battants. A chaque vitre, un rideau de vitrage fixé, haut et bas, sur tringle et serré au centre par un nœud de ruban. Au sommet de cette sorte d'alcôve, au fond de laquelle est enchâssée la fenêtre, grosse barre de bronze dorée sur laquelle glisse les larges anneaux des rideaux qui, fermés, doivent recouvrir la banquette qui est juste de la dimension de l'alcôve en question. De chaque côté, une embrasse-cordelière à deux gros glands. Au deuxième plan, grand panneau en pan coupé, auquel s'adosse le lit en cuivre, ayant à sa tête à gauche un fauteuil, à droite une table de nuit. (Ce panneau en pan coupé est indispensable pour permettre au pied gauche du lit d'être plus à l'avant-scène que celui de droite et d'arriver juste en regard de la porte de droite premier plan, qui sera indiquée plus loin.) A droite du pan coupé, le mur tourne à angle droit sur une longueur de vingt-cinq à trente centimètres pour se briser encore une fois à angle droit et se continuer alors face au public en un large panneau mural à gauche duquel, et non au milieu, est une porte à un seul vantail donnant sur le vestibule. A droite de la porte, contre le mur, une large console avec un fauteuil de chaque côté. Nouvelle brisure à angle droit de vingt-cinq à trente centimètres, parallèle à celle indiquée plus haut. Aux deux extrémités de ce petit renfoncement de construction, une colonne de soutènement. Puis à droite : pan coupé, au milieu duquel est la cheminée surmontée d'une étagère au centre de laquelle est enchâssée soit une glace, soit une gravure anglaise. Enfin, pan droit jusqu'à l'avant-scène, avec porte au milieu. A droite de la scène, un peu au fond, de façon à conserver libre de tout obstacle l'espace qui sépare le pied gauche du lit de la porte de droite premier plan, une table-bureau placée de biais ; adossé à la table et à sa gauche, un canapé ; à droite de la table, un fauteuil de bureau. Au-dessus de la table de nuit, fixée au mur, un peu plus haut que la tête du lit, une lampe veilleuse en forme de potence et éclairée à l'électricité. Cette lampe est actionnée directement par un commutateur fixé au mur un peu au-dessus et à droite de la table de nuit, et par une poire qui pend à la tête du lit. Au-dessous du commutateur indiqué plus haut, un bouton de sonnette électrique fonctionnant directement, et, au-dessous enfin de ce bouton, autre commutateur actionnant censément le lustre de bronze qui pend au milieu de la pièce. A droite de la cheminée, à proximité de la porte, un cache-pot monté ou posé sur pied ; (dans ce cache-pot, mettre un peu d'eau). Sur la console du fond, un chapeau de femme et un masque grotesque à mâchoire mobile. Sur la table-bureau, un bougeoir, un buvard, un classeur, et ce qu'il faut pour écrire. Sur le fauteuil de bureau, une robe de soirée très élégante. Sur la table de nuit, une bouteille de champagne vide.



PLANTATION DU DÉCOR — ACTE II

B, banquette. — C, canapé. — F, fauteuils. — L, lit. — S, soufflet. — T, table-bureau. — *ch*, cheminée. — *f*, fenêtre à quatre vantaux. — *m*, meuble d'appui. — *p*, portes. — *s*, colonnes de soutènement. — *t*, cache-pot sur trépied. — *tn*, table de nuit.

Scène première

MARCEL, couché, CHARLOTTE, puis AMELIE

Au lever du rideau, la scène est presque dans l'obscurité; seule la veilleuse allumée au-dessus du lit éclaire la chambre faiblement. Marcel dort à poings fermés. — Un temps. — La porte du vestibule s'ouvre. Charlotte entre apportant le déjeuner du matin sur un plateau.

CHARLOTTE, va au bureau sur lequel elle dépose son plateau, puis gagnant vers le lit. — M'ssieur! (Marcel ne répond pas. — Un temps. — Elevant légèrement la voix:) M'ssieur! (Nouveau temps.) Eh!... M'ssieur!...

MARCEL, dormant étendu sur le côté gauche. Sans se réveiller. — Hoong!

CHARLOTTE. — Il est midi trente-cinq!

MARCEL, de même. — Hoong!

CHARLOTTE, criant plus fort et scandant chaque syllabe. — Il-est-mi-di-trent'-cinq!

MARCEL, qui tout endormi s'est mis à moitié sur son séant, paraît recueillir ses esprits, puis. — Je m'en fous!...

Il se retourne avec humeur.

CHARLOTTE, avec jovialité. — Ah ?... Oh ! à ce compte-là, moi aussi !... (Haut, revenant à la charge.) J'apporte le chocolat. (Pas de réponse. Un temps.) Le cho-co-lat !

MARCEL, furieux et bourru, se retournant vers elle. — Enfin, quoi ?... Qu'est-ce que vous voulez ?

CHARLOTTE, sans se décontenancer. — Le cho-co-laaat !

MARCEL, furieux. — J'en ai pas !... Fichez-moi la paix !

Il se renfonce sous sa couverture.

CHARLOTTE. — Ah ?... Bon !

MARCEL, relevant la tête. — Quelle heure est-il ?

CHARLOTTE. — Il est midi trente-cinq.

MARCEL. — Eh ! bien !... Je m'en fous !

Il se renfonce sous sa couverture.

CHARLOTTE. — Oui ! j' sais !... M'sieur me l'a déjà dit !... Seulement, alors, pour quelle heure faut-il faire le déjeuner ?

MARCEL. — Pour huit heures ! Zut !

Il se retourne avec humeur.

CHARLOTTE. — Bien, m'sieur ! (Fausse sortie.) Je ferai seulement remarquer à monsieur...

MARCEL, excédé. — Oh !

CHARLOTTE. — ...que c'est lui, en me prenant à son service, hier matin, qui m'a donné l'ordre de le réveiller tous les jours à neuf heures !...

MARCEL, se mettant à moitié sur son séant. — Eh ! bien, il est midi trente-cinq ! Il y a encore huit heures vingt-cinq !

CHARLOTTE. — Ah ? bon ! Je ne savais pas que c'était neuf heures du soir !

MARCEL. — La barbe !

Il se laisse retomber sur le dos, la tête presque au milieu du lit, le bras droit étendu sur l'oreiller qui fait pendant à celui qui est sous sa tête.

CHARLOTTE. — Oui, m'ssieur !

Elle sort. — Un grand temps. — Marcel essaie de se rendormir. La position ne lui convenant pas, il se tourne sur le côté droit. — Un temps. — Il se tourne sur le côté gauche. — Un temps. — Il se relève sur le coude gauche et flanque deux bons coups de poing dans son oreiller pour le redresser, y replonge sa tête. — Un temps.

MARCEL, brusquement se remettant sur son séant. — Je la ficherai à la porte, moi, cette bonne !... ça lui apprendra à me réveiller... (Il retourne son oreiller.) quand elle voit que je dors !... (Il bâille.) Ah ! que je suis fatigué !... (Après réflexion.) Tout de même, il est midi !... Et midi, c'est une heure !... (Comme se répondant à lui-même.) Non, midi, c'est pas une heure ; c'est midi !... Ah ! Je ne sais plus ce que je dis !... Je dors à moitié ! Et dire... (Il bâille.) Et dire que si Paris était aux antipodes, il serait seulement minuit !... Je pourrais dormir encore sept heures, et je passerais pour un homme matinal !... Quel est l'idiot contrariant qui a fichu Paris de ce côté-ci du globe ?... (Sortant ses jambes du lit.) C'est égal ! Y a pas, il faut que je me lève !... (Il descend du lit ; il est en chemise de nuit et pieds nus.) Mes chaussettes ! Qu'est-ce que j'ai fait de mes chaussettes ?... Ah ! les voilà ! (Tout en passant ses chaussettes puis ses pantoufles, tout cela sans s'asseoir ; adossé seulement contre le pied du lit.) Midi et demi !... J'ai un rendez-vous à onze heures !... Si je veux y être...! Je sais bien que c'est avec un créancier !... et, un créancier, ça peut attendre !... Il attend depuis six mois, il attendra bien une heure de plus... D'autant que je compte ne rien lui donner !... alors !... il le saura bien assez tôt ! (Avec effort.) Allons, du courage ! (Tout en parlant, il s'est dirigé vers la fenêtre dont il écarte les rideaux auxquels il passe les embrasses — pleine lumière au dehors — projection de soleil sur le lit —) Oh ! Comme il fait déjà jour !... à midi et demi !... (Repassant devant le lit.) Eh ! bien ?... Et la bonne ? Qu'est-ce qu'elle fait, la bonne ?... Qu'est-ce qu'elle attend pour m'apporter mon chocolat ! (Il va sonner au bouton électrique. Peu à peu, le doigt sur la sonnette, il s'endort debout, tandis que le carillon continue longuement. Soudain il perd à moitié l'équilibre. Se réveillant.) Quel est l'animal qui sonne comme ça ? (Revenant à la réalité.) Eh ! je suis bête ! c'est moi ! Brrrou ! nom d'un chien ! Qu'il fait froid !... Ah ! et puis zut ! (Retirant ses pantoufles.) Je déjeunerai dans mon lit !... et je me lèverai après !... (Il se refourre dans son lit avec ses chaussettes. Au moment d'enfoncer ses jambes, il sent un obstacle qui l'arrête.) Hein ?... Eh ben, qu'est-ce que c'est que ça ? (Il ramène ses jambes à lui pour les renfoncer de nouveau.) Mais qu'est-ce que c'est que ça ?... (Même jeu.) Enfin, qu'est-ce qu'il y a donc ? (Intrigué, il se met à genoux sur le lit, rejette les couvertures et ne peut réprimer un cri en apercevant Amélie qui, ayant glissé vers le pied du lit, dort du sommeil du juste.) Ah ! (La saisissant par le poignet et la redressant tout endormie sur son séant.) Amélie !

AMÉLIE, endormie. — Brrou !... J'ai froid.

MARCEL. — Amélie ! C'est Amélie !

AMÉLIE, endormie. — Hoong !

MARCEL, la secouant. — Comment es-tu là ?

AMÉLIE, gonflée de sommeil. — Hein ?... Ah ! Zut !

MARCEL. — Mais non ! mais non ! Il ne s'agit pas de dormir ! Amélie !... Amélie !... (Entendant Charlotte qui ouvre la porte.) Non ! bouge pas !...

Il lui lâche le poignet, elle retombe sur le dos ; il n'a que le temps de lui coller sur la figure un des oreillers sur lequel il s'accoude aussitôt en essayant de prendre un air dégagé.

CHARLOTTE. — C'est monsieur qui a sonné ?

MARCEL. — Oui ! Foutez-moi le camp !

CHARLOTTE. — C'est pour ça que monsieur a sonné ?

MARCEL. — Allez-vous me foute le camp, n... de D... !

CHARLOTTE, s'esquivant. — Ah ! Quel drôle de service ! (Elle disparaît.)

MARCEL, se remettant vivement à genoux sur le lit, et après avoir enlevé l'oreiller, secouant Amélie. — Vite, Amélie !... Amélie !... Au nom du ciel !

AMÉLIE, endormie. — Hoong !

MARCEL. — Mais réveille-toi ! Nom d'une brique !

AMÉLIE, à moitié endormie. — Qu'est-ce qu'il y a ? Quoi ?

MARCEL. — Amélie ! Nom de nom !

AMÉLIE, ouvrant les yeux. — Hein ?... Ah !... Tiens ! Marcel !

MARCEL. — Eh ! Oui, Marcel !... Oui, Marcel !

AMÉLIE. — Ah !... Comment es-tu là, toi ?

MARCEL. — C'est moi !... C'est moi qui te le demande ?

AMÉLIE, abrutie. — Quoi ?

MARCEL. — Qu'est-ce que tu fais chez moi ? dans mon lit ? avec une chemise de nuit à moi ?

AMÉLIE. — Je suis chez toi ?... Tiens, c'est vrai ! Comment que ça se fait ?

MARCEL. — Mais c'est ce que je te demande, cré nom !...

AMÉLIE, comme saisie d'un pressentiment. — Est-ce que... ?

MARCEL. — Quoi ?

AMÉLIE. — Est-ce qu'on aurait couché ensemble ?

MARCEL. — Eh ! Cochon de sort ! Ça m'en a tout

l'air!... C'est pas une farce que tu m'as faite?... Non?... Tu n'es pas venue tout à l'heure?

AMÉLIE. — Mais non!

MARCEL, descendant du lit et pendant ce qui suit passant le pantalon de son pyjama. — Alors, y a pas! On a bel et bien couché ensemble!

AMÉLIE. — Mais oui!

MARCEL. — Mais c'est épouvantable!... C'est un abus de confiance! Je t'ai reçue en dépôt!

AMÉLIE, se remontant de façon à s'asseoir sur les oreillers. — Eh! bien, mon colon...!

MARCEL. — Mais qu'est-ce que je dirai, moi, à Etienne, quand il me le demandera?

AMÉLIE, vivement. — Oh! mais, tu ne lui diras pas!

MARCEL. — Je sais bien! Mais ce sera un poids d'autant plus lourd pour ma conscience!... Au moins, en avouant tout...

AMÉLIE. — Tu ferais de la peine à Etienne!

MARCEL. — Oui, mais elle serait soulagée!

AMÉLIE. — Qui?

MARCEL. — Ma conscience!... Oh! Comment avons-nous fait ça!

AMÉLIE. — Mais je ne sais pas! Je ne me rappelle pas!

MARCEL, debout au pied du lit et tout en mettant ses brodequins. — Etienne! mon meilleur ami! Lui qui m'avait si affectueusement dit en partant: « Occupe-toi d'Amélie! Je te la confie!... parce qu'avec toi, au moins, je suis sûr d'elle!... »

AMÉLIE. — Oui!... ce qui, d'ailleurs, est un peu mufle!... Ça prouve qu'il n'avait pas grande confiance en moi!

MARCEL. — Et comme il avait raison!

AMÉLIE. — Je ne te dis pas! Mais ce n'était pas à lui à le prévoir! Cela me justifie jusqu'à un certain point!

MARCEL. — Toi, peut-être! mais pas moi! Ah! pourquoi est-il mon meilleur ami?... (S'asseyant sur le lit près d'Amélie.) Car enfin, il ne serait pas mon meilleur ami, regarde comme ce serait simple: je ne serais plus qu'un monsieur, qui a passé la nuit avec une dame... et ça, ça se voit tous les jours!...

AMÉLIE. — Sans compter qu'on ne l'aurait pas passée ensemble, la nuit!

MARCEL. — Ah?

AMÉLIE. — Car, n'étant pas le meilleur ami d'Etienne, il ne t'aurait pas dit: « Occupe-toi d'Amélie!... »

MARCEL. — Mais oui!... (Changeant de physionomie.) Mais alors...! (Descendant du lit.) au fond, c'est sa faute, tout ça!

AMÉLIE. — Mais absolument! Est-ce qu'on confie sa maîtresse, quand elle est jolie et jeune, à un monsieur...

MARCEL. — Jeune et joli!...

AMÉLIE, avec une moue. — Enfin... pas mal!...

MARCEL. — C'est ce que je voulais dire! Et il aurait le droit de se plaindre?... Allons donc!...

AMÉLIE. — Un homme qui te dit: « Surveille-la! »

MARCEL. — Ah! Non!...

AMÉLIE. — C'est dégoûtant!

MARCEL. — Non, non!... Il faut être juste! il m'a dit: « Occupe-toi d'Amélie! », il ne m'a pas dit: « Surveille-la! »

AMÉLIE. — Oui, mais il t'a dit: « Avec toi, au moins, je suis sûr d'elle!... » Ce qui revient au même! Oh! Je me vengerai!

MARCEL, montrant le lit. — Oh!... Ça y est!... Ah! et puis zut, aussi! Est-ce que j'ai une gueule de tuteur!... Pour qui me prend-il?... pour un eunuque?... Est-ce qu'il s'imagine que je n'ai pas un tempérament tout aussi bien que lui?... Est-ce qu'il n'a pas couché avec toi, lui?...

AMÉLIE. — Tout le temps!

MARCEL, redescendant jusqu'au pied du lit. — Eh! ben, alors?

AMÉLIE, comme lui. — Eh ben, alors?

MARCEL, adossé au pied du lit. — Pffu!

AMÉLIE. — Pffu!

Ils restent un instant silencieux et préoccupés. Marcel, après quelques hésitations, tourne la tête vers Amélie qui le regarde en hochant la tienne; Marcel, ennuyé, retourne la tête. Répétition du même jeu de la part de Marcel, Amélie répond à son regard par une petite moue et en faisant proutter ses lèvres.

MARCEL. — Oui, oh! tout de même, c'est dégoûtant!...

AMÉLIE, hochant la tête. — Oui.

MARCEL, gagnant la droite. — On a beau se donner de bonnes raisons, tout ça n'excuse pas...! (Remontant vers Amélie.) Un homme qui m'a donné un témoignage absolu de confiance! qui m'a dit...

AMÉLIE. — ... « Occupe-toi d'Amélie!... »

MARCEL. — Oui!... Oh! Comment avons-nous bien pu en arriver là? sans même nous en rendre compte!

AMÉLIE. — Y a de ces choses, dans la vie!...

MARCEL, s'asseyant (2) sur le lit près d'Amélie. — Voyons, hier... hier soir, qu'est-ce qu'on a fait?

AMÉLIE. — Comment, « Ce qu'on a fait »? Eh bien, on a été à la foire de Montmartre avec les copains: Bibichon et la bande.

MARCEL. — Oui... Ça, c'est net dans ma mémoire...

AMÉLIE. — On a monté sur les cochons.

MARCEL. — Ah! oui, les cochons! ce qu'ils m'ont fichu le mal de mer! ah! cochons de cochons!

AMÉLIE. — Et on a lancé des serpentins!

MARCEL. — Comme tout *foireman* qui se respecte.

AMÉLIE. — Puis, on s'est baladé en faisant du chahut avec des masques en carton!...

MARCEL. — C'est idiot!... Et on a rigolé à faire peur aux gens, en les poursuivant avec des allumettes-feu d'artifice!

AMÉLIE, riant et imitant les allumettes-feu d'artifice. — Oui! pschiii!

MARCEL. — Ah! Ça te fait rire! C'est stupide! Non, faut-il en avoir une couche!... le soir!

AMÉLIE. — Après quoi, on a soupé à l'Abbaye de Thélème; après quoi, on a resoupé au Rat mort; après quoi, on est allé boire du champagne au Pigalle...

MARCEL. — Après quoi, pour les kummels à la glace, on est allé au Royal.

AMÉLIE. — Après quoi...! après quoi...! Ça devient plus vague... J'entrevois des bars, des lumières! et encore du champagne!...

MARCEL. — On commençait à être un peu bu!...

AMÉLIE. — Plus que bu, oui!... Tout ça m'apparaît à travers un brouillard! et, quand on est parti, on s'est aperçu que la terre tournait.

MARCEL, quittant le lit, mais restant à proximité. — Comme quoi, il faut être pochard pour constater les lois de la nature!

AMÉLIE. — Alors, je t'ai dit: « Ça va pas! Je ne pourrai jamais monter mon escalier dans cet état! »

MARCEL, navré. — Oui!... Et moi, je t'ai répondu: « Passons chez moi... J'offre l'ammoniaque!... »

AMÉLIE. — L'ammoniaque, oui!

MARCEL. — Oh! parole imprudente!

AMÉLIE. — D'autant que t'as jamais pu le trouver, l'ammoniaque!...

MARCEL. — Jamais!

AMÉLIE. — ... et qu'on l'a remplacé par du champagne!

MARCEL, tristement, prenant machinalement la bouteille vide sur la table de nuit. — Ce qui n'a pas dû produire le même effet.

Il va s'affaler sur le canapé, la tête basse, les deux coudes sur les genoux, sa bouteille entre les jambes, tenue par le goulot.

AMÉLIE. — Non! Car après ça, plus rien! L'obscurité noire!

MARCEL, qui a fait culbuter sa bouteille entre ses mains, la tenant dès lors le goulot vers la terre. — Le néant!... (Répétant tristement en balançant mollement la bouteille le goulot en bas.) le néant!... (Relevant la tête.) Mais alors... le reste?... Le reste?...

AMÉLIE. — Quel... reste?

MARCEL, se levant et allant déposer la bouteille sur la table de nuit. — Comment! quel reste? mais le reste!... (Saisissant Amélie par les poignets.) Enfin cette nuit... là... tous les deux... est-ce... qu'on a?... ou... est-ce qu'on n'a pas?

AMÉLIE, les yeux dans les yeux, et après un léger temps. — Ensemble?

MARCEL, haletant. — Oui!...

AMÉLIE, hésite un instant, puis ouvrant de grands bras. — Ah!...

MARCEL, dans un recul qui l'éloigne du lit. — Comment « Ah »!... C'est pas possible! Voyons, tu ne te rappelles pas?

AMÉLIE. — Rien du tout!

MARCEL. — C'est trop fort!

AMÉLIE. — Eh! bien, et toi?

MARCEL. — Mais moi non plus!

AMÉLIE. — Eh! ben, alors?

MARCEL. — Ah! mais, c'est que tout est là: Avoir ou n'avoir pas!... comme dit Shakespeare! Il est évident, parbleu, que si on n'a été que frère et sœur...! Mais voilà!... l'a-t-on été?

AMÉLIE, indiquant le ciel de la tête. — Dieu seul le sait!

MARCEL, au pied du lit. — Et je le connais!... il ne nous le dira pas!

AMÉLIE. — Non!

MARCEL. — Enfin, n'importe! Avant tout, l'essentiel est qu'Etienne fasse comme nous: qu'il ignore!

AMÉLIE. — Et comme c'est pas nous qui irons lui dire...

MARCEL. — Par conséquent, il n'y a rien de fait!

AMÉLIE. — Y a rien de fait!...

MARCEL, redescendant à l'avant-scène. — Voilà! y a rien de fait!

AMÉLIE. — Ah! ce pauvre Etienne!

MARCEL. — On se met martel en tête et y a rien de fait!

AMÉLIE, qui s'est renfoncée sous les couvertures, laissant tomber sa tête sur l'oreiller. — Non, ce que j'ai la flemme!

MARCEL. — Ah! non! non!... C'est pas le moment!... Tu vas te lever, hein?

AMÉLIE. — Oh! déjà!

MARCEL. — Oui, déjà! je te crois, déjà! je vais te porter tes vêtements dans le cabinet de toilette, et tu iras t'habiller par là! Allez, grouille, grouille!

AMÉLIE. — Oh! grouille, grouille!

MARCEL. — Oui, grouille, grouille! Ta robe, où est ta robe?

AMÉLIE. — Est-ce que je sais, moi.

MARCEL. — Allez, debout!... debout-debout-debout!

AMÉLIE, obéissant, et tout en rejetant ses couvertures. — Oh! que c'est embêtant... (Poussant un cri de surprise.) Ah!

MARCEL. — Quoi!

AMÉLIE, bien naïvement. — J'ai couché avec mes bottines!

Elle se tord, en se laissant tomber sur le dos et en agitant en l'air son pied chaussé.

MARCEL, peu disposé à plaisanter. — Oh! que c'est drôle!... Mais ris pas, voyons! ris pas!

AMÉLIE. — J' ris pas, mon vieux; je suis épatée.

MARCEL, tout en cherchant des yeux la robe d'Amélie. — Si c'est permis...! Enfin, ta robe? où as-tu fourré ta robe?

AMÉLIE. — Mais j' sais pas, j' te dis!

MARCEL, trouvant le chapeau sur la console du fond. — Ah! ben, tiens, v'là déjà ton chapeau... Ah! et ton masque d'hier qui est resté accroché après.

AMÉLIE. — Non?

MARCEL. — Tiens, vois! (Il met le masque * sur sa figure et le chapeau d'Amélie sur sa tête. Il descend ainsi à l'avant-scène en faisant avec son menton mouvoir les mâchoires articulées du masque. Amélie rit. Apercevant la robe sur la table.) Ah! ta robe!... sur la table!

AMÉLIE. — Sur la table?

MARCEL, toujours le masque sur la figure, mettant le chapeau d'Amélie sous son aisselle gauche. — Alors, tu trouves qu'une table c'est un endroit pour mettre une robe, toi?

AMÉLIE. — Oh! mon chapeau!

MARCEL, passant le chapeau sous l'autre aisselle. — Je te demande pardon.

AMÉLIE. — Marcel! Marcel! mon chapeau!

MARCEL, le reprenant à la main. — Ah! t'as de l'ordre, toi! (Il prend la robe des plis de laquelle tombe une petite boite longue.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Il ramasse.) Ah! la boîte d'allumettes-feu d'artifice! Quel fourbi, mon Dieu, quel fourbi!... (A Amélie.) Allez! houste! grouille, grouille! (S'empêtrant les pieds dans la robe en s'en allant. — Furieux.) Allez! voyons donc!

Il sort droite premier plan.

Scène II

AMELIE, puis CHARLOTTE, puis MARCEL

AMÉLIE. — Grouille-grouille! il est bon, lui! j'ai aucune envie de grouillegrouiller. (Sortant les jambes du lit.) Ah! j'ai les jambes en coton! (Sautant hors du lit.) Allons, un peu de courage!... (Passant devant le lit.) Où est mon jupon?... (A ce moment entre Charlotte qui descend carrément en scène.) Oh!

CHARLOTTE. — Oh!... Pardon!

AMÉLIE, barbottant. — C'est moi!... Je... je venais.

CHARLOTTE, aussi gênée qu'elle. — C'est... c'est M. Courbois que madame attend?

AMÉLIE. — Hein? Oui... Oui, précisément!

CHARLOTTE. — Je ne sais pas si monsieur est visible; je vais m'en assurer.

AMÉLIE, passant au n° 2 devant Charlotte, ceci en relevant

* Pour les masques conformes à ceux de la représentation à Paris, s'adresser à la maison Bérard, 8, rue de la Michodière, Paris.

légèrement sa chemise comme une Parisienne qui se retrousse pour trotter dans la rue. — Oh! bien non, ne le dérangez pas, je repasserai, mademoiselle!... je repasserai!

MARCEL, rentrant en coup de vent. — Là, maintenant, si tu... (Apercevant Charlotte et passant vivement au 2 entre Amélie et Charlotte.) Ah!... Eh! bien, qu'est-ce que vous faites-là, vous?

CHARLOTTE. — C'est... c'est madame, qui...

MARCEL. — Madame?

CHARLOTTE. — ... qui demandait si monsieur était chez lui!...

MARCEL, tandis qu'Amélie, riant sous cape, se colle malicieusement à lui, dos contre dos. — C'est encore vous!... Voulez-vous me ficher le camp!... Qui est-ce qui vous a permis d'entrer?...

CHARLOTTE, lui présentant un paquet de journaux et de lettres. — C'est le courrier que le concierge vient d'apporter.

MARCEL. — Eh! bien, est-ce que c'est une raison pour entrer comme dans un café? Allons, donnez-moi ça!...

Il lui arrache le courrier avec humeur.

CHARLOTTE, présentant une boîte de papier à lettres et une pelote de ficelle assez volumineuse. — Et puis voilà le papier à lettres!... et la pelote de ficelle qu'hier monsieur m'a dit d'acheter.

MARCEL. — Eh? bien, vous ne pouvez pas poser ça sur la table de nuit? vous ne voyez pas que j'ai les mains embarrassées?

CHARLOTTE, allant déposer les objets sur la table de nuit. — Oui, monsieur.

MARCEL, la suivant, tandis qu'Amélie passe à l'extrême gauche. — Et emportez la bouteille de champagne.

CHARLOTTE. — Oui, monsieur.

MARCEL, redescendant. — Espèce d'oie!

CHARLOTTE. — Oui, monsieur!

Elle sort.

MARCEL, sur le devant de la scène, et la tête tournée dans la direction de la porte. — Espèce d'oie!

AMÉLIE, qui s'est rapprochée de lui sans qu'il l'entende venir. Avec malice. — Dis donc...! Je crois qu'elle m'a vue!

Elle éclate de rire et retourne à gauche s'asseoir sur la banquette qui est dans la fenêtre.

MARCEL. — Oui, ah! C'est malin!... Je vais la flanquer à la porte, moi!

AMÉLIE. — Pourquoi?

MARCEL. — Ça lui apprendra... à t'avoir vue!

Il remonte au-dessus de la table et, pendant ce qui suit, se verse une tasse de chocolat.

AMÉLIE. — T'as tort, elle est gentille, ta soubrette.

MARCEL. — Ah! si tu crois que je l'ai regardée.

AMÉLIE. — Comment s'appelle-t-elle?

MARCEL. — J'en sais rien! je ne lui ai pas demandé.

AMÉLIE. — Comment, tu ne sais même pas le nom de ta bonne?

MARCEL. — Mais non! Elle s'est présentée hier matin, je dormais, je l'ai engagée dans l'obscurité... C'est la première fois que je la vois.

AMÉLIE. — Ah! ben, si j'étais ta maîtresse, tu sais...! une bonne comme ça!... elle est bien trop jolie pour un homme seul!

MARCEL, allant la chercher. — Ah! tiens, va t'habiller, tu dis des bêtises! Si tu crois que je suis pour amours ancillaires! (L'entraînant par le poignet.) Va! tes frusques sont par là!

AMÉLIE, se laissant entraîner. — T'as raison... (Lui faisant brusquement lâcher prise.) Ah! Mais au fait!...

MARCEL. — Quoi?

AMÉLIE. — C'est idiot, je peux pas la mettre, ma robe!

MARCEL. — Pourquoi?

AMÉLIE. — Mais parce que! C'est une toilette du soir, décolletée et toute pailletée. Je ne me vois pas rentrant dans cette tenue en plein midi.

MARCEL, la reprenant par le poignet. — Eh! ben, tu prendras le Métro.

AMÉLIE, dégageant à nouveau son poignet. — Mais non! mais non! rien que pour mon concierge!... et pour moi-même, c'est ridicule!... Non, je vais écrire un mot à papa, pour qu'il m'apporte un costume tailleur, tu feras porter la lettre par ta bonne! Maintenant qu'elle m'a vue, il n'y a plus à se cacher.

MARCEL, haussant les épaules. — Comme tu voudras!... Mais ce que tu perds un temps!

Il remonte près de la table de nuit, tandis qu'Amélie va s'installer à la table-bureau se disposant à écrire.

AMÉLIE, bousculant tous les objets qui sont sur la table comme cherchant quelque chose. — Là! voyons...

MARCEL, qui la voit, avec inquiétude, bousculer ses affaires. — Oh! là! Oh! là! Quoi? qu'est-ce que tu veux, mon petit! demande-moi! demande-moi!

AMÉLIE. — Du papier!

MARCEL. — Oui, eh! bien, ne casse pas tout pour ça.

AMÉLIE, presque crié. — Du papier!

MARCEL, allant chercher la boîte de papier à lettres. — Eh bien! oui, voilà! voilà!

AMÉLIE. — Allez! grouille-grouille.

MARCEL. — Quoi?

AMÉLIE. — Je te dis grouille-grouille!

MARCEL, maugréant. — « Grouille-grouille »! En voilà des expressions!

AMÉLIE. — Je te ferai remarquer que c'est toi qui, tout à l'heure...

MARCEL. — Oh! pardon, je t'ai dit « grouille, grouille »... comme ça!... tandis que toi tu me dis « grouille-grouille »!

AMÉLIE. — Eh! ben?

MARCEL. — Oui, enfin, je me comprends! Tiens! attrape.

Il lui jette la boîte de papier à lettres.

AMÉLIE. — Merci!

Prononcer « Berci ».

MARCEL, maussade. — Ah! « Bercy »! Charenton, oui!

AMÉLIE, écrivant en articulant à mesure ce qu'elle écrit. — *Petit père! je suis rue Cambon, chez Courbois, qui m'a logée cette nuit. Viens me prendre et apporte-moi un cos...* (Elle prend de l'encre.) *tume tailleur. Je t'embrasse, Amélie.*

MARCEL, qui pendant ce qui précède, au-dessus de la table, à proximité d'Amélie, est en train de dépouiller son courrier, jetant par hasard un œil sur ce qu'écrit Amélie. — Pas d'*h*.

AMÉLIE. — Quoi?

MARCEL. — Pas d'*h*, à tailleur.

AMÉLIE. — Ah?... Oh! Ça fait rien!... C'est pour papa.

MARCEL. — Ah? bon!... bon bon! moi ce que j'en faisais c'était pour tailleur!

Il va s'asseoir sur le canapé contre la table.

AMÉLIE, prenant une enveloppe. — L'adresse, à présent: « Monsieur Pochet... »

MARCEL, qui a décacheté une nouvelle lettre après y avoir jeté les yeux. — Ah!

AMÉLIE, écrivant. — ...*Rue de Rivoli*... Qu'est-ce qu'il y a?

MARCEL. — Ah ! nom de nom !

AMÉLIE. — Mais quoi ?

MARCEL. — Le parrain ! le parrain qui rapplique à Paris !

AMÉLIE. — Qui ? Van Putzeboum ?

MARCEL. — Oui ! Ah ! cochon de sort ! Mais qu'est-ce qu'il vient faire ? Il était si bien parti pour ne plus revenir !

AMÉLIE. — Nous allons encore l'avoir sur le dos !

MARCEL. — Mais oui ! Tiens, v'là sa lettre : (Lisant.) « Ecoute, filseke... » (Parlé.) Parce qu'il est d'Anvers. (Lisant.) « Ecoute filseke... » (Parlé.) Il habite la Hollande...

AMÉLIE, finissant pour lui. — Mais il est d'Anvers.

MARCEL. — Ah ! ah ! tu sais ?

AMÉLIE. — Oui... oui, je sais !

MARCEL, lisant. — « Ecoute, filseke, je te fais la surprise. Je suis à Paris depuis ce matin ; j'espère que je vais savoir te voir cet après-midi. Ton parrain qui t'aime. » (Se levant et gagnant jusqu'au pied du lit.) Cochon, va !... Ah ! elle est jolie la surprise !

Il revient vers le canapé.

AMÉLIE. — Ah ! oui !

MARCEL. — Post-scriptum : « Nous te faut... » (Parlé.) Quoi ? (Lisant.) « Nous te faut... » ? (A Amélie.) Qu'est-ce que tu lis là ?

AMÉLIE, lisant par-dessus l'épaule de Marcel. — « Nous te faut... »

MARCEL. — Nous te faut, oui !

AMÉLIE et MARCEL, lisant ensemble. — « Nous te faut dîner ce soir avec ta fiancée et son père, M. d'Avranches. »

MARCEL, regagnant vers le lit. — Ah ! ça va bien. (A Amélie.) Nous te faut dîner avec lui ce soir !

AMÉLIE. — Ce soir ! Mais je ne peux pas.

MARCEL. — Ah ! y a pas ! Nous te faut, nous te faut !

AMÉLIE. — Mais ce soir je dîne avec...

MARCEL. — Ça m'est égal ! Décommande-toi. Il n'y a pas : Nous te faut ! nous te faut ! Ah ! le crampon ! le crampon !

AMÉLIE. — Ah ! oui, alors !... C'est gai d'être obligée de tout chambarder ! Enfin, qu'est-ce que tu veux, je vais écrire. Mais si tu crois que ça m'amuse.

Elle prend du papier à lettres et écrit pendant ce qui suit.

MARCEL, catégorique. — Ah ! quoi, mon petit ! Nous te faut !

AMÉLIE. — Oui, oh ! c'est gai.

MARCEL, navré, s'affalant sur le pied du lit. — Mais qu'est-ce qu'il vient faire, mon Dieu !... Je croyais si bien en être débarrassé ! il devait partir pour l'Amérique !...

AMÉLIE, tout en écrivant. — Ah ! bien, c'est peut-être ça !

MARCEL. — Quoi ?

AMÉLIE. — S'il part pour l'Amérique...

MARCEL. — Eh ! ben ?

AMÉLIE. — Il doit s'embarquer au Havre...

MARCEL. — Alors ?

AMÉLIE. — Alors, il est tout naturel qu'il passe par Paris.

Tout en parlant elle a pris une enveloppe et écrit l'adresse.

MARCEL fait une moue peu convaincue, puis. — Enfin ! Dieu t'entende ! (Changeant de ton.) Eh ! bien, ça y est ? (Amélie, occupée à écrire, ne répond que par un imperceptible signe de la tête. Plus fort.) Ça y est ? (Même jeu.) Ça y est ?

AMÉLIE. — Mais oui, ça y est.

MARCEL, se levant et gagnant la tête du lit. — Eh ! bien, on le dit !

AMÉLIE. — Eh ! bien, je l'ai dit !

MARCEL. — Toi !

AMÉLIE. — Je l'ai dit de la tête !

MARCEL. — Ah ! « de la tête » !

Il sonne.

AMÉLIE, qui s'apprête à mettre les deux lettres chacune dans son enveloppe. — Attends ! c'est pas sec !

MARCEL. — Eh ! ben, souffle !

Il descend extrême gauche. Amélie souffle alternativement sur les deux enveloppes, qu'elle tient chacune par une main ; après quoi, dans chacune d'elle, pendant ce qui suit, elle introduit une des lettres qu'elle vient d'écrire.

MARCEL. — Entrez !

Scène III

LES MÊMES, CHARLOTTE, puis IRENE

CHARLOTTE, passant la tête avec circonspection. — On... on peut tout de même ?... Oui ?

MARCEL. — Quoi ?

CHARLOTTE. — Bien que monsieur ait sonné, on peut tout de même entrer ?

MARCEL. — Est-ce que vous vous payez ma tête ?

CHARLOTTE. — Non, monsieur.

MARCEL. — Espèce d'oie !

CHARLOTTE. — Oui, monsieur.

MARCEL. — Tenez, madame a une commission à vous donner.

AMÉLIE, à Charlotte qui est au-dessus de la table. — Oui, tenez, ma fille ! Ce n'est pas loin... cette lettre à porter à l'hôtel Continental...

CHARLOTTE, prenant la lettre. — Oui, madame.

Elle remonte.

AMÉLIE. — Attendez ! attendez ! Et puis cette autre : rue de Rivoli, à côté.

CHARLOTTE. — Ah ?... Ah ! ben, alors, c'est pas une commission.

MARCEL. — Comment, c'est pas une commission ?

CHARLOTTE. — C'est... deux commissions !

MARCEL a un hochement de tête significatif au public, puis bien contenu. — Dites donc ! Voulez-vous me foute le camp ?

CHARLOTTE, obéissant sans empressement. — Oui, monsieur.

MARCEL, bondissant vers elle et sur un tout autre ton. — Voulez-vous me foute le camp ?

CHARLOTTE, détalant au plus vite. — Oui, monsieur !

MARCEL, sur le seuil de la porte du fond, parlant à la cantonade. — Espèce d'oie !

AMÉLIE, traversant la scène derrière lui sans qu'il l'aperçoive. — Ah ! zut, moi je gèle comme ça !

Elle se recouche dans le lit.

MARCEL, toujours à la cantonade. — Vous m'entendez : Espèce d'oie ! (Il referme la porte et, se dirigeant vers la table où il croit trouver encore Amélie.) Non, on n'a pas idée, ma chère... (L'apercevant dans le lit.) Hein ! Ah non, non ! tu ne vas pas te recoucher !

AMÉLIE. — Oh ! mais, je suis gelée, moi ! et en attendant papa...

MARCEL, voulant la faire lever. — Il n'y a pas d' « en attendant papa » ! Allez ! Allez ! Debout !

AMÉLIE. — Oh ! mais voyons...

MARCEL. — Debout-debout-debout !

On sonne.

MARCEL. — Chut! (Tous deux restent coi, l'oreille tendue.) On a sonné!

AMÉLIE. — Oui.

MARCEL, prêtant l'oreille à la porte. — Qui est-ce qui vient nous embêter?

VOIX DE CHARLOTTE. — Mais qui demandez-vous, madame?

VOIX D'IRÈNE. — Est-ce que monsieur est là? Oui?

MARCEL, bondissant vers le lit. — Non d'un chien, Irène!

AMÉLIE. — Quoi?

MARCEL. — C'est ma maîtresse, fous le camp!

AMÉLIE, qui se dispose à descendre du lit. — Hein! C'est madame?

MARCEL, la poussant par la croupe, ce qui la fait tomber du lit, la tête et les mains en avant. — Mais fous donc le camp, n... de D...! Cache-toi!

AMÉLIE, tombant la tête en bas. — Mais où? Mais où?

MARCEL, qui a fait le tour du lit et se dispose à détacher les embrasses des rideaux pour les fermer. — Mais je ne sais pas! Là, sous le lit! Dépêche-toi, sacrebleu!

AMÉLIE, se disposant à se glisser sous le lit. — Ah! bien, je m'en souviendrai de cette matinée!

MARCEL, la poussant de deux coups du plat du pied. — Mais vas-tu te dépêcher, nom d'un chien!

Il détache les embrasses, les rideaux se ferment (nuit).

— Marcel ne fait qu'un bond sur le lit, sur lequel il s'étale de tout son long. A ce moment on frappe à la porte.

IRÈNE, passant la tête. — On peut entrer?

MARCEL, comme si on le réveillait en sursaut. — Qui...? Qui est là?

IRÈNE, entrant. — On voit qu'il fait grand jour dans l'antichambre alors que la chambre est dans l'obscurité. — Oh! qu'il fait noir!

MARCEL. — Mais qui... qui est là?

IRÈNE, tout en refermant la porte. — Ton cœur ne te le dit pas?

MARCEL, d'une voix qu'il veut faire tendre et qui n'est que chevrotante. — Ohohoh! Irène!

IRÈNE. — Ah! Son cœur le lui a dit! (S'élançant vers le lit et à tâtons.) Ah! Chéri!... Mais où es-tu donc?

MARCEL, de la même voix chevrotante. — Mais là! (La main d'Irène, dans l'obscurité, vient cogner le visage de Marcel.) Oh!

IRÈNE. — Oh! Je t'ai mis le doigt dans l'œil?

MARCEL. — Non! c'est ma bouche!

IRÈNE, avec élan. — Oh! mon chéri!

MARCEL. — Oh! ma Rérène!

Ils s'embrassent.

AMÉLIE, surgissant à mi-corps du dessous du lit, face au public, comiquement. — Oh! ce qu'on est mal là-dessous!

IRÈNE, se dégageant de l'étreinte de Marcel. — Mais pourquoi es-tu dans le noir, comme ça? Attends!

Elle cherche le bouton électrique à tâtons.

MARCEL. — Qu'est-ce que tu cherches?

IRÈNE, même jeu. — Le bouton de l'électricité.

MARCEL. — Oh! tu veux allumer!

IRÈNE. — Mais oui, c'est triste, ici! On ne se voit pas! (Avec coquetterie.) et on y perd!... Moi, du moins!

MARCEL, s'efforçant de se mettre au diapason. — Oh! mais moi aussi.

IRÈNE, même jeu. — Oh! tu dis ça, pour ne pas être en reste.

MARCEL, même jeu. — Mais non, j'y perds bien plus que toi!

IRÈNE. — Oh! t'es gentil! (Elle l'embrasse.)

AMÉLIE, sous le lit. — Non, mais ils n'ont pas fini au-dessus!

IRÈNE. — Enfin! où est-il donc le bouton?

MARCEL. — Près du lit, au-dessus de la table.

IRÈNE. — Au-dessus de la table, bon! (En tâtonnant, elle fait tomber la pelote de ficelle, qui roule sous le lit *.) Oh! qu'est-ce que j'ai fait tomber? C'est sous le lit! attends!

Elle se dispose à ramasser l'objet tombé.

AMÉLIE. — Fichtre!

MARCEL, vivement arrêtant son mouvement. — Laisse donc! Laisse donc!

IRÈNE. — Mais c'est là...!

MARCEL, la relevant en la voyant se rebaisser. — Mais laisse donc, voyons!... Ça n'a pas d'importance!... C'est une pelote de ficelle! On la ramassera plus tard.

IRÈNE. — Ah! Et puis, comme tu voudras.

AMÉLIE, sur un ton blagueur. — Oh! c'est dommage! on aurait reçu une visite!

IRÈNE, trouvant le bouton qui allume le lustre et non celui de la veilleuse. — Je le tiens. Ah! voilà! (Elle tourne le commutateur, le lustre s'allume.) Ah! à la bonne heure! on se voit, à présent!

MARCEL, se faisant un abat-jour de sa main comme quelqu'un que la lumière aveugle. — Ah? tu trouves?

IRÈNE. — Oh! ça te fait mal aux yeux?

MARCEL. — C'est parce que je viens de me réveiller, n'est-ce pas? alors...

IRÈNE. — C'est moi qui t'ai réveillé!... Oh! je suis désolée!

MARCEL. — Mais non! non, mais tu as bien fait; il est temps de me lever.

Il fait mine de descendre du lit.

IRÈNE, lui repoussant les jambes sur le lit. — Comment as-tu dit ça?

MARCEL, même jeu. — Oui, tu comprends, n'est-ce pas?

IRÈNE, même jeu. — Mais rien du tout! Tu me parles de te lever, quand j'arrive! Eh! bien, c'est encore gentil, ça!.. Quand je suis là, près de toi, tout heureuse, toute frémissante du désir de toi!

MARCEL. — Hein?

AMÉLIE, à part. — Eh! bien, mon colon!

IRÈNE, enlevant son manteau et se préparant à se déshabiller. — Du tout, du tout! Tu étais en train de dormir, eh! bien, on va dormir tous les deux!

MARCEL, avec un sourire angoissé. — Aha?

IRÈNE. — Comme un petit mari et une petite femme!

MARCEL, même jeu. — Aha?

IRÈNE. — T'es pas content? (Prononcer *cotent.*)

MARCEL. — Oh! Si! si! Ah! ben!

AMÉLIE. — Eh! ben, on va rigoler là-dessous!

IRÈNE, grimpant à deux genoux sur le lit. — Et puis tout, comme un petit mari et une petite femme!

MARCEL. — Aha?

AMÉLIE. — Et tout ça sur ma tête?

IRÈNE, lui sautant au cou. — Oh! mon chéri! chéri!

MARCEL, s'efforçant d'être au diapason. — Oh! ma Réré-Réreine!

AMÉLIE. — Ça y est! on entame l'ouverture!

MARCEL, pendant qu'Irène, qui est à sa droite, l'embrasse

---

* En réalité, elle ne fait pas tomber la pelote; mais, au contraire, pendant les quelques répliques ci-dessus, elle l'a escamotée et glissée sous le traversin sans que le public s'en aperçoive.

dans le côté gauche du cou. A part. — Ce que c'est gênant de sentir un tiers sous soi, dans ces moments-là !

IRÈNE, descendant du lit et allant retirer son chapeau sur la table de droite. — Et maintenant, sois heureux ! J'ai toute ma journée à toi.

AMÉLIE. — Hein !

MARCEL, terrifié. — Aha ?

AMÉLIE. — Il va falloir que je reste toute la journée là-dessous, moi ?

MARCEL. — Toute... toute la journée ?

IRÈNE. — Tu n'as pas l'ai ravi.

MARCEL. — Moi ! Ah ! ben, ah ! là là !

IRÈNE. — Non, vraiment, écoute ! quand je suis là, près de toi !

MARCEL. — Tu as raison ! Tiens ! J'ai un bain à prendre ! Viens ! Viens ! dans la salle de bains...

Il fait mine de descendre du lit.

IRÈNE, lui repoussant les jambes comme précédemment. — Hein ! mais non ! mais non ! En voilà une idée !

MARCEL, même jeu. — Tu ne veux pas venir dans la salle de bains ?

IRÈNE, même jeu, sur un ton qui ne souffre par de réplique. — Mais non !

AMÉLIE, à part, sur un ton précieusement comique, et la bouche en cul de poule. — Ah ! ça serait pourtant si bien, si elle allait dans la salle de bains !

IRÈNE, descendant un peu en scène, ce qui fait s'éclipser Amélie sous le lit. — Quand on a une bonne chambre, aller dans la salle de bains ! Ah ! non ! non, merci ! (Revenant à Marcel.) Tu vas me faire une place dans ton dodo ; et moi, je vais me déshabiller.

Elle va jusqu'à la table et se met à dégrafer son col.

MARCEL, avec angoisse. — Aha ?

AMÉLIE, paraissant à gauche du pied du lit. — Hein ! ces femmes honnêtes ! Et ça vous traite de haut en bas !

IRÈNE, qui se débat contre les difficultés d'un corsage agrafé dans le dos. — Oh ! cette agrafe !... (Sautant assise sur le lit et présentant sa nuque à Marcel qui, tout occupé à monologuer en lui-même, semble ne pas l'entendre.) Tiens, Marcel, veux-tu...? (Voyant que Marcel ne lui répond pas.) Marcel ! (Descendant du lit, puis saisissant Marcel brusquement par le menton et lui faisant ainsi tourner la tête de son côté.) Non, mais quoi ? Qu'est-ce que tu as ?

MARCEL, qui immédiatement s'est composé un sourire. — Hein ?

IRÈNE. — Ça ne te va pas ?

MARCEL. — Oh ! mais si !

Il tend les mains pour défaire l'agrafe.

IRÈNE, repoussant sa main. — Non, non ! Tu as l'air de faire une tête ! Ah ! ça, dis donc, est-ce que, par hasard, depuis que tu fréquentes M^lle^ d'Avranches...?

AMÉLIE. — Moi !

MARCEL. — Oh ! quoi ? quoi ? Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ?

IRÈNE. — Ah ! C'est que je suis bonne personne ; j'ai bien voulu me prêter pour ton parrain...! mais peut-être qu'à jouer comme ça à la fiancée et au fiancé... qui sait ? il a bien pu arriver que... Ah ! mais c'est que ça ne m'irait pas !

MARCEL. — Oh ! moi, moi ! avec Amélie ! Ah ! ben ! Ah ! là là, tu ne m'as pas regardé !...

AMÉLIE, la moitié du corps sortie côté gauche du lit, étendue sur le dos. — Pendant qu'il parle, donnant de la main des petits coups sur le matelas. — Non, mais dis donc ! Dis donc, là-haut !

IRÈNE. — Ah ! J'espère ! D'ailleurs, ce n'est pas une femme pour toi, cette petite ! Evidemment, elle a une frimousse...

MARCEL, trop heureux de cette concession, tapotant de sa main droite le matelas, pour attirer l'attention d'Amélie. — Ah ! ça oui, oui, elle a une frimousse...

AMÉLIE, le saisissant au poignet et le secouant comiquement de façon à le faire presque tomber du lit. — Merci, trop aimable !

MARCEL, luttant pour retrouver son équilibre. — Aha !... aha !

IRÈNE, le rattrapant par la jambe. — Eh bien, qu'est-ce que tu as ?

MARCEL, se remettant sur son séant. — Rien ! Rien !... C'est le matelas ! c'est le matelas qui dégouline !

IRÈNE, haussant les épaules. —Oh !

Elle descend un peu en scène. Marcel profite de ce qu'elle lui tourne le dos pour envoyer un coup du plat du pied sur la nuque d'Amélie qui à ce moment est à quatre pattes se disposant à rentrer sous le lit.

AMÉLIE, que ce choc fait s'aplatir par terre. — Oh !

IRÈNE, se retournant au cri étouffé d'Amélie. — Quoi ?

MARCEL, qui a repris sa position primitive, de l'air le plus naturel. — Rien, rien ! j'ai fait « oh ! »

IRÈNE, revenant à ses moutons. — Non, mais, qu'est-ce que c'est, cette Amélie ! une ancienne femme de chambre ! Un torchon !

AMÉLIE, à plat ventre, toujours gauche du lit, les coudes par terre et le menton dans les mains. — Non, mais entrez donc !

IRÈNE. — ...et vulgaire !... sans race !...

AMÉLIE. — N'en jetez plus, la cour est pleine !...

IRÈNE. — C'est comme ses mains ! Tu n'as pas vu ses mains ?

MARCEL. — Non ! Non, je...

AMÉLIE, regardant ses mains. — Quoi ? Qu'est-ce qu'elles ont, mes mains ?

IRÈNE. — C'est une bonne fille, mais pas soignée...

AMÉLIE. — Ah ! mais elle m'embête, madame !

IRÈNE. — ...Elle s'ondule avec de la vanille, mon cher ! te figures-tu ça ?

AMÉLIE. — Et je resterai là-dessous pour entendre ça ! Ah ! non, alors !

Elle disparaît sous le lit.

IRÈNE. — Vois-tu, mon chéri, la vraie femme qu'il te faut, c'est moi.

AMÉLIE, passant la tête face au public entre deux pieds du lit. — Comment donc ! c'est ça !

MARCEL, voyant Irène qui allume la veilleuse. — Qu'est-ce que tu fais ?

IRÈNE. — Il y a des moments où je préfère l'obscurité.

La veilleuse étant allumée, elle tourne le bouton qui éteint le lustre (demi-nuit).

AMÉLIE. — Oh ! la pelote de ficelle !... Attends un peu !

Elle disparaît sous le lit et, pendant tout ce qui suit, on la devine qui manigance quelque chose car, sans qu'on la voie, elle, on aperçoit de temps en temps sa main qui manipule le couvre-pied qui pend au pied du lit.

IRÈNE, sautant joyeusement sur le lit. — Oh ! Chéri ! Chéri !

MARCEL. — Oh ! Réré-Réreine !

Ils s'embrassent.

IRÈNE, s'asseyant complètement, les jambes sur le lit, à côté de Marcel. — On est bien sur ton lit !... Ah ! si tu savais comme j'ai mal dormi cette nuit !

MARCEL, sainte-nitouche. — Ah ! pas plus que moi ! J'ai travaillé tard !

IRÈNE. — Moi, j'ai eu des cauchemars !... Figure-

Amelie Marcel. Irène.

Scène III — Amélie : « *Attends un peu !* »

toi: je somnolais; j'ai été réveillée en sursaut par une longue forme blanche, qui, à la lueur de la veilleuse, agitait de grands bras... (Sans transition, l'embrassant.) Je t'adore.

Marcel, pressé de connaître la suite. — Oui, oui!... C'était quoi?

Irène. — Mon mari, qui passait sa chemise de nuit! Crois-tu! C'est tout simple, mais quand on ne s'attend pas!... Toute la nuit, ça m'a poursuivi! (Apercevant le couvre-pied qui dégringole du lit, tiré d'en bas par Amélie.) Tiens, ton couvre-pied qui est tombé.

Marcel. — Oui, ça ne fait rien.

Irène. — Et tout le temps, il me semblait voir les objets s'agiter, les meubles marcher... (Poussant un grand cri en apercevant le couvre-pied, sous lequel est cachée Amélie, avançer dans la chambre avec des soubresauts comiques.) Ah!

Elle ne fait qu'un bond par-dessus le corps de Marcel et se précipite à l'extrême-gauche de la scène, tandis que la couverture animée se dirige par petits soubresauts vers le cabinet de toilette.

Irène, cri strident et prolongé. — Aaaah!

Marcel, bondissant sur les genoux jusqu'au pied du lit qu'il n'a pas quitté. — Quoi? Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

Irène, acculée à l'extrême gauche. — Là!... là!... ton couvre-pied qui marche!

Marcel, à part, en pouffant sous cape. — Ah! chameau d'Amélie, va! (Haut, faisant l'innocent.) Où ça? Je ne vois rien!

Irène. — Mon Dieu! C'est mon cauchemar qui me reprend... Oh! Marcel, j'ai peur!

Marcel, qui est allé rejoindre Irène. — Allons, voyons! voyons! pour un couvre-pied qui marche! mais ça se voit tous les jours. Faut être au-dessus de ça! faut être au-dessus de ça!

A ce moment, par la porte du cabinet restée ouverte, on voit le couvre-pied qui revient tout seul et retourne par petits sauts dans la direction du lit. (Lire l'explication à la fin de l'acte.)

Irène, cri strident. — Aaah!

Marcel, sursautant. — Quoi!

Irène. — Là! Là! le voilà qui revient!

Marcel. — Hein!

Irène. — Là! Là!

Marcel, éperdu. — Mon couvre-pied qui revient tout seul!

Pendant ce temps-là, le couvre-pied s'est rapproché par secousses espacées. Nouvelle secousse.

Irène, poussant un grand cri et se précipitant sur le lit pour en redescendre aussitôt du côté droit. — Ah!...

Marcel, faisant comme elle. — Allons, voyons! Allons, voyons! (Très troublé.) Mais du calme,... du calme, quoi!

Irène est au-dessus de la table (2), Marcel plus bas (1).

Irène, voyant Marcel qui, peu rassuré, se dirige cependant avec circonspection vers la couverture. Brusquement et crié. — Marcel! Marcel! N'y va pas!

Marcel, bondissant en arrière au cri d'Irène, puis. — Allons! Allons! Qu'est-ce que tu penserais de moi si...! Ce n'est pas au moment du danger qu'un homme se dérobe!

Marcel gagne sur la pointe des pieds vers la couverture.

Irène, vivement, au moment où Marcel s'en approche. — Marcel! Marcel! prends garde!

Marcel, nouveau bond en arrière, puis. — Ah! là!

voyons ! (Comme précédemment, il gagne prudemment vers le couvre-pied. Arrivé auprès, le considère de l'œil, risque un ou deux coups timides de la pointe du pied dans la couverture, puis voyant que rien ne bouge, après un peu d'hésitation, la saisit par un des coins et, triomphant, la ramène en courant vers Irène qui, pendant ce jeu de scène, est descendue à l'avant-scène droite, à distance respectable de Marcel.) Là !... tu vois ! petite peureuse !

IRÈNE, avec admiration. — Ah ! Tu en as du courage, toi !

MARCEL, avec panache, le bras tendu tenant la couverture. — Un homme ne recule pas, même devant un couvre-pied !

A ce moment, d'une secousse brusque, le couvre-pied lui échappe des mains et va rejoindre le pied du lit.

TOUS DEUX, poussant un même cri de frayeur. — Ah !

IRÈNE, courant en tous sens, affolée de terreur. — Ah ! mon Dieu ! Au secours ! Au secours !

MARCEL, gagné par la contagion de la peur. — Mais ne crie donc pas ainsi à la fin ! Ça finirait par me gagner !

IRÈNE, même jeu, et courant prendre son chapeau sur la table. — La couverture est enchantée ! Je ne veux pas rester une minute de plus !

MARCEL. — Mais ne crie donc pas comme ça ! Ne crie donc pas comme ça !

Affolée, Irène se précipite vers le cabinet de toilette quand, à ce moment, en surgit Amélie, telle un gnome monstrueux, revêtue d'un peignoir de bain dont elle a le capuchon sur la tête, la figure recouverte du masque déjà vu, et agitant dans chaque main une allumette-feu d'artifice enflammée. Elle se fait toute petite en marchant et avance ainsi par petits pas rapides et déhanchés.

IRÈNE, rebroussant chemin. — Ah ! Au secours ! Au secours !

CHARLOTTE, entrant à ce moment. — Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?... (Poussant un cri.) Ah ! Au secours ! Au secours !

Les deux femmes se précipitent dehors.

MARCEL, aussi affolé qu'elles. — Mais taisez-vous donc ! Mais taisez-vous donc !

Il s'est réfugié entre le lit et la fenêtre, littéralement hypnotisé par l'apparition qu'il a devant lui. Voyant sa terreur, et pour s'en amuser, Amélie va se camper devant lui, mais de l'autre côté du lit. Marcel redescend vivement vers le pied du lit comme pour traverser la scène. Amélie redescend également. Marcel remonte vers la tête du lit, saisit un des oreillers, le lance à Amélie et court grimper sur la banquette qui est sous la fenêtre, tout en s'enveloppant le corps dans le rideau. Amélie, se tordant de rire, va jeter ses allumettes dans le vase près de la porte du cabinet de toilette, lance dans le cabinet de toilette masque et peignoir, puis :

AMÉLIE. — Eh ! bien, je crois que c'est mené,... ça !

MARCEL, toujours dans son rideau. — Hein ! C'est toi ! C'est toi qui nous fiches des venettes pareilles ?...

Il descend de la banquette et met les embrasses au rideau. Grand jour.

AMÉLIE. — Eh ! oui, faut bien que les masques et les allumettes-feu d'artifice servent à quelque chose !

MARCEL, allant à Amélie. — Ah ! non, écoute, c'est idiot !... Tu as vu dans quel état tu as mis ces malheureuses femmes.

AMÉLIE. — Plains-toi, je t'ai sauvé la partie avec madame ; sans cela, elle serait encore là, et tu étais plutôt empêtré !... Elle a eu un peu le trac, hein ? Ah ! bien, ça lui apprendra à me chiner ! Après l'accueil que je lui avais fait chez moi ! Non, « mes mains » ! Mais, qu'est-ce qu'elles ont, mes mains !

Elle les lui fourre brusquement sous le nez.

MARCEL. — Allons, voyons ! (Changeant de ton.) Ah ! parbleu, quand j'ai vu le couvre-pied filer, j'ai bien pensé que tu étais dessous !... Mais, quand je l'ai vu revenir tout seul...! Ah ! ça, par exemple...!

AMÉLIE. — T'as eu la frousse.

MARCEL, étourdiment. — Oui !... (Vivement.) Hein ! non !... Non mais, enfin, je n'y étais plus ! je ne... Comment diable as-tu fait ça ?

AMÉLIE. — Oh ! que c'est malin ! Madame m'avait envoyé de la ficelle, n'est-ce pas ? Alors, moi, avec une épingle à cheveux, j'ai relié la corde au couvre-pied, j'ai passé autour du lit... et, une fois dans le cabinet de toilette, aïe donc ! je n'ai eu qu'à tirer pour que le couvre-pied revienne en place.

Elle remonte et va éteindre la veilleuse.

MARCEL, ramassant le couvre-pied et le remettant sur le lit. — Ah ! que c'est bête ! Veux-tu que je te dise c'est enfantin.

AMÉLIE, redescendant. — Ben oui ! C'est l'œuf de pigeon !

MARCEL, la regarde, étonné, puis : — Quel œuf de pigeon ?

AMÉLIE. — Ben, je ne sais pas ! C'est toi qui disais ça l'autre jour !

MARCEL. — Moi ?

AMÉLIE. — Enfin quoi ? il fallait le trouver.

MARCEL. — Ah ! l'œuf de Colomb, tu veux dire.

AMÉLIE, remontant vers le lit. — Oh ! bien, oui, quoi ! Colomb, pigeon, c'est toujours le même animal.

MARCEL. — Le même animal ! évidemment, évidemment ! (Répétant en riant sous cape.) L'œuf de pigeon !

Il gagne la droite.

AMÉLIE, grimpant sur le lit et se refourrant dedans. — Voilà comme je suis, moi ! Je suis inventive !

MARCEL. — Ah ! grande gosse, va !... (Se retournant et apercevant Amélie dans le lit.) Ah ! non, non, tu ne vas pas te recoucher. Allez ! debout-debout-debout !

AMÉLIE. — Oh ! mais enfin...!

MARCEL. — Allez deb...

Sonnerie qui les galvanise, — ils se regardent.

AMÉLIE. — On a sonné.

MARCEL. — Oui.

Il va prêter l'oreille à la porte du fond.

Scène IV

LES MÊMES, puis VAN PUTZEBOUM

VOIX DE VAN PUTZEBOUM. — Alleï ! alleï ! laissez, puisque je vous dis que je suis le parrain.

MARCEL, bondissant à la voix de Van Putzeboum. — Nom d'un chien, le parrain ! Allez ! Fous le camp n... de D...! fous le camp.

AMÉLIE. — Mais où ça ?

MARCEL, la poussant par le bas des reins comme à l'arrivée d'Irène. — Mais sous le lit, donc !

Il se précipite vers la porte pour écouter.

AMÉLIE, se rattrapant au moment de tomber du lit sous la poussée de Marcel. — Ah ! non, zut ! j'en ai assez !

Elle se renfonce dans le lit.

MARCEL, revenant au lit et y retrouvant Amélie. — Mais vas-tu fiche le camp. (Au moment on voit tourner le bouton de la porte du fond.) Non, trop tard.

Marcel n'a que le temps de sauter sur le lit et, d'un même mouvement, lui et Amélie, rabattent le drap sur leur tête. A ce moment précis parait Van Putzeboum.

VAN PUTZEBOUM, qui est entré juste à temps pour apercevoir le jeu de couverture, reste un instant bouche bée, puis fait un geste de la tête comme pour dire: « Eh ben! » puis au public, avec un geste prometteur de la main. — Attends un peu donc!

Il s'approche du lit sur la pointe des pieds, puis, d'un mouvement brusque, découvre Marcel et Amélie.

MARCEL et AMÉLIE, ensemble et vivement. — On n'entre pas!

VAN PUTZEBOUM, ahuri, reconnaissant Amélie. — Mademoiselle Amélie d'Avranches!

AMÉLIE. — Hein! oui!... oui, je passais.

MARCEL, à Amélie, comme s'il la rencontrait dans la rue. — Ah! Tiens! c'est vous! Oh! comment ça va?

Il lui tend la main.

AMÉLIE, lui serrant la main. — Quelle charmante surprise!

VAN PUTZEBOUM. — Et dans le lit donc, ensemble!

MARCEL. — Oh! Si on peut dire!...

AMÉLIE. — On passait! On passait!

VAN PUTZEBOUM, hochant la tête d'un air moqueur. — Oui! oui!... Eh! bé! Eh! bé!

MARCEL. — Quoi?

VAN PUTZEBOUM. — Ça va bien, pour une fois!

MARCEL. — Mais pas mal, mon parrain! Vous aussi, je vois!

VAN PUTZEBOUM. — Vous avez eu bon? Oui? Oui?

MARCEL. — Oh! mon parrain!

VAN PUTZEBOUM, descendant un peu en scène. — Ah! Godferdeck! Tu ne l'as pas encore mariée, ta femme, et tu profites déjà sur!

TOUS DEUX. — Hein!

VAN PUTZEBOUM. — Eh! bé, filske!

MARCEL, descendant du lit. — Mon parrain, je vais vous expliquer...

AMÉLIE, toujours dans le lit. — Je vous assure, monsieur, que...

VAN PUTZEBOUM, levant les bras au ciel. — Hou là! Mais qu'est-ce que c'est donc? C'est votre affaire, savez-vous!

MARCEL, qui a pris la veste de son pyjama et l'a enfilée. Redescendant n° 3. — Hein! Oui, je sais bien.

VAN PUTZEBOUM (2). — Ça est comme qui dirait une avance sur titre... Eh! ben, tu touches avant; ça te regarde! (Allant au lit.) Et ça va, la jeune fiancée?

AMÉLIE, rieuse. — Mais vous voyez... le parrain!

VAN PUTZEBOUM. — Ouïe! ouïe! Ah! tout de même, le garnement!... Quand est-ce que je pense donc que vous étiez si innocente il y a quinze jours!

AMÉLIE, bien sainte nitouche. — Moi!

VAN PUTZEBOUM. — Comme on dit à Paris... il a assez bien vite fait de vous déssalei.

AMÉLIE. — Oh!

VAN PUTZEBOUM, à Marcel, en lui envoyant une poussée avec son ventre qui le fait tomber sur le canapé. — Etre de perdition, va!... Et le papa, alors? M. d'Avranches? de ça qu'est-ce qu'il dit donc?

MARCEL, vivement, allant à lui. — Oh! il ne sait pas! il ne faut pas lui dire... ni à personne! hein?... Surtout... surtout à personne!...

VAN PUTZEBOUM. — Alleï! Alleï! Qu'est-ce que tu penses, hein! Est-ce que ça est même à dire, ces choses-là.

AMÉLIE. — D'ailleurs, il n'y a rien, vous savez!... On... on dormait.

VAN PUTZEBOUM, moqueur. — Ouïe! ouïe! Ça, je me doute... Ah! Tout de même, non! écoutez; je vous demande une fois pardon d'être entré... comme ça jusque dans le lit, mais ça, je ne savais pas, n'est-ce pas?

AMÉLIE. — Oh! mais...

VAN PUTZEBOUM. — Je voulais seulement faire pour la surprise de mon retour.

MARCEL. — Ah! le fait est que je ne m'attendais pas...! Vous êtes de passage à Paris? Oui!... évidemment.

VAN PUTZEBOUM. — Espère donc! Ça est la surprise justement. Je me suis dit: « Vraiment, en souvenir de son père, et pour l'amitié que j'ai à lui, je ne sais pas laisser faire le mariage pour que je n'y sois pas. »

MARCEL. — Hein!

VAN PUTZEBOUM. — Alors, je me suis arrangé! J'envoie mon fondé de pouvoir qu'il me remplace en Amérique et je vais une fois le rejoindre après la noce. Que tu saisis, fils?

MARCEL, abruti. — Ap... ap... ap...

VAN PUTZEBOUM. — Ap... ap... ap... Tu broubelles à présent?

MARCEL. — Quoi?

VAN PUTZEBOUM. — Tu broubelles?... Tu es bègue?

MARCEL. — Non, je dis: « Ap... Après la noce? »

VAN PUTZEBOUM. — Oui... Comme ça, je pourrai te remettre de la main à la main ta fortune, que je suis dépositaire.

MARCEL. — Aha? Ah! ben, voilà une surprise!

AMÉLIE. — Le fait est que pour une surprise!

MARCEL. — Ça, c'est une surprise!

Il s'effondre sur le canapé.

VAN PUTZEBOUM, s'asseyant près de lui sur le canapé. — Oui? Ça te plaît, ça?

MARCEL (3), sur le canapé. — Oh! je suis radieux!

VAN PUTZEBOUM (2), sur le canapé. — Eh bé! ça te faut dire, savez-vous!... car, quand je te regarde, ce que tu peux, une fois, avoir l'air lugubre, quand tu es radieux!

MARCEL. — Qu'est-ce que vous voulez, ça dépend des natures.

VAN PUTZEBOUM. — Oui, ça, je sais! J'en ai eu un comme ça, quand il était joyeux... Ça était triste! il gémissait, il gémissait!

MARCEL. — Là! ben, vous voyez!

VAN PUTZEBOUM. — Et il me léchait! il me léchait!

MARCEL, le regardant, ahuri. — Hein!

AMÉLIE. — Qui?

VAN PUTZEBOUM. — N'poleion premier donc! Mon bouledogue. (Caressant machinalement la nuque de Marcel.) Si vous aviez vu la gueule qu'il avait!

MARCEL, dégageant sa tête et avec humeur. — Allons! voyons donc!

VAN PUTZEBOUM. — Ah! C'était ça une bonne bête!

MARCEL. — Oui, eh! bien, je suis heureux de vous l'avoir rappelé.

VAN PUTZEBOUM, se levant, et tout en parlant gagnant jusqu'au lit pour parler à Amélie. — Mais je bavarde, je bavarde, ça est pas tout ça, filske! Maintenant que je t'ai vu... ta fiancée se faut s'habiller, n'est-ce pas? et moi, je gêne!

MARCEL, qui s'est précipité sur la canne et le chapeau de Van Putzeboum que celui-ci a déposés en entrant sur la console. Les lui passant par-dessus l'épaule et devant le nez, afin que rien ne retarde son départ. — Oh! vous partez!... déjà! Oh! vraiment!

VAN PUTZEBOUM, se retournant de son côté et prenant les objets qu'on lui présente. — Oui! En attendant, je

vais savoir faire une course ou deux, et je passe dans la demi-heure vous reprendre tous les deux. On fera la *promenade* jusqu'au dîner, hein, donc?

MARCEL, le poussant sans avoir l'air vers la porte. — C'est ça! eh bien, c'est ça!

AMÉLIE. — Vous nous gâtez vraiment! Vous nous gâtez!

VAN PUTZEBOUM. — Alleï! Alleï!... Ça est à moi le plaisir!... Et alors on prévient le papa, hein donc? qu'il dîne avec nous!

MARCEL, de même. — Entendu, entendu!

VAN PUTZEBOUM. — Alleï! Ne vous dérangez pas! S'il vous plaît!

MARCEL, de même. — C'est ça! Au revoir! au revoir! (Lui fermant la porte sur le dos, puis à Amélie.) Eh! bien, nous sommes propres!

AMÉLIE. — Comment vas-tu sortir de là, maintenant?

MARCEL, descendant en scène. — Eh! C'est fini! Ma combinaison est dans l'eau! C'est la catastrophe!

AMÉLIE, sortant du lit et allant à lui. — Allons, allons! il ne faut pas te démonter!

MARCEL, passant n° 1. — Quoi! il veut assister au mariage... Je ne peux pas le lui donner, moi, le mariage! c'est au-dessus de mes moyens.

AMÉLIE. — Ah! oui, dame, ça!

VAN PUTZEBOUM, rentrant en flèche. — Le papa! Voilà le papa!

MARCEL. — Quoi?

AMÉLIE. — Quel papa?

VAN PUTZEBOUM. — Ton papa à vous; il monte l'escalier!

MARCEL. — Eh bien, après?...

VAN PUTZEBOUM. — Mais alleï, cachez-vous!

AMÉLIE. — Moi?

VAN PUTZEBOUM. — S'il vous voit comme ça, il va se douter... Cachez-vous.

MARCEL. — Hein! Ah! Oui! oui!

AMÉLIE, que Van Putzeboum fait passer n° 3. — C'est vrai! Ah! malheureuse que je suis!

VAN PUTZEBOUM, la poussant, suivi de Marcel, vers le cabinet de toilette. — Non! non! ne soyez pas désoléï! Ça n'est pas le moment, savez-vous! Alleï, alleï, entrez là! (Il lui indique le cabinet de toilette et retourne vers Marcel.)

AMÉLIE, entre ses dents, au moment d'entrer. — Oh!... Vieille colle, va!

A peine est-elle sortie que Pochet fait irruption par le fond.

Scène V

LES MÊMES, POCHET

POCHET. — Ah! je vous trouve.

MARCEL. — Vous!

POCHET (1). — Ma fille?... ma fille est ici?

MARCEL (2). — Amélie...?

VAN PUTZEBOUM, vivement, tirant Marcel par le poignet de façon à le faire passer n° 3. — Non, monsieur, non! elle n'est pas là!

POCHET. — Comment, elle n'est pas là?

VAN PUTZEBOUM. — Non, j'ai visiteï tout l'appartement; elle n'est pas là!

MARCEL. — Oui, en effet, elle...

POCHET. — Ah! par exemple!... mais où est-elle?

VAN PUTZEBOUM. — Ah! Ça, on ne sait pas dire, savez-vous!... (Posant sa main gauche sur l'épaule de Marcel.) Mais Marcel est assez bien galant homme, tu sais! et il n'oublie pas qu'une file est une file.

POCHET. — Quoi? Quoi? « Une file est une file? » (A Marcel.) Enfin, n'importe, il faut que je vous parle.

Il va déposer son chapeau sur la banquette qui est sous la fenêtre.

MARCEL, entourant familièrement de son bras gauche les épaules de Van Putzeboum de façon à l'entraîner vers la porte. — Ah? Ah?... Eh! bien alors, mon cher parrain...!

VAN PUTZEBOUM. — Quoi?

MARCEL. — Vous aviez une course à faire, n'est-ce pas? Je crois que maintenant...

VAN PUTZEBOUM, bas. — Oh! prends garde, tu sais... le vieux, il a flairé le vent!... Si je te laisse...!

MARCEL. — Non, non! n'ayez pas peur...

VAN PUTZEBOUM, esquissant le mouvement d'aller vers le cabinet de toilette. — Au moins, je vais la faire filer, que le père ne la voie pas.

MARCEL, le retenant. — Non, non! ne vous inquiétez de rien, je réponds de tout.

VAN PUTZEBOUM. — Allons! Ça te regarde donc!... Moi! c'était pour toi.

MARCEL. — Oui, oui, je vous remercie bien.

VAN PUTZEBOUM. — Au moins tâche un peu de savoir mentir.

MARCEL. — Oui, oui, soyez tranquille!

VAN PUTZEBOUM. — Au revoir alors!... à tout à l'heure, donc!... (Se dégageant de Marcel et descendant un peu vers Pochet qui est devant le pied du lit.) Monsieur d'Avranches, on dîne ensemble ce soir, n'est-ce pas?

POCHET, étonné. — Moi?

VAN PUTZEBOUM. — Oui, ça est convenu avec Marcel et votre file.

POCHET. — Hein? Ben... vous l'avez donc vue?

VAN PUTZEBOUM, très troublé. — Hein! non, non! Mais je suppose probable, n'est-ce pas? puisque le fiancé dîne, hein donc! la fiancée doit faire avec.

POCHET. — Ah! oui.

Il descend.

VAN PUTZEBOUM, à Marcel et à mi-voix. — Oh! je m'en vais, moi!... Ça est plus sûr.

MARCEL. — C'est ça! C'est ça! Allez!

VAN PUTZEBOUM. — A tout à l'heure.

Il l'accompagne jusqu'à la porte.

POCHET (1).— Eh! bien, qu'est-ce que ça veut dire? Il est revenu, lui?

MARCEL (2). — Ah! il m'est retombé sur le dos!

POCHET. — Pour longtemps?

MARCEL. — Eh! jusqu'au mariage! il vient pour y assister.

POCHET. — Non? Eh bien, comment allez-vous faire?

MARCEL. — Ah! est-ce que je sais!

POCHET, passant n° 2. — Ah! c'est embêtant!... oh! c'est embêtant!... Sans compter que cette situation-là, c'est bon un moment! mais à trop durer... ça finirait par compromettre Amélie.

MARCEL, qui s'est assis sur la barre du pied du lit. — En quoi?

POCHET. — Dame! si on croit vraiment qu'elle est fiancée, ça décourage!

MARCEL, à part, moitié riant, moitié scandalisé, levant les yeux au ciel. — Oh!

POCHET. — Croiriez-vous qu'elle n'est pas rentrée cette nuit, cette petite!

MARCEL, jouant l'étonnement. — Non?

POCHET. — Comme je vous le dis! Ah! je ne suis pas content!

Scène VI

LES MÊMES, AMELIE

AMÉLIE, la frimousse espiègle, passant sa tête par l'entre-bâillement de la porte du cabinet de toilette. — Bonjour, papa!

POCHET. — Ah!... eh! ben, mais... tu es ici, toi?

AMÉLIE, entrant. — Mais oui, quoi? tu le sais bien.

POCHET. — Mais non! (A Marcel.) Ah çà! qu'est-ce que vous me disiez?

MARCEL, toujours perché sur sa barre de lit. — Mais c'est pas moi! C'est le parrain!

AMÉLIE. — Comment, « tu ne sais pas »? mais je t'ai écrit!

POCHET. — A moi!

AMÉLIE. — Mais oui! Alors, quoi? tu ne m'apportes pas mon tailleur?

POCHET. — Je devais t'apporter un tailleur?

AMÉLIE. — Oui, enfin, un costume tailleur... Je n'ai qu'une toilette de nuit.

POCHET, sur un ton pincé, en indiquant la chemise d'Amélie. — Oh!... je vois!... Mais je n'ai rien reçu... On a dû porter ton mot comme j'étais déjà sorti pour venir.

AMÉLIE. — Alors, qu'est-ce que tu viens faire?

POCHET. — Mais vous prévenir, donc! pour le cas où il aboulerait ici.

AMÉLIE et MARCEL. — Qui?

POCHET. — Mais Etienne!

MARCEL et AMÉLIE. — Etienne!

Marcel a sauté à bas du lit pour rejoindre Pochet.

POCHET. — Il a fini ses vingt-huit jours.

MARCEL. — En quinze jours!

POCHET. — Son régiment est licencié! il y a une épidémie d'oreillons.

MARCEL. — Oh! nom d'un chien.

POCHET. — Alors, au débotté tout à l'heure, il est tombé à la maison.

MARCEL, gagnant la gauche. — Oh! ma mère! ma mère!

AMÉLIE. — Et qu'est-ce que tu as dit?

POCHET. — Eh! naturellement, j'ai dit n'importe quoi!... J'ai dit que tu étais sortie, de bonne heure...

AMÉLIE. — Bon ça!

POCHET. — Qu'est-ce que tu voulais! il fallait bien sauver la face. Ah! c'est chic de me mettre dans des situations pareilles!... Obliger ton père à mentir!...

MARCEL, regrimpant sur sa barre de lit. — Oh! ben!...

POCHET. — Moi! un ancien assermenté!

AMÉLIE. — Une fois n'est pas coutume.

POCHET. — Ah! non, non! je ne suis pas content, ça n'est pas sérieux! Découcher maintenant!...

AMÉLIE. — Oh! papa: on n'a rien à se reprocher! J'ai couché ici, mais...!

POCHET, l'arrêtant d'un geste. — C'est très bien! je ne veux pas le savoir! (A Marcel sévèrement.) Je ne veux pas le savoir!

MARCEL, toujours perché sur sa barre. — Mais je vous dis rien, moi!

POCHET. — Tu reconnaîtras que je ne me mêle jamais de tes affaires. Il y a certaines choses dans la vie où un père qui se respecte doit garder les distances... Je n'ai donc jamais voulu être pour toi, ni un juge ni un *ascenseur!*... C'est-y vrai?

AMÉLIE. — C'est vrai.

POCHET. — Mais je tiens à te dire ceci : C'est que moi, qui suis un homme! jamais, tu entends, de toute ma carrière — en dehors des jours... où j'étais de nuit — jamais, je n'ai découché!... (A Marcel.) jamais!

MARCEL, comme précédemment. — Mais enfin je vous dis rien, moi!

POCHET. — Que ton père te serve d'exemple! (Dégageant.) Quand je défaillais, moi... c'était l'après-midi.

AMÉLIE, respectueusement. — C'est vrai, papa; c'est plus convenable!

POCHET, satisfait de cette approbation. — Ah!

AMÉLIE, prenant son père par le bras. — Mais je vais te dire aussi, pour notre excuse! Ce n'est pas entièrement de notre faute : hier soir, on avait tellement fait la bombe; on était tellement ronds!...

MARCEL, descendant de sa barre pour aller à Pochet. — C'est-à-dire que, si on n'a pas la gueule de bois...

AMÉLIE. — C'est un miracle.

POCHET, convaincu et affectueux. — Mais oui! Mais oui! Mais je ne doute pas que tu n'aies d'excellentes raisons! mais c'est tout de même des choses qu'on ne peut pas expliquer au concierge! Alors!...

AMÉLIE. — Ben, oui! je sais bien.

POCHET, un bras autour des épaules d'Amélie, l'autre autour de celles de Marcel. — Avec élan: — Ah! (Il embrasse sa fille; instinctivement se tourne ensuite vers Marcel, fait le mouvement de l'embrasser et s'arrête en route.) La jeunesse est légère!

A ce moment on entend une rumeur à la cantonade.

VOIX DU PRINCE. — Logeur, s'il vous plaît.

MARCEL, remontant. — Qu'est-ce que c'est ça! Qui est-ce qui crie comme ça dans l'antichambre? (Ouvrant la porte du fond et la refermant aussitôt.) Sapristi! le prince ici, chez moi!

POCHET, courant affolé. — Le prince ici!

AMÉLIE, qui est à l'extrême droite. — Oh! et je suis en chemise!

Elle traverse la scène en courant et va se réfugier derrière le rideau de droite de la fenêtre dont elle défait l'embrasse.

POCHET, courant à la table. — Nom d'un chien!... le bougeoir!... le bougeoir!...

Il saisit le bougeoir qui est sur le bureau. Marcel se tient près de la cheminée.

LE PRINCE. — Oh! que de monde!...

POCHET, qui s'est précipité (3) le bougeoir tendu au-devant du prince. — Sire!

LE PRINCE (2). — Ah! monsieur le père! oui! Encore avec une bougie!

Il descend un peu.

POCHET, descendant avec lui. — Excusez-moi, Majesté! je n'ai pas eu le temps d'allumer.

LE PRINCE. — Mais qu'est-ce que vous faites donc toujours avec une bougie? C'est donc une manie? un tic? Dites-moi quoi?

POCHET. — Mais non, sire!...

LE PRINCE. — Et puis, je vous prie! je ne suis pas sire! Je suis Monseigneur, Altesse! Donc votre sire et votre bougie, vous pouvez laisser ça ensemble.

En ce disant il passe devant lui et gagne la droite.

POCHET, qui l'a suivi et avec malice. — Pour que ça fonde.

LE PRINCE, se retournant et brusque. — Quoi? Qu'est-ce que ça veut dire?

POCHET. — C'est un mot pour faire rire Votre Altesse : « Sire... bougie... la cire dans la bougie... la bougie dans la cire.. ça fond!... »

LE PRINCE le regarde avec dédain, puis. — C'est idiot!

POCHET, interloqué. — Ah?

LE PRINCE. — Et je vous ai décoré !

POCHET. — Commandeur, oui, Altesse ! (Tirant à moitié le brevet de sa poche.) J'ai même reçu le brevet !

LE PRINCE. — Oui, oui... enfin !... C'est au titre étranger !

POCHET. — Croyez bien, monseigneur... !

LE PRINCE, lui tournant carrément le dos. — Oui, assez ! merci !

POCHET, se le tenant pour dit. — Bon !

Il dépose le bougeoir sur la table.

MARCEL, toujours dans son coin près de la cheminée. A part. — Ah çà ! qu'est-ce qu'il vient faire chez moi ?

LE PRINCE, remontant par l'extrême droite jusqu'au fond de la scène — en passant il bouscule presque Marcel sans même avoir l'air de faire attention à lui. Marcel s'efface tout contre la cheminée. — Mais quoi ? Je ne vois pas mademoiselle d'Avranches !

POCHET, courant à la fenêtre. — Amélie ! Amélie ! Son Altesse t'appelle !

AMÉLIE, à voix basse. — Ah ! non ! non !

POCHET. — Mais viens donc, voyons ! Quand un roi commande !... (Au prince, qui est à droite du lit.) Elle se cache, la chère enfant !

LE PRINCE. — Oh ! mademoiselle d'Avranches, je vous en prie !

AMÉLIE, derrière le rideau. — Oh ! Monseigneur !...

POCHET (1), à Amélie (2). — Allons, voyons ! (Au prince.) Elle... elle s'habille.

Il va la chercher.

AMÉLIE, présentée par son père qui la tient de la main gauche ; elle a passé l'embrasse du rideau autour de sa taille comme une ceinture. — Oh ! Monseigneur... vraiment !... je suis en chemise.

LE PRINCE, affirmatif. — Oh ! très bien, je vois ! vous m'attendiez.

AMÉLIE, avec un soubresaut d'étonnement. — Moi !...

POCHET, passant 2 et allant au prince qui est au pied du lit. — Et presque dans son oreille. — C'est un amour, cette petite !... Ah ! je comprends qu'une tête couronnée...

LE PRINCE, très sec, en lui faisant signe avec son chapeau qu'il tient à la main, de passer à sa gauche. — Oui ! Eh ! bien, comprenez !... mais en silence.

POCHET. — Ah ?... pardon.

Il passe 3 en décrivant à distance un demi-cercle autour du prince auquel il fait en passant des révérences de cour.

LE PRINCE, tournant carrément le dos à Pochet et à Amélie. — Vous m'avez écrit de venir, je suis venu.

AMÉLIE, stupéfaite. — Moi !

LE PRINCE. — Le général me suit !... avec les costumes tailleur.

AMÉLIE. — Hein !

LE PRINCE. — Je lui ai dit de prendre un choix (Sur un ton de regret.), n'ayant pas la mesure !

AMÉLIE, sur un ton de protestation. — Oh ! mais, Monseigneur, il y a erreur !... Je ne vous ai jamais écrit ça.

LE PRINCE. — Comment donc ? mais tenez ! (Il tire de sa poche la lettre qui lui a été portée ; il la déplie pour la lire ; Pochet curieusement s'est approché les deux mains dans les poches et jette les yeux sur la lettre par-dessus l'épaule du prince ; ce que voyant, celui-ci toise avec hauteur Pochet, qui se le tenant pour dit, pivote sur les talons, les yeux au plafond, et s'éloigne de l'air le plus innocent du monde ; dès lors, le prince entame la lecture de la lettre.) « Petit père... »

AMÉLIE, scandalisée. — Oh !... et vous admettriez !...

LE PRINCE. — Mais comment ! C'est très drôle ! J'aime ça ! (Lisant.) « Je suis rue Cambon, chez Courbois, qui m'a logée cette nuit. » (Parlé.) Courbois, quel drôle de nom !

POCHET, riant avec complaisance. — Oui, hein ?

AMÉLIE, indiquant Marcel qui, se sentant en dehors de la conversation, a fini par s'asseoir au fond, près de la console. — C'est monsieur !

POCHET. — Oui, c'est... (A Marcel.) Hep !

MARCEL, à cet appel se précipitant par l'extrême droite sur le bougeoir et courant avec jusqu'auprès du prince. — S'inclinant profondément. — Monseigneur !

LE PRINCE. — Encore la bougie !

AMÉLIE. — C'est M. Courbois.

POCHET. — C'est... c'est Courbois.

LE PRINCE. — Aha !... C'est vous le logeur ?

MARCEL (3), ahuri. — Hein ?

LE PRINCE. — C'est très bien !

Il lui tourne le dos.

MARCEL, à Pochet. — Comment, « le logeur » ?

POCHET, le prenant par le biceps et le faisant passer 4. — Chut, pas de rouspétance.

LE PRINCE, à Amélie. — Où en étais-je ? Ah ! oui. (Lisant.) « Viens me prendre et apporte un costume tailleur. »

AMÉLIE. — Oh ! Monseigneur. Mais ce n'était pas à Votre Altesse que j'écrivais ainsi.

LE PRINCE. — Hein !

AMÉLIE. — C'est à papa.

LE PRINCE. — Mais comment ?

AMÉLIE. — Je ne sais pas ! Je me serai trompée d'enveloppe !

POCHET, jovial et familier. — Oui ! oui, compris ! C'est moi, alors, qui recevrai la lettre que tu écrivais à Son Altesse.

LE PRINCE, lui imposant silence par des petits « ah ! ah ! » nerveux et saccadés. — Ah !... ah !... ah !... (Un temps. Pochet s'arrête court.) Mademoiselle expliquera tout aussi bien.

AMÉLIE. — Mais monseigneur, je ne vous aurais pas appelé « petit père ! »

MARCEL, très courtisan. — Elle n'aurait pas tutoyé Votre Altesse.

LE PRINCE, comme pour Pochet. — Ah !... ah !... ah !

MARCEL, s'inclinant. — Pardon !

LE PRINCE. — De quoi vous mêlez-vous... le logeur ?

MARCEL, à part. — Ah ! zut !

POCHET, haut et par flagornerie pour le prince. — Évidemment, voyons ! On n'adresse pas la parole à un prince royal avant qu'il vous parle. (Au prince, dont il est tout près.) Pas vrai ?

LE PRINCE. — Eh bien ?... puisque vous le savez !

POCHET. — C'est pour ça que je lui dis.

LE PRINCE. — Faites-le.

POCHET. — Ah ? bon !

LE PRINCE hausse les épaules, puis se retournant vers Amélie et le sourire aux lèvres. — Au contraire, c'est charmant de m'appeler petit père ! C'est tendre, c'est affectueux ! C'est charmant de me tutoyer, moi que j'ai tant horreur de l'étiquette, du protocole.

POCHET, * à Amélie. — Là, tu vois !

LE PRINCE, à Pochet, pour le faire taire. — Ah !... ah !... ah !...

POCHET, s'écartant prudemment. — Oui !... Oui, oui !

LE PRINCE, à Amélie. — Je suis un bon garçon, à la bonne franquette, comme vous dites !... j'aime à

* Toute cette scène doit être jouée par Pochet, toujours près du prince, de façon à recevoir chaque fois des « Ah !... ah !... ah ! » presque dans le nez.

rire, à m'amuser, à faire des farces. Vous verrez, je suis très farceur!... A la cour de Palestrie, je suis connu pour...

AMÉLIE. — Vraiment!

POCHET, qui s'est rapproché, riant. — Oh! que je vous comprends!

LE PRINCE, brusquement, à Pochet. — Ah!... ah!

Pochet, qui ne s'y attend pas, pivote brusquement et, dans son mouvement, envoie un renfoncement dans l'estomac de Marcel qui est tout près de lui.

MARCEL, en recevant le coup dans l'estomac, exactement sur le même ton que le prince. — Ah!

LE PRINCE, à Amélie. — Ainsi, tenez, dernièrement: vous connaissez le gros Patchikoff?

AMÉLIE. — Non.

POCHET. — Non, nous ne...

LE PRINCE, sèchement. — Je demande ça à mademoiselle.

POCHET. — Non, mais je sais, elle ne le connaît pas.

LE PRINCE. — Ah!... ah!... ah!

Pochet se reculant en faisant signe avec les mains qu'il a compris.

MARCEL, avec malice, dans l'oreille de Pochet. — On ne parle pas à un prince royal, avant qu'il vous adresse la parole.

POCHET, à Marcel, en imitant le prince. — Ah!... ah!... ah! (Il remonte pour redescendre peu de temps après.)

LE PRINCE, à Amélie. — Patchikoff, c'est un chambellan de la cour. Eh! bien, l'autre soir, après le dîner, nous l'avons empoigné, avec quatre de mes officiers, par les jambes et par les bras, et nous l'avons plongé dans une baignoire d'eau glacée.

AMÉLIE. — Non?

LE PRINCE. — Il était furieux! Il n'osait rien dire, mais il était furieux! Nous avons ri! Nous avons ri!... (Changeant de ton et le plus naturellement du monde.) Et il est mort!... d'une congestion!

AMÉLIE et POCHET, qui est revenu (3) à sa place première. — Non?

POCHET, qui est devant le pied du lit, tout près du prince, se tordant complaisamment. — Ah!... Ah! que c'est drôle!

MARCEL, gagnant l'extrême droite. — Ce prince est décidément idiot!

Il remonte au fond et va s'asseoir sur le siège qui est près de la console, à côté de la porte.

POCHET, presque courbé en deux par le rire, se retenant à la barre du lit pour ne pas tomber. — Que c'est drôle! Que c'est drôle!

LE PRINCE toise un instant avec dédain Pochet qui se tord presque sur sa poitrine, puis: — Ecoutez, le père!... Je vous fais grand officier!... mais par Dieu le Père, foutez-nous la paix. (On sonne.) Tenez, la sonnette... Ça doit être le général!... Voyez donc, logeur!

MARCEL, au fond, se levant, à part. — Non mais, c'est ça! il me prend pour son larbin. (A ce moment la porte du fond s'ouvre et l'on voit Charlotte introduire le général, suivi d'un commis de magasin portant une caisse. Le général entre; trouvant Marcel à droite de la porte, il lui remet, sans même le regarder, son chapeau entre les mains et descend un peu en scène. Marcel considérant le chapeau.) Oh! charmant! (Il pose le chapeau sur la console.)

Scène VII

LES MÊMES, KOSCHNADIEFF, UN COMMIS DE MAGASIN

LE PRINCE. — Eh! entre donc, général!

KOSCHNADIEFF, faisant avec la main le salut militaire palestrien. — *Altessia!* (Il descend vers le prince.)

LE PRINCE. — Et alors, tu apportes les costumes?

KOSCHNADIEFF, très respectueux. — Voilà tout ce que j'ai pu trouver, monseigneur... (Brusque, au commis.) Mettez là, je vous prie! (Au prince.) On m'a donné plusieurs, à condition, comme ils disent. (Au commis.) Allez, l'employé! vous ferez reprendre! je vous prie.

LE COMMIS, après avoir déposé la caisse par terre. — Bien, monsieur! Au revoir, messieurs, dame! (Il sort.)

LE PRINCE, très galant, à Amélie, en lui tendant la main. — Tenez donc! si vous voulez voir...?

AMÉLIE, la main dans celle du prince, face à lui, dos au public et le bras tendu, faisant une révérence de cour. — Oh! Monseigneur, vraiment...! (Toujours la main dans celle du prince, ayant décrit un demi-cercle autour de lui qui l'a amenée au 2, faisant une nouvelle révérence.) Oh! vraiment, monseigneur...!

En faisant la révérence elle donne du talon dans la caisse et manque de tomber.

TOUS, se rapprochant d'Amélie. — Oh!

AMÉLIE, qui a repris son équilibre. — Ça n'est rien!

LE PRINCE, lisant sur la caisse le nom du magasin. — « Trois Quartiers. » Z'est-ce que c'est bien?

AMÉLIE. — Mon Dieu!... ce n'est pas là où je m'habille!... mais enfin!...

LE PRINCE. — Si vous voulez essayer, celui qui vous va?...

AMÉLIE, indiquant le cabinet de toilette. — Volontiers! Alors, si on veut m'apporter ça par là...

Tout en parlant elle gagne jusqu'à la porte du cabinet de toilette en passant devant Koschnadieff, Pochet et Marcel.

LE PRINCE, voyant Pochet qui, empressé, a ramassé la caisse à robes. — Ah!... ah!... ah! (Pochet interdit lâche la caisse qui tombe avec fracas devant lui de toute sa hauteur. Le prince faisant alors un signe impératif au général.) Koschnadieff! (Le général ramasse la caisse avec empressement.)

AMÉLIE, s'interposant. — Oh! prince! le général!...

LE PRINCE. — Laissez! Il est fait pour ça! Un général doit servir à quelque chose!

Le général, flatté, approuve d'un geste fier de la tête; le prince gagne la gauche.

AMÉLIE, au général qui vient à elle avec la caisse. — Oh! je suis confuse!

KOSCHNADIEFF, s'inclinant. — Je vous prie!

AMÉLIE. — Alors, par ici, général.

Elle entre dans le cabinet de toilette.

POCHET, au général qui, arrivé à la porte du cabinet de toilette, ne peut y introduire la caisse qu'il présente par la largeur. — Non, jamais comme ça, général! Dans l'autre sens!

KOSCHNADIEFF, à Pochet. — Kolaschnick! Euh! Merci. (Il retourne la caisse dans le sens de la hauteur et entre dans le cabinet de toilette.)

MARCEL, qui est descendu à gauche de la table. — Dites donc, Pochet...!

POCHET, au moment de sortir, se retournant vers Marcel. — Kolaschnick!

Il entre dans le cabinet à la suite du général.

Scène VIII

LE PRINCE, MARCEL

LE PRINCE, qui a arpenté la scène, redescendant tout contre Marcel qui est resté bouche bée de la sortie de Pochet et lui tourne le dos. — Brusquement. — Et vous, alors? quoi?

MARCEL, qui a sursauté à cette brusque et tonitruante interpellation, se retournant vers le prince. — Moi? Mais rien, monseigneur! je regarde; parce que moi, dans tout ça, n'est-ce pas...?

LE PRINCE, passant n° 2. — Evidemment!

MARCEL. — Je vais même, si Votre Altesse le permet, aller m'habiller.

LE PRINCE, se retournant à demi et dédaigneusement. — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

MARCEL. — Non! C'est parce que Votre Altesse me demande...

LE PRINCE, de son index tendu battant l'air d'un coup sec sous le nez de Marcel, ce qui fait battre les paupières et sursauter la tête de ce dernier. (Faire ce geste à froid et ne parler chaque fois qu'après.) — C'est drôle! Je connais... votre figure!

Même jeu de l'index, même sursaut de Marcel.

MARCEL, flatté. — Ah! vraiment, monseigneur?

LE PRINCE. — Où donc...

Même jeu.

MARCEL, à part. — Mon Dieu que c'est désagréable!

LE PRINCE. — ...vous ai-je vu? Vous n'avez pas servi...?

MARCEL. — Dans l'infanterie, à Compiègne.

LE PRINCE, brusque. — Non!... Non!

MARCEL. — Ah! pardon!

LE PRINCE. — ...à Monte-Carlo!... hôtel de Paris?

MARCEL, vexé. — Moi? Ah! non! non, c'est pas moi.

LE PRINCE. — Ah? je confonds, alors! il y a un sommelier qui vous ressemble.

Il passe.

MARCEL. — Très flatté, monseigneur! mais c'est un autre!

LE PRINCE, qui est remonté au fond, considérant l'appartement. — Et alors, dites-moi! c'est votre logement, ça?

MARCEL. — Mon Dieu, oui.

LE PRINCE. — Oui!... Il est laid.

MARCEL. — Ah?

LE PRINCE. — Oui!

MARCEL, à part. — Non, mais, est-ce qu'il est venu ici pour chiner!

LE PRINCE. — Très laid!

MARCEL. — Mon Dieu, monseigneur, je ne dis pas; mais, n'est-ce pas, étant donné ce que je le loue...

LE PRINCE. — Ah?... et... qu'est-ce que?

MARCEL, qui ne comprend pas. — Monseigneur?

LE PRINCE, répétant. — Et... qu'est-ce que?

MARCEL, avec un geste vague, pour avoir l'air d'avoir compris. — Ben, vous savez, mon Dieu...! hein?

LE PRINCE, soupe au lait. — Qu'est-ce que vous louez ça?

MARCEL, vivement. — Ah! qu'est-ce que je loue ça!... Dix-huit cents francs!...

LE PRINCE. — Par jour?

MARCEL, sans réfléchir. — Par jour. (Se reprenant.) Hein? non, par an.

LE PRINCE. — Ah! à la bonne heure!

MARCEL. — Alors, n'est-ce pas? pour dix-huit cents francs...!

LE PRINCE. — Et qu'est-ce que ça fait... par jour?

MARCEL, interloqué. — Qu'est-ce que ça f...

LE PRINCE. — Oui!

MARCEL. — Est-il curieux!

LE PRINCE. — Eh! bien?

MARCEL. — Diable! c'est que c'est tout un calcul à faire!

LE PRINCE. — Eh! bien, faites-le!

Il remonte.

MARCEL. — « Faites-le »! Oui, évidemment! c'est... c'est une solution! (A part.) On n'a pas idée d'être curieux comme ça! (Commençant le problème.) Dix-huit cents francs par an, qu'est-ce que ça fait par jour? (A part.) Si je m'attendais à faire des mathématiques aujourd'hui!... (Haut.) Dix-huit cents... (A part.) Il faut bien que ce soit pour une Altesse Royale! (Haut.) Etant donné qu'il y a douze mois dans l'année, si c'était cent francs par mois, n'est-ce pas?... si c'était cent francs par mois...

LE PRINCE, qui arpente, s'arrête, remarche, descendant à ce moment. — Allez! prenez votre temps.

MARCEL, interrompu dans son calcul. — Ah! là, voyons! (Reprenant.) Si c'était cent francs par mois, ça ferait cent multiplié par douze; égal euh...? égal douze cents! c'est très simple!... J'ai déjà douze cents francs, je les mets de côté. (Il fait la mimique de ramasser avec les doigts douze pions imaginaires et de les fourrer dans les poches de côté de son pyjama.) Ça va! ça va! Bon! de douze, aller à dix-huit... reste... reste...

LE PRINCE. — Huit!

MARCEL. — Mais non, six!

LE PRINCE. — Ah! douze, dix-huit! oui six! six!

MARCEL. — Je vous en prie, monseigneur, je ne tiens pas à faire le calcul, mais du moment que vous me le demandez, ne vous en mêlez pas! sans ça nous n'en sortirons pas!

LE PRINCE. — Allez! allez! ne vous troublez pas!

MARCEL. — Oh! c'est pas moi qui me trouble! (Reprenant.) Six! bon! reste donc six cents! six cents par douze, ça fait...?

LE PRINCE. — Six cent douze!

MARCEL. — Ah! là, monseigneur! voyons! par notre Père!

LE PRINCE. — Allez! allez! ne vous troublez pas!

MARCEL. — Etant donné que six cents est la moitié de douze cents et que douze cents font cent francs, six cents feront donc moitié moins; soit: cinquante francs! c'est logique.

LE PRINCE. — Eh! ben, ça y est?

MARCEL. — Ça va! ça va! Je reprends tous les cents francs que j'ai mis dans ma poche; avec les cinquante que j'ai là! ça fait cent cinquante! Ça y est! (Au prince.) Monseigneur, ça y est! ça fait cent cinquante francs! Ouf!

Il s'assied satisfait et épuisé.

LE PRINCE. — Par jour?

MARCEL. — Par jour. (Se reprenant) Non, par mois!

LE PRINCE. — Ah? et qu'est-ce que ça fait par jour?

MARCEL. — Qu'est-ce que ça...? (Il regarde le public avec découragement, puis au prince.) Vous y tenez?

LE PRINCE. — Evidemment! Je me moque, moi, par mois!

MARCEL. — Aha?... tandis que par jour...?

LE PRINCE. — Evidemment!

Il remonte.

MARCEL. — Oui, oui! il aime mieux ça par jour! c'est une question de goût!... soit! allons!... (Il se lève, résigné.) Il me fera avoir une congestion, ce prince-là! (Reprenant.) Voyons, nous disons : cent cinquante francs par mois, qu'est-ce que ça fait par jour ? — c'est très simple! — Comme il y a trente jours dans le mois, ça fait cent cinquante divisé par trente.

LE PRINCE. — Oui!

MARCEL. — Merci!... En quinze combien de fois trente?... En quinze combien de fois trente, il y va

deux fois!... Voilà! Je pose deux!... et je retiens trente! (A part.) Mon Dieu, que c'est dur quand on n'est pas entraîné! (Calculant de tête.) Deux fois trente, soixante; de quinze...? soixante de quinze...?

Il continue à suer sang et eau... se prenant la tête de la main droite, comptant mentalement avec ses doigts de la main gauche; dessinant avec son pied par terre des signes imaginaires de division, inscrivant de même des chiffres; puis avec sa semelle les effaçant.

LE PRINCE, brusquement. — Eh! bien, ça y est!

MARCEL, sursautant. — Ah! là...! Ah! c'est malin! il faut que je recommence, maintenant!

LE PRINCE. — Enfin, quoi? vous n'avez pas encore trouvé!

MARCEL. — Mais si! j'allais! j'allais! et puis vous me coupez! attendez! attendez! je retrouve le fil! Oui!

LE PRINCE. — Quel fil?

MARCEL. — Chut... (Comptant.) Cinq, oui, neuf, sept, zéro, zéro... Voilà! Je trouve vingt-cinq mille francs.

LE PRINCE. — Vingt-cinq mille francs? par jour!

MARCEL, contemplant par terre son opération imaginaire. — Il doit... il doit y avoir une erreur!

LE PRINCE. — Sûr!

MARCEL, excédé. — Mon Dieu! quand je pense qu'il y a des gens qui gagnent cent sous par jour! cent cinquante francs par mois! et qui... (Brusquement, avec un cri de victoire.) Ah!... Je l'ai! (Au prince.) Je l'ai, monseigneur! « Cent cinquante francs par mois, cent sous par jour »! Quel éclair! Ça fait cinq francs! Cinq francs par jour!

LE PRINCE. — Cinq francs par jour!

MARCEL. — Tout rond! (A part.) Oh! comme on arrive mieux à un résultat quand on ne procède pas par le calcul.

LE PRINCE.— Cinq francs par jour, vous louez ça!

MARCEL. — Oui!

LE PRINCE. — Evidemment, pour cinq francs par jour on ne peut pas avoir le palais des doges!

MARCEL, haut, avec complaisance. — Non. Et puis, qu'est-ce que j'en ferais?

LE PRINCE. — Cinq francs par jour, c'est très bien!... (Tout en gagnant la gauche.) ...Vous direz ça au général, n'est-ce pas?

MARCEL. — Au général?... Quoi?

LE PRINCE, s'échauffant. — Que ça fait cinq francs par jour.

MARCEL. — En quoi ça peut-il l'intéresser?

LE PRINCE, soupe au lait, la voix dans la tête. — Il s'occupe de ces choses-là.

MARCEL, à part. — Il faut vraiment qu'il ait du temps à perdre!

Scène IX

LES MÊMES, POCHET, puis KOSCHNADIEFF

POCHET. — Voilà! elle a choisi.

LE PRINCE. — Ah! très heureux! (Koschnadieff à ce moment sort de la chambre de droite. Ah! Koschnadieff!

KOSCHNADIEFF, s'arrêtant (4) sur le pas de la porte du cabinet de toilette. — Altessia?

LE PRINCE. — Moïa marowna, tetaïeff polna coramaï scrowno?

KOSCHNADIEFF. — Stchi! Spanié ténia, corassa la swalop.

LE PRINCE. — Très bien!

LE GÉNÉRAL, la main à son front, dans l'attitude militaire. — Swoya Altessia na bouk papelskoya mimi? *(Votre Altesse n'a plus besoin de moi?)*

LE PRINCE. — Nack. (Le général s'incline et remonte chercher son chapeau au fond.) Ah! (Le général redescend.) (2) Woulia mawolsk twarla tschikopné, à le logeur là... *(Voulez-vous donner au logeur, là...)*

MARCEL (3), entendant qu'on parle de lui. — Ça y est! v'lan! « le logeur »!

LE PRINCE.— ...Quantchi prencha. *(Vingt francs!)*

Il gagne l'extrême gauche.

LE GÉNÉRAL. — Oh! stchi! *(Oh! oui!)*

Il fouille dans sa poche de gilet, en tire sa bourse et y prend vingt francs.

MARCEL, à Pochet (4). — Qu'est-ce qu'il dit encore de moi? Qu'est-ce qu'il dit?

LE GÉNÉRAL, mettant un louis dans la main de Marcel. — Voilà!

MARCEL, ahuri. — Qu'est-ce que c'est que ça!

POCHET. — C'est un louis.

MARCEL. — Un louis? Eh? ben, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

LE PRINCE. — Pour le logement donc!

MARCEL. — Comment, pour le logement! Ah çà! Son Altesse plaisante?

LE PRINCE. — Quoi? quoi? C'est cinq francs, je vous donne vingt!

LE GÉNÉRAL. — On vous donne vingt!

MARCEL, allant vers le prince, en passant devant le général. — Hein? Mais justement, mais pas du tout!... je ne veux pas! en voilà une idée.

LE PRINCE. — Comment! Quoi? Qu'est-ce que?

MARCEL, s'échauffant et voulant absolument forcer le prince à reprendre son louis. — Mais je ne suis pas tenancier! reprenez ça!

LE PRINCE, scandalisé de ce sans-façon vis-à-vis de lui. — Eh là! eh là!

LE GÉNÉRAL, saisissant Marcel par le bras et le faisant passer (3). — Quelles sont ces façons!... Quand Son Altesse...!

POCHET, même jeu, le faisant passer (4). — Eh! Ne compliquez pas!...

MARCEL, furieux. — Mais je ne veux pas de son louis, moi!

POCHET, lui prenant le louis des mains. — Eh! bien, ce n'est pas une raison pour faire tant d'histoires. (Au prince, la main qui tient le louis tendue vers lui comme pour le lui rendre.) Excusez-le, monseigneur!... ce manque d'usages...! (Il met le louis dans son gousset.) Ah! là, là!

LE PRINCE, de loin à Marcel. — Je suis très mécontent, vous savez! Jamais, entendez-moi! jamais, je ne reviendrai plus chez vous.

POCHET, à Marcel. — Là!...

MARCEL, à part. — Tu parles!

LE PRINCE. — Et maintenant, allez! je vous ai assez vu!

MARCEL. — Que je m'en aille?

POCHET, abondant dans le sens du prince par flagornerie. — Oui, allez-vous-en! ça vaut mieux. (Au prince.) N'est-ce pas?

LE PRINCE. — Oui!... Et vous aussi.

POCHET. — Ah? moi aussi?

LE PRINCE. — Allez! tous les deux!

POCHET. — Bon!... bon, bon!...

MARCEL, se tordant d'un rire nerveux. — Aha! C'est le comble!... Il me fiche à la porte de chez moi!...

POCHET, prenant le bras de Marcel. — Allons-nous-en alors, puisqu'y dit...! (Ils se dirigent tous deux, bras dessus bras dessous vers le cabinet de toilette.)

LE PRINCE, criant à les faire sursauter. — Non!

POCHET et MARCEL, se retournant au cri. — Quoi?

LE PRINCE. — Pas par là!... j'ai loué!...

MARCEL, rebroussant chemin ainsi que Pochet. Avec le même rire. — Il a loué! Ça devient comique! Ma parole, ça devient comique!...

POCHET. — Où va-t-on, alors?

MARCEL. — Je ne sais pas!... Allons à la lingerie.

POCHET. — Allons à la lingerie!... on comptera le linge!...

MARCEL. — C'est ça! on comptera le linge.

Ils sortent par le fond.

LE GÉNÉRAL, la main à son front, au prince qui arpente nerveusement la chambre. — Swoya Altessia na jabo dot schalipp as madié? *(Votre Altesse n'a pas d'ordres à me donner?)*

LE PRINCE, s'arrêtant, et après une seconde d'hésitation. — Nack. *(Non.)*

LE GÉNÉRAL. — Loyo, sta Swoya Altessia lo madiet, me pipilski teradief. *(Alors, si Votre Altesse le permet, je vais me retirer.)*

LE PRINCE. — Bonadia Koschnadieff! *(Bonjour, Koschnadieff.)*

LE GÉNÉRAL. — Arwalouck, Motjarnié! *(Au revoir, monseigneur!*

Sortie du général.

Scène X

LE PRINCE, puis CHARLOTTE

LE PRINCE, qui s'est remis à arpenter. — Vraiment, cette Amélie est charmante, mais je ne sais donc pas pourquoi elle a choisi ce logeur! (Il s'assied sur le lit, côté porte. Au même moment on frappe à la porte du cabinet de toilette.) Entrez! (Entre Charlotte portant sur les bras une paire de draps pliés.) Ah!... la camériste!... Qu'est-ce que vous voulez?

CHARLOTTE, qui a gagné carrément en scène de façon à se trouver à un mètre environ en face du prince. — J' viens faire le lit!

LE PRINCE, avec indifférence. — Ah? (Considérant Charlotte.) Montrez-vous un peu!... soubrette!

CHARLOTTE, avançant d'un pas. — Non: Charlotte!

LE PRINCE. — Oui! « Soubrette », c'est un nom générique.

CHARLOTTE. — J' sais pas ce que c'est.

LE PRINCE, tendant la main vers elle. — Bien! ça n'a aucune importance. (L'attirant tout contre lui.) Vous être très jolie savez-vous bien!... pour une camériste!

CHARLOTTE, debout entre les jambes écartées du prince. — Ben oui! mais si vous restez sur le lit, je ne pourrai jamais mettre les draps.

LE PRINCE. — Je suis le prince Nicolas de Palestrie!

CHARLOTTE. — J' vous dis pas; mais j' pourrai pas les mettre davantage.

LE PRINCE, prend les draps des mains de Charlotte et les jette à côté de lui sur le lit, puis les deux mains sur le gras des hanches de la bonne.) Venez un peu là, qu'on vous regarde.

CHARLOTTE, riant. — Ah! ben, vous avez une façon d'entendre le service!

LE PRINCE, la faisant asseoir sur son genou gauche. — Alors, mon bébé, quoi?

CHARLOTTE. — Il est rigolo, l' vieux!

LE PRINCE, la faisant sauter avec son genou. — Quoi, alors, mon bébé?

CHARLOTTE, lui tapotant les joues entre ses deux mains. — Ehé! Nicolas!

LE PRINCE. — Aha! très drôle! j'aime dans ces moments-là qu'on me manque de respect! (Se renversant en arrière et entraînant sur lui Charlotte.) Charlotte! (Prononcez Chaar...lott', 1re syllabe longue; 2e brève.)

CHARLOTTE, imitant le prince. — Nicoo-las!

Scène XI

LES MÊMES, AMELIE, nue-tête, mais habillée d'un modeste petit costume tailleur qui lui va tant bien que mal.

AMÉLIE, surgissant du cabinet de toilette juste pour assister aux épanchements du couple et s'arrêtant interdite. — Oh! monseigneur! je vous demande pardon!

Elle fait mine de rebrousser chemin.

LE PRINCE, se remettant sur son séant. — Hein?... du tout, du tout! (Du ton le plus naturel en indiquant de la main droite, comme une justification, Charlotte qu'il tient toujours enlacée.) Je... je vous attendais. (Faisant pivoter Charlotte, et lui donnant une bonne claque sur la hanche.) Allez! déguerpis!... la bonne!

CHARLOTTE, ahurie. — Ah!... eh bien, en voilà une girouette! (Elle sort par le fond.)

LE PRINCE, affectueusement, de sa place en lui tendant les mains. — Amélie!

AMÉLIE, s'avançant vers le prince et avec une pointe d'ironie. — Je crains, monseigneur, de vous avoir dérangé.

LE PRINCE. — Du tout! du tout!... Comme vous dites en France : je pelotais!... en attendant partie.

AMÉLIE, faisant un pas de plus vers le prince. — Bravo! Votre Altesse possède notre langue!

LE PRINCE, émoustillé. — Ah! taisez-vous! ne me dites pas des choses! (Toujours assis sur le lit, tendant la main gauche vers Amélie.) Tenez! venez là!

AMÉLIE, mettant sa main droite dans celle du prince et faisant en même temps la révérence de cour.) Par obéissance, monseigneur!

LE PRINCE. — Oh! mais pourquoi avez-vous mis ce costume!

AMÉLIE. — Il ne me va pas très bien.

LE PRINCE. — Mais pourquoi?

AMÉLIE. — Mais, monseigneur, c'est vous qui m'avez dit...!

LE PRINCE. — Eh! Pour l'essayer, donc! mais ensuite...! Ah! Vous étiez plus confortable tout à l'heure! Enfin!... mieux vaut peut-être progressivement!... (Brusquement, la faisant asseoir sur son genou gauche.) Oh! mon bébé! alors, quoi?

AMÉLIE, souriante et gênée. — Mais, monseigneur... rien!...

LE PRINCE. — Je suis le prince de Palestrie.

AMÉLIE. — Je sais.

LE PRINCE. — Alors, quoi? mon bébé!...

AMÉLIE, riant. — Eh! ben... voilà!

LE PRINCE, ravi. — Elle est charmante! Elle est charmante! (Changeant de ton.) Qu'est-ce que je disais donc?

AMÉLIE. — Monseigneur disait : (Imitant l'accent et la grosse voix du prince.) Alors quoi? mon bébé!

LE PRINCE, riant très fort. — Ah! Oui! Mon bébé, alors quoi?

Ils rient ensemble.

Scène XII

LES MÊMES, POCHET, suivi de MARCEL

POCHET, entrant en coup de vent. — Vite! vite!...

MARCEL, entrant également en coup de vent. — Putzeboum! voilà Putzeboum!

LE PRINCE. — Hein!

AMÉLIE, instantanément debout. — Putzeboum!

LE PRINCE, qui n'a pas lâché la taille d'Amélie, la tirant à lui. — Eh? bien, quoi, Putzeboum? Qu'est-ce que c'est encore, Putzeboum? Onu ne peut donc jamais être tranquille?

AMÉLIE, sur les genoux du prince. — Putzeboum! mais comment savez-vous?

POCHET, très vite. — Je me disposais à partir; je l'ai vu dans l'escalier.

MARCEL, très vite. — Il monte; dans une seconde il sera là.

AMÉLIE, se levant d'un bond. — Ah! nom d'ún chien!

LE PRINCE, tirant Amélie à lui. — Eh! bien, ça nous est égal...

AMÉLIE, se relevant aussitôt. — Oh! non, monseigneur, non! Il ne faut pas qu'il vous voie.

LE PRINCE. — Pourquoi? C'est un terroriste?

AMÉLIE. — Non! Non!

LE PRINCE, voulant la tirer à lui. — Alors, je m'en moque!

MARCEL. — Ah! oui, mais pas nous!

On sonne.

AMÉLIE. — Tenez, on sonne! C'est lui!

ENSEMBLE

POCHET. — Venez! venez!

AMÉLIE. — Vite, monseigneur, vite!

MARCEL. — Vite, allez par là! Allez par là!

LE PRINCE, entraîné par tous vers le cabinet de toilette. — Oh! mais, c'est très désagréable! Si c'est une farce, je la trouve mauvaise.

AMÉLIE. — Monseigneur! monseigneur! je vous en prie.

TOUS. — Venez! Venez!

Amélie et le prince disparaissent dans le cabinet de toilette.

POCHET, sur le pas de la porte du cabinet de toilette, à Marcel. — Vous voyez! vous voyez ce que nous faisons pour vous!

MARCEL. — Oui, bon! nous parlerons de ça plus tard... (Entendant parler au fond à la cantonade, il pousse vivement Pochet dans le cabinet de toilette.) Vite donc!

Ils disparaissent dans le cabinet de toilette.

Scène XIII

CHARLOTTE, VAN PUTZEBOUM, puis ETIENNE

CHARLOTTE. — Ah! C'est bien! Entrez, monsieur, puisque vous êtes le parrain!

VAN PUTZEBOUM. — Eh! oui donc!... (Entrant et croyant trouver tout son monde.) Alléï là! Est-ce qu'on est prêt? (Ne voyant personne.) Eh bé!... Ma où sont donc?... (Appelant.) Eh! la file!

CHARLOTTE, qui est déjà dans le vestibule, reparaissant. — Monsieur?

VAN PUTZEBOUM. — La file de quartier!

CHARLOTTE, à part, tout en descendant un peu en scène. — Comment est-ce qu'il m'appelle?

VAN PUTZEBOUM (1). — Où sont donc, qu'il y a personne?

CHARLOTTE. — Ah! Tiens?... on était là tout à l'heure!

VAN PUTZEBOUM. — Ma ne sont plus donc.

CHARLOTTE, faisant mine d'aller au cabinet de toilette. — Je vais voir par là!... (On sonne.) Oh! pardon! On a sonné!

Elle rebrousse chemin et sort du fond pendant ce qui suit.

VAN PUTZEBOUM. — Bon! Oui! Allez!... (Une fois Charlotte sortie, au public.) Qu'est-ce que tu paries qu'il est encore quéqué part à faire caresse à sa fiancée, donc! Ah! ça est un homme de tempérament, mon fileul! Ça on peut dire!

Il a gagné jusqu'à l'extrême gauche.

VOIX D'ETIENNE. — Mais oui... mais oui!... inutile de m'annoncer!...

VOIX DE CHARLOTTE. — Mais, monsieur!...

VAN PUTZEBOUM. — Qu'est-ce que ça est, hein? cette voix je connais!

ETIENNE, entrant carrément en scène. — Bonjour, Marcel!... (Ne rencontrant que Van Putzeboum.) Ah! je vous demande pardon!

VAN PUTZEBOUM. — Monsieur Chopart!

ETIENNE, qui n'y est pas. — Quoi?... (Se rappelant.) Ah! oui!...

VAN PUTZEBOUM. — Et qu'est-ce que vous faites là? Je vous croyais une fois militaire?

ETIENNE, allant poser son chapeau sur la table. — Libéré! je suis libéré!... Cause d'oreillons!...

VAN PUTZEBOUM. — Tiens! Tiens!

ETIENNE. — Ah! la belle maladie!

VAN PUTZEBOUM. — Oui... et vous venez voir alors votre futur cousin.

ETIENNE, ne comprenant pas au premier moment. — Mon fut... Ah! oui, oui!... Il n'est pas là?

VAN PUTZEBOUM. — Si donc! qu'on a dû le prévenir.

ETIENNE. — Mais, vous-même? Amélie m'avait écrit que vous étiez reparti en Hollande.

VAN PUTZEBOUM. — Parti oui, ça j'étais!... mais aussi je suis revenu.

ETIENNE. — Ah!

VAN PUTZEBOUM. — Oui... Ça me cause une fois beaucoup de dérangement hein, donc! mais j'ai pensé que ça ferait peut-être de la peine à Marcel si je n'assistais pas pour son mariage...

ETIENNE, ahuri. — Hein?

VAN PUTZEBOUM. — Et alors, en souvenir de son père donc, je me suis arrangé pour; et alors, voilà: pour le mariage je reste.

ETIENNE, à part. — Oh! nom de nom de nom! (Haut.) Et Marcel! Marcel, qu'est-ce qu'il a dit de ça?

VAN PUTZEBOUM. — Marcel? Oh! Ça l'a profondément touché, savez-vous!...

ETIENNE, n'en croyant pas ses oreilles. — Ah? Aha!

VAN PUTZEBOUM. — Oui! Ça j'ai senti!

ETIENNE, à part. — Oh! le malheureux! Quel pétrin, mon Dieu! quel pétrin!

VAN PUTZEBOUM. — Et c'est dans trois semaines le mariage, il paraît.

ETIENNE, de plus en plus ahuri. — Aha!

VAN PUTZEBOUM. — Oui. (Avec malice.) Et même que je pense que ça n'est pas trop tôt, donc... (Riant.) parce que...

ETIENNE, dressant l'oreille. — Parce que quoi?

VAN PUTZEBOUM, faisant le discret. — Hein? Non, rien... Ça te dire, je peux pas!...

ETIENNE, flairant la vérité. — Quoi?... Mais si, mais si, quoi?

VAN PUTZEBOUM. — Non, non ! Je peux pas ! Il m'a fait promettre que je dise à personne.

ETIENNE. — Oh ! oui, oui !... Mais, voyons ! à moi...

VAN PUTZEBOUM. — Oui, ça est vrai !... A toi... Toi tu n'es pas tout le monde ! Je sais ! Tu es son meilleur ami ; il te vous dit tout ; alors... comme il te vous le dira aussi bien, n'est-ce pas ?

ETIENNE, sur les charbons. — Mais évidemment, évidemment !

VAN PUTZEBOUM. — Oui, mais seulement tu promets que tu le dis à personne ?

ETIENNE, rongeant son frein. — Mais oui ! mais parbleu, voyons !

VAN PUTZEBOUM. — Ah ! Parce que, tu comprends, ça ferait des ruses avec Marcel, et moi je ne veux pas des ruses, hein donc !

ETIENNE, même jeu. — Bien oui ! Bien oui !

VAN PUTZEBOUM. — Eh ! bé... Ça je te dis bien entre nous : je crois qu'il est assez bien temps qu'on les marie !...

ETIENNE. — Hein ?... Pourquoi ?

VAN PUTZEBOUM. — Mais parce qu'il ne peut plus attendre, donc ! et la petite aussi !... (Ravi.) Et que les tourtereaux, ils ont déjà profité sur !

ETIENNE, bondissant. — Qu'est-ce que vous dites ?

VAN PUTZEBOUM. — ...même que tout à l'heure je les ai trouvés couchés dans le lit, là !...

ETIENNE. — Dans le lit !

VAN PUTZEBOUM. — Oui !... elle est fameuse ! hein ?

ETIENNE, éclatant. — Ah ! n... de D... !

VAN PUTZEBOUM, faisant un bond en arrière. — Qu'est-ce qu'il y a ?

ETIENNE, le saisissant au collet et le secouant comme un prunier. — Vous les avez trouvés couchés dans le lit ?... Vous les avez trouvés couchés dans le lit ?...

VAN PUTZEBOUM, cherchant à se dégager. — Hein ! Mais laisseï-moi !...

ETIENNE, même jeu. — Vous les avez trouvés...

VAN PUTZEBOUM, se dégageant d'un geste brusque. — Mais qu'est-ce que ça vous fait donc ?

ETIENNE, remontant avec rage. — Ah ! les cochons ! les cochons ! les cochons !

VAN PUTZEBOUM. — Mais puisqu'ils font mariage, alleï ! Qu'est-ce que ça sait une fois te faire ?...

ETIENNE. — Quand je pense que j'avais confiance en lui... Que je lui avais laissé Amélie en me disant : « Avec lui je peux être tranquille !... »

VAN PUTZEBOUM. — Ah ! Godferdom ! Ah ! bien, si j'avaïs su, hein !...

ETIENNE, redescendant à proximité de Van Putzeboum. — Et voilà !... voilà ce qui se dit un ami !...

VAN PUTZEBOUM, piteux et suppliant. — Chopart ! voyons Chopart !

ETIENNE, avec une brusquerie furieuse qui fait bondir Van Putzeboum en arrière. — Ah ! fichez-moi la paix avec votre Chopart ! Il n'y a plus de Chopart ! (Arpentant la scène.) Ah ! les cochons ! les cochons ! les cochons ! les cochons !

VAN PUTZEBOUM. — Mais comme il est *pointilleux* pour sa cousine, donc !

ETIENNE, qui est arrivé au lit. — Je n'ai pas plutôt le dos tourné qu'on les trouve cou-chés-en-semble !

Il scande chaque syllabe des deux derniers mots d'un coup de poing rageur sur le matelas du lit.

VAN PUTZEBOUM. — Non... écoute donc ! écoute !... Il ne faut pas tout de même juger comme ça...

ETIENNE. — Ouais ! Ouais !

VAN PUTZEBOUM. — Après tout s'ils étaient couchés, peut-être que...

ETIENNE, le narguant. — Que quoi ? que quoi ?

VAN PUTZEBOUM, bien bête. — Mais, je ne sais pas dire ! Ils étaient peut-être fatigués !...

ETIENNE, l'imitant. — Fatigués ! fatigués !... Ah ! Ah ! C'est vous qui m'avez l'air fatigué !... Oh ! mais ça ne se passera pas comme ça !... Oh ! ils me le paieront !

Tout en parlant il a gagné l'extrême droite.

VAN PUTZEBOUM. — Hein ? Ah ! non ! non ! écoute ! ça, non !... Ah ! bien ! Si j'avais su !... Ecoute ! qu'est-ce que tu m'as promis ; que, si je te disais, tu ne dirais à personne !...

ETIENNE, avec un rire nerveux. — Ah ! ah ! c'est ça qui m'est égal !

Il remonte par l'extrême droite pour redescendre ensuite par le milieu de la scène.

VAN PUTZEBOUM, remontant parallèlement à lui de l'autre côté de la table, puis redescendant ensuite avec lui. — Ah ! non ! non ! Ça ! elle est mauvaise !... Ça est me mettre dans les patates, tu sais ! et ça, je veux pas !...

ETIENNE, arpentant sans l'écouter. — Oh ! les cochons ! les cochons !

VAN PUTZEBOUM. — Ecoute, Chopart ! ça tu ne peux pas faire !... J'ai fait un pataquès... j'aurais pas dû te dire... mais toi aussi, tu sais, tu m'as promis...

ETIENNE. — Ouais ! ouais !

VAN PUTZEBOUM. — J'ai ta parole, Chopart... ça tu dois pas faire... ça tu dois pas, Godferdom !... Et puis enfin, puisqu'ils font mariage !

ETIENNE, le saisissant par les revers à l'encolure de sa jaquette. — ...mariage !... mariage ! mais espèce de c... (Brusquement, d'un mouvement sec imprimé au revers du veston, envoyant, comme avec un ressort, pirouetter Van Putzeboum au loin, — puis comme frappé d'une idée lumineuse.) Oh ! qu'elle serait pommée, celle-là !

Il continue à combiner intérieurement.

VAN PUTZEBOUM, après avoir repris tant bien que mal son équilibre, se rapprochant et, frappant doucement sur l'épaule d'Etienne. — Chopart ! Voyons ! Réponds !...

ETIENNE, se retourne vers lui, le toise une seconde, puis comme un homme qui prend une détermination. — Soit ! vous avez raison ! Je vous ai promis ! c'est bien ! Je ne dirai rien...

VAN PUTZEBOUM, soulagé d'un poids. — Ah ! A la bônne heure !

ETIENNE, sardonique. — Mais comment donc !

VAN PUTZEBOUM. — D'autant que je te répète, il n'y a peut-être rien eu !

ETIENNE, même jeu. — Mais oui ! mais oui !... A la réflexion, parbleu !... Ils n'étaient peut-être que fatigués !...

VAN PUTZEBOUM. — Mais absolument donc !

ETIENNE, les dents serrées. — Mais c'est évident, ces chers petits !

VAN PUTZEBOUM, s'épongeant, tout en gagnant la gauche. — Ouf ! Je suis tout en chaud, moi ! (Ne pas prononcer le *t* final de tout.)

ETIENNE, à part. — Ah ! saligauds !... Ah ! vous me le paierez ! et... bien !...

Il ponctue le dernier mot d'un geste du poing plein de menace.

VAN PUTZEBOUM, à part. — Heureusement qu'au fond il est gôbeur !

Scène XIV

LES MÊMES, MARCEL, AMELIE, POCHET

MARCEL, sortant du cabinet de toilette. — Qu'est-ce qu'on me dit, mon parrain... !

VAN PUTZEBOUM. — Eh! le voilà!

MARCEL, apercevant Etienne, vivement, à part. — Nom d'un chien! Etienne! (Haut et allant à lui.) Toi! toi! ici!

Dans ce mouvement il s'arrange pour passer n° 2 afin d'être entre lui et Van Putzeboum.

ETIENNE. — Oui, moi, moi!...

AMÉLIE, surgissant, suivie de Pochet. — Etienne!

POCHET. — Vous!

ETIENNE *. — Moi!

AMÉLIE. — Ah! mon Etienne!

ETIENNE. — Ma petite Amélie! (Baisers, puis, à part.) petite traînée!... (A Marcel.) Ce bon Marcel!

MARCEL. — Et ça va bien?

ETIENNE. — Si ça va!... Ah!

MARCEL, lui serrant la main avec exagération. — Ah! je suis bien content!

ETIENNE. — Et moi donc!... (A part.) Salaud, va!...

POCHET. — Vous êtes heureux de vous revoir?

ETIENNE. — Moi, aux anges!

MARCEL, comme un éclair, bas à Putzeboum. — Surtout à lui, pas un mot! pas un mot de ce que vous savez!

VAN PUTZEBOUM. — Hein? Ah! là, mais oui, voyons... Est-ce que ça est même à dire ces choses-là?

MARCEL. — Oh! oui, hein?

VAN PUTZEBOUM. — Est-ce que tu me crois assez bête pour aller lui raconter...

MARCEL. — Ah! est-ce qu'on sait jamais! (A part.) Ouf! ça me tranquillise.

Il retourne à Etienne qui cause avec Amélie avec des sourires pleins de venin.

ETIENNE, sur un ton hypocrite. — Et dis-moi, elle ne t'a pas trop ennuyé?... elle a été bien sage? bien raisonnable oui?

MARCEL. — Si elle a été sage!

POCHET, croyant donner le meilleur des arguments. — C'est-à-dire qu'ils ont été tout le temps ensemble.

ETIENNE. — Ainsi, voyez!

POCHET. — Ils ne se sont pas quittés... alors!

ETIENNE (3), enserrant dans une même étreinte Marcel (2) et Amélie (4). — Mais, comment donc, évidemment! (Les dents serrées.) ces chers amis!

VAN PUTZEBOUM, les voyant tous réunis et en pleins épanchements s'avançant jusqu'à eux en longeant le canapé et arrivé entre Marcel et Etienne bien face à eux et dos au public. — Ecoutez, mes enfants, j'étais revenu pour vous chercher, mais je vois que Marcel n'est pas encore *habillé*...

MARCEL. — Excusez-moi! j'ai eu du monde tout le temps; mais ça ne sera pas long!

VAN PUTZEBOUM. — Laisse donc! laisse donc! D'autre part, Amélie, elle doit assez bien désirer qu'elle reste un peu avec son cousin, qu'elle n'a pas vu depuis quinze jours!...

AMÉLIE. — Evidemment, ça...!

VAN PUTZEBOUM. — Oui!... alors qu'est-ce que je sers, moi? Je sais pas aider Marcel à *s'habiler*, et je sais encore moins pour vos épanchements cousinaux... alors, comme je suis de trop...

TOUS, protestant ironiquement. — Oh! Oh!

VAN PUTZEBOUM. — Si! Si! Ça, je sais penser! Eh! bé, je voulais juste passer chez le coiffeur!... pour ma barbe, donc!

MARCEL. — Ah! oui!... la barbe!

VAN PUTZEBOUM. — La barbe, oui! J'avais dit que je remettrais pour demain, mais, puisque ça est ça, j'ai le temps, hein?... Et, alors, je vous retrouve dans la *demi-lyheure* chez Amélie... ça va une fois?

TOUS, l'accompagnant, le poussant presque, dans la hâte de le voir partir. — Comment donc! c'est ça, c'est ça!

VAN PUTZEBOUM. — Alleï! Alleï! Ne me reconduisez pas... Toi tu *t'habiles*... et vous, vous épanchez! A tout à l'heure!

TOUS. — A tout à l'heure! A tout à l'heure!

Van Putzeboum sort; déjà tous redescendent, quand il reparait presque aussitôt.

VAN PUTZEBOUM. — Dites donc, il n'y a pas un raseur près d'ici?

MARCEL, excédé. — Oh! pas loin!

VAN PUTZEBOUM. — Mais où?

MARCEL. — Où vous voudrez. Vous n'avez qu'à entrer; il y sera.

VAN PUTZEBOUM. — Oh! mais ça est commôde. Merci! A tout à l'heure!

Il sort.

Scène XV

LES MÊMES, moins VAN PUTZEBOUM

MARCEL (1). — Ouf! crampon, va! (A Etienne (2) Hein, crois-tu?

AMÉLIE (3). — Le v'là revenu!

ETIENNE, faisant l'innocent. — Mais oui, j'en suis baba! Qu'est-ce qu'il fait ici? Je le croyais en Hollande.

MARCEL. — Ah! mon ami, ne m'en parle pas!

AMÉLIE. — Il rapplique pour notre mariage.

ETIENNE, feignant de tomber de son haut. — Qu'est-ce que vous dites?

POCHET. — Et il vient assister à la cérémonie.

AMÉLIE et MARCEL. — Oui!

ETIENNE. — Oh! nom de nom! Oh! mes pauvres enfants! (A Marcel.) mais alors tu es flambé?

MARCEL, avec un geste découragé. — Ah!... à moins d'un miracle...!

Il va s'adosser contre le pied du lit.

POCHET. — ...c'est dans le lac!

ETIENNE. — Oh! mais pas du tout! Il ne s'agit pas de se laisser abattre. Il faut trouver une solution! ce miracle, il faut l'accomplir!

MARCEL. — Mais quoi? quoi?

AMÉLIE. — Comment veux-tu?

ETIENNE. — Ah! je ne sais pas! Mais il ne sera pas dit que je laisserai un ami (Avec intention.) un bon ami comme toi dans l'embarras.

En ce disant il serre la main de Marcel à le faire crier.

MARCEL, ne pouvant réprimer un petit cri de douleur. — Aha! (Tout en faisant manœuvrer ses phalanges endolories.) Ce cher Etienne!

ETIENNE, avec un sourire qui en dit long. — Oui! mon vieux!... (Changeant de ton.) Bien, ma foi, je ne vois qu'une chose: Il veut assister au mariage. Eh! bien, ce mariage... (Avec énergie.) il faut le lui donner!

MARCEL, quittant le pied du lit et descendant vers Etienne. — Hein! Tu veux que j'épouse Amélie?

AMÉLIE. — Tu veux me marier à Marcel?

MARCEL. — Ah! non! J'aime bien Amélie, mais de là à l'épouser...!

POCHET, avec dignité et comme un argument sans réplique. — Quoi! J'ai bien épousé sa mère!

MARCEL. — Ah! Je ne vous dis pas, mais Amélie...! ah! non!

ETIENNE. — Mais, là! là! il ne s'agit pas de ça!

* Van Putzeboum (1), Marcel (2), Etienne (3), Amélie (4), Pochet (5).

Ah ! bien, merci ! te donner Amélie ! elle, si bonne !... si droite !... si fidèle !...

Sur chaque qualificatif, il donne un baiser à Amélie, avec plus l'envie de la mordre que de l'embrasser.

AMÉLIE, sur les mots « si fidèle », gênée. — Tais-toi ! Tais-toi !

MARCEL. — Oui, tais-toi !

ETIENNE, se complaisant à tourner le fer dans la plaie. — Non, non ! je tiens à le dire !... Eh bien, de quoi s'agit-il ? de rouler ton parrain ? Eh bien, on le roulera ! (Prenant Amélie et Marcel par la main et les faisant descendre quelque peu.) et voici... ! ce que je propose :

TOUS, anxieux. — Quoi, quoi ?

ETIENNE, à Marcel. — Nous allons à la mairie avec Putzeboum, de façon qu'il assiste à tout ; nous publions les bans.

MARCEL, avec un sursaut de surprise. — Pour de vrai ?

ETIENNE — Pour de vrai.

AMÉLIE. — Mais alors... c'est le mariage.

ETIENNE. — Mais non ! c'est les formalités... obligatoires du mariage, mais ça ne le rend pas obligatoire pour ça ! ton parrain est convaincu : désormais il est à nous.

AMÉLIE et MARCEL, ne comprenant pas. — Oui !

POCHET, avec admiration. — C'est épatant !

MARCEL et AMÉLIE. Quoi ?

POCHET, interloqué. — Hein ?... Je ne sais pas !... ce qu'il a trouvé.

MARCEL, haussant les épaules. — Ah ! là !...

AMÉLIE. — Voyons, papa !

MARCEL. — Allez, circulez !

ETIENNE. — Suis-moi bien !... A la mairie même, pour la date fixée, je loue la salle des fêtes.

TOUS. — Oui.

ETIENNE. — Bon ! J'ai loué ; je suis chez moi ; je fais ce que je veux !

TOUS. — Oui !

ETIENNE. — Bien ! Je prends un ami à moi ; tiens : un de la Bourse ; Toto Béjard, par exemple.

MARCEL. — Toto Béjard ?

ETIENNE. — Oui ! tu ne connais pas ; (A Pochet et Amélie.) vous ne connaissez pas.

POCHET. — A la Bourse, je connais Chaminet.

ETIENNE. — Oui, eh ! bien, c'est pas lui. (Reprenant son exposé.) Je dis à mon Toto Béjard, qui est un blagueur à froid... je lui dis : « Tu vas être le maire ! » Il ceint l'écharpe ; et dès lors, devant ton parrain réuni, nous célébrons ton mariage avec M^lle^ Amélie d'Avranches ici présente et couverte d'oranger.

TOUS, ravis et sautant de joie. — Ah ! Ah ! Ah ! bravo !

Marcel, Amélie et Pochet font une ronde bruyante et joyeuse autour d'Etienne.

ETIENNE, pendant qu'ils dansent autour de lui, avec des hochements de tête et des sourires significatifs. — Oui, mon vieux ! Danse ! danse !

MARCEL, serrant les mains d'Etienne avec effusion. — Ah ! Etienne, tu me sauves la vie ! Quel ami ! ah ! quel ami !...

ETIENNE, sardonique. — Mais... autant que tu en es un, toi-même.

MARCEL. — Ah ! comment te remercier !

ETIENNE. — Laisse donc !... Tu me remercieras plus tard !

Reprise de la ronde autour d'Etienne.

RIDEAU

EXPLICATION DU TRUC DE LA COUVERTURE

Ce truc pourrait s'exécuter ainsi que le personnage l'explique lui-même, mais cela aurait plusieurs inconvénients dont le plus grave serait, étant donné l'angle aigu que formerait la ficelle autour du pied du lit, de voir cette ficelle se rompre sous l'action du frottement, ce qui rendrait la continuation de l'acte impossible.

Voici donc comment il s'effectue :

Dans le décor, sous le lit, à gauche (dans l'angle formé par le pied et le cadre du lit), percer deux trous horizontalement parallèles, distants de cinq ou six centimètres l'un de l'autre et à une hauteur du sol égale à celle du dessous du lit qui doit être de trente-cinq centimètres environ.

— En regard de ces trous, à chaque traverse du sommier (qui doit être en bois et creux), visser deux pitons.

— A l'envers du couvre-pied ouaté (côté tourné vers la tête du lit), à dix centimètres du bord et bien au milieu de ce bord, coudre solidement deux languettes d'étoffe bien résistantes, longues de huit centimètres sur quatre de large et placées parallèlement à cinq ou six centimètres de distance dans le sens de la longueur du couvre-pied. A chacune de ces languettes fixer solidement deux anneaux de rideau (cela fait quatre en tout), le second cinq centimètres au-dessous du premier.

— Avoir deux pelotes de ficelle solide (fouet), ayant chacune un peu plus que le métrage nécessaire au trajet de la tête du lit au pied du lit et du pied du lit au cabinet de toilette intérieurement.

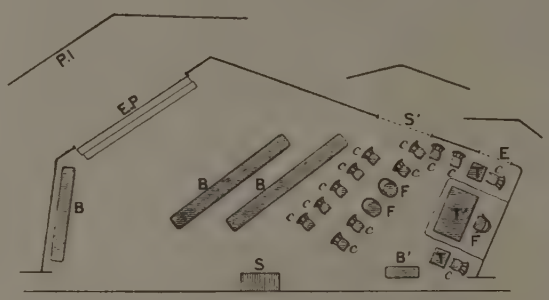
— De la coulisse, passer chacun de ces fils par chacun des trous percés dans le décor et ensuite par chacun des pitons correspondants du sommier. (Eviter d'emmêler les fils.) Après quoi, contourner *extérieurement* le pied du lit avec les deux fils parallèles, les faire monter le long du devant du lit, les passer par-dessus la barre de traverse, les glisser sous le couvre-pied et les attacher chacun d'abord au second anneau, puis au premier anneau (pour lequel on a réservé un peu de fil avant de faire le nœud) de sa languette respective. Après quoi, tirer le pied du couvre-pied de façon qu'il retombe en biais sur le devant du lit, de manière à cacher la ficelle au public et en même temps à permettre à Amélie de tirer la couverture à elle quand elle est sous le lit. Pour le reste, l'accessoiriste chargé de la manœuvre n'a qu'à lâcher du fil quand Amélie s'en va avec la couverture, et à tirer le fil à lui quand il s'agit de faire revenir le couvre-pied. S'assurer que tout fonctionne bien avant le lever du rideau, et aussi que les ficelles passées par les pitons ne traînent pas par terre, afin qu'Amélie, quand elle se glisse sous le lit, ne s'empêtre pas dedans.

Nota : Il est préférable aussi bien dans l'intérêt du décor dont la toile aurait à souffrir par l'usage que dans l'intérêt même de la manœuvre du fil, de fixer derrière le décor, à l'endroit où il est percé, une petite armature en bois percée également des mêmes trous dans lesquels on aura serti deux œillets en verre ou en métal, ce qui permettra un glissement plus facile.

ACTE III

PREMIER TABLEAU. — LA SALLE DES MARIAGES A LA MAIRIE

En pan coupé gauche, deuxième et troisième plan, grande baie donnant sur un vaste atrium auquel on accède par deux marches. Au premier plan, perpendiculaire à la rampe, mur plein auquel est adossée une banquette occupant toute la largeur. Au fond, tout de suite après la baie, grande partie oblique. Au centre une porte donnant sur les couloirs de la mairie. A droite, deuxième plan, porte donnant dans le cabinet du maire. Trois tables sont placées parallèlement au mur de droite. Celle du milieu plus grande que les deux autres et sur estrade : c'est la table du maire; elle est recouverte du traditionnel tapis vert ou grenat, suivant la décoration de la mairie. Derrière la table, un fauteuil. Au-dessus, sur une console appliquée au mur, le buste de la République. Une chaise à chacune des deux autres tables. A l'avant-scène, parallèlement à la rampe et tout près de la table, la plus près du public, une petite banquette sans dossier, pour deux personnes. Face à la table du maire, les deux fauteuils des mariés, encadrés de chaque côté par deux chaises ; puis au fond, continuant la rangée mais formant angle droit avec elle, deux chaises face au public. (Ce premier rang doit être très en oblique, de façon à ce que chacun des artistes reste visible le plus possible des spectateurs. Placer donc les meubles de ce premier rang en raison d'une ligne qui partirait du trou du souffleur pour aller rejoindre le fond du décor, à un mètre environ de l'angle de droite.) Derrière ce premier rang, un second rang de cinq chaises (cette rangée un peu moins oblique que la première), puis, derrière, deux rangées de banquettes sans dossier ; l'avant-dernière banquette doit être encore moins oblique que la rangée de chaises et la dernière banquette perpendiculaire à la scène. Sur la table du maire, un encrier, un petit code, différents papiers. Un registre sur chacune des tables qui encadrent la table du maire.



PLANTATION DU DÉCOR — ACTE III (PREMIER TABLEAU)

B, banquettes. — E, entrée du maire. — E.P, entrée principale. — F, fauteuils. — P.I, pantalon intérieur. — S, souffleur. — S', sortie. — T, tables. — T', table du maire. — *c*, chaises. — (Praticables extérieurs, entrée et portes du fond. — Table du maire sur estrade.

Scène première

MOUILLETU, VALERY, MOUCHEMOLLE, GABY, INVITES, INVITEES

Au lever du rideau, le monde est assis çà et là dans la salle, dans l'attente de la cérémonie qui se prépare. Gaby est entrée et s'engage dans la rangée de chaises.

MOUILLETU, à Gaby, sur le ton d'un refrain habituel. — Sur les banquettes, messieurs, dames! les chaises et fauteuils sont pour le cortège.

GABY, s'introduisant dans le rang suivant formé par la banquette derrière les chaises. — Pardon, je ne savais pas! Pardon, monsieur. (Le monsieur se lève.) Pardon, madame. (La dame se lève.)

UN MONSIEUR, à son voisin. — C'est bien à trois heures, la cérémonie?

LE VOISIN. — Si les mariés ne sont pas en retard, c'est pour trois heures.

Sur ces entrefaites sont entrés, bras dessus, bras dessous, Valéry et Mouchemolle; ils longent le fond, tout en parlant à haute voix.

VALÉRY. — Oui, mon vieux! et tous les garçons sont alors tombés sur le pochard et on l'a sorti en cinq sec.

MOUCHEMOLLE. — Ah! la bonne histoire!

VALÉRY, à Mouilletu. — Ah! dites donc, garçon! le mariage Courbois?

MOUILLETU. — C'est ici, monsieur.

GABY, qui est assise au bout de la banquette côté public, de sa place faisant des signes à Valéry et Mouchemolle. — Eh!... psstt!

MOUCHEMOLLE, joyeusement. — Ah! Tiens! voilà Gaby!

VALÉRY, même jeu. — Ah! Gaby! (Valéry se glissant dans le rang de Gaby.) Ah! te voilà, toi!

GABY. — Tu parles!

MOUILLETU, voyant Mouchemolle qui s'engage dans le rang de chaises. — Pas sur les chaises! sur les banquettes!

MOUCHEMOLLE, sur un ton blagueur. — Oui! Merci, mon ami. (Il sort du rang de chaises et s'engage dans le rang suivant à la suite de Valéry.)

VALÉRY, dérangeant les deux personnes qui occupent le commencement de la banquette. — Pardon, monsieur! Pardon, madame!

MOUCHEMOLLE, se glissant derrière lui et passant devant les personnes. — Pardon!... pardon!

VALÉRY. — Bonjour, Gaby!

MOUCHEMOLLE. — Ça va bien?

Ne trouvant pas de place pour s'asseoir, il enjambe la banquette et s'assied sur la dernière banquette.

GABY. — Bonjour, les gosses! Vous n'avez pas voulu rater le mariage, hein!

VALÉRY. — Tiens!

MOUCHEMOLLE. — Mais dis donc, tu en es une autre à ce que je vois!

GABY. — Tu penses! C'est l'attraction du jour!

VALÉRY. — Non, mais tout de même, c'est incroyable, hein?

GABY. — Quoi?

VALÉRY. — Mais ce mariage, donc!

MOUCHEMOLLE. — Marcel épouser Amélie!

GABY. — Mais il paraît que c'est une blague.

VALÉRY. — Comment, une blague ! C'est-à-dire qu'on l'a cru d'abord. Mais maintenant, il n'y a plus à douter, voyons ! puisque le mariage a lieu.

GABY. — Mais non, mais non ! Marcel a passé la soirée hier à Tabarin, et il nous a assuré que c'était un bateau qu'on montait à son parrain !... à propos d'une question d'héritage !

VALÉRY. — Oh ! voyons ! c'est à vous qu'il a monté le bateau ! Comment veux-tu ? à la mairie !...

GABY. — Ah ! je ne sais pas ! je te dis ce qu'il nous a dit.

Ils continuent à causer.

Scène II

LES MÊMES, CORNETTE, puis LE MAIRE

CORNETTE, une épaule plus haute que l'autre, accourant du fond. — Mouilletu ! Mouilletu !

MOUILLETU, debout sur l'estrade, en train de ranger sur la table du maire. — Ah ! monsieur Cornette !

CORNETTE. — Bonjour, Mouilletu ! le patron ne m'a pas demandé ?

MOUILLETU. — Oh ! si... vous pouvez me remercier ; je vous ai sauvé la mise en disant que je vous avais déjà vu.

CORNETTE. — Oh ! merci !... J'ai été retenu plus longtemps que je ne voulais.

MOUILLETU. — Au café, je parie ?

CORNETTE. — Je faisais une manille avec Jobinet.

MOUILLETU, cherchant. — Jobinet ?

CORNETTE. — Le comptable d'en face... Jobinet, vous savez bien... qui est si rigolo !... Jobinet, des pompes funèbres.

MOUILLETU. — Ah ! oui !... eh ! bien ? vous avez gagné, au moins ?

CORNETTE. — Mais non !... C'est pas étonnant, il est bossu !

LE MAIRE, passant la tête à la porte de droite. — Cornette !

CORNETTE, empressé. — Voilà, monsieur le maire !... voilà !

Le maire est rentré, Cornette court le rejoindre dans son cabinet.

Scène III

LES MÊMES, PAQUERETTE, GISMONDA, puis DEUX PHOTOGRAPHES

VALÉRY, apercevant Pâquerette et Gismonda qui, sur les derniers mots, sont arrivées de gauche et traversent au fond. — Tiens, voilà Pâquerette et Gismonda.

GABY. — Ah ! oui... (Leur faisant signe.) Eh !...

VALÉRY et MOUCHEMOLLE, de même. — Hep ! hep !

PAQUERETTE, à Gismonda. — Ah ! les copains !

GISMONDA. — Tiens !... Ça va bien ?

GABY, leur faisant signe de venir près d'elle. — Vous venez là ?

GISMONDA et PAQUERETTE. — Oui !

MOUILLETU, aux deux femmes qui s'engagent dans le rang de chaises. — Pas sur les chaises, mesdames, pas sur les chaises !

PAQUERETTE, sur un ton gouailleur. — Qu'est-ce qu'il a, celui-là !

GISMONDA. — Oh ! bien, vous n'avez pas de place...

PAQUERETTE, qui est descendue à l'avant-scène. — Si on se casait au fond, on serait mieux pour l'entrée du cortège...

VALÉRY — Oh !... Si vous voulez !

GABY. — Moi, je veux bien.

MOUCHEMOLLE. — Allons !

Les deux hommes se dirigent vers la banquette de gauche tandis que les femmes iront peu à peu, lentement, tout en causant.

GABY. — Vous êtes restés encore tard cette nuit ?

PAQUERETTE. — Ne m'en parlez pas : Six heures du matin !...

GISMONDA. — On s'est quitté en se donnant rendez-vous ici ; mais toute la bande était si vannée, qu'elle a bien sûr dû rester au lit !

VALÉRY, qui est près de la banquette adossée au mur. — C'est là qu'on se met !

PAQUERETTE. — Oui ! on sera très bien.

GISMONDA. — Il paraît que c'est un nommé Toto Béjard qui fait le maire ?

VALÉRY et MOUCHEMOLLE. — Toto Béjard ?

PAQUERETTE. — Un type de la Bourse, oui.

GABY, à Valéry. — Ah ! tu vois. (Aux deux femmes.) N'est-ce pas que Marcel nous a dit, pour son mariage, que c'était une blague qu'on faisait à son parrain.

PAQUERETTE et GISMONDA. — Absolument !

GABY. — Là !

VALÉRY. — Eh bien, qu'est-ce que tu veux, ça me dépasse.

UN PHOTOGRAPHE, son appareil sous le bras, fendant, pour passer, le rassemblement formé par Valéry, Gaby, Pâquerette, Gismonda et Mouchemolle, et qui obstrue le passage. — Pardon, messieurs ! Pardon, mesdames ! (A part.) Oh ! nom d'un chien, il y a du linge ! (Arrivé à Mouilletu à l'avant-scène droite.) Dites-moi : le cortège entre par là, naturellement ?

MOUILLETU. — Dame ! par où voulez-vous qu'il entre ?

LE PHOTOGRAPHE. — C'est que je voudrais l'avoir bien en face... Je suis le photographe du *Matin*.

MOUILLETU. — Ah !... Très bien, monsieur !...

UN DEUXIÈME PHOTOGRAPHE, après avoir accompli le même trajet que son confrère, surgissant dans le dos de ce dernier, pour s'adresser à Mouilletu. — Dites-moi, garçon... (Reconnaissant l'autre photographe qui s'est retourné.) Tiens ! vous !

1er PHOTOGRAPHE. — Bien oui, je viens pour le *Matin*.

2e PHOTOGRAPHE. — Et moi pour le *Journal !*

LES DEUX PHOTOGRAPHES, en chœur. — Naturellement !

Ils remontent. Pendant ce qui précède, Mouilletu a gagné la gauche en passant derrière les photographes.

VALÉRY, à Mouilletu qui est arrivé près de lui. — Dites-moi, garçon !

MOUILLETU. — Monsieur ?

VALÉRY. — C'est bien à trois heures, le mariage ?

MOUILLETU. — Oui, monsieur.

LE MAIRE, passant la tête à la porte. — Mouilletu ! Mouilletu !

MOUILLETU. — Voilà, monsieur le maire !

Le maire rentre chez lui.

TOUS, étonnés. — Mouilletu ?

MOUILLETU, se rapprochant de Valéry, pour s'excuser. — Je vous demande pardon !

GABY, le retenant par la manche. — Dites donc ! « Mouilletu », c'est à vous qu'il demande ça ?

MOUILLETU. — Oui, madame ! C'est mon nom.

GABY, riant. — Quelle drôle d'idée !

MOUILLETU, tandis que tout le groupe rit. — Je n'en suis pas plus fier !... Je vous demande pardon !

Il les quitte pour aller chez le maire.

MOUCHEMOLLE. — Oh! bien, si c'est à trois heures; il est moins trois...

VALÉRY. — Ça ne peut être long.

GISMONDA. — D'ailleurs, quand nous sommes arrivés, il y avait déjà des voitures en bas qui entraient.

VALÉRY. — Oh! bien, alors...!

A ce moment, on entend dans l'atrium l'orchestre qui attaque la marche du *Prophète*.

GABY. — La musique! Voilà la musique!

GISMONDA. — C'est les mariés! c'est les mariés qui arrivent!

TOUS. — C'est les mariés!

MOUILLETU, sortant de chez le maire et courant vers l'entrée. — Le cortège, mesdames, messieurs! voici le cortège!

LES DEUX PHOTOGRAPHES, qui étaient à l'affût dans l'atrium, accourant en scène. — Le cortège! voilà le cortège!

Mouilletu a disparu dans l'atrium.

TOUT LE MONDE. — Le cortège! Voilà le cortège!

Un des photographes s'est mis contre le manteau d'arlequin gauche; l'autre grimpe sur une banquette. Tous deux, l'appareil braqué sur l'entrée.

GABY. — Allons voir l'entrée. Allons voir l'entrée.

TOUT LE GROUPE. — Allons! Allons!

Ils grimpent les marches de la baie qu'ils obstruent complètement. Dans la salle, les gens sont debout sur les banquettes.

MOUILLETU, revenant de l'atrium et repoussant les gens qui embarrassent l'entrée. — Place, messieurs-dames! place pour le cortège! rangez-vous.

GABY. — Là! là! (Montant sur la banquette.)

TOUS. — C'est ça! C'est ça!

Gaby, Gismonda et Pâquerette grimpent sur la banquette. Les deux hommes, debout devant, se collent contre elles. A ce moment, entrée du cortège. En tête Amélie en mariée, donnant le bras gauche à son père qui est en habit, le chapeau à la main, la croix de commandeur de Palestrie au cou. Derrière, Marcel, donnant le bras à Virginie Pochet, sœur de Pochet. Derrière, Adonis en smoking, donnant la main à une petite fille de six ans, tenant un bouquet de demoiselle d'honneur. Derrière, les quatre témoins: Etienne, Van Putzeboum, le général et Bibichon. Puis les invités: Valcreuse, Yvonne, Boas et Palmyre.

MOUILLETU, les recevant sur le pas de la porte. — Par ici, messieurs les mariés! par ici!...

DES VOIX DANS L'ASSISTANCE. — Oh! qu'elle est bien!... quelle jolie toilette!... comme elle est en physique!... etc.

Ils descendent par la gauche pour gagner la droite en traversant la scène, conduits par Mouilletu. Les photographes prennent des instantanés. Au moment où Amélie passe devant Valéry, Gaby et la bande... chacun lui fait un compliment: « Oh! délicieuse!... épatante!... Tu as une robe qui te va!... compliments!... etc., etc... » A chacun Amélie répond par un: « Merci... Merci bien... »

MOUILLETU, gagnant la droite en tête du cortège. — Par ici, messieurs, dames!

AMÉLIE, qui est arrivée avec Pochet à l'avant-scène gauche. S'arrêtant en voyant Pochet dont la figure se contracte d'émotion. — Tu pleures, papa?

POCHET, contenant mal son trouble. — Non!... Oui! Qu'est-ce que tu veux: l'émotion...! C'est pas des larmes positivement; c'est plutôt comme quand on épluche un oignon sous son nez, ça vous...

AMÉLIE. — Oui! Oui!

POCHET. — N'est-ce pas? sentir sa fille en fleur d'oranger... comme ça... sous l'œil de la foule!...

AMÉLIE. — Mais puisque c'est une blague.

POCHET. — Je sais bien, mais, tout de même!... (Il se mouche bruyamment, puis.) Ah! le mariage est une belle institution!

AMÉLIE. — Allons, calme-toi!...

MOUILLETU, de l'extrême droite, voyant qu'on ne l'a pas suivi. — Suivez messieurs, dames! suivez!

POCHET. — Voilà! Voilà!

Ils gagnent par la suite jusque devant la table du maire.

VIRGINIE, à Marcel, à qui elle donne le bras. Parlant, tout en suivant. — Je vous dirai que ça dépend! A domicile, pour faire les ongles, je prends huit francs; mais, pour les amis, c'est cent sous...

MARCEL. — Oh! c'est tout à fait intéressant!

ADONIS, tirant la petite qui marche en regardant derrière elle. — Mais suis donc, la gosse! Tu es tout le temps à te faire traîner.

LA PETITE. — Mais, je suis!

ADONIS, dépité. — Oh! C't' idée aussi de m'avoir collé la môme à la concierge comme demoiselle d'honneur. Je suis ridicule!

Ils vont s'asseoir sur les deux chaises qui forment la tête du premier rang.

MOUILLETU, indiquant à chacun sa place respective. — La mariée ici, le marié là!

VAN PUTZEBOUM, à Etienne. — Ça est le grand jour, hein donc! les chers petits, ils doivent être très émus.

ETIENNE. — Oui!... (Les dents serrées.) les chers petits!

MOUILLETU. — Monsieur le père ici! Madame la mère...

POCHET. — La mère? y en a pas!

VIRGINIE. — Non, je suis la tante.

MOUILLETU. — Eh! bien, madame, la tante, là!

LE GÉNÉRAL, à Bibichon. — C'est-à-dire que, si je suis témoin, c'est que Son Altesse Royale m'a délégué...

BIBICHON. — En vérité!... Eh! bien, moi, c'est à cause... (En se donnant une bonne tape sur la cuisse.) de ma respectabilité.

MOUILLETU. — Messieurs les témoins!

LES QUATRE TÉMOINS, s'avançant. — Voilà! Voilà!

MOUILLETU, leur indiquant leurs places. — Les témoins de la mariée, ici; les témoins du marié, là!

VAN PUTZEBOUM, voyant sa place prise par Adonis. — Allez, les petits! débarrassez, hein, donc?

Adonis va s'asseoir sur la première chaise du deuxième rang: la petite reste debout, près d'Amélie.

YVONNE, à Boas qui, derrière, donne le bras à Palmyre. Tous les quatre sont à l'extrême gauche. — Dis donc, ce mariage, ça ne te donne pas envie d'en faire autant?

BOAS. — Avec toi?

YVONNE. — Avec moi.

BOAS. — Eh! bien, tu sais! j'y penserai!

PALMYRE. — Moi, si je voulais, je n'aurais qu'un mot à dire, n'est-ce pas, chéri?

VALCREUSE. — Ah? possible; mais pas avec moi, toujours.

PALMYRE. — Ah! animal! Tu me disais l'autre jour...

VALCREUSE. — Pardon, l'autre nuit!... et la nuit il y a bien des choses qu'on dit...

BOAS, achevant sa pensée. — ... par politesse.

MOUILLETU. — Monsieur le garçon d'honneur et sa demoiselle?

LA PETITE, se précipitant vers Adonis et le tirant par la main. — C'est nous, mon cher !

ADONIS, entraîné par la petite. — Oh ! « mon cher », non, pigez-moi, c'te larve !... si ça ne fait pas transpirer !

MOUILLETU, indiquant la petite banquette à droite de la scène. — Ici, monsieur le garçon d'honneur et sa demoiselle.

ADONIS, à la petite, tout en s'asseyant à droite de la banquette. — Non, mais à quelle heure qu'on te couche !

LA PETITE. — A huit heures, mon garçon !

ADONIS. — Oh ! là, là ! le biberon ! allez, tâche de te taire.

LA PETITE. — Quoi !

ADONIS. — La ferme !

MOUILLETU, au restant du cortège. — Si vous voulez prendre place sur les chaises ?... (Boas, Palmyre, Valcreuse et Yvonne s'asseyent aux places indiquées.) M. le maire est à vous dans un instant.

Il entre chez le maire. Conversation générale en sourdine.

MARCEL, après un temps, à Etienne. — Dis donc ?

ETIENNE. — Quoi ?

MARCEL, à Etienne. — C'est toujours Toto Béjard, le maire ?

ETIENNE, sur un ton qui en dit long, mais dont l'intention échappe à Marcel. — C'est Toto Béjard ! Oui.

MARCEL. — Dis donc, Amélie !

AMÉLIE. — Quoi ?

MARCEL. — C'est toujours Toto Béjard, le maire.

AMÉLIE. — Eh ! bien, oui, je sais.

POCHET, curieux. — Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

AMÉLIE. — Non, rien ! Il me dit que c'est Toto Béjard, le maire.

POCHET. — Ah ! oui ! (Se tournant vers Virginie.) C'est Toto Béjard, le maire !

VIRGINIE. — Ah ?... eh ! ben après ?... je m'en fiche !

VAN PUTZEBOUM, à Etienne. — Comment vous dites le bourgmestre ? Toto Béjard ?

ETIENNE, interloqué. — Hein ! non, oui ! Ça n'a pas d'importance.

Un temps. Puis grand éclat de rires dans la bande Yvonne, Palmyre, Boas et Valcreuse.

YVONNE, riant. — Idiot, va !

BOAS, riant. — Oh ! ben, quoi, si on ne peut plus être spirituel !

AMÉLIE, se levant et se retournant, un genou sur son fauteuil, riant de confiance. — Quoi ? quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

BOAS, riant. — Rien, rien !

PALMYRE, riant. — C'est Boas qui fait des plaisanteries d'un goût douteux.

AMÉLIE, curieuse. — Ah ! quoi ? quoi ?

ENSEMBLE
YVONNE. — Il demande...
PALMYRE. — Il demande...
VALCREUSE. — Il demande...

YVONNE, cédant la parole à Palmyre. — Non, toi !

PALMYRE, de même. — Toi !

AMÉLIE. — Eh ! bien, quoi ? Qu'est-ce qu'il demande ?

VALCREUSE, se levant. — Il demande pourquoi tu n'as pas mis d'oranges dans ta couronne !

AMÉLIE. — Oh ! que c'est fin ! Oh ! que c'est spirituel !

Elle se rassied.

POCHET, se levant et se retournant vers eux. — C'est Gueuledeb qui a trouvé ça ?... Ah ! c'est distingué, oui !

BOAS, assez content de lui. — Ben, mon Dieu... !

POCHET. — Allons, allons ! circulez ! Où croyez-vous donc z'être ! hein ? Où croyez-vous donc z'être !

Il se rassied. On entend les autres répéter en sourdine en riant « Où croyez-vous donc z'être ». — Un temps.

VALÉRY, assis sur la dernière banquette, à Gaby. — Eh ! bien, mais y a qu'à lui demander... (Appelant Bibichon.) Eh ! Bibichon !

BIBICHON, se levant. — Eha ?

VALÉRY. — Est-ce que tu es du dîner, demain, chez Fifi-l'andouille ?

BIBICHON. — Ah ! non.

ENSEMBLE
GABY. — .....
PAQUERETTE. — .....
VALÉRY. — ..... Ah ?
GISMONDA. — .....
MOUCHEMOLLE. — ....

YVONNE, se levant. — Tu n'en es pas ?

BIBICHON. — Non.

PALMYRE, se levant. — Nous en sommes, nous.

Elles se rasseyent.

BIBICHON. — Oh ! mais, ça ne fait rien ! On mange bien chez elle, je m'invite !

GABY. — Ah ! bravo !

BIBICHON. — Mais, dame ! (Il se rassied pour se relever aussitôt, et, à ceux du fond.) Allô !... Merci du renseignement.

Il s'assied. Mouilletu, sortant de chez le maire, monte sur l'estrade.

ADONIS, à la petite qui lui parle à l'oreille. — Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ? (La petite lui reparle.) Hein !... Ah ! zut ! Non !... tout à l'heure ! quand on s'en ira.

AMÉLIE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

ADONIS. — Non, rien !

AMÉLIE. — Mais quoi ?

ADONIS. — Rien, c'est la gosse qui...

N'osant pas achever tout haut, il se lève et va parler bas à Amélie, après quoi il redescend pour retourner à sa place.

AMÉLIE, pendant qu'Adonis redescend. — Eh ! bien, quoi ? conduis-la, mon petit !

ADONIS. — Moi ! Ah ! ben non, alors ! tu m'as pas regardé. (Il s'assied.)

POCHET, se levant et, curieux, à Amélie. — Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

AMÉLIE. — Non, rien, papa ! C'est la petite qui...

Elle lui parle bas.

POCHET. — Ah ?

ADONIS, sur un ton indigné. — Oui !

POCHET. — Eh ! bien, quoi ? c'est humain.

AMÉLIE, à Mouilletu qui est debout sur l'estrade du milieu. — Dites donc, garçon !

MOUILLETU. — Mademoiselle ?...

AMÉLIE. — Pourriez-vous nous indiquer...

Elle achève sa phrase à voix basse dans l'oreille de Mouilletu.

ADONIS, vexé, pendant qu'Amélie parle bas à Mouilletu. — Non, comme c'est agréable !

MOUILLETU. — Oh ! rien de plus facile, mademoiselle. (A Adonis, sans aucun doute dans son esprit.) C'est pour monsieur !

ADONIS, furieux. — Hein ! Mais non ! mais non !

MOUILLETU, descendant de l'estrade du maire. — C'est pour la petite demoiselle ! Tenez, par ici, mademoiselle.

Précédant la petite fille, il se dirige vers le rang de chaises.

LA PETITE, qui déjà suivait Mouilletu, s'apercevant qu'Adonis ne vient pas avec elle, courant à lui et le tirant par la main. — Eh ! ben, tu viens ?

ADONIS. — Mais, fiche-moi la paix.

AMÉLIE. — Eh! ben, quoi? va avec elle.

ADONIS. — Moi!

POCHET. — Un garçon d'honneur ne lâche pas sa demoiselle d'honneur.

ADONIS. — Ah! ben, non, zut!

AMÉLIE. — Je te dis d'y aller... tu ne peux pas laisser cette petite toute seule.

ADONIS. — Oh!

POCHET. — Quoi, c'est pas la mer à boire.

ADONIS, se laissant entraîner par la petite en maugréant. — Non! De quoi que j'ai l'air, moi? de quoi que j'ai l'air?

MOUILLETU, s'engageant entre le premier et le deuxième rang de chaises, suivi par la petite et Adonis, sur un ton pompeux et rythmé. — Laissez passer la demoiselle d'honneur! Laissez passer la demoiselle d'honneur!

Dans le rang chacun se lève à son tour pour laisser passer.

ADONIS, furieux. — Oh! c't averse! (A la petite.) Tu pouvais pas prendre tes précautions avant, toi!

MARCEL, au moment où Adonis passe derrière lui. — Va donc, petit Soleilland!

ADONIS, rageur. — Oh! oui! oh!

MOUILLETU. — Par ici, tenez, par ici!

ADONIS. — Sale gosse, va! (Arrivés au seuil de la porte du fond, Mouilletu, avec force gestes, lui indique le chemin à prendre. Adonis, sur les charbons.) Oui, c'est bon; pas de gestes, monsieur! pas de gestes!... je trouverai bien! merci! Sale gosse, va! (Ils sortent.)

VAN PUTZEBOUM, qui s'est levé sur le départ d'Adonis et l'a suivi des yeux, à Etienne qui se lève également pour se dérouiller les jambes. — Où c'est ça qu'ils vont donc?

ETIENNE. — Rien, c'est la petite qui...

Il achève sa phrase à l'oreille de Van Putzeboum.

VAN PUTZEBOUM. — Ah! oui, oui... Meneken!... Meneken... pssse!...

ETIENNE. — Vous y êtes.

VAN PUTZEBOUM, joyeux et prenant le bras d'Etienne. — Oh! ça est tout de même un mariage vraiment parisien. (Ils gagnent l'extrême gauche.)

MARCEL, étalé dans son fauteuil, après un temps, regardant sa montre. — C'est pas pour dire, mais il nous fait poser, Toto Béjard.

AMÉLIE. — Tu parles!... Et moi, tu sais... je veux bien qu'on s'épouse, mais faut pas oublier que j'ai rendez-vous à quatre heures à la maison avec le prince.

MARCEL. — A quatre heures?... Oh! bien, tu as de la marge.

AMÉLIE. — C'est que, depuis le temps que je la fais droguer, la malheureuse...!

MARCEL. — Quelle... « malheureuse »?

AMÉLIE. — Eh! ben, Son Altesse!... C'est du féminin.

MARCEL. — Ah?... C'est juste!

MOUILLETU, montant sur l'estrade. — Voici M. le maire.

Il descend se mettre à la table la plus près de l'avant-scène tandis que Van Putzeboum et Etienne regagnent vivement leurs places.

Scène IV

LES MÊMES, LE MAIRE. (Il a sur la partie gauche du front une loupe énorme.)

Le maire en redingote, ceint de l'écharpe, entre, suivi de Cornette. Il monte à son estrade tandis que Cornette s'installe à sa table, au fond. Tout le monde s'est levé. Le maire s'incline légèrement pour saluer l'assistance, puis, d'un geste circulaire de la main, il fait signe à chacun de s'asseoir. Tout le monde s'assied, sauf Pochet qui regarde distraitement du côté de l'entrée.

LE MAIRE, la main tendue vers Pochet pour lui faire signe de s'asseoir. — Monsieur!

AMÉLIE, à Pochet, lui indiquant le maire. — Papa!

POCHET. — Oh! pardon. (Croyant que le maire lui tend la main.) Enchanté.

LE MAIRE. — Non, c'est pour vous prier de vous asseoir.

POCHET, s'asseyant. — Oh! pardon.

Le maire s'assied et se penche vers Cornette pour lui faire quelques recommandations.

MARCEL, bas à Etienne. — Dis donc...! C'est Toto Béjard, ça?

ETIENNE, l'œil malin. — C'est Toto Béjard.

Marcel se lève et va considérer de plus près le maire.

LE MAIRE, relevant la tête. — Qu'est-ce qu'il y a?

MARCEL, d'un ton blagueur. — Rien, rien! (A Etienne, en allant s'asseoir.) La gueule est bonne! Tu es sûr de lui, au moins. Il ne va pas faire de blagues? Se mettre à rigoler?

ETIENNE. — Non, non! Sois tranquille!... Il ne fera pas de blague.

LE MAIRE, se levant, à Marcel. — Veuillez, je vous prie... (Voyant que Marcel ne l'écoute pas.) Monsieur le marié...

AMÉLIE, donnant un coup de coude à Marcel. — Marcel!

MARCEL. — Hein! moi?...

LE MAIRE, sur un ton aimablement plaisant. — Evidemment vous! vous n'êtes pas plusieurs!... ...Me donner vos noms et prénoms.

MARCEL, à Etienne, tout en se levant. — Il est épatant.

ETIENNE. — N'est-ce pas?

MARCEL, le bord de son chapeau contre sa joue gauche pour dissimuler son envie de rire que révèle le son de sa voix. — Joseph-Marcel Courbois.

LE MAIRE, le regarde ahuri, puis. — Qu'est-ce qui vous fait rire?

MARCEL, blagueur et entre les dents. — Ça va bien, allez! ça va bien.

LE MAIRE, le considère un instant, un peu étonné, puis à Amélie. — Et vous, mademoiselle?

Amélie se lève pour répondre. Pochet, d'un geste, la fait rasseoir et s'avance vers la table du maire.

POCHET. — Clémentine-Amélie Pochet!

LE MAIRE. — Non, pas vous! C'est à mademoiselle que je demande.

POCHET, allant se rasseoir. — Ah! pardon.

AMÉLIE, se levant. — Clémentine-Amélie Pochet.

Elle s'assied.

POCHET, allant jusqu'à la table du maire. — Eh! ben, hein?... qu'est-ce que j'ai dit?

LE MAIRE, commençant à être agacé. — Oui, c'est bien.

POCHET. — Vous comprenez, n'est-ce pas, c'est moi qui lui ai donné ces noms... C'est ma fille, alors!... je les connaissais avant elle.

LE MAIRE, lève les yeux au ciel, puis: — Je vous en prie, monsieur.

POCHET. — Continuez, monsieur le maire! continuez!

Il va se rasseoir.

PUTZEBOUM, à Etienne. — Mais « Pochet, Pochet »? Je croyais le nom était d'Avranches?

ETIENNE. — Hein?... Oui, c'est... c'est un titre du pape; ça ne se mentionne pas dans les actes...

PUTZEBOUM. — Tiens, tiens!

Van Putzeboum. Etienne. Marcel. Amélie. Le maire. Adonis.

Scène IV. — Le maire : « *Enfin, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?* »

Le Maire. — On va vous donner lecture de l'acte de mariage! (A Cornette.) Lisez, Cornette!

Le maire se rassied et, pendant ce qui suit, écoute la lecture, le coude droit sur la table, la main en visière au-dessus des yeux.

Marcel. — Il est épatant, ce Toto! On dirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie.

Cornette, le coude gauche sur la table, la tête appuyée dans sa main, commençant la lecture de l'acte. — « L'an mil neuf cent huit et le cinq mai, à trois heures du soir, devant nous, Maire du huitième Arrondissement de Paris, ont comparu en cette mairie pour être unis par le mariage, d'une part M. Marcel Courbois, rentier, demeurant 27, rue Cambon, (Diminuant peu à peu la voix pour arriver à la fin à n'être qu'un ronron, de façon à ne pas couvrir la voix des personnages qui, cependant, doivent donner la sensation de parler à mi-voix.) âgé de vingt-huit ans, célibataire... », etc. *.

Amélie, à mi-voix, à Marcel, pendant que Cornette poursuit sa lecture. — Dis donc! Marcel, t'as vu sa loupe?

Marcel, de même. — Quelle loupe?

Amélie. — La loupe du maire.

Marcel. — Ah! tu parles!

Amélie, à Pochet. — T'as vu sa loupe, papa?

Pochet. — Hein?

Amélie. — La loupe du maire!

Pochet. — Ah! ben, je te crois! Ce qu'elle est conséquente!

Amélie. — Comme un œuf de... de colombe. (A Marcel.) Ah! tu vois, je ne dis plus pigeon.

Marcel. — Oh! dans ce cas-là, tu peux dire comme tu veux! (A Etienne.) Tu ne m'avais pas dit que Toto Béjard avait une loupe.

Etienne. — Tais-toi! elle est fausse! C'est du camouflage.

Marcel, se tordant. — Non? (A Amélie.) Dis donc, Amélie! la loupe du maire...! Il paraît qu'elle est fausse.

Amélie. — Allons donc! (A Pochet.) Oh! papa, la loupe du maire! elle est fausse.

Pochet. — Pas possible! (Se levant.) Oh! que c'est drôle! (De sa poche il tire des bésicles en écaille, se les fixe sur le nez et s'avance tout près du maire pour mieux regarder sa loupe.)

Le Maire, se sentant examiné, relevant subitement la tête et se trouvant nez à nez avec Pochet. — Qu'est-ce qu'il y a?...

Pochet, reculant instinctivement. — Rien!... Rien, rien! (Il a un geste du coude vers le maire et un jeu de physionomie qui semble dire : « Ah ! farceur, va ! » puis va se rasseoir. Le maire hausse les épaules puis reprend sa position première. A Amélie, en se rasseyant.) C'est curieux, on jurerait qu'elle est vraie!

Virginie. — Quoi? qu'est-ce qu'on jurerait qui est vrai?

Pochet. — La loupe du maire, il paraît qu'elle est fausse.

Virginie. — Non? (A ses voisins de gauche.) Ah! la loupe du maire qui est fausse.

Bibichon. — Non?

Le Général. — Ah?

Palmyre, se penchant vers Pochet. — Quoi, qu'est-ce qui est qui est fausse?

Pochet. — La loupe du maire, elle est fausse!

Tout le rang de Palmyre. — C'est pas possible!

Yvonne, passant la nouvelle au troisième rang. — Ah! la loupe du maire qui est fausse.

Tout le troisième rang. — Non?

Le deuxième rang. — Si.

Un ou deux personnages du quatrième rang. — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a?

* On trouvera le contrat entier à la fin de l'acte.

LE TROISIÈME RANG. — La loupe du maire est fausse.

UN DU QUATRIÈME RANG. — Quoi? sa loupe? Ah!

On se chuchote la nouvelle: « la loupe du maire est fausse... la loupe est fausse... c'est une fausse loupe! » Chacun veut voir de plus près; le premier rang, moins Putzeboum qui somnole et Etienne qui sait à quoi s'en tenir, se lève et s'avance jusqu'à la table du maire pour mieux examiner la fameuse loupe; le deuxième rang s'est levé et se penche en avant. Aux autres rangs, quelques-uns montent sur leur banquette. Le maire soudain lève les yeux, voit tout ce monde qui l'environne, se soulève lentement, ce qui amène l'effet contraire chez tous les autres qui se recroquevillent sur eux-mêmes à mesure que le maire redresse la taille, et reculent ainsi jusqu'à leurs places.

LE MAIRE — Enfin, quoi? qu'est-ce qu'il y a?

TOUS. — Rien!... Rien-rien!

Tout le monde s'est rassis, sauf le général qui reste debout.

LE MAIRE. — Qu'est-ce que vous avez?

LE GÉNÉRAL, qui n'a rien compris. — Il paraît qu'elle est fausse.

LE MAIRE. — Quoi?

LE GÉNÉRAL. — Je ne sais pas!

Il se rassied.

LE MAIRE, à Mouilletu. — Mais quelle noce! mon Dieu, quelle noce!

CORNETTE, augmentant le volume de sa voix sur la fin du contrat. — « Avons prononcé publiquement que M. Joseph-Marcel Courbois et M^lle^ Clémentine-Amélie Pochet sont unis par le mariage. »

LE GÉNÉRAL. — Bravo!

LE MAIRE. — Chut! (A Pochet.) Levez-vous. (Marcel, Pochet et Amélie se lèvent. Aux mariés.) Asseyez-vous! (Tous trois s'asseyent. A Pochet.) Non, levez-vous!

AMÉLIE, MARCEL et POCHET, se levant. — Ah!

LE MAIRE, à Marcel et Amélie. — Asseyez-vous! (Tous trois s'asseyent. A Pochet.) Mais non, levez-vous!

Tous trois se lèvent.

MARCEL. — Enfin, quoi, est-ce qu'on se lève ou est-ce qu'on s'assied?

LE MAIRE, à Marcel. — Je parle à M. Pochet! Asseyez-vous!

TOUS TROIS, s'asseyant. — Ah! bon.

LE MAIRE, à Pochet. — Eh ben? pourquoi vous asseyez-vous?

POCHET. — Non, pardon! Vous venez de dire: « Je parle à M. Pochet; asseyez-vous! »

LE MAIRE. — Eh! ben, oui: « je parle à M. Pochet; asseyez-vous, vous, les mariés; et vous, monsieur Pochet, restez debout. »

POCHET. — Ah! bon!

MARCEL. — Eh! ben, on le dit.

LE MAIRE, à Pochet. — Monsieur Amédée Pochet!...

POCHET. — C'est moi!

LE MAIRE, avec un soupir excédé. — Oui, oh! je le sais! Vous consentez au mariage de votre fille Clémentine-Amélie Pochet avec M. Joseph-Marcel Courbois?

POCHET. — Avec joie.

LE MAIRE, lève les yeux au ciel, pousse un soupir, puis: — Ne dites pas, avec joie.

POCHET. — Je le dis comme je le pense.

LE MAIRE. — C'est possible, mais on ne vous demande pas vos impressions intimes. Dites « oui ou non »!

POCHET. — Absolument.

LE MAIRE. — Mais, pas « absolument ». Est-ce oui ou est-ce non?

POCHET. — Mais oui, voyons! puisqu'on est venu pour ça!

LE MAIRE, excédé. — Allons! C'est bien! je vais vous donner lecture...

A ce moment paraissent au fond Adonis et la petite qui sont accueillis par un « Ah! » général qui coupe la parole au maire.

Toutes ces répliques entre Adonis, Adonis, Pochet, Bibichon, le général, doivent s'échanger sans s'occuper de répliques du maire qui les piquera comme il pourra.

AMÉLIE, à Adonis qui, précédé de la petite, traverse entre le premier et le deuxième rang de chaises. — Eh! bien, ça y est?...

ADONIS, tout en regagnant sa place. — Oui! oh! je la trouve mauvaise!

LE MAIRE, essayant de parler. — Je vais vous donner...

POCHET. — Elle aurait seulement dix ans de plus, il trouverait ça charmant.

LE MAIRE. — Je vais vous donner lecture...

BIBICHON, descendant un peu en scène et blagueur. — Moi, elle en aurait seulement cinq de plus!...

LE GÉNÉRAL, riant. — Oh! Oh! Oh!

LE MAIRE, avec un fort coup de poing sur sa table. — Quand vous aurez fini!

BIBICHON, regagnant vivement sa place. — Oh!

POCHET, se levant et se tournant vers l'assistance. — Voyons, mes enfants!... mes enfants!... On est à la *mairerie!*

LE MAIRE, brusque et autoritaire. — Il est temps de vous le rappeler!

POCHET, à l'assistance. — Là! rappelez-le-vous... rapp... rappelez-vous-le-le...

LE MAIRE. — Voulez-vous vous taire!

POCHET, martelant chaque syllabe. — Rap-pe-lez-le-vous-le! (Au maire.) Là, ça y est.

LE MAIRE. — Oui, eh! bien, taisez-vous!

POCHET. — Oui.

MARCEL. — Il est épatant, Toto Béjard! un naturel! une autorité!...

LE MAIRE. — Je vais vous donner lecture des articles du code concernant les droits et devoirs respectifs des époux.

POCHET, se levant à moitié et se tournant vers l'assistance. — Ecoutez ça, mes enfants!

LE MAIRE, sans beaucoup de voix. — Silence!

POCHET, qui déjà faisait mine de se rasseoir, se levant. — Silence!

LE MAIRE, plus fort à Pochet. — Silence!

POCHET, au maire. — C'est ce que je leur dis: (A l'assistance.) Silence!

LE MAIRE. — Vous!

POCHET. — Ah? moi! (A lui-même en s'asseyant.) Silence!

VAN PUTZEBOUM, à Etienne. — Quelle claquette, le père, donc!

LE MAIRE, lisant les articles du code. — « Article 212: Les époux se doivent mutuellement assistance, secours, fidélité. — Article 213: Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari. — Article 214: La femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où il juge à propos de résider; le mari est obligé de la recevoir et de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie selon ses facultés et son état. — Article 226... »

MOUILLETU, au moment où le maire dit « Article 213... » et pendant qu'il continue à lire les articles du code, présentant un plateau d'argent à la petite fille. — Ma petite demoiselle, si vous voulez bien?...

ADONIS. — Ah ! autre barbe : faut faire quêter la gosse.

Adonis et la petite qui lui donne le bras suivent Mouilletu qui les mène jusqu'au Général ; commence la quête qui se continue en redescendant jusqu'à Van Putzeboum.

MOUILLETU, répétant le même refrain en sourdine chaque fois qu'on présente le plateau à un nouveau personnage. — Pour les pauvres de l'arrondissement !... Pour les pauvres de l'arrondissement !

Au moment où le maire prononce : « Article 226... » la petite fille qui a fini de quêter au premier rang et s'apprête à passer au second, s'attrape le pied dans le pied de la chaise de Van Putzeboum et s'étale par terre avec le plateau et la monnaie qui s'éparpille de tous côtés.

ADONIS. — Allons, bon !

MÉLANGE DE VOIX. — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est ?...

LE MAIRE, essayant de dominer le tumulte de la voix. — « Article 226 : la femme ne peut pas tester sans l'autorisation de son mari. »

Presque à la fois et sur la lecture du maire.

ADONIS. — C'est la môme qui s'a fichue par terre.

AMÉLIE, qui est descendue aussitôt. — Alors tu ne peux pas la tenir, non ? (A la petite.) Tu n'as pas bobo ?

YVONNE. — Tu ne t'es pas fait mal ?

LA PETITE, qu'on a relevée. — Non, non !

LE MAIRE, frappant plusieurs fois sur la table pour tâcher d'obtenir le silence. — Enfin, messieurs, mesdames !...

ADONIS, sans écouter les rappels du maire. — Naturellement ! Elle ne regarde pas où elle marche ! (A la petite.) Tu ne peux pas regarder où tu marches ?...

Pendant ce temps on récolte les pièces, qu'on remet sur le plateau.

LE MAIRE, furieux. — Ah çà ! qu'est-ce qu'il y a, à la fin ?

ADONIS, en retournant avec la petite à sa place. — C'est la gosse qui s'a répandue avec le plateau et la galette.

LE MAIRE, sévèrement. — Ce n'est pas une raison pour troubler la cérémonie !

ADONIS, à la petite tout en l'asseyant avec brusquerie sur la banquette. — Là ! tu vois ! tu troubles la cérémonie.

A ce moment, dans l'embrasure de la baie, on aperçoit dans l'atrium Irène qui vient discrètement assister à la cérémonie.

Scène V

LES MÊMES, IRENE

IRÈNE, dans l'atrium, s'adressant à l'un des photographes qui sort précisément à ce moment de scène. — C'est bien ici la salle des mariages ?

LE PHOTOGRAPHE. — Oui, madame, c'est ici.

LE MAIRE, imposant silence à Marcel et Amélie qui, devant sa table, lui expliquent ce qui s'est passé. — Enfin, voyons ! y êtes-vous ?

MARCEL et AMÉLIE, regagnant vivement leurs places. — Voilà, monsieur le maire ! Voilà !

LE MAIRE. — Monsieur Marcel Courbois !

MARCEL. — J'y suis, monsieur le maire !

AMÉLIE, en reprenant sa place, apercevant Irène, au fond. — Ah ! madame !

LE MAIRE. — Consentez-vous à prendre pour épouse...

AMÉLIE, à Marcel. — Dis donc ! madame, là-bas !

LE MAIRE. — Mlle Clémentine-Amélie Pochet ?

MARCEL, se tournant du côté indiqué. — Qui ?... hein ! Irène !...

AMÉLIE. — Oui !

MARCEL, dos au maire, à pleine voix en joignant les mains de surprise à la vue d'Irène. — Non ?

TOUS, tandis que Marcel et Amélie envoient des « bonjour » de la tête à Irène. — Hein !

LE MAIRE, se méprenant sur la réponse de Marcel. — Comment non !

MARCEL, se retournant à l'exclamation du maire. — Quoi ? Ah ! ça ?... mais naturellement, voyons...

LE MAIRE. — Quoi « naturellement » ? Vous consentez, oui ou non ?

MARCEL. — Mais oui ! (Faisant des petits bonjour à Irène qui les lui rend.) Bonjour... Bonjour !...

LE MAIRE. — Mademoiselle Clémentine-Amélie Pochet.

AMÉLIE, à Marcel. — C'est gentil à elle d'être venue. (Elle fait des sourires et des petits saluts de la tête à Irène.)

LE MAIRE, répétant en voyant qu'Amélie ne l'écoute pas. — Mademoiselle Clémentine !... Clémentine ! Amélie !... Mademoiselle Pochet !

POCHET, à sa fille, la rappelant à la situation. — Amélie !

AMÉLIE. — Voilà ! voilà !

LE MAIRE, à Mouilletu. — Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

POCHET. — Fais donc attention à ce que tu fais !

AMÉLIE. — Oui, oui. (A mi-voix à Pochet.) C'est parce qu'il y a madame au fond, Mme de Premilly !

POCHET. — Madame ? Non ? Madame est là ?... Ah ! tiens, oui ! (Avec force courbettes adressées à Irène mais entre chair et cuir.) Ah ! Madame !... Bonjour, madame !

Pochet, Amélie et Marcel ne sont occupés que d'Irène.

LE MAIRE. — Enfin, mademoiselle Pochet, est-ce pour aujourd'hui ?

AMÉLIE. — Voilà ! voilà, monsieur le maire... (Indiquant de la tête Irène qui est allée s'asseoir en tête, côté public, de la dernière banquette.) C'est parce qu'il y a madame...

LE MAIRE, lui coupant la parole. — Oui, bon ! (Changeant de ton.) Mademoiselle Clémentine-Amélie Pochet... consentez-vous à prendre, pour époux, M. Marcel Courbois ?

AMÉLIE. — Oui ! monsieur le maire ! Oui.

LE MAIRE. — Au nom de la loi !... Je déclare M. Joseph-Marcel Courbois et Mlle Clémentine-Amélie Pochet, unis par le mariage.

LE GÉNÉRAL, à pleine voix. — Bravo !

TOUTE LA BANDE, entraînée par le bravo du général. — Bravo !

LE MAIRE, frappant sur la table et avec énergie. — Messieurs ! Messieurs ! nous ne sommes pas ici au spectacle !

ETIENNE, se levant et à part, avec une joie mal contenue. — Ouf, ça y est !

MARCEL. — Qu'est-ce que tu dis ?

ETIENNE, affectant l'indifférence. — Hein ? Rien ; je dis : « Ça y est ! »

MARCEL. — Ah ! oui, ça y est ! (A Amélie.) Ça y est ! (A Irène de loin, — à voix basse mais poussée — en agitant en l'air son chapeau comme un tambour de basque.) Ça y est !

Irène fait en souriant signe que oui.

MOUILLETU. — Si vous voulez venir signer l'acte, monsieur et madame les mariés ? messieurs les parents ?... messieurs les témoins ?...

Tout le premier rang se lève et va signer à la table de Cornette, sauf Pochet et Amélie qui vont à la table de Mouilletu. Adonis va s'asseoir à la place de Van

Putzeboum et la petite grimpe sur les genoux de Palmyre assise sur la première chaise du second rang.

LE MAIRE, indiquant l'endroit où, sur le registre, doit signer Amélie. — Si vous voulez signer là, (Avec intention.) *mademoiselle!* (Après qu'Amélie a signé.) Merci, *madame!* (Pendant qu'Amélie remonte pour signer sur l'autre registre, et se croise avec Marcel qui vient de signer au fond, Pochet signe sur le registre de Mouilletu, et, cédant la plume à Marcel, remonte à son tour. Le maire, se penchant vers Marcel pendant que celui-ci signe.) Ils ne sont guère raisonnables, monsieur le marié, vos amis.

MARCEL, tout en signant. — Excusez-les! Ils ne savent pas garder comme vous leur sérieux.

LE MAIRE. — Comment?

MARCEL, tout en reculant vers son fauteuil. — Admirable, monsieur Toto! Admirable!

A ce moment, Van Putzeboum venant de signer au fond, passe entre lui et la table du maire pour aller à la table de Mouilletu.

LE MAIRE. — Quoi! quoi, Toto?

MARCEL, un doigt sur la bouche. — Chut! (Indiquant Van Putzeboum en train de signer, et à voix basse.) Le parrain! le parrain, là! Chut!

LE MAIRE, à haute voix. — Je ne comprends pas ce que vous dites.

MARCEL, sur les charbons. — Oui, bon, ça va bien!

LE MAIRE, insistant bien. — Quoi? « le parrain! le parrain! »

VAN PUTZEBOUM, dont l'attention est attirée par cette apostrophe. — Comment?

MARCEL, attrapant de la main gauche Van Putzeboum par le bras et l'envoyant à sa droite. — Mais rien! mais rien du tout!

LE MAIRE, à part. — Il a quelque chose, positivement!

MARCEL, à Etienne, qui revient de signer. — Quelle rosse, ton Toto Béjard! il s'amuse à me faire marcher.

ETIENNE, sans se déconcerter. — Je te l'ai dit: C'est un blagueur à froid.

MOUILLETU, après les signatures, aux mariés. — Messieurs les mariés, si vous voulez avancer pour recevoir les compliments de M. le Maire.

Tout le monde a repris sa place. Adonis et la petite se précipitent à leur place; Marcel et Amélie, seuls debout, s'avancent devant la table du maire.

LE MAIRE. — Monsieur et madame Courbois!...

MARCEL, se penchant vers le maire et vivement à mi-voix. — Pas de blagues, hein?

LE MAIRE, interloqué et à haute voix. — Quoi?

MARCEL. — Non, non, rien! ça va bien!

LE MAIRE le considère un instant, lève les yeux au ciel en poussant un soupir, puis reprenant. — Monsieur et madame Courbois! Bien que peut-être je n'aie pu trouver chez vous... (Appuyant sur les mots.) et vos amis...

MURMURES DANS L'ASSISTANCE. — Quoi?

LE MAIRE, encore plus appuyé. — ...la gravité que j'étais en droit d'attendre au cours de cette cérémonie...

MURMURES DANS L'ASSISTANCE. — Oh!

LE MAIRE. — ...cela ne m'empêche pas de me conformer aux usages. Et, vous épargnant tout long discours, je viens vous prier, monsieur et madame Courbois...

LE GÉNÉRAL. — Bravo!

LE MAIRE, jette un regard sévère vers le Général, puis: — ...d'agréer simplement les vœux sincères que le maire forme pour votre bonheur.

TOUS. — Bravo!

AMÉLIE. — Je vous remercie bien, monsieur le maire.

MARCEL. — Moi de même! croyez bien que... (Se penchant et à mi-voix.) Non mais... tout à l'heure, je vous disais: « C'est le parrain! » parce que c'est à lui qu'on fait la blague.

LE MAIRE, opinant du bonnet sans comprendre. — Oui, oui! (Après un temps.) Quelle blague?

MARCEL, lui envoyant un coup de son chapeau dans l'estomac. — Ah! farceur, va!

LE MAIRE, estomaqué. — Hein!

MARCEL. — En tout cas, très bien joué! Admirable cabotin! (Il regagne sa place en riant.)

LE MAIRE. — Quoi!

AMÉLIE, grimpant à moitié sur l'estrade. — C'est comme la loupe, là!... Ah! c' qu'elle est rigolo!

Sur ces derniers mots, entre ses doigts qu'elle crispe, d'un geste rapide, elle fait mine de saisir la loupe du maire et vivement va rejoindre sa place.

LE MAIRE, furieux. — Ah! mais dites donc, madame! (A part, exaspéré.) Ah! mais ils m'embêtent, les mariés! (Avec humeur, à l'assistance.) Messieurs, mesdames, bonsoir!

Suivi de Cornette il regagne son cabinet, légèrement conspué par l'assistance en mal de joie.

MOUILLETU, sortant de sa place et gagnant un peu vers les mariés. — Messieurs, mesdames, la cérémonie est terminée; si vous voulez vous ranger là, pour le défilé des invités.

Tout le monde se lève; l'orchestre attaque la marche nuptiale de Mendelssohn.

MARCEL. — Viens, Amélie! prends garde à ta traîne!

AMÉLIE. — C'est à papa qu'il faut dire ça. (A Pochet.) Papa, ne me marche pas dessus.

POCHET. — As pas peur! je prends mes distances.

Marcel se place (2) devant la première chaise du second rang, Amélie prend le n° 1 à sa droite. On commence à défiler devant eux; Pochet d'abord, puis Virginie, qui, après avoir embrassé les mariés, vont se placer à leur suite pour recevoir les félicitations à leur tour; passent ensuite Adonis et la petite.

AMÉLIE, après avoir embrassé la petite; à Adonis. — Prends bien soin de la petite! Si elle a besoin de quelque chose...

ADONIS. — Ah! non, merci. Je sors d'en prendre.

Continuation du défilé; passent Van Putzeboum, Etienne, le Général et Bibichon. Pendant ce temps-là, les invités des autres rangs sont remontés vers le fond pour redescendre par la droite et passer devant les mariés et les parents. Après quoi ils remontent par l'extrême gauche pour gagner l'atrium par la baie. Mouilletu, à droite, fait le service d'ordre. Chacun en passant fait un compliment au marié, à la mariée; les uns leur serrent la main, d'autres les embrassent. On entend des: « Ah! tous mes vœux, mon cher!... Eh bien, dis donc, tu ne t'embêtes pas!.... Mon chou, tu as été épatante!... Rends-la heureuse!... Quelle robe, ma chère, c'est un rêve! » et tout le temps le refrain de Pochet à chaque invité: « Vous venez au *linche*, hein? c'est chez Gilet; vous venez au *linche?* » Ce défilé ne doit pas s'exécuter trop vite — on a le temps. — Le dialogue en est laissé à la fantaisie des interprètes. Tous les invités ont peu à peu gagné l'atrium, sauf Etienne qui, après être remonté comme tout le monde par le fond gauche, fait le tour par le fond et revient se placer contre le manteau d'Arlequin droit.

Scène VI

POCHET (1), AMELIE (2), MARCEL(3), IRENE (4), ETIENNE (5), MOUILLETU (au fond rangeant les registres), puis VAN PUTZEBOUM.

IRÈNE, qui arrive la dernière à la suite du défilé. — Bonjour, Marcel !

MARCEL. — Ah ! te voilà !

IRÈNE. — Oui, j'ai voulu voir ça.

AMÉLIE. — Bonjour, madame !... Madame va bien ? (A son père.) Papa, Madame !

POCHET, passant dos au public avec force courbettes à l'adresse d'Irène; cela l'amène au 3. — Madame, oui... oui... j'ai aperçu tout à l'heure... Et madame vient au linche, oui ?

IRÈNE — Merci, Pochet ! Non ! vraiment !

POCHET. — Oh ! chez Gilet, madame ! Madame ne me refusera pas !... Ne serait-ce qu'un doigt de madère et un guillout.

IRÈNE. — Merci, Pochet ! Non, vraiment !

POCHET, passant devant elle avec force courbettes, dos au public, ce qui le porte au 4. — Oh ! je suis contristé ! je suis contristé !

IRÈNE. — Je suis désolée, mon pauvre Pochet.

MARCEL, passant son bras autour de celui d'Amélie. — Et tu as vu, hein ? quand on nous a unis ?

IRÈNE. — Oui, je suis arrivé pour ça; ça m'a semblé tout drôle !

MARCEL. — C'était rigolo, en effet.

IRÈNE.— Eh ! bien, ça a réussi ! le parrain a marché.

MARCEL. — Et comment !

POCHET. — Ce qu'il a pu donner dans le piano !

IRÈNE.— Alors, plus d'ennuis ? plus d'embêtements ?

MARCEL. — Plus d'ennuis ! plus d'embêtements ! (Rire sardonique d'Etienne dans son coin. — Riant à son exemple.) Ah ! qu'est-ce qu'il a à rire, celui-là ?

IRÈNE. — Te voilà riche.

MARCEL. — Oh ! ma Rérène ! (Il veut l'embrasser.)

IRÈNE, reculant. — Oh !

MARCEL. — Eh ! ben, quoi ? c'est le mariage !

IRÈNE. — Au fait ! c'est vrai !

Elle se laisse embrasser par Marcel.

AMÉLIE, voyant Van Putzeboum qui arrive par la baie, à Marcel. — Attention ! le parrain !

MARCEL. — Oh ! (Ils se dégagent.)

IRÈNE, bas à Marcel en le quittant. — Je t'attends dans l'atrium. (Elle remonte par la droite, traverse le fond et sort par la baie.)

VAN PUTZEBOUM, qui est descendu près du groupe et suit le départ d'Irène des yeux. Une fois sa sortie, passant dos au public jusqu'à Marcel.— Qu'est-ce que ça est donc ?

MARCEL. — Rien ! rien ! une parente de province !

POCHET. — Sa sœur de lait.

VAN PUTZEBOUM. — Ouye ! je te félicite ! on fait ça bien en province.

MARCEL. — N'est-ce pas ?

VAN PUTZEBOUM. — Mais c'est pas tout, ça, filske ! maintenant que le monde est parti, je te fais une fois aussi mes compliments.

MARCEL et AMÉLIE. — Oh ! parrain... merci !

POCHET. — Vous venez au linche, naturellement.

VAN PUTZEBOUM, allant à Pochet. — Ça, tu penses que je vais ! et les mariés aussi, hein donc ! vous venez, hé ?

MARCEL. — Oh ! non, non, les mariés ils ne paraîtront pas au lunch; ils vont chez eux... Vous devez comprendre, n'est-ce pas...?

VAN PUTZEBOUM, malicieux. — Oui, oui, je comprends. Alleï ! Alleï ! Mais avant, ça tu permets, une bise, hein ?

MARCEL, le faisant passer au 2 en le poussant vers Amélie. — Oh !... Bisez; parrain ! bisez !

POCHET. — Y a pas ! c'est une envie chez lui !

MOUILLETU, venant du fond droit et descendant (4), à Marcel. — Voici votre livret de mariage.

MARCEL, interloqué. — Mon livr... (Agitant son livret à proximité de son visage et dans la direction d'Etienne en manière de menace comique.) Ah ! ce mâtin d'Et... (A Mouilletu.) Merci, mon ami ! (Il lui met une pièce dans la main.)

MOUILLETU. — Merci, monsieur ! tous mes vœux !

Il remonte.

MARCEL. — Le livret de mariage ! (Dans la direction d'Etienne.) Ce mâtin d'Etienne, il a pensé à tout !

ETIENNE, sur un ton qui en veut dire long. — A tout.

VAN PUTZEBOUM, qui s'est approché de Marcel, curieusement. — A tout, quoi ?

MARCEL, surpris. — Hein ! A tout... à tout rien.

Il le fait passer (3) à sa gauche. A ce moment le Général, arrivant du fond, descend (n° 1), tenant grand ouvert et prêt à jeter sur les épaules le manteau d'Amélie.

LE GÉNÉRAL. — Madame, si vous voulez...?

AMÉLIE. — Ah ! c'est juste ! (A mi-voix à Marcel, tout en passant le manteau que lui tend le Général.) Eh bien, je file, moi, avec le Général; Son Altesse m'attend.

MARCEL. — Ah ! oui.

AMÉLIE, avec une révérence. — Mon époux permet ?

MARCEL — Comment donc !

AMÉLIE. — Nous sommes des mariés pas ordinaires ! (Au Général.) Vous y êtes, Général ?

LE GÉNÉRAL. — Je suis à vos ordres.

Ils remontent vers le fond gauche.

VAN PUTZEBOUM, les voyant partir et se dirigeant vers eux en traversant la scène par-devant. — Hein ! Eh bien, quoi ? Vous partez ?

AMÉLIE, tout en partant. — Oui, oui !

MARCEL, qui est remonté à la suite d'Amélie. — Oui, en avant ! en avant ! Je dois aller la rejoindre.

VAN PUTZEBOUM, qui est arrivé ainsi au fond. — Ah ! bon ! Alors, je vais aller chercher mon paletot, moi ! Maintenant que tu as rempli la condition, je vais à l'hôtel et je t'apporte ton chèque.

MARCEL, le poussant machinalement dehors. — C'est ça ! c'est ça !

POCHET, qui pendant ce qui précède est remonté par la droite et a gagné la gauche par le fond. — Ah ! bien, tout le monde file, je file aussi.

MARCEL, même jeu. — C'est ça ! C'est ça !

Sort Van Putzeboum.

POCHET. — Chez Gilet, hein ? On se retrouve chez Gilet.

MARCEL. — Chez Gilet, c'est ça ! Moi j'y vais pas ! mais bon appétit !

POCHET. — Merci. (Il sort.)

Scène VII

MARCEL, ETIENNE, puis LE MAIRE, puis IRENE, puis VAN PUTZEBOUM, BIBICHON, MOUILLETU, et une partie de la noce.

Tandis qu'Etienne a gagné légèrement à gauche (devant de la scène), à peu près à l'extrémité de la banquette des enfants d'honneur, Marcel redescend un peu et s'arrête à hauteur du milieu de la dernière banquette, s'accroupissant légèrement sur les genoux, les mains appuyées sur les cuisses, regardant Etienne avec malice.

MARCEL. — Ehé!

ETIENNE, lui donnant la réplique de son côté. — Ehé!

MARCEL, même jeu. — Ça y est!

ETIENNE, même jeu. — Ça y est! *

MARCEL et ETIENNE, riant tous les deux comme deux complices. — Eh! eh! eh! eh! eh! eh! eh!

MARCEL, retirant son chapeau qu'il a gardé sur la tête et le déposant sur la dernière banquette, tout en s'élançant radieux vers Etienne. — Ah! Merci, mon bon Etienne! Merci!

ETIENNE. — Tu es content, hein?

MARCEL. — Si je le suis! Ah!... Non, mais crois-tu, hein? crois-tu que ça a pris!

ETIENNE, froidement ironique. — Oui, hein!

MARCEL. — Ce qu'il a marché, le parrain! Ah! la bonne farce! la bonne farce!

Il accompagne chaque « *bonne* farce! » d'une forte tape dans le dos d'Etienne, à la hauteur de la naissance de l'épaule.

ETIENNE, à son tour, même jeu que Marcel. — Oh! oui, la bonne farce! la bonne farce!... Et meilleure encore que tu ne l'imagines.

MARCEL, même jeu que précédemment. — Oh! non! (Tape.) Oh! non! (Tape.)

ETIENNE, même jeu que Marcel. — Oh! si! Oh! si!

ETIENNE et MARCEL, face à face, se riant mutuellement dans le nez. — Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

MARCEL. — Il ne peut pas y avoir une meilleure farce que d'avoir fait croire au parrain que ce mariage était vrai!

ETIENNE. — Si! Si!... Il peut y en avoir une meilleure encore!

MARCEL, même jeu que précédemment. — Oh! non! Oh! non!

ETIENNE, même jeu que précédemment. — Oh! si! Oh! si!

ETIENNE et MARCEL, riant. — Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

ETIENNE. — C'est de t'avoir fait croire à toi que ce mariage était faux.

MARCEL, ne comprenant pas et riant encore à moitié. — Quoi?

ETIENNE. — Tu as cru que c'était une blague? Eh! bien, il est vrai, mon vieux! il est vrai!

MARCEL, devenant anxieux. — Hein!

ETIENNE. — Ah! tu m'as pris ma maîtresse! Ah! tu as couché avec elle!

MARCEL. — Comment! tu sais?

ETIENNE. — Oui je sais!

MARCEL, ne pouvant réprimer un geste nerveux. — Ouche!

ETIENNE. — Eh bien, mon vieux, couche encore si tu veux! Tu n'as plus à te gêner; c'est ta femme à présent; tu es marié avec elle!

MARCEL, lui sautant à la gorge. — Qu'est-ce que tu dis?

ETIENNE, qui a esquivé le coup en se baissant brusquement et en passant sous les bras tendus de Marcel. — Bonsoir! Bien du plaisir... (Arrivé presque à la baie.) Occupe-toi d'Amélie!

MARCEL, affolé, se précipitant à sa suite. — Etienne! Etienne!

ETIENNE, dans l'embrasure de la baie, d'une voix lointaine. — Occupe-toi d'Amélie! (Il disparaît.)

MARCEL, titubant comme un homme ivre. — Etienne! Etienne, voyons! (Voyant le maire qui, son chapeau sur la tête, sort de chez lui en mettant ses gants.) Ah! Toto Béjard! (Se précipitant vers lui.) Venez ici, vous! Vite, venez! (Il le saisit au collet.)

LE MAIRE, ahuri. — Hein!

MARCEL, le secouant. — Qu'est-ce qu'il y a de vrai là dedans!

LE MAIRE, se dégageant. — Quoi! quoi! qu'est-ce qui vous prend encore!

MARCEL. — Dans mon mariage? Est-ce vrai? Est-ce vrai, que j'ai épousé Amélie?

LE MAIRE. — Comment, si c'est vrai! Mais naturellement que c'est vrai!

MARCEL. — Qu'est-ce que vous dites!

LE MAIRE. — Qu'est-ce que vous croyez donc que vous venez de faire, alors?

MARCEL. — Moi! moi, j'ai épousé...! mais je ne veux pas! je veux divorcer!

LE MAIRE, passant devant lui comme pour s'en aller. — Mais ce n'est pas mon affaire!

MARCEL (2), le rattrapant par le pan de sa redingote et le ramenant à lui. — Vous n'êtes donc pas Toto Béjard?

LE MAIRE. — Moi!... (Bien net.) Je suis le maire de l'arrondissement!...

MARCEL, se trouvant mal. — Le maire de l'arr... ah! ah!

Il se laisse tomber en avant; le maire n'a que le temps de le rattraper dans ses bras.

LE MAIRE. — Hein! Eh! bien, voyons! Voyons!

IRÈNE, arrivant du fond gauche. — Eh bien, mon ami... C'est comme ça que...?

MARCEL (3), hagard. — Irène! Je suis marié à Amélie!

IRÈNE (1), bondissant. — Qu'est-ce que vous dites?

LE MAIRE, à Marcel toujours effondré contre sa poitrine. — Allons, monsieur...!

MARCEL. — Etienne a abusé de ma confiance. Je suis marié à Amélie d'Avranches!

IRÈNE. — Vous êtes...! Ah! Ah!

Elle s'affaisse dans l'autre bras du maire.

LE MAIRE. — Ah! mon Dieu! elle aussi! (Appelant.) Au secours! Du monde! Mouilletu! Cornette! Au secours!

Aux appels du maire, aux cris de pâmoison des deux amants tout le monde accourt de tous côtés.

TOUS, arrivant. — Qu'est-ce qu'il y a! Qu'est-ce qu'il y a?

MARCEL, aux abois. — J'ai épousé Amélie!

TOUS. — Hein!

MARCEL, même jeu. — J'ai épousé Amélie d'Avranches.

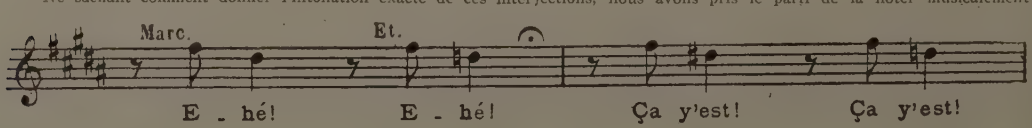
BIBICHON (1). — Qu'est-ce que tu dis?

VAN PUTZEBOUM, qui est accouru par le fond et descendu par la droite. — Mais qu'est-ce que ça est donc, filske?

MARCEL, passant son bras autour du cou de Van Putzeboum et d'une voix désespérée. — Ah! mon parrain!... J'ai épousé Amélie d'Avranches!

VAN PUTZEBOUM. — Eh! bien, quoi? Ça mais je le sais bien, Gottferdom!

* Ne sachant comment donner l'intonation exacte de ces interjections, nous avons pris le parti de la noter musicalement:



BIBICHON. — Nom d'un chien ! et moi qui ai signé Bibichon !

Pendant que le rideau tombe, Marcel répète lamentablement : « J'ai épousé Amélie d'Avranches ! »

FIN DU 1er TABLEAU DU 3e ACTE

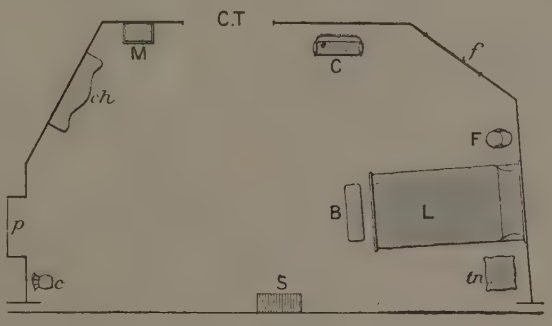
ACTE DE MARIAGE

L'an mil neuf cent huit et le cinq mai, à trois heures du soir, devant nous, maire du huitième arrondissement de Paris, ont comparu en cette mairie pour être unis par le mariage : d'une part, monsieur Marcel Courbois, né à Paris le 6 avril 1879, rentier, demeurant 27, rue Cambon, célibataire, fils majeur légitime de feu Joseph Courbois, banquier, et de dame Caroline-Emilienne Toupet, son épouse, également décédée; et d'autre part mademoiselle Clémentine-Amélie Pochet, née à Paris le 20 mars 1886, demeurant à Paris, 120, rue de Rivoli, fille majeure d'Auguste-Amédée Pochet, âgé de cinquante-quatre ans, ancien brigadier de la paix, même domicile, et de feu Marie-Thérèse Laloyau, son épouse. Le père à ce présent et consentant, après avoir reçu des contractants, l'un après l'autre, la déclaration qu'ils veulent se prendre pour époux, avons prononcé publiquement au nom de la loi que monsieur Marcel Courbois et mademoiselle Clémentine-Amélie Pochet sont unis par le mariage.

DEUXIEME TABLEAU. — LA CHAMBRE A COUCHER D'AMELIE

Au premier plan à droite, lit de milieu très élégant. A la tête du lit, côté public, petit meuble tenant lieu de table de nuit. Au pied du lit, et adossé contre, un petit canapé. Toujours à droite, en pan coupé, fenêtre. A gauche, premier plan, porte d'entrée générale. Une chaise entre le manteau d'Arlequin et la porte. Deuxième plan en pan coupé, une cheminée surmontée d'une glace et de sa garniture.

Au fond, au milieu, porte donnant sur le cabinet de toilette d'Amélie. Contre le panneau du mur, à droite de cette porte, un canapé. Contre le panneau, à gauche de la porte, meuble d'appui. Restant du mobilier ad libitum. *Sur le pied du lit, une matinée à Amélie.*



PLANTATION DU DÉCOR — ACTE III (DEUXIÈME TABLEAU)

B, banquette.— C, canapé. — CT, cabinet de toilette.— F, fauteuils. — L, lit. — M, meuble d'appui. — S, souffleur.— *tn*, table de nuit. — *c*, chaise. — *f*, fenêtre. — *p*, porte. — *ch*, cheminée.

Scène première

LE PRINCE, puis AMELIE et LE GENERAL

Au lever du rideau, le prince, en caleçon, arpente la scène avec impatience. Ses vêtements sont étendus sur le canapé près de la fenêtre. Le lit, sans être défait, témoigne, par un certain désordre, qu'on s'est couché dessus.

LE PRINCE, après avoir arpenté une ou deux fois la scène avec une impatience visible, s'arrêtant soudain. — Mais par Dieu, le père ! qu'est-ce qu'elle fait, voyons ? Qu'est-ce qu'elle fait ? On n'a donc pas idée de se marier si longtemps ! (On sonne.) Ah ! on a sonné !... C'est peut-être !... Oui, c'est elle ! (Il va au-devant d'Amélie et s'arrête étonné en voyant paraître le Général tout seul.) Eh ! bien, quoi ?

LE GÉNÉRAL (1), le chapeau à la main, faisant de sa main libre le salut militaire à la façon slave. — Voici la mariée, monseigneur !

LE PRINCE. — Enfin !

LE GÉNÉRAL, allant jusqu'à la porte de gauche et parlant à la cantonade. — Mademoiselle d'Avranches, si vous voulez bien...? (Il s'efface pour laisser passer.)

AMÉLIE, entrant tout d'une traite. — Monseigneur, je vous demande pardon, si... (Petit cri étouffé de surprise.) Ah !

LE PRINCE (3). — Quoi ?

AMÉLIE (2). — Oh ! Rien... C'est la tenue de monseigneur qui... Je m'attendais si peu... !

LE PRINCE, jetant un regard sur sa tenue. — Ah !... Je me suis mis ainsi pour gagner du temps. (Croyant tourner une galanterie.) Quand on s'ennuie, il faut bien faire quelque chose !

AMÉLIE, ahurie. — Ah ?

LE PRINCE. — Laisse-nous, Koschnadieff !

KOSCHNADIEFF. — Oui, monseigneur !

Salut militaire et sortie.

AMÉLIE, pudiquement. — Oh ! Monseigneur, chez moi... vous n'y pensez pas ! Votre Altesse devait venir me prendre... mais je ne croyais pas qu'elle avait l'intention, ici, de...

LE PRINCE, brusque, mais bon enfant. — Eh ! bien, quoi ? Est-ce qu'on n'est pas très bien chez vous ? tout votre monde est occupé ailleurs.

AMÉLIE. — Je ne vous dis pas ! Mais les convenances !

LE PRINCE, avec désinvolture. — Eh ! nous ne sommes pas ici pour faire des convenances ! (Avec lyrisme.) Songez depuis les éternités que vous me faites languir ! (Sans transition, bien terre à terre.) Retirez votre robe !

AMÉLIE, interloquée. — Hein !... Ah ?... déjà !

LE PRINCE, gouiûment. — Le jour des noces, on est toujours pressé !... (Il tend les mains comme pour la saisir.)

AMÉLIE, se dérobant par un léger écart du corps. — Oh ! Monseigneur ! (Pour faire diversion.) Je vais défaire mon voile.

Elle remonte vers la cheminée et, pendant ce qui suit, retire son voile devant la glace.

LE PRINCE, qui est remonté également, lui parlant presque dans le cou et avec emballement. — Si vous saviez!... Si vous saviez avec quelle impatience je comptais les minutes! J'ai essayé de dormir un peu, en vous attendant; je me suis étendu sur votre lit...

AMÉLIE, avec un petit sursaut de surprise. — Hein!... avec vos bottines?

LE PRINCE, interloqué par cette interruption, regarde ses pieds chaussés, puis le plus naturellement du monde. — Avec! Mais je n'ai pas pu... L'amour me tenait éveillé!

AMÉLIE, un peu railleuse. — Ah! Bien aimable! (Changeant de ton.) Oh! Ce que je suis décoiffée!

LE PRINCE, lyrique et passionné. — Vous êtes adorable! Je voudrais vos cheveux sur mes épaules!

AMÉLIE. — Hein?

LE PRINCE, avec une fougue toute sauvage. — Comme une toison! J'aime ça, moi! promener ses pieds nus dans les cheveux épars de la femme aimée!

AMÉLIE, décrivant dans une révérence légèrement ironique un demi-cercle autour du prince. — Quel raffinement!... Mais ça n'est guère encore la mode à Paris!

Elle descend jusqu'au pied du lit.

LE PRINCE, voyant qu'elle essaie de dégrafer sa robe, s'élançant. — Oh! permettez que je vous aide?

AMÉLIE. — Volontiers, monseigneur, parce que toute seule!...

LE PRINCE, dégrafant Amélie qui est debout face au lit. — Oui!... Oh! cela est très suggestif!... Il me semble que je fais la nuit de noces.

AMÉLIE, moqueuse. — Par procuration.

LE PRINCE, très talon rouge. — Le droit du seigneur. (Reprenant le dégrafage.) Cela est très Louis quinzième! (Il se pique.) Oh!

Il porte vivement son doigt piqué à ses lèvres.

AMÉLIE, avec un sérieux comique, comme si elle lui apprenait quelque chose. — C'est une épingle.

LE PRINCE, s'inclinant. — Je suis content de le savoir... (Tout en dégrafant.) Et ça s'est bien passé? Oui?...

AMÉLIE. — Quoi?

LE PRINCE. — Le mariage... avec le logeur?

AMÉLIE, rieuse. — Mais je vous ai déjà dit, monseigneur, qu'il n'était pas logeur!

LE PRINCE, même jeu. — Eh! Oui, je sais! Mais quoi? je l'ai connu comme! alors je l'ai ainsi dans la bouche!

AMÉLIE, sur un ton blagueur. — Ah! si vous l'avez ainsi dans la bouche!

LE PRINCE. — Alors, dites-moi! ça a bien réussi?

AMÉLIE. — Quoi?

LE PRINCE — Le tour?

Il prononce « tourrr ».

AMÉLIE, l'imitant. — Le tourrr?

LE PRINCE. — Oui!... Le parrain a donné dans... le godant... comme on dit ici!...

AMÉLIE, entièrement dégrafée, délacée, tendant ses bras au prince pour qu'il l'aide à les sortir des manches. — Comme un seul homme!

LE PRINCE, retournant les manches de la robe tout en parlant. — Bravo! je trouve ça très drôle! Ce logeur... qui n'a pas de liste civile et qui trouve ce moyen!... J'adore les farces; aussi j'ai été heureux de commander le Général de service.

AMÉLIE, laissant tomber sa robe à terre. — Oh! qu' ça été aimable! On a été très flatté.

LE PRINCE. — Oui? (Voyant la robe qui, à terre, forme un cercle autour des pieds d'Amélie, d'une voix bourrue.) Sortez de là dedans! (Amélie enjambe la robe et passe à gauche. Le prince, tout en ramassant la robe et la déposant sur le coin du canapé.) Et il a été bien, oui?

AMÉLIE. — Qui?

LE PRINCE. — Le Général?

AMÉLIE. — Ah!... Oh! combien!

LE PRINCE, tout en arrangeant la robe sur le canapé. — Ça ne m'étonne point; il est très décoratif! Je ne sais pas ce qu'il donnerait à la guerre?... mais dans un cortège...! (Se retournant et apercevant Amélie en déshabillé, le dos à demi tourné de son côté, et les mains croisées pudiquement sur sa poitrine, — en extase.) Ah! sainte Icône! la Madone! (Les mains derrière le dos, il s'avance à pas de loup jusqu'à Amélie et, se penchant sur elle, l'embrasse dans le cou.) Ah!

AMÉLIE, sursautant. — Oh! Monseigneur! vous me chatouillez!

LE PRINCE a comme un frisson de lubricité, puis: — Vous aussi!

AMÉLIE, étonnée, montrant les mains pour témoigner qu'elle ne l'a pas touché. — Moi, monseigneur?...

LE PRINCE, très excité, le coude au corps, battant l'air avec sa main, à la façon des Slaves. — Ah! Tais-toi! tais-toi!...

AMÉLIE, moqueuse. — Oh! mais comment donc! monseigneur peut me tutoyer.

LE PRINCE, l'enlaçant dans ses bras. — Oh! mon bébé! Alors, quoi?

Il l'embrasse dans le côté gauche du cou.

AMÉLIE, pendant qu'il l'embrasse. — Aha!... Voyez refrain!

On sonne.

LE PRINCE, au bruit de la sonnette, relevant vivement la tête, sans lâcher Amélie. — Hein?

AMÉLIE, l'oreille aux aguets. — On a sonné.

LE PRINCE, de même. — Mais qu'est-ce que?

AMÉLIE. — Je ne sais pas! Oh! mais la fille de cuisine est restée pour garder l'appartement! Elle congédiera.

LE PRINCE. — Ah! bon... (Se replongeant dans le cou d'Amélie.) Oh! mon béb...!

VOIX DE MARCEL. — Amélie! Amélie!

LE PRINCE et AMÉLIE, au moment où la porte s'ouvre. — bien ensemble. — On n'entre pas!

Ils s'écartent l'un de l'autre.

Scène II

LES MÊMES, MARCEL, toujours en habit, sans paletot, le chapeau sur la tête.

MARCEL (1), entrant en trombe. — Amélie! Amélie!

AMÉLIE (2). — Hein! toi!

LE PRINCE, le reconnaissant. — Ah! le logeur!

MARCEL. — Quoi?

LE PRINCE (3). — Eh! bien, vous êtes content?

MARCEL. — Content! Il demande si je suis content... (A Amélie.) Amélie! Amélie! une tuile... une tuile de quatre étages...

AMÉLIE. — Une tuile de quatre étages?

MARCEL. — Qui nous tombe sur la tête.

LE PRINCE. — Une tuile de quatre étages, ça ne se voit donc pas tous les jours.

MARCEL. — Ah! si tu savais...?

AMÉLIE. — Mais quoi? quoi?

MARCEL. — Nous sommes mariés! légitimement mariés!

LE PRINCE. — Hein?

AMÉLIE. — Qu'est-ce que tu dis?

MARCEL. — Toto Béjard, ce n'était pas Toto Béjard! C'était le maire.

AMÉLIE. — Ah çà ! voyons ! tu veux rire ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARCEL. — Ça veut dire qu'Etienne avait été mis au courant de notre malheureuse équipée !... qu'il a su que tous les deux, nous...

AMÉLIE. — Non ?

MARCEL. — Oui !

AMÉLIE. — Ah ! nom d'un chien !

MARCEL. — Et alors, il s'est vengé, le salaud ! mon meilleur ami ! Il nous a mariés ! mariés pour de bon !

AMÉLIE, n'en pouvant croire ses oreilles. — Tous... tous les deux !

MARCEL. — Oui, tous les deux ! la cérémonie était vraie ! le maire était vrai ! Tout était vrai ! Je suis ton mari et tu es ma femme !

AMÉLIE, la gorge serrée, comme si elle apprenait une catastrophe. — Est-il possible ! Mais alors !... Alors je suis M^me^ Courbois ?

MARCEL. — Mais oui !

AMÉLIE, changeant brusquement de ton. — Ah ! mon chéri ! mon chéri ! que c'est gentil !

Elle saute au cou de Marcel et l'embrasse.

MARCEL, abruti. — Qu'est-ce que tu dis ?

LE PRINCE, très gentleman. — Ah ! monsieur, tous mes compliments et mes vœux de bonheur !

MARCEL. — Hein ?

AMÉLIE, qui est n° 2, un peu au-dessus de Marcel, présentant ce dernier au prince. — Mon mari. (Regardant Marcel tendrement et se répétant à elle-même ce mot qui la ravit.) Mon mari ! (Présentant le prince.) Son Altesse, le prince royal de Palestrie.

MARCEL, les yeux hors des orbites. — Quoi ?

LE PRINCE, fait trois pas pour aller à lui, lui donne un cordial shake-hand, puis : — Enchanté, monsieur !

Il remonte un peu.

MARCEL, le regarde remonter, littéralement abruti, puis affirmatif, au public. — Je deviens fou, moi.

AMÉLIE, allant à Marcel. — Oh ! tu verras ! tu verras quelle petite femme rangée, fidèle, popote, tu auras.

LE PRINCE, qui est (2) au-dessus de Marcel, lui donnant une tape sur le gras du bras. — Popote !

MARCEL. — Comment ? « Quelle petite » !...

AMÉLIE, subitement pudique. — Ah ! mais que vois-je ! Je suis là à demi-nue... Oh ! vraiment !...

Elle remonte jusqu'à la ruelle du lit prendre une matinée pour s'en revêtir.

LE PRINCE, à Marcel, tout en se dirigeant vers Amélie. — Vraiment ! Oh ! excusez-la, monsieur Amélie !

MARCEL. — Comment m'appelle-t-il ?

LE PRINCE, à Amélie. — Voulez-vous me permettre de vous aider à passer votre kimono ?

AMÉLIE, passant sa matinée avec l'aide du prince. — Volontiers, monseigneur,.. Merci ! (Descendant n° 2.) Et maintenant, monseigneur, vous ne pouvez rester davantage !

LE PRINCE, ahuri. — Quoi ?

AMÉLIE. — Je suis désolée, mais ma nouvelle situation... !

LE PRINCE, n'en croyant pas ses oreilles. — Hein ? Comment, mais... ! mais je viens pour... !

D'un geste de la tête, il indique le lit.

AMÉLIE, faisant un pas en arrière dans la direction de son mari et pour rappeler le prince aux convenances. — Monseigneur !

LE PRINCE. — Ah ! mais, c'est très désagréable ! Ça ne me regarde pas si... ! il était convenu que... !

AMÉLIE, nouveau recul très digne. — Je vous en prie ! (Passant sa main sur l'épaule de Marcel.) Mon mari !

MARCEL, baba. — Ah !

LE PRINCE, reste un instant interloqué, puis écartant les bras en s'inclinant. — C'est juste !... Je vous fais mes excuses !... Il est évident que... ! Croyez, monsieur, que, si je suis ici, ce n'est pas pour... pour... Oui !... (A froid, il passe entre Amélie et Marcel, remonte jusqu'au meuble fond gauche sur lequel est son chapeau melon et ses gants, les prend ainsi que sa canne, met son chapeau sous un bras, sa canne sous l'autre, enfile rapidement ses gants, puis, prenant son chapeau à la main, s'avance jusqu'à Amélie devant laquelle il s'incline.) Madame, je vous présente mes profonds respects !

AMÉLIE, faisant la révérence. — Monseigneur !

Le prince, oubliant qu'il est en caleçon, met son chapeau sur la tête et, la canne à la main, il se dirige vers la porte de sortie.

MARCEL, qui est resté comme hypnotisé par la scène à laquelle il vient d'assister, barrant brusquement le chemin au prince. — Mais non ! mais non ! (Passant n° 2, tandis que le prince s'arrête.) Non, mais est-ce que vous vous payez ma tête ? est-ce que vous supposez que les choses vont en rester là ? et que je vais accepter ce mariage ?

AMÉLIE. — Comment ! mais puisqu'il est fait !

MARCEL. — Mais ça m'est égal ! On le défera ! Je veux le divorce !

Le prince est allé déposer sa canne et ses gants, mais garde son chapeau qu'il conserve sur la tête jusqu'à la fin de la pièce.

AMÉLIE (3). — Le... le divorce ?

MARCEL. — Absolument !

AMÉLIE, bien lentement, bien froidement, mais bien déterminée. — Oh ! non ! Oh ! non-non-non-non-non !... Je suis contre le divorce !... Et papa aussi !

MARCEL. — C'est ça qui m'est égal ! J'ai été fourré dedans, le mariage est nul.

AMÉLIE. — T'as vu ça ?

MARCEL. — La loi est formelle ! Il n'y a pas d'union valable, si l'on n'est pas consentant.

AMÉLIE, avec une logique implacable. — Eh ! bien ?... tu es consentant, puisque tu as répondu oui.

MARCEL. — C'est parce qu'on a abusé de ma crédulité !

AMÉLIE. — C'est possible ! Mais tu as répondu oui tout de même et, ça y est, ça y est !

MARCEL, hors de lui. — C'est trop fort !

LE PRINCE, auquel Marcel tourne le dos, tout occupé qu'il est par sa discussion avec Amélie. Lui frappant légèrement sur l'épaule. — Ecoutez ! Je crois mon pauvre logeur...

MARCEL, se retourne vers le prince. — Ah ! et puis, vous, le prince, hein ? foutez-moi la paix !

Il remonte légèrement.

LE PRINCE, avec un sursaut de dignité froissée. — Hein ? Je suis le prince de Palestrie !

MARCEL. — Oui ? eh ! bien, justement ! c'est pas ici ! (Redescendant.) Non ! Non ! Vous me voyez, moi, l'époux d'Amélie d'Avranches !

AMÉLIE, se montant. — Ah ! mais dis donc, c'est pas parce que tu es mon mari que...

MARCEL, sans l'écouter. — Une femme dont tout Paris connaît les amants !

AMÉLIE. — Ah ! mais... !

MARCEL. — Une femme que je trouve le jour même de ses noces en tête à tête avec le prince de Palestrie !

LE PRINCE. — En... en tout bien, tout honneur !

MARCEL, sachant ce qu'en vaut l'aune. — Oui-oui ! Oui-oui ! Et c'est cette femme-là à qui je donnerais mon nom !

AMÉLIE, venant, dos au public, se camper sous le nez de

MARCEL. — Ah! et puis en voilà assez! ou prends garde, ça ne se passera pas comme ça!

Elle passe n° 2.

MARCEL. — Ah! non, ça ne se passera pas comme ça!

AMÉLIE, qui est un peu au-dessus du prince, lui posant sa main droite sur l'épaule gauche. — Le prince est là, tu sais!

LE PRINCE, qui ne se soucie pas d'avoir une affaire dans un pareil moment. — Moi?

MARCEL. — Ah! Le prince est là? Eh! ben, justement! Je vais te le faire voir tout de suite, que ça ne se passera pas comme ça!... Je ne trouverai peut-être plus une si belle occasion...!

En parlant, il remonte à la fenêtre qu'il ouvre d'un geste rapide.

LE PRINCE, se précipitant vers lui suivi par Amélie. — Quoi? Quoi?...

AMÉLIE. — Qu'est-ce que tu fais?

LE PRINCE, le saisissant à bras le corps. — Malheureux!

MARCEL, cherchant à se dégager. — Ah! laissez-moi, vous!...

LE PRINCE, le tenant toujours. — Vous voulez vous jeter par la fenêtre?

MARCEL, même jeu. — Eh! non! pas moi!

LE PRINCE, reculant instinctivement. — Hein?

AMÉLIE. — Qui?

LE PRINCE. — Nous?

MARCEL, dégagé de l'étreinte du prince. — Non, ça!

En parlant, il a rafié sur le canapé les vêtements du prince et les flanque par la fenêtre.

LE PRINCE et AMÉLIE. — Ah!

Marcel, aussitôt, s'élance vers la porte de sortie, pendant que, par un mouvement en sens inverse, le prince se précipite à la fenêtre par où ses vêtements ont disparu.

LE PRINCE, penché à la fenêtre. — Mes vêtements! Il a jeté mes vêtements par la fenêtre!

AMÉLIE, courant après Marcel. — Marcel! Marcel!

LE PRINCE, courant à la porte. — Logeur! eh! logeur!

Quand tous deux arrivent à la porte, ils la trouvent fermée au verrou extérieurement.

AMÉLIE, avec un geste de dépit. — Il nous a enfermés! (Elle gagne la droite.)

LE PRINCE, descendant avant-scène gauche. — Oser enfermer le prince royal de Palestrie!

AMÉLIE. — Oh! l'animal!

LE PRINCE, se précipitant vers le cabinet de toilette. — Ah! par là!

AMÉLIE. — Mais non! c'est mon cabinet de toilette! il n'y a pas d'issue.

LE PRINCE. — Oh!... Un pareil lèse-majesté! En Palestrie, il serait fouetté en place publique et envoyé aux galères.

AMÉLIE. — Ah! oui, mais en France!... sous Fallières! (Tout en parlant elle s'est dirigée vers la fenêtre.)

LE PRINCE. — Mais, par notre père! je ne puis rester ici, séquestré et sans vêtement.

AMÉLIE, brusquement, apercevant Marcel par la fenêtre. — Oh! lui! (Appelant.) Marcel!... Marcel!

LE PRINCE, courant jusqu'à la ruelle du lit dans la direction de la fenêtre. — Quoi? vous le voyez?

AMÉLIE. — Il entre en face, au commissariat de police.

LE PRINCE. — Chez le commissaire?

AMÉLIE. — Qu'est-ce qu'il manigance?

LE PRINCE, redescendant gauche. — Eh! bien, tant mieux! Qu'il l'amène, le commissaire! je le ferai arrêter! Se permettre d'enfermer le prince royal de Palestrie!

AMÉLIE, descendant devant le pied du lit. — Ah! mais prenez garde, monseigneur! Songez que maintenant il est le mari.

LE PRINCE. — Mais quoi, alors? C'est un guet-apens!

Il prononce « gué-à-pens ».

AMÉLIE. — Il veut faire constater le flagrant délit, parbleu!

LE PRINCE. — Mais c'est terrible! Cela va faire un scandale! et dans ma situation...! vis-à-vis de mon gouvernement...!

AMÉLIE, se rapprochant du prince. — Mais non! mais non! Il se blouse! Pour faire constater un flagrant délit, il faut d'abord une requête au président du tribunal; sans ordonnance, le commissaire se refusera à instrumenter.

LE PRINCE. — N'importe! je ne veux pas rester prisonnier plus longtemps. Rien que pour ma dignité...! (Ton brutal.) Alors, quoi? il n'y a pas d'issue?

AMÉLIE, geste évasif; puis. — Il n'y a que la fenêtre.

LE PRINCE, fait une moue, puis. — Merci! un deuxième étage!

AMÉLIE. — Oh!... premier au-dessus de l'entresol.

LE PRINCE, même jeu. — A sauter, ça revient au même... et avec le pavé!...

AMÉLIE, comme atténuatif. — C'est du macadam.

LE PRINCE, tourne les yeux de son côté, puis: — Est-ce beaucoup préférable?

AMÉLIE, fait une moue, puis: — Ça dépend des goûts.

LE PRINCE, brusquement saisi d'une inspiration. — Savez-vous! Vous devriez vous mettre à la fenêtre et faire des signes aux gens qui passent.

AMÉLIE, se dérobant avec une révérence. — Merci!... Merci bien! pour m'amener des histoires avec la préfecture!... Non, merci!

LE PRINCE, à bout de ressources. — Mais alors, quoi?

AMÉLIE, levant les bras. — Ah! « quoi, quoi »? Il n'y a qu'à se résigner.

Elle s'assied sur le petit canapé du pied du lit.

LE PRINCE, désemparé. — Oh!

A ce moment on entend un bruit de voix se rapprochant peu à peu de la porte de gauche.

AMÉLIE, se dressant brusquement. — Ecoutez!

LE PRINCE, l'oreille aux aguets. — Qu'est-ce que?

AMÉLIE. — C'est lui qui revient!

LE PRINCE. — Il revient?

AMÉLIE. — Et pas seul! il y a du monde avec lui.

LE PRINCE, pivotant sur les talons. — Oh!

Il se précipite dans le cabinet de toilette et tourne à droite. A peine est-il disparu qu'on entend un tour de clef dans la serrure, la porte s'ouvre et Marcel paraît.

Scène III

LES MÊMES, MARCEL, LE COMMISSAIRE

MARCEL. — Entrez! monsieur le commissaire! (A Amélie.) Ma chère amie, je suis désolé, mais...!

LE COMMISSAIRE, parlant à la cantonade. — Vous deux, gardez les issues!

Le commissaire paraît, le chapeau sur la tête, son écharpe à la main.

AMÉLIE (3) au commissaire (1). — Vous désirez, monsieur?

LE COMMISSAIRE, avec un sursaut de stupéfaction en se trouvant en face d'Amélie. Se découvrant. — Une dame!

(A Amélie.) Excusez-moi ! c'est monsieur... (A Marcel.) Eh ! bien, où est-il, votre cambrioleur ?

MARCEL. — Mon camb...

AMÉLIE, lui coupant la parole. — Quel cambrioleur ?

LE COMMISSAIRE. — Mais, je ne sais pas !... Monsieur m'avait dit... !

MARCEL. — Ah ! Je vous ai dit... je vous ai dit !... parce que si je ne vous avais pas dit, vous ne seriez pas venu ! Mais il n'y a ici qu'un cambrioleur, c'est celui de mon honneur.

LE COMMISSAIRE, fronçant les sourcils. — Quoi ?

MARCEL. — Veuillez constater, je vous prie, la présence ici de l'amant de madame, le jour même de ses noces.

Amélie hausse les épaules et gagne la droite devant le lit.

LE COMMISSAIRE. — Hein ?

MARCEL. — Constatez, monsieur : le lit défait ! la tenue de madame !... (Prenant en main sa robe de mariée sur le coin du canapé.) ...et sa robe de mariée encore là, toute chaude ! (Il repose la robe sur le pied du lit.)

LE COMMISSAIRE, décontenancé et hésitant. — C'est... vrai, madame ?

MARCEL, au-dessus du canapé. — Oserez-vous nier ?

AMÉLIE. — Ah ! ma foi, tu as raison ! Autant le divorce qu'un ménage dans ces conditions-là. (S'asseyant sur le canapé une jambe sur l'autre et sur un ton de bravade.) Eh ! bien, oui, monsieur ! c'est vrai.

Le commissaire s'incline en écartant les bras, devant l'aveu.

MARCEL, triomphant. — Enfin !

LE COMMISSAIRE. — Et... votre complice ?

AMÉLIE, indiquant d'un geste indifférent par-dessus son épaule, le cabinet de toilette. — Là ! dans le cabinet de toilette !... (A part, avec désinvolture, pendant que le commissaire remonte vers le cabinet.) Après tout, avec un prince !... (Elle fait claquer sa langue.)

LE COMMISSAIRE, qui a remis son chapeau sur la tête, tout en remontant vers le cabinet de toilette. En poussant la porte.) Sortez, monsieur ! nous savons que vous êtes là.

Il redescend à gauche, tandis que Marcel s'écarte un peu dans la ruelle non loin du pied du lit. — Un temps. — Soudain le prince paraît, toujours dans la même tenue ; il a ramené les bords de son chapeau sur son nez et pris les pans de sa cravate dans son chapeau pour en couvrir son visage ; il s'avance, la tête penché sur l'épaule droite.

LE PRINCE. — C'est bien ! me voici.

MARCEL. — Constatez, je vous prie, le déshabillé de monsieur !

LE PRINCE, du tac au tac. — Permettez ! C'est monsieur qui m'a jeté mes vêtements par la fenêtre.

LE COMMISSAIRE, presque sous le nez du prince et sur un ton brutal et cassant. — S'il les a jetés, c'est sans doute que vous ne les aviez pas sur vous !... Votre nom ?

Il redescend un peu à gauche.

LE PRINCE. — Impossible !... Je voyage incognito !

LE COMMISSAIRE, croyant qu'on se moque de lui et sur le ton d'un homme qui ne supportera pas la plaisanterie. — Quoi !

MARCEL. — Il suffit ! Monsieur est Son Altesse Royale le prince Nicolas de Palestrie !

LE COMMISSAIRE, avec un sursaut en arrière. — Hein ?

Instinctivement il se découvre.

LE PRINCE, avec dépit. — Ah ! maracache !

D'un geste d'humeur, il envoie son chapeau en arrière de sa tête, ce qui fait retomber sa cravate à sa place.

MARCEL. — Constatez, monsieur le commissaire ! constatez !

LE COMMISSAIRE, qui n'entend plus du tout de cette oreille, descendant à gauche. — Oh ! non... Oh ! non-non !

MARCEL, ahuri. — Quoi ?

LE COMMISSAIRE. — Non-non-non-non-non-non !... Une Altesse Royale ! merci ! l'immunité diplomatique !... Tu-tu-tu-tu ! je n'ai pas envie de créer des complications au gouvernement !

MARCEL, traversant la scène et allant au commissaire. — Qu'est-ce que vous dites ?

LE COMMISSAIRE, sans le toucher, l'écartant du geste. — Oh ! Arrangez-vous ! Arrangez-vous. Moi, ça ne me regarde pas.

LE PRINCE, étonné lui-même de ce revirement, mais heureux d'approuver le commissaire. — Absolument !

MARCEL, n'en croyant pas ses oreilles. — Mais, monsieur le commissaire, je suis le mari offensé, et...

LE COMMISSAIRE. — Ah ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? (Avec la plus entière mauvaise foi.) D'abord, je n'en sais rien, moi. Qu'est-ce qui me le prouve ?

LE PRINCE (3). — Oui, quoi ?

MARCEL. — Comment ! Qu'est-ce qui vous le prouve ? Mais qu'est-ce qu'il vous faut ? Regardez la tenue de madame ! le prince sans vêtements !...

LE COMMISSAIRE, lui coupant brutalement la parole, et nez contre nez avec Marcel. — C'est vous !... qui les lui avez jetés par la fenêtre.

LE PRINCE, sur le même ton. — C'est lui qui les a jetés par la fenêtre !

MARCEL, ahuri d'avoir ainsi à se défendre. — Ça prouve qu'il ne les avait pas sur lui...

LE COMMISSAIRE, écartant de grands bras. — En voilà une preuve !

LE PRINCE, haussant les épaules. — C'est idiot !

MARCEL, indiquant Amélie assise sur le canapé. — Et puis madame a avoué !... Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

LE COMMISSAIRE, furieux de cette insistance, grimpant sur ses ergots et allant se camper, tel un coq au combat, la poitrine contre la poitrine de Marcel. — Ah ! Et puis en voilà assez ! Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous.

MARCEL. — Hein ?

LE PRINCE. — A la bonne heure !

LE COMMISSAIRE, toujours poitrine contre poitrine, nez contre nez, avec Marcel ahuri. Pivotant autour de lui de façon à gagner le n° 2. — Considérez-vous comme bien heureux que je ne vous dresse pas procès-verbal pour fausse déclaration à un magistrat.

MARCEL. — Moi !

LE COMMISSAIRE. — Oui, vous ! oui, vous ! Car, enfin, où est-il votre cambrioleur, hein ? Où est-il ?

MARCEL, complètement interloqué. — Mais je... mais je...

LE COMMISSAIRE. — Oui ! Eh bien, que ça ne vous arrive plus ! (Il remonte vers le prince.)

LE PRINCE. — Bravo !

MARCEL, reste un instant comme assommé, puis au public. — C'est moi le cocu ! et c'est moi qu'on engueule !

LE COMMISSAIRE, au prince tout près de lui et l'échine courbée à hauteur de sa ceinture. — Oh ! Monseigneur ! Je suis désolé ! Je supplie Votre Altesse d'agréer mes excuses. (Redressant un peu l'échine.) Tout ça, c'est la faute de ce maladroit !

LE PRINCE, battant l'air avec son doigt d'un geste brusque et sous le nez du commissaire. — Vous !... je vous fais commandeur de l'ordre de Palestrie !

LE COMMISSAIRE, très ému. — Hein ? Moi ? Monseigneur ! (Se confondant en courbettes.) Oh ! monseigneur ! Quel honneur ! Comment pourrai-je exprimer à Votre Altesse !...

LE PRINCE, le renvoyant du geste. — Oui, c'est bien, allez!

Il tourne les talons sans plus s'occuper de lui.

LE COMMISSAIRE, avec la plus plate obéissance. — Oui, monseigneur. (S'inclinant profondément.) Monseigneur! (Un pas à reculons. Nouvelle salutation à Amélie.) Madame! (De même, à Marcel, exactement sur le même ton qu'il a dit « Monseigneur! Madame! »:) Idiot!

MARCEL, se tournant à moitié vers lui. — Quoi?

LE COMMISSAIRE, dans le même mouvement. Nouveau pas à reculons, nouvelle et dernière salutation. — Monseigneur! (Se redressant et tournant les talons. A la cantonade.) Venez, vous autres! Il n'y a pas plus de cambrioleur que dans ma main! (Il sort.)

MARCEL, qui n'en est pas encore revenu. — Ah! bien, elle est raide, celle-là!

AMÉLIE, au prince qui arpente nerveusement la scène de haut en bas. — Monseigneur, je suis désolée qu'à cause de moi!...

LE PRINCE (2) à Amélie (3). — Oui, oh! (A Marcel (1).) Ah! vous avez fait des propretés, vous!

Il remonte.

MARCEL. — Allez, allez, monseigneur! vous avez raison! puisqu'il est avéré que vous jouissez d'un privilège!... que vous avez tous les droits! Je m'incline et je vous fais mes excuses.

LE PRINCE, qui n'a pas cessé d'arpenter et est redescendu à ce moment près de Marcel. — Je me plaindra demain... à la Présidence!... (Il remonte.)

MARCEL, toujours à gauche de la scène. — Oh! ça, la présidence... dans cette affaire-là...!

LE PRINCE, redescendant, à Marcel. — Je regrette que ma situation ne me permette pas de donner à votre conduite les suites qu'elle comporte!

Il remonte.

MARCEL. — Je le regrette aussi, monseigneur.

LE PRINCE, toujours nerveux. — Oui!

AMÉLIE. — Monseigneur, du calme!

LE PRINCE, presque crié. — Je suis calme!

Il continue à arpenter.

MARCEL. — D'ailleurs, maintenant que le coup a raté, je puis bien dire que je suis désolé d'avoir eu à tomber précisément sur Votre Altesse, mais je n'avais pas le choix.

LE PRINCE, toujours arpentant. — Non, non, se permettre...!

AMÉLIE. — Et tout ça! tout ça, par la faute d'Etienne!

MARCEL. — Oui. Ah! Ce que je lui garde un chien de ma chienne à celui-là!

AMÉLIE. — Et moi donc!

LE PRINCE, brusquement redescendant (2) près de Marcel (1) et se campant devant lui. — Enfin, quoi? quoi? Vous ne pensez donc pas que je vais rester ainsi en chemise et en caneçon! Vous allez me prêter un costume... que je m'en *vaille!*

MARCEL. — Mais j'en n'ai pas!

LE PRINCE. — Eh bien, trouvez-en un! Ça ne me regarde pas! donnez-moi le vôtre.

En ce disant, il lui pince la manche de son habit à hauteur du biceps.

MARCEL, se dégageant et passant n° 2. — Ah! bien plus souvent, par exemple!

LE PRINCE, revenant à la charge. — Allez! Allez!

MARCEL, se garant. — Mais non!... mais non!... (Entendant un bruit de voix à la cantonade. Impérativement, au prince.) Chut!

LE PRINCE, interloqué. — Quoi!

Amélie, le prince et Marcel prêtent l'oreille.

VOIX D'ETIENNE. — Monsieur et madame sont là?

MARCEL, à Amélie. — Mais c'est Etienne, ma parole!

AMÉLIE. — Il a le culot de venir se payer notre tête!

MARCEL. — Ah! bien, lui, il va me payer ce qu'il m'a fait!

Le prince (1) un peu au fond, Marcel (2) au milieu de la scène, Amélie (3) plus bas.

Scène IV

LES MÊMES, ETIENNE, habit noir comme à la mairie.

ETIENNE, paraissant et s'arrêtant le chapeau sur la tête, les mains dans ses poches, sur le pas de la porte. — Bonjour, les époux!

AMÉLIE. — Toi!

MARCEL, s'avançant vers lui comme un fauve. — Qu'est-ce que tu viens faire?

Le prince gagne un peu à droite.

ETIENNE, sur le ton dégagé et persifleur. — Rien! Voir si ça va comme vous voulez? Si vous êtes heureux?

MARCEL. — Si nous sommes heureux? ah! canaille!

Il le prend par le bras et le fait brutalement passer à sa gauche.

ETIENNE (3). — Eh bien, quoi donc?

MARCEL, au prince. — Monseigneur! vous avez vu jouer *le Fil à la patte?*

LE PRINCE, qui ne comprend pas. — *Fil à la patte?* Quoi? quelle patte?

MARCEL, tout en fouillant dans la poche de derrière de son pantalon. — Eh! bien, nous allons vous en rejouer une scène! et pas au chiqué, cette fois!

ETIENNE, qui ne comprend pas où il veut en venir. — Qu'est-ce qu'il dit?

MARCEL. — Vous avez besoin d'un vêtement, monseigneur!

LE PRINCE. — Certes, par notre Père!

MARCEL. — C'est très bien! (A Etienne.) Ton pantalon! donne-moi ton pantalon!

ETIENNE, qui croit à une plaisanterie. Gouailleur. — Quoi?

MARCEL, qui a tiré de sa poche un revolver qu'il braque sur Etienne. — Ton pantalon, ou je tire!

LE PRINCE, qui se trouve sur la ligne du tir entre Marcel et Etienne. — Eh! là! Eh! là!

Il remonte vivement et gagne près de la cheminée.

ETIENNE. — Ah çà! tu plaisantes!

MARCEL. — Je plaisante! tiens! (Il tire en l'air.)

ETIENNE, faisant un bond en arrière. — Ah!

AMÉLIE, tombant sur le canapé au pied du lit. — Ah!

LE PRINCE, descendant n° 1. — Ah!

En même temps un morceau de plâtre se détache du plafond et tombe par terre.

AMÉLIE, devant le dégât. — Oh! mon plafond!

Elle s'est relevée et descend un peu à droite.

MARCEL. — Oui, oh! ben, ton plafond... zut! (A Etienne.) Allons! ton pantalon, ou je te tue comme un chien.

ETIENNE, suppliant. — Marcel!...

MARCEL, agitant le revolver braqué sur Etienne. — Veux-tu vite...

ETIENNE, terrorisé. — Oui!... Oui-oui!

Il est debout devant le canapé, déboutonne vivement ses bretelles.

MARCEL. — Allez! Allez! plus vite que ça.

ETIENNE, retirant précipitamment son pantalon. — Voilà! voilà! (Il passe le pantalon que Marcel prend de la main gauche sans cesser de tenir Etienne en joue.)

MARCEL, jetant par-dessus son épaule le pantalon au prince. — Tenez ! attrapez, monseigneur !

LE PRINCE. — Merci !... (Il enfile vivement le pantalon.) Oho ! il va craquer !

MARCEL, à Etienne. — Et maintenant, ton habit ! ton gilet !

ETIENNE. — Marcel, voyons !

MARCEL. — Veux-tu donner ton habit et ton gilet !

ETIENNE, retirant vivement habit et gilet. — Voilà ! voilà ! (A part.) Il est fou ! il est complètement fou !

Il remet le gilet et l'habit à Marcel.

MARCEL, jetant les vêtements au prince. — Voilà ! monseigneur ! (Brusquement.) Monseigneur ! pendant que vous y êtes, voulez-vous le caleçon ?

LE PRINCE. — Non, merci ! j'ai le mien et il est plus beau.

ETIENNE, s'avançant piteux et suppliant jusqu'à Amélie, qui est à l'extrême droite. — Amélie, je t'en prie !

AMÉLIE, passant (3) devant Etienne. — Oh ! ça ne me regarde pas ! Ça ne me regarde pas !

MARCEL, allant au prince qui a sur lui le pantalon de Marcel, mais n'a passé ni le gilet ni l'habit. — Et maintenant, monseigneur, excusez-moi ! mais pour le projet que je médite, la présence de Votre Altesse est de trop.

LE PRINCE. — Je comprends !... Monsieur est mon remplaçant.

MARCEL. — Vous l'avez dit, monseigneur !

LE PRINCE. — C'est bien ! je me sauve ! Au revoir ! et bonne chance ! Au revoir, Amélie !

AMÉLIE, faisant la révérence. — Au revoir, monseigneur !

LE PRINCE, est allé jusqu'à la porte dont il a poussé le battant comme pour sortir, puis, se ravisant, fait volte-face, et, après deux pas à froid, à Etienne qui est piteusement à l'extrême droite appuyé contre le lit, se faisant un écran de son chapeau haut de forme tenu contre le ventre. — Cocoï boronzoff ! Lapépétt alagoss !

ETIENNE. — Quoi ?

LE PRINCE. — Yamolek, Grobouboul !

Il sort.

ETIENNE, voyant le prince s'en aller avec ses affaires. — Non, mais c'est ça ! Il emporte mes vêtements et encore il m'engueule ! (Voulant courir après le prince.) Eh ! là-bas, vous !

MARCEL, arrêtant son élan par la menace de son revolver. — Bouge pas, toi ! ou je te brûle.

ETIENNE, reculant, de façon à revenir à sa place primitive. — Ah çà ! où veux-tu en venir ?

MARCEL, prenant la main d'Amélie. — Où je veux en venir ? à te faire pincer en flagrant délit avec ma femme.

AMÉLIE. — Absolument !

MARCEL, la main gauche dans la main droite d'Amélie. Avançant ainsi qu'Amélie à pas lents cadencés et successifs dans la direction d'Etienne. — Ah ! Tu es l'amant de ma femme !

AMÉLIE, même jeu. — Ah ! le jour même de ses noces, on te surprend avec elle !

ETIENNE, bouche bée. Affalé face à eux sur le bord du lit. — Hein ?

MARCEL, de même. — Ah ! l'on te trouve en caleçon dans la chambre conjugale !...

AMÉLIE, de même. — Ah ! Amélie se trouve avec toi en jupon !

ETIENNE, au public, désespéré. — Ils sont fous ! Ils sont fous !

MARCEL, un genou sur le canapé du pied du lit. — Eh bien, le commissaire !

AMÉLIE, appuyée des deux mains sur le bout du pied du lit. — Le commissaire !

A ce moment on frappe à la porte.

MARCEL, prêtant l'oreille. — Qui est là ?

VOIX DU COMMISSAIRE, sur le même ton que Marcel et Amélie, et comme un écho de leur voix. — Le commissaire !

MARCEL et AMÉLIE, avec une même révérence. — Le voilà !

ETIENNE, abruti. — Ah !

Scène V

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE

MARCEL, allant ouvrir la porte au commissaire. — Entrez ! Entrez, monsieur le commissaire ! Vous arrivez bien : nous parlions de vous.

LE COMMISSAIRE, entrant, les vêtements du prince pliés sur le bras. — Etonné. — De moi ? (Cherchant des yeux le prince.) Son Altesse ? Son Altesse est encore là ?

MARCEL. — Non, elle vient de partir.

LE COMMISSAIRE. — Ah ! c'est que je lui rapportais ses vêtements qu'on est venu déposer au commissariat.

MARCEL, prenant les vêtements. — C'est bien ! on les lui fera parvenir.

Il va les déposer sur une chaise près de la cheminée.

LE COMMISSAIRE, qui est un peu descendu, apercevant Etienne toujours piteux dans son coin, s'inclinant. — Monsieur !

ETIENNE, s'inclinant également. — Monsieur !

LE COMMISSAIRE, faisant allusion à sa tenue. — La... la chaleur... sans doute ?

ETIENNE, très gêné. — La chaleur, oui, oui !

MARCEL, qui est descendu (2). — Oh ! mais je ne vous ai pas présentés ! (Présentant.) M. Etienne de Milledieu, mon meilleur ami... M. le commissaire du quartier. (Echange de saluts.) Et maintenant, monsieur le commissaire, veuillez constater que je viens de surprendre ma femme en flagrant délit d'adultère.

LE COMMISSAIRE, avec un sursaut d'étonnement. — Hein ? Encore !

AMÉLIE. — Oui, monsieur le commissaire.

ETIENNE, suppliant. — Marcel !

MARCEL. — Assez ! (Au commissaire.) Je m'étais trompé tout à l'heure ! L'amant de ma femme, ce n'était pas le prince ; c'était monsieur !

Il désigne du doigt Etienne.

LE COMMISSAIRE, ravi de cette substitution. — Ah ! à la bonne heure !

ETIENNE, se précipitant n° 3. — Mais c'est faux !

AMÉLIE (4). — Du tout, monsieur ! Je le reconnais.

ETIENNE, indigné. — Oh !

AMÉLIE. — D'ailleurs, tout Paris vous le dira.

ETIENNE. — Oh !...

LE COMMISSAIRE. — Cet aveu me suffit.

MARCEL. — Veuillez donc constater.

LE COMMISSAIRE. — Où y a-t-il de quoi écrire ?

AMÉLIE, remontant vers la porte du cabinet de toilette. — Par ici, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE, il remonte. — Venez.

ETIENNE, remontant avec le commissaire. — Je proteste ! C'est une infamie ! Je suis un citoyen de la République.

LE COMMISSAIRE. — Oh ! ça, monsieur ! ce n'est pas une considération.

Furieux, Marcel se couvre de son chapeau haut de forme dans lequel, après s'être déshabillé, il a jeté ses bre-

telles, ce qui fait que ces dernières pendent en partie hors du chapeau sur son cou. — Ils entrent tous trois dans le cabinet de toilette.

MARCEL, redescendant. — Enfin! je suis vengé!

Scène VI

LES MÊMES, VAN PUTZEBOUM

VAN PUTZEBOUM. — Ah! te voilà, filske! Je te demande pardon que je te relance ainsi donc; mais une dépêche ça j'ai reçu qu'il faut que je parte ce soir. Alors, je t'apporte vite le chèque.

MARCEL. — Le chèque?...

VAN PUTZEBOUM. — Du fidéicommis donc! Tu as rempli les conditions, voilà l'argent : douze cent mille francs de principal, plus les intérêts composés : deux cent septante mille nonante-trois francs et cinq.

MARCEL, un peu déconcerté par ce flux de chiffres. — Quoi? quoi?

VAN PUTZEBOUM, lui remettant le chèque. — Oh! Ça est le compte! Ça est le compte!

MARCEL, jetant un coup d'œil sur le chèque. — ...Nonante-trois francs et cinq... Oui, oui!... C'est parfait!

AMÉLIE, paraissant à la porte du cabinet de toilette. — Ah! Le parrain! (Elle descend au 3.)

MARCEL, qui a aperçu Amélie. — Et maintenant, mon parrain, j'ai l'honneur de vous annoncer...

VAN PUTZEBOUM, s'inclinant d'avance. — Compliments, hein donc!

MARCEL. — Non! non!

VAN PUTZEBOUM, rengainant ses félicitations. — Ah?

MARCEL. — ...mon prochain divorce avec Mlle Amélie d'Avranches, femme Courbois, que j'ai surprise en flagrant délit d'adultère avec M. Etienne de Milledieu, mon meilleur ami.

VAN PUTZEBOUM. — Hein?

MARCEL, à Amélie. — N'est-ce pas?

AMÉLIE. — Absolument.

VAN PUTZEBOUM, voulant reprendre le chèque que Marcel tient toujours à la main. — Ah! mais alors...

MARCEL, écartant la main de Van Putzeboum et mettant le chèque dans la poche intérieure de son habit. — Ah! pardon, parrain!... Les conditions ont-elles été remplies?

VAN PUTZEBOUM, gauloisement. — Ça!... Elles ont même été remplies avant.

MARCEL. — Alors, ça ne vous regarde plus!

A ce moment sortent du cabinet de toilette Etienne et le commissaire discutant ensemble.

ETIENNE. — Mais enfin, monsieur le commissaire...!

LE COMMISSAIRE. — Non monsieur! Ça ne me regarde pas! Ça ne me regarde pas!

Il a son carnet à la main sur lequel il achève d'écrire.

MARCEL. — Allons, venez, parrain!

Van Putzeboum et le commissaire sortent et s'arrêtent sur le pas de la porte à la voix d'Etienne.

ETIENNE, qui est descendu au 5. — C'est une infamie! (A Marcel.) Tu m'en rendras raison.

MARCEL. — A tes ordres. Au revoir, Amélie!

Il l'embrasse.

AMÉLIE. — Au revoir, Marcel.

ETIENNE, voyant tout le monde sur le point de se retirer. — Eh bien, et moi, alors, qu'est-ce que je deviens?

MARCEL, prenant Amélie par les épaules et la poussant gaiement vers Etienne. — Eh bien, mon vieux! Occupe-toi d'Amélie!

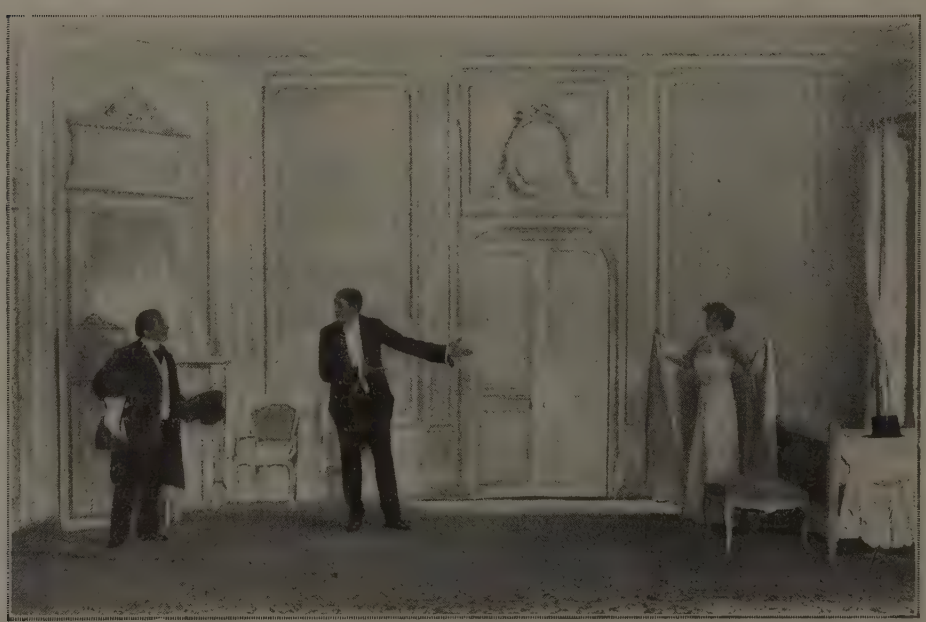
Il sort précédé par Van Putzeboum et le commissaire.

ETIENNE, ahuri, se laissant choir sur le canapé. — Qu'est-ce qu'il a dit?

AMÉLIE, s'asseyant sur ses genoux. — Occupe-toi d'Amélie!

ETIENNE, confondu. — Ah!

RIDEAU



Le Commissaire. Marcel. Amélie

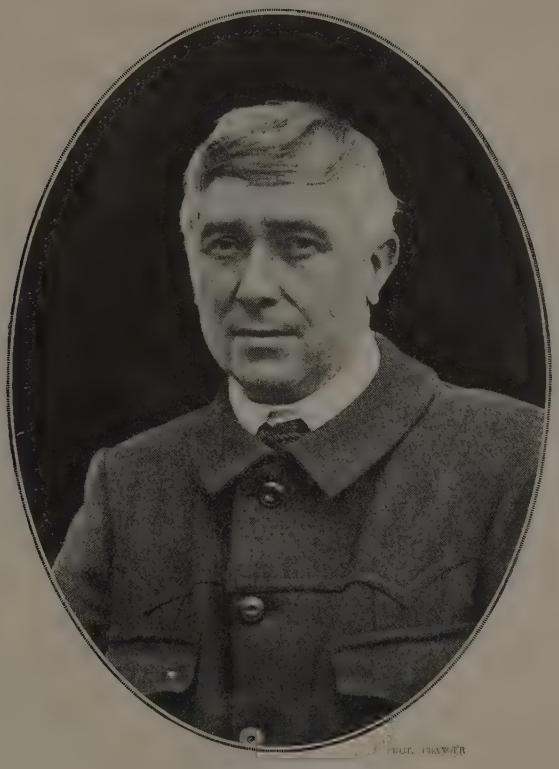
SCÈNE V. — Marcel : « *Entrez, monsieur le commissaire, vous arrivez bien !* »

L'OISEAU BLEU

FÉERIE EN SIX ACTES ET DOUZE TABLEAUX

par

MAURICE MAETERLINCK



M. MAURICE MAETERLINCK

L'Oiseau bleu *a été représenté pour la première fois, le 30 septembre 1908, au Théâtre Artistique de Moscou, et à Paris, le 2 mars 1911, au Théâtre Réjane.*

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous pays. — Copyright by Eugène Fasquelle, 1909.

PERSONNAGES

(dans l'ordre de leur entrée en scène).

La Mère Tyl	Mlle Méthivet.
Tyltyl	M. Delphin.
Mytyl	Mlle Odette Carlia.
La Fée	Mme Gina Barbieri.
Le Pain	MM. R. L. Fugère.
Le Feu	Aurèle Sydney.
L'Eau	Mlle Diris.
Le Lait	Diris.
Le Sucre	MM. Bosman.
Le Chien	Séverin-Mars.
La Chatte	Stephen.
La Lumière	Mme Georgette Leblanc.
Les Heures	Mlle Nini Mano.
	Henriette Maillefer.
	Fernande Faveret.
	Blanche Faveret.
	Suzanne Bailly.
	Raymonde Faveret.
	Laurence Petit.
	Jane Faveret.
	Berthe Libovitz.
	Antoinette Raymond.
	Deroissy.
	Georges.
Le Père Tyl	M. Félix Barré.
Grand'Mère Tyl	Mme Daynes-Grassot.
Grand-Père Tyl	M. Maillard.
Pierrot	Mlles Suterre.
Robert	Maria Fromet.
Jeannette	Jeanne Evrard.
Madeleine	Giavelli.
Pierrette	Henriette Gallet.
Pauline	Henriette Maillefer.
Riquette	Nini Mano.
La Nuit	Clarel.
Le Sommeil	Louise Starck.
La Mort	Rachel Horelick.
Le Rhume de cerveau	Renée Dahon.
1er *Enfant bleu*	Maria Fromet.
2e —	Laura Walter.
3e —	Maria Dumont.
4e —	Fernande Faveret.
5e —	Maud Loti.
6e —	Suterre.
7e —	Suzanne Bailly.
8e —	Giavelli.
9e —	Madeleine Fromet.
Le Roi des neuf planètes	Batistina Rousseau.
11e *Enfant bleu*	Renée Pré.
12e —	Henriette Maillefer.
13e —	Béatrice Raymond.
14e —	Jeanne Corrège.
L'Amoureux	Lucy Fleury.
L'Amoureuse	Blanche Borelli.
Le Temps	M. Garry.
Le Petit Frère à naître	Mlle Maria Fromet.
Les Autres Enfants bleus	Mlles Berthe Libovitz.
	Fernande Faveret.
	Suzanne Faveret.
	Blanche Faveret.
	Raymonde Faveret.
Les Autres Enfants bleus	Mlles Henriette Gallet.
	Jeanne Evrard.
	Denise Choquet.
	Léa Dumont.
	Marcelle Malherbe.
	Juliette Malherbe.
	Lucienne Chezeaux.
	Dupechier.
Les Gardiennes	Mlles Deroissy.
	Georges.
	Théloz.
	Albert.
Le Chef des Gros Bonheurs	M. Barré.
Les Autres Bonheurs	MM. Alfroy.
	Adalbert, etc.
Les Petits Bonheurs	Mlles Lucienne Chezeaux.
	Nini Mano.
	Jeanne Corrège.
	Henriette Maillefer.
	Fernande Faveret.
	Blanche Faveret.
	Louise Starck.
	Rachel Horelick.
	Jane Faveret.
	Raymonde Faveret.
Les Adolescents	Maud Loti.
	Annette Libovitz.
	Laurence Petit.
Le Chef des Bonheurs	Mlles Renée Beauval.
Le Bonheur de se bien porter.	Dorchèze.
— *de l'air pur*	Fleury.
— *d'aimer ses parents*	Gannoz.
— *du ciel bleu*	Blanche Borelli.
— *de la forêt*	Diris.
— *des heures de soleil*	Boissière.
— *du printemps*	Renée Dahon.
— *des couchers de soleil*	Soyez.
— *de voir se lever les étoiles*	Georges.
— *de la pluie*	Darièze.
— *du feu d'hiver*	Carène.
— *des pensées innocentes*	Laura Walter.
— *de courir nu-pieds dans la rosée*	Antoinette Raymond.
La Joie d'être juste	Albert.
— *d'être bonne*	Bulaine.
— *de la gloire*	Théloz.
— *de penser*	Deroissy.
— *de comprendre*	Lefebvre.
— *de voir ce qui est beau.*	Didier.
— *d'aimer*	Dervil.
L'Amour maternel	Méthivet.
Les Joies inconnues	Soyez.
	Delettraz.
	Dessoyer, etc.
La Voisine Berlingot	Mme Gina Barbieri.
Sa Petite Fille	Mlle Juliette Malherbe.

COSTUMES

TYLTYL: Costume du Petit Poucet dans les contes de Perrault: petite culotte rouge-vermillon, courte veste bleu tendre, bas blancs, souliers ou bottines de cuir fauve.

MYTYL: Costume de Grethel ou bien du Petit Chaperon Rouge.

LA LUMIERE: Robe couleur de lune, c'est-à-dire d'or pâle à reflets d'argent, gazes scintillantes, formant des rayons, etc. Style néo-grec ou anglo-grec genre Walter Crane ou même plus ou moins Empire. — Taille haute, bras nus, etc. — Coiffure: sorte de diadème ou même de couronne légère.

LA FEE BERYLUNE, LA VOISINE BERLINGOT: Costume classique des pauvresses de contes de fées. On pourrait supprimer au premier acte la transformation de la Fée en princesse.

LE PERE TYL, LA MERE TYL, GRAND-PAPA TYL, GRAND'MAMAN TYL: Costumes légendaires des bûcherons et des paysans allemands dans les contes de Grimm.

LES FRERES ET SŒURS DE TYLTYL: Variantes du costume du Petit Poucet.

LE TEMPS: Costume classique du Temps: vaste manteau noir ou gros bleu, barbe blanche et flottante, faulx, sablier.

L'AMOUR MATERNEL: Costume à peu près semblable à celui de la Lumière, c'est-à-dire voiles souples et presque transparents de statue grecque, blancs autant que possible. Perles et pierreries aussi riches et aussi nombreuses qu'on voudra, pourvu qu'elle ne rompent pas l'harmonie pure et candide de l'ensemble.

LES GRANDES JOIES: Comme il est dit dans le texte, robes lumineuses aux subtiles et suaves nuances: réveil de rose, sourire d'eau, rosée d'ambre, azur d'aurore, etc.

LES BONHEURS DE LA MAISON: Robes de diverses couleurs, ou, si l'on veut, costumes de paysans, de bergers, de bûcherons, etc., mais idéalisés et féeriquement interprétés.

LES GROS BONHEURS: Avant la transformation: amples et lourds manteaux de brocarts rouges et jaunes, bijoux énormes et épais, etc. Après la transformation: maillots café ou chocolat, donnant l'impression de pantins en baudruche.

LA NUIT: Amples vêtements noirs mystérieusement constellés, à reflets mordorés. Voiles, pavots sombres, etc.

LA PETITE FILLE DE LA VOISINE: Chevelure blonde et lumineuse, longue robe blanche.

LE CHIEN: Habit rouge, culotte blanche, bottes vernies, chapeau ciré; costume rappelant plus ou moins celui de John Bull.

LA CHATTE: Maillot de soie noire à paillettes.
Il convient que les têtes de ces deux personnages soient discrètement animalisées.

LE PAIN: Somptueux costume de pacha. Ample robe de soie ou de velours cramoisi broché d'or. Vaste turban. Cimeterre. Ventre énorme, face rouge et extrêmement joufflue.

LE SUCRE: Robe de soie, dans le genre de celles des ennuques, mi-partie de blanc et de bleu pour rappeler le papier d'emballage des pains de sucre. Coiffure des gardiens du sérail.

LE FEU: Maillot rouge, manteau vermillon à reflets chatoyants, doublé d'or. Aigrette de flammes versicolores.

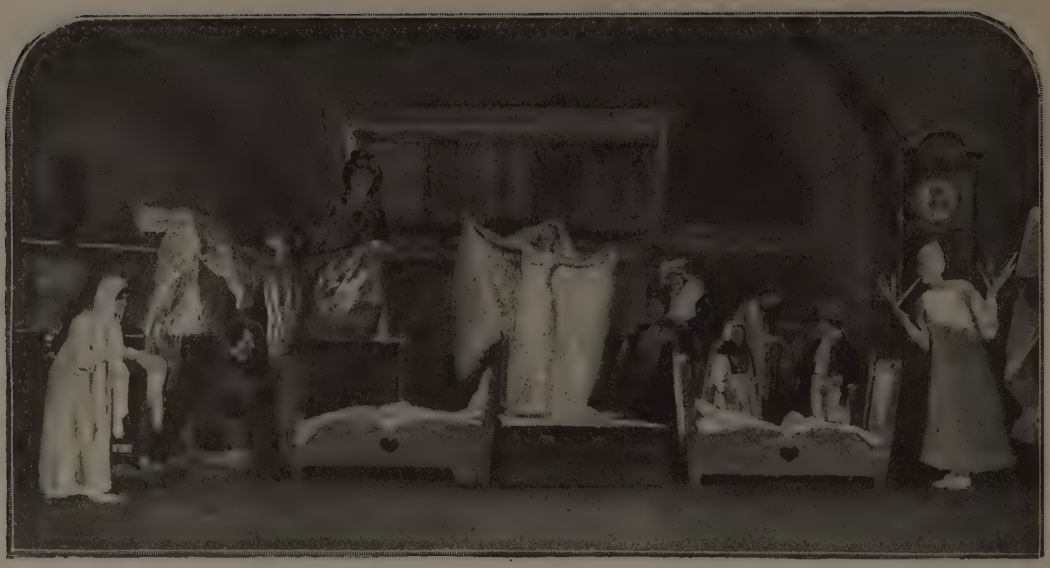
L'EAU: Robe couleur du temps du conte de Peau d'Ane, c'est-à-dire bleuâtre ou glauque, à reflets transparents, effets de gaze ruisselante, également style néo ou anglo-grec, mais plus ample, plus flottant. Coiffure de fleurs et d'algues ou de roseaux.

LES ANIMAUX: Costumes populaires ou paysans.

LES ARBRES: Robes, nuances variées du vert ou de la teinte tronc d'arbres. Attributs, feuilles ou branches qui les fassent reconnaître.

TABLEAUX

1er TABLEAU (acte I): *La Cabane du Bûcheron.* — 2e TABLEAU (acte II): *Chez la Fée.*
3e TABLEAU (acte II): *Le Pays du Souvenir.*
4e TABLEAU (acte III): *Le Palais de la Nuit.* — 5e TABLEAU (acte III): *La Forêt.* — 6e TABLEAU (acte IV) *Devant le Rideau.*
7e TABLEAU (acte IV): *Le Cimetière.* — 8e TABLEAU (acte IV): *Devant le Rideau.*
9e TABLEAU (acte IV): *Les Jardins des Bonheurs.*
10e TABLEAU (acte V): *Le Royaume de l'Avenir.* — 11e TABLEAU (acte VI): *L'Adieu.*
12e TABLEAU (acte VI): *Le Réveil.*



Le lait. Le chien. Le feu. Le pain. La lumière. La chatte. La fée. Mytyl. L'eau. Tyltyl. Le sucre.

La cabane du bûcheron peuplée par les âmes des animaux et des choses. — *Phot. Bert.*

L'OISEAU BLEU

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU. — LA CABANE DU BUCHERON

Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane de bûcheron, simple, rustique, mais non point misérable. Cheminée à manteau où s'assoupit un feu de bûches. Ustensiles de cuisine, armoire, huche, horloge à poids, rouet, fontaine, etc. Sur une table, une lampe allumée. Au pied de l'armoire, de chaque côté de celle-ci, endormis, pelotonnés, le nez sous la queue, un Chien et une Chatte. Entre eux deux, un grand pain de sucre blanc et bleu. Accrochée au mur, une cage ronde renfermant une tourterelle. Au fond, deux fenêtres dont les volets intérieurs sont fermés. Sous l'une des fenêtres, un escabeau. A gauche, la porte d'entrée de la maison, munie d'un gros loquet. A droite, une autre porte. Echelle menant à un grenier. Egalement à droite, deux petits lits d'enfant, au chevet desquels, sur deux chaises, des vêtements se trouvent soigneusement pliés.

Au lever du rideau, Tyltyl et Mytyl sont profondément endormis dans leurs petits lits. La mère Tyl les borde une dernière fois, se penche sur eux, contemple un moment leur sommeil, et appelle de la main le père Tyl qui passe la tête dans l'entre-bâillement de la porte. La mère Tyl met un doigt sur les lèvres pour lui commander le silence, puis sort à droite sur la pointe des pieds, après avoir éteint la lampe. La scène reste obscure un instant, puis une lumière dont l'intensité augmente peu à peu filtre par les lames des volets. La lampe sur la table se rallume d'elle-même. Les deux enfants semblent s'éveiller et se mettent sur leur séant.

TYLTYL. — Mytyl?

MYTYL. — Tyltyl?

TYLTYL. — Tu dors?

MYTYL. — Et toi?...

TYLTYL. — Mais non, je dors pas puisque je te parle...

MYTYL. — C'est Noël, dis?...

TYLTYL. — Pas encore; c'est demain. Mais le petit Noël n'apportera rien cette année...

MYTYL. — Pourquoi?...

TYLTYL. — J'ai entendu maman qui disait qu'elle n'avait pu aller à la ville pour le prévenir... Mais il viendra l'année prochaine...

MYTYL. — C'est long, l'année prochaine?...

TYLTYL. — Ce n'est pas trop court... Mais il vient cette nuit chez les enfants riches...

MYTYL. — Ah?...

TYLTYL. — Tiens!... Maman a oublié la lampe!... J'ai une idée?...

MYTYL. — ?...

TYLTYL. — Nous allons nous lever...

MYTYL. — C'est défendu...

TYLTYL. — Puisqu'il n'y a personne... Tu vois les volets?...

MYTYL. — Oh! qu'ils sont clairs!...

TYLTYL. — C'est les lumières de la fête.

MYTYL. — Quelle fête?

TYLTYL. — En face, chez les petits riches. C'est l'arbre de Noël. Nous allons les ouvrir...

MYTYL. — Est-ce qu'on peut?

TYLTYL. — Bien sûr, puisqu'on est seuls... Tu

entends la musique?... Levons-nous... (Les deux enfants se lèvent, courent à l'une des fenêtres, montent sur l'escabeau et poussent les volets. Une vive clarté pénètre dans la pièce. Les enfants regardent avidement au dehors.) On voit tout!...

MYTYL, qui ne trouve qu'une place précaire sur l'escabeau. — Je vois pas...

TYLTYL. — Il neige!... Voilà deux voitures à six chevaux!...

MYTYL. — Il en sort douze petits garçons!...

TYLTYL. — T'es bête!... C'est des petites filles...

MYTYL. — Ils ont des pantalons...

TYLTYL. — Tu t'y connais... Ne me pousse pas ainsi!...

MYTYL. — Je t'ai pas touché.

TYLTYL, qui occupe à lui seul tout l'escabeau. — Tu prends toute la place...

MYTYL. — Mais j'ai pas du tout de place!...

TYLTYL. — Tais-toi donc, on voit l'arbre!...

MYTYL. — Quel arbre?...

TYLTYL. — Mais l'arbre de Noël!... Tu regardes le mur!...

MYTYL. — Je regarde le mur parce qu'y a pas de place...

TYLTYL, lui cédant une petite place avare sur l'escabeau. — Là!... En as-tu assez?... C'est-y pas la meilleure?... Il y en a des lumières! Il y en a!...

MYTYL. — Qu'est-ce qu'ils font donc ceux qui font tant de bruit?...

TYLTYL. — Ils font de la musique.

MYTYL. — Est-ce qu'ils sont fâchés?...

TYLTYL. — Non, mais c'est fatigant.

MYTYL. — Encore une voiture attelée de chevaux blancs!...

TYLTYL. — Tais-toi!... Regarde donc!...

MYTYL. — Qu'est-ce qui pend là, en or, après les branches?...

TYLTYL. — Mais les jouets, pardi!... Des sabres, des fusils, des soldats, des canons...

MYTYL. — Et des poupées, dis, est-ce qu'on en a mis?...

TYLTYL. — Des poupées?... C'est trop bête; ça ne les amuse pas...

MYTYL. — Et autour de la table, qu'est-ce que c'est tout ça?...

TYLTYL. — C'est des gâteaux, des fruits, des tartes à la crème...

MYTYL. — J'en ai mangé une fois, lorsque j'étais petite...

TYLTYL. — Moi aussi; c'est meilleur que le pain, mais on en a trop peu...

MYTYL. — Ils n'en ont pas trop peu... Il y en a plein la table... Est-ce qu'ils vont les manger?...

TYLTYL. — Bien sûr; qu'en feraient-ils?...

MYTYL. — Pourquoi qu'ils ne les mangent pas tout de suite?...

TYLTYL. — Parce qu'ils n'ont pas faim...

MYTYL, stupéfaite. — Ils n'ont pas faim?... Pourquoi?...

TYLTYL. — C'est qu'ils mangent quand ils veulent...

MYTYL, incrédule. — Tous les jours?...

TYLTYL. — On le dit...

MYTYL. — Est-ce qu'ils mangeront tout?... Est-ce qu'ils en donneront?...

TYLTYL. — A qui?...

MYTYL. — A nous...

TYLTYL. — Ils ne nous connaissent pas...

MYTYL. — Si on leur demandait?...

TYLTYL. — Cela ne se fait pas.

MYTYL. — Pourquoi?...

TYLTYL. — Parce que c'est défendu.

MYTYL, battant des mains. — Oh! qu'ils sont donc jolis!...

TYLTYL, enthousiasmé. — Et ils rient, et ils rient!...

MYTYL. — Et les petits qui dansent!...

TYLTYL. — Oui, oui, dansons aussi!...

Ils trépignent de joie sur l'escabeau.

MYTYL. — Oh! que c'est amusant!...

TYLTYL. — On leur donne les gâteaux!... Ils peuvent y toucher!... Ils mangent! ils mangent! ils mangent!...

MYTYL. — Les plus petits aussi!... Ils en ont deux, trois, quatre!...

TYLTYL, ivre de joie. — Oh! c'est bon!... Que c'est bon! que c'est bon!...

MYTYL, comptant des gâteaux imaginaires. — Moi, j'en ai reçu douze!...

TYLTYL. — Et moi quatre fois douze!... Mais je t'en donnerai... (On frappe à la porte de la cabane. Tyltyl, subitement calmé et effrayé.) Qu'est-ce que c'est?...

MYTYL, épouvantée. — C'est papa!...

Comme ils tardent à ouvrir, on voit le gros loquet se soulever de lui-même, en grinçant; la porte s'entrebâille pour livrer passage à une petite vieille habillée de vert et coiffée d'un chaperon rouge. Elle est bossue, boiteuse, borgne; le nez et le menton se rencontrent, et elle marche courbée sur un bâton. Il n'est pas douteux que ce ne soit une fée.

LA FÉE. — Avez-vous ici l'herbe qui chante ou l'oiseau qui est bleu?...

TYLTYL. — Nous avons de l'herbe, mais elle ne chante pas...

MYTYL. — Tyltyl a un oiseau.

TYLTYL. — Mais je ne peux pas le donner...

LA FÉE. — Pourquoi?...

TYLTYL. — Parce qu'il est à moi.

LA FÉE. — C'est une raison, bien sûr. Où est-il, cet oiseau?...

TYLTYL, montrant la cage. — Dans la cage...

LA FÉE, mettant ses besicles pour examiner l'oiseau. — Je n'en veux pas; il n'est pas assez bleu. Il faudra que vous m'alliez chercher celui dont j'ai besoin.

TYLTYL. — Mais je ne sais pas où il est...

LA FÉE. — Moi non plus. C'est pourquoi il faut le chercher. Je puis à la rigueur me passer de l'herbe qui chante; mais il me faut absolument l'Oiseau Bleu. C'est pour ma petite fille qui est très malade.

TYLTYL. — Qu'est-ce qu'elle a?...

LA FÉE. — On ne sait pas au juste; elle voudrait être heureuse...

TYLTYL. — Ah?...

LA FÉE. — Savez-vous qui je suis?...

TYLTYL. — Vous ressemblez un peu à notre voisine, M^me^ Berlingot...

LA FÉE, se fâchant subitement. — En aucune façon... Il n'y a aucun rapport... C'est abominable!... Je suis la Fée Bérylune...

TYLTYL. — Ah! très bien...

LA FÉE. — Il faudra partir tout de suite.

TYLTYL. — Vous viendrez avec nous?...

LA FÉE. — C'est absolument impossible à cause du pot-au-feu que j'ai mis ce matin et qui s'empresse de déborder chaque fois que je m'absente plus d'une heure... (Montrant successivement le plafond, la cheminée et la fenêtre.) Voulez-vous sortir par ici, par là ou par là?...

TYLTYL, montrant timidement la porte. — J'aimerais mieux sortir par là...

LA FÉE, se fâchant encore subitement. — C'est absolument impossible, et c'est une habitude révoltante!... (Indiquant la fenêtre.) Nous sortirons par là... Eh bien!... Qu'attendez-vous?... Habillez-vous tout de suite... (Les enfants obéissent et s'habillent rapidement.) Je vais aider Mytyl...

TYLTYL. — Nous n'avons pas de souliers...

LA FÉE. — Ça n'a pas d'importance. Je vais vous donner un petit chapeau merveilleux. Où sont donc vos parents?...

TYLTYL, montrant la porte à droite. — Ils sont là; ils dorment.

LA FÉE. — Et votre bon-papa et votre bonne-maman?...

TYLTYL. — Ils sont morts...

LA FÉE. — Et vos petits frères et vos petites sœurs... Vous en avez?...

TYLTYL. — Oui, oui; trois petits frères...

MYTYL. — Et quatre petites sœurs...

LA FÉE. — Où sont-ils?...

TYLTYL. — Ils sont morts aussi...

LA FÉE. — Voulez-vous les revoir?...

TYLTYL. — Oh oui!... Tout de suite!... Montrez-les!...

LA FÉE. — Je ne les ai pas dans ma poche... Mais ça tombe à merveille; vous les reverrez en passant par le pays du Souvenir. C'est sur la route de l'Oiseau-Bleu. Tout de suite à gauche, après le troisième carrefour. — Que faisiez-vous quand j'ai frappé?...

TYLTYL. — Nous jouions à manger des gâteaux.

LA FÉE. — Vous avez des gâteaux?... Où sont-ils?

TYLTYL. — Dans le palais des enfants riches... Venez voir, c'est si beau!...

Il entraîne la Fée vers la fenêtre.

LA FÉE, à la fenêtre. — Mais ce sont les autres qui les mangent!...

TYLTYL. — Oui; mais puisqu'on voit tout...

LA FÉE. — Tu ne leur en veux pas?...

TYLTYL. — Pourquoi?...

LA FÉE. — Parce qu'ils mangent tout. Je trouve qu'ils ont grand tort de ne pas t'en donner...

TYLTYL. — Mais non, puisqu'ils sont riches... Hein? que c'est beau chez eux!...

LA FÉE. — Ce n'est pas plus beau que chez toi.

TYLTYL. — Heu!... Chez nous c'est plus noir, plus petit, sans gâteaux...

LA FÉE. — C'est absolument la même chose; c'est que tu n'y vois pas...

TYLTYL. — Mais si, j'y vois très bien, et j'ai de très bons yeux. Je lis l'heure au cadran de l'église que papa ne voit pas...

LA FÉE, se fâchant subitement. — Je te dis que tu n'y vois pas!... Comment donc me vois-tu?... Comment donc suis-je faite?... (Silence gêné de Tyltyl.) Eh bien, répondras-tu? que je sache si tu vois?... Suis-je belle ou bien laide?... (Silence de plus en plus embarrassé.) Tu ne veux pas répondre?... Suis-je jeune ou bien vieille?... Suis-je rose ou bien jaune?... j'ai peut-être une bosse?...

TYLTYL, conciliant. — Non, non, elle n'est pas grande...

LA FÉE. — Mais si, à voir ton air, on la croirait énorme... Ai-je le nez crochu et l'œil gauche crevé?...

TYLTYL. — Non, non, je ne dis pas... Qui est-ce qui l'a crevé?...

LA FÉE, de plus en plus irritée. — Mais il n'est pas crevé!... Insolent! misérable!... Il est plus beau que l'autre; il est plus grand, plus clair, il est bleu comme le ciel... Et mes cheveux, vois-tu?... Ils sont blonds comme les blés... on dirait de l'or vierge!... Et j'en ai tant et tant que ma tête me pèse... Ils s'échappent de partout... Les vois-tu sur mes mains?...

Elle étale deux maigres mèches de cheveux gris.

TYLTYL. — Oui, j'en vois quelques-uns...

LA FÉE, indignée. — Quelques-uns!... Des gerbes! des brassées! des touffes! des flots d'or!... Je sais bien que des gens disent qu'ils n'en voient point; mais tu n'es pas de ces méchantes gens aveugles, je suppose?...

TYLTYL. — Non, non, je vois très bien ceux qui ne se cachent point...

LA FÉE. — Mais il faut voir les autres avec la même audace!... C'est bien curieux, les hommes... Depuis la mort des fées, ils n'y voient plus du tout et ne s'en doutent point... Heureusement que j'ai toujours sur moi tout ce qu'il faut pour rallumer les yeux éteints... Qu'est-ce que je tire de mon sac?...

TYLTYL. — Oh! le joli petit chapeau vert!... Qu'est-ce qui brille ainsi sur la cocarde?...

LA FÉE. — C'est le gros Diamant qui fait voir...

TYLTYL. — Ah!...

LA FÉE. — Oui; quand on a le chapeau sur la tête, on tourne un peu le Diamant: de droite à gauche, par exemple, tiens, comme ceci, vois-tu?... Il appuie alors sur une bosse de la tête que personne ne connaît, et qui ouvre les yeux...

TYLTYL. — Ça ne fait pas de mal?...

LA FÉE. — Au contraire, il est fée... On voit à l'instant même ce qu'il y a dans les choses; l'âme du pain, du vin, du poivre, par exemple...

MYTYL. — Est-ce qu'on voit aussi l'âme du sucre?...

LA FÉE, subitement fâchée. — Cela va sans dire!... Je n'aime pas les questions inutiles... L'âme du sucre n'est pas plus intéressante que celle du poivre... Voilà, je vous donne ce que j'ai pour vous aider dans la recherche de l'Oiseau-Bleu... Je sais bien que l'Anneau-qui-rend-invisible ou le Tapis-Volant vous seraient plus utiles... Mais j'ai perdu la clef de l'armoire où je les ai serrés... Ah! j'allais oublier... (Montrant le Diamant.) Quand on le tient ainsi, tu vois... un petit tour de plus, on revoit le Passé... Encore un petit tour, et l'on voit l'Avenir... C'est curieux et pratique et ça ne fait pas de bruit...

TYLTYL. — Papa me le prendra...

LA FÉE. — Il ne le verra pas; personne ne peut le voir tant qu'il est sur ta tête... Veux-tu l'essayer?... (Elle coiffe Tyltyl du petit chapeau vert.) A présent, tourne le Diamant... Un tour et puis après...

A peine Tyltyl a-t-il tourné le Diamant qu'un changement soudain et prodigieux s'opère en toutes choses. La vieille fée est tout à coup une belle princesse merveilleuse; les cailloux dont sont bâtis les murs de la cabane s'illuminent, bleuissent comme des saphirs, deviennent transparents, scintillent, éblouissent à l'égal des pierres les plus précieuses. Le pauvre mobilier s'anime et resplendit; la table de bois blanc s'affirme aussi grave, aussi noble qu'une table de marbre, le cadran de l'horloge cligne de l'œil et sourit avec aménité, tandis que la porte derrière quoi va et vient le balancier s'entr'ouvre et laisse s'échapper les Heures, qui, se tenant les mains et riant aux éclats, se mettent à danser aux sons d'une musique délicieuse. Effare-

ment légitime de Tyltyl qui s'écrie en montrant les Heures.

TYLTYL. — Qu'est-ce que c'est que toutes ces belles dames?...

LA FÉE. — N'aie pas peur; ce sont les heures de ta vie qui sont heureuses d'être libres et visibles un instant...

TYLTYL. — Et pourquoi que les murs sont si clairs?... Est-ce qu'ils sont en sucre ou en pierres précieuses?...

LA FÉE. — Toutes les pierres sont pareilles, toutes les pierres sont précieuses: mais l'homme n'en voit que quelques-unes...

Pendant qu'ils parlent ainsi, la féerie continue et se complète. Les âmes des Pains-de-quatre-livres, sous la forme de bonshommes en maillots couleur croûte-de-pain, ahuris et poudrés de farine, se dépêtrent de la huche et gambadent autour de la table où ils sont rejoints par le Feu qui, sorti de l'âtre en maillot soufre et vermillon, les poursuit en se tordant de rire.

TYLTYL. — Qu'est-ce que c'est que ces vilains bonshommes?...

LA FÉE. — Rien de grave; ce sont les âmes des Pains-de-quatre-livres qui profitent du règne de la vérité pour sortir de la huche où elles se trouvaient à l'étroit...

TYLTYL. — Et le grand diable rouge qui sent mauvais?...

LA FÉE. — Chut!... Ne parle pas trop haut, c'est le Feu... Il a mauvais caractère.

Ce dialogue n'a pas interrompu la féerie. Le Chien et la Chatte, couchés en rond au pied de l'armoire, poussant simultanément un grand cri, disparaissent dans une trappe, et à leur place surgissent deux personnages, dont l'un porte un masque de bouledogue, et l'autre une tête de chatte. Aussitôt, le petit homme au masque de bouledogue — que nous appellerons dorénavant le Chien — se précipite sur Tyltyl qu'il embrasse violemment et accable de bruyantes et impétueuses caresses, cependant que la petite femme au masque de chatte — que nous appellerons plus simplement la Chatte — se donne un coup de peigne, se lave les mains et se lisse la moustache, avant de s'approcher de Mytyl.

LE CHIEN, hurlant, sautant, bousculant tout, insupportable. — Mon petit dieu!... Bonjour! bonjour, mon petit dieu!... Enfin, enfin, on peut parler! J'avais tant de choses à te dire!... J'avais beau aboyer et remuer la queue!... Tu ne comprenais pas!... Mais maintenant!... Bonjour! bonjour!... Je t'aime!... Je t'aime!... Veux-tu que je fasse quelque chose d'étonnant?... Veux-tu que je fasse le beau?... Veux-tu que je marche sur les mains ou que je danse à la corde?...

TYLTYL, à la Fée. — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur à tête de chien?...

LA FÉE. — Mais tu ne vois donc pas?... C'est l'âme de Tylô que tu as délivrée...

LA CHATTE, s'approchant de Mytyl et lui tendant la main, cérémonieusement, avec circonspection. — Bonjour, mademoiselle... Que vous êtes jolie, ce matin!...

MYTYL. — Bonjour, madame... (A la Fée.) Qui est-ce?...

LA FÉE. — C'est facile à voir; c'est l'âme de Tylette qui te tend la main... Embrasse-la...

LE CHIEN, bousculant la Chatte. — Moi aussi!... J'embrasse le petit dieu!... J'embrasse la petite fille!... J'embrasse tout le monde!... Chic!... On va s'amuser!... Je vais faire peur à Tylette!... Hou! hou! hou!...

LA CHATTE. — Monsieur, je ne vous connais pas...

LA FÉE, menaçant le Chien de sa baguette. — Toi, tu vas te tenir bien tranquille; sinon tu rentreras dans le silence, jusqu'à la fin des temps...

Cependant, la féerie a poursuivi son cours: le Rouet s'est mis à tourner vertigineusement dans son coin en filant de splendides rayons de lumière; la Fontaine, dans l'autre angle, se prend à chanter d'une voix suraiguë et, se transformant en fontaine lumineuse, inonde l'évier de nappes de perles et d'émeraudes, à travers lesquelles s'élance l'âme de l'Eau, pareille à une jeune fille ruisselante, échevelée, pleurarde, qui va incontinent se battre avec le Feu.

TYLTYL. — Et la dame mouillée?...

LA FÉE. — N'aie pas peur, c'est l'Eau qui sort du robinet...

Le Pot-au-lait se renverse, tombe de la table, se brise sur le sol; et du lait répandu s'élève une grande forme blanche et pudibonde qui semble avoir peur de tout.

TYLTYL. — Et la dame en chemise qui a peur?...

LA FÉE. — C'est le Lait qui a cassé son pot...

Le Pain-de-sucre posé au pied de l'armoire grandit, s'élargit et crève son enveloppe de papier d'où émerge un être doucereux et papelard, vêtu d'une souquenille mi-partie de blanc et de bleu, qui, souriant béatement, s'avance vers Mytyl.

MYTYL, avec inquiétude. — Que veut-il?...

LA FÉE. — Mais c'est l'âme du Sucre!...

MYTYL, rassurée. — Est-ce qu'il a des sucres d'orge?..

LA FÉE. — Mais il n'a que ça dans ses poches, et chacun de ses doigts en est un...

La Lampe tombe de la table, et, aussitôt tombée, sa flamme se redresse et se transforme en une lumineuse vierge d'une incomparable beauté. Elle est vêtue de longs voiles transparents et éblouissants, et se tient immobile en une sorte d'extase.

TYLTYL. — C'est la Reine!

MYTYL. — C'est la Sainte Vierge!...

LA FÉE. — Non, mes enfants, c'est la Lumière...

Cependant, les casseroles, sur les rayons, tournent comme des toupies hollandaises, l'armoire à linge claque ses battants et commence un magnifique déroulement d'étoffes couleur de lune et de soleil, auquel se mêlent, non moins splendides, des chiffons et des guenilles qui descendent l'échelle du grenier. Mais voici que trois coups assez rudes sont frappés à la porte de droite.

TYLTYL, effrayé. — C'est papa!... Il nous a entendus!...

LA FÉE. — Tourne le Diamant!... De gauche à droite!... (Tyltyl tourne vivement le diamant.) Pas si vite!... Mon Dieu! Il est trop tard!... Tu l'as tourné trop brusquement. Ils n'auront pas le temps de reprendre leur place, et nous aurons bien des ennuis... (La Fée redevient vieille femme, les murs de la cabane éteignent leurs splendeurs, les Heures rentrent dans l'horloge, le Rouet s'arrête, etc. Mais dans la hâte et le désarroi général, tandis que le Feu court follement autour de la pièce, à la recherche de la cheminée, un des Pains-de-quatre-livres, qui n'a pu retrouver place dans la huche, éclate en sanglots tout en poussant des rugissements d'épouvante.) Qu'y a-t-il?...

LE PAIN, tout en larmes. — Il n'y a plus de place dans la huche!...

LA FÉE, se penchant sur la huche. — Mais si, mais

si... (Poussant les autres pains qui ont repris leur place primitive.) Voyons, vite, rangez-vous...

On heurte encore à la porte.

LE PAIN, éperdu, s'efforçant vainement d'entrer dans la huche. — Il n'y a pas moyen!... Il me mangera le premier!...

LE CHIEN, gambadant autour de Tyltyl. — Mon petit dieu!... Je suis encore ici!... Je puis encore parler! Je puis encore t'embrasser!... Encore! encore! encore!...

LA FÉE. — Comment, toi aussi?... Tu es encore là?...

LE CHIEN. — J'ai de la veine... Je n'ai pas pu rentrer dans le silence; la trappe s'est refermée trop vite...

LA CHATTE. — La mienne aussi... Que va-t-il arriver?... Est-ce que c'est dangereux?

LA FÉE. — Mon Dieu, je dois vous dire la vérité: tous ceux qui accompagneront les deux enfants mourront à la fin du voyage...

LA CHATTE. — Et ceux qui ne les accompagneront pas?...

LA FÉE. — Ils survivront quelques minutes...

LA CHATTE, au Chien. — Viens, rentrons dans la trappe...

LE CHIEN. — Non, non!... Je ne veux pas!... Je veux accompagner le petit dieu!... Je veux lui parler tout le temps!...

LA CHATTE. — Imbécile!...

On heurte encore à la porte.

LE PAIN, pleurant à chaudes larmes. — Je ne veux pas mourir à la fin du voyage!... Je veux rentrer tout de suite dans ma huche!...

LE FEU, qui n'a cessé de parcourir vertigineusement la pièce en poussant des sifflements d'angoisse. — Je ne trouve plus ma cheminée!...

L'EAU, qui tente vainement de rentrer dans le robinet. — Je ne peux plus rentrer dans le robinet!...

LE SUCRE, qui s'agite autour de son enveloppe de papier. — J'ai crevé mon papier d'emballage!...

LE LAIT, lymphatique et pudibond. — On a cassé mon petit pot!...

LA FÉE. — Sont-ils bêtes, mon Dieu!... Sont-ils bêtes et poltrons!... Vous aimeriez donc mieux continuer de vivre dans vos vilaines boîtes, dans vos trappes et dans vos robinets que d'accompagner les enfants qui vont chercher l'Oiseau?...

TOUS, à l'exception du Chien et de la Lumière. — Oui! oui! Tout de suite!... Mon robinet!... Ma huche!... Ma cheminée!... Ma trappe!...

LA FÉE, à la Lumière qui regarde rêveusement les débris de sa lampe. — Et toi, la Lumière, qu'en dis-tu?...

LA LUMIÈRE. — J'accompagnerai les enfants...

LE CHIEN, hurlant de joie. — Moi aussi! moi aussi!...

LA FÉE. — Voilà qui est des mieux. Du reste, il est trop tard pour reculer; vous n'avez plus le choix, vous sortirez tous avec nous... Mais toi, le Feu, ne t'approche de personne, toi, le Chien, ne taquine pas la Chatte, et toi, l'Eau, tiens-toi droite et tâche de ne pas couler partout...

Des coups violents sont encore frappés à la porte de droite.

TYLTYL, écoutant. — C'est encore papa!... Cette fois, il se lève, je l'entends marcher...

LA FÉE. — Sortons par la fenêtre... Vous viendrez tous chez moi, où j'habillerai convenablement les animaux et les phénomènes... (Au Pain.) Toi, le Pain, prends la cage dans laquelle on mettra l'Oiseau-Bleu... Tu en auras la garde... Vite, vite, ne perdons pas de temps...

La fenêtre s'allonge brusquement, comme une porte. Ils sortent tous, après quoi la fenêtre reprend sa forme primitive et se referme innocemment. La chambre est redevenue obscure, et les deux petits lits sont plongés dans l'ombre. La porte à droite s'entr'ouvre, et dans l'entre-bâillement paraissent les têtes du père et de la mère Tyl.

LE PÈRE TYL. — Ce n'était rien... C'est le grillon qui chante...

LA MÈRE TYL. — Tu les vois?...

LE PÈRE TYL. — Bien sûr... Ils dorment tranquillement...

LA MÈRE TYL. — Je les entends respirer...

La porte se referme.

RIDEAU

ACTE II

DEUXIÈME TABLEAU. — CHEZ LA FÉE

Un magnifique vestibule dans le palais de la Fée Bérylune. Colonnes de marbre clair à chapiteaux d'or et d'argent, escaliers, portiques, balustrades, etc.

Entrent au fond, à droite, somptueusement habillés, la Chatte, le Sucre et le Feu. Ils sortent d'un appartement d'où émanent des rayons de lumière; c'est la garde-robe de la Fée. La Chatte a jeté une gaze légère sur son maillot de soie noire, le Sucre a revêtu une robe de soie, mi-partie de blanc et de bleu tendre, et le Feu, coiffé d'aigrettes multicolores, un long manteau cramoisi doublé d'or. Ils traversent toute la salle et descendent au premier plan, à droite, où la Chatte les réunit sous un portique.

LA CHATTE. — Par ici. Je connais tous les détours de ce palais... La Fée Bérylune l'a hérité de Barbe-Bleue. Pendant que les enfants et la Lumière rendent visite à la petite fille de la Fée, profitons de notre dernière minute de liberté... Je vous ai fait venir ici, afin de vous entretenir de la situation qui nous est faite... Sommes-nous tous présents?...

LE SUCRE. — Voici le Chien qui sort de la garde-robe de la Fée...

LE FEU. — Comment diable s'est-il habillé?...

LA CHATTE. — Il a pris la livrée d'un des laquais du carrosse de Cendrillon... C'est bien ce qu'il lui fallait... Il a une âme de valet... Mais dissimulons-nous derrière la balustrade... Je m'en méfie étrangement... Il vaudrait mieux qu'il n'entende pas ce que j'ai à vous dire...

LE SUCRE. — C'est inutile... Il nous a éventés... Tiens, voilà l'Eau qui sort en même temps de la garde-robe... Dieu! qu'elle est belle!...

Le Chien et l'Eau rejoignent le premier groupe.

LE CHIEN, gambadant. — Voilà! voilà!... Sommes-nous beaux! Regardez donc ces dentelles, et puis ces broderies!... C'est de l'or et du vrai!...

LA CHATTE, à l'Eau. — C'est la robe « couleur-du-temps » de Peau-d'Ane?... Il me semble que je la connais...

L'EAU. — Oui, c'est encore ce qui m'allait le mieux...

LE FEU, entre les dents. — Elle n'a pas son parapluie...

L'EAU. — Vous dites?...

LE FEU. — Rien, rien...

L'EAU. — Je croyais que vous parliez d'un gros nez rouge que j'ai vu l'autre jour...

LA CHATTE. — Voyons, ne nous querellons pas, nous avons mieux à faire... Nous n'attendons plus que le Pain: où est-il?...

LE CHIEN. — Il n'en finissait pas de faire de l'embarras pour choisir son costume...

LE FEU. — C'est bien la peine, quand on a l'air idiot et qu'on porte un gros ventre...

LE CHIEN. — Finalement, il s'est décidé pour une robe turque, ornée de pierreries, un cimeterre et un turban...

LA CHATTE. — Le voilà!... Il a mis la plus belle robe de Barbe-Bleue...

Entre le Pain, dans le costume qu'on vient de décrire. La robe de soie est péniblement croisée sur son énorme ventre. Il tient d'une main la garde du cimeterre passé dans sa ceinture et de l'autre la cage destinée à l'Oiseau-Bleu.

LE PAIN, se dandinant vaniteusement. — Eh bien?... Comment me trouvez-vous?...

LE CHIEN, gambadant autour du Pain. — Qu'il est beau! qu'il est bête! qu'il est beau! qu'il est beau!...

LA CHATTE, au Pain. — Les enfants sont-ils habillés?...

LE PAIN. — Oui, M. Tyltyl a pris la veste rouge, les bas blancs et la culotte bleue du Petit-Poucet; quand à M^lle^ Mytyl, elle a la robe de Grethel et les pantoufles de Cendrillon... Mais la grande affaire, ç'a été d'habiller la Lumière!...

LA CHATTE. — Pourquoi?...

LE PAIN. — La Fée la trouvait si belle qu'elle ne voulait pas l'habiller du tout!... Alors j'ai protesté au nom de notre dignité d'éléments essentiels et éminemment respectables; et j'ai fini par déclarer que, dans ces conditions, je refusais de sortir avec elle...

LE FEU. — Il fallait lui acheter un abat-jour!...

LA CHATTE. — Et la Fée, qu'a-t-elle répondu?...

LE PAIN. — Elle m'a donné quelques coups de bâton sur la tête et le ventre...

LA CHATTE. — Et alors?...

LE PAIN. — Je fus promptement convaincu, mais, au dernier moment, la Lumière s'est décidée pour la robe « couleur-de-lune » qui se trouvait au fond du coffre aux trésors de Peau-d'Ane...

LA CHATTE. — Voyons, c'est assez bavardé, le temps presse... Il s'agit de notre avenir... Vous l'avez entendu, la Fée vient de le dire, la fin de ce voyage marquera en même temps la fin de notre vie... Il s'agit donc de le prolonger autant que possible et par tous les moyens possibles... Mais il y a encore autre chose; il faut que nous pensions au sort de notre race et à la destinée de nos enfants...

LE PAIN. — Bravo! bravo!... La Chatte a raison!...

LA CHATTE. — Ecoutez-moi... Nous tous ici présents, animaux, choses et éléments, nous possédons une âme que l'Homme ne connaît pas encore. C'est pourquoi nous gardons un reste d'indépendance; mais, s'il trouve l'Oiseau-Bleu, il saura tout, il verra tout, et nous serons complètement à sa merci... C'est ce que vient de m'apprendre ma vieille amie la Nuit, qui est en même temps la gardienne des mystères de la Vie... Il est donc de notre intérêt d'empêcher à tout prix qu'on ne trouve cet oiseau, fallût-il aller jusqu'à mettre en péril la vie même des enfants...

LE CHIEN, indigné. — Que dit-elle, celle-là?... Répète un peu que j'entende bien ce que c'est?

LE PAIN. — Silence!... Vous n'avez pas la parole!... Je préside l'assemblée...

LE FEU. — Qui vous a nommé président?...

L'EAU, au Feu. — Silence!... De quoi vous mêlez-vous?...

LE FEU. — Je me mêle de ce qu'il faut... Je n'ai pas d'observations à recevoir de vous...

LE SUCRE, conciliant. — Permettez... Ne nous querellons point... L'heure est grave... Il s'agit avant tout de s'entendre sur les mesures à prendre...

LE PAIN. — Je partage entièrement l'avis du Sucre et de la Chatte...

LE CHIEN. — C'est idiot!... Il y a l'Homme, voilà tout!... Il faut lui obéir et faire tout ce qu'il veut!... Il n'y a que ça de vrai... Je ne connais que lui!... Vive l'Homme!... A la vie, à la mort, tout pour l'Homme!... l'Homme est dieu!...

LE PAIN.— Je partage entièrement l'avis du Chien.

LA CHATTE, au Chien. — Mais on donne ses raisons...

LE CHIEN. — Il n'y a pas de raisons!... J'aime l'Homme, ça suffit!... Si vous faites quelque chose contre lui, je vous étranglerai d'abord et j'irai tout lui révéler...

LE SUCRE, intervenant avec douceur. — Permettez... N'aigrissons pas la discussion... D'un certain point de vue, vous avez raison, l'un et l'autre... Il y a le pour et le contre...

LE PAIN. — Je partage entièrement l'avis du Sucre!...

LA CHATTE. — Est-ce que tous ici, l'Eau, le Feu, et vous-mêmes, le Pain et le Chien, nous ne sommes pas victimes d'une tyrannie sans nom?... Rappelez-vous le temps où, avant la venue du despote, nous errions librement sur la face de la Terre... l'Eau et le Feu étaient les seuls maîtres du monde; et voyez ce qu'ils sont devenus!... Quant à nous, les chétifs descendants des grands fauves... Attention!... N'ayons l'air de rien... Je vois s'avancer la Fée et la Lumière... La Lumière s'est mise du parti de l'Homme; c'est notre pire ennemie... Les voici...

Entrent à droite, la Fée et la Lumière, suivies de Tyltyl et de Mytyl.

LA FÉE. — Eh bien?... Qu'est-ce que c'est?... Que faites-vous dans ce coin?... Vous avez l'air de conspirer... Il est temps de se mettre en route... Je viens de décider que la Lumière sera votre chef... Vous lui obéirez tous comme à moi-même et je lui confie ma baguette... Les enfants visiteront ce soir leurs grands-parents qui sont morts... Vous ne les accompagnerez pas, par discrétion... Ils passeront la soirée au sein de leur famille décédée... Pendant ce temps, vous

préparerez tout ce qu'il faut pour l'étape de demain, qui sera longue... Allons, debout, en route et chacun à son poste!...

LA CHATTE, hypocritement. — C'est tout juste ce que je leur disais, madame la Fée... Je les exhortais à remplir consciencieusement et courageusement tout leur devoir; malheureusement, le Chien qui ne cessait de m'interrompre...

LE CHIEN. — Que dit-elle?... Attends un peu!...

Il va bondir sur la Chatte, mais Tyltyl, qui a prévenu son mouvement, l'arrête d'un geste menaçant.

TYLTYL. — A bas, Tylô!... Prends garde; et s'il t'arrive encore une seule fois de...

LE CHIEN. — Mon petit dieu, tu ne sais pas, c'est elle qui...

TYLTYL, le menaçant. — Tais-toi!...

LA FÉE. — Voyons, finissons-en... Que le Pain, ce soir, remette la cage à Tyltyl... Il est possible que l'Oiseau-Bleu se cache dans le Passé, chez les grands-parents... En tout cas, c'est une chance qu'il convient de ne point négliger... Eh bien, le Pain, cette cage?...

LE PAIN, solennel. — Un instant, s'il vous plaît, madame la Fée... (Comme un orateur qui prend la parole.) Vous tous, soyez témoins que cette cage d'argent qui me fut confiée par...

LA FÉE, l'interrompant. — Assez!... Pas de phrases... Nous sortirons par là, tandis que les enfants sortiront par ici...

TYLTYL, assez inquiet. — Nous sortirons tout seuls?...

MYTYL. — J'ai faim!...

TYLTYL. — Moi aussi!...

LA FÉE, au Pain. — Ouvre ta robe turque et donne-leur une tranche de ton bon ventre...

Le Pain ouvre sa robe, tire son cimeterre et coupe, à même son gros ventre, deux tartines qu'il offre aux enfants.

LE SUCRE, s'approchant des enfants. — Permettez-moi de vous offrir en même temps quelques sucres d'orge...

Il casse un à un les cinq doigts de sa main gauche et les leur présente.

MYTYL. — Qu'est-ce qu'il fait?... Il casse tous ses doigts...

LE SUCRE, engageant. — Goûtez-les, ils sont excellents... C'est de vrais sucres d'orge...

MYTYL, suçant un des doigts. — Dieu qu'il est bon!... Est-ce que tu en as beaucoup?...

LE SUCRE, modeste. — Mais oui, tant que je veux...

MYTYL. — Est-ce que ça te fait bien mal quand tu les casses ainsi?...

LE SUCRE. — Pas du tout... Au contraire; c'est très avantageux, ils repoussent tout de suite, et, de cette façon, j'ai toujours des doigts propres et neufs...

LA FÉE. — Voyons, mes enfants, ne mangez pas trop de sucre. N'oubliez pas que vous souperez tout à l'heure chez vos grands-parents...

TYLTYL. — Ils sont ici?...

LA FÉE. — Vous allez les voir à l'instant...

TYLTYL. — Comment les verrons-nous, puisqu'ils sont morts?...

LA FÉE. — Comment seraient-ils morts puisqu'ils vivent dans votre souvenir?... Les hommes ne savent pas ce secret parce qu'ils savent bien peu de chose; au lieu que toi, grâce au Diamant, tu vas voir que les morts dont on se souvient vivent aussi heureux que s'ils n'étaient point morts...

TYLTYL. — La Lumière vient avec nous?...

LA LUMIÈRE. — Non, il est plus convenable que cela se passe en famille... J'attendrai ici près pour ne point paraître indiscrète... Ils ne m'ont pas invitée...

TYLTYL. — Par où faut-il aller?...

LA FÉE. — Par là... Vous êtes au seuil du « Pays du Souvenir ». Dès que tu auras tourné le Diamant, tu verras un gros arbre, muni d'un écriteau, qui te montrera que tu es arrivé... Mais n'oubliez pas que vous devez être rentrés tous les deux à neuf heures moins le quart... C'est extrêmement important... Surtout soyez exacts, car tout serait perdu si vous vous mettiez en retard... A bientôt... (Appelant la Chatte, le Chien, la Lumière, etc.) Par ici... Et les petits par là...

Elle sort à droite avec la Lumière, les animaux, etc., tandis que les enfants sortent à gauche.

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU. — LE PAYS DU SOUVENIR

Un épais brouillard d'où émerge, à droite, au tout premier plan, le tronc d'un gros chêne muni d'un écriteau. Clarté laiteuse, diffuse, impénétrable.

Tyltyl et Mytyl se trouvent au pied du chêne.

TYLTYL. — Voici l'arbre!...

MYTYL. — Il y a l'écriteau!...

TYLTYL. — Je ne peux pas lire... Attends, je vais monter sur cette racine... C'est bien ça... C'est écrit: « Pays du Souvenir ».

MYTYL. — C'est ici qu'il commence?...

TYLTYL. — Oui, il y a une flèche...

MYTYL. — Eh bien, où qu'ils sont, bon-papa et bonne-maman?

TYLTYL. — Derrière le brouillard... Nous allons voir...

MYTYL. — Je ne vois rien du tout!... Je ne vois plus mes pieds ni mes mains... (Pleurnichant.) J'ai froid!... Je ne veux plus voyager... Je veux rentrer à la maison...

TYLTYL. — Voyons, ne pleure pas tout le temps, comme l'Eau... T'es pas honteuse?... Une grande petite fille!... Regarde, le brouillard se lève déjà... Nous allons voir ce qu'il y a dedans... (En effet, la brume s'est mise en mouvement; elle s'allège, s'éclaire, se disperse, s'évapore. Bientôt, dans une lumière de plus en plus transparente, on découvre, sous une voûte de verdure, une riante maisonnette de paysan, couverte de plantes grimpantes. Les fenêtres et la porte sont ouvertes. On voit des ruches d'abeilles sous un auvent, des pots de fleurs sur l'appui des croisées, une cage où dort un merle, etc. Près de la porte un banc, sur lequel sont assis, profondément endormis, un vieux paysan et sa femme, c'est-à-dire le grand-père et la grand'mère de Tyltyl. Tyltyl les reconnaissant tout à coup.) C'est bon-papa et bonne-maman!...

MYTYL, battant des mains. — Oui! oui!... C'est eux!... C'est eux!...

TYLTYL, encore un peu méfiant. — Attention!... On

ne sait pas encore s'ils remuent... Restons derrière l'arbre...

Grand'maman Tyl ouvre les yeux, lève la tête, s'étire, pousse un soupir, regarde grand-papa Tyl qui lui aussi sort lentement de son sommeil.

GRAND'MAMAN TYL. — J'ai idée que nos petits-enfants qui sont encore en vie nous vont venir voir aujourd'hui...

GRAND-PAPA TYL. — Bien sûr, ils pensent à nous; car je me sens tout chose et j'ai des fourmis dans les jambes...

GRAND'MAMAN TYL. — Je crois qu'ils sont tout proches, car des larmes de joie dansent devant mes yeux...

GRAND-PAPA TYL. — Non, non; ils sont fort loin... Je me sens encore faible...

GRAND'MAMAN TYL. — Je te dis qu'ils sont là; j'ai déjà toute ma force...

TYLTYL et MYTYL, se précipitant de derrière le chêne. — Nous voilà!... Nous voilà!... Bon-papa, bonne-maman!... C'est nous!... C'est nous!...

GRAND-PAPA TYL. — Là!... Tu vois?... Qu'est-ce que je disais?... J'étais sûr qu'ils viendraient aujourd'hui...

GRAND'MAMAN TYL. — Tyltyl!... Mytyl!... C'est toi!... C'est elle!... C'est eux!... (S'efforçant de courir au-devant d'eux.) Je ne peux pas courir!... J'ai toujours mes rhumatismes!

GRAND-PAPA TYL, accourant de même en clopinant. — Moi non plus... Rapport à ma jambe de bois qui remplace toujours celle que j'ai cassée en tombant du gros chêne...

Les grands-parents et les enfants s'embrassent follement.

GRAND'MAMAN TYL. — Que tu es grandi et forci, mon Tyltyl!...

GRAND-PAPA TYL, caressant les cheveux de Mytyl. — Et Mytyl!... Regarde donc!... Les beaux cheveux, les beaux yeux!... Et puis, ce qu'elle sent bon!...

GRAND'MAMAN TYL. — Embrassons-nous encore!... Venez sur mes genoux...

GRAND-PAPA TYL. — Et moi, je n'aurai rien?...

GRAND'MAMAN TYL.— Non, non... A moi d'abord... Comment vont Papa et Maman Tyl?...

TYLTYL. — Fort bien, bonne-maman... Ils dormaient quand nous sommes sortis...

GRAND'MAMAN TYL, les contemplant et les accablant de caresses. — Mon Dieu, qu'ils sont jolis et bien débarbouillés!... C'est maman qui t'a débarbouillé?... Et tes bas ne sont pas troués!... C'est moi qui les reprisais autrefois. Pourquoi ne venez-vous pas nous voir plus souvent?... Cela nous fait tant de plaisir!... Voilà des mois et des mois que vous nous oubliez et que nous ne voyons plus personne...

TYLTYL. — Nous ne pouvions pas, bonne-maman; et c'est grâce à la Fée qu'aujourd'hui...

GRAND'MAMAN TYL. — Nous sommes toujours là, à attendre une petite visite de ceux qui vivent... Ils viennent si rarement!... La dernière fois que vous êtes venus, voyons, c'était quand donc?... C'était à la Toussaint, quand la cloche de l'église a tinté...

TYLTYL. — A la Toussaint?... Nous ne sommes pas sortis ce jour-là, car nous étions fort enrhumés...

GRAND'MAMAN TYL. — Non, mais vous avez pensé à nous...

TYLTYL. — Oui...

GRAND'MAMAN TYL. — Eh bien, chaque fois que vous pensez à nous, nous nous réveillons et nous vous revoyons...

TYLTYL. — Comment, il suffit que...

GRAND'MAMAN TYL. — Mais, voyons, tu sais bien...

TYLTYL. — Mais non, je ne sais pas...

GRAND'MAMAN TYL, à grand-papa Tyl. — C'est étonnant, là-haut... Ils ne savent pas encore... Ils n'apprennent donc rien?...

GRAND-PAPA TYL. — C'est comme de notre temps... Les Vivants sont si bêtes quand ils parlent des Autres...

TYLTYL. — Vous dormez tout le temps?...

GRAND-PAPA TYL. — Oui, nous dormons pas mal, en attendant qu'une pensée des Vivants nous réveille... Ah! c'est bien bon de dormir, quand la vie est finie... Mais il est agréable aussi de s'éveiller de temps en temps...

TYLTYL. — Alors, vous n'êtes pas morts pour de vrai?...

GRAND-PAPA TYL, souriant. — Que dis-tu?... Qu'est-ce qu'il dit?... Voilà qu'il emploie des mots que nous ne comprenons plus... Est-ce que c'est un mot nouveau, une invention nouvelle?...

TYLTYL. — Le mot « mort »?...

GRAND-PAPA TYL. — Oui; c'était ce mot-là... Qu'est-ce que ça veut dire?...

TYLTYL. — Mais ça veut dire qu'on ne vit plus...

GRAND-PAPA TYL. — Sont-ils bêtes, là-haut!...

TYLTYL. — Est-ce qu'on est bien ici?...

GRAND-PAPA TYL. — Mais oui; pas mal, pas mal; et même si l'on priait encore...

TYLTYL. — Papa m'a dit qu'il ne faut plus prier...

GRAND-PAPA TYL. — Mais si, mais si... Prier c'est se souvenir...

GRAND'MAMAN TYL. — Oui, oui, tout irait bien, si seulement vous veniez nous voir plus souvent... Te rappelles-tu, Tyltyl?... La dernière fois, j'avais fait une belle tarte aux pommes... Tu en as mangé tant et tant que tu t'es fait du mal...

TYLTYL. — Mais je n'ai pas mangé de tarte aux pommes depuis l'année dernière... Il n'y a pas eu de pommes cette année...

GRAND'MAMAN TYL. — Ne dis pas de bêtises... Ici il y en a toujours...

TYLTYL. — Ce n'est pas la même chose...

GRAND'MAMAN TYL. — Comment? Ce n'est pas la même chose?... Mais tout est la même chose puisqu'on peut s'embrasser...

TYLTYL, regardant tour à tour son grand-père et sa grand'mère. — Tu n'as pas changé, bon-papa, pas du tout, pas du tout... Et bonne-maman non plus n'a pas changé du tout... Mais vous êtes plus beaux...

GRAND-PAPA TYL. — Eh! ça ne va pas mal... Nous ne vieillissons plus... Mais, vous, grandissez-vous!... Ah! oui, vous poussez ferme!... Tenez, là, sur la porte, on voit encore la marque de la dernière fois... C'était à la Toussaint... Voyons, tiens-toi bien droit... (Tyltyl se dresse contre la porte.) Quatre doigts!... C'est énorme!... (Mytyl se dresse également contre la porte.) Et Mytyl, quatre et demi!... Ah! ah! la mauvaise graine!... Ce que ça pousse, ce que ça pousse!...

TYLTYL, regardant autour de soi avec ravissement. — Comme tout est bien de même, comme tout est à sa place!... Mais comme tout est plus beau!... Voilà l'horloge avec la grande aiguille dont j'ai cassé la pointe...

GRAND-PAPA TYL. — Et voici la soupière que tu as écornée...

TYLTYL. — Et voilà le trou que j'ai fait à la porte, le jour que j'ai trouvé le vilebrequin...

GRAND-PAPA TYL. — Ah! oui, tu en as fait des dégâts!... Et voici le prunier où tu aimais tant grimper quand je n'étais pas là... Il a toujours ses belles prunes rouges...

TYLTYL. — Mais elles sont bien plus belles!...

MYTYL. — Et voici le vieux merle!... Est-ce qu'il chante encore?...

Le merle se réveille et se met à chanter à tue-tête.

GRAND'MAMAN TYL. — Tu vois bien... Dès que l'on pense à lui...

TYLTYL, remarquant avec stupéfaction que le merle est parfaitement bleu. — Mais il est bleu!... Mais c'est lui, l'Oiseau-Bleu que je dois rapporter à la Fée!... Et vous ne disiez pas que vous l'aviez ici! Oh! qu'il est bleu, bleu, bleu, comme une bille de verre bleu!... (Suppliant.) Bon-papa, bonne-maman, voulez-vous me le donner?...

GRAND-PAPA TYL. — Bien oui, peut-être bien... Qu'en penses-tu, maman Tyl?...

GRAND'MAMAN TYL. — Bien sûr, bien sûr... A quoi qu'il sert ici... Il ne fait que dormir... On ne l'entend jamais...

TYLTYL. — Je vais le mettre dans ma cage... Tiens où est-elle, ma cage?... Ah! c'est vrai, je l'ai oubliée derrière le gros arbre... (Il court à l'arbre, rapporte la cage et y enferme le merle.) Alors, vrai, vous me le donnez pour de vrai?... C'est la Fée qui sera contente!... Et la Lumière donc!...

GRAND-PAPA TYL. — Tu sais, je n'en réponds pas, de l'oiseau... Je crains bien qu'il ne puisse plus s'habituer à la vie agitée de là-haut, et qu'il revienne ici par le premier bon vent... Enfin, on verra bien... Laisse-le là, pour l'instant, et viens donc voir la vache...

TYLTYL, remarquant les ruches. — Et les abeilles, dis, comment vont-elles?...

GRAND-PAPA TYL. — Mais elles ne vont pas mal... Elles ne vivent plus non plus, comme vous dites là-bas: mais elles travaillent ferme...

TYLTYL, s'approchant des ruches. — Oh oui!... Ça sent le miel!... Les ruches doivent être lourdes!... Toutes les fleurs sont si belles!... Et mes petites sœurs qui sont mortes, sont-elles ici aussi?...

MYTYL. — Et mes trois petits frères qu'on avait enterrés, où sont-ils?...

A ces mots, sept petits enfants de tailles inégales, en flûte de Pan, sortent un à un de la maison.

GRAND'MAMAN TYL. — Les voici, les voici!... Aussitôt qu'on y pense, aussitôt qu'on en parle, ils sont là, les gaillards!...

Tyltyl et Mytyl courent au-devant des enfants. On se bouscule, on s'embrasse, on danse, on tourbillonne, on pousse des cris de joie.

TYLTYL. — Tiens, Pierrot!... (Ils se prennent aux cheveux.) Ah! nous allons nous battre encore comme dans le temps... Et Robert!... Bonjour, Jean!... Tu n'as plus ta toupie?... Madeleine et Pierrette, Pauline et puis Riquette...

MYTYL. — Oh! Riquette, Riquette.!.. Elle marche encore à quatre pattes!...

GRAND'MAMAN TYL. — Oui, elle ne grandit plus...

TYLTYL, remarquant le petit chien qui jappe autour d'eux. — Voilà Kiki dont j'ai coupé la queue avec les ciseaux de Pauline... Il n'a pas changé non plus...

GRAND-PAPA TYL, sentencieux. — Non, rien ne change ici...

TYLTYL. — Et Pauline a toujours son bouton sur le nez!...

GRAND'MAMAN TYL. — Oui, il ne s'en va pas; il n'y a rien à faire...

TYLTYL. — Oh! qu'ils ont bonne mine, qu'ils sont gras et luisants!... Qu'ils ont de belles joues!... Ils ont l'air bien nourris...

GRAND'MAMAN TYL. — Ils se portent bien mieux depuis qu'ils ne vivent plus... Il n'y a plus rien à craindre, on n'est jamais malade, on n'a plus d'inquiétudes... (Dans la maison, l'horloge sonne huit heures. Grand-maman Tyl, stupéfaite.) Qu'est-ce que c'est?...

GRAND-PAPA TYL. — Ma foi, je ne sais pas... Ce doit être l'horloge...

GRAND-MAMAN TYL. — Ce n'est pas possible... Elle ne sonne jamais...

GRAND-PAPA TYL. — Parce que nous ne pensons plus à l'heure... Quelqu'un a-t-il pensé à l'heure?...

TYLTYL. — Oui, c'est moi... Quelle heure est-il?...

GRAND-PAPA TYL. — Ma foi, je ne sais plus... J'ai perdu l'habitude... Elle a sonné huit coups, ce doit être ce que, là-haut, ils appellent huit heures.

TYLTYL. — La Lumière m'attend à neuf heures moins le quart... C'est à cause de la Fée... C'est extrêmement important... Je me sauve...

GRAND'MAMAN TYL. — Vous n'allez pas nous quitter ainsi au moment du souper!... Vite, vite, dressons la table devant la porte... J'ai justement une excellente soupe aux choux et une belle tarte aux prunes...

On sort la table, on la dresse devant la porte, on apporte les plats, les assiettes, etc. Tous y aident.

TYLTYL. — Ma foi, puisque j'ai l'Oiseau-Bleu... Et puis la soupe aux choux, il y a si longtemps!... Depuis que je voyage... On n'a pas ça dans les hôtels...

GRAND'MAMAN TYL. — Voilà!... C'est déjà fait... A table, les enfants... Si vous êtes pressés, ne perdons pas de temps...

On a allumé la lampe et servi la soupe. Les grands-parents et les enfants s'assoient autour du repas du soir, parmi des bousculades, des bourrades, des cris et des rires de joie.

TYLTYL, mangeant gloutonnement. — Qu'elle est bonne!... Mon Dieu, qu'elle est donc bonne!... J'en veux encore! encore!...

Il brandit sa cuiller de bois et en frappe bruyamment son assiette.

GRAND-PAPA TYL. — Voyons, voyons, un peu de calme... Tu es toujours aussi mal élevé; et tu vas casser ton assiette...

TYLTYL, se dressant à demi sur son escabelle. — J'en veux encore, encore!...

Il atteint et attire à soi la soupière qui se renverse et se répand sur la table, et de là sur les genoux des convives. Cris et hurlements d'échaudés.

GRAND'MAMAN TYL. — Tu vois!... Je te l'avais bien dit...

GRAND-PAPA TYL, donnant à Tyltyl une gifle retentissante. — Voilà pour toi!...

TYLTYL, un instant déconcerté, mettant ensuite la main sur la joue, avec ravissement. — Oh! oui, c'était comme ça, les claques que tu donnais quand tu étais vivant... Bon-papa, qu'elle est bonne et que ça fait du bien!... Il faut que je t'embrasse!...

GRAND-PAPA TYL. — Bon, bon; il y en a encore si ça te fait plaisir...

La demie de huit heures sonne à l'horloge.

TYLTYL, sursautant. — Huit heures et demie!... (Il jette sa cuiller.) Mytyl, nous n'avons que le temps!...

GRAND'MAMAN TYL. — Voyons!... Encore quelques minutes!... Le feu n'est pas à la maison... On se voit si rarement...

TYLTYL. — Non, ce n'est pas possible... La Lumière est si bonne... Et je lui ai promis... Allons, Mytyl, allons!...

GRAND-PAPA TYL. — Dieu, que les Vivants sont donc contrariants avec toutes leurs affaires et leurs agitations!...

TYLTYL, prenant sa cage et embrassant tout le monde en hâte et à la ronde. — Adieu, bon-papa... Adieu, bonne-maman... Adieu, frères, sœurs, Pierrot, Robert, Pauline, Madeleine, Riquette, et toi aussi, Kiki!... Je sens bien que nous ne pouvons plus rester ici... Ne pleure pas, bonne-maman, nous reviendrons souvent...

GRAND'MAMAN TYL. — Revenez tous les jours!...

TYLTYL. — Oui, oui! nous reviendrons le plus souvent possible...

GRAND'MAMAN TYL. — C'est notre seule joie, et c'est une telle fête quand votre pensée nous visite!...

GRAND-PAPA TYL. — Nous n'avons pas d'autres distractions...

TYLTYL. — Vite, vite!... Ma cage!... Mon oiseau!...

GRAND-PAPA TYL, lui passant la cage. — Les voici!... Tu sais, je ne garantis rien; et s'il n'est pas bon teint!...

TYLTYL. — Adieu! adieu!...

LES FRÈRES ET SŒURS TYL. — Adieu, Tyltyl!... Adieu, Mytyl!... Pensez au sucre d'orge!... Adieu!... Revenez!... Revenez!...

Tous agitent des mouchoirs tandis que Tyltyl et Mytyl s'éloignent lentement. Mais déjà, durant les dernières répliques, le brouillard du début s'est graduellement reformé, et le son des voix s'est affaibli, de manière qu'à la fin de la scène tout a disparu dans la brume et qu'au moment où le rideau baisse Tyltyl et Mytyl se retrouvent seuls visibles sous le gros chêne.

TYLTYL. — C'est par ici, Mytyl...

MYTYL. — Où est la Lumière?...

TYLTYL. — Je ne sais pas... (Regardant l'oiseau dans la cage.) Tiens! l'oiseau n'est plus bleu!... Il est devenu noir!...

MYTYL. — Donne-moi la main, petit frère... J'ai bien peur et bien froid...

RIDEAU

ACTE III

QUATRIEME TABLEAU. — LE PALAIS DE LA NUIT

Une vaste et prodigieuse salle d'une magnificence austère, rigide, métallique et sépulcrale, donnant l'impression d'un temple grec ou égyptien, dont les colonnes, les architraves, les dalles, les ornements seraient de marbre noir, d'or et d'ébène. La salle est en forme de trapèze. Des degrés de basalte, qui occupent presque toute sa largeur, la divisent en trois plans successifs qui s'élèvent graduellement vers le fond. A droite et à gauche, entre les colonnes, des portes de bronze sombre. Au fond, porte d'airain monumentale. Une lumière diffuse qui semble émaner de l'éclat même du marbre et de l'ébène éclaire seule le palais.

Au lever du rideau, la Nuit, sous la figure d'une très belle femme, couverte de longs vêtements noirs, est assise sur les marches du second plan, entre deux enfants, dont l'un, presque nu, comme l'Amour, sourit dans un profond sommeil, tandis que l'autre se tient debout, immobile et voilé des pieds à la tête. — Entre, à droite, au premier plan, la Chatte.

LA NUIT. — Qui va là?...

LA CHATTE, se laissant choir avec accablement sur les degrés de marbre. — C'est moi, mère la Nuit... Je n'en peux plus...

LA NUIT. — Qu'as-tu donc, mon enfant?... Tu es pâle, amaigrie, et te voilà crottée jusqu'aux moustaches... Tu t'es encore battue dans les gouttières, sous la neige et la pluie?...

LA CHATTE. — Il est bien question de gouttières!... C'est de notre secret qu'il s'agit!... C'est le commencement de la fin!... J'ai pu m'échapper un instant pour vous prévenir; mais je crains bien qu'il n'y ait rien à faire...

LA NUIT. — Quoi?... Qu'est-il donc arrivé?...

LA CHATTE. — Je vous ai déjà parlé du petit Tyltyl, le fils du bûcheron, et du Diamant merveilleux... Eh bien, il vient ici pour vous réclamer l'Oiseau-Bleu...

LA NUIT. — Il ne le tient pas encore...

LA CHATTE. — Il le tiendra bientôt, si nous ne faisons pas quelque miracle... Voici ce qui se passe: la Lumière qui le guide et qui nous trahit tous, car elle s'est mise entièrement du parti de l'Homme, la Lumière vient d'apprendre que l'Oiseau-Bleu, le vrai, le seul qui puisse vivre à la clarté du jour, se cache ici, parmi les oiseaux bleus des songes qui se nourrissent des rayons de lune et meurent dès qu'ils voient le soleil... Elle sait qu'il lui est interdit de franchir le seuil de votre palais; mais elle y envoie les enfants; et, comme vous ne pouvez pas empêcher l'Homme d'ouvrir les portes de vos secrets, je ne sais trop comment tout cela finira... En tout cas, s'ils avaient le malheur de mettre la main sur le véritable Oiseau-Bleu, nous n'aurions plus qu'à disparaître...

LA NUIT. — Seigneur, Seigneur!... En quels temps vivons-nous! Je n'ai plus une minute de repos... Je ne comprends plus l'Homme, depuis quelques années... Où veut-il en venir?... Il faut donc qu'il sache tout?... Il a déjà saisi le tiers de mes Mystères, toutes mes Terreurs ont peur et n'osent plus sortir, mes Fantômes sont en fuite, la plupart de mes Maladies ne se portent pas bien...

LA CHATTE. — Je sais, ma mère la Nuit, je sais, les temps sont durs, et nous sommes presque seules à lutter contre l'Homme... Mais je les entends qui s'approchent... Je ne vois qu'un moyen: comme ce sont des enfants, il faut leur faire une telle peur qu'ils n'oseront pas insister ni ouvrir la grande porte du fond, derrière laquelle se trouvent les oiseaux de

la Lune... Les secrets des autres cavernes suffiront à détourner leur attention ou à les terrifier...

LA NUIT, prêtant l'oreille à un bruit du dehors. — Qu'est-ce que j'entends?... Ils sont donc plusieurs?

LA CHATTE. — Ce n'est rien; ce sont nos amis: le Pain et le Sucre; l'Eau est indisposée et le Feu n'a pu venir, parce qu'il est parent de la Lumière... Il n'y a que le Chien qui ne soit pas pour nous; mais il n'y a jamais moyen de l'écarter... (Entrent timidement, à droite, au premier plan, Tyltyl, Mytyl, le Pain, le Sucre et le Chien. La Chatte, se précipitant au-devant de Tyltyl.) Par ici, par ici, mon petit maître... J'ai prévenu la Nuit qui est enchantée de vous recevoir... Il faut l'excuser, elle est un peu souffrante; c'est pourquoi elle n'a pu aller au-devant de vous...

TYLTYL. — Bonjour, madame la Nuit...

LA NUIT, froissée. — Bonjour? Je ne connais pas ça... Tu pourrais bien me dire: bonne nuit, ou tout au moins: bonsoir...

TYLTYL, mortifié. — Pardon, madame... Je ne savais pas... (Montrant du doigt les deux enfants.) Ce sont vos deux petits garçons?... Ils sont bien gentils...

LA NUIT. — Oui, voici le Sommeil...

TYLTYL. — Pourquoi qu'il est si gros?...

LA NUIT. — C'est parce qu'il dort bien...

TYLTYL. — Et l'autre qui se cache?... Pourquoi qu'il se voile la figure?... Est-ce qu'il est malade?... Comment c'est qu'il se nomme?...

LA NUIT. — C'est la sœur du Sommeil... Il vaut mieux ne pas la nommer...

TYLTYL. — Pourquoi?...

LA NUIT. — Parce que c'est un nom qu'on n'aime pas à entendre... Mais parlons d'autre chose... La Chatte vient de me dire que vous venez ici pour chercher l'Oiseau-Bleu?...

TYLTYL. — Oui, madame, si vous le permettez... Voulez-vous me dire où il est?...

LA NUIT. — Je n'en sais rien, mon petit ami... Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'est pas ici... Je ne l'ai jamais vu...

TYLTYL. — Si, si... La Lumière m'a dit qu'il est ici; et elle sait ce qu'elle dit, la Lumière... Voulez-vous me remettre vos clefs?...

LA NUIT. — Mais, mon petit ami, tu comprends bien que je ne puis donner ainsi mes clefs au premier venu... J'ai la garde de tous les secrets de la Nature, j'en suis responsable et il m'est absolument défendu de les livrer à qui que ce soit, surtout à un enfant...

TYLTYL. — Vous n'avez pas le droit de les refuser à l'Homme qui les demande... je le sais...

LA NUIT. — Qui te l'a dit?...

TYLTYL. — La Lumière...

LA NUIT. — Encore la Lumière! et toujours la Lumière!... De quoi se mêle-t-elle à la fin?...

LE CHIEN. — Veux-tu que je les lui prenne de force, mon petit dieu?...

TYLTYL. — Tais-toi, tiens-toi tranquille et tâche d'être poli... (A la Nuit.) Voyons, madame, donnez-moi vos clefs, s'il vous plaît...

LA NUIT.— As-tu le signe, au moins?... Où est-il?...

TYLTYL, touchant son chapeau. — Voyez le Diamant...

LA NUIT, se résignant à l'inévitable. — Enfin... Voici celle qui ouvre toutes les portes de la salle... Tant pis pour toi s'il t'arrive malheur... Je ne réponds de rien.

LE PAIN, fort inquiet. — Est-ce que c'est dangereux?...

LA NUIT. — Dangereux?... C'est-à-dire que moi-même je ne sais trop comment je pourrai m'en tirer, lorsque certaines de ces portes de bronze s'ouvriront sur l'abîme... Il y a là, tout autour de la salle, dans chacune de ces cavernes de basalte, tous les maux, tous les fléaux, toutes les maladies, toutes les épouvantes, toutes les catastrophes, tous les mystères qui affligent la vie depuis le commencement du monde... J'ai eu assez de mal à les enfermer là avec l'aide du Destin; et ce n'est pas sans peine, je vous assure, que je maintiens un peu d'ordre parmi ces personnages indisciplinés... On voit ce qu'il arrive lorsque l'un d'eux s'échappe et se montre sur terre...

LE PAIN. — Mon grand âge, mon expérience et mon dévouement font de moi le protecteur naturel de ces deux enfants; c'est pourquoi, madame la Nuit, permettez-moi de vous poser une question...

LA NUIT. — Faites...

LE PAIN. — En cas de danger, par où faut-il fuir?...

LA NUIT. — Il n'y a pas moyen de fuir.

TYLTYL, prenant la clef et montrant les premières marches. — Commençons par ici... Qu'y a-t-il derrière cette porte de bronze?...

LA NUIT. — Je crois que ce sont les Fantômes... Il y a bien longtemps que je ne l'ai ouverte et qu'ils ne sont sortis...

TYLTYL, mettant la clef dans la serrure. — Je vais voir... (Au Pain.) Avez-vous la cage de l'Oiseau-Bleu?...

LE PAIN, claquant des dents. — Ce n'est pas que j'aie peur, mais ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de ne pas ouvrir et de regarder par le trou de la serrure?...

TYLTYL. — Je ne vous demande pas votre avis...

MYTYL, se mettant à pleurer tout à coup. — J'ai peur!... Où est le Sucre?... Je veux rentrer à la maison!...

LE SUCRE, empressé, obséquieux. — Ici, mademoiselle, je suis ici... Ne pleurez pas, je vais couper un de mes doigts pour vous offrir un sucre d'orge...

TYLTYL. — Finissons-en...

Il tourne la clef et entr'ouvre prudemment la porte. Aussitôt s'échappent cinq ou six Spectres de formes diverses et étranges qui se répandent de tous côtés. Le Pain, épouvanté, jette la cage et va se cacher au fond de la salle pendant que la Nuit, pourchassant les Spectres, crie à Tyltyl:

LA NUIT. — Vite! vite!... Ferme la porte!... Ils s'échapperaient tous et nous ne pourrions plus les rattraper!... Ils s'ennuient, là-dedans, depuis que l'Homme ne les prend plus au sérieux... (Elle pourchasse les Spectres en s'efforçant, à l'aide d'un fouet formé de serpents, de les ramener vers la porte de leur prison.) Aidez-moi!... Par ici!... Par ici!...

TYLTYL, au Chien. — Aide-là, Tylô, vas-y donc!...

LE CHIEN, bondissant en aboyant. — Oui! oui! oui!...

TYLTYL. — Et le Pain, où est-il?...

LE PAIN, du fond de la salle. — Ici... Je suis près de la porte pour les empêcher de sortir...

Comme un des Spectres s'avance de ce côté, il fuit à toutes jambes, en poussant des hurlements d'épouvante.

LA NUIT, à trois Spectres qu'elle a pris au collet. — Par ici, vous autres!... (A Tyltyl.) Rouvre un peu la porte... (Elle pousse les Spectres dans la caverne.) Là, ça va bien... (Le Chien en ramène deux autres.) Et encore ceux-ci... Voyons, vite, rangez-vous... Vous savez bien que vous ne sortez plus qu'à la Toussaint.

Elle referme la porte.

TYLTYL, allant à une autre porte. — Qu'y a-t-il derrière celle-ci?...

LA NUIT. — A quoi bon?... Je te l'ai déjà dit, l'Oiseau-Bleu n'est jamais venu par ici... Enfin, comme tu voudras... Ouvre-la si ça te fait plaisir... Ce sont les Maladies...

TYLTYL, la clef dans la serrure. — Est-ce qu'il faut prendre garde en ouvrant?...

LA NUIT. — Non, ce n'est pas la peine... Elles sont bien tranquilles, les pauvres petites... Elles ne sont pas heureuses... L'Homme, depuis quelque temps, leur fait une telle guerre!... Surtout depuis la découverte des microbes... Ouvre donc, tu verras...

Tyltyl ouvre la porte toute grande. Rien ne paraît.

TYLTYL. — Elles ne sortent pas?...

LA NUIT. — Je t'avais prévenu, presque toutes sont souffrantes et bien découragées... Les médecins ne sont pas gentils pour elles... Entre donc un instant, tu verras...

Tyltyl entre dans la caverne et ressort aussitôt après.

TYLTYL. — L'Oiseau-Bleu n'y est pas... Elles ont l'air bien malades, vos Maladies... Elles n'ont même pas levé la tête... (Une petite Maladie, en pantoufles, robe de chambre et bonnet de coton, s'échappe de la caverne et se met à gambader dans la salle.) Tiens!... Une petite qui s'évade!... Qu'est-ce que c'est?...

LA NUIT. — Ce n'est rien, c'est la plus petite, c'est le Rhume de cerveau... C'est une de celles qu'on persécute le moins et qui se portent le mieux... (Appelant le Rhume de cerveau.) Viens ici, ma petite... C'est trop tôt; il faut attendre le printemps...

Le Rhume de cerveau, éternuant, toussant et se mouchant, rentre dans la caverne dont Tyltyl referme la porte.

TYLTYL, allant à la porte voisine. — Voyons donc celle-ci... Qu'est-ce que c'est?...

LA NUIT. — Prends garde... Ce sont les Guerres... Elles sont plus terribles et plus puissantes que jamais... Dieu sait ce qui arriverait si l'une d'elles s'échappait!... Heureusement, elles sont assez obèses et manquent d'agilité... Mais tenons-nous prêts à repousser la porte tous ensemble, pendant que tu jetteras un rapide coup d'œil dans la caverne...

Tyltyl, avec mille précautions, entre-bâille la porte de manière qu'il n'y ait qu'une petite fente où il puisse appliquer l'œil. Aussitôt, il s'arc-boute en criant:

TYLTYL. — Vite! vite!... Poussez donc!... Elles m'ont vu!... Elles viennent toutes!... Elles ouvrent la porte!...

LA NUIT. — Allons, tous!... Poussez ferme!... Voyons, le Pain, que faites-vous?... Poussez tous!... Elles ont une force!... Ah! voilà! Ça y est... Elles cèdent... Il était temps!... As-tu vu?...

TYLTYL. — Oui, oui!... Elles sont énormes, épouvantables!... Je crois qu'elles n'ont pas l'Oiseau-Bleu...

LA NUIT. — Bien sûr qu'elles ne l'ont point... Elles le mangeraient tout de suite... Eh bien, en as-tu assez?... Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire...

TYLTYL. — Il faut que je voie tout... La Lumière l'a dit...

LA NUIT. — La Lumière l'a dit... C'est facile à dire quand on a peur et qu'on reste chez soi...

TYLTYL. — Allons à la suivante... Qu'est-ce?...

LA NUIT. — Ici, j'enferme les Ténèbres et les Terreurs...

TYLTYL. — Est-ce qu'on peut ouvrir?...

LA NUIT. — Parfaitement... Elles sont assez tranquilles; c'est comme les Maladies...

TYLTYL, entr'ouvrant la porte avec une certaine méfiance et risquant un regard dans la caverne. — Elles n'y sont pas...

LA NUIT, regardant à son tour dans la caverne. — Eh bien, les Ténèbres, que faites-vous?... Sortez donc un instant, ça vous fera du bien, ça vous dégourdira. Et les Terreurs aussi... Il n'y a rien à craindre... (Quelques Ténèbres et quelques Terreurs, sous la figure de femmes couvertes, les premières de voiles noirs, les dernières de voiles verdâtres, risquent piteusement quelques pas hors de la caverne, et, sur un geste qu'ébauche Tyltyl, rentrent précipitamment.) Voyons, tenez-vous donc... C'est un enfant, il ne vous fera pas de mal... (A Tyltyl.) Elles sont devenues extrêmement timides; excepté les grandes, celles que tu vois au fond...

TYLTYL, regardant vers le fond de la caverne. — Oh! qu'elles sont effrayantes!...

LA NUIT. — Elles sont enchaînées... Ce sont les seules qui n'aient pas peur de l'Homme... Mais referme la porte, par crainte qu'elles ne se fâchent...

TYLTYL, allant à la porte suivante. — Tiens!... Celle-ci est plus sombre... Qu'est-ce que c'est?...

LA NUIT. — Il y a plusieurs Mystères derrière celle-ci... Si tu y tiens absolument, tu peux l'ouvrir aussi... Mais n'entre pas... Sois bien prudent, et puis préparons-nous à repousser la porte, comme nous avons fait pour les Guerres...

TYLTYL, entr'ouvrant avec des précautions inouïes, et passant craintivement la tête dans l'entre-bâillement. — Oh!... Quel froid!... Mes yeux cuisent!... Fermez vite!... Poussez donc! On repousse!... (La Nuit, le Chien, la Chatte et le Sucre repoussent la porte.) Oh! j'ai vu!...

LA NUIT. — Quoi donc?...

TYLTYL, bouleversé. — Je ne sais pas, c'était épouvantable!... Ils étaient tous assis comme des monstres sans yeux... Quel était le géant qui voulait me saisir?...

LA NUIT. — C'est probablement le Silence; il a la garde de cette porte... Il paraît que c'était effrayant?... Tu en es encore tout pâle et tout tremblant...

TYLTYL. — Oui, je n'aurais pas cru... Je n'avais jamais vu... Et j'ai les mains gelées...

LA NUIT. — Ce sera bien pis tout à l'heure si tu continues...

TYLTYL, allant à la porte suivante. — Et celle-ci?... Est-elle aussi terrible?...

LA NUIT. — Non, il y a un peu de tout... J'y mets les Etoiles sans emploi, mes Parfums personnels, quelques Lueurs qui m'appartiennent, tels que Feux follets, Verts luisants, Lucioles; on y serre aussi la Rosée, le Chant des Rossignols, etc...

TYLTYL. — Justement, les Etoiles, le Chant des Rossignols... Ce doit être celle-là.

LA NUIT. — Ouvre donc si tu veux; tout cela n'est pas bien méchant...

Tyltyl ouvre la porte toute grande. Aussitôt les Etoiles, sous la forme de belles jeunes filles voilées de lueurs versicolores, s'échappent de leur prison, se répandent dans la salle et forment sur les marches et autour des colonnes de gracieuses rondes baignées d'une sorte de lumineuse pénombre. Les Parfums de la Nuit, presque invisibles, les Feux follets les Lucioles, la Rosée transparente se joignent à elles, cependant que le Chant des Rossignols, sortant à flots de la caverne, inonde le palais nocturne.

MYTYL, ravie, battant des mains. — Oh! les jolies madames!...

TYLTYL. — Et qu'elles dansent bien!...

MYTYL. — Et qu'elles sentent bon!...

TYLTYL. — Et qu'elles chantent bien!...

MYTYL. — Qu'est-ce que c'est, ceux-là, qu'on ne voit presque pas?...

LA NUIT. — Ce sont les Parfums de mon ombre...

TYLTYL. — Et les autres, là-bas, qui sont en verre filé?...

LA NUIT. — C'est la Rosée des forêts et des plaines... Mais en voilà assez... Ils n'en finiraient pas... C'est le diable de les faire rentrer une fois qu'ils se sont mis à danser... (Frappant dans ses mains.) Allons, vite, les Etoiles!... Ce n'est pas le moment de danser... Le ciel est couvert, il y a de gros nuages... Allons, vite, rentrez tous, sinon j'irai chercher un rayon de soleil...

Fuite épouvantée des Etoiles, Parfums, etc..., qui se précipitent dans la caverne que l'on referme sur eux. En même temps s'éteint le Chant des Rossignols.

TYLTYL, allant à la porte du fond. — Voici la grande porte du milieu...

LA NUIT, gravement. — N'ouvre pas celle-ci...

TYLTYL. — Pourquoi?...

LA NUIT. — Parce que c'est défendu...

TYLTYL. — C'est donc là que se cache l'Oiseau-Bleu; la Lumière me l'a dit...

LA NUIT, maternelle. — Ecoute-moi, mon enfant... J'ai été bonne et complaisante... J'ai fait pour toi ce que je n'avais fait jusqu'ici pour personne... Je t'ai livré tous mes secrets... Je t'aime bien, j'ai pitié de ta jeunesse et de ton innocence et je te parle comme une mère... Ecoute-moi et crois-moi, mon enfant, renonce, ne va point plus avant, ne tente pas le Destin, n'ouvre pas cette porte...

TYLTYL, ébranlé. — Mais pourquoi?...

LA NUIT. — Parce que je ne veux pas que tu te perdes... Parce que nul de ceux, entends-tu, nul de ceux qui l'ont entr'ouverte, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, n'est revenu vivant à la lumière du jour... Parce que tout ce qu'on peut imaginer d'épouvantable, parce que toutes les terreurs, toutes les horreurs dont on parle sur terre, ne sont rien, comparées à la plus innocente de celles qui assaillent un homme dès que son œil effleure les premières menaces de l'abîme auquel personne n'ose donner un nom... C'est au point que moi-même, si tu t'obstines, malgré tout, à toucher cette porte, je te demanderai d'attendre que je sois à l'abri dans ma tour sans fenêtres... Maintenant, c'est à toi de savoir, à toi de réfléchir...

Mytyl, tout en larmes, pousse des cris de terreur inarticulés et cherche à entrainer Tyltyl.

LE PAIN, claquant des dents. — Ne le faites pas, mon petit maître!... (Se jetant à genoux.) Ayez pitié de nous!... Je vous le demande à genoux... Vous voyez que la Nuit a raison...

LA CHATTE. — C'est notre vie à tous que vous sacrifiez...

TYLTYL. — Je dois l'ouvrir...

MYTYL, trépignant parmi des sanglots. — Je ne veux pas!... Je ne veux pas!...

TYLTYL. — Que le Sucre et le Pain prennent Mytyl par la main et se sauvent avec elle... Je vais ouvrir...

LA NUIT. — Sauve qui peut!... Venez vite!... Il est temps!...

Elle fuit.

LE PAIN, fuyant éperdument. — Attendez au moins que nous soyons au bout de la salle!...

LA CHATTE, fuyant également. — Attendez!... attendez!...

Ils se cachent derrière les colonnes à l'autre bout de la salle. Tyltyl reste seul avec le Chien, près de la porte monumentale.

LE CHIEN, haletant et hoquetant d'épouvante contenue. — Moi, je reste, je reste... Je n'ai pas peur... Je reste!... Je reste près de mon petit dieu... Je reste!... Je reste...

TYLTYL, caressant le Chien. — C'est bien, Tylô, c'est bien!... Embrasse-moi... Nous sommes deux... Maintenant, gare à nous!... (Il met la clef dans la serrure. Un cri d'épouvante part de l'autre bout de la salle où se sont réfugiés les fuyards. A peine la clef a-t-elle touché la porte que les hauts battants de celle-ci s'ouvrent par le milieu, glissent latéralement et disparaissent, à droite et à gauche, dans l'épaisseur des murs, découvrant tout à coup, irréel, infini, ineffable, le plus inattendu des jardins de rêve et de lumière nocturne, où parmi les étoiles et les planètes, illuminant tout ce qu'ils touchent, volant sans cesse de pierreries en pierreries, de rayons de lune en rayons de lune, de féeriques oiseaux bleus évoluent perpétuellement et harmonieusement jusqu'aux confins de l'horizon, innombrables au point qu'ils semblent être le souffle, l'atmosphère azurée, la substance même du jardin merveilleux. — Tyltyl, ébloui, éperdu, debout dans la lumière du jardin:) Oh!... le ciel!... (Se tournant vers ceux qui ont fui.) Venez vite!... Ils sont là!... C'est eux! c'est eux! c'est eux!... Nous les tenons enfin!... Des milliers d'oiseaux bleus! Des millions!... Des milliards!... Il y en aura trop!... Viens Mytyl!... Viens, Tylô!... Venez tous!... Aidez-moi!... (S'élançant parmi les oiseaux.) On les prend à pleines mains!... Ils ne sont pas farouches!... Ils n'ont pas peur de nous!... Par ici! par ici!... (Mytyl et les autres accourent. Ils entrent tous dans le jardin éblouissant, hormis la Nuit et la Chatte.) Vous voyez!... Ils sont trop!... Ils viennent dans mes mains!... Regardez donc, ils mangent les rayons de la lune!... Mytyl, où donc es-tu?... Il y a tant d'ailes bleues, tant de plumes qui tombent qu'on n'y voit plus du tout!... Tylô! ne les mords pas... Ne leur fais pas de mal!... Prends-les très doucement!

MYTYL, enveloppée d'oiseaux bleus. — J'en ai déjà pris sept!... Oh! qu'ils battent des ailes!... Je ne puis les tenir!...

TYLTYL. — Moi non plus!... J'en ai trop!... Ils s'échappent!... Ils reviennent!... Tylô en a aussi!... Ils vont nous entraîner!... nous porter dans le ciel!... Viens, sortons par ici!... La Lumière nous attend!... Elle sera contente!... Par ici, par ici!...

Ils s'évadent du jardin, les mains pleines d'oiseaux qui se débattent et, traversant toute la salle parmi l'affolement des ailes azurées, sortent à droite, par où ils sont entrés, suivis du Pain et du Sucre qui n'ont pas pris d'oiseaux. — Restés seuls, la Nuit et la Chatte remontent vers le fond et regardent anxieusement dans le jardin.

LA NUIT. — Ils ne l'ont pas?...

LA CHATTE. — Non... Je le vois là sur ce rayon de lune... Ils n'ont pas pu l'atteindre, il se tenait trop haut...

Le rideau tombe. Aussitôt après, devant le rideau tombé, entrent simultanément, à gauche, la Lumière, à droite, Tyltyl, Mytyl et le Chien, accourant tout couverts

des oiseaux qu'ils viennent de capturer. Mais déjà ceux-ci paraissent inanimés et la tête pendante et les ailes brisées, ne sont plus dans leurs mains que d'inertes dépouilles.

LA LUMIÈRE. — Eh bien, l'avez-vous pris?...

TYLTYL. — Oui, oui!... Tant qu'on voulait... Il y en a des milliers!... Les voici!... Les vois-tu!... (Regardant les oiseaux qu'il tend vers la Lumière et s'apercevant qu'ils sont morts.) Tiens!... Ils ne vivent plus... Qu'est-ce qu'on leur a fait?... Les tiens aussi, Mytyl?... Ceux de Tylô aussi. (Jetant avec colère les cadavres d'oiseaux.) Ah! non, c'est trop vilain!... Qui est-ce qui les a tués?... Je suis trop malheureux!...

Il se cache la tête sous le bras et parait tout secoué de sanglots.

LA LUMIÈRE, le serrant maternellement dans ses bras. — Ne pleure pas, mon enfant... Tu n'as pas pris celui qui peut vivre en plein jour... Il est allé ailleurs... Nous le retrouverons...

LE CHIEN, regardant les oiseaux morts. — Est-ce qu'on peut les manger?...

Ils sortent tous à gauche.

RIDEAU

CINQUIEME TABLEAU. — LA FORÊT

Une forêt. Il fait nuit. Clair de lune. Vieux arbres de diverses espèces, notamment : un chêne, un hêtre, un orme, un peuplier, un sapin, un cyprès, un tilleul, un marronnier, etc.

Entre la Chatte.

LA CHATTE, saluant les arbres à la ronde. — Salut à tous les arbres!...

MURMURE DES FEUILLAGES. — Salut!...

LA CHATTE. — C'est un grand jour que ce jour-ci!... Notre ennemi vient délivrer vos énergies et se livrer lui-même... C'est Tyltyl, le fils du bûcheron, qui vous a fait tant de mal... Il cherche l'Oiseau-Bleu que vous cachez à l'Homme depuis le commencement du monde, et qui sait seul notre secret... (Murmure dans les feuilles.) Vous dites?... Ah! c'est le Peuplier qui parle... Oui, il possède un Diamant qui a la vertu de délivrer un instant nos esprits; il peut nous forcer à livrer l'Oiseau-Bleu, et nous serons dès lors, définitivement, à la merci de l'Homme... (Murmure dans les feuilles.) Qui parle?... Tiens! c'est le Chêne... Comment allez-vous?... (Murmure dans les feuilles du Chêne.) Toujours enrhumé?... La Réglisse ne vous soigne plus?... Toujours les rhumatismes?... Croyez-moi, c'est à cause de la mousse; vous en mettez trop sur vos pieds... L'Oiseau-Bleu est toujours chez vous?... (Murmures dans les feuilles du Chêne.) Vous dites?... Oui, il n'y a pas à hésiter, il faut en profiter, il faut qu'il disparaisse... (Murmure dans les feuilles.) Plaît-il?... Oui, il est avec sa petite sœur; il faut qu'elle meure aussi... (Murmure dans les feuilles.) Oui, le Chien les accompagne; il n'y a pas moyen de l'éloigner... (Murmure dans les feuilles.) Vous dites?... Le corrompre?... Impossible... J'ai essayé de tout... (Murmures parmi les feuilles.) Ah! c'est toi, le Sapin?... Oui, prépare quatre planches... Oui, il y a encore le Feu, le Sucre, l'Eau, le Pain... Ils sont tous avec nous, excepté le Pain qui est assez douteux... Seule la Lumière est favorable à l'Homme; mais elle ne viendra pas... J'ai fait croire aux petits qu'ils devaient s'échapper en cachette pendant qu'elle dormait... L'occasion est unique... (Murmure dans les feuilles.) Tiens! c'est la voix du Hêtre!... Oui, vous avez raison; il faut que l'on prévienne les Animaux... Le Lapin a-t-il son tambour?... Il est chez vous?... Bien, qu'il batte le rappel, tout de suite... Les voici!...

On entend s'éloigner les roulements de tambour du Lapin. Entrent Tyltyl, Mytyl et le Chien.

TYLTYL. — C'est ici?...

LA CHATTE, obséquieuse, doucereuse, empressée, se précipitant au-devant des enfants. — Ah! vous voilà, mon petit maître!... Que vous avez bonne mine et que vous êtes joli, ce soir!... Je vous ai précédé pour annoncer votre arrivée... Tout va bien. Cette fois, nous tenons l'Oiseau-Bleu, j'en suis sûre... Je viens d'envoyer le Lapin battre le rappel afin de convoquer les principaux Animaux du pays... On les entend déjà dans le feuillage... Ecoutez!... Ils sont un peu timides et n'osent approcher... (Bruits d'animaux divers, tels que vaches, porcs, chevaux, ânes, etc. — Bas à Tyltyl, le prenant à part.) Mais pourquoi avez-vous amené le Chien?... Je vous l'ai déjà dit, il est au plus mal avec tout le monde, même avec les arbres... Je crains bien que sa présence odieuse ne fasse tout manquer...

TYLTYL. — Je n'ai pu m'en débarrasser... (Au Chien, le menaçant.) Veux-tu bien t'en aller, vilaine bête!...

LE CHIEN. — Qui?... Moi?... Pourquoi?... Qu'est-ce que j'ai fait?...

TYLTYL. — Je te dis de t'en aller!... On n'a que faire de toi, c'est bien simple... Tu nous embêtes à la fin!...

LE CHIEN. — Je ne dirai rien... Je suivrai de loin... On ne me verra pas... Veux-tu que je fasse le beau?...

LA CHATTE, bas, à Tyltyl. — Vous tolérez pareille désobéissance?... Donnez-lui donc quelques coups de bâton sur le nez, il est vraiment insupportable!...

TYLTYL, battant le Chien. — Voilà qui t'apprendra à obéir plus vite!...

LE CHIEN, hurlant. — Aïe! Aïe! Aïe!...

TYLTYL. — Qu'en dis-tu?...

LE CHIEN. — Il faut que je t'embrasse puisque tu m'as battu!...

Il embrasse et caresse violemment Tyltyl.

TYLTYL. — Voyons... C'est bien... Ça suffit... Va-t'en!...

MYTYL. — Non, non; je veux qu'il reste... J'ai peur de tout quand il n'est pas là...

LE CHIEN, bondissant et renversant presque Mytyl qu'il accable de caresses précipitées et enthousiastes. — Oh! la bonne petite fille!... Qu'elle est belle! Qu'elle est bonne!... Qu'elle est belle, qu'elle est douce!... Il faut que je l'embrasse! Encore! encore! encore!...

LA CHATTE. — Quel idiot!... Ma foi, nous verrons bien... Ne perdons pas de temps... Tournez le Diamant...

TYLTYL. — Où faut-il me placer?

LA CHATTE. — Dans ce rayon de lune; vous y verrez plus clair... Là! tournez doucement...

Tyltyl tourne le Diamant; aussitôt un long frémissement

agite les branches et les feuilles. Les troncs les plus anciens et les plus imposants s'entr'ouvrent pour livrer passage à l'âme que chacun d'eux renferme. L'aspect de ces âmes diffère suivant l'aspect et le caractère de l'arbre qu'elles représentent. Celle de l'Orme, par exemple, est une sorte de gnôme poussif, ventru, bourru; celle du Tilleul est placide, familière, joviale; celle du Hêtre, élégante et agile; celle du Bouleau, blanche, réservée, inquiète; celle du Saule, rabougrie, échevelée, plaintive; celle du Sapin, longue, effilanquée, taciturne; celle du Cyprès, tragique; celle du Marronnier, prétentieuse, un peu snob; celle du Peuplier, allègre, encombrante, bavarde. Les unes sortent lentement de leur tronc, engourdies, s'étirant, comme après une captivité ou un sommeil séculaire. Les autres s'en dégagent d'un bond, alertes, empressées, et toutes viennent se ranger autour des deux enfants, tout en se tenant autant que possible à proximité de l'arbre dont elles sont nées.

LE PEUPLIER, accourant le premier et criant à tue-tête. — Des Hommes!... De petits Hommes!... On pourra leur parler!... C'est fini le Silence!... C'est fini!... D'où viennent-ils?... Qui est-ce?... Qui sont-ils?... (Au Tilleul qui s'avance en fumant tranquillement sa pipe.) Les connais-tu, toi, père Tilleul?...

LE TILLEUL. — Je ne me rappelle pas les avoir vus...

LE PEUPLIER. — Mais si, voyons, mais si!... Tu connais tous les Hommes, tu es toujours à te promener autour de leurs maisons...

LE TILLEUL, examinant les enfants. — Mais non, je vous assure... Je ne les connais pas... Ils sont encore trop jeunes... Je ne connais bien que les amoureux qui viennent me voir au clair de lune; ou les buveurs de bière qui trinquent sous mes branches...

LE MARRONNIER, pincé, ajustant son monocle.— Qu'est-ce que c'est que ça?... C'est des pauvres de la campagne?...

LE PEUPLIER.— Oh! vous, monsieur le Marronnier, depuis que vous ne fréquentez plus que les boulevards des grandes villes...

LE SAULE, s'avançant en sabots et geignant. — Mon Dieu, mon Dieu!... Ils viennent encore me couper la tête et les bras pour en faire des fagots!...

LE PEUPLIER. — Silence!... Voici le Chêne qui sort de son palais!... Il a l'air bien souffrant, ce soir... Ne trouvez-vous pas qu'il vieillit?... Quel âge peut-il avoir?... Le Sapin dit qu'il a quatre mille ans; mais je suis sûr qu'il exagère... Attention, il va nous dire ce que c'est...

Le Chêne s'avance lentement. Il est fabuleusement vieux, couronné de gui et vêtu d'une longue robe verte brodée de mousse et de lichen. Il est aveugle, sa barbe blanche flotte au vent. Il s'appuie d'une main sur un bâton noueux et de l'autre sur un jeune Chêneau qui lui sert de guide. L'Oiseau-Bleu est perché sur son épaule. A son approche, mouvement de respect parmi les arbres qui se rangent et s'inclinent.

TYLTYL. — Il a l'Oiseau-Bleu!... Vite! vite!... Par ici!... Donnez-le-moi!...

LES ARBRES. — Silence!...

LA CHATTE, à Tyltyl. — Découvrez-vous, c'est le Chêne!...

LE CHÊNE, à Tyltyl. — Qui es-tu?...

TYLTYL. — Tyltyl, monsieur... Quand est-ce que je pourrai prendre l'Oiseau-Bleu?...

LE CHÊNE. — Tyltyl, le fils du bûcheron?...

TYLTYL. — Oui, monsieur...

LE CHÊNE. — Ton père nous a fait bien du mal... Dans ma seule famille il a mis à mort six cents de mes fils, quatre cent soixante-quinze oncles et tantes, douze cents cousins et cousines, trois cent quatre-vingts brus et douze mille arrière-petits-fils!...

TYLTYL. — Je ne sais pas, monsieur... Il ne l'a pas fait exprès...

LE CHÊNE. — Que viens-tu faire ici, et pourquoi as-tu fait sortir nos âmes de leurs demeures?...

TYLTYL. — Monsieur, je vous demande pardon de vous avoir dérangé... C'est la Chatte qui m'a dit que vous alliez nous dire où se trouve l'Oiseau-Bleu...

LE CHÊNE. — Oui, je sais, tu cherches l'Oiseau-Bleu, c'est-à-dire le grand secret des choses et du bonheur, pour que les Hommes rendent plus dur encore notre esclavage...

TYLTYL. — Mais non, monsieur; c'est pour la petite fille de la Fée Bérylune qui est très malade...

LE CHÊNE, lui imposant silence. — Il suffit!... Je n'entends pas les Animaux... Où sont-ils?... Tout ceci les intéresse autant que nous... Il ne faut pas que nous, les Arbres, assumions seuls la responsabilité des mesures graves qui s'imposent... Le jour où les Hommes apprendront que nous avons fait ce que nous allons faire, il y aura d'horribles représailles... Il convient donc que notre accord soit unanime, pour que notre silence le soit également...

LE SAPIN, regardant par-dessus les autres arbres. — Les Animaux arrivent... Ils suivent le Lapin... Voici l'âme du Cheval, du Taureau, du Bœuf, de la Vache, du Loup, du Mouton, du Porc, du Coq, de la Chèvre, de l'Ane et de l'Ours...

Entrée successive des âmes des Animaux qui, à mesure que les énumère le Sapin, s'avancent et vont s'asseoir entre les arbres, à l'exception de l'âme de la Chèvre qui vagabonde çà et là, et de celle du Porc qui fouille les racines.

LE CHÊNE. — Tous sont-ils ici présents?...

LE LAPIN. — La Poule ne pouvait pas abandonner ses œufs, le Lièvre faisait des courses, le Cerf a mal aux cornes, le Renard est souffrant — voici le certificat du médecin — l'Oie n'a pas compris et le Dindon s'est mis en colère...

LE CHÊNE. — Ces abstentions sont extrêmement regrettables... Néanmoins, nous sommes en nombre suffisant... Vous savez, mes frères, de quoi il est question. L'enfant que voici, grâce à un talisman dérobé aux puissances de la Terre, peut s'emparer de notre Oiseau-Bleu, et nous arracher ainsi le secret que nous gardons depuis l'origine de la Vie... Or, nous connaissons assez l'Homme pour n'avoir aucun doute sur le sort qu'il nous réserve lorsqu'il se trouvera en possession de ce secret. C'est pourquoi il me semble que toute hésitation serait aussi stupide que criminelle... L'heure est grave; il faut que l'enfant disparaisse avant qu'il soit trop tard...

TYLTYL. — Que dit-il?...

LE CHIEN, rôdant autour du Chêne en montrant ses crocs. — As-tu vu mes dents, vieux perclus?...

LE HÊTRE, indigné. — Il insulte le Chêne!...

LE CHÊNE. — C'est le Chien?... Qu'on l'expulse! Il ne faut pas que nous tolérions un traître parmi nous!...

LA CHATTE, bas, à Tyltyl. — Eloignez le Chien... C'est un malentendu... Laissez-moi faire, j'arrangerai les choses... Mais éloignez-le au plus vite...

TYLTYL, au Chien. — Veux-tu t'en aller!...

LE CHIEN. — Laisse-moi donc lui déchirer ses

pantoufles de mousse à ce vieux goutteux-là!... On va rire!...

TYLTYL. — Tais-toi donc!... Et va-t'en!... Mais va-t'en, vilaine bête!...

LE CHIEN. — Bon, bon, on s'en ira... Je reviendrai quand tu auras besoin de moi...

LA CHATTE, bas, à Tyltyl. — Il serait plus prudent de l'enchaîner, sinon il fera des bêtises; les Arbres se fâcheront, et tout cela finira mal...

TYLTYL. — Comment faire?... J'ai égaré sa laisse...

LA CHATTE. — Voici tout juste le Lierre qui s'avance avec de solides liens...

LE CHIEN, grondant. — Je reviendrai, je reviendrai!... Podagre!... bronchiteux!... Tas de vieux rabougris, tas de vieilles racines!... C'est la Chatte qui mène tout!... Je lui revaudrai ça!... Qu'as-tu donc à chuchoter ainsi, Judas, Tigre, Bazaine!... Wa! wa! wa!...

LA CHATTE. — Vous voyez, il insulte tout le monde...

TYLTYL. — C'est vrai, il est insupportable et l'on ne s'entend plus... Monsieur le Lierre, voulez-vous l'enchaîner?...

LE LIERRE, s'approchant assez craintivement du Chien. — Il ne mordra pas?...

LE CHIEN, grondant. — Au contraire! au contraire!... Il va bien t'embrasser!... Attends, tu vas voir ça!... Approche, approche donc, tas de vieilles ficelles!...

TYLTYL, le menaçant du bâton. — Tylô!...

LE CHIEN, rampant aux pieds de Tyltyl en agitant la queue. — Que faut-il faire, mon petit dieu?...

TYLTYL. — Te coucher, à plat ventre!... Obéis au Lierre... Laisse-toi garotter, sinon...

LE CHIEN, grondant entre les dents pendant que le Lierre le garotte. — Ficelle!... Corde à pendus!... Laisse à veaux!... Chaîne à porcs!... Mon petit dieu, regarde... Il me tord les pattes... Il m'étrangle!...

TYLTYL. — Tant pis!... Tu l'as voulu!... Tais-toi, tiens-toi tranquille, tu es insupportable!...

LE CHIEN. — C'est égal, tu as tort... Ils ont de vilaines intentions... Mon petit dieu, prends garde!... Il me ferme la bouche!... Je ne peux plus parler!...

LE LIERRE, qui a ficelé le Chien comme un paquet. — Où faut-il le porter?... Je l'ai bien bâillonné... il ne souffle plus mot...

LE CHÊNE. — Qu'on l'attache solidement là-bas, derrière mon tronc, à ma grosse racine... Nous verrons ensuite ce qu'il convient d'en faire... (Le Lierre aidé du Peuplier porte le Chien derrière le tronc du Chêne.) Est-ce fait?... Bien, maintenant que nous voilà débarrassés de ce témoin gênant et de ce renégat, délibérons selon notre justice et notre vérité... Mon émotion, je ne vous le cache point, est profonde et pénible... C'est la première fois qu'il nous est donné de juger l'Homme et de lui faire sentir notre puissance... Je ne crois pas qu'après le mal qu'il nous a fait, après les monstrueuses injustices que nous avons subies, il reste le moindre doute sur la sentence qui l'attend...

TOUS LES ARBRES et TOUS LES ANIMAUX. — Non! Non! Non!... Pas de doute!... La pendaison!... La mort!... Il y a trop d'injustice!... Il a trop abusé!... Il y a trop longtemps!... Qu'on l'écrase! Qu'on le mange!... Tout de suite!... Tout de suite!...

TYLTYL, à la Chatte. — Qu'ont-ils donc?... Ils ne sont pas contents?...

LA CHATTE. — Ne vous inquiétez pas... Ils sont un peu fâchés à cause que le Printemps est en retard... Laissez-moi faire, j'arrangerai ça...

LE CHÊNE. — Cette unanimité était inévitable... Il s'agit à présent de savoir, pour éviter les représailles, quel genre de supplice sera le plus pratique, le plus commode, le plus expéditif et le plus sûr; celui qui laissera le moins de traces accusatrices lorsque les Hommes retrouveront les petits corps dans la forêt...

TYLTYL. — Qu'est-ce que c'est que tout ça?... Où veut-il en venir?... Je commence à en avoir assez... Puisqu'il a l'Oiseau-Bleu, qu'il le donne...

LE TAUREAU, s'avançant. — Le plus pratique et le plus sûr, c'est un bon coup de corne au creux de l'estomac. Voulez-vous que je fonce?...

LE CHÊNE. — Qui parle ainsi?...

LA CHATTE. — C'est le Taureau.

LA VACHE. — Il ferait mieux de se tenir tranquille... Moi, je ne m'en mêle pas... J'ai à brouter toute l'herbe de la prairie qu'on voit là-bas, dans le bleu de la lune... J'ai trop à faire...

LE BŒUF. — Moi aussi. D'ailleurs, j'approuve tout d'avance...

LE HÊTRE. — Moi, j'offre ma plus haute branche pour les pendre...

LE LIERRE. — Et moi le nœud coulant...

LE SAPIN. — Et moi les quatre planches pour la petite boîte...

LE CYPRÈS. — Et moi la concession à perpétuité...

LE SAULE. — Le plus simple serait de les noyer dans une de mes rivières... Je m'en charge...

LE TILLEUL, conciliant. — Voyons, voyons... Est-il bien nécessaire d'en venir à ces extrémités? Ils sont encore bien jeunes... On pourrait tout bonnement les empêcher de nuire en les retenant prisonniers dans un clos que je me charge de construire en me plantant tout autour...

LE CHÊNE. — Qui parle ainsi?... Je crois reconnaître la voix mielleuse du Tilleul...

LE SAPIN. — En effet...

LE CHÊNE. — Il y a donc un renégat parmi nous, comme parmi les Animaux?... Jusqu'ici, nous n'avions à déplorer que la défection des Arbres fruitiers; mais ceux-ci ne sont pas de véritables Arbres...

LE PORC, roulant de petits yeux gloutons. — Moi, je pense qu'il faut d'abord manger la petite fille... Elle doit être bien tendre...

TYLTYL. — Que dit celui-là?... Attends un peu, espèce de...

LA CHATTE. — Je ne sais ce qu'ils ont; mais cela prend mauvaise tournure...

LE CHÊNE. — Silence!... Il s'agit de savoir qui de nous aura l'honneur de porter le premier coup; qui écartera de nos cimes le plus grand danger que nous ayons couru depuis la naissance de l'Homme...

LE SAPIN. — C'est à vous, notre roi et notre patriarche, que revient cet honneur...

LE CHÊNE. — C'est le Sapin qui parle?... Hélas! je suis trop vieux! Je suis aveugle, infirme, et mes bras engourdis ne m'obéissent plus... Non, c'est à vous, mon frère, toujours vert, toujours droit, c'est à vous, qui vîtes naître la plupart de ces Arbres, qu'échoit, à mon défaut, la gloire du noble geste de notre délivrance...

LE SAPIN. — Je vous remercie; mon vénérable père... Mais, comme j'aurai déjà l'honneur d'ensevelir les deux victimes, je craindrais d'éveiller la

juste jalousie de mes collègues; et je crois qu'après nous, le plus ancien et le plus digne, celui qui possède la meilleure massue, c'est le Hêtre...

LE HÊTRE. — Vous savez que je suis vermoulu et que ma massue n'est point sûre... Mais l'Orme et le Cyprès ont de puissantes armes...

L'ORME. — Je ne demanderais pas mieux; mais je puis à peine me tenir debout... Une taupe, cette nuit, m'a retourné le gros orteil...

LE CYPRÈS. — Quant à moi, je suis prêt... Mais, comme mon bon frère le Sapin, j'aurai déjà, sinon le privilège de les ensevelir, tout au moins l'avantage de pleurer sur leur tombe... Ce serait illégitimement cumuler... Demandez au Peuplier...

LE PEUPLIER. — A moi?... Y pensez-vous?... Mais mon bois est plus tendre que la chair d'un enfant!... Et puis, je ne sais ce que j'ai... Je tremble de fièvre... Regardez donc mes feuilles... J'ai dû prendre froid ce matin au lever du soleil...

LE CHÊNE, éclatant d'indignation. — Vous avez peur de l'Homme!... Même ces petits enfants isolés et sans armes vous inspirent la terreur mystérieuse qui fit toujours de nous les esclaves que nous sommes!... Eh bien, non! C'est assez!... Puisqu'il en est ainsi, puisque l'heure est unique, j'irai seul, vieux, perclus, tremblant, aveugle, contre l'ennemi héréditaire!... Où est-il?...

Tâtonnant de son bâton, il s'avance vers Tyltyl.

TYLTYL, tirant son couteau de sa poche. — C'est à moi qu'il en a, ce vieux-là, avec son gros bâton?...

Tous les autres Arbres, poussant un cri d'épouvante à la vue du couteau, l'arme mystérieuse et irrésistible de l'Homme, s'interposent et retiennent le Chêne.

LES ARBRES. — Le couteau!... Prenez garde!... Le couteau!...

LE CHÊNE, se débattant. — Laissez-moi!... Que m'importe!... Le couteau ou la hache!... Qui me retient?... Quoi! vous êtes tous ici?... Quoi! vous tous vous voulez?... (Jetant son bâton.) Eh bien, soit!... Honte à nous!... Que les Animaux nous délivrent!...

LE TAUREAU. — C'est cela!... Je m'en charge!... Et d'un seul coup de corne!...

LE BŒUF et LA VACHE, le retenant par la queue. — De quoi te mêles-tu?... Ne fais pas de bêtises!... C'est une mauvaise affaire!... Cela finira mal... C'est nous qui trinquerons... Laisse donc... C'est affaire aux Animaux sauvages...

LE TAUREAU. — Non, non!... C'est mon affaire!... Attendez!... Mais retenez-moi donc ou je fais un malheur!...

TYLTYL, à Mytyl qui pousse des cris aigus. — N'aie pas peur!... Mets-toi derrière moi... J'ai mon couteau...

LE COQ. — C'est qu'il est crâne, le petit!...

TYLTYL. — Alors, c'est décidé, c'est à moi qu'on en veut?...

L'ANE. — Mais bien sûr, mon petit, tu y a mis le temps, à t'en apercevoir!...

LE PORC. — Tu peux faire ta prière, va, c'est ta dernière heure. Mais ne cache pas la petite fille... Je veux m'en régaler les yeux... C'est elle que je mangerai la première...

TYLTYL. — Qu'est-ce que je vous ai fait?...

LE MOUTON. — Rien du tout, mon petit... Mangé mon petit frère, mes deux sœurs, mes trois oncles, ma tante, bon-papa, bonne-maman... Attends, attends, quand tu seras par terre, tu verras que j'ai des dents aussi...

L'ANE. — Et que j'ai des sabots!...

LE CHEVAL, piaffant fièrement. — Vous allez voir ce que vous allez voir!... Aimez-vous mieux que je le déchire à belles dents ou que je vous l'abatte à coups de pied?... (Il s'avance magnifiquement sur Tyltyl qui lui fait face en levant son couteau. Tout à coup, le Cheval, pris de panique tourne le dos et fuit à toutes jambes.) Ah! mais non!... Ce n'est pas juste!... Ce n'est pas de jeu!... Il se défend!...

LE COQ, ne pouvant cacher son admiration. — C'est égal, le petit n'a pas froid aux yeux!...

LE PORC, à l'Ours et au Loup. — Précipitons-nous tous ensemble... Je vous soutiendrai par derrière... Nous les renverserons et nous nous partagerons la petite fille quand elle sera par terre...

LE LOUP. — Amusez-les par là... Je vais faire un mouvement tournant...

Il tourne Tyltyl qu'il attaque par derrière et renverse à demi.

TYLTYL. — Judas!... (Il se redresse sur un genou, brandissant son couteau et couvrant de son mieux sa petite sœur qui pousse des hurlements de détresse. Le voyant à demi renversé, tous les Animaux et les Arbres se rapprochent et cherchent à lui porter des coups. L'obscurité se fait subitement. Eperdument, Tyltyl appelle à l'aide.) A moi! A moi!... Tylô! Tylô!... Où est la Chatte?... Tylô!... Tylette! Tylette!... Venez! venez!...

LA CHATTE, hypocritement, à l'écart. — Je ne peux pas... Je viens de me fouler la patte...

TYLTYL, parant les coups et se défendant de son mieux. — A moi!... Tylô! Tylô!... Je ne peux plus!... Ils sont trop!... L'Ours! le Cochon! le Loup! l'Ane! le Sapin! le Hêtre!... Tylô! Tylô! Tylô!..

Traînant ses liens brisés, le Chien bondit de derrière le tronc du Chêne et, bousculant Arbres et Animaux, se jette devant Tyltyl qu'il défend avec rage.

LE CHIEN, tout en distribuant d'énormes coups de dents. — Voilà! voilà! mon petit dieu!... N'aie pas peur! Allons-y!... J'ai de bons coups de gueule!... Tiens, voilà pour toi, l'Ours, là, dans ton gros derrière!... Voyons, qui en veut encore?... Voilà pour le Cochon, et ça pour le Cheval et la queue du Taureau! Voilà! j'ai déchiré la culotte du Hêtre et le jupon du Chêne!... Le Sapin f... le camp!... C'est égal, il fait chaud!...

TYLTYL, accablé. — Je n'en peux plus!... Le Cyprès m'a donné un grand coup sur la tête...

LE CHIEN. — Aïe! c'est un coup du Saule!... Il m'a cassé la patte!...

TYLTYL. — Ils reviennent à la charge! Tous ensemble!... Cette fois, c'est le Loup!...

LE CHIEN. — Attends, que je l'étrenne!...

LE LOUP. — Imbécile!... Notre frère!... Ses parents ont noyé tes petits!...

LE CHIEN. — Ils ont bien fait!... Tant mieux!... C'est qu'ils te ressemblaient!...

TOUS LES ARBRES et TOUS LES ANIMAUX. — Renégat!... Idiot!... Traître! Félon! Nigaud!... Judas!... Laisse-le! C'est la mort! Viens à nous!

LE CHIEN, ivre d'ardeur et de dévouement. — Non! non!... Seul contre tous!... Non, non!... Fidèle aux dieux! aux meilleurs! aux plus grands!... (A Tyltyl.) Prends garde, voici l'Ours!... Méfie-toi du Taureau... Je vais lui sauter à la gorge... Aïe!... C'est un coup de pied... L'Ane m'a cassé deux dents...

TYLTYL. — Je ne peux plus, Tylô!... Aïe!... C'est un coup de l'Orme... Regarde, ma main saigne... C'est le Loup ou le Porc...

LE CHIEN. — Attends, mon petit dieu... Laisse-moi t'embrasser. Là, un bon coup de langue... Ça te fera du bien... Reste bien derrière moi... Ils n'osent plus approcher... Si!... Les voilà qui reviennent!... Ah! ce coup, c'est sérieux!... Tenons ferme!...

TYLTYL, se laissant tomber sur le sol. — Non, ce n'est plus possible...

LE CHIEN. — On vient!... J'entends, je flaire!...

TYLTYL. — Où donc?... Qui donc?...

LE CHIEN. — Là! là!... C'est la Lumière!... Elle nous a retrouvés!... Sauvés, mon petit roi!... Embrasse-moi!... Sauvés!... regarde!... Ils se méfient!... Ils s'écartent!... Ils ont peur!...

TYLTYL — La Lumière!... La Lumière!... Venez donc!... Hâtez-vous!... Ils se sont révoltés!... Ils sont tous contre nous!...

Entre la Lumière; à mesure qu'elle avance l'Aurore se lève sur la forêt qui s'éclaire.

LA LUMIÈRE. — Qu'est-ce donc?... Qu'y a-t-il?... Mais, malheureux! tu ne savais donc pas!... Tourne le Diamant! Ils rentreront dans le Silence et dans l'Obscurité; et tu ne verras plus leurs sentiments...

Tyltyl tourne le Diamant. Aussitôt les âmes de tous les Arbres se précipitent dans les troncs qui se referment. Les âmes des Animaux disparaissent également; et l'on voit, au loin, brouter une Vache et un Mouton paisibles, etc. La Forêt redevient innocente. Etonné, Tyltyl regarde autour de soi.

TYLTYL. — Où sont-ils?... Qu'avaient-ils?... Est-ce qu'ils étaient fous?...

LA LUMIÈRE. — Mais non, ils sont toujours ainsi; mais on ne le sait pas parce qu'on ne le voit pas... Je te l'avais dit: il est dangereux de les réveiller quand je ne suis pas là...

TYLTYL, essuyant son couteau. — C'est égal; sans le Chien et si je n'avais pas eu mon couteau... Je n'aurais jamais cru qu'ils fussent si méchants!...

LA LUMIÈRE. — Tu vois bien que l'Homme est tout seul contre tous, en ce monde...

LE CHIEN. — Tu n'as pas trop de mal, mon petit dieu?...

TYLTYL. — Rien de grave... Quant à Mytyl, ils ne l'ont pas touchée... Mais toi, mon bon Tylô?... Tu as la bouche en sang, et ta patte est cassée?...

LE CHIEN. — Pas la peine d'en parler... Demain, il n'y paraîtra plus... Mais l'affaire était chaude!...

LA CHATTE, sortant d'un fourré en boitant. — Je crois bien!... Le Bœuf m'a donné un coup de corne dans le ventre... On n'en voit pas la trace, mais il me fait bien mal... Et le Chêne m'a cassé la patte...

LE CHIEN. — J'aimerais bien savoir laquelle...

MYTYL, caressant la Chatte. — Ma pauvre Tylette, est-ce vrai?... Où donc te trouvais-tu?... Je ne t'ai pas aperçue...

LA CHATTE, hypocritement. — Petite mère, j'ai été blessée tout de suite, en attaquant le vilain Porc qui voulait te manger... C'est alors que le Chêne m'a donné ce grand coup qui m'a étourdie...

LE CHIEN, à la Chatte, entre les dents. — Toi, tu sais, j'ai deux mots à te dire... Tu ne perdras rien pour attendre!...

LA CHATTE, plaintivement, à Mytyl. — Petite mère, il m'insulte... Il veut me faire du mal...

MYTYL, au Chien. — Veux-tu bien la laisser tranquille, vilaine bête...

Ils sortent tous.

RIDEAU

ACTE IV

SIXIÈME TABLEAU. — DEVANT LE RIDEAU

Entrent Tyltyl, Mytyl, la Lumière, le Chien, la Chatte, le Pain, le Feu, le Sucre, l'Eau et le Lait.

LA LUMIÈRE. — J'ai reçu un petit mot de la Fée Bérylune qui m'apprend que l'Oiseau-Bleu se trouve probablement ici...

TYLTYL. — Où ça?...

LA LUMIÈRE. — Ici, dans le cimetière qui est derrière ce mur... Il paraît qu'un des morts de ce cimetière le cache dans la tombe... Reste à savoir lequel... Il faudra qu'on les passe en revue...

TYLTYL. — En revue?... Comment qu'on fera?...

LA LUMIÈRE. — C'est bien simple: à minuit, pour ne pas trop les déranger, tu tourneras le Diamant. On les verra sortir de terre; ou bien on apercevra au fond de leurs tombes ceux qui ne sortent pas...

TYLTYL. — Ils ne seront pas fâchés?...

LA LUMIÈRE. — Nullement, ils ne s'en douteront même pas... Ils n'aiment pas qu'on les dérange; mais comme de toutes façons ils ont coutume de sortir à minuit, cela ne les gênera pas...

TYLTYL. — Pourquoi que le Pain, le Sucre et le Lait sont si pâles et pourquoi qu'ils ne disent rien?...

LE LAIT, chancelant. — Je sens que je vais tourner...

LA LUMIÈRE, bas, à Tyltyl. — Ne fais pas attention... Ils ont peur des morts...

LE FEU, gambadant. — Moi, je n'en ai pas peur!... J'ai l'habitude de les brûler... Dans les temps, je les brûlais tous; c'était bien plus amusant qu'aujourd'hui...

TYLTYL. — Et pourquoi Tylô tremble-t-il?... Est-ce qu'il a peur aussi?...

LE CHIEN, claquant des dents. — Moi?... Je ne tremble pas!... Moi, je n'ai jamais peur; mais si tu t'en allais, je m'en irais aussi...

TYLTYL. — Et la Chatte ne dit rien?...

LA CHATTE, mystérieuse. — Je sais ce que c'est...

TYLTYL, à la Lumière. — Tu viendras avec nous?...

LA LUMIÈRE. — Non, il est préférable que je reste à la porte du cimetière avec les Choses et les Animaux... L'heure n'est pas venue... La Lumière ne peut pas encore pénétrer chez les morts... Je vais te laisser seul avec Mytyl...

TYLTYL. — Et Tylô ne peut pas rester avec nous?...

LE CHIEN. — Si, si, je reste, je reste ici... Je veux rester près de mon petit dieu!...

LA LUMIÈRE — C'est impossible... L'ordre de la

Fée est formel; du reste, il n'y a rien à craindre...

LE CHIEN. — Bien, bien, tant pis... S'ils sont méchants, mon petit dieu, tu n'as qu'à faire comme ça (Il siffle.) et tu verras... Ce sera comme dans la forêt: Wa! Wa! Wa!...

LA LUMIÈRE. — Allons, adieu, mes chers petits... Je ne serai pas loin... (Elle embrasse les enfants.) Ceux qui m'aiment et que j'aime me retrouvent toujours... (Aux Choses et aux Animaux.) Vous autres... par ici.

Elle sort avec les Choses et les Animaux. Les enfants restent seuls au milieu de la scène. Le rideau s'ouvre pour découvrir le septième tableau.

SEPTIÈME TABLEAU. — LE CIMETIÈRE

Il fait nuit. Clair de lune. Un cimetière de campagne. Nombreuses tombes, tertres de gazon, croix de bois, dalles funéraires, etc.

Tyltyl et Mytyl sont debout près d'un cippe.

MYTYL. — J'ai peur!

TYLTYL, assez peu rassuré. — Moi, je n'ai jamais peur...

MYTYL. — C'est méchant, les morts, dis?...

TYLTYL. — Mais non, puisqu'ils ne vivent pas...

MYTYL. — Tu en as déjà vu?...

TYLTYL. — Oui, une fois, dans le temps, lorsque j'étais très jeune...

MYTYL. — Comment c'est fait, dis?...

TYLTYL. — C'est tout blanc, très tranquille et très froid, et ça ne parle pas...

MYTYL. — Nous allons les voir, dis?...

TYLTYL. — Bien sûr, puisque la Lumière l'a promis...

MYTYL. — Où c'est qu'ils sont, les morts?...

TYLTYL. — Ici, sous le gazon ou sous ces grosses pierres...

MYTYL. — Ils sont là toute l'année?...

TYLTYL. — Oui.

MYTYL, montrant les dalles. — C'est les portes de leurs maisons?...

TYLTYL. — Oui.

MYTYL. — Est-ce qu'ils sortent quand il fait beau?...

TYLTYL. — Ils ne peuvent sortir qu'à la nuit...

MYTYL. — Pourquoi?...

TYLTYL. — Parce qu'ils sont en chemise...

MYTYL. — Est-ce qu'ils sortent aussi quand il pleut?...

TYLTYL. — Quand il pleut, ils restent chez eux...

MYTYL. — C'est beau chez eux, dis?...

TYLTYL. — On dit que c'est fort étroit...

MYTYL. — Est-ce qu'ils ont des petits enfants?...

TYLTYL. — Bien sûr; ils ont tous ceux qui meurent...

MYTYL. — Et de quoi vivent-ils?...

TYLTYL. — Ils mangent des racines...

MYTYL. — Est-ce que nous les verrons?...

TYLTYL. — Bien sûr, puisqu'on voit tout quand le Diamant est tourné.

MYTYL. — Et qu'est-ce qu'ils diront?...

TYLTYL. — Ils ne diront rien, puisqu'ils ne parlent pas...

MYTYL. — Pourquoi qu'ils ne parlent pas?...

TYLTYL. — Parce qu'ils n'ont rien à dire...

MYTYL. — Pourquoi qu'ils n'ont rien à dire?...

TYLTYL. — Tu m'embêtes...

Un silence.

MYTYL. — Quand tourneras-tu le Diamant?...

TYLTYL. — Tu sais bien que la Lumière a dit d'attendre à minuit, parce qu'alors on les dérange moins...

MYTYL. — Pourquoi qu'on les dérange moins?...

TYLTYL. — Parce que c'est l'heure où ils sortent prendre l'air.

MYTYL. — Il n'est pas minuit?...

TYLTYL. — Vois-tu le cadran de l'église?...

MYTYL. — Oui, je vois même la petite aiguille...

TYLTYL. — Eh bien, minuit va sonner... Là!... Tout juste... Entends-tu?...

On entend sonner les douze coups de minuit.

MYTYL. — Je veux m'en aller!...

TYLTYL. — Ce n'est pas le moment... Je vais tourner le Diamant...

MYTYL. — Non, non!... Ne le fais pas!... Je veux m'en aller!... J'ai si peur, petit frère!... J'ai terriblement peur!...

TYLTYL. — Mais il n'y a pas de danger...

MYTYL. — Je ne veux pas voir les morts!... Je ne veux pas les voir!...

TYLTYL. — C'est bon, tu ne les verras pas, tu fermeras les yeux...

MYTYL, s'accrochant aux vêtements de Tyltyl. — Tyltyl, je ne peux pas!... Non, ce n'est pas possible!... Ils vont sortir de terre!...

TYLTYL. — Ne tremble pas ainsi... Ils ne sortiront qu'un moment...

MYTYL. — Mais tu trembles aussi, toi!... Ils seront effrayants!...

TYLTYL. — Il est temps, l'heure passe...

Tyltyl tourne le Diamant. Une terrifiante minute de silence et d'immobilité; après quoi, lentement, les croix chancellent, les tertres s'entr'ouvrent, les dalles se soulèvent.

MYTYL, se blottissant contre Tyltyl. — Ils sortent!... Ils sont là!...

Alors de toutes les tombes béantes monte graduellement une floraison d'abord grêle et timide comme une vapeur d'eau, puis blanche et virginale et de plus en plus touffue, de plus en plus haute, surabondante et merveilleuse, qui peu à peu, irrésistiblement, envahissant toutes choses, transforme le cimetière en une sorte de jardin féerique et nuptial, sur lequel ne tardent pas à se lever les premiers rayons de l'aube. La rosée scintille, les fleurs s'épanouissent, le vent murmure dans les feuilles, les abeilles bourdonnent, les oiseaux s'éveillent et inondent l'espace des premières ivresses de leurs hymnes au soleil et à la vie. Stupéfaits, éblouis, Tyltyl et Mytyl, se tenant par la main font quelques pas parmi les fleurs en cherchant la trace des tombes.

MYTYL, cherchant dans le gazon. — Où sont-ils, les morts?...

TYLTYL, cherchant de même. — Il n'y a pas de morts...

RIDEAU

HUITIEME TABLEAU

DEVANT LE RIDEAU QUI REPRÉSENTE DE BEAUX NUAGES

Entrent: Tyltyl, Mytyl, la Lumière, le Chien, la Chatte, le Pain, le Feu, le Sucre, l'Eau et le Lait.

LA LUMIÈRE. — Je crois que cette fois nous tenons l'Oiseau-Bleu. J'aurais dû y penser dès la première étape... Ce n'est que ce matin, en reprenant mes forces dans l'aurore, que l'idée m'est venue comme un rayon du ciel... Nous sommes à l'entrée des jardins enchantés où se trouvent réunis, sous la garde du Destin, toutes les Joies, tous les Bonheurs des Hommes...

TYLTYL. — Il y en a beaucoup? Est-ce qu'on en aura? Est-ce qu'ils sont petits?...

LA LUMIÈRE. — Il en est de petits et de grands, de gros et de délicats, de très beaux et d'autres qui sont moins agréables... Mais les plus vilains furent, il y a quelque temps, expulsés des jardins et cherchèrent refuge chez les Malheurs. Car il faut remarquer que les Malheurs habitent un antre contigu, qui communique avec le jardin des Bonheurs et n'en est séparé que par une sorte de vapeur ou de rideau subtil que le vent qui souffle des hauteurs de la Justice ou du fond de l'Eternité soulève à chaque instant... Maintenant, il s'agit de s'organiser et de prendre certaines précautions. En général, les Bonheurs sont forts bons, pourtant il en est quelques-uns qui sont plus dangereux et plus perfides que les plus grands Malheurs...

LE PAIN. — J'ai une idée! S'ils sont dangereux et perfides, ne serait-il pas préférable que nous attendissions tous à la porte, afin d'être à même de prêter main-forte aux enfants s'ils étaient obligés de fuir?...

LE CHIEN. — Pas du tout! pas du tout!... Je veux aller partout avec mes petits dieux!... Que tous ceux qui ont peur restent donc à la porte!... Nous n'avons pas besoin (Regardant le Pain.) de poltrons, (Regardant la Chatte.) ni de traîtres...

LE FEU. — Moi, j'y vais!... Il paraît que c'est amusant!... On y danse tout le temps...

LE PAIN. — Est-ce qu'on y mange aussi?...

L'EAU, gémissant. — Je n'ai jamais connu le plus petit Bonheur!... Je veux en voir enfin!...

LA LUMIÈRE. — Taisez-vous! Personne ne demande vos avis... Voici ce que j'ai décidé: le Chien, le Pain et le Sucre accompagneront les enfants. L'Eau n'entrera pas, parce qu'elle est trop froide, ni le Feu qui est trop turbulent. J'engage vivement le Lait à rester à la porte, parce qu'il est trop impressionnable; quant à la Chatte, elle fera comme elle voudra...

LE CHIEN. — Elle a peur!...

LA CHATTE. — J'irai saluer en passant quelques Malheurs qui sont de vieux amis et habitent à côté des Bonheurs...

TYLTYL. — Et toi, la Lumière, est-ce que tu ne viens pas?...

LA LUMIÈRE. — Je ne peux pas entrer ainsi chez les Bonheurs; la plupart ne me supportent pas... Mais j'ai ici le voile épais dont je me couvre quand je visite les gens heureux... (Elle déplie un long voile dont elle s'enveloppe soigneusement.) Il ne faut pas qu'un rayon de mon âme les effraie, car il est beaucoup de Bonheurs qui ont peur et ne sont pas heureux... Voilà, de cette façon, les moins jolis et les plus gros eux-mêmes n'auront plus rien à redouter...

Le rideau s'ouvre pour découvrir le neuvième tableau.

NEUVIEME TABLEAU. — LES JARDINS DES BONHEURS

Quand s'ouvre le rideau, on découvre, prise sur les premiers plans des jardins, une sorte de dalle formée de hautes colonnes de marbre entre lesquelles, masquant tout le fond, sont tendues de lourdes draperies de pourpre que soutiennent des cordages d'or. Architecture rappelant les moments les plus sensuels et les plus somptueux de la Renaissance vénitienne ou flamande (Véronèse et Rubens). Guirlandes, cornes d'abondance, torsades, vases, statues, dorures prodigués de toutes parts. Au milieu, massive et féerique table de jaspe et de vermeil, encombrée de flambeaux, de cristaux, de vaisselle d'or et d'argent et surchargée de mets fabuleux. Autour de la table, mangent, boivent, hurlent, chantent, s'agitent, se vautrent ou s'endorment parmi les venaisons, les fruits miraculeux, les aiguières et les amphores renversées, les plus Gros Bonheurs de la terre. Ils sont énormes, invraisemblablement obèses et rubiconds, couverts de velours et de brocarts, couronnés d'or, de perles et de pierreries. De belles esclaves apportent sans cesse des plats empanachés et des breuvages écumants. Musique vulgaire, hilare et brutale, où dominent les cuivres. Une lumière lourde et rouge baigne la scène.

Tyltyl, Mytyl, le Chien, le Pain et le Sucre, d'abord assez intimidés, se pressent, à droite, au premier plan, autour de la Lumière. La Chatte, sans rien dire, se dirige vers le fond, également à droite, soulève un rideau sombre et disparaît.

TYLTYL. — Qu'est-ce que ces gros messieurs qui s'amusent et mangent tant de bonnes choses?

LA LUMIÈRE. — Ce sont les plus gros Bonheurs de la Terre, ceux qu'on peut voir à l'œil nu. Il est possible, bien qu'assez peu probable, que l'Oiseau-Bleu se soit un instant égaré parmi eux. C'est pourquoi ne tourne pas encore le Diamant. Nous allons, pour la forme, explorer tout d'abord cette partie de la salle.

TYLTYL. — Est-ce qu'on peut approcher?

LA LUMIÈRE. — Certainement. Ils ne sont pas méchants, bien que vulgaires et, d'habitude, assez mal élevés.

MYTYL. — Qu'ils ont de beaux gâteaux!...

LE CHIEN. — Et du gibier! et des saucisses! et des gigots d'agneau et du foie de veau!... (Proclamant.) Rien au monde n'est meilleur, rien n'est plus beau et rien ne vaut le foie de veau!...

LE PAIN. — Excepté les Pains-de-quatre-livres pétris de fine fleur de froment! Ils en ont d'admirables!... Qu'ils sont beaux! qu'ils sont beaux!... Ils sont plus gros que moi!...

LE SUCRE. — Pardon, pardon, mille pardons... Permettez, permettez... Je ne voudrais froisser personne; mais n'oubliez-vous pas les Sucreries qui sont la gloire de cette table et dont l'éclat et la magnificence surpassent, si j'ose m'exprimer ainsi, tout ce qu'il y a dans cette salle et peut-être en tout autre lieu...

TYLTYL. — Qu'ils ont l'air contents et heureux!... Et ils crient! et ils rient! et ils chantent!... Je crois qu'ils nous ont vus...

En effet, une douzaine des plus Gros Bonheurs se sont levés de table et s'avancent péniblement, en soutenant leur ventre, vers le groupe des enfants.

LA LUMIÈRE. — Ne crains rien, ils sont très accueillants... Ils vont probablement t'inviter à dîner... N'accepte pas, n'accepte rien, de peur d'oublier ta mission...

TYLTYL. — Quoi? Pas même un petit gâteau? Ils ont l'air si bons, si frais, si bien glacés de sucre, ornés de fruits confits et débordants de crème!...

LA LUMIÈRE. — Ils sont dangereux et briseraient ta volonté. Il faut savoir sacrifier quelque chose au devoir qu'on remplit. Refuse poliment mais avec fermeté. Les voici...

LE PLUS GROS DES BONHEURS, *tendant la main à Tyltyl.* — Bonjour, Tyltyl!...

TYLTYL, *étonné.* — Vous me connaissez donc?... Qui êtes-vous?...

LE GROS BONHEUR. — Je suis le plus gros des Bonheurs, le Bonheur-d'être-riche, et je viens, au nom de mes frères, vous prier, vous et votre famille, d'honorer de votre présence notre repas sans fin. Vous vous trouverez au milieu de tout ce qu'il y a de mieux parmi les vrais et gros Bonheurs de cette Terre. Permettez que je vous présente les principaux d'entre eux. Voici mon gendre, le Bonheur-d'être-propriétaire, qui a le ventre en poire. Voici le Bonheur-de-la-vanité-satisfaite, dont le visage est si gracieusement bouffi. (*Le Bonheur-de-la-vanité-satisfaite salue d'un air protecteur.*) Voici le Bonheur-de-boire-quand-on-n'a-plus-soif et le Bonheur-de-manger-quand-on-n'a-plus faim, qui sont jumeaux et ont les jambes en macaroni. (*Ils saluent en chancelant.*) Voici le Bonheur-de-ne-rien-savoir, qui est sourd comme une limande, et le Bonheur-de-ne-rien-comprendre, qui est aveugle comme une taupe. Voici le Bonheur-de-ne-rien-faire et le Bonheur-de-dormir-plus-qu'il-n'est-nécessaire, qui ont les mains en mie de pain et les yeux en gelée de pêche. Voici enfin le Rire-Epais qui est fendu jusqu'aux oreilles et auquel rien ne peut résister...

Le Rire-Epais salue en se tordant.

TYLTYL, *montrant du doigt un Gros Bonheur qui se tient un peu à l'écart.* — Et celui-là, qui n'ose pas approcher et nous tourne le dos?...

LE GROS BONHEUR. — N'insistez pas, il est un peu gêné et n'est pas présentable à des enfants... (*Saisissant les mains de Tyltyl.*) Mais venez donc! On recommence le festin... C'est la douzième fois depuis l'aurore. On n'attend plus que vous... Entendez-vous tous les convives qui vous réclament à grands cris?... Je ne puis vous les présenter tous, ils sont extrêmement nombreux... (*Offrant le bras aux deux enfants.*) Permettez que je vous conduise aux deux places d'honneur...

TYLTYL. — Je vous remercie bien, monsieur le Gros Bonheur... Je regrette vivement... Je ne peux pas pour le moment... Nous sommes très pressés, nous cherchons l'Oiseau-Bleu. Vous ne sauriez pas, par hasard, où il se cache?

LE GROS BONHEUR. — L'Oiseau-Bleu?... Attendez donc... Oui, oui, je me rappelle... On m'en a parlé dans le temps... C'est, je crois, un oiseau qui n'est pas comestible... En tout cas, il n'a jamais paru sur notre table... C'est vous dire qu'on le tient en médiocre estime... Mais ne vous mettez pas en peine; nous avons tant d'autres choses bien meilleures... Vous allez vous mêler à notre vie, vous verrez tout ce que nous faisons...

TYLTYL. — Que faites-vous?

LE GROS BONHEUR. — Mais nous nous occupons sans cesse à ne rien faire... Nous n'avons pas une minute de repos... Il faut boire, il faut manger, il faut dormir. C'est extrêmement absorbant...

TYLTYL. — Est-ce que c'est amusant?

LE GROS BONHEUR. — Mais oui... Il le faut bien, il n'y a pas autre chose sur cette Terre...

LA LUMIÈRE. — Croyez-vous?...

LE GROS BONHEUR, *indiquant du doigt la Lumière, bas, à Tyltyl.* — Quelle est cette jeune personne mal élevée?...

Durant toute la conversation précédente, une foule de Gros Bonheurs de second ordre s'est occupée du Chien, du Sucre et du Pain, et les a entraînés vers l'orgie. Tyltyl aperçoit soudain ces derniers qui, attablés fraternellement avec leurs hôtes mangent, boivent et se trémoussent follement.

TYLTYL. — Voyez donc, la Lumière!... Ils sont à table!...

LA LUMIÈRE. — Rappelle-les! sinon cela finira mal!...

TYLTYL. — Tylô!... Tylô! ici!... Veux-tu venir ici, tout de suite, entends-tu!... Et vous, là-bas, le Sucre et le Pain, qui donc vous a permis de me quitter?... Qu'est-ce que vous faites là, sans autorisation?...

LE PAIN, *la bouche pleine.* — Est-ce que tu ne pourrais pas nous parler plus poliment?...

TYLTYL. — Quoi? C'est le Pain qui se permet de me tutoyer?... Mais qu'est-ce qui te prend?... Et toi, Tylô!... Est-ce ainsi qu'on obéit? Allons, viens ici, à genoux, à genoux!... Et plus vite que ça!...

LE CHIEN, *à mi-voix et du bout de la table.* — Moi, quand je mange, je n'y suis pour personne et je n'entends plus rien...

LE SUCRE, *mielleusement.* — Excusez-nous, nous ne saurions quitter ainsi, sans les froisser, d'aussi aimables hôtes...

LE GROS BONHEUR. — Vous voyez!... Ils vous donnent l'exemple... Venez, on vous attend... Nous n'admettons pas de refus... On vous fera une douce violence... Allons, les Gros Bonheurs, aidez-moi!... Poussons-les de force vers la table, pour qu'ils soient heureux malgré eux!...

Tous les Gros Bonheurs, avec des cris de joie et gambadant de leur mieux, entraînent les enfants qui se débattent, tandis que le Rire-Epais saisit vigoureusement la Lumière par la taille.

LA LUMIÈRE. — Tourne le Diamant, il est temps!...

Tyltyl fait ce qu'ordonne la Lumière. Aussitôt la scène s'illumine d'une clarté ineffablement pure, divinement

rosée, harmonieuse et légère. Les lourds ornements du premier plan, les épaisses tentures rouges se détachent et disparaissent, dévoilant un fabuleux et doux jardin de paix légère et de sérénité, une sorte de palais de verdure aux perspectives harmonieuses, où la magnificence des feuillages, puissants et lumineux, exubérants et néanmoins disciplinés, où l'ivresse virginale des fleurs et de la fraiche allégresse des eaux qui coulent, ruissellent et jaillissent de toutes parts semblent entrainer jusqu'aux confins de l'horizon l'idée même de la félicité. La table de l'orgie s'effondre sans laisser de traces; les velours, les brocarts, les couronnes des Gros Bonheurs, au souffle lumineux qui envahit la scène, se soulèvent, se déchirent et tombent, en même temps que les masques hilares, aux pieds des convives abasourdis. Ceux-ci se dégonflent à vue d'œil, comme des vessies crevées, s'entre-regardent, clignotent sous les rayons inconnus qui les blessent, et, se voyant enfin tels qu'ils sont en vérité, c'est-à-dire nus, hideux flasques et lamentables, se mettent à pousser des hurlements de honte et d'épouvante, parmi lesquels on distingue très nettement ceux du Rire-Epais qui dominent tous les autres. Seul le Bonheur-de-ne-rien-comprendre demeure parfaitement calme, tandis que ses collègues s'agitent éperdument, cherchent à fuir, à se cacher dans les coins qu'ils espèrent plus sombres. Mais il n'y a plus d'ombre dans le jardin éblouissant. Aussi la plupart se décident-ils à franchir, en désespoir de cause, le rideau menaçant qui, sur la droite, dans un angle, ferme la voûte de la caverne des Malheurs. A chaque fois que l'un d'eux, dans la panique, soulève un pan de ce rideau, on entend s'élever du creux de l'antre une tempête d'injures, d'imprécations et de malédictions. Quant au Chien, au Pain et au Sucre, l'oreille basse, ils rejoignent le groupe des enfants, et, très penauds, se dissimulent derrière eux.

TYLTYL, regardant fuir les Gros Bonheurs. — Dieu qu'ils sont laids!... Où vont-ils?...

LA LUMIÈRE. — Ma foi, je crois qu'ils ont perdu la tête... Ils vont se réfugier chez les Malheurs où je crains fort qu'on ne les retienne définitivement...

TYLTYL, regardant autour de soi, émerveillé. — Oh! le beau jardin, le beau jardin!... Où sommes-nous?...

LA LUMIÈRE. — Nous n'avons pas changé de place; ce sont tes yeux qui ont changé de sphère... Nous voyons à présent la vérité des choses; et nous allons apercevoir l'âme des Bonheurs qui supportent la clarté du Diamant.

TYLTYL. — Que c'est beau!... Qu'il fait beau!... On se croirait en plein été... Tiens! on dirait qu'on s'approche et qu'on va s'occuper de nous...

En effet, les jardins commencent à se peupler de formes angéliques qui semblent sortir d'un long sommeil et glissent harmonieusement entre les arbres. Elles sont vêtues de robes lumineuses, aux subtiles et suaves nuances: réveil de rose, sourire d'eau, azur d'aurore, rosée d'ombre, etc...

LA LUMIÈRE. — Voici que s'avancent quelques Bonheurs aimables et curieux qui vont nous renseigner...

TYLTYL. — Tu les connais?...

LA LUMIÈRE. — Oui, je les connais tous; je viens souvent chez eux, sans qu'ils sachent qui je suis...

TYLTYL. — Il y en a, il y en a!... Ils sortent de tous côtés!...

LA LUMIÈRE. — Il y en avait beaucoup plus dans le temps. Les Gros Bonheurs leur ont fait bien du tort.

TYLTYL. — C'est égal, il en reste pas mal...

LA LUMIÈRE. — Tu en verras bien d'autres, à mesure que l'influence du Diamant se répandra parmi les jardins... On trouve sur la Terre beaucoup plus de Bonheurs qu'on ne croit; mais la plupart des Hommes ne les découvrent point...

TYLTYL. — En voici de petits qui s'avancent, courons à leur rencontre...

LA LUMIÈRE. — C'est inutile; ceux qui nous intéressent passeront par ici. Nous n'avons pas le temps de faire la connaissance de tous les autres...

Une bande de Petits Bonheurs, gambadant et riant aux éclats, accourt du fond des verdures et danse une ronde autour des enfants.

TYLTYL. — Qu'ils sont jolis, jolis!... D'où viennent-ils, qui sont-ils?...

LA LUMIÈRE. — Ce sont les Bonheurs des enfants...

TYLTYL. — Est-ce qu'on peut leur parler?...

LA LUMIÈRE. — C'est inutile. Ils chantent, ils dansent, ils rient, mais ils ne parlent pas encore...

TYLTYL, frétillant. — Bonjour! Bonjour!... Oh! le gros, là, qui rit!... Qu'ils ont de belles joues, qu'ils ont de belles robes!... Ils sont tous riches ici?...

LA LUMIÈRE. — Mais non, ici comme partout, il y a bien plus de pauvres que de riches...

TYLTYL. — Où sont les pauvres?...

LA LUMIÈRE. — On ne peut pas les distinguer... Le Bonheur d'un enfant est toujours revêtu de ce qu'il y a de plus beau sur terre et dans les cieux.

TYLTYL, ne tenant plus en place. — Je voudrais danser avec eux...

LA LUMIÈRE. — C'est absolument impossible, nous n'avons pas le temps... Je vois qu'ils n'ont pas l'Oiseau-Bleu... Du reste, ils sont pressés, tu vois, ils sont déjà passés... Eux non plus n'ont pas de temps à perdre, car l'enfance est très brève...

Une autre bande de Bonheurs, un peu plus grands que les précédents, se précipite dans le jardin, et chantant à tue-tête: « Les voilà! les voilà! Ils nous voient! Ils nous voient!... », danse autour des enfants une joyeuse farandole, à la fin de laquelle celui qui parait être le chef de la petite troupe s'avance vers Tyltyl en lui tendant la main.

LE BONHEUR. — Bonjour, Tyltyl!...

TYLTYL. — Encore un qui me connaît!... (A la Lumière.) On commence à me connaître un peu partout... Qui es-tu?...

LE BONHEUR. — Tu ne me reconnais pas?... Je parie que tu ne reconnais aucun de ceux qui sont ici?...

TYLTYL, assez embarrassé. — Mais non... Je ne sais pas... Je ne me rappelle pas vous avoir vus...

LE BONHEUR. — Vous entendez?... J'en étais sûr!... Il ne nous a jamais vus!... (Tous les autres Bonheurs de la bande éclatent de rire.) Mais, mon petit Tyltyl, tu ne connais que nous!... Nous sommes toujours autour de toi!... Nous mangeons, nous buvons, nous nous éveillons, nous respirons, nous vivons avec toi!...

TYLTYL. — Oui, oui, parfaitement, je sais, je me rappelle... Mais je voudrais savoir comment on vous appelle...

LE BONHEUR. — Je vois bien que tu ne sais rien... Je suis le chef des Bonheurs-de-ta-maison; et tous ceux-ci sont les autres Bonheurs qui l'habitent...

TYLTYL. — Il y a donc des Bonheurs à la maison?...

Tous les Bonheurs éclatent de rire.

LE BONHEUR. — Vous l'avez entendu!... S'il y a des Bonheurs dans ta maison!... Mais, petit malheureux, elle en est pleine à faire sauter les portes et les fenêtres!... Nous rions, nous chantons, nous créons de la joie à refouler les murs, à soulever les toits; mais, nous avons beau faire, tu ne vois rien, tu n'entends rien... J'espère qu'à l'avenir tu seras un peu plus raisonnable... En attendant, tu vas serrer la main aux plus notables... Une fois rentré chez toi, tu les reconnaîtras ainsi plus facilement... Et puis, à la fin d'un beau jour, tu sauras les encourager d'un sourire, les remercier d'un mot aimable, car ils font vraiment tout ce qu'ils peuvent pour te rendre la vie légère et délicieuse... Moi d'abord, ton serviteur, le Bonheur-de-se-bien-porter... Je ne suis pas le plus joli, mais le plus sérieux. Tu me reconnaîtras?... Voici le Bonheur-de-l'air-pur, qui est à peu près transparent... Voici le Bonheur-d'aimer-ses-parents, qui est vêtu de gris et toujours un peu triste, parce qu'on ne le regarde jamais... Voici le Bonheur-du-ciel-bleu, qui est naturellement vêtu de bleu; et le Bonheur-de-la-forêt qui, non moins naturellement, est habillé de vert, et que tu reverras chaque fois que tu te mettras à la fenêtre... Voici encore le Bonheur-des-heures-de-soleil qui est couleur de diamant, et celui du Printemps qui est d'émeraude folle...

TYLTYL. — Et vous êtes aussi beaux tous les jours?...

LE BONHEUR. — Mais oui, c'est tous les jours dimanche, dans toutes les maisons, quand on ouvre les yeux... Et puis, quand vient le soir, voici le Bonheur-des-couchers-de-soleil, qui est plus beau que tous les rois du monde; et que suit le Bonheur-de-voir se-lever-les-étoiles, doré comme un dieu d'autrefois... Puis, quand il fait mauvais, voici le Bonheur-de-la-pluie qui est couvert de perles, et le Bonheur-du-feu-d'hiver qui ouvre aux mains gelées son beau manteau de pourpre... Et je ne parle pas du meilleur de tous, parce qu'il est presque frère des Grandes Joies limpides que vous verrez bientôt, et qui est le Bonheur-des-pensées-innocentes, le plus clair entre nous... Et puis, voici encore... Mais, vraiment, ils sont trop!... Nous n'en finirions pas, et je dois prévenir d'abord les Grandes Joies qui sont là-haut, au fond, près des portes du ciel, et ne savent pas encore que vous êtes arrivés... Je vais leur dépêcher le Bonheur-de-courir-nu-pieds-dans-la-rosée, qui est le plus agile... (Au Bonheur qu'il vient de nommer et qui s'avance en faisant des cabrioles.) Va!..

A ce moment, une sorte de diablotin en maillot noir, bousculant tout le monde en poussant des cris inarticulés, s'approche de Tyltyl, et gambade follement en l'accablant de nasardes, taloches et coups de pied insaisissables.

TYLTYL, ahuri et profondément indigné. — Qu'est-ce que c'est que ce sauvage?

LE BONHEUR. — Bon! c'est encore le Plaisir-d'être-insupportable qui s'est échappé de la caverne des Malheurs. On ne sait où l'enfermer. Il s'évade de partout, et les Malheurs eux-mêmes ne veulent plus le garder.

Le diablotin continue de lutiner Tyltyl qui essaie vainement de se défendre, puis, soudain, riant aux éclats, disparaît sans raison, comme il était venu.

TYLTYL. — Qu'est-ce qu'il a? Il est un peu fou?

LA LUMIÈRE. — Je ne sais. Il paraît que c'est ainsi que tu es toi-même lorsque tu n'es pas sage. Mais, en attendant, il faudrait s'informer de l'Oiseau-Bleu. Il se peut que le chef des Bonheurs-de-ta-maison n'ignore pas où il se trouve...

TYLTYL. — Où est-il?...

LE BONHEUR. — Il ne sait pas où se trouve l'Oiseau-Bleu!...

Tous les Bonheurs-de-la-maison éclatent de rire.

TYLTYL. — Mais non, je ne sais pas... Il n'y a pas de quoi rire...

Nouveaux éclats de rire.

LE BONHEUR. — Voyons, ne te fâche pas... et puis, soyons sérieux... Il ne sait pas, que voulez-vous, il n'est pas plus ridicule que la plupart des Hommes... Mais voici que le petit Bonheur-de-courir-nu-pieds-dans-la-rosée a prévenu les Grandes Joies qui s'avancent vers nous...

En effet, les hautes et belles figures angéliques, vêtues de robes lumineuses, s'approchent lentement.

TYLTYL. — Qu'elles sont belles!... Pourquoi ne rient-elles pas?... Ne sont-elles pas heureuses?...

LA LUMIÈRE. — Ce n'est pas quand on rit qu'on est le plus heureux...

TYLTYL. — Qui sont-elles?...

LE BONHEUR. — Ce sont les Grandes Joies...

TYLTYL. — Tu sais leurs noms?...

LE BONHEUR. — Naturellement, nous jouons souvent avec elles... Voici d'abord: devant les autres, la Grande-Joie-d'être-juste, qui sourit chaque fois qu'une injustice est réparée, — je suis trop jeune, je ne l'ai pas encore vu sourire. Derrière elle, c'est la Joie-d'être-bonne, qui est la plus heureuse, mais la plus triste; et qu'on a bien du mal à empêcher d'aller chez les Malheurs qu'elle voudrait consoler. A droite, c'est la Joie-du-travail-accompli à côté de la Joie-de-penser. Ensuite, c'est la Joie-de-comprendre qui cherche toujours son frère, le Bonheur-de-ne-rien-comprendre...

TYLTYL. — Mais je l'ai vu, son frère!... Il est allé chez les Malheurs avec les Gros Bonheurs...

LE BONHEUR. — J'en étais sûr!... Il a mal tourné, de mauvaises fréquentations l'ont entièrement perverti... Mais n'en parle pas à sa sœur. Elle voudrait aller le chercher et nous y perdrions une des plus belles joies... Voici encore, parmi les plus grandes, la Joie-de-voir-ce-qui-est-beau, qui ajoute chaque jour quelques rayons à la lumière qui règne ici...

TYLTYL. — Et là, au loin, au loin, dans les nuages d'or, celle que j'ai peine à voir en me dressant tant que je peux sur la pointe des pieds?...

LE BONHEUR. — C'est la Grande-Joie-d'aimer... Mais tu auras beau faire, tu es bien trop petit pour la voir tout entière...

TYLTYL. — Et là-bas, tout au fond, celles qui sont voilées et ne s'approchent pas?...

LE BONHEUR. — Ce sont celles que les Hommes ne connaissent pas encore...

TYLTYL. — Que nous veulent les autres?... Pourquoi s'écartent-elles?...

LE BONHEUR. — C'est devant une Joie nouvelle qui s'avance, peut-être la plus pure que nous ayons ici...

TYLTYL. — Qui est-ce?...

LE BONHEUR. — Tu ne la reconnais pas encore?... Mais regarde donc mieux, ouvre donc tes deux yeux jusqu'au cœur de ton âme!... Elle t'a vu, elle t'a

vu!... Elle accourt en te tendant les bras!... C'est la Joie de ta mère, c'est la Joie-sans-égale-de-l'amour-maternel!...

Après l'avoir acclamée, les autres Joies, accourues de toutes parts, s'écartent en silence devant la Joie-de-l'amour-maternel.

L'AMOUR MATERNEL. — Tyltyl! Et puis Mytyl!... Comment, c'est vous, c'est vous que je retrouve ici!... Je ne m'attendais pas!... J'étais bien seule à la maison, et voici que tous deux vous montez jusqu'au ciel où rayonnent dans la Joie l'âme de toutes les mères!... Mais d'abord des baisers, des baisers tant qu'on peut!... Tous les deux dans mes bras, il n'y a rien au monde qui donne plus de bonheur!... Tyltyl, tu ne ris pas?... Ni toi non plus, Mytyl?... Vous ne connaissez pas l'amour de votre mère?... Mais regardez-moi donc, et n'est-ce pas mes yeux, mes lèvres et mes bras?...

TYLTYL. — Mais si, je reconnais, mais je ne savais pas... Tu ressembles à maman, mais tu es bien plus belle...

L'AMOUR MATERNEL. — Evidemment, moi, je ne vieillis plus... Et chaque jour qui passe m'apporte de la force, de la jeunesse et du bonheur... Chacun de tes sourires m'allège d'une année... A la maison, cela ne se voit pas, mais ici l'on voit tout, et c'est la vérité...

TYLTYL, émerveillé, la contemplant et l'embrassant tour à tour. — Et cette belle robe, en quoi donc qu'elle est faite?... Est-ce que c'est de la soie, de l'argent ou des perles?...

L'AMOUR MATERNEL. — Non, ce sont des baisers, des regards, des caresses... chaque baiser qu'on donne y ajoute un rayon de lune ou de soleil...

TYLTYL. — C'est drôle, je n'aurais jamais cru que tu étais si riche... Où donc la cachais-tu?... Etait-elle dans l'armoire dont papa a la clef?...

L'AMOUR MATERNEL. — Mais non, je l'ai toujours, mais on ne la voit pas, parce qu'on ne voit rien quand les yeux sont fermés... Toutes les mères sont riches quand elles aiment leurs enfants... Il n'en est pas de pauvres, il n'en est pas de laides, il n'en est pas de vieilles... Leur amour est toujours la plus belle des Joies... Et quand elles semblent tristes, il suffit d'un baiser qu'elles reçoivent ou qu'elles donnent pour que toutes leurs larmes deviennent des étoiles dans le fond de leurs yeux...

TYLTYL, la regardant avec étonnement. — Mais oui, c'est vrai, tes yeux, ils sont remplis d'étoiles... Et ce sont bien tes yeux, mais ils sont bien plus beaux... Et c'est ta main aussi, elle a sa petite bague... Elle a même la brûlure que tu t'es faite un soir en allumant la lampe... Mais elle est bien plus blanche et qu'elle a la peau fine!... On dirait qu'on y voit couler de la lumière... Elle ne travaille pas comme celle de la maison?...

L'AMOUR MATERNEL. — Mais si, c'est bien la même; tu n'avais donc pas vu qu'elle devient toute blanche et s'emplit de lumière dès qu'elle te caresse?...

TYLTYL. — C'est étonnant, maman, c'est bien ta voix aussi; mais tu parles bien mieux que chez nous...

L'AMOUR MATERNEL. — Chez nous on a bien trop à faire et l'on n'a pas le temps... Mais, ce qu'on ne dit pas, on l'entend tout de même... Maintenant que tu m'as vue, me reconnaîtras-tu, sous ma robe déchirée, lorsque tu rentreras demain dans la chaumière?...

TYLTYL. — Je ne veux pas rentrer... Puisque tu es ici, j'y veux rester aussi, tant que tu y seras...

L'AMOUR MATERNEL. — Mais c'est la même chose, c'est là-bas que je suis, là-bas que nous sommes... Tu n'es venu ici que pour te rendre compte et pour apprendre enfin comment il faut me voir quand tu me vois là-bas... Comprends-tu, mon Tyltyl?... Tu te crois dans le ciel; mais le ciel est partout où nous nous embrassons... Il n'y a pas deux mères, et tu n'en as pas d'autre... Chaque enfant n'en a qu'une et c'est toujours la même et toujours la plus belle; mais il faut la connaître et savoir regarder... Mais comment as-tu fait pour arriver ici et trouver une route que les Hommes ont cherchée depuis qu'ils habitent la Terre?...

TYLTYL, montrant la Lumière qui, par discrétion, s'est un peu écartée. — C'est elle qui m'a conduit...

L'AMOUR MATERNEL. — Qui est-ce?...

TYLTYL. — La Lumière...

L'AMOUR MATERNEL. — Je ne l'ai jamais vue... On m'avait dit qu'elle vous aimait bien et qu'elle était très bonne... Mais pourquoi se cache-t-elle?... Elle ne montre jamais son viage?...

TYLTYL. — Mais si, mais elle a peur que les Bonheurs aient peur s'ils y voyaient trop clair...

L'AMOUR MATERNEL. — Mais elle ne sait donc pas que nous n'attendons qu'elle!... (Appelant les autres Grandes Joies.) Venez, venez, mes sœurs! Venez, accourez toutes, c'est la Lumière qui vient enfin nous visiter!...

Frémissement parmi les Grandes Joies qui se rapprochent. Cris: « La Lumière est ici!... La Lumière, la Lumière!... »

LA JOIE-DE-COMPRENDRE, écartant toutes les autres pour venir embrasser la Lumière. — Vous êtes la Lumière et nous ne savions pas!... Et voici des années, des années, des années que nous vous attendons!... Me reconnaissez-vous?... C'est la Joie-de-comprendre qui vous a tant cherchée... Nous sommes très heureuses, mais nous ne voyons pas au delà de nous-mêmes...

LA JOIE-D'ÊTRE-JUSTE, embrassant la Lumière à son tour. — Me reconnaissez-vous?... C'est la Joie-d'être-juste qui vous a tant priée... Nous sommes très heureuses, mais nous ne voyons pas au delà de nos ombres...

LA JOIE-DE-VOIR-CE-QUI-EST-BEAU, l'embrassant également. — Me reconnaissez-vous?... C'est la Joie-des-beautés qui vous a tant aimée... Nous sommes très heureuses, mais nous ne voyons pas au delà de nos songes...

LA JOIE-DE-COMPRENDRE.— Voyez, voyez, ma sœur, ne nous faites plus attendre... Nous sommes assez fortes, nous sommes assez pures... Ecartez donc ces voiles qui nous cachent encore les dernières vérités et les derniers bonheurs... Voyez, toutes mes sœurs s'agenouillent à vos pieds... Vous êtes notre reine et notre récompense...

LA LUMIÈRE, resserrant ses voiles. — Mes sœurs, mes belles sœurs, j'obéis à mon Maître... L'heure n'est pas venue, elle sonnera peut-être et je vous reviendrai sans craintes et sans ombres... Adieu, relevez-vous, embrassons-nous encore comme des sœurs retrouvées, en attendant le jour qui paraîtra bientôt...

L'AMOUR MATERNEL, embrassant la Lumière. — Vous avez été bonne pour mes pauvres petits...

LA LUMIÈRE. — Je serai toujours bonne autour de ceux qui s'aiment...

LA JOIE-DE-COMPRENDRE, s'approchant de la Lumière. — Que le dernier baiser soit posé sur mon front...

Elles s'embrassent longuement, et, quand elles se séparent et relèvent la tête, on voit des larmes dans leurs yeux.

TYLTYL, étonné. — Pourquoi pleurez-vous?... (Regardant les autres Joies.) Tiens! vous pleurez aussi... Mais pourquoi tout le monde a-t-il des larmes plein les yeux?...

LA LUMIÈRE. — Silence, mon enfant...

RIDEAU

ACTE V

DIXIÈME TABLEAU. — LE ROYAUME DE L'AVENIR

Les salles immenses du Palais d'Azur, où attendent les enfants qui vont naître. Infinies perspectives de colonnes de saphir soutenant des voûtes de turquoise. Tout ici, depuis la lumière et les dalles de lapis-lazuli jusqu'aux pulvérulences du fond où se perdent les derniers arceaux, jusqu'aux moindres objets, est d'un bleu irréel, intense, féerique. Seuls les chapiteaux et les socles des colonnes, les clefs de voûte, quelques sièges, quelques bancs circulaires, sont de marbre blanc ou d'albâtre. A droite, entre les colonnes, de grandes portes opalines. Ces portes, dont le Temps, vers la fin de la scène, écartera les battants, s'ouvrent sur la Vie actuelle et les quais de l'Aurore. Partout, peuplant harmonieusement la salle, une foule d'enfants vêtus de longues robes azurées. Les uns jouent, d'autres se promènent, d'autres causent ou songent ; beaucoup sont endormis, beaucoup aussi travaillent, entre les colonnades, aux inventions futures ; et leurs outils, leurs instruments, les appareils qu'ils construisent, les plantes, les fleurs et les fruits qu'ils cultivent ou qu'ils cueillent sont du même bleu surnaturel et lumineux que l'atmosphère générale du Palais. Parmi les enfants, revêtus d'un azur plus pâle et plus diaphane, passent et repassent quelques figures de haute taille, d'une beauté souveraine et silencieuse, qui paraissent être des anges.

Entrent à gauche, comme à la dérobée, en se glissant parmi les colonnes du premier plan, Tyltyl, Mytyl et la Lumière. Leur arrivée provoque un certain mouvement parmi les Enfants-Bleus qui bientôt accourent de toutes parts et se groupent autour des insolites visiteurs qu'ils contemplent avec curiosité.

MYTYL. — Où est le Sucre, la Chatte et le bon Pain?...

LA LUMIÈRE. — Ils ne peuvent pas entrer ici; ils connaîtraient l'Avenir et n'obéiraient plus...

TYLTYL. — Et le Chien?...

LA LUMIÈRE. — Il n'est pas bon, non plus, qu'il sache ce qui l'attend dans la suite des siècles... Je les ai emprisonnés dans les souterrains de l'église...

TYLTYL. — Où sommes-nous?...

LA LUMIÈRE. — Nous sommes dans le Royaume de l'Avenir, au milieu des enfants qui ne sont pas encore nés. Puisque le Diamant nous permet de voir clair en cette région que les Hommes n'aperçoivent pas, nous y trouverons fort probablement l'Oiseau-Bleu...

TYLTYL. — Bien sûr que l'Oiseau sera bleu, puisque tout y est bleu... (Regardant tout autour de soi.) Dieu que c'est beau tout ça!...

LA LUMIÈRE. — Regarde les enfants qui accourent...

TYLTYL. — Est-ce qu'ils sont fâchés?...

LA LUMIÈRE. — Pas du tout... Tu vois bien, ils sourient, mais ils sont étonnés...

LES ENFANTS-BLEUS, accourant de plus en plus nombreux. — Des petits Vivants... Venez voir les petits Vivants!...

TYLTYL. — Pourquoi qu'ils nous appellent « les petits Vivants »?...

LA LUMIÈRE. — Parce qu'eux ils ne vivent pas encore...

TYLTYL. — Qu'est-ce qu'ils font alors?...

LA LUMIÈRE. — Ils attendent l'heure de leur naissance...

TYLTYL. — L'heure de leur naissance?...

LA LUMIÈRE. — Oui; c'est d'ici que viennent tous les enfants qui naissent sur notre Terre. Chacun attend son jour... Quand les Pères et les Mères désirent des enfants, on ouvre les grandes portes que tu vois là, à droite; et les petits descendent...

TYLTYL. — Y en a-t-il! Y en a-t-il!...

LA LUMIÈRE. — Il y en a bien davantage... On ne les voit pas tous... Pense donc, il en faut de quoi peupler la fin des temps... Personne ne saurait les compter...

TYLTYL.— Et ces grandes personnes bleues, qu'est-ce que c'est?...

LA LUMIÈRE. — On ne sait pas au juste... On croit que ce sont des gardiennes... On dit qu'elles viendront sur Terre après les Hommes... Mais il n'est pas permis de les interroger...

TYLTYL. — Pourquoi?

LA LUMIÈRE. — Parce que c'est le secret de la Terre...

TYLTYL. — Et les autres, les petits, on peut leur parler?...

LA LUMIÈRE. — Bien sûr, il faut faire connaissance... Tiens, en voilà un plus curieux que les autres... Approche-toi, parle-lui...

TYLTYL. — Qu'est-ce qu'il faut lui dire?...

LA LUMIÈRE. — Ce que tu voudras, comme à un petit camarade...

TYLTYL. — Est-ce qu'on peut lui donner la main?

LA LUMIÈRE. — Evidemment, il ne te fera pas de mal... Mais voyons, n'aie donc pas l'air si emprunté... Je vais vous laisser seuls, vous serez plus à l'aise entre vous... J'ai d'ailleurs à causer avec la Grande-personne Bleue...

TYLTYL, s'approchant de l'Enfant-Bleu et lui tendant la main. — Bonjour!... (Touchant du doigt la robe bleue de l'Enfant.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

L'ENFANT, touchant gravement du doigt le chapeau de Tyltyl. — Et ça?...

TYLTYL. — Ça?... C'est mon chapeau... Tu n'as pas de chapeau?...

L'ENFANT. — Non; pourquoi c'est faire?...

TYLTYL. — C'est pour dire bonjour... Et puis, pour quand il fait froid...

L'ENFANT. — Qu'est-ce que c'est faire froid?...

TYLTYL. — Quand on tremble comme ça: brrr! brrr!... qu'on souffle dans ses mains et qu'on fait aller les bras comme ceci...

Il se brasse vigoureusement.

L'ENFANT. — Il fait froid sur la Terre?...

TYLTYL. — Mais oui, des fois, l'hiver, quand on n'a pas de feu...

L'ENFANT. — Pourquoi qu'on n'en a pas?...

TYLTYL. — Parce que ça coûte cher et qu'il faut de l'argent pour acheter du bois...

L'ENFANT. — Quoi que c'est de l'argent?

TYLTYL. — C'est avec quoi l'on paie...

L'ENFANT. — Ah!...

TYLTYL. — Il y en a qui en ont, d'autres qui n'en ont point...

L'ENFANT. — Pourquoi?...

TYLTYL. — C'est qu'ils ne sont pas riches... Est-ce que tu es riche?... Quel âge as-tu?...

L'ENFANT. — Je vais naître bientôt... Je naîtrai dans douze ans... Est-ce que c'est bon, naître?...

TYLTYL. — Oh! oui!... C'est amusant!...

L'ENFANT. — Comment que tu as fait?...

TYLTYL. — Je ne me rappelle plus... Il y a si longtemps!...

L'ENFANT. — On dit que c'est si beau, la Terre et les Vivants!...

TYLTYL. — Mais oui, ce n'est pas mal... Il y a des oiseaux, des gâteaux, des jouets... Quelques-uns les ont tous; mais ceux qui n'en ont pas peuvent regarder les autres...

L'ENFANT. — On nous dit que les mères attendent à la porte... Elles sont bonnes, est-ce vrai?...

TYLTYL. — Oh! oui!... Elles sont meilleures que tout ce qu'il y a!... Les bonnes-mamans aussi; mais elles meurent trop vite...

L'ENFANT. — Elles meurent?... Qu'est-ce que c'est ça?...

TYLTYL. — Elles s'en vont un soir, et ne reviennent plus...

L'ENFANT. — Pourquoi?...

TYLTYL. — Est-ce qu'on sait?... Peut-être qu'elles sont tristes...

L'ENFANT. — Elle est partie, la tienne?...

TYLTYL. — Ma bonne-maman?...

L'ENFANT. — Ta maman ou ta bonne-maman, est-ce que je sais, moi?...

TYLTYL. — Ah! mais, ça n'est pas la même chose!... Les bonnes-mamans s'en vont d'abord; c'est déjà assez triste... La mienne était très bonne...

L'ENFANT. — Qu'est-ce qu'ils ont, tes yeux?... Est-ce qu'ils font des perles?...

TYLTYL. — Mais non; c'est pas des perles...

L'ENFANT. — Qu'est-ce que c'est, alors?...

TYLTYL. — C'est rien, c'est tout ce bleu qui m'éblouit un peu...

L'ENFANT. — Comment que ça s'appelle?...

TYLTYL. — Quoi?...

L'ENFANT. — Là, ce qui tombe?...

TYLTY. — C'est rien, c'est un peu d'eau...

L'ENFANT. — Est-ce qu'elle sort des yeux?...

TYLTYL. — Oui, des fois, quand on pleure...

L'ENFANT. — Qu'est-ce que c'est pleurer?

TYLTYL. — Moi, je n'ai pas pleuré; c'est la faute à ce bleu... Mais si j'avais pleuré ce serait la même chose...

L'ENFANT. — Est-ce qu'on pleure souvent?...

TYLTYL. — Pas les petits garçons, mais les petites filles... On ne pleure pas ici?...

L'ENFANT. — Mais non, je ne sais pas...

TYLTYL. — Eh bien, tu apprendras... Avec quoi que tu joues, ces grandes ailes bleues?...

L'ENFANT. — Ça?... C'est pour l'invention que je ferai sur Terre...

TYLTYL. — Quelle invention?... Tu as donc inventé quelque chose?...

L'ENFANT. — Mais oui, tu ne sais pas?... Quand je serai sur Terre, il faudra que j'invente la Chose qui rend Heureux...

TYLTYL. — Est-elle bonne à manger?... Est-ce qu'elle fait du bruit?...

L'ENFANT. — Mais non, on n'entend rien...

TYLTYL. — C'est dommage...

L'ENFANT. — J'y travaille chaque jour... Elle est presque achevée... Veux-tu voir?...

TYLTYL. — Bien sûr... Où donc est-elle?...

L'ENFANT. — Là, on la voit d'ici, entre ces deux colonnes...

UN AUTRE ENFANT-BLEU, s'approchant de Tyltyl et le tirant par la manche. — Veux-tu voir la mienne, dis?...

TYLTYL. — Mais oui, qu'est-ce que c'est?...

DEUXIÈME ENFANT. — Les trente-trois remèdes pour prolonger la vie... Là, dans ces flacons bleus...

TROISIÈME ENFANT, sortant de la foule. — Moi, j'apporte une lumière que personne ne connaît!... (Il s'illumine tout entier d'une flamme extraordinaire.) C'est assez curieux, pas?...

QUATRIÈME ENFANT, tirant Tyltyl par le bras. — Viens donc voir ma machine qui vole dans les airs comme un oiseau sans ailes!...

CINQUIÈME ENFANT. — Non, non; d'abord la mienne qui trouve les trésors qui se cachent dans la lune!...

Les Enfants-Bleus s'empressent autour de Tyltyl et de Mytyl en criant tous ensemble : « Non, non, viens voir la mienne!... Non, la mienne est plus belle!... La mienne est étonnante!... La mienne est tout en sucre!... La sienne n'est pas curieuse... Il m'en a pris l'idée!..., etc. ». Parmi ces exclamations désordonnées, on entraîne les petits Vivants du côté des ateliers bleus; et là, chacun des inventeurs met en mouvement sa machine idéale. C'est un tournoiement céruléen de roues, de disques, de volants, d'engrenages, de poulies, de courroies, d'objets étranges et encore innommés qu'enveloppent les bleuâtres vapeurs de l'irréel. Une foule d'appareils bizarres et mystérieux s'élancent et planent sous les voûtes, ou rampent au pied des colonnes, tandis que des enfants déroulent des cartes et des plans, ouvrent des livres, découvrent des statues azurées, apportent d'énormes fleurs, de gigantesques fruits qui semblent formés de saphirs et de turquoises.

UN PETIT ENFANT-BLEU, courbé sous le poids de colossales pâquerettes d'azur. — Regardez donc ces fleurs!...

TYLTYL. — Qu'est-ce que c'est?... Je ne les connais pas...

LE PETIT ENFANT-BLEU. — Ce sont des pâquerettes!...

TYLTYL. — Pas possible!... Elles sont grandes comme des roues...

LE PETIT ENFANT-BLEU. — Et ce qu'elles sentent bon!...

TYLTYL, les humant. — Prodigieux!...

LE PETIT ENFANT-BLEU. — Elles seront comme ça quand je serai sur Terre...

TYLTYL. — Quand donc?...

LE PETIT ENFANT-BLEU. — Dans cinquante-trois ans, quatre mois et neuf jours...

Arrivent deux Enfants-Bleus qui portent comme un lustre, pendue à une perche, une invraisemblable grappe de raisins dont les baies sont plus grosses que des poires.

L'UN DES ENFANTS QUI PORTENT LA GRAPPE. — Que dis-tu de mes fruits?...

TYLTYL. — Une grappe de poires!...

L'ENFANT. — Mais non, c'est des raisins!... Ils seront tous ainsi, lorsque j'aurai trente ans... J'ai trouvé le moyen...

UN AUTRE ENFANT, écrasé sous une corbeille de pommes bleues grosses comme des melons. — Et moi!... Voyez mes pommes!...

TYLTYL. — Mais ce sont des melons!...

L'ENFANT. — Mais non!... Ce sont mes pommes, et les moins belles encore!... Toutes seront de même quand je serai vivant... J'ai trouvé le système!...

UN AUTRE ENFANT, apportant sur une brouette bleue des melons bleus plus gros que des citrouilles. — Et mes petits melons?...

TYLTYL. — Mais ce sont des citrouilles!...

L'ENFANT AUX MELONS. — Quand je viendrai sur Terre, les melons seront fiers!... Je serai le jardinier du Roi des neuf Planètes...

TYLTYL. — Le Roi des neuf Planètes?... Où est-il?...

LE ROI DES NEUF PLANÈTES, s'avançant fièrement. Il semble avoir quatre ans et peut à grand'peine se tenir debout sur ses petites jambes torses. — Le voici!

TYLTYL. — Eh bien, tu n'es pas grand...

LE ROI DES NEUF PLANÈTES, grave et sentencieux. — Ce que je ferai sera grand.

TYLTYL. — Qu'est-ce que tu feras?

LE ROI DES NEUF PLANÈTES. — Je fonderai la Confédération générale des Planètes solaires.

TYLTYL, interloqué. — Ah! vraiment?

LE ROI DES NEUF PLANÈTES. — Toutes en feront partie, excepté Saturne, Uranus et Neptune qui sont à des distances exagérées et incommensurables.

Il se retire avec dignité.

TYLTYL. — Il est intéressant...

UN ENFANT-BLEU. — Et vois-tu celui-là?

TYLTYL. — Lequel?

L'ENFANT. — Là, le petit qui dort au pied de la colonne...

TYLTYL. — Eh bien?

L'ENFANT. — Il apportera la joie pure sur le Globe...

TYLTYL. — Comment?...

L'ENFANT. — Par des idées qu'on n'a pas encore eues...

TYLTYL. — Et l'autre, le petit gros qui a les doigts dans le nez, qu'est-ce qu'il fera, lui?...

L'ENFANT. — Il doit trouver le feu pour réchauffer la Terre quand le Soleil sera plus pâle...

TYLTYL. — Et les deux qui se tiennent par la main et s'embrassent tout le temps; est-ce qu'ils sont frère et sœur?...

L'ENFANT. — Mais non, ils sont très drôles... Ce sont les Amoureux...

TYLTYL. — Qu'est-ce que c'est?...

L'ENFANT. — Je ne sais pas... C'est le Temps qui les appelle ainsi pour s'en moquer... Ils se regardent tout le jour dans les yeux, ils s'embrassent et se disent adieu...

TYLTYL. — Pourquoi?

L'ENFANT. — Il paraît qu'ils ne pourront pas partir ensemble...

TYLTYL. — Et le petit tout rose, qui semble si sérieux et qui suce son pouce, qu'est-ce que c'est?...

L'ENFANT. — Il paraît qu'il doit effacer l'Injustice sur la Terre...

TYLTYL. — Ah?...

L'ENFANT. — On dit que c'est un travail effrayant...

TYLTYL. — Et le petit rouseau qui marche comme s'il n'y voyait pas. Est-ce qu'il est aveugle?...

L'ENFANT. — Pas encore; mais il le deviendra... Regarde-le bien; il paraît qu'il doit vaincre la Mort...

TYLTYL. — Qu'est-ce que ça veut dire?...

L'ENFANT. — Je ne sais pas au juste; mais on dit que c'est grand...

TYLTYL, montrant une foule d'enfants endormis au pied des colonnes, sur les marches, les bancs, etc. — Et tous ceux-là qui dorment, — comme il y en a qui dorment! est-ce qu'ils ne font rien?...

L'ENFANT. — Ils pensent à quelque chose...

TYLTYL. — A quoi?...

L'ENFANT. — Ils ne le savent pas encore; mais ils doivent apporter quelque chose sur la Terre; il est défendu de sortir les mains vides...

TYLTYL. — Qui est-ce qui le défend?...

L'ENFANT. — C'est le Temps qui se tient à la porte... Tu verras quand il ouvrira... Il est bien embêtant...

UN ENFANT, accourant du fond de la salle, en fendant la foule. — Bonjour, Tyltyl!...

TYLTYL. — Tiens!... Comment sait-il mon nom?...

L'ENFANT, qui vient d'accourir et qui embrasse Tyltyl et Mytyl avec effusion. — Bonjour!... Ça va bien?... — Voyons, embrasse-moi, et toi aussi, Mytyl... Ce n'est pas étonnant que je sache ton nom, puisque je serai ton frère... On vient seulement de me dire que tu es là... J'étais tout au bout de la salle, en train d'emballer mes idées... — Dis à maman que je suis prêt...

TYLTYL. — Comment?... Tu comptes venir chez nous?

L'ENFANT. — Bien sûr, l'année prochaine, le dimanche des Rameaux... Ne me tourmente pas trop quand je serai petit... Je suis bien content de vous avoir embrassés d'avance... — Dis à Papa qu'il répare le berceau... — Est-ce qu'on est bien chez nous?...

TYLTYL. — Mais on n'y est pas mal... Et Maman est si bonne!...

L'ENFANT. — Et la nourriture?...

TYLTYL. — Ça dépend... Il y a même des jours où l'on a des gâteaux, n'est-il pas vrai, Mytyl?...

MYTYL. — Au Nouvel An et le Quatorze Juillet... C'est Maman qui les fait...

TYLTYL. — Qu'as-tu là, dans ce sac?... Tu nous apportes quelque chose?...

L'ENFANT, très fièrement. — J'apporte trois maladies: la fièvre scarlatine, la coqueluche et la rougeole...

TYLTYL. — Eh bien, si c'est tout ça!... Et après, que feras-tu?...

L'ENFANT. — Après?... Je m'en irai...

TYLTYL. — Ce sera bien la peine de venir!...

L'ENFANT. — Est-ce qu'on a le choix?...

A ce moment, on entend s'élever et se répandre une sorte de vibration prolongée, puissante et cristalline, qui semble émaner des colonnes et des portes d'opale que touche une lumière plus vive.

TYLTYL. — Qu'est-ce que c'est?...

UN ENFANT. — C'est le Temps!... Il va ouvrir les portes!...

Aussitôt, un vaste remous se propage dans la foule des Enfants-Bleus. La plupart quittent leurs machines et leurs travaux, de nombreux dormeurs s'éveillent, et les uns comme les autres tournent les yeux vers les portes d'opale et se rapprochent de celles-ci.

LA LUMIÈRE, rejoignant Tyltyl. — Tâchons de nous dissimuler derrière les colonnes... Il ne faut pas que le Temps nous découvre...

TYLTYL. — D'où vient ce bruit?...

UN ENFANT. — C'est l'Aurore qui se lève... C'est l'heure où les enfants qui naîtront aujourd'hui vont descendre sur Terre...

TYLTYL. — Comment qu'ils descendront?... Il y a des échelles?...

L'ENFANT. — Tu vas voir... Le Temps tire les verrous...

TYLTYL. — Qu'est-ce que c'est le Temps?...

L'ENFANT. — C'est un vieil homme qui vient appeler ceux qui partent...

TYLTYL. — Est-ce qu'il est méchant?...

L'ENFANT. — Non, mais il n'entend rien... On a beau supplier, quand ce n'est pas leur tour, il repousse tous ceux qui voudraient s'en aller...

TYLTYL. — Est-ce qu'ils sont heureux de partir?

L'ENFANT. — On n'est pas content quand on reste; mais on est triste quand on s'en va... Là! Là!... Voilà qu'il ouvre!...

Les grandes portes opalines roulent lentement sur leurs gonds. On entend, comme une musique lointaine, les rumeurs de la Terre. Une clarté rouge et verte pénètre dans la salle; et le Temps, haut vieillard à la barbe flottante, armé de sa faux et de son tablier, paraît sur le seuil, tandis qu'on aperçoit l'extrémité des voiles blanches et dorées d'une galère amarrée à une sorte de quai que forment les vapeurs roses de l'Aurore.

LE TEMPS, sur le seuil. — Ceux dont l'heure est sonnée sont-ils prêts?...

DES ENFANTS-BLEUS, fendant la foule et accourant de toutes parts. — Nous voici!... Nous voici!... Nous voici!...

LE TEMPS, d'une voix bourrue, aux enfants qui défilent devant lui pour sortir. — Un à un!... Il s'en présente encore beaucoup plus qu'il n'en faut!... C'est toujours la même chose!... On ne me trompe pas!... (Repoussant un enfant.) Ce n'est pas ton tour!... Rentre, c'est pour demain... Toi non plus, rentre donc et reviens dans dix ans... Un treizième berger?... Il n'en fallait que douze; on n'en a plus besoin, nous ne sommes plus au temps de Théocrite ou de Virgile... Encore des médecins?... Il y en a déjà trop; on s'en plaint sur la Terre... Et les ingénieurs, où sont-ils?... On veut un honnête homme, un seul, comme phénomène... Où donc est l'honnête homme?... C'est toi?... (L'enfant fait signe que oui.) Tu m'as l'air bien chétif... tu ne vivras pas longtemps!... Holà, vous autres, là, pas si vite!... Et toi, qu'apportes-tu?... Rien du tout? les mains vides?... Alors on ne passe pas... Prépare quelque chose, un grand crime, si tu veux, ou une maladie, moi, cela m'est égal... mais il faut quelque chose... (Avisant un petit que d'autres poussent en avant et qui résiste de toutes ses forces.) Eh bien, toi, qu'as-tu donc?... Tu sais bien que c'est l'heure... On demande un héros qui combatte l'Injustice; c'est toi, il faut partir...

LES ENFANTS-BLEUS. — Il ne veut pas, monsieur...

LE TEMPS. — Comment?... Il ne veut pas?... Où donc se croit-il, ce petit avorton?... Pas de réclamations, nous n'avons pas le temps...

LE PETIT, que l'on pousse. — Non, non!... Je ne veux pas!... J'aime mieux ne pas naître!... J'aime mieux rester ici!...

LE TEMPS. — Il ne s'agit pas de ça... Quand c'est l'heure, c'est l'heure!... Allons, vite, en avant!...

UN ENFANT, s'avançant. — Oh! laissez-moi passer!... J'irai prendre sa place!... On dit que mes parents sont vieux et m'attendent depuis si longtemps!...

LE TEMPS. — Pas de ça... L'heure est l'heure et le temps est le temps... On n'en finirait pas si l'on vous écoutait... L'un veut, l'autre refuse, c'est trop tôt, c'est trop tard... (Écartant des enfants qui ont envahi le seuil.) Pas si près, les petits... Arrière les curieux... Ceux qui ne partent pas n'ont rien à voir dehors... Maintenant vous avez hâte; puis, votre tour venu, vous aurez peur et vous reculerez... Tenez, en voilà quatre qui tremblent comme des feuilles... (A un enfant qui, sur le point de franchir le seuil, rentre brusquement.) Eh bien, quoi?... Qu'as-tu donc?...

L'ENFANT. — J'ai oublié la boîte qui contient les deux crimes que je devrai commettre...

UN AUTRE ENFANT. — Et moi le petit pot qui renferme l'idée pour éclairer les foules...

TROISIÈME ENFANT. — J'ai oublié la greffe de ma plus belle poire!...

LE TEMPS. — Courez vite les chercher!... Il ne nous reste plus que six cent douze secondes... La galère de l'Aurore bat déjà des voiles pour montrer qu'elle attend... Vous arriverez trop tard et vous ne naîtrez plus... Allons, vite, embarquons!... (Saisissant un enfant qui veut lui passer entre les jambes pour gagner le quai.) Ah! toi, non, par exemple!... C'est la troisième fois que tu essaies de naître avant ton tour... Que je ne t'y prenne plus, sinon ce sera l'attente éternelle près de ma sœur l'Eternité; et tu sais qu'on ne s'y amuse pas... Mais, voyons, sommes-nous prêts?... Tout le monde est à son poste?... (Parcourant du regard les enfants réunis sur le quai ou déjà assis dans la galère.) Il en manque encore un... Il a beau se cacher, je le vois dans la foule... On ne me trompe pas... Allons, toi, le petit qu'on appelle l'Amoureux, dis adieu à ta belle...

Les deux petits qu'on appelle « les Amoureux », tendrement enlacés et le visage livide de désespoir, s'avancent vers le Temps et s'agenouillent à ses pieds.

PREMIER ENFANT. — Monsieur le Temps, laissez-moi partir avec lui!...

DEUXIÈME ENFANT. — Monsieur le Temps, laissez-moi rester avec elle!...

LE TEMPS. — Impossible!. Il ne nous reste plus que trois cent quatre-vingt-quatorze secondes...

PREMIER ENFANT. — J'aime mieux ne pas naître!...

LE TEMPS. — On n'a pas le choix...

DEUXIÈME ENFANT, suppliant.. — Monsieur le Temps, j'arriverai trop tard!...

PREMIER ENFANT. — Je ne serai plus là quand elle descendra!...

DEUXIÈME ENFANT. — Je ne le verrai plus!...

PREMIER ENFANT.— Nous serons seuls au monde!...

LE TEMPS. — Tout ça ne me regarde pas... Réclamez auprès de la Vie... Moi, j'unis, je sépare, selon ce qu'on m'a dit... (Saisissant l'un des enfants.) Viens!...

PREMIER ENFANT, se débattant. — Non, non, non!... Elle aussi!...

DEUXIÈME ENFANT, s'accrochant aux vêtements du premier. — Laissez-le!... Laissez-le!...

LE TEMPS. — Mais voyons, ce n'est pas pour mourir, c'est pour vivre!... (Entraînant le premier enfant.) Viens!...

DEUXIÈME ENFANT, tendant éperdument les bras vers l'enfant qu'on enlève. — Un signe!... Un seul signe!... Dis-moi, comment te retrouver!...

PREMIER ENFANT. — Je t'aimerai toujours!...

DEUXIÈME ENFANT. — Je serai la plus triste!... Tu me reconnaîtras!...

Elle tombe et reste étendue sur le sol.

LE TEMPS. — Vous feriez beaucoup mieux d'espérer... Et maintenant, c'est tout... (Consultant son sablier.) Il ne nous reste plus que soixante-trois secondes... (Derniers et violents remous parmi les enfants qui partent et qui demeurent. On échange des adieux précipités: « — Adieu, Pierre!... Adieu, Jean!... — As-tu tout ce qu'il faut?... Annonce ma pensée!... — N'as-tu rien oublié?... — Tâche de me reconnaître!... — Je te retrouverai!... — Ne perds pas tes idées?... — Ne te penche pas trop sur l'Espace!... — Donne-moi de tes nouvelles!... — On dit qu'on ne peut pas!... — Si, si!... essaie toujours!... — Tâche de dire si c'est beau!... — J'irai à ta rencontre!... — Je naîtrai sur un trône!... », etc. Le Temps, agitant ses clefs et sa faux.) Assez! assez!... L'ancre est levée!...

Les voiles de la galère passent et disparaissent. On entend s'éloigner les cris des enfants dans la galère: « Terre!... Terre!... Je la vois!... Elle est belle!... Elle est claire!... Elle est grande!... » Puis, comme sortant du fond de l'abime, un chant extrêmement lointain d'allégresse et d'attente.

TYLTYL, à la Lumière. — Qu'est-ce?... Ce n'est pas eux qui chantent... On dirait d'autres voix...

LA LUMIÈRE. — Oui, c'est le chant des Mères qui viennent à leur rencontre...

Cependant, le Temps referme les portes opalines. Il se retourne pour jeter un dernier regard dans la salle, et, soudain, aperçoit Tyltyl, Mytyl et la Lumière.

LE TEMPS, stupéfait et furieux. — Qu'est-ce que c'est? Que faites-vous ici?... Qui êtes-vous?... Pourquoi n'êtes-vous pas bleus?... Par où êtes-vous entrés?...

Il s'avance en les menaçant de sa faux.

LA LUMIÈRE, à Tyltyl. — Ne réponds pas!... J'ai l'Oiseau-Bleu... Il est caché sous ma mante... Sauvons-nous... Tourne le Diamant, il perdra notre trace...

Ils s'esquivent à gauche, entre les colonnes du premier plan.

RIDEAU

ACTE VI

ONZIEME TABLEAU. — L'ADIEU

La scène représente un mur percé d'une petite porte. C'est la pointe du jour.

Entrent: Tyltyl, Mytyl, la Lumière, le Pain, le Sucre, le Feu et le Lait.

LA LUMIÈRE. — Tu ne devinerais jamais où nous sommes...

TYLTYL. — Bien sûr que non, la Lumière, puisque je ne sais pas...

LA LUMIÈRE. — Tu ne reconnais pas ce mur et cette petite porte?...

TYLTYL. — C'est un mur rouge et une petite porte verte...

LA LUMIÈRE. — Et ça ne te rappelle rien?...

TYLTYL. — Ça me rappelle que le Temps nous a mis à la porte...

LA LUMIÈRE. — Qu'on est bizarre quand on rêve... On ne reconnaît pas sa propre main...

TYLTYL. — Qui est-ce qui rêve?... Est-ce moi?...

LA LUMIÈRE. — C'est peut-être moi... Qu'en sait-on?... En attendant, ce mur entoure une maison que tu as vue plus d'une fois depuis ta naissance...

TYLTYL. — Une maison que j'ai vue plus d'une fois?

LA LUMIÈRE. — Mais oui, petit endormi!... C'est la maison que nous avons quittée un soir, il y a tout juste, jour pour jour, une année...

TYLTYL. — Il y a tout juste une année?... Mais alors?...

LA LUMIÈRE. — N'ouvre pas des yeux comme des grottes de saphir... C'est elle, c'est la bonne maison des parents...

TYLTYL, s'approchant de la porte. — Mais je crois... En effet... Il me semble... Cette petite porte... Je reconnais la chevillette... Ils sont là?... Nous sommes près de Maman?... Je veux entrer tout de suite... Je veux l'embrasser tout de suite!...

LA LUMIÈRE. — Un instant... Ils dorment profondément; il ne faut pas les réveiller en sursaut... Du reste, la porte ne s'ouvrira que lorsque l'heure sonnera...

TYLTYL. — Quelle heure?... Il y a longtemps à attendre?...

LA LUMIÈRE. — Hélas! non!... quelques pauvres minutes...

TYLTYL. — Tu n'es pas heureuse de rentrer?... Qu'as-tu donc, la Lumière?... Tu es pâle, on dirait que tu es malade...

LA LUMIÈRE. — Ce n'est rien, mon enfant... Je me sens un peu triste, parce que je vais vous quitter...

TYLTYL. — Nous quitter?...

LA LUMIÈRE. — Il le faut... Je n'ai plus rien à

faire ici; l'année est révolue, la Fée va revenir et te demander l'Oiseau-Bleu...

TYLTYL. — Mais c'est que je ne l'ai pas, l'Oiseau-Bleu!... Celui du Souvenir est devenu tout noir, celui de l'Avenir est devenu tout rouge, ceux de la Nuit sont morts et je n'ai pas pu prendre celui de la Forêt... Est-ce ma faute à moi s'ils changent de couleur, s'ils meurent ou s'ils s'échappent?... Est-ce que la Fée sera fâchée, et qu'est-ce qu'elle dira?...

LA LUMIÈRE. — Nous avons fait ce que nous avons pu... Il faut croire qu'il n'existe pas, l'Oiseau-Bleu; ou qu'il change de couleur lorsqu'on le met en cage...

TYLTYL. — Où est-elle, la cage?...

LE PAIN. — Ici, maître... Elle fut confiée à mes soins diligents durant ce long et périlleux voyage; aujourd'hui que ma mission prend fin, je vous la restitue, intacte et bien fermée, telle que je la reçus... (Comme un orateur qui prend la parole.) Maintenant, au nom de tous, qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots...

LE FEU. — Il n'a pas la parole!...

L'EAU. — Silence!...

LE PAIN. — Les interruptions malveillantes d'un ennemi méprisable, d'un rival envieux... (Elevant la voix.) ne m'empêcheront pas d'accomplir mon devoir jusqu'au bout... C'est donc au nom de tous...

LE FEU. — Pas au mien... J'ai une langue!...

LE PAIN. — ... C'est donc au nom de tous, et avec une émotion contenue mais sincère et profonde, que je prends congé de deux enfants prédestinés, dont la haute mission se termine aujourd'hui. En leur disant adieu avec toute l'affliction et toute la tendresse qu'une mutuelle estime...

TYLTYL. — Comment?... Tu dis adieu?... Tu nous quittes donc aussi?...

LE PAIN. — Hélas! il le faut bien... Je vous quitte, il est vrai; mais la séparation ne sera qu'apparente, vous ne m'entendrez plus parler...

LE FEU. — Ce ne sera pas malheureux!...

L'EAU. — Silence!...

LE PAIN, très digne. — Cela ne m'atteint point... Je disais donc: vous ne m'entendrez plus, vous ne me verrez plus sous ma forme animée... Vos yeux vont se fermer à la vie invisible des choses; mais je serai toujours là, dans la huche, sur la planche, sur la table, à côté de la soupe, moi qui suis, j'ose le dire, le plus fidèle commensal et le plus vieil ami de l'Homme...

LE FEU. — Eh bien, et moi?...

LA LUMIÈRE. — Voyons, les minutes passent, l'heure est près de sonner qui va nous faire rentrer dans le silence... Hâtez-vous d'embrasser les enfants...

LE FEU, se précipitant. — Moi d'abord, d'abord moi!... (Il embrasse violemment les enfants.) Adieu, Tyltyl et Mytyl!... Adieu, mes chers petits... Souvenez-vous de moi si jamais vous avez besoin de quelqu'un pour mettre le Feu quelque part...

MYTYL. — Aïe! aïe!... Il me brûle!...

TYLTYL. — Aïe! aïe!... Il me roussit le nez!...

LA LUMIÈRE. — Voyons, le Feu, modérez un peu vos transports... Vous n'avez pas affaire à votre cheminée...

L'EAU. — Quel idiot!...

LE PAIN. — Est-il mal élevé!...

L'EAU, s'approchant des enfants. — Je vous embrasserai sans vous faire de mal, tendrement, mes enfants...

LE FEU. — Prenez garde, ça mouille!...

L'EAU. — Je suis aimante et douce; je suis bonne aux humains...

LE FEU. — Et les noyés?...

L'EAU. — Aimez bien les Fontaines, écoutez les Ruisseaux... Je serai toujours là...

LE FEU. — Elle a tout inondé!...

L'EAU. — Quand vous vous assiérez, le soir, au bord des Sources — il y en a plus d'une ici, dans la Forêt — essayez de comprendre ce qu'elles essaient de dire... Je ne peux plus... Les larmes me suffoquent et m'empêchent de parler...

LE FEU. — Il n'y paraît point!...

L'EAU. — Souvenez-vous de moi lorsque vous verrez la carafe... Vous me trouverez également dans le broc, dans l'arrosoir, dans la citerne et dans le robinet...

LE SUCRE, naturellement papelard et doucereux. — S'il reste une petite place dans votre souvenir, rappelez-vous que parfois ma présence vous fut douce... Je ne puis vous en dire davantage... Les larmes sont contraires à mon tempérament et me font bien du mal quand elles tombent sur mes pieds...

LE PAIN. — Jésuite!...

LE FEU, glapissant. — Sucre d'orge! berlingots! caramels!...

TYLTYL. — Mais où donc sont passés Tylette et Tylô?... Que font-ils?...

Au même moment, on entend des cris aigus poussés par la Chatte.

MYTYL, alarmée. — C'est Tylette qui pleure!... On lui fait du mal!...

Entre en courant la Chatte, hérissée, dépeignée, les vêtements déchirés, et tenant son mouchoir sur la joue, comme si elle avait mal aux dents. Elle pousse des gémissements courroucés et est serrée de très près par le Chien qui l'accable de coups de tête, de coups de poing et de coups de pied.

LE CHIEN, battant la Chatte. — Là!... En as-tu assez?... En veux-tu encore?... Là! là! là!...

LA LUMIÈRE, TYLTYL et MYTYL, se précipitant pour les séparer. — Tylô!... Es-tu fou?... Par exemple!... A bas!... Veux-tu finir!... A-t-on jamais vu!... Attends! attends!...

On les sépare énergiquement.

LA LUMIÈRE. — Qu'est-ce que c'est?... Que s'est-il passé?...

LA CHATTE, pleurnichant et s'essuyant les yeux. — C'est lui, madame la Lumière... Il m'a dit des injures, il a mis des clous dans ma soupe, il m'a tiré la queue, il m'a roué de coups, et je n'avais rien fait, rien du tout, rien du tout!...

LE CHIEN, l'imitant. — Rien du tout, rien du tout!... (A mi-voix, lui faisant la nique.) C'est égal, t'en as eu, t'en as eu, et du bon, et t'en auras encore!...

MYTYL, serrant la Chatte dans ses bras. — Ma pauvre Tylette, dis-moi donc où c'est que t'as mal... Je vais pleurer aussi!...

LA LUMIÈRE, au Chien, sévèrement. — Votre conduite est d'autant plus indigne que vous choisissez pour nous donner ce triste spectacle le moment, déjà assez pénible par lui-même, où nous allons nous séparer de ces pauvres enfants...

LE CHIEN, subitement dégrisé. — Nous séparer de ces pauvres enfants?...

LA LUMIÈRE. — Oui, l'heure que vous savez va sonner... Nous allons rentrer dans le Silence... Nous ne pourrons plus leur parler...

LE CHIEN, poussant tout à coup de véritables hurlements de désespoir et se jetant sur les enfants qu'il accable de caresses violentes et tumultueuses. — Non, non!... Je ne veux pas!... Je ne veux pas!... Je parlerai toujours!... Tu me comprendras, maintenant, n'est-ce pas, mon petit dieu?... Oui, oui, oui!... Et l'on se dira tout, tout, tout!... Et je serai bien sage... Et j'apprendrai à lire, à écrire et à jouer aux dominos!... Et je serai toujours très propre... Et je ne volerai plus rien dans la cuisine... Veux-tu que je fasse quelque chose d'étonnant?... Veux-tu que j'embrasse la Chatte?...

MYTYL, à la Chatte. — Et toi, Tylette?... Tu n'as rien à nous dire.

LA CHATTE, pincée, énigmatique. — Je vous aime tous deux, autant que vous le méritez...

LA LUMIÈRE. — Maintenant, qu'à mon tour, mes enfants, je vous donne le dernier baiser...

TYLTYL et MYTYL, s'accrochant à la robe de la Lumière. — Non, non, non, la Lumière!... Reste ici, avec nous!... Papa ne dira rien... Nous dirons à Maman que tu as été bonne...

LA LUMIÈRE. — Hélas! je ne peux pas... Cette porte nous est fermée et je dois vous quitter...

TYLTYL. — Où iras-tu toute seule?

LA LUMIÈRE. — Pas bien loin, mes enfants; là-bas, dans le pays du Silence des choses...

TYLTYL. — Non, non; je ne veux pas... Nous irons avec toi... Je dirai à Maman...

LA LUMIÈRE. — Ne pleurez pas, mes chers petits... Je n'ai pas de voix comme l'Eau; je n'ai que ma clarté que l'Homme n'entend point... Mais je veille sur lui jusqu'à la fin des jours... Rappelez-vous bien que c'est moi qui vous parle dans chaque rayon de lune qui s'épanche, dans chaque étoile qui sourit, dans chaque aurore qui se lève, dans chaque lampe qui s'allume, dans chaque pensée bonne et claire de votre âme... (Huit heures sonnent derrière le mur.) Ecoutez!... L'heure sonne... Adieu!... La porte s'ouvre!... Entrez, entrez, entrez!...

Elle pousse les enfants dans l'ouverture de la petite porte qui vient de s'entre-bâiller et se referme sur eux. — Le Pain essuie une larme furtive, le Sucre, l'Eau, tout en pleurs, etc., fuient précipitamment et disparaissent à droite et à gauche, dans la coulisse. Hurlements du Chien à la cantonade. La scène reste vide un instant, puis le décor figurant le mur de la petite porte s'ouvre par le milieu, pour découvrir le dernier tableau.

DOUZIÈME TABLEAU. — LE REVEIL

Le même intérieur qu'au premier tableau, mais tout, les murs, l'atmosphère, y paraît incomparablement, féeriquement plus frais, plus riant, plus heureux. La lumière du jour filtre gaiement par toutes les fentes des volets clos.

A droite, au fond de la pièce, en leurs deux petits lits, Tyltyl et Mytyl sont profondément endormis. La Chatte, le Chien et les Objets sont à la place qu'ils occupaient au premier tableau, avant l'arrivée de la Fée. Entre la Mère Tyl.

LA MÈRE TYL, d'une voix allégrement grondeuse. — Debout, voyons, debout! les petits paresseux!... Vous n'avez donc pas honte?... Huit heures sont sonnées, le soleil est déjà plus haut que la forêt!... Dieu! qu'ils dorment, qu'ils dorment!... (Elle se penche et embrasse les enfants.) Ils sont tout roses... Tyltyl sent la lavande et Mytyl le muguet... (Les embrassant encore.) Que c'est bon les enfants!... Ils ne peuvent pourtant pas dormir jusqu'à midi... On ne peut pas en faire des paresseux... Et puis, je me suis laissé dire que ce n'est pas trop bon pour la santé... (Secouant doucement Tyltyl.) Allons, allons, Tyltyl...

TYLTYL, s'éveillant. — Quoi?... La Lumière?... Où est-elle? Non, non, ne t'en vas pas...

LA MÈRE TYL. — La Lumière?... mais bien sûr qu'elle est là... Il y a déjà pas mal de temps... Il fait aussi clair qu'à midi, bien que les volets soient fermés... Attends un peu que je les ouvre... (Elle pousse les volets, l'aveuglante clarté du grand jour envahit la pièce.) Là, voilà!... Qu'est-ce que t'as?... T'as l'air tout aveuglé...

TYLTYL, se frottant les yeux. — Maman, maman!... C'est toi!...

LA MÈRE TYL. — Mais bien sûr que c'est moi... Qui veux-tu que ce soit?...

TYLTYL. — C'est toi... Mais oui, c'est toi!...

LA MÈRE TYL. — Mais oui, c'est moi... Je n'ai pas changé de visage cette nuit... qu'as-tu donc à me regarder comme un émerveillé?... J'ai peut-être le nez à l'envers?...

TYLTYL. — Oh! que c'est bon de te revoir!... Il y a si longtemps, si longtemps!... Il faut que je t'embrasse tout de suite... Encore, encore, encore!... Et puis, c'est bien mon lit!... Je suis dans la maison!...

LA MÈRE TYL. — Qu'est-ce que tu as?... Tu ne t'éveilles pas?... T'es pas malade, au moins?... Voyons, montre ta langue... Allons, lève-toi donc, et puis habille-toi...

TYLTYL. — Tiens! je suis en chemise!...

LA MÈRE TYL. — Bien sûr... Passe ta culotte et ta petite veste... Elles ont là, sur la chaise...

TYLTYL. — Est-ce que j'ai fait ainsi tout mon voyage?...

LA MÈRE TYL. — Quel voyage?...

TYLTYL. — Mais oui, l'année dernière...

LA MÈRE TYL. — L'année dernière?...

TYLTYL. — Mais oui, donc!... A Noël, lorsque je suis parti...

LA MÈRE TYL. — Lorsque t'es parti?... T'as pas quitté la chambre... Je t'ai couché hier soir, et je te retrouve ce matin... T'as donc rêvé tout ça?...

TYLTYL. — Mais tu ne comprends pas!... C'était l'année passée, lorsque je suis parti avec Mytyl, la Fée, la Lumière... elle est bonne, la Lumière! le Pain, le Sucre, l'Eau, le Feu. Ils se battaient tout le temps... T'es pas fâchée?... T'as pas été trop triste?... Et Papa, qu'a-t-il dit?... Je ne pouvais pas refuser... J'ai laissé un billet pour expliquer...

LA MÈRE TYL. — Qu'est-ce que tu chantes là?... Bien sûr que t'es malade, ou bien tu dors encore... (Elle lui donne une bourrade amicale.) Voyons, réveille-toi... Voyons, ça va-t-il mieux?...

TYLTYL. — Mais, Maman, je t'assure... C'est toi qui dors encore...

LA MÈRE TYL. — Comment! je dors encore?... Je suis debout depuis six heures... J'ai fait tout le ménage et rallumé le feu...

TYLTYL. — Mais demande à Mytyl si c'est pas vrai... Ah! nous en avons eu des aventures!...

LA MÈRE TYL.— Comment, Mytyl?... Quoi donc?...

TYLTYL. — Elle était avec moi... Nous avons revu bon-papa et bonne-maman...

LA MÈRE TYL, de plus en plus ahurie. — Bon-papa et bonne-maman?...

TYLTYL. — Oui, au Pays du Souvenir... C'était sur notre route... Ils sont morts, mais ils se portent bien... Bonne-maman nous a fait une belle tarte aux prunes... Et puis les petits frères, Robert, Jean, sa toupie, Madeleine et Pierrette, Pauline et puis Riquette...

MYTYL. — Riquette, elle marche à quatre pattes!...

TYLTYL. — Et Pauline a toujours son bouton sur le nez...

MYTYL. — Nous t'avons vue aussi hier au soir.

LA MÈRE TYL. — Hier au soir? Ce n'est pas étonnant puisque je t'ai couchée.

TYLTYL. — Non, non, aux jardins des Bonheurs, tu étais bien plus belle, mais tu te ressemblais...

LA MÈRE TYL. — Le jardin des Bonheurs? Je ne connais pas ça...

TYLTYL, la contemplant, puis l'embrassant. — Oui, tu étais plus belle, mais je t'aime mieux comme ça...

MYTYL, l'embrassant également. — Moi aussi, moi aussi...

LA MÈRE TYL, attendrie, mais fort inquiète. — Mon Dieu! qu'est-ce qu'ils ont?... Je vais les perdre aussi, comme j'ai perdu les autres!... (Subitement affolée, elle appelle.) Papa Tyl! Papa Tyl!... Venez donc! Les petits sont malades!...

Entre le Père Tyl, très calme, une hache à la main.

LE PÈRE TYL. — Qu'y a-t-il?...

TYLTYL et MYTYL, accourant joyeusement pour embrasser leur père. — Tiens, Papa!... C'est Papa!... Bonjour, Papa!... Tu as bien travaillé, cette année?...

LE PÈRE TYL. — Eh bien, quoi?... Qu'est-ce que c'est?... Ils n'ont pas l'air malade; ils ont fort bonne mine...

LA MÈRE TYL, larmoyante. — Il ne faut pas s'y fier... Ce sera comme les autres... Ils avaient fort bonne mine aussi, jusqu'à la fin; et puis le bon Dieu les a pris... Je ne sais ce qu'ils ont... Je les avais couchés bien tranquillement, hier au soir; et, ce matin, quand ils s'éveillent, voilà que tout va mal... Ils ne savent plus ce qu'ils disent; ils parlent d'un voyage,.. Ils ont vu la Lumière, grand-papa, grand'maman, qui sont morts mais qui se portent bien...

TYLTYL. — Mais bon-papa, il a toujours sa jambe de bois...

MYTYL. — Et bonne-maman ses rhumatismes,.

LA MÈRE TYL. — Tu entends?... Cours chercher le médecin!...

LE PÈRE TYL. — Mais non, mais non... Ils ne sont pas encore morts... Voyons, nous allons voir... (On frappe à la porte de la maison.) Entrez!

Entre la Voisine, petite vieille qui ressemble à la Fée du premier acte et qui marche en s'appuyant sur un bâton.

LA VOISINE. — Bien le bonjour et bonne fête à tous!

TYLTYL. — C'est la Fée Bérylune!

LA VOISINE. — Je viens chercher un peu de feu pour mon pot-au-feu de la fête... Il fait bien frisquet, ce matin... Bonjour, les enfants, ça va bien?...

TYLTYL. — Madame la Fée Bérylune, je n'ai pas trouvé l'Oiseau-Bleu...

LA VOISINE. — Que dit-il?...

LA MÈRE TYL. — Ne m'en parlez pas, madame Berlingot... Ils ne savent plus ce qu'ils disent... Ils sont comme ça depuis leur réveil... Ils ont dû manger quelque chose qui n'était pas bon...

LA VOISINE. — Eh bien, Tyltyl, tu ne reconnais pas la mère Berlingot, ta voisine Berlingot?...

TYLTYL. — Mais si, madame... Vous êtes la Fée Bérylune... Vous n'êtes pas fâchée?...

LA VOISINE. — Béry... quoi?

TYLTYL. — Bérylune.

LA VOISINE. — Berlingot, tu veux dire Berlingot...

TYLTYL. — Bérylune, Berlingot, comme vous voudrez, madame... Mais Mytyl qui sait bien...

LA MÈRE TYL. — Voilà le pis, c'est que Mytyl aussi...

LE PÈRE TYL. — Bah, bah!... Cela se passera; je vais leur donner quelques claques...

LA VOISINE. — Laissez donc, ce n'est pas la peine... Je connais ça; c'est rien qu'un peu de songeries... Ils auront dormi dans un rayon de lune... Ma petite fille qu'est bien malade est souvent comme ça...

LA MÈRE TYL. — A propos, comment qu'elle va, ta petite fille?

LA VOISINE. — Couci-couci... Elle ne peut se lever... Le docteur dit que c'est les nerfs... Tout de même je sais bien ce qui la guérirait... Elle me le demandait encore ce matin, pour son petit noël; c'est une idée qu'elle a...

LA MÈRE TYL. — Oui, je sais, c'est toujours l'oiseau de Tyltyl... Eh bien, Tyltyl, ne vas-tu pas le lui donner enfin, à cette pauvre petite?...

TYLTYL. — Quoi, Maman?...

LA MÈRE TYL. — Ton oiseau... Pour ce que tu en fais... Tu ne le regardes même plus... Elle en meurt d'envie depuis si longtemps!...

TYLTYL. — Tiens, c'est vrai, mon oiseau... Où est-il?... Ah! mais, voilà la cage!... Mytyl, vois-tu la cage?... C'est celle que portait le Pain... Oui, oui, c'est bien la même; mais il n'y a plus qu'un oiseau... Il a donc mangé l'autre?... Tiens, tiens!... Mais il est bleu!... Mais c'est ma tourterelle!... Mais elle est bien plus bleue que quand je suis parti!... Mais c'est là l'Oiseau-Bleu que nous avons cherché !... Nous sommes allés si loin et il était ici!... Ah! ça, c'est épatant!... Mytyl, vois-tu l'oiseau?... Que dirait la Lumière?... Je vais décrocher la cage... (Il monte sur une chaise et décroche la cage qu'il apporte à la Voisine.) La voilà, madame Berlingot... Il n'est pas encore tout à fait bleu; ça viendra, vous verrez... Mais portez-le bien vite à votre petite fille...

LA VOISINE. — Non?... Vrai?... Tu me le donnes, comme ça, tout de suite et pour rien?... Dieu! qu'elle va être heureuse!... (Embrassant Tyltyl.) Il faut que je t'embrasse!... Je me sauve!... Je me sauve!...

TYLTYL. — Oui, oui; allez vite... Il y en a qui changent de couleur...

LA VOISINE. — Je reviendrai vous dire ce qu'elle aura dit... (Elle sort.)

TYLTYL, après avoir longuement regardé autour de soi. — Papa, Maman; qu'avez-vous fait à la maison?...

C'est la même chose; mais elle est bien plus belle...

LE PÈRE TYL. — Comment, elle est plus belle?...

TYLTYL. — Mais oui, tout est repeint, tout est remis à neuf, tout reluit, tout est propre... Ça n'était pas comme ça, l'année dernière...

LE PÈRE TYL. — L'année dernière?...

TYLTYL, allant à la fenêtre. — Et la forêt qu'on voit!... Est-elle grande, est-elle belle!... On croirait qu'elle est neuve!... Qu'on est heureux, ici!... (Allant ouvrir la huche.) Où est le Pain?... Tiens, ils sont bien tranquilles... Et puis, voilà Tylô... Bonjour, Tylô, Tylô!... Ah! tu t'es bien battu!... Te rappelles-tu, dans la forêt?...

MYTYL. — Et Tylette?... Elle me reconnaît bien, mais elle ne parle plus...

TYLTYL. — Monsieur le Pain... (Se tâtant le front.) Tiens, je n'ai plus le Diamant! Qui est-ce qui m'a pris mon petit chapeau vert?... Tant pis! je n'en ai plus besoin... — Ah! le Feu!... Il est bon!... Il pétille en riant pour faire enrager l'Eau... (Courant à la fontaine.) — Et l'Eau?... Bonjour, l'Eau?... Que dit-elle?... Elle parle toujours, mais je ne la comprends plus aussi bien...

MYTYL. — Je ne vois pas le Sucre...

TYLTYL. — Dieu que je suis heureux, heureux, heureux!...

MYTYL. — Moi aussi, moi aussi!...

LA MÈRE TYL. — Qu'ont-ils donc à tourniller comme ça?...

LE PÈRE TYL. — Laisse donc, t'inquiète pas... Ils jouent à être heureux...

TYLTYL. — Moi, j'aimais surtout la Lumière... Où est sa lampe?... Est-ce qu'on peut l'allumer?... (Regardant encore autour de soi.) Dieu! que c'est beau tout ça et que je suis content!...

On frappe à la porte de la maison.

LE PÈRE TYL. — Entrez donc!...

Entre la Voisine, tenant par la main une petite fille d'une beauté blonde et merveilleuse qui serre dans ses bras la tourterelle de Tyltyl.

LA VOISINE. — Vous voyez le miracle!...

LA MÈRE TYL. — Pas possible!... Elle marche?...

LA VOISINE. — Elle marche!... C'est-à-dire qu'elle court, qu'elle danse, qu'elle vole!... Quand elle a vu l'oiseau, elle a sauté, comme ça, d'un saut, vers la fenêtre, pour voir à la lumière si c'était bien la tourterelle de Tyltyl... Et puis pfff!... dans la rue, comme un ange... C'est tout juste si je pouvais la suivre...

TYLTYL, s'approchant, émerveillé. — Oh! qu'elle ressemble à la Lumière!...

MYTYL. — Elle est bien plus petite...

TYLTYL. — Sûr!... Mais elle grandira...

LA VOISINE. — Que disent-ils?... Ça ne va pas encore?...

LA MÈRE TYL.— Ça va mieux, ça se passe... Quand ils auront déjeuné, il n'y paraîtra plus...

LA VOISINE, poussant la petite fille dans les bras de Tyltyl. — Allons, va, ma petite, va remercier Tyltyl...

Tyltyl, soudainement intimidé, recule d'un pas.

LA MÈRE TYL. — Eh bien, Tyltyl, qu'est-ce que t'as?... T'as peur de la petite fille?... Voyons, embrasse-la... Voyons, un gros baiser... Mieux que ça... Toi si effronté d'habitude!... Encore un!... Mais qu'est-ce donc que t'as?... On dirait que tu vas pleurer...

Tyltyl, après avoir gauchement embrassé la petite fille, reste un moment debout devant elle, et les deux enfants se regardent sans rien dire; puis, Tyltyl, caressant la tête de l'oiseau.

TYLTYL. — Est-ce qu'il est assez bleu?...

LA PETITE FILLE. — Mais oui, je suis contente...

TYLTYL. — J'en ai vu de plus bleus... Mais les tout à fait bleus, tu sais, on a beau faire, on ne peut pas les attraper.

LA PETITE FILLE. — Ça ne fait rien, il est bien joli...

TYLTYL. — Est-ce qu'il a mangé?...

LA PETITE FILLE. — Pas encore... Qu'est-ce qu'il mange?...

TYLTYL. — De tout, du blé, du pain, du maïs, des cigales...

LA PETITE FILLE. — Comment qu'il mange, dis?...

TYLTYL. — Par le bec, tu vas voir, je vais te montrer...

Il va pour prendre l'oiseau des mains de la petite fille; celle-ci résiste instinctivement, et, profitant de l'hésitation de leur geste, la tourterelle s'échappe et s'envole.

LA PETITE FILLE, poussant un cri de désespoir. — Maman!... Il est parti!...

Elle éclate en sanglots.

TYLTYL. — Ce n'est rien... Ne pleure pas... Je le rattraperai... (S'avançant sur le devant de la scène et s'adressant au public.) Si quelqu'un le retrouve, voudrait-il nous le rendre?... Nous en avons besoin pour être heureux plus tard...

RIDEAU

RIVOLI

PIÈCE EN CINQ ACTES, EN PROSE ET EN VERS

par

RENÉ FAUCHOIS

A ANDRÉ ANTOINE, DE LA GRANDE RACE DES CHEFS
J'OFFRE CETTE PIÈCE DANS LAQUELLE, AUTOUR D'UNE VOLONTÉ HÉROÏQUE,
L'AMOUR, LA GLOIRE ET LA MORT MÊLENT LEUR OMBRE
ET LEUR LUMIÈRE.

M. RENÉ FAUCHOIS

Rivoli a été représenté pour la première fois le 28 mars 1911 au théâtre de l'Odéon

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES DE C. LARCHER. — PORTRAITS DE WALERY

Copyright by René Fauchois, 1911.

Aux cœurs de soy victorieux,
La Victoire fille des cieux,
Et la Gloire aux ailes dorées...

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

On voit sous les lauriers haleter les Orphées...

BOILEAU.

Augereau (M. Chambreuil). Masséna (M. Grétillat). Bonaparte (M. Desjardins). Sérurier (M. Vargas). Berthier (M. Bacqué).

BONAPARTE ET SES GÉNÉRAUX

PERSONNAGES

Général Bonaparte	MM.	DESJARDINS.
Général Masséna		GRÉTILLAT.
Général Augereau		CHAMBREUIL.
Général Sérurier		VARGAS.
Général Berthier		BACQUÉ.
Général Joubert		FLATEAU.
Colonel Marmont		HERVÉ.
Colonel Junot		PERSON-DUMAINE.
Lieutenant Croissier		ENNER.
Capitaine La Valette		JACQUES NORMAND.
Capitaine Duroc		RAYMOND LYON.
Capitaine Le Marrois		QUILLOT.
Lieutenant Louis Bonaparte		MAUPRÉ.
Capitaine Charles		COLAS.
Adjudant-major Hugo		COSTE.
Chef d'escadron Lassalle		GAY.
Jean-Joseph Moulin		LARAY.
Un Berger		JEAN D'ID.
Soldats		DESFONTAINES.
		DENIS D'INÈS.
		DUBUS.
		GRÉGOIRE.
		LE ROUX.
		COURIER.
		CLAMOUR.
		DE CANONGE.
		FONTENOY.
		REUILLARD.
Madame Bonaparte	Mmes	LUCIENNE GUETT.
Louise Compoint		MADELEINE BARJAC.
Maria, cantinière		ROSAY.
Une voix dans l'ombre	M.	JOUBÉ.

L'armée d'Italie et un troupeau de moutons,

Joubert. Masséna. Augereau. Sérurier.

Sérurier : « *Je ne discute pas les titres de mes chefs; j'obéis.* »

RIVOLI

ACTE PREMIER

LES SOLDATS

Un coin du camp. Près de Nice. Fin mars 1796. Cinq heures du soir. Autour de maigres feux, des groupes de soldats hâves et boueux. A droite, une baraque en bois, avec une lanterne rouge. Quelques arbres aux branchages desquels pendent des armes et des loques. La neige a tombé la veille. Au lever du rideau, un silence morne, sur lequel traîne au loin et meurt un clairon triste.

UNE VOIX ÉRAILLÉE. — Jette donc une bûche. Le feu s'éteint.

UNE AUTRE. — Il n'y aura bientôt plus de bois. On ferait mieux de le garder pour la nuit. Pour peu que la neige tombe encore, on sera roide pour l'exercice demain matin...

UNE AUTRE, un peu plus loin. — On crève de froid!

UN HOMME, bâillant et s'étirant. — Aââââh!

— Tu vas te fendre la gueule, si tu continues!...

L'HOMME qui bâillait, durement. — J'ai faim!

UN HOMME, près d'un feu. — Eh! prends garde! Tu vas renverser la marmite!

— Vous mangez, vous autres?

L'HOMME, près d'un feu. — Amène ta gamelle si ça te plaît.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

L'HOMME. — De la soupe, parbleu!

PLUSIEURS, se levant pour voir. — Vous faites de la soupe?... Avec quoi?...

L'HOMME, qui remplit autour de lui des gamelles au bout de bras grelottants. — Avec des bouts de chandelles!... Ah! faut pas être dégoûté!... Regarde-moi ça!... Un fâmeux bouillon!... Si tu veux te graisser les boyaux!

— Pouah!

LE DISTRIBUTEUR. — A la guerre comme à la guerre!

— Si tu appelles le métier que nous faisons faire la guerre, tu n'es pas difficile, citoyen...

LE DISTRIBUTEUR. — En veux-tu, oui ou non? Dépêche-toi! On en redemande par ici.

— Tu trouves ça bon, toi, tapin?

UN PETIT TAMBOUR. — Dame! J'avais rien avalé depuis hier.

— Cette vie-là ne peut pas durer!

— Plus de pain!

— Plus de viande!

— Si on avait de l'eau-de-vie seulement!

— Y a plus rien!

— On manque de tout!

— J'ai les pieds gelés, n... de D...!

— Où est Charry?

— Charry a creusé un trou dans la terre et il s'y cache contre le vent.

— Il n'est pas bête, Charry!

— On devrait en faire autant!

— Creuser? Ah! non, je suis trop fatigué!

— Moi aussi!

— La neige va lui tomber dessus, son trou sera recouvert demain et lui enterré en dormant!

— Pas de danger, il s'est fait un couvercle avec des branches...

— Eh! Charry!...

VINGT VOIX, gueulant. — Charry!

LA VOIX DE CHARRY, sortant on ne sait d'où. — Allez-vous me foutre la paix, bon Dieu!

— Viens donc te chauffer, mal embouché!

— Viens donc nous faire rigoler!

— Eh! Parigot, lève-toi!

— Viens nous chanter une romance!

— Une ronde autour du trou de Charry!

PLUSIEURS. — Oui! Oui! Une ronde! Ça va nous dégourdir!

Ils se tiennent par la main une vingtaine et chantent, en la rythmant fortement du pied, avec une espèce de rage tragique, cette chanson:

A la place de ses tétins
La cantinière a deux boudins!...
A la place de son derrière
Qu'est-ce qu'elle a, la cantinière?
Elle a, elle a, elle a, elle a,
Une gourde de rhum, voilà!...

CHARRY, de son trou. — Tas de mauvais bougres! Vous ne pouvez pas me laisser tranquille!

UN HOMME, chantant.

Que demande un républicain?...

TOUS, en chœur.

Que demande un républicain?...

CHARRY. — Il demande que vous le laissiez reposer!...

TOUS, en chœur.

Du plomb, du fer et puis du pain!
Du plomb, du fer et puis du pain!

CHARRY. — Ah! si vous en avez à bouffer, je me lève!...

— Raconte-nous une galéjade, quoi!... On s'ennuie quand tu dors!..

CHARRY. — J'ai pas le cœur à rire. Le courrier m'a apporté une sale nouvelle tantôt.

— Ta mère est plus malade, Charry?

CHARRY. — Je ne la reverrai plus!...

— Elle a passé l'arme à gauche?...

CHARRY. — Oui!...

— Pardon, Charry!

— Faut pas nous en vouloir!

— On savait pas...

— T'avais rien dit...

CHARRY. — Enfin, c'est fini! Foutez-moi la paix!...

— Console-toi, Charry!... Le sans-culotte Jésus lui a sûrement ouvert le paradis des bons bougres où tu la retrouveras un jour en train de danser des *Carmagnoles* avec Voltaire, Jean-Jacques et tous les saints de la République!

— Tu crois ça, toi, espèce d'idiot?

— Tu parles comme un curé!...

— Si on se battait au moins, au lieu de piétiner dans la neige!

— On nous éreinte sans profit!

— Mieux vaudrait nous renvoyer dans nos foyers!

— Décard a déserté, vous savez...

— Décard est un cochon!

— Battandier aussi...

— Quel Battandier? Ils sont trois!

— Le plus petit!

— Le rouquin?

— Celui qui bégaie!

— Je ne crois pas, moi, que Battandier soit déserteur.

— Il a dû lui arriver un accident, hors du camp

— Dans son coin, ils ont bouffé de la viande tous les jours, tant qu'il a été là... Un jour, il ramenait des poules, le lendemain, un lapin!... Ah! le sacré Battandier!... Quel chapardeur!...

— Il se sera fait foutre un coup de fusil par un paysan!...

— Ou il a été pris par les Barbets!

— Ou il s'est enrôlé avec eux!

— Sûrement, il a tout ce qu'il faut pour faire un chef de brigands!

— Vous pouvez jouer aux cartes par ce temps-là!

— Faut bien s'embêter à quelque chose!

— Vous devez avoir les doigts gelés!...

— Eh! Gonnord?

— Quoi?

— Frotte-moi le bras, dis, je sens encore ma douleur...

— Qui est-ce qui bat la semelle avec moi?

— Moi!

On entend un coup de feu. Tout le monde se lève. Tumulte.

— Hein?

— Quoi?

— Qu'est-ce que c'est?

— L'ennemi?

— Calmez-vous!... C'est un hussard qui a tiré un merle!...

EN GROUPE

— Si vous êtes dégourdis, il y a un coup à faire pas loin d'ici, cette nuit...

— Quoi?

— Une ferme... des moutons, des poules, des canards... En êtes-vous? On mangera de la ratatouille, demain.

LE PETIT TAMBOUR. — Voulez-vous de moi pour jouer au renard?

— Ah! finot, tu nous écoutais?

LE PETIT TAMBOUR. — Je voudrais bien aller avec vous.

— Si tu ne crains pas de recevoir un coup de fourche dans les reins...

LE PETIT TAMBOUR. — Tu plaisantes, citoyen! J'ai quatorze ans et j'ai pas encore rencontré la peur!...

— Allons! C'est entendu! Tu seras des nôtres!

UN HOMME, portant des châtaignes dans un mouchoir. — Les « ceusses » qui désirent des châtaignes, levez la main!

VOIX NOMBREUSES. — Des châtaignes!

— Par ici! Moi! Hé! Jette! Là!

L'Homme aux chataignes, secouant son mouchoir. — Attention ! Je secoue l'arbre !

Une douzaine d'hommes se ruent sur les châtaignes. Lutte brève et silencieuse. Un brouhaha. Un convoi de malades passe.

Les Brancardiers. — Place ! Camarades !... Place ! Place !...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des malades qu'on mène aux ambulances !

— C'est de l'autre côté, les ambulances.

Les Brancardiers. — Elles sont pleines... On a dressé une tente pour ceux-là, au bout du camp...

— Oh ! là ! là ! Ce qu'ils sont jaunes !... Les pauvres bougres !

— On ne peut donc pas les conduire à l'hôpital de Nice ?

Les Brancardiers. — Tous les lits sont pris... On ne sait plus où les mettre...

— Regardez donc celui-là...

— Il meurt d'inanition.

— Faut lui donner la goutte ! Ça le remettra !

— Y a pus d'eau-de-vie !

— Et celui-là ?... Dort-il ou est-il mort ?...

— Et celui-là, regardez donc... c'est le petit Battandier...

— Mais oui...

— C'est à peine si on le reconnaît...

— D'où arrive-t-il ?

— Eh ! petit gars, tu nous vois...

— Il peut pas parler...

— C'est pas lui...

— Si, c'est lui, je l'ai bien connu... Il était pâtissier, faubourg Saint-Honoré... Nous allions ensemble voir marcher le moulin à silence, au temps des grandes charretées, en 93...

— Il t'a pas reconnu...

— J'aimerais mieux être raflé par un obus que de claquer pareillement sur un brancard...

— Misère de misère !

Le convoi a passé.

— Avec un hiver pareil, c'est pas étonnant qu'on dégringole comme des mouches !...

— Les chevaux crèvent bien !

— Je te crois ! Les dragons s'en régalent !

— Comment ? Les dragons mangent leurs chevaux ?

— Oui !

— En ont-ils de la chance !

— Nous finirons par nous manger nous-mêmes !

— Tais-toi, Morin ! C'est dégoûtant de parler comme ça !

Un Homme au bras bandé. — Donne-moi une châtaigne, dis ?

Un Autre. — Je n'en ai plus ! Fallait en ramasser comme moi !

L'Homme au bras bandé. — Tu vois bien que j'ai un bras bandé ! Je n'ai pu en prendre qu'avec la main gauche ! Donne-m'en une ! Tu en as plein tes poches !... Je t'ai bien vu !...

L'Autre. — Je te dis que j'en ai pas, là.

L'Homme au bras bandé. — Je te la paierai ! Je te donnerai un bel assignat tout neuf...

L'Autre. — Je m'en fous de ton papier, je sais ce qu'il vaut... Personne n'en veut... j'en ai à revendre !... Tiens, en voilà une... mais m'en demande pas deux... J'ai faim aussi !...

Entrent les généraux AUGEREAU et SERURIER

Augereau. — Salut et fraternité !

Plusieurs. — Salut, citoyens généraux !

— Eh ! dis donc, Augereau, est-ce qu'on va bientôt démarrer d'ici ?

Augereau. — Je n'en sais rien, mes enfants. C'est Schérer qui commande. Moi, je ne demande qu'à décamper. Qu'on m'en donne l'ordre, et je vous sortirai de là tambour battant, et le ci-devant roi des marmottes n'a qu'à bien se tenir.

— Qu'attend donc Schérer pour marcher ?

Augereau. — Des renforts.

— Arrivent-ils ?

Augereau. — Je n'en sais rien. Mais il faut croire que non.

— Alors, que nous crevions ici sans gloire et sans profit, le gouvernement s'en fout !

— Voilà trois ans que nous piétinons et que nos camarades des Alpes pataugent dans la neige !...

— Ça ne peut pas durer !

— On ira leur dire à Paris, si ça continue !

— Oui ! On ira ! On ira !

— Crois-tu que ça n'est pas vexant d'apprendre que les autres gagnent des brisques, au Nord, à l'Est, au Sud, tandis qu'on se ronge à ne rien fiche !

— Toi encore, Augereau, tu arrives d'Espagne ; vous vous êtes battus là-bas !...

Augereau. — Et ferme, je vous en réponds, les enfants !

— Tu as eu de la gloire, toi, Augereau !...

— Ici, rien ! Ni gloire, ni pain, ni viande, ni vin, ni souliers, ni habits, ni femmes, ni argent !

— Rien !

— Nous devons avoir des ennemis dans les bureaux de Paris !

— Le gouvernement nous en veut sûrement !

— Barras est un ancien ci-devant !

— Pourquoi restons-nous là ?

— Pourquoi ne va-t-on pas taper les Autrichiens ?

— A Loano, on avait bien commencé.

— Pourquoi s'est-on arrêté ?

— Il fallait avancer !

— Si on profite même pas de la victoire... il vaut mieux s'aller coucher !

— On serait mieux à rouscailler dans son patelin !

Augereau. — Patience, mes enfants !...

— Nous n'en pouvons plus !

Augereau. — N... de D... ! vous êtes là à gueuler tous autour de moi ! Est-ce que vous croyez que je suis mieux partagé que vous ? Regardez... mon habit fout le camp !... Personne n'a une aiguillée de fil parmi vous ?

— Si, moi, général !... Donne-moi ton habit, je vas te le recoudre...

Augereau. — Je le recoudrai bien moi-même !

Sérurier. — Vous ne craignez pas le froid ?

Augereau. — Non !

Un Homme, lui offrant sa couverture. — Tiens ! mets ça sur tes épaules...

Augereau. — Merci, citoyen !...

— Tu es un bon bougre, Augereau !

Augereau. — Il ne faut pas désespérer, citoyens ! Vous êtes des patriotes, mille millions !

— Vive Augereau !

Augereau. — Non, citoyens ! Vive la Nation !

Tous. — Vive la Nation !...

Sérurier. — Les troupes vous aiment, Augereau ; vous êtes populaire.

Augereau. — N'es-tu pas aimé des tiennes, Sérurier ?

Sérurier. — Sans doute, mais vous...

AUGEREAU. — Tu peux me tutoyer, tu sais! Ça ne me géne pas!

— Voilà Maria qui vient nous voir!

— Eh! Maria!

— Bonjour, la vivandière.

UN PROVENÇAL. — *Esper vuei la bugado?*

— Viens m'embrasser, dis?

MARIA, entrant. — J'aimerais mieux embrasser le derrière de ma bourrique!

Tout le monde rit.

— Ah! Ah! Ah!

MARIA. — Je suis bien aise de te rencontrer, citoyen Augereau.

AUGEREAU. — Tu me cherchais?

MARIA. — Ma foi! non! mais puisque je te vois, je vais me plaindre à toi... Ah! citoyen général, c'est une armée de brigands que tu commandes...

AUGEREAU, conciliant. — Allons! allons! la petite mère, tu n'as pas toujours dit ça, et tu t'es frottée le museau plus d'un coup aux moustaches d'un de ces brigands-là!...

MARIA. — C'est faux! Tous tes hommes sont des lâches!

AUGEREAU. — Eh! là!

MARIA. — Ils me dégoûtent tous!... Il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

AUGEREAU, sévère. — Dis donc, c'est de la rage ou de la saoulerie?...

MARIA. — Et ce n'est pas de ça qu'il s'agit! Il s'agit de mon chien!

AUGEREAU. — Alors, adresse-toi au vétérinaire...

Les soldats se tordent de rire.

MARIA. — Ah! Il n'en a plus besoin, mon pauvre Trompette!

AUGEREAU. — Il est mort?

MARIA. — On me l'a volé et on me l'a tué... Je l'ai cru perdu d'abord et je l'ai cherché dans tout le camp... Mais, maintenant, je sais... Je sais qu'on me l'a pris et qu'on me l'a mangé... Oui, citoyen, ils m'ont mangé mon chien et ils m'ont renvoyé ses oreilles dans un mouchoir, par dérision...

Les soldats rient et l'un d'eux fait: « Ouap! Ouap! »

Les rires redoublent.

— Il aboie! C'est lui qui a avalé le chien!

MARIA. — Riez, sans cœurs! Vous pouvez me demander du crédit à présent! Voyez mon œil! Vos assignats... pour ce que je sais, vous les garderez! Je ne vends plus que contre espèces sonnantes... Vous m'entendez, mes petits... sonnantes.

— Hou! A la lanterne! La fessée! La fessée!...

MARIA. — Venez-y donc, vauriens que vous êtes!

— Ouap! Ouap!

MARIA. — Vous n'êtes pas des soldats! Vous êtes des brigands!...

— Ouap! Ouap! Ouap! Ouap!

Elle part au milieu des aboiements, qui l'accompagnent quelque temps.

AUGEREAU. — Sûrement, ils ont mangé son chien... mais on ne peut même plus leur donner du pain tous les jours...

SÉRURIER. — Ce matin, pour ma division, il ne me restait plus que soixante-quinze quintaux de farine.

AUGEREAU. — Je la crève du matin au soir, moi.

SÉRURIER. — Eux aussi, nous tous.

AUGEREAU. — Et quand je mange un peu, j'ai encore plus faim après.

SÉRURIER. — Je ne fais plus servir à mes hommes que des demi-rations.

AUGEREAU. — On ne boit plus que de l'eau.

SÉRURIER. — Et je crois l'eau mauvaise. Je n'attribue pas d'autre cause aux épidémies qui ont éclaté.

— On dit que quatre bâtiments qui nous arrivaient par mer, chargés de blé, de farine et de vin ont été capturés par les Anglais. Est-ce vrai, citoyen général?

AUGEREAU. — C'est possible!

— Cochons d'Anglais!...

— Voilà des semaines que le prêt n'est pas payé!...

— Il y a aussi une espèce d'individus dont on ferait bien de surveiller les agissements.

SÉRURIER. — De quelle espèce d'individus voulez-vous parler?

— Des fournisseurs, des riz-pain-sel, des administrateurs, des commis, des gratte-papiers, tous prévaricateurs qui spéculent sur la détresse de l'armée, honteusement.

— Ils sont sur nous comme une vermine.

— Leurs déprédations nous conduiront à l'abîme, si on n'y met un terme.

AUGEREAU. — Je l'ai dit à Schérer cent fois!

— Schérer n'est pas mauvais bougre, mais il n'est fort que pour lever le coude...

— Et que pour jouer aux cartes...

— Il faudrait purger l'armée de la crapule des bureaux! Ils sont là-dedans une bande de salauds qui ne se battent pas, passent les journées à se curer les ongles en sifflottant des chansons de Paris, à lire les gazettes et à fumer le tabac du soldat, fournisseurs qui ne fournissent rien, administrateurs qui n'administrent que leur propre bourse, se gobergent pendant que nous claquons du bec... des cochons, je te dis... il y a pas d'autre nom à leur donner...

SÉRURIER. — Cette vie est abominable!

AUGEREAU. — Certes, mais je préfère le bivouac, si misérable soit-il, à n'importe quelle garnison où le civil qui nous méprise a toujours l'air de nous demander ce que nous faisons de nos sabres et de nos uniformes!...

SÉRURIER. — Ah! c'est un triste métier que le nôtre, quand on ne se bat pas. La foule, en temps de paix, nous considère comme des parasites. Mais la patrie est-elle menacée, bien vite on nous proclame des héros! Exactement, Augereau... nous sommes comme des manteaux... oui, des manteaux... dont on se sert quand on voit venir la pluie, et qu'on oublie quand il fait beau...

UNE RUMEUR, approchant. — Ah! Ah! Ah! Brigands! Fainéants! Mauvais bougres! Cochons! A la lanterne! Au mur! Au mur!

AUGEREAU. — Qu'est-ce qui arrive?...

Un convoi de prisonniers arrive.

— Des prisonniers?... Non! Des déserteurs! des déserteurs! Ils se sont fait pincer! Leur affaire est réglée! Tu es donc ci-devant? Eh! dis donc, toi, t'étais dans les bureaux que t'es si gras?... Tu n'as donc pas de mère pour être un lâche! Es-tu royaliste?... Vous n'allez pas y couper!... Rrrrran! Feu!... Pas de pitié pour les faux frères!... Vive la République! Mort aux Jean-foutres!... A la pioche!

UN DES PRISONNIERS, dominant le tumulte. — Je proteste... Je proteste, citoyens soldats...

— Assez! Tais-toi! Coupe-toi la langue, salaud!

LE PRISONNIER PROTESTATAIRE. — Je suis parlementaire... parlementaire!...

AUGEREAU. — Qu'est-ce que tu racontes?

LE PRISONNIER. — Ordonne qu'on me délivre, citoyen général... Je suis venu librement, sur la foi des conventions habituelles, comme parlementaire, au nom du général Colli...

— A bas Colli!

LE PRISONNIER. — Je suis venu en parlementaire!

— On le saura!

LE PRISONNIER. — Je me suis présenté au camp d'Orméa et, contre toute légalité, j'ai été arrêté...

SÉRURIER. — C'est moi qui en ai donné l'ordre.

LE PRISONNIER. — Je venais en parlementaire...

SÉRURIER. — C'est possible... Mais vous êtes émigré... Vous vous appelez Jean-Joseph Moulin... Vous serviez au 3e bataillon des Bouches-du-Rhône, quand, il y a deux ans, vous avez déserté, au camp de Barlet, pour passer au service du roi de Sardaigne!...

LE PRISONNIER. — Citoyen général...

SÉRURIER. — Vous êtes un émigré et un espion... J'ai ordonné qu'on vous conduisît au quartier-général, vous y serez jugé... Allez!...

LE PRISONNIER. — Je proteste...

— Tais-toi, menteur! Espion! Emigré! Judas!...

Le convoi continue sa marche et disparaît.

SÉRURIER. — N'ai-je pas eu raison de faire arrêter ce drôle?

AUGEREAU. — Je t'approuve, Sérurier! Il en rôde encore trop autour de l'armée, de ces espions, stipendiés de Coblentz, agents de l'Angleterre, suppôts de toutes les cours d'Europe!... Ils tâchent à semer le découragement parmi les nôtres, propagent les mauvaises nouvelles, en lancent de fausses, entraînent à la désertion les têtes faibles...

SÉRURIER. — Hélas! Une propagande sourde est faite par les ci-devants dans le but d'achever la démoralisation de l'armée!

AUGEREAU. — Des libelles infâmes circulent contre la République!

SÉRURIER. — Le chef de brigade Landrieux, du 13e hussards, demande le licenciement de son corps dont tous les hommes, chaque soir, entonnent des chansons chouannes et contre-révolutionnaires.

AUGEREAU. — Meynier m'écrit que huit officiers, ensemble, ont abandonné leurs troupes pour se réfugier dans une chapelle, au col San Bernardo. Il n'a pas osé faire marcher sur eux, tellement il est peu sûr de ses hommes... Là, c'est recousu...

SÉRURIER. — Et solidement, on dirait!

AUGEREAU. — Si un obus me déchire la carcasse, tâche de me recoudre aussi bien!

JOUBERT, entrant. — Salut et fraternité!

AUGEREAU. — Salut, Joubert!

JOUBERT. — Vous savez la nouvelle?

SÉRURIER. — Quelle nouvelle?

JOUBERT. — Schérer s'en va!

AUGEREAU. — Schérer s'en va!

SÉRURIER. — Où ça?

JOUBERT. — Je n'en sais rien, mais il nous quitte... Destitué... Relevé du commandement général...

SÉRURIER. — Et qui le remplace?

JOUBERT. — Je ne sais pas!...

AUGEREAU. — Alors, les renforts qu'on attendait, que Schérer avait sollicités...

JOUBERT. — Les renforts n'arrivent pas plus que les fonds, pour le moment, du moins!...

AUGEREAU. — Il doit être furieux, Schérer?...

JOUBERT. — C'est sa faute aussi! Loano nous avait ouvert le chemin. Contre une armée de mercenaires, quel obstacle eût arrêté nos phalanges républicaines?

SÉRURIER. — Schérer, par ses atermoiements, ses récriminations perpétuelles, ses demandes incessantes d'hommes et d'argent, a fini par lasser le Directoire...

AUGEREAU. — Et on l'envoie paître...

SÉRURIER. — Ça devait lui arriver...

Entre Masséna.

AUGEREAU. — Eh! Masséna, tu connais la nouvelle?

MASSÉNA. — Bon Dieu! oui, je la connais,... et je la trouve une foutue nouvelle!

SÉRURIER. — Comment, général? Le départ de Schérer vous affecte à ce point, vous qui pestiez toujours contre lui?...

MASSÉNA. — Que Schérer s'en aille, c'est bien! Mais fallait-il encore le remplacer par quelqu'un de capable et d'autorisé!...

AUGEREAU. — Tu sais qui le remplace?

MASSÉNA. — Vous ne le savez donc pas?

TOUS LES TROIS. — Non!

SÉRURIER. — Dites-le!

MASSÉNA. — Le général Buonaparte!

AUGEREAU. — Hein?

SÉRURIER. — Quoi?

AUGEREAU. — Tu veux rire?

SÉRURIER. — Vous plaisantez?...

MASSÉNA. — Je n'en ai guère envie!...

SÉRURIER. — Le petit Buonaparte?

AUGEREAU. — Vendémiaire?...

MASSÉNA. — Lui-même!

AUGEREAU. — Alors, mes enfants, je me demande où nous allons. Je n'y comprends plus rien.

SÉRURIER. — Mais il a déjà fait partie de l'armée d'Italie, il y a deux ans. C'est bien lui que Dugommier fit général de brigade à Toulon?

MASSÉNA. — C'est celui-là! Il n'y en a qu'un!...

AUGEREAU. — Et nous voilà, nous autres, sous ses ordres!...

JOUBERT. — Quel âge a-t-il donc?

MASSÉNA. — Vingt-cinq... vingt-six ans... au plus...

SÉRURIER. — C'est comique!

MASSÉNA. — L'âge n'est pas ce qui me gêne!... Je serais fier de marcher sous Hoche, ou sous Moreau, ou sous Jourdan, qui ont fait quelque chose au moins, ceux-là, qu'on a vus à l'œuvre... mais ce petit Corse, où a-t-il fait son apprentissage?

AUGEREAU. — Sur les marches de Saint-Roch!

MASSÉNA. — Dans les salons de Barras!...

AUGEREAU. — Où a-t-il marché depuis deux ans?

JOUBERT. — Il avait été arrêté...

MASSÉNA. — Oui, comme suspect...

SÉRURIER. — On l'a relâché!

MASSÉNA. — Je sais qu'il a refusé d'aller en Vendée. Il a été destitué et il a fini par entrer au bureau topographique avec Pontécoulant, protégé par Carnot.

AUGEREAU. — C'est un malin! Pendant que nous nous crevions aux frontières, il a su faire son chemin en flattant les puissances!

MASSÉNA. — Il est en conférence avec Schérer!

JOUBERT. — Comment?... Il est ici?

MASSÉNA. — Mais oui! Depuis trois quarts d'heure.

AUGEREAU. — Ah! bigre! Nous allons le voir bientôt, alors?...

MASSÉNA. — Certainement, demain matin... Le chef d'escadron Junot, arrivé de Paris avec lui, et un nommé Chauvin... Chauvet... je ne sais plus... me disait que, marié le 19 ventôse dernier, Buonaparte avait quitté Paris le 21, deux jours après!..

pour venir prendre ici le commandement qu'il avait depuis le 12 ventôse!...

AUGEREAU. — La lune de miel n'a pas duré longtemps!

JOUBERT. — A moins que la citoyenne Buonaparte ne l'ait accompagné!...

MASSÉNA. — Non! il l'a laissée à Paris!...

AUGEREAU. — Qui a-t-il épousé?...

MASSÉNA. — La veuve du ci-devant général Beauharnais, qui commanda l'armée du Rhin!...

AUGEREAU. — C'est une femme qui porte malheur! Beauharnais a été raccourci, n'est-ce pas?

JOUBERT. — Trois jours avant Thermidor!

MASSÉNA. — On dit qu'elle était au mieux avec Barras!

AUGEREAU. — Tout s'explique!

JOUBERT. — C'est un avancement scandaleux!

MASSÉNA. — Tu ne dis rien, Sérurier?

SÉRURIER. — Je n'ai rien à dire. Je ne juge pas mes chefs.

AUGEREAU. — Tonnerre! Tu ne trouves pas exorbitant!...

SÉRURIER. — Je suis, de vous tous, le plus âgé. J'ai cinquante-huit ans. A l'âge de treize ans, le 25 mars 1755, j'ai débuté comme lieutenant au bataillon des milices de Laon. J'ai conquis lentement, péniblement, un à un, tous mes grades. Je suis le seul ici qui ait des cheveux blancs, et le général Buonaparte peut compter sur moi quand il me fera l'honneur de me donner un ordre. Je ne discute pas les titres de mes chefs; j'obéis!

AUGEREAU. — Nous aussi, parbleu!...

MASSÉNA. — Ce qu'on en dit...

MARMONT, entrant. — Citoyens généraux, le citoyen général Buonaparte fait mander sur l'heure les trois généraux divisionnaires : Sérurier, Augereau et Masséna.

LES TROIS GÉNÉRAUX. — Nous te suivons!...

Ils sortent. Joubert et Marmont sortent aussi.

— Il doit y avoir du nouveau... Vous avez vu comme Augereau se démenait...

— Eh bien, les enfants... y a-t-il parmi vous quatre hommes dégourdis... Il me les faut! Allons, quatre hommes pour la garde de nuit!... Décard!...

— Absent au poste!...

— Encore?

— Cours après!

— Il doit être loin, maintenant!

— Et mieux qu'ici, sans doute!

— Voilà trois jours qu'il est parti!...

— Alors, Morin...

— Toujours, alors! Je viens d'être de décade...

— Gonnord...

— Présent!... Bon Dieu! mon flingot est aussi gelé que moi!...

— Léchard!

— Vas-y mon vieux!...

LÉCHARD. — Quoi!...

— T'es de garde!

LÉCHARD. — Ah!

— C'est vrai, il est sourd, celui-là, depuis Loano...

— Pauvre Léchard! Ça l'a rendu tout triste!...

— Charry!

— Charry est dans son trou.

— Qu'il en sorte!...

TOUS. — Eh! Charry!...

CHARRY. — Quoi, encore?

— T'es de garde, Charry! Faut te lever!

CHARRY. — J'y vas! Vrai, on aurait pu en choisir un autre...

— C'est chacun son tour, Charry.

— En route!

— A demain!...

— T'endors pas, au clair de lune!...

— J'aime mieux encore ma place que la leur!...

— Oh! pour ce qu'on va encore dormir, ici, cette nuit...

La neige tombe.

— Tiens! voilà cet aristo de Père éternel qui nous secoue son drapeau blanc sur la tête!

— Encore la neige!

La neige redouble.

— Jette une bûche... Ah! misère!... Ma couverte est en loques...

— Je retourne où j'ai dormi hier... il fait plus chaud qu'ici...

— Où que t'as dormi, hier?

— Là-bas... Je me suis enfoui sous un tas de fumier... Viens si tu veux... Mais ne le dis pas aux autres... Ils viendraient tous... On serait mal...

Une sonnerie de clairons, au loin, déchire le crépuscule.

RIDEAU

La Valette. Marmont. Le Marrois. Bonaparte.

Bonaparte : « *Ce plan est terminé ?* »

ACTE II

LE CHEF

La tente du général Bonaparte. Une carte épinglée à la toile du côté gauche. Une grande table, formée par une planche sur des tréteaux, chargée de livres et de cartes. Petit lit de camp. Un coffre. Sur le coffre, un réchaud. Un baquet, un broc.

Au lever du rideau, les aides de camp Marmont, Duroc, Croissier et Le Marois travaillent aux écritures autour de la grande table. L'un d'eux siffiote *la Marseillaise*. Les trois autres, un à un, se mettent à siffler avec lui.

LA VALETTE, entrant.

Le général est-il de retour?

MARMONT

Pas encore.

LA VALETTE

Verra-t-il aujourd'hui les blessés?

LE MARROIS

On l'ignore.

DUROC

Il a quitté le camp, dès l'aube, avec Berthier.

LA VALETTE

Tu travailles?

DUROC

Je dois transcrire un plan routier
D'après ses notes.

LA VALETTE

Tiens! son écriture est drôle!

DUROC

Pour toi!

LA VALETTE

Viens-tu trinquer?

MARMONT

Je relève un contrôle
De livraisons pour la division Macquart...

LA VALETTE

Comment! Ces choses-là l'occupent?

MARMONT

Pour un quart
De centime, ce sont de vrais drames!

LA VALETTE

Lui-même
S'y connaît, en calculs?

MARMONT

Lui! Comme feu Barême
Il te dresse en cinq secs n'importe quel budget!

CROISSIER

Tiens! voilà des états qu'il m'a dictés d'un jet!

LE MARROIS

Aussi, les riz-pain-sel n'en dorment plus!

DUROC

Ses rages
Contre les fournisseurs de viande et de fourrages
Qui tentaient d'exploiter l'armée!

CROISSIER

Il prend contact
Avec les plus petits services!

MARMONT

Poids exact,
Prix de tout doivent être indiqués sur les livres,
Qu'il s'agisse de grains, de canons ou de vivres!

LE MARROIS

Nul détail ne lui semble infime!

CROISSIER

Il sait combien
De clous veut ton soulier pour qu'il te chausse bien!

DUROC

Il sait les rations dont par jour tu t'empiffres...

MARMONT

Et comme des soldats il aligne les chiffres!

DUROC

C'est un bougre!

MARMONT

Depuis trois ans, nous croupissions!
Il arrive. La blague et les suspicions
L'accueillent. Junot, seul, le défend. On s'esclaffe
De le voir si fluet sur son cheval qui piaffe.
Des tas de racontars circulent dans les camps
Contre ce général en chef de vingt-cinq ans.
Augereau tonitrue et Masséna bougonne,
Et Sérurier, nerveux, taquine sa dragonne!
Mais, lui, montre bien vite à ces vieux généraux
Qu'il a l'âme, sinon la taille d'un héros!
Ses proclamations roulent en phrases nettes
Qui lancent des éclairs comme des baïonnettes.
Et huit mois ont passé — huit mois! — et maintenant
Il a mis dans nos rangs tant d'ordre rayonnant
Que parfois, relisant nos bulletins, je doute
Si ce n'est pas un dieu qui nous montre la route!

Tous ont achevé leurs écritures.

CROISSIER

Comme il nous a conduits!

DUROC

L'armée, avant Voltri,
N'était qu'un grouillement boueux: il l'a pétri
De ses mains maigres!

MARMONT

L'air des villages épiques
Où Rome a remué des ouragans de piques
Et de glaives, gonfla nos drapeaux. Les lauriers
Dont César couronnait ses grands retours guerriers
Ont tordu sur nos fronts leurs rameaux en rafales,
Et nos veines charrient des pourpres triomphales!

LA VALETTE

La victoire pétrit notre pain quotidien!

CROISSIER

Si j'ai souffert jadis, c'est de souffrir pour rien!

LE MARROIS

On vit bien sans habits, mais pour vivre sans gloire
Il faudrait n'être pas du pays de la Loire!

MARMONT

Aussi, quand l'Apennin fut tourné, quel élan!

DUROC

J'ai rêvé que j'étais torrent jusqu'à Milan!

LE MARROIS

Là, quel accueil!

CROISSIER

Vivats, cloches!

DUROC

Ce fut splendide!

CROISSIER

Les femmes attrapaient nos chevaux par la bride,
Nous montrant leurs maisons ouvertes, et leur cœur!

LE MARROIS

Contre leurs seins battants comme on était vainqueur!

MARMONT

Toutes, vierges, catins, princesses, cantatrices,
Auraient sous leurs baisers rouvert nos cicatrices!

LA VALETTE

Lorsque le Général dépouillait son courrier
Il n'avait plus de mots pour les injurier!

CROISSIER

Un long crépitement d'œillades et d'éloges,
Le soir, à la Scala, montait vers lui, des loges!

LE MARROIS

Même à la Grassini crois-tu qu'il ait dit non?

MARMONT

J'en suis sûr!

LA VALETTE

Il est fou de sa femme!

LE MARROIS

C'est bon
D'aimer, mais quels regards, quels beaux seins, quelles [tailles
Pourraient nous disputer à nos belles batailles!

CROISSIER

Millésimo!

LE MARROIS

Dégo!

DUROC

Sonnent-ils bien, ces noms!

MARMONT

Mondovi!... Vingt et un drapeaux, trente canons
Arrachés en chantant aux hordes piémontaises!

LE MARROIS

Saint-George!

DUROC

En avons-nous gueulé des *Marseillaises*
A Saint-George!

CROISSIER

Bon Dieu!...

MARMONT

Trois mille Autrichiens pris,
Vingt-deux drapeaux, vingt-cinq canons!

LE MARROIS

Nous étions gris!

DUROC

Et quand, sous les boulets, la colonne infernale
Déroulait sur le pont sa rouge bacchanale,
Et que, dans la fumée atroce, canonniers
Et dragons, un instant, se crurent prisonniers,
A Lodi!

MARMONT

J'oubliais Lodi!

CROISSIER

Castiglione,
Où l'armée exhalait des rumeurs de lionne
En rut!

DUROC

Quelle suée!

LA VALETTE

Arcole, — où je mourais
Si tu ne m'avais pas retiré d'un marais!

CROISSIER

J'ai perdu mon cheval sur les digues d'Arcole!

MARMONT

Trois jours dans un terrain gluant comme la colle...

LA VALETTE

Un froid qui vous coupait les yeux...

DUROC

Ah! sans Belliard,
Notre peau d'officier ne vaudrait plus un liard!

CROISSIER

Le Petit Caporal y restait si son frère
Ne l'eût tiré d'affaire à propos...

MARMONT

C'était l'ère
Du gâchis rouverte...

DUROC

Oui, pis encore qu'avant!...

LA VALETTE

Qui le remplacerait?

LE MARROIS

Personne!

MARMONT

Si savant!...

LE MARROIS

Et pas plus vieux que nous, malgré son humeur sombre...

MARMONT

Après l'extinction des feux, lorsque dans l'ombre
Et la fatigue, tout s'endort, il veille, il lit.
Sa lampe est allumée à côté de son lit.
Il annote en marchant des traités militaires,
Trempe sa fièvre au vent glacé des Commentaires;
Pour se ressouvenir d'un passage biffé,
Fouille d'anciens rapports en faisant du café
Sur le petit réchaud installé sur ce coffre.
Il combine des plans de batailles qu'il s'offre.
Et, jusqu'à l'aube, seul sous sa tente, parmi
Ses cartes, il poursuit d'avance l'ennemi!

DUROC

Il hait ceux qu'un excès de labeur déconcerte!

LA VALETTE

Pourtant, s'il ne se soigne...

CROISSIER

Il n'ira pas loin!

LE MARROIS

Certe,
S'il était raisonnable, il se ménagerait!...

MARMONT

Va le lui dire, toi!

CROISSIER

Gros qui fait son portrait
Devrait, pour qu'il se vît comme dans une glace,
Marquer ses yeux de fièvre et sa figure lasse!

MARMONT

Il a sucé le lait d'une gorge d'airain
Pour garder le coup d'œil qu'il a sur le terrain
Malgré la quantité de soucis qu'il s'impose!

DUROC

Quand il est à cheval, sans doute, il se repose!

LA VALETTE

L'amour de ses soldats le soutient!

CROISSIER

Ça se voit,
Dès qu'il vient sur le front de bandière...

LA VALETTE

Du doigt,
Il leur désignerait la lune comme cible
Que tous, sans hésiter, tireraient!...

MARMONT

C'est possible:
Il les a si bien pris qu'ils n'ont plus qu'à le voir
Pour se sentir soudain ragaillardis!...

DUROC

Un soir
Qu'il rôdaillait autour des avant-postes, comme
De coutume, il faillit buter le long d'un homme
Qui dormait, étalé dans l'herbe, son fusil
Contre un arbre, et ronflant... comme un feu sous un gril.
Devant ce manquement de consigne effroyable...

LE MARROIS

Que fit-il?

DUROC

Il laissa ronfler le pauvre diable,
Prit son flingot, monta sa garde à son côté,
Et l'autre, en s'éveillant, put voir...

Bonaparte est entré depuis quelques instants, suivi du général Berthier et de son frère Louis Bonaparte, lieutenant d'artillerie. Il a, tout en écoutant, remis son épée à ce dernier.

BONAPARTE

En vérité,
C'est me connaître mal que me croire capable
D'avoir tant de bonté pour un soldat coupable.
Lorsqu'un homme de garde est mis en faction,
Son sommeil n'a qu'un nom pour moi : désertion!
Si je l'avais surpris, endormi, dans l'insigne
Oubli du rigoureux objet de sa consigne,
Loin qu'à sa trahison ma pitié succédât,
J'aurais fait fusiller sur-le-champ ce soldat!...

Allant à la table.

Ce plan est terminé?...

MARMONT

Voici...

BONAPARTE

C'est très lisible!...

A Le Marrois.

Eh bien, la différence était-elle sensible?

LE MARROIS

Très peu, mon général!

BONAPARTE

En plus?

LE MARROIS

En moins!... De sept
Lires!

BONAPARTE

C'est trop!... Il faut tout me remettre au net!...

LE MARROIS

Bien!...

BONAPARTE, tendant une feuille à Duroc.

Pour le général Macquart, une copie
Du double!...

A La Valette.

Les blessés?...

LA VALETTE

Nous manquons de charpie!...

BONAPARTE

Prenez note, Berthier!

BERTHIER

Oui!...

BONAPARTE

De nouveaux morts?...

LA VALETTE

Trois!

BONAPARTE

A nous?

LA VALETTE

Deux seulement!...

BONAPARTE

Le troisième?

LA VALETTE

Un Hongrois...
On l'avait amputé des deux bras...

BONAPARTE

Nul message?

CROISSIER

Aujourd'hui, non, rien!

BONAPARTE

Rien!...

Un temps.

Il serait pourtant sage
D'apprendre quels chemins Alvinzy suit vraiment,
Avant de décider le moindre mouvement!...
— Berthier, ne rongez pas vos ongles! — Qu'on invite
A venir me rejoindre, ici même, au plus vite,
Les généraux — tous deux ensemble, s'ils sont là...
Augereau — Vous dormez, Berthier? — et Masséna!...

Le Marrois et Marmont sortent pour exécuter cet ordre. Aux autres aides de camp.

Merci, messieurs!... Je suis content de vous!

Ils sortent. A son frère.

Demeure,
Louis!

BERTHIER

Mon général, puis-je m'étendre une heure?
Je dors debout!...

BONAPARTE

Debout, vous avez tort!

BERTHIER

Ma foi!
Depuis quatorze nuits je veille!...

LOUIS BONAPARTE, à part.

Comme moi!...

BONAPARTE

Allez!...

Berthier salue et sort.

Je t'en supplie, écris à notre mère!
Dis-lui que tout va bien pour nous, qu'elle m'est chère,
Qu'on signera la paix bientôt, et que j'ai ri
Quand j'ai lu qui Pauline enviait pour mari...

LOUIS BONAPARTE

Mais Fréron a déjà sa parole...

BONAPARTE

Il n'importe!
Notre mère devra le jeter à la porte!

LOUIS BONAPARTE

Si le cœur de Paulette a battu...

BONAPARTE

Pour ce fat?
Non! Elle épousera Leclerc, un vrai soldat,
Un homme qu'elle aura de l'orgueil à voir vivre,
A qui je l'ai promise, enfin qu'elle peut suivre,
Et qui lui donnera de beaux enfants... Ecris
Tout cela...

LOUIS BONAPARTE

Tu vas donc découvrir des maris
Pour toutes nos sœurs?...

BONAPARTE

Oui! J'y compte! Et toi, toi-même
Je te marierai!...

LOUIS BONAPARTE

Non!

BONAPARTE

Pour quelle raison?

LOUIS BONAPARTE

J'aime!...

BONAPARTE

Qui?...

LOUIS BONAPARTE

Je n'ai pas le droit de la nommer.

BONAPARTE

Alors,
Pourquoi prends-tu celui de l'aimer? Pour moi, hors
Le mariage, point d'amour! Est-elle digne
De toi?... Mariez-vous!... Tu souffres?... Mauvais signe!
L'amour qui ne rend pas plus fort et plus joyeux,
Je n'en veux pas. Allons!... Regarde-moi, les yeux
Dans les yeux... Je connais ta petite aventure..

LOUIS BONAPARTE

Toi?...

BONAPARTE

Je suis renseigné, j'ai ma police... Jure
Que si tu les pouvais réunir, là, ce soir,
Sans honte tu verrais, côte à côte, s'asseoir
Ta vieille mère et celle à qui tu rêves! Pense
A ce que le destin réserve en récompense
A ceux qui sans faiblesse ont porté tous leurs jours!...
Il faut n'avoir au cœur que de belles amours!
Il faut, malgré l'attrait des molles rêveries,
Choisir le sûr chemin, et que tu te maries,
Pour le travail paisible et régulier, hanté
D'espoirs féconds, pour le bonheur, pour la santé.
Il faut, quand l'âge arrache aux songes leur mystère,
Etre un bon habitant tranquille de la terre,
Un mari fier, un père honnête et convaincu...

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être vécu!...

Un temps. Louis va pour sortir.

Dis-lui que je vais bien, surtout...

LOUIS BONAPARTE

Pieux mensonge!...

BONAPARTE

Quoi?

LOUIS BONAPARTE

Rien!...

BONAPARTE

Fais cette lettre!

LOUIS BONAPARTE

Oui, Napoléon!

BONAPARTE

Songe
Aux yeux qui la liront... Après, reviens ici!...
Et ne la ferme pas pour que je signe aussi!...

Entrent les généraux Augereau et Masséna. Louis Bonaparte salue et sort.

Pour la première fois, c'est un devoir sans joie,
Citoyens généraux, qui veut que je vous voie!
Une appréhension nouvelle est sous mon front,
J'attends de vous les mots qui m'en délivreront!...
Arcole a décimé nos brigades; il semble
Que toutes les rigueurs vont se ruer ensemble
Contre nous; l'hiver vient; nos ennemis, plus forts
Que jamais, appuyés par d'incessants renforts,
Nous menacent; j'ignore où l'attaque s'apprête.
Si nous sommes battus, nul espoir de retraite.
Personne n'entendra l'appel de nos clairons;
Et nous devrons nous rendre ou mourir!...

MASSÉNA, très simplement.

Nous mourrons!...

BONAPARTE

Je n'en suis plus très sûr, et c'est ce qui me gêne!

MASSÉNA et AUGEREAU

Général!

BONAPARTE

Généraux, quel mobile vous mène
Au combat? Dites-le! J'ai soif de le savoir!
Est-ce l'honneur, ainsi qu'il siérait, ou l'espoir
Du pillage?...

AUGEREAU

Pourquoi?...

BONAPARTE

Si le goût des rapines
Vous poussait à l'assaut des villes cisalpines,
Où donc puiseriez-vous la force qu'il faudrait
Pour lutter sans profit et mourir sans regret?...

AUGEREAU

Si l'on m'avait jeté cette injure au visage,
J'aurais tué d'un coup, lorsque j'avais votre âge,
L'insulteur...

BONAPARTE

Je vous fais arrêter, Augereau,
Si vous ne rentrez pas votre épée au fourreau!

AUGEREAU

Mais...

BONAPARTE

Au fourreau! J'accuse et prouve...

AUGEREAU

Tout de même...

BONAPARTE

A Porto-Legnago, des dragons du treizième
Prirent à l'ennemi cent soixante chevaux...
Or, on les a vendus en votre nom...

AUGEREAU

C'est faux!...

BONAPARTE

Des juifs vénitiens ont vendu par votre ordre,
Le vingt-trois fructidor dernier...

AUGEREAU

C'est à se tordre!...

BONAPARTE

...Aux enchères, la prise étant aux plus offrants,
Cent soixante chevaux soixante mille francs!
Ils n'étaient pas à vous!...

AUGEREAU

Jamais!...

BONAPARTE

Cent témoignages
Attestent l'impudeur de vos maquignonnages!...
Vous devrez donc sous peu rendre au gouvernement
Soixante mille francs encaissés indûment!...

AUGEREAU

Mais je n'aurai plus rien... Mais j'avais des semaines
De solde en retard!... Tous le savent!... J'ai des haines
Contre moi!... S'il le faut, je retourne au quartier
Mouffetard, à Paris, où mon père est fruitier!...
Oui, plutôt qu'essuyer de semblables sorties,
Je préfère jeter l'uniforme aux orties!...
C'est ma démission qu'on veut? Bon!... J'en avais
Plein le dos!... Je vendrai du beurre et des navets!
Je vas mettre: « Augereau, général en boutique »
Sur l'enseigne! Du coup, on verra la pratique!...
Avant six mois, j'aurai des rentes!... Et partout
Je dirai quels affronts m'ont fait...

BONAPARTE

Ce n'est pas tout!...
Un orfèvre, à Bologne, ornait sa devanture
De joyaux dont l'éclat vous plut...

AUGEREAU

Cette aventure...

BONAPARTE

Vous fîtes fusiller l'orfèvre, et vos dragons
Vidèrent sa vitrine au fond de vos fourgons!
Et vous ne nierez pas qu'à l'instant mes reproches
Font trembler sous vos doigts des bijoux dans vos poches!

AUGEREAU, démonté.

J'ai vu rouge! Il m'avait insulté!...

BONAPARTE

Malheureux!...

AUGEREAU

Je...

BONAPARTE

Tais-toi! Ne mens pas!...

Augereau s'effondre sur un siège.

MASSÉNA

Quant à moi?...

BONAPARTE

Vos aveux
Devraient bien m'épargner le chagrin de poursuivre!...
Les monts-de-piété pillés... L'or et le cuivre...
Les couverts, jusqu'aux draps de lit!... Vous étiez fous?...

MASSÉNA

Général, à la fin, nos grades...

BONAPARTE

Taisez-vous!...
J'exige absolument que, sous ma discipline,
Autant que le soldat, le général s'incline!...
Général Masséna — vous, que je consultais! —
Sur les impôts levés en pays piémontais,
Quand vos soldats manquaient de tout, manquaient de [vivres,
Vous avez retenu, vous, trois cent mille livres!...
Des curés complaisants, depuis Casalmajor,
Vous gardaient en dépôts des caisses pleines d'or!
Voilà comme, oublieux des vœux de la patrie,
Vous faisiez détester les lois qui l'ont pétrie!
Quand on m'apprit comment vous aviez attenté
Aux principes français d'ordre et de liberté,
Le monstrueux rapport des hommes de police
Me fit d'abord l'effet d'une ignoble malice.
Soupçonnant contre vous quelque complot ourdi,
Je m'écriai: « C'est faux! Ils étaient à Lodi!
Si de pareils forfaits ils souillaient leur passage
Leurs victoires viendraient leur cracher au visage! »
Mais, l'accusation quand même persistant,
Je chargeai Landrieux d'une enquête, à l'instant;
Quand il revint me lire, avec toutes les preuves,
Le sac des magasins, la détresse des veuves,
Les ventes, les charrois, les cachettes, les faux,
Alors, je vous connus vraiment, mes généraux!...
Toute ma nuit roula dans toute cette boue, —
Et l'orgueil de la France a pâli sur ma joue!
Sentez-vous, maintenant, pourquoi de tous les deux
Je me méfie, au seuil d'un chemin hasardeux?

MASSÉNA

A ce que tu dis là, général, je t'assure
Que j'aurais préféré quelque bonne blessure!
On a mal agi, soit! Le soleil nous saoulait!
Vers tant de bras ouverts, notre ivresse brûlait!
Les drapeaux, les palais, l'or, les vins, les vitrines,
Mêlaient leur flamboiement à toutes les poitrines!
Des désirs inconnus aboyaient tout à coup
En moi; leurs crocs griffaient mon cœur, mes mains, mon [cou.
Le corps déchiqueté de toute l'Italie
N'eût pas rassasié ma brutale folie!
Je fus vil; et du vin volé je m'enivrai;
Mais quand tu me diras d'aller mourir, — j'irai!...

BONAPARTE

Est-ce bien sûr?

MASSÉNA

Tu peux me l'ordonner sur l'heure!

BONAPARTE

Et que dit Augereau, maintenant?... Rien!...

Augereau se cache la tête avec les mains.

MASSÉNA, à mi-voix.

Il pleure!...

Un temps.

BONAPARTE

Général Augereau, réfléchissez. Tantôt
Vous m'apprendrez quel choix vous avez fait. Un mot
Suffira. — Sachez-le, j'estimais vos services;
Mais qui n'arrive point à maîtriser ses vices,
Saurait mal, selon moi, commander des soldats!
L'autorité, sur soi, d'abord!

AUGEREAU, se relevant.

Je ne peux pas
Quitter l'armée!...

BONAPARTE

Alors, vous serez un brave homme,
Homme brave?

Il lui pince l'oreille.

AUGEREAU

Il faut bien!... Et... la somme?...

BONAPARTE

La somme?..
Quelle somme?...

AUGEREAU

Enfin, oui, le prix des chevaux...

BONAPARTE

Quoi!...
Vous avouez? C'était donc vrai?...

AUGEREAU

Dame!...

BONAPARTE

Ma foi!
Vous devez au Trésor soixante mille lires!...

AUGEREAU, penaud.

Exactement!...

BONAPARTE

Allons! plus de lâches délires!
L'éclair de notre épée est le reflet des lois!
Qu'elle soit la terreur des moines et des rois,
De tous ceux qui courbaient sous des jougs séculaires
Le rêve humilié des grands cœurs populaires!
Nous venons relever des peuples à genoux!
Même nos ennemis sont des frères pour nous!...
Ce serait trahison envers la République
Qu'exposer ses drapeaux à la haine publique!...
Mourir en combattant c'est une belle mort;
Mais celui qui connaît les embûches du sort.
Trouve plus difficile et plus digne d'envie
Qu'une admirable mort, une admirable vie!
Vous qui savez mourir, sachez vivre aussi bien!

Louis Bonaparte est entré.

Allez! Pour aujourd'hui, je ne vous veux plus rien!...

Sortent Augereau et Masséna.

LOUIS BONAPARTE

J'ai terminé la lettre à maman!...

BONAPARTE

Donne!... Diable!
Il faut deux *l* ici?

LOUIS BONAPARTE

Mais oui!

BONAPARTE

C'est incroyable:
A force de dicter et d'écrire au galop
J'ôte à de certains mots des lettres, j'en mets trop
A d'autres, — et ma main désapprend l'orthographe!

LOUIS BONAPARTE

Je ne reconnais plus ton nom qu'à ton paraphe!

BONAPARTE

J'écris très mal?...

LOUIS BONAPARTE

Très mal!

BONAPARTE

Mes pauvres officiers!

LOUIS BONAPARTE

On s'arrache les yeux à lire tes papiers!

BONAPARTE

Ah! il faut souligner « Madame Bonaparte »
Sur l'enveloppe... Vite au courrier!... Qu'elle parte
Au plus tôt!... Va dormir après, si tu le veux...

LOUIS BONAPARTE

Et toi?

BONAPARTE

Moi, je n'ai pas sommeil. Je suis nerveux.
Un peu de fièvre... mais...

LOUIS BONAPARTE

Tu ne tiens plus en place!
Regarde-toi, mon grand! Mets-toi devant ta glace!
Tes traits tirés! Tes yeux creusés!

BONAPARTE

Bah!

LOUIS BONAPARTE

Tu maigris
Tous les jours! Tu devrais dormir un peu?

BONAPARTE

Tu ris?
Qui veillerait pour moi si j'étais assez lâche
Pour omettre à ce point les devoir de ma tâche!
D'ailleurs, quand par hasard je ferme un œil, la nuit,
Jusque dans mon sommeil mon travail me poursuit!
L'autre soir, j'ai dormi sur un coin de ma table
Et j'ai fait aussitôt un rêve épouvantable!
J'ai rêvé que j'étais vaincu! J'étais plus bas
A mon réveil qu'après nos trois jours de combats
Dans Arcole! Allons! Va! Quand je me sens trop roide
Je me plonge tout nu dans un baquet d'eau froide;
Et je suis plus dispos, après un bain pareil,
Que si je me vautrais dans des nuits de sommeil!

LOUIS BONAPARTE

Pourtant, Napoléon, si tu tombais malade?

BONAPARTE

Ah çà! mon lieutenant, vous rêvez? Et mon grade?
Malade! Je ne puis pas l'être! Je ne dois
Pas l'être! Je ne veux pas l'être!...

LOUIS BONAPARTE

Avant un mois...

BONAPARTE

Bon! Assez! Demi-tour! Tu m'énerves, que diantre!

LOUIS BONAPARTE

Le colonel Marmont vient pour te voir...

BONAPARTE

Qu'il entre!

Entre Marmont, un livre à la main.

Ah! Vous me rapportez mon « Plutarque »! Merci!
Que n'ai-je le loisir de le relire aussi,
Car l'austère clarté qui jaillit de ce livre
Dissiperait le trouble où j'enrage de vivre!

MARMONT

Mon général!...

BONAPARTE

Jamais je n'aurais cru, vraiment,
Qu'un homme pût souffrir un tel agacement
Pour une femme...

LOUIS BONAPARTE

Quoi?...

BONAPARTE

Six jours sans qu'un mot d'elle
M'atteste qu'elle vit et qu'elle m'est fidèle
Quand moi, moi, que ma guerre occupe pourtant bien,
Je fais partir pour elle un courrier quotidien!...

MARMONT

Madame Bonaparte est à Milan?

BONAPARTE

Un traître
Me dessert ou tantôt je vais la voir paraître...
Depuis que nous avons franchi les Apennins
Le camp s'emplit, le soir, de rires féminins,
Hélas! et notre gloire, au clair de lune, héberge
Des chanteuses en vogue et des filles d'auberge!
Je le sais! Leurs baisers, dans l'ombre déferlant,
Montent jusqu'à mon cœur solitaire et brûlant.
Une odeur de cheveux défaits et de corsages
Qu'on froisse alourdit l'air nocturne. Des visages
Invisibles, penchés sur la table où j'écris,
Me soufflent dans le cou leur haleine; leurs cris
M'obsèdent; et je sens s'abattre sur ma tempe
Un orage d'amour qui fait trembler ma lampe!...
Oui, j'avais, de la voir, de l'entendre, un désir
Furieux!... Alvinzy nous donnant du loisir,
J'ai voulu qu'elle vînt me rejoindre!... J'ai hâte
Qu'elle arrive, et que cesse un mystère qui gâte
La paix dont j'ai besoin pour commander. Junot,
Sur mon ordre, est allé la chercher...

LOUIS BONAPARTE

Bah!

BONAPARTE

Bientôt
Je la verrai! Pourtant, elle tarde!... La route
Est sûre! Elle devrait être ici!

MARMONT

Mais...

BONAPARTE

Ecoute!

MARMONT

C'est Junot!

LOUIS BONAPARTE

Il est seul!

Entre Junot.

BONAPARTE

Seul?...

JUNOT

Oui, mon général!...

BONAPARTE

Pourquoi? D'où reviens-tu? Qu'y a-t-il?

JUNOT

Rien de mal!

BONAPARTE

Tu mens! J'avais flairé le malheur! A Tortone,
J'ai, sautant de cheval, brisé son portrait!

Lui arrachant une lettre qu'il a en main.

Donne!...

JUNOT

Madame Bonaparte est joyeuse! Un devoir
Lui défend de quitter Milan...

BONAPARTE, rageusement, en décachetant la lettre.

Je veux la voir!...

JUNOT

Le tumulte incessant parmi lequel s'agite
Le camp, les coups de feu, les changements de gîte,
Ne sont pas ce qu'il faut à son état!... Jadis,
Vous avez souhaité, m'a-t-elle dit, un fils...

BONAPARTE

Bref?

JUNOT

Elle a supposé, malgré vos remontrances,
Que si vous partagiez ses propres espérances
Vous lui défendriez vous-même de bouger!

BONAPARTE

Tu dis la vérité, n'est-ce pas?

JUNOT

Nul danger
Ne la guette!

BONAPARTE

Merci, Junot!... Ma joie est vive!
Enfin, elle pouvait m'écrire! Elle est fautive!...

CROISSIER, entrant.

Le général Joubert vous dépêche un courrier!...

BONAPARTE

Qu'il vienne!...

Le courrier du général Joubert entre et tend un pli que Bonaparte prend, ouvre et parcourt.

Tout s'arrange à mon gré!... Sérurier
Tient Wurmser enfermé sans vivres dans Mantoue!...
Alvinzy se prépare à nous surprendre, et joue
Au plus fin!... Je le tiens!... Joubert est menacé:
Il me l'apprend! Tant mieux! Je l'avais bien placé!
— Avec l'aube, demain, ma victoire va poindre! —
Qu'il ne bouge pas...

LE COURRIER DU GÉNÉRAL JOUBERT

Mais...

BONAPARTE

Nous allons le rejoindre!...

Il va regarder la carte épinglée à la toile de la tente.

Mes calculs sont exacts... Rien à changer au plan
Que j'avais fait... Voici le signal de l'élan!...

Il prend sur la table un pli qu'il remet au courrier du général Joubert.

Au général Joubert, cet ordre, ventre à terre!

Le courrier du général Joubert salue et sort. Bonaparte remet à Croissier un autre pli.

Masséna peut marcher! Ce pli pour lui!...

Croissier sort.

Qu'un verre
D'eau me rafraîchirait! J'ai le gosier sec!...

Louis-Bonaparte remplit un gobelet d'eau et le lui tend. Après avoir bu.

Là!

Il prend un troisième pli sur la table.

Qu'on porte au général Augereau...

Entre précisément Augereau.

Vous voilà,
Augereau...

AUGEREAU

Général!...

BONAPARTE

Marchez sur Bévilacque!...

AUGEREAU

Bien:

BONAPARTE

Que votre avant-garde à la nuit y bivouaque!...

AUGEREAU

J'y serai!...

Augereau sort.

BONAPARTE, à Marmont.

Sans retard, qu'on lève le camp!...

MARMONT

Bon!...

Il sort.

BONAPARTE

Si c'est un fils que j'ai, je lui donne mon nom...
Tout va bien! A présent, plus rien ne m'embarrasse!...
Mais avant la bataille, il faut que je l'embrasse...

Il boit. Louis et Junot rangent les papiers, les livres, les cartes, les enferment dans un coffre.

Je vais à Milan...

JUNOT

Mais...

Des soldats entrent et commencent à déboulonner la tente. Dehors, les trompettes sonnent le boute-selle. Les tambours battent le rassemblement.

BONAPARTE

Qu'on selle mon cheval!...
Nous rejoindrons Joubert à minuit!

UN ADJUDANT-MAJOR, à l'entrée de la tente.

Général,
Je vais nu-pieds depuis trois mois! La peau m'en saigne!...

BONAPARTE

Eh bien?...

L'ADJUDANT-MAJOR

C'est donc à toi qu'il faut que je me plaigne
Puisqu'on m'a refusé, bien qu'adjudant-major,
Des souliers!...

BONAPARTE

C'est ton droit strict d'en exiger.

L'ADJUDANT-MAJOR

Or,
On n'exécute pas tes ordres!...

BONAPARTE

Tu l'assures?...

L'ADJUDANT-MAJOR

Les braves, sans cela, n'iraient pas sans chaussures!

BONAPARTE, à Louis.

Un bon!

L'ADJUDANT-MAJOR, pendant que Louis lui prépare un bon.

Ce que je vais le toucher illico!...

LOUIS BONAPARTE

Ton nom?

L'ADJUDANT-MAJOR

Hugo!

LOUIS BONAPARTE

Comment?

L'ADJUDANT-MAJOR

Hugo: H-u-g-o...

La toile de la tente tombe. On aperçoit le camp en rumeur. Un fourgon, attelé contre la tente, reçoit tout ce qui formait celle-ci et son contenu. Berthier accourt. Bonaparte monte sur son cheval.

RIDEAU

Louise. Capitaine Charles. Joséphine.
Louise : « *Embrassez-vous ! Je mange, moi !* ».

ACTE III

L'ENNEMIE

Une chambre dans le palais Serbelloni, à Milan. Le soir.

LOUISE, introduisant le capitaine Charles.
Personne ne t'a vu rentrer dans le palais?

CAPITAINE CHARLES
Personne! Dans le parc où je me faufilais
Un grenadier montait la garde, près des rampes,
Mais le bougre, sans doute, a dû chiper des crampes
Car il réintégra sa guérite sans voir
Mon ombre qui coulait le long du réservoir.
J'ai franchi le portail, tourné la salle verte,
Et cueilli ton baiser sur la porte entr'ouverte!

LOUISE
Prends garde! Si la vieille entendait!

CAPITAINE CHARLES
Tu m'as dit
Qu'elle dansait encore en bas!...

LOUISE
Oui!

CAPITAINE CHARLES
C'est son lit?

LOUISE
Oui, canaille!

CAPITAINE CHARLES
L'autel où Vénus officie...

LOUISE
Je fais ta couverture...

CAPITAINE CHARLES, l'embrassant.
Et je t'en remercie!

LOUISE
Non! Ne m'embrasse pas! Pas ici!...

CAPITAINE CHARLES
Que crains-tu?

LOUISE
Elle peut nous surprendre, et dame!

CAPITAINE CHARLES
Sa vertu!...

LOUISE
Tu ne connaissais pas sa chambre?

CAPITAINE CHARLES
Pas encore!

LOUISE
C'est joli!

CAPITAINE CHARLES
C'est doré!...

LOUISE, que le capitaine embrasse dans le cou, au passage.
Tu piques!

CAPITAINE CHARLES

Je picore!

LOUISE, à la fenêtre.

Chut!

CAPITAINE CHARLES

Quoi?

LOUISE

Les invités décampent...

CAPITAINE CHARLES, parodiant des adieux cérémonieux.

Cher baron...

LOUISE, même jeu.

Mon cher prince...

CAPITAINE CHARLES, le sens des réalités.

Je puis ôter mon ceinturon?...

LOUISE, soulevant un peu le rideau.

Madame Ruge a l'air d'une ombre sous sa cape!

CAPITAINE CHARLES, qui avise le souper sur le guéridon.

Que recouvrent de bon les bords de cette nappe?

LOUISE

Si tu veux mon avis, je vous trouve bien fous
De vous être donné, ce soir, ce rendez-vous!...

CAPITAINE CHARLES

Serais-tu, par hasard, jalouse?

LOUISE

A ton service
J'ai beaucoup de défauts, mais je n'ai pas ce vice!

CAPITAINE CHARLES, l'attirant à lui et sérieusement.

Sur le seuil de son antre où tout sent le moisi,
J'ai revu, ce matin, le bonhomme Rienzi,
Cet antiquaire aux doigts crochus et squelettiques
Qui vend — cher! — les débris des fortunes antiques...

LOUISE

Eh bien?...

CAPITAINE CHARLES

C'est un brave homme, il a vite compris;
Il accepte, pourvu qu'elle y mette le prix!

LOUISE

Bon!

CAPITAINE CHARLES

Conduis ta maîtresse au vieux juif! Meurs de joie
Devant les colliers faux et les coupons de soie!
Ressuscite en lorgnant des cuivres indécis
Et remeurs sur le coin d'un bahut Médicis!
Aie aux yeux l'étincelle, aux lèvres le délire
Sacré, tel un poète aux accords de sa lyre!
C'est pour ta tire-lire, et pour la mienne aussi,
Que tu travailleras!...

LOUISE

Compte sur moi!...

CAPITAINE CHARLES, la baisant au front.

Merci!
Qu'elle achète!...

LOUISE

On saura s'y prendre!... Je suis fine!

LA VOIX DE Mme BONAPARTE

Louise! Es-tu là-haut?...

LOUISE, lui répondant.

Voilà!...

Au capitaine Charles qui l'embrasse.

Ta Joséphine
Approche...

LA VOIX DE Mme BONAPARTE

Eclaire-moi!...

LOUISE, prenant un des candélabres sur la cheminée et allant au-devant de Mme Bonaparte.

Les flambeaux de l'hymen!...

CAPITAINE CHARLES

C'est vingt pour cent pour nous à partager...

LOUISE

Amen!

Entrée de Mme Bonaparte.

Mme BONAPARTE

Enfin, je vous revois! C'est vous!

CAPITAINE CHARLES, galamment fat.

Moi! L'exemplaire
Unique et composé seulement pour vous plaire!

Mme BONAPARTE

Je sombrais dans le noir!...

CAPITAINE CHARLES, lyrique.

Voguez dans la clarté!

Mme BONAPARTE

Je vais pouvoir lâcher mon cœur en liberté!...

LOUISE, rabattant la nappe qui couvrait le souper.

On va souper!... Je meurs de soif!...

Mme BONAPARTE, versant à boire.

Tiens! Ressuscite!...

CAPITAINE CHARLES, tendant son verre.

Vous ne m'oublierez pas!...

Mme BONAPARTE, riant et lui versant à boire.

Vous? Jamais!...

LOUISE, heurtant son verre à celui de Joséphine, puis à celui de Charles.

Réussite,
Et plaisir!...

Mme BONAPARTE, buvant.

Il est doux!...

LOUISE

Oui, trop doux!...

CAPITAINE CHARLES

Du velours
En carafe!

Mme BONAPARTE, qui a chaud, vidant son verre.

Les soirs sont de plus en plus lourds...

CAPITAINE CHARLES

La chambre était lugubre avant votre arrivée!

Mme BONAPARTE

Ce dîner, puis ce bal, ah! l'affreuse corvée!
J'ai dû cette soirée aux nobles Milanais
Avec qui, de palais en palais, je traînais
Mes longs après-midi d'épouse délaissée.
Alors que je n'étais par personne embrassée
Et qu'en ma chambre triste, hélas! le soir venu,
Nul beau hussard d'amour ne baisait mon bras nu!...

CAPITAINE CHARLES

Soupons-nous?

Mme BONAPARTE

Pas encore!...

LOUISE, s'installant devant le guéridon.

Embrassez-vous! Je mange,
Moi!

CAPITAINE CHARLES

Vous nous laisserez quelque chose!...

Mme BONAPARTE, qui a décidément chaud.

Oh! l'étrange
Soif!... Remplis-moi mon verre, encore!... J'ai du feu
Dans la gorge!...

Louise l'a servie.

CAPITAINE CHARLES

Voyons!...

LOUISE

Cela va mieux?

Mme BONAPARTE

Un peu!...
Au Corso j'ai parlé, tantôt, comme une pie,
Si bien que, maintenant...

LOUISE

Bien sûr!...

CAPITAINE CHARLES

C'est la pépie!...

LOUISE

Votre robe vous gêne, aussi!

CAPITAINE CHARLES, empressé.

Quittez-la!

Mme BONAPARTE

Vous!...

CAPITAINE CHARLES

Quoi?

Mme BONAPARTE

Je vous vois venir avec vos grands yeux fous.

LOUISE, qui mange toujours.

J'ai mis votre peignoir sur le lit!...

Mme BONAPARTE.

Je suis lasse!...

CAPITAINE CHARLES, ami des calembours et des prompts déshabillages.

Moi, je délace!

Mme BONAPARTE, qui le connait.

Oh! vous!

CAPITAINE CHARLES

Je délace et j'enlace!...

LOUISE

Hum!

Mme BONAPARTE

Tu pourrais finir ton aile de pigeon
Autre part...

CAPITAINE CHARLES

Oui, dans une autre aile du donjon!...

LOUISE

Vous ne vous gênez pas!

Mme BONAPARTE

Quel aplomb!

CAPITAINE CHARLES

Caméristе.
Allez vous coucher!

Mme BONAPARTE

Va!

LOUISE, se levant et partant grognonne.

Vous me chassez? C'est triste
D'aller se mettre au lit, seule!

Mme BONAPARTE

Nous te plaignons!...

LOUISE, zézayant et trainant les pieds.

Ah! nul n'embrassera mes petits pieds mignons!...

Elle sort.

CAPITAINE CHARLES

Elle est partie enfin!

LOUISE, rouvrant la porte.

Coucou!

Mme BONAPARTE, lui jetant une pantoufle.

Tête à pantoufles!...

Louise a refermé la porte et disparu vivement.

CAPITAINE CHARLES, ramassant la pantoufle et la faisant sauter.

Elle ne pèse rien!...

Mme BONAPARTE

Un souffle...

CAPITAINE CHARLES, badinant.

Quelques souffles!
Je suis le Prince bleu du conte! J'ai trouvé
La pantoufle, et je suis si las d'avoir rêvé
Du pied qui la perdit, un soir, au bal des fées,
Que je meurs, oublieux du monde et des trophées!

Mme BONAPARTE

Si je ne vous avais rencontré, je mourais
Dans ce pays...

CAPITAINE CHARLES

Pourtant Milan s'est mis en frais
Pour vous fêter?...

Mme BONAPARTE

L'ennui m'y donnait des nausées!...

CAPITAINE CHARLES

Quand sort votre voiture, on se pousse aux croisées
Pour vous voir!...

Mme BONAPARTE

Ce n'est pas pour me voir... Non, moqueur!

CAPITAINE CHARLES

Cependant...

Mme BONAPARTE

C'est pour voir l'épouse du vainqueur!
A Paris, quant aux bals publics je me hasarde,
J'en suis sûre, c'est moi, moi seule, qu'on regarde!
Les jeunes élégants sourient en m'admirant;
On m'aime, et ce n'est pas la peur d'un conquérant
Qui fait, devant mes pas, qu'on tremble ou qu'on s'écarte!
Ici, pour tous, je suis madame Bonaparte!
Je ne suis que cela!... C'est à lui, je le sens,
Quand on me fait la cour qu'on jette de l'encens!...
Cela m'enrage! Eh oui, les femmes sont coquettes!
On ne me dit jamais « Vos yeux »! mais « Ses conquêtes! »

CAPITAINE CHARLES

N'ayez pas de rancune, allez!... Quand vous riez,
La flamme de vos yeux vient-elle des lauriers
Qu'il cueille?...

Mme BONAPARTE

Non!...

CAPITAINE CHARLES

Ce front prend-il à son épée
Sa lueur?

Mme BONAPARTE

Non!

CAPITAINE CHARLES

Ces mains fragiles de poupée
Doivent-elles leur grâce ailée à ses combats?

M^me^ BONAPARTE

Non!

CAPITAINE CHARLES

Ce pied frémissant et luisant sous vos bas
A-t-il grossi depuis Saint-George ou Montenotte?

M^me^ BONAPARTE

Non!

CAPITAINE CHARLES

Alors si ce pied, ce front, cette menotte
Si blanche, et ce regard soyeux et velouté
Conservent tout leur charme et toute leur santé,
Ne vous attristez pas quand, devant eux, on vante
Sa gloire!...

M^me^ BONAPARTE

Hélas!...

CAPITAINE CHARLES

La leur est autrement vivante!...

M^me^ BONAPARTE, soupirant.

Ah! vous savez parler aux femmes, vous!...

CAPITAINE CHARLES, qui doit l'avouer, modestement.

Je sais!

M^me^ BONAPARTE

Que votre voix a dû vous valoir de succès!

Elle disparaît, à droite, dans la lingerie.

Demain, si vous voulez, nous prendrons la voiture,
Pour faire un tour, hors des remparts...

CAPITAINE CHARLES

...Voir la nature!...

M^me^ BONAPARTE, revenant avec un peignoir de dentelles qu'elle a passé vivement, sa robe ôtée.

Je crois bien que je vais vous aimer, vous!...

CAPITAINE CHARLES

Quels dieux
Ont, dans le double ciel de cette paire d'yeux,
Mis toute la chaleur du soleil des Antilles?

M^me^ BONAPARTE

Oh! vous dites toujours des choses très gentilles!...

CAPITAINE CHARLES

Ma Joséphine!...

M^me^ BONAPARTE

Oh! non!

CAPITAINE CHARLES

Quoi?

M^me^ BONAPARTE

Pas vous, mon chéri!
Ce nom-là m'enlaidit! Mes amis, mon mari
Me le donnent. Mais, moi, je le trouve morose,
Commun!

CAPITAINE CHARLES

Comment faut-il qu'on vous appelle?

M^me^ BONAPARTE

Rose!

CAPITAINE CHARLES

Rose?

M^me^ BONAPARTE

C'est mon vrai nom.

CAPITAINE CHARLES

Puis, c'est un nom de fleur!

M^me^ BONAPARTE

Oui! Je l'avais gardé pour un ami du cœur!

CAPITAINE CHARLES

Chère petite Rose!

M^me^ BONAPARTE

Il vous plaît?

CAPITAINE CHARLES

Je l'adopte!...

M^me^ BONAPARTE

Il n'est pas difficile à retenir!...

CAPITAINE CHARLES

Le copte
Ou le sanscrit sont moins facilement appris!

M^me^ BONAPARTE

Si, par le général, là, nous étions surpris!...

CAPITAINE CHARLES, qui n'a pas cette crainte.

Peuh!...

M^me^ BONAPARTE

Quel coup!...

CAPITAINE CHARLES, exagérant un accent bouffon, roulant de yeux comiquement furibonds et faisant de grandes enjambées comme Silvestre dans les *Fourberies de Scapin*.

Per Bacco! Cette chambre sent l'homme
Ouvrez tous les placards de céans, que j'assomme
Le gredin qui vous vient visiter nuitamment...

M^me^ BONAPARTE, que cette charge grotesque fait rire, et qui mimait un effroi comique.

Monsieur, pardonnez-lui, car il est mon amant!

CAPITAINE CHARLES, avec des trémolos dans la voix.

Femme infidèle!

M^me^ BONAPARTE, plus calme.

Lui qui ne fait que m'écrire,
Depuis huit jours, d'aller le rejoindre...

CAPITAINE CHARLES

Pour rire,
On rirait!

M^me^ BONAPARTE

Ce matin, le colonel Junot
Est venu...

CAPITAINE CHARLES

Ce matin?...

M^me^ BONAPARTE

Mais oui!... Porteur d'un mot
Du général...

CAPITAINE CHARLES

Ah! bah?...

M^me^ BONAPARTE

Qui veut que je le joigne
Au bivouac!...

CAPITAINE CHARLES

Ah!

M^me^ BONAPARTE

J'ai dit qu'il faut que je me soigne,
Que je n'étais pas prête... et...

CAPITAINE CHARLES

Quoi?

M^me^ BONAPARTE

C'est mon secret !

CAPITAINE CHARLES

Dites !...

M^me^ BONAPARTE

Je ne peux pas !... non !...

CAPITAINE CHARLES

Je serai discret !

M^me^ BONAPARTE, qui ne veut pas répondre, à la fenêtre.

Il pleut !

On entend la pluie.

CAPITAINE CHARLES

Est-ce un mensonge ?

M^me^ BONAPARTE

Un gros !...

CAPITAINE CHARLES

Cela m'étonne !...

Eclairs suivis d'un coup de tonnerre.

M^me^ BONAPARTE, se jetant contre le capitaine vivement.

Votre main sur mes yeux ! J'ai peur !

CAPITAINE CHARLES, riant.

Parce qu'il tonne ?

Et bouffonnant.

Mais si la foudre éclate au soir de Roméo
Crois-tu que s'interrompt l'adorable duo,
Dis, et que Juliette ait moins d'amour dans l'âme
A cause d'un ciel noir qui vomit de la flamme ?

M^me^ BONAPARTE

L'orage gronde au loin !

CAPITAINE CHARLES

Laissez-le gronder seul !

Nouvel éclair.

M^me^ BONAPARTE

L'éclair a l'air de coudre au ciel un grand linceul !...

CAPITAINE CHARLES, riant.

Est-ce pour nous ?

M^me^ BONAPARTE, superstitieuse.

Qui sait !

Nouveau coup de tonnerre violent.

CAPITAINE CHARLES

Rassurez-vous ! La foudre
Déchire ce linceul que l'éclair vient de coudre !...

M^me^ BONAPARTE

Imitez les ténors, amusez-moi...

CAPITAINE CHARLES

Comment ?...

M^me^ BONAPARTE

Quand vous parlez du nez, je vous aime !

CAPITAINE CHARLES

Vraiment ?

Je suis bien enrhubé !...

M^me^ BONAPARTE, riant et se rappelant un comique célèbre à Paris.

Brunet !

CAPITAINE CHARLES, qui vraiment n'est pas disposé.

C'est ridicule !...

M^me^ BONAPARTE, se levant et titubant.

Ah ! ça...

CAPITAINE CHARLES

Qu'est-ce...

M^me^ BONAPARTE, étendant les bras.

On dirait que la maison bascule...

Capitaine Charles : « ... *Cette menotte si blanche*... »

CAPITAINE CHARLES, comprenant.

Bravo !

M^me^ BONAPARTE

Tous les objets tournent... La table a l'air
D'être en biais...

CAPITAINE CHARLES

Parfait !

Elle manque de choir. Il la retient.

Oh !

Eclair.

M^me^ BONAPARTE

Encore un éclair...

CAPITAINE CHARLES

Gare au coup de tonnerre...

Coup de tonnerre.

M^me^ BONAPARTE, se rasseyant.

Un petit peu de brise
Me ferait bien...

CAPITAINE CHARLES, lui secouant une serviette devant le visage.

Voilà la brise !

M^me^ BONAPARTE, passant la main sur son front et riant un peu.

Je suis grise !

CAPITAINE CHARLES, prêtant l'oreille.

Cette fois ce n'est plus le tonnerre...

M^me^ BONAPARTE

Ce bruit...

CAPITAINE CHARLES

Un galop de chevaux...

M^me^ BONAPARTE, inquiète.

Il s'arrête...

CAPITAINE CHARLES, soulevant le rideau de la fenêtre.

La nuit...
Est trop sombre, pour voir quelque chose.

Mme BONAPARTE

Je tremble!

CAPITAINE CHARLES, se rejetant en arrière.

On parlemente au bout de la grille, il me semble!...

Mme BONAPARTE, qui commence à trembler.

« Une nuit, j'ouvrirai ta porte avec fracas »,
M'écrivait mon mari, l'autre jour...

CAPITAINE CHARLES

Dans ce cas...

Louise entre, brusquement. Elle vient de passer un peignoir en hâte. Elle est essoufflée.

LOUISE

Avez-vous entendu?

Mme BONAPARTE

Bien sûr!

CAPITAINE CHARLES

C'est lui qui rentre?...

LOUISE

J'ai craint que vous fussiez tous deux endormis...

CAPITAINE CHARLES

Diantre!...

LOUISE, au capitaine Charles qui se dirige vers la porte.

Vous allez vous cogner à lui par là!...

Mme BONAPARTE, trépignant.

C'est fou!...

CAPITAINE CHARLES, qui veut être calme.

Ne vous affolez pas, bon Dieu!

Mme BONAPARTE, perdant la tête.

Mets le verrou!

CAPITAINE CHARLES

Non!...

Mme BONAPARTE

Alors?...

LOUISE

Le balcon donne sur la terrasse...

CAPITAINE CHARLES

On peut sauter?

LOUISE

Ce n'est pas haut!

CAPITAINE CHARLES, se dirigeant du côté de la fenêtre.

Bon!

Mme BONAPARTE, s'agrippant à lui.

S'il se casse
Une jambe!...

CAPITAINE CHARLES

Allons donc! Un hussard!

LOUISE, qui allait ouvrir la fenêtre.

Quelqu'un vient
Par ici!...

Mme BONAPARTE

Zut!...

CAPITAINE CHARLES

Fichus!...

Mme BONAPARTE

Que faire?

CAPITAINE CHARLES

Ah! il nous tient!

Mme BONAPARTE, qui a recouvré, dans l'extrémité du péril, un peu de sang-froid.

Là!...

CAPITAINE CHARLES

Dans la lingerie...

JOSÉPHINE, à Louise.

Eteins...

Mme Bonaparte éteint elle-même deux ou trois bougies. Elle n'en peut plus.

LOUISE, à la fenêtre, reculant.

On escalade
Le balcon...

A Mme Bonaparte.

Couchez-vous!...

Mme BONAPARTE, secouant son peignoir et ses mules et se jetant dans le lit.

J'en tomberai malade...

LOUISE

Si c'était un voleur seulement...

On entend un roulement de petits coups secs contre les carreaux.

LA VOIX DE BONAPARTE

Ouvrez-moi!...
N'ayez pas peur!...

Mme BONAPARTE

C'est lui!

LA VOIX DE BONAPARTE, un peu brutale.

Mais ouvrez donc! Pourquoi
Tardez-vous tant?

LOUISE, qui ne respire plus.

J'ai chaud!...

LA VOIX DE BONAPARTE

Ouvrez vite ou je brise
Les vitres!...

Mme BONAPARTE, à mi-voix.

Ouvre-lui!

LOUISE, essayant de retrouver une voix calme et même un peu enjouée.

Voilà!

Elle ouvre la fenêtre.

BONAPARTE, entrant.

C'est vous, Louise?...

Louise referme la fenêtre. Elle y demeure appuyée, figée. Il jette sur un fauteuil son manteau mouillé. Mme Bonaparte a ramené sur ses yeux le drap qu'elle ne lâche pas.

La lumière de loin m'a fait signe!... Elle dort?...
Tout à l'heure, pourtant, l'orage claquait fort...
Sûrement, sous son drap, pour rire, elle se cache!

Il s'approche du lit.

Joséphine!... Fais voir ton visage ou j'arrache
Ce drap!

Joséphine baisse le drap. Bonaparte l'étreint.

Petit oiseau des îles!

JOSÉPHINE

Je t'en veux
D'arriver en jaloux, brusquement!

BONAPARTE

Tes cheveux
Sentent bon!

JOSÉPHINE, balbutiant.

Mon chéri!

BONAPARTE

Quand j'ai vu ta fenêtre,
J'ai couru!... Tu comprends, me faire reconnaître
Du portier, traverser les couloirs, tout cela
C'était trop!... J'ai sauté le balcon

JOSÉPHINE, essayant de rire.

Et voilà!...

BONAPARTE

Pour te serrer sur moi seulement cinq minutes
J'ai tout lâché! J'avais, après ces jours de luttes,
Soif de tes yeux!

JOSÉPHINE

Bois-les!...

BONAPARTE

Je rejoindrai Joubert
A l'aube!... Les relais sont sûrs! Je suis couvert!...
J'ai pris dix cavaliers d'escorte, et, par la pluie
Atroce, nous avons galopé! Je m'ennuie
Tant sans toi!...

JOSÉPHINE

Tu es drôle!

BONAPARTE

Et la boue et le vent
Nous fouettaient!... Je t'adore encore plus qu'avant...
Junot m'a dit ton grand espoir!... J'en suis comme ivre!
Un enfant!... C'est plus beau qu'une victoire!... Oh! vivre
Pour lui!... Tous les bonheurs, près du nôtre, sont vains!
J'étouffe!... Le bonheur m'accable!...

JOSÉPHINE

Que tes mains
Sont froides!...

BONAPARTE, se dirigeant vers la cheminée.

Tu connais le dicton!...

JOSÉPHINE

Mains glacées...

BONAPARTE, riant.

Cœur de flamme!...

Il boit en passant près de la table.

JOSÉPHINE

Tu vas connaître mes pensées...

BONAPARTE

Louise... allez dormir, ma fille... Tu soupas,
Ce soir...

JOSÉPHINE

Oui...

BONAPARTE

Trois couverts?... Tu ne m'attendais pas?...

JOSÉPHINE

Mais si!...

BONAPARTE

Mais non!

JOSÉPHINE

Enfin...

BONAPARTE

Parle!

JOSÉPHINE

Les soirs sont tristes,
Seule ici... Donc, parfois, j'invite des artistes,
Des dames, et...

LOUISE

On joue...

JOSÉPHINE

On rit...

BONAPARTE, glacial.

On soupe à trois?...

LOUISE

Enfin, mon général...

BONAPARTE

Je vous ai dit, je crois,
D'aller dormir...

LOUISE

Oui, mais...

BONAPARTE

Regardez-moi! C'est drôle
De vous voir! Vous tremblez d'épouvante! Quel rôle
Jouez-vous?

JOSÉPHINE

Mais...

BONAPARTE

Pourquoi, quand j'arrive impromptu,
Vous, claquez-vous des dents, et toi, te caches-tu?...

JOSÉPHINE

Je ne me cachais pas...

LOUISE

Mais non!...

JOSÉPHINE

Tu nous taquines!...

CAPITAINE CHARLES, survenant.

Je vais vous expliquer, mon général...

BONAPARTE, à mi-voix.

Coquines!...

CAPITAINE CHARLES, la voix mal assurée.

Non, mon général, non!... J'étais caché là, soit!
Mais je jure que rien de mal n'a sous ce toit
Eté fait que par moi!... Que tout vil soupçon parte
De vous!... Sur mon honneur, madame Bonaparte
Ignorait que je fusse ici!... Je ne mens pas!...
Madame Bonaparte était encore en bas
Quand je montai!...

LOUISE

C'est vrai!...

CAPITAINE CHARLES

C'est vrai! C'est pour Louise
Que je suis venu, mais, il faut que je le dise...

BONAPARTE, à mi-voix.

La fenêtre était lente à s'ouvrir! J'aurais dû
Deviner qu'on voilait un visage éperdu...

Au capitaine Charles.

Je devrais vous brûler la figure!...

Mme BONAPARTE, elle est à genoux sur le lit.

Tu parles
Sans qu'on te...

BONAPARTE, au capitaine.

Votre nom?...

Mme BONAPARTE, dans l'effroi de ce qui va se passer, elle se rejette sur le lit, la tête dans l'oreiller.

Ah!...

Bonaparte : « ... *Se battre est une récompense...*

CAPITAINE CHARLES

Capitaine Charles!

LOUISE, hardiment.

Vraiment, mon général, c'est pour moi qu'il venait...

BONAPARTE, féroce et gouailleur.

Et vous l'aviez caché, là, dans ce cabinet!

LOUISE, effrontément.

Oui!...

CAPITAINE CHARLES

D'abord...

BONAPARTE

Ramassez votre sabre!...

CAPITAINE CHARLES

Une suite
De hasards incrimine à vos yeux ma conduite...

Un temps. Le capitaine Charles, éperdu, a remis son sabre.

BONAPARTE, à voix basse.

Quoi! N'est-il pas assez de catins dans Milan
Sans venir faire ici votre métier d'amant?
Quand le mari se bat, vous distrayez la femme...

Il l'empoigne par ses boutons d'uniforme, comme s'il allait les lui arracher, puis il le lâche avec dégoût.

Ah! vous êtes soldat, mais vous êtes infâme...

CAPITAINE CHARLES, essayant de tout sauver encore.

Général, j'étais là, non comme vous pensez,
Mais Louise a dit vrai! C'est bien pour elle...

BONAPARTE, furieux.

Assez!...
Ai-je l'air d'un Géronte à qui l'aplomb des garces
En impose, et croit-on m'abuser par des farces?...
Mais soyez donc plus gais!... C'est très drôle: un mari
Qu'on bafoue! Allez donc! Riez! Puisque j'ai ri!...
Riez donc!

CAPITAINE CHARLES

Dites-moi ce qu'il faut que je fasse!
J'y souscris! Je suis prêt à tout! Oui!

BONAPARTE

Je vous chasse
De l'armée!...

CAPITAINE CHARLES

Et pourquoi m'en chasser? S'il le faut
Ne puis-je aller me battre aussi?

BONAPARTE

Parlez moins haut!...
Vous battre?... Mais se battre est une récompense
Que je n'accorde pas au larron qui m'offense!
Traître à l'honneur du chef, vraiment, vous oseriez,
Sous son commandement, moissonner des lauriers?
Et, le combat fini, pour quelque beau fait d'armes,
Je vous embrasserais, peut-être, avec des larmes?
Et mon ordre du jour citerait vos exploits?
Ayez plus de pudeur! Plus restreints sont vos droits!
Le général Leclerc saura dans la semaine
A quoi j'ai destiné vos talents, capitaine!...
Vous n'usurperez pas le renom d'un héros,
Non! Vous ferez la guerre, assis, dans les bureaux!
C'est ma vengeance! Allez! Dans les bureaux! Qu'on [sorte!
Halte!... Qu'ayant franchi le seuil de cette porte
Ce qui s'est passé là soit, par vous, à jamais
Oublié! C'est mon ordre!

Sortie du capitaine Charles et de Louise.

Oh! tout ce que j'aimais!...

Mme BONAPARTE

Napoléon!

BONAPARTE

Junot s'est chargé d'un mensonge
Ce matin? N'est-ce pas? Tu l'as trompé? Ne songe
Qu'à me répondre? Dis? Je veux la vérité!
Quand tu feignais l'espoir d'une maternité
Prochaine, dans quel but mentais-tu?... Je t'écoute!
Cet homme te plaisait et tu te voulais toute
A son désir?... Et moi? Peu t'importait mon sort!
Et j'aurais pu mourir! Et j'étais comme un mort
Déjà dans ta pensée, — et tes lettres, écrites
Sans cœur, ne m'adressaient que des vœux hypocrites!

Mme BONAPARTE, geignarde.

Non!...

BONAPARTE

Quand je t'épousai, tu m'aimais?...

Mme BONAPARTE

Oui, toujours!...

BONAPARTE

Ne pleure pas! Je hais les larmes...

Mme BONAPARTE

Toi, deux jours
Après, tu m'as quittée!...

BONAPARTE

Ignorais-tu ma tâche?
M'aurais-tu préféré stupide, obscur ou lâche?
Oui, j'ai quitté ton lit, tes baisers, mon bonheur,
Pour des jours et des nuits d'angoisse et de labeur!
Avant de te connaître et que je t'eusse aimée
J'avais voué ma vie aux grandeurs de l'armée!
J'écoutais battre en moi des tambours belliqueux;
Mes travaux me tenaient, je ne connaissais qu'eux;

Et je n'avais jamais penché ma raison ivre
Que sur l'éclair pensif d'une épée ou d'un livre!
Je te vis. Je t'aimai. Je t'épousai. Le jour
Où j'ai dû te laisser, mon cœur saignait d'amour.
Mon poste m'appelait. J'avais la mort dans l'âme!
Mais la gloire, pensais-je, ira bien à ma femme,
Et le soir, au milieu des soldats endormis,
Je répétais ton nom aux drapeaux ennemis!...
Huit mois! Marches, combats, sièges, diplomatie,
Où ton seul souvenir me hante, — et l'éclaircie
Qui nous accoude enfin aux balcons milanais!
Là, je te fais chercher. Tu viens! Et je renais!
Pendant les pourparlers qui prolongent la trêve,
Je passe à tes côtés deux semaines de rêve,
Me blâmant quelquefois de ma trop vive ardeur
Tant ta grâce créole est pleine de pudeur!...
Mais le devoir m'arrache au plaisir qui m'exalte!...
Je n'ai plus qu'un bonheur : t'écrire à chaque halte!
Et lorsque loin d'ici je m'épuise en calculs
Continus, quand j'oblige aux suprêmes reculs
Le vieux Wurmser bloqué dans Mantoue affamée
Toi, que je prie en vain de rejoindre l'armée,
Tu me trahis, tu mens comme on n'osa jamais
Mentir, et, devant toi, j'ai peur, — moi, qui t'aimais!...

M^me^ BONAPARTE

Ah! je m'ennuyais tant!

BONAPARTE

Puisque, dans chaque lettre,
Je t'appelais...

M^me^ BONAPARTE

Le camp m'effraie!... On peut y être
Blessée!... Enfin...

BONAPARTE

C'est bien! Va! Retourne à Paris!
— Hélas! A ce seul nom, malgré toi, tu souris! —
J'avais tort de vouloir te mêler à ma guerre!
Tu ne la comprends pas, tu le feignais naguère!
Le bivouac te répugne et tes petits talons
Préfèrent le parquet bien ciré des salons
A la terre des camps détrempés par la pluie.
Oui, le danger t'effraie, et la gloire t'ennuie.
Je te connaissais mal! Pardonne! J'avais tort!
La dentelle, en effet, n'a pas le poids de l'or!
Les lauriers, sur ce front, font une ombre trop grave!
Il te faut des plaisirs que nul devoir n'entrave
Parmi des cœurs légers, charmants, polis, pourris...
J'ai compris! J'ai compris! Va! Retourne à Paris!...

Dehors, la pluie tombe.

M^me^ BONAPARTE

Si tu souffres par moi je serai malheureuse!

On entend sonner l'heure au dôme voisin.

BONAPARTE, regardant sa montre.

Dix heures!

M^me^ BONAPARTE

Ne pars pas ainsi!

BONAPARTE, à la fenêtre, soulevant le rideau.

La pluie affreuse
Redouble! Allons-nous-en! Là bas, les escadrons
Roulent dans la campagne où nous les rejoindrons!...
Adieu donc! Sois tranquille autant que tu peux l'être!
Je ne sauterai plus jamais par la fenêtre!...
J'ai vieilli!...

Il a repris son manteau.

M^me^ BONAPARTE

Tu pourrais ne partir qu'à l'aube...

BONAPARTE

Oui!
Et je pourrais dormir, et rêver, enfoui
Sous ces draps, dans tes bras refermés, et ta bouche,
Chaude encor des baisers d'un autre, et peu farouche,
Demain pourrait confondre, en s'en ressouvenant,
Les baisers de tantôt et ceux de maintenant!
N'y compte pas!

M^me^ BONAPARTE

Tais-toi! C'est mal parler!

BONAPARTE, penché sur elle.

Tes larmes
Sont fausses, mais tes yeux n'en ont pas moins de [charmes!
L'odeur de tes cheveux se mêle à tout ton corps!...
Le plaisir qui meurtrit la lèvre que tu mords
Ne s'est pas effacé de ma mémoire!... L'heure
S'arrête sur le front que ta caresse effleure!...
Et ta voix sait mourir dans ta gorge en pâmant!...
Je le sais; je chéris ce lent frémissement
Qu'ont tes seins renversés quand ta taille se cambre;
Ta seule ombre m'émeut sur les murs de ta chambre...
Et je tremble en touchant tes doigts...

M^me^ BONAPARTE, lui prenant les mains et tentant de l'attirer à elle.

Alors pourquoi
T'en vas-tu?

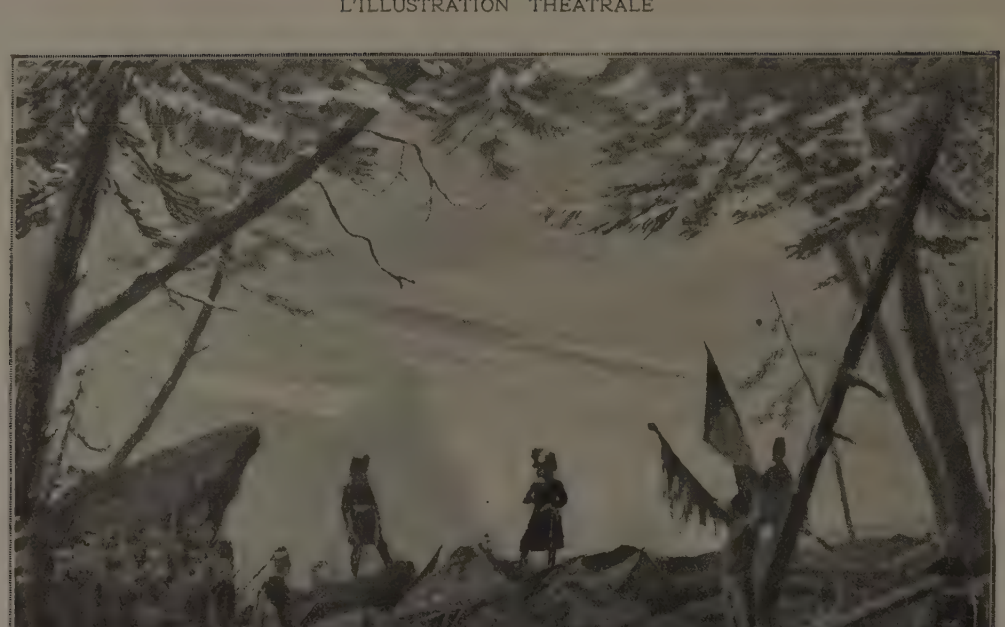
BONAPARTE, se dégageant et la repoussant.

Ma victoire est plus belle que toi!...

Il part. Elle retombe sur le lit en pleurant. La rafale bouscule violemment la pluie contre les carreaux.

RIDEAU

Joséphine (M^lle^ Guelt).



Acte V. — Bonaparte : *« Général Masséna, vous avez fait des prodiges ! »*.

ACTE IV

LA VICTOIRE

Le plateau de Rivoli. Nuit sombre.

BONAPARTE

Les chevaux ?...

CROISSIER

Je les ai conduits jusqu'au village.
On va les bouchonner d'abord, ils sont en nage.
Puis on les fera boire et manger.

BONAPARTE

Bien, merci.

CROISSIER

J'ai dit que dans une heure on les ramène ici.

BONAPARTE

Berthier, redonnez-moi la carte que nous fîmes,
J'ai besoin de la lire encore un peu...

Berthier étale la carte sur une pierre.

BERTHIER

Ces cimes
Avec leurs lourds profils de monstres à genoux ?...

BONAPARTE

Nous devons les avoir juste en face de nous.

MARMONT

L'Adige ?...

BONAPARTE

Entre ces pics que le brouillard chevauche,
Vous la verriez briller au clair de lune !

Marmont cherche à voir à droite.

LA VALETTE

A gauche !...

BERTHIER

Donc, la nuit nous dérobe un immense tapis...

BERTHIER

Autour duquel des monts trapus...

MARMONT

...Sont accroupis !

LE MARROIS

Si nous étions ici seulement !...

BONAPARTE

Nous y sommes !

LE MARROIS

Vraiment ?

Un groupe passe au fond, dans un repli de terrain.

BONAPARTE

Regardez donc, Marmont, où vont ces hommes...

MARMONT

Halte! Que cherchez-vous?...

UN CAPORAL

Ah! pas du pissenlit!

L'HOMME

On va me fusiller! Grâce!

LE CAPORAL

Allons!

MARMONT

Quel délit?

LE CAPORAL

Il a cogné tantôt, à cause d'une fille,
Sur son sergent... devant témoins... On le fusille...

L'HOMME

Je l'avais eue avant le sergent! Aujourd'hui,
Quand j'ai vu qu'elle allait se frotter contre lui,
Mon sang n'a fait qu'un tour... j'ai bondi... j'ai vu rouge...

BONAPARTE

Cela se passait-il au camp?

LE CAPORAL

Non! dans un bouge!

L'HOMME

Grâce, mon général! Je souffre bien assez!
Elles vous rendent fou, quand vous les embrassez,
Ces gueuses-là!... Faut-il qu'un homme de ma taille
Manque à son régiment, demain, pour la bataille?
Je jure d'y mourir!... Qu'on me foute en avant,
Et qu'on me crève après, si j'en ressors vivant!
J'enrage de glisser, la nuit, pour une chienne,
Mais tomber, au soleil, d'une balle autrichienne,
Ça m'irait!... Fais-moi grâce, et tu verras, pardi!...
J'étais derrière toi sur le pont de Lodi!...

BONAPARTE

Je te fais grâce!...

L'HOMME

Vrai?

BONAPARTE

Je t'épargne la honte,
Mais demain...

L'HOMME

Je mourrai pendant l'assaut!...

BONAPARTE

J'y compte!

L'HOMME

Va! J'ai trop de chagrin pour te mentir!

BONAPARTE

Ainsi,
Demain soir, si tu vis, au peloton!...

L'HOMME

Merci!

Le groupe disparaît dans la nuit.

BERTHIER

Je crois que celui-là, demain, en vaudra quatre!...

BONAPARTE

C'est contre sa douleur, demain, qu'il va se battre.
Laissez-moi méditer sur cette carte, un peu...
Je défends, cette nuit, qu'on allume un seul feu...
Faites-le bien savoir, partout où l'on bivouaque!...
L'ennemi qui s'avance ignore que j'attaque...
Nos feux révéleraient nos camps sur ce plateau:
Gardons pour nous la nuit qui nous sert de manteau!

Les aides de camp s'éloignent doucement. Bonaparte, penché sur la carte, à la lueur d'une lanterne, semble étudier... Il relève le front.

Le tonnerre assoupi n'ébranle plus la nue...
L'ombre est calme... En moi seul, l'orage continue...
Pourquoi donc suis-je un homme au lieu d'être ce banc
Que polit seulement la pluie en y tombant
Et sur qui tous les jours glissent sans différence
Si l'homme est le seul but que vise la souffrance?...
Cet arbre est-il ému quand la bise le tord,
Et, lorsque son feuillage a jauni, qu'il est mort,
Et que l'hiver le roule à travers la vallée,
Sent-il gémir en lui sa sève désolée?
Souffrira-t-il aux coups du bûcheron brutal?
Sa branche a-t-elle un rêve obscur qui lui fait mal?
Je le plains, moi! Je sens devant son tronc que froisse
La main raide du temps une espèce d'angoisse...
Lui, sait-il seulement qu'il vit?... Sur ce plateau,
Au lieu d'être, ce soir, un cœur sous un couteau,
Et qui saigne, pourquoi, de bois dur ou de marbre,
Ne suis-je pas, ce soir, ou ce banc ou cet arbre?
Je suis plus malheureux que si j'étais vaincu!...
N'avais-je pas, après Arcole, assez vécu?...
Un coup de baïonnette, en achevant ma vie,
M'eût épargné l'horreur dont elle est poursuivie.
Mon amour, avec moi couché dans le cercueil,
N'aurait rien abdiqué de son farouche orgueil,
Et le mépris n'eût point terni d'une ombre louche
Le nom de Joséphine imprimé sur ma bouche!
Puisqu'elle m'a menti, tout ment, tout!... Quels semblants
Puis-je croire?... Les noirs sont peut-être des blancs?
Le scrupule a compté tous mes pas, et je mâche
La honte!... En ce moment, je souffre autant qu'un lâche!
Jusqu'alors j'ai marché, lucide... Résolus,
Mes projets m'éclairaient, — et je ne les vois plus!...
Qu'importent désormais à mon âme meurtrie
La gloire et les destins même de la patrie!...
J'ai perdu ma raison de vivre!... Je sais bien
Que l'amour m'entraînait, et que je n'ai plus rien
En moi qu'un long dégoût mortel!... O Joséphine!
Je n'ai plus qu'à croiser mes bras sur ma poitrine...
Si je pouvais pleurer, je pleurerais!... Mon sang
Humilié me brûle aux poignets!... Qu'à mon rang
La mort m'arrache enfin, et qu'enfin je m'endorme!
Il ne faut pas sentir son cœur sous l'uniforme!
Qu'une balle me frappe, et je la bénirai,
Demain!... Je suis soldat; en soldat je mourrai.

A ce moment, un bataillon passe au fond, dans un repli de terrain ,en chantant.

LA VALETTE

Eh! là-bas... un couvercle aux sucriers: les mouches
Vont s'y jeter...

CROISSIER

Autrement dit, fermez vos bouches...

UN SOLDAT

On n'a donc plus le droit de chanter en marchant?

MARMONT

Non! Jusqu'au petit jour, pas de feu, pas de chant!

Junot arrive.

BONAPARTE

Qui vient là?...

JUNOT

Moi, Junot!

BONAPARTE

Alors?

JUNOT

On se répète
Vos ordres; tout se fait sans un coup de trompette.

BONAPARTE

Le moral?...

JUNOT

Excellent. On rit, on est content.
Les officiers sont sûrs de leurs hommes. Pourtant,
Avec tout le respect ardent qui les anime,
Ils m'ont chargé d'un vœu que je crois unanime.

BONAPARTE

D'un vœu pour moi?

JUNOT

Pour vous, mon général!

BONAPARTE

Parlez!

JUNOT

Tous iront en dansant au-devant des boulets:
En riant, ils mourront...

BONAPARTE

Oui, comme d'habitude!...

JUNOT

Ils savent que demain le combat sera rude,
Et, jamais, malgré l'air humide et le ciel noir,
Je ne les ai trouvés plus Français que ce soir!...
Or, si vous accédez au désir de ces braves,
Vous n'exposerez pas leur chef aux périls graves.
Tant que dans la mêlée ils vous savent vivant
Leur espoir reste intact et les pousse en avant.
Ne venez pas près d'eux tenter la mort qui vole,
Comme au pont de Lodi, comme aux digues d'Arcole...

BONAPARTE

Je n'ai donc pas le droit de mourir comme eux?

JUNOT

Non!

BONAPARTE

Quoi?

JUNOT

Qui commanderait, vous mort?...

BONAPARTE

Allons! C'est bon!

Joubert est arrivé par le fond. On lui désigne Bonaparte.

MARMONT

Mon général, voici Joubert...

BONAPARTE

Eh bien?...

JOUBERT

Mes pertes
Sont terribles!... J'ai vu mes colonnes ouvertes
De toutes parts!...

BONAPARTE

Enfin, vous avez le dessous?...

JOUBERT

Il pleuvait! Nous avons lutté comme des fous,
Tous!... Ma position étant très resserrée,
Je comptais m'y tenir encore la soirée
Quand on vint m'avertir que, sur ma droite, au nord,
Quasdranowich longeait l'Adige!... Sur le bord
Du lac, ma gauche aussi se trouvait menacée,
Au sud, par Lusignan dont l'unique pensée
Etait de me barrer Peschiera! J'ai tu
Ma rage, et reculé, sinon j'étais foutu!
Nous n'étions pas en nombre et ces sales canailles
D'Autrichiens me prenaient comme dans des tenailles!
J'espérais du renfort, mais nul ne m'en donna.
Alors, j'ai du lâcher même la Corona!
Il s'essuie le front.
Ces jours-là ne font pas couler des nuits béates!

BONAPARTE

Vous n'occupez donc plus San Marco?

JOUBERT

Les Croates
Nous en ont délogés vers quatre heures!...

BONAPARTE

Il faut
Que demain, à tout prix, vous remontiez là-haut.

JOUBERT

Si, trois fois plus nombreux, l'ennemi m'environne?

BONAPARTE

La trente-deuxième arrive de Vérone;
Elle vous soutiendra.

JOUBERT

Tant mieux! J'en ai besoin!
Car avec ce que j'ai je n'irais pas bien loin!

BONAPARTE

Vous auriez pu peut-être...

JOUBERT

Ah!

BONAPARTE

...Mais vous êtes brave,
Et vous n'avez commis aucune faute grave...
Masséna est arrivé, à cheval, au fond.

MASSÉNA, sautant de cheval.

Le général en chef?...

CROISSIER

Il est là!...

MASSÉNA, s'essuyant le front avec sa manche.

Quel galop!...

BONAPARTE

Approchez, Masséna!...

MASSÉNA

Je ne suis pas de trop?...

BONAPARTE

Non! Je vous attendais!... Vous passerez l'Adige
Cette nuit!...

MASSÉNA

Impossible!

BONAPARTE

Il faut passer, vous dis-je!...

MASSÉNA

Impossible!

BONAPARTE

Ce mot n'est pas français!... D'un prompt
Mouvement...

MASSÉNA

Je n'ai pas d'équipages de pont!...

BONAPARTE

Vous vous en passerez. Vous ferez un miracle.
Lorsque j'ai commandé je n'admets plus d'obstacle!
Dirigez sur ce point vos troupes que j'attends!

MASSÉNA

Bon Dieu !...

BONAPARTE

J'ai calculé la distance et le temps :
Vous arriverez juste à l'heure nécessaire.
Je sais, je vois quel jeu va jouer l'adversaire.
J'estimais Alvinzy plus habile ! Il a fait
Ce qui nous permettra de le vaincre ! En effet :
Je suppose qu'il a quatre-vingt-dix mille hommes...

MASSÉNA

Au moins...

BONAPARTE

Quatre fois plus, messieurs, que nous ne sommes !
Au lieu de les ruer dans nos cadres chétifs
Et de nous écraser sous ses gros effectifs,
Dans le but de nous prendre en même temps de toutes
Parts, et de nous couper d'un coup toutes les routes,
Il les a divisés en six colonnes !... Oui !...
Il a manigancé ce calcul inouï !...
Je frémis de songer qu'une cervelle humaine
Pût concevoir le plan d'une attaque aussi vaine !...

Il remonte un peu au fond ; il étend la main pour désigner les défilés.

Ces défilés, entre eux, ne communiquent pas,
Mais il faut que chacun, franchi du même pas,
Pour que le plan complet d'Alvinzy s'exécute
Déverse contre nous, à la même minute,
Sa colonne d'armée au lieu fixé d'abord ;
Et que les six tronçons nous attaquent d'accord !...
Alors, évidemment, nous sommes pris, Mantoue
Est sauvée, et pour nous c'est la fin, c'est la boue...

JOUBERT

Cet Alvinzy n'a pas le sens commun...

BERTHIER

Wurmser
A tenté ce coup-là...

BONAPARTE

Mais il l'a payé cher !...

MASSÉNA

Joli coup !

BONAPARTE

Alvinzy, pourtant, le recommence !

JOUBERT

Est-ce folle bêtise ou stupide démence ?

MASSÉNA

On dit que leurs drapeaux sont brodés de la main
De leur impératrice ?...

JOUBERT

On verra ça demain !...

BONAPARTE

En bloc, ils nous battaient ! Cet étonnant partage
Nous redonne contre eux sûrement l'avantage
Si je puis rassembler ici, dans cette nuit,
Tout ce que nous avons d'effectifs !...

JOUBERT, évoquant la bataille déjà.

Le jour luit...

BERTHIER, même jeu.

Nous nous jetons alors, et d'une seule masse,
Sur chaque bout d'armée arrivant...

BONAPARTE

Je ramasse
Nos forces !... Tour à tour nous recevons les leurs...
J'ai du canon ; je tiens la plaine et les hauteurs...
Bref, avant que le corps d'Alvinzy se reforme
Nous gagnons en détail une victoire énorme !...

MASSÉNA

En avant ! J'ai saisi l'affaire !...

JOUBERT

Ça ira !...

BERTHIER

Augereau va tenir en respect Provera !...

MASSÉNA, sur le point de remonter son cheval, au fond.

Mes enfants, celui-là n'est pas une mazette !...

LE MARROIS

Eh ! non !

MASSÉNA

Quelqu'un de vous a-t-il dans sa musette
Quelque chose à manger ?

CROISSIER

Tiens !... Prends ça, Masséna !...

MASSÉNA

C'est bien sec du pain sec !...

CROISSIER

Ah ! c'est tout ce qu'on a...

MASSÉNA

Il me faudrait les dents d'un cheval pour y mordre !

CROISSIER

Si tu ne les as plus, rends-le-moi !...

MASSÉNA, lui montrant ses dents dans une grimace.

Tiens ! sous-ordre !
On peut bouffer du marbre avec ça !...

Il monte à cheval.

CROISSIER, riant.

Sûrement !

MASSÉNA

Vous n'avez pas de sucre aussi pour ma jument ?

CROISSIER

Non ! On a tout vendu ! Plus rien dans la boutique !...

MASSÉNA, à cheval, partant.

Au revoir, l'épicier !

CROISSIER

Au revoir, la pratique !

BONAPARTE

Vous, Joubert, vous jouerez le prélude !... Primo :
Vous foncerez sur San Marco par Caprino
Et San Giovanni, dès l'aube. La chapelle
Est la clé du combat...

JOUBERT

Bien !...

BONAPARTE

Je vous le rappelle :
Il faut, au point du jour, que vous me la rendiez !...

JOUBERT

J'y marcherai moi-même avec mes grenadiers !...

BONAPARTE

Secundo : vous prendrez l'ennemi par le centre...

JOUBERT

Bien !...

BONAPARTE

Vous lui passerez carrément sur le ventre,
Et vous me rejoindrez, ici...

JOUBERT

Bien!...

BONAPARTE

C'est compris?...

JOUBERT

Oui!...

BONAPARTE

De la promptitude en tout, et le mépris
Du danger!

JOUBERT

Si la mort m'oublie, au crépuscule,
Les Autrichiens sauront comment Joubert circule
Sous les balles!...

BONAPARTE

Je crois qu'ils pourront le savoir!
La mort ne voit que ceux qui craignent de la voir!...

Joubert part.

LE MARROIS

Général, pour dormir sans que le vent les traque,
Des dragons voudraient bien bâtir une baraque?...

BONAPARTE

Ils peuvent à leur gré se construire un quartier,
Mais qu'ils n'abattent pas un seul arbre fruitier...

Le Marrois part à gauche.

LA VALETTE

Général, où faut-il installer l'ambulance?

BONAPARTE

Dans l'église!...

La Valette part à droite.

BERTHIER

Malgré toute ma vigilance,
Si le temps fait défaut et les ambulanciers
Pour arracher leur proie aux oiseaux carnassiers,
J'ai peur, quand la bataille aura cessé, qu'il reste
Assez de morts ici pour attirer la peste...

BONAPARTE

On brûlera les morts, demain, sur des bûchers!...

A ce moment on entend à la cantonade une voix qui crie.

UNE VOIX

César!...

BONAPARTE

Qui crie ainsi?...

Toujours à la cantonade.

PLUSIEURS VOIX, criant.

César!...

CROISSIER

Dans les rochers
Des tambours belliqueux qu'enfièvre cette veille
Provoquent des échos qui font la sourde oreille!...

BONAPARTE

A l'aube, ils pousseront aux échos leurs défis!...
Les échos répondront... Mais ce soir, plus de cris...

LES VOIX, mêlées de rires.

César!...

BONAPARTE

Allez, Croissier, leur dire de se taire!

CROISSIER

J'y cours!...

BONAPARTE

Ils ont lancé ce grand nom militaire
Dans la nuit, au hasard, pour rire; tout mon cœur
L'a reçu!... Que c'est beau d'avoir été vainqueur!...
L'histoire a de ces noms qui vous remplissent l'âme
De lumière!... Pourquoi m'as-tu trahi, ma femme?...
Ah! pour qu'un nom crié par un pauvre soldat
Jette encore après tant de siècle tant d'éclat
Quel rêve a donc nourri la volonté vivante
Du héros qui porta ce nom sans épouvante?...
J'ai faim, Marmont!...

MARMONT

Parbleu!...

BONAPARTE

Tu n'as rien dans ton sac?

MARMONT

Oh! j'ai de quoi calmer un peu votre estomac:
Du pain dur...

BONAPARTE

Bon!...

MARMONT

Des noix...

BONAPARTE

Parfait!...

MARMONT

Et quatre figues!

BONAPARTE

Assez pour affronter de nouvelles fatigues!...

MARMONT

Si vous avez soif...

BONAPARTE

Non!... J'avais faim seulement...

Un temps.

Marmont...

MARMONT

Mon général?...

BONAPARTE

Dis-moi ton sentiment...
Crois-tu que ces guerriers fameux de qui l'épée
Illumine les temps d'un reflet d'épopée
Nous ressemblaient?... César, Alexandre, Annibal,
Etaient-ils, comme nous, des hommes que le mal
Faisait crier, pleurer, souffrir?... Ces capitaines
Dont l'histoire nous lègue en des fresques hautaines
Les exploits, et les mots touchants ou solennels,
Mangeaient-ils du pain sec avec leurs colonels?
Comprends-moi!... Nous savons que leur gloire fut grande.
Mais leur cœur fut-il grand, dis?... Je te le demande!...

MARMONT

Pour moi...

BONAPARTE

Réfléchissez davantage, mon cher...
Vous répondez toujours trop vite... Par le fer
Et la flamme, ils ont mis leur sceau sur un beau livre!
Certe, ils ont su ne pas mourir!... Ont-ils su vivre?
César répudia sa femme... Il eut raison...
Un amant découvert dans sa propre maison
Justifiait assez sa rigueur... Mais Plutarque
Sur César amoureux ne fait nulle remarque...
Lorsque ses légions campaient devant Clermont
Etait-il comme moi, cette nuit, sur ce mont?
Ses licteurs ont-ils lu sur son front volontaire
La secrète douleur que sa bouche a dû taire?
Que je voudrais savoir si César a pleuré!
O larmes de César, lourd chagrin ignoré
Des annales... regrets qui sur sa rude épaule
Penchiez sa tête au fond des campagnes de Gaule,
Vous êtes descendus avec lui dans la mort!...

L'histoire n'en sait rien, Marmont... Tu dors?...

Marmont s'est endormi contre un arbre, debout.

Il dort!...

UNE VOIX DANS L'OMBRE

J'étais soldat, l'Histoire a regardé mes armes:
Tout est bien! Je n'ai rien conquis avec mes larmes.
Le sang noir qui jaillit des cuirasses d'airain
Seul a mouillé sur moi mon glaive souverain.
Sur les mains du guerrier les larmes font des taches.
J'ai passé, rude et brusque, entre l'éclair des haches.
J'étais soldat; devant mon dur profil lauré
L'avenir ne doit pas savoir si j'ai pleuré!...
Toi, qu'un grand deuil, ce soir, avait choisi pour cible,
Demain, sur l'étrier, ferme et droit, impassible
Au-dessus du choc rouge et noir des régiments,
Tu jetteras ton cœur dans tes commandements!...

BONAPARTE

Soit! Je renfermerai ma peine en moi!... Personne
Ne saura de quel froid incessant je frissonne!...
Aurai-je la victoire, au moins?...

LA VOIX DANS L'OMBRE

Tu l'as déjà!
Celui que la laideur d'un jour triste outragea
Et qui n'a pas permis au mal qui vint le mordre
De répandre, autre part qu'en lui seul, son désordre,
Qui, malgré sa douleur, imposa ses instincts
Grondants, selon ses vœux voit marcher ses destins!...
Toutes les passions qui meurtrissent la terre
Sont en nous. Le héros, lucide et solitaire,
Les jugule d'abord dans sa poitrine, puis
Il va combattre, — et toi, Victoire, tu le suis!

BONAPARTE

Pourquoi lutter?...

LA VOIX DANS L'OMBRE

Pour vaincre!

BONAPARTE

Ah! je vaincrai sans joie,
Désormais...

LA VOIX DANS L'OMBRE

Le vainqueur offre sa vie en proie
Aux victoires! Plus rien n'éblouira ses yeux;
Et la pâleur des morts ceint les fronts glorieux!
Bientôt, tu traîneras cette amertume noire
Qui roulait sur mon cœur aux grands soirs de victoire!
Tu ne voudras plus rien... Tu vaincras... Tu vaincras...
Et ta gloire sera si lourde sur tes bras
Qu'un jour, ô malheureux... Malheureux!...

La voix s'évanouit.

BONAPARTE

Parle encore!...
Ah! je rêvais debout... La fièvre me dévore...
Et ce n'est qu'un laurier sur qui la lune luit
Que j'ai pris pour un spectre auguste dans la nuit...
Sur les cimes du mont que recouvre la neige
D'où viennent, tout à coup, ces lueurs?... Me trompé-je?
Non! Les feux des bivouacs autrichiens reflétés
Eclairent les sommets de subites clartés!...
J'avais bien deviné leur stupide tactique!...
Le premier Corps est là... tout près... C'est fantastique!
Le second ne peut pas le rejoindre bientôt...
Et, là-bas, le troisième!... Alvinzy n'est qu'un sot...
Ces deux corps l'un et l'autre isolés qui vont être
Foudroyés aussitôt que le jour va paraître...
Les autres ne sont pas en vue... Ah! dans ma main,
Je les tiens!... Je n'aurai qu'à la fermer demain...
Les miens sont là... Mes bons soldats!...

LA VOIX DE CROISSIER

Holà! Qui vive!

UN BERGER

Vous êtes donc partout. Je cherche un coin. J'arrive
De la plaine. Je suis berger. C'est mon troupeau...
On me renvoie à gauche, à droite...

CROISSIER

Si ta peau
T'est chère, vieux berger, rentre à ta bergerie...

LE BERGER

Alors, c'est pour tantôt, vraiment, cette tuerie?

CROISSIER

Rentre tes blancs moutons, berger, il va pleuvoir.

LE BERGER

La bergerie est loin. Où me cacher?

CROISSIER

Va voir
Au village!...

LE BERGER

Il me faut de l'herbe pour mes bêtes!
C'est mon armée, à moi!... J'ai là quatre-vingts têtes
Bêlantes...

Marmont dort toujours debout contre l'arbre.

BONAPARTE

Que la neige est belle sur ces monts!

Deux heures sonnent à la petite église de Rivoli, proche.

Encore une heure avant la bataille...

Il regarde sa montre, s'enferme bien dans son manteau, s'étendant.

Dormons!...

RIDEAU

Le chef d'escadron Lassalle (M. Gay)

ACTE V

LES TROPHÉES

Le rideau est à peine tombé sur la fin du quatrième acte, que tout de suite, sans le moindre entr'acte, on entend derrière le rideau, au lointain, une rumeur confuse faite de tambours, de clairons et de voix, qui approche et se précise d'instant en instant. Des commandements éclatent de plus en plus pressés... On entend... « En avant!... Officiers, sous-officiers, soldats... Chargez!... » *Un chant monte:* « Ah! ça ira! ça ça ira! ira! » *Un coup de canon retentit.* « Rompez en arrière par la droite pour marcher vers la gauche... Gare l'obus!... Hardi la quatorzième! En avant par divisions!... » *De grands éclats de rire se mêlent aux coups de feu et aux commandements.* « Changement de front!... Vive la République! Chargez!... Pointez!... Roulez les pièces de douze!... A la hussarde! Pas par là! Pas par là!... Par ici! A la rivière!... Sus aux Croates!... Vive Berthier!... Colonne en demi-distance sur la droite!... Hardi, Leclerc!... Hardi, Lassalle!... Le général Meyer est blessé!... Un fusil, n... de D...! » *Un chant domine un instant le tumulte.* « Français, laisserons-nous fléchir... » *La fusillade recouvre tous les bruits, puis :* « Chargez!... Hop! Hop! Hop! Hop!... » *Et une immense clameur:* « Lassalle! Lassalle! »

Et lentement le rideau s'écarte. Le décor est le même qu'à l'acte précédent, mais le soleil croule sur le plateau exaltant les claquements des drapeaux, les chants, les cris, les uniformes et la terre sanglante. On aperçoit à droite, sur un monticule, le général Bonaparte, entouré de son état-major comme dans le tableau de Philippoteau. Un cheval mort est à ses pieds. Un canon fracassé est au milieu du théâtre. Çà et là des morts et des blessés. Un petit tambour qui a eu la main droite coupée d'un coup de sabre bat encore sa caisse avec la main gauche, adossé à un tronc d'arbre.

UN GRENADIER, passe en courant et crie en tapant sur son fusil à Bonaparte. — Ah! tu veux de la gloire, on va t'en foutre!!...

On entend toute proche une sonnerie de trompettes.

A GAUCHE
— D'où venez-vous, vous autres?
— De l'hôpital de Vérone!
— On s'y rongeait! On a entendu le canon! Ça nous a guéris!... On a couru du côté de la bataille!...
— Trop tard, les robes jaunes!
— Tout est fini!
— Bon Dieu! Pas de chance! On s'est pourtant pressé!

AU FOND
— Regarde là-bas!
— Quelle poussière!
— C'est Lassalle qui charge!
— Encore!
— Déjà, il a chargé six fois!
— Au moins!...
— Ce qu'il doit avoir chaud!
— Je te crois, mais il charge à poil...

Un paysan, qui porte une casserole pleine d'eau, s'est dirigé jusqu'à Bonaparte. Celui-ci boit à même la casserole.

— Que cherches-tu là?

— Mon argent, bon Dieu! Je l'ai enfoui dans mon mouchoir au pied d'un arbre... je retrouve plus l'arbre.

— Ils ont au moins chargé vingt fois!

— Pardi! C'est toujours les mêmes qui se font tuer!

— Vive Masséna!...

BONAPARTE. — Général Masséna, vous avez fait des prodiges! Approchez que je vous embrasse! Vous êtes l'enfant chéri de la Victoire!...

— Voilà les drapeaux!...

— Les drapeaux!

Un groupe d'une dizaine d'hommes arrive en courant. L'un d'eux agite un drapeau autrichien qui claque au vent. Il le jette vers Bonaparte. Un grand cri: « Vive la République! » Un deuxième groupe arrive, porteur d'un autre drapeau. Au loin une *Marseillaise* formidable s'élève qui ne s'interrompra plus jusqu'au baisser du rideau.

— Là-haut!...

— C'est un aigle!...

— Sale rapace!...

— Il ne volera pas longtemps!

— Ne le tue pas!

— Il fait bien dans le ciel bleu!

— Comme il monte...

Dans la coulisse une clameur déferle: « Lassalle. » Au galop un troisième groupe arrive, duquel émerge un drapeau autrichien qui vient tapisser le monticule.

— Vive la trente-deuxième!...

Un quatrième groupe accourt portant deux drapeaux. Ceux-là sont troués, déchiquetés, presque informes. Ils rejoignent les autres sur le monticule. Les cloches des églises voisines se mettent à sonner. Un cinquième groupe porteur d'un drapeau accourt encore. La rumeur: « Lassalle! Lassalle! » augmente encore. Elle recouvre par instants *la Marseillaise* et les cloches. Enfin, au milieu d'un sixième groupe qui, celui-là, s'approche lentement, paraît Lassalle exténué, nu jusqu'à la ceinture. La sueur et le sang couvrent son visage et son corps. Ses compagnons le portent presque.

BONAPARTE. — Vous êtes le premier cavalier de la République! Vous vous êtes battu comme un héros!...

LASSALLE, serre contre sa poitrine six drapeaux. Il bégaie. — Je n'en peux plus! Je tombe de sommeil!...

Et laisse tomber à ses pieds les six drapeaux.

BONAPARTE. — Couche-toi!

Lassalle roule dans les drapeaux.

— Vive Lassalle!...

BONAPARTE. — Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut des Apennins; vous avez culbuté, dispersé, tout ce qui s'opposait à votre marche. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie, et souvent sans pain. Les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité. Et quand, après une paix glorieuse, vous rentrerez dans vos foyers, vos concitoyens diront en vous montrant: « Ils étaient de l'armée d'Italie. »

La Marseillaise emplit la plaine.

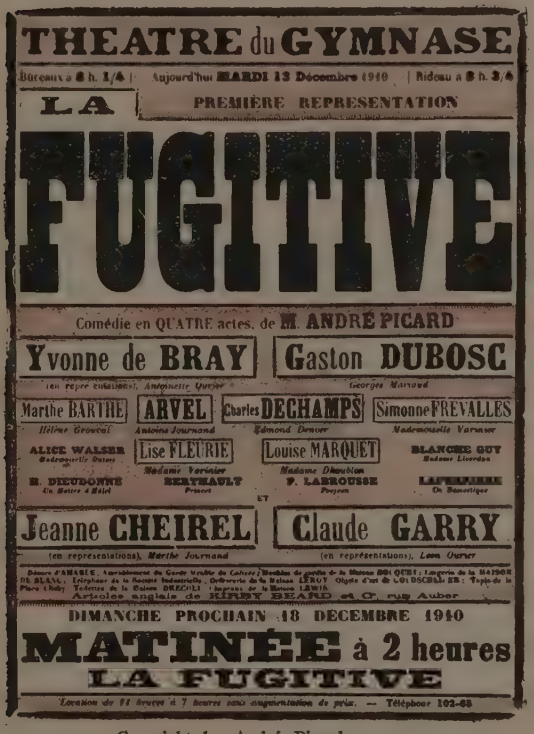
RIDEAU

6e Année. — 168 7 Janvier 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Copyright by André Picard, 1910.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique. Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date. Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* FRANCE, 36 francs ; ÉTRANGER, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Fugitive, au Théâtre du Gymnase.

La couverture de ce premier supplément théâtral de l'année porte en fac-similé en couleurs une réduction de l'affiche de la première représentation de la pièce publiée. *L'Illustration* avait déjà employé cette originale présentation en 1899, en 1900, et pendant les premiers mois de 1901 ; puis, le nombre des pièces reproduites et le tirage du journal augmentant à la fois, il avait fallu renoncer à cet « en-tête » original mais trop long à imprimer ; il est repris aujourd'hui, parce qu'un très grand nombre d'abonnés l'ont demandé avec insistance et parce que les machines les plus récemment construites atteignent à une vitesse et à une rapidité qui rendent possibles et presque faciles des impressions qui eussent été considérées, il n'y a pas bien longtemps encore, comme des tours de force professionnels.

Les lecteurs de *L'Illustration Théâtrale* avaient bien raison de réclamer ce frontispice : comment en imaginer un qui soit mieux adapté à cette publication ? Sous une forme toujours pareille, il se renouvelle constamment, puisque sa disposition typographique et ses couleurs changent selon les théâtres.

Cette petite affiche, réduction fidèle d'un fragment des colonnes bariolées qui sur les boulevards nous tiennent quotidiennement au courant des spectacles du soir, intéressera particulièrement les Parisiens qui la retrouveront loin de la capitale ; elle intéressera plus encore ceux qui la verront après nous, dans longtemps, quand nous aurons disparu, car elle leur apportera un témoignage direct, et comme vivant, des goûts et des mœurs d'aujourd'hui, de cet aujourd'hui qui sera alors loin en arrière, dans le passé. Nos petits-neveux, non seulement connaîtront ainsi les noms des comédiens et des comédiennes qui furent parmi nous plus ou moins passagèrement en faveur, mais ils verront dans quelles proportions respectives ils jouissaient de cette faveur, — selon la place qu'ils occupaient sur l'affiche et la dimension des lettres composant leur nom. Ils pourront constater aussi l'unanime modestie de nos auteurs, se dissimulant avec quelque humilité, laissant étouffer leur propre nom entre les capitales énormes de leur titre et de leurs interprètes. Encore arrive-t-il parfois que les noms des interprètes, après avoir étouffé le nom de l'auteur, écrasent même le titre de l'œuvre !

***

Jeunesse et *l'Ange gardien*, telles sont les deux comédies de l'auteur de *la Fugitive* déjà publiées par *L'Illustration*, la première le 20 janvier 1906, la seconde le 26 février 1910.

Durant l'une des dernières répétitions, un de nos confrères était allé demander à M. André Picard de lui exposer le sujet de son œuvre nouvelle, et M. André Picard lui répondit :

« Il me semble que tout l'argument de la pièce tient dans les quelques lignes d'une phrase que prononce, au premier acte, ma principale héroïne : « A nos âges, avec leur reste de vie » encombrant, les parents n'ont plus » le choix qu'entre deux égoïsmes : » celui de se cramponner désespéré» ment à leurs enfants, ou de vivre » avec frénésie pour eux-mêmes ! » J'ai voulu étudier — je n'aime guère ce mot — la situation d'une femme encore jeune, indépendante de situation et de caractère, au moment où la vie semble l'avoir dégagée de ses liens instinctifs ou sociaux. Ce qui résulte de cette tentative, c'est précisément tout le développement de *la Fugitive*. »

***

Certains critiques étudient et analysent cette œuvre en s'attachant plus particulièrement à ses tendances morales ou sociales, d'autres visent plus spécialement ses qualités littéraires ; et, dans un cas comme dans l'autre, les uns l'approuvent sans restrictions, les autres font quelques réserves de détail ; mais tous en louent la valeur, la haute tenue et le charme rare.

M. Francis Chevassu en parle ainsi, dans le *Figaro*, après avoir enregistré le chaleureux accueil du public, au soir de la première représentation :

« C'est une comédie originale, d'une psychologie ingénieuse et pénétrante, qui a d'abord le ton d'un spirituel libertinage, à peine audacieux tant il semble naturel et qui atteint ensuite à l'émotion par les moyens les plus simples et les plus humains. »

M. Henri de Régnier écrit aussi, dans le *Journal des Débats*, que « le fort joli succès » obtenu par cette « fort jolie comédie » lui paraît mérité par l'art ingénieux et attentif avec lequel elle est traitée :

« M. André Picard n'a rien d'un improvisateur, ce dont je le loue extrêmement, car on nous offre trop souvent au théâtre des ouvrages dont le texte a l'air de n'avoir jamais été écrit et certes ne mériterait pas d'être imprimé. Celui de M. Picard, au contraire, donne l'impression d'avoir été établi minutieusement. Du reste, M. Picard a le goût d'un certain raffinement psychologique qui le préserve des réalisations hâtives. M. Picard prend un plaisir évident à nuancer les sentiments de ses personnages, ce qui, parfois, le conduit à développer certaines scènes un peu longuement et à les prolonger outre mesure en y accumulant des détails intéressants et justes en eux-mêmes, mais qui en distendent un peu la trame toujours fine et bien liée.

» Si j'ai à constater ce léger défaut dans la nouvelle et charmante pièce que M. André Picard vient de nous donner, il n'en demeure pas moins que *la Fugitive* est une œuvre des plus agréables et des mieux réussies que l'auteur de *Jeunesse* eût pu assez bien intituler *Seconde Jeunesse*. »

M. Robert de Flers observe, dans la *Liberté*, que M. André Picard, qui est un jeune, ne s'intéresse pas aux amours des jeunes gens :

« Sa curiosité de psychologue est attirée par la passion qui se développe, plus complexe et plus douloureuse, dans le cœur des êtres qui sont près de vieillir et qui veulent une dernière fois s'accrocher désespérément au bonheur. Dans *Jeunesse*, il avait étudié la période de l'âge ingrat chez un homme. Dans *l'Ange gardien*, il avait voulu dépeindre une femme de trente ans que l'orgueil d'elle-même protège mal contre les secrètes et redoutables faiblesses. Enfin, dans *la Fugitive*, il vient de décrire le combat cruel qui se livre dans l'âme d'une femme entre ses devoirs de mère et la poursuite égoïste de son bonheur personnel. Ce sujet est un peu usé, il l'a renouvelé de la façon la plus habile, en plaçant cette femme à un moment de sa vie où elle croit avoir retrouvé toute sa liberté. »

Et M. Robert de Flers poursuit :

« Amante ou mère, il faut choisir. Telle est la thèse que M. André Picard a développée dans sa très jolie comédie, fine, sentimentale et cruelle à la fois, où sont analysés avec une grande délicatesse des nuances de sentiments, et ces détours secrets du cœur que Marivaux a si bien exprimés, et où sont aussi exposés avec beaucoup de force dramatique des conflits douloureux et vrais. *La Fugitive* est assurément, avec *Jeunesse*, la pièce la meilleure, parce que la plus humaine, de M. André Picard, et elle a obtenu un accueil très chaleureux et très mérité. »

M. François de Nion remarque, dans l'*Echo de Paris*, qu'il y a en ce moment une réaction contre le théâtre brutal et pervers dont l'expression, dit-il, atteignit son paroxysme, l'an passé :

« La pièce de M. André Picard est une leçon de bonne moralité, encore que les confidences amoureuses entre mère et fille, si atténuées soient-elles, laissent une impression un peu pénible. Mais les conclusions sont inspirées par un esprit de renoncement et de sacrifice de nature à satisfaire toutes les rigueurs. »

M. J. Ernest-Charles constate, dans l'*Opinion*, que M. André Picard a été là, a voulu être, avec toutes les qua-

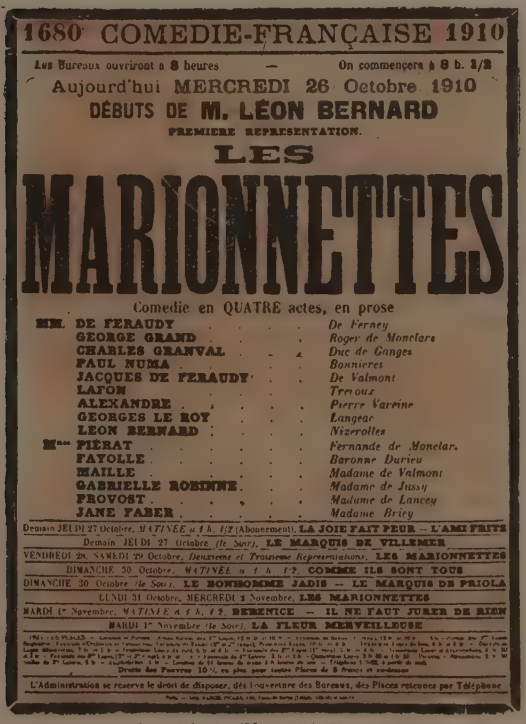
(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture)

7e Année. — 169 14 Janvier 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



1680 COMEDIE-FRANÇAISE 1910

Les Bureaux ouvriront à 8 heures — On commencera à 8 h. 1/2

Aujourd'hui MERCREDI 26 Octobre 1910

DÉBUTS DE M. LÉON BERNARD

PREMIERE REPRESENTATION.

LES

MARIONNETTES

Comedie en QUATRE actes, en prose

MM. DE FERAUDY	*De Ferney*
GEORGE GRAND	*Roger de Monclars*
CHARLES GRANVAL	*Duc de Ganges*
PAUL NUMA	*Bonnieres*
JACQUES DE FERAUDY	*De Valmont*
LAFON	*Trevoux*
ALEXANDRE	*Pierre Varrine*
GEORGES LE ROY	*Langeac*
LEON BERNARD	*Nizerolles*
Mmes PIERAT	*Fernande de Monclar.*
FAYOLLE	*Baronne Durieu*
MAILLE	*Madame de Valmont*
GABRIELLE ROBINNE	*Madame de Jussy*
PROVOST	*Madame de Lancey*
JANE FABER	*Madame Briey*

Demain JEUDI 27 Octobre, MATINÉE à 1 h. 1/2 (Abonnement), LA JOIE FAIT PEUR — L'AMI FRITZ

Demain JEUDI 27 Octobre (le Soir), LE MARQUIS DE VILLEMER

VENDREDI 28, SAMEDI 29 Octobre, Deuxième et Troisième Représentations, LES MARIONNETTES

DIMANCHE 30 Octobre, MATINÉE à 1 h. 1/2, COMME ILS SONT TOUS

DIMANCHE 30 Octobre (le Soir), LE BONHOMME JADIS — LE MARQUIS DE PRIOLA

LUNDI 31 Octobre, MERCREDI 2 Novembre, LES MARIONNETTES

MARDI 1er Novembre, MATINÉE à 1 h. 1/2, BERENICE — IL NE FAUT JURER DE RIEN

MARDI 1er Novembre (le Soir), LA FLEUR MERVEILLEUSE

Droits des Pauvres 10 %, en plus pour toutes Places de 5 francs et au-dessous

L'Administration se réserve le droit de disposer, dès l'ouverture des Bureaux, des Places retenues par Téléphone

Copyright by Pierre Wolff, 1910.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Les Marionnettes à la Comédie-Française

La Comédie-Française étant par excellence la Maison des Traditions, l'affiche de ses premières représentations, selon la vieille coutume, ne mentionne pas le nom de l'auteur ; car, dans les théâtres, jadis, c'est à l'issue de la première représentation que le chef de la troupe venait, sur le devant de la scène, annoncer au public que « la pièce qu'il venait d'avoir l'honneur de représenter » était de M. X... Y... ou Z... Et donc le petit effet de cette révélation ne devait pas être atténué par une publication prématurée du nom de l'auteur. Mais, par suite d'une évolution des habitudes théâtrales, la répétition générale étant devenue une véritable première représentation publique, on a, dans la plupart des salles de spectacle, pris l'usage d'annoncer le nom de l'auteur à l'issue même de la répétition générale de sorte qu'il n'y a plus lieu de prolonger jusqu'au soir de la première représentation cette discrétion, — simplement protocolaire du reste, puisque toutes les trompettes de la renommée proclament, en réalité, ce nom bien avant même la mise en répétitions de l'œuvre.

A peu près seule, la Comédie-Française a donc maintenu cette formalité.

Elle en a d'ailleurs conservé, avec celle-là, bien d'autres.

Par exemple, celle qui consiste à annoncer officiellement — sur ses affiches d'où sont exclues les « vedettes » voyantes et criardes — les « débuts » d'un comédien de talent, ayant fait depuis bien des années des preuves sur nombre d'autres théâtres et qui, depuis toute une saison, joue sur sa propre scène — mais rien qu'officieusement, faut-il croire — aux applaudissements du public, les rôles les plus importants. Et elle entretient encore pieusement celle-ci, qui veut que l'on place hiérarchiquement sur l'affiche les personnages et leurs interprètes non suivant l'importance de ces personnages dans la pièce et non suivant la valeur de leurs interprètes respectifs, mais suivant le rang de sociétariat de chacun de ces artistes ou suivant l'ancienneté de leur... pensionnariat.

***

Pendant les répétitions des *Marionnettes*, nombreux furent les journalistes qui allèrent interroger M. Pierre Wolff sur cette pièce ; M. Pierre Wolff leur exposa obligeamment qu'il l'avait commencée deux ans auparavant, assuré d'un tour de représentations à la Comédie-Française, puisqu'il l'avait portée, au mois d'août précédent, à M Jules Claretie qui l'avait aussitôt reçue. Et, à notre confrère, M. Léo Marchès, de la *Liberté*, qui s'étonnait de le voir, lui si habitué aux succès, ému et trépidant, la veille du jour où il allait affronter un public qui s'apprêtait si bien à être conquis, il expliqua :

« Je suis toujours ainsi à la veille d'une première. J'admire ceux de mes confrères qui vont au feu le sourire sur les lèvres, avec la superbe confiance en leur œuvre et en eux-mêmes. Je les admire, mais je ne puis les imiter. Au moment de donner un ouvrage nouveau, je sens le doute et la défiance m'envahir. Je n'y crois plus. Des semaines de répétitions m'ont blasé sur les effets escomptés naguère. Je ne vois plus que platitude et vulgarité. Je voudrais reculer l'échéance fatale, retirer mon manuscrit et m'enfuir avec lui bien loin du public et des salles de générale. Il semble généralement que les artistes partagent ce sentiment. A la belle ardeur des premières répétitions a succédé la monotonie des séances quotidiennes trop souvent répétées, la fatigue du travail trop toujours le même. Il vient un moment où auteur et interprètes ne voient plus rien et ne cherchent plus rien. Ce sont quelques jours bien pénibles à passer.

» Je me hâte de vous dire que ces remarques sont générales et s'appliquent aussi peu que possible — autant dire pas du tout — au cas actuel. J'ai trouvé, au contraire, chez tous et chez toutes, l'ardeur la plus généreuse, le plus entier dévouement. »

Et comme M. Léo Marchès lui demandait le pourquoi de ce titre : *les Marionnettes*, M. Pierre Wolff s'écria :

« Ce titre ? Ah ! il m'a donné assez de mal à trouver. J'estime que, dans une pièce, le titre a une grande importance. Non pas qu'il doive, à mon avis, symboliser, synthétiser l'œuvre et ses tendances et révéler des profondeurs de pensée, qui, parfois, n'existent pas. Mais tout simplement parce qu'un bon titre a une action réelle sur le public et l'incite à venir au théâtre. C'est pourquoi j'hésite toujours jusqu'au dernier moment à adopter un titre définitif. Ma pièce actuelle en a eu 53 successivement, pas un de moins. Nous nous sommes finalement arrêtés aux *Marionnettes*... Les marionnettes ? Mais ce sont des hommes et des femmes. Ce sont tous les hommes et toutes les femmes, qui s'imaginent vivre, agir et vouloir, et qui sont, en réalité, les jouets de forces supérieures ; ce sont les pantins qui s'agitent et que mène la destinée. Les *Marionnettes*, c'est nous.

» Voilà l'idée philosophique — si j'ose dire — de ma pièce. Vous voyez qu'elle ne s'apparente en rien aux *Polichinelles*, comme d'aucuns avaient fait mine de le croire... *Les Polichinelles*, c'est de la satire ; *les Marionnettes*, c'est de la pitié !... »

***

La critique a analysé, commenté, discuté, loué cette œuvre avec la plus vive attention, avec le plus vif intérêt.

M. Léon Blum observe, dans *Comœdia*, que M. Pierre Wolff n'est pas de ces écrivains de théâtre qu'on voit cantonnés dans un genre uniforme, et qui reprennent sans cesse, sous des noms ou des affabulations à peine variés, les mêmes personnages et les mêmes sujets :

« Il y a de la diversité dans son imagination, comme dans son talent. On lui a toujours vu le souci de se renouveler, de s'étendre, de sortir de la formule où ses succès même auraient pu risquer de l'enfermer. Aussi sa production comprend-elle des types de presque toutes les variétés dramatiques : des comédies de mœurs à la manière réaliste, des vaudevilles humoristiques, des pièces à thèse comme *le Lys* ou *le Ruisseau*, des comédies sentimentales comme *le Secret de Polichinelle*, des pièces d'amour comme *le Béguin* ou *l'Age d'aimer*.

» C'est dans cette dernière catégorie que se rangent les quatre actes que la Comédie-Française vient de nous donner. *Les Marionnettes* sont une pièce d'amour, mais une pièce d'amour qui, cette fois, déroule son intrigue dans un milieu mondain et parmi des tableaux de mœurs mondaines, une pièce dont les personnages, au lieu d'appartenir à ces groupes sociaux incertains ou quelquefois équivoques dont se contentent les théâtres du boulevard, sont tous nobles, élégants et riches. »

M. Léon Blum croit discerner qu'abordant pour la première fois la plus redoutable des scènes, M. Pierre Wolff a voulu s'élever jusqu'à la grande comédie de passion, « nos conventions théâtrales exigeant encore que la grande comédie choisisse ses décors et ses personnages dans le monde ».

M. Adolphe Brisson écrit, dans le *Temps*, qu'il a surtout aimé l'esprit et la sensibilité qui se trouvent réunies dans *les Marionnettes* et il pense que le public, également, plus que le fond de l'œuvre en goûte les détails, et plus qu'à l'aventure même des personnages se plaît aux « à-côté » de leur crise passionnelle. M. Adolphe Brisson juge les qualités de M. Pierre Wolff nombreuses, séduisantes, et tout à fait particulières :

« La plus caractéristique consiste dans un savoureux mélange d'ironie, d'enjouement et de tendresse... C'est une impression que très souvent il nous donne... Sous la drôlerie pittoresque de la phrase perle une larme, oh ! une toute petite larme, pas plus

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

7e Année. — 170 21 Janvier 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Georges de Porto-Riche, 1911.

ACTES I, II ET III

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel* : FRANCE, 36 francs ; ETRANGER, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Le Vieil Homme au théâtre de la Renaissance

C'est en 1896, sur le programme préparé par le Vaudeville pour sa saison suivante, qu'on lut pour la première fois ce titre *le Vieil Homme*.

En réalité *le Vieil Homme* n'était pas encore écrit, seulement M. Porel, mis au courant par M. de Porto-Riche de son projet de pièce nouvelle, s'était hâté de la retenir pour son théâtre, et M. de Porto-Riche envisageait avec plaisir l'idée que cette pièce serait interprétée par Mme Réjane et aussi, probablement, par Mme Jeanne Granier.

Mais M. de Porto-Riche, qui écrit d'ailleurs avec une extrême facilité et une extrême rapidité contrairement à ce que pourrait faire croire le nombre restreint de ses œuvres, mais qui n'écrit que lorsqu'il a vraiment quelque chose à dire, et dont les moindres répliques émanent d'une observation, d'une expérience, d'une réflexion — et c'est ce qui donne à ses œuvres cette exceptionnelle valeur d'intensité — M. de Porto-Riche ne se pressait pas d'achever ses cinq actes. Il n'avait du reste pas trouvé l'interprète à qui il eût confié volontiers son principal rôle masculin, son *Vieil Homme*, qui n'est à vrai dire qu'un homme mûr, puisque ce titre doit être pris dans son sens symbolique. Cet interprète, il le découvrit en 1900 ; c'était M. Tarride, qui nous rappelait dans quelles conditions, ces jours derniers, par un article du *Matin* :

« Il y a dix ans de cela, autant que je me le rappelle... Le rideau venait de tomber sur le dernier acte de *l'Enchantement*, de Henry Bataille. Je quittais la scène et rentrais dans ma loge.

» Un visiteur inconnu m'y attendait. Dans une demi-lumière, je ne distinguai tout d'abord qu'un long manteau noir au col relevé, et sous les ailes du chapeau de feutre, un visage pe[illegible] qui souriait. Mais ayant que le silence ne fût rompu, j'avais déjà détaillé, d'un coup d'œil, cette physionomie ardente et mélancolique, cette figure de Vélasquez ou de Van Dyck, avec ses yeux profonds, d'une nuance indéfinissable, son front fier qu'ombrageait une chevelure grisonnante et presque broussailleuse.

» Je n'avais pas eu le temps de prononcer une parole, de formuler une interrogation. Mon inconnu me disait :

» — Monsieur, voulez-vous jouer *le Vieil Homme* ?

» — *Le Vieil Homme*, monsieur, mais ?...

» — Je m'appelle Georges de Porto-Riche.

» A ces mots, je ne sus que m'incliner. Et revenu de ma surprise — dirai-je de mon émotion ? — je tâchai d'exprimer à Georges de Porto-Riche toute la joie que j'éprouvais de faire sa connaissance, toute l'admiration que dès longtemps je nourrissais pour l'auteur d'*Amoureuse*. Mon visiteur m'arrêta bien vite, de ce geste las et caressant, de ce geste un peu désenchanté et plein d'une modestie charmante que Georges de Porto-Riche — ses amis le savent — oppose à la louange.

» Nous nous assîmes et nous causâmes. Nous causâmes longuement, très longuement... du *Vieil Homme*. Il y a dix ans de cela ! C'est déjà de l'histoire. Sans doute ne nous doutions-nous guère, ce soir-là, que dix ans plus tard les projets, les espoirs que nous nous plaisions à former ensemble, avec ferveur, avec amitié déjà, se réaliseraient selon notre vœu commun. Toujours est-il qu'en prenant la direction de la Renaissance, ma première pensée fut pour *le Vieil Homme*. »

Mais, pendant ces dix années, *le Vieil Homme* eut une destinée agitée et, pour ceux qu'intéresse le côté anecdotique des événements de tous ordres, littéraires ou autres, pour ceux qui aiment surtout les petites histoires de l'Histoire, rappelons-en au moins les phases principales.

M. Tarride ne pouvant à cette époque jouer *le Vieil Homme* puisqu'il ne disposait pas d'un théâtre où il pût réunir le groupe d'interprètes qui satisferait l'auteur, celui-ci, quelques années après, songea à faire jouer son œuvre à la Comédie-Française, il la porta à M. Jules Claretie ; des pourparlers s'engagèrent et furent rompus. Mme Réjane lui ayant, sur ces entrefaites, proposé, en 1906, d'ouvrir avec cette œuvre déjà fameuse son théâtre de la rue Blanche, M. de Porto-Riche la lui donna.

A cette époque les journaux publièrent de nombreux articles sur *le Vieil Homme*. On parlait de cette pièce depuis déjà dix ans ! A son propos on s'occupa aussi — une fois de plus — de l'auteur qui, cependant, prise par-dessus tout la discrétion et le silence... Avait-il vraiment fini *le Vieil Homme* ? Alors songeait-il à autre chose ? Et à quoi ? Et pourquoi ne l'annonçait-il pas ?... Notre confrère, M. Leo Marchès, eut l'idée d'aller demander à l'auteur lui-même ce qu'il pensait de tous ces commentaires :

« Après tout, lui répondit M. Georges de Porto-Riche, pourquoi refuser aux écrivains ce qu'on accorde si généreusement aux autres artistes ? Dès que nous pénétrons dans l'atelier d'un peintre, nous apercevons, juchées sur des chevalets, ou accrochées à la muraille, vingt, trente, quelquefois cinquante esquisses auxquelles il n'a pas été fait l'honneur d'un seul coup de pinceau depuis la première ébauche. Mais que la fantaisie lui en prenne ou qu'un marchand entre chez lui, l'artiste choisira telle ou telle de ses esquisses et, en deux heures peut-être, il fera jaillir un tableau de l'étude oubliée. Eh bien, le cabinet d'un homme de lettres ressemble à l'atelier d'un peintre !

» ...Depuis qu'on a réuni en volume, sous le titre de « Théâtre d'Amour », *la Chance de Françoise*, *l'Infidèle*, *Amoureuse* et *le Passé*, depuis la réimpression du *Bonheur manqué*, surtout depuis l'heureuse fortune qui, après tant de vicissitudes, vient enfin de mettre en vue ces divers ouvrages, je me trouve exposé aux reproches d'un certain nombre de mes confrères. Partout où ils passent — et Dieu sait s'ils circulent ! — ceux-ci s'impatientent de mon silence prolongé, raillent ma lenteur à produire, veulent absolument condamner *le Vieil Homme* à n'être qu'une œuvre parfaite, d'une valeur exceptionnelle ; faute de quoi je ne serai plus qu'un auteur mort. Mort ! je ne demande pas mieux ; mais, en attendant, qu'on me laisse tranquille dans mon coin ! Que diable ! le théâtre ne manque pas d'accapareurs habiles, d'inventeurs féconds et joyeux. Le silence, volontaire ou non, d'un auteur n'empêche pas ses confrères de travailler, ni d'enfanter des chefs-d'œuvre. Je n'ai à mon actif qu'une douzaine de livres. Le bagage est léger, j'en conviens. Mais, en art, la fertilité n'est pas l'essentiel. D'ailleurs, il y a deux manières d'être fécond : la première, par la quantité d'ouvrages que l'on crée ; la seconde, par ceux que votre œuvre engendre. Que l'ingratitude des camarades me passe cette impertinence, si l'auteur d'*Amoureuse* est le père de peu de pièces, en revanche, il est peut-être le grand-père de beaucoup !...

» Je revendique, pour un écrivain, le droit de parler à son heure, et je suis tout prêt à l'excuser de donner une œuvre manquée, si cette œuvre a été écrite avec conscience et si la vie de cet écrivain est exempte de réclame, d'intrigues et d'âpreté...

» Les ambitieux, qui sont enchaînés par la fixité du but, ne comprennent pas qu'on puisse être distrait ou retenu par un autre sentiment que l'intérêt personnel... Fort heureusement, il n'y a pas que l'art dramatique au monde. Il y a aussi la science, l'histoire, les romans, la poésie, les arts dits libéraux, qui, à l'égal du théâtre, font partie du domaine intellectuel et qui ont bien le droit d'émouvoir notre cerveau.

» Et puis, il y a la vie, ses aspects différents, ses tristesses, ses difficultés, ses attachements, les convictions qu'on a. Toutes choses qui prennent quelquefois des années. Les unes, qu'à tort ou à raison, on préfère à sa carrière ; les autres, qui nous empêchent de la poursuivre.

» Combien de dramaturges, aujourd'hui disparus, qui n'ont laissé qu'une pièce à peu près passable, sur les cent qu'ils nous ont léguées ! Sans doute, ils eussent agi plus judicieusement, s'ils avaient profité de l'existence, au lieu d'écrire les quatre-vingt-dix-neuf autres !... »

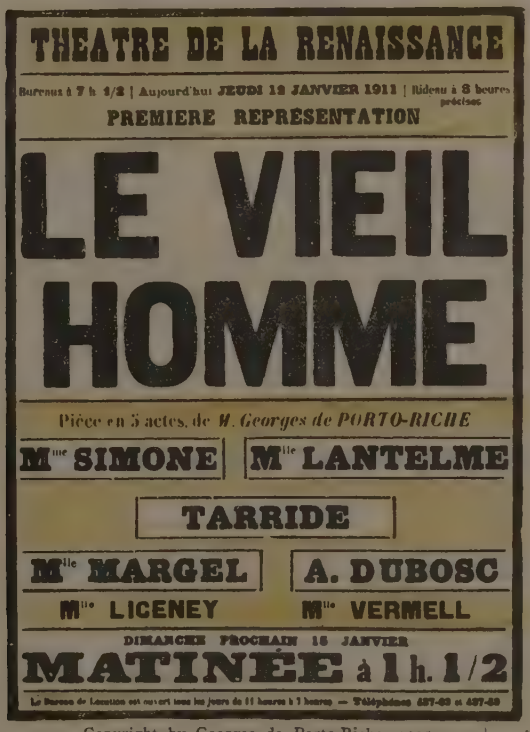
(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

7e Année. — 171 28 Janvier 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Copyright by Georges de Porto-Riche, 1911.

ACTES IV ET V

L'Illustration Théâtrale parait mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Le Vieil Homme au théâtre de la Renaissance

(Suite)

Il nous reste quelques articles « du lendemain » à voir encore, avant de passer aux chroniques des « lundistes ». Tous ces articles sont également élogieux, les critiques ayant, à l'unanimité, accueilli et commenté cette œuvre, non seulement avec le respect dû à un auteur tel que M. Georges de Porto-Riche, mais encore avec la joie enthousiaste que justifie l'apparition d'une œuvre telle que *le Vieil Homme*.

Ainsi, dans le *Gaulois*, M. Félix Duquesnel déclare que c'est là une pièce puissante :

« Il y a là une valeur de forme et une étude psychologique auxquelles nous sommes peu habitués. Cela doit suffire pour compenser l'ingratitude du sujet, d'attitude nouvelle et imprévue, qui fait naître l'émotion du choc violent des situations.

» On comprend très bien qu'une pièce comme celle-ci n'ait pas été improvisée. Elle contient plusieurs scènes d'une hardiesse infinie, traitées avec une grande maîtrise, mais aussi avec l'étude raisonnée et le temps de la réflexion qui amènent les choses à leur maturité. »

Et M. Félix Duquesnel conclut en disant que cette œuvre lui paraît dépasser hardiment, en valeur, la plupart des productions théâtrales de ces dernières années.

M. Francis Chevassu fait observer, dans le *Figaro*, que M. Georges de Porto-Riche fut toujours obsédé par la figure de don Juan :

« Ce personnage infernal le séduit par sa façon héroïque de porter la galanterie ; l'auteur du *Vieil Homme* a de la faiblesse pour ses fines canailleries, de l'admiration pour ses élégantes cruautés, du goût pour ses jolis tours. Il l'a poursuivie avec zèle et confessé avec sympathie ; il a noté complaisamment son sourire inquiétant, sa dureté souveraine, ses grâces redoutables et charmantes sur les visages des séducteurs contemporains. Aussi le Michel Fontanet du *Vieil Homme* est-il un proche parent de l'Etienne Faraud d'*Amoureuse* et du François Prieur du *Passé*. Ces hommes de joie appartiennent à la même famille : ils vivent pour aimer, ils aiment pour conquérir et l'orgueil de la domination se mêle étrangement en eux à l'ivresse du plaisir. »

M. Francis Chevassu emploie, comme tant d'autres, à propos de cette pièce « brillante et touffue », le mot de tragédie :

« L'auteur emprunte, en effet, quelques-uns des procédés qui sont propres à cette forme de théâtre : il respecte l'unité de lieu, presque l'unité de temps ; les personnages, passionnés et lucides, sont peu nombreux et ils dissertent volontiers entre eux sur leurs états d'âme ; dans la prose curieusement ouvragée et chargée de gemmes comme un travail byzantin, traînent des débris d'hexamètre. C'est une œuvre précieuse dont l'écrivain, au milieu des émois les plus singuliers, n'abdique jamais sa maîtrise, ne cesse de se surveiller et ciselle voluptueusement sa phrase, ajoutant ainsi une élégante corruption d'art aux raffinements d'une psychologie qui nous ravit et nous étonne par son élégante perversité. Enfin — et ceci est l'essentiel — ce sont toujours les mouvements secrets du cœur qui commandent les péripéties dramatiques et qui préparent les situations. Une telle conception du théâtre ne manque ni de gravité ni de noblesse ; elle réclame du spectateur une application attentive, s'il veut suivre la pensée agile et subtile de M. Georges de Porto Riche à travers les méandres de son dialogue étincelant. »

M. Charles Méré, tenant par intérim la place de M. Regis Gignoux à *Paris-Journal*, déclare qu'il éprouve une véritable joie à parler d'une telle œuvre :

« La victoire que *le Vieil Homme* a remportée a un sens qu'il importe de préciser. Cette œuvre bouleverse toutes les habitudes du public parisien. Elles sont déplorables, en vérité, les habitudes que les auteurs et la critique ont données à ce public. Les directeurs et les gens de théâtre estiment que l'action d'une pièce dramatique — d'une pièce à succès — doit être rapide, arbitraire et bousculée. Psychologie rudimentaire. Pas de phrases, des faits. Chaque acte terminé par un point d'interrogation. Chaque scène ponctuée par un coup de poing. Et puis des décors sensationnels. Voilà le théâtre d'aujourd'hui. M. de Porto-Riche, lui, procède de Racine, de Shakespeare et de Wagner. Ah ! c'est tout à fait autre chose !

» L'action, l'intrigue du *Vieil Homme*, on peut vous la conter en quelques lignes. L'action psychologique, nourrie, pathétique, délicate et profonde, il faudrait, pour la noter, des pages. Le conflit de trois amours, dont toutes les fatalités, dont toutes les crises font converger l'action vers la catastrophe, voilà *le Vieil Homme*, — voilà Racine ! Un réalisme intense dans *le style*, la familiarité terrible du génie qui, au bord de l'abîme, s'arrête et sourit, là où d'autres trébucheraient pris de vertige ; des coups de sonde audacieux jusqu au fond de l'âme ; une franchise à tout dire, le beau et le laid, presque choquante ; et ce diagnostic impérieux qui distingue immédiatement dans l'homme la part de la bête et la part de l'ange, voilà *le Vieil Homme*, — voilà Shakespeare !... Enfin, dans l'expression, une abondance géniale, le même thème, le même leitmotiv : *l'Amour*, développé, quitté, repris, traité en majeur, en mineur, de mille et une façons, et alors qu'on s'imagine que tout est dit ! Non !... encore autre chose ! Le thème reprend ; l'auteur vous l'impose, despotique, vous force à écouter, si l'on est distrait ; à pleurer, si l'on est indifférent ! Comme dans *Tristan et Isolde*, l'auteur veut dire toute l'immensité, toute la désolation, tous les empoisonnements délicieux de l'amour. Voilà *le Vieil Homme*, — voilà Wagner.

» Je dis qu'une telle œuvre, par les comparaisons qu'elle suscite, par la réaction bienfaisante qu'elle peut opérer dans notre théâtre moderne, futil ou brutal, est une des plus considérables qu'on ait entendues depuis des années. *Le Vieil Homme* est, avec *la Course du Flambeau*, de M. Paul Hervieu, le sommet du théâtre contemporain. »

Après une rapide analyse des cinq actes, M. Charles Méré conclut :

« Je m'arrête ; la place m'est mesurée. Et je n'ai rien dit. Je n'ai pas dit par quel dédale psychologique, curieux, passionnant, M. de Porto-Riche nous conduit ; je n'ai pas dit la variété et l'étonnante floraison des sentiments que M. de Porto-Riche découvre, met à nu, analyse ! de quelle vie ardente ses personnages sont animés. Je n'ai pas dit le style nerveux, fulgurant, classique, de cette œuvre *qu'on pourra lire !* C'est une qualité rare aujourd'hui où l'argot au théâtre a remplacé le style et où le décor tient lieu d'idées !... »

M. Adolphe Brisson, dans le *Temps*, comme ses confrères des *Débats*, de l'*Opinion*, de l'*Intransigeant*, consacre presque toute sa chronique du lundi à l'étude de cette œuvre et de son auteur :

« Tout ce que l'observation, la méditation, l'examen de soi-même, l'expérience de la vie ont appris à M. de Porto-Riche, il en a imprégné sa tragédie. Il l'a écrite — cela se sent — avec ferveur, mûrie dans son cœur et dans son cerveau. Ce n'est pas là une pièce improvisée, ce n'est pas non plus un de ces ouvrages où l'écrivain ne verse que l'effort de son talent, l'application de sa volonté... Ce drame, M. de Porto-Riche l'a conçu, porté en lui, modelé, *adoré*, si j'ose dire, comme on fait d'un enfant en qui l'on retrouve ses propres traits, sa sensibilité, son âme... Outre cette part d'analyse personnelle, l'auteur y a mis les réflexions générales que la vision du monde et de ce qui l'intéresse dans le monde — l'amour — lui a suggérées ; il y a mis des pensées, des définitions, des mots pleins de suc, à la La Rochefoucauld, presque des « maximes ». Toutes ces choses amalgamées, choses vécues, choses ruminées et déduites, choses devinées, choses vues, font du *Vieil Homme* une œuvre exceptionnellement profonde. Il n'en est pas de plus riche en matière psychologique. Il n'en est pas de plus abondante. »

M. Adolphe Brisson constate qu'elle a remué le public :

« Elle l'a captivé par l'extrême vérité des caractères, puis bouleversé par les poignantes péripéties des deux

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

7e Année. — 172 11 Février 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Pierre Louys and Pierre Frondaie, 1911.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Femme et le Pantin, au Théâtre Antoine.

Lorsque, en novembre 1909, on apprit par les échos de théâtre, que, de son roman célèbre, *la Femme et le Pantin*, M. Pierre Louys avait, en collaboration avec M. Pierre Frondaie, tiré une pièce en quatre actes et cinq tableaux, on éprouva une impatiente curiosité de connaître cet ouvrage : M. Pierre Louys s'est fait une place et une renommée à part dans la littérature contemporaine par ses œuvres originales, rares et parfaites. *Les Chansons de Bilitis*, *Aphrodite*, *les Aventures du roi Pausole* et *la Femme et le Pantin*, pour ne citer que les plus connues, ont été éditées et traduites à l'infini ; mais il n'avait pas encore abordé le théâtre, et ses débuts — qui devaient alors être en même temps ceux de son collaborateur M. Pierre Frondaie — étaient doublement intéressants.

La curiosité toute naturelle que soulevait cet événement artistique était accrue de ce fait que l'héroïne du roman est une danseuse espagnole, une « flamenca », et l'on se disait qu'il faudrait, par conséquent, pour tenir ce rôle, une comédienne qui pût danser ; non pas seulement esquisser quelques pas incertains, mais danser, véritablement danser, et quelle danse ! la plus longue et la plus fatigante, la plus variée et la plus complète des danses espagnoles, le « flamenco », dont M. Pierre Louys indique le style et précise les détails au cours de son roman. Aussi pensa-t-on tout de suite à Mlle Polaire, et c'est elle en effet qui parut être d'abord désignée. Mais, sur ces entrefaites, Mlle Polaire interpréta justement au Vaudeville *Maison de danses* où ses talents de danseuse en même temps que de comédienne furent mis à contribution. Et M. Gémier, devant renoncer dès lors à la seule de nos comédiennes qui sût danser, chercha la danseuse unique qui pût jouer la comédie. Il la trouva. C'était Mlle Regina Badet.

M. Gémier, tranquille sur ce point, partit donc pour l'Espagne avec le maître décorateur Emile Bertin ; il voulait que décors et costumes et mise en scène fussent d'une exactitude pittoresque, sans doute, mais scrupuleuse et, lui-même prenant des photographies, son compagnon de voyage prenant des croquis, ils passèrent à Barcelone, Madrid, Tolède, Cordoue, poussèrent jusqu'à Cadix, et revinrent enfin s'arrêter à Séville. Là ils rencontrèrent un jeune peintre, d'origine suisse, artiste épris de l'Espagne du Sud, M. Edouard Morerod, très répandu dans la société sévillane, qui leur fit connaître en détail la capitale andalouse, les mit en rapport, d'une part avec cette classe distinguée à laquelle appartenait don Mateo, et, d'autre part, avec ce monde des cafés-dansants et des gitanes que fréquentait Concha Perez ; et, tandis que M. Bertin ordonnait les maquettes de ses décors, M. Morerod, intéressé par cette reconstitution d'une « couleur locale » qu'il connaissait si bien, indiquait à M. Gémier des costumes et mettait à sa disposition ses très expressives études de Sévillanes et de gitanes. Même il rentra à Paris pour suivre les répétitions et c'est alors qu'il fit, au pastel, le très beau et très vivant portrait de Mlle Regina Badet, dont nous donnons sur notre première page une réduction en noir.

*
* *

C'est, assez habituellement, le portrait des auteurs qui figure sur cette page. Mais nous avons déjà donné récemment, à propos de *Montmartre* (le 10 décembre dernier), la photographie de M. Pierre Frondaie, et M. Pierre Louys est un auteur tout particulièrement rebelle à la reproduction de son effigie. Comme nous lui demandions une épreuve à faire graver, il nous répondit :

« Faites-moi l'amitié de ne pas publier mon portrait. Depuis quinze ans j'ai fait ce qu'il fallait faire pour ne pas avoir « une tête connue ». J'y ai parfaitement réussi. J'espère que vous me permettrez de continuer. D'ailleurs j'ai la conviction qu'en tête de cette brochure la photographie de la principale interprète sera beaucoup plus intéressante que la mienne et que personne ne se plaindra de votre première page si Mlle Regina Badet la fleurit. »

A un écrivain anglais qui, voici quelque temps, s'autorisant de l'admiration particulière qu'il nourrit envers l'auteur de *la Femme et le Pantin*, l'avait prié de lui adresser également une épreuve photographique pour la reproduction, M. Pierre Louys avait répondu avec une désinvolte ironie :

« Mon cher ami, je n'ai pas fait faire ma photographie depuis le siècle dernier, et je ne laisse même pas vendre celle de jadis chez les marchands. Personne ne connaît mon visage. Alors, savez-vous ce que vous devriez faire ? Prenez un citoyen de Guilsborough, autant que possible un révérend, avec une tête respectable et grave, une grande chaîne de montre sur un gilet obèse, et une bible noire à la main ; ou mieux, avec une Concordance de la Bible : la Concordance est plus grosse. Faites-le photographier et écrivez dessous : « Pierre Louys ». Comme on ne me connaît pas, la ressemblance n'importe guère... Mais je compte sur votre amitié pour choisir un modèle tout à fait respectable... »

*
* *

La presse, au lendemain de la répétition générale de *la Femme et le Pantin*, était particulièrement intéressante à examiner. Tous les critiques rappelaient avec admiration le roman d'où la pièce était tirée ; mais, quant à la pièce même, ils se scindaient, de par leurs opinions, en trois groupes distincts : ceux qui déplorent, de parti pris, qu'on fasse subir, fût-ce avec succès, un tel travail de transformation — de déformation, diraient-ils plutôt — à une œuvre consacrée sous la forme du roman ; ceux à qui il importe seulement que ce travail-là soit bien fait, — et ils sont unanimes à proclamer que c'est ici le cas ; ceux, enfin, qui se réjouissent toujours de reconnaître et de voir aller, venir, parler, agir sur la scène des personnages qu'ils n'avaient jusqu'alors hantés qu'en imagination.

M. Robert de Flers nous conte, dans la *Liberté*, qu'avant d'aller voir la pièce au Théâtre Antoine il a relu avec délectation le roman, chef-d'œuvre cruel et voluptueux :

« M. Pierre Louys est un grand et pur écrivain et qui a pris contre l'oubli de bien précieuses et de bien belles assurances. La forme achevée des récits, la clarté de l'observation, l'élégance très noble et la constante distinction de la pensée font de chacun de ses livres quelque chose de supérieurement délicat et harmonieux. C'était pourtant une tâche redoutable que de tirer de ce roman si complexe et si sobre une œuvre dramatique. La qualité même de l'œuvre semblait au premier abord en complète contradiction avec les exigences scéniques. La beauté essentielle de ce grand petit roman est, en effet, que son héroïne, Concha, reste jusqu'à la fin une énigme et qu'aucun motif n'est formulé qui vienne expliquer ses refus ou ses promesses. Ce sujet, au théâtre, menaçait d'être monotone et le personnage de Concha n'était point sans péril. MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie se sont tirés, avec toute l'habileté possible, de leur entreprise un peu téméraire. J'estime que le succès très chaleureux qui a accueilli leur ouvrage est le résultat d'un tour de force. Aussi bien M. Pierre Louys est-il un grand artiste et M. Pierre Frondaie possède-t-il un sens très remarquable et très intense du mouvement dramatique. »

M. Francis Chevassu écrit dans le *Figaro* :

« *La Femme et le Pantin* est un roman déjà classique où M. Pierre Louys, avec les traits vigoureux et sobres d'un Mérimée qui aurait lu Flaubert, dessina une Carmen plus moderne, plus subtile et plus cruelle que celle qui affola don José. Avec la collaboration de M. Pierre Frondaie, il en a tiré un drame pathétique, sommaire et superbement coloré : processions, danses, chants, lumière accablante et crue, tout ce que l'art minutieux de l'écrivain suggérait avec intensité s'y trouve réalisé scéniquement en une poétique harmonie, sans encombrement et sans surcharge. »

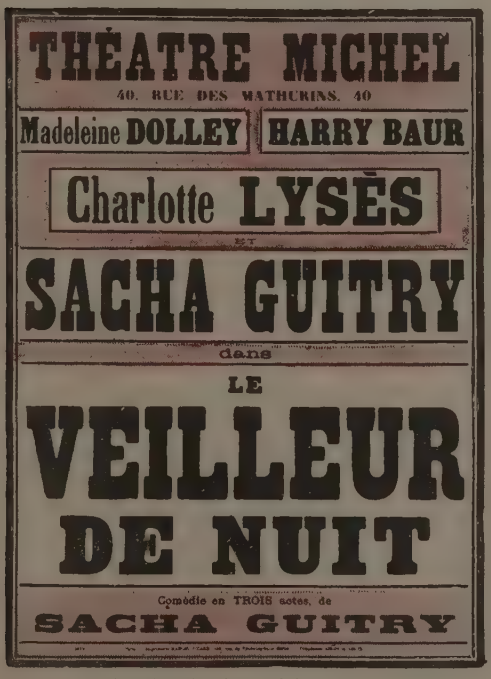
(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

7e Année. — 173 4 Mars 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Copyright by Sacha Guitry, 1911.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Le Veilleur de nuit, au Théâtre Michel.

C'est un franc, un indiscutable, un éclatant succès.

La presse a été, comme on va le voir, unanime à l'enregistrer et le public ratifie tous les jours par son empressement cette constatation.

Et c'est un succès auquel on ne saurait reprocher d'être dû à des moyens étrangers à la valeur, intrinsèque si l'on peut dire, de la pièce, à des artifices de mise en scène, à des attractions d'ordres divers. La pièce vaut par elle-même ; la façon parfaite dont elle est jouée lui fait assurément produire, à la représentation, le maximum d'agrément qu'elle puisse donner, mais sans lui en attribuer qu'elle ne possède par elle-même.

Et l'amoralité que l'on a imputée à tels de ses personnages n'était certes point pour faciliter ce succès ; elle eût été plutôt, quoi qu'on en ait dit et pensé, un obstacle à son ampleur et à son unanimité. La bonne humeur cordiale, la joie saine, la verve hilare, irrésistible, qui ont, si souvent, provoqué les applaudissements de tous les spectateurs, emporteront également les suffrages de nos lecteurs.

Avant même la répétition générale, au sortir d'une des dernières répétitions privées, notre confrère G. Davenay, précédant les critiques, exprimait ainsi dans le *Figaro*, sous forme d' « avant-première », son opinion sur cette œuvre :

« Si M. Sacha Guitry a déjà écrit et joué beaucoup de pièces et de bonnes pièces, c'était uniquement pour s'entraîner à écrire et à jouer *le Veilleur de nuit*. Ainsi préparé, il y a condensé la jeunesse malicieuse de *Nono*, les surprises de *Chez les Zoaques*, la drôlerie du *Mufle*, et, reprenant la mélancolie si profonde du *Scandale de Monte-Carlo*, il a réussi une pièce qui est complète, qui est d'une drôlerie toute neuve et d'un accent douloureux encore inconnu, une pièce qui attire le spectateur, l'amuse et l'entraîne vers un conflit intérieur rapide et poignant et lui propose une solution dont la hardiesse n'est égalée que par la plus joyeuse et irrésistible logique. »

Au lendemain de la première, tous les critiques confirmaient cette appréciation.

***

Ainsi M. Adolphe Brisson enregistre, dans le *Temps*, le « très grand succès » obtenu par *le Veilleur de nuit*, et expose d'abord dans quelles conditions cette comédie a été représentée :

« L'auditoire de la répétition générale était très favorablement disposé ; M. Sacha Guitry plaît infiniment à ce public ; il lui plaît par ses qualités, un peu par ses défauts, par ce qu'il y a en lui de brillant, d'ironique, de gamin, d'effronté, par son laisser-aller, sa belle humeur, son extrême liberté, son irrévérence, son allure d'enfant gâté à qui tout est permis, même d'outrepasser légèrement les limites du bon goût. Il lui plaît encore par son rare talent de comédien, talent si bien approprié à sa « manière littéraire », si étroitement appareillé avec son tempérament, qu'il n'a pas l'air d'avoir appris ses rôles, mais de les improviser en scène et de les vivre. Ajoutez à cela le souvenir de ses pièces antérieures, inégales mais joyeuses, et le prestige de dons exceptionnels qui se sont révélés dès l'adolescence — Sacha Guitry fut (sans comparaison) aussi précoce qu'Alfred de Musset ; le plaisir de l'entendre, de le voir, d'applaudir à son côté une aimable et fine actrice qui ne joue que dans ses œuvres : ces éléments divers constituent autour de chaque nouvel ouvrage de Sacha Guitry une atmosphère de gaieté, de sympathie. »

Puis M. Adolphe Brisson continue en ces termes :

« L'événement a passé notre espérance. M. Sacha Guitry n'avait écrit jusqu'ici que des fragments de comédie ; il vient de composer une comédie qui se tient d'un bout à l'autre, une comédie de caractère et de mœurs — de mauvaises mœurs assurément — mais qui témoigne d'une grâce délicieuse et d'une remarquable lucidité. M. Sacha Guitry n'est plus le rapin débridé que nous avons connu. C'est un observateur, un psychologue. Il semble avoir pris conscience de soi-même. Il ne se borne pas cette fois à jeter sur le théâtre des choses vues et senties. Après les avoir peintes avec sa spontanéité coutumière, il les regarde, puis il songe. Dans *le Veilleur de nuit*, il y a de la réflexion, de l'étonnement, une ombre de tristesse, peut-être un peu de pitié. Sacha Guitry médite sur ce qu'il a découvert. Sacha Guitry devient philosophe... »

M. Adolphe Brisson fait ensuite l'analyse détaillée de ces trois actes ; s'il en admire la forme adroite, il a sans doute moins de goût pour leur fond ; mais il conclut :

« Le fait que de tels tableaux puissent s'étaler sur la scène est un signe des temps. Et c'est aussi une preuve de l'art de M. Sacha Guitry. N'en doutez pas. Ce que nous avons accepté de lui, nous ne l'eussions pas enduré d'un autre. Il possède ce don inestimable, la gaieté, ce prisme qui déforme les laideurs, les rend plaisantes, atténue la crudité des couleurs trop vives. Le théâtre de Molière serait funèbre si le sel du rire n'en tempérait l'amertume. L'ouvrage de Sacha Guitry est sauvé par un débordement d'allégresse. Le dialogue pétille ; le champagne de l'humour mousse dans les phrases ; et ce sont les traits multipliés d'une verve primesautière, intarissable. Pan ! pan ! le mot part. Il a porté. Une pirouette. Un sourire. Comment se fâcherait-on ? Joignez l'extrême netteté du dessin, le relief des figures, leur réalisme, leur vérité. Les personnages du *Veilleur de nuit* sont criants de « ressemblance ». Nous les avons vus. Nous sommes sûrs qu'ils existent. J'ignore si Sacha Guitry remplira sa destinée et ne s'arrêtera pas en chemin, comme il arrive aux artistes les mieux doués. Il a assurément en lui l'étoffe d'un grand comique... »

Mais M. Nozière dit, dans l'*Intransigeant*, à propos de cette comédie qu'il qualifie d'ironique, de douloureuse et de très amusante :

« Quand on parle de ce jeune écrivain, on ne manque point de déclarer qu'il a de très beaux dons et que, s'il consent à travailler, il pourra bien, un jour, faire un bon ouvrage. Il ne faut pas oublier cependant que M. Sacha Guitry a déjà remporté les succès les plus flatteurs et les plus vifs. Il ne travaille pas d'après un plan très strict. C'est qu'il est très ennuyeux de suivre un plan nettement établi. Il semble qu'on fasse de la tapisserie. Chacun sa méthode ; celle qu'emploie M. Sacha Guitry est dangereuse ; mais elle favorise la verve et l'inspiration. »

M. Henri de Régnier — que l'Académie française vient d'élire — estime également que l'art de M. Sacha Guitry est d'une qualité tout à fait savoureuse, et il écrit dans le *Journal des Débats* :

« Voilà bien le meilleur ouvrage que nous ait encore donné l'auteur de *Nono*. Durant les trois actes de cette amusante et gaillarde pièce nous avons pu constater que M. Sacha Guitry est doué d'un sens du comique tout à fait personnel et original et qui cependant, par certains côtés, me rappelle un peu la manière de M. Tristan Bernard. Je trouve, en effet, chez M. Sacha Guitry, quelque chose de l'audace tranquille, de la narquoiserie placide, de la philosophie doucement cynique qui caractérisent le talent de M. Tristan Bernard, avec cette différence qu'il y a chez M. Sacha Guitry une sorte d'exubérance, d'entrain et d'espièglerie que M. Tristan Bernard remplace par de la gravité souriante et par une fantaisie moins turbulente. »

M. Joseph Galtier prévoit, dans *Excelsior*, que le Théâtre Michel ne renouvellera pas de sitôt son affiche :

« Je ne saurais assez dire combien *le Veilleur de nuit* m'a plu. Je suis reconnaissant à M. Sacha Guitry du bon moment qu'il m'a offert. Des pièces de ce genre nous consolent de ce que les théâtres nous font quelquefois avaler de douteux et d'avarié. Et il y a des périodes où nous avons besoin vraiment de compensations ! La comédie nouvelle de M. Sacha Guitry se recommande par des qualités du

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

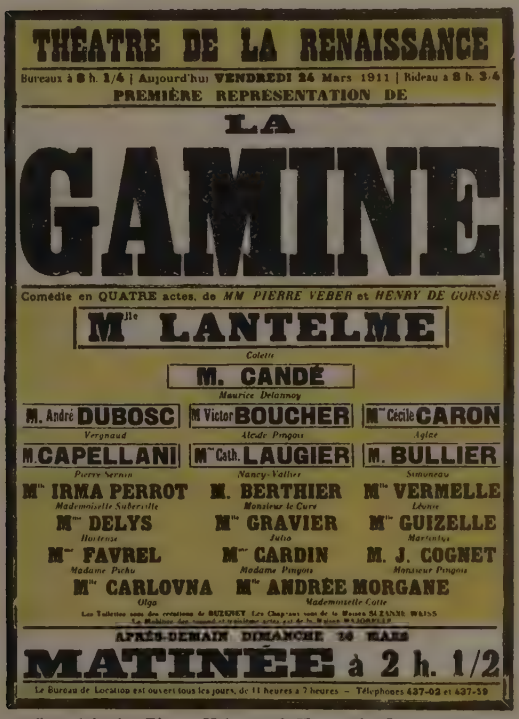
7e Année. — 177. 22 Avril 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Copyright by Pierre Veber and Henry de Gorsse, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Gamine, au théâtre de la Renaissance.

M. Pierre Veber était déjà l'auteur de pièces et de romans nombreux quand *L'Illustration* publia, il y a près de douze ans — le 4 novembre 1899 — *l'Elu des femmes*, qu'il avait écrit en collaboration avec M. Victor de Cottens, et nos lecteurs le connaissaient particulièrement pour ses contes, illustrés par son frère Jean Veber, et dont le texte et les dessins formaient un tout d'une si spirituelle fantaisie ; depuis, en outre de *Qui perd gagne* (d'après le roman de M. Alfred Capus) et des *Grands* (en collaboration avec M. Serge Basset) que nous avons publiés le 25 avril 1908 et le 13 février 1909, il a composé une quantité de romans et de comédies qui ont remporté d'allègres succès ; en ce moment même et concurremment à *la Gamine* à la Renaissance, on joue de lui aux Nouveautés un vaudeville follement amusant : *Vous n'avez rien à déclarer ?* en collaboration avec M. Maurice Hennequin.

Mais M. Henry de Gorsse, quoique paraissant pour la première fois dans notre collection théâtrale, n'est pas un auteur moins fécond et moins heureux, au contraire, et quoique à peine plus âgé, ou, pour être plus juste, quoique à peu près aussi jeune que M. Pierre Veber — ils ont l'un et l'autre dépassé de fort peu la quarantaine — il a écrit, seul ou en collaboration, une quantité exceptionnellement considérable d'ouvrages dramatiques : comédies, vaudevilles, drames à spectacle, opérettes, revues, etc. Il n'est pas exagéré de dire que le nombre total de ces pièces d'ordres divers dépasse la centaine et il en est beaucoup qui ont eu plus de cent, et plusieurs qui ont eu plus de deux cents représentations. Citons, pour rappeler quelques titres : *Madame l'Ordonnance* ; *l'Auréole*, en collaboration avec M. Jules Chancel ; *le Mari de Loulou*, en collaboration avec M. Maurice Soulié ; *le Nez qui remue*, *Caillette et Monseigneur*. En ce moment même, le Châtelet vient de reprendre un de ses succès notoires (en collaboration avec M. Victor Darlay) : *la Petite Caporale*, dont les vingt-quatre tableaux nous intéressent à toutes les péripéties d'une héroïque et touchante aventure d'amour au dénouement de laquelle participe Bonaparte, le Bonaparte glorieux, non de Rivoli, mais de Marengo.

***

A la veille de la première, les courriéristes de théâtre nous ont fait les révélations accoutumées sur la genèse de cette pièce nouvelle.

C'est à M. Henry de Gorsse que serait due la conception de *la Gamine* :

« Un soir des premiers jours de l'an passé, nous raconte *Comœdia*, alors que son père légitime venait mettre un pneumatique au bureau de poste de la rue Jouffroy, il y rencontrait un ami et confrère Pierre Veber qui essayait en vain de toucher un mandat...

» Alors que ce dernier attendait patiemment le bon vouloir du commis des P. T. T. au guichet des chargements, Henry de Gorsse fit part à son collègue d'une idée de scénario.

» De suite, l'intrigue séduisit Pierre Veber, et celui-ci proposa au père légitime de *la Gamine* d'en devenir le père adoptif... »

Au mois de juillet suivant, c'est-à-dire en période de vacances, M. Pierre Veber, venant d'Hendaye, et M. Henry de Gorsse, venant de Luchon, son pays natal, se rencontrèrent à Bayonne pour examiner ensemble leurs travaux respectifs et achever d'un commun accord les quatre actes. Puis, au retour à Paris, ils donnèrent connaissance de *la Gamine* à M. Porel qui offrait de la prendre au Vaudeville, mais ne pouvait s'engager à la jouer immédiatement ; l'administrateur de la Comédie-Française l'eût présentée volontiers au Comité de lecture, mais les deux auteurs ne pouvaient se résigner à attendre un tour qui ne devait venir régulièrement que dans quelques mois, et ils allaient remettre leur ouvrage entre les mains de M. Antoine pour l'Odéon, lorsque Mlle Lantelme, qui avait fait connaissance de *la Gamine* lors de son passage au Vaudeville, où elle jouait alors elle-même, proposa à MM. Pierre Veber et Henry de Gorsse de la prendre à la Renaissance pour succéder au *Vieil Homme*. MM. Pierre Veber et Henry de Gorsse acceptèrent.

***

La presse a, dans son ensemble, très favorablement accueilli cette comédie et a fait sur son compte les plus heureuses prédictions.

M. Adolphe Brisson définit ainsi, dans le *Temps*, les éléments dont est formée la substance de ce qu'on est convenu d'appeler une « comédie légère » :

« De l'enjouement, un peu de mélancolie, un comique discret, une émotion modérée et nuancée, une larme vite essuyée, des sourires, une once de philosophie, une once de psychologie, de l'ingéniosité, de l'artifice, de l'optimisme, du sentiment... »

Ces éléments, continue M. A. Brisson, nous les retrouvons, savamment dosés, dans *la Gamine* de MM. Pierre Veber et Henry de Gorsse :

« Pourtant, leur pièce est moins « journal de modes », moins résolument optimiste que la plupart des ouvrages de ce genre ; il y a un moment où elle confine au drame ; elle s'achève sur une sensation presque douloureuse. Cette impression finale ne nous déplaît pas. »

M. Léon Blum constate, dans *Comœdia*, que cette pièce a fort joliment réussi et il explique pourquoi, selon lui :

« Le public témoigne décidément une prédilection à ces pièces composites, qui se rattachent tout à la fois au vaudeville par la violence caricaturale de certains types, à la comédie légère par la désinvolture du ton et la nonchalance arbitraire de la conduite, à la comédie psychologique par le détail d'observation et par le rendu plus attentif des personnages principaux. »

La Gamine est-elle le modèle le plus achevé de ce genre, ou de ce mélange de genres ? MM. Veber et de Gorsse ont eu sans doute une autre visée, que M. Léon Blum expose ainsi :

« Elle est disposée avec adresse et menée avec logique ; elle est diverse et substantielle ; elle satisfera chez le spectateur toutes sortes de goût et d'inclinations différentes. Mais surtout, elle contient une étude de caractère, une vue de caractère, pour mieux dire, qui a par elle-même de la valeur et de l'intérêt.

» MM. Veber et de Gorsse ont voulu saisir le moment où, chez la fillette, chez l'adolescente, s'éveille la jeune fille, où la « gamine » sans importance devient brusquement une personne, un être qui compte, capable tout à la fois de souffrir lui-même et de créer de la souffrance autour de lui...

» Cette évolution de caractère, qui est l'essentiel de la pièce, correspond à une idée psychologique ingénieuse et délicate... La position des personnages rappelle tantôt *la Massière*, de M. Jules Lemaître, et tantôt *Jeunesse*, de M. André Picard. Mais précisément dans *la Massière*, l'héroïne ne cesse pas d'aimer le jeune homme, et dans *Jeunesse* elle ne cesse guère d'aimer l'homme mûr, tandis qu'ici tout l'intérêt du sujet est dans le changement, dans le passage d'un amour fictif pour l'un à un amour réel pour l'autre... C'est, pour ma part, cette position et cette évolution de sentiments que j'ai surtout goûtées dans la comédie de MM. Veber et de Gorsse. Il faut même regretter qu'au lieu de juxtaposer dans leur pièce tant d'éléments et d'agréments d'ordres divers, ils n'aient pas donné tout leur soin à traiter ce cas avec l'ampleur, la clarté, le détail qu'il pouvait comporter. Mais alors ils n'auraient eu qu'une comédie de caractère ou une comédie de sentiment. Et ils connaissent mieux

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

7e Année. — 178. 29 Avril 1911

L'ILLUSTRATION

THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Robert de Flers and G.-A. de Caillavet, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Étranger, 48 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Papa, au théâtre du Gymnase.

Succès... succès... succès... telle est la note dominante des journaux au lendemain de la première représentation de *Papa*, et cette note n'est pas donnée par des « communiqués » officieux du théâtre, ce qui lui enlèverait toute valeur, mais par les critiques, encore sous l'impression de l'excellente soirée qu'ils avaient passée au milieu de l'enthousiasme joyeux de la salle.

Quelque habitués qu'ils soient aux succès, MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet ont été cette fois particulièrement heureux, car cette comédie nouvelle marquait pour eux la date d'un anniversaire. Il y a dix ans exactement que naquit leur collaboration avec *les Travaux d'Hercule*, aux Bouffes-Parisiens ; et pendant ces dix années ils n'ont pas offert au public moins de quatorze pièces, toutes applaudies, admirées — entre autres : *les Sentiers de la vertu*, *la Chance du mari*, *Miquette et sa mère*, *l'Amour veille*, *l'Eventail*, *le Roi*, *l'Ané de Buridan*, *le Bois sacré*, pour ne rappeler que celles publiées par *L'Illustration*.

Ils ont écrit les trois actes de *Papa* pendant l'été et le début de l'automne, à la campagne, d'abord dans les Vosges, ensuite en Languedoc : « Robert de Flers et Gaston de Caillavet — nous rapporte M. Serge Basset dans le *Figaro* — parlaient de leur pièce, en traçaient les grandes lignes, en esquissaient le dialogue, au cours de longues promenades dans les bois. Le sujet, au reste, leur était cher ; depuis longtemps, ils y songeaient et ils ont été enchantés de l'écrire, et pour eux-mêmes, et pour Huguenet qui leur demandait un rôle de rentrée aux boulevards. »

***

Selon une excellente habitude, le *Matin* ayant demandé aux auteurs de *Papa* leurs intentions, leurs impressions, leurs souhaits, à la veille de la première, reçut de MM. de Flers et de Caillavet une page dont les extraits que voici constituent la plus jolie préface à ces trois actes qu'on puisse imaginer :

« *Papa*, c'était hier pour nous une chose chère et secrète, une chose intime, une chose à nous : c'était une pièce que nous avions faite...

» Maintenant, c'est un train qui file, un paysage qui disparaît, une fille qu'on marie, une récolte qu'on vendange : c'est quelque chose qui s'en va, et à quoi il faut dire adieu...

» A vrai dire, c'est moins encore la pièce que nous quittons que les personnages. La pièce est une abstraction ; les personnages sont visibles et vivants pour l'auteur dramatique, plus vivants que presque tous les gens qui vivent.

» Ce sont des enfants qu'il a élevés, caressés, des enfants dont la conception a été lente, douloureuse, incertaine, mais qui ont rattrapé beaucoup de temps, parce qu'à peine nés, ils ont sauté du coup à l'âge qu'ils auront dans la pièce.

» Au demeurant, ce sont des enfants : bruyants, querelleurs, révoltés... et à qui l'on pardonne tout. Certes le spectateur qui écoute une comédie ne se doute guère de l'état de sujétion où l'auteur est réduit par ses personnages.

» Lorsqu'ils viennent d'entrer dans la vie, que leur caractère n'est pas encore affirmé, on les tient encore un peu par l'autorité, par les sourcils froncés. On les menace de pénitences, de l'ogre Rature, de la méchante fée Coupure. On jure de les laisser enfermés dans le tiroir qui fait office de cabinet noir, de les priver de sorties et d'entrées, pendant que leurs camarades joueront, causeront, paraderont sous le ciel de toile peinte ou dans le beau salon doré auquel il manque un mur.

» On les mate ainsi quelque temps. Mais ils ont tôt fait de grandir. Alors l'égoïsme, l'indépendance, l'ingratitude et la curiosité les soulèvent et les emportent. Ils vous tiennent tête, refusent la carrière où vous les destiniez, les mots que vous pensiez leur faire dire. Ils dédaignent la vraisemblance, piétinent les règles sociales et les nécessités du théâtre. Ils veulent être tout le temps en vue, recommencer leurs scènes, allonger leurs répliques. Ils engagent sans hésiter dans les plus hasardeuses conjonctures leur père qui résiste vainement. Il est faible, il est tendre... Il est très malheureux.

» Presque toujours, il finit par céder, si bien qu'au rebours de ce que l'on suppose, ce ne sont presque jamais les personnages qui parlent sous l'inspiration de l'auteur : c'est l'auteur qui écrit sous la dictée impérieuse de ses personnages.

» Nous avons cette fois encore obéi aux nôtres, et si les trois actes de *Papa* inclinent souvent vers le sentiment, c'est eux qui en sont responsables. Ils nous ont permis — du moins nous l'espérons — de conserver à notre pièce le ton de l'émotion comique. C'est là une singulière expression. Elle est pourtant exacte. Il y a au théâtre une émotion qui est éveillée non par la violence des faits, mais par le heurt de sentiments très vrais, très simples, très sincères et que seuls le pittoresque de la situation et la saveur de l'expression tiennent éloignés du drame et de la douleur. Cette émotion-là est une émotion délicieuse. Elle fait couler « de douces larmes », comme on disait au dix-huitième siècle, et qui sèchent bien vite au premier sourire. Ce sont de ces petits orages qui ne se terminent que par un arc-en-ciel. Aussi bien la frontière est souvent singulièrement mince qui sépare le domaine de l'émotion de celui de la gaieté. Dans son admirable traité sur *le Rire*, le grand philosophe Henri Bergson donne de ce voisinage un exemple bien curieux. Selon lui le comique jaillit dès que l'attention est attirée sur la matérialité des personnages. « C'est » pourquoi les héros de tragédie, dit-il, » ne mangent pas, ne boivent pas, ne » se chauffent pas, même autant que » possible ils ne s'assoient pas. S'as- » seoir au milieu d'une tirade serait se » rappeler qu'on a un corps. »

» Eh bien, nous avons forcé nos personnages à s'asseoir souvent ; et pour suivre le conseil de Bergson, nous avons fréquemment attiré l'attention sur « la matérialité de leur corps ». Chacun d'eux — même celui qui se sacrifie — possède une suffisante somme d'égoïsme. Pourtant ils ne sont pas cruels, — aux autres ni à eux-mêmes. Ils ont toute l'indulgence qu'ils souhaitent rencontrer chez le public.

» Nous espérons qu'il la leur accordera, car le public parisien, le fameux public des « générales », est pétri de bienveillance. Il est exceptionnellement rare que la salle, ces soirs-là, ne soit pas charmante pour l'auteur. Il est plus exceptionnellement rare encore que les couloirs ne lui soient pas cruels. Pourtant les gens qui sont dans le couloir étaient tout à l'heure dans la salle ?

» Alors ?... Alors, c'est du théâtre... »

***

La salle, nous l'avons indiqué plus haut, fut enthousiaste pour les auteurs ; mais les couloirs ne leur furent point cruels, et jusqu'aux bureaux de rédaction leur furent favorables, si nous en jugeons par cette revue de la presse exceptionnellement élogieuse :

M. René Doumic juge, et écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*, que MM. de Flers et de Caillavet sont dans le plein épanouissement d'un talent fertile, facile, merveilleusement adapté aux conditions actuelles du succès et il constate que le public ne se lasse pas de les entendre conter les histoires qu'ils content si agréablement :

« Il y a, semble-t-il, dans leur répertoire deux veines principales : une veine de comédie légèrement satirique, celle du *Roi* et du *Bois Sacré* ; une veine de comédie aimable et sentimentale, à la manière de l'ancien « théâtre de Madame, » et d'où procédait *l'Amour veille*. C'est à cette seconde catégorie qu'appartient la comédie qu'ils viennent de donner au Gymnase : *Papa*. »

M. René Doumic analyse alors ces trois actes et conclut ainsi :

« Tout cela est plein de jolis détails et de rôles épisodiques de la plus heureuse invention... Il y a de la verve, de l'attendrissement et beaucoup de mots drôles qui partent en fusées. »

M. Adolphe Aderer enregistre également, dans le *Petit Parisien*, le vif succès de cette comédie :

« MM. Robert de Flers et Armand de

Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.

7e Année. — 179. 6 Mai 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Jacques Copeau and Jean Croué, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Les Frères Karamazov, au Théâtre des Arts.

Chose singulière, quoique tant de romans russes aient, au milieu de digressions sans nombre et sans mesure, des scènes presque toutes dialoguées et dans le mouvement vif et rapide d'une pièce de théâtre, la littérature dramatique de la Russie n'a pas encore son chef-d'œuvre autochtone et, pour ne citer que quelques-uns des auteurs les plus connus de la génération qui arrive à la maturité, ni Maxime Gorki, nouvelliste rude et dramaturge violent et même barbare, ni Leonide Andreef, nouvelliste original et brillant, mais dramaturge étrange et trouble, ni Naïdenoff, dramaturge consciencieux mais dont la forme est faible, ni Dimitri Merejkowski, dramaturge puissant mais assez étroitement traditionnel, ne semblent disposer à l'en doter.

De sorte que, par une aventure assez imprévue, c'est — avec la *Résurrection* de Tolstoï adaptée par M. Henry Bataille — la pièce adaptée par MM. Copeau et Croué, d'après le roman de Dostoïevski qui va, longtemps sans doute, être pour nous, Français, l'œuvre la plus représentative de la littérature dramatique russe.

De ce roman, nous connaissions deux traductions françaises : celle de J.-W. Bienstock et Charles Torquet, qui est un résumé — en 489 pages ! — du roman de Dostoïevski, et celle de Halpérine-Kaminsky et Charles Morice, à laquelle manquent quelques épisodes, qui n'étaient pas indispensables à l'intelligence du roman ; un de ces épisodes, traduit par E. Halpérine-Kaminsky, a d'ailleurs été publié à part, sous le titre *les Précoces*.

MM. Jacques Copeau et Jean Croué nous ont eux-mêmes exposé avec une éloquente sincérité, les raisons qui les avaient poussés à adapter ce roman à la scène et l'esprit dans lequel ils exécutèrent leur tâche ; ces lignes forment aux cinq actes de leur pièce la plus judicieuse des préfaces :

« Oser porter la main sur l'un des plus formidables chefs-d'œuvre du plus grand, peut-être, parmi les écrivains modernes, fabriquer une pièce de théâtre avec *les Frères Karamazov* de Théodore Nikaïlovitch Dostoïevski : voilà qui peut faire crier au scandale. Il n'est donc pas inutile de confesser en public que la curiosité, l'amour, l'enthousiasme, nous entraînèrent à pousser à bout notre travail, en même temps que nous décidions de l'entreprendre.

» Dostoïevski, on le sait par sa correspondance, avait souvent rêvé d'écrire pour le théâtre. Et, dans son beau livre sur *Tolstoï et Dostoïevski*, M. Merejkowski remarquait avant nous combien les grands ouvrages de Théodore Nikaïlovitch offrent de points de contact avec l'art dramatique. Non seulement y abondent incidents et péripéties sous une forme directe et qui touche les sens, mais encore toute manifestation psychologique s'y présente en action. En lisant ces romans, on y assiste. Les personnages s'y analysent, s'y expriment uniquement par le dialogue. A tel point que le texte non dialogué fait souvent penser à des indications scéniques intercalées entre les répliques.

» Tel fut donc notre point de départ : la valeur dramatique en soi de l'œuvre de Dostoïevski et, tout particulièrement, des *Frères Karamazov*... Mais, dès que nous abordâmes la réalisation, ce fut pour nous heurter aux difficultés, aux impossibilités même que doivent aujourd'hui nous opposer, dans leur esprit, les familiers du maître écrivain.

» Ceux qui transportaient à la scène de pareils romans ne se sont pas préoccupés pour la plupart de réagir sur la matière qui leur est proposée. On a fait, en Russie, plusieurs adaptations théâtrales des *Frères Karamazov*. Ce sont de simples découpures pratiquées au vif du texte original et présentées sans lien, sur un plan unique, comme des tableaux de cinématographe. Nous avons pensé qu'imiter cet exemple, ce serait mal entendre le respect qu'on doit à la pensée d'un maître, et qu'en décomposant ainsi son œuvre on risquait de la trahir plus fâcheusement qu'en s'efforçant de lui prêter un mode nouveau de composition.

Recomposer : c'est à quoi se borne notre tentative. Au lieu de nous accorder des facilités, nous avons recherché des contraintes. Et, tout d'abord, nous nous sommes imposé le cadre fixe de cinq actes, au cours desquels l'action, en se resserrant, trouvât un enchaînement plus étroit et gagnât, s'il était possible, en relief, ce qu'elle perdait en profondeur. Pour mettre en valeur ce que nous considérions comme l'essentiel du drame, nous avons été amenés à éliminer certains épisodes secondaires, tandis que nous développions au contraire certaines indications, que nous en arrivions même à forcer telle situation, à lui faire dire son dernier mot. Partout nous nous sommes efforcés de relier entre elles les parties, quelquefois par des liens nouveaux que nous n'avons pas craint de déduire de la psychologie des personnages. Mais, dans cette refonte totale, nous croyons n'avoir jamais été contre les intentions, contre l'esprit du créateur, et nous nous flattons de n'avoir mis en œuvre aucun élément qui ne se trouvât, en fait ou en puissance, dans son livre.

» On nous reprochera sans doute de l'avoir affaibli, non de l'avoir dénaturé. A la vérité, nous nous sommes souvenus que nous avons à présenter sur la scène, devant un public français, une œuvre étrange et mystérieuse. Et, sans nous soucier d'*expliquer*, nous avons cherché à *éclairer* les mobiles des actions en conflit... Puisse le public être sensible à ce drame où les passions du cœur, celles de la chair et de l'esprit se contrarient ou s'épousent pour engendrer un pathétique de qualité si angoissante. »

Nous allons voir le chaleureux accueil fait par la presse à ces cinq actes. On a — ce qui est assez rare — loué les auteurs à la fois pour la valeur d'art de ce spectacle et pour sa valeur purement technique. Il est intéressant de relever à ce propos que l'un des auteurs, M. Jacques Copeau, est critique de profession et que l'autre, M. Jean Croué, est comédien.

M. Jacques Copeau sait, dans le développement de ses études critiques, discerner — qu'il s'agisse d'art, de littérature ou de théâtre — la part de l'inspiration proprement dite, s'il nous est permis d'user de ce mot démodé mais si expressif, et la part de la composition ; il apporte une lucidité, une adresse singulière à dissocier la faculté créatrice d'avec les moyens d'expression afin de les analyser séparément. De tels exercices l'avaient évidemment préparé à réussir cette périlleuse et redoutable adaptation des *Frères Karamazov*, de même que dut servir à son collaborateur, M. Jean Croué, son expérience de la scène.

M. Jean Croué est en effet un des plus intéressants et des plus sûrs comédiens de la jeune troupe de la Comédie-Française, un des pensionnaires promis à un très prochain sociétariat. Il donne à l'interprétation des valets du répertoire un pittoresque exact qui eût plu à Molière, et sa fantaisie a déjà souvent fait merveille dans des rôles de composition du répertoire moderne.

Avant d'aborder le théâtre, il avait fait ses études dans le même lycée parisien et en même temps que M. Jacques Copeau ; les deux collégiens s'étaient alors liés d'amitié ; ils suivirent ensuite leur carrière parallèlement ; c'est ainsi que le critique et le comédien furent amenés à collaborer.

* * *

M. Henri de Régnier, pour ses adieux aux lecteurs des feuilletons dramatiques du *Journal des Débats* — car il cède la place à M. Henry Bidou — fait une longue et belle analyse du roman de Dostoïevski et de la pièce de MM. Copeau et Croué :

« J'ai goûté pleinement l'adaptation scénique des *Frères Karamazov*, sans regretter les sacrifices que les adaptateurs ont dû faire pour réduire à la dimension de leurs cinq actes le vaste et copieux récit du romancier. Du reste, tel qu'il est, leur drame est déjà suffisamment nourri et compliqué, non pas au point de vue de

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

7e Année. — 180. 13 Mai 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Henry Bataille, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* FRANCE, 36 francs; ÉTRANGER 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

L'Enfant de l'amour, à la Porte-Saint-Martin.

Le soir de la répétition générale, au milieu des applaudissements répétés d'une salle remuée, surprise, troublée, exaltée, jamais indifférente, on eut bien l'impression que ce titre : *l'Enfant de l'amour*, allait s'ajouter, dans l'histoire de l'art dramatique moderne, comme un nom de victoire à ceux de la plupart des pièces précédentes de M. Henry Bataille : *la Vierge folle, le Scandale, la Femme nue, la Marche nuptiale, Maman Colibri*...

Les qualités très françaises d'audace et de souplesse, de subtilité et de clarté qui sont particulièrement celles de M. Henry Bataille y éclataient de toutes parts ; il n'était pas douteux que l'impression d'une telle œuvre sur le public serait forte, et la suite des représentations a justifié ce pronostic puisque *l'Enfant de l'amour* est un des grands succès de la Porte-Saint-Martin.

A la suite du triomphant accueil qui lui a été fait le soir de la répétition générale, le *Matin* demanda, comme de coutume, à M. Henry Bataille de bien vouloir confier à ses lecteurs le sens profond de son œuvre, et voici la page qu'écrivit l'auteur de *l'Enfant de l'amour* :

« Ce n'est pas le fils naturel. Ce sont ces petites âmes non désirées que l'amour a fait éclore sur son triomphant et fatal passage. Ce sont les fils du hasard, que le pollen de l'amour a semés par-ci par-là dans la grande forêt humaine, parmi la foule compacte de nos joies pressées, de nos douleurs comprimées. Ceux qui voudront bien écouter ma pièce comprendront que j'ai envisagé une de ces mille fatalités de l'amour, de la naissance et de la mort. Ici c'est le cas d'un enfant de courtisane. J'ai essayé de préciser et de généraliser aussi ce qu'il y a de pitoyable, d'inéluctable et de mélancolique infiniment dans ces naissances improvisées et dans ces destins derrière lesquels transparaît toujours le grand visage mystérieux de l'amour.

» Ce n'est pas l'enfant martyr, ce n'est pas du tout « Jack », comme on l'a insinué. Au contraire. Je n'ai pas présenté l'enfant abandonné, mais le bel enfant de l'amour qui s'auréole du luxe de sa mère et dont l'éclatante jeunesse saine et fraîche est simplement aux yeux de la courtisane mère l'horloge terrible qui marque l'heure et la mort du désir. L'éloignement dont il est la victime provient d'un déplacement de l'amour maternel chez une créature esclave des hommes et du Temps. C'est un type très répandu. Il existe à des milliers d'exemplaires dans la vie de Paris et d'ailleurs ; ce sont des obscurs, perdus dans la foule ; ils sont généralement intelligents et précocement sensibles. Ils possèdent une conscience parfaite de leur condition sociale. Je les ai vus, je les ai observés. Eh bien, quelle est l'idée humaine, philosophique, que j'ai retirée de cette observation et qui constitue le sujet même de *l'Enfant de l'amour* ? Celle-ci : chez un jeune homme, l'amoralité ingénue engendrée nécessairement et logiquement par une éducation faussée et par le déplacement des notions ordinaires de la vie ; mais cette amoralité se mélangeant, avec candeur et sans apprêt, aux instincts les meilleurs, au grand rythme éternel du sentiment. L'équilibre habituel est rompu. Mais cherchez et vous retrouverez vite toutes les noblesses et toutes les beautés de l'instinct pur qu'il y a dans l'homme : tendresse, abnégation, courage. Et c'est un duel effrayant et charmant que ce pire au service du meilleur, que cet amalgame de beautés et de laideurs inconscientes chez des êtres qui vivent en marge de la société, sans autre guide que leur falote conscience ingénue, et qui ne sont pas appelés aux festins de la tendresse et des joies épurées. Pour moi, je trouve ce sujet émouvant ; c'est une belle lutte que celle où se précipite ce petit être têtu qui fonce au hasard de son âme, de la vie et des circonstances, pour défendre sa mère. Que de mélancolie dans ses tendresses ! Et moi, je vois au-dessus de ces deux êtres, mère et fils, je vois la nature, l'immense, terrible et belle nature, faisant à travers toutes les entraves des hommes son œuvre éternelle, la nature que rien n'étouffe, que rien n'arrête, et dont on retrouve toujours la marche souveraine dans les cœurs les plus humbles, à travers les gestes les plus vains ! C'est une belle et injuste bataille que celle de la vie, nous le savons tous ; mais regardons-en les combattants du haut en bas de la citadelle humaine : quelle grande pitié se dégage d'eux ! J'aime cet enfant tel que je l'ai dépeint, tel qu'il existe, tel qu'il agit réellement dans la vie.

» Certes, beaucoup vont me jeter la pierre. Je les connais, ces pharisiens hypocrites qui vont se boucher les oreilles et les yeux. Elles vont se montrer, ces nobles âmes pourries des boulevards parisiens qui parleront dès demain au nom de l'idéal méconnu ! Ceux-là qui vont invoquer le fameux cas pathologique, et aussi les autres, les impuissants haineux qui affectent de prendre la sincérité pour la banalité, les termites sournois de l'esprit et de la rancune artistique ! Je les plains, mais je leur pardonne d'avance. Ce n'est pas pour eux que j'écris. Ils le savent. Mes œuvres le leur disent avec franchise. Rien ne m'empêchera d'écrire et de mettre au jour les sujets que je porte en moi. Faisons-le sans concession. Du fond de la solitude de l'écrivain, penchons-nous ardemment vers la vie. On a souvent cité la parole du naturaliste Fabre, qui a écrit de lui-même et de son œuvre : « J'observe sous le ciel » bleu. Vous soumettez au réactif la » cellule et le protoplasma. J'étudie » l'instinct dans ses manifestations » les plus élevées. Vous scrutez la » mort, je scrute la vie. »

» A l'heure funèbre où l'on juge les efforts d'un homme qui disparaît, je ne souhaiterais pas de plus bel éloge. Mais comment le mériter ? Car c'est dans le domaine de l'âme humaine que je voudrais, si j'en avais la puissance, apporter le souci d'une pareille étude, ou du moins d'une étude plus présomptueuse et plus belle encore, celle des luttes et des amalgames que forment en nous ces deux forces : l'instinct et la volonté, les deux pôles de l'âme humaine.

» Laissons les scalpels, la pédagogie, la pédanterie à ceux qui scrutent la mort, les livres, les mots. Buvons à même la vie. »

***

Pour faire la part de l'anecdote dans cet article de documentation sur *l'Enfant de l'amour*, rappelons qu'au moment des premières répétitions de la pièce de M. Henry Bataille deux confrères du célèbre écrivain, MM. Allevy et Joullot, annoncèrent qu'ils avaient eux-mêmes en répétition un vaudeville portant le même titre ; avec bonne grâce du reste, ils intitulèrent alors leur pièce *l'Enfant du mystère*.

Mais, il y a près d'un siècle — en 1813 — deux auteurs maintenant bien oubliés, Caigniez et Lanusse, avaient déjà donné ce titre : *l'Enfant de l'amour*, à une de leurs pièces qui eut un succès passager ; quelque trente ans plus tard, Bayard et Guinet, pour un de leurs vaudevilles, et, plus récemment, MM. Henry Moreau et Chameroy, pour une comédie en deux actes, le choisirent de nouveau. Il est à peine besoin d'ajouter qu'aucun de ces ouvrages, quelle que soit leur valeur respective, n'a le moindre rapport ni de fond ni de forme avec la pièce de M. Henry Bataille.

***

Une œuvre aussi personnelle, aussi hardie, aussi brillante que *l'Enfant de l'amour*, tant par son sujet que par sa facture offrait aux critiques ample matière à discussion ; ils ont donc cherché et discuté, assez contradictoirement, la place qu'occuperait cette pièce dans l'évolution du théâtre contemporain ; mais, en tout état de cause, ils en ont tous reconnu l'importance, affirmé la valeur. Et ils en ont également tous proclamé le succès.

Ainsi, M. Camille Le Senne après avoir exprimé, dans le *Siècle*, cette idée qu'une pièce nouvelle de M. Henry Bataille est toujours un événement dramatique dans toutes les acceptions du mot, ajoute qu'il ne lui était cependant pas encore arrivé de dramatiser à ce point :

« C'est également la première fois qu'il débride, qu'il met à vif avec une telle sûreté d'anatomiste-psychologue

(*Voir la suite à l'avant dernière page de la couverture.*)

7e Année. — 181. 27 Mai 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Calmann-Lévy, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Le Martyre de Saint Sébastien, au théâtre du Châtelet.

L'IMPRESSION de cette pièce sera commencée et même assez avancée, dans les ateliers de *L'Illustration*, au moment où la première représentation en sera donnée sur la scène du Châtelet ; il ne nous est donc pas possible de donner ici, comme de coutume, une revue des critiques ; nous la remplacerons par une revue « d'avant-premières », en choisissant parmi les innombrables articles déjà écrits sur M. Gabriele d'Annunzio ou sur son œuvre, ceux qui se rattachent le plus directement au *Martyre de Saint Sébastien*.

L'avide et bruyante curiosité éveillée autour de cette pièce en France et en Italie et dans tous les milieux lettrés de l'univers s'explique doublement par la célébrité de M. d'Annunzio et par les conditions mêmes dans lesquelles ce mystère fut conçu, écrit et répété.

Il n'est pas possible de donner en quelques mots, voire en quelques lignes, un aperçu de l'œuvre considérable, variée, enthousiaste, pathétique, éclatante de l'homme qui dans tous les genres : nouvelle, roman, poésie, théâtre, prodigua des chefs-d'œuvre, et qui est une gloire de son pays et de toute la littérature contemporaine. Mais, par surcroît, tout en lui — et même hors de lui — semble avoir contribué à ce qu'il soit un être d'exception. Il est né en pleine Adriatique, sur un brigantin... Est-ce que par ce détail, dès sa naissance, le sort ne le marquait pas pour une vie éprise d'aventures, de rythme éternel et d'infini ? A quinze ans, encore au collège, il publiait son premier volume de vers ; à dix-neuf ans, il en donnait un second, et aussitôt une notoriété rapide l'entourait. Puis, coup sur coup, ses nouvelles, ses romans éveillaient, secouaient l'attention. Mais il n'écrivait pas seulement, il vivait aussi, ardemment, bellement :

« Et déjà — nous conte M. Marcel Boulenger — toutes sortes de rumeurs tapageuses, et flatteuses d'ailleurs, couraient sur le si jeune et précoce auteur : prodigalité, luxe asiatique, vie mondaine, chasses, chiens, chevaux, dilettantisme exaspéré, raffinements exquis, et mille caquets dont l'histoire littéraire n'aura jamais que faire, telles que brouilles conjugales, femmes abandonnées, que sais-je encore !... Le public indiscret veut à toute force s'émouvoir : et c'est pourquoi il noircit tout, dramatise tout.

» Poursuivons. Un beau jour, d'Annunzio se présente à la députation. Il a l'impudence incroyable et délicieuse de s'offrir aux suffrages d'un district paysan comme le « candidat de la beauté », et il y lit de grands discours aux périodes cicéroniennes. Cette folie réussit : voilà notre poète au Parlement, sur les bancs de l'extrême-gauche. Or, au milieu d'une séance, outré de colère, ne dit-on pas qu'il ramassa tous ses papiers épars devant lui, plia sa serviette, et s'en fut tout soudain s'asseoir à l'extrême droite ? Fasse le ciel que ce conte entre tous, du moins, soit véridique, car il a son prix !

» Arrivent ses pièces, ses insuccès retentissants, ses « Victoires mutilées ». Il dédie l'une de ses tragédies « aux chiens qui l'ont sifflée » ; après un autre échec, il traite tous les critiques, dans une préface inoubliable, d'esclaves ivres et de vil troupeau. Les anecdotes, dès lors, se pressent, s'attirent, naissent dans toutes les gazettes. On décrit sa vie, les merveilles d'art dont il s'entoure, les devises latines qui ornent ses villas, les vingt-quatre lévriers qui habitent sa maison de la Capponcina. On rappelle qu'on l'a jadis vu chaque dimanche, vêtu de blanc et monté sur un cheval couleur d'albâtre, écoutant ainsi, immobile, la musique d'un village : « Eh ! » disaient les paysans, le signor Ga» briele qui essaie sa statue ! » Ou bien encore qu'il se baignait dans la mer, à cru sur un cheval, cependant qu'une femme souverainement belle l'attendait sur le rivage, un manteau de pourpre éployé sur les bras.

» Tantôt il refuse en haussant l'épaule deux cent mille francs pour aller en Amérique : « Fi donc ! fait-il, » de quoi payer mes cigarettes !... » Tantôt il dessine lui-même et fait élever son tombeau. On prétend énumérer ses cravates, ses cannes et ses gants. On dit qu'il part pour Chypre afin de chercher une rose ; que sa dernière pièce va lui rapporter un million ; qu'il sera, qu'il est nommé sénateur inamovible, etc., etc.

» Voilà bien du fatras, bien des niaiseries. Mais en tout cas il s'en exhale la plus irrésistible volonté de vivre en beauté. Et s'il manquait un étrange et un peu héroïque personnage à la comédie italienne, il y figure désormais : c'est le *Virtuoso*, c'est le Gabriele d'Annunzio de la légende. Un matamore ! diront les malveillants. Mais non, répondront les autres, ce serait plutôt un Alcibiade, car un matamore ne sait ni sourire ni parler avec art. Or d'Annunzio, humaniste parfait, grand érudit, s'exprime avec une perfection, une grâce et une éloquence inouïes. Atticisme pur. N'y atteint pas qui veut ! »

Grand érudit, vient d'écrire M. Marcel Boulenger ; oui, et à ce sujet M. Jean Carrère précisera, de son côté :

« Sa science linguistique est extraordinaire. Il est un latiniste exquis : le plus grand poète italien depuis Dante est aussi un poète latin. Il parle couramment la langue de Virgile, comme un clerc du temps jadis. Il y a quelque temps, à Notre-Dame, l'organiste Louis Vierne avait, en son honneur, fait d'admirable musique. Son exécution finie, M. d'Annunzio, qui se trouvait alors au milieu de la nef et, prêt à sortir, n'ayant pas le temps d'escalader la haute tribune de l'orgue, proféra d'une voix dont résonna l'immense vaisseau gothique, le remercîment suivant : *Aloysie, gratias tibi reddo*. Cet *Aloysie* est d'un humaniste.

» Gabriele d'Annunzio est un prodigieux artisan verbal, il *forge* sa prose, compose des mots qui deviennent du meilleur italien. C'est un innovateur, un rénovateur merveilleux. »

Et M. Jean Carrère ajoute :

« Il est peu d'hommes en France qui connaissent, et goûtent, autant qu'il le fait, notre langue et notre littérature. Il écrit du reste le français comme sa langue maternelle, et le parle purement, avec un accent qui est loin d'être désagréable. Il faut l'entendre raconter avec sa jeune gaieté une des bizarres légendes qui l'ont peu à peu environné.

« — Une fois, certaine tragédienne, » femme effroyablement « monocle » » voulait à toute force jouer dans *Fran» cesca da Rimini* le rôle de la bor» gnesse. J'accepte. N'a-t-on pas as» suré plus tard que j'avais fait crever » un œil à cette femme pour qu'elle » jouât avec plus de naturel ! »

» Remarquez que cet emploi du mot « monocle » est le seul qui soit légitime. C'est que le maître parle le français avec une pureté presque excessive, use des termes avec une propriété qui déconcerte. Il le reconnaît lui-même, et en donne l'explication : il fut l'élève de Gaston Paris. »

Que M. d'Annunzio, non seulement possède la langue française, mais qu'il en ait la science profonde, il serait assez superflu d'y insister ici, mais M. Jean Carrère met en relief ce trait essentiel et fort intéressant du caractère de M. Gabriele d'Annunzio, qui est son amour pour la France :

« Son esprit, rare fleur du génie latin, sent le lien intime qui relie les deux sœurs latines. L'amour qu'il a pour notre littérature et pour notre art se double d'un égal amour pour la France elle-même. Il sera précieux à toutes les oreilles françaises d'entendre à nouveau ce qu'il disait, il y a quelque temps, après le triomphe d'un de nos aviateurs.

« — Il est très doux pour mon âme » latine que ce don admirable (la con» quête de l'air) soit offert à l'huma» nité par les mains de la France, par » les mains de cette grande semeuse » qui eut toujours les yeux clairs et la » pensée claire pour avoir vu la Mi» nerve du Capitole ; par les mains de » cette grande maîtresse de civilisa» tion, qui, après avoir conservé les » traditions romaines, après avoir » consolidé ses routes terrestres, les » plus belles du monde, ouvre aujour» d'hui, infatigable, de nouvelles voies » au monde, sur lesquelles il ne reste » d'autres traces que celles de la » gloire ! »

*
* *

Et néanmoins comment vint à

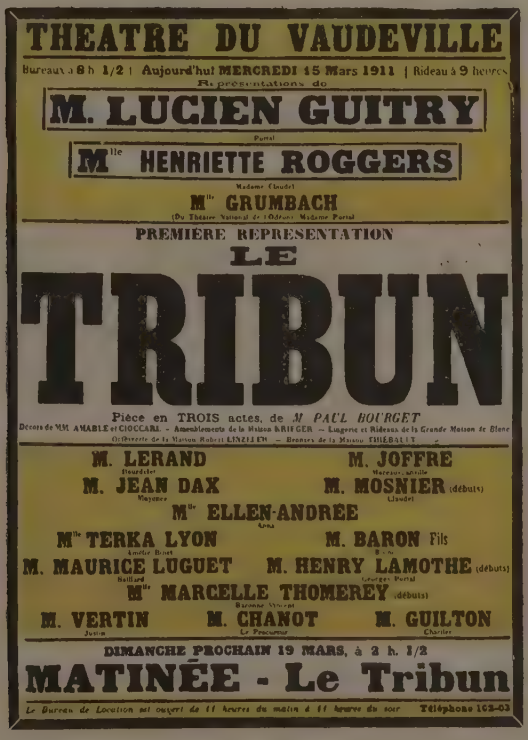
(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

7e Année. — 182. 3 Juin 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Copyright by Paul Bourget, 1911.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Le Tribun, au théâtre du Vaudeville.

Le jour même de la première représentation, M. Paul Bourget nous indiqua les raisons qui l'avaient déterminé dans le choix du problème exposé par sa pièce. On avait déjà imprimé un peu partout que *le Tribun* était de nouveau une étude sur l'idée de famille et que cette œuvre se rattachait à la série de « cliniques sociales », telles que *l'Etape*, *le Divorce*, *l'Echéance*, *l'Emigré*. Tout cela était exact :

« Plus j'ai observé notre époque — écrivit M. Paul Bourget dans le *Matin* — plus j'ai cru voir que toute une part des maux que nous souffrons venait de la méconnaissance de cette loi, formulée également par le catholique Bonald et par l'empirique Auguste Comte, par le romancier Balzac et par le naturaliste Hæckel : « L'unité » sociale est la famille et non l'individu... » Si cette loi est vraie, essayer d'organiser la société en fonction de l'individu, c'est proprement aller contre la nature. L'homme possède ce dangereux pouvoir. Il peut penser faux et imposer son erreur aux faits, jusqu'au moment où ceux-ci prennent leur revanche. Ils la prennent toujours.

» Cette revanche des faits, comment ne pas la reconnaître quand on observe l'étonnant démenti donné par les résultats à l'effort le plus persévérant du parti qui se prétend, chez nous, le parti de l'avenir ? Je veux parler de ce rêve de développement individuel qui est le fond commun du programme révolutionnaire. Les droits de l'individu, le bonheur de l'individu, l'affranchissement de l'individu, — ces expressions viennent et reviennent infatigablement, chaque jour, depuis des années, à la tribune du Parlement et dans les conversations privées, au théâtre et dans la presse, dans les romans et dans les réunions publiques. Le culte de l'individu, tel est le dogme révolutionnaire par excellence, et la Déclaration des droits de l'homme en était déjà l'affirmation la plus nette. Il semblerait qu'un pays où se professe et se pratique une pareille doctrine dût abonder en individualités remarquables. Il se trouve que, tout au contraire, jamais les individualités puissantes n'ont été plus rares qu'aujourd'hui. C'est la plainte universelle, dans la politique comme dans les lettres. Le talent moyen est partout celui qu'un dressage adroit peut produire. Les personnalités fortes, ces hommes « dont chaque pouce est un homme », comme disait si heureusement Shakespeare, comptez-les ! Reportez-vous maintenant par la pensée à la fin du dix-huitième siècle. La génération qui est arrivée à l'action en 1789 a bien pu renier on esprit tous les principes d'après lesquels était construite la société dont elle sortait. Et cette société, avec ses droits d'aînesse et ses substitutions, avec l'autorité qu'elle attribuait au père et tout l'ensemble de ses mœurs, était la mise en œuvre de l'idée la plus contraire à l'individualisme. C'était réellement une société non pas d'individus, mais de familles. Or quel est le caractère surprenant de la tragique époque qui s'est écoulée entre 1789 et 1815 ? Une extraordinaire apparition d'individualités supérieures. Ne dites pas que ce sont les événements terribles qui en sont la cause. La guerre de 1870 et la Commune de 1871 ont été aussi des événements terribles, et qui n'ont mis au jour que des valeurs moyennes. Reconnaissons plutôt que, dans les sociétés fondées sur la famille, il s'opère une féconde et puissante élaboration d'énergie. Un travail de constant gaspillage et d'épuisement s'accomplit au contraire dans les sociétés fondées sur l'individu. Si bien que ces deux mots : *individualisme* et *individualité*, qui paraissent synonymes, peuvent être donnés comme deux termes contradictoires. Ils sont, pourrait-on dire, en raison inverse l'un de l'autre.

» Ces quelques réflexions suffisent pour montrer combien sont dangereuses un certain nombre des mesures qui figurent dans le programme politique des partis actuellement au pouvoir. Il est équitable de reconnaître que le problème ne se pose pas pour eux sous cette forme. La qualité du produit humain à créer ne les préoccupe point. S'ils considèrent l'héritage, ils n'y voient que l'iniquité qui attribue au fils d'un millionnaire des biens tout acquis et qu'il n'a pas mérités. S'ils considèrent le mariage indissoluble, ils n'y voient qu'un lien accablant pour l'homme ou la femme mal mariés et l'iniquité de leur sort. S'ils considèrent l'enseignement, ils n'y voient que l'inégalité des éducations et les diversités futures des opinions, du moment que les enfants auront été élevés d'après la fortune et les idées de leur père. Et ils s'essaient à corriger, à coups d'impôts, l'injustice des transmissions pécuniaires, à élargir le divorce en attendant l'union libre, à paralyser le contrôle des parents sur l'éducation. Le malheur est que ces mesures, si elles font une société d'apparence plus rationnelle, font aussi une société appauvrie, amaigrie, anémiée. La cellule vitale, la famille, dépérit. Nos gens ressemblent à des ingénieurs qui construiraient de rigides canaux de marbre pour l'écoulement d'une source, et qui, en fouillant le sol pour installer ces marbres, tariraient la source. Par quels moyens les arrêter dans leur redoutable besogne ? En leur en montrant les conséquences, et d'abord en les forçant à considérer le phénomène-famille dans sa réalité féconde et dans ses conditions. C'est à quoi toute une école, celle des traditionalistes par positivisme, s'applique depuis des années. Le signataire de ces lignes en est un modeste ouvrier. »

***

Un fait curieux à constater et qui prouve la place prépondérante que M. Paul Bourget a prise si rapidement dans l'art dramatique contemporain. A propos de cette œuvre — conçue et composée d'ailleurs, directement, en pièce de théâtre — la plupart des critiques oublient de rappeler, comme ils ne manquaient pas de le faire d'abord, le souvenir du romancier qu'est M. Paul Bourget ; ils ne voient plus en lui que l'auteur dramatique.

M. Francis Chevassu déclare, dans le *Figaro*, que voilà, à son avis, la pièce la plus noble, la plus émouvante, et, comme on dit, la plus suggestive qu'ait encore écrite l'illustre auteur de *l'Emigré*, d'*Un Divorce* et de *la Barricade* :

« *Le Tribun* est, lui aussi, un drame d'idées. C'est un des caractères du talent de M. Paul Bourget que les personnages dont il trace avec un vigoureux relief les portraits sont, en même temps que des êtres vivants, des créations fortement représentatives de l'esprit public. L'artiste qui les a ajoutés « à » l'état civil », selon l'expression de Balzac, leur confère, par surcroît, le soin d'exprimer d'une manière sensible les inquiétudes de l'âme nationale, formée par une longue tradition, en présence des réalités sociales telles que les organisent les réformateurs systématiques. Après avoir occupé notre imagination, ils continuent d'obséder notre intelligence ; ils la mettent en demeure de réfléchir, et leur rôle d'incitateurs spirituels est d'autant plus efficace que leurs figures se gravent plus profondément dans la pensée qu'ils présentent sous une forme concrète les problèmes auxquels ils nous demandent une solution. Cette portée singulière des œuvres de M. Paul Bourget engagea, bien à tort, selon moi, quelques critiques à dire de son théâtre qu'il est un théâtre philosophique. Toutes les pièces, depuis la haute comédie jusqu'à l'humble vaudeville, sont philosophiques ; seulement, les auteurs ne le savent pas toujours. L'art de M. Paul Bourget est de choisir les crises essentielles où l'âme inquiète révèle, à son insu, son origine, sa culture et sa lointaine formation. On ne peut concevoir ses personnages sans les rattacher aussitôt à un groupe social ou à une hérédité définie. Ils confessent involontairement la dépendance de l'être humain à l'égard du présent et même du passé ; ils confirment, par les exemples, la remarque formulée jadis par l'auteur du *Disciple*, à propos de « l'étroite solidarité qui unit les intel- » ligences et les sensibilités des géné- » rations successives. ».

M. Adolphe Brisson fait remarquer, dans le *Temps* que, tandis que *la Barricade* était un drame de vie sociale et collective, *le Tribun*, comme *le Divorce*, est un drame de vie privée, une tragédie domestique :

« Chacune de ses pièces renferme une discussion d'idées. M. Paul Bourget — c'est l'originalité et la noblesse

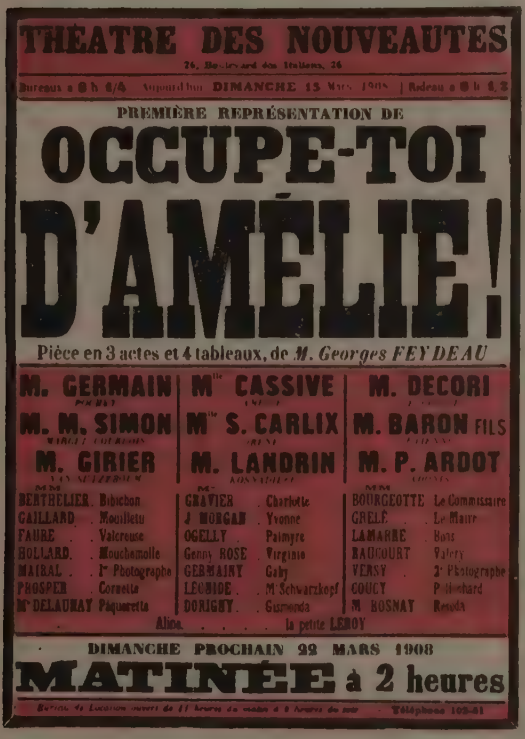
(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

7e Année. — 174 25 Mars 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Copyright by Georges Feydeau, 1911.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Occupe-toi d'Amélie ! aux Nouveautés.

Voici une pièce qui forme un fascicule deux fois plus volumineux que nos fascicules habituels, et qui produit pourtant à la scène un effet de rapidité extraordinaire ; or, par une bizarrerie qui s'explique aisément, c'est la cause même de cet effet de rapidité sur la scène qui a pour conséquence ici cette longueur inusitée.

Dès le lever du rideau on est la proie de l'imagination fantaisiste et de la verve fougueuse de l'auteur, on est saisi, emporté par elles, avec les comédiens, dans un mouvement tel qu'il arrive à de fréquentes reprises que tous les personnages en scène poussent à la fois la même exclamation, — cri de surprise, ou d'effroi, ou de joie... car les cris que l'on jette dans un vaudeville sont à peu près l'expression de ces mêmes sentiments simples qui provoquent des clameurs dans les tragédies, et ce n'est là qu'une question de transposition des valeurs de ces sentiments ; mais dans nos colonnes ces exclamations simultanées se traduisent par autant de lignes qui se superposent et s'allongent nécessairement à la suite les unes des autres.

En outre, ce qui accroît ici la longueur apparente du texte de cette pièce, c'est que M. Georges Feydeau y a noté, avec un soin méthodique et scrupuleux, les moindres indications de mise en scène, de sorte que les directeurs des théâtres géographiquement les plus éloignés des boulevards parisiens pourront monter ce vaudeville très exactement « à l'instar » de la capitale, tandis que les lecteurs profanes y pourront goûter l'impression d'être initiés à ce travail de coulisses qui a toujours pour le public tant d'attraits.

Tous les critiques ont remarqué que M. Georges Feydeau avait poussé là, tout près de sa dernière limite, l'audace des situations et des mots, mais pas un, même parmi les représentants des feuilles les mieux pensantes, n'a songé à élever la plus légère protestation, car M. Georges Feydeau a répandu sur toute son œuvre le sel du rire, à profusion ; et puis il faut bien convenir aussi que nos auteurs modernes les plus libres et les plus hardis n'approchent point, en licence et en outrances, des écrivains de la vieille lignée française, voire gauloise, du quinzième et du seizième siècle, dont le plus illustre est Rabelais.

C'est ce que les critiques ont dû raisonnablement penser en analysant ces quatre actes ; c'est ce que le public, sans s'y appesantir, ratifie chaque soir par la franchise de son hilarité et par la spontanéité répétée et joyeuse de ses applaudissements.

***

M. Adolphe Brisson fit, après la première, remarquer, dans le *Temps*, qu'exposer clairement l'intrigue protéiforme d'une pièce de M. G. Feydeau constitue une tâche fort difficile :

« Cet art a besoin du geste, de la physionomie, de la mimique des acteurs ; il parle aux yeux au moins autant qu'à l'esprit ; il arrache le spectateur au domaine du réel, pour l'entraîner dans l'extravagance pure. Or, toutes ces choses, comment les rendre ? Comment donner la sensation de ce tourbillon de bouffonnerie ? Un des procédés chers à l'auteur d'*Occupe-toi d'Amélie*, un de ses petits « secrets de fabrication », consiste à créer immédiatement cette atmosphère. Aussitôt la toile levée, il vous assène sur la tête deux ou trois violents coups de marteau qui vous mettent en disposition d'entendre la suite. Vous êtes au point. Rien ne peut plus désormais vous étonner. C'est une sorte de convention conclue entre le dramaturge et ceux qui l'écoutent, une façon de leur dire : « Suivez-moi où je veux vous mener, et ne protestez pas, ne réfléchissez pas, laissez-vous faire... » Cet accord étant consenti de part et d'autre, le vaudevilliste peut s'abandonner aux folles excitations de sa verve ; il a devant lui un crédit illimité. »

M. Adolphe Brisson faisait ensuite l'analyse de la pièce et concluait :

« Elle est effroyablement licencieuse mais fort amusante. M. Georges Feydeau a toutes les audaces. Demain, il prostituera des couples sur la scène... Ça lui est égal... Et ce spectacle qui nous révolterait, si c'était un spectacle sérieux, devient tolérable, j'ajouterai presque inoffensif, par la gaieté colossale, prodigieuse, qui en émane. Cela nous ramène aux origines de notre théâtre, aux farces épiques, aux parades de haute grosse dont s'esbaudissaient les badauds du Pont-Neuf. Si l'on ne riait pas, ce serait épouvantable. Mais on rit. Et le rire est un caustique. Le rire est sain.

» Joignez encore — ceci pour les délicats — qu'il y a dans les pièces de Feydeau, sous leurs outrances épileptiques et malgré leurs fautes de goût, quelque finesse ... Et c'est ce qui les distingue des grossiers vaudevilles de fabrication courante.

» L'auteur d'*Occupe-toi d'Amélie* et de *Champignol* sait observer les mœurs ; il les peint caricaturalement, mais, dans une certaine mesure, il les peint. »

Dans *Comœdia*, M. Jean Richepin, faisant alors fonction de critique dramatique déclarait, après avoir rédigé le sommaire minutieux, acte par acte et scène par scène, de ces quatre tableaux :

« Je suis honteux et confus de m'être perdu dans ce dédale inextricable, et pétrifié d'admiration devant le mathématicien, l'horloger, l'ingénieur, le Vaucanson, le Blaise Pascal, l'Edison, le thaumaturge, le Démiurge qui invente, rêve, combine, construit, remonte, fait marcher imperturbablement et impeccablement une machine aussi compliquée, aussi miraculeuse, aussi parfaite, sans que rate un seul effet, sans que s'affole un seul rouage, sans que pète un seul ressort, sans que pète en éclats son cerveau lui-même, sautant comme une marmite close et bourrée de tous les explosifs du rire.

» Car on rit, on rit, on rit, à chaque scène, à chaque déclanchement des préparations, qui sont mille et une, à tous les mots partant en pois fulminants, aux solutions imprévues, et néanmoins absolument logiques, de tous les *x* posés et imbriqués les uns dans les autres.

» Et quand on s'arrête de rire, c'est pour admirer, oui, admirer, je le répète. Admirer, non seulement un prodigieux travail de calcul, de patience, mais, ce qui vaut mieux, encore un merveilleux don !

» Car, ici comme en tout, le labeur méritant ne signifierait rien, si le don n'y était pas. Or, il est, fulgurant. J'en ai les yeux éblouis, crevés. J'en ai la tête à l'envers. Que ces folles péripéties soient à dessous de logarithmes, peu m'en chault. C'est devant le don que je m'incline, devant l'irrésistible don qui me fait l'effet d'une chatouille sûre, d'un doigt me piquant entre les côtes, et qui, brusquement, me tire les commissures des lèvres jusqu'aux oreilles, et tire en même temps toutes les commissures de toutes les lèvres jusqu'à toutes les oreilles, comme si le public entier devenait soudain Gwynplaine, *l'Homme-qui-rit.* »

***

Une anecdote, en passant, une petite anecdote qui a trait précisément à l'article ci-dessus.

Le lendemain de la « générale » et par conséquent le jour même de la « première », M. Jean Richepin était assis à son bureau, à *Comœdia ;* de sa bonne et robuste écriture, il écrivait le compte rendu d'*Occupe-toi d'Amélie.*

Un visiteur. C'est précisément M. Georges Feydeau, l'auteur de la pièce... Salutations, poignées de main...

En s'en allant, M. Georges Feydeau dit à M. Jean Richepin :

— Savez-vous ce qui me ferait bien plaisir ?

— Non.

— Je voudrais avoir demain, pour les conserver précieusement, les feuillets originaux que vous noircissez en ce moment sur ma pièce.

— Mais si je vous égratigne dans mon article ? C'est possible, après tout !

— Raison de plus ! conclut M. Georges Feydeau, qui disparut avec la promesse de recevoir l'autographe de son critique.

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

7e Année. — 175 1er Avril 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Réduction de l'affiche du Théâtre Réjane, par GIRIS. — *Imprimerie Pichot.*

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous pays. — Copyright by Eugène Fasquelle 1909.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

L'Oiseau bleu, au Théâtre Réjane.

M. Maurice Maeterlinck est arrivé à la célébrité sans qu'il ait, assurément, par le moindre de ses efforts, cherché à y parvenir ; son œuvre a produit, en s'épanouissant, une floraison glorieuse ; mais il n'a jamais eu pour but que d'exprimer, dans les formes diverses qu'il jugeait les mieux appropriées, les observations et les pensées, les réflexions et les rêveries qu'il développe au cours d'une existence harmonieusement ordonnée, saine et méditative, dans le plein air et dans la solitude.

Il est curieux de constater que la pièce même que nous publions aujourd'hui, et qui sera peut-être de toutes ses œuvres celle qui contribuera le plus à rendre populaire en France cette célébrité, ne sera venue à nous, public français, que lentement et, si l'on peut dire, par étapes indirectes. Pourtant, quand M. Maurice Maeterlinck eut achevé cette féerie, il était déjà en pleine possession de sa magnifique renommée ; ses ouvrages, drames, études ou romans, se répandaient, dans notre langue, en éditions successives dont le nombre allait se répercutant et se multipliant dans les langues étrangères. N'est-il pas singulier, dès lors, que pas un de nos directeurs de théâtre n'ait retenu cette œuvre au passage ou même ne se soit préoccupé de se la procurer, avec un désir jaloux — et noble — d'être le premier à nous la révéler ? Il fallût que la direction du Théâtre Artistique de Moscou, ayant « découvert » cette féerie et l'ayant montée d'original, y remportât un succès que deux années de représentations consécutives ont à peine épuisé ; il fallût que la direction du Haymarket-Theatre de Londres, ayant repris, avec une mise en scène nouvelle, ce spectacle y trouvât aussi un succès qui se renouvela quotidiennement — et même deux fois par jour — durant plus de six mois, pour qu'une direction parisienne se décidât enfin à nous l'offrir ; c'est à l'intelligente initiative de Mme Réjane que nous devons cette joie.

***

Un ami de l'auteur, M. Georges Bourdon, nous a exposé en ces termes la genèse de cette féerie :

« Un jour de 1904, à Gruchet-Saint-Siméon, un obscur village normand, non loin de Saint-Valéry-en-Caux, où il passait alors les étés dans un vieux presbytère qu'il avait transformé, Maurice Maeterlinck dit à Mme Georgette Leblanc, sa femme :

» — J'ai l'idée d'un conte pour les enfants. Ce sont deux petits enfants qui rêvent. Je vais l'écrire.

» Mais il ne se mit pas tout de suite à écrire, et, quelques jours après, il dit encore :

» — Tu sais, dans leur songe, mes enfants font un grand voyage.

» Puis les semaines passèrent, et comme Mme Georgette Leblanc, un jour, demandait : « Eh bien, et ton » conte ? » il répondit en riant :

» — Oh ! ils voyagent toujours. Et je me demande quand ils s'arrêteront !

» Ce qui se construisait ainsi dans la tête du poète, c'était *l'Oiseau bleu*. De pays en pays, poursuivant la chimère du bonheur, Tyltyl et Mytyl le conduisaient dans les domaines du Souvenir, de la Nuit, de l'Avenir, et lui se laissait gentiment faire. L'hiver vint. L'hiver, chaque année, chasse Maurice Maeterlinck vers la patrie du soleil, vers Grasse, dans sa propriété embaumée des Quatre-Chemins, et, parmi les fleurs, plus exigeants encore qu'à Saint-Siméon les tyranniques enfants tiraient leur poète à la recherche fiévreuse de l'idéal. Peu à peu, dans son esprit, la forme directe se substituait au récit ; son art précis, où l'abstraction s'explique parfois avec un réalisme si aigu, mettait en scène successivement les tableaux où l'entraînait sa fantaisie, y faisait vivre les personnages de son rêve, donnait une bouche et une voix aux animaux, aux choses, écoutait, à travers les paroles puériles d'ingénus enfants, l'écho de vérités éternelles, et ce fut enfin une grande et belle féerie, vivante et remuante, qui s'offrit à la tâche de l'écrivain.

» Dans cette conception et cette exécution de *l'Oiseau bleu*, l'on surprend toute la méthode de M. Maurice Maeterlinck. C'est bien plutôt sa manière qu'il faut dire, car elle se distingue justement par l'absence de toute méthode. M. Maeterlinck ne s'assied pas à sa table de travail à des heures déterminées, et il ne s'impose nul labeur quotidien. A le regarder vivre, vous diriez un oisif. Passant toute l'année à la campagne — l'été à Saint-Wandrille, l'hiver à Grasse — il se lève sans souci d'accomplir une tâche.

» Rapidement et distraitement il parcourt les journaux, allume sa pipe, et, le plus souvent, sort aussitôt. Il marche lentement sous les vieux arbres de son bois profond de Saint-Wandrille ou parmi les massifs fleuris des Quatre-Chemins ; ou bien il part en automobile, qu'il conduit lui-même; ou bien il chasse ; ou encore il pêche : naguère il faisait de la bicyclette. Mais, qu'il pêche, qu'il chasse ou qu'il se promène, cet oisif est en travail.

» C'est en faisant tout cela, c'est en marchant et en rêvant, c'est en ramenant dans l'épuisette la truite que la cuisinière venait de lui commander pour le déjeuner, qu'il a combiné les péripéties charmantes de *l'Oiseau bleu*, qu'il en a vécu les beautés, découvert les éternelles vérités. »

***

Rarement, revue de la presse fut aussi facile et aussi agréable à composer : il n'y a point à indiquer, par omissions de citations ou par restrictions nuancées, que tel ou tel critique fut sévère, à tort ou à raison, et marqua sa sévérité par telle ou telle appréciation ; l'éloge est unanime, et il est de la plus rare qualité ; il s'applique à la forme et à l'inspiration, à la philosophie intérieure autant qu'à la beauté, pour ainsi dire plastique, de l'œuvre.

M. Francis Chevassu déclare nettement, dans le *Figaro*, que ce conte enchanté est le plus exquis, le plus noble, le plus ingénieux et le plus émouvant des drames :

« Théophile Gautier souhaitait jadis que la féerie devînt l'expression souveraine de l'art théâtral. M. Maurice Maeterlinck a réalisé ce vœu, magnifiquement. *L'Oiseau bleu* est l'œuvre d'un grand dramaturge et d'un grand poète dont le charmant génie anime une fable ingénue de toutes les inquiétudes, de toutes les espérances, de tous les rêves qui troublent l'âme humaine. On y sent l'influence de nos vieux conteurs et le souvenir des symbolistes septentrionaux ; une brume légère estompe ce que la pensée française a parfois de trop net et de trop arrêté dans le dessin, et le mystère d'Andersen enveloppe la grâce de Perrault. Ainsi *l'Oiseau bleu* est une merveilleuse parabole qui fait songer, par instants, à une promenade de Shakespeare dans le jardin de l'auteur du *Petit Poucet*. »

M. Léon Blum estime, dans *Comœdia*, que c'est là à la fois un spectacle adorable, que tout Paris applaudira, et une œuvre très belle, dont les cœurs ingénus sentiront la douceur et le charme, dont les esprits plus attentifs apercevront la profondeur et la gravité :

« Plus d'un poète a été séduit par le rêve d'une féerie lyrique. C'est une féerie philosophique qu'a écrite, avec *l'Oiseau bleu*, M. Maurice Maeterlinck. Dans leur voyage à la recherche de l'oiseau magique, les deux enfants, Tyltyl et Mytyl, ne courent pas l'aventure ordinaire des contes. Ils n'affrontent pas l'ogre, le dragon, la méchanceté des fées ou la malice des objets enchantés. Leur voyage est une aventure morale, un apprentissage vers la sagesse. Ils se promènent à travers des entités et des allégories. Leur odyssée puérile suit comme une Carte du Tendre métaphysique. Et ce qu'on peut appeler le système de M. Maurice Maeterlinck, sa conception propre de l'univers et de la vie ne s'est peut-être jamais exprimée si fermement que par cette fantaisie tendre et familière où pourront se ravir des yeux d'enfant. »

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

7e Année. — 176

15 Avril 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

1782 TH. NATIONAL DE L'ODÉON 1911

SECOND THEATRE FRANÇAIS

METROPOLITAIN : STATION ODEON

Bureaux à 8 h. 1/4 | Aujourd'hui MARDI 28 Mars 1911 | Rideau à 8 h. 3/4

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

RIVOLI

Pièce en quatre actes et cinq tableaux, de M. René Fauchois

Premier Acte — LES SOLDATS (prose)

Deuxième Acte — LE CHEF (vers)

Troisième Acte — L'ENNEMIE (vers)

Quatrième Acte (1er Tableau) — LA VICTOIRE (vers)

Quatrième Acte (2e Tableau) — LES TROPHÉES (prose)

Bonaparte, M. DESJARDINS

Général Augereau	MM. CHAMBREUIL	Les Soldats	MM. DESFONTAINES	Capitaine Charles	MM. COLAS
Général Masséna	GRETILLAT		Denis d'INÈS	Chef d'Escad^on Lasalle	CAY
Général Sérurier	VARGAS		COSTE	Adjudant-Major Hugo	COSTE
Général Joubert	FLATEAU		DURUS	Croisier	ENNER
Général Berthier	SACQUE		Jean d'YD	Le Valette	NORMAND
Colonel Marmont	KERVE		GREGOIRE	Le Marrois	QUILLOT
Colonel Junot	PERSON-DUMAINE		LE ROUX	A.-J. Moulin	LARAY
Capitaine Durac	Raymond LYON		COURIER	Le Berger	Jean d'YD
Lieutenant Louis Bonaparte	MAUPRE		CLAMOUR		
L'Ombre,	M. JOUBE		De CANONGE	Madame Bonaparte	Mlles GUETT
			FONTENOY	Louise Compoint	RARJAC
			REUILLARD	La Cantinière	ROSAY

Décoration de MM. PAQUEREAU, BERTIN, SOSSON

Chœurs et Musique de scène sous la Direction de M. BRETONNEAU

Mercredi 29 Mars (Soirée), Seconde Représentation
Jeudi 30 Mars (Soirée), Troisième Représentation
Vendredi 31 Mars (Soirée)
Samedi 1er Avril (Soirée)
Dimanche 2 Avril (Matinée et Soirée)
Lundi 3 Avril (Soirée), 2e Série de l'Abonnement du Lundi
Mardi 4 Avril (Soirée)

RIVOLI

Jeudi 30 Mars (Matinée), Première Série de l'Abonnement du Jeudi
Deuxième Centenaire de BOILEAU
LA REVANCHE DE BOILEAU — CHAPELAIN DÉCOIFFÉ — LES HÉROS DE ROMAN
Conférence sur M. BERNARDIN

BUREAUX DE LOCATION SANS AUGMENTATION DE PRIX

1° Au Théâtre National de l'Odéon, tous les jours de 11 heures à 19 heures (Téléphone 203-64 et 203-65).
2° Au Bureau des Théâtres du GRAND-HOTEL (pour les places non-réservées de 9 heures), salle à l'Hôtel, rez-de-chaussée, entrée 19, boulevard des Capucines. (Téléphone 268-51).

Copyright by René Fauchois, 1911.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Rivoli, au théâtre de l'Odéon.

M. René Fauchois nous a conté comment lui vint l'idée première de composer *Rivoli*, et dans quelles conditions il se mit à l'écrire.

Il y a deux ans, il se trouvait dans le cabinet directorial de M. Antoine et, en attendant que celui-ci eût achevé une besogne qui l'absorbait, il feuilletait le livre que M. Arthur-Levy venait de consacrer à la correspondance de Napoléon ; ces yeux tombèrent sur ces lettres :

« J'arrive à Milan, je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras... tu n'y étais pas ; tu cours les villes avec des fêtes ; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent.

» Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable ; j'avais le droit de n'y pas compter.

» Je serai ici jusqu'au 9 dans la journée. Ne te dérange pas... Le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien, bien malheureux. » (Milan, 27 novembre 1796, 3 heures après midi.)

. . . . . .

» Je reçois le courrier que Berthier avait expédié à Gênes. Tu n'as pas eu le temps de m'écrire, je le sens facilement. Environnée de plaisirs et de jeux, tu aurais tort de me faire le moindre sacrifice...

» Quand je te sacrifie tous mes désirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur. J'ai tort si la nature ne m'a pas donné les attraits pour te captiver, mais ce que je mérite de la part de Joséphine, ce sont des égards, de l'estime, car je t'aime à la fureur et uniquement... »

M. René Fauchois fut frappé par la date de ces lettres : novembre 1796 ; c'était après les batailles de Montenotte, de Mondovi, de Castiglione, d'Arcole, à la veille de Rivoli ! « J'éprouvai une brusque et douloureuse stupéfaction, » — a écrit depuis M. René Fauchois :

« Au cœur de l'Italie vaincue, noyée sous le torrent de ses soldats, de cette armée qui passe, dans les strophes épiques de Hugo, pieds nus, sans pain, mais ivre de joie républicaine et guidée par le vol des « Marseillaises » aux ailes rouges, ce général en chef de vingt-six ans qui avait déjà sur ses troupes l'autorité d'un prophète militaire, Bonaparte, parmi les lauriers et les drapeaux, insensible au triomphe, se désespérait à cause d'une petite créole aux bras d'ambre !

» Que fallait-il donc à Joséphine ? Les lauriers de Montenotte et d'Arcole ne suffisaient-ils point à son beau front ? N'étaient-ils point une parure suffisante et capable d'enivrer toutes les femmes ?

» Ainsi, le jeune chef qui faisait trembler les généraux de la Révolution, les Augereau, les Masséna, qui entraient, brusquement intimidés, sous sa tente, était pareil à tous les autres hommes, et le souvenir d'une épaule de nacre, d'un sourire, de deux beaux yeux et d'un parfum avait plus de pouvoir sur lui que les cris de victoire et que les acclamations de son armée !

» J'entrevis la tragédie, je sentis l'angoisse humaine de ce cœur qui se voulait de fer, et l'idée du drame naquit.

» Tout ce que j'avais pu imaginer de ce héros s'écroula.

» Entre l'Amour et le Devoir, il avait donc balancé comme l'Hercule antique ?

» Je parlai tout de suite à M. André Antoine, qui lisait un manuscrit, de ce conflit cornélien.

» — Ecrivez cette pièce, me dit-il, je la reçois...

» Il fallait dès lors se mettre à l'œuvre, et je partis pour l'Italie... »

M. René Fauchois vit les paysages au milieu desquels s'était déroulé le drame dont il rêvait, sites célèbres redevenus paisibles après ces immenses orages :

« Les vignes ont poussé là où Bonaparte lâchait ses cavaliers et son artillerie. Lorsque j'y passai, septembre avait mûri les grains sous les larges feuilles rousses et, seule, une colonne brisée s'élevait là, au milieu de quelques cyprès de bronze, comme un souvenir. A cause de mon appareil photographique, je fus même pris pour un espion. On m'arrêta et je n'échappai aux soldats italiens qu'après avoir prouvé que j'étais simplement le plus fervent des artistes, voyageant à travers le pays que j'allais essayer d'évoquer... »

M. René Fauchois commença à écrire son œuvre l'été suivant à Camaret, dans la propriété même de M. Antoine, au sommet de la falaise dominant une mer éternellement orageuse ; puis il revint la continuer sous les oliviers de la Provence, aux ombres d'un bleu élyséen, et, en décembre 1910, l'acheva dans le tumulte de Paris.

Il composa en prose le premier et le cinquième acte (qui n'est d'ailleurs qu'un court tableau d'apothéose), en vers les deuxième, troisième et quatrième actes, et il a donné de cette innovation une explication ingénieuse :

« La foule des soldats campés sous la neige est anonyme. Rivoli est un drame de chefs. Les troupiers héroïques et simples parlent la langue de tout le monde, et ils font entre deux couplets de *Carmagnole* des plaisanteries gauloises, vieilles comme les camps. Les citoyens généraux qui les conduisent n'ont pas une grande autorité. On peut les tutoyer. Mais, lorsque Bonaparte arrive, tout change. La discipline sévère l'accompagne.

» Comme les bataillons, les mots du drame s'organisent avec le maître. Ils s'alignent, ils forment des troupes régulières, ce sont des vers... »

***

Rarement la presse fut aussi divisée qu'au sujet de cette pièce et exprima des opinions aussi nettement contradictoires.

Nous allons passer en revue ceux des critiques qui, avec ou sans réserves, ont rendu justice à l'auteur et à son œuvre ; mais il en est un certain nombre qui ont émis sur *Rivoli* un verdict impitoyable, — que le public a d'ailleurs commencé de reviser dès la représentation suivante.

A quoi attribuer cette sévérité qui, chez certains, sembla poussée jusqu'à l'hostilité ? A plusieurs causes sans doute, d'ordre général et d'ordre particulier.

Personne ne supposera évidemment qu'à la joie éprouvée à découvrir, à acclamer un auteur nouveau, puisse succéder par réflexe chez quelques-uns le regret d'un élan si spontané, et que ceux-là aient été, par effet de réaction, d'autant plus froids pour *Rivoli* qu'ils avaient davantage exalté *Beethoven*. Il est plus juste de penser que bien des exigences s'aiguisent presque inévitablement et d'une façon toute spéciale envers l'auteur dont on sait que la pièce a été « reçue d'avance ». Dans ces conditions plus encore que dans toutes autres, l'écrivain ne doit pas se satisfaire de peu ; il doit être d'autant plus scrupuleusement difficile pour son propre ouvrage qu'il le sait à peu près affranchi de tout autre examen. Et voilà pour les raisons d'ordre général.

D'autre part — et voici une des raisons d'ordre particulier — M. René Fauchois, en exprimant son opinion, avec une sincérité dépourvue d'artifices, sur la valeur, soit poétique, soit psychologique, des vers d'un de nos tragiques consacrés, s'exposait — tout comme un romantique de jadis ! — au ressentiment des orthodoxes de la littérature classique qui ne s'autorisent qu'à admirer et ne se reconnaissent point à eux-mêmes, et dénient à autrui, le droit de juger.

Enfin, sur la foi du titre, *Rivoli*, aux trois syllabes frissonnantes et chatoyantes comme les trois couleurs d'un drapeau déployé dans le soleil et dans le vent, certains attendaient peut-être une œuvre qui eût tenu davantage d'une sorte d'hymne dialogué, sur le mode épique ou lyrique ? Mais l'auteur avait surtout à faire ici œuvre de dramaturge ; il n'y a pas manqué.

Et sur ce point du moins la plupar-

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)